LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

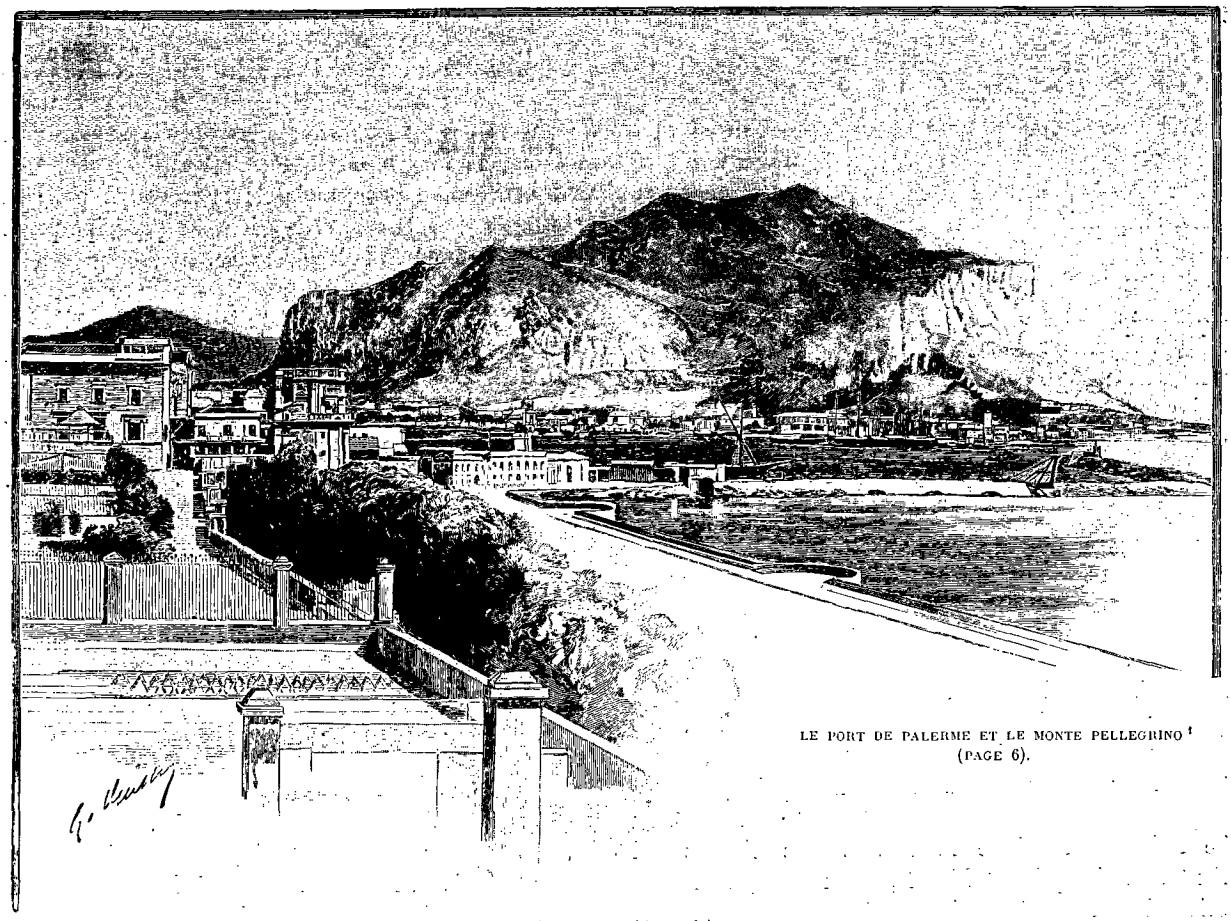
ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1894

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -



LE PORT DE PALERME ET LE MONTE PELLEGRINO [1] (PAGE 6).

LA SICILE [2],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

UN SICILIEN [3].

En mer, mars 1893.

« .... Au revoir, mon cher commandant, je ne vous reverrai pas de longtemps sans doute, laissez-moi presser encore une fois votre main.... »

Des pressions chaleureuses me répondent.

Je viens de quitter, en rade de la Goulette, le paquebot *Ville d'Oran* de la Compagnie transatlantique, et le commandant Thuillier, après m'avoir accompagné à bord du *Tirso*, vapeur italien en partance pour la Sicile, va rejoindre son navire.

J'avais passé dix jours sur la *Ville d'Oran*, de Marseille à Tunis d'abord, puis de Tunis à Malte, où une quarantaine inopinée m'avait empêché de débarquer. Suivant alors la fortune du navire, je visitai Tripoli d'Occident et les nombreuses escales du rivage africain. Un temps magnifique favorisait ce voyage, les officiers du bord avaient été si prévenants, si cordialement empressés, que je les quittai à regret, comme on quitte d'anciens amis.

.... Il est nuit, une forte houle agite le port, la sirène du *Tirso* hurle par trois fois, puis le silence se fait, le navire tourne sur lui-même et s'en va dans la nuit.

Le paquebot français, au mouillage, se dresse encore comme une grande ombre sur le ciel pâle; ses feux réglementaires, pareils à des étoiles, se balancent dans les vergues. Tunis, longue lueur diffuse et phosphorescente, s'allonge vaguement au loin dans les ténèbres, et les lumières rapprochées de la Goulette viennent, en éclairs furtifs, se jouer dans notre sillage.

Nous nous éloignons, Tunis éteint lentement ses lueurs de rêve, la *Ville d'Oran* s'estompe, disparaît,

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit.*
3. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et seul le phare de Carthage veille et plane longtemps sur l'immensité.

Maintenant le *Tirso* gagne doucement la haute mer.

Lassé par une journée de courses à travers Tunis, je me repose, à demi couché, sur le pont, et je me laisse aller, un peu inerte, au roulis du navire. Mes impressions sommeillent, les vivants souvenirs des régions parcourues deviennent bientôt incertains, mes pensées flottantes se voilent comme des songes. Le rivage africain, Tripoli du désert, les vertes oasis, Kairouan ville sainte, Tunis toute blanche, m'apparaissent en visions confuses. Dans une pâleur d'aube, dans des scintillements lointains d'une douceur infinie, se meuvent des formes tremblantes et fugitives, juxtapositions diaphanes de minarets à peine entrevus, de forêts de palmiers qui se balancent et s'estompent, de déserts vaporeux où s'enfoncent de vagues chameliers, ébauches aériennes qui s'effacent jusqu'à s'évanouir pour reparaître plus pâles encore et presque éteintes.

Puis, toujours en une sorte de rêve, j'entrevois la Sicile où je serai demain, terre fascinatrice et féconde que, dès l'antiquité, tous les peuples convoitèrent.

Ses premiers habitants sont les dieux. D'après les traditions poétiques et au dire de Thucydide, les Cyclopes et les Lestrigons peuplent aux temps nébuleux de l'histoire l'antique *Trinacria*. Les Sicanes qui l'ont envahie quittent bientôt, épouvantés, la région orientale de l'île, où le sol s'est mis à osciller et à frémir en mugissant tandis qu'une haute montagne vomit des torrents de feu. Les Sicules surviennent, ils fondent Syracuse au glorieux destin, Catane détruite sept fois par le volcan qui la menace toujours et renaissant sept fois de ses cendres, et enfin Lentini ceinturée de marécages. Des colonies de Troyens et de Phocéens fondent Ségeste et s'établissent au mont Éryx.

Dans la pénombre de l'histoire lointaine, des peuples primitifs s'agitent dans cette île étrange dont la richesse et la beauté les attirent toujours. Les Phéniciens, grands navigateurs, arrivent avec leurs négoces et leurs dieux. Les Grecs, s'appropriant — tout porte à le croire — des mythes éclos en Orient en des temps fabuleux et transmis à la Sicile, la peuplent des attachantes chimères de la mythologie, ils la décorent de monuments superbes qu'on voit encore profilant dans l'azur leurs vieux pilastres que le soleil dore. Carthage pleure des flottes anéanties sur ses rivages. Les Arabes, guerriers et contemplatifs, y vivent leur rêve en des mosquées idéales, en des palais merveilleux, et, depuis ces siècles lointains, dans ces palais aujourd'hui abandonnés, les vasques égouttent leur cristal d'un chant monotone, régulier et lent, comme si elles comptaient les heures sans fin de l'éternité. Les Normands chrétiens, Français mêlés de Scandinaves, chassent les Sarrasins, et leurs rois magnifiques dotent la Sicile d'un art architectural admirable qui résume toute son histoire. Les empereurs de la maison de Hohenstaufen leur succèdent et règnent avec éclat pendant plus d'un demi-siècle.

Les Angevins expient là leur tyrannie et leurs forfaits dans un drame terrible, unique dans les annales du passé; les Aragonais, les Espagnols superbes et glorieux, mélangés d'Arabes, font revivre sur cette terre leur noble pays, mais ils l'endorment pendant plus de deux cents ans, et la Sicile ne participe pas à l'épanouissement de la Renaissance.

Enfin, en un jour récent, quelques braves conduits par Garibaldi ont arraché la Sicile aux Napolitains pour la donner à l'Italie, Victor-Emmanuel la prend et les Piémontais arrivent.

Depuis, elle se meurt, à ce que l'on croit. Elle se réveille au contraire, je pense....

. . . . . .

Le jour se lève après une nuit venteuse durant laquelle les cordages du *Tirso* n'ont cessé de gémir; jour froid et triste. Le ciel est très pâle, et la mer, du bleu profond particulier aux matinées mauvaises de la Méditerranée, court à travers l'embrun en vagues rapides que le vent déchire et emporte en fumées.

On jette l'ancre. Pantelleria se dresse devant nous noire et rayée de rouge. C'est bien là une île volcanique avec le vieux cratère, la *montagna grande*, coiffé de nuées. La côte est hérissée de récifs, éclaboussée d'écume, retentissante du fracas des flots.

J'avais aperçu déjà Pantelleria, mais de loin, un soir que je passais au large, à l'heure où le soleil se couchait. Les derniers rayons illuminaient les crêtes, quelques vitres de la ville flamboyaient à travers une vapeur légère qui estompait l'espace, et les pentes semblaient couvertes de forêts.

A cette heure, rapproché du rivage, transi sous le ciel froid, le prisme chatoyant de cette soirée a disparu. Une ville pauvre que domine une sombre forteresse, antique résidence des despotes siciliens, s'accroche le long du rivage, sur un sol rugueux. Quelques cultures verdoyantes par places et quelques maisons blanches égayent seulement la monotonie des monts de Pantelleria.

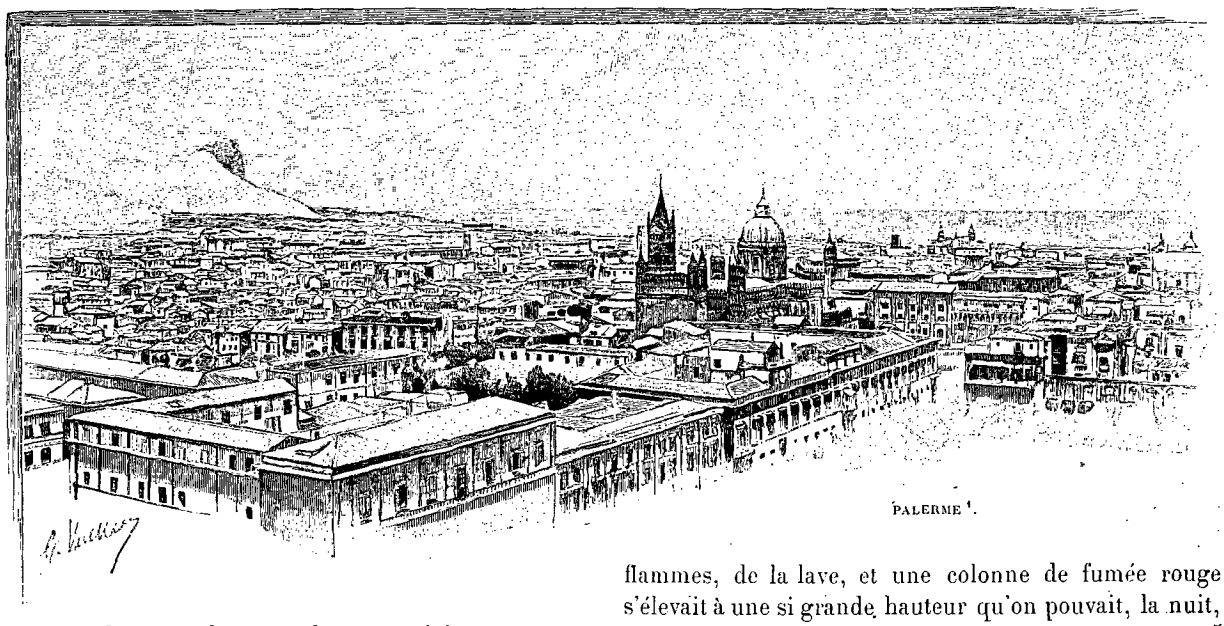
Tandis que je considère le rivage, la cité perdue dans les récifs, les sommets dont le soleil levant montre toute l'aridité, un Sicilien venant de l'île, et dont le canot a difficilement accosté le bord, s'est accoudé auprès de moi. Nous causons. Pantelleria est habitée par des cultivateurs, on y fait un certain trafic de raisins secs et de vins, vins de feu, me dit-il fièrement. Des vols de cailles innombrables y passent en cette saison; c'est l'occasion de belles parties de chasse pour de nombreux amateurs du continent. Là des forçats subissent leur peine, ils sont inoffensifs du reste et respectueux des habitants, car ils savent bien qu'ils seraient exterminés jusqu'au dernier à la moindre agression.

« Auprès de cette montagne que vous voyez là-bas, continue-t-il, celle dont le soleil colore à peine le sommet, un lac appelé le *bagno* emplit un ancien cratère. Personne ne connaît la profondeur de l'abîme. L'eau savonneuse est chargée de soude, les femmes du pays l'utilisent pour les besoins domestiques. Pantelleria est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

privée de sources fraîches. Des fissures laissent sourdre des eaux bouillantes, sulfureuses, et un vent fétide souffle sans trêve par la fente d'un rocher.

« L'accès des monts chaotiques de l'intérieur, troués de cratères, est difficile. Des ruisseaux brûlants courent de toutes parts, exhalant des gaz méphitiques. Un torrent d'eau bouillante se précipite dans la mer à une petite distance de la ville, après avoir réchauffé sensiblement l'atmosphère sur son parcours. A Favara, que nous ne pouvons apercevoir d'ici, un mugissement continu monte d'une caverne comme si des cataractes se précipitaient dans les entrailles du sol. Tout est singulier ou extraordinaire dans cette île, les animaux eux-mêmes y sont différents d'ailleurs; les ânes, par exemple, atteignent la taille des mulets d'Espagne et sont renommés pour la beauté de leurs formes.



PALERME [1].

« Il y a deux ans, le 17 octobre, une violente secousse de tremblement de terre ébranla Pantelleria et un bruit formidable se fit entendre à trois milles marins au sud, tandis qu'une épaisse fumée obscurcissait la mer. C'était une éruption volcanique. Vingt-quatre heures après, un récif énorme s'élevait au large à cet endroit même. Sa durée fut éphémère, il disparut presque aussitôt, soulevant une véritable tempête, projetant au loin des pierres incandescentes qui éclataient en retombant dans les flots. »

Tandis que mon compagnon de hasard me parle de Pantelleria, nous quittons cette île infernale et nous reprenons notre voyage, le cap sur Marsala.

L'air est tiède maintenant, les vagues sont apaisées, le soleil brille dans l'espace rayonnant. Me voici appuyé au bordage, le regard vers l'horizon. Je contemple, sans presque penser, jouissant de l'air pur, de la radieuse lumière.... Des heures s'écoulent ainsi.... Et quelles heures! les meilleures de la vie peut-être!

Le passager s'est de nouveau approché.

« *Signore*, me dit-il, nous sommes maintenant dans les parages du *Banco Nerita*, écueil sous-marin très dangereux, *signore*. Vous ne vous doutez pas, je vois, que nous naviguons sur un volcan, car c'est le cas de le dire. Qui sait si dans quelques instants nous ne serons pas projetés dans les airs ou entraînés dans des abîmes de feu! »

Je regardai mon Sicilien. Ce qu'il m'avait déjà raconté n'était pas rassurant, mais le navire continuait sa marche régulière, la mer était toujours calme, la brise caressante, et le soleil doucement nous réchauffait.

Le passager me considérait en souriant, puis d'une voix grave : « Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1831, une île volcanique s'éleva aussi de la mer à cet endroit même. Le cratère d'un volcan lançait par intervalles des flammes, de la lave, et une colonne de fumée rouge s'élevait à une si grande hauteur qu'on pouvait, la nuit, apercevoir l'éruption de Marsala même.

« Deux mois après, l'île avait diminué de grandeur; composée de débris de laves, de scories et de pierre ponce, elle résistait mal à l'effort continuel des vagues, et des éboulements la désagrégeaient. Le 27 octobre de cette même année, les passagers d'un vapeur venu de Palerme aperçurent au voisinage de l'île deux sources bouillonnant à la surface de la mer, qu'elles teintaient en jaune. Le cratère n'avait déjà plus la même activité. Dans les premiers jours de décembre, le commandant d'un brigantin passant dans ces parages chercha vainement le volcan. Une masse d'eau écumante avait pris sa place. Puis les phénomènes cessèrent et il ne resta de cette île ainsi apparue qu'un écueil sous-marin. Cet écueil, dit-on, augmente ou diminue de volume. Le volcan accomplit toujours dans la profondeur des eaux son œuvre mystérieuse. »

Comme le passager achève son récit, quelques cimes bleues se montrent à l'horizon. « Voici la Sicile », me dit-il.

Nous avons mouillé devant Marsala, assez loin du

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

port, car les navires d'un moyen tonnage n'y peuvent pénétrer. Des bateliers envahissent le pont, s'emparent vivement des bagages, qu'ils précipitent dans leurs barques, pêle-mêle, au hasard. Il faut descendre, s'installer comme on pourra parmi les caisses, les ballots, et gagner ainsi la ville, dont un bon kilomètre nous sépare. Le vent du nord, qui s'est apaisé dans la matinée, souffle de nouveau avec violence; nous roulons, les vagues nous prenant par le travers se heurtent au bordage et nous éclaboussent. Deux Anglaises, enfouies dans les ballots, poussent des cris terribles, croyant, du reste, avec quelque apparence de raison, leur dernière heure venue. Comment nous sommes arrivés à l'entrée du port sans chavirer ou tout au moins sans voir tomber à la mer une partie des bagages, c'est miracle. Mais nous ne sommes pas encore au bout de nos infortunes.

Une horde grouillante nous guette sur le quai de débarquement, elle se précipite sur nous dès que nous accostons : c'est un pêle-mêle incroyable, un vacarme affreux. Pour ma part, je suis la proie d'un vigoureux gaillard qui m'emporte sous son bras comme un parapluie pour me déposer ensuite à terre au milieu d'un tas de voitures, en s'inclinant avec respect. Les misses crient de nouveau à fendre l'âme, je ne sais ce qui leur arrive; près de moi un voyageur de commerce rageur s'est planté en boxeur devant un Sicilien aux cheveux crépus, qui sourit en montrant des dents très blanches. C'est un Phénicien, celui-là, me disais-je, quel type caractéristique! Et les bagages?... J'aperçois ma malle dans une charrette qui file au galop, et tandis que je m'élance à sa poursuite, un gamin demi-nu emporte ma valise en courant de toutes ses jambes. Que faire? On retrouvera tout cela à la douane.... Au fond, ces hommes de mauvaise mine sont de fort braves gens, très pauvres, qui s'arrachent les voyageurs.

MÉDAILLES PUNIQUES DE PANORMOS [1], COLLECTION DU CAV. VIRZI DE PALERME.

Marsala, le *Mers-Allah* ou Port de Dieu que les Sarrasins élevèrent sur les ruines de l'antique Lilybée, fondée par les Pélasges, évoque de grands souvenirs. Le siège de Lilybée est un des événements les plus considérables de la première guerre Punique.

Il fallut cinq années de siège aux Romains pour s'en rendre maîtres. De ce port même, en l'an de Rome 550 (204 avant J.-C.), Scipion l'Africain mit à la voile quand il partit pour terminer la deuxième guerre Punique. C'est là que s'embarqua César passant en Afrique pour combattre Juba. Plus tard la ville s'agrandit et fut fortifiée par les Normands. Charles-Quint la mit à sac.

Cité déchue, triste, et sans caractère aujourd'hui. Le vent s'engouffre, avec des tourbillons de poussière, dans ses rues longues, étroites, tantôt froides et tantôt brûlantes. La cathédrale vient de s'écrouler, quelques pans de murailles sont restés debout, rongés par le soleil et par les brises du large. Les autres édifices ne méritent guère attention. Seul le couvent de S. Girolamo possède, en fait de curiosités, un tableau du Christ qui servit de bannière à Don Juan d'Autriche à la bataille de Lépante.

Les destins du riant et poétique cap Lilybée où jadis les sibylles rendaient des oracles, sont bien changés, et la source où elles puisaient l'inspiration est abandonnée. Des muses, des prophétesses, des temples célèbres autrefois, que reste-t-il aujourd'hui? quelques ruines au bord du chemin, un vague souvenir dans la mémoire.

A l'heure où je m'égare sur le rivage, le vent du nord agite les herbes des rochers, le soleil disparaît derrière les îles Egades dont les silhouettes violâtres se distinguent au loin. Dans ces parages une flotte carthaginoise fut anéantie par Lutatius Catulus, dans un désastre fameux. Sur la droite, le mont Éryx, aujourd'hui *Monte San Giuliano*, élève sa cime rougie par un dernier rayon du couchant. Les anciens avaient élevé là-haut un temple dédié à Vénus Érycine, dont Pausanias a comparé la splendeur à celui de Paphos.

La cité d'Éryx, une des plus anciennes dont il soit question dans l'histoire des peuples, était déjà vieille au temps de Strabon, de Diodore et de Thucydide. Strabon déplorait la décadence du culte de Vénus sur le mont Éryx. Les récits des poètes ne révèlent pas le mystère de ses origines. D'après la tradition, Énée, errant par les mers après la prise de Troie, aborda sur les côtes de Sicile, où mourut le vieil Anchise, et érigea, en l'honneur de Vénus, un autel sur le mont Éryx.

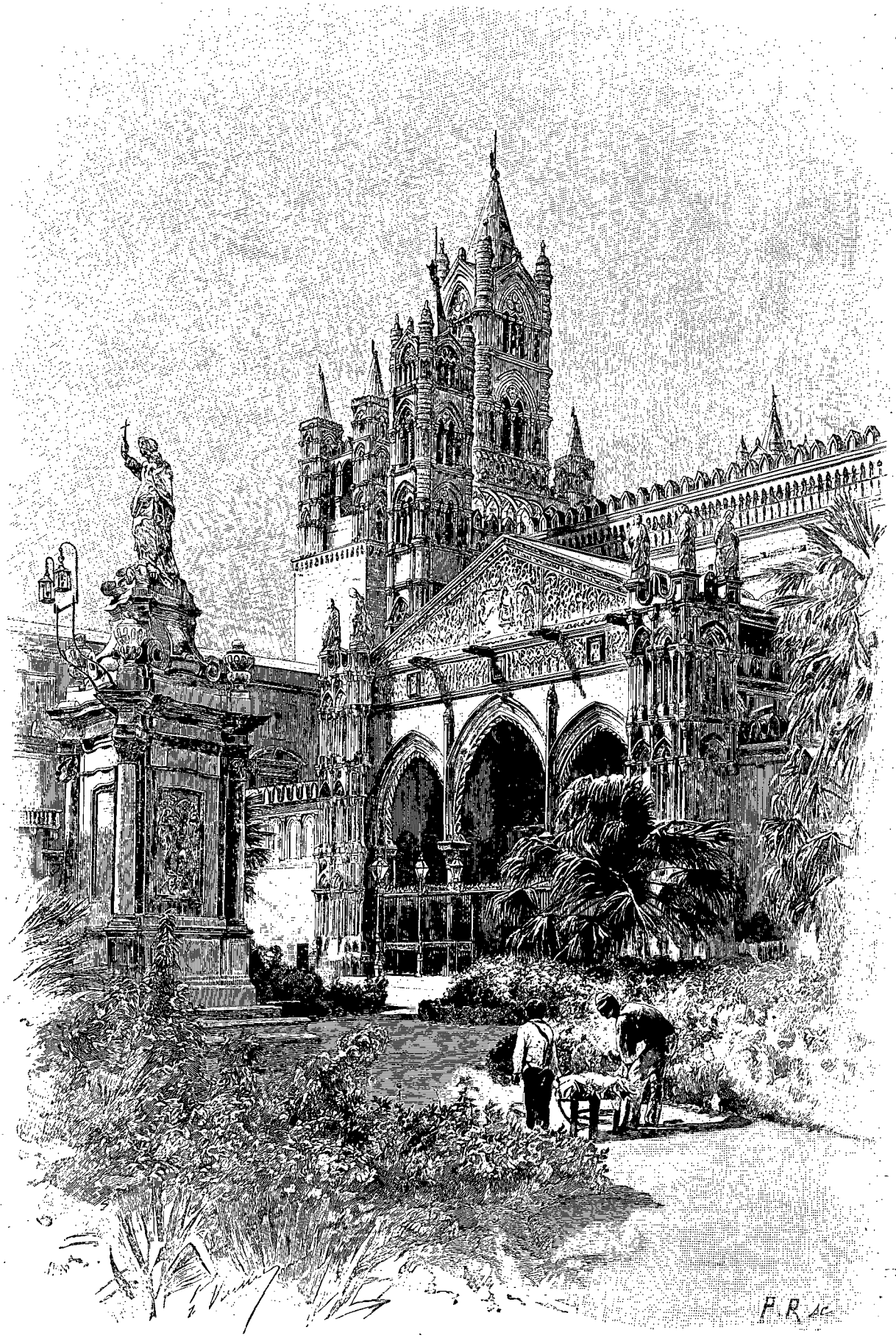
Le culte de Vénus fut précédé de peu, en Sicile, par celui de Cérès dans l'antique Enna.

Une ville s'éleva bientôt autour du temple d'Énée; elle fut prospère grâce à la fertilité des terres d'alentour, des tributs considérables que payaient les insulaires, des dons qui affluaient au temple et des visiteurs qui accouraient de toutes parts.

Au cours de la première guerre Punique, vers l'an 245 avant Jésus-Christ, Hamilcar Barca ravagea la contrée, détruisit la ville d'Éryx, mais respecta le temple : les Carthaginois adoraient Vénus Astarté.

1. *Gravure de Berg, d'après un moulage.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE « DUOMO » OU « SANTA VERGINE ASSUNTA » (PAGE 7). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les grandes fêtes en l'honneur de Vénus Érycine avaient lieu à Éryx au printemps et à l'automne; elles duraient plusieurs jours.

« Le Sénat avait, dit-on, décrété un impôt sur dix-sept villes siciliennes afin de pourvoir à son entretien et payer deux cents soldats destinés à le garder jour et nuit. Mille prêtresses concouraient tour à tour au service de la déesse; elles étaient d'un commerce facile, couronnées de roses, et portant une tunique courte et volante. Des colombes habitaient la montagne sacrée. A une certaine époque de l'année, elles disparaissaient, et l'on croyait qu'elles accompagnaient Vénus qui se rendait en Libye; quand elles revenaient, le peuple se livrait à la joie et multipliait les sacrifices[1]. »

« Ces oiseaux ont conservé leurs anciennes habitudes, et bravent aujourd'hui les fusils des chasseurs, comme ils avaient, au moyen âge, bravé les foudres de l'excommunication : ils viennent, tous les ans, nicher parmi les rochers des rivages[2]. »

Le dernier rayon du couchant, qui mettait une flamme d'or sur la cime du mont, s'est évanoui; le vieil Éryx vient de disparaître dans le crépuscule comme il s'est effacé dans le mystère de l'histoire, rayon lointain perdu dans la nuit.

On dit que la ville actuelle de Monte San Giuliano est habitée par les plus belles femmes de Sicile. Ces descendantes des prêtresses de Vénus n'en auraient conservé que les traits. Les mœurs sont austères là-haut, les portes hermétiquement closes, les fenêtres garnies de barreaux, et les hommes, comme s'ils gardaient un souvenir du passé, sont férocement jaloux.

Je me dirige vers la ville de Marsala. Le chemin est bordé de plantes grasses en fleur qui étoilent les talus. Aux portes, le buste de Garibaldi blanchit vaguement sur une promenade solitaire, et aucune lumière n'éclaire les fenêtres de la maison qu'il habita après son débarquement à Marsala lorsqu'il rugissait : « Rome ou la mort! »

Ce premier aperçu de la Sicile m'avait désenchanté. Eh quoi! c'est donc là cette terre superbe, aux rivages d'une auguste beauté! Je n'ai eu sous les yeux qu'une côte basse et monotone où s'alignent des établissements vinicoles; je n'ai vu qu'une ville de commerce sans caractère et sans couleur. Dans la grande chambre nue de l'auberge, le sommeil a fui longtemps mes paupières en songeant à cette déception.

— La nuit est passée. Une aube triste et pâle éclaire à peine le ciel lorsque je monte dans le train qui doit m'emporter vers Palerme. Le désenchantement de la veille me poursuit toujours.

Nous côtoyons la mer au rivage monotone, nous apercevons Mazzara, d'allure espagnole avec ses vieilles murailles flanquées de tours et sa cathédrale massive.

Mais bientôt le soleil levant rougit les cimes des monts, il ruisselle dans les pentes et pénètre en traînées vermeilles jusqu'au fond des vallées où sommeillent encore, dans le mystère embaumé du matin, des bois d'orangers et de citronniers. La Sicile m'apparaît alors dans sa beauté sauvage et douce tour à tour. Les tableaux se succèdent : des crêtes arides, marbrées de teintes chaudes, surgissent de l'ombre, des villes étranges, coiffées de coupoles, hérissées de clochetons, burinées d'arabesques lumineuses, se dressent, graves ou rébarbatives, sur des sommets lointains. Puis des montagnes rayées de ravines allongent comme des vagues leurs lignes ondoyantes, veloutées de moissons vertes. Par moments, des collines s'entassent, des villages paresseusement accoudés sur des pentes contemplent l'espace; tandis que d'autres mornes, solitaires, semblent abandonnés sur des cimes où ils s'incrustent, desséchés par l'ardent soleil.

Mais lorsque, quittant les vallons embrasés, car midi était proche, le golfe de Castellamare s'est étalé subitement sous mes yeux, un cri d'admiration s'échappe de mes lèvres : le beau golfe entr'ouvert sur l'espace infini en douce vision de rose et d'azur, car roses sont les monts qui le ceignent et bleue la mer, mais d'un bleu si tendre, si diaphane, qu'on croirait voir une moire laiteuse qui palpite et ondule, doucement chatoyante, par les airs. Elle vient, la mer gracieuse, rythmer comme des soupirs alanguis en déroulant ses volutes de soie sur la plage dont nous suivons l'harmonieuse courbe.

La vision s'est envolée, nous courons à travers des dunes et des vignobles. Nous revoyons un instant le golfe de Castellamare. Sur notre gauche maintenant se dressent les escarpements du *Monte Pellegrino* et nous apercevons dans un pli du plateau dénudé la chapelle de sainte Rosalie, patronne de Palerme, fille de Sinibaldo, seigneur de Rose et de Quisquina. La vue de cette chapelle évoque naturellement en moi le souvenir d'un ami, le gracieux peintre Sinibaldi, qu'une tradition fait apparenter à la sainte tant vénérée.

Midi n'avait pas encore tinté que nous arrivions à Palerme, l'antique *Panormos* gréco-phénicienne, dont l'histoire lumineuse ne commença que sous la domination sarrasine.

Mais quoi! la descente de wagon est partout la même, les garçons d'hôtel qui vous attendent à la sortie des gares semblent coulés au même moule. Je leur échappe en sautant vivement dans une voiture qui me dépose bientôt sur le seuil de l'*albergo Rebecchino*, nom que j'ai jeté au cocher.

Certes il est à Palerme des hôtels plus luxueux que le Rebecchino, où le bruit des pas est assourdi par les tapis et dont les fenêtres donnent sur la mer. Que vous quittiez Londres, Paris ou Marseille pour une ville quelconque de l'étranger, ces hôtels cosmopolites ne vous révèlent rien de caractéristique, et si vous y retrouvez le confort de la veille, vous retombez aussi dans la même banalité.

A bord du *Tirso*, l'aimable passager de Pantelleria,

1. Bourquelot.
2. De Quatrefages.

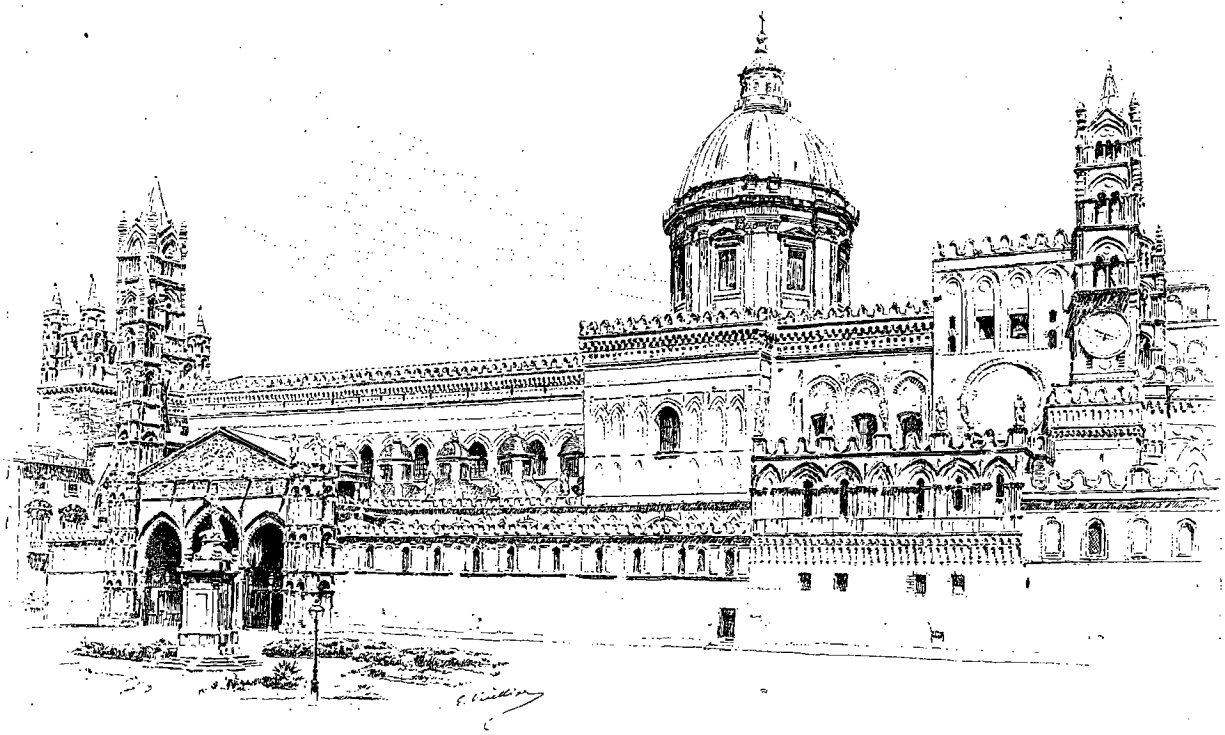
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont la conversation m'avait tant intéressé, m'avait dit en me quittant à Marsala : « *Signore*, acceptez un conseil, je vous prie : descendez au *Rebecchino*, modeste et familial; vous êtes artiste, vous serez content. »

A la suite d'un Florentin, garçon de l'hôtel, j'ai gravi un escalier monumental en marbre rouge, passablement poudreux il est vrai.

Me voici dans ma chambre, haute salle aux fenêtres demi-closes; sur les murs lambrissés d'un vert pâle, des volutes légères s'entrelacent capricieusement et vont se dérouler au plafond en coupole ornée de peintures aériennes.

Les portes sont plaquées d'or, or mat et or poli.



L'ENSEMBLE DU « DUOMO »[1].

La beauté décorative de ce salon, sur lequel s'ouvre une alcôve aux rideaux soigneusement tirés, me surprend.

Évidemment je suis dans un ancien palais. Sa beauté, flétrie, sans doute sous la vive lumière, garde presque sa splendeur passée, dans les caresses de la demi-teinte.

J'ai ouvert la croisée, je me suis avancé sur un balcon en fer forgé qui court le long de l'étage, et j'ai été ébloui : j'ai devant moi la cathédrale de Palerme, le *Duomo*, *Santa Vergine Assunta*, un des chefs-d'œuvre de l'art siculo-normand. Le soleil tombe sur ses murailles en ruissellements d'or, le feston arabe du couronnement se découpe en arêtes aveuglantes, les campaniles s'élancent en fusées flamboyantes dans un ciel très bleu. La place du parvis est toute blanche, les palmiers et les massifs qui la décorent s'enlèvent en vigueur sur le fond illuminé et ajoutent encore à l'aspect oriental de cet édifice unique, dont l'architecture spéciale émerveille et trouble au premier abord.

Et puis, à travers deux immenses arcades qui unissent la basilique à un campanile voisin, une rue fuit avec ses maisons roses et blanches et son peuple errant dans l'ombre transparente. Elle paraît toute menue, cette rue encadrée par le colosse auquel cette échappée même, cette perspective qui s'allonge jusqu'aux montagnes lointaines donne une grandeur inouïe.

Lorsque, quittant le monument, je me suis penché sur le balcon, j'ai pu suivre des yeux le *Corso Vittorio* descendant à droite jusqu'à la mer, et remontant, de l'autre côté, jusqu'à la *Porta Nuova*, toute voisine. La foule remuante qui grouille dans les rues et autour de la basilique m'attire et me retient. Des cris s'élèvent de toutes parts, mélancoliques, lamentables, notes très brèves ou très aiguës, et bien rarement gaies! Ce sont les vendeurs qui annoncent leurs marchandises :

Fatta l'haju, miricana è 'a nespula. « Elle est mûre la nèfle de Modica! »

Hè zàara e ruosi! Haju ruosi! « J'ai de la fleur d'oranger et des roses! »

Mais le cri dominant est pour les choses fraîches :

Fave fresche. Mieli su'sti favi! « Fèves fraîches. Ces fèves sont du miel! »

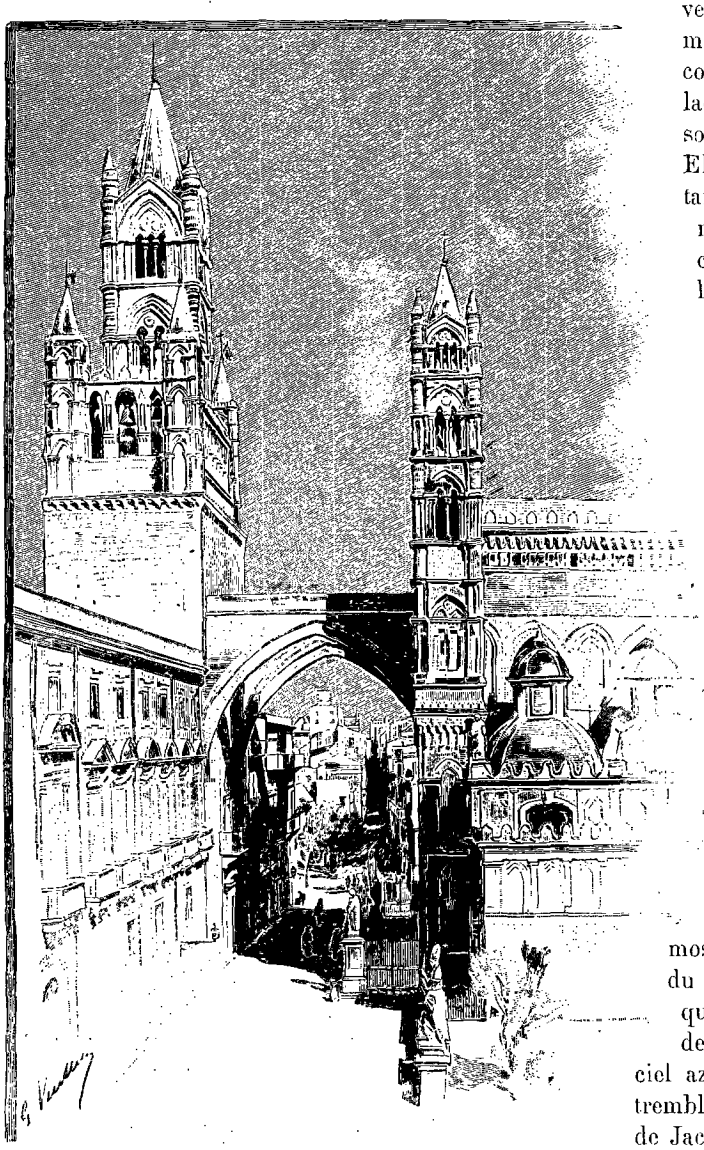
Acqua, acqua! Maria! ch'è bella quann'è frisca! Acqua, ch'è veru gilatu!

« Eau, eau! Marie comme elle est belle quand elle est fraîche! Eau, qui est un vrai sorbet! »

1 *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Celui qui annonçait ainsi de l'eau glacée était vêtu de blanc, il portait d'une main une petite table historiée plaquée de cuivres brillants, garnie de verres bien propres et d'un flacon de *zambù*, sorte d'anisette; il tenait de l'autre main une grande cruche en terre contenant de l'eau fraîche. Des gens altérés s'approchaient,



LE « DUOMO » (PARTIE GAUCHE)[1].

et pour le prix d'un centime il leur versait un grand verre qu'il irisait et parfumait avec quelques gouttes de zambù.

Et les fraises!

Fragole! fragole!

Des hommes en nage couraient chargés d'une pyramide de petits paniers qui en étaient remplis.

Et tout le long du Corso la population grouillait, et du lointain des cris venaient qu'on entendait à peine : *Fragole*, *acqua*, *veru gilatu*, *mandorle*, etc.

La foule s'agitait au soleil, ni gaie, ni triste, mais très affairée et très active. Qui donc m'avait dit que les Siciliens sont indolents!

J'ai hâte de voir de près la cathédrale, je redescends l'escalier rouge et me voici dans le Corso, devant la porte du Rebecchino. Des jeunes filles passent avec leurs cruches sur la hanche, filles du peuple venant d'un quartier populeux derrière l'hôtel, m'a fait savoir le garçon florentin : « Voyez comme elles sont rieuses et charmantes ainsi enlacées! remarquez cette toute jeune qui les suit, souriante, avec sa cruche en travers sur la tête! Elles n'ont point le type consacré des Palermitaines, ces filles du peuple dont la race est très mélangée. Observez les dames indolemment couchées dans leurs voitures, ce sont elles qui ont les grands yeux alanguis et troublants qui distinguent les femmes de Sicile. »

Les Palermitaines, dit-on, sont renommées pour la longueur de leurs chevelures. On raconte que du temps des Sarrasins, pendant un siège fameux, elles sauvèrent la patrie. La ville était en proie à la famine, et les combattants, n'ayant plus de matériaux propres à faire des cordes pour leurs arcs, parlaient de se rendre, lorsque les femmes offrirent leurs chevelures, avec lesquelles on tressa les cordes nécessaires.

Les poètes siciliens assurent que depuis ce jour Cupidon bande son arc avec des cheveux de femmes de Palerme.

Baigné d'une atmosphère tiède, parfumée par les fleurs, je contemplais, de l'ombre des palmiers, le portique de la cathédrale inondée de lumière et je suivais du regard les arabesques du fronton, les ondulations des colonnes, les vagues éclairs d'une mosaïque d'or qui reluisait dans la profondeur du portail. Les vibrations lumineuses faisaient en quelque sorte palpiter le monument, la pierre devenait vivante et les statues marchaient dans le ciel azuré et semblaient vouloir escalader les flèches tremblantes qui allaient vers l'infini comme l'échelle de Jacob.

L'union de l'art et de la lumière fit créer des merveilles par les artistes grecs, elle a fait les chefs-d'œuvre siculo-normands.

On prétend que la cathédrale fut érigée en 592 par l'évêque Victor sur le *latibulum* de *S. Mamiliano*, dont les traces sont encore visibles dans la crypte actuelle. Les Arabes en firent une mosquée, mais le roi normand Roger la rendit au culte chrétien. En 1170, sous le règne de Guillaume, elle fut reconstruite telle que nous la voyons.

C'est une curieuse histoire que celle de ces aventuriers franco-scandinaves qui dominèrent paisiblement sur les descendants des Romains et des Carthaginois, races qu'on eût pu croire irréconciliables. Ils rendirent

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FILLES DU PEUPLE DE PALERME. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PANNEMAKER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prospère un pays dont ils ne connaissaient ni les lois, ni les mœurs, ni les traditions, et créèrent même un style architectural unique, arabe par les ogives, roman par les colonnes et les chapiteaux, byzantin par les coupoles et les mosaïques, et grec par les ornements.

J'étais toujours sous les palmiers, caressé d'ombre transparente, parfumé par les fleurs. Les cris des marchands du Corso et des rues adjacentes m'arrivaient affaiblis et presque confondus dans le sourd roulement des voitures.

Je m'arrachai au charme de ces instants pour pénétrer dans la cathédrale. Une déception m'y attendait. Un architecte napolitain, dont le nom est resté tristement célèbre à Palerme, en a entièrement détruit la beauté primitive sous prétexte de restauration.

Avant la fâcheuse intervention d'un architecte barbare, la partie intérieure de l'église était divisée en trois nefs, et trois arches ogivales étaient soutenues par des groupes de colonnettes. Aujourd'hui ces trois nefs sont séparées par des piliers lourds et massifs s'appuyant sur des colonnes de granit gris à chapiteaux corinthiens. Mais l'œuvre unique en son genre qui ornait l'église était la tribune de Gagini. La famille des Gagini, originaire de Bissone, sur la rive gauche du lac de Lugano, a régné sur l'art sicilien depuis la seconde moitié du XVe jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Antoine Gagini et ses fils avaient peuplé l'abside de quarante-cinq statues, outre les ornements, les figures et les hauts reliefs qu'ils y exécutèrent.

L'architecte napolitain mit à sac la basilique : après avoir remplacé les colonnettes par de lourds piliers, il arrondit les arches, mura la tribune, relégua une partie des statues dans des niches et planta les autres sur les créneaux, à l'extérieur, place pour lesquelles elles n'étaient point faites.

Malgré cette dévastation, l'intérieur du Duomo mérite une longue visite.

Dans les chapelles, quelques tombeaux appellent l'attention. C'est là que reposent, dans des sarcophages de porphyre, recouverts par des baldaquins de pierre, les Hohenstaufen Henri VI et Frédéric II. Le premier fut un tyran cruel qui fit crever les yeux au dernier héritier mâle de la dynastie normande. Le second, qui méritait bien l'honneur de sa belle sépulture, fut un homme de génie et une des plus curieuses figures du moyen âge.

En 1781 le roi Ferdinand IV fit ouvrir les tombeaux des deux empereurs. Les corps étaient admirablement conservés. Une épaisse chevelure blonde adhérait au crâne de Henri VI et une barbe rousse entourait son menton. Un manteau fait d'une étoffe précieuse recouvrait ses épaules, et à ses pieds était placée la mitre impériale ornée d'une inscription arabe.

Trois tuniques magnifiques, rattachées par une boucle d'argent, enveloppaient le corps de Frédéric II. L'empereur portait une émeraude à son doigt, son front était ceint d'une couronne enrichie de perles, une épée était à son côté et le globe impérial était posé près de sa tête.

C'est là aussi qu'est enseveli dans du porphyre le roi de Sicile Roger. Son tombeau est surmonté d'un baldaquin soutenu par six colonnes d'ordre corinthien ornées de mosaïques. Près de lui repose l'impératrice Constance, sa fille, femme de Henri VI. Deux autres sarcophages renferment les dépouilles de Guillaume, duc d'Athènes, de Neopatria, mort en 1338, et de Constance II d'Aragon, femme de l'empereur Frédéric II, morte en 1222.

La petite abside est consacrée à sainte Rosalie, patronne de la ville.

Sur l'autel est la châsse que l'on suppose renfermer les ossements de la sainte. Elle est d'argent massif et pèse 412 kilogrammes.

Le jour de la fête de la sainte patronne, au *festino* du 15 juillet, elle est portée en procession; des orfèvres palermitains la ciselèrent en 1631.

Le chœur de l'église est pavé de mosaïques de porphyre et de vert antique, décoré de statues en marbre blanc et de fresques. Le maître-autel est fait de jaspes, d'agates, de lapis-lazuli et autres pierres précieuses.

Au milieu de l'église, sur le pavé, est une méridienne tracée par l'astronome Piazzi.

Dans la sacristie on visite le trésor. Là sont conservés : une statue de la vierge de Gagini, un médaillon de sainte Rosalie de Raguse, la couronne de l'impératrice Constance, une partie de son diadème, un vêtement de Henri VI, un superbe manteau espagnol, et des textes arabes, grecs et latins.

La crypte est divisée en deux nefs, la voûte est à arcs ogivaux. C'est là que reposent des évêques et Paterno, le protecteur du célèbre Gagini.

Je ne quittai pas la basilique sans admirer de nouveau les remarquables sculptures d'Antonio Gagini, des peintures de Giuseppe Velasquez, de Palerme, et sans remarquer, au-dessous d'une image byzantine de Marie, peinte sur fond d'or, le texte latin d'une lettre que, suivant la tradition populaire, la mère du Christ aurait jadis écrite aux habitants de Messine.

— L'intérieur du vieux palais que j'habite, profané en quelque sorte par une auberge, conserve cependant de l'allure, et ses restes mutilés ne manquent pas de beauté. La grande salle, voisine de ma chambre, où je prends mes repas, est princière. De grandes glaces en bois sculpté la décorent, et les trumeaux aux sujets mystiques, autour desquels s'enroulent les caprices des cadres, surmontent des portes plaquées d'or. Le plafond, écaillé par le salpêtre, par les suintements du toit, laisse voir, à travers les badigeonnages qui se sont superposés, des restes d'ornements et de peintures. Une console déjetée s'appuie dans un coin de la salle et un clavecin dort dans la pénombre. Rarement il se réveille, et, un jour, comme je l'ouvrais, des clameurs aigres s'élevèrent comme si des voix d'un autre temps s'étaient mises à protester contre cette violation.

Vers une heure du soir, car on déjeune tard à Pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lerme, quelques vieux employés viennent prendre un frugal repas aux tables modestes dont on a garni la salle princière. Ils arrivent d'un pas automatique et s'en vont n'ayant prononcé que les paroles nécessaires pour le service.

C'est l'agonie du vieux palais, il s'émiette et va tomber en ruine. Les volutes brillantes qui fuyaient en éclairs d'or sur les murailles, s'éteignent peu à peu, les peintures noircissent et s'écaillent.

Sur une de ces tables, dans un angle solitaire, je venais aussi chaque jour m'asseoir. Si les mets qu'on m'y servait n'étaient pas recherchés, je pouvais, du moins, comme compensation, contempler longuement la cathédrale flamboyante, le parvis inondé de lumière, les palmiers et les fleurs. Des prêtres en surplis blanc, des enfants vêtus de violet et de rouge comme des évêques et des cardinaux, traversaient fréquemment la place en longues théories. Je revoyais ainsi vivantes certaines pages sacrées des pieux peintres primitifs.

De la rue montaient toujours, comme des échos affaiblis, les cris des marchands : *Acqua! acqua!* et le bruit des voitures sur les dalles du Corso se répercutait dans la haute salle en roulement sourd et continu.

Le silence et l'abandon du vieux palais me plaisaient. J'y vivais comme en des époques disparues, je m'y recueillais, et, le soir, tandis que dans le Corso un flot humain coulait vers la mer ou remontait comme une marée, je revoyais, bercé par cette rumeur de la vie, les monuments du passé que j'avais admirés pendant le jour, les intérieurs entrevus, les visages caractéristiques, et il me semblait que je m'initiais ainsi peu à peu à tout ce que cette ville renferme de beautés oubliées et d'art.

Il me paraissait difficile de vivre ailleurs que dans ce palais, maintenant que le hasard m'y avait conduit. Et puis, le maître de la maison me considérait avec bonté, les serviteurs étaient d'une discrétion extrême. Dans ce calme, dans ce milieu éteint, dans ces salles flétries, devant cette basilique ardente, je vivais des heures d'un charme pénétrant.

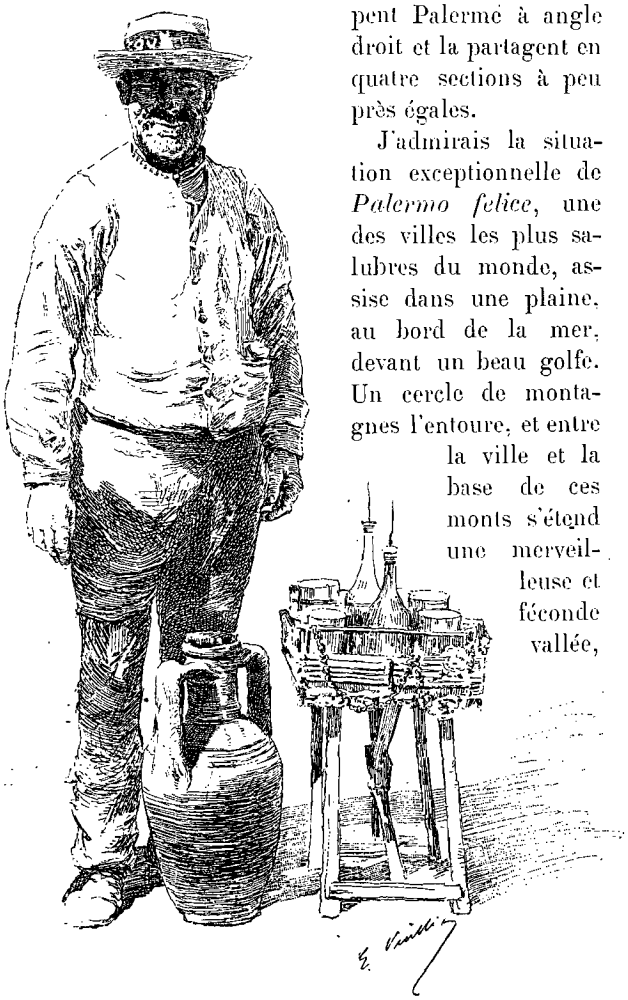
Quelle est l'histoire de cette demeure? Quel est le nom du grand seigneur qui l'édifia? Quels drames, quelles amours, quelle puissance a-t-elle abrités? J'ai bien aperçu dans l'escalier rouge, scellée au mur, une plaque de marbre couverte d'inscriptions, mais les caractères disparaissent sous une couche de poussière.

Je suis arrivé à Palerme sans une seule recommandation, mais honoré d'une mission par le ministère de l'instruction publique. Il me semblait que bien des portes allaient s'ouvrir devant moi. Le monde officiel m'est resté fermé.

Au fond je ne pouvais que m'en réjouir, car j'avais toute liberté pour errer, sans contrainte, dans les vieux quartiers de Palerme, d'étudier à toutes les heures le peuple ardent, laborieux et bizarre qui les habite. Mais je sentais bien que pour pénétrer ce monde intéressant qui s'agitait autour de moi, des relations spéciales m'étaient nécessaires. Je n'en touchais ainsi, pour ainsi dire, que la surface.

Je fus servi à souhait quelques jours plus tard, et tout ce que les missions officielles et les recommandations auprès de nos consuls ne pouvaient me donner, le hasard me l'offrit.

En attendant, je revoyais la cathédrale, son abside grandiose que peu de voyageurs vont contempler. Je fréquentais aussi le Corso, la via Macquedda, les deux grandes voies qui coupent Palerme à angle droit et la partagent en quatre sections à peu près égales.



ACQUA! ACQUA!...[1]. »

J'admirais la situation exceptionnelle de *Palermo felice*, une des villes les plus salubres du monde, assise dans une plaine, au bord de la mer, devant un beau golfe. Un cercle de montagnes l'entoure, et entre la ville et la base de ces monts s'étend une merveilleuse et féconde vallée, appelée du nom poétique de *Conca d'Oro*, Conque d'Or.

Du fameux port dont parle Diodore de Sicile et qui pénétrait très avant dans les terres, où s'abritaient les flottes considérables des Carthaginois, il ne reste plus qu'un vestige, le *Porto Vecchio* ou *la Cala*.

Comment imaginer qu'une flotte carthaginoise forte de 200 trirèmes et de 3 000 onéraires, d'après Diodore, s'y trouva réunie pendant la guerre contre Himère!

Que de souvenirs dans ce simple aperçu du port et de la ville!

Ce port vit Hamilcar en 480 avant Jésus-Christ. Hi-

1. *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milcon en fit son portde refuge dans la guerre contre Denys, tyran de Syracuse.

En 276, Pyrrhus, roi d'Épire, appelé par Syracuse, l'enleva à Carthage, qui le reconquit bientôt.

En 254, les consuls Atilius Calatinus et Cornelius Scipio en forcèrent l'entrée et s'emparèrent de Palerme.

UNE JEUNE CANÉPHORE[1] (PAGE 8).

En 250, Hasdrubal, avec une armée considérable et cent éléphants, fut défait près de ce port par le consul Metellus.

Plus tard, à l'époque des invasions des barbares, la ville fut prise par Genséric, roi des Vandales. Les Goths en furent maîtres jusqu'en 535, année où Bélisaire s'en empara.

Retombée sous la domination byzantine, la ville fut assiégée par les Arabes et fut ensuite au pouvoir des Normands Robert Guiscard et Roger. C'est alors que commença pour la Sicile une période glorieuse, qui reviendra sous notre plume lorsque nous visiterons les monuments nombreux dont les Normands enrichirent Palerme, ses environs et plusieurs villes de la Sicile.

Le môle, dont la construction date de 1565, était considéré, à cette époque, comme une œuvre magnifique et excita l'enthousiasme de l'amiral hollandais Ruyter.

Le *Monte Pellegrino* solitaire domine le port, il élève au bord de la mer ses murailles perpendiculaires, couturées de crevasses et de précipices.

Sa forme est singulière mais d'un grand caractère. Lorsque le soleil éclaire cette énorme masse violâtre aux ravines sanglantes, comme des blessures, on est frappé par l'étrangeté des effets d'ombre et de lumière qui s'y produisent. On se croirait dans les monts africains voisins du désert.

Vers le soir surtout, les murailles rocheuses s'élèvent ardentes dans le ciel pâle, pareilles à d'immenses falaises de cuivre, tandis que de grandes ombres d'un bleu diaphane détachent en quelque sorte les sommets du Monte Pellegrino de la terre.

On prétend que ce fut une île autrefois et qu'un bras de mer séparait ce rocher de la Sicile.

Cette montagne, l'antique *Ereta*, qui protège Palerme contre les vents du nord, était connue dès la plus haute antiquité.

Là aurait habité, dans les temps fabuleux, une population de géants, de cyclopes et de Lestrigons. D'après la tradition, des tribus de Sicanes, fuyant les éruptions de l'Etna qui les avaient terrorisées, s'y seraient retirées. On dit aussi que les Phéniciens et les Grecs s'y abritèrent contre les incursions de brigands et de pirates qui ravageaient les côtes.

La montagne n'était pas autrefois triste et dénudée comme aujourd'hui, des forêts et des moissons couvraient son plateau et ses pentes. Maintes fois les Carthaginois profitèrent de cette végétation qui dissimulait leurs manœuvres lorsqu'ils voulaient tenter quelque surprise.

La piété en a fait, depuis, une montagne en quelque sorte sacrée. Sainte Rosalie, fille de Sinibaldo et nièce de Guillaume II, vivait dans sa jeunesse à la cour du roi Roger. Un sentiment malheureux lui fit abandonner la cour vers 1160 environ.

Ne trouvant, dit-on, les règles d'aucune communauté assez austères, la belle pénitente se retira dans une grotte du Monte Pellegrino.

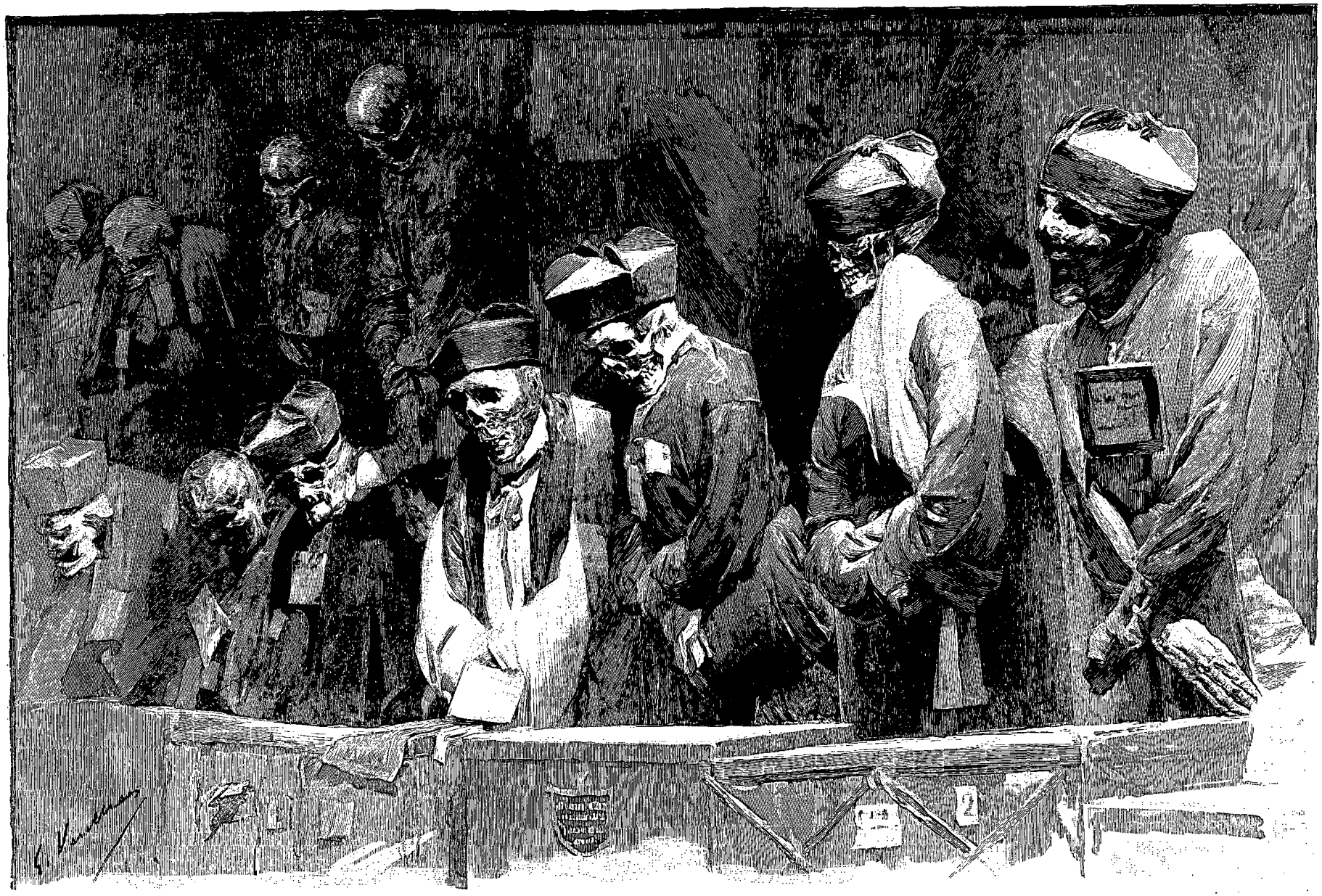
Une nuit, dit une autre version, ne pouvant résister à une voix intérieure, elle dépouilla ses vêtements magnifiques, endossa la bure, s'enfuit du palais royal et erra longtemps les pieds ensanglantés dans les solitudes de la montagne. Elle découvrit enfin une caverne dont elle fit sa demeure et ses journées se passèrent dès lors en prière devant une croix qu'elle fit elle-même à l'aide de deux bâtons.

Elle y mourut peu de temps après. Ensevelie par les anges, dit la légende, le parfum des roses qui se renouvelaient sur son tombeau trahit le lieu de sa sépulture.

Ses restes, ainsi trouvés par miracle en 1624, furent conduits en procession solennelle, et la peste qui désolait Palerme arrêta ses ravages. La sainte fut, dès lors, déclarée protectrice de la ville, et une fête est célébrée

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE CITÉ DES MORTS AU COUVENT DES CAPUCINS (PAGE 14). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PANNEMAKER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en son honneur du 13 au 14 juillet de chaque année.

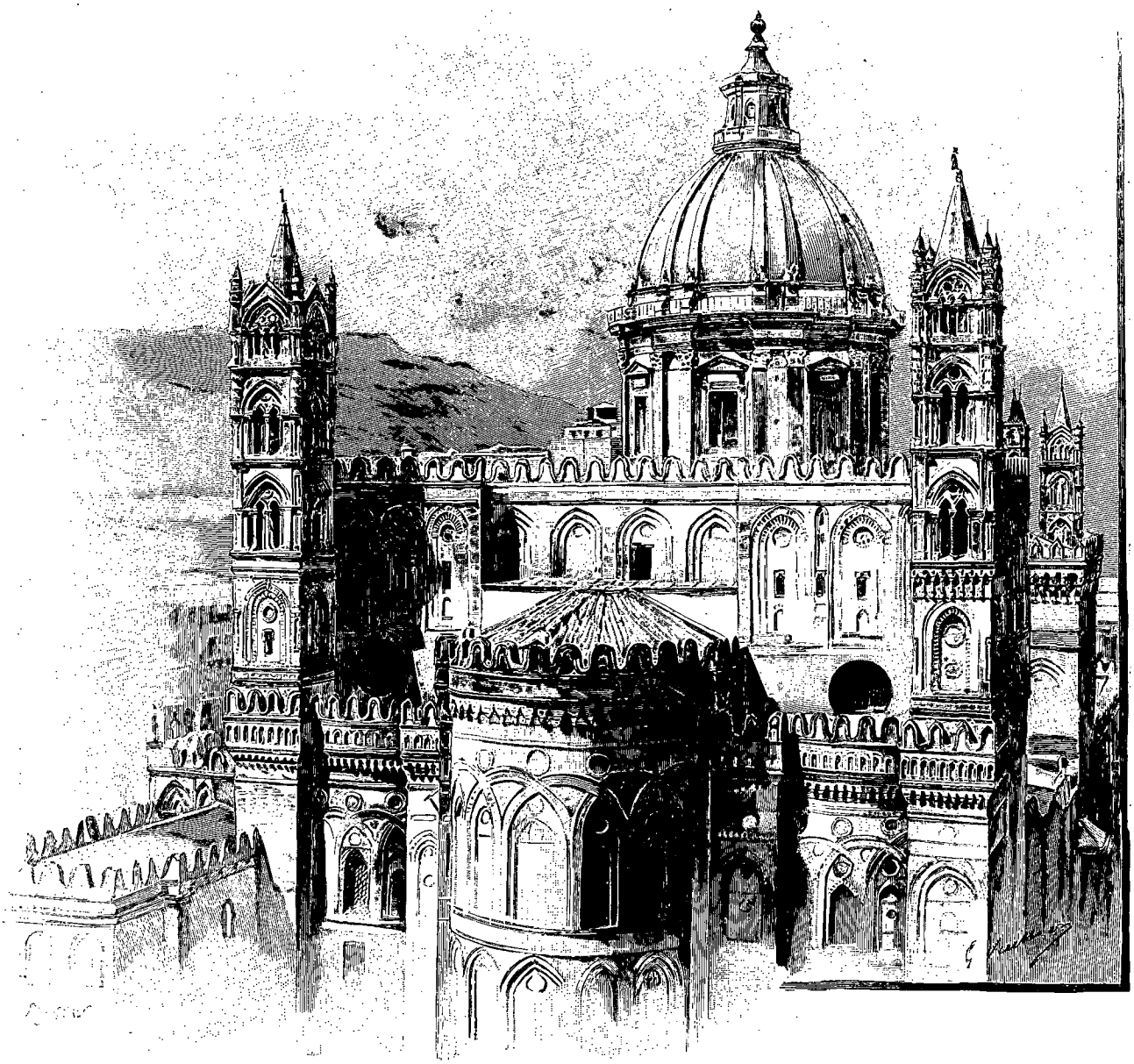
Sur les flancs abrupts du Monte Pellegrino, le Sénat fit établir une route en lacets, faite en partie à l'aide d'arches, route très hardie, qui conduit à la grotte de sainte Rosalie.

En suivant un sentier, on peut visiter la statue gi-

Dans ce couvent, bâti par l'amiral Octave d'Aragon en 1623, est une vaste nécropole souterraine où sont enfermés environ huit mille cadavres desséchés. On n'y reçoit plus les corps depuis une dizaine d'années seulement.

Les cadavres, après avoir été l'objet d'une préparation spéciale, étaient déposés durant plusieurs mois, jusqu'à complète dessiccation, dans des salles souterraines réservées à cet usage. Le terrain, d'une nature spéciale, a la propriété de conserver les corps en les momifiant en quelque sorte.

Des croyants prétendent que certains de ces cadavres répandent, aux bonnes fêtes, les odeurs les plus suaves, que d'autres guérissent de la fièvre dès qu'on les approche ou qu'on les touche.



L'ABSIDE DU « DUOMO »[1] (PAGE 10).

gantesque de la sainte, qui s'élève à pic sur la mer. La foudre s'est deux fois abattue sur elle.

.... Je vais un jour par les rues d'un pauvre quartier, le long de murailles écaillées par le vent et le soleil, rues poudreuses, encombrées d'enfants et de charretiers, pleines de clameurs et de claquements de fouets.

J'arrive au couvent des Capucins.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nécropole est d'habitude solitaire; seuls quelques voyageurs ou les parents des trépassés la visitent de temps à autre.

Il paraît cependant que pour le jour des morts elle est envahie par la foule. Des marchands installés à l'entrée vendent aux visiteurs des gâteaux, des marrons grillés et toutes sortes de friandises. Chose surprenante dans un pays qui tient en grand honneur le culte des défunts, la foule serait loin d'être respectueuse ce jour-là pour les cadavres desséchés des capucins.

L'église de *Sant' Orsola* possède un cimetière du même genre, affecté autrefois aux pauvres gens et aux cultivateurs des environs.

Des mendiants accroupis devant la grille du couvent des Capucins, où ils attendent la distribution quotidienne de la soupe, se lèvent à mon approche. Les voici, jeunes et vieux, à travers la poussière et les mouches bourdonnantes, la main tendue, me criant d'un ton lamentable : « *La carita, signore, la carita,... ho fame...* ».

La grille s'est ouverte; j'aperçois des jardins plantés de grands arbres, des allées de myrtes, des orangers aux fruits d'or, et j'entends le murmure des eaux qui coulent sur le bord des allées. Un moine s'approche, il agite un trousseau d'énormes clefs, fait crier une serrure et pousse une porte devant moi :

« *Entrate, signore* », fait-il en s'en allant.

Un escalier de pierre s'engage sous une voûte obscure où flotte une odeur fade indéfinissable qui me soulève le cœur. Cependant, surmontant ma répugnance, je m'enfonce dans le sombre escalier.

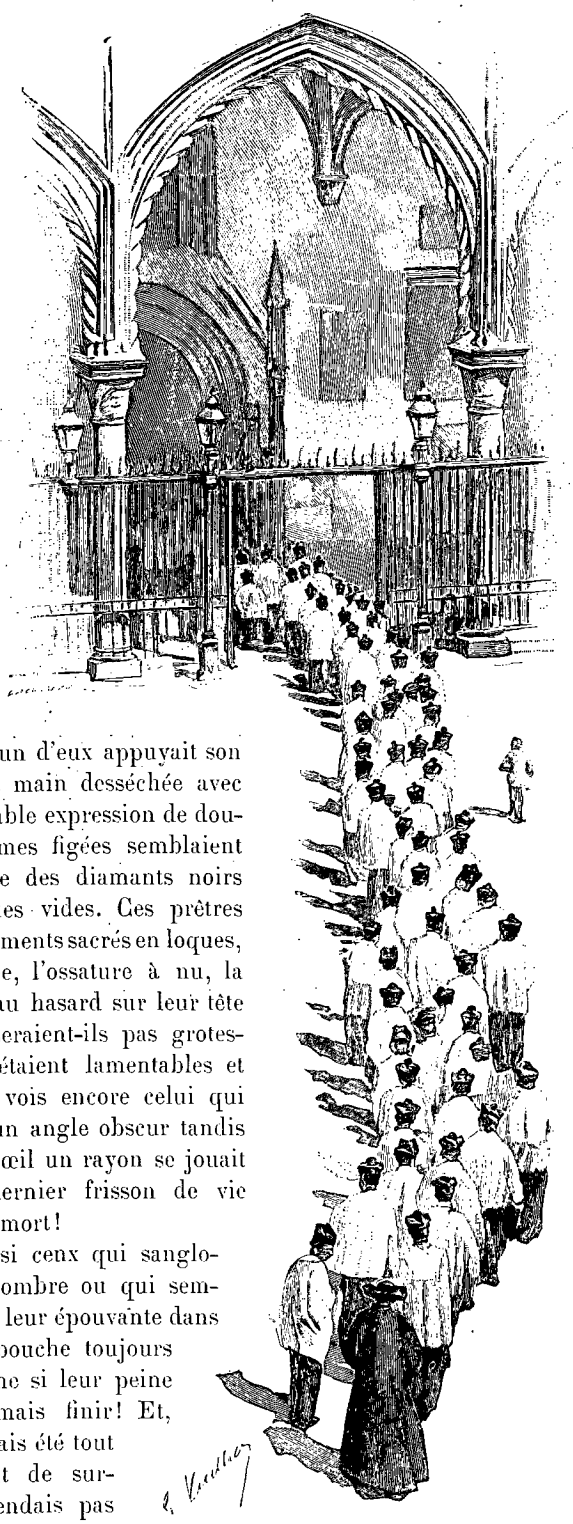
Me voilà seul dans la cité des morts, devant des galeries funèbres où des lucarnes laissent tomber une lumière diffuse et froide. Je n'ai pas senti encore l'horreur qui m'entoure, je vais seul, au hasard, et mes pas résonnent sourdement.

Dans l'épaisseur des murailles, dans des cases superposées, reposent des moines emmaillotés, une main posée sur la place où ils eurent un cœur, l'autre le long du corps, ou les deux ensemble croisées sur la poitrine. Plusieurs appuyant leur tête vide sur un oreiller sont comme très las encore d'avoir vécu; d'autres, vieux amis sans doute, inséparables même après leur mort, dorment côte à côte accrochés par le dos et debout dans des niches, enveloppés d'un noir suaire, le capuchon sur la tête, les mains en croix, qu'un chapelet retient. Ils ont les yeux caves et sans regard et les dents très blanches sur des faces noires grimaçantes et décharnées. Et il y en a ainsi des centaines, des milliers qui m'apparaissent vaguement le long des galeries obscures dans des attitudes graves, résignées ou étranges.

Par endroits de longues rangées de crânes sont alignées sur des coffres devant ces cadavres qui semblent pleurer ou raconter à voix basse les mystères d'un monde ténébreux que nous ignorons.

C'est lamentable, mon cœur se serre devant tant de dépouilles; une infinie pitié me gagne et je vais errant dans les galeries, d'un pas chancelant ne sachant plus me diriger.

Ces pauvres cadavres sont étiquetés. Les pancartes que la plupart tiennent de leurs mains osseuses indiquent leurs noms, leurs professions et l'âge auquel ils trépassèrent. Plusieurs sont penchés avec une expression de curiosité étrange et comme étonnés de voir ce vivant égaré parmi eux. L'un d'eux appuyait son crâne dans sa main desséchée avec une incomparable expression de douleur; des larmes figées semblaient reluire comme des diamants noirs sous ses orbites vides. Ces prêtres avec leurs ornements sacrés en loques, la face rongée, l'ossature à nu, la barrette jetée au hasard sur leur tête chauves, ne seraient-ils pas grotesques, s'ils n'étaient lamentables et horribles! Je vois encore celui qui hurlait dans un angle obscur tandis que sous son œil un rayon se jouait comme un dernier frisson de vie oublié par la mort!



THÉORIE DE PRÊTRES[1] (PAGE 10).

Je vois aussi ceux qui sanglotaient dans l'ombre ou qui semblaient hurler leur épouvante dans l'éternité, la bouche toujours ouverte, comme si leur peine ne devait jamais finir! Et, comme si j'avais été tout à coup atteint de surdité, je n'entendais pas leurs cris, leurs hurlements, et leurs bouches étaient grandes ouvertes, et la douleur et l'épouvante se lisaient sur leurs visages décomposés.

Toute l'horreur des souffrances humaines semblait

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'agiter autour de moi dans un effrayant silence de cauchemar.

Et j'allais, dans cette demeure de la mort, affreusement troublé maintenant, et les cadavres se renouvelaient toujours devant mes yeux comme une infernale obsession.

Derrière des vitres grillées, que rayent quelques lueurs furtives, dans des coffres armoriés, voici des femmes : épousées, gantées de blanc, avec le bouquet de fleurs d'oranger sur le cœur, dames en grande toilette, en robe de bal même, jeunes filles chaussées de souliers trop grands maintenant pour leurs petits pieds desséchés. Puis des enfants, tous menus, avec de pauvres visages pâles. Une mère n'a-t-elle pas eu la coquetterie macabre de faire mettre des yeux d'émail à son bébé! Je vois enfin des magistrats, l'air important encore, des moines à la peau terreuse. Et sais-je encore tout ce que je vois de faces étranges ou effrayantes dans cet enfer!...

Mais on dirait un râle, comme un souffle haletant, là, tout près de moi!... Qu'a donc ce cadavre? De sa pauvre vieille tête branlante il semble m'appeler. Je rêve peut-être.... Je vais pressant le pas et, malgré moi, je me retourne pour le regarder encore. Mais qu'a donc ce cadavre : il hoche toujours tristement la tête....

Alors une angoisse indicible m'étreint, et, la sueur aux tempes, je cours vers la sortie. Je veux fuir cette nécropole maudite, je veux revoir la lumière! Mais où est-elle donc cette porte par laquelle je suis entré, où est l'escalier noir de tout à l'heure?...

Partout des squelettes, des faces convulsées, amaigries ou boursoufflées, des doigts osseux d'où pendent des lambeaux de peau parcheminée. Partout des morts, devant moi, derrière moi, à mes côtés, partout, partout,... douloureusement étendus ou debout, irrités, ou penchés tristement, ou goguenards, ou riant d'un rire à rendre fou. Ils vivent donc, ceux-là, d'une vie de la mort qu'on ne pourrait concevoir sans l'avoir vue ici?

Ah! la sortie, je la trouvai enfin. « *Padre mio*, dis-je tout haletant au moine qui accourait en entendant mes pas précipités, que se passe-t-il donc en bas? les cadavres s'agitent dans le sépulcre, ils souffrent, ils pleurent, je les ai entendus!

— *Signorino mio*, calmez-vous, me dit-il avec un doux et triste sourire, calmez-vous, car c'est vous qui souffrez. Eux sont bien morts, allez, leurs pauvres têtes se détachent parfois et vont rouler sur les dalles. On les ramasse, on les replace sur les épaules des squelettes ou à leur côté. Mais des rats pénètrent dans les poitrines vides, qui semblent alors palpiter et gémir, ils s'introduisent jusque dans les crânes, qui prennent aussi un semblant de vie. N'ai-je pas eu la surprise de voir un jour deux de ces immondes bêtes qui me considéraient, des orbites mêmes d'un cadavre, avec leurs yeux luisants! Ce souvenir m'a suivi et j'en ai gardé longtemps le frisson. Mais, croyez-moi, *signore*, ils sont bien morts à tout jamais, et c'est vous qui avez souffert.... »

. . . . . .

Au soleil, la rue poudreuse me parut belle, les rayons irisés et les mendiants en loques avaient de bons visages presque joyeux; ils étaient vivants!

GASTON VUILLIER.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

« CELUI QUI HURLAIT... » [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES ENFANTS DU PEUPLE [1].

LA SICILE [2],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

PALERME.

DEVANT L'AFFICHE DE L' « OPRA » [3] (PAGE 24).

Près du palais royal, en contre-bas de la *piazza Vittoria*, est l'église normande de *San Giovanni degli Eremiti*. En apercevant de loin ses coupoles rouges sur le bleu du ciel, on croirait voir une mosquée. Le roi Roger la fit édifier, dit-on, en 1132 par des ouvriers arabes; elle est à trois absides, en forme de croix égyptienne, et la grande nef, divisée en deux parties par une arcade, est surmontée, ainsi que l'abside principale, de coupoles mauresques.

On prétend aussi que le roi normand l'avait fait construire à la place d'une ancienne mosquée dont on voit encore les traces, et qu'il y adjoignit un monastère qu'occupèrent les fondateurs de l'ordre de *Montevergine*, dont les règles étaient fort rigoureuses.

Un charmant cloître du XIVe siècle, aujourd'hui ruiné, est adossé à la vieille église de San Giovanni.

Ce cloître est le coin le plus pittoresque de Palerme. Les arceaux en sont soutenus par des colonnes géminées qui s'alignent sur un mur d'appui enfoui à demi dans la verdure. Ce n'est pas le style architectural du monument qui frappe surtout le visiteur, mais la flore touffue qui s'en est emparée. Il est étrange de trouver au centre d'une grande ville un endroit souvent désert où l'on peut s'isoler loin de la foule dans le calme et le silence, bercé par le chant des oiseaux et le tintement lointain des cloches de quelque monastère.

Le soleil y tombe en pluie d'or à travers les branches fleuries, il s'étale en nappes éblouissantes sur les allées abandonnées. Des vignes grimpent comme de grosses couleuvres le long des murs, des arbustes élèvent leurs branches dans les angles, des rosiers s'enroulent autour des colonnes, se tordent en brillantes girandoles, montent en fusées de fleurs ou retombent en gracieux festons. Les murailles sont aussi tapissées de rosiers, il

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*
2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit.* — *Suite. Voy. p.* 1.
3. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

y en a, par endroits, comme d'épaisses toisons. Sur les feuilles flambantes, sur les jasmins étoilés, les géraniums et les héliotropes arborescents, sur les syringas et les cactus aux pétales de pourpre et d'or, sur les résédas et les anémones, sur les daturas au parfum capiteux, sur les vignes vierges, les palmiers, les fougères, les dracénas, le soleil met tout un poudroiement de flammes. Il burine des ombres capricieuses sur le vieux puits des moines disparus, il s'endort sur les eaux indolentes d'un bassin effondré et va pétiller jusque dans la profondeur des arceaux. Le cloître est tout rayé de lumière; des débris de statues et de vases blanchissent sur la terre à travers le feuillage.

L'ombre est douce dans ce vieux cloître, sous les manteaux de feuilles, à l'abri des arceaux qui font de grands trous noirs dans la lumière fleurie.

Des parfums traînent vaguement dans l'air. On y est comme caressé par des haleines flottantes et embaumées.

Un gardien vous fait en gentilhomme les honneurs de ces ruines. C'est un Garibaldien, et je crois même qu'il fut un des Mille. On ne quitte pas San Giovanni sans emporter quelques roses qu'il cueille et vous offre très gracieusement.

Je me surprenais à envier son sort; il est là dans une vieille maison tapissée de feuilles dont la porte ouvre sur le jardin, ses fenêtres sont encadrées de fleurs. Lorsqu'on sonne à la grille, on voit aussitôt apparaître au loin, à travers un berceau ombreux, sa casquette galonnée et sa barbe blanche.

J'aimais à passer de longues heures à San Giovanni, isolé dans la ville populeuse, perdu dans le silence de ce coin de paradis où seuls, de loin en loin, quelques voyageurs viennent visiter la vieille mosquée qui devint une église, le cloître enguirlandé où chantent les oiseaux.

Ainsi s'écoulèrent les premiers jours, dans le vieux palais familial du Rebecchino, devant la basilique normande des anciens rois, à San Giovanni où le silence dort au grand soleil fleuri. Me mêlant ensuite à la vie moderne que le passé colore toujours à Palerme, je flânais dans le Corso, le *Kassar* des Arabes, le *Toledo* des Espagnols, noms sous lesquels on le désigne encore. Le caractère des visages, grec, arabe ou catalan, me frappait partout; les races se sont juxtaposées longtemps, la fusion n'a pas été complète, et si l'histoire de la Sicile est écrite dans les monuments, celle des peuples autochtones ou des conquérants divers se lit encore sur les visages.

Les noms eux-mêmes viennent appuyer les observations. Un coup d'œil sur les enseignes des magasins apprendra qu'on s'appelle encore à Palerme : Martinez, Melendez, Moralès, Toledo, Alonzo, Greco, Avila, Ali, etc.

Dans la via Macquedda, aux magasins luxueux, est la niche d'une Madone, ornée de fleurs, où des cierges brûlent nuit et jour. Des passants ôtent leurs chapeaux en s'inclinant devant l'image sainte et souvent s'arrêtent un instant pour faire leurs dévotions. Tout cela rappelle bien la vieille Espagne.

La piazza Vigliena ou *Quattro Canti*, point d'intersection des deux grandes voies qui creusent au cœur même de Palerme comme une croix gigantesque (tel fut autrefois le vœu des édiles), est le rendez-vous habituel des oisifs ou des curieux. Sa forme est octogone.

Don Juan Fernandez Pacheco de Vigliena y Ascalon, gouverneur de Sicile, en décida la construction en 1608. Des fontaines, privées d'eau, hélas! en meublent les quatre coins. Les hautes façades sont ornées de colonnes et de statues représentant, étrange association, des rois d'Espagne, des saintes et des saisons. Charles-Quint est là tout voisin de sainte Christine, l'*Automne* coudoie presque Philippe IV, Philippe III est près de sainte Agathe, et l'*Été* sourit à Philippe II. Au-dessus de ces statues, quatre aigles énormes aux ailes déployées portent sur leur poitrine des écussons aux armes austro-espagnoles de la dynastie de Charles-Quint, de la Sicile, de Palerme et de la famille Vigliena.

Cette place, avec ses oisifs qui stationnent en groupes nombreux, fait penser à l'antique forum des Romains. A toutes les heures du jour elle fourmille de monde, et la circulation y est parfois assez difficile. Les marchands de journaux y crient de toutes leurs forces : *il Giornale di Sicilia*, *il Folchetto*, *il Gibus*, etc., les voitures venant des quatre points d'intersection et les tramways coupent lentement la foule presque immobile. Je remarque l'absence à peu près complète des femmes sur cette place.

Palerme m'enchantait par sa beauté, par son climat radieux, par le caractère particulier de sa population de race. J'allais et venais du matin au soir dans les quartiers aristocratiques, dans les quartiers populaires, mais je ne pénétrais pas davantage dans les mœurs ; je me décourageais presque, lorsque le hasard me servit enfin. Je rencontrai un jour le docteur Giuseppe Pitré dans la boutique d'un libraire du Corso.

Giuseppe Pitré! il est bien connu en dehors de la Sicile, ce savant modeste et doux qui a tant écrit d'intéressantes et rares choses sur son pays qu'il aime. Et il l'aime avec une tendresse touchante, sa chère Sicile et son peuple : *il popolino*. Comme il le disait avec tout son cœur, le mot *popolino*! Son visage, où la bonté domine, prenait alors une expression de tendresse infinie.

Nous avions bien des raisons pour nous plaire ensemble, et à partir du jour où je le rencontrai, nous passâmes de longues heures à travers les rues de Palerme, surtout dans les anciens quartiers. Je le suivais enchanté et ravi, comme on suivrait un magicien qui, vous prenant par la main, vous conduirait dans une terre inconnue et feuilletterait devant vous des pages ignorées de la vie, ressuscitant toute une population morte à vos yeux. Guidé par cet amoureux de lumière, au langage tendre et coloré, le popolino de Palerme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vécut aussi pour moi comme il vivait pour lui, et alors je pus lire dans les panneaux des charrettes énigmatiques qui chaque jour passaient avec leurs scènes étranges et leur coloris de fête. Elles étaient traînées par de petits ânes, des mules et surtout des chevaux; des gamins les conduisaient parfois et d'habitude des Siciliens d'aspect rude et sévère. Le dimanche, des familles entières les occupaient, et je les voyais traverser la poussière des routes dans le grand soleil aveuglant.

« Vous avez remarqué certainement, m'avait dit Giuseppe Pitré, les sujets de ces peintures.

— Je n'ai pu cependant deviner ces énigmes. J'ai aperçu des chevaliers bardés de fer, des batailles terribles, des scènes de bandits. J'ai cru même apercevoir Bonaparte et Guillaume Tell. Et puis c'est tout. Je n'ai pu parvenir à déchiffrer les légendes. Du reste, ces compositions m'intéressent surtout par leur caractère étrange et la vivacité de leurs couleurs qui s'harmonisent ici, sous votre ciel, dans ces routes où la lumière rayonne et se reflète partout, tandis que l'ombre n'est qu'une trace qui souligne simplement la forme. Ces vivacités de palette, qui crieraient sous notre ciel gris et froid, prennent chez vous un charme véritable.

— Combien, *caro mio*, vous allez être surpris en apprenant que toute votre histoire de France passe avec ces charrettes dans nos rues et dans la poussière de nos routes, depuis les Carolingiens jusqu'à Sedan. Mais ce n'est point seulement les charrettes qui font revivre devant vous cette histoire, nos conteurs, les *contastorie*, vous la diront sur les quais, près du fort de Castellamare, et le soir, dans nos théâtres populaires, vous assisterez à la mort de Roland et vous verrez notre peuple applaudir Charlemagne, huer les traîtres et pleurer de vraies larmes au son du cor de Roncevaux.

— Comment cette légende est-elle venue en Sicile et s'est-elle transmise ainsi jusqu'à nos jours? Tout ceci est vraiment bien extraordinaire, docteur.

— Les Normands nous apportèrent ces légendes chevaleresques. En faisant aimer par notre peuple la poésie guerrière, ils le rendirent attentif à vos faits d'armes, et depuis ils n'en ignorent aucun de votre histoire, mais les traditions chevaleresques sont chères aux Siciliens pour une autre cause encore. Sainte Rosalie, patronne de Palerme, descendrait en ligne directe de Charlemagne. Vous comprenez, dès lors, dans ce peuple tant attaché à ses croyances et à ses traditions son grand amour pour tous les Carolingiens.

— Mais comment se peut-il que ce peuple passionné pour la chevalerie française ne soit pas notre ami? On le dit même excité contre nous et, de toute l'Italie, les Siciliens seraient ceux qui nous aiment le moins. »

Je voulais me renseigner, mais je n'ignorais pas que si l'Italie officielle n'est pas tendre pour la France, — et nous en connaissons les motifs, — le peuple ne nous est pas hostile.

« Ne croyez pas cela, mon ami, me dit-il. On crie très fort ici, on s'exalte sans trop savoir pourquoi, la plupart du temps. Il y a chez notre peuple un véritable besoin de manifester, il faut qu'il dépense son exubérance. Mais cela n'a pas toujours de portée. Il invective les saints lorsque la pluie attendue tarde à venir; mais le lendemain il est à leurs genoux. Au fond, tout cela n'est rien. Si demain la France s'avisait de nous montrer quelque sympathie, tout le monde

L'ÉGLISE-MOSQUÉE DE SAN GIOVANNI DEGLI EREMITI [1] (PAGE 17).

se mettrait à l'acclamer avec autant d'ardeur qu'on peut en avoir apporté à crier contre elle. »

Le hasard de notre promenade, hasard que Pitré dirigeait un peu, nous avait amenés dans un quartier très populeux. A travers les rues étroites encombrées de toutes sortes de marchands, la foule se pressait.

Je me plaisais à écouter le docteur, dont la conversation ne tarissait pas en choses intéressantes, lorsqu'il s'agissait de la Sicile et de Palerme.

Il en revenait souvent aux charrettes. Nous en rencontrions beaucoup par ces rues, et je les examinais avec attention, frappé par les sujets divers qu'elles représentent.

« Elles racontent, me dit Pitré, l'histoire universelle. On y voit d'abord, comme je vous l'ai dit, des scènes légendaires des paladins de France; puis c'est

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le tour de la *Jérusalem délivrée* du Tasse; viennent ensuite des pages de la Bible, Judith et Holopherne, Jésus chassant les marchands du Temple, la pêche miraculeuse, la toilette d'Esther, etc. Enfin l'histoire de Guillaume Tell avec les épisodes les plus saillants; les fureurs de Camille, Malek-Adel, Christophe Colomb, etc. Ils n'ont pas oublié la Sicile, nos peintres populaires : vous verrez Roger le Normand massacrer les Sarrasins, Roger recevant les clefs du Sénat palermitain, le couronnement de Roger, etc.

— Mais on n'en finirait pas s'il fallait vous dire tout, depuis les scènes bibliques jusqu'au passage du pont d'Arcole, la bataille de Sedan et enfin le bombardement de Paris. »

Il m'explique ensuite la confection des charrettes; il m'apprend que le carrossier, après l'avoir construite entièrement, la livre au *mmuratùri* ou doreur, qui la peint tout en jaune citron et exécute les ornements les moins délicats; après quoi elle est confiée à un artiste qui illustre les panneaux des sujets qu'on lui demande ou qu'il choisit à son gré.

La plupart de ces peintres n'ont jamais appris leur art dans les écoles, on s'en aperçoit aisément.

J'eus occasion de voir longuement l'un d'eux dans son atelier, un simple hangar, près de la station de Lolli, dans le *vicolo San Domenico*.

Mario Zizolfo, la palette à la main, les besicles sur le nez, était fort occupé à enluminer un panneau où il représentait je ne sais quelle scène du moyen âge. C'était un homme distingué de manières, affable et dont le regard était très doux. Je pensais que cet artiste qui composait dans cette obscure ruelle des scènes héroïques de l'histoire des paladins, aurait pu, comme tant d'autres, aidé par les subsides de sa ville natale, faire de la peinture fort peu intéressante à Rome ou ailleurs. Il aurait étudié et pratiqué un prétendu grand art qui n'est que l'éternel pastiche d'illustres devanciers. Tandis qu'ainsi, avec sa palette naïve, ce peintre du peuple m'intéressait. Ses compositions, où il s'applique à mettre les plus éclatants vermillons, les jaunes les plus vifs et les bleus les plus purs, rappellent par bien des côtés les Primitifs. Il ignore la demi-teinte et les reflets, il ne cherche pas une prétendue harmonie qui éteint souvent ou alourdit. C'est pourquoi, lorsque les panneaux de Zizolfo traversent les routes poudreuses sous le clair soleil, ils sont une joie pour les passants, qui suivent des yeux ces évocations bizarres d'une époque héroïque.

Zizolfo, vous ne serez jamais un peintre officiel, vous ne serez l'objet d'aucune distinction! mais vous continuerez votre œuvre charmante que le soleil harmonisera, et vous aurez la joie de voir les enfants contempler toujours vos chevaliers et vos bandits avec de grands yeux ravis, vous vivrez heureux et ignoré sous votre beau ciel et vous mourrez sans avoir soupçonné que sous prétexte d'art on fait bien des choses très ennuyeuses ou très maladives, qui n'expriment que le fâcheux état moral de ceux qui nous les infligent.

Nous examinions attentivement, avec le docteur, l'ensemble d'une charrette. Elle était surprenante. Celui qui l'avait décorée s'était livré aux caprices les plus bizarres de son imagination. Partout des soleils tournaient, des dragons rampaient à travers une flore étrange, des constellations inconnues pleuvaient dans les vides, et de petites têtes d'anges roses émergeaient parmi des ornements singuliers. Il n'était pas un coin de cette charrette qui ne fût couvert de peintures ou de sculptures très curieuses.

« Tenez, me disait Pitré, voici sous la partie antérieure le *rutuni*, gros filet dans lequel sont placés le *brusca*, la brosse, la *strigghia*, l'étrille, le *scutiddaru*, la bassine pour donner à boire à l'animal. »

Le harnachement de la bête était étourdissant, je n'en avais jamais vu de plus étrange et d'aussi original. Sur le bât, sur le poitrail, de la sous-ventrière, partout pendaient et scintillaient des miroirs, des clochettes, des pompons, des rubans, des plaques, des dentelures, des galons d'argent, des clous de cuivre, des franges et des oripeaux de toutes sortes. La tête était surmontée d'un panache de plumes, et sur le milieu du dos se dressait un haut cimier orné de grelots et terminé par une touffe de soie rouge entremêlée de plumes. Au moindre mouvement de la bête les sonnettes se mettaient à tinter, les panaches s'agitaient et des vols de mouches effrayées s'élevaient en bourdonnant de toutes parts.

Le soleil étincelait sur tout cet attirail luisant, multicolore et à grand effet.

« Vous voyez, me disait Pitré, comme les scènes de votre histoire de France sont transportées ici en grande pompe! On dirait qu'on vous fête toujours.

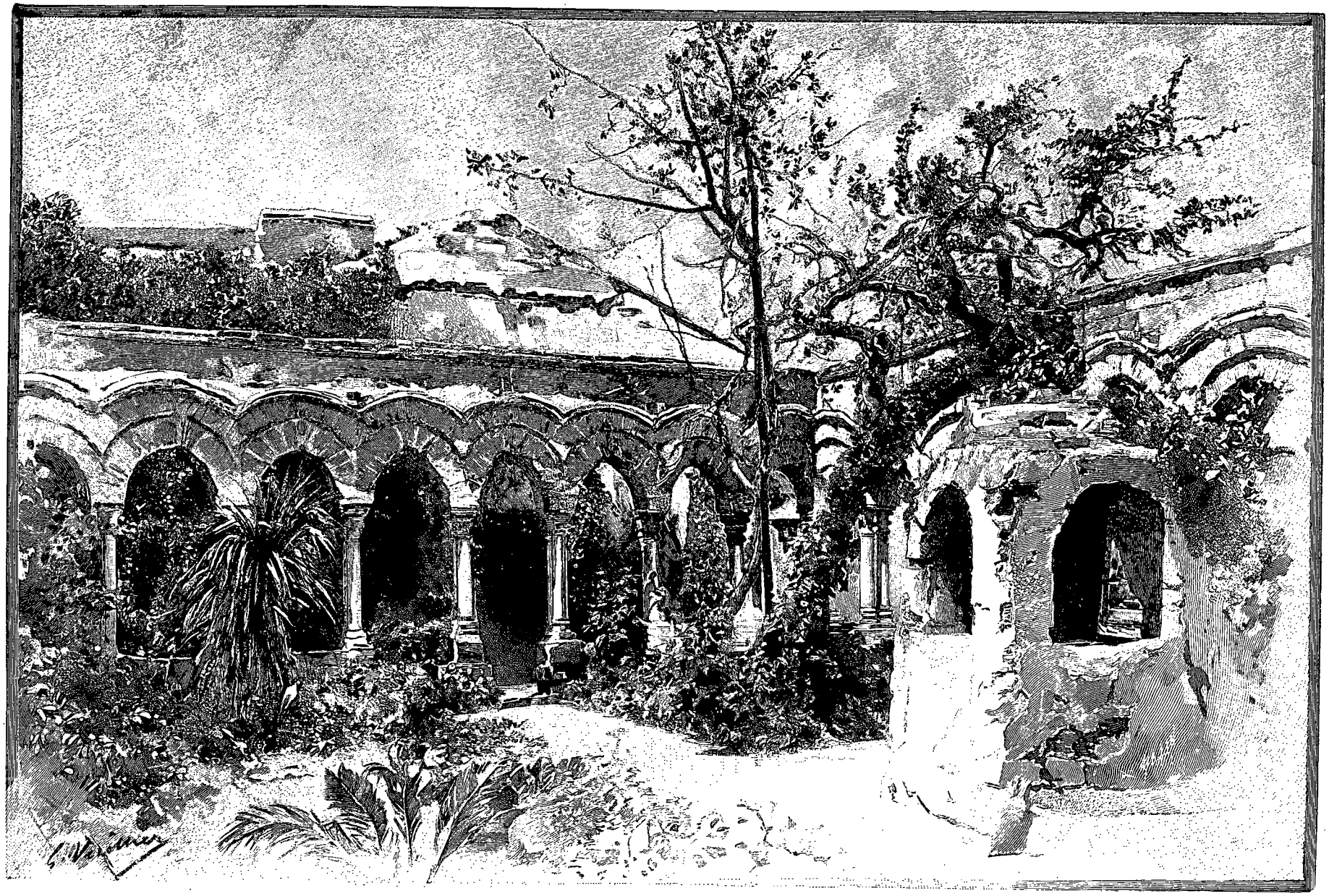
— Grand merci », lui dis-je en lui montrant du doigt une autre charrette aussi brillante mais dont les panneaux étaient illustrés d'aventures de brigands.

Il se prit à rire de grand cœur.

Nous allions ainsi par les rues, nous intéressant à tout, examinant avec curiosité les façades pittoresques. Des paniers sont attachés aux balcons, et lorsqu'un vendeur passe, si l'on désire s'approvisionner là-haut, vite ce panier suspendu à une corde descend pour remonter bientôt chargé des aliments ou des objets nécessaires. J'analyse facilement les intérieurs par les portes grand ouvertes. Tous, fort propres d'ailleurs, ont des tableaux, des images de piété ou des statuettes de saints logés dans de véritables tabernacles; devant eux brûlent jour et nuit des cierges ou des veilleuses. Il est de ces chapelles qui occupent une grande place dans la pièce, la plupart sont couvertes de dorures et de brillantes peintures. Ce sont les dieux lares, les génies tutélaires, les saints patrons du foyer, devant lesquels on fait ses dévotions chaque soir et chaque matin.

Des marchands d'images saintes passent en se rapprochant des portes pour appeler l'attention. L'un d'eux s'est en quelque sorte cuirassé de Raphaëls populaires qu'il promène ainsi. La Vierge, l'enfant Jésus, *il bam-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CLOÎTRE DE SAN GIOVANNI DEGLI EREMITI. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bino, et des anges apparaissent dans leurs cadres au milieu des nuages. Ces toiles sont habilement peintes et d'une coloration très vive. Leur prix est modique.

On vendait toutes sortes de choses dans ces ruelles, non plus des sorbets et des fraises comme dans le Corso et la via Macquedda, mais des aliments communs, des oreilles de porc, par exemple, et de menus objets à l'usage du peuple. Parfois le bon Pitré arrêtait les pauvres marchands, s'intéressant à eux, s'informant si la recette était bonne? La plupart du temps, un hochement de tête significatif répondait. On avait beau crier sa marchandise à tous les échos, attendre sous les fenêtres, aller et venir, le résultat ne répondait guère à tant de peines.

Il faut vivre pourtant, et ces gens s'y efforcent de leur mieux, ils ne regrettent pas leurs efforts et se contentent de si peu!

Le Sicilien est très sobre. Dans beaucoup de maisons des quartiers pauvres on n'allume le feu qu'une ou deux fois par semaine. Un ouvrier travaillant du matin au soir se nourrira ici d'un morceau de pain avec une orange ou quelques olives le matin, et d'un peu de soupe ou d'une salade le soir. Mais le dimanche il sera parfaitement vêtu et vous aurez peine à le distinguer d'un signore.

Les enseignes sont toujours curieuses et souvent réjouissantes. Celle du *salassatore*, celui qui pratique la saignée, le barbier généralement, comme en Espagne, nous montre un homme étendu sur le dos. Par des veines ouvertes, des flots d'un sang très rouge jaillissent, décrivant une magnifique trajectoire, et vont retomber dans des vases placés autour de son lit.

Puis c'est la location des sangsues, *affitta mignatte*. Un Africain est fort occupé à examiner des sangsues qu'il a recueillies dans un verre, tandis que ses jambes sont envahies par un grand nombre de ces annélides, qui rampent ou sucent ses mollets.

Les enseignes des auberges portent presque toutes une devise : *Bonu vino senza viulinu*, « bon vin sans crédit ». Un moine quêteur bénit la foule, tandis qu'un des assistants lui offre un verre plein. Souvent, comme dans nos pays du nord, Bacchus enfant est représenté assis sur un tonneau, et on lit au-dessous cette devise très répandue en Sicile :

Viva la divina Providenza!
Ogni bene da Dio viene.

Une affiche sur toile vivement coloriée se balançait au coin d'un mur; elle représentait des scènes chevaleresques.

GIUSEPPE PITRÉ [1] (PAGE 18).

« Voici ce que je voulais vous montrer, me dit Pitré. L'auteur de ces peintures est un des conteurs les plus aimés du peuple. Voyez Milon, père de Roland, combattant sous les murs de Paris. Dans un second cadre, nous sommes à Bizerte et nous assistons à des victoires sur les Africains. Cette affiche, vous le remarquez, est divisée en huit parties qui marquent les faits principaux, qui seront représentés pendant huit soirées consécutives. »

Nous sommes à la porte d'un théâtre populaire où sont représentés exclusivement les exploits des paladins de France. « Vous ne pourrez ici m'opposer des scènes de brigands, me dit le docteur : tout est fait pour vous célébrer. Et si, comme je vous l'ai appris, vous voyez dans les rues de Palerme votre histoire passer avec les charrettes populaires, ici, dans le théâtre du pauvre, la légende des paladins est écoutée religieusement chaque soir. Si vous le voulez bien, nous assisterons ensemble à une de ces représentations. »

Chaque journée vécue à Palerme devenait ainsi pour moi pleine de révélations. Et lorsque je ne suivais point Pitré, que ses devoirs professionnels absorbaient une partie du jour, j'étais loin d'être embarrassé de l'emploi de mon temps. Je continuais mes observations, et puis le hasard, sur lequel il faut compter beaucoup en voyage et qu'il faut même aider un peu, m'avait donné de nouveaux amis, des compatriotes, que je visitais quelquefois.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je m'étais trouvé en rapports avec le *cavaliere* Virzi, un parfait gentilhomme palermitain, numismate passionné, dont la collection renferme des médailles rares et de la plus grande beauté. Il m'apprit à voir les monnaies grecques, il me fit sentir la différence qu'il y a entre les formes de la décadence et celles des époques pures, celles qu'avait inspirées directement la nature et celles qu'un certain maniérisme avait déjà atteintes.

« Un artiste ne peut pas ignorer ça, me disait-il, c'est du très bel art, il faut regarder, on comprend vite. »

Il faut regarder.... Comme cela est vrai, et combien de choses nous ignorons parce que nous ne les regardons pas! de combien de jouissances nous nous privons ainsi!

« Les médailles, s'écriait-il, mais c'est toute l'histoire qui passe devant nous, et non pas seulement l'histoire froide et chronologique : les médailles nous expliquent le tempérament et le génie des peuples. »

Il me révéla tout un monde pour lequel j'étais jusqu'alors demeuré indifférent. Je lui en sus gré, et comme le cavaliere Virzi est très artiste, jovial et aimable, nos relations ne s'arrêtèrent point là.

Nous étions en avril, les journées étaient radieuses, et tous les matins, en poussant mes volets, je revoyais la basilique normande ruisselante de lumière. L'air était encore frais et toujours très odorant; il venait par bouffées de la montagne, il venait aussi de la mer.

Chaque réveil dans ce climat béni m'était une joie. Joie de vivre sous le clair soleil avec mille choses intéressantes sous les yeux, loin des soucis et des misères qu'on a laissées là-bas, bien loin, dans le nord pluvieux où le ciel est maussade souvent même au printemps. Vous ne le connaissez pas ce bonheur, vous autres, amis que j'ai quittés et qui creusez sans repos votre sillon amer avec des efforts toujours renouvelés!

Si vous pouvez briser vos chaînes, suivez ma route un jour de printemps et arrivez à Palerme.

Palerme est la ville des fleurs, elle est embaumée par la grande ceinture de velours vert broché d'or que lui font ses jardins; c'est la ville lumineuse et belle où s'agite, en dehors du peuple, une population élégante parée d'une fleur à la boutonnière et constamment vêtue comme aux jours de fête. Les fleurs! on en voit partout. Jamais je n'avais senti tant de roses et n'en avais imaginé d'aussi belles. Le Corso et la via Macquedda sont égayés par de petits étalages de fleuristes en plein vent. Et puis, comme vous aimez l'art, vous en verrez, je vous assure, dans de superbes monuments ruisselants de lumière.

Allez vous égarer dans le quartier de l'*Albergheria*, dans celui de la *Kalsa* et dans tant d'autres, si vous voulez un contraste à l'aspect somptueux et aristocratique des grandes voies.

C'est à l'Albergheria que Pitré me fit assister, un soir, dans un théâtre populaire, à une représentation des Paladins de France, *Paladini di Francia*.

C'est un des plus populeux et des plus pauvres quartiers de Palerme. Il ne faudrait peut-être pas trop s'y attarder le soir. On dit que la *Mafia* — cette fameuse soi-disant société secrète dont nous aurons occasion de parler — y tient ses assises; on a écrit que c'est là le centre d'où s'étendent les ramifications infinies qui tiennent la ville et les environs sous leur ténébreux réseau. Que d'erreurs! Il est certain que dans ces quartiers

UN PETIT CONDUCTEUR [1] (PAGE 19).

sont conservées intactes les traditions du passé, traditions bonnes ou mauvaises d'ailleurs. J'avoue que les qualités des Siciliens sont telles, que leurs côtés défectueux, — et quel peuple n'en a pas! — disparaissent vite, et qu'en les connaissant, on se prend à les aimer.

Un soir donc Pitré vient me chercher au Rebecchino, et nous nous dirigeons vers ce quartier de l'Albergheria pour assister à une représentation à l'*Opra*, ou théâtre des marionnettes.

Nous y arrivons bientôt. Devant une porte surmontée d'une grande affiche représentant des scènes de chevalerie, un individu, debout sur le seuil, s'écrie de temps à autre : *Trasemu, ch'è ura* (entrons, c'est l'heure).

Autrefois, m'apprend le docteur, les représentations étaient annoncées au son du tambour, mais le municipe a trouvé sans doute ce moyen trop bruyant et il l'a supprimé. Nous suivons la foule. Chacun verse au passage la somme de dix centimes pour prix d'entrée. Nous

1. *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voici dans une toute petite salle déjà garnie d'un grand nombre de spectateurs ; la scène en occupe tout le fond, comme dans les autres théâtres, et les feux de la rampe, quelques quinquets au pétrole, sont allumés. Nos places ont été réservées sur une sorte de galerie, où nous nous asseyons, fort serrés, sur des bancs en bois. Il ne faut pas ici compter sur le confort.

La foule entre toujours, et lorsque la salle est pleine, au point que beaucoup de spectateurs même sont restés debout, la porte se referme.

Cette foule n'est pas bruyante, et je suis surpris d'y voir un plus grand nombre d'hommes et de jeunes gens que d'enfants. L'*acquaiuolo*, marchand d'eau, s'y faufile et sert tous ceux qui veulent boire dans le même verre. Le *siminzaru*, marchand de graines de courge grillées, crie à tout instant : *Simenza!* Ce cri remplace ici le traditionnel « orgeat, limonade, bière ».

Ce siminzaru est de toutes les fêtes populaires. Vous entendrez son cri par les beaux soirs d'été à la *Marina*, au *festino di S. Rosalia*, le 15 juillet. On le rencontre dans tout l'Orient et en Tunisie dans les rues et les cafés, et on le retrouve en Sicile, qui est la porte de l'Afrique.

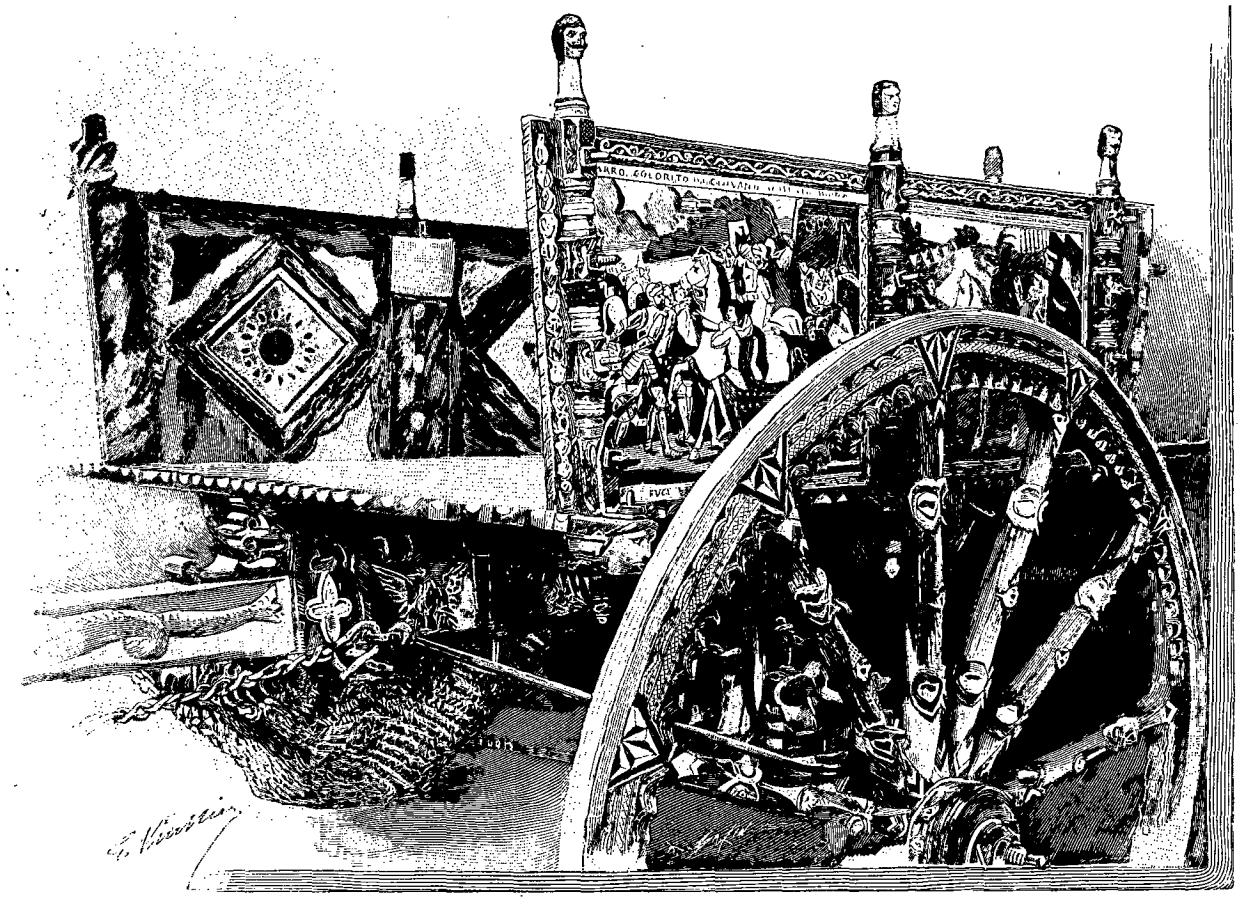
Le rideau du théâtre et les panneaux qui l'encadrent sont l'œuvre de peintres populaires. L'exécution de l'ensemble et l'ordonnance des attributs ne manquent pas de mérite.

Mais voici que le spectacle va commencer; des violonistes ont attaqué un morceau de leur répertoire. Le rideau se lève, un profond silence règne, les spectateurs sont graves et recueillis, le siminzaru a disparu et l'acquaiuolo ne circule plus entre les banquettes.

La scène est toute petite, mais charmante; c'est, en somme, un vrai théâtre en miniature avec des décors gentiment faits.

Des paladins s'avancent, ils sont couverts d'armures étincelantes, et sur le cimier de leur casque se balancent des panaches invraisemblables. A l'entrée en scène de Roland, neveu de Charlemagne, un frémissement parcourt les spectateurs, ils applaudissent de toutes leurs forces. C'est qu'il est pour eux le type du courage, de la loyauté et de l'honneur.

La voix un peu emphatique de l'impresario résonne lente et forte; les assistants écoutent le cou tendu, l'œil brillant. Des princesses apparaissent, il se livre des combats singuliers qui n'en finissent pas, car plus les guerriers sont fameux, plus longue doit être la



DÉTAILS D'UNE CHARRETTE SICILIENNE[1] (PAGE 19).

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA CHARRETTE SICILIENNE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

1910 LEGS FERAL N° COLOMBES

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lutte. Pour les combattants ordinaires, c'est bientôt fait, les simples soldats meurent aux premiers coups. On les traite de païens, d'infidèles, de Sarrasins et autres qualificatifs dédaigneux; leurs têtes sautent en l'air et retombent sur le sol. Il y a par moments des amoncellements de cadavres qui encombrent la scène. Durant les combats, les violons, comme enfiévrés, jouent précipitamment. L'*oprante* accompagne la bataille en frappant fortement de sa semelle sur les planches. Les guerriers fameux se précipitent l'un contre l'autre, l'épée haute, le bouclier levé, on entend le froissement du fer, les cris de défi des héros. De temps à autre ils se reposent comme pour reprendre haleine, puis le combat recommence avec acharnement jusqu'au moment où l'un des guerriers tombe, atteint mortellement.

Ce qui m'émerveillait, c'était de voir ce peuple attentif, passionné, prenant fait et cause pour l'un des héros et s'identifiant à tel point à la tragédie, que beaucoup devant ces *puppi* (marionnettes) serrent le poing, grincent des dents ou versent des larmes.

Et comme, pendant un entr'acte, j'exprime au docteur ma surprise et mon admiration, il me raconte que l'opra a pour eux une telle attraction que les enfants font des prodiges pour amasser le *granu*, c'est-à-dire les deux centimes du prix d'entrée. Toutefois l'oprante est si bon garçon, qu'il leur fait quelquefois une réduction de prix lorsqu'ils n'ont pu réunir les deux centimes....

« Mais, continue Pitré, ce prix d'entrée augmente en raison de l'intérêt du spectacle. Ainsi, le soir de la représentation de *la Mort des Paladins*, on paye trente centimes les places ordinaires et quarante centimes celles des galeries. Ce soir-là, les entrées de faveur et les réductions de prix sont rigoureusement suspendues.

« Cette fameuse représentation de *la Morte di li Paladini* ou *Rotta di Roncisvalle*, brèche de Roncevaux, est impatiemment attendue du public. C'est un gros événement. Elle est annoncée pendant l'entr'acte aux représentations des deux dimanches qui précèdent, par Terigi, écuyer de Roland, d'après la tradition de l'opra.

« Dans le peuple on parle à l'avance de cette représentation. Beaucoup de gens cependant préféreraient n'y point venir, tant il leur est cruel de voir mourir ces héros dont ils ont suivi les aventures pendant des mois, jouissant de leurs joies et souffrant de leurs peines. Car cette série de l'histoire des paladins, comprenant la chronique de Turpin, les Royaux de France, *Morgante* de Pulci, *Roland Amoureux* de Bojardo, *Roland Furieux* de l'Arioste et d'autres encore, se poursuit chaque soir sans interruption durant plus d'une année.

« Le soir de la grande représentation finale de *la Mort des Paladins* est arrivé. La foule se rend à l'Opra. Elle est grave et silencieuse. Au théâtre la tristesse est sur tous les visages, et dans une scène représentant l'apparition de l'ange à Renaud, tout le monde se découvre, comme le vendredi saint à la mort du Christ.

« Le son du cor dans le val de Roncevaux résonne douloureusement dans le cœur des assistants, des larmes s'échappent de leurs yeux, on entend des soupirs et des sanglots étouffés. »

Nous avions quitté le théâtre. Tandis que Giuseppe Pitré me racontait ces choses, nous suivions les ruelles obscures de l'Albergheria. Son récit m'avait ému. Je pensais toujours à ce bon peuple que je venais de voir, passionné pour des héros légendaires que son imagination et sa sensibilité font revivre, dont il répète les exploits, dont il pleure la mort.

Que ne peut-on attendre d'une race fidèle aux traditions comme celle-ci! Elle conserve jusque dans l'âge mûr les enthousiasmes de l'enfant et presque sa naïveté, elle se plaît à des spectacles primitifs où elle apprend à être généreuse, loyale, chevaleresque, et c'est peut-être pourquoi elle sait encore aimer et haïr de toute son âme.

« L'alcool nous tue dans le nord, maître, dis-je tout à coup au docteur, il n'est pas seul à l'œuvre. On a tout détruit chez notre peuple sans remplacer ses croyances. Le voici devenu égoïste et sceptique. Mais il nous reste heureusement le montagnard, celui-là nous sauve, il croit, il espère, il travaille, il économise et conserve avec nos traditions le sang robuste des vieux Gaulois.

— Oui, dit Pitré, les traditions de chevalerie sont la sauvegarde de notre peuple. Dans un délassement peu coûteux réservé pour le soir, après le travail de la journée, ces scènes chevaleresques représentées au théâtre perpétuent ses croyances, elles exaltent ses vertus. Il demeure passionné, loyal et généreux. Je l'aime, ce peuple enfant qui toujours, dans sa candeur, rêve aux chevaliers du moyen âge et qui souvent dans les actes de sa vie se souvient de ses héros et cherche à les imiter. Il a au plus haut point le culte de la noblesse et de la générosité. Les antiques traditions l'ont pénétré à un tel point qu'elles transpirent dans la poésie populaire et dans le dialecte. Elles se retrouvent dans les noms mêmes. Ainsi on désignera un bossu du nom de *re Pippinu*; *Pilucani* sera une personne curieuse qui se faufile partout; *Giganti Farrantu*, un homme très grand et lourd; *Maganzisi*, le traître de Mayence, votre Ganelon, est la pire des injures. Le conteur populaire de la place de Castellamare est réputé pour célébrer le mieux les aventures de Renaud, aussi le désigne-t-on sous le nom de ce héros, on ignore son nom véritable.

« En Sicile il n'y a pas moins de vingt-cinq théâtres de *puppi*. On en compte neuf à Palerme, trois à Catane et deux à Messine. Un des opranti de Palerme va donner tous les ans des représentations en Sardaigne et à Tunis.

— Mais n'est-ce pas les paladins que veulent représenter les enfants que j'aperçois quelquefois par les rues avec des sabres de bois, marchant militairement, en colonnes serrées? »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le visage de Pitré s'éclaira de plaisir :

« Ah! vous l'avez remarqué! Le *jocu di li paladini* est en effet un des jeux préférés des enfants siciliens.

« Celui qu'ils ont choisi pour chef représente Charlemagne; un panache orne son béret et une étoffe quelconque jetée sur ses épaules lui tient lieu de manteau royal. Il divise les combattants en deux corps d'armée, les chrétiens et les infidèles; il baptise les soldats de noms de circonstance : Roland, Renaud, Roger, Agolante, Tamburlano, Pulicardo, etc.

« L'armée chrétienne est toute fière, les Maures sont un peu déconfits.

« L'un des enfants se tient à l'écart, il représente une dame.

« Les deux corps d'armée étant organisés, Charlemagne adresse une harangue bien sentie aux paladins, il les excite à la bataille contre les ennemis de la chrétienté, il invective ensuite les Africains et donne enfin le signal du combat. Une mêlée s'ensuit.

« Celui des combattants qui reçoit le premier un coup au ventre se jette à terre et ne se relève plus : telle est la loi de cette guerre. Le soldat qui par hasard glisse et tombe ne sera ni touché ni molesté, car, suivant le proverbe chevaleresque : *L'omu ch'è 'n terra 'nu si divi amazzari*, « l'homme qui est à terre ne doit pas être tué ».

« Charlemagne dirige en personne la bataille, et, lorsque tous les autres sont morts, le vainqueur reçoit la dame comme récompense de ses exploits.

« Si vous saviez quelle joie j'éprouve à les voir jouer! La loyauté est de principe dans leurs jeux et ils s'obligent, par serment, à en respecter les règles.

« Vous les verriez tracer une croix sur le sol, la toucher avec l'index les uns après les autres, et la baiser. Si une discussion survient, le chef, car ils en choisissent toujours un avant de commencer, s'écrie aussitôt : *Facemu cruci!* et tous de jurer en baisant cette croix.

« A Chiaramonte les enfants ont joué à la guerre jusque vers le milieu de ce siècle. Vous allez voir comme c'est curieux pour vous! Ils se divisaient en deux camps, l'un était celui des Siciliens et l'autre celui des Français. Chaque armée avait son drapeau, le nôtre était rouge et le vôtre blanc. A la tête de ces petites armées marchaient des tambours et des sonneurs de trompe en terre cuite.

« Le rendez-vous se donnait dans une plaine assez éloignée des habitations. Là les deux armées ennemies préparaient leurs munitions, c'est-à-dire des tas de pierres. Les tambours battaient la charge, les fifres sonnaient et l'attaque commençait. Une grêle de pierres se mettait à pleuvoir sur les troupes. Vous pouvez imaginer ce qu'il y avait de horions et de meurtrissures supportés bravement, car si un soldat quittait le poste qui lui était assigné, il était déclaré vil et ne faisait plus partie du jeu, ce qui était un grand déshonneur. Lorsqu'un combattant recevait une blessure grave, ce qui arrivait quelquefois, les troupes se mettaient à fuir et quelques amis dévoués transportaient le blessé chez ses parents.

« Lorsque les munitions manquaient, on s'attaquait à l'arme blanche, c'est-à-dire avec des sabres de bois. D'abord, au son du tambour et des fifres, les Siciliens chantaient :

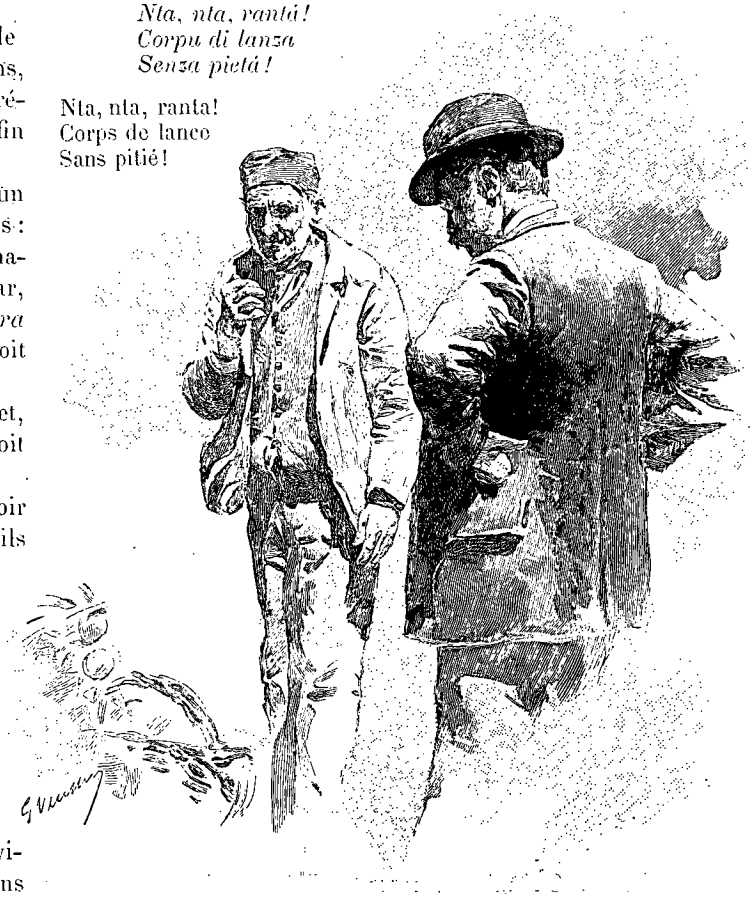
Mbrè, mbrè, mbrè!
Viva a Sicilia,
Viva lu rè!

Mbré, mbré, mbré!
Vive la Sicile,
Vive le roi!

Et les Français répétaient de toutes leurs forces :

Nta, nta, ranta!
Corpu di lanza
Senza pietà!

Nta, nta, ranta!
Corps de lance
Sans pitié!



PITRÉ ET UN MARCHAND [1].

« Lorsque les troupes n'en pouvaient plus, que beaucoup de combattants étaient tombés blessés et avaient été mis à l'écart, on se comptait, et l'armée restée la plus nombreuse avait la victoire.

« Leurs jeux ordinaires — et le nombre en est considérable — sont d'habitude beaucoup plus calmes. Ils jouent souvent aux voleurs et au juge. Mais la grosse affaire est de choisir ce juge, c'est un honneur qu'aucun n'ambitionne, et il faut toujours recourir au sort pour le désigner. Il est bien entendu qu'on aide d'ordinaire le hasard, et c'est pourquoi ce juge est généralement le plus sot de la bande. Les gendarmes, armés de bâtons,

1. *Dessin de G. Vaillier, gravé par Devos*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cherchent les voleurs, qui se cachent; la poursuite est longue, elle se termine souvent par une bataille entre la force armée et les malfaiteurs. Finalement les voleurs sont capturés et deux d'entre eux sont traînés devant le juge. Dans le cours d'un curieux interrogatoire qu'il leur fait subir, les voleurs profitent d'un moment d'inattention du juge, saisissent chacun une de ses jambes et le traînent, à la risée générale. »

Les Siciliens aiment beaucoup les manifestations religieuses, et cette passion commence de très bonne

LES IMAGES SAINTES [1].

heure. On m'avait raconté déjà que les enfants de chaque quartier de Palerme organisent, du 1er au 15 août, des processions qui parcourent le soir les vieilles rues. Ils tendent aux passants un plateau sur lequel est placée l'image du saint ou de la sainte du jour. Ils vont présenter leur plateau dans les maisons, dont ils marquent la porte à l'aide d'un charbon afin de se rappeler celle où ils ont quêté. L'offrande est généralement de *u granu*, c'est-à-dire deux centimes. C'est avec les offrandes recueillies ainsi qu'ils organisent leur procession pour le soir et qu'ils achètent les chandelles qui éclaireront leur petite manifestation.

Il est curieux de les voir transportant une statue d'un saint ou d'une sainte couchée ou debout, en psalmodiant une triste mélopée.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

Dans un de leurs jeux, car rien n'est sacré pour eux, ils mettent en scène un notaire dont le rôle devient fort ridicule. Dans d'autres ils appliquent la torture, le *strette*, qui arrache souvent des larmes de douleur au patient.

Quelques jours après cette intéressante soirée passée avec Pitré, j'errais vers le port, près de l'antique forteresse de Castellamare, *lu casteddu*, dont les Arabes et les Normands augmentèrent les appareils de défense. J'avais visité l'église de *Piedigrotta* où j'avais vu, pendu en ex-voto, le grand fanal en forme d'aigle qui ornait la poupe de la galère capitane de Sicile au combat naval du cap Corvo où l'amiral Octave d'Aragon avait infligé une défaite à la flotte turque.

C'était le soir, à l'heure où le soleil décline à l'horizon. Au pied d'un mur, dans l'ombre, un homme était debout sur un tréteau; il faisait le signe de la croix, et la foule accroupie qui l'entourait se découvrait et se signait dévotement. Tandis que je m'approchais, cet homme commença, sur un mode grave, une déclamation cadencée qu'il interrompait par de fréquentes pauses. La foule était composée de pêcheurs et d'ouvriers du port, il m'était facile de le voir. Elle semblait suspendue à ses lèvres.

J'avais devant moi le *contastorie*, ou conteur populaire sicilien.

Bientôt, quittant le mode grave et un peu sourd qu'il avait adopté au début, sa voix s'éleva, sa mimique devint plus expressive, ses yeux s'ouvrirent démesurément, il fut comme oppressé, des soupirs soulevaient sa poitrine, ses pieds frappaient alternativement les planches, ses mains s'agitaient et je sentais des frémissements parcourir l'auditoire.

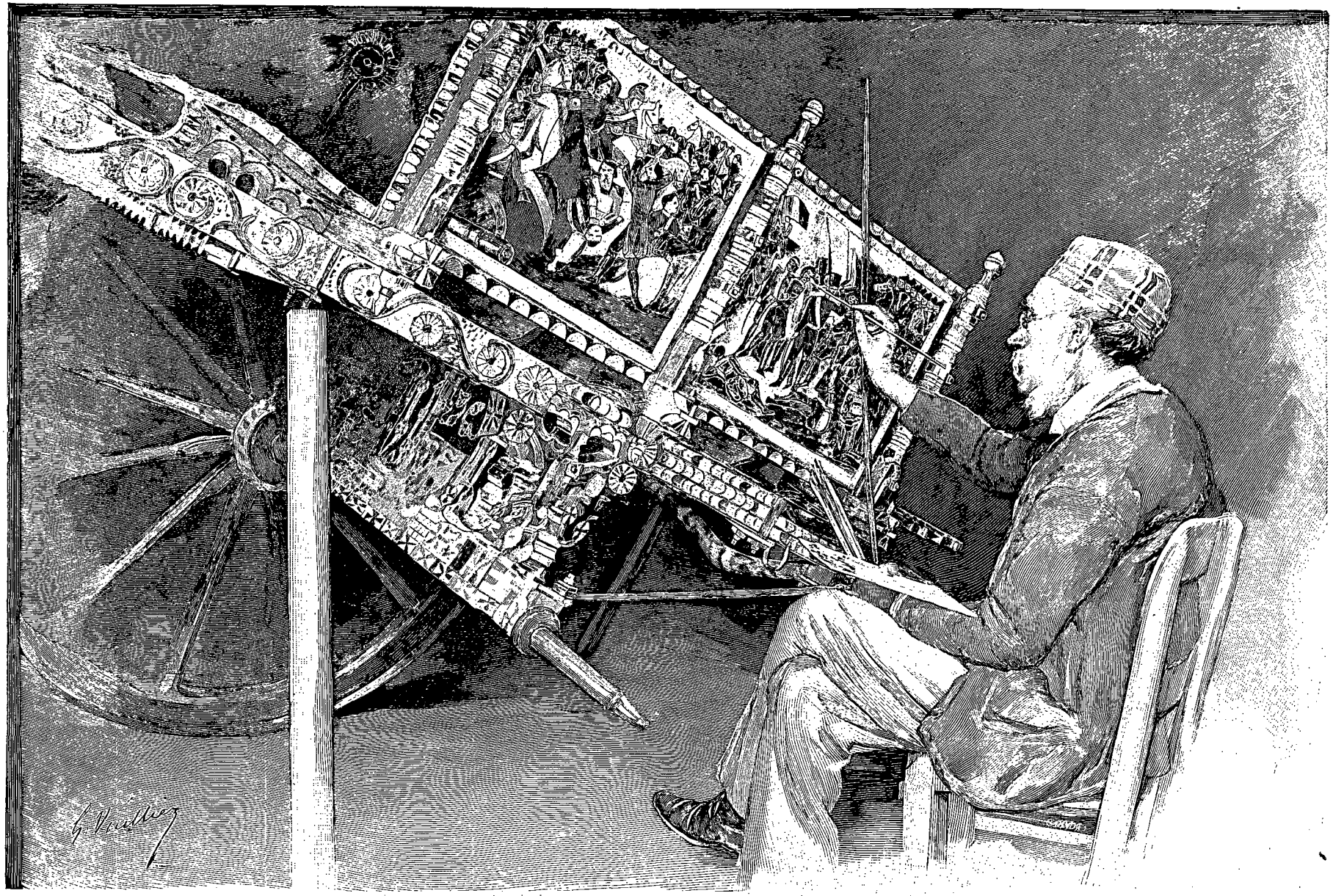
Pendant de courts instants de repos, l'acquaiuolo, comme au théâtre des paladins, donnait à boire, et le siminzaru offrait ses graines de courges grillées. En même temps ces deux personnages encaissaient les deux centimes représentant le prix dû par chaque auditeur.

Le récit du conteur paraissait devoir durer longtemps encore, et sa mimique expressive pouvait seule m'intéresser, car je ne comprenais à peu près rien à son récit. Ce qui me frappait, c'était la vue de ce peuple accroupi écoutant religieusement dans l'ombre une parole qui me semblait éloquente et passionnée. Cette assemblée populaire près d'une antique forteresse, sous le crépuscule, composait une scène d'une grande étrangeté. Je m'éloignai lentement, et les éclats de voix du conteur m'accompagnèrent longtemps.

Cet usage a pu être apporté en Sicile par les Arabes. Ces scènes, qu'on voyait déjà sous les Normands, reportent à bien des siècles en arrière.

Ces conteurs, auxquels la vocation seule fait embrasser leur carrière, sont ignorants; plusieurs ne connaissent même pas l'alphabet, mais, doués d'une mémoire prodigieuse, d'un sens particulier de la mise en scène, ils intéressent leur auditoire pendant des mois. On les appelle même quelquefois dans les maisons pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PEINTRE MARIO ZIZOLFO (PAGE 20). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charmer une soirée. Les principales villes ont leurs conteurs. On les entendait autrefois à Palerme sur les places publiques, aujourd'hui les ordonnances de police les ont relégués dans des magasins et dans des masures, et seulement sur les quais on les tolère.

Le *contu* est la forme traditionnelle par laquelle se sont transmises d'âge en âge, en Sicile, les légendes chevaleresques.

Un écrivain du XIIe siècle, Goffredo da Viterbo, a raconté que Charlemagne revenant de Jérusalem serait venu à Palerme et aurait tenu un roi de l'île sur les fonts baptismaux. Il aurait été accompagné par les chevaliers Olivier et Roland, et deux montagnes de l'île auraient reçu le nom de ces preux, qu'elles ont gardé depuis.

Un *munti Olivieri* s'élève sur la côte septentrionale près d'un fleuve du même nom, et un promontoire dont la cime est couronnée d'un vieux château porte le nom de *Capu d'Orlannu*.

On parle aussi d'une *turri* d'Orlannu dans l'île Lampeduze et d'un château Olivieri situé entre Patti et Milazzo.

— Je suivais un matin la rue qui, fuyant sous les grands arceaux de l'Assunta, m'avait tant frappé, le jour de mon arrivée, du balcon du Rebecchino.

Je rasais les murailles qu'une longue bande d'ombre bordait, lorsque, levant les yeux sur le portail de l'archevêché, j'aperçus un tronçon d'épée cloué sur l'un des hauts battants.

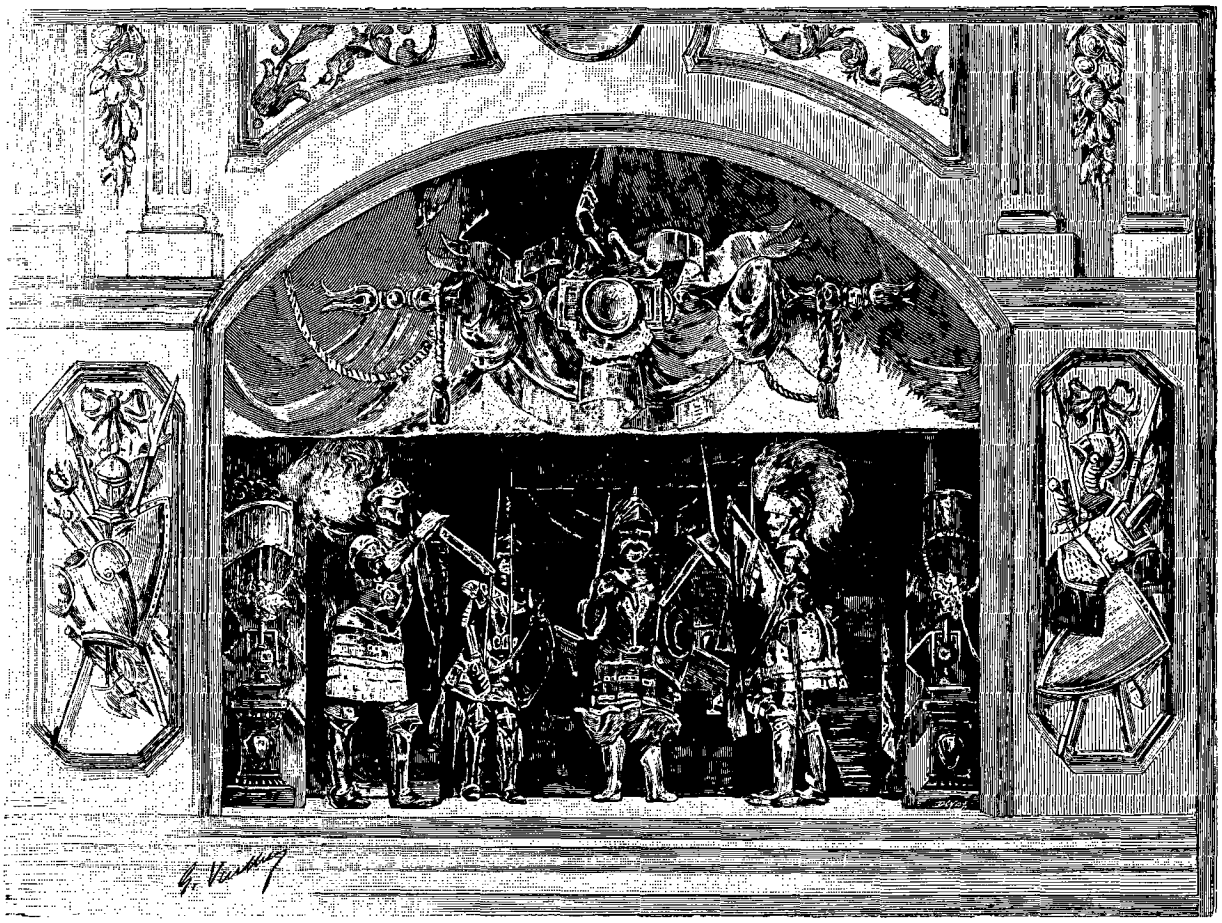
Je le considérai fort intrigué. Je ne m'expliquais pas ce débris d'un instrument de combat sur un monument ecclésiastique.

Le soir même, je me promenais avec Giuseppe Pitré sur la place du parvis, en face de ce portail. La nuit était calme, les hautes flèches de la basilique découpaient leurs silhouettes obscures sur le ciel constellé. Nous allions lentement sous les palmiers de la place, et, comme aux heures lumineuses où je m'étais réfugié à leur ombre, des parfums s'exhalaient des fleurs endormies et les sourdes rumeurs du Corso nous arrivaient, par intervalles, comme des grondements lointains.

Je fis part au docteur de ma découverte du matin.

« Ce tronçon d'épée, me dit-il, évoque une page de l'histoire de Sicile. Cette arme appartenait à Matteo Bonello, seigneur de Caccamo, un des plus illustres barons sous le règne de Guillaume Ier, dit le Mauvais.

« Le roi, livré à la débauche, avait entièrement



LE THÉATRE POPULAIRE[1] (PAGE 24).

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonné le soin du gouvernement à un amiral astucieux et perfide, Majone de Bari, son premier ministre.

« Pour des motifs qu'il est oiseux de rappeler, celui-ci abusait de son pouvoir pour persécuter la noblesse. Les nobles, voulant lui susciter des embarras, fomentèrent une insurrection en Calabre. Majone chargea Matteo Bonello, auquel il avait promis la main de sa fille, d'aller la réprimer et de punir les coupables.

« Bonello partit, mais il trouva sur sa route un noble, Roger de la Martorana, qui, après lui avoir reproché amèrement sa conduite, le décida à faire cause commune avec la noblesse résolue à se venger du premier ministre, qui, non content d'exercer ses persécutions, ambitionnait la couronne et tramait, avec l'archevêque, la mort du roi.

« La veille de la Saint-Martin, le 10 novembre de l'an 1160, à la nuit tombante, Majone sortait de l'archevêché lorsque Matteo Bonello, qui l'attendait sur les marches du palais, se précipita sur lui et lui passa son épée au travers du corps.

« D'après la tradition, cette épée, qui avait délivré la cité et le royaume d'une odieuse tyrannie, fut clouée sur la porte même de l'archevêché pour perpétuer le souvenir de cet événement. »

La vision incertaine de la haute basilique normande au caractère féodal, du parvis éclairé vaguement par les pâles lueurs du ciel, de ce palais portant depuis des siècles, comme un stigmate, une épée clouée sur sa porte, ajoutèrent à ce récit je ne sais quelle couleur d'un autre temps.

Le palais du roi Martin II d'Aragon, qui dresse encore aujourd'hui sa masse imposante sur la *piazza Marina*, eut aussi une étrange et sanglante histoire.

Le roi Frédéric III, dit le Simple, mourut laissant une fille mineure. La Sicile fut gouvernée alors par quatre lieutenants, et la province de Palerme eut à sa tête Andrea Chiaramonte, devenu le tuteur de la fille du roi. Des intrigues s'ourdirent pour faire passer la Sicile aux mains de Martin II d'Aragon, auquel on voulait faire épouser la fille de Frédéric.

Martin, arrivé en Sicile, assiège Palerme. La ville, commandée par Chiaramonte, résiste. Elle finit par succomber, et Andrea est décapité sur la piazza Marina, en face de son propre palais.

De la fenêtre même de la chambre à coucher d'Andrea, le roi Martin assistait à l'exécution. On vit le condamné lever les yeux, avant de mourir, vers le palais et frissonner en apercevant son royal bourreau à la fenêtre de la demeure qui avait vu sa grandeur et où il avait aimé.

Au mois de janvier 1412, Bernardo Cabrera, comte de Modica, grand justicier du royaume, ambitionnant la couronne de Sicile, voulait à tout prix épouser la belle reine Blanche de Navarre qui, à Syracuse, avait eu le courage de refuser énergiquement sa main.

Une nuit, le grand justicier, accompagné de ses gens en armes, quitte Alcamo avec l'intention de surprendre

UN HOMME DU PEUPLE [1].

la reine, résidant alors au palais de Chiaramonte, qu'on appelait le *Steri*, et de s'en emparer.

La reine réussit à s'échapper avec ses dames d'honneur et se réfugia dans une barque ancrée dans le port.

Cabrera, ne trouvant plus la reine, est comme atteint de folie; il se précipite vers le lit royal, tiède encore, et s'écrie : « *Se ho perduta la pernice, mi resta il nido!* »

En 1517 le vice-roi Pignatelli fut assiégé dans le

1. *Dessin de G. Vaillier, gravé par Pannemaker.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Steri par le peuple ameuté, qui, envahissant les salles, précipita par les fenêtres les juges qui s'y étaient assemblés. Les piques de la foule reçurent leurs corps.

Ce palais tragique, après avoir été, de 1468 à 1517, la demeure des vice-rois de Sicile, devint en l'an 1600 le siège de l'Inquisition, et le rez-de-chaussée fut réservé aux prisons. Le plus dur des cachots était situé près de l'horloge; on le nommait Filippino, parce qu'il avait été aménagé par le roi Philippe III pour les coupables de félonie.

Aujourd'hui c'est l'entrepôt des douanes. Pitré me le fit visiter, il me montra la colonne à laquelle, selon la tradition, on liait les accusés pour les torturer, un crochet en fer qui était un instrument de supplice, et il me fit remarquer certaines taches de sang, réelles ou prétendues. L'Inquisition fut abolie en Sicile en 1782 par le vice-roi Domenico Caracciolo, qui voulut en ouvrir lui-même les portes. On n'y trouva qu'une vieille et un moine. L'Inquisition n'était plus aussi puissante qu'autrefois, elle agonisait.

Le vieux palais n'étouffe plus sous ses épaisses et hautes murailles rouges les gémissements des torturés et les derniers hoquets des moribonds, mais chaque samedi les malheureux joueurs du *lotto* viennent entendre là la sentence du sort, et il est rare qu'ils n'en sortent pas avec l'imprécation aux lèvres et le désespoir au cœur. Cette déception, toujours renouvelée, ne les empêche pas d'espérer toujours et de faire des économies pour tenter encore la fortune.

Les archives du Saint-Office furent détruites sur la piazza Marina devant le palais même; elles brûlèrent pendant trois jours, et les cendres en furent jetées au vent. Une seule charretée de documents fut sauvée par un bibliothécaire du nom d'Angelini. Ces documents sont aujourd'hui classés dans la bibliothèque communale.

Un dernier souvenir encore. Durant la peste qui désola Palerme en 1575, ceux qui transgressaient les lois sanitaires étaient condamnés à mort (*salus populi, suprema lex esto!*) et précipités du haut du palais de Steri près de la cloche qui surmonte l'horloge actuelle.

A Palerme les édifices célèbrent les grands souvenirs, racontent les drames et les tragédies d'autrefois.

Les peuples ont succédé aux peuples. Chacun, en passant, a gravé sur ce sol son histoire lumineuse ou sombre. Les palais, les monuments sacrés, se sont transformés dans le cours des siècles, mais l'idéal des arts plane toujours sur les cités vivantes encore ou mortes à tout jamais, et les traces des forfaits, des batailles, des révolutions, ne sont pas encore effacées.

Le temps qui émiette, le soleil qui brûle, le vent qui emporte, le fer et le feu, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, tout a conspiré pour anéantir le passé, mais les hommes gardent ici les traces indélébiles de leurs origines, et les ruines parlent toujours.

GASTON VUILLIER.

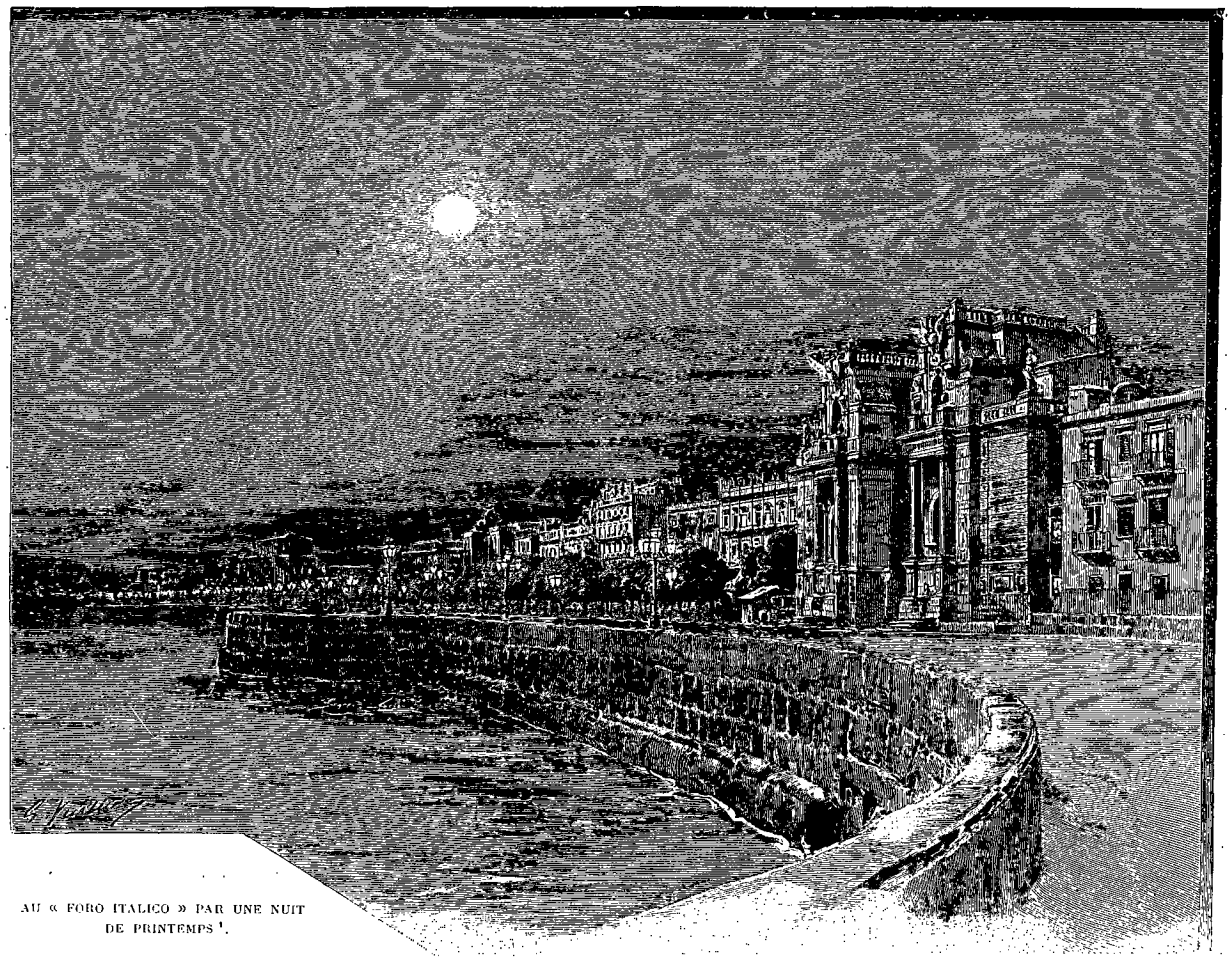
1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHANTEUSE DES RUES [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AU « FORO ITALICO » PAR UNE NUIT DE PRINTEMPS [1].

LA SICILE [2],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

PALERME.

UNE PALERMITAINE [3].

Les belles nuits que les nuits de Sicile! Sous un ciel plein d'étoiles, devant la mer muette, sur une promenade tiède encore de la chaleur du jour, j'ai erré tout ce soir.... Une brise vient par intervalles du large, douce comme un souffle d'enfant, et alors la mer endormie se réveille à demi, murmure un instant et se rendort. Les rayons de la lune caressent les édifices entrevus et parsèment le rivage de lueurs diamantées, et au loin, dans les profondeurs indécises de l'espace, des clartés naissent, frissonnent et s'éteignent, reflets d'étoiles, falots de pêcheurs ou barques d'amoureux....

Souvent, aux mêmes heures, dépassant la *Porta Felice* que surmontent deux grandes aigles héraldiques aux ailes éployées, je suis venu au *Foro Italico*, et jamais nuit n'a été plus belle. La ville est en fête, le Corso, tout pavoisé, étincelle, et au loin, vers le Monte Pellegrino, des illuminations scintillent.

J'ai suivi ce soir la longue terrasse qui borde la mer, j'ai rasé aussi les murailles qui accompagnent un des côtés de la *Marina*. Dans le calme nocturne que les rumeurs lointaines de la ville et le rythme des flots troublent à peine, une voix s'est élevée, lente et voilée comme en un rêve, voix plaintive d'enfant qu'un violoncelle accompagne de frissons douloureux :

O quali mi risvegliano
Dolcissimi concenti
Non li odi, o mamma...?

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit.* — *Suite. Voy. p.* 1 *et* 17.
3. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Oh! n'entends-tu pas, ô mère! les concerts très « doux qui me réveillent?... »

— .... *Non odo voce alcuna,*
Fuor che il fuggente Zeffiro,
Il raggio della luna,
O povera ammalata....

« Je n'entends aucune voix, je n'entends que la « brise qui passe, je ne vois que les rayons de la lune, « ô pauvre malade.... »

— .... Non, dit la jeune fille, la musique que j'entends n'est pas de ce monde, ô ma mère! »

Puis elle s'éteint dans un murmure musical.

Jamais la sérénade de Braga ne m'avait tant remué. Perdu sous les arbres, devant la fenêtre éclairée d'une demeure d'où s'est exhalée cette plainte, j'écoute encore, et tout est retombé dans le silence et dans l'obscurité; seuls les rumeurs de la ville et le rythme éternel de la mer endorment la solitude.

La langue italienne, si harmonieuse et si passionnée, peut seule prendre cette envolée. J'ai quitté un instant la vie réelle, je me suis endormi dans un rêve nouveau, j'ai vogué sur la mer murmurante, dans le ciel du soir, parmi les étoiles qui palpitent, emporté vers l'infini par la voix mourante d'une âme qui chantait. De l'artiste inconnue je ne verrai jamais le visage, je garde le souvenir seul de l'émotion qu'elle me donna. Cette plainte harmonieuse entendue un soir de printemps au Foro Italico viendra dans le silence de nos froides nuits traverser souvent ma pensée.

Le Foro Italico n'est pas toujours ainsi solitaire ou poétisé par une musique de rêve. C'est la promenade d'été chère aux Palermitains. De juin à septembre la ville entière s'y donne rendez-vous chaque soir. La chaleur est telle à cette saison qu'on reste enfermé dans les demeures la plus grande partie du jour. Mais de neuf à onze heures les équipages et les promeneurs débouchent par la Porta Felice et envahissent le bord de la mer. Le spectacle est intéressant. Des cafés lumineux, improvisés pour l'été, alignent leurs sofas rouges le long des murailles de la ville, et la musique joue par intervalles dans un petit temple ionique qui lui est réservé. On passe là des soirées charmantes à prendre des sorbets en jouissant de la fraîcheur que les brises apportent du large. Les équipages lentement vont et viennent à la file et les belles Palermitaines silencieuses et indolentes se reposent, à moitié endormies.

Ici reparaissent l'*acquaiuolo* et le *siminzaru*, qui font de bonnes recettes, car tout le monde mange des graines de courge, dont les débris jonchent le sol.

Ces Palermitaines qui, par les beaux soirs d'été, promènent leur langueur dans le Foro Italico, vous les retrouverez journellement le long du Corso ou dans la via Macqueda. Leurs équipages s'arrêtent souvent devant les magasins luxueux où ces belles, un peu dédaigneuses, font déplier des étoffes. Elles s'arrêtent souvent aussi devant les confiseurs, et tandis que la foule va et vient sur les trottoirs, elles savourent tranquillement un sorbet dans leur voiture même, ou croquent des gâteaux.

Du reste, les devantures des confiseurs et des pâtissiers de Palerme sont appétissantes; tout est fait chez eux pour tenter la gourmandise, et ils y réussissent, car les hommes même font de fréquentes et longues stations dans leurs boutiques.

Remarquez les fruits magnifiques qu'on met en montre, la figue entr'ouverte d'où s'échappe une goutte cristalline, la petite fraise, la poire, la banane, la noix dont la coquille brisée laisse voir l'intérieur, les marrons rôtis poudrés encore d'un fin duvet de cendre. On n'a pas oublié les légumes : il y a des collections d'aubergines, de fèves, d'artichauts et d'asperges. J'y ai même vu des escargots! Tout cela est pétri en *pasta reale* ou pâte royale. La coquille de l'escargot, celle de la noix, sont fondantes, ce sont de vrais bonbons. L'imitation est étonnante de vérité.

Dans les deux grandes voies qui coupent Palerme à angle droit et dont l'une, le Corso, a près de 2 kilomètres de longueur, ce ne sont que magasins, cercles et *saloni*. Ces salons, boutiques de coiffeurs, sont fréquentés du matin au soir. Les oisifs, nombreux dans la société palermitaine, s'y donnent rendez-vous; on y discute les nouvelles du jour entre le cosmétique, le coup de fer et le rasoir.

Les Palermitains me paraissent très coquets, leurs vêtements sont généralement irréprochables et leurs chaussures toujours brillantes; on dirait que la toilette est une de leurs grandes préoccupations. Dans tous les cas, cette élégance donne à la ville un cachet d'aisance et de recherche qui frappe l'étranger.

Les cafés sont rares. On est toujours tenté d'entrer dans les cercles qui occupent le rez-de-chaussée de beaucoup de maisons et dont les membres passent de longues heures assis devant des tables à lire les journaux ou à regarder la rue.

En dehors de la cathédrale que j'avais tant admirée, il est encore des monuments, et ils sont nombreux, auxquels on doit une part d'admiration. Nous irons d'abord visiter la Ziza.

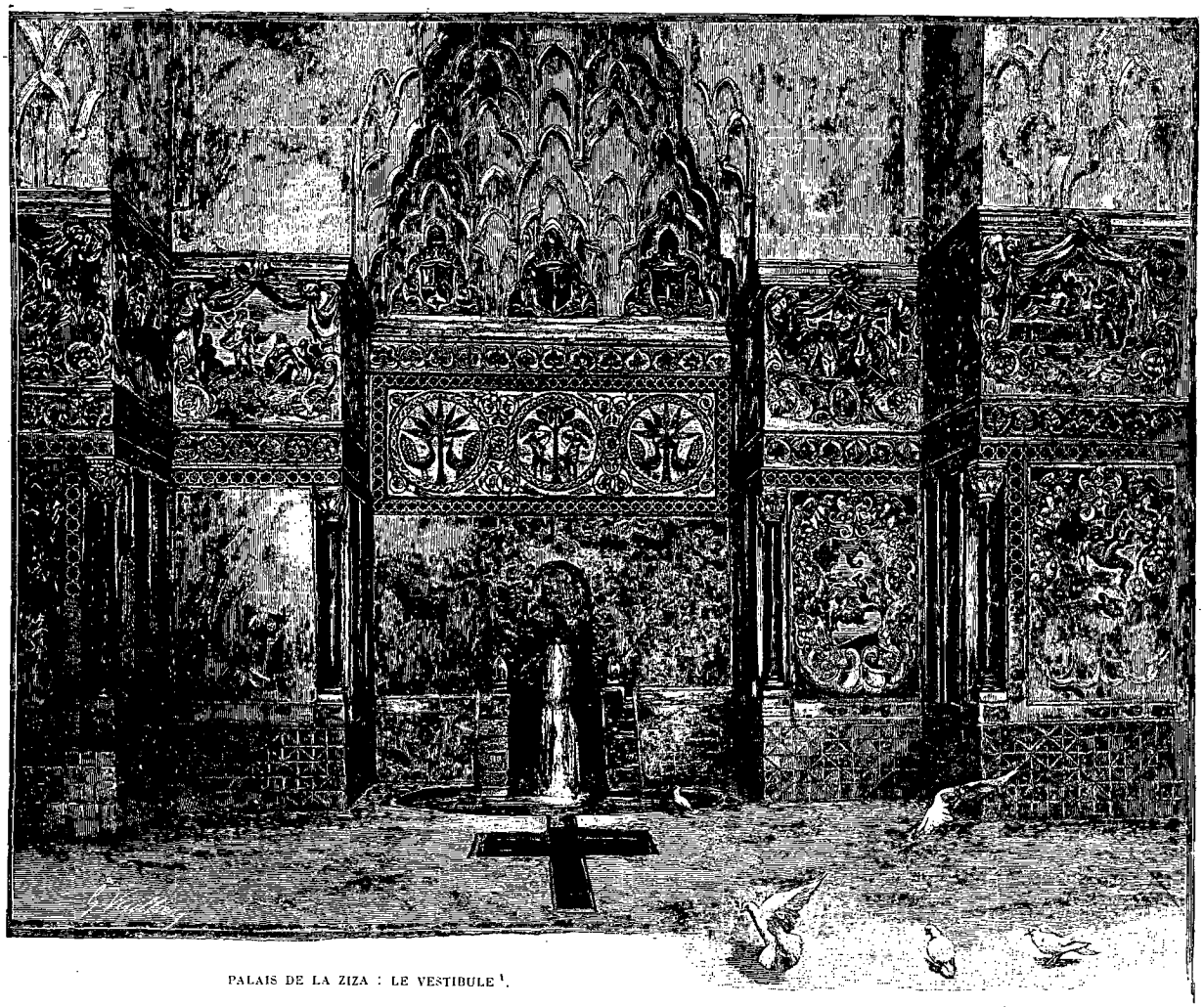
Les auteurs s'accordent peu sur les origines de ce nom : d'après les uns il dérive de Kasr-el-Aziz (Château du Glorieux ou Puissant); d'après d'autres, Ziza voudrait dire en arabe : « fleur naissante », et même « excellent ». Mais ceci importe peu, et je ne signale ces contradictions que pour mémoire, parce qu'on a beaucoup discuté sur ce palais et sur l'étymologie de son nom sans jamais avoir été d'accord.

C'est, à l'extérieur, le mieux conservé des édifices de la même époque à Palerme. Pour moi, l'origine arabe du monument ne saurait être mise en doute, en dépit des adaptations et des modifications diverses qui l'ont dénaturé par la suite. C'est une construction carrée, très simple au dehors, à l'exemple de l'Alhambra et des palais maures en général, dont toute la décoration est réservée pour l'intérieur.

Lorsque je pénétrai dans la Ziza, le soleil aveuglant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la rue se reflétait dans le vestibule par une grande baie toujours ouverte. Ce vestibule est du reste la partie la plus intéressante de tout le monument. Dans cette clarté limpide et très douce, des mosaïques d'or miroitaient, tandis qu'une source chantait doucement dans le silence. Les paons et les archers de cette mosaïque qui court en frise au-dessus de la fontaine appartiennent à l'art normand; les écussons qui surmontent la frise me paraissent espagnols, et les peintures décoratives d'assez mauvais goût qui ornent les pan-



PALAIS DE LA ZIZA : LE VESTIBULE [1].

neaux seraient mieux ailleurs. C'est de là-haut, de la voûte, que descend l'art arabe sous forme de coupole en rayon de miel. Voici bien aussi la vasque destinée à répandre dans ce lieu une fraîcheur constante et à permettre peut-être les ablutions rituelles. Une inscription arabe mutilée indique bien que c'était un monument princier, mais elle ne dévoile pas le mystère de son origine :

« Autant de fois que tu voudras, tu verras la plus belle partie du plus splendide parmi les royaumes du monde, la mer, la montagne qui la domine, dont les cimes sont couvertes de narcisses,... tu verras le grand roi du siècle dans un beau séjour qui convient à la magnificence et à la joie, c'est le paradis terrestre, le *Mosta 'izz*, qui s'ouvre devant les regards, et ce palais est l'*Aziz*. »

On dit que la Ziza fut jadis, sous les émirs conquérants, entourée de magnifiques jardins. Le silence et le mystère plaisaient à ces Maures raffinés qui aimaient, comme les Maures d'aujourd'hui, à envelopper d'ombre leur intimité.

Une tradition survit encore au passé de ce monument. Les gens du peuple prétendent que dans le silence des nuits on peut apercevoir quelquefois les rois normands sortant du palais accompagnés d'une nombreuse escorte. Ces rois, ces grands seigneurs au bouclier rouge, venus du Nord, passent lentement, vêtus de brocart et de pourpre, suivis d'une nuée de nonnes blanches, au visage pâle, portant chacune un lis à la main, accompagnées de génies plus vaporeux encore. L'apparition se dirige vers le jardin, où elle disparaît. On dit qu'à ce moment les orangers en fleur, les limons et les roses exhalent des parfums si violents qu'on est pris d'un sommeil insurmontable. Aussi nul spectateur nocturne n'a-t-il jamais pu connaître exactement le point où se rendaient les rois nor-

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mands. D'après la croyance populaire, cette procession de rois, de chevaliers, de nonnes et de génies s'en va par certaines nuits à la recherche d'un trésor qui fut enfoui autrefois dans les jardins de la Ziza, trésor magnifique consistant en monceaux de diamants, de perles, de topazes, d'émeraudes et de saphirs.

Un des restes les plus intéressants de l'art arabe, la *Cuba*, est perdu dans la cour d'une caserne de cavalerie du Corso Calatafimi. Une inscription l'assigne pour demeure au roi normand Guillaume II; elle porte la date de 1180. Ceci ne prouve pas à mes yeux que l'édifice n'ait pas été construit par les émirs. Sous les Normands, sous les dominations angevine et espagnole même, la Cuba, résidence royale, était entourée d'un magnifique parc. Aujourd'hui la Cuba est en ruine, et c'est grand dommage.

Un dominicain, le *padre di Maggio, dei Predicatori*, comme portent ses cartes de visite, m'avait chaudement recommandé à un évêque que je devais rencontrer le matin à la chapelle Palatine. Ce savant dominicain m'avait accueilli avec joie; je lui étais adressé par son ami d'enfance, le docteur Antonio Emiliani, des Marches Italiennes, charmant écrivain en même temps que médecin distingué.

L'illustre et érudit évêque Luigi di Marzo, que je n'eus malheureusement pas le loisir de revoir depuis, s'empressa de m'accompagner, et je le vis jouir de ma surprise et de mon admiration à notre entrée dans la chapelle Palatine.

Dès le seuil du monument je m'étais arrêté ébloui. Et ce n'étaient point la beauté des lignes ni l'ordonnance architecturale qui me frappaient, mais la splendeur en quelque sorte immatérielle de la décoration, claire et mystérieuse tout à la fois. C'était un discret miroitement d'or dans lequel des figures primitives, légendaires et divines, passaient comme en rêve. Et partout sur les murs s'allumaient des lueurs très douces et des reflets pareils à ceux des faïences hispano-arabes, où couraient des dentelles, de fines broderies de pierre, des ornements précieux. Dans l'ombre lumineuse de l'hémicycle du chœur apparaissait une figure du Christ démesurée et étrangement belle; il tenait un grand livre ouvert; des anges aux ailes déployées l'entouraient.

Il dominait toute l'ornementation de la basilique. Son regard attirait, je ne pouvais me détacher de cette image surnaturelle qui planait dans une mystérieuse splendeur.

J'étais confondu par le sens artistique qui avait présidé à la conception de cette merveille, j'admirais le génie qui avait su s'inspirer de la délicatesse de l'art arabe, de la richesse des Byzantins et de la pureté des Normands pour réaliser une œuvre harmonieuse, élégante et magnifique, un véritable poème de marbre, de porphyre et d'or.

L'évêque me considérait : « Elle est belle, n'est-ce pas, notre chapelle Palatine? Nous en sommes fiers aussi. Venez en admirer maintenant les détails.

— Monseigneur, lui dis-je, vous le voyez, je suis comme dans un enchantement, je n'avais vu jusqu'ici que nos cathédrales du Nord, grandioses, sombres et sévères, je n'imaginais pas cet art que me révèle la Sicile, art qui élève la pensée et fait songer tout aussi bien à l'infini. Sa splendeur idéale vous emporte en des sphères lumineuses, en un monde scintillant et divin. C'est ainsi qu'un enfant doit rêver le ciel.

— Cette basilique, dédiée à saint Pierre, me dit l'évêque, fut construite en 1132 par le roi normand Roger II et consacrée en 1140. L'intérieur, comme vous le voyez, en forme de croix latine, est divisé en trois nefs par deux rangées de colonnes de marbre antique toutes différentes de couleur. »

Il me conduisit devant la chaire, me fit voir les délicates mosaïques, les incrustations de marbres précieux qui la décorent et un candélabre en marbre du XIIe siècle.

« Venez voir les mosaïques du sanctuaire, ce sont les plus belles. Elles furent exécutées par les maîtres mosaïstes les plus renommés, qui étaient des moines du Mont-Athos. On prétend qu'ils eurent des élèves en Sicile et qu'une école de mosaïstes se fonda bientôt sous leur direction. »

Les murs de la chapelle sont tous couverts de magnifiques mosaïques sur fond d'or dont les sujets sont empruntés à l'Ancien Testament, à la vie de Jésus-Christ et à celles de saint Pierre et de saint Paul.

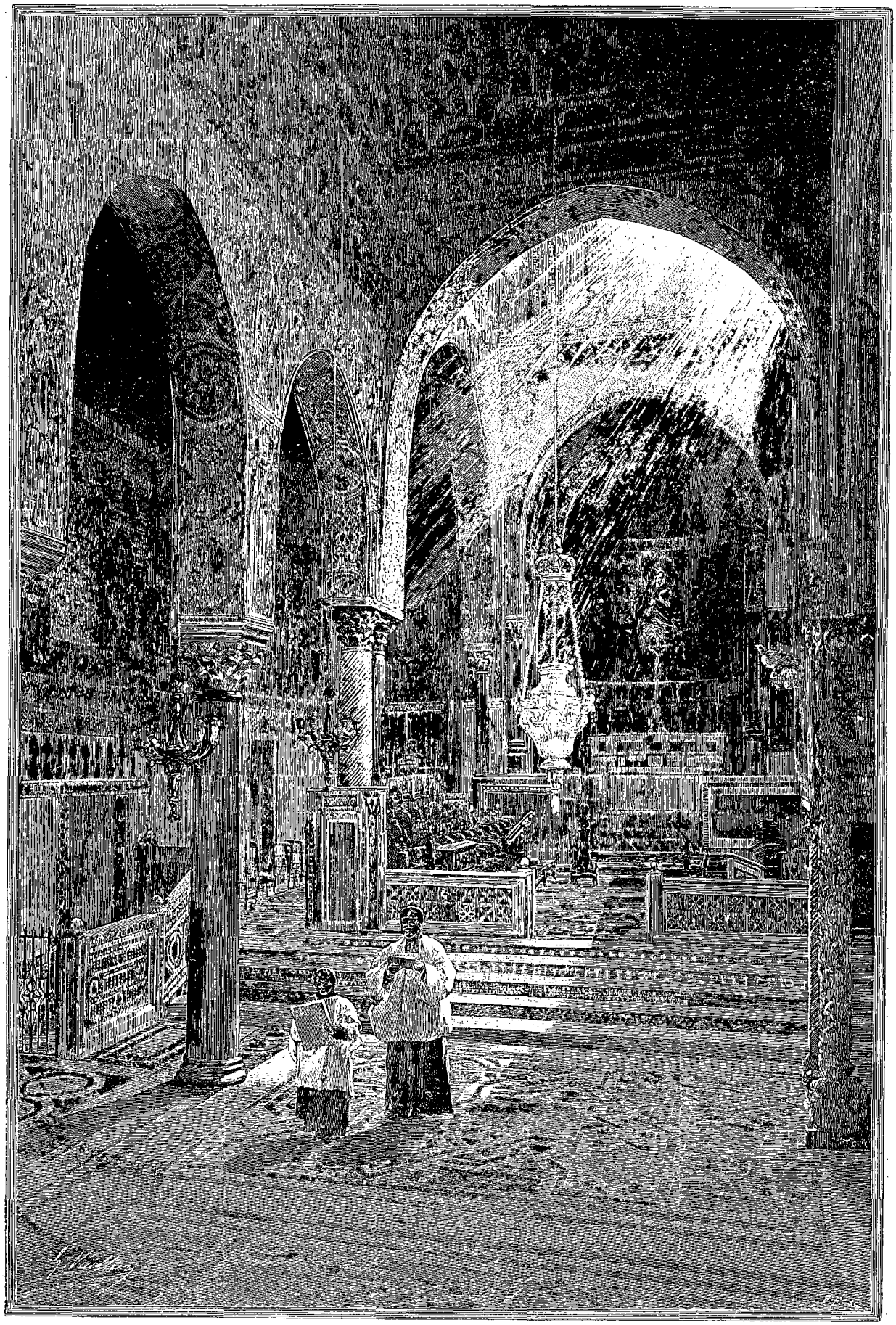
La crypte fut, d'après la tradition, l'église primitive où s'arrêta saint Pierre à son retour d'Afrique. Sur l'autel souterrain se dresse un crucifix qui entendit longtemps les serments et les parjures des malheureux torturés; il décorait la salle des jugements au palais de l'Inquisition.

Il est bon de remarquer qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle seulement des écrivains siciliens parlèrent de la venue de saint Pierre apôtre à Palerme, sans que des documents antérieurs aient confirmé cette assertion.

Avant de quitter la chapelle Palatine, je parcourus la sacristie. Dans le vestibule, l'évêque me fit remarquer deux bas-reliefs en marbre, dont l'un représente le baptême de Ferdinand II de Bourbon et l'autre les fiançailles de Marie-Christine de Bourbon avec Charles-Félix, duc de Gênes, et celles de Marie-Amélie de Bourbon avec Louis-Philippe de France. Dans la sacristie, les archives renferment des chartes grecques, latines et arabes, et, parmi elles, l'acte de consécration de la chapelle, écrit en 1140 en lettres d'or sur des lamelles d'argent.

Il est une autre église datant de la même époque que la chapelle Palatine : la *Martorana* ou *Santa Maria dell'Ammiraglio*. Je la visitai quelques jours après. L'extérieur a été transformé, mais son beau campanile a conservé la pureté artistique primitive. Elle fut bâtie en 1143 par Georges Antiocheno, amiral de Roger II. C'est un des monuments les plus remarquables de l'architecture sicilienne du XIIe siècle. L'intérieur renferme des mosaïques superbes. L'une d'elles montre le roi Roger, vêtu du costume byzantin et portant la dalmatique, couronné par le Christ. L'église est divisée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA CHAPELLE PALATINE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en trois nefs par des colonnes aux chapiteaux dorés qui soutiennent d'élégants arceaux; les soubassements des murailles sont incrustés de porphyre et de marbre vert antique. C'est là qu'après le massacre des *Vêpres siciliennes*, le peuple assemblé élut un commandant, et que peu de temps après, les barons prêtèrent serment de fidélité à Pierre d'Aragon.

Il existe à Palerme une soixantaine d'églises ou chapelles, mais beaucoup d'entre elles n'offrent qu'un intérêt médiocre.

La façade de l'église *S. Maria della Catena* est élégante, avec sa belle *loggia* soutenue par deux pilastres ciselés d'arabesques qui s'élèvent comme deux tours. Le style de l'intérieur marque la période de transition entre le gothique et la renaissance. Sur l'emplacement qu'elle occupe était autrefois une chapelle, appelée la *Catena*, de la chaîne qui fermait le port et qui fut brisée en 1063 par les Pisans alliés au comte Roger.

L'église de *Sant' Agostino*, dans la rue *Capo maestro*, est très ancienne, mais elle n'a gardé de sa construction primitive que la magnifique rosace qui décore sa façade.

Le padre di Maggio me fit les honneurs de *San Dominico*, vaste et somptueux édifice en dorique romain reconstruit en 1640 par les dominicains. Il fit étaler sous mes yeux les richesses du trésor, calices, ostensoirs, reliquaires et chapes magnifiques. Je remarquai dans l'église des sculptures de l'école de Gagini, des tableaux de Vélasquez de Palerme, du Monrealese, et les tombeaux de Siciliens célèbres. Cette visite se termina par le cloître, qui date d'une époque peu éloignée de la période normande.

. . . . . .

J'avais passé la soirée chez des compatriotes, et le fils de la maison m'accompagnait jusqu'à la porte du Rebecchino. Il était d'assez bonne heure encore, nous traversions l'inextricable réseau de ruelles qui s'enchevêtrent entre le *mercato Aragonesi* et la *piazza Papireto*, lorsque nous entendons subitement des cris et des plaintes.

« Éloignons-nous, dis-je à mon compagnon, n'allons pas nous mêler à quelque vilaine affaire : ces quartiers n'inspirent guère confiance.

— Venez voir la mort chez les pauvres, me dit-il en me prenant le bras, le hasard vous sert, et nous ne courons aucun risque. »

Un prêtre quittait une maison dont la porte, au rez-de-chaussée, était ouverte. Dans l'intérieur, des femmes allaient et venaient comme affolées, les cheveux dénoués et épars sur leurs épaules, en poussant des cris ou en se lamentant sur un mode de cantilène. Des voisins accouraient : les uns cherchaient à consoler les pleureuses, tandis que d'autres s'adressaient à voix basse à un homme assis sur un escabeau. Des sanglots soulevaient par instants sa poitrine, sa figure était cachée dans ses mains comme s'il était abîmé dans la douleur.

« Vous voyez, me dit mon compagnon, la mort vient de frapper à cette demeure. »

Nous nous tenions près de la porte, tête nue, personne ne prenait garde à nous.

Dans un angle de la pièce, devant la chapelle bénie qui orne toutes les maisons siciliennes, des veilleuses et un grand nombre de cierges brûlaient lentement. Le lit mortuaire était dissimulé par d'épais rideaux; je devinais bien à leur agitation, aux formes qu'ils dessinaient vaguement, qu'on s'occupait du défunt, d'autant plus que les cris et les lamentations ne cessaient pas.

Une accalmie se produisit cependant, tous les assistants s'approchèrent du lit, et bientôt un cadavre nous apparut transporté par les pleureuses. C'était celui d'une femme. On l'assit contre le mur sur une chaise; un coussin soutint sa tête, un rosaire fut enroulé autour de ses poignets et des flambeaux furent déposés à ses pieds. L'illumination de la petite chapelle sacrée éclaira alors la scène funèbre, et les douloureuses cantilènes recommencèrent avec les gémissements et les plaintes. La morte, livide dans son vêtement noir, était là immobile, la face sereine; les femmes s'étaient accroupies autour d'elle, voilées de leurs chevelures, psalmodiant son éloge et leur douleur.

Cet appareil bizarre, ces créatures échevelées, cet éclairage fantastique et ces cantilènes barbares me firent songer un instant à quelque scène d'incantation du moyen âge.

« J'ai vu plusieurs fois ce spectacle, me dit mon compagnon tandis que nous reprenions le chemin du Rebecchino, et il m'a toujours profondément troublé. La mort ici a une mise en scène tragique. On dit que dans la colonie albanaise de *Piana dei Greci*, qu'il vous faudra aller visiter là-haut, dans la montagne, les femmes non seulement pleurent et dénouent leurs chevelures comme ici, mais s'arrachent des poignées de cheveux, qu'elles éparpillent sur le cadavre. On m'a dit aussi qu'à Palerme et dans certains villages on expose les cadavres dans la maison, comme nous venons de le voir, mais attachés au mur. Dans la province de Catane, il n'y a pas longtemps encore, il était d'usage de maquiller le visage des femmes décédées en leur mettant du rose aux pommettes et du rouge aux lèvres afin de leur donner un semblant de vie. »

Nous avions quitté les ruelles obscures, l'étrange vision de la mort s'effaçait, nous arrivions sur le Corso, où nous retrouvions la lumière et la vie. L'oppression qui m'avait obsédé s'était presque dissipée, mais ma nuit fut peuplée de souvenirs funèbres.

« Les scènes mortuaires sont bien intéressantes ici, me disait le lendemain Giuseppe Pitré, qui a tout vu, tout observé et tout étudié en Sicile. Vous avez aperçu une pauvre femme vêtue de noir; elle portait probablement le costume qu'elle avait au jour de ses noces : ainsi le veut l'usage.

« A Modica on pare les défuntes de robes blanches et de bas blancs, mais on se garde de leur mettre des souliers, car il serait irrespectueux de comparaître avec des chaussures devant le tribunal de Dieu. Et puis, si vous saviez comme on s'empresse d'ajouter des points

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux vêtements dont on habille les cadavres! il y a toujours quelque partie un peu décousue, quelque bouton qui manque, et l'ouvrage fait dans ces conditions non seulement gagne des indulgences, mais l'aiguille même dont on s'est servi pour les faire acquiert des vertus singulières. Elle sera soit attachée au mort, soit conservée précieusement par des femmes, qui espèrent avec son aide faire exempter leur fils du service militaire. On se gardera d'ensevelir le mort avec le rosaire qui était à ses poignets, afin de ne pas enchaîner son âme comme les grains du chapelet qui sont rivés entre eux. Avant de l'ensevelir on coupera une mèche de ses cheveux et l'on enlèvera l'anneau nuptial de son doigt. Les personnes qui sont atteintes de dartres frotteront la partie de leur corps malade avec la main glacée du cadavre.

« Que de choses à vous dire! J'ai écrit presque un volume à ce sujet. Ainsi on tire des augures de l'aspect du visage du défunt. Si la face est sereine, son âme sera sauvée; si au contraire elle est décomposée, l'âme est sûrement damnée.

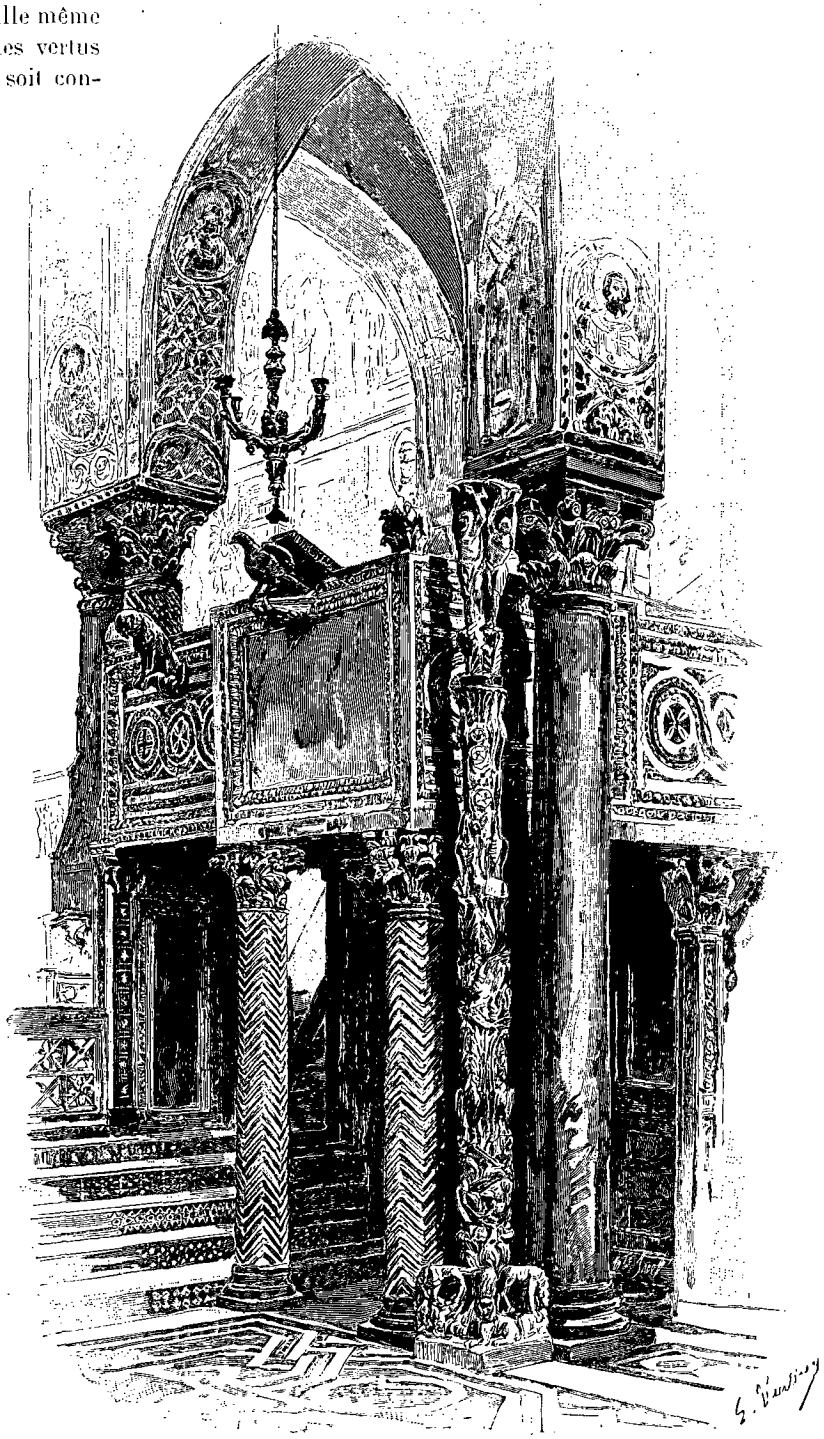
« Vous avez peut-être été choqué en voyant ouverte la porte de la maison mortuaire, il vous a semblé que ces gens mettaient leur douleur en spectacle : eh bien, il faut qu'il en soit ainsi afin que l'âme ne soit pas prisonnière dans sa demeure, il faut qu'elle puisse s'envoler dès la mort, et la porte fermée y mettrait obstacle.

En Sicile, lorsqu'on veut connaître le destin d'une âme, on observe le ciel à minuit précis à la nouvelle lune du troisième mois après la mort. Si le levant est obscur, nuageux, s'il fait du vent, si l'on entend l'aboiement d'un chien, l'âme est damnée. Si le levant est sans nuages, si le vent ne souffle pas, elle est en purgatoire. Si le ciel est pur, si l'on ne sent aucune brise, et surtout si on aperçoit une étoile filante, c'est un présage certain que cette âme est montée au ciel.

« Suivant une croyance, l'âme des assassinés vient errer autour de la croix plantée sur le lieu du crime, elle vague par le monde tout le temps qu'elle était destinée à vivre sur la terre si on ne lui avait pas ôté violemment la vie. Elle vague inquiète et tremblante, gémissant dans la nuit, sifflant avec le vent, hurlant dans la tempête.

« L'usage païen de mettre une pièce de monnaie dans la bouche du défunt, continua Pitré, s'est perpétué dans notre île jusqu'au siècle dernier. Il en reste un souvenir dans nos habitudes mortuaires, car on enferme encore dans le cercueil un petit morceau de drap rouge, une amulette de corail ou quelques feuilles d'oranger.

« Notre peuple est encore hanté par des superstitions nombreuses; ainsi la vue d'un cadavre ou du cercueil



LA CHAIRE DE LA CHAPELLE PALATINE[1] (PAGE 36).

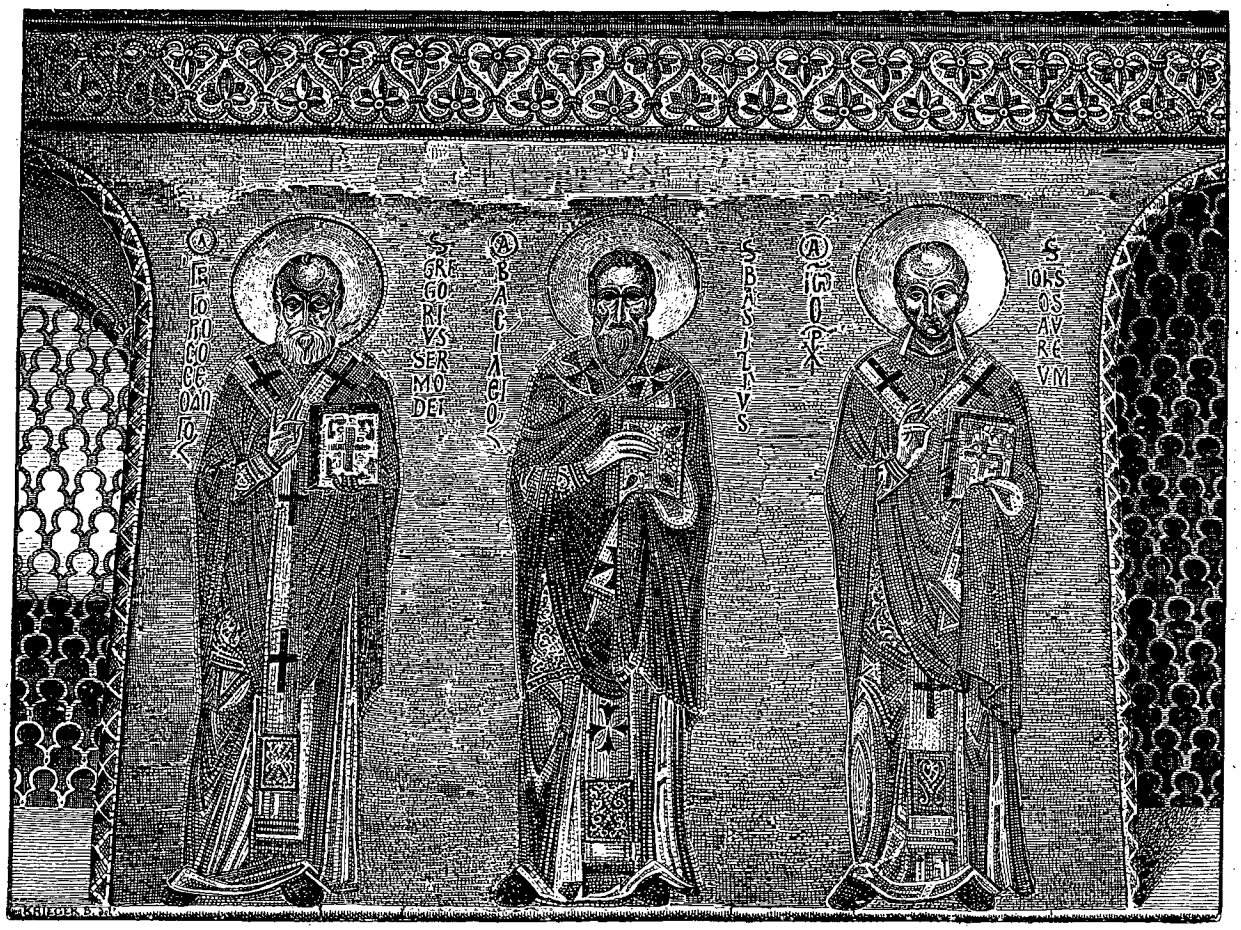
dans lequel il est cloué, est de mauvais augure, surtout pour les jeunes époux. Pour conjurer le sort, on se hâte, dès qu'on les aperçoit, de *toccar ferru*, remède souverain contre la jettatura. D'autres moyens sont encore efficaces: celui de placer un fruit de grenadier devant la

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Mme Jacob Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte ou sur la fenêtre de sa maison, par exemple. De la sorte la mort s'est éloignée, mais elle ira saisir d'autres victimes si le défunt était âgé. Elle prendra deux prêtres si c'était un prêtre, deux enfants si c'était un enfant. S'il pleut pendant le transport du cadavre de la maison à l'église ou de l'église au cimetière, on peut être certain d'avoir à la suite huit journées pluvieuses.

« La coutume romaine du repas des funérailles s'est transmise en Sicile, surtout dans les provinces de Messine et de Trapani. A Palerme, il y a le *cunsulu* pendant trois nuits de suite se rassasier avec du pain, et étancher sa soif avec de l'eau. C'est pourquoi, durant ces trois nuits, la porte de la maison reste ouverte. Un pain frais est déposé sur une chaise placée sur le seuil, et un chandelier à trois becs devra l'éclairer la première nuit. La seconde nuit, ce seront deux chandeliers également à trois becs, et, la troisième, trois luminaires également à trois becs veilleront. Le rosaire sera récité chaque soir dans la maison, devant un crucifix placé sur le lit mortuaire, par neuf personnes étrangères à la famille. Le nombre trois fatidique est de règle



UNE MOSAÏQUE DE LA CHAPELLE PALATINE [1] (PAGE 36).

ou *cunsulatu*, qui consiste à régaler d'un lunch, à l'occasion de la mort, ses amis et ses parents pendant trois jours consécutifs. Dans les colonies siculo-albanaises, on distribue aux pauvres, le jour d'un décès, des pains en forme de croix (*incrosciate*) ou du froment cuit (*cuccia*), et une femme de la famille offre à boire aux pauvres.

« A Giojosa, le cortège funèbre est suivi d'un âne chargé de victuailles. Aussitôt que le cadavre est enseveli, on s'empresse de faire un dîner sur l'herbe ou dans quelque maison voisine du cimetière.

« A Modica, on est persuadé que le défunt reviendra en ces circonstances, comme vous le remarquerez.

« Au commencement de ce siècle, encore, à Palerme, dès que décédait un chef de famille ou un proche parent, on s'empressait de jeter par les fenêtres les vases de fleurs et de débarrasser la chambre de ses meubles pour la tendre de drap noir. A Modica, jusque vers la même époque, il était d'usage de peindre en noir la porte extérieure, les meubles et les murailles de la chambre même. Vous avez vu quelquefois passer des charrettes et vous avez observé que le licol, le harnachement ainsi que tous les ornements, pompons ou autres, étaient noirs : c'est que la maison était en deuil. Quant aux hommes, ils laissent pousser leur barbe pendant quinze jours, et entourent leur cou d'un ruban noir.

1. *D'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA MORTE (PAGE 38). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PANNEMAKER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le crépuscule baignait d'ombre la cathédrale tandis que j'étais, quelques jours après, au balcon du Rebecchino.

A cette heure incertaine, je me reposais de la journée en attendant le dîner, et je considérais le Corso blanchissant sous un ciel pâle zébré de bandes roses, le peuple affairé qui passait, lorsqu'un tintement de cloche se fit entendre à l'*Assunta*. Aussitôt le grand portail de la basilique s'ouvrit, un enfant de chœur agita vivement une sonnette sur le seuil, quelques lueurs brillèrent dans les profondeurs de l'église et un prêtre en surplis blanc parut sous le porche; il était escorté de porteurs de lanternes. Bientôt un grand parasol rouge est ouvert au-dessus du prêtre, un enfant muni d'un escabeau marche en avant, le cortège s'avance sur le parvis, et s'approche d'une voiture où prennent place le prêtre et un acolyte. Le cocher s'est respectueusement découvert, le parasol a été replié, la voiture se met doucement en marche, escortée par les lanternes.

Elle s'engage dans le Corso, la foule s'agenouille pieusement sur son passage, chacun baise la terre, se signe par trois fois, et s'embrasse aussitôt le pouce. L'étrange cortège disparaît dans la rue assombrie; j'entends à peine le tintement de la sonnette de l'enfant de chœur, perdu dans le roulement des voitures.

C'est le viatique qu'on porte ainsi à quelque malade.

Les commères du voisinage doivent avoir entendu déjà des bruits annonçant cette mort, par exemple le hurlement nocturne d'un chien. Elles ont vu peut-être un hibou sur le toit du moribond, ou aperçu un chat noir. Le malade a sans doute tiré les couvertures de son lit, et il se peut qu'on ait balayé la maison un soir, toutes choses de présages funèbres.

Maintenant elles sont réunies autour du lit du moribond pour l'assister.

Elles attendront son dernier soupir vers l'heure de minuit. Mais si la mort ainsi attendue n'arrive pas, si elle dépasse la matinée du lendemain, elles seront persuadées qu'il se passe des choses surnaturelles. Le malade aurait-il, lorsqu'il était en bonne santé, brûlé le joug d'une charrue? Alors il faudra mettre à son chevet un écheveau de lin non encore lavé. Aurait-il tué un chat? Il est nécessaire, dans cette prévision, de crier le nom de l'agonisant sept fois de suite ou de mettre ses vêtements devant la porte pour les battre fortement. Les chats ont sept esprits....

En général, pour obtenir des mourants une bonne mort, on allume dans la chambre des cierges bénis à la fête de la Chandeleur, on place sur le lit des palmes également bénies et l'on accompagne ses derniers instants de trente-trois coups de cloche qu'on fait sonner à l'église voisine [1].

— L'église *San Spirito*, spécimen intéressant de l'architecture normande, est située à une petite distance de Palerme, dans un cimetière aujourd'hui abandonné. Elle est bâtie en grès, avec des ornements extérieurs en lave noire. L'intérieur est divisé en trois nefs par des arceaux en ogive, comme la chapelle Palatine et la Martorana, mais ces arceaux s'appuient sur des colonnes massives, un peu lourdes, ce qui laisserait supposer que l'église fut édifiée en partie sur un monument antérieur.

Ce fut là, dit-on, que, le 31 mars 1283, sonna le massacre des Vêpres siciliennes.

L'église et son cimetière, envahi par les plantes, les arbustes et les fleurs, étaient inondés de soleil lorsque je les visitai; et, par delà les murailles, les bois de la *Conca d'Oro* et les montagnes bleues qui l'entourent s'enfuyaient dans un lointain diaphane.

J'avais vu, dans la journée même, la *piazza Croce dei Vespri* où, lors du fameux massacre, furent entassés des Angevins qu'on avait égorgés. Il y eut là un véritable charnier, et l'accumulation des cadavres était telle qu'on ne les transporta point hors de la ville pour leur donner une sépulture; on se contenta de creuser de profondes fosses où ils furent enfouis.

Plus tard, la haine étant apaisée, la piété du peuple érigea sur l'endroit même une croix commémorative qui fut renversée par un tremblement de terre. On peut la voir dans la cour intérieure du musée de Palerme.

J'étais resté longtemps dans l'église, puis je m'étais égaré dans des terrains vagues environnants et sur les bords du *fiume Oreto* qui coule à une petite distance au fond d'un ravin désert. Le soleil baissait à l'horizon, vers le Monte Pellegrino; ses rayons sanglants erraient sur l'église qui donna le signal de l'effroyable drame, sur les tombes abandonnées, à travers les croix mortuaires et les herbes du cimetière que le vent agitait.

Le soleil devenu plus oblique, de grandes ombres violacées rampèrent sur la terre et assombrirent comme des crêpes noirs les bois lointains. Le sol, comme en agonie, sembla palpiter par endroits. Des lueurs d'acier rayaient l'ombre, des frissons traversaient l'espace, et le vent m'apportait comme des sanglots étouffés.

Au loin je voyais le soleil monstrueux et rouge dans un ciel d'airain, il s'enfonçait lentement dans une mer de sang. Bientôt il y eut partout du sang : il suinta de blessures saignantes qui venaient de s'ouvrir sur les flancs livides des montagnes, il miroita, tiède et fumant, sous mes pas, au fond de la tortueuse ravine; les brumes qui fuyaient éparses dans le ciel en étaient même éclaboussées, et des plaintes étouffées et des gémissements montaient des profondeurs du torrent.

Ce drame des choses ne dura qu'un instant. J'avais été, sans doute, hanté par une hallucination, car bientôt le crépuscule effaça les taches sanglantes, et une paix profonde descendit lentement du ciel limpide, où s'allumait la première étoile. Quelques gazouillements d'oiseaux endormis et le murmure de l'eau bercèrent la solitude.

Il me sembla que la nature venait d'évoquer le drame du passé en un tableau fugitif fait du soleil mourant,

1. Giuseppe Pitré : *Usi et costumi siciliani*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des souffles du vent, des frissons et des vagues terreurs de la nuit tombante. Elle avait apporté aussi en un chant discret d'oiseaux comme un symbole d'apaisement et d'oubli.

Malheureuse Sicile, me disais-je, tu fus toujours la proie d'oppresseurs, et te voilà abandonnée et gémissante aujourd'hui encore. Beau peuple chevaleresque, ardent et fier, dont des siècles de despotisme n'ont pu éteindre la flamme ni paralyser le cœur, je comprends la revanche terrible de tes Vêpres! Mais ces leçons du passé profitent-elles à l'avenir? Hélas! j'ai peur qu'elles n'aient été inutiles, et je vois encore des flots de sang couler dans les plis de tes monts dénudés et inonder tes rivages....

L'église normande a disparu maintenant dans l'ombre; du cimetière abandonné quelques croix seules se dessinent sur la vague blancheur des murailles. Je reprends la route de la ville où tremblent quelques clartés.

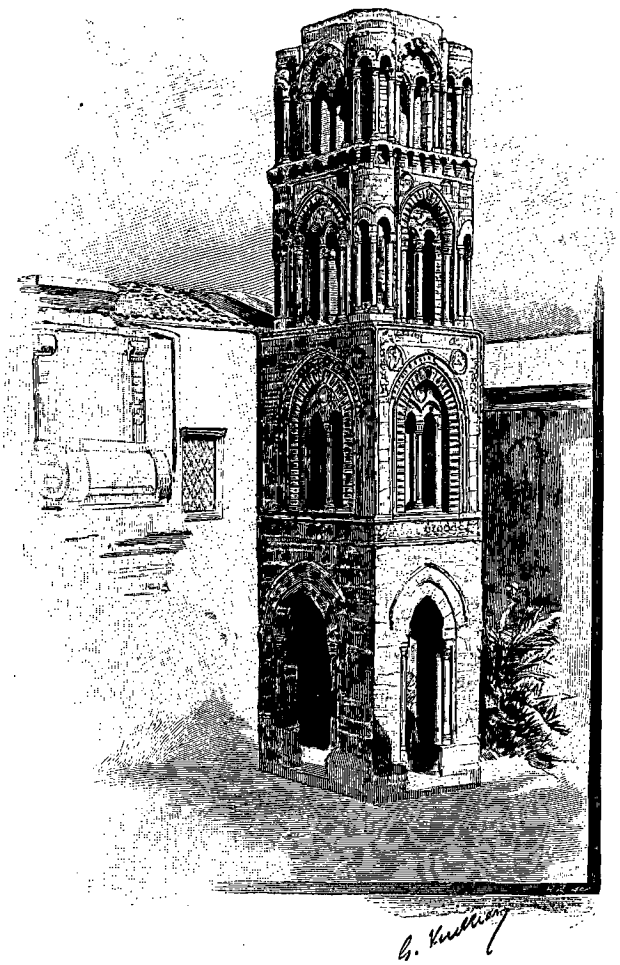
Je chemine avec lenteur dans la *via dei Vespri*, et ma pensée, remontant le cours des siècles, revoit la tragédie d'autrefois.

Depuis l'an 1265 Charles d'Anjou régnait en Sicile. Le luxe, l'orgueil, la rapacité et l'injustice excitaient depuis longtemps la haine et l'indignation.

Les Siciliens avaient supporté en silence pendant dix-sept ans la tyrannie, les injustices les plus criantes, la confiscation des fortunes, les vexations les plus inouïes, l'exil, les impôts écrasants. Mais à la fin, atteints dans leur honneur, dans leurs amours, ils se résolurent à tirer vengeance des violences et des forfaits dont ils étaient victimes. Charles d'Anjou, qui était alors à Viterbe, fut informé des actes de ses trois représentants en Sicile, Erbert Orillon, vice-roi, Jean de Saint-Remy, qui commandait le val Mazzara et Palerme, et Thomas Boussan, le val de Noto. Il ordonna au vice-roi d'arrêter les excès de ses ministres et de punir sévèrement, sans distinction de personnes, l'adultère, la rapine et le viol. Ces ordres furent inutiles, les vainqueurs ne furent que plus arrogants et plus cruels. Les Siciliens s'adressèrent alors au pape Nicolas III; ils envoyèrent un évêque et un dominicain pour exprimer leurs plaintes et exposer leurs griefs. Le pape adressa le dominicain à Charles d'Anjou avec le titre de légat apostolique. Le nouveau légat, propre sujet du roi, lui représenta les actes d'oppression commis par les Français en Sicile et somma le prince d'y mettre un terme. De retour à Palerme, le dominicain et l'évêque furent arrêtés.

Il y avait alors en Sicile un seigneur très populaire et d'un courage à toute épreuve; il se nommait Jean Procida, de la petite île de ce nom, qui lui avait appartenu. Il avait bien des sujets de haine contre les Français. Mainfroi, roi de Sicile, son ami intime, avait perdu la couronne et la vie, le 26 février 1266, dans une bataille livrée à Charles d'Anjou, son compétiteur au trône. Au retour d'une chasse, il avait trouvé sa femme mourante et déshonorée par des soldats de Charles.

Procida forma le projet de délivrer sa patrie des oppresseurs, et de livrer la couronne à Pierre d'Aragon, qui y avait droit par sa femme. Il associa à ses espérances les personnes les plus notables de la Sicile, toutes plus ou moins frappées dans leurs intérêts ou dans leur honneur. Procida fut chargé de demander



LE CAMPANILE DE LA MARTORANA [1] (PAGE 36).

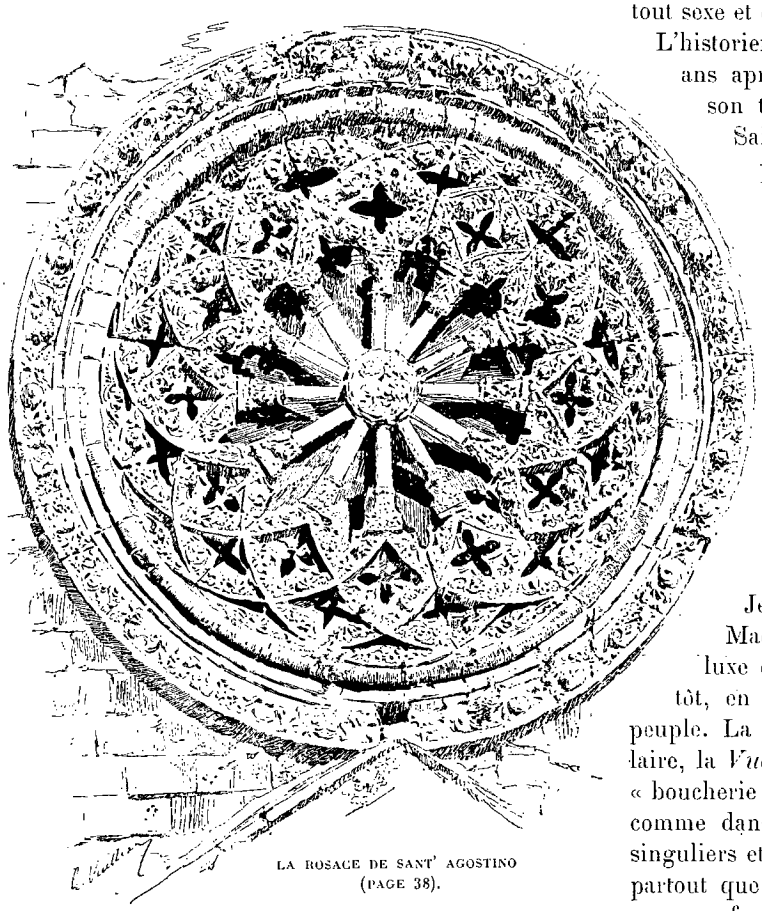
des secours à Constantinople, au pape, et enfin au roi d'Aragon même. Il accepte cette mission scabreuse avec joie, dépouille ses habits de gentilhomme, se travestit en prêtre et se rend à Constantinople. Il arrive jusqu'à l'empereur Paléologue, lui expose les malheurs de la Sicile, et obtient de lui la promesse qu'il soutiendra Pierre d'Aragon. Il ne quitte l'Orient pour rentrer à Messine qu'après s'être fait remettre par l'empereur des lettres pour le pape et pour Pierre, lettres qui confirment cet engagement. Procida porte la lettre au pape, qui entre dans la conjuration contre les Français. Il se rend auprès du roi d'Aragon, auquel il apporte les preuves de l'assentiment de l'empereur et du pape, revient encore à Rome et repasse en Sicile, où il ranime l'espoir des conjurés.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Procida est infatigable, le voici encore à Constantinople, puis à Malte, avec le secrétaire de l'empereur, chargé d'une grosse somme en or. Il débarque à Trapani, réunit les conjurés, dont il réchauffe l'ardeur, se rend à Barcelone, près du roi d'Aragon, entre les mains duquel il verse l'or de Paléologue.

C'est là que fut arrêté le plan général de la conspiration et que fut décidé le massacre des Français qui étaient en Sicile. Mais, dans l'intervalle, le pape Nicolas II meurt, et Martin IV, qui aime les Français, le remplace. Procida ne désespère pas, poursuit son



LA ROSACE DE SANT' AGOSTINO (PAGE 38).

voyage et débarque de nouveau à Trapani. De son côté, le roi d'Aragon laisse croire qu'il prépare une Croisade, et lorsque le nouveau pape le somme de déclarer le motif de ses armements, il dit au nonce : « Je jetterais dans le feu la chemise que je porte si je croyais qu'elle connût mes secrets ». Il répond aux instances de Charles d'Anjou : « J'ignore encore moi-même contre quels Sarrasins mes soldats tourneront leurs armes! »

Procida parcourt maintenant la Sicile, et décide avec les conjurés de massacrer les Français, sans distinction de sexe, d'âge, ni de personne, le troisième jour après Pâques, lorsque les cloches sonneront les vêpres. On dit que Procida, simulant la folie, errait dans les villes en soufflant dans une espèce de tube qu'il appliquait à l'oreille de chacun. Aux Français il ne faisait entendre qu'un bruit qui les égayait, tandis qu'il informait les Siciliens du jour et de l'heure du massacre.

Le 31 mars 1283, la dix-septième année du règne de Charles d'Anjou, lorsque l'heure des vêpres tinte dans les églises, la Sicile entière se dresse contre les Français, tous sont égorgés. Les prêtres et les moines eux-mêmes mettent la main à la sinistre besogne. On ne se borne pas au meurtre, les femmes enceintes sont éventrées à coups de poignard, leurs enfants sont arrachés de leur sein, puis écrasés entre deux pierres.

En moins de deux heures, huit mille Français de tout sexe et de tout âge sont massacrés.

L'historien Fazzello, qui écrivait, plus de deux cents ans après cette horrible tragédie, assure que, de son temps, on voyait encore dans l'église de Saints Côme et Damien, à Palerme, et dans plusieurs autres églises de la ville, des monceaux d'ossements des Français. La rage du peuple fut telle, que, trois cents Français ayant trouvé asile dans le fort de Sperlinga, dans les Madonie, on en fit un crime à la garnison du château, dont le peuple mura les portes. On les y laissa mourir de faim. Ce souvenir est rappelé par une inscription sur une des portes du château :

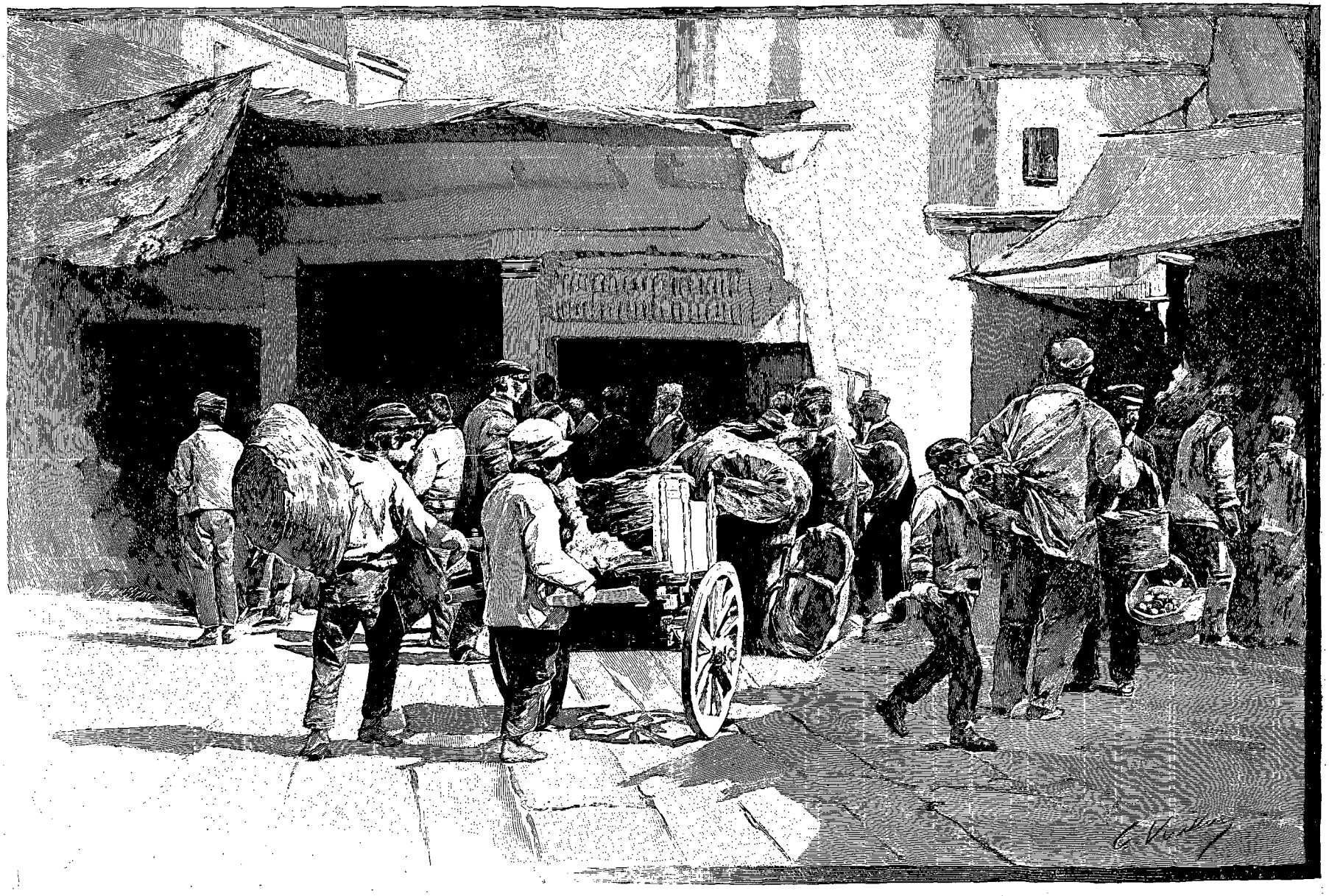
Quod Siculis placuit, sola Sperlinga negavit.

. . . . . .

Je me plaisais à quitter subitement la via Macqueda, où passe la vie moderne avec son luxe et ses équipages, pour me retrouver aussitôt, en tournant une petite rue, au milieu du peuple. La foule grouillait là en plein marché populaire, la *Vucciria*, qui dérive, dit-on, du mot français « boucherie », souvenir des Angevins. Là j'examinais, comme dans un kaléidoscope, des effets de lumière singuliers et le pittoresque des haillons. Ce n'étaient partout que choux-fleurs, carottes, tomates, citrouilles, oranges, fruits, fleurs, poulets, chevreaux, en pêle-mêle bizarre, en mélanges inattendus. Et les bouchers, les marchands de macaroni, ne manquaient pas, ces derniers enfoncés dans des boutiques obscures. Cet amas de choses grouillait en plein soleil ou sous des tentes, au milieu des cris des enfants et des hommes, dont les mimiques étaient très curieuses. Il me semblait que je revoyais la vie arabe à laquelle je m'étais mêlé il n'y avait pas longtemps. Les enfants pullulaient très affairés, se donnant bien du souci pour arriver à vendre leur marchandise; le désir d'aller passer la soirée au théâtre des Paladins stimulait peut-être leur ardeur. L'un marchait avec un panier d'artichauts cuits au bras, nourriture des pauvres, l'autre n'offrait que quelques oignons et des gousses d'ail. Au coin d'une ruelle, une vieille tenant cinq ou six œufs sur ses genoux demeurait accroupie toute la journée,

1. *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES ABORDS DU MARCHÉ DE PALERME. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

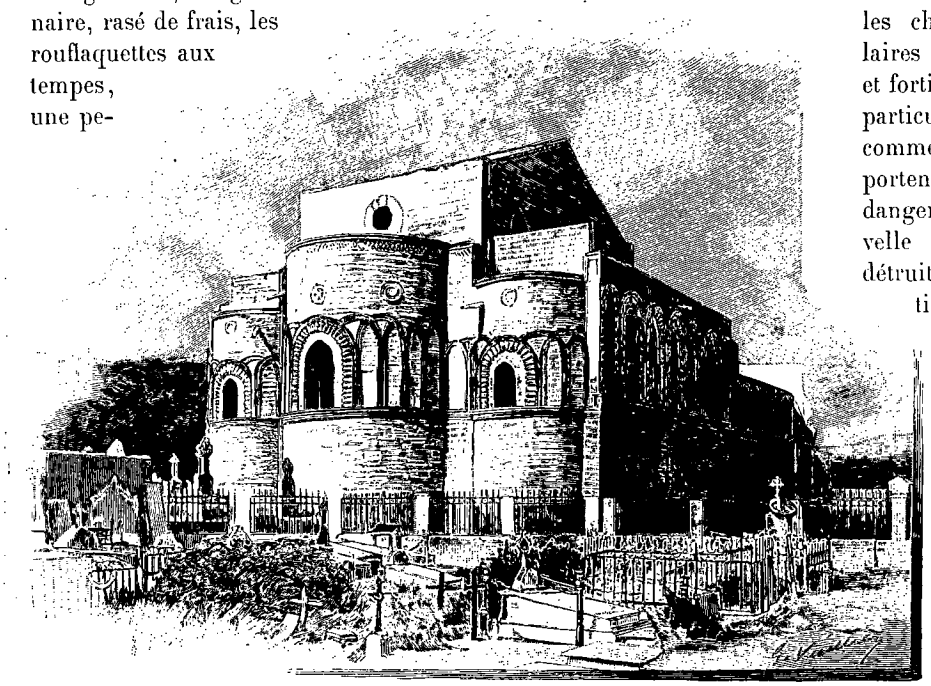
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attendant un acheteur qui n'arrivait pas toujours.

Je ne pouvais m'empêcher de m'intéresser aux enfants, j'étais attiré par leurs petits visages où pétillaient des yeux très noirs pleins d'intelligence et de vivacité.

J'observais des conciliabules ; on y parlait peu des lèvres, mais beaucoup par gestes furtifs. Nous reviendrons sur ce langage particulier aux Siciliens.

Un jeune homme de Palerme m'accompagnait quelquefois au marché; je le poussais du coude lorsque j'apercevais des types caractéristiques : *Questo è un Napolitano*, me disait-il. Celui dont il parlait n'avait sûrement rien du Sicilien. *Questo è il vero mafioso*.... C'était alors, près de nous, un gaillard à l'air glorieux, maigre d'ordinaire, rasé de frais, les rouflaquettes aux tempes, une petite casquette rouge rayée de bleu posée crânement sur le côté; un foulard rouge était noué négligemment autour de son cou, une ceinture rouge à rayures blanches entourait sa taille par-dessus son gilet, sa veste était courte et étriquée. Le pantalon était invraisemblable : collant aux hanches, il serrait les genoux et s'évasait en descendant jusqu'aux pieds, qu'il cachait presque.



L'ÉGLISE SAN SPIRITO [1] (PAGE 42).

« Votre *mafioso* m'a tout l'air d'un sacripant, dis-je à mon compagnon; je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois.

— Eh bien, vous êtes dans l'erreur : le mafioso pur sang, et celui-ci en est un, n'est ni un traître ni un assassin, bien au contraire; il provoquera un adversaire, mais ne se battra avec lui que s'il est armé. Il est imbu des étranges sentiments chevaleresques de sa classe; il ne tuera jamais un ennemi par trahison et il le volera encore moins. C'est un être fort curieux; il aime à vaincre les difficultés, surmonter des obstacles; il recherche les amours violentes et tragiques. Lorsque, las des aventures, ce don Juan se décide à prendre femme, il faut qu'il s'en empare par le rapt; le mariage banal lui paraît insipide. Un beau soir, au bruit de la mousqueterie, dans un pays qui en est tout bouleversé, il emportera quelque chaste créature dans une voiture qui fuira au triple galop. C'est, en somme, un aventurier de cape et d'épée, un héros de roman qui continue en plein XIXe siècle les exploits des mousquetaires d'Alexandre Dumas. Les galères l'attendent, mais il ne sera jamais guéri, car il a la passion des aventures chevaleresques, en désaccord avec nos lois. »

En écoutant ce jeune homme, je pensais que les traditions de chevalerie que célèbrent les charrettes, les théâtres populaires et les conteurs entretiennent et fortifient sans doute cet état d'âme particulier. Ces braves gens vivent comme au moyen âge; ils se comportent en vrais paladins, métier dangereux dans une société qui nivelle tous les tempéraments, qui détruit toute individualité, toute initiative.

« Le mafioso de mauvais aloi, ou malandrin, ne porte aucune livrée, continua le jeune homme, et il est d'autant plus dangereux que rien ne le distingue du commun.

« C'est un homme de bonnes manières, et son casier judiciaire est blanc comme neige. Il ne découche pas, on ne le surprendra jamais dans une bande de voleurs nocturnes, il se gardera d'escalader le mur d'un jardin. Il ne porte point d'armes apparentes, il ne se bat même pas en duel, et il peut défier la Sicile tout entière de lui prouver qu'il a été mêlé à une rixe quelconque. S'il est pris, ce qui est fort rare, ce sera pour complicité de vol ou pour avoir soudoyé des assassins.

« Mais il spécule sur les entreprises d'autrui, sur les amours, sur le baptême, sur la confirmation, sur les fêtes religieuses et sur le saint sacrifice de la messe. »

Il y a donc le mafioso par industrie, que nous appelons malandrin, et le mafioso par passion. Il y a cependant des exceptions : on a vu quelquefois des mafiosi voleurs et brigands et aussi des brigands mafiosi. Du reste, le sens du mot *mafia* a dégénéré; il signifiait autrefois beauté, excellence et perfection, tandis qu'aujourd'hui il est synonyme de brigandage.

On a beaucoup écrit sur la Mafia sicilienne. Nous avons entendu dire que c'était une société secrète admirablement organisée, avec de nombreux affiliés, et

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des statuts mystérieux, force occulte et redoutable défiant la justice, bravant les lois et enserrant la Sicile dans un réseau de fer.

Il est probable qu'au moyen âge une association de ce genre s'y était formée. Dans ce pays longtemps opprimé, en butte à toutes les exactions et à toutes les tyrannies, une conspiration secrète organisée autrefois a pu tenir en échec le pouvoir.

L'esprit de la Mafia règne cependant toujours en Sicile, mais l'esprit seulement; c'est de l'atavisme, une résultante de l'oppression passée, et l'on peut dire en ce sens que tous les Siciliens, j'entends les gens du peuple surtout, font partie de la Mafia. C'est une solidarité intéressée qui unit d'instinct toute une classe sociale contre les lois et les pouvoirs établis. Le lien n'est pas plus apparent et continuel qu'il n'est régulier.

Mais une Mafia constituée avec des adeptes, des initiés, des statuts, des chefs et des intelligences dans tout le pays, n'existe pas.

Cette survivance du moyen âge, cet état d'esprit particulier dureront longtemps encore; c'est dans le sang et, l'on peut dire, dans les mœurs. La Mafia persistera sous des régimes qui, s'ils ne sont pas bienfaisants, ne sont plus oppresseurs.

C'est actuellement un sentiment de solidarité qui fait que chacun croit avoir intérêt à se faire justice en dehors des lois, à s'imposer au faible ou à s'allier au plus fort et à attaquer les pouvoirs établis en échappant aux répressions légales. Cette solidarité est subie et acceptée même par les honnêtes gens de toutes les classes qui sont terrorisés encore par le souvenir des vengeances traditionnelles que la Mafia a exercées.

Dans certaines régions pourtant, des mafiosi se sont organisés en sociétés criminelles. Ces sociétés se composent quelquefois de plusieurs groupes ennemis entre eux, mais qui sont toujours d'accord pour ne jamais divulguer les entreprises de leurs propres adversaires.

Voici comment, d'après Alongi Giuseppe, le malandrin ou mafioso de mauvais aloi fait sa carrière. Qu'il soit fermier ou garde particulier, gabelou ou ouvrier des solfares, dès qu'un individu se montre dédaigneux des lois, qu'il a la main prompte et brutale, qu'il commet quelques délits auxquels il a réussi à assurer l'impunité, il acquiert de l'influence et des titres au respect de ses égaux. Il est vite un sujet d'attraction pour les néophytes du délit. Le voici devenu une autorité, jugeant sans appel les difficultés entre égaux et quelquefois aussi entre patrons et serviteurs. Les riches propriétaires lui confient le choix des gardiens de leurs terres afin de le ménager.

Cet homme dès lors s'entoure de créatures qui lui sont nécessaires pour assurer et étendre son action, et voilà une association de malandrins toute formée. Vous allez voir que le crime en est la conséquence fatale.

Supposez une personne suspectée d'espionnage envers l'association, capable de faire des dénonciations à la justice ou de susciter d'autres embarras; l'unique moyen sera de s'en débarrasser. Et cette étrange société ne travaillera pas pour son propre compte, elle traitera à forfait pour défaire quelqu'un d'un ennemi. Le prix exigé variera de 50 à 500 lires.

UN PETIT VENDEUR [1].

Voici le procédé habituel employé pour commettre l'assassinat. La victime étant désignée, on tire au sort celui qui sera chargé de l'exécution, ou bien on en charge un novice, afin d'éprouver son courage. Il prend l'arme, toujours un fusil, des mains d'un camarade, et le décharge sur la victime, qui lui est souvent inconnue. Le fusil passe aussitôt très vivement d'une main à l'autre, car les associés sont postés de distance en distance pour le recevoir, tandis que l'assassin faisant un détour arrive sur le théâtre du crime comme un simple curieux.

La Mafia de la montagne ne ressemble pas à celle du littoral. Là-haut le crime est plus primitif et plus brutal, c'est le brigandage, la *grassazione*, si commune en Sardaigne, le séquestre de personnes, le vol de bestiaux, etc. Sur le littoral, c'est le crime de sang qui l'emporte et le vol subtil.

Le caractère dominant du mafioso est la défiance et la dissimulation; il affecte un air de bonhomie, il supporte patiemment l'injure; mais prenez garde, le soir... il vous tuera. Les maximes des mafiosi indiquent clairement leur état d'esprit :

— *A cu ti leva lu pani, levacci la vita.*

« Ote la vie à celui qui t'enlève le pain. »

— *Scupetta e mugghieri nun si imprestano.*

« Fusil et femme ne se prêtent pas. »

— *Vali cchiu n' amicu nchiazza, ca cent' unzi nsacca.*

« Il vaut mieux un ami influent que cent onces en poche. »

— *La furca è pri lu poveru, la giustizia pri lu fissu.*

« La potence est pour le pauvre, la justice pour les imbéciles. »

— *Cu avi dinari e amicizia teni nculu la giustizia.*

1. *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Celui qui a de l'argent et des amitiés... se moque de la justice. »

— *Zoccu nun ti apparteni nè mali, nè beni.*

« Ne dis ni mal ni bien de ce qui ne te regarde pas. »

— *Quannu cc 'è lu mortu bisogna pinsari a lu vivu.*

« Quand il y a un mort, il faut penser à aider le vivant. »

— *La tistimunanza è bona sinu a quannu nun fa mali a lu prossimu.*

« Le témoignage est bon tant qu'il ne nuit pas au prochain. »

— *Carzari, malatii e nicissità provanu lu cori di l'amici.*

« Prison, maladies et malheur éprouvent le cœur des amis. »

La Mafia, n'étant plus une association générale, qui fut organisée peut-être autrefois, se subdivise aujourd'hui en une infinité de sociétés indépendantes les unes des autres.

Elle prend divers aspects et se mêle à tous les rapports sociaux. De là la difficulté de la juger sommairement, de donner une définition qui embrasse toutes ses manifestations, car si l'on a constaté son influence dans l'administration municipale, si elle a pénétré dans l'organisation de l'armée, si elle est mêlée aux élections, elle ne dédaigne pas des opérations de moindre importance : elle mettra son influence à servir les intérêts ou les passions de personnes qui y sont étrangères. Elle vengera un meurtre, elle châtiera, pour le compte d'une femme abandonnée, l'amant infidèle. On la voit même imposer les serviteurs et les fournisseurs à des familles nouvellement installées.

Lorsqu'un des siens tombe au pouvoir de la justice, la Mafia met tout en œuvre pour le sauver. L'instruction est entravée et égarée par de faux témoignages, des lettres anonymes, des articles de journaux, etc.

Si l'*ami* est envoyé devant les assises, on se procure aussitôt les noms des jurés. On leur fait savoir que l'accusé est innocent, qu'il est chargé de famille, que la prison préventive le réduit à la misère et qu'en somme il est victime des manœuvres de ses ennemis. On ajoute qu'il a de puissants amis prêts à l'aider de leur bourse et décidés à le venger au besoin, amis proches ou éloignés et prêts à tout. Il est évident que les juges se laissent convaincre par ce dernier argument. La Mafia a déjà fait des exemples terribles : des juges ont été tués au lendemain d'un verdict, en plein jour, au milieu de la ville.

Gaston VUILLIER.

1. *Dessin de G. Vuillier.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA VIEILLE MARCHANDE D'ŒUFS [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES POTERIES SICILIENNES[1] (PAGE 60).

LA SICILE[2],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

PAR M. GASTON VUILLIER.

PALERME.

UNE ENFANT DES VIEUX QUARTIERS[3] (PAGE 62).

Afin de ne pas être accusé d'exagération ou soupçonné de me livrer à la fantaisie, je vais emprunter quelques exemples des procédés des mafiosi malandrins à un opuscule publié à Palerme il n'y a pas longtemps, *Profili e fotografie per collezione* :

Le cavaliere Tramonte est nommé agent judiciaire de certains domaines aux environs de Palerme. Il fait une promenade en calèche pour reconnaître le terrain. C'est jour de fête. Le mafioso le surveille, tourne autour de lui, et finalement fait sa connaissance. Comme c'est jour de fête, les affaires chôment, mais la promenade du cavaliere Tramonte est une occasion toute trouvée, et une bonne affaire est faite.

Le lendemain, à la première heure, le mafioso est dans l'antichambre du cavaliere, qui, ignorant le but de sa visite, est joyeux de le recevoir. Voici notre homme debout, le béret à la main, le sourire aux lèvres. Il dit :

« Le cavaliere est-il content de l'accueil qu'il eut hier dans notre pays?

— Ah oui!... mais du reste....

— Non, je désire savoir s'il a été content et s'il a été respecté.

— Mais... oui....

— Le cavaliere Tramonte a été et sera toujours respecté parmi nous. Il sera maître d'aller et venir toutes les fois que cela lui plaira, de jour, de nuit, en hiver ou en été.... Le cavaliere Tramonte sera toujours respecté dans toute la contrée..., et malheur à qui oserait le molester,... respecté toujours. Et après ceci je m'en vais et je prie Votre Excellence de me remettre quelque chose pour les jeunes gens qui l'ont respecté. »

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit.* — *Suite. Voy. p.* 1, 17 *et* 33.

3. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le cavaliere, confus, perplexe, hésite à comprendre, et, dans son trouble, offre cent lires au mafioso. L'affaire est faite. Cent lires! Quel beau métier que celui de mafioso! Un seul jour de fête et la simple connaissance du cavaliere Tramonte produisent cent lires.

Mais le mafioso ne raisonne pas ainsi. Il sait bien qu'il donne au cavaliere l'équivalent des cent lires par sa seule protection.

Ceci n'est pourtant qu'une maigre affaire, acceptable aux jours inoccupés. Les grosses affaires se traitent autrement.

Voici un vaste domaine avec ses jardins et ses vergers dans les régions de Benfratelli et Bellia. Cette propriété serait très avantageuse pour ceux qui la possèdent, mais le mafioso y lâche ses limiers les plus féroces, et les oranges, les limons, les plantes, les arbres, les hommes et les choses sont en désarroi. Ce n'est encore rien, car la police ne tarde pas à recevoir des dénonciations du mafioso et vient faire des perquisitions dans la propriété, à la recherche de brigands et de batteurs d'estrade qu'on lui a signalés. Le malheureux propriétaire ne sait plus où donner de la tête, et tandis qu'il réfléchit ou prend conseil il reçoit une lettre comminatoire avec perspective de séquestre et de graves dangers.

Alors le propriétaire arrache de son livre de comptes la page qui concerne les profits du jardin Benfratelli, les considérant comme perdus.

C'est l'heure psychologique où le mafioso se présente, le chapeau à la main et le sourire aux lèvres. Il expose qu'il serait fâcheux pour la contrée de voir inculte une si belle propriété, il vient se dévouer en offrant deux cents lires de fermage et deux paniers d'olives chaque année.

Le propriétaire considère ces deux cents lires comme autant de gagné, et le mafioso en les donnant s'empare de dix mille lires de produits annuels.

La préoccupation d'une grosse affaire ne saurait dispenser le mafioso du soin des plus petites.

Voici le *signore* Pareti qui, ayant acheté un jardinet, envoie un homme de son choix pour le cultiver et le garder, sans se donner la peine de consulter les satrapes de la contrée. Eh bien, en une nuit de mai, quatre ou cinq coups de fusil sont tirés sur cet homme. Une chance inouïe veut qu'il ne soit pas atteint. Au petit jour il s'enfuit et quitte sans retour la contrée. Un autre gardien est choisi par la Mafia et agréé par Pareti. Ce jardinier paye sur ses quarante lires de gages dix lires au chef de la Mafia du pays.

Les *signori* Pagano sont durs à se soumettre; ils essayent de résister à la Mafia, ils ne veulent rien payer, ils n'acceptent pas d'employés présentés par elle. Le chef de la Mafia lui adresse des lettres de menaces anonymes, et quand celles-ci restent sans effet, il dénonce les Pagano à la police, il les accuse de cacher la nuit des brigands dans leur jardin. La police fait irruption à minuit dans la propriété, la fouille dans tous les sens et la saccage. Le lendemain les frères Pagano s'aperçoivent que leur terre est plus dévastée que si un ouragan y était passé.

Le mafioso a veillé toute la nuit, mais il s'est reposé assez tard dans la matinée près de la maison, à l'ombre d'un olivier. Il a déjeuné. Voici venir Peppe, la mine toute triste. Le mafioso sait bien pourquoi, et il lui demande :

« Qu'est-ce qu'il y a donc, compère Peppe?

— Il y a qu'on ne veut me laisser la paix ni nuit ni jour, il y a que j'ai perdu tout repos, et alors je viens invoquer votre secours.

— Il est probable que vous avez des torts, mais nous verrons,... vous êtes père de tant d'enfants! Que pouvons-nous faire?

— Ah! je vous en prie, faites cesser cet état de choses : vous en avez le pouvoir, je viens vous confier ma paix et ma vie.

— Tout finira en une sainte paix, mais, vous le savez, pour pouvoir célébrer la paix il faut trois cents lires.

— Trois cents lires!... mieux vaut la mort que trois cents lires volées à mes pauvres enfants! »

Le compère Peppe, qui n'a pas voulu acheter son repos et sa vie pour trois cents lires, est assassiné trois jours après.

Le lendemain du crime, le mafioso va à la messe et fait ses dévotions. Il s'apitoie ensuite, sur la place publique, au sujet de l'assassinat de Peppe et des ravages nocturnes exercés dans les jardins. La nuit même il achète à 60 pour 100 de rabais les oranges volées et prépare ses opérations commerciales à Palerme.

Il n'a pas encore fini de compter le prix des oranges, qu'il est prié de se rendre chez le principal propriétaire de la contrée, où se trouvent réunies des personnes qui ont été victimes des vols nocturnes qui affligent le pays. Le mafioso se rend à cette invitation. L'orateur de l'assemblée lui fait part des désordres qui se produisent, lui exprime les craintes des propriétaires, et ajoute qu'il serait nécessaire d'y mettre ordre, tout comme s'il était devant un questeur en personne. On engage notre mafioso à prendre en main cette affaire, on le prie d'empêcher les ravages des jardins et d'assurer la vie des gens. Le mafioso se fait prier, il hésite, mais, les propriétaires faisant le sacrifice de cinquante lires chacun, le mafioso s'engage. Il a ainsi largement bénéficié des voleurs et des volés.

La Mafia a pour complément l'*Omertà*, sentiment de la dignité personnelle poussé à l'extrême qui vous fait mettre au-dessus des lois, et vous amène à résoudre toutes les difficultés par la force ou du moins en choisissant pour arbitres les personnes qui font autorité sur ces questions.

L'Omertà, que distingue un grand esprit chevaleresque, a des points d'honneur comme le duel.

Il sangu lavà sangu.

« Le sang lave le sang. »

Na stizza di sangu trubbula lu mari.

« Une goutte de sang trouble la mer. »

La grande force de l'Omertà consiste dans le silence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Omertà dérive de *omenità*, qui veut dire la qualité d'être *omu*, c'est-à-dire sérieux, ferme et fort. Avec l'Omertà, tout auteur d'un attentat est sûr de l'impunité, la justice est paralysée; personne ne déposant contre lui, le coupable ne peut être inquiété :

La virità si dice a lu confissuri.

« La vérité se dit au confesseur. »

Lu mortù è mortu e s'havi a dari ajutu a lu vivu.

« Le mort est mort, il s'agit de donner aide au vant. »

Même parmi les gens du peuple les plus honnêtes, l'Omertà exige qu'un individu blessé dans une rixe légèrement ou grièvement ne dénonce jamais son meurtrier, quelque insistance qu'on y puisse mettre. Il doit renoncer même à sa vengeance plutôt que de manquer à ce devoir.

On a vu fréquemment en Sicile des innocents frappés d'une condamnation garder le silence, et subir leur peine avec résignation, tandis que le vrai coupable était libre. Et, chose singulière, les enfants eux-mêmes ne diront jamais rien de ce qu'ils ont vu ou entendu, quoi qu'on fasse pour les intimider.

Le même parti pris de mutisme s'observe à l'occasion d'offenses ou de dommages au sujet desquels la justice pourrait donner satisfaction à la personne lésée. Les femmes elles-mêmes contiennent leur langue et deviennent silencieuses.

Et ce n'est pas seulement devant les représentants de la police que les Siciliens sont muets, mais devant tout individu investi à un degré quelconque d'une autorité civile ou militaire.

Qu'un filou, par exemple, vole le mouchoir d'un passant et soit pris par un agent, les spectateurs déclarent toujours n'avoir rien vu.

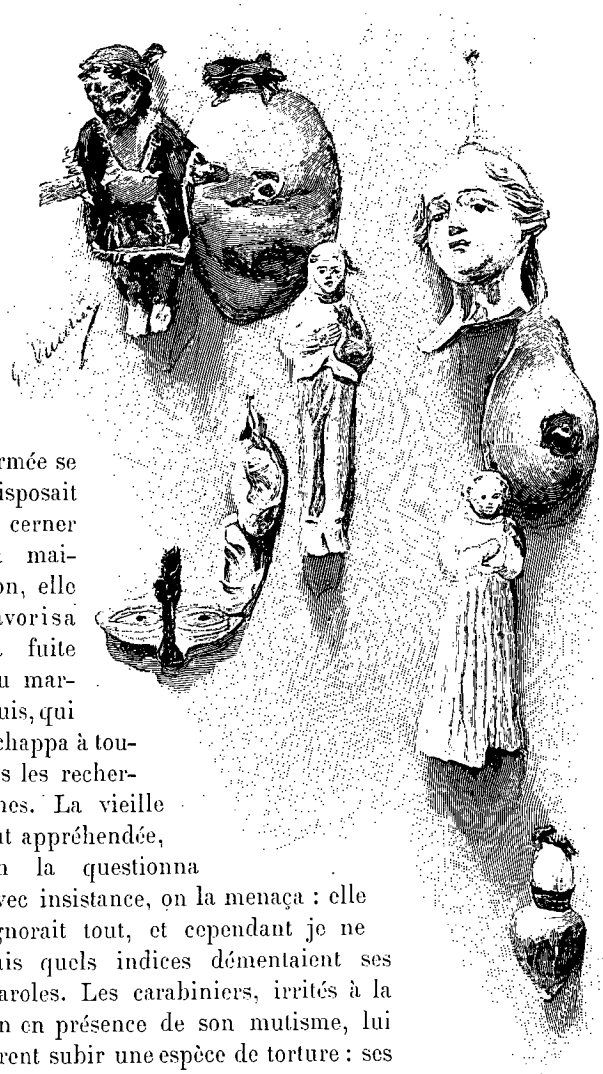
La victime d'un vol portera une plainte, mais ne dira jamais qu'elle connaît l'auteur ou sur qui portent ses soupçons.

Si un garde municipal découvrant une fraude chez un marchand de comestibles s'empare de la marchandise et veut mettre le coupable en arrestation, les témoins croiront faire une bonne œuvre en facilitant sa fuite.

Si un cocher blesse un passant, on l'aide aussitôt à s'échapper en vertu du principe : *lu mortù è mortu e s'havi a dari ajutu a lu vivu.*

Celui qui enfreint les lois de l'Omertà n'a plus qu'à faire partie de la police s'il veut avoir quelques chances d'éviter une mort violente, et même dans ce cas il n'est jamais bien sûr de mourir dans son lit[1].

En 1860, le marquis Firmaturi se réfugia à Piana dei Greci. Comme les carabiniers étaient à sa poursuite et qu'il était serré de près, il entra dans la première maison venue et demanda asile à une vieille femme qui l'habitait. La pauvre vieille l'accueillit avec empressement, cacha au plus vite le cheval dans une écurie voisine, se mit en sentinelle, et comme la force armée se disposait à cerner la maison, elle favorisa la fuite du marquis, qui échappa à toutes les recherches. La vieille fut appréhendée, on la questionna avec insistance, on la menaça : elle ignorait tout, et cependant je ne sais quels indices démentaient ses paroles. Les carabiniers, irrités à la fin en présence de son mutisme, lui firent subir une espèce de torture : ses pieds furent posés sur la braise ardente. La brave femme n'avoua jamais, elle serait morte plutôt. Pourtant elle n'avait aucun intérêt à sauver le proscrit, qu'elle ne connaissait pas et dont elle ignorait même le nom.



LE MASQUE ET LES EX-VOTO EN CIRE[1] (PAGE 55).

Le marquis Firmaturi devint sénateur; il n'apprit que plus tard la conduite de cette femme et lui envoya quelque argent.

Quelle noblesse dans l'acte de cette paysanne! Quelles vertus antiques chez ce peuple!

A ce même village de Piana dei Greci, deux hommes se battent à coups de couteau. L'un d'eux, au moment où il reçoit dans le ventre une profonde blessure, voit arriver un carabinier. Il avertit aussitôt son adversaire. Un clignement d'œil a suffi : le blessé a boutonné sa veste, les couteaux ont disparu. Le carabinier passe tout à côté, les deux hommes s'entretiennent tranquillement de choses indifférentes. Le sang ruisselle dans le pantalon du blessé, et forme comme une mare à ses pieds, lui, très pâle et chancelant, fait appel à toute son énergie pour se tenir debout. Le carabinier tourne

1 Giuseppe Pitré.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le coin de la rue, l'homme tombe comme une masse. Il est mort, mais il a tenu jusqu'au bout.

Les assistants, complices, non du meurtrier, mais des deux adversaires, ont prétendu n'avoir rien vu; la justice n'a pu leur arracher un seul mot.

Un avocat de Palerme m'a raconté qu'il avait été récemment candidat aux élections de Piana dei Greci. Un mafioso s'était pris d'une sorte d'amitié pour lui, il venait se mettre à ses ordres, veillait à tout et devenait enfin un agent électoral très dévoué. Ce mafioso vient un jour trouver mon avocat : « Nous avons un concurrent, *signorino*, lui dit-il, voici que le sénateur *** vient poser sa candidature ici : c'est bien gênant pour nous. Mais, dites-moi : *volete che l'attude?*... (Voulez-vous que je l'éteigne?) » Et comme l'avocat se récriait, le mafioso parut stupéfait. C'était si naturel de se débarrasser de l'adversaire puisqu'il gênait!

Comme il demandait un jour à ce même mafioso pourquoi il était resté si longtemps en prison, celui-ci répondit : « Voilà, *signorino*, un individu m'ennuyait, je le rencontrai et je le laissai là... ». Quelle façon discrète de raconter un assassinat! Il ajouta : « Je n'ai rien fait qui porte atteinte à l'honneur, *signorino*, je n'ai jamais volé, et, du reste, *Napoleone* aussi a été en prison comme moi ».

La grandeur d'âme, la générosité sauvage qui président à l'Omertà, s'affirment dans les préliminaires d'un combat singulier.

Schiffiusu ou *n'fami* est un sanglant outrage. On en flétrit celui qui, pour avoir raison d'un attentat quelconque, s'adresse aux magistrats. Celui qui est l'objet de cette injure ne se précipite pas sur son adversaire pour l'assassiner, non, il se jette à son cou et l'embrasse en lui mordant légèrement l'oreille, ce qui veut dire *a tirarsi*, « à mort ». L'autre en rendant le baiser et la morsure accepte le défi. Si tous deux sont armés, si *su 'a cavaddu*, « s'ils sont à cheval », selon leur expression, le duel a lieu aussitôt. Dans le cas contraire, ils iront ensemble, comme si rien d'insolite n'avait lieu, se munir de leurs armes. Ils se dirigeront ensuite vers un endroit propice. Là ils établiront les distances, se planteront sur leurs jarrets, croiseront les couteaux et s'entrelarderont sans témoins.

Le duel *n'cascia*, c'est-à-dire où les coups doivent porter sur le tronc, est réservé pour les offenses graves; *'n 'musculu*, c'est-à-dire dans les membres, est moins sérieux.

Le combat terminé, dit Pitré, le vainqueur se baisse, embrasse toujours son adversaire, vivant ou mort, et s'en va tranquillement.

On n'a pas oublié un procès romanesque qui passionna toute l'Italie méridionale. Un sous-lieutenant du 10e régiment d'artillerie, en garnison à Palerme, s'était épris d'une jeune fille appartenant à une noble famille sicilienne.

On trouva un jour le pauvre sous-lieutenant raide mort appuyé contre la porte de la maison de la jeune fille, la poitrine traversée de part en part.

On soupçonna la vieille suivante de cette jeune fille d'avoir organisé un guet-apens à l'instigation de ses frères, ennemis jurés de l'officier. L'un d'eux, principal accusé, s'était battu en duel avec le sous-lieutenant, qui s'était étudié à ne point frapper le frère de celle qu'il aimait; il passait, à tort ou à raison, pour être, à Palerme, le chef de la Mafia. Ce qui est certain, c'est que onze fois il fut sur le point d'être arrêté et que onze fois il fut sauvé par la Mafia, qui le cacha, dit-on, jusque dans la maison d'un proche parent du chef de la police.

Dans cette affaire dramatique, la Mafia et l'Omertà entravèrent l'instruction, qui dura deux années, et la connaissance en fut renvoyée de Palerme à Naples pour cause de suspicion légitime.

On se souvient aussi du commandeur Notarbartolo, qui, voyageant en chemin de fer de Palerme à Termini Imerese, fut assassiné dans son compartiment et dont le corps fut jeté sur la voie. On a supposé qu'il était victime des scandales des banques. Il avait donné sa démission pour ne pas tremper dans certaines affaires, il aurait pu faire de très graves révélations. Eh bien, malgré la prime de 10 000 francs offerte par le gouvernement à celui qui découvrirait l'auteur du crime, celle de 5 000 francs proposée par la famille et celle de 10 000 francs proposée par la société des chemins de fer siciliens, le ou les coupables sont encore inconnus. Et si la Mafia et l'Omertà ont été intéressées à la chose, il sera impossible de jamais rien découvrir. Le fait date d'une année à peine.

. . . . . .

Nous étions à la fin d'avril et déjà le printemps semblait passé. Depuis six mois le soleil se levait chaque jour dans un ciel d'une pureté incomparable et la sécheresse était venue.

Les journées radieuses enchantent, il est vrai; c'est pour nous, gens du nord, une fête de retrouver tous les matins cette joyeuse lumière, de voir ces palais, ces basiliques, s'élever en masses ardentes dans l'azur, et de contempler ces montagnes aux croupes blondes ciselées d'ombres transparentes.

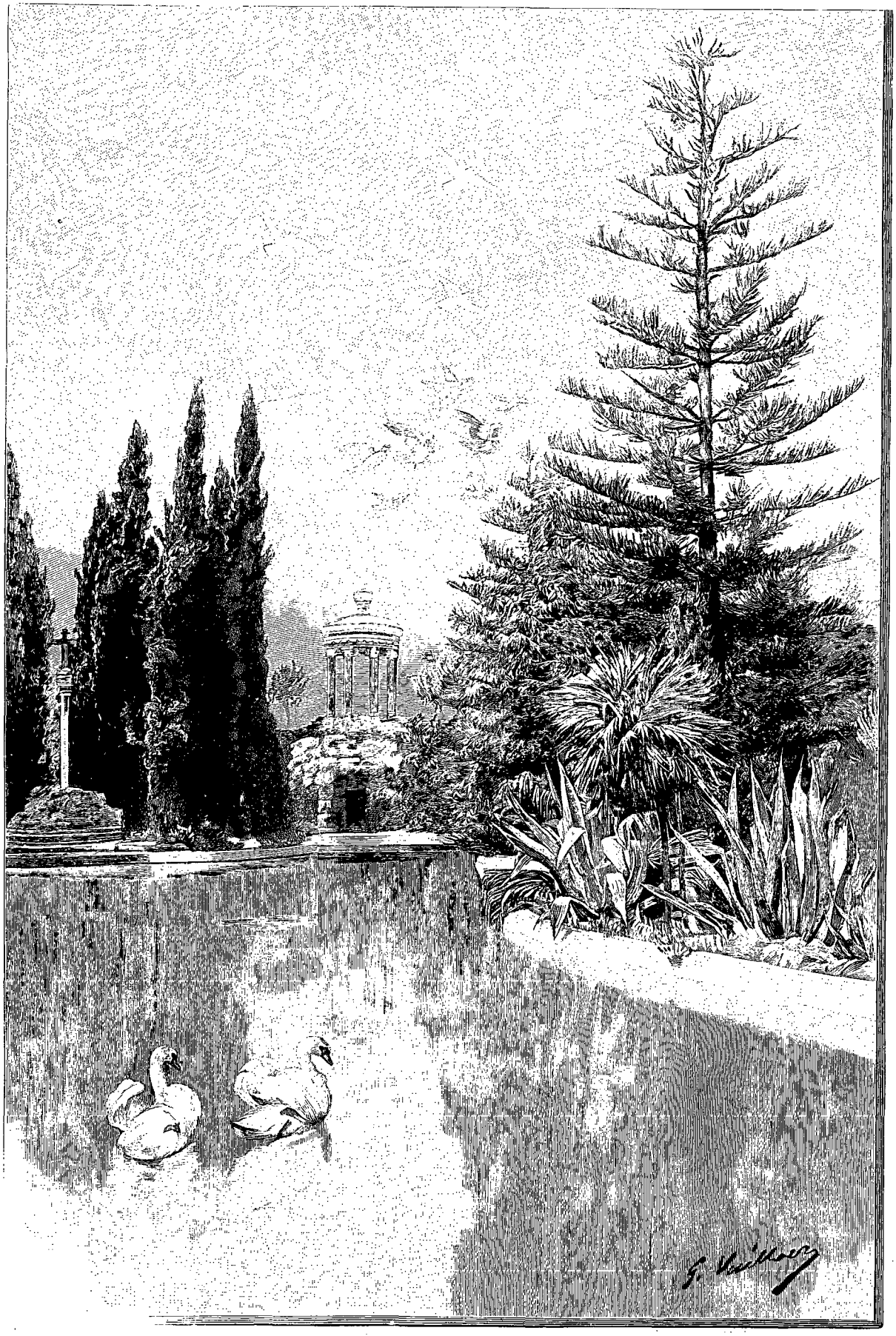
Mais à la fin on se fatigue de ce soleil toujours aveuglant dans les rues blanches, de cette uniformité lumineuse qui dure de longs mois, de ce ciel où manque le nuage, qui est la vie des espaces.

On rêve aux aurores voilées et rougissantes qui percent timidement les vapeurs de nos matinées de printemps, on songe aux brumes légères qui flottent indécises dans nos vallées, égrenant des perles sur les vertes prairies.

On voudrait voir s'élever dans ce bleu implacable ces amoncellements neigeux qui montent lentement dans le ciel avant l'orage, projetant sur les plaines et sur les monts de grandes ombres mouvantes.

On aimerait à revoir aussi certains ciels du soir où passent des formes monstrueuses, où s'allument des clartés fantastiques. Un instant, à l'église de San Spirito, un de ces effets dramatiques m'était apparu, comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A LA VILLA TASCA (PAGE 58). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une évocation funèbre des Vêpres Siciliennes, mais pour s'évanouir presque aussitôt.

La sécheresse est donc venue, l'ardente chaleur a crevassé le sol, les champs de froment qui couvrent la Sicile se dessèchent avant de mûrir : ils ne donneront même pas les frais de la culture.

Ce fléau vient s'ajouter à tant d'autres qui désolent ce malheureux pays! Les immenses forêts d'oliviers huit fois séculaires, plantés par les Arabes, ont été transformées en champs de blé, qui ne suffisent plus à alimenter les trois millions d'habitants qui peuplent cette île, autrefois le grenier de Rome. Depuis que les vins ne vont plus en France, on peut voir, chaque année, à l'époque des vendanges, la récolte précédente s'écouler en ruisseaux dans la mer pour faire place au vin nouveau.

On connaît peu les incroyables plaies dont souffre la Sicile. Quelques mesures ont bien été prises. On a destitué des préfets qui, d'accord avec la Mafia, traitaient le pays comme le proconsul Verrès. On a dissous des conseils municipaux dont la majorité était composée de mafiosi, de prisonniers libérés et de malfaiteurs impunis. En un seul jour, dans la seule province de Palerme, on a opéré huit cents arrestations. Mais ces mesures n'ont point porté, elles étaient insuffisantes.

L'anarchie est partout. Le délégué de la sûreté publique d'une petite ville écrivait au préfet : « Le municipe est une officine d'abus et d'oppressions. Le syndic est le protecteur de tous les mauvais sujets, et dans son parti il compte toute une association de malfaiteurs. »

A la mort d'un des chefs de la Mafia qui avait plusieurs condamnations à son actif, on a vu un syndic fermer, en signe de deuil, les bureaux du municipe et envoyer au convoi funèbre les employés, les instituteurs et les élèves. Un autre syndic s'est approprié pendant dix ans la plus grande partie des ressources municipales; d'accord avec son secrétaire, il fabriquait de la fausse monnaie. Un autre a brûlé les procès-verbaux des élections pour leur en substituer d'autres à son gré. Un autre enfin a menacé de mettre en prison tous les électeurs qui ne voteraient pas pour son candidat.

Et celui qui s'était fait l'entrepreneur de tous les services communaux! et cet autre qui s'emparait du courrier, lisait les correspondances et ne laissait parvenir aux destinataires que celles qui lui convenaient!

Une telle anarchie n'est pas croyable, et pourtant je ne signale que quelques faits! Combien d'autres sont ignorés! Il est dangereux de s'en mêler. Un officier de police qui avait recueilli les preuves d'un très grand nombre de délits commis par un syndic ne put en obtenir la mise en accusation. Bien mieux, ce fut lui qui fut destitué.

Comment s'étonner après tout cela que le peuple gronde là-bas, que le sang coule!

Mais revenons au fléau qui vient s'ajouter aux autres : à la sécheresse. Chaque jour, dans toute la Sicile, des processions parcourent les villes et les champs pour implorer le ciel. Des hommes, des femmes, des enfants même, égrenant des rosaires, sont prosternés des nuits entières devant les saints patrons. Des cierges bénits brûlent constamment dans les églises.

Le paysan, chaque jour, interroge avec anxiété les étoiles qui s'éteignent à l'aube, les frissons du vent matinal, les piaulements des oiseaux qui s'éveillent, pour découvrir un présage de pluies prochaines.

Les habitants du village de Pietraperzia, se conformant à une antique coutume, ont gravi leur montagne le jour de saint Joseph pour voir le passage des grues. Leur attente a été vaine, les grues ne se sont pas montrées : c'est d'un mauvais augure pour les champs.

En maints endroits, les laboureurs ont voulu compter les étoiles, le soir de Pâques, pour savoir le nombre de gerbes que donnera le froment, mais le ciel était voilé et les étoiles absentes, indices très fâcheux aussi.

A Solaparuta, suivant un usage très ancien, on a répandu sur les semailles de la poussière balayée dans les églises, le dimanche des Rameaux. D'habitude, cette poussière préserve les récoltes : cette année, elle n'a aucune efficacité.

Vainement les prêtres ont partout béni les champs. Les images saintes et les palmes bénites le dimanche des Rameaux et attachées ensuite aux arbres n'ont pas rendu les propriétés sacrées comme les années précédentes.

A Nicosia, les habitants, nu-pieds et tête découverte, portent processionnellement, par les quartiers de la ville, les crucifix des églises de *San Nicolò* et de Sainte-Marie Majeure en s'administrant à tour de bras des disciplines de fer (*scurriag'*).

Tout ce qui pouvait rendre les saints propices a été tenté. Les moyens infaillibles d'ordinaire ont échoué; les processions, les prières, sont sans effet : le ciel demeure implacable.

Les jardins de la Conca d'Oro, qui entourent Palerme d'une magnifique écharpe verte, jaunissent déjà. Le marché s'approvisionne difficilement.

Saint François de Paule fait tous les ans le miracle de la pluie, il est le véritable protecteur des potagers et des vergers. Les fidèles, chaque printemps, le transportent par les jardins, à travers les laitues, les choux-fleurs, les fèves et les artichauts.

Aujourd'hui on fait mieux encore : les processions se multiplient, des illuminations s'allument, on tire des feux d'artifice, on donne des concerts, on chante des messes et des vêpres solennelles en l'honneur de saint François. Mais tout est inutile : saint François ne se laisse point fléchir, il oublie la population ouvrière de Palerme et des environs, si laborieuse, si fervente et si passionnée.

A Gangi, le manque absolu d'eau a produit chez les habitants une panique indescriptible. Les récoltes vont être perdues. Et comme cette ville ne tire ses ressources que des produits du sol, la misère sera terrible et inévitable. Le clergé, suivi de toutes les confréries et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute la population, s'est rendu, pour implorer la pluie, à l'église du Saint-Esprit, éloignée de 300 mètres des habitations. Il y a eu des pleurs et des lamentations.

Les cultivateurs ont fini par se fâcher; ils ont banni la plupart de leurs saints. A Palerme, on a relégué saint Joseph dans un jardin, afin de lui bien montrer l'état misérable des cultures, jurant de l'abandonner au soleil et au serein tant qu'une pluie bienfaisante ne tomberait pas. D'autres bienheureux, pareils à des enfants mis en pénitence, sont tournés vers le mur. Certains autres, dépouillés de leurs beaux vêtements, sont exilés loin de leur paroisse; on les a menacés, insultés grossièrement et plongés dans les abreuvoirs. A Caltanisetta, les ailes d'or de saint Michel archange sont arrachées, de vieilles ailes en carton les remplacent. Le manteau de pourpre qui ornait ses épaules s'est changé en une loque.

A Licata, *San Angelo*, patron de la commune, n'a plus de vêtements; il est injurié, garrotté et menacé d'être noyé si la sécheresse persiste. *Ciovi o codda!* (ou pluie ou corde!) ne cessent de lui crier furieusement les gens en lui montrant le poing.

Mais ce n'est pas seulement pour la sécheresse qu'on invoque les saints, on a recours à eux dans le cours des maladies, leur promettant des ex-voto qu'on ira accrocher dans leur chapelle si leur intervention a été favorable. Selon que, dans ces chapelles, les ex-voto sont plus ou moins nombreux, les saints sont réputés plus ou moins puissants.

Les ex-voto représentent des membres entiers ou les parties du corps malades; on y voit des yeux, des oreilles, des seins, des bras et même des ventres. Ils sont en cire et complétés par de la peinture rouge afin de donner au mal une apparence de réalité.

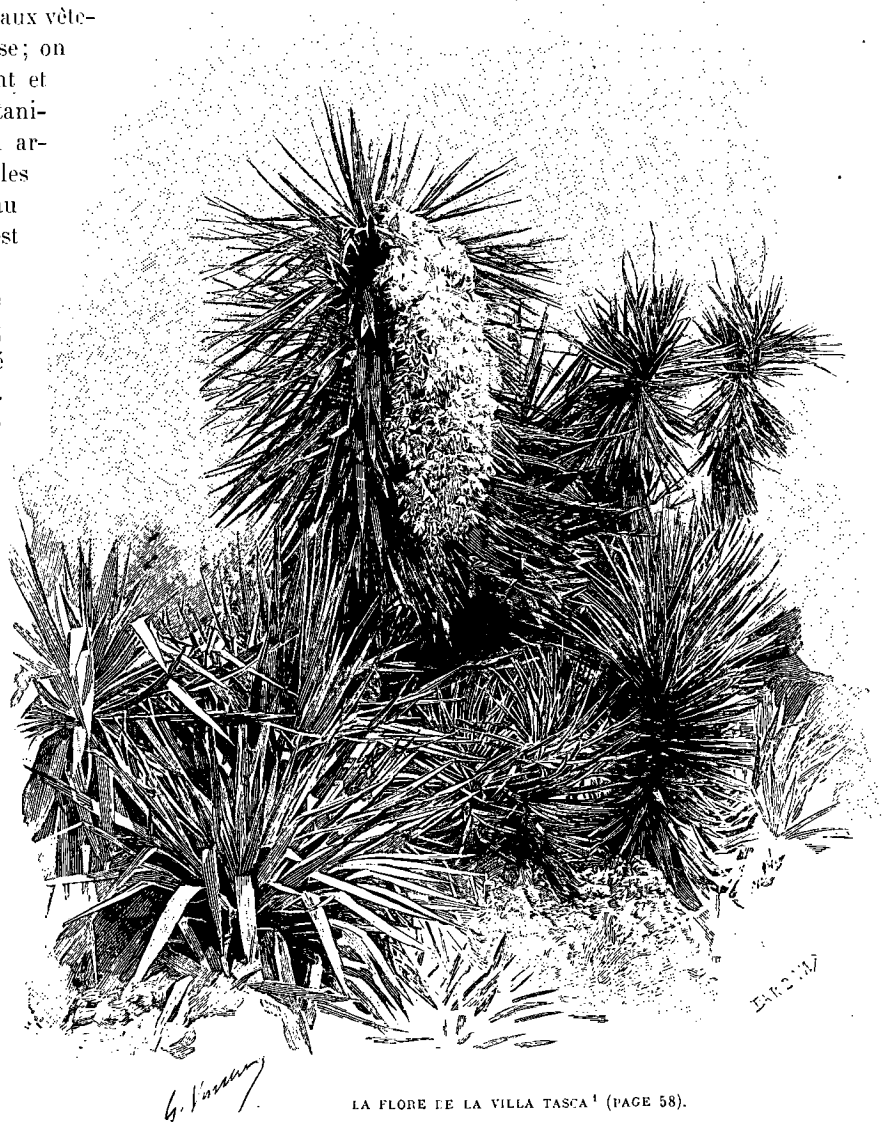
Et, chose singulière, les parents qui ne veulent pas voir le visage décomposé de leur enfant mort lui posent sur le visage un masque en cire et le font ensevelir ainsi. C'est, dit Pitré, l'explication populaire, mais cette pratique doit avoir un sens plus profond. On place souvent à côté du cadavre un masque tout petit. On en trouve ainsi dans les tombes de peuples antiques.

Un des vœux que l'on fait très communément aux saints est celui de *il viaggio*, c'est-à-dire le voyage. A Palerme, par exemple, pour la fête de sainte Rosalie, beaucoup de fidèles qui ont fait ce vœu accompagnent la procession nu-pieds, et le jour du 4 septembre on en voit qui font l'ascension du Monte Pellegrino également nu-pieds, à genoux et même à quatre pattes.

Le jour de sainte Lucie, le 13 janvier, beaucoup de gens s'imposent, comme pénitence, de ne point manger de pain. Ils espèrent ainsi que la sainte leur conservera la vue. Le pain est remplacé ce jour-là par des *panelle*, sorte de galettes pétries avec de la farine de pois, de la *cuccia*, froment bouilli, ou des pois chiches. On m'a dit que certaines personnes atteintes de maux d'yeux allaient, dans la nuit du 12 au 13 janvier, mordre des racines d'arbres, des grenadiers surtout, dans l'espoir de se guérir. D'autres portent, pour ce même motif, des vêtements verts toute l'année.

Certaines processions conservent un caractère singulier et ramènent à bien des siècles en arrière.

A Lercara Friddi, pays de solfares situé dans la



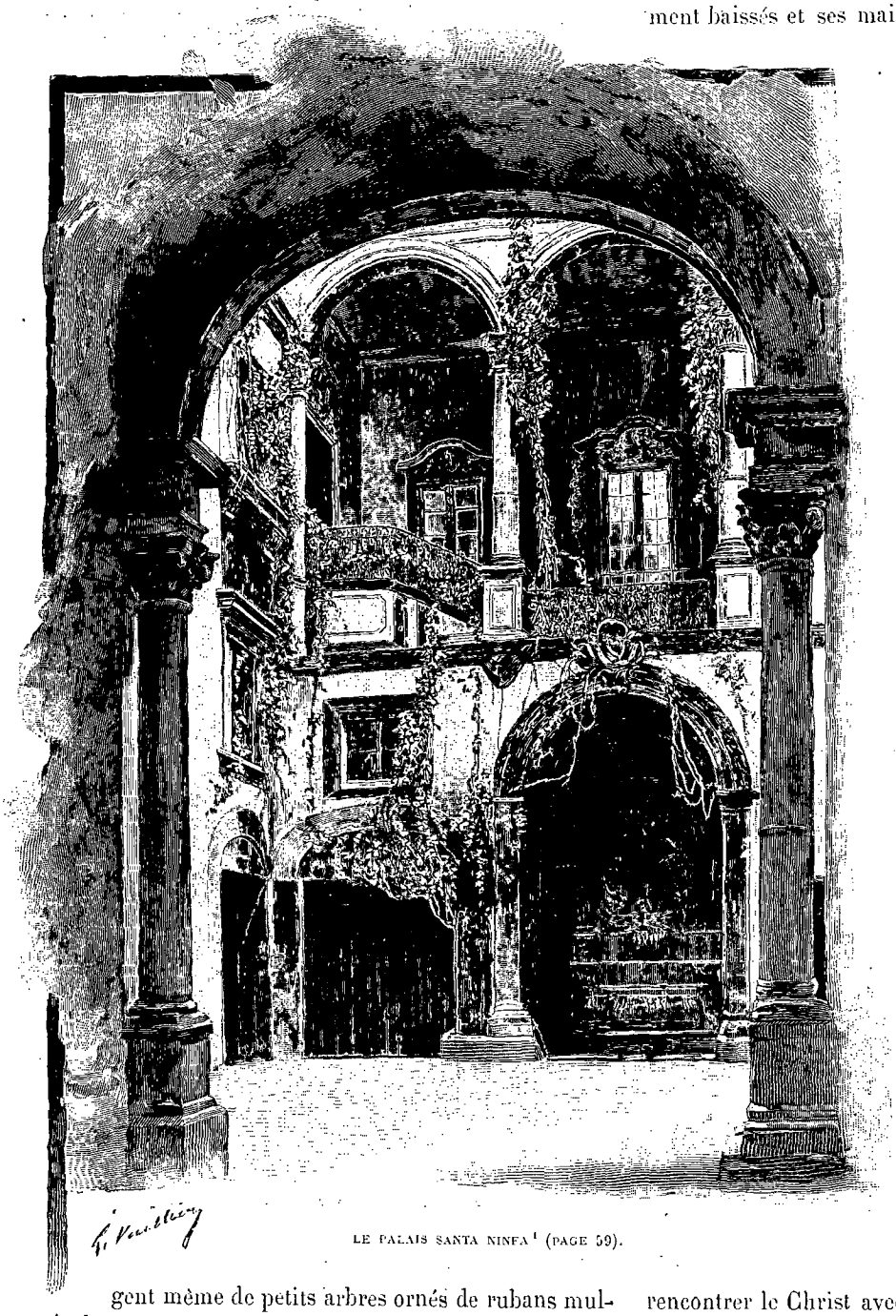
LA FLORE DE LA VILLA TASCA[1] (PAGE 58).

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagne, une procession représente, au dimanche des Rameaux, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.

Tous ceux qui suivent la procession portent à la main des rameaux d'olivier; il en est parfois qui se char-



LE PALAIS SANTA NINFA[1] (PAGE 59).

gent même de petits arbres ornés de rubans multicolores auxquels pendent des oranges et des coquilles d'œuf. Viennent ensuite douze personnes représentant les apôtres. Elles sont revêtues de grandes tuniques bleues, ceintes d'écharpes rouges, et leurs têtes sont couvertes de calottes noires sur lesquelles sont collés des ronds en carton figurant les auréoles. Ces apôtres portent à la main soit un filet, soit un livre, soit une scie par exemple, selon le saint qu'ils représentent. Immédiatement après eux vient Jésus-Christ, et c'est toujours un prêtre qui est chargé de ce rôle. Il est monté sur une ânesse, généralement blanche, laquelle est suivie de son ânon; les yeux du Christ sont constamment baissés et ses mains sont jointes. La procession, après s'être promenée dans le pays, se dirige vers la cathédrale, où a lieu la bénédiction des rameaux.

Le prêtre qui représentait Jésus-Christ lave les pieds aux apôtres le Jeudi saint. Ce même jour, une table de treize couverts est dressée dans la cathédrale même : c'est la Cène. Cette table est ornée de fleurs et garnie de pains énormes. Devant chaque convive est posée une statuette en sucre représentant un apôtre. Après la communion, le prêtre et les douze personnes désignées par le sort pour assister à ce banquet partagent entre elles les objets placés sur la table.

Dans certains pays on représente le drame du calvaire le jour du Vendredi saint; dans d'autres, une procession transporte ce jour-là le Christ mort.

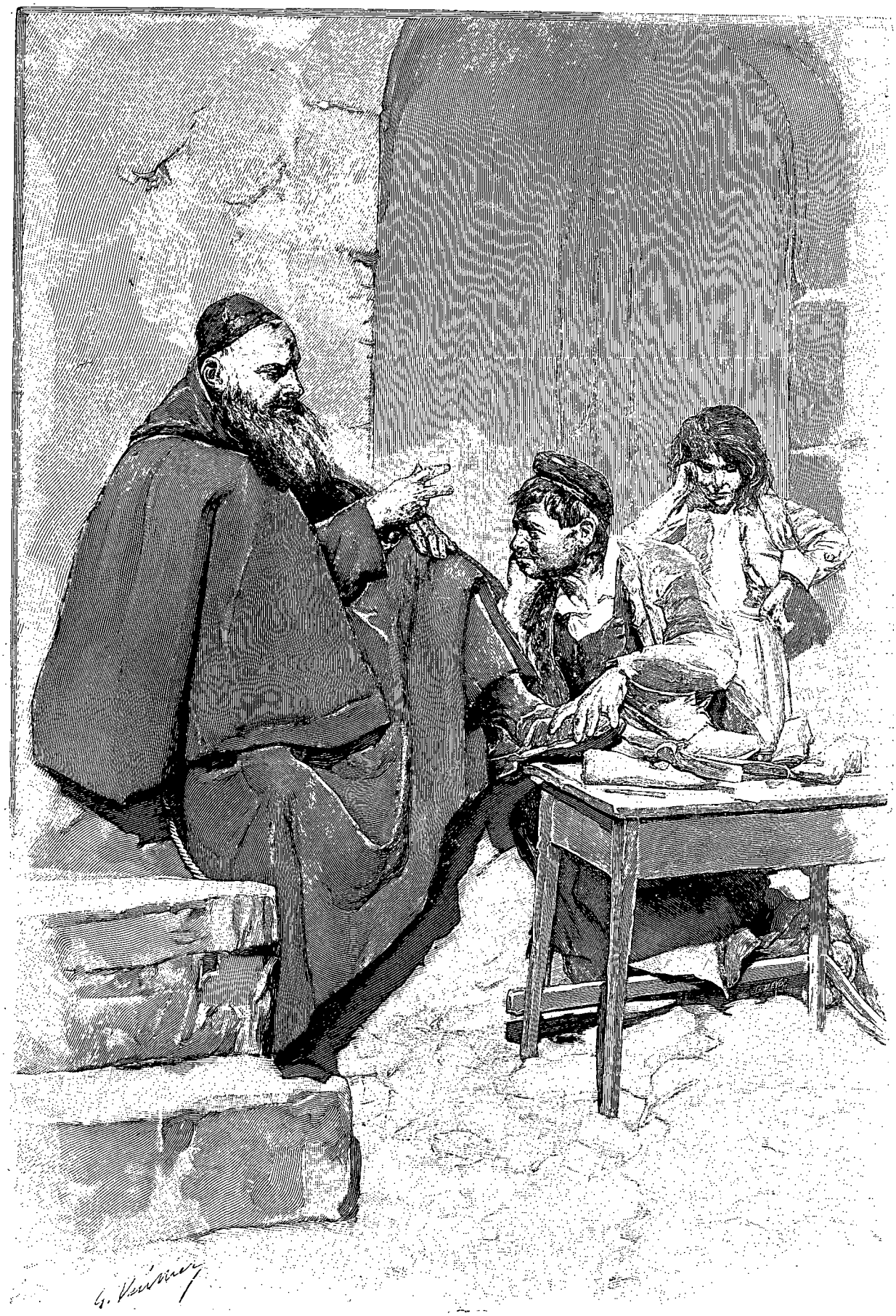
Dans beaucoup d'églises, le Samedi saint, au moment où les prêtres annoncent la résurrection du Christ, une grande toile tombe subitement devant l'autel, c'est la *calata d'a tila* (la tombée de la toile). On lâche aussitôt des pigeons, qui volent dans toute l'église, et l'on jette des images saintes, que tout le monde cherche à attraper.

Le dimanche de Pâques, à midi, sur la place publique de plusieurs villages, on fait rencontrer le Christ avec la sainte Vierge.

La Vierge cherche vainement son divin fils autour de la place. Pendant ce temps Jésus, caché dans un angle, avance la tête. Saint Michel, qui était aussi à sa recherche, court avertir Marie, qui vient embrasser Jésus-Christ. A ce moment on tire des pétards, la foule est en délire, toutes les congrégations lèvent leurs étendards, les cloches sonnent à toute volée, et la population entière accompagne par tout le pays le Christ, la Vierge, saint Joseph et saint Michel.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHEZ LE « CALZOLAIO » (PAGE 59). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

. . . . . .

Cependant les orangers de la Conca d'Oro sont en fleur; je ne sais si la sécheresse exalte leurs aromes, mais des bouffées odorantes viennent flotter le soir jusque dans les rues centrales de Palerme. La ville entière est tout embaumée. Chez l'ingénieur Gounot, dans la via Lincoln, où j'allais quelquefois passer mes soirées, on évite d'ouvrir les fenêtres qui donnent sur les jardins, tant les émanations des bois sont capiteuses. Certaines personnes en sont même indisposées. Et il n'y a pas que le parfum subtil des orangers, il s'y mêle l'odeur pénétrante des roses, du jasmin et de l'héliotrope.

Moi, j'adore ces effluves et je m'attarde sur la terrasse, contemplant l'océan d'orangers qui assombrit la plaine sous le ciel plein d'étoiles, et la voie lactée qui ondule comme une grande écharpe argentée dans le clair firmament.

Échelle immense, d'après la croyance sicilienne, faite de lames de poignards, de clous et d'épines, que les âmes des défunts doivent gravir en une seule nuit s'ils meurent la nuit, et en un seul jour s'ils meurent le jour. Goutte de lait échappée du sein de Marie pendant la fuite en Égypte et qui s'est répandue dans le ciel par la volonté de Dieu, suivant une autre poétique légende.

Je parcourais aussi les environs de Palerme aux heures où la chaleur n'est plus aussi ardente. Je me souviens de la villa Tasca et des magnifiques bois d'orangers que je traversais pour m'y rendre.

A la villa Tasca j'étais dans le Nouveau Monde, au milieu d'une flore tropicale. Le soleil dardait sur les plantes et sur les arbustes aux formes bizarres, des cygnes d'une blancheur de neige glissaient lentement à la surface d'un bassin, et des vols de pigeons passaient dans l'azur du ciel comme de blanches fleurs effeuillées.

Il y avait au fond du jardin un petit temple qui découpait ses colonnes sur des montagnes d'un bleu très tendre légèrement nuancé de lilas. Deux cyprès qui s'élevaient rigides et noirs donnaient en quelque sorte une note grave et matérielle à ce merveilleux décor inondé de lumière qui joignait à la grandeur de l'ordonnance classique je ne sais quoi d'exotique et d'étrange.

Le cavaliere Virzì, avec lequel j'étais toujours en relations amicales, m'emmenait quelquefois en promenade dans sa voiture. Il est peu de gens aussi hospitaliers que les Siciliens : ils ont gardé toute l'urbanité et toute la générosité des Espagnols. Pour moi, je n'ai eu qu'à me louer de leurs procédés, et j'ai été souvent confus des gracieusetés dont ils m'ont comblé et de leur désintéressement.

Nous prenons un jour par la via Macqueda, et, après avoir dépassé le théâtre du Politeama, nous sommes obligés de nous mettre à la file des équipages. Toute l'aristocratie de Palerme est là, et dans des landaus découverts je revois les visages alanguis et les belles toilettes que j'avais déjà remarqués dans le Corso. Cette foule opulente se donne rendez-vous chaque jour à la même heure dans la *via della Libertà* comme nos élégantes vont à des heures fixes au bois de Boulogne. Mais de juin à septembre l'aristocratie se retrouvera de 9 à 11 heures chaque soir au Foro Italico.

Nous avons gagné cependant la *Favorita*, vaste parc royal au pied du Monte Pellegrino, dans la *piana dei Colli*. Les promeneurs sont rares par là, ils préfèrent aller des heures entières à la queue leu leu sur une voie poudreuse plutôt que de s'enfoncer sous les feuilles dans les longues allées ombreuses : le bon ton l'exige ainsi.

A travers les bois d'orangers j'apercevais de temps à autre les hautes falaises cuivrées du Monte Pellegrino qui éclataient dans le ciel comme une fanfare. Quelques citronniers s'émaillaient encore de fruits d'or qui étincelaient çà et là dans le feuillage. Nous allions sous le ciel bleu le long de la montagne ardente, à travers les orangers poudrés d'une neige de fleurs embaumées, le cavalière ami me parlait de la France et de Paris, où il vient quelquefois, tandis que l'ombre lentement gagnait la base des falaises. Nous étions arrivés dans un hémicycle de cyprès où s'élève, au-dessus d'un bassin, une statue de l'Hercule Farnèse. La *Favorita* s'était peu à peu emplie d'ombre, et là-haut sur le faîte du Pellegrino, au-dessus de nos têtes, une lumière empourprée flamboyait seule comme un gigantesque phare. Quelles heures de repos et quel souvenir je garde de cette promenade embaumée! Au moment où nous reprenions le chemin de la ville, le crépuscule assombrissait les silhouettes des édifices, et quelques équipages attardés quittaient la *via della Libertà*.

Avec l'ingénieur Gounot je visitai la *Flora* ou *villa Giulia*, qui passe pour un des plus beaux jardins publics d'Italie. Il y a là aussi de belles avenues d'orangers, de citronniers, et une végétation tropicale aux formes étranges. Je revis dans ce jardin le groupe en marbre des frères Canaris qui obtint la médaille d'honneur à l'exposition universelle de 1878, dans la section italienne. Dans le jardin botanique tout voisin, sous une grande allée de dattiers, je me crus tout à coup transporté en Afrique; la chaleur était telle ce jour-là que l'illusion était complète.

Que je n'oublie pas le parfait accueil que me réserva le comte Bordonaro, chez lequel j'allai de surprise en surprise devant de merveilleuses collections. Mais le voyageur ne s'appartient pas, il doit souvent, à regret, négliger les meilleures choses et poursuivre sa route.

Certains jours je partais seul, au hasard, sans souci de la chaleur écrasante. Je me souviens que j'avais peine à tenir mes yeux ouverts, dans l'éblouissante lumière, toutes les fois que je traversais la *piazza Vittoria*. Après avoir dépassé la *porta Nuova* je m'engageais soit dans le *corso Alberto Amedeo*, soit dans le *corso Tukery*, et je revoyais les charrons, les peintres de charrettes et toute sorte d'artisans. Et ce fier et laborieux peuple m'attirait toujours. C'est là que se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présenta un jour devant moi un amusant tableau de genre qui eût séduit Vibert.

Les cordonniers ou plutôt les savetiers se tiennent d'ordinaire en plein vent dans les quartiers excentriques; ils n'ont point d'échoppe : une table, boiteuse la plupart du temps, leur suffit. On les voit passer dans les vieilles rues de Palerme, criant de temps à autre, tantôt en sicilien et tantôt en italien : *U scarparu cc'è!... Il calzolaio vi è!...* (Voici le cordonnier!...)

Donc, un beau moine assis sans façon sur les marches d'un escalier, un pied posé sur la table, discutait le prix d'un raccommodage. Il fallait voir l'œil malin du *calzolaio* devant une proposition peu avantageuse et la placidité de l'autre! Je considérai la scène longuement. Tout s'arrangea pour le mieux après une petite discussion, et le *santo padre* attendit, un pied nu, que la réparation fût faite. Puis il s'en alla, toujours grave, et sa bure se perdit bientôt au loin dans un rayonnement poudreux.

Si Palerme n'offrait pas tant de merveilleux monuments, on citerait les superbes palais qui lui ont été légués pour la plupart par la vieille Espagne. J'eus le plaisir d'aller chez le prince de Villafranca, sur la *piazza Bologni*, où se dresse une bizarre statue en bronze de Charles-Quint. La façade du palais est décorée d'écussons en marbre gigantesques et magnifiques. Le nom caractéristique du prince, la figure de Charles-Quint et ces fiers écussons me reportèrent subitement en Espagne. Ce ne fut point l'Espagne que je retrouvai chez lui, mais bien la Grèce, car j'admirai une splendide collection de vases provenant, s'il me souvient, des ruines de Sélinonte.

Dans le grand salon s'étale une belle tapisserie des Gobelins qui fut offerte par Louis XIV à un des ancêtres du prince. Sur des chevalets traînaient des ébauches peintes d'une belle et large facture; sur une selle de sculpteur se dressait un buste à demi modelé à côté d'un piano entr'ouvert. On aime l'art dans cet intérieur princier.

Les palais de Palerme m'attiraient, je leur trouvais beaucoup de points communs avec ceux de Majorque.

Chaque jour, en descendant le Corso où coulent les flots de la civilisation nouvelle, je passais devant la porte monumentale du palais *Santa Ninfa*, habité aujourd'hui par la famille Onofrio. Une clarté mystérieuse en baignait toujours le *cortile*. Des plantes grimpantes couraient en guirlandes légères le long des murailles, et leur couleur vert pâle, éclairée par les reflets du ciel, ajoutait je ne sais quel charme mystique au vieux palais songeur. Il me semblait que cette demeure silencieuse rêvait toujours aux souvenirs du passé et qu'elle conservait pour ainsi dire le deuil et la tristesse de beaux jours lointains disparus.

Lorsque j'allais chez le cavaliere, j'étais toujours frappé aussi par le caractère du palais *Cattolica*, dont la cour grandiose rappelle les conceptions architecturales de Paul Véronèse. Les familles Santa Ninfa et Cattolica sont actuellement éteintes; c'est tout ce que j'ai pu apprendre sur le passé de ces belles demeures.

Je signalerai en outre le palais Abbatelli, aujourd'hui couvent de la *Pietà*, et le palais *Aiutamicristo* ou *Paterno*, qui date de 1490. Ce dernier fut habité au

LE PALAIS CATTOLICA[1].

XVIe siècle par la reine Jeanne de Naples, par Charles-Quint, par le roi de Tunis Muley-Haçan et par don Juan d'Autriche.

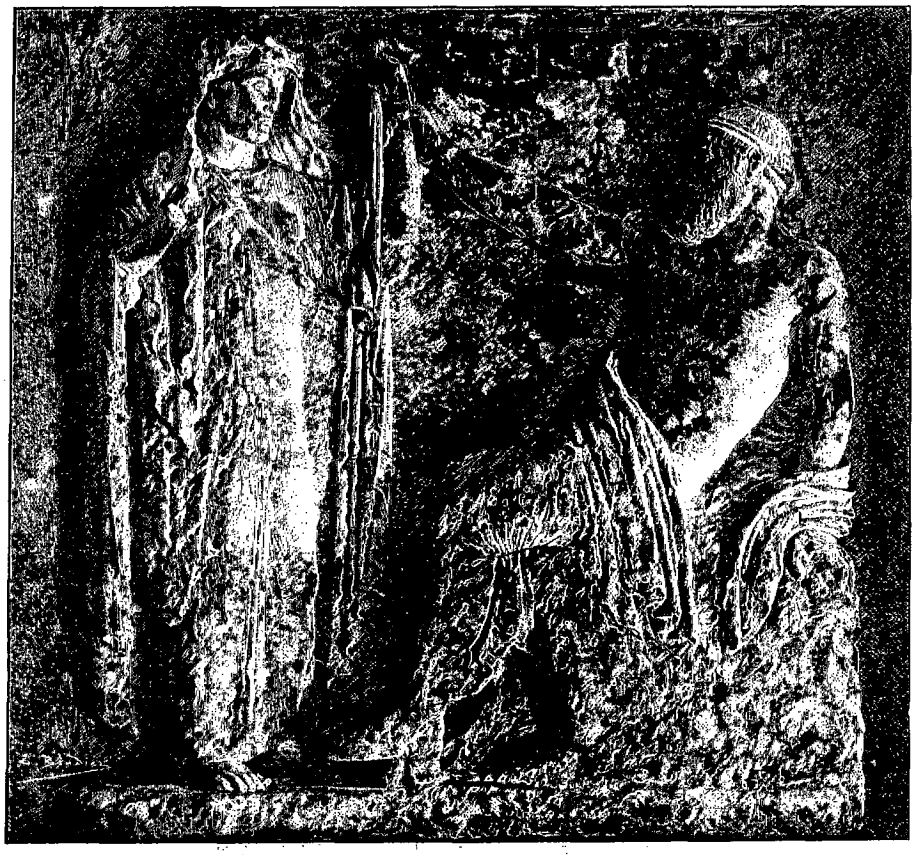
Giuseppe Pitré formait un petit musée d'ethnographie sicilienne à la suite de la collection qu'il avait été chargé de réunir pour l'exposition de Palerme. Cette collection offrait un rare intérêt historique, car elle signalait les manifestations les plus importantes et les plus curieuses de la vie physique et morale du peuple sicilien, qui a gardé des souvenirs de toutes les dominations qu'il a subies. Je trouvai dans ce petit musée quelques costumes curieux et le *zampitti* de cuir des bergers de l'Etna, chaussure barbare pareille à l'*avarcà* de Minorque et que portent encore les pas-

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teurs sardes et corses. Il y avait en grand nombre des objets d'usage domestique, puis les verres en corne de bœuf ciselés au couteau des monts Madonie, des castagnettes bizarres, des gourdes, des flûtes de Syracuse, des enseignes de boutique et des couteaux siciliens de caractère arabe et espagnol à la fois. Pitré n'avait pas oublié les charrettes siciliennes petites ou grandes, les panneaux représentant les aventures des paladins, il avait même installé un théâtre de *puppi* avec les petits personnages en scène.

Les poteries siciliennes m'intéressèrent beaucoup, je revis les lampes en terre cuite, *babbaluci*, en usage



UNE MÉTOPE. — JUPITER ET JUNON[1].

aussi sur le rivage africain depuis Tripoli jusqu'à Tunis. Leur forme est absolument antique. Je considérai longuement toute une collection de cruches et de vases divers aux formes grecques et romaines. Certains avaient un rapport étonnant avec des poteries qu'on fabrique encore dans le midi de l'Espagne.

Il y a tant de choses à voir à Palerme, qu'un volume ne suffirait pas à les décrire. Le Musée national a cela de particulier qu'il montre l'histoire entière des arts que les peuples conquérants apportèrent en Sicile. Je le visitai avec le directeur, l'éminent professeur Salinas. Les fouilles faites dans les ruines des antiques cités ont beaucoup contribué à enrichir ce musée, dont la création est récente puisqu'il date seulement des premières années du siècle.

Il serait trop long d'en énumérer toutes les beautés. Je me bornerai à signaler les choses les plus caractéristiques. Je commencerai par traverser l'intéressante salle des mosaïques pour arriver à la salle de Selinonte et aux célèbres métopes.

Ces métopes sont comptées au nombre des morceaux de sculpture grecque les plus antiques qui nous soient parvenus (627 à 429 avant J.-C.). Elles permettent de suivre le développement de cette sculpture, car les plus anciennes sont assez grossières, tandis que certaines appartiennent à l'époque où l'art avait atteint son apogée. Ces dernières représentent Hercule et une amazone, Jupiter et Junon, Diane et Actéon et enfin Minerve tuant Encelade.

La galerie du moyen âge renferme des majoliques de 1500, de la verrerie, des faïences de Faenza et d'Urbino, des majoliques siciliennes, etc.

Dans la salle des objets arabes, je m'arrêtai devant un merveilleux vase hispano-mauresque à reflets d'or, haut de plus de 1 mètre ; on le dit plus beau que celui de l'Alhambra de Grenade. Je n'aurai garde d'oublier, dans la salle des bronzes, une œuvre grecque remarquable et admirablement conservée : le bélier de Syracuse. Je signalerai encore le cabinet de numismatique, de glyptique et d'orfèvrerie, les magnifiques harnais de cheval ayant appartenu au vice-roi Villena, et les riches vêtements sacerdotaux provenant des couvents de *Santa Citâ* et de *San Francisco*.

Cependant, je ne négligeais pas les vieux quartiers, dont les rues m'étaient devenues familières et où je faisais toujours de nouvelles découvertes.

J'allais quelquefois m'égarer entre la *piazza Marina* et la *via Lincoln*, dans le quartier de la *Kalsa*, qui fut, du temps des émirs, le plus riche quartier de Palerme après l'*El-Kassar*.

Aujourd'hui la Kalsa est bien déchue, c'est un enchevêtrement de ruelles étroites misérables et poudreuses où souffle le vent de mer. Là vit toute une population honnête, laborieuse et fière composée de pêcheurs,

1. *D'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE CONTADINO DE CARINI. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bateliers et de *facchini*. Les femmes passent leur journée devant les portes, penchées sur des métiers. Elles excellent dans la broderie. Lorsque j'admirais leurs ouvrages, elles paraissaient très flattées, et j'étais vraiment surpris du goût qu'elles y apportaient et de la délicatesse et de la pureté de leurs dessins. C'était un coin patriarcal, le linge et les hardes étaient suspendus aux fenêtres, les enfants jouaient autour de leurs mères, et les passants se signaient pieusement devant une chapelle où brûlaient quelques cierges. C'est là que j'observais surtout le langage par gestes propre aux Siciliens, qui savent faire tout un discours sans prononcer une parole. Le geste est tellement nécessaire aux gens du peuple, qu'il leur serait impossible de s'exprimer sans son secours. Ainsi, les cochers et les bateliers interrogés abandonneront leurs rênes ou leurs avirons, au risque d'accidents, pour répondre en s'aidant de leurs bras et de leurs doigts. Séparés par une distance ou au milieu d'une foule, deux Siciliens se comprendront sans ouvrir la bouche : un clignement d'œil, un froncement de sourcil, la main passée dans la barbe, la tête relevée ou baissée, un haussement d'épaules, le moindre mouvement des doigts ou des mains, tout aura une signification pour eux. Les femmes elles-mêmes usent de ce langage muet, mais leurs gestes conventionnels ne sont pas ceux des hommes. Les enfants s'essayent tout petits à ce langage singulier. On prétend que cette habitude de communiquer par signes commença à Syracuse sous le règne du tyran Denys.

Dans tous les cas, il y a certainement là non seulement une question de tempérament, mais un souvenir de servage. Si les Siciliens opprimés ont appartenu d'instinct à des sociétés secrètes — et qui les en blâmerait? — il n'est pas surprenant qu'ils aient adopté, également d'instinct, un langage muet.

Le jeune Français qui m'accompagnait quelquefois et avec lequel j'avais vu la scène mortuaire nocturne près du *mercato Aragonesi*, me fit remarquer un jour un homme de Carini qui se tenait immobile devant sa charrette. C'était un parfait Aragonais, au visage rasé, à la peau mate et brune, aux traits fermes et fins. Son costume rappelait celui de je ne sais quelle province d'Espagne. Eh bien, cet homme, dans son immobilité apparente, entretenait une conversation avec un autre. Ses sourcils se soulevaient de temps à autre, il fermait un œil, sortait une main de dessous son manteau, remuait un doigt, inclinait légèrement la tête. Comme il s'aperçut que nous l'observions, il arrêta subitement sa discrète mimique. Il avait sans doute quelque raison pour ne point laisser deviner ce qu'il racontait. Lorsque la conversation peut, sans inconvénient, être comprise des voisins, la mimique est très active et très expressive : le tronc, les épaules, les deux mains, la tête et quelquefois même les jambes se mettent de la partie.

Dans la *via Santa Vergine*, étroite et montueuse, j'avais découvert les restes d'un magnifique palais et des couvents aux fenêtres grillées comme celles des prisons. Du reste, j'en voyais partout de ces couvents, dont les clochers eux-mêmes étaient parfois entourés de grilles. Par le grand portail de l'entrée je plongeais dans de mystérieux et sombres vestibules où, devant des baies d'aspect farouche, des gens s'entretenaient à voix basse avec des nonnes qu'on ne pouvait voir. Autrefois ces couvents communiquaient avec le Corso au moyen de longues galeries extérieures, et les religieuses venaient y assister aux processions, ou s'égayer en restant des après-midi entiers et des soirées à regarder les passants. Je ne sais plus combien de kilomètres de ces galeries il y avait le long des toits de Palerme; des traces en subsistent encore.

C'est dans une ruelle retirée que j'aperçus, un jour, des jeunes filles livrées à une singulière occupation. Elles avaient placé une terrine d'eau près du seuil d'une demeure, à l'intérieur. L'une d'elles, de temps à autre, venait verser avec une cuiller quelques gouttes de plomb fondu dans l'eau : alors toutes de s'approcher de la terrine et de discuter avec vivacité. Le but de cette opération m'échappait, je ne comprenais pas leur langage, je demeurai intrigué, et, comme toujours dans les cas embarrassants, j'eus recours à ma providence, c'est-à-dire au savant Giuseppe Pitré.

« Ce sont des jeunes filles qui rêvent mariage, me dit-il, mais elles sont fort pressées, car leur opération n'a aucune portée aujourd'hui; elles ne font que s'exercer sans doute.

« C'est le 24 juin, jour de la Saint-Jean, que cette épreuve a lieu efficacement dans toute la Sicile. Ce jour-là, les jeunes filles peuvent toutes savoir, elles le croient du moins, quelle profession aura leur époux et quel sera son caractère. L'opération que vous avez vue est faite alors très sérieusement. Lorsque le plomb fondu prend une forme se rapprochant de la truelle ou du triangle, le mari sera maçon; si c'est d'un rabot, d'une scie ou d'une hache, il sera menuisier; si c'est d'une rame, d'une voile ou d'une barque, il sera pêcheur.

« Dans toute la Sicile également, les fillettes cueillent une fleur spéciale la veille de la Saint-Jean, et après avoir brûlé légèrement sa corolle, elles vont la planter au dehors, en la recommandant au saint par une prière. Le lendemain, à la première heure, elles l'examinent. Si la fleur est fraîche, la profession du futur époux sera douce et lucrative.

« A Monte S. Giuliano elles jettent une pomme dans la rue. Si un homme passe d'abord près du fruit, c'est un présage de noces prochaines; si c'est une femme et qu'elle la ramasse, il faut abandonner tout espoir de se marier. Si cependant cette femme se borne à regarder la pomme sans y porter la main, la jeune fille se mariera, mais elle deviendra bientôt veuve. Si le malheur veut que le passant soit un prêtre, elle mourra vierge.

« A Mazzara la fillette va puiser de l'eau et la verse aussitôt derrière elle par-dessus ses épaules. La qualité du passant lui indiquera son sort. D'autres détachent la peau d'un grain d'orge, qu'elles mettent ensuite dans l'eau. Leur destin dépendra de la façon dont se com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

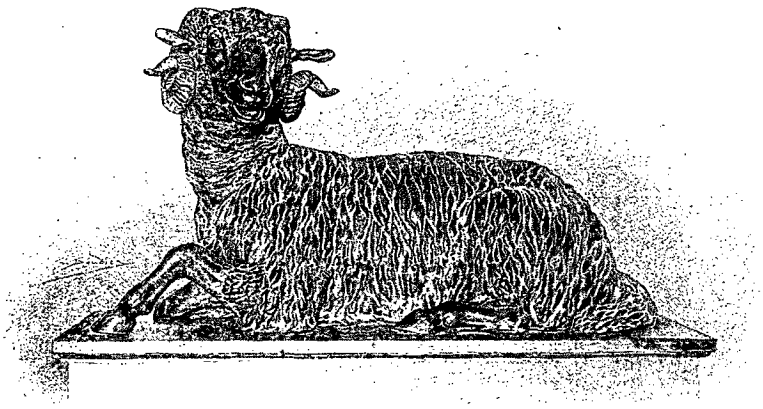
portera ce grain d'orge, s'il surnage ou s'il va au fond.

« A Modica, dans la soirée du 23 juin, la jeune fille se munit de trois fèves noires dont une reste telle quelle, l'autre est épluchée à demi, et la troisième, complètement. Elle place les trois fèves sous son oreiller. Au matin, dès son réveil, elle se hâte de prendre une de ces fèves. Si le hasard fait qu'elle tombe sur celle qui est intacte, son futur mari sera riche ; si elle met la main sur celle qui est à demi épluchée, sa condition sera médiocre; quant à la dernière fève, elle présage la pauvreté.

« A Noto, après avoir placé une cruche pleine d'eau au milieu de l'appartement, la fillette sautera par-dessus et se précipitera aussitôt à la fenêtre pour apercevoir le passant.

« Il y a encore d'autres manières de faire le *'scutu* ou *ascolto*, c'est-à-dire d'interroger le sort. On les pratique toutes un peu partout en Sicile.

« Les mères, dans notre île, ignorent ou plutôt font semblant d'ignorer les amours de leurs filles jusqu'au jour où les jeunes hommes font faire leur demande officiellement. Il est évident qu'elles s'aperçoivent de petits manèges d'amoureux lorsqu'elles se rendent à l'église, et qu'elles ne sont pas sans constater que la jeune fille devient plus coquette, qu'elle multiplie les preuves de la Saint-Jean et qu'elle fait de fréquentes neuvaines à saint Joseph, à saint Raphaël et à saint Vito.



LE BÉLIER DE SYRACUSE[1] (PAGE 60).

« C'est généralement la mère du jeune homme qui vient faire la demande officielle, et s'assurer en même temps de la dot de la future en demandant l'envoi du projet de contrat le plus vite possible.

« La « minute » du contrat est partout conçue de la même manière, et commence par une invocation à la Sainte Famille, à Jésus, à Marie et à saint Joseph. D'habitude une parente ou quelque commère du voisinage l'apporte soigneusement enveloppée dans un mouchoir de soie ou de toile, qui est conservé par l'époux si l'acte est accepté.

« La « minute » admise, a lieu l'accord. Les parents et les amis des deux jeunes gens se rendent à une invitation qui leur est adressée, et lorsque la réunion est complète, le père ou la mère de la jeune fille annonce sur un ton solennel les fiançailles projetées et, s'adressant aux parents du jeune homme, les informe de l'époque à laquelle ils s'épouseront. Cette proposition est toujours accueillie sans discussion. Aussitôt a lieu le *trattamento*, qui est une sorte de lunch.

« A Modica, une étrange superstition veut que la mère d'une fiancée, craignant de voir rompre le mariage projeté, pique les pouces jusqu'au sang aux futurs.

« Dans cette ville, les demandes en mariage se formulent d'une singulière façon. La mère du jeune homme quitte sa maison avant l'aube et va porter un balai derrière la porte de la demeure de la jeune fille qui a été distinguée par son fils. L'autre famille est ainsi prévenue. A midi précis elle reçoit la visite de la mère, munie d'une bouteille de vin, et le mariage est discuté. Le samedi suivant ont lieu les fiançailles.

« A Menfi, le jeune amoureux dépose, à la porte de celle dont il est épris, une souche d'opuntia ornée de foulards, de mouchoirs, de rubans et de bijoux. Le lendemain, le père de la jeune fille charge sur son dos ladite souche et se promène sur la place publique en s'écriant gaiement : *En 'm'ha azzuccatu la figlia mia?...* (Qui est venu demander ma fille?...) Le jeune homme ne se fait pas longtemps attendre et, s'il est agréé par le père, les fiançailles sont aussitôt convenues. Dans le cas contraire, on lui restitue la fameuse souche.

« A Noto, on a conservé, jusque vers le milieu de ce siècle, l'usage d'une demande en mariage symbolique très bizarre. Le tissage était une des grandes occupations des gens, et rares étaient les maisons qui n'avaient pas leur métier. Lorsqu'il s'agissait de faire une demande, la mère du jeune amoureux se rendait chez la jeune fille en ayant soin de cacher sous son manteau un peigne à tisser. Arrivée dans la maison, elle exhibait ce peigne et demandait si l'on ne pourrait lui en prêter un pareil. L'allusion était aussitôt comprise, on lui répondait qu'on allait faire des recherches et que, dans tous les cas, on était fort disposé à la servir. Il paraît que lorsque la jeune fille était présente, elle se mettait à rougir dès qu'elle apercevait le peigne; le cœur lui battait bien fort et souvent la navette lui tombait des mains. Mais la mère prenait du temps pour réfléchir, sous prétexte de chercher le peigne demandé, et quelquefois, si le mariage en question ne lui plaisait pas, elle ne le trouvait jamais.

« Cet usage est tombé en désuétude par le fait qu'on tisse beaucoup moins dans le pays.

« En général le jeune homme qui veut se faire accepter pour fiancé cherche à donner une preuve publi-

1. *D'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que de sa force. A Chiaramonte, par exemple, il se charge de porter à la procession l'étendard d'une confrérie, et en passant devant la maison de celle dont il ambitionne la main il fait de louables efforts pour le porter d'un air dégagé, ce qui est difficile, car l'étendard est fort lourd.

« Il est un témoignage de force et d'audace qui réussit quelquefois à celui qui n'a pu obtenir la jeune fille qu'il aime. Lorsque cette jeune fille, contrainte d'en épouser un autre, arrive sur les marches de l'église, le jeune homme se précipite, la saisit et l'emporte. Elle lui reste acquise la plupart du temps en récompense de son courage, mais ces actes entraînent souvent des *vendettas* acharnées.

« On prétend qu'autrefois, en Sicile, il était d'usage de raser les sourcils à la fiancée, en témoignage de la foi jurée. Toutes les époques ne conviennent pas pour la célébration des noces, ainsi mai et août sont des mois néfastes. Dans la semaine, les mardi et vendredi sont formellement proscrits.

« Si, tandis qu'on se rend à l'église ou qu'on en revient, l'épousée ou une personne du cortège laisse tomber une bague, si un cierge de l'autel s'échappe du chandelier, il faut s'attendre à quelque événement malheureux. Combien d'autres superstitions encore!...

« Le transport du trousseau de chez l'épousée à la maison nuptiale se fait généralement en grande pompe dans les villages de Sicile. A Termini, les familles célèbrent une fête à l'occasion du lavage, qui se fait toujours à la rivière, de la laine qui doit servir à confectionner le matelas nuptial. Les fiancés, les parents et les amis entrent dans une barque dans laquelle on transporte cette laine au son de la musique.

« Il ne faut pas oublier que dans nos pays les questions religieuses jouent un rôle très important. Nous avons encore des communes ennemies à cause du culte, car chacune d'elles a un saint patron différent. Ce fanatisme va jusqu'à empêcher les mariages.

« Jusqu'au XVe siècle à Palerme même, les habitants de paroisses différentes se détestaient. Deux quartiers de Ragusa sont encore en lutte, et il est rare qu'à Modica un *sangiorgiaso* épouse une *sampietrana*, et vice versa; ils se considèrent comme d'un culte tout différent.

« Il y aurait encore mille choses à vous dire, ajouta Pitré, mais elles sont de moindre intérêt, et je crois bien vous avoir signalé les plus intéressantes. »

— Maintenant que nous avons vu Palerme, ses merveilleux édifices, son beau peuple, ses traditions et ses souvenirs nous irons bientôt visiter les environs, mais nous reverrons encore de loin le Monte Pellegrino dénudé, la merveilleuse Conca d'Oro et l'*Assunta* toute rose, scintillant dans le ciel bleu.

Nous reviendrons même un jour dans la ville souveraine pour y retrouver les amis que nous y avons laissés. C'est grâce à eux que nous avons pu pénétrer dans le cœur même des croyances et des traditions. Si, après avoir tant admiré, nous avons mis à nu des plaies profondes, c'est qu'il nous a semblé qu'en les faisant connaître davantage on pourrait aider un peu à les guérir.

A l'ami qui m'a tant secondé, à l'éminent et bon Giuseppe Pitré, j'exprime ici toute ma reconnaissance pour l'affectueuse bienveillance dont il m'a honoré. Qu'il reçoive aussi l'expression de mon estime pour son généreux caractère, et de mon admiration pour son grand savoir.

Gaston VUILLIER.

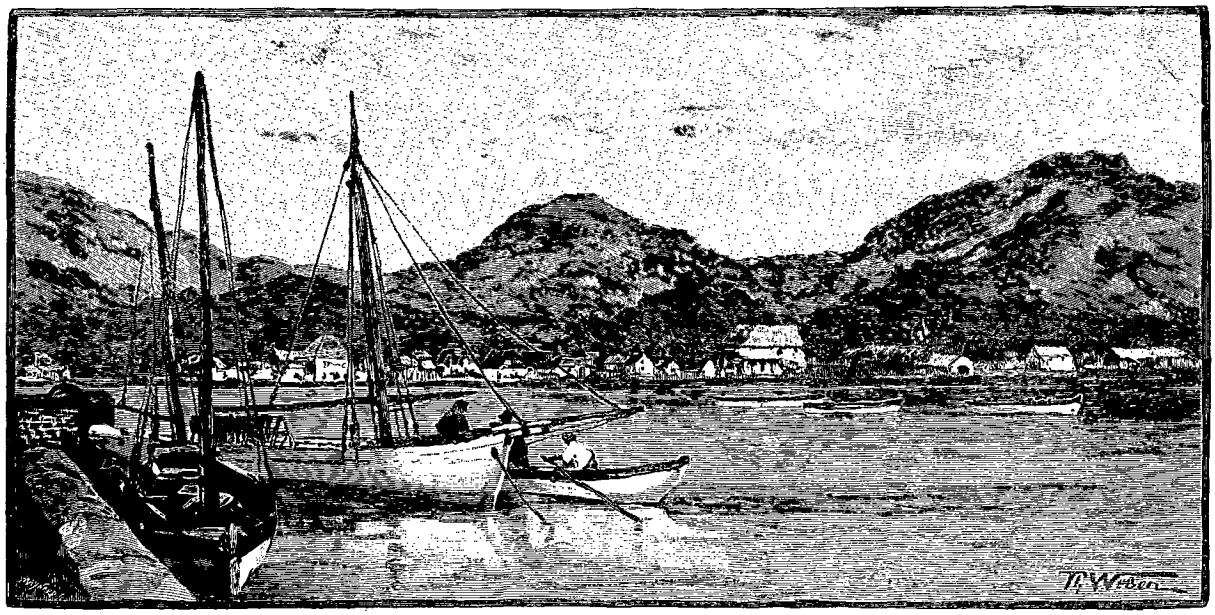
1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

(*La suite à une autre livraison.*)

L'OPUNTIA [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ILE MAHÉ : PORT VICTORIA [1] (PAGE 66).

VOYAGE AUX ILES SÉCHELLES [2],

PAR M. CHARLES ALLUAUD,

CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES.

COCOTIERS AUX SÉCHELLES [3].

L'ARCHIPEL des Séchelles, situé dans l'océan Indien, environ à 550 milles au nord de Madagascar et à 950 milles à l'est de Zanzibar, a son centre à l'intersection du 53° 20′ de longitude à l'est de Paris et du 4° 30′ de latitude sud.

Il est composé de 29 îles ouîlots granitiques sur lesquels sont venus s'appuyer d'importants récifs de corail. Dans plusieurs ouvrages on lit que ces îles de la mer des Indes reposent sur un vaste banc corallien; c'est là une erreur considérable au point de vue géologique : les coraux ne croissent guère qu'au voisinage de côtes en voie d'affaissement; leur présence est peut-être même une preuve d'effondrement lent des terres sur lesquelles ils s'appuient.

Les légendes qui s'attachent à l'archipel des Canaries, dans lequel on a voulu voir les débris de l'Atlantide de Platon, ont eu (mais en se basant sur des considérations d'ordre scientifique) leur pendant aux Séchelles. Plusieurs naturalistes, notamment Lyell, Darwin, Haeckel, ont vu dans ces terres d'origine primitive qui se montrent entre Madagascar, l'Afrique, l'Hindoustan et les îles de la Sonde, les débris d'un vaste continent submergé, auquel le naturaliste anglais Sclater a donné le nom de *Lémurie*, patrie des singes Lémuriens, prototypes des anthropoïdes et de l'homme.

C'est dans le dessein d'aller vérifier ce que la géologie et surtout la zoologie pouvaient fournir pour ou contre cette importante hypothèse que M. le Ministre de l'Instruction publique a bien voulu me confier une mission scientifique aux îles Séchelles.

Je m'embarque à Marseille le 3 mars 1892 sur l'un des meilleurs paquebots des Messageries maritimes, l'*Australien*, commandant Didier, et je dis au revoir au sol natal par une belle journée de mardi gras qui donne à la cité phocéenne un aspect encore plus remuant et plus gai — si la chose peut sembler possible — qu'à l'ordinaire.

Le départ, fixé à 4 heures du soir, est égayé par les inévitables incidents du matelot qui s'oublie à terre, de la jeune dame qui s'oublie à bord dans de tendres adieux, du douanier que l'on trouve endormi derrière des ballots, etc. A 5 heures, la statue dorée de Notre-Dame de la Garde, frappée par les derniers rayons du soleil, est seule encore visible, semblable à une étoile

1. *Dessin de Weber, gravé par Maynard.*

2. *Voyage exécuté en 1892. — Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après des photographies prises par l'auteur.*

3. *Dessin de Weber, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'horizon. Le soleil et la France disparaissent en même temps, et l'électricité inonde aussitôt de lumière le colosse d'acier qui nous transporte avec une vitesse de 16 milles à l'heure.

Une magnifique traversée de quatre jours nous conduit à Port-Saïd, où nous entrons le 7 mars à 6 heures du soir. Après les visites habituelles aux cafés et à leurs orchestres de femmes, aux marchands de cigarettes et de photographies, je reviens à bord, d'où j'assiste au spectacle le plus infernal que l'on puisse rêver : le charbonnage de nuit.

Une centaine de grands diables — qu'ils soient de race blanche ou noire, — tous uniformément couleur de suie, puisent la houille dans d'immenses chalands accostés au paquebot et la transportent au moyen de paniers jusqu'aux ouvertures des soutes, qu'ils atteignent en courant comme des singes sur d'étroites planches très inclinées. Cela se passe avec une rapidité incroyable, au milieu d'un vacarme épouvantable, à la lueur de grandes corbeilles de fer pleines de houille incandescente.

Le 8 mars, à une heure du matin, nous avons l'entrée du canal de Suez; nous déjeunons sur le lac Timsah devant Ismaïlia et mouillons à la nuit tombante devant Suez, où nous restons à peine une heure.

Le 11 nous essuyons un assez gros temps dans cette mer Rouge que l'on m'avait décrite comme étant toujours calme. Sur un navire de 6 500 tonnes on risque peu, et cet orage a été plutôt bien accueilli, comme abaissant la température, toujours très forte dans ces parages.

Le 12 au petit jour nous passons le détroit de Bab-el-Mandeb, laissant à tribord la forteresse anglaise de l'île Périm, séjour enchanteur pour les officiers et soldats de Sa Très Gracieuse Majesté qui ont de petits péchés à expier. A midi l'*Australien* mouille en rade de Steamer Point, presqu'île d'Aden.

Pour me conformer à la tradition, aussitôt à terre, je prends une voiture pour aller visiter la ville d'Aden, située à environ 4 kilomètres de Steamer Point, et les fameuses citernes. Je recommande Aden, d'ailleurs si souvent décrite, non à ceux qui rêvent la fraîcheur et l'ombrage, mais aux vrais amateurs de couleur locale. Cette dernière expression est même inexacte, vu le mélange de types tropicaux qui fait d'Aden la localité la plus extraordinaire que j'aie vue. Arabes, Hindous, Cingalais, Nubiens, Somalis, etc., revêtus de leurs costumes aux couleurs voyantes, se pressent pêle-mêle dans cette ville fantastique. Les rues sont assez propres et arrosées par de grands noirs presque nus — autant qu'il est permis de l'être sur sol britannique — qui courent en laissant échapper l'eau de grandes outres de peau qu'ils portent en sautoir. Seul mon fiacre fait une tache européenne dans ce site étrange.

Puis je vais voir le travail gigantesque des célèbres citernes, dans lesquelles une personne digne de foi m'a affirmé avoir vu de l'eau. En général, l'eau potable d'Aden est fabriquée par distillation de l'eau de mer. Un philanthrope anglais, imitateur de Wallace, a fait installer de loin en loin des tonneaux que l'on emplit tous les jours et auxquels le passant peut se désaltérer. Ces tonneaux portent l'inscription : *Pro bono publico*, et leur ombre, chose rare à Aden, abrite un policeman chargé de veiller aux abus.

Après un dîner, aussi confortable que le permettent les ressources de la localité, à l'hôtel Suel, je reviens à bord en compagnie d'une douzaine de jeunes nègres dont la provenance mérite d'être signalée. Ils faisaient partie de la cargaison d'un négrier que les autorités anglaises ont capturé récemment. Après avoir fait prisonnier le patron, elles ont partagé les esclaves entre les missionnaires catholiques et protestants. Les Pères Capucins d'Aden ont gardé ce qu'ils ont pu de leur lot, et envoient le surplus à leurs missions des Séchelles. Les pauvres « libérés » portent chacun au bras gauche un numéro qui leur tient lieu d'état civil. Je me plaisais à aller voir chaque jour mes nouveaux compagnons de traversée, dont la vue m'inspirait de philosophiques méditations sur l'esclavage et les prétentions des peuples dits civilisés. En voyant la tristesse navrante de ces jeunes gens, dont on avait tiré au sort la religion et la destination, je me demandais s'ils se rendaient bien compte qu'on leur avait « rendu la liberté ». On ne les vend plus, on les donne.... Je crains qu'ils n'aient pas saisi tout le raffinement de cette distinction. Ah! que je voudrais pouvoir causer avec eux!

Le dimanche 13, à 11 heures, nous doublons le cap Guardafui, grand rocher rose affectant la forme d'un lion couché, gigantesque gardien de l'est du continent noir, terrible allégorie.

Douze heures après avoir passé la Ligne, nous mouillons en rade de Sainte-Anne, devant la capitale des Séchelles, Port Victoria, île Mahé, le 17 mars. Le baptême équatorial nous vient directement d'en haut sous la forme d'une de ces averses dont la zone tropicale a le secret. C'est d'ailleurs la première pluie que nous recevons depuis le départ de France.

La végétation luxuriante et la bizarre conformation des roches qui se présentent en grandes masses polies (nommées *glacis*) captivent tout d'abord mes regards. Ces énormes blocs de granit constituent la chaîne centrale qui parcourt Mahé dans toute sa longueur et s'élèvent jusqu'à 1 000 mètres au Morne Séchellois, point culminant de tout l'archipel. Mais je suis ravi à ma méditation par l'arrivée de quelques indigènes qui offrent aux passagers de les conduire à terre. J'avais toujours lu et entendu dire que la langue française s'était conservée aux Séchelles, aussi suis-je fort surpris de ne pas comprendre un mot de ce que disent les bons noirs qui ont envahi le pont. Ce n'est qu'au bout de quelques jours, et en faisant de véritables efforts d'imagination, que j'ai pu constater qu'en effet le « kéole » des Séchelles avait bien pu avoir pour point de départ la belle langue de Bossuet.

« Akot v' a âlé? » me demandèrent mes noirs en déchargeant mes bagages sur la jetée. J'ai répondu :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Au consulat de France », mais en réalité je n'ai su que plus tard qu'ils voulaient dire : « Où allez-vous? » C'est surtout une éducation de l'oreille à faire.

Je vais en quelques lignes tracer l'histoire de ces îles où je viens de débarquer, avant d'en entreprendre la description.

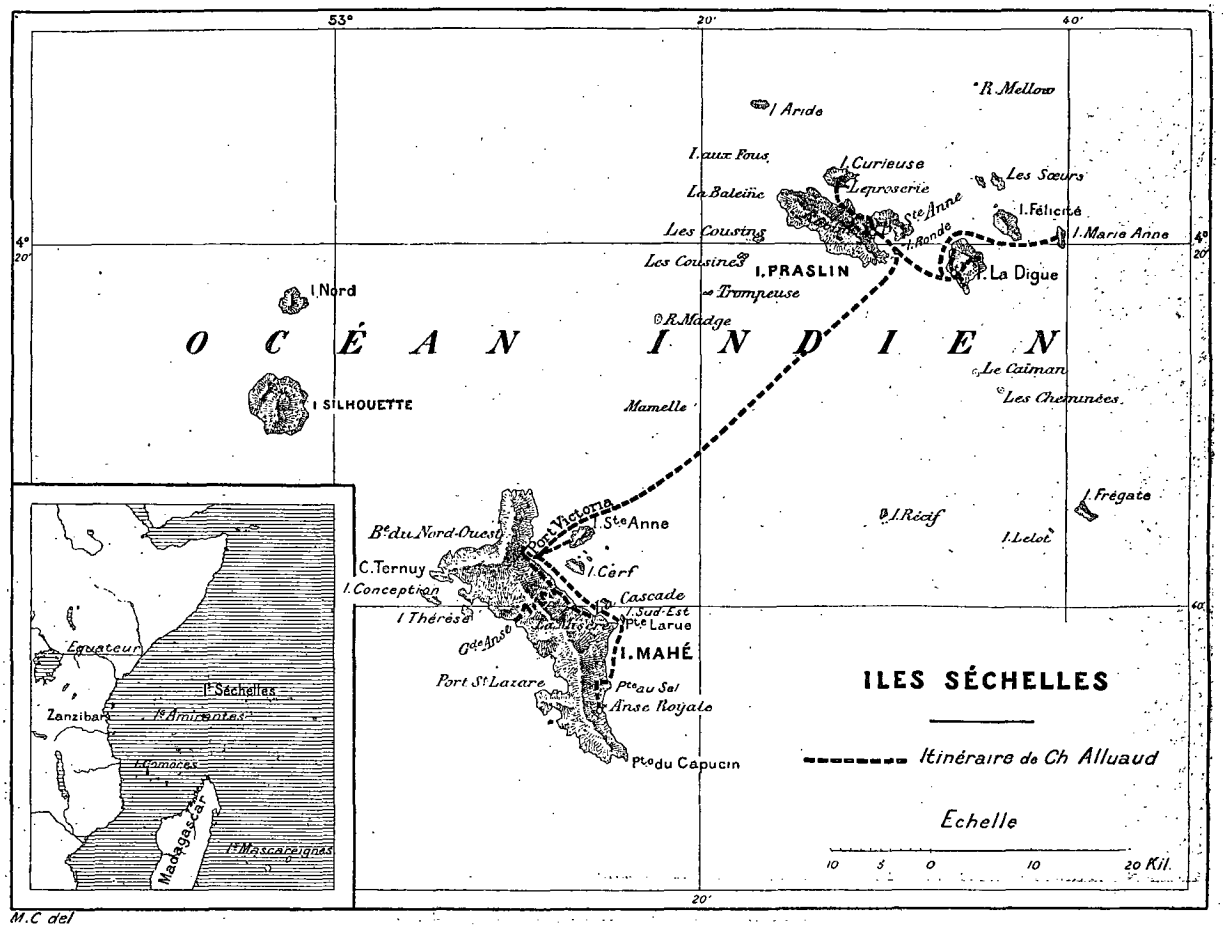
L'histoire des Séchelles ne commence en réalité qu'en 1742, époque à laquelle Mahé de Labourdonnais, alors gouverneur des îles de France et Bourbon, envoie le capitaine Lazare Picault visiter ces îles sur la tartane *Élisabeth*. Picault fit un rapport favorable, et y fut envoyé de nouveau en 1744 pour en prendre définitivement possession au nom du roi de France (Louis XV). Un fait intéressant à noter est qu'on ne trouva sur aucune île la moindre trace d'êtres humains. L'archipel reçut le nom de Labourdonnais, et l'île principale celui de Mahé, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Après la disgrâce de Labourdonnais, le nouveau gouverneur des îles de France et Bourbon, Magon, donna en 1756 au lieutenant Morphey la mission d'aller compléter les travaux de Picault et de changer le nom d'îles de Labourdonnais en celui de Séchelles.

L'origine de ce dernier nom (qui a donné lieu à bien des erreurs et des discussions) n'a pas de rapport avec Hérault de Séchelles, qui monta sur l'échafaud en 1794 avec Danton et Camille Desmoulins. Les auteurs qui ont adopté cette version ont oublié de rapprocher la date du voyage de Morphey (1756) de celle de la naissance d'Hérault (1760). Vraisemblablement ce nouveau nom fut imposé à ces îles en l'honneur de Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances de 1754 à 1756.

La véritable ortographe, celle qui a prévalu pendant l'occupation française, est bien Séchelles ; la forme Seychelles est erronée, quoique adoptée officiellement par le gouvernement anglais.

Après douze ans d'abandon, l'archipel reçut en 1768



Un fait intéressant à noter est qu'on ne trouva sur aucune île la moindre trace d'êtres humains. L'archipel reçut le nom de Labourdonnais, et l'île principale celui de Mahé, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Après la disgrâce de Labourdonnais, le nouveau gouverneur des îles de France et Bourbon, Magon, donna en 1756 au lieutenant Morphey la mission d'aller compléter les travaux de Picault et de changer le nom d'îles de Labourdonnais en celui de Séchelles.

L'origine de ce dernier nom (qui a donné lieu à bien des erreurs et des discussions) n'a pas de rapport avec Hérault de Séchelles, qui monta sur l'échafaud en 1794 avec Danton et Camille Desmoulins. Les auteurs qui ont adopté cette version ont oublié de rapprocher la date du voyage de Morphey (1756) de celle de la naissance d'Hérault (1760). Vraisemblablement ce nouveau nom fut imposé à ces îles en l'honneur de Moreau de Séchelles, contrôleur général des finances de 1754 à 1756.

La véritable ortographe, celle qui a prévalu pendant l'occupation française, est bien Séchelles ; la forme Seychelles est erronée, quoique adoptée officiellement par le gouvernement anglais.

Après douze ans d'abandon, l'archipel reçut en 1768 la visite du capitaine Marion Dufrène, envoyé par le duc de Praslin, alors ministre de la marine. C'est au cours de cette expédition que l'île la plus importante après Mahé reçut le nom de Praslin et que l'ingénieur Barré y découvrit l'arbre qui porte la fameuse noix double nommée « coco de mer », fruit dont l'origine était restée jusqu'alors mystérieuse. Je reviendrai sur ce sujet en décrivant l'île Praslin.

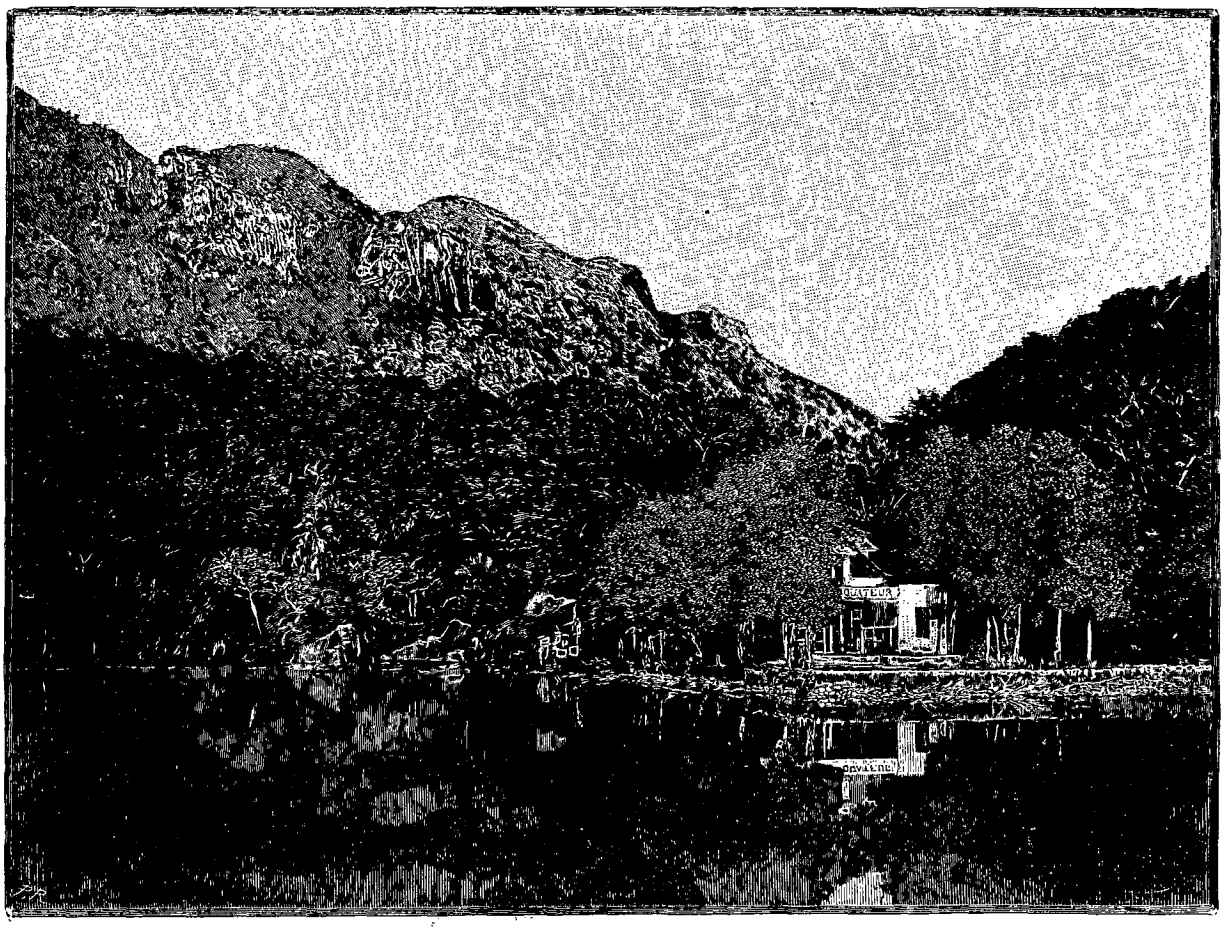
En 1769 et 1770, Grenier, l'abbé Rochon, le vicomte du Roslan, etc., ferment par leurs travaux l'ère d'exploration de ces îles, qui vont être livrées à la colonisation.

Les premiers colons arrivèrent aux Séchelles en 1770 ; ils étaient tous Français d'origine et venaient des îles de France et Bourbon. Poivre, le célèbre intendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces deux dernières îles, s'occupa aussi des Séchelles et y fit apporter des îles de la Sonde les premiers girofliers et canneliers en 1771. En 1789 la population de l'archipel est de 20 blancs, 9 noirs libres et 221 esclaves.

En 1794 le gouvernement anglais, profitant des troubles intérieurs de la France, envoie aux Séchelles trois navires qui se présentent devant Mahé le 16 mai de la même année, sous les ordres du commodore Newcome. Ce dernier lance aussitôt aux paisibles habitants



PORT VICTORIA : HÔTEL DE L'ÉQUATEUR [1] (PAGE 70).

de Mahé la sommation suivante, dont l'insolence n'a d'égale que la lâcheté :

« Au nom de S. M. Britannique, je vous demande une immédiate reddition des îles Mahé et dépendances avec tout ce qui s'y trouve et peut leur appartenir.

« Je vous donne une heure de la délivrance de ce message pour vous décider. Si aucune résistance est faite, vous en supporterez les conséquences. »

Il n'y avait, hélas! qu'à se rendre, ce qui fut fait le jour même. Cette capitulation pourtant ne fut pas ratifiée en France, puisque Bonaparte, premier consul, envoya aux Séchelles, sans jugement, 71 personnes soupçonnées d'avoir pris part à l'attentat de la machine infernale. Ces déportés, pour la plupart innocents, débarquèrent à Mahé le 14 juillet 1801 et furent très mal reçus par les habitants.

Ce fut seulement le 24 avril 1811 (après une seconde capitulation, en 1804) que les Séchelles passèrent définitivement aux Anglais avec l'Ile de France, qui s'appela désormais Maurice, et de laquelle elles dépendent au point de vue administratif.

En 1837 les Séchelles comptaient 7000 habitants. Ce chiffre s'accrut rapidement; il est aujourd'hui (recensement officiel de 1891) de 16 440, dont 8302 hommes et 8 138 femmes.

Les blancs, à part un petit nombre de fonctionnaires, descendent tous de familles françaises des îles Maurice et Bourbon (aujourd'hui île de la Réunion). Les gens de couleur sont originaires des contrées les plus diverses : Africains de toutes races, Malgaches, Hindous, Chinois, etc., arrivés surtout à la suite de l'abolition de l'esclavage, qui a eu pour résultat le plus immédiat (aux Séchelles comme partout ailleurs) la difficulté de se procurer des travailleurs, les noirs libérés s'étant aussitôt adonnés à l'oisiveté et à l'alcoolisme.

Au point de vue religieux, il y a aux Séchelles 13 500 catholiques, 2 600 protestants, le reste se divisant en Hindous bouddhistes et musulmans.

1. *Gravure de Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ILE MAHÉ : ROUTE DE LA MISÈRE (PAGE 71). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'instruction publique est en majeure partie entre les mains des missionnaires français (capucins de la province de Savoie et sœurs de Saint-Joseph de Cluny), qui dirigent 24 écoles, dans lesquelles, en 1891, 1 600 enfants ont reçu l'instruction en langue française. Les missionnaires protestants anglais n'ont que 6 établissements, fréquentés par 300 enfants environ. Ces chiffres montrent une fois de plus combien l'esprit français est difficile à déraciner dans nos anciennes colonies, car personne ne mettra en doute que les Anglais n'aient fait tous leurs efforts pour diminuer l'influence de nos missionnaires.

Un fait entre cent : dans le recensement officiel de 1891, les catholiques sont divisés en trois sectes : catholiques, catholiques romains et catholiques apostoliques. Frappé de ces distinctions, j'ai demandé des éclaircissements à une personne fort au courant de la question ; elle m'a répondu bien bas que c'était là une consigne du gouvernement de Sa Gracieuse Majesté, pour faire croire à des divisions analogues à celles des sectes protestantes, mais m'a prié de ne pas le répéter. On peut encore voir dans ce rapport, comme curiosité, qu'il y a *un* libre-penseur dans l'archipel.

La carte de la page 66 en dira plus long, au point de vue de la géographie physique, que des listes d'îles et d'îlots. Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons commencer par Mahé la visite de l'archipel.

Après avoir présenté mes hommages au consul de France, je me mets en quête d'un établissement où je puisse manger, boire et dormir — quelque chose comme un hôtel, — dans cette capitale des Séchelles (8 000 hab.), la seule ville d'ailleurs de tout l'archipel. J'apprends avec joie qu'il existe, depuis quelques jours seulement, un véritable hôtel à Port-Victoria, l'hôtel de l'Équateur, et je m'y installe bien plus confortablement que je ne l'avais rêvé. Situation charmante au bord de la mer, dans un nid verdoyant de bambous, de flamboyants et d'arbres à pain ; patrons aimables, cuisine française, prix modérés, vin compris ; en un mot, rien de ces établissements coloniaux anglais dans lesquels on laisse à la fois sa fortune et son estomac.

J'engage, le jour même de mon débarquement, un domestique, beau noir d'une vingtaine d'années, qui m'a l'air robuste et intelligent ; il répond au doux nom de « Sâle », prononciation créole de Charles.

J'arrive à la saison la plus chaude, en plein changement de moussons ; mais bientôt, m'assure-t-on, les bonnes brises du sud-est vont s'établir et rendre le climat plus supportable.

Ces moussons ont aux Séchelles une régularité parfaite. Les vents du nord-ouest soufflent de janvier à avril et sont accompagnés de pluies presque continuelles. De mai à novembre, les brises du sud-est apportent de la fraîcheur et quelques rares averses ; c'est la saison agréable, j'allais dire la saison saine, bien que ces îles ne soient réellement malsaines à aucune époque de l'année. Chaque changement de mousson est accompagné d'un calme absolu de l'atmosphère ; en mars et avril, décembre et janvier, la chaleur est véritablement accablante, bien que le thermomètre dépasse rarement 36 degrés.

Sous ce climat, après un séjour prolongé, les Européens échappent difficilement à l'anémie et aux affections hépatiques ; mais ces maladies ne se compliquent jamais des fièvres paludéennes si funestes à Maurice, à Madagascar et sur la côte d'Afrique.

Les cyclones qui ravagent si souvent les îles Mascareignes ne montent pas jusqu'aux Séchelles. En 1862 pourtant, elles furent atteintes par un de ces terribles météores, qui y fit une centaine de victimes.

Le lendemain de mon arrivée est consacré aux visites. Je trouve chez tout le monde bon accueil et bonne volonté à me seconder, que dis-je? on *m'attendait*. Les journaux de France, arrivés par le courrier précédent, avaient annoncé ma mission. Avant le coucher du soleil, je compte même de véritables amis, dont le dévouement et l'affection ne se sont pas démentis un seul instant pendant mon séjour, et avec lesquels, de retour en France, je conserve d'excellentes relations.

Le dimanche 20 mars, le meilleur de mes nouveaux amis, M. P.-J. Guérard, Mme Guérard et moi, partons pour la Cascade, localité située à environ 8 kilomètres au sud de Port Victoria. Un des trois fiacres dont l'archipel s'honore nous conduit jusqu'à mi-chemin. Bien que l'on puisse aller plus loin en voiture, force nous est de continuer à pied, car un cocotier est tombé en travers de la route il y a quelques semaines, et l'on attend qu'il soit réduit en poussière pour pouvoir passer.

Nos domestiques prennent les provisions et mes instruments, et nous arrivons vers dix heures à la petite mission de la Cascade, située au bord d'un torrent impétueux, et délicieusement ombragée par les arbres les plus variés et les plus excentriques. Après un bain salutaire, le tire-bouchon et l'ouvre-boîte en mains, nous nous disposons à faire honneur à nos provisions. Comme hors-d'œuvre, nous avons des *camarons*, énormes crevettes d'eau douce, supérieurs en finesse à tous les crustacés connus.

Nous attendons que l'ardeur du soleil se soit apaisée pour regagner à pied Port Victoria, en collectionnant lézards, escargots, papillons, etc.

Dès le lendemain, je fais une des captures les plus intéressantes de mon voyage, en m'emparant de magnifiques exemplaires de *Cæcilia*, que certains Séchellois appellent vers, d'autres serpents, et qui sont en réalité des amphibies, batraciens sans pattes et aveugles, ayant une tête minuscule. Ces êtres étranges, dont les Séchelles constituent une des dernières stations, représentent un des plus anciens types de vertébrés sur la terre. J'en conserve quelques exemplaires vivants dans une caisse remplie de terre humide pour observer leurs mœurs sûrement nocturnes.

Décidément la chaleur est intolérable, et j'accepte avec enthousiasme l'invitation que me fait le consul de

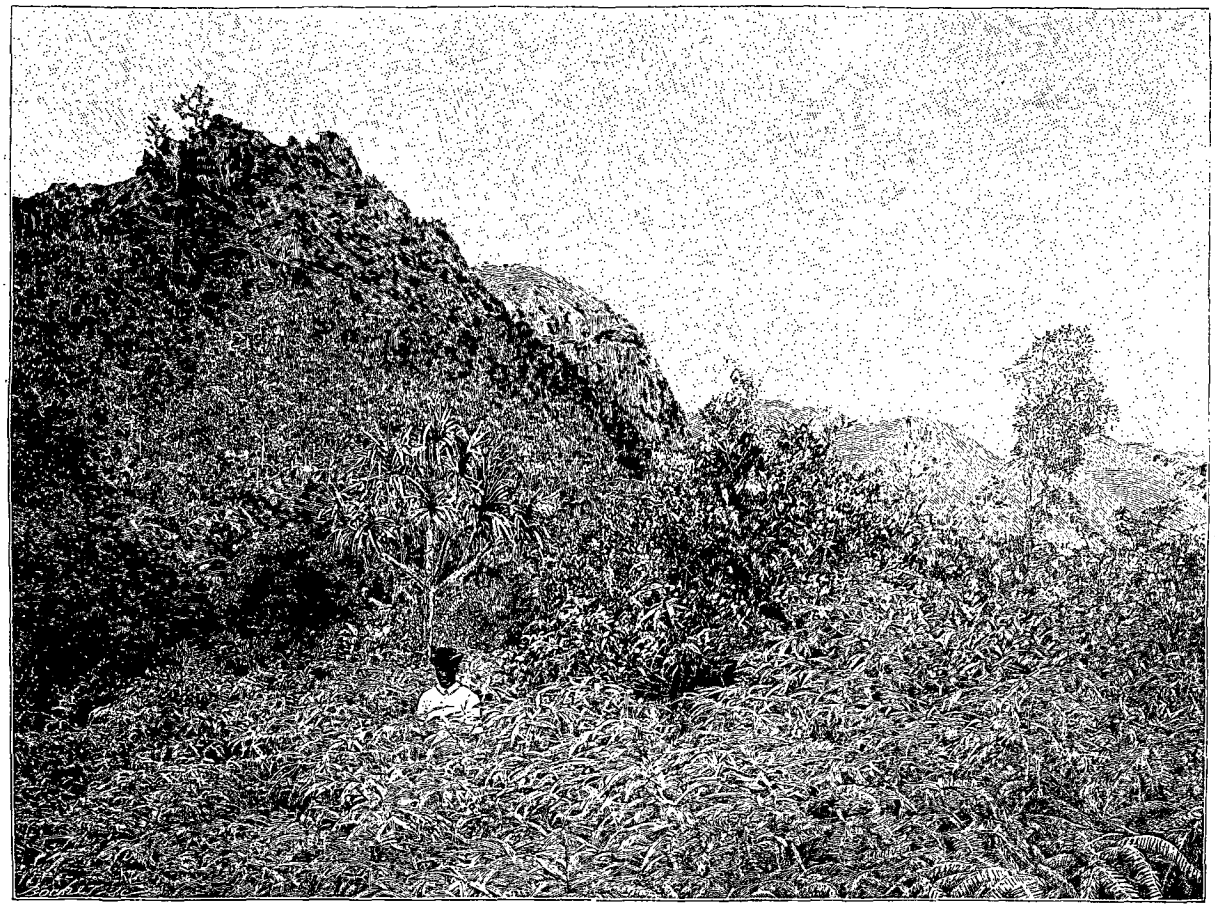
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France d'aller passer quelques jours à sa maison de campagne, située sur la crête de l'île, à plus de 500 mètres d'altitude. Ayant à gravir le versant oriental, je n'en commence l'ascension qu'à quatre heures du soir, pour éviter le soleil. Le sentier en zigzag que je suis, précédé de mon domestique et de deux porteurs, est ombragé sur tout son parcours. Il traverse d'abord quelques plantations de cacao et de vanille, qui ont l'air florissantes et bien tenues. Les cacaoyers sont munis, à quelques mètres du sol, de sortes de faux-cols en zinc pour empêcher les rats de grimper jusqu'aux précieuses fèves. Plus haut, on serpente au milieu de la forêt impénétrable. A chaque instant il faut franchir un petit torrent qui sort, à droite, de véritables grottes de verdure et se perd aussitôt à gauche dans les fouillis des vacouas, des canneliers sauvages, des lianes et des fougères arborescentes.

Les endroits découverts qui n'ont pas encore été défrichés sont garnis d'un épais tapis de fougères appartenant à une espèce très répandue sous les tropiques, la *Gleichenia dichotoma*. L'enchevêtrement de ces plantes, qui atteignent et parfois dépassent la hauteur d'un homme, rend la marche tout aussi pénible qu'en forêt.

Quand le regard peut profiter d'une trouée, il plonge sur Port Victoria et le mouillage de Sainte-Anne, où des navires sont ancrés en toute sécurité, à l'abri des nombreux îlots qui ferment cette magnifique rade. En moins de deux heures, tout en collectionnant, j'arrive à la crête de l'île, dans la région dite « la Misère », qui justifie bien mal son nom, car j'aperçois de jolies villas et de florissantes cultures de vanille.

Je termine la semaine en aimable compagnie, dans une maison confortable et fraîche d'où la vue plonge sur les deux versants de Mahé et s'étend sur les autres îles de l'archipel. Après avoir admiré un de ces orages tropicaux pendant lesquels l'atmosphère tout entière semble transformée en eau, je redescends à Port Victoria avec une provision de fraîcheur et une intéressante collection d'animaux, de plantes et de roches, que l'on ne pourrait trouver dans la zone inférieure.



ILE MAHÉ : DANS LES FOUGÈRES [1].

Dimanche, 27 mars. — Je vais à la grand'messe à l'église des Pères Capucins. C'est un spectacle étrange de voir les petites négresses de l'école des sœurs arriver pieds nus, vêtues de gracieuses robes blanches à fleurs, et ayant toutes sur la tête un voile blanc encadrant leur figure et faisant ressortir la noirceur de leur teint Elles entonnent l'*Asperges* avec un ensemble et une

1. *Gravure de Bocher.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

justesse louables, mais il y a toujours le défaut de prononciation des *r* qui donne une saveur toute particulière à leurs petites voix de crécelles :

Aspege mc hysopo et modabo...

ou bien le cantique français bien connu :

Pâdon, mo Dié, pâdon....

Au bout d'une demi-heure, avec la chaleur, l'atmosphère devient à peu près irrespirable; mon voisin, l'ami Guérard, trouve que ça sent le « cancrelat au clou de girofle ». Je trouve la comparaison assez exacte et nous sortons ensemble après avoir entendu le sermon

LE PÈRE BONAVENTURE ET LE PÈRE JACQUES-MARIE[1] (PAGES 74 ET 76).

du Père supérieur. Il prêche sur les passions et leur incompatibilité avec la pénitence du carême : « Vous vous éloignez de Dieu en vous rapprochant de la créature.... » Je crains bien qu'il ne parle pour les murs en cette circonstance, car deux navires de guerre viennent de mouiller en rade de Mahé, et l'hospitalité des belles Séchelloises est légendaire!

Le lendemain je prends une pirogue où je m'installe avec mon fidèle Charles, armes et provisions, et fais route vers le sud de l'île. Mes pagayeurs mettent la « voile-coco », c'est-à-dire une feuille de cocotier tressée en forme de voile, et se croisent les bras, car la brise est des plus favorables. Il est difficile d'imaginer une façon plus délicieuse de voyager que la pirogue à la voile. L'équilibre de ce genre d'embarcation est plus stable qu'on ne le supposerait tout d'abord; d'ailleurs nous suivons de près les contours du rivage, nous tenant constamment en dedans du récif de corail, et en cas de sinistre nous aurions pied partout.

Au moment où nous doublons la pointe Larue je suis frappé par la conformation des roches granitiques qui forment ce cap. Elles sont creusées, striées ou, pour mieux dire, cannelées, et cela dans le sens vertical, preuve que ces érosions sont certainement dues aux eaux atmosphériques. Or, comme les cannelures continuent au-dessous du niveau de la basse mer aussi loin que mon regard peut plonger, j'ai devant moi une preuve irréfutable de l'affaissement de l'île au sein de l'Océan. Les vagues peu à peu effacent ces larges et profondes stries, mais combien de siècles leur faudra-t-il pour détruire l'œuvre que les agents atmosphériques ont mis peut-être des millions d'années à accomplir? D'ailleurs, si rien ne vient changer le cours des choses, les Séchelles continueront à s'enfoncer lentement, et un jour viendra où les récifs de coraux, des atolls, rappelant le contour des terres englouties, marqueront seuls leur emplacement et apprendront aux générations futures qu'elles ont existé, — telles les croix sur les tombes.

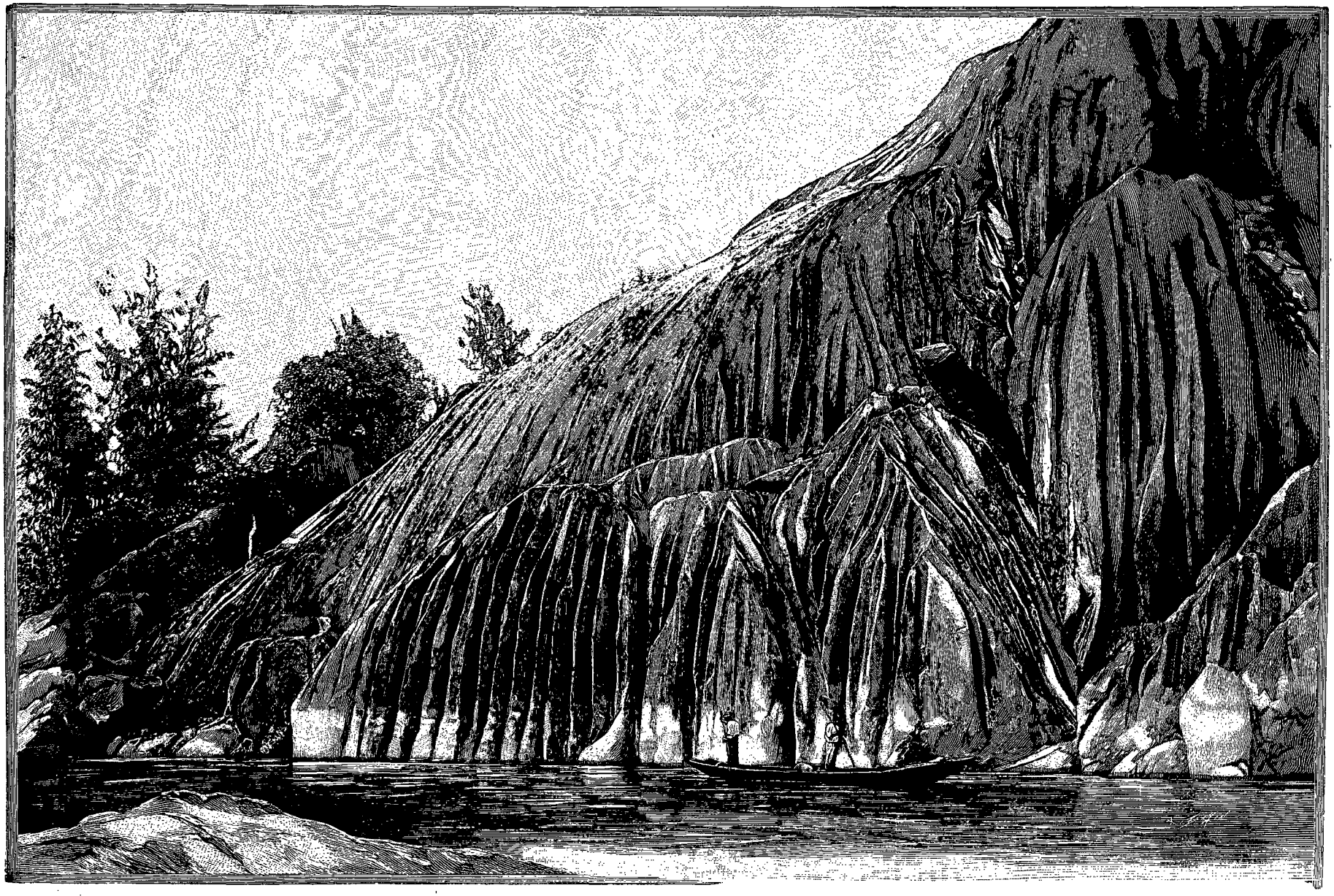
Après avoir tiré de ces témoins muets tout ce qu'ils pouvaient m'apprendre sur le passé et l'avenir, et les avoir photographiés, je remonte en pirogue; mais le cap nous masque la brise, et il nous faut désormais avancer à la perche.

En face de la pointe Larue se trouve le petit îlot du Sud-Est, sur lequel s'élève une des plus belles maisons des Séchelles. Un Anglais original et misanthrope avait acheté l'île et rêvait d'y couler des jours heureux, loin des agitations de ce monde. Il ignorait malheureusement que la première qualité du parfait Robinson est la sobriété; il ne sut pas se contenter des produits de son île, du moins en ce qui concerne les liquides. Il est mort alcoolique.

Après une navigation de près de quatre heures, haltes comprises, nous mettons pied à terre à la pointe au Sel. Ce cap s'avance jusqu'au récif de corail; il est donc assez périlleux de le doubler dans une embarcation chargée de bagages et de passagers. D'ailleurs, de cet endroit à la mission catholique de l'Anse Royale, où je désire me rendre, il y a à peine une heure de marche sur un bon sentier. Mes pagayeurs se transforment en porteurs, et à la nuit tombante je frappe à la porte de l'excellent Père Philibert, qui me donne l'hospitalité la plus large et la plus cordiale. Je fais déballer mon matériel et mes provisions; mais, hélas! j'avais oublié que nous étions en carême. Mes foies gras, galantines et autres friandises que je me réjouissais d'offrir à mon hôte, resteront donc en caisse. Nous

1. *Gravure de Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

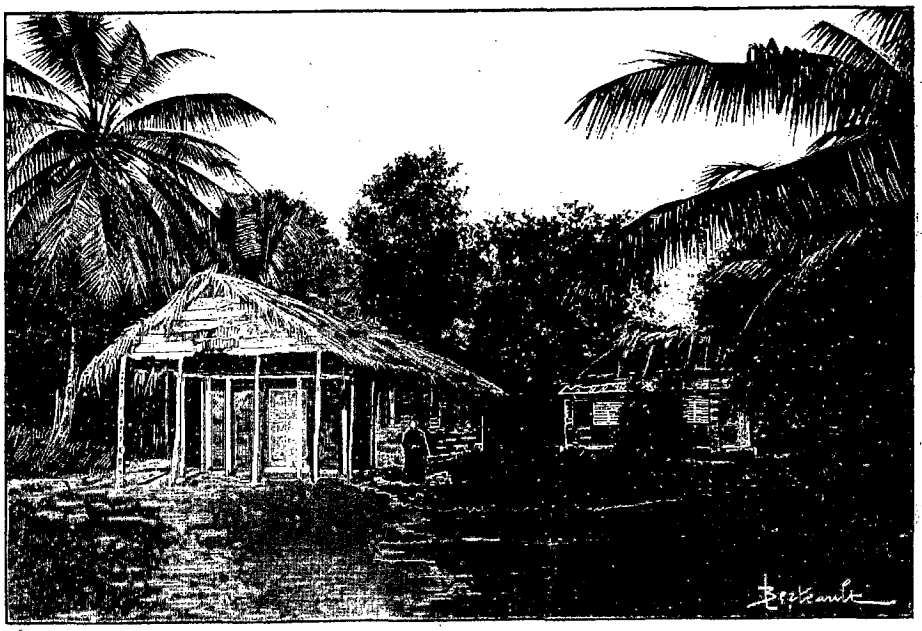


MAHÉ : LA POINTE LARUE. — GRAVURE DE BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aurons à discrétion le poisson, les *ourits* (pieuvres), le riz et, en guise de pain, la galette de manioc.

J'ai vécu de bien heureux jours dans cette petite mission du sud de Mahé, passant dans la mer une bonne partie de la journée, soit à pêcher, soit à faire des recherches zoologiques dans le récif de corail, où il y a de quoi faire perdre la tête à un naturaliste. Nous avions encore le choix de nous enfoncer en forêt et de faire, à l'ombre, de délicieuses promenades en causant d'histoire naturelle à propos des spécimens que nous capturions chemin faisant. Le Père Philibert étant bon observateur et, de plus, habitant le pays depuis une quinzaine d'années, ses conversations avaient pour moi le plus grand intérêt. Que de fois nous avons discuté jusqu'à une heure avancée de la nuit, en fumant



ILE PRASLIN : ÉGLISE ET MISSION DE LA BAIE SAINTE-ANNE [1].

des pipes autour d'une aromatique et salutaire infusion d'ayapana! Ce sont là des moments qui laissent pendant toute l'existence une impression de calme, d'oubli indéfinissable, et qui font perdre de vue, même au philosophe naturaliste le plus convaincu, l'immuable principe du *struggle for life*.

Mais l'Anse Royale n'est pas tout l'archipel, et le devoir m'appelle vers les rivages des autres îles. Je ne dis pas adieu, mais au revoir, au Père Philibert, et reviens à Port-Victoria faire mes préparatifs de départ. Le gouverneur m'offre de prendre passage sur la goélette de l'État, qui tous les mois apporte le courrier à Praslin et va ravitailler la léproserie de la petite île Curieuse, dont je parlerai plus loin. J'accepte avec empressement, et le 19 avril à 8 heures du matin je m'embarque avec mon domestique sur *Her Majesty's ship Wave*, qui cale au moins 20 tonnes et comporte un patron noir assisté de deux hommes d'équipage. Après être sortis du port à la perche, nous nous trouvons en rade sans un souffle d'air sous un soleil implacable. Je fais disposer une voile à l'arrière pour m'abriter, et la fais constamment arroser d'eau de mer. A 4 heures du soir c'est à peine si nous dépassons l'île Sainte-Anne, que l'on atteint facilement en une heure à l'aviron : or nous en avons mis huit! Au point de vue de la chaleur, c'est la journée la plus pénible que j'aie passée de ma vie, étant de plus dans les conditions les plus favorables pour avoir une insolation ou un coup de chaleur. Enfin, la nuit, tant désirée, arrive; je respire, mais je redoute, si le calme continue, d'avoir encore à passer une journée dans ces conditions. Vers 11 heures la brise inespérée se fait sentir, et à 4 heures du matin nous entrons dans la baie Sainte-Anne, île de Praslin.

Nos appels pour demander une embarcation ne réveillent tout d'abord que les chiens. Enfin une pirogue se détache du rivage et à 5 heures je mets pied à terre devant la mission dirigée par le Père Bonaventure, qui m'offre l'hospitalité. Après un premier déjeuner, que je ne crains pas d'appeler « à la fourchette », car il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris, je me mets en route pour le fameux ravin des Cocotiers-de-Mer, la principale curiosité des Séchelles, une des merveilles du monde.

L'arbre dont il s'agit, et surtout ses fruits fantastiques, ont leur histoire, que je vais rappeler en quelques lignes.

Longtemps avant la découverte des Séchelles, les fameuses noix doubles, qui ont reçu bien des noms étranges en rapport avec leur forme, étaient connues aux îles Maldives et sur les côtes de l'Hindoustan, où elles étaient poussées et déposées par les courants marins. Comme on ignorait leur origine, on les considérait comme une production de la mer, d'où leur nom de « coco de mer » sous lequel on les désigne encore vulgairement aux Séchelles. On attribuait à ces fruits des vertus spéciales, qui les faisaient rechercher non seulement dans l'Inde et aux Maldives, mais jusqu'en Europe. L'histoire rapporte que l'empereur Rodolphe Ier de Habsbourg offrit pour se procurer une de ces noix jusqu'à 4 000 florins d'or, soit 80 000 francs.

Ce fut l'ingénieur Barré qui en 1769 découvrit à

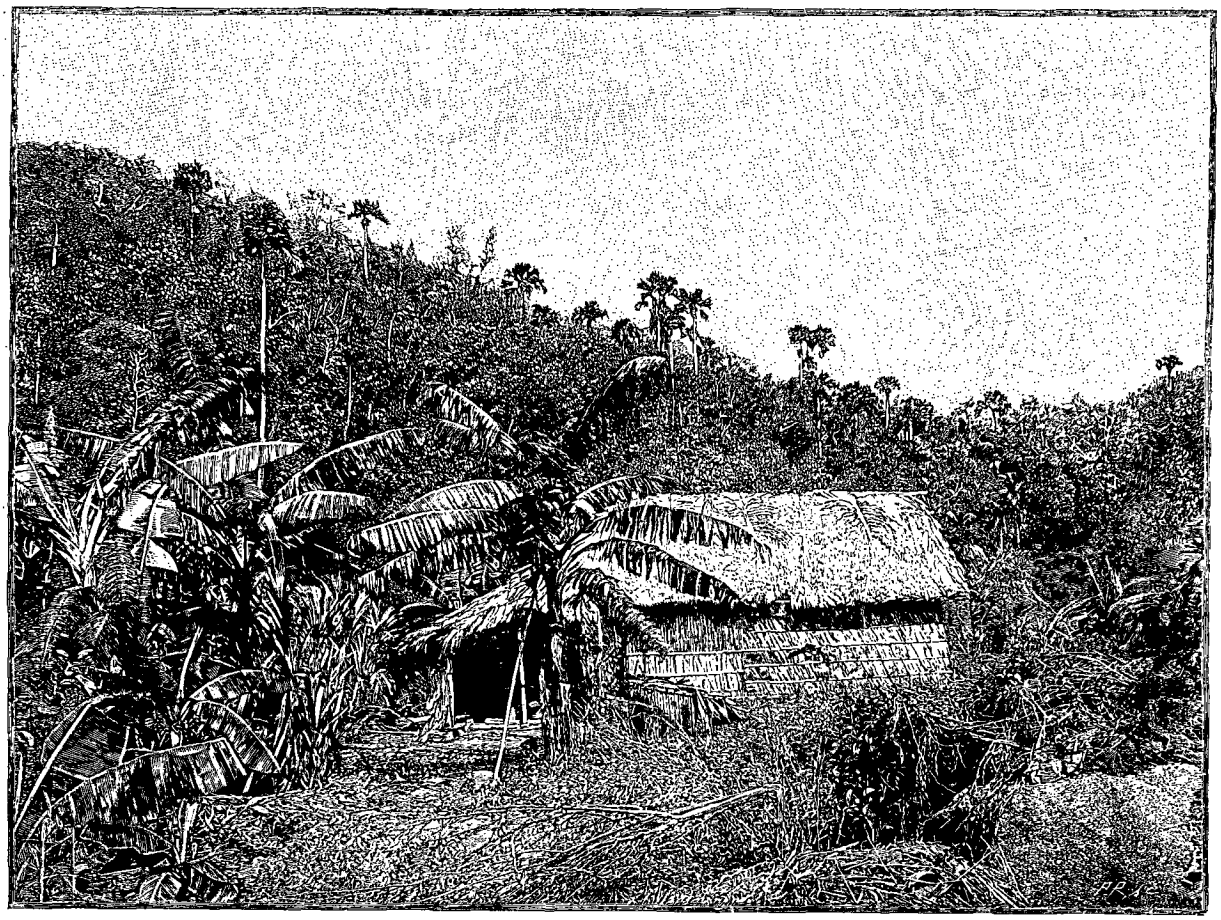
1. *Dessin de Berteault.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Praslin l'arbre qui porte ces fruits. Il en fit charger une corvette et l'expédia dans l'Inde. La vue seule de ce chargement enleva aussitôt et pour toujours à ce fruit toute valeur et tout prestige.

Au point de vue botanique, le cocotier de mer est le *Lodoicea Sechellarum*, décrit par Labillardière. C'est l'arbre le plus majestueux de la famille des palmiers, par sa taille qui atteint jusqu'à 40 mètres de hauteur, et surtout par la dimension et la forme en éventail de ses feuilles colossales. Il croît très lentement et n'est en rapport qu'au bout de 30 à 40 ans. Les feuilles, deux, j'ai dû avoir recours au marteau et au ciseau.

Le *Lodoicea Sechellarum* est essentiellement indigène, non pas aux îles Séchelles, comme on le dit souvent, mais *uniquement* à l'île Praslin (et à l'îlot voisin nommé île Curieuse). Les pieds que l'on peut admirer à Mahé y ont été plantés de main d'homme; on a pu également en faire pousser à Ceylan, dans l'Inde, voire même dans les serres de Kew, en Angleterre, où l'on a obtenu un fruit en 1891. Il y en a aussi un exemplaire vivant au Muséum de Paris. Le Lodoicea est probablement l'exemple le plus extra-



ILE PRASLIN : RÉGION DES COCOTIERS DE MER[1].

toujours en petit nombre, atteignent 7 mètres en longueur sur 4 en largeur. Cette espèce est dioïque, c'est-à-dire que les fleurs mâles viennent sur des pieds différents de ceux qui portent les fleurs femelles destinées à donner les fruits.

Les noix mettent plusieurs années pour arriver à maturité. Lorsqu'elles tombent, elles sont enveloppées d'une bourre épaisse qui les empêche de se briser, et remplies d'une gelée translucide, comestible, agréable par sa fraîcheur, mais sans saveur. Cette gelée prend peu à peu dans le fruit une consistance considérable. Pour vider de vieilles noix préalablement sciées en

ordinaire que l'on puisse citer de la localisation d'une espèce gigantesque sur une très petite île.

Cet arbre est de la plus grande utilité aux habitants de Praslin, auxquels il offre plus d'avantages que le cocotier ordinaire, par ses feuilles plus résistantes et plus grandes, pour la couverture des cases, et par ses fruits plus volumineux et se prêtant mieux à tous les usages de la vie domestique. La figure de la page suivante donnera une idée de quelques pièces de la « vaisselle de Praslin ».

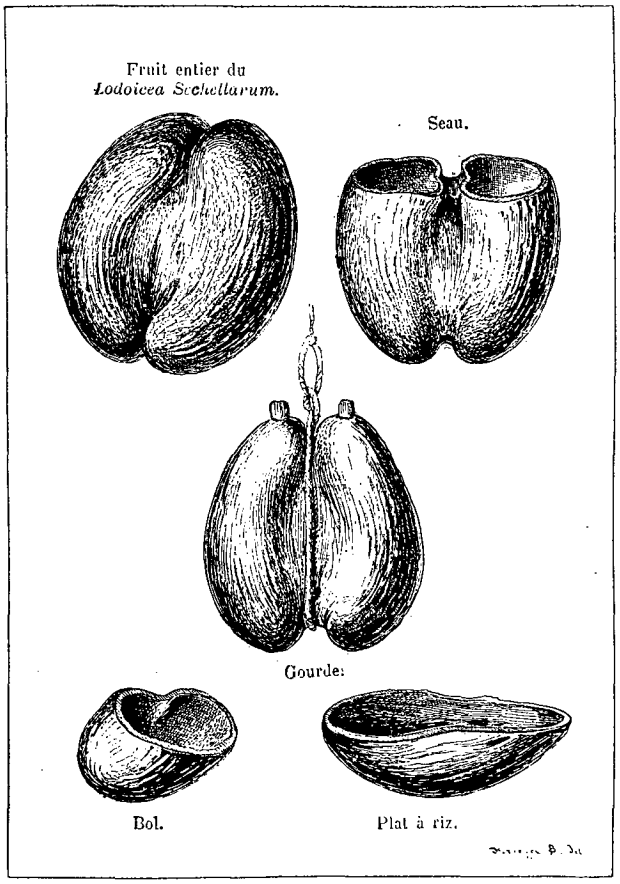
Étant données les nombreuses applications et la localisation si restreinte de cette plante, il était à craindre de la voir bientôt disparaître. Le cri d'alarme a été jeté en 1875 par E. John Horne, sous-directeur

1. *Gravure de Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des jardins botaniques royaux de l'île Maurice[1].

Après une description enthousiaste de la « ravine aux cocotiers de mer », M. Horne termine en ces termes : « La destruction des arbres qui s'y trouvent serait un outrage à la science et un déshonneur pour la civilisation ». Cet appel a été entendu, et le gouvernement anglais est aujourd'hui propriétaire et conservateur de la portion de Praslin où sont les plus beaux Lodoicea. On peut aisément se procurer des cocos doubles sur les propriétés particulières, mais il est formellement interdit de prendre une noix sur les



FRUITS DU « LODOICEA » ET VAISSELLE DE L'ILE PRASLIN[2].

crown lands; ainsi se trouve assurée la conservation de cette intéressante espèce.

J'arrive à la ravine après environ 2 heures de marche en forêt, arrêté à chaque pas par la vue d'animaux différents de ceux des forêts de Mahé. Plusieurs oiseaux communs à Praslin n'ont jamais été vus dans la grande île; sur le tronc des arbres glisse majestueusement un des plus gros escargots du monde, l'*Helix Studeriana*, spécial à l'île Praslin, etc. Je m'arrête dans ces citations, le *Tour du Monde* n'étant pas une revue d'histoire naturelle; mais, d'après ce qui précède, le lecteur comprendra l'immense intérêt qui s'attache pour un naturaliste à l'exploration des diverses îles d'un archipel. Quoi de plus étrange que de voir ces petites terres si rapprochées avoir dans leur flore ou leur faune des différences si considérables? Est-il une étude plus instructive et portant davantage l'esprit vers la philosophie de la science?

Pendant la dernière partie du trajet, la broussaille devient plus impénétrable, il n'y a plus de sentier, il faut regarder où l'on pose le pied. Mais tout à coup on fait halte et l'on relève la tête. On est alors saisi par la majesté unique du site. Les Lodoicea aux troncs puissants montent d'un seul jet à une vingtaine de mètres et là étalent 7 ou 8 feuilles d'une forme et d'une ampleur inconnues. Les pieds les plus élevés ne sont pas les plus beaux. Rien ne rappelle mieux le poteau télégraphique qu'un tronc de palmier qui n'en finit plus, et les feuilles trop exposées là-haut aux fortes brises se développent mal et sont déchiquetées. Le silence le plus absolu règne en cet endroit, et malgré soi on parle à voix basse comme en un lieu sacré; il semble que l'on soit transporté à une autre époque géologique à la vue de ces arbres si différents de ceux auxquels nous sommes accoutumés. « Je n'imagine pas, dit M. Horne (déjà cité), qu'il existe dans le monde un lieu d'aspect plus antédiluvien que cette ravine! »

A midi je suis de retour à la mission, après avoir pris un bain délicieux dans un torrent, où j'ai fait une abondante pêche de camarons.

Les deux jours suivants ont été employés à visiter les environs de la baie Sainte-Anne, le récif de corail qui en ferme l'entrée, et l'île Ronde.

Le 23 avril, je vais visiter la petite île Curieuse, où le gouvernement anglais a installé une léproserie. Peu de lépreux dans le site enchanteur qui leur est consacré. Les malheureux noirs affligés de lèpre ne sont pas mis de force sur l'îlot; mais ceux qui en manifestent le désir y sont transportés et nourris aux frais de l'État, et ne peuvent plus en sortir.

C'est là une mesure louable, en vue d'arriver à l'extinction de cet épouvantable mal, fatalement héréditaire.

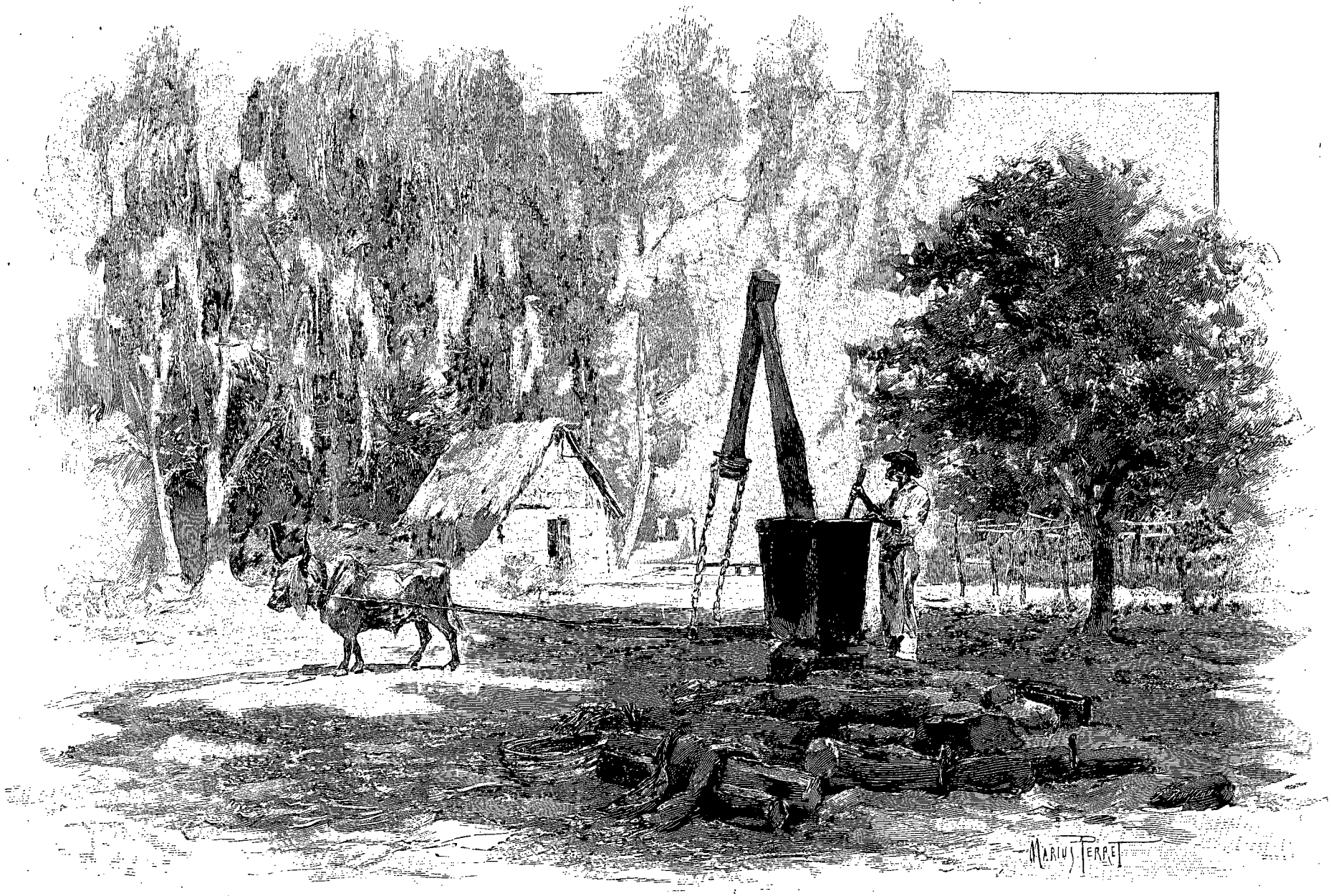
Dans l'île La Digue, où je me suis rendu en pirogue à voile, j'ai été reçu par le Père Jacques-Marie. Hospitalité cordiale, large, confortable, chez ce jeune capucin. Sous sa robe de bure on devine le gentleman. Mais à ses qualités de chasseur, de causeur, dont j'ai profité, il en joint de plus sérieuses : il est médecin; et grâce à une charité éclairée qui lui fait honneur il soigne avec le même zèle catholiques, protestants, musulmans et mécréants.

A La Digue, l'industrie du coprah, ou huile de coco, est particulièrement florissante. Il s'est formé sur la côte occidentale de cette île un plateau de sable qui augmente rapidement et qui provient du comblement de l'espace qui sépare le pied de la montagne des récifs de corail successifs. Sur ce plateau, le cocotier pousse à merveille.

J'ai fait la connaissance dans cette île de M. Choppy,

1. *Rapport sur les différents plants pouvant être cultivés aux Séchelles.* Maurice, 1881.
2. *Dessin de Krieger.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MOULIN A HUILE. — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

propriétaire de la petite île Marie-Anne. Il m'a invité à aller la visiter et a gracieusement mis une embarcation à ma disposition. Je n'ai eu qu'à me louer d'avoir profité de l'occasion, car j'ai trouvé sur Marie-Anne une quantité d'oiseaux que je n'avais encore observés ni à Mahé, ni à Praslin. Ces oiseaux, nullement craintifs, viennent sur la table pendant les repas et prennent sans cérémonie jusqu'au riz que l'on a devant soi. Cette intimité d'animaux généralement si sauvages

ILE CURIEUSE : HABITATION DE L'ADMINISTRATEUR [1] (PAGE 76).

me ravissait; et ma main, si prompte à s'emparer de l'animal qui cherche à fuir, — hélas! le métier de naturaliste l'exige, — se sentait désarmée devant ces êtres qui venaient familièrement se percher sur mon épaule ou sur le bord de mon assiette. De gros lézards gris, nommés *margouïas*, usent de la même liberté d'allures; mais ils préfèrent les liquides et lèchent voluptueusement le goulot des bouteilles.

Une autre curiosité de Marie-Anne, qui est restée fort longtemps abandonnée, est la quantité de poulets et de cochons, autrefois domestiques, que l'on y trouve redevenus sauvages. Ces poulets, qui se lèvent devant le chasseur comme des perdreaux, constituent un gibier de premier ordre. Les cochons, qui vivent en bandes, sont devenus noirs, et il leur pousse des défenses comme à de vrais sangliers.

J'ai regretté de ne pouvoir rester que peu de jours sur cet îlot, séjour enchanteur pour le naturaliste philosophe.

Je suis revenu à La Digue, à Praslin et enfin à Mahé. J'arrivai le 2 mai à Port Victoria après une traversée en canot des plus mouvementées, accomplie dans la queue du cyclone qui, le 29 avril, s'était abattu sur l'île Maurice, tuant ou blessant plusieurs milliers de personnes. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai avait eu lieu le maximum de perturbation aux Séchelles, avec un raz de marée qui m'avait déjà fait soupçonner de plus graves désordres dans les parages des Mascareignes.

En attendant le courrier qui devait me ramener en France, j'ai continué mes recherches à Mahé et dans les îlots voisins. Je suis revenu passer une semaine avec le Père Philibert à l'Anse royale; enfin, je me suis livré au sport favori de la jeunesse séchelloise : la pêche au requin.

L'agent des Messageries maritimes, M. Lagrèze, m'invite à prendre place avec lui et deux de ses amis dans sa baleinière pour aller taquiner les féroces squales qui infestent la rade de Mahé. J'accepte avec enthousiasme, et à 5 heures du soir nous mouillons à deux milles environ au sud de Port Victoria, un peu au delà du récif de corail. Nous dînons copieusement en attendant la tombée de la nuit, moment favorable pour ce genre de pêche.

Chacun de nous est muni de plusieurs lignes, composées d'un hameçon de 25 à 30 centimètres de long, de la grosseur d'un cigare, retenu par quelques brasses de chaîne en fer réunie à une forte corde d'environ 25 mètres de longueur.

Chaque hameçon porte facilement un kilo d'appât, composé de poisson aussi faisandé que possible.

Dès que le soleil a disparu, nous voyons arriver « ces messieurs » qui ondulent gracieusement autour de notre embarcation, attirés par les reliefs de notre repas. Il y en a des blancs, des noirs, des petits et des gros, de 3 à 4 mètres de long. C'est effrayant de penser au sort qui nous serait réservé si, pour une cause quelconque, nous tombions à la mer!

Les lignes sont mouillées. Tout à coup M. Lagrèze sent un choc formidable à la sienne. Nous rentrons précipitamment les nôtres, car le requin qui se sent ferré se débat furieusement et il serait impossible de l'amener s'il enchevêtrait plusieurs lignes sous l'embarcation. Mais ferré ne veut pas dire pris; il faut aller lentement, rendre de la corde à propos, fatiguer la bête. Nous sommes trois à tirer sur la ligne. Peu à peu nous amenons le monstre à quelques centimètres de la

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surface. A ce moment, un harpon lancé d'une main sûre atteint dans les reins l'animal, qui, d'un mouvement brusque, cherche de nouveau à s'enfoncer. Il faut encore céder à son caprice, mais le harpon, retenu, lui aussi, par une forte ligne, donne un second point de halage, auquel s'attellent nos quatre hommes d'équipage. Nous sommes maîtres de la partie, et peu après le requin reçoit au sortir de l'eau sur le museau un coup de hache qui le tue net. Il serait dangereux de cohabiter dans une baleinière avec un de ces animaux encore vivant : les coups de queue sont terribles.

Nous contemplons notre capture, un requin à ventre blanc de taille moyenne, 2 m. 20 de longueur, et nous nous disposons à rejeter nos lignes, quand nous entendons des appels « au secours! ». Nous levons rapidement l'ancre et nous partons à force de rames vers l'endroit d'où partent les cris. La nuit est complète. « Arrivez vite ou nous coupons la corde! » Enfin nous lançons à temps une amarre aux deux imprudents qui se livrent à ce sport périlleux dans une pirogue minuscule, qu'un gros requin, pris à une de leurs lignes, fait tourbillonner d'une façon inquiétante.

Après une demi-heure de travail et avoir pris deux points d'appui au moyen de harpons, le squale est enfin amené au fond de la pirogue, qu'il garnit dans presque toute sa longueur. Il a au moins 3 mètres!

Pour terminer, nous prenons un magnifique requin noir, espèce aux mouvements lents, un « dormeur » dans le style des spécialistes, qui depuis quelques instants évoluait autour de nous, attiré par le sang de celui que nous venions de capturer.

A 10 heures, nous rentrons à Port Victoria, après cette pêche particulièrement émouvante, pour laquelle on se passionne vite, surtout dans un pays où l'on n'a pas la ressource de la chasse.

L'*Australien*, revenant de Nouvelle-Calédonie et d'Australie, me reprend le 16 mai à Mahé pour me déposer le 30 à Marseille, après une magnifique traversée.

Pour terminer, je dirai quelques mots des cultures, du commerce et de l'histoire naturelle des Séchelles.

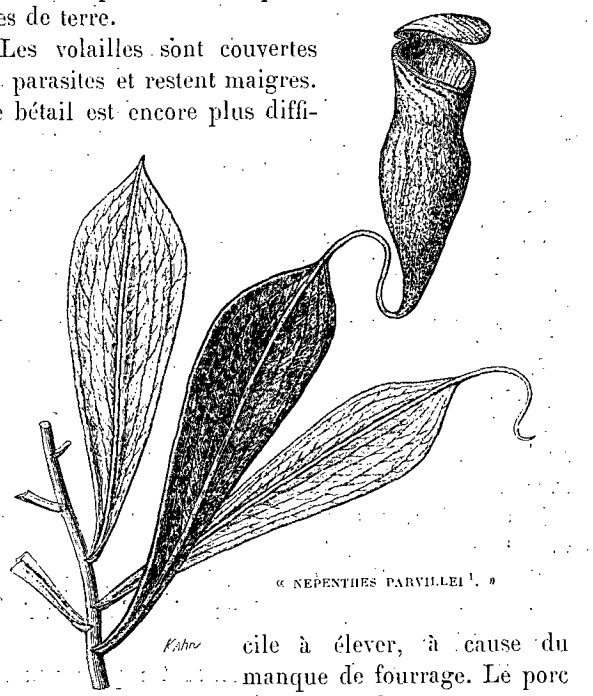
Sur toutes les îles et la plupart des îlots, la grande culture est celle du cocotier. La noix de coco débarrassée de sa bourre est concassée et exposée au soleil. L'amande s'en détache toute seule et porte alors le nom de *coprah*. Après dessiccation, ce coprah est mis dans des moulins très primitifs formés d'un mortier en bois sur les parois duquel presse en tournant un gros pilon de même matière. Le mouvement est ordinairement fourni par un bœuf. L'huile produite est recueillie dans un seau, puis mise en fûts et exportée en majeure partie vers l'Inde par des voiliers et de là en Angleterre par vapeurs spéciaux. Le résidu de ce pressage rudimentaire, qui laisse une bonne proportion d'huile dans le coprah, est utilisé pour la nourriture des porcs, bestiaux et volailles, auxquels il communique un goût écœurant.

Avec la bourre du coco on a fait d'excellents cordages à Mahé; puis l'usine a été transformée pour la fabrication du savon au moyen de l'huile de coco.

C'est le clou de girofle qui occupe le second rang dans la production des Séchelles, puis vient la vanille. Enfin, on a commencé des cultures de café et de cacao qui donnent de belles espérances. La canne à sucre est surtout cultivée à l'île Frégate, où l'on fabrique un excellent rhum.

La banane, le manioc, viennent fort bien et entrent pour une grande part dans l'alimentation des Séchellois. Le sol ne se prête pas, malheureusement, à la culture du riz. Les légumes d'Europe poussent mal dans l'archipel, surtout les pommes de terre.

Les volailles sont couvertes de parasites et restent maigres. Le bétail est encore plus difficile à élever, à cause du manque de fourrage. Le porc seul réussit bien.



« NEPENTHES PARVILLEI [1]. »

La seule viande de boucherie à Port Victoria est la grosse tortue de mer (*Chelone Midas*), qui pèse parfois plus de 200 kilos et est élevée dans des bassins au bord de la mer. On élève aussi les grosses tortues terrestres (*Testudo elephantina*); mais elles ont une valeur assez considérable, et l'on n'en mange que dans les grandes circonstances. Le poisson est excessivement abondant et forme la base de la nourriture des riches et des pauvres.

Au point de vue géologique, toutes les îles et îlots sont formés de roches primitives, granits, granulites, quartz. On trouve cependant, dans certaines granulites, de petits filons de basalte qui montrent, selon M. Vélain, que « les phénomènes volcaniques qui ont joué un rôle si considérable dans l'océan Indien ont eu comme un retentissement dans ces îlots anciens. Cette apparition de laves basaltiques, en filons, sans projections, sans scories, sans l'appareil habituel à ces sortes de roches, doit être attribué à une réouverture des fractures qui anciennement avaient livré passage aux granulites [2]. »

1. *Dessin d'A. Faguet, gravé par Kahn.*
2. Note sur la constitution géologique des îles Seychelles. (*Bull. Soc. Géol. France*, 1880.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La botanique nous donne une indication précieuse de l'aire qu'a pu occuper la Lémurie dans la distribution géographique du genre *Nepenthes*. Cette plante étrange, nommée « liane pot-à-eau » aux Séchelles, passe pour faire sa provision d'eau et la conserver pour s'arroser elle-même en cas de sécheresse. En somme, on n'est pas bien d'accord sur le véritable rôle du vase muni de son couvercle qui surmonte les feuilles. Ce qui nous importe, c'est que ce genre *Nepenthes* est localisé entre la Nouvelle-Calédonie et Madagascar en passant par les îles malaises et les Séchelles, et qu'il n'existe nullement en Afrique.

Pareil fait se passe pour les fameuses Phyllies, qui miment si parfaitement les feuilles sur lesquelles elles vivent qu'on les a nommées « mouches-feuilles ». La distribution géographique du genre *Phyllium* est à peu près la même que celle du genre *Nepenthes* et peut corroborer l'idée que les terres sur lesquelles on les rencontre ont pu être rattachées antérieurement.

Je puis encore citer un beau Bupreste (coléoptère) que j'ai découvert à l'île La Digue : le *Dicercomorpha Alluaudi* (Kerremans). Or le genre *Dicercomorpha* présente, lui aussi, à peu de chose près, la même aire géographique que les Phyllies, et *D. Alluaudi* est une espèce très voisine de *D. farinosa* des îles Andaman.

L'entomologie nous fournit une quantité de faits analogues, révélant l'affinité de la faune des Séchelles avec celle de l'Inde ou de la Malaisie.

Les Cæcilia, ces étranges batraciens vermiformes, presque aveugles, dont j'ai déjà parlé, ont une distribution géographique des plus inexplicables; on les trouve aux Séchelles, en Afrique orientale et en Amérique méridionale.

A l'heure actuelle on ne rencontre plus aux Séchelles de grands animaux terrestres indigènes. Les tortues éléphantines y ont été très probablement importées d'Aldabra; elles s'y reproduisent et s'y développent à merveille. J'ai pu en rapporter trois beaux exemplaires au Muséum de Paris. Le crocodile a disparu de l'archipel depuis un demi-siècle environ; on n'a d'ailleurs jamais signalé aux Séchelles de mammifères indigènes autres que des chauves-souris.

Les Lémuriens y auraient vécu, au dire de certains auteurs et de quelques vieux habitants du pays, mais le fait n'a malheureusement jamais pu être vérifié.

La Lémurie a-t-elle réellement existé? Question impossible à résoudre dans l'état actuel de la science et que l'on ne résoudra peut-être jamais. Car si l'hypothèse d'un rattachement entre les terres éparses que nous voyons aujourd'hui dans l'océan Indien est le seul moyen d'expliquer les phénomènes de distribution géographique dont j'ai donné quelques exemples, il faut considérer aussi que cet océan est dépourvu d'îles dans sa partie centrale et que l'archipel des Tchagos se dresse au milieu d'abîmes recouverts de 4 ou 5000 mètres d'eau....

Si l'existence de ce continent disparu n'est pas une pure hypothèse, il faut reconnaître qu'en sombrant il a entraîné avec lui toutes les preuves de son existence.

Le général Gordon, l'infortuné héros de Khartoum, avait imaginé, au moyen du récit de la Bible, de reconstituer le Paradis terrestre, qui, selon lui, aurait eu son fameux jardin à l'île Praslin; le fruit du Lodoicea étant le fruit défendu! Or, chose étrange, le philosophe naturaliste Haeckel, en se basant sur des considérations d'un ordre tout différent, arrive au même résultat que le pieux général anglais, c'est-à-dire qu'il place vers les Séchelles les origines de l'humanité.

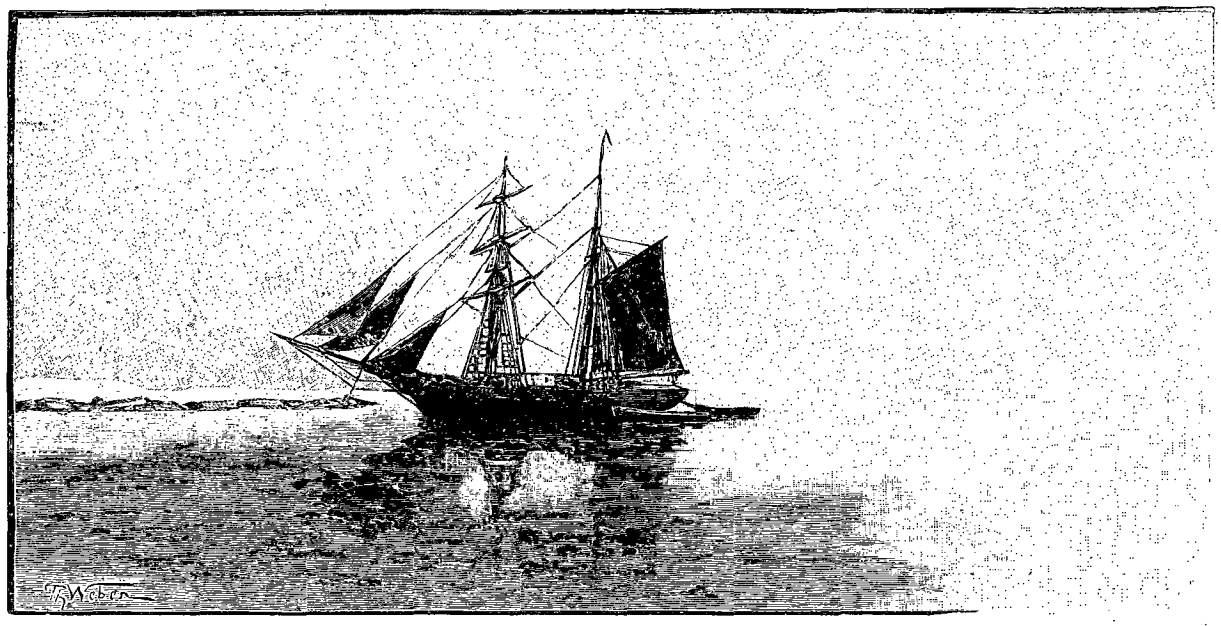
Charles ALLUAUD.

1. *Dessin de Berteault.*

ILE CURIEUSE : CHAPELLE CATHOLIQUE POUR LES LÉPREUX[1] (PAGE 76).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BATEAUX RUSSES A L'ANCRE SUR LES CÔTES DE LA NOUVELLE-ZEMBLE [1].

VOYAGE A LA NOUVELLE-ZEMBLE [2],

PAR M. CONSTANTIN NOSSILOFF, RÉSUMÉ PAR MADAME LYDIE PASCHKOFF.

SAMOYÈDE [3].

Pour la première fois, après de longues années, et après de nombreuses plaintes et réclamations, le gouvernement russe vient d'envoyer en 1893 dans les mers glaciales un croiseur, le *Naëzdnik*, pour réprimer les déprédations des bateaux norvégiens et anglais sur nos côtes et dans nos mers territoriales arctiques. Les frontières aquatiques de la Russie sont délimitées fort clairement du côté de la Norvège. Les golfes et baies de nos côtes, la mer Blanche, puis les rivages russes de l'océan Arctique, la mer de Kara et de nouveau l'océan Arctique jusqu'au détroit de Béring ainsi que les rivages de l'océan Pacifique (qui appartiennent à la Russie jusqu'à la Corée) sont tous sans conteste à l'empire russe. Aussi le gouvernement ne peut-il accueillir les bateaux pêcheurs armés de canons destinés à tuer les baleines, qui viennent de Norvège, d'Angleterre et d'Amérique sur ces côtes et ces îles.

Après de longs pourparlers diplomatiques avec la Suède-Norvège et les États-Unis, le gouvernement russe a organisé une chasse légale contre les pirates étrangers. A cet effet il a songé à créer dans la Nouvelle-Zemble et sur les côtes de l'océan Arctique des colonies groupées autour du drapeau russe et composées d'hommes énergiques, capables de lutter contre les rigueurs et les tristesses du climat polaire.

Petit à petit les colonies s'organisent, grâce au dévouement de gens intelligents et savants comme M. Constantin Nossiloff.

Nos pêcheurs du nord ont besoin de faire provision de *boëtte*. De la quantité d'approvisionnement de ce petit poisson dépend le succès de la pêche de la morue. Qu'on se représente le désespoir de nos pêcheurs quand, au moment de son heureuse arrivée dans les baies, les bateaux à vapeur étrangers viennent tuer à coups de canon les baleines attirées par la boëtte, et dispersent ainsi les précieux bancs. Plusieurs d'entre eux sont obligés de rentrer chez eux pour n'être pas coulés au large par la canonnade. Les phoques, les morses, les baleines sont exterminés sous les yeux de nos pêcheurs russes indignés.

Le croiseur *Naëzdnik* est chargé de la rude besogne de saisir les bateaux étrangers pêchant dans nos eaux.

Les instructions données à cet effet par le ministère de la marine, tant au nouveau croiseur qu'à ceux qui

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté de 1887 à 1892. — Texte et dessins inédits. — Les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de M. Nossiloff.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

existaient déjà sur le Pacifique, sont très minutieuses. Cette circonstance donne quelque actualité à la Nouvelle-Zemble et aux colonies qui commencent à s'y établir. Aussi pourra-t-on lire avec intérêt le récit fait par M. Nossiloff de ses diverses expéditions dans l'île. Nous laissons la parole à l'explorateur.

I

La ville d'Arkhangel est le point extrême, où, le 11 juillet 1887, je quittai le monde habitable pour les contrées où l'homme doit lutter continuellement contre les éléments et le climat, ne fût-ce qu'afin de maintenir un certain équilibre dans sa santé et de garantir sa vie menacée par le scorbut.

On a vu en effet des équipages entiers périr de cette affreuse maladie dans l'île que je désirais voir et que je devais habiter presque trois ans, c'est-à-dire trois étés et deux hivers.

La Compagnie des bateaux à vapeur de la mer Blanche envoie deux fois par an un de ses bateaux à la Nouvelle-Zemble, dont les deux îles sont encore bien peu connues, et avant mon séjour étaient presque complètement inexplorées à l'intérieur.

Je m'embarquai sur un des navires de la compagnie et nous traversâmes rapidement la mer Blanche pour continuer notre trajet sans aucun arrêt jusqu'à la Nouvelle-Zemble. C'est une distance de 1000 kilomètres à parcourir. La route suivie par les marins longe le rivage occidental de la mer Blanche; elle traverse ensuite cette mer elle-même, qui est couverte de minces glaces flottantes jusque très tard dans l'été, puis elle se dirige vers le rivage oriental en côtoyant l'île de Kolgouyev.

Dès la sortie de la mer Blanche on voit les baleines et les phoques en nombre considérable prendre assez tranquillement leurs ébats, ce qui prouve que ces animaux trouvent déjà une sécurité relative contre leur implacable ennemi l'homme et que celui-ci est en petit nombre dans ces parages.

Pourtant, à cette époque de l'année, l'océan Glacial Arctique est très animé. Les vapeurs étrangers, les bateaux à voile, les yachts norvégiens naviguent, les uns pour le commerce, les autres, moins nombreux, pour donner à leurs propriétaires les plaisirs de la chasse, de la pêche et de la contemplation du soleil de minuit.

Rien ne peut se comparer au spectacle de ces navires voguant dans la nuit claire et blanche, sur ces eaux d'une apparence étrange, spectrale, ni bleues, ni grises, mais d'une teinte mate, qui se confondent à l'horizon avec des brouillards de linceul. Et partout c'est un calme, un silence imposant qui plaît, tout en étreignant l'âme d'inquiétude et d'une angoisse vague, celle de la solitude sur cette planète froide, glacée, en face des astres mystérieux.

L'aurore jette, pour mettre fin à cette nuit opaline, des lueurs longues, basses et bizarres, qui semblent venir d'un soleil lumineux mais sans chaleur, placé à côté de la terre, et non au-dessus.

Le capitaine conduit son vaisseau en toute tranquillité. Lui et ses matelots voient à une dizaine de kilomètres autour du cercle de l'horizon pendant les vingt-quatre heures. Les rivages, formés d'une terre qui ne dégèle jamais complètement, sont couverts de neige et se détachent, plus blancs encore, sur toute cette blancheur blafarde et glabre.

Quand nous passâmes la ligne du cercle polaire, les rives devinrent encore plus désertes. Aucune hutte de Samoyède, si petite qu'elle fût, ne se détachait plus en noir sur les neiges. A partir du cap Kanine nous quittâmes les bords du continent pour nous diriger droit vers l'île où je devais débarquer.

Des vagues très hautes faisaient rouler notre vapeur. Un vent glacial se mit à souffler. Le capitaine et son équipage s'habillèrent plus chaudement encore et se préparèrent à tout événement. En effet, c'est dans cette traversée directe du continent à la Nouvelle-Zemble que l'on rencontre d'énormes glaces flottantes, qui se cachent derrière les rideaux blancs et opaques de brumes trompeuses. Chacun sait que les glaces flottantes emportent les vaisseaux comme des fétus. On se souvient de l'expédition autrichienne de Payer, qui fut emportée par les glaces vers l'océan Polaire, où elle passa deux ans et découvrit la Terre de François-Joseph. Si terrible que soit cet océan Arctique, les gens entreprenants viennent pourtant y lutter contre les éléments déchaînés. Les habitants des alentours de la mer Blanche surtout aiment cet océan aux sombres tempêtes.

Notre traversée fut heureuse. Les vagues courant dru sur nous n'empêchaient point notre bon vapeur d'avancer. Les brouillards, déchirés en lambeaux par la brise, s'envolaient pour se reformer plus loin et nous envelopper à nouveau. Le cinquième jour, nous étions près des rivages de la Nouvelle-Zemble, qui est entourée pendant les deux mois d'été d'un anneau de brumes épaisses produites par les eaux chaudes du Gulf-Stream et les terrains froids de l'île. Le bateau pénétra bravement dans cette opacité blanche qui nous empêchait de voir même ce qui se passait à notre bord. Véritablement c'était comme un mur très haut, très dense et très mou, que nous traversions, guidés seulement par la boussole et l'intuition de notre capitaine. La Nouvelle-Zemble est ainsi profondément cachée à l'univers en juin et juillet. Souvent les marins sont obligés de stationner dans l'attente d'un vent propice qui fasse une petite éclaircie momentanée permettant d'apercevoir la terre.

Ce ne fut pas sans émotion que nous sortîmes enfin du brouillard. Un dernier rideau de brume se dissipa et nous aperçûmes enfin l'île désirée.

La Nouvelle-Zemble, en russe *Novaïa Zemlia* (Nouvelle-Terre), est composée de deux très grandes îles. Ce sont les plus septentrionales de celles que possède la Russie. Le détroit de *Iougorsk*, l'île de Vaïgatch et le détroit très large qu'on nomme *Karskia Vorota* (Portes de Kara), la séparent du continent. La pointe sud de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Nouvelle-Zemble est par 70° de latitude nord. La seconde île, montagneuse comme la première, s'étend très loin vers le nord-est et se termine au 77e degré. Les deux îles sont minces et allongées. Elles se contournent en demi-cercle vers l'orient. Elles ont 800 kilomètres de longueur et 100 de largeur. Elles sont séparées l'une de l'autre par le détroit nommé *Matochkine Char*.

Je reconnus tout de suite la configuration et la formation des monts Ourals, au pied desquels je suis né. L'observateur qui a vu l'Oural du nord-est et du nord-ouest sera frappé de la ressemblance des montagnes de l'île avec cette chaîne. Voilà bien ces dômes et ces sommets arrondis, ainsi que ces longues vallées, d'une nudité absolue. Les sommets couverts de neige sont visibles à 100 lieues marines, et il est fort possible que ces rochers recèlent sous les glaces, comme l'Oural, des diamants, des pierreries et de l'or. La Nouvelle-Zemble semble à l'œil du géologue une terre venant de surgir de l'océan. Les rivages nous paraissaient très proches, à cause de l'excessive pureté de l'air, bien que nous en fussions éloignés de 250 milles marins. Ayant dépassé le point où nous devions débarquer, nous longions les côtes du nord au sud. Les eaux territoriales sont fort habitées. On y trouve d'abord des baleines (*Balænoptera*) chassant la boëtte. Les gros cétacés ne faisaient aucune attention à notre bateau ; au contraire le menu fretin se jetait follement hors de l'eau devant la proue du vapeur, qu'il prenait sans doute pour une baleine.

L'horrible et désespérante loi de la lutte pour la vie, par le meurtre des plus faibles, règne dans ces solitudes aussi bien que dans nos contrées civilisées.

De côté et d'autre je voyais les requins, les phoques[1] jouant dans les eaux transparentes, et des quantités de guillemots[2] nageant en bandes serrées longeaient les rives où ces oiseaux aux mœurs curieuses font leurs nids. Je ne quittais pas le pont du navire, ne pouvant m'arracher à la contemplation des divers et intéressants tableaux que me présentait la nature polaire. Je comprenais pourquoi les marins aiment ces îles énigmatiques du Pôle Nord, où ils sont attirés par un mystérieux attrait. Cette nature est si riche, malgré sa rudesse, que l'homme habitué à la pénurie de la faune européenne est surpris de la quantité d'animaux libres qui remplit les eaux et de celle encore plus grande qui peuple les airs, car les oiseaux criant, piaillant, forment des nuages épais. Le bruit d'un coup de fusil ne s'entend pas à cause de leurs cris assourdissants.

Nous entrâmes enfin dans la baie de Moller. Nous passâmes entre les îles et nous aperçûmes la station.

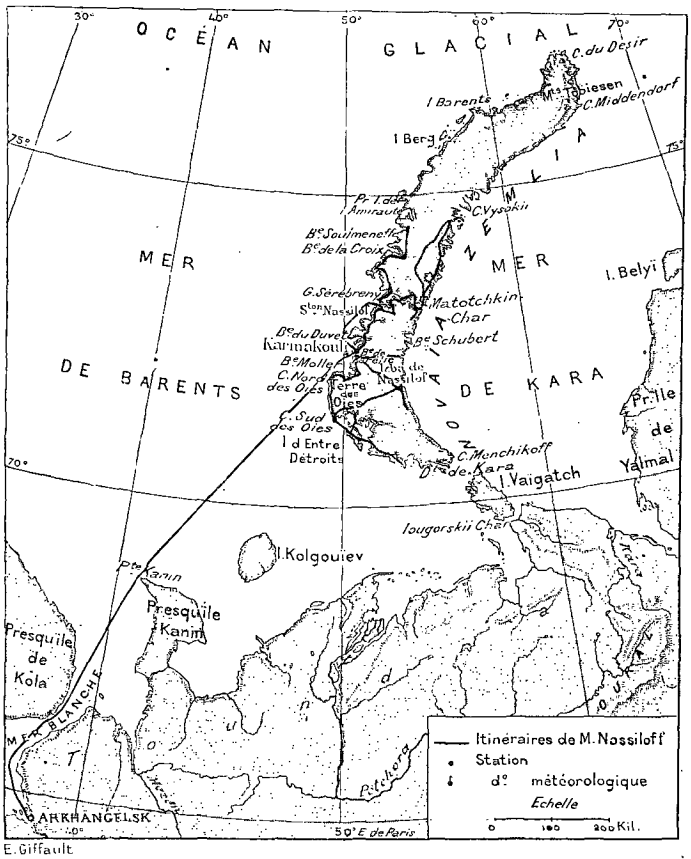
1. *Phoca leporina, phoca vitulina, phoca grœnlandica.*
2. *Uria grylle, uria Brunnichii, fratercula arctica.*

Je dois avouer que sa vue n'était pas réconfortante. C'était là, dans ces petites bâtisses en bois bruni et mouillé, d'un aspect triste et morose, que je devais abriter ma tête et que je devais, moi, l'intellectuel, vivre au milieu de quelques Samoyèdes sauvages, mes serviteurs et mes guides pour les explorations.

Combien de marins intrépides sont morts dans cette île, victimes des maladies et du découragement! Seuls les Samoyèdes peuvent y supporter sans grand dommage la longue solitude et l'interminable nuit polaire. Dès que j'eus mis le pied sur le rivage, un vieux Samoyède me reçut et me dit qu'il était le premier habitant de l'île et que son fils, âgé de dix-sept ans, était le seul homme qui pût nommer la Nouvelle-Zemble sa patrie, puisqu'il y était né. Ces gens, père et fils, se nomment Samdeï et Pirerka. Ils sont d'apparence peu florissante, semblables aux végétaux malingres et de couleurs pâles qui croissent entre les rochers de l'île. Les Samoyèdes de la Nouvelle-Zemble ont les mouvements lents, indécis, des convalescents; même les petits enfants sont tristes et graves. Ils restent immobiles, sans jeux et sans cris de joie.

Nos matelots traitaient les Samoyèdes avec une remarquable douceur et une pitié involontaire. Ils les plaignaient à l'égal des quelques naufragés russes que nous trouvâmes réfugiés à la station après une tempête et qui nous attendaient avec impatience pour se faire rapatrier.

Les Samoyèdes sont peu connus en Europe, quoiqu'ils



E. Giffault

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rendent de grands services à l'humanité, en secourant les naufragés dans ces mers inhospitalières. Et jamais ils ne se glorifient de leurs services ni n'en attendent aucun profit. Ils font leur devoir, à ce qu'ils disent, et c'est tout.

Je ne trouvai à la Nouvelle-Zemble que quatorze familles de Samoyèdes, groupées autour de la station fondée en l'an 1877. Une partie de ces gens ont été installés par le gouvernement pour former le noyau de la colonie. D'autres sont venus eux-mêmes, après avoir intrépidement traversé l'océan, à partir des embouchures de la Petchora, sur de petites nacelles. Plusieurs familles habitent l'île depuis quinze ans. Beaucoup de ces gens chassent et pêchent, dans les baies et près des caps où ils trouvent le plus d'oiseaux et de poissons. Ils ne rentrent à la station que pour la nuit polaire. Les colons ont à leur disposition une grande maison, des hangars, un bain russe, et chaque année le vapeur venant d'Arkhangel leur apporte des provisions en échange des produits de leur chasse et de leur pêche. On voit que je pénétrais dans un monde complètement à part de l'univers.

Mon premier soin fut d'installer mes instruments météorologiques, et, après un mois d'occupations continues, qui m'empêchèrent de trouver le temps long, j'étais prêt pour commencer mes explorations dans l'intérieur de l'île.

Je devais en faire un plan et une carte, et j'avais hâte de la parcourir. Néanmoins je dus attendre la tombée de la première neige, et au commencement d'octobre je me mis en route pour traverser l'île et atteindre les rivages de la mer de Kara. Je parcourus les vallées et les montagnes rocheuses dépourvues de terre végétale et je suivis lentement le courant d'une rivière gelée en faisant mon levé.

Beaucoup de lacs se trouvent dans les montagnes à la séparation des eaux, et je ne pouvais deviner ces nappes d'eau que grâce à quelques parties qui n'étaient point encore prises. Les glaces couvrent les lacs et les rivières et s'étendent au loin sur les rives en grosses couches séculaires. Dans ces eaux on trouve des poissons en nombre si grand que je les prenais, à la manière des sauvages, à l'aide d'une longue perche munie d'un couteau ; il y avait aussi beaucoup de saumons sans écailles (*Salmo Alpinus*). L'eau était d'une transparence invraisemblable : à 25 mètres de profondeur, j'apercevais le fond rocheux et pur des lacs et des rivières. L'intérieur de l'île est absolument désert; j'ai fait plus de 150 kilomètres pendant une longue journée sans avoir aperçu autre chose qu'un vol de hiboux blancs et la trace d'un renard blanc.

Un grand silence règne pendant cette époque de l'année. En été, le bruit du courant des rivières anime un peu cette nature morte. Celui qui s'égarerait par là deviendrait fou, car ce silence pénètre l'homme de mélancolie et d'épouvante. Mes chiens étaient inquiets, et, poussés par leur instinct, ils me menaient droit vers les rivages que je voulais atteindre.

Ce me fut une vraie joie, enfin, quand, arrivé sur la dernière montagne, je descendis la côte dans mon traîneau emporté par la course vertigineuse des chiens vers la mer de Kara. Le rivage était couvert d'une herbe verte d'une fraîcheur succulente. La mer roulait en cadence ses vagues comparativement tièdes. Les rennes se promenaient en troupeaux nombreux sur les collines. Des myriades d'oies sauvages, de cygnes, de martins-pêcheurs, de mouettes, etc., criaient en tournoyant dans l'air au-dessus des flots. Les eiders, les grèbes, les canards polaires, les guillemots noirs, les casoars, poussaient des cris stridents et formaient de vrais nuages plumeux.

Je ne restai cette fois-ci que peu de temps sur ces rivages, mais je me promis d'y revenir à la saison suivante.

II

Après cette excursion je me dirigeai vers le golfe de Karélie, qui abonde en dauphins blancs[1], qu'on nomme ici *bélougas* (blanches). Au XVIIe siècle les habitants de Kola et de Kolmogor revinrent dans ce golfe pour les pêcher, et c'est ainsi que la Nouvelle-Zemble fut retrouvée[2]. La pêche des dauphins blancs se fait grâce à des filets qui ferment le golfe; les dauphins poursuivent le poisson qui suit les rivages. Quelquefois les petites baies en sont si remplies qu'on ne voit que les dos blancs et luisants de ces poissons de 5 mètres de longueur se roulant rapidement sur eux-mêmes. On les chasse avec un harpon attaché au bout d'une corde. Les pêcheurs attellent ainsi souvent trois *bélougas* à une chaloupe. Après leur mort on les traîne au rivage. Chaque bête donne quarante roubles de revenu net.

Parfois un vaisseau en a un chargement plein en quelques semaines. Pendant ces derniers siècles les Russes avaient jusqu'à quatre-vingts bateaux de pêche. Mais la flotte est fort diminuée, à cause des pirates norvégiens et anglais.

Beaucoup d'aventureux marins passaient alors l'hiver sur les rivages des baies. Ils se construisaient des huttes avec le bois rejeté par les vagues et venant des forêts de Sibérie. Ces hardis marins finissaient par laisser leurs os dans ces golfes. Plusieurs croix attestent la présence de ces martyrs inconnus. Un Russe nommé Lochkine réussit à rester plusieurs hivers dans l'île. La date de 1760 est inscrite sur sa hutte au bord de la rivière Savinoïsk.

Pendant les poursuites contre les sectaires vieux-croyants sous Ivan le Terrible, plusieurs familles se réfugièrent à la Nouvelle-Zemble, mais elles y périrent dès la première année de leur arrivée.

1. *Delphinus leucas*.

2. Les rives de la mer Arctique appartenaient, pendant le moyen âge, à Novgorod-la-Grande (Veliki Novgorod), qui était, avant que le tsar Ivan III la soumît en 1471, ville libre et république. Malgré l'état rudimentaire de la marine d'alors, les Novgorodiens s'aventuraient au loin et exploitaient la Nouvelle-Zemble; mais l'île fut oubliée depuis par les Russes pendant deux siècles, du XVe au XVIIe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SAMOYÈDE GUETTANT UN OURS BLANC SUR LE BORD DES GLACES FLOTTANTES. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'hivernage du célèbre explorateur Barentz et les débris de son vaisseau encore enclavé dans les glaces prouvent que l'île du Nord n'est pas propice au séjour de l'homme. Les os des matelots gisent épars sur la place du campement, la terre étant trop fortement gelée pour qu'on ait pu les enterrer.

Les équipages du *Comte Lütke*, du *Pohtousoff* et du *Zvolka* ne restèrent point indemnes, malgré les bonnes conditions d'approvisionnement, d'existence et de secours médicaux. Découragé par ces pertes successives,

SAMOYÈDE DE LA TOUNDRA [1].

le gouvernement abandonna ces îles, et ce ne fut qu'à la fin de 1877 qu'il se décida à installer des colonies de Samoyèdes, race plus habituée que les Russes au climat polaire.

Ils résistèrent aux rudesses du climat malgré les pertes causées par la *zinga* (scorbut).

La *toundra* (plaine) du gouvernement d'Arkhangel ne leur suffisant plus pour faire paître les troupeaux de rennes, ce fut avec une joie incompréhensible pour les habitants des pays plus cléments que ces Samoyèdes prirent possession de la Nouvelle-Zemble. Ils se livrèrent à la pêche de la *goltza* (truite de montagne), qui est excessivement abondante dans tous les cours d'eau des îles. Les pêcheurs arkhangéliens en prennent quelquefois jusqu'à 4 000 pouds (40 000 livres) en une saison, et s'ils n'ont pas assez de sel, ils doivent rejeter ce poisson en masse dans la mer, avant de regagner la mer Blanche.

La chasse aux rennes, phoques, renards blancs [1] à la fourrure touffue, et aux ours blancs, prend le reste du temps des Samoyèdes installés dans l'île. Les rennes cherchent l'herbe *yaguel* (cladonie de l'espèce du lichen), le long des rivages, et, souvent, ils suivent pendant un an, la même direction, ce qui facilite les chasses.

C'est lors des crépuscules d'hiver, qui remplacent le jour pendant une partie de la saison glaciale, que les Samoyèdes chassent les phoques et les ours arrivés du Pôle Nord sur les glaces flottantes.

L'ours visite les huttes, casse les barques et s'amuse à détruire ce qui lui tombe sous la patte.

Les Samoyèdes dressent des chiens exprès pour chasse de celui qu'on a surnomme *laïki du Nord*. Les chasseurs vont au loin en traîneau, cherchent l'ours à l'aide d'une lunette et le tuent presque régulièrement. Pendant ces derniers dix-sept ans il n'y a eu qu'un Samoyède de mangé par un ours, ce dont on s'est aperçu en dépeçant l'animal. La chasse aux oies sauvages, qui sont innombrables, se fait au filet. Les Samoyèdes les consomment sur place.

Pourtant un industriel courageux pourrait trouver quelque avantage à saler ou à fumer ces oiseaux pour la vente en Europe.

Dans cette première année de mon séjour, le mois d'août fut assez tiède. On avait 12 degrés de chaleur, tandis qu'en juillet on n'en avait que 7, mais dès le mois de septembre on sent l'approche de la dure saison, de l'effrayante nuit polaire. Dans ces régions il n'y a ni printemps, ni automne. Le mois de septembre est encore assez supportable, les végétaux achèvent de s'épanouir. Soudain la neige couvre les montagnes; quelques jours se passent et elle est profonde partout. Les Samoyèdes s'enveloppent de leurs chaudes *malitza* d'hiver. Les bateaux de pêche mettent à la voile vers Arkhangel et disparaissent à l'horizon pour neuf mois. La colonie se prépare à l'hivernage; les Samoyèdes abandonnent leurs engins de pêche et quittent les tentes pour habiter les huttes en bois; ils suspendent les lampes et réparent les traîneaux à chiens. La terre se refroidit tout à fait. Le soleil, qui ne se lève qu'un tout petit peu à l'horizon, perd sa chaleur. Les neiges tombent dru.

Enfin, le 28 octobre (vieux style) le soleil se montra pour une heure et demie, et le 3 novembre nous le vîmes un instant pour la dernière fois. Tous nous sortîmes pour l'accompagner d'un dernier regard, d'un dernier regret. Il se montra énorme et rouge, et éclaira pendant une trentaine de minutes à peine la nature profondément endormie sous son lourd et épais linceul blanc. Le cœur se serra involontairement quand il

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

1. *Canis lagopus.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disparut, et je ressentis une vague angoisse à voir la ligne de l'horizon cacher l'astre et l'immense nuage noir, qui s'élevait au nord depuis plusieurs jours, envahir entièrement notre île de toutes ses profondes ténèbres.

Les premiers jours après cette disparition, il y eut encore un reflet d'aurore, puis ensuite ce reflet fut remplacé par la nuit noire, complète et implacable.

Bientôt les étoiles brillèrent pendant vingt-quatre heures. Les maisons de notre colonie s'ensevelirent tout à fait sous les neiges qui flottaient en tourbillons épais

SAMOYÈDES A LA CHASSE AUX PHOQUES [1].

dans l'atmosphère glacée. Le vent faisait rage. Les ondes sonores étaient remplies du mugissement lugubre des tempêtes polaires. Nos pauvres habitations étaient remuées jusqu'aux fondations par l'ouragan. Quelquefois pendant plusieurs jours nous n'avions aucune communication entre nous, bien que les huttes fussent toutes proches l'une de l'autre. Chaque tentative de sortir de nos étroits abris finissait par des appels désespérés, car le vent nous saisissait de son puissant souffle, nous roulait et nous emportait comme des fétus sur le golfe, et ce n'était qu'à l'aide de cordes qu'on pouvait nous retirer de dessus les glaces et nous

1. *Dessin de Weber, gravé par Privat.*

rentrer dans nos domiciles respectifs, où les portes, les lampes, les tableaux trépidaient sous les attaques réitérées d'un furieux borée.

J'étais toujours dans l'attente d'une catastrophe finale, et j'apercevais dans une vision fiévreuse mes os blanchis traîner sur le rivage.

Jamais je n'ai rien vu de plus terrible que la tempête pendant la nuit polaire. L'homme s'y sent en détresse dans l'immensité.

Quand survenait une accalmie, nous pouvions nous traîner dehors pour respirer l'air pur et nous rafraîchir les poumons après les exhalaisons des lampes fumeuses alimentées à l'huile de phoque.

Les aurores boréales, qui duraient quelquefois cinq jours consécutifs, commencèrent à jeter leurs splendides et féeriques lueurs sur les amas de neige, sur les montagnes, les pyramides de glaces et les flots de la mer.

D'immenses arcs de triomphe, ruisselant de lumières multicolores, rayonnaient d'un horizon à l'autre. Des lueurs en forme de colonnes et de tours, des feux ressemblant à des globes énormes de lanternes électriques, s'allumaient de tous les côtés; tout le ciel s'emplissait d'ondes changeantes, couleur d'émeraude, de saphir, de rubis, de topaze et d'or rutilant. Aucun décorateur ne parviendra jamais à rendre cette puis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sance de lumière, continuellement ondoyante et diverse.

Pour admirer ce spectacle qui console l'habitant polaire de ses souffrances, je restais pendant des heures couché dans un trou de neige à l'abri du vent. L'ours blanc se promène volontiers à cette époque, et les Samoyèdes, attelant vite leurs traîneaux, volent dans des courses vertigineuses à la recherche du roi du Pôle.

Des chasses de féeries, enveloppées de lumières étranges, se succèdent sans interruption, car on perd toute notion du jour et de la nuit.

Au milieu de janvier, l'aurore commença à renaître, et le 20 de ce mois le soleil reparut. Nous l'attendions avec l'impatience d'adorateurs. Debout sur une des montagnes voisines, près de l'observatoire, nous le vîmes enfin! Les Samoyèdes exultaient. Une salve de coups de fusil éveilla les échos des alentours. La colonie était heureuse. Personne n'avait été atteint par le scorbut, tous étaient vivants, et la saison des pêches et des chasses allait commencer.

En février, les Samoyèdes quittèrent la colonie. Ils se dispersèrent de côté et d'autre, suivis de leurs traîneaux portant des *tchoums* (tentes). En mars, l'air, immobile et d'un froid intense, était rosé par les rayons du soleil. Le thermomètre marquait 40 degrés au-dessous de zéro. En avril, la neige épaisse commença à fondre. En été, elle reste toujours par-ci par-là en grandes et petites flaques.

C'est seulement à la fin de mai qu'on aperçut la terre et qu'elle commença à dégeler partiellement. La première herbe sortit au commencement de juin, vinrent ensuite les myosotis, en tapis épais, bleuissant de leurs charmantes corolles les versants des collines; ils s'étendirent en tapis turquoise et réjouirent nos yeux fatigués de l'uniformité du blanc des neiges.

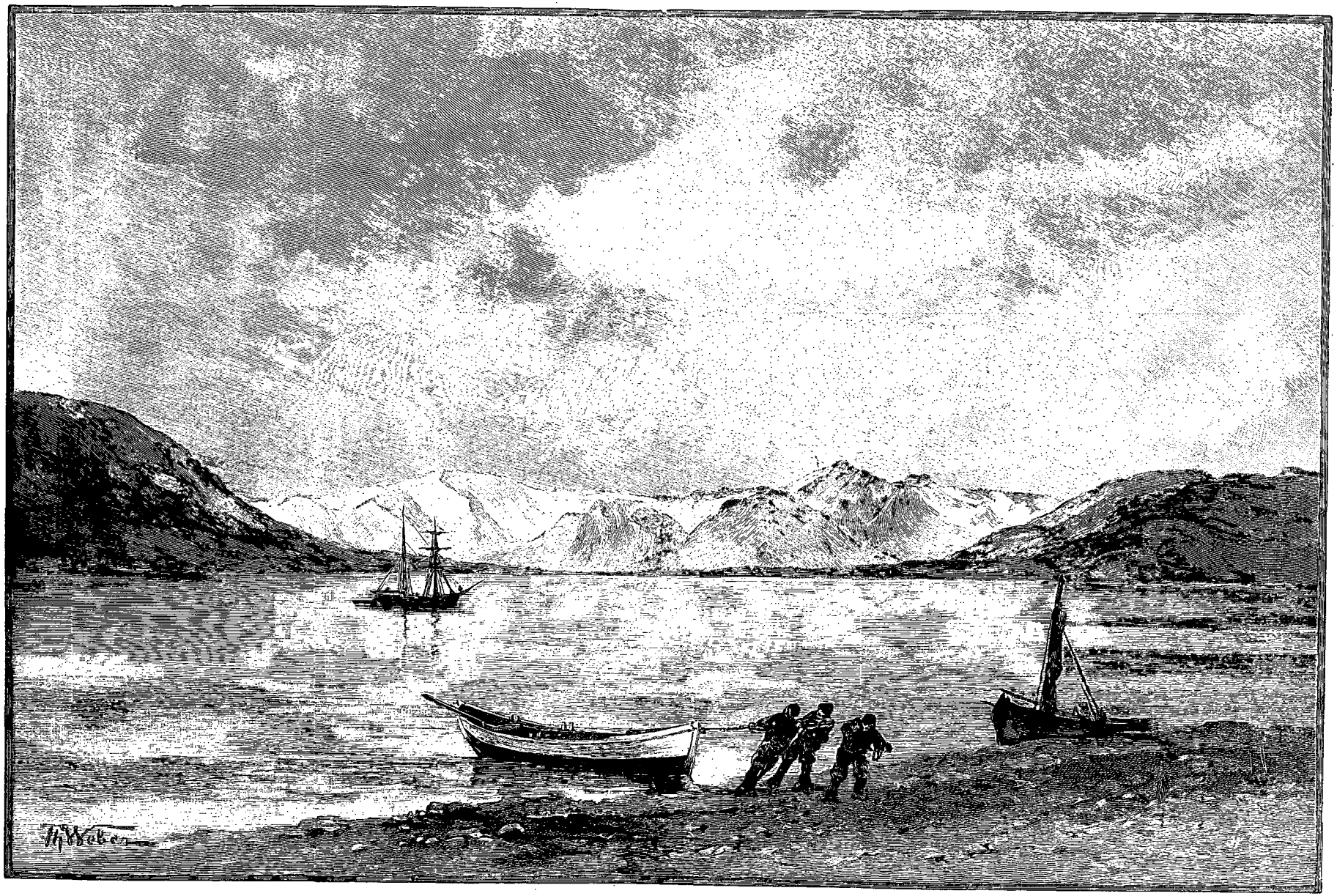
LE RETOUR DU SOLEIL [1].

Vers juillet, les glaces des baies se cassèrent avec un bruit de détonation d'artillerie et furent emportées dans l'océan Arctique. Nous nous mîmes à interroger l'horizon, espérant voir la silhouette du vapeur qui devait nous relier à l'univers et nous dire si l'Europe allait toujours son petit trantran vieillot, et si notre grande patrie russe marchait sans encombre vers ses destinées inconnues. J'allais avoir aussi des nouvelles des miens et pouvoir leur en donner sur l'intégrité de ma personne après l'épreuve voulue et supportée sans trop de défaillance.

Tel fut mon premier essai de séjour à la Nouvelle-Zemble, qui dura du mois de juillet 1887 au mois de juillet 1888.

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Derbier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DU DÉTROIT DE MATOCHKINE (PAGE 90). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Dans cette relation je pense qu'il est surtout intéressant, au point de vue des explorations arctiques, auxquelles le baron de Nordenskiöld a donné une nouvelle et utile impulsion pour le commerce, de suivre avec attention et d'observer les effets du climat sur un homme qui peut jouir de toutes les aises possibles dans ces régions, qui possède quelques notions hygiéniques, qui surtout ne manque ni de secours médicaux, ni de science véritable, pour se traiter, se remonter le moral et garder son énergie. En vue de ce but utile, je continue mon récit en décrivant mon second hivernage, qui commença le 18 septembre 1888, après deux mois que je passai à Arkhangel et à Moscou pour préparer et apporter des provisions aux colons et les matériaux nécessaires à la fondation d'une seconde station de sauvetage, portant mon nom, et située à l'entrée du détroit de Matochkine qui sépare les deux îles de la Nouvelle-Zemble. J'avais aussi réussi à accomplir une œuvre qui me tenait fort au cœur : les Moscovites m'y aidèrent en donnant quelques sommes pour la construction d'une église entourée d'un *skite* (couvent). Les Samoyèdes habitant la Nouvelle-Zemble étaient retombés dans la plus barbare des idolâtries (le chamanisme ou *chamanstvo*). Les sacrifices humains avaient déjà commencé, et il n'était que temps de faire revenir ces égarés au christianisme. Le révérend Napthanaïl, métropolitain d'Arkhangel, auquel je rappelai que toutes nos colonies avaient commencé leur existence autour des églises et des couvents, reconnut l'utilité d'un temple dans cette terre arctique. L'église fut construite pendant mon absence. Elle était en bois, d'un style très simple, mais sa hauteur et sa croix d'or frappèrent les regards de l'équipage du vapeur *Grand-Duc Vladimir*, sur lequel je revenais dans ma colonie de Karmakoul. J'étais accompagné d'un moine du couvent de Kolmogor, près d'Arkhangel, qui devait consacrer l'église et fonder l'école de la colonie. Il était phtisique et il pensait qu'il allait abréger sa vie à la Nouvelle-Zemble. Mais ce fut tout le contraire, et, je signale ce miracle aux médecins qui liront ces lignes : ce prêtre guérit de sa maladie. A ce qu'il paraît, l'air arctique est réfractaire aux microbes qui s'attaquent à nos poumons. Ce nous fut par la suite des temps, ainsi qu'à lui-même, un étonnement profond.

La première messe que nous célébrâmes dans l'église eut une solennité particulière. Nous sortîmes, quand elle fut terminée, et sur le bord escarpé du rocher nous chantâmes tous l'hymne national : *Que Dieu garde le Tsar!* Notre émotion était grande, car c'était là la première église orthodoxe construite dans les régions polaires.

Le vapeur leva l'ancre le lendemain et je restai de nouveau seul parmi ces bonnes gens. En premier lieu, je distribuai les provisions, consistant en bois de chauffage, comestibles, conserves diverses, farines, etc.

Notre colonie se composait de soixante-huit personnes, divisées en douze familles, et cette fois j'avais amené trois pêcheurs russes, à chacun desquels le gouvernement avait donné deux cents roubles de subsides et des fusils. Trois familles de Samoyèdes avaient été envoyées dès l'été sur le détroit de Matochkine pour faire un essai d'acclimatation. Je leur avais apporté une maisonnette en bois, mais, vu la saison avancée, je ne pus la leur faire porter si loin. Craignant pour eux la détresse et l'épidémie de scorbut, je me décidai à partager leur sort et à aller les rejoindre dans le nord, près du détroit de Matochkine, où je désirais aussi faire des observations météorologiques. Les trois pêcheurs russes et quatre familles de Samoyèdes restèrent à Karmakoul, auprès du missionnaire, auquel je confiai cette colonie. Une famille de Samoyèdes partit pour les bords de la mer de Kara, afin de chasser les rennes; une autre s'établit dans une tente au cap Gousinoï (des Oies), du Sud. Trois familles vinrent sur le détroit de Matochkine et trois autres s'en allèrent au cap Gousinoï du Nord.

C'est ainsi que nous nous dispersâmes dans cette terre, où certes ce n'est point l'espace qui manquait. Ma tentative était la plus risquée, car même les Samoyèdes de l'île n'avaient jamais encore hiverné loin au nord.

Mon voyage ne fut pas dénué d'aventures, attendu que les glaces flottaient encore dans les baies et n'étaient pas bien solides.

Je dus contourner chaque baie, ce qui était difficile et fastidieux, et si j'essayais de couper droit par les glaces elles pliaient sous le poids des traîneaux. Le curieux détroit de Matochkine, qui, s'il était placé dans un climat plus doux, formerait un superbe et pittoresque Bosphore, a environ 100 kilomètres de longueur. Si l'on se laisse porter par le flux ou le reflux, car les eaux changent de direction, on peut le traverser en dix ou douze heures.

Je trouvai enfin les tentes des trois familles samoyèdes. Ces gens avaient tué en six jours soixante-dix rennes, puis quatre ours blancs, cent renards blancs et trente phoques. Cette chasse, aussi facile qu'abondante, me prouvait la richesse de la faune dans ce détroit. Outre cette énorme quantité de gibier, la pêche était brillante. Montés sur leurs chaloupes, les colons tiraient leurs filets tranquillement et sans fatigue. Mon arrivée leur fut une joie, et quand je leur annonçai mon intention de rester avec eux, ils reprirent confiance et ne craignirent plus le scorbut.

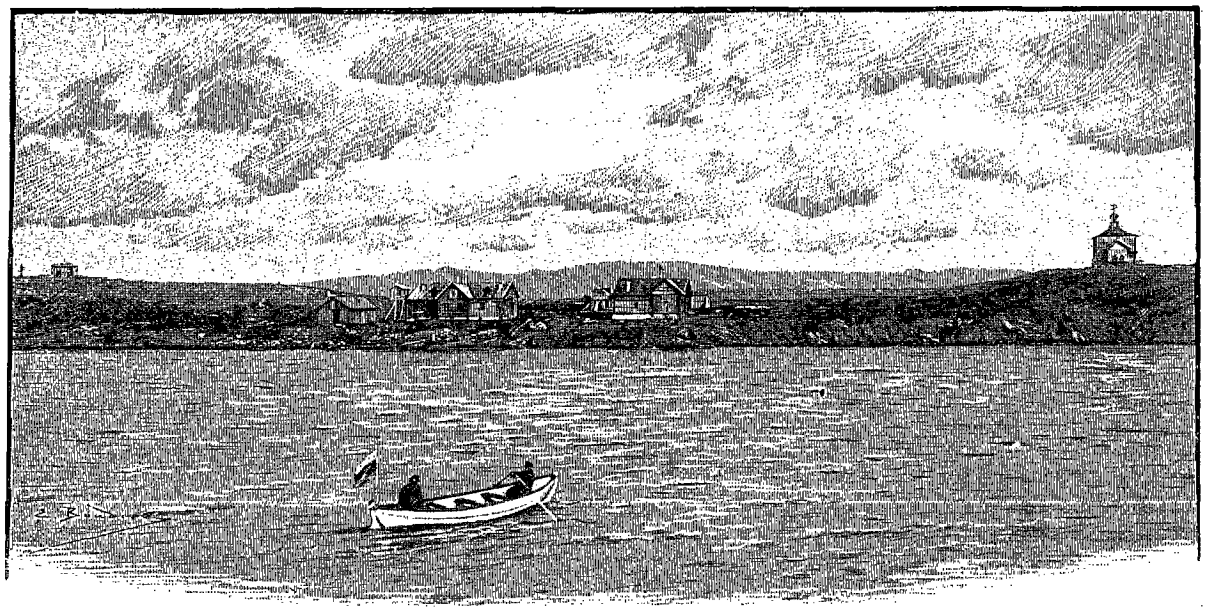
Nous cherchâmes ensemble un bon emplacement pour les *tchoums* (tentes). Nous les installâmes dans le centre du détroit, vis-à-vis du golfe *Sérébrény* (d'Argent). Nous ne pouvions compter pour nous chauffer sur d'autre combustible que le bois rejeté par l'Océan et venant des forêts ou taïgas sibériennes. Le soleil avait disparu dès le 22 octobre et nous fûmes obligés de profiter de la petite lueur du court crépuscule pour nous guider vers l'endroit choisi. Le commencement de novembre amena la nuit complète avec les ouragans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les rennes, les ours, les phoques abondaient, mais, à cause de la profonde obscurité, on ne pouvait tirer qu'au jugé, et souvent les chasseurs rentraient bredouille. Des nuages et d'épais tourbillons de neiges nous obligèrent à nous enfermer autant que possible dans les tchoums où nous étions fort mal abrités d'un froid de 30 degrés. Nous y entrions par le haut. Une ouverture assez mal fermée nous servait de porte et de lucarne. La neige pénétrait partout. Nos pauvres chiens ne pouvaient vivre tous dans les tchoums; pourtant nous leur permettions de venir la nuit se coucher en tas les uns sur les autres, ce qui les réchauffait, mais les poussait aussi à engager de bruyantes batailles, qu'il était dangereux d'interrompre dans l'obscurité, de peur de recevoir quelques coups de dent.

Les enfants commençaient à maigrir, à pâlir et à se plaindre du manque d'air, de la fumée et de l'humidité glaciale. Nous fûmes tous atteints d'un mal qu'on pourrait nommer la « maladie polaire ». C'est une lourdeur, un énervement, une déperdition de force, une pâleur et une somnolence étranges. Il semble que la mort est là et qu'il est très facile de passer de vie à trépas sans douleur et sans s'en apercevoir. Les Samoyèdes disent que c'est ainsi que commence le scorbut. La cause première de cette décomposition du sang serait dans l'état moral de l'homme. A la fin de la nuit polaire le teint est d'une pâleur cadavérique, et l'on est aussi faible qu'un convalescent après une longue maladie. La santé revient dès l'apparition du soleil. Mais nous n'en étions pas là, et mon favori, un petit Samoyède nommé Névoli, mourut à notre grand regret à tous. Sa mort fut des plus touchantes.

Nous dûmes chercher un autre abri. Je profitai d'une aurore boréale pour faire une excursion au delà du détroit, sur les bords de l'île du Nord, dans le golfe Sérébrény. J'y trouvai une hutte sans toit ni plancher. C'était la dernière demeure de quelques chasseurs disparus. Je fis remplacer le plancher par des peaux de rennes, et le toit par une toile à voile avec un trou pour le passage de la fumée. Un os de baleine nous servit de foyer. Je fis faire des portes en bois, et une vessie de renne remplaça la vitre de la fenêtre. Nous nous installâmes, au nombre de vingt-quatre, le long des murs, que nous tapissâmes de peaux de rennes, et cette hutte nous parut être un palais en comparaison de nos tchoums. Quand le feu brûlait bien et avait raison de l'humidité des bois pêchés dans le détroit, nous devenions gais, nous nous racontions des légendes naïves, sombres et sauvages comme la nature du Pôle, nous jouions aux échecs. Notre gaieté devenait folle quand un renne, chassé et tué au hasard dans les ténèbres, était dépecé; on le mangeait cru, en trempant les lanières de chair dans le sang chaud. Les amateurs buvaient des verres pleins de sang, comme on boit du vin. Les chiens attendaient avec impatience leur part du festin, ils grimpaient sur le toit, et, la langue pantelante, regardaient le plat succulent placé au milieu du cercle de leurs maîtres. Voyant que tout allait bien dans cette colonie, je me décidai à quitter le détroit de Matochkine, pour fêter la Noël à Karmakoul. J'avais 150 kilomètres à faire à la lueur des aurores boréales, qui quelquefois avaient des interruptions de quelques jours. En traversant le détroit je faillis passer à travers une crevasse dans la glace. Dans la presqu'île de Gribovoï je dus passer deux jours couché sous les neiges pour attendre le retour d'une nouvelle aurore. Dans le golfe Pouchove, je m'égarai et nous tombâmes dans la mer. Mais enfin, cinq jours après cette dernière

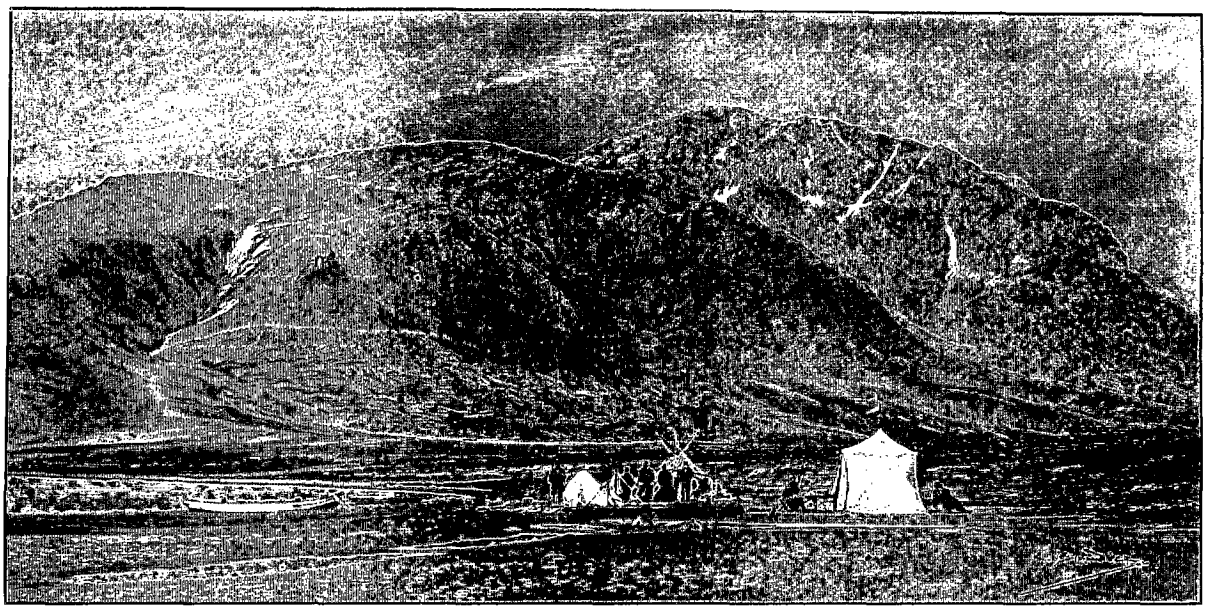


COLONIE DE KARMAKOUL [1].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aventure, nous atteignîmes la colonie, où nous fûmes accueillis, il va sans dire, avec une joie sincère, car dans ces parages, où les hommes luttent pied à pied contre le climat et les éléments, ils sont solidaires et tiennent l'un à l'autre. Le prêtre était satisfait des progrès de ses grands et petits élèves. Les Samoyèdes commençaient à se civiliser aussi un peu dans la vie usuelle, excepté pourtant en certaines choses. Par exemple, jamais nous ne pûmes leur apprendre à user du pétrole pour l'éclairage. Ils cassaient tout de suite les lampes et revenaient à l'huile de phoque, qui répandait une odeur infecte. Nous essayâmes des bougies, mais les Samoyèdes les mangeaient régulièrement, et, quand ce n'était pas eux, c'étaient les chiens qui se jetaient dessus et les avalaient tout allumées. Tel est l'attrait pour les êtres polaires de tout ce qui est



BIVOUAC DE M. NOSSILOFF DANS LES MONTAGNES [1].

graisse. Pendant les fêtes de Noël, des familles, errant de côté et d'autre, se traînaient dans l'obscurité de la nuit boréale, vers Karmakoul et son église. Les trois braves Russes, chasseurs et pêcheurs émérites, organisèrent des veillées avec des déguisements, des musiques d'harmonica, de *balalaïka* et des danses russes. Les Samoyèdes s'amusèrent beaucoup ; ce fut la première fête donnée à cette latitude extrême. Enfin des nuages rose vif et dorés commencèrent à se montrer sur l'horizon, annonçant la prochaine apparition du soleil.

Le 17 janvier, l'astre sans lequel tout est mort en cette planète revint enfin nous éclairer. Les Samoyèdes se hâtèrent de se disperser, avec cet amour de la vie nomade qui leur est invétéré. Nous avions beau les prêcher, leur faire observer qu'il n'y avait aucune nécessité de risquer la santé de leurs enfants, ce fut en vain. Souvent ces chasseurs enragés s'épuisaient en courses stériles, et, après avoir couché plusieurs jours sous les nuages, ils revenaient affamés, mais ce n'était que pour mieux reprendre leurs courses, immédiatement après s'être réconfortés avec les provisions de la colonie.

Parmi ces provisions, ils n'apprécient guère le pain, ni les farineux, qui leur paraissent fades en comparaison de la viande et du sang de renne.

Bientôt les trois Russes, le prêtre, mes deux guides samoyèdes et moi, nous restâmes seuls. Alors je repris la route de l'île Nord, malgré le froid de 50 degrés, pour y continuer mes observations et m'occuper de mes collections, but principal de mes excursions.

En arrivant au 75e degré de longitude nord, je vis d'énormes glaces flottantes et de formidables glaciers de montagne, à côté desquels ceux de la Suisse ne sont que des miniatures. Je me promenais en des lieux encore inexplorés par les hommes. Bientôt le soleil, restant toujours au-dessus de l'horizon, fit de nouveau perdre aux colons le sentiment du jour et de la nuit, de même que dans la saison sombre, mais dans un sens inverse.

Russes et Samoyèdes pêchaient et chassaient les vingt-quatre heures durant, ne se laissant terrasser par le sommeil que brisés par les fatigues et à des heures fort irrégulières.

C'était une vie indépendante et aussi libre qu'elle peut l'être pour l'homme, que nous menions ainsi, en face du ciel, de la terre polaire et des éléments. Est-il étonnant que les nomades l'aiment par-dessus tout et qu'ils préfèrent, malgré les intempéries, la voûte du ciel aux plus confortables maisons?

Le 26 avril j'admirai de nouveau le soleil de minuit. Mes guides samoyèdes s'élançaient vers le nord avec

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

OURS TUÉ PAR M. NOSSILOFF. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une étrange passion. Ils aimaient à voir des terres que le pied de l'homme n'avait pas foulées.

Je dus revenir vers ma colonie de Karmakoul pour recevoir la maison en bois qui forme le noyau de cette première colonie portant mon nom, et je fondai ma seconde colonie située sur le détroit de Matochkine, comme on peut le voir sur la carte. Puis je me décidai à passer l'hiver suivant à Arkhangel et en Russie, non sans m'être pourtant assuré que les familles russes et les Samoyèdes, nantis de conseils hygiéniques, de médicaments et de provisions, pouvaient sans aucun danger affronter la nuit polaire.

A Arkhangel, un certain nombre de Russes riverains de l'océan Arctique me demandèrent les moyens de s'établir à la Nouvelle-Zemble. Les gouverneurs d'Arkhangel contribuent maintenant avec beaucoup de zèle à peupler l'île, autant que cela est possible.

NOUVELLE STATION NOSSILOFF SUR LE DÉTROIT DE MATOCHKINE[1] (PAGE 92).

IV

Je retournai passer en Nouvelle-Zemble l'hiver de 1890-91, et je pus enfin m'occuper avec plus de suite de mes collections. Je vais donner quelques détails sur la faune et la flore de cette île, qui est curieuse pour un naturaliste.

La Nouvelle-Zemble est habitée par quatre espèces de mammifères, les ours, les rennes, les renards et les lemmings (*Mus obentis*, *Mus torquatus*). Elle a quarante-huit espèces d'oiseaux. L'Océan et la mer de Kara, autour de l'île, pullulent de poissons.

Il est fort intéressant d'observer l'implacable lutte pour la vie de tous ces êtres contre l'implacable nature pendant les huit mois de froidure, dont trois d'obscurité complète. C'est une tragédie continue avec incidents divers.

Les mouettes (*Larus tridactylus*) sont connues par leurs nids chauds et leurs séjours sur les rochers surplombant la mer. Les mouettes, que les Samoyèdes nomment *kloucha-gloupich*, sont plus rares que les premières. Celles-ci sont si hardies qu'elles se posent sur les ponts des bateaux et effleurent les épaules des matelots.

Les oies sauvages, blanches et noires (*Anser segetum*, *Anser brachyrynchus*, *Erythropus minutus*, *Erythropus albifrons*), habitent une région d'environ 70 kilomètres de longueur sur 30 de largeur entre les deux mers. Ce sont les oies de la mer Caspienne, qui viennent en été à la Nouvelle-Zemble. Il y en a des millions. Elles se mettent sous la garde des hiboux blancs (*Nyctea scandiaca*) et des faucons (*Falco peregrinus*, *Falco gyrfalco*, *Falco absolvus*), qui crient quand les renards blancs approchent. Ceux-ci sont grands amateurs de leurs œufs. Les hiboux se nourrissent de lemmings (souris de Sibérie). Ils restent immobiles sur les rochers, attendant avec impatience l'arrivée des rongeurs. Un oiseau curieux est le *lurik* (*Mergalus alle*), qui n'arrive qu'avec les tempêtes et vole en tournoyant dans les airs.

Les gagars (grèbes), en samoyède *tchistikb*, s'élèvent en vol épais pendant les tempêtes de glaces et se brisent les ailes contre les rivages pour chercher une mer libre. Pendant la nuit polaire, ces oiseaux prennent pour des espaces d'eaux libres les rochers sombres qui tombent à pic dans la mer, et se tuent de cette manière, ou bien ces pauvres êtres, désespérés, se posent, épuisés par les efforts, sur les glaces, et meurent gelés.

Après les tempêtes de décembre, accompagnées de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pluies diluviennes et de variations de 35 degrés de froid à 2 degrés de chaud, nous trouvions, sur les versants rocheux des montagnes, des bandes entières de ces oiseaux gelés. Leurs apparitions doivent être attribuées aux ouragans, qui les emportent tout droit vers des îles.

Les canards sauvages (macreuses) et les alouettes des neiges arrivaient, fatigués de leur long trajet, en avril et en mai. Les alouettes tombaient sur la terre et les plaques de neige; elles entraient dans ma maison et restaient là demi-mortes. Jamais je n'ai vu d'aussi malheureux oisillons, si battus par la tempête. On se demande avec crainte le pourquoi de leur création, de leurs angoisses et de leur triste sort.

Cette année de 1891, il y eut une tempête tardive qui couvrit de neige les nids de tous les oiseaux et gela les œufs.

Je ne parlerai pas des baleines, dont les mœurs sont si connues. Elles nagent autour de l'île en troupes et ne sont pas difficiles à tuer.

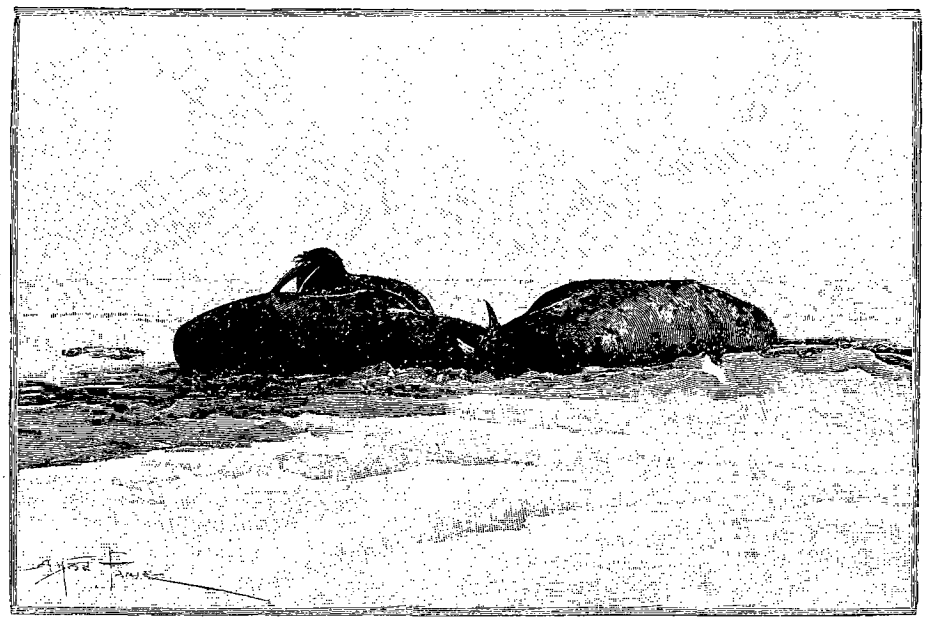
J'ai déjà mentionné les énormes dauphins blancs; on trouve encore des requins, les plus terribles des poissons, qui profitent de la mort des baleines pour les dévorer.

Les phoques du Groenland (*Phoca grœnlandis*) viennent rarement à la Nouvelle-Zemble, ils préfèrent le séjour du Spitzberg.

Les phoques ordinaires (*Phoca vitulina*) sont au contraire très nombreux.

Nous assistâmes un jour à une scène, rare dans la nature, qui donne une idée de ce qui se passe dans les sombres et inexplorées régions du Pôle.

Le matin d'une tempête qui s'annonçait par des rafales déjà dangereuses, je vis arriver dans les golfes d'innombrables bancs de poissons, qui se jetèrent en masses compactes dans les rivières et débordèrent sur les rivages. Les mouettes les saisissaient à fleur d'eau, à leur échouage. A la suite de cette première invasion, j'aperçus à l'horizon une ligne noire qui avançait sans cesse. C'étaient des phoques du Groenland et des phoques ordinaires, en si grand nombre qu'ils couvraient de leurs corps sombres et brillants un espace d'une dizaine de kilomètres. Après eux vinrent les morses. Les cris rauques et désolés de ces animaux remplissaient l'air d'un bruit inusité et lugubre. A la suite de cette masse compacte d'êtres grouillants, se traînant et grimpant les uns sur les autres, venaient de colossales glaces flottantes, qui, poussées par les tempêtes du large, envahirent les golfes, les baies, montèrent les unes sur les autres, prirent toute la profondeur des eaux riveraines et formèrent des montagnes par leur effrayante agglomération. Les morses et les phoques s'épuisaient en efforts pour grimper et se maintenir dessus, mais les glaces les englobaient, les écrasaient et les gelaient immédiatement. L'épaisseur des blocs était d'une trentaine de mètres; elles finirent par ne plus former qu'une seule masse. Ceux des morses et des phoques qui furent rejetés par-dessus ces amas de glaces laissaient des traînées de sang en se dirigeant vers la pleine mer, qui s'éloigna à vingt kilomètres des rivages. Je trouvai, dans un trou de glace de la largeur de 50 mètres, des dauphins blancs massés, tous debout, la moitié du corps hors de l'eau. Et c'est uniquement la chaleur de leurs corps agglomérés qui empêchait l'eau de prendre tout de suite.



MORSES SUR LES GLACES FLOTTANTES [1].

Cette tempête a sévi sur 700 kilomètres de longueur dans l'île et elle tua en nombre incalculable des oiseaux, des poissons et des phoques.

Dans le détroit de Matochkine seulement, il ne périt pas moins de 50 000 phoques. Aussitôt après cet ouragan arrivèrent les ours blancs, cette fois en troupeaux, montés sur les glaces flottantes. Ils s'établirent confortablement dans les cavernes de glaces formées au hasard dans cette agglomération cristalline. La chasse en était dangereuse, car on rencontrait subitement l'ours au coin de quelque aiguille de glace, avant d'être préparé à le recevoir. Les ours arrachaient les phoques gelés de l'intérieur des glaces et s'en nourrissaient. J'aperçus bientôt la trace d'oursons qui venaient de naître. Quand ils devinrent plus grands, la mère les mena à l'eau, leur apprit à nager.

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'observai aussi une chasse au phoque, faite par une ourse accompagnée d'un ours adolescent et d'un petit ourson. Elle leur fit signe de rester immobiles et de se cacher en se couchant sur la neige, puis s'embusqua un instant, se traîna doucement sur la neige, et, sautant d'un bond sur le phoque, elle lui cassa la tête. Le petit ourson eut sa part du festin, mais non l'adolescent, que l'ourse éloignait d'un coup de patte. Était-ce pour lui faire comprendre qu'il était assez fort pour gagner sa vie lui-même? Pourtant elle lui abandonna les débris de ce repas.

Je tuai un jour une ourse. Les petits se promenaient tranquillement autour de leur mère morte et nous flairaient, moi et mes deux Samoyèdes. Ces oursons demeurèrent chez moi pendant quelques mois. Je leur fis édifier une maison de glace à côté de mon domicile. Le jour, ils allaient se baigner dans la mer et y jouaient comme des tritons. Ils s'attachèrent à ma personne et ne voulaient point rester à la maison quand j'allais chasser. Ils me suivaient en courant d'une manière comique. La nuit, les grands ours blancs rôdaient autour de ma maison, ce qui n'était pas pour me donner un sommeil bien tranquille.

Pendant l'hiver de 1890-1891 je fis des chasses aux rennes qui me permirent d'observer leurs mœurs. Ces animaux sont assez imprudents du reste, car, sauf les vieux mâles qui se groupent à part et sont sur le qui-vive, les autres paissent sans grande inquiétude, et se laissent approcher à portée de la balle.

En avril j'ai vu des quantités de renards blancs enragés, qui couraient tous du sud au nord, obéissant à un singulier instinct. Quelques-uns entraient à la station et se jetaient sur mes chiens. J'en fis prendre de vivants; ils étaient si faibles qu'ils ne pouvaient plus mordre, et étaient couverts de blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes, leurs pattes notamment étaient toutes mordues.

Pendant les tempêtes tourbillonnantes qui font pleuvoir des pierres venues on ne sait d'où et lancent des neiges en masses si épaisses qu'elles ne peuvent fondre pendant des années, les renards blancs ont de dures épreuves à subir.

La flore de la Nouvelle-Zemble est tout alpestre; la plus haute plante n'a pas 5 à 6 pouces de hauteur. Parmi les buissons on remarque le saule polaire, le bouleau rampant. Parmi les fruits on ne trouve que cette excellente baie du nord, la *morochka*, qui vient si bien autour d'Arkhangel et qu'on expédie gelée en petits tonneaux à Saint-Pétersbourg. Mais il est rare qu'elle parvienne à maturité à la Nouvelle-Zemble, et pendant mes séjours je n'en ai jamais pu goûter une seule. Beaucoup de lichens couvrent les sables et forment la nourriture des rennes.

Parmi les fleurs, on remarque le pavot alpestre, le myosotis et ensuite les fleurs de la saison, l'herbe cuillère, puis les espèces : *Cochlearia*, *Papaver caudicaule*, *Saxifraga oppositifolia*, *Arenaria tabella*, *Myosotis villosa*, *Gentianæ*, *Palemorium*, *Eriophorum capitolium*, *Rhodiola rosea*, *Primula farinosa*.

La température dans la station Nossiloff du détroit de Matochkine est de : Janvier — 16° centigrades; février — 24°; mars — 27°; avril — 15°; mai — 9°; juin — 1°; juillet — 4°; août — 4°; septembre — 1°; octobre — 6°; novembre — 14°; décembre — 18°.

Je quittai la Nouvelle-Zemble le 10 juillet 1891, au moment où la moitié de la neige n'était pas encore fondue.

J'exprime, en terminant, l'espoir que ma relation donne bonne idée des pionniers russes et de leurs aptitudes aux travaux nécessaires pour développer l'industrie et le commerce dans les points extrêmes de notre vaste patrie.

CONSTANTIN NOSSILOFF,

Membre de la Société Impériale de Géographie.

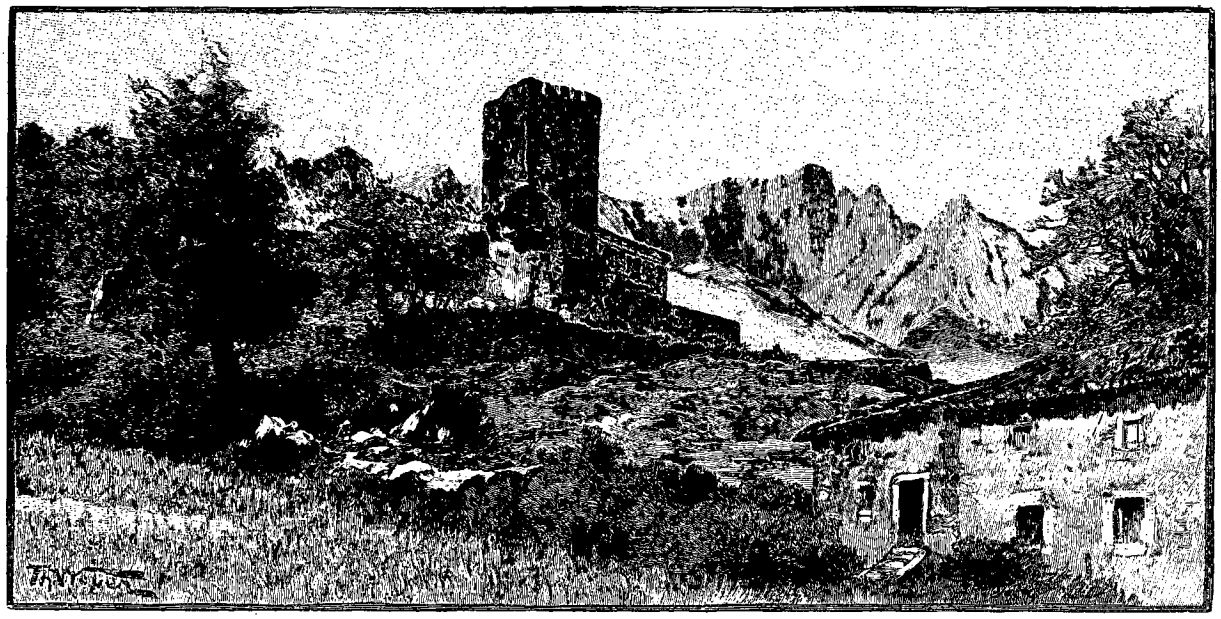
1 *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

Résumé par Mme LYDIE PASCHKOFF.

TENTE SAMOYÈDE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CASTILLO DE MOGROVEJO [1] (PAGE 104).

AUX PICS D'EUROPE [2]

(PYRÉNÉES CANTABRIQUES),

PAR M. PAUL LABROUCHE ET LE COMTE DE SAINT-SAUD.

INTRODUCTION.

BERGER ASTURIEN DE BULNES [3] (PAGE 99).

Il y a, par delà les monts, sur la côte d'Espagne, une chaîne très élevée, qui porte le nom singulier de Pics d'Europe (*Picos de Europa*). On n'est pas fixé sur l'origine de ce nom. Les géographes et ingénieurs espagnols disent que les premiers navigateurs revenant d'Amérique ont ainsi baptisé ces montagnes en saluant en elles le vieux continent. Mais il nous paraît difficile d'admettre qu'ils n'aient aperçu la côte qu'en vue de nos Picos.

Ce massif calcaire, placé en dehors et au nord de l'axe des Pyrénées cantabriques, n'a été, à vrai dire, ni exploré ni décrit. La critique historique a disserté sur les faits plus ou moins obscurs que les chroniques rapportent aux vallées qui l'entourent; elle n'a pas rapproché de ces récits, interpolés par des légendes anciennes et un patriotisme jaloux, l'examen du théâtre où s'est déroulée l'épopée merveilleuse de la première croisade d'Europe.

Un ensemble de particularités rend le massif asturien d'une exploration pénible, mais lui donne un caractère d'une étrange grandeur. Dans ces terrains crétacés et généralement carbonifères, qui élèvent leurs redressements d'une éclatante blancheur au milieu de soulèvements gris ou rouges, formés de schistes ou de conglomérats, se creusent d'immenses entonnoirs. Appelées d'un nom qui correspond au masculin de « marmite » (*ollo*) et à son équivalent linguistique (*oule*) dans l'idiome pyrénéen français, ces dépressions isolent une crête après l'autre et forment un désert sans végétation, où la vie animale n'est représentée que par de nombreux troupeaux d'isards et quelques papillons. Les eaux des névés et des flaques glaciaires, comme les pluies, très fréquentes dans le massif, s'engloutissent au fond de ces entonnoirs, entre les fissures du calcaire, tombant parfois, comme au nord de la Peña Santa, dans un gouffre entr'ouvert, où elles disparaissent sourdement. Elles ressortent plus bas, dans les riches

1. *Dessin de Weber, gravé par Maynard, d'après une photographie de M. Aguirre Zorilla.*

2. La relation des voyages de MM. Labrouche et de Saint-Saud aux Pics d'Europe se rapporte à une série d'explorations successives faites de 1890 à 1893 dans cet important massif. Les fragments que nous publions sont extraits des notes des deux géographes, à l'exception du voyage de 1890, que M. de Saint-Saud a accompli seul, et de l'ascension de la Peña Santa, qui n'a été faite que par M. Labrouche. — Texte et dessins inédits.

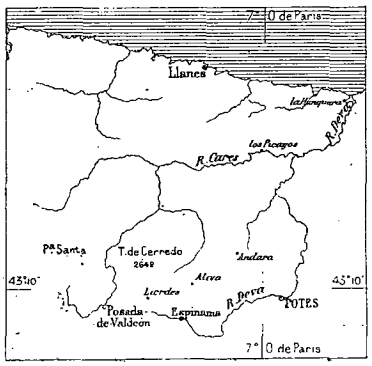
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Aguirre Zorilla.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terres à travers lesquelles la roche a déjeté ses tours, terres où les torrents coulent à pleins bords et où les sources ne tarissent pas, au milieu de prés plantureux et d'arbres de toutes essences. Lorsqu'on a quitté le pays de la soif et de la misère, rien n'est doux, bon et charmant comme de retrouver, au pied des murailles, ces eaux jalouses qui ont voyagé souterrainement et jaillissent, fraîches et abondantes, dans un pays embaumé de fleurs.

Mais elle est aussi bien belle la « mauvaise terre » (*mala tierra*), comme l'appellent les chasseurs de la contrée. Dans ce désert de pierres, alignant le long des oules leurs parois verticales brisées d'éboulis, les crêtes se dressent avec fierté, affectant toutes les formes connues et inconnues, réelles ou fantastiques, cylindres, cônes, pyramides, trapèzes, têtes ou membres d'hommes ou d'animaux, groupes modernes ou antiques, arbres pétrifiés, les mille et une fantaisies d'une statuaire extravagante, que n'effraient ni le surplomb, ni le porte-à-faux, ni le vide, ni le disloqué. Non seulement les arêtes se dentellent en monuments dont l'aspect varie à tous les angles de perspective et dont la couleur change à toutes les heures du jour, mais le cœur de la roche lui-même est un énorme panneau sculpté, une sorte de bas-relief, fait des stries de calcaire et où, sans grands frais d'imagination, on peut suivre les figurations les plus étranges.

La photographie elle-même conserve la vie de ces rochers et les ciselures qui les tapissent, tant ces lignes sont accentuées et fouillées par le hasard des érosions.



RÉGION DES PICS D'EUROPE.

Des sommets, ces hautes parois s'avancent en éperons gigantesques sur des vallées qui paraissent sans fond. La vue s'étend jusqu'à plus de 25 lieues : sur l'immense mer, où l'on distingue les voiles des barques et la fumée des vapeurs; sur les tièdes horizons de Galice où se perdent quelques montagnes à profil moelleux, comme ces hauteurs qui bleuissent dans la plaine de Cordoue ou dans celle de Naples; sur le plateau de Castille, rouge et ensoleillé, tacheté de villages et finissant, dans un gris lumineux très lointain, par une ligne de sierras estompées.

Le matin et le soir, si des brumes légères flottent dans le ciel clair, toutes les teintes du prisme s'étalent à l'envi autour de vous. Le rouge surtout se nuance à l'infini sur les festons des crêtes; il rosit, il violace, il noircit, il éclate en splendeurs, il tire un feu d'artifice à fusées silencieuses. Car le silence est éternel dans ces régions, où rien de ce qui fait du bruit, à la montagne, ne passe à la surface du sol, si ce n'est parfois le vent.

Un homme isolé perdrait le sens de l'ouïe dans la « mauvaise terre », et la mort lui paraîtrait plus douce, parce qu'il aurait vécu dans une nature endormie du sommeil des ruines.

Les Pics d'Europe forment un parallélogramme allongé de 50 kilomètres de long sur 20 de large, en moyenne. Ils sont coupés par trois fractures profondes, qui les traversent de part en part : l'une à l'ouest, le Sella, l'autre au centre, le Cares, la troisième à l'est, le Deva. Les hautes vallées du Sella et du Cares portent respectivement les noms de Sajambre et de Valdeon. La haute vallée du Deva s'appelle Liebana. Le Sajambre, le Valdeon et la Liebana sont encaissés entre la chaîne cantabrique et les Pics d'Europe, qui les bordent au nord et suivent une orientation à peu près parallèle à la ligne de partage des eaux.

Le Cares reçoit un affluent, le Duje, qui forme une quatrième dépression, très profonde aussi. Cette dépression diffère des trois autres en ce qu'elle a son origine au milieu de la chaîne d'Europe et non pas sur la chaîne cantabrique, comme celles du Sella, du Cares et du Deva.

Ces quatre gorges délimitent trois massifs distincts : le massif occidental ou de Covadonga, entre le Sella et le Cares; le massif central ou des Orriellos, entre le Cares et le Duje; le massif oriental ou d'Andara, entre le Duje et le Deva.

Les montagnes de Covadonga sont généralement appelées *peñas*, terme très fréquent en Espagne et usité dans quelques parties des Pyrénées françaises sous la forme *pène*, pour désigner des crêtes couronnées de roches; les sommets des Orriellos sont, pour la plupart, dénommés *torres* (tours), à cause de leur forme cylindrique, ou *tiros* (postes), parce qu'ils servent aux embuscades des chasseurs d'isards; le mot de *picos* (pics) est plus particulièrement réservé au massif d'Andara.

Les gorges du Sella, du Cares et du Deva sont dominées par des murailles de plus de 2 000 mètres, et leur traversée est aussi curieuse que celle des plus belles gorges de Suisse. La route du Sella peut soutenir toute comparaison avec celle de la Via Mala, dans les Grisons.

Il n'existait pas, jusqu'à ce jour, de carte d'ensemble des Pics d'Europe, dont un seul sommet non culminant, la tour de Cortes, dans le massif d'Andara, est un signal géodésique de premier ordre de l'Institut géographique espagnol. On n'a, en fait de cartes partielles pour les provinces d'Oviedo et de Santander, que celles de S. E. Don Francisco Coello, l'éminent président de la Société de géographie de Madrid, au 200 000e, et celle du géologue Schulz (pour Oviedo), au 127 500e. Il n'y a pas de carte de la province de Léon.

La race, surtout dans les villages isolés au fond des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gorges, comme Cain et Bulnes, est très caractéristique. On dirait des métis de Gaëls et de Basques. Le profil est fin, la démarche fière, le développement précoce. Les femmes ont le long nez aquilin, les yeux fendus en amande, le visage ovale et régulier, les bras potelés et les seins fermes. Leur corsage, rayé et juste, dessine les formes comme un jersey et s'entre-croise d'un foulard de couleur; les jupes courtes laissent voir des bas verts ou rouges; les sabots sont pourvus de trois protubérances, qui les empêchent de reposer directement sur le sol. Quelques hommes portent encore la culotte courte, la chemise jaune et le gilet à manches des Asturiens.

Cette race, sur le champ de Covadonga et sous la conduite de leur chef Pélage, en l'an 718 et douze ans avant la victoire où Charles gagna, à Poitiers, son surnom de Martel, remporta sur les Maures la bataille fameuse qui fut le point de départ de leur expulsion de l'Espagne et le berceau de la monarchie castillane. Cette race, onze siècles plus tard, a conservé dans le même sanctuaire de Covadonga, où elle élève une basilique, la pieuse et patriotique tradition de ce grand fait héroïque, comme la France garde celle de Jeanne d'Arc.

Dans cette terre sacrée descendent de grand matin, venant de la « mauvaise terre », les gens des montagnes. S'agenouillant devant la grotte miraculeuse, ils avivent leur foi en Dieu, au sortir des rochers diaboliques et grimaçants, traversés au clair de lune, sur la haute crête qui, pendant six mois, les ensevelit sous le grésil, la grêle et la glace.

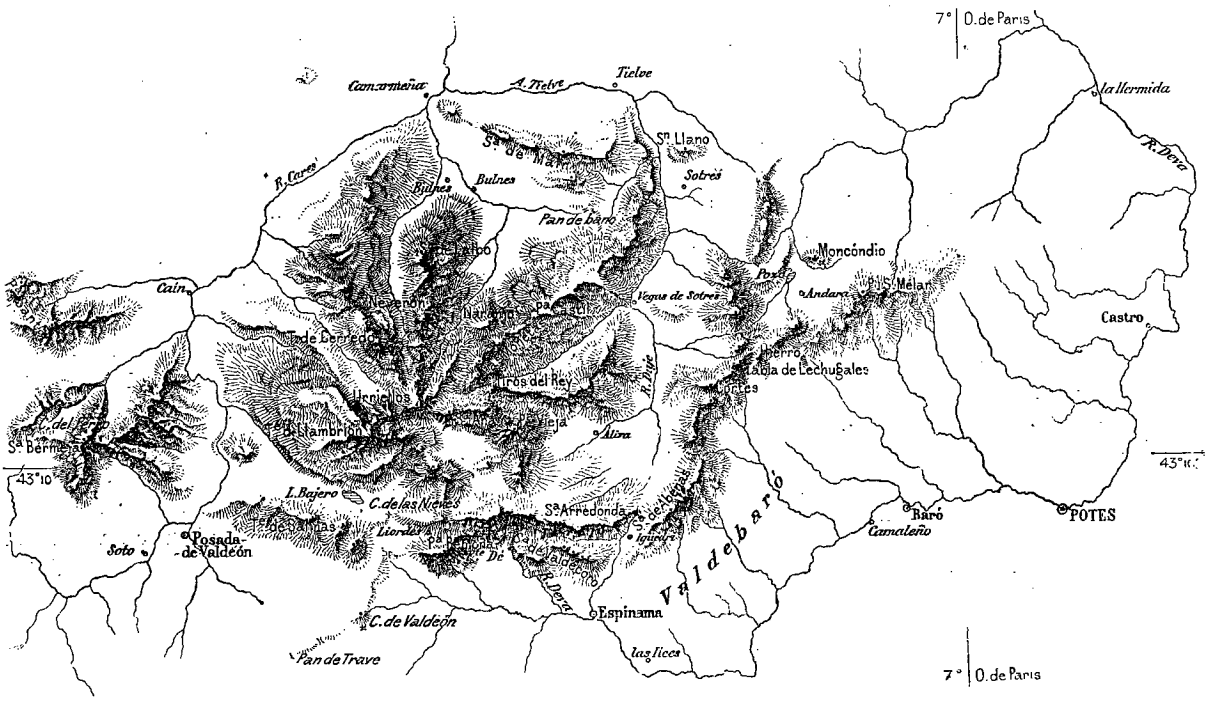
I

LES MINES DE LA PROVIDENCIA.

La Hermida et Andara. — La vie minière. — La Peña Vieja.
(5-12 juillet 1890.)

Quinze heures de chemin de fer et neuf heures de diligence, de Madrid à la Hermida : le supplice est dur en tout pays du monde, plus dur peut-être en Espagne, et une bonne nuit n'est pas de trop pour reposer de ces fatigues. L'hôtel des Bains, grande maison blanche sur la route du Deva, a des lits propres, une cuisine passable, des prix modérés. Les eaux minérales de la Hermida contiennent, au dire des chimistes, du chlorure de sodium, des sulfates, des sels de chaux, et leur température varie entre 50 et 61 degrés. La docte Faculté les utilise pour les rhumatismes, la goutte, la dyspepsie et la scrofule. Les sources ont été captées en 1841, mais la construction des thermes ne date que de 1880. Le lieu est sauvage et encaissé dans un défilé abrupt, où la place manque pour le torrent, plus encore pour la route et pour les bâtiments. Il ne s'ensuit pas que les naturels y soient plus pressés que dans le reste de la péninsule, et Pedro *el Herredor* se fait attendre deux bonnes heures. Ce personnage est le représentant attitré du directeur des mines de la Providencia, S. E. Don Benigno de Arce, et l'homme indispensable à quiconque veut visiter le haut pays.

Il est généralement de mode, en Espagne, de con-



MASSIF DES PICS D'EUROPE [1].

1. *Dessin de Perron, esquisse à l'échelle de* 1 : 200 000, *d'après la carte originale construite au* 40 000e *par le colonel Prudent sur les relevés de M. de Saint-Saud.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondre le massif d'Andara avec les Pics d'Europe, et notre confiance dans cette opinion reçue était complète, à notre arrivée. En attendant, le seigneur Pedro fume un délicieux cigare de 20 sols, prélevé sur notre caisse, écoute de l'air narquois et grondeur, caractéristique de bien des gens de ce pays, le programme de notre voyage, et donne des ordres : un ânier et son âne sont bientôt après sur le seuil. Le chargement est fait sur maître Aliboron. Cette région est un enfer pour les transports. Le bon mulet aragonais ou catalan, la bête sûre et précieuse, n'existe pas dans les villages cantabriques. L'âne même, au jarret vigoureux et au pied montagnard, est d'une difficile découverte. Il n'y a que deux manières de voyager en dehors des grands chemins, les chevaux et les chariots à bœufs, qui montent, au bruit strident des essieux desséchés, les sentes raides, souvent plus étroites qu'eux. Les chariots donnent le mal de mer et sont dépassés par les tortues qui flânent. Quant aux chevaux, ils sont toujours au vert, pendant la belle saison. Lorsqu'on demande de la « cavalerie » (*caballeria*) — et par ce mot il faut entendre une monture quelconque, — il y en a toujours, au dire des gens. Mais, après une demi-journée d'attente vous apprenez qu'on cherche la bête à la montagne, après une autre demi-journée qu'on ne la retrouve pas, et ce que vous avez de mieux à faire est d'offrir une cigarette au propriétaire résigné et de faire battre l'appel dans une autre montagne. N'allez jamais en Espagne, ni surtout aux Pics d'Europe, si vous êtes coutumier du sixième péché capital. Toujours mauvaise conseillère, la colère, au pays de la patience, ne fait que retarder les choses.

Grâce à Dieu, pour notre début, tout marche à souhait, excepté le temps. Pendant que nous montons les lacets qui mènent aux mines d'Andara, la pluie menace, puis tombe, puis se change en neige : et la route est longue. On compte 5 lieues, ce qui veut dire en bon français 6 heures, nous ne l'apprendrons que trop à nos dépens. Les chariots chargés descendent lourdement, portant le minerai au fourneau de Doblillo, où il subit, en plein air, une première crémation, avant de se mettre en route pour le port d'Unquera. Transi, trempé jusqu'aux os, nous voici à Andara. M. de Arce est absent, mais le co-directeur, M. Alphonse Martinez Infante, nous fait le plus charmant accueil, grâce aux recommandations dont nous sommes porteurs. Cet excellent homme nous prête des vêtements. Tout le personnel domestique est à nos ordres; Emilia fait sécher nos habits, Jesusa tisonne le repas; Angelica, sa rieuse nièce, prépare le lit, la meilleure couchette de la maison, la couchette de l'Infante Isabelle. C'est là qu'Alphonse XII et sa sœur inaugurèrent ces chasses fameuses qui ont défrayé la chronique et surtout l'imagination des journalistes madrilènes. Mais le roi a eu beau temps et nous l'avons mauvais : il neigera toute la nuit, il neigera toute la journée du lendemain. Le temps passe, dans l'oubli des intempéries et dans l'espérance du soleil à venir qui permettra, le lendemain, l'heureuse ascension de la *Tabla de Lechugales* (2445 mètres), le point culminant du massif oriental.

Andara est le centre principal de l'exploitation du zinc aux Pics d'Europe. Deux grandes constructions basses et étroites s'alignent dans un cirque désolé. L'une est la maison du personnel dirigeant, l'autre sert de magasins et d'habitation pour les mineurs.

Le calcaire d'Andara est métallifère et appartient à une couche inférieure du terrain carbonifère. Il renferme d'abondants filons de calamine (carbonate de zinc natif) et quelques veines de sulfures de plomb, de pyrites de fer et de cuivre. On y rencontre des dolomies.

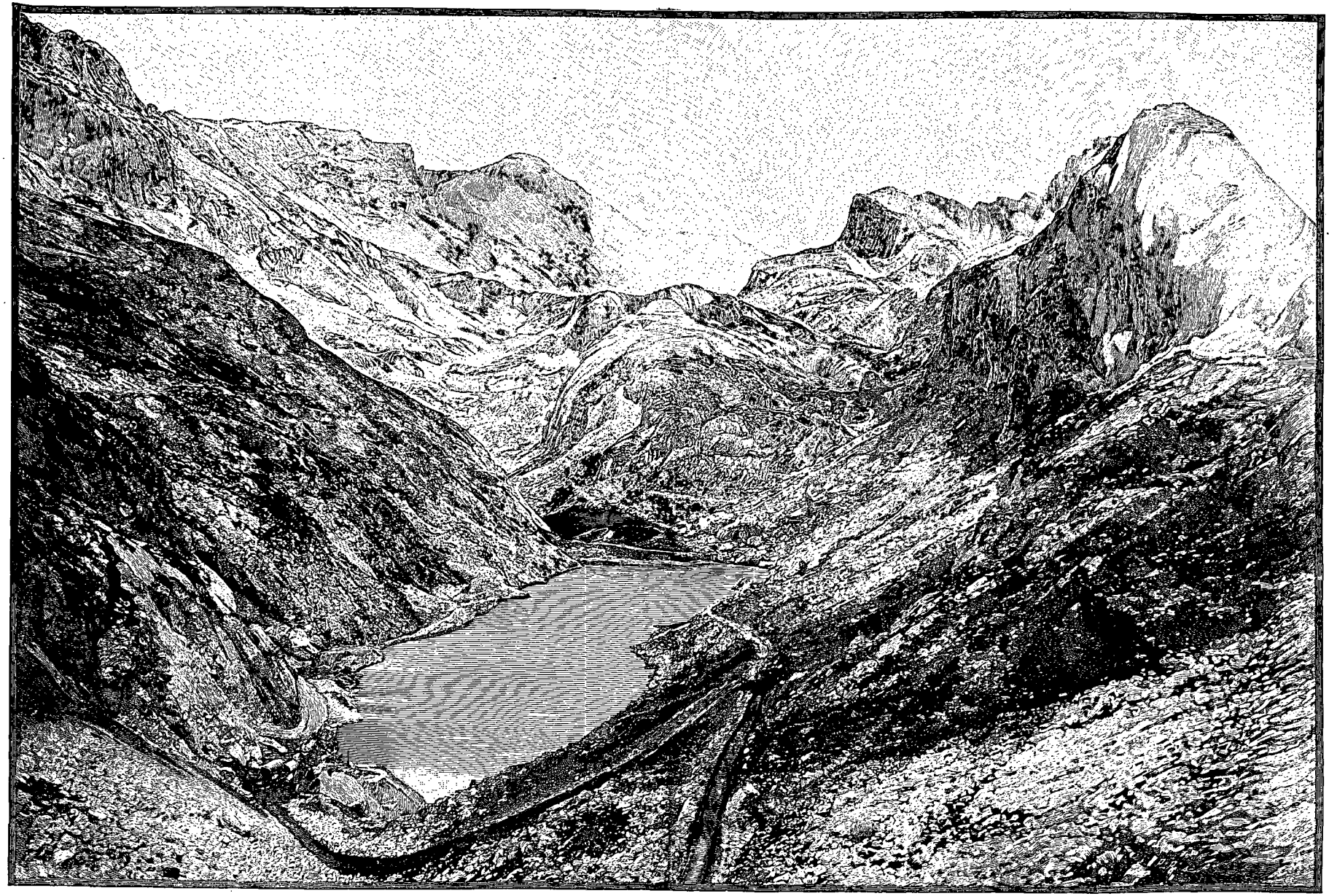
Chaque galerie a son mode particulier d'exploitation. L'extraction se fait tantôt de bas en haut, tantôt de haut en bas. Soit dans la mine, soit en plein air, on opère le triage des minerais. Si les produits sont riches, ils sont utilisés directement; s'ils sont pauvres, on les soumet à un lavage dans des cylindres où agissent des pistons à bras. La profondeur des galeries varie de 50 à 100 mètres : le terrain est si solide qu'elles sont rarement étayées de charpentes.

Le personnel des mines de la Providencia est d'environ 400 travailleurs, non compris les charretiers. Les foreurs (*barreneros*) gagnent de 2 fr. 50 à 3 francs, les nettoyeurs (*escombreros*) de 2 francs à 2 fr. 50, les manœuvres (*muchachos*) de 1 fr. 50 à 1 fr. 75. Ces derniers sont des jeunes gens de 14 à 16 ans, qui portent les outils à la forge, la nourriture aux chantiers et font toutes les petites corvées. Une vingtaine de femmes travaillent, à l'air libre, à trier les minerais mélangés de pierres, avant de procéder au lavage dans des eaux provenant de la fonte des neiges. Chaque mine a à sa tête un contremaître (*capataz*) et possède un abri (*chabola*), en maçonnerie et charpente, où logent les ouvriers par groupes de quinze à vingt-cinq.

La nourriture, saine et abondante, est fournie aux mineurs moyennant une retenue d'environ 28 francs par mois (0 fr. 93 par jour). Elle est répartie en trois repas : une soupe le matin, deux dîners composés de lard, légumes divers, riz et quelquefois de la viande, à midi et à 7 heures. Chaque travailleur reçoit 1 kilo 1/4 de pain; la plupart ont, au bout du premier mois, du pain à revendre, et refusent des mets en excès. Le cuisinier (*ranchero*) est généralement un personnage, qui prend son rôle au sérieux de la plus comique manière et s'interrompt souvent de tourner la soupe — meilleure qu'on n'est porté à le croire — pour remplir les fonctions de débitant (*cantinero*) qu'il cumule avec les siennes propres. Il vend du vin, de l'huile, des espadrilles, des effets, toujours par la fenêtre, la porte de la boutique étant interdite aux acheteurs.

D'Andara à Aliva, le second groupe minier de la Providencia, le chemin le plus fréquenté passe près du Pozo d'Andara, seul lac de la région, puis par

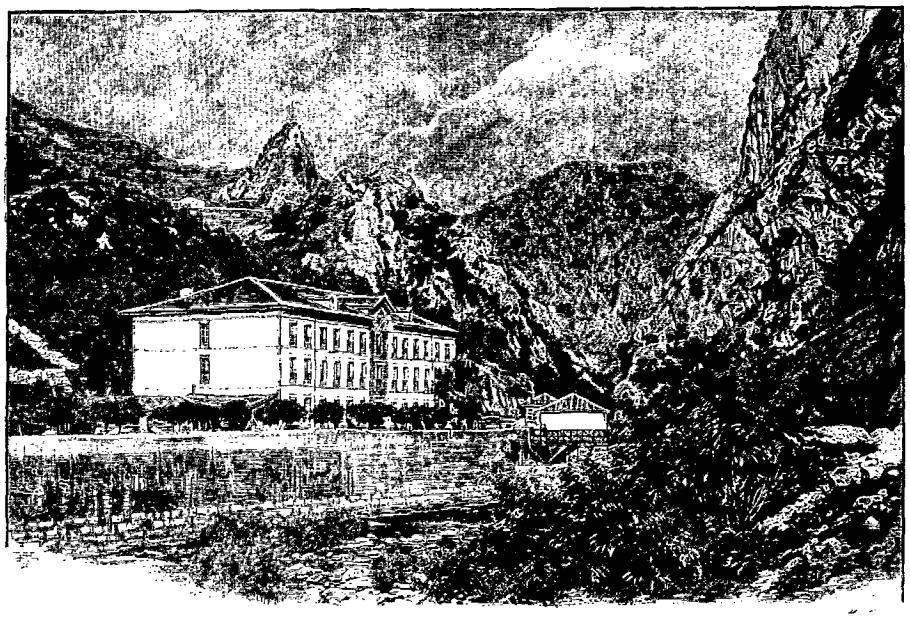
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



POZO D'ANDARA. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sotres. La descente s'opère par de maigres pâturages, parsemés d'un chaos de blocs calcaires, gros comme ceux de Gèdre. De Sotres à Aliva on remonte la haute vallée du Duje, maussade et déserte, encadrée d'élégantes aiguilles et de pitons biscornus. Comme Andara, Aliva possède deux corps de logis, celui des maîtres et celui des tâcherons, mais le tout bien plus modeste et bien plus petit. On dirait que les maisons de mines des Pics d'Europe croissent en raison directe de leur altitude. Aliva est 350 mètres plus bas qu'Andara. Les bâtiments sont sur un plateau verdoyant, au niveau de la ligne de partage des eaux entre le Duje et le Deva. Ils se cachent dans une sorte de repli herbeux, où s'arrête la route qui descend sur toute sa longueur, la vallée du Deva, chemin de chars d'Aliva à Camaleño, route de voitures au delà. Le minerai a une



LA HERMIDA [1] (PAGE 99).

soixantaine de kilomètres à parcourir d'Aliva à Unquera, son port d'embarquement. Le zinc qui s'exploite à Aliva n'est pas de la calamine, mais de la blende (sulfure de zinc), et il est livré tel quel, sans calcination; la longueur des transports égalise les frais.

Alphonse XII a honoré Aliva de sa visite, et la chambre royale nous est ici réservée. Mais ce palais éphémère, composé de deux chambrettes, ne possède en fait de provisions que de très succulents souvenirs. Le débit d'Aliva a pour toutes ressources du pain médiocre et un vin détestable. Tout le reste manque, même le café, même le chocolat... le chocolat!

Si la disette comestible est grande, le mutisme n'est pas de saison, à en juger par l'exubérante loquacité de Cosme Soberon, berger qu'on disait un excellent guide et qui est tout au plus un bon fabricant de fromages. Cosme a tout vu, tout parcouru : à l'en croire, il connaît tous les passages, il est allé souvent au sommet de la Peña Vieja, la pointe anguleuse qui se dresse au-dessus d'Aliva et au seuil du massif central. Cette montée est d'ailleurs chose usuelle; tout le monde est allé là-haut, même le roi; Cosme l'y a vu; il était un des rabatteurs. Ce grand bavard promet d'être fidèle au poste, le lendemain à 3 heures et demie. Il arrive avec une heure de retard, selon l'usage, et, parvenu au petit glacier qui s'étend au pied de la pyramide terminale, déclare que jamais nul n'a été si fou de monter au delà. « Et le roi? — Oh! le roi! Il s'est posté au col de Santa Ana, appelé en son honneur les *Tiros del Rey* (Postes du Roi), et n'a jamais été plus loin. » Mais nous sommes de moins facile composition, et, tournant brusquement au sud-est, nous atteignons en une demi-heure le point culminant (2615 mètres), par des rochers assez inoffensifs. Les nuages arrivent en bandes de toutes parts, et un tiers de l'horizon est déjà voilé. Dans les perspectives claires se dressent des crêtes formidables, s'entassant les unes sur les autres, monde effrayant fait, dans un premier voyage de découverte, pour décourager les meilleurs vouloirs par l'inconnu qu'il révèle. Que faire, sans vivres, sans montures, seul, devant cette immensité? Un tour rapide au delà de cette terre promise et des projets pour les années à venir. Telle fut notre résolution, en descendant de la Peña Vieja.

Le soir même, nous partions pour Espinama, par une combe riante, ombreuse, verte de prés, parsemée de granges. Le lendemain, Jeronimo Prieto, beau-frère de l'épicier du cru, nous conduisit au col de Valdeon, d'où, pour la première fois, le troisième massif des pics se révéla à nos yeux étonnés. Jéronimo excelle à pêcher les truites à la main, en frappant l'eau à coups de bâton et en surprenant, d'une main agile, le poisson sous la pierre où il s'est réfugié. La bête s'échappe souvent; on la poursuit jusqu'à lassitude. Il faut pour cet exercice beaucoup de dextérité, plus de temps encore et un torrent presque sec, comme celui qui arrose Portilla la Reina. De là, une gorge étroite nous mène à Llanaves, où jaillit une source minérale chaude, puis par le port de San Glorio à Potes, après une interminable descente de six heures. Le jour suivant, une pluie battante arrose la diligence jusqu'au col de Piedras Luengas. A quelque distance, à l'entrée du plateau de Castille, le ciel est éblouissant de bleu et le ther-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. de Olavarria.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

momètre monte de 26 degrés. Ce changement de décor, si fréquent sur le versant méridional des Pyrénées, nous fait trouver moins longue la route d'Aguilar.

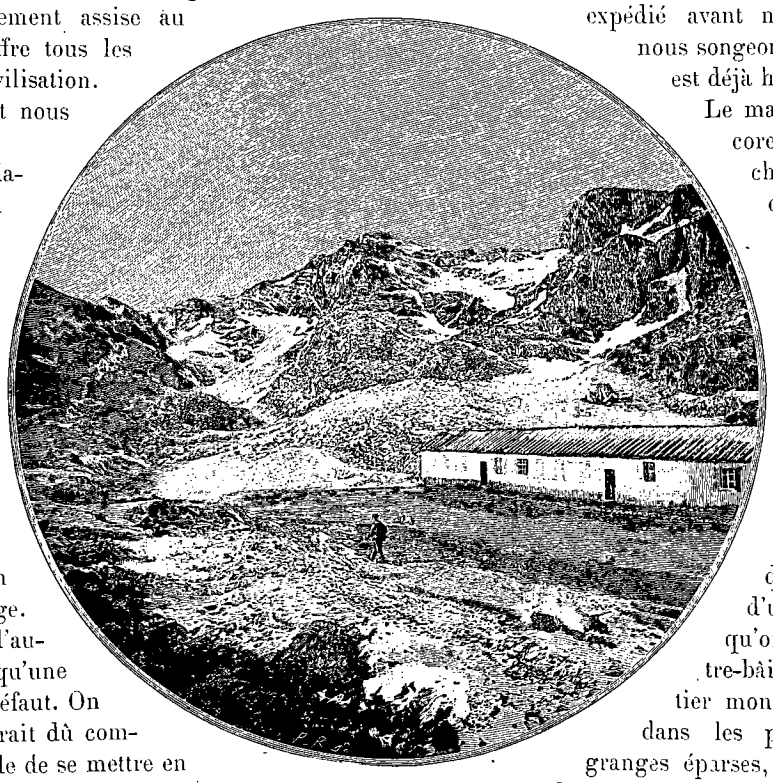
II

ENTRE LE CARES ET LE DEVA.

Sur les crêtes. — Les mines de Liordes. — Le Tiro Llago. (8-13 septembre 1891.)

Une route nouvelle conduit de Reinosa aux sources de l'Èbre, et descend à Cabezon de la Sal. A 2 heures de Cabezon, San Vicente de la Barquera, petite ville coquettement assise au bord d'une baie, offre tous les agréments de la civilisation. Encore une heure et nous sommes à Unquera.

Don Marcial de Olavarria, ingénieur au corps des mines et directeur de celles des Picayos et de Liordes, nous accompagne au début de cette deuxième excursion; à Unquera une voiture est attelée et remonte la fraîche vallée du Deva. A Panes, on dételle et l'on charge. Longue besogne, d'autant plus longue qu'une monture nous fait défaut. On finit par où l'on aurait dû commencer, et l'on décide de se mettre en marche sur les chevaux dételés, l'un des voyageurs cheminant à pied, à tour de rôle. Mais peu à peu la nuit tombe, et le sentier rugueux devient, dans l'obscurité, une sorte de fondrière. Et voilà que la sente pierreuse s'enfonce dans le torrent noir.



ANDARA [1] (PAGE 100).

« Qu'est-ce? — Oh! peu de chose, dit M. de Olavarria, un petit bac. — Un bac, à cette heure? — Oh! oui, tout court, mais de l'autre côté il y a la grand'-route. »

Et l'on descend, on fait hisser les bêtes endurantes, on se hisse soi-même comme on peut, et le bateau s'avance sur la rivière au courant sinistre, lugubre dans son clapotis. Nous en avons fini, sans doute, avec les mauvais chemins. Mais qu'est-ce qu'annonce de neuf cette traînée d'éboulis où l'on accoste? cette échelle où l'on grimpe? Oh! mon Dieu, presque rien : la grand'route est à peine commencée et n'est qu'une longue carrière en exploitation, pleine de gros blocs arrachés à la mine. Et l'on va, de mal en pis, sur un terrain qui sera plat un jour, mais qui est pour le moment hérissé d'obstacles, dans cette ombre désespérante qui ne finit jamais. Jamais est pourtant trop dire, car une lumière gaie brille à un dernier coude, et la maison des Picayos nous donne bon souper, bon gîte et... le reste, sous la forme d'une somptueuse expédition, organisée pour le lendemain. Il s'agit de monter à un piton d'avant-garde, le premier du massif d'Andara du côté de la mer, la Peña Mellera, qui a donné son nom à l'un des municipes (*ayuntamientos*) du Cares. Un convoi de porteurs, surchargés de vivres, a été expédié avant notre lever, et quand nous songeons au départ le soleil est déjà haut.

Le mauvais chemin est encore la grand'route, plus chaotique qu'en aval, dans le défilé des Picayos, où travaillent une centaine de terrassiers. Mais bientôt un gué, près de Mier, où l'eau s'épand sur une grève basse, nous fait passer sur l'autre rive, paysage alpestre, dans une clairière ouverte entre deux gorges, tournant d'un angle si brusque qu'on n'en voit que l'entre-bâillement. Puis le sentier monte sous bois, s'élève dans les pâturages, entre des granges éparses, et double une sorte de petit col. Ici, après de longs conciliabules, on prend un grand parti : Labrouche est expédié sur Andara, et le gros de l'expédition continue sa route vers le pic, qu'il atteindra après une grimpée honorable et un plantureux déjeuner. Tout ce monde a bien mangé, bien bu et joui de l'admirable spectacle de ce piton, dominant les frais pays de la côte, d'où il semble une grande montagne, et dominé lui-même par les escarpements d'Andara et des Orriellos, aux tours grises et superbes, d'où il semble une taupinière. Pendant ce temps, le pauvre Labrouche souffre faim et misère. Il rejoint enfin la vieille route d'Andara, dont les lacets herbeux et tristes longent la crête. Quelques pas encore et Andara apparaît, avec son hospitalité « royale » qui refait de toutes les fatigues.

Le jour suivant, M. de Arce, en gentilhomme accompli, toujours discret et prévenant, a un guide aux ordres du voyageur. Levé le premier, d'un ton doux et grave, il fait remarquer que, cette fois, c'est le Français qui

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

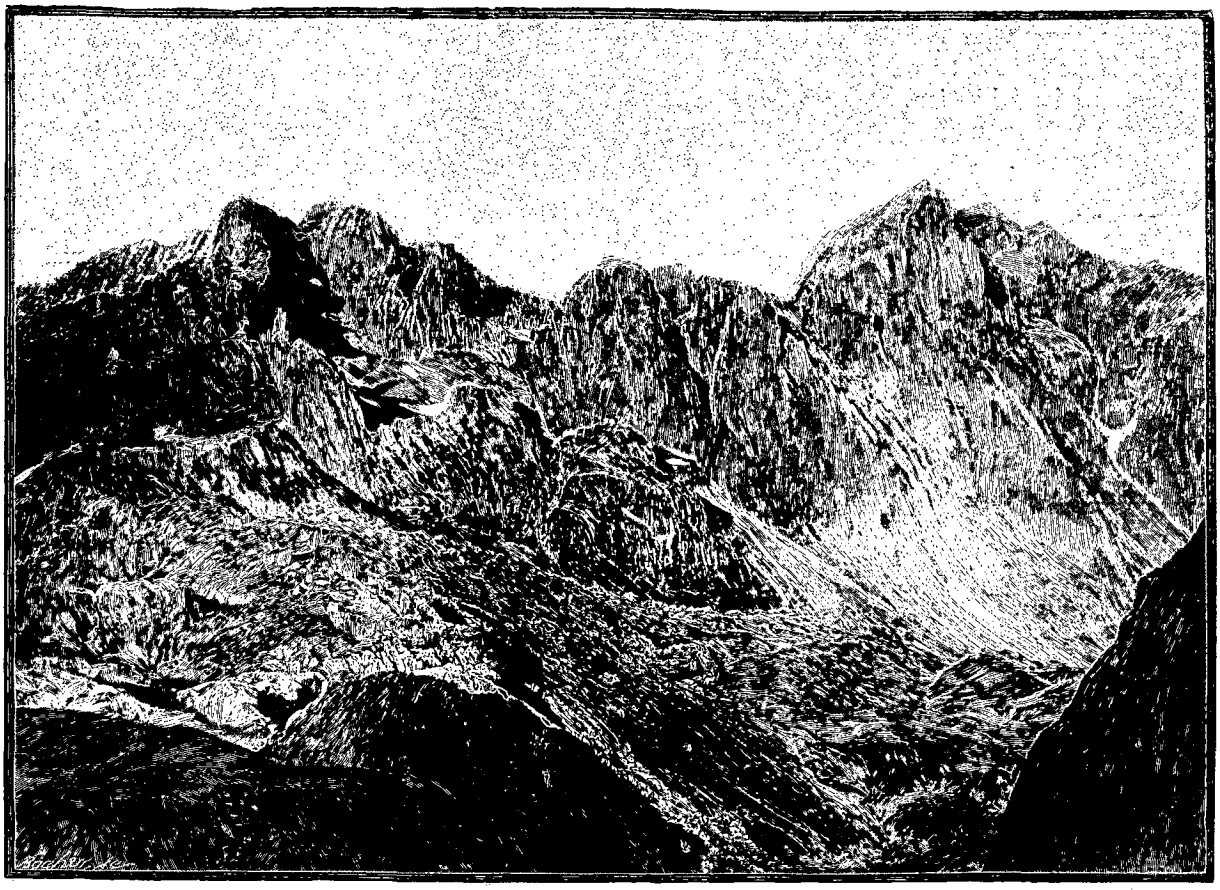
est en retard. Voilà la chose la plus prodigieuse de toutes nos campagnes : à Andara, l'horloge avance, le directeur est prêt à l'aurore, le déjeuner, le mineur, les vivres sont là aussi. C'est une merveille d'exactitude, et l'on y comptait si peu qu'on s'était bien gardé de se lever à l'heure dite. L'Espagne à 2 000 mètres n'est plus l'Espagne.

Par les chemins de mine, puis par une crête facile, nous montons au pic de Hierro, l'un des points culminants du massif, près d'un des postes de chasse du roi. Des brouillards glacés courent sur ces hauteurs, ballottés par les vents qui tout à coup les déchirent, laissant voir des tours proches, des échappées de mer, des clartés dans la direction de Castille. Le col de l'Evangelista et un petit névé nous mènent sur une montagne voisine, d'où nous descendons dans le verdoyant vallon d'Espinama. Le gérant de Liordes, prévenu, est arrivé à notre rencontre. Deux heures après, MM. de Olavarria et Saint-Saud, qui ont repris le chemin du Deva jusqu'à Potes, et admiré en passant le Castillo de Mogrovejo, au pied des escarpements de Camara, apparaissent avec leur « cavalerie » et leurs hommes, sur le sentier ensoleillé qui dessert le plus haut village de la Liebana.

Espinama nous réserve un dîner et un gîte suffisants.

Il convient d'être de haute taille, pour s'asseoir, la table arrivant presque au menton des hommes moyens. Il convient, par contre, d'être de petite taille pour dormir, les lits ayant la dimension de grands berceaux. A part cela, on ne peut que garder un excellent souvenir d'une nuit passée dans la bourgade.

Au matin, la cavalerie est prête, et l'on se met en route vers les mines de Liordes, dans cette vallée du Deva, toujours plantureuse, toujours variée dans son éternelle frondaison et son cadre de rochers gris et dentelés. L'un d'eux surtout, la Peña Remoña — bien modeste quand on est en haut, — dresse dans le fond sa gigantesque aiguille. Les chevaux marchent mollement, entre des haies fleuries. A une clairière, d'où trois vallons divergent en éventail, nous prenons celui de droite. Les escarpements d'un cirque ferment bientôt toute route naturelle. A leur pied bouillonne la source du Deva, qu'on appelle, probablement par abréviation, la *Fuente Dé*. A gauche, dans une muraille formidable, accrochant ses lacets sans nombre aux éboulis et aux corniches, s'élève le chemin de Liordes, chemin dit de chars, où les chevaux montent à peine et que les piétons feront sagement d'éviter la nuit. Il faut y être pour croire à son



PIC DE PEÑA VIEJA[1] (PAGE 102).

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FEMMES DE CAIN (PAGE 108). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

existence, dans une sorte de fente verticale, qui n'est qu'un horrible précipice. L'escalade est longue et dure, et l'on doit souvent descendre de cheval pour passer ce mauvais pas. Juan Suarez, notre guide, s'arrête complaisamment sur mille histoires macabres dont cette « grand'route » a été le théâtre, et chaque trou qui a englouti un malheureux vaut un nouveau récit, plus féroce que le précédent. Nous voici à un col, le col de Liordes. A quelques pas moisit une eau grise, où des tâcherons lavent du minerai; sur un terre-plein s'élève la maison de Liordes, de 100 mètres environ plus élevée qu'Andara, à l'altitude de 1 980 mètres.

La mine est restée abandonnée plusieurs années. On n'y a pas repris l'extraction; on se contente d'utiliser, depuis quelques semaines, le minerai en tas, et un groupe d'ouvriers sous la direction d'un contremaître est attelé à cette laborieuse besogne. La maison forme un rectangle, découpé en quatre pièces, le dortoir des porions, la cuisine, une salle et une chambre. Le logis a subi des hivers l'irréparable outrage, il est à moitié ruiné. Les planchers sont pourris et craquent de toutes parts. Les fenêtres n'ont plus que les volets, et s'il fait froid ou s'il pleut, la seule ressource est d'allumer une bougie ou de braver l'air du dehors.

Mais, si inhospitalier que soit un gîte, délaissé à raison même de son éloignement, l'hospitalité y est exercée largement, et M. de Olavarria trouve le moyen de faire de ce pauvre « caseton » de Liordes un des meilleurs campements de la « mauvaise terre ». D'ailleurs Liordes est comme une oasis perdue dans le désert. La plaine que domine la maison de mine est ce que le Castillan désigne du mot si expressif de *vega*, c'est-à-dire un plateau fertile et peu étendu. Le plateau de Liordes, comme les rares *vegas* des Picos, est un bassin qui a jadis été un lac et dont l'humus a tapissé la cuvette. Il y pousse une herbe drue, des juments y paissent, des eaux y coulent, de petits marais s'y forment, reste de l'étang disparu dans les fissures que l'eau s'est faite à travers le calcaire et où elle s'engloutit, sans remonter au niveau des trois cols déprimés — Liordes, las Nieves, et Remoña — qui en formeraient les déversoirs. Lorsqu'au débouché de l'une de ces brèches et au sortir de l'échelle de pierres, verdoie au soleil cette fraîche prairie, bordée de murailles et gardée par une maisonnette, on croit presque à un mirage, tant cette nature riante contraste avec la rudesse de ses contours.

Ces murailles attirent, car elles sont les plus hauts bastions de la chaîne. Nous déjeunons à la hâte, et avec Juan Suarez, d'un pas leste, nous longeons le plateau jusqu'au col de *Las Nieves* (des Neiges), à une demi-lieue de Liordes. A gauche s'élève la Tour, que nous gravirons. L'escalade va bientôt nous réserver de désagréables surprises et nous annoncer de plus désagréables lendemains. Juan nous mène au bord d'un escarpement inaccessible pour tout autre que lui, qui, pieds nus, sa pipe à la bouche et ses bras mollement arrondis en forme simiesque pour accroître l'adhérence au rocher, traverse, sans un pli de visage, cette paroi en fil-à-plomb. Nos protestations sont vaines; il faut se décider à le suivre, nous n'avons pas de corde. De sa poigne solide il saisit notre main, de son genou il fait un marchepied, et nous passons, dans un équilibre instable, jurant bien que nous ne repasserons jamais par là, ce qui ne nous empêche pas d'y repasser un moment après.

Du sommet de cette tour, que nous baptisons Olavarria, la grande muraille de Llambrion se déploie majestueusement, hérissée de créneaux, boursouflée de contreforts, effrayante de raideur, sur l'autre versant du col des Neiges. A l'ouest, la Torre de Salinas, le point culminant de notre groupe, dresse sa pique ardue, sur la même crête en dents de scie.

Ce matin, dimanche, nous partons pour la grande muraille. Une corniche s'élève à flanc, au nord du col des Neiges, et, par un étroit palier, atteint l'oule du Cedo. Nous montons toujours, et, cette fois, une escalade sérieuse s'annonce; c'est le mur droit. Le guide affirme qu'au delà tout ira bien, et nous nous laissons hisser jusqu'à une petite brèche. Oh! horreur! sur l'autre versant se creuse un précipice vertigineux, où tombe un couloir incliné à une pente invraisemblable. Nous reculons bravement et revenons au pied de notre muraille, que Juan propose d'attaquer sur un autre point. Par d'imperceptibles brisures, cet extraordinaire grimpeur parcourt la crête et déclare qu'il a un passage. Il nous pousse, comme il peut, dans une anfractuosité où le mur se fend, et nous entrons dans une espèce de balcon, hérissant la roche d'un redent haut d'un mètre.

Au delà, c'est la paroi lisse. Juan est merveilleux, comme il l'a été hier, comme il le sera tout à l'heure : il se couche contre ce mur et de son corps fait un pont où nous passons, plus morts que vifs. De l'autre côté s'ouvre le terrible couloir, où conduit une étroite saillie. Juan fait de nouveau de son corps une passerelle, et nous sommes tous sains et saufs, sur l'autre versant; Tonio, mineur des Picayos, qui nous accompagne, tremble de tous ses membres. Une grimpée, dure mais courte, nous conduit au sommet, où le ciel, assombri et menaçant depuis le matin, décharge une tempête de grésil et nous enveloppe d'une brume épaisse. A peine voit-on, dans les déchirures de la bourrasque, un abîme ou une crête, blanchis par la grêle. Nous gelons, sur cette cime où nous tenons à peine, sentant le vide partout et comme un chant de mort dans ces pierres sonores au bruit de l'averse. Et nous descendons, nous ne savons comment, par ces échelles, ces couloirs et ces corniches, faisant halte à la saillie profonde, que nous dénommons « balcon des isards », trouvant qu'elle est bien longue et bien âpre la muraille du *Tiro Llago* — c'est le nom de cette montagne — et que c'est faire acte de démence de continuer à suspendre ainsi sa vie aux hasards d'un équilibre d'acrobate, sans avoir le matériel dont l'expérience de l'alpinisme arme les plus hardis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

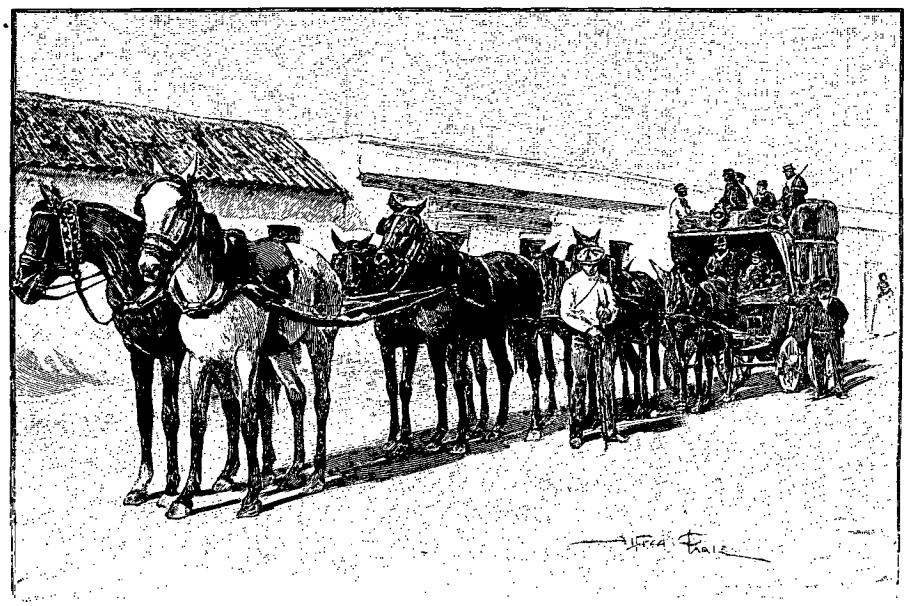
III

LE VALDEON ET LE SAJAMBRE.

La terre maudite. — De Cain à Soto. — La Via Mala du Sella. (14-17 septembre 1891.)

Par le col des Neiges nous descendons dans le Valdeon. On dirait que quelque Roland asturien a donné des coups d'épée dans les flancs de ces montagnes et y a fait ces couloirs abrupts qui en sont les seules voies d'accès. Ces couloirs (*canales*) sont des corridors très inclinés, à largeur à peu près constante — une cinquantaine de mètres en moyenne, — à fond plat, bossué de blocs erratiques, sans thalweg ni eau. Deux murs, verticaux quand ils ne sont pas en surplomb, les encaissent comme des rues. Le couloir del Asotin ressemble à ses pareils, si ce n'est que les escarpements qui le longent sont plus effilés en aiguilles et plus désordonnés de formes, si ce n'est aussi qu'il possède un petit lac, dans une cuvette où un peu de terre végétale a cimenté les pores du calcaire. En face, la Peña Santa dévoile, dans des trouées de brouillard, sa menaçante forteresse, appelée du terme si expressif de *Manchon* (Monceau). Plus bas, la vallée se découvre, la végétation perce, une fontaine coule, des bois ombragent le sentier, et une mine de la compagnie Asturienne s'exploite, desservie par un chemin de chars. Nous sommes sortis de la « mauvaise terre » et nous traversons un coin du pays vert qui l'entoure. La route de mine passe le Cares sur un pont de bois et rejoint celle du Valdeon, qui descend le torrent, entre des haies touffues, des bosquets et des prairies, où quelques hameaux cachent leurs toits rouges. Tout à coup, à la rencontre du vallon des Caballos, le chemin cesse brusquement : c'est là la dernière limite des charrois, et désormais les mulets seuls passent. La vallée s'étrangle, et, entre des murailles toujours plus élancées, s'entaille la gorge supérieure du Cares. L'étroit chemin enjambe la rivière, sur un pont moussu, et, serpentant sur sa rive droite, atteint une petite dépression, dominée d'un piton rocheux. En bas, sur l'autre rive, fument les maisons de Cain. Nous revoyons la terre maudite, car dans ce pays où les hommes, les pierres et les légendes s'enveloppent d'une auréole mystique, l'éternelle malédiction est invoquée au revers des lieux saints.

Cain porte le nom d'un des grands maudits de la Bible. C'est le plus misérable village de la vallée et de la province. Ses maisons sont des masures en pierres sèches, mal jointes, noires, sales, puantes comme des porcheries qu'on ne nettoie pas. Ses rues tortueuses, pleines de trous, de détritus, d'ornières, rampent entre des jardins embroussaillés. Toute une population grouille dans ces taudis. Les *Cainos*, réputés grands chasseurs sur la montagne et grands pêcheurs devant Jéhovah, forment un clan barbare, et maintiennent, comme tradition, que leur seigneur les abandonna, renonçant à les tenir, à la puissante apogée de l'époque féodale. Les filles y sont bien faites, précoces, et l'on dit que parfois les unions s'y contractent avant l'âge et se consacrent un jour ou l'autre, quand la famille est déjà nombreuse.



LA DILIGENCE DE POTES [1] (PAGE 102).

Le curé est un vieillard envoyé en exil dans la plus mal réputée des paroisses du diocèse de Léon. Jadis chanoine, le pauvre diable expie à Cain toutes sortes de forfaits, et c'est une bien mauvaise fortune que de devoir implorer son hospitalité. Il nous reçoit dans la salle du rez-de-chaussée, sorte de hangar qui sert de bûcher, de magasin et de remise, et il commence par nous mettre poliment à la porte. Nécessité fait loi, et nous tentons un retour offensif, en le priant de lire nos lettres d'introduction. Il se décide, en grommelant, à appeler sa gouvernante, honorée du prénom impérial de Teodora. Nous voulons gravir l'escalier de pierre, à marches polies par l'usure, et l'un de nous glisse. L'œil de requin du curé s'est déjà abattu sur le maladroit et il glapit d'une voix stridente : « Je pense que vous me trompez, prétendus ingénieurs des montagnes, qui ne pouvez même monter chez moi ». En haut : une

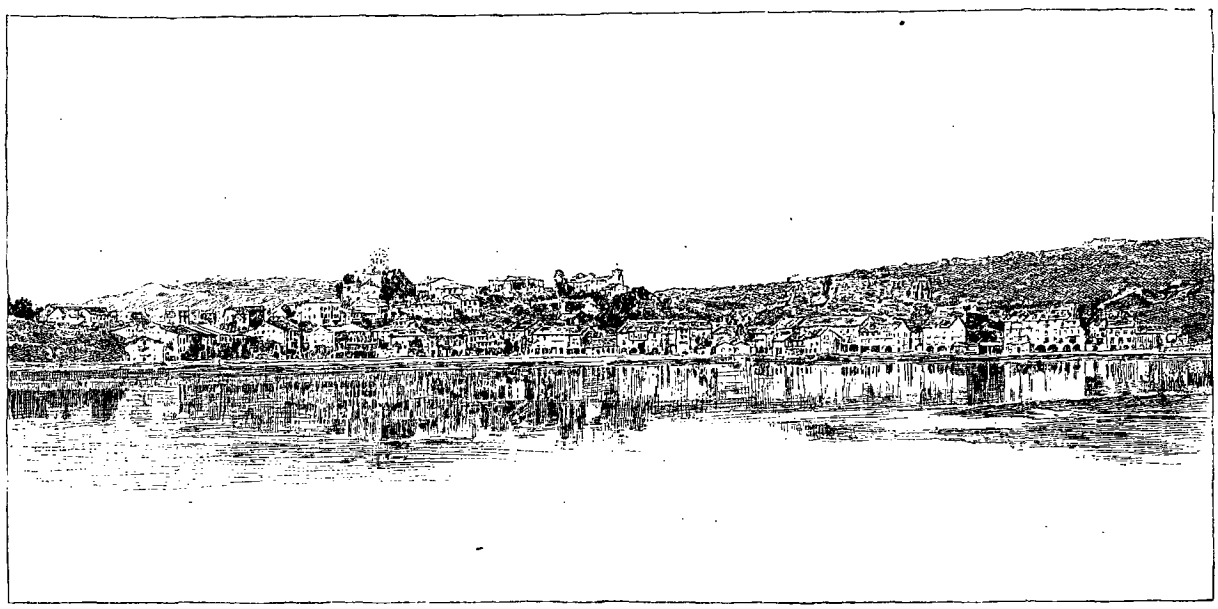
1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite cuisine étroite, enfumée, empestée de toutes les odeurs, y compris celle de vêtements malpropres appendus à des clous; une pièce balayée tous les siècles où un amas désordonné de haricots, de pommes de terre, de jambons gâtés et d'os pourris s'empile au hasard de la jetée, en regard d'un lit rustique; tout au fond, la chambre du curé, que nous ne verrons pas. C'est toute la maison. Notre hôte nous déclare qu'il n'a rien pour dîner. Nous expédions Tonio à la recherche d'œufs. Le curé s'y oppose, en disant que c'est peine perdue. Sur un signe, notre porteur passe outre et revient avec une chasse fructueuse.

On veut nous faire coucher ensemble. Sur notre refus, Teodora fait une percée entre les haricots et y établit un matelas, où il y aura moins de vermine que dans le grand lit. Le curé met nos guides à la porte, lieu de l'être; c'est la table qui a passé sur nous. Dressée contre le mur et reliée au banc par deux charnières, elle vient se placer sur nos genoux ou plutôt sous nos mentons; car, selon l'usage de ce pays, elle est d'une fantastique hauteur.

La cuisinière a trouvé des ressources inattendues, et notre dîner serait suffisant, sans le dégoût d'une ignoble malpropreté et surtout sans les assaisonnements verbaux du curé. Le vieux rustaud ne soupe pas le soir, mais il nous tient compagnie pour faire des remarques désobligeantes sur notre façon de manger, nos manières de dire, l'impiété de notre pays et sa haine pour la France. Nous battons en retraite aussitôt après dîner, mais l'insupportable bavard continue à causer avec nos hommes jusqu'à une heure indue, et lorsqu'il se décide à se coucher, c'est pour tousser la



SAN VICENTE DE LA BARQUERA [1] (PAGE 103).

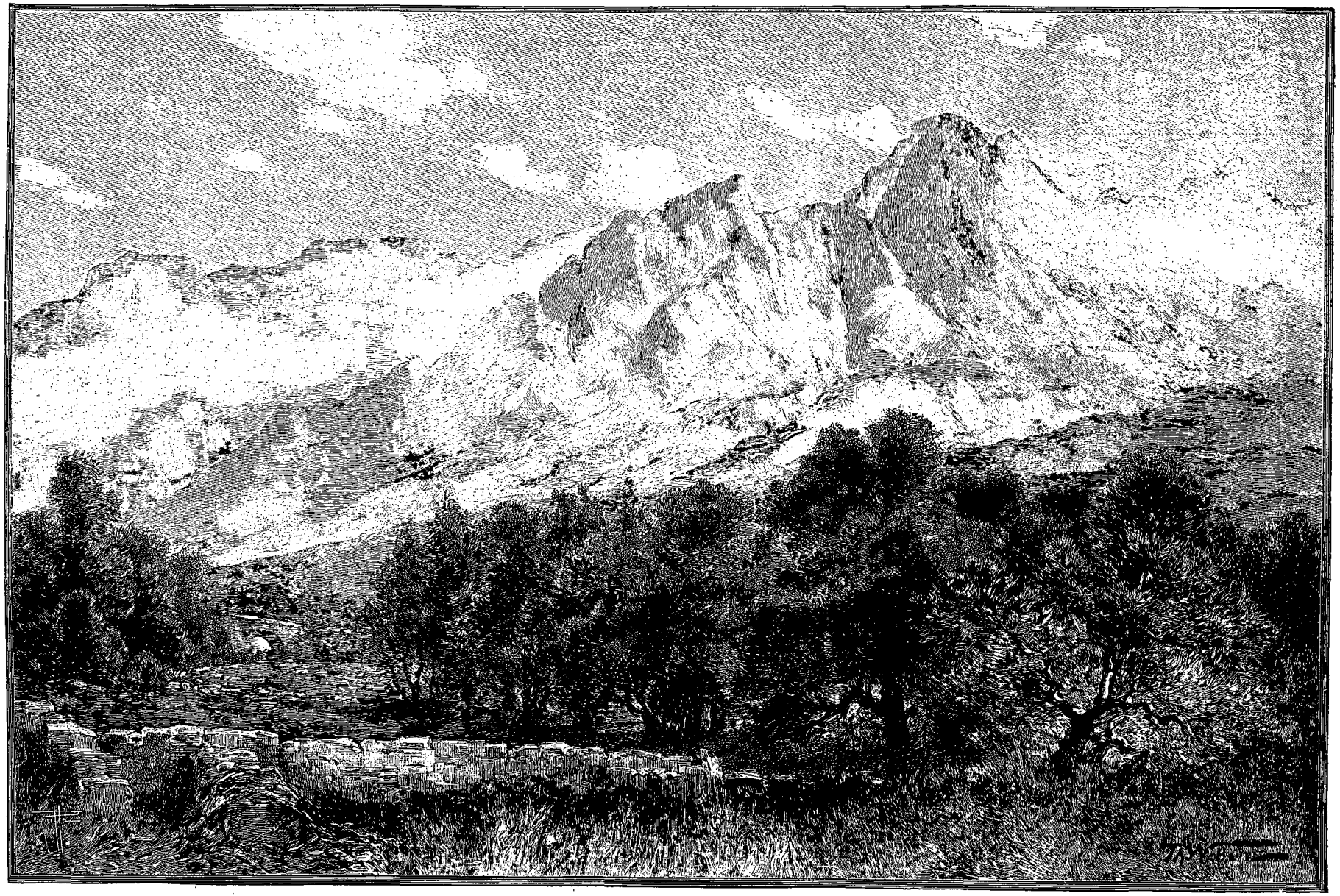
ce qui ne les empêchera pas d'être bons amis le soir. Nous fuyons un moment cette maison inhospitalière et nous nous réfugions chez des voisins. Des filles s'assemblent : jupes bleues ou vertes, bordées de rouge, corsages écossais ou rayés, croisés d'écharpes voyantes; bas bruns ou verts; sabots à rebans; mouchoirs de tête tombant en queue comme une tresse. Elles sont jeunes, presque des enfants, la plupart mariées ou se disant telles. Elles ont le diable au corps et surtout à la langue, ces petites « Cainas », médisent de l'univers créé et n'épargnent pas leur voisin le curé. Mais celui-ci nous fait dire de nous mettre à table. Nous pénétrons dans la cuisine et l'on nous asseoit sur un grand banc de chêne, contre la cheminée. Tout à coup Teodora nous enjoint de baisser la tête un peu, puis beaucoup; nous obéissons servilement; un vent passe sur nos fronts; nous jetons un regard surpris, et il y a bien

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

nuit entière d'un retentissant catarrhe, qui débarrassera l'année suivante le Valdeon de ce méchant homme.

Il a plu hier; il pleut ce matin. Après de longues hésitations, nous nous risquons à visiter la gorge du Cares, en aval de Cain. Cette gorge est, comme les autres coupures de la chaîne, une barrière à peu près infranchissable, partout où l'homme n'a pas, à coups de mine, fait une galerie à travers la roche. C'est cette étrange configuration qui a laissé au Léon les hautes vallées du Cares et du Sella, le Valdeon et le Sajambre, pays coupés par ces escarpements de toute communication avec le littoral. La terre maudite n'est en relations avec le monde civilisé que pendant six mois. Tant que la neige coupe les passages de la chaîne cantabrique et verglasse la gorge en amont de Cain, ce village est perdu dans son farouche isolement, et le courrier — qui d'ailleurs n'y vient jamais que par des porteurs d'occasion — laisse ignorer à la petite république les révolutions de l'Espagne. Quant à la gorge

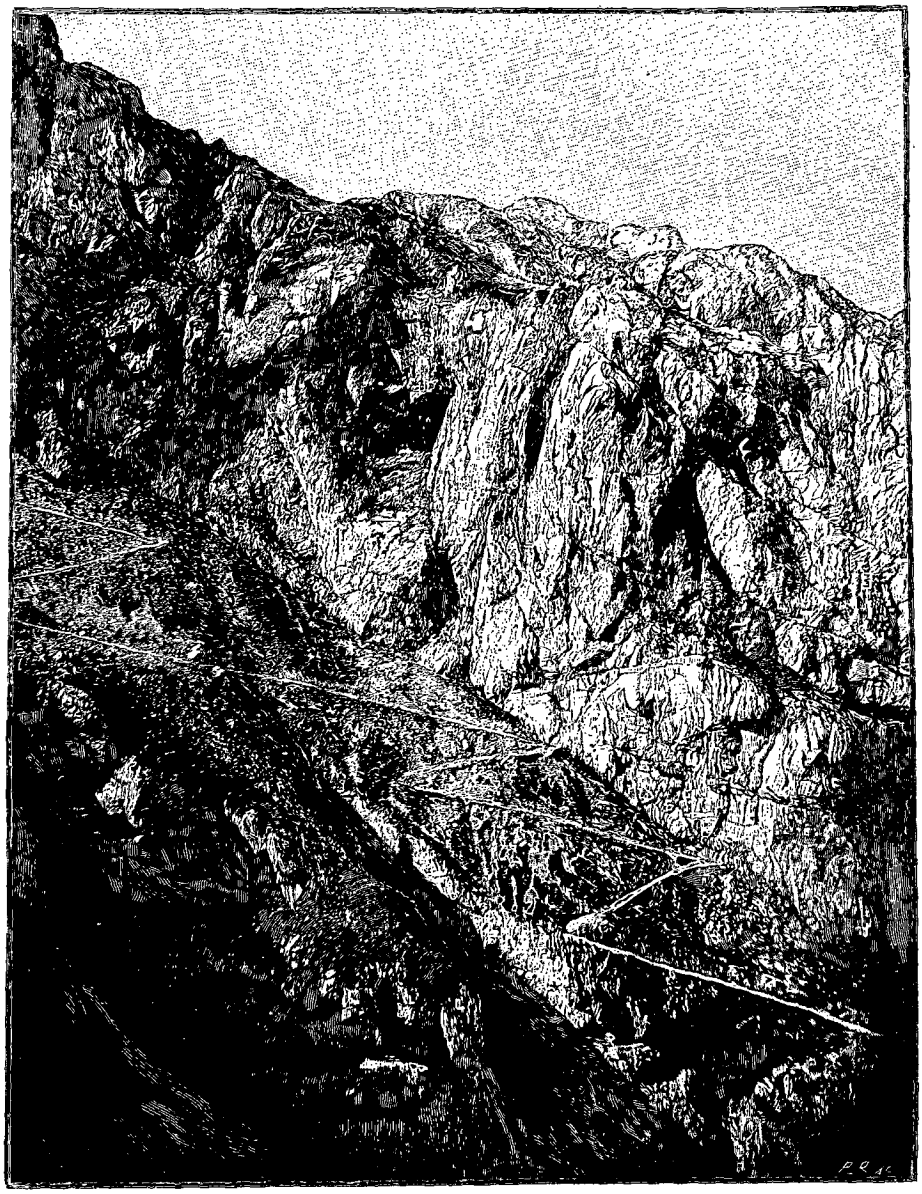
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MASSIFS DE FRIERA ET DE LLAMBRION, VUE PRISE DE SOTO (PAGE 111). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'aval, il est fort inutile d'en donner une description : c'est une fente dans le rocher, où grimpe une trace de chèvre (les moutons n'y passent pas) et que dominent les plus hautes tours du massif, puisque Cerredo, le roi des Pics d'Europe, tombe sur ce défilé grandiose. Nous suivons pendant une heure cette corniche



CHEMIN MONTANT DE FUENTE DÉ A LIORDES [1] (PAGE 104).

abrupte, et, pressés de quitter la terre maudite, plus maudite que de coutume en ce jour embrumé, nous regagnons le village.

Quel merveilleux changement de décor ! Notre curé, qui nous a fait servir, au lever, un excellent chocolat, nous a préparé un non moins bon déjeuner, et il est d'une humeur charmante. Il nous prête même son cheval pour monter dans le Valdeon. Il ne veut rien recevoir pour cette « maigre » hospitalité qu'il nous a offerte. Nous faisons ce qu'on fait en pareil cas en Espagne, et lui demandons une série de messes pour l'âme de tous les nôtres. Le brave homme, qui, paraît-il, dit rarement la messe pendant la semaine, nous regarde d'un œil malin, suppute le prix de nos obits, l'empoche, compte sur ses doigts et nous demande... 7 fr. 50 pour notre « dépense ». Et quel effort pour lui faire rendre dix sous sur les huit *pesetas* qui vont rejoindre, dans une bourse énorme, un vrai trésor de doublons, fruit de soixante ans d'économies ! Le fait est rare en Espagne, où le curé, généralement pauvre, reçoit avec tant de bonne grâce le voyageur sans abri, et il faut aller dans la terre maudite pour trouver l'exemple du contraire. Nous en aurons une nouvelle preuve trois heures plus tard.

Ces trois heures vont nous conduire très loin de Cain, que nous fuyons avec la hâte du frère d'Abel chassé par son père. Même route que la veille jusqu'au pied de l'Asotin, puis des mamelons ondulés qui s'évasent, à l'extrême limite de la chaîne. Le plateau du Valdeon a presque la fraîcheur de la Liebana, quoique plus haut. De larges chemins le traversent dans tous les sens, de beaux chars sculptés le parcourent, la population est gaie, paraît aisée et se porte bien, malgré l'absence de tout médecin à un nombre indéterminé de lieues à la ronde, et cette ronde est faite de montagnes élevées.

Une dizaine de hameaux forment le canton, et le petit centre postal est le village appelé Posada, parce qu'il a une auberge. Cette « Posada » était notre grand espoir en quittant la terre maudite. Nous rêvions déjà d'un courrier consolant et d'une plantureuse hospitalité. Triste illusion ! La poste n'a pas de lettres pour nous et l'hôtel n'a qu'une mauvaise chambre et un unique lit. Dans la cour angulaire, et

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous une galerie humide, du fumier croupit. Une femme folle rôde dans la salle déserte. Il n'y a qu'à fuir! Où? Le presbytère de Cain nous a été néfaste, celui de Soto le sera-t-il ? C'est là que réside le doyen du Valdeon. Tentons l'aventure. Et dans le chemin boueux et pierreux, où les chars clapotent, entre des champs où les rustres sont à la tâche, nous gagnons le presbytère de Soto. La maison est grande, une porte cochère se dresse sur le seuil d'une vaste cour, un domestique nous reçoit et le curé s'informe. C'est un homme de haute taille, brun, à figure douce, le plus accueillant du monde. Toutes les portes nous sont ouvertes, tout le personnel est à nos ordres, les repas seront excellents et l'obligeance sera sans bornes.

Il faisait nuit noire et nous allions souper, quand le facteur de Posada débouche avec notre courrier. Nos noms étant inconnus, la correspondance s'était oubliée dans une poche et elle revenait à l'instant de garder les troupeaux sur la montagne. A la rentrée du berger-facteur, on lui avait dit que des gens avaient demandé des lettres de France,... et il portait les lettres, retour d'une ascension « poche restante ». Dans la cuisine, propre et brillante, meublée des deux bancs de chêne traditionnels bordant le foyer, beaucoup de gens viennent. Nous occupons un banc, le public occupe l'autre, et l'excellent curé est assis à cheval sur une chaise, au milieu, en face du feu. Cette assistance nous dévisage comme des curiosités de foire; on n'a jamais vu de Français dans le Valdeon, jamais entendu parler français. Il nous faut causer entre nous, dans notre langue, à la grande joie de notre hôte et de ses invités, qui se relaient sur le fameux banc, pour prendre part à cette naïve fête.

Du Valdeon au Sajambre, le chemin serpente entre les verts mamelons de la chaîne cantabrique. On dirait le pays basque : des bois, de l'herbe, des bruyères, des cimes rondes ou bossues, des eaux minant les affleurements d'ardoise, des argiles rouges dénudées par endroits, une bonne odeur de montagne et des bruits partout. A une lieue de Soto, sur le large chemin que nous remontons en pente douce avec le cheval du curé, son domestique, notre guide de la veille et le fidèle Tonio, il y a grande rumeur sortant du taillis. C'est une descente d'estivère (*vernal*), un campement d'été que déserte une troupe agitée d'hommes, de femmes et de bœufs, débouchant du revers touffu et envahissant la route avec tapage. Plus loin, des chars, ces beaux chars asturiens du Valdeon à jantes gothiques, nous croisent, en grinçant et en cahotant. Puis le chemin tourne à gauche, dans la direction du Ponton, et, à droite, une sente raide s'élève sous bois jusqu'au *Pan de Ruedas*, ouvert dans le chaînon de rattachement entre le faîte des Pyrénées et la Peña Bermeja (Pène Rouge). Il y fait un insupportable brouillard; nos barbes dégouttent, et nous avons hâte de fuir la fraîche clairière qui forme le col. Le domestique nous quitte avec le cheval.

Sur le versant occidental, les brumes se déchirent, et une crête immense, un des Pics d'Europe, apparaît dans les interstices. Peu à peu la lumière envahit la vallée, un cirque merveilleux de grâce, de couleur et de cadre, tous les types de montagnes, des prairies arrosées, des bouquets d'arbres dans les terres cultivées, des forêts ou des roches sur les hauteurs, des gorges ombreuses ici, rocailleuses là, un pays plus pittoresque peut-être que la Liebana et le Valdeon. C'est le Sajambre. Le courrier nous croise, monté sur sa mule, avec son sac de cuir fermé à clef. En face s'élèvent les lacets de la route du Ponton, où des ouvriers travaillent et font sauter la mine. Une corniche dans un premier affleurement calcaire nous mène en vue d'Oseja, le principal village de la vallée. Un Asturien nous croise, avec son mulet chargé. Il a l'élégant costume des gens de sa race, les culottes courtes, la chemise jaune, le gilet à manches.

Nous traversons Oseja. Mais où est la route? Oh! l'étrange histoire que celle de cette route! Il nous a été impossible de savoir si elle existait et où elle existait. On nous a bien dit qu'elle était finie jusqu'à Ribota, le plus bas des hameaux du Sajambre. Mais d'aucuns

CASETON DE LIORDES [1] (PAGE 106).

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prétendent qu'un pont manque. Or M. de Olavarria et une voiture de louage doivent nous attendre ou à Ribota ou ailleurs, là où la route est faite, ce qui n'est pas facile à tirer au clair, et ce que même les gens du Sajambre paraissent ignorer complètement. Nous sommes dans les transes en traversant Oseja, dans les transes en arrivant à Ribota, où il n'y a pas de route. Des naturels nous informent qu'elle est à quelques pas, renseignement différent de tous les autres, mais qui se trouve exact, par extraordinaire. A une faible distance du village s'ouvre comme une gueule étroite, entre d'énormes rochers, la gorge du Sella. Là, dans un pré, clos par une barrière, juste au point où finit l'escarpement et où commence la terre fertile, apparaît une route magnifique. La route y est, mais la voiture n'y est pas.

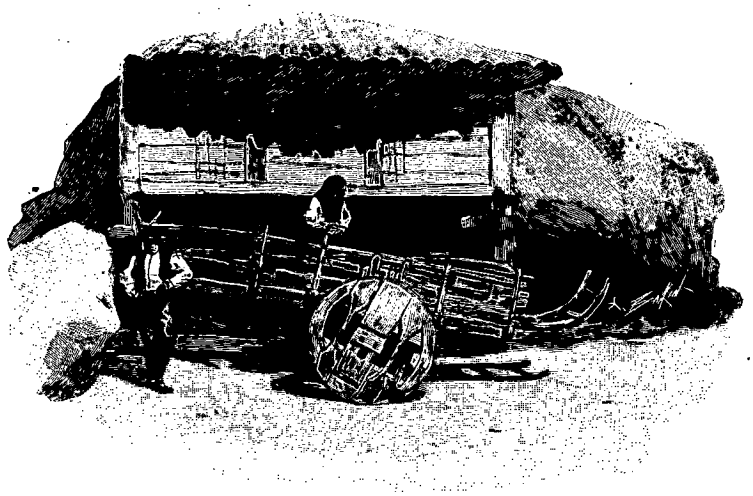
Quelques quarts d'heure plus tard, un bruit de grelots se fait entendre; c'est notre coche, toujours en retard, selon l'usage. Nous descendons au grand trot jusqu'à une maison de cantonniers, perchée dans le précipice, à une trentaine de mètres au-dessus du chemin, dont elle est la seule habitation sur une longue étendue. Les cantonniers sont de bonnes gens. Leurs femmes et leurs enfants s'empressent autour de nous et préparent un déjeuner rustique, accru de vivres emportés. Ils nous font admirer leur petit jardin gagné sur les pierres, les splendeurs de la gorge que leur terrasse surplombe; ils nous racontent la véritable histoire de la route du Sella : elle a été finie sur le territoire d'Oviedo il y a cinq ans; il y avait vingt ans qu'on y travaillait. Ils sont à leur poste depuis le jour de l'ouverture, ce qui est une manière de dire, car jusqu'à ces derniers temps personne n'y passait, que les piétons et les cavaliers. Les cantonniers y étaient; mais il ne manquait pas un pont, il n'en manquait que quatre. Cependant les murs de soutènement s'écroulaient et les rares voyageurs traversaient le Sella sur des passerelles provisoires, jetées pendant les travaux et déjà ruinées.

Avant que le chemin existât, les chèvres mêmes ne pouvaient suivre le défilé. Ces braves « pions des chemins » (c'est le nom espagnol des cantonniers, *peones camineros*) secouent la tête lorsque nous demandons quand on passera de bout à bout. Ils répondent en s'interrogeant, avec leur causticité asturienne : « Chez nous, on met du temps à faire les ponts, parce qu'il y a de l'eau; mais dans le Léon on en met davantage, parce qu'il n'y en a pas ». On comprend d'ailleurs ces retards. Ces ponts sont d'admirables œuvres d'art, l'un surtout, jeté à une superbe hauteur, d'une rive du Sella à l'autre. De Ribota jusqu'à Sames, à une lieue de Cangas de Onis, la route est une merveille. Elle s'infiltre dans une rainure tellement encaissée qu'en certains points tout s'engouffre en tunnel, et la route, et la rivière. Par endroits, le chemin s'enfonce dans des galeries courbes. Sur ces pentes abruptes, quelques prairies se suspendent; de misérables hameaux fument sur le versant. Et en haut, tout en haut, si haut qu'il faudrait rouler sur un matelas pour jouir du spectacle sans torturer son cou, des crêtes en aiguilles et en dentelles se hérissent, avec des formes inattendues, variant à chaque coude, se déprimant à chaque angle, se colorant à chaque rayon de soleil. Le torrent bruit en cascades, se bouscule dans son lit rugueux, fait des vasques vertes, des remous blancs, des bonds comme des vagues. Les heures succèdent aux heures, et cette sorte de vision fantastique finit par lasser. A force de lever la tête, les yeux et l'esprit se troublent et l'on voit remuer tous ces rochers, hauts d'une demi-lieue et rangés de front, qui vous regardent de leurs masques vivants, comme ces sagètes antiques qui s'alignent sur les palais de la Susiane.

Paul LABROUCHE et Comte de SAINT-SAUD.

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

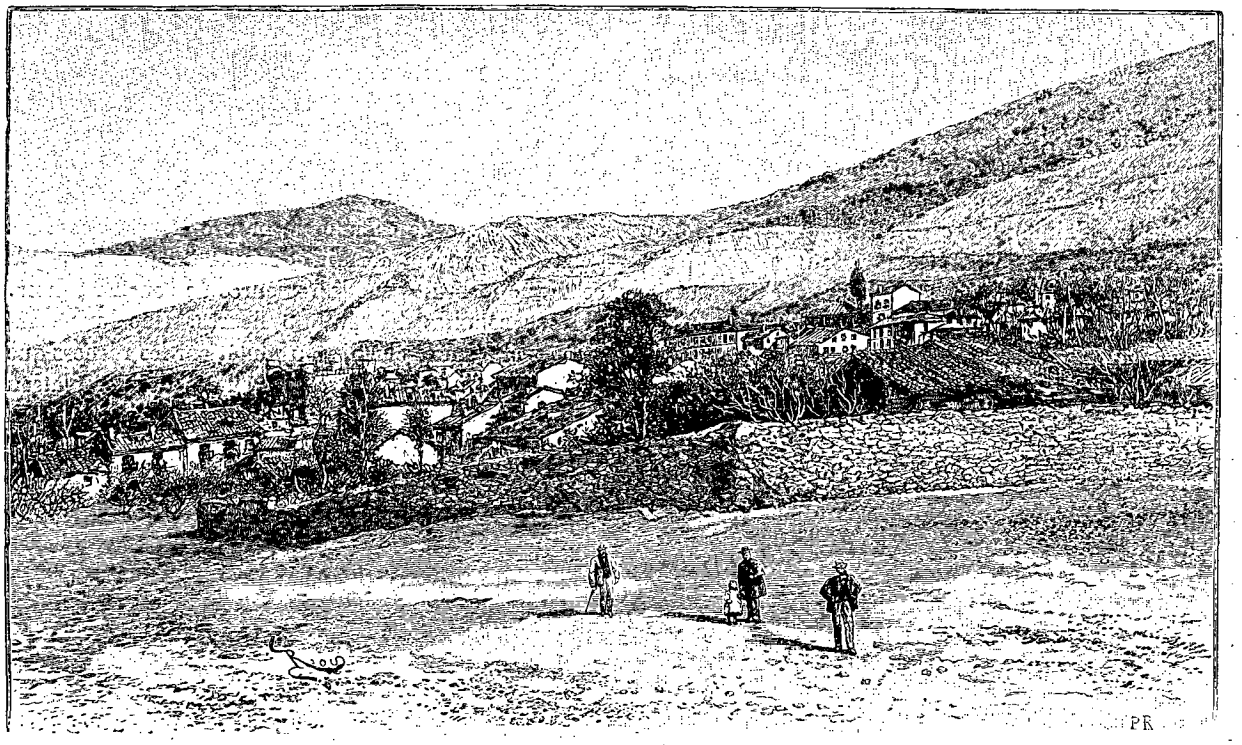
(*La fin à la prochaine livraison.*)



CHARIOT ASTURIEN [1] (PAGE 111).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE POTES [1] (PAGE 116).

AUX PICS D'EUROPE [2]

(PYRÉNÉES CANTABRIQUES),

PAR M. PAUL LABROUCHE ET LE COMTE DE SAINT-SAUD.

IV

LE MASSIF DE COVADONGA.

Le lac Enol. — Autour de la Peña Santa. — La route du Cares.
(18-22 septembre 1891.)

VICENTON [3] (PAGE 123).

Il est entendu que Cangas de Onis, l'ancienne capitale de toutes les Espagnes, qui se réduisaient alors à l'Espagne asturienne, a un vieux pont dont la plus haute des trois arches s'élève à une vingtaine de mètres, un hôtel où l'on fait bombance, et des habitants beaucoup moins pressés que ne l'étaient les compagnons de Pélage. Le départ de Cangas ressemble à tous les autres, parce qu'il a lieu à une heure indue, mais notre cocher ne ressemble pas à tous les autres, parce qu'il a une bosse encore plus indue. Ses chevaux marchent mal, et il fait déjà bien chaud quand nous prenons la route de Covadonga. Sur tout le parcours, des gens suivent le chemin par groupes, en habits de fête, se hâtant vers Covadonga, la terre sainte, où ils vont prier. A un dernier coude de la route, à droite, sur une terrasse soutenue de murs, se dresse la grande cathédrale byzantine, où un monde de tâcherons est à l'œuvre. Un lacet monte jusqu'à la terrasse, en longeant la grotte sacrée où le premier roi des Asturies, miraculeusement aidé par un orage, écrasa les Sarrasins, avec une poignée de braves. Des cierges brûlent, des fidèles sont agenouillés devant la grille, des chanoines circulent. Il y a là une atmosphère douce de piété patriotique, un concours de gens de toutes classes, apportant l'hommage de leur vénération à l'antique image de la Vierge pélagienne.

Mais nous avons, pour l'instant, d'autres soucis, car nous allons, au hasard de la découverte, sur la foi de données contradictoires et sans personne pour nous

1. *Dessin de Riou, gravé par Privat.*

2. *Suite. — Voy. p. 97. — Les dessins de cette livraison ont été faits d'après des photographies de M. de Saint-Saud. Les deux dessins de la précédente livraison,* Pozo d'Andara (p. 101) *et* Chemin montant (p. 110), *ont été faits d'après des photographies de M. Aguirre Zorilla.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie communiquée par M. Prus.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guider dans nos tâtonnements, vers cette énigmatique montagne, que nous voyons depuis longtemps, que nous avons aperçue de Liordes, approchée de Soto, et qui dresse à une distance inconnue de Covadonga le formidable rocher appelé indifféremment la *Peña Santa* (Pène Sainte), la *Torre Santa* (Tour Sainte) ou *El Manchon* (le Monceau). Comme pour la Peña Vieja, tout le monde est allé à la Peña Santa, et c'est la chose la plus usuelle lorsqu'on en parle d'en bas. L'hôtel de Covadonga, placé dans une des dépendances de la basilique, nous fournit les provisions autres que le pain et le vin, apportés de Cangas (nous en avons eu pour 8 francs, ce qui est cher au pays du froment et de la vigne).

Nous partons par une suffocante chaleur, et la montée est pénible, dans une combe découverte, le long de croupes boisées. Derrière nous, la mer bleuit à l'infini, des barques passent. Nous rencontrons un groupe animé, un mulet encapuchonné, des hommes armés : des chasseurs de Cangas, conduits par le comte de La Vega de Sella, qui reviennent d'une battue à l'ours et rapportent une capture. L'ours est à califourchon sur la mule, que l'odeur de fauve fait trépigner, et nous avons peine à photographier la bête rétive. Encore une montée, et devant nous s'arrondit, dans un bassin verdoyant, le seul grand lac des Pics d'Europe, le lac Enol, étalant à plus de 1000 mètres de hauteur et en regard de l'océan son vaste bassin d'eaux claires. Une maison de chanoine s'élève sur un ressaut de la cuvette, à moitié démolie par l'ouragan. Tout un hameau d'estivères se cache sur un versant. Il y a du monde et du bruit dans ce délicieux endroit, que le massif de Peña Santa domine au loin de ses hautes murailles, d'un gris presque noir, tacheté de neiges. Le chemin, assez rugueux, longe la rive gauche. Nos hommes souffrent de la température torride et murmurent de la charge, qu'ils trouvent excessive.

Parmi toutes les inconnues de cette aventureuse expédition, la moindre n'est pas la découverte de Pedro Cos. Ce Cos est un berger, réputé grand chasseur d'isards, grand grimpeur de rochers et le premier des guides de la région. Il était à la battue de l'ours, nous avaient dit les veneurs. Un groupe cause sur l'autre berge du lac. Cos y serait-il? C'est lui-même. On fait halte, on offre des cigarettes, on prend tous les ménagements d'usage au pays du Cid, et surtout on perd tout le temps voulu. Cos est des nôtres. Premier incident : le guide de Covadonga déclare qu'il ne s'est engagé que jusqu'au lac et qu'il s'en retourne. On le paye et on le renvoie. Cos et ses compagnons, dont un solide gaillard, du nom de Blas, se partagent la charge. Des plateaux verts, des croupes boisées, des vallées sans issue, tout ce relief anormal des Pics d'Europe, et nous montons toujours. Voici une cabane. Blas s'y arrête, mais nous promet de se joindre à nous le lendemain, avant le jour, car Cos, le fameux Cos, vient d'avouer qu'il n'est jamais monté à la Peña Santa, et il affirme que Blas la connaît. Encore une ascension dans les pâturages, et nous sommes à la cabane de Cos. Irons-nous nous coucher dans une grotte de la crête? Il est bien tard, et la cabane serait trop petite pour recevoir notre convoi. Le mieux est d'aller camper à une demi-heure plus haut, dans une autre cabane que des bergers ont quittée il y a trois jours. Heureuse inspiration : cette cabane est propre et spacieuse; les gens las y peuvent dormir et ronfler à l'aise. Il reste à ceux que le bruit gêne la ressource de coucher dehors.

Nous sommes debout à 3 heures. Une lune éclatante brille sur le chemin ou plutôt sur les rochers que nous gravissons. Notre gîte est sur le dernier plateau de pâturages. A part quelques oasis, toute la région au delà est un désert de pierres pendant six mois, un champ de neiges pendant six autres, et ce champ ne fond jamais dans les couloirs d'ombre. Peu à peu, le jour pâlit, l'océan miroite, les tours se colorent. En façade, sur une de ces rues, si fréquentes dans le massif, où une imagination en éveil verrait partout des ruines démantelées, un gigantesque château fort se dresse, avec son donjon et ses mâchicoulis, roses au soleil levant.

Nous voici à la neige, un long névé, très dur de la gelée nocturne, où nous taillons des pas. Nos hommes, dont les sandales redoutent l'humidité, préfèrent escalader de mauvais rochers. Une petite pelouse verte, égarée tout en haut, que Cos nous avait montrée de sa cabane, nous fait doubler la crête, et nous sommes sur le versant méridional. Au sud-ouest, des plaines immenses commencent à apparaître. La chaleur est lourde, des bouffées de vent tiède soufflent par intervalles, et une voix nous interpelle. C'est un de ces hardis montagnards, qui chassent sur les sommets, couchent dans les grottes et vivent de rien, types étranges, presque héroïques, faits pour courir en un pays de légendes et pour maintenir la tradition des audaces passées. Cet homme traverse la crête au-dessus de nous, sur une paroi redressée, sautant avec ses abarques et son fusil à travers le vide, merveilleux d'agilité, dédaignant de s'arrêter et tirant bientôt un coup de feu sur un isard, qui fuit près de nous. Il nous annonce l'arrivée de Blas, qu'il a rencontré ou aperçu de ses yeux de lynx, montant quelque croupe.

Un col se dresse à notre gauche, et des murailles très raides encadrent un petit glacier plus raide encore, qui en descend. La neige est si mauvaise que nous grimpons par le mur, des pieds, des mains, marchant sur les épaules des guides ou nous faisant hisser par eux. Au col, Blas montre sa silhouette noire dans la fourche bleue. Nous le rejoignons et chaussons nos sandales. Après une courte montée nous foulons une minuscule terrasse fermée de tous côtés. Blas nous montre une cheminée à peu près verticale et nous engage à le suivre. Nos résolutions de sagesse nous font hésiter. On essaye la roche; mais elle est en surplomb. En avant, dans la cheminée, s'ouvre le plus horrible passage qu'on puisse imaginer parmi ceux qu'on franchit sans corde ni échelle. En un point, le couloir avance en promontoire et forme grotte : il faut faire un bond fantastique

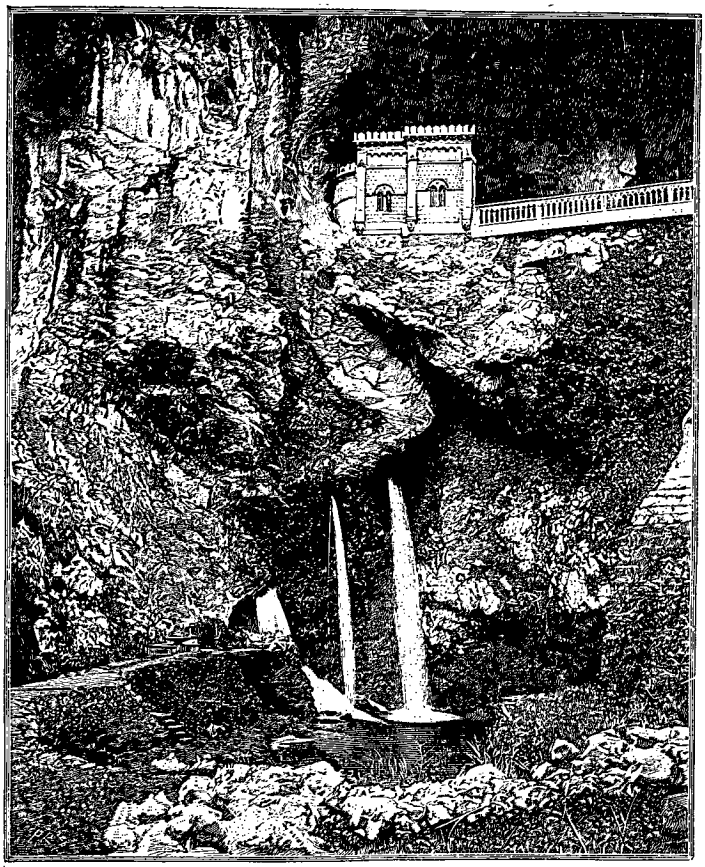
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de 3 mètres; le premier descendu sert de marchepied aux autres, et toute la troupe se réfugie sous le rocher, assistant à la dégringolade des corps sur sa tête. Ce mauvais pas franchi, la muraille n'est que lisse, ce qui devient habituel, et, en n'ayant peur ni du vide ni des glissades, on parvient au sommet.

L'apparence est souvent trompeuse. Cette montagne, qui, du col, nous semblait la plus basse du groupe, en est la plus haute. Blas nous conte que la poursuite d'un isard lui a fait trouver ce passage, réputé inaccessible, il y a peu de temps. Mais quand, levant les yeux sur un second groupe de crêtes, nous apercevons à l'est le terrible *Manchon* qui nous nargue de son bonnet phrygien, notre colère est grande. La voilà, la Peña Santa, celle où d'en bas tout le monde est allé et où Blas déclare que personne n'ira jamais, celle qu'on dit avoir à son sommet une éternelle fontaine où nul ne peut boire! Notre guide ne comprend pas cette recherche de l'impossible et affirme que la cime que nous foulons, une cime vierge aussi, s'appelle également la Peña Santa. Son dire se justifie par ce fait que c'est la montagne qu'on voit le mieux de toute la région de Cangas et d'Enol; nous l'appellerons la Pène Sainte d'Enol.

Quelle vue et quelle immensité autour de nous! C'est la vision bleue, la vision sans tache de brume que nous n'avons jamais vue encore, de toute la campagne. La blanche ligne de sable là où il y a des grèves, la bordure des falaises là où la roche plonge dans l'eau profonde, longent les cinq pays du littoral : la Galice, les Asturies, la Biscaye, le Guipuzcoa et peut-être le Labourd, la terre de France qui se perd dans une estompe assombrie par l'extrême éloignement. Au midi c'est la Castille, plate à l'infini, à l'ouest des mamelons étagés également à l'infini, à l'est l'entassement cyclopéen du grand massif central d'Europa, avec les deux tours superbement dédaigneuses de Cerredo et de Llambrion.

La descente est dure. Pour éviter la cheminée et couper plus court, par le versant nord, nous prenons par une paroi tombant à pic sur un glacier. Comment nos hommes ont-ils sauté pour nous faire la courte échelle? Mystère d'équilibre, impossible à éclaircir. Nous marchons des heures et des heures à travers la neige où l'on fait des glissades, les roches où se blessent nos pieds, les entonnoirs où un faux pas briserait nos jambes. Une fontaine, qui disparaît à quelques mètres de sa source, étanche notre soif ardente. Nous allons arriver à notre campement de nuit. Depuis un moment, nos hommes font de longs conciliabules et il y a un complot en train. Ce complot est très simple : les bergers veulent nous abandonner avec armes et bagages. En pareil cas, le mieux est de jouer d'audace, et nous nous en acquittons. Nous interpellons brusquement Cos et Blas, qui s'avouent coupables. Alors, tout simplement, nous leur annonçons qu'ayant un ordre de protection du commandant général de la gendarmerie — ce qui était vrai, — nous les ferons emprisonner le lendemain. Ces hommes n'étaient pas de méchantes gens, mais leurs moutons les inquiétaient plus que nos personnes. Notre décision les surprend, ils se concertent, et, à l'arrivée devant la cabane de Cos, ils nous donnent un jeune homme pour nous faire conduite jusqu'à Covadonga. Nous nous tirons d'affaire



LA GROTTE DE COVADONGA [1] (PAGE 113).

à bon marché et nous nous séparons bons amis, après cet orage. Et alors reprend l'épuisante descente dans une atmosphère torréfiée.... Nous arrivons enfin à Covadonga, en pleine nuit, trébuchant dans les chemins caillouteux, sans halte depuis neuf longues heures, et en ayant marché six à la montée. La leçon est dure et ne sera pas perdue. L'an prochain nous aurons un guide français, un campement pour coucher haut, des cordes pour passer la roche et des vivres pour habiter les oules sèches du grand désert.

En voiture, le jour suivant, nous allons de Covadonga à Carreña. Là il s'agit de louer des chevaux de selle; l'auberge est pleine d'officieux qui se mêlent de

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos affaires et bousculent nos effets. Sous une pluie battante, on ne sait où donner de la tête entre Maçaire, le voiturier, qui nous débarque, le débit rempli de monde et un patron qui a le temps que nous n'avons pas. Les chevaux n'arrivent jamais. On crie, on réclame, et l'on apprend qu'ils sont... à la montagne, et qu'on les aura le lendemain. A quelque chose malheur est bon, car la nuit fut horrible; le madré débitant, qui flairait notre clientèle, en est quitte pour nous voir installés, grâce à nos lettres d'introduction, chez le chirurgien du lieu. Cet excellent homme nous traite fort bien et nous procure des chevaux d'assez bon matin. Depuis Arenas, le Cares s'encaisse dans un défilé abrupt, entouré de murailles. Tout au fond, dominant la gorge, la Peña Mellera dresse sa pointe aiguë. A Mier s'ouvre la clairière franchie à gué, lors du départ, où Saint-Saud put, grâce à son *kodak*, photographier ses compagnons, étant, comme eux, à cheval au milieu du torrent. Encore quelques pas, et nous sommes aux mines des Picayos, dont nous espérons entretenir plus tard les lecteurs du *Tour du Monde*, et où notre digne ami, M. de Olavarria, nous préparait une fastueuse réception qui nous fit quitter, bien à regret, sa jolie maison, se reflétant aux eaux limpides du Cares. Dans cette seconde expédition, prélude d'une troisième campagne, plus féconde en résultats parce qu'elle venait en son temps, ce savant ingénieur a une part si large que nous ne saurions assez lui témoigner l'expression de notre gratitude et que nous nous demandons encore ce qui serait advenu sans ce guide précieux. Au dernier tournant du Cares, nous regardions encore du côté des Picayos, sentant que nous allions être désormais seuls et sans ami, dans notre voyage de retour par la côte d'Espagne.

V

La Liebana. — Le Val de Coro. — Le dernier village. — Les Ports d'Aliva.
(26-28 juillet 1892.)

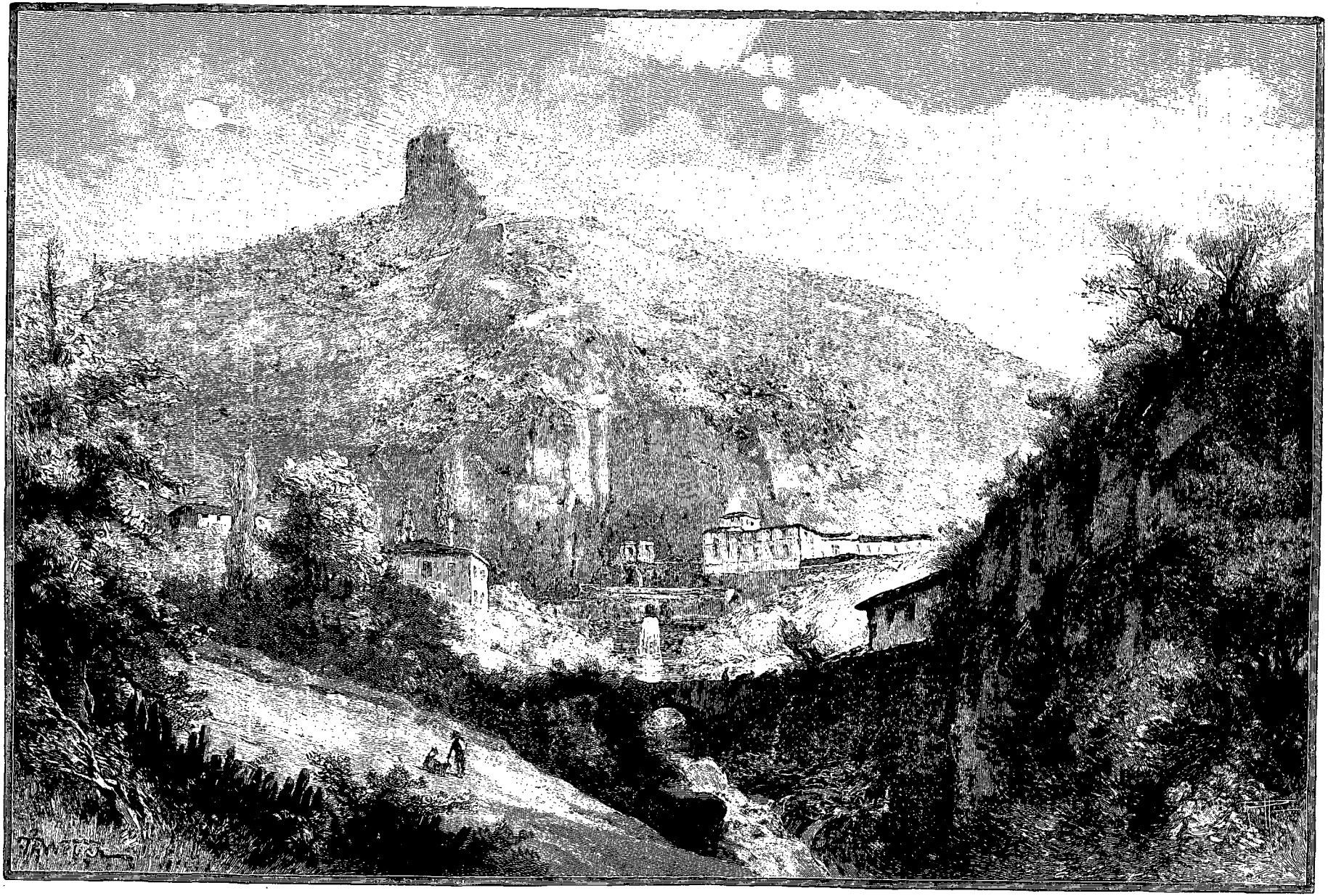
C'est la fête du village de Piedras Luengas. Dans un pré au pied du col, sous l'œil paterne du curé, tout le monde danse. Un coche espagnol peut-il passer devant le bal sans s'y mêler? Nenni. La voiture qui nous précède a elle-même fait halte; notre diligence l'imite, bon gré, mal gré. Car, déjà, tout un essaim joyeux de voyageuses est mêlé à la fête et danse à ce bal rustique, que conduit un orchestre primitif. Nous suivons aussi et nous dansons aussi, avec deux belles filles de Cervera, qui ont bavardé avec les « Anglais » — c'est nous — depuis le départ. Le cocher appelle; nous dansons toujours, une jota ou un fandango. Nous sommes dans le train ou plutôt dehors, car la voiture concurrente est partie et tout l'honneur de la compagnie est en jeu. Notre cocher prend une héroïque résolution; il fouette et file. En présence de ce désastre, notre enthousiasme s'éteint. Nous échappons au curé qui nous salue, à l'orchestre qui nous convie, aux danseuses qui nous réclament; et, sautant haies et cailloux, nous voilà avec nos voyageuses à courir après le coche, d'autant plus prompt à fuir qu'il est plus délesté. L'étrange pays que cette Espagne, où la banalité boude partout, même sur les chemins de fer ou dans les voitures publiques, là où ailleurs tout est bête, laid et plat! La pittoresque folie que ce « rigodon » de Piedras Luengas à 5 000 pieds d'altitude, au débouché d'un défilé sauvage et au pied des dernières crêtes pelées du plateau castillan, dans une pelouse rase, au milieu de vilains qui n'avaient jamais vu de gens de France et qui interrompaient leurs danses pour faire cercle!

Nous passons la nuit à Potes. Au départ, le lendemain, de gracieux minois nous guettent dans la paisible rue de la capitale de la Liebana; le vieux château de Potes enlace de lierres son lourd donjon carré, entre les maisons à croisillons de la bourgade; un rayon de soleil sort de quelque embrasure. Les champs de blé ondulent au vent. En face, dégagée de brumes, se dresse la muraille du massif d'Andara, haute et droite de 2 000 mètres, dentelant sa crête en surplomb sur la vallée. En bas, des arbres de toutes essences, des chênes, des ormeaux, des hêtres, des genêts, encadrent le chemin, qui n'est praticable aux voitures que jusqu'à Camaleño, à deux petites lieues de Potes. La sente monte ensuite à travers la gorge, qui se resserre entre des rochers ombreux et des prairies foncées, faisant des coudes imprévus, passant sur des corniches vêtues de mousses, découvrant des sous-bois touffus où paissent des bêtes grasses. Il y a partout la bonne exhalaison des pays qui ont de belles eaux, un mélange de parfum de fleurs, d'odeur d'arbres, de senteur de foin et d'air de montagne. Parfois, du haut d'une côte, perdu dans la feuillée, un village, comme Las Ilces, laisse voir ses toits rouges et son clocher camard. Le chemin monte ou descend, dans la fraîche combe, franchit un pont, côtoie des vasques limpides, où le torrent fait des remous, avec des reflets cuivrés, jetant son panache de pluie en poudre, qui s'irise au soleil.

D'ailleurs le soleil est partout, dans cette pure matinée; il est dans les eaux, dans les herbes, dans les feuilles, au fond de la vallée; il est dans la paroi de calcaire qui ourle de blanc les tapis verts de la Haute-Liebana, — d'un blanc si mat, aux beaux jours, que la photographie lui donne des teintes de neige; — il est dans les jupes rouges, jaunes ou bleues des filles qui travaillent aux champs et interrompent leur tâche, sur le sol orienté au midi et incliné à la lumière, pour regarder, de leurs grands yeux noirs, ces inconnus et leur train d'équipage; il est dans nos chevaux qui ont pour selles des bâts en peau de mouton, aux moelleuses frisures, et pour brides des licous de corde, laissant la bête hennir librement, picorer du thym et s'abreuver aux gués, où les jambes frissonnent à l'eau claire.

A un dernier contour du chemin, voici Espinama, blotti dans ses prairies et dans ses bois, au pied d'un grand piton calcaire, découpé en dent de scie, la Peña

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COVADONGA (PAGE 113). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Val de Coro. Le village s'étend en pente, sur la rive gauche du Deva, et nous sommes en pays ami. Aussitôt que nous apparaissons sur la croupe, un mouvement se fait dans les haies ; ce sont des gens qui nous guettent et nous accueillent. Un premier émissaire nous a salués au haut de la côte. Plus bas, M. de Olavarria nous reçoit avec son intendant. Il est descendu des mines de Liordes pour nous souhaiter la bienvenue. Un peu plus loin, notre guide de l'an passé, Juan Suarez, nous saute au cou et tout brutalement nous embrasse. Nos bagages, épars à tous vents, dans les cours, par les granges, sont rassemblés non sans peine, et étalés sur le balcon. Car il y a un balcon à la maison Celiz, un balcon à treilles, en bois ouvré, orienté en biais sur le midi, en face d'un redent sinueux de la rivière, qui coule sous une voûte d'arbustes, entre des prés raides, sur son lit de cailloux. Nos « équipages » sont entassés sur la balustrade, sur le parquet, sur les fenêtres, entre des linges qui sèchent, des cahiers de notes et des chaises cassées. Nous alignons, pesons, diminuons, ajoutons. On trouvera le pain et le vin à Aliva ; on nous y enverra demain un chevreau entier ; un colis de réserve partira pour le Valdeon avec un exprès et des lettres de créance ; un chasseur de Bulnes est mandé à la mine ; les côtelettes et les œufs cuisent, après des lenteurs sages.

Rien ne manque, et l'on peut partir. Les hommes, dit-on, sont en bas. Vaine rumeur ; c'est l'adjoint (*regidor*) avec un prisonnier, et nous sommes requis comme interprètes. Le lit de justice s'ouvre, non pas sous le chêne du roi Louis, mais dans la salle en pisé de notre hôte. Le prisonnier est un Français, et son histoire, si invraisemblable qu'elle semble, peut être vraie. Engagé sur un bateau quelconque, il a quitté le bord à Lisbonne, où il a travaillé, et, depuis, cherche à rentrer en France, en errant par les côtes de Portugal et de Galice. Il est possesseur d'un passeport d'indigent, délivré par le préfet d'Oviedo, qui l'expédie de commune en commune jusqu'à la frontière de France. A Cangas, dans l'étoile de routes qui divergent en cinq sens, il n'a pas su trouver la bonne, et, remontant la vallée du Sella, il arrive en Liebana, ne comprenant plus rien à ces montagnes. Les gens d'Espinama comprennent encore moins cette méprise et se méfient de leur prisonnier avec d'autant plus de rigueur que des brigands passent pour errer dans les bois et ont fracturé quelques troncs d'églises. L'imagination va son train et le lit se prolonge un peu. Comme notre Français a fort mauvaise mine, une grande moustache pour un marin et une histoire bien romanesque pour notre fin de siècle, le jugement conclut à le remettre à la gendarmerie.

Encadré entre ses deux murs calcaires, le vallon d'Igüedri, qui nous amène à Aliva, réfléchit tous les caloriques de la canicule, et la vitesse du convoi est en raison inverse du temps qu'il lui a fallu pour se former. Notre troupe fait des haltes cruelles, sous les hêtres ou les buis de la sente escarpée, et nous laisse cheminer à loisir, accompagnés d'une horrible bergère, aussi loquace que sale. A défaut de grive, ce merle nous fait prendre patience, jusqu'à l'arrivée aux Ports d'Aliva. De belles eaux surgissent, d'un sol fertile et d'un humus profond. On suit le palier de l'échelle, et ce vaste palier isole deux massifs immenses, qui le bornent de leurs murailles dentelées et de leurs formidables pointes. Au pied de ces escarpements se cachent des huttes. Notre bergère nous montre la sienne, qui fume dans un repli herbeux. Elle n'est pas grande, la maisonnette, et il faut du courage et surtout le sommeil du juste pour y dormir douze, dans un entassement qui doit soumettre les habitants à de singulières épreuves.

Mais voici le chemin de la mine, qui décrit ses courbes contre le versant. Sur le plateau, nous avons gagné l'ombre ; il fait frais. Nos hommes accélèrent l'allure ; la maison de mines apparaît bientôt. Nous y sommes attendus ; la chambre « du roi » est prête.

VI

LE GRAND MASSIF

La Tour de Cerredo. — La Tour de Llambrion. — Dans les oules.
(29 juillet — 1er août 1892.)

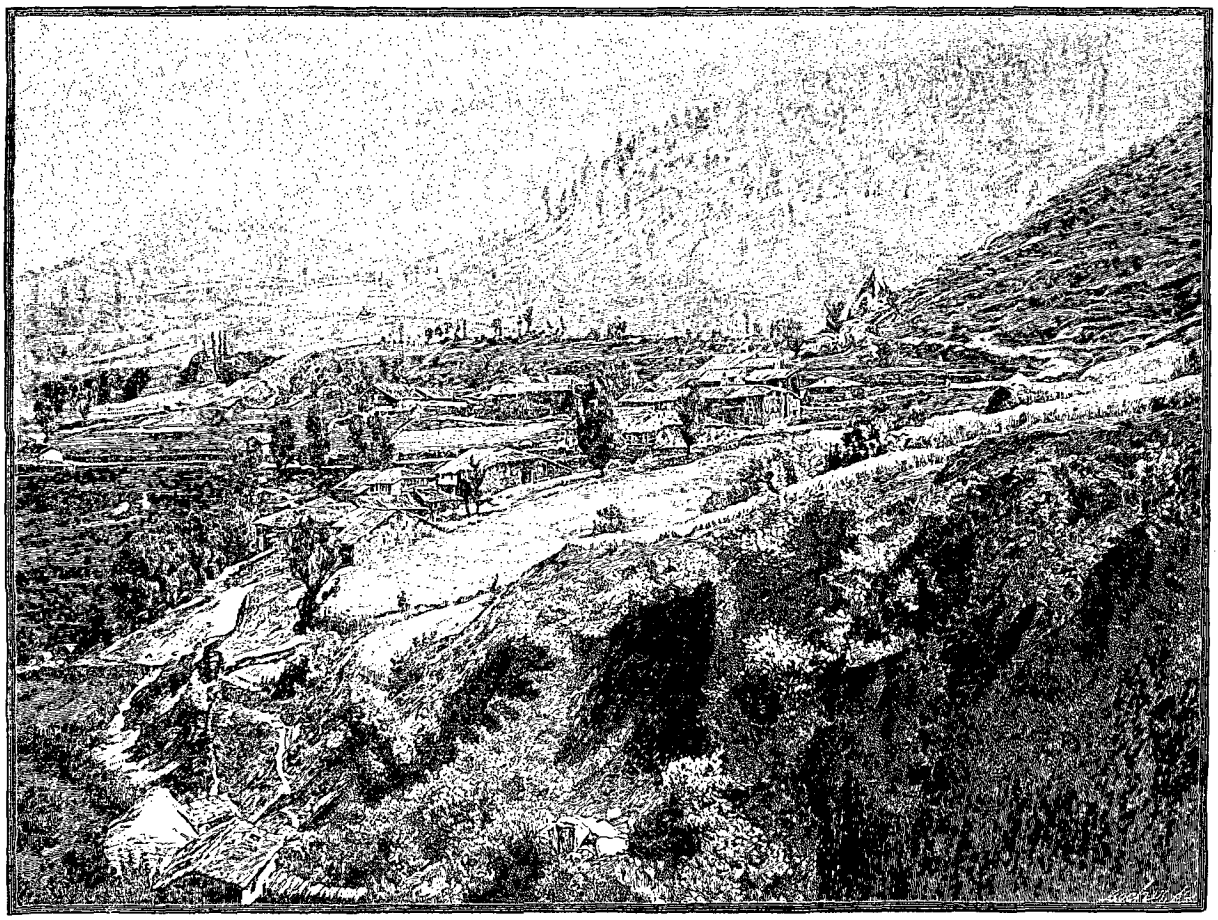
Le lendemain, ascension au signal géodésique de Cortes ; le surlendemain, départ pour le grand massif par les chemins frayés d'Aliva, entre des haies de mineurs, curieux de voir ce convoi et souriant de nos accoutrements. Il fait une de ces bonnes chaleurs d'Espagne, et nos hommes suent cruellement sous leurs poids mal attachés, qui craquent et se démanchent à chaque faux mouvement. Devant nous, se dresse la blanche muraille de la Peña Vieja, d'aspect farouche, tombant sur nous à pic, sans chemin visible. Il existe pourtant une corniche, mais si étroite que les mulets ne passent point et que les hommes passent vite, dans l'effroi de l'aplomb du mur, au-dessus comme au-dessous. Cependant le roi a passé — non avec plaisir, conte la légende — et Alphonse XII était porté sur des épaules humaines. Notre guide, François Salles, dit Bernat, amené par nous de Gavarnie, d'une de ces réflexions goguenardes, empreintes d'un gros bon sens montagnard, répond, au rappel de ce fait : « Il était roi et était porté en ce lieu ; moi, je ne suis qu'un pauvre diable et je porte : mais lui est mort et moi je vis ». Le « balcon » sera bientôt meilleur, paraît-il ; car une compagnie nouvelle commence à exploiter une mine plus élevée, et devra ménager un pas moins scabreux. Nous avons franchi la corniche, contre laquelle s'ouvre une galerie, d'accès humide et dangereux, perchée toute dans le vide, et nous voici à la mine supérieure, la mine du Vidrio. Un simple tâcheron l'a découverte il y a quelques mois, par hasard, et l'a dénoncée à l'État. Il a trouvé acheteur pour 15 000 francs. Au milieu d'un mur en pierre sèche qui circonscrit son domaine, il dirige les premiers travaux de l'exploitation, où l'on doit faire merveilles, à l'en croire.

Tout en haut, au col de Santa Ana, une oule profonde,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'entr'ouvre devant nous, au milieu des pierres et des glaces, et un tout petit gazon verdoie dans les cailloux. Ce sera là notre premier gîte du désert. Il n'est pas aussi solitaire qu'il semble; car voici une compagnie d'une centaine d'isards qui folâtre sur le névé; et, bizarre aventure, dans ce calme de mort où il n'y a même pas d'oiseaux, un cri, un seul cri d'homme s'élève tout à coup, venant de l'abîme. Quelque chasseur peut-être, l'un des voleurs d'Espinama, qui sait? C'est le seul bruit humain que nous entendrons de quelques jours, et nous ne trouverons jamais son auteur. Nos hommes ont en vain regardé, écouté, cherché. Ce mystérieux appel est resté perdu et isolé dans l'éternel silence de ces ruines. L'emplacement de la tente est choisi dans l'*Ollo de los Boches* (Oule des Fossettes). Il est dressé en un clin d'œil, le précieux abri. Et pendant que les hommes assoupis ronflent, après avoir arrimé les bagages, nous allons sur une des terrasses du plateau voir la montagne. Cette terrasse donne sur une oule inférieure, tristement close dans sa cuvette de pierres. Tout est muet, en cette soirée grave. Des brumes déchiquetées frisent les sommets, droits et émondés comme à coups de scie. A droite, le *Naranjo de Bulnes* élargit sa panse de ballon, qui surplombe le vide en tous sens.

Au réveil on fait des découvertes plaisantes. Il manque quelqu'un dans la tente, qui a disparu avec armes et bagages. C'est Labrouche. On le cherche en vain dans ce magasin de choses disparates et entassées. Il y a procès-verbal de carence. Où a-t-il bien pu courir, avec son lit en peau de mouton? Une expédition s'organise... et le retrouve, dormant sur un gazon glacé. Le pauvre diable s'est réfugié sur la froide pelouse, pour fuir les funestes ronfleurs. Il est bientôt debout, et en quelques instants tout le monde est en branle. Gaietano et Bernardo, nos porteurs, repartent pour Aliva, d'où ils rapporteront le restant des charges; François et Juan vont à la conquête du Cerredo, avec les voyageurs. Le campement est confié à la garde des isards. Descendre l'oule voisine et en remonter la paroi de gauche, à travers les pierres et les neiges qui se disputent ces hauteurs, ce n'est là qu'un jeu, et le col est bien proche. Mais ce col inférieur d'Arenizas, où va-t-il? Des abîmes s'ouvrent dans un inconnu de chaînons. On ne voit que du bleu dans le ciel, du rose dans les tours éclairées, du gris perle dans les autres; les âpres crêtes de glace se découpent dans la sérénité du jour. Cette nature hirsute s'égaye à la lumière et chante au soleil, dans son morne recueillement.



LAS ILCES [1] (PAGE 116).

1. *Dessin de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout à coup, pendant que du col nous regardons cette terre mystérieuse, François bondit d'un gros juron et tressaute sur sa forte carrure, comme piqué d'un aiguillon : il vient de reconnaître que nous sommes sur une fausse piste. Le voilà, courant comme un diablotin à l'autre col qui est en face, nous faisant bientôt signe de le rejoindre, tâche bien facile à côté des autres. Le superbe Cerredo est très loin encore, et il nous faut suivre des parois déchiquetées et scabreuses pour en rejoindre la base. Cette gymnastique est dure. Nous allons camper sur une cime voisine, où nous prenons force visées angulaires. Les maudites brumes folâtrent encore dans l'admirable cirque de montagnes que nous dominons. En face se dresse Cerredo, avec ses pierres à personnages vivants, imitant des bas-reliefs de toutes sortes, grimaçant en tous sens, figurant les scènes les plus étranges, un évêque à côté d'un cheval, ou un éléphant près d'un masque antique. François fouille la roche, pour chercher un passage. Il y a longtemps qu'il est parti, et nous commençons à le croire vaincu, quand sa silhouette, grande comme un pantin tombé d'un aérolithe, surgit sur le dos vertical de la montagne. Des hourras accueillent l'apparition. En bon Barégeois, Bernat a trouvé le chemin du roi des Pics d'Europe. Nous l'avons bientôt rejoint, et il nous fait les honneurs de sa trouvaille, que les brumes menaçantes nous avaient paru rendre sinon impossible, du moins dangereuse à cette heure tardive. On nous hisse à la corde, tant bien que mal, dans ces parois escarpées.

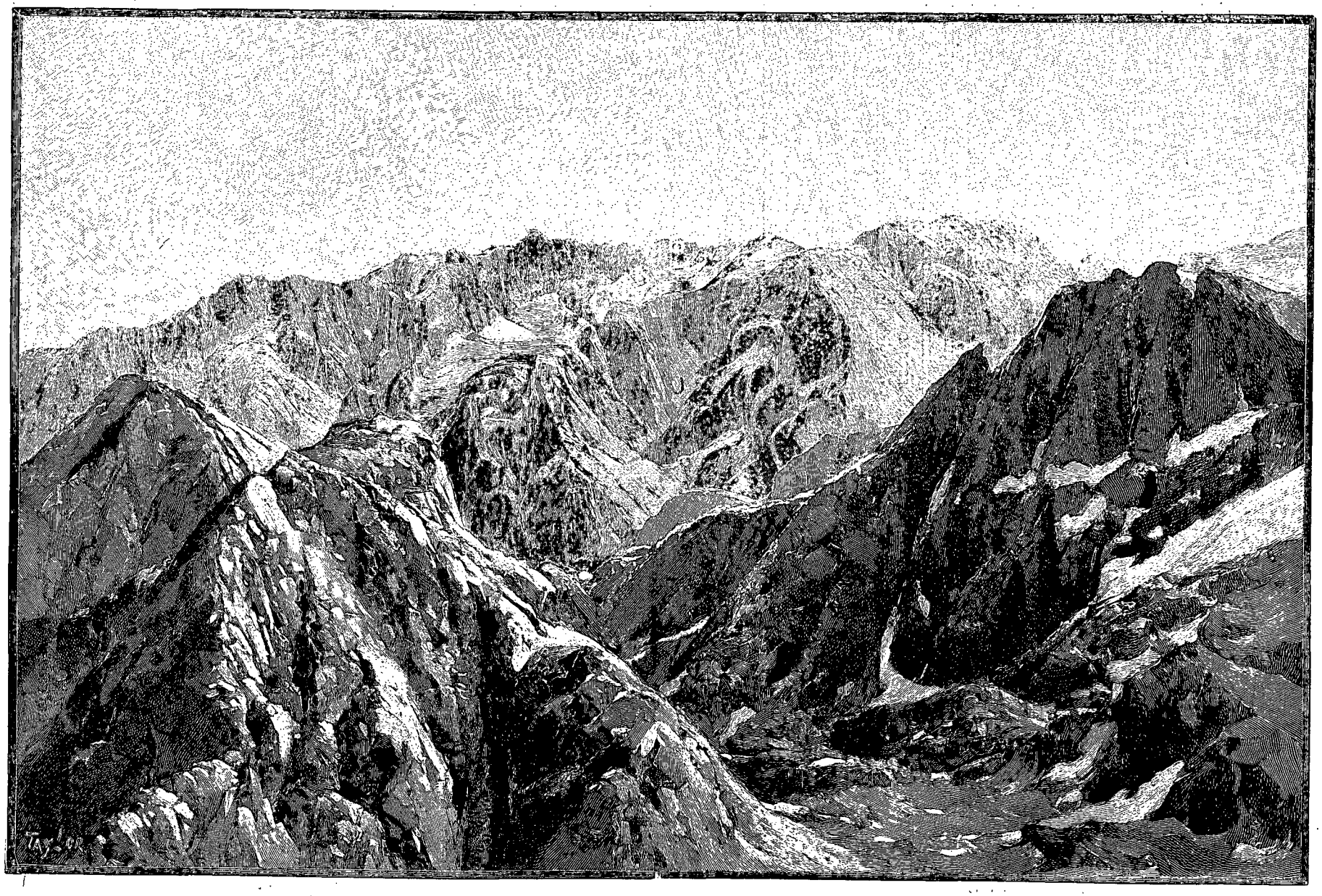
Nous ne faisons que toucher barre sur la grande Tour (2642 mètres), et nous descendons d'abord à la corde, puis au pas de course, pour reprendre notre chemin du matin, que nous raccourcissons pour éviter les corniches d'Arenizas. Au galop au col! au galop au fond de l'oule! la nuit avance; nous remontons une paroi. Où pouvons-nous bien être? Perdus, totalement perdus, dans la brume épaisse et froide, perdus malgré nos boussoles, nos guides et tous nos talents! Fut-elle assez penaude, cette course à travers le crépuscule glacé, François s'arrachant les cheveux et Jean mâchonnant sa pipe éteinte! Ils courent de droite, de gauche. Nous gelons avec philosophie; nos hommes appellent — voix du crieur dans le désert!

Enfin, après une lamentable attente, on retrouve nos traces du matin; nous descendons, nous remontons; et, non sans une marche, bien longue encore, nous rejoignons le cher campement. Mais il est seul, tout seul, gondolant sa toile humide sur les pierres suintantes.

GUÉ DE MIER [1] (PAGE 116).

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MASSIF CENTRAL, VUE PRISE DU SOMMET DE LA PEÑA SANTA D'ENOL (PAGE 115). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nos porteurs ne sont pas de retour. Alors commencent les interpellations dans la nuit noire. Longtemps personne ne répond; puis un cri sort de l'oule profonde et ébranle les roches; puis un second; et enfin nos gens arrivent, écrasés de fatigue, et leur charge allégée, car il est survenu en route des incidents extraordinaires. Des dégâts inattendus ont été causés par nous au royal lit de fer d'Aliva, et l'étrange contre-coup de ces dégâts est la perte, corps et biens, à notre immense fureur, de dix litres de vin, que le lit assoiffé a, paraît-il, absorbés dans ses cannelures.

Ce matin, il y a grand branle-bas. Notre maison va changer de place et se planter au delà de quelques chaînes, au pied du glacier de Llambrion. Bien des heures plus tard, sur un emplacement détestable, la tente est de nouveau dressée. Le vent de mer chasse sur nous des brouillards épaissis; il commence à bruiner; et notre fin de journée s'annonce mal. Mais nos hommes ont des ressources pour tuer le temps et l'ennui. Ils ont ramassé des lichens dans les pierres et ont fait un grand feu sur une colline proche. Nous nous asseyons au milieu d'eux, autour du brasier, que la pluie glaciale pique de grésillements. La fumée passe, lourde, à travers les nuages lourds, luttant contre eux et s'y mêlant. Là, accroupis en cercle, nous chantons les chansons de France, celles des Pyrénées de là-bas; nos hommes chantent celles de leur pays asturien. Perdu à 2 400 mètres, dans cet humide passage où les vents engouffrent les vapeurs en faisant claquer la toile de notre abri, ce concert a quelque chose d'immensément doux. Il est, dans cette solitude désespérante du désert, un éclat de vie, où la poésie rustique se donne libre accès, en dépit des bouderies de la nature.

Le lendemain, se fit la montée du grand glacier de Llambrion. La longue côte de neige nous mena à la crête, non sans que de cruelles appréhensions vinssent troubler notre dernière étape. De la mer, des brumes folles arrivent à flots et s'épaississent. Nous avons cependant grimpé dans les roches, jusqu'en un point où nous sentons le vide partout; des précipices, dont les brouillards nous cachent le fond, s'entr'ouvrent sous l'étroite corniche où nous sommes réfugiés. François est allé à la découverte et déclare que le sommet est très loin encore et à peu près inaccessible, tant les parois sont raides. Bernard, un de nos porteurs, paraît surpris de nous voir désirer davantage. Cet homme est bon montagnard, mais, comme tous les chasseurs, sa notion des pointes se réduit à celle des postes; le point culminant lui est aussi indifférent qu'il nous est cher. Nous avons mille fois protesté, nous protestons, nous protesterons. Peines et paroles perdues. Est-elle triste notre troupe, cinglée par ces nuages malsains, qui viennent du golfe, entre un Espagnol qui courbe la tête à nos reproches et un Français qui branle la sienne, ne sachant que tenter!

Il faut descendre, faute de vivres. L'opinion est unanime, à l'exception d'un seul opposant : Labrouche, en homme né sur la grève, a senti l'odeur saline des brumes, écouté le bruit du vent et jugé de sa force aux contorsions qu'il fait décrire aux vapeurs. Il est 7 heures. Il demande trois heures de grâce : « C'est le serein de la marée; vers 10 heures tout sera clair, ou je m'abuse ». On discute, on vote, et le oui l'emporte. L'attente est longue et désolée, dans ce dangereux nid d'aigle.

A 9 heures trois quarts, un grand trou bleu se fait dans le ciel, et à 10 heures les dernières brumes se déchirent. Les gens crient au sorcier, mais le courage revient à tous. François repart, pieds nus, par l'invraisemblable corniche qu'il faut suivre. On prépare la corde; on laisse ce qui n'est pas indispensable; le reste est transporté avec d'infinies précautions. Le passage est si étroit qu'un chat s'y tiendrait difficilement d'aplomb; et le vide, un vide affreux, s'ouvre au-dessous, sur des roches polies où les petites pierres roulent comme sur du marbre. Au delà, c'est une muraille sans saillie, presque en surplomb. On nous hisse, on hisse une partie des instruments, on hisse tout à la corde, même les jumelles. Nous sommes sur la dernière croupe, et nous mettons le pied sur la Torre de Llambrion (2 639 mètres).

Maintenant les brouillards sont descendus, les crêtes sont claires, la vision bleue de la mer s'étend au delà des lignes blanches de nuages. Seule la Peña Santa, avec son étrange fourreau, attire à elle d'incessantes nuées, qui l'enveloppent comme un corset, l'enlacent, dansent une farandole rose. Les cirques majestueux du massif central s'allongent en tous sens, avec leurs dentelures échevelées, leurs larges coulées de neige, Santa Ana, Cerredo, Orriellos, où se joignent les trois provinces, d'autres pointes, qui sortent de la mer moutonneuse des brouillards. Saint-Saud vise, avec ses instruments, ces géants entassés, ces tours en surplomb, ces ballons dont la large panse sort d'une base étouffée, comme un buste de belle femme.

Mais il faut repartir, et François refuse de passer par le même chemin. Il a trouvé, dit-il, une grande route. Imaginez un mur tout à fait vertical, contrebutté par un second mur qui l'est presque autant et forme éperon sur le glacier. Entre les deux murs, un trou étroit qui a bien trente mètres d'aplomb : voilà la chaussée. Bernardo est descendu à la corde par notre chemin d'ascension, a pris nos bagages en détresse, et arrive, en suivant le faîte de la rimaye, jusqu'au pied du couloir, merveilleux d'adresse, n'usant ni des piolets ni des piques, marchant avec ses abarques sur l'extrême biseau, s'équilibrant on ne sait comment. Il est déjà en bas, et nous descendons à la corde par le précipice, François debout sur la première muraille et larguant l'amarre à mesure que nous roulons dans le vide. La corde est trop courte et nous restons dans la fente, d'où nous rejoignons tant bien que mal la glace. Notre guide jette la corde et descend à son tour. Comment? Mystère. Toujours est-il qu'il est là, tout entier, sans écorchures, fier de son exploit. Nous chaussons nos souliers; la neige est amollie; la descente charmante,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et notre campement bientôt atteint, après des glissades faciles, non sans que l'un de nous trouve le moyen, sous prétexte de raccourcir le trajet, de manquer se casser le cou dans une inoffensive muraille.

VII

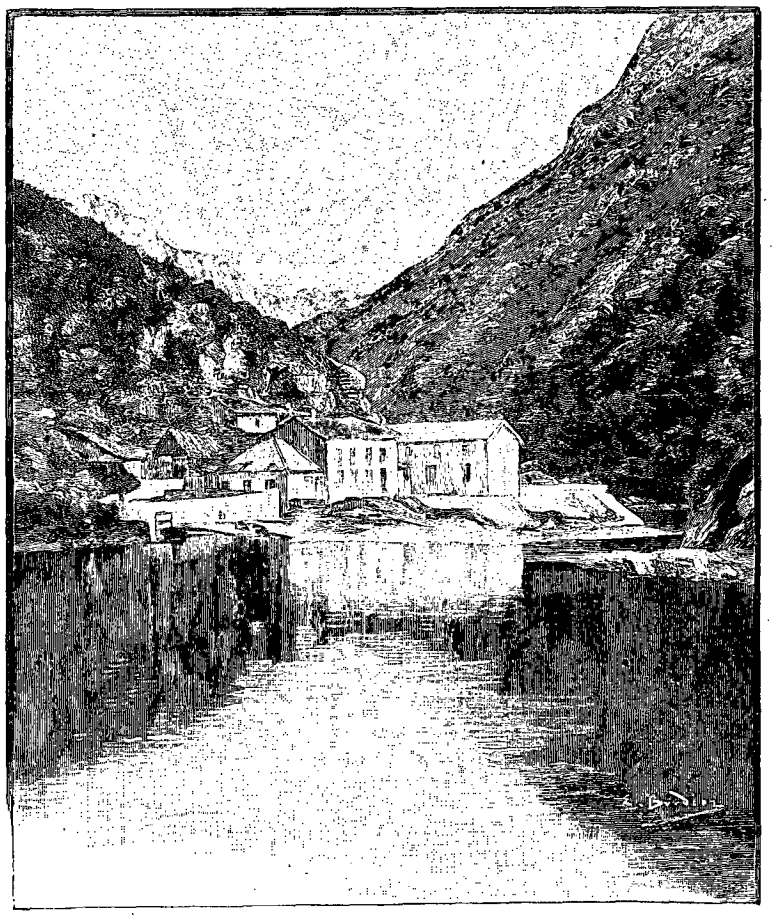
PEÑA SANTA ET ESPIGÜETE

La crête du Chien. — Le Cervin des Asturies. — Dans les Sierras.

Après une triste nuit dans le délabré « caseton de Liordes », nous partons pour Soto. La *vega* de Soto est fraîche et savoureuse; elle a des ruisseaux qui émergent et disparaissent, et des juments baies ou blanches, qui sautent dans les herbes épaisses. Une courte montée nous mène à l'une des trois brèches qui donnent accès dans le cirque, le col de Remoña. Un couloir, fermé de murs, où descend en zigzag un chemin rude et pierreux, débouche tout à coup sur la chaîne cantabrique. Le contraste est ici plus extraordinaire que nulle part. D'une rue de géants on sort sur une campagne verte, subitement, sans transition. La muraille s'enfonce dans le sol schisteux, sans rien laisser d'elle au delà du bastion qu'elle forme. Ce ne sont plus que des croupes jaunies de bruyères; les fleurs sont autres; autres les eaux, autres les terres, autres les couleurs; il y a des arbres. Le sentier monte à peine, franchit un col déprimé, et nous voici dans le Valdeon. C'est toujours l'aimable pays qui vous reçoit bien. Dans les chemins larges, les chars sculptés roulent, avec leurs charges de foin. Les maisons développent leurs grands toits, leurs porches sculptés, leurs greniers en l'air. D'un champ, un gars se détache et nous salue, courant avec ses sabots à pointes. C'est Manuel, notre guide de la Peña Bermeja. Plus loin, l'excellent curé de Soto, D. Benito del Blanco, nous attend devant sa porte.

Le gîte est bon et la soirée s'annonce calme. Étrange illusion de nos sens! Nos Espagnols, envoyés en éclaireurs, sont absolument gris; personne ne veut loger François; celui-ci est hors de lui et très fatigué; le départ pour la Peña Santa est hérissé d'obstacles : pas de chevaux, un guide attendu n'arrive pas. Le voilà enfin; il s'appelle Vicenton et vante bruyamment ses hauts faits, en déclarant l'ascension impossible. On retient son ânesse. La bousculade de cette soirée achève de nous mettre en belle humeur, et nous sonnons le couvre-feu, après une nouvelle halte à la cuisine, où nous recevons de nombreuses visites de voisins, en envoyant au diable ce qui s'y peut envoyer et le reste par-dessus compte.

Tout est lumineux aujourd'hui. La Tour de Cerredo, au-dessus du grand massif, jette dans le bleu du ciel ses roches à profil droit; tout au fond s'alignent les glaciers rapetissés comme des flaques par l'éloignement. Le chemin est connu, c'est le même que celui de la Peña Bermeja, suivi en 1891. Nous tombons sur des bergers d'Estramadure, qui viennent engraisser, dans ces pâturages, d'opulents troupeaux de mérinos. Ces pasteurs ont un costume rêvé. Un justaucorps en peau d'isard, bouclé sur le côté et orné de parements, leur moule le buste. Des jambières en peau de mouton défendent leurs cuisses. Ils ont du lait de chèvre exquis, et ce sont de bonnes gens.



MAISON DE LA MINE DES PICAYOS[1] (PAGE 116).

Nous les quittons à regret, et plus à regret encore nous rejoignons un des troupeaux. Les jolies bêtes passent au-dessus de nous, en file indienne, sur un des étroits sentiers de la corniche, et nous criblent de petites pierres, qui tombent en pluie. La bourrique en est quitte pour un temps de trot, et nous doublons le cap avec hâte. Le sentier se rétrécit et la bête faiblit; les

1. *Dessin de Boudier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coups pleuvent, elle ne va plus du tout et la montée devient terrible. Que faire, ô mon Dieu? Le procédé est simple et Vicenton y excelle : cogner, toujours cogner, cogner encore, et quand ça ne réussit plus, pousser, pousser devant, pousser derrière, du museau, de la croupe. Quelle extraordinaire méthode! Vicenton tire, François tire, et nous tenons la queue, pour empêcher la bête de se coucher, procédé qui ne réussit d'ailleurs qu'à moitié ou plutôt qui est employé trop tard; car il y a une roulade générale, qui nécessite un déchargement complet. Enfin, après des efforts démesurés, un nombre incalculable de coups de trique et d'épaules, des pertes de temps sans fin, on a atteint la crête du Chien (*del Perro*).

Quelques brouillards se sont levés pendant la montée, mais, au col, tout est bleu, étincelant; la mer scintille au fond; les neiges sont radieuses; les brumes s'enfoncent dans les plaines. Une halte est requise après tant de labeurs, sur le chemin de la Peña Santa : ligne de rochers lisses, où l'on aperçoit, avec beaucoup de bonne volonté, une trace plus lisse que le reste, des montées, des descentes à pic, une sente enfin où l'on pourrait supposer que les chèvres passent, mais où les ânes chargés ne passent que dans les Asturies. Voici enfin un plateau, où il y a une source et une prairie. Il est 3 heures. La tente est déjà dressée. On fait la cuisine pour les hommes, qui vont partir en reconnaissance, et l'on baye aux corneilles tout voluptueusement le reste du jour.

La lutte des brouillards et du vent est très curieuse. Le vent du nord a chassé les nuages au sud-est des pics, et les nuages veulent revenir au nord. Ils arrivent pressés, serrés, se bousculant, et ils n'ont pas plus tôt atteint la crête que la brise les dissipe, les bouleverse, en un combat toujours renouvelé. Quel charme exquis de vivre seul, ainsi, tout seul, sur une terre étrangère, au désert, sans armes et à l'aventure, à une demi-lieue de hauteur, entre des rochers immenses, et deux mers immenses, l'une qui est l'océan, l'autre qui est la brume; de rester là quelques heures, à vivre tour à tour de la vie de brute et de la vie de rêve; à faire cuire de bonnes choses pour la bête et à laisser ensuite les yeux et l'esprit contempler la nature sublime, dans le pieux recueillement de sa grandeur! Là, sur un âpre piton qui dominait le campement, il fallait voir le coucher de soleil. A la fraîcheur du crépuscule, les brouillards condensés s'abaissaient dans les plaines. Quelques crêtes de montagnes, très lointaines, surgissaient au-dessus, dans l'atmosphère, claire jusques aux fonds de Galice, comme autant de baleines bleues folâtrant dans une mer blanche. Et ces bleus allaient se dégradant, et des veines colorées couraient à travers leurs masses....

Quand le soleil tomba, derrière une des tours de la Peña Santa, près d'un rocher qui a la forme d'une chapelle avec son clocheton, il y eut, dans les vagues de brumes d'où sortaient ces îlots, comme un frémissement et comme une étreinte. Il semblait qu'il y avait un contact d'amour entre le soleil qui rougissait plus bas et cette mer qui haletait. Et, de l'autre côté, la vraie mer, la mer découpée de la côte cantabrique, pâlissait, confondant le bleu perdu de son dernier horizon avec le bleu perdu du ciel....

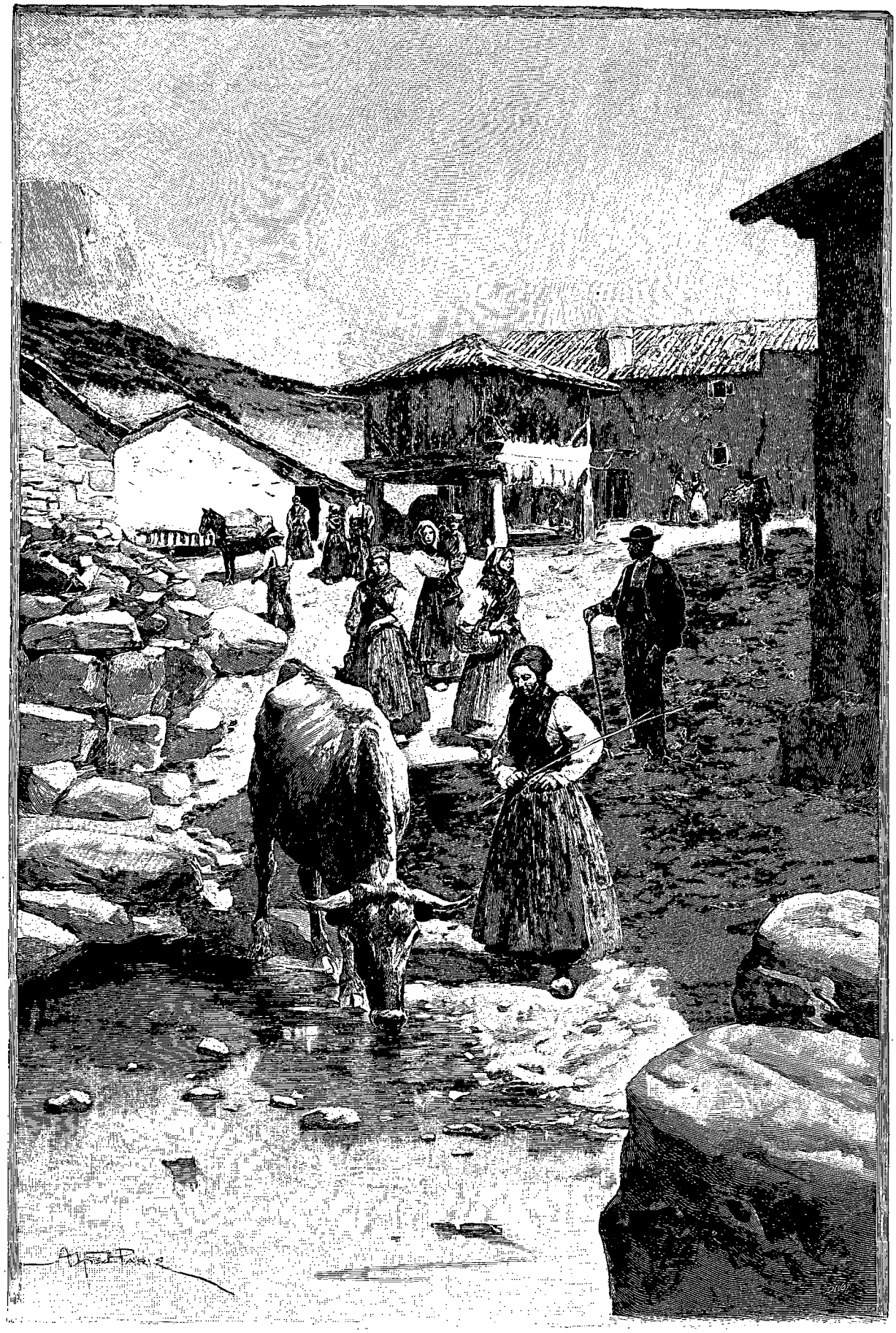
« Ce n'est pas bien joli, a dit François, hier, au retour de sa reconnaissance; ce n'est pas bien joli, répète-t-il ce matin en branlant la tête. — Qu'y a-t-il donc? — Vous verrez, c'est un mur, un grand mur, où il faut se hisser toujours dans le vide. Vicenton a refusé d'avancer; moi-même j'ai reculé en un point. » Et, de fait, les pauvres diables étaient bien las, en descendant de ces rochers farouches. Nous partons, d'un train d'enfer, à 6 heures du matin. Il semble que la muraille de la Tour Sainte est à quelques pas; une marche au galop nous la fait atteindre assez vite. Quelle grimpée, mon Dieu! « Ce n'est rien, dit François, rien encore. » On fait la courte échelle, on va avec des précautions sans nombre, sur des corniches imperceptibles. Ici on laisse une partie de la charge : piolets, bâtons, tout ce qui est inutile à l'escalade. Après tant de jours vécus dans la roche, ce n'est qu'un jeu, cet équilibre instable, sur la paroi coupée d'abîmes.

Voici la crête, une crête sculptée, qu'un isard ne suivrait pas, une crête taillée en rasoir, avec des têtes,

LE MASSIF DES ORRIELLOS, VUE PRISE DU GLACIER DE LLAMBRION [1] (PAGE 122).

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

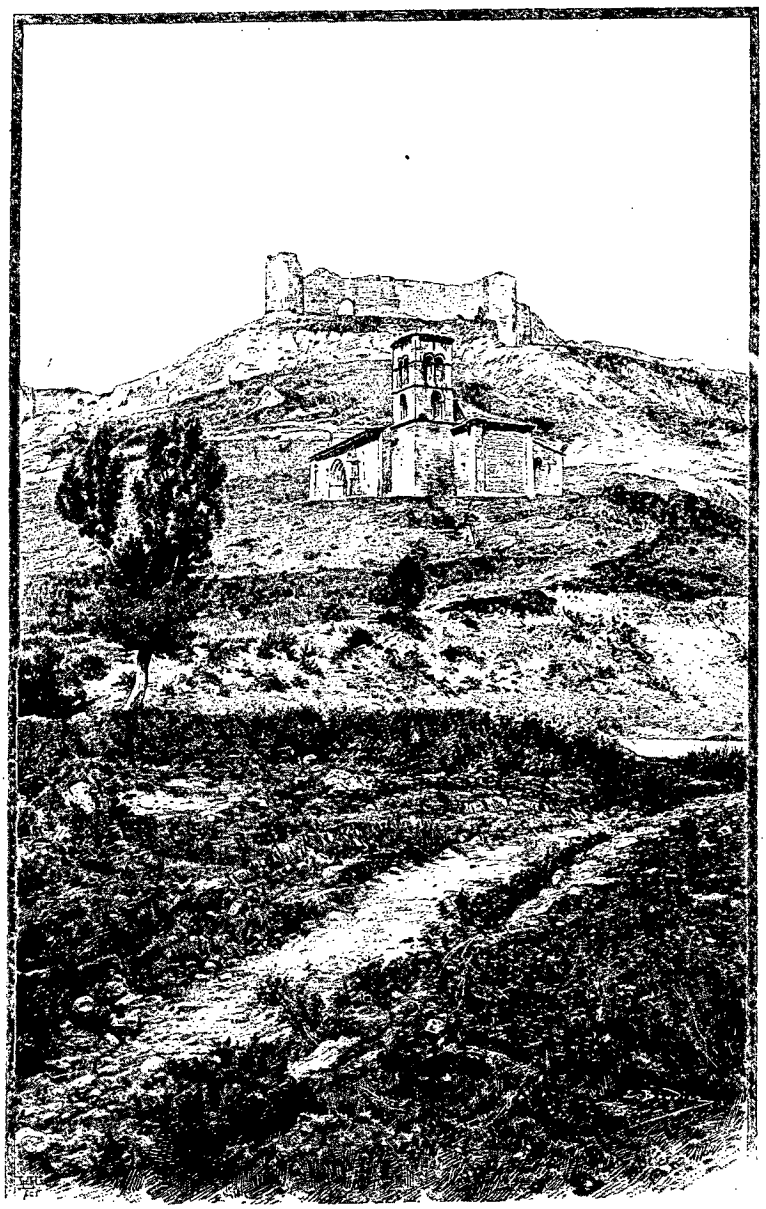
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE DU VALDEON. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des bras, des jambes, des pieds s'avançant dans le vide, tout un monde fantastique d'êtres figés, en suspens, menaçants et rétifs, qui gardent la cime sacrée, comme des visions d'Apocalypse. Et, bien près de là, est cette petite chapelle, qui prie seule, un peu plus bas, avec son campanile et son porche, en l'air aussi sur l'extrême crête, évoquant quelque légende pie dans ses assises pleines. Au nord, la montagne que nous avons gravie l'an passé, étroite et raide, semble fermée aux hommes, du point où nous la voyons. Nous descendons quelques pas, sur l'autre face, chassés par le mur vertical et surplombant, vers d'autres murs qui le sont peut-être un peu moins.



CHÂTEAU RUINÉ D'AGUILAR DE CAMPOO [1] (PAGE 128).

Bientôt, après une courte montée, arrêt subit, le balcon est sans issue. Une dalle lisse, haute de 6 mètres au moins, dominée d'un rocher droit, ferme la route. Les hommes se mettent pieds nus; le reste de la charge est abandonné. Les jumelles seules trouvent grâce. Le pain, le vin, les vivres, les vestes, les sandales sont entassés sur le balcon. François monte sur cette rude glissoire qu'il faut gravir de biais, s'accrochant à d'invisibles aspérités, par l'adhérence des pieds, des fesses, des mains et des épaules. C'est émouvant de voir un homme qui ne tient à rien, rampant ainsi, souple et grave, prêt à la chute sur un précipice que l'aplomb cache et où un silence de mort semble attendre un bruit de corps qui roule. Mais, grâce à Dieu, il est haut; on lui jette la corde; il nous hisse sur la petite brèche atteinte. Et, dès lors, l'escalade continue, de saillie en saillie, de corniche en corniche, moins effrayante, parce que la terreur, comme les autres choses de la vie, n'est qu'un sens de comparaison et que le mauvais pas franchi tout à l'heure n'existe pas deux fois dans une montagne. Nous nous élevons, lentement, sans crainte, jouant avec le danger, en grands enfants insoucieux du mal, ou en vieux soldats sentant la victoire prochaine dans l'horrible bataille.

Hourra! nous la tenons, la Peña Santa. Nous posons le pied sur le *Manchon*, comme l'appellent les chasseurs; nous campons sur l'endroit où l'homme ne vint jamais, à ce que l'on conte, sur la tour sacrée, où il y a une fontaine qui coule toujours... et qui n'existe pas. N'est-ce point un sacrilège d'être où nous sommes? Vicenton sera peut-être maudit, pour être monté là. Cet homme a des malédictions en lui.

Nous autres, Français, nous éprouvons comme une angoisse de nous sentir sur la montagne mystérieuse. Ce n'est point seulement la sublime impression de dominer le sommet le plus haut de l'extrême Europe, un sommet qui n'a son égal, à l'ouest, qu'à 4 000 lieues plus loin, dans les Montagnes Rocheuses; ce n'est point encore l'inoubliable beauté des horizons bleus et rouges, de cette mer claire frangée d'écumes et bordée de villages blancs, des profondes plaines de Castille vermeilles et échauffées, des masses raides et empesées qui dressent leur prodigieux amoncellement de tours et de cônes, du côté de la France. Il y a autre chose. La Peña Santa est la synthèse d'une tradition et d'une épopée. Ces

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

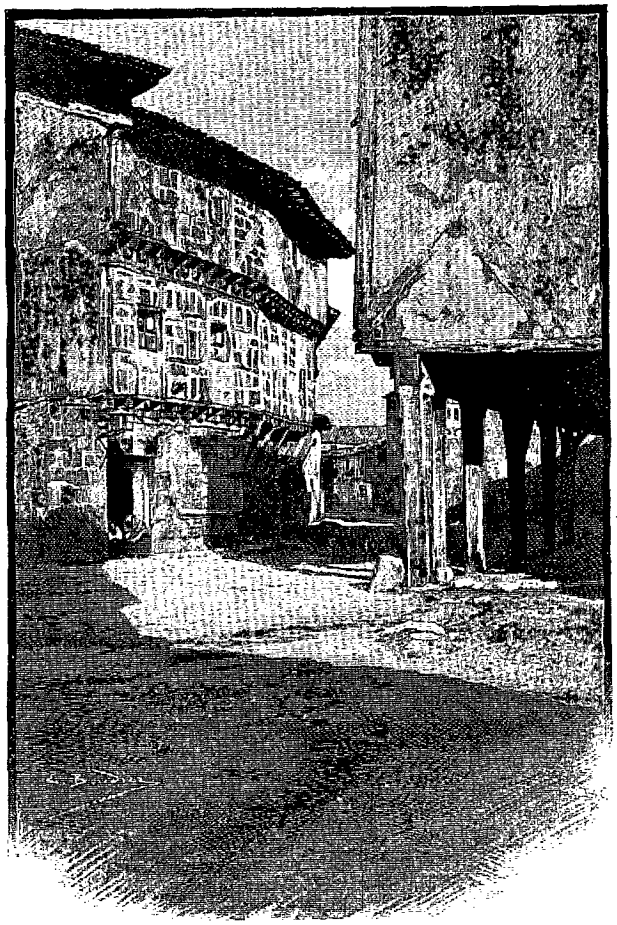
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bastions, aux couronnements gothiques, ont fait la lutte de l'Espagne chrétienne contre l'Espagne maure; ces cavernes ont abrité Pélage, ces neiges abreuvé des partisans, ces pierres armé des héros. Il se dégage de cette dentelle de clochetons comme un immense recueillement mystique, une pieuse légende, faite d'inconnu.

La Peña Santa est le sanctuaire des Pics d'Europe, un sanctuaire gardé des profanations et fermé à la vie des hommes. Ce massif gigantesque, qui s'avance vers la mer, dont la base s'affaisse presque à son niveau, voile une page d'histoire plus oubliée sans doute, mais peut-être plus grande que l'épopée de Roland. Saura-t-on jamais recueillir, dans les veillées du paysan asturien, les récits de magie et de miracles qui doivent se conter sur cet étrange pays? Saura-t-on jamais les rapports mystérieux qui existent, dans les traditions populaires, entre la montagne sainte qui s'élance dans le plus sauvage des déserts, le pèlerinage de Covadonga qui se dérobe à ses pieds dans la plus verdoyante des vallées, et ce lac Enol, plein de charme et de vie, qui étend sa haute nappe bleue à mi-chemin de la pène sacrée et du temple où le patriotisme asturien révère le Dieu qui y a sauvé l'Espagne?

. . . . . .

L'Espigüete est une montagne placée non loin de la limite des provinces de Léon et de Palencia! Voilà deux jours, depuis le départ du Valdeon, que nous sommes à la recherche de cette haute cime, signal géodésique de premier ordre. Tout le village de Valverde de la Sierra moissonne; les gerbes dorées s'alignent sur la croupe arrondie; des têtes sortent, rieuses, des sillons. Et tout ce monde bavarde, nous interpelle, jouit de la vie rustique et amasse gaiement les monceaux de grain, qui feront le pain de l'hiver. Parmi les moissonneuses, il en est une qui est mariée d'hier. C'est à la moisson que se fait le voyage de noces, au milieu des gaietés des compagnes et des joyeusetés des garçons.



MAISONS À AGUILAR DE CAMPOO [1].

Sur la croupe où finissent les chemins, un vent glacial s'est levé, soulevant les herbes, troublant nos bêtes et surtout troublant nos hommes. Il est convenu que nous y abandonnons toute la charge inutile, nous ne hisserons sur le sommet d'Espigüete que notre campement et les vivres pour une nuit.

Nous étions depuis longtemps sur l'extrême pointe, quand le convoi débouche des rochers, haletant et fourbu. La tente est dressée tout contre la tour géodésique; et, pendant que le soleil se couche dans un crépuscule violacé, et que les trois massifs des Pics d'Europe s'estompent dans une lumière diffuse, nous fêtons joyeusement ce campement héroïque. Vicenton a des expansions amusantes; il saute, il danse, il veut embrasser tout le monde. On conte des légendes de sorciers et des histoires à dormir debout, jusqu'à ce que, d'un commun accord, l'on dorme couché.

Quand le soleil se lève, apparaît un instant, un instant très court, comme une ombre chinoise sur les verres grossissants des jumelles, le profil dentelé et inextricable de la ligne des Pyrénées, vues de la face sud. Le soleil monte et illumine la Castille, qui s'étend sur quelque cent lieues à nos pieds. Tout au midi surgissent des chaînes perdues, ne se distinguant qu'à la longue-vue et dont la silhouette pâle se perd dans un extraordinaire éloignement. Villes et villages tachent de points blancs le plateau jauni; des torrents chatoient à travers le pays brûlé.

Les Pics d'Europe, que nous devons trianguler de l'Espigüete, — c'est la raison de l'ascension, — se dressent roses et dentelés, avec leurs rochers en pendillons et en galbes, protubérants comme des asperges et pressés comme les lances d'une troupe en carré. Ils se colorent peu à peu, et, dans la trouée d'Aliva, une ligne bleuâtre laisse deviner la mer. A l'ouest un gigantesque cône d'ombre semble rejoindre la Galice; c'est l'ombre de l'Espigüete, une ombre qui raccourcit de minute en minute, se rapprochant de nous avec une incroyable vitesse, à mesure que le soleil monte. Tout au loin Riaño, le chef-lieu, cache ses maisons éparses dans

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une plaine arrosée, que des peupliers ombragent. A Valverde, que nous dépassons de 1 000 mètres, les gens s'éveillent dans les rues endormies. C'est dimanche; les cloches tintent à toute volée dans tous les villages; les sons argentins montent gaiement, dans le ciel clair. Et, phénomène curieux, ces vilains brouillards, qui depuis huit jours tourbillonnent autour de nous, apparaissent une dernière fois, chassés des Pics d'Europe par le vent, se brisant en îlots disloqués et prêts à mourir, dans les hautes vallées de Léon.

A Cardaño de Abajo, où nous sommes dans l'après-midi, Vicenton et Candido déclarent qu'ils ne feront pas une lieue de plus et qu'ils nous plantent là; l'aubergiste à son tour déclare qu'il ne loue pas son unique cheval et que nous ne pouvons partir de la journée. Nous nous mettons à table. Candido refuse de manger, disant que nous ne sommes plus rien pour lui. Vicenton, qui veut nous faire chanter, nous suivra avec son ânesse pour un prix énorme. Nous acceptons; mais le coquin attendait ce moment pour faire un coup de sa façon. Il proteste tout net que son prix n'est pas suffisant et qu'il lui faut le double. On est furieux; on tonne en castillan; on rage en français contre ce sacripant; on lui règle sa note, et on veut le chasser comme une bête malfaisante. Puis, se tournant vers Candido : « Combien veux-tu pour nous conduire à Cervera? — Le même prix que Vicenton. — Quel prix? Celui de sa parole donnée ou de sa parole reprise? — Celui de sa parole donnée. — Dis au juste. — Deux douros. — On t'en donnera trois, parce que tu es un brave garçon; et tope là. » Vicenton fait des grimaces effrayantes. Notre hôte, qui veut nous garder, fait également la mine, et sa note sera salée; mais la bataille est gagnée.

Il y avait de quoi se perdre vingt fois dans les chemins embourbés de Cervera; la nuit tombe, et les lieues succèdent aux lieues, les heures aux heures, dans la désespérance de l'inconnu.

Enfin nous voici à Cervera; il est 11 heures du soir; nous marchons depuis sept heures, et nos pauvres estomacs vides qui crient famine se voient dans la terre promise. Halte-là! L'histoire n'est pas à son terme. Nous passons devant le poste de gendarmerie : deux pandores sautent sur nous, comme sur des brigands. « Arrêtez! » C'était le bouquet! Passer la nuit en prison après une aussi folle équipée! Labrouche est d'avis de céder devant la force; mais Saint-Saud, superbement, crie à nos hommes : « Voulez-vous bien marcher, et ne pas vous inquiéter du reste! » Ne voilà-t-il pas, en effet, que les gendarmes nous demandent pardon de l'erreur, plus confus que le corbeau de la fable. « Messieurs les ingénieurs, excusez-nous. » Qu'est-ce qui nous vaut ce triomphe? Les piquets de la tente, les beaux piquets à gaine de cuivre et à pointe d'acier, qui brillent à la lune et que la garde civile a pris pour des mires, en nous prenant pour les contructeurs du chemin de fer de Bilbao à Léon! A deux heures de Cervera, Aguilar de Campoo baigne dans le frais Pisuerga ses vieilles murailles. Une élégante église du XIVe siècle, d'antiques maisons, un château ruiné dressant ses tours écornées sur des monticules nus, où l'herbe est lisse comme du verglas, deux chapelles romanes sur le coteau et d'étranges rochers, figurant autant de ruines bizarres d'une ville qui ne se contente pas de celles que lui a faites l'irréparable outrage des temps : c'est la Castille.

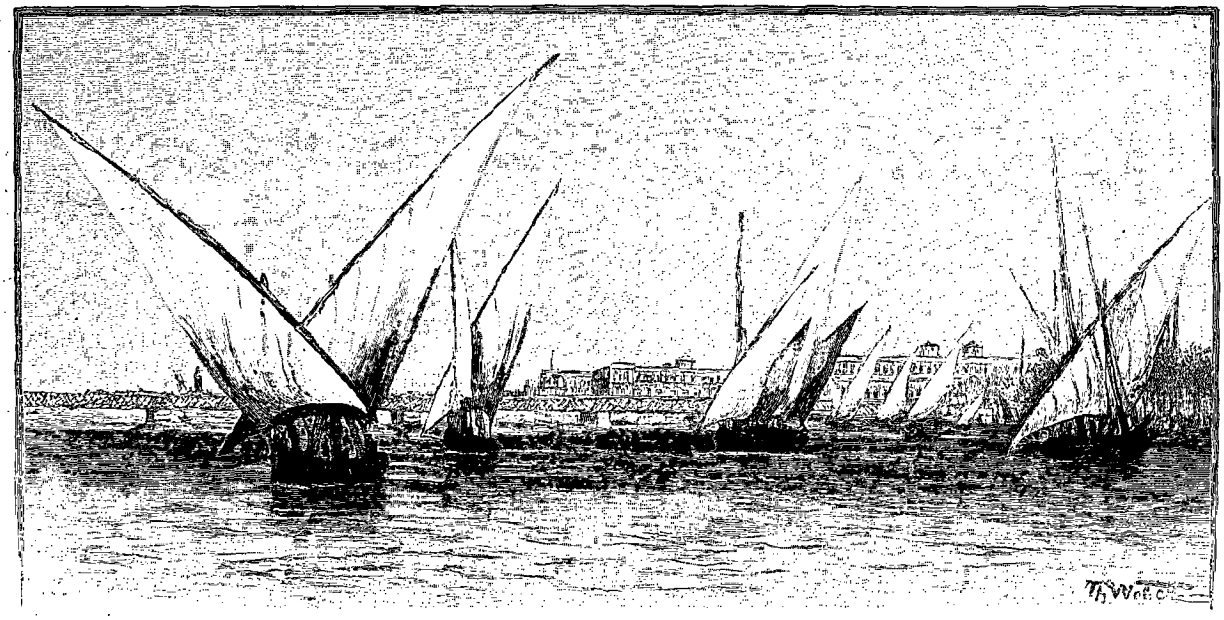
Paul LABROUCHE et comte de SAINT-SAUD.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

L'OURS TUÉ PAR LE COMTE [1] (PAGE 114).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



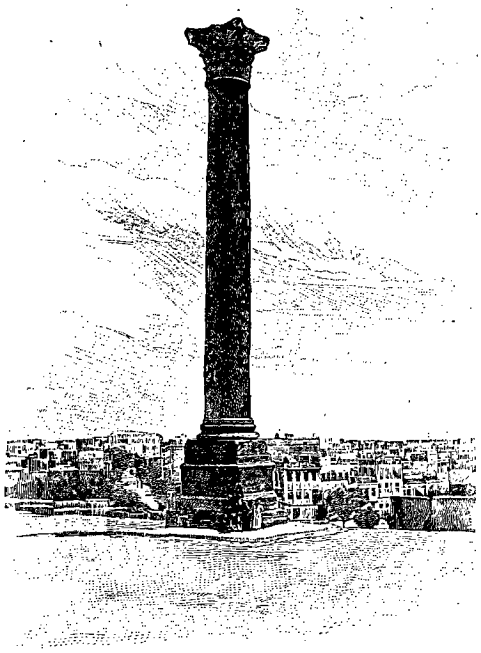
AU PONT DE KASR-EL-NIL [1] (PAGE 132).

SIX SEMAINES SUR LE NIL [2],

PAR M. E. COTTEAU

I

Départ de Marseille. — Alexandrie. — Le Caire. — Les compagnies Cook et Thewfikieh.



COLONNE DE POMPÉE A ALEXANDRIE [3].

Le samedi 3 décembre 1892, de 4 à 5 heures de l'après-midi, il y avait foule sur les quais de la Joliette. Quatre grands vapeurs, dont trois appartenant aux Messageries maritimes, étaient en partance; et, parmi eux, le plus grand bateau de la compagnie, la *Ville de la Ciotat*, ne mesurant pas moins de 155 mètres, allait faire son premier voyage.

Le spectacle est imposant. La *Ville de la Ciotat* ouvre la marche, en route pour l'Australie; le *Sénégal*, sur lequel j'ai pris passage, la suit à dix minutes de distance. Notre bateau, quoique moins long d'une trentaine de mètres, n'est pas à dédaigner; il a desservi autrefois la ligne de l'Amérique du Sud et fait maintenant les voyages de la Méditerranée en compagnie de mes vieilles connaissances de la ligne de Chine, le *Sindh*, la *Djemnah*, etc.

Très beau temps, ce premier jour. Cependant le lendemain, au delà des bouches de Bonifacio, la mer commence à moutonner pour devenir franchement mauvaise dans la matinée du troisième jour, aux approches du détroit de Messine. Mais, avec ces grands steamers, on ne s'inquiète plus guère aujourd'hui des caprices de l'océan; aussi, malgré la pluie et un roulis extravagant, faisons-nous si bonne route les jours suivants que, dès la soirée du 7, le commandant ralentit la marche du navire. Nous arriverions trop tôt, car nous sommes à peu de distance d'Alexandrie, où l'on ne doit pas entrer la nuit.

Donc, le jeudi 8 décembre, au petit jour, la côte d'Égypte est en vue, basse et verdoyante, comme celle de la Hollande, à laquelle on l'a si souvent comparée. Le pilote monte à bord; une heure après, le *Sénégal* est amarré au quai et pris d'assaut immédiatement par une nuée de portefaix, de drogmans et de garçons d'hôtel. Trente années auparavant, j'avais fait cette même traversée, mais alors on embarquait le pilote à Messine et les vapeurs s'arrêtaient à une assez grande distance de la côte. L'infortuné voyageur, livré sans défense à une tourbe de bateliers insatiables et rapaces, assourdi par leurs criailleries, énervé par leurs disputes;

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté en* 1892-1893. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait encore à accomplir un long trajet en barque avant de toucher terre.

Actuellement la douane est peu exigeante et les employés polis; avec quelque menue monnaie, on abrège les formalités. Une simple carte de visite tient lieu de passeport, et les gens pressés peuvent facilement prendre le train de 9 heures qui les amènera en gare du Caire à midi et demi.

Pour moi, qui me proposais de passer trois mois en Égypte, je voulais au moins consacrer une journée à Alexandrie. Inutile de dire que j'ai trouvé la ville bien changée. Certains quartiers, détruits en 1882 par le bombardement des Anglais, ont été reconstruits sur un nouveau plan, et les masures arabes ont fait place à de superbes maisons, véritables palais, mais qui n'ont plus rien d'oriental. La place des Consuls notamment, dont je me souvenais comme d'un terrain vague, poussiéreux, mal nivelé, est absolument transformée et ferait très bon effet dans n'importe quelle capitale européenne. Des boulevards, des squares ont été créés; mais en somme, à part la célèbre colonne de Pompée, admirable monolithe en granit d'Assouan, haut de plus de 20 mètres, la moderne Alexandrie, quoique peuplée de 231 000 habitants, n'offre rien de bien intéressant au touriste. Il n'en sera peut-être pas de même dans quelque temps, car M. de Morgan, le nouveau directeur des Antiquités égyptiennes, a l'intention d'y fonder un musée où seraient réunis tous les objets d'origine grecque ou romaine trouvés en Égypte.

Un petit chemin de fer, longeant la mer, conduit à Ramleh, où, parmi les maisons de plaisance disséminées au milieu des jardins, s'élève un casino très fréquenté pendant la saison des bains. J'allai faire une courte excursion de ce côté. Mais la mer déferlait avec rage jusque sur la terrasse de l'établissement, et la promenade n'était rien moins qu'agréable.

Décidément, une journée suffit pour Alexandrie. Aussi, le lendemain matin, je n'eus garde de manquer l'express, qui, en trois heures trente minutes, franchit les 208 kilomètres qui séparent les deux grandes cités égyptiennes. Il y a six trains par jour, dont deux express. Le service est bien fait. Les voitures de première et même de seconde classe sont suffisamment confortables, bien aérées, avec plates-formes, couloirs, etc. Le tarif a été récemment abaissé; il est actuellement un peu moins élevé que le nôtre pour la première classe. La seconde classe est moitié de la première, et la troisième moitié de la seconde.

Le soleil brille de tout son éclat, illuminant une campagne admirablement cultivée et ne présentant aucun accident de terrain. Cependant, malgré sa monotonie, le paysage ne manque pas d'intérêt. La population est très dense, et les pauvres villages des fellahs, formés de huttes de boue séchée au soleil, se succèdent à de courts intervalles. Sur la route, ou plutôt le sentier qui longe constamment la voie ferrée, les indigènes à pied, ou bien montés sur des ânes et des chameaux, forment une file non interrompue. Sur ce parcours de plus de 50 lieues, pas une voiture. Voici Damanhour et ses fabriques de coton; plus loin, on passe le Nil sur un beau pont de fer : c'est la branche de Rosette. Arrêt de quelques minutes à Tantah, grande ville où se tiennent des foires très importantes; puis la branche de Damiette est traversée à Benha. Peu après, sur la gauche, on distingue des collines de sable : c'est le désert de Libye; enfin, les pyramides elles-mêmes sont en vue. A midi trente, heure réglementaire, le train entre en gare. Le touriste devient aussitôt la proie de drogmans galonnés, portant des noms d'hôtel sur leur casquette; chacun cherche à l'entraîner vers l'omnibus de la maison qu'il représente.

Mon voyage avait un double but : passer la plus grande partie de l'hiver sous le merveilleux climat de l'Égypte, et remonter le Nil jusqu'à la seconde cataracte en visitant les ruines et les temples épars sur les rives du grand fleuve. Je savais que les mois de novembre et de décembre sont les plus favorables pour la réalisation de la seconde partie de mon programme. En effet, à cette époque de l'année, les eaux du Nil n'ont pas encore atteint leur maximum d'abaissement; d'autre part, les Anglais et les Américains, qui constituent l'immense majorité des touristes, ne se mettent guère en route avant les fêtes de Noël, de sorte que, si je ne m'attardais pas au Caire, j'avais grande chance d'éviter l'encombrement qui commence en janvier sur les bateaux du Nil. Au retour de mon excursion, j'aurais tout le temps nécessaire pour revoir à loisir cette belle ville du Caire, qui m'avait laissé autrefois de si intéressants souvenirs.

Sa description, d'ailleurs, n'entre pas dans le cadre de ce récit. Comme station d'hiver, elle est si connue depuis ces derniers temps! Un flot toujours croissant d'étrangers l'envahit régulièrement aux approches de la saison. Chaque année voit construire de nouveaux hôtels, se fonder de nouvelles pensions pour familles; on va maintenant passer l'hiver au Caire, comme on irait à Nice ou à Monaco; la ville a son carnaval, ses batailles de fleurs et de confetti. Je ne parlerai donc ni des admirables mosquées et des bazars si animés de la vieille cité arabe, ni des jardins et des boulevards de la ville européenne, qui n'existait pas il y a trente ans et qui maintenant est étroitement soudée à l'autre. J'ai hâte d'arriver au Nil, et pourtant je ne veux pas m'embarquer sur le fleuve majestueux avant d'avoir présenté ma carte de visite aux Pyramides.

C'était vers la mi-septembre que j'avais fait autrefois cette excursion classique; à cette époque de l'année les eaux du Nil ont déjà commencé à baisser, mais la campagne reste encore inondée sur de vastes étendues. Aucune route, aucun pont n'existait alors; il fallait traverser le fleuve en bac et cheminer à dos d'âne en faisant d'immenses détours. Le trajet demandait quatre bonnes heures, tandis qu'aujourd'hui, en moins d'une heure et demie, le confortable landau qui est venu nous prendre à l'hôtel nous transporte au pied des Pyramides sur une large route bordée d'arbres magni-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiques, qui forment un dôme de verdure impénétrable au soleil. Notons, en passant, que cette route a été créée en 1868, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez; sous cet heureux climat, la puissance de la végétation est telle que ces arbres, dont la plantation ne remonte qu'à vingt-quatre ans, ont atteint déjà des proportions colossales.

Pour cette promenade, je m'étais associé trois de mes compagnons du *Sénégal*, qui visitaient l'Égypte pour la première fois. L'ascension de la pyramide de Chéops, même avec l'aide des Arabes qui vous tirent et vous poussent en même temps, est extrêmement pénible. Je le savais par expérience; aussi me suis-je contenté cette fois de suivre d'en bas les péripéties de l'escalade à laquelle se livraient mes amis. J'avais fort à faire pour tenir à distance l'insupportable tribu des Bédouins, qui ne cessaient de m'accabler de leurs offres intéressées.

A dix minutes de la grande pyramide, nous allons rendre visite au majestueux Sphinx, taillé tout d'une pièce dans le rocher et qui, depuis plus de six mille ans, semble contempler, par delà le désert, la riche vallée du Nil. Malgré les mutilations des siècles, son visage a conservé une expression extraordinaire de grâce et de tranquillité.

Cependant la chaleur est accablante; les rayons du soleil, réverbérés par le sable, sont aveuglants. Nous trouvons un coin d'ombre et nous nous y installons pour déjeuner avec les provisions apportées de l'hôtel. Nous aurions pu nous dispenser de cette précaution, car il existe maintenant, à cinq minutes de la pyramide de Chéops, un vaste hôtel, établissement de premier ordre, merveilleusement installé, avec salons luxueux et plus de deux cents chambres.

Au retour, nous nous arrêtons au palais de Gizeh, sur la route même des pyramides, quatre kilomètres avant d'arriver au Caire. Cette ancienne résidence khédiviale a été récemment convertie en Musée national. On y a transporté les collections de Boulaq, augmentées chaque jour par des fouilles et des acquisitions nouvelles. C'est, sans contredit, le plus riche et le plus intéressant musée d'antiquités égyptiennes du monde entier. J'y passe deux heures dans le ravissement, absolument stupéfait de tout ce que je vois, de la conservation admirable des momies, des peintures, etc., et je me promets bien, à mon retour de la Haute-Égypte, de faire de nombreuses visites aux quatre-vingt-onze salles qui renferment cette collection sans rivale.

Maintenant rien ne me retient plus au Caire. Mais, avant d'aborder le récit de mon voyage sur le Nil, il n'est pas inutile de dire quelques mots sur la manière dont le voyage s'accomplit aujourd'hui, comparativement à ce qu'il était il y a vingt-cinq ans.

Avant 1870, les personnes désireuses d'aller chercher sur le Nil la santé ou la distraction devaient avoir recours à de grandes barques, connues sous le nom de *dahabieh*, luxueusement aménagées, mais très coûteuses, ou bien se servir de mauvais bateaux à vapeur, propriété du gouvernement égyptien. Ces derniers, dépourvus de tout confort, ne faisaient qu'un service irrégulier et tout à fait insuffisant.

C'est dans l'automne de 1870 que M. John Cook établit pour la première fois un service régulier et à prix fixe, avec départ tous les quinze jours, du Caire à la première cataracte, desservant, soit à l'aller, soit au retour, les points les plus intéressants le long du fleuve.

LE SPHINX [1].

Cette expérience réussit si bien que, dès 1876, un autre service fut établi de la première à la seconde cataracte, en correspondance avec les bateaux du Caire. Toutefois, de 1882 à 1886, le service régulier des bateaux de touristes dut être interrompu, toute la flotte étant alors employée au service des gouvernements anglais et égyptien. Mais, dès que la chose redevint possible, le service des voyageurs fut repris; de nouveaux bateaux de première classe furent ajoutés aux anciens, et l'affluence des étrangers permit à M. John Cook de réaliser des bénéfices considérables, tout en augmentant sa flotte et en améliorant le confort de ses passagers. Enfin, depuis ces dernières années,

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les départs sont devenus hebdomadaires, à partir de janvier jusqu'à la mi-mars.

Jusqu'en 1889, M. Cook avait eu le monopole exclusif du transport de la poste et des voyageurs, mais, à cette date, il se forma une nouvelle compagnie, la Société égyptienne Thewfikieh, qui fut autorisée par le khédive à créer un service de navigation sur le Nil, concurremment avec celui existant déjà. Actuellement les bateaux Thewfikieh ne dépassent pas Assouan, au pied de la première cataracte. Comme ceux de la compagnie Cook, ils ont un départ chaque semaine à partir de janvier, et deux fois par mois au commencement de la saison [1].

Pour les personnes qui ne peuvent consacrer trois semaines à la visite des bords du Nil, il existe une autre série d'excursions de 14 ou 15 jours, à prix réduit, du Caire à Assouan et retour, mais en employant la voie ferrée jusqu'à son terminus, Girgeh, à 500 kilomètres au sud du Caire. Par cette combinaison, chemin de fer compris, ainsi que quatre jours de villégiature aux hôtels de Luxor, les frais sont réduits environ de moitié. Il y a un départ tous les quatre jours.

Enfin chaque compagnie tient à la disposition du public de petits vapeurs particuliers et même des dahabiehs de diverses classes. On le voit, les moyens de communication ne manquent pas sur le Nil.

Pour moi, n'ayant pris aucun billet d'avance aux agences de Paris, je n'avais que l'embarras du choix. D'autre part, comme je désirais commencer le plus tôt possible mon voyage sur le Nil, je me décidai à prendre le premier bateau en partance. Il appartenait à la compagnie Thewfikieh.

II.

Sur le Nil. — Memphis. — Beni-Hassan. — Assiout. — Denderah. Keneh. — Arrivée à Luxor.

17 décembre. — Ce matin, j'ai pris congé de mon hôtel pour aller m'embarquer sur le *Memphis*, joli steamer à aubes, aménagé pour 39 passagers de première classe. Les cabines, suffisamment spacieuses, sont toutes sur le pont supérieur : la plupart à un lit, avec une petite table et une toilette. Du premier coup d'œil, je vois que j'y serai très bien. A l'avant, un fumoir muni d'une petite bibliothèque, formée d'ouvrages spécialement consacrés à l'Égypte. La salle à manger, vaste et bien aérée, occupe l'arrière du pont inférieur.

1. D'après les prospectus des deux compagnies, le voyage aller et retour s'effectue en vingt jours et moyennant 50 livres sterling (1 262 fr. 50) avec Cook, en vingt et un jours et pour 45 livres (1 136 fr.) avec Thewfikieh. Ces prix comprennent non seulement la nourriture du bord (vin excepté), mais aussi les frais de guides, d'ânes et d'âniers, pour les différentes excursions indiquées au programme. Toutefois, le gouvernement ayant récemment établi un droit de 100 piastres, ou 26 francs, par voyageur visitant les temples, monuments et tombeaux de la Haute-Égypte, cet impôt n'est pas compris dans les prix indiqués ci-dessus. Le produit de cette taxe, d'ailleurs fort juste, est destiné à la conservation des antiquités et à la continuation des fouilles.

Dès que l'on a quitté l'embarcadère, qui se trouve un peu au-dessus du grand pont du Nil, Kasr-el-Nil, on jouit d'une vue superbe, inoubliable : sur la rive droite, la ville immense, dominée par la citadelle, d'où s'élancent les sveltes minarets de la mosquée de Méhémet-Ali; au-dessus du vieux Caire, la chaîne abrupte et fauve du Mokattan, dont l'aridité absolue forme un étrange contraste avec la végétation exubérante de l'île de Roda; sur la gauche, les taches sombres des bouquets de dattiers, la tendre verdure des blés naissants, et, au loin, par delà la zone verdoyante, la ligne violacée du désert, avec les pyramides toutes roses; enfin, sur le fleuve immense, aux eaux rapides et jaunâtres, une infinité de barques, aux grandes voiles blanches, se croisant en tous sens, tandis que de longues files de dahabiehs, peintes de couleurs claires, sont amarrées au rivage. Sous la lumière éclatante, tout cet ensemble s'harmonise et forme un tableau d'une beauté singulière.

Voici, sur la rive droite, Hélouan, la ville d'eaux à la mode, dont les blanches villas s'éparpillent en plein désert de sable. Des sources sulfureuses, de grands et luxueux hôtels attirent et retiennent les baigneurs, qui peuvent s'y rendre du Caire en moins d'une heure, par une petite ligne de chemin de fer. Plus loin, sur l'une et l'autre rive, des villages fellahs, misérables cabanes en boue desséchée, éparses sous les palmiers.

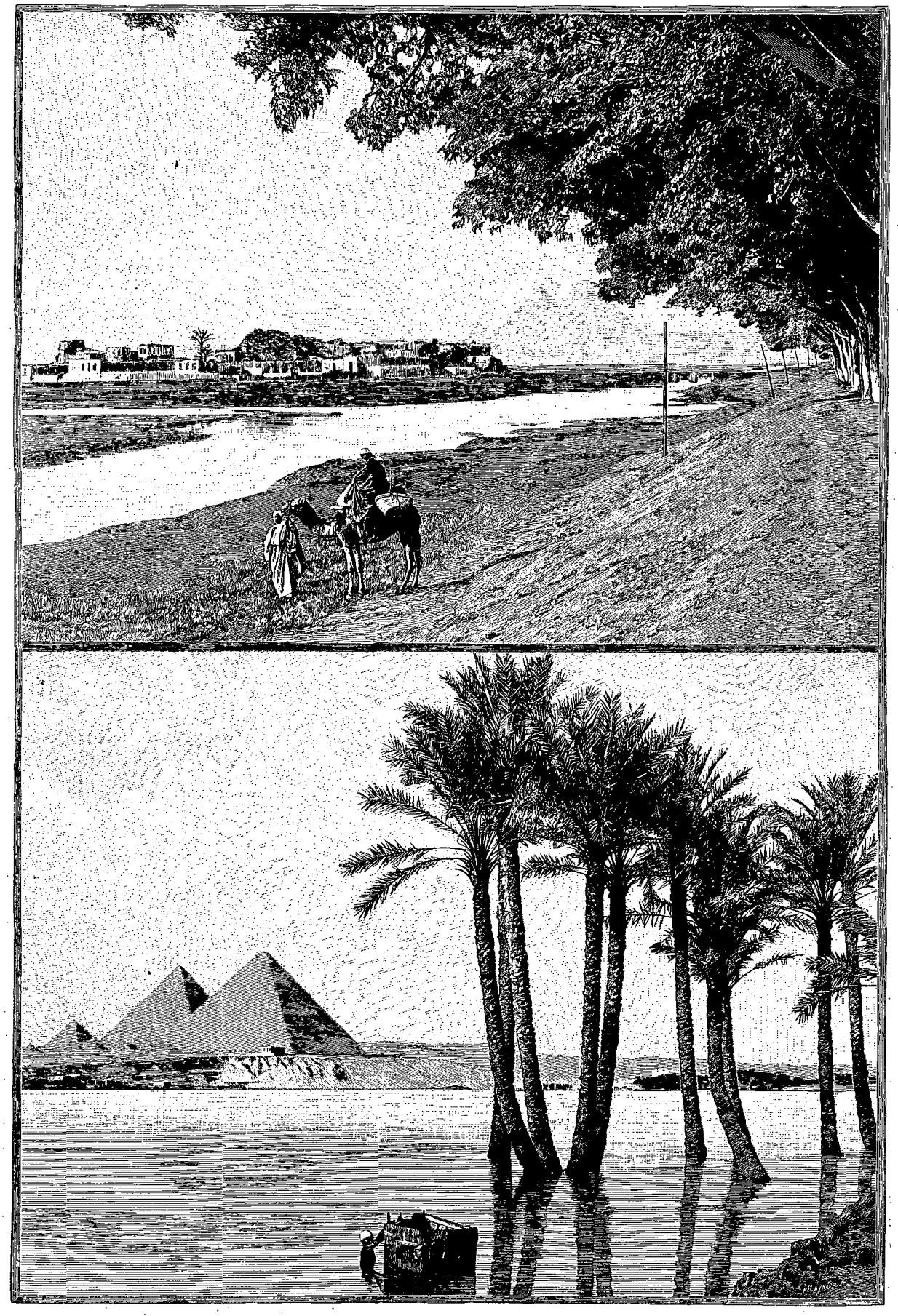
A midi, déjeuner fort convenable. Le vin, naturellement, se paie à part, mais le prix n'en est pas exagéré : moyennant 10 piastres (2 fr. 60 centimes) on peut se procurer un bordeaux acceptable, décoré de l'étiquette de Fronsac. L'eau du Nil, d'ailleurs, est excellente à boire et n'a jamais fait de mal à personne. Le café, préparé, si on le désire, à la manière arabe, est servi sur le pont.

Cependant, tandis que nous dégustons la liqueur parfumée, le steamer se rapproche de la rive gauche et stoppe devant Badrechein, station du chemin de fer, à 32 kilomètres du Caire. La passerelle est bien vite établie. Sur la berge boueuse, des âniers nous attendent avec leurs baudets. Chacun choisit le sien au milieu d'un brouhaha indescriptible, et bientôt nous voilà tous en selle, les uns au galop, les autres, et je suis parmi ces derniers, avec une allure plus prudente.

Nous traversons d'abord la voie ferrée, puis, après avoir dépassé le village, la caravane s'engage sur une levée dominant de plusieurs mètres la campagne, cultivée presque partout, mais encore semée de flaques d'eau, restes de la dernière inondation. Une demi-heure après, dans un bois de palmiers, on s'arrête pour voir, à peu de distance l'une de l'autre, deux colossales statues couchées, l'une de Ramsès V, l'autre de Ramsès II, le fameux Sésostris des historiens grecs.

Nous aurons souvent, par la suite, l'occasion de présenter nos hommages à ce dernier, car ce contemporain de Moïse, cet oppresseur du peuple d'Israël, était aussi un grand bâtisseur de temples, un protecteur des sciences et des arts. Il aimait surtout à graver ses hauts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

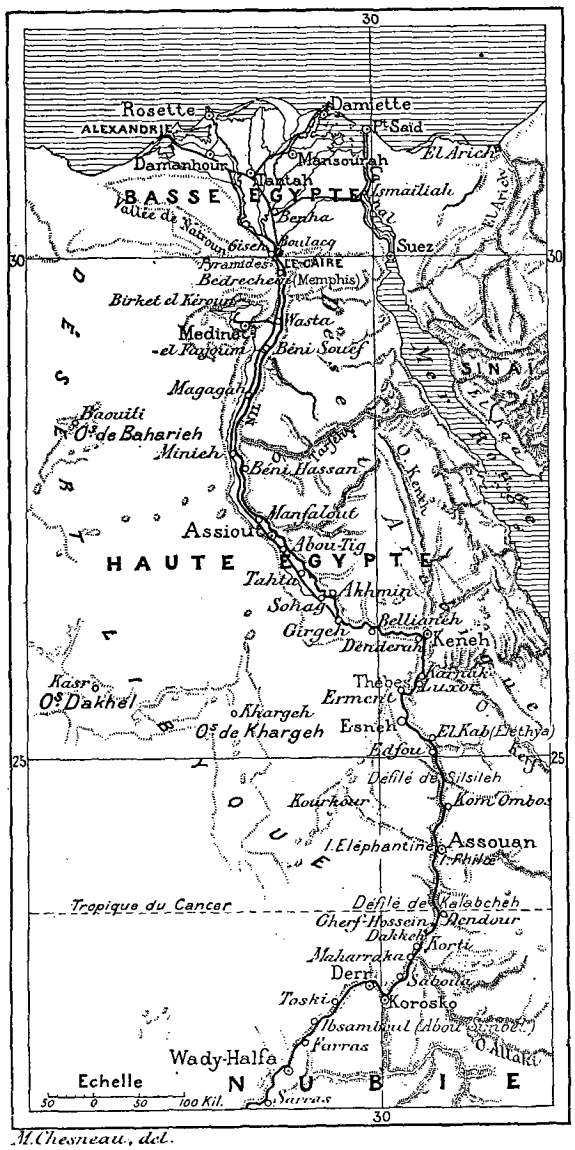


LES PYRAMIDES (PAGE 130). — GRAVURE DE MAYNARD, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faits sur la pierre, à s'ériger à lui-même de colossales statues. C'est ainsi qu'il est parvenu à faire passer à la postérité les traits de son visage qui, tant de fois reproduits, sont devenus classiques.

Le plus remarquable des deux colosses, celui de Ramsès II, repose, couché sur le dos, sous un abri en planches. Taillé dans un bloc de pierre dure, il ne mesure pas moins de 13 mètres, et, bien qu'il ait dépassé l'âge respectable de 33 siècles, il est encore admirablement conservé, la tête surtout. Déjà, au musée de Gizeh, j'avais pu contempler, tout près de son père Séti Ier, le Pharaon lui-même, couché dans son cercueil, les yeux et les traits rehaussés de noir, les mains tenant encore un sceptre; j'avais même acheté les photographies, d'après nature, du père et du fils, qui furent les plus illustres représentants de la dix-neuvième dynastie!



Mais revenons à Memphis. Car cette campagne désolée, ce sol bossué où croissent de maigres palmiers, sous lesquels on distingue encore çà et là quelques monceaux informes de pierres et de décombres, c'est bien l'emplacement de l'antique métropole de l'Égypte, l'une des plus fameuses cités du monde. Encore une bonne heure, au trot de nos ânes, sur une digue assez bien entretenue, et nous arrivons à la limite des terres cultivées. Le désert commence au point précis où s'arrête l'inondation périodique du Nil. Aucune transition : le sable impalpable, aux fauves reflets, succède immédiatement à la terre grasse et noire. En même temps, le sol se relève et il nous faut escalader des pentes assez raides pour arriver au pied de la pyramide de Sakkarah.

Cette pyramide est peut-être, après le Sphinx, le plus ancien monument de l'Égypte et, par conséquent, du monde entier, car on croit qu'elle a été édifiée par Ata, quatrième roi de la première dynastie, environ 6000 ans avant l'ère chrétienne. En tout cas, elle est certainement antérieure aux grandes pyramides de Gizeh, dont la construction ne remonte qu'à la quatrième dynastie.

La pyramide de Sakkarah présente cette particularité singulière d'être étagée en gradins, au nombre de six; de plus, contrairement à la règle générale, sa base ne forme pas un carré parfait. Elle est fort dégradée, et sa hauteur actuelle n'est que de 60 mètres. Dix minutes plus loin nous laissons nos ânes à la maison que Mariette s'était fait construire près du Sérapéum.

C'est en 1850 que le célèbre égyptologue a retrouvé ce temple prodigieux, sépulture des bœufs Apis que l'on adorait à Memphis. Nous avons visité les souterrains, creusés dans le roc et renfermant encore un certain nombre de sarcophages de dimensions colossales. On estime que chacun de ces monolithes, en granit admirablement poli, ne pèse pas moins de 60 à 80 000 kilogrammes, et l'on se demande avec stupéfaction comment on a pu amener et mettre en place ces énormes masses, au fond de ces galeries relativement étroites. Un de ces sarcophages, que l'on destinait au musée de Gizeh, est resté en panne, misérablement échoué au beau milieu du souterrain. La science moderne est restée impuissante, on a renoncé à le transporter plus loin. Le plus ancien de ces tombeaux remonte au règne d'Aménophis III, de la dix-huitième dynastie.

A peu de distance du Sérapéum se trouve un monument beaucoup plus ancien, car il remonte à la cinquième dynastie, c'est-à-dire qu'il n'a pas moins de 5 800 ans d'existence. Je veux parler du tombeau de Ti, qui est bien une des choses les plus étonnantes que j'aie jamais vues.

Comme on a pu s'en assurer par la lecture des inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les parois des chambres funéraires, ce Ti était un personnage important, quelque chose comme le Ministre des travaux publics, le conseiller intime du monarque; issu d'une humble origine, il s'était élevé au premier rang, grâce à la faveur royale. Resté enfoui sous le sable pendant bien des siècles, le tombeau de Ti, aujourd'hui entièrement déblayé, a laissé apparaître plusieurs salles du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SÉTI 1er [1].

plus haut intérêt. Toute l'histoire de sa vie est là, se déroulant sur les murailles formées d'énormes blocs d'une belle pierre blanche, au grain très fin. On le voit visitant ses fermes, procédant au dénombrement de ses troupeaux, s'adonnant aux plaisirs de la chasse ou de la pêche, recevant les offrandes de ses serviteurs, etc. Ces diverses scènes, soigneusement peintes et gravées en relief, sont du style le plus pur. La peinture n'est pas effacée, les contours sont nets et les couleurs encore très vives; il semble vraiment que l'artiste vienne de terminer son travail. Et dire que toutes ces merveilles que nous admirons à la lueur d'un bout de bougie, ou bien à la lumière du magnésium, étaient destinées à rester éternellement ensevelies dans les ténèbres!

Encore une visite, celle de la pyramide du roi Ounas, de la cinquième dynastie. L'entrée, retrouvée par M. Maspero en 1881, a été déblayée aux frais de MM. Cook; mais on a acquis la preuve que la chambre sépulcrale avait déjà été violée, longtemps auparavant, par des chercheurs de trésors. Toute cette partie du désert de Libye n'est qu'une vaste nécropole. Certes on a beaucoup fait depuis une cinquantaine d'années, mais combien plus il reste à faire, et que de découvertes l'avenir ne réserve-t-il pas aux fouilleurs opiniâtres!

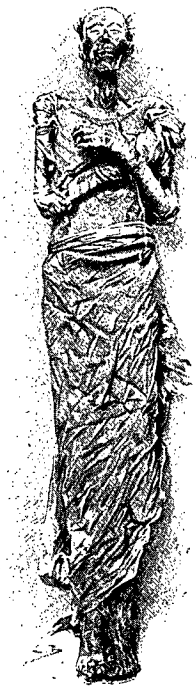
TÊTE DE RAMSÈS II [1].

A la tombée de la nuit, j'étais rentré au bateau. Cette première et si intéressante journée a, malheureusement, été attristée par un accident assez grave : au retour, une dame américaine s'est cassé le bras en tombant de son âne.

TÊTE DE SÉTI 1er [1].

18 décembre. — En principe, on ne doit jamais voyager de nuit sur le Nil. Mais, la plupart du temps, les steamers, pressés d'avancer, font route longtemps encore après le coucher du soleil. Or cette navigation fluviale, si elle ne présente aucun danger sérieux, n'en est pas moins hasardeuse. Sous l'influence du courant, les fonds limoneux se déplacent continuellement et l'on court le risque d'échouer sur un banc nouvellement formé, inconnu par conséquent des meilleurs pilotes. C'est ce qui nous est arrivé hier soir. Par la nuit noire, le *Memphis* a touché sur un banc de sable; il a réussi à se dégager, mais il y a laissé plusieurs palettes de sa roue de bâbord. Maintenant il faut réparer le dommage, et nous voici immobilisés au mouillage du Mazghouna (44 kilomètres du Caire) pour une bonne partie de la journée.

Que faire? Allons voir le village. Il est mieux tenu que je ne l'aurais supposé. Seulement, détail qui choque nos idées, il n'est pas rare de voir, çà et là, dans les ruelles, tout près des maisons, de petits tertres oblongs, recouverts de terre battue, et qui sont évidemment des tombes. Chose étonnante : personne ici ne demande le bakchich, fait assurément bien rare en Égypte. C'est probablement parce que ce village n'est guère fréquenté par les touristes. Les gens que je rencontre me paraissent d'un naturel doux et poli; d'ailleurs ils ne semblent pas malheureux. Un notable, peut-être le *maire* de la commune, m'invite à prendre le café chez lui. Je suis sur-



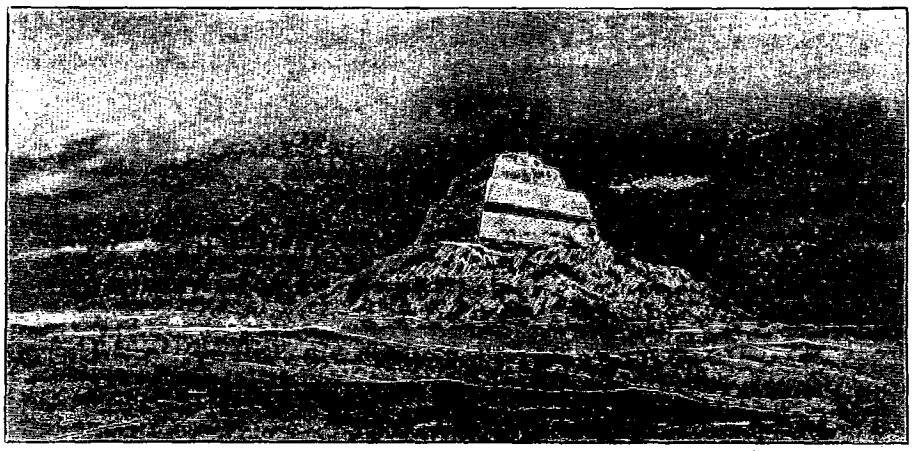
RAMSÈS II [1].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pris de la propreté et même du confort relatif qui existe dans ces maisons construites en briques crues, simplement séchées au soleil. Ces briques, je les vois fabriquer en plein air, sur la berge, avec le limon du Nil, mélangé de paille hachée, absolument comme le relate la Bible. Bien primitive aussi, et telle qu'elle existait probablement aux temps préhistoriques, la charrue du laboureur fellah : un simple morceau de bois appointé. Sous les palmiers, de grands gaillards demi-nus sont occupés à éplucher le maïs, à en vanner les grains. Plus loin, une douzaine de femmes, vêtues de longues chemises bleues, s'avancent à la file, se dirigeant vers la rive. Elles entrent dans l'eau jusqu'aux genoux pour y emplir leur énorme cruche. Nous les verrons ainsi tout le long du fleuve et toujours en troupe, car chacune a besoin d'une compagne pour



PYRAMIDE DE MEIDOUM [1].

l'aider à replacer la pesante amphore en équilibre sur sa tête.

A 3 heures, on se remet en route. La journée est fraîche, presque froide, car le vent du nord souffle et le soleil ne se montre pas. Nous dépassons les pyramides de Matanyeh, puis celle de Meidoum, la dernière de la vallée du Nil, appelée aussi « la fausse pyramide » à cause de sa forme singulière : une énorme tour carrée à pans inclinés, supportant deux autres tours, en retraite l'une au-dessus de l'autre.

Non loin de la pyramide de Meidoum, à Wasta, station de chemin de fer, se détache, dans la direction de l'ouest, l'embranchement qui dessert la riche province du Fayoum, la seule de l'Égypte qui soit en dehors de la vallée immédiate du grand fleuve nourricier.

19 décembre. — Ce matin, de bonne heure, nous passons en vue de Beni-Souef (123 kil.), ville assez importante, capitale de province. Plus loin, le fleuve s'élargit ; semé de grandes îles, sillonné de nombreuses embarcations qui remontent le courant à l'aide de leurs immenses voiles déployées comme les ailes d'un oiseau, ou bien se laissent descendre au fil de l'eau, les voiles repliées, il présente un spectacle fort animé. Les eaux sont encore à 2 mètres au-dessus du niveau moyen ; c'est la meilleure saison pour voyager sur le Nil.

Sur les rives, le paysage est également intéressant. La chaîne Arabique se rapproche, ne laissant entre elle et le rivage qu'une zone étroite de cultures ; parfois même le rocher plonge directement dans le fleuve. Sur la rive gauche, au contraire, la campagne plate et verdoyante s'étend au loin jusqu'à la chaîne Libyque, à peine visible à cause de sa faible hauteur et de son éloignement. Les premières sucreries apparaissent. L'usine, avec son jeu de vingt ou vingt-quatre cheminées de tôle, rangées sur une même ligne, semble de loin comme un peigne gigantesque.

Ce pays est très peuplé. Des barques bondées de passagers traversent le fleuve, large de 1 000 à 1 200 mètres ; mais les pauvres gens ont encore une assez longue route à faire, les pieds dans l'eau, avant de toucher la terre ferme.

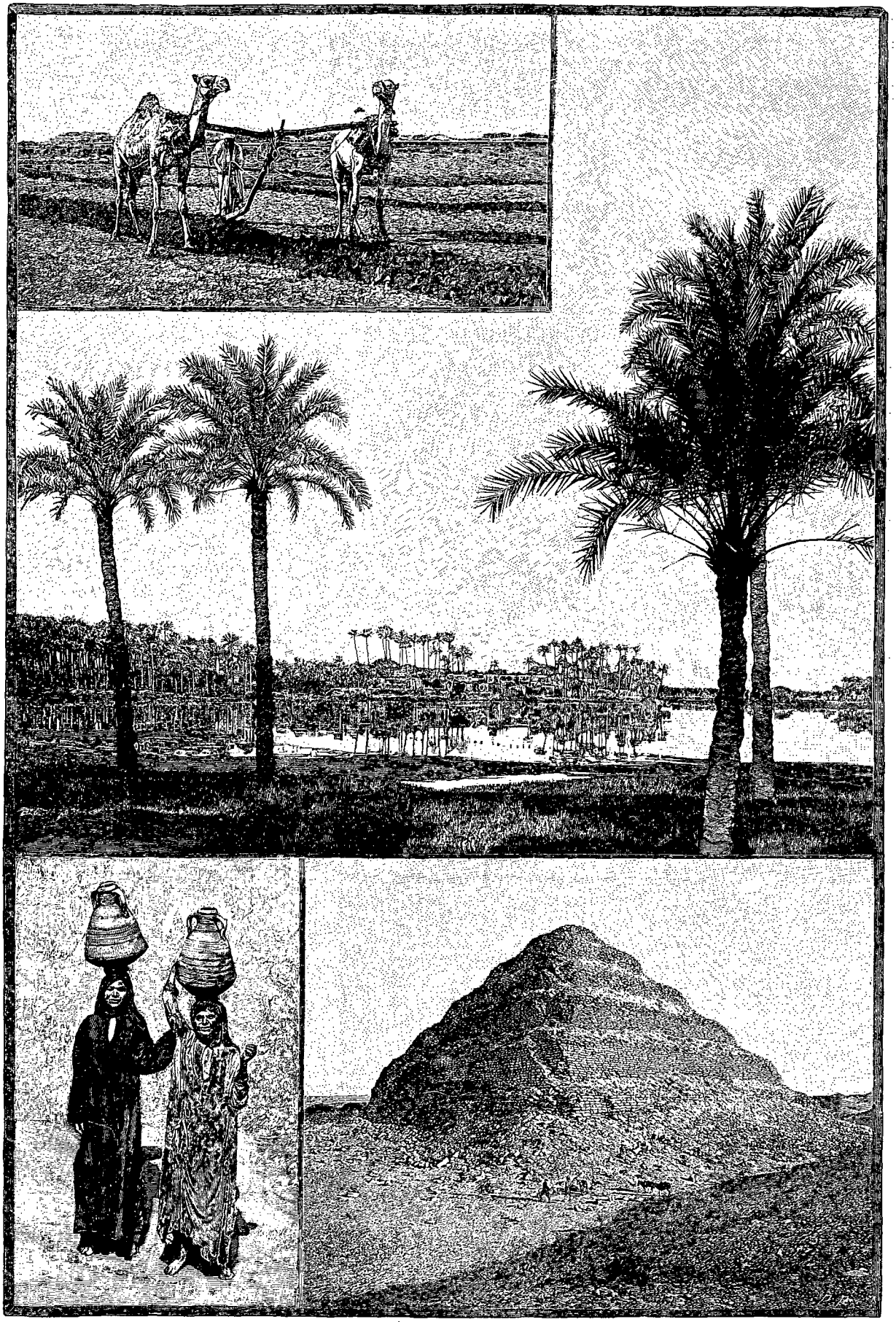
20 décembre. — Quatrième jour de navigation. A 7 heures, 8 degrés seulement. Comme j'ai bien fait de me munir d'un chaud pardessus ! D'autant plus qu'en cette saison le vent du nord souffle presque constamment, ce qui favorise, il est vrai, la marche des bateaux qui remontent le Nil. Mais heureusement cette température, par trop fraîche, ne dure pas. Dès que le soleil s'élève un peu sur l'horizon, tout change : le brouillard s'évapore et le thermomètre remonte rapidement pour se fixer dans la journée entre 20 et 24 degrés centigrades.

On vient de dépasser, sur la rive droite, une montagne au sommet de laquelle est perché un couvent copte, dont les moines avaient autrefois l'habitude de venir à la nage implorer la charité des touristes naviguant sur le Nil. Mais cette coutume a pris fin, depuis quelques années, par ordre du patriarche du Caire. Ce couvent est connu sous le nom de Deïr Bakara, « couvent de la poulie », parce que c'était à l'aide d'une corde fixée à une poulie que ces singuliers religieux se laissaient glisser le long de la falaise, dans un costume tout à fait primitif.

Un peu plus tard, on atteint Minieh (247 kil.), ville de 16 000 habitants et capitale de la province du même nom. Le khédive y possède un beau palais et une très importante raffinerie, qui occupe plus de deux mille ouvriers. Nous ne la visiterons pas aujourd'hui ; le travail du sucre ne commence qu'au mois de janvier, et,

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHAMEAUX DE LABOUR. — VILLAGE DE MEMPHIS (PAGE 134). — FEMMES PORTANT DE L'EAU. — PYRAMIDE DE SAKKARAH (PAGE 134).
GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand l'usine n'est pas en mouvement, le bateau ne s'arrête pas.

Commodément assis dans un bon fauteuil, quel plaisir de passer d'une rive à l'autre, de voir ainsi défiler devant soi tantôt les huttes de boue des fellahs, disséminées sous les grands arbres, tantôt quelques groupes de maisons plus confortables, un svelte minaret, une mosquée aux dômes arrondis, d'une blancheur éblouissante, ou bien une fabrique de sucre avec sa haute cheminée, cet obélisque du XIXe siècle, selon l'heureuse expression de l'un de mes compagnons! Parfois la population entière d'un village accourt demi-vêtue sur la berge, pour voir passer le steamer. Hommes, femmes et enfants, battant des mains, nous poursuivent de leurs joyeuses exclamations; tous demandent le bakchich, sans conviction d'ailleurs.

A 3 heures, second arrêt, sur la rive droite cette fois. Nous sommes devant Beni-Hassan, où nous devons visiter des tombes, très curieuses, creusées dans le roc et remontant à la plus haute antiquité.

Les gens du pays ont une fort mauvaise réputation. De fait, malgré la présence de deux soldats qui font la police à grands coups de courbache, le spectacle de la foule hurlante — tout le village est là, bêtes et gens — est peu encourageant. Néanmoins tout finit par s'arranger et notre caravane se met en marche dans un ordre parfait.

Nous visitons d'abord, à l'entrée d'un ravin, un petit temple orné de remarquables sculptures et, un peu plus loin, quelques tombes sans grand intérêt. On traverse ensuite les ruines de l'ancien village, détruit autrefois par les ordres de Méhémet-Ali — sévère leçon infligée aux habitants, qui, jusque-là, étaient toujours en insurrection contre l'autorité gouvernementale. Puis, grâce à nos vaillants petits ânes, nous escaladons, sans trop de fatigue, une paroi sablonneuse et escarpée qui nous conduit aux tombes supérieures, les plus intéressantes. De ce point élevé on jouit d'une vue splendide sur la vallée du Nil, verdoyante, admirablement cultivée dans toute son étendue.

Il existe là une quinzaine de tombes d'officiers et de généraux appartenant à la douzième dynastie, environ trois mille ans avant notre ère. Nous avons visité les quatre principales. A dire vrai, ce ne sont pas des tombes, mais plutôt des grottes funéraires.

Les Égyptiens des temps passés considéraient le tombeau comme leur véritable et permanente demeure; la maison terrestre n'était, à leurs yeux, qu'une habitation fragile et temporaire. Aussi cherchaient-ils à orner de leur mieux l'emplacement qu'ils avaient choisi de leur vivant pour y revivre éternellement après leur mort. Le corps momifié du défunt était enfermé au fond d'un puits creusé près de l'entrée et dont l'ouverture était soigneusement dissimulée; mais libre à l'âme d'errer dans sa nouvelle demeure, d'y prolonger indéfiniment, au milieu des images du passé, l'existence qu'elle avait vécue sur cette terre. C'est ce qui explique le nombre et l'infinie variété des scènes représentées sur des murailles destinées à ne jamais plus revoir la lumière, tandis qu'il ne reste aucune trace des habitations où s'est écoulée la vie terrestre des personnages les plus puissants de l'ancienne Égypte.

De larges piliers faisant corps avec le rocher, des colonnes dont la forme rappelle celle du dorique primitif, soutiennent le plafond des salles de Beni-Hassan. Les peintures, quoique fort dégradées aujourd'hui, sont bien curieuses à étudier. C'est une représentation naïve de la vie égyptienne dans les différentes classes de la société. Des hommes, des femmes se livrent à leurs occupations habituelles, labourant, moissonnant, tissant des étoffes, relevant leurs filets, prenant des oiseaux au piège, jouant de la harpe, dansant, luttant, faisant des tours de force; tableau fidèle de la vie journalière d'un peuple à une époque déjà vieille de près de cinquante siècles.

Au point de vue artistique, les peintures décoratives de Beni-Hassan sont inférieures à celles du tombeau de Ti que nous avons admirées l'autre jour. Il est vrai que ces dernières ont un millier d'années de plus, et que, chose digne de remarque, c'est aux premiers âges que l'art égyptien paraît avoir atteint son maximum de perfection.

Nous avons descendu la montagne à pied, nous laissant glisser sur les pentes sablonneuses. Nous retrouvons nos montures en bas, à la limite des terres cultivées. Notre ascension, tout à l'heure, devait présenter un spectacle curieux. Nous n'avions pas quitté nos baudets; j'avais, pour mon compte, deux Arabes, l'un poussant l'âne par derrière, l'autre me soutenant également pour soulager l'animal. Nous n'avons rien à donner à ces gens, toutes les dépenses étant comprises dans le prix de l'excursion, mais ils ne nous en assomment pas moins de leurs demandes incessantes de bakchich, et, avec eux, tout le village. *Bakchich* est le mot qu'on entend le plus souvent en Égypte; on a dit que c'était le fond de la langue. Le mieux est de ne jamais répondre, de ne pas faire attention à la personne qui vous le demande. Quant aux ânier, en les quittant, on leur laisse quelque menue monnaie, mais jamais avant. Quoi qu'on leur donne d'ailleurs, ils ne seront jamais contents; leur donnât-on ce qu'ils réclament, ils n'en crieraient que plus fort, pour avoir davantage.

21 décembre. — Dans la matinée, pendant plus de deux heures nous avons longé de fort près, sur la rive arabique, des falaises crayeuses, très escarpées, souvent à pic et trouées d'innombrables excavations, grottes, tombeaux ou simples carrières. L'entrée de certaines cavernes est décorée de statues et d'hiéroglyphes. On y a trouvé des restes humains et quantité de momies de crocodiles, de chiens, de chats et d'autres animaux.

Sur une langue de sable, deux grandes dahabiehs sont amarrées; l'une appartient à un Américain, l'autre à un égyptologue anglais. Il paraît que ces messieurs, amis intimes, sont depuis des années installés dans leurs maisons flottantes avec leurs familles et de nom-

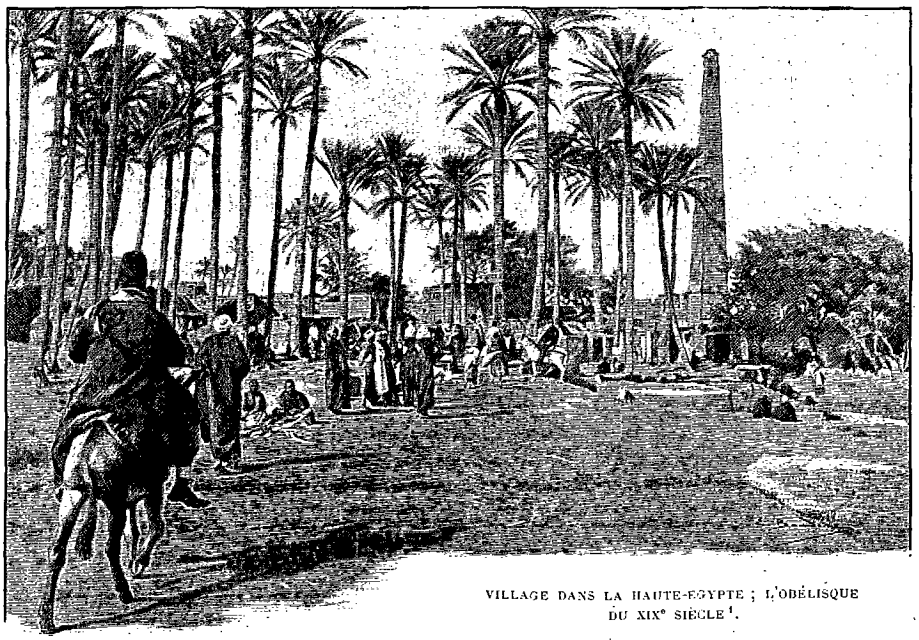
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

breux serviteurs; voguant de conserve, ils passent ainsi leur existence sur le Nil. L'Anglais, dit-on, possède à son bord une magnifique bibliothèque, ne comprenant pas moins de 4 000 volumes.

Plus loin, un petit steamer remorque deux autres dahabiehs que leur immense voile triangulaire, larguée à l'avant, aide à remonter le courant. Une multitude de barques, des canges de toute dimension, avec leur voilure disposée obliquement « en oreilles », sont en vue. On ne saurait imaginer rien de plus gracieux.

A l'heure du café, nous passons en revue la jolie petite ville de Manfalout (349 kil.), qui a vraiment fort bon air avec ses jardins en terrasses et ses mosquées aux blancs minarets, émergeant des sombres massifs de verdure.

Le Nil, démesurément élargi, coupé de grandes îles, présente un aspect imposant. Depuis la crue, les eaux ont baissé de 5 mètres, comme l'indique la ligne de limon déposée le long des falaises. La navigation est déjà difficile; que sera-ce donc au mois de mars, alors que le fleuve aura repris son niveau normal! Encore aujourd'hui l'inondation s'étend au loin dans la plaine, qu'elle découpe capricieusement. Sur les bancs de sable, sur les hauts fonds, des bandes de hérons, de pélicans, de canards et d'autres oiseaux aquatiques, prennent leurs ébats, tandis que de grands aigles pêcheurs et des vautours tournoient dans les airs; mais, depuis une vingtaine d'années, on n'a plus l'occasion de rencontrer des crocodiles; la vapeur les a refoulés au delà des cataractes.



VILLAGE DANS LA HAUTE-EGYPTE ; L'OBÉLISQUE DU XIXe SIÈCLE [1].

Dès 4 heures on commence à apercevoir les minarets d'Assiout, mais nous n'y arriverons pas avant la nuit, car le fleuve fait ici d'immenses détours. Le paysage, déjà très beau, devient superbe au coucher du soleil; malgré la nuit tombante, et la fraîcheur qui se fait immédiatement sentir dès que l'astre du jour a disparu, je ne puis me résoudre à quitter mon poste d'observation sur le pont. La lune a commencé son apparition : qu'elle soit la bienvenue!

Assiout ou Syout, la Lycopolis des anciens, est une ville importante, capitale de la Haute-Égypte, à 378 kilomètres du Caire par chemin de fer, à un peu plus de 400 par le Nil. Elle est située à 2 kilomètres de la rive gauche du fleuve, en réalité dans une grande île, très fertile, au pied d'une montagne percée d'innombrables grottes funéraires remontant à la plus haute antiquité, mais n'offrant rien de particulièrement intéressant.

Si l'on en excepte le Caire et certaines cités du delta, Assiout est la seule ville d'Égypte où il existe quelques bouts de rue et de chemins carrossables. On y trouve même trois ou quatre voitures de place. Au moment où je me disposais à quitter le *Memphis*, j'en avise une qui stationne sur la berge, et j'en profite aussitôt pour me faire conduire en ville. Nous suivons une avenue nouvellement construite, en partie bordée de maisons bien bâties, parmi lesquelles je remarque un petit hôtel et quelques jolies villas. Tout ce quartier paraît se développer rapidement; la ville, évidemment, tend à se rapprocher du Nil.

Je me fais conduire chez notre agent consulaire, M. Magar, un Copte très civilisé, propriétaire d'un moulin à vapeur, et là j'ai l'heureuse chance de rencontrer un Français, M. Riché, directeur de l'Alliance française, qui veut bien se mettre à ma disposition pour me faire visiter Assiout et ses environs.

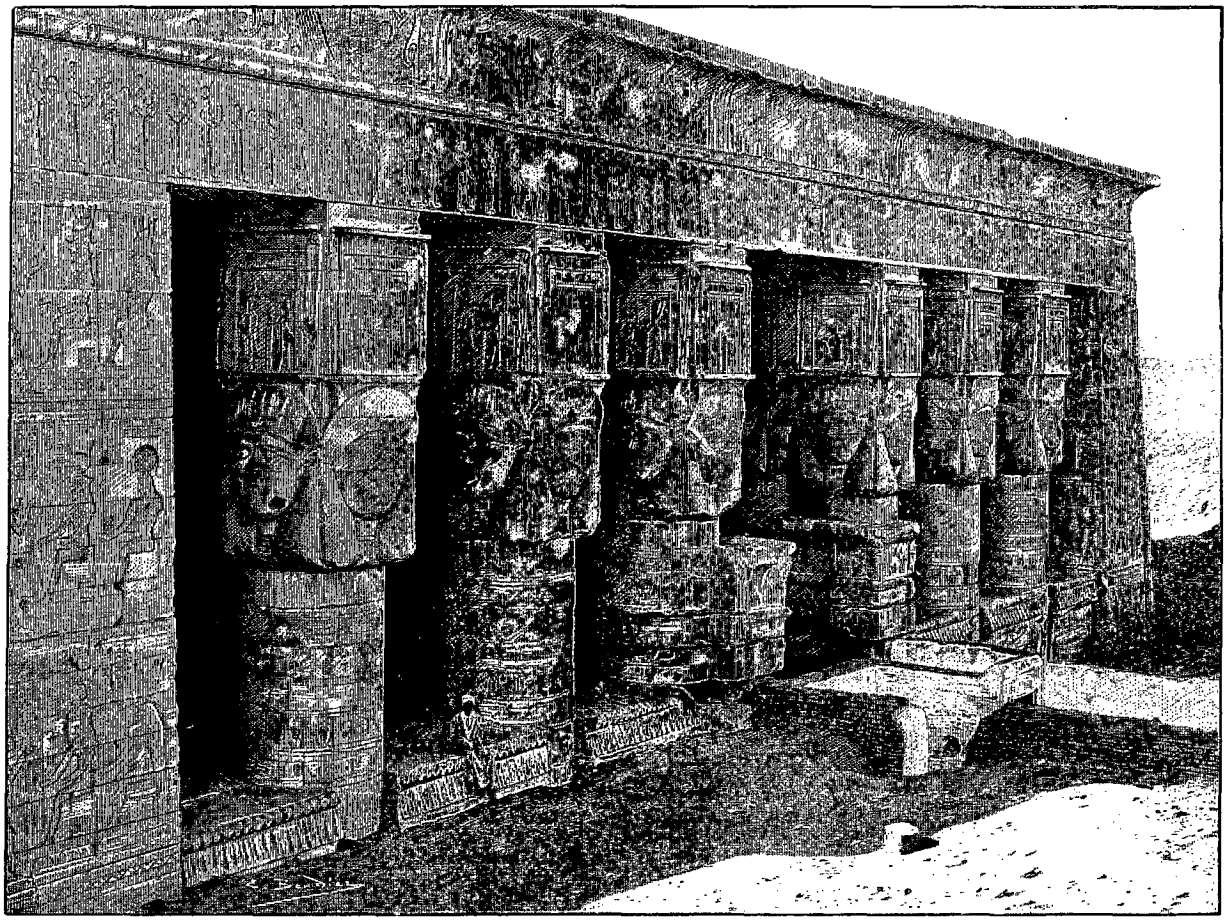
Nous nous rendons d'abord au cimetière arabe, qui s'étend sur les premières pentes, à l'ouest de la ville. Très curieux ce cimetière, avec ses murs dentelés, ses édicules, ses tombeaux uniformément blanchis à la chaux. La montagne, dont nous faisons ensuite l'ascension, n'est qu'une vaste nécropole semée d'ossements, de fragments de momies encore enveloppées de bandelettes, criblée de trous creusés par les fouilleurs de tombes, les chercheurs d'objets antiques, de scarabées, de bijoux et de monnaies. Du sommet on jouit d'une vue superbe sur le cimetière musulman, d'une blancheur éblouissante, sur la ville noyée dans une buée grise, les blés verdoyants et, par delà le Nil, sur les montagnes bleuâtres de la chaîne Arabique. Avant de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Lemoyne.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

regagner notre voiture, nous visitons, au pied de la colline, deux ou trois hypogées et une grande caverne, vrai charnier d'ossements humains mêlés à d'affreuses guenilles; c'est là que, sous le gouvernement turc, on jetait les corps des suppliciés.

Rentrés en ville, nous allons voir le marché aux chameaux, puis les différents bazars, très animés et présentant, comme toujours, un tableau frappant de la vie commerciale en Orient. La spécialité d'Assiout, c'est une poterie fine, couleur rouge-brun, vraiment artistique, et aussi les objets travaillés en os.



TEMPLE DE DENDERAH [1] (PAGE 143).

Avant de regagner le bord, je prends quelques instants de repos à l'École de l'Alliance, dirigée par M. Riché. Mon guide obligeant m'apprend qu'il a 125 élèves, mais que la mission américaine — lisez anglaise — en a bien davantage; disposant de ressources considérables, elle possède un établissement de premier ordre, comme au Caire.

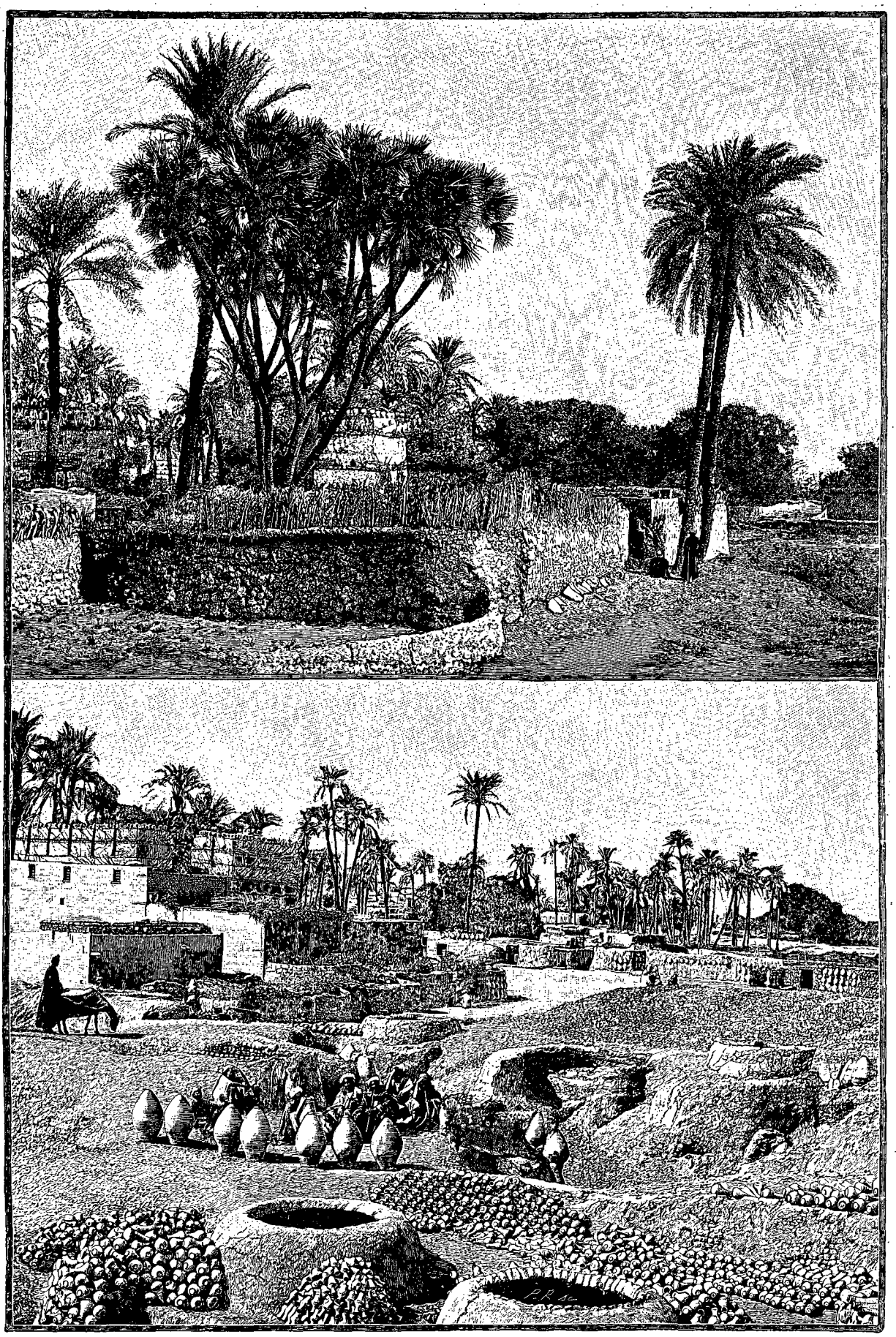
Jusqu'à présent j'ai été le seul Français à bord. Mais à partir d'Assiout j'aurai le plaisir de voyager avec un compatriote, une vieille connaissance déjà, car nous avons fait ensemble la traversée de Marseille à Alexandrie. C'était un peu en pionnier que le vicomte de Fernex était parti pour l'Orient. Désireux d'agrandir le cercle des opérations de la Société française des voyages économiques, dont il était l'un des directeurs, il avait tenu à étudier lui-même, sur place, les moyens pratiques de lancer ses caravanes sur le Nil, en Palestine et en Syrie. Retenu au Caire par ses affaires, il n'a pu s'embarquer en même temps que moi, mais il vient de nous rejoindre par le chemin de fer, et, personnellement, j'en suis fort heureux.

Justement nous avons à bord un autre entrepreneur de voyages, homme fort aimable, érudit, connaissant à fond l'Égypte, pour l'avoir visitée maintes fois. C'est M. Armand de Potter, Belge d'origine, mais fixé à New York, d'où il dirige, une fois ou deux par an, quelque société de touristes américains à travers le monde. C'est parmi l'élément féminin que M. de Potter recrute la majeure partie de ses adeptes; sur les onze personnes qui suivent sa bannière, deux messieurs seulement; le sexe aimable est représenté par deux dames et sept demoiselles.

C'est à juste titre que, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde, la vogue s'attache de plus en plus à ces sortes de voyages en groupes, qui épargnent aux touristes peu familiers avec les langues étrangères bien des ennuis, bien des difficultés. Économie, rapi-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

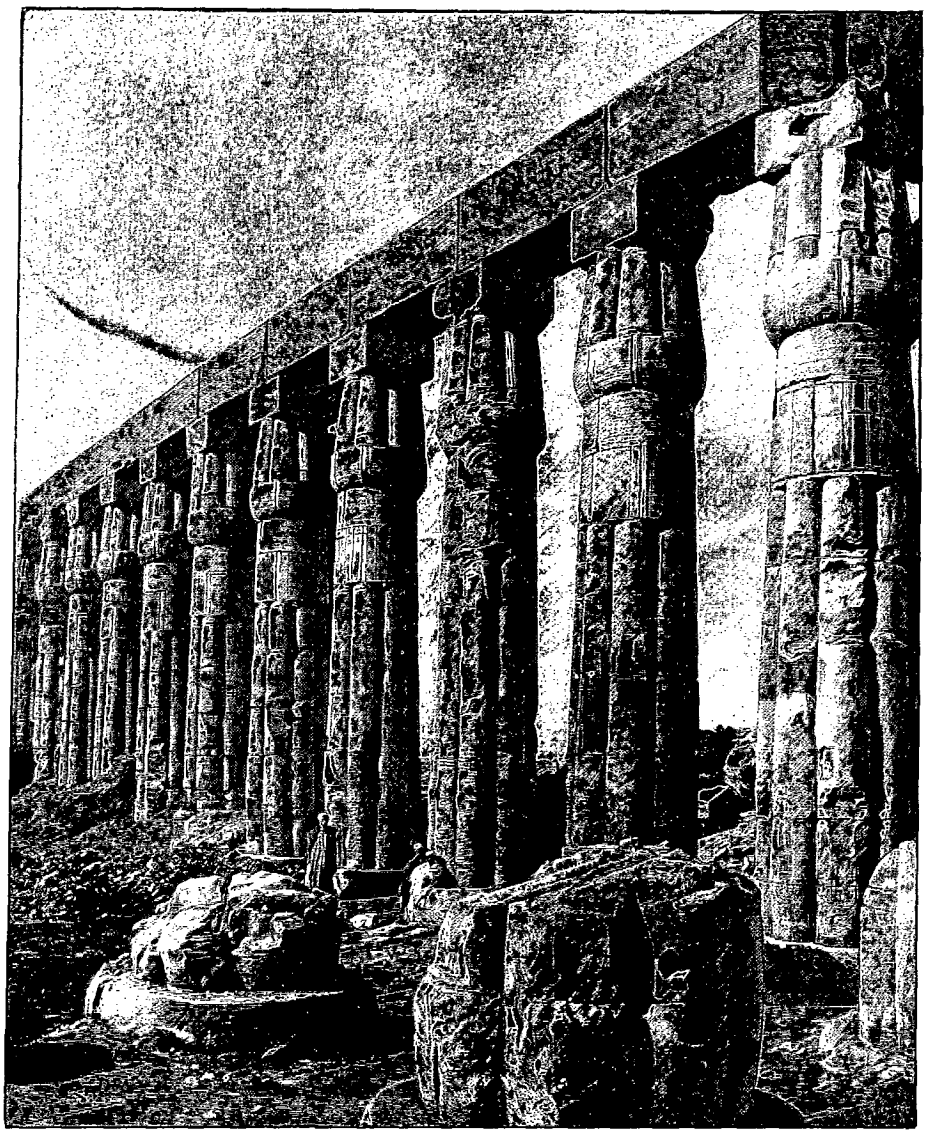


PALMIER DOUM. — VILLAGE DE KENEH (PAGE 144). — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dité, confort, agrément, tout se réunit pour faire de ce mode de voyage l'un des progrès les plus sérieux du siècle.

Sur les bateaux du Nil on compte généralement plus de dames que de messieurs. Le *Memphis* n'échappe pas à la règle; y compris le docteur, nous sommes maintenant trente-trois, dont dix-huit passagères. D'ordinaire, au point de vue des nationalités, c'est l'Amérique du Nord qui tient la corde; l'Angleterre suit de près; toutes les autres nations réunies forment à peine le quart du chiffre total.



PORTIQUE DE LUXOR [1].

Nous avons la bonne fortune de posséder à bord un haut personnage, Rostovitz Bey, directeur général de la compagnie Thewfikieh. Il se rend à Luxor, ainsi que son aimable compagne, une Parisienne fort distinguée, pour présider à l'inauguration d'un grand hôtel récemment construit et destiné à loger ses passagers. Nous pouvons dormir tranquilles : sous l'œil du maître, tout ira bien.

Notre drogman mérite une mention particulière. Grand, bel homme, encore dans la force de l'âge, Hachim a certainement du sang nubien dans les veines. C'est lui qui, à l'arrivée du bateau, choisit les ânes, mate les âniers, donne le signal du départ, dirige la cavalcade, veille au bon ordre, déchiffre les hiéroglyphes et fait l'explication des monuments en cicerone accompli. Il débite son boniment en un anglais assez correct, et connaît aussi quelques mots d'italien; obligeant, en somme, et suffisamment intelligent, ayant même parfois le mot pour rire, à la grande joie de son auditoire féminin.

Nous avons quitté Assiout, à 7 heures du matin, par un épais brouillard qui nous oblige bientôt à stopper, mais ce retard n'est que momentané; dès 9 heures le soleil a vaincu les nuées, et la journée s'annonce, comme toujours, magnifique.

Le Nil, semblable à quelque mer intérieure, épanche au loin ses eaux limoneuses, décrivant un immense circuit jalonné par la chaîne Arabique, qui s'élève toute blanche, en amphithéâtre.

Nous avons successivement dépassé les petites villes d'Aboutig et de Tahta, où l'on remarque de jolies mosquées. Voici maintenant Sohag, terminus actuel du chemin de fer, à 470 kilomètres du Caire. Le 5 février prochain, la voie sera ouverte à la circulation jusqu'à Girgeh, à une quarantaine de kilomètres plus loin.

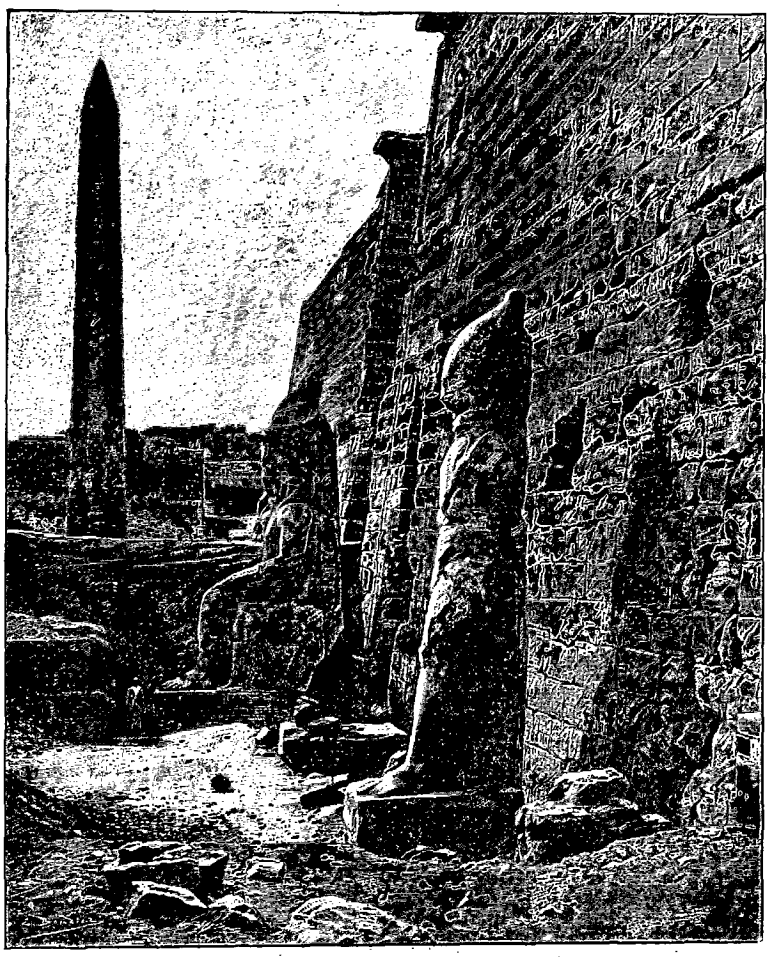
Akmin, sur la rive droite, est une ville bien construite, commerçante et manufacturière. On y fabrique des tissus de coton frangés, aux couleurs éclatantes, fort recherchés par les bateliers du Nil.

A Bellianeh on s'arrête une heure pour une réparation à la machine. Vite, sautons à terre! Ils se ressemblent tous, ces villages fellahs, assez propres d'ailleurs,

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

composés de ruelles étroites bordées de murs de terre, sur lesquels s'ouvrent les portes des maisons; les plus pauvres n'ont même pas de toits; les murs encadrent une petite cour, intérieurement garnie de simples abris en joncs, de fagots d'épines en guise de toiture. Il pleut si rarement en ce bienheureux pays! Dans certaines rues plus larges, il existe des maisons à peu près sérieuses, ayant un étage et des fenêtres garnies de moucharabiés. Notons, en passant, une pauvre petite église copte, en contre-bas du sol, ayant avec les églises russes une certaine analogie. Parmi les gamins qui nous suivent en réclamant le bakchich, quelques-uns nous montrent leur bras nu, tatoué d'une croix grecque. *Christianos! christianos!* s'écrient-ils en pleurnichant pour nous attendrir, tandis que les soldats de notre escorte — il y a six soldats en garnison à Bellianeh — les écartent à coups de courbache. Mais la lanière de cuir frappant sur les robes flottantes fait plus de bruit que de mal. Quelques enfants tout nus se sauvent en faisant des cabrioles. En somme, cette population est douce et soumise; l'étranger n'a absolument rien à en redouter.



LUXOR : COLOSSE ET PYLONE DE RAMSÈS[1].

Bellianeh est le point de départ pour visiter les temples d'Abydos; mais, afin d'avoir plus de temps pour cette excursion, il est d'usage de la remettre au retour.

Splendide coucher de soleil, ce soir-là! J'ai passé une heure dans le ravissement. Le vent du nord avait cessé; pas une ride à la surface de l'eau. Quel calme dans la nature entière, et quelle série de couleurs inimaginables se reflétant dans le fleuve — depuis l'or fondu jusqu'au rouge sanglant!

Le lendemain, de bonne heure, nous sommes à Denderah. Une demi-heure de cavalcade, et nous voici en présence de ce temple prodigieux. L'impression produite sur le visiteur est d'autant plus vive que c'est le premier monument de ce genre qu'il ait rencontré sur sa route depuis qu'il remonte le Nil. C'est aussi l'un des plus riches en sculptures et l'un des mieux conservés de l'Égypte, ce qui s'explique par sa construction relativement moderne, bien que son origine n'en soit pas moins très ancienne. Fondé sous la sixième dynastie et dédié à Hathor ou Isis, la Vénus égyptienne, il fut entièrement rebâti sous les Ptolémées et la domination romaine, mais d'après le plan original. Achevé dans le premier siècle de l'ère chrétienne, c'est donc le monument le moins ancien de l'antique Égypte. Sur les murs sont gravés les cartouches[1] et les images d'Auguste, de Tibère, de Caligula et de Néron. On peut y voir aussi le portrait de la fameuse Cléopâtre et de son fils Césarion.

Dans cet édifice de dimensions considérables, car il ne mesure pas moins de 81 mètres de longueur sur 34 de largeur, il n'existe pas un pied carré de surface qui ne soit couvert de sculptures, de tableaux en relief, d'hiéroglyphes, et, dans les souterrains obscurs, étroits couloirs où les prêtres seuls avaient accès, les peintures ont conservé tout leur éclat, les sculptures sont intactes.

Un magnifique pylône, d'un développement de 43 mètres, donne accès au *pronaos* — la partie du temple qui précédait le *naos*, c'est-à-dire le sanctuaire — soutenu par vingt-quatre énormes colonnes, dont les chapiteaux carrés sont formés par le masque colossal de la déesse Hathor, répété sur chaque face : vision étrange et que rien ne saurait faire oublier.

Tout près du temple principal, il en existe un autre plus petit, encore à demi enfoncé sous les ruines d'un village fellah. Il était également dédié à Isis; la déesse y

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

1. On appelle *cartouche* l'encadrement indiquant, en caractères hiéroglyphiques, le nom du prince représenté. Ce n'est guère que par les cartouches que l'on peut dater les monuments.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était représentée sous la forme symbolique d'une vache.

C'est à partir de Denderah que l'on rencontre, sur les rives du Nil, les premiers palmiers *doums*. Ce palmier présente cette particularité de se partager un peu au-dessus du sol en deux ou trois branches, qui se ramifient à leur tour, et se terminent par un faisceau de feuilles palmées. Le fruit est osseux, peu employé dans l'alimentation; le bois, plus dur que celui du dattier, est employé dans la construction des édifices; on peut le débiter en planches. Quant aux feuilles, on les utilise pour la confection des nattes et des corbeilles.

Dans l'après-midi, des barques nous transportent sur la rive droite du Nil, où nous attendent nos fidèles baudets pour nous conduire à Kench, ville de 16 000 âmes, renommée par ses fabriques de poteries, gargoulettes et filtres qui fournissent en grande partie l'Égypte entière.

La température, depuis que nous sommes dans la Haute-Égypte, est extrêmement agréable. La bise ne souffle plus; il fait bien un peu frais le matin et le soir, mais dans la journée on se plaindrait de la chaleur si l'on devait se livrer à un exercice fatigant.

Si l'on examine la carte, on reconnaîtra que c'est à Kench que le Nil se rapproche le plus du golfe Arabique. Aussi est-il question de construire un chemin de fer entre ce point et le port de Kosseir, sur la mer Rouge. Aucune difficulté sérieuse pour l'établissement de cette ligne, dont la longueur atteindrait à peine 200 kilomètres.

C'est aujourd'hui le 24 décembre. Pendant notre dîner, deux arbres de Noël illuminés, les branches chargées de brimborions, d'objets de fantaisie, de petits sacs de bonbons pour les dames, ont été dressés sur le pont, dans le salon où nous avons l'habitude de prendre le café après chaque repas. Le bey, toujours aimable avec ses passagères, nous a ménagé cette surprise, qui a eu beaucoup de succès. Madame fait la distribution des cadeaux; le docteur se met au piano, et, toute la soirée, nos jeunes misses dansent avec entrain. A 10 heures la petite fête battait son plein. Soudain trois coups de canon retentissent; des flammes de Bengale s'allument à bord du *Memphis*. Nous sommes à Luxor.

L'itinéraire des steamers est calculé de manière à laisser aux touristes au moins trois jours entiers à Luxor, laps de temps strictement indispensable pour leur permettre d'avoir une idée suffisante des célèbres ruines qui font la renommée du pays. C'est ici, à 644 kilomètres du Caire, que s'élevait, assise sur les deux rives du Nil, la fameuse Thèbes aux cent portes, autrefois la plus vaste et la plus riche cité de l'Égypte, capitale de l'empire à l'époque de sa plus grande prospérité. De l'antique métropole il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, mais ces ruines sont, incontestablement, les plus belles et les plus intéressantes de l'Égypte.

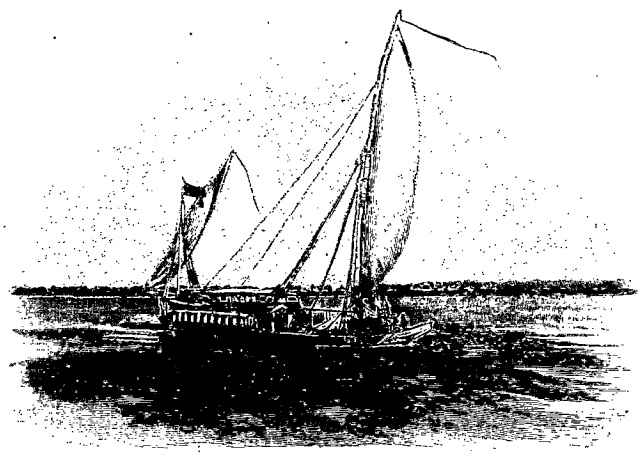
Le Luxor moderne, bâti sur la rive orientale, autour du grand temple d'Aménophis III agrandi par Ramsès II, n'est encore qu'un modeste village, mais, d'année en année, il tend à prendre plus d'importance. L'extrême pureté de l'air, un climat sec et chaud, en font, de novembre à mars, une excellente station d'hiver. Les malades et les personnes qui ont la poitrine délicate sont assurés d'y trouver, dans d'excellents hôtels, les soins et le confort nécessaires. Enfin, ses avenues d'acacias et de palmiers, ses beaux couchers de soleil et l'inépuisable intérêt de ses monuments y attireront toujours les artistes, les archéologues et les voyageurs.

Aujourd'hui dimanche et jour de Noël, pas d'excursion officielle; chacun reste libre d'errer à sa fantaisie.

E. COTTEAU.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Lemoyne.*

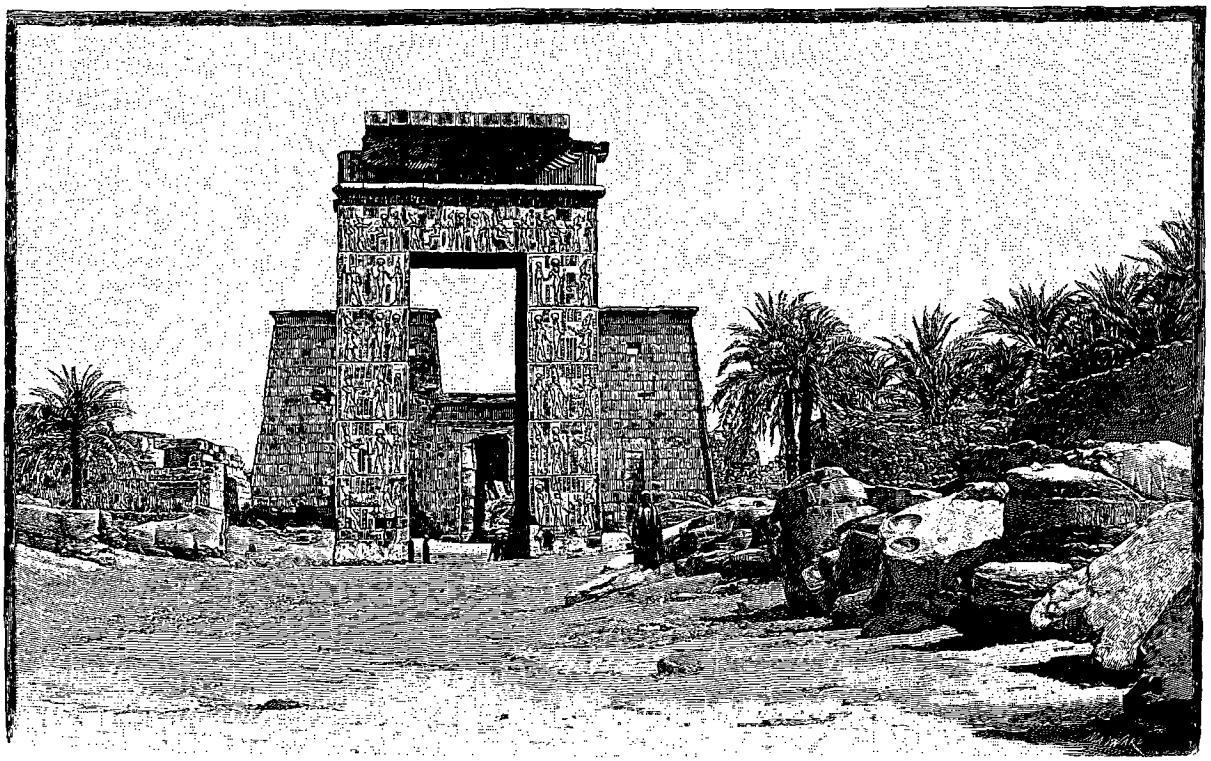
(*La suite à la prochaine livraison.*)



UNE DAHABIEH (PAGE 131).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



KARNAK : AVENUE DES BÉLIERS[1].

SIX SEMAINES SUR LE NIL[2],

PAR M. E. COTTEAU.

III

Luxor.

KARNAK, PILIERS AVEC LES PLANTES SYMBOLIQUES DU MIDI ET DU NORD[3].

Le grand temple de Karnak est à peine à 2 kilomètres de Luxor. Accompagné par M. de Potter, qui veut bien me servir de guide, je me mets en route à pied, par un petit chemin poudreux, circulant à travers les cultures. J'ai hâte de contempler la merveille de l'Égypte, de voir par moi-même si la grande salle hypostyle est vraiment digne de sa renommée.

Les souvenirs du passé nous reviennent en foule à la mémoire. Ce sentier que nous suivons a remplacé la majestueuse avenue, longue d'une demi-lieue, qui réunissait le temple de Karnak à celui de Luxor et qui était bordée sur toute son étendue par une double rangée de sphinx. Aux approches de Karnak on en voit encore un certain nombre sur place, la plupart brisés, méconnaissables, à demi enfouis sous terre.

Nous voici enfin en présence du grand pylône qui donne accès au temple dédié à Ammon, le-Jupiter de l'Égypte. De là partait une autre avenue de sphinx, à tête de bélier, se dirigeant vers le Nil, distant de plus de 500 mètres ; quelques-uns de ces sphinx, récemment déblayés, sont intacts. Pour donner une idée des immenses proportions de l'ensemble, je dirai que le premier pylône ne mesure pas moins de 113 mètres de largeur sur 44 de hauteur, avec une épaisseur de 15 mètres.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 129.
3. *Gravure de Maynard, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Franchissant l'entrée gigantesque, on pénètre dans une vaste cour où un second pylône conduit à la fameuse salle hypostyle, l'un des plus étonnants monuments de l'antiquité. Il y a là 134 colonnes, de proportions colossales, dont les parois et les architraves sont couvertes de bas-reliefs, d'inscriptions religieuses, de cartouches profondément gravés et portant encore des traces de peinture. Douze colonnes plus hautes et plus grosses que les autres — elles ont plus de 10 mètres de circonférence — forment une avenue centrale d'une incomparable majesté. Plus loin sont d'autres pylônes ruinés, un chaos de blocs énormes, un amoncellement de colosses brisés d'où émergent deux obélisques en granit rose (l'un d'eux a tout près de 30 mètres), encore debout au milieu des ruines qui les environnent; puis d'autres salles mieux conservées, des chambres aux parois de granit, décorées de sculptures au coloris encore très vif; et toujours des ruines, des colonnes brisées, enfin, après un grand espace imparfaitement déblayé, une autre série de colonnades, de portiques et de salles connues sous le nom de palais de Thoutmès III.

Mais il me faut abréger. Je ne parlerai donc pas des murailles extérieures où sont gravés les hauts faits de Ramsès II et de son père Séti Ier, ni des ruines diverses éparses au pourtour du grand temple, ni des lacs sacrés avec leur peuple de statues, ni même du temple dédié au dieu Khons, précédé de cette superbe porte triomphale, si bien conservée, où Ptolémée Evergète s'est fait représenter à côté de Bérénice, à la fois sa femme et sa sœur.

Karnak est tout un monde. Il faudrait un volume pour décrire cet ensemble de monuments extraordinaires, érigés à des époques si différentes, depuis Ousertesen, 2800 ans avant notre ère, jusqu'au temps des Ptolémées; où l'on peut déchiffrer, à côté des cartouches de Sésostris, ceux d'Alexandre le Grand et de Philippe de Macédoine.

Comparé à celui de Karnak, le temple de Luxor est d'un moindre intérêt. Comme je l'ai dit plus haut, il est situé au bord même du Nil, dans la partie sud du village, dont les maisons l'avaient tellement envahi qu'il a fallu d'immenses travaux pour le déblayer en partie; je dis en partie, car, jusqu'à présent, on a dû respecter une petite mosquée construite sur l'amas de terre et de décombres qui recouvre encore l'angle nord-est du temple. Parmi les antiquités remises à la lumière dans ces dernières années, on doit mentionner une statue colossale en granit de Ramsès II, absolument intacte et dont on n'avait jamais soupçonné l'existence. D'autres colosses ont été retrouvés; chaque année amène sa découverte.

Un magnifique obélisque, d'un beau granit rouge, admirablement poli et sculpté, se dresse à l'entrée nord du pylône. On sait que ces singuliers monuments votifs n'étaient jamais isolés, mais toujours accouplés deux par deux devant la façade d'un temple. Le pendant, le frère de celui de Luxor, est celui que l'on voit aujourd'hui à Paris, sur la place de la Concorde.

Une superbe colonnade, de proportions gigantesques, réunit le temple de Ramsès à l'édifice primitif élevé par Aménophis. Ce dernier se compose d'une large cour, entourée d'un double rang de colonnes, et d'une série de chambres et de galeries décorées à profusion de bas-reliefs religieux et de curieuses peintures.

Passons maintenant sur la rive occidentale, à laquelle s'applique plus particulièrement le nom de Thèbes. Nous lui consacrerons deux journées, assez fatigantes, car les distances sont longues et il y a beaucoup à voir.

Des ânes nous attendent de l'autre côté du Nil; une chevauchée de dix minutes à travers une grande île sablonneuse, puis bêtes et gens passent en bateau le second bras du fleuve en face d'un village, où une douzaine de petites filles, la gargoulette sur la tête, viennent se joindre à la caravane, qu'elles n'abandonneront plus de toute la journée.

Nous suivons d'abord une interminable levée le long d'un canal, puis, obliquant à gauche, nous atteignons, au delà des cultures, le temple de Kournah, dédié à la mémoire de Ramsès Ier. Placé à la limite du désert, au seuil de la vaste nécropole de Thèbes, ce temple est plutôt un cénotaphe, un monument funéraire. Il est intéressant surtout par la pureté de ses hiéroglyphes et de ses sculptures murales.

Plus loin, à l'extrémité de la plaine de sable, s'ouvre dans la chaîne libyque la sinistre vallée de Bab-el-Molouk, brûlante, étroite, sinueuse, dépourvue de toute végétation. Nous la suivrons pendant une bonne demi-heure avant d'arriver aux tombeaux des Rois. Nos fillettes courent nu-pieds sur le sable ardent, sur les cailloux tranchants, nous offrant l'eau toujours fraîche de leurs gargoulettes, travaillant ferme pour le bakchich.

Strabon rapporte qu'il existait quarante tombes royales dans la vallée de Bab-el-Molouk. On en connaît vingt-cinq aujourd'hui, appartenant aux rois de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie. Nous en avons visité cinq seulement, les plus intéressantes. Toutes sont, d'ailleurs, construites à peu près sur le même plan. Creusée en plein roc, chaque tombe se développe sur une étendue de 150 à 200 mètres de long, s'abaissant graduellement dans le sous-sol, soit par des escaliers assez rapides, soit au moyen de plans inclinés, comprenant une série de galeries et de petites chambres souterraines, dont les parois sont couvertes de bas-reliefs et de peintures qui étonnent par leur variété et la fraîcheur de leur coloris. La dernière de ces salles renfermait le sarcophage.

La plupart de ces tombes avaient été ouvertes du temps des Ptolémées, et dans aucune d'elles on n'avait trouvé de momies royales. On ne savait ce qu'elles étaient devenues, lorsque, en 1881, M. Maspero parvint à découvrir dans une même cachette trente-sept momies de rois, et, parmi ces rois, les noms les plus fameux de l'histoire d'Égypte! Toutes ces momies royales sont actuellement exposées au musée de Gizeh.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces promenades souterraines, assurément pleines d'intérêt, n'en sont pas moins assez fatigantes. La chaleur était excessive, nous avions besoin de repos. Un lunch était servi à l'entrée d'une tombe; on lui fit largement honneur.

Une heure après, nous nous remettons en route, à pied cette fois. Il s'agit de couper au plus court à travers la montagne; de l'autre côté nous retrouverons nos ânes. La pente est fort raide, aussi bien à la montée qu'à la descente; mais, du sommet, quel splendide panorama sur la vallée du Nil!

Juste au pied de la montagne, et bâti en terrasse contre le rocher, se trouve le temple de Deir-el-Bahari, élevé par la reine Hatasou au XVIIe siècle avant notre ère. Ce temple était précédé d'une magnifique avenue de sphinx, se terminant par deux obélisques. Des bas-reliefs extrêmement remarquables et d'un grand intérêt historique figurent une armée partant en guerre et, plus loin, une flotte naviguant sur la mer. Les moindres détails sont rendus avec une vérité étonnante. Hatasou était une reine guerrière; elle est représentée sous des traits expressifs, dénotant chez elle une rare énergie.

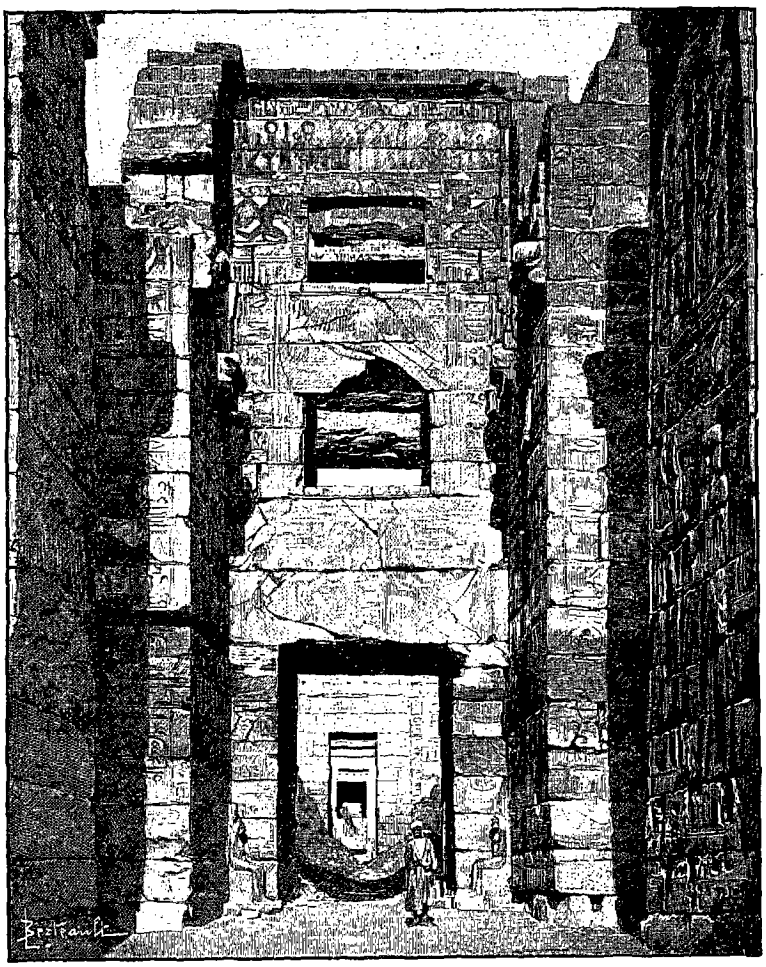
Le lendemain, après avoir de nouveau traversé le Nil et refait en partie la route de la veille, nous allons visiter, dans la plaine de Thèbes, le Ramesseum ou Memnonium, encore une autre création de Ramsès II.

Ce temple est d'une grande beauté architecturale. Sur ses murailles se déroulent des scènes guerrières, précieux documents historiques relatifs à une expédition militaire contre les Khetas, peuple asiatique qui habitait les bords de l'Oronte. Adossée au second pylône se dressait une statue colossale de Ramsès, taillée dans un seul morceau de granit rose; renversée, soit par Cambyse, soit par un tremblement de terre, elle gît maintenant sur le sol, séparée en plusieurs blocs dont l'énormité frappe d'étonnement. Sa hauteur était de 17 mètres. C'est celle que Diodore décrivait comme la plus grande statue de l'Égypte.

Élevé par le conquérant lui-même à sa propre gloire et pour les cérémonies du culte qui devait être consacré à sa mémoire après sa mort, ce monument renfermait aussi une bibliothèque, au fronton de laquelle on lisait cette belle inscription : « C'est ici la maison du médecin des âmes ».

Continuant notre route, nous visitons plusieurs tombes intéressantes. L'une d'elles, récemment ouverte, nous montre des peintures d'une fraîcheur absolument extraordinaire; on a peine à croire qu'elles sont vieilles cependant de 30 à 40 siècles.

Sur la colline de Kournah-el-Murayi, signalons le petit temple de Deir-el-Médineh, bâti par Ptolémée Philopator. Les peintures religieuses qui le décorent présentent un caractère funéraire. Un bas-relief nous montre une âme pesée sur une balance, devant ses juges, tandis qu'un scribe consigne le verdict sur ses tablettes. Cet édifice, d'un style élégant, est encore très bien conservé; son origine, d'ailleurs, est relativement récente, puisqu'il ne date que d'une cinquantaine d'années avant Jésus-Christ. Les premiers chrétiens s'en sont servis pour l'exercice de leur culte.



MEDINET-ABOU : PORTE DU TEMPLE [1].

Une demi-heure après, on arrive au village copte de Médinet-Abou, qui a donné son nom à un ensemble de ruines grandioses, étonnantes même après les merveilles de Karnak. Deux temples et un palais construits à différentes époques par les rois de la dix-huitième dynastie sont reliés entre eux par une suite de pylônes, d'immenses cours, de superbes colonnades, et tout un labyrinthe de salles décorées avec une richesse inouïe. D'après Mariette, la seconde cour est un des plus pré-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cieux restes de l'antiquité égyptienne. Malheureusement, dans les premiers temps du christianisme, les Coptes l'avaient en partie convertie en église; pour y peindre de mauvaises fresques, ils ont gratté, en maints endroits, les sculptures murales. Certaines parties cependant sont encore très bien conservées. Les colonnes brillent de toutes les couleurs du prisme; sous les plafonds, d'un bleu admirable, tendre et doux à l'œil, de grands aigles, les ailes déployées, semblent planer dans l'azur du ciel.

L'édifice qu'on appelle le palais se compose de plusieurs tours carrées reliées par des corps de bâtiments percés sur toutes leurs faces de larges ouvertures, ce qu'on ne voit jamais dans aucun temple. Les motifs de la décoration intérieure de ce palais ont pu faire supposer que c'était le gynécée de Ramsès, mais, par sa forme massive, c'est bien plutôt un monument militaire qu'une résidence royale.

A 1 kilomètre de Médinet-Abou, dans la direction du Nil, se dressent les fameux colosses de Memnon. Ce sont deux statues assises, d'une hauteur approchant 20 mètres y compris le piédestal, et taillées dans un seul bloc de grès-brèche, conglomérat d'une extrême dureté. Elles représentent Aménophis III, et l'on suppose qu'elles précédaient une avenue conduisant à un temple magnifique, bâti par ce monarque en l'honneur d'Ammon.

Les ravages du temps et un tremblement de terre, survenu l'an 27 avant l'ère chrétienne, les ont beaucoup dégradées. Le colosse du nord, qui avait le plus souffert, a été réparé sous le règne de Septime Sévère. Le bas de la statue est couvert de nombreuses inscriptions grecques et latines, dont la plus ancienne remonte au règne de Néron. Les touristes de l'époque, venus pour entendre le son harmonieux que la statue, disait-on, rendait chaque jour au lever du soleil, ont gravé sur la pierre leurs impressions plus ou moins poétiques.

Aujourd'hui, et malgré leurs mutilations, ces colosses vus à distance, qui, depuis tant de siècles, semblables à des dieux, contemplent du même regard les hommes et les choses de la vallée du Nil, présentent un aspect tout à fait imposant.

Demain nous continuerons notre route vers le sud. Le bey, retenu ici par ses affaires, ne nous accompagnera pas, mais, avant de prendre congé de ses passagers, il a voulu les régaler d'une soirée pleine de couleur locale. Il a invité quelques notables du pays et fait venir huit danseuses indigènes, dont une toute jeune, une fillette d'une dizaine d'années. Ces dames font leur entrée vêtues de longues tuniques chargées de lamelles de métal, non voilées, un simple bandeau au-dessus du front, la chevelure entremêlée de sequins, la poitrine ruisselante de colliers et de monnaies d'or. Elles vont s'asseoir en demi-cercle, sur le tapis, les jambes croisées. Derrière elles prennent place quatre musiciens arabes, également accroupis.

Aux premiers sons de l'orchestre, dans lequel la flûte et le tambour de basque jouent un rôle prépondérant, deux d'entre elles se lèvent, agitant au-dessus de la tête de mignonnes cymbales de cuivre. Bientôt au mouvement des bras s'ajoute le mouvement des hanches et des reins; la musique fait rage, accélère la mesure; en un mot, c'est la danse du ventre, vulgarisée à Paris depuis l'Exposition de 1889.

D'autres, pour varier la scène, se posent sur la tête une bouteille ayant dans le goulot une bougie allumée, en place de bouchon. La danse recommence avec la même mimique, puis, à un moment donné, l'almée se laisse glisser à terre et là, tournant sur elle-même, le corps allongé, elle parvient à maintenir la bouteille constamment en équilibre sur sa tête.

IV

De Luxor à Assouan. — Esneh. — Edfou. — Philæ. Ouadi-Halfa. — La Nubie.

28 décembre. — Grâce au clair de lune qui nous a permis de naviguer une bonne partie de la nuit, nous sommes arrivés, à 10 heures du matin, à Esneh, à 780 kilomètres du Caire. La ville, peuplée de 9 000 habitants, se développe sur la rive gauche du Nil et présente un aspect vraiment pittoresque. On y fait un commerce considérable; ses bazars et ses marchés sont bien fournis; ses ânes sont les plus renommés de l'Égypte.

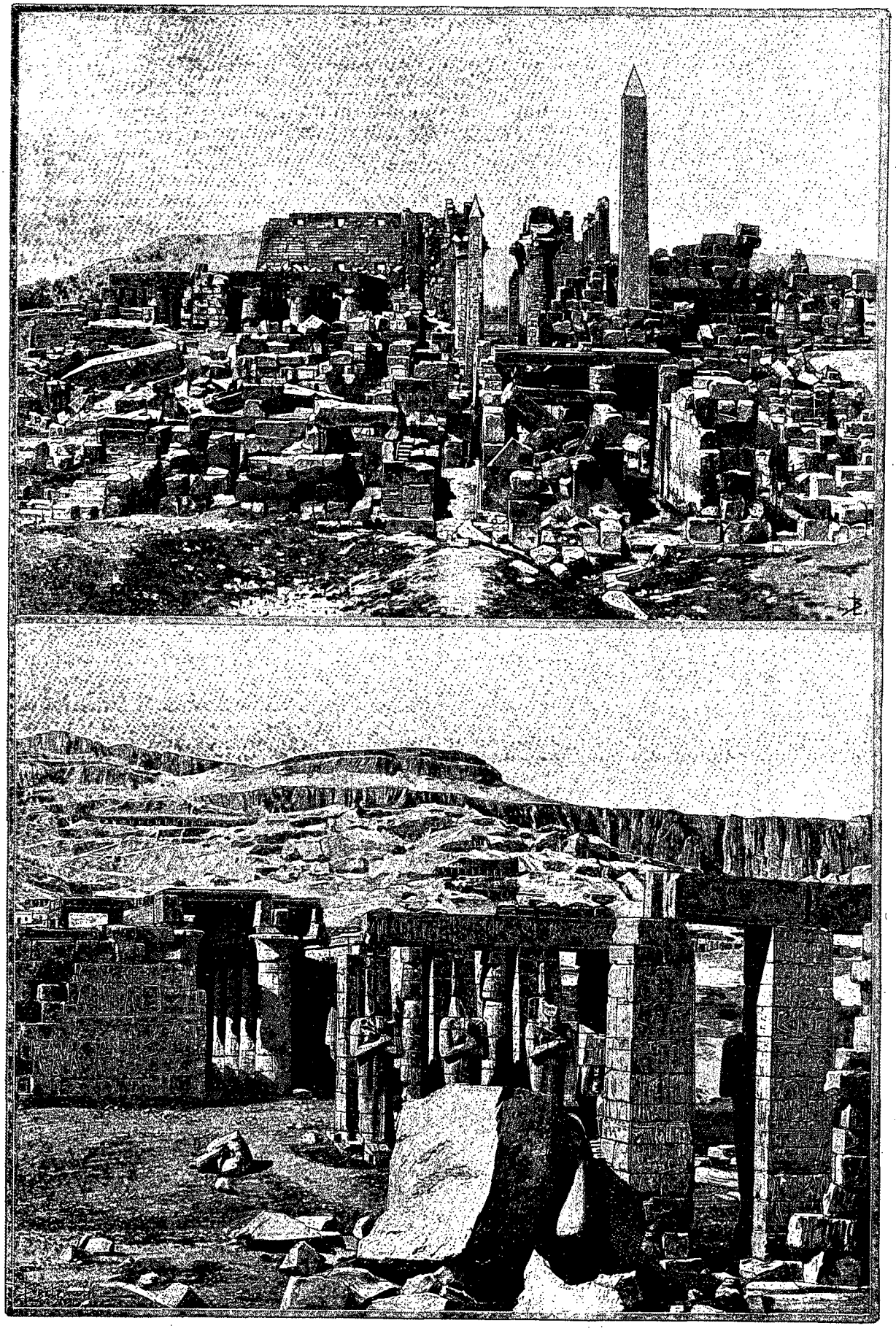
Le temple, que nous allons visiter, se trouve dans la ville même, à quelques minutes du fleuve. En contre-bas du sol de plusieurs mètres, il est petit mais parfaitement conservé. A l'exception des belles colonnes du portique et de la salle qui suit, il est encore enseveli sous les maisons de boue des Arabes. On suppose que le temple d'Esneh date de l'époque ptolémaïque, bien qu'on ait déchiffré sur ses murailles les cartouches de Claude, Domitien, Septime Sévère et Caracalla. Quoi qu'il en soit, dans un pays comme l'Égypte, d'une antiquité si reculée, l'époque romaine nous semble toute moderne et, dès lors, d'un moindre intérêt.

Le touriste de passage à Esneh fera bien d'emporter, à titre de souvenir, quelques spécimens de corbeilles et de paniers de diverses couleurs, fort joliment tressés et que des enfants viennent vous présenter au bateau, à un bon marché fabuleux.

Dans l'après-midi, la chaleur est très forte; le thermomètre accuse 28 degrés. Nombreuses bandes de pélicans, mais beaucoup moins d'embarcations sur le Nil; à signaler cependant de grands radeaux carrés, surchargés de gargoulettes de Keneh, disposées en forme de pyramide tronquée. L'aspect de la contrée a changé; la zone cultivée s'est rétrécie singulièrement; le nombre des dattiers a diminué; la terre paraît moins fertile, la culture plus difficile.

El-Kab, sur la rive orientale, marque l'emplacement de l'ancienne Elethya, où subsistent des vestiges de temples construits à différentes époques; quantité de grottes funéraires sont creusées dans la montagne qui domine ce site historique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



KARNAK, TOMBEAUX DES ROIS (PAGE 146). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A 3 heures on accoste la rive occidentale, en face d'Edfou (830 kilomètres). Malgré les coups de courbache que distribue généreusement le fidèle Hachim, malgré les mottes de terre dont il bombarde la tourbe des ânicrs, ces gens sont si turbulents, si désagréables, que M. de Fernex et moi prenons le parti de nous rendre à pied au village, qui n'est qu'à une petite demi-heure de marche. Les pylônes élevés du temple que nous allons visiter nous servent de point de repère; ils dominent d'une grande hauteur les misérables huttes de boue qui les environnent.

De tous les monuments égyptiens, le temple d'Edfou est le plus complet et le mieux conservé. Depuis qu'il a été débarrassé des montagnes de terre et de sable qui le recouvraient en grande partie et sur lesquelles des fellahs avaient installé leurs demeures, c'est celui qui donne l'idée la plus exacte de l'ancienne architecture égyptienne.

Les maisons des fellahs, construites en boue et en briques crues, ne durent que peu d'années. Lorsqu'elles s'écroulent, on les rebâtit à la même place, sans creuser de fondations, sans se donner la peine d'enlever les matériaux qui, désagrégés, réduits en poussière, forment à la longue d'énormes amas de terre. C'est sous des amas de ce genre que la majeure partie du temple d'Efdou était ensevelie, lorsque Mariette, autorisé par le khédive, entreprit les immenses travaux qui l'ont rendu accessible au visiteur.

La construction de ce magnifique monument, commencée sous le règne de Ptolémée Évergète, n'a été terminée que l'an 57 avant Jésus-Christ; elle avait duré 180 ans. Le mur d'enceinte, très élevé, est intact, et forme un rectangle de 136 mètres de long sur 37 de large. Sur toute sa surface intérieure il est orné de bas-reliefs de proportions gigantesques, ayant trait pour la plupart à des sujets religieux, offrandes des rois aux divinités, barques symboliques, etc. Malheureusement presque toutes les figures sont odieusement mutilées. Les corps des personnages, leurs divers attributs, ont été respectés, mais les visages des dieux et des héros ont été systématiquement martelés. Ces actes de vandalisme ont été attribués par quelques-uns au fanatisme musulman, mais l'opinion la plus accréditée aujourd'hui est qu'ils ont été exécutés au IVe siècle par ordre de l'empereur Théodose qui, converti au christianisme, avait résolu d'abolir le culte des divinités égyptiennes.

A l'extrémité du temple, une petite chambre est creusée dans un énorme monolithe de granit; c'était probablement une chapelle destinée à recevoir l'image d'un dieu particulièrement vénéré.

Un escalier de 227 marches, très commode, éclairé à chaque palier par un long couloir creusé dans l'épaisseur de la muraille, permet d'admirer, du sommet du grand pylône, un superbe panorama. D'une hauteur de 40 mètres, le regard plonge sur les chétives masures, dont beaucoup n'ont pas même de toit, du triste Edfou moderne, qui occupe l'emplacement de l'antique Apollinopolis Magna, saisissant contraste entre le passé et le présent!

La douce clarté de la lune a remplacé la lumière du jour. Obsédé par les sollicitations des aveugles, si nombreux dans la Haute-Égypte, harcelé par les enfants, je regagne, toujours à pied, mon domicile flottant. En pareille circonstance, s'il vous répugne de vous servir vous-même de votre canne comme d'une courbache, le mieux est de faire la part du feu : parmi les quémandeurs de bakchich, choisissez le plus turbulent et faites-lui comprendre que vous le prenez pour guide : tout de suite il fera la police et tapera de son mieux sur ses camarades.

29 décembre. — Vers 9 heures, le *Memphis* ralentit sa marche. Nous entrons dans le défilé de Silsileh. Le courant est violent; le fleuve, resserré entre deux montagnes parallèles, n'a plus que 4 à 500 mètres de large. Sur la chaîne Arabique, formée d'un beau grès calcaire, s'ouvrent de profondes coupures, à section très nette. Ce sont les carrières d'où a été tirée la plus grande partie de la pierre qui a servi à construire les temples égyptiens; à l'entrée des grottes et sur les parois des passages taillés dans le roc, on remarque des tablettes hiéroglyphiques. Il existe également d'anciennes carrières sur la rive libyque, ainsi que d'intéressantes excavations, ornées de colonnes et de sculptures.

On arrive ensuite aux temples de Kom-Ombos, d'origine ptolémaïque. Ces monuments sont très ruinés; menacés d'un côté par les sables du désert, qui les envahissent de plus en plus, attaqués de l'autre avec la dernière violence par le Nil, qui creuse la rive et mine la berge sur laquelle ils s'élèvent, ils sont fatalement destinés à disparaître, si l'on ne prend à bref délai des mesures énergiques pour assurer leur conservation. Déjà les pylônes se sont écroulés dans le fleuve. M. de Morgan, en ce moment en route pour le haut Nil, se propose de porter remède, sans tarder, à cette fâcheuse situation.

Sur une colline voisine, un fort a été récemment élevé par les Anglais.

D'Ombos à Assouan, point extrême du voyage du *Memphis*, il n'y a guère plus de 40 kilomètres. Le Nil, toujours encaissé, ne présente plus sur ses rives qu'une étroite lisière de terre cultivable, que les habitants ne parviennent à utiliser qu'à force de labeur. Du matin au soir, ces pauvres gens puisent l'eau du fleuve à l'aide d'un simple panier doublé de cuir, suspendu au bout d'une longue perche, munie d'un contrepoids et placée en équilibre sur un poteau ou un appui quelconque : c'est le *chadouf*[1]. Un autre appareil, assez primitif aussi, la *sakieh*, consiste en une roue à manège, garnie d'un chapelet de pots de terre, et mue par un bœuf, une vache ou un âne. Élevée ainsi à la surface du sol, l'eau est distribuée en abondance au moyen d'un réseau de petites rigoles, et partout où elle peut

1. Cet instrument est construit aujourd'hui exactement comme du temps des pharaons, ainsi que le prouvent les anciens bas-reliefs qui le représentent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avoir accès, le désert brûlant, éternellement aride, cède la place à une fraîche verdure.

Nous sommes en vue d'Assouan, à l'heure où le soleil darde ses derniers rayons. A droite, une montagne calcinée, pénétrée de ces tons chauds, inconnus à nos régions septentrionales ; sur la gauche, une forêt de palmiers, ponctuée de blanches maisons ; devant nous, des îlots de granit, des rocs noirs polis par le flot et, sous le ciel bleu, l'île d'Éléphantine, riante et verte, partageant le Nil en deux branches, en face de la petite ville d'Assouan, dominée par des ruines isolées et des amas de décombres grisâtres. A toute heure du jour, ce paysage serait très beau ; au coucher du soleil, il est vraiment splendide.

30 décembre. — Journée bien employée ; charmante excursion, l'une des plus intéressantes du voyage.

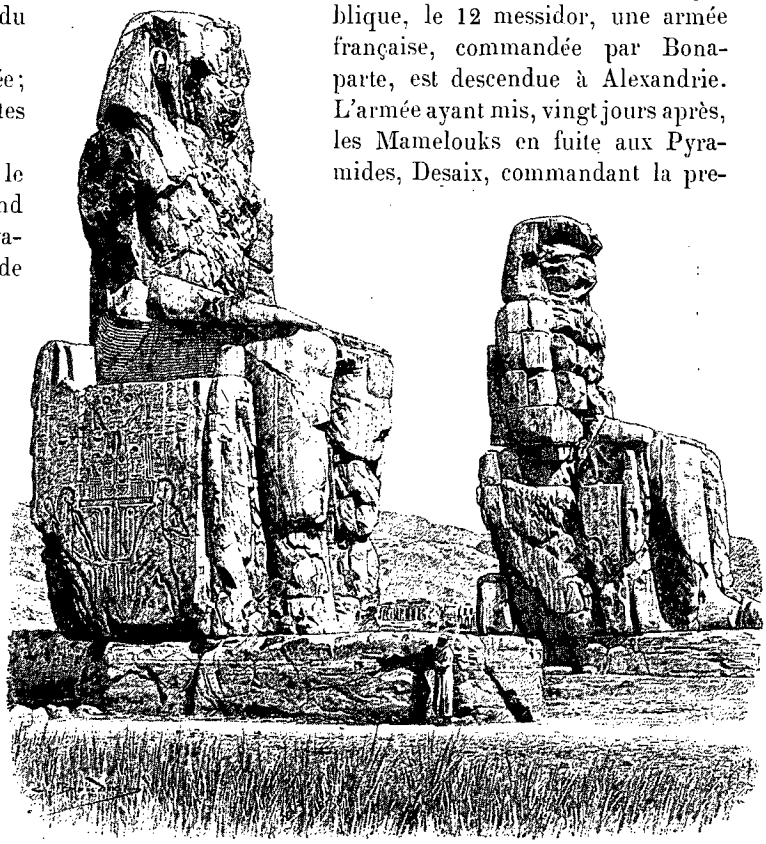
Dès 8 heures, la plage d'Assouan offre le spectacle le plus animé. Des barques en grand nombre, de jolies dahabiehs, des bateaux à vapeur, sont amarrés au rivage. Une multitude d'ânes, de chevaux, des chameaux même, nous attendent pour nous conduire à Philæ. Quelques misses américaines, avides de nouveauté, ont donné la préférence au disgracieux « vaisseau du désert ». Pour moi, je l'avoue, j'ai fait comme la plupart de mes compagnons, j'ai pris tout simplement le chemin de fer, dont la gare n'est qu'à cent pas du bateau. Cette petite ligne, construite pendant la dernière guerre, aboutit à Chellal, au-dessus de la cataracte, en face de l'île de Philæ. Le trajet, de 11 kilomètres, s'effectue en 20 minutes, à travers une plaine désertique.

Avant de visiter l'île sacrée, nous en avons fait le tour en bateau, passant en revue de jolis petits îlots, des rocs isolés, à la surface polie, couverts d'inscriptions hiéroglyphiques. Les bouquets de palmiers, les temples et les colonnades, se mirant dans les eaux tranquilles du fleuve, produisent un effet charmant.

L'île de Philæ est comme suspendue au-dessus du Nil, dont les plus hautes crues ne l'atteignent jamais. Ses dimensions sont très restreintes ; à peine mesure-t-elle 400 mètres de long sur 140 de large. Elle est inhabitée aujourd'hui. Des amas de décombres ont remplacé les maisons arabes qui en couvraient autrefois la surface ; mais, au milieu de ces ruines modernes, surgissent d'autres ruines anciennes et des monuments qui, bien que n'appartenant pas à une antiquité très reculée, n'en présentent pas moins un vif intérêt.

Le sanctuaire le plus ancien est un petit temple fondé par Nectanébo, un roi de la trentième dynastie, au IVe siècle avant l'ère chrétienne. Le temple principal, dédié à Isis, a été commencé cent ans plus tard par Ptolémée Philadelphe et terminé par les successeurs de ce prince. Une longue colonnade, dont les chapiteaux sont tous différents, est un ouvrage des Romains, comme le démontrent les cartouches et les images à la fois sculptées et peintes de Tibère, de Caligula et de Claude.

Le grand temple d'Isis est encore très bien conservé, orné, sur toutes ses faces, d'inscriptions hiéroglyphiques et de figures décoratives. A l'intérieur de la porte du premier pylône j'ai lu, non sans émotion, l'inscription commémorative du passage de l'expédition française d'Égypte en 1799. Cette inscription est bien connue, pourtant je ne résiste pas au plaisir de la reproduire ici : « L'an VI de la République, le 12 messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Mamelouks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la pre-



COLOSSES DE MEMNON[1] (PAGE 148).

mière division, les a poursuivis au delà des cataractes, où il est arrivé le 13 ventôse de l'an VII. » Et, plus bas : « Les généraux de brigade Davout, Friant et Belliard, Dondelet, chef de l'état-major, La Tournère, commandant l'artillerie, Eppler, chef de la 24e légère, le 13 ventôse an VII de la République, 3 mars an de J.-C. 1799. Gravé par Castex, sculpteur. » Plus tard, certains touristes antifrançais ayant cru devoir confier à la pierre leurs sentiments intimes, un autre voyageur a fait effacer les inscriptions malsonnantes, et à la place qu'elles occupaient, on peut lire ces mots, en grosses lettres noires : « On ne salit pas une page d'histoire ».

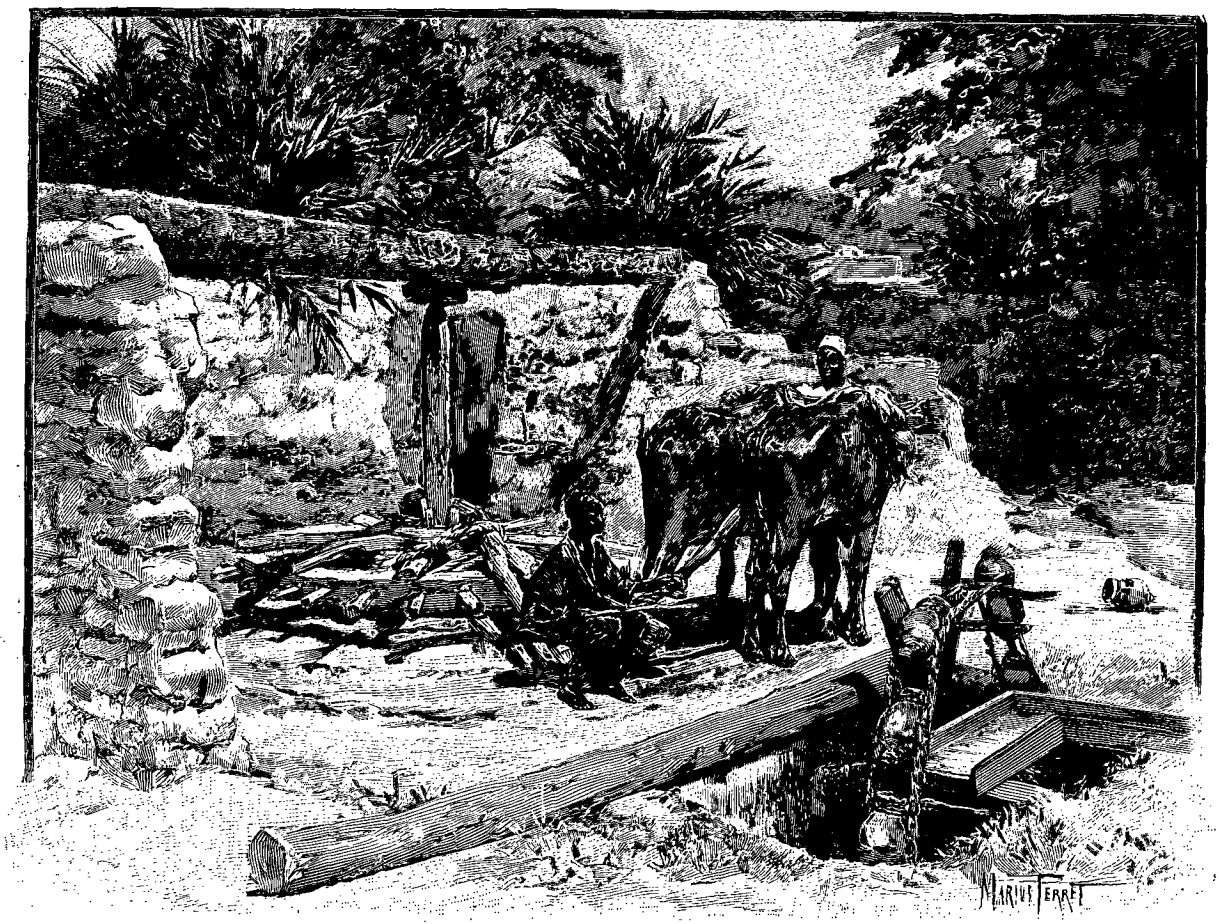
Au fond de la cour, entre les deux pylônes, on remarque une large stèle de granit, encastrée dans la

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

muraille. Une longue inscription y est gravée : c'est l'acte de cession de l'île de Philæ aux prêtres d'Isis. Un autre document historique, bien intéressant, existe dans la même cour, sur la paroi gauche : c'est une reproduction de la célèbre inscription trilingue de Rosette, dont Champollion a fait le point de départ du déchiffrement des hiéroglyphes; seulement ici on n'a que le texte hiéroglyphique et la transcription démotique, le grec manque.

Le second pylône conduit à un magnifique portique formé par dix colonnes gigantesques, aux chapiteaux



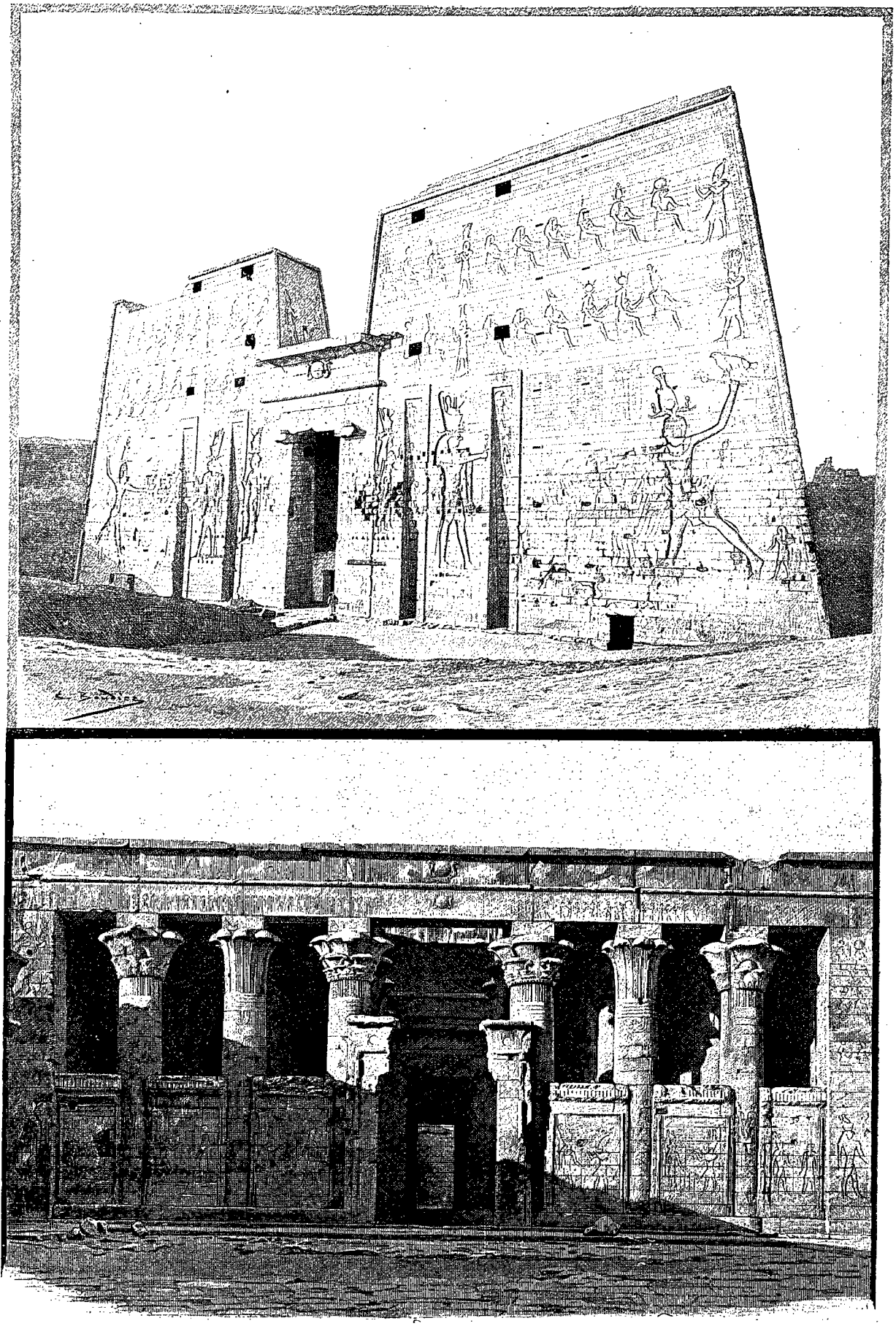
UNE SAKIEH[1] (PAGE 150).

peints de diverses couleurs, dont la dominante est un bleu très doux. J'admire l'étonnante conservation des chapiteaux et des aigles du plafond, ainsi que la délicatesse du coloris qui en rehausse les contours; mais il paraît qu'il y a trois ou quatre ans les couleurs étaient bien plus vives, fraîches comme si on les avait appliquées d'hier. C'est un praticien, envoyé par le Louvre, qui aurait eu la malencontreuse idée de laver les chapiteaux avant d'y prendre ses estampages, faute irréparable et qui a enlevé aux couleurs une partie de leur éclat.

Sous les colonnades s'ouvrent des chambres séparées, obscures pour la plupart et dont les merveilleuses décorations ne peuvent être vues qu'à la lueur d'une bougie ou à la lumière du magnésium. On s'est souvent demandé quels procédés employaient les Égyptiens d'autrefois pour éclairer ces lieux où règnent des ténèbres à peu près complètes, car rien n'indique qu'on y ait jamais fait usage de flambeaux ni d'aucun mode d'illumination. Voici, à ce sujet, le jugement de Mariette : « Un temple égyptien n'était pas, comme nos églises chrétiennes, un lieu où les fidèles se rassemblent pour dire la prière, et rien ne peut laisser supposer que, en dehors du roi et des prêtres, une partie quelconque du public y ait jamais été admise. Le temple est un lieu de dépôt, de préparation, de consécration. On s'y assemble pour les processions, on y emmagasine les objets du culte, et, si tout y est sombre, ce n'est pas pour augmenter par l'obscurité le mystère des cérémonies, c'est pour mettre en usage le seul moyen possible alors de préserver les objets précieux et les vêtements divins, des insectes, des mouches, des poussières du dehors, du soleil et de la chaleur elle-même. Quant aux fêtes principales dont le temple était le centre et le noyau, elles consistaient surtout en processions qui se répandaient au dehors, à la pleine clarté du soleil, jusqu'aux limites de la grande en-

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TEMPLE ET PYLÔNE D'EDFOU (PAGE 150). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceinte en briques. Dans le temple proprement dit, où logeaient les dieux, on les habillait, on les préparait pour la fête : le temple était une sorte de sacristie où personne que les prêtres et le roi n'entrait. »

Philæ a été le dernier refuge des prêtres égyptiens. Plus d'un siècle après l'édit de Théodose qui abolit la religion égyptienne, le culte d'Isis et d'Osiris y était encore célébré. Ce n'est que vers la fin du VIe siècle que le grand temple se changea en église chrétienne, sous l'invocation de saint Étienne. Çà et là, des croix sont encore visibles sur les colonnes. Ici, comme à Edfou, l'impitoyable marteau des premiers chrétiens a déshonoré bien des sculptures; beaucoup de peintures avaient été enduites d'une couche de boue, sous laquelle on les a retrouvées dans ces derniers temps.

Un escalier donne accès à une plate-forme supérieure, où l'on admire une chapelle dédiée à Osiris; des bas-reliefs, encore intacts, représentent sa mort, ses funérailles et sa résurrection. Inutile de dire que, de ce point élevé, le panorama est de toute beauté.

En résumé, s'il ne présente pas l'aspect de colossale grandeur qui nous étonne à Karnak, le temple de Philæ est assurément l'un des meilleurs spécimens de l'élégante architecture ptolémaïque.

Il est midi. Le lunch nous attend dans un autre temple, petit mais très beau, connu sous le nom de « lit de Pharaon » ou « kiosque de Tibère ». C'est, en effet, un charmant lieu de repos que cette belle salle à jour, formée de quatorze colonnes soutenant une imposante architrave, et précédée d'une haute terrasse dominant le cours du Nil.

Entre Assouan et l'île de Philæ, la différence de niveau, pour une distance d'une dizaine de kilomètres, est à peine de 6 mètres. Le fleuve, obstrué d'innombrables écueils, étranglé par des seuils rocheux où viennent se briser furieusement ses ondes jaunâtres, ne présente nulle part un abaissement subit de son lit, pouvant donner naissance à une véritable cataracte. A vrai dire, les cataractes du Nil ne sont qu'une série de rapides, de remous et de tourbillons, rien de plus. Cependant on ne devra pas négliger la descente en barque, qui, somme toute, est très intéressante, émouvante parfois, quoique ne présentant aucun danger sérieux, grâce à l'habileté des bateliers, rompus à ce genre d'exercice.

Moyennant un prix fixé à l'avance — ordinairement 20 piastres, un peu plus de 5 francs par personne, — six d'entre nous prennent place dans une grande barque, conduite par neuf solides rameurs, avec deux hommes à la barre. Après un quart d'heure d'une navigation fort calme, on s'engage dans un premier chenal assez rapide, puis dans un autre où le flot écume, bondit, se creuse en tourbillons. Nous abordons la rive et gravissons, à cent pas plus loin, un monticule se terminant par un rocher, haut de 8 à 10 mètres et surplombant le fleuve. De ce point élevé, une douzaine de Nubiens, grands gaillards tout nus, des enfants, des jeunes gens, se précipitent dans l'onde furieuse, plongent et reparaissent un peu plus loin, à califourchon sur un morceau de bois qu'ils n'ont pas abandonné; puis toutes ces peaux noires et luisantes nous escortent au bateau, hurlant, gambadant, réclamant à grands cris l'inévitable bakchich.

Nous franchissons ensuite d'autres rapides, rasant de près de gros rochers noirs et comme goudronnés, tantôt isolés, tantôt entassés pêle-mêle, et formant de véritables îlots. Puis le fleuve irrité se calme peu à peu, et aux approches d'Assouan nous retrouvons des eaux tout à fait tranquilles.

Pendant tout ce trajet, qui a duré un peu plus d'une heure, nos matelots, selon l'usage du pays, n'ont pas cessé de s'encourager par leurs chants, sortes de courts récitatifs, indéfiniment répétés et repris en chœur par tout l'équipage. Malgré sa monotonie, malgré ses intonations tour à tour criardes et plaintives, cette musique arabe n'est pas dépourvue d'un certain charme.

L'île d'Éléphantine, où nous abordons, mesure 1 kilomètre et demi dans le sens de sa longueur, sur un demi-kilomètre dans sa plus grande largeur. Une ville considérable en occupait autrefois la partie méridionale, comme l'attestent d'énormes amas de décombres et de pots brisés. Deux temples s'y voyaient encore au commencement du siècle; les savants de l'expédition d'Égypte nous en ont donné le dessin et la description, mais ces édifices ont été détruits en 1822 par un gouverneur turc qui en a employé les matériaux pour se faire construire un palais. A part quelques débris insignifiants, on n'y voit plus aujourd'hui qu'un quai ruiné et le nilomètre mentionné par Strabon. Signalons cependant une mauvaise statue d'Osiris, où les femmes stériles ont coutume aujourd'hui de venir déposer des offrandes et brûler de petits paquets de paille.

Rien de plus frais, de plus coquet au contraire que le reste de l'île. Au milieu des jardins, sous les grands sycomores et les bouquets de dattiers, deux villages habités par une population douce et industrieuse, d'origine nubienne; partout des champs admirablement cultivés et, à la pointe nord, un petit hôpital militaire pour la garnison d'Assouan.

Assouan, dont je n'ai pas encore parlé, est une ville de 9000 habitants, à 938 kilomètres du Caire, à 1176 de la côte méditerranéenne. Elle est bien bâtie; ses quais sont animés, ses bazars largement fournis de marchandises et de curiosités exotiques; on y trouve même un petit café tenu par un Grec et quelques boutiques à l'européenne. Enfin, on y achève en ce moment l'installation d'un hôtel de fort bonne apparence et qui sera la plus belle maison du pays. Assouan est assurément la ville la plus agréable, la plus pittoresque de toutes celles qu'on visite le long du Nil. Nous y reviendrons, car j'ai l'intention de m'y arrêter à mon retour de Nubie.

C'est aujourd'hui vendredi, le dimanche des musulmans. Ce jour-là, les soldats indigènes de la garnison d'Assouan ont congé dans la soirée, et ils ont coutume d'en profiter pour se livrer aux danses de leur pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Or ces soldats sont presque tous des nègres du Soudan, anciens esclaves libérés par l'occupation anglaise; de plus, comme ils sont mariés et que leurs femmes, qui ne se voilent pas le visage et jouissent d'une liberté complète, partagent leurs amusements, le spectacle promet d'être intéressant, d'autant plus qu'en pays musulman on ne voit jamais les femmes se mêler aux hommes. Il est vrai que tous ces nègres de l'intérieur de l'Afrique ne sont guère musulmans que de nom.

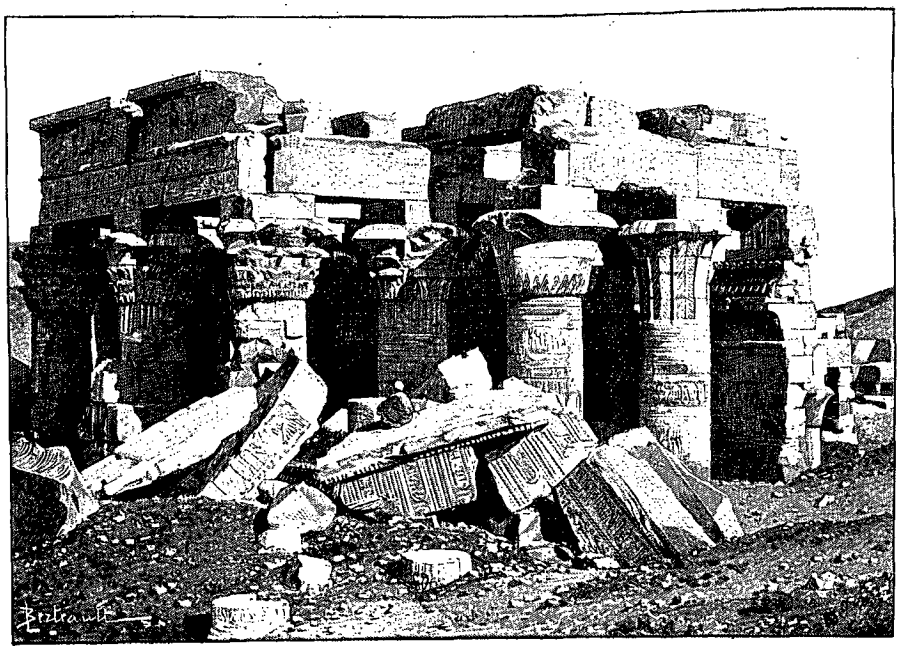
Les casernes sont tout près du Nil, à une demi-heure au nord de la ville. Vers 9 heures je m'y rends avec quelques compagnons. Sous les palmiers doums, la fantasia bat son plein. Ils sont là cinq ou six cents, hommes et femmes, tour à tour bondissant ou piétinant sur place, le visage hagard, poussant par instants des hurlements prolongés, surexcités au dernier point par le roulement continu des tam-tams et des planchettes de bois entre-choquées. Étrange spectacle et que contemplent, impassibles, sous les rayons de la lune, une dizaine de touristes européens, *ladies and gentlemen*, juchés sur des chameaux!

Le lendemain, 31 décembre, je fais mes adieux à mes compagnons. Mon parti est pris; le *Memphis* va tourner sa proue vers le nord; pour moi, je continuerai ma route au sud, jusqu'à la seconde cataracte.

Je me suis arrangé avec l'agence Cook. En attendant le départ de l'*Oonas*, qui aura lieu après-demain, 2 janvier, j'irai loger à bord du *Séti Ier*, grand bateau à vapeur, transformé en hôtel flottant.

J'avais un mot d'introduction pour M. Russini, représentant d'une maison de commerce du Caire. J'allai le voir. M. Russini, Dalmate d'origine, est fixé à Assouan depuis une dizaine d'années; il parle parfaitement le français et, fort aimablement, me propose d'employer le reste de la journée à visiter les environs de la ville. Nous faisons une longue promenade sur l'emplacement de l'antique Syène, que signalent des monceaux de décombres, des pans de murs ruinés et un petit temple, encore enfoui en partie. Plus loin, nous allons voir les fameuses carrières de granit et de porphyre d'où proviennent les obélisques, les immenses sarcophages et les colosses que l'on rencontre dans toute l'Égypte. Des marques encore visibles font connaître le mode d'extraction employé dans ces temps reculés : dans de profondes rainures remplies d'eau on introduisait des coins de bois qui, gonflés par l'humidité, faisaient éclater la roche. Çà et là, on remarque des inscriptions hiéroglyphiques; un obélisque inachevé, taillé sur trois faces, est encore adhérent au rocher. A l'aspect des lieux, il est facile de reconnaître que le Nil, ou tout au moins un de ses bras, a passé autrefois par ici; aujourd'hui le sable du désert a tout envahi.

1er janvier 1893. — C'est la quatrième fois que je commence, loin de l'Europe, une année nouvelle! Au repas du matin, on s'est souhaité mutuellement *a happy new year*. Nous sommes une douzaine à table, dames et jeunes filles en majorité; plusieurs sont venues ici, par ordonnance de la Faculté, pour rétablir, sous le chaud climat d'Assouan, une santé chancelante.



KOM-OMBOS[1] (PAGE 150).

Je sors peu aujourd'hui. Après une courte promenade à Éléphantine, je rentre pour mettre au courant mes notes et ma correspondance. Le soir, grand dîner de gala, auquel assistent les officiers anglais de la garnison, en tenue de soirée : veston blanc et pantalon à bande d'argent. Pour la circonstance, M. Russini m'a gracieusement envoyé une corbeille de figues fraîches et de raisins noirs nouveaux, ces derniers provenant d'une vigne ayant déjà donné une première récolte en juillet. Le champagne coule à flots, le piano se met de la partie, et la petite fête se prolonge sur le pont, assez avant dans la nuit.

2 janvier. — A 9 heures je prends le train pour Chellal, où j'arrive sans autre incident que la rencontre d'une troupe d'autruches dans le désert. Une heure après, je suis installé, dans une cabine confortable, à bord de l'*Oonas*, bateau à roues, d'ancien modèle et

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

spécialement affecté à la navigation entre la première et la seconde cataracte. Sur cette partie du Nil, les grands steamers nouvellement construits par MM. Cook ne sauraient être utilisés. L'*Oonas* est petit, mais convenablement aménagé pour douze personnes. Nous sommes au complet; seul je suis étranger à la Grande-Bretagne.

Quatre canonnières anglaises, munies chacune de deux énormes roues à l'arrière, sont amarrées sur la rive droite.

On part à l'heure réglementaire. Pendant une demi-heure nous jouissons d'une vue admirable sur l'île de Philæ, qui disparaît ensuite à un coude du fleuve. Notons en passant, sur la rive arabique, deux grandes et vieilles mosquées, d'une allure pittoresque. Une heure après, sur la rive libyque, à 150 mètres du Nil, on aperçoit le temple de Debôt, assez bien conservé.

A l'aspect du paysage, il est facile de reconnaître qu'on n'est plus en Égypte; c'est la Nubie, un pays différent sous bien des rapports. Les montagnes descendent jusque dans le fleuve, ne laissant qu'une zone bien restreinte de terre cultivable, souvent réduite à la seule berge du Nil, dont le limon étagé en terrasses est soigneusement ensemencé, à mesure que la baisse des eaux le laisse apparaître. Cette ligne étroite, d'un beau vert tendre, est jalonnée de distance en distance par des dattiers isolés. Partout des rochers noirs; à certains endroits le sable, d'un jaune d'or rutilant, balayé sur les plateaux désertiques, escalade les sommets, comble en partie les ravins et s'épand jusqu'au Nil, semblable, sauf la couleur, aux glaciers des Alpes.

La chaleur est assez forte; à l'ombre et dans un courant d'air, mon thermomètre ne marque pas moins de 27 degrés; tout à l'heure, lorsque nous étions arrêtés, il s'était élevé à 30 degrés. Je ne m'en étonne pas : cette nuit nous passerons le tropique.

A 10 heures du soir, on s'arrête. Quelle belle nuit, éclairée par la pleine lune, et comme on se sent disposé à la rêverie! Les seuls bruits que l'on perçoive dans le silence universel sont les grincements plaintifs des sakiehs éparses sur les deux rives du Nil.

3 janvier. — Grâce à la lune, l'*Oonas* s'est remis en route à 2 heures du matin. Aussi, quand je monte sur le pont, à 6 heures, avons-nous déjà dépassé le défilé de Kalabcheh, où le Nil, resserré entre deux montagnes, traverse une série de gorges sauvages. Consolons-nous : on les verra au retour, ainsi que le temple du même nom. Le temple de Dandour, bâti du temps d'Auguste, nous a également échappé.

Maintenant le paysage est monotone. Le fleuve est désert; plus d'îles verdoyantes, plus de barques, plus d'oiseaux, plus rien. Les berges seules sont d'un vert intense, très hautes par suite de la décroissance des eaux, ce qui abaisse la perspective; au delà on soupçonne une bande de terrain qui, grâce aux chadoufs et aux sakiehs, doit être cultivée; en tout cas, vu le rapprochement des montagnes, elle est assurément fort étroite, n'ayant pas même 100 mètres de large sur la rive gauche, et bien moins sur la rive droite, où les espaces les plus minimes, des îlots de quelques mètres carrés, sont semés de fèves et de haricots. La chaîne est peu élevée, 50 ou 80 mètres au plus. Au milieu d'énormes masses de granit, de la même couleur qu'eux, sont disséminées de misérables huttes de pisé que leur forme régulière fait seule distinguer des blocs environnants.

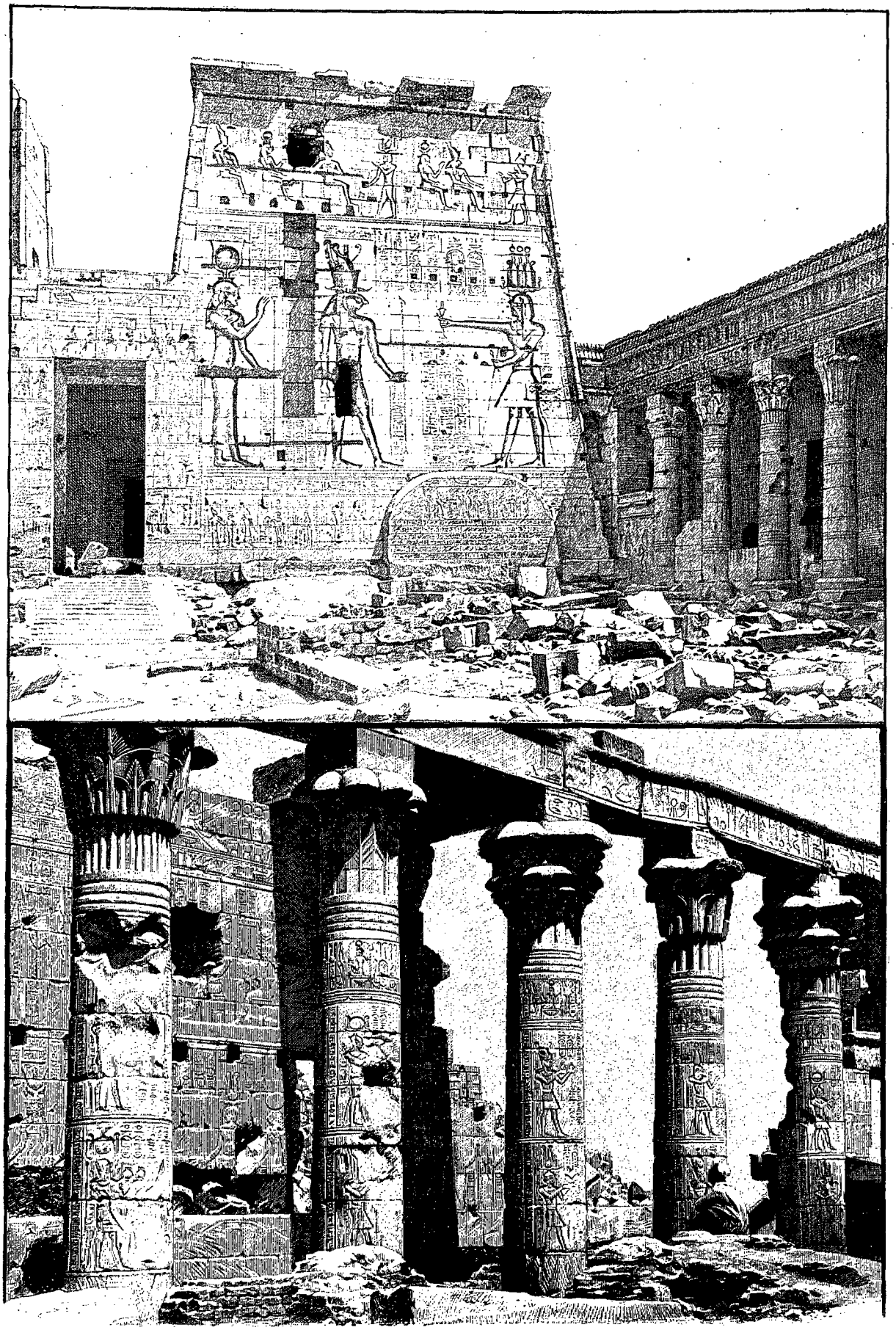
ASSOUAN[1].

Vers 10 heures on passe, sans s'y arrêter, devant le temple de Gherf-Hossein, à peu de distance de la rive gauche. Il est souterrain, date du règne de Ramsès II et est précédé d'un portique soutenu par des colonnes. Les constructions blanchies à la chaux qu'on remarque dans le village, au pied de ce temple, sont des tombeaux, des marabouts carrés surmontés d'un dôme. Les morts sont mieux logés que les vivants.

Quelques heures plus tard on s'arrête sur la rive libyque pour aller visiter le temple de Dakkeh. En Nubie

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



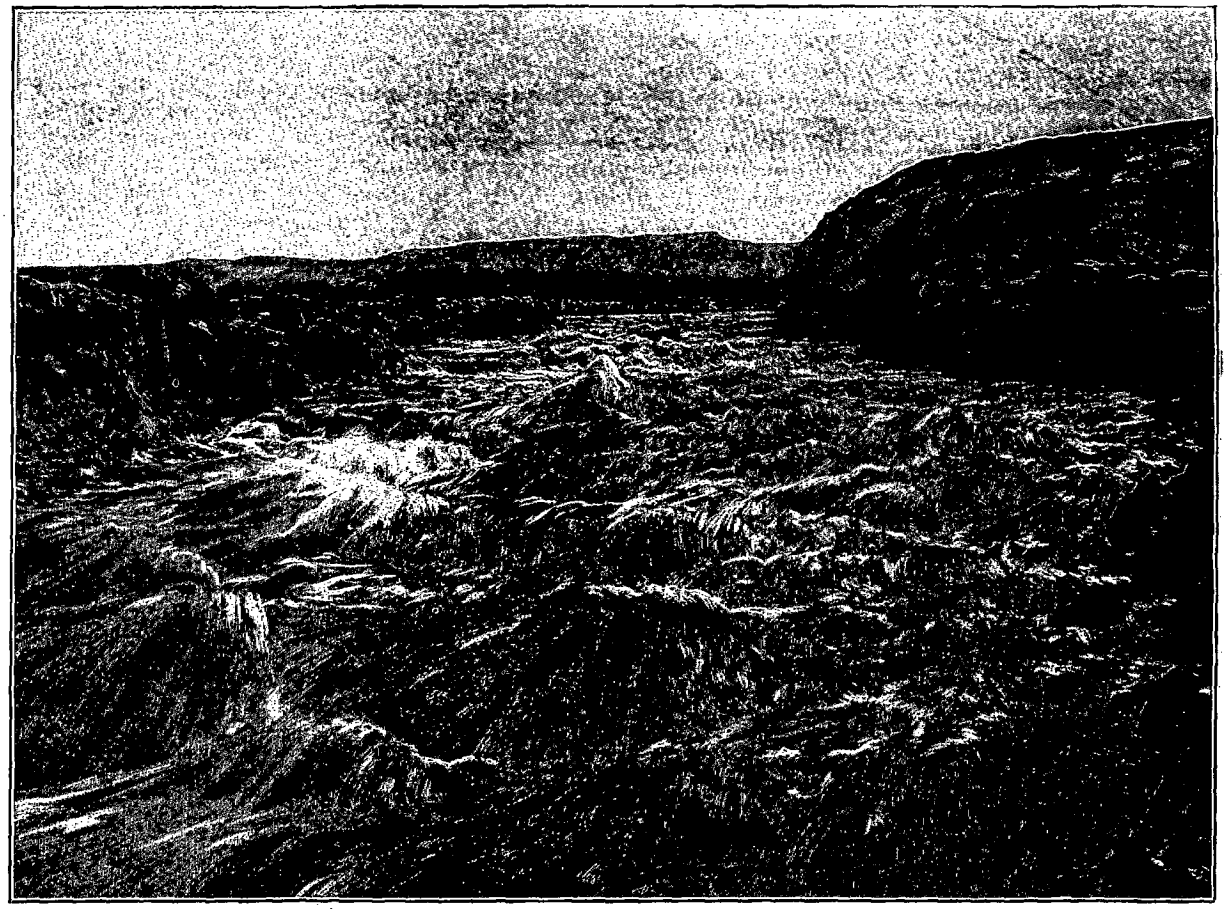
PHILÆ : TEMPLE D'ISIS. TEMPLE DE NECTANÉBO (PAGE 151). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous n'aurons plus recours aux ânes, tous les monuments étant à fort peu de distance du Nil, quelques centaines de pas au plus; mais, en revanche, nous avons une escorte de 8 soldats qui nous accompagneront dans toutes nos excursions à terre, en grande tenue, le fusil à la main; c'est que nous sommes dans une province placée sous le régime militaire. Je crois bien qu'on n'a rien à redouter, en ces parages du moins, des mahdistes et des derviches qui ont pris Khartoum, mais ce n'en est pas moins une bonne précaution contre ces gens qui sont les pirates du désert.

que l'inondation ne venait plus fertiliser périodiquement. Alors les sables du désert, poussés par le vent d'ouest, ont peu à peu envahi la plaine; aujourd'hui ils se déversent jusque sur la berge du Nil, ruinant les cultures des habitants d'un pauvre village voisin, qui n'ont plus pour vivre que des lambeaux d'un sol toujours menacé. Au loin, des montagnes noires, des pics semblables à des volcans, émergent de l'océan de sables jaunes qui s'étend à perte de vue.

Après Dakkeh et sur la même rive, on distingue les ruines de Korti; puis vient le joli petit temple de



VUE GÉNÉRALE DE LA PREMIÈRE CATARACTE[1] (PAGE 154).

Le temple de Dakkeh a été bâti du temps de Ptolémée Philadelphe par un certain roi d'Éthiopie. Son architecture est élégante; il est bien dégagé et son pylône est à peu près intact. Les sculptures et les hiéroglyphes sont remarquables et en très bon état de conservation. Une salle a servi d'église aux chrétiens coptes des anciens temps, qui y ont peint des fresques encore visibles.

Le sol sur lequel reposent les premières assises du temple est une terre noire qui certainement était cultivée à l'origine. Depuis, le niveau du fleuve a dû s'abaisser; l'arrosement est devenu impossible sur ces terrains

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

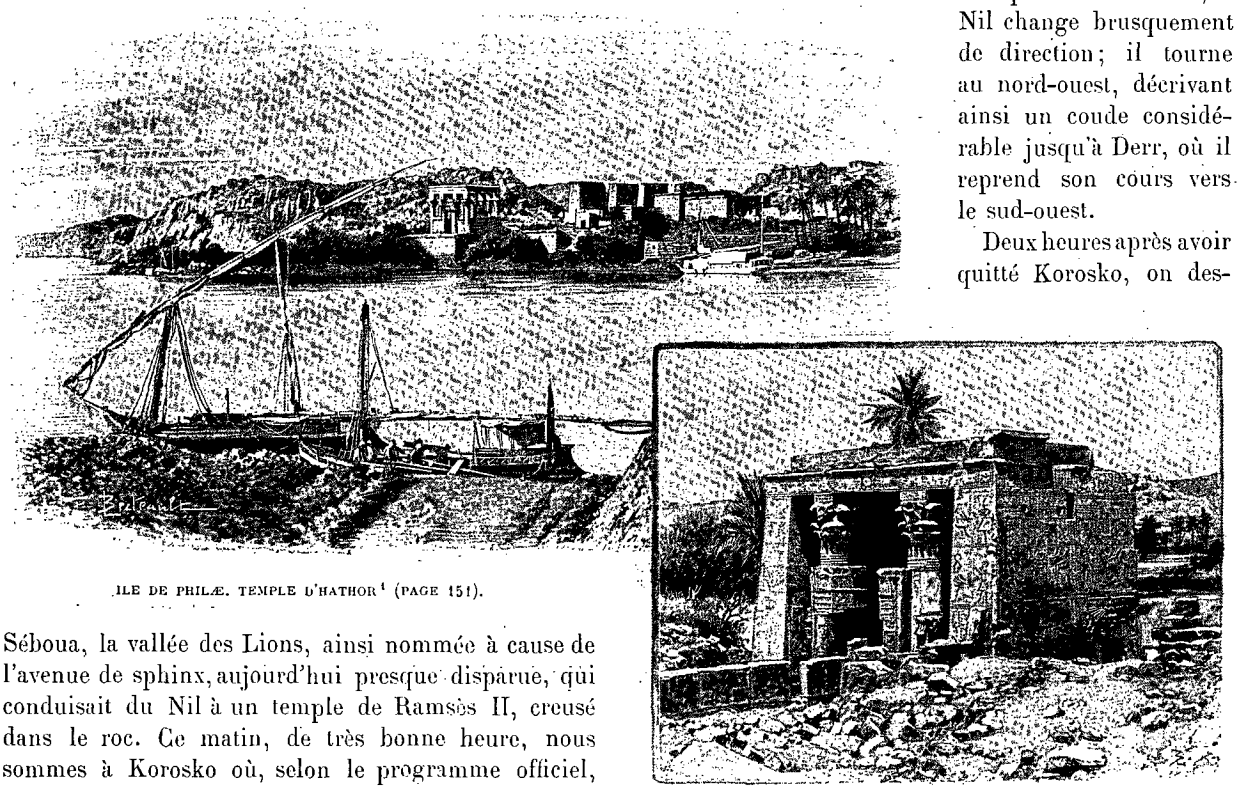
Méharrakah, avec deux pans de murailles et cinq gracieuses colonnes intactes, supportant leurs architraves. Non loin de là, d'autres ruines encore, tout près de la rive. Comme à cet endroit la berge est très élevée, il ne faut, pour amener l'eau d'arrosage au sommet, pas moins de trois étages de chadoufs superposés.

Sur cette partie du fleuve, la lisière cultivable se borne à la berge seulement, ne dépassant guère les talus. Le paysan nubien est un laborieux agriculteur, mais le produit de son champ ne suffit pas à le nourrir. Aussi émigre-t-il volontiers. Beaucoup de jeunes gens vont chercher fortune dans les villes de l'Égypte, au Caire, surtout, où grâce à leur docilité, à leur fidélité, ils trouvent facilement à se placer comme domes-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiques. Nous en avons un exemple à bord. Le drogman Guendi, qui accompagne deux passagers anglais, est un Nubien pur sang. Au service d'une famille allemande, il a parcouru, à plusieurs reprises, l'Europe entière et a profité de ses voyages pour apprendre les langues des pays qu'il a visités. Il connaît Paris et parle couramment le français, l'anglais, l'allemand et l'italien, sans compter l'arabe, qui n'est pas sa langue maternelle, puisque les Nubiens se servent d'un dialecte particulier; il peut même lire et écrire ces différentes langues. Bien qu'il soit très noir de teint, sa physionomie est douce, intelligente, sympathique.

4 janvier. — Dans la nuit, on a dépassé Ouadi-



ILE DE PHILÆ. TEMPLE D'HATHOR[1] (PAGE 151).

Séboua, la vallée des Lions, ainsi nommée à cause de l'avenue de sphinx, aujourd'hui presque disparue, qui conduisait du Nil à un temple de Ramsès II, creusé dans le roc. Ce matin, de très bonne heure, nous sommes à Korosko où, selon le programme officiel, on doit s'arrêter quelques heures, pour nous permettre de faire l'ascension de la montagne.

Précédé d'un soldat, je débarque aussitôt, et, désireux d'arriver au sommet à temps pour voir le lever du soleil, je hâte le pas. Grâce à un assez bon sentier, l'ascension est facile, cependant les dernières pentes sont fort raides. J'arrive au point culminant juste au moment où le disque du soleil, d'un rouge sang, émerge d'un chaos de crêtes mamelonnées, absolument arides. Un petit blockhaus, gardé par un poste de soldats, a été construit près du sommet. De cet observatoire, à une altitude de 180 mètres au-dessus de la plaine, la vue est très belle, commandant d'un côté toute la vallée du Nil et de l'autre la route du désert qui conduit à Khartoum par Abou-Hamed. Cette route s'amorce au fond d'un ravin sinueux, semblable au lit d'un fleuve desséché. Du temps où elle était fréquentée par les caravanes, il fallait vingt jours, à dos de chameau, pour se rendre à Khartoum.

Le sommet de la montagne de Korosko est considéré comme sacré par les habitants des environs et il est célèbre comme lieu de pèlerinage, parce que l'on suppose que c'est là qu'est enterré le saint qui lui a donné son nom. On y trouve un grand nombre de stèles, portant les noms de pèlerins venus non seulement de l'Égypte, mais encore des contrées environnantes.

Depuis hier, le granit a disparu; maintenant les montagnes sont formées d'un grès jaune coupant, veiné de rouge. Cependant le pic que nous venons de gravir paraît être d'origine volcanique.

A partir de Korosko, le Nil change brusquement de direction; il tourne au nord-ouest, décrivant ainsi un coude considérable jusqu'à Derr, où il reprend son cours vers le sud-ouest.

Deux heures après avoir quitté Korosko, on descend sur la rive gauche, à Amada, où nous allons visiter un petit temple à demi envahi par le sable, bien ruiné, mais dont les hiéroglyphes et les sculptures, d'un bon style, n'ont subi aucune mutilation systématique. Sous le ciment des Coptes on retrouverait, si on le voulait, toutes les peintures antiques. Ce temple, fondé par le conquérant de la Nubie, Ousertesen II, vingt-huit siècles avant l'ère chrétienne, a été restauré par les rois de la dix-huitième dynastie.

Le site est désolé; le désert a tout envahi, même la berge, dont la partie inférieure, quelques mètres à peine, peut seule être cultivée. Semblable à un torrent dévastateur, le sable s'écoule en ruisseaux jusque dans le fleuve. La rive droite, au contraire, présente un aspect riant; depuis que nous sommes entrés en Nubie, je n'ai pas encore vu tant de dattiers et une si grande étendue de cultures.

A Derr, où nous passons une heure plus tard, une

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

barque se détache de la rive pour venir chercher Guendi, à qui ses patrons ont donné trois jours de congé. Le brave homme a revêtu ses plus beaux habits; sa valise à la main, tout heureux de revoir son pays natal et d'aller embrasser sa femme et ses enfants, qu'il n'a pas vus depuis un an, il vient nous inviter à prendre le thé chez lui, lorsque nous visiterons la ville au retour de Ouadi-Halfa.

Plus loin, sur la rive gauche, on longe de grandes îles très bien cultivées. La rive droite est redevenue rocheuse. Encore une fois le pays a changé d'aspect; le Nil s'est considérablement élargi. Dans ses eaux calmes se reflète la bande verte de la berge, cultivée sans interruption et dominée par les palmiers, qui croissent ici avec une vigueur extraordinaire, jaillissant en plusieurs tiges d'une souche commune et formant un bouquet d'une rare élégance. A travers les arbres brille le sable du désert, jaune comme de l'or, se détachant sur un ciel blanc à l'horizon et arrivant, par transitions insensibles, à prendre au zénith une belle teinte azurée.

Sur la rive droite, nous passons devant l'imposante forteresse d'Ibrim, l'antique *Primis* des Romains. Ses remparts formidables, son château fort de construction romaine, couronnent un rocher à pic qui commande le cours du fleuve. Les Turcs y avaient placé, au XVIe siècle, une garnison bosniaque; les Mamelouks l'occupèrent à leur tour en 1801, mais ils en furent bientôt chassés. La ville, abandonnée depuis cette époque, est complètement inhabitée aujourd'hui et ne présente plus que des ruines.

5 janvier. — A midi, l'*Oonas* arrive au terme de son voyage : nous sommes à Ouadi-Halfa, à 338 kilomètres de Philæ, à 1 386 du Caire, à peu près à moitié chemin entre la Méditerranée et Khartoum.

Dès notre arrivée, nous apprenons une nouvelle fort grave. Le 2 janvier, à vingt lieues seulement de Ouadi-Halfa, un détachement de troupes égyptiennes, commandé par des officiers anglais, a essuyé un sérieux échec. Le corps des dromadaires montés a été désorganisé, presque anéanti. Un officier anglais, deux officiers égyptiens, une soixantaine d'hommes et autant de chameaux ont été tués ou pris. On n'a pu ramener que le corps de l'officier anglais; le malheureux a eu la tête coupée par les derviches.

Dans ces circonstances, il est probable que nous devrons renoncer à visiter, sur la rive libyque, la montagne d'Abousir, où les touristes ont coutume de se rendre pour avoir une vue d'ensemble, fort belle dit-on, sur la seconde cataracte. Quelques-uns d'entre nous conservent l'espoir que, du moins, nous pourrons peut-être faire une petite promenade sur le chemin de fer, construit par les Anglais le long des rapides de la rive droite et aboutissant à Acacheh, à 77 kilomètres au sud de Ouadi-Halfa. Comme nous sommes en pays militaire, une autorisation du commandant en chef est nécessaire pour l'une ou l'autre de ces excursions.

Justement, j'avais une lettre d'introduction pour le colonel anglais Woodhouse Pacha, général en chef des troupes égyptiennes en Nubie. Je fus reçu fort courtoisement. Ce très haut personnage poussa même l'amabilité jusqu'à m'inviter à dîner; mais, me dit-il, il y avait cas de force majeure, il répondait de la sécurité des touristes, et, à son grand regret, ne croyait pas, surtout après les récents événements, devoir délivrer aucune permission. Ce résultat était prévu, d'ailleurs; nous ne verrons pas la seconde cataracte.

E. COTTEAU.

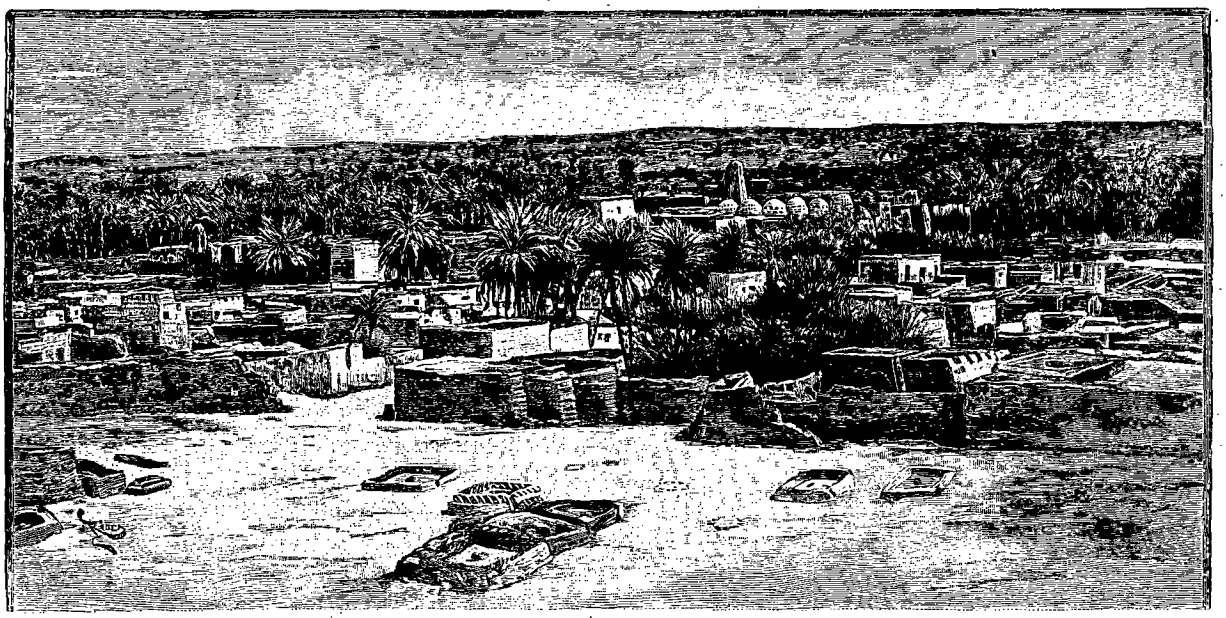
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Lemoyne.*

(*La fin à la prochaine livraison.*)

INDIGÈNES DES ENVIRONS D'ASSOUAN[1] (PAGE 151).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE DERR [1] (PAGE 164).

SIX SEMAINES SUR LE NIL [2],

PAR M. E. COTTEAU.

V

Ouadi-Halfa. — Ibsamboul. — Assouan.

FILLE FELLAH [3].

Puisqu'il n'y a rien de mieux à faire, je dirige ma promenade, dans l'après-midi, du côté du village indigène, situé au bord du Nil, à 2 kilomètres en aval du débarcadère. D'abord je traverse le camp, vaste emplacement occupé par des casernes construites en terre sèche, comme le mur qui en forme l'enceinte fortifiée. Le sol, en terre battue, est propre, bien balayé, souvent arrosé, afin de prévenir la poussière. La plupart des soldats sont de beaux nègres soudanais, bien vêtus, paraissant satisfaits de leur sort. Les Anglais ont eu le talent de se les attacher au moyen d'une haute paye; leurs femmes touchent également une solde proportionnelle au nombre de leurs enfants. Bien commandés, ces gens forment une excellente troupe. On ne saurait leur reprocher qu'une chose, leur excès de témérité, quand ils sont excités par l'ardeur du combat; alors ils n'écoutent plus rien et se font tuer inutilement, au lieu de battre en retraite.

A deux cents pas de la forteresse sont les casernements des noires épouses de ces guerriers. Ils forment un grand village bâti sur un plan régulier, isolé au milieu de la vaste plaine.

De là, une large route conduit au village proprement dit de Ouadi-Halfa. Rien d'intéressant à signaler: des magasins où sont empilés des monceaux de caisses; des bars, de petits cafés portant des enseignes en grec et en anglais, un *Frontier club* avec billard, enfin un bazar assez bien fourni de marchandises européennes. Des enfants m'entourent, réclamant le sempiternel bakchich. Tout à coup j'entends derrière moi une grosse voix qui leur crie : « Allez-vous-en donc! » Je me retourne, surpris; c'est un Arabe d'Alger qui m'a reconnu comme Français. Il me conte son histoire : depuis trois ans il est boucher ici; il se dit très heureux de m'avoir rencontré, m'appelle son compatriote, son cher ami, et paraît très fier de s'entretenir avec moi dans une langue que les assistants ne comprennent pas.

Je reviens lentement au bateau, par un sentier tracé le long du Nil, à travers les cultures. De nombreux soldats sont occupés à laver leurs vêtements au bord de l'eau; d'autres s'ébattent joyeusement dans le fleuve.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 129 *et* 145.
3. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La chaleur est encore plus forte qu'hier, le thermomètre n'accuse pas moins de 34 degrés. Deux passagers me racontent qu'ils sont allés voir, de l'autre côté du Nil, un petit temple très ancien, dont les peintures sont encore bien conservées. Mais il est trop tard pour entreprendre cette excursion; le soleil baisse et je me contente d'admirer la splendeur de ses derniers rayons reflétés dans les ondes tranquilles.

6 janvier. — A la descente, l'*Oonas* file allégrement ses 18 kilomètres à l'heure, malgré un vent contraire qui rend le fleuve assez houleux. Aussi, moins de 4 heures après notre départ de Ouadi-Halfa, sommes-nous mouillés devant le grand temple d'Ibsamboul.

La montagne, qui s'avançait à cet endroit jusqu'au fleuve, a été entaillée profondément, de manière à former une surface plane de 30 à 40 mètres de côté, ce qui dégage la façade du temple, haute elle-même de 60 mètres et ornée de 4 colossales statues de Ramsès II, taillées en plein roc. Le monarque y est représenté assis sur un trône, les mains posées sur les cuisses, la tête entourée de bandelettes. Malgré les proportions énormes de ces statues qui, bien qu'assises, mesurent au moins 20 mètres de hauteur, le travail en est très beau, également remarquable par l'expression du visage et le fini de l'ensemble. Les quatre colosses se ressemblent parfaitement et reproduisent fidèlement les traits du grand Sésostris, tels que j'avais pu les voir, vingt jours auparavant, sur la statue couchée de Memphis. Quelle majestueuse figure, calme dans sa puissance, presque souriante! Le Bouddha des Japonais ne serait-il pas une réminiscence lointaine du type égyptien?

La seconde statue, à gauche, a été brisée à la hauteur du buste; ses débris gisent à terre. On attribue cet acte de vandalisme à Cambyse, qui, au VIe siècle avant notre ère, a semé tant de ruines en Égypte. Les trois autres sont bien conservées. On a essayé vainement de renverser l'une d'elles, comme l'indique un large trou béant destiné à recevoir les coins de bois à l'aide desquels on faisait éclater les pierres les plus dures.

Des statues, placées entre les jambes des colosses, représentent les fils et les filles de Ramsès. Bien qu'elles soient beaucoup plus grandes que nature, elles n'arrivent pas aux genoux de leur père. Au-dessus des colosses on voit une double ligne horizontale d'hiéroglyphes, puis, à plus de 30 mètres de hauteur, une corniche composée de vingt et un singes cynocéphales accroupis, également taillés dans le rocher.

Entre le second et le troisième colosse s'ouvre un passage dont les parois, récemment déblayées, ont mis à jour de bien curieuses sculptures, portant encore des traces de peinture. Ce sont des processions de captifs enchaînés, de grandeur naturelle, chacun présentant le type de la nation à laquelle il appartient : nègres aux cheveux crépus, au front fuyant, aux lèvres lippues; Asiatiques aux traits plus nobles, et, chose digne de remarque, un prisonnier barbu, au nez busqué, dont la physionomie offre une analogie frappante avec le type de la race juive, tel qu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours. Au-dessus du portail est sculptée une figure colossale de Râ, le dieu soleil, à tête d'épervier.

Par quatre salles successives, le temple se développe jusqu'à une profondeur de 60 mètres dans la montagne. La première salle, la plus grande, est soutenue par huit piliers osiriaques, contre chacun desquels s'appuie un colosse haut de 6 mètres. A la suite vient une seconde salle avec quatre piliers carrés, puis une petite chambre sans colonnes, enfin le sanctuaire, avec un autel dressé devant quatre statues de dieux. Dix chambres disposées latéralement, comme des ailes, complètent cette prodigieuse excavation.

Sur les parois de la grande salle, des tableaux, à la fois fresques et bas-reliefs, représentent les exploits guerriers de Ramsès. On peut le voir frappant de sa hache un groupe d'ennemis, dont les chevelures sont liées ensemble; en vain tendent-ils vers lui leurs mains suppliantes. Plus loin, debout sur son char, il lance des flèches, foulant aux pieds les cadavres des vaincus; ailleurs il terrasse un guerrier, fait marcher devant lui des prisonniers, la corde au cou. Ce ne sont que scènes guerrières, tableaux de sièges et de batailles, dont les moindres détails sont minutieusement reproduits.

Il faudrait consacrer des pages entières à ce fameux temple d'Ibsamboul, le plus beau de la Nubie et qui, comme grandeur et majesté, ne le cède à aucun autre en Égypte. Ma description sommaire est bien insuffisante pour donner une idée de cet incomparable monument.

A une centaine de pas au nord du grand temple, on en trouve un autre plus petit, toujours au bord du Nil, et également creusé dans un grès jaunâtre à grains fins. Six colosses debout, hauts de 10 mètres, représentent le même Ramsès et sa femme Nefert-Ari. A côté et aux pieds du couple royal figurent leurs enfants, d'une taille beaucoup plus petite. Au fond de la paroi excavée qui mesure 25 mètres depuis la porte d'entrée, on voit le roi faisant une offrande à la déesse Hathor, sortant du rocher sous la forme d'une vache gigantesque.

Après le dîner, notre drogman a l'heureuse idée de nous faire voir l'intérieur du grand temple à la lumière de lanternes que les gens du bord portent sur leur tête. Nos soldats nous escortent, tenant à la main des lampes à pétrole. Cette visite nocturne nous a causé une vive impression.

7 janvier. — Avant le départ, qui a eu lieu à 8 heures, nous avons tous voulu faire une dernière visite à ces merveilles que, bien probablement, nous ne reverrons jamais.

Sur le rocher, à gauche du grand temple, on a placé une tablette commémorative de la bataille de Toski, livrée dans les environs d'Ibsamboul, le 3 août 1889. C'est à cette bataille, rapporte l'inscription, que l'armée envoyée par les rebelles du Soudan pour envahir l'Égypte eut son chef tué et fut mise en déroute complète par les troupes anglo-égyptiennes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous revoyons l'étonnant site d'Ibrim et, vers midi et demi, l'*Oonas* s'arrête au milieu du fleuve, en face de Derr. Le peu de profondeur de l'eau l'empêchant d'accoster, une barque nous conduit au rivage où nous attend le fidèle Guendi, au milieu d'un groupe de notables du pays, gens bien mis, aux longues robes flottantes. Mais bientôt accourt une foule de seigneurs sans importance, de femmes et d'enfants, et c'est escorté par une nombreuse compagnie que nous traversons le village et nous dirigeons vers la colline voisine, où nous appellent nos devoirs de touristes consciencieux. Il s'agit de visiter un temple souterrain dédié par Ramsès II — lui, toujours lui! — à Ammon-Râ. Rien de bien intéressant d'ailleurs, surtout quand on arrive d'Ibsamboul : ce sont les scènes habituelles de batailles et d'adoration, le tout assez mal conservé.

FEMMES SOUDANAISES A QUADI-HALFA [1] (PAGE 161).

De là pour aller chez Guendi il nous faut traverser le cimetière. Les tombes, creusées dans le sable, sont couvertes de petits cailloux roulés, de couleur jaune, alignés de manière à former des dessins primitifs. Nous débouchons sur une place assez vaste, plantée de sycomores à la frondaison touffue et de palmiers à tiges multiples, dont l'effet est toujours si gracieux; nous passons devant une mosquée, et, traînant derrière nous tout le village à la remorque, nous suivons des rues poussiéreuses, irrégulières, mais assez larges et bordées de murs élevés.

Une consigne sévère est établie à la porte de notre hôte; à l'exception de quelques notables choisis, il faut montrer *patte blanche*. La porte d'entrée donne accès à une petite cour plus grande, dépendance de l'habitation, qui se trouve dans le fond. Cette disposition a pour but d'empêcher qu'on puisse rien voir du dehors, même si les portes sont ouvertes.

De ses voyages, Guendi a rapporté quelques petits meubles européens. Les dames prennent place sur des chaises; je m'assieds avec mes autres compagnons sur un long divan en terre battue, couvert de nattes très propres. Les murs, en terre sèche également, sont ornés de grands plateaux multicolores, fort joliment tressés en feuilles de palmier. Sur des assiettes du même genre, on nous offre de menues friandises, des dattes et des graines roulées dans la farine ; puis viennent le thé et le café, servis dans des tasses de porcelaine chinoise. Cédant à nos sollicitations, la dame du logis, qui jusque-là s'était tenue à l'écart dans une petite pièce contiguë, consent à paraître un instant. Chargée de bijoux, la chevelure et la poitrine ruisselantes de monnaies d'or, le teint beaucoup moins foncé que celui de son mari, elle est vraiment fort bien, mais nous semble d'une extrême timidité, ainsi que ses trois petits enfants, qui ne savent où se fourrer. Avant de nous retirer, un jeune Anglais prend, dans la cour, la photographie de la famille, puis Guendi offre à chacun de nous, comme souvenir, la corbeille sur laquelle

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on nous a servi la collation. Évidemment notre hôte est riche pour son pays. Tout l'argent qu'il gagne à voyager comme drogman, il l'emploie à s'acheter des lopins de terre. Sa maison et son petit jardin lui ont coûté 2000 francs. Son ambition, comme celle de la plupart de ses compatriotes émigrés, est de rentrer dans son pays natal pour y vivre de ses revenus.

La coiffure des femmes nubiennes, à Derr, mérite d'être notée : les cheveux sont savamment tressés en minces cordelettes et lustrés avec une matière grasse, probablement de l'huile de ricin. A l'extrémité de chaque cordelette est suspendue une petite pierre jaune, longue de 3 ou 4 centimètres, et qu'il faut renouveler chaque fois que la coiffure est refaite, soit une fois par mois. Un bijou en or, sur le front, distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas.

Avant de rentrer au bateau, n'oublions pas de dire que Derr, simple bourgade de 3 à 4000 âmes, est la ville la plus importante et la capitale de la Nubie; que sa population présente une grande variété de types, tant pour la physionomie que pour la couleur de la peau, depuis le noir foncé jusqu'au brun clair, et qu'enfin les femmes ne se voilent pas le visage.

Une heure après avoir quitté Derr, nous sommes à Korosko, où nous passerons une bonne partie de la nuit. On ne partira qu'au lever de la lune, vers 2 heures du matin, car, plus bas, par suite de la baisse des eaux, il y a de mauvais passages et la navigation commence à être difficile.

8 janvier. — Lorsque le jour paraît, nous avons déjà fait beaucoup de chemin, et, bien que contrariée par le vent du nord qui souffle avec persistance, notre marche est rapide. Sur la rive gauche nous revoyons des paysages connus, les temples de Dakkeh, de Gherf-Hossein, et, en face, les ruines importantes de Kerkis, une ancienne ville romaine. Un peu plus loin, voici le temple de Dandour, bâti par Auguste, qui y est représenté faisant des offrandes à Isis, à la manière des Pharaons d'autrefois. L'édifice est petit, mais d'un aspect gracieux, adossé à la montagne, non loin du Nil. Nous repassons le tropique à Abou-Hor, où le fleuve, subitement resserré entre deux montagnes de granit, s'écoule avec rapidité, offrant à chaque détour les points de vue les plus variés.

Sur la rive gauche, nous allons visiter le temple de Kalabcheh, le plus vaste et le plus beau monument de Nubie, si l'on en excepte Ibsamboul. Fondé par Thoutmès III, au XVIIe siècle avant l'ère chrétienne, il a été rebâti sous les premiers Césars. Malheureusement il est bien ruiné aujourd'hui; toute la partie supérieure s'est écroulée, et, pour pénétrer dans les salles, il faut escalader un chaos de décombres et d'énormes blocs entassés. Cependant j'y ai admiré, dans la chambre du fond, des sculptures murales et des peintures d'une conservation tout à fait extraordinaire. Comme je m'étonnais de les trouver en pareil état, on m'a assuré que c'était grâce au badigeon dont les premiers chrétiens, qui avaient transformé le temple en église, ont recouvert les figures païennes. Ce badigeon superficiel, qu'on a soigneusement fait disparaître depuis peu, aura donc joué, cette fois, un rôle protecteur. On accédait au temple par un large escalier, encore assez bien conservé et partant d'un quai établi le long du fleuve.

Dix minutes plus loin, sur une colline, au milieu des carrières de grès qui ont servi à la construction du temple, il s'en trouve un autre, de bien moindres dimensions, ne comprenant qu'une seule petite chambre creusée dans le rocher, et remontant au temps de Ramsès II. Sur les parois extérieures on remarque surtout une série d'animaux de l'intérieur de l'Afrique : girafes, lions, gazelles, singes et autruches, conduits par des nègres. Toutes ces figures sont sculptées et gravées avec un véritable sentiment artistique et une rare perfection.

Au retour, dans le petit village dont les pauvres maisons entourent le grand temple, nos Anglaises marchandent quelques-uns des bijoux d'or dont se parent les femmes nubiennes, mais celles-ci ne veulent s'en défaire à aucun prix. Des enfants, de noirs bébés accourent; tous ont les yeux cerclés d'un rang serré de mouches voraces, que ni eux ni leurs parents ne songent à chasser. Cela fait peine à voir. Cette incroyable incurie ne serait-elle pas l'une des causes qui déterminent si fréquemment la cécité dans ces pays du soleil?

Continuons à descendre le Nil. D'autres rapides nous attendent aux « Portes de Kalabcheh », connues aussi sous le nom de défilé d'El-Bab. Les montagnes voisines étreignent le fleuve, ne lui ménageant qu'un étroit passage, semé d'écueils. Sur une distance de 5 à 6 kilomètres, le paysage est vraiment imposant.

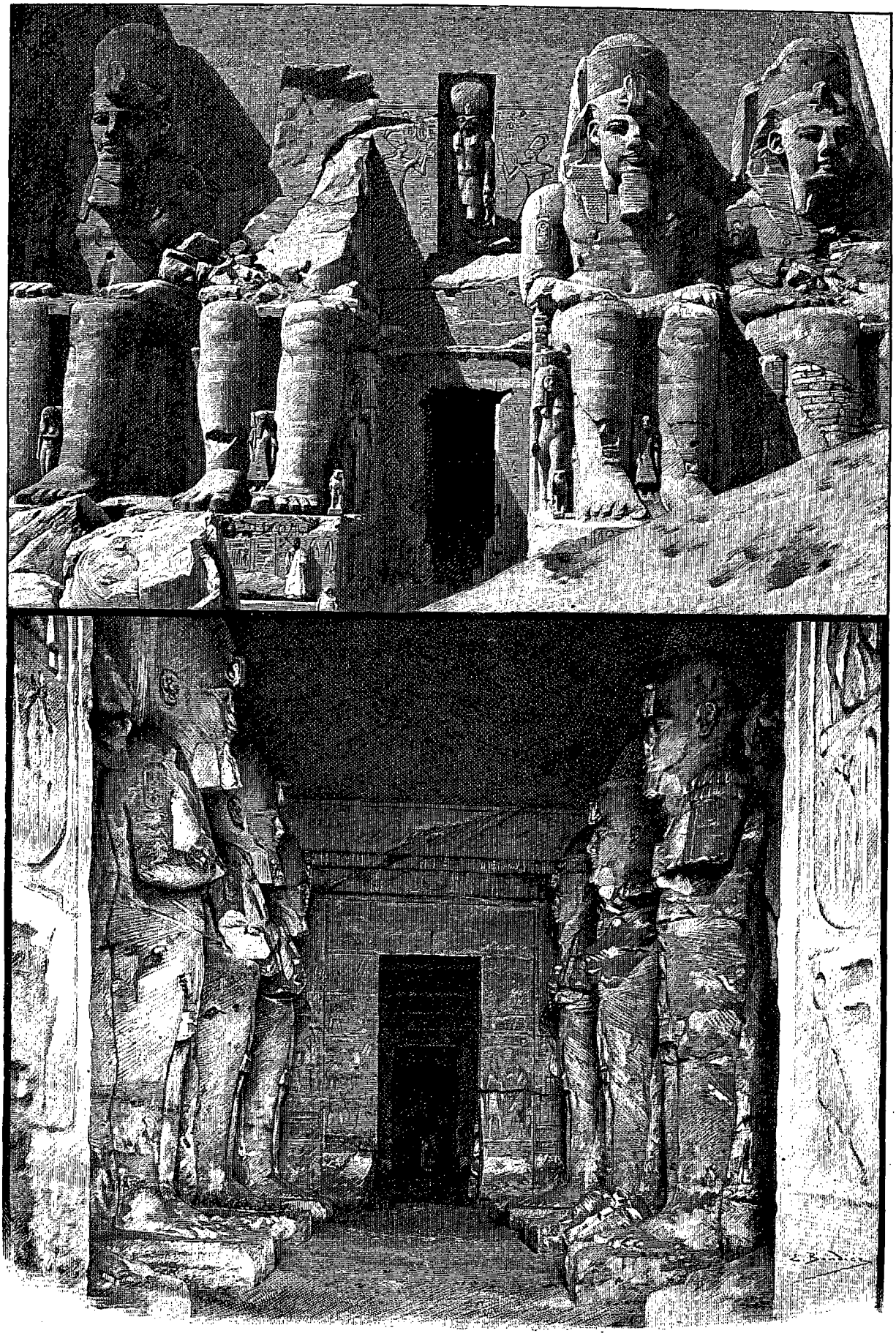
Au sortir de ces gorges étroites, sur la rive gauche, à Tafah, à Kardach, anciennes colonies romaines, on remarque plusieurs petits temples pittoresquement situés au sommet de collines rocheuses. Il est bon de noter que les temples égyptiens sont généralement bâtis dans une plaine unie, à l'inverse de ceux construits postérieurement par les Romains, plus amoureux, semble-t-il, de la perspective.

A 3 heures, la gracieuse silhouette de Philæ apparaît dans l'axe du fleuve; une demi-heure après, l'*Oonas* est de nouveau au port de Chellal. Notre voyage a duré sept jours. La plupart d'entre nous passeront encore cette nuit à bord; nous ne quitterons nos cabines que demain matin, à l'arrivée du train qui amènera les voyageurs destinés à nous remplacer. En attendant, je profite des dernières heures du jour pour aller, sans guide, errer sous les colonnades du temple d'Isis.

9 janvier. — Nouvelle visite matinale à Philæ. A 10 heures, il nous faut céder la place aux nouveaux passagers de l'*Oonas*. Tous sont américains, anglais ou allemands; pas un français. Il en est de même des dix voyageurs qui, n'ayant pu trouver place sur l'*Oonas*, vont prendre le bateau de la poste.

On m'a remis un gros paquet de lettres et de journaux, que je parcours en attendant le départ du train,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



GRAND TEMPLE D'IBSAMBOUL (PAGE 162). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fixé d'abord pour 11 heures et demie, enfin et définitivement pour midi. De Chellal, on jouit d'une vue ravissante sur Philæ; mais qu'il est difficile de s'isoler, de se soustraire aux importunités de cette race de mendiants! Un enfant, que j'ai fait mine d'écarter avec mon parasol, se roule par terre en poussant des cris effroyables, comme si je l'avais assommé. J'ai la faiblesse de lui donner une demi-piastre; mais ses camarades ont vu la scène, et les voilà tous gambadant autour de moi, ne me laissant pas un instant de répit. Et quelles luttes homériques autour des bagages que l'on va charger sur le train! On dirait une horde de sauvages montant à l'assaut du wagon; c'est indescriptible! Ah! que je comprends l'utilité de la courbache comme moyen de gouvernement en ce pays!

Après vingt-trois jours consécutifs passés tant sur le *Memphis* que sur le *Séti* et l'*Oonas*, j'éprouvais le désir bien naturel d'échanger ma cabine contre une chambre d'hôtel et un lit sérieux. D'autre part, je n'étais nullement pressé de rentrer au Caire. En prenant mon billet d'aller et retour à la compagnie Thewfikieh, je m'étais réservé le droit de revenir par tel ou tel bateau à ma convenance. J'aurais pu effectuer mon retour par le *Khédivial*, qui était en partance; mais, justement, pendant mon voyage en Nubie, on venait d'ouvrir un grand hôtel à Assouan, où il n'existait auparavant, pour loger les voyageurs, que l'ancien vapeur le *Séti Ier*, dont j'ai déjà parlé.

Le nouvel hôtel d'Assouan appartient à un riche Arabe chrétien, natif de Khartoum, qui s'est réfugié ici après la prise de cette ville par les Mahdistes; il l'a fait construire d'après ses plans et l'a orné de peintures dans le goût soudanais. C'est dire que rien n'est régulier dans cette maison, assez grande, mais compliquée par une foule d'escaliers, de cours, de terrasses, de coins et de recoins inutiles; telle qu'elle est cependant, elle m'a plu; le *manager*, un Anglais fort prévenant, m'a fait des conditions acceptables, et je me suis décidé tout de suite à y passer une dizaine de jours[1].

L'établissement, d'ailleurs, est bien situé, en bordure du quai, dans le plus beau quartier de la ville, tout près du débarcadère des bateaux à vapeur; à trois minutes de la station du chemin de fer. Un balcon, supporté par de hautes arcades, règne sur toute l'étendue de la façade qui regarde le Nil. De ce balcon on a une vue superbe sur le fleuve, l'île d'Éléphantine tout entière et les montagnes de la rive opposée.

Pendant mon séjour à Assouan, je suis retourné deux fois encore à Philæ. Je ne pouvais me lasser de visiter l'île charmante, d'admirer le merveilleux panorama que l'on découvre du sommet de ses pylônes; au nord, les sables du désert traversés par la voie ferrée, puis la grande île de Bigheh, avec son temple ruiné, ses monolithes plantés debout, ses rochers arrondis, semblables à d'énormes obus entassés les uns sur les autres; le petit port de Chellal avec sa flottille de barques et de bateaux, ses blanches constructions éparses sous les doums et les dattiers, enfin, venant de l'extrême sud, le Nil, d'abord calme et majestueux, puis frémissant à l'approche des cataractes, dont on perçoit le mugissement lointain au milieu du silence universel.

J'aimais à passer la journée dans ces lieux enchanteurs, à prendre mon repas de midi dans le kiosque de Tibère, à descendre les rapides, bercé par le chant nasillard des bateliers. Une fois, j'ai rencontré une dahabieh en train de remonter les cataractes. Il y avait là une centaine d'hommes, des Barabras de la Basse-Nubie, au corps noir et à peu près nu, les uns passant de rocher en rocher, tout en tirant sur des amarres attachées au grand mât, les autres montés à bord, halant sur une corde fixée à terre. Ce même trajet que j'accomplis en une heure et demie leur demandera deux ou trois jours.

Au delà d'Éléphantine, sur la rive libyque, s'élèvent de hautes collines de sable. L'une d'elles est couronnée par les ruines d'un édifice, dont le dôme s'aperçoit de fort loin. C'est un ancien monastère copte, à la fois forteresse et couvent, dont la construction remonte au VIIe siècle de notre ère.

Un peu plus loin, dans la direction du nord, à mi-côte de la montagne, j'ai visité des tombes remontant aux époques reculées de la douzième à la sixième dynastie, 2 800 à 3 700 ans avant Jésus-Christ. La plupart ont été retrouvées par le général Grenfell, qui les a fait déblayer par ses soldats; elles sont moins importantes, moins profondément excavées que les tombeaux des rois que nous avons vus à Thèbes, mais, comme elles sont beaucoup plus anciennes, elles présentent un très grand intérêt. Un escalier partant du Nil conduisait aux chapelles funéraires. Jusqu'à ces derniers temps il était resté enseveli sous les sables; des fouilles récentes l'ont remis à jour.

Par la lecture des hiéroglyphes on a reconnu que les tombes les plus remarquables étaient celles des anciens gouverneurs d'Éléphantine; nul doute qu'il n'en existe encore d'autres, ayant jusqu'à présent échappé aux recherches. Des hypogées plus récentes, remontant aux dernières dynasties et aux temps de l'occupation romaine, sont situés un peu plus loin, sur le penchant de la colline. Pendant des siècles elles ont servi de sépulture commune pour le peuple. On y a trouvé un nombre considérable de cercueils brisés, de momies, de stèles funéraires; encore aujourd'hui on peut y voir des masques de bois, des débris de bandelettes, des monceaux de crânes et, le long des parois, des rangées de sarcophages, debout, la tête peinte.

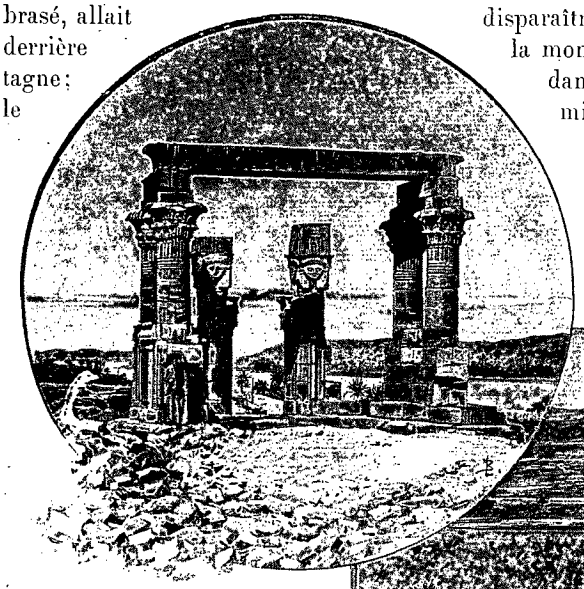
Avant de rentrer à Assouan, j'ai fait faire à mes bateliers le tour de l'île d'Éléphantine. La barque est

1. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que l'hôtel d'Assouan a été loué par le sympathique M. Pagnon, représentant de MM. Cook et propriétaire des hôtels de Luxor et de Karnak. M. Pagnon l'a surélevé d'un étage et en a fait modifier la distribution intérieure, de sorte que les voyageurs sont assurés d'y trouver une bonne et confortable installation. Des arrangements ont été pris avec un médecin anglais qui est allé habiter Assouan, indépendamment du médecin de Luxor. Le climat d'Assouan est encore plus chaud que celui de Luxor; on pourra maintenant y passer agréablement un mois d'hiver.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grande, d'une propreté irréprochable, et, pour la demi-journée, sa location, y compris le salaire de l'équipage, un *reis* à la barre, quatre rameurs et un enfant, ne me coûtera que 2 shillings. Selon l'usage des bateliers du Nil, mes hommes, quand ils travaillent, ne cessent de chanter des sortes de litanies, interrompues seulement par l'exclamation prolongée : *Laalaaâ!*

Je me souviendrai toujours de cette charmante promenade. La journée avait été très chaude; le soleil, achevant sa course dans un ciel embrasé, allait disparaître derrière la montagne; dans le miroir des eaux du fleuve se reflétaient les rochers noirs, les sables jaunes comme de l'or, et, par-dessus les berges rouges d'Éléphantine, la ligne de ses vertes cultures et de ses élégants palmiers. C'était vraiment féerique!



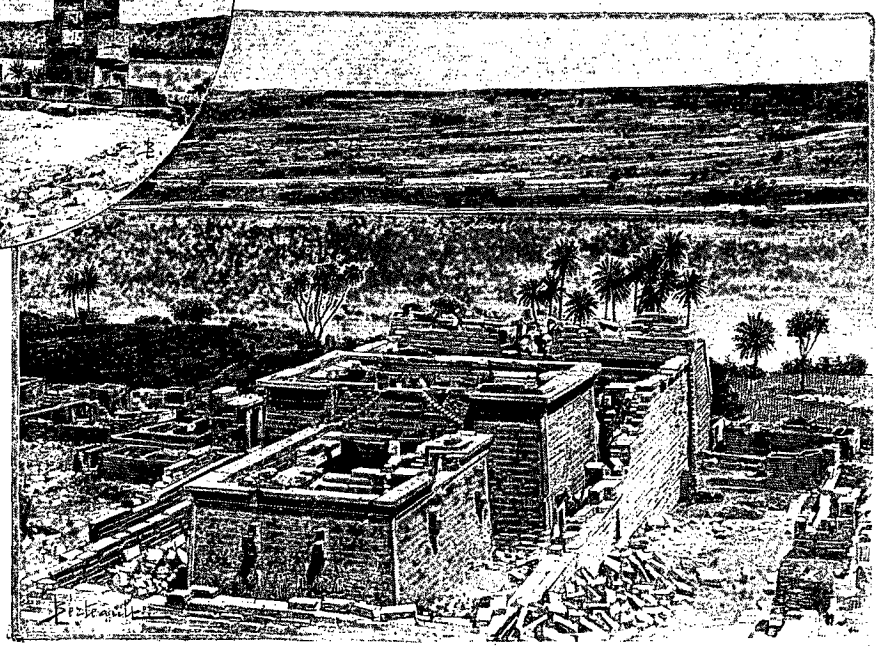
TEMPLES DE KARDACH [1].

Nous sommes peu nombreux à l'hôtel d'Assouan. J'ai pour voisins de table un Anglais, aquarelliste et quelque peu égyptologue, qui vient chaque année passer l'hiver sur le Nil, et un jeune officier russe, grand amateur de photographie. J'accompagne souvent ce dernier dans ses promenades à la recherche de sujets dignes de son objectif. Il les prend de préférence parmi les Bicharis, population de pasteurs nomades, vivant habituellement dans le désert, entre le Nil et la mer Rouge, mais que la misère oblige à venir rôder autour des villes. Nous avons été visiter leur village, si l'on peut appeler de ce nom quelques douzaines de misérables tentes basses, simples gourbis couverts de mauvaises nattes, où toute la famille est entassée pêle-mêle dans un espace de quelques pieds carrés.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Le type de ces gens diffère essentiellement de celui des nègres du Soudan; leur couleur n'est pas précisément noire, elle est plutôt d'un brun très foncé tirant sur le rouge. Presque toujours ils vont nu-tête; leur chevelure crépue, laineuse, ébouriffée au sommet et retombant en nattes sur les côtés, les garantit du soleil. Les fillettes, gaies, curieuses, loquaces, sont très gentilles; vieilles, elles deviennent horribles. Quant aux jeunes garçons, ils ont parfois les traits si fins, la physionomie si douce, les yeux si beaux, qu'on les confondrait facilement avec les jeunes filles, mais cela ne dure qu'un temps, et; chez eux, la vieillesse est précoce; les traits du visage ne tardent pas à devenir anguleux et, dans l'âge mûr, leurs yeux, brûlés par le soleil, enfoncés dans l'orbite sous des paupières clignotantes, contribuent à leur donner l'expression d'une sauvagerie sournoise qui n'est cependant pas le fond de leur caractère.

Nous avons été photographier chez lui le bey des



TEMPLE DE KALABCHEH [1] (PAGE 164).

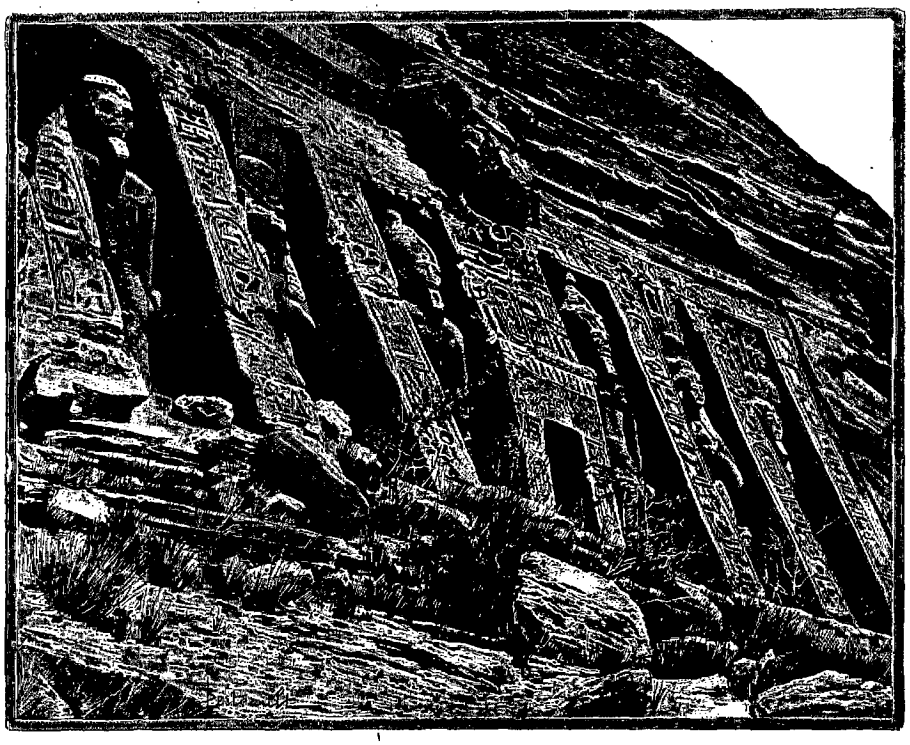
Bicharis, infiniment mieux logé que ses administrés. Il habite en ville une jolie maison arabe; lui-même est un fort bel homme, portant avec dignité la longue robe rouge qui fait partie de son costume officiel.

J'aimais surtout à flâner dans les bazars, dont les rues étroites restent toujours à l'abri du soleil. Au bout de quelques jours, tous les marchands vous connaissent et vous n'êtes plus importuné comme le sont les voyageurs fraîchement débarqués. On trouve de tout dans ces petites boutiques où ne pénètre qu'un demi-jour mystérieux : des courbaches en nerfs d'hippopotame, des colliers de verroterie, des éventails et des bracelets; des corbeilles tressées, des vases de cuivre et des ceintures formées d'une frange garnie de coquillages; des cannes d'ébène et des armes de toute sorte,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux formes les plus bizarres, vraies ou fausses, fausses surtout, et jusqu'à des crocodiles empaillés; enfin toutes les curiosités imaginables destinées à séduire le touriste de passage. Ne craignez pas de marchander; si l'on vous demande 5 livres sterling pour un crocodile long de 4 pieds, offrez-en une livre, c'est le prix — et vous en serez aussitôt l'heureux propriétaire.

Avant la guerre, le commerce d'Assouan était considérable; l'ivoire, les gommes, les tapis, les plumes d'autruche, tous les produits de l'intérieur de l'Afrique affluaient dans cette ville, qui était devenue l'entrepôt du commerce du Soudan. Mais depuis que le Nil a cessé d'être la route commerciale du sud, depuis que



LE PETIT TEMPLE D'IBSAMBOUL [1] (PAGE 162).

les communications avec Khartoum ont été interrompues, le bazar d'Assouan n'est plus guère qu'une boutique de bibelots, un grand magasin de curiosités plus ou moins authentiques.

Le port présente un spectacle animé. La saison d'hiver bat son plein; steamers et dahabiehs se pressent le long du rivage. L'autre jour sont arrivés deux grands bateaux de la compagnie Cook, bondés de passagers. Presque tous sont venus visiter l'hôtel, et parmi eux, cette fois, j'ai eu le plaisir de reconnaître quelques compatriotes. Indépendamment de leur service ordinaire, MM. Cook font partir une fois par mois, en janvier et en février, un de leurs meilleurs bateaux, le *Prince Abbas*, qui offre aux voyageurs plus de temps que le service régulier, vingt-huit jours au lieu de vingt aller et retour, et même s'arrête sur certains points que ne dessert pas l'itinéraire ordinaire.

Il est d'usage, sur les dahabiehs, d'arborer le pavillon de la nation à laquelle appartient la personne qui l'a louée. C'est à Assouan que, pour la première fois, j'ai eu la satisfaction de voir nos couleurs nationales flotter sur le Nil. M. S...., à qui j'avais été présenté, voulut bien me faire les honneurs de la maison flottante qu'il habitait, avec sa jeune femme, depuis près de trois mois, et où il se trouvait si bien, qu'il venait d'écrire au Caire pour demander une prolongation de bail. M. et Mme S... voyagent avec leur propre valet de chambre, un drogman, un reis (capitaine), un cuisinier et 14 hommes d'équipage ou de service, en tout 20 personnes, dont 17 indigènes. Ils ont payé, pour trois mois de location de la dahabieh, 3 500 francs, ce qu'ils considèrent comme un prix de faveur. Les provisions, excursions à âne, tout compris (le vin seul excepté), sont fournies à forfait pour ce laps de temps, moyennant 5 000 francs. Cent francs par jour — je ne dis pas par personne, car les frais n'augmentent guère avec le nombre — c'est donc le minimum de la dépense strictement nécessaire sur laquelle il faut compter pour voyager de cette manière.

M. de Morgan vient d'arriver à bord d'une superbe dahabieh, où il est installé pour cinq ou six mois avec Mme de Morgan. Sans perdre un instant, l'éminent directeur des Antiquités égyptiennes, assisté par plusieurs membres de la mission française, a commencé le relèvement d'une carte à grande échelle de la vallée du Nil, indiquant l'emplacement exact de toutes les ruines, de tous les monuments, de tous les points intéressants. Nul doute qu'avec son activité et son expérience, M. de Morgan ne mène à bonne fin l'immense travail qu'il s'est donné à tâche d'entreprendre. Je n'avais pu passer que de courts instants avec lui au musée de Gizeh, j'ai été heureux de le retrouver ici.

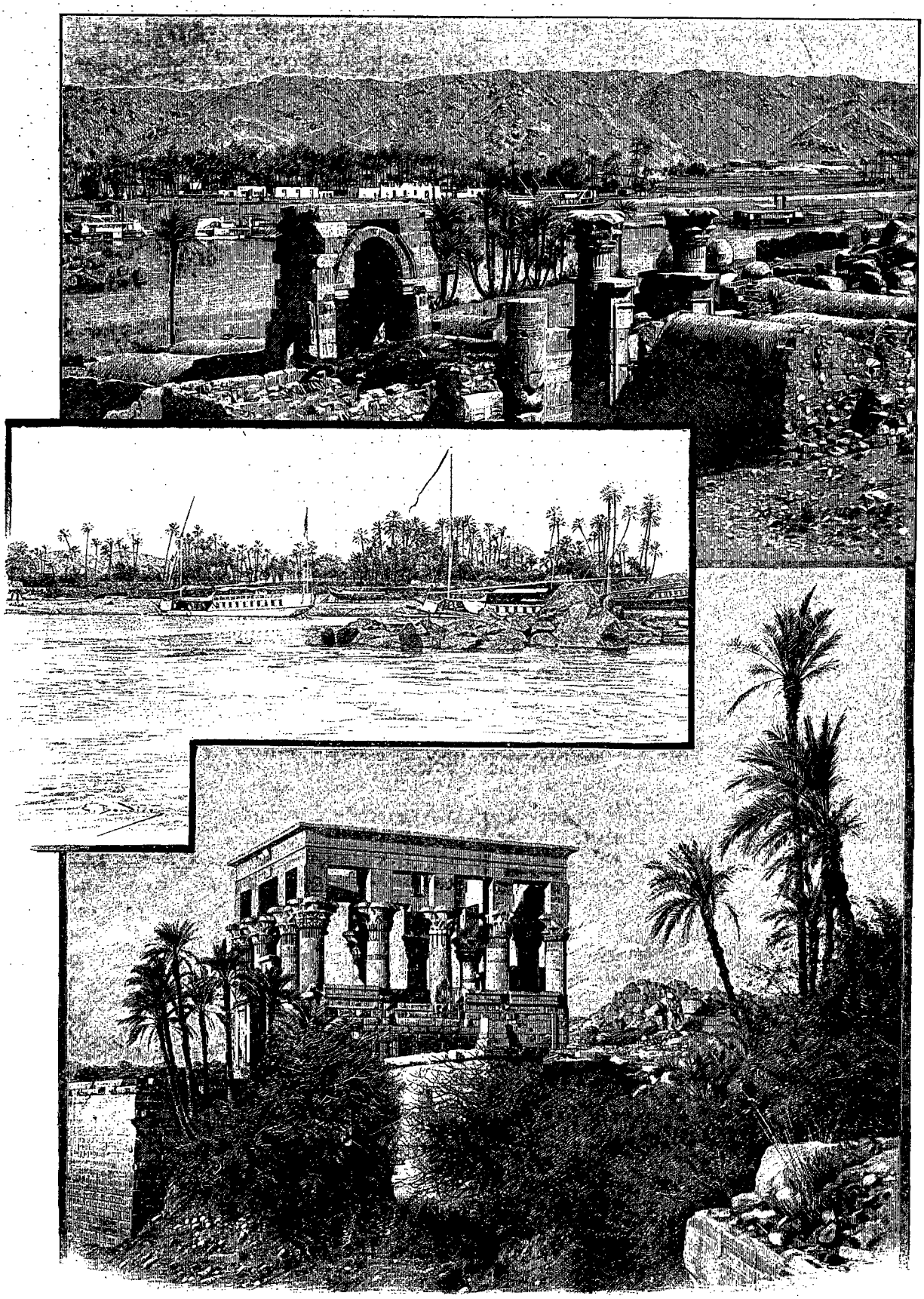
VI

Retour d'Assouan au Caire. — Abydos.

Le 20 janvier, j'ai quitté l'hôtel d'Assouan, où je venais de passer onze jours, en somme fort agréables. J'avais une bonne chambre, et, à la chute du jour, un

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ILES DE BIGHEH ET D'ÉLÉPHANTINE. KIOSQUE DE TIBÈRE (PAGE 166). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

livre à la main, j'aimais à rêvasser sur un des fauteuils de la terrasse, en face du Nil bleu et des montagnes, toutes roses à cette heure-là, de la chaîne Libyque. Je m'y serais trouvé parfaitement bien sans les aboiements des chiens errants qui troublaient le silence de la nuit. Il y avait bien aussi un certain baudet qui m'avertissait un peu trop tôt du lever de l'aurore; mais à celui-là je pardonne! Quant aux chiens arabes, vraiment ils sont insupportables et je ne comprends pas comment les habitants peuvent tolérer un pareil vacarme. Ces affreuses bêtes, qui n'appartiennent à personne, dorment tout le long du jour dans la poussière, au beau milieu de la rue, daignant à peine se déranger quand une file de chameaux vient à passer. Mais comme elles se dédommagent la nuit! La ville leur appartient tout entière, et la meute hurlante ne cesse de se faire entendre sur un point que pour recommencer de plus belle dans une autre direction. Cet inconvénient, d'ailleurs, n'est pas particulier à Assouan; dans tous les villages, dans toutes les petites villes de l'Égypte, il en est de même.

L'*Edfou*, sur lequel je m'embarque, est un des plus petits vapeurs de la compagnie Thewfikieh. Il est aménagé pour huit personnes et nous ne sommes que sept, dont une dame française et son mari, deux autres Français, un Belge et un Anglais. Il s'est trouvé que le couple français connaissait des miens parents, de sorte que la présentation a été vite faite et que nous avons voyagé comme en famille.

Le vent du nord souffle avec violence, retardant notre marche, favorisant au contraire celle des barques et des dahabiehs, qui remontent le fleuve avec rapidité. A Kom-Ombos, les travaux de déblaiement et de consolidation sont commencés; de nombreux ouvriers fellahs y sont employés. Nous revoyons l'intéressant défilé de Silsileh, et nous allons passer la nuit à Edfou. J'occupe une excellente cabine percée de deux fenêtres, et, le lendemain, sans quitter mon lit, je puis assister au lever du soleil, toujours si beau sur le Nil.

Au voyage d'aller, j'avais fait de nuit le trajet de Luxor à Esneh (55 kil.). Je ne connaissais donc pas encore cette partie de la vallée du Nil, qui présente un véritable intérêt. Sous le soleil de midi, la chaîne Arabique apparaît, lumineuse, avec ses sommets d'un violet tendre; ses contreforts escarpés affectent la forme de gigantesques fortifications, de tours superposées, avec de grands éboulis blancs qui descendent jusqu'à la bande étroite des cultures d'un vert d'émeraude, où les palmiers jettent une note plus sombre.

Sur la rive gauche, après avoir dépassé Gebelein (les Deux Montagnes), groupe isolé que domine la tombe d'un cheik arabe, on arrive à Erment, l'ancienne Hermonthis, où se trouve un petit temple ptolémaïque renfermant, dit-on, le portrait authentique de Cléopâtre. Il y existe aussi des fabriques de sucre très importantes. Le même jour, à 3 heures, nous sommes à Luxor, où j'ai formé le projet de m'arrêter une semaine encore, avant de regagner le Caire.

Luxor Hôtel, le premier établi à Luxor, existe depuis seize ans et a été considérablement agrandi dans ces dernières années; son propriétaire, M. Pagnon, a acquis, en outre, l'hôtel *Karnak*, qui lui sert de succursale, ce qui lui permet de loger facilement 200 voyageurs, 140 dans le premier, 60 dans le second. Indépendamment de ces deux hôtels, il en existe un troisième, l'hôtel *Thewfikieh*, appartenant à la compagnie du même nom; l'installation vient d'en être terminée. C'est également, comme les précédents, un établissement de premier ordre.

L'hôtel Karnak, où je suis allé me loger, est très bien situé, sur la rive même du Nil. Il en est même un peu trop rapproché, car le courant du fleuve tend à ronger la berge de ce côté, et l'on a dû faire de grands travaux pour protéger le talus sur lequel repose la terrasse du jardin.

Dans ces trois hôtels, la cuisine est excellente, le service ne laisse rien à désirer. Salons de lecture et de correspondance, fumoirs, billards, jeux de lawn-tennis, rien n'y manque de ce qui peut distraire les voyageurs et les engager à prolonger leur séjour. Des pelouses, de beaux jardins où la végétation tropicale se déploie dans toute son exubérance, ajoutent à l'agrément de ces établissements confortables, où le touriste, qui vient de passer une ou plusieurs semaines à bord d'un bateau, sera toujours heureux de prendre quelques journées de repos.

La semaine que j'ai passée à Luxor s'est écoulée bien rapidement. Presque chaque jour j'allais à Karnak. Après le premier déjeuner du matin, vers 8 heures, je partais de mon pied léger, dédaignant les offres des âniers. J'aimais à errer seul au milieu de ces monuments, de ces ruines éparses sur une étendue si considérable. Je ne pouvais me lasser de contempler, sous leurs divers aspects, ces colonnes monstrueuses, ces colosses renversés, ces obélisques, les uns brisés, les autres encore debout et intacts.

Depuis le passage de M. de Morgan on travaille activement au temple de Luxor. Une armée de fellahs débarrasse le sol des fragments informes qui obstruent les passages, enlève la terre et dégage les bases des colonnes. Les décombres, chargés sur les wagonnets d'un chemin de fer Decauville, servent à renforcer les talus que menacent sérieusement les eaux du fleuve. M. Daressy, conservateur adjoint du musée de Gizeh, dirige les travaux. J'allai le voir un jour à sa dahabieh, où il était en train de copier et de traduire les hiéroglyphes d'une statue accroupie, en granit noir, que l'on venait de découvrir. Il voulut bien m'accompagner sur les fouilles et me donner des explications sur bien des choses que j'ignorais. Depuis longtemps j'avais observé sur les colonnes et les murailles antiques quantité d'incisions, parfois assez profondes, très usées et comme si l'on y avait aiguisé des instruments en fer; je ne savais à quelle cause les attribuer. M. Daressy m'apprit que, de tout temps, les Arabes avaient attribué aux pierres antiques une vertu médicinale et que ces incisions résultaient de grattages réitérés, ayant pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

but d'obtenir une poudre qu'ils mêlaient à leur breuvage, en cas de maladie. Encore aujourd'hui, les statues que l'on découvre sont l'objet d'une adoration superstitieuse de leur part.

Un jour, accompagné par le fils de notre digne agent consulaire de Luxor, je suis allé visiter une grande fabrique de sucre de canne, l'usine de Dabayeh, annexe de celle d'Erment. A 9 heures et demie, nous prenons le bateau de la poste, qui nous débarque à une dizaine de kilomètres en amont, sur la rive gauche. Une promenade de cinq minutes, en suivant les rails d'une voie ferrée, et nous arrivons à l'usine, dont l'ingénieur, un Franc-Comtois, veut bien me faire lui-même les honneurs.

ANIER [1].

Les cannes, débarrassées de leurs feuilles sèches et de leur tête encore verte, longues alors de 6 à 8 pieds, sont amenées par des wagons et chargées sur une toile sans fin, qui les porte aux moulins broyeurs. A leur sortie des cylindres, elles sont reprises par une autre toile et, après avoir été légèrement humectées à l'eau chaude, subissent une seconde pression. Le rendement en jus est de 70 à 75 pour 100 du poids de la canne. Les *bagasses* — comme on appelle ici les déchets ligneux — sont séchées au soleil et servent, ainsi que les feuilles sèches, de combustible aux machines à vapeur, qui se composent de 12 générateurs de la force de 100 chevaux chacun, mais dont 7 fonctionnent simultanément. Nous visitons ensuite la partie de l'usine où le jus est amené à l'état de sirop, filtré plusieurs fois, cuit et recuit et, après séparation de la mélasse, converti en sucre cristallisé.

J'apprends que le travail a été commencé le 8 janvier et que, poursuivi jour et nuit sans interruption, il durera jusqu'au 15 mars. L'usine de Dabayeh produit, par jour, 45 000 kilogrammes de sucre, soit, pour un travail de 70 jours, 3 150 tonnes, correspondant à une surface cultivée en cannes de 1 200 *feddans*, environ 600 hectares. Elle appartient à la Daïra-Sanieh, ancien domaine particulier du khédive, passé à l'État aujourd'hui et affecté à la garantie de la dette générale. La Daïra possède dans la Haute-Égypte dix usines similaires, toutes construites sur le même type par la maison Cail, de Paris.

A mon retour j'apprends que M. John Cook vient d'arriver à Luxor, sur son nouveau bateau le *Ramsès III*, qui effectue son premier voyage. Ce beau steamer, de la force de 500 chevaux, long de 67 mètres sur une largeur de près de 9 mètres, a été construit sur les chantiers de la Clyde et envoyé démonté en Égypte pour y être remonté. Je l'ai visité en détail. Il comprend trois étages de cabines, toutes suffisamment spacieuses. Le mobilier est en acajou massif, le pont en bois de tek; enfin il est pourvu de tout ce qui peut assurer le bien-être des voyageurs, et aménagé pour 70 passagers de première classe.

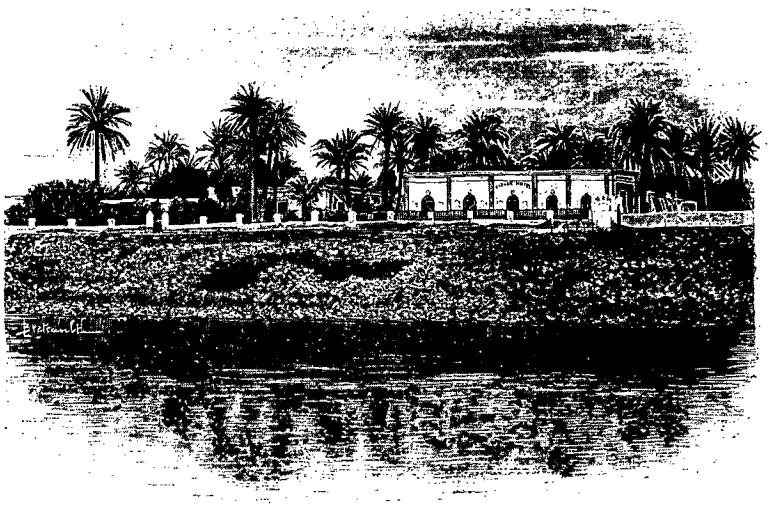
M. Pagnon m'a présenté au « roi de la Haute-Égypte[1] », qui voulut bien m'adresser quelques paroles aimables.

Il est évident que M. Cook a contribué pour une large part à la prospérité de l'Égypte, par l'impulsion qu'il a donnée le premier à la navigation à vapeur sur le Nil. Naturellement, et c'est bien juste, il a été récompensé de son initiative par des bénéfices considérables: ce qui lui a permis d'en consacrer une partie à des œuvres utiles. C'est ainsi qu'il a fondé à Luxor un

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

1. On raconte qu'un haut personnage qui visitait une école à Assouan, ayant demandé aux enfants quel était le plus grand homme de l'Égypte, tous avaient répondu que c'était le khédive; et que, quand il leur avait demandé quel était le second, ils avaient, avec non moins d'unanimité, répondu que c'était M. John Cook.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HÔTEL KARNAK [1] (PAGE 170).

hôpital, uniquement destiné au soulagement des indigènes de ce district. Cinquante malades y reçoivent les soins d'un médecin européen; et si les souscriptions recueillies aux hôtels ne suffisent pas à l'entretien de l'établissement, M. Cook y supplée de sa bourse.

A l'époque où affluent les touristes, des courses très originales sont organisées, chaque jeudi, sur un grand terrain vague, à peu de distance du village. J'ai assisté à celles du 26 janvier. Dans l'enceinte réservée où l'on payait 1 shilling d'entrée, le Tout-Luxor avait pris place sur quelques chaises et sur des bancs rudimentaires. Il y avait bien deux cents personnes. Sur les côtés se pressait la foule des indigènes, très intéressés par le spectacle qui leur était offert gratuitement. Le programme du *Luxor Sporting Club* est varié. Il comporte des courses d'ânes, de buffles et de chameaux; des luttes entre âniers montés, chacun cherchant à désarçonner son adversaire; d'autres luttes entre âniers et Bicharis, chaque parti en nombre égal tiraillant le même câble de son côté; des courses d'Arabes sur chevaux libres; enfin, pour les Européens, des courses d'adresse, toujours à âne. Dans la dernière, réservée aux ladies, il s'agissait, tout en galopant sur un âne, de ne pas laisser tomber à terre un œuf placé sur une cuiller tenue de la main gauche.

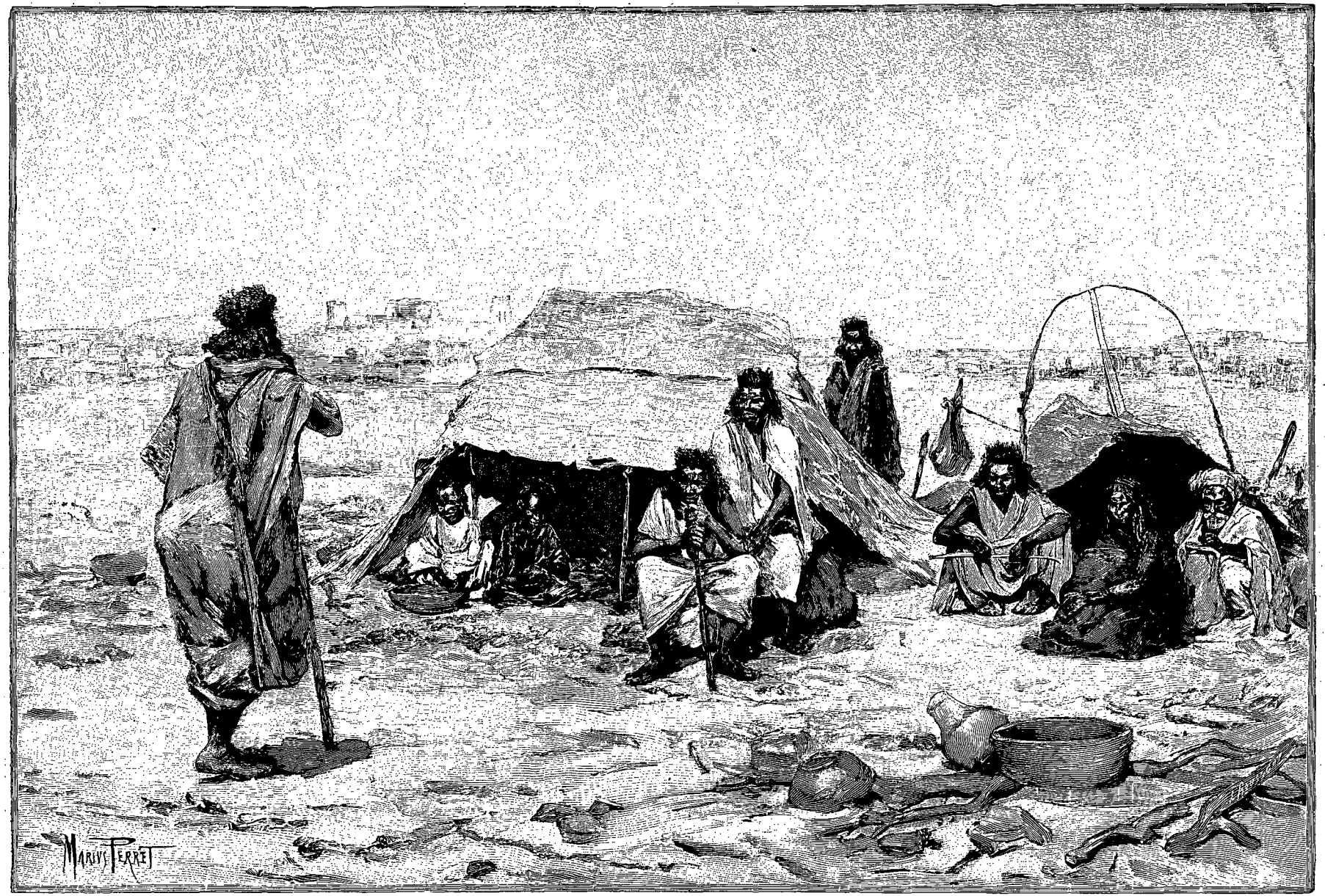
Le mardi est jour de marché à Luxor. Une grande place nue, au nord du village, présente ce jour-là un spectacle bien curieux : c'est une cohue inimaginable de bêtes et de gens. Les ânes, les chameaux y sont en nombre incalculable. Des tas de grains, des bottes de fourrage, des étoffes, des monceaux de gargoulettes, en un mot les marchandises les plus diverses sont étalées sur le sol, sous l'œil vigilant de leurs propriétaires, accroupis dans la poussière. Les marchands de cannes à sucre agitent au-dessus de la foule le panache feuillu de la gigantesque graminée, qu'ils débitent au petit détail et que chacun déchire à belles dents; car ici l'on croque un morceau de canne pour se rafraîchir, comme on prendrait chez nous un verre de limonade. Sur des tréteaux, en plein soleil, glapissent et se démènent des saltimbanques, des pitres, de vieilles danseuses. D'autres établissements plus sérieux, où le tam-tam résonne, sont dissimulés aux regards du public par une clôture de paillassons ou de feuilles de palmier; là on peut obtenir une tasse de café, tout en assistant aux danses bien connues dont j'ai déjà parlé.

A Luxor, les photographes ne manquent pas de clients. Grâce à la concurrence qui y existe tout comme au Caire, les photographies ne sont pas chères et sont, en général, très bonnes. Le commerce des antiquités, — vraies ou fausses — y est aussi très florissant. On dit même qu'il en existe ici une fabrique, et que les contrefaçons de Londres et de Berlin y sont imitées dans la perfection. Pour moi, dans la crainte d'être trompé, j'ai préféré réserver mes modestes acquisitions pour mon retour au Caire; non que je considère les marchands du Caire comme plus consciencieux que ceux de Luxor, mais parce que je préfère m'adresser au musée de Gizeh, où il existe un bureau de vente destiné à écouler les doubles qui l'encombreraient. Là, du moins, on est assuré de la parfaite authenticité des objets.

Pendant mon séjour à Luxor, la température était remarquablement fraîche dans la matinée. On eût dit que la période des grands froids que l'on traversait alors en France avait son contre-coup jusqu'ici. Un matin, à 7 heures, — c'était toujours le moment le plus froid de la journée, — mon thermomètre ne marquait que + 5 degrés; ç'a été la plus basse température que j'aie constatée en Égypte durant les trois mois d'hiver que j'y ai passés. Mais, comme je l'ai dit, cette fraîcheur inusitée ne durait pas, et le soleil avait bien vite fait de remettre les choses en l'état normal. Un jour cependant, il s'éleva, dès le matin, un vent d'ouest extrêmement violent, qui soulevait des flots de poussière et de sable, courbait la tête des palmiers et faisait ressembler le Nil à une mer houleuse. Heureusement le fleuve était large, et, comme mon hôtel est situé sur la rive orientale, le sable, chassé par le vent, avait fort à faire pour traverser l'eau sans s'y laisser choir. Cette tempête dura toute la journé. Je ne puis dire que je fusse satisfait de voir s'interrompre la monotonie du beau temps, et cependant, *in petto*, je n'étais pas fâché non plus d'être obligé de garder la chambre pour y prendre quelque repos en mettant mes notes au courant. Comme je m'étonnais d'un pareil temps, M. Pagnon me dit que le 6 janvier il était tombé une pluie torrentielle à Luxor, ce qu'on n'avait pas vu depuis bien des années. Effectivement je me rappelai que, ce jour-là, j'étais à Ibsam-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

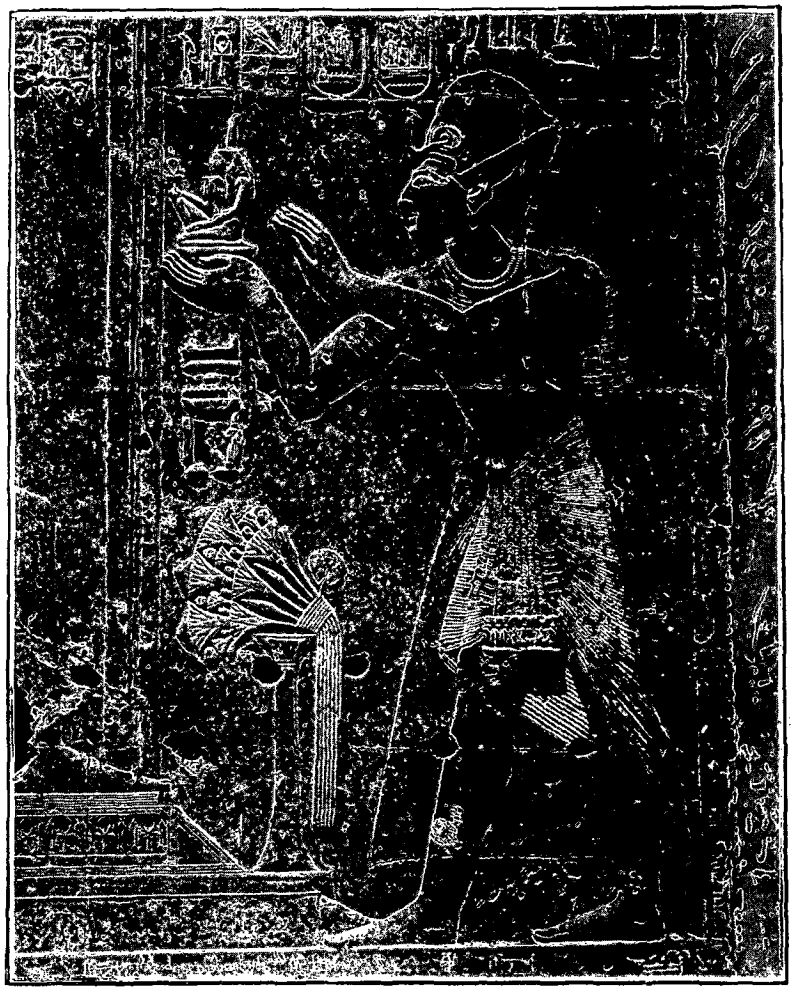


CAMPEMENT DE BICHARIS (PAGE 167). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boul et que le temps était resté couvert une bonne partie de la journée. J'appris, d'autre part, que, pendant que je voyageais sur le Nil, il avait plu deux ou trois fois au Caire ; mais, en ce qui me concerne, j'ajouterai que je n'ai pas reçu une goutte d'eau pendant tout le temps de mon séjour en Égypte.

Je me plaisais beaucoup à l'hôtel Karnak. De la terrasse, dominant directement le fleuve, je découvrais toute la plaine de Thèbes, les collines sablonneuses de la nécropole percées d'innombrables excavations funéraires et, plus loin, les montagnes pelées qui recèlent dans leurs flancs les fameux tombeaux des rois ; selon l'heure du jour, suivant le jeu de la lumière, elles passaient par les teintes les plus variées, depuis le rose tendre jusqu'au violet foncé. Je ne reviendrai pas sur les admirables couchers de soleil, tant de fois décrits et dont le charme pénétrant ne saurait être oublié de quiconque a voyagé sur le Nil.



ABYDOS : BAS-RELIEF DE SÉTI Ier.

J'ai bien employé ma dernière soirée à Luxor. Le *Kahirah*, de la compagnie Thewfikieh, était arrivé d'Assouan dans la matinée et je devais partir avec lui, le lendemain, pour le Caire. Ses passagers, sous la conduite de notre vieille connaissance le drogman Hachim, devaient aller visiter les temples de Karnak, cette nuit même, au clair de lune. Je n'eus garde de manquer l'heure du rendez-vous, et de cette promenade nocturne à travers les ruines j'ai rapporté des souvenirs inoubliables.

Le *Kahirah*, moins grand que le *Memphis* et disposé pour recevoir vingt-six passagers seulement, est, en revanche, un excellent marcheur. Nous avions quitté Luxor à 4 heures du matin ; vers midi, nous étions à Bellianeh, ayant franchi en 8 heures une distance de 160 kilomètres. Nous avions tout le temps nécessaire pour visiter, avant la nuit, les célèbres ruines d'Abydos.

Les ânicrs, ici, sont bien désagréables. Il s'en présente plus de cinquante et nous ne sommes qu'une vingtaine ; de là disputes, confusion inexprimable, vacarme infernal. La distance entre Bellianeh et Abydos est de 10 kilomètres au moins ; ce sera la plus longue excursion que nous aurons faite sur les bords du Nil.

La campagne, d'ailleurs, est charmante, très fertile, partout cultivée, coupée de canaux. Déjà l'orge est en épis, et les fèves en fleur s'élèvent à hauteur d'homme. Le pays est très peuplé ; nous traversons plusieurs villages dont les pauvres cases, en briques sèches, sont agglomérées sur de petits tertres, hors de l'atteinte des eaux, car toute cette plaine, à l'époque de l'inondation, est recouverte par le Nil.

Abydos n'est plus aujourd'hui qu'un simple village, bâti à la limite des terres cultivées, le long des monticules de décombres qui entourent les monuments ruinés que nous allons visiter.

Commençons par le plus important, le temple de Séti Ier, agrandi et complété par son fils Ramsès II.

Cet édifice présente cette particularité d'avoir été dédié à sept dieux, dont les sanctuaires, séparés et disposés sur une même ligne, constituent autant de chambres contiguës. Le plafond de chacune d'elles est formé par d'énormes blocs monolithes, évidés par-dessous de manière à figurer une voûte et posés à plat d'une paroi à l'autre. Partout les murs sont couverts de peintures remarquablement bien conservées. Indépendamment des offrandes de rigueur aux divers dieux de la mythologie égyptienne, on voit de grands tableaux gravés et peints, représentant des scènes de guerre ou d'agriculture. Ces sept chambres s'ouvrent sur une salle hypostyle qui a dû être terminée par Ramsès et où il est

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

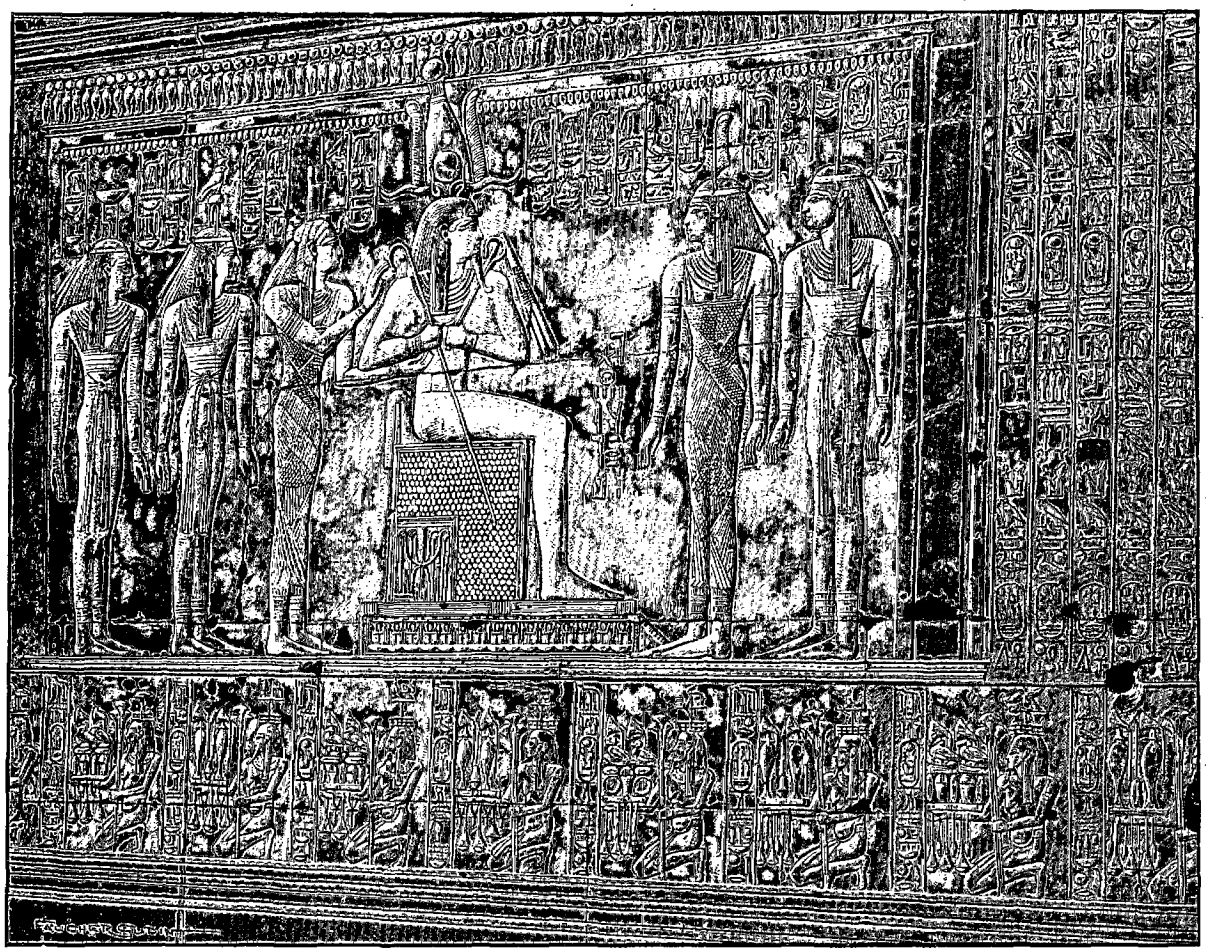
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

facile de distinguer, sous les hiéroglyphes relativement grossiers de ce roi, les sculptures beaucoup plus fines de son père Séti[1]. Deux grandes cours viennent ensuite, ornées de belles colonnes où sont représentés Ramsès II et Osiris. Sur les murailles, également décorées, une inscription hiéroglyphique relate tout ce que ce roi a fait pour la mémoire de son père, les monuments qu'il lui a dédiés, les statues qu'il lui a élevées tant ici qu'à Thèbes et à Memphis.

A gauche de la seconde salle hypostyle, dans un pavillon latéral, déblayé par Mariette en 1864, on remarque, sur le mur d'un corridor, la fameuse table d'Abydos, donnant, par ordre chronologique, les noms de soixante-quinze rois, depuis Ménès, le fondateur de la première dynastie, 5 000 ans avant l'ère chrétienne, jusqu'à Séti Ier.

Indépendamment de sa valeur historique, cette liste hiéroglyphique attire l'attention tant par la beauté de la gravure que par son parfait état de conservation. Toutefois elle n'est pas complète; il semble que le scribe qui l'a dressée n'ait voulu y comprendre que les noms des monarques jugés dignes de passer à la postérité.

Plus loin, dans une petite cour, sont gravés des inscriptions en creux et des bas-reliefs. Parmi ces derniers, j'en signalerai un qui m'a particulièrement frappé : c'est un Séti colossal apprenant au jeune Ramsès à dompter un taureau; l'enfant a saisi de ses deux mains la queue de l'animal, qu'il cherche à maintenir, tandis que le père s'apprête à lancer le lazo qui doit l'en rendre maître.



ABYDOS : BAS-RELIEF ET LISTE DES NOMES[2].

A cinq minutes plus loin dans la direction du nord, nous allons visiter un autre temple, dédié par Ramsès II à Osiris. On dit qu'il était encore assez bien conservé au commencement du siècle, mais aujourd'hui il est complètement rasé à 2 ou 3 mètres du sol. On y voit encore, cependant, des peintures exquises, que leur enfouissement dans le sable, jusqu'à ces dernières années, a préservées de la destruction. C'est de là que provient une autre table des rois, conservée à Londres au British Museum, mais mutilée et moins complète que celle du temple de Séti.

En somme, les bas-reliefs d'Abydos sont regardés

1. Ramsès II (Sésostris), ce grand bâtisseur de temples, a donné bien du fil à retordre aux égyptologues modernes. Il avait, à ce qu'il paraît, la déplorable manie de gratter ou d'enduire de stuc les sculptures de ses prédécesseurs, pour y faire graver son nom et son image.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme les plus beaux de l'Égypte, aussi parfaits que possible, si l'on veut bien se rendre compte des règles inflexibles arbitrairement imposées par les prêtres aux artistes — conséquence naturelle d'un gouvernement essentiellement théocratique, qui réglementait, jusque dans leurs moindres détails, toutes les actions des hommes. Ajoutons que les matériaux employés à Abydos, s'ils ne sont pas d'une taille colossale, comme à Thèbes et à Karnak, sont cependant tout à fait propres à rehausser l'éclat de la décoration. Ce sont presque partout des calcaires durs, à grains très fins, d'une blancheur immaculée et parfois du granit, de l'albâtre, du basalte noir.

Le retour à Bellianeh s'est effectué sans encombre. Cette course d'une heure et demie à âne, par la fraîcheur du soir, a été une délicieuse promenade. Le *Kahirah* n'attendait que notre rentrée pour partir et, le soir même, à 11 heures, s'arrêtait à Sohag pour y passer le reste de la nuit.

Le lendemain, 28 janvier, à 10 heures du matin, nous sommes à Syout, d'où l'on ne repartira que dans la soirée. L'avenue qui conduit du fleuve à la ville est pavoisée; des charpentiers sont occupés à dresser des arcs de triomphe, des mâts ornés de banderoles. Tous ces préparatifs sont faits en l'honneur du Khédive, qui doit venir ici très prochainement, avec de nombreux invités, pour l'inauguration de la nouvelle ligne de chemin de fer, entre Sohag et Girgeh.

Le 29, pas un souffle de vent. Les dahabiehs que nous rencontrons sont réduites, pour remonter le courant, à se faire haler par des hommes qui avancent péniblement le long du rivage. Nous marchons vite, trop vite même, car on n'a pas le temps de jouir du paysage. A 4 heures du soir, on stoppe à Magagah, à 230 kilomètres de Syout, à 170 kilomètres seulement du Caire. C'est là que nous passerons la nuit.

Magagah, que je vais visiter, est un gros village bien tenu. Il doit sa prospérité aux fabriques de sucre qui existent dans les environs et dont la principale, très importante, se trouve dans le village même.

Vers midi, nous apercevons sur la gauche la silhouette bien connue de la pyramide de Meidoum. Toute cette partie du Nil, que j'avais remontée si lentement, défile maintenant sous mes regards avec une prodigieuse rapidité. Bientôt d'autres pyramides sont en vue; voici celle de Sakkarah, puis les trois grandes pyramides de Gizeh; enfin, à droite, la chaîne du Mokattan, les palais et les mosquées de la grande ville.

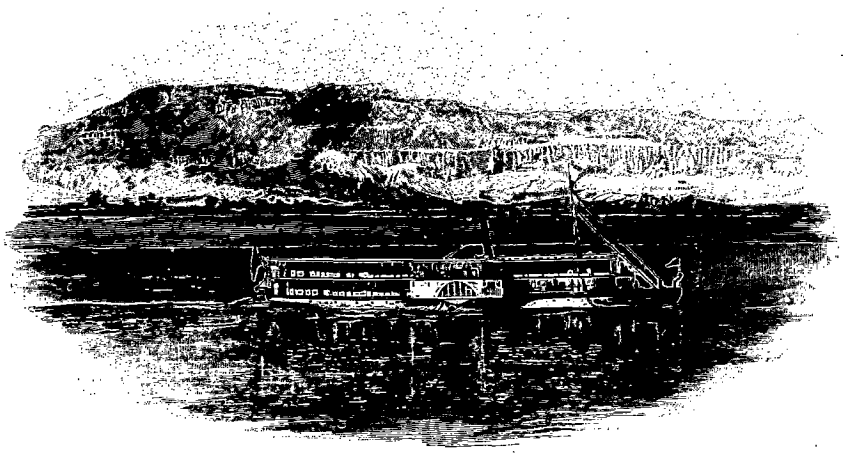
A 5 heures, nous sommes au mouillage de Kasr-el-Nil. J'avais quitté le Caire le 17 décembre, j'y rentrais le 30 janvier. Mon voyage sur le Nil avait duré 45 jours.

Ainsi, en un mois et demi, j'avais accompli le trajet, aller et retour, du Caire à Ouadi-Halfa, en ne négligeant, sur ma route, aucun point digne d'être visité, et tout en m'arrêtant dix-sept jours, tant à Assouan qu'à Luxor. Autrefois ce même voyage, en dahabieh, ne m'aurait pas demandé, dans les circonstances les plus favorables, moins de trois mois, avec une dépense infiniment plus considérable. Enfin, si j'avais été pressé par le temps, j'aurais pu — avec le service combiné du chemin de fer et des bateaux-poste, et en m'assurant la correspondance à Assouan pour Ouadi-Halfa — faire la même route avec moitié moins de frais et en dix-neuf jours seulement. Il est vrai que j'aurais dû nécessairement, dans ce cas, négliger quelques points intéressants.

Pour me résumer, je dirai, sans crainte d'être démenti, que le voyage sur le Nil, dans les conditions de confort et de rapidité avec lesquelles il s'accomplit aujourd'hui, est un des plus intéressants et des plus agréables que l'on puisse faire.

E. COTTEAU.

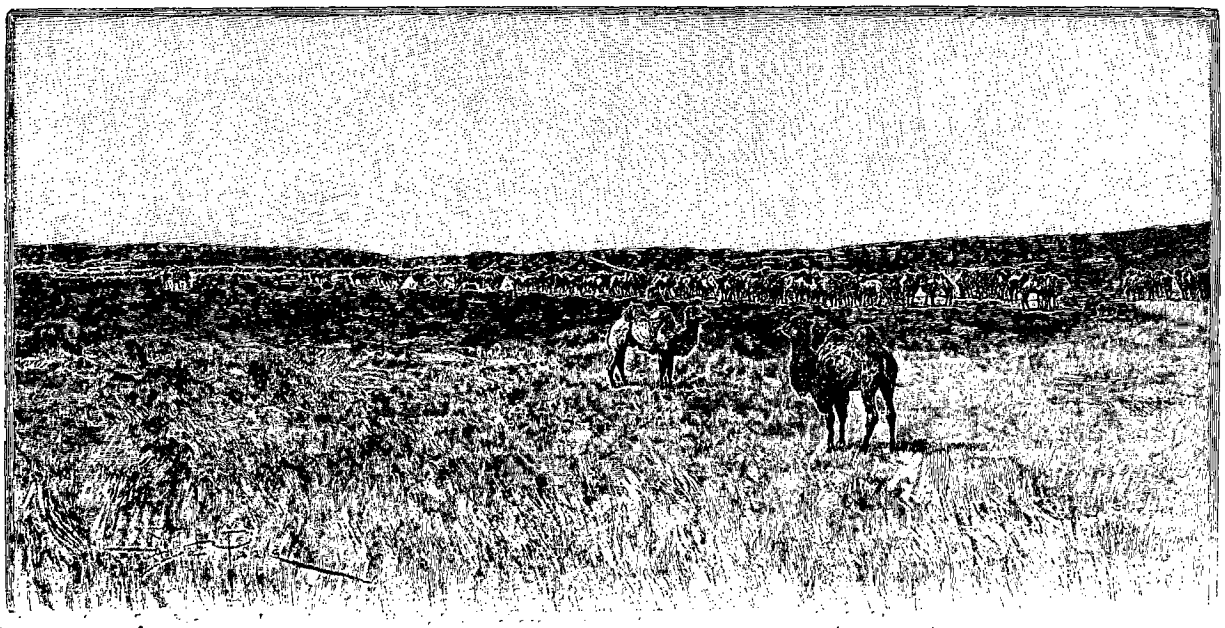
1. *Dessin de Bazin, d'après une photographie.*



LE « RAMSÈS III » [1] (PAGE 171).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES PLAINES DE LA MONGOLIE[1] (PAGE 178).

DE PÉKIN A PARIS[2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

UNE ÉCLUSE[3] (PAGE 178).

Lorsqu'en 1875 je quittai Pékin pour la première fois après un séjour de plus de six années consécutives dans l'Extrême-Orient, ma curiosité était déjà excitée par cet immense empire des Tsars sur lequel on savait si peu, du moins en ce qui concernait la partie est des monts Ourals. Ces courses folles, au galop de trois ou quatre chevaux emportés, à travers steppes, forêts, montagnes, sur des routes à peine tracées et où les œuvres d'art consistent en quelques troncs d'arbres jetés en travers d'un torrent, les loups, les brigands et même les privations, tout cela m'attirait invinciblement.

La Faculté vint se mettre en travers de mes aspirations vagabondes. Je souffrais de terribles accès d'une fièvre contractée probablement en 1869 en Cochinchine, à l'époque où notre belle colonie, si salubre maintenant, était un foyer perpétuel de toutes les épidémies. Non seulement le voyage par la Sibérie me fut interdit, mais même celui par le Japon et les États-Unis. Je cédai, tout en me promettant bien de suivre ces deux itinéraires plus tard, et je partis mélancoliquement par Suez. En 1882, avec ma femme alors, je traversai le Japon et le nord des États-Unis pour rentrer également en France.

Maintenant, il y a huit années que nous n'avons quitté Pékin, mon congé vient enfin de m'être accordé, et j'en ai besoin, car je suis encore une fois assez souffrant. Faudra-t-il renoncer de nouveau à ce voyage rêvé et pour lequel nous sommes si bien préparés? Nous avons appris quelques mots de russe, nos bagages, réduits à leur plus simple expression, n'ont nullement prévu le séjour à bord d'un paquebot. Ils doivent pouvoir tenir avec nous dans l'intérieur d'une voiture. J'ai en poche une forte lettre de crédit de M. Startseff, de Tien-Tsin, sur les principales villes, de Vladivostok à Saint-Pétersbourg, et j'ai, outre mon passeport régulier de la légation de France, une lettre officielle de Son Excellence le comte Cassini, ministre de Russie à Pékin, pour toutes les hautes autorités de l'Empire. On m'a souvent dit en cours de route : « Avec cette lettre vous irez partout, tout vous sera ouvert ». Les faits ont justifié le dire, et si notre voyage s'est effectué dans d'aussi bonnes conditions et nous a laissé d'aussi excellents souvenirs, c'est à l'extrême amabilité

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*
2. *Voyage exécuté en* 1892. — *Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés d'après les photographies de l'auteur.*
3. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nos amis russes que nous le devons et en particulier à M. le comte Cassini.

Nous emmenons un domestique chinois. Il se nomme Hane et est avec nous depuis une douzaine d'années. C'est un homme tranquille, qui paraît dévoué, et dont les services nous seront précieux en route. Il a quarante-deux ans; ce n'est pas précisément un Adonis, et pourtant on nous prédit qu'il nous sera difficile de l'arracher à tous les bras qui s'ouvriront sur son passage, même en cours de voyage, mais nous espérons bien que les ennuis qu'il pourra nous causer seront amplement compensés par l'agrément de son service. C'est encore un point sur lequel nous nous félicitons d'avoir suivi notre inspiration, en dépit des pronostics de nos amis.

Pour aller de Pékin à Saint-Pétersbourg, la route la plus courte est sans contredit celle qui traverse les plaines de la Mongolie, le désert de Gobi, et par Ourga et Kiakhta conduit au lac Baïkal. Mais cette route ne nous tente en aucune façon. J'ai traversé, en février 1871, l'extrémité nord-est du grand désert de Gobi, et il y a trois ans nous avons été passer un certain nombre de jours dans les plaines de la Mongolie : nous avons vu les Mongols chez eux, nous avons vécu sous leur tente. Rien de nouveau ne nous attire donc de ce côté, et depuis longtemps nous avons résolu de passer par Vladivostok et l'Amour. C'est un détour de plus de 5 000 kilomètres : qu'est-ce que cela sur la distance qui sépare Pékin de Paris? J'ai deux années de congé, je puis bien rester quarante jours de plus en route.

I

De Pékin à Tien-Tsin.

17 mai 1892. — Pékin est à cent et quelques kilomètres par terre de Tien-Tsin, point où commence la navigation à vapeur. Franchir cette distance, qui paraît insignifiante, est toujours une assez grosse affaire, surtout si l'on a des bagages. En été, le moyen le plus pratique est de faire transporter tous ses colis sur des brouettes jusqu'à T'oung-Tcho, situé à 23 kilomètres des portes de la capitale, sur le fleuve Peï-Ho, qui traverse Tien-Tsin. Par cette voie la distance est double, mais on trouve à T'oung-Tcho des embarcations pontées dans lesquelles on a un confort relatif.

Le Peï-Ho est à une trentaine de mètres au-dessous du niveau de Pékin. Un canal y conduit, alimenté par les sources qui sortent des dépendances du Palais d'Été. C'est par ce canal que nous devons nous rendre à T'oung-Tcho, où un entrepreneur s'est chargé de transporter nos bagages et de nous préparer deux bateaux. Six écluses ou plutôt six barrages en planches superposées dont les deux extrémités glissent dans des rainures en pierre, servent à maintenir les eaux à un certain niveau. Elles ne livrent pas passage aux bateaux : voyageurs et cargaison sont par conséquent soumis à six transbordements successifs.

Partis à 3 heures de notre maison de la rue de la Farine-Sèche dans notre voiture chinoise, nous traversons bientôt, à la porte Tch'i-Houa, la muraille qui entoure Pékin, et arrivons au canal, où nous prenons un premier bateau qui sera, comme tous les autres, tiré à la cordelle par un homme ou par un âne. Presque tous les bateliers, jusqu'au Peï-Ho, sont musulmans.

Les musulmans sont très nombreux en Chine : il y en a dans toutes les provinces. Ce sont généralement des gens énergiques. Ils ont pris à Pékin le monopole de la boucherie, celui des grands transports de ville à ville. Dans les hameaux que traversent les grandes routes, presque toutes les auberges sont tenues par des mahométans. Il y a donc en Chine de nombreuses mosquées. Une d'elles, très propre, se trouve à la quatrième écluse; un vieillard est assis sur la berge; je le reconnais, car il y a deux années il dirigeait encore notre bateau. Maintenant il a cent ans! Il est sourd, presque aveugle. C'est probablement la dernière fois que nous le voyons.

A 7 heures, nous sommes devant le fameux pont de Pa-Li-Tch'iao, plus connu en Europe sous le nom de Palikao, près duquel le général Montauban remporta, en 1860, une grande victoire qui lui valut le titre de comte de Palikao.

Nous avons croisé de nombreux bateaux chargés de cuivre et de plomb, en saumons. Ce cuivre va servir à faire de petites sapèques, qui sont la monnaie courante du pays et dont il faut, suivant le cours, de 500 à 600 pour faire un franc. Avec le plomb on recouvrira d'une lame mince, pour empêcher les infiltrations de la pluie, les chevrons du T'ai-Ho-Tiene[1] dans le palais impérial, et du grand sanctuaire dans le temple du Ciel.

Ces deux pavillons ont été incendiés, le premier par accident, le second par la foudre, il y a deux ans, et l'on est en train de les reconstruire.

L'eau est peu profonde. Comme il n'y a, pour ainsi dire, pas de courant, et que le canal est le déversoir des immondices de la capitale, le fond en est couvert d'un énorme dépôt de vase qu'il est pour le moment nécessaire d'enlever. Les travaux commenceront à la huitième lune (vers septembre) et dureront deux mois. Ils coûteront, me dit-on, 15 millions de francs! On ne parle pas des épidémies que ce travail engendrera.

A 7 heures 40 nous sommes à T'oung-Tcho. Devant nous se dresse une tour haute d'une centaine de pieds. Elle indique, paraît-il, la différence de niveau entre cette ville et Pékin. Son sommet serait sur le même plan que les assises de pierre sur lesquelles sont construites les murailles de la capitale.

Cependant personne n'est là à nous attendre. J'avais pourtant eu la précaution d'envoyer deux domestiques avec les bagages : ils seront probablement restés à

1. Notre collaborateur ajoute, on le voit, un *e* muet aux noms chinois terminés d'ordinaire par *n*, T'ai Ho-Tiene, Fou-Sane, etc. Cette orthographe a l'avantage d'indiquer clairement la prononciation aux lecteurs français. Nous l'avons suivie ici, bien qu'elle ne soit pas adoptée dans les ouvrages de géographie.
(*Note de la rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bord à les garder ; du moins c'est ce qu'ils diront. Il nous faut donc chercher nos deux bateaux au milieu des trois ou quatre cents qui sont amarrés à la berge, sur une longueur de plus d'un kilomètre. Je sais bien que l'entrepreneur de transports m'a promis de faire flotter le drapeau français à la poupe de mes deux barques, mais la nuit commence à tomber et le pavillon tricolore ne se montre pas. Bref, il est 9 heures quand nous montons à bord, et nous n'avons pas dîné.

Nous sommes environnés d'odeurs horribles, et, malgré une longue habitude des miasmes de Pékin, nous ne pouvons plus y tenir. Je donne l'ordre de lever l'ancre, ce que je n'obtiens qu'après de fortes menaces. On voulait attendre l'apparition de la lune. J'ai beau dire que je veux fuir ces odeurs, les bateliers, qu'elles n'incommodent pas, ont la plus grande répugnance à marcher dans l'obscurité.

C'est le moment des adieux, j'ai versé à l'entrepreneur les 35 piastres promises pour ses services, et l'un des deux domestiques qui ont accompagné les bagages jusqu'ici repart pour Pékin. C'est un très vieux serviteur. Cocher de fiacre avant d'entrer à mon service, il m'avait conduit dans sa voiture pour la première fois en 1870. Il pleure comme une Madeleine en faisant toutes les génuflexions d'usage, et en nous souhaitant le traditionnel : *I lou p'ing ane!* « Bon voyage! » L'autre nous accompagnera jusqu'à Tien-Tsin. Il se nomme Wang-Cheu.

NOUS ET NOS BAGAGES[1].

Nous travaillons pendant une heure à nous frayer un passage au milieu des bateaux qui encombrent la rivière, et allons mouiller à l'extrémité du port, en attendant la lune. Au bout de quelques minutes, tout le monde dort à bord. A 2 heures le croissant brille, je réveille les bateliers, et nous partons.

18 mai. — Je cherche des yeux les pavillons français promis. Ils flottent bien à l'arrière, ils sont bien tricolores ; le bleu, le blanc et le rouge ne laissent rien à désirer sous le rapport des couleurs ; mais, au lieu d'être mis côte à côte, verticalement, ils sont superposés horizontalement. J'ai quelque peine à les faire placer dans l'ordre voulu.

La chaleur est accablante. Impossible de mettre la main sur le thermomètre si bien monté que nous avons fait venir de Paris en prévision de notre voyage. L'aurions-nous oublié au dernier moment dans la rue de la Farine-Sèche? Il serait pourtant intéressant de savoir quelle température il fait ici au mois de mai et quelle température nous aurons en juin à Vladivostok. Aussi notre joie est-elle grande de le retrouver dans la boîte de mon appareil photographique. Il marque 30 degrés centigrades. Je le mets sur une malle à côté de moi : en très peu de temps, il monte à 34 degrés.

Depuis une heure ou deux, une chose m'intrigue : le second bateau qui porte mes caisses à destination de Paris par Suez a l'air fort grand, et cependant je vois plusieurs colis en plein air sur le pont. Profitant d'un moment où, par suite de la force du vent, nous sommes obligés de nous amarrer contre la rive, je vais faire une petite inspection. Qu'est-ce que je vois? Dans la partie couverte du bateau, le salon, si je puis donner ce nom à un pareil réduit, une demi-douzaine de Chinois étaient étendus presque nus, leur éventail à la main, naturellement, et avaient pris la place de mes colis, qui alors devaient rester dehors, exposés au soleil, à la pluie. C'étaient des passagers que mon batelier avait admis pour augmenter ses recettes. Je me fâchai tout rouge et menaçai de déposer lesdits passagers sur la berge, si mes bagages n'étaient pas réintégrés sur-le-champ dans le salon, à l'abri des intempéries. Ce fut fait à la minute. Seulement, à partir de ce moment, il fut de plus en plus difficile de faire naviguer mes deux barques de conserve.

Vers 5 heures nous avons fait le quart de la route. Notre second bateau a été depuis longtemps perdu de vue, et nous sommes obligés de l'attendre. Il arrive enfin, mais le vent est tellement fort que nous n'avançons qu'avec peine. La poussière est aveuglante. Bien que nous descendions le courant, nous sommes obligés d'aller à la cordelle, et il est probable qu'il en sera ainsi toute la nuit. Le jour baisse, et peu à peu d'autres

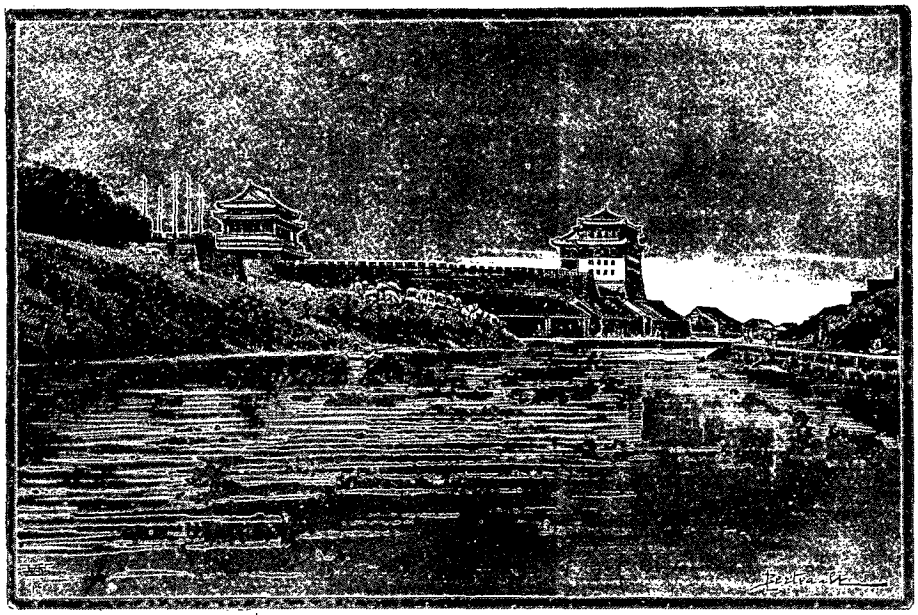
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bateaux se joignent à nous. Ils viennent se mettre sous mon égide, car les bateliers ne veulent marcher la nuit qu'en nombreuse compagnie : ils ont peur d'être attaqués. Par suite des inondations d'il y a deux ans, la misère est affreuse dans les campagnes; les paysans, ruinés et affamés, se réunissent par bandes et dévalisent toutes les embarcations dont le personnel n'est pas assez nombreux pour leur résister.

Les bateliers ont bien travaillé. Il est 9 heures, la nuit est noire, j'autorise le repos jusqu'au lever de la lune. A 1 heure, branle-bas. Le vent, toujours violent, nous est contraire.

Vers midi, le thermomètre marque 37 degrés dans la cabine. Nous avançons toujours avec peine, et il serait facile de suivre nos bateaux en se promenant sur la berge. Nous essayons, mais le vent est si fort qu'il faut y renoncer. Maintenir nos chapeaux sur nos têtes est un vrai travail. Pourquoi ne nous sommes-nous pas munis de casquettes? C'est un grave oubli, que nous nous empresserons de réparer à la première occasion.



LE CANAL DU PEÏ-HO AUX PORTES DE PÉKIN[1] (PAGE 178).

En revanche, je trouve que nous avons encore trop de bagages pour traverser la Sibérie, et, réduisant ma garde-robe au strict nécessaire, je donne à Wang-Cheu une foule d'objets, pantalons, habits, etc., que je présume devoir nous embarrasser, et qui le plongent dans le ravissement, malgré son chagrin de nous voir partir. Son chagrin! Je n'y crois guère : perdre ses maîtres à condition d'hériter de leurs vieux habits, Wang-Cheu le ferait tous les jours.

Cependant, par suite des détours du Peï-Ho, la brise nous est devenue favorable. Nos hommes se disposent à dresser le mât, qui, par vent contraire, est généralement couché sur le rouf, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il leur manque une pièce de bois, de forme et de dimension spéciales, absolument indispensable pour fixer le mât au fond du bateau. Me mettre en colère n'aurait servi à rien; je me contente de leur rappeler qu'ils ont beaucoup de proverbes fort sages qu'ils devraient toujours mettre en pratique, entre autres celui-ci : « N'attends pas d'avoir soif pour creuser un puits ». Ils se mettent à rire. Mais il n'en faut pas moins fendre, scier et ajuster la pièce de bois nécessaire. Total, une heure de perdue.

J'en profite pour prendre une vue de mes bateaux. Ce n'est pas une petite affaire. Je m'imagine à chaque instant voir mon appareil emporté par le vent, qui fraîchit de plus en plus.

Nous repartons enfin, et marchons avec rapidité et difficulté au milieu des nombreux bancs de sable que le manque d'eau rend encore plus difficiles à éviter. Plusieurs fois nous nous échouons. Il faut alors serrer la voile et essayer de nous renflouer avec les gaffes; lorsque celles-ci sont impuissantes, les bateliers sautent dans l'eau et nous dégagent en soulevant alternativement l'avant et l'arrière du bateau.

On perd des heures à ce manège.

Cependant le vent redouble et nous marchons presque à sec de toile avec une rapidité vertigineuse. Bientôt la tempête est terrible. Continuer à avancer serait de la folie. Heureusement nous côtoyons pour le moment une berge un peu plus haute que le rouf de nos bateaux et qui est justement perpendiculaire à la direction du vent. C'est un asile que nous sommes heureux de trouver. Nous nous y amarrons solidement, mais non sans des craintes sérieuses d'accident. La poussière est telle, qu'on ne peut voir à trois pas.

Des rafales soulèvent notre rouf, que nous nous attendons à chaque minute à voir emporter. Ce serait infailliblement arrivé si heureusement la berge n'avait pas sensiblement surplombé.

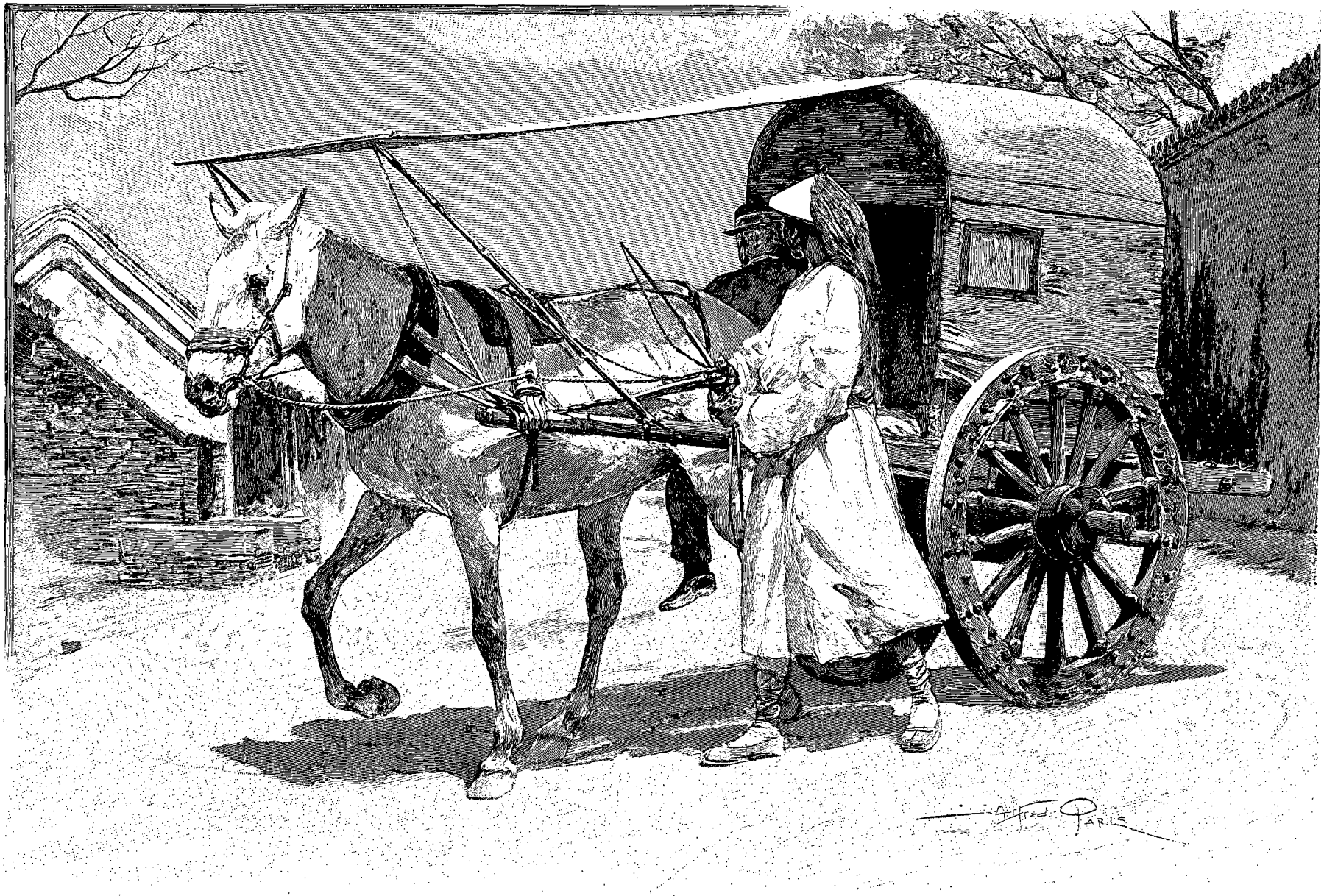
Personne ne dormit à bord cette nuit-là, pendant laquelle, par surcroît, j'étais particulièrement souffrant.

Vers 3 heures le vent diminua beaucoup; mais comme maintenant il était contraire, il fallut tirer à la cordelle.

20 mai. — Enfin, à 11 heures 30, nous arrivons au pont de bateaux qui se trouve à l'entrée de Tien-Tsin, du côté de Pékin. La concession européenne est située à l'autre extrémité de la ville, que le fleuve contourne

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NOUS PARTONS DANS NOTRE VOITURE CHINOISE (PAGE 178). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon. Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est un trajet long et ennuyeux. Nous abandonnons donc à la garde de Hane et de Wang-Cheu nos barques, qui n'arriveront que dans deux heures, et, montant dans deux génerikchas ou pousse-pousse, nous pénétrons dans les rues populeuses de Tien-Tsin. A midi nous déjeunions à l'hôtel du Globe, situé sur le quai même.

A 2 heures, ne voyant pas arriver nos bateaux, je vais faire quelques visites.

Une des premières fut pour M. Vahovitch, consul par intérim de Russie, avec lequel j'avais toujours été en excellentes relations à Pékin. Il s'empressa de viser mon passeport, formalité indispensable sans laquelle il m'eût été impossible non seulement de traverser l'empire russe, mais même d'y pénétrer; puis il me promit d'écrire à son frère, employé dans la grande maison Cheveleff, de Vladivostok.

Vers 5 heures, rentrant à l'hôtel, je trouve Hane tout en émoi. Il n'était arrivé qu'avec un seul bateau. Voici ce qui s'était passé.

Notre batelier, qui avait déjà augmenté ses profits par le transport d'une demi-douzaine au moins de passagers, avait encore une autre corde à son arc : la contrebande.

Les Européens jouissent, en Chine, de certaines immunités. Leurs bagages ne sont presque jamais visités, parce qu'à Pékin, à part deux magasins qui ne devraient servir qu'à leur approvisionnement exclusif, les Européens n'ont pas le droit de faire du commerce. Or chaque ville a son octroi, et je me demande quels sont les objets sur lesquels aucun droit n'est prélevé par les mandarins grands et petits ou leurs satellites.

Mon batelier, transportant des bagages appartenant à un étranger, et certain par cela même d'échapper à la visite des employés de l'octroi, avait pris à bord un certain nombre de paniers ou de sacs de petits pois.

Un « petit bout de cosse échappé par malheur » avait paru suspect au mandarin, qui, après inspection des colis, flairant quelque supercherie et par suite une bonne aubaine, avait arrêté l'embarcation. Comme je trouvais que le batelier dépassait véritablement les bornes, je me contentai de faire réclamer mes bagages par l'administration des douanes maritimes, en abandonnant le fraudeur à la merci des employés de l'octroi : il a dû être sérieusement pressuré.

Ces faits ne sont du reste pas rares. Le directeur général des douanes lui-même, venant de Hong-Kong, ne vit-il pas saisir, en arrivant à Changhaï, ses bagages dans lesquels son domestique avait caché je ne sais combien de livres d'opium!

Le soir nous dînions chez M. Detring, directeur de la douane, conseiller intime du puissant vice-roi Li-Houng-Tchang, que je connais depuis vingt-trois ans. Il nous servit une alose. Le fait, dira-t-on, n'a rien de remarquable. Et cependant quel plaisir ne nous fit pas cette modeste alose, à nous qui arrivions de Pékin, où le poisson de mer est presque inconnu!

II

De Tien-Tsin à Changhaï.

Le lendemain 21 mai, après avoir réglé mes affaires : caisses à expédier à Paris, passeport, banque, fournisseurs, etc., et pris congé de tous nos amis, qui à l'unanimité nous ont déclarés fous, nous allons, à 10 heures du soir, prendre possession de nos cabines à bord du *Lien-Ching*, en partance pour Changhaï.

22 mai. — 3 heures du matin, départ. Nous sommes à 110 kilomètres de la mer. Nous commençons à descendre le Peï-Ho, particulièrement dangereux pour la navigation à cause de son peu de largeur, de son peu de profondeur, de ses coudes à angle aigu.

A 8 heures et demie du soir, nous passons devant les forts de Takou, qui, à l'heure actuelle, disent les gens du métier, rendent impossible l'entrée du Peï-Ho aux navires ennemis. A 9 heures et demie, nous franchissons la barre. Le temps est superbe, et la mer, unie comme une glace, rassure les cœurs les moins solides. Le lendemain, à 5 heures du soir, nous arrivions à Tché-Fou.

23 mai. — On nous annonce qu'un petit vapeur, l'*Owari Maru*, partira dans trois jours pour Fou-Sane, en Corée, où il correspondra avec le grand bateau pour Vladivostok. Il est tout petit, commandé par un Japonais. Ni la nourriture, ni les cabines n'en sont vantées. Nous avons peu envie de profiter de l'occasion. Et puis, je crois d'ailleurs qu'il n'y aurait pour nous aucune économie de temps.

Nous ne descendons pas à terre, et à 6 heures nous repartons. Après avoir doublé le cap Chantoung, nous rencontrons une forte houle du sud, et comme malheureusement notre steamer ne contient aucune cargaison, ayant débarqué à Tché-Fou six cents sacs de petits pois, tout son chargement (ceux de mon batelier s'y trouvaient peut-être), nous flottons comme un bouchon. Il y avait bien à l'avant et à l'arrière des caisses à eau pouvant contenir 400 à 500 tonnes, mais on avait laissé celle de l'avant vide, se contentant de mettre dans celle de l'arrière assez d'eau pour que l'hélice eût son action entière. On allait vite, mais on était secoué. La compagnie y trouvait son compte de toutes les façons : économie de temps et économie sur la nourriture des passagers. Marie et moi paraissons seuls à table.

25 mai. — Nous passons devant l'endroit où, en novembre 1870, le 13 je crois, le steamer anglais *Lismore*, sur lequel je me trouvais, fit naufrage à deux heures du matin. Puis voici les forts de Woosung, devant lesquels sont mouillés des navires de guerre chinois. Il fait nuit lorsque nous arrivons à Changhaï.

Des génerikchas se disputent la faveur de nous conduire. Les élus partent comme des flèches, puis, arrivés devant le pont qui sépare les concessions anglaise et française, ils nous déposent à terre et refusent d'aller plus loin. Leur certificat n'est valable que pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les concessions anglaise et américaine. De mesquines rivalités empêchent les différentes municipalités de s'entendre sur toutes ces minimes questions de détail, et c'est le public qui en souffre.

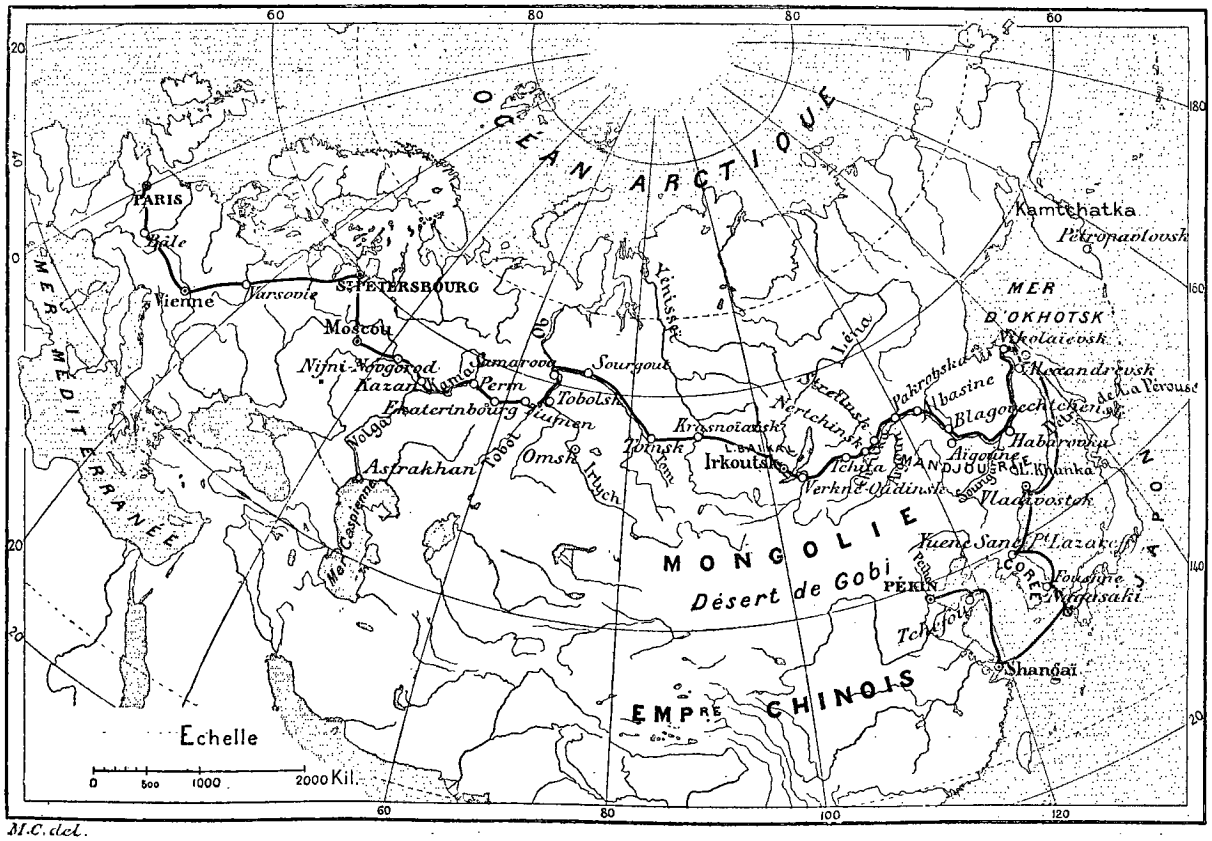
Heureusement, le Grand Hôtel des Colonies, renommé dans tout l'Orient, n'est qu'à deux pas, et nous y trouvons, comme d'habitude, de belles chambres bien aérées et une cuisine française des plus soignées.

26 mai. — Ma première visite est pour le docteur Jamieson, une célébrité de l'Extrême-Orient, aussi aimable homme qu'excellent médecin, qui, après m'avoir examiné sur toutes les coutures, me dit qu'il ne voit aucun inconvénient à ce que je poursuive l'exécution de nos projets, si nous y tenons absolument. Je suis heureux d'avoir suivi ses conseils.

du thé de qualité supérieure consommé en Russie passe par ses mains. Il a donc des correspondants dans tout l'empire. C'est lui, comme je l'ai dit, qui a bien voulu me donner la lettre de crédit nécessaire pour notre voyage. J'ajouterai que M. Startseff a été nommé officier de la Légion d'honneur pour services rendus pendant l'expédition du Tonkin.

Il a acheté dernièrement l'île Poutiatine, à côté de Vladivostok, et est pour le moment en route pour sa propriété. Nous serons donc ensemble pendant une douzaine de jours.

A bord se trouve également l'amiral Humann et son aide de camp, M. Gauchet. L'amiral va rejoindre son escadre à Nagasaki. Il se montre fort aimable pour nous, et c'est lui qui clôt la liste des personnes qui ont déclaré notre voyage une pure folie.



CARTE POUR LE VOYAGE DE M. VAPEREAU.

III

De Changhaï à Fou-Sane.

27 mai. — A 10 heures nous sommes à bord du *Kobe-Maru*, et en route pour le Japon. Parmi les passagers nous trouvons immédiatement des amis, M. Mignard, lieutenant de vaisseau en retraite, M. Startseff, de Tien-Tsin, etc.

Ce dernier est, dit-on, un des Européens les plus riches de Chine. On prétend que la plus grande partie

Nous sommes sur un bateau luxueux et très en faveur auprès des voyageurs sur cette ligne, où la concurrence est cependant fort grande. Le capitaine est un Anglais. Et à ce propos, qu'il me soit permis de constater un fait que je déplore. Pendant plus d'un quart de siècle passé dans l'Extrême-Orient, j'ai connu beaucoup de capitaines, de mécaniciens et d'officiers sur les bateaux chinois et japonais; j'ai vu des Anglais, des Américains, des Allemands, des Danois, mais jamais le moindre Français : pas plus du reste que parmi les pilotes, en dehors de nos possessions.

Le *Kobe-Maru* est une vraie arche de Noé. Un cochon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se prélasse en liberté sur l'avant ; deux terriers viennent jouer avec tout le monde. Mais le favori, c'est « Billy ».

Billy est un chevreuil que six années de séjour à bord, où chacun le gâte à l'envi, ont doué d'un majestueux embonpoint. On le voit partout. Il monte et descend avec la plus grande facilité ces sortes d'échelles qu'on est convenu d'appeler des escaliers. Si vous montrez à Billy un morceau de pain, il vous salue deux fois, puis attend la récompense de ses politesses. S'il vous voit mettre le pain dans votre poche, il y fourrera son museau, soyez-en sûr, et ce sera souvent tant pis pour la poche, car Billy est gourmand et son museau est gros.

Le 29 au matin nous arrivons, après une très belle traversée, à Nagasaki, l'un des plus beaux, sinon le plus beau port du monde.

Le *Tokio-Maru*, qui doit nous porter à Vladivostok, est mouillé à 200 brasses de nous. Je m'empresse d'aller y retenir une cabine, et d'y transporter nos bagages, puis, comme il ne doit lever l'ancre qu'à 6 heures, nous voulons nous promener encore une fois dans les environs toujours si frais, si verts, si pittoresques, de Nagasaki, où nous venons cependant pour la troisième fois, sans jamais nous lasser d'admirer.

La rade est un grand amphithéâtre oblong ; les montagnes qui l'entourent sont élevées et couvertes d'arbres et de verdure. Çà et là une construction gracieuse à demi cachée dans le feuillage, partout des sources et de petits ruisseaux. Dans le fond, du côté opposé à l'entrée, la ville avec ses temples entourés de sapins. A droite sont les maisons construites à l'européenne.

C'est là que M. Mignard nous a donné rendez-vous pour aller déjeuner dans la campagne.

Nous avions demandé à M. Startseff de nous accompagner, mais il ne le pouvait pas. Avant son départ de Tien-Tsin il avait acheté un petit steamer d'une vingtaine de tonneaux pour faire le service de son île à Vladivostok, et, après quelques réparations nécessaires, ce steamer avait quitté Tien-Tsin le même jour que nous. Étant donnée sa petitesse, il devait suivre les côtes et chercher un abri au moindre coup de vent. On nous avait proposé de prendre passage à bord. Nous avions refusé cette offre peu rassurante. En somme, M. Startseff était inquiet. Il voulait télégraphier à Fou-Sane pour savoir si son bateau y avait touché. Le soir, il reçut une réponse satisfaisante.

Nous partons en file indienne, suivis de Hane, chacun dans un génerikcha tiré par deux hommes.

Nous traversons d'abord la ville, si pittoresque avec toutes ses boutiques diverses, dont la devanture est ainsi faite, que de notre voiture le regard peut plonger jusqu'au fond. Et l'on peut examiner à plaisir, car tout est joli et surtout tout est de la plus exquise propreté.

PONT DE PALIKAO[1] (PAGE 178).

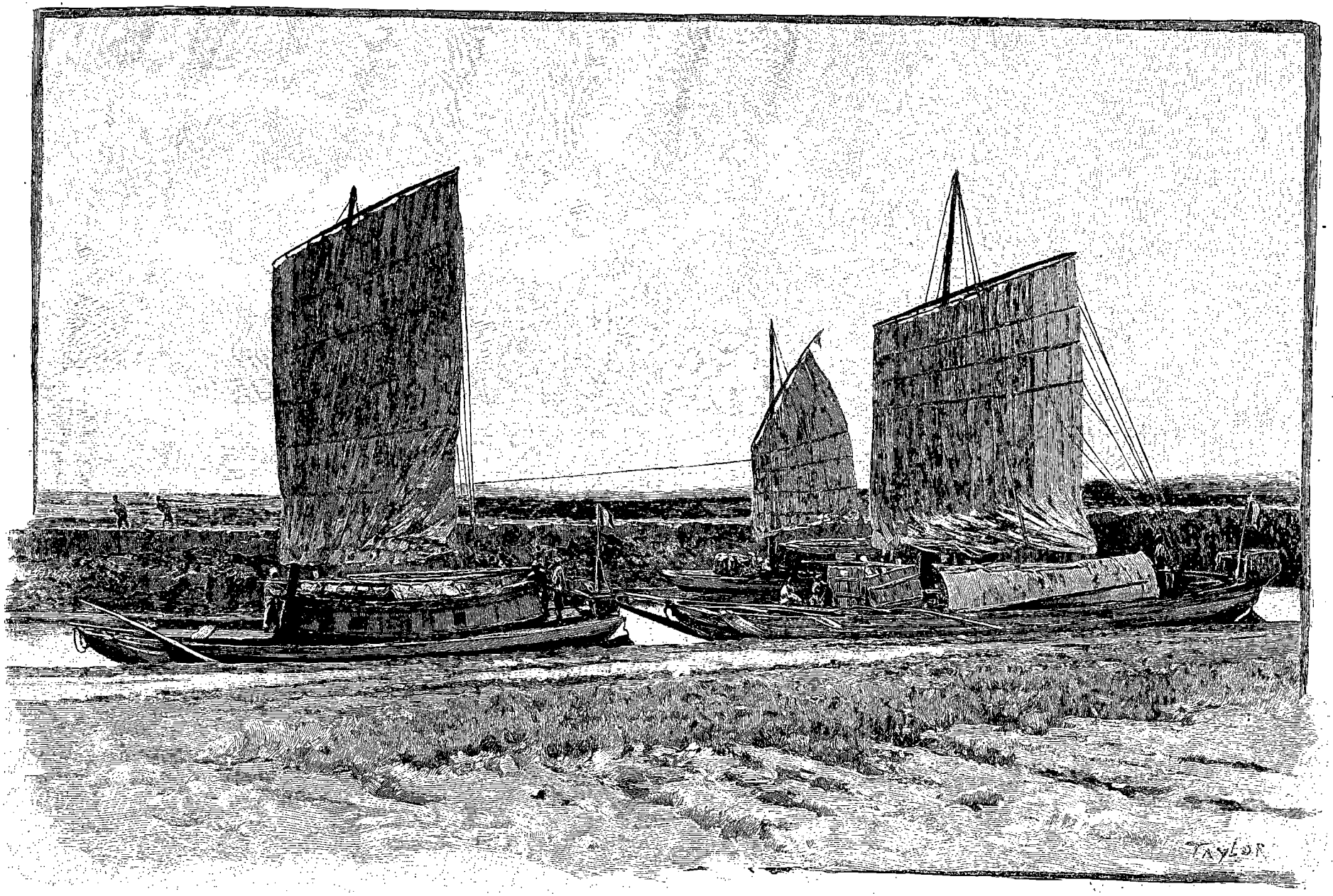
Les rues sont très animées ; nous allons d'un trot rapide, malgré la foule qui les sillonne. Nos hommes ne cessent de pousser des cris, afin que les passants s'écartent pour nous laisser la voie libre. C'est à peine si les mousmés, toujours si gracieuses, même lorsqu'elles ne sont pas jolies, ce qui est généralement le cas, tournent la tête pour nous regarder. L'Européen n'est plus un objet de curiosité dans les grandes villes.

Tout à coup mon génerikcha s'arrête et un colloque s'engage entre mes deux coulis et ceux d'un véhicule qui vient en sens inverse. Au bout d'un instant, je commençais déjà à m'impatienter, nous repartons, mais j'ai changé d'attelage.

Je suis le plus lourd de la bande, et j'étais tombé sur

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NOS BATEAUX SUR LE PEÏ-HO (PAGE 189). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les hommes les moins vigoureux. Ils se sont vite rendu compte de la difficulté de la tâche qui leur est échue. Il faut escalader la montagne, puis la redescendre, et ce soir il faudra recommencer la même opération dans l'autre sens. Ne se sentant pas à la hauteur de la situation, ils ont préféré renoncer au salaire, considérable pour eux, que devait leur rapporter notre excursion en dehors de la ville.

J'ai maintenant deux solides coursiers, qui ne tardent pas à rejoindre le gros de la caravane.

Au détour d'une rue, nous nous arrêtons pour laisser passer deux femmes. La première, une jeune fille, conduit à l'aide d'un bâton une malheureuse créature dont l'aspect est bien ce que j'ai vu de plus horrible. Elle n'a plus de nez, plus d'yeux, plus de lèvres. Sa figure se compose d'une peau percée de trois trous. Ceux des yeux n'existent pas. Celui de la bouche, parfaitement rond et de la grosseur d'une noisette, est au-dessous, naturellement, de ceux des narines, de la grosseur d'un pois. Cette infortunée est évidemment tombée la figure dans le feu.

Mais ce lugubre spectacle est bientôt remplacé par d'autres plus attrayants. Sur les toits flottent des drapeaux, aux formes et aux couleurs les plus bizarres et les plus inattendues. Ici, c'est un oiseau aux ailes déployées; plus loin, un serpent, un dragon, un poisson énorme, de plusieurs mètres de long. Le vent s'engouffre dans sa large gueule ouverte et, lui traversant tout le corps, le maintient gonflé dans toute sa longueur, dans une position horizontale. Ses ondulations gracieuses le font ressembler à un animal vivant.

Il fait chaud, et peu à peu les coulis qui nous traînent ont modifié leur costume. Dans les villes, ils sont aujourd'hui tenus à une certaine décence, et par les plus grandes chaleurs ils portent une sorte de veste en toile très légère. Mais dès qu'ils sont dans la campagne, ils s'empressent de se mettre le torse à nu. Heureux quand ils bornent là le déshabillé de leur costume, car souvent on en rencontre dont tout le vêtement consiste en une paire de sandales en paille tressée et une bande de toile roulée en corde qui a jusqu'à présent suffi à la décence japonaise.

Il est vrai que, pour atténuer leur nudité, ils ont eu, jusqu'à ces dernières années, recours au tatouage. J'ai vu des gens couverts de dessins multicolores au point de ne laisser à aucune partie de leur corps, en dehors de la figure, la couleur naturelle de la peau.

Se faire tatouer était même devenu très à la mode parmi les Européens, il y a quelques années, dans l'empire du Soleil Levant. Il avait suffi pour cela de l'exemple d'un prince européen de sang royal, qui, à ce que l'on raconte, de retour d'un voyage au Japon, portait sur son corps toute une chasse au renard. Seigneurs et valets à cheval, armés de flèches et de lances, sont à la suite des chiens. On les voit traverser montagnes, torrents, plaines, forêts! Mais, heureusement pour maître renard, un refuge s'offre à ses yeux; il y pénètre. Plus de la moitié de son corps a disparu dans l'asile qu'il a trouvé : il était temps, car les chiens ne sont qu'à quelques pas.

Je n'ai pas été appelé, je dois l'avouer, à contempler ce chef-d'œuvre, mais, faisant un jour une pleine eau avec un officier de la suite de ce prince, quelle ne fut pas ma surprise de le voir transformé en aquarium! Tous les poissons de la création semblaient s'être donné rendez-vous sur son corps. Il y en avait de toutes les couleurs qui se jouaient au milieu des plantes aquatiques les plus diverses.

La route est ravissante : partout de la verdure, des fleurs, de l'eau qui murmure sous le feuillage et finit par former un ruisseau qui alimente plusieurs moulins successifs, tous placés dans des sites pittoresques. Nous traversons un bois de bambous. Ce sont des bambous comestibles : on en mange les jeunes pousses, mets aussi apprécié des Japonais que des Chinois. Ces bambous, hauts d'une dizaine de mètres, forment, avec leurs têtes entrelacées qui se rejoignent des deux côtés de la route, un long tunnel de verdure.

Maintenant nous descendons la montagne; un cortège vient en sens inverse. Nous distinguons sur les côtés des agents de police, sérieux sous leur uniforme à l'européenne. Au centre, des hommes et des femmes que l'on conduit à la ville, chargés de chaînes. Sont-ce des criminels ou simplement des gens qui ont un procès? C'est le premier convoi de prisonniers que nous croisions. Nous en verrons bien d'autres en Sibérie.

Une maison de thé est sur le bord de la route. Nos coulis ruisselants de sueur s'y arrêtent pour s'éponger, prendre du thé et causer un peu.

Le génerikcha est un moyen de locomotion charmant quand on voyage seul. On peut admirer à son aise, modérer ou presser l'allure de son coursier par de simples paroles, au besoin faire avec lui un petit bout de causette. Mais quand on est plusieurs, la conversation est impossible entre voyageurs. On marche comme les canards, en file indienne. Il faut attendre un arrêt dans une maison de thé pour se communiquer ses impressions.

Nous faisons le tour de celle-ci, un peu pour passer le temps et nous dégourdir les jambes, car elle n'a rien de bien remarquable. Un chien européen, probablement perdu par son maître, vient en remuant la queue se faire caresser. La pauvre bête a reconnu des compatriotes.

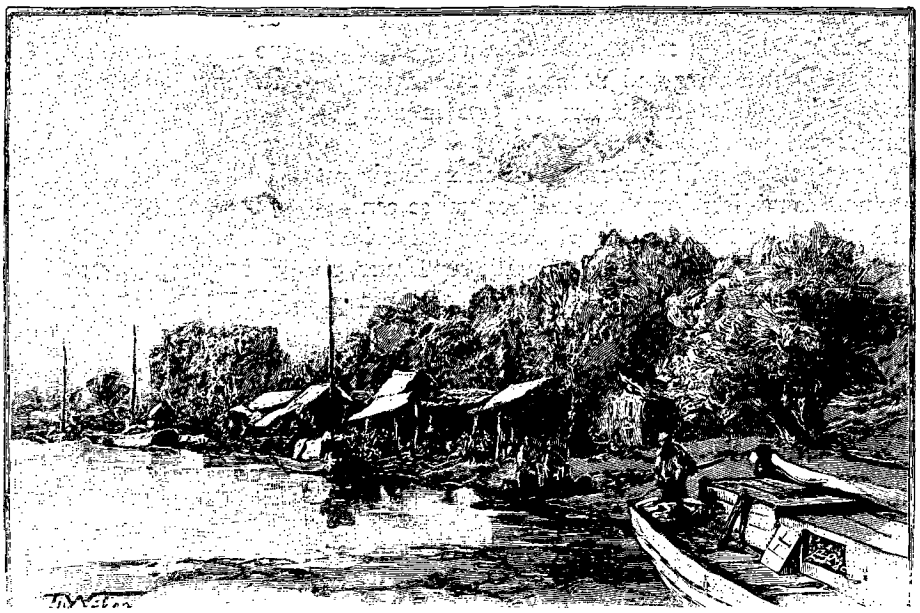
Une jeune fille apporte à Marie des fraises des bois dans une assiette en feuilles. « Ce sont, dit-elle, les premières fraises de l'année. » A Changhaï, à l'Hôtel des Colonies, on nous avait également servi les premières fraises de l'année. On nous en offrira en Corée, puis, bien plus tard, sur les bords du lac Baïkal, et toujours avec cette dénomination de primeur, également exacte partout où on nous la donne.

En effet, plus nous montons vers le nord, plus la végétation est en retard. A Nikolaievsk nous verrons dans un mois d'ici des framboisiers sauvages, et c'est à peine s'ils auront des feuilles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elles n'ont pas grand goût, ces fraises, et sont tout juste mûres, mais elles sont présentées d'une façon si avenante! Nous les payons généreusement.

A midi nous arrivons à Mogué, sur le bord de la mer. Le rivage est couvert de bateaux de pêche, tirés avec le plus grand soin sur le sable. C'est aujourd'hui fête et les pêcheurs se reposent ou du moins ne travaillent pas. Ils font des joutes, des régates. Nous voyons des embarcations bondées de monde se poursuivre, mais sans grand entrain. Nous verrons mieux en Corée.



UNE STATION SUR LES BORDS DU PEÏ-HO[1] (PAGE 180).

Mignard s'était chargé du déjeuner. Il fouille le garde-manger de l'auberge, découvre quelques langoustes et nous promet une mayonnaise soignée. Hélas! il ne peut trouver d'autre huile que celle qui sert à alimenter les lampes, et dont les indigènes, de même que les Chinois, sont très friands. Ils la nomment huile odorante, nous lui donnerions volontiers le nom contraire : question de goût.

Comme cuisiniers, les Japonais sont loin de valoir les Chinois. Mignard le sait et nous quitte sous prétexte d'aller aider la cuisinière. Il est fort gai, Mignard, et à en juger par les éclats de rire que l'on entend partir de la cuisine, je crains bien que le déjeuner ne soit pas préparé avec assez de sérieux.

Enfin nous nous mettons à table. Tout est très propre, les mousmés qui nous servent sont avenantes, le paysage est ravissant, qu'importe le reste! C'est égal, si jamais je voyage encore avec Mignard, il ne s'occupera de la cuisine que lorsque la cuisinière sera du même sexe que lui.

Nous rentrons à Nagasaki par le même chemin, et à 5 heures 1/2 nous sommes à bord du *Tokio-Maru*. Le capitaine est sur le pont et nous affirme que nous partirons à 6 heures. Il avait compté sans l'inexactitude orientale.

A 6 heures, il n'avait pas encore ses papiers. A 7 heures, il se promenait sur le pont, murmurant des paroles probablement fort dures pour ceux qui les retenaient. A 8 heures, nous étions tous au même diapason. A 9 heures, c'était un concert d'imprécations contre la compagnie, lorsqu'une embarcation accoste. Un tout petit bonhomme, coiffé d'une casquette à galons d'or, monte d'un air enjoué, remet les papiers au capitaine, et, avec cet accent particulier qu'ont les Japonais quand ils parlent une langue étrangère, s'en va en nous souhaitant en anglais une bonne traversée.

Notre colère s'était évanouie : deux minutes après, nous étions en route.

Le *Tokio-Maru* est beaucoup moins luxueux que le *Kobe-Maru*, mais par un gros temps c'est sur lui que je préférerais me trouver. Il est moins large et doit mieux tenir la mer. Il ne jauge que 1360 tonneaux.

Le capitaine Kenderdine, qui le commande, est un homme très doux. Dans ce voyage, il a avec lui ses deux petites filles, qui vont prendre un peu l'air de la mer. Mais comme il faut quelqu'un pour avoir soin d'elles et que les règlements japonais n'autorisent pas les femmes des officiers à monter sur le bateau que commande leur mari, le capitaine a emmené sa belle-mère. L'aimable dame nous annonce elle-même la chose très gaîment et ajoute que cela ne doit pas nous effrayer, car elle est dans les meilleurs termes avec son gendre, avec lequel elle a déjà fait de nombreuses traversées.

Ces déclarations faites avec humour brisent la glace des premiers moments, et nous commençons une vie de famille qui va durer une dizaine de jours.

Avec M. Startseff et nous, il n'y a, comme passagers, qu'une dame russe allant à Vladivostok.

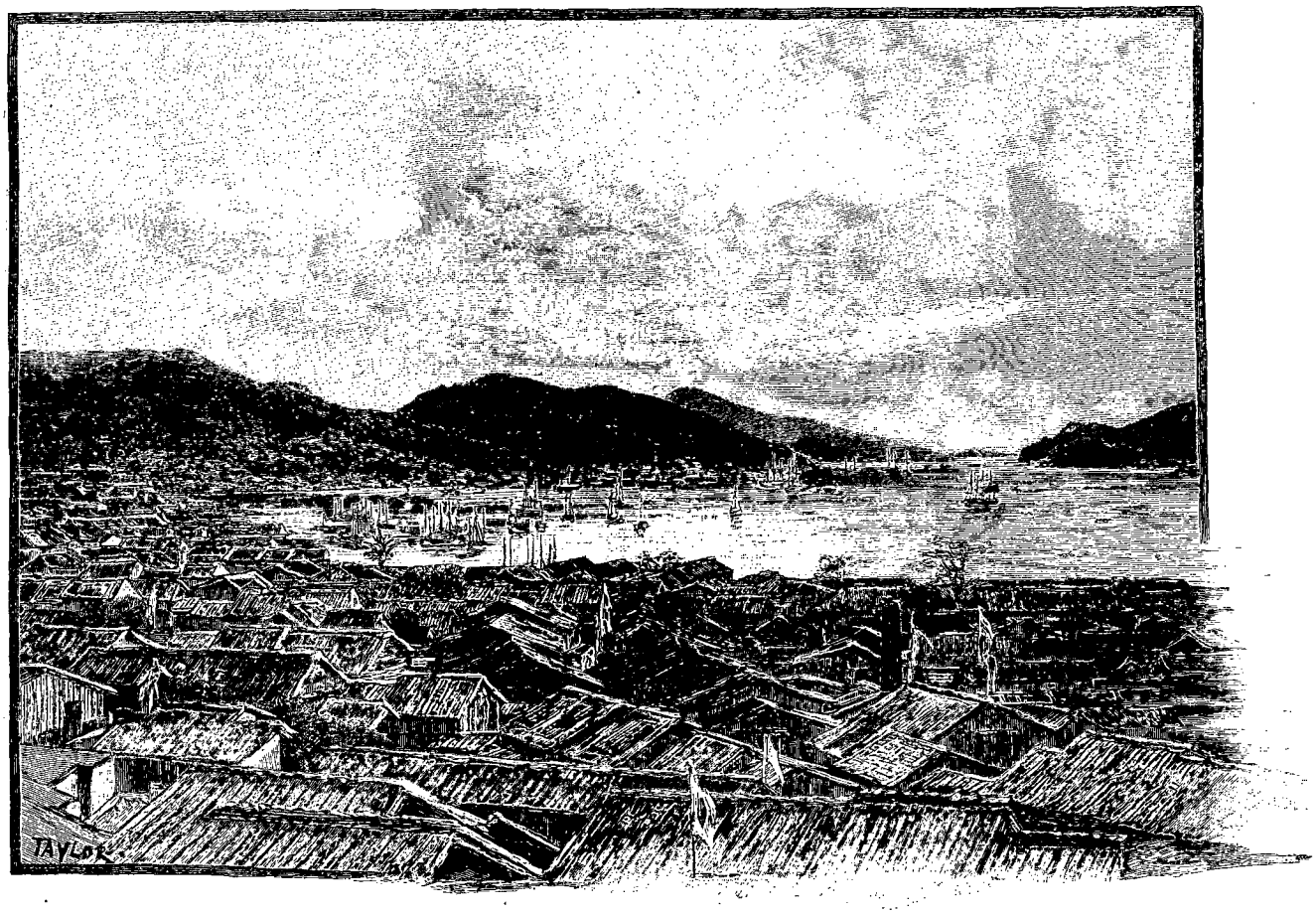
Cependant M. Startseff n'a pas perdu son temps à Nagasaki, il a fait des acquisitions pour son île. Il nous montre entre autres choses un ravissant petit coq blanc et sa poule. Il a payé les deux bêtes dix piastres. C'est un prix énorme, mais quand il s'agit de meubler ou de peupler l'île Poutiatine, rien n'est trop beau, rien n'est trop cher. Il a également acheté deux serins, un mâle et une femelle. Je me demande si le climat ne sera pas trop rude pour ces deux exilés des îles Canaries.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant nous arrivons à la sortie de la rade. Nous passons à gauche de ce fameux rocher de Papenberg, du haut duquel un grand nombre de catholiques furent précipités dans les flots lors des persécutions religieuses au Japon.

La nuit est splendide; la mer, d'un calme absolu, est couverte de milliers de petites lumières qui se confondraient avec les étoiles dont le ciel est parsemé, si une large bande noire, découpée à sa partie supérieure, ne venait les séparer et nous indiquer les montagnes qui



RADE DE NAGASAKI[1] (PAGE 184).

nous entourent. Ce sont les lanternes des barques de pêche. A minuit nous en voyons encore.

30 mai. — Nous nous réveillons dans les eaux de la Corée, devant la passe qui conduit à Fou-Sane. Cette passe est d'un accès difficile et dangereux. Par gros temps et par brouillard il est téméraire de s'y aventurer. A midi nous sommes à l'ancre dans la rade.

Trois ports seulement, en Corée, sont ouverts au commerce étranger. Ce sont d'abord Tchemulpo, sur la côte ouest, à une quarantaine de kilomètres de Séoul, la capitale du royaume. Puis, sur la côte est, Fou-Sane au sud et Yuen-Sane au nord.

Les douanes y sont régies par des Européens détachés du service des douanes maritimes chinoises et nommés par sir Robert Hart, sous la direction duquel les deux services se trouvent.

Presque tout le commerce extérieur est entre les mains des Japonais et des Chinois sur la côte ouest, et des Japonais seulement sur la côte est.

La poudre d'or, les fourrures, de légers tissus de soie, une sorte de papier très solide, qui remplace en Chine les carreaux de vitres, et surtout la racine de ginseng, que les Chinois considèrent comme la panacée et payent presque au poids de l'or, sont les principaux produits d'exportation de la Corée.

1. *Dessin de Taylor, gravé par Ruffe.*

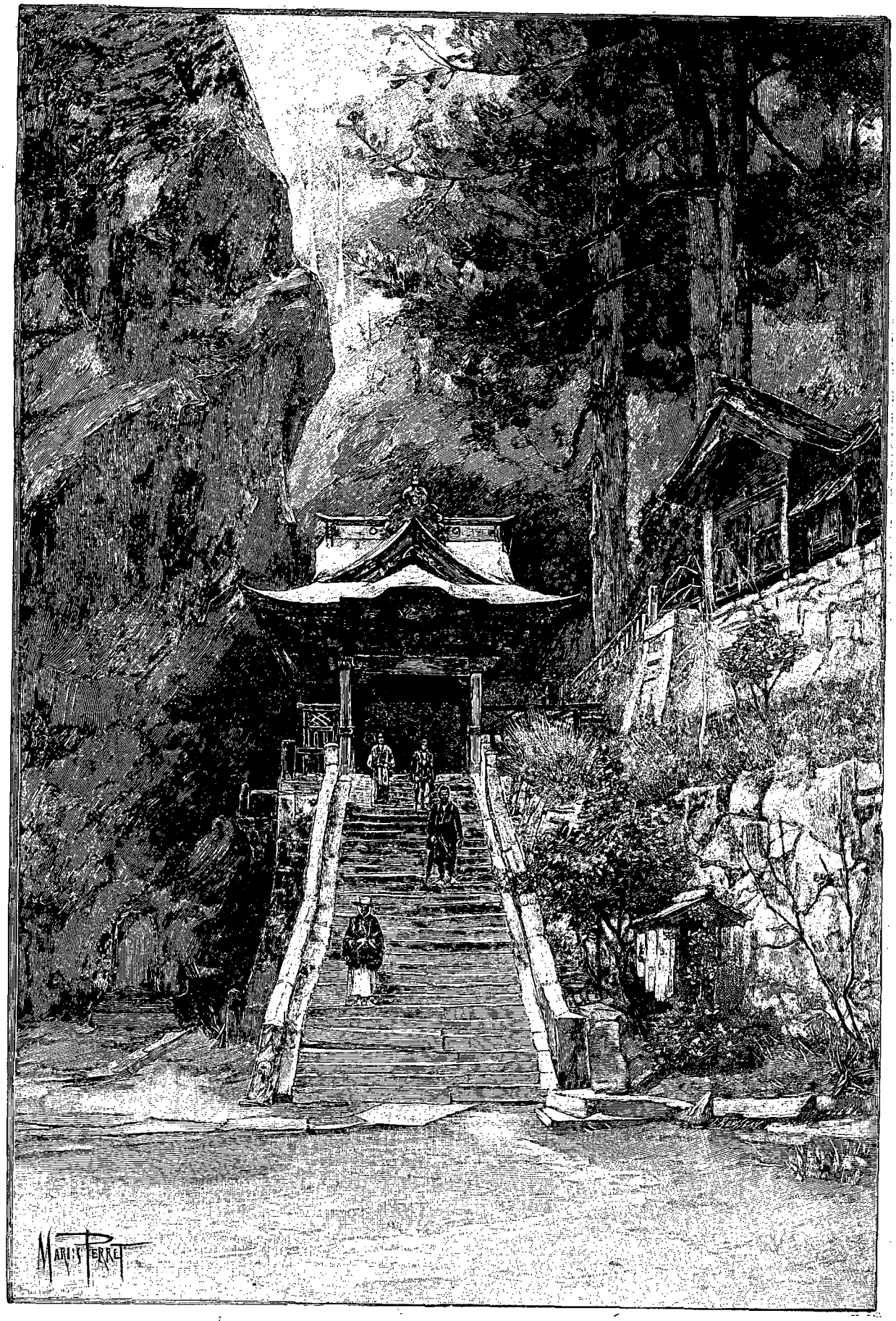
IV

Fou-Sane.

L'arrivée d'un vapeur à Fou-Sane est un événement. C'est à peine s'il en vient deux par semaine. Aussi voyons-nous bientôt paraître à bord le sous-directeur de la douane. Il est désireux d'avoir des nouvelles du monde extra-fousanien, et d'acheter au maître d'hôtel du *Tokio-Maru* quelques provisions fraîches.

Nous le connaissions de longue date. C'est le fils du poète norvégien Björnson. Il est enchanté de retrouver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTRÉE D'UN TEMPLE A NAGASAKI. — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des amis et nous offre de nous faire les honneurs de la ville. Nous acceptons à dîner pour le soir, et descendons tous à terre.

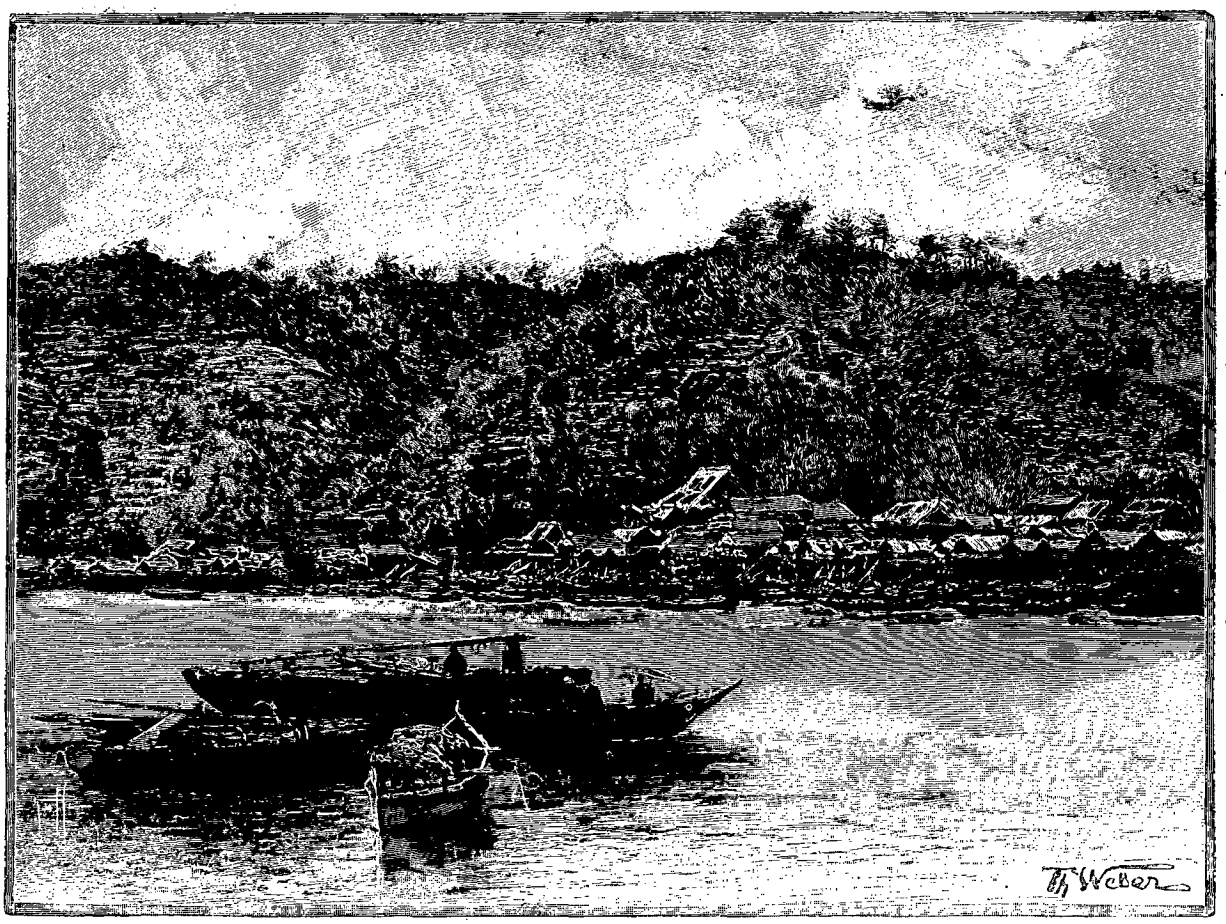
Fou-Sane possède une concession japonaise, sur laquelle se trouvent le consulat de l'empire du Soleil Levant, la douane, les bureaux et magasins de la compagnie Nippon Yuesan Kaisha, à laquelle appartient le *Tokio-Maru*, et un assez grand nombre de boutiques de toutes sortes.

La concession est beaucoup moins propre et beaucoup moins pittoresque que les villes japonaises. Les maisons sont cependant plus larges qu'à Nagasaki.

Björnson nous conduit d'abord chez lui. Sa maison n'est pas grande, mais elle est très bien arrangée. On y sent l'homme qui doit vivre en ermite. Sous un hangar, dans un coin sombre, est perché un énorme grand-duc, attaché par la patte. C'est l'heure de son repas. On lui apporte deux gros rats vivants. Il les saisit par la tête et les avale d'un seul coup, sans même se donner la peine de les tuer. Il paraît que dans une heure ou deux il se débarrassera des poils et de la peau. Nous n'attendons pas cette seconde partie de l'opération.

La concession est adossée à une colline assez élevée, couverte de beaux arbres, mais dont l'accès est interdit aux promeneurs. Une barrière en bois l'entoure. Au sommet est un petit temple. Contentons-nous, comme tout le monde, de faire le tour de ce lieu sacré.

Nous traversons d'abord le marché aux poissons. Sur de longues cordes sèchent au soleil des queues et des ailerons ou nageoires de requin. Il y en a une telle quantité que nous nous imaginons voir le produit de la pêche d'au moins une année. Mais quelle n'est pas notre stupéfaction, en arrivant au bord de l'eau, de trouver étendus sur le rivage et privés de leur queue et de leurs nageoires plus de deux cents requins, tout frais, rapportés la nuit dernière par les pêcheurs rentrant avec la marée!



BATEAUX DE PÊCHE À MOGUÉ[1] (PAGE 186).

Une pareille abondance de ces mangeurs d'hommes nous donne une idée du danger que l'on court en se risquant, même à proximité des rivages, en eau trop profonde. Et nous, qui si souvent nous sommes baignés ne pleine mer sur les côtes de Chine, du Japon et de Corée! Je me promets bien de ne plus recommencer.

Quelques-uns de ces requins ont près de trois mètres.

De temps en temps, des Coréens arrivent avec des perches en bambou, achètent un de ces squales, pour presque rien, et l'emportent à deux ou quatre, suivant

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FOU-SANE[1].

sa grosseur. Ils vont le saler et s'en nourrir. Je ne les envie pas. Car, si les ailerons sont un mets fort recherché, et, ma foi très bon, lorsqu'ils sont accommodés par un cuisinier chinois, la chair elle-même répand une odeur d'urine absolument repoussante. J'ai pour principe de goûter à tout et j'avais essayé du requin sur les côtes de Bornéo en 1869. Dans mes voyages j'ai mangé bien des choses extraordinaires, mais rien d'aussi répugnant.

Si le requin est la terreur des mers qui baignent les côtes, le tigre n'est pas moins à redouter dans l'intérieur du pays, surtout à mesure que l'on s'avance vers le nord, où on le dit très commun. Beaucoup plus grand que celui des Indes et de Cochinchine, il possède une fourrure bien plus épaisse et plus longue, dont il a besoin pendant les froids de l'hiver.

Chaque province doit fournir tous les ans au roi de Corée un certain nombre de peaux. C'est aux gouverneurs à se les procurer peu à peu, et lorsque arrive l'époque de les envoyer à la capitale, s'il leur en manque quelques-unes, en peu de jours ils les obtiennent. Voici de quelle façon.

Ils choisissent un pic élevé, en forme de pain de sucre et bien dénudé à la partie supérieure. Puis ils ordonnent à mille ou quinze cents soldats, armés du traditionnel fusil à mèche et d'un gong en cuivre, de cerner la montagne et d'en faire l'escalade méthodiquement, en frappant sur leur gong. Ils sont toujours sûrs de lever au moins un ou deux tigres, qui, effrayés par le bruit des gongs, se dirigent vers le sommet de la montagne, et qui, arrivés à la partie dénudée, avant de s'y engager cherchent à rebrousser chemin. Mais le cercle des chasseurs s'est rétréci, le bruit des gongs est plus épouvantable que jamais, et le ou les tigres finissent par gagner la plus haute partie du pic, où ils sont le point de mire de tous les soldats, qui, à un signal donné, font une décharge générale.

Le fusil coréen est le même que celui des Chinois. Il est à mèche et se charge par la gueule. On verse d'abord la poudre, puis on met la balle. Aucune bourre, ni entre la poudre et la balle, ni sur la balle. En sorte qu'il faut toujours maintenir le fusil la gueule en l'air; autrement la charge tomberait à terre avec autant de facilité qu'elle est entrée dans le canon. Un bassinet placé sur le côté contient un peu de poudre mouillée sur laquelle vient s'appuyer le feu d'une mèche serrée dans un levier mobile, que l'on fait manœuvrer avec l'index de la main droite. On conçoit qu'il soit difficile à un seul homme, ou même à plusieurs, d'affronter avec de pareilles armes le terrible fauve. Les gouverneurs ont l'armée sous leurs ordres et ils s'en servent.

Le tigre disparaîtra peu à peu de la Corée, à mesure que le pays se civilisera. Le requin sera, lui, bien difficile à détruire. Il a l'immensité de l'océan pour vivre et se reproduire : le marché de Fou-Sane en fournira toujours aux amateurs une égale quantité.

Cependant, nous nous dirigeons vers la grande rue, où se trouvent les magasins japonais: nous entrons, sur la recommandation de Björnson, dans la boutique d'un confiseur renommé, pour acheter quelques sucreries pour les dames. Tout à coup M. Startseff avise deux armoires en bois blanc, qui servent à l'artiste à mettre son sucre à l'abri des mouches. Elles n'ont rien de remarquable, mais il n'y a pas d'armoires à Poutiatine : cela suffit pour que notre ami songe à s'en rendre acquéreur. Il a quelque difficulté à faire comprendre au confiseur ébahi que c'est le contenant qu'il veut acheter et non le contenu. Tout s'arrange : les armoires partiront avec nous sur le *Tokio-Maru*, en compagnie d'une foule d'ustensiles de ménage récoltés à toutes les escales. Car c'est en effet un ménage qu'il monte sur une très grande échelle.

Comme nous devons rester quarante-huit heures à Fou-Sane, nous remettons à demain notre promenade :

1. *Dessin de Riou, gravé par Privat*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il commence à se faire tard, et Björnson ne veut pas faire attendre son cuisinier.

Après un fort bon dîner, dans lequel nous nous félicitons de voir que le requin ne figure pas, nous rentrons à bord dans l'embarcation de la douane par une mer splendide, tandis qu'à terre de nombreuses lanternes aux couleurs variées simulent une illumination en notre honneur.

C'est aujourd'hui le 5 de la cinquième lune, c'est-à-dire l'une des trois plus grandes fêtes de l'année pour les Annamites, les Chinois et les Coréens. On doit régler tous ses comptes, payer toutes ses dettes, recouvrer toutes ses créances,... si c'est possible! Les rues sont donc très animées, même la nuit, car on a jusqu'à minuit pour payer, et les monts-de-piété très affairés. Les règlements de compte ne se font pas toujours sans de violentes discussions, étant donné surtout que bon nombre de créanciers et de débiteurs ont, selon la coutume, bien mangé et surtout bien bu.

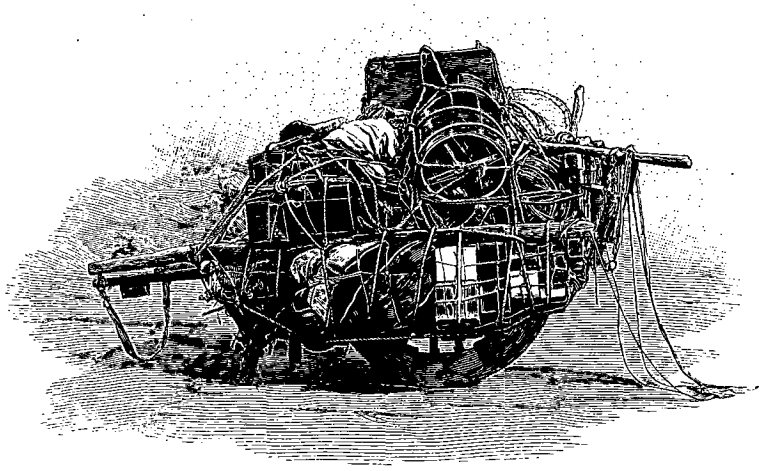
Sur la rade, il y a eu des sortes de régates. Des embarcations indigènes passaient et repassaient devant le *Tokio-Maru* deux à deux, luttant de vitesse. Nos officiers, bons juges en la matière, prétendaient qu'elles faisaient au moins douze milles à l'heure. Elles étaient bondées d'hommes complètement nus, accroupis dans le fond du bateau, chacun tenant à deux mains une pagaie à une seule palette, battant l'eau avec ensemble et régularité, en poussant des cris sauvages, tandis qu'à l'arrière, le capitaine, debout, le corps penché en avant, frappait à coups redoublés sur un énorme gong en cuivre pour leur donner le mouvement.

Nous avons également observé toute la journée deux ou trois grandes jonques de pêche qui ont croisé dans la rade. Nous les avons vues aller faire escale devant les différents villages dont nous apercevons les huttes rondes de tous les côtés. A mesure que la nuit approchait et devenait plus sombre, ces jonques se sont éclairées, des lanternes aux couleurs voyantes ont été suspendues aux cordages sans aucune symétrie. Sillonnant la rade en tous sens, ces trois bateaux semblent s'être donné rendez-vous autour du *Tokio-Maru*. Nous entendons des gémissements plaintifs partir de ces pseudo-gondoles. On nous explique que ce sont des chants. C'est lugubre; du reste, les gondoliers sont absolument ivres. Ils ont fait des libations à toutes les escales, et ils comptent sans doute sur nous pour la bonne bouche, car ils nous demandent de l'eau-de-vie. Nous refusons d'accéder à leur prière; alors ils nous menacent et poussent des cris qui ne nous émeuvent guère. Je jette un coup d'œil dans l'un des bateaux, qui s'était fait une sorte de rouf en nattes. C'est répugnant. Des êtres absolument nus sont entassés les uns sur les autres, dans la position où l'ivresse les a fait tomber, tandis qu'à côté, ceux qui peuvent encore remuer hurlent pour avoir de l'eau-de-vie, en agitant lourdement les bras. Notre capitaine se contente d'ordonner de tenir ces bateaux à distance, puis nous allons nous coucher. Il est plus de minuit quand les cris cessent, c'est-à-dire quand tout le monde est ivre mort, car les bateaux sont toujours là; personne n'est capable de les diriger. Mais la mer est splendide. Même en Corée, il y a un bon Dieu pour les ivrognes.

Charles VAPEREAU.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

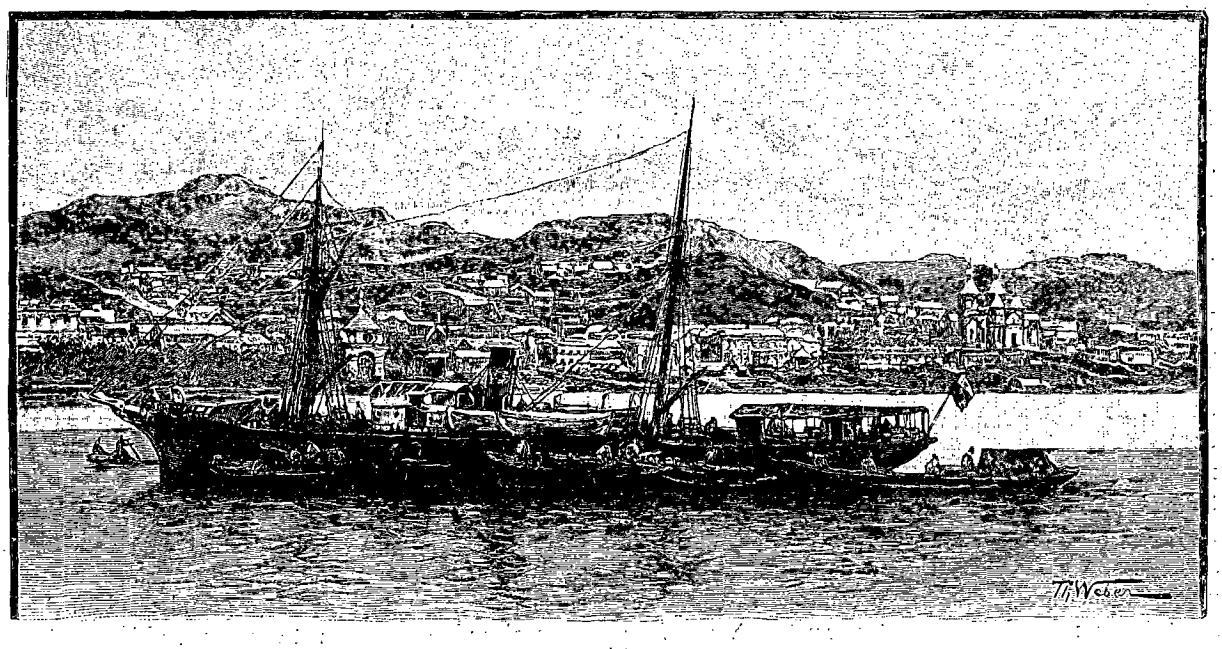
(*La suite à la prochaine livraison.*)



BROUETTE CHARGÉE[1] (PAGE 178).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VLADIVOSTOK[1] (PAGE 196).

DE PÉKIN A PARIS[2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

IV

Fou-Sane (suite).

HANE, NOTRE DOMESTIQUE CHINOIS[3].

Il fait un temps superbe; nous retournons à terre dans la matinée. Il y a beaucoup de monde dans les rues et dans les magasins; les fêtes sont terminées et chacun s'est remis au travail.

Les Coréens aiment les vêtements de couleurs très claires. Les mandarins portent de la soie légère, généralement bleu tendre. Mais comme ils se croiraient déshonorés de se servir de leurs dix doigts pour autre chose que pour écrire, ils conservent leurs habits assez propres. Il n'en est pas de même des gens du peuple, qui sont habillés invariablement de toile blanche, quel que soit leur métier, et qui ne changent guère de vêtements que quand ceux qu'ils portent les quittent. Il est inutile, je crois, d'insister sur l'aspect que présentent la plupart des Coréens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir à la classe aristocratique des lettrés.

C'est la forme du chapeau, en crin noir tressé, qui indique le rang social : celui des mandarins est un tronc de cône, celui des simples particuliers une demi-sphère. Une autre coiffure assez originale est celle que portent les hommes en deuil de leur père ou de leur mère. Elle consiste en une vaste cloche en fin bambou, recouverte de papier huilé. Cette cloche peut avoir jusqu'à 50 centimètres de profondeur et 80 de largeur. Au cou est attachée une petite pièce de toile carrée, de la grandeur de nos mouchoirs, munie, aux deux angles d'en bas, de deux baguettes en bois. Le Coréen en grand deuil ne doit pas laisser voir sa figure pendant trois ans, et lorsqu'il rencontre quelqu'un, il doit s'empresser de saisir de chaque main une des baguettes et de relever le carré de toile à la hauteur de ses yeux.

Les Coréens sont, en général, d'assez beaux hommes, aux traits réguliers, à la figure énergique. Leurs cheveux sont noirs; ils doivent les porter séparés par une raie sur le milieu de la tête et tressés en une longue natte qui pend par derrière comme chez les jeunes filles en Chine, jusqu'à leur mariage. Après cette cérémonie, les cheveux sont relevés en chignon sur le sommet de la tête.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Privat.*
2. *Suite. — Voyez p.* 177.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous arrivons devant une auberge et nous entrons pour la visiter. Il faut nous baisser pour passer par la porte. A l'intérieur tout est sordide. La terre battue est jonchée de débris de toutes sortes, et une odeur fétide se dégage de ce taudis. La moitié de la chambre est occupée par un poêle horizontal sur lequel les voyageurs s'étendront pour la nuit, pressés comme des sardines.

Deux femmes se trouvent dans un petit réduit séparé : probablement l'épouse et la fille du patron de l'établissement. Elles portent le costume d'intérieur des femmes du peuple. J'ignore s'il est le même pour les grandes dames. Ce costume se compose d'une jupe assez ample dont l'étoffe est simplement froncée à la partie supérieure et fixée à une ceinture très large qui vient s'arrêter au-dessous des seins, puis d'une courte casaque à manches qui couvre les épaules et s'arrête à un pouce au-dessous des aisselles. Il existe donc autour du corps une bande d'une vingtaine de centimètres complètement à nu : bande qui peut permettre à certaines femmes de se montrer fières de ce que probablement beaucoup d'autres seraient désireuses de couvrir. Toutefois, quand elles sortent, les femmes coréennes sont plus vêtues. Celles de la classe aisée portent un long voile blanc qui cache même en partie la figure.

Dans notre promenade, nous en rencontrons cinq : elles s'arrêtent et paraissent au moins aussi intéressées par notre présence que nous par la leur. La route est solitaire, de gros arbres nous protègent contre les regards indiscrets, ou du moins nous le croyons et nous nous admirons mutuellement. Elles sont habillées de toile blanche des pieds à la tête, et propres, ce qui est extraordinaire. Peut-être ont-elles changé de vêtements hier, à cause de la fête. Elles ne sont ni jolies ni gracieuses, mais au moins ne semblent-elles pas farouches.

Tout à coup un grognement terrible suivi d'imprécations vient les tirer de leur extase. Elles reprennent leur route, en pressant le pas, serrées les unes contre les autres, suivies de près par leur seigneur et maître qui vient d'apparaître et les chasse devant lui, ne cessant de les invectiver. Pauvres créatures! J'espère qu'elles n'auront pas été trop sévèrement châtiées pour avoir cédé à un mouvement de curiosité bien naturel à des femmes qui sortent peut-être trois fois par an de chez elles.

Nous allons rendre visite à M. Hunt, directeur de la douane, et à sa femme. Leur maison est située à une certaine distance de la concession, sur une colline. De leur véranda on a une vue ravissante, mais ils m'ont l'air bien exposés aux typhons, si fréquents dans ces parages. En sortant de chez eux, pour regagner le bord, nous rencontrons encore cinq femmes coréennes. J'ai mon appareil et je voudrais les photographier. Nous nous arrêtons pour parlementer, trois prennent immédiatement la fuite; les deux autres, plus courageuses, nous écoutent et, après quelques hésitations, consentent à ce que nous demandons, mais à une condition : elles n'ont jamais vu d'intérieur européen, on leur fera visiter la maison de M. Hunt. Celui-ci, qui est avec nous et qui parle très bien le coréen, y consent de grand cœur. Les deux femmes me regardent avec une certaine inquiétude préparer mon appareil. Il est évident qu'elles ne sont qu'à demi rassurées; pour se donner du courage elles se tiennent par la main. Quelques hommes arrivent. Pour ne pas effrayer les femmes, je les laisse se mettre à côté d'elles. Quand je leur dis que tout est fini, elles poussent un soupir de soulagement et paraissent étonnées d'en être quittes à si bon marché; elles nous regardent d'un air méfiant, et c'est seulement quand on les fait entrer dans la maison qu'elles commencent à se convaincre qu'on ne s'est pas moqué d'elles.

Avoir pu parvenir à photographier des femmes en Corée était une chance inespérée, et je rentre à bord très satisfait de mon excursion. Le temps devient désagréable et nous ne pouvons plus songer à aller à terre. Nous pêchons à la ligne sans grand résultat. Quatre lamproies plus allongées et encore plus hideuses à voir que celles d'Europe sont notre seul butin.

Enfin le 1er juin nous faisons nos adieux à MM. Hunt et Björnson, et à 10 heures du soir nous quittons Fou-Sane. Il a fait évidemment un temps abominable hier, car la houle est assez forte, malgré le calme de l'air.

V

De Fou-Sane à Vladivostok.

2 juin. — La mer est moins agitée; nous suivons les côtes de la Corée sans les perdre de vue. C'est à peine si nous apercevons quelques bateaux de pêche. Mais en revanche nous voyons quantité de souffleurs et de baleines. Une de ces dernières suit la même direction que nous, semblant lutter de vitesse avec le *Tokio-Maru*, puis soudain elle passe à une cinquantaine de mètres à l'avant, le corps presque hors de l'eau, et disparaît. Elle pouvait avoir une quinzaine de mètres de longueur.

Nous marchons doucement. Inutile de nous presser et d'arriver dans la nuit à Yuene-Sane, notre prochaine escale.

Le 3, vers 5 heures du matin, nous étions devant cette admirable baie de Port Lazareff dans laquelle les plus gros cuirassés trouveraient un mouillage parfait et un abri sûr. Cette rade immense serait, paraît-il, très facile à défendre contre les attaques de flottes ennemies. Elle offre en outre l'énorme avantage d'être libre de glace toute l'année. C'est pour cela qu'on prête généralement aux Russes l'idée de s'emparer de Port Lazareff : la chose est en effet bien tentante.

Ce n'est certes pas la Corée qui pourrait opposer la moindre résistance à sa puissante voisine. La valeur militaire de ses troupes, du reste peu nombreuses, ne paraît pas bien redoutable. Quant aux sentiments de la population, je m'imagine que dans le nord du royaume ils sont plutôt favorables que contraires à la Russie, et cela pour plusieurs raisons. La Corée, malgré sa réputation de pauvreté, est un pays riche, fertile, mais dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la population, dure à la fatigue, est minée par deux choses : les exactions des mandarins, d'une part, et le discrédit attaché aux travaux manuels de l'autre. L'ouvrier coréen qui travaille dans son pays n'est jamais sûr de recevoir la totalité de sa paye, et s'il la reçoit, il aura à en verser une bonne partie aux mandarins petits et grands, sous une forme ou sous une autre. Il sera en outre considéré avec mépris par tout ce qui tient un pinceau, la plume de l'Extrême-Orient.

Au contraire, dans le gouvernement de Vladivostok les Coréens sont bien traités, bien payés pour leur labeur. Aussi en voit-on un grand nombre dans la ville, occupés au chargement et déchargement des navires, au transport des marchandises dans les rues et à tous les travaux de portefaix. Nous en avons rencontré jusque dans les environs de Tchita, la capitale de la Transbaïkalie, habillés à la russe, vivant au milieu des Cosaques et semblant presque avoir renoncé à leur nationalité.

A 6 heures, nous mouillons dans la rade de Yuene-Sane, qui se trouve à l'entrée de la baie de Port Lazareff, à une assez grande distance du rivage. Je profite de l'embarcation de la douane pour descendre à terre, M. Startseff m'accompagne. Il est anxieux d'avoir des nouvelles de son bateau : il en reçoit de bonnes.

MANDARIN CORÉEN[1] (PAGE 193).

Le directeur de la douane est un Suédois, Oisen, que je connais depuis de nombreuses années. Naturellement nous devons déjeuner et dîner chez lui. J'accepte avec plaisir, et pendant que M. Startseff m'entraîne pour fouiller les boutiques, Oisen se dirige vers le *Tokio-Maru* pour aller chercher Mme Vapereau. Le vent est fort ; il souffle du large, et la mer est agitée. Les deux passagers, un peu mouillés par les embruns, sont heureux de sentir la terre sous leurs pieds.

La maison du directeur de la douane est la dernière du village ; plus loin ce sont des cultures, puis des montagnes élevées.

Le pays est, paraît-il, infesté de tigres, et la nuit on ne sort jamais sans lanterne. Le terrible animal visite souvent les habitations. Il rôde autour des étables, des maisons, et malheur aux gens, aux bestiaux qui ne sont pas bien enfermés. Oisen m'a assuré avoir entendu à plusieurs reprises le tigre, la nuit, sous sa véranda, renifler et gratter à sa porte. On trouvait le matin la trace de ses pas. Pendant la journée il ne s'aventure pas dans la ville. Nous pouvons donc, sans crainte de le voir apparaître, nous mettre à table, car on annonce que le déjeuner est servi.

Les huîtres de Yuene-Sane sont très renommées. Il n'y a pas d'*r* dans le mois, mais on nous assure que, dans ces pays très froids, les huîtres se mangent en toute saison. Nous nous risquons et nous nous en trouvons fort bien. Elles ne valent pas cependant nos marennes ou nos cancales. J'en dirai autant des poissons, qui dans l'Extrême-Orient sont bien inférieurs à ceux d'Europe.

Pendant l'été, Oisen tire ses provisions de Vladivostok. Mais lorsque la navigation cesse, à l'hiver, il lui faut vivre sur le pays et manger du poulet deux fois par jour!

Séoul, la capitale de la Corée, est à 150 kilomètres, c'est-à-dire à six jours de marche. Si l'on met aussi longtemps à franchir cette petite distance, c'est parce que, par peur du tigre, on s'arrête dès que le jour baisse.

Nous allons nous promener dans la direction du village coréen. Je prends mon appareil, qu'un indigène consent à porter sur un crochet dans le genre de ceux de nos commissionnaires.

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie de M. Piry.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une hutte isolée se trouve sur notre route, trois hommes sont à la porte. Consentiront-ils à ne pas bouger? J'avais appris autrefois la langue coréenne, pensant que lorsque le pays, alors fermé aux étrangers, leur serait ouvert, cette connaissance pourrait m'être utile. Mais il y a près de quinze ans de cela. Je rassemble mes souvenirs, les Coréens sont surpris d'entendre un Européen parler leur langue, cela les intéresse, et tout s'arrange.

Le pays paraît fertile et est assez animé. Çà et là une case solitaire, puis un village qui ressemble à une agglomération d'énormes ruches d'abeilles. Au fond et pas bien loin, de hautes montagnes.

C'est la seconde fois que nous venons en Corée. Il y a quelques années, nous avons deux fois fait escale à Tchemulpo. Malheureusement une épidémie terrible de choléra décimait à ce moment la population. De plus c'était au milieu de la saison des pluies, les communications étaient difficiles, et à notre grand regret il nous fut impossible de pousser jusqu'à Séoul. Un matin je fis cependant une longue promenade à cheval, et ce que je vis du pays me fit regretter de ne pas en voir davantage.

A 11 heures nous rentrons à bord, après avoir mangé chez Oisen des fraises dont il était très fier : « Les premières fraises de l'année », annonça-t-il! A minuit nous partons par un temps splendide. La mer est calme, le ciel étoilé, et nous disons adieu à la Corée.

Dimanche, 6 juin. — C'est vers 6 heures du matin que nous devons arriver à Vladivostok. Les officiers du *Tokio-Maru* qui, en bons Anglais, détestent cordialement les Russes et tout ce qui est russe, ne nous en ont pas moins recommandé d'être sur le pont de bonne heure, pour ne pas manquer l'entrée de la rade : ce doit donc être bien beau! Avant l'heure indiquée, je suis sur la passerelle. Il fait un froid très vif. Du reste, à mesure que nous montions vers le nord, nous avions été obligés de modifier successivement notre costume.

Bientôt les côtes se dessinent, nous apercevons une ombre à l'est. C'est l'île Poutiatine, la nouvelle acquisition de M. Startseff. Elle a 28 kilomètres de tour. Il se propose d'y faire de l'élevage. Il a fait venir à grands frais de tous les pays du monde toutes les choses susceptibles de vivre ou de croître dans son royaume : vaches et chevaux de Russie, arbres à fruits des États-Unis, etc. Mais il compte surtout sur les moutons qui lui arrivent de Mongolie.

Le mouton ne vit ni en Corée ni au Japon. On a essayé à bien des reprises de l'y acclimater. M. Startseff prétend qu'une certaine herbe qui croît dans ces contrées, mais dont son île est exempte, les empoisonne, qu'il a d'ailleurs, depuis un an, une trentaine de moutons qui sont en parfait état.

Il est certain que si le mouton peut vivre à Poutiatine, ce sera pour son propriétaire une source de revenus considérables. Nous en avons mangé pour la dernière fois en quittant Changhaï. On en importe bien au Japon, mais en si petit nombre que c'est un objet de luxe, et nous n'en mangerons plus que par hasard, dans un mois d'ici, quand nous nous rapprocherons de la Mongolie.

Les amis de M. Startseff sont loin d'avoir son enthousiasme. D'après eux, cette île ne peut être pour lui qu'une distraction l'aidant à employer les loisirs que lui laisse son commerce du thé. Il a payé Poutiatine une quinzaine de mille francs au gouvernement russe, il y en dépensera deux ou trois cent mille, mais n'y fera rien de pratique à cause des brouillards, si fréquents au sud de Vladivostok et pour ainsi dire perpétuels entre Vladivostok et Nikolaïevsk.

M. Startseff n'est pas de cet avis. Il considère qu'il a fait un bon placement et qu'il travaille dans ce moment-ci pour ses enfants. Sa propriété a au moins ce grand avantage d'être une île, c'est-à-dire d'être à peu près à l'abri des nombreux échappés du bagne, qui sont souvent la terreur de la terre ferme dans ces parages.

Les Russes sont très fiers de la rade de Vladivostok. Ils lui donnent le nom de Corne-d'Or. Est-ce en souvenir de Constantinople?

Si étranger que l'on soit à l'art militaire, on se convainc aisément que, pour peu qu'il soit défendu, Vladivostok est imprenable par la mer, et que s'il n'était pas bloqué par les glaces pendant quatre mois de l'année, il serait facile d'en faire un des plus beaux ports de guerre du monde.

La rade représente en effet une sorte de corne ou de croissant fermé à une extrémité et adossé à une montagne élevée. On pénètre par l'autre pointe, qui forme une passe étroite devant laquelle se trouve la grande île Russe qui la masque complètement.

Quel admirable point de vue et quel merveilleux changement de décor! On suit le détroit qui conduit à la pointe ouverte. A droite est la terre ferme, à gauche l'île Russe. On s'imagine être dans une énorme rivière qui s'étend à perte de vue. L'île est couverte d'arbres. Çà et là des tentes réunies révèlent la présence de nombreux soldats. Elle est très élevée au-dessus du niveau de la mer : c'est une vraie montagne. Au sommet, je crois distinguer des travaux indiquant la présence de forts, et l'on m'assure que ces forts existent. Sur l'île et sur la terre ferme, qui est moins élevée, la végétation est luxuriante. Juin est, pour ces parages, le printemps dans toute sa force. On dirait que les végétaux savent qu'ils n'ont que peu de temps à vivre et qu'ils en profitent.

Tout à coup, sur la droite, apparaît une ouverture de quelques centaines de mètres. C'est l'entrée de la Corne-d'Or. Nous y pénétrons, et notre regard embrasse en un instant la plus grande partie de la rade. Vladivostok est devant nous, au fond, en amphithéâtre, sur le flanc de la montagne, que les maisons ne couvrent qu'en partie. A gauche, un plateau assez élevé, entièrement dénudé, et surmonté de grands bâtiments à l'aspect sévère et triste. Ce sont les casernes. A droite, des magasins, des entrepôts de charbon. A mesure que nous avançons, l'autre partie de la Corne se découvre, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CORÉENS ET CORÉENNES (PAGE 194). — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CORÉEN EN DEUIL[1] (PAGE 193).

nous apercevons dans le fond le dock flottant construit depuis peu d'années.

Cependant, avant d'aller à notre mouillage, il faut attendre la visite de la Santé. Nous arrivons du Japon et de la Corée, pays où le choléra existe presque en permanence, nous sommes à bon droit suspects. Ce n'est que le commencement des ennuis que le choléra nous causera. Ces ennuis n'ont cessé qu'à Paris, où, je ne sais combien de temps après notre arrivée, nous étions encore sous la surveillance de la police et obligés d'aller, tous les trois jours, déclarer à la mairie que nous n'étions pas encore morts.

Le *Tokio-Maru* est bientôt entouré d'une multitude d'embarcations conduites presque toutes par des Chinois de la province du Chane-Toung, qui, de même que les Japonais et les Coréens, arrivent dès l'ouverture de la navigation pour ne s'en aller qu'à la fermeture. L'hiver, Vladivostok est mort. La glace atteint jusqu'à un mètre d'épaisseur dans la rade. Il neige rarement, mais un vent de nord-ouest très violent provoque une sécheresse extrême, fort agaçante pour les nerfs. Les habitants ne sortent de chez eux que quand ils y sont forcés. Du reste, leurs maisons sont admirablement installées pour le froid. De grands poêles, la plupart du temps en maçonnerie et ayant une face ou un angle sur quatre pièces, entretiennent une chaleur uniforme dans toute la maison. De doubles vitres aux fenêtres, qui souvent sont cloucés, offrent une barrière infranchissable au froid du dehors. Aussi jamais les chambres ne sont-elles aérées. Les Russes doivent être d'une autre constitution que la nôtre, et leurs poumons se contenter de moins d'oxygène que ceux des Européens de l'Occident. Une des choses qui m'ont été le plus désagréables dans tout le voyage, c'est le manque d'air dans certaines maisons.

C'est au plus fort de l'été que nous avons traversé la Sibérie. Dans les plus petits villages, les plus pauvres demeures étaient presque toutes ornées de fleurs superbes, de fleurs que nous considérons comme des plantes de serres chaudes fort difficiles à conserver, venant du Japon ou des tropiques : palmiers, caoutchoucs, gloxinias, etc. Toutes ces plantes adossées aux vitres font un rempart qui empêche d'ouvrir la fenêtre. Dans beaucoup de maisons, l'air ne peut se renouveler que par la porte, quand quelqu'un entre ou sort.

C'est aujourd'hui la Pentecôte, d'après notre calendrier, mais d'après celui des Russes, c'est la « Troïtza », que notre dictionnaire traduit par Trinité. Dans tous les cas, c'est un « Praznik », jour de fête, et les jours de Praznik sont chose fort sérieuse pour le voyageur, comme on le verra plus tard. Ils servent bien souvent à vous faire manquer de chevaux, à vous procurer un cocher ivre, si vous ne voulez pas vous contenter d'un enfant pour conduire votre tarantass, enfin à vous faire payer quatre roubles ce qui n'en vaut qu'un.

Tous les navires sont pavoisés et couverts de branches de feuillage. Il y en a jusqu'en haut des mâts, jusqu'au bout des vergues, dans les cordages, dans les embarcations; c'est fort joli. En ville, tous les magasins sont fermés. C'est ce qui explique l'affluence de monde autour du *Tokio-Maru* et sans doute aussi le retard de la Santé à venir nous autoriser à débarquer.

Bientôt il devient impossible d'empêcher l'invasion. Nos officiers ont beau prévenir que nous sommes des pestiférés, que tous ceux qui mettront le pied à bord seront obligés de partager notre quarantaine, rien n'y fait. Notre pont se couvre de visiteurs. On a dit que personne ne descendrait, mais je vois que la consigne n'est pas faite pour tout le monde, car des gens nous quittent qu'on ne songe pas à inquiéter. Fermons les yeux, ils portent un uniforme.

Enfin tout est en règle, et nous sommes libres d'aller à terre. C'est maintenant que vont commencer les vraies difficultés du voyage. Nous sommes à l'extrémité est de l'ancien continent, et nos parents, notre patrie, nos amis sont à l'extrémité ouest, et c'est là qu'il s'agit d'arriver.

Certainement, dans les grandes villes nous trouverons des gens parlant le français, l'anglais et l'allemand. Mais en cours de route, dans les villages, il ne faut compter que sur le peu de russe que nous connaissons, et sous ce rapport notre bagage n'est pas bien lourd. Tout cela, nous le savions depuis longtemps : on nous dit sur le *Tokio-Maru* : « Revenez avec nous! » Cette proposition nous fait sourire. Nous sommes par-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tis avec la ferme intention de traverser la Sibérie, et nous la traverserons.

Le capitaine Kenderdine nous prévient qu'à Vladivostok il n'y a pas d'hôtel acceptable, mais que nous pouvons rester à bord jusqu'au départ du *Tokio-Maru*, à raison de trois dollars par jour pour le logement : la chose est prévue par la Compagnie, qui a elle-même fixé le prix de la pension.

M. Startseff est à terre depuis longtemps. Vieil ami de M. Cheveleff, le plus grand négociant de Vladivostok, chez lequel sa chambre est préparée, il a promis de le prévenir de notre arrivée. Nous sommes nous-mêmes recommandés, par nos amis de la légation de Russie à Pékin, à M. Cheveleff, chez qui je dois trouver les premiers fonds pour continuer notre route.

Cependant, un jeune homme monte à bord et parle à un officier, qui me désigne de la main. Il s'avance vers moi et m'adresse la parole en russe. Je réponds en français et la conversation commence. Son français est à la hauteur de mon russe : tout ira bien. Au bout d'un quart d'heure de petit nègre dans les deux langues, je sais que je suis en présence de M. Vahovitch, frère du consul de Russie à Tien-Tsin, qu'il est envoyé par M. Cheveleff, chez lequel il est employé, pour nous inviter à déjeuner, et qu'il viendra à midi se mettre à notre disposition pour nous conduire à terre.

FEMME CORÉENNE[1] (PAGE 194).

Voilà un bon début et qui promet. A l'heure dite, nous sommes prêts et foulons enfin pour la première fois le sol du plus grand empire du monde.

VI

Vladivostok.

On ne peut imaginer un homme d'aspect plus avenant que M. Cheveleff. Petit de taille, plutôt fort, toujours en mouvement, la figure épanouie, il nous reçoit avec la plus grande amabilité. Il s'exprime très correctement en anglais. Mme Cheveleff, sauf en ce qui concerne l'amabilité, est tout le contraire de son mari : grande, élancée et très calme. Elle aussi parle anglais, m'a dit Marie plus tard, mais seulement quand elles sont en tête-à-tête.

Nous discutons immédiatement nos plans. Deux routes s'ouvrent devant nous pour aller gagner Habarovka, capitale de la province, par où nous devons nécessairement passer. La première par mer, jusqu'à Nikolaïevsk, point de départ des bateaux qui remontent l'Amour d'abord, puis la Chilka jusqu'à Stretinsk, où la navigation cesse et où le trajet par terre commence.

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise au Musée Guimet*

La seconde, plus compliquée, plus fatigante, bien que beaucoup moins longue, consiste en un voyage d'une centaine de verstes, d'abord sur un vapeur de grandeur moyenne, par mer, jusqu'à l'embouchure du Souifoune, puis sur un steamer tout petit qui remonte le Souifoune jusqu'à Razdolnoï. Là, la navigation cesse provisoirement. Il faut franchir en voiture les 160 et quelques kilomètres qui séparent Razdolnoï de Kamiene-Rybalow, où l'on prend de nouveau un steamer qui traverse le lac Kanka, puis descend l'Oussouri jusqu'à Habarovka, point où l'Oussouri se jette dans l'Amour, c'est-à-dire à 470 kilomètres de Kamiene-Rybalow.

D'après M. Cheveleff, ces 160 kilomètres en voiture seront très pénibles, car la route a été rendue abominable par les dernières pluies. Dieu sait ce qu'il faut penser d'une route que les Russes déclarent abominable! De plus, elle est dangereuse en ce moment.

Pour les travaux du chemin de fer, on a fait venir cinq ou six cents forçats de l'île de Saghaline, la Nouvelle-Calédonie russe. Nombre d'entre eux se sont échappés et ont gagné les forêts, attaquant et massacrant sans pitié tous ceux qu'ils rencontrent. En outre, on ne peut songer à acheter un tarantass pour une si petite distance, car un tarantass est chose fort chère si l'on en veut un bon, et plus les routes sont mauvaises, plus il est nécessaire qu'il soit solide. Il faudra donc louer à chaque station de poste, c'est-à-dire tous les 20 kilomètres à peu près, une voiture nouvelle, soit *téléga*, soit *perékladnoï*, instruments de supplice dont je parlerai ultérieurement, faire ainsi à chaque station un transbordement de bagages, risquer, par un petit retard bien probable, étant donné notre peu de pratique de la langue russe, de manquer le bateau de l'Oussouri qui ne part qu'une fois par semaine, et par suite celui de Habarovka, pour remonter jusqu'à Stretinsk.

M. Cheveleff nous conseille donc le premier itinéraire. Malheureusement la navigation n'est pas encore ouverte à l'embouchure de l'Amour. La mer est toujours gelée dans la Manche de Tartarie, détroit formé par l'île de Saghaline et le continent. Il faut attendre la débâcle, qui ne peut tarder. Il y a dans le port deux ou trois vapeurs prêts à partir pour Nikolaïevsk dès qu'on croira la mer libre.

Il est nécessaire de réfléchir un peu à tout cela avant de prendre une décision. Mais en attendant, comme il nous faudra inévitablement acheter un tarantass à Stretinsk pour gagner Tomsk, qui en est distant d'à peu près 3 000 verstes (la verste est de 1067 mètres), il me conseille de ne pas lésiner sur le prix. Rien n'est cher comme une voiture en mauvais état. Il faut constamment la réparer, c'est-à-dire être à la merci d'un forgeron ou d'un menuisier de village qui profite de ce qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DAME CORÉENNE [1] (PAGE 194).

est seul de son métier, à trois lieues à la ronde, pour vous écorcher vif; sans parler des délais et de la crainte continuelle de rester en plant entre deux stations. Bref, il m'offre de télégraphier à son agent à Stretinsk de m'acheter le meilleur tarantass qu'il pourra se procurer d'ici un mois, sans fixer de prix. J'ai confiance, j'accepte, et je m'en suis bien souvent félicité dans la suite.

M. Cheveleff met son équipage à notre disposition pour visiter la ville. C'est la première fois que nous nous trouvons dans une voiture attelée à la russe, et cela nous intéresse.

Un cheval est dans les brancards : il ne doit jamais quitter le trot. Un autre qui marche de front avec lui et semble en liberté ne doit jamais quitter le galop. Il a la tête en dehors et au niveau de ses genoux. On dirait qu'il a pris le mors aux dents. Deux traits légers, attachés à l'essieu, et une courroie d'un mètre cinquante, fixée d'un côté au brancard et de l'autre à l'anneau de la bride, le maintiennent à côté de son compagnon.

1. *Gravure de Florian, d'après une photographie.*

Vladivostok ne gagne pas à être visité en détail. Les rues, qui ne sont qu'une succession de montées et de descentes, suivant le flanc de la montagne sans s'inquiéter des accidents de terrain, sont mal entretenues. Des flaques d'eau les émaillent, et la boue qui les environne indique que ces flaques sont là depuis longtemps. La voirie laisse beaucoup à désirer. Nulle part on ne s'est mis en frais d'architecture.

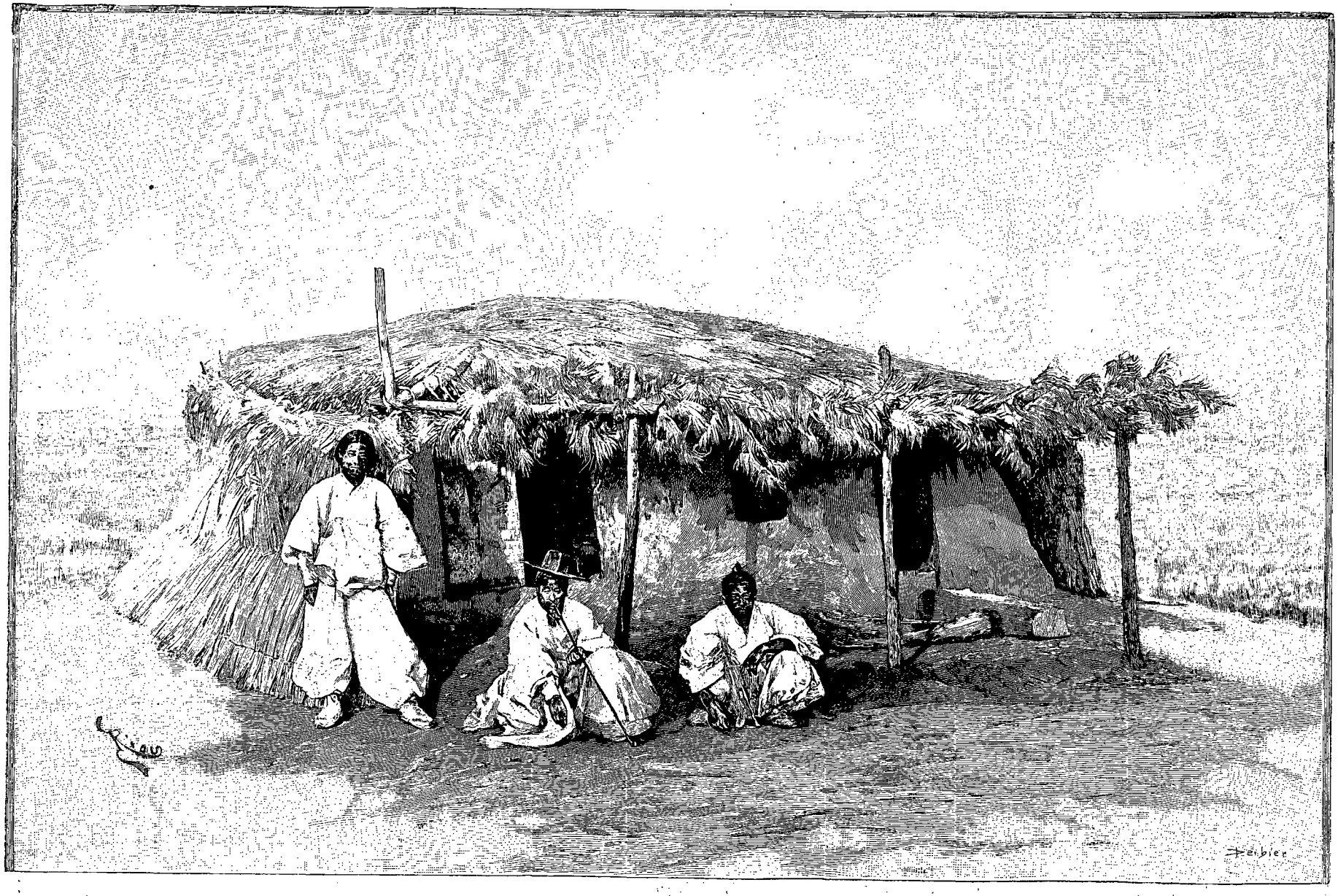
Les maisons sont disséminées, la plupart construites en bois et peintes des couleurs les plus variées. Les casernes sont en briques rouges, mais véritablement d'une trop grande simplicité. L'église avec ses clochetons ressemble à toutes les églises russes que nous avons vues ensuite. Aucune animation dans les rues.

Je ne puis m'empêcher de comparer Vladivostok à Hong-Kong, qui est également construit sur le flanc de la montagne, et j'ai le regret de constater que Vladivostok ne soutient pas la comparaison. Cette impression est conforme au témoignage même de hauts fonctionnaires russes qui donnent pour excuse la jeunesse relative de la ville. J'espère comme eux qu'ils sauront tirer parti, tant au point de vue du beau et du pittoresque qu'au point de vue militaire, de l'admirable situation qu'ils ont entre les mains. Mais ils ont beaucoup à faire : d'abord amener de l'eau en quantité suffisante pour la consommation; puis surtout s'occuper des rues, qui sont dans un état d'abandon lamentable.

Un autre sujet de regrets pour nous est l'aspect de ces montagnes dénudées, autrefois couvertes d'arbres splendides que la prévoyance des chefs aurait dû disputer à la paresse des subordonnés. Il en est de même dans toute la Sibérie. Un village se fonde au milieu d'une forêt; les habitants qui ont besoin de bois pour construire leurs maisons, pour se chauffer, abattent tout ce qui est sous leur main. Le déboisement fait la tache d'huile, et souvent on se demande comment les gens sont allés s'établir au milieu d'un désert. Le désert, c'est eux-mêmes qui l'ont fait. Il existe, au bord de la mer, un jardin public, dernier débris des antiques forêts, conservé maintenant avec un soin jaloux. C'est ce qu'il y a de plus beau dans Vladivostok, dont le nom veut dire « Souveraine de l'Orient » et dont on pourrait si facilement faire la « Perle de l'Orient ».

Près du quai, à côté du jardin, se dresse un arc de triomphe en l'honneur de la visite du Tsarevitch. Les habitants de Vladivostok en sont très fiers et le proclament le plus beau de tous ceux qui ont été élevés sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HUTTE CORÉENNE (PAGE 196). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR DERBIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le passage du futur empereur. En Sibérie, chaque ville, chaque grand village a le sien, et chacun m'a été montré par les gens du pays comme le plus beau. Je ne sais à qui décerner le prix. Respectons les illusions de tous.

Nous rentrons. L'heure du dîner est arrivée et nous passons dans la salle à manger. M. Cheveleff prend place au bout d'une immense table préparée pour une vingtaine de personnes. Je suis à sa droite et M. Startseff à sa gauche, puis viennent une demi-douzaine de messieurs. Mon voisin est un homme d'un certain âge, il me fait de grandes politesses, mais sans jamais m'adresser la parole. Évidemment il se méfie de mon russe. Je regrette de ne pouvoir causer avec lui, car il est très sympathique. En face du maître de la maison est sa sœur, Mme Sakina, femme charmante, qui fait tous ses efforts pour augmenter nos connaissances dans sa langue. A côté d'elle, Marie, puis Mme Cheveleff; à sa gauche, d'autres dames. Bref, nous sommes partagés en deux camps : côté des hommes, côté des dames.

Contre le mur, parallèlement à la table, est une grande console, chargée des hors-d'œuvre les plus divers : au milieu un magnifique saumon frais, puis jambon, saucissons variés, viandes froides, etc. C'est la zakouska, prélude inévitable de tout repas russe. Chacun se lève, son assiette et sa fourchette à la main, et revient prendre sa place avec une montagne de provisions. Invités à faire comme tout le monde, nous allons à la console et nous prenons une petite tranche de saumon et du caviar. On s'étonne de notre modération, mais nous comptons sur le dîner et nous ne voulons pas avoir l'air d'affamés. Fatale erreur dans laquelle nous nous sommes bien promis de ne plus retomber. Cette zakouska, que l'on fait précéder d'un verre de vodka, ou eau-de-vie, constitue la partie importante du repas. Ensuite vient la soupe, un plat de viande et un plat sucré. Quand on est prévenu, c'est plus que suffisant, mais il faut l'être.

6 juin.— A 500 mètres de nous est mouillé le *Pamyat-Azowa*, ce magnifique cuirassé que l'on devait admirer l'année suivante à Toulon pendant les fêtes franco-russes. Le commandant en chef de l'escadre de l'Extrême-Orient, l'amiral Tyrtoff, est à bord. J'avais eu l'honneur de lui être présenté à Pékin et de dîner avec lui chez le comte Cassini, ministre de Russie. Il m'avait promis de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour nous faciliter le voyage, tout en nous disant : « Quand je vais en Europe, moi, je prends les Messageries maritimes ».

Le capitaine Kenderdine eut l'amabilité de mettre à ma disposition une de ses embarcations pour me permettre de me présenter dignement devant l'amiral. Celui-ci me reçut avec la plus grande cordialité. Il attendait ma visite, et je lui remis le portrait du comte Cassini, que ce dernier m'avait chargé de lui apporter. Lui aussi me conseille de renoncer à l'idée de partir par l'Oussouri; il me confirme les craintes de M. Cheveleff au sujet des attaques possibles de forçats échappés du bagne, et me promet, si nous nous décidons à passer par Nikolaïevsk, de nous donner des lettres pressantes de recommandation pour le chef de la police, M. Picard, homme fort aimable et qui parle français. Il fait en outre briller à mes yeux la perspective de visiter l'île de Saghaline, la Nouvelle-Calédonie russe. Cela me décide, nous aurons de plus le plaisir de remonter l'Amour dans toute sa longueur, de partir de la mer d'Okhotsk pour arriver à l'océan Atlantique. Il est bien évident que les routes sont encore moins sûres que d'habitude, et que les autorités n'ont pas envie de voir se renouveler l'accident, si présent à la mémoire de tous : un officier de la Marine française assassiné aux portes mêmes de Vladivostok par des forçats échappés, des *Brodiagues*, comme on les nomme en russe.

M. Cheveleff nous emmène de l'autre côté de la rade faire une promenade dans les bois, à la recherche du muguet. Depuis notre arrivée nous voyons partout du muguet, et par bottes énormes, entre les mains de tous les promeneurs. L'air en est embaumé, et puis nous n'en avons pas vu depuis huit ans. Il est beaucoup plus beau, plus vigoureux et, je crois, plus odorant que celui d'Europe.

M. Cheveleff a de l'autre côté de la rade un dépôt de charbon, et un de ses employés, M. Kousinoff, y vit avec sa femme et ses filles. Mais leur solitude n'est que relative, car nous trouvons dans le salon onze dames en train de prendre le thé. Ce sont des amies qui sont venues passer l'après-midi à la campagne.

C'est ici que nous avons vu pour la première fois combien un ou une Russe peut absorber de thé et manger de gâteaux sans perdre son appétit pour les repas. Le thé russe est si bon, si bien fait, qu'on se laisse toujours tenter. On n'y met généralement pas de lait, mais une mince tranche de citron. Il se prend dans de grands verres et non dans de petites tasses. Un seul de ces verres nous suffit encore, et l'on s'en étonne. Dans deux mois, hélas! les jours de famine, on aurait pu nous en voir prendre comme eux quatre et cinq de suite. La zakouska avec toutes ses salaisons a évidemment pour but de réveiller l'estomac, que tous ces litres de liquide doivent forcément engourdir.

Presque toutes les dames fument. Des cigarettes sont sur la table dans une boîte, mais aucune n'en prend, car chaque fumeur, homme ou femme, a dans sa poche son petit étui à *papiros*, c'est-à-dire à cigarettes.

La réputation du tabac russe n'est plus à faire. Mais ce que l'on ne sait peut-être pas, c'est qu'en Russie il y a au moins autant de crus de tabac qu'il y a de crus de vin en France. Chacun a adopté une marque et une forme de cigarettes qu'il fume à l'exclusion des autres. Il y en a de grosses comme des cigares et de minces comme des allumettes.

Chacun fabrique les siennes. On trouve partout les tubes en papier munis d'un petit carton pour le côté à mettre dans la bouche, à raison de six kopeks le paquet de cent. Ces tubes sont fermés du côté opposé au petit carton. On met un paquet sur la table, l'ouverture en l'air, et l'on frotte du tabac bien sec qui pénètre peu à

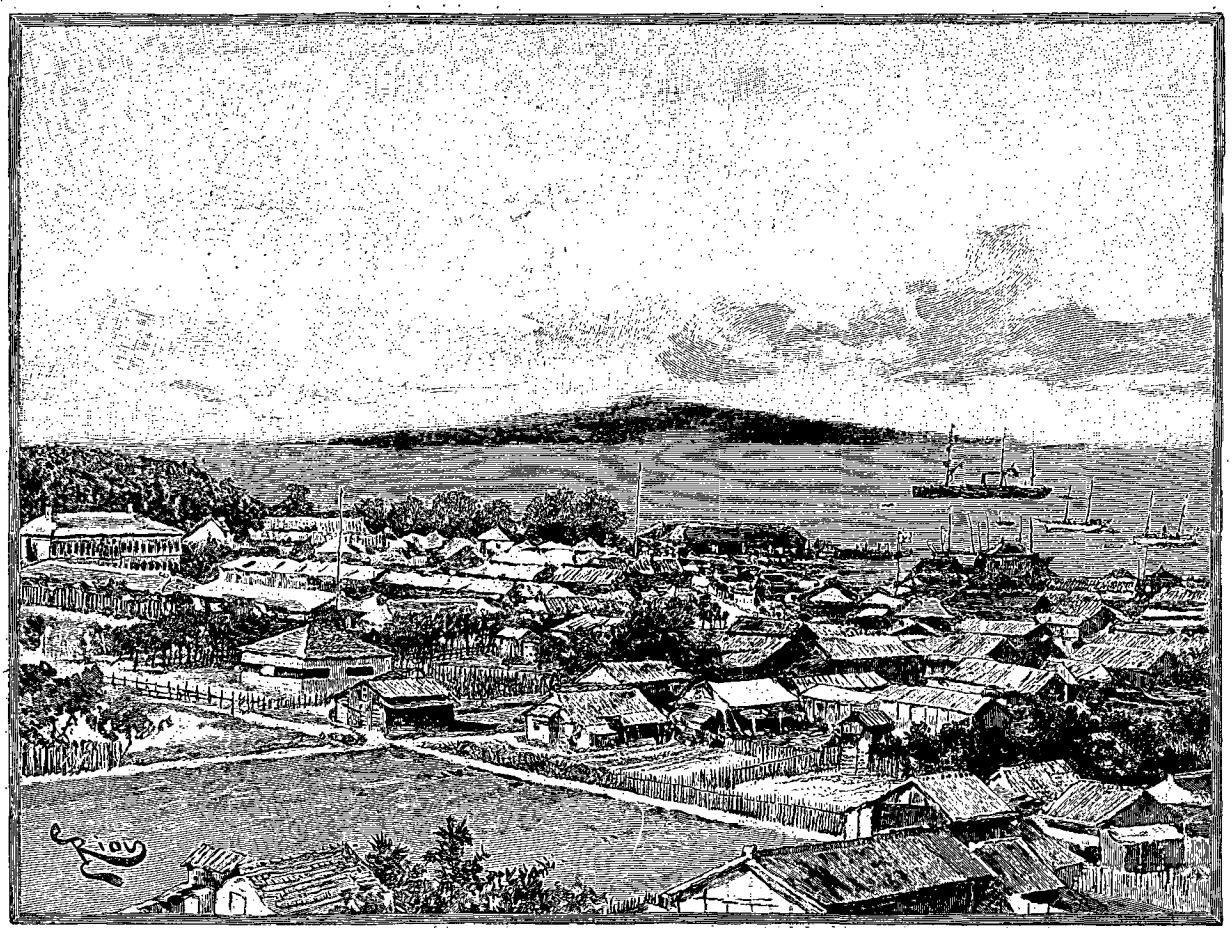
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu et que l'on tasse avec un petit morceau de bois jusqu'à hauteur voulue. Un léger tampon d'ouate empêche le tabac de s'échapper. Il faut un quart d'heure pour faire cent cigarettes.

Le tabac en Russie est à très bon marché : pour deux ou trois roubles la livre on en a d'excellent. Or pour le moment le rouble vaut à peu près 2 fr. 60. Il y a 100 kopeks dans un rouble : les droits sur le tabac sont donc insignifiants, et, étant donné le nombre des fumeurs, si le Tsar mettait un impôt sérieux sur cette consommation de luxe, il aurait bien vite les sommes

M. Startseff sur une nouvelle piste. Son île est remplie de muguet, il va en faire de l'essence. Puis-je lui donner une recette? Je lui donne celle de l'eau de fleur d'oranger : il traitera ses muguets par le même procédé! S'il réussit, je prends un brevet!

7 juin. — Je déjeune chez l'amiral Tyrtoff, à bord du *Pamyat-Azowa*, avec tout son état-major. Le médecin en chef de l'escadre fait des études sur le fusil Lebel, dont il possède un exemplaire. Il me montre trois plaques, l'une en cuivre, de 0 m. 014, l'autre en acier de, 0m. 006, et la troisième en plomb, sur lesquelles il a tiré. Les



YUENE-SANE[1] (PAGE 195).

nécessaires à la construction du grand Transsibérien.

Nous rencontrons des marins en permission. Ils sont chargés de bottes de muguet, qu'ils m'offrent à 5 kopeks la pièce. J'en prends deux superbes. En arrivant à bord je m'aperçois que tout le monde a eu la même idée. Le salon en est embaumé! Il faut avoir soin d'ouvrir une claire-voie pour que nous ne soyons pas asphyxiés pendant la nuit.

Le soir chez M. Cheveleff, mêmes places à table; mon voisin est toujours silencieux, mais aujourd'hui nous avons fait honneur à la zakouska.

Je parle d'essence de muguet. Cela suffit pour lancer

résultats sont prodigieux. Il a également tiré sur des chevaux morts, pour étudier les blessures produites par la balle.

L'amiral va chercher Marie pour visiter le cuirassé, chose toujours fort intéressante, même pour les profanes. Cette exquise propreté, cette discipline, cette énorme quantité d'hommes dans un si petit espace où tous sont occupés comme les abeilles d'une ruche, ces monstres en acier qu'une seule main peut faire mouvoir, monter, descendre, basculer, tout vous impressionne.

L'amiral Tyrtoff nous conduit partout : il est fier de son bateau et il a raison. C'est le *Pamyat-Azowa* qui a eu l'honneur de porter le Tsarevitch dans son

1. *Dessin de Riou, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage par mer d'Europe à Vladivostok. Il a été aménagé en vue de son auguste passager, c'est-à-dire avec luxe et confort.

Pendant le lunch qui suit la visite, la musique de l'amiral donne un concert. Nous entendons successivement des airs russes et des airs français. Il me semble que les musiciens sont plus nombreux qu'on ne les voit généralement sur les navires, et ont été choisis avec grand soin : probablement encore à cause du Tsarevitch.

Le *Pamyat-Azowa* fait de fréquents exercices de torpilles dans la rade. Rentrés à bord du *Tokio-Maru*, nous avons la chance d'assister à un de ces exercices. Rien n'est intéressant comme de suivre des yeux le petit flotteur que traîne une embarcation à vapeur à grande vitesse. Un bruit d'air comprimé qui s'échappe

LES TROIS FRÈRES[1] (PAGE 208).

retentit, et l'on voit la torpille s'élancer des flancs du cuirassé et se diriger rapidement vers le flotteur.

Je trouve curieux de photographier le *Pamyat-Azowa* au moment où la torpille quitte le bord.

Je n'ai pas encore parlé du chemin de fer qui doit un jour relier Vladivostok à Brest, parce que malheureusement je n'ai presque rien à en dire, ou plutôt j'aurais trop à dire. En principe, le chemin de fer est décidé. Il a été annoncé, et les travaux ont été commencés. J'ai raconté plus haut que pour ces travaux on avait amené des forçats de l'île de Saghaline. Il fallait bien montrer à l'héritier de l'Empire que les choses étaient en bonne voie. On en fit onze verstes, puis, comme les forçats s'évadaient en grand nombre et que leurs méfaits terrifiaient le pays, on les réintégra dans le bagne.

Le Tsarevitch put voir le chemin de fer, put même faire onze verstes en wagon, en juin 1891. Mais s'il revenait maintenant, en juin 1892, il trouverait les mêmes onze verstes ni plus ni moins, et les chantiers en moins bon état qu'il y a un an : c'est tout.

Voilà ce que chacun nous dit ici, en le déplorant. Il est certain que la ligne de Vladivostok à l'Oussouri s'impose, et que le jour où on s'y mettra sérieusement, elle sera facile à terminer en peu de temps. Mais ce ne sera qu'une bien petite amorce. Le chemin de fer a été un de nos grands sujets de conversation pendant le voyage. Nous arrivions de la tête de ligne, et on nous interrogeait avec intérêt sur l'état des travaux, que l'on croyait en général beaucoup plus avancés.

Quant à l'itinéraire que suivra la voie, on en est encore, en Sibérie, dans la plus profonde ignorance. De nombreux projets sont à l'étude, mais rien n'est jusqu'à présent décidé, à ce que l'on m'affirme. D'abord, il y a la question financière. Les six cents millions qui devaient servir à la construction du Transsibérien ont été employés à soulager les misères causées par la famine. De hauts personnages m'ont raconté qu'une société française aurait proposé de construire la ligne à ses frais, si on voulait lui concéder la propriété, de chaque côté de la voie, d'une bande d'une verste de terrain, où elle exploiterait à son gré toutes les richesses du sol. Cette condition n'aurait pas été acceptée.

Le Transsibérien est donc encore un peu trop dans les nuages pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter beaucoup. Des amorces cependant seront faites, comme celles de Vladivostok à l'Oussouri. Quant à la ligne entre Tchita et Irkoutsk, qui doit contourner l'extrémité sud du lac Baïkal, j'espère vivre assez pour apprendre qu'elle est terminée ; c'est tout ce que je puis dire[1].

On me donne le conseil de faire traduire en russe mon passeport français, qui cependant porte le visa du consulat de Tien-Tsin. On me dit qu'en Sibérie ma langue est peu connue et qu'une traduction certifiée con-

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe, d'après un croquis.*

1. Dans une publication officielle qui vient de paraître, *le Grand Sibérien*, le ministre des finances russe annonce (*Débats*, 12 janvier 1894) qu'en l'année 1900 la ligne sera terminée entre Vladivostok et Grafskaïa, ville située sur l'Oussouri, d'une part, et entre Irkoutsk et Tcheliabinsk, point extrême des chemins de fer russes actuels, de l'autre. Cela, je le crois sans peine. Mais il ajoute que la partie comprise entre Irkoutsk et Grafskaïa sera livrée à la circulation en 1904. Enregistrons cette promesse qui, si elle est exactement tenue, fera le plus grand honneur au gouvernement pour sa persévérance et aux ingénieurs pour la rapidité avec laquelle ils auront mené à bien cette œuvre gigantesque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

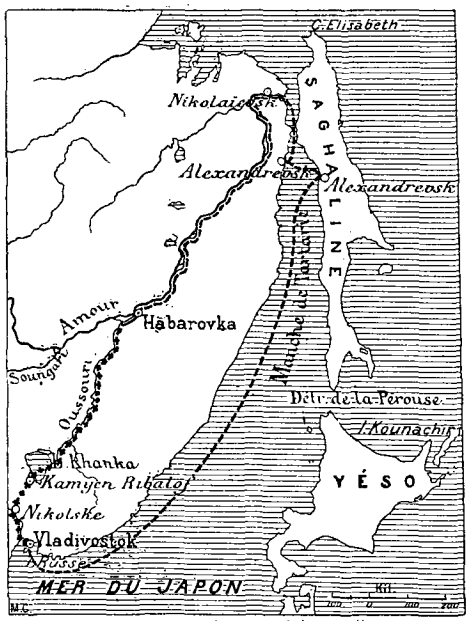
VLADIVOSTOK : RADE ET ENTRÉE (PAGE 196). — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme me sera d'une grande utilité. Va pour la traduction. Quand vous arrivez dans un hôtel, votre passeport vous est immédiatement demandé, et est sur-le-champ envoyé à la police, qui ne vous le rend qu'au moment même de votre départ.

A ce propos, je me demande pourquoi les autorités françaises ont choisi pour le passeport le plus abominable papier que la France puisse produire. C'est une pièce que l'on doit pouvoir mettre dans son portefeuille, et pour cela il faut la plier en huit. Or avant mon départ de Pékin les plis présentaient déjà de larges fentes. Je laisse à penser dans quel état il est arrivé à Paris : tous les bureaux de police de l'empire russe lui ont mis des charnières en papier gommé.

On nous annonce que le *Vladimir*, vapeur de 600 à 700 tonneaux, partira dans la nuit pour Nikolaïevsk. Mais on ajoute qu'outre son chargement il y aura à bord 600 Cosaques qui rentrent en Russie, ayant fini leur temps de service dans l'Extrême-Orient. La perspective d'une si nombreuse société sur un petit bateau n'a rien de gai. Nous savons que la Manche de Tartarie n'est pas encore libre, et le *Vladimir* ne part que parce qu'il compte sur une débâcle probable, mais non assurée : la durée de la traversée est incertaine. Ajoutez à cela que la navigation est pénible et même dangereuse dans ces parages, où les brouillards durent quelquefois des semaines entières. Mais nous ne voyageons pas pour avoir toutes nos aises.



DE VLADIVOSTOK A HABAROVKA.

Nous prendrons donc le *Vladimir*, si aucune autre occasion ne se présente.

Chez M. Cheveleff, nous apprenons que le *Vladivostok* partira également demain pour Nikolaïevsk. C'est un bon bateau, de la même grandeur que le *Vladimir*; il n'aura pas 600 Cosaques passagers : nous faisons immédiatement transporter nos bagages.

9 juin. — Nous assistons au départ de M. Startseff pour Poutiatine. Son petit steamer est encombré : d'abord lui, puis le personnel du bateau, des domestiques chinois, deux jardiniers, des ouvriers de différents métiers, des caisses à n'en plus finir, les fameuses armoires de Fou-Sane, les serins, les poules, un magnifique étalon qui lui arrive de Russie, etc. Il attend un troupeau de vaches et un autre de juments dont le télégraphe lui a annoncé le passage récent à Irkoutsk. Bon succès à notre colon. Il a été si aimable pour nous, qu'il nous est impossible de ne pas nous intéresser à ses travaux. Nous tâcherons d'aller lui rendre visite quelque jour.

Le *Vladivostok* doit partir à 2 heures. J'ai le temps d'aller faire une visite d'adieu à l'amiral Tyrtoff, qui me dit avoir télégraphié à M. Picard. Puis nous allons déjeuner chez M. Cheveleff, pour prendre congé. Avant de nous mettre à table, je dis quelques mots à haute voix en français à Marie. Mon voisin, le muet sympathique, se tourne vers moi comme mû par un ressort : « Comment, monsieur, vous savez le français? Et vous le parlez sans aucun accent, ce qui est bien rare chez un Anglais. » Je m'empresse de le tirer d'erreur. « Ah! que de temps perdu! Voici la quatrième fois que je suis à table à côté de vous », etc. Nous nous sommes rattrapés, et il paraissait tout heureux de parler français... avec un Français. Sa méprise était bien naturelle. Toutes les fois que nous allions chez M. et Mme Cheveleff, nous ne parlions qu'anglais, par politesse pour nos hôtes, qui ne comprennent que cette langue étrangère, absolument indispensable à quiconque a des relations commerciales avec les grandes maisons du Japon et de la Chine.

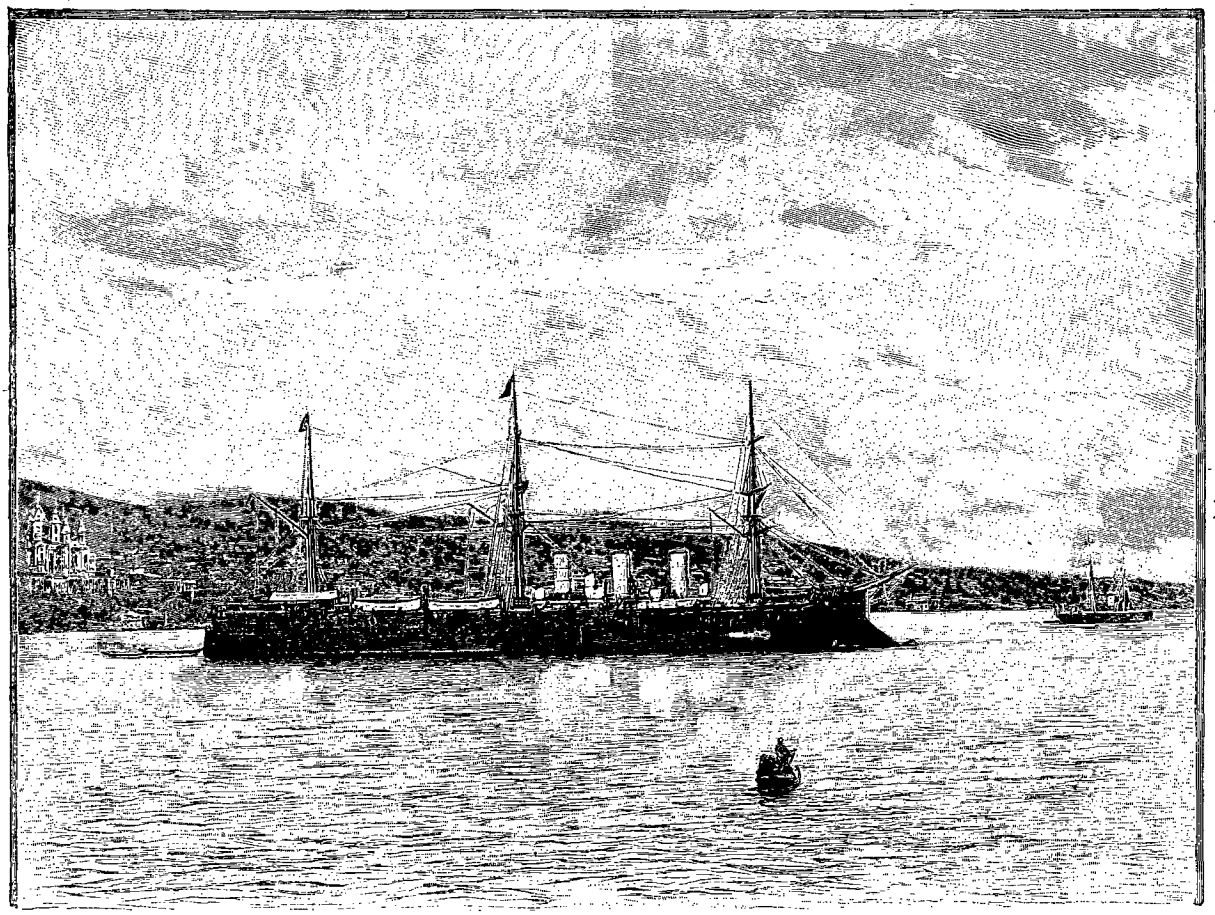
On nous avait dit que l'anglais nous serait d'un grand secours pendant notre voyage. C'était une grosse erreur. Après avoir quitté Vladivostok, il ne nous a servi qu'une seule fois, à Irkoutsk, au cours d'une visite qu'est venu nous faire un marchand de bibles : un Anglais, cela va sans dire.

Par contre, j'ai eu maintes fois l'occasion de parler allemand. Car non seulement j'ai rencontré des officiers auxquels cette langue était familière, mais aussi bon nombre d'Israélites. Il y a de ces derniers dans toutes les villes. A mon arrivée en France, mon allemand, que j'avais laissé de côté depuis plus de vingt-cinq ans, m'était en partie revenu.

Il existe en Russie une coutume assez curieuse. Quand on part pour un voyage, quand on quitte pour longtemps ses amis, lorsque arrive l'heure de la séparation, tout le monde doit s'asseoir pendant une minute, et causer de la pluie et du beau temps. Puis on se lève, on se dit adieu et l'on se sépare.

Dans l'hospitalière et patriarcale demeure de M. Cheveleff, on n'a garde de manquer à cette touchante coutume, et au moment où nous nous déclarons prêts à partir pour le *Vladivostok*, nos hôtes nous prient très aimablement de prendre une dernière fois avec eux quelques instants de repos. Chacun s'assied donc, nous échangeons quelques paroles banales n'ayant aucun rapport avec les idées de voyage. Quelques minutes après, nous avions quitté la terre ferme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE « PAMYAT-AZOWA » LANÇANT UNE TORPILLE[1] (PAGE 204).

VII

De Vladivostok à Saghaline.

Il est 6 heures et demie lorsque nous levons l'ancre. Le pont est encombré de charbon et de marchandises, ce qui rend la promenade difficile. De plus notre steamer est mal chargé, il penche beaucoup sur bâbord. Je n'aimerais pas cela du tout s'il survenait du mauvais temps. Il fait très froid, nous avons mis de gros pardessus d'hiver afin de jouir une dernière fois du beau tableau que présentent la Corne-d'Or et son entrée. Vers 7 heures et demie, nous sommes devant le phare qui est à l'extrémité nord-est de l'île Russe. La nuit est tout à fait tombée quand nous passons à côté de Poutiatine, il est impossible de rien distinguer.

10 juin. — Notre steamer s'est relevé à bâbord. On n'a brûlé toute la nuit que le charbon de ce côté. L'air est vif, mais l'atmosphère est pure. On nous avait prédit quatre jours de brouillard sur quatre jours de traversée : jouissons du répit que le ciel nous accorde. Nous suivons la côte de la Sibérie, nous maintenant à une distance d'à peu près vingt milles.

Le *Vladivostok* appartient à la flotte russe dite « volontaire », dont la formation remonte au traité de Berlin. La Russie, pouvant craindre, à cette époque, des complications avec l'Angleterre, acheta aux États-Unis trois paquebots susceptibles d'être aménagés en croiseurs, l'*Europa*, l'*Asia*, l'*Africa*. Une souscription nationale permit bientôt d'acheter ou de construire cinq nouveaux navires. Cette flotte, bien que propriété privée, dépend du ministère de la marine, qui fournit le personnel naviguant, pris dans les cadres d'activité. Les officiers ne peuvent obtenir d'avancement de grade, mais ils trouvent une compensation dans les appointements.

La flotte volontaire reçoit une subvention annuelle de 600 000 roubles, lorsque ses navires ont accompli ensemble un parcours de 141 000 milles marins. Elle est chargée, en temps de paix, du transport du personnel et du matériel de l'État entre Odessa, Vladivostok et Saghaline. Elle se composera bientôt exclusivement de douze navires absolument neufs, aménagés spécialement pour leur double rôle militaire et commercial, filant de 17 à 18 nœuds et armés de canons de 15 centimètres.

Le *Vladivostok* a également eu l'honneur de porter le Tsarevitch dans son excursion sur le Yang-tsé-kiang : aussi possède-t-il un piano. La cabine aménagée pour le prince a été conservée. Ce n'est pas à nous qu'elle

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est échue, mais à M. Bieule, gouverneur par intérim de l'île de Saghaline, qui va rejoindre son poste avec sa femme. Il est accompagné de son frère et de trois employés. Tous, de même que les officiers du bord, sont en uniforme. Les uns et les autres parlent très bien français, et se montrent fort aimables à notre égard.

Dans toute l'étendue de l'empire, la casquette plate joue un grand rôle, sauf peut-être à Saint-Pétersbourg. C'est presque la seule coiffure admise. Un homme en chapeau produit à peu près le même effet qu'un individu en casquette sur un boulevard de Paris. J'en ai bien une, achetée au Japon, mais elle est molle et n'a pas la forme voulue. Je l'ai amèrement regretté toutes les fois que j'ai eu à faire des visites officielles.

Les employés, civils ou militaires, portent au-dessus de la visière une petite cocarde en métal, ovale pour les premiers et ronde pour les autres.

Le *Vladivostok* fait un service rude. C'est lui qui est chargé d'aller au Kamtchatka et dans la mer d'Okhotsk ravitailler les postes. Il revient avec un chargement de fourrures précieuses, loutres, zibelines et autres. Le commerce des loutres est un monopole de l'État, et il est presque impossible à un simple particulier de s'en procurer. C'est à Pétropavlovsk, sur la côte sud-est de la presqu'île de Kamtchatka, qu'est le centre des affaires. C'est là que l'on vient s'approvisionner de tout. Mais l'argent est rarement employé dans les transactions, qui s'opèrent au moyen d'échanges. On donne, par exemple, un bidon de pétrole pour une peau de zibeline; de même qu'en Mongolie on achète un mouton pour une poignée de feuilles de thé. Les indigènes sont fort paresseux. Ils ne travaillent que quand ils ne peuvent pas faire autrement. Le poisson pullule dans ces parages, et ils ne se livrent pour ainsi dire pas à la pêche.

La cuisine du *Vladivostok* est très soignée. Les zakouskas sont délicieuses. Elles se composent de caviar exquis, de harengs à la saumure, de sardines fumées à l'huile, de poissons salés et crus, de cèpes conservés dans le sel, etc., toutes choses propres à exciter l'appétit. On nous sert du vin de Crimée fort bon.

Vers 5 heures du soir, un brouillard intense apparaît à l'horizon. Il avance vers nous avec vitesse. Nous prenons nos précautions, car nous nous attendons à un coup de vent. Il arrive en effet très fort du nord, accompagné d'une grosse pluie, et cesse au bout de dix minutes.

12 juin. — A midi, il ne fait que 6 degrés au-dessus de zéro. Vers le soir, nous voyons des albatros. Ces gigantesques oiseaux me rappellent le cap de Bonne-Espérance et mon premier voyage en Chine, en 1869, sur un navire à voiles de 340 tonnes, la *Belle Justine*. Puis voici des phoques : on dirait de loin des hommes à la nage; enfin une très grosse baleine.

Dans la nuit, le brouillard nous enveloppe. Vers 2 heures nous savons que nous sommes près de terre, mais il nous est impossible de voir le phare. Nous sifflons, tirons le canon, faisons machine en arrière, en avant. Personne ne peut dormir à bord.

Le matin le brouillard se dissipe, et à 9 heures et demie nous mouillons devant Alexandrevsk, capitale de Saghaline.

A peu de distance de l'endroit où nous avons jeté l'ancre, trois énormes rochers pointus émergent des flots. Ils sont en ligne et assez éloignés du rivage. C'est un écueil fort dangereux pour les navires. On a donné à ce récif le nom des « Trois Frères ».

Charles VAPEREAU.

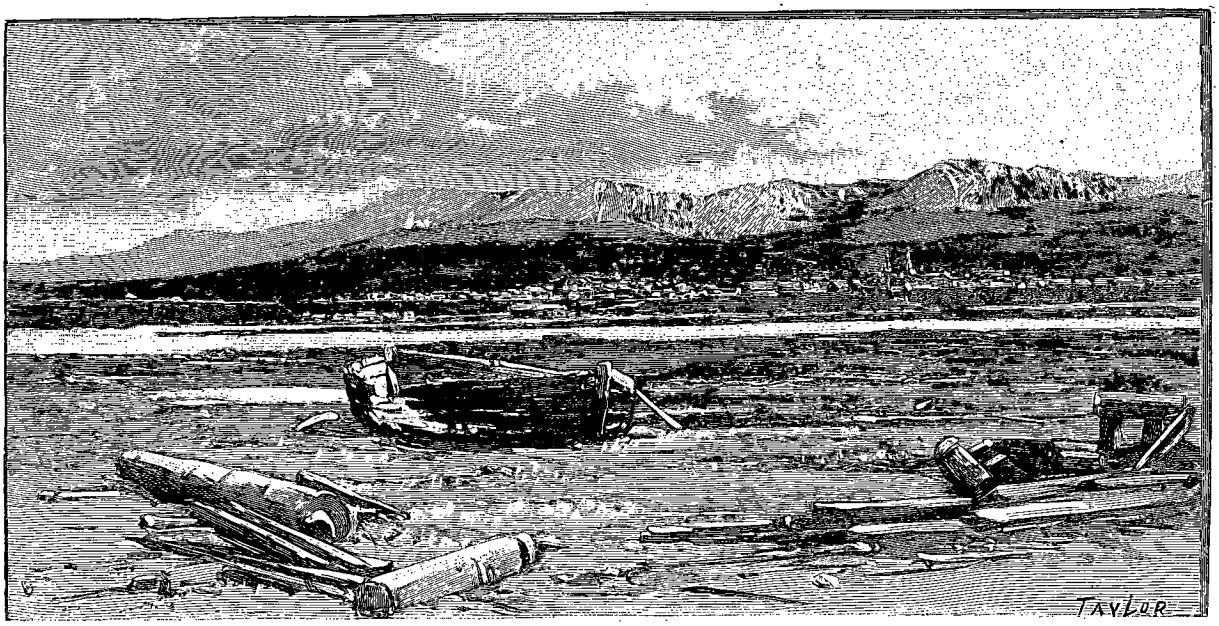
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

GROUPE DE CORÉENS[1] (PAGE 193).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ALEXANDREVSK[1].

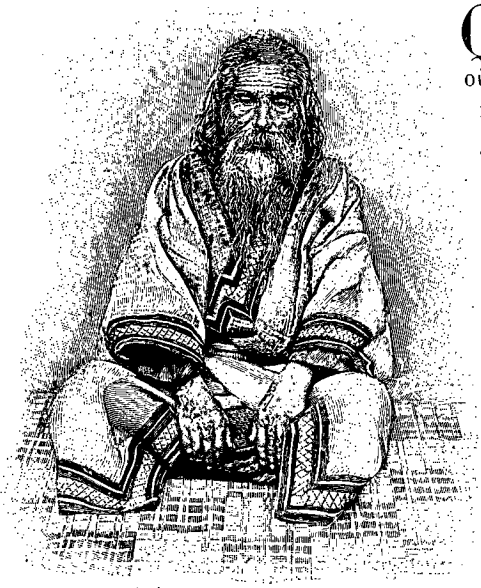
DE PÉKIN A PARIS[2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

VIII

Saghaline.



VIEILLARD-AÏNO[3] (PAGE 210).

QUEL contraste avec le Japon où nous étions il n'y a pas vingt jours! Où est cette verdure luxuriante? Où sont ces fleurs qui émaillaient les champs?

Ici tout sent l'hiver, qui finit à peine, et tout indique la rudesse du climat. Dans le fond, les montagnes qui entourent la ville et dont la hauteur n'est cependant pas considérable, sont encore couvertes de neige. Elles viennent se terminer vers le sud-ouest par une pente douce qui descend dans la mer, formant une pointe sur laquelle se trouve un phare.

Ce n'est pas à Alexandrevsk que les navires faisaient primitivement escale, mais à une petite distance au sud, à *Doui*, où se trouvent les mines de charbon, dans lesquelles les travailleurs sont tous des forçats d'une certaine catégorie.

Il n'y a pas ici de rade; par conséquent, aucune protection pour les navires en cas de mauvais temps. Une première jetée en gros madriers s'avance directement dans la mer. Elle a 30 mètres de large sur 100 de long. C'est plutôt une sorte de pont sous les arches duquel les embarcations peuvent passer. Une seconde jetée, placée perpendiculairement à la première, est munie d'escaliers; c'est le débarcadère, en forme de T.

Comme les eaux sont peu profondes, bien que le *Vladivostok* soit d'un faible tonnage, nous sommes mouillés à deux verstes du rivage. Bientôt nous voyons deux petits steamers quitter le débarcadère et se diriger vers nous. Ils traînent à la remorque des chalands pour prendre les marchandises. Dans le premier, nous apercevons nombre d'uniformes. Ce sont les autorités civiles et militaires qui viennent au-devant du nouveau gouverneur, pour le féliciter de son mariage et de son avancement. Il y a en effet une année que M. Bieule a quitté Alexandrevsk, secrétaire du gouverneur et garçon. Avant de nous séparer, je prends un groupe des passagers et de l'état-major du *Vladivostok*. Mon petit chapeau fait tache au milieu des brillantes casquettes. Il faut commencer à m'y habituer.

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 177 *et* 193.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie japonaise.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant les deux vapeurs accostent, et bientôt sur le pont ce ne sont qu'accolades et longs baisers sur les lèvres. Je n'ai jamais vu de gens s'embrasser comme les Russes. Ils s'étreignent, et l'on dirait à certains moments qu'ils cherchent mutuellement à s'arracher la langue avec les dents. En plus d'une occasion, je fus moi-même victime de cette effusion démonstrative. Car résister aurait été une offense d'autant plus remarquée que les baisers offerts venaient de plus haut et que partout où nous nous trouvions nous étions l'objet de la curiosité bienveillante de ceux qui nous entouraient.

Je remarque avec la plus vive satisfaction que parmi les visiteurs qui montent à bord, se trouve un homme en costume de « pékin ». Il est bien mis, élégant même, et surtout très bien fait de sa personne. Mais pas la moindre casquette : un petit chapeau melon, comme le mien. Me voilà presque réconcilié avec ma garde-robe. Je n'en suis pas moins un peu désappointé de voir qu'il n'a point de part à la distribution, cependant fort libérale, de baisers sur les lèvres. Un officier du bord me prit à part et me raconta l'histoire de ce personnage.

Il se nomme X***. C'était autrefois un des officiers les plus séduisants et les plus sympathiques de la garde impériale, à Saint-Pétersbourg. Il devait même épouser la fille d'un général fort en vue, de son pays, à laquelle il était fiancé. Malheureusement, peu scrupuleux, esclave de ses passions et doué d'une fortune médiocre, il en arriva très vite à vivre d'expédients. Il était en rapports depuis longtemps déjà avec un vieux prêteur sur gages qui finit par le traiter beaucoup plus en ami qu'en client, en dépit de la méfiance ordinaire aux gens de cette sorte.

Or, un jour qu'ils se trouvaient seuls, tous les deux, chez cet émule de Gobseck, notre officier, persuadé que les soupçons ne s'arrêteraient pas sur lui, assassina tout simplement le vieillard. La servante, entrant sur ces entrefaites, partagea immédiatement le sort de la victime. Ce drame est en tous points la mise en action de *Crime et Châtiment* de Dostoïewski.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, séduit par les manières élégantes et aimables de l'officier, le prêteur, qui était sans héritiers directs, avait laissé un testament dans lequel il l'instituait son légataire universel.

Arrêté et jugé, le coupable fut condamné à dix ans de travaux forcés seulement, et envoyé à Saghaline pour purger sa condamnation. Maintenant, sa peine est finie, mais il est interné dans l'île et doit y terminer ses jours. Il fait un petit commerce et a épousé une sage-femme fort honnête, me dit-on, qui est venue d'elle-même à Saghaline pour soigner les malades. *Sic transit gloria mundi!* Malgré l'éclat de ses aventures, X*** est assez bien vu à Alexandrevsk, et nombre de personnes lui ont donné la main en ma présence.

L'île de Saghaline est une longue bande de terre, située entre le 45e et le 55e degré de latitude. Elle mesure donc un millier de kilomètres entre son extrémité nord, dans la mer d'Okhotsk, et son extrémité sud, au détroit de La Pérouse. La partie septentrionale est très froide et les cultures sont impossibles au-dessus du 50e degré. Le midi est tempéré et les légumes y viennent assez bien.

Outre ses mines de charbon, on prétend que Saghaline possède des sources de pétrole, et par le *Vladimir*, qui est parti vingt-quatre heures avant nous, M. Cheveleff a envoyé un ingénieur chargé d'y faire des sondages et de voir si les nappes souterraines sont assez importantes pour être exploitées avec succès.

Le pays est couvert de forêts, dans lesquelles le pin domine. Ceux que nous voyons ne sont pas beaux. Serrés les uns contre les autres, ils forment des fourrés impénétrables. La population est de 20 000 habitants, en chiffres ronds. Sur ce nombre il faut compter les forçats, dont beaucoup sont mariés, et qui, avec leurs femmes et leurs enfants, forment un total de 16 000 âmes.

Deux grands pays, la Chine au nord et le Japon au sud, prétendaient avoir des droits sur Saghaline.

En effet, les Ghiliaks, sujets et tributaires de l'empire chinois, avaient pénétré par le nord de l'île, traversant la Manche de Tartarie, et fondé quelques établissements de pêcheurs. Les Aïnos, anciens aborigènes des grandes îles du Japon, successivement refoulés, étaient venus chercher un refuge dans la partie méridionale. Aïnos et Ghiliaks ont entre eux une grande affinité; ils ont, en partie, les mêmes coutumes, et leurs habitations diffèrent peu; mais, d'un caractère plus sauvage et se tenant plus à l'écart, les Aïnos ont mieux conservé leur primitive originalité.

La suzeraineté de la Chine et du Japon n'était nullement effective. Aucun des deux empires ne retirait le moindre profit d'une possession que du reste jamais aucun mandarin n'allait visiter. Le nord devint donc russe sans grande difficulté, à la suite de la rectification de frontières qui étendit les limites de l'empire des Tsars jusqu'à Vladivostok. Le sud fut cédé par le Japon comme compensation pour le meurtre d'un Cosaque de l'escorte du général Mouravieff à Yeddo.

Il n'y a qu'une dizaine d'années que Saghaline a été choisi comme lieu de déportation. On n'y envoie plus, m'a-t-on affirmé à maintes reprises, aucun condamné politique. C'est surtout l'assassinat qui y conduit. Tous les ans, deux grands bateaux de la flotte volontaire partent d'Odessa avec une cargaison de forçats. Le premier, au printemps, ne contient que des hommes; le second emporte, outre les hommes, un grand nombre de femmes. Mais toutes celles-ci ne sont pas des criminelles. Il y a beaucoup d'épouses qui s'expatrient avec leurs enfants, pour partager le sort de leur mari.

La plupart des forçats sont des condamnés à temps. Leur peine finie, ils sont cantonnés pendant six années dans un district qu'il leur est interdit de quitter, et où ils restent sous la surveillance de la haute police. On leur donne des terres, des bestiaux, des instruments. Ils ont de plus quelques économies, car même durant leur temps de peine ils ont un assez joli salaire, dont un dixième seulement leur est remis pendant qu'ils sont au bagne. Ils trouvent le reste quand leur condam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nation est purgée. Au bout de six ans, ils sont libres d'aller où ils veulent dans Saghaline, et souvent même de quitter l'île.

Les évasions sont très fréquentes, surtout au commencement de l'été, c'est-à-dire à peu près à l'époque où nous nous trouvons. Les moins entreprenants gagnent les forêts et y vivent misérablement de ce qu'ils peuvent y trouver, jusqu'aux approches de l'hiver, époque à laquelle ils reviennent d'eux-mêmes se livrer. D'autres plus hardis, et c'est le plus grand nombre, veulent revoir la patrie. Ils savent que le continent n'est pas très éloigné à l'ouest et se risquent sur les choses les plus invraisemblables pour y arriver. Ce matin même, six de ces malheureux ont réuni quelques troncs d'arbres avec des liens en bouleau et, profitant du brouillard, se sont aventurés sur la Manche de Tartarie. Nous voyons un petit vapeur partir à leur recherche.

Ceux qui parviennent à échapper, d'abord aux agents lancés à leur poursuite, puis aux flots de la mer, et atteignent le continent, commencent alors une odyssée dont le récit devrait arrêter les autres forçats tentés de suivre leur exemple. Mais il n'en est rien.

Leur objectif, c'est leur village, là-bas, là-bas, dans l'ouest. A combien de verstes? Ils ne s'en doutent pas. Ils marcheront jusqu'à ce qu'ils arrivent, toujours dans la même direction, parallèlement à la route, évitant les villes et les hameaux, vivant de ce qu'ils peuvent trouver dans les forêts. Les gens isolés, les femmes surtout, ont tout à craindre d'eux. Quelquefois ils se réunissent en bande et attaquent les tarantass. Quatre d'entre eux se précipitent à la tête des chevaux, puis deux de chaque côté de la voiture, et deux autres montant derrière, armés de bâtons courts, assomment les infortunés voyageurs, auxquels ils coupent immédiatement la gorge, pour plus de sûreté. Presque jamais le cocher n'est tué, ni même blessé. C'est chez ces bandits un principe, car, sachant qu'il ne lui sera pas fait de mal, le cocher se sauve sans chercher à défendre ceux qu'il est chargé de conduire.

De même, dans les villages, jamais ils ne commettent de déprédations. Sur l'appui extérieur des fenêtres, les habitants placent le soir du pain, du lait, que les forçats évadés vont prendre pour réparer leurs forces. Ils comptent sur ces provisions, et c'est une sorte de redevance au moyen de laquelle les villageois achètent la sécurité dans leurs maisons. Ils n'ignorent pas qu'à la moindre déprédation tous les habitants du hameau organiseraient sur-le-champ une battue dans

« MON PETIT CHAPEAU FAIT TACHE »[1] (PAGE 209).

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laquelle ils seraient infailliblement massacrés, et que si par miracle ils échappaient à cette battue, ils n'échapperaient pas à la justice sommaire de leurs compagnons, qui les égorgeraient impitoyablement pour avoir violé le pacte tacite existant entre eux et les paysans, et exposé les évadés à ne plus trouver ces provisions sans lesquelles leur long voyage ne pourrait s'effectuer.

Les tigres, les ours, les panthères, les loups, en tuent un grand nombre. D'autres meurent d'épuisement, de froid, se noient en traversant les rivières, sont assassinés par leurs confrères, tués par les villageois ou les voyageurs. Cependant quelques-uns parviennent à franchir les milliers de kilomètres qui séparent Saghaline de leur pays. Ils arrivent après trois ou quatre années de marche, de dangers de toutes sortes, dans leur village, où ils sont le plus généralement repris et réexpédiés à Saghaline. C'est sur eux qu'il faut avoir le plus les yeux ouverts, car ils ne pensent qu'à une chose : se sauver de nouveau.

Les chalands sont le long du bord. Ils viennent chercher les marchandises et nous apporter du charbon. Il y a sur chacun d'eux une douzaine de forçats pour les manœuvres, pour aider à l'embarquement et au débarquement. Ils sont tous très chaudement vêtus. Je n'ai jamais vu pareille collection de mines patibulaires. Beaucoup d'entre eux ont tout un côté de la tête rasé : ce sont les plus dangereux, ceux qui ont déjà tenté de s'évader. Généralement leur figure est énergique et leur regard sombre.

D'autres possèdent une longue barbe inculte, une mine bestiale. L'un d'eux monte à bord, chargé d'un fardeau. C'est un véritable colosse : on se sent instinctivement porté à reculer quand il passe. Quelques nez crochus indiquent une origine sémitique.

Sur chaque chaland se trouve un seul Cosaque, sabre au côté et revolver à la ceinture. Pas le moindre fouet, le moindre bâton. Nous avons certes vu beaucoup de forçats dans notre long voyage et jamais nous n'avons été témoins d'un acte sérieux de brutalité.

Sur les bateaux à vapeur également, rien que des forçats ou des libérés n'ayant pas encore terminé leur temps d'internement; mais ils sont choisis parmi les plus intelligents et les plus soumis. Il en est de même, à terre, des cochers et des serviteurs : leur apparence ne décèle nullement leur position sociale, ils ont tous l'air d'honnêtes ouvriers. Sur les bateaux à vapeur je ne vois aucun Cosaque ni garde-chiourme.

Cependant le préfet d'Alexandrevsk, M. Taskine, me propose de visiter la ville. Il met à ma disposition son propre drojki et donne ordre au cocher, forçat naturellement, de me conduire chez lui après m'avoir fait voir les environs.

Sur la jetée, qui forme débarcadère, se trouvent des rails et des wagonnets pour le transport des marchandises jusqu'à la ville, qui n'est qu'à une verste environ. De nombreux forçats conduits par des Cosaques armés chargent, déchargent et traînent ces wagons. Quelques-uns ont les pieds entravés. Hanc constate avec horreur que parmi ces criminels se trouvent deux de ses compatriotes : il en est tant soit peu humilié. Tous les forçats que l'on rencontre ne manquent jamais d'ôter leur chapeau et de saluer.

Mon drojki file comme le vent. Évidemment le cocher veut me montrer son savoir-faire. Bientôt ses chevaux s'emballent, et ce n'est qu'à l'entrée de la ville qu'il parvient à les reprendre en mains.

Alexandrevsk est peu étendu. C'est une ville qui se fonde; l'église même est loin d'être terminée. Les maisons sont peu nombreuses, mais spacieuses et bien aménagées. Autour de la ville sont des habitations beaucoup plus petites où vivent les forçats libérés encore soumis à l'internement. On y trouve aussi les femmes et les enfants qui sont venus à Saghaline partager l'exil de leur père forçat.

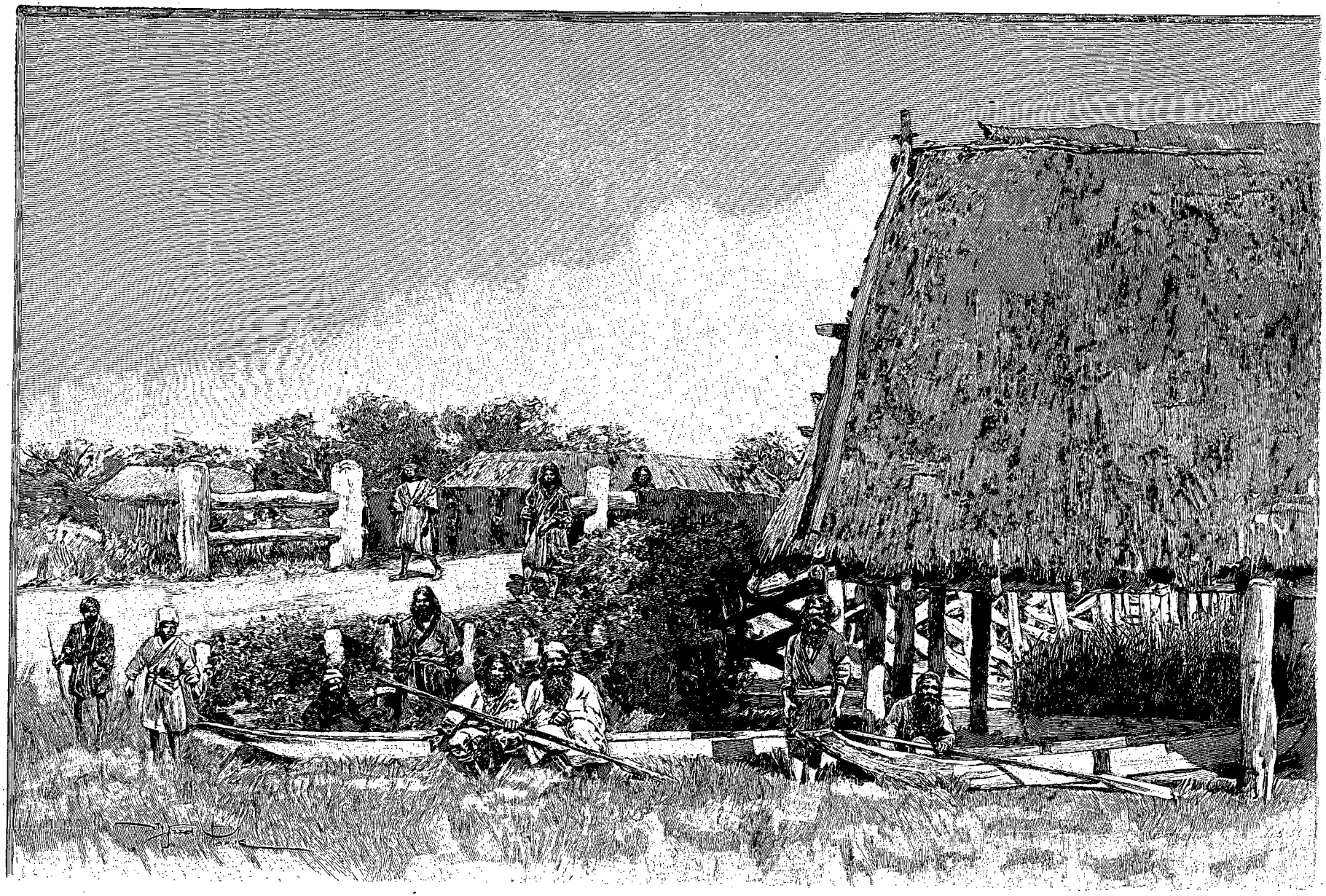
Cependant nous arrivons chez M. Taskine, qui me présente à sa femme. Mme Taskine, comme son mari, parle admirablement notre langue. Elle est ici depuis trois ans. C'est une charmante blonde, au teint de lait, sur l'esprit de laquelle ni la monotonie d'une vie forcément peu accidentée, ni cet entourage un peu effrayant de malfaiteurs plus ou moins séquestrés et dont un grand nombre même sont libres, n'ont paru avoir la moindre influence fâcheuse. Elle est fort gaie et paraît enchantée de voir un étranger, chose rare à Alexandrevsk! Elle attendait le *Vladivostok* avec impatience; car Mme Bieule a dans ses caisses un chapeau pour elle, et ce n'est pas une petite affaire que l'arrivée d'un chapeau dans ces contrées où les modistes manquent! Le bagne, pour le moment, n'en possède aucune.

Tout en prenant le thé et les gâteaux, je lui demande quelles peuvent être ses distractions et comment se passent ici les longues soirées de ces longs hivers. L'été, elle monte à cheval avec son mari. L'hiver on reste forcément à la maison. Quatre ou cinq fois seulement, il y a un bal, où le nombre des danseurs est très restreint. Tous les autres soirs, on se réunit pour jouer au *vint*, variété du whist. En Russie les hommes sont très joueurs; mais, d'après ce que j'ai entendu dire, les femmes ne leur cèdent en rien.

Je demande à visiter le bagne, et M. Taskine veut bien m'y conduire lui-même. Je ne pouvais avoir un meilleur cicerone. En quelques minutes nous y arrivons. C'est une importante construction en troncs d'arbres superposés horizontalement, comme presque toutes les constructions non seulement de Saghaline, mais de Sibérie. Les pierres, la chaux, la brique, sont des choses dont on semble avoir ignoré jusqu'ici l'existence.

Ces murailles en bois ne me paraissent pas un obstacle très sérieux pour les gens décidés à s'évader. Du reste la surveillance n'a pas l'air de s'exercer d'une façon très active, et il y a pour cela plusieurs raisons. On compte d'abord sur la situation géographique de l'île, sur l'immensité de l'océan Pacifique à l'est, et à l'ouest sur ces solitudes presque sans bornes, rendues plus terribles et plus désertes encore par la rigueur du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HABITATION AÏNO (PAGE 210). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE JAPONAISE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

climat, que doit traverser le forçat parvenu à gagner le continent. Puis, sur dix qui s'échappent, neuf périssent d'une façon ou d'une autre. C'est donc plutôt un débarras dont il n'y a pas lieu de gémir outre mesure; car, comme il n'y a pas à Saghaline de déportés politiques, celui qui parvient à s'échapper n'est, aux yeux de l'administration, qu'un criminel sans conséquence pour l'Empire.

De là le peu de diligence que l'on montre généralement en Sibérie pour arrêter les vagabonds. C'est un fait admis de tout le monde dans les pays que nous avons traversés, que les autorités prennent en somme assez peu de précautions pour prévenir les évasions des condamnés de droit commun, et ne font rien pour reprendre les évadés. Patience! nous verrons plus loin les résultats de ce beau système.

Les cours du bagne sont spacieuses. Au milieu de l'une d'elles est le pavillon dans lequel sont enfermés les dangereux, les indisciplinés, ceux qui ont déjà une ou plusieurs évasions ou tentatives d'évasion à leur actif. Un long couloir entre la chambrée et la muraille extérieure forme un chemin de ronde dans lequel des sentinelles montent la garde, car c'est bientôt l'heure du repas et les forçats sont de retour du travail.

Une porte à triple et quadruple verrou est au milieu du chemin de ronde. On l'ouvre, et j'entre le premier, suivi de M. Taskine et du geôlier.

Jamais je n'oublierai cette minute. La salle dans laquelle nous avons pénétré est carrée. En face de la porte, des fenêtres assez larges laissent passer beaucoup de lumière. Non seulement ces fenêtres sont fermées, mais je ne vois même aucun moyen de les ouvrir. Un énorme poêle qui s'allume de l'extérieur donne encore un peu de chaleur. On le chauffe toutes les nuits, et nous sommes dans la seconde moitié de juin. Un grand lit de camp en planches, adossé aux murs et en plan incliné, fait le tour de la pièce.

Au premier moment, j'ai de la peine à respirer. Je ne suis pas encore habitué à cette chaleur sèche des poêles russes dans une chambre de grandeur moyenne, bien que très élevée d'étage, mais hermétiquement close, dans laquelle quarante-deux êtres humains ont respiré pendant une heure. Je me demande avec horreur combien il doit rester d'air respirable quand arrive le matin, après les longues nuits d'hiver! Comment ces infortunés n'étouffent-ils pas? Question d'habitude et de tempérament, peut-être.

A notre vue, tous se lèvent, et un morne silence s'établit. La vue de ces malheureux m'oppresse tout aussi bien que le manque d'air. J'oublie que chacun d'eux a au moins un assassinat à se reprocher, pour ne penser qu'à l'horreur de leur condition. Je finis cependant par adresser quelques questions à M. Taskine, en français bien entendu, et les regards se portent sur moi; ils expriment la curiosité.

Tous ces hommes sont chaudement vêtus. Beaucoup ont la tête rasée d'un seul côté. Tous ont les pieds entravés, et quelques-uns les mains. J'apprends que plusieurs d'entre eux ont travaillé au chemin de fer de Vladivostok. Peut-être ont-ils pris part aux assassinats qui ont terrifié le pays.

Cependant le geôlier qui nous accompagne se plaint en russe de quelques hommes, qui aussitôt s'avancent et répondent vivement. Leur regard est loin d'être celui de la soumission; on dirait plutôt celui de la révolte. M. Taskine leur impose silence. Ils se taisent enfin, probablement devant des menaces que je n'ai pas comprises, mais ils ont l'aspect hargneux du lion dans sa cage, qui grince des dents devant la cravache du dompteur, sur lequel il n'ose s'élancer.

Nous allons ensuite visiter d'autres dortoirs. Ils ressemblent à celui que nous venons de voir, très élevés d'étage et très bien éclairés, mais ils sont plus spacieux. Ils contiennent la nuit soixante forçats.

Les dortoirs sont propres et bien tenus. Il en est de même de la salle d'infirmerie. Nous n'y trouvons qu'une quinzaine de gens indisposés, ou plutôt de fainéants qui ont réussi à se faire dispenser de la corvée. Un bâtiment spécial est affecté aux maladies graves.

Comme dans tous les pénitenciers, il y a des cachots noirs. Construits en madriers superposés, ils sont tous placés côte à côte, et la crainte des punitions est l'unique chose qui puisse empêcher les conversations de s'établir entre les prisonniers.

Un seul est habité pour le moment. Nous le faisons ouvrir et nous voyons apparaître un homme barbu à la figure repoussante. Ses yeux hagards supportent difficilement la lumière, à laquelle ils ne sont plus habitués, depuis quarante-huit heures qu'il est enfermé dans cette boîte carrée. Il a volé un de ses camarades et de ce fait est puni de trois jours de cachot.

Dans chaque dortoir j'ai remarqué sur une table, à l'entrée, un certain nombre de bouteilles de lait, du pain blanc, des verres. Ce sont, paraît-il, de petites douceurs que le règlement permet aux forçats de s'offrir avec le dixième de leur salaire journalier, qui leur est remis quotidiennement. Le vin (ou plutôt la vodka) est formellement interdit. Néanmoins il en entre toujours quelque peu, malgré les châtiments sévères qu'encourent ceux qui désobéissent.

Non loin des cachots est une chambre entièrement nue. Dans un coin, adossé au mur, je vois un faisceau de branches flexibles de coudrier de 1 m. 50 de long; à côté on me montre une large planche de la hauteur d'un homme. L'une des extrémités est coupée en équerre et munie de deux trous carrés, l'autre est en demi-lune. Sur chacun des côtés, deux échancrures se faisant face. Il est évident que je suis en présence d'un instrument de répression. Les baguettes de coudrier dispensent mon guide de longs commentaires.

Cette planche sert à attacher le patient; dans les deux trous s'enfoncent ses pieds, dans la demi-lune son menton. Les échancrures sont pour fixer les cordes qui le maintiennent immobile, et on le passe aux verges.

Une tentative d'évasion est punie de cinquante coups. C'est ce châtiment qui attend chacun des six malheu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reux évadés ce matin, si on parvient à les reprendre.

Les cuisines sont spacieuses et, pour la propreté, feraient honneur à n'importe quel chef en Europe. On y voit plusieurs énormes chaudrons en cuivre, qui servent à préparer le repas pour les neuf cents forçats que contient pour le moment le bagne.

Le dîner est prêt, on m'offre d'y goûter. Le chef plonge dans une des énormes marmites une énorme cuiller à pot, et me verse dans une assiette une large portion de l'unique mets qui compose le menu. C'est une soupe au poisson salé dans laquelle la chair même du poisson est émiettée par la cuisson : c'est loin d'être mauvais.

Dans la boulangerie, grande animation. On travaille du matin au soir à la fabrication du pain. Car, comme je l'ai dit plus haut, il n'y a pas moins, pour le moment, de neuf cents forçats, et à chaque forçat on donne trois livres et demie de pain en été et quatre livres en hiver. Ce qui fait un total de plus de trois mille livres par jour. Rien ne se fait à la machine, les ouvriers doivent donc être nombreux : les uns pétrissent, les autres cuisent, d'autres rangent le pain qui sort du four sur de grandes étagères à claire-voie, pour le laisser rassir. Ce pain, fabriqué avec d'excellente farine de seigle, serait trop indigeste s'il était mangé frais.

Il y a donc constamment sur les étagères plus de six mille livres de pain, la provision du jour faite la veille et celle du lendemain qui ne cesse d'arriver. La boulangerie rivalise de propreté avec la cuisine. Les hommes eux-mêmes ont un air convenable.

Dans une salle, certains sont occupés à couper et à peser dans des balances la portion qui doit revenir à chacun. Plusieurs centaines de parts sont déjà faites. On me prie d'en prendre une au hasard, d'en vérifier le poids et d'y goûter. Je m'empresse de le faire : il y a bien trois livres et demie. Quant à la qualité, je dois déclarer que ce pain était le mieux pétri, le mieux levé, le mieux cuit, en somme de beaucoup le meilleur de tous les pains de seigle que nous ayons mangés pendant notre voyage.

Au moment où nous sortons de la boulangerie, je vois, réunis au milieu de la cour, les forçats dangereux que nous sommes allés visiter. Un piquet de Cosaques les entoure. On va faire l'appel, puis les conduire sur la route aux différents travaux auxquels ils sont employés.

Je demande à faire leur photographie : on me le permet de très bonne grâce. Ces malheureux eux-mêmes se prêtent volontiers à mon désir. C'est pour eux une distraction, un répit de quelques minutes. Bientôt, sur un ordre donné, ils quittent l'enceinte du bagne. Nous les avons rencontrés plus tard sur la route, en train de travailler, mais sans conviction.

Tout ce dont on se sert dans l'île est fabriqué par les forçats. A une certaine distance en dehors de la ville, sont des ateliers de menuiserie, de serrurerie, etc. ; les nombreux ouvriers qui y travaillent ont l'air d'honnêtes artisans des faubourgs d'une grande cité. A voir ces ateliers en rase campagne, sans aucune clôture, on ne dirait jamais qu'on se trouve dans un bagne et qu'on a des forçats devant soi.

TYPES DE FORÇATS [1].

Certains d'entre eux sont de véritables artistes en ébénisterie. J'ai vu chez M. Taskine et dans les ateliers de magnifiques meubles, tables, buffets, secrétaires, en bois verni du pays, du plus bel effet. On utilise surtout, pour faire du placage, les excroissances qui se produisent sur certaines essences de bois blanc à la suite de maladies parasitaires. Ce bois rappelle beaucoup le thuya, mais avec une plus grande variété de dessins. J'ai rapporté une petite boîte fabriquée par le meilleur ouvrier ébéniste du bagne avec l'excroissance en question.

En somme, de ma visite dans l'île Saghaline, lieu de détention des pires criminels que produise la Russie, il ressort que ces criminels sont traités avec la plus grande humanité, et que ceux qui, au lieu de se révolter contre le juste arrêt qui les a condamnés, cherchent à racheter leur passé par la soumission et par une conduite irréprochable, trouvent aide et encouragement auprès des autorités russes et finissent par mener une vie relativement libre et heureuse.

Ma visite n'était ni annoncée ni attendue, et toutes les portes m'ont été ouvertes sans la moindre hésitation, sans qu'il ait été besoin de le demander. Ce que

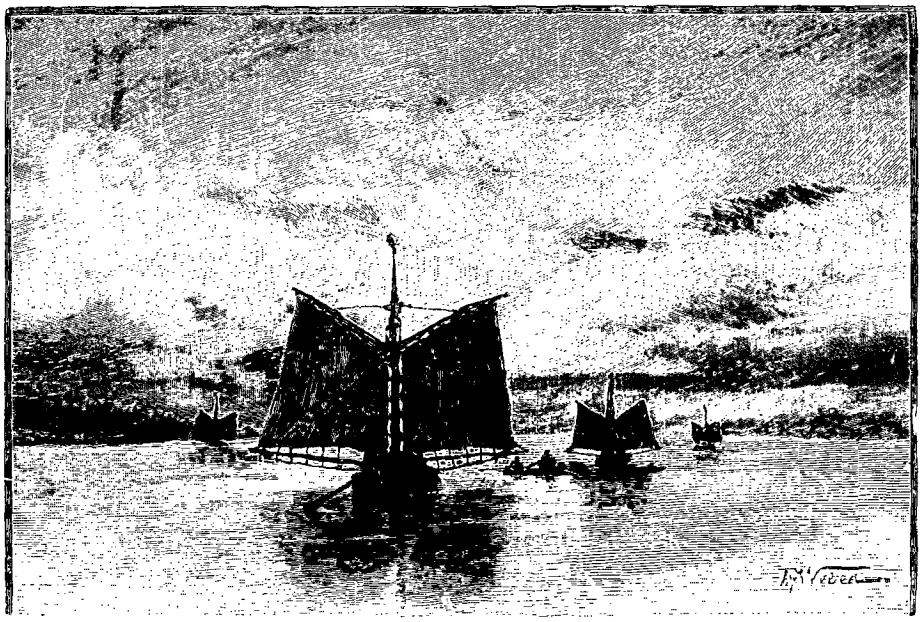
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'ai vu est donc bien ce qui existe habituellement, car même si l'on avait été prévenu de mon arrivée, il eût fallu des mois pour organiser les choses sur le pied sur lequel on me les a montrées.

On a souvent accusé les Russes de barbarie et d'inhumanité dans le traitement de leurs prisonniers en Sibérie. Je suis heureux de déclarer que rien de ce que j'ai vu ne justifie, à l'heure actuelle, cette accusation.

Saghaline est le lieu le plus important de déportation de tout l'empire. C'est également le point le plus éloigné de la capitale et le moins sujet à être contrôlé par les voyageurs ou des inspecteurs arrivant à l'improviste. C'est donc, par conséquent aussi, le lieu où l'arbitraire pourrait s'exercer avec le plus d'impunité. Pourquoi serait-ce, au contraire, le seul où l'on ne traitât pas les prisonniers comme des bêtes fauves? On m'objectera



BATEAU CHILIAK[1] (PAGE 222).

les chaînes que quelques-uns portent : mais ce sont des incorrigibles, et du reste il n'y a pas si longtemps que tous les forçats en portaient chez nous, incorrigibles ou repentants. Les verges n'existent-elles pas encore dans la marine anglaise sous le nom de *cat o' nine tails*, et bien autrement terribles?

Un voyageur anglais, M. de Windt, a fait il y a quelques années le voyage de Pékin en Europe, mais par la Mongolie. C'est donc un peu avant le lac Baïkal que nous sommes arrivés à la route qu'il a suivie. Il a fait une étude spéciale des prisons dans les grandes villes de la Sibérie occidentale qui se trouvent sur le parcours. Il restait à examiner si la réhabilitation qu'il faisait des prisons sibériennes à l'ouest du lac Baïkal était exacte pour l'est, dans ces pays beaucoup moins habités, beaucoup plus sauvages, entièrement en dehors de l'itinéraire des touristes, et c'est ce que j'ai fait.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*

Je retourne à bord. Les nouvelles sont bonnes. Un télégramme est arrivé, annonçant que le nord de la Manche de Tartarie, dans laquelle nous sommes, est enfin libre de glaces. La débâcle a eu lieu la nuit dernière. Nous pouvons donc maintenant remonter d'Alexandrevsk jusqu'à Nikolaïevsk. Mais nous ne pouvons le faire sans pilote, et les pilotes sont tous dans la baie de Castries, à... Alexandrevsk. Un autre Alexandrevsk, car les Russes ont, comme les Anglais, la déplorable habitude de donner le nom de leurs souverains à tout. Je ne sais combien j'ai vu dans mes voyages de villes de Victoria, de Victoria Peak, Victoria Park. De même la Russie compte plusieurs Nikolaïevsk et un plus grand nombre encore d'Alexandrevsk. Il y a donc deux de ces derniers à quelques dizaines de milles de distance, l'un sur la côte de Saghaline, où nous sommes, l'autre sur la côte de Sibérie, où nous serons demain. C'est gênant pour la correspondance.

En attendant le départ, nous pêchons à la ligne, et en deux heures nous prenons une cinquantaine de turbots de moyenne dimension : le plus gros ne pesait pas plus de trois livres. Une belle morue est également parmi les victimes. Quel régal pour tout le monde!

IX

De Saghaline à Nikolaïevsk.

Sept heures sonnent, nous partons. Il est impossible de rêver un ciel plus pur, une mer plus unie. Marie a hérité de l'élégante et confortable cabine du Tsarevitch.

Nous sommes maintenant presque arrivés aux jours les plus longs de l'année. Dix heures arrivent et c'est à peine si le crépuscule commence. Je ne puis me résoudre à imiter les autres et à gagner ma cabine. Couvert d'un chaud pardessus de fourrure, je reste sur le pont, malgré la fraîcheur de l'air : le thermomètre doit être au-dessous de zéro.

Effrayés par le bruit de l'hélice, de nombreux phoques cherchent à s'écarter de notre route. Je les vois fuir devant le *Vladivostok*, laissant un long sillage qui les fait ressembler à d'immenses serpents. Puis, se sentant gagnés de vitesse, ils plongent pour reparaître à quelques centaines de mètres plus loin.

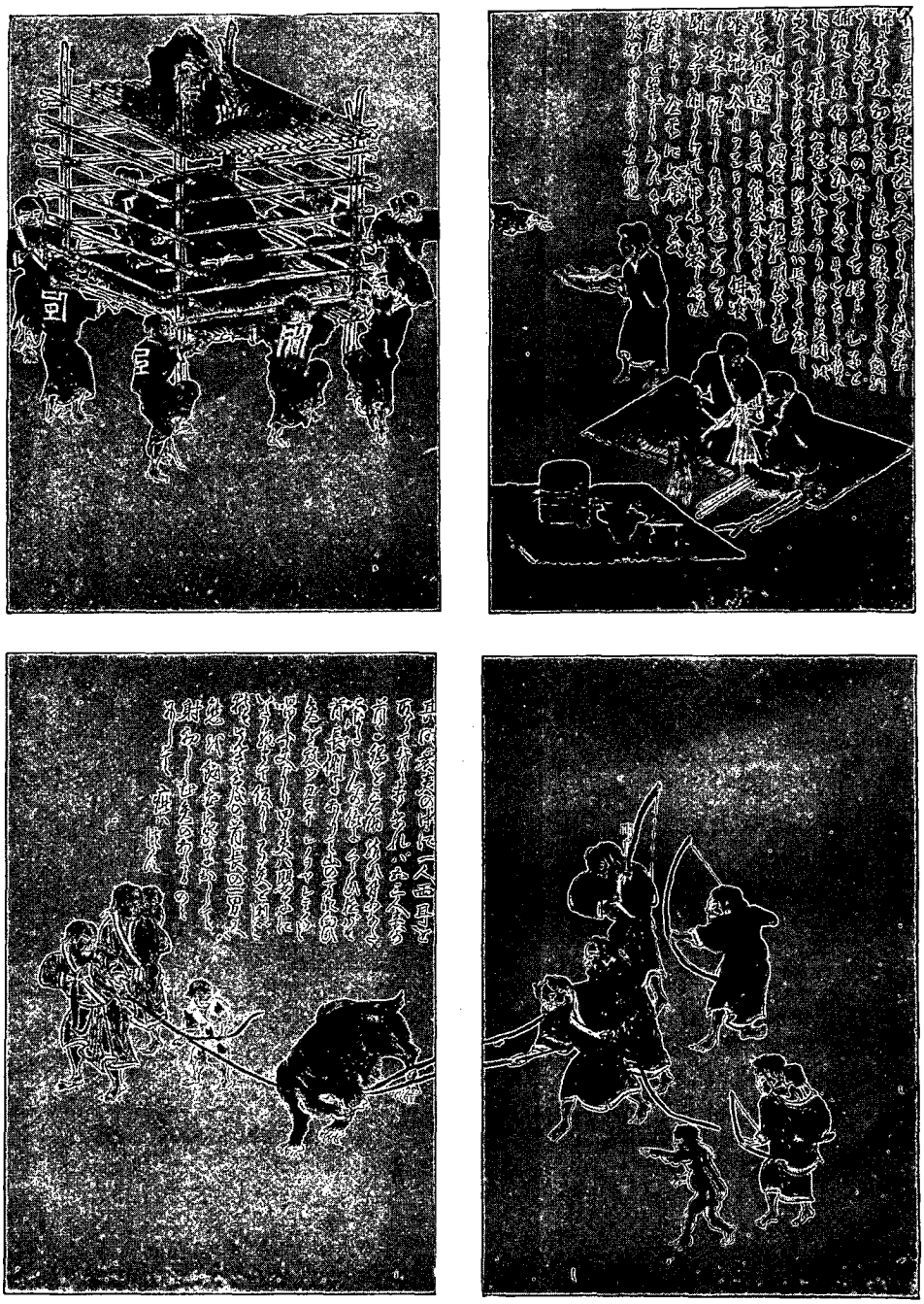
Le soleil est couché depuis longtemps, mais la lueur qu'il projette embrase une partie du ciel, et donne à la mer l'aspect miroitant d'une glace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TYPES AÏNOS (PAGE 210). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE JAPONAISE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle reste toujours aussi vive cette lueur. On sent que le disque qui la produit ne s'est pas enfoncé bien profondément sous l'horizon. Je la suis des yeux pendant qu'elle décrit autour de nous sa demi-circonférence. Nous marchons vers l'ouest : elle était donc droit devant nous il y a deux heures. Il est minuit, elle est au nord, sur notre droite, donnant encore assez de lumière pour me permettre de lire. Dans peu d'instants elle sera derrière nous, mais elle aura changé de nom : elle s'appellera aube et non plus crépuscule.



SACRIFICE DE L'OURS[1] (PAGE 222).

14 juin. — A 2 heures nous sommes dans la baie de Castries. C'est une sorte de cirque à falaises élevées, couvertes d'arbres de moyenne grandeur. On ne voit aucune habitation. Seul, un phare d'importance ordinaire se dresse à l'entrée de la rade. Pourtant, derrière ces falaises, se trouve Alexandrevsk, station de poste et de télégraphe, d'où part le câble qui relie l'île de Saghaline au continent. Nous ne sommes, en ligne droite, qu'à une centaine de kilomètres de l'Amour.

C'est ici que nous devons prendre le pilote qui nous conduira à Nikolaïevsk. Mais celui-ci n'a pas l'air de vouloir se presser. Nous avons beau siffler et resiffler pour l'appeler, rien ne décèle à terre la présence d'êtres humains, rien ne bouge; et si le phare n'était pas devant nos yeux, ce serait à croire que nous nous sommes trompés de mouillage.

Avant-hier la baie était très animée. Il n'y avait pas moins de quatre vapeurs à l'ancre. L'un d'eux, un navire de guerre, attendait la débâcle pour aller poser les nombreuses bouées sans lesquelles la barre de l'Amour serait impossible à franchir. Ces bouées sont relevées chaque année, au commencement de l'hiver. Enfin à 7 heures tout est en règle, et nous reprenons notre route vers le nord sous la conduite d'un pilote. Le nôtre, comme tous ses confrères, est un ancien quartier-maître de la marine de guerre russe, qui a passé des examens spéciaux et se montre très fier des fonctions officielles qu'il remplit. Il reçoit un traitement fixe du gouvernement, et régulièrement on ne lui doit rien, mais il est d'usage de le rémunérer de ses services, suivant le tonnage du navire

1. *Gravure de Berg, d'après des dessins japonais.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

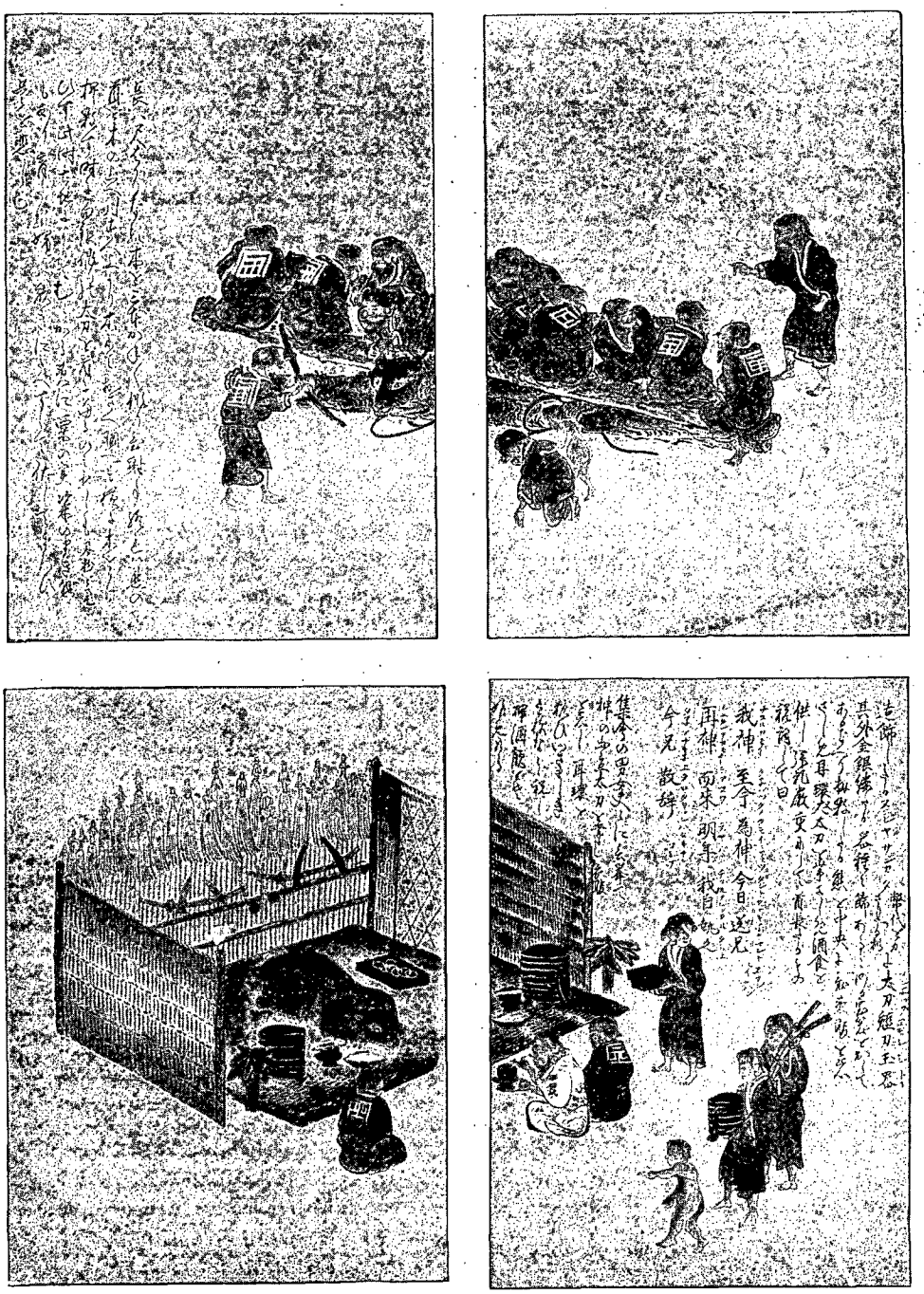
qu'il est chargé de conduire. Pour le *Vladivostok*, il reçoit une somme de 100 roubles, au retour à la baie de Castries. Il est toujours accompagné d'un élève pilote.

La mer a perdu depuis quelque temps sa belle couleur verte; elle est d'un brun clair. Des bandes innombrables d'oies, de canards et de sarcelles que notre arrivée met en fuite, la sillonnent dans tous les sens. Nous longeons la côte, et c'est à peine si nous apercevons de temps en temps quelques traces de la présence de l'homme. Le pays est montagneux, très boisé, mais les arbres me paraissent malingres. Dans une petite anse, nous apercevons d'énormes blocs de glace, restes de la débâcle d'avant-hier.

Cependant la mer va toujours en se rétrécissant et la navigation devient difficile. Tantôt nous longeons la côte, tantôt nous nous en écartons suivant les caprices du chenal, qui est très étroit.

Tous les jours, matin et soir, on prend à bord la température de l'eau de la mer. Depuis le Japon nous n'avons cessé de marcher vers le nord, et le thermomètre n'a cessé de descendre. Hier encore il n'indiquait que + 6 degrés Réaumur. Aujourd'hui il est remonté à + 8. La raison en est simple : nous sommes dans les eaux de l'Amour, sensiblement plus chaudes que celles de la mer. Un marin puise avec un seau le long du bord une petite quantité d'eau : elle est douce, exempte de sel. On m'assure que le long de Saghaline elle est plus froide et salée.

Ces rencontres de courants de températures différentes sont la cause des brouillards dont on nous avait si fort menacés à notre départ de Vladivostok. Un grand courant d'eau chaude, le Gulf-Stream du Pacifique, venant en effet de l'équateur, passe entre le Japon et la Corée et entre dans la mer d'Okhotsk par le détroit de La Pérouse. Un autre courant, mais froid celui-là, venant de cette même mer d'Okhotsk, se divise en deux en arrivant à l'île de Saghaline, et une partie pénètre dans la Manche de Tartarie. C'est sa rencontre avec l'Amour et avec le courant du sud au détroit de La Pérouse, qui fait de la Manche de Tartarie un véritable nid à brouillards. Or aux caps Mouravieff et Lazareff le détroit n'a



SACRIFICE DE L'OURS [1] (PAGE 222).

1. *Gravure de Berg, d'après des dessins japonais.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus, m'a-t-on affirmé, qu'une largeur de 2 milles marins. Les bancs indiqués sur la carte, comme recouverts de 80 ou 90 centimètres d'eau, sont maintenant à sec, et l'on y voit même une certaine végétation. Un projet serait à l'étude, pour empêcher la formation des brouillards en fermant par une digue les deux milles de mer libre qui restent au cap Mouravieff et en arrêtant ainsi le courant froid venant du nord.

Après le cap Lazareff, la mer s'élargit de nouveau, mais elle n'a toujours pas de profondeur. Nous ne calons qu'une dizaine de pieds et nous sommes obligés d'aller avec une extrême circonspection, suivant avec soin le chenal indiqué par les bouées, et bien souvent un bruit, rappelant celui que fait une scie circulaire, accompagné d'un ralentissement marqué, nous prouve que notre quille racle le fond de la mer. C'est une sensation particulièrement désagréable. Enfin la dernière bouée est devant nous. Encore une centaine de mètres et c'est fini.

Soudain le bruit de scie recommence, nous nous sentons portés en avant, comme dans un train en marche dont on serre les freins, puis arrêt complet. Nous sommes sur un banc. Nous perdons une heure à nous dégager et à trouver le chenal, que la bouée, placée hier, indique du côté opposé où il se trouve.

Nous avons franchi la barre. Le courant est très fort, et un vent violent, venant en sens contraire, soulève des vagues relativement élevées pour le peu de profondeur de l'eau. Pour la première fois depuis Vladivostok nous apercevons quelques voiles à l'horizon. Ce sont des bateaux pêcheurs ghiliaks qui se dirigent vers Nikolaïevsk, venant de la pleine mer.

Puis, tout à fait sur le rivage, apparaissent des habitations. C'est un village indigène. Nous sommes assez près de terre pour voir ce qui s'y passe, et il fait encore assez clair, bien que le soleil ait disparu.

Quelques bateaux sont tirés sur le sable. Les maisons, il y en a quatre ou cinq seulement, sont construites sur pilotis. Tout a l'air misérable. On se demande comment les malheureux habitants peuvent résister aux froids rigoureux de l'hiver dans ces abris en bois mince, qui ressemblent à de grandes cages avec des grilles à la place de murs. La population entière est dehors à nous regarder. Presque tous les enfants ont les jambes nues : on grelotte rien qu'à les voir.

Nous passons assez près des habitations pour faire aboyer les chiens et tenter un gamin, qui nous lance une pierre. Mais il avait mal calculé sa distance : sa pierre tombe à moitié chemin. Est-ce là le genre de réception qui nous attend sur l'Amour, dans lequel nous sommes enfin? Ce village est à l'extrémité du cap Prongue, qui marque l'entrée du grand fleuve, et maintenant nous pénétrons dans le continent. Nous marchons vers l'ouest : c'est la direction de la patrie.

L'embouchure de l'Amour offre un spectacle majestueux. Le fleuve a plus de 13 kilomètres de largeur. Les berges sont élevées, et immédiatement derrière elles commencent les montagnes. De même qu'à Saghaline, on sent que l'hiver vient à peine de finir, car on voit de tous les côtés de larges plaques de neige sur le flanc des collines et sur les pics élevés. Où sont les 37 degrés que marquait le thermomètre dans l'intérieur de notre barque sur le Peï-Ho? Il fait cependant moins froid et la végétation paraît moins maigre qu'à Alexandrevsk. Est-ce dû à l'influence du fleuve, dont les eaux sont chaudes relativement au courant froid qui entoure la grande île?

Les montagnes n'offrent plus cette teinte uniforme d'un vert très foncé. Çà et là de longues bandes d'un ton plus clair semblent indiquer un sol plus riche planté d'essences différentes. Une chose cependant frappe les regards : toutes les montagnes qui nous environnent sont dénudées au sommet, à partir de la même élévation au-dessus du niveau de la mer. Les forêts cessent tout à coup pour faire place à une herbe fort maigre qui seule parvient à vivre à cette altitude. Sur trois points, les forêts qui couvrent les montagnes sont en feu. C'est un spectacle que nous aurons bien souvent dans la suite. Nous verrons des kilomètres et des kilomètres encore de terrains, autrefois couverts d'arbres, dévastés par l'incendie.

Les eaux de l'Amour ont une teinte étrange, et les Chinois, qui choisissent généralement pour les rivières et les montagnes un nom rappelant une de leurs particularités, ont donné à ce fleuve celui de « Fleuve du Dragon noir ». En effet, on dirait que nous naviguons sur du jus de réglisse. Des bouées placées de distance en distance dans le milieu du courant, et des constructions triangulaires, peintes en blanc, élevées par les soins de l'amirauté sur la rive ou sur le flanc des collines, nous indiquent le chenal.

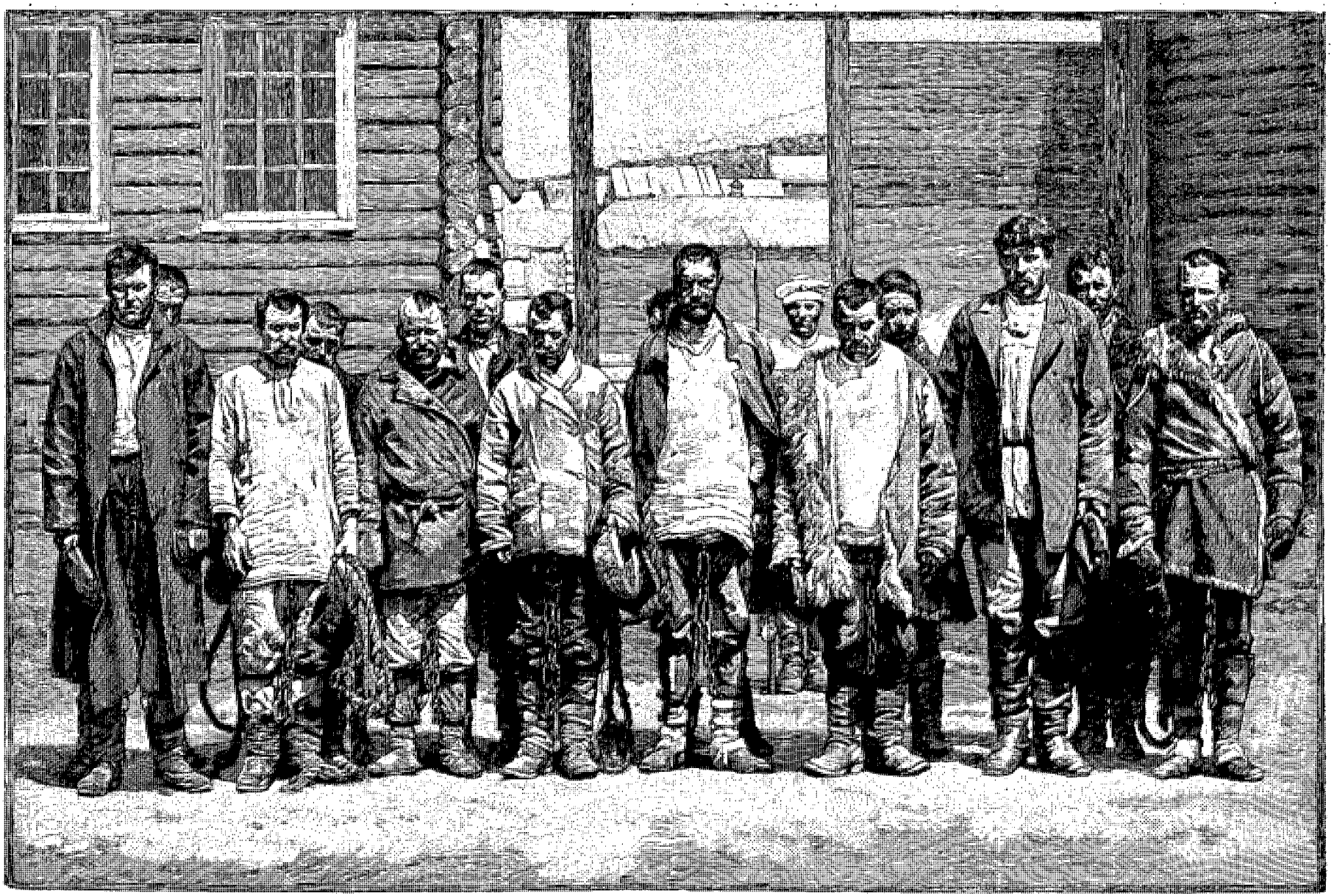
Mais il commence à se faire tard, et souvent, lorsque nous longeons le bord, une montagne se trouve entre la lueur crépusculaire et nous. Notre pilote déclare qu'il ne veut pas prendre la responsabilité de nous conduire jusqu'à Nikolaïevsk dans l'obscurité. Il est 11 heures, nous mouillons, et cependant nous n'avons plus que 4 milles à faire.

15 juin. — Nous devions partir à 3 heures du matin, le brouillard nous en empêche : on ne voit pas à cinq mètres devant soi. A 9 heures cependant, nous mouillons devant la ville, à côté des quatre vapeurs qui ont quitté Castries un jour avant nous.

Bientôt le salon est envahi par des visiteurs, et notre commandant nous apprend au bout de quelques minutes que le meilleur des bateaux qui remontent l'Amour, le *Mouravieff Amoursky*, celui sur lequel le Tsarevitch a fait le voyage de Habarovka à Stretinsk, quittera Nikolaïevsk après-demain, vendredi; qu'il possède quatre cabines dont deux bonnes, et que l'une de ces dernières a été retenue pour nous par les soins de l'agent de M. Cheveleff.

Il ajoute qu'en attendant le départ du *Mouravieff Amoursky*, ce que nous avons de mieux à faire est de rester à bord du *Vladivostok*. Nous acceptons son offre aimable, et nous le remercions vivement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES FORÇATS DANGEREUX (PAGE 215). — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X

Nikolaïevsk.

Fondé en 1850, Nikolaïevsk est situé sur la rive gauche de l'Amour. C'était autrefois le grand port de guerre et de commerce de la Russie dans l'Extrême-Orient. Mais on conçoit l'insuffisance d'une place dont l'accès n'est libre que du milieu de juin à la fin de septembre, et depuis la fondation de Vladivostok, Nikolaïevsk n'a cessé de décliner.

Il y existe encore cependant une garnison assez importante, et des forts pour protéger l'entrée de l'Amour pendant les trois ou quatre mois où elle est possible. Quant aux maisons de commerce, elles sont peu nombreuses et consistent surtout en agences des compagnies de navigation.

Du pont de notre navire même, nous nous rendons parfaitement compte que la ville est en partie abandonnée. Car les rues perpendiculaires au fleuve sont de véritables prairies, l'herbe y croît à plaisir et des troupeaux de vaches y paissent en toute liberté. L'église est peinte en vert. C'est une couleur que l'on semble aimer beaucoup en Sibérie pour les édifices religieux.

A 200 ou 300 mètres de nous est un petit port avec des jetées en bois et des hangars. C'est dans ce port que se trouvent les bateaux qui remontent l'Amour. Sur le sable, à droite, on nous montre une construction informe que l'on nous dit être la barge sur laquelle a descendu le fleuve le général Mouravieff, dont nous retrouverons à chaque pas le souvenir.

De l'autre côté du fleuve, dont la largeur n'est plus ici que de 3 kilomètres, est une montagne abrupte, inhabitée, entièrement couverte d'arbres et dont le pied baigne dans l'eau.

Deux ou trois petits steamers sont employés à amener les chalands. Si l'on veut aller à terre, on peut prendre passage sur l'un d'eux, à raison de trois roubles par personne pour l'aller et de trois autres roubles pour le retour, ce qui me paraît tant soit peu excessif. Autrement, on peut prendre les bateaux ghiliaks, quand il y en a, car ils ne sont pas nombreux autour des steamers; le passage ne coûte qu'un demi-rouble.

Les bateaux ghiliaks sont de deux sortes : les plus petits, de simples troncs d'arbres creusés, les plus grands composés de trois larges planches : une formant le fond est placée à plat; les deux autres formant les côtés sont munies de chevilles à la partie supérieure.

Les rames, très courtes, sont des pagaies à une seule palette. Un trou placé à une certaine distance de la poignée permet de les fixer au bord du bateau, au moyen des chevilles.

A l'inverse du monde entier qui fait concorder les mouvements de gauche avec ceux de droite, afin de donner une impulsion plus vive au bateau par un effort simultané des deux bras, les Ghiliaks manœuvrent les rames alternativement, c'est-à-dire que celle de gauche sort de l'eau au moment où celle de droite y entre. Qu'il y ait un ou plusieurs rameurs, le procédé ne varie pas.

A tous les bateaux, grands et petits, s'adaptent également des voiles curieuses. Il y en a deux; elles sont carrées et d'égale grandeur, fixées à un mât unique placé au centre. Par vent arrière, quand les voiles sont déployées, on dirait un gigantesque papillon. Ces embarcations ne m'inspirent aucune confiance, et cependant tout le monde m'affirme qu'elles sont absolument sans danger et qu'il n'arrive jamais d'accident.

Les Ghiliaks sont repoussants d'aspect. D'une saleté sans nom, habillés généralement de peaux de bêtes, et même, affirme-t-on, de peaux de poisson, ils ne sacrifient au luxe que sur un point : hommes et femmes portent jusqu'à deux ou trois paires de grandes boucles d'oreilles. L'agriculture leur est inconnue. Chasser et pêcher, ils n'ont point d'autre occupation. L'ours est leur dieu ou plutôt leur intermédiaire entre le ciel et la terre. Aussi chaque village en élève-t-il plusieurs jusqu'à un certain âge. Puis, quand arrive le jour de leur grande fête nationale, les Ghiliaks choisissent un de ces animaux réunissant toutes les conditions voulues de croissance et autres, le chargent de liens et le promènent de maison en maison. Tous les habitants viennent l'un après l'autre lui donner leurs commissions pour le ciel, et quand personne n'a plus aucune recommandation à lui faire, ils se précipitent sur lui, le tuent à coups de flèches, de lances et de harpons, et se partagent sa chair.

Ces cérémonies sont également pratiquées par les Aïnos. J'en ai trouvé les dessins dans un ouvrage japonais que M. Collin de Plancy, qui a été chargé d'affaires au Japon, a bien voulu mettre à ma disposition.

Les Ghiliaks élèvent une grande quantité de chiens pour le traînage en hiver. On n'en voit pas moins de trente ou quarante devant chaque yourte ou hutte. Vers le soir ils se mettent à hurler comme des loups. On les nourrit avec de la truite saumonée qui, du 15 juin à la fin de juillet, pénètre dans l'Amour par millions, mais jusqu'à une distance d'environ 300 kilomètres seulement de l'embouchure. Chaque yourte en fait sécher de trente à quarante mille tous les ans. Il en faut deux ou trois par jour et par chien. Seulement, comme ces truites sont simplement séchées et non pas salées, les vers s'y mettent très vite et consomment la plus grande partie de la provision.

A peine la truite a-t-elle disparu que le saumon se montre. La pêche commence dans les environs du 15 août. Elle dure un mois. C'est, paraît-il, un spectacle tout à fait remarquable et qui donne à Nikolaïevsk, le grand centre des pêcheries, une animation extraordinaire.

Le saumon pèse rarement moins de 8 livres et plus de 25. Dans les premiers jours il vaut de 5 à 6 roubles le cent, mais bientôt après il se donne pour un rouble, car, à cette époque, tout poisson qui n'a pas été préparé et salé dans les vingt-quatre heures est bon à jeter.

Pour donner une idée de l'importance de la pêche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du saumon, voici, d'après un de nos compatriotes, M. Eugène Ninaud, qui habite la Sibérie depuis une vingtaine d'années et s'est occupé de la salaison et de la vente du poisson à Nikolaïevsk, les chiffres que fournit de ce chef la statistique du port pour l'exportation annuelle :

Pour Vladivostok	50 000	pouds
Blagovechtchensk	100 000	»
Habarovka	10 000	»
Pour nourrir les déportés de Saghaline.	40 000	»
Total.	200 000	pouds

On sait que le poud vaut 16 kilogrammes.

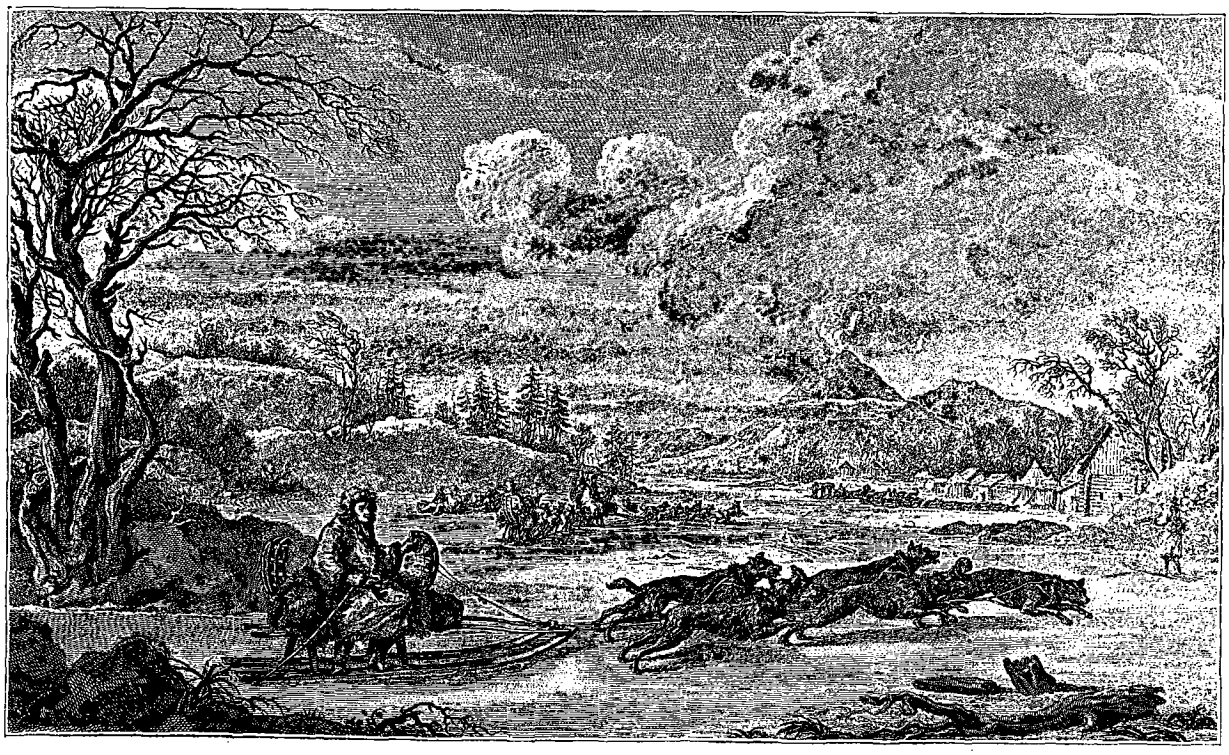
De plus chaque habitant conserve 400 ou 500 saumons pour sa consommation personnelle, ou pour vendre au détail; les Ghiliaks, dont, en somme, c'est la seule nourriture, en font sécher plusieurs milliers par famille.

Sur tout le cours de l'Amour le saumon est traqué. Celui qui a réussi à franchir les terribles barrages de Nikolaïevsk aura à redouter, d'abord les Ghiliaks et les paysans russes de chaque village, puis les Goldes, les Orotchones, les Mandchous, les Cosaques, les Mangris, enfin tous les riverains dont cette proie facile entretient la paresse.

« Si je vous disais, ajoute M. Ninaud dans la lettre dont j'extrais ces documents, le nombre de millions de saumons pêchés annuellement dans l'Amour d'après mes calculs, vous ne voudriez pas me croire. Et pourtant je ne puis avoir la prétention d'être exactement informé de tout ce qui a été pris. »

Quand il passe à Nikolaïevsk, le saumon est magnifique, gras, argenté. Plus il remonte, plus il est maigre et de vilain aspect. A Blagovechtchensk, c'est-à-dire à près de 2 500 kilomètres de la mer, il est tout tacheté de vert, de gris, de noir, de brun, il lui est poussé des dents énormes, sa maigreur est extrême, et sa chair a perdu toute sa saveur.

On le trouve dans tous les affluents de l'Amour sur la rive droite, mais jamais il ne pénètre dans les affluents de la rive gauche. De même que jamais on ne le voit dans le grand fleuve au-dessus de l'embouchure de la rivière Kara qui arrose la Mandchourie. Il pénètre dans cette rivière et remonte jusqu'à sa source, où il devient la proie des tribus manegris qui l'attendent, et des bêtes sauvages qui le trouvent à sec sur les rives, car à cette époque les eaux baissent de plusieurs centimètres par jour.



TRAÎNEAU[1] (PAGE 224).

Aucun saumon ne redescend l'Amour, et M. Ninaud donne comme preuve de ce fait qu'une fois le passage terminé complètement, jamais de mémoire d'homme un seul de ces poissons n'a été pris dans le grand fleuve, où cependant la pêche est très active, même pendant l'hiver.

Une des particularités, non seulement de Nikolaïevsk, mais de l'Amour jusqu'à une très grande distance de son embouchure, c'est que tous les matins invariablement, à 10 heures, un très fort vent d'est se met à souffler. Le soir, à 7 heures, il tombe, et les nuits sont calmes. A mesure que l'on s'éloigne de la mer, ce vent

1. *Reproduction d'une ancienne gravure.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diminue et de durée et d'intensité, cependant il se fait sentir jusqu'à Blagovechtchensk. Ici, il souffle avec violence, et produit des vagues véritablement effrayantes quand on se trouve dans un de ces bateaux ghiliaks, réputés insubmersibles, ou même dans une des embarcations du *Vladivostok*. Ajoutez à cela que le courant est terrible. Nous voulons pêcher, et nous jetons à plusieurs reprises une ligne le long du bord : elle est entraînée et ne touche pas le fond malgré le plomb dont nous augmentons successivement le poids jusqu'à concurrence de sept livres. Il faut donc renoncer à prendre nous-mêmes du poisson. On nous promet pour le soir du caviar frais.

Il y a bien longtemps que nos amis russes nous ont parlé de ce mets délicieux que seule leur patrie peut produire, et qui doit être mangé absolument frais. Ce sont des œufs de poisson, retirés du ventre de l'animal encore vivant s'il se peut, nettoyés avec un petit balai pour enlever les filaments et séparer les grains, et servis tels quels, c'est-à-dire crus, aussi vite que possible.

De même que certaines personnes ajoutent aux huîtres du citron, du poivre, voire même des échalotes hachées, de même le caviar se mange sur du pain, le plus souvent au naturel et quelquefois avec addition de sel, de citron ou même d'oignon.

Sur l'un des bateaux ghiliaks qui viennent le long du bord nous apporter des provisions et peut-être ce fameux caviar, je vois un chien à longs poils qu'on me dit être un chien de traîneau. J'en ai déjà vu à Saghaline.

Le traîneau est le grand, presque l'unique moyen de locomotion pendant l'hiver. On y attelle des chevaux, des rennes, des chiens. On en voit de tous les côtés, sous les hangars et même sur les toits des maisons. Ils paraissent assez rudimentaires. Malheureusement nous sommes en été et nous ne pouvons les voir fonctionner. Ils frappent par leur légèreté.

Les traîneaux sont à peu près les mêmes dans toute la Sibérie, et n'ont guère varié de forme, probablement, depuis l'époque où l'on s'est imaginé de se servir de chiens pour les tirer. N'ayant pu les photographier, je donne ici la reproduction d'une gravure contenue dans un ouvrage bien curieux, que j'ai vu à la bibliothèque de Tomsk, et que j'ai pu me procurer à Paris. En voici le titre complet :

JOURNAL HISTORIQUE DU VOYAGE DE M. DE LESSEPS,

Consul de France, employé dans l'expédition de M. le comte de la Pérouse, en qualité d'interprète du Roi; Depuis l'instant où il a quitté les frégates françaises au port Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtschatka, 6 septembre 1787, jusqu'à son arrivée en France, le 17 octobre 1788.

Ainsi donc un Français a traversé toute la Sibérie, est allé du Pacifique à l'Atlantique, il y a plus d'un siècle, et ce Français porte un nom justement célèbre. J'ai suivi à peu près son itinéraire, à partir d'Irkoutsk, de l'autre côté du lac Baïkal, et je suis on ne peut plus heureux de pouvoir lire ce qu'il écrivait sur ces pays extraordinaires, cent ans avant moi.

N'est-il pas remarquable que M. de Lesseps qui, en entreprenant ce grand voyage, était considéré par tout le monde à bord de la *Boussole* et de l'*Astrolabe* comme s'exposant aux plus grands dangers, et était pleuré d'avance par les amis qu'il quittait, soit justement le seul des hommes sous les ordres de l'amiral de la Pérouse qui revit sa patrie?

Un des fonctionnaires russes dont M. de Lesseps eut le plus à se louer fut le général de division Arsenieff. N'est-il pas aussi singulier que ce soit également à un général de division Arsenieff que nous soyons redevables en grande partie du succès de notre voyage?

Charles VAPEREAU.

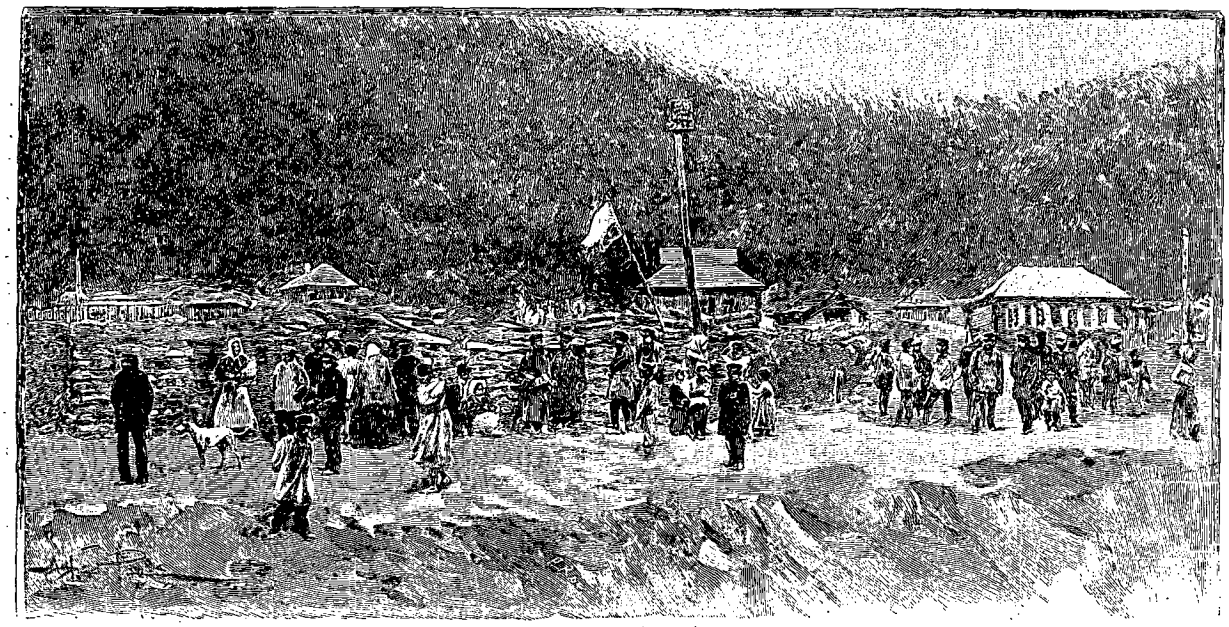
1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA BARGE DE MOURAVIEFF[1] (PAGE 222).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



STATION ET CHANTIER DE BOIS [1] (PAGE 228).

DE PÉKIN A PARIS[2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

X

Nikolaïevsk (suite).

PORTRAIT DU GÉNÉRAL MOURAVIEFF [3].

Le commandant Kruger nous conduit à terre. Nous allons d'abord visiter notre cabine sur le *Mouravieff Amourski*. Elle est à l'avant, dans la cale, et est éclairée par un hublot qui se trouve à une cinquantaine de centimètres au-dessus de l'eau. Elle est assez spacieuse, mais complètement dépourvue de lits et, par conséquent, de draps, de couvertures, d'oreillers et de matelas. Le mobilier se compose d'une table et de deux banquettes analogues à celles de nos wagons. C'est peu; mais comme nous étions prévenus, nous avons apporté le plus nécessaire de ce qui manque.

Nous croisons sur le pont deux messieurs à l'air fort distingué, qui, avec cette affabilité russe dont tout bon fils d'Albion aurait été scandalisé, nous adressent la parole dans notre langue. L'un d'eux est en uniforme : c'est le général de division Arsenieff, venu, il y a quelques jours, de Habarovka, la capitale des provinces de l'Amour, pour inspecter la garnison et les forts de Nikolaïevsk. Il doit prendre passage sur le *Mouravieff Amourski*, pour retourner à Habarovka avec tout son état-major. Nous aurons donc à bord nombreuse et agréable compagnie. L'autre est le comte Lutzaw, directeur général des douanes.

Ces messieurs nous préviennent que notre arrivée fait l'objet de toutes les conversations et qu'on se mettra aux portes pour nous voir passer. Ils ont raison, car dans notre promenade dans les rues de la ville nous sommes l'objet de la curiosité publique, mais d'une curiosité discrète. Les distractions sont rares ici!

Nous allons rendre visite à M. Picard, chef de la

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Privat.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 177, 193 *et* 209.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

police. Deux grandes rues parallèles au fleuve traversent la ville dans toute sa longueur. Partout ce ne sont que maisons abandonnées. L'herbe, les broussailles, témoignent du déclin de Nikolaïevsk. Le palais des anciens gouverneurs, car il n'y a plus maintenant ici de si hauts fonctionnaires, est dans un état lamentable. Construit en bois, naturellement, il laisse pénétrer le jour et l'eau du ciel de tous les côtés. Les fenêtres, les portes, ont été condamnées au moyen de planches cloucés en diagonale, à l'extérieur. Mais combien y a-t-il de temps de cela? Toutes les lignes ont perdu leur aplomb; les balustrades en bois qui entourent le jardin sont inclinées dans tous les sens.

Nombreuses sont les maisons qui présentent le même aspect. Quelques-unes, qui paraissaient devoir être très importantes, n'ont pas même été terminées: on a simplement abandonné les travaux sans s'inquiéter des matériaux employés, et l'on est parti.

Nikolaïevsk a l'air, non pas d'une ville en ruines à la suite d'une invasion ou d'un cataclysme, mais d'une ville pestiférée dont les habitants ont fui, et qu'une malédiction condamne à un abandon éternel.

M. Picard se montre fort aimable, et nous offre l'hospitalité chez lui. N'ayant plus à rester ici que vingt-quatre heures et nous trouvant très bien à bord, nous ne voulons pas lui causer de dérangement.

Dans son cabinet de travail, dont la porte donnant sur le salon était ouverte, je vois assis devant un bureau un monsieur en uniforme. Il paraît adresser des questions à un homme hirsute qui se tient debout devant lui. La vue de cet individu me fit mettre la conversation sur la sécurité du pays. M. Picard nous dit avec emphase que Nikolaïevsk est une sorte de succursale du Paradis, que tous les habitants sans exception sont de petits saints, et que l'on pourrait, sans crainte d'autre chose que d'un rhume, dormir les fenêtres ouvertes.

Nous prenons congé de lui. Mais à peine sommes-nous dans la rue que le commandant est pris d'un fou rire. « Avez-vous remarqué, dit-il, ce qui se passait dans la chambre à côté, pendant que le chef de la police nous vantait les bonnes mœurs de ses administrés? Le procureur de l'Empereur était en train de procéder à l'interrogatoire d'un individu. Il s'agissait d'une tentative d'empoisonnement d'un de ces vertueux habitants du pays sur son conjoint. »

Assez égayés par cette petite aventure, nous continuons notre promenade et faisons le tour de la ville. Nous passons devant le cimetière, où la présence de nombreuses tombes témoigne de l'ancienne splendeur de Nikolaïevsk. Puis, comme l'heure s'avance, nous rentrons à bord pour dîner. Le caviar frais est sur la table. Nous le trouvons fade: il est fait avec des œufs d'esturgeon. Combien il est loin de valoir celui que nous mangerons sur l'Obi et enfin sur la Volga, qui est fabriqué avec des œufs de sterlet exclusivement! Le caviar ne se transporte pas. Mangé à Nijni-Novgorod, au moment où il vient d'être préparé, c'est un mets délicieux. Transporté à Moscou, c'est-à-dire au bout de vingt-quatre heures, il a beaucoup perdu de sa saveur.

16 juin. — On commence à décharger le *Vladivostok*. Pour cela on prend des soldats, qui sont heureux d'ajouter un supplément à leur solde. Mais ils sont bien maladroits : on voit que ce n'est pas leur métier.

Le soir, après dîner, promenade à terre. Nous rencontrons, comme hier, dans la rue, tout le high-life : le général Arsenieff, le comte Lutzaw, M. Picard, etc.

Tout au bout de la ville est la maison de poste. Le commandant veut nous montrer ce que c'est qu'un tarantass; nous entrons. Le maître est absent, nous cherchons nous-mêmes. Dans les remises, pas de voitures; dans les écuries, pas de chevaux. Au moment où nous sortons, nous voyons arriver le maître de poste; il a l'air entre deux vins. Est-ce un avant-goût de ce qui nous attend au delà de Stretinsk?

Voici la forêt qui commence : la forêt pour ainsi dire sans fin, que nous traverserons d'abord en bateau, puis en tarantass, forêt que nous ne verrons finir qu'après avoir franchi des milliers de kilomètres.

Nous suivons la route. Elle est bordée et même couverte par des immondices dont les habitants ne se donnent pas la peine de se servir pour la culture. Si la latitude est trop élevée, le climat trop rude pour permettre de cultiver la terre avec succès, pourquoi ne pas transporter toutes ces immondices dans l'Amour, qui n'est qu'à deux pas et qui se chargerait de les conduire à la mer, ou, s'il y a quelque inconvénient à cela, tout au moins les déposer dans un endroit désert? ce n'est pas ce qui manque dans les environs. Mais, encore une fois, Nikolaïevsk est une ville morte : paix à sa cendre!

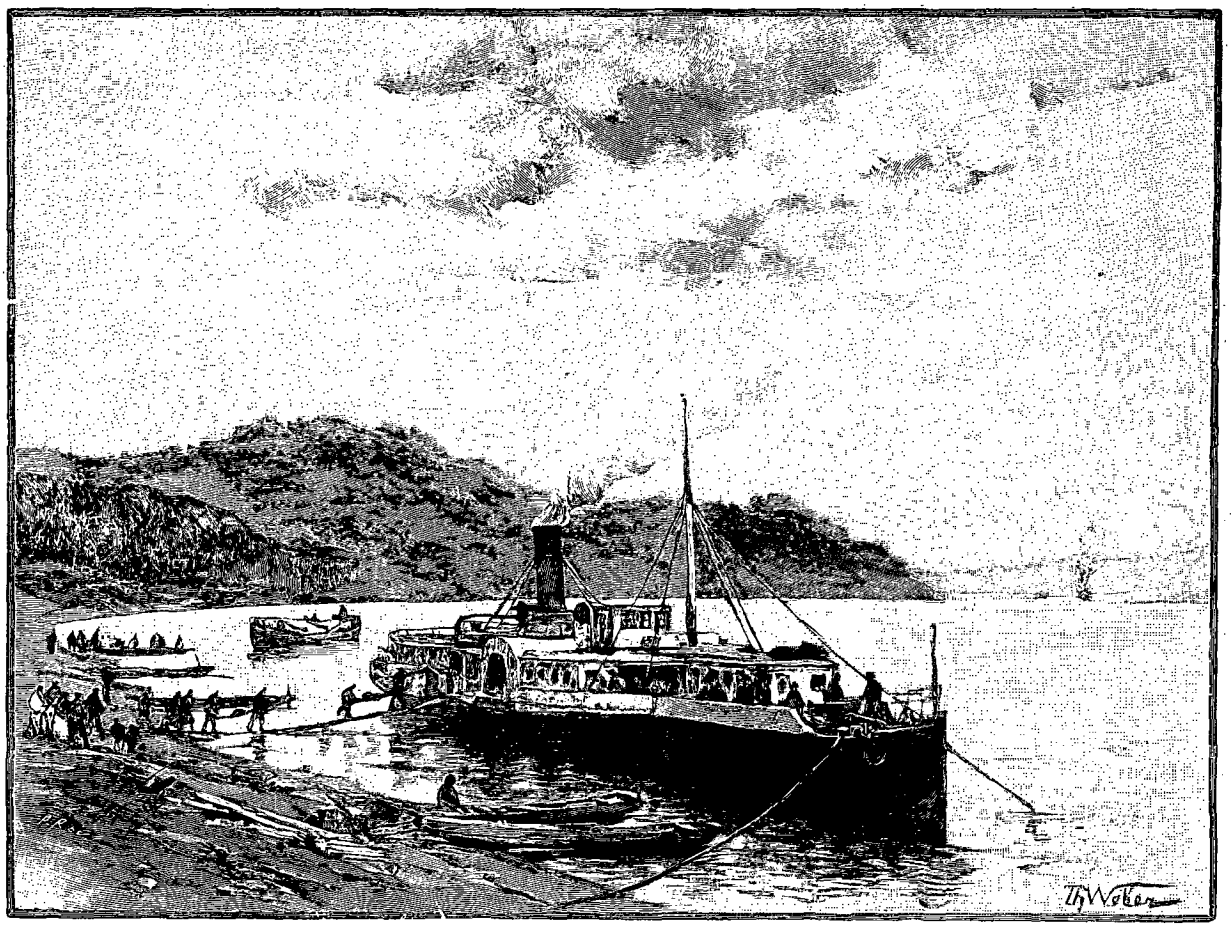
Nous cherchons des muguets, ils n'ont même pas encore de boutons. Nous trouvons des fleurs que nous ne connaissons pas, une sorte de rhododendron blanc répandant une forte odeur de térébenthine. Combien nous sommes désolés de n'avoir pas assez étudié la botanique! Toutefois le sol est jonché de plantes de connaissance, noisetiers, framboisiers sauvages, puis une sorte de violette extraordinaire. Elle est pâle, sans odeur, au bout d'une tige extrêmement allongée.

Tout à coup nous entendons au fond des bois une fanfare joyeuse qui nous attire à l'entrée d'une vaste clairière, où un certain nombre de Cosaques, avec leurs femmes, boivent et dansent aux accords de trois ou quatre instruments de cuivre. Derrière eux, l'Amour roule ses eaux noires au pied de la montagne boisée qui s'élève sur l'autre rive.

A quelques pas de là, sous un hangar, deux hommes sont en train de faire des briques : où et à quoi peuvent-elles servir? nous n'en avons vu jusqu'à présent nulle part dans les constructions. Celles qui ne sont pas encore cuites sont couvertes avec des nattes, car le temps devient menaçant. Il faut même songer à rentrer à bord, si nous ne voulons pas essuyer une bourrasque.

Nous examinons la barge du général Mouravieff. Elle est formée de troncs d'arbres superposés horizontalement et ressemble à une maison sibérienne dont un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE « MOURAVIEFF AMOURSKI »[1].

côté, celui de l'avant, au lieu d'être perpendiculaire aux deux autres, ferait avec eux deux angles obtus, quelque chose en somme comme une énorme guérite renversée. La toiture en planches qui la recouvre a bien pu abriter le glorieux général, car elle est en triste état. Quant à la barge elle-même, je doute que les Sibériens la considèrent comme une relique précieuse, à voir l'usage qu'on en fait extérieurement. L'intérieur a été transformé en une sorte de bouge par quelque déshérité de la fortune.

17 juin. — A 9 heures, je vais porter les bagages dans notre nouveau logement. Il faut d'abord passer en douane. Cette formalité est assez vite remplie. Je suis un personnage d'importance : on m'a vu causer familièrement avec les plus hautes autorités! On se borne donc à me demander si j'ai des cigares. Or je ne fume que la cigarette, et encore je viens d'acheter mon tabac à Nikolaïevsk.

Des Ghiliaks sont assis en rond sur le sable : une femme garde un enfant dans son berceau. Est-ce parce qu'ils sont dans un milieu civilisé ou parce qu'il fait très chaud aujourd'hui? ils ont quitté leurs habits de fourrures et portent des vêtements en toile européenne.

Je m'apprête à monter dans une de leurs barques pour aller à bord chercher Marie, lorsqu'on m'apprend qu'un de ces fameux bateaux réputés insubmersibles vient de couler, entraînant quatre malheureux indigènes, qui n'ont pas reparu. Le fleuve est en effet très agité, les vagues énormes ; il serait souverainement ridicule de risquer de se noyer, sans aucune raison, à Nikolaïevsk. Je prends donc le petit remorqueur.

En nous attendant, Hane s'occupe à ranger notre cabine. Il met nos matelas cambodgiens sur les banquettes, étale dessus les couvertures et nos imperméables du Club alpin, et voilà le lit fait. Puis il tire de la malle le nécessaire de toilette, la cuvette en caoutchouc, objet précieux, s'il en fut, dans ces sortes de voyages, etc.

Quand coucherons-nous dans des draps, maintenant? Pas avant Moscou, probablement, c'est-à-dire dans une cinquantaine de jours : mais cela rentre dans les choses prévues.

Cependant l'heure du départ arrive, et les adieux sont finis. Nous avons serré une dernière fois la main de ce brave commandant Kruger, devenu un ami pour nous, et nous partons. Au moment où nous passons devant le *Vladivostok*, les officiers sont sur le pont, nous envoyant des saluts multipliés.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que j'ai lu dans un journal, quelques mois après, la nouvelle de la

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perte du *Vladivostok*, sur lequel nous ne comptions que des amis. J'espère qu'eux, au moins, ont réussi à se sauver.

XI

De Nikolaïevsk à Habarovka.

La Compagnie à laquelle appartient le *Mouravieff Amourski* est russe, mais c'est avec des capitaux anglais qu'elle a été fondée. Elle reçoit tous les ans du gouvernement une subvention de 1 800 000 roubles en or, subvention autrefois plus considérable. Elle fait le service des dépêches; elle a trois départs par mois de Nikolaïevsk à Stretinsk, et *vice versa*; le trajet pour remonter le fleuve est de vingt et un jours, la descente est plus rapide. C'est en outre elle qui est chargée du service hebdomadaire sur l'Oussouri entre Kamyene-Rybalow et Habarovka.

Parmi les passagers de première, au nombre de neuf, il faut citer le général de brigade Kakourine, qui accompagne son chef hiérarchique, le général Arsenieff, puis des officiers et un médecin.

Je suis surpris en outre de voir un homme d'une cinquantaine d'années, complètement rasé, ayant tout à fait le costume et l'aspect d'un bon gros et gras chanoine parisien. C'est l'abbé Radzichevski. Il est chargé, et il est seul, des intérêts catholiques dans toutes les provinces de l'Amour et de la Transbaïkalie. Voilà une bien grande paroisse, la plus grande du monde, probablement. Heureux, parmi ses ouailles, qui peut se flatter de le voir une fois chaque année! Il est du reste excessivement discret dans l'exercice de ses devoirs, car pendant les dix jours que nous avons passés ensemble je ne l'ai pas vu une seule fois lire son bréviaire en public. Il est le titulaire d'une des quatre cabines.

Nous ne sommes pas en route depuis un quart d'heure que déjà les tables de jeu sont installées et que le vint commence. Le *Mouravieff Amourski* est le plus grand et le meilleur bateau de la ligne, entre Nikolaïevsk et Blagovechtchensk. Il a moins de 60 mètres de longueur; mais comme ses roues sont placées de chaque côté, cela augmente sa largeur et donne de la place pour la chambre du capitaine, des officiers, la cuisine, l'office, le lavabo commun, etc.

A l'avant sur le pont est le salon, qui servira également de dortoir. Il est entouré intérieurement de banquettes fixes et d'une seule pièce. Sur lesdites banquettes, chaque passager a étalé sa couverture pliée, et à une des extrémités placé sa valise et son oreiller, contre lesquels les pieds du voisin viendront s'appuyer, et ainsi de suite. La portion de banquette dévolue à chacun dépend du nombre de passagers. Pour le moment ils ne sont qu'une demi-douzaine, ils pourront donc s'étendre.

Le salon est propre et luxueux : cimaises, moulures du plafond, encadrements des fenêtres et des panneaux, sont à triple et quadruple étage. Le tout, en orme, découpé et verni.

Les passagers de secondes ont à l'arrière une installation semblable, mais beaucoup moins luxueuse. C'est à peine s'il y fait clair. Et puis, quelle odeur! Est-ce jamais aéré?

Les passagers de troisième sont partout, dans tous les coins; les privilégiés, dans la partie couverte qui se trouve entre le salon, la machine, la cuisine, etc. A l'arrière, c'est un fouillis indescriptible d'hommes, de femmes et d'enfants, dont chacun s'occupe de ses petites affaires, comme s'il était seul dans sa chambre.

Sur le rouf de l'arrière ont pris place 120 des soldats arrivés par le *Vladimir*. Beaucoup d'entre eux ont femme et enfants qui les accompagnent. Quelques-uns emportent leur fusil de munition, dont ils se sont rendus acquéreurs moyennant la modique somme de soixante kopeks. C'est un moyen pour le gouvernement de se défaire des anciennes armes que les progrès de la science ont rendues insuffisantes. De retour dans son village, le soldat en fera une arme de chasse. Son passage sur les bateaux est payé par l'État.

Autour de la machine est empilé le bois de chauffe. C'est un combustible désagréable à tous égards pour les steamers. D'abord, il tient une place énorme. Nous en brûlons une quarantaine de stères par jour, et nous ne pouvons en avoir à bord pour plus de quatorze heures de marche. Il faut donc nous arrêter fréquemment pour renouveler notre provision. A cet effet, de distance en distance, des dépôts sont préparés; le bois, scié à la longueur voulue, est entassé sur la berge. En une heure de temps, nos soldats ont refait les piles à côté de la machine. Ils reçoivent pour ce travail une gratification à laquelle ils ne sont pas insensibles.

Le chauffage au bois a encore l'insupportable inconvénient de produire une grande quantité d'étincelles qui tombent en pluie de feu sur le pont et sur les malheureux passagers, sans distinction de classe : c'est une question de direction du vent. Sur le *Mouravieff*, qui a des parties couvertes, nous pouvons encore nous mettre à l'abri. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Le prix du billet sur les bateaux de l'Amour, de l'Obi et de la Volga, comme aussi sur le *Vladivostok*, ne comprend pas la nourriture. Tous les passagers, à quelque classe qu'ils appartiennent, peuvent à leur gré prendre leur part de la table d'hôte, servie deux fois par jour, à raison de 1 rouble 75 kopeks par tête. Ce prix donne en outre droit au thé à discrétion, avec pain, le matin et à 4 heures de l'après-midi.

Quelques passagers de deuxième prennent seulement le potage. C'est un prix à débattre. Mais tous ceux de troisième et la plupart de ceux de seconde se nourrissent eux-mêmes. Ils ont des provisions, c'est-à-dire du pain de seigle et du saumon fumé qu'ils mangent cru. Quelques épicuriens ont du saucisson, des biscuits. Tout le monde a droit à l'eau bouillante, et chacun peut aller remplir sa théière à la cuisine, de 8 heures du matin à 10 heures du soir.

Nous avons quelques provisions, mais nous les réservons pour les cas de famine. Le mieux est donc de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FEMMES COSAQUES APPORTANT DES PROVISIONS (PAGE 232). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous inscrire à la table d'hôte. J'obtiens également que Hane soit nourri pour un rouble par jour et qu'il couche en travers de la porte de notre cabine. Au moins il sera à l'abri s'il pleut.

Cependant nous marchons avec rapidité. Le fleuve n'a jamais moins de 2 kilomètres de large et souvent le triple. Dans les endroits resserrés, le courant est violent. Le paysage se déroule sous nos yeux, très accidenté. Les montagnes succèdent aux montagnes, toutes couvertes d'arbres, de pins surtout, et généralement elles sont élevées, sur la rive droite principalement.

Nous ne sommes pas encore très éloignés de Nikolaïevsk lorsque sur une falaise déserte de la rive gauche nous apercevons une croix solitaire. L'abbé Radzichevski nous explique qu'à cet endroit un missionnaire français a été assassiné par les Ghiliaks, en 1837, puis transporté dans le village que nous voyons à une petite distance et mangé par les habitants. Ce village se nomme Vaïte. C'est le point le plus au nord que nous atteignions dans cette partie du voyage. Nous sommes à plus de 53 degrés de latitude.

L'Amour qui, jusqu'à présent, nous avait conduits de l'est à l'ouest, va maintenant nous faire descendre vers le sud-ouest pendant plus de 1 200 kilomètres, jusqu'au 48e degré, pour remonter encore, 1 200 à 1 300 kilomètres plus loin, au 53e degré.

A Vaïte, la route de poste de Nikolaïevsk à Habarovka, qui avait jusqu'à présent suivi la rive gauche, passe sur la rive droite pour ne plus l'abandonner.

Quelques verstes plus loin, les montagnes qui bordaient l'Amour s'éloignent, et c'est à peine si nous les distinguons encore dans le crépuscule qui commence. Les bords, on ne les voit presque plus, tellement le pays est plat, et tellement ici le fleuve est large et majestueux. Les eaux coulent cependant avec rapidité, car le remous décrit par places des circonférences énormes. De temps à autre, des poissons d'une grosseur invraisemblable sautent hors de l'eau.

A 11 heures nous nous arrêtons devant un fort village, nommé Tyr, pour renouveler notre provision de bois. Nous n'en repartons qu'à 2 heures du matin.

Notre premier repas à bord nous donne la mesure des talents du maître queux : ils ne sont pas très remarquables. Heureusement, pour commencer, il y a une zakouska, maigre mais suffisante, et qui n'est pas comprise dans le prix de la table d'hôte.

Il y a des rites à observer pour la zakouska, rites dont notre gargotier tire un sérieux profit. On avale d'abord un verre de vodka, puis on mange une très petite tartine de caviar conservé, de fromage ou d'une salaison quelconque. Une seconde tartine, une troisième ou plus doivent être précédées d'un nombre égal de verres de vodka. On a ensuite à payer autant de fois quinze kopeks que l'on a ingurgité de verres de cette eau-de-vie. Comme, par hygiène et par goût, nous nous abstenons de la partie liquide de la zakouska, nous comptons par tartines.

Le dîner, à midi, se compose d'une soupe, très souvent aux choux, le fameux *chtchi* des Russes, dans laquelle nage une tranche de bœuf qui a la prétention d'être du bouilli, mais qu'en réalité il est impossible de manger, tellement il est dur. Ensuite vient un plat, viande ou poisson, puis une compote assez bonne de fruits secs, figues, raisins, pruneaux, ou un entremets sucré. Le soir, un plat de viande entouré de pommes de terre compose à lui tout seul le menu.

Comme quantité, c'est suffisant. Comme qualité, ce serait passable, si notre gargotier n'avait la manie de mettre dans toutes les sauces de la crème, dont les Russes raffolent. Moi qui ne puis souffrir le lait, je suis souvent obligé de manger mon pain sec. Crème dans la soupe, crème sur le poisson, crème sur les rôtis. Trop de crème!

Nous trouvons à bord d'assez bon vin de Crimée, dont le prix varie suivant la marque. Celui que nous prenons, le meilleur marché, coûte un rouble et demi la bouteille. Il se nomme Lafite. Sur la carte nous trouvons, pour ces vins de Crimée, tous les noms des grands crus français : Margaux, Lafite, Pomard, etc., qui, bien qu'agréables à boire, n'ont aucune espèce de rapport comme goût avec les vins dont ils usurpent les nobles titres. Il y en a qui coûtent jusqu'à 4 roubles. Quant aux véritables marques françaises, il aurait fallu une fortune pour les payer.

Parmi les passagers se trouve le chef de la police de ***. C'est un homme on ne peut plus gai et aimable. Ses saillies font rire tout le monde. Mais on sent qu'il a mangé de trop nombreuses tartines. Il paraît que c'est un officier très distingué, dont l'état normal est malheureusement celui dans lequel il se trouve pour le moment : ce qui fait qu'il ne pourra jamais s'élever bien haut. Nous passons à *** dans la matinée et nous rendons le chef à ses administrés.

18 juin. — Je suis de bonne heure sur le pont. Presque personne n'est encore levé. Dans tous les coins on voit des paquets plus ou moins allongés : ce sont des passagers qui ont passé là la nuit. Derrière le salon, sous la partie couverte, les femmes dorment encore; elles ont retiré leurs jupes pour s'en couvrir, car les nuits sont fraîches.

Peu à peu tout le monde s'éveille et s'habille. Les couvertures, les hardes qui ont servi se plient et reprennent la forme de paquets. Les gens ouvrent un panier, un cabas, pour y chercher l'indispensable théière; ils étalent devant eux leurs petites provisions, puis vont à la cuisine faire verser l'eau bouillante sur les feuilles de thé. Les uns trempent leur pain dans le liquide brûlant, d'autres le mangent en grignotant un morceau de sucre, dont les Russes sont en général très friands.

Bientôt le *Mouravieff Amourski* retrouve sa physionomie de jour. Dans le salon, tout le monde a pris le thé, et le vint recommence de plus belle.

Vers midi, nous arrivons à Maryinsk, le plus gros village cosaque entre Nikolaïevsk et Habarovka. Nous passons Sophyisk, qui est relié par une route de poste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

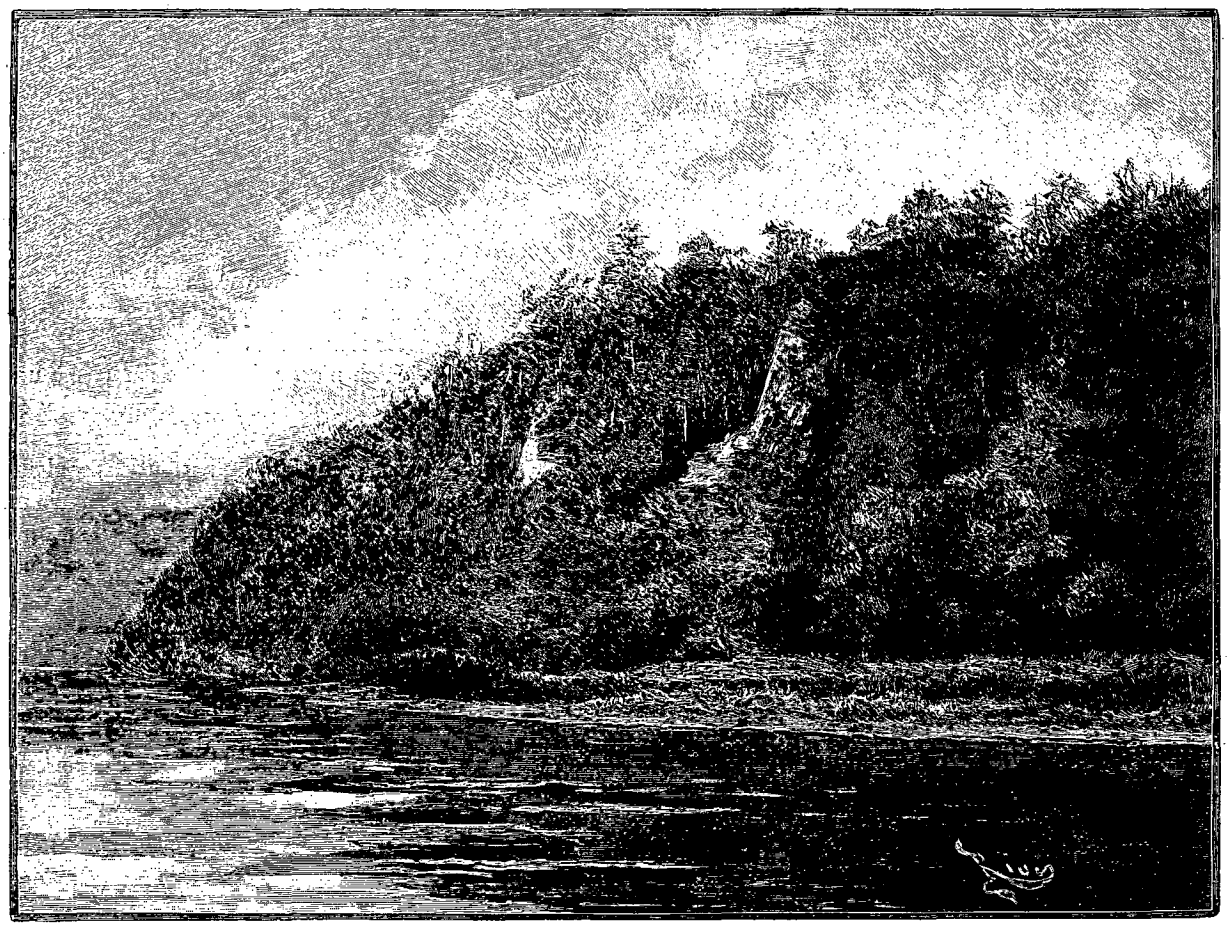
à Alexandrevsk, où nous étions le 13 dernier, et nous nous arrêtons pour la nuit à Jerebtsova.

L'excellent général Kakourine a déjà fait plusieurs fois la route. Il a même redescendu l'Amour depuis Stretinsk, en radeau. Je lui suis redevable d'une grande part des renseignements que j'ai pu réunir en Sibérie. Il me donne une foule de conseils pratiques pour le voyage en tarantass, et me promet de télégraphier au gouverneur général de la Transbaïkalie pour le prier de nous aider de tout son pouvoir.

Toutes les fois que nous allons arriver dans un joli site, il s'empresse de venir nous chercher, et ce n'est pas une sinécure, car les jolis sites sont très nombreux. Il nous fait suivre notre route sur une magnifique carte de l'état-major, qui est déployée devant lui. Il nous montre dans le fond, à l'ouest, la grande chaîne des monts Kingane qui va de la mer Jaune à la mer d'Okhotsk presque en ligne droite; puis, à l'est, la chaîne des monts Sahota-Aline qui longe la côte depuis Vladivostok jusqu'à Nikolaïevsk. C'est cette dernière qui a empêché l'Amour de continuer à couler vers l'est et l'a forcé à un détour de plus de mille kilomètres vers le nord. Le fleuve a cependant fait tout son possible pour franchir cette barrière; car, tandis que la rive gauche, habituellement plate, presque au niveau de l'eau qui bien souvent l'inonde, offre aux regards d'immenses plaines couvertes d'une herbe haute et serrée, sans un arbre pour en rompre la monotonie, la rive droite, au contraire escarpée, très élevée, n'est qu'une suite de montagnes boisées formant les premiers contreforts de la chaîne Sahota-Aline.

A mesure que nous avançons vers le sud, la neige se fait plus rare sur les sommets : la température devient plus chaude, car nous n'avons pas ici, comme dans la mer, les courants glacés du nord pour la refroidir. Mais, d'autre part, les journées deviennent moins longues, commençant plus tard et finissant plus tôt.

La différence de conformation des deux rives a une grande influence sur la population. Sur la rive droite de l'Amour, c'est-à-dire sur la partie montagneuse et boisée, je ne compte pas moins, sur la carte de l'état-major, de soixante-douze endroits habités entre Nikolaïevsk et Habarovka, tandis que sur la rive gauche il n'y en a que vingt-sept. Ces endroits marqués comme habités ne sont pas tous des villages, à moins que deux ou trois maisons réunies n'aient droit à cette appellation.



BORDS DE L'AMOUR [1].

1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

JEUNES COSAQUES [1].

Presque à chacun d'eux, des piles de bois sont rangées à côté de l'eau avec l'écriteau : *à vendre*. Les steamers ne s'arrêtent pas indifféremment à une station ou à une autre; ils font, de préférence, escale dans les centres les plus grands de population, pour deux raisons : la première c'est qu'ils peuvent y prendre quelque petit fret, quelques voyageurs, et la seconde c'est que, comme beaucoup de nos passagers se nourrissent eux-mêmes, ils y trouvent en abondance des provisions, c'est-à-dire du pain de seigle, du lait, de cette maudite crème qui fait mon désespoir, du saumon séché et quelquefois des œufs. La route de poste suit le bord de l'Amour, et le fil télégraphique qui relie Nikolaïevsk à Saint-Pétersbourg suit la route de poste. Les stations télégraphiques sont nombreuses : notre arrivée prochaine est donc toujours annoncée dans les grands centres. Du reste, nous sommes attendus presque à heure fixe, puisque nous portons la malle, et les gens du village peuvent préparer à coup sûr leurs provisions.

Ils sont là sur la berge, par groupes ou isolés, surtout des femmes, tenant dans leurs bras les denrées à vendre. A peine une longue planche a-t-elle établi les communications avec la terre, que les gens du bateau se précipitent à l'assaut des victuailles. Presque tous ont une ou deux bouteilles vides qu'ils échangent contre le même nombre de bouteilles pleines de lait, pour la modique somme de un ou deux kopeks. On les voit soupeser avec la main tous les pains l'un après l'autre, afin de bien choisir le plus lourd et d'en avoir pour leur argent. Munis d'un couteau, ils examinent la crème, y goûtent, ne se décidant à la prendre qu'après être certains d'avoir bien choisi la meilleure. Les vendeuses les laissent faire, passives; c'est à peine si l'on entend l'ombre d'une discussion. Mais je remarque que bien souvent ce sont les femmes les plus pauvrement habillées, celles qui, à en juger par leur aspect, auraient le plus besoin des quelques kopeks que peuvent leur rapporter leurs marchandises, qui s'en défont les dernières et qui quelquefois nous regardent partir l'air navré sans avoir rien vendu.

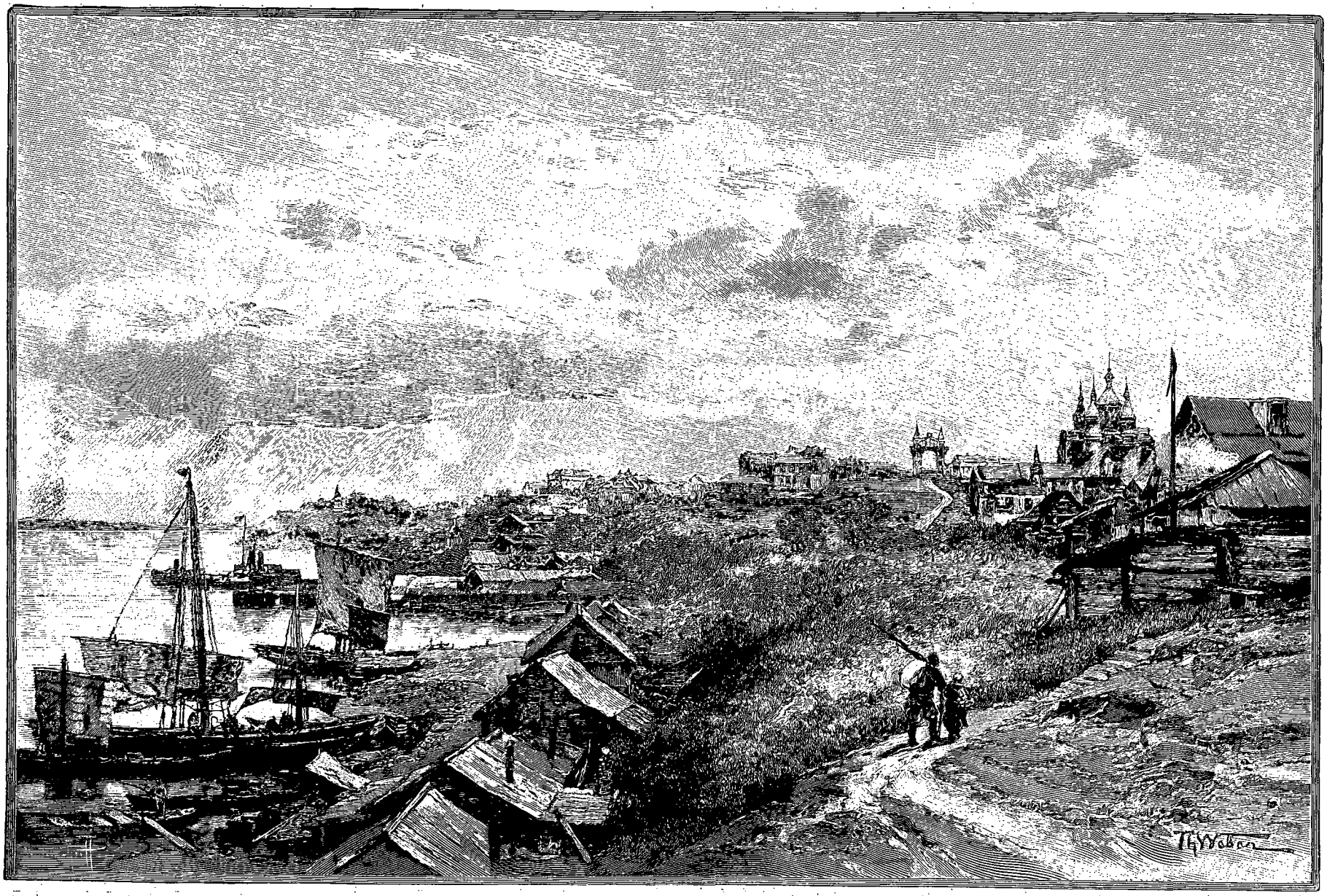
Rien n'est gai comme l'arrivée à une escale. Tout le monde en général y est propre, on n'y remarque que peu ou point de guenilles; partout des couleurs voyantes où le rouge domine, mais un rouge coquelicot : c'est la couleur préférée par les hommes pour leurs blouses, par les femmes pour leurs robes. Tout ce qui n'est pas rouge vif est ou rose, ou vert, ou blanc.

Souvent, au milieu de la verdure, dans un buisson, on aperçoit avec stupéfaction des fleurs d'une grandeur démesurée que le vent agite, tantôt courbe et tantôt redresse: en s'approchant on découvre que ce sont des jeunes filles à moitié cachées dans le feuillage. Les hommes ont presque tous des bottes; les enfants et les femmes marchent généralement pieds nus. Ces dernières ont sur la tête un fichu noué sous le menton, quelques-unes ont un châle sur les épaules.

19 juin. — C'est aujourd'hui dimanche. Aux escales, les gens sont encore plus propres et mieux habillés que les autres jours. Beaucoup de jeunes filles portent une jupe dont le bas est orné d'une large bande de broderie de toutes les couleurs. En somme, aucun de ces Sibériens ne paraît misérable. Tous ont un air de prospérité qui surprend, car on ne voit nulle trace d'un travail dont cette prospérité serait le fruit. On est tenté de croire plutôt que ne rien faire est la principale occupation des habitants de tous ces villages. En effet, pas la moindre culture autour des hameaux, par le plus petit jardin autour des maisons; le gouvernement leur fournit une certaine quantité de farine : à quoi bon cultiver la terre pour faire pousser du grain? Et puis n'ont-ils pas ces pêches qui tiennent du miracle et qui

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HABAROVKA. — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur donnent en quelques jours de quoi vivre le reste de l'année? N'ont-ils pas là, sous la main, du bois pour se chauffer d'abord et pour vendre aux bateaux à vapeur, afin d'acheter de belle toile rouge? N'ont-ils pas des troupeaux dont ils peuvent tirer, outre leur nourriture, un certain revenu par la vente du lait, de la crème, de la viande?

Le Sibérien, dont les besoins sont restreints, est très paresseux : cela ne fait aucun doute, mais c'est parce que la Sibérie est trop riche, étant donné son peu de population. Du reste, nous dit-on partout, « ce sont des Cosaques », or qui dit Cosaque dit tout.

Les Cosaques sont en quelque sorte des colons enrégimentés, chargés héréditairement de défendre le pays contre les attaques des voisins. On sait quels services rendirent à l'Europe, au commencement du XVIe siècle, ces colons ukrainiens et moscovites établis sur la Volga, le Dniepr et le Don, où ils menaient une existence libre, vivant de la chasse et de la pêche, en arrêtant l'invasion des Tatars et des Turcs. Les Cosaques de l'Amour, colons comme ceux du Don, se considèrent comme appelés à rendre les mêmes services et par conséquent montrent le même orgueil et la même horreur de tout travail manuel. Ce sont des guerriers. Monter à cheval ou conduire, voilà leur seul plaisir et la seule occupation à laquelle ils ne refusent jamais de se livrer. Les Cosaques de Transbaïkalie furent les premiers organisés pour faire le service à la frontière chinoise en 1815. Ceux de l'Amour ne datent que de 1859.

Le soir vers 5 heures, nous longeons une falaise très élevée qui domine le fleuve sur la rive droite. Tout au sommet se dresse une croix. Est-ce encore en souvenir de quelque missionnaire auquel l'estomac des habitants a servi de tombeau? Deux enfants sont à côté : leur blouse rouge tranche agréablement sur la sombre verdure des sapins qui les entourent.

Le beau tableau qu'offre le paysage a attiré tous les passagers et suspendu le vint pour quelques moments. C'est que nous arrivons à Malmechskoï, lieu très intéressant à plusieurs points de vue. D'abord, paraît-il, au sommet de la falaise, à côté de la croix, se trouvent les restes d'un fort chinois en terre. Et puis Malmechskoï produit le caviar salé le plus renommé de tout l'Amour. Ce caviar se vend dans des vessies aplaties, qui ont tout à fait la forme d'un jambon.

Bien que nous ne voyions aucune habitation, on annonce que nous mouillerons dans quelques minutes. En effet, arrivés au bout de la falaise, nous tournons à angle droit. Devant nous, en plein midi, dans un nid de verdure, se trouve le village adossé à une muraille abrupte formée de rochers entre lesquels les arbres ont poussé leurs racines. Tous les habitants sont au bord de l'eau, dans leurs gais costumes. Ce n'est pas grandiose, mais c'est ravissant.

Hélas! il n'y a pas de caviar pour tout le monde. On n'en apporte que deux pains. C'est tout ce qu'il y a dans le village. La gourmandise doit obéir aux lois de la hiérarchie. Nous avons deux généraux à bord. Chacun d'eux prend un pain à raison de 45 kopeks la livre.

Nous repartons et le vint recommence. La nuit devient assez sombre, et par peur des bancs de sable, nous renonçons à gagner la prochaine station. Nous mouillons dans un endroit désert et inhabité, à peu de distance du lac Sorgou.

Le caviar étant un des principaux produits du grand fleuve dont nous remontons le cours, il est intéressant de dire quelques mots de l'animal qui le produit et de la manière dont on s'en empare.

Le plus gros poisson que l'on puisse prendre dans l'Amour est l'esturgeon, dont une variété, le belougue, atteint quelquefois le poids énorme de 40 pouds, soit 640 kilogrammes, dont 140 kilogrammes à peu près d'œufs ou caviar. Il se pêche toute l'année, mais principalement depuis la débâcle jusqu'à la fin de juin, car le caviar produit pendant les mois d'été n'est pas mangeable. Les plus beaux esturgeons se prennent entre Nikolaïevsk et l'embouchure du Soungari, c'est-à-dire sur un parcours de 1200 verstes environ.

Des poutres de quatre ou cinq mètres de longueur sont fixées, à 45 degrés avec le courant, sur des lignes parallèles, barrant la moitié du fleuve. Elles sont munies d'une infinité de cordes de différentes dimensions, à chacune desquelles pend un hameçon sans aucun appât. Tout poisson d'un certain volume passant avec rapidité au milieu des cordes est saisi infailliblement par un ou plusieurs hameçons. Les mouvements brusques que la douleur lui fait faire ont pour résultat de l'accrocher à d'autres, et bientôt il est pris par toutes les parties du corps. C'est ainsi que se pêchent les plus grosses pièces.

20 juin. — Le pays devient moins beau, moins accidenté. Le temps aussi se gâte. Une légère pluie nous force par instants à rester dans le salon. Je cause avec le général Kakourine, qui m'apprend que le général Arsenieff va être nommé d'un jour à l'autre gouverneur de Blagovechtchensk, que peut-être il ne s'arrêtera pas à Habarovka, mais continuera le voyage avec nous.

A la station où nous prenons du bois, nous faisons une promenade dans les environs. La chaleur commence à être assez forte. Les fleurs, peu à peu devenues plus nombreuses, émaillent les prairies. Sédum, nigelle, belvédère, pois de senteur et surtout lis jaunes poussent au milieu de l'herbe, qui ici est très haute. Mais aussi, pas de roses sans épines, pas de fleurs sans chaleur, pas de chaleur sans moustiques. Or ceux de Sibérie ont une vilaine réputation. On nous les avait signalés comme un des grands ennuis du voyage, et ce n'est pas sans terreur que nous les voyons faire si tôt leur apparition.

Il n'est bruit dans le village que d'une nouvelle apportée par un bateau qui descendait le fleuve. Une jeune fille d'une très bonne famille, habitant Habarovka, désespérée du départ d'un officier de la garnison qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venait d'être envoyé à Vladivostok, s'est précipitée dans l'Amour. Malgré toutes les recherches, son corps n'a pu être retrouvé. Chacun porte instinctivement ses regards sur le fleuve comme dans le vague espoir d'y découvrir le cadavre de cette infortunée. Mais l'Amour, souvent sans profondeur et rempli de bancs de sable, n'a pas moins, un peu au-dessous de Habarovka, de neuf verstes de large, d'après la carte de l'état-major, que le général Kakourine veut bien m'offrir et dont je lui suis très reconnaissant. Nos passagers sont fort affectés par cette nouvelle : tous connaissaient la jeune fille.

Au moment de partir on s'aperçoit qu'il y a une petite avarie à la machine, ce qui signifie arrivée à Habarovka avec du retard. Tous nos officiers, qui sont attendus chez eux avec impatience, se précipitent au bureau du télégraphe. Je les vois revenir furieux au bout de quelques minutes : le télégraphiste était trop ivre pour recevoir leurs dépêches.

Voilà un employé qui choisissait bien mal son temps! Se griser au moment où des officiers supérieurs en inspection ont besoin de ses services! Nos pauvres généraux ont l'air très déconfit. Ce sont des hommes de famille par excellence, et la pensée qu'on peut être inquiet chez eux les tourmente.

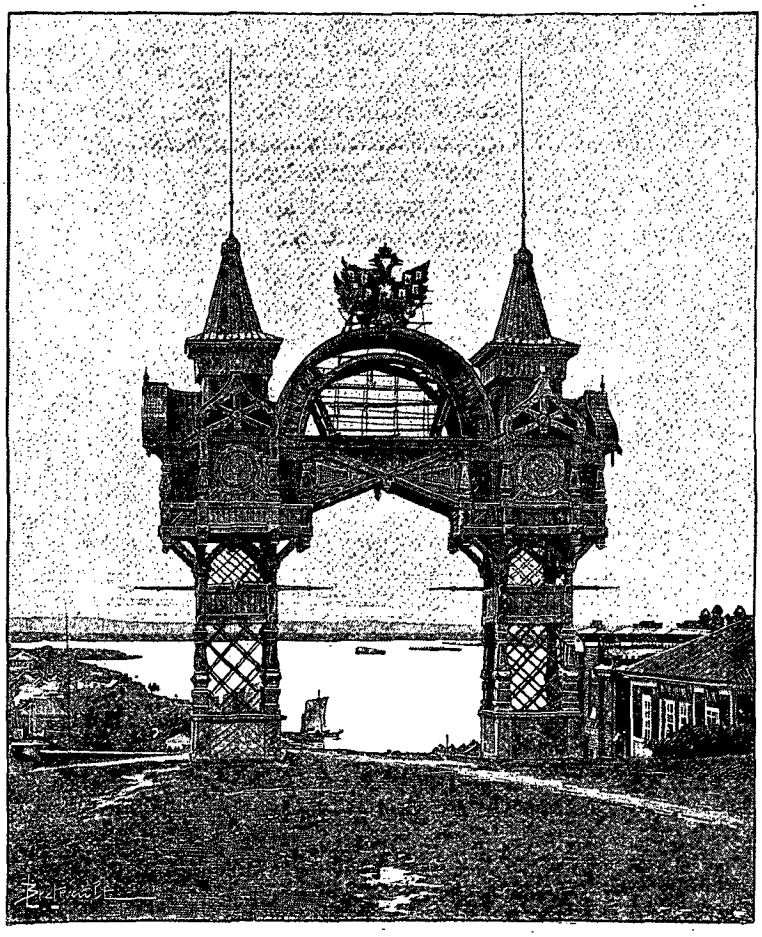
Bientôt le temps devient tout à fait mauvais, la pluie tombe à torrents à deux reprises; il n'y a que demi-mal, car le pays est assez plat et peu intéressant. Mais nos officiers me font remarquer que la montagne Hertsire, située à une trentaine de verstes de la ville, droit au sud, est couverte de nuages, ce qui est un signe infaillible de mauvais temps. Nous aurions bien besoin cependant d'un peu de soleil, pour visiter Habarovka, la capitale et le grand centre militaire de ces immenses provinces de l'Amour.

XII

Habarovka.

Nous n'arrivons à Habarovka qu'avec une heure de retard. Déjà nous apercevons sur la haute falaise une grande construction isolée. Des soldats montent la garde autour : c'est la poudrière. Plus loin, à une certaine distance, encore une construction, mais plus importante : c'est la prison. Puis nous distinguons les toits de la ville, les clochetons de la cathédrale, et la pointe Mouravieff à l'embouchure de l'Oussouri, surmontée de la statue du conquérant de l'Amour, qui domine le fleuve et son affluent. Enfin nous sommes amarrés à un grand ponton en fer en communication avec la terre.

Mme la générale Arsenieff monte à bord avec sa fille. Elle nous fait le plus gracieux accueil. Puis, pendant que Marie et elle causent dans le salon, nous regardons, les deux généraux et moi, le débarquement des passagers : c'est toujours intéressant. Tout à coup, au tournant de la route, qui fait un coude, débouche un magnifique drojki, traîné par deux chevaux superbes.



HABAROVKA : ARC DE TRIOMPHE [1] (PAGE 236).

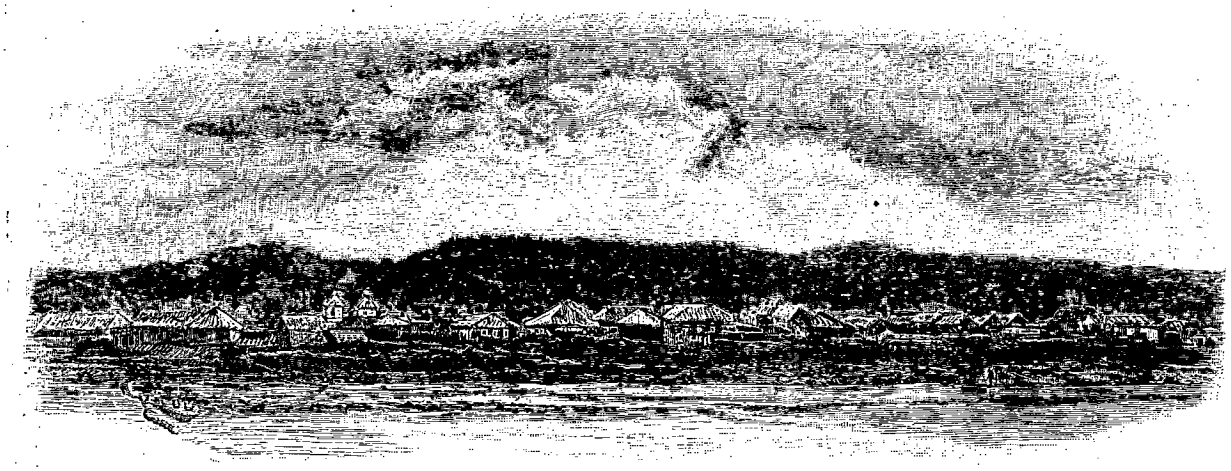
C'est une femme qui tient les rênes, une femme jeune et élégante. Au trot de l'un des chevaux et au galop de l'autre, elle fait décrire à son attelage un cercle de la plus pure correction, et s'arrête. Un de nos passagers saute à côté d'elle dans la voiture, qui repart comme elle est venue. « Eh quoi! dis-je aux généraux, même à Habarovka? — Oui, monsieur, me répond l'un d'eux, même à Habarovka. »

Bientôt nous restons seuls dans le salon. Il est près de 6 heures, et nous devons aller souper chez le général Arsenieff, ce qui veut dire habit noir et le reste. Or tout cela est dans la soute aux bagages, enregistré pour Stretinsk, et je ne pourrai l'avoir que quand on aura enlevé tous les sacs de dépêches. Cela demande

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un temps énorme. Vers 8 heures, par une pluie battante, nous voyons arriver, dans sa voiture, le général Arsenieff, qui très aimablement vient nous chercher. Une fois entrés dans l'hospitalière demeure de notre hôte, nous aurions pu nous croire dans n'importe quelle maison de Paris, et cela d'autant plus facilement que le général, sa femme et sa sœur, qui vit avec eux, s'expriment dans le plus pur français. La conversation roule surtout sur des sujets de littérature. Ils sont abonnés à la *Revue des Deux Mondes* et ont trouvé dernièrement dans certain roman des phrases nombreuses qui les ont plongés dans la plus grande perplexité. Ils se demandaient s'ils n'avaient pas oublié leur français dans ces solitudes. Ils savaient au fond parfaitement à quoi s'en tenir, mais ils n'étaient pas fâchés de prouver que les publications les plus lues à l'étranger doivent toujours observer une grande réserve, si elles ne veulent s'exposer à perdre en un jour la



VILLAGE COSAQUE SUR L'AMOUR [1].

faveur et la réputation qu'il leur a fallu des années pour conquérir. Vers 11 heures la voiture du général nous reconduit à bord.

21 juin. — Il pleut. Il n'en faut pas moins visiter la ville.

A quelque cent mètres de notre débarcadère, en remontant l'Oussouri, commence un village chinois, composé d'une seule rangée de masures en bois, placées au bord de l'eau et adossées à la colline. C'est devant ce village que s'amarrent tous les bateaux chinois venant du Soungari. Nous en rencontrerons encore un assez grand nombre avant d'arriver à l'embouchure de cette rivière. Ils ont bien la même forme que ceux que l'on voit sur le Peï-Ho : même mât, même voile, mais ils nous paraissent un peu plus fins. Comme Habarovka est en communication directe par l'Amour avec l'Europe, c'est donc un centre assez important, où l'on trouve une foule de produits de notre industrie, à meilleur compte que lorsqu'ils viennent par les ports du nord de la Chine et la voie de terre. Je ne crois cependant pas que le commerce soit très actif.

La ville est bâtie sur trois montagnes presque parallèles. Un grand boulevard suit la crête de chacune ; mais des rues toutes droites les relient entre elles, en suivant les ondulations du terrain, que l'on n'a cherché à atténuer ni par des courbes ni par des remblais. Cochers et chevaux ont du reste l'air d'être habitués à ces pentes invraisemblables et de ne pas plus s'en soucier les uns que les autres.

Le débarcadère est au pied de la colline centrale. Comme cette montagne est presque à pic du côté de la rivière, il faut en faire le tour. La route, formant un demi-cercle régulier, longe un petit ruisseau qui vient se jeter dans l'Oussouri, à quelques mètres au-dessus du ponton. Elle est bordée de chaque côté par une suite de petites maisonnettes basses en planches, dans lesquelles on vend exclusivement des provisions de bouche pour les nombreux passagers des bateaux : poissons frais et salés, saucisses, œufs, viande crue et cuite, surtout pain blanc et noir. La vodka est également débitée au verre et à la bouteille. Bien qu'il soit interdit aux passagers de troisième d'en emporter à bord, la consigne n'est pas scrupuleusement observée et il en pénètre toujours.

Les gens qui tiennent ces petites boutiques offrent un mélange extraordinaire de toutes les races qui composent l'immense empire russe, avec addition de Chinois. Les femmes y sont en grand nombre. Notre foire aux jambons de Paris, si elle était installée autour d'un monument rond, donnerait une idée exacte de ce marché.

A l'autre extrémité du demi-cercle, nous trouvons la grande rue qui monte au sommet de la montagne centrale. Une douzaine de forçats, les fers aux pieds, sont occupés à la réparer, sous la garde de quatre Cosaques en tenue de campagne. Tout en haut, ayant vue sur l'Oussouri, se dresse le monument élevé l'an dernier en l'honneur du passage du Tsarevitch. Nous nous trou-

1. *Dessin de Riou, gravé par Morizet.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FEMME GHILIAK ET SON ENFANT (PAGE 227). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PANNEMAKER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vons alors sur une grande place : à droite la cathédrale, et plus loin le palais du gouverneur, construit en briques, et d'un assez bel effet; à gauche, une longue balustrade, vers laquelle je me dirige. Elle longe le bord de la falaise qui domine l'embouchure de l'Oussouri, et me conduit au jardin, c'est-à-dire, comme à Vladivostok, au bouquet d'arbres conservé en souvenir des forêts qui couvraient naguère le pays.

C'est là que se dresse la statue élevée en l'honneur du général Mouravieff Amourski. La vue que l'on a de cette pointe est excessivement belle. Au midi, elle est bornée par les monts Hertsire, à la base desquels apparaît l'Oussouri, qui vient de se grossir d'une petite branche de l'Amour, et qui, s'étendant dans les plaines, a parfois une largeur de 2 000 mètres. Loin, bien loin dans l'ouest, à plus de 100 verstes, on aperçoit les premiers contreforts des monts Kingane. L'Amour se déroule, petit dans l'éloignement, majestueux quand il s'approche, terrible quand, recevant les eaux de l'Oussouri, il vient heurter la falaise qui arrête brusquement sa marche vers l'ouest et le renvoie vers le nord, où l'œil le suit pendant longtemps. Tel est le grandiose décor que la jeune fille, dont le suicide récent a causé tant d'émoi, a choisi pour être le théâtre de sa mort; c'est au pied même de la falaise qu'elle s'est précipitée dans les flots.

A Habarovka les Chinois sont nombreux. Ils sont employés à mille petits travaux dans lesquels ils excellent, et ne tarderont pas à avoir, comme partout où ils pénètrent, le monopole de certains métiers, tels que le jardinage, le blanchissage, la couture, la cuisine et surtout le petit négoce. Une des principales maisons de commerce appartient à un Chinois, Thi-Feng-T'ai, dont on nous a beaucoup parlé. Nous sommes ici dans le pays des riches fourrures : renards bleus et noirs, martres, zibelines, panthères, tigres, pour ne parler que des plus recherchées, c'est ici que l'on peut en voir les plus beaux spécimens. A Pékin, j'ai eu beaucoup à m'occuper, soit pour mes amis, soit pour moi, de ce genre de bibelot, dans lequel je passais pour un connaisseur; je ne suis pas fâché de pouvoir me faire par comparaison une idée de la valeur de ce que nous achetons en Chine. Or Thi-Feng-T'ai est justement le plus grand négociant en fourrures de Habarovka. Je me dirige donc vers sa demeure.

Son magasin ressemble au premier magasin venu de mercerie en Europe, et au premier abord on est fort surpris de voir des Chinois derrière les comptoirs, en train d'auner du fil ou de vendre des jarretières à quelque noble dame de la ville. On me demande en russe ce que je désire, et je réponds en chinois que je veux voir le patron. Ahurissement complet des employés, qui en négligent leurs pratiques. Au bout de deux minutes, le magasin est envahi par tout ce qui, dans la maison, porte une natte derrière la tête. On veut voir l'étranger qui parle la langue mandarine. C'est une curiosité, à ce qu'il paraît. Bientôt arrive Thi-Feng-T'ai lui-même, petit, gros, empressé, qui immédiatement me prend par la main, chose peu chinoise, et me conduit dans ses appartements particuliers, chose moins chinoise encore. Il a choisi tous ses employés parmi ses compatriotes, mais ses domestiques sont Russes. C'est sa femme chinoise qui vient elle-même nous servir le thé et les gâteaux.

Thi-Feng-T'ai est un des vieux colons de Habarovka, où il est arrivé comme simple ouvrier. Il n'a que quarante-huit ans. Malgré les règlements qui interdisent aux étrangers de posséder, il est propriétaire de plusieurs maisons et de vastes terrains. On ferme les yeux, car il est à peu près entendu que son fils se fera naturaliser. Celui-ci est déjà chrétien et ne porte pas la queue. Thi-Feng-T'ai, lui, ne veut pas couper sa natte : « On ne fait pas cela à mon âge, dit-il, je l'ai toujours portée, je mourrai avec ». Se faire chrétien lui serait parfaitement égal; mais le pope chargé de le baptiser, que dirait-il de l'existence de son harem? Laquelle de ses trois femmes lui laisserait-on? La première en date probablement, c'est-à-dire la Chinoise, celle qui est de son âge. Que deviendraient les deux jeunes, la Japonaise et la Russe? « Vous comprenez que je ne puis les abandonner. »

Je lui demande à voir ses plus belles fourrures. Il a de superbes peaux de tigre. Nous sommes ici dans la patrie véritable de ce tyran des forêts qui, sous le rapport de la longueur de la toison, est au tigre du Bengale ce que le chat angora est au chat de gouttière.

Les martres sont jolies. Il en a des centaines, mais c'est tout au plus si dans le nombre j'en trouve cinquante très belles. Ces dernières lui reviennent à une trentaine de roubles la pièce. Ce qui me séduit, c'est, au milieu d'autres moins parfaits, un magnifique renard noir. Voilà qui ferait un beau cadeau pour ma femme, dont le jour de naissance arrive le 25 juin! Thi-Feng-T'ai m'assure qu'une seule peau suffit pour une parure. « A Paris, dit-il, on ne porte plus maintenant de manchon. Avec celle-ci on vous fera un grand col mobile. » Ce Chinois avait raison. A Habarovka on connaissait les modes de Paris, que moi j'ignorais. Je ne puis résister au plaisir d'offrir à ma femme ce souvenir des pays que nous traversons. A la foire de Nijni-Novgorod on m'a demandé six et sept cents roubles pour des peaux de renard noir qui ne valaient pas à beaucoup près celle-ci.

Je retourne à bord par une pluie battante qui m'empêche de continuer ma promenade dans la ville. Impossible de songer à faire de la photographie.

Devant notre ponton, au pied de la colline, est un grand hangar composé de six ou huit piliers de bois supportant une toiture. Ce n'est, en somme, qu'un vaste parapluie sous lequel une foule de gens ont cherché un abri. Ce sont presque tous des passagers qui attendent un départ pour Blagovechtchensk, Nikolaïevsk ou l'Oussouri. Parmi eux, beaucoup de Chinois.

En Sibérie, l'heure des repas est des plus variées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avons été invités à dîner à toutes les heures depuis midi jusqu'à 7 heures. Il faut que l'estomac se fasse à cela. Aujourd'hui, par exemple, nous dînons à 3 heures chez le général Arsenieff et nous soupons à 7 heures chez le général Kakourine. Nous nous efforcerons de faire honneur, malgré le déjeuner qui nous est servi à bord à midi, aux deux esturgeons que l'on ne manquera pas de produire sur la table dans ces deux maisons. Car l'esturgeon est le meilleur poisson de l'Amour. Ne pas en offrir serait manquer aux lois de l'hospitalité. Il est du reste excellent quand il est encore de très petite taille, c'est-à-dire quand il pèse sept ou huit livres seulement.

Plusieurs maisons de Habarovka ont une sorte de terrasse couverte, remplie de fleurs, qui forme comme une annexe au salon. Cette terrasse doit être garnie d'une double rangée de vitres pendant la saison froide et faire un jardin d'hiver. Maintenant nous sommes en été et c'est ici qu'on se réunit pour prendre le *tchai*, c'est-à-dire le thé, toujours accompagné d'une mince tranche de citron, et toujours exquis.

N'est-il pas superflu de dire que Mme Kakourine, elle aussi, parle très bien le français? Nous ne sommes toutefois pas peu surpris d'apprendre que sa sœur a habité longtemps Tien-Tsin, que c'est la femme du colonel Poutiata, attaché militaire russe en Chine, que nous connaissons fort bien.

La maison où le général nous reçoit a été louée temporairement. La sienne est en réparation, et il nous propose d'aller la voir, en attendant le souper. Son véritable but était, j'en suis persuadé, de nous montrer deux tapisseries, deux merveilles dignes de trouver, un jour, une place dans un musée. Elles représentent, l'une les enfants d'Édouard, l'autre un lansquenet. Aucune description ne saurait donner une idée de la pureté du dessin, du choix des couleurs et de l'harmonie des tons. On dirait de vieilles tapisseries des Gobelins. Comment le général a-t-il pu découvrir ces deux chefs-d'œuvre d'art et de patience dans ces pays perdus? La réponse fut bien simple : « C'est ma mère qui a fait ces deux tapisseries ».

Le général habite la Sibérie depuis de longues années. Il était en Transbaïkalie avant de venir à Habarovka. Il connaît donc merveilleusement le pays, et nous indique sur la carte de l'état-major les points les plus remarquables du voyage, et ceux également où il est particulièrement nécessaire de ne pas s'endormir par crainte des mauvaises rencontres. Il ajoute

GHILIAKS [1] (PAGE 227).

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Ninaud.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il a déjà télégraphié et écrit à notre sujet au gouverneur de Blagovechtchensk et au gouverneur général de la Transbaïkalie. C'est avec plaisir que nous nous chargeons de quelques commissions du général et de Mme Kakourine pour le colonel et Mme Poutiata, en ce moment à Saint-Pétersbourg. Nous prenons congé de nos hôtes et retournons à bord dans leur voiture, sous un véritable déluge.

Le fidèle Hane était couché en travers de la porte de notre cabine, le samovar tout prêt pour le cas où nous aurions besoin d'eau bouillante.

22 juin. — Le temps est couvert, mais il ne pleut pas : sortons vite pour faire quelques photographies. Je prends une voiture d'un modèle assez curieux et qui se trouve presque partout en Sibérie. Elle se compose d'une double banquette sur laquelle on est assis comme sur l'impériale des omnibus en France, dos à dos : ce n'est pas commode pour causer. Je veux aller sur la montagne derrière le village chinois qui est le long de l'Oussouri. La route est abominable. Le cheval s'abat et nous sommes obligés, Hane et moi, de mettre pied à terre dans la boue.

A 9 heures et demie, les voyageurs de pont commencent à affluer. Il y en a de toutes descriptions. Beaucoup sont chargés d'un paquet contenant quelques guenilles. D'autres n'ont que les vêtements qu'ils portent sur eux. L'animation est extrême dans la rue circulaire aux boutiques. Les piles de pains et de saumons, les rangées de bouteilles de lait disparaissent comme par enchantement.

C'est que non seulement nous allons appareiller, mais l'*Alexis*, bateau de notre compagnie, beaucoup plus petit que le *Mouravieff Amourski*, est arrivé de Blagovechtchensk dès hier matin, et va partir un peu après nous pour Nikolaïevsk. Il a aussi des passagers. Il a apporté les malles d'Europe, et les lettres ne sont pas encore distribuées! Le public subit ces lenteurs sans en approfondir les raisons.

Bientôt le pont est encombré au delà de toute expression. Les amis de ceux qui partent sont venus leur dire adieu : les larmes se mêlent aux baisers. Le plus affairé de tous, celui qui serre le plus de mains, c'est Thi-Feng-T'ai. La popularité dont il jouit semble être universelle, car il est choyé par tout le monde. Il me présente deux Chinois qui vont à Blagovechtchensk, où se trouve leur maison de commerce.

Nous voyons arriver le général Arsenieff avec sa femme et sa fille. Ils ont tenu à ce que nous ne fussions pas les seuls à ne pas serrer une main amie en quittant Habarovka. Nous sommes très touchés de cette démarche. Il a, lui aussi, télégraphié au général Popoff, gouverneur de Blagovechtchensk, auquel il doit prochainement succéder.

Bientôt nous partons : les mouchoirs s'agitent, les chapeaux se lèvent. Au bout de quelques minutes, nous ne distinguons plus les personnes, mais nous voyons toujours les signes d'adieu. Nous continuons à apercevoir pendant longtemps la triple colline sur laquelle la ville est assise, magnifique position stratégique qui commande et l'Amour et l'Oussouri, et d'où l'on pourrait facilement foudroyer l'envahisseur assez téméraire pour y envoyer des navires.

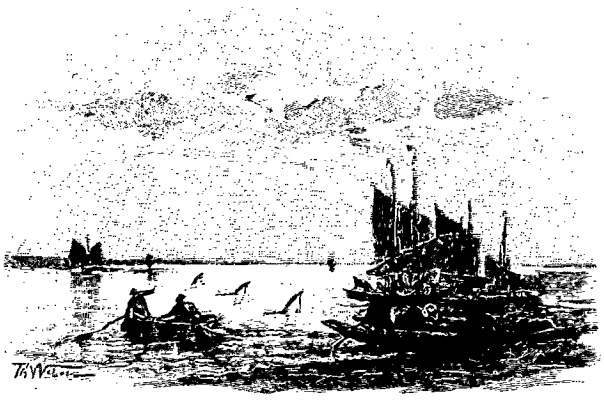
Ai-je dit que Habarovka (écrit d'ordinaire *Khabarovka*) tire son nom du Cosaque Habaroff qui, à la tête de quelques aventuriers, fit une des premières expéditions sur l'Amour, en 1648?

Le fleuve est ici à 77 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Charles VAPEREAU.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin.*

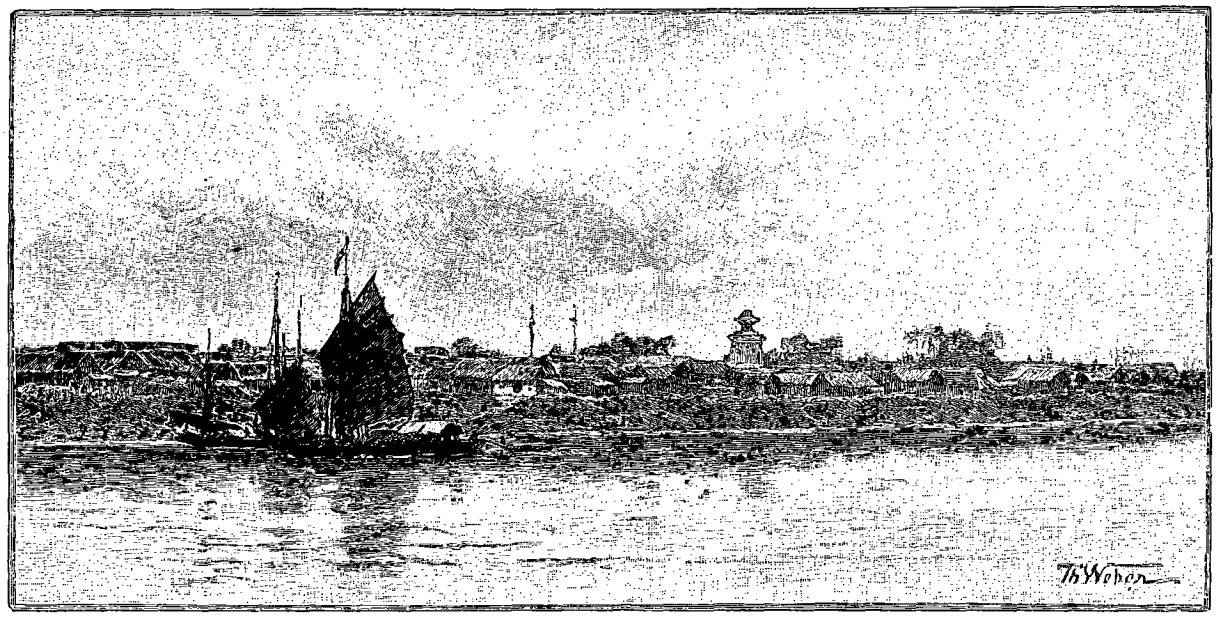
(*La suite à la prochaine livraison.*)



PÊCHE AUX ESTURGEONS [1] (PAGE 234).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AÏGOUNE[1] (PAGE 248).

DE PÉKIN A PARIS[2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

XIII

De Habarovka à Blagovechtchensk.

TYPE GHILIAK[3] (PAGE 242).

Nous passons au nord de l'île Oussouri. Cette île a donné lieu à de sérieuses contestations entre la Russie et le Céleste-Empire.

Les Chinois prétendaient que l'Oussouri se divise en deux branches qui vont se jeter dans l'Amour, à 50 verstes de distance, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, et que, comme l'Amour sert de frontière aux deux pays, l'île leur appartenait.

Les Russes, de leur côté, affirmaient que l'Amour se divise en deux branches dont l'une, celle qui coule au sud, vient recevoir les eaux de l'Oussouri, et que, comme l'Amour sert de frontière, l'île par conséquent ne pouvait être qu'à eux. Ce fut la diplomatie russe qui l'emporta.

Hélas! nous avons perdu nos officiers! Adieu le français, car, à part notre capitaine Phalsky, Polonais de naissance, qui n'en sait pas beaucoup plus que je ne sais de russe, et un officier à peu près de même force, dont la mère cependant est Française, personne à bord ne parle notre langue. J'ai essayé le latin avec l'abbé Radzichevsky, mais il a fallu y renoncer. Notre prononciation était tellement différente que nous étions obligés d'écrire notre conversation. Heureusement il y a les deux Chinois avec lesquels nous pouvons causer et qui me fournissent quelques renseignements.

Sur le pont, nous avons deux Goldes, habillés de fourrures qui ont été blanches, recouvertes d'une cotonnade qui a été bleue. Ils sont fort sales. Par les traits ils se rapprochent beaucoup des Mongols et sont, comme eux, nomades, mais pas de la même façon. En effet, les Mongols, grands éleveurs de troupeaux, vont planter leur tente là où il y a de l'herbe, à mesure que les environs de l'endroit où ils se trouvent sont rasés par leurs bestiaux. Les Goldes, peu nombreux, n'ont pas de tentes. Ils vivent sur l'eau, sans jamais s'écarter beaucoup du Soungari et de l'Oussouri, qui semblent être leurs limites est et ouest. Le poisson est leur nourriture presque exclusive.

Nous avons cessé depuis assez longtemps de voir les

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Privat.*
2. *Suite. — Voyez p.* 177, 193, 209 *et* 225.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Ninaud.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ghiliaks, dont les traits nous rappelaient si bien les Peaux-Rouges de l'Amérique. Ils se tiennent plus au nord et descendent rarement jusqu'à Habarovka. Nous avons aperçu le dernier sur la berge, il y a deux jours. Il fumait tranquillement sa pipe en nous regardant passer.

Les Goldes du bas Amour ont de nombreux points de ressemblance avec les Ghiliaks. Ils paraissent cependant moins sauvages. Les femmes sont coquettes; elles ornent leur chapeau de bimbeloterie. Non seulement elles portent jusqu'à trois rangs de boucles d'oreilles énormes fixées dans trois trous superposés, mais leur nez est orné d'un gros anneau, le plus généralement en argent.

Toutes les différentes hordes qui peuplent le nord-est de l'ancien continent ont, à n'en pas douter, la même origine. Mais chacune tient à sa dénomination propre et méprise ses voisines.

A l'avant-dernière station, Marie, se promenant avec le capitaine, vit sur la berge des indigènes accroupis : « Sont-ce des Ghiliaks? » demanda-t-elle à haute voix. « *Niete Ghiliaks*, *Toungouses* », répondirent eux-mêmes ceux-ci avec les marques de la plus profonde indignation.

La peuplade des Toungouses, peut-être la plus importante des tribus indigènes de la Sibérie, s'étend depuis l'Amour jusqu'au 60e degré de latitude et de la mer d'Okhotsk jusqu'au Iénisséi. C'est en 1675 que leur prince Ganetimour fit, avec sept mille des siens, sa soumission à la Russie.

Les Toungouses sont beaucoup plus civilisés que les Goldes et les Ghiliaks, avec lesquels cependant ils ont de nombreux rapports. Lesseps, qui a traversé le pays en traîneau, prétend que leur ressemblance avec les Russes est frappante. Je retournerai la proposition et je dirai qu'un grand nombre de Russes offrent une ressemblance frappante avec les indigènes de l'Asie, ce qui s'explique par ce fait que tous les jours des indigènes asiatiques renoncent à leur costume, à leur religion, à leurs coutumes, à leur nationalité, pour adopter les coutumes, la religion, le costume des Russes, et devenir sujets du Tsar. Nous en avons plusieurs exemples, même parmi nos amis.

Le *Mouravieff* ne marche plus avec la même rapidité. C'est que, depuis Habarovka, nous avons à la traîne une grande barge, plus longue et plus large que notre steamer. L'intérieur contient des marchandises à destination du haut Amour; sur le pont se trouvent près de deux cents soldats, avec les femmes de ceux qui sont mariés et les enfants. La corde qui relie ce bateau au nôtre ayant plus de 100 mètres de longueur, ils sont à l'abri des étincelles. Pendant les averses, on étend sur eux de larges tentes en toile pour les protéger, absolument comme on couvrirait des sacs ou des caisses, sans aucuns montants pour maintenir ces tentes un peu au-dessus de leurs têtes.

Le pont du *Mouravieff* est dégagé d'autant, mais nous avons pris, en échange, un certain nombre de passagers nouveaux de troisième et parmi eux quelques Chinois.

Aux secondes, nombreuse compagnie, surtout beaucoup d'enfants. Dans une famille j'en compte huit, dont l'aîné n'a pas quinze ans; dans une seconde, six; et tout ce petit monde paraît très bien élevé.

Nous avons aux premières un monsieur en uniforme qui fait voyager sa femme en seconde. C'est un employé du cadastre; il n'a pas trente ans. Il a été retenu par ses fonctions pendant deux ou trois ans sur les bords de l'Oussouri, et nous raconte du tigre et de l'ours dans ces contrées les histoires les plus effrayantes. Il est certain que ces animaux pullulent, à en juger par les nombreuses peaux que l'on voit chez les marchands et les méfaits dont nous les entendons charger à chaque instant.

Le pays est devenu beaucoup moins beau, très plat, surtout du côté russe. Ce ne sont qu'immenses prairies, où je suis surpris de ne pas voir une seule tête de bétail. Il semble qu'on devrait pouvoir élever ici des millions de bœufs comme en Australie, en Amérique ou même dans les plaines de la Mongolie. On me répète ce que l'on m'a dit au-dessous de Habarovka, que l'herbe magnifique que je vois, et qui a plus de deux pieds de haut, n'a aucune qualité nutritive. Je veux bien le croire, mais je ne puis m'empêcher de le déplorer.

Les rives du fleuve sont rongées par les eaux. On ne voit partout qu'arbres tombés, retenus encore par quelques racines. C'est que le sol n'a pas de profondeur. Bien souvent l'épaisseur de l'humus n'atteint pas 20 centimètres, et, les racines se refusant à pénétrer dans l'énorme couche de sable qui est en dessous, les bords sont continuellement minés et s'éboulent.

Du côté russe, aux endroits où la berge est un peu élevée et en plein midi, elle est, jusqu'à un mètre à peu près de la surface, percée de trous multiples de la grosseur d'une pomme, qui la font ressembler à une éponge; ces trous, dont je ne puis d'abord m'expliquer la cause, ont été creusés par les hirondelles, auxquelles ils servent de nid. Ces gentils oiseaux sont en effet ici dans un pays de Cocagne. Rien ne vient troubler leur quiétude, si ce n'est de temps en temps le bateau qui passe! Ces immenses prairies, le plus souvent marécageuses, leur fournissent en abondance les moustiques dont ils sont friands. Ils élèvent en paix leurs petits, ne regrettant, j'en suis sûr, qu'une seule chose, c'est qu'un été trop court ne leur permette pas de jouir assez longtemps de cet Éden. Sur la rive chinoise, peu ou point de ces nids ou plutôt de ces terriers. C'est qu'elle est presque partout exposée au nord, c'est-à-dire aux vents glacés.

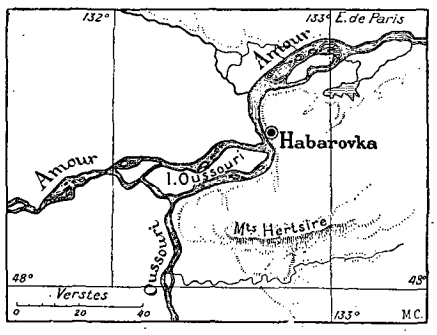
L'Amour est naturellement moins large qu'au-dessous de Habarovka. Mais il atteint encore de loin en loin de 5 à 6 kilomètres d'une rive à l'autre. Les bancs de sable sont nombreux au milieu du courant, dans lequel nous décrivons des zigzags sans fin, longeant tantôt la côte russe et tantôt la côte chinoise. Sur cette dernière, nous avons déjà vu deux postes militaires gardés par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Mandchous, portant le costume de leurs « bannières ». Nous ne voyons ni femmes ni enfants, mais il doit y avoir à peu de distance un petit village où se trouvent les habitations particulières de ces soldats.

Cependant les eaux du fleuve ont changé d'aspect. Toujours noires le long de la rive gauche, elles deviennent d'abord grises le long de la rive droite, puis blanchâtres. C'est que nous arrivons à l'embouchure du Soungari, l'affluent le plus considérable de l'Amour, le grand déversoir de l'immense vallée des monts Kingane, dont les flots limoneux sont d'un jaune sale, comme ceux, du reste, de presque tous les fleuves grands et petits de Chine.

Que de fois n'ai-je pas entendu les Russes déplorer que le général Mouravieff n'ait pas choisi le Soungari comme frontière entre les empires russe et chinois! Cela eût été très beau en effet et eût augmenté la facilité du système de défense, le Soungari et ses affluents offrant au moins 2 000 verstes de plus à la navigation, dans un pays beaucoup plus peuplé que la rive gauche de l'Amour. Mais il ne faut pas oublier que le Soungari arrose tout le nord de la Mandchourie, que la dynastie qui règne actuellement en Chine est la dynastie mandchoue et que de grands souvenirs historiques se rattachent à ce pays. Le Céleste Empire n'aurait peut-être pas renoncé facilement et sans lutte à la possession d'un pays où s'est passée une partie de son histoire, et qui est le berceau des ancêtres de ses souverains.



CARTE DU CONFLUENT DE L'OUSSOURI (PAGE 241).

L'archimandrite Palladius, qui, lors de mon arrivée à Pékin, dirigeait en cette ville la mission orthodoxe, fut chargé par la Société de géographie de Saint-Pétersbourg d'explorer la Mandchourie, et consacra une année entière à la parcourir dans tous les sens. Il y trouva les ruines de nombreux établissements, décorés dans les annales du nom pompeux de villes, mais qui ne devaient être, en réalité, que des camps retranchés construits par les guerriers pillards.

Dans le sud, beaucoup plus fertile, et par suite beaucoup plus peuplé que le nord, dont le climat est fort rude, onze nations ou plutôt onze tribus indépendantes se partageaient quelque deux cents kilomètres carrés de terrain montagneux.

L'une d'elles était la tribu mandchoue. Le fait que les historiens parlent des six « villes » qui lui appartenaient, et racontent « qu'un de ses souverains, d'une bravoure héroïque, rassembla les forces du royaume, attaqua et défit dix-huit brigands, ce qui le rendit maître de cinq passes dans les montagnes et de cent kilomètres de territoire », donne une idée de son importance, à l'origine.

Et pourtant c'est elle, l'une des plus petites, qui, après avoir soumis les dix autres, est parvenue à s'emparer d'un des plus grands empires du monde, et à commander à 400 millions d'individus.

C'est en l'année 926 de notre ère que la domination des Mandchous s'étendit pour la première fois sur la partie septentrionale de la Chine. Les envahisseurs portaient alors le nom de Kitane, d'où les Russes ont tiré celui de Kitaï par lequel ils désignent encore, à l'heure actuelle, le Céleste Empire et ses habitants.

Cependant la chaleur est devenue beaucoup plus forte. Depuis l'embouchure du Soungari nous sommes sous la même latitude que Paris. Les fleurs, rares d'abord sur le bas Amour, plus nombreuses à mesure que nous avancions vers le sud, constellent maintenant les prairies, qui s'étendent à perte de vue et se déroulent à notre droite pendant des kilomètres et des kilomètres encore. Les lis surtout, tantôt jaunes, tantôt rouges, tantôt tigrés comme au Japon, apportent une note éclatante et un parfum pénétrant qui vient embaumer l'air jusque sur le pont du bateau, c'est-à-dire souvent à 500 mètres du rivage. Plus loin c'est la même profusion de pivoines sauvages, qui sont simples et presque toujours blanches. A chaque escale les passagers qui descendent à terre reviennent chargés de bouquets énormes.

Le *Mouravieff* a pris maintenant un aspect particulier : partout où il est possible d'accrocher quelque chose on voit pendre du linge de toute sorte; les langes cependant dominent. Les bébés sont nombreux à bord et il faut profiter du soleil, qui s'est décidé à se montrer, car un Russe en voyage porte bien rarement avec lui plus de linge qu'il n'est strictement nécessaire d'en avoir. En revanche, il a presque toujours son oreiller, qui lui permet de se coucher tout habillé sur un banc, sur une table ou même par terre dans un coin, sans se trouver trop mal à l'aise. C'est souvent tout son bagage avec ses cigarettes et une icone, dont il ne se sépare jamais.

Il y a aux secondes, depuis Nikolaïevsk, un individu qui nous intrigue; il est vêtu d'un complet noir et porte un chapeau melon, ses mains sont abritées sous une paire de gants jaune-paille, trop grands pour lui et manquant de fraîcheur. Il se promène gravement, un stick à la main et le cigare aux lèvres du matin au soir : il m'a tout l'air d'un Chinois déguisé. C'en est un en effet, ou plutôt un Mandchou devenu chrétien et naturalisé Russe; il a presque oublié la langue de son pays d'origine, pour lequel il professe maintenant un profond mépris. Il m'explique qu'il est employé au télégraphe et qu'il a épousé une Russe, dont il me montre la photographie; il ne cause du reste ni avec Hane ni avec les négociants chinois de Blagovechtchensk.

Ceux-ci font l'amusement du salon; on examine leur natte, leurs robes de soie, leurs souliers; on leur de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mande de manger avec des baguettes et l'on s'extasie sur leur dextérité. L'un d'eux a eu la mauvaise idée d'acheter à Habarovka une de ces petites boîtes à musique dont les Chinois raffolent : la sienne ne joue qu'un air qui dure deux minutes à peine; quand c'est fini, ça recommence. Notre homme est enchanté de son acquisition, et dès qu'on n'occupe plus son attention, il remonte sa machine : c'est à rendre fou.

Cependant les plaines ont peu à peu disparu, et c'est au milieu de collines assez élevées que nous mouillons pour la nuit. Nous sommes à l'entrée du défilé des monts Kingane.

24 juin. — Des nuages épais couvrent le ciel. Ils marchent avec vitesse, léchant le sommet des montagnes élevées qui nous environnent, et les cachant quelquefois à nos regards. C'est un vrai décor d'opéra. Le fleuve s'est considérablement resserré : il n'a pas ici plus de 500 mètres de large, mais en revanche sa profondeur est de 100 pieds. Il coule avec une rapidité vertigineuse, et nous voyons passer à chaque instant de gros troncs d'arbres emportés par le courant, que nous avons de la peine à remonter.

Nous marchons entre quatre murailles de verdure, d'une hauteur considérable, qui se dressent presque à pic, devant, derrière, sur les côtés. Nous ne pouvons pas plus distinguer le défilé qui nous a livré passage que celui qui va nous permettre de continuer notre route. Nous sommes comme dans le fond d'une boîte carrée, et, sans le courant terrible contre lequel nous luttons, nous pourrions nous croire dans un lac de très moyennes dimensions. Le halètement de la machine répercuté par les parois du puits gigantesque dans le fond duquel nous nous trouvons, a des sonorités fantastiques.

Les arbres commencent au pied des montagnes et continuent sans interruption jusqu'au sommet. Leurs premières branches baignent presque dans l'eau. Ce ne sont plus les pins et les bouleaux blancs que nous voyions presque exclusivement entre Nikolaïevsk et Habarovka. Il y en a bien encore, mais en moins grand nombre : beaucoup de chênes et d'érables, mais aucun de ces géants que l'on s'attendrait à rencontrer dans ces forêts impénétrables qui datent du déluge.

Le défilé des monts Kingane, à travers lesquels l'Amour s'est frayé un passage de vive force, est des plus grandioses. La mer intérieure au Japon en donne une idée assez juste, mais elle est très loin d'en avoir la majesté imposante.

En dépit de la pluie fine qui tombe par moments, tout le monde est sur le pont à admirer. Il est impossible, je crois, de rester insensible à la beauté du décor, varié à l'infini dans ses effets, qui se déroule sous nos yeux pendant une partie de la journée.

Quelle heureuse inspiration nous avons eue de renoncer à traverser les plaines monotones de la Mongolie pour remonter le cours de l'Amour! Que de choses intéressantes nous n'aurions pas vues en suivant le premier itinéraire! Dans la suite nous rencontrerons de jolis paysages, de belles montagnes, mais rien de comparable au défilé des monts Kingane.

Sur une plate-forme, entre deux contreforts, nous apercevons une maison bizarre. Elle est construite en troncs d'arbres sur le modèle de toutes les maisons en Sibérie, mais c'est à peine si elle a 3 mètres de côté sur 2 de hauteur. Ni porte ni fenêtre à cette étrange demeure. Seulement, du côté du fleuve, au ras de la terre, est ménagée une ouverture carrée pouvant livrer passage à un homme, qui, pour y pénétrer, doit nécessairement se mettre à plat ventre. Une trappe solide placée à l'intérieur permet de clore hermétiquement cette habitation, qui abrite généralement trois ou quatre individus, venus camper dans ces déserts pour y couper du bois. En effet des piles sont déjà prêtes. Quand il y en aura une quantité suffisante, on fera un radeau avec les plus belles pièces pouvant servir à la construction des maisons, on chargera ce radeau de bois de chauffe pour les steamers et l'on suivra le fil de l'eau pour vendre le tout dans les villages, ou même à Habarovka ou Nikolaïevsk.

Il faut toute la solidité de la maisonnette que nous avons devant les yeux pour protéger les ouvriers, la nuit, contre les ours, les tigres et autres bêtes dangereuses. Nous avons la bonne fortune de voir sortir un individu de cette espèce de niche. Il rampe comme un reptile et lorsqu'il se lève nous pouvons le contempler : tout le monde a lu Robinson Crusoë : c'est ainsi que je me le représente.

On voit également de temps en temps des huttes de chasseurs et de pêcheurs. Ces huttes sont simplement faites de branches entrelacées. Ceux qui y cherchent un abri doivent se relayer la nuit, afin de ne pas laisser s'éteindre les feux nécessaires pour écarter les bêtes fauves.

Le défilé des monts Kingane n'a pas moins de 150 verstes de longueur, et pendant plus de 50 le paysage est féerique. Il commence à Yékatérino Nikolskaïa, et finit, à proprement parler, à quelques verstes au-dessus de Paddevka, par deux énormes cirques formant un S régulier à la suite duquel le fleuve coule, droit comme un canal creusé par la main de l'homme, pendant plus de 30 verstes, suivant sur la rive chinoise une chaîne de montagne assez élevée et également droite, dont il contourne la pointe dans les environs de Pachkova.

Depuis Yékatérino Nikolskaïa nous avons marché presque exclusivement vers le nord. Maintenant nous reprenons la direction nord-ouest. La température, si douce hier, s'est subitement abaissée. Tout le monde est rentré dans le salon, mais moi, je ne puis me résoudre à quitter mon poste d'observation, à côté de la cabine des hommes de barre, qui, par parenthèse, fument comme la cheminée du *Mouravieff*, ce qui est généralement interdit sur les bateaux.

J'aperçois tout à coup sur la berge, entre des saules, un lièvre assis; il est du plus beau noir. Notre arrivée le met en fuite. N'ayant jamais entendu parler de lièvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GOLDES DE HABAROVKA (PAGE 242). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NINAUD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cette couleur, je m'abstiens de faire part de cette rencontre; mais ayant amené le capitaine à nous dire que la Sibérie en produisait effectivement quelques rares spécimens, je déclarai que j'en avais vu un.

25 juin. — Je n'ai aucune difficulté à me procurer de quoi faire un joli bouquet pour Marie, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire. Je n'ai qu'à aller à 50 mètres des maisons pour trouver à profusion les fleurs les plus jolies et les plus odoriférantes.

Vers 2 heures nous passons devant l'embouchure de la rivière Toureya ou Boureya, un des plus gros affluents de l'Amour sur la rive gauche. Elle a ici près de 200 mètres de large. On m'assure que sur son parcours, qui est d'environ 500 verstes, elle traverse des contrées riches en or, dont elle roule même des paillettes.

Nous sommes retombés dans les plaines à perte de vue du côté russe et dans ces prairies constellées de fleurs qui font mon admiration et mon étonnement. La rive chinoise est toujours beaucoup plus élevée. Le soir nous mouillons à Poïarkova.

26 juin. — L'Amour est très large par endroits, mais rempli de bancs de sable. Nous nous arrêtons d'assez bonne heure pour faire du bois, sur la côte chinoise, devant un village dont je demande le nom. Il s'appelle le « village des quatre familles », Sseu-Thia-Ts'oune. On pourrait se croire dans n'importe quel hameau des bords du Peï-Ho, que nous avons quitté il y a quarante jours : mêmes maisons en terre et en briques, mêmes clôtures, même temple au centre du hameau, même aspect des habitants, dont beaucoup sont accroupis sur la berge à nous regarder, les mains cachées dans leurs manches : quelques enfants ont les pieds nus.

Un marchand de petits gâteaux saupoudrés de graines de sésame et d'échaudés frits crie sa marchandise dans les mêmes termes et avec les mêmes intonations que ses confrères de Pékin : « *You tcha kouei, joh chao ping!* Échaudés frits à l'huile, galettes brûlantes! » Le flegmatique Hane sent son cœur tressaillir : il a quelques sapèques dans sa poche, il se régale.

Ainsi font nos Cosaques, mais dans un autre ordre d'idées. Il y a, à peu de distance, un marchand d'eau-de-vie de sorgho; ils envahissent sa boutique et ingurgitent verre sur verre.

Les Russes ont toujours une maxime toute prête pour servir de prétexte à une nouvelle tournée. Un secrétaire d'ambassade à Pékin m'a initié il y a déjà

TOUNGOUSES[1] (PAGE 242)

1. *Dessin de Slom, gravé par Derbier, d'après une photographie de M. Ninaud.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longtemps à cette litanie d'un nouveau genre. On boit :

Un premier verre parce qu'il n'y a qu'un Dieu ;

Un second parce qu'on a deux jambes ;

Un troisième en l'honneur de la Trinité ;

Un quatrième pour les quatre points cardinaux ;

Un cinquième pour les cinq doigts de la main, et ainsi de suite.

Cela mène souvent très loin.

Sseu-Thia-Ts'oune, en sa qualité d'ancien port militaire, possède un temple du dieu de la guerre. Les idoles qu'il contient sont, comme dans tous les villages peu riches, en torchis recouvert d'une couche de peinture. La piété des fidèles ne va pas jusqu'à réparer les ruines du temps. Ce pauvre Mars et ses serviteurs commencent à s'écailler.

Les villages chinois sur l'Amour n'ont pas l'air de propreté et de prospérité des villages russes. Ils sont aussi moins gais d'aspect. Plus de vêtements aux couleurs voyantes : le rouge, le vert, le blanc ont fait place au bleu sombre, au gris foncé. Les habits sont souvent rapiécés avec des morceaux disparates.

Et cependant il faut bien constater ici un fait tout à l'avantage de la race jaune. Près du village, qui maintenant pourrait s'appeler le « village des vingt familles », je vois des cultures, autour de chaque maison un jardinet avec des légumes, et dans les prairies des troupeaux de bœufs et de chevaux. Il faut que les Chinois soient bien favorisés du ciel pour que la terre soit fertile et que l'herbe soit nutritive exclusivement sur la rive droite de l'Amour ! Ne serait-ce pas plutôt qu'ils sont travailleurs et industrieux, lorsque leurs voisins ne le sont pas ?

Dans une petite anse, un carrelet est monté. Notre arrivée a arrêté la pêche. Ce que je vais dire paraîtra extraordinaire et c'est pourtant l'exacte vérité. Nous sommes à plus de 1 700 kilomètres de l'embouchure de l'Amour et ce carrelet est le premier filet que nous voyions. Le Cosaque ne pêche que quand il y a tellement de poisson qu'il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Nous verrons maintenant des filets de pêche, des cultures et des bestiaux dans tous les villages chinois.

Depuis que nous avons quitté Habarovka, nous rencontrons tous les jours de grands bateaux à voiles chinois. Ils peuvent porter de vingt à trente tonnes et sont montés par une vingtaine d'individus. Ils font le trafic entre Habarovka, le Soungari et Aïgoune, où nous arriverons dans quelques heures.

Ils descendent l'Amour avec une grande rapidité, cela se conçoit. Mais comment font-ils pour remonter le défilé des monts Kingane où le fleuve, resserré, coule avec une rapidité si effrayante ? Je m'imagine qu'il y a des jours où ils n'avancent pas d'un kilomètre. Il n'y a pas de chemin de halage, et s'ils font par an un voyage aller et retour d'Aïgoune où nous arrivons, à Habarovka, je considère cela comme très beau.

Aïgoune a été fondé sous la dynastie des Yuane, c'est-à-dire vers le XIe ou XIIe siècle de notre ère. C'était primitivement un poste militaire, comme ceux que nous avons rencontrés déjà et sans plus d'importance. Seulement, il se trouvait alors à 4 ou 5 verstes plus haut, sur la rive gauche du fleuve.

GOLDES DU BAS AMOUR [1] (PAGE 242).

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin, d'après une photographie de M. Ninaud.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MARCHAND DE GALETTES [1] (PAGE 246).

La ville actuelle fut construite, mais sur la rive droite, par ordre de l'empereur K'ang-Shi, la vingt-deuxième année de son règne.

Elle est à une distance de 400 kilomètres de Tsi-Tsihar, la capitale actuelle de la Mandchourie, et entièrement sous les ordres de mandarins militaires, dont le plus élevé a le rang de général. La garnison est d'environ 3 000 hommes. Elle se compose de soldats des bannières mandchoues, autrefois armés du fusil à mèche, que l'on change maintenant pour des armes européennes.

Il y a également à Aïgoune une flotte, instituée l'année qui suivit la fondation de la cité actuelle. Nous voyons en effet des jonques de guerre chinoises à l'ancre, un peu au-dessus de la ville. On les reconnaît facilement à la finesse de leurs formes. Elles ressemblent du reste à celles que l'on rencontre sur les fleuves en Chine. Les quais sont très animés et la population a l'air assez dense.

D'Aïgoune à Blagovechtchensk il n'y a plus qu'une quarantaine de verstes. Des deux côtés du fleuve les villages chinois se suivent nombreux et ayant toujours le même aspect. Partout des traces de travail, un peu de culture, des filets de pêche, etc.

Cette présence de villages chinois sur la rive russe de l'Amour demande quelques explications.

Il est rare que les environs d'une grande ville soient inhabités, à moins que cette ville ne soit plantée au milieu d'un désert improductif. Elle est généralement, au contraire, un centre autour duquel viennent s'établir une foule de gens qui vivent d'elle, tout en aidant à sa subsistance. Aïgoune n'avait pas échappé à cette loi, et son influence s'étendait sur une population nombreuse répartie également sur les deux rives de l'Amour, et sur une longueur d'une cinquantaine de verstes.

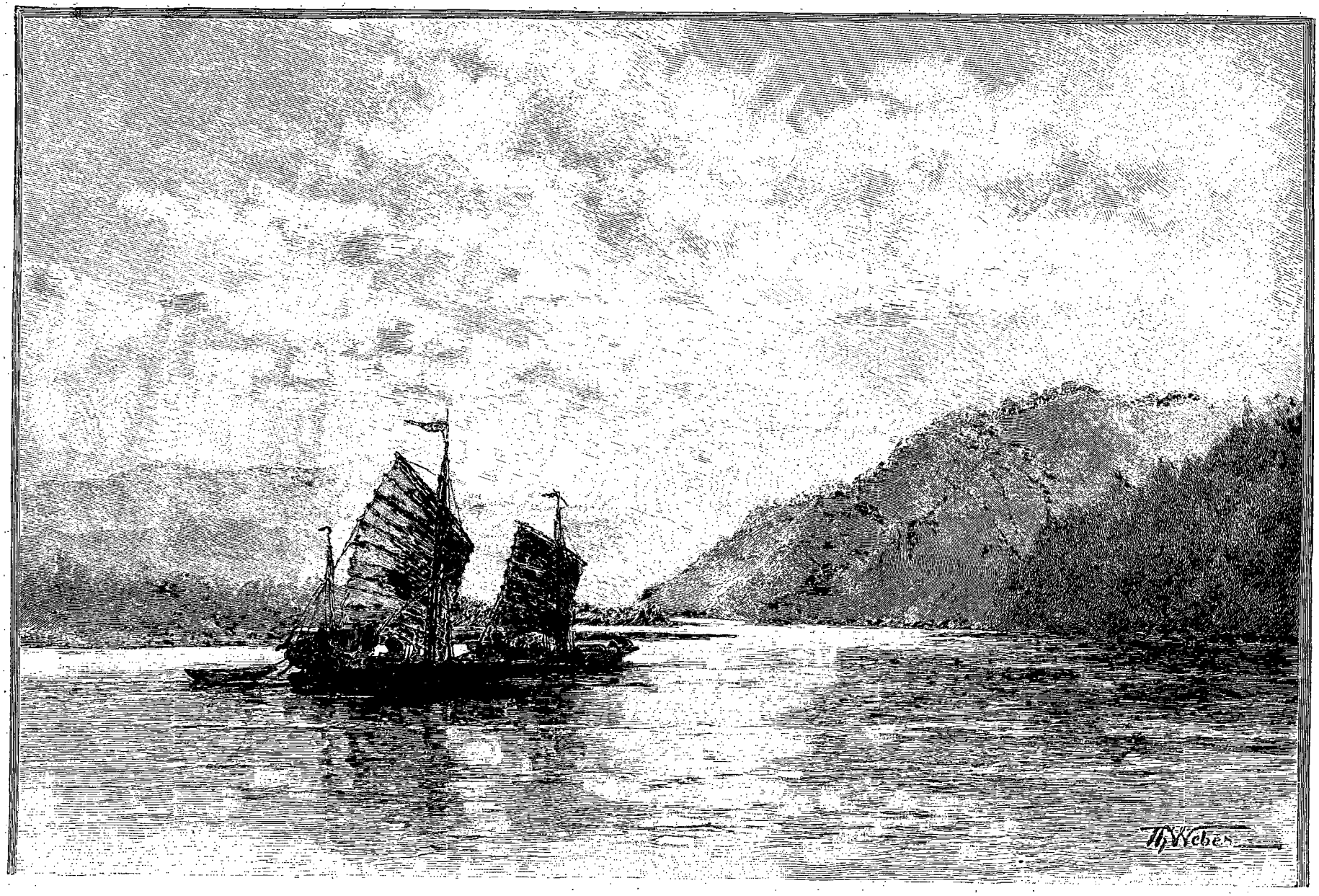
Lorsqu'en 1858 le traité conclu et signé à Aïgoune par le général Mouravieff Amourski avec les Chinois donna à la Russie toute la rive gauche de l'Amour, il fut stipulé, dans un des articles de ce traité, que tous les Chinois établis sur cette même rive gauche, en face d'Aïgoune, auraient le droit d'y rester, sans cesser pour cela d'appartenir au Céleste Empire. Mais depuis cette époque les Russes n'ont jamais voulu permettre, malgré les récriminations souvent fort aigres de leurs voisins, à de nouveaux Chinois de passer le fleuve pour venir s'établir sur le territoire que le traité venait de leur attribuer.

Nous voyons du côté gauche du fleuve une chose assez curieuse : un canot remonte le courant; un homme est dedans qui gouverne à l'aide d'une rame plongée dans l'eau à l'arrière. Deux chiens attelés à ce canot au moyen d'une longue corde, suivent la berge en halant de toutes leurs forces. Ils tirent une langue longue d'une aune. Les pauvres animaux doivent être rompus à ce métier, car ils s'en acquittent scrupuleusement. Ce sont sans doute des chiens à traîneau, dont on a eu l'idée d'utiliser l'intelligence et la force pendant l'été.

Les eaux sont devenues troubles : elles sont couvertes d'une grande quantité d'écume. Ce changement d'aspect est dû à la rivière Zéa, longue de plus de 1 000 verstes, le plus important des affluents de l'Amour sur la rive gauche. Elle part des monts Stanovoï, coule d'abord presque directement vers le sud, puis vers le sud-est, parallèlement à l'Amour, pendant

1. *Dessin de Slom, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTRÉE DES MONTS KINGANE (PAGE 244). — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus de 300 verstes, pour revenir ensuite au sud-ouest se jeter dans le grand fleuve, à quelque 2 000 mètres de l'extrémité est de Blagovechtchensk. On trouve sur son cours moyen de nombreuses yourtes de Manégris, branche de la grande tribu des Tougouses.

La Zéa, comme la Boureya, roule des paillettes d'or Elle traverse des pays où le précieux métal est en abondance. Des usines importantes ont été établies à grands frais dans plusieurs endroits et sont très productives. Des bateaux à vapeur remontent le cours de la Zéa, une ou deux fois par semaine, suivant les besoins.

A son confluent avec l'Amour, la Zéa forme de nombreux bancs de sable qui changent, dit-on, de place, et nécessitent à bord la présence d'un pilote spécial. Nous marchons avec lenteur dans cette eau limoneuse qui rappelle celle du Yang-Tsé, changeant à chaque instant de direction, et guidés par des constructions triangulaires élevées de tous les côtés sur le rivage. Il paraît que sous son précédent capitaine, le *Mouravieff Amourski* s'était mis, ici, sur un banc de sable et y était resté six à sept semaines. Nous franchissons heureusement ce passage dangereux et nous nous retrouvons dans les eaux noires de l'Amour, qui est beaucoup moins large que son affluent.

A l'angle des deux rivières s'élève une construction assez importante; c'est, me dit-on, un moulin à vapeur. Il est situé à l'extrémité est de la grande rue de la ville de Blagovechtchensk, rue toute droite, très large, parallèle au fleuve, longue de plus de 2 kilomètres, mais qui pendant 1 200 mètres au moins n'existe qu'à l'état de projet.

Après le moulin solitaire, au milieu d'une plaine où elle fait l'effet de la grande pyramide dans le désert, se dresse... la cathédrale! dont la construction n'est pas terminée. A côté une énorme caserne blanche, sans goût, ou une prison : on me dit que c'est le séminaire. Puis plus rien, pas une maison dans un rayon de 500 mètres.

On m'explique qu'il y a là une petite spéculation fondée sur les sentiments religieux bien connus des Russes. Les terrains n'ont aucune valeur pour le moment dans ces parages, mais les fidèles ne peuvent manquer de venir se placer autour de la cathédrale et d'en faire ainsi monter les prix!

Le fleuve est bordé par des maisons, devant lesquelles est cependant une chaussée qui suit et les sinuosités de l'eau et tous les accidents du terrain. Le ponton auquel nous devons nous amarrer et ses abords sont noirs de monde, ainsi que le vapeur *Yermak*, qui doit nous conduire à Stretinsk, et qui est mouillé à peu de distance. Le quai est ici orné d'une balustrade derrière laquelle se presse la foule.

A Blagovechtchensk comme partout sur l'Amour, l'arrivée et le départ d'un vapeur sont des événements.

Il est 7 heures du soir : à demain les affaires sérieuses; à demain ma visite au gouverneur. Car ce n'est pas une petite affaire qu'une visite à un gouverneur en Sibérie! A n'importe quelle heure même du jour, il faut se mettre en costume de marié, habit noir, cravate blanche, chapeau haut de forme, si, et malheureusement c'est le cas pour moi, on n'est pas l'heureux possesseur d'un uniforme quelconque. J'ai du reste été stylé à ce sujet, et sur la recommandation de mes amis russes de Pékin, j'ai fait venir de Paris un claque, plus portatif en voyage, bien que moins conforme à l'étiquette.

XIV

Blagovechtchensk.

A peine sommes-nous amarrés que le *Mouravieff* est envahi et que les embrassades commencent.

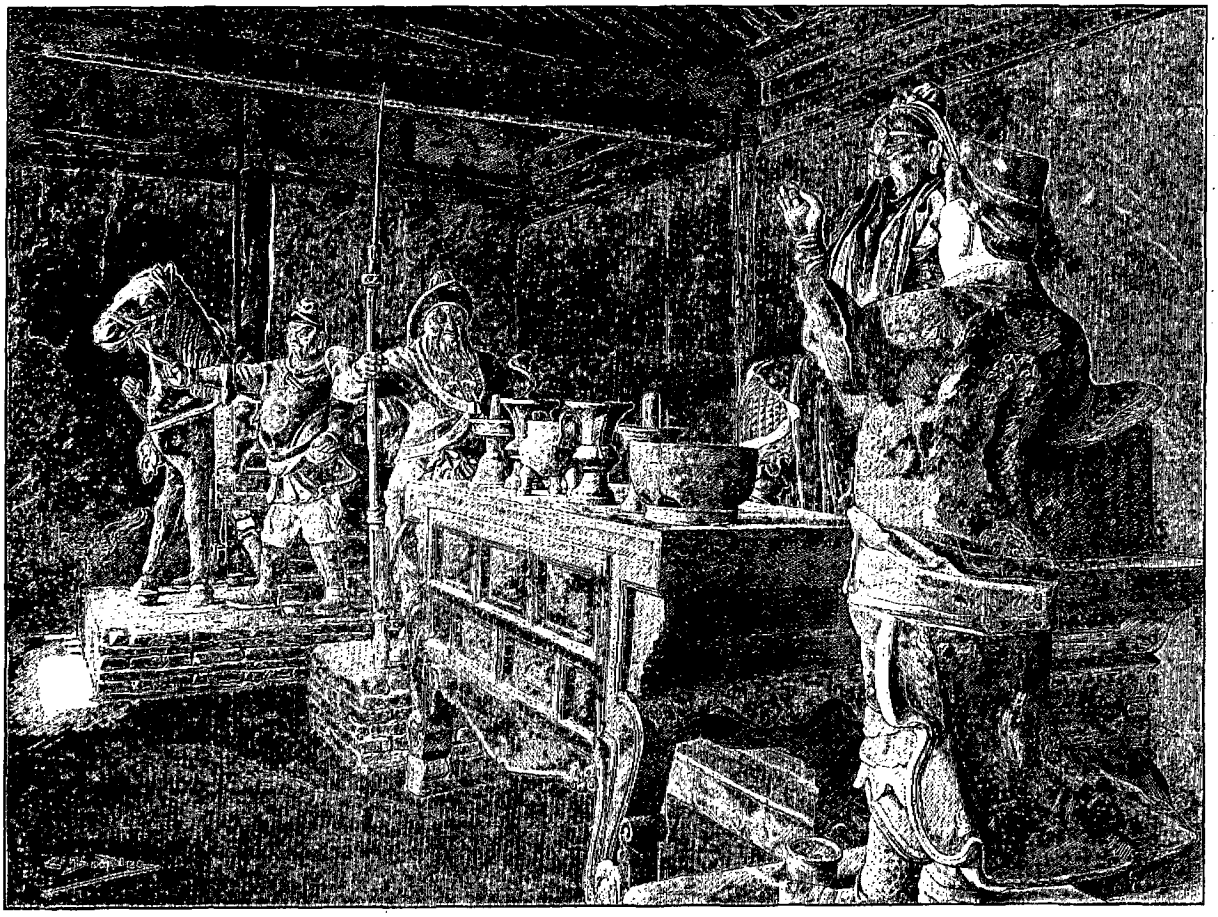
Un officier cependant fend la foule, adresse une question à notre second, qui me désigne du doigt, s'avance vers moi, me salue et dit : « Je suis le chef de la police, envoyé par le gouverneur. J'ai préparé un logement pour vous, il y a une voiture sur le quai! Vous pouvez me suivre! »

Ces paroles, prononcées en Sibérie, ont de quoi faire frémir. Mais notre conscience est tranquille. Nous nous imaginons qu'on nous a retenu une chambre à l'hôtel et que de là nous pourrons envoyer chercher nos bagages. Nous nous apprêtons à suivre le chef de la police lorsqu'un autre monsieur se présente. C'est un Français celui-là, M. Ninaud, dont je connaissais l'existence et que je me proposais d'aller voir demain. Il se met très obligeamment à notre disposition et me dit qu'il va venir immédiatement nous retrouver dans le logement que l'on nous a préparé. Le chef de la police pendant ce temps s'était discrètement éloigné. Quand il nous voit nous avancer, il se précipite pour offrir son bras à Mme Vapereau, nous conduit à une superbe calèche dont un majestueux cocher maintient les chevaux, et lui-même prend place dans un drojki de louage. Nous partons, laissant Hane à bord, mais nous commençons à nous trouver gênés de notre costume de voyage. Et ce fut bien pis lorsque, après avoir contourné deux ou trois pâtés de maisons, nous voyons notre attelage se diriger vers une belle construction en briques, ornée d'un double perron en fer à cheval, devant lequel deux soldats montent la garde : c'est évidemment le palais du gouverneur. On nous conduit à un élégant pavillon où tout est préparé pour nous recevoir. Nous coucherons donc dans un lit ce soir!

Quelques minutes après on nous annonce que Son Excellence le Gouverneur et Mme Popoff nous attendent pour prendre le thé. Il n'y a qu'à nous exécuter et à nous présenter, tels que nous sommes, en nous excusant.

Il est difficile de se figurer des gens plus simples, plus aimables, plus gracieux que nos hôtes. Nous les trouvons entourés de leur nombreuse famille et de quelques amis, et nous avons bientôt fait connaissance, le verre... d'excellent thé à la main. Une Française,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TEMPLE CHINOIS [1] (PAGE 247).

née à Saint-Dié et mariée à un Autrichien, musicien remarquable, qui donne ici des leçons, paraît enchantée de voir des compatriotes.

Il faut que j'aille chercher nos bagages. Au moment où nous nous retirons, Mme Popoff nous indique les heures des repas : déjeuner à midi, dîner à trois heures et souper à dix! Nous commençons à être accoutumés aux heures bizarres. Nous trouvons M. Ninaud qui nous attendait. Il se charge d'aller chercher nos bagages ; mais il revient au bout de vingt minutes, annonçant que Hane, qui a les clefs de la cabine et des malles, a disparu. Que peut-il lui être arrivé? A-t-il été subitement pris du mal du pays à la vue du drapeau jaune qui flotte de l'autre côté du fleuve et a-t-il gagné la rive chinoise? Cela me surprendrait fort, étant donné son caractère. Comme nous avons la police dans notre manche il ne sera pas difficile de le retrouver demain, mais il nous faut nos bagages aujourd'hui. Je vais à bord avec M. Ninaud. Hane est sur le pont, tranquille et insouciant comme un homme qui a la conscience calme. Ne comptant pas sur un retour si prompt de notre part, il était allé causer avec des compatriotes.

En retournant au palais je me croisai avec une troupe nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants au teint basané, aux cheveux d'un noir brillant, aux yeux expressifs et intelligents : c'étaient des Tziganes. Il y en a, m'a dit ensuite le gouverneur, quarante-deux, qui viennent d'arriver et qui sont dénués de ressources. Une grande et belle femme à l'air insolent me demanda l'aumône dans notre langue en m'appelant « monsieur le voyageur français ».

Ces Tziganes, arrivés par le *Yermak*, vivent de rapines et de mendicité. Le général Popoff ne sait encore ce qu'il va faire de ces gens turbulents et dangereux que la police est obligée de surveiller. On les mettra probablement sur la barge que le *Mouravieff* emmènera à Habarovka.

Il est beaucoup plus de 10 heures quand nous nous mettons à table. Ce pauvre gouverneur, depuis ce matin, n'a pas eu une minute de libre. Les officiers se succèdent dans son cabinet et les télégrammes ne cessent d'arriver. Il n'en a pas reçu moins de six pendant le repas. C'est qu'il y a pour le moment une affaire très grave. Un petit steamer d'une compagnie minière sur la Zéa, monté par trois hommes, s'étant arrêté le long de la berge pour faire du bois, a été attaqué par des voleurs. Un des matelots a été tué, les deux autres blessés, et l'or qu'ils transportaient à Blagovechtchensk enlevé. Il y en avait 17 pouds, ce qui, à 16 kilogrammes

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le poud, fait 272 kilogrammes, soit près d'un million de francs

Cent Cosaques à cheval ont été envoyés dans toutes les directions. Mais jusqu'à présent aucune piste sérieuse n'a été découverte. L'opinion générale est que l'or a été enterré et que ce ne sera que dans quelques mois, pendant le traînage, qu'on cherchera à l'écouler, probablement avec l'aide des banques chinoises.

27 juin. — Je cours dès l'aube chez M. Ninaud. Cet excellent homme veut bien me servir de guide. Il est négociant en même temps que pâtissier et confiseur, et jouit à Blagovechtchensk de l'estime universelle. Il a

SOLDAT MANDCHOU [1] (PAGE 248).

épousé une Sibérienne et a des enfants charmants, dont l'un, âgé de plus de vingt ans, a fait ses études à Paris.

L'hôtel de ville n'est qu'à deux pas. Il est de construction toute récente ; le maire, dont c'est l'œuvre capitale, serait, me dit-on, très flatté de m'en faire les honneurs. Il désirerait me montrer le musée qui occupe l'étage supérieur. Je ne suis pas moins désireux de visiter ce musée, qui possède un remarquable modèle en bois de la principale mine d'or sur la Zéa, représentant exactement, en miniature, tous les travaux exécutés sur cette mine ; puis toute une série d'échantillons des terrains aurifères du pays.

Sur une planche, dans une vitrine, est une très belle peau non montée. Le maire la met dans mes mains, en me disant : « Voici le lièvre noir, qui n'existe qu'en Sibérie ! » Dans ma joie de trouver ici une preuve de l'exactitude d'une de mes observations, je saisis la peau par la tête et par la queue, puis, pour mieux examiner la beauté de la fourrure, je donne un coup sec, ainsi que cela se pratique pour faire redresser les poils, mais la peau déjà vieille se déchire par la moitié, et me voilà les bras écartés au bout desquels pendent, d'un côté la tête, de l'autre la queue de l'infortuné lièvre noir. Jamais je ne me suis trouvé aussi sot. On voulut bien m'assurer que le mal n'était pas grand et qu'il serait très facile de se procurer un autre spécimen du curieux animal ; c'est égal, je conseille de se méfier du lièvre noir en tant que fourrure : c'est une peau peu solide.

A signaler aussi un joli bouquin porte-musc tué dans les environs. Il est muni à la mâchoire supérieure de deux longues dents un peu recourbées, qui dépassent les lèvres d'au moins 4 centimètres.

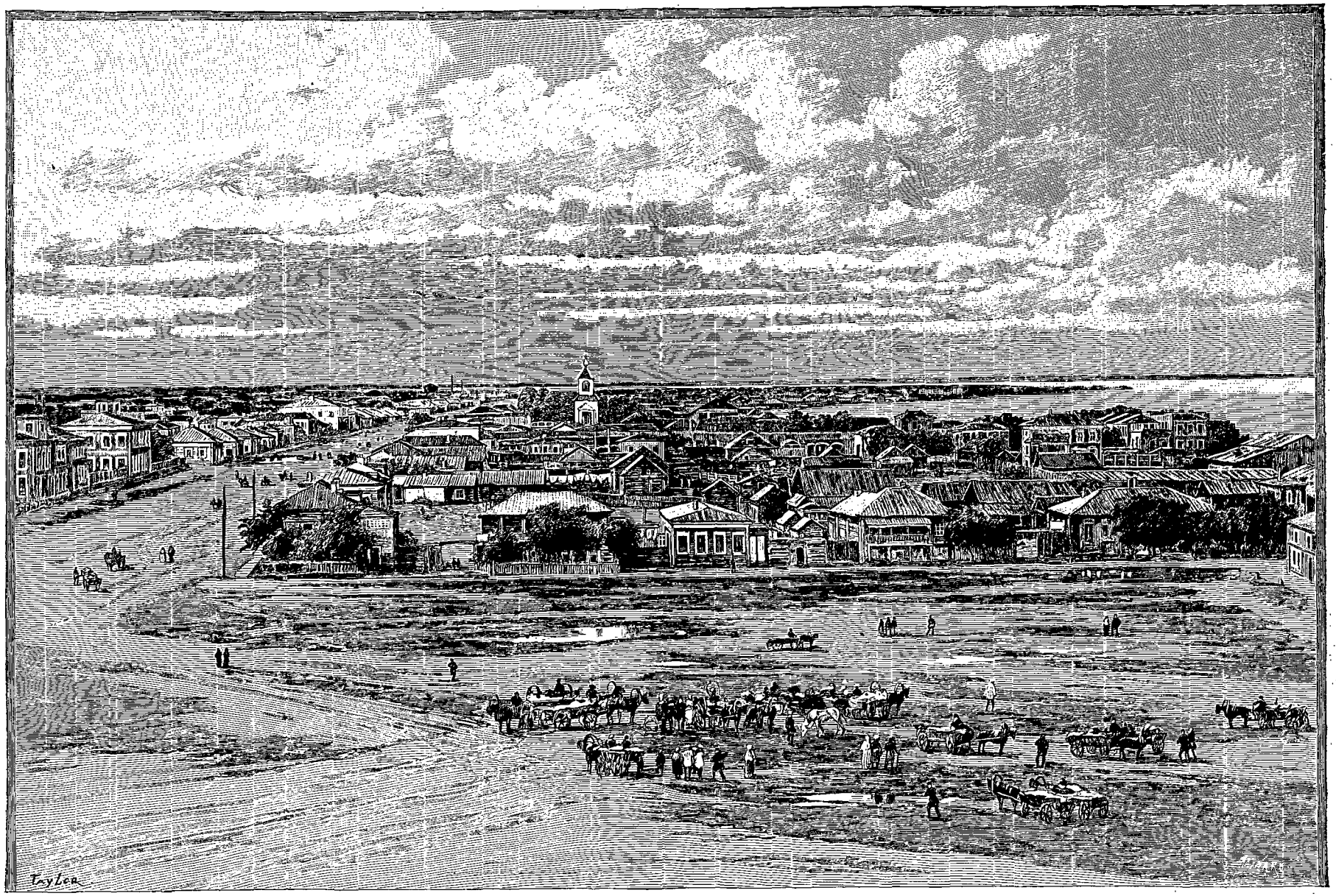
Puis un champignon énorme que l'on nomme dans le pays « pied de cheval », à cause de sa forme toute particulière. Il ressemble en effet à s'y méprendre à un pied de cheval, dont il a les dimensions. Ce champignon, que l'on m'a dit à Paris, au Muséum, être le *Polyporus sulphureus*, est très recherché ici, non pour ses qualités comestibles, car il ne peut être mangé, mais parce qu'il remplace admirablement le savon, fort cher dans ces pays éloignés. Mme Popoff m'affirme que dans beaucoup de familles on ne se sert que de ce champignon pour les lessives.

A midi, au moment du déjeuner, nous voyons entrer dans le salon un de nos passagers, avec lequel nous n'avions échangé depuis Habarovka que des saluts. C'est l'homme le plus simple qu'il soit possible d'imaginer. Rien ne révélait à bord sa haute position, car il ne portait même pas la casquette officielle. Aujourd'hui il est en grand uniforme. C'est, me dit-on, le général Kapoustine, contrôleur général des finances, postes et télégraphes, le fonctionnaire le plus important et le plus puissant de toute la Sibérie, entre le Baïkal et l'océan Pacifique, après le gouverneur général. Ses huit enfants, dont l'aîné n'a pas quinze ans, vont, accompagnés de leur mère, à Tomsk, pour faire leurs études. Le général les conduit jusqu'à Irkoutsk. Nous découvrons tout d'un coup que nous avons tous les deux autrefois su l'allemand et qu'il nous en reste encore assez dans la mémoire pour causer ensemble. Quant à Mme Kapoustine, elle le parle comme le russe.

Son Altesse Impériale le Tsarevitch a fait à Blagovechtchensk un séjour de quarante-huit heures. Naturellement il devait loger chez le gouverneur. Tout le monde connaît la touchante coutume russe qui veut que l'on offre à son hôte le pain et le sel. Pour cette cérémonie, la ville de Blagovechtchensk fit fabriquer un plat et une salière dont elle fit hommage au prince. Le maire eut l'amabilité de m'offrir une photographie

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BLAGOVECHTCHENSK. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces deux belles pièces d'orfèvrerie. Au centre du plat est l'N russe, première lettre de son nom Nicolas. Les dames de la ville se chargèrent de l'installation de sa chambre à coucher, sous la direction de Mme Popoff. Je dois avouer qu'elles réussirent à faire quelque chose de ravissant, de jeune et de chaste. Tout est bleu et blanc, en soie brodée au point russe par les dames elles-mêmes.

Il est nécessaire d'ajouter qu'après son départ, la chambre à coucher du prince devint le lieu de pèlerinage de toute la partie féminine de la ville, et que peu à peu tout ce qu'il avait touché s'évanouit mystérieusement : deux cigarettes intactes oubliées dans une coupe, des bouts de cigarettes fumées, d'allumettes jetées dans un cendrier, tout disparut. Faut-il dire que les draps eux-mêmes de son lit, ne devant plus servir à personne, furent déchirés et que toutes les jeunes filles se partagèrent cette précieuse relique?

Que n'aurait-il obtenu, s'il avait demandé?

Après le dîner, qui à 3 heures a réuni une plus nombreuse compagnie, un colonel du génie, le chef de la police, l'abbé Radzichevski et le pasteur Rumpeter, le café nous est servi dans le jardin, ou plutôt dans le parc, qui n'est autre chose qu'un reste des antiques forêts riveraines de l'Amour, échappé à la hache des colons, percé d'allées nombreuses et entouré de murs.

BATEAU TRAÎNÉ PAR DES CHIENS[1] (PAGE 248)

La calèche du gouverneur est à nos ordres. Elle nous conduit d'abord à la tour du veilleur. Cette tour, placée au centre de la ville, en domine toutes les parties. Elle est surmontée par un belvédère contenant une cloche, autour duquel un homme ne cesse de tourner comme l'aiguille autour du cadran d'une montre. Dans les grandes villes, à Tomsk par exemple, il y a sur chaque tour deux veilleurs qui doivent marcher dans le même sens, mais toujours sur le même diamètre, comme aux deux extrémités d'une aiguille à secondes, sans qu'il leur soit jamais permis de se rattraper. Ils sont là pour veiller aux incendies et sonner le tocsin à la moindre fumée suspecte.

Du sommet de cette tour, nous avons une très belle vue de la ville. Je dois avouer cependant que la cathédrale, plantée toute seule au milieu d'une immense plaine, paraît un peu ridicule. Le but de spéculation qui a déterminé l'emplacement de cet édifice religieux est par trop apparent.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Privat, d'après un croquis.*

La ville est jolie, les rues sont larges; la plupart des maisons ont un petit jardin qui les entoure. Malheureusement, comme du reste partout en Sibérie, les rues sont fort mal entretenues, et déparées par de grandes flaques d'eau. Il est vrai de dire cependant que si le Russe a l'air de se soucier médiocrement de l'état de la partie de la route où devront passer les voitures et les chevaux, il a toujours grand soin de se ménager une place où passer sans trop salir ses bottes, probablement pour ne pas avoir à les nettoyer. En effet, à l'intersection de deux rues il y a généralement un passage en planches, et le long des maisons est un trottoir, en planches également, large de plus de 1 mètre, et élevé d'au moins 20 centimètres au-dessus du sol. Ce trottoir est presque toujours en très bon état. Nous en avons trouvé non seulement dans les grandes villes, comme Vladivostok, Nikolaïevsk, Habarovka, mais même dans les petits villages.

Il est vrai que l'on a sous la main les matériaux nécessaires à leur entretien : la forêt les fournit. Sous le rapport des trottoirs, les villes et villages de Sibérie l'ont emporté pendant longtemps sur l'ancienne capitale de l'empire. Ne m'a-t-on pas dit, à Moscou, que ceux que l'on y voit maintenant sont l'œuvre du présent gouverneur de la ville et qu'il y a quelques années ils n'existaient pas?

Nous voulions aller à l'embouchure de la Zéa par une rue et revenir par une autre. Le cocher s'y refuse malgré les efforts de M. Ninaud, parce que, disait-il, il salirait les roues de sa voiture et les pieds de ses chevaux.

Ce petit fait prouve plusieurs choses : d'abord, le mauvais état des rues et le peu de soin des ingénieurs, car il n'avait pas plu depuis deux ou trois jours; ensuite la paresse de l'automédon qui ne voulait pas avoir à travailler pendant une heure pour laver ses roues et les pieds de ses bêtes. La paresse est, je crois, le péché mignon des Sibériens et le plus grand obstacle au développement rapide des incalculables richesses que contient le pays.

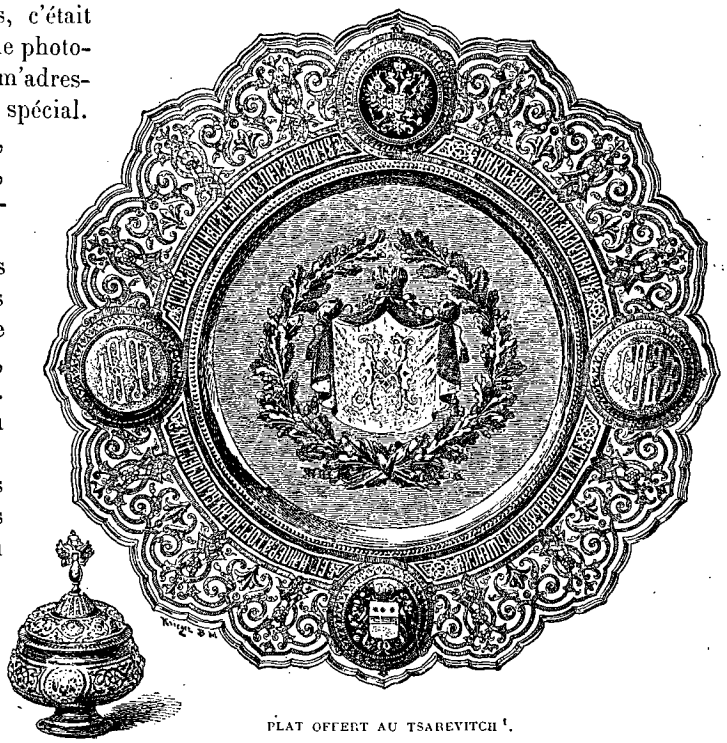
Un autre petit fait. Pour reconnaître un peu l'hospitalité qui nous était si gracieusement offerte par le gouverneur et par sa femme, et pour conserver aussi un souvenir durable de ceux qui nous recevaient si bien, j'avais pris, dans le jardin, un groupe de la nombreuse famille du général et de quelques personnalités de la ville. Nos hôtes avaient paru enchantés de l'attention. Toutefois, comme mes clichés ne devaient être déve-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loppés et imprimés qu'à mon arrivée à Paris, c'était véritablement faire attendre bien longtemps une photographie peut-être mauvaise. Je pensai donc à m'adresser de suite à un artiste du pays pour ce cliché spécial. Il y a deux photographes à Blagovechtchensk, et chez tous les deux il me fut répondu que, le patron faisant sa sieste, on me priait de repasser plus tard.

Faire la sieste, en Sibérie! On se croirait sous l'équateur. Il est certain qu'habitués aux rudes gelées de l'hiver, les Russes souffrent plus que nous de la chaleur, qu'ils trouvent excessive, tandis que pour nous elle est très supportable. Il est vrai que nous arrivons de Pékin, où les étés sont fort chauds.

A l'ouest de la ville sont les camps. Nous les visitons un peu à la hâte, en voiture. Ils sont cachés au milieu des bois. Ici, on a eu le bon esprit de ne pas dénuder sans raison tous les environs. Les soldats que nous voyons manœuvrer ont une bonne tenue, ils sont propres, et ont l'air de connaître leur métier. Ils font l'exercice du canon, et c'est avec plaisir que je les regarde, car ils effacent une impression fâcheuse que j'avais conservée d'une petite troupe rencontrée au commencement du voyage.



PLAT OFFERT AU TSAREVITCH [1].

Le polygone est derrière le camp. On y tire à la cible tous les quinze jours, je crois; derrière, sur une colline, se trouve la prison. En revenant du camp, nous traversons le quartier réservé aux soldats mariés. C'est un groupe fort important de petites maisons entourées d'un peu de verdure; elles paraissent propres et bien tenues; des enfants, tous très jeunes, nous regardent passer et saluent.

Nous rentrons enchantés, en somme, de notre promenade, et séduits par ce que nous avons vu de la ville. Nous ne sommes pas non plus choqués outre mesure de rencontrer de temps en temps dans les rues des cochons qui se promènent, cherchant leur nourriture. C'est un spectacle auquel notre vie à Pékin nous a habitués, il n'y a que la couleur de ces animaux qui diffère : à Pékin ils sonts noirs, ici ils sont blancs.

Fondée en 1857, la ville de Blagovechtchensk a été pendant longtemps le grand centre des provinces de l'Amour. Elle lutte maintenant pour conserver la prépondérance, qu'on veut lui enlever en faveur de Habarovka. Elle prétend que, comme position militaire et commerciale, sa situation à proximité des grandes villes chinoises, Aïgoune, Tsi-Tsihar, où sont concentrés près de 40 000 hommes de troupes, lui donne une importance singulière, et qu'en dépit des efforts de l'administration, elle ne cessera de s'étendre et de prospérer, beaucoup plus rapidement que sa rivale, bien que cette dernière soit maintenant le siège du gouvernement général des provinces de l'Amour.

Malheureusement pour la ville de Blagovechtchensk, un coup terrible va lui être porté : elle ne se trouve pas sur le tracé du chemin de fer, qui passera, d'après les projets actuels, à plus de 200 verstes au nord. Mais ce projet est-il définitif?

Pendant l'hiver, de nombreuses caravanes de chameaux arrivent de la Mandchourie, apportant de la viande gelée, du gibier. Elles pourraient apporter, en outre, des produits bruts, des laines à échanger contre des objets manufacturés, dont des fabriques seraient établies dans les villes que traversera le chemin de fer, ou même à Blagovechtchensk. Mais il faudrait pour cela une initiative qui m'a l'air de manquer ici.

La vie matérielle n'est pas chère. Le pain de seigle se vend 10 kopeks le poud; la vodka, cet autre élément indispensable à l'existence de tout bon Russe, coûte de 25 à 40 kopeks la bouteille.

De l'autre côté du fleuve est une station télégraphique chinoise. Pour 1 rouble et 40 kopeks par mot, on peut correspondre avec Pékin, mais comme il n'existe pas de communication entre la ligne chinoise et la ligne russe, il suffit de cette interruption voulue de quelques centaines de mètres pour empêcher les relations télégraphiques par cette voie, la plus rapide, la plus simple, et celle qui devrait être la moins coûteuse, entre l'Europe et le Céleste Empire. On prétend que la faute en est surtout au gouvernement russe, qui, pour des raisons de famille, désire favoriser la compagnie danoise à laquelle appartient le câble sous-marin qui rayonne de Changhaï vers Hongkong, le Japon et Vladivostok [2].

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

2. La communication entre la ligne chinoise et la ligne russe a été établie dans les derniers mois de 1893, mais les hauts prix des télégrammes pour l'Europe ont été maintenus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nulle part, dans tout l'empire russe, il n'y a, me dit-on, autant de sectes religieuses dissidentes que dans le gouvernement de Blagovechtchensk. La plus curieuse est la *Douhobore*. Cette secte refuse aux hommes le libre arbitre. Tout doit se faire par la volonté du ciel. Ni la femme ni l'homme ne peuvent choisir le père et la mère de leurs enfants, et de grands meetings nocturnes ont lieu à des époques déterminées, dans des lieux sans lumière, et pendant l'été au fond des bois. Là, le hasard est chargé de représenter la volonté d'en haut. La police est impuissante à empêcher les membres de cette secte de se livrer à leurs pratiques religieuses. « Dans ces assemblées, dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, parlant d'une secte analogue, les *Skakouni*, l'inceste même n'était point regardé comme un péché, tous les fidèles, prétendaient les sectaires, étant frères en Jésus-Christ. »

Pendant notre absence, Mme Popoff a reçu quelques visites.

Des dames sont venues faire un pèlerinage dans la chambre du Tsarevitch. Au fond, on sait que nous logeons au gouvernement et l'on veut s'assurer que nous ne profanons pas la chambre bleue.

28 juin. — Le *Yermak* doit partir à 10 heures. L'affluence de monde est encore plus grande qu'à l'arrivée du *Mouravieff Amourski*. Le gouverneur et Mme Popoff ont tenu à nous accompagner jusqu'au steamer, et à ne nous quitter qu'au dernier moment. Je me demande, en vérité, ce que ces aimables gens auraient fait de plus pour des amis de vingt ans. Blagovechtchensk est peut-être, de tout notre long voyage, la ville dont nous avons conservé le meilleur souvenir; c'est qu'elle nous rappelle la sympathie dont nous avons été l'objet.

Cet excellent M. Ninaud est également venu nous dire adieu avec son fils. Il a placé dans notre cabine un petit paquet dont il nous prie d'accepter le contenu. Ce sont quelques sucreries, quelques biscuits de sa fabrication, un de ces fameux saumons fumés de l'Amour et deux taies d'oreiller en toile blanche à fleurs. Il craint que nous ne manquions de choses molles pour amortir les chocs dans le tarantass, et nous dit de faire remplir, à Stretinsk, ces taies de laine de chameau. Puis il me remet une longue lettre dans laquelle il a résumé tous ses conseils pour la route. Quelques-uns ont l'air enfantins; mais nous n'en avons négligé aucun, et nous nous en sommes maintes fois félicités.

Il est midi, le sifflet de la machine met un terme aux baisers d'adieux, et, par un soleil radieux, nous quittons Blagovechtchensk, nom qui signifie en russe « Bonne Nouvelle » ou « Annonciation » : en route pour Stretinsk, « Visitation »!

Charles VAPEREAU.

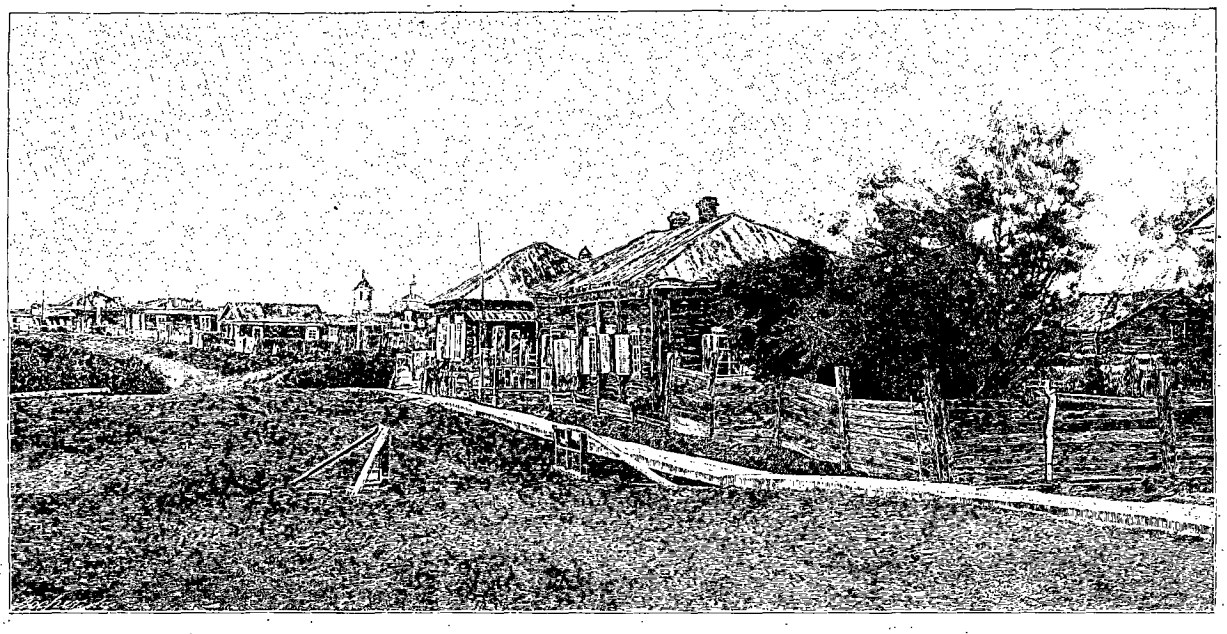
1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin, d'après un croquis.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HUTTE DE BÛCHERON [1] (PAGE 244).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ALBASINE [1] (PAGE 263).

DE PÉKIN A PARIS [2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

XV

De Blagovechtchensk à Pakrovska.

FEMME CHINOISE RAMASSANT DES ÉPAVES [3] (PAGE 258).

Nous n'avons pas encore perdu de vue les mouchoirs qui continuent à s'agiter sur le ponton et sur le quai, que déjà nous sommes devant les camps. Les soldats, les femmes et les enfants, dans leurs gais costumes où le rouge domine, forment une longue ligne sur le rivage. Là aussi des mouchoirs s'agitent sur notre passage, car le *Yermak* emporte de nombreux soldats qui laissent des amis derrière eux. Nous n'avons plus de barge à la traîne, et nous marchons rapidement.

Le *Yermak* est le type du bateau construit pour naviguer sur les fleuves sans profondeur, long d'une centaine de pieds, large de près de 30; la machine est sur l'avant et les deux roues sont tout à fait à l'arrière. Il cale environ 3 pieds quand il a, comme maintenant, sa cargaison humaine. Il prend peu ou point de fret. Sur la plate-forme supérieure se trouve la chambre du capitaine et celle des hommes de barre. Au premier étage, sur l'avant, les cabines des passagers de première, sur l'arrière les salles de seconde, puis la buvette, où l'on va prendre avant chaque repas la zakouska de rigueur.

Notre cabine est superbe; elle mesure 8 pieds sur 6, avec trois larges banquettes sur lesquelles nous installons nos matelas, car naturellement il n'y a pas de lit. Au milieu, une table carrée; on nous y sert nos repas. Le domestique est propre, soigneux; la nourriture est copieuse et assez bonne. La seule chose qui fasse regretter le *Mouravieff*, ce sont les trépidations abominables que la machine imprime au bateau. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible d'écrire le moindre mot, il faut attendre pour cela les escales. Autour des cabines, une galerie couverte pour protéger contre les escarbilles, et un banc assez mal imaginé, car il vous fait tourner le dos au paysage.

Au-dessous de nos cabines sont deux ou trois salles pour les bagages, les sacs de dépêches, les provisions, puis la cuisine. C'est dans la galerie qui entoure ces salles que les 150 soldats, femmes et enfants, que nous devons conduire à Stretinsk, s'étendent en rangs serrés, mangent, boivent, dorment, etc.

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 177, 193, 209, 225 *et* 241.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avons pris quelques nouveaux passagers de première et de seconde, entre autres le directeur du séminaire de Blagovechtchensk, qui va à Saint-Pétersbourg, et un colonel de Cosaques, sorte de colosse au teint cuivré, à la figure énergique; son origine est pour nous une énigme.

Le capitaine Lahanine, qui commande le *Yermak*, est un lieutenant de vaisseau. Il s'avance vers moi, accompagné d'un nouveau passager, qui me dit dans notre langue que le capitaine, ne parlant pas français, me prie de vouloir bien m'adresser à lui Poutiatitski pour obtenir tout ce dont j'aurais besoin; que des ordres ont été donnés au personnel du bateau pour que rien ne nous manque. Je remercie M. Poutiatitski en français, et le capitaine en allemand, car je découvre qu'il parle très bien cette langue.

Le paysage est sans grand intérêt. A citer toutefois, sur la rive chinoise, une sorte de ferme dans un site pittoresque. Quelques beaux arbres ont été préservés autour des maisons. Les montagnes commencent presque immédiatement derrière.

Devant un village, non loin de Blagovechtchensk, une vieille femme couverte de haillons est sur le bord de l'eau. Armée d'une longue gaule, munie à une extrémité d'un petit crochet, elle arrête au passage toutes les brindilles qui flottent : elle en a déjà un tas à côté d'elle, et cependant la forêt n'est pas loin. C'est que pour le Chinois il n'y a pas de petit profit, pas de travail insignifiant.

Je passe mon après-midi à causer avec Mme Kapoustine, qui est assez aimable pour ne pas se moquer de la manière dont j'écorche la langue de Gœthe et de Schiller.

Tout à coup des cris terribles se font entendre au-dessous de nous, et tout le monde se précipite pour voir ce qui se passe. Une de nos passagères de troisième est devenue folle et veut se jeter dans le fleuve. On l'en empêche, et le capitaine lui donne comme gardes du corps deux matelots qui ont, à plusieurs reprises, toutes les peines du monde à la maintenir. Cependant on ne tarde pas à s'apercevoir que ce que l'on prenait pour de la folie est une belle et bonne attaque de *delirium tremens*, suite de trop copieuses libations. Nous débarquons notre passagère à la première escale. Elle repartira par le prochain bateau pour Habarovka, d'où elle vient, et l'on télégraphie de l'interner dans une maison de santé.

A ce propos on m'édifie sur les femmes des villes de Sibérie en général et de Habarovka en particulier. La capitale des provinces de l'Amour est, paraît-il, un endroit favori de déportation pour le beau sexe. On évalue à près de 400 le nombre de celles qui y sont actuellement internées pour avoir assassiné leur mari. La plupart ont une conduite déplorable. C'est cependant parmi elles que sont recrutées les domestiques. Il y a aussi beaucoup de femmes de soldats que les maris, leur temps de service fini, oublient de remmener avec eux dans leur village. L'ivrognerie à Habarovka est un vice commun, même chez les femmes, et la plaie de cette classe de la société.

Demain nous arriverons à ce que l'on appelle la boucle de l'Amour. Le fleuve se replie deux fois de suite sur lui-même, formant deux presqu'îles contiguës dont l'une est chinoise, l'autre russe, revenant à moins d'un kilomètre de l'endroit où il vient de passer après un parcours, la première fois, de 42 verstes et, la seconde, de 30.

Je demande si le capitaine ne consentirait pas à nous déposer à terre à l'entrée de la boucle, pour nous reprendre à la sortie. Une promenade à pied serait une agréable diversion à la monotonie de la vie à bord. On me répond que cela se faisait autrefois, mais qu'il y a quelques années deux voyageurs s'étant égarés et n'ayant été retrouvés qu'au bout de deux jours, cette petite excursion avait dorénavant été interdite. Je n'en parlerai donc pas au capitaine, mais je le regrette.

Nous passons la nuit à Bibicova. Nous avons fait une centaine de verstes.

29 juin. — A peine suis-je sorti de ma cabine que je vois arriver notre capitaine. Il me dit très aimablement que nous arriverons à la boucle vers 10 heures du matin, et que si je désire traverser l'isthme à pied il se fera un plaisir de me déposer à terre. Mais que, comme il lui faudra près de 4 heures pour arriver à l'endroit où nous remonterons à bord et où nous serons en 30 minutes, il faut emporter quelques provisions, que le cuisinier nous préparera.

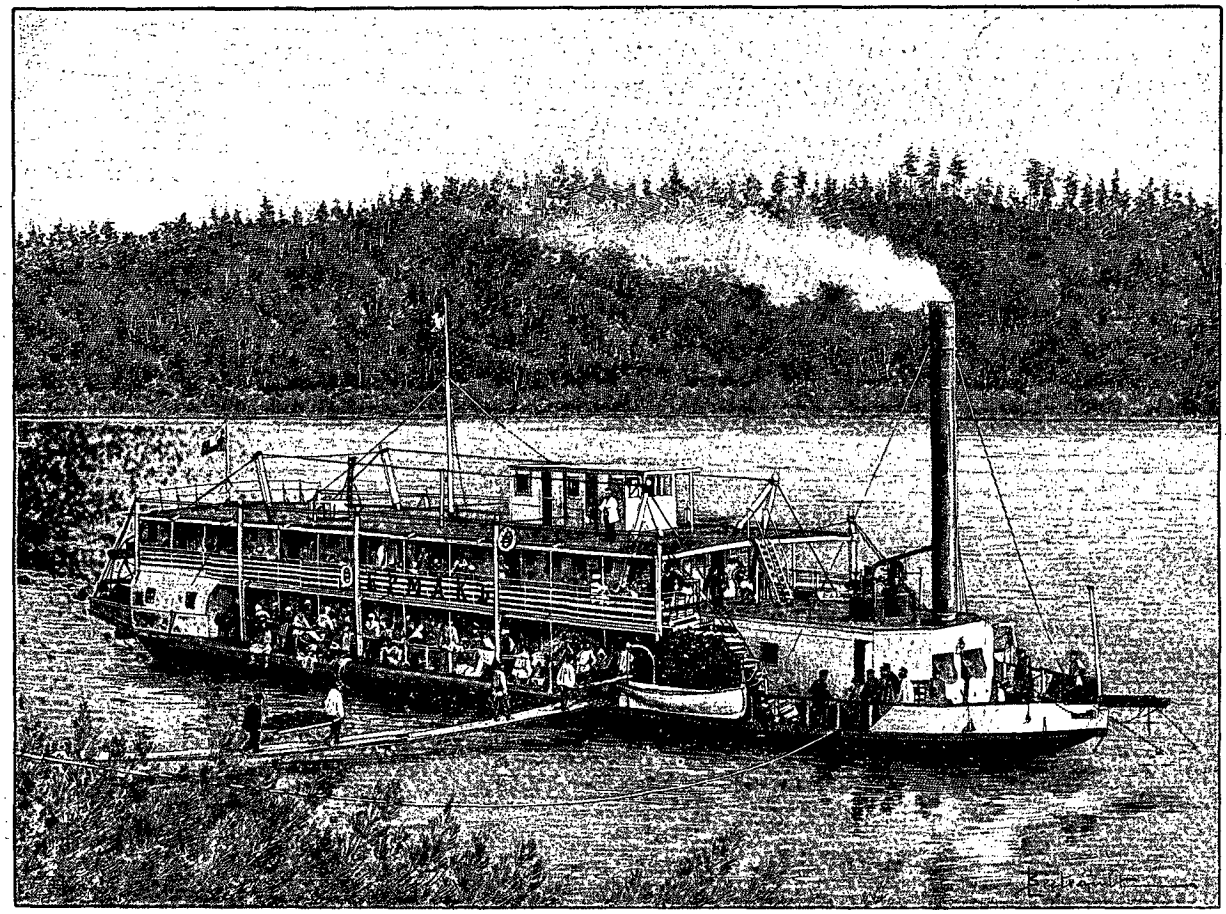
J'accepte avec enthousiasme. Marie, un peu fatiguée, reste sur le *Yermak*. Plus de quarante personnes profitent de l'occasion inattendue qui leur est offerte, et quand je quitte le steamer avec le général, Mme Kapoustine et quatre de leurs enfants, le gros de la bande a déjà disparu dans les bois. Hane porte quelques provisions. M. Poutiatitski, grand chasseur, a pris son fusil, car, dit-il, le pays fourmille de coqs de bruyère : un corbeau fut notre seule victime.

Le sol est marécageux. La colline que nous devons traverser est à 100 mètres au plus et nous avons de la peine à trouver un chemin au milieu des marais. A certains endroits nous faisons un petit pont de branchages pour Mme Kapoustine. Au pied de la colline nous trouvons la route, c'est-à-dire la longue coupée dans la forêt qui, suivant montagnes et vallées, part de Nikolaïevsk et traverse toute la Sibérie. Les poteaux du télégraphe sont au milieu, à l'abri des incendies, qui sont très fréquents dans ces pays, car il ne se passe pas de jour que nous n'en voyions.

Le long des bois de chaque côté de la route, je trouve des fraisiers en fleur, et une douzaine de fruits mûrs, que j'enveloppe soigneusement pour Marie : les premières fraises de l'année, évidemment!

Nous marchons doucement, car, si le fond de l'air est frais, le soleil est brûlant. Un ruisseau serpente le long de la route. J'ai heureusement ma tasse en cuir qui se plie et se met facilement dans la poche, et nous buvons tous avec délices.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE « YERMAK »[1] (PAGE 257).

Après un peu de repos au sommet de la colline, nous commençons à descendre. Nous marchons sur un véritable tapis de fleurs. Là où les bois cessent, la prairie commence, mais une prairie presque sans verdure : pivoines, aconit, lis jaunes et rouges, orchidées, etc., diaprent le sol de mille couleurs et laissent à peine passer un brin d'herbe. Hélas! la médaille a son revers. Nous avons troublé dans leur solitude des myriades de taons, qui se jettent en rangs serrés sur les envahisseurs. Bientôt chacun de nous ressemble à une ruche autour de laquelle volent en bourdonnant des milliers d'abeilles. Nous cassons des branches d'arbres feuillues, avec lesquelles nous battons furieusement l'air tout autour de notre tête. Les victimes sont nombreuses, mais plus nombreux encore sont les assaillants qui reviennent à la charge.

On nous a bien recommandé de ne jamais cesser de descendre, après avoir commencé. Or, depuis quelques minutes déjà, nous avions quitté le sommet de la passe, lorsque nous voyons que la route tourne brusquement à droite et se remet à monter. Nous l'abandonnons donc, et nous nous enfonçons au milieu des fourrés et des fleurs, nous dirigeant vers le bas de la colline. Quelques centaines de mètres plus loin, nous arrivons au bord de l'Amour, où nous trouvons nombreuse et joyeuse société. Nos compagnons de voyage, arrivés depuis longtemps, sont installés çà et là sur l'herbe, par groupes. Ils ont apporté théières et bouillottes, et étalé leurs provisions. Les uns vont chercher des branches mortes, tandis que les autres allument des feux, dans le double but de préparer le thé et de chasser les taons. Notre petit groupe les imite, et, le repas terminé, chacun tue de son mieux le temps en attendant le *Yermak*, qui n'arrive qu'à 4 heures.

Le fleuve, aujourd'hui, est assez animé. Nous voyons passer plusieurs vapeurs, puis des trains de bois, ensuite le radeau d'un marchand au détail ambulant. Ce radeau est formé à Stretinsk avec de gros madriers propres à construire : il a une centaine de pieds de long. Des poutres transversales supportent une sorte de plancher, destiné à empêcher d'être mouillés les ballots de marchandises placés aux deux bouts, sous des bâches en nattes. Sur l'avant, généralement, est un cheval, qui, à un moment donné, peut rendre de grands services. Au centre est une maison en planches, qui ressemble, quand vous pénétrez dedans, à un grand bazar. Les parois sont garnies du haut en bas de cases pleines de marchandises. Vous y trouvez de tout, de l'épicerie, de la mercerie, de la bonneterie, de la coutellerie, de la chaudronnerie, etc.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce marchand ambulant descend le fleuve, s'arrêtant à tous les villages. Il s'arrange pour partir de Stretinsk à l'ouverture de la navigation, il met trois mois à descendre l'Amour, et quand il arrive à Nikolaïevsk, il ne lui reste plus généralement que les madriers du radeau et les planches de la maison. Il vend le tout à un chantier de construction et remonte en vapeur à Stretinsk pour préparer son voyage de l'année suivante. Des trains de chevaux et de bestiaux sont expédiés d'après le même principe.

La chaleur est très forte et les taons sont insupportables. Les enfants en font un véritable carnage avec des filets que je leur fabrique à l'aide d'un vieux voile. Nous passons la nuit à Koumarskaya.

30 juin. — A 4 heures du matin le thermomètre marque 31° dans notre cabine fermée. Dehors il fait une température agréable, mais on sent que la journée sera chaude.

Le paysage est plus pittoresque. Vers 8 heures, nous longeons sur la rive chinoise une falaise qui a près de 200 pieds de haut; elle est à pic et formée d'énormes assises de rochers superposés, entre lesquels, vers le milieu, suinte un liquide abondant que le capitaine me dit être du pétrole, que personne ne songe à exploiter. De l'autre côté du fleuve, à peu de distance, est le village russe de Koltsova.

Le fleuve coule rapide et large, suivant le pied des montagnes, souvent très élevées, qui lui font décrire les courbes les plus majestueuses. La nature est sauvage. Des troncs calcinés, mais encore debout, émergent çà et là des taillis d'un vert frais qui ont remplacé l'antique forêt, détruite par l'incendie jusqu'aux sommets les plus élevés. Souvent nous passons, par une brusque transition, de l'extrême chaleur à une fraîcheur glaciale, quand nous nous trouvons dans un de ces cirques entourés d'une haute muraille de verdure, où le soleil semble ne jamais pénétrer.

Une chose à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer en Sibérie, c'est à voir, disons le mot, chiquer presque tout le monde. Hommes, femmes, garçons et filles ont les mâchoires perpétuellement en mouvement. Il ne s'agit pas ici de tabac, mais de résine d'une sorte de pin. Cette chique a au moins cela d'avantageux, qu'elle est économique: la même peut servir des années. Vous causez avec une jeune fille, par exemple; quand elle parle, vous vous imaginez qu'elle a une fluxion qui voyage de la joue droite à la joue gauche; quand elle ne parle plus, vous pourriez croire qu'elle rumine.

Vers 4 heures nous arrivons aux montagnes blanches, ou montagnes qui fument. La rive chinoise est basse et complètement nue. C'est une longue pointe, formée vraisemblablement d'alluvions apportées par le remous, débris de la haute muraille blanche que nous voyons à notre droite. L'Amour, dont ici le courant est extrêmement violent, se précipite comme un bélier sur les calcaires qui l'arrêtent. Il a déjà creusé leur masse sur près de 5 verstes de profondeur, et nous voyons les deux parois entre lesquelles il décrit une demi-circonférence parfaite de moins de 1500 mètres de rayon.

Au sommet, la végétation n'est pas très active, la terre végétale est trop peu épaisse. Sur les flancs, quelques bouleaux ont réussi à trouver une nourriture suffisante dans les miettes d'humus apportées par des éboulements. A certains endroits, entre les interstices des assises de pierre ou à l'orifice d'un trou dont les bords sont tout noirs, s'échappe une fumée grise d'une intensité variable. D'où provient cette mystérieuse fumée? On prétend que sous la montagne se trouve du charbon en voie de formation.

Combien je regrette de ne pouvoir descendre à terre et prendre une vue de ce cirque merveilleux! Il faut me contenter d'un instantané saisi au vol du pont du *Yermak*, qui me donnera quelques mètres seulement des montagnes blanches fumeuses, mais sera dans tous les cas un souvenir de cette étrange et sauvage partie de l'Amour.

On m'assure que le charbon de terre ne manque pas en Sibérie, et, si je demande pourquoi on ne l'exploite pas, on me montre les forêts qui nous entourent en disant : « A quoi bon creuser la terre pour chercher du charbon, quand on a à sa surface un combustible tout trouvé et facile à prendre? »

Toute la Sibérie est là. Le pays est trop riche pour le petit nombre de ses habitants, auxquels la facilité de la vie donne des allures de créoles.

Bientôt le paysage change d'aspect. A la muraille blanche succède un champ d'immenses rochers à surface presque unie. L'un d'eux a plus de 20 mètres de diamètre : on dirait Fontainebleau et les gorges de Franchard. Puis les rochers disparaissent, et l'Amour coule plus doucement au milieu des forêts sans fin qui recommencent à border ses rives.

A 6 heures nous nous arrêtons pour faire du bois à Yermakova. Ce poste, de même que notre steamer, a reçu son nom en souvenir d'Yermak, ataman des Cosaques du Don, qui en 1580, à la tête de 6 000 hommes, s'empara de Sibir, sur l'Irtich, la capitale de la Sibérie, qui bientôt lui fut soumise en entier, et dont il fit hommage en 1583 au tsar Ivan IV, afin de pouvoir conserver sa conquête. Attiré dans une embuscade par un chef tatar, Yermak, se noya dans le fleuve, qu'il tenta de traverser à la nage pour échapper à la captivité.

Nous nous amarrons contre un radeau qu'on est en train de charger de bois de chauffe. A terre, les muguets ont reparu, ils jonchent le sol. Nous trouvons aussi quelques fraises.

Cependant la soirée est splendide. Après la chaleur étouffante de la journée, tout le monde est dehors à respirer, car dans les cabines il fait une température de serre chaude. Rien n'est beau du reste comme ces longs crépuscules du nord au milieu de ces solitudes immenses mais toujours variées.

Cela tient probablement aux essences que nous brûlons, mais jamais il n'y a eu autant d'escarbilles. La

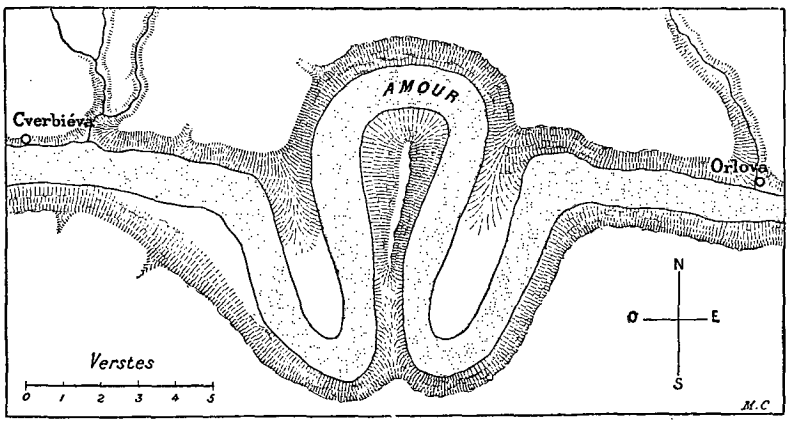
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN RADEAU SUR L'AMOUR (PAGE 259). — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheminée lance un véritable feu d'artifice. Les étoiles de feu qui en sortent en gerbe s'éparpillent dans tous les sens et viennent tomber en pluie de tous les côtés du *Yermak*, dans le fleuve, où elles crépitent en s'éteignant. Pas le plus petit souffle de vent ne trouble l'air.

La lune se lève : dans l'eau noire du fleuve les arbres se reflètent avec des tons plus noirs encore. Le halètement de la machine se répercute dans les montagnes qui nous entourent, et trouble seul le profond silence de ces solitudes, que des éclairs de chaleur illuminent de temps à autre. Il y a longtemps que nous n'avons joui d'une pareille soirée et d'un si beau spectacle. Vers 11 heures la lune a disparu derrière les montagnes, nous ne distinguons plus les rives; continuer à marcher serait dangereux, et force nous est de nous arrêter à Tabinskaya, petit dépôt de bois où deux hommes vivent en ermites. La rivière a beaucoup baissé, et 10 mètres de boue séparent le *Yermak* de la rive; on allume, au milieu de cette boue et sur le



UN DES MÉANDRES DE L'AMOUR.

rivage, de grands feux de bois pour éclairer les travailleurs, puis nos passagers cosaques descendent à terre comme d'habitude et s'installent sur le flanc d'une colline boisée pour préparer leur repas. Réunis par groupes de sept ou huit, ils alimentent un brasier au-dessus duquel une marmite est suspendue à une des extrémités d'un pieu incliné dont l'autre bout est maintenu à l'aide d'un poids quelconque.

Rien de plus fantastique que la scène que nous avons devant les yeux. Ces porteurs de civières chargées de bois, avec leurs vêtements aux couleurs voyantes, passant successivement, d'un pas rapide, de l'ombre à la lumière et de la lumière à l'ombre ; ces hommes et ces femmes, les uns accroupis, les autres couchés, les uns attisant le feu, les autres soulevant le couvercle des marmites pour y plonger des choses que l'on ne peut distinguer, rangés en cercle autour des brasiers qui les éclairent diversement, tout a un aspect diabolique: on croirait assister à quelque gigantesque sabbat.

Pour ajouter au fantastique, les deux chiens des bûcherons, effrayés par tout ce monde, poussent dans l'ombre des hurlements lugubres.

1er juillet. — Il est 7 heures. Il y en a cinq que nous sommes en route. Nous nous arrêtons à Tcherniaeva. Nous avions pris à Blagovechtchensk une dizaine de passagers chinois. Ils descendent tous ici, portant sur leur dos quelques instruments de travail. Ils ont entendu dire qu'il y avait de l'or dans le pays et sont accourus.

Nous sommes ici à une cinquantaine de verstes seulement de la Zéa, dont le bassin est habité par les Manégris. Les Manégris, de même que les Orotchones, autre famille de la grande tribu des Toungouses, vivant sur les bords de l'Amour dans les environs des monts Kingane, habitent des huttes formées de menues branches et d'herbe sèche, recouvertes soit d'écorce d'arbres, soit de peaux de bêtes ou même de nattes. Ces indigènes vivent de chasse et de pêche.

Le *Yermak* avait laissé ici à son dernier voyage un mouton, que l'on nous rapporte. La pauvre bête n'a pas l'air d'avoir trouvé la nourriture à son gré à Tcherniaeva, car elle est bien maigre. On nous vend aussi un veau et de la glace.

L'Amour s'élargit beaucoup, et est coupé par de nombreux îlots. Nombreux aussi sont, paraît-il, les bancs invisibles autour desquels il nous faut chercher notre route, en nous aidant de la sonde. Le courant a diminué de force, mais nous avons modéré notre allure. Sur l'avant du steamer, un homme tient une longue perche divisée en dix fractions d'un pied chacune, toutes de couleurs différentes. C'est la sonde qu'il plonge dans l'eau, et à chaque immersion il crie d'un ton monotone la profondeur constatée.

Pendant une bonne partie de la journée nous serpentons ainsi dans le fleuve, passant d'une rive à l'autre, et nous demandant si nous n'allons pas nous échouer, car les eaux sont très basses. Le capitaine nous dit avoir mis une fois trente-deux jours à aller de Blagovechtchensk au confluent de la Chilka.

Nous rencontrons dans la journée plusieurs radeaux. Sur l'un d'eux, les bœufs sont entassés en si grand nombre, qu'il ne paraît presque plus à la surface, et que les pieds des malheureux animaux baignent dans l'eau; leur poids est trop considérable.

Depuis Blagovechtchensk nous avons été presque directement vers le nord. A partir de Vahanova, où nous sommes à 4 heures, l'Amour nous conduit vers l'ouest. Nous nous arrêtons à Beketova. Le paysage a été pittoresque toute la soirée.

2 juillet. — Sur tous les bateaux russes que nous avons vus, à l'exception du *Vladivostok*, il n'y a pas dans les cabines plus de cuvette que de lit. Il faut aller faire sa toilette dans le lavabo commun, à moins d'avoir, comme nous, une cuvette de voyage et un domestique pour aller la remplir et la vider. Ce lavabo,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les bateaux de l'Amour, est un des points faibles. Je me demande qui est chargé de son entretien : c'est de beaucoup ce qu'il y a de plus sale à bord.

Ce matin j'ai vu l'archiprêtre, directeur du séminaire, sa serviette sous le bras, sortir de chez lui. Il a, comme tous les popes, les cheveux aussi longs que la nature les fait pousser. Les siens sont soyeux et frisés et tombent toujours en longues boucles sur ses épaules. Mais il paraît que pour le soir il lui faut prendre autant de précautions qu'une femme, car son chef est orné de petites papillotes serrées, destinées à donner à sa chevelure ces ondulations que nous admirons le jour, et qui lui donnent la nuit l'aspect d'une respectable mais coquette douairière.

Vers 11 heures, nous dépassons un vapeur qui, me dit-on, est fortement soupçonné de faire la contrebande de l'or. Sur le *Mouravieff* un Russe a montré des pépites à Hane, en lui disant de me demander si je voulais en acheter.

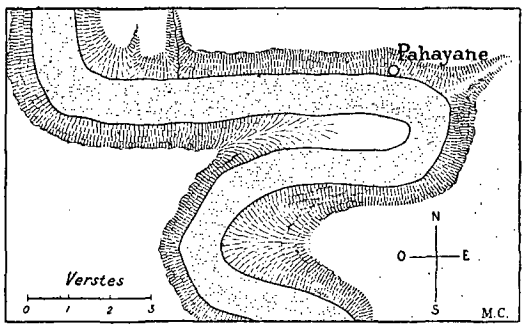
A midi nous stoppons à Albasine, point où les souvenirs historiques sont nombreux.

Albasine fut détruit presque immédiatement après sa fondation, vers 1640, par les Mandchous. Occupé de nouveau, en 1648, par Habaroff, il devint, en 1654, un centre de colonisation. On l'entoura de murailles de terre. Mais, en 1685, il fut de nouveau pris et détruit, après un siège fort long, par les troupes et les jonques de guerre venues d'Aïgoune, et ses défenseurs, à peu près une centaine de Cosaques, emmenés prisonniers à Pékin. Frappé de la haute taille des Russes, dont il avait apprécié la valeur militaire, l'empereur de Chine résolut de les conserver à son service. Il les incorpora dans une des bannières, la bannière blanche, leur donna des femmes et fonda dans un ministère une école pour enseigner la langue russe à leurs enfants. Les descendants de ces Cosaques forment toujours, à Pékin, une petite colonie, mais il est bien difficile de retrouver parmi ses membres le type des défenseurs d'Albasine.

Un long escalier en bois, de plus de soixante-dix marches, conduit du bord de l'eau à la berge, sur laquelle s'élève le village qui a remplacé l'ancienne ville, dont les seuls vestiges sont quelques débris de murailles en terre. Derrière est une vaste plaine. Pendant que je prends la vue de ce point célèbre, je vois sortir de la maison à côté de laquelle je me trouve un beau vieillard tout blanc. Il est en uniforme et porte sur sa poitrine la croix des braves. On me dit qu'il a quatre-vingt-cinq ans, que c'est un des compagnons du général Mouravieff : il se nomme Skobieltsine. Je lui demande la permission de le photographier. Il y consent, mais pendant que je me prépare à la hâte, le *Yermak* siffle pour rappeler tout le monde à bord. On ne fait pas de bois ici, on ne s'arrête que pour la poste. Je suis obligé de mettre mon appareil sur mon épaule et de redescendre au galop l'escalier. On retire la planche qui nous met en communication avec la terre et nous partons juste au moment où un infortuné passager de troisième, chargé de plusieurs peaux d'ours qu'il était allé acheter, s'engageait dans l'escalier. Le capitaine est obligé, dit-il, d'être inflexible, sans cela il y aurait toujours des retardataires. Un moment auparavant, un Chinois était rentré avec des cornes d'une espèce de cerf appelé en russe *yzioubre* (?). Ces cornes ont une très grande valeur pour les Chinois, qui n'hésitent pas à les payer aux chasseurs 15 à 20 roubles la livre. Elles sont molles et recouvertes d'une sorte de velours gris-souris. Je ne sais plus trop quelle maladie elles ont la réputation de guérir, mais je sais qu'elles sont, avec la dent de tigre, les scorpions, le sang des décapités et plusieurs autres produits que je m'abstiendrai de nommer, un des remèdes pour l'usage interne les plus en faveur auprès des Chinois.

A 4 heures nous faisons du bois à Reinova.

Depuis notre départ de Blagovechtchensk, à chaque station, beaucoup de passagers des deux sexes descendent, s'éloignent d'une cinquantaine de mètres du bateau, se déshabillent et prennent un bain dans le cos-



CIRQUE DES MONTAGNES FUMEUSES (PAGE 260).

tume d'Adam et Ève avant la faute, sans se soucier le moins du monde de qui peut ou ne peut pas les voir. C'est à peine si les femmes laissent une cinquantaine de mètres entre elles et les hommes. Si la nuit est arrivée, la distance diminue singulièrement. Personne ne s'en occupe. A Reinova, les baigneurs sont moins nombreux, non pas parce qu'il ne fait pas chaud, mais parce que c'est un centre assez important. Il y a un ou deux magasins, des boulangers, et il faut renouveler les provisions.

Nous qui comptons pour cela sur le chef du *Yermak*, nous nous promenons. A quelques pas est une chapelle, entourée d'un jardinet qui sert de cimetière. Allons la visiter et suivons l'archiprêtre, qui se dirige de son côté avec un ou deux passagers. La porte du cimetière est ouverte et nous arrivons bientôt devant celle de la chapelle. Un homme est couché sur le seuil; on le réveille, il grogne; on le met sur ses jambes, il titube; on le pousse un peu brutalement hors du cimetière, il en paraît ahuri. C'était un si bon endroit pour cuver sa vodka! L'archiprêtre est désolé que cette scène nous ait eus pour témoins. Nous renonçons à visiter l'église, dont la porte est fermée, et nous allons dans le village, qui paraît assez animé. Il y a dans la rue, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suit comme toujours le fleuve, des chevaux, des bœufs, des cochons en liberté. A la fenêtre d'une maison très propre, nous voyons une femme en train de pétrir la pâte au moyen d'un bâton. Nous rencontrons des passagers qui retournent à bord avec des pains, du lait, du tabac. Au milieu de la rue, des gens sont rassemblés, des Chinois et des Russes, dont la mine n'est pas faite pour inspirer confiance. Entre eux, à terre, est un billet d'un rouble, couvert d'une pierre, à côté cinquante kopeks en argent. Ils lancent d'un seul coup un certain nombre d'osselets, et selon que les osselets tombent perpendiculairement ou parallèlement au rouble on a perdu ou gagné. Ce jeu se nomme *barki*. Les joueurs ont l'air très animés, et il me semble que pour un rien ils se jetteraient les uns sur les autres.

A 100 verstes de Reinova il y a des placers assez

FERME CHINOISE SUR L'AMOUR [1] (PAGE 258).

riches : tous ces gens, Russes et Chinois, travaillent aux mines. Derrière les vitres nous voyons des fleurs, surtout des pétunias, dont les vives couleurs font ressortir encore l'encadrement blanc qui orne presque invariablement les fenêtres en Sibérie.

Cependant notre capitaine paraît inquiet. Il trouve que l'eau baisse dans l'Amour, et craint bien de ne pouvoir remonter jusqu'à Stretinsk. S'il en est ainsi, il nous transbordera à Pakrovska sur un bateau plus petit, et cette perspective n'a rien de bien gai. Espérons encore! A minuit et demi nous stoppons pour quelques heures à Cverbiéva, après avoir franchi une passe de 46 verstes des plus pittoresques. Nous sommes à 53° 5′ de latitude. C'est le point le plus nord de tout le cours de l'Amour; Nikolaïevsk n'est qu'à 53° 3′.

Dimanche 3 juillet. — A midi, nous nous arrêtons à Ignacina. Le pays est aride et rocailleux. Il y a affluence de monde, car à 8 verstes du fleuve est une source d'eau gazeuse qui attire les malades en foule. Nous y goûtons : elle est en ce moment très chargée de fer, bien que souvent elle n'en contienne aucune parcelle. C'est une particularité qu'on m'a déjà signalée. Il y a dans la Sibérie et surtout dans la Transbaïkalie de nombreuses sources d'eau minérale. Mais quelques-unes n'ont pas une composition constante et sont successivement chargées de matières diverses.

De l'autre côté du fleuve s'élève un village chinois. Les habitants sont tous des chercheurs d'or. C'est là qu'il y a quelques années, une douzaine de malheureux furent exécutés par les autorités de leur pays, pour avoir enfreint les lois sur les mines de métaux précieux, et leurs corps abandonnés sur le lieu du supplice. On me raconte qu'un grand nombre de Russes vivaient autrefois à cet endroit dans une sorte de république. Il n'y avait pas d'autorités constituées, la police était faite par les gens eux-mêmes. La loi de Lynch existait dans toute sa rigueur : tout voleur était pendu. Maintenant les Russes, chassés il y a quelque cinq ans, ont été remplacés par les Chinois.

La rive russe est très belle, très pittoresque, grandiose même. De grands rochers à pic bordent le fleuve. Nous passons devant une construction bizarre, un grand hangar dont nous ne pouvons nous expliquer l'utilité à cet endroit désert. C'est, paraît-il, une protection pour un steamer qui s'était laissé prendre dans ces parages par les glaces. Je me demande de quoi ont pu vivre pendant le long hiver les malheureux qui étaient à bord!

7 heures, Pakrovska est en vue. Nous apercevons un minuscule steamer à l'ancre, c'est la *Zéa*, dont l'aspect ne nous dit rien de bon. Mais le voici qui s'ébranle, il descend l'Amour, il nous croise! Hourrah! lui aussi part pour Blagovechtchensk, nous resterons sur le *Yermak*.

Hélas! cette fausse joie est bien vite dissipée. La *Zéa* est venue au-devant de nous. A peine nous a-t-elle dépassés qu'elle vire de bord et se met à nous suivre.

Bientôt nous sommes à l'ancre à Pakrovska et fixés sur notre sort. Nous serons transbordés sur la *Zéa*, qui partira demain à 5 heures du matin. Faisons contre mauvaise fortune bon cœur, et passons au moins cette nuit-ci dans notre cabine sur le *Yermak*. En attendant je vais prendre un dernier bain dans l'Amour.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

HALTE DE NUIT (PAGE 262). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tandis que je suis ainsi plongé dans les eaux noires du fleuve, je vois accourir Hane, qui me dit que le capitaine me prie de revenir au plus vite. Dix minutes plus tard celui-ci me conduisait, flanqué du capitaine de la *Zéa*, à bord de ce bateau pour nous installer le moins mal possible.

XVI

De Pakrovska à Stretinsk.

Qu'on se figure un bateau-mouche comme ceux qui naviguent sur la Seine à Paris. Nous sommes là-dessus bien près de 200, sinon plus! A l'avant, dans la cale, est le salon des dames. Il y a place pour dix, elles sont vingt. A côté est une petite cabine pour trois personnes : le général Kapoustine, sa femme et ses huit enfants ont trouvé le moyen de s'y caser, comment?

A l'arrière est le salon des hommes. Autour sont des banquettes qui doivent permettre à huit passagers de s'étendre : nous sommes dix-neuf. Inutile de dire que moi, qui ne m'attendais à rien de pareil et qui arrive le dernier, je trouve les huit places de banquettes prises et dix personnes installées par terre. Les deux capitaines me disent de choisir la place que je désire sur les banquettes, et qu'on en délogera immédiatement celui qui l'occupe. M. Poutiatitski insiste pour que je prenne la sienne, et j'accepte. Même cérémonie dans le salon des dames pour Marie, qui se met en face de la porte afin d'avoir un peu d'air.

Les bagages sont à l'avant sur le pont. On les recouvre d'une bâche trouée par les escarbilles. S'il pleut, cette bâche me paraît une protection bien insuffisante. Marie serait désolée que son renard noir fût mouillé, et moi je tremble pour mes plaques photographiques. Devant les bagages est un espace vide de 2 mètres de côté, entre les banquettes toujours couvertes de monde. C'est là que se tiennent les dames quand il fait beau temps, quand il ne fait pas trop chaud, quand les Cosaques ne l'ont pas envahi, car parmi les choses nombreuses qui manquent sur la *Zéa*, ce qui fait le plus défaut c'est la discipline, c'est l'ordre et par suite la propreté.

L'arrière, au-dessus de notre cabine commune, est noir de monde. Hommes, femmes et enfants, tout est pêle-mêle sur le pont. Pour gagner notre réduit ou pour en sortir, il faut serpenter au milieu des corps étendus, et faire attention à ne pas mettre le pied sur un bras ou sur une tête. Ces malheureuses gens ont essayé de se faire un abri avec des haillons, des débris de nattes. Rien, rien ne peut donner une idée de l'aspect de la *Zéa*, qu'on ose nommer un bateau de passagers.

Le cuisinier et le garçon du *Yermak* sont passés sur notre bateau. Mais la cuisine est en plein vent. Nous ne sommes plus servis maintenant avec le même soin et la même propreté qu'autrefois. Tout est, du reste, moins bon. On a dit bien souvent qu'il ne fallait jamais aller voir préparer les mets si l'on voulait conserver son appétit. Comment éviter ce spectacle, puisque l'officine du chef est au milieu du bateau? On est forcé de le voir passer dans une machine à hacher cette viande qu'il décorera du nom de beefsteak. Mais glissons!

Aucune tente, aucun abri pour nous protéger contre l'eau du ciel, contre les rayons du soleil, et surtout contre les escarbilles qui tombent en pluie perpétuelle, soit d'un côté, soit de l'autre, suivant que le bateau ou le vent changent de direction. Tantôt c'est un habit qui brûle, tantôt c'est la bâche des bagages, tantôt une ombrelle. Les vêtements que nous portons sont tous des vêtements sacrifiés, et pour beaucoup c'est un sérieux accident, auquel la compagnie, si elle était soigneuse, pourrait facilement parer.

La *Zéa* n'a pas pu embarquer tous les passagers du *Yermak*. Nous avons laissé sur la rive à Pakrovska un certain nombre de Cosaques qui vont continuer leur route à pied. Le gouvernement leur alloue pour cela de 9 à 15 kopeks par jour pour leur nourriture, suivant les pays qu'ils traversent. Ils ne poussent aucun cri, ne font aucune récrimination, quand, le 4 juillet, à 5 heures du matin, nous levons l'ancre. Ils sont là sur la berge, autour de leur feu, sur lequel bout l'eau pour le thé. Ils nous regardent partir comme des gens résignés qui se disent : « C'était écrit ».

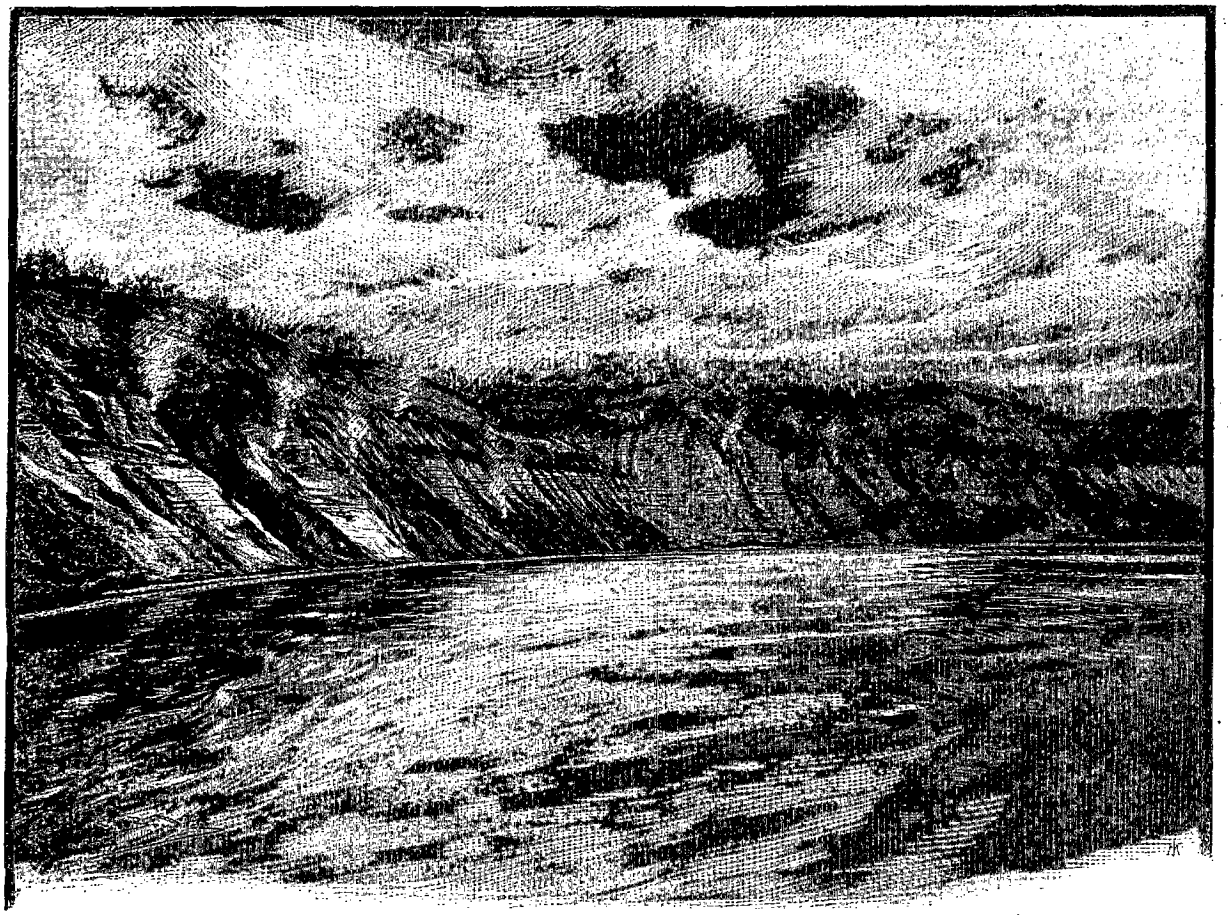
L'Amour, qui tire son nom du mot mongol *Mouran* (fleuve), ne commence à s'appeler ainsi qu'à une verste de Pakrovska, au confluent des deux rivières l'Argoune et la Chilka.

L'Argoune prend sa source non loin d'Ourga en Mongolie, sous le nom de Keroulen, dans les monts Gentaï, d'où part la grande chaîne des Yablonovoï ou « Pommiers », traverse le nord du grand désert de Gobi, forme avec l'Oursoune le grand lac Dalaï, à une quarantaine de verstes duquel il commence à servir de frontière aux deux grands empires Russe et Chinois. Son cours est d'environ 1800 verstes. La Chilka est formée de deux grandes rivières, l'Onon et l'Ingoda, qui partent des mêmes monts Gentaï. A Ouste-Strélotchnei, leur point de jonction, la Chilka et l'Argoune ne paraissent pas à l'œil être de dimensions bien différentes.

Pour nous qui remontons le courant, le paysage est très pittoresque. L'Amour devant nous se partage en deux branches à peu près égales, séparées par une colline que l'on voit grandir au loin. Les remous de ces deux masses d'eau qui se rencontrent ont formé au milieu du fleuve un banc de sable que la baisse des eaux rend encore plus difficile à franchir. Nous calons moins de 2 pieds, nous devrions passer partout.

A peine dans la Chilka, nous sommes entre deux montagnes couvertes de forêts. Sur la rive droite commence la chaîne des monts Nertchinsk, qui a 500 verstes de longueur. La Chilka n'a guère que 200 mètres de large et son cours est des plus capricieux. Moins grandiose que l'Amour, elle ne manque cependant pas de majesté, et souvent les murailles feuillues entre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MONTAGNES FUMEUSES [1] (PAGE 260).

lesquelles nous voguons n'ont pas moins de 500 à 600 mètres d'altitude, d'après le capitaine. Dans certaines parties on voit également de très beaux rochers.

La profondeur moyenne en temps ordinaire est de 6 pieds, ce qui suffit amplement au *Yermak*; mais pour le moment on se demande si à certains endroits nous trouverons les 2 pieds qui sont nécessaires à la *Zéa*.

Le trajet de Pakrovska à Stretinsk doit se faire normalement en deux jours et demi : aujourd'hui on nous parle de quatre ou cinq. Le capitaine nous menace même de la possibilité d'être abandonnés par lui sur la berge avec nos bagages. Il nous faudrait alors louer de petits bateaux qui nous conduiraient d'un village à l'autre, tirés à la cordelle par des chevaux. Nous haussons les épaules, et nous avons tort : quand on voyage en Sibérie, il faut s'attendre à tout.

Les sept premières stations sur la Chilka jouissent d'une réputation détestable : on les nomme les « sept péchés capitaux », parce qu'elles sont dénuées de ressources et que le passage en est très difficile. Mais en revanche comme elles sont jolies, pittoresques et sauvages! Je vois paître dans les bois des chevaux de poste, de distance en distance, et des vaches. On a calomnié ces sept stations, j'en ai la preuve à la seconde.

Pendant qu'on embarque le bois, je me promène sur le bord de l'eau. Ma vue effraye une écrevisse, puis une seconde, puis une troisième. J'appelle Hane à la rescousse avec les filets à taons, et quand le sifflet nous rappelle à bord, nous avons une soixantaine de ces intéressants animaux dont nous n'avons pas mangé depuis 1883. Je les fais cuire à la cuisine dans de la vodka et mettre dans deux assiettes, dont une sera portée aux dames.

Elles sont fort bonnes, mes écrevisses! Mais, à part Poutiatitski, personne ne veut y goûter. Quant aux dames, elles n'ont jamais reçu les leurs. Il s'est probablement trouvé un amateur peu galant à la cuisine.

De même que sur le grand fleuve, je vois installées des lignes à hameçons sans amorce, pour prendre des poissons d'une certaine taille.

Les arbres sont ici beaucoup plus beaux que sur l'Amour. On en voit de magnifiques. C'est, paraît-il, dans ces parages que l'on prend la plus grande partie du bois de construction employé même à Habarovka et Nikolaïevsk. De tous les côtés nous voyons les préparatifs pour la coupe prochaine. On a enlevé un anneau d'écorce d'à peu près 1 mètre à la base de tous les pins qui doivent être abattus cet hiver. La sève va s'écouler, ils se dessécheront au printemps; on les abattra et l'on

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en fera des radeaux. Souvent, sur le flanc des montagnes qui bordent la rivière, on voit de longues bandes dénudées, au milieu desquelles un sillon est creusé, depuis le bas jusqu'au sommet. C'est par ce sillon que l'on précipite les madriers coupés sur les hauteurs, puis des traîneaux les transportent jusqu'aux villages où se forment les radeaux.

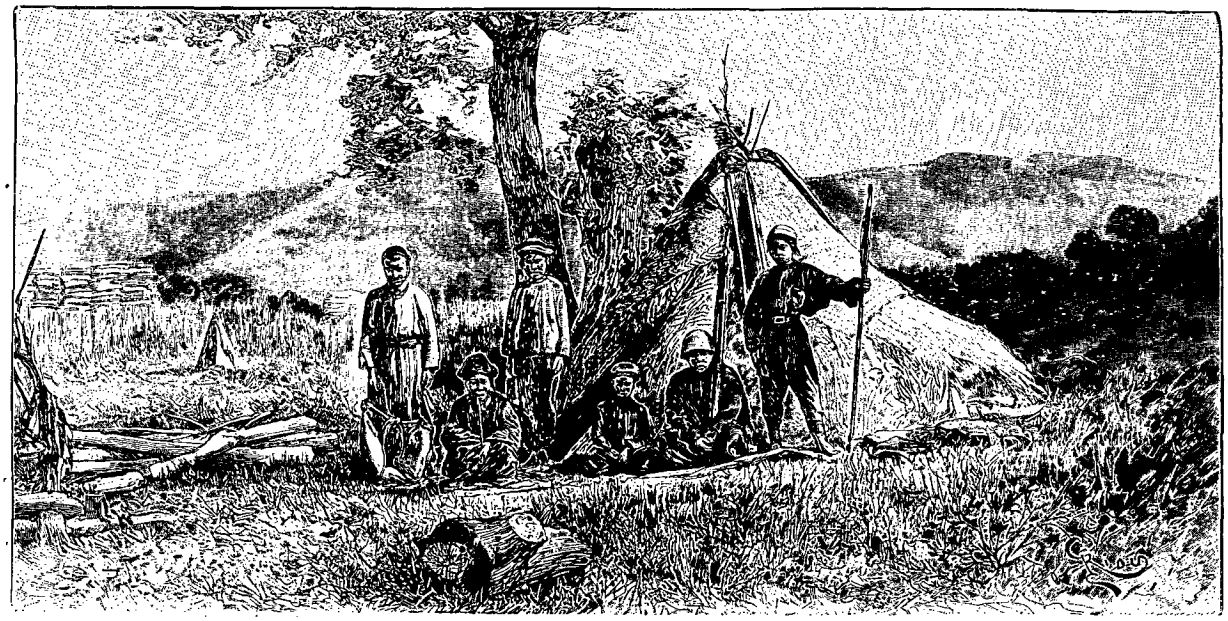
La table est trop petite pour nous contenir tous; nous sommes donc obligés de manger en deux fois. Le Sibérien se sert très peu de sa fourchette, c'est le couteau qui joue ici le rôle prédominant. Il coupe la viande et sert de véhicule pour porter les aliments à la bouche. A cet effet, il est très large, peu tranchant, et arrondi du bout. La fourchette sert à placer sur l'extrémité du couteau les morceaux que l'on veut manger. L'impression que l'on éprouve à voir cela pour la première fois est désagréable. Pas de verre sur la table; j'en demande un et une carafe. A peine ai-je fini de boire que mon verre est saisi, chacun se le passe à tour de rôle, s'en sert et finalement me le rend. Moi qui ne suis pas habitué à cette promiscuité, j'abandonne le verre au public, et quand j'ai soif, je me sers de ma tasse en cuir, que je remets immédiatement dans ma poche après chaque opération, car elle ferait également le tour de la table, et je n'y tiens pas. Cet ustensile, si simple et si commode en voyage, paraît exciter l'admiration. Ma cuvette en caoutchouc n'a pas moins de succès. Sur la *Zéa*, pas de lavabo. On va à la pompe, on pompe d'une main, on se débarbouille de l'autre : c'est simple, c'est pratique, peu coûteux. C'est de la civilisation à la Diogène.

Parmi les Cosaques, j'en remarque un ou deux dont une seule oreille est percée et ornée d'une boucle. C'est une chose fort commune en Chine. A-t-elle dans les deux pays la même cause superstitieuse? Pour la race jaune, les fils seuls comptent. Ce sont eux dont on remarque le plus la perte, et l'on s'imagine que les divinités infernales, partageant ce mépris des hommes pour la femme, sont plus acharnées contre les garçons que contre les filles. Cette boucle d'oreille a pour objet de les tromper sur le sexe de celui qui la porte.

A Outesnaya, premier péché capital, j'ai remarqué un certain nombre de pêcheurs à la ligne. Ils sont tous Chinois. Le Russe a l'air de dédaigner ce genre de distraction. Le Chinois, j'en suis sûr, pêche dans un but de spéculation : il n'y a pas pour lui de petit profit.

Trois nouveaux voyageurs montent : où va-t-on les mettre? C'est le chef de la police de Stretinsk et deux médecins, arrivés ici par le dernier bateau pour faire une enquête sur un assassinat. Le chef de la police, apprenant de quelles recommandations je suis muni, se montre fort aimable. Il télégraphie à Stretinsk pour annoncer mon arrivée. Il se met du reste à ma disposition pour faciliter nos préparatifs de départ en tarantass. L'un des médecins parle un peu français; il habite Nertchinsk.

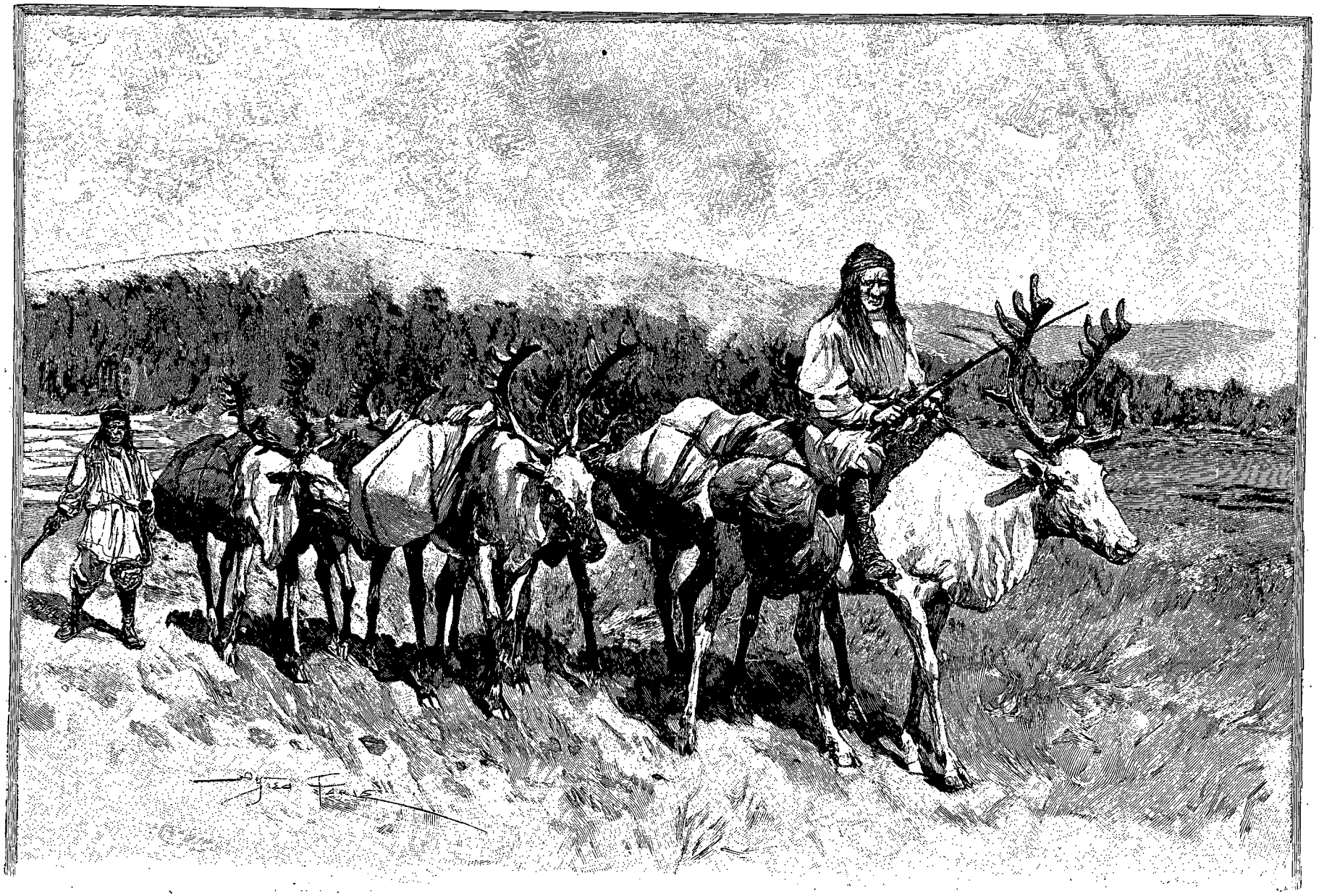
Le temps est à la pluie. Je tremble pour les bagages, et je les fais recouvrir un peu par Hane. J'avais raison. Dans la nuit il tombe des torrents d'eau. Et ces pauvres Cosaques qui sont sur le pont, et ces malheureuses femmes avec leurs enfants! L'une d'elles est à la porte de notre cabine, donnant le sein à son bébé. Je la fais entrer. Mais, le plancher étant couvert de passagers couchés par terre, elle s'assied sur les marches de l'escalier : là elle est au moins à l'abri de la pluie. Les dames ont également donné asile à une passagère et son enfant.



CAMPEMENT D'OROTCHONES [1] (PAGE 262).

1 *Dessin de Rioui, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE CARAVANE DE RENNES PORTEURS (PAGE 270). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant dehors, sur la berge, les Cosaques ont allumé leur feu et font la cuisine comme si le ciel était pur et parsemé d'étoiles. La seule chose qu'ils cherchent à protéger contre les cataractes du ciel, c'est leur brasier et leur marmite.

5 juillet. — A 3 heures et demie nous partons. Nous allons doucement, en sondant tout le temps. A plusieurs reprises la voix monotone de l'homme de sonde nous a donné des émotions. Il a annoncé deux pieds et demi, puis deux. Nous avons senti des secousses produites par les cailloux du fond de la Chilka, mais nous avons franchi la passe. A 9 heures et demie c'est plus sérieux. Nous entendons successivement : « *Dva polovinoi*, *dva*, deux et demi, deux », puis nous sentons des soubresauts et nous nous arrêtons : nous sommes au plein. Il nous faut quelques minutes pour nous dégager en faisant machine en arrière. La *Zéa* accoste le bord, et le capitaine ordonne à tous les passagers de troisième de descendre à terre et de s'en aller à travers champs jusqu'à un village que l'on voit à une certaine distance. Allégés d'autant, nous passons ; nous reprenons nos Cosaques, que je compte au moment où ils montent à bord : ils sont plus de cent, et ils n'étaient pas tous descendus. La même opération se renouvelle une heure plus tard. Cette fois-ci, pour prendre un peu d'exercice, je me joins, avec une ou deux personnes, aux Cosaques qui descendent.

On nous avait dit de suivre le bord de l'eau et que notre promenade serait à peu près d'une verste : elle fut de huit, et à 100 mètres de l'endroit où la *Zéa* nous attendait la rive était un vrai marais qu'il nous fallut traverser dans de la boue jusqu'aux chevilles.

L'archiprêtre est un peu inquiet. Il se dit que je ne manquerai pas, en rentrant en France, de parler de ce que j'ai vu en Sibérie. Or le général Kapoustine envoie ses enfants à l'université de Tomsk, ce qui tendrait à prouver que Tomsk est le seul endroit en Sibérie où l'on puisse s'instruire. Cela n'est pas exact. Dans toutes les grandes villes il y a des collèges, des séminaires, à Blagovechtchensk notamment, où l'instruction que l'on donne est tout aussi bonne qu'à Irkoutsk ou à Tomsk ; il déplore cette habitude que l'on a de chercher au loin ce qui est sous la main.

5 juillet. — A 6 heures nous arrivons à Gorbitsa, le septième et dernier des péchés capitaux. La rivière est maintenant partout à peu près assez profonde pour nous permettre d'arriver à Stretinsk sans encombre. Des indigènes montés sur des rennes viennent auprès du bateau. Ils chassent devant eux plusieurs de ces animaux portant des fardeaux. C'est la première fois que nous en voyons.

OUSTE-KARYISKAYA [1] (PAGE 271).

De nouveaux passagers montent à bord, un monsieur et une dame. Cette dernière trouve qu'elle sera mieux avec nous que dans le salon de l'avant. Elle vient donc sans façon s'installer à notre table. A 11 heures nous nous arrêtons pour la nuit à Ouste-Tchernaya. Avant de me coucher, je vais prendre un bain. Il fait une lune splendide. En rentrant, mon attention est attirée par des éclats de rire. Un triton et une naïade prennent leurs ébats à quelque 30 mètres du steamer. Mon apparition n'a pas l'air de les gêner outre mesure ; ils se contentent de me tourner le dos, en s'enfonçant tant soit peu dans l'eau.

6 juillet. — Nous avons pris à Gorbitsa un certain nombre de juifs ; ils sont facilement reconnaissables. L'un d'eux m'aborde timidement et, m'appelant général, me demande la faveur de quelques minutes d'entretien. Il sait que je suis Français, et voudrait, au nom de ses

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coreligionnaires, me charger d'un message pour Paris. La conversation a lieu en allemand. C'est grâce à la générosité du baron Hirsch qu'un grand nombre de juifs ont pu quitter la Russie pour venir s'établir en Sibérie. « Nous étions plus malheureux que des esclaves, dit-il, maintenant nous sommes relativement libres et tranquilles. C'est au baron Hirsch que nous le devons. Nous voudrions lui envoyer l'expression de notre gratitude, mais nous ne savons comment faire pour être certains qu'elle arrivera jusqu'à lui. » Il ajouta qu'ils ne demandaient plus rien, que leur vie était facile, et que le baron Hirsch devait consacrer ses libéralités à leurs malheureux frères, encore si nombreux en Russie.

Cette démarche me toucha. Je lui promis de m'acquitter de grand cœur de cette commission que je considérais comme un devoir. A mon arrivée à Paris, j'obtins à grand'peine une audience du célèbre financier, qui me parut tant soit peu ému. « On est si peu habitué à la reconnaissance, me dit-il, qu'on est toujours heureux de l'entendre exprimer. Je suis particulièrement sensible à la manière dont celle-ci m'est témoignée. »

Ma démarche toute désintéressée eût, peut-être, mérité une carte de visite, mais, comme me l'a dit lui-même le baron Hirsch, on est si peu habitué à la reconnaissance!

Le maître de poste de Stretinsk est à bord. Il me promet que je ne manquerai pas de chevaux jusqu'à Tchita. Il est arrivé, paraît-il, des ordres du gouverneur général. Voilà une bonne nouvelle. De son côté, le chef de la police, qu'un télégramme arrête en route pour un autre assassinat, vient me serrer la main. Il va télégraphier à l'ataman des Cosaques de Stretinsk de se mettre à ma disposition.

UNE NIHILISTE CÉLÈBRE [1].

A midi nous sommes à Ouste-Karyiskaya.

La Chilka, basse comme elle est aujourd'hui, n'a pas plus de 100 mètres, mais à certain moment elle doit en avoir 300. Entre l'eau et le quai est une large grève à sec. Une longue jetée en bois, la plus longue depuis Nikolaïevsk, terminée par un arc de triomphe élevé en l'honneur du Tsarevitch, établit les communications avec la terre quand les eaux sont hautes. Elle est noire de monde et de monde élégant; uniformes, robes de soie, ombrelles, témoignent de l'importance de la station.

Cependant les abords n'ont rien de bien somptueux, et je scandalise fortement le général et Mme Kapous-

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tine en photographiant les maisons qui bordent la rivière, avec leur toit en écorce de bouleau, qui doit être une maigre protection contre les intempéries. Je ne puis pourtant pas ne photographier que ce qui est joli!

Ouste-Karyiskaya a été pendant longtemps le lieu de déportation le plus important de toute la Sibérie. Il y avait encore en 1879, d'après M. Cotteau, 2 144 condamnés aux travaux forcés, dont 41 seulement pour crimes politiques, employés dans les mines d'or, qui sont toutes à la surface du sol et non sous terre, comme on se l'imagine généralement.

Mais on ne veut plus maintenant dans les mines de ce genre d'ouvriers, qui en somme coûtent cher et ne travaillent pas. On leur préfère de beaucoup les ouvriers libres. Le gouvernement a donc à peu près cessé d'envoyer à Ouste-Karyiskaya les condamnés de droit commun. Il y a cependant un certain nombre de déportés politiques, qui le plus généralement sont libres de leurs mouvements, à condition de ne pas quitter le village. La femme de l'un d'eux, aimable et parlant très bien français, prend passage à bord de la *Zéa*. Elle va au Caucase, auprès de son père qui est malade.

Tous les déportés cependant ne sont pas libres. Il y a les dangereux, les incorrigibles. Un de nos passagers me donne la photographie d'une nihiliste célèbre qui, à la suite de plusieurs évasions, dut être enfermée et mise aux fers.

Nous retrouvons un peu plus loin la rive percée de trous dans lesquels nichent les hirondelles, comme dans certaines parties de l'Amour. Beaucoup de juifs, passagers de troisième classe, sont montés à Ouste-Karyiskaya. Presque tous parlent allemand. Le bateau est littéralement bondé. A partir de maintenant nous refusons tous les passagers.

Sur la rive gauche, au milieu des forêts, un ruisseau vient entre deux collines se jeter dans la Chilka. A l'embouchure est un bloc de glace qui forme un pont de plus d'un mètre d'épaisseur. Je me demande quelles dimensions il pouvait avoir au commencement du dégel pour exister encore le 5 juillet! Toute la contrée est verte et fleurie.

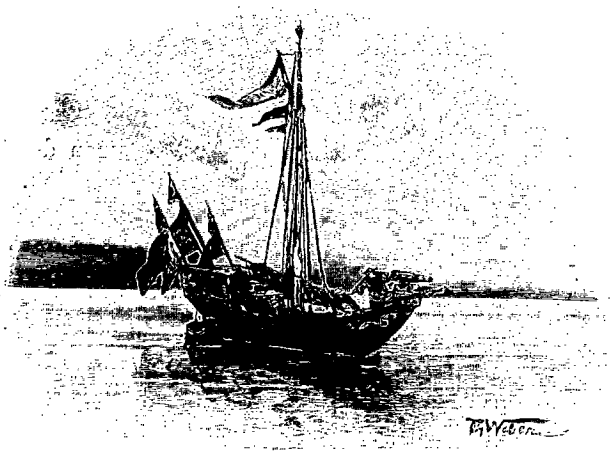
Nous passons le soir un petit village sans grande importance, mais qu'on nous montre avec orgueil. Il se nomme Chilkino. C'est là que fut construite la barge que nous avons vue à Nikolaïevsk, sur laquelle le général Mouravieff descendit l'Amour il y a trente-cinq ans! Près de Chilkino nous voyons de grands champs cultivés. Ce sont les premiers que nous remarquions.

7 juillet. — Il est bientôt 3 heures de l'après-midi, Stretinsk est en vue. La partie pénible du voyage va commencer, celle que l'on nous a dépeinte comme si dure à supporter. Avons-nous un tarantass? Est-il bon? Et d'abord qu'est-ce que cela peut bien être qu'un tarantass? Nous n'en avons encore jamais vu.

Maintenant plus de compagnon de voyage parlant français ou allemand. C'est en russe qu'il va falloir nous débattre contre le mauvais vouloir des *smotritiels* ou maîtres de poste, nous refusant des chevaux sous prétexte qu'ils n'en ont pas, pour se les faire payer plus cher; en russe encore, que nous ordonnerons au *yemchtchik* de presser oude ralentir l'allure de ses chevaux; en russe, que nous aurons à pourvoir à notre subsistance, à satisfaire à toutes les nécessités de la vie et des voyages, manger, boire, dormir, vivre en un mot, et gagner Tomsk, où nous retrouverons un confort relatif avec la navigation à vapeur.

Charles VAPEREAU.

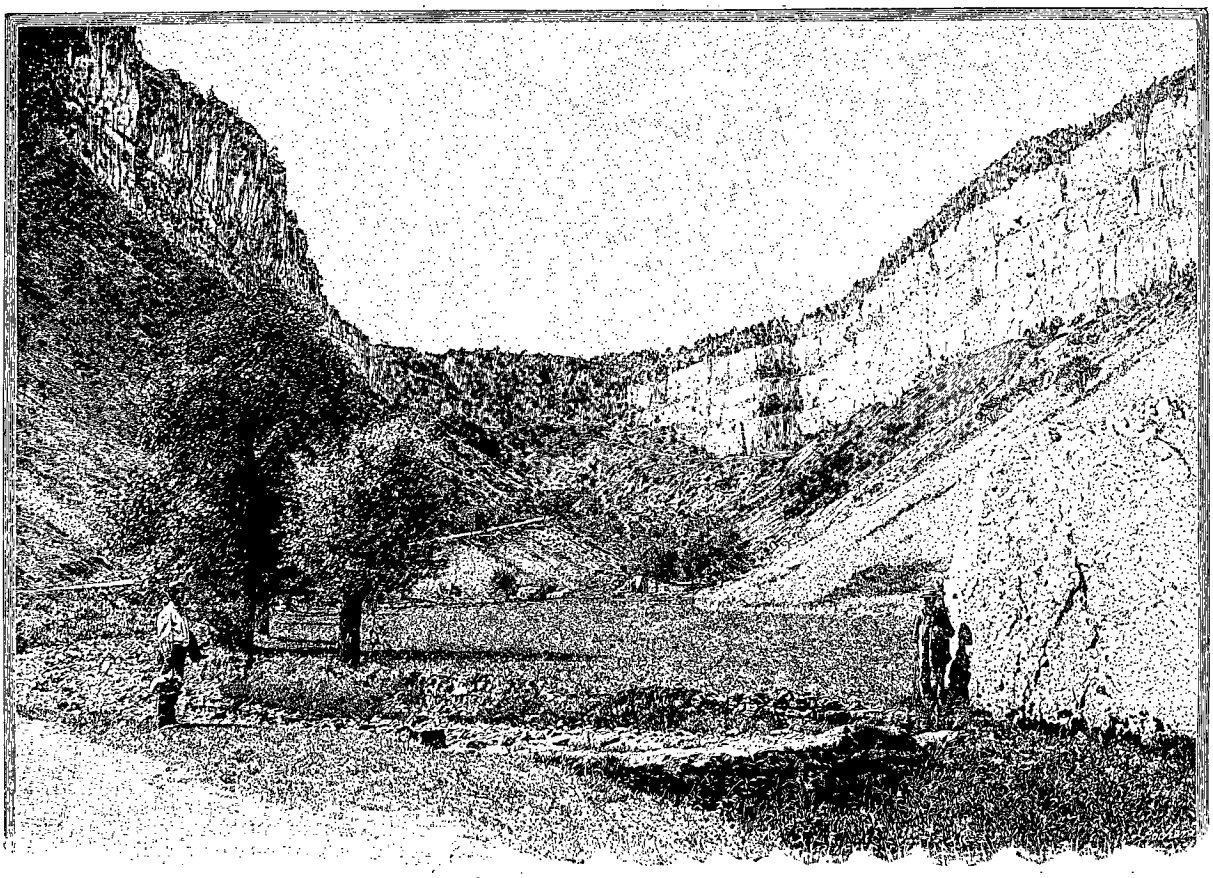
1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin, d'après un croquis.* (*La suite à une autre livraison.*)



JONQUE DE GUERRE CHINOISE [1] (PAGE 263).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

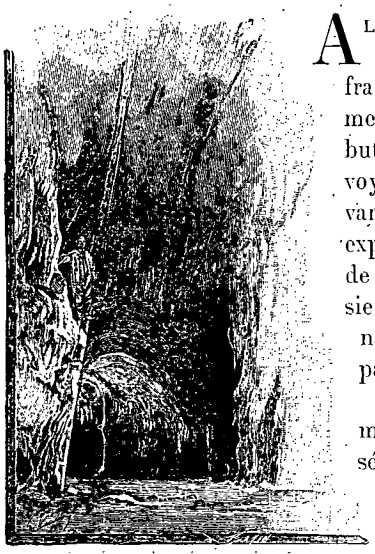


HÉMICYCLE DE BAUME [1] (PAGE 274).

BAUME-LES-MESSIEURS [2]

(SA GROTTE, SES ENVIRONS),

PAR M. EDMOND RENAULD.



LA DESCENTE DANS LA SALLE DU CATAFALQUE [3] (PAGE 282).

A LA SUITE d'une étude que je fis sur le Jura français, étant au régiment, en 1892, dans le but de préparer un voyage pour l'été suivant, je me décidai à explorer à fond la grotte de Baume-les-Messieurs, dont on ne connaissait qu'une faible partie.

L'été 1893 arrivé, je me rappelai mes plans séduisants, et, accompagné de mes amis André Pavie, avocat à la Cour d'appel de Paris, et René Barreau, je me rendis à Baume, avec tout le matériel nécessaire pour une ou plusieurs explorations de grottes.

En quittant le chemin de fer à la gare de Domblans-Voiteur (la plus proche de Baume), pour aller à Baume, on traverse l'important bourg de Voiteur, dominé par la haute falaise de Château-Chalon (*Castrum Carnonis*) et au débouché de la vallée de la Seille, à l'extrémité de laquelle s'étend la plaine de « Val de Voiteur ». Sur les flancs de la montagne on distingue le château de Saint-Martin au milieu d'un fouillis de verdure, puis, plus loin, Ménétru et Blandans. Les beaux arbres fruitiers qui entourent les maisons, les eaux claires de la Seille qui serpente à travers le village, rendent le séjour de Voiteur des plus agréables.

En sortant de Voiteur on a une belle vue sur Château-Chalon, pittoresquement situé au bord même du plateau de l'Heute, le premier escarpement du Jura en venant de la plaine de la Saône. Le village est à 223 mètres au-dessus du lit de la Seille et à 467 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y fait un vin connu, se conservant assez bien, et imitant fort le madère. L'église contient, dit-on, les reliques de saint Just, archevêque de Lyon. On y voit un groupe de marbre blanc

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un rare caractère, représentant la Trinité. Sur une sorte de promontoire s'élève une vieille tour, reste d'un château dont l'origine ainsi que celle du village est très controversée. On a trouvé aux alentours des buttes artificielles formées d'amas de pierres votives se rattachant au culte de Mithra, le plus grand des dieux de la Perse, qui n'était autre que le soleil, et qu'on identifiait au Bélénus des Gaulois, à l'Apollon des Grecs et des Romains. On croit aussi avoir retrouvé l'emplacement d'un camp romain. Du haut de ce plateau de l'Heute, la vue s'étend immense et splendide sur toute la plaine de la Saône et sur les contreforts du Jura.

Laissant Château-Chalon sur la gauche, on s'enfonce de plus en plus dans la montagne en suivant la Seille. Les vignes, les prés, les vergers, tout cela défile devant nous encore vert et frais, comme si la sécheresse prolongée du printemps et de l'été n'avait aucun effet sur ce beau pays aux mille ruisseaux et aux noires forêts de sapins que Gustave Doré aimait tant à dessiner. Les noyers, répandus à profusion, ombragent un peu la route poudreuse qui contourne en jolis lacets les ondulations de la montagne. Les collines s'élèvent peu à peu, et se couronnent de hauts rochers. Brusquement, après un dernier détour, apparaît devant nous un grandiose défilé au fond duquel un village, tout petit, à côté de ces masses rocheuses, semble perdu. C'est Baume-les-Messieurs, dont les toits sont dorés par le soleil couchant, et qui, à travers l'air calme et pur, nous envoie les sons doux et graves de l'angélus du soir.

Baume-les-Messieurs, petit village à 10 kilomètres au nord-est de Lons-le-Saunier, est situé sur les bords de la Seille, affluent du Doubs. La commune ne compte guère plus de 600 habitants, aux mœurs paisibles, et dont les vignes semblent être la principale occupation.

L'origine de Baume-les-Messieurs est très incertaine. Des ornements trouvés, il y a quelques années, tendent à prouver que le village remonte très probablement à la période la plus antique de notre histoire, à l'époque de l'invasion gallique. Sur la rive gauche du Dard se trouve un endroit qui porte le nom de « Couvent ». La tradition veut qu'il y ait eu là, effectivement, un couvent de druides. Ce couvent aurait été écrasé par un éboulement colossal de la falaise qui forme la muraille sud-est du promontoire de Sermu, dressé au-dessus de Baume comme un rempart inattaquable. Le sommet était occupé jadis par un camp romain, le plus vaste du Jura, destiné à protéger la route de Lyon au Rhin. C'est sur l'emplacement de ce camp que fut construit plus tard le château-fort destiné à protéger l'abbaye de Baume.

C'est au confluent de la Seille et du Dard, rivière qui sort de la grotte de Baume, que se trouvent les vestiges de l'ancienne abbaye, dite de Baume, remontant au VIe siècle. Au IXe siècle elle devint le berceau de l'ordre de Cluny. On ne retrouve aujourd'hui que de rares parties de cette vieille construction, entre autres l'église abbatiale, qui date des XIIe et XVe siècles. Elle est dédiée à saint Pierre, et contient les tombeaux de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard (XIVe siècle), celui de Jean de Watteville et plusieurs autres.

La cour du cloître, au milieu de laquelle jaillit une fontaine, est entourée des habitations des chanoines et d'un beau portique à vingt arcades ogivales[1].

Les fauconniers des ducs de Bourgogne avaient des tendues à Baume-les-Messieurs pour les faucons. Les paysans descendaient attachés à des cordes le long des falaises pour aller chercher les nids dans les rochers.

On m'a raconté l'anecdote suivante sur un de ces fauconniers. Il avait un fils qu'il voulait fiancer à une jeune fille du pays, dont la vertu n'était pas à l'abri de tout reproche, mais qui avait la forte somme. Le gars, préférant l'amour et la vertu au sac de la belle, se refusait obstinément à écouter son père. Un jour que père et fils chassaient ensemble, et que celui-ci se balançait au bout d'une corde parmi les rochers, le père lui cria soudain, du haut de la falaise, d'avoir à consentir, sur-le-champ, au mariage en question s'il ne voulait pas aller visiter à l'improviste le fond de la vallée. Le pauvre garçon, suspendu au-dessus de ce vide immense, promit tout ce que le père voulut, et le mariage eut lieu. Mais la jeune mariée, loin d'essayer de racheter ses fautes par une conduite modèle, ne fit que les renouveler. Le fils, qui, depuis l'histoire de la corde, nourrissait une haine profonde contre son père, résolut de se venger de l'un et de l'autre à bref délai. Un après-midi qu'ils se promenaient tous trois sur la montagne, au bord des falaises, le jeune fauconnier s'approcha soudain de son père, et le précipita brusquement, du haut du rocher, dans la vallée, puis, se retournant aussitôt vers sa femme affolée, il l'entoura de ses bras et voulut la lancer aussi dans le vide : mais, celle-ci l'entraînant avec elle, ils roulèrent tous les deux au fond de l'abîme, rebondirent par deux fois sur le rocher, et vinrent s'écraser aux pieds d'un gentilhomme qui chassait par là et qui n'était autre que le séducteur de la jeune mariée.

Il y a quelques années, deux suicides eurent lieu de la même façon du haut de la falaise de Granges-sur-Baume.

Placée au fond de la vallée, entre deux grands promontoires à pic, hauts de plus de 500 mètres, les Échelles de Sermu (510 m.) et la falaise de Granges-sur-Baume (505 m.)[2], la commune de Baume-les-Messieurs offre à la vue du touriste un site d'une pittoresque beauté. Dans le lointain on aperçoit le fond de l'hémicycle de rochers d'où jaillissent en tous temps les sources du Dard. A l'opposé, au delà des falaises, la vallée s'élargit et laisse voir les verdoyants coteaux

1. Il y a dans l'église de Baume de bien belles œuvres, trop nombreuses pour que nous puissions les décrire ici. M. l'abbé Brune, curé de Baume, a fait au dernier Congrès des Sociétés savantes une très belle et très intéressante communication sur ces œuvres : *Monographie des œuvres d'art de l'église de Baume.*

2. Il existe dans la falaise de Granges-sur-Baume une caverne ayant son entrée sur la vallée de la Seille et qui s'étend jusque sous l'église. Elle a une centaine de mètres de long, et a servi de refuge aux habitants pendant les guerres.

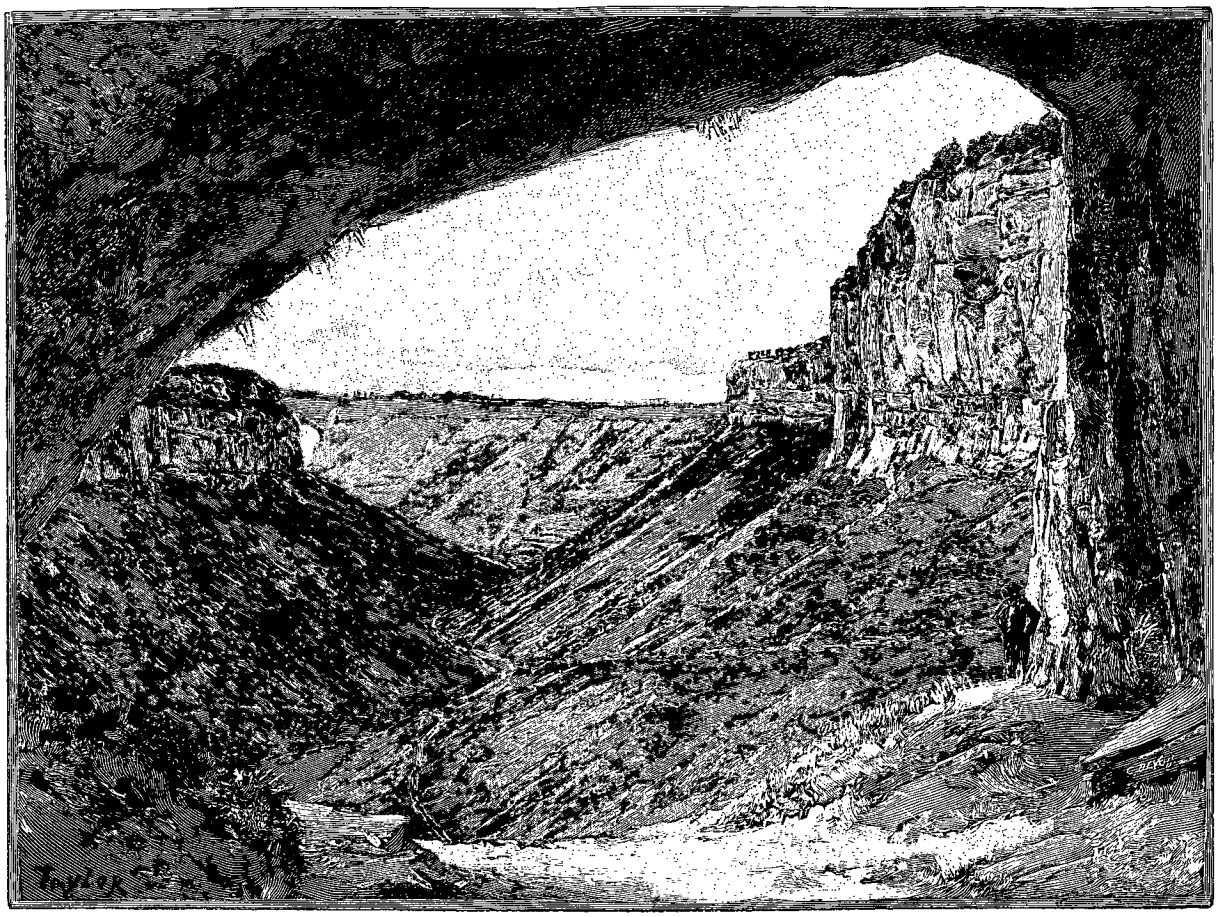
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui bordent l'immense plaine de la Saône. La vigne est partout florissante, et le pays semble avoir banni la pauvreté.

Un aussi beau cadre promettait beaucoup au point de vue des découvertes hydrologiques et autres. La suite montrera qu'il ne mentait point.

Aux temps géologiques où le Jura n'était encore qu'un fond de mer calcaire, l'écorce terrestre subit des contractions puissantes, qui transformèrent ce fond d'océan en cet ensemble de plateaux et de montagnes qu'on admire tant aujourd'hui. Prise latéralement, comme dans une immense mâchoire, entre des massifs granitiques, anciennement consolidés, et dont le plus proche était les Alpes, cette mer calcaire se souleva, se plissa, et dans ces plissements fut obligée de se mouler aux contours nettement déterminés de sa puissante voisine, la chaîne des Alpes; d'où la forme actuelle, en croissant, des montagnes jurassiques. Ces plissements ne se superposèrent presque nulle part exactement. Ils laissèrent entre eux d'immenses cavités, d'énormes failles qui dotèrent le Jura d'un nombre incalculable de grottes, de cavernes. La grotte de Baume n'est pas autre chose qu'une faille de ce genre.

Cette grotte, qui appartient à la commune, se trouve à 2 kilomètres environ au sud-ouest du village de ce nom, qui la met en adjudication tous les trois ans. Elle s'ouvre au fond de ce que l'on appelle dans le pays un « bout du monde », immense hémicycle de rochers à pic. L'endroit est sauvage et d'un grand caractère. Au fond de ce fer à cheval, les noyers, à l'abri du vent, étalent leur puissante ramure et protègent du soleil le touriste fatigué qui vient se délasser auprès d'une cascade splendide, due sans doute aux grandes eaux d'autrefois. En face de la grotte, sur le plateau, se trouve le village de Crançot, qui joua aussi un grand rôle du temps de la domination romaine. Ses habitants avaient jadis une vénération profonde pour une source des environs qui guérissait les maladies d'yeux. L'usage voulait aussi qu'ils allassent en pèlerinage sur le rocher de saint Aldegrin, pour demander pardon de leurs péchés, et lancer une pierre au fond de la vallée, afin de jeter en même temps le fardeau de leur conscience. Cette coutume avait son origine, croit-on, dans des superstitions païennes. Quoi qu'il en soit, il est fort heureux, pour les excursionnistes se promenant au fond de l'hémicycle de Baume, que cet usage soit aboli, vu le nombre des pêcheurs. C'est au-dessus d'une sorte de plateau



GROTTE DES OSSEMENTS [1] (PAGE 286).

1. *Dessin de Taylor, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'alluvions que la grotte s'ouvre dans les flancs mêmes de la montagne qui forme le plateau de Sermu. L'entrée de la caverne est grandiose. Le rocher calcaire semble d'une seule masse, et s'élève à une hauteur vertigineuse. Largement concave, il forme une arcade puissante, digne vestibule d'une grotte superbe. Une échelle de fer de 7 mètres permet l'accès au trou ovale qui s'enfonce sous le plateau. Cette grotte est due, comme nous l'avons vu, aux bouleversements géologiques de l'écorce terrestre. Toutes ces failles, ces cavités, ont été utilisées par les eaux du plateau; celles-ci, s'infiltrant lentement, forment des rivières et des lacs souterrains, qui ont pour fond les marnes liasiques du jurassique inférieur. L'eau, s'accumulant, finit par gagner l'extérieur, soit par des fissures impraticables à l'homme, soit par de larges orifices comme à Baume, en temps de grandes eaux.

Le dimanche 6 août, après un copieux déjeuner, Pavie, Barreau, un jeune agriculteur du pays nommé Ponsard, que nous avions pris comme aide, et moi, nous pénétrâmes, vers midi, dans la montagne. Grandes étaient notre impatience et notre émotion. Tout l'hiver, en effet, nous n'avions parlé que de notre future exploration et de ce que nous espérions trouver. Ponsard surtout, qui n'avait jamais vu de caverne, était surexcité au plus haut degré, et nous avions toutes les peines du monde à le faire rester à nos côtés. Les mauvais présages des gens du pays : « N'y allez pas! Il y a des gouffres, des tourbillons; vous n'en reviendrez pas! » etc., ne l'effrayèrent nullement. Nous savions, en entrant, que la grotte comporte deux galeries, l'une allant à droite, l'autre à gauche. Après avoir parcouru le couloir d'entrée, long de 65 mètres, haut de 6 mètres, large de 2 mètres, et se dirigeant vers le nord-ouest, nous arrivons à la « salle du Carrefour », haute de 20 mètres, à l'entrée de laquelle nous déposons le gros de notre bagage (voir le plan de la page 287). Les chauves-souris accrochées à la voûte font un bruit assourdissant, et le guano qui recouvre le sol dégage une odeur nauséabonde. Pendant que nous brûlons du magnésium, et que je lève le plan, Pavie reconnaît les deux branches, et nous décidons d'en finir tout de suite avec la branche gauche (sud), connue presque en entier et de beaucoup la plus courte, paraît-il.

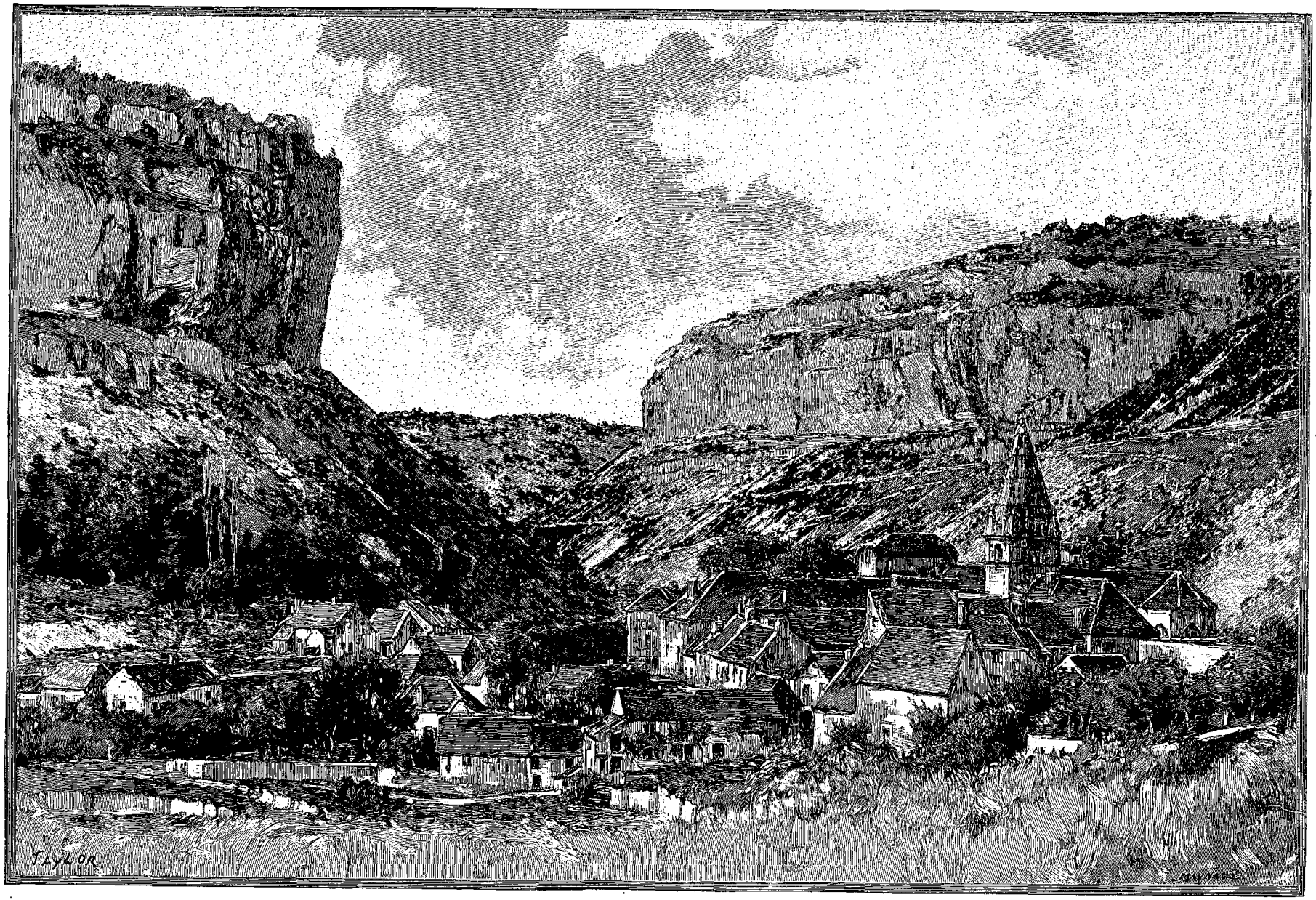
Une sorte de couloir bas de plafond nous conduit à une salle haute de 20 mètres, et de faible étendue. On a prétendu que cette salle servait de réservoir en temps de grandes eaux : c'est absolument impossible. Le bruit d'une puissante cascade nous attire vivement vers l'extrémité de la salle, où nous trouvons une galerie se dirigeant vers le sud-est. Nous descendons et montons trois pentes faciles, variant de 1 m. 50 à 2 m. 50 de hauteur. Le plafond est bas, le sol complètement déchiqueté par les eaux. Le couloir que nous suivons tourne brusquement à droite, puis, s'inclinant légèrement à gauche, nous laisse voir une jolie cascade haute de 3 m. 50 environ, qui vient du sud-ouest. Nous nous trouvons alors à 170 mètres de l'entrée. Pendant que j'achève de relever le plan, Pavie, Barreau et Ponsard vont reconnaître la rivière formée par la cascade. L'eau s'étale en nappe mince dans une galerie large de 4 mètres. Faisant face à la chute, je remarque un couloir à ma droite; le magnésium m'en montre l'extrémité, c'est un cul-de-sac. L'eau scintille sous les rayons du magnésium, et la cascade, blanche d'écume, produit un effet charmant. Quelques instants après, Barreau revient m'annoncer que la rivière se dirige vers l'est, c'est-à-dire vers l'hémicycle de Baume, pendant 30 mètres environ, et s'engouffre dans une fissure impraticable allant vers le nord-est. C'est évidemment la source qui jaillit de sous une roche à 40 mètres au sud de l'entrée de la grotte. Pendant que Barreau et Ponsard explorent une branche qui semble rejoindre celle par laquelle nous sommes arrivés, Pavie et moi nous escaladons, non sans peine, la cascade, au-dessus de laquelle surplombe une énorme roche. En haut s'ouvrent deux galeries se terminant en cul-de-sac.

L'une d'elles contient de l'eau profonde qui est le réservoir de la cascade. Cette galerie, haute de plafond, mesure 30 mètres de long sur 2 mètres de large. En redescendant la cascade, Pavie glisse et prend un véritable bain de siège, sans toutefois se faire de mal. Nous retrouvons Barreau au pied de la cascade, où il nous attend avec inquiétude depuis plus d'une demi-heure. Il confirme notre première supposition relative à la galerie à sec qu'il vient d'explorer. La branche sud-est finie, nous avons parcouru environ 250 mètres; il est 2 heures passées, il nous reste la branche nord à explorer. Aussi nous hâtons-nous de regagner la salle du Carrefour. Pas si vite que nous le désirons cependant, car ayant oublié de marquer sur mon plan, en venant, un certain cul-de-sac, nous restons perdus quelques instants. Nous retrouvons la « salle du Carrefour » pleine de visiteurs que notre exploration a attirés. Les fusées tirées contre les chauves-souris et les feux de Bengale ne chôment guère; aussi la fumée est-elle suffocante. Voilà ce que nous défendrons si nous découvrons quelque merveille à stalactites.

Fuyant vite tout ce monde bruyant et cette fumée aveuglante, nous nous enfonçons dans la branche droite, c'est-à-dire nord. Nous traversons sans encombre pendant 60 mètres une série de fuseaux, larges en moyenne de 3 à 5 mètres, longs de 10 à 15, hauts de 15 à 20, et séparés par plusieurs tunnels dont le dernier est long de 10 mètres, large de 7 et haut de 60 à 70 centimètres. Brusquement, et presque à angle droit, la galerie tourne à gauche; la voûte s'élève à une grande hauteur. C'est ici que commence ce que les gens du pays appellent « le Lac ». Les eaux, très basses cette année, nous laissent voir une petite surface liquide.

La galerie tourne à droite, et forme une salle, d'une trentaine de mètres de long sur 10 mètres de large, sans cristallisations. Disons en passant que jusqu'ici nous n'avons rencontré ni stalactites ni stalagmites. Pavie s'en va à la découverte; pendant ce temps je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BAUME-LES-MESSIEURS (PAGE 274). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

continue de tracer mes parallèles. Bientôt Ponsard s'impatiente et nous dit, avec son accent paysan inénarrable : « Ah! j'voudrais ben y vouair (voir), moi; j'voudrais ben y vouair aussi ». Et, sur ce, sans plus me demander la permission, voilà mon Ponsard parti de l'autre côté du lac pour explorer un trou quelconque qu'il vient d'apercevoir. Je lui crie de revenir, qu'il ne sait pas nager, et qu'il risque de se noyer. Peine perdue, mon homme saute de roche en roche et... brusquement il glisse et tombe dans le lac, avec un fracas épouvantable. Dire l'angoisse qui nous étreint, Barreau et moi, n'y voyant presque pas avec nos bougies, est impossible. Nous n'avions, bien à tort, rien avec nous, ni corde, ni échelles, et l'eau était profonde. Soudain un rire éclate, et aussitôt : « C'est rien, c'est mon pied qu'a manqué ». En attendant, mon Ponsard a bien failli y rester, et ce n'est que grâce à une roche qui s'est trouvée sous sa main qu'il a pu en sortir. Ceci me rappelle un épisode de notre exploration de la source des Douzes (gorges de la Jonte, dans la Lozère, près de la grotte de Dargilan) l'été de 1890. La source des Douzes est la réapparition (cela est démontré aujourd'hui) de la Jonte engloutie par plusieurs crevasses situées dans son lit, un certain nombre de kilomètres en amont.

Dans le feu de l'exploration, nous avions eu besoin d'une pioche pour déblayer un certain passage qui devait, selon nous, nous conduire à des merveilles. Or cette pioche avait été oubliée à l'extérieur. Je laisse donc mes compagnons fureter dans les différentes avenues qui nous entourent, pour aller la chercher. Franchissant un long dédale de couloirs, j'arrive au sommet de l'échelle démontable qui nous avait permis d'escalader une muraille haute de 6 mètres au pied de laquelle s'étend un lac très profond et assez considérable.

Le bateau de toile est vite démarré du pied de l'échelle, et me voilà naviguant tranquillement vers l'autre bord. Tout va bien jusqu'au moment de débarquer. A cet instant le bateau échoue sur un rocher et refuse d'accoster. Je me lève à une extrémité de la barque, pour la dégager, mais mal m'en prend, car, ayant négligé de fixer le plancher au fond du bateau, celui-ci se soulève par le milieu, l'avant où je me trouve s'enfonce sous mon poids, l'eau s'engouffre par-dessus bord, et en une seconde je suis précipité dans le lac avec mon unique lumière. Quoique bon nageur, la situation, dans cette profonde obscurité, dans cette eau glaciale, loin de tout secours, était fort peu agréable. J'ai passé là un vilain moment. Mais, par un grand hasard, je réussis presque aussitôt à saisir d'une main une roche pointue qui s'avançait dans le lac. Me hissant rapidement hors de l'eau et gagnant à tâtons le couloir d'entrée, je trouvai bientôt le jour et m'en fus chercher de la lumière à l'extérieur. Je sortis de la grotte comme un fou, paraît-il, car un jeune berger qui gardait ses moutons près de la grotte, et qui ne nous avait pas vus entrer, se sauva à toutes jambes.

Il me prit sans doute pour le diable; une légende veut, en effet, que celui-ci ait été vu un jour regagnant l'enfer par cette porte. (Dans les Causses, toutes les ouvertures de ce genre conduisent en enfer.) Me munissant d'une longue gaule et d'une lumière, je rentrai sous terre à la recherche du bateau. Revenu au bord du lac, je m'entendis héler par des voix lointaines. C'étaient mes amis, qui, inquiets de ma longue absence, arrivaient à ma recherche. Éclairé ainsi des deux côtés, le lac nous permit de voir le bateau loin des rivages. L'un de mes amis se mit aussitôt à l'eau, et me ramena l'esquif volage. Lorsque nous fûmes de nouveau tous réunis, j'appris que, pendant mon naufrage, Pavie s'était aventuré trop loin à plat ventre dans un étroit passage, que la terre meuble l'entourant s'était effondrée sur lui et que l'on avait eu toutes les peines du monde à le dégager du trou. « Il me sembla, dit-il, que la montagne s'écroulait lentement sur moi. Pris de tous côtés par des bouts de stalactites qui s'accrochaient à mes vêtements, ne pouvant ni avancer ni reculer, la respiration commençait à me manquer, et si l'on ne m'eût arraché par les pieds de cette lugubre position, je crois que j'y serais resté. »

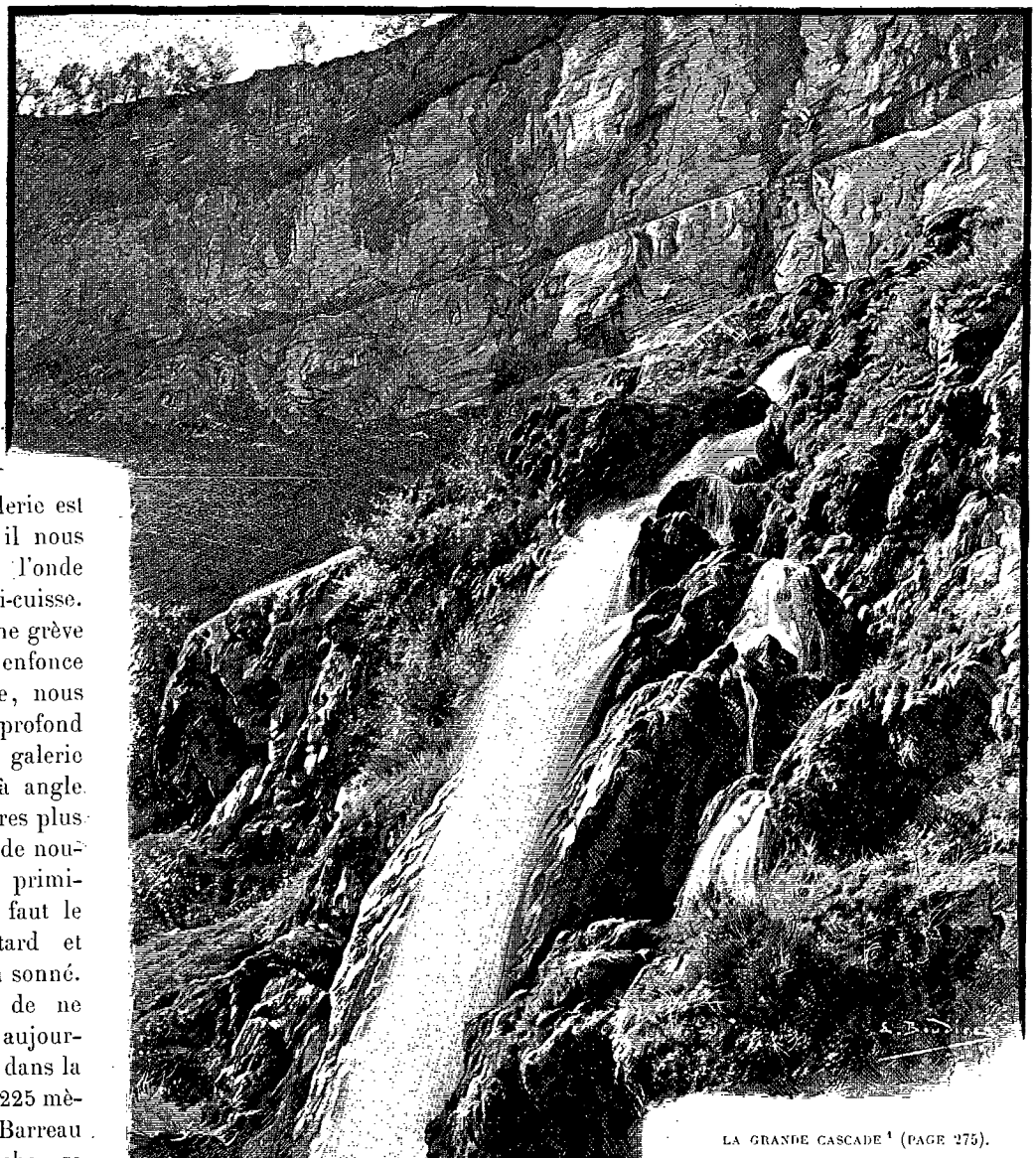
Ces diverses émotions ne ralentirent guère notre ardeur, et nous continuâmes notre exploration si malencontreusement interrompue. Comme les Douzes ne renfermaient rien de particulier, nous fûmes bientôt sortis et assis autour du repas du jour, discutant joyeusement, à l'ombre des noyers, les péripéties du voyage. Si l'exploration souterraine a ses peines et ses dangers, elle a aussi ses heures de charme et de poésie.

Mais, après cette longue digression, revenons à notre ami Ponsard.

Cet homme a la bravoure poussée jusqu'à la témérité que donne l'ignorance du danger. Il pousse son excursion jusqu'au bout, constate qu'un cul-de-sac remplace la merveille qu'il était sûr de trouver, et nous revient trempé jusqu'aux os. Pendant tout ce temps, Pavie nous appelait d'une voix lointaine et peu rassurée. Nous avançons, et le rejoignons à l'extrémité de la salle. Grimpé dans un étroit boyau où il n'avait rien trouvé, et ne pouvant s'éclairer par derrière pour redescendre, il ne savait où poser ses pieds. « J'ai eu un moment d'*inquiétude* », nous déclara-t-il.

A l'extrémité de la « salle du Lac », la galerie tourne encore une fois, brusquement, à gauche, et forme une belle avenue large de 6 à 8 mètres, haute de 30, où l'adjudicataire a posé une passerelle; autrement on enfoncerait dans l'argile jusqu'aux genoux. La galerie continue vers le nord-ouest, en se repliant une multitude de fois sur elle-même, et en se rétrécissant parfois jusqu'à n'avoir plus que 50 centimètres de large, formant ainsi de nombreux passages désagréables aux personnes douées de quelque embonpoint. Des échelles permettent d'escalader les endroits difficiles. Les stalactites font leur apparition. L'une d'elles prend la forme d'un superbe parasol admirablement découpé et ciselé. Incontinent nous donnons à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

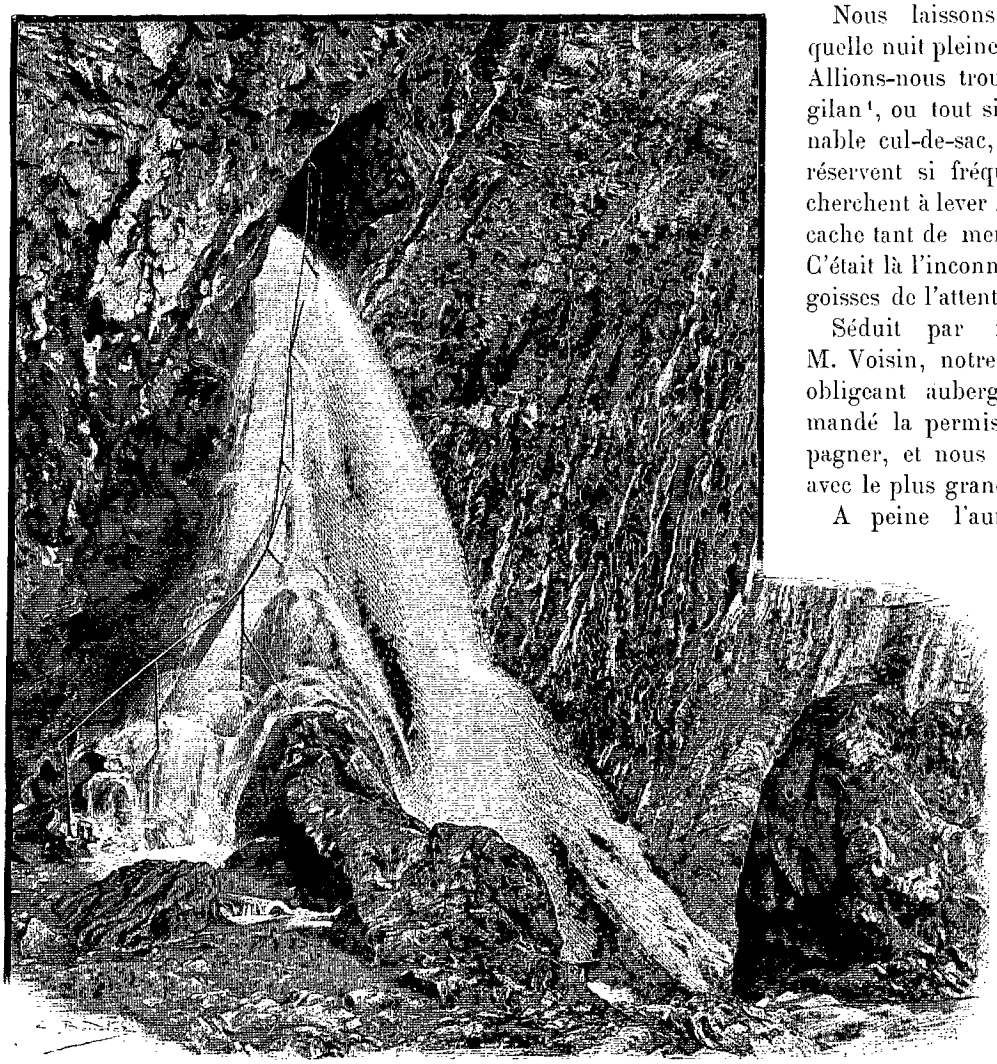


LA GRANDE CASCADE [1] (PAGE 275).

galerie le nom de « galerie du Parasol Chinois ». A 330 mètres environ de l'entrée de la grotte, nous arrivons à la partie inconnue de cette branche où se trouvaient, selon les paysans, les gouffres, etc., qui devaient nous engloutir. La galerie est pleine d'eau, et il nous faut entrer dans l'onde limpide jusqu'à mi-cuisse. De l'autre côté, une grève argileuse, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe, nous conduit à un lac profond de 4 mètres. La galerie tourne à droite, à angle droit, puis, 5 mètres plus loin, elle reprend de nouveau la direction primitive. Ici il nous faut le bateau. Il est tard et l'heure du dîner a sonné. Quel dommage de ne pouvoir continuer aujourd'hui! Au retour, dans la galerie du Lac, à 225 mètres de l'entrée, Barreau remarque, à gauche, se dirigeant vers le nord, une large fente qui ressemble fort à un cul-de-sac. Fatigués, nous hésitons à descendre de la passerelle pour nous enfoncer dans l'argile. Enfin, voulant être consciencieux tout de suite, et sur l'insistance de Barreau, nous sautons tous ensemble dans la vase, où nous enfonçons immédiatement jusqu'aux genoux, et c'est avec toutes les peines du monde que nous gagnons l'extrémité du cul-de-sac. Heureuse idée de Barreau, d'avoir insisté! Nous trouvons au bas de la fente une petite arcade sous laquelle nous pouvons juste passer. De l'autre côté, la voûte s'élève subitement à 20 ou 30 mètres comme dans les salles précédentes. Nous nous trouvons dans une sorte de couloir plein de culs-de-sac. L'argile, ô misère! continue de nous gêner beaucoup, et ce n'est rien à côté de ce que nous allons trouver plus loin. Nous tombons dans une petite salle qui n'a guère plus de 12 mètres de large, sur autant de long. De tous côtés la muraille semble fermée. Serait-ce la fin? Cherchons bien. Toujours rien! Nous sommes tous désolés, malgré notre fatigue. Soudain, levant les yeux vers la voûte, pour en estimer la hauteur, j'aperçois dans la paroi nord, à 8 ou 10 mètres d'élévation, une immense fente, toute noire, qui semble se prolonger. Nul doute, cela va plus loin. Aussi je crie plein de joie à Pavie, qui est au pied même de la muraille : « Viens voir l'énorme faille là-haut! viens vite! » Pour toute réponse : « Laisse-la donc tranquille, ta faille, et viens me sortir d'ici, j'étouffe ». Pauvre Pavie! il est dans une triste position! Enfoncé dans l'argile jusqu'aux hanches, il se démène comme un diable, sans pouvoir en sortir. Ne voulant pas qu'il soit enterré à la façon des esclaves rebelles dans le Sahara, je me porte à son

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTRÉE DE LA GROTTE DE BAUME [1] (PAGE 286).

secours, avec Barreau et Ponsard. Ceux-ci prennent du mauvais côté, leurs pieds enfoncent de plus en plus avec un sifflement particulier. Bientôt leurs bougies vacillent, j'entends un *floc* sonore, et je vois mes deux camarades à plat ventre dans la glaise. Leurs mains, vêtements, figures, tout est couvert d'argile. Pendant ce temps, Pavie gesticule toujours au fond de son trou. N'était notre position critique (toutes les bougies, excepté la mienne, sont éteintes), la scène serait d'un comique irrésistible. Enfin, par des prodiges de patience et de persévérance, nous réussissons à sortir de cet endroit malencontreux, et nous gagnons aussitôt la sortie, avec la ferme intention de revenir demain, à l'aurore, pour voir la fin de la nouvelle galerie.

Plus de deux cents personnes nous attendent à l'entrée de la grotte. Dire le succès que nous avons dans nos costumes grotesques est chose impossible. Toute la musique du bourg de Champagnole est là; aussi la vallée est-elle remplie d'harmonies qu'un accueil si flatteur nous fait trouver exquises.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

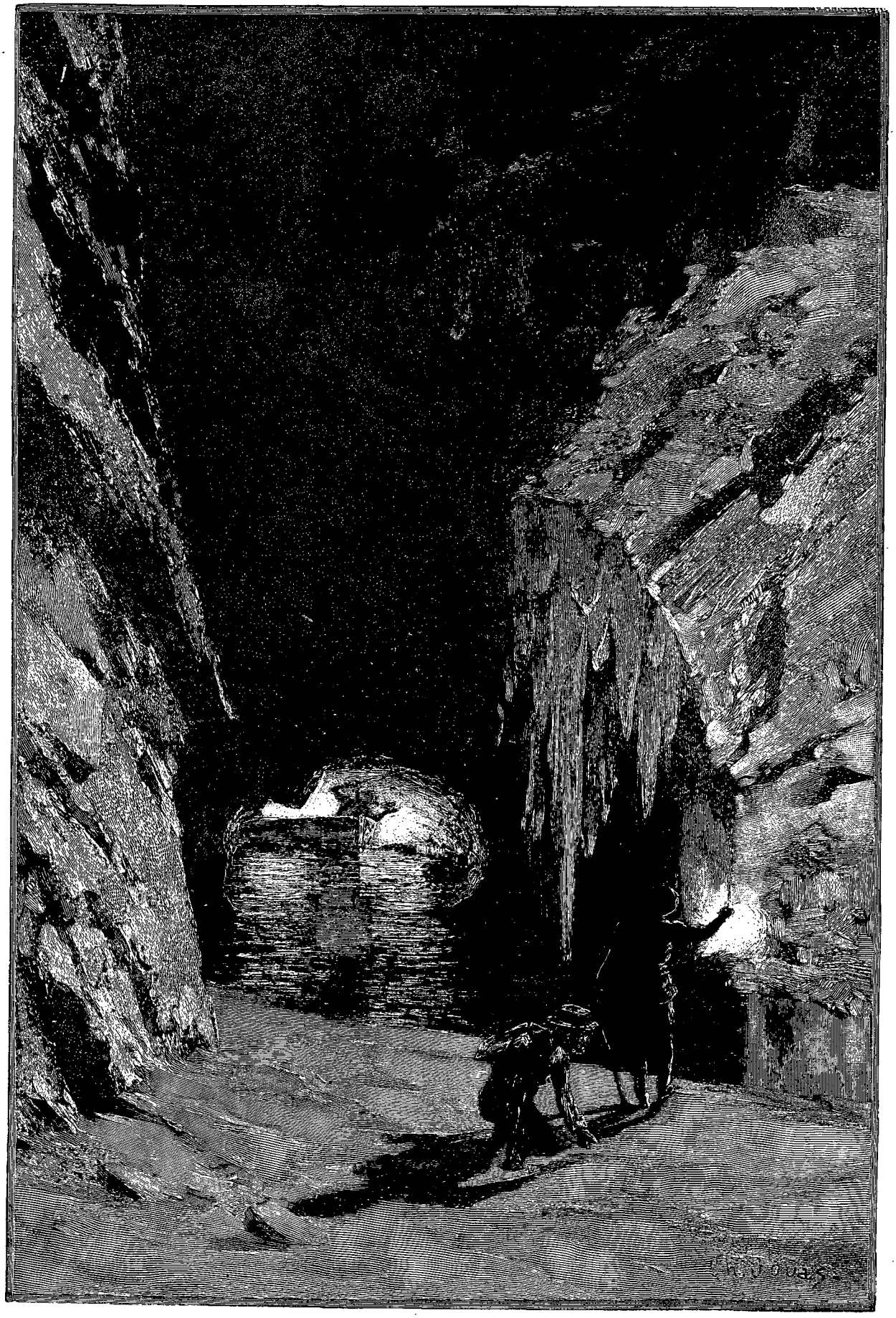
Nous laissons penser au lecteur quelle nuit pleine d'anxiété fut la nôtre. Allions-nous trouver un nouveau Dargilan [1], ou tout simplement un abominable cul-de-sac, comme les grottes en réservent si fréquemment à ceux qui cherchent à lever le voile mystérieux qui cache tant de merveilles de la nature? C'était là l'inconnu, avec toutes les angoisses de l'attente.

Séduit par notre enthousiasme, M. Voisin, notre très aimable et très obligeant aubergiste, nous avait demandé la permission de nous accompagner, et nous l'avions agréé aussitôt avec le plus grand plaisir.

A peine l'aurore s'annonçait-elle depuis quelques instants, que nous quittions tous trois l'auberge de Baume, pour retourner à la grotte. Accompagnés de M. Voisin, et munis cette fois de 50 mètres de corde et d'une échelle démontable de 10 mètres, nous nous rendons aussitôt, en évitant prudemment l'endroit argileux si néfaste, au pied de la muraille au-dessus de laquelle j'avais remarqué la nouvelle galerie. Dressant 2 mètres d'échelle, et nous aidant des mains et des pieds, nous escaladons une première muraille, haute de 4 mètres, au sommet de laquelle nous trouvons une étroite corniche qui nous conduit au pied d'une deuxième muraille. Celle-ci, en forme de faille, nous laisse établir commodément 4 mètres d'échelle, qui nous permettent de gravir environ 5 mètres de montée. En haut de l'échelle, une énorme roche mal attachée manque de tomber sur Voisin. Heureusement l'un de nous a le temps de la retenir. L'échelle libre, nous faisons faire le plongeon à la roche. Elle tombe de 9 mètres dans l'endroit où Pavie s'était embourbé hier. Le fracas qu'elle fait se répercute au loin dans la montagne. La galerie continue droit au nord, haute de 30 mètres, large de 5 mètres. Au bout de 8 mètres, nous redescendons 2 mètres, puis nous trouvons une nouvelle descente, à pic cette fois. Le magnésium

1. Dargilan : grotte merveilleuse située dans la Lozère, gorges de la Jonte, entre Mende et Millau, explorée en 1888-89 par nos amis MM. E.-A. Martel et M. Gaupillat. C'est la plus belle grotte de France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



GALERIE DE LA VOÛTE INVISIBLE (PAGE 284). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous montre le fond à 2 mètres seulement plus bas. Il y a, nous semble-t-il, un petit lac de peu de profondeur, dans lequel nous sommes forcés de poser notre échelle. En descendant, le pauvre Voisin, que la guigne semble poursuivre, embarrassé dans des cordages qu'il porte, manque de tomber à la renverse dans le lac, ce qui lui eût valu un bain dans de l'eau à 9 degrés. Nous franchissons le lac, large de quelques mètres. La galerie monte légèrement, et, au bout de 25 mètres environ, nous arrivons à un énorme rocher au-dessous duquel nous trouvons le vide complet. Le fond est à 10 mètres plus bas, et la descente est à pic. En bas, les stalactites sont en nombre, et la galerie, haute de 40 mètres, large de 6 mètres, paraît se prolonger au loin. Tout au fond on aperçoit une sorte d'arcade. Nous regardons nos montres : il y a déjà cinq heures que nous sommes sous terre; il est midi, nous décidons de sortir pour reprendre quelques forces et de revenir à la charge l'après-midi.

Vers 3 heures, renforcés de MM. Favier et Camus, que nos récits ont éblouis, nous nous retrouvons en haut de la descente que nous n'avions fait qu'entrevoir le matin.

Pendant que j'organise le matériel, Pavie s'empare bravement d'une corde pour se faire descendre. Ici je lui laisse la plume pour raconter l'impression qu'il ressentit :

« Après m'avoir fait de sages recommandations, Renauld attache à une des ceintures dont nous sommes munis une extrémité d'un rouleau de corde de 25 mètres, dont il fixe l'autre bout à une énorme roche en pointe. Appuyant les pieds contre la paroi, je me laisse glisser lentement dans l'abîme, tandis que Renauld et nos compagnons lâchent la corde avec prudence. Pendant 4 mètres, aucune difficulté; la roche, quoique verticale, me permet de m'accrocher aux aspérités. Soudain mes pieds manquent d'appui, et je viens me heurter violemment la poitrine et les jambes contre le rocher, en même temps que mes mains se prennent entre la corde et la muraille. Pendant quelques secondes, étourdi par la douleur, je me demande si ma dernière heure n'a pas sonné. Criant aussitôt à Renauld de lâcher rapidement, je réussis, tout meurtri, à me dégager, et à prendre pied quelques mètres plus bas. Je me rends compte alors seulement de ce qui s'était passé. La roche fait un coude brusque, pour engendrer une sorte de grotte remplie de stalactites. C'est égal, nous ne redescendrons plus avec une seule corde; c'est trop désagréable.

« M'avançant avec prudence, toujours vers le nord, de toutes parts je vois une foule de stalactites et de stalagmites. La galerie, longue de 40 mètres, présente à son extrémité une arcade sous laquelle je pénètre. Un spectacle éblouissant se présente à mes yeux. Mille scintillements de paillettes cristallisées me font pousser des cris de joie : « Venez vite, mes amis! criai-je, dépêchez-vous! c'est splendide! Bravo! bravo! » Ce disant, je retourne à l'endroit où j'ai quitté la corde, et je crie à Renauld et à nos compagnons en haut de leur observatoire de descendre les échelles. »

Excité au plus haut degré par les cris de joie de Pavie qui se promène en bas, en gesticulant avec sa bougie minuscule, je retourne rapidement, avec Voisin et Camus, chercher toutes les échelles. Au bout d'une demi-heure, l'échelle est prête, et nous la descendons avec précaution. Elle n'est pas tout à fait assez longue, car nous n'en avons mis que 8 mètres, et la descente a bien 10 mètres. Cela ne nous gêne guère, et nous voilà en quelques instants auprès de Pavie. Le magnésium nous laisse admirer une grandiose galerie haute de 50 mètres, large de 6 et longue de 40. Du côté de l'échelle descend une énorme roche, toute recouverte de carbonate de chaux, qui affecte la forme d'un immense dais tout ciselé. A la partie inférieure, de petites stalactites pendent au-dessus d'un trou profond plein d'eau, qui en temps de grandes eaux sert de déversoir à la salle. Quelques bougies brûlent encore en haut de l'échelle sur l'énorme rocher qui surplombe. C'est saisissant! Nous portant vers l'autre extrémité de la galerie, nous voyons la voûte descendre brusquement de 40 mètres pour former une arcade, au-dessous de laquelle nous passons. De l'autre côté, un spectacle sublime nous attend : une salle plutôt petite que grande (9 mètres sur 13 mètres); sur le côté droit, un énorme bloc de calcaire s'est détaché du plafond, qui a repris sa hauteur de 50 mètres; tout recouvert de cristaux de carbonate de chaux, il est d'une blancheur immaculée, et le magnésium le fait briller comme l'intérieur d'un diamant. Tout à côté, une autre roche beaucoup plus petite affecte la forme d'un superbe bouquet : « Le Catafalque! » crions-nous; et, nous précipitant à l'autre extrémité de la salle, nous trouvons deux énormes fentes opposées l'une à l'autre, en forme de fuseaux, d'où descendent en pente, de la voûte, deux masses splendides de carbonate cristallisé, semblables à deux petits glaciers. La muraille nord est couverte de stalactites découpées à jour. Le magnésium brûle de tous côtés et nous inonde de scintillements sans nombre. Tous, nous restons saisis devant un spectacle inoubliable. « Une salle de Dargilan! » crions-nous tous en même temps; et nous exécutons, sur l'argile et sur les rebords stalagmitiques des flaques d'eau, une ronde échevelée dont nous nous souviendrons toujours.

De l'autre côté des stalactites découpées à jour, nous trouvons une dernière petite salle, longue de 8 à 9 mètres, large de 2 mètres, haute de 5 à 6 mètres, dont le plafond est remarquable. La voûte est découpée en une infinité d'arêtes qui semblent avoir été taillées de main d'homme. Le magnésium fait ressortir de l'autre côté de la muraille, dans l'autre salle, les stalactites ajourées. C'est splendide! Nous cherchons une issue de tous côtés, sans succès. Cette fois-ci c'est bien la fin, fin que nous ne regrettons pourtant ni les uns ni les autres, car nous avons été amplement payés de nos peines. J'achève aussitôt le plan. Nous sommes à 350 mètres, pas plus, de l'entrée, alors que Voisin était

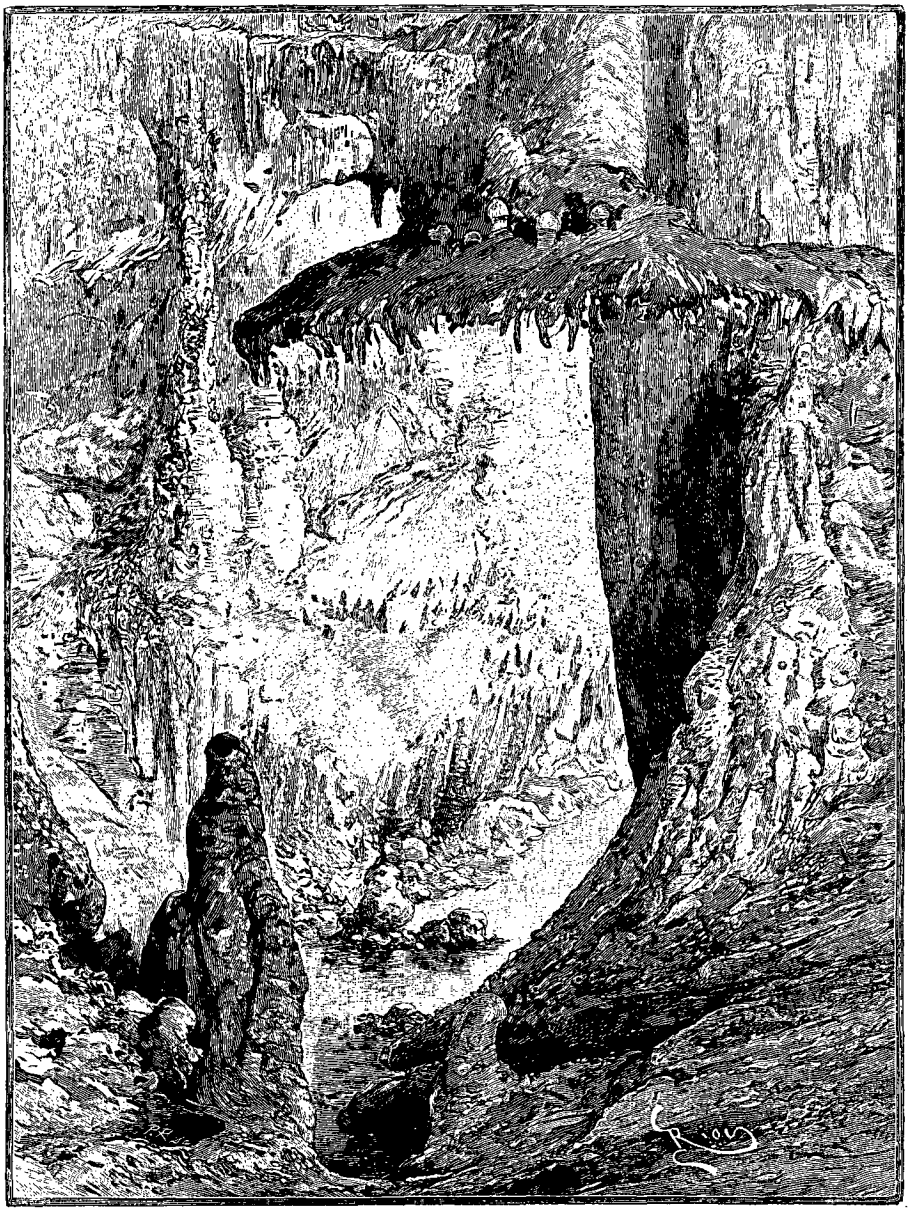
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

persuadé qu'il y avait près d'un kilomètre. Nous procédons ensuite à un éclairage monstre, pour photographier. Rien n'est plus émouvant que de voir apparaître brusquement toutes ces masses stalagmitiques à la lueur d'un éclair de magnésium. Nul spectacle n'est mieux fait, en vérité, pour produire le saisissement; on reste stupéfait devant la grandeur des choses enfantées par la nature.

Notre retour s'effectue sans encombre, et ce jour-là nous dînons à minuit passé. A 2 heures du matin, nous étions encore en train de vider, en l'honneur de la grotte de Baume, les bouteilles de vieux vin que nous avaient offertes gracieusement nos charmants hôteliers Voisin et Favier.

Le lendemain, 8 août, vers 8 heures du matin, nous rentrions dans la grotte, pour terminer l'exploration de la partie où nous avions été arrêtés par l'eau. Après deux heures de dur portage, nous nous retrouvons tous les six au bord du lac, avec le bateau de toile démontable. Nous procédons au montage de celui-ci, et, sans plus tarder, nous nous embarquons, Pavie et moi, sur l'onde limpide à la recherche de l'inconnu. Il est convenu que, si nous découvrons quelque merveille, nous reviendrons chercher nos compagnons qui nous attendent sur la grève. Nous franchissons avec assez de difficulté les deux coudes dont j'ai déjà parlé. L'eau, profonde de 4 mètres, est sans courant. Une galerie large de 4 à 6 mètres, haute de 40 mètres, continue droit devant nous vers le nord-ouest. De splendides pendeloques de carbonate descendant jusqu'à fleur d'eau nous entourent de chaque côté. Le magnésium nous inonde de clarté, et nous nous laissons aller, comme l'a dit si bien notre ami Martel, à la nostalgie des grottes.

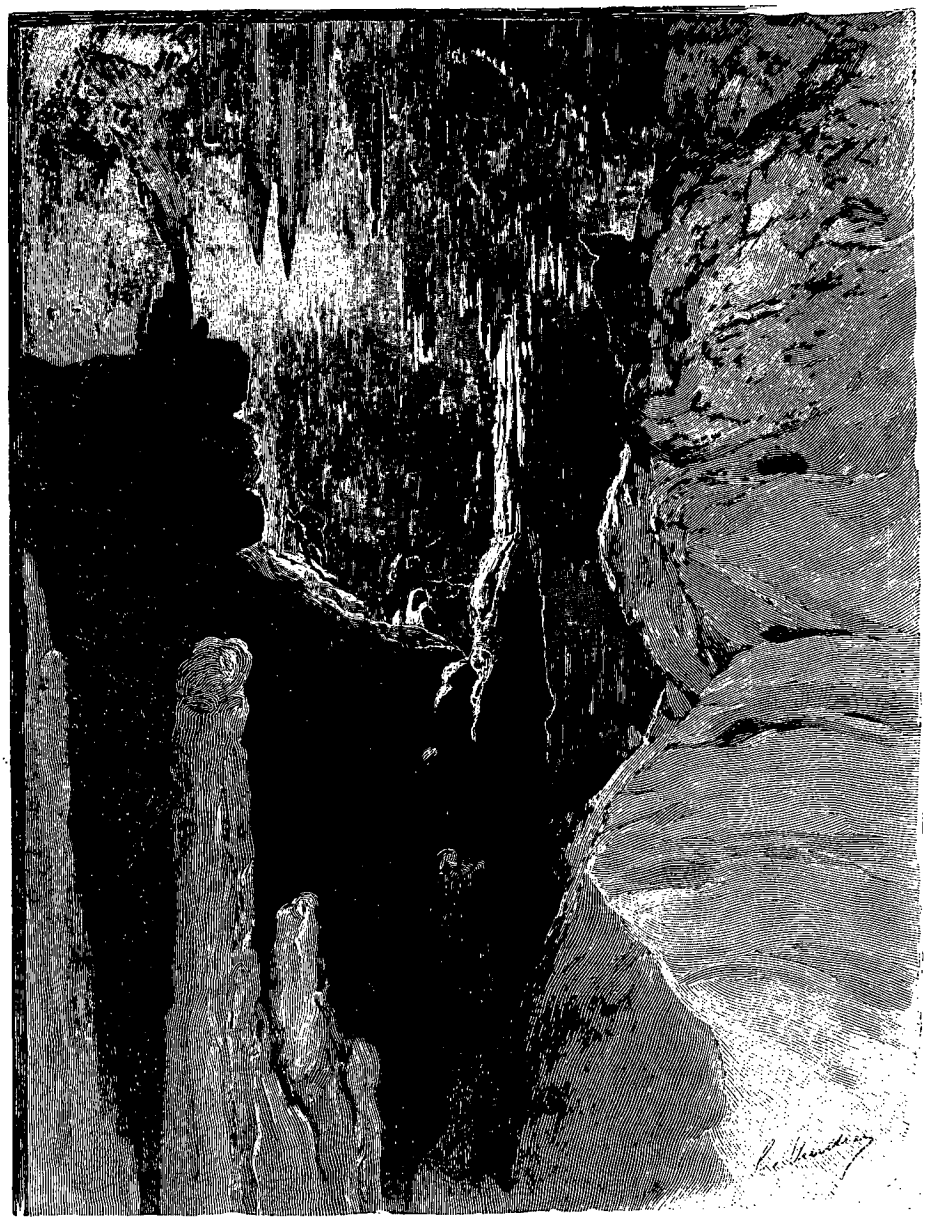
Sortant de notre extase, nous usons de nouveau de la pagaie, et débarquons bientôt sur une bande argileuse de quelques mètres. Nous traînons le bateau de l'autre côté, où nous retrouvons l'eau sous la forme d'un joli petit bassin profond, qui semble sans issue. Je retourne chercher nos compagnons, et, bientôt après, nous nous trouvons tous les six sur les bords du petit bassin. Pavie, enchanté, vient pendant ce temps de découvrir une ouverture sur la gauche. C'est une sorte d'arcade au ras de l'eau. Le bateau passera-t-il? Nous nous rembarquons, Pavie et moi, et nous dirigeons vers le trou. Le bateau est trop haut et ne peut passer. Nous couchant alors au fond de notre frêle barque, nous l'enfonçons de 10 centimètres dans l'eau, en poussant avec nos mains contre le plafond rocheux. Nous passons en raclant fortement le calcaire. Gare au retour si l'eau monte! Pas plus que nos amis Martel et Gaupillat, qui ont, au cours de leurs nombreuses explorations, rencontré des passages semblables, nous ne songeons à reculer. La



LE PARASOL[1] (PAGE 279).

1. *Dessin de Riou, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



GALERIE DU PARASOL [1].

« fièvre » des grottes ne connaît aucun obstacle. Laissant nos braves amis de l'autre côté de la muraille, nous continuons notre navigation dans une galerie parallèle à la première, aussi haute et de même largeur. Nous sortons encore une fois du bateau, pour le traîner sur l'argile. De l'autre côté, encore de l'eau; mais les parois de la galerie se rapprochent tellement, que le bateau, même sur le flanc, refuse de passer. Avançant alors jambes et bras en croix, nous allons constater à quelques mètres plus loin la fin de la galerie, qui se termine en cul-de-sac; l'eau arrive par un siphon où jamais l'homme ne pourra se glisser. Hélas! c'est bien la fin! Nous sommes désolés de n'avoir pas découvert quelque nouveau Padirac, et nous avons de la peine à nous résoudre au retour. La fin de la nouvelle galerie (branche nord-ouest) se trouve à 545 mètres de l'entrée, ce qui porte le total des ramifications de la grotte à 1080 mètres.

Rejoignant nos amis, nous procédons à une splendide illumination, pour admirer encore une fois cette belle galerie que nous ne reverrons plus. La voûte atteint une hauteur prodigieuse. Avec six fils de magnésium brûlant à la fois, et, en outre, des éclairs d'une très grande puissance, il nous est absolument impossible de la voir. C'est vertigineux! Peut-être est-ce un aven, ou entonnoir, communiquant avec le plateau. C'est ce que nous approfondirons l'année prochaine.

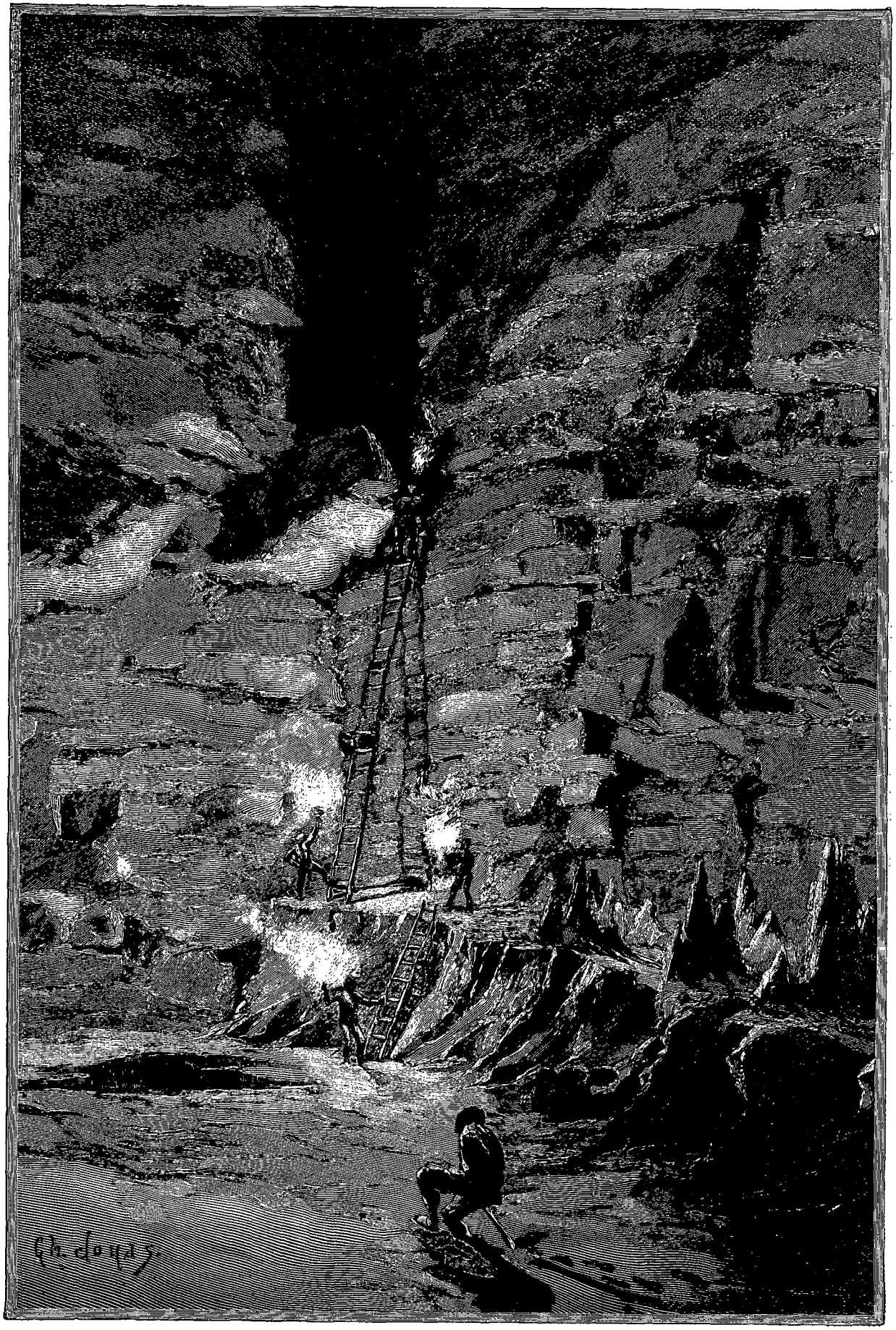
Le retour est marqué par un léger incident. Comme il nous fallait faire deux voyages avec le bateau, au premier je transporte Pavie, Barreau et Voisin. Pavie, en pagayant trop violemment, fait échouer le bateau sur le rocher, qui fait un énorme trou dans la toile. L'eau entre à flots. Nous bouchons vivement avec un vieux chapeau de feutre, et terminons sans autre accident notre navigation mouvementée. Je retourne aussitôt chercher Favier et Camus, en me gardant bien de leur dire que le bateau est percé, car ils ne savent nager ni l'un ni l'autre. Favier me fait bien remarquer, d'un air peu rassuré, que le bateau est à moitié plein d'eau; mais je réponds imperturbablement que ce n'est rien, que cela rafraîchit les jambes, et que c'est de l'eau des voûtes. Sur quoi il me répond qu'il n'aurait jamais pensé que les gouttes d'eau tombassent aussi dru. Je le crois sans peine.

Lorsque nous sortîmes de la grotte, le soleil était déjà bien bas; il était 4 heures passées. Nous trouvâmes à l'entrée, au pied même de l'échelle, Mmes Voisin et Camus en pleurs, persuadées que nous étions tombés tous les six dans quelque gouffre épouvantable.

Le soir même, en mesurant quelques longueurs à

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ESCALADE DE LA GRANDE MURAILLE (PAGE 280). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'entrée de la grotte, nous constatons que le débit de la source de la Seille, qui sourd de dessous une roche plate, à 40 mètres au sud de l'entrée de la grotte, est bien plus faible que celui de la cascade dans la grotte. Ceci expliquerait l'origine des deux ou trois petites sources qui jaillissent du fond du lit de la Seille, à une centaine de mètres plus bas.

Presque toute l'hydrologie interne des plateaux du Jura semble être résumée dans la grotte de Baume. Comme MM. Martel et Gaupillat, nulle part nous n'avons trouvé de ces immenses lacs qui donneraient, selon quelques-uns, leur caractère de pérennité si remarquable aux grandes sources vauclusiennes. Partout ce sont de petits canaux qui percent la masse calcaire, qui se réunissent par deux, trois ou plus, et trouvent une faille un peu grande permettant à l'eau de former une petite rivière. De-ci de-là, l'eau remplit quelques vasques qu'elle rencontre. Ces vasques ou dépressions, presque toutes de petites dimensions, se déversent par débordement, restent pleines même pendant les plus grandes sécheresses.

Le siphon, aussi, joue un grand rôle dans ces grottes. A Baume, nous en avons rencontré au moins trois : celui du réservoir de la cascade, celui de la branche de la rivière, et enfin celui qui va de la salle du Catafalque à la salle de la première muraille. Ce dernier siphon prend naissance sous le dais, passe sous la partie que nous avons franchie à l'aide de nos échelles, et va ressortir à l'endroit où Pavie s'est embourbé si profondément. C'est par là que se déversent les eaux d'infiltration de la salle du Catafalque en temps de grandes eaux.

Il n'est guère probable qu'on trouve des ossements dans la grotte de Baume; son caractère n'y prête guère. Seulement on y rencontre en abondance des squelettes de... chauves-souris et du guano.

La grotte est intéressante, cependant, pour le touriste. Certes ce n'est ni un Adelsberg[1], ni un Dargilan, mais elle contient une salle facilement accessible (aujourd'hui qu'elle est aménagée), qui est une merveille en son genre. La partie nord-ouest de la grande branche est aussi très belle, mais elle restera impraticable aux visiteurs. Souhaitons que les touristes se montrent respectueux de ces merveilles, et que les torches, les fusées et les feux de Bengale restent toujours bannis de ces lieux.

Qu'il me soit permis, en terminant, de remercier, au nom de mes amis Pavie et Barreau comme au mien, tous ceux qui ont bien voulu nous aider dans notre exploration, et particulièrement MM. Oudet, Voisin et Favier, qui nous ont reçus d'une façon si aimable.

Les 12 et 13 octobre, me rendant en Suisse, je me suis de nouveau arrêté à Baume pour prendre d'autres photographies de la salle du Catafalque, celles du mois d'août étant loin de nous satisfaire.

A mon arrivée à Baume, Voisin m'annonce qu'il a beaucoup plu, que les eaux sont grandes, et qu'il craint que nous ne puissions entrer dans la grotte.

Prenant à peine le temps de changer de vêtements, je saute en voiture avec mon hôte, et nous voilà partis vers cet admirable hémicycle au fond duquel se trouve notre caverne. Il fait un temps radieux, et le soleil darde ses chauds rayons dans les moindres recoins des rochers. Les arbres sont déjà multicolores, et la légère brise qui les fait frissonner nous apporte, par bouffées, les grisantes senteurs de l'automne. Un majestueux silence enveloppe la vallée et rend encore plus imposant ce merveilleux « bout du monde ».

La grande cascade, au pied de la grotte, est splendide. A sec au mois d'août, elle déverse aujourd'hui des torrents d'eau. Blanches d'écume et enveloppées d'un fin brouillard de poussière d'eau, les roches calcaires, déchiquetées, qui la forment, sont de toute beauté. La grotte elle-même vomit des flots impétueux qui tombent avec violence par-dessus l'échelle, et vont s'engouffrer entre deux énormes rochers situés plus bas. Décidément il est impossible d'entrer revoir le Catafalque. Mais Voisin me rassure un peu en me disant que, « comme il y a déjà trois jours qu'il ne pleut plus, les eaux peuvent baisser beaucoup en une nuit ». En attendant, nous décidons d'aller explorer une grotte qui se trouve au fond de l'hémicycle tout en haut, à une cinquantaine de mètres au-dessous de la partie supérieure du plateau. La vue, de ce point, est splendide. On découvre tout l'hémicycle de Baume et, dans le lointain, le village lui-même, avec sa vieille abbaye.

La caverne où nous nous trouvons a été jadis habitée, aux temps préhistoriques. On y a trouvé, il y a quelques années, de nombreux ossements fort intéressants. Au point de vue « grottologique », l'intérêt est moindre; car, tout au fond, on trouve une sorte de cheminée qui monte pendant quelques mètres, puis se ferme brusquement et arrête le visiteur.

A droite de cette caverne, dont l'entrée ne mesure pas moins de 15 mètres de largeur sur 6 mètres de hauteur, se trouve dans une anfractuosité du rocher ce que l'on nomme les « Échelles de Crançot ». Ces « échelles » ne sont autre chose que des degrés de pierre taillés à main d'homme dans la roche et conduisant en lacets sur le plateau. C'est le seul moyen de communiquer, sans faire un immense détour, de la vallée de la Seille avec le plateau et ses villages et en particulier avec Crançot.

Gravissant ces marches antiques, nous arrivons, Voisin et moi, sur le plateau et cherchons à nous rendre compte du mode d'alimentation du Dard.

Un grand nombre de sources jurassiques sortent sur des assises marneuses ordinaires, mais beaucoup aussi, et parmi elles presque toutes celles des rivières principales (Loue, Lison, Cuisance, Dard), sortent des fissures, le plus souvent très vastes, comme dans la grotte

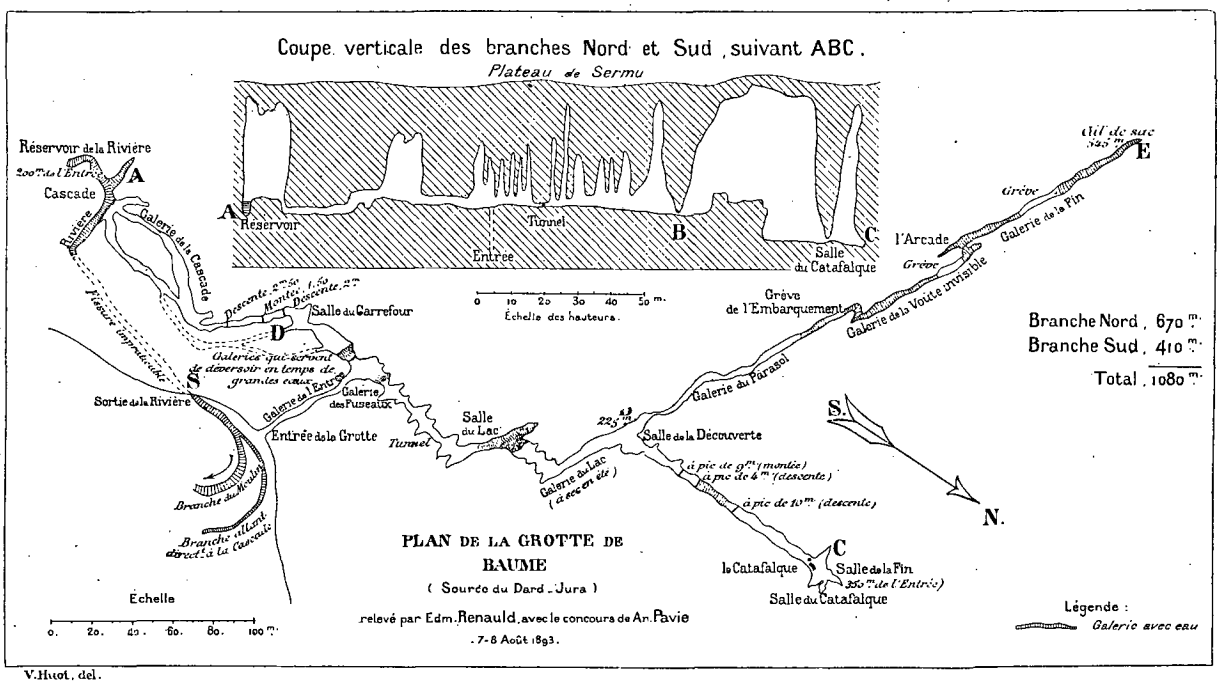
1. Adelsberg, la plus belle et la plus vaste grotte actuellement connue en Europe. Elle est située en Autriche, près du village d'Adelsberg, dans la Carniole. M. Martel, envoyé en mission, y a découvert l'été dernier de nouvelles parties très importantes aux points de vue scientifique et pittoresque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Baume, du jurassique inférieur par des échancrures plus ou moins larges du plateau, perpendiculaires à sa direction générale et dues, comme nous le savons, à des brisures transversales qui ont laissé au relevé de chaque côte les strates à la même hauteur. « Généralement, près du cirque abrupt qui forme le fond de chaque échancrure des plateaux aboutit, dans un de ses côtés, la direction d'une faille, c'est-à-dire d'une brisure qui, agissant inégalement des deux côtés, a exalté des couches géologiques inférieures au niveau et même au-dessus de celles des étages supérieurs. On conçoit que ces deux sortes de soulèvements, surtout la dernière, ont dû créer des vides continus entre les couches relevées en sens contraire, également ou inégalement, et que beaucoup subsistent encore sans solution de continuité, quoiqu'un certain nombre aient été remplies en totalité ou en partie par une déjection souterraine formée de blocs arrachés aux assises calcaires et enveloppés d'une gangue résultant peut-être d'un métamorphisme des marnes intérieures dissoutes par un liquide très chaud et acide. Ces vides sont accusés par des lignes d'entonnoirs ou d'enfoncements dans le prolongement de la direction des cavernes où naissent les rivières. »

Nous avons cherché à vérifier ces dernières affirmations. Selon ces vues, il devait y avoir une ligne d'entonnoirs se développant suivant une grande courbe et allant des sources de la Seille à celles de Revigny où naît la Vallière qui passe à Lons-le-Saunier. Cette ligne est très problématique; il y a bien quelques entonnoirs, mais de là à être sûr qu'ils sont les soupiraux d'une même fente et que cette fente va des sources du Dard à celles de la Vallière, il y a loin. Enfin affirmer que les entonnoirs en question sont dans le prolongement de la direction de la grotte de Baume, nous paraît téméraire. Des trois branches de la caverne, celle du midi seule pourrait convenir à cette théorie. Elle peut certainement communiquer avec le plateau supérieur par un ou deux gouffres, mais il est à peu près certain qu'elle ne s'étend pas jusqu'à Revigny. Nous constatons l'existence de deux gouffres qui pourraient communiquer avec ladite galerie. Tous deux ils ne sont malheureusement praticables qu'aux eaux, qui y disparaissent par des fissures étroites et obstruées. Il faut donc renoncer à l'idée d'y descendre pour ressortir par la grotte de Baume. Bien souvent M. Martel a essayé cette traversée très intéressante dans d'autres grottes, mais jusqu'ici, à part le cas très différent et très remarquable de la rivière du Bonheur, dite Bramabiau, dans la Lozère, il n'a jamais pu y arriver, arrêté qu'il était, soit par des culs-de-sac dans l'infralias, soit par des éboulements considérables ayant fermé les passages probables de communication. Il n'y a pourtant pas lieu de se désespérer, les cavernes et les avens sont innombrables en France, et l'on peut encore trouver un de ces rares passages. Il y a d'autres gouffres, paraît-il, plus loin du bord du plateau, dans l'intérieur des terres, mais faute de temps nous renvoyons leur examen à l'année prochaine où, moins pressés, nous tâcherons d'éclaircir un peu mieux cette question intéressante de l'hydrologie interne de la source de la Seille et de celle de la Vallière de Revigny.

Le 13 octobre, les eaux ayant baissé considérablement, nous décidons d'essayer de forcer cette passe nouvelle, en affrontant bravement la colonne liquide qui noie l'échelle et qui est encore très forte. Pour recevoir moins d'eau, nous appuyons l'échelle démon-



© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

table, que j'ai apportée avec moi, un peu obliquement contre l'échelle de fer. M'enveloppant autant que possible de vêtements imperméables, je commence à monter. Bientôt l'eau tombe sur moi avec une telle violence que j'ai toutes les peines du monde à résister. Je réussis cependant à donner un vigoureux coup de jarret qui fait terriblement craquer l'échelle, à sortir ma tête de ce flot dangereux et à gagner enfin, mais mouillé comme un rat, l'entrée de la grotte. Une large planche, amenée de l'intérieur par les eaux, me sert, au bout d'un quart d'heure, à détourner un peu le torrent, et à le faire passer en partie derrière l'échelle, permettant ainsi à Voisin de monter, avec le bagage, sans se faire mouiller. Nous nous rendons aussitôt dans la branche du midi, pour voir comment fonctionne la source en temps de grandes eaux.

Nous trouvons la galerie de la cascade complètement envahie par les eaux ; la cascade elle-même n'existe plus, elle est noyée, l'eau montant en effet jusqu'au point D (voir le plan) qui se trouve bien au-dessus de la partie supérieure de la cascade. La sortie de la rivière est trop petite, les fissures aussi. L'eau, s'accumulant, remplit tous les couloirs jusqu'en *a*, où elle déborde, passe dans la galerie de l'entrée, et vient tomber sur l'échelle. L'immense réservoir ainsi constitué met l'eau sous pression à sa sortie en S, et la fait jaillir avec une grande violence. Ces galeries se remplissent si vite, en temps de grandes eaux, qu'il est impossible qu'il n'y ait pas une communication directe entre le plateau et la galerie de la Cascade, par un entonnoir, un gouffre quelconque. L'infiltration seule est impuissante à donner un tel résultat.

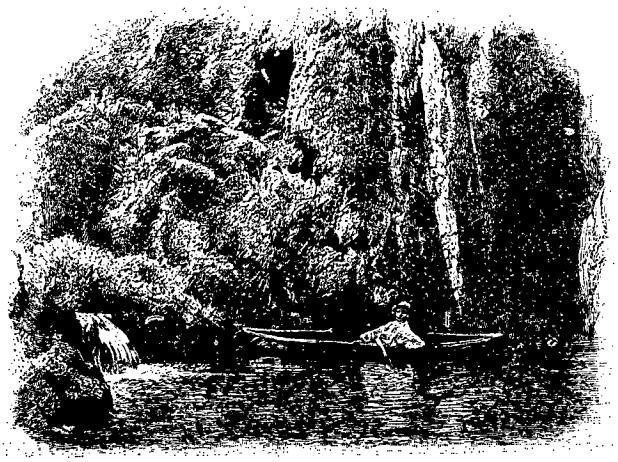
La galerie nord ne déverse pas la moindre goutte d'eau. Dans la salle du Lac, et dans la galerie du Lac, le niveau de l'eau s'est sans doute beaucoup élevé, toutefois sans empêcher la circulation. A la salle de la Découverte, l'eau atteint environ 50 centimètres au-dessus de l'argile. Malgré notre grand désir de revoir le Catafalque, nous n'avons pas le courage de retourner chercher les échelles à l'entrée, et de nous plonger, par le froid qu'il fait, jusqu'aux côtes dans cette eau et cette argile glaciales. Nous décidons d'attendre l'été prochain, et de ne photographier, pour l'instant, que la galerie du Parasol. L'eau ruisselle de tous côtés avec abondance; aussi, puisque le lac ne déborde pas, il faut certainement qu'il y ait, au fond, des fissures qui lui donnent passage, ce qui expliquerait encore l'origine des nombreuses sources qui jaillissent à cette hauteur dans l'hémicycle de Baume.

En résumé, nous voyons dans la grotte de Baume l'exemple d'une de ces magnifiques sources jurassiques pérennes ayant deux déversoirs, l'un pour les eaux ordinaires, l'autre pour les grandes eaux. Été comme hiver, l'eau est fournie par la branche du sud, qui est alimentée par un ou plusieurs gouffres, et très certainement par infiltrations, quoiqu'on ne puisse en juger *de visu*. La branche septentrionale ainsi que celle du nord-ouest, alimentées seulement par infiltration, ne fournissent de l'eau au Dard que par des sources secondaires qui jaillissent bien en aval de la caverne et dans le lit même de la rivière.

Attendons maintenant l'été de 1894 pour continuer ces travaux intéressants sur la grottologie du Jura, et terminons en souhaitant que ces lignes donnent envie au lecteur de visiter « un beau coin de la France ».

EDMOND-RENAULD,
Ingénieur-chimiste.

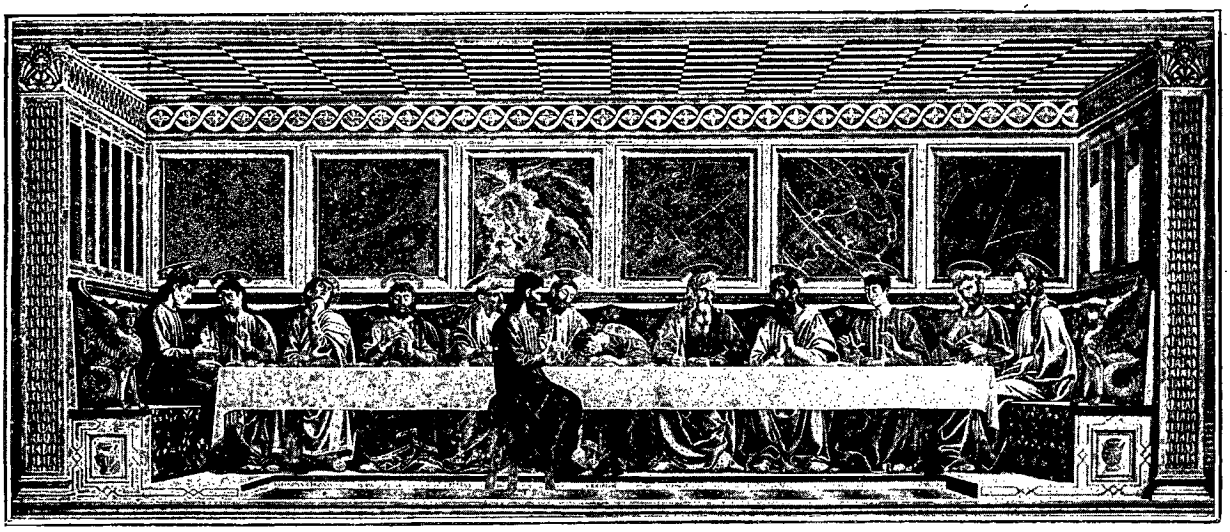
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



BAS DE LA GRANDE CASCADE[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA SAINTE CÈNE, PAR ANDREA DEL CASTAGNO (COUVENT DE SANT' APOLLONIA)[1] (PAGE 291).

A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE.

XX

Le palais Riccardi et les premiers Médicis.

DÉTAIL DE LA FRESQUE DE B. GOZZOLI, AU PALAIS RICCARDI[3] (PAGE 290).

En quittant la place du Dôme, je propose au lecteur d'adopter un itinéraire qui n'a rien de méthodique, mais qui lui épargnera l'ennui de revenir sur ses pas; nous parcourrons d'abord le quartier de Saint-Laurent, puis le quartier de Sainte-Marie Nouvelle, pour nous diriger ensuite vers l'Arno et visiter la Place de la Seigneurie, le Palais Vieux et le Musée des Offices. De là, nous pousserons une pointe jusqu'à l'église Santa Croce, d'où nous gagnerons, par le chemin le plus court, le Musée national, l'Académie des Beaux-Arts et le couvent de Saint-Marc, but extrême de nos pérégrinations sur la rive droite. Une seconde série d'excursions sera consacrée à la rive gauche, où nous aurons successivement à faire halte au palais Pitti et dans les églises de Santo Spirito et du Carmine. Le tour des remparts de cette même rive gauche et une visite à San Miniato compléteront notre itinéraire.

A peu de distance du Dôme, se développe, sur trois rues — la via Cavour, la via Gori et la via dei Ginori — le chef-d'œuvre de Michelozzo (né vers 1396, mort en 1472), le disciple favori de Brunellesco : je veux parler du palais des Médicis, plus connu aujourd'hui sous le nom de palais Riccardi. Seul, un scrupule de diplomate empêcha Cosme de Médicis l'ancien, le Père de la Patrie, de confier au maître lui-même la construction de son palais : le projet que Brunellesco lui soumit lui parut tellement grandiose qu'il craignit d'éveiller en l'adoptant la jalousie de ses ombrageux concitoyens. Il chargea donc Michelozzo de composer à son intention un projet plus modeste.

Ce n'est pas sans émotion que l'on contemple cette demeure qui a abrité tant d'hommes célèbres; elle nous oblige à évoquer le souvenir des premiers Médicis, Cosme, son fils Pierre, son petit-fils Laurent le Magnifique, son arrière-petit-fils, le futur pape Léon X, puis celui de leurs innombrables amis : Michelozzo et Donatello, Fra Filippo Lippi et Benozzo Gozzoli, Marsile Ficin, Politien, Pic de la Mirandole, Lascaris, toute l'élite de la Renaissance florentine. C'est ici

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez t. XLIII, p.* 321 *et* 337; *t. XLV, p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321; *t. XLVI, p.* 161, 177 *et* 193; *t. LI, p.* 305, 321 *et* 337; *t. LXIII, p.* 129, 145 *et* 161; *t. LXIV, p.* 129 *et* 145; *t. LXVI, p.* 369, 385 *et* 401.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ont demeuré le roi de France Charles VIII (1494), dont l'arrivée fut le signal de la chute des Médicis, et l'empereur Charles-Quint (1536), le restaurateur de leur puissance[1]. Bref, on a pu dire sans exagération que « c'est dans ce palais que mourut la liberté de Florence, et que naquirent les beaux-arts », que « ce tombeau de la liberté fut le berceau de l'art[2] ».

On ne s'explique pas comment un représentant de cette même famille, le grand-duc Ferdinand II, ait consenti à aliéner, sans nécessité appréciable, un monument consacré par des souvenirs si glorieux. Son indifférence encouragea les marquis Riccardi, à qui il le céda en 1659, moyennant la somme de 287 000 livres, à effacer jusqu'à la trace des premiers possesseurs, pour y substituer les témoignages de leur propre magnificence[3]. Non contents de prolonger la façade de Michelozzo et d'altérer ses proportions en doublant son étendue, ils bouleversèrent comme à plaisir l'aménagement intérieur[4]. La commande du plafond peint par Luca Giordano et l'établissement d'une riche bibliothèque ne rachètent pas ces actes de vandalisme.

Lorsque le gouvernement toscan fit, en 1814, l'acquisition du palais, il était trop tard pour porter remède. Je ne parierais même pas que les nouveaux possesseurs, le préfet de Florence et les autres administrateurs, n'aient pas encore aggravé le mal.

Le palais élevé par Michelozzo se recommande par la fierté de ses lignes. Il forme la transition entre les palais-forteresses, dans lesquels, à la rigueur, on pouvait soutenir un siège, et les habitations modernes, où le souci de la commodité, de la clarté et de l'élégance relègue à l'arrière-plan la préoccupation de la défense. A la fois imposante et élégante, telle est la création de Michelozzo.

Mais franchissons le seuil du palais : le cortile, de forme rectangulaire, avec ses quatre rangées de colonnes, est défiguré par les ornements les plus baroques. L'empressement avec lequel les Riccardi y ont réuni des sculptures antiques (remarquons les trois sarcophages romains autrefois incrustés sur une des faces du Baptistère) ne rachète pas les fautes de goût dont ils se sont rendus coupables. De la décoration primitive il ne reste, à la hauteur du premier étage, que les médaillons de Donatello, reproduisant, en dimensions gigantesques, des pierres gravées antiques. Il y a quelques années, à l'occasion d'une réparation, on a découvert, dans un angle, sous le badigeon, des traces de sgraffites, des guirlandes de fruits ornées de banderoles, au moyen desquels un contemporain de Donatello avait complété la décoration des murs donnant sur la cour.

Dans le cortile seuls les huit médaillons de marbre sculptés par Donatello, à l'intérieur seules les fresques de Benozzo Gozzoli nous rappellent que pendant plus d'un siècle, jusqu'à Jean d'Udine, les artistes les plus célèbres s'étaient dévoués à l'enrichissement de cette demeure. Pas une pièce peut-être n'a conservé sa forme primitive. Il a fallu les patientes et sagaces investigations de l'historien de l'architecture florentine, M. le baron Henry de Geymüller, pour restituer le plan de l'aménagement primitif.

A l'intérieur du palais, le plafond peint par Luca Giordano (1683), l'*Apothéose des Médicis du* XVIIe *siècle*, a joui, cent cinquante années durant, d'une célébrité européenne. Mais quelles que soient l'habileté et la bravoure qui éclatent dans cette page, combien les fresques de l'humble chapelle décorée par Benozzo Gozzoli, fresques dédaignées naguère autant que celles de Giordano étaient vantées, ne les surpassent-elles pas! Ce cycle, auquel Gozzoli travailla de 1459 à 1463, déborde de fraîcheur et de poésie. Le thème choisi, l'*Adoration des Mages*, n'y sert que de prétexte pour dérouler, sur trois parois, de brillantes cavalcades, des paysages riants, les mille et mille motifs pittoresques qui jaillissaient de cette imagination intarissable. Gozzoli, s'autorisant du relâchement de l'iconographie religieuse, donna aux acteurs de cette scène auguste, radieux adolescents, vieillards majestueux, les traits de ses protecteurs les Médicis. A leurs côtés il introduisit l'empereur de Constantinople Jean Paléologue, qui avait séjourné à Florence lors du concile de 1439. Mais le goût pour le décor n'exclut pas l'émotion : certains groupes d'anges priant ou chantant sont d'une beauté et d'une éloquence incomparables.

Près du palais s'étendaient les jardins dans lesquels les premiers Médicis avaient réuni les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ces jardins célèbres qui devinrent comme l'école de la jeunesse artiste de Florence.

Je ne quitterai pas le palais Riccardi sans signaler la belle bibliothèque publique qui occupe une partie de l'étage supérieur. Elle forme, avec la Bibliothèque Laurentienne, à laquelle elle est rattachée depuis un certain nombre d'années, et avec la Bibliothèque Marucelli, située un peu plus loin, au n° 45 de la via Cavour, le complément nécessaire de la Bibliothèque Nationale ou Bibliothèque Centrale, installée au palais des Offices. Que de bonnes heures j'ai passées dans ces

1. L'inscription tracée dans le cortile rappelle avec orgueil qu'à diverses époques le palais abrita des papes, des empereurs, des rois et des reines, ainsi que de nombreux personnages princiers : « *Variis temporibus romani pontifices, romani imperatores, reges, reginæ, aliique principes innumerique proceres hospitio excepti.* »

2. Dupaty, *Lettres sur l'Italie*, t. I, p. 168.

3. On a beaucoup discuté sur l'origine et la signification des armoiries des Médicis, mais sans arriver à une solution satisfaisante. Pour les uns, ces boules (*palle*) sont tout simplement des pilules, emblèmes du médecin qui donna son nom à la famille; pour d'autres ce sont des tourteaux écrasés. Sans entrer dans la controverse je rappellerai qu'en 1465 le roi de France, Louis XI, octroya à Pierre de Médicis le Goutteux le privilège d'orner la boule supérieure des fleurs de lis françaises (sur champ d'azur). Il faut bien se garder de confondre ces lis avec les lis florentins, car ceux-ci sont épanouis, tandis que les nôtres sont fermés.

4. Une inscription énumère complaisamment ces remaniements et agrandissements : « *In postica auxit parte... intus forisque duplo ampliavit.* — (1)1)*CXC* (1690) *veterem partem in meliorem formam redegit, ornavit, ornat A.* (1)*DCCXV* (1715). »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sanctuaires de la science, notamment à la Marucelliana, qui est ouverte le soir! C'était il y a vingt ans : je recherchais alors les lettres établissant les relations de nos artistes ou de nos savants français avec leurs confrères d'Italie. La Marucelliana me fournit entre autres la correspondance échangée entre Gori, l'illustre érudit florentin, et Mariette, le plus éminent des connaisseurs d'art français du siècle dernier. A la Riccardiana, l'ancien bibliothécaire ne brillait pas précisément par l'aménité : il s'en excusait en racontant longuement ses déboires, le passe-droit dont il avait été victime. « Comprenez-vous, me disait-il, que l'on traite ainsi un homme qui a composé cent sonnets sérieux et cent sonnets facétieux? » J'avoue que l'argument me parut sans réplique.

XXI

Le couvent de Sant' Apollonia. — Un réaliste florentin au XVe siècle.

Avant de traverser la place Saint-Laurent, qui s'étend derrière le palais Riccardi, prenons la via de Ginori, qui longe le même palais, et la via San Gallo, qui lui fait suite : nous y trouvons, à l'intersection de la *via del Ventisette Aprile*, un musée en miniature, qui ne nous fera pas regretter de nous être détournés un instant de la ligne droite. Ce musée, pourvu de l'inévitable tourniquet, qui vous oblige si souvent à mettre la main à la poche pour acquitter ces péages d'une nouvelle espèce, ce musée, dis-je, est installé dans l'ancien couvent de Sant' Apollonia, aujourd'hui converti en magasin militaire : il est consacré à un des peintres les plus originaux et les plus fougueux de la Première Renaissance, Andrea del Castagno († 1457). Nous y voyons, d'une part, au fond du réfectoire (*il cenacolo*), la *Cène*, peinte par ce maître, et, de l'autre, les fresques de la villa Pandolfini ou villa Legnajo, naguère conservées au Musée National.

La *Cène* offre un mélange de parti pris et d'inexpérience : si les pieds des apôtres sont du dessin le plus défectueux, en revanche il faut louer sans réserve l'ampleur et le jet des draperies, l'énergie des expressions, je ne sais quelle conviction et quel naturel. A l'exception de la figure du Christ, qui est sacrifiée, et de deux ou trois autres têtes assez vides, les personnages ont une sorte de grandeur farouche qui, dans le Saint André, par exemple, confine à la majesté. La vigueur du coloris, qui est des plus nourris, ajoute encore à l'effet. Mais c'est dans la mimique surtout que réside l'importance de la composition. Longtemps avant Léonard de Vinci, qui a très certainement connu et étudié la fresque de Sant' Apollonia, Andrea del Castagno a tiré du jeu des mains des contrastes véritablement saisissants. On admirera aussi la belle attitude de saint Jean abîmé dans la surprise et la douleur.

Quel que fût son réalisme, Andrea del Castagno ne dédaignait en aucune façon d'emprunter de-ci de-là à l'antiquité un élégant motif d'ornementation. Nous en avons pour preuve les sphinx qu'il a placés aux extrémités du banc qui sert de siège aux apôtres.

Même éclectisme ou mêmes scrupules à l'égard de l'iconographie religieuse; tandis que ses successeurs ne tarderont pas à remplacer les nimbes par de simples cercles ou même à les supprimer complètement, il place consciencieusement cet attribut sur la tête de chaque apôtre. Seulement, au lieu de se servir de disques pleins, plaqués contre l'occiput, comme Giotto, dans

NICCOLÒ ACCIAJUOLI, PAR ANDREA DEL CASTAGNO (COUVENT DE SANT' APOLLONIA) [1].

sa *Cène* de la *Madonna dell' Arena* à Padoue, il fait usage de nimbes mobiles, vus en raccourci.

En résumé, l'auteur de la *Cène* de Sant' Apollonia a rompu avec le passé, avec l'art hiératique; il s'attaque résolument à la laideur, pourvu qu'elle lui fournisse les moyens de renforcer les expressions; il s'entend en même temps à mettre dans ses figures la vie et le mouvement. Mais sa facture est encore rude et heurtée; il ignore l'art, si familier déjà à Masaccio, de mettre de l'harmonie dans ses lignes. On a dit, de ses compositions, que c'était du Donatello traduit en peinture. La comparaison est juste, à condition que l'on ne

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réduise pas Andrea del Castagno au rôle de simple interprète : ses figures ont trop de vie immanente et trop de conviction pour n'être que le reflet de l'inspiration d'autrui.

En reprenant, au sortir de Sant' Apollonia, la via San Gallo, quelques pas de plus nous portent devant le palais des Pandolfini, évêques de Troia (nº 74), construit par deux des San Gallo d'après les plans de Raphaël. Ce monument, le seul qui rende témoignage à Florence du talent déployé par le Sanzio dans l'art de bâtir, est une merveille d'ampleur et d'harmonie.

XXII

Le couvent de Sant' Onofrio.

Un nouveau crochet nous conduit dans un autre réfectoire et devant une autre *Cène*, sous laquelle plus d'un critique a inscrit le glorieux nom de Raphaël. Le couvent de Foligno ou de Sant' Onofrio, qui abrite cette fresque, est situé à peu de distance de la via San Gallo, dans la via Faenza (nº 58).

Autant il y a de sévérité dans les apôtres de Sant' Apollonia, autant il y a de grâce, de douceur, dans ceux du couvent de Foligno.

Les champions de Raphaël ont cru lire sur la tunique de l'incrédule saint Thomas, autour du cou, la signature RAP(haël) V(rbinas) MDV. Mais ici le scepticisme préconisé par l'apôtre en question est précisément de rigueur : ces prétendues lettres ne sont autre chose que les ornements plus ou moins bizarres, à la façon des arabesques, que les peintres de la Renaissance se sont plu à tracer sur la bordure des vêtements. Que de fois les critiques de nos jours et, plus encore, les possesseurs de chefs-d'œuvre inconnus, n'ont-ils pas découvert dans ces enchevêtrements de lignes toutes sortes de signatures célèbres! Leurs exploits me font penser aux tentatives des âmes crédules pour démêler dans le son des cloches les paroles qui favorisent leurs espérances. Ajoutons (ce postscriptum a son importance) que ce sont les restaurateurs qui ont découvert les prétendues lettres établissant la paternité de Raphaël.

Prononcer un nom, serait sacrifier à la manie des conjectures, si chère aujourd'hui à nos voisins d'outre-Rhin. On a mis tour à tour en avant ceux de Pinturicchio, de Spagna, de Gerino da Pistoja.

Hypothèses que tout cela, hypothèses ruinées presque aussitôt qu'émises! Habituons-nous donc, une bonne fois, à admirer un chef-d'œuvre, alors même qu'il est anonyme, et contentons-nous de constater que la *Cène* du couvent de Foligno a pris naissance dans le groupe auquel appartenait Raphaël : les types et les attitudes sont évidemment empruntés à un fonds commun de formules. Mais l'auteur, quel qu'il soit, y a ajouté une émotion et un charme qui placent sa composition bien au-dessus d'une simple production d'école.

XXIII

L'arc de triomphe de la « porta San Gallo » et les artistes français à Florence.

Au bout de la via San Gallo s'élèvent la porte du même nom, qui remonte à l'année 1284, et l'arc de triomphe, construit en 1739 à l'occasion de l'entrée de François II de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche. Je ne m'arrêterais pas à ce dernier monument, d'une décoration brillante, mais trop facile, si le souvenir de deux de nos compatriotes, l'architecte Jean Nicolas Jadot (Giado) de Lunéville (1710-1761) et le sculpteur Michel Guyot ou Guillaut de Paris, ne s'y rattachait. C'est un Gaulois en effet (*Gallo*) qui, par une coïncidence bizarre, a donné le plan de la porte San Gallo. Un document que j'ai découvert jadis dans les Archives de Florence nous apprend qu'en 1739 également Jadot se chargea, moyennant un forfait de 60 000 livres par an, de l'entretien des palais grand-ducaux de la Toscane, ainsi que de l'église Saint-Laurent. Quant à Guillot, il sculpta le trophée qui se trouve à gauche quand on vient de Bologne, ainsi que l'écusson impérial.

Les artistes français, si nombreux à Rome et dans quelques autres villes d'Italie, n'ont guère fait fortune à Florence, sans doute parce que la concurrence des artistes indigènes y était trop puissante. On peut cependant citer, à la suite de Jean Bologne, le plus spirituel de nos peintres graveurs du XVIIe siècle, Callot : il résida sur les bords de l'Arno de longues années durant. Vers la même époque, on y trouve un habile tapissier parisien, Pierre Fèbre ou Lefèvre, ainsi que son fils Jean, le futur codirecteur de la manufacture royale des Gobelins.

L'avènement de la dynastie de Lorraine au trône de la Toscane ne manqua pas d'attirer sur les bords de l'Arno un grand nombre de ses anciens sujets. Beaucoup de ces familles, entre autres les Collignon, se livrent aujourd'hui encore au culte des arts.

XXIV

La basilique de Saint-Laurent. — Brunellesco et Donatello.

La place de Saint-Laurent est une des plus laides de Florence : la malencontreuse statue de Giovanni delle Bande Nere, « Jean des Bandes noires »[1] n'est faite pour relever ni les échoppes mesquines, ni l'horrible façade inachevée de la basilique, avec ses pierres épannelées et son crépi : je ne saurais mieux caractériser cette sculpture qu'en disant qu'elle a pour auteur Baccio Bandinelli, la médiocrité et la méchanceté incarnées.

La basilique de Saint-Laurent était la paroisse des

1. Et non « Jean à la cravate noire », traduction donnée par un savant étranger, qui a confondu le mot italien *Bande* avec le mot allemand *Binde* (cravate).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE (PAGE 299). — LA COUR DU PALAIS RICCARDI (PAGE 290). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Médicis, qui avaient leur palais à quelques pas de là : cette circonstance explique l'ardeur avec laquelle Cosme, Père de la Patrie, ses fils et arrière-petits-fils, les papes Léon X et Clément VII, et jusqu'aux premiers grands-ducs, travaillèrent à l'enrichissement du monument qu'ils considéraient comme le sanctuaire de leur famille.

De l'histoire du monument primitif, je ne retiendrai que deux points : c'est qu'il fut consacré par saint Ambroise et servit de sépulture à saint Zanobi, le premier évêque de Florence. L'édifice était passablement délabré lorsque, vers 1425, les Médicis entreprirent de le reconstruire, tout en essayant de ménager les susceptibilités de leurs concitoyens : Jean de Médicis l'ancien fit élever à ses frais, avant 1428, à ce qu'affirme M. Marcotti, la sacristie et la chapelle avoisinante; son fils Cosme, de son côté, pourvut à la construction du corps même de l'édifice, abstraction faite de quelques parties accessoires élevées aux frais d'autres familles de la paroisse. A sa mort, en 1464, peu s'en fallait que la basilique ne fût complètement achevée.

L'architecte auquel s'adressèrent Jean et Cosme n'était autre que Brunellesco. C'est dans la basilique de Saint-Laurent que ce fondateur de la Renaissance s'offre pour la première fois à nous, non plus seulement comme constructeur, mais comme architecte. L'édification de la coupole de la cathédrale avait été avant tout un problème d'ordre technique : à Saint-Laurent, l'artiste put enfin montrer comment il entendait se servir du style nouveau ou plutôt du style antique, car le plus souvent il se borna à des imitations ou des appropriations de modèles romains.

Saint-Laurent est en réalité la première en date des églises modernes. La rupture avec le gothique y est absolue. Brunellesco y a adopté le type des basiliques chrétiennes primitives, avec colonnades, plafond plat à caissons, éclairage par les fenêtres de la nef principale et des bas-côtés, combinaisons d'arcs et de voûtes.

Tout a-t-il été bénéfice dans cette révolution mémorable? Je ne crains pas de répondre : non. La rupture avec le passé fut trop brusque pour ne pas être exclusive : Brunellesco, avec sa logique implacable, sacrifia sans rémission tous les souvenirs, toutes les traditions nationales, pour revenir à une civilisation éteinte depuis plus de mille ans. Dans l'ornementation, il renonça aux motifs qui donnaient la vie aux édifices — plantes indigènes, emblèmes personnels, écussons, etc. — pour s'attacher uniquement aux ornements classiques, à des ornements essentiellement abstraits (palmettes, oves, méandres).

Tout en proclamant la puissance du génie de Brunellesco, nous devons donc nous demander si ce novateur inexorable n'a pas dépassé le but en se proposant l'imitation rigoureuse, absolue, de l'architecture romaine. Le temps avait marché depuis lors : des éléments de progrès nouveaux étaient entrés dans les mœurs; on pouvait faire autre chose que ressusciter purement et simplement le passé. Nous consentons bien à être les disciples de l'antiquité, nous n'entendons pas être ses esclaves : l'esclavage est également haïssable, qu'il se produise dans la vie sociale ou qu'il se produise dans l'art.

A ce point de vue, c'est avec un mélange d'admiration et de regret que nous devons envisager l'action incalculable exercée par le grand Brunellesco.

Avant de franchir le seuil de la basilique, accordons un coup d'œil à la façade : toute nue qu'elle est, elle a traversé des péripéties non moins émouvantes que la cathédrale; les maîtres les plus illustres, Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, affirme-t-on, puis Sansovino, Giuliano da San Gallo et bien d'autres, se sont ingéniés à composer en son honneur les plus merveilleux projets, mais des projets qui n'ont jamais quitté le papier pour entrer dans le domaine de la réalité.

C'est une curieuse histoire que celle de ce concours de 1516, ouvert par le pape Léon X, qui fit en ceci une concession à l'esprit de défiance propre à ses compatriotes, car à Rome il distribuait les travaux à celui qui lui paraissait le plus digne, sans éprouver le besoin de recourir aux lumières d'une commission. Mais je n'ai que trop souvent déjà ennuyé le lecteur de ces « batrachomyomachies », pour ne pas lui épargner, quand je n'y suis pas absolument contraint, le récit de discussions aussi stériles.

Et cependant la façade de la basilique de Saint-Laurent est la seule des églises de Florence qui aurait pu être construite assez à temps pour ne pas jurer avec l'édifice qu'elle devait compléter!

Le lecteur m'excusera si je traverse rapidement la basilique même, quoique plus d'une page célèbre réclame notre attention, les ambons de bronze — autrefois dorés — commencés par Donatello, terminés par Vellano et Bertoldo, ouvrage agité et tumultueux, pour ne pas dire déclamatoire et vide, ou encore le tabernacle de Desiderio da Settignano, avec sa grâce maniérée. J'ai horreur des redites, et ce serait m'exposer à me répéter que d'apprécier à nouveau des œuvres que j'ai analysées avec tout le développement nécessaire dans l'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance*.

D'un autre côté, le voisinage des deux sacristies, la vieille et la neuve, exerce une attraction si puissante que l'on se résout sans peine à quitter promptement le sanctuaire auquel elles se relient.

La vieille sacristie[1], le premier, en date, des édifices élevés aux frais des Médicis sur l'emplacement de l'ancienne basilique de Saint-Laurent, s'honore de la collaboration des deux champions de la Renaissance florentine, Brunellesco et Donatello. L'un et l'autre y ont prodigué leurs efforts, mais en comprimant encore en quelque sorte l'audace qui était en eux. Autant, en effet, l'architecture est sage et serrée, autant les pre-

1. Ainsi appelée pour la distinguer de la sacristie neuve ou sacristie de Michel-Ange ou chapelle des Médicis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miers bas-reliefs, c'est-à-dire ceux du tombeau de Jean de Médicis, ont d'harmonie et de vie latente.

La sacristie de Saint-Laurent offre ce privilège rare, même en Italie, d'avoir été construite et décorée dans un intervalle assez court pour que l'ensemble offrît une homogénéité parfaite. A peine Brunellesco en avait-il achevé la construction, que déjà son ami Donatello travaillait aux sculptures, et il s'y est véritablement prodigué : outre le tombeau de Jean de Médicis, il a créé les admirables portes de bronze, les médaillons des Évangélistes incrustés sur la voûte, les scènes de la vie des saints, le buste de saint Laurent.

Ce buste de saint Laurent — une terre cuite — pèche par la mollesse, mais le tombeau en marbre de Jean de Médicis l'ancien est une merveille comme sentiment et comme décoration : quelle fraîcheur et quelle grâce dans les anges assis, tenant un cartel avec une inscription, sculptés sur les faces du sarcophage, ou dans les anges volant sculptés sur le couvercle! Ici la liberté, qui est la qualité maîtresse de Donatello, s'allie à la pondération et au rythme.

APÔTRE DE LA SAINTE CÈNE (COUVENT DE SANT' ONOFRIO) [1] (PAGE 292).

Mouvementés et dramatiques au suprême degré sont les prophètes ou les apôtres groupés deux par deux sur la porte de bronze; c'est toute une révolution que cette facture large et souple, que ces expressions tour à tour véhémentes ou pathétiques, ces contrastes variés à l'infini. On dirait que le fougueux novateur s'est astreint à une gymnastique destinée à briser à jamais ce qui pouvait rester de la raideur du moyen âge.

La décoration de la voûte n'offre pas moins d'importance : ici c'est le stuc et non plus le marbre ou le bronze que Donatello a mis en œuvre. Il y a représenté, dans des médaillons, les quatre Évangélistes, des scènes de la vie des saints, et une série d'autres motifs.

Tant de chefs-d'œuvre, ce concours aussi ardent que désintéressé donné pendant près de quarante ans à l'embellissement de Saint-Laurent, méritaient au grand sculpteur florentin de trouver un suprême asile dans le sanctuaire qui lui devait ses plus beaux ornements. Mais, en faisant choix de la basilique comme lieu de sépulture, Donatello n'obéissait en aucune façon aux suggestions de la vanité : ce qu'il demanda, mû par un sentiment d'affection, de piété véritablement touchant, ce fut d'être enterré au pied du mausolée de son protecteur et ami Cosme de Médicis. Lorsqu'il mourut, le 1er décembre 1466, âgé de plus de quatre-vingts ans, ses concitoyens, qui lui firent des funérailles solennelles, exaucèrent son dernier vœu. Mais la postérité n'a pas su respecter ce legs pieux : aucune inscription ne rappelle la place où repose celui qui a ouvert à la sculpture la voie dans laquelle elle marche depuis bientôt cinq siècles. L'indifférence a eu en ceci un résultat analogue aux passions politiques : lors de la révolution de 1494 (et non lors de celle de 1527, comme le rapporte M. Marcotti), le gouvernement florentin ne fit-il pas effacer sur la tombe de Cosme les mots *Pater Patriæ*, vu (disent les considérants du décret) qu'il fut le tyran et non le père de la patrie!

Cette sacristie ancienne est tout un musée : aux sculptures de Donatello fait suite le sarcophage de porphyre contenant les ossements de Pierre et de Jean de Médicis. Ce sarcophage est placé dans une sorte de niche encadrée par de délicieuses sculptures en marbre, dans lesquelles domine un motif cher à la Renaissance : un vase d'où s'échappent des fleurs. De merveilleux ornements en bronze fondus et ciselés par Verrocchio complètent la décoration.

Le lavabo au sphinx (autrefois attribué à Ant. Rossellino, et donné en dernière instance à Verrocchio) révèle une main non moins fiévreuse.

XXV

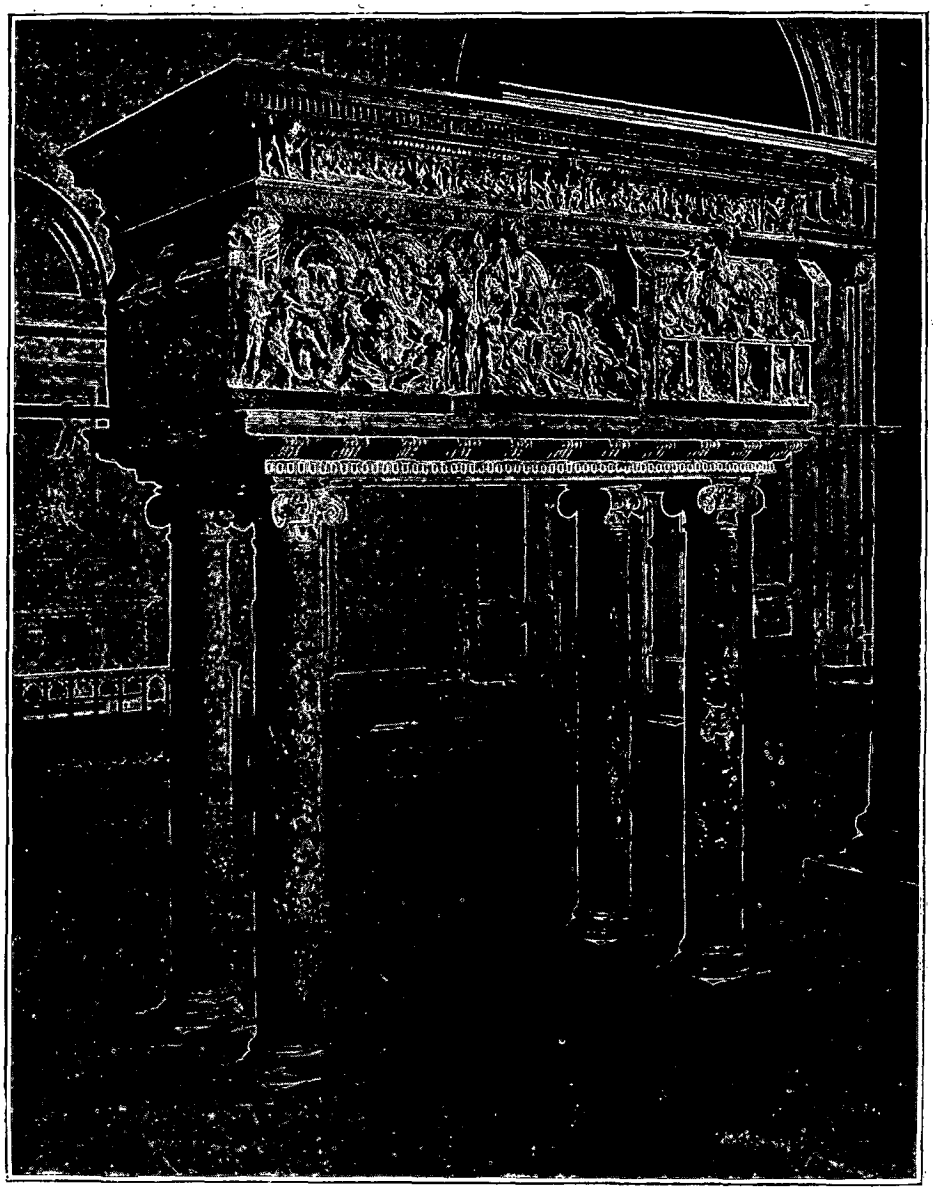
Michel-Ange et les tombeaux des Médicis.

Les siècles ont épuisé les formules de l'admiration devant le chef-d'œuvre de Michel-Ange. Peut-être quelques détails historiques peu connus trouveront-ils plus d'accueil auprès de mes lecteurs que des éloges dans lesquels je serais forcément exposé à me rencontrer avec mes prédécesseurs.

Le pape Léon X, à qui nous devons la construction de la sacristie neuve ou chapelle des Médicis, redoutait positivement les boutades et les sarcasmes de Michel-Ange, son humeur de misanthrope. Il saisit donc le premier prétexte honorable pour l'éloigner de Rome et lui proposa une double tâche faite pour flatter le plus ambitieux, la construction de la façade de Saint-Laurent, la construction et la direction de la chapelle funéraire des Médicis, près de la même église.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AMBON EN BRONZE DE LA BASILIQUE DE SAINT-LAURENT, PAR DONATELLO, BERTOLDO ET VELLANO [1] (PAGE 294).

Ce fut en 1519, ce semble, à la suite de la mort de son neveu Laurent de Médicis et de son frère Julien, que le pape conçut le projet de leur consacrer à tous deux, ainsi qu'à son père, son grand-père et son arrière-grand-père, une chapelle funéraire, ornée à profusion de statues. Une esquisse conservée au Musée des Offices nous apprend combien la décoration primitive avait de richesse; elle nous montre, entre autres, des anges soutenant des tentures. Est-il nécessaire d'ajouter quelle intensité de mouvement Michel-Ange mit dans ce motif, dont il emprunta la donnée à ses prédécesseurs du XVe et du XIVe siècle! A côté des statues des défunts, devaient prendre place des figures allégoriques : c'est ainsi qu'il fut question de donner pour compagnons à Julien de Médicis *la Terre*, couronnée de cyprès et la tête inclinée, pleurant la mort du jeune prince, et *le Ciel*, joyeux de recevoir son âme. Une note de la main de Michel-Ange, conservée à la « Casa Buonarroti », complète sur ce point nos informations et nous apprend ce qu'il entra d'intentions symboliques ou plutôt de métaphysique quintessenciée dans l'élaboration du programme : le Jour et la Nuit parlent et disent : « Dans notre cours rapide nous avons conduit à la mort le duc Julien. Il est donc juste qu'il se venge. Sa vengeance consiste en ce que, maintenant que nous l'avons tué, il nous a ravi la lumière et de ses yeux fermés a fermé les nôtres, de manière que nous ne luisons plus sur terre. Que n'eût-il fait de nous, s'il fût resté en vie! »

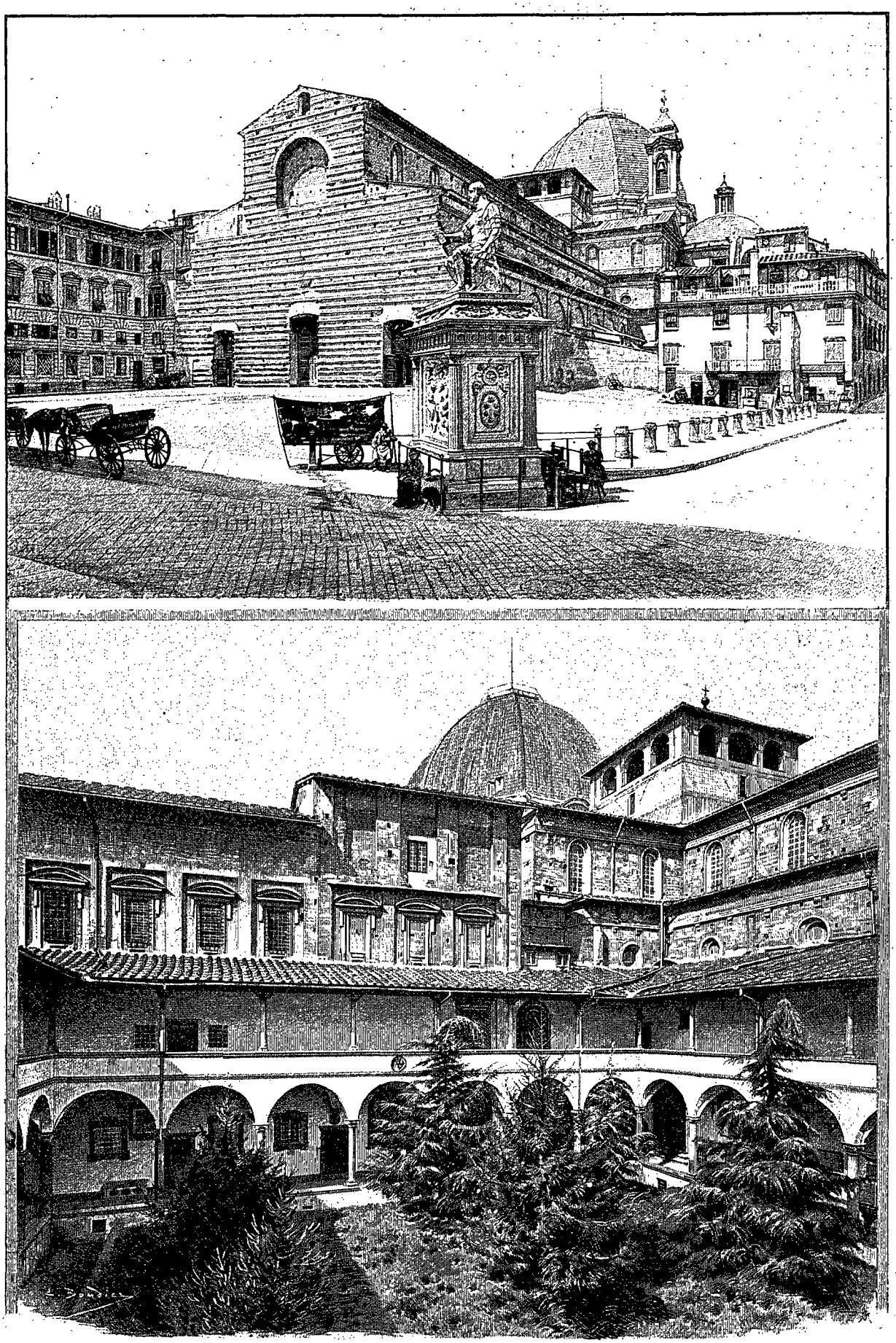
La mort de Léon X (décembre 1521) suspendit les travaux. Le nouveau pape, le Flamand Adrien VI, prêta l'oreille aux sollicitations des héritiers de Jules II, qui invoquaient le traité conclu avec Michel-Ange pour l'obliger à terminer, toutes affaires cessantes, le mausolée de leur parent. Heureusement, dès le mois de novembre 1523, un autre Médicis, Clément VII, montait sur le trône de saint Pierre : son premier soin fut d'exiger de Michel-Ange la continuation des tombeaux.

La révolution de 1527, le siège de 1529-1530, la fuite de Michel-Ange à Venise, arrêtèrent les travaux une fois de plus.

Une lettre écrite à Michel-Ange par son ami le célèbre peintre Fra Sebastiano del Piombo, sous la date du 17 juillet 1533, montre avec quelle ardente curiosité Clément VII suivait les travaux de son sculpteur favori. « J'ai montré votre lettre à Notre Seigneur; il l'a gardée deux jours et l'a si bien étudiée qu'il l'a, je crois, apprise par cœur. Elle lui plaît beaucoup, il est très satisfait des dispositions que vous avez prises, de ce que le frère (Montorsoli) a commencé à travailler,

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PLACE ET ÉGLISE DE SAINT-LAURENT. — CLOÎTRE DE SAINT-LAURENT (PAGE 292). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des praticiens que vous avez mis à l'ouvrage et de toutes vos dispositions. Quant aux bancs, Notre Seigneur veut qu'ils soient tous en noyer sculpté. Il ne regarde pas à dépenser de plus 3 florins qui ne lui importent pas, pourvu que les bancs soient exécutés à la façon de Cosme, c'est-à-dire qu'ils rappellent les ouvrages exécutés sous Cosme le Magnifique. Pour le plancher, Sa Sainteté s'en rapporte à vous. Quant aux jeunes sculpteurs qui travaillent à Lorette, on s'occupera de les employer et de les faire venir[1]. »

Michel-Ange cependant avait hâte de quitter Florence. La haine que nourrissait contre lui le duc Alexandre de Médicis lui était bien connue; il savait que seule la protection de Clément VII le garantissait des persécutions de ce despote[2]. Son père était mort en 1533, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Rien ne le retenait donc plus dans sa ville natale.

Au moment de son départ, douze statues manquaient encore, quatre destinées aux niches restées vides, et huit aux tabernacles placés au-dessus des portes. C'est à des confrères qu'il abandonna le soin de les terminer. Le *Saint Cosme* fut exécuté d'après ses modèles par Montorsoli, le *Saint Damien* par Montelupo. Les autres restèrent à l'état de projet.

Comment Michel-Ange a-t-il pu se séparer ainsi, père dénaturé, de sa plus noble création? C'est un mystère qu'il faut renoncer à éclaircir, comme tant d'autres qui germent dans l'âme des artistes de génie.

L'ennui eut plus de part à cette désertion que la fatigue ou le découragement : Michel-Ange n'avait pas encore atteint la soixantaine, et plus d'un chef-d'œuvre devait sortir de son imagination.

Quel que soit le sentiment auquel il a obéi, on est tenté de répéter le beau sonnet d'Auguste Barbier :

Pauvre Buonarroti, ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui.
Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui.

JULIEN DE MÉDICIS, PAR MICHEL-ANGE (CHAPELLE DES MÉDICIS)[3] (PAGE 296).

On a souvent invoqué l'influence du platonisme devant les tombeaux des Médicis. Sait-on que celui-ci ne perce pas seulement dans la conception des tombeaux, mais qu'il éclate également dans le fameux tournoi poétique auquel donna lieu la statue de la *Nuit*? La strophe « la Nuit que tu vois ici sommeiller dort,... par conséquent elle vit » est imitée d'une épigramme de Platon. Le doute n'est pas possible; on en jugera par la traduction du texte grec : « Sur le satyre de Diodore, ciselé sur un vase d'argent : Ce satyre a été endormi et non sculpté par Diodore; si tu le touches, tu l'éveilleras; l'argent est assoupi. »

XXVI

La chapelle des Princes.

La grande chapelle des Médicis ou chapelle des Princes, construite à partir de 1604, d'après les plans de Matteo Nigetti, assisté du prieur don Giovanni de Medici, doit sa célébrité à la richesse de sa décoration et non à quelque page transcendante. Si, dans les autres monuments de Florence, l'idée ou l'exécution l'emportent sur le prix de la matière première, ici, celle-ci règne en souveraine.

Il n'est pas facile d'analyser l'impression de grandeur et de sévérité que produit la chapelle des Princes. Rendons-lui avant tout cette justice qu'elle est bien une chapelle funéraire, un mausolée; nulle autre idée que celle-là ne se présente à l'esprit. Sa grande élévation, la tonalité sombre choisie pour les marbres, les dimensions gigantesques des sarcophages, tout séduit, et cause une sorte de saisissement. Quant aux mar-

1. Milanesi, *les Correspondants de Michel-Ange*, p. 105.
2. Condivi affirme formellement que Michel-Ange travaillait aux tombeaux des Médicis poussé par la crainte plutôt que par l'amour : *Spinto più dalla paura che dall' amore.*
3. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bres, ils sont vraiment de la plus belle qualité et des nuances les plus riches. Les coussinets placés sur les catafalques[1] supportent des couronnes ornées de rubis, de saphirs, d'émeraudes, d'une grosseur prodigieuse. Pour ce qui est de l'assemblage, il est moins parfait que dans les tables ou les cabinets sortis de la manufacture florentine des pierres dures : les joints y sont plus visibles. On a parfois aussi eu recours à des tricheries : par exemple dans ce lion, en marbre blanc transparent, à travers lequel on voit un fond ombré, modelant le corps de l'animal.

XXVII

La Bibliothèque Laurentienne.

A côté de la basilique de Saint-Laurent se développe le cloître, qui tenterait peu les visiteurs s'il ne donnait accès à une bibliothèque célèbre entre toutes : la Laurentienne. L'entrée se trouve dans un angle du cloître, à côté de l'horrible statue de Paul Jove, sculptée en 1560 par Francesco da San Gallo. Les abords n'ont rien de monumental. Vous gravissez un premier escalier, des plus simples, vous sortez sur une loge ouverte, et c'est seulement de là que vous pénétrez dans le vestibule proprement dit. Ici, du premier coup d'œil, quoique la partie supérieure soit inachevée, vous sentez une inspiration supérieure. Un nouvel escalier, d'une tournure originale, bâti par Vasari, d'après les dessins de Michel-Ange, conduit au sanctuaire de la science.

LAURENT DE MÉDICIS, PAR MICHEL-ANGE (CHAPELLE DES MÉDICIS)[1].

L'histoire de la Bibliothèque Laurentienne se lie intimement à celle des Médicis de la branche aînée; elle a partagé avec eux la bonne et la mauvaise fortune; formée au temps de leur splendeur, elle a été confisquée à chacune des révolutions qui les ont renvoyés du pouvoir, et n'a échappé que par miracle à la destruction. Les débuts de cette collection célèbre remontent à Cosme le vieux (1389-1464), le Père de la Patrie, qui y intéressa l'élite des humanistes florentins, le Pogge, Ambroise le Camaldule, Niccoli, et tant d'autres; Pierre le Goutteux, le fils de Cosme, continua de la développer avec autant d'amour que de clairvoyance.

Un fait digne de remarque, c'est que les efforts de Cosme portaient autant sur la recherche des manuscrits anciens que sur l'exécution de copies, appelées à leur tour, par la suite des temps, à acquérir l'importance de manuscrits anciens. Il fut en cela merveilleusement servi par les ateliers de copistes qui fonctionnaient à Florence et surtout par son ami, le libraire et entrepreneur de copies, Vespasiano dei Bistici, qui nous a laissé de si attachantes biographies de ses contemporains. En 1465, le nombre des ouvrages s'élevait à 127, évalués 2 832 florins.

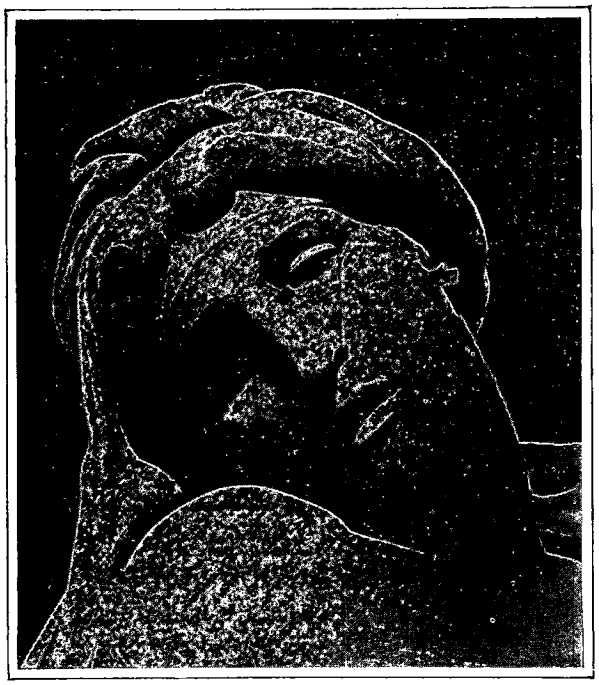
Il était réservé à Laurent le Magnifique de donner à cette collection, déjà si précieuse, un développement splendide; grâce à ses innombrables relations, grâce à l'ardeur de ses émissaires, il put réunir plus de mille manuscrits.

Confisquée en 1494, après l'expulsion des Médicis,

1. Le marquis de Seignelay, fils du grand Colbert, qui visita Florence en 1671, a tracé de la chapelle cette curieuse esquisse : « Aucun marbre ordinaire n'y entre, tout doit être incrusté de jaspe le plus précieux de toutes les façons; les pilastres ont des chapiteaux de cuivre doré, et à la base de chacun sont les armes des villes qui sont dans les États du grand-duc; elles sont blasonnées par du jaspe ou de l'agate, qui répond à la couleur de leurs blasons, et le nom des villes est écrit en lettres de mêmes pierres ou avec du lapis. On dit qu'on est quelquefois quatre mois à faire une de ces lettres, dont la moindre coûte 40 écus. Les cartouches qui sont autour de ces armes sont ornés de lapis, de nacre et de plusieurs sortes de pierres différentes, qui toutes jointes ensemble font un très bel effet. Tout le dôme de cette chapelle est imparfait; il doit être à compartiments carrés entre lesquels il y aura des roses. Ce qui peut faire le mieux juger de la magnificence de tout l'ouvrage est un tombeau entier d'un des ducs qui est achevé, tous les autres n'étant encore que peu avancés. » Voyez P. Clément, *l'Italie en* 1671, p. 201, 202.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA NUIT (FRAGMENT), PAR MICHEL-ANGE (CHAPELLE DES MÉDICIS) [1] (PAGE 298).

la bibliothèque fut donnée en gage par la République florentine aux dominicains de Saint-Marc, contre un prêt de 2000 florins. Le célèbre prédicateur et réformateur Savonarole, qui dirigeait alors le couvent de Saint-Marc, fit preuve en cette circonstance d'un libéralisme qui l'honore; ce fut grâce à ses efforts que cette collection inappréciable fut conservée à Florence.

Les Médicis considéraient leur bibliothèque comme le plus précieux de leurs joyaux; le cardinal Jean, le fils de Laurent le Magnifique, le futur pape Léon X, n'eut de cesse qu'il n'eût reconquis ce trésor, qui avait si puissamment contribué à la gloire de ses ancêtres; il le racheta en 1508, moyennant la somme de 2652 florins (de 150 000 à 200 000 francs de notre monnaie), et l'installa dans son palais de Rome.

Après sa mort prématurée, son cousin, le cardinal Jules de Médicis, devenu le pape Clément VII, fit transporter la bibliothèque à Florence et s'occupa de lui consacrer un monument digne d'elle. De même que Léon X, il cédait sans cesse à la tentation de faire dévier Michel-Ange du côté de l'architecture. Tout en lui demandant de poursuivre les travaux de la façade de Saint-Laurent, il le pressait d'esquisser des plans pour la construction de la salle dans laquelle devait prendre place la bibliothèque médicéenne. Il fallut que l'artiste interrompît les tombeaux, prît en main l'équerre et le compas, qu'il traçât des épures, que sais-je! Commencés en 1525, les travaux ne furent terminés que dans la seconde moitié du XVIe siècle. En 1571, enfin, la salle s'ouvrit au public. Les derniers Médicis et la dynastie de Lorraine ne négligèrent rien pour accroître le trésor confié à leur garde. D'après la notice publiée en 1872 par l'abbé Anziani, alors préfet de cette superbe collection, elle ne comptait pas moins de 7049 manuscrits, dont plus de 500 (non compris les manuscrits orientaux) sont antérieurs au XIIe siècle.

De bonne heure, la construction et l'enrichissement de salles destinées à servir spécialement de bibliothèque avaient préoccupé les bibliophiles italiens. Une longue série de monuments, allant du XVe au XVIIIe siècle, depuis la bibliothèque du couvent de Saint-Marc à Florence, depuis celle des Malatesta à Cesena, et celle du Dôme de Sienne, jusqu'à la bibliothèque du Vatican ou la bibliothèque de Ravenne, n'ont cessé de rendre témoignage du luxe qui présidait à ces fondations. Parmi elles, la Laurentienne est la plus complète, sinon la plus vaste; disposition architecturale, pavement et soffite, bancs, pupitres et vitraux, tout y est coulé d'un seul jet; tout proclame la vénération témoignée à ce sanctuaire de la science. Particulièrement originale et caractéristique est l'installation des volumes mêmes : ils sont aujourd'hui encore enchaînés sur les pupitres (*plutei*), qui alternent avec les bancs destinés aux lecteurs. Hâtons-nous d'ajouter que le règlement, moins sévère aujourd'hui qu'autrefois, permet d'ouvrir ces chaînes, lorsqu'il s'agit d'une consultation de quelque durée, et d'emporter le manuscrit dans la rotonde, qui sert spécialement de salle de lecture.

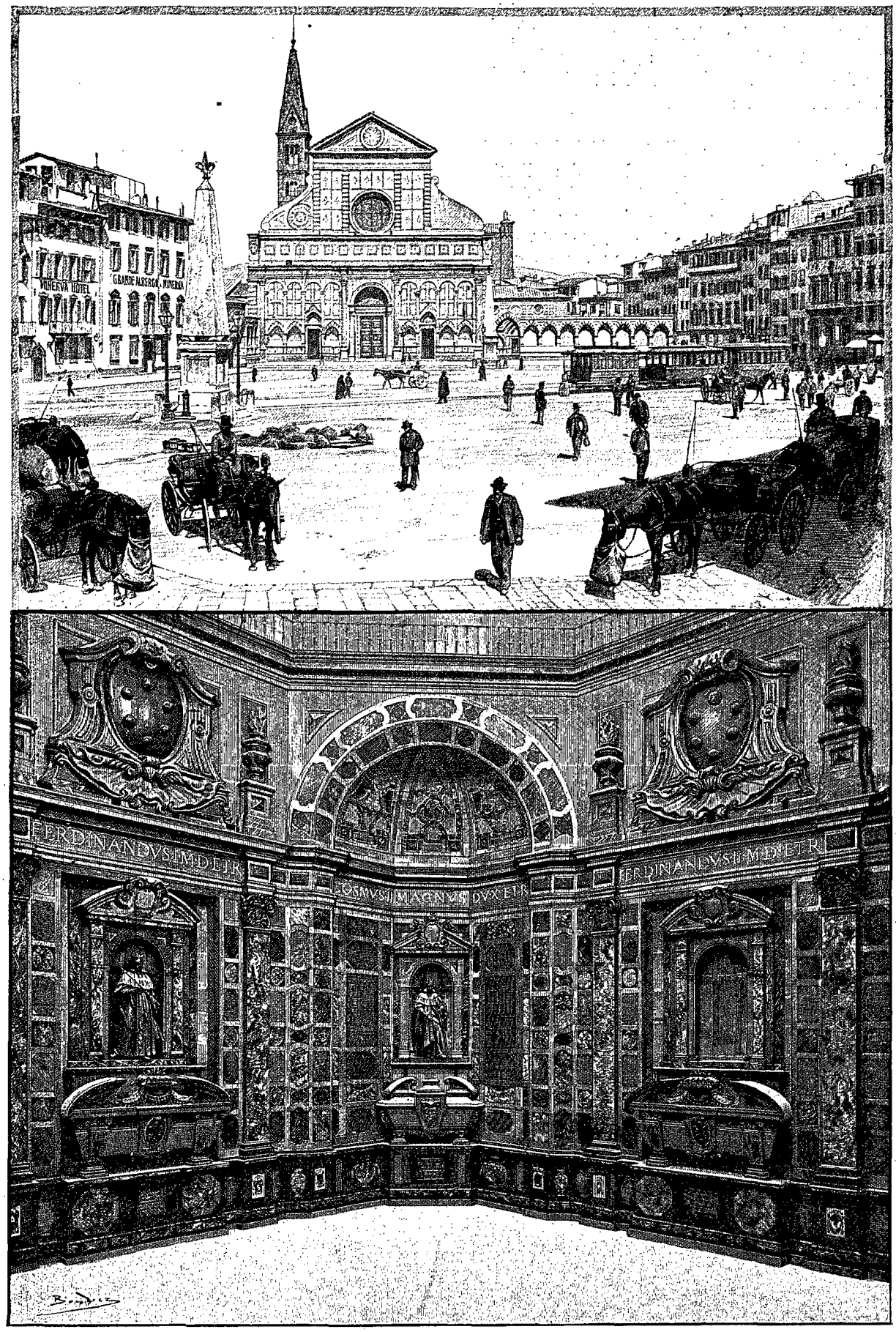
La salle principale, en longueur, s'éclaire d'un côté sur le cloître, de l'autre sur les abords de la basilique de Saint-Laurent. Des pilastres gris, s'enlevant sur un fond teinté de jaune, séparent les fenêtres, qui sont alternativement ouvertes ou murées. Ces fenêtres, à leur tour, sont relevées par des vitraux, dessinés, affirme-t-on, par Jean d'Udine, et qui ajoutent à la richesse de la salle, sans l'obscurcir, tant ils ont de légèreté et de transparence. Les ornements, d'une grâce achevée, se détachent en brun et en jaune sur un fond hyalin. Pour pavement, des incrustations en mastic blanc et rouge, sobres et élégantes; pour plafond, un soffite en bois, dessiné par Michel-Ange et sculpté par Tasso et Carota.

En 1814, on construisit, à droite de la salle principale, la salle de lecture proprement dite : une rotonde à colonnes, surmontée d'une coupole à caissons, et éclairée par le haut. C'est là qu'est exposée, dans dix petits casiers en acajou, de quatre rayons chacun, la précieuse collection de 1190 incunables et autres livres rares (des éditions princeps de classiques) légués à la Laurentienne par le comte d'Elci. Comme de droit, le buste du donateur a pris place à côté de ces merveilles.

Que de générations de travailleurs ont pâli sur ces parchemins, depuis le Pogge jusqu'à Paul-Louis Courier! On sait que celui-ci s'y signala tout ensemble par la découverte d'un passage inédit de *Daphnis et Chloé* et par la mutilation de ce même passage. Est-il nécessaire de rappeler quelle polémique suscita la tache d'encre qui cacha à jamais le texte que

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

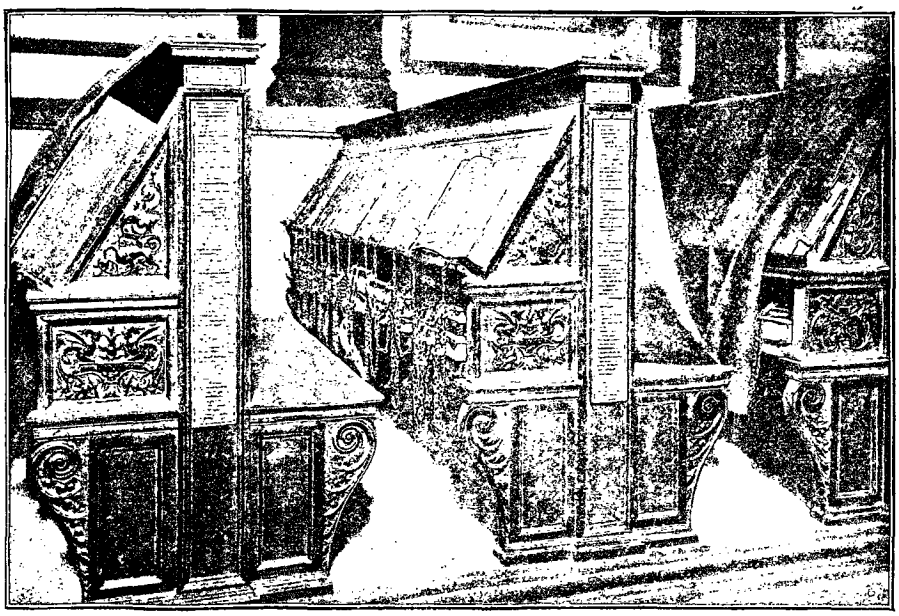


PLACE ET ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE (PAGE 303). — CHAPELLE DES PRINCES (PAGE 298). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Courier venait de remettre en lumière? Notre spirituel érudit et pamphlétaire mit les rieurs de son côté, mais la cause n'est pas jugée encore : plus d'un paléographe impartial m'a affirmé que c'était intentionnellement qu'il avait taché le manuscrit.

Conservatrice comme elle l'est, en dépit de toutes les révolutions, l'Italie offre en abondance des collections séculaires — bibliothèques, musées — qui ont échappé à toutes les bourrasques, comme des fleurs mises sous cloche. J'aime à me plonger dans ces vénérables sanctuaires de la science ou de l'art, à faire abstraction du présent pour revivre pendant quelques heures la vie du passé, à évoquer l'ombre de tous ces prédécesseurs, bibliothécaires et conservateurs. L'odeur si caractéristique des vieux livres se change ainsi en parfum. Mais,



PUPITRES DE LA BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE[1] (PAGE 300).

l'avouerai-je! malgré sa célébrité, malgré la valeur intrinsèque de ses manuscrits, la Laurentienne est une des bibliothèques qui m'attirent le moins. Manie d'érudit dira le lecteur. En aucune façon; je suis, de ma profession, chasseur d'inédit. Or tant de fureteurs ont exploré la Laurentienne qu'ils n'ont guère laissé à y glaner après eux. Par surcroît, un savant florentin du siècle dernier, Bandini, en publiant le catalogue de ces trésors, colossal monument en onze énormes volumes in-folio, est entré dans de tels détails et a donné des extraits tellement étendus, qu'il a enlevé à ses successeurs jusqu'à l'ombre de l'espérance d'une découverte. Quelques philologues allemands vont encore y faire des collations de textes classiques (collationnez sans cesse et recollationnez!), mais aucun ne s'y laisse plus attirer par l'appât de révélations nouvelles.

Heureusement ou malheureusement, selon le point de vue que l'on adopte, si les textes se publient, les miniatures qui les ornent se reproduisent plus difficilement. Nous avons devant nous une richissime moisson de modèles plus ou moins inédits, au nombre de plus de mille manuscrits, depuis l'Évangile syriaque du moine Rabula, écrit en 586, jusqu'aux splendides frontispices composés pour les Médicis.

Il n'est pas une des branches de l'art, pas une, qui n'ait reçu à Florence sa forme la plus parfaite. Nous avons admiré, ou admirerons ailleurs, les productions de la mosaïque en verre, en marbre, en bois, les vitraux, les tapisseries, les broderies, les merveilles de l'orfèvrerie ou de la ferronnerie : pour le moment, l'étude des trésors réunis à la Laurentienne va nous révéler une autre face, et non la moins séduisante, de l'activité des artistes florentins : elle nous fera connaître les chefs-d'œuvre de l'art de la miniature qui ont valu, pendant toute la Première Renaissance, une réputation européenne aux enlumineurs de la capitale de la Toscane.

Riches et éblouissants entre tous sont les manuscrits enluminés par les miniaturistes florentins du XVe siècle, les Francesco d'Antonio del Cherico, les Monte di Giovanni, les Zanobi Strozzi, les Gherardo, les Attavante. Aucune description ne saurait rendre l'élégance des rinceaux, au centre desquels s'inscrivent les portraits des Mécènes du XVe siècle ou des reproductions de pierres gravées antiques. La finesse du dessin, l'éclat ou la transparence du coloris, ne sont pas moins dignes d'envie. Les génies nus prodigués dans les ornements, et occupés, les uns à folâtrer, les autres à soutenir les écussons des propriétaires des manuscrits, ajoutent à ces accords une note d'une fraîcheur délicieuse.

XXVIII

Sainte-Marie Nouvelle et l'Ordre de Saint-Dominique.

La place de Sainte-Marie Nouvelle est aussi vaste que pittoresque. Pour cadre, à l'une des extrémités l'église du même nom, flanquée, à gauche d'un campanile, à droite d'une galerie à arcades; puis, à l'autre, la loge dite de Saint-Paul; enfin, sur les côtés, des maisons particulières qui ne manquent pas de tournure. Au centre ou plutôt sur la piste — car il s'agit d'une véritable arène, — deux obélisques en marbre de Seravezza,

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

destinés à servir de bornes dans les courses de chars à l'antique qui furent inaugurées sur cette place en 1563.

Santa Maria Novella est l'église des Dominicains, de même que Santa Croce est celle des Franciscains. En élevant presque simultanément deux sanctuaires aussi importants, les disciples de saint Dominique et ceux de saint François se sont surtout proposé de dresser autel contre autel. Mais qu'importe leur rivalité ! Le résultat le plus clair de leur ambition a été de doter Florence de deux monuments où l'art célèbre ses plus hauts et ses plus éclatants triomphes.

Dès le début, l'ordre de saint Dominique se distingua, non seulement par le culte, mais encore par la pratique de l'art : il n'est donc pas surprenant que Sainte-Marie Nouvelle ait été construite par des architectes sortis des rangs de cette phalange qui compta tant d'artistes éminents[1]. Fra Sisto et Fra Ristoro en dressèrent les plans.

A Sainte-Marie Nouvelle comme à Sainte-Marie des Fleurs, l'architecte a opposé au système de l'ornementation en relief, qui domine dans nos cathédrales françaises, celui de l'ornementation plane; il a remplacé les sculptures par la marqueterie.

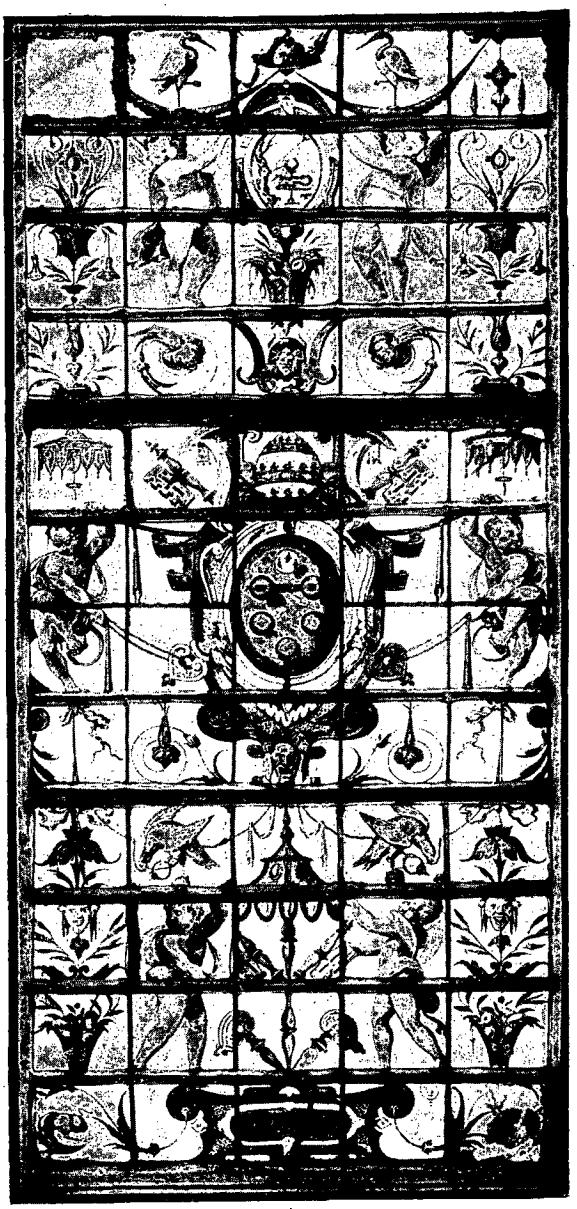
La période romane avait, elle aussi, abusé des métaux et des marbres précieux, des tons éclatants. Mais c'était une somptuosité froide et vide, parce que, trop souvent, la richesse de la matière tenait lieu de fini, bien plus, d'idée et de forme.

Le XIVe siècle, dans la Toscane surtout, où les marbres de couleur abondaient, s'efforça de concilier la polymorphie avec la polychromie. La loge d'Orcagna est, avec quelques palais particuliers, le seul monument de cette époque qui ne soit pas incrusté, et ce monument même, ainsi qu'on le verra plus loin, constitue une tentative de retour à la simplicité antique.

Sans prétendre au titre de haute conception architecturale, Sainte-Marie Nouvelle séduit par je ne sais quelle élégance facile : c'était l'église préférée de Michel-Ange, qui l'appelait sa fiancée.

Les plus illustres familles de Florence — les Strozzi, les Ruccellai, les Tornabuoni — ont rivalisé d'ardeur et de magnificence dans l'enrichissement de Sainte-Marie Nouvelle, leur paroisse commune. Aux premiers l'église doit sa façade, aux seconds la chapelle qui porte leur nom, aux derniers le splendide ensemble des fresques et la verrière du chœur.

De même que Santa Maria del Fiore, San Lorenzo et Santa Croce, Santa Maria Novella manquait d'une façade. Au XVe siècle, un riche commerçant et amateur florentin, Giovanni Ruccellai, entreprit de combler ce vide. L'architecte auquel il s'adressa était, non seulement le premier parmi les sectateurs de Brunellesco, mais encore l'esprit le plus ouvert de la Première Renaissance, à la fois poète et érudit, moraliste, peintre, mathématicien. Mais, de même que son maître, Léon-Baptiste Alberti protestait qu'il fallait avant tout remettre en honneur les ordres antiques : aussi, au lieu de doter Sainte-Marie Nouvelle d'une façade en harmonie avec l'intérieur, se préoccupa-t-il uniquement de composer un bel ensemble, dans lequel les formules élaborées par ses prédécesseurs romains — colonnes et pilastres, arcs en plein cintre, entablements, frontons — détrôneraient les motifs, somme toute encore assez vivants, que lui avaient légués ses prédécesseurs immédiats, les architectes gothiques.



VITRAIL DE LA BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE, ATTRIBUÉ A JEAN D'UDINE[2] (PAGE 300).

N'importe, quoique faite de réminiscences, sa façade fut toute une révolution : peu de monuments ont pesé

1. Dans la monographie consacrée par le Père Marchese aux artistes dominicains, c'est par centaines que l'on compte les architectes, les sculpteurs, les peintres, les miniaturistes, les décorateurs de tout genre.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un poids aussi lourd sur les destinées de l'art de bâtir. Voici, tout d'abord, dans la voussure de la porte centrale, le plus ancien exemple, à ce que l'on affirme, de l'emploi d'une voûte à caissons. Non moins importante est l'invention de la volute, qui relie l'ordre supérieur (en retraite) à l'ordre inférieur, de manière à masquer la toiture. Le style jésuite l'a copiée à l'envi, et jusqu'à nos jours ce motif disgracieux se donne carrière sur des centaines d'édifices religieux.

XXIX

Les peintures de Sainte-Marie Nouvelle. — De Cimabue à Filippino Lippi.

Plus encore que Santa Croce, Santa Maria Novella déroule devant nous les fastes de la peinture italienne, depuis Cimabue jusqu'à Domenico Ghirlandajo et Filippino Lippi, en passant par Orcagna, les maîtres anonymes de la Chapelle des Espagnols, Masaccio et Paolo Uccello. Seul Giotto fait défaut, mais ses élèves se sont chargés de le suppléer.

Lorsque Cimabue parut (il était né vers 1240 et mourut vers 1302), les Byzantins régnaient sans partage sur la Péninsule; partout ils avaient imposé leur sécheresse, leur maigreur, leur froideur, leurs figures en quelque sorte automatiques, leurs expressions stéréotypées, ou plutôt leur manque d'expression.

Les tableaux authentiques de Cimabue sont en si petit nombre que je ne résiste pas à la tentation de les rapprocher ici les uns des autres, et de comparer, à la Madone de Sainte-Marie Nouvelle[1] ou Madone Ruccellai, celle de l'Académie des Beaux-Arts de Florence et celle du Louvre qui provient de l'église Saint-François de Pise.

La composition de ces trois tableaux diffère peu. Au centre, sur un trône richement orné, la Vierge, triste et sévère, la tête couverte d'un pan de son manteau; elle tient sur ses genoux l'enfant Jésus, dont les traits offrent un peu plus d'animation. Autour d'elle, six anges en adoration. Des médaillons, renfermant des portraits de saints, servent de bordure à l'ensemble. Rien de plus solennel, mais rien aussi de moins vivant.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. A qui entendre désormais? Le *Guide-Souvenir* de M. Marcotti m'apprend que M. Milanesi est disposé à attribuer la *Madonna Ruccellai* à Duccio de Sienne (1285). MM. Burckhardt et Bode, au contraire, dans la sixième édition du *Cicerone* (1893), s'en tiennent à l'attribution traditionnelle, et ils ont mille fois raison. De même qu'il faut savoir faire justice même des traditions les plus autorisées, lorsque les documents viennent les contredire, de même il faut savoir résister à cette manie d'hypothèses qui est devenue le fléau de l'histoire de l'art.

E. MÜNTZ.

(La suite à la prochaine livraison.)

L'ÉVANGÉLISTE SAINT JEAN, PAR DONATELLO (SACRISTIE DE SAINT-LAURENT)[1] (PAGE 295).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE PARADIS (FRAGMENT), PAR ORCAGNA (ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE)[1] (PAGE 306).

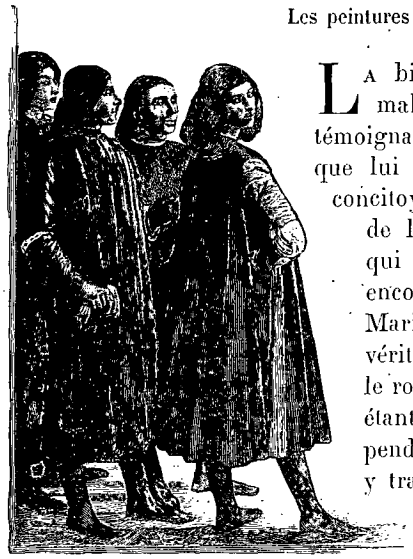
A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE.

XXIX (suite).

Les peintures de Sainte-Marie Nouvelle. — De Cimabue à Filippino Lippi.



FRAGMENT DE LA FRESQUE « JOACHIM CHASSÉ DU TEMPLE », PAR D. GHIRLANDAJO[3] (PAGE 307).

La biographie de Cimabue est pleine de témoignages d'admiration que lui prodiguèrent ses concitoyens. L'exposition de la Madone même qui orne aujourd'hui encore l'autel de Sainte-Marie Nouvelle fut un véritable événement : le roi Charles d'Anjou étant venu à Florence pendant que l'artiste y travaillait, les autorités le menèrent en grande pompe dans l'atelier pour lui faire admirer ce chef-d'œuvre; tel fut le concours des seigneurs et des dames qui accompagnèrent le prince français que leurs hôtes, pour perpétuer le souvenir de cette manifestation, donnèrent, affirme le biographe, au quartier habité par Cimabue le nom de Borgo Allegre, le « faubourg de l'Allégresse ». L'installation du retable dans l'église Sainte-Marie Nouvelle donna lieu à des démonstrations de joie non moins vives : ce fut en procession, au son des trompettes, qu'on le transporta de l'atelier dans l'église.

Il est indispensable de se rappeler cet enthousiasme pour juger équitablement Cimabue. Aujourd'hui ses ouvrages ne semblent pas différer beaucoup de ceux des Byzantins, ses maîtres. Mais reportons-nous au XIIIe siècle : ils marquaient véritablement un progrès. Si le cadre est resté essentiellement byzantin, les figures ont gagné en souplesse, en beauté, en animation. Elles offrent quelque chose de la grande tournure qui caractérise les statues grecques de la bonne époque. L'émotion, pour être contenue, n'en est pas moins communicative. Comparées aux Madones de son élève Giotto, celles de Cimabue ont plus de grandeur, sinon autant de vie et autant de puissance dramatique. Les anges, au type byzantin fort accentué, se distinguent par la pureté de leur ovale non moins que par la noblesse de leur expression. Cimabue a cherché à rehausser l'effet de cette page auguste en chargeant d'ornements le trône sur lequel a pris place la reine des cieux. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il ne saurait être question de gamme dans ce vénérable incunable de la

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*
2. *Suite. — Voyez t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321; t. XLVI, p. 161, 177 et 193; t. LI, p. 305; 321 et 337; t. LXIII, p. 129, 145 et 161; t. LXIV, p. 129 et 145; t. LXVI, p. 369, 385 et 401; t. LXVII, p. 289.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peinture? De même que tous ses contemporains, Cimabue ignorait l'art d'opposer les tons les uns sur les autres; il se borne à les juxtaposer sans chercher plus loin. C'est à l'effet du temps, très certainement, qu'il faut attribuer le contraste entre les carnations, qui sont restées très claires, et la robe de la Vierge, qui est devenue toute noire.

C'est à Sainte-Marie Nouvelle également que s'offre à nous pour la première fois un des plus considérables parmi les artistes florentins du XIVe siècle, Orcagna.

Andrea di Cione Orcagna ou Orgagna (par corruption de *Arcagnolo*, « l'Archange », naquit à Florence vers 1308, et mourut dans la même ville en 1368. De même que Giotto, il excella tout ensemble dans la peinture, l'architecture et la sculpture; il cultiva en outre la poésie : on cite de lui des sonnets. Je ne m'occuperai pour le moment que du peintre, sauf à revenir plus loin sur le sculpteur et sur l'architecte.

Il est peu probable qu'Orcagna se soit trouvé en relations directes avec Giotto, mais il n'en a pas moins consulté ses ouvrages avec une pieuse ardeur.

A Sainte-Marie Nouvelle, dans la chapelle Ricci (le chœur actuel), Orcagna peignit, avec l'assistance de son frère Nardo, des scènes de la *Vie de la Vierge*. Cet ouvrage, aux trois quarts ruiné, fut remplacé, au siècle suivant, par les fresques de Domenico Ghirlandajo, qui utilisa toutefois dans une certaine mesure, Vasari l'affirme, le travail de son prédécesseur.

Aux fresques de la chapelle Ricci fit suite, dans la même église, la décoration de la chapelle Strozzi, le *Jugement dernier* et le *Paradis*.

Le *Paradis* décèle peut-être plus d'effort que d'inspiration véritable. Les figures y sont modelées avec un soin extrême, de la tête aux pieds; le coloris aussi, très habilement fondu, mérite des éloges. Mais ce qui manque, c'est l'impression immédiate de la vie, et ces accents puissants qui étaient familiers à Giotto. L'artiste s'est servi, non de portraits, mais de types de convention; aussi, malgré la recherche de la grâce pour les femmes, qui annoncent celles de Fra Angelico, de l'énergie pour les hommes, son œuvre nous laisse-t-elle passablement froids.

Orcagna d'ailleurs n'a rien négligé pour mettre dans le *Paradis* toute la majesté et toute la variété possibles. Les personnages — prophètes, apôtres, saints, anges — sont distribués avec une netteté parfaite, par rangées de cinq ou six. L'artiste a cherché d'autre part à rompre la monotonie inhérente à une composition où cent cinquante acteurs peut-être éprouvent et expriment le même sentiment : pour cela il a représenté les uns de face, les autres de trois quarts ou de profil. Bref, il ne manque dans cette page, somme toute fort importante, qu'un accent plus ému et le feu sacré.

Il y aurait de l'injustice à ne pas ajouter que les fresques de la chapelle Strozzi ont été soumises à des restaurations qui leur ont enlevé une partie de leur valeur première.

L'*Enfer*, peint dans la même chapelle, probablement par le frère d'Orcagna, Nardo (1365), forme l'illustration littérale du poème de Dante. Supposons une montagne représentée en coupe et, dans cette montagne, sept grandes stratifications, correspondant à autant de catégories de damnés ou de supplices : tel est l'*Enfer* de la chapelle Strozzi. L'artiste l'a placé, comme on voit, dans les entrailles de la terre. Il l'a peuplé d'acteurs sans nombre : Cerbère, les Centaures, les Harpies, les flatteurs plongés dans la fange, les avares et les prodigues, tous représentés avec l'exactitude la plus scrupuleuse, d'après les descriptions du poète, et, afin que nul n'en ignore, avec leurs noms écrits à côté d'eux. « Ainsi, a dit Ampère, *la Divine Comédie* est considérée, non comme une fiction poétique, mais comme un article de foi. » — Cette composition a été, elle aussi, fortement restaurée.

Quand Orcagna termina-t-il les fresques de la chapelle Strozzi? On l'ignore; il est probable que ce fut avant 1357, date inscrite sur le beau retable qui orne la même chapelle.

Dans cette dernière composition, ce qui domine, c'est la majesté, la solennité. Les figures sont d'une gravité extrême et qui n'est pas absolument exempte de raideur. Les têtes sont assez faiblement individualisées, sauf dans les deux saints agenouillés aux pieds du Christ, saint Dominique à droite, saint Pierre à gauche. Celui-ci est la plus belle figure du tableau; le jet superbe de ses draperies rappelle Giotto et annonce Masaccio. Un peintre moderne n'aurait pas désavoué ce morceau d'une ampleur et d'une liberté admirables : c'est le pendant de l'ange peint dans le *Paradis* au-dessous du Christ : même arrangement libre et hardi de la draperie. Nous retrouverons un motif analogue dans le Saint Thomas sculpté en bas-relief sur le tabernacle d'Or San Michele.

Nous franchissons trois quarts de siècle pour saluer une des pages les plus imposantes et les moins connues du génial et malheureux Masaccio, une *Trinité*, retrouvée il y a quelque vingt-cinq ans dans une des chapelles de l'église et aujourd'hui fixée contre la paroi intérieure de la façade.

Le souvenir de Jean Tornabuoni, l'oncle maternel de Laurent le Magnifique et le représentant de la banque des Médicis à Rome, est lié au nom de Ghirlandajo comme celui de Jean Ruccellai est lié au nom de L. B. Alberti et celui de Philippe Strozzi aux noms de Benedetto da Majano et de Filippino Lippi. Les fresques du chœur de Sainte-Marie Nouvelle, jadis peintes par les Orcagna, étaient ruinées par l'humidité : déjà plusieurs citoyens avaient tenté de les faire réparer ou refaire; mais les Ricci, qui avaient un droit de patronage sur le chœur, s'y étaient toujours opposés. Tornabuoni fut plus heureux : s'étant engagé à indemniser les Ricci, à placer leurs armoiries

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le lieu le plus apparent, il obtint enfin d'eux carte blanche. Aussitôt il charge son ami Domenico Ghirlandajo de peindre sur une des parois l'*Histoire de Saint Jean Baptiste*, sur l'autre l'*Histoire de la Vierge*, enfin dans l'abside le *Couronnement de la Vierge*. La rétribution fut fixée à 1 200 florins d'or (de 80 à 100 000 francs), avec cette clause que si le Mécène était content de l'artiste, il lui donnerait 200 florins de plus, l'ouvrage achevé. Ici l'esprit de lésinerie, propre aux amateurs de la Première Renaissance, éclate au grand jour : lorsque Ghirlandajo eut fini, Florence entière s'extasia devant son chef-d'œuvre. Néanmoins Tornabuoni se dispensa de lui payer le supplément convenu. Hâtons-nous d'ajouter, à sa décharge, qu'à quelques années de là, lors de la dernière maladie de Ghirlandajo, il lui envoya spontanément un secours de 100 florins.

PORTRAIT DE GINEVRA BENCI, PAR GHIRLANDAJO (ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE) [1].

Les fresques du chœur de Sainte-Marie Nouvelle étaient avant tout destinées à célébrer la libéralité du donateur. Aussi deux grands écussons en pierre, l'un des Tornabuoni, l'autre de leurs parents les Tornaquinci, furent-ils incrustés sur les pilastres extérieurs, tandis que les armoiries d'autres familles alliées, les Ginchinotti, les Popoleschi, les Marobottini et les Cardinali, prirent place sur l'arc, sans préjudice des nombreux portraits des membres de la famille introduits parmi les acteurs des compositions.

L'inscription tracée sur les fresques nous apprend quel était à ce moment le degré de sécurité et d'orgueil des grands bourgeois florentins : « L'an 1490 — dit-elle — où notre très belle cité, noble par ses richesses, par ses victoires, par ses arts et ses édifices, jouissait de l'abondance, de la salubrité, de la paix.... »

Hélas! deux années plus tard mourait Laurent le Magnifique, le génie tutélaire de l'Italie; quatre années plus tard l'armée française entrait à Florence, tandis que les Médicis prenaient le chemin de l'exil. Il faut toujours se défier du destin!

Heureusement, les fresques de Ghirlandajo ont d'autres titres encore à notre attention que leur intérêt pour l'histoire des Tornabuoni ou même pour l'histoire de Florence : elles forment un rare et séduisant mélange de la peinture de genre avec la peinture d'histoire; la Vierge et ses compagnes sont habillées comme les Florentines du XVe siècle; les intérieurs, le mobilier, les moindres détails, tout nous transporte en pleine Florence; nul effort d'abstraction, nulle recherche de la couleur historique. Peut-être est-ce cette sincérité qui prête tant de charme aux fresques de Sainte-Marie Nouvelle. Nous y voyons tour à tour les ardeurs généreuses des adolescents florentins, et la fierté des patriciennes, s'avançant impassibles, dans leur costume de cérémonie, pour rendre visite à leurs amies.

Les boiseries du chœur, sculptées et ornées de marqueteries, comptent parmi les plus anciennes, mais aussi parmi les plus élégantes productions de Baccio d'Agnolo, qui fut un architecte de mérite en même temps qu'un incrustateur patient. Des arabesques, d'un dessin exquis, s'y enlèvent en clair sur un fond sombre.

Une verrière, exécutée par Sandro Agolanti d'après les cartons de Ghirlandajo, complète la décoration du chœur. On y voit entre autres la *Vierge remettant sa ceinture à saint Thomas*, la *Présentation au Temple* et la *Fondation de la Basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome*.

L'exemple de Ruccellai et de Tornabuoni piqua l'émulation de Filippo Strozzi l'ancien (†1491), qui ne le cédait ni en gloriole ni en richesse à ses deux concitoyens. Il choisit pour sa sépulture une chapelle située à côté du chœur et commanda son mausolée à son ami, l'éminent architecte et sculpteur Benedetto da Majano. Le médaillon dont celui-ci l'orna, la Vierge

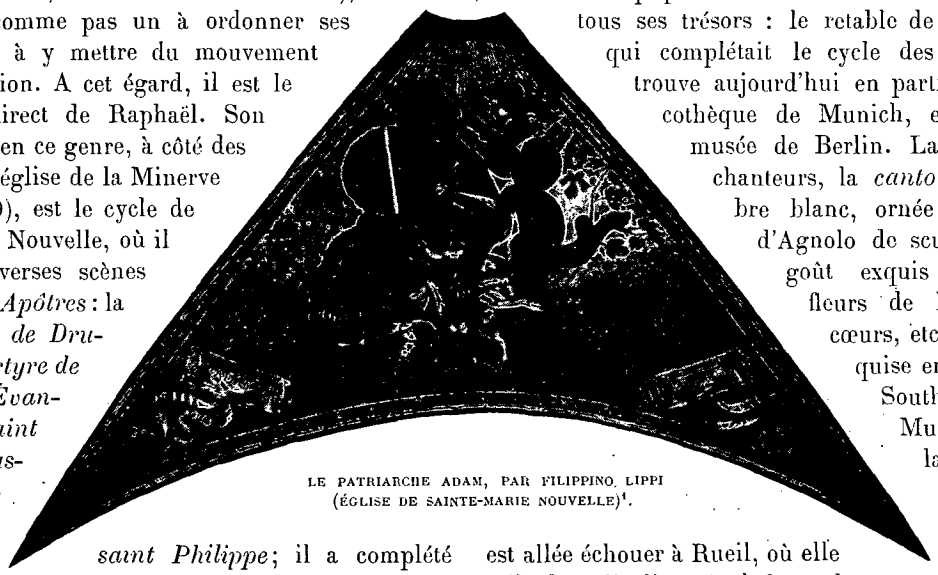
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entourée d'anges, pèche toutefois par la lourdeur; les figures y sont comme empêtrées.

Plus curieuses sont les fresques dont Filippino Lippi enrichit la chapelle. Commencé en 1487, ce cycle ne fut terminé qu'en 1500, ainsi de longues années après la mort de Strozzi.

Filippino (c'est-à-dire le petit Philippe), le fils de Fra Filippo Lippi, était le mieux doué sans contredit, après Léonard de Vinci, de tous les peintres florentins de la fin du XVe siècle; il avait l'esprit, la verve, parfois l'éloquence; coloriste habile (il suffit, pour s'en convaincre, de regarder son *Apparition de la Vierge à saint Bernard*, à la Badia de Florence), il s'entendait comme pas un à ordonner ses compositions, à y mettre du mouvement et de la passion. A cet égard, il est le précurseur direct de Raphaël. Son chef-d'œuvre en ce genre, à côté des fresques de l'église de la Minerve à Rome (1489), est le cycle de Sainte-Marie Nouvelle, où il a illustré diverses scènes des *Actes des Apôtres* : la *Résurrection de Drusiana*, le *Martyre de saint Jean l'Évangéliste*, *Saint Philippe chassant le démon*, le *Martyre de saint Philippe*; il a complété la décoration par les étonnantes figures de *Patriarches* peintes sur la voûte.



LE PATRIARCHE ADAM, PAR FILIPPINO LIPPI (ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE)[1].

Ce qui domine dans ces pages brillantes, c'est le mouvement, la verve, un mouvement qui touche à l'agitation, presque à la dislocation.

La gymnastique à laquelle se livrait Filippino était nécessaire pour rompre avec la raideur des Primitifs, pour introduire dans la composition la fluidité des lignes et l'harmonie. Cette considération nous rend indulgent pour tant d'excès : l'accumulation des ornements les plus extravagants, des obélisques qui surplombent, des trophées qui se profilent de la façon la plus audacieuse; puis un luxe, un abus d'attributs, d'emblèmes, d'accessoires, à donner le vertige.

Devant ces merveilles de la peinture, on oublie d'accorder un coup d'œil aux statues ou bas-reliefs qui ornent Sainte-Marie Nouvelle. Et cependant plus d'une a droit à toute notre estime. Si le *Christ en croix* de Brunellesco, à la chapelle Gondi, manque d'accent, et la Vierge entourée d'anges que Benedetto da Majano a sculptée pour la chapelle Strozzi de liberté et de distinction, une autre sculpture du XVe siècle, le tombeau de la Beata Villana, est une des conceptions les plus originales de Bernardo Rossellino : rien ici ne rappelle l'antiquité. La statue, ou plutôt le haut relief, de la sainte se présente de trois quarts, et s'enlève sur une tenture qui sert à la fois de fond et de cadre : deux anges, debout de chaque côté, soulèvent d'une main cette tenture, tandis qu'ils tiennent de l'autre un cartel portant l'inscription : *Ossa Villanæ mulieris sanctissimæ in hoc celebri tumulo requiescunt.* Je dirais que la figure est charmante, si ce terme pouvait s'appliquer à une statue funéraire : du moins je n'hésite pas à affirmer que la pose est pleine de naturel et d'aisance, l'expression émue, les draperies d'une rare souplesse.

Quelque riche qu'elle nous paraisse, il s'en faut de beaucoup que Sainte-Marie Nouvelle ait conservé tous ses trésors : le retable de Ghirlandajo, qui complétait le cycle des fresques, se trouve aujourd'hui en partie à la Pinacothèque de Munich, en partie au musée de Berlin. La tribune des chanteurs, la *cantoria*, en marbre blanc, ornée par Baccio d'Agnolo de sculptures d'un goût exquis (guirlandes, fleurs de lis, rais des cœurs, etc.), a été conquise en 1859 par le South Kensington Museum. Enfin la tribune des orgues, en bois doré, a trouvé un asile dans l'église. La balustrade, dorée à neuf et certainement refaite en partie, a pour principal ornement des rosaces et des rinceaux sans grand caractère, s'enlevant en relief sur un fond uni; elle repose sur des consoles.

XXX

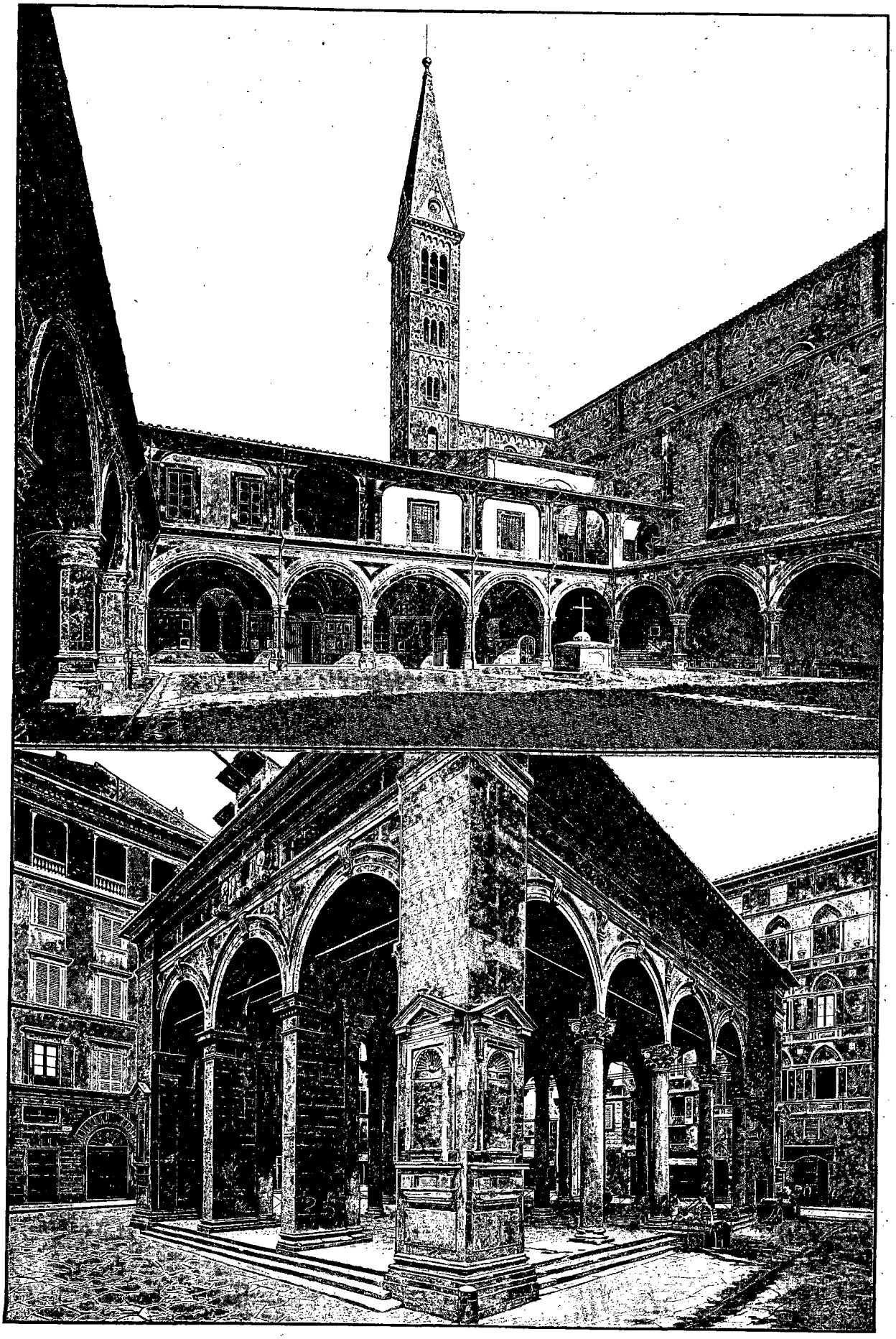
Le Cloître vert et la chapelle des Espagnols.

Le cloître de Sainte-Marie Nouvelle — *il Chiostro verde* — doit son surnom aux fresques en camaïeu vert dont Paolo Uccello et d'autres peintres célèbres couvrirent ses murs. De ces fresques, les intempéries, non moins que la main des hommes, n'ont — hélas! — laissé subsister que quelques vestiges : mais ceux-ci sont caractéristiques; ils nous montrent quelles préoccupations de réalisme dominaient dès le début du XVe siècle dans la peinture florentine : le *Déluge* d'Uccello forme comme l'illustration d'une école de natation; on y voit toutes sortes d'appareils de sauvetage, plus bizarres les uns que les autres.

L'admirable cycle de fresques du XIVe siècle qui se

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CLOITRE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE. — LOGGIA DU MARCHÉ-NEUF. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

développe à deux pas du Cloître vert, dans la chapelle des Espagnols, ne pouvait trouver de repoussoir plus complet que les élucubrations d'un Paolo Uccello.

La colonie espagnole de Florence n'a eu aucune part à l'édification ou à la décoration de ce sanctuaire, comme pourrait le faire croire le nom sous lequel il est connu. Construit vers le milieu du XIVe siècle par l'architecte dominicain Fra Jacopo Talenti, il servit, à l'origine, de salle capitulaire aux moines de Sainte-Marie Nouvelle : ce ne fut qu'en 1566 que le grand-duc Cosme Ier l'octroya aux Espagnols.

Les fresques de la chapelle des Espagnols forment un groupe à part dans l'histoire de l'École toscane. Ces peintures, dont on ne saurait exagérer l'importance, ont passé jusqu'à ces derniers temps, les unes pour l'œuvre du Siennois Simone Memmi (Simone di Martino), les autres pour celle de Taddeo Gaddi. Mais, la chapelle n'ayant été commencée qu'en 1350, et les peintures n'étant pas encore terminées en 1355, il est impossible que Simone di Martino (mort en 1344) y ait travaillé. Les compositions qu'on lui attribue ne peuvent provenir que de la main de ses élèves. D'autre part, la conjecture de MM. Cavalcaselle et Crowe, qui revendiquent pour Antonio Venezziano, Antoine de Venise, et pour Andrea Fiorentino, André de Florence, les peintures jusqu'ici attribuées à Taddeo Gaddi, n'a guère rencontré de partisans. Le nom de Taddeo Gaddi lui-même ne soulève pas moins d'objections.

Sachons prendre notre parti de ces incertitudes : les pages anonymes, les chefs-d'œuvre des inconnus, ne sont pas toujours ceux qui reflètent le moins fidèlement l'état d'une société, les tendances d'une école ; à plus forte raison, des œuvres collectives — telles que les peintures de la chapelle des Espagnols — offrent-elles à cet égard les plus précieux enseignements. Chaque collaborateur, forcé d'abdiquer ses préférences personnelles, n'a plus d'autre ambition que d'interpréter dignement la pensée de tous et d'assurer l'unité à l'édifice élevé en commun.

Un abîme sépare ce que l'on pourrait appeler l'art des Dominicains de l'art des Franciscains. Si la légende de saint Dominique est infiniment plus pauvre en traits émouvants que celle de saint François, sa doctrine par contre — dont l'Inquisition a été l'expression suprême — s'impose par sa rigueur dogmatique, autant que celle de saint François charme par son doux mysticisme. Un chien tenant un flambeau entre les dents, tel a été longtemps l'emblème des Dominicains ; ils s'intitulaient eux-mêmes *Domini canes*, les chiens du Seigneur. Il est tout naturel que la décoration de la chapelle des Espagnols, la salle capitulaire de l'ordre à Florence, se soit ressentie de ces préoccupations.

Le mur dans lequel est pratiquée la porte d'entrée est orné de scènes de la vie de saint Dominique et de saint Pierre Martyr. Le segment correspondant de la voûte représente l'*Ascension*.

Sur la paroi du fond sont représentés : le *Portement de croix*, la *Crucifixion* et la *Descente aux limbes* ; sur la voûte, la *Résurrection*. Enfin les deux parois latérales nous offrent : à gauche, la *Glorification de saint Thomas d'Aquin*, et au-dessus, sur la voûte, la *Descente du Saint-Esprit* ; à droite, l'*Église militante* et l'*Église triomphante*, et, sur la voûte, la *Barque* (la « Navicella ») *de saint Pierre*.

La *Glorification de saint Thomas d'Aquin* nous montre le fameux docteur de l'ordre des Dominicains trônant, comme un Dieu, au milieu de dix prophètes et apôtres : à gauche Job, David, saint Paul, saint Marc, saint Jean l'Évangéliste ; puis, en continuant vers la droite, saint Mathieu, saint Luc, Moïse, Isaïe et Salomon. Au-dessus du saint voltigent sept figures allégoriques ; à ses pieds sont assis, vaincus et humiliés, les hérésiarques ou infidèles qu'il a réfutés, Arius, Averroès et Sabellicus.

Telle qu'elle est, la *Glorification de saint Thomas d'Aquin* convient admirablement à une époque où l'art, pas plus que la science et la littérature, n'avait encore atteint à une liberté entière, où les esprits éprouvaient le besoin de se renfermer étroitement dans les données traditionnelles. La religion régnait encore en souveraine ; et, surtout dans cette salle capitulaire de l'ordre de Saint-Dominique, il était tout naturel qu'elle imposât la discipline la plus sévère et proscrivît l'affranchissement, l'indépendance, dans le style comme dans les idées.

Cette grande page est d'ordinaire revendiquée en faveur de Taddeo Gaddi ; mais ce n'est là, je le répète, qu'une pure supposition.

La peinture de la paroi opposée, *l'Église militante et triomphante*, n'offre ni l'unité, ni la gravité qui distinguent la *Glorification de saint Thomas*. Elle renferme au moins une demi-douzaine d'épisodes différents, sans lien les uns avec les autres. Mais ce qui lui manque au point de vue de la distribution architectonique, elle le rachète par des détails d'une fraîcheur et d'une grâce admirables. Aussi en a-t-on longtemps fait honneur à l'illustre rival de Giotto, au chef de l'École de Sienne, Simone Memmi (Simone di Martino), attribution erronée, comme il a été dit tout à l'heure.

L'Église militante et l'Église triomphante comprend six tableaux distincts, réunis dans le même cadre, mais qui auraient gagné à former autant de compositions indépendantes.

A droite, au premier plan, les Dominicains, représentés par des chiens blancs et noirs, par allusion à leur costume, donnent la chasse à des loups et à des renards. Derrière eux, saint Dominique et saint Thomas d'Aquin discutent avec les pécheurs et avec les hérétiques.

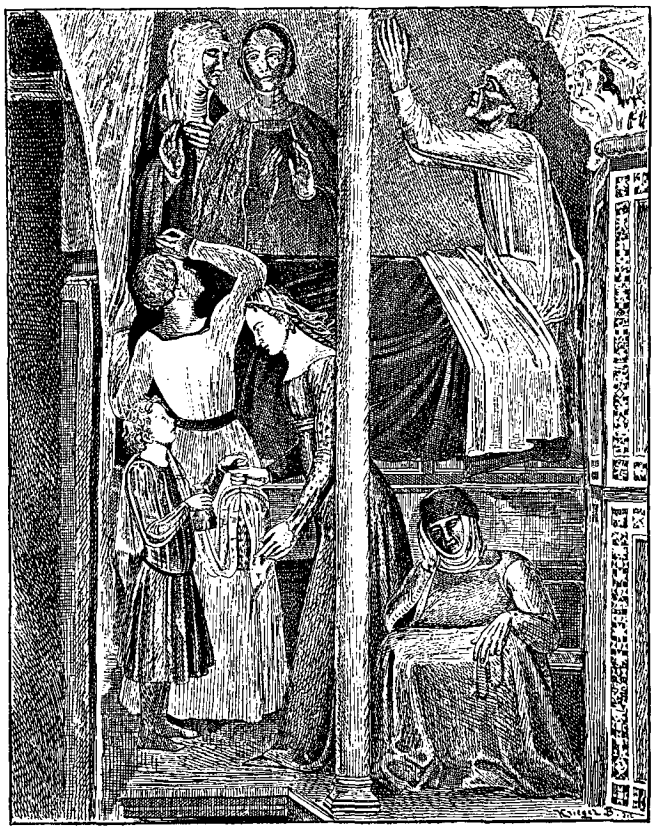
A gauche, au même plan, devant un édifice imposant, qui présente de grandes analogies avec la cathédrale de Florence, telle que semble l'avoir rêvée Arnolfo, est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réunie une assemblée auguste. Le pape trône à côté de l'empereur; devant eux reposent des agneaux, qui ont trouvé ici un refuge assuré; autour d'eux, debout, assis ou agenouillés, des cardinaux, des patriarches, des princes, des grands seigneurs, puis des moines et de simples fidèles.

En revenant à droite, on aperçoit, au second plan, des groupes de jeunes filles dansant au son du tambourin : c'est une scène d'une poésie toute mystique, qu'on dirait inspirée du *Cantique des Cantiques*. Ces figures, par une anomalie singulière, sont beaucoup plus petites que celles du fond.

Au-dessus de ces jeunes filles, qui semblent représenter un chœur d'élus, trônent plusieurs personnages, au maintien grave; une femme jouant du violon, un homme tenant un faucon, une seconde femme, avec un lionceau sur les genoux, enfin un homme qui réfléchit profondément, le menton appuyé sur son bras. Quelques critiques ont cru que l'artiste avait voulu représenter là les plaisirs et les séductions du monde. Mais il paraît plus vraisemblable qu'il a eu en vue le bonheur des élus. Plus loin, un jardin plein d'arbres merveilleux; des jeunes gens s'amusent à y cueillir des fruits, tandis que d'autres se promènent sous les ombrages. Rien ne saurait rendre la fraîcheur, le charme de cette scène printanière.



UN MIRACLE DE SAINT DOMINIQUE, FRESQUE DE LA CHAPELLE DES ESPAGNOLS (ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE) [1].

XXXI

La Loge de Saint-Paul. — L'église d'Ognissanti et l'église de la Trinité.

L'itinéraire que j'ai adopté comporte, comme tous les programmes dont la topographie forme le point de départ, des inconvénients et des contradictions sans nombre. Au lieu de nous mettre d'abord en présence de l'hospice des Enfants trouvés, qui est l'original, il nous fait donner, au fond de la place de Sainte-Marie Nouvelle, contre l'ancien hospice de Saint-Paul, qui en est l'imitation ou la copie. Disons tout de suite, pour n'avoir plus besoin d'y revenir, que rien n'est plus léger ni plus gracieux que ces hôpitaux florentins, dont le type a été créé par Brunellesco. Au rez-de-chaussée, un portique ouvert, supporté par des colonnes; au-dessus, dans les retombées des arcs, des médaillons en terre cuite; au premier étage, des fenêtres rectangulaires. Même disposition à Pistoia, sauf que dans le fameux hospice ou *Ceppo* de cette ville, une frise en terre cuite polychrome règne tout le long de l'édifice, entre les arcs et les fenêtres.

Le quartier — fort vaste — qui est délimité par la place Sainte-Marie Nouvelle et le chemin de fer, le *viale Principe Umberto* et le *Lungarno Amerigo Vespucci*, ne contient que peu d'édifices célèbres, mais trois au moins exigent une visite : l'église de San Francesco dei Vanchetoni, où tous les fervents de l'art sont allés admirer deux délicieux bustes d'enfants, jadis célèbres sous le nom de Donatello, aujourd'hui placés par M. Bode, un peu arbitrairement, sous celui d'Antonio Rossellino; l'église d'Ognissanti et les fameux *Orti Oricellari* (jardins Ruccellai), sur lesquels je reviendrai plus loin.

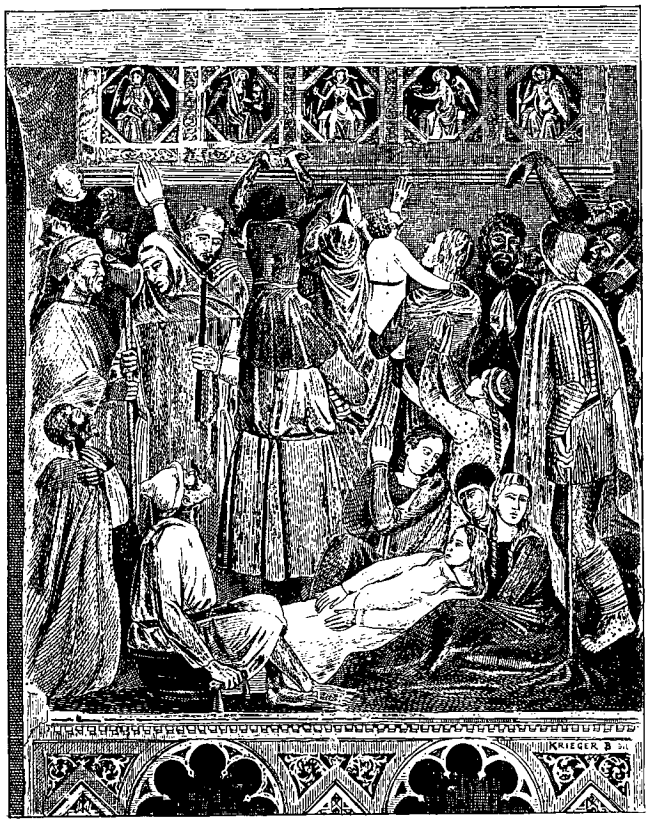
L'église d'Ognissanti (l'église de tous les saints) faisait partie à l'origine du couvent des *Umiliati*, ces moines adonnés à la fabrication des étoffes de laine. Remaniée et agrandie par les Franciscains au cours des XVIe et XVIIe siècles, elle offre aujourd'hui l'accompagnement obligé de toute église florentine : terres cuites des della Robbia, peintures des trécentistes et des quattrocentistes (*crucifix* de Giotto, *Saint Jérôme* de Botticelli, *Saint Augustin* de Ghirlandajo), marbres, bronzes, tableaux signés de noms célèbres. Nous n'y insisterons pas. Mais le réfectoire dépendant de l'ancien couvent mérite que nous y fassions une halte : il a pour ornement une *Sainte Cène* peinte par Ghirlandajo en 1480. On y voit en outre des anges sculptés en bas-relief sur un tabernacle par Agostino di Duccio. C'est un maître trop intéressant que cet

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Agostino, l'auteur des sculptures de l'église Saint-Bernardin à Pérouse et du temple de Saint-François à Rimini, pour que nous laissions échapper l'occasion de le présenter, ne fût-ce qu'en passant, au lecteur.

En revenant vers le centre de Florence et en nous attachant au quartier qui est compris entre la *via de' Fossi* et la *via Calzajoli*, il faudrait s'arrêter dans chaque rue, presque devant chaque maison : ce ne sont que souvenirs historiques dont l'intérêt s'étend bien au delà de l'horizon florentin, ou édifices, statues, bas-reliefs, marquant quelque conquête dans les annales de l'art ; de telle ou telle sculpture perdue dans une impasse a jailli l'étincelle qui a enflammé des milliers d'imaginations. Que de trésors dans ces quelques hectares : les églises Santa Trinità, SS. Apostoli, San Pancrazio, l'oratoire d'Or San Michele, les palais Ruccellai, del Turco, Strozzi, la galerie Corsini, la *loggia* du Marché-Neuf, construite de 1547 à 1551, par G. B. del Tasso et ornée par Tacca d'une copie en bronze du sanglier de marbre conservé au Musée des Offices. Ces monuments, qui se pressent les uns à côté des autres, suffiraient pour faire la gloire d'une autre cité : ici ils sont perdus et comme noyés au milieu d'un océan de merveilles.



UN MIRACLE DE SAINT DOMINIQUE, FRESQUE DE LA CHAPELLE DES ESPAGNOLS (ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE) [1].

Dans le « Borgo dei SS. Apostoli », le palais Rosselli del Turco, construit au XVIe siècle par Baccio d'Agnolo pour la famille Borgherini, nous offre entre autres une particularité qui témoigne bien de l'esprit de défiance propre aux Florentins du temps jadis : dans la voûte d'entrée on aperçoit encore l'ouverture par laquelle les habitants pouvaient examiner et épier les visiteurs. On m'a affirmé que chaque palais florentin possédait autrefois un de ces judas.

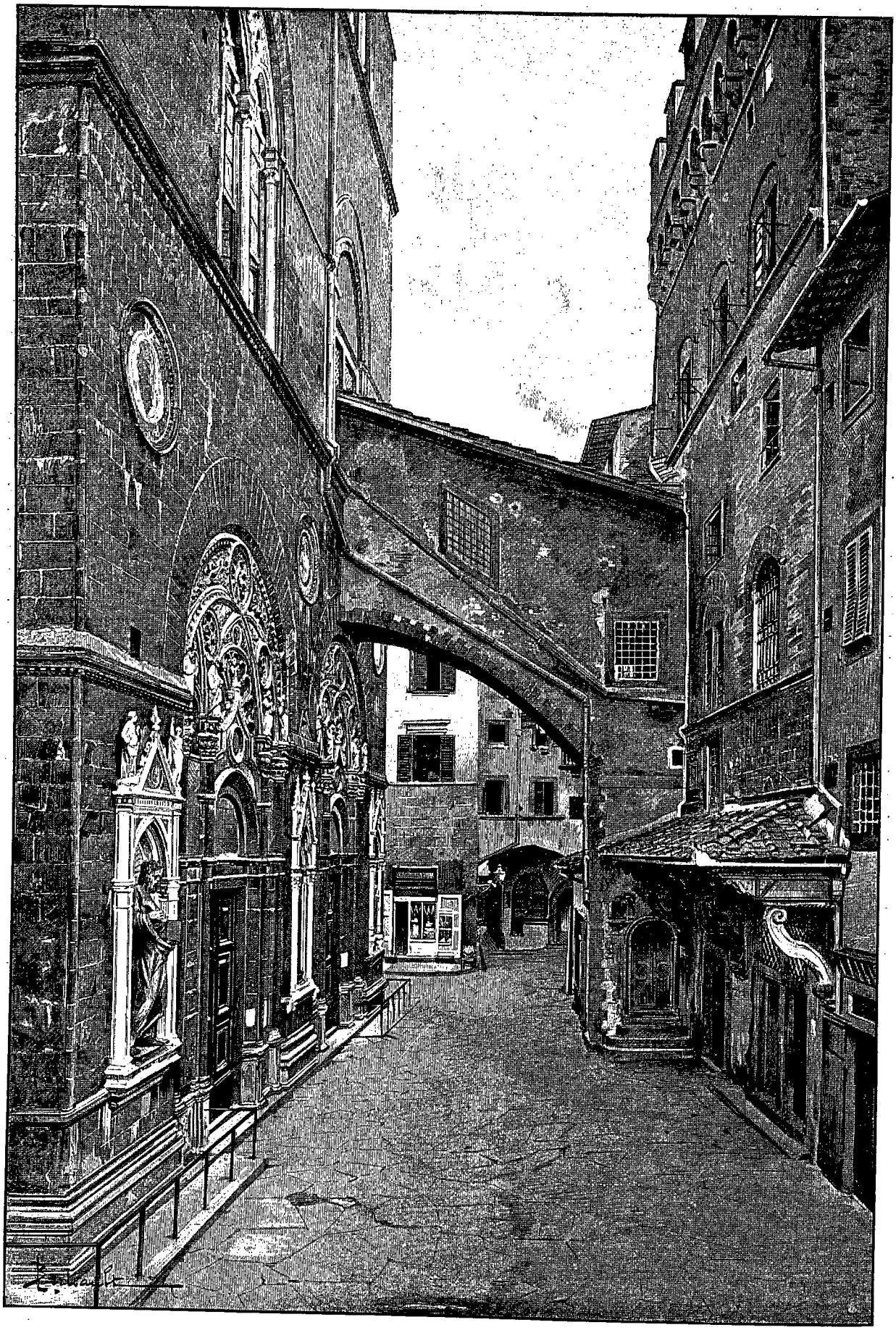
A quelques pas de là, l'église de la Trinité, dont la construction et la décoration embrassent une période de quatre cents ans, du XIIIe au XVIe siècle (la façade est de Buontalenti) — et encore je ne parle pas d'une restauration sacrilège entreprise au XIXe ! — se recommande à nous par une série de morceaux importants. Ici c'est la *Madeleine*, en bois, sculptée par Desiderio da Settignano, dans le goût de la statue de Donatello, conservée au Baptistère; là, c'est le tombeau, si sévère et si pur, des Sassetti, où Giuliano da San Gallo s'est révélé à la fois comme sculpteur et comme architecte, ou encore l'autel décoré par Benedetto da Rovezzano, avec une élégance déjà un peu banale, dépourvue de tout parti pris.

La peinture toutefois éclipse la sculpture à Santa Trinità. Le cycle de fresques, mené à fin en 1485 par Domenico Ghirlandajo dans la chapelle Sassetti, où San Gallo a laissé également un de ses chefs-d'œuvre, retrace l'*Histoire de la Sibylle de Tivoli annonçant à l'empereur Auguste l'avènement de la Vierge*, puis l'*Histoire de saint François d'Assise* (terminée en 1485). Vasari loue la fraîcheur du coloris de ces fresques et leur beauté. Il ajoute que Ghirlandajo les accompagna d'une *Nativité du Christ* en détrempe, qui excitait l'étonnement des connaisseurs, et qu'il plaça son portrait au milieu de bergers dont les têtes étaient considérées comme des choses divines. Je constaterai, pour ma part, que, dans le *Saint François devant le sultan*, Ghirlandajo s'est inspiré de Giotto et qu'il a véritablement donné de la grandeur aux figures, tandis que dans l'*Apparition de la Vierge à saint François* il a gâté la composition par un paysage malencontreux.

L'église ne forme pas le seul ornement de la place de la Trinité. Au centre se dresse une colonne de granit, brisée en plusieurs endroits, qui se recommande par une origine illustre : elle ornait, depuis des siècles, les thermes de Caracalla, à Rome, lorsque le duc Cosme Ier eut l'idée de demander au pape de l'ériger à Florence sur la place même où il avait reçu autrefois la nouvelle de la victoire de Montemurlo (que de superstition encore chez ces élèves de Machiavel !). Les documents publiés par Gaye nous initient à l'odyssée du monolithe. Moins habiles que leurs ancêtre

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ORATOIRE D'OR SAN MICHELE (PAGE 320). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

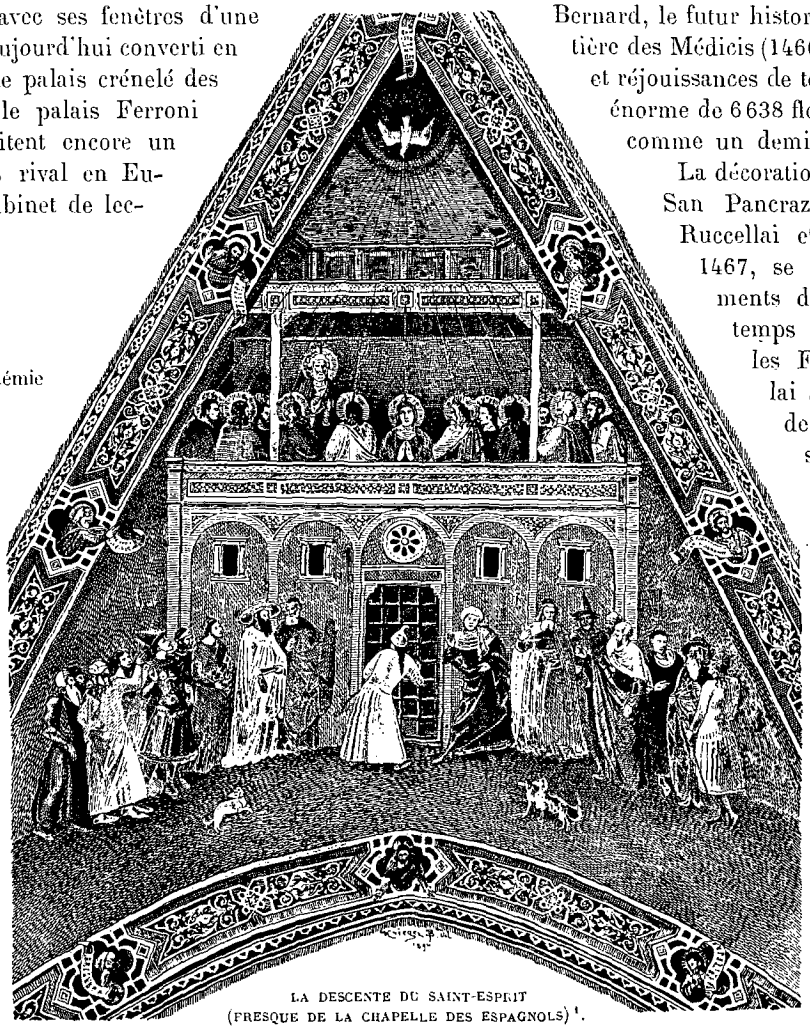
romains, les ingénieurs florentins du XVIe siècle ne réussirent qu'au prix d'efforts gigantesques, à le transporter de Rome à Florence (1561-1565). La statue de bronze qui le couronne — la *Justice*, levant haut son emblème, une balance — fut commandée par un successeur de Cosme à l'habile sculpteur toscan Pietro Tacca.

Plus loin, sur la même place, l'élégant palais Bartolini-Salimbeni, le chef-d'œuvre de Baccio d'Agnolo, avec ses fenêtres d'une rare élégance, est aujourd'hui converti en hôtel, tandis que le palais crénelé des Buondelmonti et le palais Ferroni ont abrité ou abritent encore un établissement sans rival en Europe, le fameux cabinet de lecture de Vieusseux.

XXXII

Les Ruccellai et l'Académie platonicienne.

Entre la place de la Trinité et la place de Sainte-Marie Nouvelle, l'oratoire de Saint-Pancrace et le palais Ruccellai proclament, comme la façade de cette dernière église, la libéralité de Jean Ruccellai, surnommé le bâtisseur (1403-1477), et le talent de son ami, l'architecte Léon-Baptiste Alberti. C'est une physionomie des plus attachantes que celle de ce brave marchand partagé entre la dévotion et la gloriole, veillant avec anxiété à ses affaires commerciales et rivalisant de magnificence avec les princes souverains. Il s'est pourtraict lui-même au vif dans son journal, dont nous devons la publication à M. Marcotti : « Année 1473. Motifs pour lesquels moi, Jean Ruccellai, je dois m'estimer aussi heureux, sinon plus heureux, que n'importe quel citoyen de notre quartier de Sainte-Marie Nouvelle ». Après une invocation à la Providence, à laquelle il se déclare redevable de ses succès, et l'énumération des sacrifices qu'il a faits pour la chose publique, Ruccellai ajoute cet aveu caractéristique : « On dit que gagner et dépenser sont au nombre des plus grandes jouissances que l'homme puisse rêver; pour ma part, j'avoue que j'ai éprouvé plus de douceur encore à dépenser qu'à gagner ». Il ne faut pas s'étonner, après une telle profession de foi, de voir le marchand-Mécène florentin tantôt faire pieusement un pèlerinage à Rome à l'occasion du jubilé de 1450 (il nous en a laissé une relation des plus naïves), et tantôt, à l'occasion du mariage de son fils Bernard, le futur historien, avec une héritière des Médicis (1466), dépenser en fêtes et réjouissances de toute sorte la somme énorme de 6638 florins, quelque chose comme un demi-million de francs.



LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT (FRESQUE DE LA CHAPELLE DES ESPAGNOLS)[1].

La décoration de la chapelle de San Pancrazio, entreprise par Ruccellai et menée à fin en 1467, se rattache aux sentiments de dévotion de tout temps si développés chez les Florentins : Ruccellai s'était fait rapporter de Jérusalem les mesures exactes du Saint Sépulcre; il chargea son ami Alberti de construire un édicule reproduisant le mausolée sacré dans les mêmes dimensions. Est-il nécessaire d'ajouter qu'Alberti s'efforça avant tout de se conformer aux règles de l'architecture classique (cet homme qui avait embrassé l'état religieux fut bien le plus païen des architectes passés et présents!) et qu'il broda toutes sortes de variantes sur le thème donné!

Bien autrement important que la chapelle du Saint Sépulcre est le palais Ruccellai — en belle *pietra forte*, dans la *via della Vigna Nuova*, — le chef-d'œuvre d'Alberti dans le domaine de l'architecture civile (bâti, d'après M. del Badia, de 1446 à 1451). C'est la façade la plus nette, la plus claire, la mieux raisonnée qu'on eût vue jusqu'alors. Le manque de recul empêche de l'apprécier suffisamment sur place, mais elle a été si souvent reproduite par la gravure ou la photographie qu'il serait superflu d'en célébrer ici tous les mérites.

En apparence, la disposition est la même que dans

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ÉGLISE TRIOMPHANTE (FRAGMENT), FRESQUE DE LA CHAPELLE DES ESPAGNOLS (ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE) [1].

le palais florentin traditionnel : au rez-de-chaussée, six fenêtres carrées, assez étroites, pratiquées à une grande distance du sol et munies de grillages, de véritables meurtrières; au premier étage, sept fenêtres bilobées, et autant à l'étage supérieur. Mais trois ordres de pilastres, ceux du bas doriques, les autres composites, des moulures et des ornements disposés avec autant d'intelligence que de goût, ainsi qu'un appareil uni, à beaux refends, donnent à cette façade une vie et une élégance incomparables.

Ne nous séparons pas des Ruccellai sans jeter un coup d'œil sur leurs anciens jardins, les *Orti Oricellari* [2]. Ce splendide parc, qui touchait autrefois à la porte de Prato et où règne une telle solitude que l'on se croirait à cent lieues d'une grande ville, doit son arrangement actuel à la feue princesse Orloff, qui l'acquit en 1861. Lorque je l'ai visité en 1885, avec mon regretté ami le baron de Liphart, des arbres séculaires, au feuillage toujours vert, y alternaient avec les restes d'une loge murée, à colonnes et à pilastres ioniques, ainsi qu'avec une série de statues : le *Boniface VIII* de la façade du Dôme, le *Polyphème* de l'école de Jean Bologne, etc. J'apprends, par le guide de M. Marcotti, qu'aujourd'hui tout est changé. Le palais est devenu la propriété du marquis Ginori, le *Boniface VIII* celle de l'antiquaire Bardini; d'autres sculptures ont émigré au château de Vincigliata; le jardin enfin est à vendre par petits lots.

N'importe : malgré ces mutilations, quel être pensant pourrait passer devant les jardins Ruccellai sans évoquer les impérissables souvenirs qui s'attachent à eux!

Ici Bernard (1448-1514), le fils de Jean, et l'auteur d'une description des plus érudites de la ville de Rome (*Liber de urbe Roma*), ainsi que d'une histoire de la campagne de Charles VIII (*de Bello italico*), recueillit, après l'expulsion des Médicis, les marbres antiques qu'il put sauver de la dispersion; ici il donna asile à la célèbre Académie platonicienne, fondée par Cosme, le Père de la Patrie. Cette académie n'était pas, comme son titre pourrait le faire penser, une assemblée fermée, autoritaire, jalouse de ses prérogatives, mais une réunion libre et ouverte d'hommes adonnés aux mêmes études. Ses agissements toutefois ne furent pas des plus platoniques : en 1512 elle prit part au mouvement qui prépara le retour des Médicis; en 1522, par contre, elle conspira contre le cardinal Jules de Médicis (on montre encore la porte par laquelle les conjurés se sauvèrent après l'avortement du com-

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*
2. La famille devait sa fortune à l'exploitation de l'*oricello* ou tournesol; d'où, par corruption, le nom de Ruccellai.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plot). Heureusement pour leur gloire, ses membres ne s'occupaient qu'exceptionnellement de politique : en 1516, l'un d'eux, Jean Ruccellai, le fils de Bernard, récita devant le pape Léon X sa *Rosmunda*, la seconde en date des tragédies modernes; un autre, Machiavel, y lut ses immortels *Discours sur les Décades de Tite-Live*. Plus tard, Charles-Quint se promena sous les ombrages des *Orti Oricellari*, Bianca Capello y donna des fêtes aussi éblouissantes que scandaleuses, et le cardinal Jean-Charles de Médicis y fit jouer la comédie par Salvator Rosa.

L'ÉGLISE TRIOMPHANTE (FRAGMENT), FRESQUE DE LA CHAPELLE DES ESPAGNOLS (ÉGLISE DE SAINTE-MARIE NOUVELLE) [1].

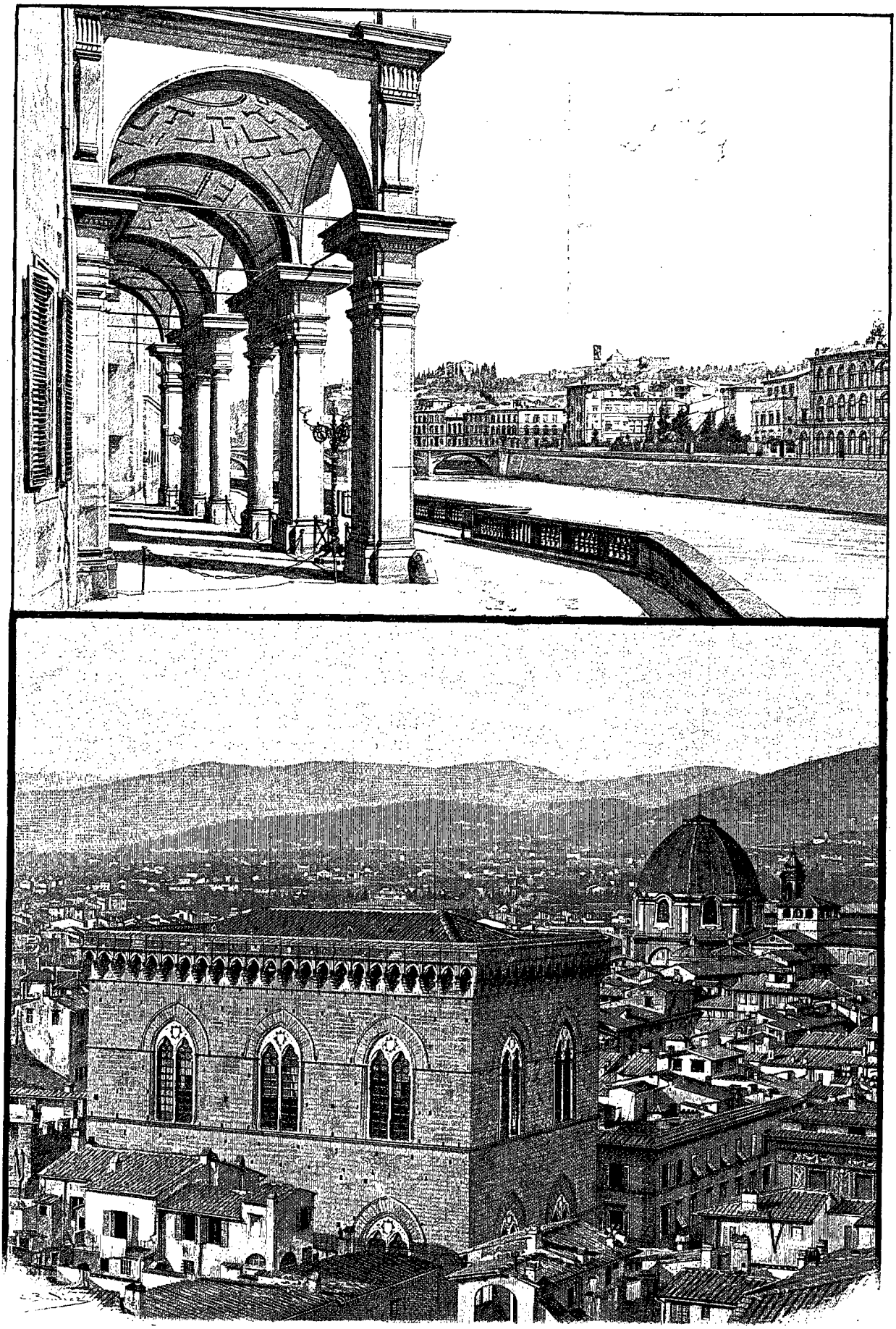
XXXIII

Le palais Strozzi.

Les Strozzi, après avoir, pendant un temps, brillé à la tête de l'aristocratie florentine (cette aristocratie composée de marchands et non pas de militaires), avaient dû prendre le chemin de l'exil, pour leur opposition aux entreprises des Médicis. Tandis que le noble Palla essayait de se consoler à Padoue, par la culture des lettres, de la perte de sa patrie, les enfants de son cousin Matteo tentaient de refaire à Naples la fortune de leur maison. Ils y réussirent : le principal d'entre eux, Filippo, obtint enfin, après de longues années de relégation, de rentrer dans sa ville natale. Sa mère, Alessandra, dont les lettres, publiées naguère par M. Guasti, proclament l'incomparable sollicitude et la rare clairvoyance, s'était appliquée pendant son absence à arrondir l'îlot sur lequel s'élevait leur maison, de manière à rendre possible l'édification d'une demeure plus en rapport avec la situation de sa famille. Ce fut à cette entreprise que Filippo se dévoua pendant les dernières années de sa vie, en y apportant une ardeur, un enthousiasme sans pareils. Pour donner le change à ses ombrageux concitoyens, il commença par se répandre en lamentations sur l'exiguïté de son habitation et sur l'étendue de sa famille. Ayant fait venir des maîtres en l'art de bâtir, il leur demandait des plans, puis faisait semblant d'y renoncer, comme effrayé par la dépense. Il finit par persuader à son entourage qu'il était entraîné par ses architectes infiniment plus loin qu'il ne voulait, alors que son ambition était au contraire d'éclipser encore, si possible, Luca Pitti, le constructeur du plus grandiose palais que Florence eût eu jusqu'alors. Ces précautions n'étaient pas aussi superflues qu'on est tenté de le croire : nous

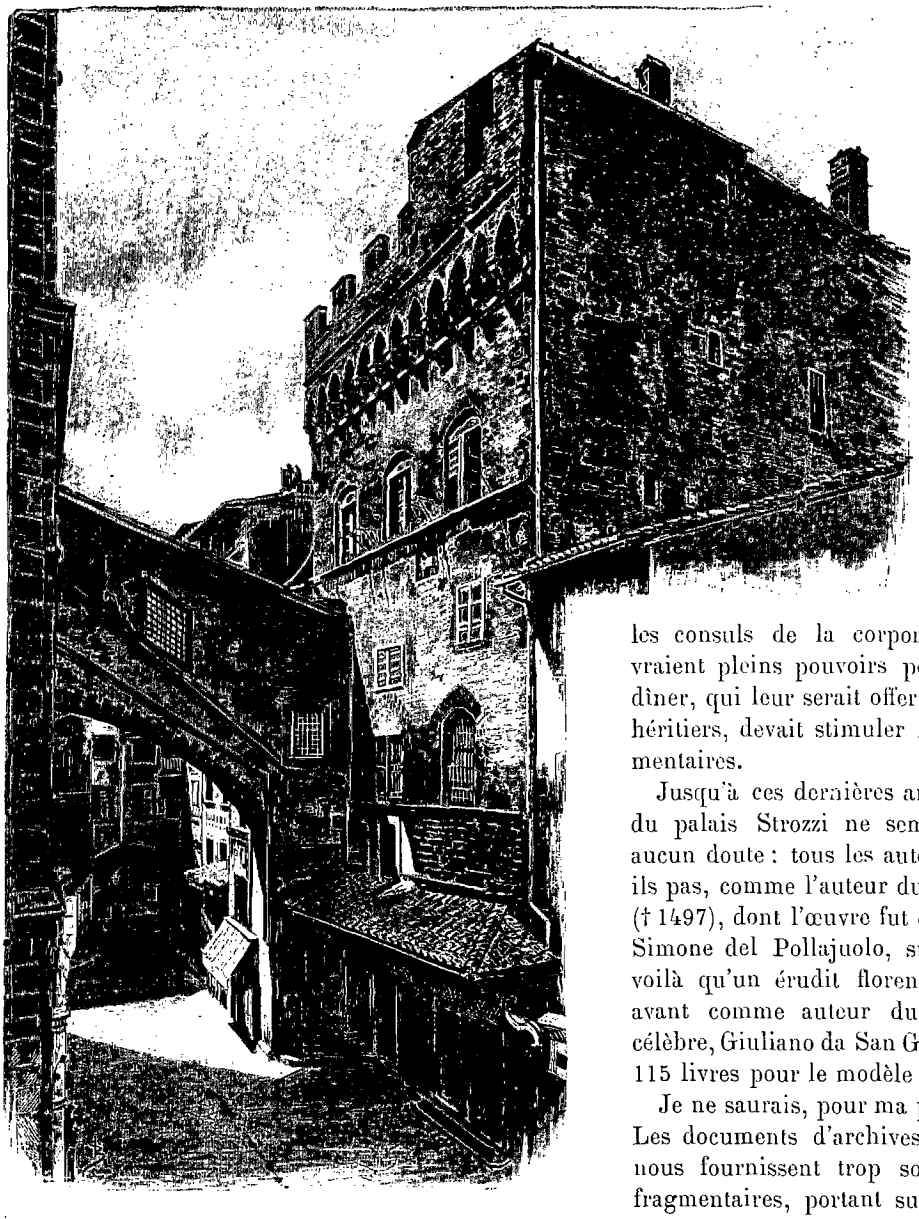
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ORATOIRE D'OR SAN MICHELE ET LE PALAIS DES OFFICES VUS DU LUNG'ARNO TORRIGIANI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ORATOIRE D'OR SAN MICHELE ET LE PALAIS DE « L' ARTE DELLA LANA » [1].

apprenons en effet, par une délibération du conseil des Prieurs, que l'autorisation de cette assemblée était indispensable pour permettre à Strozzi de procéder à des travaux qui devaient avoir pour résultat de modifier tout un quartier de Florence. L'autorisation enfin obtenue (1489), Strozzi fit éclater le mélange de piété et de superstition qui formait l'état d'âme d'un Florentin du XVe siècle. Après avoir fait tirer l'horoscope par les savants les plus compétents, entre autres l'illustre philosophe Marsile Ficin, le propagateur du néo-platonisme, il fit célébrer des messes dans les principales paroisses, en même temps que, conformément à une pratique païenne, il faisait placer dans les fondations des médailles commémoratives. Quoique poussés avec une activité fébrile, les travaux étaient loin d'être achevés lorsque Filippo, qui ne comptait que soixante-cinq ans, dicta son testament, en 1491. Les précautions qu'il y prit pour l'achèvement de son palais prouvent combien son plan lui tenait au cœur : il ordonna que cinquante ouvriers, au moins, y travailleraient sans interruption, de manière que tout fût terminé en 1496. Au cas où le palais ne serait pas achevé à cette date, Laurent le Magnifique ou, à son défaut, les consuls de la corporation des marchands, recevraient pleins pouvoirs pour presser les travaux. Un dîner, qui leur serait offert chaque année aux frais des héritiers, devait stimuler le zèle des exécuteurs testamentaires.

Jusqu'à ces dernières années, le nom de l'architecte du palais Strozzi ne semblait devoir donner lieu à aucun doute : tous les auteurs anciens ne désignaient-ils pas, comme l'auteur du plan, Benedetto da Majano († 1497), dont l'œuvre fut continuée après sa mort par Simone del Pollajuolo, surnommé *il Cronaca*. Mais voilà qu'un érudit florentin, M. del Badia, met en avant comme auteur du plan un autre architecte célèbre, Giuliano da San Gallo, qui reçut, en 1489-1490, 115 livres pour le modèle du palais.

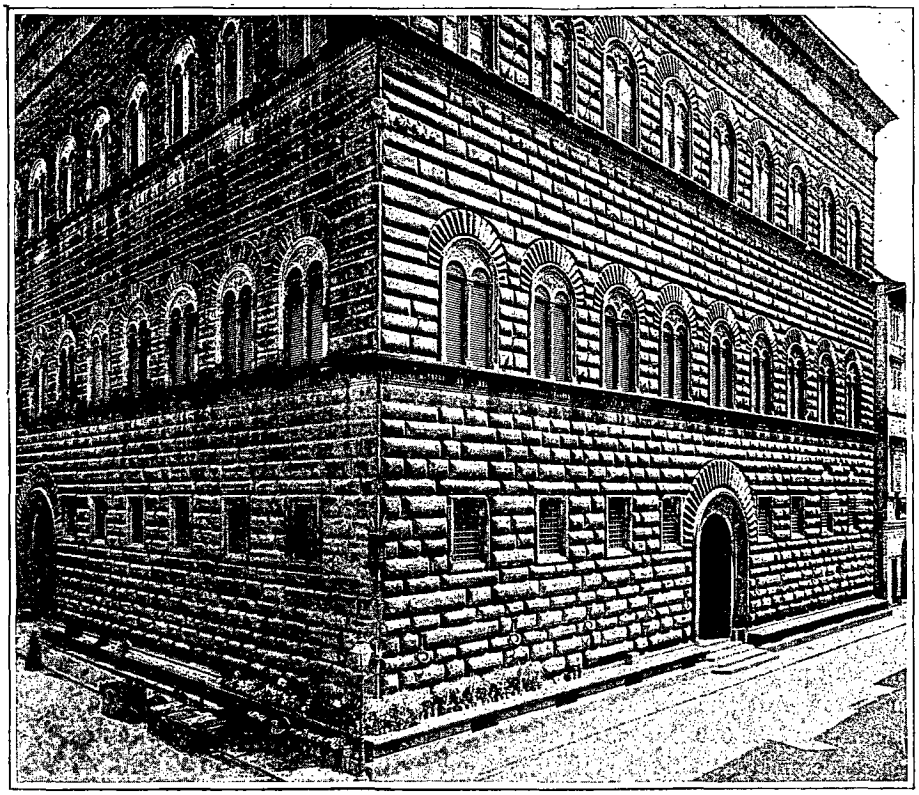
Je ne saurais, pour ma part, m'associer à ces doutes. Les documents d'archives, les pièces comptables, ne nous fournissent trop souvent que des indications fragmentaires, portant sur des points de détail. Pouvons-nous opposer la mention d'un payement, exceptionnellement fait à Giuliano da San Gallo, à l'affirmation si concrète et si catégorique de Vasari, que le palais Strozzi est l'œuvre de Benedetto da Majano? Vasari écrivait en plein XVIe siècle, dans cette ville même de Florence, où plus d'un de ses contemporains avait encore pu assister à la pose de la première pierre du palais. Dès lors son témoignage mérite pleine créance. Je persisterai donc à faire honneur à Benedetto da Majano de la construction de cette demeure si imposante, qui rappelle à tant d'égards les modèles du moyen-âge, alors que les créations de Giuliano da San Gallo appartiennent toutes au style néo-classique.

Le Palais Vieux de Florence, tel est le modèle dont Benedetto da Majano s'est inspiré, ainsi d'ailleurs que Brunellesco au palais Pitti et Michelozzo au palais des Médicis, mais en atténuant par d'ingénieuses combinaisons ce que le sombre édifice de la place de la Seigneurie a de trop rude et de trop austère. Au rez-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de-chaussée, les inévitables fenêtres carrées, basses et grillées. Au premier étage, neuf fenêtres bilobées, avec les croissants des Strozzi (ainsi, deux seulement de plus qu'au palais Ruccellai, qui mesure, si mon calcul est exact, environ 26 mètres de long, tandis que le palais Strozzi en mesure 40!); neuf également au second étage. Ces fenêtres, loin d'atteindre à leur développement normal, sont subitement arrêtées et coupées par une sorte de corniche qui me paraît irrationnelle, puisqu'elle n'indique ni la fin d'un étage ni la naissance de l'autre. La division par étages — puisque j'ai prononcé le mot, — voilà ce qui n'est pas accentué dans ce monument et dans ses analogues. Les fenêtres n'y sont autre chose que des trous percés symétriquement, mais un peu au hasard, dans une masse énorme.



LE PALAIS STROZZI [1].

On a beaucoup admiré d'ailleurs l'art avec lequel Benedetto gradua l'effet de ces bossages gigantesques en en diminuant la saillie à chaque étage.

Sur cette façade, à la fois si imposante et si souple, on serait tenté de dire si colorée, une seule concession est faite à l'ornementation : ce sont les lanternes en fer forgé.

De même que le palais, elles ont leur légende : l'artiste qui les a forgées, Niccolò Grossi, dut à une manie son surnom de *Caparra* (demandeur d'arrhes) : en concluant un marché, il exigeait invariablement que son client, quel qu'il fût, lui versât une somme qui lui tiendrait lieu de gage. Une enseigne suspendue à la porte de son atelier représentait des livres qui brûlaient : il voulait dire par là qu'il ne faisait pas crédit, vu qu'il ne pouvait pas inscrire ses débiteurs sur ses livres, que le feu venait de dévorer. Cet original conservait son franc-parler même vis-à-vis d'un Laurent le Magnifique : celui-ci lui ayant demandé de le faire passer avant des pratiques pauvres, le Caparra refusa brutalement en disant que les premiers venus devaient être les premiers servis. Les lanternes du palais Strozzi montrent à quel point de telles prétentions étaient fondées : l'exécution en est aussi fine que le dessin en est pur.

Malgré les prescriptions si précises de Strozzi, l'incurie des héritiers et la mort des deux architectes successifs, Benedetto da Majano et le Cronaca, firent traîner les travaux au delà de toute vraisemblance: Filippo Strozzi le jeune eut enfin la satisfaction de les mener à fin en 1533, à l'exception, de la corniche qui attend encore, sur une partie du palais, son achèvement.

La famille Strozzi a connu toutes les vicissitudes : après s'être signalée par son hostilité contre les Médicis, après s'être réconciliée et avoir fait cause commune avec eux, elle se laissa de nouveau aller, sous un prétexte futile, à conspirer : Philippe le jeune (1488-1538) venait à peine d'achever la construction du palais, lorsque ses intrigues lui valurent l'exil. Réfugié à Venise, il rentra dans sa patrie après l'assassinat du duc Alexandre, et se mit à la tête des révoltés. Battu et fait prisonnier à la bataille de Montemurlo, il se suicida, affirme-t-on, dans sa prison après avoir écrit une lettre célèbre, où il prie Dieu libérateur de l'accueillir dans le séjour réservé à Caton et aux autres hommes vertueux qui ont attenté à leurs jours.

Le fils de Philippe, Pierre (1510-1558), hérita de la haine de son père contre les Médicis : entré au service de François Ier, à qui il amena une compagnie d'hommes d'art aussi vaillants que richement équipés, et qui le nomma général des galères, puis maréchal de France, il prit la part la plus glorieuse à la défense de Sienne. Il faisait un noble usage de son immense fortune et partageait son temps entre l'étude et la guerre. Ce

1. *Gravure de Boussod-Valadon, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cousin de Catherine de Médicis fut tué, à peine âgé de quarante-huit ans, au siège de Thionville.

Depuis, les Strozzi de Florence, devenus princes du Saint-Empire, ont peu fait parler d'eux : seul le sénateur Carlo (1587-1690) s'est signalé par l'ardeur avec laquelle il a recueilli les documents propres à illustrer l'histoire de sa ville natale. Ses notes, conservées aux Archives d'État sous le titre de *Spoglio Strozziano*, ne cessent de rendre de signalés services aux travailleurs.

Mieux partagés que beaucoup d'autres familles patriciennes de Florence, les Strozzi habitent aujourd'hui encore le palais élevé à leur intention, avec tant d'amour, par leur ancêtre. Une partie de leurs richesses a malheureusement émigré au loin : le buste de Filippo Strozzi, dû au ciseau de Benedetto da Majano, a trouvé un asile au Louvre; le buste qui est connu sous le nom de Marietta Strozzi, et le portrait de la fille de Robert Strozzi par le Titien, sont devenus la propriété du musée de Berlin. Il n'est pas jusqu'à la clef, cette clef admirable de goût et de fini, qui n'ait pris le chemin de l'étranger; elle appartient au baron Adolphe de Rothschild, qui l'a payée, affirme-t-on, 30 000 francs. On a pu la voir à différentes de nos expositions parisiennes, entre autres à celle de 1878.

A quelques pas du palais Strozzi, à l'autre extrémité de la via Tornabuoni, le palais Antinori, attribué tour à tour à Giuliano da San Gallo et à Baccio d'Agnolo, forme une tentative intéressante pour donner à une habitation particulière un aspect moins farouche que celui des palais-forteresses, sans recourir aux ordres antiques : l'appareil y est tout uni, sans bossages; les pilastres, d'autre part, ne brillent que par leur absence. La sévérité toutefois domine dans l'ensemble : le rez-de-chaussée, fort haut, n'est percé que de trois petites fenêtres grillées, et le toit qui surplombe ne contribue pas à égayer la façade.

XXXIV

L'Oratoire d'Or San Michele et les Corporations florentines.

A mi-chemin entre la cathédrale et la place de la Seigneurie, dans la *via Calzajoli*, se dresse un édifice à la forme bizarre et au nom tout aussi étrange, l'Oratoire d'Or San Michele ou de *San Michele in orto*. Le monument tel que nous le voyons aujourd'hui est un ancien grenier à blé public, transformé et complété. Ce grenier, réédifié en 1336 sous forme de loge ouverte, de halle, enrichi en 1349 d'une chapelle et, vers la même époque, du fameux tabernacle d'Orcagna, fut converti en oratoire par les soins de l'architecte Simone Talenti, qui mura les arcades, y pratiqua des fenêtres, et construisit sur le rez-de-chaussée un premier et un second étage. De cet ensemble, assez pauvre au point de vue architectural, la sculpture a fait un musée éblouissant.

E. Müntz.

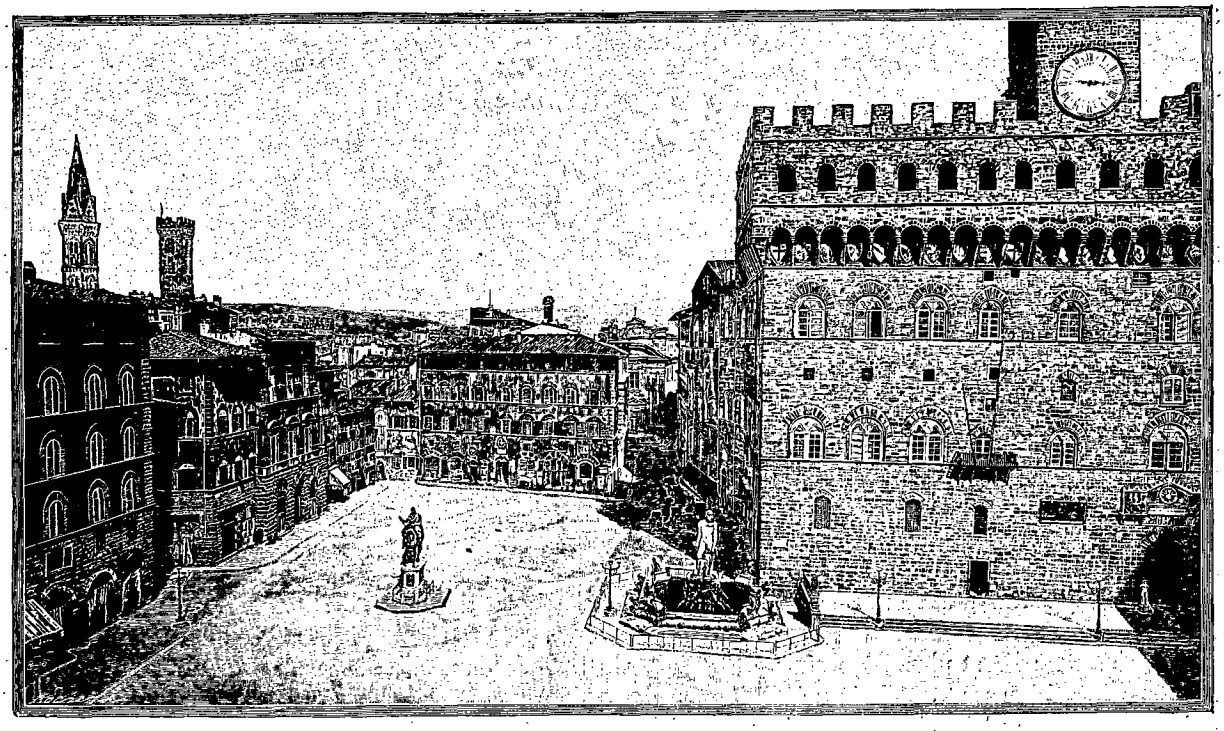
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE SANGLIER DE LA LOGE DU MARCHÉ-NEUF [1] (PAGE 312).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA PLACE DE LA SEIGNEURIE [1] (PAGE 324).

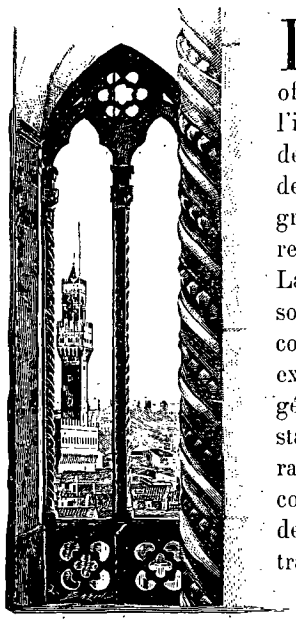
A TRAVERS LA TOSCANE [2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE.

XXXIV (suite).

L'Oratoire d'Or San Michele et les corporations florentines.



LE PALAIS VIEUX, VU DU CAMPANILE [4] (PAGE 332).

L'HISTOIRE de la décoration d'Or San Michele nous offre un nouvel exemple de l'intervention incessante, soit des corporations, soit même des particuliers, dans les grands travaux publics intéressant la religion ou l'édilité. La République florentine, avec son organisation à la fois si compliquée et si féconde, surexcitait toutes les initiatives généreuses. Il lui arrivait constamment d'inviter les corporations des arts et métiers à concourir à l'enrichissement des sanctuaires. Les administrateurs de la « Mercanzia », raconte à ce sujet M. Marcotti, les sept grands arts [3] (*arti maggiori*) et six parmi les petits arts (*arti minori*) acceptèrent de fournir chacun une statue pour un des quatorze piliers; ils étaient autorisés en échange à faire placer sous cette statue un bas-relief contenant une allusion à la spécialité de chacun d'eux et, au-dessus, leurs armoiries. Aucun monument

1. *Gravure de Böcher, d'après une photographie.*

2. *Suite.* — *Voyez t. XLIII, p.* 321 *et* 337; *t. XLV, p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321; *t. XLVI, p.* 161, 177 *et* 193; *t. LI, p.* 305, 321 *et* 337; *t. LXIII, p.* 129, 145 *et* 161; *t. LXIV, p.* 129 *et* 145; *t. LXVI, p.* 369, 385 *et* 401; *t. LXVII, p.* 289 *et* 305.

3. Au XVe siècle les corporations florentines comprenaient vingt et un « arts », dont sept grands et quatorze petits. Les grands étaient : 1° l'*arte de' giudici e notai* (les juges et les notaires); 2° l'*arte de' mercanti*; 3° l'*arte de' cambiatori* (les changeurs); 4° l'*arte della lana*; 5° l'*arte della seta*, auquel étaient affiliés les orfèvres; 6° l'*arte delli speciali et medici* (les épiciers et les médecins); 7° l'*arte dei vajai e pellicciai* (les pelletiers).

Les petits arts étaient : 8° *linaiuoli e rigattieri* (les marchands de lin et les fripiers); 9° *calzolai* (les cordonniers); 10° *fabri* (les forgerons); 11° *pizzicagnoli* (les charcutiers); 12° *chornotieri* (les fabricants de cornes?); 13° *vinattieri* (les cabaretiers); 14° *albergatori* (les aubergistes); 15° *correggiai* (les bourreliers); 16° *coiai* (les tanneurs); 17° *corazzai* (les armuriers); 18° *chiavaiccoli* (les serruriers); 19° *maestri di murare* (les maçons); 20° *maestri di legnami* (les charpentiers); 21° *tornai* (les tourneurs).

Les professions non spécifiées devaient entrer tant bien que mal dans l'une ou l'autre de ces corporations, comme dans un lit de Procuste. On a vu que les orfèvres avaient dû se rattacher à la corporation des fabricants de soieries. (Gori, *La Toscana illustrata nella sua Storia : Prodromo della Toscana illustrata*, t. I, p. 181. Livourne, 1755.)

4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Florence, ajoute M. Marcotti, n'exprime d'une façon plus complète la splendide vitalité de cette démocratie du XIVe et du XVe siècle. Et puisque, parmi les *arti maggiori*, les corporations des fabricants de laine, des marchands et des fabricants de soie, étaient les plus puissantes, on donna Or San Michele en garde à la dernière (*l'arte della seta*), de même que l'on avait donné en garde le Baptistère à la corporation des marchands, et la Cathédrale à celle des fabricants de laine.

Au rez-de-chaussée, chaque côté de l'oratoire contient trois fenêtres trilobées et quatre niches en marbre blanc, à fond semé d'étoiles; au-dessus se développent quatre médaillons, dont un sculpté et trois peints; au premier étage et au second, sur chaque face, trois fenêtres bilobées, dont les meneaux blancs tranchent sur la belle pierre brunâtre employée à la construction. Une balustrade régnant sur une sorte de mâchicoulis couronne l'édifice.

Les architectes feront plus d'une réserve sur Or San Michele : ils critiqueront ce gothique indécis et pauvre qui flotte entre le plein cintre et l'ogive; ces niches qui manquent de profondeur et de caractère; la rareté des moulures, l'absence de contreforts. En réalité ce monument est-il autre chose qu'un cube gigantesque?

Le couronnement, circonstance digne de remarque, se compose d'une sorte de balustrade, comme dans la loge d'Orcagna, au lieu de comprendre des flèches qui s'élancent dans les airs.

Mais quelle ornementation éblouissante : fenêtres dentelées, garnies de vitraux peints, bas-reliefs et statues, tout un monde de motifs séduisants !

La sculpture se donne carrière à Or San Michele, sans toutefois déborder sur le cadre que lui a assigné l'architecture. Nous avons d'abord les bas-reliefs sculptés sous chaque niche, puis les statues placées dans les niches, puis quatre statuettes correspondant aux quatre colonnettes de chaque fenêtre.

En étudiant le Baptistère, le Campanile et le Dôme, nous avons fait connaissance avec les principaux représentants de la sculpture florentine des XIVe, XVe et XVIe siècles. A Or San Michele, notre esquisse s'enrichit de traits nouveaux.

Ici Ghiberti, que nous n'avons jusqu'ici apprécié que comme sculpteur de bas-reliefs, se révèle comme statuaire. Il a enrichi l'oratoire des statues de *Saint Jean-Baptiste*, de *Saint Mathieu*, de *Saint Étienne*. Ce sont des œuvres élégantes, mais manquant à la fois de force et d'accent; porté à la grâce plutôt qu'à la force, le sculpteur des portes du Baptistère échoue là où Donatello célèbre ses triomphes les plus éclatants. Si celui-ci avait eu l'amour du détail qui caractérise Ghiberti, ou si Ghiberti avait eu le souffle, la verve, l'envergure de son rival, quels statuaires inimitables! L'un était l'homme du recueillement, des émotions contenues, l'autre celui de l'exubérance, l'interprète de la passion rompant toutes les digues et s'épanchant en tourbillons impétueux.

De même que le Baptistère et le Dôme, Or San Michele nous montre les deux rivaux aux prises l'un avec l'autre. Donatello y a laissé trois pages magistrales, dont l'une, le *Saint Georges*, est célèbre au loin.

Les deux premières en date, le *Saint Pierre* et le *Saint Marc*, exécutées après 1406, témoignent encore de l'indécision de l'artiste, partagé entre le réalisme et le classicisme. Son *Saint Pierre* se rapproche des statues romaines par l'arrangement de ses draperies. Constatons à ce sujet que rien ne rappelle moins le style gothique, tel qu'il se manifestait à ce moment, soit à Venise, soit à Milan, soit en France, que ces premières productions de Donatello : les physionomies y ont déjà une liberté illimitée; quant aux draperies, l'artiste y a entièrement rompu avec le besoin de symétrie et de rythme cher aux sculpteurs du nord, avec leurs plis parallèles, avec leurs bordures qui se déroulent de manière à former comme une série de zigzags, avec leurs pans qui retombent en pointe. Ces formules, que l'on rencontre encore dans l'École de Bourgogne, chez les *Pleureurs* du tombeau de Philippe le Hardi, à Dijon, manquent déjà complètement chez le maître florentin.

Quant au *Saint Georges* (1416), cette figure si libre, si fière, si vibrante, il est aussi éloigné du style gothique que du style classique; c'est une création moderne dans toute la force du terme. L'œil fixé sur un adversaire invisible, les sourcils froncés, le corps en éveil, plutôt que fermement posé, couvert d'une de ces armures du moyen âge dont il n'y a décidément pas moyen de tirer parti dans la statuaire, une chlamyde jetée sur les épaules et nouée sous le menton, la tête et les mains nues, le saint attend, libre de tous ses mouvements, comme un lion prêt à bondir au premier signal.

Donatello ne comptait que trente ans au moment où il créait ce chef-d'œuvre[1].

A côté de Ghiberti et de Donatello, leur contemporain Nanni di Banco, avec qui nous avons déjà fait connaissance en étudiant les sculptures de la cathédrale, a laissé à Or San Michele son œuvre maîtresse : il est l'auteur de la statue de *Saint Éloi*, du groupe des cinq saints et de délicieux bas-reliefs. Les exigences de Nanni fournirent à Donatello le prétexte d'une de ces espièglerie dans lesquelles il excellait : la leçon donnée à la fois à son élève et aux clients de celui-ci est trop piquante pour n'être pas rapportée ici : ayant trouvé trop élevées les prétentions du maître, la corporation des cordonniers s'était adressée, comme pour le narguer, à son élève Nanni di Banco. Le travail terminé, Nanni, qui avait d'abord déclaré s'en rapporter à l'appréciation de ses commettants, exigea une somme bien supérieure à celle qu'avait demandée Donatello. Celui-ci,

1. La statue originale de saint Georges a été remplacée à Or San Michele par une copie en marbre et transportée au Musée national, exemple que l'on ferait sagement de suivre pour les sculptures de Rude sur notre Arc de triomphe de l'Étoile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

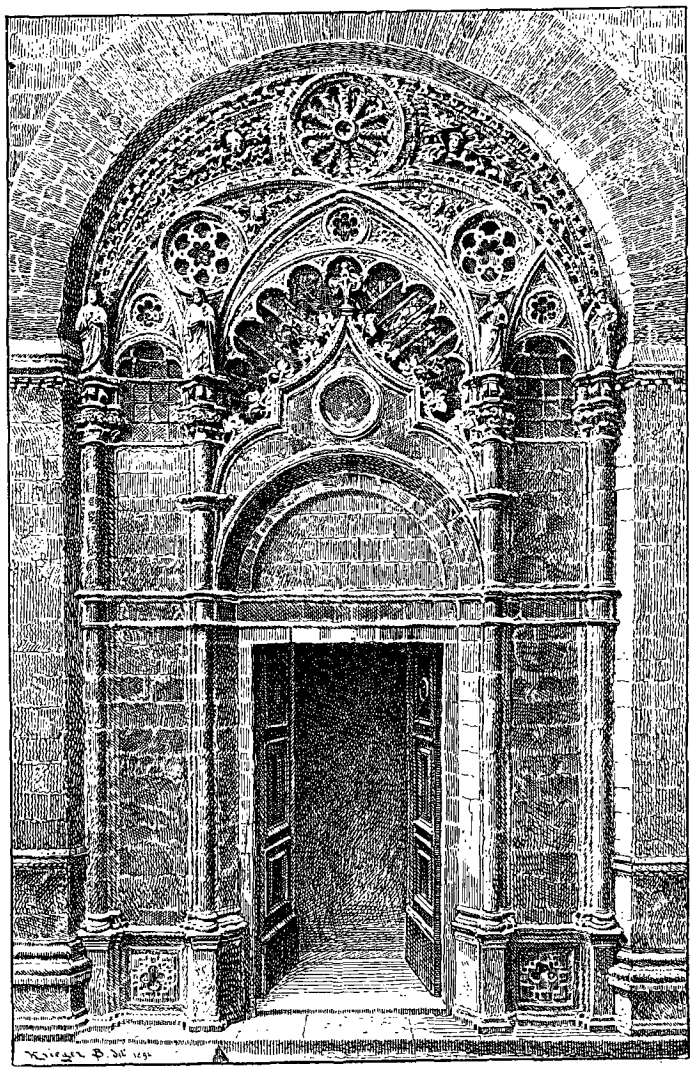
choisi comme arbitre, donna raison à son élève, attendu, disait-il, que Nanni, n'ayant pas la même expérience que lui Donatello, avait consacré à cet ouvrage beaucoup plus de temps, et par conséquent devait être payé plus cher.

Luca et Andrea della Robbia se joignirent à ces coryphées de l'École florentine pour sculpter ou peindre les armoiries qui décorent l'étage supérieur. Le superbe groupe en bronze d'Andrea Verrocchio, l'*Incrédulité de saint Thomas*, si fouillé et cependant si vibrant (1483), marque une nouvelle évolution de la sculpture florentine.

Le XVIe siècle à son tour compte dans ce sanctuaire deux de ses pages les plus considérables : le *Saint Jean l'Évangéliste* en bronze (1515) de Baccio da Montelupo, imposant malgré sa sobriété, et le *Saint Luc*, également en bronze, de Jean Bologne, simple et mouvementé.

Si les maîtres de la sculpture florentine du XVe et du XVIe siècle se sont prodigués sur les parois extérieures d'Or San Michele, à l'intérieur, leur ancêtre du XIVe siècle, Andrea Orcagna († 1368), s'impose seul à notre attention. Il nous y prouve que l'École de la Toscane n'était pas morte avec André de Pise.

Le tabernacle d'Or San Michele a été terminé en 1359, comme en fait foi la signature « *Andreas Cionis pictor florentinus oratorii archimagister extitit hujus MCCCLIX*[1] ». La composition centrale montre, dans le bas, la *Mort de la Vierge* (ou, comme on dit souvent, la « Dormition », la *Koimésis*, de la Vierge), dans le haut l'*Assomption de la Vierge*.



PORTE D'OR SAN MICHELE [1].

Dans la scène inférieure, Orcagna a recherché avant tout, en véritable disciple de Jean de Pise, les expressions violentes, l'effet dramatique. Au centre, la Vierge étendue sous un linceul, dont deux apôtres tiennent les extrémités ; un troisième apôtre se courbe en sanglotant, pour baiser la main de la défunte. A droite et à gauche, une assemblée nombreuse, dans laquelle plusieurs personnages en costume du XIVe siècle ; l'un tient un encensoir, l'autre lit les litanies des morts ; d'autres encore pleurent ou regardent fixement devant eux comme frappés de stupéfaction. Debout, au milieu de cette troupe fidèle, sur laquelle il ne se détache toutefois pas suffisamment, le Christ tient l'âme de sa mère, représentée, comme d'ordinaire, sous la forme d'un enfant.

Ce qui frappe d'abord dans la *Mort de la Vierge*, c'est la prédominance du principe pittoresque sur le principe sculptural. Au lieu de simplifier, comme André de Pise, Orcagna complique, comme Jean de Pise. Seule la présence des douze apôtres était strictement nécessaire pour l'intelligence du sujet : Orcagna s'est plu à réunir dans ce cadre étroit une trentaine de spectateurs ; pour les y faire tenir, il a dû en placer jusqu'à quatre les uns derrière les autres. Je me hâte d'ajouter qu'il n'a su mettre dans ces trente figures ni assez d'expression, ni assez de variété. L'attitude et la physionomie de la plupart d'entre elles manquent au premier chef de signification nettement déterminée. En outre, les personnages du premier plan sont beaucoup trop trapus, à l'exception du jeune acolyte, d'une élégance parfaite, qui, debout à gauche, tient l'encensoir. Les types pèchent non seulement par l'absence de beauté, mais même de netteté. On y retrouve ces réminiscences septentrionales qui, si souvent déjà, nous ont frappés dans les sculptures italiennes du XIIIe au XIVe siècle. Je critiquerai surtout les barbes trop longues et mal attachées, les regards fuyants, la grossièreté des extré-

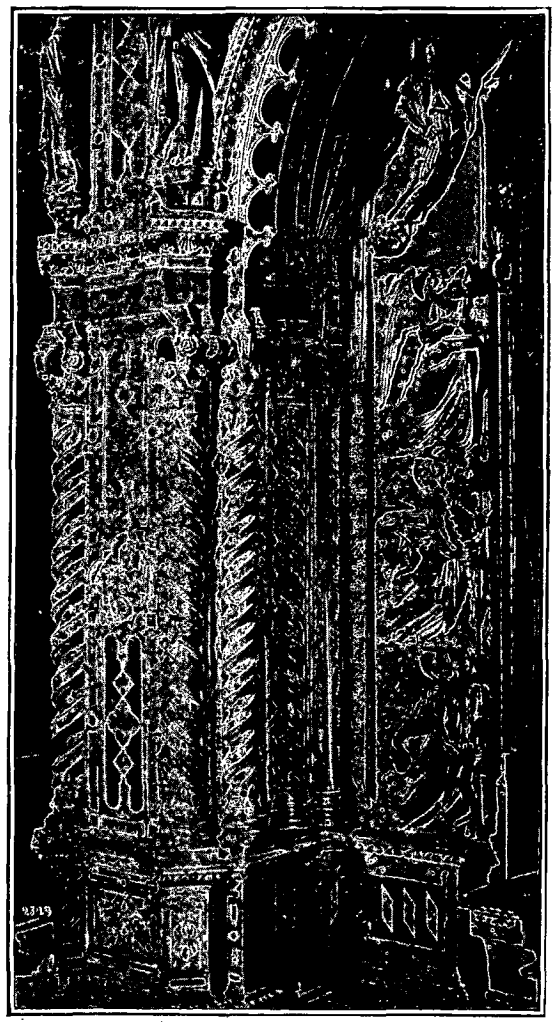
1. A l'époque même à laquelle Orcagna dirigeait les travaux d'Or San Michele, il accepta la place d'architecte en chef du dôme d'Orvieto, où on le trouve plus d'une fois à partir de 1358.

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mités, notamment des pieds, qui semblent découpés dans une planche.

L'*Assomption de la Vierge* forme, sauf de rares exceptions, un contraste complet avec la *Mort de la Vierge*. La partie la plus faible, c'est la figure de l'héroïne même de la scène. Enveloppée, embarrassée dans des vêtements trop pesants, la Vierge, avec son bandeau à la mode du XIVe siècle, cachant le bas du visage, ce malencontreux béguin, si souverainement



LE TABERNACLE D'ORCAGNA (DÉTAIL), (OR SAN MICHELE) [1].

disgracieux, n'offre ni assez d'émotion, ni assez de majesté. En thèse générale, l'École florentine, incomparable à tant d'autres égards, est restée longtemps sans savoir donner à la figure de la Vierge cette figure sur laquelle bien d'autres Écoles avaient concentré leurs efforts, comme les Grecs sur la figure de Zeus, d'Aphrodite ou d'Hermès, le caractère de beauté idéale qui nous en paraît aujourd'hui inséparable. Les Madones de Cimabue sont sévères et solennelles; celles de Giotto ne touchent qu'autant qu'elles sont reliées à quelque ensemble dramatique; allons même jusqu'au XVe siècle : peut-on citer dans l'œuvre de Donatello ou de Ghiberti une belle tête de Vierge?

Les anges qui entourent la Vierge, l'un jouant de la flûte, un autre de la cornemuse (motif charmant), d'autres encore soutenant les bords de l'auréole en forme d'amande (la *mandorla*), au milieu de laquelle trône leur souveraine, sont au contraire d'une beauté, d'un charme, d'une éloquence inexprimables, et comme coulés d'un seul jet, pleins de mouvement, de légèreté et d'effusion.

Saint Thomas agenouillé à gauche, et tendant les bras vers la Vierge pour recevoir sa ceinture, l'emporte, pour l'éloquence de l'attitude et l'arrangement des draperies, sur toutes les créations similaires du XIVe siècle. C'est le digne pendant du saint Pierre, peint par Orcagna dans le retable de la chapelle Strozzi, ainsi que de l'ange peint par lui dans le Paradis, aux pieds du Christ, dans la même chapelle. On sent, à voir la grâce et la liberté de ces créations, que la Renaissance n'est pas loin.

Sur trois des faces de la base, dans des enfoncements de forme octogone, des bas-reliefs représentent la *Naissance*, la *Présentation* et le *Mariage de la Vierge*, l'*Annonciation*, la *Nativité*, l'*Adoration des Mages*, la *Présentation du Temple*; enfin un ange annonçant à la Madone sa fin prochaine. Celle-ci, sous les traits d'une femme âgée, jette un regard de soumission et d'espérance vers le messager céleste; elle reçoit le rameau de palmier qui, d'après la légende, aurait eu la puissance miraculeuse de rendre son corps invisible aux yeux des Juifs lorsqu'on le porterait au tombeau. Les sujets sont séparés les uns des autres par de petits reliefs représentant les Vertus chrétiennes et entourés de vingt-deux figures personnifiant les Vertus, les Sciences et les Arts.

Le tabernacle d'Or San Michele est, malgré ses dimensions réduites, le monument le plus somptueux de Florence; le marbre et le bronze, les incrustations en pâtes de couleur, des centaines de motifs du goût le plus délicat, — anges à mi-corps, tenant des banderoles, colonnettes torses ornées de mosaïques, médaillons avec des figures allégoriques, haut-relief monumental, superbe balustrade en marbre avec des lobes de bronze ajourés, — tout a été employé pour lui donner un éclat inaccoutumé, même dans une ville où tant de jouissances sont ménagées aux yeux.

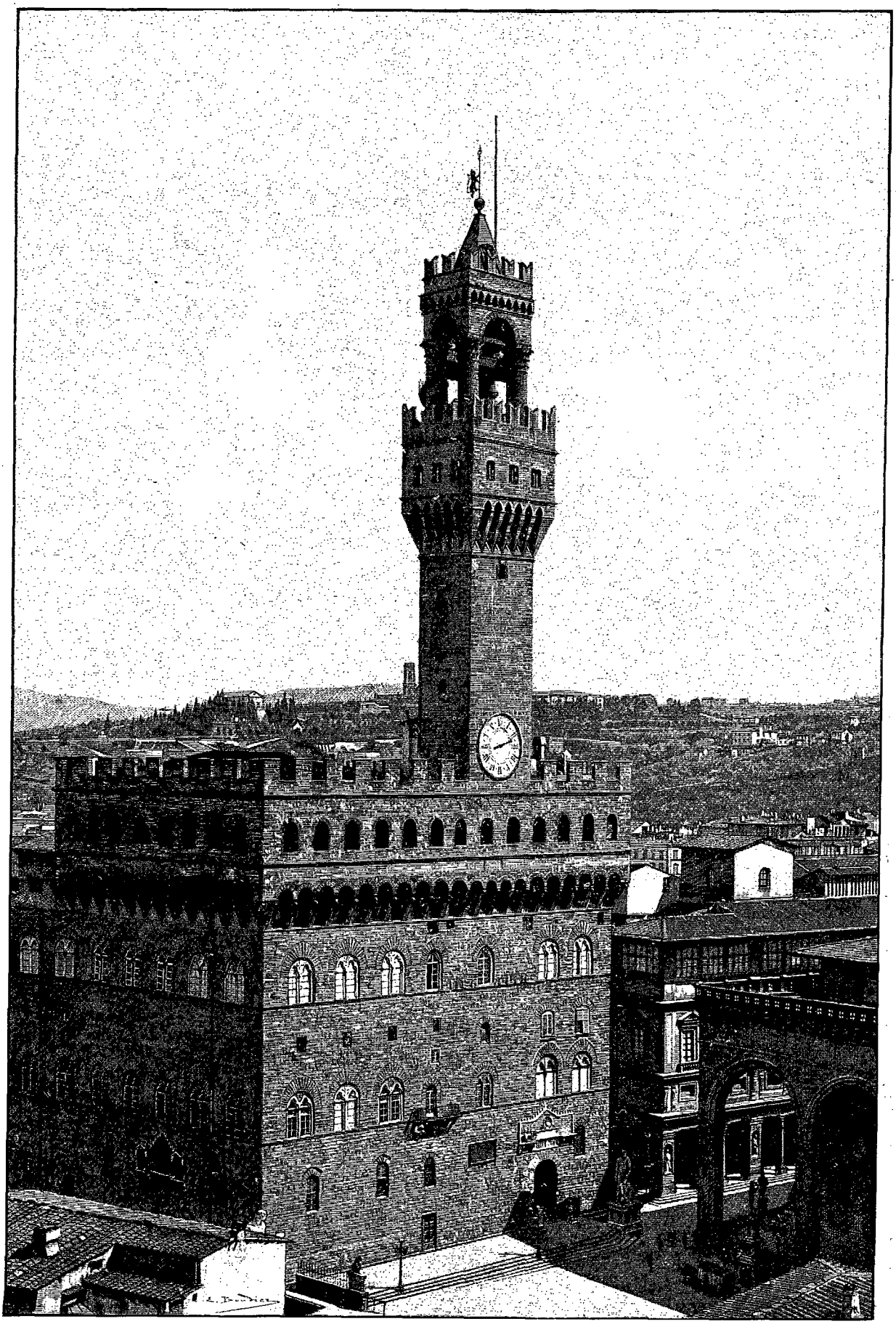
XXXV

La place de la Seigneurie et la Loge des Lanzi.

La place de la Seigneurie, sur laquelle depuis six cents ans se sont déroulés tous les drames dont se compose l'histoire intérieure de Florence, est saisissante, grandiose, admirable, à force de braver toutes les lois de la symétrie, on est tenté de dire toutes les lois de la vraisemblance. Parmi les édifices qui la bordent,

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

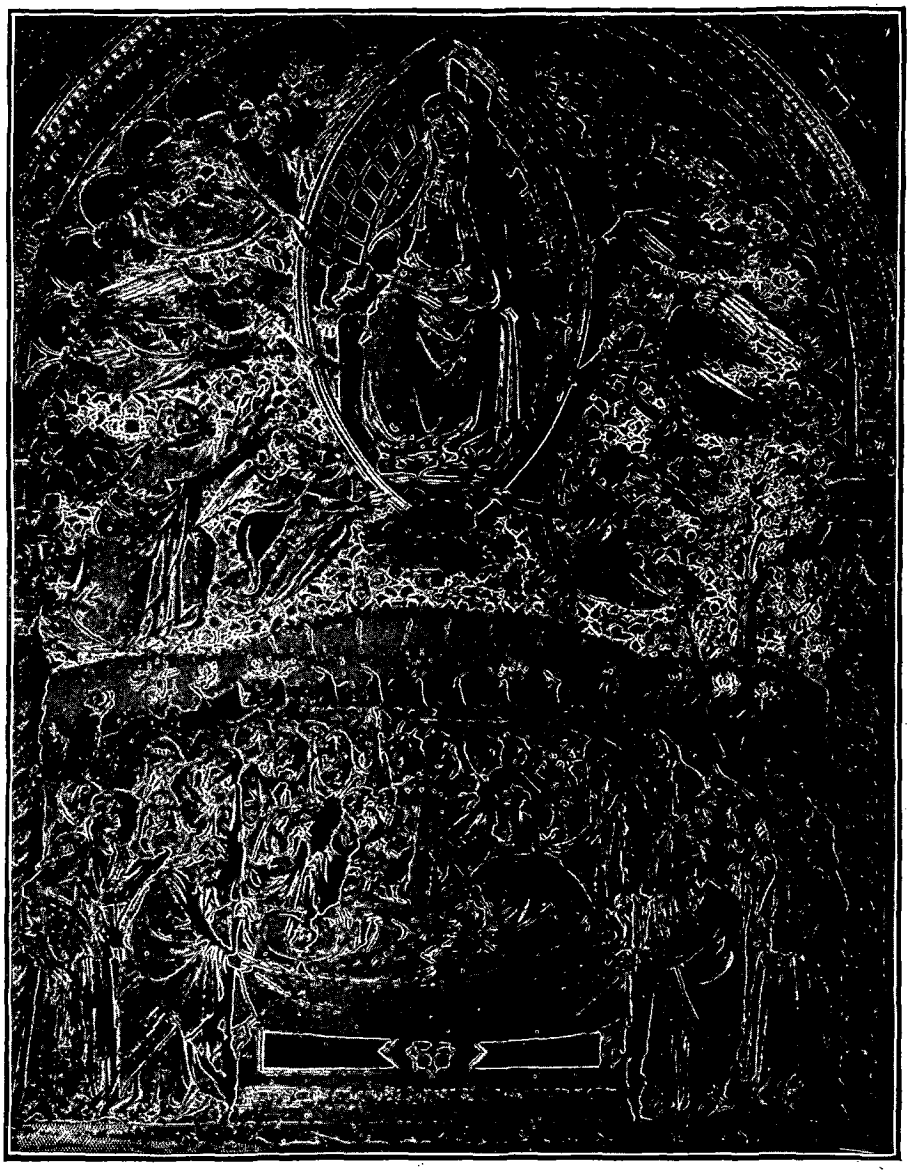
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PALAIS VIEUX. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aucun ne brille par la majesté ou la noblesse : la Loge des Lanzi elle-même s'impose avant tout par son intérêt historique. Mais il y a de ces audaces triomphantes devant lesquelles la critique ne peut que s'incliner : aussi bien le jour, quand elle est inondée de soleil, que la nuit, lorsque la *vaga luna* l'éclaire discrètement,



LA MORT ET L'ASSOMPTION DE LA VIERGE, PAR ORCAGNA (OR SAN MICHELE) [1], (PAGE 324).

l'effet que produit cet ensemble, unique même en Italie, est littéralement écrasant : on fait litière de toutes les règles de l'esthétique pour s'abandonner à des impressions que l'on ne saurait concevoir plus fortes.

Il était écrit que la place de la Seigneurie serait pittoresque et imposante, malgré la violation de tous les principes décoratifs, ou peut-être en raison même de cette violation. Michel-Ange, consulté par Cosme Ier de Médicis, émit une idée qui aurait donné à la Loge des Lanzi, en même temps que le développement nécessaire, sa portée véritable ; il proposa de la continuer sur les autres côtés de la place, de manière à en faire une sorte de portique continu. Mais la dépense effraya le grand-duc, et l'affaire en resta là.

La place de la Seigneurie, dominée et comme écrasée par le Palais Vieux, que domine à son tour son gigantesque beffroi, a pour cadre les édifices les plus disparates : au fond, quand on vient de la Via Calzajoli, la Loge des Lanzi, en arrière de laquelle prennent naissance les deux galeries du palais des Offices ; à droite, des maisons modernes, dont quelques-unes ne manquent pas d'allure ; à gauche, le palais Gondi, élevé au XVe siècle sur les plans de Giuliano da San Gallo, édifice terriblement plat, froid et vide, sans rien qui arrête l'attention ; puis une échappée sur l'extrémité du campanile de la cathédrale et sur les clochers de la Badia et du Bargello ; enfin, faisant face à la Loge des Lanzi et au Palais Vieux, une série de constructions particulières, parmi lesquelles le palais Uguccioni, avec ses élégantes colonnes (cet édifice, longtemps attribué à Raphaël, a été, en réalité, construit par Zanobi Tolfi).

La place de la Seigneurie a tour à tour servi de lieu de réunion pour les assemblées publiques, de lieu de supplice (c'est sur elle que l'on dressa en 1498 le bûcher qui consuma l'infortuné Savonarole), ou encore d'arène pour les combats de fauves. Aujourd'hui sa destination est plus modeste. Chaque vendredi, elle est envahie, ainsi que les rues avoisinantes, par les paysans, les *contadini*, qui viennent y traiter de leurs affaires. Rien de moins pittoresque que l'aspect de cette foule, dont le costume se compose de vestes en coutil rayé

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou quadrillé, de pantalons en drap brun où domine le coton, de chapeaux noirs ou gris, ronds ou mous. Parfois aussi la place sert d'asile pour le tirage d'une tombola. Je l'ai vue garnie de tribunes contenant les quatre-vingt-dix cadres dans lesquels avaient pris place les numéros 1 jusqu'à 90, et de petites tables destinées aux collecteurs. L'impatience et l'anxiété des milliers d'assistants ne sauraient se décrire.

La *Loggia de' Lanzi* (la loge des lansquenets), ainsi appelée parce qu'elle servit, sous les Médicis, de corps de garde aux lansquenets, a été commencée en 1376, c'est-à-dire huit ans après la mort d'Orcagna, auquel on fait d'ordinaire honneur de la construction. Peut-être toutefois ce maître en a-t-il tracé les plans, car, dès le 21 novembre 1356, le Magistrat avait ordonné la construction du monument, destiné à abriter ses membres pendant les élections. Quoi qu'il en soit, les travaux furent dirigés par Benci di Cione et Simone di Francesco Talenti, qui les menèrent à fin en 1387.

LA NAISSANCE DE LA VIERGE, PAR ORCAGNA (OR SAN MICHELE) [1], (PAGE 324).

On a souvent affirmé que la Loge des Lanzi marquait, la première, le retour aux traditions de l'antiquité et formait comme le prodrome de la Renaissance, dont Brunellesco allait, à un quart de siècle de là, codifier les lois et faire adopter les principes. Il est positif que l'architecte a substitué des arcades en plein cintre aux arcades à ogives. Mais le plein cintre n'avait jamais cessé d'être employé, soit à Florence, soit à Pise (par exemple, au Campo Santo de cette dernière ville). D'autre part, alors même qu'ils employaient l'ogive, les architectes italiens s'efforçaient depuis longtemps de mettre leurs constructions en harmonie avec les besoins et les goûts de leur pays. L'antagonisme entre les Écoles septentrionales et l'École italienne était allé s'accentuant de jour en jour; de ce côté-ci des Alpes on se montrait surtout préoccupé des problèmes de construction; en Italie, au contraire, l'élégance de la décoration l'emportait sur toute autre ambition; chez nous, on se plaisait à multiplier les difficultés techniques; les pénétrations des voûtes les plus savantes; en Italie, on admirait avant tout une façade d'un style pur et harmonieux.

Telles sont les préoccupations qui se font jour dans la Loge des Lanzi et qui assignent à son architecte — que ce soit Orcagna ou Talenti — un rang à part entre les précurseurs de la Renaissance.

Les sculptures de la façade ne sont pas à la hauteur de la conception architecturale. Si les *Vertus théologales et cardinales*, sculptées en bas-relief sur la frise de l'édifice par Giovanni d'Ambrogio et Jacopo di Piero (1383-1387), se distinguent du moins par un certain sens décoratif, rien de plus grossier, de plus grotesque, que les génies nus figurés à l'intérieur de la loge, à la retombée des arcs. L'auteur a pris trop au sérieux leur prétendu rôle de cariatides; ils sont courbés en deux, comme accablés par un poids énorme. L'incorrection de leurs formes ne fait qu'aggraver la bizarrerie de leurs attitudes.

Par contre la Loge des Lanzi a été transformée après coup en un musée lapidaire des plus riches. L'antiquité y est représentée par le fameux groupe d'*Ajax soutenant le corps de Patrocle* (restauré par Ricci); par les six *Prisonnières germaines*, parmi lesquelles la prétendue *Thusnelda*, l'épouse d'Arminius, le vainqueur de Varus; enfin par un superbe *Lion marchant*, auquel Flaminio Vacca a donné un pendant en 1600.

La *Thusnelda* et ses compagnes proviennent de Rome, comme la plupart des autres antiques aujourd'hui exposées à Florence : elles faisaient partie, au XVIe siècle, de la collection Capranica, où elles figuraient sous le titre de *Sabines*. On a souvent affirmé que la tête de la Thusnelda était refaite; mais un recueil de gravures, publié en 1576 et qui a échappé à mes prédécesseurs, me permet de faire justice de cette assertion : nous y voyons que la statue était intacte à l'exception de l'avant-bras droit.

La Renaissance est moins bien partagée : si, tout à l'heure, en étudiant Or San Michele, nous avons assisté au radieux épanouissement de la sculpture florentine avec Orcagna, Ghiberti, Donatello, Nanni di Banco, Verrocchio, dont l'œuvre a été dignement continuée par leurs successeurs du XVIe siècle, Baccio da Montelupo et Jean Bologne, dans la Loge des Lanzi, comme d'ailleurs sur la place de la Seigneurie, il n'y a plus place, si nous en exceptons la *Judith* de Donatello, que pour les décadents : Jean Bologne lui-même cède ici au courant.

Le choix des statues qui ornent soit la place de la Seigneurie, soit la Loge des Lanzi, a en soi sa moralité : il nous oblige à mettre en parallèle les commandes faites par la République et les commandes faites par les premiers grands-ducs : quel abîme entre elles! La République enlève du palais des Médicis,

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour l'exposer sous la Loge, le groupe de Donatello, *Judith et Holopherne*, après avoir eu soin d'y faire ajouter une inscription rappelant que l'exploit de l'héroïne juive est un avertissement aux tyrans ; la République désigne pour sujet de la statue colossale qu'elle confie à Michel-Ange, *David*, le jeune pâtre dont l'héroïsme a sauvé sa patrie du joug des Philistins. Voyez au contraire en quoi consistent les préoccupations des Médicis : ils ne songent qu'à orner la place de belles sculptures, dépourvues de toute signification, en un mot essentiellement platoniques : tels sont l'*Hercule et Cacus*, le *Neptune*, le *Persée*, l'*Enlèvement des Sabines*. Il fallait que le culte de l'art eût singulièrement étouffé le patriotisme pour que les Florentins du XVIe siècle acceptassent avec tant d'empressement, au lieu de la glorification d'un saint ou d'un héros populaire, au lieu de l'illustration de quelque grande victoire nationale, des compositions n'ayant pour elles que leur seul mérite artistique.

LA STATUE DITE DE THUSNELDA (LOGE DES LANZI) [1].

Et cependant, quelque divergence que présentent les vues des autorités qui ont orné, aux différentes périodes de l'histoire florentine, la Loge des Lanzi, il s'est établi comme un lien de parenté entre ces sculptures de provenance si diverse. C'est de luttes, de triomphes et de défaites qu'elles nous entretiennent toutes. Ici, nous voyons Thusnelda gémissant sur la perte de sa liberté ; ailleurs Judith tuant Holopherne, Persée tuant Méduse, Romulus enlevant les Sabines !

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

En face même du monument édifié sur les plans d'Orcagna, au seuil du Palais Vieux, se dressait naguère le *Lion* de Donatello (*il Marzocco*), transporté au Musée national et remplacé sur la place de la Seigneurie par une copie.

Le lion était l'emblème de Florence, l'insigne de sa domination ; partout, sur les places de Florence comme sur celles des villes sujettes, s'élevait la statue en pierre ou en marbre du Marzocco.

Le *Marzocco* de Donatello m'amène à parler du rôle joué par les lions dans l'histoire de Florence. Celle-ci possédait depuis un temps immémorial une fosse aux lions (un *serraglio*, un sérail, comme on dit en Italie), dont l'entretien était l'objet de soins assidus. Un des premiers personnages de la cité avait la garde de ces fauves, dont le nombre s'éleva parfois jusqu'à vingt-quatre. La naissance de nouveaux rejetons donnait lieu à des réjouissances publiques. A l'occasion de la visite de souverains étrangers, on organisait dans un amphithéâtre spécial des combats, soit des lions entre eux, soit entre des lions et d'autres carnassiers, soit entre des lions et des vaches, des mulets, etc. La dernière de ces représentations eut lieu en 1737, à l'occasion des fêtes qui signalèrent l'avènement de la dynastie de Lorraine.

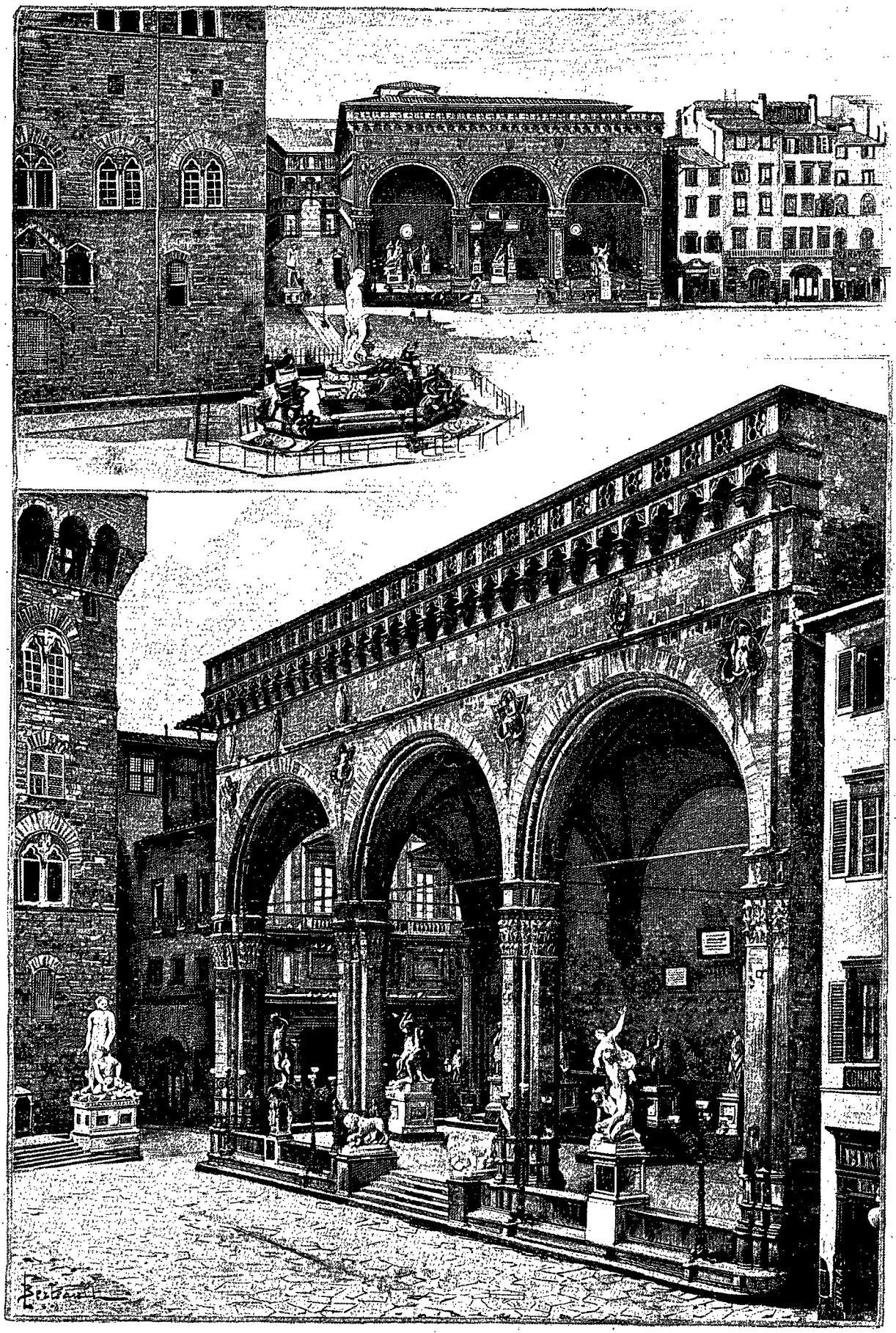
Mais la superstition avait autant de part que les souvenirs nationaux au culte des Florentins pour le serraglio. Ils observaient avec anxiété le mouvement de cette population de fauves : en 1337, Villani, en enregistrant la naissance de six lionceaux, considère cet événement comme un présage de prospérité pour la ville. En 1391, au contraire, la mort d'une lionne, mise en pièces par ses compagnons, fut regardée comme un présage de malheur.

La fosse aux lions, après avoir changé plusieurs fois d'emplacement, fut supprimée en 1777.

De même que le *Marzocco* de Donatello, le *David* de Michel-Ange a quitté la place de la Seigneurie dont il faisait autrefois le principal ornement ; en 1873, la municipalité décida, pour le soustraire aux intempéries, qu'il serait transporté à l'Académie des Beaux-Arts, où une salle spéciale a été construite pour le colosse.

Les édiles florentins ont enlevé le chef-d'œuvre, mais ils ont laissé en place le groupe malencontreux qui lui faisait autrefois pendant et qui continue à déshonorer la place, l'*Hercule et Cacus* de Baccio Bandinelli (1534). Il n'y eut qu'un cri à Florence lorsque cette œuvre pitoyable fut découverte : Bandinelli lui-même racontait avec orgueil, devant le duc Cosme, que l'on avait composé contre elle d'innombrables satires. A cette occasion, son ennemi Benvenuto Cellini ne se fit pas faute d'en mettre à nu tous les défauts. Ecoutons ses critiques acerbes et pénétrantes : « Si l'on coupait les cheveux à ton Hercule, il ne lui resterait pas assez de tête pour contenir sa cervelle, et l'on ne sait pas si son visage est celui d'un homme, ou d'un lion,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LOGE DES LANZI ET PLACE DE LA SEIGNEURIE. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou d'un bœuf; sa tête n'est pas à l'action, elle est mal attachée au cou, et avec si peu de savoir et de bonne grâce, qu'on ne vit jamais rien de pareil; les deux épaules ressemblent aux deux paniers d'un âne; les mollets et les autres muscles ne sont pas copiés sur la nature humaine, mais sur un mauvais sac rempli de melons que l'on aurait appuyé tout droit le long d'un mur; le dos ressemble à un sac de courges longues », etc.

Le *Neptune* d'Ammanati, qui se dresse au milieu d'une fontaine monumentale, n'a rien à envier pour la pauvreté et l'afféterie à l'*Hercule et Cacus*; les deux font la paire. On a eu raison de dire que c'était là du génialisme faux. Rien n'est prévu; tout semble abandonné au hasard, qui ne sert si bien les hommes supérieurs que parce qu'ils ont du génie, mais qui ici produit des effets ridicules. L'artiste commence par adopter trois grandeurs différentes pour les personnages (1° les Faunes, les Tritons; 2° les Nymphes; 3° Neptune), sans établir une gradation, sans justifier en quoi que ce soit les différences de taille. En outre, ses Faunes et ses Satyres sont comme en l'air; nulle assiette chez eux; à peine s'ils posent sur le bord de la fontaine. Quand j'aurai ajouté que le modelé est trop sommaire (les figures sont comme d'une seule venue), je n'aurai pas encore épuisé la liste des défauts de cette composition véritablement discordante et choquante.

Après de telles erreurs, Ammanati sculpteur est jugé pour nous; mais Ammanati architecte ne mérite pas d'être englobé dans la même condamnation : nous aurons plus d'une fois à signaler ses mérites.

La place de la Seigneurie a joué de malheur : la statue équestre de Cosme Ier, qui s'élève à quelques pas de la fontaine de Neptune, est également une œuvre manquée, quoiqu'elle ait pour auteur notre illustre compatriote Jean Bologne.

Hâtons-nous d'ajouter que l'artiste comptait plus de soixante-dix ans lorsque la statue fut découverte (1594); les bas-reliefs du socle ne furent même mis en place que plus de quatre ans après. Ces bas-reliefs sont plus faibles encore, si possible : ils se composent, non pas de reliefs arrondis, mais de reliefs aplatis, d'un effet déplorable; certaines figures y mesurent en outre jusqu'à dix têtes de long.

Retournons sous la Loge des Lanzi : Jean Bologne prend une brillante revanche, sinon avec son *Hercule et le Centaure*, qui manque de liberté dans l'agencement des lignes, du moins avec l'*Enlèvement des Sabines*, si exubérant et cependant si pondéré.

Souvent déjà, au cours de mes pérégrinations en Toscane, notamment en étudiant la cathédrale de Pise, j'ai eu l'occasion de prononcer le nom de Jean Bologne : le moment est venu de présenter au lecteur, dans toutes les règles, ce dernier champion de la statuaire italienne.

Jean Bologne est originaire, non de Bologne, comme on l'a longtemps cru, mais de la France flamande. Il naquit en 1524 à Douai, où son père, à ce que l'on affirme, exerçait la profession d' « entailleur », c'est-à-dire de sculpteur. Vers 1540, ainsi à l'âge de seize ans, il se rendit à Anvers, et y entra dans l'atelier d'un sculpteur et architecte réputé, Jacques Dubroucq, qui, familiarisé avec les chefs-d'œuvre d'Italie, fit naître chez son élève le désir de compléter à son tour ses études dans la patrie de la Renaissance. Sur la date du voyage du jeune artiste, les auteurs ne sont pas d'accord; on sait seulement qu'il partit (probablement vers 1551) en compagnie de deux peintres, les frères Franz et Camille Floris, et qu'il passa deux années entières à Rome, où il reçut probablement les conseils de Michel-Ange. Ses ressources étant épuisées, il se préparait à retourner dans sa patrie, lorsque, à son passage par Florence, il eut la bonne fortune de fixer l'attention d'un riche amateur de cette ville, Bernardo Vecchietti. Celui-ci l'accueillit dans son palais et lui fournit les moyens d'attendre les commandes.

Présenté par Vecchietti au jeune François de Médicis, le fils aîné de Cosme, Jean Bologne sut bientôt conquérir la faveur de ce prince. Ce fut grâce à sa protection qu'il fut admis à prendre part, en 1559, au fameux concours pour l'exécution de la fontaine de la place du Palais Vieux. Les juges compétents lui accordèrent la palme, mais Cosme se prononça en faveur d'Ammanati. Les compensations heureusement ne lui manquèrent pas : dès 1561, François de Médicis l'attacha à son service avec un traitement mensuel de treize écus; deux années plus tard, le pape Pie V l'appela à Bologne pour prendre part au concours pour la fontaine de *Neptune*. De ce jour, sa fortune fut faite; désormais Florence, Gênes, Pise, les princes et les municipalités de l'Italie, non moins que les souverains étrangers, se disputèrent les productions du vaillant statuaire douaisien. Seul encore en Italie il savait opposer à ce qu'il y avait d'artificiel et de tourmenté dans les statues des épigones florentins, la liberté, l'ampleur, la verve et un naturalisme généreux; seul encore il savait faire déborder dans ses statues la vie, le mouvement, la force.

Notre pays a longtemps ignoré ou négligé un de ses fils les plus illustres. De nos jours enfin, MM. Foucques de Vagnonville et Abel Desjardins lui ont élevé un monument dans une monographie richement illustrée : *la Vie et l'Œuvre de Jean Bologne*, publiée en 1883 à la librairie Quantin.

Autant que les *Sabines*, le *Persée* de Benvenuto Cellini, qui leur fait pendant, réclame nos hommages.

Ce groupe, terminé en 1553, doit sa célébrité et à son mérite intrinsèque et au récit de ses tribulations. Résumer un tel récit, serait le dénaturer; qu'il suffise de rappeler avec quelle verve, quelle passion, Cellini retrace sa lutte contre ses ennemis et sa lutte contre les éléments. La fonte de statues monumentales était depuis des siècles une opération des plus courantes : il fallait toute l'imagination de l'artiste-écrivain, pour nous intéresser à un tel point à ses efforts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Commencé en 1545, le *Persée* ne fut achevé qu'en 1554, au bout de dix années de travail. A en croire son auteur, Florence entière, y compris le duc, se pressa devant le chef-d'œuvre. Le règlement des comptes, toutefois, donna lieu aux plus pénibles discussions. Cellini ayant demandé 10 000 ducats (plus d'un demi-million de francs), le duc lui répondit qu'avec une pareille somme on pouvait bâtir de grands palais et des villes. L'artiste à son tour de répliquer : « Votre Excellence trouvera quantité de gens qui sauront lui bâtir des palais et des villes, mais elle ne trouvera peut-être pas un autre homme au monde qui puisse lui faire un *Persée* comme le mien ». Finalement, le duc consentit à donner 3 500 ducats, et encore par annuités. En 1566, 509 écus restaient dus encore!

Le bronze de la Loge des Lanzi nous révèle à la fois le talent de Cellini et la dégénérescence de l'art italien vers le milieu du XVIe siècle. Quoique plus familiarisé par ses études premières avec l'exécution d'œuvres de petites dimensions que d'œuvres monumentales, l'orfèvre devenu sculpteur a su donner à son héros de la souplesse et de la fierté : rien de plus ressenti que le modelé; l'expression de la vie y confine parfois à la névrose. Les statuettes des Dieux, le bas-relief représentent la *Délivrance d'Andromède*, et les autres ornements du socle offrent, si possible, plus d'accent encore, précisément parce qu'ils sont plus petits et rentrent mieux ainsi dans la spécialité de l'artiste. Mais si nous nous attachons à la conception même des figures, quel manque de netteté et de fermeté, quel amollissement, quelle corruption! On y chercherait en vain une idée saine, un sentiment généreux : elles ne font que refléter ce qu'il y avait d'agité et de vicieux dans l'âme de leur auteur. Devant ces raffinements morbides, ce Jupiter efféminé, avec sa chevelure ceinte d'une bandelette, ce mélange de tous les genres imaginables de reliefs dans la *Délivrance d'Andromède*, on apprend à apprécier à leur valeur les qualités qui éclatent, à quelques pas de là, dans les créations de Jean Bologne : si son *Hercule*, si son *Romain enlevant une Sabine*, n'ont pas la finesse du *Persée*, quel sang jeune et riche circule dans leurs veines! Et comment les Florentins d'alors ont-ils pu apprécier à la fois un dégénéré tel que Cellini et ce robuste représentant des races du nord!

XXXVI

Le palais de la Seigneurie. — Arnolfo et les Étrusques.

Les édifices élevés par Arnolfo del Cambio, la cathédrale et le palais de la Seigneurie, frappent par leurs dimensions pour le moins autant que par la science architecturale de leur auteur. Ils se présentent à nous entourés d'une telle auréole de célébrité, de tant de souvenirs historiques, que l'on ne songe guère à les soumettre à une analyse sévère au point de vue du style. Qui aurait le courage de critiquer le gigantesque palais de la place de la Seigneurie, avec sa façade grandiose à force de sévérité et de nudité, avec son beffroi vertigineux, ou, pour parler avec H. Taine, « cet énorme carré de pierre, percé de rares fenêtres en trèfles, muni d'un grand rebord de créneaux surplombants, plaqué d'une haute tour pareille, vraie citadelle domestique, bonne pour le combat et pour la montre, se défendant de près, s'annonçant de loin; bref une armure fermée, surmontée d'un cimier visible ».

LE PERSÉE DE BENVENUTO CELLINI (LOGE DES LANZI) [1].

Il en est du Palais Vieux comme d'une foule d'ouvrages dans l'admiration desquels nous avons été élevés : les critiquer nous semblerait renoncer à de chères illusions, diminuer notre patrimoine intellectuel, nous amoindrir nous-mêmes.

Longtemps avant Arnolfo, le souvenir des Étrusques hantait l'imagination et flattait l'orgueil des Toscans, des Florentins en particulier, qui se plaisaient à opposer aux Romains les ancêtres dont ils prétendaient descendre, et à revendiquer une antiquité infiniment plus haute. Les murs gigantesques de Fiesole, la cité mère dont sortait Florence, fille peu reconnaissante, ces murs dont les assises aussi irrégulières que gigantesques frappent encore de stupeur, tels furent, plutôt que le palais municipal de Poppi, comme on l'a souvent affirmé, les modèles que les rénovateurs de l'architecture

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

florentine tinrent à honneur d'imiter. Ce patriotisme *sui generis* éclate pour la première fois, très certainement, au Palais Vieux de Florence. Dès lors les architectes en usent et abusent.

Commencée en 1299, la construction était achevée dans ses lignes principales avant 1314.

Les pierres qui ont servi à la construction de la façade appartiennent à l'appareil moyen; les bossages n'en sont pas très nettement accusés; nulle comparaison possible avec les blocs gigantesques du palais Pitti ou du palais Strozzi. Pour ouvertures, dans le bas, une grande porte et une petite; plus haut, trois fenêtres grillées, puis six grandes fenêtres et une petite donnant sur un misérable balcon en fer; plus haut, deux étages de petites fenêtres sans symétrie, puis l'étage supérieur, dont les fenêtres, quoique plus régulières, sont inégales; plus haut encore, quelques ouvertures. Pour couronnement, des mâchicoulis supportant une galerie fermée que dominent des créneaux, et, entre ces mâchicoulis, des écussons peints. Rien, on le voit, de moins régulier; rien de moins nettement ordonné, et cependant l'impression est grandiose.

Un élément de surprise, presque de frayeur, c'est la hardiesse avec laquelle l'architecte a posé le campanile, haut de 94 mètres, avec son horloge à une seule aiguille et ses écussons peints entre les mâchicoulis, non sur le mur même de la façade, mais sur la galerie couverte bâtie à son tour sur les mâchicoulis qui couronnent la façade : ce gigantesque appendice fait saillie et porte à faux; lorsque sa cloche est mise en branle, on ne peut se défendre de l'idée qu'il va s'écrouler du haut de sa grandeur.

L'ENLÈVEMENT DES SABINES, PAR JEAN BOLOGNE (LOGE DES LANZI)[1], (PAGE 330).

Sur une masse aussi énorme, les ornements sont comme perdus : ils n'offrent d'ailleurs qu'un médiocre intérêt, à commencer par les porte-torches en fer, qui manquent de caractère. Au-dessus de la porte principale, une inscription, flanquée de deux lions sculptés en bas-relief, témoigne des sentiments de piété qui n'ont cessé d'animer la population florentine : « *IHS Rex regum et dominus dominantium* ». La plaque de bronze incrustée à côté contient les résultats du plébiscite de 1860, par lequel Florence s'est donnée à la dynastie de Savoie. Et combien d'autres événements, combien de drames, dont aucune inscription ne retrace le souvenir! C'est aux fenêtres ou aux créneaux de cette façade qu'ont été pendus, en 1478, après l'assassinat de Julien de Médicis, les Pazzi et leurs complices, l'archevêque Salviati en tête.

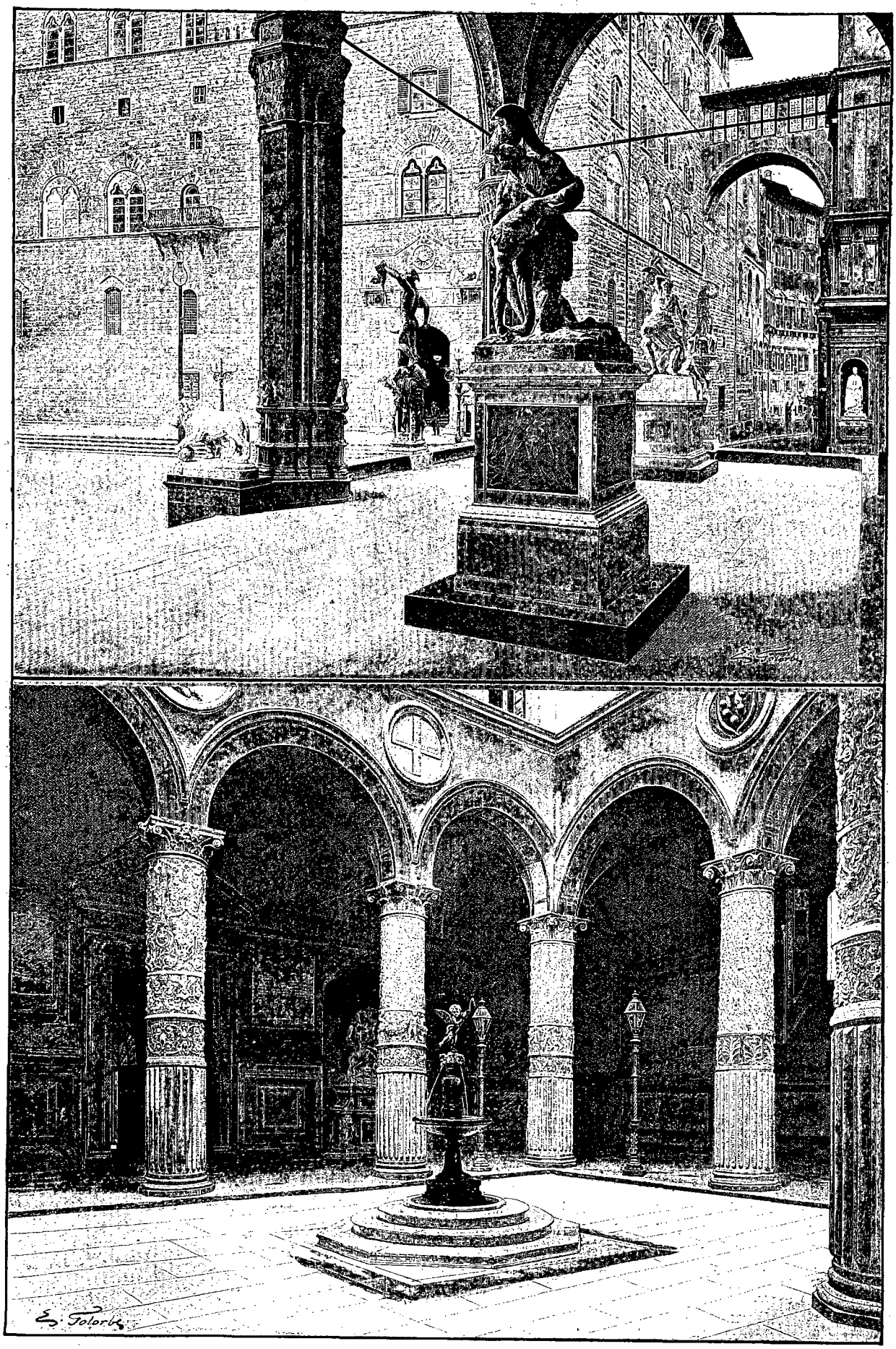
Si, dans l'arrangement de la façade du Palais Vieux, la symétrie a été plus ou moins rigoureusement observée, rien n'est plus maladroit, plus disgracieux, que le raccord fait entre la partie ancienne du palais et la partie construite au XVIe siècle, du côté de la fontaine d'Ammanati. Il s'agissait, affirmait-on, de ne pas toucher au terrain sur lequel s'élevaient jadis les maisons des proscrits, terrain maudit, voué à une exécration éternelle. Mais pourquoi, dans ce cas, ne pas continuer la ligne du palais primitif, ou bien, si l'agrandissement, à partir d'un certain point, était indispensable, ne pas accentuer franchement la saillie du nouvel édifice sur l'ancien! Ce raccord, exécuté en partie à l'aide de pierres de taille, en partie à l'aide de briques, nous choque en outre par ses arcades à moitié détruites et ses fenêtres disposées comme au hasard. Nous savons d'ailleurs, par le témoignage d'un contemporain, Vasari, qui a eu la principale part à la décoration du Palais Vieux, que Cosme avait fait construire sans ordre ni méthode, sous l'empire de toutes sortes de nécessités imprévues.

Bien autrement pittoresque est le côté qui donne sur la *Via della Nina* : ici le palais avance droit presque jusqu'au bout de la rue, où il fait un brusque coude que le manque de recul rend moins sensible, tandis que l'arc, hardiment jeté dans les airs, entre le Palais Vieux et le Palais des Offices, qu'il relie l'un à l'autre, surprend et effraye presque autant que le beffroi.

La cour du Palais Vieux, assez étroite et assez sombre, en partie refaite par Michelozzo dans la seconde moitié du XVe siècle, a reçu sa décoration définitive un siècle plus tard, à l'occasion du mariage de François de Médicis avec l'archiduchesse Jeanne d'Autriche. Des colonnes dont le fût a été orné, en 1565, de stucs simulant des cannelures, des génies, des rinceaux, des grotesques, etc., soutiennent les arcades sous lesquelles ont pris place des becs à gaz d'un style passablement moderne. Au-dessus de ces colonnes, des médaillons avec le lis florentin ou l'aigle impériale et des fresques du XVIe siècle (batailles, ornements à grotesques), lourdes et vides. Dire que le brave Vasari, inappréciable en tant qu'historien de l'art, mais infiniment moins recommandable en tant que peintre, a présidé à cette décoration, c'est

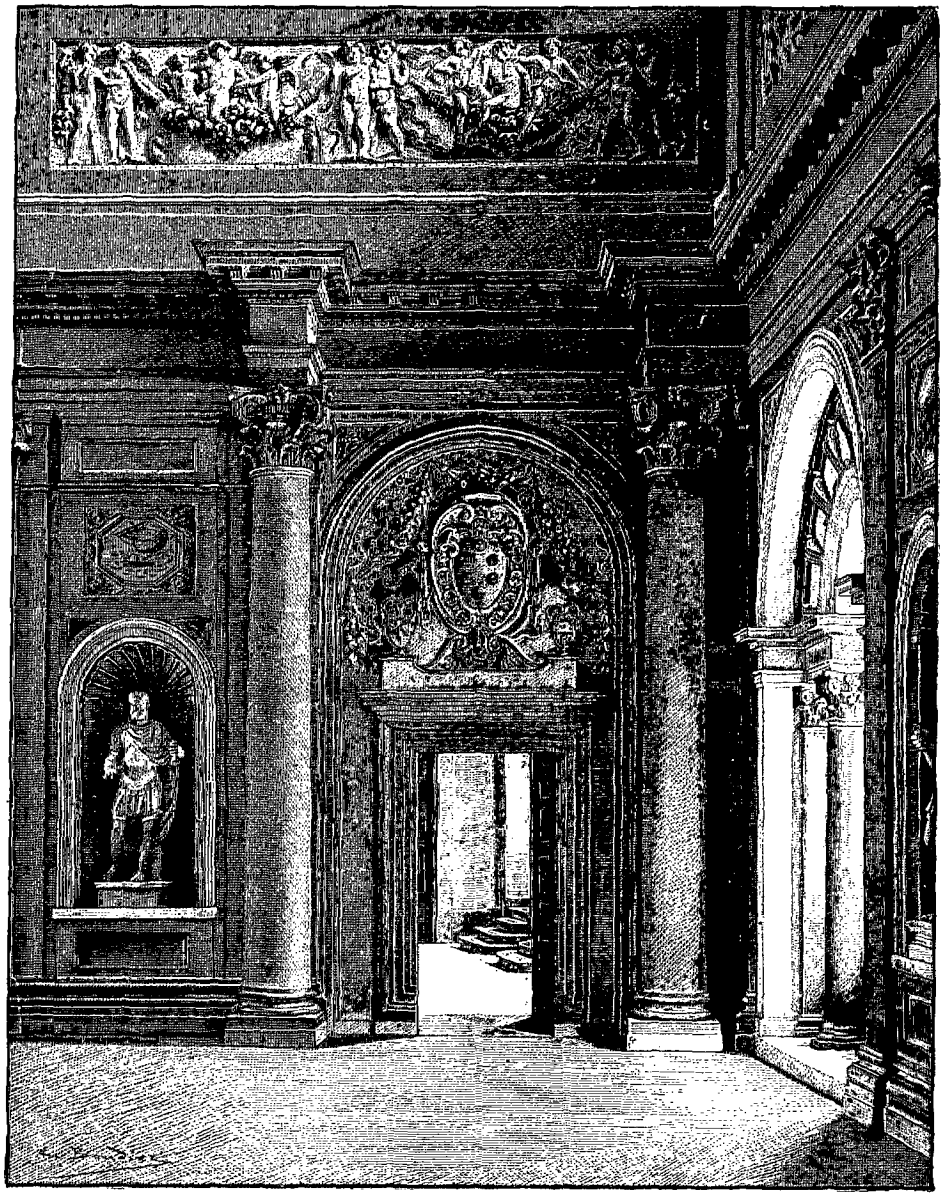
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INTÉRIEUR DE LA LOGE DES LANZI ET COUR DU PALAIS VIEUX. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA SALLE DES CINQ-CENTS AU PALAIS VIEUX [1].

en expliquer toutes les lacunes. Des fenêtres et des *oculi* prennent jour sur la cour, mais ne contribuent pas à l'éclairer.

Au centre se dresse une fontaine surmontée d'un des chefs-d'œuvre de Verrocchio : *l'Enfant au dauphin*, primitivement exécuté pour la ville de Careggi.

Malgré leurs efforts, les Florentins n'ont pas réussi à créer une résidence comparable au palais des Doges, ni même au palais de Lucques. Nulle unité dans l'aménagement du Palais Vieux, qui est aujourd'hui le siège de la municipalité, tandis que le palais Riccardi abrite la préfecture : de vulgaires bureaux modernes alternent avec la gigantesque salle des Cinq-Cents; partout des petits escaliers sombres, des passages dérobés, des terrasses qui ressemblent à des puits, ou encore des logements mesquins habités par les familles des gardiens, et des fenêtres garnies de pots de fleurs. Mais, ce qui est pis, les œuvres d'art sont en petit nombre : seules les tapisseries — et il y en a de superbes parmi elles — forment la note dominante de la décoration : telle est la suite qui déroule devant nous les pompes de l'*Histoire de Joseph*, illustrée par Bronzino, Salviati et Pontormo.

La salle du Grand Conseil ou salle des Cinq-Cents, construite en 1495-1496, sur l'initiative de Savonarole et sur les plans du Cronaca, assisté du charpentier Francesco di Domenico, étonne plutôt par ses dimensions que par sa magnificence. Les peintures dont Vasari a couvert — on n'ose dire orné — les parois et le plafond, l'*Histoire des Médicis* et l'*Histoire de Florence* (en une quarantaine de tableaux!) ne sont pas faites pour la relever; on n'y trouve ni étude ni inspiration. Soit ici, soit dans les salles voisines, les indications topographiques elles-mêmes manquent de toute précision, de toute réalité (le *Siège d'Empoli*, dans la salle de Clément VII; l'*Arrivée de la duchesse Éléonore*, dans la salle de Cosme, etc.). A peine si, de loin en loin, dans l'*Entrée de Léon X à Florence* ou dans le *Siècle de Léon X* (salle de Léon X), quelques portraits ou quelques costumes parviennent à fixer le regard. Le bon Vasari se doutait bien quelque peu de ces lacunes : il les excuse en les rejetant sur la précipitation avec laquelle il dut travailler; enfin la salle fut prête pour le mariage de l'héritier présomptif de Toscane avec la sœur de l'empereur : « Ce motif, déclare-t-il, me servira d'excuse, si je n'ai pas réussi pleinement (!) à rendre les innombrables scènes confiées à mon pinceau : attaques de places, canonnades, assauts, escarmouches, construc-

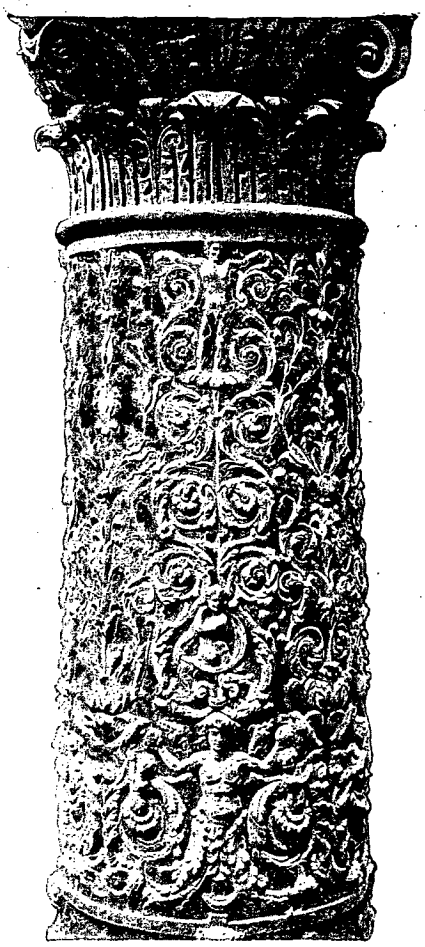
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions de villes, conseils publics, cérémonies antiques et modernes, triomphes et tant d'autres sujets qui réclamaient un temps énorme, sans parler des croquis, des dessins, des cartons, des vues et des paysages que je fus obligé de faire d'après nature, de même que les portraits d'une foule de soldats, de capitaines, de généraux et d'autres chefs. »

Il m'en coûte de laisser le lecteur sur une pareille impression : ce brave et digne Vasari, le biographe auquel nous devons tant de précieuses informations, tant de récits attachants ou touchants, mon guide, mon compagnon, depuis tant d'années, doit-il donc être condamné irrévocablement en tant qu'artiste? Bénie soit l'éducation en usage au XVIe siècle! Vasari, de même que son contemporain Ammanati, si médiocre comme sculpteur, avait étudié l'architecture, et il y a excellé. Nous l'applaudirons prochainement en abordant la description du palais des Offices.

Les peintures de Vasari, ces compositions où le colossal alterne avec le terre-à-terre, occupent la place primitivement destinée à deux des plus grands chefs-d'œuvre dont s'honorait l'École florentine : la *Bataille d'Anghiari*, de Léonard de Vinci, et la *Guerre de Pise*, de Michel-Ange. Laissées inachevées par leurs auteurs, ces deux pages ne sont plus connues depuis longtemps que par des reproductions partielles.



COLONNE DE LA COUR DU PALAIS VIEUX[1] (PAGE 332).

La sculpture n'est guère mieux partagée dans la salle du Grand Conseil : à un *Léon X assis*, statue sans caractère, commencée par Bandinelli, achevée par Rossi, à un *Clément VII couronnant Charles-Quint*, et à quelques autres morceaux également médiocres, fait pendant le *Savonarole* de Passaglia (1882), offert par l'*Italia redenta* : le réformateur debout, les yeux enflammés, lève de la droite le crucifix, tandis qu'il appuie la gauche sur le lion, qui tient les clefs de Florence. Quant aux *Travaux d'Hercule*, sculptés par Vinc. de Rossi, ils nous prouvent une fois de plus avec quelle conviction les gouvernements de la Renaissance s'étaient approprié les leçons de l'antiquité : il n'y faut pas voir un motif mythologique quelconque, mais la glorification du grand redresseur de torts, le triomphe d' « Hercule promenant l'éternelle justice... ».

Savonarole ne se doutait guère, lorsqu'il fit construire cette salle, destinée aux assemblées de la République florentine délivrée du joug des Médicis, qu'un jour elle offrirait l'hospitalité aux représentants de l'Italie unifiée et affranchie : le Parlement italien y a tenu ses séances, pendant cinq ans, de 1865 à 1870, date de la translation du siège du gouvernement de Florence à Rome.

Le premier étage du palais contient en outre les appartements dits de Léon X (*il quartiere di Leone X*), décorés par Vasari, qui a pris soin de nous laisser une description de ces peintures honnêtes, mais dépourvues de tout tempérament et où les réminiscences des maîtres nuisent sans cesse à la spontanéité de l'inspiration.

Au second étage, la salle du Lis ou de l'Horloge nous offre et les reliques de l'art florentin de la Renaissance et l'écho de l'imposante manifestation faite en 1865 en l'honneur de Dante par les municipalités de l'Italie entière : 342 bannières, envoyées par les villes grandes ou petites du royaume et groupées autour du buste du *sommo poeta*, rappellent cet hommage posthume. Quant à la décoration, quoiqu'elle ait moins d'ampleur et de facilité que celle du palais des Doges, elle unit la sévérité à la richesse. Une frise dorée, ornée de lions affrontés tenant des écussons, et un superbe soffite en bois également doré, servent de cadre aux fresques de Domenico Ghirlandajo : saint Zanobi, trônant entre d'autres saints, et une série de Romains célèbres (1481). Ces compositions, amples, calmes et recueillies, nous montrent sous son jour le plus favorable le créateur du cycle si pittoresque de Sainte-Marie Nouvelle.

La salle de l'Audience, située à côté de la salle du Lis, a pour principal ornement sa porte sculptée et ornée de marqueteries, en 1481, par Giuliano da Majano, le frère de Benedetto, qui excellait comme lui à la fois dans l'architecture, la sculpture et la marqueterie. Cet artiste y a représenté, à l'aide de lamelles de bois découpées et assemblées avec une patience digne d'un plus brillant résultat, les figures en pied de Dante et de Pétrarque.

Glissant sur les fresques de Salviati, l'*Histoire de Camille*, je signalerai un superbe soffite à caissons

1. *Gravure de Bery, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dorés, et une frise décorée à l'aide de têtes de lions et de festons. Un meuble contenant des reliques du poète Ugo Foscolo († 1827) montre avec quelle piété l'Italie a associé les gloires du XIXe siècle à celles du passé.

La petite chapelle des Prieurs, qui s'étend à la suite de la salle d'audience, s'enorgueillissait autrefois du superbe retable de Filippino Lippi, l'*Adoration des Mages*, aujourd'hui exposé au musée des Offices. Les peintures dont Ridolfo Ghirlandajo a orné la voûte en 1514 ne sont pas faites pour combler cette lacune : ce maître, plus laborieux qu'inspiré, n'y a pas trouvé les accents émus qui éclatent dans son *Histoire de saint Zanobi*.

Les salles qui font suite à la chapelle des Prieurs donnent sur la place de la Seigneurie; elles sont situées assez haut pour nous offrir une échappée sur la terrasse qui se développe au-dessus de la Loge des Lanzi.

Dans ce dédale de pièces, les unes converties en prosaïques bureaux, les autres conservant des traces de leur ancienne magnificence, les souvenirs des Médicis ont relégué au second plan ceux de la République florentine, mais l'œuvre créée au XVIe siècle par Cosme Ier a souffert à son tour de l'indifférence ou de l'incurie de la maison de Lorraine et des rois d'Étrurie, pour ne point parler de la maison de Savoie. C'est ainsi que l'appartement d'Éléonore de Tolède, l'épouse de Cosme Ier, si somptueux autrefois, ne se fait plus remarquer — du moins lorsque je l'ai visité pour la dernière fois — que par son délabrement; dans certaines pièces, misérablement meublées, pendent des lambeaux de papiers peints! Les élégantes ou spirituelles décorations peintes qui se sont conservées de-ci de-là, des grotesques principalement, ou encore le joli lavabo en pierre du XVe siècle, orné, dans sa partie inférieure, d'une tête de lion, et, au milieu, de strigiles, ne font que détonner dans un ensemble si cruellement mutilé.

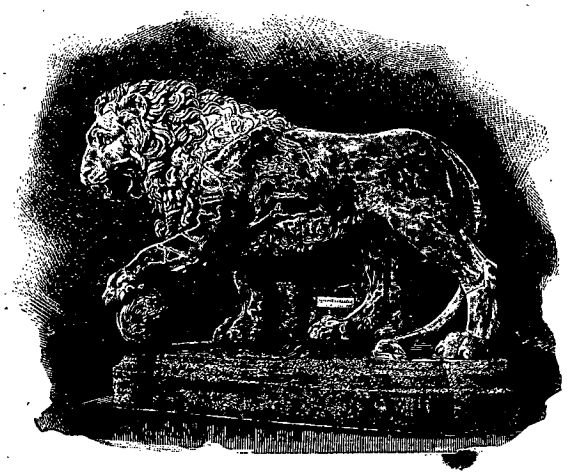
Aujourd'hui, enfin, la municipalité florentine comprend l'intérêt de ces souvenirs, de ces modèles, et s'occupe activement de les préserver. Honneur à son zèle!

Qu'elle ne le pousse toutefois pas trop loin; qu'elle se persuade que refaire et consolider sont deux choses différentes; que le passé n'a pas d'ennemis plus acharnés que les restaurateurs modernes et que dénaturer est quelquefois pire que détruire.

E. Müntz.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

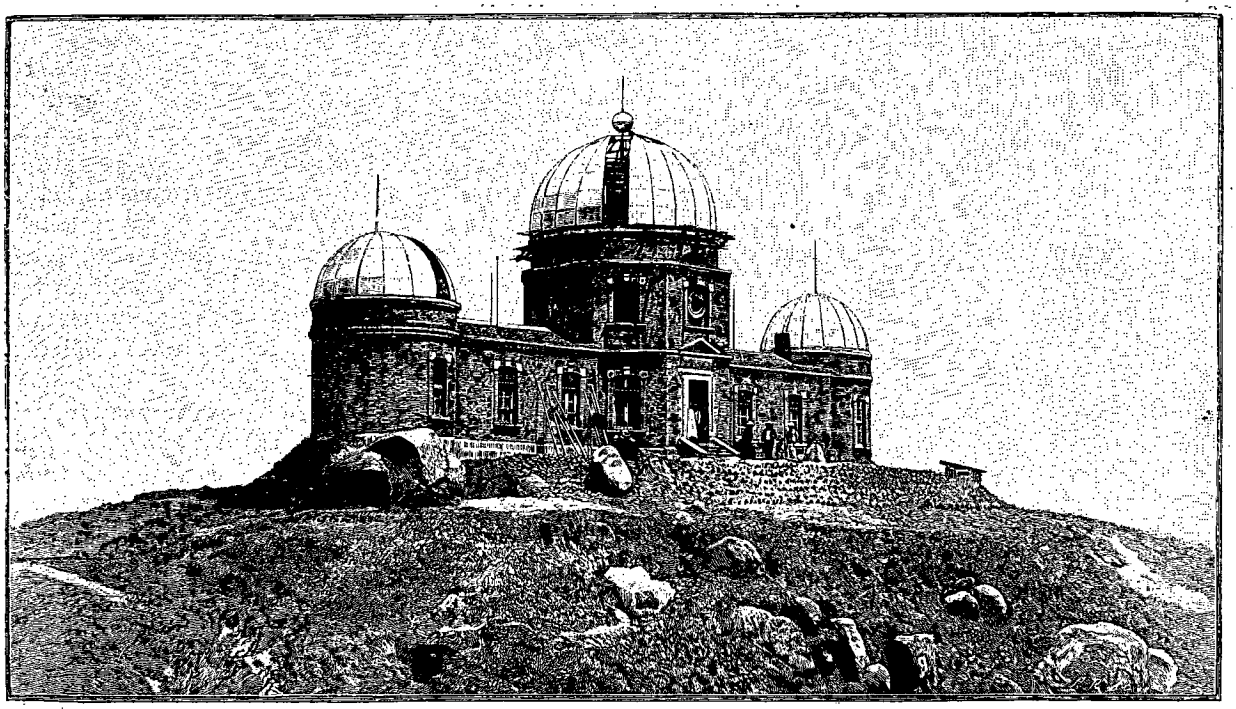
(*La suite à une autre livraison.*)



LION ANTIQUE (LOGE DES LANZI) [1], (PAGE 328).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



OBSERVATOIRE D'AMBOHIDEMPONA [1] (PAGE 338).

VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT [3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

IX

Retour à Tananarive. — Température des hauts plateaux. — Commencement de la saison sèche. — Recrudescence des fièvres palustres. — Retour de Foucart et de Maistre. — Collège et observatoire d'Ambohipo. — Ambohiboka ou village des lépreux. — La lèpre à Madagascar. — Fête du 14 juillet 1889. — Les réjouissances populaires. — Préparatifs de voyage. — La route de Radama. — Départ de Tananarive. — Fontaine de la reine à Soamanandriana. — Perte de Jean à Andranosoa. — Ambatomena et ses tombeaux. — Daniel Rakoto. — Traversée du Mananara. — Au col du Sompatra. — Vodivato. — Un *tsikafara*. — Chez les Bezanozano.

COIFFURE BEZANOZANO [4] (PAGE 344).

Le 11 juin 1889 nous rentrions pour la seconde fois dans la capitale des Antimerina, et le même jour, la demeure hospitalière de Rainimananabe nous rouvrait ses portes.

La température des hauts plateaux est particulièrement agréable à cette époque de l'année. Avec le mois d'avril a commencé la saison sèche, la bonne saison dans la presque totalité de l'île, la saison où les nuits sont fraîches, où, sur le massif central et principalement sur les hauts sommets, les matinées sont souvent brumeuses. Malheureusement cette froidure n'est que relative, elle est absolument impuissante à détruire les miasmes qui, dans les trois ou quatre mois de pluies continuelles qui précèdent, ont pullulé dans les marais et les fondrières, dans les nombreux petits lacs formés pour un temps par ces averses diluviennes, dans toutes les rizières débordées; aussi, à la fin de la saison des pluies, lorsque tous ces principes délétères sont recouverts par une épaisse nappe d'eau, se produit-il une sorte d'apaisement dans les ravages de la *malaria*; mais bientôt avec la sécheresse ces amas d'eau disparaissent et les boues et les vases, mises à découvert avant une dessiccation complète, deviennent des générateurs féconds du miasme paludéen; de cette façon, contrairement à ce qu'on pourrait prévoir, avec le retour des beaux jours et avec un abaissement notable de la température, apparaît toujours une recrudescence sérieuse de la fièvre paludéenne.

C'est à cette cause que je devais imputer les nom-

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite. — Voyez t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

breux malades que j'avais comptés parmi mes porteurs à mon arrivée à Tananarive, et, chose plus grave encore, les mauvaises nouvelles que je venais de recevoir de notre ami Foucart. Il avait pleinement réussi dans sa difficile exploration de la vallée méridionale du Mangoro et avait atteint, en suivant le cours de ce fleuve, le village de Moramanga, où, exténué par la fatigue et brisé par de continuels accès de fièvre, il attendait quelque temps pour se remettre en route. Je lui écrivis de ne pas prolonger son séjour sur ces rives malsaines et de venir à Tananarive se reposer quelque peu. Vers la fin de juin, il était de retour parmi nous, mais la *malaria*, trop fidèle compagne, l'avait toujours suivi, ne lui laissant ni trêve ni repos. Maistre était aussi de retour de son expédition aventureuse du versant ouest de l'île, du pays Sakalava avoisinant le village d'Ankavandra. Le 1er juillet 1889 nous étions tous réunis à Tananarive, où je résolus de demeurer encore un mois ou deux, tant pour étudier à nouveau les Antimerina dans leur capitale que, surtout, pour permettre à mes compagnons et à moi-même de recouvrer par un repos bien mérité les forces et la santé.

Il existe à l'est-sud-est de Tananarive, à une distance de deux milles environ, une colline élevée, montagne véritable, désignée sous le nom d'Ambohipo. C'est près de cette haute colline que les Pères Jésuites ont un établissement scolaire important, petite école normale où des professeurs dévoués et savants forment avec patience les futurs maîtres d'école ou assistants qui aideront les Pères de la province dans leur mission civilisatrice.

Le collège d'Ambohipo est vaste, il est bien situé, au centre d'une grande propriété, dernière parcelle d'une concession considérable que les Pères avaient obtenue, dans ce lieu, du roi Radama II. Au nord du collège, sur une élévation voisine désignée plus particulièrement sous le nom d'Ambohidempona, s'élève l'observatoire royal de Tananarive.

Dans ma première visite à l'observatoire d'Ambohidempona, le directeur, le R. P. Collin, habitait une hutte misérable en planches mal assemblées; là cependant il avait réuni un grand nombre d'instruments dont il se servait avec habileté, malgré une installation des plus défectueuses; il partageait son temps entre ses observations météorologiques et la surveillance incessante qu'il lui fallait accorder à la construction de son observatoire. Aussi celui-ci fut-il bientôt terminé, et il constitue aujourd'hui l'un des bâtiments modernes les plus curieux de Tananarive.

A l'extérieur, l'observatoire affecte la forme d'un T à branches inégales, la branche horizontale orientée nord et sud étant de beaucoup la plus grande; la petite branche qui regarde l'est est terminée à son extrémité orientale par une coupole qui abrite une lunette astronomique. Ce monument, en briques et granit, est d'un aspect agréable; soigneusement construit, il fait honneur à l'architecte et surtout au directeur des travaux qui par un labeur incessant a su triompher de mille difficultés. Véritable contraste des plus piquants, cet établissement scientifique, représentation ultime d'une civilisation avancée, semble une amère dérision au milieu de ce peuple primitif.

Ambohidempona était souvent pour nous un but de promenade agréable et utile; cela nous permettait de ramener à un point de départ unique nos observations prises un peu partout dans l'Imerina, et c'était un vrai profit pour nous que les longues causeries intéressantes et instructives que nous avions toujours avec l'obligeant directeur.

Un autre point des environs de Tananarive avait aussi nos visites fréquentes, c'était Ambohiboka, petit village construit par les Missions françaises pour abriter les lépreux chassés et parqués dans ces huttes misérables par une coutume cruelle sans doute, mais, à coup sûr, indispensable.

La lèpre fait de nombreux ravages à Madagascar, surtout sur le massif central et sur le versant oriental. Les populations de l'ouest sont presque indemnes de cette hideuse maladie, en revanche elles ont l'éléphantiasis des Arabes, infirmité inconnue à ma connaissance chez les Antimerina et les Betsimisaraka. Les lépreux malgaches ne sont soumis à aucun traitement; on se contente de prendre envers eux des mesures d'isolement assez étroites, mais la contagiosité de la maladie et sans doute aussi l'hérédité, font que la lèpre n'est pas près de s'éteindre dans la grande île; encore faudrait-il invoquer, pour expliquer sa fréquence chez ce peuple, la saleté repoussante, les mauvaises conditions hygiéniques, et surtout la misère physiologique dans laquelle sont plongés tous les individus atteints.

A Madagascar la lèpre est aussi fréquente dans l'intérieur qu'elle est rare sur les côtes; malheureusement pour la facilité de la contagion on met souvent sur le compte de diverses maladies cutanées ou spécifiques, plus fréquentes encore, des lésions qui lui sont exclusivement imputables et qui contribuent dans une large mesure à l'extension du fléau.

Cependant nous arrivions à la date du 14 juillet, et chez tous les *vazaha* et particulièrement dans notre voisinage à la Résidence générale on poussait activement les préparatifs de la célébration du centenaire de 1889 et de notre grande fête nationale.

Les Malgaches, oisifs par habitude, célèbrent avec joie toutes les fêtes des étrangers qui viennent s'établir dans l'île; c'est leur paresse innée et non une idée plus élevée qui leur fait, selon la coutume anglaise, observer strictement le repos du dimanche.

Enfin le grand jour arriva, les cris et les danses vinrent nous avertir dès la première heure que les réjouissances populaires battaient leur plein et que tout le peuple était en liesse. Le grand centre de la fête était à la Résidence générale, dans la cour de la caserne. Nos soldats d'infanterie de marine avaient établi là, au grand amusement des Malgaches, des jeux variés auxquels tout le monde prenait part avec une fraternité vraiment touchante : des *borizana* essayaient inuti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement d'arriver au sommet de nombreux mâts de cocagne où des cadeaux brillants accrochés à la cime tentaient leur convoitise; des *voninahitra* de grades élevés leur succédaient, mais sans plus de succès; leurs pénibles efforts excitaient les lazzis d'une foule compacte, pressée en rangs serrés autour des concurrents, et qui remplissait la cour de cris et de gaîté, en même temps que les *lambas* de fêtes sortis pour la circonstance jetaient sur le tout des tons clairs et bariolés du plus réjouissant aspect.

Aux terrains supérieurs, un calme plus digne était observé ; cependant les drapeaux déployés de la France et des Antimerina mêlaient leurs couleurs éclatantes sous la vive clarté d'un soleil tropical. Dans la soirée, la gaîté devint encore plus expansive, et pendant que, dans les salons de la Résidence, le premier Ministre et les grands officiers du royaume, accompagnés des princesses du sang, venaient présenter leurs vœux au Résident général, le peuple dans les cours répondait par des cris de joie et montrait ainsi qu'il prenait part à la fête. Les danses se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Quoi qu'il en soit des divertissements variés que nous offrait la capitale, il fallait songer bientôt à reprendre dans quelque pays nouveau pour nous le cours de nos explorations. L'état de santé de Foucart n'était pas sans me causer de grandes inquiétudes. Sans être dangereusement malade, notre ami, toujours rongé par la fièvre, qui ne l'avait pas quitté depuis son retour de Moramanga, n'était plus en état de continuer le voyage, et je dus prendre, avec beaucoup de peine, la résolution de le laisser à Tananarive aux bons soins de M. le Résident général et du docteur Baissade, médecin de la marine, pendant que je continuerais mon voyage avec Maistre, dont l'état de santé était encore des plus satisfaisants.

Il nous restait trois ou quatre mois de la belle saison, croyions-nous, et c'était le temps que nous voulions employer pour visiter le nord de l'île et pousser, si possible, vers l'ouest pour revenir ensuite à Tananarive pour la mauvaise saison des pluies.

J'ai déjà exposé, dans les premiers chapitres de ce récit, combien la route de la capitale au grand port de l'est présente de difficultés, combien elle est pénible, je dirai presque impraticable. Or j'avais entendu raconter une légende qui mentionnait un chemin direct et sûr pour se rendre de Tananarive à Tamatave; il avait été employé, paraît-il, par Radama Ier lorsqu'il conduisit, en 1820, ses troupes victorieuses dans le pays des Betsimisaraka. Il n'était nullement question, dans ce récit populaire, de la route suivie, non plus que des villages traversés; mais la voie était bonne et directe, assurait la légende.

En explorateur consciencieux, il nous restait à vérifier l'exactitude de ce dire. J'étais d'autant plus désireux de le faire que j'en doutais davantage ; l'expérience de notre première route d'Analamazaotra m'avait rendu singulièrement sceptique sur la bonté et la commodité de ce qu'il est convenu d'appeler des routes à Madagascar; d'un autre côté, le système orographique du versant oriental de Madagascar et la constitution géologique des terrains venaient encore augmenter ma défiance.

Quoi qu'il en soit, le samedi 3 août, Maistre et moi, nous quittions Tananarive, nous dirigeant vers l'est à la recherche de la fameuse route de Radama, ne possédant sur elle que des renseignements bien vagues. Mais nous comptions sur le hasard et sur notre bonne étoile; nous ne devions pas être déçus.

Nos paquets sont déjà préparés depuis plusieurs jours

UN LÉPREUX D'AMBOHIBOKA [1].

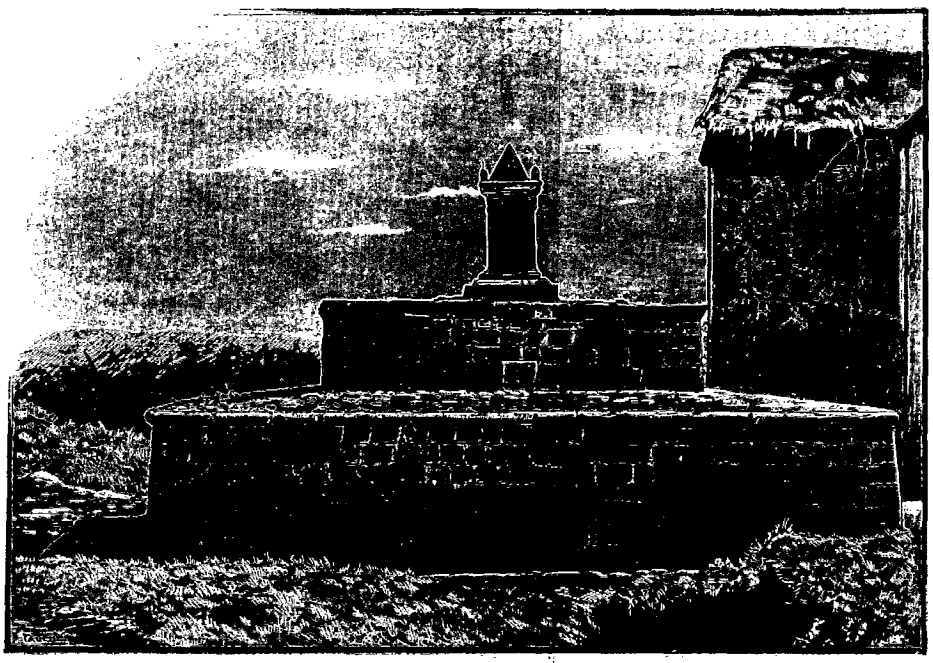
et nos hommes porteurs de bagages et porteurs de *filanzana* sont avertis. Le recrutement a d'ailleurs été plus facile, nos connaissances antérieures nous viennent en aide largement, et, avec notre petit convoi au complet, nous sortons de bonne heure de Tananarive, toujours précédés de notre fidèle Jean Boto. Nous avons fait nos adieux à notre ami Foucart que la fièvre retient bien malgré lui et oblige à ne pas nous accompagner. Il devait bientôt rentrer en France; l'état de sa santé ne lui permettait plus, du moins pendant un temps assez long, de nous suivre dans nos excursions à travers ce pays malgache qu'il ne quittait qu'à regret. A notre arrivée à Tamatave le mois suivant, nous apprenions son départ.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En quittant Tananarive, nous suivons un chemin que j'ai déjà pris deux fois pour aller à l'hôpital des lépreux, des *boka* comme on les appelle dans le pays. Nous passons ensuite à Soamanandriana. Près de ce village se trouve la fontaine de la Reine, où l'on va puiser l'eau lustrale pour la fête du Bain, le *Fandroana*, le nouvel an antimerina. Cette fontaine avait été captée autrefois par les soins de M. Laborde. Les eaux, amenées par des conduites, alimentaient les parties hautes de la ville ; malheureusement les Antimerina en ont négligé l'entretien, et maintenant on ne trouve plus que quelques rares vestiges de ce premier essai de travaux publics dans la province.

Nous nous arrêtons au milieu du jour à Andranosoa, où nous constatons avec peine l'absence de Jean ; il nous rejoint cependant avec quelque retard ; il a suivi, après avoir dépassé Soamanandriana, le chemin des *boka*, au lieu de prendre à droite par le marché d'Alatsinaina. En continuant notre marche, nous arrivons dans la soirée à Ambatomena.



TOMBEAUX ANTIMERINA [1].

Ambatomena est un village d'une cinquantaine de maisons en terre, environnées de quelques paillotes en torchis ; elles sont toutes situées sur le sommet d'une petite éminence. Nous descendons dans la maison du chef du village, Daniel Rakoto ; près de sa case s'élèvent deux beaux spécimens de tombeaux antimerina. Notre hôte est un Antimerina fort intelligent, il parle couramment le français et l'anglais ; il est demeuré un an à Maurice, a visité la Réunion, il a même été en Angleterre et a gardé un souvenir très précis du port de Liverpool. Il vient de commander sur la côte ouest à Andakabe. Nous avons avec lui une conversation des plus intéressantes. Nous lui exposons nos projets et nous lui disons, bien entendu, que nous voulons à tout prix retrouver la route de Radama. Nous nous lions d'amitié ; comme toujours à Madagascar, quelques cadeaux la cimentent, et, comme conclusion, Daniel nous donne un guide pour nous conduire.

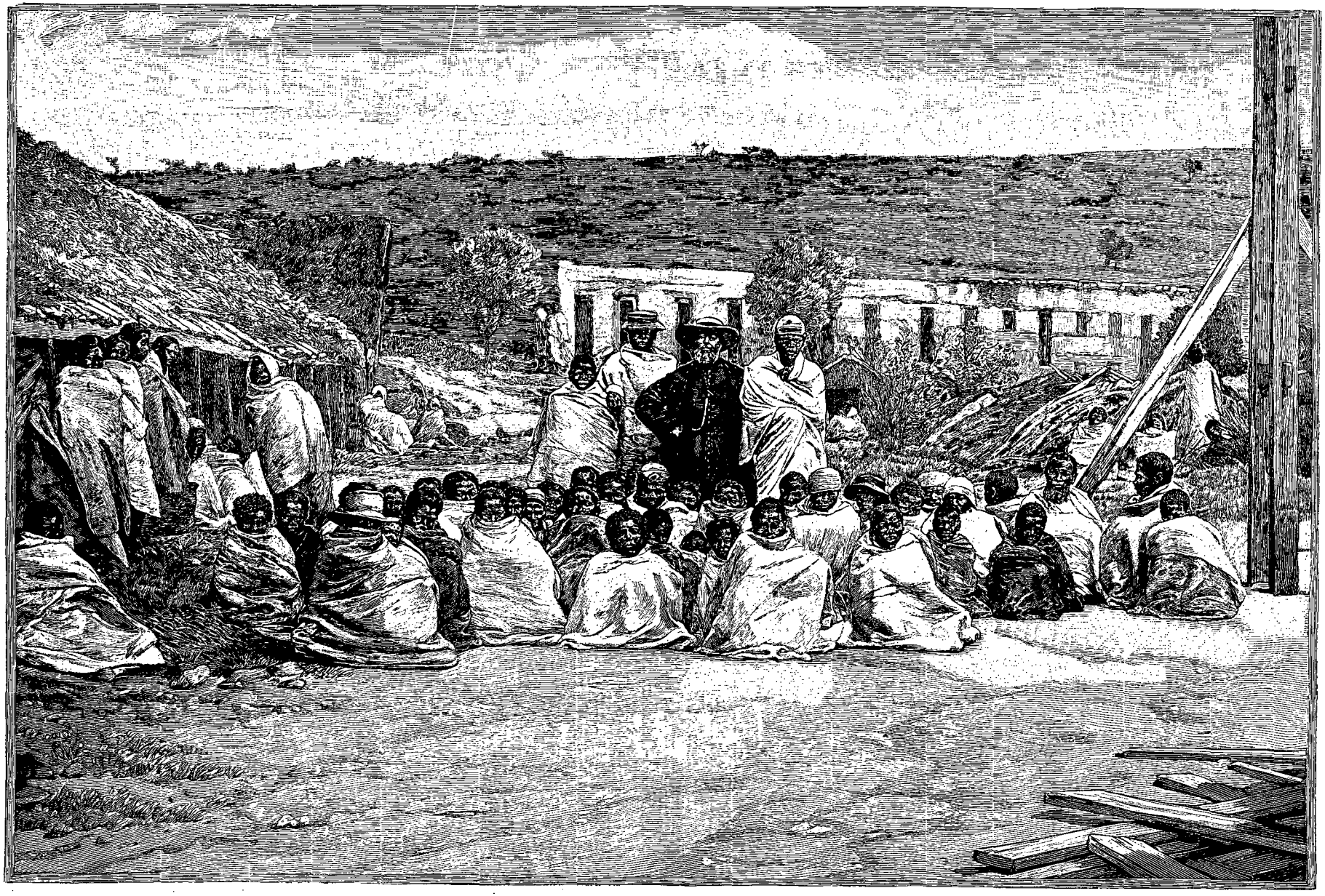
Dans l'étape du lendemain, nous traversons à gué le Mananara, affluent de droite du Betsiboka. Nous sommes encore ici sur le versant ouest de l'île, mais vers dix heures nous gravissons les flancs du Sompatra et nous passons à deux cents mètres environ de son sommet arrondi. Il tombe une pluie fine, un gros brouillard froid et humide nous enveloppe, mais nous descendons bientôt des rampes glissantes et nous voici maintenant dans le bassin du Mangoro. Nous venons de franchir, au Sompatra, la ligne de partage des eaux, et de passer sur le versant oriental de l'île. Au delà du hameau de Fenoarivo, à l'ouest d'Ambohidratrimo, la configuration du pays est très mouvementée ; ce sont de gros mamelons aux pentes rapides ; de profondes vallées les entourent de toute part, et devant nous, à deux kilomètres environ, se déroule sinueux le rideau sombre de la forêt. C'est la deuxième zone forestière, la plus petite, celle que nous avons traversée à Ankeramadinika en venant de Tamatave par le chemin ordinaire.

Le lundi 5 août, après avoir passé l'Antaranambo, petite rivière, affluent de droite du Mangoro, nous nous engageons, comme la veille, dans un pays composé d'une série indéfinie de petits mamelons séparés par de profondes vallées, mais nous éprouvons plus de difficultés dans notre route vers le nord-est, car le fond de toutes ces vallées est formé de boue noire et infecte où nous enfonçons jusqu'à mi-corps. Il nous faut faire des prodiges de force et d'adresse pour nous tirer de ce mauvais pas. Vers midi, après avoir traversé quelques dizaines de ces tourbières, nous arrivons dans un piteux état à Vodivato, petit village adossé à l'ouest de la première zone forestière. Le 6 août, en deux heures d'une marche des plus accidentées, nous traversons le bois et entrons cette fois dans la grande vallée du Mangoro, au village de Manakana.

Dans le pays des Bezanozano il n'y a pas de monu-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE D'AMBOHIBOKA (PAGE 338). — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments mégalithiques; les pierres levées ne se rencontrent que sur les confins du plateau de l'Ankova, elles ne dépassent pas la rive gauche du Mangoro. Les indigènes ont ici peu de signes extérieurs de religiosité, moins qu'ailleurs peut-être. Ils possèdent, comme les Betsimisaraka et presque tous les peuples des côtes du reste, les pieux dressés et les crânes de bœufs. Ces pieux, qui portent le nom générique de *tsikafara*, sont des pièces de bois grossièrement équarries de deux ou trois mètres de hauteur et terminées par une ou deux pointes aiguës sur lesquelles, après avoir tué un bœuf, on vient planter son crâne encore sanglant. Ces pieux, plantés verticalement, dépassent rarement la hauteur que je viens d'indiquer, au contraire ils sont souvent beaucoup plus petits. Les crânes de bœufs ornés de leurs cornes sont tous tournés généralement vers l'orient, où, d'après la croyance des peuples de l'est, se trouvent toujours les ombres des ancêtres. Ces *tsikafara* sont élevés le plus souvent pour rappeler un vœu qui a été exaucé; ils servent encore à rappeler un événement mémorable; ou bien, quand ils sont érigés aux alentours d'un tombeau, ils rappellent la richesse du mort.

J'ai décrit rapidement la physionomie des Bezanozano; comme dans toutes les tribus de Madagascar, on ne voit que quelques individus purs de tout mélange; il y a beaucoup de métis, surtout du côté de l'est, par suite de la venue des Antimerina dans le pays; plusieurs de ces types avec leurs cheveux en «.vadrouille », leur barbe inculte, me rappelaient jusqu'à un certain point les facies des Néo-Calédoniens et des Néo-Hébridais.

Nous traversons obliquement la vallée du Mangoro, puis nous arrivons au village d'Ambohimanjaka. A l'est de ce village, situé sur le versant oriental de la vallée du Mangoro, nous trouvons un immense marais qui constitue les sources de la rivière Ivondrona.

Des roseaux couvrent le marais, véritable lac pendant la saison des pluies, nappe boueuse pendant la saison sèche. Par places, l'eau plus profonde est cachée sous un tapis de verdure, émaillé des fleurs jaunes et blanches des nénuphars, au milieu desquelles viennent s'ébattre des milliers de canards et de sarcelles.

Dès notre entrée dans le marais, nous étions péniblement affectés par l'odeur qui se dégageait de la vase et de l'eau verdâtre dans lesquelles nous marchions; à ces senteurs se mêlait, sans les améliorer, l'odeur musquée de nombreux crocodiles. A mesure que nous avancions, l'eau devenait plus profonde, et bientôt il était impossible de continuer.

Cependant, des Bezanozano étaient venus à notre rencontre; ils consentirent, après de longs pourparlers, à nous amener deux petites pirogues. C'était peu pour nos cinquante porteurs et tout notre matériel, aussi plusieurs voyages furent-ils nécessaires. On allait lentement au milieu des roseaux; M. Maistre à l'avant-garde activait la marche de la flottille; pour ma part, je veillais à ce qu'aucun bagage ne fût abandonné.

Il nous fallut deux jours entiers pour effectuer cette traversée et arriver à Didy, misérable village bezanozano. Là nous sommes reçus par Raininosy, maître d'école antimerina, qui nous avait été recommandé par Daniel Rakoto. Nous devenons vite bons amis.

X

A Didy. — La route de Radama. — Notre « Canaque ». — Coiffure des femmes bezanozano. — Départ de Didy. — Un campement dans la forêt. — Le briquet malgache. — La végétation de la forêt. — Sol et animaux. — Les *dimatika*. — Aperçu général de la vallée du Mangoro et de ses prolongements. — Passage de l'Ivondrona. — Une montée difficile. — Arrivée à Fito. — Dans les défrichements. — Culture du riz chez les Bétanimena. — Descente de l'Ivondrona en pirogues. — Arrivée à Tamatave.

Nous perdons à Didy la journée du 14 août à faire nos préparatifs pour traverser la grande forêt.

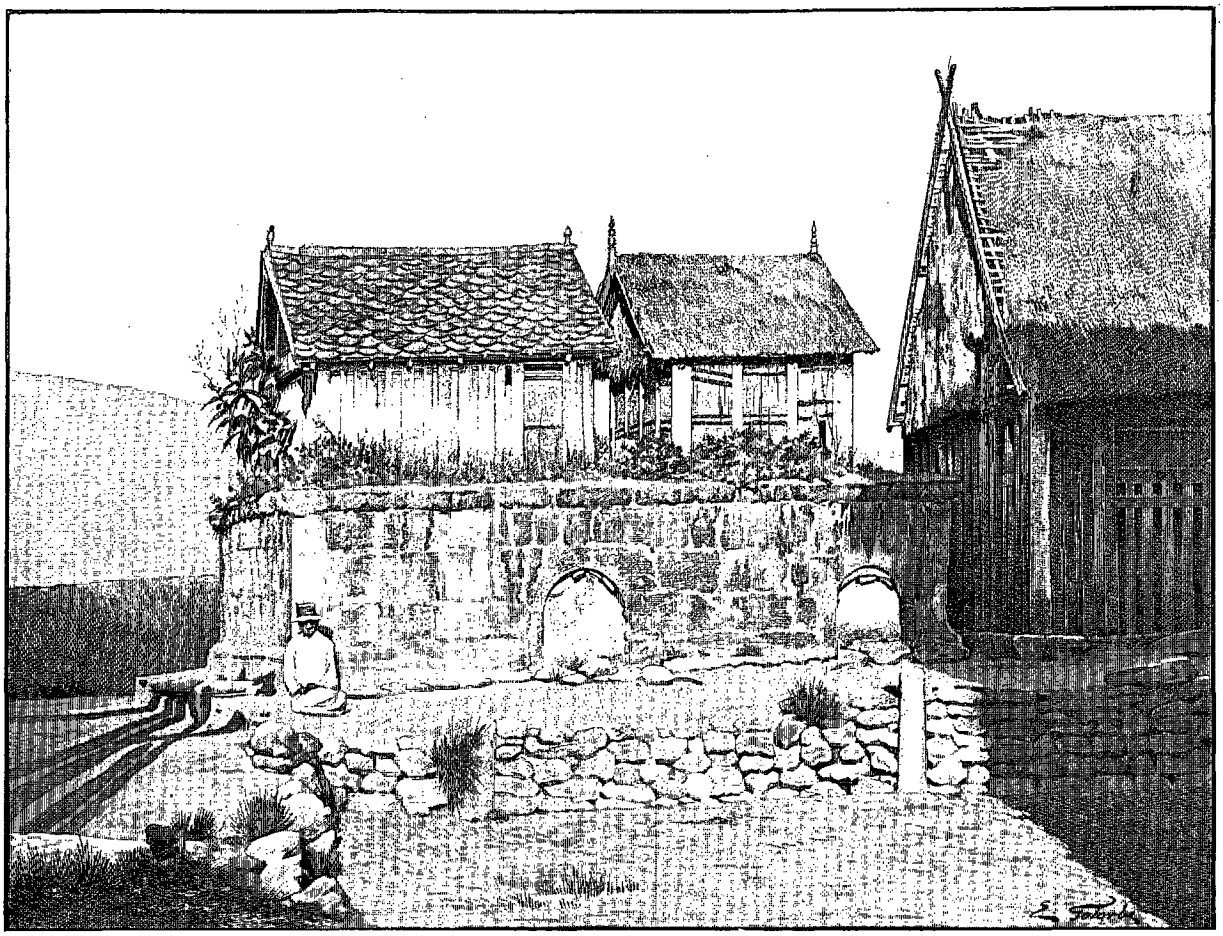
J'ai dit que nous étions dans la saison sèche; or depuis notre départ de Tananarive la pluie, fidèle compagne, ne nous a pas quittés, une pluie fine et persistante qui tombe drue et serrée, véritable brouillard qui nous pénètre jusqu'aux os et nous transit de froid. Nous avons ressenti les premiers effets de ce météore aqueux bien avant le Sompatra, maintenant il ne nous quitte plus, nous traversons des nuages et sommes encore par 1150 mètres d'altitude. Cette persistance, je devrais dire cette durée indéfinie de la saison des pluies sur le versant oriental de l'île, s'explique aisément et a pour cause la grande forêt sur laquelle une atmosphère humide plane constamment. Sur les hauts plateaux, presque partout dénudés, et sur la région de la côte ouest il s'établit deux saisons bien tranchées : l'été, saison des pluies qui dure de novembre en avril au centre de l'île, de décembre en mars sur la côte ouest; l'hiver, saison sèche qui comprend les autres mois de l'année; mais on voit sur la côte est, sur tout le littoral et en particulier dans la zone forestière l'été empiéter toujours sur l'hiver, qui se trouve ainsi déplacé et amoindri; dans la forêt il pleut presque constamment, les beaux jours sont rares, ils ne se rencontrent guère que pendant les mois d'août et de septembre.

Le village de Didy est formé de deux ou trois hameaux construits sur les gros mamelons qui limitent à l'est le marais; nous sommes dans le plus important. C'est là que notre ami Raininosy nous a fait préparer une grande case, demeure princière, qui nous fait vite oublier les misérables huttes des villages précédents. Malheureusement ce palais a un grave défaut avec lequel il faut compter. A l'inverse des autres cases de Didy, qui sont édifiées en roseaux, en ravenala et en bambous, ce *lapa* est construit en torchis, sorte de construction composite, bois et terre, genre mixte adopté par beaucoup d'Antimerina, lorsque, loin de leur pays, ils se bâtissent des maisons. Dans ces émigrations, il est vrai, ils adoptent presque toujours les usages et les coutumes des tribus dans lesquelles ils se trouvent, ils se les assimilent très vite, en se pliant eux-mêmes à ce nouveau genre de vie; néanmoins il subsiste quelques-unes de leurs habitudes antérieures, quelques traces de leur industrie. Cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remarque est générale et s'applique à toute l'île. Dans le cas qui nous occupe, un détail en apparence bien minime nous fit faire cette observation. La case de l'Antimerina Raininosy était faite en torchis. Sur une sorte de carcasse en bois, charpente rudimentaire de facture bezanozano, Raininosy avait fait appliquer un enduit d'argile plastique qui lui rappelait, par l'aspect extérieur qu'elle donnait à l'habitation, les maisons de son pays d'origine. De plus, fidèle aux traditions, une bande de volatiles plus ou moins domestiques prenait ses ébats dans une des deux pièces de la case. Dans ce réduit, tous les genres d'oiseaux étaient représentés, mais les poules dominaient, comme il est de bonne règle dans toute basse-cour d'un homme civilisé.

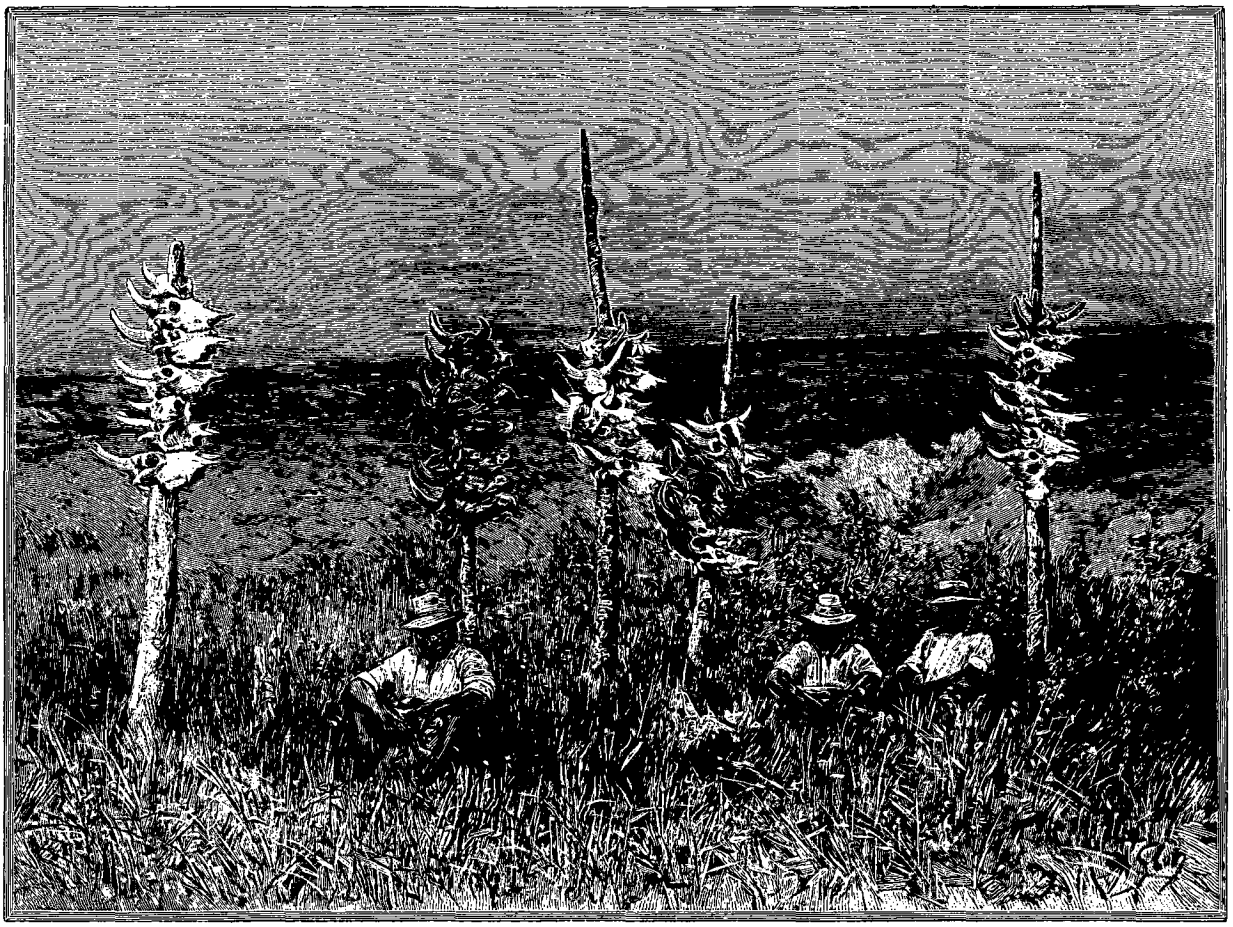
La question la plus importante pour notre voyage prochain, je veux parler de la traversée de la grande forêt, est de nous procurer un guide connaissant la fameuse route de Radama, qui, j'en ai peur, doit être, depuis le temps fort long où elle a été ouverte, transformée en un bien modeste sentier. Si nous ne trouvions pas de guide dans le village, il nous serait absolument impossible de continuer. J'expose à Raininosy mes vives préoccupations en même temps que mon désir, et mon ami se met de suite à la recherche de l'homme nécessaire. Il revient peu de temps après, avec le vieil esclave que Daniel Rakoto nous a confié à Ambatomena pour nous amener jusqu'ici : ce pauvre vieux, le *rangahy bé*, comme l'appellent nos hommes, le « Canaque », comme nous le désignons moins poliment Maistre et moi, à cause de son facies et de son habitus antérieur, souffre d'une cystite invétérée et n'a consenti qu'à grand'peine à accepter bénévolement ce supplément de besogne; il m'a fallu lui promettre de le débarrasser de sa longue maladie et de lui donner, par suite, de bons *fanafody* : un peu de thé dans de l'eau, à prendre quelques gouttes tous les matins, qui lui feront grand bien dans un mois au plus. A cette époque nous serons depuis longtemps arrivés au bord de la mer, et je dois avouer qu'alors je me soucierai fort peu de la santé de notre Canaque. Tout est bien convenu, et, la question du guide terminée à notre entière satisfaction, nous comptons partir demain 15 août et nous engager de bonne heure dans la forêt sur la route de Radama. Cet après-midi se passe à compléter nos vivres. Je fais acheter par notre commandeur Rainivoavy une assez grande quantité de riz



TOMBEAUX ANTIMERINA A AMBATOMENA [1] (PAGE 340).

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



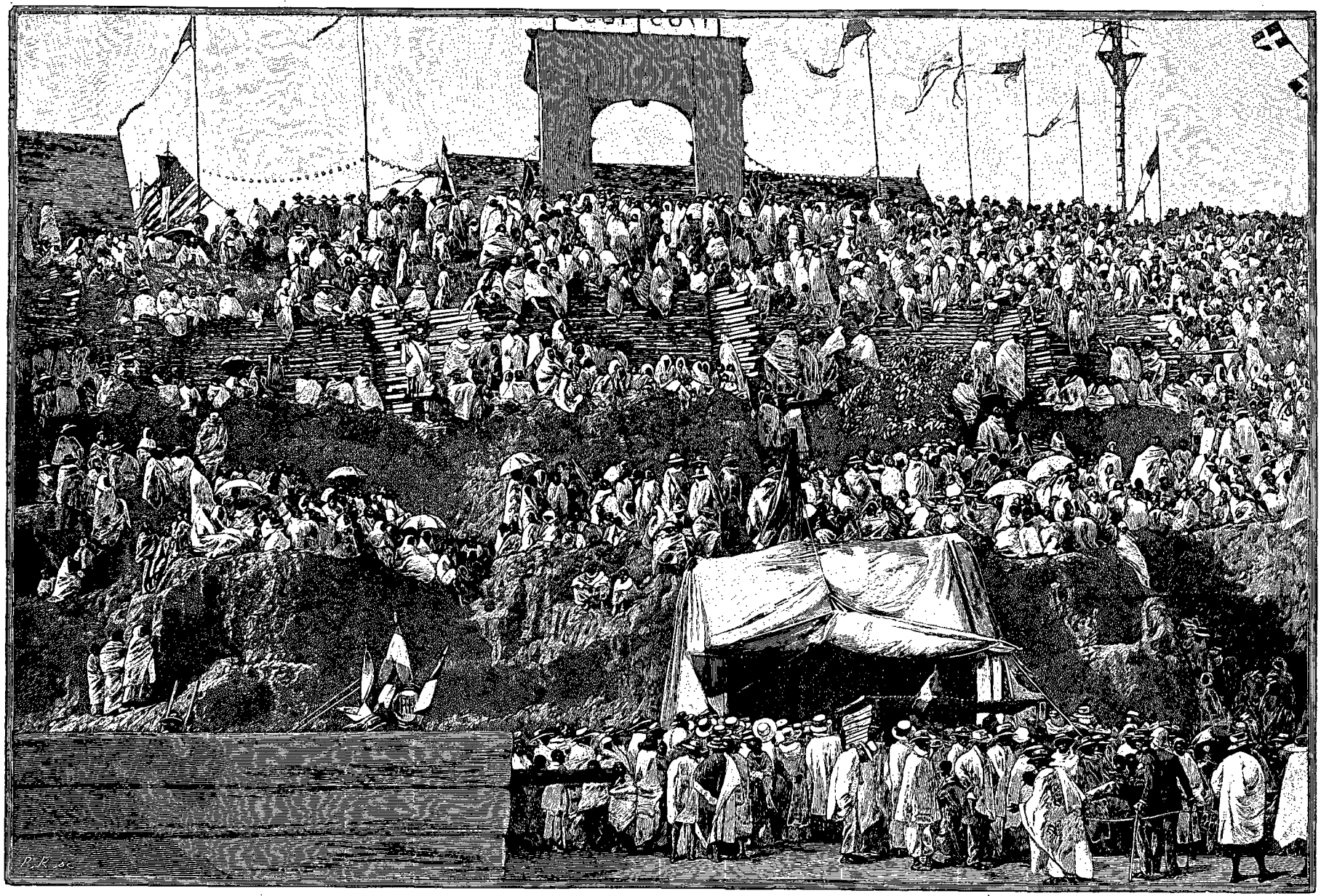
UN « TSIKAFARA »[1] (PAGE 342).

que j'ai pu me procurer fort heureusement dans ce pauvre village. Nos porteurs le pilent et le vannent. Le chef m'a bien assuré que j'avais tort de prendre ce supplément de bagages, qu'il savait pertinemment par son grand-père, ancien soldat de Radama, que cette route était superbe et que nous allions pouvoir la parcourir facilement; il ajoutait d'ailleurs qu'il avait sacrifié une poule noire à notre intention et qu'à l'inspection des entrailles il avait jugé que nous ne mettrions pas plus de quatre journées de marche pour arriver à Fito, à la lisière occidentale de la forêt. Mais nous avions suffisamment d'hommes pour porter les charges de riz dont j'avais cru prudent de me munir; j'y avais même ajouté une charge de sel et une autre de viande de bœuf desséchée en lanières, sorte de boucanage malgache, bien mauvais, mais d'une bonne conservation. Je remercie néanmoins le chef du village de ses renseignements et de son sacrifice, en lui faisant bien remarquer que je ne doutais pas un seul instant de ses affirmations, mais qu'il fallait prévoir le cas où nous nous arrêterions en route pour une cause quelconque. Je n'ai d'ailleurs jamais ou presque jamais douté de la parole d'un Malgache : je n'y ai jamais cru, c'est plus sûr et plus simple.

1. *Dessin de Slom, gravé par Ruffe.*

Maistre et moi, nous avions résolu de voyager à pied dans la forêt : nos seize porteurs de fitacon allaient être ainsi disponibles et pourraient soulager un peu nos porteurs de bagages en même temps qu'ils porteraient les charges de vivres. Nous avions donc six jours de provisions pour ce voyage présumé de quatre journées de marche. Tous ces préparatifs terminés, je laissai Maistre aller faire le lever topographique du marais de Didy et de ses environs, pendant que moi-même je visitais soigneusement le village pour compléter dans une large mesure mes documents sur ces populations bezanozano. Entre autres choses curieuses, je pus assister à la toilette capillaire des élégantes de Didy. J'ai parlé plus haut des caractères généraux des Bezanozano; dans cette tribu, les femmes se coiffent le plus souvent comme les femmes betsimisaraka, dont la tribu des Bezanozano dérive d'ailleurs. Cette coiffure, toujours assez compliquée, est constituée essentiellement par des tresses ou nattes en plus ou moins grand nombre, de 10 à 20 en moyenne; ces tresses sont serrées à leur origine, mais libres à leur extrémité; les cheveux sont réunis très lâchement, puis la tresse est roulée sur elle-même, l'extrémité libre restant toujours en dehors, de manière à former une sorte de crêpé plus ou moins volumineux. La surface du cuir chevelu est divisée, pour former ces tresses, en un certain nombre de quadrilatères plus ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE 14 JUILLET A TANANARIVE (PAGE 338). — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins réguliers, partagés en deux séries d'égal nombre de chaque côté d'une raie médiane. On conçoit que pour édifier une pareille coiffure un temps considérable soit nécessaire. Aussi les femmes de ces tribus de l'est se font-elles coiffer fort peu souvent, une fois par lune environ, et l'on devine aisément, sans que j'insiste, les inconvénients d'un tel système, surtout quand chaque crêpé est recouvert, comme dans les tribus du sud et de l'ouest, et cela pour l'empêcher de se déformer, d'une couche de graisse de bœuf de 1 centimètre d'épaisseur. Au bout d'une semaine de coiffure un odorat des moins exercés avertit de fort loin de l'approche des femmes ainsi parfumées.

Pour ces coiffures à crêpés, à boules cotonneuses, une aide est toujours nécessaire; ce sont de vieilles matrones expertes qui se chargent le plus volontiers de ce soin. On peut trouver à Madagascar, on voit même souvent, des peignes en bois, en corne ou en métal, et le voyageur qui va de Tamatave à Tananarive remarque toujours que cet instrument de propreté fait partie du nécessaire de voyage de ses borizano. On pourrait en conclure prématurément que le peigne est pour le Malgache, homme ou femme, porteur le plus souvent d'une coiffure très compliquée, un objet indispensable et nécessaire. Il n'en est rien : depuis des siècles les Malgaches portent cette coiffure avec des variantes suivant la mode du jour, mais ils ne se servent jamais de peignes. C'est seulement depuis que les Antimerina hommes et leurs esclaves ont adopté la mode de se couper les cheveux courts qu'ils emploient des peignes de fabrication indigène, faits sur des modèles européens. Les femmes Antimerina, grâce à leurs cheveux lisses et épais, ont pu également suivre cette nouvelle mode. Mais, pour toutes les autres peuplades de l'île, hommes et femmes, c'est-à-dire pour l'immense majorité des Malgaches qui ont conservé la mode des chevelures longues aux coiffures compliquées, l'usage du peigne est inconnu.

Le jeudi 15 août, nous sortons du village de Didy à 7 heures. Précédé de notre Canaque, je marchais en avant pendant que Maistre, poussant les retardataires, formait l'arrière-garde. Nous suivons un sentier mal frayé dans des buissons épineux de *Cæsalpinia sappan*. Bientôt nous descendons et arrivons au bord d'un petit marécage, bourbier fangeux d'une vingtaine de mètres de large, qui nous sépare de la forêt, dont le rideau vert se dresse devant nous. Dans le lointain, émergeant d'une brume épaisse, apparaissent les hauts sommets boisés des monts Ambohitrakoholahy. Ils nous indiquent la direction à suivre, et nous devons les franchir pour arriver dans le bassin de l'Ivondrona, dont nous suivrons ensuite le cours jusqu'à l'océan. Derrière nous, à droite et à gauche du monticule de Didy, s'étend la vaste plaine du Mangoro, qui se relève bien loin dans l'est pour former la deuxième chaîne de montagnes que nous avons franchies il y a quelques jours au col du Sompatra. Je dis adieu à ces vastes horizons que nous allons être de longs jours sans revoir; je connais les marches dans les forêts tropicales et je me défie beaucoup de la célèbre route de Radama. Cependant tout le convoi a franchi la fondrière, nous en sortons teints en rouge, nos vêtements mouillés sont agglutinés par cette argile visqueuse et fétide, mais ce n'est qu'un mauvais pas et nous espérons bien être plus favorisés pendant le reste de la journée.

A l'est du marais nous marchons encore quelques minutes dans les sappans épineux, puis la brousse cesse et les arbres commencent à surgir autour de nous; mais toujours pas de route, pas même un chemin malgache. Le Canaque s'arrête décontenancé, il me dit que depuis longtemps les buissons et les grandes herbes ont poussé et que cette végétation intempestive et surtout les grandes eaux de la saison des pluies ont détruit dans cet endroit les derniers vestiges de la route; il ne sait plus la retrouver, il est perdu. Je renvoie notre mauvais guide à Didy, sans lui faire trop de reproches, mais en lui disant de revenir avec Raininosy, qui saura bien, je l'espère, nous tirer d'embarras. Le Canaque a toujours de la bonne volonté; il se replonge à nouveau dans la boue pour émerger à quelques pas plus loin plus rouge que jamais; nous le perdons bientôt de vue dans la brume. Après deux heures d'attente sous la pluie, nous voyons enfin arriver Raininosy et le Canaque, accompagnés de deux Bezanozano à mines patibulaires. Raininosy nous présente ses compagnons : ce sont deux voleurs de bœufs qui ont souvent fait le trajet de la côte à Didy en ramenant du bétail qu'ils allaient dérober aux betsimisaraka de la côte; ils veulent bien nous conduire jusqu'à Fito, à la condition que Raininosy les accompagne; ils ont peur que leurs mauvais antécédents, qui nous ont été dévoilés, ne nous poussent à les livrer aux autorités. Je calme leurs appréhensions par mille bonnes raisons, dont la première est suffisante : il n'y a pas d'autorités dans ces parages. Le marché est conclu, je les couvrirai de piastres à Fito et j'achèterai à Raininosy, lorsque nous arriverons à Tamatave, un beau revolver nickelé.

Nous sommes engagés dans la forêt dans un mauvais sentier : c'est un *lalana omby*, « chemin des bœufs », disent mes porteurs; ils le trouvent détestable. Les faux pas, les chutes, sont nombreux; on glisse sur les feuilles mortes et l'on tombe sur des vakoas, ou dans des bouquets d'aloès aux épines acérées. Chaque chute nécessitant un arrêt, nous faisons très peu de chemin, nous n'avançons que bien lentement.

Vers une heure et demie nous arrivons au terme de notre étape pour camper. Nous avons choisi, à proximité d'un petit ruisseau, un terrain relativement plat où nous allons nous établir, dîner et passer la nuit. Après avoir débarrassé le sol de la brousse et des feuilles mortes, nous tendons une corde entre deux arbres sur laquelle nous jetons nos couvertures de voyage, dont les coins maintenus par des cordelettes sont tendus au loin avec une inclinaison convenable. Le toit est fait, et c'est le prin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cipal ; nos bagages sont mis en dessous, posés sur des branches. Nous nous étendrons dessus et nous y jouirons, je pense, d'un repos bien gagné. Les hommes se construisent des abris de branchages et allument de grands feux pour essayer de nous sécher, car la pluie tombe toujours ; pendant la nuit, le brouillard cesse un peu, mais c'est une faible compensation, car il nous faut lutter sans relâche avec une foule d'animalcules qui menacent de nous envahir : des scorpions, des araignées, des scolopendres, d'énormes iules, des fourmis, des termites, toute une faune entomologique des plus variées.

La plus grande difficulté que nous ayons rencontrée dans notre installation du campement a été sans contredit l'allumage de notre feu. Cette opération, qui semble facile à première vue, est cependant assez compliquée lorsqu'on se trouve dans une forêt malgache et que l'on est dans un état hygrométrique aussi déplorable que le nôtre ; il va sans dire que nos bagages, quoique soigneusement emballés, se trouvaient dans d'aussi mauvaises conditions ; aussi nos allumettes, quoique étrangères, résistaient énergiquement à nos tentatives réitérées. Il nous fallut nous livrer à un travail préparatoire qui me rappelait assez les moyens primitifs employés par certaines peuplades sauvages ; heureusement nos hommes vinrent à notre secours, et, grâce à eux, nous vîmes, non pas flamber, mais fumer piteusement nos bûchers ruisselant sous la pluie.

NOTRE MAISON A DIDY [1] (PAGE 342).

Vendredi 16 août. — L'étape d'aujourd'hui est aussi pénible que celle d'hier. Nous avons la pluie toute la journée, et vers midi, pendant la halte, nous sommes obligés de nous tenir debout pour prendre notre repas ; impossible de nous asseoir sur l'argile détrempée. Dans l'après-midi, continuant notre marche, nous suivons toujours ce mauvais sentier, tantôt montant, tantôt descendant de petites collines ou mamelons aux versants peu rapides. D'après nos indications barométriques, nous ne nous sommes pas élevés d'une façon sensible. Depuis notre départ de Didy, nous sommes toujours en pleine forêt ; les éclaircies sont très rares, il fait sombre, les arbres sont rapprochés, et leur feuillage élevé, qui laisse à peine tamiser la lumière, entretient autour de nous une atmosphère viciée. On respire mal sous ces frondaisons élevées. L'atmosphère chaude est saturée d'humidité. A nos pieds, des feuilles et des branchages tombés dans les saisons dernières forment une couche épaisse de terreau d'où se dégagent des miasmes putrides. Sous ces hautes futaies il y a peu de taillis. En revanche, nous voyons à nos côtés se développer dans toute leur splendeur mille variétés de palmiers nains et une quantité plus considérable encore de fougères arborescentes. A la croisée des branches de grands arbres, dans les anfractuosités des vieux troncs, partout enfin où un peu de mousse ou de débris organiques a pu s'accumuler, des orchidées, aux variétés innombrables, ont pris naissance. Nous faisons bien de louables efforts pour en collectionner les plus beaux échantillons, mais notre pauvre herbier est dans un état lamentable, et lorsque nous ouvrons les cartables, le papier gris et spongieux dont il est formé n'est plus qu'une bouillie. Décidément la nature est la plus forte, et la science ne prévaudra jamais contre elle. Je remarque encore dans cette forêt ce que j'avais déjà observé dans mes précédents voyages : c'est le silence profond que l'on constate autour de soi ; nul bruit ne vient troubler ces solitudes, pas un oiseau, et les lémuriens que l'on entend quelquefois dans le lointain ne peuvent s'apercevoir que rarement. A nos pieds, presque pas d'insectes. Aussi, pour enrichir ma collection, je me résignerai à y consacrer mes heures d'insomnie. C'est dans son lit, en effet, et autour de sa bougie, que le voyageur dans de telles régions peut faire la plus belle récolte.

Il est assez difficile de déterminer la nature du sol qui s'étend autour de nous ; autant que j'en puis juger par les accidents de terrain et par la tranchée sinueuse qui forment presque partout le sentier que nous suivons, nous sommes toujours sur l'argile rouge. Elle est coupée

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

NOTRE AMI RAININOSY [1] (PAGE 342).

cependant, çà et là, de veines blanchâtres ou jaunâtres qui augmentent vers la fin du jour, et qui nous annoncent déjà les couches de roches micaschisteuses que nous allons trouver dans les étapes suivantes. J'aperçois cependant de distance en distance un gros bloc de gneiss, et, dans le fond des vallées et surtout dans le lit des ruisseaux que nous traversons, des fragments de quartz adhérents; les ruisseaux, dont les eaux torrentueuses charrient des sables blancs, des matières terreuses et des détritus végétaux, chassent très peu de cailloux roulés, dont la nature ne pourrait d'ailleurs me donner que de très vagues indications. Ces cours d'eau ont presque toujours un lit encaissé entre deux parois argileuses. Ils coulent profondément au fond de cette tranchée que la violence de leurs eaux a creusée, et continuent à miner les berges, maintenus pendant un certain temps par les racines des arbres voisins; mais il se produit forcément quelquefois des éboulements qui, arrêtant le cours des eaux, forment parfois dans une déclivité du terrain un étang, une nappe d'eau tranquille où se développe une véritable végétation lacustre; il nous faut contourner ces amas d'eau. Le passage des ruisseaux est toujours difficile, surtout quand ils coulent entre deux parois abruptes et profondes. Vers 3 heures, nous trouvons, coulant de droite à gauche, une petite rivière affluent de l'Ivondrona, c'est le Sarantanga, que nous traversons avec beaucoup de difficultés. Nous ne pouvons même mener à bien cette entreprise que grâce à une chaussée de basalte que je découvre à quelque cent mètres en amont et qui avait jusqu'à un certain point empêché l'érosion des terres. Nous nous arrêtons quelques minutes après sur les bords de cette rivière pour y camper et y passer la nuit. La pluie n'a pas cessé un seul instant et le brouillard semble encore plus opaque. Nous sommes à 890 mètres d'altitude.

L'étape de ce matin a été moins pénible que celles des jours précédents. Nous descendons sensiblement, et le sol argileux est recouvert en maints endroits de sable blanc mélangé de paillettes de mica. Toujours cette maudite pluie.

Les sangsues pullullent dans les forêts de l'est. Cette nuit, je passe de longues heures avec Maistre à faire une chasse en règle à ces hirudinées; nos hommes ont fait comme nous bien avant dans la nuit; le Canaque obtient un vrai succès par un remède de son invention : il chique énormément et, crachant dans ses mains, il se frotte énergiquement les mollets, qui deviennent après cette onction, paraît-il, *fady* (tabou) pour les *dimatika*. Je dois reconnaître que le remède de notre Canaque a du bon, quoique désagréable à employer. Je le félicite surtout lorsqu'il ajoute que, dans ses nombreux voyages sur cette route, il avait remarqué que, lorsque plus de cinquante sangsues vous avaient piqué chaque mollet, on n'avait pas mal à la tête. A quelque chose malheur est bon !

Samedi 17 août. — Nous nous mettons en route à l'aube, et trois heures après nous arrivons en un lieu dit Tolongainy, du nom d'une petite rivière que nous devons traverser à quelques centaines de mètres dans l'est. Cet endroit se trouve dans une clairière de 1 hectare environ, qui nous semble un site merveilleux; enfin nous pouvons voir à cent mètres devant nous, ce qui ne nous était pas arrivé depuis Didy. Il y a ici deux ou trois petites cases assez bien construites. Elles servent aux voyageurs et surtout aux voleurs de bœufs qui fréquentent ces régions; elles ont été construites par ces hommes, lorsque, traqués à Fito et à Didy, ils ont dû chercher un refuge dans la grande forêt; c'était ici leur campement favori; ils y ont construit des cases et défriché une certaine étendue de terrain pour nourrir les bœufs. Nous restons deux jours à Tolongainy, et nous les mettons à profit pour faire un peu d'ordre dans nos bagages. Pour comble de bonheur, le soleil perce les nuages et se montre quelques heures vers le milieu du jour; je salue sa venue par quelques observations astronomiques dont j'avais grand besoin depuis une semaine. Nous avons fait très peu de chemin depuis le Mangoro; et, dans la forêt, grâce à tous les obstacles que nous rencontrons à chaque instant, nous ne faisons pas plus de 3 kilomètres à l'heure.

Le lundi 19 août, secs et dispos, nous quittons ce lieu de délices et nous poursuivons notre route. Après une heure de marche, nous rencontrons et nous traversons le ruisseau Tolongainy, qui donne son nom au cam-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TYPES BEZANOZANO. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pement que nous venons de quitter; c'est un affluent de gauche de l'Ivondrona. A 9 heures, après une raide montée, nous sommes par une altitude de 850 mètres au sommet du mont Ambohotsilikika. De l'autre côté, nous arrivons à l'Ivondrona, que nous suivons sur sa rive gauche; nous sommes près du gué, ou mieux près de l'endroit choisi, car ce n'est pas un gué, où nous devons passer la rivière pour côtoyer sa rive droite. En ce point la rivière l'Ivondrona a une direction de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Sa largeur est d'environ 150 mètres et sa profondeur maxima est de 1 m. 30.

Mais revenons à notre camp ou plutôt sur la berge de l'Ivondrona, où mes porteurs assis, groupés les uns à côté des autres, regardaient philosophiquement le fleuve dont les eaux bouillonnaient à leurs pieds. Tout le monde se demandait anxieusement comment nous pourrions le franchir. A la nage, il n'y fallait pas songer à cause de nos bagages; construire des radeaux, en coupant du bois léger et en le réunissant en gros paquets, ce moyen était évidemment pratique, mais il avait un grave défaut : celui de demander trop de temps. Je résolus alors d'employer un système, qui ne m'est pas particulier sans doute, mais que j'emploie toujours en pareil cas. Je veux parler d'une corde tendue entre les deux rives. Elle forme un guide sûr, un appui contre la violence du courant, et grâce à elle nous arrivons heureusement sur l'autre bord.

LE RANGAHY BÉ [1] (PAGE 343).

Deux heures après avoir repris notre marche, nous traversons encore une petite rivière, affluent de droite de l'Ivondrona, l'Ambatsarana. A 4 heures nous choisissons une clairière pour y passer la nuit.

Le lundi 19, le sentier que nous suivons a, je crois, atteint son maximum de difficultés, et je doute qu'en aucun pays du monde un chemin aussi mauvais puisse se présenter. Je crois que des difficultés plus grandes dépasseraient les forces humaines. Nous nous élevons à de grandes hauteurs pour redescendre immédiatement dans de profondes vallées. Les hommes pesamment chargés ne peuvent monter avec leurs paquets, ils sont obligés de se hisser les uns après les autres en s'accrochant péniblement aux racines des arbres, qui nous permettent seules de monter et de descendre ; les paquets sont attachés à des cordes, et remontés sur l'argile glissante ou descendus avec précaution au fond des ravins. Nous passons dans la matinée de cette journée le ruisseau de Sahavelona; à midi nous avons constaté avec désespoir à notre déjeuner que nous mangions notre dernière provision de riz : nous sommes encore loin de Fito et nous n'avons plus de vivres. Nous campons le soir non loin d'un pic qui a nom le Marianany. Il est, paraît-il, défendu de parler à haute voix près de ce sommet, sous peine de voir immédiatement un vent violent vous assaillir. Je dois avouer que je ne respecte pas cette consigne, car je désire vivement la tempête, je voudrais non moins vivement voir une forte brise dissiper la pluie et la brume qui nous environnent depuis notre départ de Tananarive. Mais j'ai beau parler à haute voix, chanter même, la petite pluie tombe de plus belle : cela ne m'étonne que médiocrement, les dictons de notre vieille France sont plus vrais que les *fady* de ce pays de sauvages. Le soir nous dînons par cœur, près de la chute de l'Asivoro.

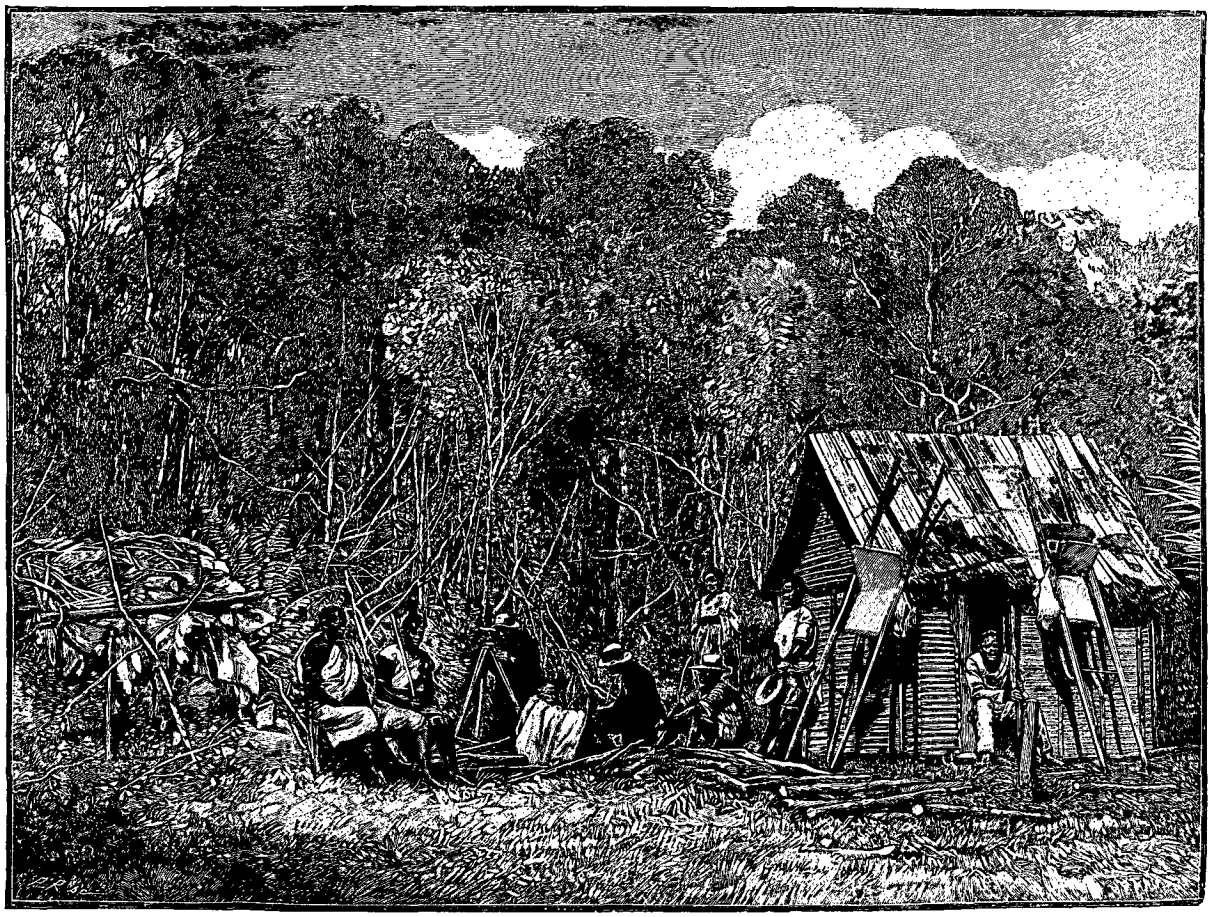
Le mardi 20, nous continuons notre route, mais cette fois dans un sentier moins glissant. Nous nous arrêtons vers le milieu du jour sur les bords de l'Asivoro. Je suis assez heureux pour tuer quelques maki, ces lémuriens qui remplacent les singes à Madagascar, et une demi-douzaine de perroquets noirs; mes hommes ajoutent à ce menu des insectes variés et des racines charnues qu'ils prétendaient comestibles. Mais ce régime alimentaire ne nous a laissé que de désagréables impressions. Enfin dans l'après-midi le sentier semble plus fréquenté, nous pouvons fournir une marche plus rapide, et dans la soirée nous arrivons à Fito.

Fito est un misérable village bétaniména, à 370 mètres d'altitude; il ne compte pas plus de vingt cases. Ses malheureux habitants appartiennent à la famille bétaniména, qui n'est qu'une division des Betsimisaraka.

Quatre jours de marche nous mènent au village de Saranasy. Nous trouvons des pirogues qui vont nous conduire à Mahasoa, en descendant le cours de l'Ivondrona et du Sahatsara, son affluent de droite qui coule au pied du village de Saranasy. Nos misères sont finies. En deux heures nous sommes au confluent du Sahatsara et de l'Ivondrona, qui a en cet endroit 90 mètres de large. Nous descendons rapidement le cours du fleuve; ses rives sont bien cultivées : on voit que nous approchons de Tamatave et des établissements européens. En aval du confluent de Fahandrano, nous apercevons la propriété de M. Charles; plus bas, sur la rive gauche, au-dessous du petit village d'Ambatomanohy, c'est la sucrerie de M. Dupuy. Enfin, vers 4 heures et demie, nous débarquons à Mahasoa. Nous retrouvons là une route déjà parcourue

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT DE TOLONGAINY [1].

de Tamatave à Tananarive, et avant la nuit nous faisons, joyeux et dispos, notre entrée dans la cour de l'hôtel de l'Europe.

XI

Une semaine à Tamatave. — Préparatifs pour la route du nord. — Ampanalava. — Sur le bord de la mer. — Incubation de la fièvre de Madagascar. — Les lagunes et l'eau saumâtre. — Ifontsy. — Foule-Pointe. — Le jeu du katra. — Tombeau betsimisaraka. — Cimetière provisoire. — Les religions des Malgaches. — Fénoarivo. — Le tatouage à Madagascar. — Les serpents. — Comment les Malgaches obtiennent leur teinture. — Colonel et capitaine. — Les chemins de la corniche. — Ivongo. — Musique du gouverneur. — La pointe à Larrée. — Le port de Tintingue. — Les légendes du babakoto d'après les Betsimisaraka et d'après les Antimerina. — Au cap Bellones.

Nous séjournons une semaine à Tamatave, temps que nous mettons à profit pour nous remettre tout d'abord de nos fatigues passées et surtout pour achever les préparatifs nécessaires à notre voyage vers le nord à la baie d'Antongil.

J'ai été frappé des progrès accomplis depuis notre arrivée au mois de mars dernier, tant dans les constructions que dans le mouvement commercial général. Le principal port de la côte s'est développé dans de grandes proportions ; je suis heureux de le constater et de voir ainsi que la colonisation française à Madagascar fait toujours des progrès, lents à la vérité, mais continus.

Le lundi 2 septembre, nous partons pour la route du nord. A midi nous dépassons le fort antimerina, et nous rapprochons de la mer, dont nous suivons le rivage en marchant vers le nord. Cette fois j'augure mieux du voyage : le soleil est radieux et la chaleur étouffante, c'est vrai, mais enfin cela vaut mieux que la pluie qui ne nous a pas quittés sur la route de Radama, de Tananarive à Tamatave, pendant vingt-deux jours consécutifs. Une heure après notre départ, nous traversons le gros village d'Ampanala.

Nous poursuivons notre route sur une bande sablonneuse qui s'étend entre l'océan à droite, et une lagune à gauche, d'une centaine de mètres de large. Après une demi-heure de marche dans le sable, nous sommes arrêtés brusquement par un chenal qui fait communiquer la lagune avec l'océan. Ce chenal, où existe un fort courant, est l'embouchure de l'Ivonohina, que nous passons en pirogues, assez rapidement. Deux heures après, nous arrivons, après une deuxième traversée de la lagune, au village de Vohidrotra, qui nous offre un gîte convenable.

Le lendemain 3 septembre, nous marchons dans

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des taillis. On en trouve, du reste, depuis Tamatave et fort loin dans le nord, paraît-il; en un mot, tout le long de la côte que nous devons suivre, on marche dans ces taillis. En somme la végétation, quoique plus fournie, est absolument comparable à celles que j'ai décrites de Tamatave à Andevoranto. La disposition du pays est à peu près toujours la même : au bord de la mer, c'est une plage de sable plus ou moins large, 100 mètres en moyenne, recouverte parfois d'une poussière noire avec çà et là des pierres ponces et des scories légères d'origine volcanique. Au loin à notre gauche, dans l'ouest, se montrent les derniers contreforts de la chaîne côtière, couronnés de leurs forêts touffues; en deçà, les petits mamelons avec leurs défrichements; tout près de nous, la lagune; enfin la bande de sable sur laquelle le chemin est tracé au milieu des arbres rabougris du rivage.

Pendant la première partie de notre étape nous marchons sur une langue de sable entre une lagune et la mer, puis nous traversons la petite rivière de Rangazova; une demi-heure après, nous passons au hameau de Bétafo. Nous traversons ensuite un bras de la lagune, qui forme en cet endroit une île sur laquelle est construite le village d'Ifontsy. Cette agglomération, que l'on appelle aussi Nosi-Be, est importante; c'est là que nous faisons halte.

En quittant Ifontsy nous traversons la lagune en allant du côté de l'intérieur et nous trouvons dans les grands bois un petit village de 10 cases, Fasendia. Au nord le pays devient marécageux, la route est difficile jusqu'au village d'Ankadirano, où nous retrouvons une lagune jusqu'à Antetezana; nous nous arrêtons dans ce village pour y passer la nuit. Le lendemain, après une marche de quelques heures dans une contrée absolument analogue, nous arrivons à Foule-Pointe, en antimerina Marofotatra.

Nous sommes là dans un très gros village qui a eu son heure de célébrité, qui est encore maintenant un des centres commerciaux importants de la côte est. Cette ville comprend environ 200 cases, presque toutes isolées les unes des autres et placées au milieu d'un enclos palissadé; ces clôtures appelées par les créoles « entourages », limitent aussi quelques champs. Ils sont fréquents en pays betsimasaraka, à Sainte-Marie et à Nosi-Be, et l'usage tend à se généraliser de plus en plus, à mesure que les créoles de Maurice et de la Réunion viennent en plus grand nombre s'établir dans le pays. Il y a autour du village une très belle végétation, il y a surtout de beaux manguiers au port majestueux, qui sont célèbres dans la contrée. A côté d'eux, les cocotiers élancés, arbre rare à Madagascar, car on n'en rencontre que quelques-uns sur les côtes au-dessus du vingtième parallèle, tous plantés et cultivés; des citronniers, des orangers, des bananiers en grand nombre. A noter encore, dans les environs de Foule-Pointe, une grande propriété autrefois florissante de la princesse Juliette; cette propriété est maintenant abandonnée. Le fort de Foule-Pointe n'est qu'une rade foraine analogue à celle de Tamatave, limitée du côté du large par une ceinture de brisants qui laissent entre eux une passe d'un accès difficile. La tenue est mauvaise, il n'y a pas d'abri. Un petit voilier qui va assez régulièrement de Fénérive à Tamatave y touche quelquefois; des vapeurs même y viennent chercher des bœufs; enfin on trouve dans la ville quelques créoles qui sont des représentants de grandes maisons de Tamatave. Le commerce principal avec les indigènes consiste en vente de rhum, toile et indienne, marmites, etc., et en achats de cuirs, rabanes, rofia, caoutchouc et cire.

Docteur Louis Catat.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

EXPLORATION D'UNE LAGUNE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE CAP BELLONES[1] (PAGE 358).

VOYAGE A MADAGASCAR[2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT[3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

XI (suite).

LE GOUVERNEUR D'IVONGO[4] (PAGE 356).

C'EST dans les environs de Foule-Pointe que je pus voir de près et bien examiner pour la première fois un tombeau betsimisaraka. Il se compose, comme chez les Antimerina, d'un tumulus de terre qui affecte la forme d'une pyramide tronquée à base rectangulaire (2 mètres de long, 1 mètre de large, 60 centimètres de haut); mais, au lieu d'enfermer ce tumulus de terre, qui surmonte le tombeau, dans un mur de pierres sèches et de le recouvrir de larges dalles de granit, à la façon des Antimerina, qui trouvent sur leurs hauts plateaux et à profusion ces pierres dont ils ont besoin pour l'entourage et l'ornementation des tombeaux, les Betsimisaraka, eux, n'emploient pour cet usage que le bois, et cela se conçoit aisément, car ils ont peu de pierres dans leur pays couvert de grandes forêts. Ils cachent donc le tumulus sous des planches mal équarries, et l'entourent — trait caractéristique du tombeau betsimisaraka — d'une clôture en pieux plus ou moins gros, mais se touchant les uns les autres et hauts d'environ 1 m. 50 au-dessus du sol.

Vendredi 6 septembre. — Ne pouvant séjourner plus longtemps à Foule-Pointe, nous prenons nos hommes de filanzana comme porteurs de bagages et nous nous mettons en route. Nous nous enfonçons tout d'abord dans l'ouest à 2 kilomètres environ, pour aller reconnaître la batterie antimerina et le village de Mahavélona.

Nous dépassons bientôt le village de Marifarihy. Là nous avons, à gauche, des marais qui s'étendent très loin vers l'ouest, à droite le taillis et la lagune, plus à droite encore, à 2 kilomètres environ, l'océan. Continuant notre route, nous arrivons aux embouchures confluentes de l'Onibe et du Manamako. La lagune en cet endroit a environ 400 mètres de large. Nous la traversons en pirogues sans incidents et nous nous rapprochons du bord de la mer. Enfin, entre la lagune et la mer, nous nous arrêtons au village d'Ambatovato. Il y a dans les environs de ce village des roches éruptives, dont je ramasse de beaux échantillons. Repre-

1. *Dessin de Riou, gravé par Devos.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVII, p.* 337.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant ensuite notre route, nous traversons un taillis épais formé presque entièrement de ravinala et de grands roseaux. Nous rencontrons encore des marais avant de traverser la rivière de Farifara et le petit village de Mahasoa qui est situé sur sa rive gauche au bord de la mer. Là nous quittons le taillis et suivons le rivage, où nous trouvons un autre petit village, Ambatomalana, et enfin nous arrivons avant la nuit au village de Mahambo, où M. Courau, un de nos compatriotes, nous offre fort gracieusement l'hospitalité.

M. Courau est un vieux colon de Madagascar, qui a ici d'importantes concessions de forêts et qui a réussi du reste à les exploiter dans de bonnes conditions. Qu'il me soit permis de le remercier de l'accueil bienveillant qu'il nous a fait. Mahambo est un gros village de plus de deux cents cases, et forme une agglomération encore plus importante que celle de Foule-Pointe. Presque toutes les maisons sont alignées sur deux rangs et forment une grande avenue nord-ouest sud-est. Les cases sont assez belles, il y a beaucoup de petits commerçants indigènes, qui vendent principalement du rhum, du betsabetsa, des cotonnades et des indiennes, de la quincaillerie et de la verroterie. L'élément blanc est représenté par M. Courau et ses deux employés, MM. Lecomte et Rey, un créole de Maurice et M. Bouhis. M. Bouhis est un ancien quartier-maître de la marine qui n'a pas voulu rentrer en France et qui s'est fixé à Mahambo depuis quelque trente ans.

Nous passons le samedi 7 septembre à Mahambo, et nous mettons la journée à profit pour visiter les environs.

Lundi 9 septembre. — Nous nous décidons enfin à quitter Mahambo et à continuer notre route vers le nord. Une petite étape doit nous mener à notre premier arrêt, à Fénérive. En effet, en quatre heures de marche nous y arrivons, après avoir longé, presque tout le temps, le bord de la mer. La ville de Fénérive ou Fénoarivo est l'agglomération la plus importante que nous ayons vue depuis Tamatave.

Nous sommes logés chez le capitaine des douanes antimerina, où nous sommes fort bien; puis nous allons voir le commandant du fort antimerina, Vohimasina, qui est en même temps gouverneur de la province. Il nous reçoit aimablement, et nous fait présenter les cadeaux d'usage : du riz, des poules et des légumes, ce qui me fait le plus sensible plaisir. Il nous donne aussi une lettre de recommandation pour son collègue de Soamianina (Ivongo), et envoie un courrier sur notre route, pour nous faire préparer des gîtes dans les villages que nous devons traverser, et des pirogues sur les cours d'eau et les lagunes que nous aurons à franchir. Cette dernière attention nous facilitera singulièrement notre voyage, aussi je l'en remercie chaleureusement. Je retrouve à Fénoarivo, dans cette population betsimisaraka, ce que j'avais déjà rencontré dans différents villages antimerina, des tatouages, assez rares il est vrai, mais que l'on peut voir encore chez certains individus et principalement chez les femmes.

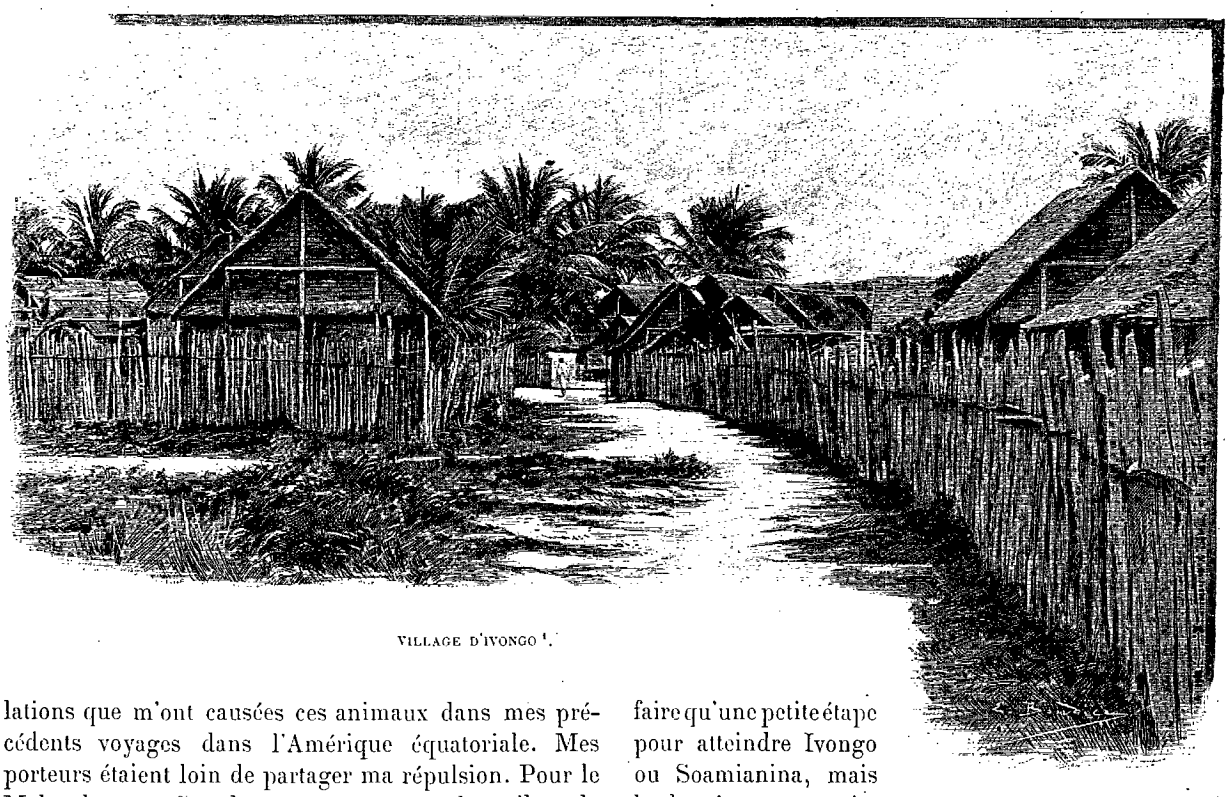
Le tatouage n'est pas fréquent chez les Malgaches, il l'était plus autrefois; cette pratique a été évidemment apportée, chez les anciens habitants, par des esclaves amenés de la côte d'Afrique. Ces tatouages exceptionnels se font généralement sur les avant-bras ou sur le front, et affectent le plus souvent la forme de trois V majuscules, emboîtés les uns dans les autres et desquels on aurait effacé l'angle aigu. Quelquefois, mais beaucoup plus rarement, ils représentent des dessins compliqués. En somme, les tatouages ne sont guère plus fréquents chez les Malgaches que chez les Européens. Les Betsimisaraka emploient pour se tatouer une manière de procéder analogue : ils exécutent les dessins désirés par des piqûres d'aiguilles faites profondément dans le derme, puis frottent vigoureusement la plaie encore saignante avec une matière noire tirée des feuilles d'un arbrisseau nommé *kalamaka*, et mélangée avec du charbon de bois.

Nous quittons Fénoarivo le mardi 10 septembre, et nous marchons au sortir du village dans une grande plaine inondée, nous frayant péniblement un passage à travers des roseaux élevés et serrés. Puis nous rejoignons le bord de la mer, où nous traversons la petite rivière d'Antendro. Après cette rivière, de petites falaises d'argile ont remplacé les levées sablonneuses; elles sont supportées par des assises friables, des roches micaschisteuses décomposées. Vers 10 heures, nous nous arrêtons au village de Tampolo. Dans l'après-midi, continuant notre route, nous passons, près de son embouchure, la rivière de Manangoro, le grand déversoir du lac Alaotra, puis, après une heureuse traversée, nous nous arrêtons pour coucher au village d'Ambignagny, qui compte une douzaine de cases.

Le lendemain, nous faisons route dans de grands taillis, puis nous marchons ensuite sur une digue sablonneuse couverte de *filao*, qui sépare une grande lagune de l'océan. Après avoir franchi un petit ruisseau, nous dépassons le Manarampotsy; plus loin nous traversons le hameau d'Ambazaha, au nord duquel nous passons la petite rivière de Marokanga, sur les bords de laquelle je tue un gros serpent qui, caché au fond de notre pirogue, avait fait la traversée avec nous. Il ornera ma collection zoologique, mais j'ai beaucoup de peine à le donner comme supplément de charge à l'un de mes porteurs.

A Madagascar, le serpent est un animal absolument inoffensif. J'en ai pris beaucoup dans toutes les contrées, je me suis même assuré par des expériences, sur des poulets et des pigeons, de l'innocuité de leurs morsures. Ces reptiles sont assez nombreux dans l'île; ils sont souvent très gros, mais peu longs; en général, on en voit dans les cases, et j'en ai surpris plusieurs fois sur mon lit, enroulés dans ma couverture de voyage. Malgré leur caractère inoffensif, je leur fais, toutes les fois que je le peux, un mauvais parti; leur vue m'est toujours désagréable, et je leur ai voué, ainsi qu'aux caïmans, une haine à mort, après les tribu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE D'IVONGO [1].

lations que m'ont causées ces animaux dans mes précédents voyages dans l'Amérique équatoriale. Mes porteurs étaient loin de partager ma répulsion. Pour le Malgache, en effet, dans presque toutes les tribus, le serpent est, sinon un objet de vénération, du moins un animal qui mérite quelque pitié. Certaines tribus du sud, et en particulier les Betsileo, croient que c'est dans un serpent que les esprits de leurs défunts, les *lolo* tant redoutés, vont se loger après la complète putréfaction du corps qu'ils occupaient auparavant.

Nous arrivons ensuite au village de Manansatrana, où nous faisons halte. Il a pour industrie principale la confection des rabanes à plusieurs teintes, si communes sur la côte est. On en fait d'ailleurs dans tous les villages que nous avons traversés depuis Tamatave, mais c'est ici que je vois les métiers les mieux construits et le personnel le plus nombreux.

En quittant Manansatrana nous passons de suite la rivière du même nom qui coule au nord du village, et une heure après nous traversons le hameau de Fatadrano, où nous devons descendre chez le capitaine de la douane, qui tient absolument à nous avoir quelques instants : « Je serai très heureux de vous avoir, venez prendre quelque chose dans ma case, cela me fera grand plaisir : les passants sont si rares sur cette route ! » Nous ne pouvons qu'accepter cette gracieuse invitation, appuyée par une observation si juste.

Après une halte un peu prolongée, nous reprenons notre chemin dans les taillis du bord de la mer. Depuis ce matin nous voyons loin, dans l'ouest, émerger de l'océan Indien les côtes basses de Sainte-Marie. Nous traversons, près d'une lagune dans laquelle elle se jette, la petite rivière de Manankatafana, puis nous arrivons au village du même nom, où nous allons coucher.

Le lendemain, jeudi 12 septembre, nous n'avons à faire qu'une petite étape pour atteindre Ivongo ou Soamianina, mais le chemin est mauvais. Nous ne pouvons nous enfoncer vers l'intérieur dans des taillis impénétrables. Il y a là des fourrés de plantes épineuses et de bambous, et il nous faut, bon gré mal gré, suivre le rivage de la mer, mais nous y rencontrons souvent des rochers, sur lesquels le flot vient se briser. Nous devons sauter de l'un à l'autre au milieu de l'écume blanche de la lame. Vers 8 heures les taillis deviennent moins épais ; nous y entrons, mais c'est pour peu de temps : une lagune et un marais nous obligent encore à suivre la plage. Heureusement la mer est maintenant basse. Ses flots se sont retirés, et, tout en sautant de rocher en rocher, nous pouvons çà et là profiter d'un petit îlot sablonneux qu'elle laisse à découvert. A 10 heures, nous nous heurtons à une grosse difficulté : c'est un immense rocher surplombant la mer, qui, à cet endroit, est fort profonde ; il est dominé lui-même par une autre roche inclinée en avant, et il n'y a pour tout passage, entre les deux qu'une toute petite corniche, que je mesure en explorateur consciencieux : elle a 17 centimètres de large. Le passage est fort difficile et périlleux, Maistre et quelques porteurs l'ont déjà franchi, lorsque, en cherchant bien, nous trouvons par la forêt, contournant les éboulis, une piste frayée et préférable cent fois à ce que j'appelle la « route de la corniche ». Je précède dans le sentier le reste de ma caravane. Puis, continuant sur la plage, nous arrivons à midi à Ivongo.

Ivongo est un village betsimisaraka. Le fort antimerina que la tribu conquérante a bâti à côté s'appelle plus communément Soamianina. Ivongo est situé à

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

500 mètres de la plage, sur un sol sablonneux; on y cultive de beaux cocotiers. La plupart des maisons sont neuves. Un incendie tout récent y a détruit beaucoup de cases, le fort antimerina et la maison du gouverneur.

Le commandant, à qui j'ai fait envoyer avec nos salutations les lettres du gouverneur de Tamatave et de Fénoarivo, nous a fait préparer la maison du chef du village, où nous trouvons, luxe rare à Madagascar, des chaises, une table et un plancher; de plus, le commandant nous attend à 4 heures : il sera heureux de nous voir.

A l'heure dite, nous nous rendons au *rova*; ce n'est pas une batterie circulaire en terre ou en béton, comme à Tamatave, à Foule-Pointe, à Mahambo ou à Fénérive, mais une double enceinte de pieux, et à l'intérieur des cases, des officiers groupés autour de la grande maison que le gouverneur vient de faire construire récemment. Un aide de camp, qui était venu nous chercher, nous introduit; le gouverneur nous attendait dans une case de réception, entouré de tous ses officiers. Il est vêtu d'une tunique avec broderie d'or, et d'un pantalon à larges bandes d'argent; un chapeau à haute forme couvre son chef. Nous prenons place autour de la table et causons en amis. Il nous donnera des lettres pour les autres gouverneurs et pour Mandritsara en particulier, ce qui me fait grand plaisir. Après avoir sacrifié à une mode, d'importation européenne, qui est de boire un certain nombre d'apéritifs variés, nous nous quittons bons amis, emportant une invitation pour un grand dîner que le gouverneur veut donner demain en notre honneur. Je ne sais comment le remercier, lorsqu'il me demande de faire sa photographie; j'accède volontiers à sa demande et j'opère quand ses préparatifs sont terminés; il a revêtu sa plus belle tenue et trône au milieu d'une sorte de reposoir qu'il vient de faire établir à la hâte pour que le décor soit digne du sujet.

Le lendemain, vers 5 heures 1/2, un aide de camp vient nous chercher pour dîner. Nous l'attendions du reste depuis une heure et demie, mais ce léger retard est absolument réglementaire chez les Antimerina. Avant le repas, le gouverneur me demande de la quinine, dont je lui donne généreusement plusieurs doses. Vers 6 heures, le dîner commence, il est interminable. C'est une succession de plats, rôtis pour la plupart, de bœuf ou de volaille. Les boissons sont à l'avenant, mais dans un ordre tout à fait bizarre, et au vin rouge, au vin blanc et au champagne succèdent les absinthes et les amers Picon. Après le repas, les toasts commencent, il m'y faut répondre de mon mieux, mais je suis déjà rompu à ce genre d'exercice. Pour terminer la soirée, nous assistons à des danses variées, et nous entendons des chœurs, qui psalmodient surtout des cantiques enseignés au temple par des missionnaires protestants. On a commencé par les danses du pays, ce sont les plus intéressantes, puis les officiers et les femmes nobles du village ont exécuté des pas européens où l'on peut reconnaître nos principales danses, sans en excepter même le menuet de nos pères. L'effet en est burlesque. L'orchestre se compose de deux tambours, d'une grosse caisse et d'un accordéon. Enfin, à 11 heures, nous pouvons prendre congé, mais le gouverneur veut à toute force nous faire reconduire à notre case par la musique, dont j'ai grand'peur, et par une partie de la garnison, qui est beaucoup moins à craindre. Rentrés chez nous, nous avons beaucoup de peine à nous débarrasser de la musique, dont le chef tient énergiquement à nous donner une aubade pendant une partie de la nuit.

Le lendemain, samedi 14 septembre, nous arrivons à Antsiraka. Ce village de 40 cases est construit à l'extrémité de la Pointe à Larée. Ce promontoire sablonneux est le point de l'île de Madagascar le plus rapproché de notre colonie de Sainte-Marie. Aussi beaucoup d'indigènes, sujets français, viennent-ils s'y réfugier. Nous restons deux jours à visiter la Pointe à Larée. Ce n'est qu'une longue bande de sable sans aucune éminence, couverte de taillis aux nombreuses clairières. Ces espaces dénudés sont transformés en marais pendant la saison des pluies. Sur la Pointe à Larée, l'eau se trouve partout, et à peu de profondeur, mais elle est légèrement saumâtre.

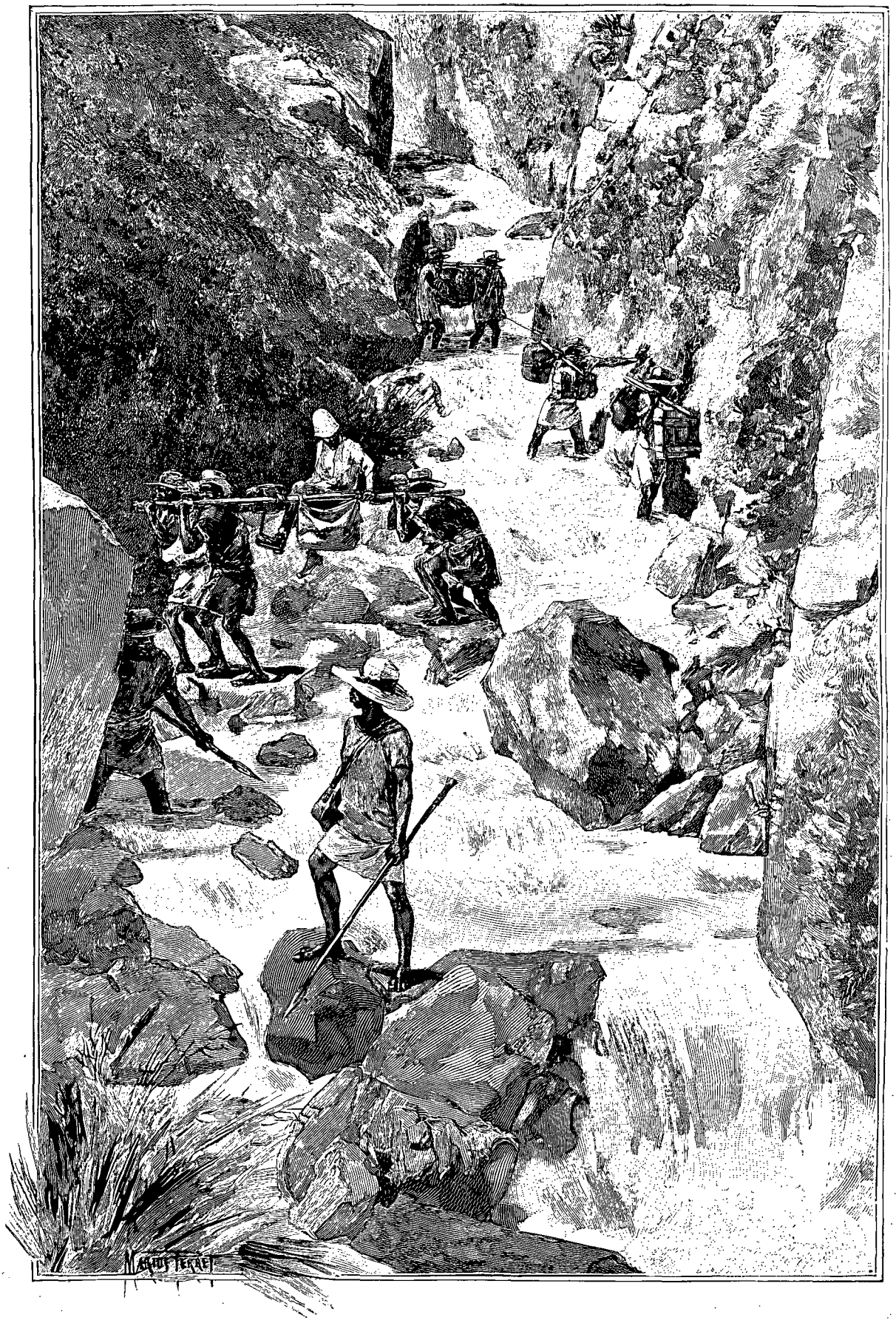
Le mardi 17 septembre, une petite étape nous conduit à Fandrarazana, où nous passons une rivière assez importante, puis nous arrivons, après avoir contourné et dépassé le port de Tintingue, au village de Manompa, où nous nous arrêtons. Tintingue, bien connu par les anciens navigateurs de Madagascar, est, avec Fort-Dauphin, un des deux ports vraiment dignes de ce nom que l'on trouve sur la côte orientale.

Le mercredi 18 septembre, nous rencontrons, pendant notre étape du matin, les mêmes difficultés de marche, au bord de la mer et sur le flanc des falaises, que celles que nous avions trouvées il y a huit jours avant d'arriver à Ivongo. Vers le milieu du jour, nous faisons halte au petit village d'Anonibe après avoir traversé un ruisseau de peu d'importance qui porte le même nom, puis nous nous arrêtons dans la soirée au village de Manambato.

Le jeudi 19 septembre, nous continuons le long du littoral, où nous marchons pour la première fois, au nord du village de Lapilava, dans les palétuviers.

En général, depuis que nous avons quitté Tamatave, nous avons toujours marché au bord de la mer, sur de belles plages de sable, d'où l'on voyait parfois émerger, à marée basse, quelques récifs coralliens; depuis le port de Tintingue, le littoral de l'océan a changé d'aspect : il n'y a plus de ces belles plages; on ne voit que des galets et de gros entablements rocheux, qui forment surtout les petits promontoires dont la côte est hérissée. Il existe au large de nombreux brisants, en dehors de la ceinture des coraux. De plus, à mesure que nous montons vers le nord, surtout en approchant du cap Bellones, que nous voyons devant nous, les montagnes sont très rapprochées de la côte. Ce sont les premiers contreforts de cette chaîne qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE CHEMIN D'ANDASIBE (PAGE 382). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forment, en s'inclinant vers l'est, tous ces petits promontoires que nous rencontrons à chaque instant. La forêt vient maintenant jusqu'au bord de la mer; plus au sud, elle ne commençait que bien loin dans l'ouest, et le long de la côte il n'y avait que des taillis et des clairières ; ici, les grands arbres couronnent les petites falaises rocheuses. Dans cette forêt, les ravinala dominent, et sur l'un d'entre eux, particulièrement élevé, je suis assez heureux pour tuer un beau *babakoto*, que je me propose d'empailler à notre prochain arrêt. Ce lémurien, sans queue et qui appartient à la plus grande espèce de Madagascar, mesure 1 m. 10 de haut. Un de nos porteurs antimerina s'en charge sans trop de répugnance, et nous reprenons notre route. Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres de Sahasoa, misérable village betsimisaraka d'une dizaine de cases, lorsque nous voyons venir vers nous, en poussant de grands cris, une vingtaine d'indigènes. Ils nous interpellent violemment, nos porteurs s'arrêtent, un grand *kabary* se prépare. Les Betsimisaraka nous accusent d'avoir tué un de leurs grands-pères dans la forêt, nous discutons, ils m'exposent leur théorie. Ces indigènes sont tout simplement des disiples convaincus de Lamarck et de Darwin, ils sont transformistes, et leur conversation est des plus intéressantes. Ils me content, bien entendu, la légende du *babakoto* (*baba*, père, et *Koto*).

D'après eux, *Koto*, le premier Betsimisaraka et le père de toute la tribu, était grand amateur de miel; un jour qu'emporté par l'ardeur de la chasse de son mets favori, il était monté très haut sur un géant de la forêt pour s'emparer d'un essaim d'abeilles, il se trouva, une fois possesseur du miel convoité, dans l'impossibilité de descendre. Il était fort perplexe, lorsqu'un singe bon enfant en eut pitié, et, se plaçant à côté de lui, descendit jusqu'au sol en sautant de branche en branche. Le Betsimisaraka Koto, mettant à profit les enseignements du singe, descendit par le même chemin. Il raconta son aventure, et c'est depuis cette époque qu'on appelle ce singe, particulier à Madagascar, le « père de Koto », *babakoto*. Quoi qu'il en soit, je fis valoir surtout mon ignorance, et le *kabary* s'apaisa; je dus promettre cependant de ne pas dépouiller le babakoto au village et de choisir, pour me livrer à cette opération, un endroit écarté et solitaire où les indigènes ne me verraient pas porter une main sacrilège sur un de leurs si proches parents.

A côté de la légende betsimisaraka sur le babakoto se place, bien entendu sur le même sujet, une légende antimerina. Ceux-ci ont non seulement voulu asservir les autres tribus de l'île, mais ils ont encore tenté de s'emparer de leurs anciennes traditions. Cependant les Antimerina se rapprochent beaucoup plus du babakoto que les Betsimisaraka et les Sakalava en particulier, représentés par un grand nombre de gens comme inférieurs à la race antimerina; j'estime, quant à moi, que c'est bien à tort, et que c'est absolument le contraire qui est vrai.

Les Antimerina, dans leur orgueil sans limites, ont un mépris absolu pour les noirs. A chaque instant ils les appellent babakoto.

Voici le récit qu'ils se transmettent pour expliquer cette appellation : lorsque Dieu eut créé les deux grandes races des hommes, il leur dit de choisir sur la terre les contrées dont le climat leur conviendrait le mieux. Les Makoa[1] choisirent l'Afrique du Sud, les Arabes celle du Nord, les blancs se fixèrent en Europe et les Antimerina au centre de Madagascar. Lorsque ces peuples furent installés dans leurs domaines, les Antimerina s'aperçurent que si le centre de Madagascar leur convenait, il n'en était pas de même des côtes et du littoral; là ils ne pouvaient descendre et il leur fallait des hommes spéciaux.

Ils firent *kabary*, et après une longue discussion résolurent d'expédier à Dieu un envoyé spécial pour lui exposer leur désir. Cet ambassadeur se rendit donc auprès du *Zanahary*, mais fut mal reçu, parce qu'à cette époque Dieu était fort occupé à créer tous les différents types d'animaux qui devaient peupler la terre. Cependant il revint sur ce premier mouvement d'impatience, qui allait lui faire chasser de sa présence l'importun ambassadeur des Antimerina. Le *Zanahary* venait de fabriquer justement un singe et semblait fatigué, mais content de son travail. Les supplications de l'Antimerina le touchèrent, et il résolut de leur donner satisfaction, sans pourtant s'imposer un supplément de besogne. Il prit le singe qu'il venait de créer, lui trancha la queue et, le montrant à l'ambassadeur antimerina, il ajouta : « Voilà celui qui habitera les côtes de Madagascar ». Pour les Antimerina, le Malgache proprement dit venait d'être créé.

La légende donne de ce fait la preuve que voici : lorsque le *Zanahary* eut trouvé ce singe pour en faire un Malgache, satisfait de son excellente idée, il poussa un soupir de satisfaction, *ouch! ouch!* Et maintenant encore les esclaves et les porteurs des Antimerina poussent ce même soupir guttural *ouch! ouch!* lorsqu'ils déposent le fardeau dont ils sont chargés, ou qu'ils sont arrivés après bien des efforts au sommet d'une montée ardue et difficile.

Ainsi disent les Antimerina pour se moquer des autres Malgaches.

Le vendredi 20 septembre, notre étape se fait encore en majeure partie dans la forêt. La contrée est plus mouvementée; nous traversons dans la matinée la rivière de Menatany, et le soir nous nous arrêtons au village de Morona, construit sur le cap Bellones. Nous sommes ici dans une contrée rocheuse; à l'horizon, au nord-est, se profile le cap Masoala, qui, avec le cap Bellones sur lequel nous sommes, forme l'entrée de la baie d'Antongil. Demain, nous serons à Mananara, le point le plus septentrional que nous devions atteindre sur cette côte de Madagascar.

1. Pour le Malgache, le mot *Makoa* désigne le noir africain et principalement les Mozambiques, esclaves importés chez eux; ils englobent sous cette dénomination tous les Africains en général.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII

Mananara. — Fort antimerina de Vohizanahary. — Maistre tombe malade, son retour à Tamatave. — Projets de voyage dans l'ouest. — Dans les *longoza*. — La pluie dans la région d'Antongil. — Dans les défrichements. — Ambodimadiro. — Arrivée à Mandritsara. — Réception et parade antimerina. — Le *rova* et ses portes. — Le gouverneur et son état-major.

Dès mon arrivée à Mananara, j'avais fait envoyer au fort antimerina, nommé Vohizanahary ou Soavinarivo, où habite le gouverneur de la province, les lettres que m'avaient données pour lui les autres commandants du Sud et je lui annonçais ma visite pour le lendemain, en lui demandant un guide pour l'ouest, pour la ville de Mandritsara.

Le 22 et le 23 septembre je reste à Mananara pour soigner mon compagnon de voyage, qui est gravement atteint de la *malaria*.

Le mardi 24 septembre, après avoir fait transporter Maistre et ses bagages à bord d'une goélette en partance pour Tamatave, je me mets en route pour Soavinarivo, où le gouverneur m'attendait. Le trajet de Mananara à Soavinarivo est assez court, il s'effectue en pirogue. La rivière le Mananara déverse ses eaux à l'océan par deux embouchures; c'est la branche méridionale que nous suivons, et nous accostons bientôt le point de la rive gauche où sur un monticule s'élève le village antimerina de Soavinarivo ou Vohizanahary. Le lendemain j'allai voir le gouverneur. L'entrevue fut cordiale, et j'obtins des lettres pour Mandritsara et un guide pour me faire traverser la zone forestière littorale. Dans l'après-midi j'apprenais par deux de mes hommes, envoyés à Mananara pour prendre des nouvelles de Maistre, que mon compagnon allait un peu mieux et s'était embarqué dans d'excellentes conditions à bord de la goélette la *Dorade*, qui, profitant d'un vent favorable, avait levé l'ancre hier soir à 5 heures et était parti pour Tamatave.

Soavinarivo est un village beaucoup moins grand que Mananara; les soldats antimerina qui l'habitent avec leurs familles n'y font aucun commerce; ils se contentent de cultiver les quelques rizières et les champs de manioc nécessaires à leur subsistance.

La soirée me paraît longue. Comme dans la dernière partie de mon voyage en Imerina, je suis seul, et j'ai encore devant moi pas mal de kilomètres à parcourir.

Le jeudi 20 septembre, mon convoi est prêt pour le voyage de l'ouest, les guides sont arrivés, et au lever du jour je quitte Soavinarivo. En sortant du village, nous faisons immédiatement route à l'ouest, et en quelques minutes nous arrivons au bord du Mananara, près d'un gué que nous devons franchir. De l'autre côté de la rivière notre route jusqu'à Mandritsara aura une direction générale ouest-nord-ouest. Le Mananara, en cet endroit, mesure plus de 100 mètres de largeur : nous le

VILLAGE D'AMBODIMADIRO [1] (PAGE 362).

passons en pirogues. Sur l'autre rive, nous retrouvons exactement la même contrée que nous avons déjà traversée de Fito à Ivondrona. Ce sont toujours de petits mamelons arrondis, placés à côté les uns des autres, et sans aucun ordre, sans aucune orientation; la végétation est aussi la même : nous marchons dans de petits taillis, dans de grandes herbes, et le plus souvent au milieu des *longoza*, roseaux à larges feuilles dont les tiges mâchées et surtout le fruit rouge rappellent, à s'y méprendre, l'écorce fraîche du cannelier. Les feuilles de ce *longoza* (*Amomum Daniellii*) sont souvent employées par les indigènes en guise de cuillers. Vers 10 heures, les taillis deviennent plus grands et plus épais, nous voici maintenant dans l'ancienne zone forestière, dans les défrichements. Nous marchons dans les rizières, puis dans les *longoza*. C'est bien la région limitrophe de la forêt, entre Fito et Ivondrona. Pour que la ressemblance soit plus complète encore, une pluie assez forte vient nous assaillir.

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que j'envisage le chemin à parcourir pour gagner Mandritsara. Allons-nous retrouver sur cette route toutes les difficultés que nous avons rencontrées de Didy à Tamatave? Allons-nous recommencer encore une fois et dans

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

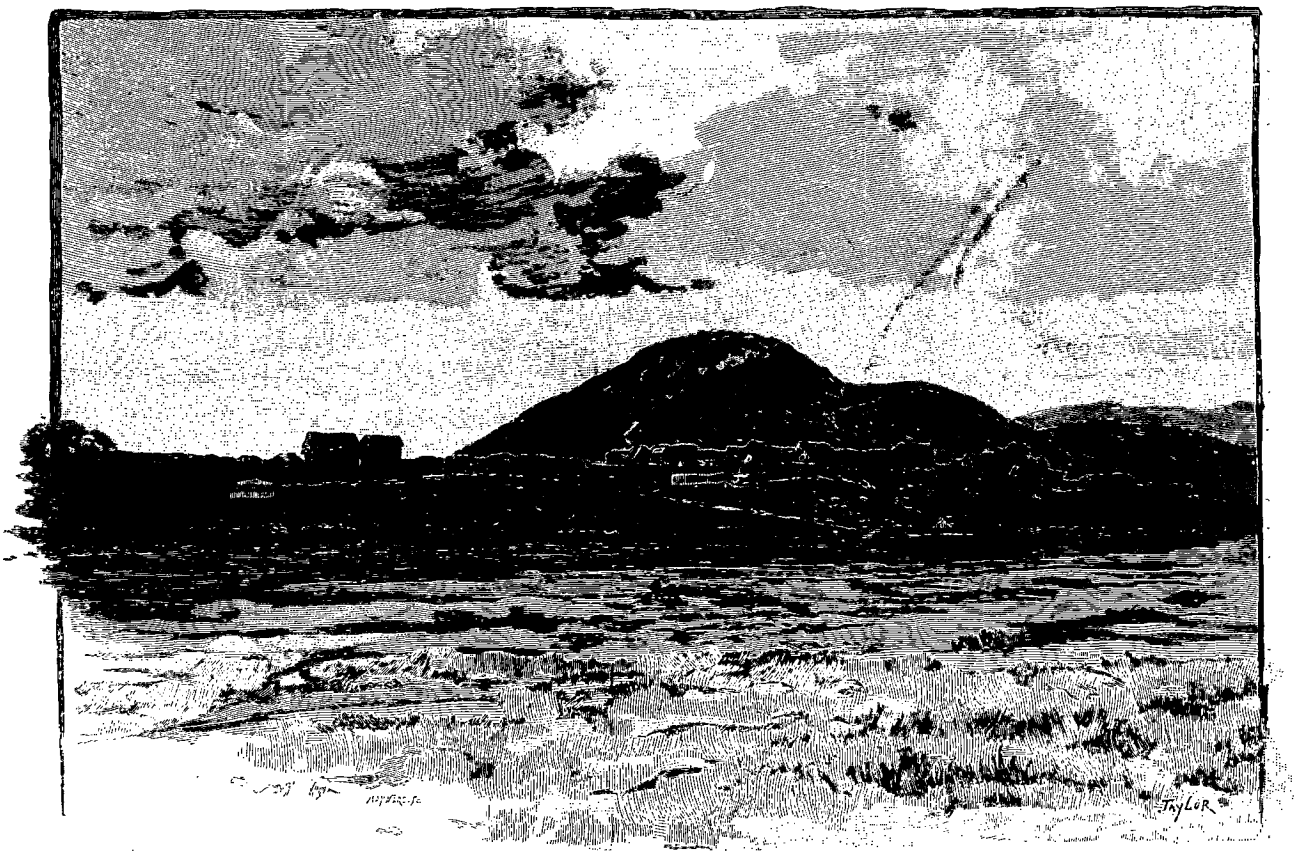
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'aussi mauvaises conditions la traversée de la zone forestière de l'est? Pourtant j'ai confiance, la forêt doit être moins large, d'après tous les renseignements que j'ai pris; je trouverai des villages sur la route; enfin, d'après ce que j'ai vu hier, et c'est surtout ce qui me fait bien augurer de l'avenir, la chaîne de partage des eaux, la ligne de faîte qui, à l'est de Mandritsara, sépare le versant occidental du versant oriental, ne doit pas être très élevée. Mon espoir ne devait pas être déçu.

A 11 heures, après avoir traversé à gué le Sahary, petite rivière affluent de droite du Mananara, nous passons à Andongo, village de quinze cases, construit sur une colline rocheuse de gneiss et de granit. Derrière nous, l'océan; bien loin à l'horizon se profilent encore le cap Masoala et la presqu'île d'Antongil; devant nous c'est la grande forêt. En quittant Andongo, nous sommes dans un taillis de ravinala. Nous traversons ensuite une petite rivière, sur les bords de laquelle nous trouvons un autre village, Ambodiampambe, qui doit son nom à un *ampan* colossal poussé dans le voisinage. Cet arbre, qui se trouve à droite de la route, avant d'arriver aux premières cases, est vraiment très gros.

Le vendredi 27 septembre, nous continuons notre route, toujours dans les *longoza*. Chose extraordinaire, nous jouissons d'une belle journée. Depuis notre départ de Mananara, nous nous sommes constamment dirigés sur un pic aigu et d'aspect très remarquable, qui se voit dans le lointain : c'est le Manevarivo. Le soir, nous sommes au pied de ce mont, au village d'Ambodimanevarivo; avant d'entrer dans ce village nous avons traversé une rivière assez grosse, qui va se jeter dans la baie d'Antongil au nord du Mananara, au sud du Manambolosy.

Le samedi 28 septembre, nous continuons notre route vers l'ouest. Nous sommes toujours dans la contrée des défrichements et des *longoza*, les ravinala deviennent plus rares; en revanche nous voyons beaucoup de bouquets de rofia. Nous nous arrêtons vers midi à un petit hameau, Andasibe.



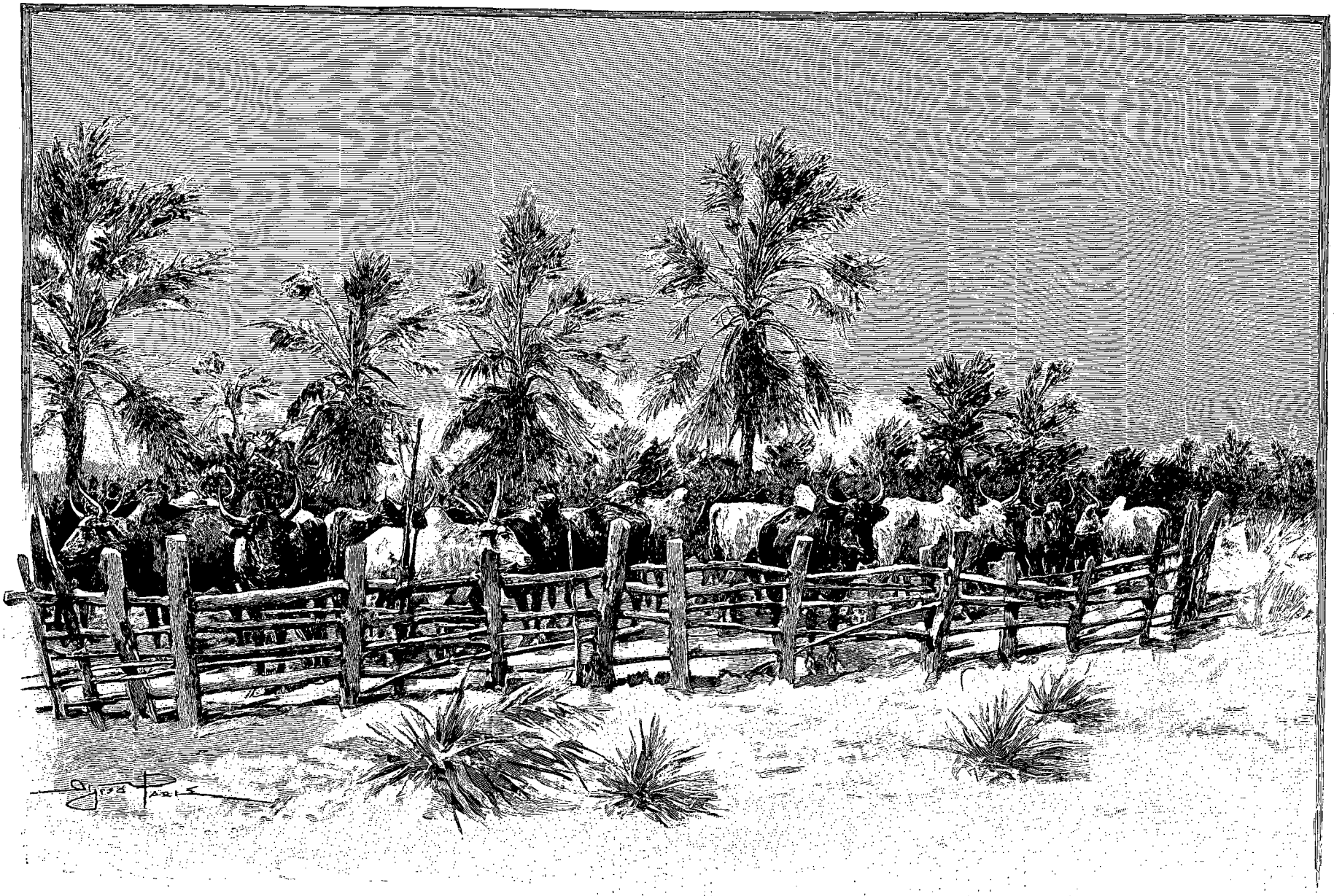
MANDRITSARA, VU DE L'OUEST [1] (PAGE 363).

J'y passe le reste du jour; mes hommes sont fatigués, ils sont surtout découragés par le long trajet qu'il leur reste à parcourir pour retourner à Tananarive. Mais je suis maître d'eux, je suis le plus fort puisque je leur dois de l'argent, et ils me suivront partout pour ne pas perdre leurs créances.

Dans ce village d'Andasibe, les guides que le gouverneur de Vohizanahary nous avait donnés retournent à leur village, mais deux hommes de ce hameau vont les remplacer, et il en sera toujours ainsi jusqu'à Mandritsara.

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TROUPEAU DE BŒUFS PARQUÉS (PAGE 366). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.airiay@free.fr

Le dimanche 29 septembre, en quittant Andasibe, nous nous élevons très rapidement sur des escarpements rocheux; c'est un passage véritablement très difficile, et il nous faut passer dans un col où coule un ruisseau torrentueux. Malgré mon expérience des mauvais chemins à Madagascar, je n'avais rien vu d'aussi détestable. Au sommet, nous sommes à 430 mètres d'altitude; peu après, nous arrivons vers midi à Ambavala, village d'une douzaine de cases, où nous avons besoin de séjourner un peu pour faire nos vivres, car c'est demain que va commencer pour nous la traversée de la grande forêt.

Le lundi 30, je m'enfonce dans la forêt, sous une pluie battante, comme il est de bonne règle dans ces parages. Un Européen établi depuis fort longtemps à Mananara, et à qui je me plaignais de cette maudite pluie et de tous les ennuis qu'elle m'avait fait supporter pendant mon dernier voyage, m'a assuré que dans cette région de la baie d'Antongil il avait noté pendant plusieurs années les jours de pluie. Or, d'après la moyenne que je relevai moi-même sur son carnet d'observations, il y aurait deux cent quatre-vingt-dix-huit jours de pluie par an! Dans la forêt, nous retrouvons de suite par ce temps humide nos anciennes connaissances de la forêt de Didy, les *dimatika*, les sangsues, qui sont encore en plus grand nombre que là. Je n'aurais jamais cru une telle chose possible. Le soir, nous campons sur le bord d'un ruisseau, l'Androvahy, et nous nous arrangeons tant bien que mal dans un terrain marécageux; pour comble de bonheur, les eaux du ruisseau envahissent notre camp vers dix heures du soir : l'Androvahy, grossi par les pluies continuelles, déborde bien mal à propos! Mes hommes, chassés de leurs abris par l'inondation, veulent organiser un bal et un concert, en attendant le lever du jour. Il devient impossible de prendre aucun repos. Je me vois donc obligé de répéter cette phrase célèbre : « Il est défendu de parler, mais on peut s'asseoir ». Le lendemain, nous continuons dans la forêt, où la route est relativement bonne; nous marchons sur un plateau à pente très douce qui se relève insensiblement vers l'ouest, nous montons excessivement peu. Le sol est toujours formé d'argile rouge, et les roches primitives sont plus fréquentes que dans la forêt de Didy. La végétation est aussi plus belle; si les arbres sont moins serrés et moins élancés, ils sont plus touffus et leur tronc a un développement beaucoup plus considérable; les essences d'arbres sont les mêmes, mais on y compte plus de variétés. Il n'y a plus de fourrés de bambous, et les fougères sont relativement très rares.

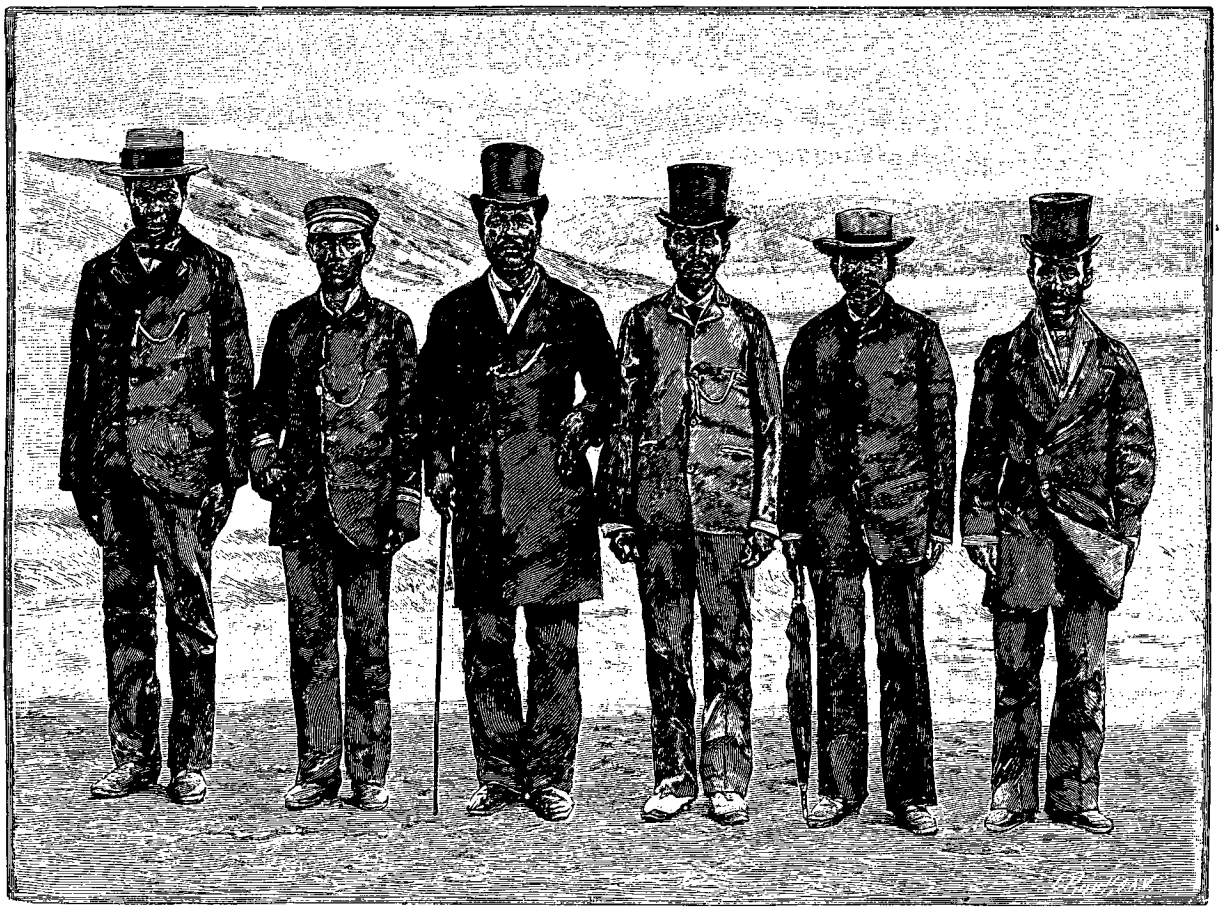
Dans l'après-midi nous traversons le Mananara, qui n'est à cette hauteur qu'un petit ruisseau, et nous arrivons au petit village de Troboka. Nous venons de traverser la partie proprement dite de la zone forestière qui présente à cette hauteur deux particularités importantes : c'est d'abord son peu d'épaisseur, c'est ensuite sa position; elle ne couronne pas la ligne de faîte, elle ne se trouve pas de part et d'autre des plus hauts sommets : elle est ici accrochée au flanc oriental de la ligne de partage des eaux. Enfin le territoire qu'elle occupe est relativement plat; il y a bien des dénivellations, mais elles sont beaucoup moins brusques qu'entre Didy et Fito. En somme, nous avons marché sur un terrain uni, à déclivité peu accusée du côté de la mer des Indes.

Le mercredi 2 octobre, nous continuons notre route dans les taillis et les défrichements, et nous trouvons sur le chemin de grands espaces recouverts de sable blanc, où poussent des touffes de bruyères. Vers le milieu du jour, nous nous arrêtons à Andavatsoky. Le lendemain, nous faisons route cette fois dans les grandes herbes : c'est la plaine à perte de vue. Ce mot de plaine ne signifie pas dans ma pensée un endroit plat; je l'emploie à dessein pour désigner ce terrain où le bois a complètement disparu. Il y a bien par-ci par-là quelques bouquets de grands arbres, témoins de la grande étendue de la forêt vers l'ouest il y a bien longtemps; je les remarque le plus souvent au fond des vallées et dans les endroits marécageux. Il y en a plus sur les sommets; on voit que les coutumes betsimisaraka ne pénètrent pas sur ce versant. Puis ces bouquets d'arbres disparaissent peu à peu, et il ne reste plus de distance en distance que des arbres isolés, des troncs carbonisés ou coupés. Vers 9 heures et demie du matin, nous atteignons le point culminant de la chaîne côtière, nous laissons derrière nous le versant de la mer des Indes, et nous entrons dans celui du canal de Mozambique. Nous sommes ici par 790 mètres d'altitude. Nous voici maintenant en pays sakalava.

En sortant de cette contrée d'anciens défrichements, qui n'est pas encore un pays complètement aride, mais qui n'est déjà plus la forêt, nous retrouvons le même paysage, le même aspect et le même sol que celui que nous avons trouvé dans la région des hauts plateaux, dans le pays des Antimerina. La région est très accidentée, les monticules se succèdent sans ordre, certains de leurs flancs escarpés sont déchirés par des éboulements de leur sol argileux, sur les sommets la roche apparaît à nu — c'est le gneiss et le granit, — leurs flancs rougeâtres sont couverts de hautes herbes, de *vero*. La piste frayée que nous suivons est ravinée par les pluies; nous marchons sur de petits cailloux coupants : c'est du quartz amorphe. Les ruisseaux sont nombreux sur ce sol granitique; le plus important, que nous traversons vers 11 heures, est le Koaka, affluent du Sofia. Peu après, nous arrivons au village d'Ambodimadiro, ainsi nommé des gros *madiro* (*Tamarinus indica*) qui l'environnent. C'est un pauvre village d'une vingtaine de cases, ou plutôt de huttes misérables; les habitants ne trouvent pas de bois pour s'en construire de plus belles. Or ces gens, qui n'ont rien à faire, n'auraient que quelques kilomètres à parcourir pour en aller chercher, mais ils n'ont pas ce courage.

Le 4 octobre, une heure après avoir quitté Ambodi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES OFFICIERS DE MANDRITSARA [1].

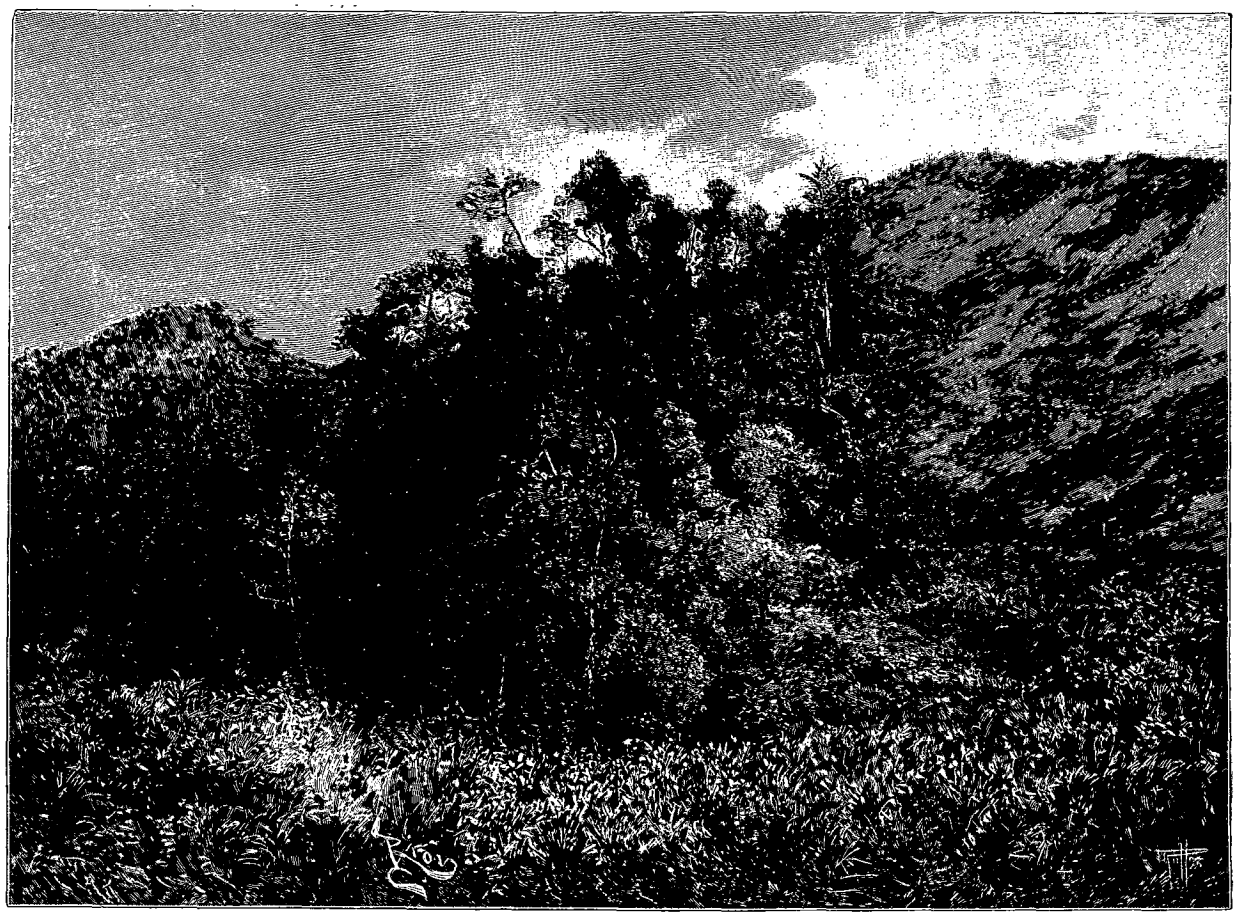
madiro et dépassé le hameau de Maroandriana, nous traversons à gué le Mangarahara, la rivière de Mandritsara, et nous arrivons à midi en vue de la ville. Nous en sommes encore à deux kilomètres que nous voyons arriver à notre rencontre des officiers antimerina, envoyés par le gouverneur pour nous prier d'attendre que la réception préparée pour nous soit terminée. Au bout d'une demi-heure nous pouvons enfin entrer dans la ville, ou mieux grimper les escarpements qui l'environnent de toute part. Dans le *rova*, le gouverneur nous attendait, avec son état-major et toute la garnison sous les armes, une trentaine d'hommes. Et c'est au milieu d'une haie de soldats, au bruit des tambours et des grosses caisses, que je me présente au gouverneur, qui m'a l'air d'un très brave homme. Mais avant d'entrer en conversation avec lui, et de lui demander, ce que je ne manque jamais de faire, tous les renseignements possibles sur sa province, il me faut supporter la parade antimerina de rigueur, qu'un gouverneur militaire ne manque jamais de faire exécuter devant tout étranger qui vient le visiter. Je suis, si je ne m'abuse, le premier Européen français qui vient à Mandritsara. Cette parade antimerina n'est que la répétition, sous une autre forme, des toasts d'Ivongo, toasts et parade que je devais voir bien souvent à Madagascar.

Mandritsara est une vraie ville pour Madagascar, elle a environ deux cent cinquante cases, soit mille à douze cents habitants. La ville est sur un coteau, orientée nord et sud : au nord, séparés de ce mamelon par la vallée du Marambako, s'élèvent de grands rochers; au sud c'est la vallée du Mangaraha, plus loin les hauts plateaux d'Ambiniviny. Le fort antimerina occupe la partie méridionale de la ville : c'est un carré entouré de pieux d'un assez gros diamètre et élevé de trois à quatre mètres. Ce premier carré, qui renferme les cases des soldats, est flanqué aux angles de tours également palissadées, où l'on doit placer des canons, qui ne sont pas encore arrivés d'ailleurs et qui ne le seront de longtemps. Un deuxième carré intérieur renferme l'habitation du gouverneur et ses dépendances; au milieu des quatre faces sont des portes, d'un genre tout à fait spécial à Madagascar, et que l'on rencontre dans presque toutes les constructions militaires antimerina.

La ville, qui se trouve au sud du mamelon, est assez étendue, et à côté d'un grand nombre de cases, en roseaux et en rofia, des habitants, Betsimisaraka ou Sakalava, s'élèvent de hautes maisons antimerina en terre et en briques crues. C'est la première fois depuis

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FORÊT À L'EST DE SAHASOA [1] (PAGE 358).

que j'ai quitté l'Imerina que je revois ce genre de constructions.

Le lendemain de mon arrivée, je vais dîner chez le gouverneur, après avoir fait les photographies de tout son état-major. Ces officiers sont absolument grotesques, sanglés dans des redingotes d'occasion, et coiffés de chapeaux à haute forme qui ont dû voir la révolution de 1848. J'avais eu avant le dîner un entretien très sérieux avec le gouverneur Rakotondravoavy 14e honneur.

Je n'avais pas à traiter de questions bien graves avec lui; je voulais tout simplement obtenir des guides, et pour être sûr de bien réussir j'alignai sur la table quelques piastres, ce qui, avec la force, est le meilleur argument que l'on puisse faire valoir auprès d'un Antimerina. Rakotondravoavy en fut touché, et il me promit non seulement des guides, mais encore des soldats pour me faire passer la région infestée par les fahavalo. Ce n'était qu'un demi-succès, car si les guides étaient indispensables, les soldats étaient de trop, comme je le montrerai plus tard; ils constituent une mauvaise recommandation auprès des fahavalo et des tribus insoumises. Malgré les raisons les plus spécieuses, le gouverneur tint bon; en réalité, il voulait me faire suivre par ses soldats, non pas pour me protéger, mais pour savoir ce que j'allais faire dans le bassin inconnu du Mahajamba.

Cet après-midi et demain, je vais encore rester à Mandritsara, où il me sera possible d'être le témoin de deux fêtes bien chères aux Malgaches et qui seront célébrées ici en grande pompe. L'une se rattache au culte des morts, c'est la cérémonie du *mamadika*; l'autre est la fête de la Circoncision.

Tous mes préparatifs de voyage dans l'ouest sont terminés maintenant à Mandritsara. J'ai des vivres, des guides pour me conduire à Belalitra, le seul centre important que je doive rencontrer avant Majunga, et j'ai aussi ces malheureux soldats dont je me débarrasserai certainement à la première occasion favorable.

XIII

La rivière de Mangaraha. — Départ de Mandritsara. — Récolte du rofia. — Région dénudée, zone forestière, la brousse. — Makoa du Mozambique. — Le *satrana*. — Les troupeaux de bœufs. — Incendie des brousses. — La soif. — Arrivée à Belalitra. — Tsievala. — Caractères ethniques des Sakalava. — Mœurs et coutumes — Encore les fahavalo — Pillage d'Ambahibe. — Les *bongalava*. — Boxe et tam-tam. — Enfant abandonné. — Traversée des grands *bongalava*. — Dans la vallée du Mahajamba.

Le mardi 8 octobre, je quitte Mandritsara au lever

1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA SOIF (PAGE 368). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du soleil, poussant devant moi ma caravane bien au complet, avec les guides et les soldats que Rakotondravoavy avait fait mettre à ma disposition depuis hier soir.

Un quart d'heure après notre sortie de la ville, nous traversons le Mangaraha, puis nous suivons sa rive gauche, marchant droit vers l'ouest. Peu de temps après, nous traversons un hameau de quelques cases. c'est Tsiandrorano. Dans l'après-midi, je passe à gué l'Amboaboa, petite rivière affluent de gauche du Mangarahara.

Dans la soirée, je m'arrête au village de Marangebato. Aux environs de ce village, je vois beaucoup de palmiers rofia, qui constituent une des richesses actuelles de Madagascar.

Le mercredi 9 octobre, nous continuons notre route à l'ouest de Marangebato. La route est assez sinueuse, mais elle traverse toujours un terrain relativement plat ; il y a bien de temps en temps quelques petits mamelons, quelques blocs de rochers qui nous obligent à certains détours, mais enfin, à Madagascar il ne faut pas être difficile, et en somme c'est une assez bonne route.

Tel n'est pas cependant l'avis de nos porteurs : ces gens préfèrent certainement à ce terrain plat, sec et caillouteux les terrains accidentés de la côte, où les lits de sable succèdent aux boues argileuses.

Là, malgré les montées et les descentes, ils cheminaient allègrement. Pieds nus, ils ne se plaignaient que rarement; ici c'est tout différent : le terrain est sec et dur, le sol est partout recouvert de petits cailloux quartzeux, aux angles avivés et tranchants. Aussi ceux qui n'ont pas eu la précaution de s'acheter à Mandritsara ce qu'ils appellent des *kapa*, souffrent-ils de blessures fréquentes et ne peuvent-ils nous suivre que difficilement.

A mesure que nous nous éloignons de Mandritsara, nous pénétrons dans un pays nouveau dont la configuration générale est des plus pittoresques. Ce n'est plus la plaine dénudée, ce n'est pas encore la forêt. Partout, et aussi loin que la vue peut s'étendre sur l'immense terrain qui se déroule devant nous, notre horizon semble borné par des bois épais.

Mais ce n'est là qu'une apparence, et à mesure que nous avançons nous voyons que ces bois touffus et ces forêts épaisses n'existent pas. C'est toujours la plaine, couverte de hautes herbes des grands *vero* ; mais, partout, des arbres surgissent. Ce ne sont pas ces arbres imposants que nous avons vus dans les forêts de l'est ; ils n'ont en général que cinq ou six mètres de hauteur, mais ils sont touffus, et leur ombre recouvre un large espace. Il y a beaucoup de buissons, mais tous ces végétaux, arbres ou arbustes, sont disséminés dans la plaine. C'est la brousse.

Dans la soirée du 9 octobre nous nous arrêtons à Antsomiky.

Le jour suivant, nous passons de très bonne heure à Ambondrona, et nous arrivons au milieu du jour à Amahidrano. Dans l'après-midi la route devient fatigante; nous marchons sur les flancs d'une montagne, isolée dans la plaine, qui présente cette particularité d'avoir deux sommets très aigus et de hauteur sensiblement égale, lesquels ont reçu le nom de pic Andengalenga et pic Analaboloha. A mesure que nous marchons vers l'ouest, la chaleur devient de plus en plus accablante; il en sera ainsi jusqu'à Majunga, qui est, après Maevatanana, le point le plus chaud de l'île de Madagascar.

Le 11 octobre, nous continuons dans la brousse et nous passons au hameau d'Ambadivongo et à celui de Bevala. Ce dernier village, que nous atteignons vers 11 heures, est peuplé presque entièrement de Makoa, nègres du Mozambique.

C'est dans la matinée du 12 octobre que je vois pour la première fois des *satrana* (*Hyphæna madagascariensis*), cet arbre, qui est caractéristique dans tout l'Ouest Sakalava.

Nous sommes toujours en terrain primitif, comme c'est la règle à Madagascar, et presque tous les ruisseaux que nous traversons sont à sec. Des rivières même qui doivent être importantes ne sont plus tracées que par un lit de sable blanc, dont les sinuosités se perdent dans les grandes herbes.

Le samedi 12 octobre, nous reprenons notre marche dans les *satrana* ou grands lataniers de l'ouest, et nous arrivons au bord du fleuve Sofia. Ce cours d'eau, qui doit être très important, n'est plus représenté à cette époque de l'année que par un mince filet d'eau qui se perd dans les sables. En marchant jusqu'au soir, nous ne trouvons pas de village, et nous campons sous les *satrana*. Dans ces parages, comme du reste dans tout l'ouest de l'île, la richesse du pays consiste surtout en grands troupeaux de bœufs que possèdent les habitants. Pour le Sakalava, l'élevage du bœuf est à peu près la seule occupation, et cependant il ne faudrait pas donner au mot élevage son sens habituel, car ici la nature fait tous les frais. La seule chose que nous voyons faire, dans ces parages, aux Sakalava propriétaires de bœufs, pour amender la nourriture de leurs animaux, c'est de mettre le feu dans la brousse et de dévaster toute la contrée.

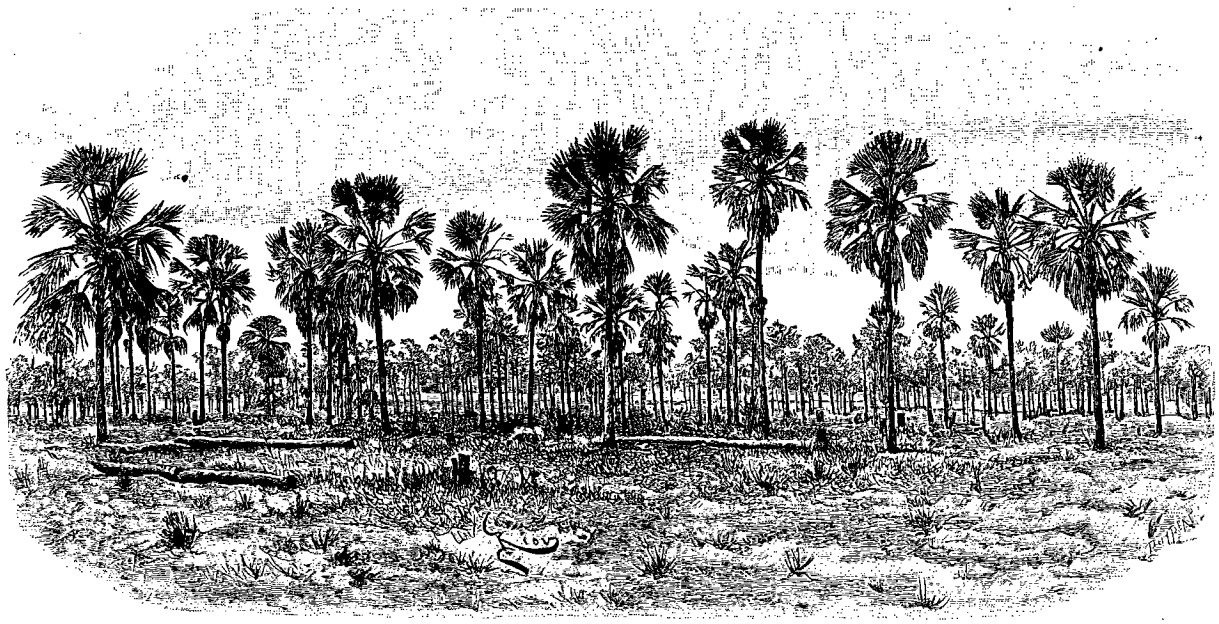
Nous avons rencontré aujourd'hui vers onze heures le village de Berohitra, qui compte une douzaine de cases, et nous sommes obligés d'y coucher, car nous ne trouverons pas de village ce soir. Notre marche d'aujourd'hui est donc courte.

Le jour suivant, nouvelle étape, plus longue d'ailleurs et sans aucun incident, jusqu'au village d'Ambaratabe ou Bedjipty, où nous nous arrêtons pour coucher. Nous avons passé dans la journée à Ankasomena et à Ambarijero, petit hameau sakalava aussi misérable d'ailleurs que celui où nous sommes logés ce soir. L'eau est très rare dans la contrée, et les bergers sakalava conduisent fort loin leurs troupeaux pour les abreuver. Cette disette d'eau n'est pas sans me causer quelques inquiétudes, d'autant plus que la contrée que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devons traverser en deux jours pour atteindre Belalitra en est absolument dépourvue, et mes porteurs sont si fatigués, ou plutôt si paresseux, qu'ils aiment mieux traverser cette contrée en ligne droite, au risque de manquer d'eau, que de pousser une pointe vers le nord, où nous devrions rencontrer, en quelques heures de marche, le fleuve Sofia.

Le lundi 14 octobre, nous reprenons notre marche dans la brousse et sous les lataniers. Vers 10 heures nous passons près d'un petit village Banzony, qui est complètement abandonné. Pas une goutte d'eau dans forestière, et nous donnerions maintenant beaucoup pour en recevoir quelques gouttes dans cette région des brousses. Nous reprenons notre route, et, suivant un sentier pierreux, nous arrivons à un autre village abandonné dont on ne peut me donner le nom. Nous procédons à de nouvelles recherches qui sont aussi vaines que celles de ce matin. Notre position est vraiment critique. Mes hommes sont exténués, et je ne sais vraiment trop comment, demain, mes porteurs pourront reprendre leur route sans abandonner mes bagages; nous nous logeons tant bien que mal dans des cases



LES GRANDS LATANIERS DE L'OUEST [1].

les environs. Mes porteurs se répandent pour en chercher dans la brousse, ils vont de tous côtés, mais ils ne peuvent s'écarter bien loin par crainte des fahavalo. Ils reviennent quelques heures après, leurs recherches ont été vaines. A ces heures chaudes du jour, la privation de toute boisson dans ces pays intertropicaux est particulièrement pénible; la fatigue et les sueurs vous accablent et la soif augmente sans cesse. Dans la traversée de la forêt de Didy à Fito, nous avions bien manqué de vivres et souffert de la faim, mais cela n'est rien auprès de la privation d'eau; contre la faim on réagit, on la trompe par mille artifices, et cela est facile, du moins pendant les premiers jours, mais il n'en est pas ainsi pour la soif: ce n'est pas les jours que l'on compte, ce sont les heures, et dans la rage que l'on éprouve, tout ce que l'on peut tenter ne fait qu'exaspérer cet impérieux besoin. Mes hommes, qui, comme d'habitude, ont voulu chiquer leur tabac, et moi-même qui ai voulu, pour faire le brave, fumer force cigarettes, nous souffrons atrocement. Il y a quelques semaines, pendant la première partie de notre voyage, nous maudissions la pluie persistante qui nous accompagnait dans la zone vides, je suis exténué, et, malgré les cris des porteurs qui chantent pour s'étourdir, je m'endors d'un profond sommeil. Le lendemain à mon réveil, je trouve mes caisses de bagages enfoncées; mes malheureux porteurs ont bu le rhum dans lequel je conservais mes pièces zoologiques; quand je sors de ma case, je vois tout mon monde rassemblé sur la place du village, entourant deux des meilleurs, Rainiboto et Rainifringa, qui gisent inanimés sur le sol. Ce sont probablement mes voleurs de rhum : ces pauvres gens en ont tellement bu pour étancher la soif dont ils souffraient qu'ils en sont morts; je les fais ensevelir rapidement dans les plus belles nattes que nous trouvions dans le village, et je presse les autres de partir vite pour atteindre Belalitra, où nous devons arriver ce soir. Il y aura de l'eau, c'est le salut. Le convoi se met en marche tant bien que mal, et tout le monde se traîne sous ce soleil de feu. Nous n'avons pas bu depuis deux jours, et le thermomètre fronde marque + 35° centigrades à l'ombre.

Beaucoup de mes hommes paraissent ivres, ils souffrent, et le moindre effort musculaire, par cette chaleur intolérable, fait plus vivement ressentir le besoin qui nous dévore. Toute cette brousse est brûlée,

1. *Dessin de Riou, gravé par Puyplat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous marchons dans des cendres épaisses, et nous soulevons des nuages de poussière. A 4 heures, j'ai onze hommes qui sont tombés épuisés sur la route, mais nous ne pouvons nous arrêter pour les secourir. Nous voulons boire. Un quart d'heure après, nous traversons l'Anjaliny, un des affluents de gauche du Sofia. Il est à sec, comme presque toutes les rivières que nous avons déjà traversées depuis Mandritsara; par les traces qu'ont laissées les eaux sur ses rives et par la largeur de son lit de sable blanc, cette rivière coulant normalement doit avoir plus de 80 mètres de large, sur une profondeur moyenne de 1 mètre environ. L'Anjabiny se jette dans le Sofia. Dans le nord du point où nous nous trouverons à un jour de marche et tout près de son confluent est l'embouchure du Bemarivo. Peu de temps après avoir traversé la rivière, nous voyons de beaux manguiers qui couronnent d'un panache touffu un petit mamelon plus élevé que les autres; c'est là qu'est Belalitra, et en bas du mamelon il y a des sources dans un petit bouquet de rofia C'est alors une course folle; chacun jette son paquet et court vers l'eau de toutes ses forces; moi-même je suis ce mouvement irrésistible, mais je suis vite dépassé. Il y a dans ces rofia près de Belalitra des sources importantes, et qui toute l'année coulent à pleins bords. Cependant ce jour-là, le niveau de l'eau a dû baisser considérablement : la quantité de ce liquide bienfaisant absorbée par mes hommes est absolument invraisemblable, et moi-même je ne me rappelle pas dans ma vie avoir bu avec autant de plaisir.

Belalitra est un assez gros village. C'est le centre le plus important de ce bassin du Sofia. Il est entouré d'une enceinte palissadée faite de troncs de *satrana*, enfoncés verticalement dans le sol les uns à côté des autres, et dont les extrémités supérieures sont réunies solidement entre elles par des lianes et des cordes de rofia. L'espace ainsi clos est beaucoup plus grand que le village; mais à certaines époques de l'année, celles où nous nous trouvons par exemple, Belalitra sert de lieu de refuge pour les populations et les troupeaux de bœufs des territoires avoisinants.

En arrivant à Belalitra, j'ai quitté le territoire administré par le gouverneur de Mandritsara, et je suis dans le district de Majunga. Le chef de Belalitra est un Sakalava, nommé Tsievala, qui est un excellent homme, gouvernant avec beaucoup de sagesse et de prudence son petit village, et administrant de son mieux le vaste territoire dont il est chargé.

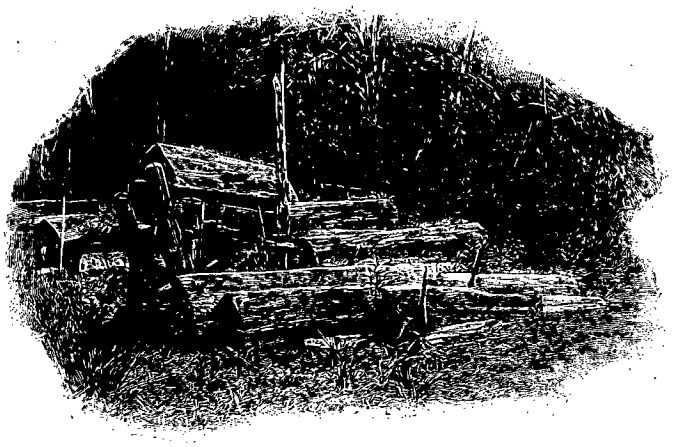
A Belalitra, nous prenons congé du guide principal que nous avait donné à Mandritsara Rakotondravoavy, qui a remis à Tsievala nos lettres de recommandation et nos passeports. Tsievala, de son côté, va nous donner des guides qui nous conduiront jusqu'à Majunga. Comme le gouverneur de Mandritsara, Tsievala a voulu nous rendre de grands honneurs; nous avons assisté à une grande parade où quatre misérables soldats loqueteux ont fait l'exercice avec des morceaux de bambou.

Pendant la nuit j'entends de tous côtés des hurlements épouvantables : ce sont les factionnaires du fort, dont on a doublé le nombre à l'occasion de mon passage; les hurlements qu'ils poussent et qui ne sont plus du tout les *Zovy*, *Zovy e*, que j'avais entendus dans l'Imerina, ont surtout pour effet de les empêcher d'avoir peur.

Docteur Louis Catat.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

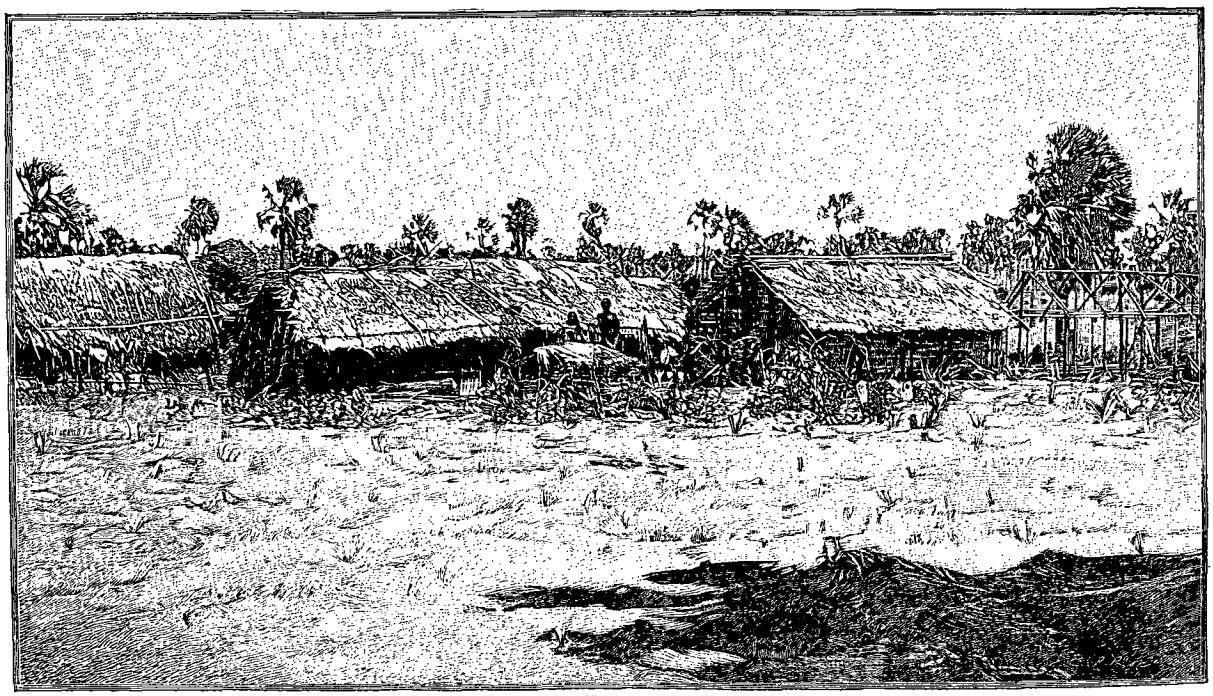
(*La suite à la prochaine livraison.*)



CIMETIÈRE BETSIMISARAKA [1] (PAGE 353).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE D'AMBOHIMENA [1] (PAGE 376).

VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT [3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

XIII (suite).

FEMME SAKALAVA DE MAJUNGA [5] (PAGE 380).

En plus des deux guides et des trois soldats que me donne Tsievala pour me conduire jusqu'à Majunga [4], ma caravane s'est encore augmentée de deux Arabes de Zanzibar, qui étaient venus dans ces parages pour faire du commerce, et qui vont rejoindre le grand port de la côte ouest pour de là regagner par boutre leur pays d'origine. Je suis très heureux de cette acquisition, car ces gens ne me quitteront certainement pas, et je suis certain qu'ils m'accompagneront jusqu'au bout de mon voyage. Dans la soirée, je remercie chaleureusement Tsievala de son obligeance, et je veux lui donner quelques piastres comme marque de mon amitié; mais il m'arrête tout de suite, et me dit confidentiellement que si mon cadeau lui fait grand plaisir, il me prie de ne le lui donner que dans sa case ou dans un endroit retiré; il m'explique que si le présent était fait devant les officiers antimerina, il serait obligé de partager avec eux, ce qui lui serait très désagréable.

Le mercredi 16 octobre, je quitte Belalitra au lever du jour, et je continue ma route vers l'ouest au milieu des grands lataniers.

Depuis mon départ de Mandritsara sur la côte est et jusqu'à mon arrivée à Majunga sur la côte ouest, j'ai suivi et je compte continuer à suivre un itinéraire qui passe à quelques lieues au nord du chemin parcouru dans ces contrées par Rutenberg en 1877-1878. Et c'est justement ce tracé un peu plus septentrional qui m'a permis de relever le cours du Sofia et de passer à Belalitra.

Les habitants de ce village sont la réunion de beaucoup de tribus différentes. On y voit des Antimerina et des Betsimisaraka, mais on y rencontre aussi des Sakalava de type pur; les Makoa y sont également nombreux.

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVII, p.* 337 *et* 353.
4. La forme *Mojanga* serait plus exacte, mais, pour ce nom comme pour quelques autres, nous nous sommes conformé à l'usage.
5. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les caractères ethniques des Sakalava diffèrent peu, du moins dans leur ensemble, de ceux des Bezanozano dont j'ai parlé plus haut. D'une stature plus élevée que les populations de l'est, ils ont une constitution plus robuste, des membres plus épais, un teint plus noir. Leurs cheveux crêpés sont longs d'environ 15 à 20 centimètres; les hommes, qui ont toujours conservé l'ancienne mode malgache des cheveux longs, portent presque tous de petites nattes enduites de graisse de bœuf. Ils sont assez soigneux de leurs coiffures, et quand la nature paraît leur refuser une chevelure convenable, ils portent une perruque de petits bandeaux tressés faite en fibres de rofia ou de latanier. Ces indigènes diffèrent surtout des tribus orientales par un grand amour des bijoux et ornements divers dont ils se parent volontiers, et aussi par leur esprit batailleur et querelleur, que je remarque d'autant mieux que j'étais habitué à la timidité des Betsimisaraka. Les hommes portent des colliers de verroterie, des dents de caïmans, des fétiches en grand nombre suspendus au cou ou au bras par une ficelle tressée. Ils se mettent dans les cheveux, au-dessus du front, un disque taillé dans un coquillage nacré, qu'ils nomment *felana*. Les femmes se parent de colliers et de bracelets, et portent dans le lobule de l'oreille un cylindre de bois plus ou moins sculpté qui atteint souvent 5 centimètres de diamètre. Le Sakalava ne se sépare jamais de son fusil à pierre, orné de clous en cuivre ou de filigrane du même métal, et de ses deux ou trois zagaies, nombre qu'il juge indispensable. Quand il entre dans votre case, il s'accroupit et maintient ses armes verticales. Il ne s'en sépare dans aucun cas, il couche avec elles. Le costume le plus général de cette tribu est, comme celui de tous les Malgaches, formé essentiellement du *lamba*. Autour des reins, les hommes ceignent le *sikiny*, qu'ils nomment plutôt *kikoy* quand cette pièce du vêtement est blanche et bordée sur les lisières d'une bande d'une dizaine de centimètres de large de couleurs voyantes et le plus généralement rouge ou jaune, où *diboana* quand le sikiny est fait d'une cotonnade de couleur foncée et que les lisérés sont en tissus de soie. Les femmes portent, comme les femmes betsimisaraka et comme celles des tribus du sud, le lamba cousu en forme de sac, qui se nomme *simbo*; sur la poitrine et sur le dos elles ont l'*akanjo*.

Ce costume des hommes et des femmes, qui est le même que celui que j'ai décrit chez la tribu betsimisaraka, est le vrai costume malgache; on le retrouve sans grands changements dans toutes les tribus de l'île, les Antimerina exceptés. Quant aux mœurs et aux coutumes générales des Sakalava, j'en parlerai avec plus d'à-propos lorsque sur ma route j'aurai l'occasion de les observer et de les décrire. D'ores et déjà, je puis affirmer que c'est dans cette tribu, comme dans celle du sud, où l'influence européenne n'a presque pas pénétré, que l'on voit les anciennes coutumes les mieux conservées; ces tribus insoumises ont gardé pieusement les traditions de leurs pères, et l'on y retrouve, beaucoup mieux que chez les Antimerina, le vrai caractère malgache, sans apprêt et sans voiles. J'ajouterai dès maintenant que c'est dans ces peuplades de la côte occidentale de Madagascar que l'influence musulmane s'est fait particulièrement sentir; non seulement on y retrouve des usages mahométans, mais on y rencontre fréquemment des Sakalava, qui, bien que parfaitement ignorants de la religion de Mahomet, sont pourtant coiffés de la chechia chère aux disciples du prophète et affublés de la grande chemise blanche des Zanzibarites.

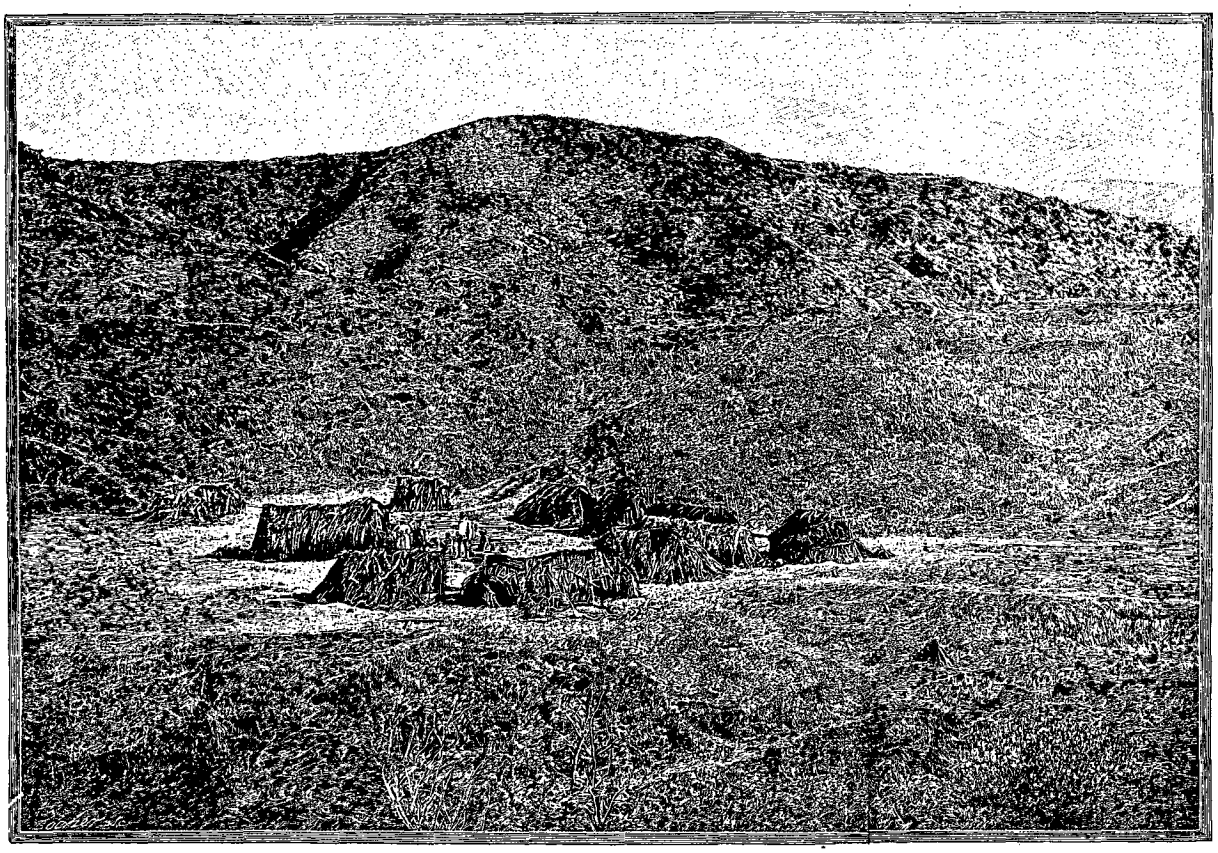
Depuis notre départ de Mandritsara, nous avions toujours joui d'un temps superbe; cette nuit, nous avons eu une pluie assez forte; ce matin, elle est plus fine, c'est presque un brouillard. Cependant, vers 11 heures du matin, le soleil a complètement dégagé les noirs nuages amoncelés sur nos têtes. Le ciel bleu réapparaît. Nous rencontrons plusieurs villages abandonnés complètement. Il existe ici et dans tout le pays que nous allons traverser, presque jusqu'à Majunga, des bandes de pillards, formées de Sakalava insoumis, d'esclaves marrons, de soldats antimerina déserteurs. Ces brigands s'appellent *marofelana*; ils ne sont qu'une espèce particulière de fahavalo, dont le métier consiste à voler les bœufs dans les campagnes. A cette époque de l'année, les habitants de ces villages ont appris leur arrivée par la disparition de quelques bœufs. Alors ils ont quitté leurs demeures, et, chassant devant eux leurs troupeaux, ils sont venus, chargés de leurs lambas et du mobilier primitif qu'ils possèdent dans leurs cases, chercher un abri à Belalitra.

A midi nous arrivons au village d'Ambahibe. Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui, car nous devons nous arrêter demain, après avoir traversé le Bemarivo, au village important de Betsisiky.

Ambahibe est aussi un village abandonné par ses habitants. Malgré tous mes efforts, je ne puis empêcher le pillage de ce qui reste ici : mes hommes égorgent soixante ou quatre-vingts poules et prennent une grande quantité de riz qu'ils trouvent dans les greniers. Cependant j'ai obtenu que l'on n'emporterait rien demain matin au départ et que l'on ne prendrait que ce que l'on pourra manger. La journée se passe en repas pantagruéliques; la gaieté est vite revenue dans mon convoi; c'est bien là un des traits caractéristiques du Malgache : il se laisse abattre par la moindre privation, mais au premier jour d'abondance il oublie complètement les fatigues passées.

Le lendemain nous marchons dans la brousse, les grands lataniers ont disparu complètement, et le pays semble un peu plus accidenté. Nous cheminons sur de petites collines couvertes de hautes herbes; dans les vallées qui les séparent, et où pendant la saison des pluies doivent se former des mares d'eau, surgissent des bouquets de rofia; ce palmier est très commun dans cette région.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE DES BONGALAVA [1].

Vers midi nous faisons halte dans la plaine. Nous souffrons de nouveau de la soif; cependant nous sommes assez heureux pour trouver dans un petit bois de rofia, et non loin de l'endroit où nous sommes arrêtés, une mare d'eau croupissante dont il nous faut énergiquement disputer la possession aux troupeaux de bœufs du voisinage. Dans l'étape de l'après-midi la hauteur des petits mamelons que nous franchissons s'élève sensiblement. Les plus hauts sommets n'ont pas cependant une altitude de plus de 50 mètres au-dessus de la plaine environnante. Ces mamelons suivent une direction générale nord et sud et ils forment ce que l'on appelle dans le pays les *bongalava*.

Dans l'après-midi, nous arrivons à Betsisiky ou Betzizika. Ce village, qui ne compte que vingt-cinq cases environ, est néanmoins un centre important dans cette contrée où la population est si peu dense. Betsisiky, comme Belalitra, est entourée d'une enceinte palissadée et est commandée par un officier de Tsievala. J'y fais quelques jours de vivres, en prévision de la route qu'il nous reste à franchir, car dans les grands bongalava qui séparent le bassin du Sofia de celui du Mahajamba, il n'existe aucun village et par conséquent aucun centre de ravitaillement.

Dans la soirée, j'assiste à un jeu que donnent en mon honneur les jeunes gens du village : c'est une lutte à coups de poing, sorte de boxe que les Sakalava ont apprise des Arabes.

Les deux ou trois tambours inséparables de tous les jeux malgaches sont là; le tam-tam commence. Les spectateurs forment un cercle, dans lequel un des boxeurs tourne en cadence, appelant un concurrent; celui-ci se présente bientôt et les tambours battent avec plus de violence. Les jouteurs, se tenant par la main, se promènent à pas rythmés dans l'espace circulaire laissé libre par les spectateurs. Ils exécutent une sorte de danse, puis ils s'attaquent. Les coups échangés sont très rares, à peine y en a-t-il deux ou trois donnés ou reçus de part et d'autre, que tout le monde s'empresse de séparer les combattants; en somme la lutte n'est pas animée. Les Sakalava nomment ce jeu *morengy*.

Hier soir, j'avais rencontré sur ma route, à quelques centaines de mètres des premières cases du village, deux cadavres d'enfants nouveau-nés, qui étaient morts de faim et de froid, abandonnés par des parents dénaturés. Ces enfants abandonnés sont appelés *zazatsihanono*. Cette coutume barbare était répandue autrefois dans toute l'île de Madagascar; elle subsiste encore dans les tribus sakalava.

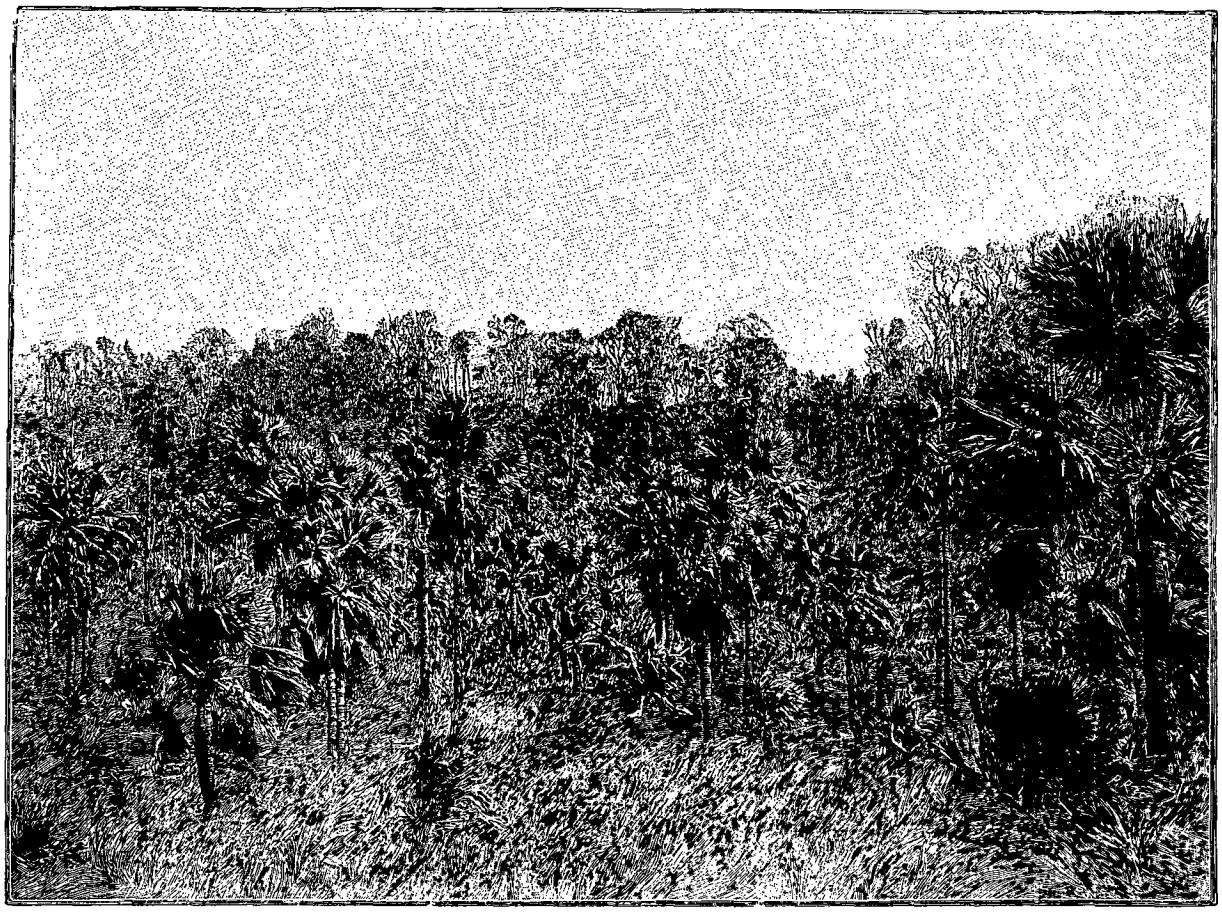
Le vendredi 18 octobre, nous partons de Betsisiky et nous continuons notre route dans la brousse; nous nous rapprochons de la chaîne principale des bongalava, dont nous n'avons franchi hier qu'un des contre-

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forts principaux. L'après-midi, nous nous engageons dans une région plus accidentée; pendant un certain temps sur les hauts sommets, les arbres deviennent plus rapprochés, c'est presque un bois. A 3 heures, nous sommes au point culminant (280 mètres), puis nous descendons rapidement, et la nuit nous surprend au bas de la montagne.

Nous sommes entrés dans la vallée du Mahajamba,



DANS LA VALLÉE DU MAHAJAMBA [1].

quittant le bassin du Bemarivo, son principal affluent de droite.

XIV

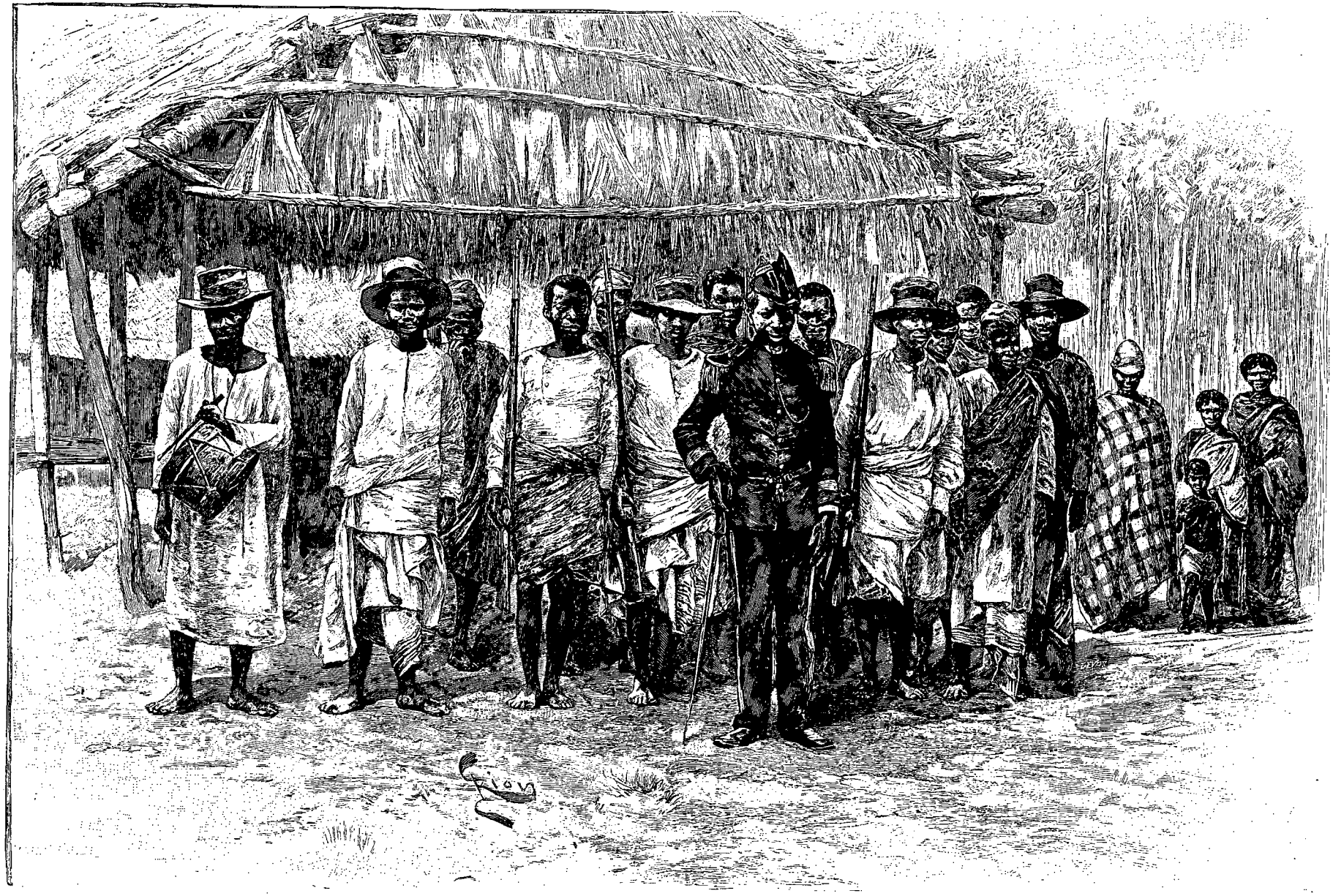
Dans le bassin du Mahajamba. — Perdus dans la brousse. — Attaqués par les fahavalo. — En parlementaire. — Mon ami Sélim. — Dans les *bararata*. — Chez le roi Diriamana. — Passage du Mahajamba. — Les moustiques à Madagascar. — Dans les satrana épineux. — Bemakamba. — Les étangs de la côte. — Arrivée à Majunga. — La ville et sa population. — Les colonies musulmanes sur la côte nord-ouest de Madagascar. — Départ de Majunga. — En route pour Tananarive.

Le samedi 19 octobre est notre première journée de marche dans le bassin du Mahajamba. Nous faisons comme hier très peu de route dans la bonne direction, et je ne puis obtenir de mon convoi d'éviter ces trop nombreux détours qui nous font perdre beaucoup de temps. Abondance de biens ne nuit pas, dit-on, et cependant, avec les trois soldats que Rakotondravoavy m'a donnés à Mandritsara, les deux guides qui m'ont été fournis à Belalitra par Tsievala, et les deux Arabes qui se sont joints à la caravane depuis deux jours, il est impossible de connaître exactement la vraie route. Chacun donne son avis, qui est le seul bon, bien entendu. Chacun tire de son côté, et j'ai toutes les peines du monde à maintenir une parfaite cohésion dans ma petite caravane, cohésion d'autant plus nécessaire que dans ce pays de fahavalo il serait imprudent de ne pas être réunis et que je tiens essentiellement à avoir l'œil sur tous mes bagages. La plus grande partie de ma campagne du nord est terminée, et il me serait fort désagréable d'être pillé et d'avoir toutes mes collections perdues à quelques jours de marche de Majunga. Vers midi, nous nous arrêtons à Ankoby, et dans l'après-midi nous continuons notre route pour aller coucher à Antamotamo.

Nous sommes toujours dans la brousse. La caravane, rangée dans l'ordre accoutumé, décrit de longues sinuosités dans les grandes herbes; les guides et les soldats sont devant, les porteurs les suivent et je ferme la

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TSIEVALA ET SES SOLDATS (PAGE 369). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marche, veillant à ce qu'aucun paquet ne reste en arrière. Vers 3 heures, j'entends des coups de feu en avant, et je vois bientôt venir se ranger autour de moi mes porteurs de bagages, qui poussent de grands cris et paraissent très effrayés. Mes prévisions ne s'étaient réalisées malheureusement que trop tôt et nous étions attaqués par un fort parti de fahavalo. J'étais à ce moment sur une hauteur, et, en m'avançant quelque peu, il me fut possible de reconnaître nos assaillants. Les fahavalo qui nous cernaient étaient au nombre

SAKALAVA DE MAJUNGA [1] (PAGE 380).

d'environ cent ou cent cinquante; la plus grosse troupe était en avant, dissimulée dans le lit desséché d'un ruisseau qui barrait la route; d'après les mouvements des herbes, il y en avait sur nos côtés et en arrière, mais je ne pouvais juger de leur nombre. Je fis rassembler promptement les bagages, je groupai mes hommes autour des charges et je m'avançai seul vers la troupe du ruisseau, pour parlementer : c'était le seul parti qu'il me restait à prendre et il fallait entrer absolument en composition avec les brigands. Tout cela avait été exécuté très rapidement, et dans cette circonstance je n'eus qu'à me louer des deux Arabes qui étaient avec moi, et qui empêchèrent absolument mes porteurs malgaches de prendre la fuite comme une volée de moineaux. En approchant, je fus très agréablement surpris en voyant ces fahavalo, qui n'avaient pas l'air si terribles qu'on me les avait représentés. Le chef vint à ma rencontre, il ne se distinguait des autres que par le gros *felana* qu'il portait sur le front, coquillage d'un grand diamètre, entouré de cercles d'argent finement découpés; nous entrâmes tout de suite en arrangement. Le kabary commença. Je lui dis qui j'étais et pour quel motif très simple je voulais traverser leur pays; c'est cependant assez difficile à expliquer à ces gens, qui croient, fort sagement du reste, que pour qu'un blanc vienne dans leur pays, il faut ou bien qu'il y fasse du commerce, ou bien qu'il serve quelque autre intérêt puissant. Mais un homme qui vient dans leurs brousses pour son plaisir, qui se contente d'y mettre des fourmis dans des bocaux, ou qui casse les cailloux de la route, doit être un simple d'esprit ou un menteur. Il me faut choisir, et je me résous à passer aux yeux de ces sauvages pour un simple fou civilisé, ce qui est encore une consolation relative. La conversation avec ces brigands sakalava est assez pénible; je les comprends à peine, n'étant pas familier avec ce dialecte de l'ouest, très différent du dialecte antimerina; heureusement que Jean Boto, mon homme universel, est venu à mon secours. Avec ce nouveau renfort, le kabary se prolonge, mais j'ai beaucoup de patience pour le supporter. J'accepte d'ailleurs à peu près les conditions qui me sont imposées; on ne me prendra rien de force, mais le chef des fahavalo visitera mes bagages et choisira ce qui lui conviendra. C'est une sorte de visite douanière, pas plus ennuyeuse, je crois, que certaines que j'ai déjà eu à supporter dans des pays civilisés, et j'espère que ces fahavalo de Madagascar ne se montreront pas trop protectionnistes. Je m'exécute donc de bonne grâce et la visite commence. Je suis si pauvre que mes effets personnels ne les tentent pas. Ils se contentent de prendre dans ma lingerie d'explorateur deux cravates blanches oubliées au fond de ma malle à la suite d'une soirée officielle quelconque. Mes armes passent; j'ai bien eu quelques difficultés, mais mes systèmes compliqués de fusils et mes cartouches métalliques perfectionnées ne les ont pas tentés; mes collections passent en franchise et ne font qu'exciter à un très haut point leur hilarité et, par suite, leur bonne humeur. J'espère que mes instruments auront les mêmes prérogatives. Mais les espérances et les hypothèses même les plus plausibles sont souvent déjouées dans la vie humaine, et j'en eus ce jour-là la triste preuve. En examinant mon théodolite, le chef des brigands voulait absolument prendre l'oculaire et sa petite monture en cuivre pour s'en faire un embout pour sa canne; j'eus toutes les peines du monde à le dissuader de mettre à exécution ce projet, et encore je n'y pus parvenir qu'en lui cédant une des grosses lentilles de mes jumelles de voyage, qui me servaient habituellement d'allume-feu pour mes cigarettes, ainsi qu'un objectif de ces mêmes jumelles, qu'il mit immédiatement à l'extrémité supérieure de sa

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

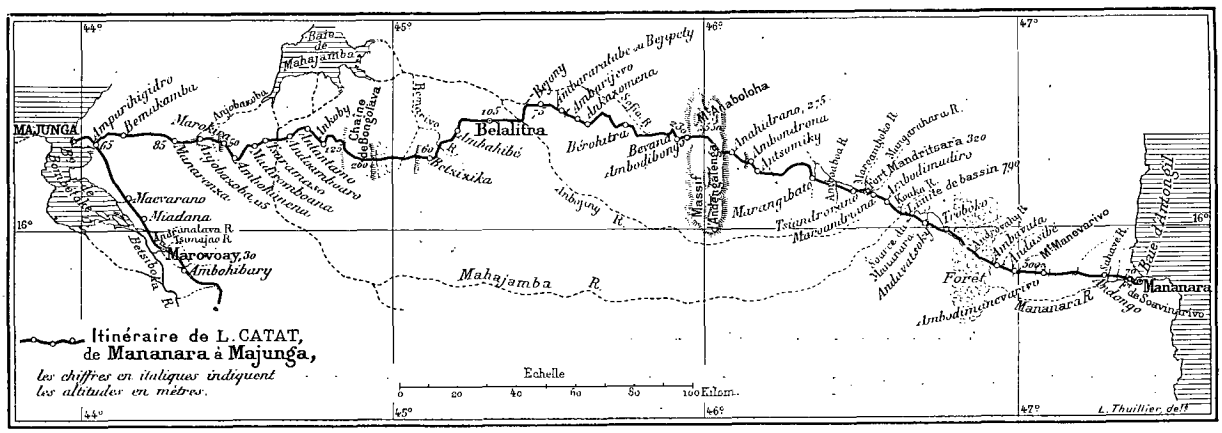
canne. Enfin, j'abandonnai la moitié de mes provisions, une partie de mon sel et toutes mes liqueurs alcooliques. A 6 heures, je quittais ces fahavalo devenus maintenant mes amis, et Sélim lui-même, leur chef, m'accompagnait jusqu'au village d'Antamotamo, me promettant formellement que je n'aurais plus rien à craindre d'eux jusqu'à ma rentrée à Tananarive. Il a scrupuleusement tenu cet engagement, et je n'ai plus vu de fahavalo dans cette campagne du nord de Madagascar. Avant d'arriver à Antamotamo, je serrai énergiquement la main de Sélim, en lui rappelant ses engagements, et je lui donnai encore sur sa demande (ces hommes sont insatiables) tout le tabac que j'avais sur moi. En approchant du village, les fahavalo et Sélim partirent dans le nord; je les vis s'éloigner dans la brousse. Ils disparurent bientôt à mes yeux, et ma jumelle borgne ne pouvait guère me servir pour les suivre plus longtemps du regard.

En somme, ce n'était guère qu'une alerte. Cette attaque s'était d'ailleurs terminée dans d'excellentes conditions, et si j'en étais quitte à si bon compte, c'est, je le crois, à cause de l'intervention des deux Arabes de Zanzibar qui étaient avec moi et qui avaient reconnu dans Sélim un de leurs coreligionnaires, mahométan peu zélé cependant, car il buvait fort bien mon absinthe. Selon mon habitude, j'avais accueilli mes deux Arabes depuis Belalitra avec quelque sympathie; ils s'en étaient souvenus et avaient causé — comme je l'appris plus tard — avec Sélim en langue kisouaheli. La certaine sympathie que j'éprouve pour toutes les populations musulmanes m'avait encore une fois servi.

Au village d'Antamatamo, je retrouve mes guides, qui étaient venus s'y réfugier dès le commencement de l'alerte; ils avaient pu ramener avec eux un des soldats antimerina, les deux autres avaient été tués par la première décharge. Toute la nuit dans ce village il y eut de grands kabary entre mes hommes et les habitants du pays, conversations interminables dans lesquelles les porteurs racontèrent avec mille détails, tous plus mensongers les uns que les autres, et tous exagérés, bien entendu, l'agression dont nous venions d'être victimes.

Le lendemain 20 octobre, nous nous mettons en marche au lever du jour. Les arbres de la brousse sont plus touffus, plus rapprochés les uns des autres; les petits buissons se touchent presque, les rofia sont très abondants, et de larges espaces sont couverts par les *bararata* (*Phragmites communis*), sorte de grands roseaux piquants très communs dans tous les terrains humides du versant ouest de Madagascar. Le sol est moins desséché, la végétation plus vigoureuse; on voit que nous approchons d'un grand fleuve dont les eaux fécondent ce pays. A neuf heures, nous arrivons au village d'Andoamboary, résidence habituelle du roi sakalava Diriamana.

Ce souverain m'accueille fort bien; il me paraît assez intelligent, et semble comprendre les projets de voyage que je lui expose; je lui fais d'ailleurs les plus beaux cadeaux qui me restent encore dans mes bagages, et nous sommes bientôt bons amis. Le Mahajamba, qui coule large et profond à deux heures du village, me sera facile à traverser, grâce aux pirogues que Diriamana va me procurer. Je quitte Andoamboary et je suis en deux heures sur les bords du fleuve. Il coule en cet endroit sud-sud-est, nord-nord-ouest; sa largeur est de 80 mètres, sa profondeur supérieure en moyenne à 2 mètres.



Sur les cartes, la rivière appelée Béfanjava n'est qu'un bras de mer qui part du fond de la baie de Mahajamba, et qui s'avance profondément dans les terres : ce n'est donc pas une rivière, mais une sorte d'arroyo comme il en existe d'ailleurs en très grand nombre dans les baies qui découpent si profondément la côte nord-ouest de Madagascar; en général ces arroyos, sortes de marais, ne sont bien pleins qu'à la marée montante. Dans cet arroyo de Béfanjava, l'eau atteint un village qui porte le même nom; au delà ce n'est plus qu'un petit ruisseau sans importance, à sec pendant la plus grande partie de l'année et qu'on appelle le Sambilahy.

En arrivant sur les bords du Mahajamba, nous trouvons trois pirogues à balancier que Diriamana nous avait fait préparer, et grâce à ces embarcations légères nous sommes bien vite sur l'autre bord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TOMBEAUX ARABES A MAJUNGA [1] (PAGE 382).

Le Mahajamba a un cours très lent; son large lit, contenu par des berges sablonneuses, est encombré d'îlots, de bancs de sable, sur lesquels des quantités invraisemblables de caïmans se prélassent au soleil. Nous ne marchons que fort peu aujourd'hui, et nous nous arrêtons en amont et sur les bords du fleuve, près de quelques cases qui se trouvent dans un immense champ de bananiers, nourriture principale des habitants de ce pays. Nous avons eu tort de ne pas nous éloigner davantage du fleuve, car sur ses bords et sous les bananiers nous sommes environnés d'une nuée de moustiques. J'ai déjà eu occasion de parler, dans de précédents chapitres, des puces, poux, punaises et autre vermine que l'on rencontre malheureusement trop souvent sur la côte orientale et sur le plateau central. Ces animalcules désagréables se trouvent moins fréquemment sur la côte ouest, mais ces parages possèdent en revanche des insectes aussi désagréables, ennemis encore plus redoutables, car leur nombre est effrayant : ce sont les moustiques. A l'endroit où nous nous trouvons, il y en a des nuées; aussi passons-nous la nuit à danser et à nous livrer à des mouvements désordonnés devant les grands feux de bois vert que nous avions allumés. Le lendemain, je suis très peu valide pour me mettre en route, et je suis persuadé que deux nuits comme celle-là donneraient de forts accès de fièvre à l'Européen le plus robuste.

Le lundi 21 octobre, nous continuons dans la brousse notre route vers l'ouest, et nous trouvons, une heure après avoir quitté les rives du Mahajamba, le petit village de Tsaramaso. A l'ouest de ce village, les beaux satrana sous lesquels nous marchons depuis plusieurs jours ont disparu et sont remplacés par d'autres satrana beaucoup plus petits, aux troncs toujours inclinés, aux feuilles épineuses. Je ne connais pas cette deuxième espèce de latanier, qui se trouve dans tous les environs de Majunga; au lieu d'avoir des fruits ovoïdes comme les autres, ceux-ci ont de petits fruits trilobés, que les indigènes recueillent en grande quantité pour faire du rhum.

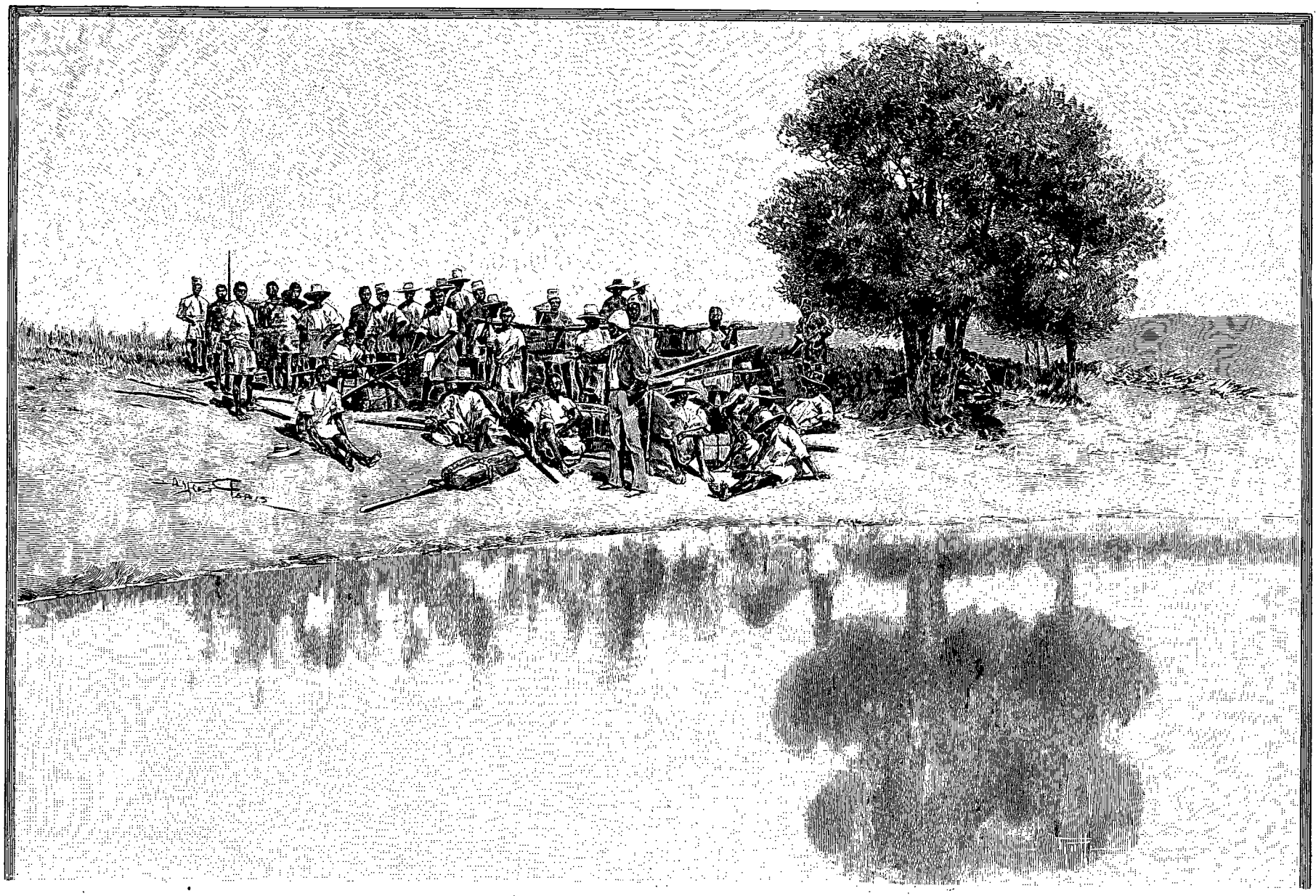
Après le village de Madirombohana, nous retrouvons les grands lataniers, et nous nous arrêtons à Ambohimena. L'étape du soir nous conduit à Marokira.

Le mardi 22 octobre, toujours dans la brousse et dans les lataniers, la route se déroule dans le sable et l'argile rouge; nous traversons une chaîne de collines peu élevées, mais couronnées sur leur sommet de quelques bouquets de bois. Derrière nous dans l'est, la grande plaine du Mahajamba fuit vers l'horizon, qui est une ligne parfaitement droite; nous traversons vers huit heures l'Anjobajoba, rivière qui se jette dans la baie de Mahajamba. Nous arrivons dans la soirée à Manierenza. Le jour suivant, nous continuons, toujours dans la brousse, la route à l'ouest, sous les grands lataniers. A cette étape du matin, je m'aperçois que le sol change peu à peu de nature : ce n'est plus du sable et de l'argile rouge, c'est un terrain marneux auquel succède bientôt une terre noirâtre où je trouve des roches calcaires.

A dix heures nous nous arrêtons à Bemakamba et le soir à Tanantafy. Depuis Manierenza nous sommes

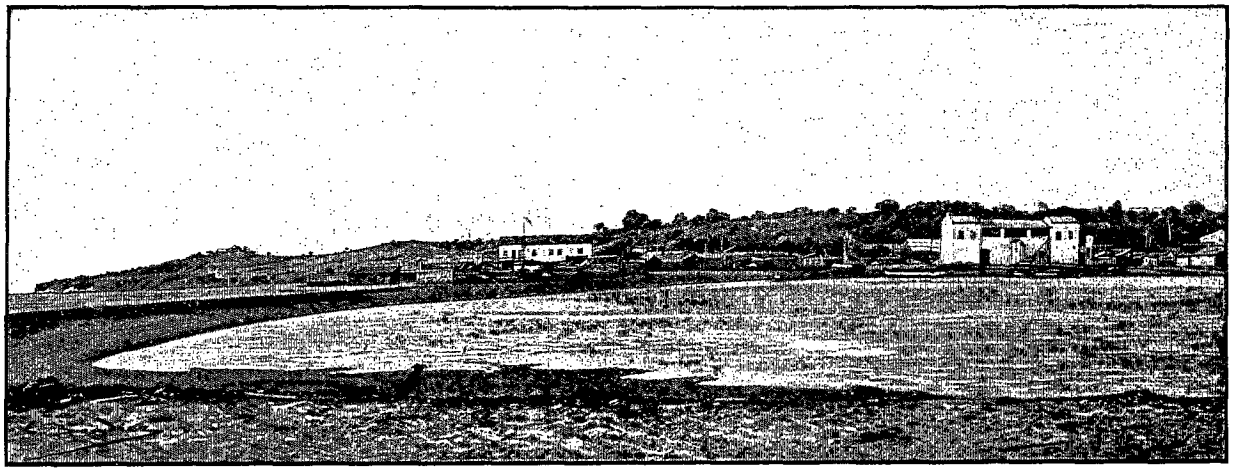
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT AU BORD D'UN ÉTANG (PAGE 378). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE MAJUNGA [1].

dans les États de la reine Anarena, reine de Marosakoa, gouvernant tout le pays qui s'étend du nord de Majunga à la baie de Mahajamba.

Le jeudi 24 octobre, la brousse devient plus compacte, les arbres sont plus serrés, les buissons plus fournis; on voit que nous approchons de la côte.

Ce pays, comme tous les environs de Majunga, offre une curieuse particularité au point de vue hydrographique. Il n'y a plus en effet ces mille petits ruisseaux que l'on rencontre à chaque pas sur le terrain granitique de Madagascar. Les cours d'eau sont remplacés ici par une série de petits étangs circulaires entourés d'un rideau de verdure et que nous traversons à chaque instant sur notre route. A cette époque de l'année ils sont entièrement desséchés et ressemblent assez exactement à des arènes de cirque; ces étangs, que nous voyons en grand nombre, sont vraiment caractéristiques de ce pays. On rencontre d'ailleurs beaucoup de ces mares plus ou moins circulaires dans tous les environs de Majunga, à Amparehingidro et à Ambatolampy notamment.

Vers dix heures, nous apercevons la colline sur laquelle est construite la maison du gouverneur de Majunga, et nous traversons dans les palétuviers un bras de mer qui nous en sépare. C'est justement marée basse et la marche est très facile sur le sol humide et compact. A midi nous descendons en ville, par l'avenue du *Rova*. Je trouve près de l'agent de France, M. Ferrand, qui remplissait alors les fonctions de vice-résident à Majunga, le plus bienveillant accueil. M. Ferrand ne veut pas que je descende ailleurs que chez lui, et pendant les huit jours que je suis resté là j'ai reçu de lui la plus gracieuse hospitalité; qu'il me soit donc permis de le remercier bien sincèrement de sa bonne réception.

Majunga est une ville très différente des autres villes malgaches que j'avais vues précédemment; elle a un cachet tout spécial de petite cité indo-arabe, qui vient faire une heureuse diversion à la monotonie du pays madécasse. Ces constructions n'ont rien de régulier, on y trouve tous les types : la case en satrana du Sakalava et du Makoa, la maison en terre ou la hutte en rofia de l'Antimerina et, au centre de la ville, des constructions en pierres, spacieuses et relativement confortables, construites par les Indiens et les Arabes. La population est aussi très mélangée. Il y a d'abord quelques Sakalava, mais ils y sont relativement peu nombreux, et pour la plupart n'ont à Majunga qu'une case où ils viennent loger quand les hasards de la vente de leurs produits les amènent dans la ville. Ils habitent presque tous, en temps habituel, dans les villages voisins; il y a aussi un certain nombre d'Antimerina, dont la plus grande partie est logée dans un village établi sur la colline à quelques centaines de mètres dans l'ouest du fort. On remarque en outre une grande quantité d'Arabes et surtout de Comoriens, tous musulmans d'ailleurs, et qui se sont fixés à Majunga depuis fort longtemps; enfin, dans ces dernières années, beaucoup d'Indiens sont venus s'établir ici, de Bombay principalement, et ces Indiens ont, comme les Antimerina, des esclaves Makoa, dont le nombre s'élève chaque année et qui sont d'ailleurs traités fort durement. Il faut aussi mentionner une dizaine d'Européens, des Français pour la plupart, fonctionnaires et commerçants. On voit donc que Majunga est une ville quelque peu étrangère à Madagascar non seulement par son aspect extérieur, mais encore par le fond même de sa population. La partie étrangère, qui comprend les Européens, les Arabes et les Comoriens sujets ou protégés français, les Indiens et Zanzibarites, sujets ou protégés britanniques, est de beaucoup la plus nombreuse et la plus importante, non seulement par sa quantité numérique, mais encore par sa situation commerciale, industrielle et politique; aussi Majunga est-elle de toutes les villes de Madagascar celle où les Antimerina se sentent le moins chez eux : c'est la porte ouverte de la grande île, et, comme je le montrerai dans le chapitre suivant, c'est le commence-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PANORAMA DE MAJUNGA [1].

ment du chemin que doit suivre une expédition quelconque pour se rendre sur les hauts plateaux dans le pays des Antimerina. La ville occupe la partie occidentale d'une sorte de grande presqu'île formée, au nord de la baie, par des bras de mer qui s'enfoncent profondément dans l'intérieur des terres, surtout à marée haute, et qui coupent les campagnes, au nord du côté d'Amborivy, à l'est du côté d'Amparehingidro; ces deux rivières d'eau salée, qui se perdent dans les palétuviers, laissent entre elles un isthme qui va du sud-est au nord-est, et sur lequel serpente la route qui conduit à Tananarive. La ville de Majunga est bâtie au bord de la mer, elle s'étend est et ouest sur une longue plage de sable et de rochers; la partie occidentale, la plus longue et la plus étendue, est formée entièrement de cases et de paillotes, c'est le quartier de Marofotona; là habitent principalement les indigènes sakalava et makoa et les Comoriens sujets et protégés français; en allant vers l'ouest, c'est-à-dire au centre de la ville, on trouve les maisons en pierres des Indiens, Arabes et Européens; à l'extrémité orientale, du côté du large, se trouve un autre faubourg indigène nommé Marodoka; c'est là qu'habitent les pêcheurs sakalava et comoriens, et c'est aussi là que l'on trouve la résidence de France, qui est une maison indienne louée à cet effet.

Par suite des courants violents du Betsiboka, des fortes marées et des coups de vent que l'on observe sur cette côte principalement en février, il se passe à Majunga un phénomène bizarre, qui dans certaines circonstances peut devenir dangereux même pour les habitants. Je veux parler de l'érosion du littoral par les eaux de la mer. Cette érosion, qui se fait plus particulièrement dans certains points, sans que rien puisse le faire prévoir, est très notable; en temps ordinaire elle atteint plusieurs mètres par an, une dizaine environ, et dans certaines circonstances, des raz de marée ou des cyclones, par exemple, elle prend tout à coup des proportions véritablement effrayantes. C'est ainsi que, dans deux ans, ce quartier de Marodoka et cette maison de M. Ferrand, où je loge, auront totalement disparu, et que la mer aura gagné en cet endroit plusieurs centaines de mètres. Ces érosions sont dues tout simplement à la couche d'argile assez puissante qui recouvre le terrain calcaire. Cette couche est minée à chaque marée par les lames : dans les gros temps, de nombreux éboulis se produisent, la mer gagne quelques pieds, elle mine de nouveau, et le travail de nivellement se poursuit. Par contre, en même temps que ce travail d'érosion lent, mais continu, se produit à l'entrée de la rade, il se forme dans le fond de la baie de grands dépôts de boue, et la vase gagne peu à peu. Cependant, telle qu'elle est, la rade de Majunga est encore aujourd'hui l'une des plus belles de Madagascar, et sans aucuns travaux, par la nature même des choses, la ville est appelée à devenir le port le plus important de la grande île. Son commerce augmente chaque année, et bien qu'il soit inférieur à celui de Tamatave, il est néanmoins considérable.

Par suite de sa position au milieu des marais, Majunga est un point très malsain de la côte occidentale, la chaleur y est excessive; c'est, je crois, après Maevatanana, l'endroit le plus chaud de l'île; la vie matérielle y est aussi un peu plus chère qu'ailleurs; cela tient à une plus grande rareté des produits alimentaires, dans ce pays très peuplé. On boit de l'eau des puits, qui sont presque tous creusés non loin du rivage; cette eau malsaine, souvent saumâtre, est toujours désagréable au goût.

Je mets à profit la semaine que je passe à Majunga pour compléter mes notes et faire de nombreuses photographies. Il existe à Marofotona les ruines d'une ancienne mosquée arabe, que l'on dit remonter à trois siècles; des ruines également musulmanes se trouvent à Ambatolampy, petit village situé au fond de la rade : toutes témoignent de l'état de prospérité et de force dont jouissait le Bœny avant la conquête antimerina. Majunga, comme beaucoup d'autres villes de la côte

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouest, a reçu de nombreuses colonies musulmanes, qui ont imprimé aux constructions, aux mœurs et coutumes des habitants un cachet particulier qu'on chercherait en vain, partout ailleurs, à Madagascar.

Le mercredi 30 octobre, je fais mes adieux à M. Ferrand, chargé de la vice-résidence de France, et à M. Garnier, un de nos compatriotes, notable commerçant dans la ville, en les remerciant encore une fois de l'accueil si gracieux qu'ils ont bien voulu me faire,

FEMME SAKALAVA DE MAROVOAY [1] (PAGE 384).

et dans l'après-midi je me mets en route pour Tananarive.

XV

La pierre de Radama. — Les tombeaux arabes. — Influence de l'islamisme à Madagascar. — Les *fady* mahométans et les *amboalambo*. — Les sultans et les premiers ministres arabes de la côte ouest. — Les *mokonasy*, *satrana* et *botona*. — Dans les palétuviers. — Les dépôts fluviatiles de la côte ouest. — Alluvions et palétuviers. — Camp retranché d'Ambohitromby. — Maevarano et les moustiques. — Marovoay, la ville et ses habitants. — Chez le capitaine de la douane. — Musique antimerina. — Ambohibary. — La statue d'Androntsy. — Chez la reine de Trabonjy. — Passage de la Betsiboka. — Amparihibe et Maevatanana. — Malatsy. — Fièvre rebelle. — Arrivée sur le plateau central.

La route de Tananarive part du quartier européen de Majunga, c'est-à-dire de la partie centrale de la ville, puis, contournant quelques huttes indigènes, placées entre la ville européenne et la colline du Rova, elle s'enfonce sous un massif de manguiers, de cotonniers, et de *botona*, qui, au nord de Marofoiona, forme un joli bois, promenade des plus agréables à Majunga, où d'ailleurs beaucoup de commerçants européens et indiens ont de petites maisons de campagne nommées dans le pays *bostana*. Après avoir passé sous ces frais ombrages, on entre brusquement dans la brousse, et l'on s'élève un peu pour contourner le versant septentrional de la colline du Rova, et s'éloigner de la rade vers le nord-est. En cet endroit, je rencontre un *fanatao-vana*, tas de pierres de forme allongée, nommé par les Antimerina *Vatond'Radama*, dont l'origine remonte, dit-on, à l'époque de la conquête du Bœny par ce prince ; plus loin, sur la droite, et entourant les dernières maisons de Marofotona, à l'ombre des grands manguiers et des botona, sont construits beaucoup de tombeaux arabes.

J'ai déjà dit quelques mots dans le chapitre précédent de l'influence qu'exercent sur les côtes ouest de Madagascar les Mahométans, Arabes, Zanzibarites, indigènes des Comores. Cette influence qui, selon toute probabilité, a dû être très grande dans les siècles précédents, a été fortement amoindrie par les conquêtes antimerina d'une partie de la côte nord-ouest, et par les postes militaires qu'ils ont créés dans le sud ; mais, à mesure que les Sakalava revendiquent leur indépendance, à mesure que, par la guerre de partisans incessante qu'ils font aux Antimerina, leur ancienne puissance se relève au détriment de ces derniers qui lâchent pied peu à peu, ils font des prosélytes plus nombreux, et l'influence mahométane suit maintenant une marche ascendante, lente mais continue. Pour qui connaît les populations malgaches, ce fait est très logique et s'explique aisément. Chez le Sakalava, la mode est à l'islamisme pour deux raisons principales : la première est purement religieuse ; la seconde est d'ordre plus spécial aux populations madécasses. L'islamisme, religion simple, avec sa logique toute matérielle, j'oserai dire, plaît essentiellement aux noirs. De plus, pour le Malgache, comme elle contient des *fady*, il s'empresse vite de l'adopter. La deuxième raison milite plus puissamment encore en sa faveur. Le Malgache est un noir ordinaire, et, comme tous les gens de cette race, il méprise profondément ceux qui sont plus foncés que lui ou qu'il croit tels, car il aime à se faire à ce sujet de grandes illusions. Le Malgache de la côte ouest est en contact, d'une part avec les Makoa, qu'il traite de « sales nègres », et d'autre part avec les musulmans, qu'il considère comme des *vazaha*, c'est-à-dire que, dans son intellect rudimentaire, il tient pour des êtres d'une essence supérieure à lui — les musulmans ne manquent pas d'encourager une telle pensée — et il cherche, bien entendu, à s'en rapprocher, sinon à les égaler, pour bien marquer surtout la différence qui existe entre eux et les « sales nègres ».

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

EN PARLEMENTAIRE DEVANT LES FAHAVALO (PAGE 374). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Malgache se fait donc musulman, s'habille comme les disciples du Prophète ; pour un peu, il ferait croire que sa famille habite la Mecque et qu'il est *charifou* (descendant de Mahomet). C'est surtout à ce mobile orgueilleux qu'obéissent les Malgaches en se faisant musulmans. Ils croient changer de peau. Quoi qu'il en soit, les musulmans étrangers exploitent hardiment ce côté faible du caractère malgache. Ils s'insinuent vite dans leurs bonnes grâces, et les conduisent par la religion. De là à devenir leurs chefs il n'y a qu'un pas : il est vite franchi. Aussi voit-on sur la côte ouest toutes les reines et les roitelets salakava qui se partagent cet immense territoire avoir pour ministres, pour hommes dirigeant leurs affaires, des musulmans d'origine étrangère. Quelques pays même, aux environs de la baie de Mahajamba par exemple, ont de véritables sultans comme souverains. Les Ben Ali, les Ben Mohammed, les Ben Abdallah sont donc très fréquents sur la côte ouest, mais vous êtes très étonnés d'apprendre que leurs pères étaient de vulgaires Rakoto, Ranaivo, Rainifringa. Ces Arabes, qui jouissent d'une si haute considération, n'ont le plus souvent d'arabe que le nom qu'ils se donnent. S'il y a parmi eux quelques indigènes de Sour ou de Mascate, la plupart sont tout simplement des Comoriens ou des nègres du Mozambique. Ils parlent du reste tous le souaheli, la langue des Grands Lacs ; excessivement peu connaissent l'arabe, mais le Malgache n'y regarde pas de si près : il a fait comme les Comoriens, qui, eux aussi, voulaient devenir Arabes, alors qu'ils n'étaient que de vulgaires nègres du Mozambique. Maintenant toutes leurs familles habitent la Mecque, Médine ou autres lieux saints. Ils viennent d'Andafy, donc ils sont *vazaha*.

Les tombeaux arabes que nous voyons sur notre droite sont des quadrilatères en maçonnerie, portant aux quatre angles une sorte de petite pyramide peu élevée, au bord intérieur taillé en petites marches égales, au bord extérieur taillé à pic d'aplomb, et au niveau du mur d'enceinte ; je vois également deux vieilles citernes, restes probables d'une ancienne mosquée ou d'une ancienne maison arabe qui se trouvait près de la route.

En somme, en dehors de cette satisfaction très platonique qu'éprouvent les musulmans de Madagascar à se croire des vazaha, l'islamisme a peu changé leur manière d'être ; les petits côtés de cette religion les ont immédiatement séduits, c'est vrai ; aussi en ont-ils pris bien vite tous les fady, sauf un cependant, celui concernant les liqueurs fermentées, que peu d'entre eux — suivant en cela l'exemple des Arabes eux-mêmes — observent scrupuleusement. Quant aux préceptes du Coran, aux grandes idées qu'il renferme, cela demeure lettre morte pour l'homme de couleur et pour le Malgache en particulier. Pour, lui l'islamisme, comme pour les nègres des Comores, consiste exclusivement à ne pas toucher au chien et au cochon, ces animaux impurs.

Dans tout l'ouest de Madagascar, les Antimerina sont appelés *amboalambo* (« chiens-cochons ») ; cette désignation n'est pas à proprement parler, comme certains voyageurs l'ont dit, un terme de mépris, employé par les vaincus pour désigner leurs vainqueurs. Elle indique tout simplement, dans l'esprit des Sakalava, des gens qui n'observent pas le grand fady de l'islamisme et qui touchent à ces animaux.

Mais nous voilà maintenant loin de la ville, dont les maisons blanches se détachent vigoureusement derrière nous dans le bleu de l'océan. Un rideau de verdure l'entoure, nous venons à peine de le traverser ; à notre gauche s'élève la colline du Rova, dont les contreforts sont encore couverts de beaux manguiers ; à notre droite, un terrain, couvert d'argile rougeâtre, dissimulé à peine sous un maigre gazon, d'où émergent parfois quelques gros bouquets de *mokonasy*, descend en pente douce vers les dernières maisons de Marofotona. Devant nous, c'est la brousse. Les arbres isolés sont rares, les grands *satrana*, les *botana* ont disparu, ce ne sont plus que de chétifs buissons. Le pays est relativement plat ; il y a bien quelques petites ondulations de terrain, mais chacune d'elles a à peu près la même hauteur, et elles sont très rapprochées, ce qui ne permet pas de les distinguer à une certaine distance. Cependant au loin surgissent deux ou trois mamelons, couverts de beaux manguiers, à l'ombre desquels s'élèvent quelques cases : Andrehitra et Amboaboaka-Kely. Dans le lointain se profilent à l'horizon, à droite les collines de Pahazony, à gauche au contraire une immense plaine de verdure qui s'étend à perte de vue : c'est l'embouchure de la Betsiboka avec ses forêts de palétuviers. Le chemin est pénible pour les hommes, qui se blessent douloureusement les pieds aux roches calcaires coupantes encombrant le sentier ; la chaleur est très forte.

Cette route de Tananarive ne va pas vers le nord-ouest comme je le croyais, pour suivre la ligne des hauteurs que j'avais longées en venant d'Antanantafy, et qui constitue cette espèce d'isthme qui réunit Majunga au pays voisin. La route de Tananarive ne fait pas un si grand détour, elle s'avance directement vers le nord-est, et passe dans les palétuviers. A marée basse, cela est parfait, et l'on marche avec facilité sur ce sable mêlé de vase et durci par le soleil ; mais à marée haute, avec de l'eau jusqu'au ventre, on patauge péniblement dans une boue infecte.

Au sortir des palétuviers, nous reprenons notre route dans la brousse, et nous arrivons bientôt à Amparehingidro.

C'est un village d'une douzaine de cases ; j'y remarque dans les alentours plusieurs petits lacs et étangs d'une formation analogue à celle que j'avais observée près d'Antanantafy. Ces réservoirs d'eau douce sont très précieux pour les habitants, car il n'y a pas de sources dans la région, et leur voisinage permet aux indigènes de se livrer à quelques cultures maraîchères, qui leur ont été enseignées par les Européens de Majunga.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le jeudi 31 octobre, nous marchons dans un pays relativement boisé; c'est encore la brousse, mais la végétation est plus active et les incendies qu'allument constamment les indigènes ont respecté un plus grand nombre d'arbres. Nous sommes toujours en terrain secondaire, et je ramasse sur mon chemin un grand nombre de petites pierres calcaires, semblables à des bâtonnets.

Vers dix heures, nous arrivons à Ambohitromby, grand camp retranché, construit pendant la dernière guerre.

En quittant Ambohitromby, nous marchons plus au sud, et à notre droite nous voyons bien maintenant le fond de la baie de Majunga et les maisons blanches de la ville, l'embouchure de la Betsiboka, plusieurs des bras qui la constituent, les îles et surtout la belle venue des palétuviers qui recouvrent toute cette vallée. Ambohitromby, établi sur une hauteur dominant la route et toute la vallée, est une bonne position stratégique. Malheureusement la place manque d'eau, et l'on est obligé de l'aller chercher à une assez grande distance. Ce défaut est d'ailleurs commun à tous les forts et postes militaires antimerina, qui, édifiés sur les sommets, sont assez éloignés des sources qui les alimentent. Le soir, j'allai coucher à Maevarano, village situé sur les bords de la Betsiboka. De ce village, je comptais arriver en un jour de marche à Marovoay; j'avais choisi cette route par terre, pour me rendre compte du pays et pour les besoins de ma mission : généralement les voyageurs qui montent à Tananarive vont à Marovoay par le fleuve Betsiboka; la traversée en pirogue ou en boutre est assez courte, et le voyage beaucoup moins pénible.

Il faut neuf heures trente minutes de marche pour aller de Majunga à Maevarano. Pendant tout ce temps la contrée reste sensiblement la même : ce n'est pas une plaine à proprement parler, mais c'est un terrain relativement plat. Quelques coteaux et monticules peu élevés y forment de longues ondulations à pentes douces; une ligne de collines de 150 à 200 mètres de hauteur limite l'horizon dans le nord-est; dans le sud-ouest, au contraire, le plateau s'abaisse insensiblement, pour aller se perdre dans la vallée de la Betsiboka. Néanmoins, partout la vue s'étend à une assez grande distance, et le chemin suit toujours un terrain découvert. La végétation de cette région est représentée par des arbres isolés, des buissons çà et là, et surtout par des lataniers épineux qui croissent partout; il n'y a pas de taillis, si ce n'est près de la Betsiboka, à 2 ou 3 kilomètres de la route, où les palétuviers forment une véritable forêt.

Maevarano, où nous passons la nuit, est une agglomération de quarante cases environ, entourée d'une enceinte de troncs d'arbres. Ce village, qui est à une altitude de 20 mètres, est peu éloigné de l'estuaire du Betsiboka; avant d'arriver à Maevarano, on traverse une petite rivière, premier affluent de droite de la Betsiboka. Cette rivière était desséchée à cette époque

LE CAPITAINE DE LA DOUANE A MAROVOAY [1].

de l'année, et pendant la saison des pluies elle se traverse à gué, avec la plus grande facilité.

Le vendredi 1er novembre, une étape va nous conduire à Marovoay; on compte sept heures de marche de Maevarano à Marovoay; la contrée est semblable à celle que j'avais traversée les jours précédents, moins accidentée encore; c'est une grande plaine à peine ondulée par de petits mamelons; le sol est très caillouteux, c'est toujours la brousse comme végétation. Les lataniers y sont en grand nombre, et à côté du grand satrana, au tronc uni et élevé, poussent des touffes de petits satrana épineux, qu'on distingue facilement de loin de la première espèce, d'abord par leur plus petite taille, et ensuite parce que leurs troncs rugueux, toujours penchés, ne s'élèvent jamais verticalement comme celui du grand latanier. A 12 kilomètres dans le nord de Marovoay, et après avoir dépassé le village antimerina de Miadana, nous arrivons sur les bords de la rivière Andranolava, qu'il nous faut traverser pour continuer notre route. Le passage est long, car pour toute ma caravane nous n'avons qu'une petite pirogue qu'un pêcheur de crabes a bien voulu nous louer. L'Andranolava roule des eaux jaunâtres, il n'a qu'un très faible courant : la marée monte encore, les berges d'argile rouge détrempées par les changements quotidiens du niveau de l'eau sont pénibles à franchir, et l'on enfonce profondément dans cette bouillie rougeâtre. De l'autre côté de l'Andranolava, nous marchons quelque temps dans

1. *Gravure de Bery, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la même contrée qu'auparavant, faisant route sur un massif de manguiers, dont la verdure annonce au loin les premières maisons de Marovoay. Vers 2 heures, nous entrons dans la ville.

Marovoay est une des grandes agglomérations de la côte ouest; elle est sensiblement aussi peuplée que Majunga, et compte 4000 habitants environ. La ville est orientée sud-est-nord-ouest et les maisons se disposent à peu près symétriquement de chaque côté d'une longue avenue qui s'étend dans cette direction. Les habitations de la ville sont, comme à Majunga, d'ordre très composite; il y a des maisons en pierres, construites et habitées par les Indiens et les Arabes, gros négociants du pays, puis des maisons en torchis et en terre occupées par les Antimerina, enfin des cases en roseaux où se logent la population sakalava et les esclaves malgaches et africains, qui sont ici en assez grand nombre. Une petite rivière, qui porte le même nom que la ville, passe au sud de Marovoay; ce cours d'eau n'est pas très large, mais il est profond et permet, en tous temps, aux boutres et aux embarcations de remonter jusqu'à Marovoay. Aux deux extrémités de la ville, surtout du côté ouest, par où nous sommes arrivés, s'élèvent de beaux manguiers. Ces arbres magnifiques donnent à la ville un cachet tout particulier. Parallèlement à la rivière, et du côté du nord, s'élèvent deux ou trois collines aux flancs assez escarpés; sur leur sommet, les Antimerina ont édifié leurs postes militaires.

Le commerce de Marovoay n'offre rien de particulier à signaler. Les principaux négociants de Majunga, Européens et gens de couleur, y ont presque tous des comptoirs; ils y vendent leurs produits et retirent ceux de la région. Dans ces terres basses de la Betsiboka, la plaine est couverte tous les ans par des alluvions fertiles qu'amènent les grandes eaux, il y a de nombreuses rizières. Marovoay est un peu le centre de cette production, et chaque année, au moment de la récolte, on y achète beaucoup de riz non décortiqué. En cet état ce produit se conserve bien et peut supporter de grands voyages. On en amène de grandes quantités à Majunga, et de là on envoie ce riz aux Comores, à Mayotte et sur les côtes d'Afrique. L'industrie de Marovoay est exclusivement entre les mains de quelques Indiens, qui fabriquent de la poterie de mauvaise qualité avec de l'argile rouge des environs. Ces cruches, ces *sadjoa*, comme les appellent les indigènes, leur servent dans les cases à conserver l'eau douce de consommation journalière. Je suis logé dans la maison du capitaine de la douane, un Antimerina de type presque pur. C'est lui qui reçoit les étrangers. Sa maison en torchis est très confortable. Qu'on en juge : du papier peint tapisse toutes les pièces, des plafonds en toile sont tendus, des rideaux accrochés aux fenêtres, des couverts, de la porcelaine, une table. Pour un explorateur, c'est un palais.

Docteur Louis Catat.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VILLAGE DANS LA BROUSSE[1]

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CHUTES DE L'IKOPA À SA DESCENTE DU PLATEAU CENTRAL [1].

VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT [3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

XV (suite).

JEUNE FILLE DE TRABONJY [4] (PAGE 386).

Le gouverneur de Marovoay possède un orchestre composé de huit exécutants, qui nous régale d'un concert.

Le samedi 2 novembre, je quitte la ville au lever du jour, en prenant vers l'est la grande avenue. Quelques minutes après, nous nous arrêtons sur les bords de la rivière de Marovoay, en face du village d'Ambohibary. Cette rivière, encaissée, mais très profonde, ne peut se traverser qu'en pirogue. A marée haute cette traversée est déjà pénible, mais à marée basse elle est hérissée de difficultés, lorsque les eaux se sont retirées et ont mis à découvert sur une assez grande largeur les deux rives boueuses d'argile dans lesquelles il nous faut patauger, pour aller de la terre ferme à nos pirogues. De l'autre côté du Marovoay s'étend la grande plaine d'Ambohibary, transformée tout entière en rizière par les indigènes. Au moment des pluies c'est un passage très difficile, on ne peut suivre les levées de terre qui séparent les rizières et qui ont presque partout été enlevées par les grandes eaux. Il faut donc patauger dans une boue infecte, dans laquelle on enfonce jusqu'au ventre. A l'époque où nous nous trouvons, ces difficultés ont disparu, mais elles ont été remplacées par d'autres, non moins pénibles à vaincre. De nombreuses flaques d'eau restent encore dans les rizières, ce qui nous oblige à de grands détours. De plus, le terrain découvert d'où les eaux se sont écoulées a été desséché par un soleil torride, et de grandes crevasses sinueuses se sont formées dans tous les sens; nous ne pouvons les enjamber qu'avec les plus grandes difficultés, car elles sont profondes, et leurs bords taillés à pic cèdent à la moindre pression; cette plaine doit s'étendre très loin à l'est et à l'ouest, mais les limites nous en sont cachées par des fourrés de *barata*. Devant nous, un rideau sombre de verdure la limite vers le sud-est; nous sommes bientôt à la limite de ce petit bois, qui semble s'étendre assez loin vers le nord et le sud, et qui constitue la petite zone forestière de cette partie de la côte. Ce ne sont pas de hautes futaies, c'est plutôt un taillis, où la marche est difficile, et le chemin est coupé à chaque instant par les lianes et les plantes grimpantes qui s'accrochent ou qui pendent aux arbres dont la route est bordée. Aussi,

1. *Dessin de Taylor, gravé par Devos.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVII, p.* 337, 353 *et* 369.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour pouvoir marcher avec plus de facilité, empruntons-nous le lit desséché d'un ruisseau qui court parallèlement à notre route. Vers 11 heures nous arrivons à Androntsy.

C'est un village sakalava de 15 cases. Il est très pauvre. On y trouve un carré formé par une enceinte de forts pieux en bois, qui renferme le tombeau d'une ancienne reine du pays. Je demande son nom. Il est *fady* de me le dire.

Dans la case où sont mes appartements, si j'ose m'exprimer ainsi, est une statuette en bois grossièrement sculptée et habillée à la mode indigène; elle représente l'ancienne reine, et est l'objet d'une vénération toute spéciale des habitants du pays. Ces figures grossières, images d'un bon ou d'un mauvais génie, ou encore d'un défunt, ne sont pas communes à Madagascar : c'est la première fois que j'en voyais ici, et je n'en ai plus revu que dans certaines tribus du sud, chez les Antanosy en particulier.

Dans l'enceinte palissadée qui contient le tombeau de l'ancienne reine il y a beaucoup d'autres tombes, qui ont la forme de pyramides quadrangulaires. Mais ces pyramides, au lieu d'être constituées, comme chez les Betsimisaraka, par de petites baguettes de bois mises les unes à côté des autres, sont édifiées chez les Sakalava avec de forts madriers. Il existe autour du village et dans la forêt qui l'environne d'autres types de sépultures sakalava; ce sont des parallélépipèdes rectangles, sur quelques-uns desquels (pour les gens de marque probablement) on a plaqué de petites dalles de granit; sur d'autres (pour des gens de condition inférieure) on s'est contenté de disposer tout simplement un lit de cailloux de quartz. Quoi qu'il en soit, on voit s'élever à une des extrémités de ces tombeaux, le plus souvent tournée vers l'est, une grosse pierre qui indique l'emplacement de la tête du mort. Nous passons l'après-midi au village; la chaleur est tellement forte qu'il nous serait impossible de traverser pendant 7 heures la grande plaine aride qui nous sépare de Befotaka. Vers 6 heures, au lever de la lune, nous quittons Androntsy; nous marchons pendant une heure pour sortir du bois, puis, pendant longtemps, dans une grande plaine couverte de *vero*, d'où émergent çà et là de petits bouquets de lataniers nains. A minuit, nous arrivons à Befotaka.

L'accès de ce misérable hameau de cinq ou six cases est difficile, périlleux même; il nous faut traverser, sur une longue branche d'arbre, une rivière de boue encaissée entre deux parois rocheuses taillées à pic. Au milieu de la nuit, ce n'est que par des prodiges d'équilibre que nous pouvons franchir heureusement ce passage difficile. Le lendemain, une petite étape me conduit à Ambato. A peu de distance de Befotaka, je me suis arrêté au village sakalava de Trabonjy, où je n'ai pu résister aux sollicitations pressantes de la reine, qui veut absolument me faire entrer dans sa case royale; c'est une bonne vieille; un Islam, investi des hautes fonctions de premier ministre, l'assiste dans l'art si difficile de gouverner les peuples. Dans l'est-nord-ouest de Trabonjy, les Antimerina ont édifié le poste militaire de Mahatombo, qui continue la série de ceux qui sont échelonnés de Majunga à Mevatanana.

De Trabonjy, deux heures de marche nous conduisent à Ambato. C'est un village important de la région; il est habité en majeure partie par des Antimerina. On y trouve aussi, comme d'ailleurs dans toute cette région, quelques familles antakara et des Antalaotra, métis de Sakalava et d'Indiens et de Sakalava et d'Arabes.

Le lundi 4 novembre, nous traversons, à quelques minutes de marche d'Ambato, la rivière Ikamoro, dont le confluent avec la Betsiboka est à 1 kilomètre à l'est du gué; puis nous continuons notre route le long des rives de la Betsiboka. Ici son cours est parsemé d'îlots et de bancs de sable. Dans la soirée, nous arrivons à Bepako, misérable hameau de six ou sept cases.

Le mardi 5 novembre, nous continuons dans la brousse, et à 9 heures nous arrivons à un gué de la Betsiboka. Nous devons atterrir de l'autre côté, dans une île formée par deux bras du fleuve. Dans cette île, en haut d'un gros mamelon que nous voyons d'ici, est le village d'Amparihibe. La traversée de ce bras de la Betsiboka se fait sans incidents dans de larges pirogues, et de l'autre côté du fleuve, après avoir traversé un grand fourré de *bararata*, nous montons à Amparihibe.

C'est, comme Ambato, un gros village antimerina, où il n'y a que fort peu de Sakalava : ceux-ci ont quitté en masse cette contrée, par crainte des corvées.

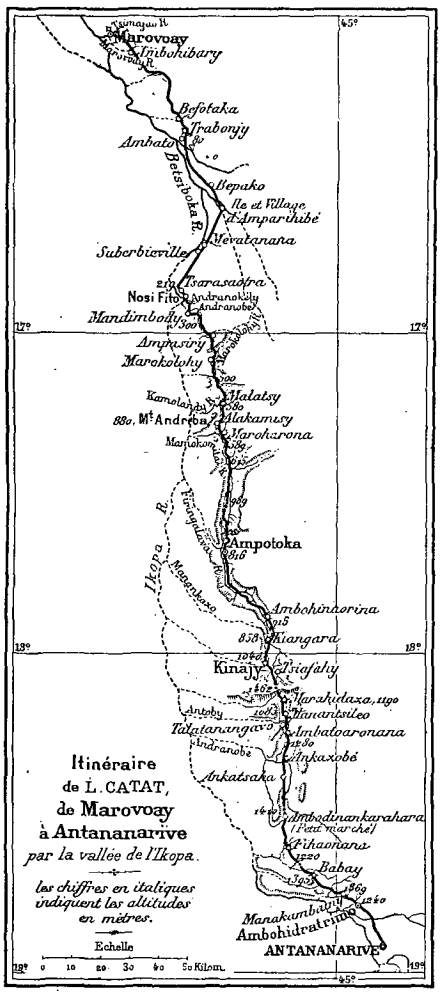
Le lendemain, une petite étape nous conduit à Mevatanana; au sortir d'Amparihibe, nous avons traversé le deuxième bras de la Betsiboka. La contrée a une végétation beaucoup plus pauvre, les arbres sont plus rares. On voit que nous sommes sur les confins de la région des brousses, et bientôt, lorsque nous aurons quitté les pays sakalava, nous serons en pays antimerina, dans la zone dénudée. Aux environs de Mevatanana, le pays est très accidenté, les pointements rocheux s'observent fréquemment. Dans les éboulis d'argile on remarque des filons de quartz, entre des couches de schistes cristallins. Le village de Mevatanana est le plus important de ceux que l'on rencontre en allant de Marovoay à Tananarive. Le gouverneur de la ville, Ramanbazafy, me loge dans une maison convenable. Ramanbazafy, en même temps qu'il commande à Mevatanana, est le gouverneur de toute la contrée. Dans les entretiens que j'eus avec lui, il me parut être un homme fort intelligent; malheureusement, les lourdes corvées qu'il impose à ses administrés n'ont pas rendu son nom bien populaire dans le Boeny; il est craint mais détesté dans toute la contrée, aussi bien par les Antimerina que par les Sakalava.

Mevatanana est bâti sur une hauteur, colline escarpée par les ravinements de l'argile rouge dont elle est formée, à pic de tous les côtés, surtout du côté de l'ouest. On entre dans la ville par deux passages, où sont construites deux portes grossières; il est assez difficile de pénétrer dans Mevatanana sans passer par ces deux portes, tant par suite des fortifications, haies de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cactus, palissades que l'on a édifiées, et des fossés que l'on a creusés, qu'à cause des ravins formés naturellement dans l'argile tout autour de la ville. Ces ravins ont d'ailleurs une grande profondeur. Le village compte environ 1500 habitants; on remarque une rue principale, est et ouest, bordée de cases, dont quelques-unes sont en terre ou en briques crues; celles-ci, plus confortables, abritent ou des Antimerina commerçants ou quelques Indiens qui sont venus s'établir ici pour acheter des produits (cuirs, caoutchouc et rofia) et vendre leurs marchandises (cotonnades, armes, quincaillerie).

Depuis Majunga jusqu'à Mevatanana, le chemin est très beau et suit un terrain plat. En effet, Mevatanana, qui est situé à une distance considérable de Majunga, n'est qu'à 170 mètres d'altitude; c'est dire que la pente est insensible. Malheureusement le village, qui se trouve non loin de la Betsiboka, est en ce pays découvert un des points les plus chauds et les plus malsains de Madagascar. J'en devais faire moi-même la triste expérience; j'y contractai, en effet, les germes de la *malaria*, et si jusqu'alors j'avais pu, plus heureusement que mes compagnons, échapper aux fièvres de Madagascar, cette première atteinte devait me frapper plus profondément. Mes porteurs, suivant l'usage, avaient voulu s'arrêter un jour ou deux à Mevatanana, où ils rencontraient un grand nombre de leurs compagnons. J'eus beaucoup de peine à les en dissuader, j'avais de violents accès fébriles, qui me faisaient désirer ardemment d'arriver à Tananarive, terme de ce voyage.



Le jeudi 7 novembre, nous continuons notre route, longeant le fleuve sur la rive droite; mais ce grand cours d'eau n'est plus la Betsiboka, c'est son grand affluent de gauche l'Ikopa, dont nous avons dépassé le confluent après Amparihibe. La contrée est très rocheuse, et, comme dans les environs de Mevatanana, la végétation est très peu active. Vers 10 heures nous sommes à Tsarasaotra. Ce village, qui compte 35 cases environ, est bâti comme d'habitude sur une hauteur. Nous avons laissé Ambodiroka à l'ouest; l'Ikopa, distant de nous d'environ 1 kilomètre, n'est plus navigable, ni même flottable : son lit est obstrué de gros rochers, sur lesquels les eaux se brisent en tourbillons d'écume.

Le vendredi 8 novembre, nous nous mettons en route sous la pluie : c'est la première que nous ressentons depuis que nous avons quitté les forêts de l'est; mais nous nous rapprochons du plateau central, où la saison des pluies commence en novembre. Nous suivons l'Ikopa, et nous passons en vue des îles de Nosy-Fito, le barrage important le plus bas de cette grande rivière. Puis, avant d'arriver au village de Mandimbody, nous traversons deux affluents de l'Ikopa, l'un l'Andranokély, l'autre le Mandimbody. Enfin à midi nous arrivions à Ampasiry, gros village fortifié, entouré de plantations de cactus, de fossés et de palissades.

Le samedi 9 novembre, après avoir traversé au sortir du village la petite rivière d'Ampasiry, nous suivons la vallée du Marokolohy, et nous nous arrêtons à un village du même nom. Dans la soirée, continuant notre étape, nous gagnons Malatsy. Ce village a des fortifications très complètes, et l'on n'y peut pénétrer qu'après avoir franchi quatre portes successives. A Malatsy, les fièvres dont j'éprouvais de violents accès depuis quelques jours redoublèrent encore d'intensité, je ne pouvais me mouvoir que très difficilement, et je dois rendre hommage aux bons soins que me prodiguèrent mes porteurs dans cette pénible occurrence. Pendant les jours qui suivirent, il me fut presque impossible de continuer mes observations et je dus m'en remettre complètement à mes hommes pour continuer mon voyage jusqu'à Tananarive. A Malatsy on retrouve les maisons en terre des Antimerina; le lendemain, ce sont les pierres levées, toute végétation a disparu. Nous sommes en pays hova dans la zone dénudée. La partie la plus intéressante de ce voyage dans le nord et l'ouest est terminée.

XVI

Malatsy. — Le mont Andriba. — Alakamisy. — Un enterrement sakalava. — Manifestation de la volonté du mort. — Tombeaux des Sakalava. — *Fanataovana* sakalava. — Ampotoka. — Kinajy. — Arrivée sur le plateau central. — Retour à Tananarive. — Préparatifs du *fandroana*. — Course de bœufs à Andohalo. — Le bain de la reine. — Au palais, la cérémonie. — Le *jaka*. — Salve d'artillerie. — Aspersions saintes. — Les visites. — Musique et jeux antimerina. — Le *fanorona*. — Préparatifs de départ pour le sud. — Nous quittons Tananarive. — En route pour Fianarantsoa.

Le dimanche 10 novembre, je quitte Malatsy, porté en filanzana. La fièvre ne m'a pas quitté, et, malgré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

JEUNE ANTALAOTRA SAKALAVA DE L'OUEST[1] (PAGE 386).

la grande consommation de quinine que je fais, les accès semblent augmenter d'intensité. En sortant de Malatsy, nous traversons le Kamolandy, affluent de droite de l'Ikopa. Beaucoup de ruisseaux barrent la route. Cette zone dénudée est d'ailleurs très riche en eaux vives, comme il est de règle dans tous les pays granitiques.

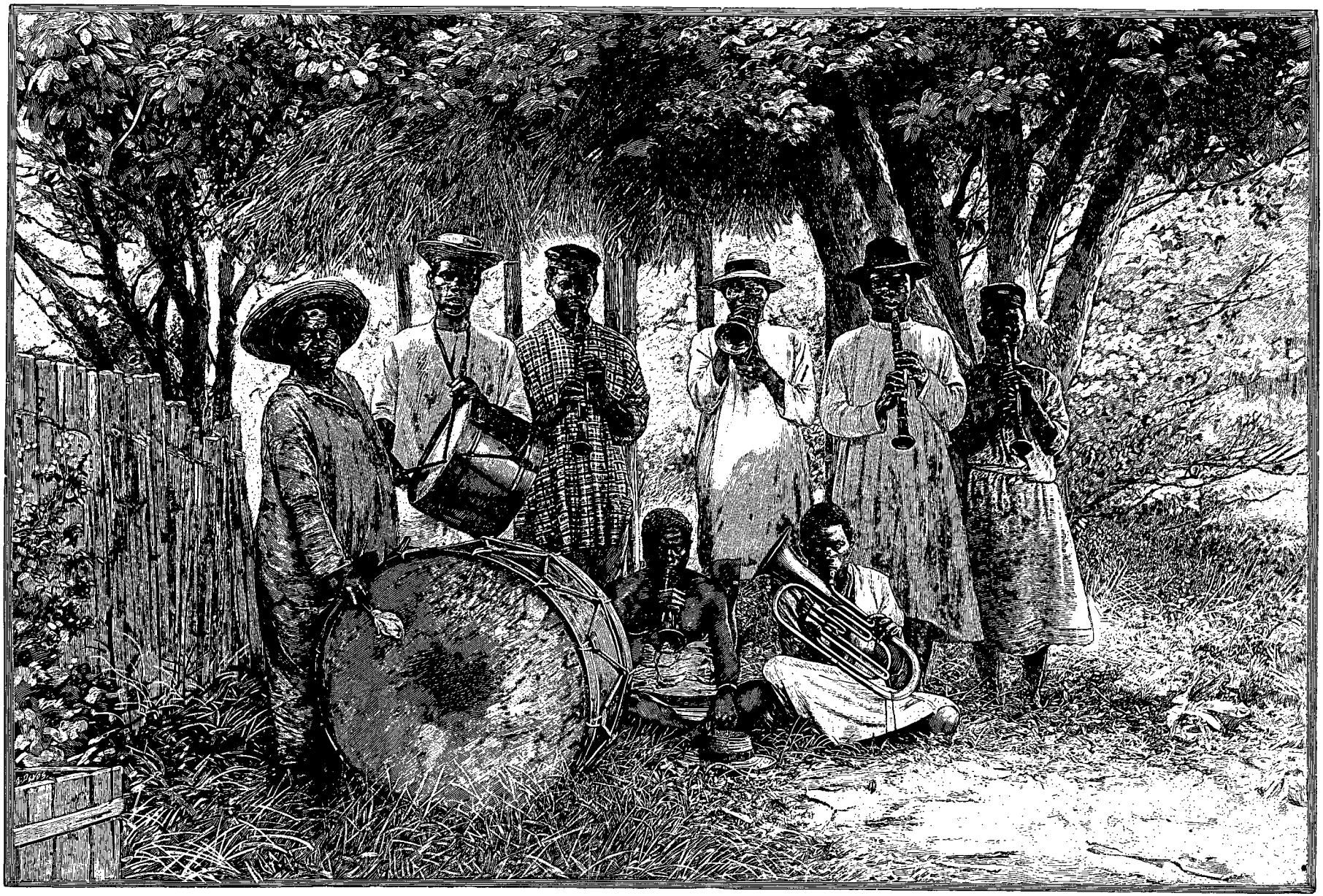
Le sentier que nous suivons passe à 800 mètres au nord du mont Andriba. Près du premier contrefort méridional de ce mont sont groupés quatre villages, pauvres aujourd'hui, mais très peuplés autrefois. Ce sont : Antsahamena, 8 cases; Alakamisy, 12 cases; Maroharona, 20 cases. Le village d'Alakamisy était autrefois le siège d'un marché très important; c'était le rendez-vous des caravanes de porteurs venant, les uns de Tananarive, les autres de Majunga. Depuis quelques années Alakamisy a subi le sort de tous les autres villages du Boeny : il s'est dépeuplé peu à peu. La crainte de lourdes corvées en est la seule raison. Quelques personnes font entrer aussi en ligne de compte les brigands, qui rendent très peu sûres les routes par lesquelles on pouvait y amener des marchandises; mais il ne faut pas oublier que l'existence même de ces *fahavalos* n'est qu'une conséquence immédiate des lourdes corvées qui pèsent sur le peuple, surtout dans ces régions. Au sud d'Alakamisy et de Maroharona, nous traversons le Mamokomita, dont nous suivons pendant quelque temps la profonde vallée. Là, ma caravane est arrêtée par le convoi d'un mort sakalava, que l'on porte dans le nord. Le corps du défunt, roulé dans des nattes épaisses, elles-mêmes recouvertes de *lambas* de soie, est porté sur une sorte de civière par huit vigoureux gaillards. Ces gens, qui viennent de fort loin, du sud du Menavava, sur la rive gauche de l'Ikopa, semblent supporter vaillamment les longues marches qu'ils viennent de faire. Ils crient et gesticulent; de temps en temps, ils reviennent sur leurs pas, puis se dirigent tantôt à droite, tantôt à gauche du sentier. Je les crois ivres, il n'en est rien. C'est encore une coutume sakalava qui va m'expliquer leurs allures étranges. En effet, dès qu'un Sakalava a rendu le dernier soupir, on procède immédiatement à son ensevelissement et à sa toilette mortuaire; puis on le conduit provisoirement quelque part, dans la maison de ses proches ou généralement dans la sienne; l'enterrement proprement dit n'aura lieu que beaucoup plus tard. Quoi qu'il en soit, dans ce premier transport du défunt, les porteurs du cadavre prétendent que le mort les dirige vers l'endroit où il veut aller, par les petits coups qu'il leur donne. En frappant ou en retenant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, il leur montre la direction qu'ils doivent suivre. Les porteurs de ce Sakalava obéissaient donc aux indications que leur donnait leur mort; mais je pense que ces indications devaient être fort contradictoires, car, chacun prétendant les entendre, ils entraînaient la civière tantôt à droite, tantôt à gauche, s'élançaient en avant pour revenir immédiatement sur leurs pas. Dans ces conditions, ils faisaient fort peu de chemin en ligne droite. On m'a raconté que, dans un cas semblable, où l'on avait transporté dans une civière mortuaire un Sakavala qui n'avait pas encore expiré, les porteurs, sentant les chocs produits par le moribond qui se débattait dans les nattes qui l'enserraient, avaient cru tout simplement à ces indications posthumes; au lieu de transporter le corps vers le nord, comme ils en avaient l'intention, ils l'avaient ramené à son point de départ, et avaient même continué vers le sud, parce qu'ils avaient senti encore quelques mouvements; ils avaient marché sans cesse, sans trêve ni repos, tant que le prétendu mort avait semblé s'agiter. Lorsque enfin, étouffé sous ses lambas, il eut, vraiment cette fois, rendu le dernier soupir, les porteurs s'arrêtèrent exténués. Le mort, ou celui qu'ils avaient cru tel, les avait conduits, pensaient-ils, au lieu qu'il avait choisi pour sa sépulture; ils l'avaient donc enterré là, et s'en étaient revenus dans leur village.

Les tombeaux sakalava du Boeny ne sont pas, comme chez les Antimerina, des caveaux de famille : ils en creusent généralement un pour chaque individu. C'est un simple trou en forme de rectangle allongé; il n'est pas très profond, 1 mètre environ. Au fond, on couche le corps, la tête tournée du côté de l'orient, puis on comble la fosse. A la surface du sol s'élève un tertre peu élevé, pyramide quadrangulaire de terre argileuse sur laquelle on plaque quelques pierres plates, en ayant soin d'en réserver la plus grande pour l'élever à l'est du tertre du côté de la tête; souvent les parents du mort, en venant visiter son tombeau, déposent sur ce tertre de petits cailloux de quartz.

Ainsi chez les Sakalava nous retrouvons quelques traces de cette espèce de culte de la pierre si répandu chez les Antimerina. Les Sakalava n'ont, il est vrai, ni pierres levées, ni *fanataovana*; mais ils ont quelque chose d'analogue à ces tas de pierres que les voyageurs forment peu à peu sur les bords des routes fréquentées. Lorsque l'un d'entre eux voyage sur une route, ou qu'il suit un sentier, souvent, pour que son voyage soit heureux, il ramasse un caillou, une petite pierre, et la place à l'intersection de deux branches du buisson voisin. Dans tout le Boeny, notamment dans les environs de Majunga, j'ai fréquemment observé ces pierres placées dans les branches des buissons qui bordent les sentiers. Souvent aussi le Sakalava agit autrement : sur un gros rocher qui se trouve à proximité d'une route quelquefois suivie, il place une grande quantité de petits cailloux, puis il plante verticalement au milieu

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA MUSIQUE DU GOUVERNEUR DE MAROVOAY (PAGE 385). — GRAVURE DE BAZIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eux un bâtonnet, à l'extrémité supérieure duquel flotte un bout de chiffon. Ces sortes de petits drapeaux minuscules sont souvent plantés sur les tombes fraîchement ouvertes.

Au sud du Mamokomita, le pays devient très montagneux. La route est assez difficile, mais, comparée à celle de Tamatave, elle est encore très belle. Nous suivons de profondes vallées où une argile rouge détrempée forme de nombreuses fondrières. Enfin,

RUE D'AMPOTOKA [1].

après avoir traversé le Maharivana, affluent de gauche du Firingalava, nous arrivons à Ampotoka. C'est un village antimerina fortifié comme Malatsy; toutes les cases sont en terre, il n'y en a plus une seule en rofia, lequel d'ailleurs est inconnu dans la contrée. Quelques huttes cependant sont encore faites en roseaux, en *bararata*; sur ces claies de roseaux on a plaqué un mélange d'argile rouge et de bouse de vache.

Le lundi 11 novembre, nous suivons au sortir d'Ampotoka, jusqu'au village abandonné d'Ambohinaorina, la vallée du Firingalava. Dans le fond de cette vallée je retrouve un végétal avec lequel j'avais fait une trop longue connaissance dans la région des défrichements de la côte est, je veux parler du *longoza* (*Amomum angustifolium*). Dans cette région, le quartz a totalement disparu, et je retrouve à chaque instant les pointements rocheux de gneiss, de granit et de roches porphyroïdes qui caractérisent si bien la zone dénudée de Madagascar. Enfin, à 11 heures, nous passons en face du village de Kiangara et nous arrivons à Kinajy, après avoir traversé à gué une dernière rivière, la Manankazo, affluent de gauche de l'Ikopa. Kinajy est un assez gros village, fortifié comme Ampotoka. Depuis Malatsy, c'est-à-dire depuis deux jours, nous montons les derniers échelons qui conduisent au plateau central. A Kinajy nous sommes arrivés au niveau de ce plateau, par 1080 mètres d'altitude. J'avais presque épuisé ma provision de quinine, et la fièvre ne cessait pas; au contraire, les accès devenaient plus violents, tous les mouvements volontaires, la marche en particulier, me faisaient cruellement souffrir, il m'était presque impossible de me mouvoir. Je ne regrettais d'ailleurs que médiocrement de ne pas pouvoir me livrer à mes observations habituelles, dans cette contrée du plateau central, si bien décrite par le Père Roblet, en sa grande carte de Madagascar. Il me fallut trois journées de marche de Kinajy pour arriver à Tananarive. Ce voyage, qui ne présente d'ailleurs aucune difficulté, n'offre également rien qui vaille la peine d'être raconté.

A mon arrivée à Tananarive, je retrouvai mon ami Maistre, qui était revenu dans la capitale, et occupait, non pas notre ancienne maison d'Ambohitsorohitra, mais un nouveau logement qu'il avait trouvé dans la ville haute, dans le quartier d'Ambodinandoala; nous avions donc quitté notre ancien propriétaire, Rainimanambé, pour un médecin hova, nommé Rainiketabao, dont le père, parti pour le sud, était gouverneur de Fianarantsoa. Maistre, après m'avoir quitté à Mananara, était arrivé à Tamatave, après une navigation longue et difficile, sur la goélette *Dorade*. Néanmoins ce séjour forcé en mer lui avait fait quelque bien, et peu de jours après son arrivée à Tamatave il n'avait pas tardé à se remettre des fatigues éprouvées. Mon compagnon, au lieu de revenir directement à Tananarive pour prendre quelque repos en m'attendant, comme je le lui avais conseillé d'ailleurs en le voyant si malade avant son départ de Mananara, avait voulu revenir à la capitale par un chemin nouveau, en explorant le nord de la vallée du Mangoro, dont j'ai parlé au chapitre IX. Il me faut encore une fois — et je le fais avec grand plaisir — rendre hommage au courage et à la bonne

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volonté de mon compagnon, qui, guéri à peine de fièvres graves, revint à la capitale en explorant le lac Alaotra et le pays des Antsihanaka.

Parfaitement installé à Tananarive, et au milieu de mes compatriotes que je remercie à nouveau de leurs bons soins, j'eus vite recouvré la santé, mes douleurs cessèrent, et les accès de fièvre disparurent peu à peu. Au bout de deux mois, j'étais tout à fait rétabli et prêt à recommencer mes explorations, qui devaient porter cette fois dans le sud. Néanmoins il me fallait attendre la fin de la saison des pluies, et je ne pouvais partir qu'aux premiers beaux jours, vers la fin du mois de mars. Ce séjour forcé à Tananarive ne fut pas perdu : en même temps que je rétablissais ma santé, fortement compromise dans les voyages précédents, je complétais mes notes et mes observations sur ce peuple antimerina dont j'habitais la capitale.

La maison de Rainiketabao était beaucoup plus spacieuse et plus confortable que celle que nous avait louée autrefois Rainimanambé. Notre demeure, construite en briques crues, avait un certain cachet; elle était en bordure de la rue principale de Tananarive, en haut de la montée d'Imarivolanitra, non loin de l'église des Jésuites. Cette rue est très passagère, et de notre véranda nous jouissions d'un coup d'œil fort animé. Rainiketabao, qui venait d'achever sa maison, avait, peu de jours avant notre arrivée, célébré le *fitokantrano*. Cette fête antimerina est une cérémonie privée, destinée à célébrer en famille l'achèvement d'une nouvelle demeure, à appeler sur elle les bons esprits et à en chasser les mauvais qui pourraient par les maléfices et les sorts nuire aux habitants. Comme dans toute cérémonie malgache, on avait tué beaucoup de bœufs, chanté et festoyé pas mal; on avait même appelé le sorcier.

A la fin du mois (22 novembre) eut lieu à Tananarive la fête du *fandroana*. Cette fête, célébrée en grande pompe dans la capitale, est la plus importante des Antimerina; c'est leur fête nationale. Le fandroana, fête du Bain de la reine, qu'on pourrait appeler plus exactement « fête des Bœufs », a une origine assez difficile à trouver. Certains auteurs en font le premier jour de l'année malgache, ce qui n'est pas exact. Mais cette fête, que j'ai vue revenir pendant quatre ans le 22 novembre de notre calendrier, semble correspondre à une date mémorable dans la vie du souverain régnant. Quoi qu'il en soit, cette année (1889), la fête du Bain doit être célébrée le 22 novembre, le onzième jour du mois d'Adimizana, septième mois de l'année malgache. Un mois auparavant, un décret du souverain des Antimerina fixe la date dans toute la province et dans tous les postes antimerina de l'île; par ce même décret il est défendu, pendant les cinq jours qui suivent ou qui précèdent le fandroana, de mettre à mort aucun quadrupède; de plus, il est enjoint aux parents brouillés, aux époux séparés, de se réconcilier au moins pendant les jours de fête. Ces ordonnances sont assez strictement observées, et il est curieux de voir à cette occasion les épouses divorcées, qui sont si nombreuses à Madagascar, venir retrouver leurs anciens maris. Lorsque le décret est promulgué, on doit payer au souverain un petit tribut d'allégeance, offrande minime, dans laquelle les admirateurs des Antimerina ont voulu voir une cote personnelle. Une quinzaine de jours avant le fandroana et même plus longtemps, si cela est nécessaire à la politique du premier ministre, toutes les affaires sont suspendues.

NOTRE MAISON À TANANARIVE[1].

Après la fête il y aura de nouvelles vacances aussi longues que les premières, ce qui fera une quarantaine de jours de gagnés à la politique de temporisation des Antimerina.

Pendant les jours qui précèdent la cérémonie, la reine, le premier ministre et les principaux officiers du palais s'occupent à faire des largesses au peuple et aux modestes fonctionnaires; ils se servent pour cela des produits des douanes, et surtout de ceux qui ont été payés en nature; puis les cadeaux des bœufs commencent : on en envoie un, deux ou trois selon l'importance du destinataire, on en fait tuer un grand nombre, dont on donne des morceaux à tous ceux que l'on connaît. C'est une véritable orgie. Dans la ville on ne rencontre que des esclaves et des domestiques chargés de quartiers de bœuf, qu'ils vont porter dans toutes les directions. Des visites ont lieu, les familles vont se voir, pour se souhaiter réciproquement toute sorte de prospérité jusqu'au fandroana prochain. Dans ces visites, on échange quelques présents, généralement un petit morceau d'argent, comme signée de l'amitié qui unit visiteur et visités. Les parents éloignés et les protégés des personnes influentes n'ont garde de manquer à cette coutume et apportent toujours un petit présent qui les rappelle annuellement au bon souvenir d'un protecteur influent. Enfin les esclaves et les serviteurs des riches habitants de Tananarive rallient ce jour-là autant que possible la capitale, pour

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

offrir un cadeau quelconque à leur maître et faire ainsi acte de soumission : c'est la coutume.

Les habitants se préparent aussi activement à la fête. Pour la célébrer dignement, ils approprient leurs maisons, ils soignent leur toilette, et préparent leurs plus brillants costumes nationaux. Enfin, le 21 novembre arrive; après le coucher du soleil, les enfants et les jeunes gens sortent et se répandent dans les rues, ils courent même sur les chemins et dans les rizières qui environnent la ville, en portant un bambou à

NOBLE ANTIMERINA [1].

l'extrémité duquel est fixée une torche allumée : ils l'agitent en criant et en appelant les bénédictions du ciel sur la nouvelle période annuelle qui va commencer.

De la véranda de la maison de Rainiketabao, j'assiste à ce spectacle, qui est vraiment fort joli. La nuit s'est faite et l'on voit partout où la vue peut s'étendre, dans les quartiers bas de la ville, que je domine de très haut, dans les rizières, dans les villages voisins, échelonnés sur les hautes collines qui environnent la capitale, tous ces feux agités par mille mains, ces lueurs qui naissent, jettent un grand éclat, puis disparaissent; il en est de même dans toute l'étendue de l'Imerina, où l'on voit fort loin ces petits points brillants percer la brume du soir.

Le Malgache, si soucieux du culte des morts, n'a pas voulu célébrer une grande fête sans rendre hommage aux défunts, craints autant que vénérés. La matinée du 22 leur est consacrée; on les invoque dans chaque case, souvent même on porte un petit présent sur leurs tombes. Pour se préparer dignement à célébrer le fandroana, tout le monde se purifie, et tandis que le peuple se livre à de simples ablutions, la reine et ses officiers observent un cérémonial spécial, dont l'origine remonte aux anciens rois antimerina. On égorge un coq rouge : le sang, recueilli dans une coupe, est présenté à la reine et aux principaux officiers du palais, qui, trempant leurs doigts dans ce liquide encore tiède, s'en marquent le front, le creux de l'estomac et les principales articulations. Depuis que le gouvernement antimerina, entraîné par son penchant d'imitation et poussé par des influences étrangères, a décrété le protestantisme religion d'État et a fait semblant de s'y convertir dans la personne de ses principaux membres, cette purification préparatoire de la fête du Bain est tenue secrète, mais elle est aussi exactement pratiquée que par le passé, et les nouveaux convertis ont gardé nombre d'anciennes coutumes qu'ils se défendent énergiquement de suivre, et qu'ils cachent soigneusement aux yeux des étrangers.

Dans tous les villages de l'Imerina, on a, en prévision de la fête du Bain de la reine, engraissé des bœufs dont on envoie un certain nombre à Tananarive comme présent au souverain. Les bœufs engraissés pour le fandroana sont en général de fort beaux animaux; privilégiés entre toutes les bêtes domestiques des Malgaches, ils sont les seuls dont s'occupe l'indigène, les seuls auxquels il donne une nourriture sans laisser ce soin à la nature. Ces bœufs sont élevés dans les villages de l'Imerina; ils sont descendus dans des fosses qui ont servi à l'indigène à extraire l'argile dont il avait besoin pour construire sa maison; dans ces excavations, d'où l'animal ne peut sortir et au fond desquelles il ne peut que se mouvoir difficilement, en ne mangeant que quelques herbages, il engraisse fort vite. Une semaine ou deux avant le fandroana, on creuse une tranchée qui lui permet de sortir, et il est amené à Tananarive au palais de la reine.

On compte aujourd'hui plus de cinq cents bœufs amenés ainsi dans l'enceinte du rova royal; on en a bien distribué quelques-uns hier et avant-hier aux principaux Européens et autres gens de marque de la capitale, mais le plus grand nombre est donné dans l'après-midi du 21 novembre au peuple et surtout aux corps de métiers qui ont travaillé en corvée au palais royal, et dont de

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

JEUNES FILLES ANTANKARA (PAGE 386). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

FAMILLE ANTIMERINA [1].

nombreuses délégations sont allées saluer le souverain. Vers 2 heures, ces bœufs, chassés en petits groupes de l'enceinte du rova jusqu'à la place d'Andohaio, se répandent bientôt dans les rues de la ville; il en passe un grand nombre devant ma maison, rue d'Imarivolanitra; quand ils courent dans la ville, sitôt qu'ils ont dépassé l'enceinte du rova royal, ils appartiennent à ceux qui les prennent. Ils ont bien été donnés théoriquement aux forgerons, charpentiers, maçons, ferblantiers, et à tous les autres corps de métiers qui ont travaillé au palais, mais, comme bien d'autres gens ont été pris dans le cours de l'année pour le service de la reine, la coutume a voulu que le peuple tout entier fût convié à ce cadeau royal et que tout le monde en eût sa part; c'est ce qui a lieu. Une véritable chasse aux bœufs s'organise cet après-midi du 21 novembre. Les animaux, affolés, se sauvent dans toutes les ruelles, ils ne connaissent pas d'obstacles. Malheur au passant inoffensif qu'un bœuf furieux rencontrera dans une ruelle étroite bordée de murs élevés, comme il y en a un si grand nombre à Tananarive! Une armée d'esclaves et d'enfants cherche à s'emparer de ces animaux et à les attacher par une des jambes de derrière à une longue corde sur laquelle ils tireront pour les maîtriser. La foule, massée dans les cours intérieures, accroupie sur le haut des murs, entassée sur les balcons, excite animaux et chasseurs par ses cris et ses vociférations; enfin, vers cinq heures, tout se calme, les derniers bœufs ont été pris et l'on peut sortir de chez soi, ce qui eût été fort imprudent quelques heures auparavant. C'est à minuit, ou fort avant dans la soirée du 21, qu'aura lieu au palais la fête du Bain proprement dite. Jusqu'aux premières heures de la nuit, les rues sont très animées. Une foule d'indigènes les parcourent, revêtus de leurs plus beaux lambas; ils vont faire visite à leurs amis et à leurs parents, et accomplir une cérémonie très usitée ce jour, sorte de purification très sommaire dont le bain de la reine ne sera tout à l'heure que la consécration officielle. Pour accomplir cette purification, des vases remplis d'eau sont posés près des portes de toutes les maisons; quand on entre, on prend de cette eau lustrale du bout des doigts, et l'on s'en humecte la tête, en formant des vœux de longue vie pour ceux que l'on vient visiter. Pendant ce temps, il y a grande affluence au palais royal, les portes sont gardées par des détachements de soldats, et tous les gens porteurs d'un uniforme quelconque sont massés dans les cours intérieures. Vers huit heures, une salve d'artillerie est tirée par les vieux canons

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couchés sur la route d'Andohalo : c'est la cérémonie du bain de la reine qui va commencer.

Je me mêle aux Européens invités à y assister et je monte au rova. Lorsque nous sommes tous réunis dans la salle du palais d'argent où le premier ministre donne ses audiences et dans laquelle on nous a fait attendre quelques instants, nous suivons Andriamifidy, ministre des affaires étrangères, qui nous conduit dans la salle basse du grand palais, où nous nous groupons guidés par ses soins, en arrière de la grande colonne qui soutient cet édifice, que j'ai décrit au chapitre V[1]. Cette grande salle, où se presse une foule vraiment considérable, offre un aspect très animé et très pittoresque. Involontairement, en voyant la scène et le décor que j'ai sous les yeux, je me crois transporté bien loin de Madagascar et je pense assister à un opéra-comique quelconque. Cette pensée, un peu frivole, j'en conviens, m'a poursuivi malgré moi pendant toute la durée de la cérémonie. En face de nous, adossé au mur septentrional de la salle, se dresse le trône de la reine : il est composé d'une estrade de plusieurs marches, sur laquelle est placé un fauteuil doré tapissé de velours rouge où est assise Ranavalona III. A ses pieds est couché un enfant, à ses côtés se tient le premier ministre; la reine, de taille peu élevée, a les traits moins délicats et le teint plus brun que la plupart de ses sujets, elle est drapée dans un lamba rouge vif et porte sur la tête une couronne d'or; elle n'a pas d'autres ornements. Sous ce lamba rouge, couleur de la royauté chez les Antimerina, comme chez toutes les autres peuplades de l'île, Ranavalona porte une robe de velours rouge de coupe européenne. Son maintien est grave, sa figure est sévère et semble pénétrée des lois étroites de l'étiquette. Le premier ministre, Rainilaiarivony, a un costume fantaisiste très difficile à décrire : sa taille est très serrée dans une sorte de dolman de satin blanc; il porte la culotte courte; ses vêtements sont soutachés d'or : de grands brodequins en cuir jaune et à talons très élevés lui emboîtent les chevilles; il a des bas blancs avec jarretières enrubannées; il manie un sabre recourbé, dont le fourreau en cuir noir incrusté d'or pend à son côté gauche soutenu par un énorme baudrier doré; son col est orné de la cravate de commandeur de la Légion d'honneur; il est nerveux et agité : autant le maintien de la reine semble digne, j'oserai dire ennuyé, autant l'aspect du premier ministre est ridicule. Ranavalona III me rappelle, tant par sa personne que par le cadre qui l'entoure, quelque idole indienne; Rainilaiarivony n'est qu'un jeune premier d'opérette. Entre le trône et l'espace qui nous est réservé derrière la grande colonne, ainsi que sur les deux côtés de la salle, sont accroupis sur leurs talons les principaux représentants de la noblesse et des bourgeois antimerina; tout ce monde est enveloppé du lamba traditionnel, le plus souvent l'*arindrano*, blanc à rayures noires et bordures foncées. Pour la cérémonie du fandroana en effet, par une des rares coutumes anciennes qui subsistent encore, les étoffes européennes ont été bannies et les Antimerina s'habillent ce jour-là d'étoffes du pays, avec lesquelles ils font néanmoins des vêtements de coupe européenne, pantalon et veston cachés, il est vrai, sous des lambas arindrano. Le premier ministre et quelques grands chefs militaires font seuls exception. Dans quelques années, cette vieille coutume disparaîtra sans doute, et les Antimerina, dans leur désir d'imiter les Européens au moins dans leurs coutumes extérieures, pénétreront dans la salle du bain en redingote et en chapeau haut de forme.

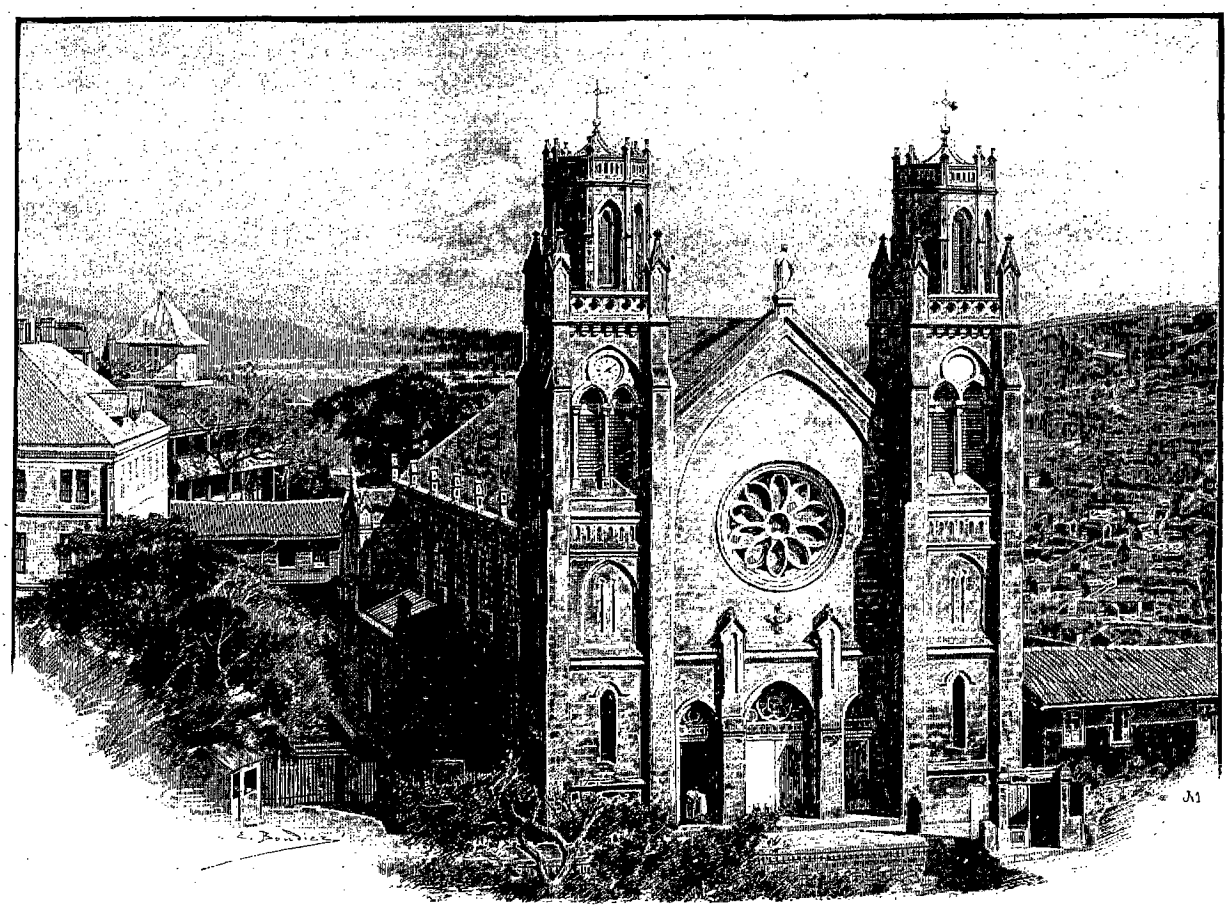
UN JEUNE ANTIMERINA[2].

Les principales castes de la noblesse sont représentées ici au nombre de six : 1° les proches parents de la reine; 2° les *Zanak' Andriamasinavalona*, qui sont les descendants du chef célèbre qui conquit la plus grande partie de l'Imerina; 3° les *Zazamarolahy*; 4° les *Zanak' Ambony*, descendants des soldats qui prirent Tananarina, sous la conduite d'Andrianjaka; 5° les *Zafinandriandranando*; 6° les *Zanadralambo*, issus de Ralambo, ancien roi d'Ambohitrabiby, qui découvrit le premier que le bœuf est bon à manger. Derrière ces castes de la noblesse sont les représentants de la bourgeoisie, les *Hova*; derrière nous et dans les coins de la salle, relégués au dernier rang, sont les esclaves, divisés en deux groupes, les esclaves de la couronne : *Tsiaroundahy*, *Tsimandoa*, *Manisotra* et *Makoa*, et les esclaves des Antimerina : *Zazahoza* et *Zazavery*. Tout ce monde est accroupi; seuls le résident général de France et le consul d'Angleterre sont assis sur des coussins; nous nous tenons debout derrière eux.

La cérémonie commence : ce sont d'abord des paroles élogieuses pour le souverain et ses aïeux, rythmées et psalmodiées sur un ton lent et plaintif; un grand nombre d'assistants les soulignent en cadence par de vigou-

1. Voyez t. LXV, p. 32.
2. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ÉGLISE DES JÉSUITES A TANANARIVE[1] (PAGE 391).

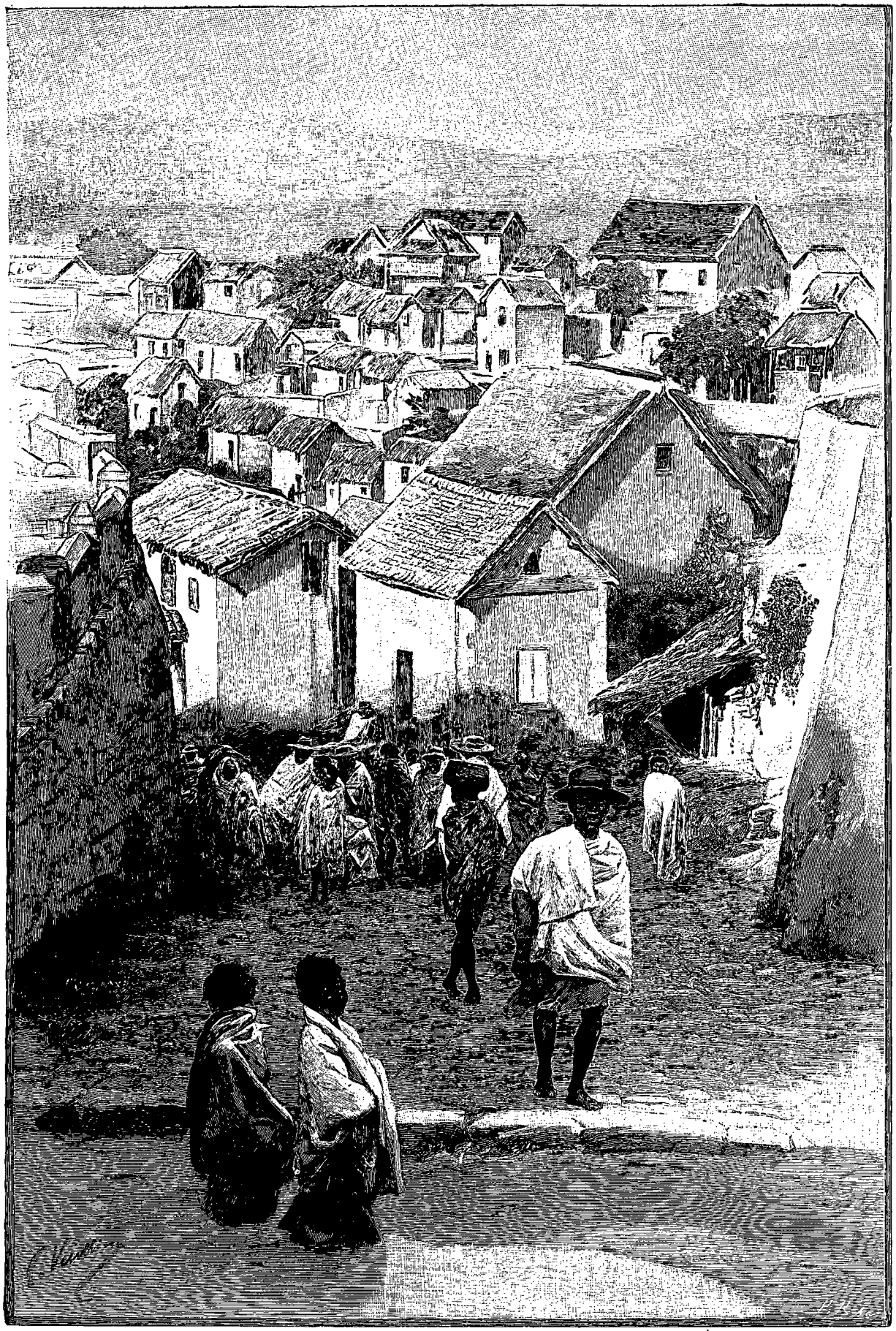
reux battements de mains, puis les proches parents de la reine, les représentants des différentes castes de la noblesse, des Hova et des esclaves, vont faire le *hasina* devant Ranavalona et lui présenter une offrande avec leurs vœux de longue vie et de prospérité. Cela demande plusieurs heures, après quoi le premier ministre prononce un long discours dans lequel il rappelle brièvement les principaux événements de l'année qui vient de s'écouler, et célèbre les louanges de la reine et de son gouvernement, en n'ayant garde de s'oublier. Il demande au peuple qui l'écoute si ses actions sont justes et équitables, et tout le monde s'écrie : *Marina, izay*, « c'est vrai, c'est cela ». Il explique que dans telles circonstances il a pris une mesure qu'il a cru équitable. A-t-il bien fait? *Marina! izay!* s'écrient d'une seule voix tous les assistants. Ces discours sont très longs, et la reine commence à donner des signes non équivoques d'un profond ennui. Pour le chasser sans doute, Sa Majesté antimerina fait une ample consommation de tabac à chiquer. Les dames d'honneur, qui connaissent son faible, s'empressant de prévenir ses moindres désirs, lui présentent un vase d'argent où elle crache à tous moments. Quand les discours sont terminés, entrent en scène de nouveaux personnages. En voyant leur défilé, mon imagination, folâtre ce soir je ne sais pourquoi, reporte ma pensée au premier acte du *Songe d'une nuit d'été* : le défilé des marmitons. Le premier figurant, en tricot et en lamba blanc roulé autour des reins, ce qui représente assez exactement un tablier de cuisine, est l'oncle de la reine; il porte une marmite aux flancs rebondis dans laquelle on va faire cuire le riz de la nouvelle année; des nobles et des esclaves le suivent dans le même costume: ils portent le riz, le bois, l'eau, nécessaires à la préparation culinaire qui va se faire sous nos yeux, ainsi qu'à l'apprêt du bain de Sa Majesté. Chose curieuse, tous ces gens défilent par rang de taille : l'oncle de la reine, gros et grand, a ouvert la marche; un petit enfant, neveu de Sa Majesté, qui portait une énorme cuiller en bois, a clos le défilé.

Pendant que des chœurs chantent des cantiques de circonstance, on allume les feux, sur lesquels on fait cuire le riz et chauffer l'eau du bain de la reine. Je dois rendre hommage à l'habileté du chef (l'oncle de la reine) : il avait si bien choisi son combustible ligneux que pendant toute l'opération, qui fut assez longue d'ailleurs, je ne pus percevoir dans la vaste salle où je me trouvais la moindre odeur de fumée.

C'est dans l'angle nord-est de la salle que se trouve la baignoire royale, entourée d'un rideau rouge derrière

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RUE D'IMARIVOLANITRA À TANANARIVE (PAGE 391). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MON PROFESSEUR DE « FANORANA » [1] (PAGE 400).

lequel la reine se dissimule. Lorsque tout est prêt, la reine passe derrière le rideau, et juste à ce moment éclate une deuxième salve d'artillerie, qui annonce dans toute la province la purification du souverain. L'opération n'est pas longue. La reine ressort bientôt; cette fois elle a quitté son lamba rouge et se fait voir, parée de quelques bijoux, dans sa robe européenne. Elle reprend place sur son trône, et dans une corne de bœuf montée d'argent on lui apporte de l'eau du bain. Les représentants des différentes castes énumérées plus haut viennent alors se présenter à ses pieds pour lui demander l'onction sainte; elle trempe ses doigts dans la corne et en mouille leur tête. La reine, après cette opération, se lève et parcourt la salle en aspergeant tout le monde d'eau lustrale. Elle montre sa bienveillance par sa prodigalité, et ceux qui reçoivent une bonne aspersion doivent se considérer comme très heureux. Elle fait le tour du palais et asperge aussi, dans les cours, les troupes qui présentent les armes. Enfin elle revient sur son trône pour manger le premier riz, faire le premier repas de la nouvelle année, le jaka. Autrefois, lorsque l'assistance, moins nombreuse, ne comptait presque pas d'étrangers, on mangeait le jaka en commun, et chacun recevait un peu de ce riz cuit au fandroana, avec du miel et un peu de bœuf conservé dans la graisse de l'année précédente. Maintenant cette coutume s'est modifiée et il n'y a plus que la reine et les membres de la famille royale qui, avec le premier ministre, prennent part au jaka du bain. Les indigènes font le jaka dans leurs familles, et quant aux Européens, ils sont conviés, quelques jours après le fandroana, au repas du jaka par Andriamifidy dans une maison au nord du grand palais. C'est là d'ailleurs le seul repas offert aux étrangers européens par le gouvernement antimerina.

Après la consommation du jaka, le fandroana est terminé, la fin vient d'en être annoncée par une troisième et dernière salve d'artillerie, et je rentre chez moi à 2 heures du matin, content de ma soirée, mais non débarrassé de mon obsession théâtrale.

Cependant, la saison des pluies est maintenant bien établie : dans les rizières, le riz repiqué depuis quelques semaines montre ses pousses vigoureuses; la plaine de Betsimitatatra est inondée en partie, car sur plusieurs points les eaux de l'Ikopa ont débordé, et le fleuve, grossi par un mois de pluies torrentielles, a rompu en plusieurs points les digues qui limitent son cours. La grande plaine de Betsimitatatra, qui est à l'est de Tananarive, était autrefois, avant la fondation de la ville, un immense marais, desséché il est vrai pendant la saison sèche, mais changé en étang pendant la saison des pluies, car, à cette époque de l'année, les hautes eaux de l'Ikopa étaient souvent sensiblement plus élevées que le niveau moyen de la plaine de Betsimitatatra. Depuis, à mesure que la population plus nombreuse qui venait se fixer sur les collines de Tananarive sentait grandir ses besoins, il fallut chercher à étendre les cultures autour de la capitale, et à conquérir notamment sur les eaux cette vaste plaine boueuse de Betsimitatatra. Pour faire cela, les rois antimerina levèrent dans leurs États des corvées extraordinaires et firent endiguer le cours de l'Ikopa dans les environs de la capitale. De cette façon, suivant le régime des eaux, la nappe fluide de cette grande rivière pouvait s'élever ou s'abaisser en dedans des digues, mais elle ne pouvait plus envahir les plaines voisines. Ce terrain ainsi conquis par ces grands travaux ne devait pas rester improductif, car, en ménageant de distance en distance des canaux d'irrigation, et en coupant de loin en loin les digues pour les alimenter, on pouvait permettre à l'eau de venir en temps opportun inonder la plaine, qui, cultivée et arrosée avec méthode, est devenue une rizière d'une grande fertilité. Malheureusement, presque tous les ans, sous la violence des eaux de l'Ikopa qui coule en ces mois à pleins bords, les digues, qui ne sont que de la terre rapportée, se rompent fréquemment; alors le riz encore en herbe est noyé sous cette masse d'eau qui envahit la plaine, et la récolte est compromise. Il faut réparer les digues et faire appel à la corvée. C'est à ce moment que l'on peut voir Rainilaiarivony, drapé dans son grand manteau rouge de commandement, aller sur les digues de

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Ikopa. Il fait appel à toute la population, chacun apporte sa *sobika* de terre, et la digue est bientôt réparée.

Pendant la saison des pluies à Tananarive, c'est-à-dire durant les mois de novembre, décembre, janvier, février et mars, la pluie tombe tous les jours. La matinée est relativement belle, le soleil se montre même quelquefois, puis de midi à 3 heures de gros nuages s'amoncellent, le ciel s'obscurcit, l'astre du jour disparaît. Vers 4 heures, au sein de ces nimbus, un orage se forme, presque toujours dans l'est ou dans le nord, il s'avance peu à peu; les roulements du tonnerre, d'abord lointains, deviennent plus violents : tantôt ce sont de sourdes décharges d'artillerie, d'autres fois ce sont des crépitements et l'on dirait que l'on déchire violemment une cotonnade neuve; l'orage est alors dans toute sa force, il crève sur nos têtes, la pluie tombe en larges gouttes, que bientôt même on ne distingue plus, les cataractes du ciel semblent ouvertes. Vers 6 heures du soir, on observe généralement une rémission; l'averse reprend vers 11 heures; le reste de la nuit, jusqu'au matin, c'est une petite pluie froide et persistante. Ces phénomènes aqueux et électriques se renouvellent généralement sans interruption pendant cinq mois et présentent le plus souvent la marche que je viens de décrire. Il me fallait donc, pendant ces mois que je restais dans la capitale, profiter du matin pour sortir, et revenir à la maison avant 4 heures pour éviter l'averse du soir. Il fait très chaud maintenant à Tananarive : alors que pendant les mois de juin et de juillet, c'est-à-dire en pleine saison sèche, les vêtements de drap sont de rigueur, et que souvent même il est nécessaire d'avoir recours à un pardessus de demi-saison, pendant la saison des pluies, au contraire, et surtout quand elle est bien établie, en décembre et janvier, on ne peut plus porter que le pantalon et le veston blancs, vêtement colonial par excellence.

Pour charmer mes loisirs pendant les heures de pluie, j'allais souvent dans les familles antimerina que je connaissais, principalement dans celles du bas peuple, où il m'était plus facile de pénétrer et d'observer les vraies coutumes malgaches, les jeux et les amusements indigènes. Dans un pays qu'il visite, le voyageur doit surtout s'attacher à fréquenter ces basses classes.

Les Antimerina, comme toutes les autres tribus de l'île, aiment beaucoup la danse, et ce sont les porteurs et les esclaves qui se livrent le plus volontiers en public à ce divertissement. Pendant que les borizana dansent, tous ceux qui se trouvent dans la case, et qui environnent les danseurs, les excitent de la voix et du geste. Ils chantent le plus souvent une romance, qui n'est qu'un itinéraire entre deux grandes villes de Madagascar, pendant qu'ils s'accompagnent de battements de mains rythmés à contre-temps sur leurs chants. Avec les danses et les chants, les Antimerina affectionnent beaucoup les airs de musique joués sur les instruments. Parmi ces derniers, de fabrication indigène, j'ai déjà mentionné le *valiha*, d'origine antimerina, il faut y ajouter le *lokanga-voatavo*, d'origine plutôt betsimisaraka. Le *lokanga* se compose d'une calebasse creuse de forme hémisphérique, qui sert de boîte sonore et que l'on applique contre la poitrine. Sur

NOS FIDÈLES DE TANANARIVE [1] (PAGE 400).

cette calebasse est fixée une tige rigide supportant une ou deux cordes; avec la main gauche on saisit cette tige, et avec les doigts, qui compriment alternativement la corde sur des renflements dont la tige est munie, on donne à la cordelette une longueur vibratoire différente, pendant que de la main droite on produit le son en grattant la corde au moyen d'un petit éclat de bois. Les autres amusements des Antimerina sont le *fanorona*, sorte de jeu de dames, que l'on joue avec trente-deux fèves sur une planche ou sur toute autre surface lisse, où sont tracés des lignes convergentes et des rectangles concentriques. Le jeu du *katra* est très peu connu à Tananarive. Comme jeu physique, les Antimerina ont ce qu'ils appellent *mamely dia manga* (« faire des bleus avec la plante du pied »). Le plus souvent il exige de nombreux partenaires, qui se divisent en deux camps : chaque camp se compose de cinq

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou six jeunes gens, qui, se tenant par la main, cherchent à coups de pied à porter le désordre dans le camp adverse.

Dans ce long séjour que je venais de faire à Tananarive, il me fut donné d'observer encore l'affection très bizarre qu'ont les Antimerina pour le nombre 12: quand une ville est éloignée, on la dit à douze jours de marche; énoncer qu'une famille a douze enfants, c'est dire qu'elle est très nombreuse. L'Antimerina trouve maintes occasions de placer « son douze ». On ne prononce pas un *kabary* public sans faire allusion aux douze rois de l'Imerina et aux douze montagnes saintes qui environnent Tananarive.

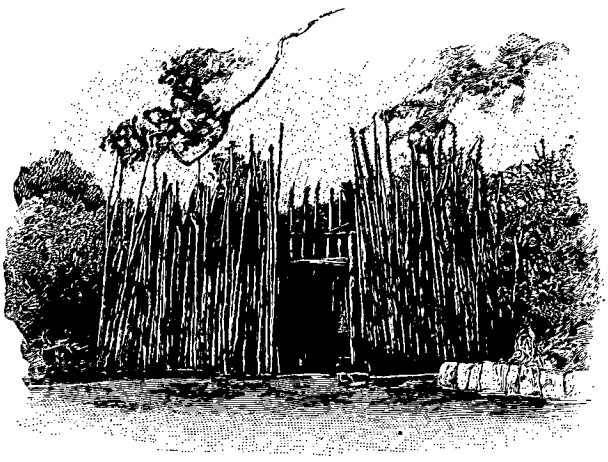
Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, je voyais, avec ma santé, renaître un désir impérieux de continuer la série de mes voyages à Madagascar. Maistre et moi étions maintenant bien portants, et nous nous apprêtions à aller visiter des pays nouveaux. Dans cette année de 1889 qui venait de s'écouler, nous avions vu bien en détail le pays des Antimerina, puis nous avions visité à l'est de l'île les tribus betsimisakara, au nord et à l'ouest les grandes contrées sakalava. Maistre avait complété ses explorations en visitant le lac Alaotra et le pays des Antsihanaka, et Foucart, de son côté, avait descendu la vallée inférieure du Mangoro jusqu'au rivage de la mer des Indes. Il nous restait à voir le sud de l'île, et c'était cette partie méridionale de Madagascar que nous voulions visiter pendant l'année 1890. Dans ces voyages à Madagascar, comme partout ailleurs du reste, la question la plus importante est celle des porteurs. Jusqu'à présent nous en avions toujours trouvé suffisamment et nos bagages avaient pu nous suivre. Nous avions pu même nous servir souvent de nos filanzana, ce qui nous avait permis de parcourir de plus grandes distances. Mais parmi tous ces hommes qui nous avaient accompagnés, bien peu consentaient à nous suivre de nouveau. Si une grande partie d'entre eux acceptait de nous conduire jusqu'à Fianarantsoa, nous n'avions plus que neuf borizana qui voulussent bien nous accompagner dans le sud; c'était ce que nous appelions « nos fidèles de Tananarive », et nous ne trouvions personne pour nous suivre jusqu'à Fort-Dauphin. Il nous fallait donc d'autres moyens de transport. En cherchant bien, je trouve un petit cheval et un mulet, triste épave de notre expédition de 1885, qui avaient été amenés jusqu'à Tananarive; et Maistre et moi, nous passons le mois de janvier à parfaire l'éducation de nos montures, qui, je dois le reconnaître, avaient beaucoup perdu de leur aptitude naturelle sous la direction de leurs nouveaux maîtres.

Vers la fin de mars, nous avions terminé tous nos préparatifs pour notre prochaine campagne, et le samedi 22 nous partions de Tananarive, faisant route pour Fianarantsoa. Nous étions pleins d'espoirs, et je dois dire d'ores et déjà que nous n'avons pas été déçus. Car si, pendant cette campagne du sud, les fatigues et les privations ont été quelquefois pénibles, si notre santé a trop souvent laissé à désirer, si enfin les tracasseries et les attaques des populations ont mis maintes fois notre patience à l'épreuve et nous ont causé à différentes reprises de graves embarras, nous avons été largement dédommagés par le succès, je dirai même par l'heureuse chance qui nous a constamment favorisés. Nous avons en effet accompli, point par point, l'itinéraire que nous nous étions tracé à travers des contrées inconnues et jusqu'alors fermées à tout Européen.

Docteur Louis Catat.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

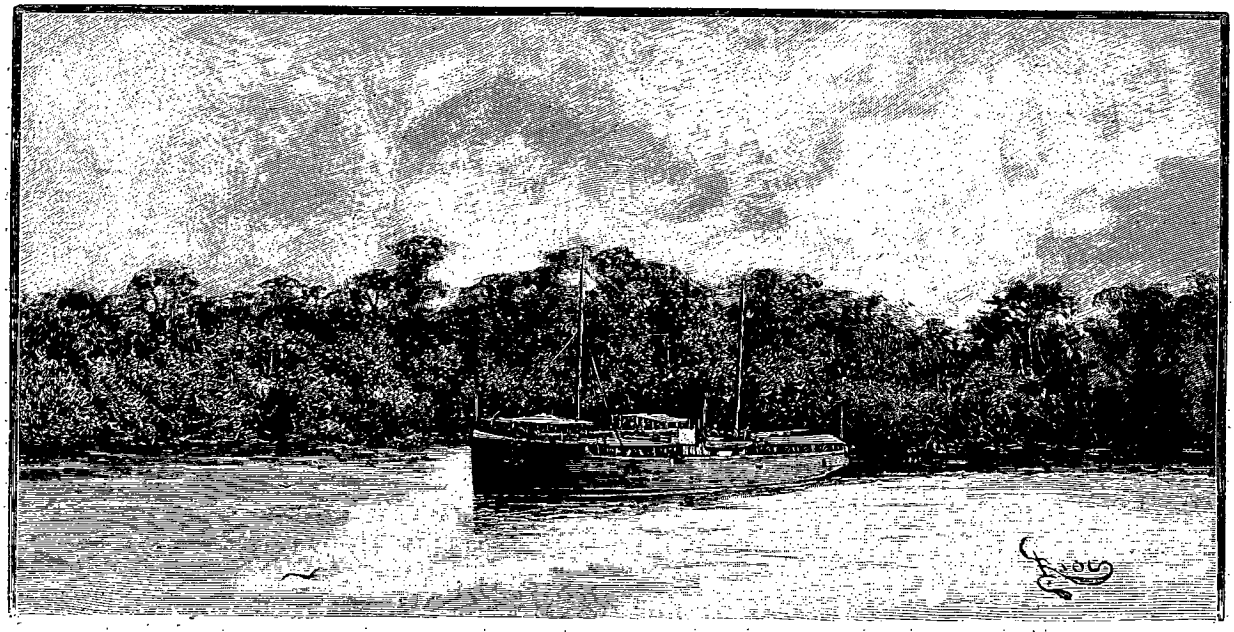
(*La suite à une autre livraison.*)



PORTE DE KINAJY [1] (PAGE 390).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE « COTOPAXI »[1].

TROIS SEMAINES CHEZ LES INDIENS CAYAPAS

(RÉPUBLIQUE DE L'ECUADOR),

PAR M. SANTIAGO M. BASURCO[2],

INGÉNIEUR CIVIL.

I

INDIEN DU RIO CHIMBAGALL[3] (PAGE 416).

On sait depuis un temps immémorial que les rives du rio Cayapas et de ses affluents contiennent des gisements aurifères d'une richesse extraordinaire. Le Dr Teodoro Wolf en a parlé tout récemment encore dans son ouvrage bien connu : *Voyages scientifiques dans la République de l'Ecuador*. Il cite en particulier ceux du rio Sapayo Grande, qu'il n'a pu visiter personnellement parce qu'ils se trouvent dans le territoire des Indiens Cayapas et que ceux-ci, dit-il, ne permettent pas de l'explorer.

La région que j'ai parcourue, en relevant les uns après les autres tous ses cours d'eau, était donc jusqu'ici inconnue, et ses richesses aurifères restaient encore à découvrir.

Au mois de novembre 1891, le capitaine de vaisseau Don Nicolas Bayona, qui se trouvait en mission de service, sur le croiseur national *Cotopaxi*, dans le nord du littoral, eut la bonne idée de remonter le rio Cayapas jusqu'à un point appelé Corriente Grande, à cinq jours de navigation en canot du lieu appelé la Tola. Il était accompagné du Dr Pablo Moreno, prêtre espagnol ayant quelques connaissances en minéralogie, et qui avait eu l'occasion de nouer récemment des relations d'amitié avec les Indiens. Aussi, malgré la précipitation de leur voyage, les explorateurs trouvèrent-ils moyen d'observer un banc aurifère d'une grande richesse et de plus de 2 kilomètres d'étendue.

Le commandant Bayona envoya à Guayaquil quelques échantillons du précieux métal, et une société se forma aussitôt en vue d'organiser une expédition de reconnaissance vers ces régions. Cette expédition, dont j'avais la direction, se composait du capitaine de corvette Roberto Bayona, du chapelain Dr Vidal Egüez, de MM. le Dr Pablo Moreno et Juan G. Vallarino, enfin de M. Carlos M. de Murrieta, mandataire de la compagnie. Le gouvernement voulut bien lui prêter un appui efficace, en faisant transporter le personnel de Guayaquil au port d'Esmeraldas, et de là au confluent des rios Santiago et Cayapas.

Nous partîmes de Guayaquil le 20 novembre 1891, mais nous ne pûmes commencer notre voyage que le 3 décembre, jour auquel nous partîmes d'Esmeraldas,

1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*

2. *Voyage exécuté en* 1891 *et* 1892. *Traduit et résumé du journal* l'Opinion-Nacional, *de Lima. — Les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de l'auteur.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laissant dans ce lieu le mandataire de la compagnie, pour y préparer le travail relatif aux concessions.

II

Trois heures quarante après avoir quitté Esmeraldas, nous sommes à la Tola, attendant la marée qui doit nous faire entrer dans le port de Limones. La Tola est un petit village à l'embouchure du rio Santiago; il possède une scierie à vapeur, et a un commerce de bois régulier avec Guayaquil et les autres ports du littoral.

Sitôt la marée venue, nous sommes en cinq minutes au mouillage de Limones. Le groupe de maisons situées sur la plage, à l'embouchure du rio, est, vu de la mer, d'un fort joli effet, avec les bois épais et les sveltes palmiers qui lui servent de fond; mais, vu de la terre, il perd beaucoup de sa poésie. Limones commence seulement à se développer, depuis que les laveries de la Playa de Oro sont devenues la propriété d'une compagnie nord-américaine, qui a établi là son point de débarquement. Un grand nombre d'immigrants colombiens sont venus se fixer dans le village, qui compte maintenant plus de 500 habitants. Malheureusement le gouvernement écuadorien l'a négligé jusqu'ici, et n'a rien fait pour y établir son autorité. La population se compose en majeure partie de nègres et de mulâtres; la race blanche y est très peu représentée. On trouve dans le village une scierie, propriété d'un Italien; les occupations des habitants sont le commerce avec les nègres qui habitent les rives du rio Santiago et de ses affluents, et la pêche, spécialement celle des huîtres, qui forment des bancs immenses. Les Indiens Cayapas viennent à Limones s'approvisionner de ce coquillage, pour lequel ils ont une prédilection spéciale.

Un commerce particulièrement florissant à Limones, c'est la contrebande. Le village n'est qu'à 2 lieues d'un hameau appelé Pinguapi, qui est la localité la plus septentrionale de l'Ecuador, et qui est séparé du village colombien de Casas Viejas par un bras du rio Mataje. Les marchandises sont facilement transportées en fraude d'une rive à l'autre.

Mais il nous faut décrire le grand événement qui eut lieu le jour de notre arrivée : le grand bal de *marimba* organisé en notre honneur par le commandant du croiseur. Ce nom vient d'un instrument de musique qui fait partie de l'orchestre, quoique y jouant un rôle secondaire.

Le bal a lieu dans une habitation carrée de 8 mètres de côté, soutenue par des piliers de bois de 3 mètres de hauteur. Le plancher est formé de roseaux coupés plats et réunis fortement entre eux. Le toit est à deux versants, et couvert de *bijao* (*Heliconia latispatha*), dont les feuilles sont impénétrables à l'eau.

A 7 heures du soir, le propriétaire de la case allume les bougies de quatre lanternes suspendues aux quatre angles du « salon ». Le mobilier consiste en une table, placée dans un des coins et sur laquelle se trouvent d'énormes dames-jeannes d'eau-de-vie, et en des bancs disposés sur les côtés. Peu après vient l'orchestre. Il se compose de la marimba, instrument mélodieux ressemblant au tambour et formé par une série de plaques de bois de *chonta*, de longueurs décroissantes, reliées entre elles au moyen de fils de chanvre, placées horizontalement sur deux petits montants de la même matière, et couvrant chacune une série de tuyaux de roseaux creux, également de longueurs décroissantes, mais dans le sens vertical, à la manière d'une flûte de Pan. Deux nègres armés respectivement de deux bâtonnets, terminés par deux petites sphères arrondies en caoutchouc, frappent sur les plaques, et produisent des sons plus ou moins aigus, suivant leur longueur ou celle des tuyaux, qui sont la boîte sonore de l'appareil.

Les autres instruments qui formaient l'orchestre étaient trois tambourins, de 1 mètre de hauteur et de 40 centimètres de diamètre, que l'on frappe avec les mains, et que l'on appelle *cununas*. Une grosse caisse était supendue au toit par une corde, afin de faire plus de bruit. La marimba était également suspendue par ses quatre angles. L'orchestre était enfin complété par des roseaux creux de 80 centimètres de longueur, pleins de graines, qui rendent, lorsqu'on les secoue, un son sec et fort. Ces instruments se nomment *alfandoques* et *guasanos*.

Un coup de canon annonça le commencement du bal, et tous les invités se précipitèrent vers la case. Les *marimberos* commencèrent par tirer quelques sons harmonieux de leurs instruments, puis les cununas, les alfandoques et la grosse caisse suivirent la mesure, et bientôt l'enthousiasme des musiciens fut tel que le son de la marimba s'entendait à peine, dominé par un vacarme infernal, qu'accompagnait un chant dont on n'entendait que le refrain : *ay! ya me voy!*

Ce ne fut donc qu'à 10 heures qu'apparurent les dames; toutes portaient des vêtements blancs, ornés de rubans de diverses couleurs. Leurs coiffures étaient simples et se composaient de tresses plus ou moins larges. Peu d'instants après, le bal commença, et chacun accomplit sa tâche de sauts, de gambades et de contorsions.

Le 4 décembre à 6 heures du matin, nous quittions le mouillage de Limones, et nous pénétrions dans le rio Santiago. Le fleuve mesure 150 mètres de largeur; ses ondes transparentes reflètent les bouquets d'arbres, les palmiers et les cabanes qui s'élèvent sur ses rives à de courts intervalles. Comme pour varier le paysage, des collines se dressent de distance en distance ornées d'arbres et de cases primitives.

Les rives du Santiago ne sont peuplées que de noirs et de mulâtres. Beaucoup sont de nationalité colombienne; chaque famille vit isolée dans sa case, autour de laquelle sont des plantations de yucca, de maïs, de canne à sucre et d'arbres fruitiers, sans compter les pâturages pour ceux qui ont quelque bétail. Ces gens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

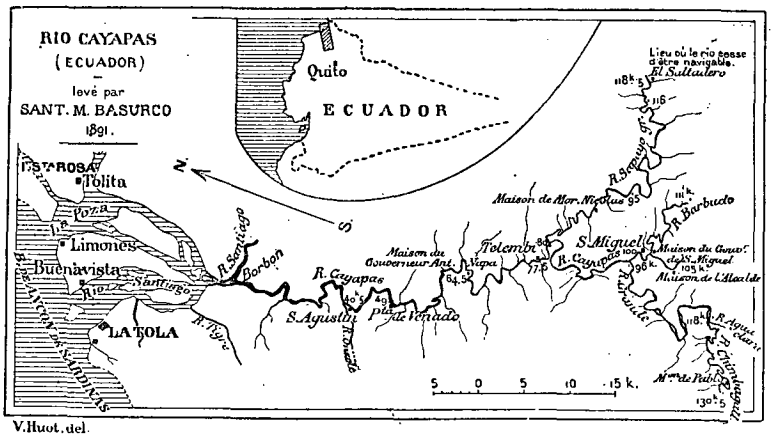
vendent des volailles et des porcs, mais en petites quantités, font le commerce du caoutchouc recueilli dans les montagnes, et construisent des canots en bois très appréciés.

A 8 heures 45 du matin, nous jetions l'ancre à Borbon, qui marquait le terme de notre voyage à bord du croiseur. Borbon est simplement une péninsule, située au confluent des rios Santiago et Cayapas. Du lieu où nous avions jeté l'ancre on voyait les deux rives, et le paysage était vraiment fort joli.

Nous eûmes à Borbon un premier contretemps. La chaloupe à vapeur le *Jaramijo*, que nous avions remorquée depuis Guayaquil, et qui devait nous rendre tant de services, avait eu à sa machine un accident qu'il était impossible de réparer : l'axe de l'hélice s'était tordu. Nous perdions ainsi le moyen de remonter le fleuve à la vapeur pendant deux jours encore, et de nous mettre par la suite en communication rapide et sûre avec la côte.

Nous décidâmes alors de partir en canots pour l'endroit connu sous le nom de Telembi. Là nous devions trouver des guides pour notre exploration. En même temps le docteur Moreno devait se rendre à la Playa de Oro, village nègre sur les rives du Santiago.

Le même jour, nous commençons à recruter des rameurs. Nous enrôlons des nègres du plus bel ébène, qui ont passé la moitié de leur vie dans le fleuve et l'autre sur ses bords. Ce sont de véritables amphibies, habitués depuis leur naissance à manœuvrer les canots.



V.Huot.del.

Les nègres de Borbon sont courtois et aimables; ils se considèrent comme « mulâtres », bien qu'ils n'aient pas une goutte de sang blanc dans les veines, et veulent être tenus pour de vrais *caballeros*. Ce qui les distingue le plus des autres riverains, c'est une probité extrême et le respect de la parole donnée.

A 5 heures du soir, nous aperçûmes un canot monté par des Indiens Cayapas qui, accompagnés d'un nègre, se dirigeaient vers le croiseur. Ils s'approchèrent de l'échelle, mais, malgré toutes nos instances, ne voulurent pas monter à bord. Nous pûmes les examiner à loisir. Ils étaient trois : un vieillard, un jeune homme et une femme. Le vieux avait quelque apparence de civilisation; il comprenait parfaitement tout ce que nous disions, et, n'était une manière de s'exprimer pareille à celle des Chinois, on ne voyait rien en lui de sauvage, à ce point de vue. Mais pour le reste, ces Indiens sont entièrement originaux. En général, les Cayapas n'ont de chapeaux d'aucune espèce. Celui que nous avions devant nous en avait sur la tête une sorte d'imitation construite en osier, avec une coiffe extrêmement vaste, à la façon d'un grand panier.

Les hommes portent un petit caleçon en toile blanche, extrêmement ajusté et extrêmement court, qui offre à peine quelques avantages sur la feuille de vigne primitive. Ils ont en outre une petite chemise en cotonnade très ample, qui arrive à peine à la ceinture, et qui est de couleurs criardes, généralement rouge ou bleu, à fleurs ou à raies.

Les femmes seules sont couvertes, de la ceinture aux chevilles, d'une tunique très ajustée et de couleur sombre. Le reste du corps est nu.

Les Cayapas sont de couleur bronzée; ils ont les traits bien marqués, les formes belles et très fortes. Ils parlent un idiome guttural, qui ne ressemble en rien au quichua[1], et qui est tout à fait original.

Hommes et femmes portent les cheveux longs, et en ont grand soin; ils se peignent la figure en rouge et en noir, et beaucoup en font de même à leurs bras et à leurs jambes, en usant de dessins plus ou moins capricieux. Les femmes se peignent les seins d'une façon curieuse.

Le 5 décembre, le Dr Moreno partit pour la Playa de Oro. Le 6, à 7 heures du matin, notre flottille expéditionnaire se mit en marche; elle comprenait trois canots. J'étais dans le premier avec le capitaine Bayona, et nous avions avec nous nos instruments scientifiques et les plus nécessaires de nos bagages. Dans le deuxième avaient pris place le Dr Egüez et Vallarino, avec le reste de nos bagages et des vivres. Le troisième ne portait que des vivres.

La flottille comprenait 9 hommes d'équipage, et nous avions en outre mon domestique et un mousse qui avait la prétention d'être cuisinier, ce qui faisait un total de 15 personnes. Nos canots mesuraient 10 mètres de long sur 1 de large.

Le rio Cayapas, comme presque tous les fleuves de la zone torride, a ses rives couvertes d'une végétation exubérante, aux teintes les plus variées, depuis le vert d'émeraude jusqu'au bronze. Des bois épais, impénétrables en certains endroits, coupés de clairières à de courts intervalles, et où croissent le caoutchouc, la vanille, le cèdre, la chonta, les *guaduas* (*Guadua angustifolia*) et une grande variété d'essences pré-

1. Langue des indigènes du Pérou, parlée également dans l'Ecuador et la Bolivie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cieuses, les palmiers aux formes capricieuses, qui inclinent gracieusement leurs panaches vers le fleuve, la *palmicha* (*Euterpe spe.*), qui est le plus beau palmier connu; les bananiers et les cannes à sucre, qui entourent les habitations des Indiens, formant comme de petites oasis au milieu de la gigantesque végétation de la *montaña*; enfin les embarcations des Cayapas, qui animent le paysage en lui donnant la vie : tout cela fait comprendre au voyageur qu'il est bien au milieu de la nature sauvage, et tout cela n'est pas monotone.

Une heure après notre départ, nous nous arrêtâmes à une habitation d'Indiens, la première que l'on rencontre à partir de l'embouchure du fleuve. Elle dessine un carré de 4 mètres de côté, formé par quatre pieux de 5 mètres de hauteur, qui soutiennent, à 2 mètres du sol, un plancher de *pambil* (espèce de palmier), et à leurs extrémités un toit à deux versants, construit en feuilles de bijao. Un tronc creusé de quelques entailles sert d'escalier.

La case était habitée par un Cayapa à demi civilisé, avec son estimable famille. Celle-ci consistait en trois Indiennes demi-nues, qui montraient d'énormes colliers de pièces d'argent, et dévoraient précipitamment des moules entassées sur le plancher. Deux d'entre elles étaient d'un certain âge, la troisième était une toute jeune fille. Deux garçons de six à sept ans, complètement nus, fils d'une des premières, ne nous eurent pas plus tôt vus qu'ils se réfugièrent dans les jupes de leur maman, en poussant de grands cris, et à demi morts de peur. Les femmes continuèrent à manger, sans paraître s'apercevoir de notre présence. Mais le maître de la maison, qui était accompagné d'un autre Indien, ne pouvait, tout en s'efforçant de paraître aimable, dissimuler le désir qu'il avait de s'en aller.

Après les salutations d'usage, il nous demanda ce que nous venions faire dans le pays. Nous avions concerté à l'avance, pour ne pas découvrir le but vrai de notre voyage, ce qui eût été dangereux, de dire que nous allions faire des études géographiques pour le compte du gouvernement. Mais cette explication n'était pas au niveau de toutes les intelligences, et nous dûmes la varier plusieurs fois dans le cours de notre exploration.

Les cases des Cayapas n'ont d'autre mobilier qu'un foyer, des marmites de toute dimension, des terrines de bois et des rames de diverses grandeurs, un filet de pêche suspendu au toit, des harpons de chonta destinés à la pêche, des hameçons et une ou deux lances, sans compter un fusil assez bon. Le lit est une *damajagua*, écorce d'un arbre qu'on étend sur le sol; on voit en outre une sorte de rideau pour se défendre des chauves-souris pendant la nuit, et des regards indiscrets au lever du jour.

A 2 heures, nous arrivons en vue d'une colline sur laquelle se trouvaient quatre huttes entourées de palmiers et d'arbres fruitiers. C'est la péninsule formée par le confluent de l'Onzole dans le Cayapas. Le hameau s'appelle San Agustin.

Au delà, le rio Cayapas ne mesure plus que 100 à 120 mètres de large; ses rives ont 1 à 3 mètres de hauteur, suivant le flux ou le reflux; elles sont couvertes de collines de 40 à 80 mètres. C'est à partir de San Agustin que les *chiperos* commencent à se montrer en nombre sérieux. Ce sont des arbres gros et feuillus, qui croissent presque toujours sur la rive du fleuve, vers lequel ils s'inclinent, de sorte qu'ils fournissent une ombre agréable aux voyageurs.

A chaque instant, nous croisons des embarcations de Cayapas. Ce sont des canots légers, de construction élégante. Sur les flancs et autour du bordage sont des dessins capricieux, exécutés avec du goudron, et formant une espèce de mosaïque. Ils sont généralement manœuvrés par un Indien, armé d'un aviron de 3 mètres de long, et par une Indienne, qui gouverne, assise à la poupe, au moyen d'une rame très large et très courte.

A 4 heures du soir, nous fûmes surpris par une pluie furieuse, qui nous inonda complètement. Cette première averse servait de précurseur à l'hiver, c'était l'avant-garde de celles que nous allions avoir à essuyer.

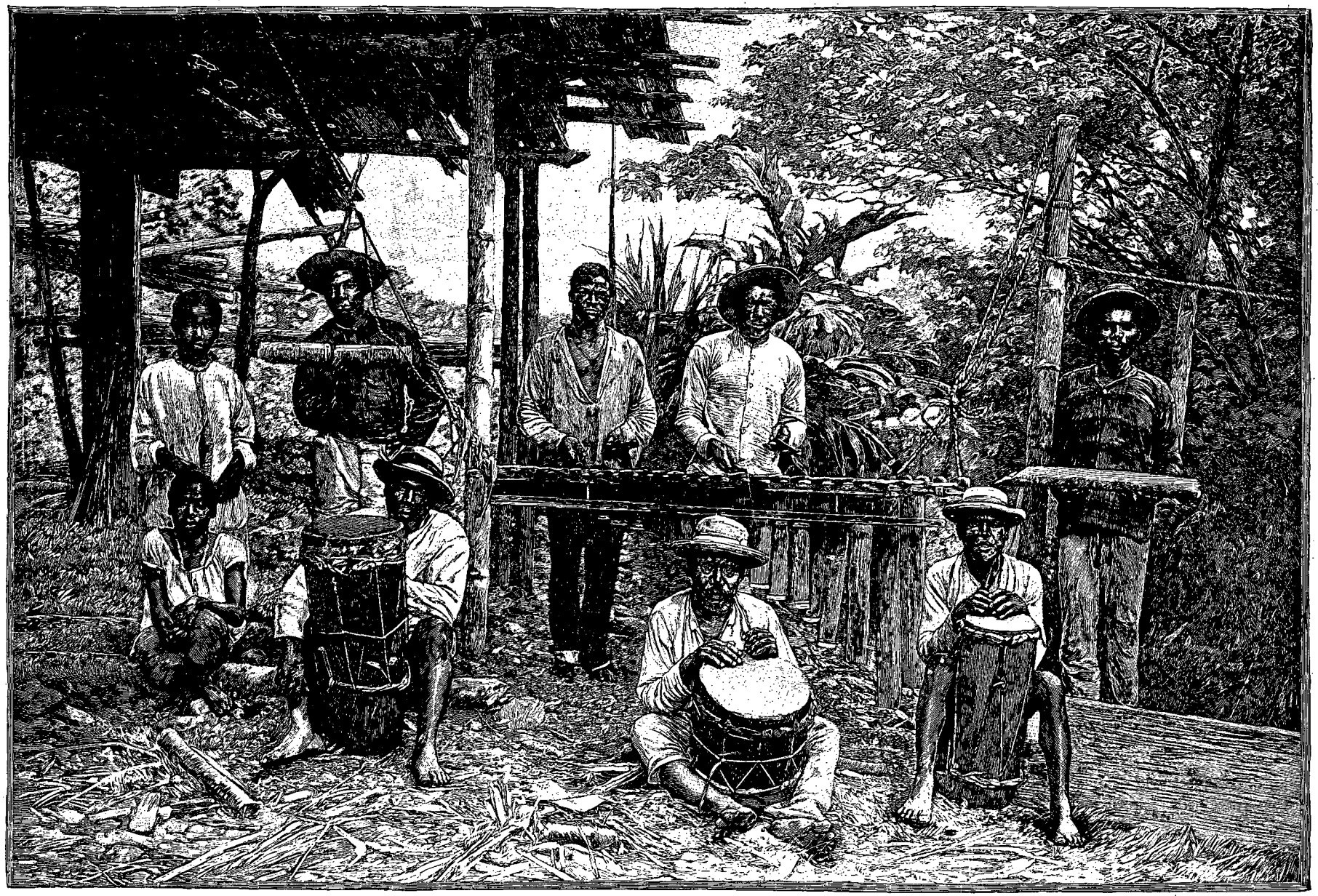
A 6 heures, la nuit étant presque tombée, nous arrivons au village d'Espiritu Santo de Cayapas, plus généralement connu par les Indiens sous le nom de Punta de Venado. Le village était complètement inhabité. Les Cayapas ne vivent en commun que quatre ou cinq jours, lors des fêtes de Noël, ou quand arrive le curé, lequel n'arrive, pour ainsi dire, jamais. L'Indien Cayapa, jaloux de son indépendance et désireux de jouir de sa liberté dans le sens le plus large de ce mot, vit seul avec sa famille, sur les rives du fleuve, dans des cases distantes les unes des autres d'au moins 200 mètres. Lorsque meurt quelqu'un des siens, il abandonne la case, et en construit une autre, très loin des lieux où le malheur est arrivé.

Une tranchée escarpée de terre argileuse, formée par les pluies, donne accès à l'esplanade, où s'élèvent vingt cases d'aspect fort laid et sales à l'extrême. L'une, de plus grandes dimensions, mais non de meilleure apparence, sert d'église, ce qui se devine à la grande croix de bois dressée auprès, ainsi qu'à deux petites cloches suspendues à la façade.

Comme je grimpais à la case qui devait nous servir de logement, sur le tronc d'arbre que j'ai déjà décrit, j'y trouvai, comme des gardiennes zélées qui auraient voulu me barrer le passage, une troupe de colossales fourmis; l'une d'elles me piqua à la main, ce qui me causa une douleur horrible. Ces fourmis, que les indigènes connaissent sous le nom de *mata venado*, sont très capables de tuer un homme, s'il se laisse envahir par elles.

Les Indiens des environs, prévenus de la présence dans nos rangs d'un Père, comme ils appellent les prêtres, étaient venus au nombre d'une dizaine. L'un d'entre eux parlait fort bien l'espagnol; je voulus en profiter pour augmenter mon vocabulaire cayapa; mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA MARIMBA (PAGE 402). — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il se lassa vite de répéter trois ou quatre fois les mêmes phrases[1].

III

Lorsque les Indiens vinrent le matin, pour entendre la messe que devait célébrer le Dr Egüez, je dus inventer une histoire, pour expliquer sa disparition; car il ne fallait, sous aucun prétexte, que les Indiens apprissent ce qui s'était passé dans cette nuit tragique.

Une fois informés du départ du curé, les Indiens voulurent se rembarquer. Mais je les retins pour les photographier. J'eus grand'peine à leur expliquer l'opération que j'allais faire, n'ayant ni photographies ni gravures à leur montrer. Mais j'en pris deux par surprise, et une fois qu'ils eurent passé devant mon objectif, les autres ne firent pas trop de difficultés pour y passer à leur tour.

Avant d'abandonner le village, je voulus voir l'intérieur de l'église. Le dedans n'était ni moins laid, ni moins sale que le dehors. Je n'aperçus qu'un autel mal construit, où les images des saints étaient cachées par de grosses couvertures; rien d'autre n'attira mon attention, si ce n'est la terre remuée du sol; le fait est dû à ce que l'on enterre dans l'église les morts des environs.

Il était 9 heures du matin, lorsque nous reprîmes notre route. Le fleuve allait se rétrécissant et diminuant de profondeur, au milieu d'un paysage magnifique. Nous ne cessions pas de rencontrer des canots d'Indiens, qui transportaient avec eux toute leur famille, y compris leurs chiens; ils ont pour ces animaux une affection particulière.

A midi nous arrivâmes à un point appelé Barro Colorado; il s'y trouvait une belle case, où nous nous installâmes sans la permission de personne, les habitants s'étant enfuis à notre approche. Ils ne revinrent pas, malgré les cris que nous poussions pour leur faire entendre que nous ne leur voulions aucun mal.

L'habitation dans laquelle nous étions, et que l'on peut considérer comme le type du style cayapa, mesurait 16 mètres de largeur sur 10 de profondeur. Elle était supportée par des pieux si espacés, relativement à leur épaisseur et au poids qu'ils soutenaient, que la case était sensible aux moindres oscillations et trépidations. Il suffisait de marcher ou de faire un mouvement sur le plancher pour qu'elle se balançât comme un hamac. Le plancher est à 3 mètres du sol, et est formé de l'écorce du pambil. Il n'y a dans l'intérieur aucune séparation. Le toit a la forme d'une pyramide tronquée, dont la base est à 2 m. 50 au-dessus du plancher. Il est recouvert en bijao, l'arbre par excellence de la région. Sur un côté est un pavillon en saillie, de 4 mètres sur 3, dont le plancher est formé de planches parfaitement rabotées, élevées de 50 centimètres au-dessus du niveau du reste de la case : c'est la chambre à coucher, où les Cayapas dorment, sans autres matelas que de l'écorce de damajagua.

La damajagua est un arbre à gros tronc, qui croit sur les rives du rio Cayapas. Les Indiens emploient son écorce non seulement pour leurs matelas, mais encore pour leurs vêtements. Elle a l'aspect d'un tissu très serré, de couleur jaunâtre; après avoir été préparée, elle est aussi souple que de la toile.

Dans cette case, comme dans d'autres que je visitai plus tard, on trouvait beaucoup de poteries. Des pots, des cuvettes de proportions colossales, des terrines de bois d'une seule pièce, des calebasses, travaillées d'une façon très originale, des rames de dimensions diverses, des filets très fins, et surtout des canots construits avec les bois les plus riches, voilà les objets qui constituent les principaux articles de commerce des Cayapas, et qu'on rencontre dans leurs habitations. Quant à l'or, ils semblent ne l'apprécier en aucune façon, et pendant toute la durée de mon voyage je n'ai jamais eu l'occasion de voir un seul objet, une seule pièce de ce métal. Cela nous montre que les Cayapas, comme tous les Indiens de même race, n'ont pas de grandes aspirations : les petites plantations de yucca, de maïs, de canne à sucre et de bananes qu'ils établissent autour de leurs cases suffisent à leurs besoins; leur seul vice est de rendre un culte trop fréquent à Bacchus, auquel ils font des libations d'*ichcala*, ou eau-de-vie de canne, qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Après nous être mis en route, nous atteignîmes une fort belle case, la plus belle de toute la contrée. Elle est habitée par le gouverneur Antonio Napa, chef supérieur, absolu et inamovible de toute la tribu. Nous nous déterminâmes à y passer la nuit. La case ressemble à celle que nous avons décrite, et ne s'en distingue que par ses dimensions : elle a notamment trois pavillons, ou chambres à coucher.

Le gouverneur est un homme de petite taille, gros et portant pantalons. Un Cayapa en pantalons est le *summum* de l'extraordinaire. Autre singularité : ni lui ni les dames qui l'accompagnent ne sont peints; mais pour le reste ils suivent la coutume générale et sont nus jusqu'à la ceinture. Dans sa famille, il y a deux très belles Indiennes.

Après les salutations d'usage, pendant lesquelles le gouverneur resta étendu sur le plancher, sans se donner la peine de se lever, nous lui demandâmes l'hospitalité, qu'il nous accorda, sans bonne grâce trop apparente. Sa figure était l'image de l'indifférence.

Je lui demandai laquelle de ses femmes était la sienne. « Je ne me suis pas encore marié, répondit-il; quand le curé viendra, je me marierai avec celle-là. »

1. Le chapitre suivant de la relation de M. Basurco raconte longuement une pénible aventure nocturne arrivée dans le campement de Punta de Venado. Les voyageurs s'étant crus attaqués par les Indiens, le capitaine Bayona tira dans l'obscurité un coup de revolver, qui atteignit et blessa grièvement M. Vallarino.

Le blessé fut transporté le lendemain en canot à l'embouchure du Cayapas, en compagnie du Dr Egüez. Il put reprendre place à bord du *Cotopaxi*, qui le transporta à Esmeraldas, où son état s'améliora promptement. MM. Basurco et Bayona continuèrent leur voyage. Le court espace dans lequel nous devons resserrer le récit de M. Basurco nous engage à omettre ce chapitre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et il me montra une Indienne de bonne mine, qui travaillait à un métier.

Je me proposai dès lors d'observer les coutumes de la famille, mais en dissimulant de mon mieux : les Cayapas sont très jaloux; ils ne permettent pas que leurs femmes parlent avec les étrangers, et deviennent furieux si ceux-ci les regardent avec attention.

Napa avait fait complètement abstraction de ce qui l'entourait, et se complaisait bien plus à s'examiner dans un miroir qu'à regarder sa fiancée; mais quand la nuit commença à tomber, le tableau changea : sa fiancée se rapprocha de lui, et tous deux, après une conversation très tendre, arrangèrent un grand rideau et se mirent derrière : peu à peu un silence sépulcral se fit autour de nous.

A 10 heures du soir nous reçûmes l'heureuse nouvelle de l'arrivée de notre blessé à Borbon, et du départ du *Cotopaxi* pour Esmeraldas. C'était le salut pour notre ami Vallarino. Nous pûmes enfin dormir tranquillement.

Le 8 décembre, avant de partir, je photographiai Napa et sa nombreuse famille. Le chef se vêtit pour la circonstance d'une saie de casimir, se couvrit la tête d'un chapeau de paille, et prit en main un énorme bâton à pomme d'argent, insigne de son autorité. Je demandai qu'il fût accompagné de « ces demoiselles », et il y consentit gracieusement. Ce que sont les femmes, même sauvages, lorsqu'il s'agit de les photographier! elles ne cessèrent pas de s'attifer et de s'orner, jusqu'au moment où je découvris la lentille. Leurs ornements consistaient en colliers de grains de couleur, en monnaies et bracelets d'argent, et en énormes fleurs, placées symétriquement sur le front et au-dessus des oreilles, en façon de cornes.

LE GOUVERNEUR ANTONIO NAPA [1].

A 11 heures du matin, nous arrivions au confluent du rio Camarones, affluent gauche du Cayapas. Nous vîmes, dans une case de grandes dimensions, trois Indiens, qui paraissaient extrêmement tristes; les ayant interrogés, nous apprîmes que l'un d'eux avait perdu sa femme depuis trois jours, et qu'on veillait le cadavre sur la rive opposée. Je me décidai, malgré ma répugnance, à l'aller voir, pour observer les coutumes funéraires des Cayapas.

Au pied de la berge élevée qui donnait accès à la case où se trouvait le cadavre, je vis un grand nombre d'embarcations vides amarrées à la rive, et d'autres où se rembarquaient, fuyant à notre seule approche, des Indiens aux visages tristes. Nous montâmes et voici le spectacle qui s'offrit à notre vue.

Au centre était le cadavre d'une Indienne, jeune et d'assez bonne mine. Elle était vêtue des mêmes vêtements qu'elle avait portés pendant sa vie, et était enfermée dans une bière construite en roseaux. Le cercueil était découvert. Au dedans, et aux pieds de la morte, on voyait une certaine quantité de laines cardées et tissées de diverses couleurs, et un plat renfermant des bananes cuites et d'autres aliments que je ne connaissais pas. Quatre chandelles, soutenues par des chandeliers formés de tiges de bananier, éclairaient le cadavre. Six Indiennes l'entouraient, assises sur le sol, près du cercueil. Elles étaient tristes et pleuraient. Au chevet, et suspendue à des cordes attachées au toit, on voyait une marimba. Divers Indiens, assis çà et là, conversaient à voix basse; d'autres gardaient un profond silence. Autour du foyer, dans lequel brûlait un feu très vif, quelques jeunes Indiennes préparaient une soupe, et d'innombrables gamins, entièrement nus, les aidaient dans leur travail, en mangeant tout ce qu'ils pouvaient attraper.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Cayapas veillent leurs morts pendant trois jours consécutifs. Une fois ce temps écoulé, ils les transportent à leur village natal, quelle que soit la distance à franchir, et là les enterrent dans l'église. Il n'y a pas d'héritage : les biens du défunt se vendent, et le produit en est appliqué à des messes. On fait quelquefois des voyages d'une centaine de lieues à la recherche d'un curé, pour célébrer la cérémonie. Une fois le cadavre enterré, les Cayapas abandonnent sa case, que personne ne consent plus à habiter.

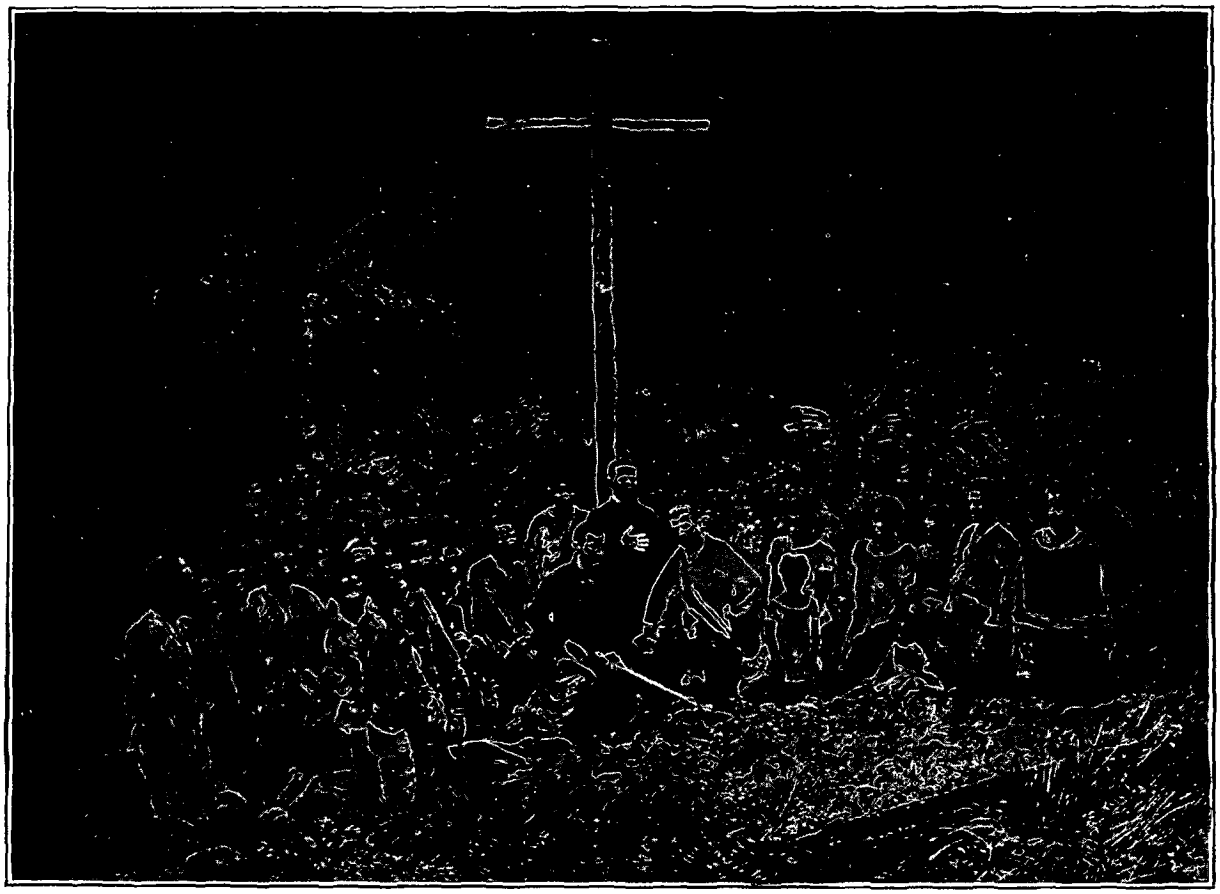
Je ne pus obtenir que les Indiens me donnassent une seule explication sur l'idée qu'ils se font de la mort. Leur ayant demandé pourquoi ils mettaient de la nourriture sur le cadavre, l'un d'eux me répondit :

« Comme, dans ces jours-ci, la malade n'a rien mangé, il est nécessaire que l'âme prenne la substance de cette nourriture, pour soutenir le corps avant qu'on lui donne la sépulture. »

Ce fut avec beaucoup de difficultés qu'ils consentirent à transporter le cadavre en dehors de l'habitation, pour me permettre de le photographier. La morte réclamait instamment la sépulture, et il fallait un effort surhumain pour rester près d'elle.

A 2 heures nous perdîmes de vue le confluent du Cayapas; jusque-là le fleuve est navigable en chaloupes à vapeur. Il mesure en ce point 50 mètres de largeur et 2 m. 50 de profondeur. A 1 kilomètre en amont, on rencontre la première cataracte; quand on l'a devant soi, il paraît impossible que le frêle canot puisse la remonter.

A partir de Camarones, nos rameurs se sont transformés en *palanqueros*. Armés de gaffes de 3 mètres de longueur, extrêmement résistantes, ils s'en servent pour pousser l'embarcation en avant, en dépit du courant, des rochers et de quelque obstacle qui puisse s'opposer au passage de notre faible esquif. Suivant la coutume, lorsqu'ils voient une cataracte, ils commencent à pousser des cris et à s'exciter les uns les autres. Les deux qui sont à la proue ordonnent à celui qui se tient à la poupe de soutenir l'embarcation, tandis qu'ils reprennent haleine, et reculent pour chercher un nouveau point d'appui à leurs gaffes. Parfois un des palanqueros perd l'équilibre et tombe dans l'eau, la tête en avant; on s'imagine qu'il va être emporté par le courant; mais, au bout d'un instant, il reparaît au bordage et revient occuper son poste, au milieu des rires et des moqueries de ses compagnons. Lorsqu'ils rencontrent un bas-fond, ils se jettent à l'eau, mettent une gaffe en travers de la proue, et halent l'embarcation, en la traînant sur le fond, comme si



LA CROIX DE TELEMBI [1] (PAGE 410).

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CANOTS CAYAPAS (PAGE 404). — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'était un traîneau glissant sur une couche de glace douce et unie.

L'aspect du fleuve a complètement changé. Les collines ont disparu, les rives deviennent inaccessibles sur de longs espaces; à leur place on voit de grandes parois de 20 à 30 mètres de hauteur, coupées presque à pic, qui paraissent d'un moment à l'autre devoir s'écrouler sur le voyageur. A leur cime croît une épaisse végétation; sur leurs flancs s'élèvent des arbres et des lianes aux formes les plus étranges, qui se suspendent sur le fleuve comme des festons ou des guirlandes gigantesques. Nous sommes entrés dans la région aurifère, et le défilé, ou *quebrada*, de Bobedas marque à peu près le point à partir duquel on commence à rencontrer les grands gisements du précieux métal. Nous passons le confluent du Sapayito, célèbre par les richesses qu'il renferme, et à 5 heures du soir nous mouillons devant Telembi.

Telembi est un « village », composé de trois cases d'aspect très humble. On dirait un morceau de l'Afrique équatoriale sur les rives du Cayapas; ses habitants sont des nègres du plus beau noir. Les Cayapas leur rendent des points en matière de vêtements. J'ai vu de jeunes nègres couverts uniquement d'un petit morceau de toile. Au lieu de colliers de pièces d'argent, ils portent des rosaires, des croix et des scapulaires. Une des trois cases sert d'église. Tout près est une grande croix.

Presque tous les habitants de Telembi portent le nom de Trino, et descendent d'un nègre de ce nom, auquel les Cayapas n'auraient permis de s'établir là qu'à la condition de ne pas exploiter les laveries. C'est du moins ce que dit le Dr Wolf; mais c'est une erreur. La famille de Juan Esteban Trino, le propre fils du nègre en question, exploite les laveries des environs, et Telembi est situé sur un banc aurifère d'une grande richesse.

Je crois intéressant de décrire la méthode qu'on emploie pour l'exploitation. Telembi est sur une berge de 30 mètres au-dessus du niveau du fleuve, et sur les pentes d'une colline. On ne fait les travaux d'extraction qu'au moment des grandes eaux, c'est-à-dire en hiver. Lorsque ce moment s'approche, on établit sur la pente, à 15 ou 20 mètres au-dessus de l'endroit désigné pour le travail, un puits de grandes dimensions, servant de réservoir aux eaux des pluies et aux torrents temporaires qui descendent la colline. De ce réservoir descend une conduite de 80 centimètres de profondeur et de 60 centimètres de largeur, qui se dirige vers l'endroit où les travaux auront lieu.

Les choses ainsi disposées, les travailleurs remuent la terre à l'endroit où débouche la conduite; lorsqu'ils ont accumulé une certaine quantité de terre et de cailloux, ils laissent couler l'eau, qui, par la force de son courant, entraîne les sables, la terre et le menu gravier vers le fleuve, par une autre conduite, passant par un autre puits. Tous les matériaux pesants tombent dans ce puits, tandis que la terre est emportée vers le fleuve.

L'opération terminée, on retire les matériaux déposés dans le puits, et qui ne sont autre chose que des sables aurifères, et on en extrait, avec une patience extraordinaire, les paillettes et les pépites d'or.

Le sable noir et menu dans lequel se trouve l'or s'appelle *jagua*, et à son plus ou moins de grosseur on peut calculer la puissance du banc, et voir s'il vaut la peine d'être exploité.

Avec un système si primitif, il n'est pas étonnant que ces gens considèrent le travail des mines comme secondaire, et qu'ils s'appliquent davantage à l'agriculture, à la construction des canots, à l'extraction du caoutchouc dans les montagnes voisines. Mais, malgré tout, l'exploitation des laveries leur vaudrait de grands profits, s'ils n'arrêtaient pas leurs opérations en été, et ne laissaient se détruire les conduites d'eau et tous leurs autres travaux, de sorte qu'ils doivent recommencer à chaque saison des pluies.

Les habitants de Telembi sont au nombre de vingt à trente, y compris femmes et enfants. Parmi leurs coutumes dignes de remarque, on peut citer le respect qu'ils ont pour les vieillards, et leur goût pour le tabac; ils le fument dans de grandes pipes, grossièrement fabriquées d'argile, avec un petit tuyau très fin en jonc. Les femmes fument également, et quand elles ont fini, elles se mettent la pipe dans les cheveux, à la manière d'un peigne.

Les négresses de Telembi sont vêtues comme les femmes cayapas, c'est-à-dire seulement à partir de la ceinture. Leur aspect est répugnant. Lorsque vient un voyageur ou le curé, elles se couvrent un peu plus, mais jamais complètement. Elles portent des chapeaux fort originaux, en roseaux, ressemblant par leurs formes à ceux de l'époque de Louis XIV.

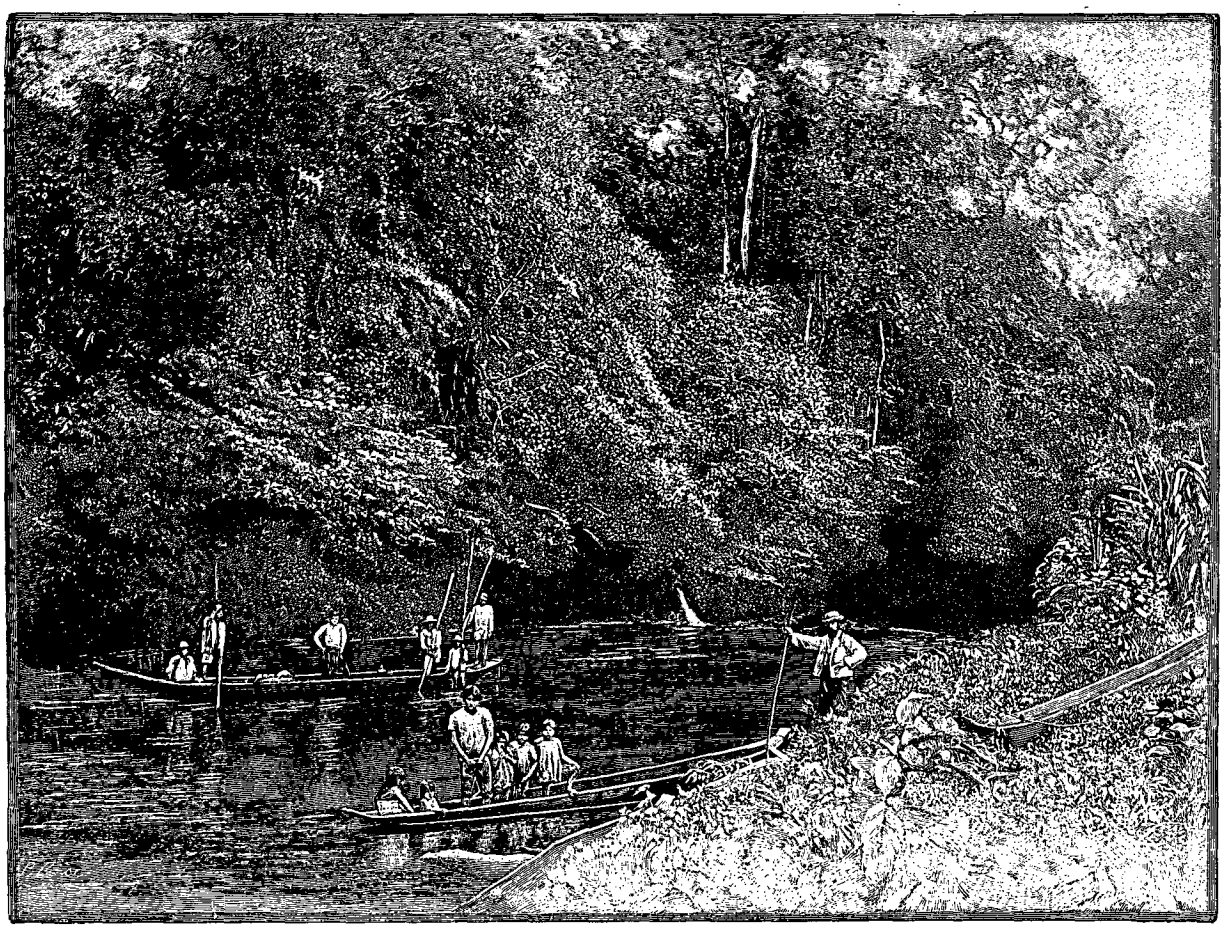
Le 9 décembre, nous envoyâmes quelques-uns de nos hommes à Camarones, pour s'enquérir du *Jaramijo*, qui devait avoir été expédié à notre aide, d'autres au rio Sapayito, à la recherche du Dr Moreno, dont le retard nous inquiétait, et dont la compagnie nous était indispensable, tant à cause de son caractère sacerdotal que pour sa connaissance des lieux. A 11 heures, nous eûmes le plaisir de le voir arriver, en compagnie de quatre palanqueros de Playa de Oro.

Le 10 décembre, nous quittâmes Telembi, et à 2 kilomètres en amont nous rencontrâmes le confluent du Sapayo Grande, que nous allions être les premiers à parcourir dans toute sa longueur.

IV

Le rio Sapayo Grande mesure de 30 à 40 mètres de large dans tout son cours; en quelques endroits il s'élargit même jusqu'à 60 et 70 mètres. Son courant est doux sur certains points, sur d'autres assez puissant; ses rapides rendent la navigation difficile, mais non impossible. Sa profondeur varie de 1 m. 20 à 60 centimètres; mais en hiver il s'élève à une hauteur deux ou trois fois plus grande. Près de son confluent dans le rio Cayapas, ses rives sont basses et couvertes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SUR LES BORDS DU SAPAYO GRANDE [1].

de végétation ; mais à 1 kilomètre en amont elles commencent à s'élever, et atteignent, sur certains points, jusqu'à 20 mètres de hauteur.

Nous étions à peine entrés dans la rivière, que nous rencontrions, pour ainsi dire à chaque détour, des canots cayapas, chargés comme de véritables arches de Noé. On y voyait non seulement des femmes, des enfants et des chiens, mais encore des poules, des chats, des cochons, des ustensiles, des vivres, des débris de toute espèce. On ne pouvait comprendre comment ces embarcations arrivaient à garder leur équilibre.

Comme elles suivaient toutes une direction contraire à la nôtre, nous comprîmes que la nouvelle de notre arrivée mettait en fuite tous les habitants des rives. Nous crûmes les rassurer en apostrophant ainsi le maître d'un canot :

« Eh, compère, où vas-tu? N'aie pas peur, nous ne te ferons aucun mal; retourne dormir dans ta case; nous voulons t'acheter des poules et des œufs.

— Non, compère, je n'ai pas peur; je m'en vais parce que c'est l'hiver. Je ne puis rien vendre : ce que j'ai n'est pas à moi. »

Tous ceux que nous rencontrâmes nous dirent la même chose; aucun ne voulut se reconnaître propriétaire de ce qu'il transportait.

Toutes les cases que nous rencontrions étaient vides; au-devant nous remarquions quelques croix. Je m'imaginai qu'elles recouvraient des tombes d'Indiens, bien que j'eusse appris qu'ils sont d'ordinaire enterrés dans les églises. Mon étonnement fut au comble lorsque j'aperçus devant une case trois croix énormes, capables de soutenir un homme fait et debout. Je m'informai, et l'on m'apprit que les Indiens, lorsqu'ils s'absentent, ont l'habitude de planter ainsi des croix devant leurs cases, pour empêcher le diable d'en prendre possession.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner devant une case, où nous trouvâmes une fort belle Indienne, aux narines percées, aux yeux noirs, aux dents de perles, aux formes sculpturales, à la chevelure tombant jusqu'à terre. Mais elle avait eu la bizarre idée de se peindre en noir la bouche et le menton, de telle sorte qu'à première vue on eût dit un chien de chasse anglais. Elle tenait une jolie petite Indienne sur ses genoux, et avait autour d'elle deux moutards de six à sept ans, tout à fait épouvantés et prêts à pleurer.

Le déjeuner terminé, nous nous rembarquons, et aussitôt apparaissent, dans un canot, deux Indiens peints en rouge et en noir, vêtus de brillantes tuniques blanches ornées de rouge et de bleu. On eût dit les paillasses d'un cirque français. Je fis de vains efforts

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour les retenir et les photographier. Après deux heures de navigation, nous arrivâmes devant un banc aurifère. Nous nous livrâmes aussitôt au travail appelé *catco*. Voici en quoi il consistait.

Sur une terrine en bois de 40 centimètres de diamètre et de 4 de profondeur, l'homme chargé de l'opération prit un peu de terre aurifère; il versa dessus une certaine quantité d'eau, puis il plongea la terrine dans le fleuve, séparant avec beaucoup de soin le menu gravier, et lavant le reste jusqu'à ce que toute trace de terre eût disparu. Le *jagua*, c'est-à-dire le sable noir aurifère, se déposa alors au fond de la terrine. Il continua à verser de l'eau au plat en lui imprimant un

INDIENS DU RIO SAPAYO GRANDE [1].

mouvement d'oscillation, grâce auquel apparurent bientôt trois paillettes d'or.

Le même soir, après une pluie diluvienne, nous arrivâmes à une très petite cabane, habitée par un Indien, sa femme et un enfant. Ils nous reçurent, moyennant quelques pièces d'argent, mais se refusèrent à rien nous vendre.

Nous passâmes une nuit peu tranquille; nos rameurs, qui nous avaient vus surveiller l'opération du *catco*, étaient maintenant au fait du but secret de notre voyage. Ils savaient que nous cherchions de l'or, et se montraient sournois et méfiants. En même temps les Indiens devenaient plus sauvages et plus hostiles.

Le 12 décembre nous comptions pousser jusqu'aux sources de la rivière; mais une averse furieuse nous obligea à passer la nuit dans une case vide, en pleine *montaña*.

La rivière n'ayant plus que 60 à 40 centimètres de profondeur, il nous fallut, pour la remonter plus loin, équiper un petit canot, où nous ne mîmes que les instruments et les vivres indispensables, avec huit hommes armés de gaffes. Mais celles-ci ne furent d'aucun service, et il fallut traîner l'embarcation sur le fond au moyen de traverses.

Après deux heures de ce travail pénible, nous arrivâmes au Saltadero, soit à la tête du Sapayo. Une très belle cascade, à laquelle je donnai le nom de San Pablo, en l'honneur de notre ami Pablo Moreno, marque le point jusqu'où il est humainement possible d'arriver en canot. Une case cayapa, en face de la cascade, marque le commencement d'un sentier, dit « chemin de la Sierra », qui aboutit à un des villages de la province d'Imbabura. Les têtes du Sapayo Grande se trouvent à 118 kil. 500 de Limones, à 28 kilomètres du confluent dans le Cayapas.

Nous prîmes le chemin du retour; la pluie ne cessait pas, et nous étions à court de vivres. Depuis plusieurs jours, nous n'avions pas de viande fraîche. La montagne paraît riche en animaux, mais pour leur donner la chasse il faut suivre des sentiers connus des seuls Indiens ou des extracteurs de caoutchouc. Aussi n'en pourrais-je parler que de seconde main, à l'exception des couleuvres, avec lesquelles j'ai eu quelques agréables rencontres, et des jaguars, que j'ai entendus rugir bien des fois.

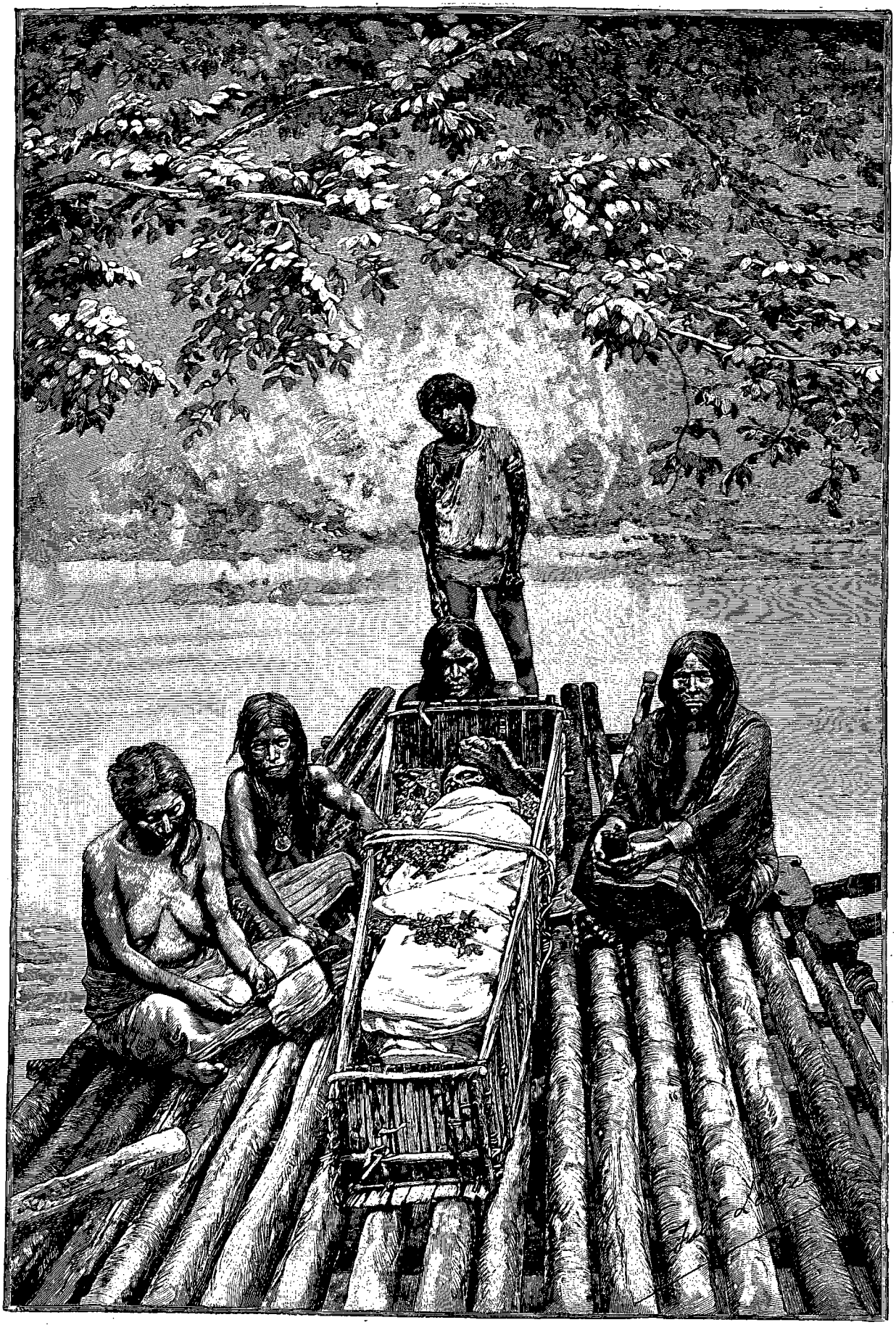
Le 13, la pluie tombait comme de coutume; néanmoins, comme nous n'avions plus beaucoup de temps, je résolus de poursuivre mes travaux.

Le capitaine Bayona, chargé de placer les signaux, travaillait presque tout le jour dans l'eau. Lorsque le canot dans lequel il naviguait menaçait de couler, il pompait l'eau, et en avant!

Pour aller plus vite je pris l'habitude de travailler debout sur le canot, ayant devant moi ma boussole marine posée sur une boîte; mon domestique, assis dans le fond de l'embarcation, la soutenait lorsqu'elle allait tomber, et c'était lui qui dirigeait les oculaires. Je lisais les indications, et les notais dans un calepin, que je cachais sous mon poncho en caoutchouc. Les descentes, ou le passage des canots sur les rapides, les remous et les cataractes étaient les moments critiques. Je devais faire des sauts de gymnaste; parfois je perdais l'équilibre, et je prenais un bain superbe, en même temps que je me heurtais contre les rochers du fleuve.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTERREMENT D'UNE CAYAPA (PAGE 407). — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 13, nous logeâmes dans la demeure d'un Cayapa très civilisé, qui disait s'appeler Moreno Nicolas. Il nous apprit que pendant le jour il avait reçu divers Indiens qui lui avaient dit que nous volions les porcs et les poules et que nous incendiions les cases. Cette nouvelle m'alarma fort, d'autant plus qu'il y avait là un certain nombre d'Indiens qui nous examinaient avec attention.

Il était évident qu'ils ne se trouvaient pas en forces suffisantes pour nous attaquer. Mais nos craintes n'étaient certes pas sans fondement. Ces gens-là nous espionnaient sans cesse, et inventaient tous les mensonges imaginables pour exciter les esprits de toute la tribu contre nous.

Un peu avant d'arriver au confluent, nous aperçûmes un canot; c'était le Dr Egüez, qui revenait se joindre à nous. Nous eûmes grand plaisir à le voir. Comme les Cayapas ne voulaient pas reconnaître pour prêtre le Dr Moreno à cause de sa barbe, nous pensâmes que notre ami, qui n'en portait pas et qui avait avec lui les ornements de sa profession, réunirait les qualités voulues et trouverait dans la tribu la vénération due à son caractère. Mais nous nous trompions encore.

Du confluent du Sapayo Grande, qui est à 80 kilomètres et demi de Limones, nous nous dirigeâmes vers le village de San Miguel de los Cayapas, où nous pensions avoir l'occasion d'observer quelques détails de plus de la vie des Indiens.

Nous remontâmes, par un temps magnifique, le Cayapas jusqu'au confluent du San Miguel et du Rio Grande, qui viennent s'y jeter, le premier à gauche, le second à droite. Nous entrâmes dans le San Miguel, où nous trouvâmes un courant très doux, avec une profondeur de 3 à 5 mètres. Les rives étaient basses, et l'on n'y constatait pas le moindre indice de la présence du précieux métal.

A 5 heures du soir, nous arrivions au village de San Miguel de la Cayapas : nous avions parcouru 19 kilomètres et demi depuis le confluent du Sapayo Grande.

Une demi-heure après avoir mouillé, nous reçûmes la visite d'une véritable légion d'Indiens, tous mal vêtus, mais bien peints, et mendiant comme personne. Ils ne se contentèrent pas d'un verre d'ichcala, ils en demandèrent deux ou trois à la suite, et consentirent à grand'peine à nous vendre une demi-douzaine d'œufs.

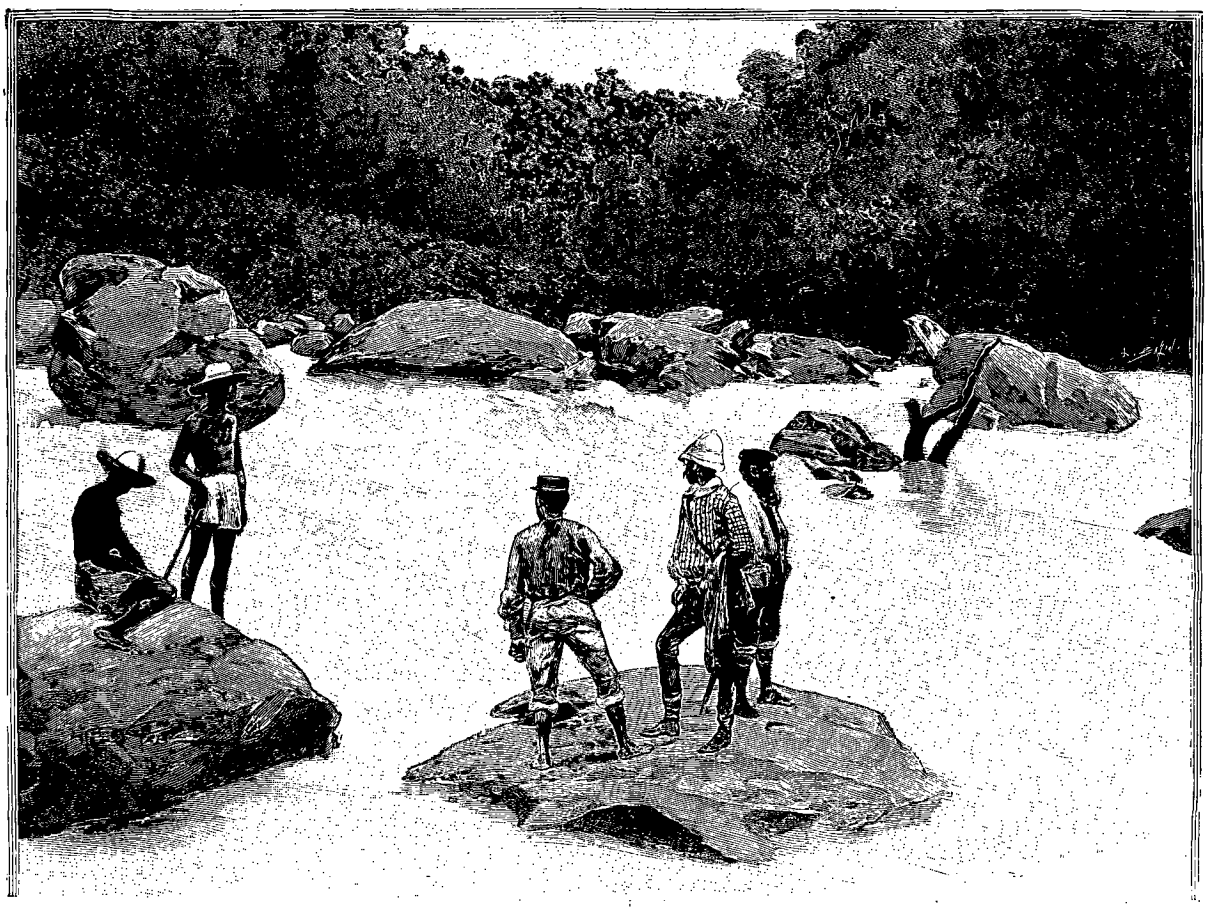
La bande était commandée par un Cayapa au nez énorme, au gros abdomen, d'âge mûr, très vif, qui s'intitulait alcade, et qui buvait plus que les autres. D'après ce que j'appris, les Indiens de San Miguel ont causé de grands embarras au capitaine Nash, un Américain du Nord, qui avait voulu explorer le pays il y a quelques années.

Le lendemain 16 décembre, nous remontâmes le San Miguel jusqu'à 9 kilomètres en amont du confluent. Il forme là des rapides autour d'une île rocheuse. Jugeant inutile d'aller plus loin, nous préférâmes nous engager dans le Barbudo, affluent droit du San Miguel. Il est très étroit et peu profond; nous

CONFLUENT DES RIOS SAN MIGUEL ET CAYAPAS [1].

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHUTE DE L'AGUA CLARA [1] (PAGE 416).

arrivâmes le 17 au point où cesse la navigation; il est marqué par une belle cascade, entre des rochers pittoresques.

Nous reprîmes le jour même le chemin du retour. Mais avant de redescendre le Cayapas, je voulais faire la connaissance du gouverneur de San Miguel, qui demeure près du confluent de la rivière.

J'entrai à grand peine dans sa case. A peine avais-je terminé mon ascension que je vis un Indien, de peau sèche, de haute taille, coiffé d'une grande perruque, vêtu simplement d'un morceau de toile, et entièrement peint en rouge.

« Compère, lui dis-je, pourquoi t'es-tu peint de si laide façon?

— Je suis un cacique de pure race », me dit-il pour toute réponse. Sans mettre en doute sa dynastie, je ne me contentai pas de la réponse, et je demandai des explications à mes rameurs. J'appris que j'étais bien en présence du gouverneur de San Miguel.

Nous pénétrâmes dans le rancho. Deux Indiennes d'assez bonne apparence étaient occupées à fabriquer chacune un énorme vase d'argile. Autour du foyer, deux jeunes filles étaient en train de moudre des bananes sur une pierre. Dans un angle, une vieille se tenait devant un monceau d'huîtres fraîches, qu'elle avalait à s'en remplir la panse. Autour des huîtres, la maîtresse de la maison donnait le sein au fils du gouverneur, et à ses côtés étaient quatre ou cinq enfants complètement nus. Ils avaient, comme d'ailleurs tous les enfants de la tribu, des abdomens énormes. Mais le coin le plus curieux de ce tableau, c'étaient deux hommes assis sur un banc de bois et gravement occupés à coudre! M'étant informé de la cause de tant de travaux, j'appris que c'étaient les préparatifs de leur fête par excellence, celle du 24 décembre. Les Cayapas se réunissent dans les villages la nuit de Noël et organisent une fête qui dure trois jours consécutifs.

A 2 heures du soir nous sortions du San Miguel, et nous pénétrions dans le Rio Grande.

Le Rio Grande est une des branches maîtresses du Cayapas. Ses rives sont fort belles; son courant est très variable, tantôt très lent, tantôt assez fort, et formant des remous.

Dans l'après-midi du 18 décembre, nous passâmes sans trop de difficulté les rapides du Corriente Grande, et nous fîmes halte dans une petite hutte au confluent de l'Agua Clara. Je fis avec trois rameurs une reconnaissance de la rivière. Nous n'avions pas fait quinze minutes de marche que nous commençâmes à entendre un bruit comme celui d'une tempête lointaine. La rivière avait 80 mètres de largeur et 10 environ de profondeur; son courant était presque imperceptible. De

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grands rochers, qui se dressaient çà et là au-dessus de l'eau, lui donnaient un aspect fantastique. Quinze minutes plus loin, tout avait changé. Deux collines rétrécissaient le lit du fleuve. De grands rochers, jetés comme une barrière, paraissaient vouloir retenir l'eau. Celle-ci reculait et formait un remous, puis aussitôt franchissait les premiers rochers, et tombait avec une force énorme sur ceux du gradin inférieur, pour rejaillir en spirales et en colonnes d'écume. Cette belle cataracte de l'Agua Clara est à 2 kilomètres du confluent et à 120 de Limones.

Le lendemain, nous remontâmes le Chimbagall. A un coude de la rivière, nous rencontrâmes sur un canot un curieux exemplaire de la race cayapa : c'était un Indien bien conformé, vêtu avec beaucoup de recherche et curieusement peint. Des dessins brillaient sur ses bras et ses jambes; sur le pied il avait une série d'anneaux de 10 centimètres de largeur, formés par un entrelacement de lignes du plus bel effet. Toutes ces empreintes étaient faites d'une couleur noire indélébile. La mâchoire était peinte également d'une couche uniforme de noir, qui allait sans interruption d'une oreille à l'autre, en passant sous la lèvre inférieure et en se prolongeant jusqu'au cou.

Il portait, suspendu sur la poitrine, un petit miroir circulaire, et autour de sa gorge était un collier, formé de quatre files de petits boutons de porcelaine, assujettis à un large ruban de soie. Il avait dans son caleçon un couteau bien affilé. Ses cheveux étaient courts, mais très abondants. Il avait tout l'air d'un bandit.

A 3 heures du soir, nous arrivâmes en face d'un endroit de la rive gauche du fleuve, et qui s'appelle Sabalito. Nous résolûmes de nous arrêter, bien que le fleuve fût encore navigable pendant deux jours; nous ne trouvions aucun indice de bancs aurifères et il était inutile d'aller plus loin. Sabalito est à 22 kilomètres du confluent du Rio Grande.

Nous étions parvenus au terme de notre exploration. Le lendemain nous prîmes la route du retour, en exécutant les travaux topographiques que nous n'avions pu faire encore.

V

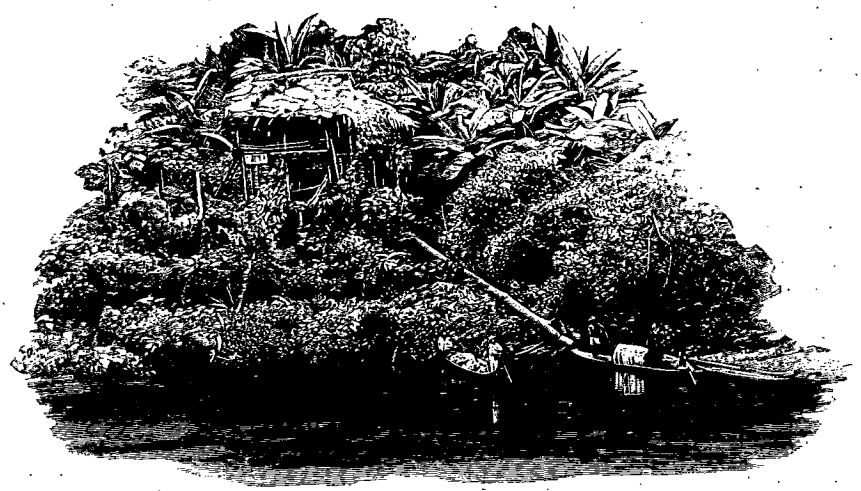
Repartis le 19 décembre du Sabalito, nous revînmes heureusement par la même route; notre retour se fit sans incidents notables. Le 26, nous arrivions à Limones le 27, le *Cotopaxi* nous déposait à Bahia de Caraquez, d'où le vapeur anglais *Quito* nous ramenait à Guayaquil.

Les travaux de notre expédition avaient été de deux sortes : les uns topographiques, les autres minéralogiques. Ces derniers ont été confiés exclusivement au Dr Pablo Moreno. D'après lui, les fleuves Cayapas, Sapayo et Rio Grande renferment d'incalculables richesses aurifères, dont l'exploitation en grand donnerait des bénéfices énormes. Quant aux travaux topographiques, j'ai rapporté une carte au 1 : 100 000 du fleuve et de ses affluents, donnant tous les détails que j'ai pu relever, sur une longueur de 266 kilomètres, dans une région complètement inconnue. J'ai fait en outre un plan à une échelle beaucoup plus grande (1 : 2500) des parties où se trouvent les gisements aurifères.

En racontant ici mon voyage, je n'ai pas voulu faire œuvre scientifique, mais simplement donner mes impressions au jour le jour; j'ai essayé de faire connaître une région inexplorée, étrangère à la civilisation, et habitée par des hommes dont les mœurs, les coutumes, la langue, étaient jusqu'ici complètement inconnues.

SANTIAGO M. BASURCO.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



MAISON DU GOUVERNEUR DE SAN MIGUEL [1] (PAGE 415).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LA SICILE. — Le port de Palerme et le Monte Pellegrino	G. Vuillier.	1
Un Sicilien	Id	1
Palerme	Id	3
Médailles puniques de Panormos, collection du Cav. Virzì de Palerme.	(Photographie sur bois).	4
Le « Duomo » ou « Santa Vergine Assunta »	G. Vuillier.	5
L'ensemble du « Duomo »	Id	7
Le « Duomo » (partie gauche)	Id	8
Filles du peuple de Palerme	Id	9
« Acqua! acqua!... »	Id	11
Une jeune canéphore	Id	12
Une cité des morts au couvent des capucins	Id	13
L'abside du « Duomo »	Id	14
Théorie de prêtres	Id	15
« Celui qui hurlait.... »	Id	16
Les enfants du peuple	Id	17
Devant l'affiche de l' « Opra »	Id	17
L'église-mosquée de San Giovanni degli Eremiti	Id	19
Cloître de San Giovanni degli Eremiti	Id	21
Giuseppe Pitré	Id	22
Un petit conducteur	Id	23
Détails d'une charrette sicilienne	Id	24
La charrette sicilienne	Id	25
Pitré et un marchand	Id	27
Les images saintes	Id	28
Le peintre Mario Zizolfo	Id	29
Le théâtre populaire	Id	30
Un homme du peuple	Id	31
Chanteuse des rues	Id	32
Au « Foro Italico » par une nuit de printemps	Id	33
Une Palermitaine	Id	33
Palais de la Ziza : le vestibule	Id	35
La chapelle Palatine	Id	37
La chaire de la chapelle Palatine	Id	39
Une mosaïque de la chapelle Palatine	(Photographie sur bois).	40
La morte	G. Vuillier.	41
Le campanile de la Martorana	Id	43

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La rosace de Sant' Agostino	G. Vuillier. . .	44
Les abords du marché de Palerme	Id	45
L'église San Spirito	Id	46
Un petit vendeur	Id	47
La vieille marchande d'œufs	Id	48
Les poteries siciliennes	Id	49
Une enfant des vieux quartiers	Id	49
Le masque et les ex-voto en cire	Id.	51
A la villa Tasca	Id	53
La flore de la villa Tasca	Id	55
Le palais Santa Ninfa	Id	56
Chez le « calzolaio »	Id	57
Le palais Cattolica	Id	59
Une métope. — Jupiter et Junon	(Photographie sur bois).	60
Le contadino de Carini	G. Vuillier. . .	61
Le bélier de Syracuse	(Photographie sur bois).	63
L'Opuntia	G. Vuillier. . .	64
VOYAGE AUX ILES SÉCHELLES. — Ile Mahé : Port Victoria	Weber.	65
Cocotiers aux Séchelles	Id	65
Port Victoria : hôtel de l'Équateur	(Photographie sur bois).	68
Ile Mahé : route de la Misère	Marius Perret.	69
Ile Mahé : dans les fougères	(Photographie sur bois).	71
Le Père Bonaventure et le Père Jacques-Marie	Id	72
Mahé : la Pointe Larue	Id	73
Ile Praslin : église et mission de la baie Sainte-Anne	Berteault . . .	74
Ile Praslin : région des cocotiers de mer	(Photographie sur bois).	75
Fruits du « Lodoicea » et vaisselle de l'île Praslin	Kriéger.	76
Moulin à huile	Marius Perret.	77
Ile Curieuse : habitation de l'administrateur	Id	78
« Nepenthes Parvillei »	A. Faguet . . .	79
Ile Curieuse : chapelle catholique pour les lépreux	Berteault . . .	80
VOYAGE A LA NOUVELLE-ZEMBLE. — Bateaux russes à l'ancre sur les côtes de la Nouvelle-Zemble	Weber	81
Samoyède	(Photographie sur bois).	81
Samoyède guettant un ours blanc sur le bord des glaces flottantes	A. Paris	85
Samoyède de la toundra	(Photographie sur bois).	86
Samoyèdes à la chasse aux phoques	Weber	87
Le retour du soleil	A. Paris	88
Vue du détroit de Matochkine	Weber	89
Colonie de Karmakoul	Boudier	91
Bivouac de M. Nossiloff dans les montagnes	Id	92
Ours tué par M. Nossiloff	A. Paris	93
Nouvelle station Nossiloff sur le détroit de Matochkine	Boudier	94
Morses sur les glaces flottantes	A. Paris	95
Tente samoyède	Id	96
AUX PICS D'EUROPE. — Castillo de Mogrovejo	Weber	97
Berger asturien de Bulnes	(Photographie sur bois).	97
Pozo d'Andara	Id	101
La Hermida	Boudier	102
Andara	(Photographie sur bois).	103
Pic de Peña Vieja	Id	104
Femmes de Cain	A. Paris	105
La diligence de Potes	Id	107
San Vicente de la Barquera	Vogel	108
Massifs de Friera et de Llambrion, vue prise de Soto	Weber	109

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Chemin montant de Fuente Dé à Liordes	(Photographie sur bois).	110
Caseton de Liordes	Berteault	111
Chariot asturien	A. Paris	112
Vue de Potes	Riou	113
Vicenton	(Photographie sur bois).	113
La grotte de Covadonga	Id	115
Covadonga	Weber	117
Las Ilces	Bocher	119
Gué de Mier	A. Paris	120
Massif Central, vue prise du sommet de la Peña Santa d'Enol	Taylor	121
Maison de la mine des Picayos	Boudier	123
Le massif des Orriellos, vue prise du glacier de Llambrion	(Photographie sur bois).	124
Village du Valdeon	A. Paris	125
Château ruiné d'Aguilar de Campoo	Boudier	126
Maisons à Aguilar de Campoo	Id	127
L'ours tué par le comte	(Photographie sur bois).	128
SIX SEMAINES SUR LE NIL. — Au pont de Kasr-el-Nil	Th. Weber	129
Colonne de Pompée à Alexandrie	(Photographie sur bois).	129
Le Sphinx	Boudier	131
Les Pyramides	(Photographie sur bois).	133
Séti Ier	Boudier	135
Tête de Ramsès II	Id	135
Tête de Séti Ier	Id	135
Ramsès II	Id	135
Pyramide de Meidoum	Id	136
Chameaux de labour. — Village de Memphis. — Femmes portant de l'eau. — Pyramide de Sakkarah	(Photographie sur bois).	137
Village dans la Haute-Égypte; l'obélisque du XIXe siècle	Boudier	139
Temple de Denderah	Id	140
Palmier doum. — Village de Keneh	(Photographie sur bois).	141
Portique de Luxor	Boudier	142
Luxor : colosse et pylône de Ramsès	Id	143
Une dahabieh	(Photographie sur bois).	144
Karnak : avenue des Béliers	Id	145
Karnak, piliers avec les plantes symboliques du Midi et du Nord	Id	145
Médinet-Abou : porte du temple	Berteault	147
Karnak, tombeaux des rois	Id	149
Colosses de Memnon	Boudier	151
Une sakieh	Marius Perret	152
Temple et pylône d'Edfou	Boudier	153
Kom-Ombos	Berteault	155
Assouan	(Photographie sur bois).	156
Philæ : temple d'Isis, temple de Nectanébo	Boudier	157
Vue générale de la première cataracte	Id	158
Ile de Philæ, temple d'Hathor	Berteault	159
Indigènes des environs d'Assouan	(Photographie sur bois).	160
Vue de Derr	Id	161
Fille fellah	Riou	161
Femmes soudanaises à Ouadi-Halfa	(Photographie sur bois).	163
Grand temple d'Ibsamboul	Boudier	165
Temples de Kardach	Berteault	167
Temple de Kalabcheh	Id	167
Le petit temple d'Ibsamboul	Id	168
Iles de Bigheh et d'Éléphantine. — Kiosque de Tibère	Boudier	169
Anier	(Photographie sur bois).	171
Hôtel Karnak	Berteault	172
Campement de Bicharis	Marius Perret	173

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
ABYDOS : BAS-RELIEF DE SÉTI Ier	(Photographie sur bois).	174
ABYDOS : BAS-RELIEF ET LISTE DES NOMES	FAUCHER-GUDIN	175
LE « RAMSÈS III »	BAZIN	176
DE PÉKIN A PARIS. — LES PLAINES DE LA MONGOLIE	A. PARIS	177
UNE ÉCLUSE	TH. WEBER	177
NOUS ET NOS BAGAGES	(Photographie sur bois).	179
LE CANAL DU PEÏ-HO AUX PORTES DE PÉKIN	BERTEAULT	180
NOUS PARTONS DANS NOTRE VOITURE CHINOISE	A. PARIS	181
PONT DE PALIKAO	BERTEAULT	184
NOS BATEAUX SUR LE PEÏ-HO	TAYLOR	185
UNE STATION SUR LES BORDS DU PEÏ-HO	TH. WEBER	187
RADE DE NAGASAKI	TAYLOR	188
ENTRÉE D'UN TEMPLE A NAGASAKI	MARIUS PERRET	189
BATEAUX DE PÊCHE A MOGUÉ	TH. WEBER	190
FOU-SANE	RIOU	191
BROUETTE CHARGÉE	(Photographie sur bois).	192
VLADIVOSTOK	TH. WEBER	193
HANE, NOTRE DOMESTIQUE CHINOIS	(Photographie sur bois).	193
MANDARIN CORÉEN	ID	195
CORÉENS ET CORÉENNES	ID	197
CORÉEN EN DEUIL	ID	198
FEMME CORÉENNE	FAUCHER-GUDIN	199
DAME CORÉENNE	(Photographie sur bois).	200
HUTTE CORÉENNE	RIOU	201
YUENE-SANE	ID	203
LES TROIS FRÈRES	TH. WEBER	204
VLADIVOSTOK : RADE ET ENTRÉE	ID	205
LE « PAMYAT-AZOÓWA » LANÇANT UNE TORPILLE	(Photographie sur bois).	207
GROUPE DE CORÉENS	ID	208
ALEXANDREVSK	TAYLOR	209
VIEILLARD AÏNO	(Photographie sur bois).	209
« MON PETIT CHAPEAU FAIT TACHE »	ID	211
HABITATION AÏNO	A. PARIS	213
TYPES DE FORÇATS	(Photographie sur bois).	215
BATEAU GHILIAK	TH. WEBER	216
TYPES AÏNOS	(Photographie sur bois).	217
SACRIFICE DE L'OURS	ID	218
SACRIFICE DE L'OURS	ID	219
LES FORÇATS DANGEREUX	ID	221
TRAÎNEAU	ID	223
LA BARGE DE MOURAVIEFF	TH. WEBER	224
STATION ET CHANTIER DE BOIS	A. PARIS	225
PORTRAIT DU GÉNÉRAL MOURAVIEFF	(Photographie sur bois).	225
LE « MOURAVIEFF AMOURSKI »	TH. WEBER	227
FEMMES COSAQUES APPORTANT DES PROVISIONS	(Photographie sur bois).	229
BORDS DE L'AMOUR	RIOU	231
JEUNES COSAQUES	(Photographie sur bois).	232
HABAROVKA	TH. WEBER	233
HABAROVKA : ARC DE TRIOMPHE	BERTEAULT	235
VILLAGE COSAQUE SUR L'AMOUR	RIOU	236
FEMME GHILIAK ET SON ENFANT	G. VUILLIER	237
GHILIAKS	(Photographie sur bois).	239
PÊCHE AUX ESTURGEONS	TH. WEBER	240
AÏGOUNE	ID	241
TYPE GHILIAK	(Photographie sur bois).	241
GOLDES DE HABAROVKA	ID	245
TOUNGOUSES	SLOM	246

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Goldes du bas Amour	Riou	247
Marchand de galettes	Slom	248
Entrée des monts Kingane	Th. Weber	249
Temple chinois	Boudier	251
Soldat mandchou	(Photographie sur bois).	252
Blagovechtchensk	Taylor	253
Bateau traîné par des chiens	Th. Weber	254
Plat offert au Tsarevitch	Krieger	255
Hutte de bûcheron	Th. Weber	256
Albasine	(Photographie sur bois).	257
Femme chinoise ramassant des épaves	Id	257
Le « Yermak »	Berteault	259
Un radeau sur l'Amour	Th. Weber	261
Ferme chinoise sur l'Amour	Boudier	264
Halte de nuit	A. Paris	265
Montagnes Fumeuses	Boudier	267
Campement d'Orotchones	Riou	268
Une caravane de rennes porteurs	A. Paris	269
Ouste-Karyiskaya	Berteault	270
Une nihiliste célèbre	(Photographie sur bois).	271
Jonque de guerre chinoise	Th. Weber	272
BAUME-LES-MESSIEURS. — Hémicycle de Baume	(Photographie sur bois).	273
La descente dans la salle du Catafalque	G. Vuillier	273
Grotte des ossements	Taylor	275
Baume-les-Messieurs	Id	277
La Grande Cascade	Boudier	279
Entrée de la grotte de Baume	Id	280
Galerie de la Voûte invisible	Jouas	281
Le Parasol	Riou	283
Galerie du Parasol	G. Vuillier	284
Escalade de la grande muraille	Jouas	285
Bas de la grande cascade	(Photographie sur bois).	288
A TRAVERS LA TOSCANE. — La Sainte Cène, par Andrea del Castagno (couvent de Sant' Apollonia)	Id	289
Détail de la fresque de B. Gozzoli, au palais Riccardi	Id	289
Niccolo Acciajuoli, par Andrea del Castagno (couvent de Sant' Apollonia)	Id	291
La Bibliothèque Laurentienne. — La cour du palais Riccardi	Boudier	293
Apôtre de la Sainte Cène (couvent de Sant' Onofrio)	(Photographie sur bois).	295
Ambon en bronze de la basilique de Saint-Laurent, par Donatello, Bertoldo et Vellano	Id	296
Place et église de Saint-Laurent. — Cloître de Saint-Laurent	Boudier	297
Julien de Médicis, par Michel-Ange (chapelle des Médicis)	(Photographie sur bois).	298
Laurent de Médicis, par Michel-Ange (chapelle des Médicis)	Id	299
La Nuit (fragment), par Michel-Ange (chapelle des Médicis)	Id	300
Place et église de Sainte-Marie Nouvelle. — Chapelle des Princes	Boudier	301
Pupitres de la Bibliothèque Laurentienne	(Photographie sur bois).	302
Vitrail de la Bibliothèque Laurentienne, attribué à Jean d'Udine	Id	303
L'évangéliste saint Jean, par Donatello (sacristie de Saint-Laurent)	Id	304
Le Paradis (fragment), par Orcagna (église de Sainte-Marie Nouvelle)	Id	305
Fragment de la fresque « Joachim chassé du Temple », par Ghirlandajo	Id	305
Portrait de Ginevra Benci, par Ghirlandajo (église de Sainte-Marie Nouvelle)	Id	307
Le Patriarche Adam, par Filippino Lippi (église de Sainte-Marie Nouvelle)	Id	308
Cloître de Sainte-Marie Nouvelle. — Loggia du Marché-Neuf	Gotorbe	309

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un Miracle de saint Dominique, fresque de la chapelle des Espagnols (église de Sainte-Marie Nouvelle)	Krieger	311
Un miracle de saint Dominique, fresque de la chapelle des Espagnols (église de Sainte-Marie Nouvelle)	Id	312
L'oratoire d'Or San Michele	Berteault	313
La Descente du Saint-Esprit (fresque de la chapelle des Espagnols)	Krieger	314
L'Église triomphante (fragment), fresque de la chapelle des Espagnols (église de Sainte-Marie Nouvelle)	Id	315
L'Église triomphante (fragment), fresque de la chapelle des Espagnols (église de Sainte-Marie Nouvelle)	(Photographie sur bois).	316
L'oratoire d'Or San Michele et le palais des Offices vus du Lung'Arno Torrigiani	Boudier	317
L'oratoire d'Or San Michele et le palais de « l'Arte della Lana »	Berteault	318
Le palais Strozzi	(Photographie sur bois).	319
Le Sanglier de la Loge du Marché-Neuf	Id	320
La place de la Seigneurie	Id	321
Le Palais Vieux, vu du Campanile	Id	321
Porte d'Or San Michele	Krieger	323
Le tabernacle d'Orcagna (détail), (Or San Michele)	(Photographie sur bois).	324
Le Palais Vieux	Boudier	325
La Mort et l'Assomption de la Vierge, par Orcagna (Or San Michele).	(Photographie sur bois).	326
La Naissance de la Vierge, par Orcagna (Or San Michele)	Id	327
La statue dite de Thusnelda (Loge des Lanzi)	Id	328
Loge des Lanzi et place de la Seigneurie	Berteault	329
Le Persée de Benvenuto Cellini (Loge des Lanzi)	(Photographie sur bois).	331
L'Enlèvement des Sabines, par Jean Bologne (Loge des Lanzi)	Id	332
Intérieur de la Loge des Lanzi et cour du Palais Vieux	Gotorbe	333
La salle des Cinq-Cents au Palais Vieux	(Photographie sur bois).	334
Colonne de la cour du Palais Vieux	Id	335
Lion antique (Loge des Lanzi)	Id	336
VOYAGE A MADAGASCAR. — Observatoire d'Ambohidempona	Id	337
Coiffure bezanozano	Id	337
Un lépreux d'Ambohiboka	Id	339
Tombeaux antimerina	Faucher-Gudin	340
Village d'Ambohiboka	(Photographie sur bois).	341
Tombeaux antimerina à Ambatomena	Gotorbe	343
Un « tsikafara »	Slom	344
Le 14 Juillet à Tananarive	(Photographie sur bois).	345
Notre maison à Didy	Boudier	347
Notre ami Raininosy	(Photographie sur bois).	348
Types bezanozano	Id	349
Le rangahy bé	Id	350
Campement de Tolongainy	Id	351
Exploration d'une lagune	Id	352
le cap Bellones	Riou	353
Le gouverneur d'Ivongo	(Photographie sur bois).	353
Village d'Ivongo	Boudier	355
Le chemin d'Andasibe	Marius Perret	357
Village d'Ambodimadiro	Boudier	359
Mandritsara, vu de l'ouest	Taylor	360
Troupeau de bœufs parqués	A. Paris	361
Les officiers de Mandritsara	(Photographie sur bois).	363
Forêt à l'est de Sahasoa	Riou	364
La soif	A. Paris	365
Les grands lataniers de l'Ouest	Riou	367
Cimetière betsimisaraka	(Photographie sur bois).	368
Village d'Ambohiména	Id	369

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Femme sakalava de Majunga	(Photographie sur bois).	369
Village des Bongalava	Id	371
Dans la vallée du Mahajamba	Id	372
Tsievala et ses soldats	Riou	373
Sakalava de Majunga	(Photographie sur bois).	374
Tombeaux arabes à Majunga	Boudier	376
Campement au bord d'un étang	A. Paris	377
Panorama de Majunga	Boudier	378
Panorama de Majunga	Id	379
Femme sakalava de Marovoay	(Photographie sur bois).	380
En parlementaire devant les Fahavalo	Riou	381
Le capitaine de la douane à Marovoay	(Photographie sur bois).	383
Village dans la brousse	Id	384
Chutes de l'Ikopa à sa descente du plateau Central	Taylor	385
Jeune fille de Trabonjy	(Photographie sur bois).	385
Jeune Antalaotra sakalava de l'ouest	Id	388
La musique du gouverneur	Id	389
Vue d'Ampotaka	Id	390
Notre maison à Tananarive	Faucher-Gudin	392
Noble Antimerina	(Photographie sur bois).	392
Jeune fille antankara	Id	393
Famille antimerina	Id	394
Un jeune Antimerina	Id	395
Église des jésuites à Tananarive	Boudier	395
Rue d'Imarivolanitra à Tananarive	G. Vuillier	397
Mon professeur de fanorana	(Photographie sur bois).	398
Nos fidèles de Tananarive	Gotorbe	399
TROIS SEMAINES CHEZ LES INDIENS CAYAPAS. — Le « Cotopaxi »	Riou	401
Indien du rio Chimbagall	(Photographie sur bois).	401
La Marimba	Id	405
Le gouverneur Antonio Napa	Id	407
La croix de Telembi	Id	408
Canots cayapas	Id	409
Sur les bords du Sapayo Grande	Id	411
Indiens du rio Sapayo Grande	Id	412
Enterrement d'une Cayapa	J. Lavée	413
Confluent des rios San Miguel et Cayapas	(Photographie sur bois).	414
Chute de l'Agua Clara	Id	415
Maison du gouverneur de San Miguel	A. Paris	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Iles Séchelles 67
Itinéraire de M. Nossiloff 83
Région des Pics d'Europe 98
Massif des Pics d'Europe 99
Carte de la Haute et de la Basse-Égypte 134
Carte pour le voyage de M. Vapereau 183
De Vladivostok à Habarovka 206
Carte du confluent de l'Oussouri 243
Un des méandres de l'Amour 262
Cirque des Montagnes Fumeuses 263
Plan de la grotte de Baume 287
Itinéraire de Mananara à Majunga 375
Itinéraire de Moravoay à Antananarive 389
Carte du rio Cayapas 403

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

La Sicile, par M. Gaston Vuillier. — 1893. — Texte et dessins inédits. 1

Voyage aux iles Séchelles, par M. Charles Alluaud. — 1892. — Texte et dessins inédits 65

Voyage a la Nouvelle-Zemble, par M. Constantin Nossiloff. — 1887-1892. — Texte et dessins inédits . . . 81

Aux Pics d'Europe, par M. Paul Labrouche et le comte de Saint-Saud. — Texte et dessins inédits. 97

I. Les mines de la Providencia : La Hermida et Andara. — La vie minière. — La Peña Vieja. (5-12 juillet 1890.) 99

II. Entre le Cares et le Deva : Sur les crêtes. — Les mines de Liordes. — Le Tiro Llago. (8-13 septembre 1891.) 103

III. Le Valdeon et le Sajambre : La terre maudite. — De Cain à Soto. — La Via Mala du Sella. (14-17 septembre 1891.) 107

IV. Le massif de Covadonga : Le lac Enol. — Autour de la Peña Santa. — La route du Cares. (18-22 septembre 1891.) 113

V. La Liebana. — Le Val de Coro. — Le dernier village. — Les Ports d'Aliva. (26-28 juillet 1892.). 116

VI. Le Grand Massif : La Tour de Cerredo. — La Tour de Llambrion. — Dans les oules. (29 juillet — 1er août 1892.). 118

VII. Peña Santa et Espigüete : La Crête du Chien. — Le Cervin des Asturies. — Dans les Sierras 123

Six semaines sur le Nil, par M. E. Cotteau. — 1892-1893. — Texte et dessins inédits.. 129

I. Départ de Marseille. — Alexandrie. — Le Caire. — Les compagnies Cook et Thewfikieh. 129

II. Sur le Nil. — Memphis. — Beni-Hassan. — Assiout. — Denderah. — Keneh. — Arrivée à Luxor. 132

III. Luxor 145

IV. De Luxor à Assouan. - Esneh. — Edfou. — Philæ. — Ouadi-Halfa. — La Nubie 148

V. Ouadi-Halfa. — Ibsamboul. — Assouan 161

VI. Retour d'Assouan au Caire. — Abydos. 168

De Pékin a Paris : la Corée, l'Amour et la Sibérie, par M. Charles Vaperfau. — Texte et dessins inédits. 177

I. De Pékin à Tien-Tsin. 178

II. De Tien-Tsin à Changhaï. 182

III. De Changhaï à Fou-Sane. 183

IV. Fou-Sane 188

V. De Fou-Sane à Vladivostok. 194

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI. Vladivostok . . . 199
VII. De Vladivostok à Saghaline . . . 207
VIII. Saghaline . . . 209
IX. De Saghaline à Nikolaïevsk . . . 216
X. Nikolaïevsk . . . 222
XI. De Nikolaïevsk à Habarovka . . . 228
XII. Habarovka . . . 235
XIII. De Habarovka à Blagovechtchensk . . . 241
XIV. Blagovechtchensk . . . 250
XV. De Blagovechtchensk à Pakrovska . . . 257
XVI. De Pakrovska à Stretinsk . . . 266

BAUME-LES-MESSIEURS, PAR M. EDMOND RENAULD. — 1893. — Texte et dessins inédits . . . 273

A TRAVERS LA TOSCANE, PAR M. EUGÈNE MÜNTZ. — FLORENCE. — Texte et dessins inédits . . . 289

XX. Le palais Riccardi et les premiers Médicis . . . 289
XXI. Le couvent de Sant' Apollonia. — Un réaliste florentin du XVe siècle . . . 291
XXII. Le couvent de Sant' Onofrio . . . 292
XXIII. L'arc de triomphe de la « Porta San Gallo » et les artistes français à Florence . . . 292
XXIV. La basilique de Saint-Laurent. — Brunellesco et Donatello . . . 292
XXV. Michel-Ange et les tombeaux des Médicis . . . 295
XXVI. La chapelle des Princes . . . 298
XXVII. La Bibliothèque Laurentienne . . . 299
XXVIII. Sainte-Marie Nouvelle et l'Ordre de Saint-Dominique . . . 302
XXIX. Les peintures de Sainte-Marie Nouvelle. — De Cimabue à Filippino Lippi . . . 304
XXX. Le Cloître Vert et la chapelle des Espagnols . . . 308
XXXI. La Loge de Saint-Paul. — L'église d'Ognissanti et l'église de la Trinité . . . 311
XXXII. Les Ruccellai et l'Académie platonicienne . . . 314
XXXIII. Le palais Strozzi . . . 316
XXXIV. L'oratoire d'Or San Michele et les corporations florentines . . . 320
XXXV. La place de la Seigneurie et la Loge des Lanzi . . . 324
XXXVI. Le palais de la Seigneurie. — Arnolfo et les Étrusques . . . 331

VOYAGE A MADAGASCAR, PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT. — 1889-1891. — Texte et dessins inédits . . . 337

IX. Retour à Tananarive. — Température des hauts plateaux. — Commencement de la saison sèche. — Recrudescence des fièvres palustres. — Retour de Foucart et de Maistre. — Collège et observatoire d'Ambohipo. — Ambohiboka ou village des lépreux. — La lèpre à Madagascar. — Fête du 14 juillet 1889. — Les réjouissances populaires. — Préparatifs de voyage. — La route de Radama. — Départ de Tananarive. — Fontaine de la reine à Soamanandriana. — Perte de Jean à Andranosoa. — Ambatomena et ses tombeaux. — Daniel Rakoto. — Traversée du Mananara. — Au col du Sompatra. — Vodivato. — Un *tsikafara*. — Chez les Bezanozano . . . 337

X. A Didy. — La route de Radama. — Notre « Canaque ». — Coiffure des femmes bezanozano. — Départ de Didy. — Un campement dans la forêt. — Le briquet malgache. — La végétation de la forêt. — Sol et animaux. — Les *dimatika*. — Aperçu général de la vallée du Mangoro et de ses prolongements. — Passage de l'Ivondrona. — Une montée difficile. — Arrivée à Fito. — Dans les défrichements. — Culture du riz chez les Bétanimena. — Descente de l'Ivondrona en pirogues. — Arrivée à Tamatave . . . 342

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XI. Une semaine à Tamatave. — Préparatifs pour la route du nord. — Ampanalava. — Sur le bord de la mer. — Incubation de la fièvre de Madagascar. — Les lagunes et l'eau saumâtre. — Ifontsy. — Foule-Pointe. — Le jeu du katra. — Tombeau betsimisaraka. — Cimetière provisoire. — Les religions des Malgaches. — Fénoarivo. — Le tatouage à Madagascar. — Les serpents. — Comment les Malgaches obtiennent leur teinture. — Colonel et capitaine. — Les chemins de la corniche. — Ivongo. — Musique du gouverneur. — La pointe à Larrée. — Le port de Tintingue. — Les légendes du babakoto, d'après les Betsimisaraka et d'après les Antimerina. — Au cap Bellones. 351

XII. Mananara. — Fort antimerina de Vohizanahary. — Maistre tombe malade, son retour à Tamatave. — Projets de voyage dans l'ouest. — Dans les *longoza*. — La pluie dans la région d'Antongil. — Dans les défrichements. — Ambodimadiro. — Arrivée à Mandritsara. — Réception et parade antimerina. — Le *rova* et ses portes. — Le gouverneur et son état-major 359

XIII. La rivière de Mangahara. — Départ de Mandritsara. — Récolte du rofia. — Région dénudée, zone forestière, la brousse. — Makoa du Mozambique. — Le *satrana*. — Les troupeaux de bœufs. — Incendie des brousses. — La soif. — Arrivée à Belalitra. — Tsievala. — Caractères ethniques des Sakalava. — Mœurs et coutumes. — Encore les fahavalo. — Pillage d'Ambahibe. — Les *bongalava*. — Boxe et tam-tam. — Enfant abandonné. — Traversée des grands *bongalava*. — Dans la vallée du Mahajamba. 364

XIV. Dans le bassin du Mahajamba. — Perdus dans la brousse. — Attaqués par les fahavalo. — En parlementaire. — Mon ami Sélim. — Dans les *barata*. — Chez le roi Diriamana. — Passage du Mahajamba. — Les moustiques à Madagascar. — Dans les satrana épineux. — Bemakamba. — Les étangs de la côte. — Arrivée à Majunga. — La ville et sa population. — Les colonies musulmanes sur la côte nord-ouest de Madagascar. — Départ de Majunga. — En route pour Tananarive. 372

XV. La pierre de Radama. — Les tombeaux arabes. — Influence de l'islamisme à Madagascar. — Les *fady* mahométans et les *amboalambo*. — Les sultans et les premiers ministres arabes de la côte ouest. — Les *mokonasy*, *satrana* et *botona*. — Dans les palétuviers. — Les dépôts fluviatiles de la côte ouest. — Alluvions et palétuviers. — Camp retranché d'Ambohitromby. — Maevarano et les moustiques. — Marovoay, la ville et ses habitants. — Chez le capitaine de la douane. — Musique antimerina. — Ambohibary. — La statue d'Antrontsy. — Chez la reine de Trabonjy. — Passage de la Betsiboka. — Amparihibe et Maevatanana. — Malatsy. — Fièvre rebelle. — Arrivée sur le plateau central. 380

XVI. Malatsy. — Le mont Andriba. — Alakamisy. — Un enterrement sakalava. — Manifestation de la volonté du mort. — Tombeaux des Sakalava. — *Fanatanovana* sakalava. — Ampotaka. — Kinajy. — Arrivée sur le plateau central. — Retour à Tananarive. — Préparatifs du *fandroana*. — Course des bœufs à Andohalo. — Le bain de la reine. — Au palais, la cérémonie. — Le *jaka*. — Salve d'artillerie. — Aspersions saintes. — Les visites. — Musique et jeux antimerina. — Le *fanorona*. — Préparatifs de départ pour le sud. — Nous quittons Tananarive. — En route pour Fianarantsoa. 388

TROIS SEMAINES CHEZ LES INDIENS CAYAPAS (RÉPUBLIQUE DE L'ÉCUADOR), PAR M. SANTIAGO DE BASURCO. 402

Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

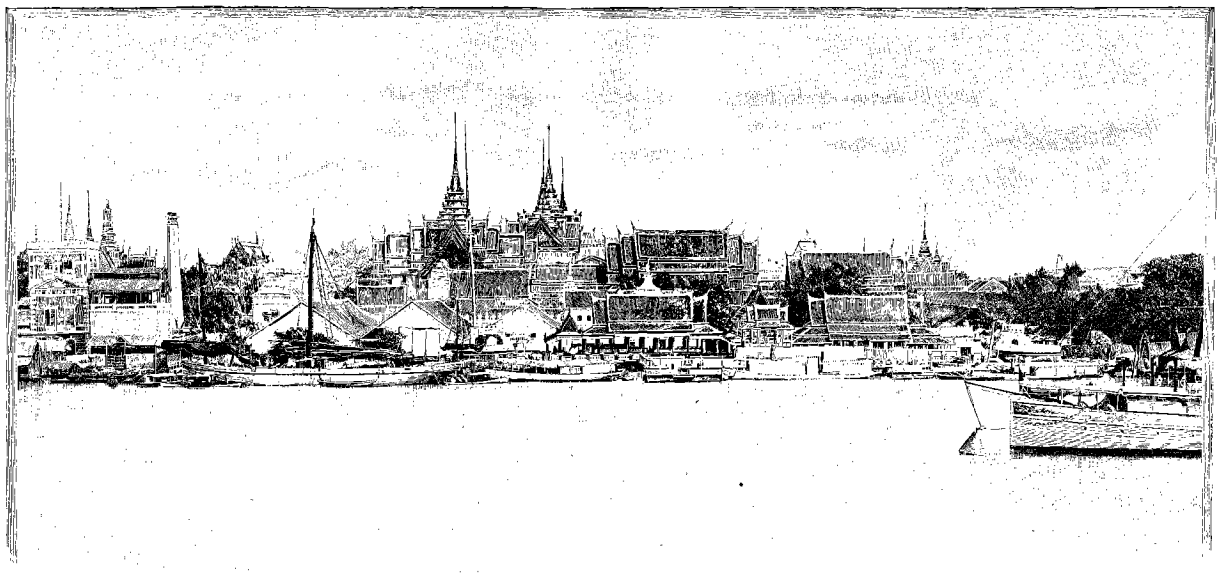
1894

DEUXIÈME SEMESTRE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES
18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1894

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DÉBARCADÈRE DU PALAIS ROYAL À BANGKOK [1] (PAGE 6).

BANGKOK [2],

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU.

Aperçu géographique sur le Siam.

TALAPOIN [3].

Le royaume de Siam est en général peu connu; pour bien des gens même le nom de ce merveilleux pays n'évoque guère que l'idée de la patrie lointaine et un peu fantastique des célèbres frères qui furent un instant nos hôtes; mais l'heure est passée de ces ignorances, et c'est maintenant un devoir pour chacun de chercher à s'instruire sur ces contrées qui sont à l'ordre du jour.

Les récents événements qui ont attiré sur le Siam les regards du monde entier ont rendu pour nous la connaissance de ce pays indispensable, surtout en raison du voisinage de nos protectorats du Cambodge et de l'Annam, qui sont limitrophes, au nord-est et au sud-est, de notre jeune colonie de Cochinchine et enfin du protectorat de l'Angleterre sur la Birmanie.

Avant de décrire au lecteur les diverses impressions qui attendent le touriste dans la ville de Bangkok, nous croyons utile de lui tracer un léger aperçu géographique des Etats du roi de Siam, tels qu'ils ont été définis par les derniers traités.

Ce royaume comprenait autrefois, avant que les Portugais se fussent emparés de Malacca, toute la presqu'île malaise jusqu'à Singapore. Plus tard, à l'instigation et par l'appui des Anglais, les États de Djohore, Rumbo, Salangore, Pahang et Perah se sont soustraits à l'empire de leur suzerain, de sorte que le royaume de Siam ne commence plus aujourd'hui qu'à Tringanou.

Le Siam est borné au nord par plusieurs principautés chans et laos, tributaires de Siam et d'Ava, mais ces peuplades chans ou laotiennes méconnaissent ou repoussent la domination du Siam. A l'est, le Mékong le sépare pendant plusieurs milliers de kilomètres des territoires annamite et cambodgien [4]. Le pays que les Européens nomment Siam porte le nom de Muang-Thaï, dont la traduction, qu'il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre, est « Royaume des libres »; son ancien nom était *Sajam* (« race brune »), d'où l'on a tiré Siam.

La population est loin d'être en rapport avec l'étendue du territoire, dont la superficie peut être évaluée à 645 000 kilomètres carrés; on ne compte guère plus de sept millions d'habitants à répartir entre Siamois, Chinois, Malais, Laotiens, Cambodgiens, Annamites, Pégouans, Kariengs, Mônes, Stiengs, Xongs, Lavas, Birmans, Parsis, Indiens, etc.

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

2. *Voyage exécuté de* 1891 *à* 1892. — *Texte inédit.* — *Les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de M. Fournereau.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

4. Les provinces de Battambang et de Siem-Réap (Angkor), limitrophes du grand lac de Tonlé-Sap, ont appartenu au Cambodge. Les territoires du Laos et la province de Luang-Prabang faisaient virtuellement partie de l'Annam avant l'établissement du protectorat français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Mé-Nam mérite bien le beau nom qu'il porte (mère des eaux) : c'est le plus grand fleuve du Siam. Il prend sa source dans les montagnes du Yun-Nan, passe à Xieng-Maï, province gouvernée par un vice-roi, traverse Raheng, Pak-Nam-Phô, où il reçoit le Mé-Ping, gros affluent venant du nord qui arrose Uttharadit, Phitsanulôk; un peu plus bas, le Mé-Nam se divise en plusieurs branches qui viennent se réunir au-dessus de Bangkok, il traverse cette ville et, après un cours de 300 lieues environ, va se jeter à la mer au fond du golfe de Siam; il est navigable en toute saison jusqu'à Ayuthia, ancienne capitale du royaume, mais, au-dessus, de nombreux bancs de sable, émergeant pendant la saison sèche, rendent la navigation impossible.

L'année se divise dans l'Indo-Chine en deux saisons principales dites « saison sèche » et « saison des pluies ».

La première, *na-leng*, se subdivise en *na-nao* et *na-ron*, c'est-à-dire saison froide et saison chaude. Pendant la saison dite froide (décembre, janvier, février, mars) le thermomètre descend la nuit à + 12°, + 7° dans le Laos, et, dans le jour, vers une heure ou deux de l'après-midi, il remonte jusqu'à + 29° ou + 30°. Les indigènes, peu habitués au froid, grelottent, claquent leurs dents laquées par le bétel, se couvrent de loques, de haillons et se serrent frileusement autour de grands feux. Quant à la saison chaude, elle est pour les Européens vraiment insupportable en avril, mai et souvent en juin : à peine si, la nuit, le thermomètre varie de un ou deux degrés et l'après-midi il atteint la température accablante de + 41°, + 43° à l'ombre! La saison des pluies, *na-phon*, commence quelquefois à la fin de mai, pour durer jusqu'au milieu de novembre, et a le grand avantage de tempérer quelque peu la chaleur. Avec la fin de cette saison vient le temps des plaisirs, des réjouissances, des fêtes religieuses, civiles et populaires; c'est l'instant que nous conseillerions volontiers comme étant le plus favorable pour visiter le Siam d'une façon intéressante. Les pluies abondantes qui caractérisent cette saison, récoltées par la vaste cuvette que forment les montagnes du nord, de l'ouest et de l'est, s'écoulent rapidement vers le sud au milieu de cette large et longue vallée du Mé-Nam, inondant chaque année les vastes plaines alluvionnaires qui, depuis Ayuthia jusqu'à l'embouchure, forment les rives du fleuve et fertilisent tout sur leur passage. Ce grand cours d'eau, seule et unique voie de pénétration, suffit à tout le trafic du pays, les communications terriennes, très rudimentaires quand on en rencontre, n'existant même pas dans le nord.

Le Mé-Nam.

Bangkok ne se trouvant pas sur la ligne que suivent les grands courriers de la Chine et du Japon, exige, pour s'y rendre, un transbordement à Singapore. Là de nombreux vapeurs, affrétés par des compagnies anglaises ou des Chinois, font le service de Bangkok, effectuant le trajet en quatre, cinq ou six jours suivant le temps et la vitesse du navire[1].

Ces vapeurs, commandés par des capitaines au long cours anglais, ont un équipage de Malais, véritables singes qui escaladent avec une agilité surprenante les haubans et les galhaubans, serrés dans leurs doigts de pieds. Les cuisiniers, les boys sont Chinois et tous sans exception parlent l'anglais.

Cette dernière circonstance rend la navigation dans le golfe de Siam singulièrement monotone et triste pour le voyageur qui ne possède pas cette langue ; condamné à un mutisme forcé, nul ne cherche à lui venir en aide dans ses vains efforts pour se faire comprendre; pour se distraire de cette sorte de quarantaine il n'a que les études de mœurs plus ou moins palpitantes auxquelles il peut se livrer sur ses compagnons de voyage, ou la vue de l'immuable ligne qui coupe au loin l'horizon. Aussi est-ce pour lui un sentiment de joie bien profonde et intime que de voir se lever dans le violet du lointain les montagnes de l'ancien Cambodge, puis les groupes d'îles : Koh-Kwang-Noï, Koh-Luem, Koh-Kram et Koh-Ryn, qui annoncent la proximité du continent.

Ce dernier, vu du large, offre au spectateur l'aspect d'un véritable mirage : ce sont des lignes de verdure et des bouquets d'arbres en suspension dans l'atmosphère tremblotante et surchauffée des pays tropicaux.

La mer, jusque-là d'un bleu intense, est passée au verdâtre, puis a pris tout à coup un ton jaune et boueux : c'est le fond du golfe.

Le Mé-Nam est obstrué à son embouchure par un vaste banc de sable qui barre le passage aux navires d'un fort tonnage; il faut donc attendre quelquefois à l'embouchure du fleuve pour franchir cet obstacle que l'on nomme la barre.

Les Siamois la considérèrent longtemps comme un rempart naturel contre les invasions étrangères[2], mais les derniers événements et surtout la glorieuse affaire de Pak-Nam où, comme on sait, l'escadre française franchit la barre sous le feu meurtrier des navires et des forts siamois, ont dû leur enlever une partie de leurs illusions.

On profite du flux pour franchir la barre dont, à marée basse, la masse moitié vaseuse, moitié sablonneuse, montre à perte de vue une forêt de bambous fichés dans le sol, où les pêcheurs siamois et annamites

1. Le prix du passage à bord des vapeurs anglais est de 40 piastres, ou de 70 pour l'aller et le retour. La piastre vaut, selon le cours, de 4 fr. 50 à 3 fr. 60.

2 Pendant le mois d'avril, premier mois de la *na-ron* (saison chaude), la mer atteint son niveau minimum de hauteur, et les dernières observations faites sur les marées à cette époque ont donné 90 centimètres de fond sur la barre à marée basse et 3 m. 80 à marée haute.

Au commencement d'octobre, c'est-à-dire vers la fin de la saison des pluies, la rivière est beaucoup plus haute, les bords sont submergés, le pays est inondé. Il y a alors sur la barre une hauteur de 1 m. 05 aux marées basses des syzygies, de 4 mètres à marée haute.

Pendant les grandes marées et aux environs, il n'y a qu'un flux en vingt-quatre heures, deux à l'époque des quartiers. Ces irrégularités sont encore augmentées par les changements de vent dans le golfe de Siam.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fixent leurs immenses filets coniques. De grosses moules, à la coquille verte, s'accrochent à des milliers de branches de palétuviers, plantées en quinconce et très rapprochées.

Cet écueil franchi, on s'engage dans une sorte de chenal de 40 à 50 mètres de large, véritable porte ouverte vers les eaux assiégées, et l'on arrive enfin à l'embouchure du Mé-Nam.

Le spectacle que l'on a sous les yeux n'offre rien de bien original pour qui connaît déjà les arroyos de ce pays : des rangées touffues de palétuviers, d'immenses marécages, sont les seuls ornements des deux rives du fleuve sur une grande partie de son cours; ajoutez quelques misérables huttes de pêcheurs construites sur pilotis et c'est là à peu près tout le paysage qui réjouit l'œil jusqu'à l'île de Pak-Nam; les rives vont en se resserrant, laissant toutefois au fleuve une largeur moyenne de 800 mètres environ[1].

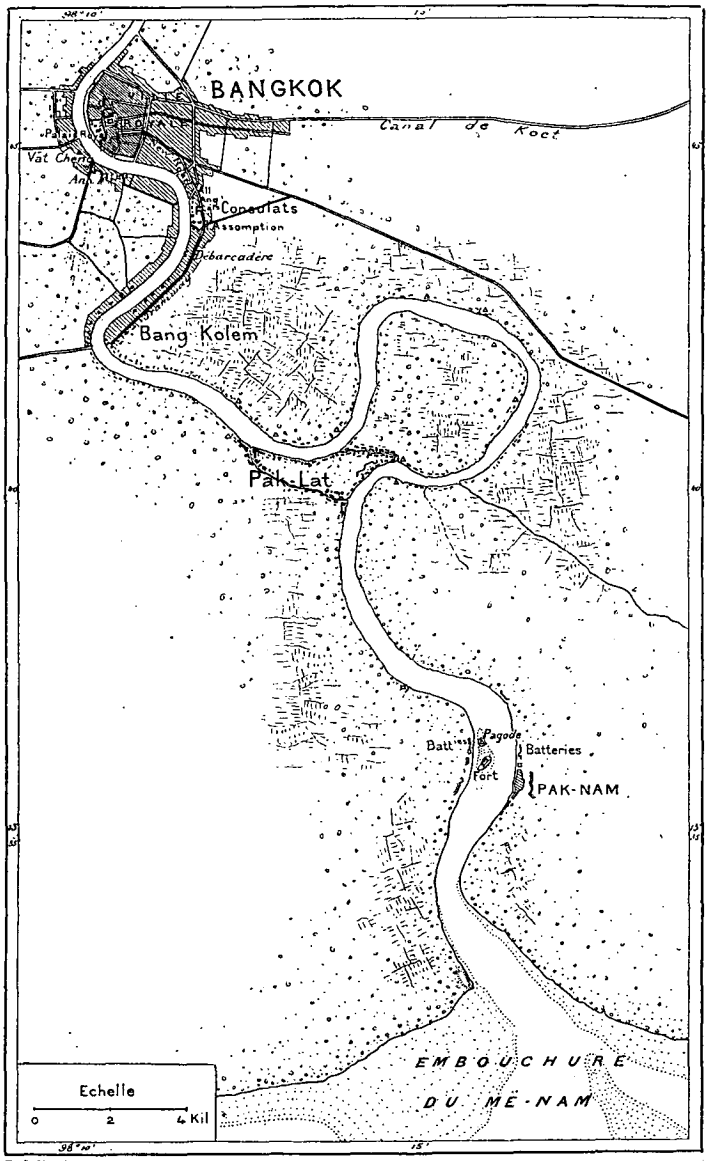
Un bateau-feu, montrant un feu fixe rouge, est mouillé au milieu du fleuve, et indique aux pilotes le point où, vers 1840, pendant une guerre contre le Cambodge, furent coulées des jonques chargées de pierre, qui constituent un écueil dangereux. En 1893, lors des derniers événements franco-siamois, les Siamois construisirent à la hâte en cet endroit un barrage formé par des jonques, de forts pieux et deux navires en fer préalablement coulés, le tout réuni par de puissants chaînages; non contents de ces mesures défensives, ils garnirent en outre de torpilles le passage laissé libre; l'une d'elles fit explosion entre l'*Inconstant* qui venait de franchir la ligne et la *Comète* qui le suivait. Cet incident d'ailleurs ne dérangea en rien nos braves marins dans leur course hardie.

Après avoir remonté quelque temps les eaux du Mé-Nam et franchi un premier coude, on ne tarde pas à apercevoir l'île fortifiée de Pak-Nam et la silhouette de la première pagode.

La forteresse, réputée la plus belle du Siam, porte le nom caractéristique de *Sua-son-lek-tin* (« le tigre qui cache ses griffes ») ; l'armement se compose de pièces de fort calibre, achetées en Angleterre en 1888. C'est de ce point que l'artillerie des Siamois, soutenant le feu de leurs navires de guerre, tira sur deux de nos canonnières : deux de nos matelots furent tués, trois autres blessés.

1. Un feu fixe blanc, de troisième ordre, élevé de 13 mètres et visible à une distance de 10 milles, est allumé au dedans de la barre à l'entrée du Mé-Nam par 13° 29′ 25″ latitude nord et 98° 15′ 11″ longitude est. Des pilotes européens croisent au large entre Koh-Luem et le fleuve.

En arrière, sur une autre île de moindre importance, s'élève la pagode que nous signalions tout à l'heure et qui porte le nom de *Chedi-Pak-Nam-Chao-Phaya*. Élevée en l'honneur de Bouddha, elle se compose de deux édifices principaux : le temple, Bôt, et le grand Phra-Chedi[1]; en outre, plusieurs salas[2] sont destinés à



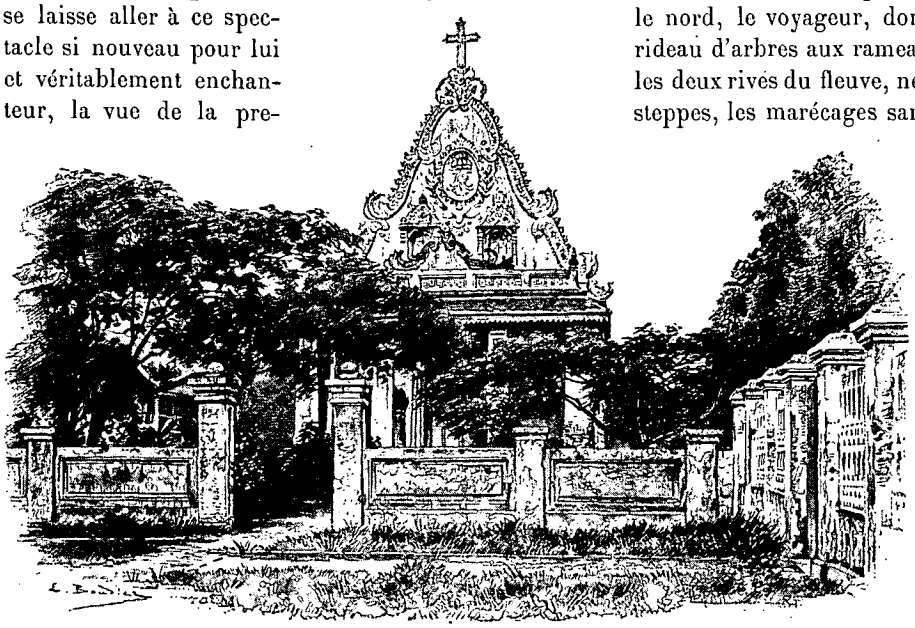
recevoir les pèlerins. Cette pyramide, se découpant sur un fond de verdure et reflétant son pied dans le miroir des eaux calmes, est d'un effet vraiment grandiose et saisissant. Tous les ans, au onzième mois (octobre) du calendrier siamois, à 4 heures du matin, durant les fêtes de Thôt Kathin, les indigènes de toutes classes vont y rendre leurs hommages à Bouddha et lui faire des offrandes. Des milliers de barques sillonnent alors la rivière, portant des dévots des deux sexes, revêtus, pour la circonstance, de leurs costumes les plus bril-

1. Le Phra-Chedi est une sorte de pyramide, élevée en l'honneur de Bouddha, en vue de se concilier ses faveurs et son indulgence.
2. Abris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lants. A 7 heures du matin, la cérémonie est terminée, on prend dans les barques une légère collation et chacun repart pour les villages voisins, voire même pour Bangkok.

Longtemps attristé par la durée du voyage, c'est avec un sentiment exquis de délassement que le voyageur se laisse aller à ce spectacle si nouveau pour lui et véritablement enchanteur, la vue de la première pagode; lorsque tout à coup le navire stoppe, l'ancre est mouillée : c'est la douane de Pak-Nam.



L'ÉGLISE DE L'ASSOMPTION [1] (PAGE 7).

Pak-Nam.

Pak-Nam, situé à trois milles au-dessus de l'embouchure du Mé-Nam, sur la rive gauche, se compose de constructions en planches de tek, couvertes de toits en tôle galvanisée, de huttes et de paillotes d'un aspect sordide; c'est, en somme, un petit village assez malpropre, qui doit sa réputation à son grand *Talat* (marché), grâce auquel les navires d'un fort tonnage, qui sont arrêtés par la barre, peuvent tous les jours se ravitailler en vivres frais. On remarque, en outre, à Pak-Nam la première église chrétienne, desservie par nos missionnaires du séminaire de la rue du Bac.

La résidence du gouverneur nous est signalée par son mât de pavillon, au sommet duquel nous voyons claquer au vent l'étendard rouge orné de l'inévitable éléphant blanc, qui est aux Siamois ce que le croissant est aux Turcs. De chaque côté des deux rives ont été établies des batteries rasantes dans le genre des constructions à la Vauban.

A Pak-Nam s'accomplissent les premières formalités de la douane, et tous les navires s'y doivent arrêter pour se mettre en règle avec l'Administration. De tous côtés, des barques s'avancent rapidement sur nous, portant dans leurs flancs des soldats locaux et des douaniers aux uniformes bariolés, coiffés du casque blanc à pointe de cuivre. Enjambant lestement cordes et échelles, ces aimables fonctionnaires entrent avec désinvolture dans l'exercice de leurs fonctions, prêts à prélever le 3 pour 100 qui frappe indistinctement toutes les marchandises importées. Reprenant sa route vers le nord, le voyageur, dont la vue est arrêtée par le rideau d'arbres aux rameaux toujours verts qui bordent les deux rives du fleuve, ne soupçonne pas les immenses steppes, les marécages sans fin, les rizières et les mille petits canaux qui s'étendent jusqu'à l'horizon.

A cinq milles environ en amont de Pak-Nam, second village fortifié, c'est Pak-Lat, peuplé de 7 à 8 000 âmes. Un canal, creusé en cet endroit, raccourcit d'une dizaine de milles la route si tortueuse du Mé-Nam, qui forme une boucle des plus accentuées, mais cette voie n'est accessible qu'aux petites embarcations.

Le village bordant le canal sur les deux rives est assez important, en raison du commerce et des échanges qu'y font les Chinois. Ce premier faubourg de Bangkok, peuplé de mille éléments divers, présente le spectacle curieux de quartiers entièrement indiens, mahométans ou malais; les Siamois y sont en petit nombre. En raison de la complexité de cette population, les pagodes sont nombreuses et ont toutes le caractère particulier à chaque élément.

Le marché, très malpropre, est abondamment fourni; on y patauge fraternellement dans la boue avec les canards et les cochons.

Nombre de Pégouans, descendants de prisonniers de guerre, peuplent les environs; les jardins produisent généreusement l'orange, le citron, la pamplemousse, la banane, la canne à sucre et le bétel. Le riz est excellent.

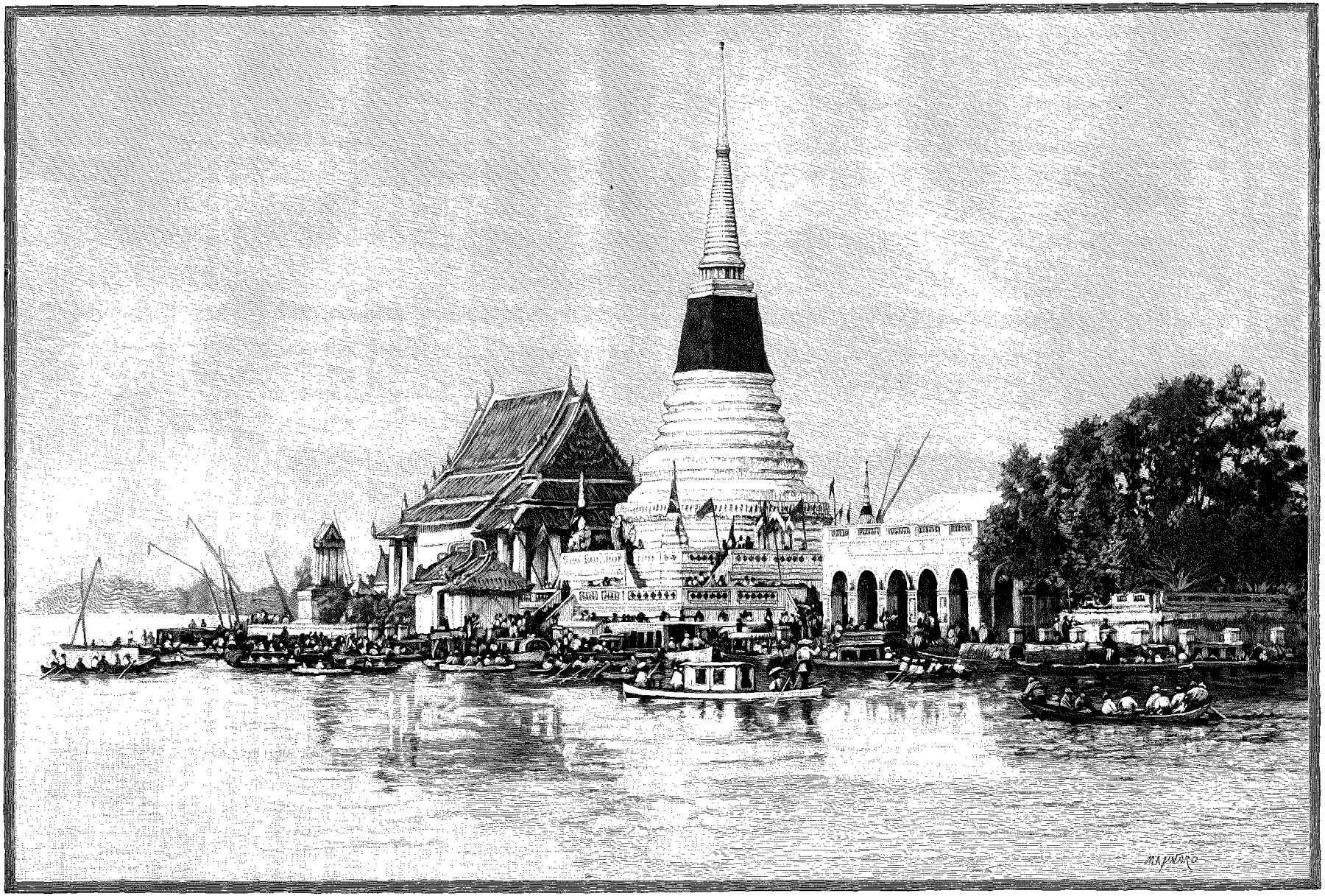
Signalons, enfin, l'église chrétienne de Pak-Lat, construite en bois sur pilotis, sans style particulier.

A un demi-mille plus haut, de longues batteries rasantes forment la dernière ligne de défense de Bangkok; elles sont d'ailleurs en assez piteux état.

Sur la rive droite, de vastes hangars semblent partager le triste discrédit où est tombé le *Chang-kou-ta*, la « chaîne sacrée » : elle était formée de fortes poutres en bois de tek, supportant des rangées de chaînes de fer et reliées entre elles par de formidables anneaux de même métal. Destinée jadis à barrer la route aux navires étrangers, les hauts dignitaires siamois savent aujourd'hui à quoi s'en tenir sur son compte; aussi repose-t-elle paisiblement dans ses vastes anneaux.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

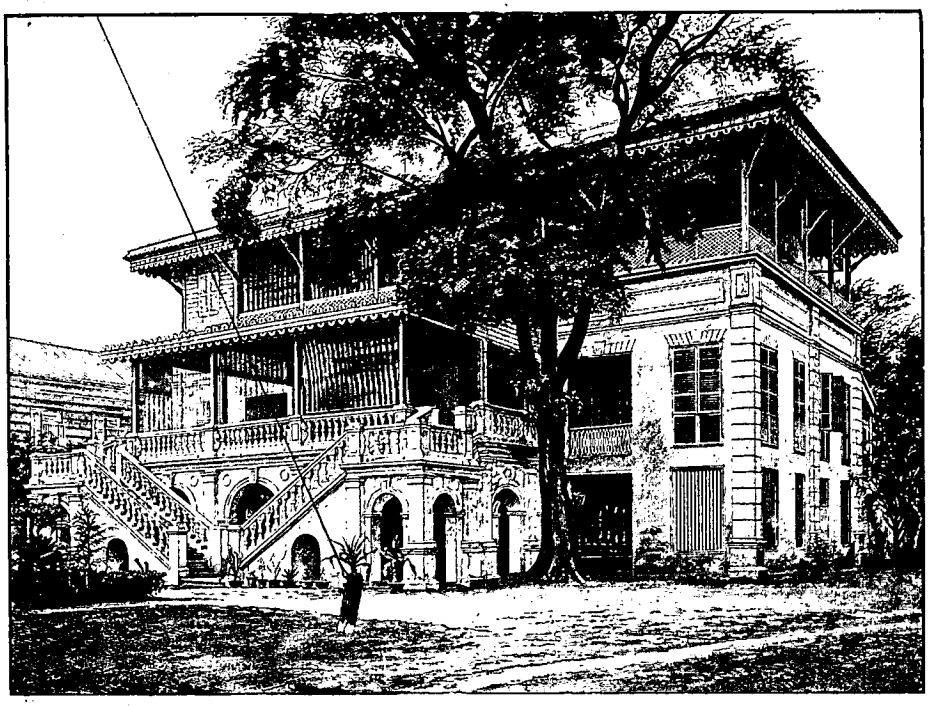
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PAGODE DE PAK-NAM. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La sortie du village de Pak-Lat est indiquée par les premières maisons flottantes qui en bordent la rive, habitées par des Chinois plus que par des Siamois. A partir de ce point, le fleuve commence à prendre une certaine animation : des sampans, des barques, des jonques, des chaloupes à vapeur, faisant le service entre Bangkok et Pak-Nam, le sillonnent en tous sens. Les habitations commencent à se rapprocher, les constructions en bois de tek apparaissent, les arbres à la verdure éternelle laissent de temps à autre apercevoir les flèches des Phra-Chedi, les triples toitures aux tuiles vernissées, les frontons dorés des pagodes et, chose moins exotique, de très européens moulins à riz, érigeant leurs hautes cheminées d'usines et salissant



CONSULAT DE FRANCE [1].

ce beau ciel d'une fumée épaisse et nauséabonde; des vapeurs, des voiliers, des chalands à l'ancre, embossés contre les wharfs de leurs consignataires, tout dénote la proximité de la capitale.

Un dernier coude est franchi; la ville apparaît en partie, encore un peu confuse dans les vapeurs de cette atmosphère torride. Après trente-cinq jours de voyage, ce n'est pas sans une bien douce émotion que l'on voit flotter dans le ciel bleu les trois couleurs chéries qui indiquent le Consulat général, et c'est avec un battement de cœur bien doux que l'on va enfin serrer la main à des compatriotes et surtout parler français!

Bangkok. — L'arrivée.

Le navire stoppe, on est arrivé presque sans s'en douter, le nord de la ville étant encore dissimulé dans les replis tortueux du Mé-Nam. Il faudrait mettre brusquement pied à terre sur le débarcadère royal pour éprouver, dès l'abord, l'impression agréable ressentie et décrite par quelques voyageurs qui, emportés un peu trop loin dans leur emballement, n'ont pas hésité à baptiser Bangkok du surnom prestigieux de « Venise de l'Extrême-Orient ».

Car, pour être sincère, il faut avouer que rien de ce qu'il a sous les yeux n'est encore digne d'émerveiller le voyageur qui connaît déjà un peu l'Extrême-Orient. Il fait connaissance avec une ville lacustre et jouit du coup d'œil, curieux à la vérité, des deux rives du Mé-Nam bordées de maisons flottantes; mais d'enchantement, point.

Le navire évoluant pour venir se ranger le long du wharf, on peut tout de suite se rendre compte de l'aspect du Mé-Nam et de son importance : c'est vraiment un beau fleuve, et ses eaux larges et profondes permettent aux navires d'y flotter à l'aise et d'aborder à quai.

Dans cette ville étrange, peu de rumeurs, pas de bruit de voitures, car presque toutes les voies de communication consistent en *klongs* (canaux), en arroyos qui viennent aboutir au Mé-Nam, le grand boulevard nautique de Bangkok : cette multitude de canaux qui se croisent et s'entre-croisent, c'est là, je crois, le seul point de rapprochement qu'on puisse faire entre les deux Venises, celle de l'Orient et celle de l'Occident. Le léger inconvénient de ce genre de voirie est que, pendant cinq mois de l'année, les eaux y sont saumâtres et stagnantes, et qu'un aimable « tout à l'égout » y transparaît à l'œil nu.

Tandis qu'on cherchait à se rendre compte de l'aspect de la ville, à sonder l'horizon, l'inspecteur de la douane est monté à bord : aucun passager ne peut descendre avant de s'être affranchi des droits d'entrée, ou, s'il veut le faire, il doit ouvrir sa valise et consigner à bord ses *impedimenta* jusqu'à ce qu'il ait payé son tribut aux revenus du roi de Siam. Autour du navire, une foule serrée de pirogues, de sampans, de barques de toutes grandeurs viennent chercher les voyageurs, mendiant un passager : c'est un concert discordant d'appels, de cris, d'injures, de querelles pour débattre les prix; parfois une embarcation mal chargée prend le parti de

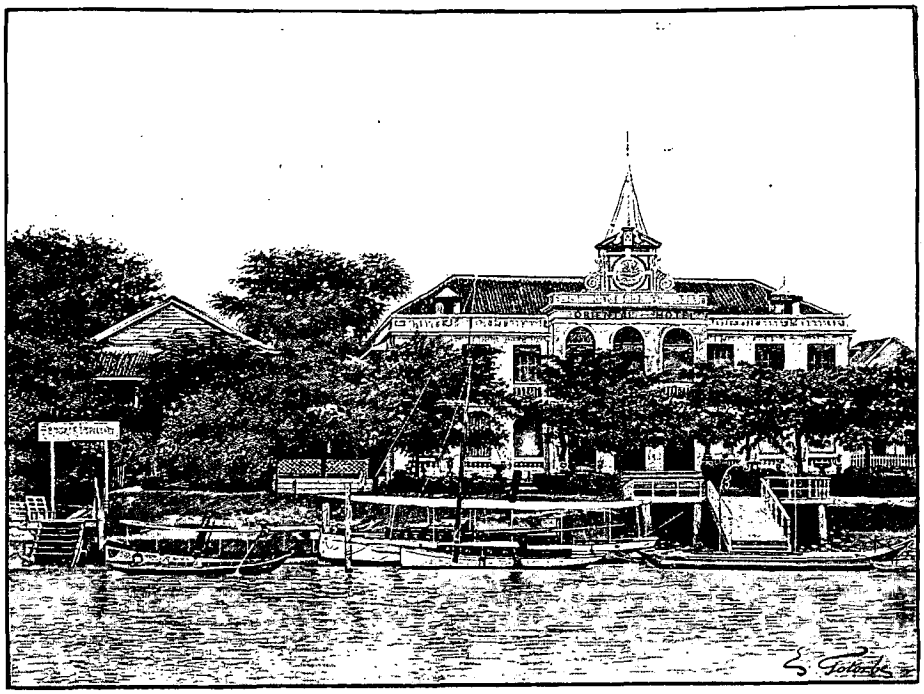
1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chavirer, il s'ensuit des imprécations assourdissantes, des accès de fou rire.

Le navire amarré à l'appontement, on débarque et l'on se trouve jeté à *Bang-Kolem*, le faubourg terminus de Bangkok. Grande est alors la difficulté pour obtenir le moindre renseignement dans cette ville où le français est peu parlé; il faut gagner la New Road, la grande artère parallèle au fleuve.

Si le voyageur a été un peu déçu dans son attente en arrivant, que dira-t-il après avoir traversé le peu de ruelles qui le séparent de la New Road? Les rues, si l'on peut leur donner ce nom, sont sales et puantes : les pas soulèvent une poussière épaisse qui vous prend à la gorge, les canaux vénitiens (ô magie des mots!) se font le réceptacle de toutes les immondices, les nerfs visuels et olfactifs du pauvre touriste sont mis dès l'abord à une rude épreuve.



ORIENTAL HÔTEL [1] (PAGE 8).

Suivant la New Road, je me dirigeais instinctivement vers le Consulat, lorsque je fis l'aimable rencontre du R. P. Colombet, missionnaire français, directeur du collège de l'Assomption. Cet excellent homme reçut ma première poignée de main : c'est lui qui me guidera plus tard et c'est lui aussi qui me fournira un interprète pour mon voyage dans le nord. Avec la bonhomie habituelle de nos missionnaires, le R. P. Colombet m'eut vite renseigné, et en quelques minutes j'arrivais, tout en eau, au Consulat général de France.

Le plus aimable accueil m'y était réservé par MM. Lorgeou, de Pina et Hardouin.

L'hôtel du Consulat est un vaste bâtiment en maçonnerie, construit à l'européenne. Le rez-de-chaussée est occupé par les bureaux; la spacieuse véranda du premier abrite le salon et la salle à manger; les appartements du consul sont au deuxième étage.

De l'appontement, le coup d'œil devient intéressant : le Mé-Nam s'élargit en courbes gracieuses, la ville se développe et prend un aspect qui ne manque pas de grandeur.

Une barque du Consulat, mise à ma disposition, me conduit au vapeur où, muni d'un laissez-passer que m'a fourni le consul, je peux prendre mes colis, à l'exception, pourtant, d'une caisse renfermant mes armes et mes munitions que je dois laisser à la douane; l'inspecteur, du reste, me la remit le lendemain.

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

Le fleuve à Bangkok.

Profitant de la barque, je poursuis la route par eau : les maisons flottantes, éparpillées à l'entrée de la ville, se sont rapprochées, maintenant elles se coudoient, pressées sur trois rangs, se heurtant de leurs toits bizarres qui se silhouettent sur l'éternel velours bleu du ciel.

Après les moulins à riz, voici les factoreries, les entrepôts, les docks; de temps à autre, une fine pagode se dresse, élégante, scintillant au soleil couchant. Signalons, sur la rive gauche, le groupe formé par l'église, l'évêché et le collège de l'Assomption; notons en passant la douce impression que, dans ces pays lointains, la vue de la croix produit à l'exilé. On l'aime en raison de l'éloignement des souvenirs qui s'y rattachent, on la salue comme une vieille amie; le cœur s'allège, on n'est plus seul. Et que dire du dévouement, de l'abnégation de nos excellents missionnaires, que l'on rencontre toujours avec tant de joie? Par leur bonhomie aimable et leur infatigable obligeance, ils sont la providence du voyageur égaré dans ces pays où le Français, naturellement peu aimé, l'est moins encore aujourd'hui qu'autrefois.

Voici maintenant l'*Oriental Hôtel*, les Postes et Télégraphes, avec la queue des facteurs attendant la distribution des plis, la douane, les différents consulats, la banque Hongkong-Changhaï. Sur le bord du Klong-Khutmaï, l'église du Calvaire, en construction, s'élève devant un ancien fort français construit à la Vauban, dernier vestige de l'occupation française sous Louis XIV,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PRINCESSE SIAMOISE [1].

et précède le groupe considérable du grand Talat qui s'étend jusqu'au Klong-Taphan-Han.

Viennent ensuite la Poste n° 1, les écoles siamoises, les habitations des mandarins, plus loin, les murailles crénelées de la ville royale, renfermant dans leur double enceinte le palais avec ses trois flèches dorées et ses nombreuses pagodes revêtues de porcelaines, de faïences aux vives couleurs rehaussées d'or surgissant derrière le débarcadère royal. Sur la rive droite s'élèvent de nombreuses constructions à l'européenne pour les mandarins, l'église de la Sainte-Croix et les fines silhouettes des pylônes de la plus vieille pagode de Bangkok, le Vât-Cheng. « Partout, dit M. Roger de Beauvoir, en toutes ces choses qui appartiennent à un autre âge, à une autre civilisation, le modernisme a marqué sa vigoureuse empreinte : près d'une habitation siamoise, une maison européenne, à côté d'une pagode, la cheminée d'une usine, sur une chaloupe à vapeur, un talapoin au crâne rasé et luisant, drapé à la mode antique dans un long péplum jaune. »

Ce défilé de la rivière ne manque pas, il faut l'avouer, d'un côté pittoresque; on ne saurait refuser à cette cité lacustre, traversée par un fleuve majestueux, aux contours sinueux, un certain cachet d'originalité.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

Mais pour le voyageur arrivant imbu de tous les enthousiasmes qui s'exhalent des relations déjà publiées, c'est une désillusion complète.

Bangkok n'existant que par son fleuve, c'est par lui, tout d'abord, qu'il faut commencer l'exploration : voyons donc son mouvement, son animation et surtout son trafic.

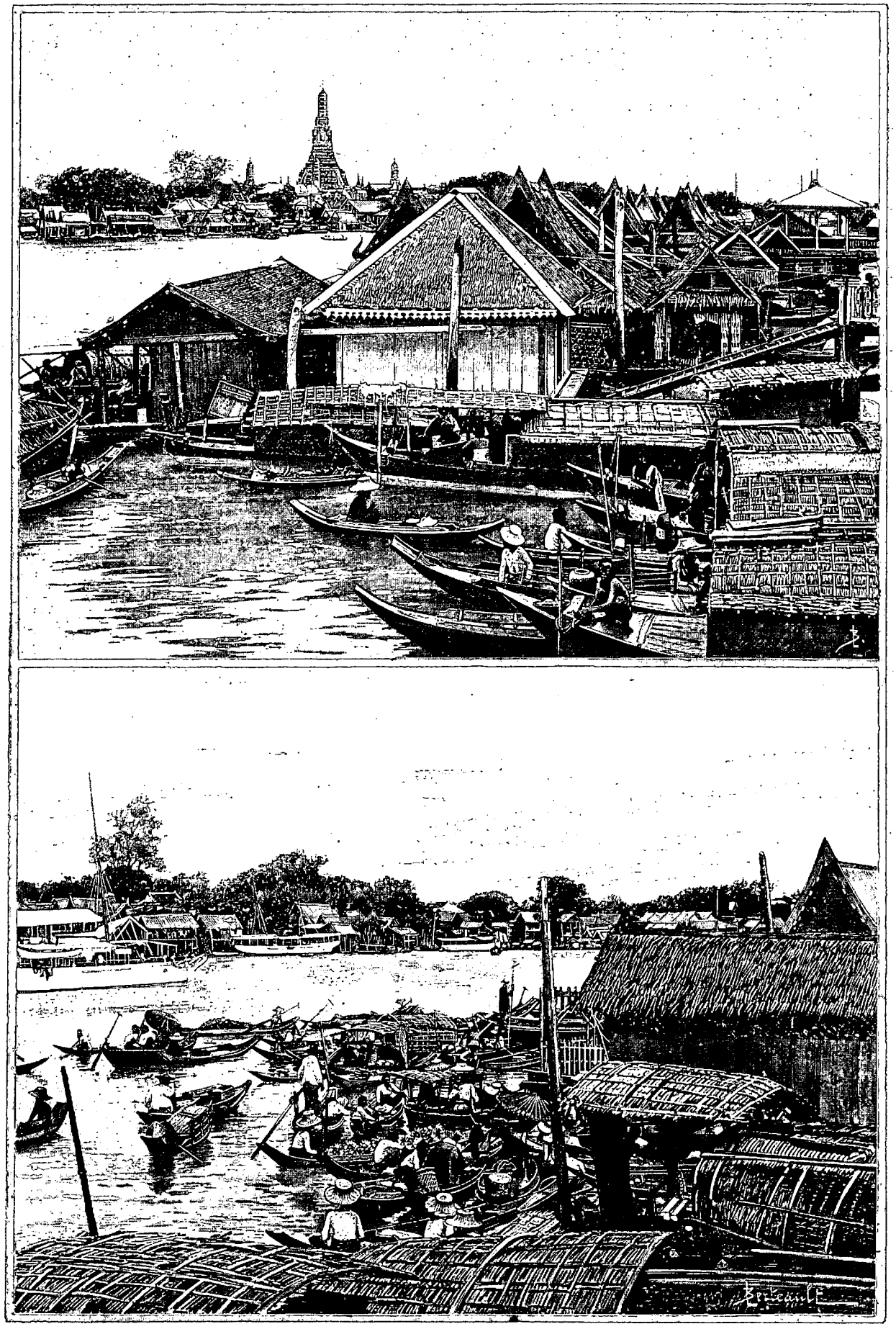
Le Mé-Nam étant le véhicule naturel et forcé de tout le commerce siamois, c'est donc par centaines, par milliers, que se comptent les embarcations de tous genres, de toutes formes, de toutes tailles, qui vont et viennent affairées au milieu des grands navires en marche ou mouillés; dressant leur haute stature au milieu de cette foule.

Les pirogues sont mues par la pagaie que manœuvre à l'arrière un homme accroupi sur les talons; debout à l'arrière des *rua-pla* (sampans) le nocher, se balançant sur un pied, agite en cadence un long aviron à poignée. Cette dernière embarcation est celle des passeurs; on la rencontre un peu partout, car les ponts sont encore à faire sur le Mé-Nam; les marchands et marchandes de riz, de fruits, de légumes, s'en servent aussi pour placer leurs marchandises chez les riverains flottants, auxquels ils annoncent leur présence par des cris divers; c'est même un coup d'œil des plus curieux le matin que ces mille barques dont quelques-unes n'ont pas plus de 1 m. 50 de long, chargées à couler de fruits ou de légumes avec le marchand qui disparaît sous ses denrées. Parfois ces boutiques flottantes se groupent au nord de la ville et y forment différents marchés spéciaux : marché aux légumes, aux fruits, au poisson, etc. Les acheteurs, en barque eux aussi, se livrent à leurs diverses transactions commerciales. C'est là le côté vraiment caractéristique et local de Bangkok.

Près d'un quart de la population passe sa vie en bateau : ce sont de petits négociants chinois, siamois ou annamites qui, munis d'une embarcation nommée *rua-pet*, stationnent dans la ville ou font le commerce d'un lieu à un autre. Une sorte de chambre couverte de paillotes (*pha-thûn*) tient le milieu de ce bateau et sert de magasins, la cuisine se fait à l'arrière. Ces individus font partie intégrante de leur barque, et avec ses bords finit leur patrie : ils y naissent, ils y vivent, ils y meurent. Aimant réellement leur bateau, il leur faut une circonstance extraordinaire pour les décider à descendre à terre; sortes de commis-voyageurs, ils ignorent totalement les lieux et les villages que ne baigne pas le fleuve et font le troc de la bimbeloterie chinoise ou de la camelote européenne contre les produits locaux. Ces espèces de bazars flottants, où l'on trouve un peu de tout, sont d'ailleurs excessivement commodes pour le voyageur dans les provinces éloignées.

Le Mé-Nam subissant encore à Bangkok les effets du fleuve, c'est à marée haute qu'il faut le voir : les nombreux *klongs* (canaux), criques et rigoles qui coupent la ville en tous sens, se remplissent alors pour aller féconder les rizières et donnent aux voyageurs l'accès

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MAISONS FLOTTANTES ET MARCHÉ SUR LE MÉ-NAM (PAGE 10). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quartiers tout particuliers et très dignes d'intérêt; c'est grâce à eux que l'on peut explorer la ville lacustre dans ses parties les plus intimes, où chaque maison est un îlot.

La marée montante produit dans le Mé-Nam un violent courant, que les légères embarcations du pays n'affrontent pas sans danger; aussi les bateliers y échappent-ils en évitant le milieu du fleuve; ils font glisser leurs coquilles de noix de l'une à l'autre des maisons flottantes, et c'est merveille de voir avec quelle adresse ils s'en acquittent, alors que la pagaie oscille, que l'aviron craque sous l'effort des eaux refoulées; lorsqu'on a le courant contre soi, il faut se résigner à faire en une heure un trajet qui, en temps ordinaire, ne demande pas plus de quinze minutes.

Tout autre est l'aspect de Bangkok à marée basse : les canaux nous montrent alors leur bas-fonds vaseux et marécageux, des détritus de toutes sortes, des cadavres d'animaux. Mais glissons sur ces détails repoussants, et poursuivons notre route à travers la curiosité du pays, les maisons flottantes.

Les maisons flottantes.

Les maisons flottantes sont considérées par les Siamois comme plus saines que les constructions terriennes; elles ont pour ce peuple amphibie le grand avantage d'un nettoyage rapide et facile et l'issue toute trouvée des immondices, que le fleuve reçoit sans jamais se plaindre.

Ces demeures s'appellent *phé*; assujetties par trois pieux de chaque côté, elles montent et descendent au gré de la marée, grâce aux anneaux de fer ou de rotin dont elles sont munies et qui glissent le long des pieux d'amarre. Parfois il arrive que, le glissement ne se faisant pas d'une façon régulière des deux côtés de la maison, celle-ci reste suspendue d'un côté tandis que le niveau du fleuve continue de baisser; on a alors une maison suspendue au lieu d'une maison flottante, mais ce sont des cris, des jurons terribles, entremêlés des rires fous des voisins.

Chaque habitation, pour se maintenir sur l'eau, repose sur de puissants flotteurs faits de milliers de bambous réunis par faisceaux, ou sur de doubles bacs; ces sortes de constructions, que l'on rencontre dans toutes les villes et villages du Siam, en sont une des particularités locales; à Bangkok on en compte jusqu'à trois et quatre rangs sur chaque rive; de petites passerelles mobiles les relient au rivage; chaque propriétaire amarre son sampan à l'un des poteaux.

De petites vérandas courent devant les maisons et parfois même en font le tour; toutes rectangulaires, elles sont faites en bois de tek; les cloisons sont de planches ou même de simples nattes; les toitures, d'un aspect assez élégant, et faites soit de paillotes, soit de zinc ou de tôle ondulée, sont soutenues par des fermes rigides; peu ou point de fenêtres.

Les maisons flottantes sont exclusivement occupées par des marchands : la façade est grande ouverte pour servir d'étalage; toutes les industries, tous les commerces y sont représentés : thés, soies, porcelaines, manilles, épiceries, légumes, ferblanterie, on y trouve de tout, et c'est avec un véritable plaisir qu'on laisse sa barque glisser au fil de l'eau en regardant les acheteurs aborder aux boutiques et, pour faire leur choix, s'accroupir sous la véranda, charger leurs frêles embarcations et repartir pour la maison voisine. Derrière les magasins, une autre construction sert de chambre à coucher; la cuisine forme une troisième maison flottante.

Ces phé sont peuplées par des Chinois et en seconde ligne par des Siamois. Celles des riches se distinguent par la largeur confortable de leur véranda; une balustrade plus ou moins ajourée y protège les imprudents contre les chutes possibles; des sièges de rotin, des fleurs, des arbustes en font l'ornementation; les cloisons sont mobiles pour faciliter la circulation de l'air; à l'intérieur règne un luxe relatif.

Matin et soir les habitants procèdent à leurs ablutions : tandis que les femmes, accroupies dans des poses hiératiques, mâchent silencieusement le bétel sous la véranda, des jeunes filles se baignent dans le simple appareil des naïades antiques; notre sampan éparpille leur essaim fugitif dont nous entendons les rires et les cris. Parfois aussi, on voit les mères baigner leurs petits avec une sollicitude toute maternelle.

Je me permettrai aussi de porter à la connaissance des amateurs de bains froids la façon dont baigneurs et baigneuses s'acquittent de l'opération délicate qui consiste à changer de vêtement en plein air : vêtus simplement de leurs langoutis, ils se jettent à l'eau, se livrent à leurs ébats, puis remontent sur la planche; ils desserrent un peu le vêtement mouillé, en prennent un sec, s'en enveloppent, laissent glisser l'autre, et, passant vivement l'une des extrémités entre les jambes, la nouent à la ceinture; le tour est joué. Rien n'est plus décent, bien qu'il n'y ait pas encore, que je sache, de ligue contre la licence du Mé-Nam; la femme siamoise remonte son langouti au-dessus des seins et le laisse retomber comme une jupe.

Le soir, toute la famille réunie s'étale, s'accroupit sur des nattes, sur des chaises, et aspire les brises du soir qui lèchent la rivière; le temps s'écoule alors doucement, car aux charmes de la causerie viennent s'ajouter le délicat arome de mainte tasse de thé, quelques chiques de bétel et la fumée du tabac opiacé; tant et si bien que parfois la famille entière se laisse doucement glisser dans le sommeil jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit vienne la rappeler à l'ordre.

Elle rentre alors dans ses pénates flottants qui presque tous sont ornés d'un autel plus ou moins sculpté ou doré suivant la richesse du propriétaire, et soutenant un Bouddha ou quelque dieu Lare. Le tout, avec l'accompagnement obligé du papier doré et du clinquant, porte un cachet essentiellement chinois : des étoffes de soie brodées, des statuettes, des vases de cuivre servent d'ornement. Dans des brûle-parfums se consument lente-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment des bâtons de bois odoriférants, l'huile de coco brûle dans des lacrymatoires.

Plusieurs de ces phé, sur les deux rives, ont été construites pour la police fluviale et riveraine, tous les mille mètres environ; l'inscription qu'elles portent, *police-station*, les fait reconnaître; l'une d'entre elles est double : une partie sert de logement au commissaire, l'autre de poste pour les agents de la police.

Au seuil de chacune est amarré un sampan permettant à ces protecteurs du bon ordre de se déplacer facilement; l'existence de ces dignes défenseurs de la sécurité publique s'écoule dans un doux farniente.

Le vieux dicton : « Il ne faut pas se fier aux apparences » est une fois de plus justifié à Bangkok par l'aspect des maisons du rivage : ce mélange de constructions si diverses, du bambou, du tek, de la brique, des styles siamois, européen et chinois, fait naître dans l'esprit du visiteur une inévitable confusion, et pour le profane il est presque impossible de discerner le toit du pauvre hère de celui du plus riche mandarin ; connaissant l'insondable rapacité de leurs gouvernants civils et religieux, les malheureux richards de l'endroit s'efforcent de ne point laisser transparaître un luxe dangereux qui ne manquerait pas d'éveiller la cupidité des grands.

Signalons encore les immenses radeaux de bois de tek qui glissent au fil de l'eau, énormes pièces à demi submergées, reliées par des attaches de rotin ; une petite hutte en bambous et paillotes sert d'abri aux conducteurs du train, une longue perche dressée tient lieu de hampe à un pavillon aux couleurs du propriétaire.

Les radeaux de bambous sont aussi très fréquents sur le Mé-Nam, cette matière étant de première utilité pour la population siamoise.

Le spectacle du fleuve est inoubliable : si, au début, on a éprouvé une certaine déception, on se sent gagné petit à petit par la variété, le pittoresque, les effets toujours nouveaux et si brillants de tons.

Pour terminer dignement cette première visite au fleuve, nous allons grimper sur le haut pylône du Vât-Cheng, la superbe pagode que nous signalions tout à l'heure sur la rive droite; ce n'est pas, à vrai dire, chose facile, étant donnée la hauteur des marches gigantesques qu'il faut gravir pour arriver jusqu'à la troisième terrasse; le manque d'inclinaison fait du dernier étage une véritable échelle; les pieds trébuchent dans l'envahissante végétation qui s'empare de la pierre, s'accroche aux aspérités et se fixe dans les jointures, les yeux sont aveuglés par l'implacable soleil qui vous grille sans merci. Mais, hâtons-nous de le dire, on est, en arrivant, royalement récompensé de ses peines par le superbe panorama qui s'étend à vos pieds : la ville tout entière apparaît, suivant les méandres du fleuve, avec les flèches du palais royal et sa ceinture crénelée; les innombrables pagodes menacent le ciel de leurs pylônes, et, comme en un gigantesque écrin de velours vert qui est la végétation de Bangkok, brillent, scintillent les mille feux rouges, bleus ou dorés des innombrables joyaux de porcelaine qui sont le vêtement des monuments siamois.

Avant de nous arracher à ce féerique spectacle nous jetons un coup d'œil sur le Vât-Cheng, qui est la pagode la plus ancienne, comme aussi la plus caractéristique, de Bangkok; malheureusement elle est livrée aux intempéries des saisons et à un abandon prématuré. Le *than-phé*, figuier sacré de l'Inde, entoure le monument.

Une famille de Phra-Prang[1] habillés de faïences est dominée par le pylône central haut de 65 mètres.

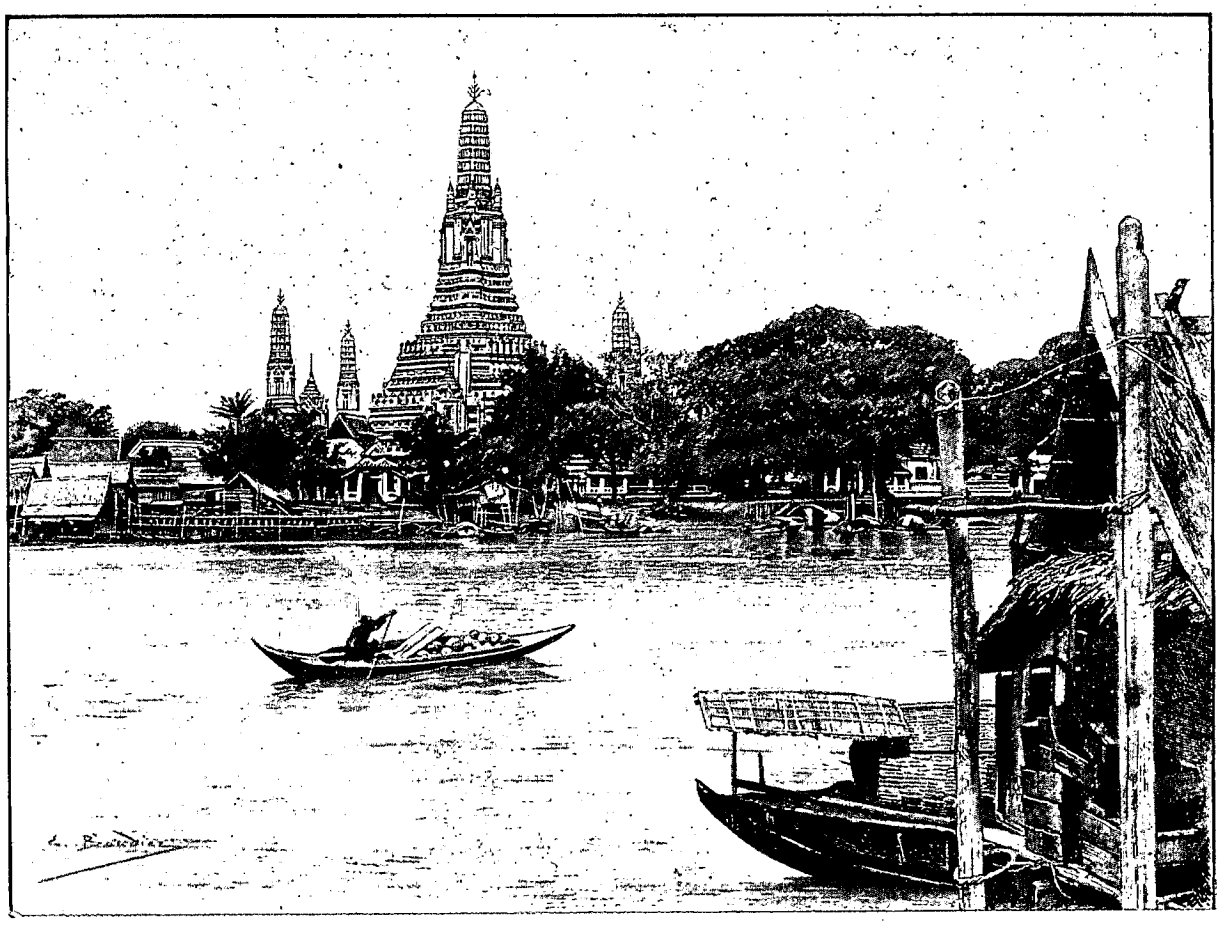
FACTEUR[2] (PAGE 7).

Ce dernier est formé à sa base par un tronc de pyramide à neuf redans, flanqué de quatre escaliers monumentaux placés aux quatre points cardinaux comme dans les ruines khmères et donnant accès à deux étroites terrasses; une troisième donne naissance au pylône hexagonal, qui lui-même en soutient quatre autres plus petits ornés de *phi*, de *thévadas*[3] en hauts reliefs et des triples têtes de l'éléphant d'Indra ; le pylône s'arrondit au sommet, jetant vers les nues sa flèche de bronze doré aux sept branches civaïtes.

Aux rayons frisants du soleil couchant, malgré sa décrépitude et son abandon, ce monument, avec ses

1. Pylônes de forme brahmanique.
2. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*
3. Génies et anges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE VÂT-CHENG [1].

carreaux vernissés enchâssés dans le mortier, avec l'or pas encore effacé de ses ornements symboliques, avec son fouillis de terres cuites où s'agrippe la végétation, forme un spectacle grandiose, féerique et plus beau que nature, car c'est la réalisation palpable des plus extravagantes visions qui peuvent vous hanter après la troublante lecture des *Mille et une Nuits*.

Les distractions de Bangkok.

Quand de nos boulevards on est transporté à la New Road et que l'on passe de nos quais de pierre aux rives boueuses du Mé-Nam, la secousse est violente.

Quelle solitude, hélas, dans cette foule! Heureux étais-je encore, dans mon isolement, d'avoir un ami pour m'aider à passer ces soirées qui me semblaient si longues! Je parle de M. de Pina, dont j'ai déjà dit l'obligeant accueil lors de mon arrivée au consulat : brûlant d'innombrables cigarettes, nous parlions de toi, ma chère France, nous échangions nos souvenirs et, il faut bien le dire aussi, nos regrets!

De distractions, aucune. On ne trouve même pas ici l'équivalent de ce que l'on a à Saïgon, la rue Catinat, si joyeuse et si française. Pas de cafés, quelques bars plus ou moins borgnes; pas de théâtres, pas de concerts, pas de... tziganes; pas de quartier européen, partant pas de visites : Dieu, qu'on s'ennuie!

Que reste-t-il donc pour rendre supportable la vie de l'Oriental Hôtel? Rien. Deux clubs sont installés à Bangkok : l'un est anglais, l'autre allemand, on n'y peut pénétrer que sur présentation. Chacun vit chez soi : les hommes mariés avec leurs femmes, les célibataires avec leur ennui. *Væ solis!*

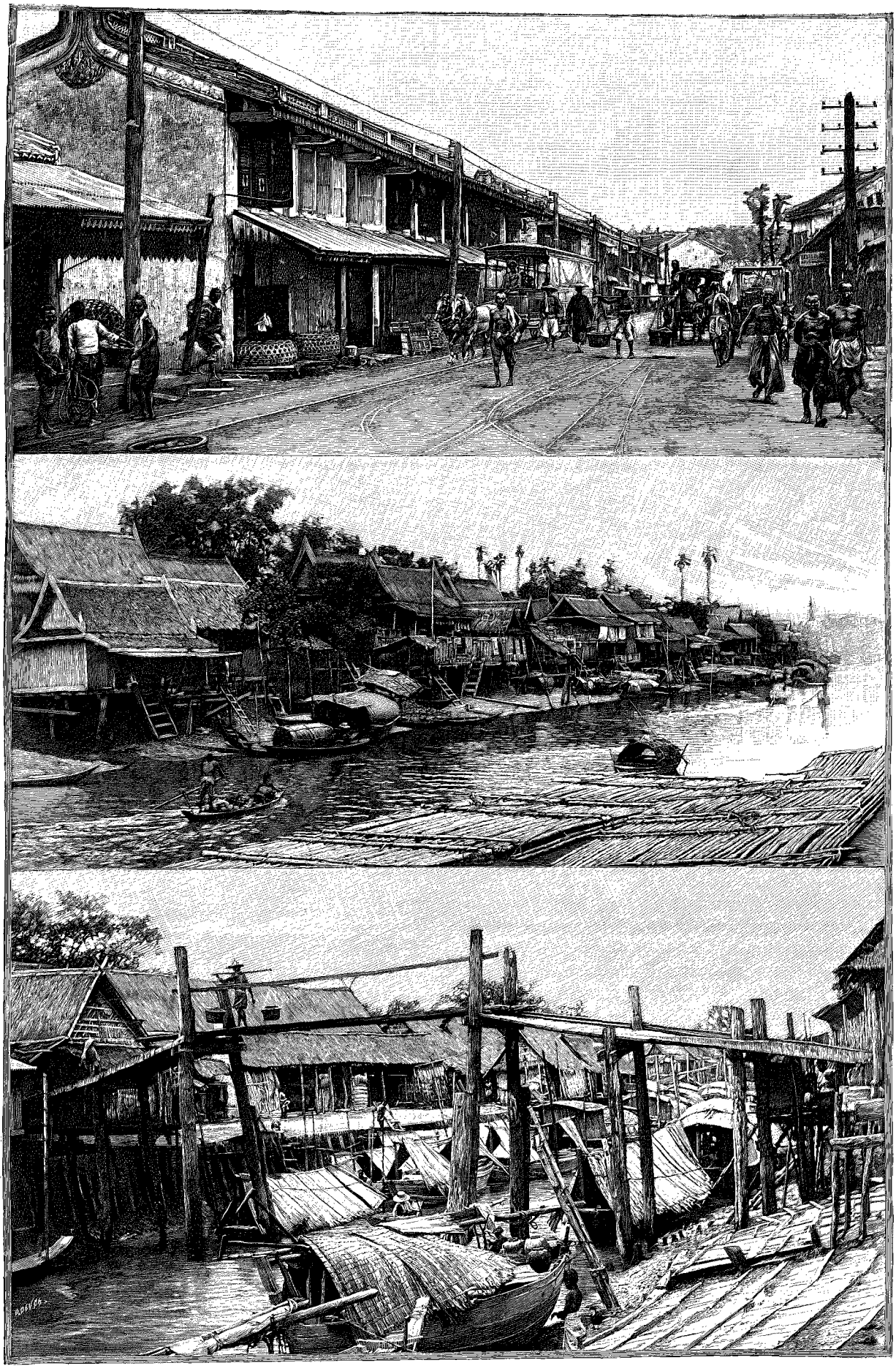
Les voies.

Les chemins et les routes sont, à Bangkok, un luxe récent; il y a peu d'années, on ne voyait aucune voiture dans la ville, partant pas de routes : quelques sentes impraticables. Le roi, les princes, les mandarins, tous, riches et pauvres, allaient en barque à terre; le roi et les hauts dignitaires se faisaient porter en palanquin; ce véhicule n'est plus employé aujourd'hui que lors des fêtes civiles ou religieuses.

Le roi Chula-Longkorn, esprit des plus avancés et gagné à la civilisation européenne, prit sur lui l'innovation de la calèche, et la barque royale partagea le discrédit de son parent le palanquin. Ce fut lui aussi qui le premier fit opérer des trouées à travers les quartiers malsains, élargir et macadamiser les voies déjà

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUES DE LA NEW ROAD. — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

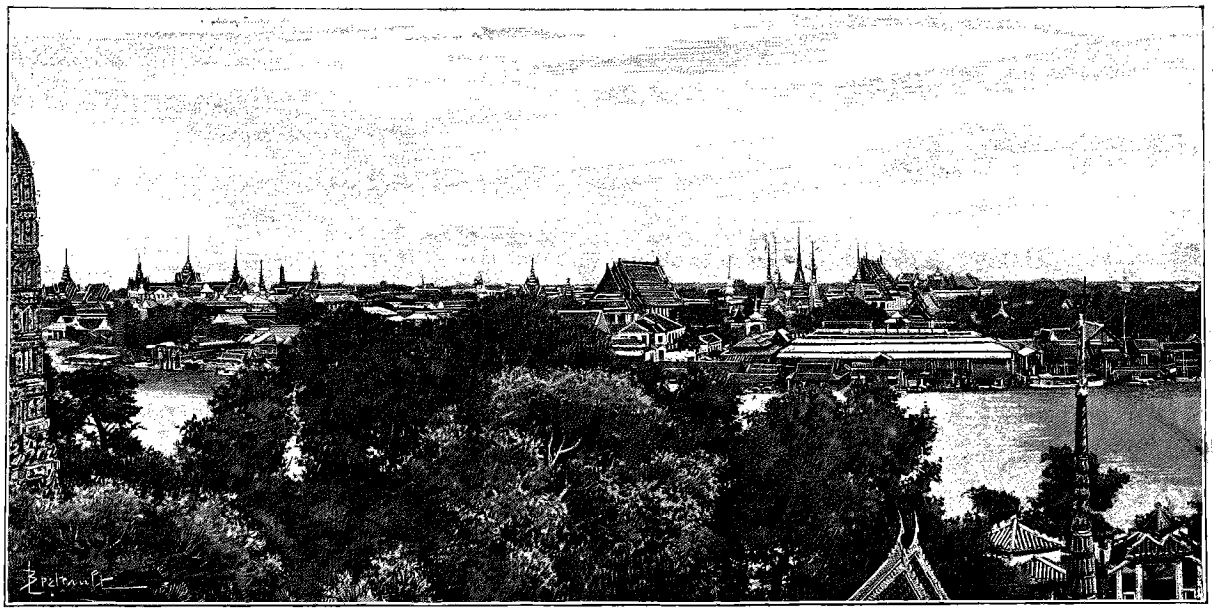
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

existantes, facilitant ainsi les accès et, surtout, améliorant la salubrité publique. Il faut reconnaître que l'utilité de ces mesures hygiéniques se faisait fortement sentir, c'est le mot, en raison de l'énorme agglomération de la population aussi bien que pour restreindre les ravages du terrible fléau qui sévit annuellement sur Bangkok pendant la saison sèche, le choléra. Je fus témoin, dès mon arrivée à Bangkok, d'une épidémie de ce genre, dont les coups terribles frappaient indistinctement les indigènes et les étrangers. C'est alors dans la ville un ignoble spectacle : le Mé-Nam et ses canaux charrient d'indescriptibles charognes humaines et animales qui, grotesques, ballonnées, défilent lentement, semant la mort sur leur passage ; la faune entière est représentée dans cette danse macabre, depuis le chien jusqu'au bœuf, depuis le porc jusqu'à l'homme. On a d'ailleurs remarqué que, après chaque épizootie, le choléra fait son apparition : en 1890, une maladie sévit sur les porcs ; aucune mesure sanitaire ne fut prise, la viande ne fut pas visitée sur les marchés, le choléra s'ensuivit ; c'est, avec la variole, les deux plus terribles épidémies du pays.

Pendant que nous traitons un sujet d'une gaieté si discutable, profitons-en pour signaler les curieuses coutumes qui entourent là-bas la maladie et la mort. Lorsqu'un individu est atteint du choléra, sa famille, sans perdre un instant, illumine *a giorno* l'extérieur de la maison, ce qui a pour but d'avertir l'esprit du fléau qu'on est là, que l'on veille et que, par conséquent, il veuille bien passer son chemin.

Si, malgré ces exorcismes puissants, le malade prend le parti de trépasser, on apporte alors auprès de son lit une marmite ou un seau rempli d'eau, afin que l'âme, quittant sa mortelle dépouille, s'y puisse laver et purifier.

Le jour des funérailles, au lieu de sortir le corps par la porte, on pratique une ouverture dans le mur de la maison ; les porteurs attendent au dehors : lorsque le trou est suffisamment large, on leur passe le cadavre, qu'ils chargent sur leurs épaules ; criant à tue-tête, ils font par trois ou quatre fois le tour de la maison au pas de course et, brusquement, filent avec toute la rapidité dont ils sont capables vers le point où doit se faire l'inhumation[1]. Cette cérémonie a pour but de dérouter le mort et d'embrouiller tellement ses idées qu'il soit incapable de retrouver son chemin le jour où il lui prendrait fantaisie de venir taquiner les vivants.



PANORAMA DE BANGKOK[1].

La New Road.

Voyons maintenant la grande artère de Bangkok, la New Road.

Encore un désenchantement, lorsqu'on parcourt cette interminable voie qui, parallèle au fleuve, s'étend de Bang-Kolem à la ville royale : l'été, les pieds y soulèvent des nuages de poussière que le mode d'arrosage usité à Bangkok est tout à fait impuissant à abattre : cet important service est confié à quelques coulis chinois, soldés par les commerçants soucieux de mettre leurs denrées à l'abri ; ils déambulent le long de la rue, portant sur l'épaule, à la mode de nos anciens porteurs d'eau, une longue traverse qui soutient un seau à chacune de ses extrémités ; grâce à un tuyau de bambou, le liquide peut s'échapper par gros jets dès que le porteur incline tant soit peu cet appareil primitif, si bien qu'au lieu d'une poussière homogène, on obtient de

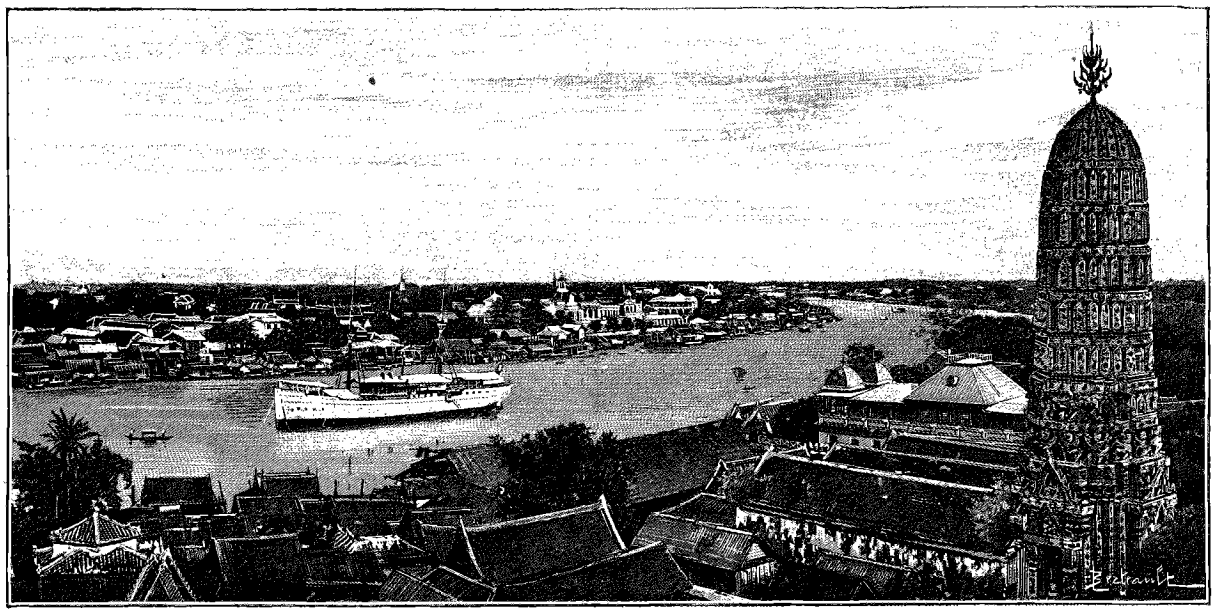
1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

1. Les corps des individus morts d'épidémie sont ensevelis pendant trois jours, avant que l'on procède à la crémation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distance en distance de larges flaques de boue. Le service d'arrosage serait pourtant bien simple à organiser dans une ville où l'on a sans cesse l'eau sous la main.

Le roi, soucieux de la salubrité de sa capitale, avait bien songé à cette amélioration importante. Aussi en avait-il chargé l'un de ses frères, qui cumulait les fonctions d'agent voyer en chef de la ville de Bangkok avec celles de commissaire de police. Mais cet homme intègre ne faisait, paraît-il, arroser qu'à de très rares intervalles et consacrait la meilleure partie de son temps à détrousser les passants et à piller les maisons des riches.



PANORAMA DE BANGKOK [1].

On se vit donc forcé de renoncer à cette utopie, et ce soin fut laissé aux intéressés.

Pendant la saison des pluies, c'est un autre agrément : les routes sont transformées en un véritable cloaque; des fondrières pleines d'eau s'ouvrent sournoisement sous vos pas, on pourrait presque aller en pirogue dans les rues. Soyons juste, pourtant : de temps à autre, un vague couli vient casser une petite brique dans une grande ornière, jette par-dessus une poignée de sable et va un peu plus loin poursuivre ses importants travaux.

Ah! par exemple, des gens heureux ce sont les canards, les porcs et les moutards : ils sont là dans leur élément, pataugent, gambadent, éclaboussent, couinent, grouinent et crient, s'en donnant à cœur joie.

Cette longue artère est bordée d'habitations de tous genres, tantôt siamoises, tantôt européennes : les consulats, les maisons de commerce, les demeures privées sont éparpillés çà et là, coudoyant de sordides masures dont les pilotis plongent dans l'éternelle boue de Bangkok, réceptacle de tous les détritus dédaignés par les porcs. De misérables huttes de planches, recouvertes de paillotes et à moitié effondrées, s'appuient insolemment contre le palais d'un prince ou d'un grand mandarin; le mur d'enceinte d'une pagode soutient un établissement d'un caractère beaucoup moins sacré. Il y a peu de temps encore, des maisons de jeu, à l'aspect repoussant de saleté, se dressaient au milieu du marché aux légumes ou au poisson, à côté de théâtres en plein vent, rassemblant une foule loqueteuse et imprégnée des parfums habituels aux milieux où elle vivait. Le roi, heureusement, mit fin à cet état de choses.

On ne compte pas, le long de la New Road, moins de quinze ponts en dos d'âne, que les poneys sont accoutumés à franchir au galop, comme s'il s'agissait d'une course d'obstacles. Pour sacrifier à l'étiquette royale, trois de ces ponts sont à tablier mobile : une fois par an, lors des fêtes de Thôt Kathin, le roi va en barque d'apparat rendre visite aux pagodes, et comme, suivant l'usage, nul ne doit circuler au-dessus de la tête sacro-sainte de S. M. Chula-Longkorn, le tablier est relevé et la circulation interrompue durant le passage du cortège.

Quelques types de la New Road.

Dans cette rue malpropre grouille une foule bigarrée qui n'a, comme saleté, rien à lui envier : les Siamois, vêtus du langouti, coudoient les Chinois dans le costume national, riche pour les uns, déguenillé pour les autres, car le richard frôle le misérable. L'élément chinois, qui s'est peu à peu infiltré dans la ville, a fini par s'y rendre maître du haut et du petit commerce : les moulins à riz, les scieries de tek, tout le négoce du Talat Sampeng, depuis la vannerie jusqu'à la charcuterie, en passant par la mercerie et la quincaillerie, tout est entre les mains de ces colons, qu'on ne saurait mieux

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comparer qu'à un essaim d'abeilles dont la ruche est sans cesse en activité.

Ils fournissent tous les travailleurs, maçons, serruriers, charpentiers, peintres, débardeurs, hommes de peine et même les balayeurs de la New Road : tous les mille mètres environ, vous rencontrez ces simili-cantonniers armés d'un petit balai et d'une pelle qui leur servent à recueillir dans de vastes paniers les ordures de la route; comme tout est matière à trafic pour ce peuple éminemment mercantile, ils n'ont garde de jeter cette matière dernière et la vendent aux maraîchers comme engrais. Les Chinois ambulants portent sur leurs épaules tout un matériel encombrant d'aliments, de boissons, de légumes et de fruits; les fonctions de premier cuisinier et premier boy, chez les Européens et même chez les Siamois, sont encore remplies par les fils du Ciel; leur tenue, grâce aux *ticaux*[1] qu'ils gagnent ou qu'ils volent, est toujours irréprochable.

Viennent ensuite les Hindous qui, dès le matin, arpentent la rue, se rendant à la légation anglaise : nez aquilin, barbe touffue, ils sont coiffés du turban rouge ou de la calotte de paille et serrés dans leurs jupes aux carreaux multicolores. On en compte quelques milliers; le trafic du bétail, qu'ils vont chercher dans l'intérieur du pays pour l'importer à Hong-Kong et à Singapoure, constitue pour eux un commerce des plus rémunérateurs.

Les Annamites sont nombreux; pêcheurs infatigables et adroits, ils alimentent les marchés; cultivateurs, jardiniers, apportant leurs fruits à la ville, charbonniers, vendant le charbon de bois, ils se montrent aptes à tous les commerces. Presque tous sont d'anciens prisonniers de guerre qui ont fait souche à Bangkok ou aux environs. Quelques-uns, pourtant, viennent de Saïgon chercher fortune et s'essayer comme cuisiniers ou comme boys; mais, ne pouvant lutter contre la concurrence chinoise, ils ne tardent pas à s'en retourner chez eux.

Les Cambodgiens se distinguent difficilement des Siamois : c'est le même peuple, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, la même religion. Quant aux Laotiens, ce ne sont guère que des passagers qui viennent à Bangkok pour y échanger leurs produits, de même que les Pégouans, les Kariengs, les Xongs, les Lavas, tous anciens prisonniers eux aussi et groupés aux alentours de la ville. Les Malais sont exclusivement ravalés au rôle infime de domestiques et employés de préférence comme cochers (*saïs*) ou palefreniers.

Les Birmans de Bangkok peuvent se diviser en deux catégories : dans la première, nous classerons les individus autochtones, nés de parents capturés en guerre et qui vivent du produit de leur pêche ou de la culture des rizières; la deuxième est formée par les voyageurs venus de Rangoun et de Moulmeïn, adonnés pour la plupart au charroi des radeaux de tek, provenant des vastes forêts du Laos et de la Basse-Birmanie. Plusieurs d'entre eux descendant en barque le Mé-Nam jusqu'à Pak-Nam-Phô viennent offrir les sabres, les poignards, les bijoux birmans ou, poussant jusqu'à Bangkok, y portent leurs rubis, leurs émeraudes, leurs topazes, qui sont réellement remarquables.

Bangkok, en véritable tour de Babel, est une ville absolument cosmopolite : toutes les races d'Asie y sont représentées; pour l'Europe, la colonie, par ordre d'importance numérique, compte des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Danois, des Hollandais, des Portugais, des Français et enfin des Espagnols; toutes les langues, ou à peu près, y sont parlées. Ajoutons que tous ces peuples ont conservé là-bas leurs mœurs, leur religion, leurs costumes, circonstance qui ne laisse pas que d'ajouter un grand intérêt à la ville.

LUCIEN FOURNEREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

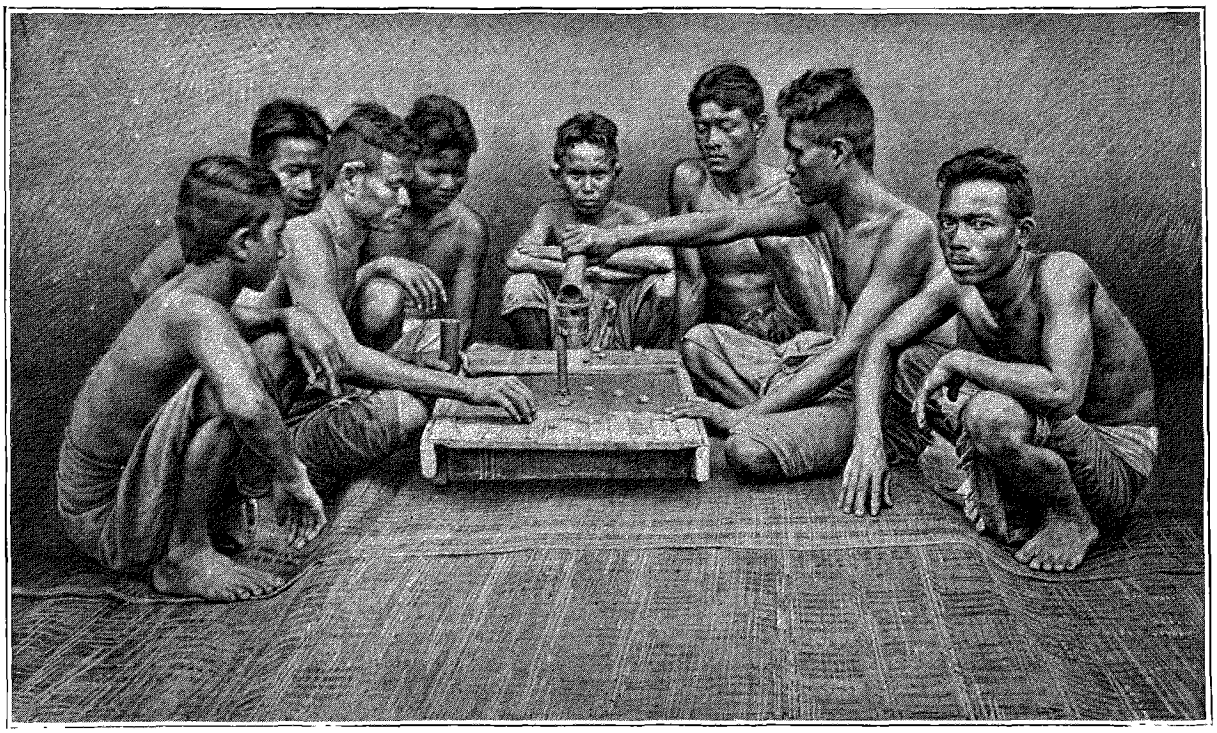
1. Tical d'argent, unité monétaire siamoise, valant environ 2 fr. 40 de notre monnaie.

2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

LE TRAMWAY DE BANGKOK, SUR LA NEW ROAD[2].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



JOUEURS DE DÉS[1] (PAGE 20).

BANGKOK[2],

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU[3].

UN PHI[4] (PAGE 30).

Les voitures.

Le sol s'encombrant tous les jours davantage, des voies de communication s'ouvrirent de tous côtés; les barques ne suffisant plus, on créa des moyens de locomotion par terre : ce fut d'abord un modeste petit omnibus, sorte de réduction de nos tapissières, attelé de deux petits poneys et bondé d'indigènes enfouis sous leurs provisions, leurs paniers, leurs paquets, et serrés comme sardines en boîte. Le cocher presque toujours se tient sur le timon.

Flairant une affaire avantageuse, une compagnie installa un tramway, qui fonctionne d'ailleurs fort bien et rapporte aux actionnaires d'estimables dollars bien trébuchants; il part de Bang-Kolem et aboutit à l'angle nord-est du palais, après avoir traversé une partie de la ville royale, ce qui constitue un parcours de 6 kilomètres environ. Ces voitures, faites de bois de tek, sont dépourvues de vitres et contiennent quatre places de première classe, des places de deuxième classe et six places sur la plate-forme; traîné par deux petits poneys, ce tramway rend d'immenses services grâce à sa rapidité. Que de fois, dans ces voitures bondées d'indigènes, je me suis amusé du spectacle que j'avais sous les yeux! Tantôt c'était un talapoin qui montait : on se serrait pour lui faire place en le saluant des deux mains jointes; tantôt c'étaient des femmes pour qui l'on témoignait des égards et dont on cherchait à se concilier les faveurs : on est si galant à Bangkok!

Viennent ensuite les calèches, les dog-carts, les malabars, les pousse-pousse, et même — ô couleur locale, où es-tu? — les vélocipèdes!

Toutes ces sortes de véhicules se louent sur la New Road, et il faut envoyer son boy les retenir à l'avance; que vous preniez la petite victoria attelée des deux petits poneys (tout paraît petit dans ce pays) pendant quelques minutes ou durant la matinée entière, c'est tout un, le tarif est unique : deux ticaux pour les petites voitures à un cheval, quatre pour celles à deux chevaux.

Dans ces voitures, généralement mauvaises et sales, le voyageur, cahoté, est couvert de poussière ou de boue; d'ailleurs le conducteur s'inquiète peu de ces

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de 1891 à 1892. — Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de M. Fournereau.*
3. *Suite. — Voyez p. 1.*
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détails; il va droit devant lui, enlève ses poneys d'un large coup de fouet, sans souci des obstacles vivants ou inertes qui peuvent se trouver sur son passage. C'est pourtant très grand genre à Bangkok de se faire véhiculer vers les cinq heures du soir, et cela rappelle l'allée des Acacias.

La journée à Bangkok.

Cette interminable New Road présente mille aspects bien différents, suivant les heures du jour ou de la nuit : le matin, dès l'aube, circulent des hommes dont la tête et les sourcils sont rasés; leur costume est un long péplum jaune superbement drapé à l'antique : ce sont les talapoins. L'une de leurs mains tient le *talapat*, sorte d'écran fait de feuilles de palmier qui doit leur servir à masquer leur visage, l'autre soutient une marmite dissimulée sous le péplum. Se déroulant en longues théories, ils rasent silencieusement les murs des maisons, se divisant de temps à autre, suivant les quartiers qu'ils veulent parcourir, et parfois s'arrêtent, entr'ouvrent l'étoffe qui cache la marmite, et sollicitent ainsi la générosité des personnes bien pensantes.

Que de fois je n'ai pu me défendre de rire de bon cœur en voyant la mine contrite de ces insignes gredins, baissant chastement les yeux devant les jeunes filles et salués dévotement par les vieilles femmes et les gamins!

Puis, ce sont des ménagères diligentes qui s'en vont au marché faire leur provision de victuailles : portant sur la hanche leur jeune progéniture, sur la tête la corbeille tressée ou le plateau sur le côté, nous les verrons, tout à l'heure, revenir ployant sous le poids des choux, du bétel, des fruits, des légumes verts ou du poisson frais pêché.

Les braves policemen du pays se promènent vêtus de leur costume de toile bleue et coiffés du casque de même couleur, portant leur bâton dans son étui. Je souffrais de manquer de respect à ces représentants de la force publique, mais je dois avouer que je fis immédiatement un rapprochement étroit entre eux et des singes habillés.

Les restaurateurs chinois ne tardent pas à allumer leurs fourneaux et disposent à l'entour les produits qu'ils vont sacrifier à la gourmandise des consommateurs : saucisses, lard, porc frais, volailles, canards, conserves chinoises, c'est un écroulement qui tenterait peut-être le pinceau d'un peintre de nature morte, mais dont l'aspect est médiocrement apéritif.

De vieilles femmes, accroupies auprès d'un maigre feu, font griller des épis de maïs et confectionnent des beignets de banane frits dans l'huile, qui exhalent au loin un âcre fumet de lampe qui s'éteint.

Les boutiques s'ouvrent, on balaye les devantures avant que passe la charrette qui enlèvera le plus gros des ordures, puis on rentre chez soi préparer le repas du matin.

L'Oriental Hotel et les établissements similaires tenus par des Italiens sont organisés à la façon de ceux de Singapour.

Notre estomac doit se résigner à déjeuner à neuf heures, à *tiffiner* à midi trente, à luncher à quatre, et à dîner vers sept heures. Quant aux menus, ils sont peu variés; la viande saignante ou plutôt crue, les pommes de terre bouillies, chères aux fils d'Albion, en font la base fondamentale. Les boys qui vous servent parlent l'anglais mieux que des Anglais.

De midi à deux heures, alors que la ville de Saïgon semble tout entière livrée au sommeil, Bangkok, au contraire, bat son plein. Toujours sous l'influence de cette insupportable anglomanie qui obsède partout, et pour se conformer aux mœurs britanniques, bureaux, magasins, bazars, restent ouverts de dix heures à quatre heures, malgré la chaleur accablante et les aveuglants rayons d'un soleil de feu; aussi la soif se fait-elle impérieusement sentir : on s'efforce de la combattre à grands coups de *whisky and soda*[1], mais rien n'y fait, et pourtant Dieu sait ce qu'il se consomme en une journée de ce whisky and soda!

De quatre à cinq heures, les promeneurs commencent à montrer leur nez. Les uns, à pied, font un petit tour hygiénique; d'autres, en voiture, vont se régaler d'un air de musique dans la ville royale. Les exécutants, qui sont les fantassins siamois, terminent régulièrement leurs auditions quotidiennes par l'exécution de l'hymne national, qu'ils jouent debout en faisant face au palais du roi. Enfin les inévitables Anglais s'en vont faire une partie de tennis.

Aux clubs, à l'hôtel, l'instant de l'apéritif est arrivé : sur l'appontement du Club anglais, léché par le Mé-Nam, les misses, les ladies, viennent prendre le frais, potiner en anglais, flirter en anglais, entourées d'un troupeau d'adorateurs anglais qui leur disent de douces choses en anglais. Vous, profanes, qui estropiez la mélodieuse langue de la blonde Albion, gardez-vous de pénétrer dans cette enceinte sacrée : vous y dérangeriez tout le monde et quelques regards de glace vous feraient vite sentir que vous êtes un intrus et que ce n'est pas là votre place. Au cercle allemand, c'est une fête continuelle; on y boit ferme depuis que ces messieurs, qui avaient eu quelques démêlés avec la colonie anglaise, se sont décidés à fonder un cercle à part.

A l'Oriental Hotel, on a du moins l'ineffable plaisir de savourer la bouffée d'air français que les journaux vous apportent dans leurs feuilles, et c'est avec un réel bonheur que l'on dévore le *Temps*, le *Figaro*, l'*Illustration*, qui surgissent toujours et quand même du sein d'un monceau de *Zeitungen*, de *Magazines*, de *Gazettes*, toutes anglaises ou allemandes.

Pendant le dîner, si vous êtes incommodé par la

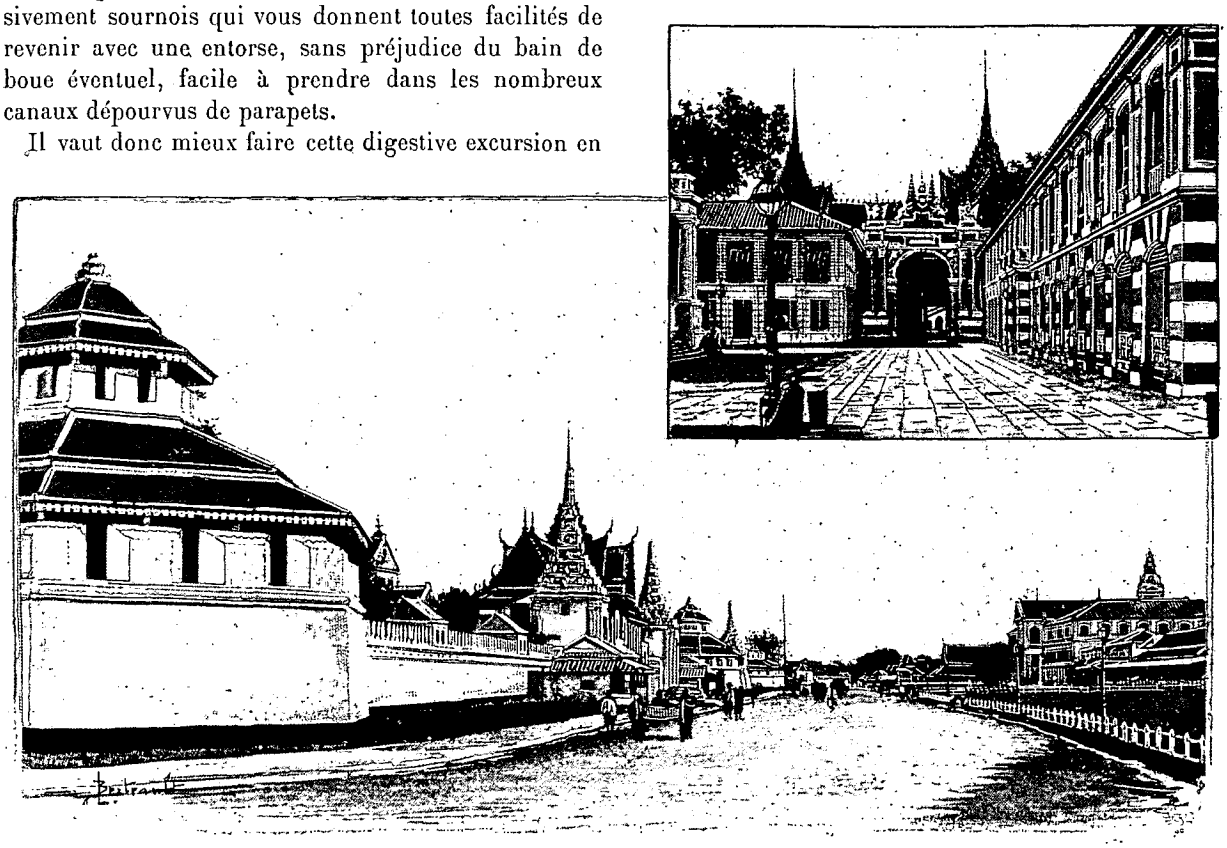
1. Ces boissons d'eau gazeuse sont en honneur à Bangkok à cause du manque absolu d'eau potable : les seules eaux que puissent boire les habitants sont celles qu'ils recueillent dans d'immenses jarres pendant la saison des pluies et qui constituent leur provision annuelle. Ceux qui veulent avoir de l'eau vive doivent l'aller chercher à 15 et 20 kilomètres en amont, en un point où la marée ne se fait plus sentir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaleur, on fait fonctionner le *panka*, sorte de grand éventail pendu au plafond, dont le souffle puissant vous fait immédiatement éternuer, tout en remplissant plats et assiettes d'une multitude de moustiques.

Le soir on a l'agrément d'une petite promenade dans la New Road, mais il serait téméraire de s'y aventurer sans quelques précautions : la rue, peu ou point éclairée, malgré les nombreux fils télégraphiques et téléphoniques qui la parcourent, ménage au pied confiant du promeneur une chaussée ornée de trous excessivement sournois qui vous donnent toutes facilités de revenir avec une entorse, sans préjudice du bain de boue éventuel, facile à prendre dans les nombreux canaux dépourvus de parapets.

Il vaut donc mieux faire cette digestive excursion en



PLACE DES CASERNES ET ENTRÉE DU PALAIS[1] (PAGE 23).

voiture, sans se départir pourtant d'une certaine prudence, car, au moment où vous vous y attendrez le moins, un bras sortira de l'ombre, qui vous cueillera délicatement votre couvre-chef; quand on n'en a qu'un, c'est fort ennuyeux, et ce genre de larcin est le péché mignon des Siamois.

La nuit à Bangkok.

Dans les grandes chaleurs de l'été, la promenade, vers onze heures ou minuit, est des plus pittoresques; la ville sous les rayons argentés de la lune prend alors des aspects inattendus et fantastiques. Quittant l'intérieur des habitations où ils étouffent, les indigènes viennent s'allonger au dehors, qui sur des chaises longues, qui sur des nattes, qui sur des planches, voire même sur la dure, et dorment là dans des poses bizarres, la bouche bée. Hommes, femmes, enfants, pêle-mêle avec les animaux, s'abîment dans un profond sommeil, durement éclairés par cette lumière blafarde, dont les ombres heurtées prêtent à tous ces corps des allures de cadavres et à ces masques immobiles des grimaces, des contorsions étranges. Quelqu'un qui se trouverait transporté là brusquement pourrait se croire au lendemain d'un terrible cataclysme ou de quelque monstrueux carnage.

Des restaurants de nuit sont ouverts en plein vent : quelle cuisine, grands dieux! Les modestes arlequins de nos Halles sont, j'en suis sûr, un régal de roi à côté des ratatouilles de Bangkok.

Des Chinois, éclairés par une lampe à pétrole fumeuse, installent leur boutique volante et débitent des boissons fraîches, des gâteaux, des fruits, et mille autres friandises très peu appétissantes. Voici les théâtres en plein air et les maisons de jeu, ouvertes toute la nuit, où l'on fume aussi l'opium ; le tout forme un décor intéressant et bien asiatique.

Parfois le soir, au retour d'une de ces longues promenades, je m'oubliais à parler de la France avec mon ami de Pina, assis sous la grande véranda du Consulat ; tout à nos rêveries, nous nous laissions doucement aller au charme enveloppant de ces belles nuits orientales quand, brutalement, le cri nasillard de *Allô! allô!* venait de l'Hôtel des Postes voisin nous arracher à nos songes. Et là-bas, inutile d'implorer, comme à Paris, « Allons, mademoiselle, quand vous voudrez! »

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car le service est fait par des hommes, et, la nuit, ces messieurs s'amusent à causer entre eux, histoire de se tenir en éveil.

Parfois aussi nous percevions les chants, les cris, les hourras que poussaient dans leur club messieurs les Anglais, après avoir absorbé un notable volume de whisky and soda. Pour ne pas être en reste, le cercle allemand se fait entendre à son tour : on y fait de la musique, on y chante des mélodies qui n'ont rien de wagnérien; viennent ensuite des chœurs tumultueux, le whisky and soda est détrôné, la bière nationale coule à flots, le bruit augmente, c'est un charivari infernal qui dure souvent jusqu'au jour.

Tout le monde donc rit et s'esbaudit; mais si le peuple s'amuse, le roi, lui, songe au salut de son royaume : les coutumes anglaises n'ont pas encore franchi le seuil du palais, on y sieste pendant les chaleurs, c'est la nuit qu'on travaille.

Les Talats.

Plusieurs marchés bordent la New Road; ils sont peu importants, nous nous contenterons d'en citer quelques-uns, les Talats *Vat-Lao*, *Luang-Nava* ou Talat *Bangrak*, pour arriver au grand marché de Bangkok, le *Talat-Noï*, qui s'étend sur un parcours de 5 kilomètres, prenant les noms des différents quartiers qu'il traverse, et ne s'arrêtant qu'avec l'enceinte de la ville siamoise.

Ce marché est si étroit qu'on ne peut parcourir qu'à pieds ses deux rangées de boutiques; c'est fâcheux, car les dalles de granit qui recouvrent le sol, oscillant sous le pied des badauds, vous lancent sur les jambes des jets d'une boue noire et désagréablement parfumée; il faut en prendre son parti, la malpropreté et la puanteur étant les signes distinctifs de la Venise orientale.

Ce marché est le plus important de Bangkok. On y trouve toutes les marchandises désirables et, naturellement, de préférence celles dont la provenance est allemande ou anglaise. Comme en France, au moyen âge, chaque corporation y a son quartier spécial : dans la première partie, appelée Talat-Noï, on rencontre les menuisiers, tonneliers, vanniers, marchands de bouteilles, de bric-à-brac, quelques monts-de-piété, des restaurants chinois, et enfin de petites boutiques où se vendent des soieries de basse qualité, des étoffes à fleurs, servant à la confection des langoutis, des indiennes, des filets de coton, des chapeaux, etc. La majorité de ces boutiques appartient aux Chinois.

Dans le milieu du marché s'élève une maison de jeu, tenue, elle aussi, par des Chinois, qui, lorsque les joueurs sont rares, dressent devant leur tripot un théâtre en plein air : ils louent une troupe d'acteurs, installent un plancher sur des tréteaux et recouvrent le tout d'un toit volant en paillotes. Ce genre de distraction est très goûté des indigènes, et lors des affaires du Tonkin, les artistes dramatiques siamois y interprétaient des pièces militaires à grand spectacle où les Tonkinois et les Français étaient aux prises : il est inutile de dire que ces derniers recevaient de mémorables corrections, aux grands applaudissements d'une foule enthousiaste.

L'intérieur de la salle présente un mélange bizarre de toutes les races indigènes. Quelques individus font de ce genre de sport le plus clair de leurs revenus, soit que le sort leur soit favorable, soit qu'ils attendent à la sortie quelque joueur heureux qu'ils détroussent habilement. On va à la maison de jeu en famille, et il n'est pas rare d'y voir des mères allaiter leur progéniture.

Les inévitables Chinois sont aussi les banquiers de ces établissements; par une curieuse superstition, si la banque a gagné un jour, on redonne le lendemain sur le théâtre la même pièce que la veille, afin d'être agréable au génie du jeu, qui s'est montré satisfait du spectacle. Si la chance tourne, on change immédiatement l'affiche et l'on s'efforce de se concilier la bienveillance de Bouddha par de menues offrandes; on allume devant son image des baguettes de bois odoriférant, devant la porte brûlent des papiers d'or et d'argent.

Les joueurs sont assis en tailleurs sur des nattes; les femmes sont agenouillées, les reins sur les talons. Les jeux les plus goûtés, tous d'importation chinoise, sont le *thua-jaï*, qui se joue avec de petits coquillages que l'on jette sur une croix tressée au milieu d'une natte, le *po-kam*, analogue au précédent, le *po-hin*, pour lequel on se sert d'un double cylindre de cuivre où se meut un dé peint en blanc et en rouge, différents jeux de cartes plus ou moins compliqués, et enfin le célèbre jeu des Trente-Six Bêtes.

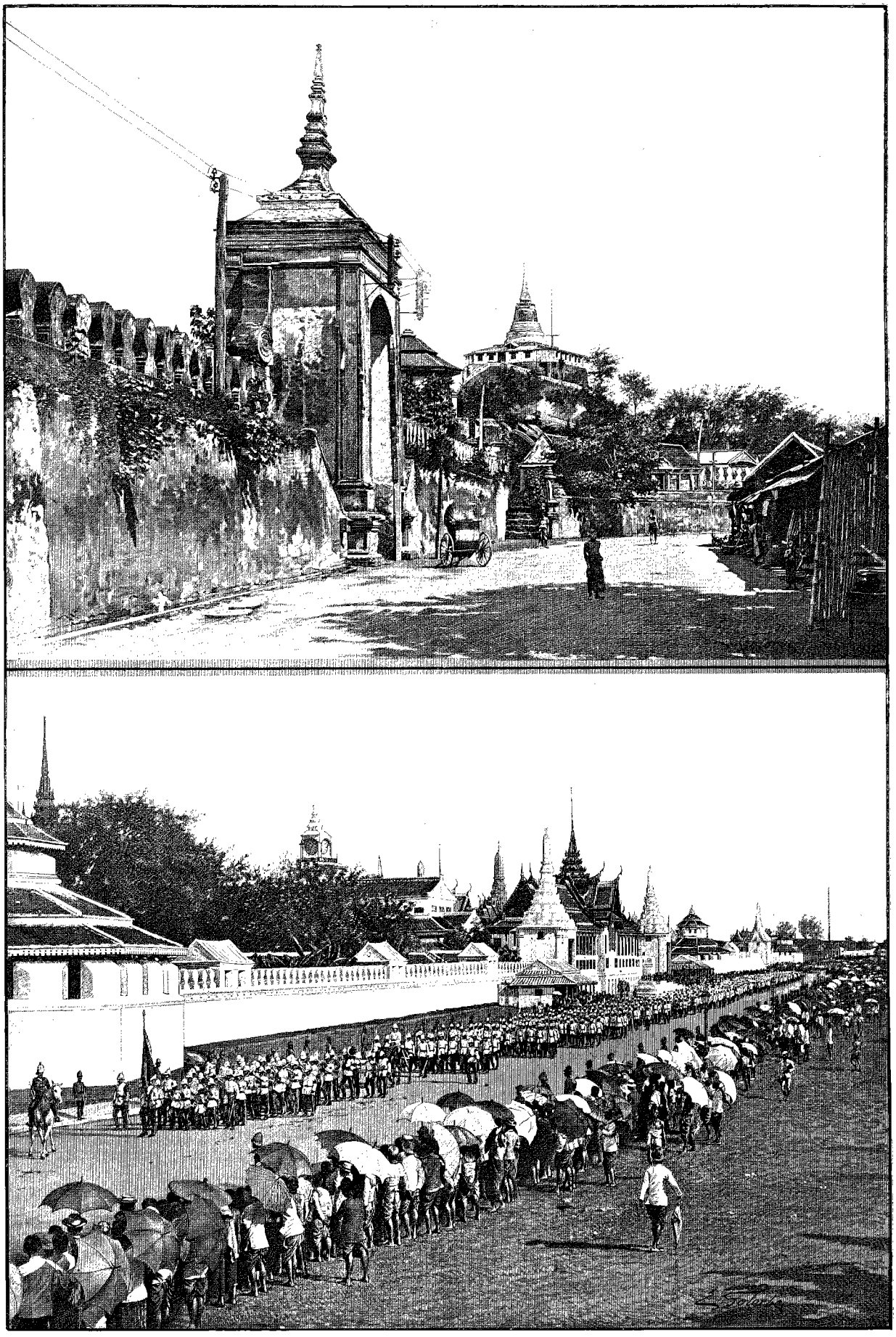
Après avoir parcouru le Talat-Noï, on arrive au marché de *Vât-Kôh*. Les boutiques de gauche appartiennent à des Hindous, à des musulmans, débitant les draps, toiles, calicots, cotonnades, fil, aiguilles, conserves et même les armes et la poudre.

Sur le côté droit se tiennent des Chinois tailleurs de pierre, des Bengalis tailleurs pour dames et des Malabars grènetiers.

Vient ensuite le *Talat-Sampeng*, où l'on rencontre le véritable élément chinois et les produits de son pays : thés, choux à longues feuilles, navets séchés et salés, œufs de tortues, nids d'hirondelles, jambons, pâtisseries locales, jouets en porcelaine et en papier mâché, tableaux, miroirs au cadre incrusté de nacre, chaises d'ébène au dossier orné de marbre gris, coupes de cuivre, brûle-parfums et chandeliers. Cet énorme déballage, réellement curieux, sert de cadre, comme dans le Talat-Noï, à une maison de jeu.

Nous voici maintenant au *Talat-Vât-Samplum*, où rien de particulier n'est à signaler. Franchissons donc le pont qui nous sépare des portes de la ville siamoise et nous nous trouverons au milieu des marchands de bons dieux du pays : une multitude de Bouddhas dans des poses mystiques et extatiques vous fixent de leurs yeux en amande. La religion siamoise interdisant à ces sortes de chasubliers de vendre les idoles, ils con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENCEINTE DE LA VILLE ROYALE ET DÉFILÉ DE LA MILICE (PAGE 22). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tournent cette loi sacrée en proposant hypocritement aux passants de leur « prêter » ou de leur « louer » un bouddha : on sait ce que cela veut dire.

Telle est, à grands traits, l'esquisse de ces interminables marchés, purgés en 1891 d'une grande partie des tripots qui y pullulaient. Le gouvernement a restreint de beaucoup le nombre de ceux qui ont le droit de rester ouverts jour et nuit, et a fait construire dans des coins écartés des sortes de halls où les fermiers des jeux ont été priés de transporter leurs opérations, de façon à moins gêner la circulation. Les monts-de-piété les suivirent et s'ouvrirent aux alentours.

La ville royale.

Le touriste pénètre dans la ville royale par la triple porte située à l'extrémité de la New Road. Il y peut aussi accéder par le grand *Talat-Samplum*, par la porte de *Vât-Saket* ou encore par la rive gauche du Mé-Nam au débarcadère terminus de l'avenue qui passe devant le palais.

Puisque nous avons jusqu'ici parcouru la New Road, c'est devant la porte monumentale *Pathu-Sâm-Jôt* que nous arrivons par le tramway; cette entrée, sans caractère local, se compose d'une vaste baie d'une dizaine de mètres de hauteur, flanquée de deux ouvertures de moindre importance; ces trois portes sont surmontées de pyramides qui se profilent toutes blanches sur le ciel bleu; à droite et à gauche fuient les murailles crénelées de l'enceinte avec leurs nombreux bastions; les vantaux des portes sont coupés à mi-hauteur, la partie inférieure seule est ouverte en temps ordinaire.

Le chemin de ronde est garni d'arbres énormes, dont les branches tordues revêtent un feuillage sombre sans cesse agité par la multitude croassante des corbeaux, qui pullulent à Bangkok : ces malpropres animaux, sans respect pour les beautés locales, salissent d'une fiente rougeâtre les peintures et les dorures des pagodes voisines.

Aussitôt la porte franchie, l'aspect change du tout au tout : si l'on n'a pas encore toute la propreté désirable, on a du moins la propreté apparente; à part quelques rares masures adossées aux remparts, les cases misérables de la New Road sont remplacées par des constructions régulières élevées d'un étage et correctement alignées; la maçonnerie a remplacé les planches; la tuile, par ordonnance royale et pour éviter les nombreux incendies, a détrôné les toits de paillotes.

Pourtant cet ordre et cette propreté sont tout de surface, l'intérieur des maisons n'est ni moins sordide ni moins répugnant que dans les quartiers où nous avons déjà mené le lecteur. Néanmoins on commence à éprouver un réel plaisir d'avoir quitté les faubourgs, et lorsqu'on arrive à la première place circulaire, bordée de monts-de-piété tenus par des Chinois, on est agréablement surpris.

Traversons cette place et prenons à droite la rue qui y aboutit : nous voici en face des sentinelles veillant à la porte du bastion d'angle de la première enceinte du palais; les hautes murailles nous aveuglent par le reflet du lait de chaux dont elles sont fréquemment badigeonnées. Débouchant sur la place des casernes, nous respirons un moment, tandis que, pour nous distraire, manœuvre devant nous la milice de S. M. Chula-Longkorn.

Nous voilà donc en pleine ville royale; nous la voyons déployer son *décor* féerique, sans une tache disparate, avec le regret seulement que Bangkok tout entier ne soit pas ainsi : quel coup d'œil! Franchement, le regard est tellement surpris, l'esprit à un tel point émerveillé par la nouveauté, le coloris, le charme du spectacle, que l'on se demande si l'on est bien éveillé. Mais non, tout cela est réel, et le voyageur en extase parcourt ce rêve d'azur et d'or, que le pinceau le plus délicat ne saurait rendre dans ses détails exquis. Quelle jouissance pour l'artiste que l'aspect du palais avec ses innombrables flèches dorées, ses pylônes à la robe diaprée de porcelaine et d'émail, ses toitures triples, quadruples, aux arêtes terminées en pointe relevée vers le ciel, et recouvertes de tuiles bleues, vertes et jaunes! C'est comme une délicieuse initiation aux splendeurs laquées et nacrées, à cette débauche d'or et de pierreries que nous réservent les pagodes.

Le palais.

L'emplacement occupé par le palais et ses dépendances est considérable; c'est un vaste rectangle enclos de hautes et épaisses murailles crénelées, gardé aux angles par des bastions. Sur la face ouest, le débarcadère royal, que nous avons déjà signalé, se cache derrière les hautes palissades qui dérobent aux regards indiscrets le départ ou le retour du harem de Sa Majesté.

Les plus violents contrastes surgissent dans les basfonds qui longent le rempart: de sordides échoppes s'y adossent, d'horribles mégères ratatinées, recroquevillées et ridées comme des pommes cuites, y vendent des fruits, des bananes, des gâteaux. Des ruelles d'une saleté indicible, des recoins dégoûtants, dépotoirs de toutes les immondices, des égouts qui vomissent les déjections du palais de nacre et d'or, forment un ensemble des plus répugnants et répandent au loin des parfums violents, rappelant d'une façon très vague le muguet ou l'héliotrope.

Des hangars, des maisons en-ruine, de vieux canons veufs de leurs affûts et rongés par la rouille, des bouquets d'arbres touffus piquent dans ce fouillis nauséeux leur note pittoresque ou reposante; et vraiment, sans les puissantes émanations que nous signalions tout à l'heure, on serait réellement charmé par certains aspects de ce coin étrange : des gueux qui semblent créés par le crayon de quelque Callot exotique viennent sécher au soleil leurs guenilles, leurs plaies et leurs difformités; des marchands chinois croisent des soldats siamois, des mandarins passent et repassent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans paraître le moins du monde gênés par cette atmosphère empuantie. Ce quartier est d'ailleurs presque exclusivement fréquenté par la troupe.

Le mur d'enceinte est percé de trois portes au sud. *Pathu-Khun-Nang* est celle que franchit le roi lorsqu'il se rend à son embarcadère.

La face sud, triste et solitaire, est séparée par un mur et une rue de la grande pagode de Vât-Phô, où commencent les cérémonies royales lors des crémations. A côté s'élève le monastère des talapoins qui desservent cette pagode et le palais; les ruelles qu'ils habitent, pour ne pas détonner dans l'harmonie générale, sont d'une inconcevable saleté, et leurs masures, heureusement cachées par des arbres touffus, ressemblent beaucoup plus à des bauges mal tenues qu'à des habitations humaines.

De ce côté, deux portes de sortie, *Pathu-Deng* (porte Rouge) et *Pathu-Xanuen* (porte des Morts). Depuis la fondation des villes royales du Cambodge, dont Angkor-Thôm est le plus ancien exemple, cette porte des Morts avait été ménagée dans les enceintes. Les Thaïs et les Siamois ont conservé cette tradition.

La face Est donne sur la place des Casernes, où toutes les vieilles constructions ont été rasées et remplacées par un vaste champ de manœuvres bordé de casernes bâties à l'européenne. Sur cette face s'ouvrent trois autres portes, une de chaque côté de la tribune royale, donnant accès au palais; l'une d'elles, *Pathu-Thong*, n'est ouverte que les jours de cérémonie pour permettre d'arriver jusqu'à la pagode royale, *Vât-Phra-Kéo*.

En passant devant la porte, les gens du peuple, les femmes, les enfants, se prosternent; ils lèvent, dans un salut respectueux leurs deux mains vers le ciel. Les hauts dignitaires lèvent leur chapeau, et les chiens eux-mêmes, subissant l'influence du milieu, éprouvent le besoin de lever quelque chose : ils lèvent la patte.

La face nord, qui regarde l'esplanade *Thung-Phra-Men*, sert d'emplacement pour les crémations royales.

LE ROI DE SIAM[1].

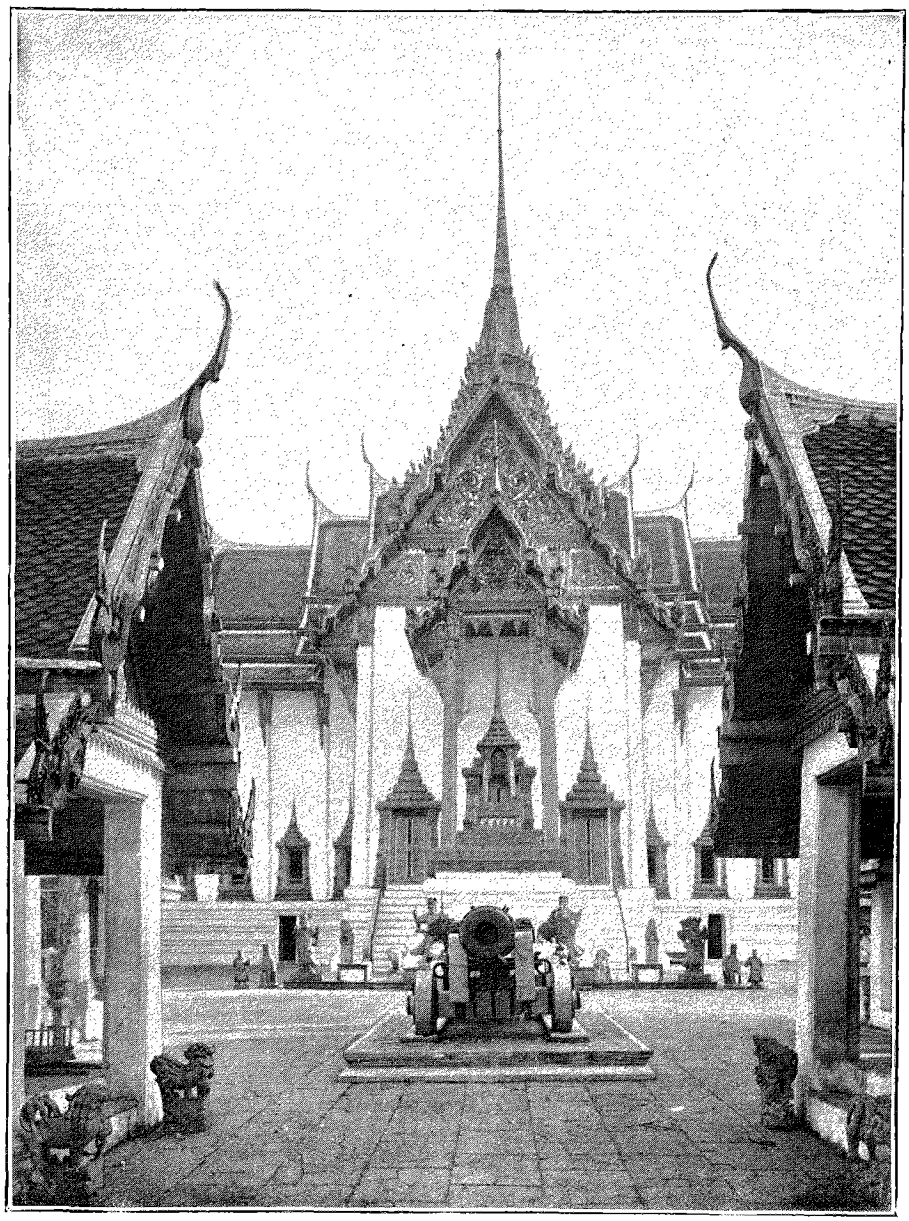
A l'extrémité de cette place se dresse l'ancien palais du second roi, transformé aujourd'hui en musée et en caserne : le grand *Bôt* renferme les antiquités, le *Vihan* la botanique, la céramique et la géologie, *sic transit gloria mundi!* Au fond du temple s'élève pourtant encore l'autel vénéré de Bouddha, chargé de statuettes du dieu provenant des anciennes capitales des Thaïs.

Dans les vitrines, des objets curieux, tels que livres, étoffes, masques royaux des Lakhons[1], bijoux, etc.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. Acteurs et actrices.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTRÉE DE LA PAGODE ROYALE [1].

Du côté du fleuve, un ancien monastère, en assez mauvais état, est l'antre des talapoins qui desservent la pagode royale.

Quatre hautes portes en bois de tek bardées de clous de fer à tête ronde et peintes en brun donnent au public l'accès des divers ministères situés dans les avant-cours du palais et du Vât-Phra-Kéo. La porte principale, surmontée d'un Phra-Prang rappelant, toutes proportions gardées, celui du Vât-Cheng, est placée dans l'axe de la deuxième porte d'enceinte de la cour du palais; à gauche est la porte donnant sur le Vât-Phra-Kéo, qui ne s'ouvre qu'aux jours de grande fête; sur la droite, celle de Mani-Napharat sert d'entrée aux ministères.

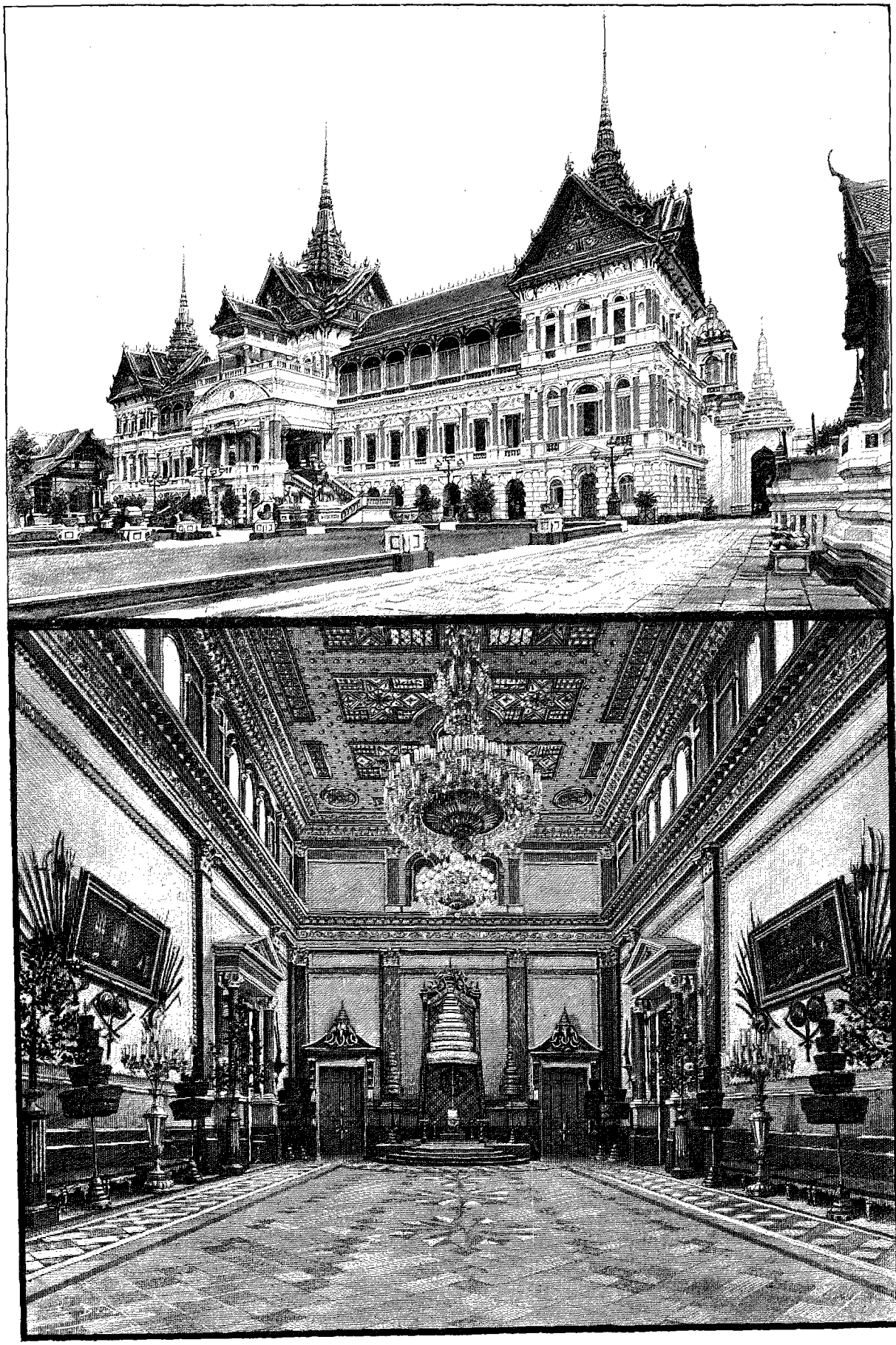
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

Des factionnaires gardent toutes ces portes avec un nonchaloir tout à fait asiatique. Les uns sont assis sur le seuil, d'autres sur des tabourets, d'autres enfin dorment comme des lézards au soleil. Les fusils se reposent aussi, accotés au mur, pour permettre à leurs propriétaires de fumer plus à l'aise leur cigarette. L'aspect de ces murailles et des bastions est empreint d'un caractère éminemment siamois; mais, dès qu'on aperçoit les constructions de ce siècle, on constate avec peine l'influence anglomane, qui les a toutes marquées au coin de son goût si discutable. Le palais lui-même a failli ne pas avoir sa toiture multiple, et c'est à grand peine que le roi a renoncé au projet des trois coupoles qui devaient recouvrir le centre et les deux pavillons d'angle.

Le style siamois subsiste dans les toitures et plus généralement encore dans les pagodes; mais, si le vent moderniste continue de souffler avec la même vigueur, ces derniers vestiges d'un art qui s'éteint ne tarderont pas à disparaître aussi. C'est la loi universelle aujourd'hui : par le mélange des races, que les nations perdent peu à peu leur originalité et les traditions de leurs ancêtres; la plupart des villes de l'Orient subissent ce mouvement, et l'art siamois, si pur et si charmant par sa naïveté, aura bientôt fait place à notre architecture pratique mais disgracieuse.

Pénétrons par la porte Mani-Napharat : les ministères occupent la partie gauche; le Vât-Phra-Kéo, la partie droite. Au nord de la deuxième enceinte sont adossés les bureaux, les casernes, les écuries des éléphants, les haras, etc. Une grande pelouse s'étale au pied de ces différents édifices, érigeant au centre un immense mât de pavillon qui porte haut dans les nues les couleurs du Siam. Du côté du palais, le cercle des officiers, l'école anglaise où sont instruits les enfants du roi, des princes et des mandarins, la caserne des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PALAIS ROYAL ET LA SALLE DU TRÔNE (PAGE 26). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gardes du corps, les *Mahat Lek*, qui, véritables soldats d'opérette, sont, eux aussi, des fils de grands personnages.

Montons jusqu'au premier étage, au Ministère des affaires étrangères, et nous trouverons, nonchalamment assis sur les tables ou vautrés sur le sol, Messieurs les ronds-de-cuir siamois, s'arrachant les cheveux sur des lettres qu'ils ne comprennent pas. Ces fonctionnaires assidus, incommodés par la chaleur, ne gardent que juste ce qu'il faut de vêtements pour ne pas offenser la pudeur, fument force cigarettes et absorbent une quantité formidable de thé, dont les tasses encombrent les meubles. Nous aurons aussi la chance de rencontrer là M. Frankfurter, homme affable et d'excellente fréquentation, secrétaire de Son Excellence Phya-Phiphat-Kosa, sous-secrétaire d'État, homme non moins aimable, qui s'est mis tout à ma disposition pour m'aider dans mes explorations. Au centre, le salon d'attente nous montre les portraits des défunts rois de Siam de la dynastie actuelle et l'entrée du cabinet du ministre, le prince Devawongsé, petit homme grassouillet, à la figure poupine et grimacière, au regard inquiet et fureteur; sans la moindre prétention à la distinction dans la vie privée, il parle fort bien l'anglais, comme d'ailleurs presque tous les princes et grands fonctionnaires. Quelques jours après lui avoir été officiellement présenté, je rencontrai par hasard cet homme important dans un escalier du palais; il était dans un aimable négligé et portait son veston sous son bras, car il venait de faire une partie de tennis avec son royal frère. C'est en somme le personnage le mieux en cour du royaume.

Quittant alors le ministère, nous franchissons la double porte d'honneur de la dernière enceinte, et nous voici dans la grande cour du palais; elle est ornée d'une magnifique pelouse encadrée de maçonnerie; dans le dallage de granit qui recouvre le sol ont été ménagés des vides pour laisser croître des arbustes taillés à la chinoise, des plantes rares, jasmins, roses de Chine, camélias et gardénias, dont le pied est enfermé dans des caisses de granit finement sculpté ou de porcelaine d'une belle couleur bleue. Au fond, le palais étale son immense façade sans originalité et d'une facture des plus prétentieuses.

Un grand perron donne accès, au premier étage, à une loggia, hors-d'œuvre inutile de ce monument si mal conçu et si mal exécuté. Il me souvient qu'un jour de grande réception — c'était, je crois, l'anniversaire de la naissance du roi — tous les hauts bonnets de la cour, mandarins, princes et consuls, se trouvaient réunis pour la circonstance. Survint une formidable trombe de pluie qui termina la cérémonie. Des porteurs de seaux furent immédiatement postés de tous côtés pour résister à l'inondation, mais l'élément eut le dessus : la véranda fut submergée, la loggia transformée en piscine; dans la cour on avait de l'eau jusqu'à la cheville. Le comique de ce spectacle était inénarrable : toutes ces hautes personnalités emmascaradées dans leurs plus brillants atours sautaient, pataugeaient, gambadaient comme des diables dans un bénitier; les serviteurs luttaient vainement contre le flot envahisseur. Je vois encore tel ministre qui, avec son énorme lévite constellée de crachats et de broderies, et le grand cordon bleu du Siam qu'il s'efforçait de rattacher à son épaule, ressemblait à s'y méprendre à un suisse de cathédrale qui aurait absorbé le vin de messe des burettes. Décidément les architectes anglais sont moins forts sur l'écoulement des eaux que sur celui des capitaux.

La loggia donne accès à une vaste antichambre : à droite, le salon de réception des gens de la cour et de la noblesse siamoise, précédant le secrétariat du palais; à gauche, le salon du corps diplomatique et celui des réceptions particulières du roi. Au fond, une porte à deux vantaux s'ouvre sur la salle du trône.

Dans ces différents salons, les meubles, en général très riches, sinon de très bon goût, les cadeaux des souverains, des diplomates, des frères du roi, forment un mélange bizarre d'admirables joyaux indigènes et de bimbeloterie européenne, d'objets inappréciables et d'articles à treize sous.

La salle du trône.

Cette spacieuse salle est ornée de panoplies, d'anciennes armes siamoises, de lances, de sabres et de boucliers. Deux tableaux, placés en pendants, retracent la réception des ambassadeurs du roi de Siam par Louis XIV et par Napoléon III : ce sont des copies de nos maîtres français. Des arbustes d'or et d'argent, fixés dans des vases reposant sur des colonnettes, ont été offerts par les tribus soumises; ils alternent avec de nombreux parasols à sept étages dont l'étoffe est de soie brodée, et dont les cercles sont d'or.

Du plafond pend un énorme lustre de cristal qui figurait à l'Exposition de 1878, à la section de Baccarat; deux candélabres, également en cristal et faisant partie du même lot, sont placés au-dessous des tableaux; ces trois objets avaient été achetés par une maison allemande, qui les a revendus au roi de Siam. Le plafond est vitré pour la même raison qui fait que les ponts des klongs sont mobiles. Au fond de la salle, le trône, un fauteuil de bois sculpté et doré, aux armes du Siam, est surmonté du *savetraxat*, le grand parasol royal à neuf étages, symbole du pouvoir suprême; de chaque côté, une porte réservée au roi.

La mosaïque qui recouvre le sol était autrefois garnie de nombreuses carpettes, de coussins sur lesquels se prosternaient les grands de la cour, accroupis et tête baissée, mais l'étiquette s'est modifiée, fort heureusement pour les genoux de ces éminents personnages, et l'on ne se prosterne plus en présence de S. M. Chula-Longkorn. Aux réceptions officielles, tout le monde est debout; les mandarins sont admis avec des souliers, condition *sine qua non*; quant aux armes, le corps diplomatique seul est autorisé à conserver les siennes devant le roi; il n'y a d'ailleurs qu'un siège

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la salle, c'est le trône, et, la réception terminée, tout le monde sort à reculons.

A droite de cette salle et derrière le salon des hauts dignitaires, qui donne sur l'antichambre, s'étend une sorte de jardin d'hiver, séparé par une véranda du salon de la première reine (style Louis XVI), auquel elle accède par un escalier particulier, suivi d'une vaste antichambre.

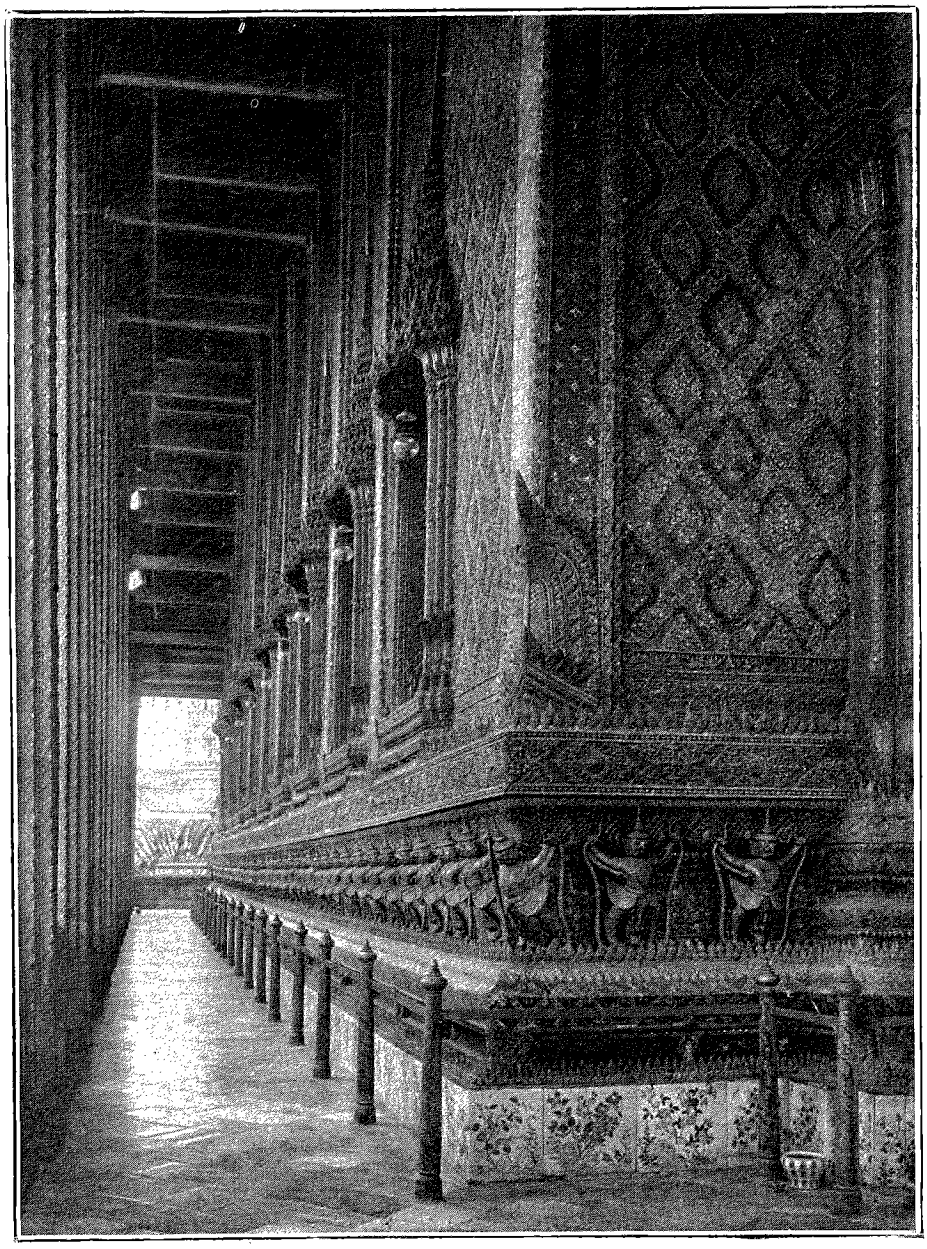
A gauche, derrière le salon du corps diplomatique, un escalier monumental, et, au delà d'une véranda symétrique à la première, le salon particulier du roi, son cabinet et la salle des cérémonies religieuses dans laquelle les talapoins se rendent par un escalier qui fait pendant à celui de la reine.

Les appartements privés de Sa Majesté étant inaccessibles aux étrangers, les indications que nous donnons ont été inspirées par un plan qui nous a été communiqué.

Derrière le trône, un buen-retiro permet au roi d'oublier les durs labeurs des réceptions officielles; franchissant les quelques marches d'un escalier qui fait suite à cette salle de repos, Sa Majesté peut se rendre dans les différents salons qui complètent la disposition générale du palais, ainsi que dans ses cabinets : à droite la bibliothèque, à gauche le salon des réjouissances très privées, au milieu le musée des curiosités et bijoux où la teinte dominante est le jaune, couleur royale; au second plan, derrière une longue véranda, la chambre à coucher du roi, séparée par deux cours symétriques de celles des première et deuxième reines.

Le trésor du Siam, comme nous avons pu l'apprendre, repose juste au-dessous de cette chambre, au milieu de salles où sont disposés les présents offerts au roi.

A la suite du palais, une série de bâtiments compose la demeure des reines, des nourrices, des enfants royaux, des femmes et des esclaves; les gens de la maison du roi habitent au pied des hautes murailles de la deuxième enceinte les cuisines, et les communs sont situés entre la troisième et la quatrième. Signalons enfin, à gauche de la porte principale du palais, l'ancienne salle du trône, d'une décoration éminemment siamoise, où le roi reçoit maintenant les délégués et gouverneurs des provinces tributaires.



GALERIE DU VÂT-PHRA-KÉO [1] (PAGE 30).

Les pagodes. — Le Vât-Maha-That.

La ravissante pagode Vât-Maha-That s'élève à la droite du palais. On y conserve pieusement les cendres

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

INTÉRIEUR DU VÂT-PHRA-KÉO (PAGE 30) [1].

des rois, reines, princes et princesses du sang, et c'est aussi là que l'on dépose le roi défunt dans une urne d'or, pendant près d'un an, en attendant son incinération; là viennent prêcher les talapoins, que les concubines et les reines écoutent cachées derrière un rideau.

Le Vât-Maha-That, véritable bijou des plus coquets, est pour les Siamois ce que la Sainte-Chapelle est pour nous; c'est une des plus pures et des plus élégantes pagodes du Siam. Elle a comme plan la forme d'une croix grecque et est surmontée d'une quintuple toiture, dominée elle-même par une flèche pyramidale du jet le plus hardi; l'or y scintille au milieu de l'émail bleu, vert, jaune ou rouge des tuiles; le *krut*, oiseau fantastique, semble supporter ce joyau.

Le porche est soutenu par d'élégants piliers tout ruisselants d'or; les chapiteaux sont couverts de clinquant; des filets vermillonnés courent sur un fond d'or.

Les lambrequins sont faits de feuilles également d'or qui descendent le long des piliers et se redressent à leur extrémité pour former une petite figurine, le *thévada* (petit ange); le tympan du fronton, surchargé d'or sur un fond outremer, porte l'image d'Indra au milieu des rinceaux les plus mouvementés. Les portes, les baies sont ornementées de différentes manières, mais toutes dans le goût siamois le plus pur et le plus affiné; le grand soubassement est revêtu de marbre blanc ainsi que les escaliers.

La décoration intérieure ne répond pas à la perfection luxueuse de l'extérieur; signalons seulement la richesse inouïe des objets du culte qui y sont renfermés, les urnes funéraires et surtout un bouddha de cristal taillé et doré, orné d'un collier de rubis et dont le chef est surmonté d'une pyramidale couronne de diamants.

Tout autour de la pagode court une enceinte très ornée, faite de claustras de terre cuite émaillée. Du côté de la cour du palais se dresse un petit édicule qui sert d'entrée; là aussi c'est le triomphe de l'or et de la porcelaine, dont brillent les parois, la toiture et les flèches : on dirait une vaste corbeille de fleurs d'où jaillirait une gerbe diaprée des couleurs les plus brillantes.

Un vieux canon, d'aspect très pacifique, sommeille devant l'édifice, qui compte encore pour sa sauvegarde une rangée de *phi*, véritable jeu de massacre dont les personnages grimaçants affectent des postures diaboliques ou grotesques. Des salas sont élevés de chaque côté, et sur la cour du palais, la terrasse de la pagode communique avec la tribune royale par une sorte de

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES ÉLÉPHANTS PROMENANT LES ENFANTS DU ROI. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vât en réduction, où se tiennent le roi et ses enfants lors des cérémonies religieuses.

Le Vât-Phra-Kéo.

Arrivons maintenant à la plus superbe des pagodes siamoises, à celle dont nulle cervelle européenne ne peut concevoir le faste ni la magnificence, j'ai nommé le Vât-Phra-Kéo; bien que renfermé dans l'enceinte du palais, ce chef-d'œuvre forme un tout bien à part.

Dès qu'on parvient en face de la pagode, on jouit d'un coup d'œil à tel point féerique qu'il passe toute imagination : c'est grandiose et c'est fou, fou par les lignes, fou par la couleur. Une débauche de terrasses, d'escaliers, de pylônes, de toits et de flèches, avec le revêtement obligé de l'or, de la porcelaine, de l'émail, forme un chaos harmonieusement étrange, quelque chose d'exquis et de diabolique, qui jette son arabesque hardie sur le velours immaculé du ciel. Ajoutez à cela une multitude de statues grotesques, de lions hiératiques en bronze, de géants de 6 mètres de haut[1], au masque superbement hideux, qui montent la garde à la porte du temple, et vous n'aurez encore qu'une idée très vague de ce spectacle merveilleux qui, à lui seul, vaut le voyage et fait dégringoler dans des bas-fonds platement mesquins les évocations les plus magiques, les plus folles des *Mille et une Nuits*.

Ce coup d'œil est inoubliable, pour qui a eu le bonheur d'en jouir un jour de grande fête, comme lorsque j'ai assisté au noviciat de l'héritier présomptif de la couronne. Découragé, le peintre le plus habile briserait sa palette de désespoir, car, pour rendre cette merveille, il faudrait avoir au bout de son pinceau un peu de ce soleil enchanté qui dore tout ce qu'il touche et un peu aussi de ce bleu velouté dont est faite la draperie céleste qui sert de toile de fond; sans cette ambiance magique, le tableau ne saurait être que terne et sans valeurs; il serait insensé de chercher ici, sous notre ciel anémique, les tons, vrais là-bas, qui semblent des éblouissements de feux de Bengale jaillissant et éclaboussant au milieu de l'or qui règne royalement partout.

Tout autour de la pagode court une galerie dont les murailles, peintes à fresque, retracent les épisodes héroïques du *Ramayana* (en siamois *Ramakien*); ces peintures, exécutées dans le goût siamois, sont d'un haut intérêt au point de vue des attitudes, des physionomies et du paysage; Bouddha y trouve partout sa place, et l'on peut suivre sur le mur l'histoire de cette étrange religion, qui se modifie sur tous les points de l'Asie, dont les traditions sont inextricables et les canons contradictoires.

BOUDDHA DE CRISTAL[2] (PAGE 28).

Le guide nous conduit ensuite vers le *Bôt*[1], le grand temple, entouré de hautes *phra-séma*[2], bornes sacrées, d'une élégance remarquable, au pied desquelles veille le lion hiératique. Après avoir pénétré dans l'enceinte de marbre et de porcelaine, une large porte aux deux vantaux de laque incrustée de nacre s'ouvre devant nous, et nous voici dans le temple.

Au fond se dresse un colossal autel couvert du fouillis le plus incohérent : des statues de Bouddha en or et en argent, des porcelaines anciennes, d'une haute valeur, coudoient des lampes à modérateurs, aux globes de verre dépoli, et des fleurs affreusement artificielles qui s'épanouissent sous verre. Un peu interloqué au premier abord par ce mélange complexe, le visiteur se rend bientôt compte des richesses inouïes qu'il a sous les yeux : de hautes statues de Bouddha en or repoussé montrent leur figure placide et tournent vers nous la paume de leurs mains, offrant à nos regards éblouis leurs bagues innombrables et les stupéfiantes

1. Ces statues, construites en brique revêtue de mortier, sont également décorées de terres cuites émaillées qui forment la robe de ces personnages géants. La figure, les mains, les mollets sont peints à la chaux et rehaussés de filets enluminés.

2. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. C'est dans le Bôt que se font les ordinations des talapoins, les seules cérémonies qui s'y pratiquent.

2. Les *phra-séma* (bornes sacrées) sont placées une à chaque angle et une à chacun des points cardinaux dans les deux axes du temple; elles indiquent la limite du terrain consacré qui appartient au Bôt. Elles sont distantes de 1 m. 50 à 2 mètres du mur de soubassement du temple.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierreries dont sont chargés leurs vêtements et leur septuple couronne; des statuettes du dieu, de minuscules éléphants en or ou en argent rehaussé de pierres précieuses, brillent au milieu de cierges allumés nuit et jour. Enfin, comme point extrême de l'autel, la célèbre figurine de Bouddha, taillée dans une émeraude, préside à l'Olympe siamois. Cet objet fut pris en l'an 1777 de notre ère par le roi *Phaya Tack* dans la capitale du Laos (Vieng-Chan) et rapporté dans cette pagode, à laquelle il donna son nom, *Phra-Kéo*. Cette petite merveille, dont tous les voyageurs ont parlé, a pour principal défaut de n'être pas en émeraude; elle est en jade, ce qui n'en fait pas moins un assez joli bibelot.

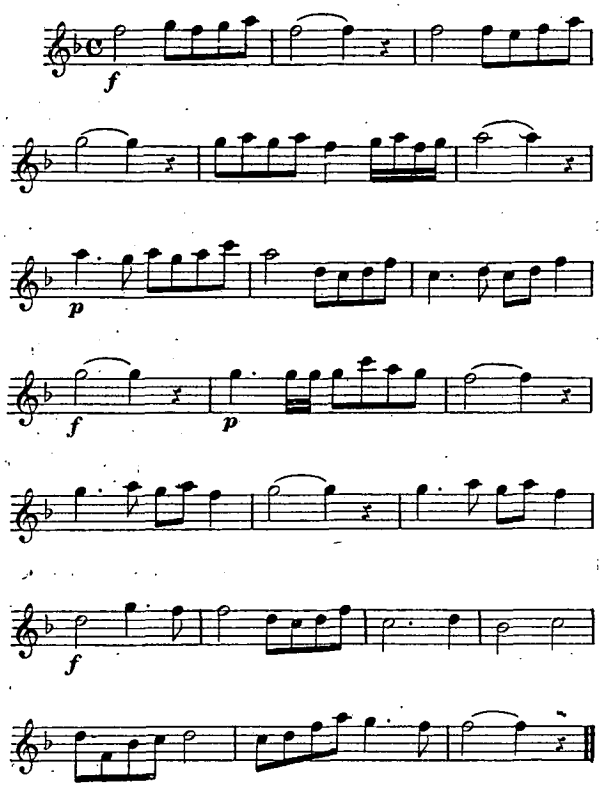
De chaque côté de l'autel, des arbres d'or et d'argent étalent leur ramure rigide; des sièges bas, des brûle-parfums, encombrent le sol. Les Siamois, comprenant le respect dû au saint lieu, ont placé, à droite et à gauche, des crachoirs destinés à recevoir les chiques de bétel des fidèles et des prêtres.

Le dallage est recouvert de feuilles de cuivre ciselé en forme de point de Hongrie; les jours de gala elles sont recouvertes par des nattes d'argent tressé que le sacré pied de Chula-Longkorn peut seul fouler. Du plafond pendent des lustres de cristal, qui font une assez triste figure dans ce cadre oriental et des lustres de fleurs de fabrication siamoise. Les murs sont décorés de fresques représentant le siège d'Ayuthia, avec des détails pris sur le vif. Sur les lambris, des scènes plus modernes : le roi en promenade sur le fleuve, les fêtes de Thôt-Kathin, l'établissement des négociants et consuls européens; ces dernières conceptions sont de beaucoup inférieures, la forme et la couleur du vêtement de nos compatriotes étant en contradiction absolue avec le dessin et la couleur fleurie des Siamois. Les portes enfin, d'un travail délicat et des plus artistiques, sont couvertes d'incrustations de nacre et ne dépareraient pas le plus riche de nos palais. Sous le porche, des statues de marbre, don de Louis XIV, représentant le printemps et l'hiver, à côté de gigantesques vases de porcelaine; de hauts piliers garnis de faïences reposent sur un dallage de marbre. Les murs extérieurs du Bôt, sous les galeries latérales et sur les pignons, sont couverts de terres cuites multicolores où éclate, comme partout, la dorure à profusion; ces murailles reposent sur un haut soubassement surchargé d'ornements de clinquant et coupé par une rangée de *kruts*, figures sacrées, sculptées et dorées; la plinthe est de porcelaine; la charpente, peinte en vermillon, est niellée d'or.

Les dépendances du Vât-Phra-Kéo.

Après le Bôt s'étend un véritable dédale d'édicules et de salas; ce sont, pour les nommer en passant, le *Ho-Rakhang* (clocher), le *Phra-Prang*, pylône au revêtement de faïence, dont l'avant-cour est peuplée de statues de granit gris, de marbre blanc ou de grès, de grotesques, de lions, de bœufs en bronze; enfin huit *Phra-Prang* de couleurs tendres, bleus, roses, blancs, rangés en ligne devant la place des Casernes, se dressent derrière la galerie qui entoure la pagode.

Franchissons une des huit portes qui donnent accès sur la terrasse, et nous découvrirons, là encore, un fouillis de pyramides, de statues, d'éléphants, qui semblent les hôtes mystérieux de ces splendeurs, figés par Bouddha dans une immobilité éternelle. Devant nous se dresse le *Chatta-Mukk*[1], flanqué de deux hauts *Phra-Chedi* en métal doré. Ce monument avait été construit pour recevoir la statue de Bouddha, le *Phra-Kéo*, dont nous avons parlé, mais les religieux en décidèrent



HYMNE NATIONAL SIAMOIS (PAGE 32).

autrement; il est aujourd'hui sans affectation spéciale. Le plafond du porche est orné de mosaïques très brillantes, représentant les décorations diverses du Siam, que l'on retrouve encore dans les ornements des corniches.

Un autre bâtiment, non moins important, le *Mondôb*, touche à ces derniers; il est remarquable par la forme carrée de son plan, disposition assez rare, et par la flèche hardie qui le domine; des piliers grêles et élégants, revêtus d'or et de clinquant, supportent la toiture de bois sculpté dont les sept étages caractérisent la pagode royale. Sur le flanc est une réduction en mortier de la pagode d'*Angkor-Vât*.

Le *Phra-Tirat-Chedi*, dont le revêtement est fait de petits cubes de terre cuite recouverts d'une couche

1. Dans les pagodes royales ou princières, on élève le *Chatta Mukk* (*caturamukha*), en forme de croix grecque, abritant un *Buddhapada*, empreinte des pieds sacrés de Bouddha.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'or, prend avec sa flèche énorme l'aspect d'une immense pièce d'orfèvrerie.

Redescendons, voici le *Vihan*[1], temple des princes, la bibliothèque des textes sacrés (*Ho-Montara*), celle des livres à l'usage des talapoins, qui sert aussi d'atelier de reliure (*Ho-Monthien*), et enfin les bassins du lotus sacré, entourés d'arbustes de toute sorte. Tel est en quelques mots le Vât-Phra-Kéo, qui, à lui seul, est un monde d'où l'on sort ébloui et fasciné. Quel contraste cependant entre ce luxe inouï des temples et la pauvreté sordide des prêtres qui officient au milieu de l'or et des pierreries, vêtus seulement de leur modeste péplum jaune!

La musique.

Nous arrachant avec regrets au Vât-Phra-Kéo, nous remontons dans la victoria qui nous mène maintenant entendre la musique militaire sur la place des Casernes. Nous sommes loin aujourd'hui du temps où les musiciens siamois se contentaient de souffler plus ou moins fort dans de longues trompettes à l'antique ou dans des cors de cuivre rouge : le gong et le tam-tam sont détrônés et nous avons pu écouter avec recueillement une excellente musique exécutant avec ensemble les morceaux de nos opéras les plus célèbres. Le chef d'orchestre est un Italien; le sous-chef, un Siamois.

Tout autour se groupent les habitants, et le tout-Bangkok fait son apparition. Les attelages piaffent, les saluts s'échangent, c'est le rendez-vous *ultra select* des Européens. Des femmes, des enfants indigènes s'allongent sur le gazon, où paissent çà et là les chevaux des officiers; ces messieurs, la taille pincée dans une élégante vareuse blanche, le casque crânement posé sur la tête, agitent leur badine et se campent victorieusement sur leurs mollets aux bas bien tirés; on ne saurait leur refuser une certaine grâce ni une certaine élégance, qualités qu'ils s'accordent d'ailleurs, *in petto*, très généreusement.

Nous étions en train de savourer une mélodie de Schumann, lorsque tout à coup parut un escadron de lanciers qui tournait l'enceinte du palais, précédé par un grand landau découvert : c'était le roi et ses enfants qui partaient en promenade; l'orchestre s'interrompt brusquement, les musiciens se lèvent et, se tournant vers le palais, attaquent l'hymne national siamois.

Des groupes passent et repassent, des talapoins viennent rendre hommage à Gounod et à Massenet, des mandarins coudoient des jeunes filles à la poitrine serrée dans la veste blanche, par-dessus laquelle flotte l'écharpe jaune ou de couleur éclatante. Coquettes et gaies, elles jettent des regards curieux et hardis sur les Européens, qui écoutent religieusement la musique des maîtres. D'autres groupes passent en voiture, les uns assis sur les marchepieds, d'autres couchés dans la capote relevée, et semblables à des saltimbanques en tournée de réclame.

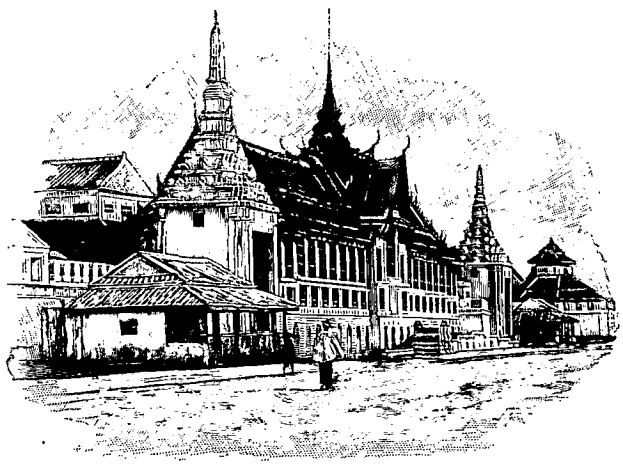
Six heures vont sonner, les derniers accents de l'hymne national s'éteignent doucement, le soleil disparaît, la ville royale s'estompe, le décor s'évanouit : n'est-ce pas un rêve que nous venons de faire?

L. FOURNEREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Temple simple, de forme rectangulaire. C'est dans cet édifice qu'ont lieu les cérémonies religieuses où les talapoins font les prières et les sermons.

2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



TRIBUNE ROYALE[2] (PAGE 28).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

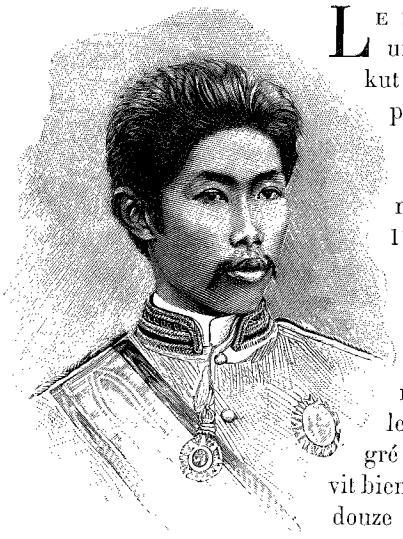
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES CORVÉABLES [1].

BANGKOK [2],

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU [3].

Le roi.



PRINCE SIAMOIS [5].

Le roi de Siam actuel est un fils de Maha Mongkut qui mourut des fièvres paludéennes le 1er octobre 1868, en revenant de Bang Taphan [4]. Ce monarque, qui régna de 1851 à 1868, resta talapoin jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans; aussitôt après le couronnement il prit femmes et rattrapa si bien le temps perdu que, malgré son âge avancé, il se vit bientôt entouré de soixante-douze enfants, sans compter ceux qui moururent en naissant.

Sa Majesté régnante est née le 22 novembre 1853; elle succéda à son père après une régence confiée par ce dernier aux soins de son premier ministre, fit son noviciat et monta sur le trône au mois de novembre 1874, sous le nom de Somdet Phra-Paramind-Maha-Chula-Longkorn-Phra-Chula-Chom-Klao. Ces quelques noms et prénoms tendent à attribuer au roi certaines qualités flatteuses, telles que « maître de la terre, de la vie, fils du ciel, divin, excellent... », il s'intitule en outre modestement « roi du Siam, du Laos, de la Malaisie et des Provinces cambodgiennes »; cependant les Laotiens et les Malais ne sont que de vagues tributaires, et les provinces cambodgiennes sont sous le protectorat français; mais il serait cruel de retirer à Chula-Longkorn une aussi douce illusion.

Nul n'a le droit de désigner le roi par son propre nom, il y a des titres tout faits pour la circonstance, dont voici quelques-uns : *Châo-Phaé-Din* (le maître de la terre); *Châo-Xivit* (le maître de la vie); *Phra-Maha-Krasat* (l'auguste grand empereur); *Phra-Batsomdet* (les pieds divins, l'excellence); *Thépajaphong* (descendant des anges); *Vongsaditsara-Krasat* (descendant des anciens rois); *Borom-Thamma-Mika* (qui a la justice parfaite), etc.

Ce potentat est d'ailleurs maître absolu dans son royaume; son pouvoir religieux est illimité, puisqu'il est comme l'incarnation de Bouddha sur la terre; souverain pontife, il a le droit de nommer et de destituer les chefs de pagode.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie*
2. *Voyage exécuté de* 1891 *à* 1892. — *Texte inédit.* — *Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après les photographies de M. Fournereau.*
3. *Suite.* — *Voyez p.* 1 *et* 17.
4. Où la commission française était allée observer l'éclipse de soleil le 18 août 1868.
5. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'intérieur du palais, un mandarin remplit les fonctions de gouverneur, et a sous ses ordres les soldats préposés à la garde des portes; la maison du roi se compose de serviteurs divers, de porteurs des insignes royaux, de gens chargés de tenir à sa disposition le thé, le tabac, le bétel, de lecteurs, de comptables, de messagers; tous sont fils de mandarins.

Chula-Longkorn est un beau spécimen de la race asiatique : élégant, gracieux même, il est fort bien bâti et montre, non sans orgueil, un mollet impeccable. La figure est correcte, les sourcils sont bien dessinés, le front est élevé, le teint peu cuivré. Seules les pommettes saillantes et quelque chose d'un peu sournois dans le regard donnent à cette physionomie exotique l'aspect félin et rusé qui est d'ailleurs le caractère particulier de la race. Suivant le louable exemple de son royal père et s'y prenant plus tôt, il possède, à l'âge de quarante ans, une petite famille de cent deux enfants.

En temps ordinaire, Sa Majesté est revêtue d'un veston blanc, d'un langouti de soie, de bas blancs, et chaussé de souliers Molière; sa tête est recouverte du chapeau rond que l'on désigne vulgairement chez nous sous le nom de « chapeau melon ».

Pour les cérémonies religieuses, le roi revêt sa toge de brocart surchargée d'or et de pierreries, dont les plis sont raides et qu'il serre à la taille à l'aide d'un ceinturon d'or également orné de pierres précieuses; le langouti est un brocart de soie bleu marine et or, les sandales chinoises sont couvertes de pierreries; ainsi vêtu, il pose sur son front la couronne septuple, lourde pyramide d'or, et l'assujettit sous le menton par une large jugulaire enrichie de diamants.

Semblable à une châsse qui marcherait, il monte en son palanquin sculpté et doré, se fige dans la pose hiératique du dieu qu'il incarne, et, froid, impassible, les yeux rivés sur quelque extatique vision, il traverse dans toute sa gloire d'or et de soie la foule éblouie qui baisse les yeux et se prosterne, le front dans la poussière.

Dans la salle du Trône il perd quelque peu de ce prestige mystique : à sa droite et à sa gauche, deux guéridons portent, l'un les ustensiles nécessaires à la confection du thé, l'autre un plateau contenant les cigarettes, boîtes à bétel, à chaux, à arec, tout ce qu'il faut enfin pour chiquer et fumer; Sa Majesté tient en outre un crachoir à la main. Ajoutons, pour racheter le prosaïsme de ces détails, que tous ces objets sont en or.

Pour les réceptions officielles du corps diplomatique, le roi revêt le costume militaire : tunique de drap blanc au collet et aux parements brodés d'or, langouti de soie jaune, ceinturon aux armes nationales, bas de soie blanche et souliers européens, sur la tête le casque blanc recouvert d'un flot de plumes de même couleur, sur la poitrine une multitude de décorations.

Quand le roi prend ses repas, il est ordinairement servi par des jeunes gens de bonne famille en livrée. Deux services sont préparés, l'un à la siamoise, l'autre à l'européenne, afin que Sa Majesté puisse choisir sans être obligée d'attendre. Tous les plats sont recouverts d'un cône de rotin revêtu d'andrinople et scellé par un large cachet; quand le roi désigne un mets, un officier de bouche brise le sceau, soulève le couvercle, et offre au maître les aliments, après les avoir goûtés : prudentes précautions qui ont pour but d'éviter les empoisonnements possibles. Chula-Longkorn boit du bordeaux.

La dynastie actuelle est d'origine chinoise et ne remonte pas plus haut que le siècle dernier : les Birmans, vers 1760, firent irruption dans le royaume de Siam et le mirent à feu et à sang; pendant cette crise fut détruite Ayuthia, l'ancienne capitale. Le royaume était considéré comme perdu, lorsqu'un aventurier chinois, Phra, alors général dans l'armée siamoise, rassembla tant bien que mal les tronçons des troupes décimées et, après une série de glorieux succès, parvint à refouler la horde des envahisseurs. Une révolution qui éteignit la descendance du roi le fit maître absolu du pays qu'il avait si bravement défendu.

Phra, pourtant, ne voulut jamais accepter le titre de roi et fit en cela acte de haute politique; il se contenta de s'appeler « administrateur du royaume de Siam », s'appuyant, pour gouverner, sur les mandarins; même il leur reconnut le droit d'élire ses successeurs, à la condition qu'ils seraient pris exclusivement dans sa famille; son fils, qui lui succéda, eut, lui, le titre de roi.

Le principe d'un droit d'élection pour les mandarins subsista jusqu'à nos jours, et c'est le roi actuel qui, frappant un grand coup, rompit cette coutume : au milieu de fêtes somptueuses, il désigna lui-même son successeur, en 1889, et, trois ans plus tard, une cérémonie religieuse, d'une splendeur telle que Bangkok sait seul en imaginer, célébrait le noviciat du prince héritier, son entrée au *Vât-Bovoranivet* et sa sortie.

Par cet acte d'autorité, Chula-Longkorn retirait au *Senabodi* (Conseil des hauts dignitaires) une de ses plus hautes prérogatives et supprimait la dignité de second roi, qui le gênait un peu[1]. Quelque temps plus tard enfin, le roi retirait aux mandarins les places officielles et lucratives qu'ils occupaient, pour en faire profiter ses nombreux frères.

Ce monarque, qui s'efforça de mener à bonne fin les entreprises de feu son père, fit aussi preuve d'initiative, et le royaume n'a pas périclité entre ses mains. De grandes innovations furent faites sous son règne : les postes et le télégraphe, le téléphone, l'éclairage au gaz et à l'électricité autour du palais, sont de son temps, et en 1891 on mettait en adjudication le chemin de fer qui devait relier Bangkok à Korat; en outre, des écoles, un orphelinat, des hôpitaux, des asiles de fous, furent fondés à l'européenne.

Les reines et les femmes du roi.

Outre les reines légitimes que le roi honore de son union, il entretient dans le palais une sorte de harem,

1. Le second roi de Siam est mort à Bangkok le 28 août 1885.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abondamment pourvu, qui compose sa maison royale : ce ne serait donc pas sans raison, si l'on songe à l'innombrable progéniture qui résulte des multiples alliances de Sa Majesté, que l'on pourrait dire de lui ce que l'on dit quelquefois méchamment ici : « C'est le père de ses administrés ! »

Les reines légitimes sont toujours ou presque toujours choisies parmi les demi-sœurs du roi, ce n'est pas l'usage que le monarque demande pour femme une princesse étrangère ou une princesse des États tributaires.

La première reine, qui a nom Somdet-Phrai-Nang-Chao-Savang-Wathana-Phrai-Borommа-Raxa-Thévi, est une femme de petite taille, à l'aspect timide et presque fragile ; elle porte, non sans une certaine grâce, le langouti de soie brochée, serré à la taille par une boucle de diamants, une sorte de matinée de dentelle surchargée de flots de rubans, les bas de soie blanche et les souliers brodés ; le grand cordon jaune du Siam, passé en sautoir, est fixé sur son épaule gauche. La figure est relativement claire, les yeux sont doux, les sourcils bien arqués, les cheveux relevés à la siamoise. C'est la mère du prince héritier. Nous nous en tiendrons, pour ne pas fatiguer le lecteur, au portrait de la première reine ; les autres ne présentent pas d'ailleurs de types bien particuliers.

Ces dames, ainsi que les princesses, les favorites, les femmes offertes au roi, vivent dans le palais, condamnées à l'isolement : sous aucun prétexte les hommes ne peuvent pénétrer dans leur quartier général, où elles sont surveillées de fort près par d'horribles mégères dont la main, armée d'un vigoureux rotin, se charge de faire respecter la consigne et de châtier les indiscrets qui tenteraient de soulever un coin de tenture.

Les princesses sont, comme les reines, sœurs ou demi-sœurs du roi, ou bien aussi des ministres, qui sont d'autant plus en faveur à la cour, que leur sœur est préférée par le monarque. Une dame âgée, honorée de la confiance de Sa Majesté, remplit auprès des reines les fonctions de gouvernante : ayant immédiatement sous ses ordres une centaine de femmes, elle peut et doit exercer sur elles une surveillance active et est chargée, en outre, de tous les détails du service concernant la maison des reines. Son autorité s'étend aussi sur les princesses concubines et les enfants du roi ; elle a pour la seconder une véritable armée de femmes qui font le service du palais ; les concubines sont généralement des

LE ROI EN COSTUME DE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE [1].

1. *Gravure de Bery, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

princesses de diverses nations, des filles de grands mandarins que leurs pères ont offertes au roi pour se concilier ses bonnes grâces.

Il n'y a pas de nombre fixé pour les femmes de la maison du roi : il en peut prendre autant qu'il en désire, et n'a généralement pas à les aller chercher : elles lui sont offertes spontanément en si grand nombre qu'il en peut distraire une certaine partie pour aider les esclaves.

Tous les soirs un certain nombre de femmes se réunissent et viennent se présenter au souverain, afin qu'il désigne celle qui lui plaît et quelquefois même celles qui lui plaisent. Toutes ces dames, sans exception, sont nourries aux frais du gouvernement et reçoivent de la main du roi une certaine solde destinée à leurs menues emplettes, à leurs toilettes, à leurs bijoux; des marchands autorisés viennent dans la journée leur offrir leurs produits. Les vêtements sont confectionnés par deux couturières européennes qui habillent aussi les princesses et les enfants du roi : ces costumes, où les nœuds, les pompons et les rubans dominent, sont d'un goût douteux et ont le tort de transformer ces malheureux bambins, si charmants dans leurs vêtements nationaux, en des pantins grotesques rappelant les automates vêtus de satins criards que l'on voit gesticuler sur les boîtes à musique.

L'innombrable troupeau féminin qui forme le harem royal passe, au sein d'une triple enceinte, une vie monotone et désœuvrée. Rigoureusement cloîtrées autrefois, les femmes peuvent aujourd'hui, accompagnées, faire quelques pas au dehors, soit pour porter des offrandes aux pagodes, soit pour faire quelques emplettes. On dit aussi que, pour les distraire de leur emprisonnement, un jardin délicieux a été organisé dans le palais, jardin reproduisant dans des proportions lilliputiennes tout ce que l'on peut rencontrer dans la nature : montagnes artificielles, fleuves fictifs, bois, lacs avec des îlots et des rochers, vaisseaux en miniature, bazars, pagodes, statues, fleurs et fruits étrangers. Dans le jour, les dames du palais s'y vont baigner et prendre leurs ébats; la nuit, cet éden est éclairé *a giorno*.

Les fils du roi[1] sont aussi élevés dans le palais, sous les yeux de leur père, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, après quoi le roi leur compose une maison formée d'esclaves et d'un mandarin. Jusqu'à la cinquième génération, ils gardent leur titre de princes et se marient avec leurs demi-sœurs. Le prince héritier, lui, a un précepteur anglais.

Le sort des princesses est moins enviable : elles sont condamnées à une virginité perpétuelle, dans la crainte de susciter au roi des embarras ou de contracter des mésalliances. Les peines sont terribles contre celles qui enfreignent cette loi : c'est le plus souvent la mort.

1. Il y a quatre degrés hiérarchiques pour les princes fils de roi :
1° Ceux qui sont issus du roi et d'une reine de sang royal. Ils sont appelés *Somdetch-No-Putti-Chao*, « très excellents rejetons du sage seigneur »;
2° Ceux qui sont issus du roi et d'une princesse fille de roi. Ils sont appelés *Luk-Luang-Ek*, « enfants royaux de première classe »;
3° Ceux qui sont issus du roi et d'une princesse petite-fille de roi. Ils sont appelés *Luk-Luang*, « enfants royaux »;
4° Les enfants du roi et d'une concubine, appelés *Phra-Yaovarat*, « jeunes gens royaux ».
Les Luk-Luang-Ek et les Luk-Luang, nommés au gouvernement des provinces, devaient les administrer réellement; aussi le peuple prit-il l'habitude de les nommer *Chaofa*, « princes venus des cieux pour gouverner ».

La féodalité siamoise.

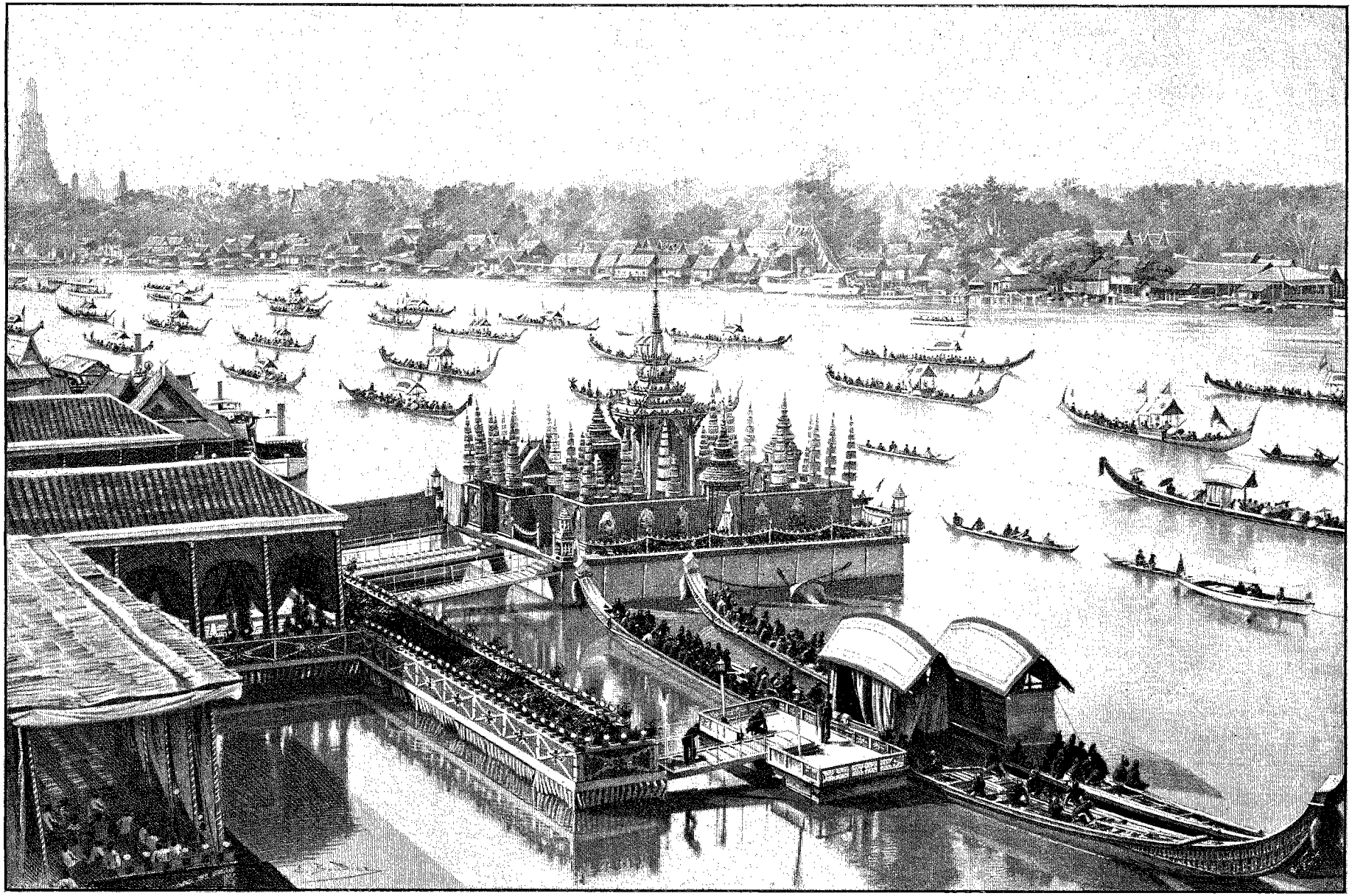
Un pays fertile, où les habitants se contentent, pour vivre, d'une poignée de riz, devrait être riche; pour le Siam, qui est dans ce cas, il n'en est rien.

Les trois quarts de la population travaillent pour le dernier, qui ne fait rien. Le roi pourrait à juste titre ressusciter le mot célèbre de Louis XIV : « L'État c'est moi! », car les intérêts servis et défendus ne sont autres que les siens propres : le trésor public et sa cassette particulière ne font qu'un; tous les revenus du royaume s'y viennent engouffrer et servent à payer l'entretien des femmes, à appointer les ministres frères de Sa Majesté, les princes et les gouverneurs. Le roi, cependant, il faut le reconnaître, a consacré une partie de ses revenus à des travaux de voirie pour l'entretien des rues et faubourgs de la ville et à des percements de voies nouvelles en vue d'assainir les quartiers populeux.

Le territoire, divisé en provinces, se subdivise en districts qui comprennent chacun un certain nombre de villages. Ces différentes divisions et subdivisions sont régies de loin par les ministres et sur place par des gouverneurs, agents et sous-agents. Il y a trois grands ministères pour cette administration intérieure : le sud et les bords de la mer ressortent du *Kromatha*, le nord et l'ouest du *Mahât-Thaï*, l'ouest du *Kalahôm*. Un quatrième, nommé *Krômman* ou ministère de l'Agriculture, plus important en réalité que les autres au point de vue financier, est chargé de l'établissement de l'impôt foncier et de l'exportation du riz. Ce poste était autrefois confié à des Siamois plébéiens appelés *Châo-Phaja*. Profitons de cette courte digression pour compléter la liste des ministères et des ministres; ce sont : au ministère des Affaires étrangères Krom-Devawongse-Varaphahern, aux Finances le prince Maradhipi-Prabundh-Wongse, à l'Instruction publique le prince Damrong-Bayamobhab, aux Travaux publics le prince Krom-Khun-Narisananuvattu-Wongse, au ministère de Palais le prince Krom-Mun-Phrachata-Silpakhom, à la Guerre et à la Marine le prince Chao-Phaya-Surawongs-Phra-Kralahom. Ajoutons enfin un Conseil d'État et un Conseil privé.

Les diverses villes du Siam sont, par leur importance, divisées en villes de premier ordre (la capitale et les cités où il y a un roi tributaire), villes de second ordre (capitales de provinces gouvernées par des *Phaja*), villes de troisième ordre, gouvernées par des *Phia*, de quatrième ordre par des *Luang*. Enfin, dans chaque village, un *Kamnan* remplit les fonctions de maire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FÊTE DU THÔT-KÂTHIN : EMBARCADÈRE ROYAL (PAGE 44). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaque gouverneur de province est en outre assisté d'un *Balat* (lieutenant) et d'un *Jokabat* (sous-lieutenant). Un conseil, composé d'une douzaine de juges, appelés *Kromakan*, décide de questions litigieuses. Ces innombrables agents montrent tous une avidité en rapport avec l'élévation de leurs fonctions.

Les revenus du roi sont composés des tributs payés par les rajahs malais, les roitelets du nord et les chefs des tribus soumises, du produit des douanes, de la taxe des navires et des jonques, des amendes et confiscations, des droits sur les rizières, sur les plantations d'arbres fruitiers, de canne à sucre, de bétel, d'aréquier et de tabac.

Le fermage est une institution de l'État, et la perception de toutes les recettes du royaume (l'arak, l'opium, les jeux, les lupanars, les bois de tek, les pêcheries) est adjugée au plus offrant. Le jour de la signature des contrats de fermage, les acquéreurs sont tenus de verser un cautionnement et de distribuer largement de bons dollars à tous ceux dont ils ont des services à reconnaître ou des inimitiés à craindre.

Quant au sol, sur toute l'étendue du royaume, le roi en est le premier propriétaire; aussi, lorsque le besoin s'en fait sentir pour lui, prend-il gratis le terrain dont il a envie. Il dédommage « quelquefois » le propriétaire par un don d'une valeur analogue, mais le taux de cette indemnité n'équivaut jamais à la valeur intrinsèque du terrain exproprié[1]. La vente des propriétés foncières se fait entre particuliers, et les titres se passent comme en Europe devant les officiers civils, mais, le cadastre étant chose encore inconnue, il arrive souvent que l'acquéreur est obligé de se lancer dans des procès ruineux, avant d'entrer en jouissance. La loi du plus fort étant la meilleure au Siam, chacun élargit comme il peut les bornes de son domaine; un titre de vente n'a de valeur qu'autant que l'on est en possession du fonds qu'il représente. C'est le triomphe de la fourberie.

Les esclaves.

Le peuple siamois est divisé en trois catégories principales, dont la première comprend la milice royale, appelée *Lek-lua-muang*. Tout Siamois en temps de guerre est susceptible d'être appelé sous l'étendard de l'Éléphant blanc; en temps ordinaire, les gouverneurs et les mandarins de province dressent les listes de recrutement et font filer les jeunes soldats sur Bangkok; il n'y a pas de limite d'âge pour ces malheureux, l'incorporation et le renvoi en congé définitif sont choses absolument arbitraires. J'eus plusieurs fois l'occasion, sur la place des casernes, d'assister à la manœuvre, et c'était vraiment chose plaisante que ces pauvres gens suant et trimant sous des équipements misérables, tandis que les officiers étrangers se redressaient et faisaient la roue. Les uniformes laissent à désirer sous le rapport de la propreté; pourtant l'effet d'ensemble, lors d'un défilé, peut à la rigueur donner l'illusion de troupes à peu près sérieuses : les alignements sont corrects, la musique joue allègrement derrière l'étendard écarlate qui marche en tête. Cependant on sent que ces pauvres gens ont quelque chose qui les gêne; ils transpirent à grosses gouttes, leur regard est anxieux; aussitôt l'enceinte franchie, on les voit s'empresser de retirer les chaussures, cause de leurs souffrances, et continuer plus légèrement leur route, le lourd fusil sur l'épaule droite, les « godillots » sous le bras gauche.

Le service militaire ainsi compris n'est qu'une variante de l'esclavage; aussi les déserteurs sont-ils nombreux; il arrive souvent que, lassés d'un métier aussi incompatible avec leur naturel indolent, les soldats siamois portent leur fourniment au mont-de-piété et désertent sous un nom d'emprunt. Le manque absolu de recensements et d'états civils ajoute encore à la simplicité de ce procédé : toutefois, si un déserteur commet la maladresse de se faire reprendre, il paye son escapade par une peine qui varie de trois à six mois de chaîne.

Les régiments d'infanterie, armés de fusils anglais ou allemands, sont au nombre de quatre; les cadres sont composés de Danois et d'Italiens. Le reste de l'armée se divise en garde royale à cheval, première et seconde cavalerie, artillerie royale, garnison du palais, deux divisions de carabiniers, trois bataillons de génie royal, deux bataillons de gardes du corps, deux bataillons de la vieille garde, le régiment des volontaires et celui des anciens. Le tout forme un effectif beaucoup plus important sur les registres que dans la réalité.

Tout en étant confortablement logé dans des casernes à l'européenne, le soldat est mal nourri : l'intendance n'existant pas dans cette armée pour rire, il arrive bien souvent que les troupes en campagne manquent du strict nécessaire; aussi les habitants craignent-ils les passages comme la peste, en raison des pillages et des déprédations auxquels se livrent ces affamés.

La marine royale ne semble pas devoir inspirer grande confiance au roi : elle est composée d'une dizaine de bâtiments très platoniques, qui en temps de paix sont employés comme bateaux de promenade par Sa Majesté, ses femmes et sa nombreuse famille, lorsqu'elle occupe Bang-Pha-In, sa résidence d'été, qui, depuis que nous occupons Chantaboun, a remplacé Koh-Si-Chang.

Les équipages de la flotte forment deux bataillons; on compte en outre deux autres bataillons de matelots pégouans. Les principaux navires de guerre sont le *Nirben*, le *Bangkok*, l'*Apollon*, le *Mongkut*. Trois ou quatre seulement de ces embarcations, construites sur le type de nos canonnières, pourraient à la rigueur tenir la mer par un très beau temps. Le yacht du roi

1. Le prix du terrain dans la ville royale est de 15 francs, de 7 fr. 50 dans les faubourgs; on ne peut en acheter dans la ville murée, il est la propriété du roi et des princes; les Européens ne peuvent s'en procurer qu'après dix ans de séjour et doivent s'adresser, pour obtenir une concession ou un permis d'exploiter, au ministère des Affaires étrangères.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est commandé par un ancien capitaine au long cours danois, du nom obscur de Armand Duplessis de Richelieu; il prétend avoir compté dans ses ancêtres un cardinal du même nom qui aurait eu, paraît-il, une certaine célébrité. Aussi le roi ne peut-il faire autrement que de s'adresser à un homme aussi capable pour les missions politiques d'une diplomatie délicate.

Les *Khao-Duen* sont tenus de faire trois mois de service par an; pourtant, s'ils veulent éviter cet ennui, le gouverneur, moyennant 16 ticaux, est censé leur chercher un remplaçant, mais en réalité il encaisse la somme à titre de bénéfices nets.

Les *Lek* appartiennent à des familles exclusivement réservées au service des princes et des mandarins; ils se divisent en deux classes, les soldats et les domestiques. Ils sont tenus de verser une taxe annuelle de 2 à 6 ticaux, et, lorsqu'ils ne peuvent faire face à cet engagement forcé, ils passent dans la catégorie des esclaves proprement dits.

Ces derniers, représentés par d'anciens prisonniers de guerre et leur descendance ou des enfants vendus en bas âge par leurs parents, forment la bonne moitié de la population; il arrive aussi que, ne pouvant solder une dette, les débiteurs se fassent spontanément les esclaves de leurs créanciers.

Le prix des individus varie suivant l'âge et le sexe; les enfants valent de 50 à 70 ticaux, un homme vigoureux de 90 à 180, une jeune fille de 80 à 200 suivant la beauté, les qualités ou la virginité.

Le peuple siamois, comme on peut en juger, n'est pas des plus heureux; les philanthropes anti-esclavagistes devraient tourner les yeux de ce côté, car il y a là bien des misères à soulager, bien des iniquités à faire cesser. De ce que ces pauvres diables ne se plaignent pas eux-mêmes, il serait faux de conclure qu'ils soient satisfaits de leur condition, car cette apparente apathie n'est que le résultat d'un caractère éminemment doux et paisible, uni à une profonde ignorance d'une condition meilleure : le vrai bienfaiteur n'attend pas qu'on l'appelle, il va au-devant de ceux qui souffrent.

L'industrie.

Il n'y a pas, à vrai dire, d'industrie au Siam : les taxes exagérées, les exactions des gouvernants rendent impossible le progrès en pareille matière. En outre, un ouvrier auquel on reconnaît un certain talent dans une partie est immédiatement réquisitionné pour le service du roi ou des princes, qui ne le payeront pas ou le payeront mal; aussi les artisans habiles sont-ils presque obligés de se cacher pour produire, ce qui est en somme un assez mauvais moyen d'améliorer la situation industrielle d'un pays.

Il ne faut pas chercher d'autres raisons à cet état de choses, car le Siamois est naturellement habile et intelligent : les modeleurs travaillent l'argile d'une façon

LA PREMIÈRE REINE [1] (PAGE 35).

remarquable, et les orfèvres ne manquent pas de talent; poussés et encouragés par l'émulation ou l'espoir du gain, ces ouvriers produiraient certainement des choses peu communes.

Quelques Siamois taillent, à l'aide d'un simple couteau dans des morceaux de bois et avec une dextérité étonnante, des serpents articulés, des animaux divers; les bouddhas, les urnes funéraires de métal, les cloches, les objets à l'usage du culte sont coulés dans des moules de sable ou à cire perdue. Pour la fabrication des idoles, qui atteignent parfois trois et quatre mètres de haut, le moule est chauffé, les fondeurs installent à

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'entour de petits fourneaux activés de soufflets à double courant d'air et, lorsque le métal est en fusion, versent à tour de rôle le contenu de leur creuset jusqu'à ce que la matière afflue à l'ouverture supérieure. Une fois sorties du moule, ces statues, très imparfaites, sont régularisées au ciseau et dorées à la feuille. Les feuilles d'or, d'importation chinoise, sont plaquées sur le métal à l'aide du *râk*, sorte de laque liquide, de provenance végétale, dont les Kariengs [1] gardent soigneusement la recette et qui est d'ailleurs un poison des plus violents.

La sculpture sur pierre s'est éteinte d'elle-même, la matière première ne pouvant venir que de contrées

PRINCESSE SIAMOISE [2].

très lointaines et avec des frais considérables. Les artisans les plus nombreux sont les potiers, menuisiers, charpentiers, maçons, poêliers et ferblantiers. Les verriers fabriquent aussi de petits ballons, colorés d'oxydes métalliques, qui, coupés en losanges, servent à la décoration des pagodes et des meubles; on les fixe dans la laque encore molle.

La monnaie se frappe avec des machines européennes; les Siamois, trop indolents pour exploiter leurs mines, préfèrent acheter des piastres mexicaines et les fondre à nouveau : ils réalisent ainsi un bénéfice de 0,80 par pièce, car le tical est fondu à un titre qui n'équivaut pas à sa valeur attributive.

L'agriculture est en grand honneur; il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on songe à l'incroyable fertilisation des abondantes pluies siamoises. Pour une somme de travail relativement minime, le cultivateur est abondamment pourvu de riz (quatre espèces), de patates, d'ignames, de cannes à sucre, de salades, de haricots, d'arec et de bétel.

Quant aux arbres, on rencontre au Siam presque toutes les essences cambodgiennes et birmanes, croissant et se reproduisant presque sans culture; ce sont les palmiers, cocotiers, manguiers, goyaviers, orangers, citronniers, corossoliers, bananiers, caramboliers, jaquiers, tamariniers et caféiers. Les forêts du nord produisent encore le tek (trois espèces), les bambous, le rotin, qui, outre leurs multiples applications dans la construction, sont encore utilisés pour la fabrication des objets de la vie courante et journalière : récipients, meubles et chaises.

Les indigènes sont experts dans le travail des métaux, depuis les temps les plus reculés; l'or des mines de Kabin est à juste titre réputé, malheureusement ces veines sont peu ou pas exploitées, vu la difficulté de l'extraction et les frais qu'elle entraîne. Le sol des provinces de Chantaboun et de Battambang est riche en pierres précieuses, telles que saphirs, topazes, rubis et grenats.

Le commerce.

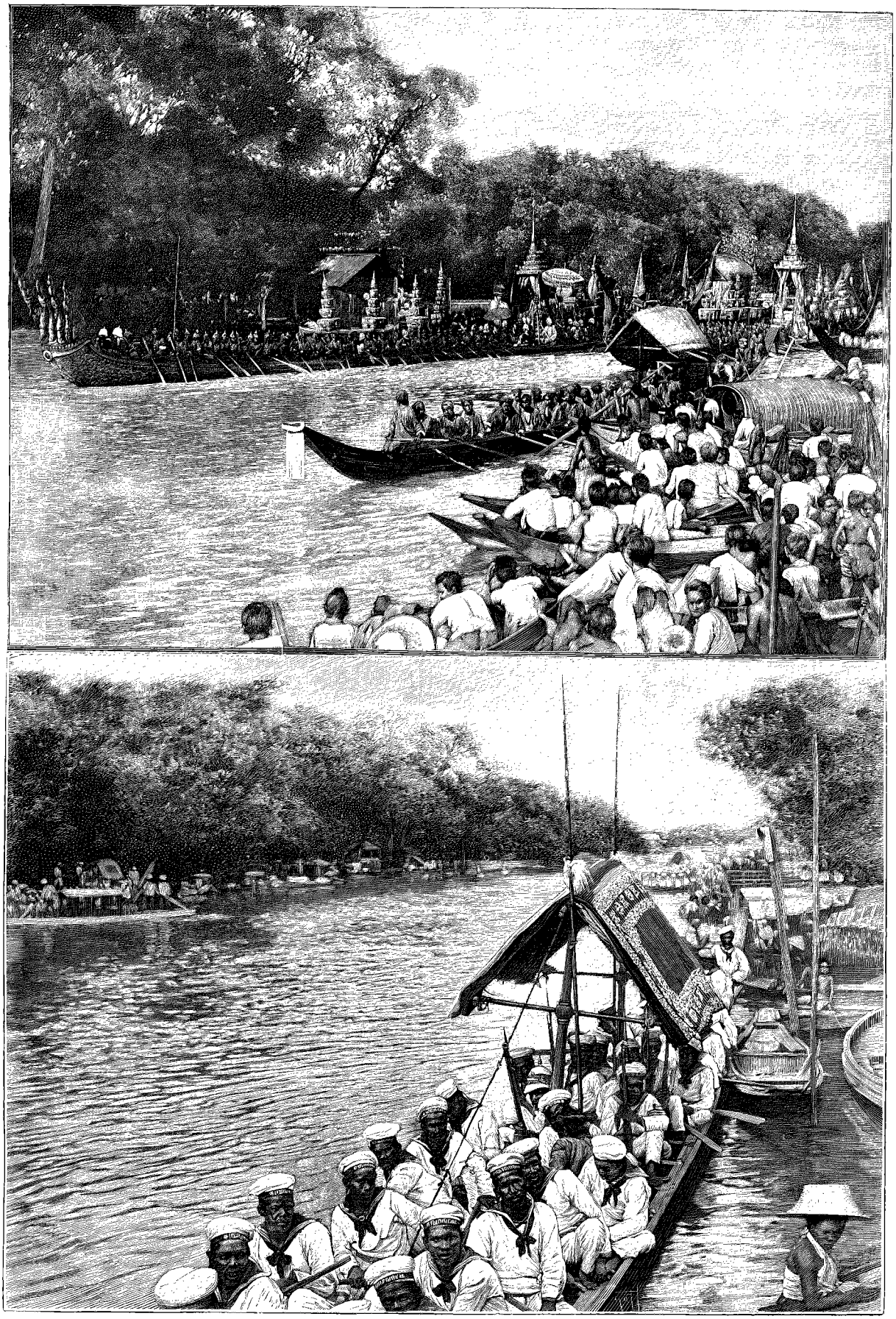
Les Chinois sont, nous l'avons dit déjà, les maîtres du grand et du petit commerce; ils jouissent de maints privilèges et, sauf une taxe annuelle d'une dizaine de francs, ne payent aucun impôt. Le but de ces franchises est de les retenir sur le sol siamois pour qu'ils y puissent faire souche, car les enfants sortis des unions qu'ils contractent sont Siamois, les filles dès la première génération, les garçons à la deuxième : c'est donc un moyen ingénieux de repeupler le royaume et de transfuser un sang généreux dans les veines de ce peuple décadent qui, issu lui-même d'un croisement indo-thibétain, tend à disparaître; il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans l'avenir pour prévoir le moment où l'élément siamois sera totalement remplacé par l'élément chinois.

Le commerce d'importation était exclusivement, il y a quelques années, entre les mains des Anglais, mais aujourd'hui ils ont à lutter contre des concurrents sérieux : les Allemands encombrent la place de leurs articles de camelote à bon marché, et les Français sont aussi des adversaires avec qui il faut compter. Les Suisses sont représentés par les cotonnades, l'andrinople et les diverses étoffes servant à la confection des langoutis.

Il est impossible de donner des détails précis sur notre importation, les états de la douane ne renfermant aucun renseignement sur l'origine première des marchandises émanant de Singapour. Les produits français sont certainement en grand nombre sur les marchés, mais il n'est pas toujours aisé de les distinguer au milieu du fouillis de provenances diverses qu'on y ren-

1. Habitants des montagnes de l'ouest, demi-sauvages.
2. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES BARQUES DANS LE CANAL DE BANG-LUANG (PAGE 46). — GRAVURE DE RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre[1]. Nous nous bornerons donc à énumérer les principales marchandises que la France fournit au Siam. Ce sont des vins, surtout de Champagne, des cognacs et liqueurs, de la bijouterie et des pierres fines, des conserves alimentaires, des porcelaines, de la cristallerie, des jouets, de la quincaillerie et de la parfumerie.

Malheureusement ce ne sont pas là des objets d'un usage courant et propres à augmenter nos rapports commerciaux; en outre, la colonie française, qui est de beaucoup la moindre, ne compte pas de véritables établissements et c'est dommage[2]; il y a là une conquête industrielle et commerciale, toute pacifique, à faire; il serait impardonnable de ne pas la tenter.

Nous ne sommes plus guère représentés à Bangkok que par les fonctionnaires du consulat et nos braves missionnaires qui, malgré les luttes incessantes qu'ils ont à soutenir contre les indigènes et les étrangers, portent haut et droit l'étendard de la France. La jeunesse siamoise, très assidue, apprend notre langue au collège de l'Assomption et nous fournit d'excellents interprètes. Le R. P. Schmitt, lors de la signature du dernier traité, rendit à notre pays de signalés services; aussi le gouvernement, ayant à cœur de récompenser un auxiliaire aussi dévoué que modeste, l'a-t-il nommé depuis chevalier de la Légion d'honneur; ajoutons que cet excellent homme est doublé d'un remarquable érudit. Citons enfin M. Bourgueil[3], dont la parfaite connaissance de la langue siamoise a été pour nous une aide puissante au cours de notre exploration dans la ville de Bangkok.

Les fêtes civiles et religieuses. — Ères siamoises.

Il y a actuellement au Siam trois ères distinctes en usage; il importe de les connaître pour la compréhension de ce qui va suivre, la relation des fêtes fixes ou mobiles qui constituent un des côtés les plus curieux des usages du pays.

Nous avons déjà conseillé d'ailleurs au lecteur de choisir de préférence l'époque des fêtes pour visiter le royaume de Siam et principalement Bangkok, nous ne saurions trop insister sur ce point[4].

L'ère la plus ancienne ou bouddhique date de la mort de Somana Khôdom, 543 av. J.-C.; la deuxième, ère civile ou petite ère, commence en l'an 638 de la nôtre et tire son origine d'un ancien roi *Thaï* qui régnait à Sang-Kalôk dans le Sajam-Deça. Enfin le roi actuel a introduit une ère nouvelle qui remonte à l'avènement de son ancêtre, fondateur de la dynastie, en 1781 de notre ère, après la chute d'Ayuthia. Cette ère fut inaugurée en 1889 au début du mois d'avril, lors de l'entrée du Soleil dans la constellation du Bélier : ce phénomène astronomique est appelé par les Siamois *Song-Kran* ou « Jonction ».

L'année, comme la nôtre, se divise en douze mois lunaires, de vingt-neuf et trente jours alternativement. Tous les trois ans, on en intercale un nouveau entre le huitième et le neuvième.

Les mois ont des noms particuliers, mais on les désigne numériquement; le premier commence en décembre. Quant aux lustres et aux siècles, ils sont remplacés par les cycles; le petit comprend douze années[1], le grand soixante, divisées en six décades; enfin, au lieu de compter par jours, les Siamois comptent par nuits.

Une foule de dates sont célébrées par des fêtes plus ou moins somptueuses, mais qui toutes ont conservé un cachet brahmanique et bouddhique des plus intéressants et sont le prétexte de réjouissances bruyantes : ce sont, pour les nommer, celles de *Song-Kran*, *Thu-Nam*, *Visakhabuxa*, *Rekna*, *Khao-Vasa*, *Sat*, *Thot-Kathin*, *Loï-Kathong*, *Phapa*, *Jing-Atana*, *Krut-Thaï*, *Krut-chin*, *Thep-Xingxa*, *Vât-Saket*, *Thet-Maha-Xat*.

Les artistes siamois sont d'habiles décorateurs, mais c'est surtout à l'occasion de ces diverses cérémonies qu'il faut les voir à l'œuvre; nos fêtes ne sont rien auprès des leurs, ils ne reculent devant aucune dépense.

De véritables palais naissent en un clin d'œil sous leurs mains magiques, des pylônes immenses, des mâts gigantesques, des pavillons surgissent, vêtus de calicot ou d'andrinople; le soir, les pelouses sont peuplées d'animaux féroces mais inoffensifs, d'oiseaux fantastiques, de monstres apocalyptiques, singulière imagerie de cette étrange religion. Dans des bosquets de feu errent des caïmans, des amphibies énormes; des tortues gigantesques flottent sur les eaux, heurtant dans leur course lente des ibis et des flamants. Cette faune étrange, à laquelle les illuminations prêtent des apparences diaboliques, est faite de carton-pâte, d'osier ou de toile peinte.

Les Siamois excellent aussi dans l'art de la pyrotechnie; ils font jaillir de tous côtés des gerbes multicolores, ils créent des arbres enchantés qui s'illuminent brusquement, s'éteignent et se rallument en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tandis que des feux de Bengale plaquent dans les coins leurs lueurs incendiaires. Pour ajouter à l'illusion que veulent produire leurs mannequins, ces artistes multiples simulent à s'y méprendre le cri de l'éléphant, du tigre, du buffle, ou gazouillent des roulades à faire

1. Cotonnades, toiles, tissus divers, quincaillerie, verrerie, argenterie, pétrole, vins, liqueurs.

2. Une seule maison, celle de M. Roland. Avant 1870, la majeure partie du commerce était entre ses mains.

3. Attaché à l'Administration des postes et télégraphes siamois, inspecteur des lignes et professeur enseignant aux surnuméraires indigènes le maniement des appareils et la construction des lignes.

4. A partir de novembre, fin de *Nâ-Phon*, saison des pluies.

1. Voici les noms de ces années : 1re année du rat, 2e année du bœuf, 3e année du tigre, 4e année du lièvre, 5e année du grand dragon, 6e année du petit dragon, 7e année du cheval, 8e année de la chèvre, 9e année du singe, 10e année du coq, 11e année du chien, 12e année du cochon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mourir de dépit les oiseaux d'alentour.

L'espace nous manquant, nous ne pourrons décrire ici que les deux fêtes les plus importantes, celles du Thôt-Kathin et du Thet-Maha-Xat.

Fête du Thôt-Kathin. — Visites aux pagodes.

Cette fête est sans contredit, sinon la plus belle, du moins l'une des plus belles de toutes les fêtes siamoises. Elle se divise en deux parties bien distinctes, dont l'une a lieu sur terre et l'autre sur le fleuve.

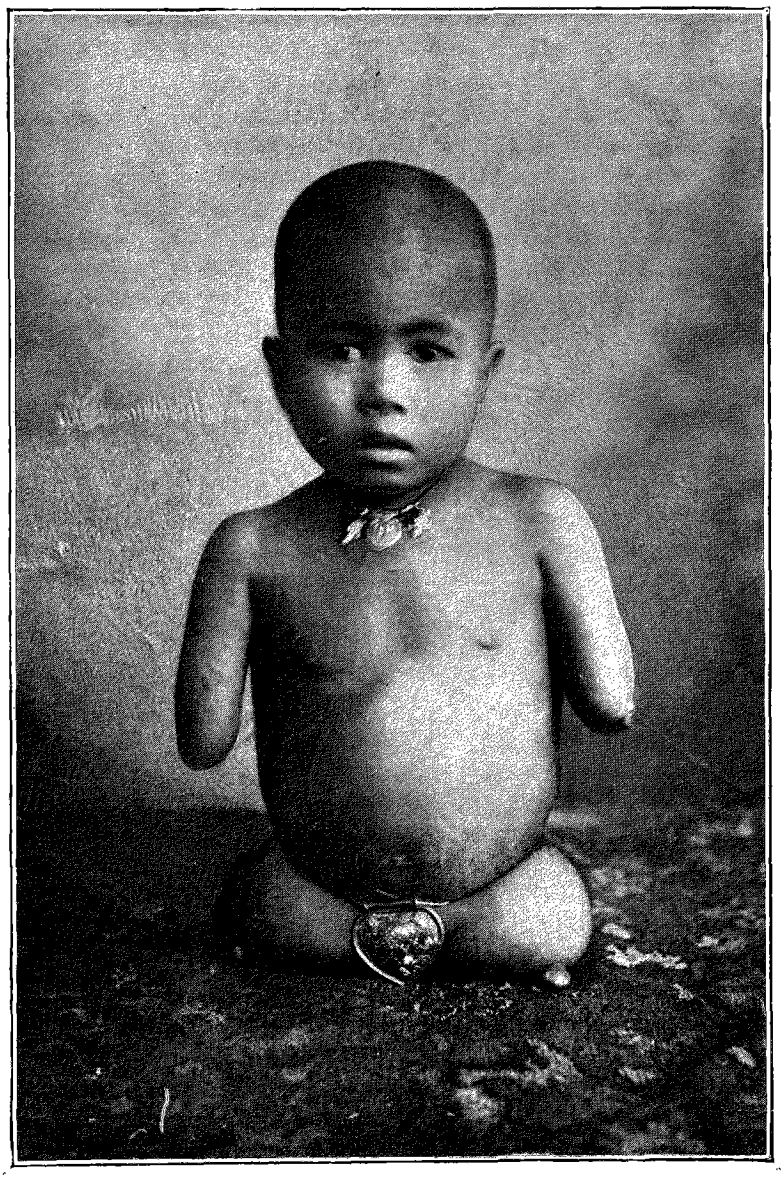
Le roi, au milieu de processions fastueuses, se rend dans les différentes pagodes pour faire ses offrandes à Bouddha et distribuer des vêtements aux talapoins. Le peuple ne peut commencer ces processions que lorsque celles du roi sont terminées.

Ces fêtes réellement splendides laissent à ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur d'y assister, des souvenirs inoubliables : le jeudi 22 octobre 1891, le roi fait sa première sortie en calèche pour se rendre aux Vât *Bovoranivet*, *Mahaa*, *Rangsu* et *Maha-That*; le vendredi 23, il visite, à pied cette fois, les Vât *Samplum*, *Kôh* et *Sampeng*; enfin, le dimanche 25, il termine, toujours à pied, ses visites par voie de terre par les Vât *Phô*, *Lieb*, *Raja Bophit* et *Sutthat*.

Ces différentes pagodes étant situées à une distance assez éloignée du palais, les processions peuvent prendre un certain développement et s'allonger en brillantes théories, coupées de détachements militaires, fusiliers, marins, gendarmes et miliciens de toutes armes.

Toutes les rues parcourues par le cortège royal sont gardées par les équipages de la flotte, qui, tout de blanc vêtus et la baïonnette au clair, ont réellement bonne tenue et martiale attitude. Derrière eux viennent les agents de la police locale, en grand uniforme, mais dont la présence est purement décorative, l'ordre et le recueillement étant irréprochables dans la foule. Les boutiques, les bazars situés sur le parcours, ornent leur devanture de statues de Bouddha, d'autels improvisés où les fruits, les fleurs, les cierges et les bâtons de sacrifice exhalent leurs parfums divers. Quelquefois le portrait du roi trône sur ces autels.

Les sonneries des hérauts d'armes annoncent à la foule la sortie du palais; la cavalerie, représentée par une centaine de lanciers montant fort convenablement des chevaux australiens, fait une apparition qui ne manque pas de grandiose.



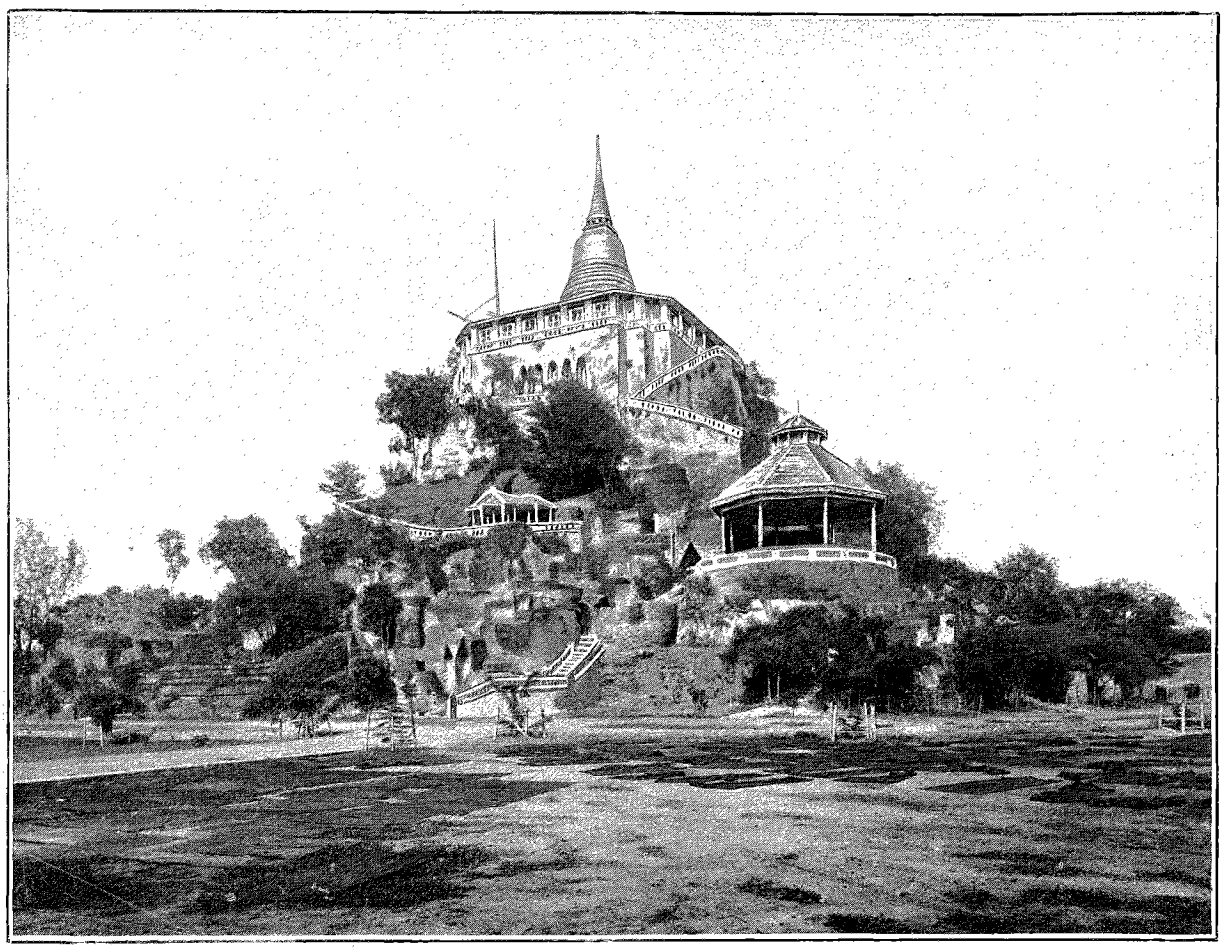
UN PHÉNOMÈNE MONTRÉ DANS UNE FÊTE SIAMOISE [1].

Les équipages royaux portent la livrée de soie bleue ornée de velours noir et les souliers à boucle d'or. Sa Majesté a une mine florissante et rend d'un air affable leur salut aux étrangers.

Un des numéros du programme de la fête comprend une distribution de vêtements faite aux talapoins; cet usage date de temps immémoriaux et est prescrit dans les textes sacrés. Le nom même de la fête rappelle cette coutume, il signifie « Dépôt du Modèle » : le *Kathin* était en effet le modèle dont se servaient jadis les religieux bouddhistes pour tailler les différentes pièces de leurs vêtements et les joindre ensuite selon les rites consacrés. L'origine de cette formalité remonte, dit-on, à l'époque de Bouddha où, par mortification et

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PAGODE [1].

humilité, les religieux ne pouvaient porter que des vêtements faits pièce à pièce de loques et de chiffons ramassés çà et là. Cet usage s'est quelque peu modifié, pourtant on y sacrifie encore, car lorsque les prêtres reçoivent une pièce d'étoffe pour se couvrir, ils la divisent préalablement en menus morceaux, qu'ils rattachent ensuite eux-mêmes.

La fête sur l'eau.

Les processions sur le fleuve commencèrent le lundi 26 octobre par la pagode de *Vât Cheng* et celles du *Khlong-Bang-Luang*; les 27, 28, 29, le roi se rendit aux autres monuments religieux de la rive droite du Mé-Nam.

L'embarcadère royal, luxueusement décoré pour la circonstance, présentait l'aspect curieux d'une véritable forêt de parasols aux multiples étages, entourant un pavillon aux brillantes couleurs surmonté d'une fine flèche. L'or et l'émail brillaient de tous côtés :

Ce n'étaient que festons, ce n'étaient qu'astragales.

Des détachements de policemen siamois occupaient l'appontement et l'entrée des pagodes royales. Le fleuve présentait un curieux aspect : une foule d'embarcations le sillonnaient en tous sens, grandes, petites, rouges, jaunes ou blanches, presque toutes surmontées d'un toit central. C'est un des plus curieux coups d'œil qu'il m'ait été donné d'admirer.

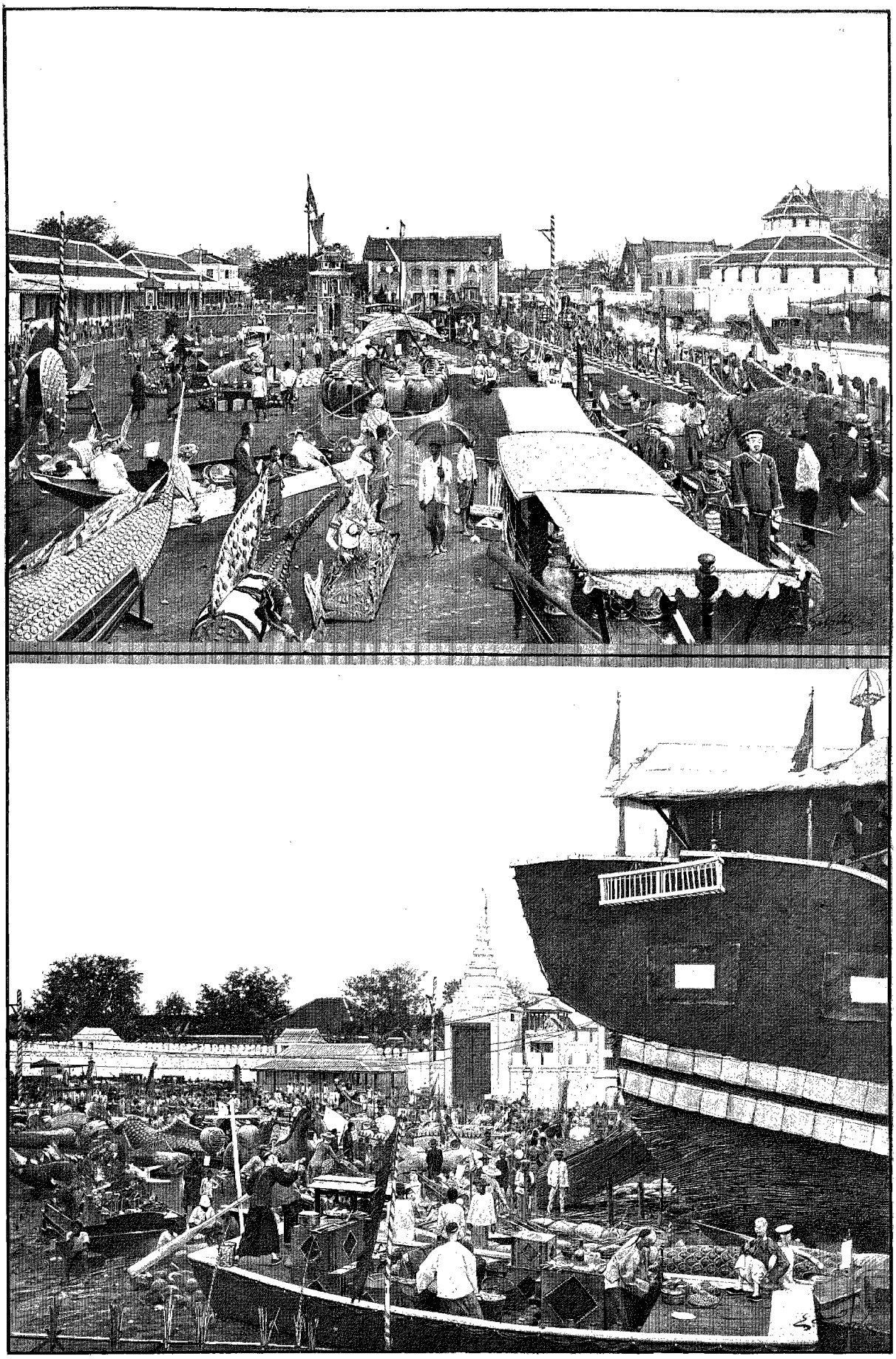
Les *Rua Pratinang* ou barques royales sont, pour la plupart, taillées dans un seul arbre; d'après la gravure que nous donnons ici, le lecteur peut se rendre compte de l'énorme développement de la flore siamoise ainsi que de l'adresse des armateurs indigènes.

Ces embarcations mesurent de 40 à 50 mètres de long sur 1 m. 50 de large; elles affectent souvent la forme du *Nâga* (serpent) dont les sept têtes richement sculptées se dressent à la proue et dont la queue relevée forme la poupe. Parfois aussi l'on reconnaît le *Krut* (aigle sacré) dans les hauts reliefs de l'avant. Le tout est rehaussé d'or et de clinquant.

Les barques royales portent les armes du Siam et sont au nombre de trois. La première et la plus grande est garnie d'un trône somptueux et ornée des insignes de la royauté; c'est une véritable merveille d'art ornemental, de sculpture et de décoration. Elle a, comme les deux autres, son équipage composé des hommes de la flotte, portant l'uniforme royal, bonnet et tunique rouge. Trente hommes se placent deux à deux devant

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA FÊTE DU THET-MAHA-XAT (PAGE 48). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le trône, vingt autres par derrière, et pagaient à coups d'avirons.

Très habiles et très vigoureux, ils suivent dans leurs mouvements une méthode immuable : chaque homme a les yeux fixés sur son chef de file et se guide sur lui pour la régularité du coup d'aviron; la cadence est donnée par deux hallebardiers qui, munis d'un lourd bambou orné et sculpté, battent la mesure sur des caisses de bois qui rendent un son sourd. Au choc de la hallebarde, chaque pagayeur plonge dans l'eau son aviron et le relève brusquement en l'air, accompagnant ce mouvement d'un cri étrange et troublant.

L'ensemble et la discipline sont si scrupuleusement observés qu'un seul homme peut aisément surveiller et contrôler la manœuvre du bateau, qui s'arrête net au commandement, tourne à angle droit, avance ou recule avec des vitesses diverses, suivant le plus ou moins de vigueur exigée des rameurs. Ces barques n'ont pas de gouvernail; deux hommes armés d'avirons et placés à l'avant se chargent d'indiquer la direction, qu'un homme placé à l'arrière imprime à l'aide d'une longue perche terminée en palette.

Dans l'ordre de la procession, la barque du Trône vient en seconde ligne. C'est le *ballon*[1] porteur de Sa Majesté qui ouvre la marche. Le centre de cette dernière embarcation est occupé par un pavillon ouvert de tous côtés et garni de riches tentures qui protègent le roi contre les intempéries; c'est en effet sous cette sorte de dais somptueux que Sa Majesté prend place, accompagnée de sa suite et de ses enfants.

La carène est presque entièrement peinte en jaune, couleur royale qui ne se rencontre pas sur les autres barques. Au Siam, en effet, la couleur et la forme ont une signification, et bien qu'il soit assez difficile pour un profane de saisir ces nuances, il était aisé de remarquer que le roi variait la couleur de ses différentes tenues selon qu'il allait à telle ou telle pagode; pour se rendre aux Vât qui entourent le palais, ses vêtements étaient presque entièrement noirs, tandis que le jaune ou le blanc dominaient lorsqu'il termina ses visites.

La troisième barque royale qui flotte à côté de celle-ci est occupée par les officiers et les mandarins de la maison du roi.

Le signal du départ donné par un coup de canon, le cortège s'ébranle et la procession s'allonge sur le fleuve entièrement libre, au son des trompettes qui retentissent allègrement.

Les sampans des *Police stations* marchent très en avant, préparant les voies et surtout débarrassant le fleuve des mille immondices qu'il charrie.

Viennent ensuite trente *Rua dang*, montées par cinquante ou soixante hommes, tout de blanc vêtus, commandés par le chef, qui occupe le pavillon central, et escortant les barques royales.

Dans cette garde d'honneur figurent aussi des barques armées d'une pièce au centre, d'anciens ballons semblables à ceux que décrivaient nos ambassadeurs du temps de Louis XIV, des pirogues montées par des guerriers, vêtus de costumes de l'ancien temps et armés de boucliers, de lances remontant à la période des Thaï; ces embarcations éclatent violemment au milieu des autres par leurs couleurs criardes. Signalons enfin les barques des Laotiens, des Annamites, des Cambodgiens et des prisonniers de guerre.

Le groupe formé par les barques royales et leur entourage présente le plus féerique et le plus étrange spectacle que l'on puisse imaginer, aussi bien par la beauté des formes et des couleurs que par celle du cadre qui l'entoure.

De temps à autre, les musiques militaires, les souffleurs de conque, interrompent les nombreuses fanfares qui accompagnent la procession, tandis que régulièrement s'élève le cri rythmé des rameurs des Rua Phratinang.

Dans cette sorte de défilé, les barques gardent un alignement irréprochable et conservent leur distance avec une précision des plus remarquables.

Les princes, mandarins et hauts dignitaires, dans leurs barques respectives, suivent le royal cortège; chacun a ses emblèmes, ses insignes brodés sur le velum ou les tentures de son embarcation ou sculptés dans les ornements de proue ou de poupe. Les serviteurs de ces grands personnages, vêtus de leur livrée, font l'office de matelots.

L'espace occupé par cette procession navale dépasse certainement un mille, et c'est vraiment chose remarquable que la sûreté, l'ensemble de la manœuvre et la facilité avec laquelle ces innombrables embarcations s'arrêtent, reprennent leur marche brusquement, sans rompre pour cela en aucune façon l'harmonie de leurs distances et de leur alignement.

Terminons le résumé de cette merveilleuse fête par quelques détails sur la visite au *Chedi-Pak-Nam*, la pagode que nous avons signalée lors de notre passage à l'île du même nom.

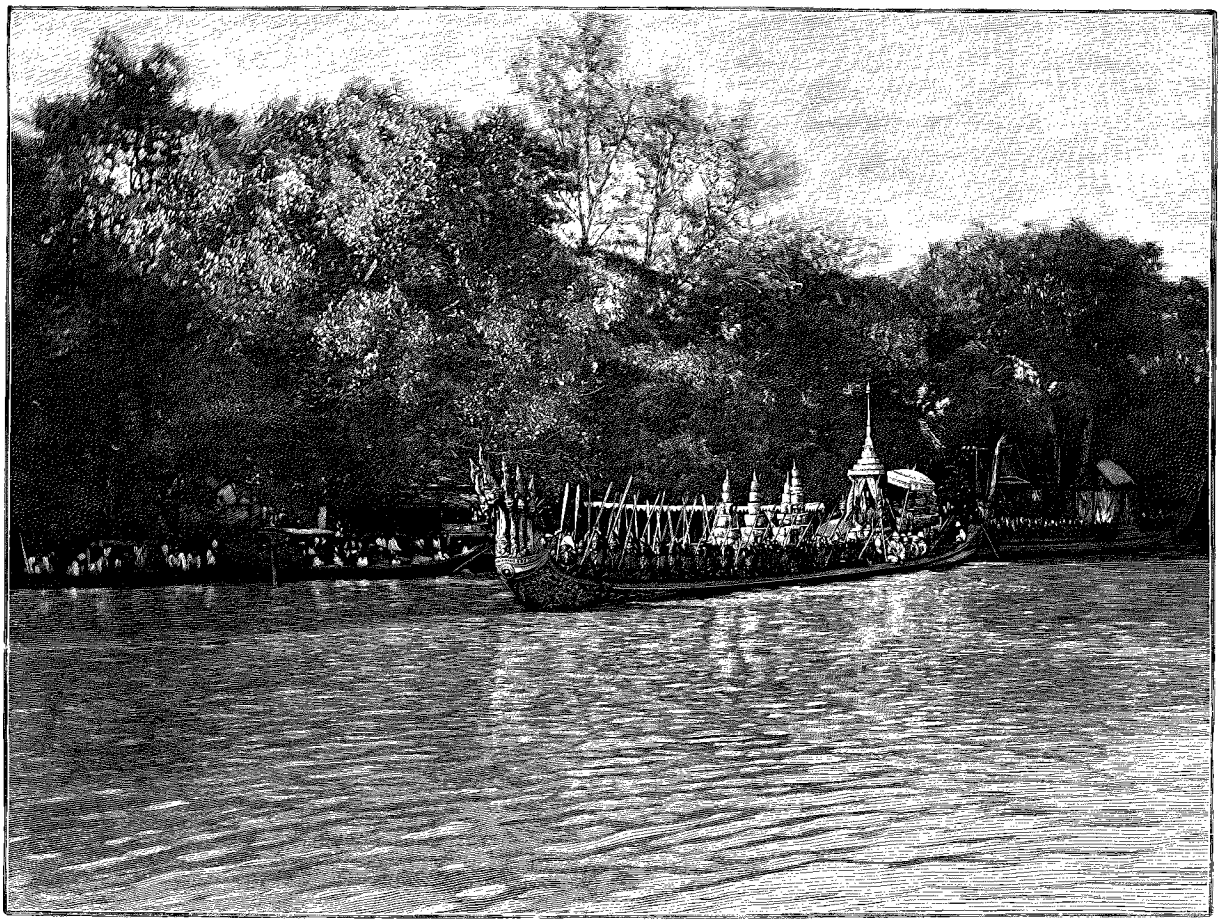
Durant la nuit du 24 au 25 octobre 1891, une multitude de barques et de barquettes armées de pagayeurs des deux sexes se mettent en route pour *Chao-Phaya*, la pagode de Pak-Nam, qui pour la circonstance a revêtu sa jupe rouge et arboré une multitude de petits étendards autour de sa galerie.

Au commencement de la cérémonie, c'est-à-dire à 4 heures et demie du matin, il faut renoncer à atterrir, tant est grand le nombre des canots de toute sorte qui sont déjà amarrés à l'entour de l'île; il faut se résigner à attacher son bateau à ceux qui vous ont devancé et à sauter de barque en barque pour atteindre la rive.

Les indigènes, innombrables, grouillent, vont et viennent, montent et descendent les escaliers du Chedi; les salas, le Bôt, regorgent de fidèles. Des milliers de cierges piquent l'obscurité mourante, des fusées s'élancent dans le ciel, des feux de Bengale s'enflamment dans les coins.

1. Longue pirogue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA BARQUE DU ROI [1].

A 5 heures, la fête bat son plein, les pirogues se pressent plus nombreuses, chargées de dévots et de dévotes qui s'annoncent bruyamment par des sons de tambour, de clarinette, des cris, des chants d'une harmonie discutable mais étrange. Les naturels se sont mis sur leur « trente-et-un »; les femmes principalement attirent les regards par leurs écharpes les plus brillantes, leurs langoutis les plus beaux et leurs corsages d'une blancheur liliale.

Le soleil va se lever, vite ces dames s'empressent de mettre la dernière main à leur splendide toilette : on rajuste les langoutis, on replace les écharpes, une épingle par-ci, une autre par-là, on lisse soigneusement ses cheveux, car voici le jour.

Le Chedi découpe sa face sombre sur les lueurs d'incendie qui l'entourent, et les fidèles qui s'agitent dans l'ombre ou surgissent dans ces clartés diaboliques semblent de fantastiques génies s'efforçant d'escalader le ciel de Bouddha.

Brusquement, sans transition, le décor change : les lumières pâlissent, le ciel s'éclaire; nous voici dans une clarté violacée : c'est le soleil qui vient faire sa partie.

Comme dans un changement à vue réussi, maintenant nous percevons nettement ce que nous ne faisions que pressentir tout à l'heure : le grouillement formidable des hommes, des femmes et surtout celui des barques évoluant autour de l'îlot.

Des restaurants ambulants se révèlent et, moyennant quelques *atts*, fournissent un premier déjeuner; des fumées s'élèvent du sein de cette foule compacte d'embarcations : on fait cuire le riz et quelques aliments. Cependant le soleil élève lentement sa grande hostie jaune au-dessus de l'horizon, tout se dore, s'illumine de tons chauds, la joie éclate sur toutes les figures, les physionomies sont heureuses. On se croise sur l'eau, on se heurte, les maladroits chavirent, ce sont des cris, des rires qui ajoutent encore à l'originalité de cette scène tout exotique.

A 7 heures, la foule des barques commence à se désagréger; on rentre chez soi, petit à petit le nombre diminue, le calme renaît, le silence se fait, en voilà pour un an.

Le Thet-Maha-Xat. — Naissance antérieure de Bouddha.

Lorsque nous assistâmes à la fête du *Thet-Maha-Xat*, elle n'avait pas été célébrée depuis un quart de siècle; cette cérémonie n'a lieu en effet qu'à l'occasion du

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noviciat du roi ou du prince héritier dans un temple bouddhique.

Un monument allégorique est construit sur l'emplacement de la fête[1] avec, pour seuls matériaux, les présents du roi et de tous les généreux donateurs. L'allégorie choisie comme pièce principale est généralement une jonque, symbole du voyage des hommes vers le Nirvâna.

Voici en quelques mots quel était le programme des réjouissances.

« Lundi, il y aura réunion des talapoins dans la salle d'audience du palais et lecture du *Ja-Ka-Ra*[2].

— Mardi, le prince héritier fera, dans la même salle, un sermon sur l'allégorie représentée par la jonque.

— Mercredi, il fera un sermon dans lequel seront exposées les quatre nobles vertus fondamentales.

— Jeudi, les matériaux de la jonque et tout ce qu'elle contient seront tirés au sort et distribués aux talapoins. »

La fête occupe presque toute l'esplanade; devant le pavillon royal, un théâtre siamois s'adosse au palais; c'est, on le sait, le plus grand attrait des réjouissances de ce pays. Derrière, une longue palissade traverse la place, elle est entièrement faite de cannes à sucre et sert à enclore l'espace réservé aux constructions et aux objets de toute sorte exposés au public. Cette sorte d'exposition, dont presque tous les numéros touchent à l'art nautique, forme une curieuse histoire rétrospective de la construction navale au Siam.

Le voyageur qui visite cet étrange enclos se croit pour le moins transporté dans l'île des Plaisirs, de gastronomique mémoire : un phare de sucre jette ses feux électriques sur des banquises de sucrerie; tout autour de la jonque et de ses accessoires court une petite barrière de comestibles et de pâtisseries, et à l'extrémité opposée au phare, une muraille crénelée, flanquée de donjons en boîtes d'allumettes, ferme l'enceinte.

Le reste du terrain est encombré d'animaux fabuleux ou mythologiques, dragons, griffons, requins, dont les moindres ont 6 mètres de longueur. Un gigantesque espadon fait de boîtes à sardines ouvre ses yeux formés par des chronomètres américains et agite ses nageoires, faites de plateaux japonais.

La jonque, longue de 50 mètres, produit une illusion complète. Des offrandes de toutes sortes la chargent de l'avant à l'arrière; sur le faux pont sont posées des figures de cire, grandeur nature, des chaises, des meubles de même matière; sur l'arrière-pont, une niche lance dans les airs un fin Phra-Chedi. Le long des mâts, des bastingages, des lampes électriques illuminent cette embarcation terrestre, dont la coque est bondée de fruits, de noix d'arec et de coco.

La carène au-dessous de la ligne de flottaison est faite de cannes à sucre. Signalons encore la chaloupe à vapeur, chef-d'œuvre d'ingéniosité, étant donné que les matériaux de construction consistent en papier, en chiffons, en boîtes d'allumettes ou en fer-blanc.

Somme toute, ce spectacle est des plus pittoresques, le soir, lorsqu'il est animé par cette foule bigarrée et criante qui applaudit et bat des mains comme un troupeau d'enfants.

L. Fournereau.

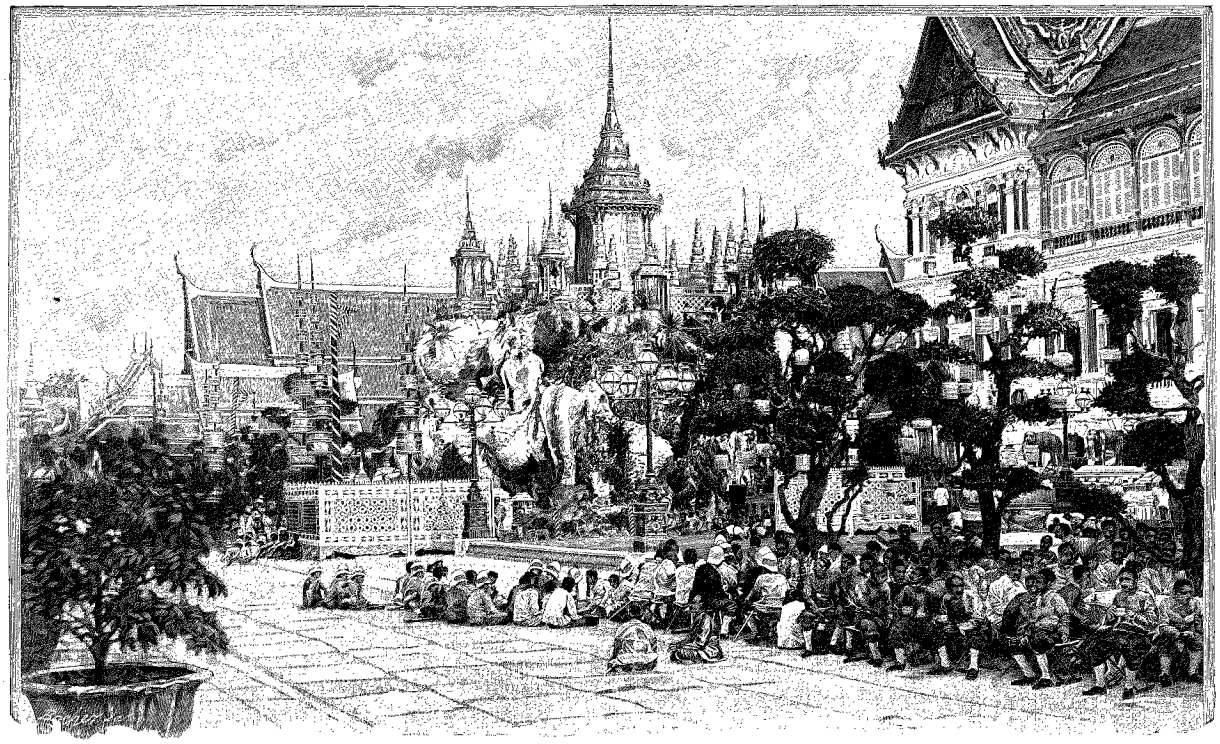
1. La place des Casernes.
2. Vie de Bouddha dans ses existences antérieures.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La fin à la prochaine livraison.*)

SUIVANTES[3].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

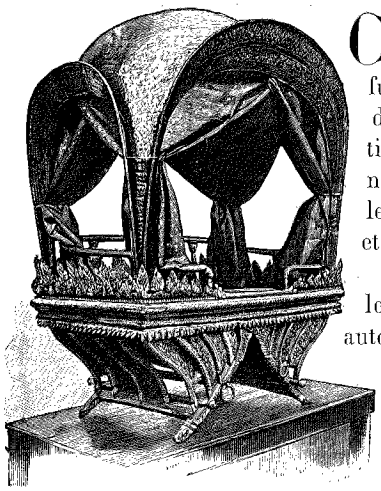


LE MONT MÉRU [1] (PAGE 50).

BANGKOK[2],

PAR M. LUCIEN FOURNEREAU[3].

Anniversaire de la naissance de S. M. Chula-Longkorn.



SELLE DE L'ÉLÉPHANT ROYAL [4].

Cette fête, célébrée avec une grande pompe, nous fut annoncée par une salve de cent un coups de canon, tirée par les batteries casernées près du palais et par les deux frégates le *Régent* et le *Mongkut*.

L'après-midi, les princes, les hauts dignitaires, les autorités civiles et militaires du royaume, ainsi que les représentants des puissances étrangères, se trouvaient réunis dans la salle du trône, formant une solennelle et brillante réception.

Une première adresse, au nom des princes de la famille royale, fut prononcée, puis vint celle des représentants des puissances étrangères, lue par le doyen du corps diplomatique; la voici :

« Nous, représentants des puissances étrangères, nous sommes heureux de faire partie de cette illustre assemblée et nous en profitons pour offrir à Votre Majesté nos compliments les plus respectueux à l'occasion de l'heureuse issue d'une année aussi propice.

« L'année qui vient de s'écouler a été surtout marquée par l'événement heureux de l'entrée au talapoinat de Son Altesse Royale le prince héritier à un âge où il doit déjà se pénétrer des hautes destinées qui l'attendent, dans un temps encore très lointain, nous l'espérons. Puisse le ciel répandre ses bénédictions sur la vie nouvelle qui vient de s'ouvrir pour Son Altesse Royale.

« Et, comme pour faire de cette date aimée un jour de joie universelle, les rapports, les nouvelles qui nous arrivent de tous les points du royaume signalent d'abondantes pluies qui, fertilisant le pays, augmenteront sa prospérité en affermissant encore les progrès que Votre Majesté lui a fait faire. »

Sa Majesté a répondu en ces termes :

« C'est pour nous une grande joie de vous voir autour de nous en ce jour heureux; en nous offrant vos félicitations, vous nous avez exprimé une fois de plus vos sentiments de cordialité.

« Nous vous remercions de cette attention ainsi que de vos souhaits de bonheur et de félicité.

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1891 *à* 1892. — *Texte inédit.* — *Tous les dessins de cette livraison ont été faits d'après des photographies de M. Fournereau.*
3. *Suite.* — *Voyez p.* 1, 17 *et* 33.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Donc, MM. les représentants des puissances étrangères qui avez des traités avec le Siam, nous sommes heureux de vous renouveler l'expression du désir que nous avons de fortifier et de resserrer les relations amicales qui nous lient si heureusement, et vous souhaitons à tous, de tout cœur, santé, bonheur et prospérité ! »

Telles furent les paroles de paix prononcées par Sa Majesté et respectueusement écoutées par l'assemblée recueillie.

Le soir, la ville entière était illuminée, et le fleuve, reflétant les mille lampions qui scintillaient sur les deux rives, semblait rouler des eaux enflammées. Quelque temps auparavant les quinze cents résidents de Bangkok avaient reçu un élégant bristol ainsi rédigé dans le siamois le plus pur :

« M. X... est invité au bal qui sera donné à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. M. le Roi de Siam, le 21 septembre 1891, au palais de Sunandalaya. »

Le bal était à l'européenne, et les invités purent se croire un instant rapatriés, en retrouvant leurs danses nationales ; après un souper des mieux ordonnés, la foule se dispersa vers deux heures et demie du matin.

Cérémonie du Thû-Nâm (prestation du serment de fidélité).

Cette cérémonie a lieu deux fois dans l'année, au milieu et à la fin ; elle suit les fêtes du Songkran pour la première prestation du serment, celles de l'anniversaire du roi pour la deuxième, c'est-à-dire le 22 septembre.

Ces dates, fixées de temps immémorial, sont scrupuleusement observées par les princes, les hauts dignitaires, qui viennent renouveler en présence du roi leur serment solennel de dévouement et de fidélité. Tout personnage occupant une fonction officielle qui enfreindrait cette loi sacro-sainte serait immédiatement considéré comme traître à son souverain et emprisonné sur-le-champ.

A la date fixée, tous les grands personnages, dans leurs plus brillants atours, se réunissent au palais, et observent les rites quasi religieux de cette grave cérémonie : ils dégustent l'eau d'allégeance et se lavent le front avec ce terrible liquide dans lequel ont été trempées les épées, les dagues, les lances, en un mot tous les instruments à l'aide desquels le roi peut faire repentir un parjure de sa félonie ; finalement ils prêtent le serment solennel, prenant à témoin ces armes vengeresses pour le cas où eux ou les leurs se montreraient traîtres au roi.

Eu égard au caractère sacré de leurs fonctions, les talapoins sont exemptés de cette cérémonie, mais les principaux d'entre eux se réunissent dans les pagodes et célèbrent ce jour par des pratiques religieuses.

Immédiatement après cette sorte de communion civile, le roi, très pratique, encaisse un paiement semi-annuel versé par les consommateurs de l'eau d'allégeance.

Le Sokan. — Tonte du toupet de l'héritier présomptif du Siam. Cérémonies qui eurent lieu à cette occasion.

S. A. R. le prince Phra-Boroma-Oradsadhiraja-Syahm-Wakut-Somdetch-Phra-Boroma-Nang ayant atteint sa treizième année, il a été procédé pour lui, suivant l'usage, à la cérémonie de la tonte du toupet[1], qui s'accomplit, chez les Siamois, quand ils passent de l'enfance à l'adolescence.

Le jeune prince objet de la cérémonie est le fils favori du roi, qui l'a désigné comme son successeur ; aussi les fêtes ont-elles été proportionnées à la grandeur du personnage et entourées d'une pompe et d'une solennité qui n'ont de comparable que celles que l'on admira dans la même occasion en l'honneur de son royal père.

Le roi, voulant déployer une grandiose magnificence en cette mémorable circonstance, ordonna la construction du monticule *Krai Laht* (Mont Méru[2]) sur le flanc de la grande montagne *Kummapahu*, d'après le modèle exact de celui qui avait été construit par ses prédécesseurs. Cette montagne artificielle s'élevait dans la cour du palais vis-à-vis de la salle du trône. Orientée à l'ouest et faisant face à la tribune royale, elle était recouverte de feuilles d'or, d'argent. Son sommet, couronné par un riche pavillon à quintuple toiture, était décoré de nombreux parasols à sept étages, symboles de la royauté.

Un autre kiosque, orienté au nord et au sud, avait été construit sur le flanc et à mi-hauteur de la montagne. A gauche, des peintures représentaient les divinités brahmaniques. Des sièges, le dos tourné vers la salle du trône, avaient été disposés pour le roi au sommet du monticule. Sur le perron de la salle royale avait été réservé l'espace nécessaire à l'ondoiement qui suit la cérémonie de la tonte du toupet ; l'eau lustrale devait

1. « Dès l'âge de trois ans, on rase les cheveux des enfants presque tous les mois, pour les rendre plus forts ; quand ils sont parvenus à l'âge de quatre ou cinq ans, on leur garde sur le haut de la tête un toupet rond et long, qui ne se rase qu'à l'âge de la puberté chez les filles comme chez les garçons. Jusqu'à cette époque, les enfants des deux sexes n'ont d'autre occupation que de s'amuser et de se divertir avec leurs camarades.

« Quand le temps est venu de raser le toupet d'un enfant, c'est une grande fête dans la famille ; on envoie des présents en fruits et en gâteaux à tous les parents, amis et connaissances, qui sont conviés à la fête. Ce jour-là, l'heure favorable s'annonce par un coup de fusil ; les talapoins récitent des prières sur l'enfant et lui lavent la tête d'eau lustrale ; les plus proches parents rasent le toupet du bambin, qui est orné de tout ce qu'on a pu se procurer de bijoux ; l'orchestre joue des airs joyeux, tous les convives arrivent, font des félicitations au jeune tondu, et chacun dépose une offrande d'argent dans un grand bassin d'or ou de cuivre : cette collecte, qui monte quelquefois à plusieurs milliers de francs, devient le profit des parents et sert à remonter leurs affaires. Ce jour-là, il y a table ouverte dans la famille ; on boit, on mange, on fume, on mâche le bétel, on joue aux cartes, aux dés. Les riches font en outre jouer la comédie et prolongent la fête pendant deux ou trois jours, suivant que leurs moyens le leur permettent. » (Mgr Pallegoix.)

2. Le monde (*Chakravan*) a un milieu, le *Méru*, roi des Monts, qui est entouré de sept rangées de montagnes ; ce monde a quatre grandes îles ou *Thadile*, situées aux quatre points cardinaux, et entourées de deux mille autres plus petites ; il est aussi entouré de hautes montagnes qui sont comme des murailles, et sa circonférence se nomme un « élément de l'Univers ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jaillir sur la tête du néophyte, crachée par les gueules d'animaux fantastiques et fabuleux, dragons, éléphants et serpents. Deux escaliers conduisaient au faîte de l'édifice; leurs nombreux gradins serpentaient au milieu d'un encombrement de portraits d'images, de curiosités, de figurines retraçant les scènes du *Ramayana* et mille autres objets provenant du palais royal.

Le 18 janvier 1889, la cérémonie commence par la consécration de l'eau lustrale et des étoffes de cotonnade blanche. Le roi avait voulu que la tribune royale (*Dusit-Maha-Phra-Sat*) fût entièrement refaite et semblable en tous points au modèle primitif : devant l'entrée on avait installé un dais recouvert de tentures de soie, tapissé de brocarts et décoré d'autels somptueux supportant les vases sacrés, les statues de Bouddha et l'urne renfermant les reliques de Ceylan. Les colonnes qui soutenaient ce baldaquin étaient revêtues de tentures d'or et d'argent, d'écussons, d'épées, de lances, de javelots et de sabres artistement disposés.

LE PRINCE HÉRITIER [1].

Le caractère brahmanique de la cérémonie était indiqué par la présence des divinités indoues qui peuplaient les longues draperies blanches tendues sur la tribune.

A 7 heures et demie, le roi, en petite tenue, portant les insignes de l'ordre de Mongkut, fit son apparition, alluma les cierges de cire consacrée, tandis que vingt-quatre talapoins et le prince officiant faisaient sur l'eau lustrale les prières d'usage.

Le lendemain était consacré à la combustion du cierge propice; les officiers de service avaient déployé le grand parasol septuple orné de feuilles et de crépines d'or et attendaient en silence le moment d'élever à la hauteur du trône le palanquin royal.

A 11 heures et demie, le roi, dans la même tenue que la veille, fait son entrée, allume quelques cierges et présente à son fils, afin qu'il l'allume, celui qui doit attirer sur le Siam les bienfaits de Bouddha; il est de cire pure, un papier d'or s'enroule tout autour. Soixante-cinq talapoins recueillis prient avec ferveur; tandis que des harmonies s'élèvent au ciel, le chef des licteurs soulève l'énorme parasol et vient le placer devant le palanquin royal. Sa Majesté et son fils prennent alors à pleines mains les étoffes brodées, les éventails, qui étaient préparés dans ce but, et les distribuent généreusement aux prêtres. A partir de ce moment jusqu'à la fin de la cérémonie, vingt talapoins sont désignés à tour de rôle pour prier jour et nuit.

Parmi les divertissements donnés à cette occasion, citons les tournois de lanciers, les danseurs annamites, les danseurs de corde, prestidigitateurs et jongleurs divers, les ombres chinoises.

Une procession monstre avait été organisée : en tête et à la queue, les danseuses du roi exerçaient leurs

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

talents chorégraphiques en agitant des branches d'arbre en or, et précédaient immédiatement un bataillon d'infanterie, drapeau et musique en tête, suivi de licteurs portant fièrement la lance et le faisceau de rotins. Deux par deux, sabre au côté et vêtus de brocart, marchaient les bateliers du roi, puis venaient des pages déguisés en génies fantastiques. La section suivante était formée des pupilles de l'armée, de Laotiens coiffés du turban, des enfants des princes et des mandarins montrant leur toupet encore vierge. Des fifres, des tambours, des bugles, des conques marines jetaient à tous les vents leur musique discordante, tandis que les astrologues brahmes lançaient par poignées le riz cuit et le riz cru pour appeler sur la récolte la bienveillance céleste.

Deux jeunes princes à la robe de brocart ceinte d'une écharpe d'or s'avançaient dans leurs palanquins précédés d'un cortège de jeunes filles nubiles groupées d'après la couleur de leurs langoutis et dont la poitrine était recouverte d'un tissu broché d'or. Le palanquin du prince héritier, décoré de peintures représentant des divinités indoues, était entouré des insignes de la puissance de son maître, le parasol et l'éventail. Des femmes venaient ensuite, portant des plats d'or.

Enfin, formant la queue de la procession, suivaient des groupes de fillettes non tondues, d'esclaves marquées au poignet du sceau de la servilité, de femmes Kariengs au ventre tatoué de noir ou de blanc, de Laotiennes vêtues de noir, de Malaises, de Pégouanes, d'Annamites et de Has dans leurs costumes nationaux. Des cochers, conduisant des chevaux richement caparaçonnés, un second bataillon d'infanterie et sa musique, fermaient la marche.

Cette grandiose manifestation fut renouvelée dans l'après-midi du lendemain aussitôt que les talapoins, en prière autour du cierge sacré, eurent reçu leur nourriture des mains du fils du roi. Le lundi 21, même cérémonial que la veille.

Arrivons enfin au 22 janvier, qui fut le véritable jour du Sokan.

A dix heures du matin, le roi, tenant son fils héritier par la main, s'avance vers son trône, toujours escorté de la somptueuse procession; arrivé là, il aide le jeune prince à monter, le fait changer de vêtements et le conduit auprès du bancs des talapoins.

Le moment venu, il était 11 heures 20, le roi, prenant la conque marine, asperge d'eau lustrale le corps de son enfant, puis, muni de ciseaux et d'un rasoir, au milieu d'un silence solennel, il tranche d'un seul coup le... toupet du prince et place sur sa tête une couronne de jasmin.

Tandis que les talapoins se lèvent et vont offrir au jeune homme leurs félicitations, toutes les musiques attaquent ensemble un hymne d'allégresse; la procession s'ébranle de nouveau, et le royal rejeton, dans son palanquin, se dirige vers le lieu de l'ondoiement.

Vêtu de tissus légers et assis sur un escabeau à quatre pieds revêtu d'étoffe blanche, le prince, les mains jointes, reçoit sans sourciller les multiples douches qui, jaillissant de la gueule du dragon, de la bouche du cheval, de l'éléphant et du zébu, convergent vers son corps frêle. Le roi, puisant l'eau pure dans cinq vases et cinq amphores, en arrose son fils; les princes, les nobles et hauts dignitaires réunis dans la tribune royale suivent cet exemple.

Cette cérémonie terminée, le jeune homme, quittant ses vêtements de bain, revêt la robe de brocart chamarrée d'or, se passe autour du cou un collier de diamants et de pierres précieuses et monte au sommet de la montagne se parer des insignes royaux.

Après diverses réjouissances et de multiples processions, le roi fait présent au jeune homme de poids d'or et d'argent et lui confère la plus haute dignité de l'ordre de l'Éléphant blanc.

Le lendemain, on procédait à l'onction du prince héritier, et le 24 janvier les représentants des diverses puissances étaient gracieusement conviés, par l'entremise du ministre des affaires étrangères, à prendre place dans la salle d'audience du corps diplomatique, pour assister à la procession aux flambeaux.

Le 25, les autorités civiles et religieuses se transportaient sur les bords du fleuve, et le toupet coupé au jeune prince était jeté dans les eaux du Ménam, en face de la pagode de Vat-Cheng. A la nuit, la montagne artificielle s'illuminait du haut en bas et s'ouvrait au public, la tribune des mandarins était convertie en théâtre. Le jour suivant, à la Bibliothèque royale, un dîner à l'européenne était servi, auquel étaient conviés les hauts dignitaires de Bangkok, les délégués des États tributaires et protégés, les Européens au service du gouvernement siamois et les représentants des puissances étrangères. Enfin, le 27 janvier, la série de ces merveilleuses fêtes se terminait par une superbe soirée dansante dans les palais de Sa Majesté royale le prince Rhanuyanjse, frère du roi. La salle, luxueusement décorée d'armes et de draperies, était parfumée de fleurs naturelles et brillamment éclairée à l'électricité. C'était dignement finir une aussi imposante manifestation que la cérémonie du Sokan.

Entrée du prince héritier de Siam à la Pagode.

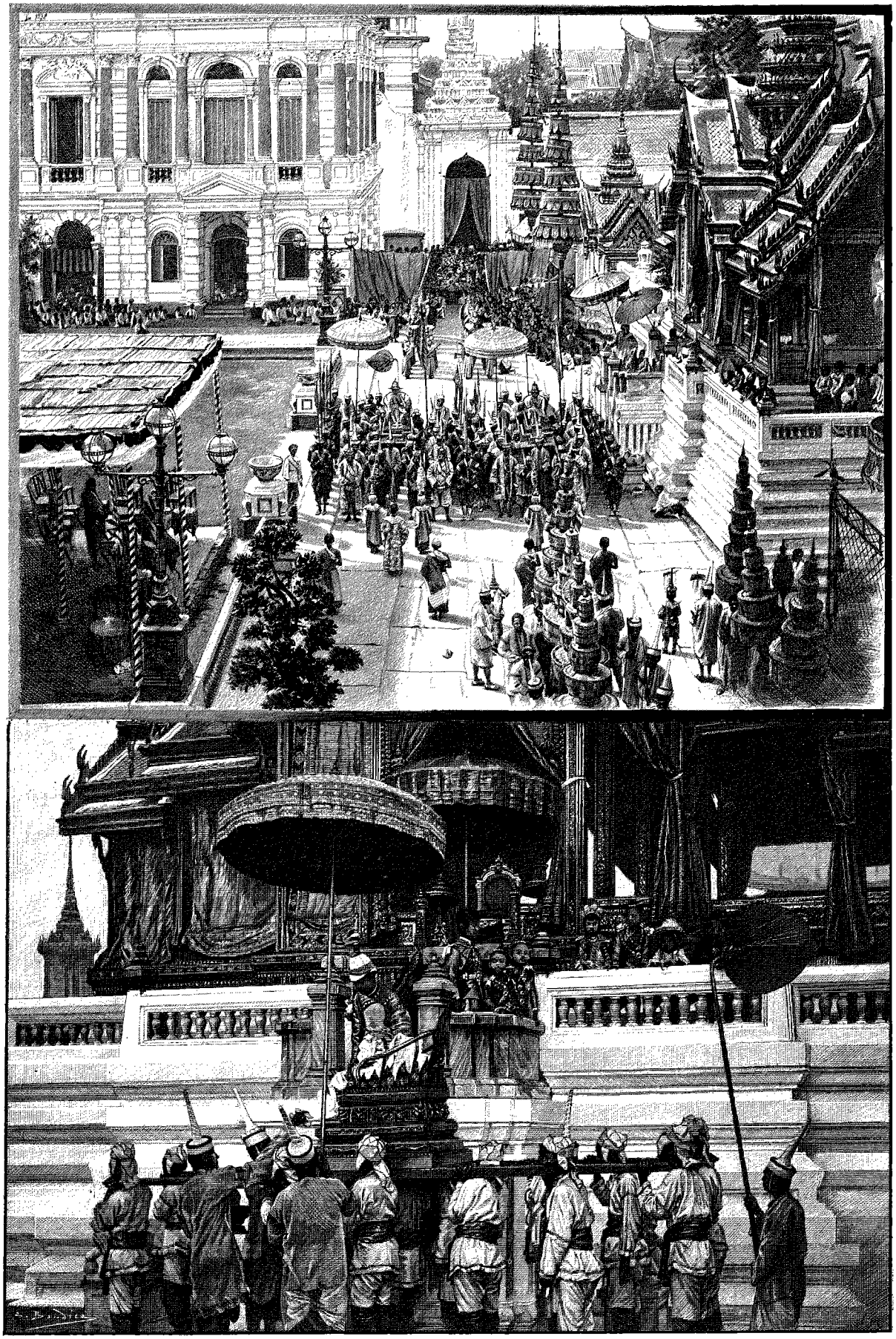
C'est une coutume chez les Siamois de faire entrer pour quelques mois, voire pour un an ou deux, les enfants qui ont atteint l'âge de puberté, dans un monastère de talapoins; ils prennent alors le nom de *Nen*[1].

Le prince héritier venant d'atteindre sa quinzième année, le roi décida qu'il ferait son noviciat comme *Nen*, afin d'acquérir des droits à la félicité future, et, renonçant pour quelque temps aux vanités de ce monde, d'apprendre sous les yeux des seuls talapoins la langue sacrée, le *Pâli*.

L'éclat que le roi a donné à cette cérémonie a revêtu

1. Le nom de talapoin ne peut être donné qu'aux religieux; il faut avoir vingt ans pour être admis à prononcer les vœux bouddhiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PROCESSION DEVANT LA TRIBUNE ROYALE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le caractère d'une véritable démonstration en l'honneur de celui qu'il désignait comme son successeur.

Depuis près d'un mois on exécutait les préparatifs de la fête : la pagode royale Vât-Phra-Keo était livrée aux décorateurs ainsi que le Vât-Bovoranivet, résidence future du jeune Nen. Les tailleurs chinois s'empressaient de confectionner les brillants costumes qui devaient figurer dans la procession; les cartonniers et enlumineurs mettaient la dernière main à l'immense serpent tricéphale, les armuriers préparaient les lances et les boucliers du Siam ancien.

Le 9 septembre 1891 eut lieu la première cérémonie purificatoire, exécutée suivant le rite brahmanique, après laquelle on rasa les cheveux et les sourcils du prince.

Le 10, dès 7 heures du matin, les voitures ne circulent plus dans les rues où doit passer la procession[1]; dans la ville murée, toute la police est sur pied; les agents, rangés en haie de chaque côté de la route, maintiennent la foule des curieux. Ceux-ci se pressent aux abords de la place des casernes et dans les rues adjacentes, cherchant le point favorable d'où ils pourront jouir du cortège et entrevoir l'héritier du trône de Siam. Tout le monde a revêtu son plus brillant costume. L'œil est attiré par les riches couleurs des langoutis, des écharpes, et le soleil, qui s'est mis de la partie, jette sa poudre d'or sur cette foule bigarrée.

Avec son habituelle courtoisie et son désir de plaire aux étrangers ses hôtes, Sa Majesté avait convié à cette cérémonie tous les membres du corps diplomatique avec leurs nationaux.

A 8 heures 15 minutes, la fanfare des lanciers se fait entendre et la procession se met en marche, passant devant la porte du palais *Swarti-Sabla*, où a été dressée la tribune royale, *Pla-Pla*. Décorée de tentures d'or, ornée de moelleux tapis supportant des sièges dorés, elle est entourée de la garde royale en tunique rouge; c'est de là que le roi a pris place avec sa cour et c'est aussi là que le jeune prince attend le moment d'entrer dans le cortège.

Huit commissaires de police en ligne ouvrent la marche; ils ont le pantalon blanc, la tunique bleu et argent, le casque blanc; en arrière, de chaque côté de la route, un cavalier s'avance, sorte de héraut d'armes portant l'étendard; viennent ensuite les lanciers avec la tunique rouge, le casque blanc et la lance au pavillon blanc et rouge.

Deux bataillons d'infanterie, de mille hommes chacun, suant à grosses gouttes sous leur tunique blanche à collet cramoisi et leur pantalon de même couleur, s'avancent correctement, précédés du drapeau et de la musique. Derrière eux, le vieux Siam ressuscite avec ses costumes et ses armes du temps : c'est la première partie de la procession.

Huit cuirassiers ouvrent la marche de la deuxième partie du cortège; ils chevauchent de chaque côté de la chaussée, encadrant les musiques siamoises, les tambours vêtus de rouge, le serpent tricéphale porté par trois cents hommes, les étendards verts et bleus et les pavillons triangulaires.

Deux éléphants coiffés du bonnet rouge à franges et à glands s'avancent pesamment, portant l'un des guerriers, l'autre des musiciens.

Les charrettes attelées de zébus, trois de chaque côté de la route, sont suivies par les guerriers armés de la lance et du bouclier, les lakhons à cheval, les licteurs portant les faisceaux de rotin, les archers à la veste blanche traversée d'une écharpe verte.

A 8 heures et demie, un héraut d'armes soufflant dans sa trompette informe le peuple que le prince va faire son entrée dans le cortège; dès que les parasols multiples font leur apparition, les musiques se font entendre de tous côtés, interprétant l'hymne national siamois sur les différents tons de la gamme.

Les porte-étendard, les brahmes coiffés du chapeau d'astrologue, les porteurs de parasol, entourent le palanquin doré sur lequel siège le prince, porté par huit vétérans et garanti des rayons brûlants du soleil par l'énorme parasol, l'écran et l'éventail doré. De chaque côté marchent sur un rang les mandarins en tenue de cérémonie et les brahmes dans leur longue robe blanche. Viennent ensuite les dignitaires, les gens de la maison du roi et, conduits à la main, les poneys des écuries royales richement caparaçonnés; les étendards annamites et chinois précèdent le défilé des guerriers armés de lances et de sabres et vêtus de costumes multicolores; les musiciens lakhons, deux à cheval, deux à pied, marchent devant les fusiliers marins, vêtus de blanc et coiffés du béret, précédés du drapeau et de la musique : c'est la fin de la procession.

L'itinéraire prescrit une fois parcouru, le cortège défile à nouveau devant le roi. Au moment où le prince héritier arrive en face de lui, la procession s'arrête, les huit vétérans porteurs se dirigent vers les marches de l'estrade et abaissent la chaise princière; le jeune homme descend, prend place à la gauche de son royal père et est conduit vers une salle de rafraîchissements, où l'attend une légère collation. La procession, reprenant sa marche lente, s'écoule paisiblement, les divers groupes se dirigent vers le cantonnement qui leur est assigné.

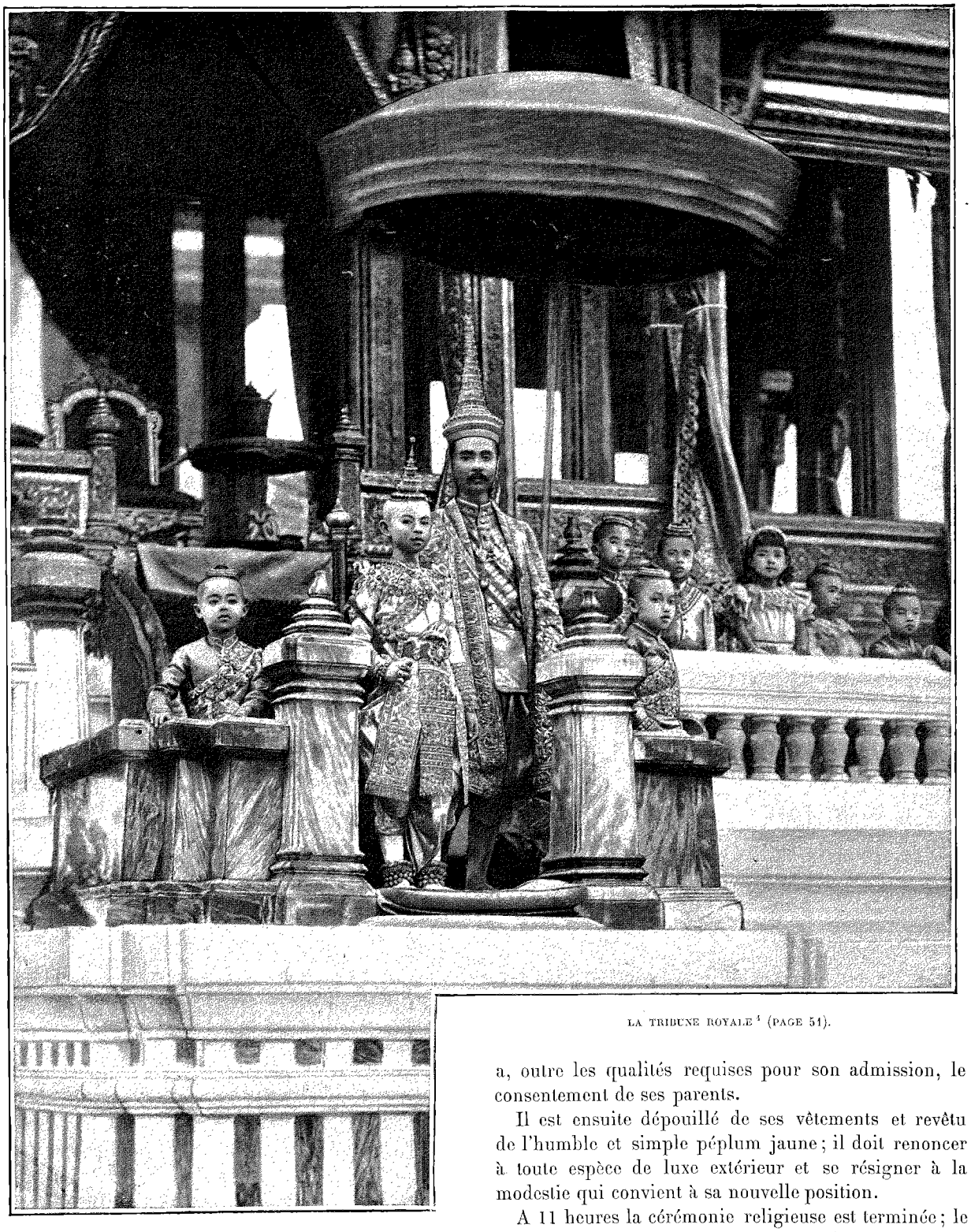
A 10 heures, le roi, accompagné des princes ses frères et des hauts dignitaires, tous en costume de gala, se rend à pied au Bôt du Vât-Phra-Kéo.

Le prince, après avoir distribué à la foule quelques pièces d'argent, va rejoindre son père; il est assis sur une chaise à porteurs recouverte d'une étoffe de brocart d'argent et entouré d'un cortège formé par la noblesse du royaume; son attitude est digne, son visage impassible, son regard fixe; il semble pénétré de l'importance sacrée de l'acte qu'il accomplit. Vêtu d'une robe de soie blanche lamée d'argent, les bras nus, il expose sa jeune tête rasée aux rayons brûlants du soleil.

Arrivé devant le porche du Bôt, il en gravit les

1. Procession nommée par les Siamois *Song-Panuat*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA TRIBUNE ROYALE [1] (PAGE 51).

quelques marches, serre les mains de ses oncles et entre tout droit dans le sanctuaire. C'est alors qu'il est remis par le roi entre les mains du grand maître de l'ordre des talapoins, le *Krom-Phra-Pawaret*.

Le jeune Sama-Nen, avant d'être admis à entrer dans la pagode, a dû établir son exemption de toute maladie contagieuse ou infirmité corporelle, certifier qu'il n'est ni esclave, ni débiteur, ni soldat, et qu'il a, outre les qualités requises pour son admission, le consentement de ses parents.

Il est ensuite dépouillé de ses vêtements et revêtu de l'humble et simple péplum jaune ; il doit renoncer à toute espèce de luxe extérieur et se résigner à la modestie qui convient à sa nouvelle position.

A 11 heures la cérémonie religieuse est terminée ; le roi est sorti du Bôt, accompagné de ses frères ; le prince a disparu aux yeux de la foule.

Sa Majesté, tournant le dos à la porte principale du temple, s'assied dans un fauteuil d'or au centre du porche ; à sa droite et à sa gauche sont placées les princesses ses filles ; en avant, et lui faisant face, ses fils les

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

princes, ayant derrière eux les lances et les sabres dont ils se serviront pour les tournois auxquels ils vont prendre part.

Dès que le roi s'est assis, il prononce le sacramentel « Que la fête commence! » C'est le signal des *Krabe-Krabong*, divertissements qui vont clôturer la cérémonie. A portée de sa main est un guéridon portant les ustensiles à bétel et la tasse à thé en or.

Les princes commencent alors à mimer des poses chevaleresques. Ces tournois à la lance ou au sabre, fort bien exécutés d'ailleurs, sont la reconstitution exacte des mœurs anciennes du Siam, et par cela même sont fort curieux. Les combattants, revêtus des plus riches costumes de l'Extrême-Orient, ruissellent d'or et de pierreries, leur tête est rasée et leur toupet enfermé dans une sorte de tiare effilée faite d'argent et de pierreries.

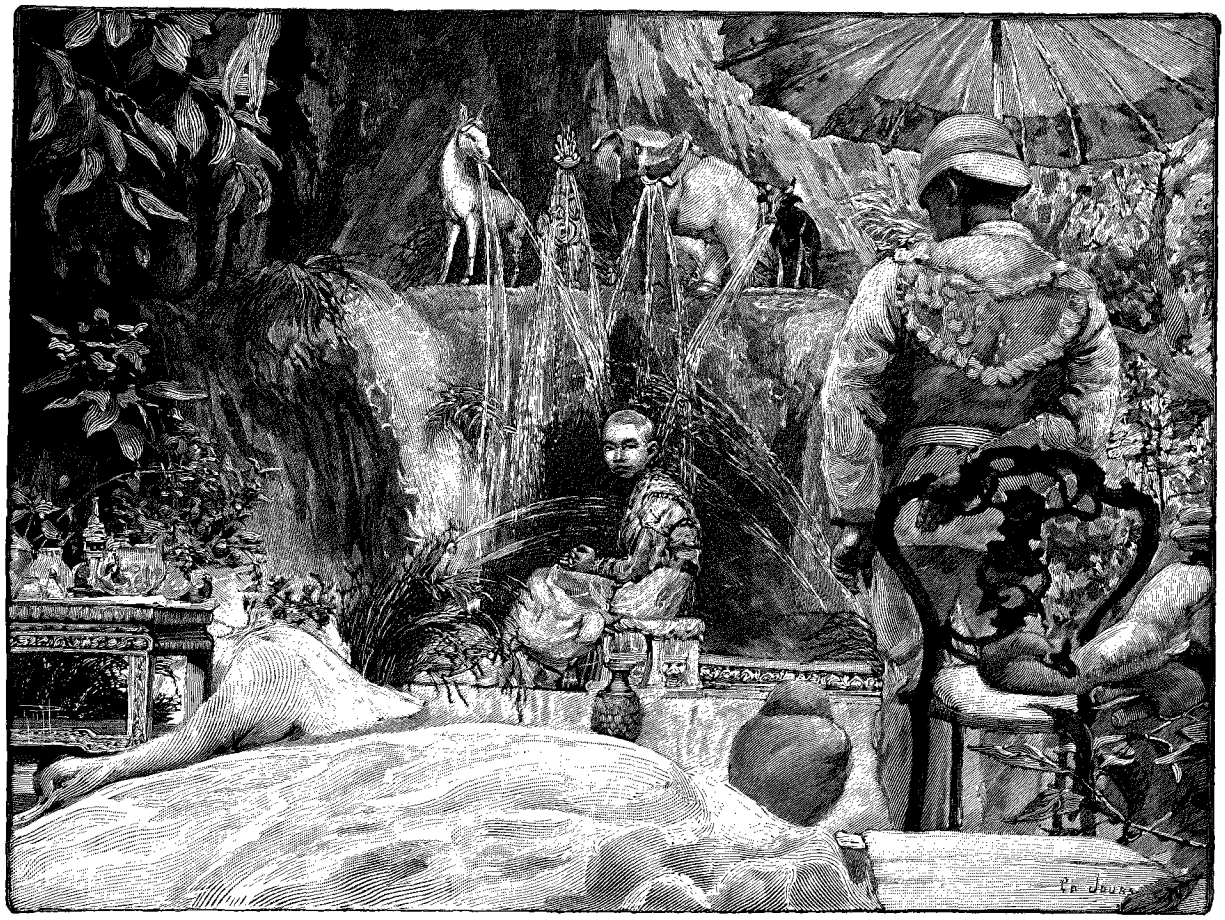
Tout le monde est avide d'assister à ce divertissement final, qui est certainement l'attraction la plus remarquable de toutes les fêtes royales. Malgré ses énormes dimensions, le Vât est insuffisant pour la foule qui s'y presse, et pourtant pas un cri, pas un murmure; une réserve, un respect remarquables : on se contente d'admirer.

Le dernier tournoi est terminé, le roi se lève, c'est le signal du départ; il est 1 heure de l'après-midi :

Lentement, sans bousculades, la foule se retire en silence, emportant avec elle l'impression inoubliable et fascinante de la merveilleuse féerie à laquelle elle vient d'assister. Pourtant, si le silence a été observé pendant et après la cérémonie, il n'en sera plus de même le soir à la veillée, où chacun échangera, interprétera ses impressions avec la volubilité et le langage coloré si chers aux Siamois.

Le 11 septembre, à 5 heures du soir, le prince Nen fait son entrée au Vât-Bovoranivet, où il est reçu par le Krom-Phra-Pawaret, vieillard plus qu'octogénaire, linguiste érudit et épigraphiste remarquable. Il va s'initier aux dogmes bouddhiques, et dans trois mois reprendra la vie princière.

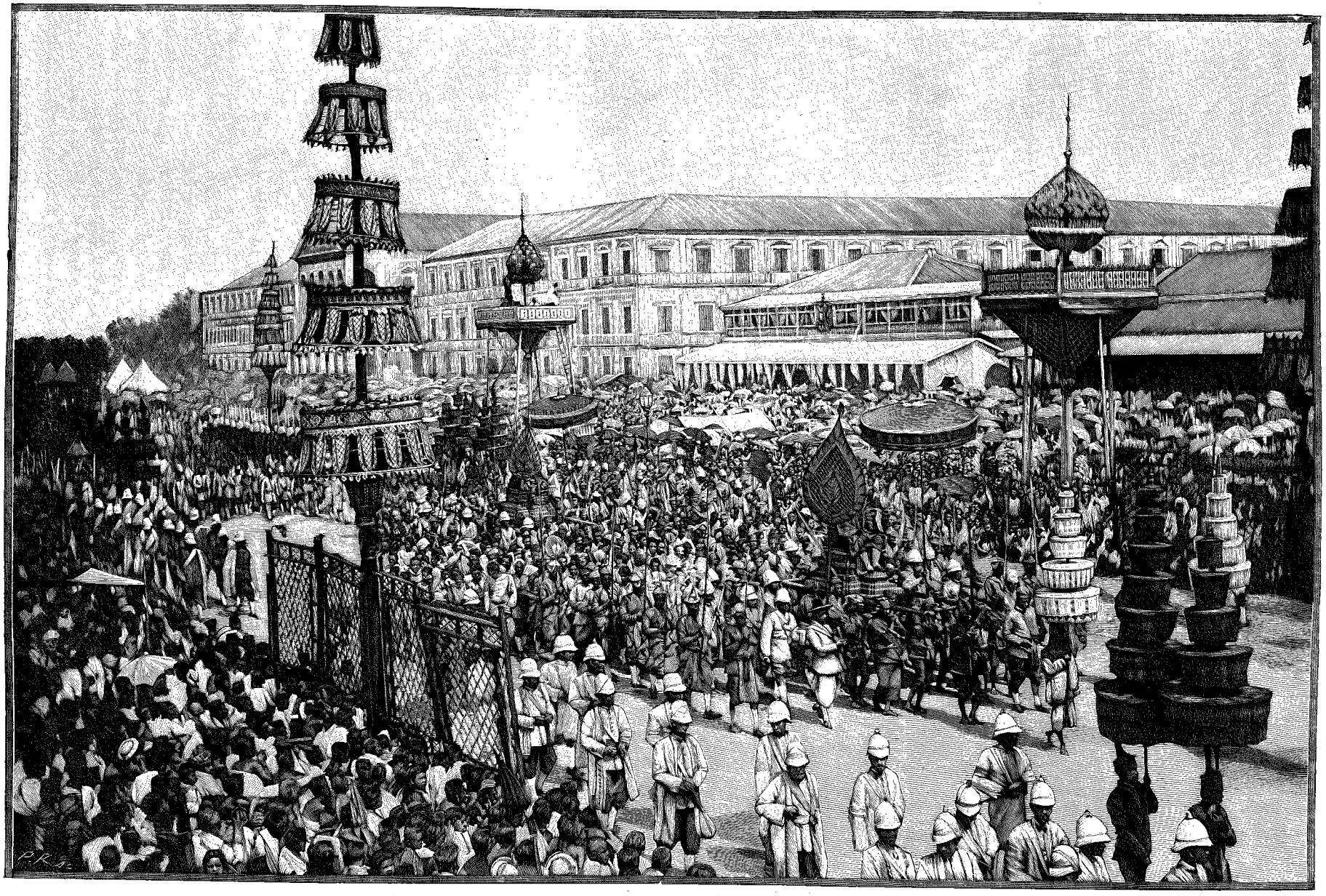
Nous tenons à remercier ici notre très sympathique compatriote M. J. de Pina de Saint-Didier, aujourd'hui vice-consul à Rangoon, dont le concours nous a été précieux lors de nos études sur les fêtes religieuses et civiles dans le royaume de Siam. Grâce à son obligeance notamment, nous avons pu fournir aux lecteurs les détails qu'ils ont lus sur la cérémonie de la tonte du toupet, fête qui s'est célébrée bien antérieurement à notre séjour à Bangkok.



LE PRINCE RECEVANT LES EAUX LUSTRALES [1] (PAGE 52).

1. *Dessin de Jouas, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PROCESSION DEVANT LES CASERNES. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Décès et cérémonies funèbres.

Quelque répugnant que soit le sujet que nous allons traiter ici, il n'en est pas moins de notre devoir de l'aborder, car il initiera le lecteur au côté le plus étrange et le moins connu des mœurs siamoises. C'est un voyage fantastique que nous entreprenons au royaume de l'horreur, mais il sera heureusement coupé de descriptions moins sombres, celles des divertissements qui complètent toujours les cérémonies funèbres.

La santé des Siamois est peu solide. Faut-il attribuer cette fragilité à la nourriture très succincte dont ils se contentent, aux exhalaisons malsaines d'un pays marécageux, ou simplement à un naturel lymphatique compliqué d'influences climatiques? Nous l'ignorons; mais peut-être y a-t-il un peu de tout cela.

Malheureusement il y a au Siam des médecins. Ces messieurs, sans études, sans examens, sans diplômes, se nomment docteurs de leur propre autorité et soignent leurs malades à coups d'ordonnances fantaisistes[1] trouvées dans le *Tamra*, livre de recettes, qui constitue tout leur bagage scientifique. Néanmoins hâtons-nous d'ajouter qu'il y a aussi à Bangkok un certain nombre de médecins européens, ne manquant pas de clientèle.

Les principales maladies qui déciment la population sont le choléra, la variole, les fièvres paludéennes, la dysenterie, les affections de la poitrine, l'éléphantiasis et la lèpre. C'est, comme on le voit, une assez jolie part de fléaux meurtriers.

Les Siamois, assez lâches et peureux quand ils sont bien portants, montrent un courage et une indifférence rares quand ils sentent que la mort va les prendre. Ils sont sur ce point bien supérieurs à nous, qui ne savons généralement pas mourir : la raison de cette fermeté d'attitude n'est pas autre chose que la profondeur de leurs croyances religieuses, qui fait briller devant leurs yeux les horizons enchantés du Nirvâna.

Le manque absolu de toute statistique, de recensement ou d'état civil rend impossible l'établissement d'une moyenne de la longévité siamoise, mais il nous a été donné de rencontrer de nombreux vieillards, tant à la ville que dans l'intérieur.

Quand un Siamois est sur le point de mourir, on fait venir les talapoins, qui l'aspergent d'eau lustrale, sorte d'extrême-onction prescrite par la religion bouddhique. Les prêtres récitent ensuite un certain nombre des prières contenues dans leur livre sacré et, s'approchant de l'oreille du moribond, lui crient à plusieurs reprises et de toute la force de leurs poumons : « *Arahang! Arahang*[2]*!* »

Aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, la famille entière se lève, l'entoure et commence, avec des cris déchirants, une sorte d'oraison funèbre rappelant les usages corses qui nous ont été révélés par Prosper Mérimée; les femmes font mine de s'arracher les cheveux, les hommes se frappent la poitrine : « O père bienfaiteur, s'exclament-ils tous en chœur, pourquoi nous quittez-vous? Qu'avons-nous fait pour vous fâcher? Pourquoi partez-vous seul? C'est votre faute aussi, pourquoi avoir mangé ce fruit qui vous a tué? Nous vous avions bien dit qu'il vous serait fatal, pourquoi n'avoir pas écouté nos conseils affectueux? Oh! malheur! Oh! désolation! O fragilité des choses humaines! » On se jette aux pieds du mort, on crie, on pleure, on le salue, on lui fait mille tendres reproches, et, au bout d'un quart d'heure ou à peu près, l'éloquence funèbre de ces personnes sensibles est au bout de son rouleau. On lave alors le corps, on l'enveloppe soigneusement de toile blanche, on le place respectueusement dans un cercueil, qui est presque toujours fait d'avance et que l'on couvre de papier doré; on place ensuite le tout sous un dais fait de bambous ornés de dentelles de papier, de guirlandes de fleurs naturelles, de découpures de clinquant, et l'on allume à l'entour une multitude de menus cierges. Un ou deux jours après cette exposition mortuaire, le cercueil, enlevé de la maison, est placé sur une sorte de catafalque porté à dos d'homme, ou déposé au fond d'une longue barque si le trajet doit se faire par voie d'eau; les parents et les amis accompagnent le mort dans cette suprême promenade, tandis qu'une grotesque clarinette fait entendre ses sons lugubrement nasillards jusqu'à ce que le funèbre cortège ait atteint la pagode où doit s'effectuer la crémation.

Au Siam, tout le monde est brûlé après la mort, sauf, bien entendu, les Chinois, les mahométans, protestants et catholiques, qui sont inhumés suivant les rites de leur religion.

Une fois le cercueil arrivé à la pagode où doit avoir lieu la cérémonie crématoire, la famille découvre le mort et le remet au *saparo* ou brûleur.

Celui-ci, avant de rien commencer, introduit son doigt dans la bouche du cadavre, en extrait le tical qui y a été placé à son intention, l'essuie vivement sur son langouti et, n'ayant pas de poche, le met dans sa propre bouche: c'est son salaire.

Il lave ensuite le visage à l'eau de coco et procède au dépècement partiel du cadavre, si le défunt a prescrit que telle ou telle partie de son corps serait donnée en pâture aux animaux[1]. Muni d'un coutelas aiguisé, il détache les chairs en longues bandelettes, et, les faisant tournoyer un instant, les lance à toute volée aux chiens et aux vautours qui ne quittent pas les pagodes.

Cela fait, il place le cadavre sur le bûcher fait des morceaux de bois que chaque parent ou ami a apportés avec lui; le feu est allumé et, avivé par la résine qu'on y répand, jette de longues flammes rouges; la fumée

1. Voici la traduction de l'une de ces ordonnances; elle concerne le remède dit « l'Excellent » : « Prenez du gingembre (une petite partie) et un peu de ginseng; frottez-le avec un peu d'eau sur une pierre et faites-le infuser dans un peu d'arak. Si le malade en prend deux ou trois fois, les vents chauds qui combattaient les vents froids(!) s'équilibreront, et le malade sera guéri. Ce remède est infaillible. »

2. « Sois exempt de concupiscence. »

1. Cet usage est une humiliation qui a pour but d'acquérir des mérites à l'entrée dans le Nirvâna.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'élève épaisse et nauséabonde, obscurcissant cette scène diabolique.

Si le saparo n'a pas pris la précaution de trancher les articulations du cadavre, le spectacle est encore plus épouvantable : les chairs inanimées semblent renaître et palpitent; les membres, électrisés, s'agitent, se tordent et se détendent; le mort, ressuscité, grimace et se démène affreusement sur son lit de tisons. Horreur! une détonation se fait entendre, c'est la cervelle liquéfiée, dilatée par la chaleur, qui a brisé les parois du crâne et s'est échappée bruyamment, éclaboussant tout à l'entour! Le mort alors, comme épuisé, s'affaisse au milieu des huiles et des graisses qui découlent de son corps carbonisé, et crépitent sous les baisers de la flamme qui le lèche! La fumée devient noire, empuantie, le vent emporte les miasmes nauséeux qui s'en échappent à des distances quelquefois considérables.

La combustion terminée, les parents s'approchent du bûcher, recueillent les principaux ossements, qu'ils placent dans une urne, et les emportent à la maison; le vent fera le reste et dissipera dans la poussière les derniers vestiges de ce qui fut un homme.

La couleur du deuil est le blanc. Hommes et femmes se rasent le crâne.

Pour les pauvres, pas de cérémonie; ils sont roulés dans leur langouti et la natte qui leur servait de couchette, puis enfermés dans une claie de bambou; placés ensuite dans un cercueil sommaire, deux coulis les emportent au *Vât-Saket*, la grande nécropole.

Le *Vât-Saket*, qui est, à notre avis, la plus grande honte de Bangkok, mérite une visite spéciale. Nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, lors de notre description des fêtes religieuses, et nous rappellerons simplement qu'il est construit au pied de la montagne d'or, *Phu-Khào-Thong*, près du mur d'enceinte de la ville royale. Ce monastère a été édifié par ordonnance royale pour que l'on y pût faire les crémations, qui sont interdites à l'intérieur de la ville murée. On y distingue trois grandes divisions : le bûcher, le charnier, le cimetière. Ce dernier, vaste emplacement envahi par la brousse, est le lieu d'inhumation des individus morts de mort violente, d'épidémie, de suicide ou d'accidents. Les cadavres qui y sont placés doivent y séjourner trois jours avant d'être brûlés; cet usage est prescrit par les textes sacrés.

Les inhumations sont faites sommairement et sans précautions. Le fossoyeur, peu ou point payé, s'épargne le travail et n'enfouit pas le corps à une profondeur supérieure à 40 ou 50 centimètres; aussi chiens, vautours et corbeaux, guidés par les fétides exhalaisons, arrivent-ils promptement à déterrer le funèbre dépôt, et n'est-il pas rare de voir surgir de terre une jambe, un bras à moitié déchiquetés par la dent ou le bec de ces lugubres convives. Aucun symbole, aucun ornement n'indique la place de la tombe; seul un léger renflement du sol en révèle l'existence à un œil exercé.

Le charnier est une enceinte carrée divisée en deux cours pavées de briques, où sont traînés les cadavres par les soins des saparos; le matin les animaux y font leur horrible repas. Visitant un jour le *Vât-Saket*, je mettais au point mon appareil photographique, lorsque mon attention fut éveillée par un bruit singulier; me retournant, je me trouvai en face de deux saparos traînant derrière eux, au bout d'une longue chaîne, deux cadavres qui n'avaient plus d'humain que les mains et les pieds, le reste étant mutilé, déchiqueté jusqu'à l'os, les visages rongés, les orbites fouillés par le bec rapace des vautours anthropophages.

Des *salas* de repos sont aménagées à l'entour du charnier pour les parents et amis des défunts, des cellules pour le dépôt des cadavres; de petites tables carrées sont disposées pour recevoir les membres destinés au repas des vautours. Les galériens et condamnés sont dévorés en entier; cette humiliante et suprême flétrissure fut prescrite, paraît-il, par Bouddha; pourtant les ossements de ces malheureux sont aussi brûlés. Quant aux décapités, s'ils n'ont pas de famille, ils sont abandonnés sur le lieu de l'exécution à la rapacité des carnassiers, et leur tête est fichée sur un pieu fixé dans le sol. Les parents qui veulent leur rendre de posthumes hommages ont le droit de faire enterrer le corps, mais la tête reste empalée, car si un individu désirait emporter ce sanglant souvenir d'une personne quelquefois chère, il ne pourrait le faire qu'à la condition de remplacer par la sienne la tête qu'il enlèverait; il est superflu d'ajouter que ce genre de dévouement trouve fort peu d'amateurs.

Lorsque les os ont été convenablement dépouillés de la chair qui les recouvrait, les squelettes sont traînés dans la cour du mausolée où se font les crémations. On y brise les os à coups de hache, puis on les place sur un bûcher de fascines qui les consume rapidement; durant l'opération, le saparo recouvre ces restes informes avec le langouti et la natte du mort.

Au centre du mausolée est un autel rectangulaire où l'on dépose la bière en arrivant; il est réservé pour les personnages d'un certain rang. D'autres édifices du même genre reçoivent le corps des individus de moindre importance. Quand le nombre de ces autels primitifs est insuffisant, on en construit de provisoires dans les cours du Vât avec des bambous.

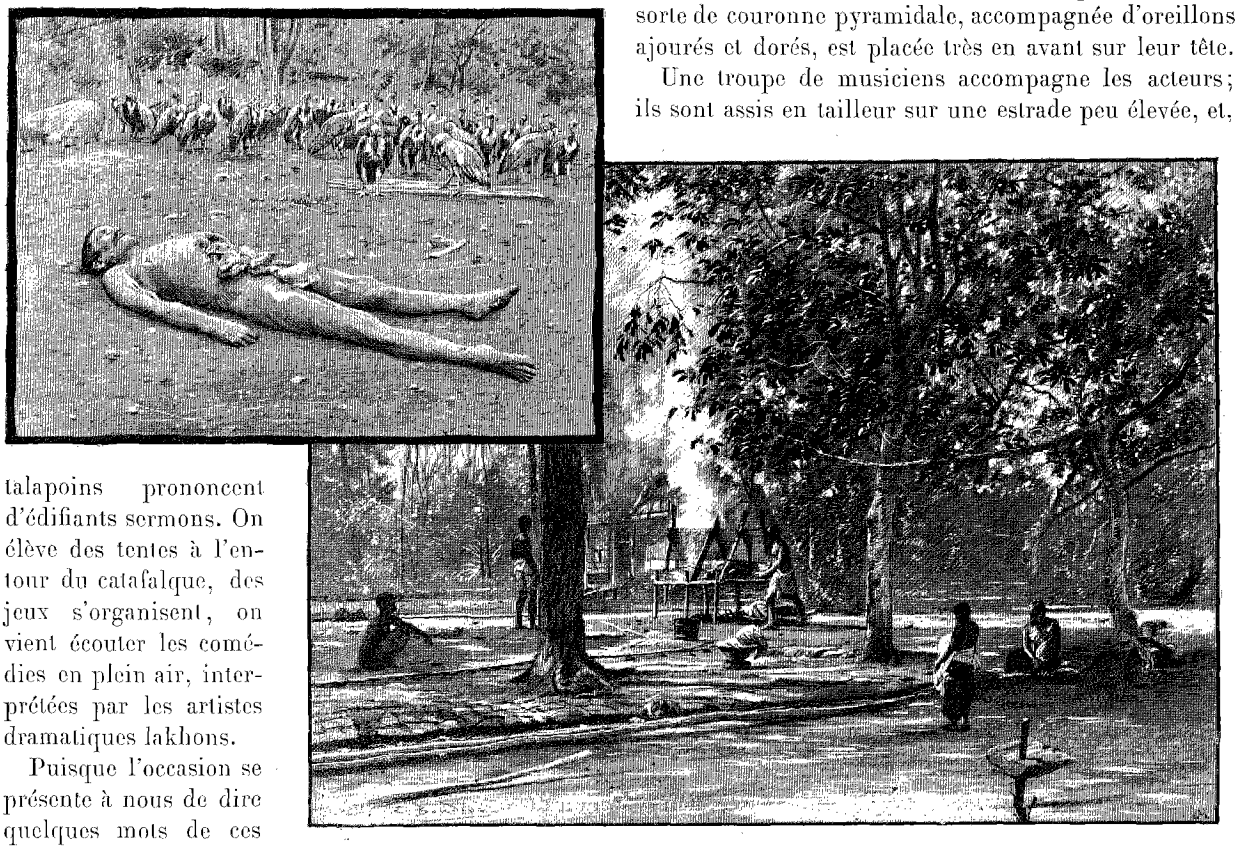
Le lieu des crémations, jonché de débris d'os calcinés, est souvent funeste aux indigènes qui y circulent les pieds nus : ils se font de dangereuses blessures, qui pardonnent rarement, le tétanos et la gangrène compliquant les plus légères écorchures. Devant de semblables accidents on ne peut s'empêcher de songer à une sorte de vengeance posthume des malheureux si sauvagement traités par leurs semblables.

Dans la classe moyenne, on conserve les corps deux ou trois jours dans la maison; les riches y séjournent une semaine, les mandarins un ou deux mois, quelquefois plus, car on attend la complète exécution des travaux de décoration en rapport avec la grandeur du personnage décédé, et la faveur d'aller chercher le feu à celui qui est entretenu jour et nuit au Palais; il faut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour cela que le défunt ou sa famille ait payé toutes ses dettes.

Dans un cas comme celui des funérailles de grands personnages, où le corps risque d'attendre un certain temps avant la crémation, la bière est percée, dans sa partie inférieure, d'un trou dans lequel est luté un bambou permettant aux déjections de s'échapper au dehors. Les décorations sont luxueuses et imposantes, la confection du dais et des ornements du lieu crématoire est l'objet du plus grand soin. On tire en outre à cette occasion de nombreux feux d'artifices, et les



CRÉMATION [1] (PAGE 58).

talapoins prononcent d'édifiants sermons. On élève des tentes à l'entour du catafalque, des jeux s'organisent, on vient écouter les comédies en plein air, interprétées par les artistes dramatiques lakhons.

Puisque l'occasion se présente à nous de dire quelques mots de ces curieux personnages, nous prendrons la liberté d'ouvrir une courte parenthèse pour donner au lecteur quelques aperçus sur leur art si profondément intéressant.

Les théâtres ambulants, dressés en plein vent, constituent une attraction dont les Siamois sont véritablement fanatiques; pourtant la mise en scène est nulle, l'action se déroule sur une estrade dont la simplicité rappelle les usages de l'antiquité : quelques paravents, des écrans et des parasols, mais de décors point.

Les costumes, les masques des artistes, varient suivant les poèmes qu'ils interprètent; ceux-ci incarnent généralement des personnalités fabuleuses ou divines dont ils trouvent une sommaire description dans les livres bouddhiques; le Singe vert et le Singe noir font avec le *Garuda*, le *Pret* et le *Krut* de fréquentes apparitions sur la scène.

Quelques actrices sont masquées comme leurs confrères, mais la plupart se contentent d'un habile maquillage qui les rend méconnaissables.

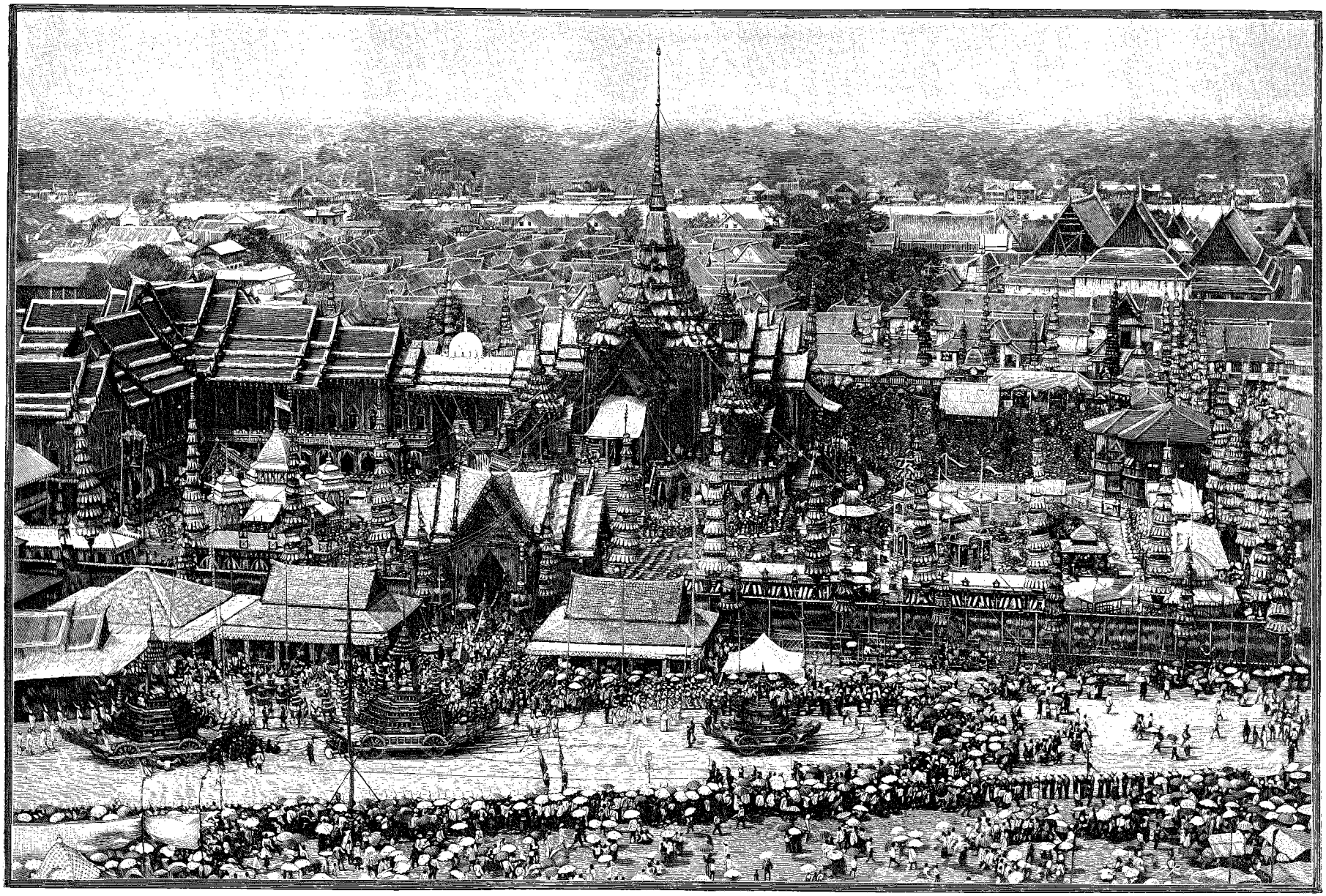
Toutes menues et adorablement faites, ces fillettes sont généralement belles; leur charme exotique est encore rehaussé par la bizarrerie de leurs costumes, l'étrangeté onduleuse de leurs mouvements félins. Habituées dès la plus tendre enfance à se désarticuler aisément, elles peuvent plier les bras indifféremment dans l'un ou l'autre sens, et retrousser leurs doigts en exagérant encore ce singulier mouvement à l'aide de longs ongles d'argent recourbés dont la pointe est effilée. Des bracelets chargent leurs poignets; une sorte de couronne pyramidale, accompagnée d'oreillons ajourés et dorés, est placée très en avant sur leur tête.

Une troupe de musiciens accompagne les acteurs; ils sont assis en tailleur sur une estrade peu élevée, et, sans se départir jamais d'une remarquable gravité, font entendre une musique étrange mais non sans charme, qui, tantôt vive, alerte, sautillante, tantôt gutturale et voluptueuse, s'accorde parfaitement avec les expressions mimées par les artistes. Les instruments qu'ils emploient sont les tambours frappés avec la paume de la main, une sorte d'harmonica de bois affectant la forme d'une carène, la flûte à sept trous, la guitare; assis au milieu d'une claie circulaire de bambous, un musicien armé de deux légers marteaux frappe en cadence les diverses timbales qui l'entourent et qui sont faites d'un alliage d'argent et de laiton.

Les pantomimes, car tous les poèmes sont mimés et non déclamés, sont originales, les poses toujours gracieuses, les mouvements sont frôleurs et onduleux, les

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CRÉMATION ROYALE. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torses remuent sans que les jambes bougent. Ces scènes, jouées avec un soin très étudié, sont habituellement tirées des traditions nationales ou héroïques et des légendes bouddhiques.

Les funérailles des reines, des princes, princesses et proches parents du roi ne diffèrent pas sensiblement des funérailles royales que nous allons décrire; peut-être sont-elles un peu moins somptueuses, mais le cérémonial est le même.

Funérailles royales.

Un roi vient de mourir, cette triste nouvelle est annoncée au peuple par le cri mille fois répété de *Savannakhot*[1]; c'est un deuil public.

Le corps du roi défunt, soigneusement lavé, est momifié au mercure jusqu'à dessiccation complète; son visage, enduit de cire, est recouvert de feuilles d'or. Ainsi préparé, le cadavre est placé dans une urne de cuivre doré enrichie de pierreries; les jambes sont repliées, les genoux à hauteur du menton, les bras ramenés sur la poitrine, les mains jointes. Un couvercle en forme de couronne royale est placé à la partie supérieure.

Un trou a été ménagé au fond de l'urne, qui permet aux matières liquides de s'écouler dans une sorte d'écuelle d'argent placée dans un bassin de même métal. Ces déjections, précieusement conservées, seront brûlées en grande pompe sept jours avant la grande cérémonie crématoire.

Les préparatifs terminés, le défunt, toujours dans son urne, est transporté respectueusement au Maha-Phra-Sat, où l'attend un fastueux catafalque. On place sur les gradins une des couronnes royales, le sceptre, l'épée, la conque du sacre[2], les objets de valeur ayant appartenu au roi; on dresse les parasols de drap rouge rehaussé de paillettes d'or; à l'entour sont disposés des vases de porcelaine, des cristaux, des monceaux de fleurs naturelles renouvelées chaque jour.

Les talapoins prennent place sur des estrades disposées aux quatre coins, et entrent en prières, se relayant de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures; ne pouvant quitter ce poste sacré, ils prennent leur nourriture sur place, fument et chiquent le bétel.

Trois fois par jour on apporte au défunt les mets qu'il préférait, sans oublier le thé, l'arak, le bétel ni le tabac. Ces hommages, rendus aussi respectueusement que du vivant de Sa Majesté, se poursuivront jusqu'au jour où le feu aura totalement anéanti ce corps vénéré.

Ainsi disposé, le corps est quelquefois conservé pendant plus d'un an, car le palais de la crémation, qui, pour des funérailles royales, est construit dans des proportions colossales, exige pour sa complète exécution un assez long laps de temps.

Des ordres partent de Bangkok dans toutes les directions, indiquant aux gouverneurs de province les matériaux qu'ils auront à fournir pour l'édification du mausolée. Ces prélèvements sont proportionnés à la richesse des provinces et consistent surtout en bois, colonnes, planches, bambous, résines, huiles, nattes, ocre rouge, rotin et paillotes. Ce sont en effet ces simples matériaux qui serviront à la construction du *Phra-Men*[1], mais il n'en sera pas moins original et grandiose : l'imagination vive, féconde, des Siamois trouve, en pareille circonstance, un vaste champ d'exercice; elle déploie tout à son aise ses mille décorations fantastiques et chatoyantes dont les proportions et l'harmonie font pâlir nos plus belles fêtes européennes. Des milliers d'hommes, pendant cette trop courte année, sont employés à découper, à coller les feuilles d'or, d'argent, de clinquant, les papiers de couleurs qui constitueront la partie fondamentale de l'ornementation; des artistes d'un incontestable talent surveillent le travail.

Ce n'est pas sans quelque peine que les matières premières sont envoyées des provinces; les colonnes notamment, qui doivent être taillées dans les arbres les plus hauts, sont d'un transport difficile. A Bangkok, les ministres reçoivent les matériaux, qu'ils font placer dans des magasins provisoires en attendant leur emploi dans la construction de l'édifice.

Dès que le jour favorable a été indiqué par les astrologues brahmes, on commence les travaux par la pose des colonnes, qui mesurent 26 mètres de haut et doivent toutes être posées le même jour.

Le monument crématoire, *Phra-Men*, a la forme d'une croix grecque, dont les bras mesurent 30 mètres de long sur 8 de large; l'intérieur est décoré de Thévadas; aux quatre angles rentrants sont élevés les pavillons *Ho-Phra-Suot*, abritant des figures de *Kinon* portant le glaive.

Au nord s'élève le palais rectangulaire : *Phra-Thi-Nang-Song-Tham*; sa façade mesure 30 mètres, sa profondeur est de 10 mètres; c'est là que le nouveau roi vient, en signe de deuil, écouter les prédications; à côté se trouve la salle de repos, *Phra-Thi-Nang-Palat*, où il dort, mange, boit et se baigne. Aux quatre points cardinaux s'ouvrent de monumentales doubles portes, surmontées de hautes et fines flèches, *Jot-No-Pha-Sun*; elles sont reliées entre elles par une palissade de 3 mètres de haut; à l'intérieur sont disposées des galeries destinées à recevoir les offrandes populaires, et quatre pavillons réservés aux talapoins. Sur la face sud, de 5 mètres en 5 mètres, d'immenses mâts supportent les neuf étages du parasol symbolique.

De chaque côté des portes sont dressés des feux d'artifice, *Dok-Mai-Rung*, des colonnes rostrales, *Song-Sutha*, de 18 mètres de haut, où brûlent toute la nuit des flammes colorées. Plus en avant, les lakhons ont dressé leur théâtre, les bateleurs dansent sur la corde. Les trois autres faces sont entourées de restaurants, de cafés, de tentes, de pavillons pour le corps

1. Terme exclusivement employé pour désigner les décès royaux.
2. Relique brahmanique.

1. Monument crématoire.

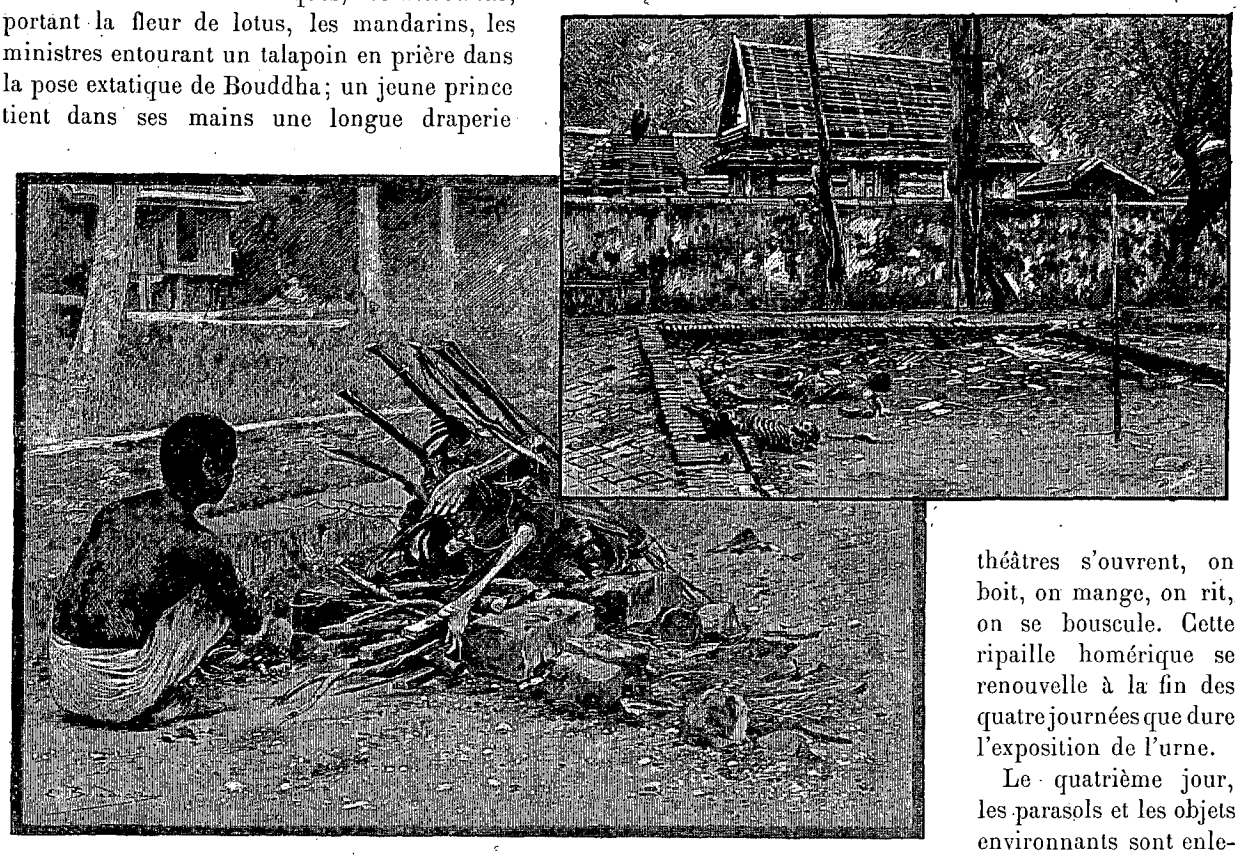
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diplomatique, les princes, les dignitaires et les invités.

Les travaux terminés selon les rites traditionnels, l'urne et son royal contenu doivent être enlevés furtivement du Maha-Phra-Sat et transporté nuitamment au *Vât-Phra*, où ils resteront jusqu'au lendemain.

Ce jour-là seulement l'urne sera levée en grande pompe pour être conduite au *Phra-Men* sur un char somptueux, précédé et suivi d'une imposante procession. La cérémonie commence à neuf heures du matin.

En tête marchent les porte-étendard, précédant une centaine de troubadours vêtus de rouge. Viennent ensuite les animaux fantastiques, les *Thévadas*, portant la fleur de lotus, les mandarins, les ministres entourant un talapoin en prière dans la pose extatique de Bouddha; un jeune prince tient dans ses mains une longue draperie blanche fixée au char funèbre qui le suit : il conduit le deuil.



CRÉMATION [1].

Derrière le char s'avance une voiture de bois sculpté et doré recouverte d'un dais à flèche qui abrite l'urne dans laquelle est le corps du roi; suivent les pleureurs à la tête rasée, au costume entièrement blanc. L'infanterie de marine et les équipages de la flotte ferment la marche.

Le roi reçoit le corps de son prédécesseur; l'urne est descendue du char à l'aide d'une échelle dont les montants sont faits en forme de serpents, on lui fait faire trois fois le tour du mausolée et elle est finalement dressée sur le catafalque, où le roi l'accompagne; il se retire ensuite dans son salon de repos.

Les talapoins entrent en prières et le défilé s'écoule lentement après avoir déposé ses offrandes.

A quatre heures, les jeux commencent; le roi, traversant la foule, jette à droite et à gauche des citrons à surprise dans lesquels sont enfermés des bons au porteur tirés sur le Trésor, des espèces en argent, des bons pour une barque, une maison ou un terrain. L'heureux mortel qui peut saisir au vol un de ces fruits merveilleux présentera son billet au trésorier du palais, qui lui comptera séance tenante la somme indiquée ou lui remettra le titre de propriété de l'objet promis.

Le roi, par gracieuseté, remet de la main à la main quelques menus cadeaux aux Européens invités.

Le soir on illumine, on tire des feux d'artifice, les théâtres s'ouvrent, on boit, on mange, on rit, on se bouscule. Cette ripaille homérique se renouvelle à la fin des quatre journées que dure l'exposition de l'urne.

Le quatrième jour, les parasols et les objets environnants sont enlevés, le corps transvasé dans l'urne crématoire; on pose tout autour des draperies blanches et l'on dresse le royal bûcher, *But-Salok*, fait de bois de santal.

A quatre heures, le roi, accompagné des ministres, dignitaires et mandarins, vient mettre le feu à l'aide d'un tison enflammé au brasier qui brûle éternellement au Palais; huit *Sanôm*[2] entretiennent la flamme et veillent à ce que la combustion soit parfaite. Pendant l'opération, la fête continue.

Les restes royaux sont recueillis le lendemain avec le plus grand soin et placés dans une urne cinéraire en or, où ils reposeront à jamais. On rétablit les parasols et le catafalque dans l'état où ils étaient au premier jour, on replace l'urne d'or où elle se trouvait précédemment, les objets sur les gradins; cette nouvelle exposition dure trois jours, ce sont trois jours de fête.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*
2. Les brûleurs habillés de rouge.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le surplus des cendres et des déchets consumés est placé dans une étoffe blanche et jeté dans le fleuve par la main d'un prince devant le Vât-Samplum. La barque qui porte ces restes est soigneusement close.

Le septième jour, l'urne, placée sur un char, est conduite au *Maha-That* avec le même cérémonial que pour la levée du corps.

Le huitième jour, dès le matin, le roi se rend au *Maha-That* pour assister aux cérémonies religieuses, faire des offrandes aux talapoins, des cadeaux aux ministres et aux étrangers, puis tout est fini, la ville reprend son calme et sa physionomie habituels.

L'avenir du Siam.

Ai-je bien tout dit? Non certes, je le sens; une multitude de détails typiques et intéressants ont dû m'échapper, mais aussi quel chaos dans mon cerveau quand j'essaye de résumer mon trop court séjour dans la capitale du Siam! De mignonnes fillettes couvertes de bijoux, un roi fastueux qui chique et qui crache, un monarque brûlé, des indigènes grillés, des pagodes féeriques, de misérables huttes, voilà autant de contrastes étranges qui se heurtent dans ma mémoire, y menant une fantastique sarabande. Ai-je bien de mes yeux vu tous les tableaux de ce voyage au pays du rêve? Parfois je me prends à en douter.

Quiconque a constaté ce dont les Siamois sont capables ne peut s'empêcher de songer à ce qu'ils pourraient faire s'ils étaient encouragés et tirés de l'apathie somnolente où ils végètent. Que ne pourrait-on espérer d'un pays pour lequel la nature s'est montrée plus que prodigue, et dont les habitants sont aussi industrieux qu'intelligents? Le jour où une main ferme tiendra le pouvoir et déblaiera le pays de ses gouvernants énervés par la débauche, le jour où le travailleur, loin d'être terrorisé, se verra libre corps et âme et stimulé par l'appât du gain, où les plaines fertiles encore incultes, les mines qui dorment dans leur linceul de pierre, seront exploitées d'une façon suivie et intelligente, ce jour-là le Siam, loin de pencher vers sa ruine, se relèvera riche et puissant, prenant une place prépondérante dans les plus grandes nations de l'Extrême-Orient.

Ce serait une belle conquête toute pacifique pour laquelle les armes employées seraient l'intelligence, la douceur et la science. Ce serait aussi une œuvre toute d'humanité, car sur cette terre bénie, au milieu des richesses du sol, un peuple souffre sans se plaindre, cachant sa misère et ses plaies : il faut aller au-devant de ces douleurs et les panser peut-être malgré elles.

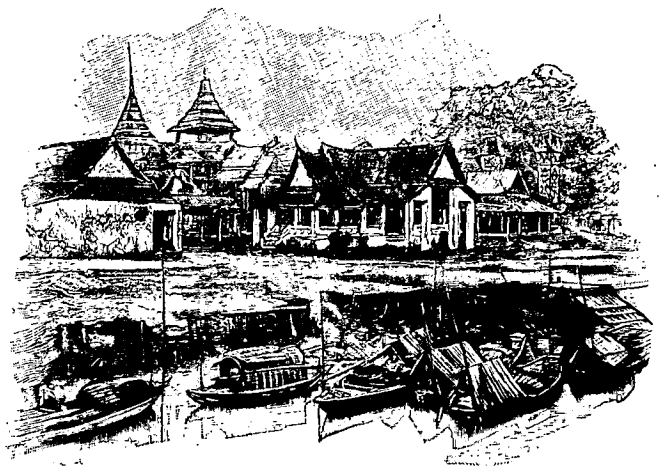
Les Chinois nous donnent un exemple frappant et encourageant par le succès indiscutable de leur intrusion pacifique : les deux millions qui ont immigré au Siam sont les maîtres du négoce, tout ce qui est travail dans le royaume est organisé, encouragé, fructifié par leurs mains, et si la Chine s'avisait de placer à Bangkok un consul, l'autorité du roi deviendrait illusoire.

Eh bien, cette grande œuvre industrielle et commerciale, cette campagne philanthropique, pourquoi ne serait-ce pas la France qui l'entreprendrait? Ce rôle est beau, il est fait pour elle. Le vieux trône du Siam chancelle et menace ruine, le pavillon à l'éléphant blanc sur champ de gueules pend tristement au bout de son mât vacillant.... Ne verrons-nous pas un jour un peu de bleu se mêler à ses couleurs pâlies et un souffle puissant le secouer plus fièrement sur ce ciel toujours bleu?

D'ailleurs, ne l'oublions pas, nous avons été maîtres pendant un an, par traité authentique, de l'île de Jong-Selang, de Mergui et de Bangkok; deux siècles, il est vrai, se sont écoulés depuis.

Lucien FOURNEREAU.

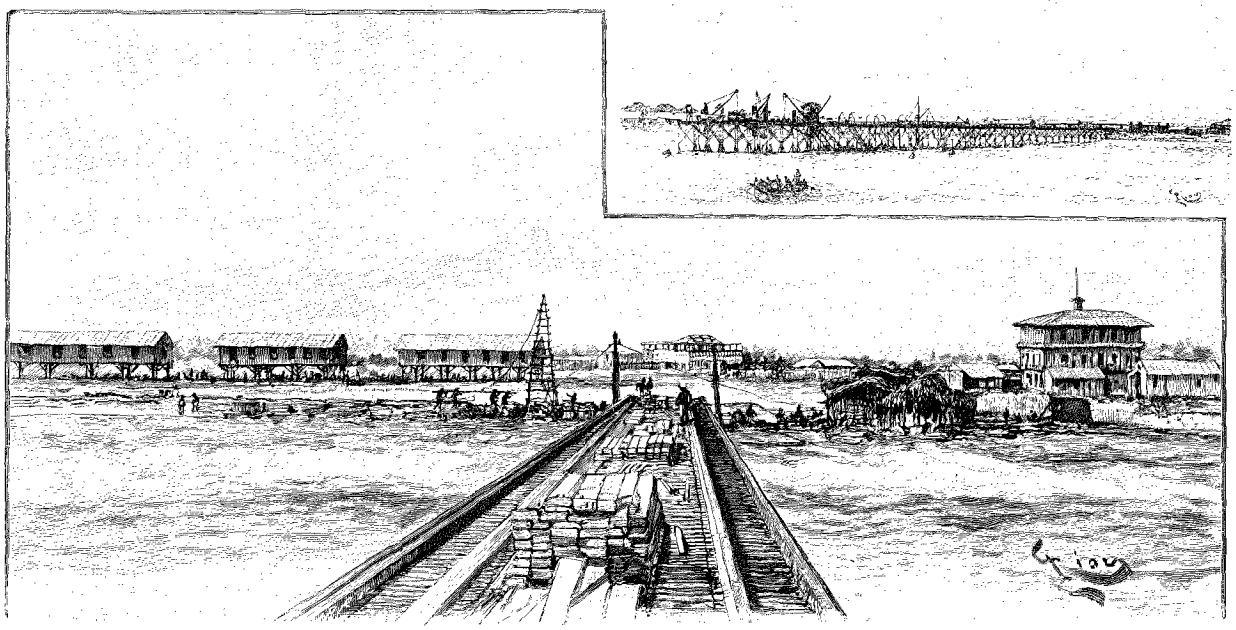
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



VÂT-SAKET [1] (PAGE 58).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



WHARF DE COTONOU [1] (PAGE 70).

AU DAHOMEY [2],

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

I

Départ de Bordeaux. — En vue de Ténériffe. — Dakar. — La *Ville de Céara* transformée en écurie. — La Côte des Esclaves. — Cotonou. — Le wharf, débarquement. — La barre. — Les fétiches de la mer. — Le blockhaus et la ligne de défense. — Au mess des officiers. — Visite aux factoreries. (10 août au 3 septembre 1892.)

SPAHI VOLONTAIRE [3] (PAGE 66).

Le 10 août 1892, je m'embarquai à Bordeaux, à destination du Dahomey, sur la *Ville de Céara*, de la Compagnie des Chargeurs réunis, qui fait le courrier de la côte occidentale d'Afrique. J'allais servir à l'état-major du commandant supérieur des Établissements français du golfe de Bénin. Les hasards de la vie coloniale me portaient encore, après dix-huit mois d'absence, vers cet étrange pays que j'avais habité de 1887 à 1891, et où je pensais ne jamais retourner. Pendant deux ans j'ai voyagé, au gré des mouvements militaires, dans des régions à peine explorées. J'ai pu compléter mes études et visiter Abomey, Zagnanado, Atchéribé, Paouignan, Dassa, les Mahis, le Coufo, les Ouatchis, les marais de Co et les forêts d'Allada. En janvier 1893, j'ai été nommé administrateur de Ouidah, le port du Dahomey, que la France avait abandonné en 1797. En septembre de la même année, j'ai été chargé du service des affaires politiques et indigènes par M. le général Dodds, cette belle physionomie d'homme d'action, ce militaire tenace et habile. Mes fonctions m'ont permis d'assister à la chute du dernier État nègre ayant accès à l'Atlantique, à l'exode d'un peuple indigène, à la désagrégation d'une société africaine, qui, grâce à son organisation politique basée sur la délation, le mensonge et l'espionnage, tenait depuis trois siècles sous sa domination les Nagots, les Mahis, les Minas, tribus inoffensives dispersées sans cohésion entre la rivière Mono et le fleuve Ogoun, du golfe de Bénin au Bariba.

Sous le ciel des tropiques, les impressions de l'Européen sont vives et multiples, les sensations profondes, souvent aiguës, mais la mémoire s'obscurcit. Pour se souvenir, il faut tenir son journal. En publiant aujourd'hui cette relation imparfaite, mais sincère, de ma nostalgique existence en ces contrées torrides, je n'ai qu'un but : revivre encore par la pensée les événements auxquels j'ai été mêlé, et rappeler les faits d'armes de

1. *Dessin de Rion, gravé par Privat.*

2. *Voyage exécuté en* 1892-1894. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les documents et les photographies de l'auteur et des officiers du corps expéditionnaire.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos soldats qui se sont trouvés en présence de difficultés morales et matérielles de tout genre. Le corps expéditionnaire a tout supporté, tout surmonté : intempéries d'un climat paludéen; manque d'eau potable et souvent de nourriture substantielle; pas de guides, pas de routes, pas de renseignements topographiques; un ennemi mal connu plutôt que mystérieux, des terrains tantôt boisés, tantôt marécageux, des forêts impénétrables. Les guerriers ont opposé à l'invasion du blanc une discipline farouche, ont fait preuve d'une énergie et d'un courage dignes des meilleures troupes régulières. Les féticheurs, les véritables maîtres du Dahomey, ont mis en mouvement leurs génies malfaisants, leurs pratiques symboliques. Une victoire complète a couronné nos efforts. Puisse mon récit consoler les parents et amis des nombreux absents, héros modestes et inconnus qui dorment là-bas, loin de la mère patrie, dans les cimetières d'Abomey, d'Adégon, de Porto-Novo et de Cotonou, sous les sables fauves de la Côte des Esclaves.

11 août 1892. — En mer. — On fait connaissance. Nous sommes plusieurs à bord qui rallions le Bénin : capitaines Lemoine, Benoit; lieutenants Mérienne-Lucas, Mouveaux, Bosano, etc. Temps clair. Conversation animée. Au départ de Pauillac, on nous a communiqué les derniers câblogrammes du Dahomey. « Le 9 août, le colonel Dodds est arrivé à Cotonou sur la canonnière l'*Opale*. Bombardement de la côte dahoméenne, mise en état de blocus depuis le 7 juin. Le croiseur le *Talisman* est devant Ouidah. L'artillerie du blockhaus de Cotonou tire dans la plaine où campent de nombreux partisans ennemis. Les avisos *Héron* et *Ardent* participent à l'action de leurs postes de mouillage. Un détachement de 300 tirailleurs sénégalais, sous les ordres du commandant Stéfani, a fait une sortie vers Zobbo, près du lac Nokoué (Denham). Rencontre de l'ennemi. Dix heures de combats et de marches à travers des lagunes pestilentielles.... » Et nous n'y sommes pas, dit en soupirant Mérienne-Lucas. Vous verrez que ce sera fini avant notre arrivée.

17 août. — Sainte-Croix-de-Ténériffe. — Un aviso français, de la station navale du Dahomey, est en réparation dans le port. Nous ne pouvons pas descendre à terre. Le commandant a reçu l'ordre de se rendre d'urgence à Dakar. On file 10 nœuds. Le soleil devient dangereux. Les plus prudents arborent fièrement leurs casques et les dolmans blancs. Derrière nous le pic de Teyde se perd dans des nuages grisâtres. A l'est, au loin, une plaine de sable brillant, faisant l'effet d'un immense miroir, prolonge l'océan. C'est le Sahara, étincelant de mélancolie. La nuit vient rafraîchir un peu l'atmosphère. Le ciel scintille de globes en feu. On aperçoit la Croix du Sud. A travers les eaux transparentes, qui se remplissent de myriades de phosphorescences, le paquebot trace un sillon lumineux. Personne ne dort, personne ne peut dormir. Nous sommes six par cabine. Les plus jeunes n'ont pas de lit; leur réquisition de passage portait : *sans garantie de couchette*. Nous nous vengeons sur la table. Nous mangeons de tout avec un appétit féroce, quoique le menu soit très chargé. Le maître d'hôtel nous lance des regards écrasants, que nous supportons d'ailleurs plus facilement que ses aulx et ses oignons, qui empoisonnent l'air ambiant.

21 août. — Le Sénégal. Dakar. Le phare des Mamelles. — Lorsqu'on approche du cap Vert, la noire Afrique se présente au navigateur sous la forme d'une femme nue, terre cuite nonchalamment étendue sur un tapis bleuâtre. A la lorgnette, nous distinguons, sur le quai, à côté du magasin de charbon, une foule grouillante d'hommes, d'animaux, de femmes et de bagages. Guinées bleues, cotonnades aux couleurs bariolées, burnous et boubous blancs, chéchias et madras rouges. Ce sont les spahis volontaires du capitaine Crémieu-Foa qui attendent la *Ville de Céara*. Intrépides cavaliers du Cayor, guerriers du Sine, du Saloum et du Baol, tous ont répondu à l'appel du colonel Dodds, leur compatriote, le vainqueur de Samba-Laobé, d'Aly-Boury, d'Abdoul-Boubakar, rois sénégalais dont le commandant actuel du Dahomey a détruit la puissance. L'embarquement s'effectue rapidement au moyen de côtres, de chalands et de chaloupes à vapeur qui entourent le bateau. En quelques minutes une bande de noirs prend d'assaut le gaillard d'avant, crie, hurle, gesticule, salit tout. Le milieu de la *Ville de Céara* est transformé en écuries, au moyen de planches ajustées à la hâte et formant mangeoires. La grue à vapeur hisse les bêtes, petits chevaux bais, bruns et gris, très étonnés de ce tohu-bohu, résignés. Le pont devient inhabitable. Partout des indigènes chargés de sabres, de pistolets et d'amulettes ou *gris-gris* destinés à les protéger contre les balles. Du foin, de l'orge, du crottin. Dieu! que ces cavaliers sont encombrants! Nous allons être tassés comme des sardines!

Le capitaine Crémieu-Foa et le lieutenant Périer, bottés, éperonnés, gantés comme à l'Hippique, nous donnent les derniers renseignements sur l'expédition, les « tuyaux » les plus récents. « La colonne, comprenant 1 300 combattants et 2 000 porteurs toffanis, a quitté Porto-Novo le 17 août pour opérer dans le Décamé, plateau boisé situé au nord du royaume de notre allié Toffa. L'objectif est Sakété. On a employé deux jours au passage de la rivière Adjara. Le 19, arrivée à Kouti. Bombardement de Tacon le 20. Commandants Laserre et Riou légèrement blessés. On traverse une région fourrée. Les populations acclament les Français. La prise de Tacon a fait abandonner par les Dahoméens le camp retranché qu'ils avaient établi à Békandji, à 10 kilomètres à l'ouest. Dès que les opérations du Décamé seront achevées, le colonel Dodds rentrera à Porto-Novo pour présider à la formation de la nouvelle colonne qui va être constituée à l'aide de renforts amenés par le *Mytho* et le *Saint-Nicolas*, partis d'Oran le 2 août, et qui doivent être près de Cotonou. »

Nous sommes atterrés! Nous arriverons juste à temps pour ramasser les étuis de cartouches et féliciter ceux

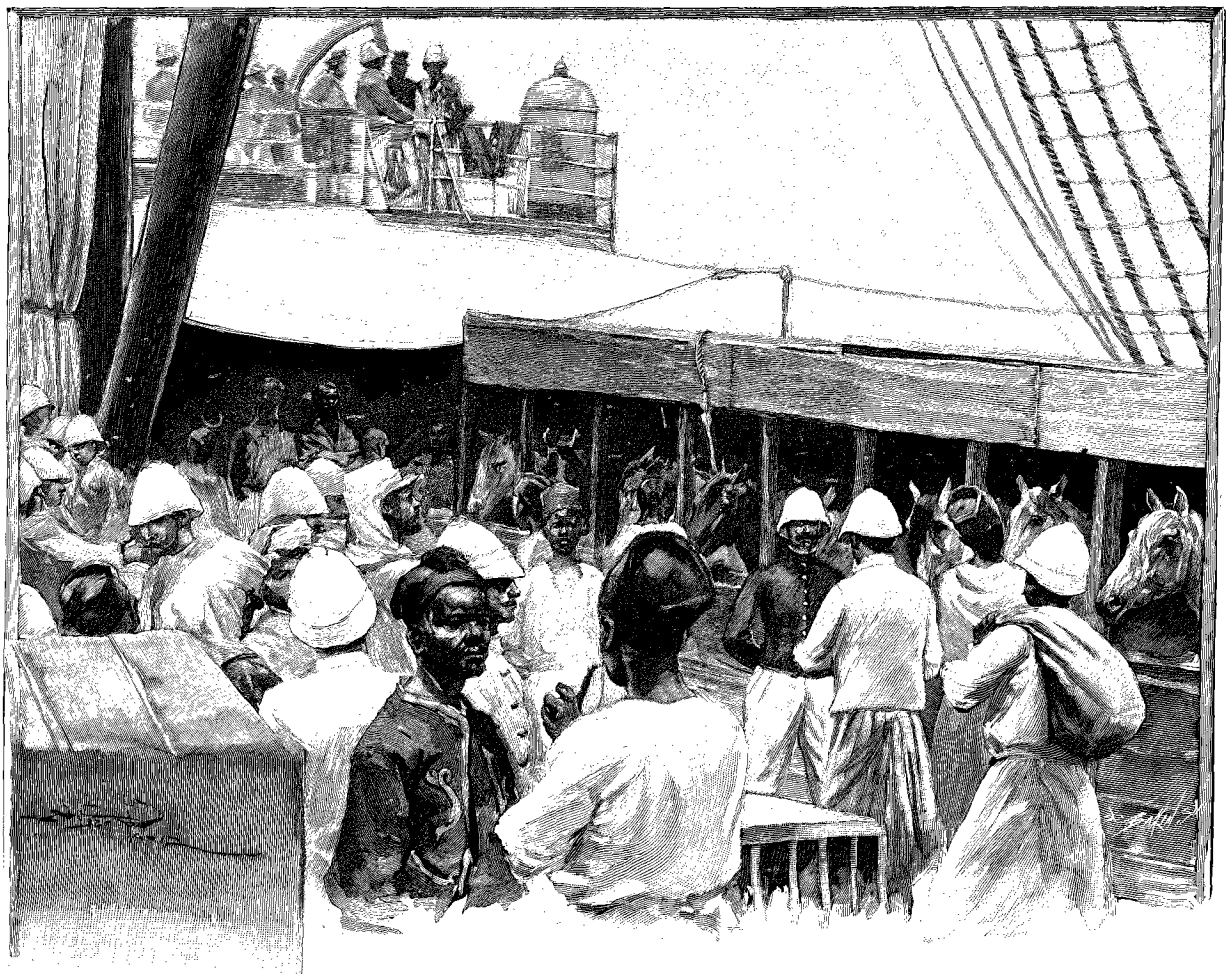
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui seront décorés. Nous tenons un *palabre* et nous décidons qu'il ne sera plus question du Dahomey à bord. Nous buvons des cocktails et nous jouons à la manille aux enchères avec acharnement.

22 août au 2 septembre. — Konakry, Sierra-Leone, Libéria, Grand-Bassam, Cape-Coast-Castle. — Nous passons au large. L'impatience et le désir d'arriver deviennent intenses lorsqu'on a doublé le cap des Trois-Pointes. La côte est d'une monotonie désespérante. Quelques sites montagneux, les derniers contreforts de l'Achanti. Sur la Côte de l'Or anglaise, un ou deux fortins ruinés, vestiges de l'occupation danoise et hollandaise. A l'époque où la traite était à la mode, les négriers rassemblaient dans ces bâtiments les « bois d'ébène » et les livraient aux voiliers qui venaient de l'Amérique chercher sur le sol africain la main-d'œuvre nécessaire aux plantations de café et de sucre.

Après le cap Saint-Paul, c'est notre sphère d'influence, la Côte des Esclaves, triste et basse. Un cordon uniforme de sable blanc derrière une ligne continue d'écume jaunâtre. Au deuxième plan, un rideau vert d'arbres feuillus; quelques cocotiers émergent au-dessus du sol doré, à côté de paillotes basses, et indiquent les centres habités. Pas une élévation, pas une crique; Quittah, Addah, Porto-Seguro, trois ou quatre factoreries en bois recouvertes en tuiles rouges, l'ensemble estompé de brouillard gris.

3 septembre. — Dernier jour. De grand matin, pendant le lavage du pont, l'un de nous a vu le clocher de l'église d'Agoué. Nous sommes au Dahomey. Vers 5 heures on distingue à peine, par bâbord-avant, une grosse masse noire qui perce la brume. C'est le *Mytho*, transport-hôpital, arrivé depuis le 23 août avec le bataillon de la Légion étrangère qui a déjà débarqué et rejoint le quartier général. Nous mouillons par 16 mètres de fond. Près de nous se balance le cargo-boat *Saint-Nicolas*, qui a convoyé les spahis du commandant Villiers, 20 baraques Decker, 160 voitures Lefèvre, 10 jours de vivres, etc.



LE PONT DE LA « VILLE DE CÉARA [1] ».

Nous sommes à l'époque de l'année dite petite saison des pluies. Dès l'aube, un brouillard épais couvre le littoral dahoméen; peu à peu la lumière devient blanche comme celle de la pleine lune. Six heures. Le soleil se lève tout rouge du côté du Bas-Niger. Nous voyons enfin Cotonou, le blockhaus, les baraquements et le wharf, magnifique appontement en fer forgé,

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

construit par des ingénieurs français, MM. Daydé et Pillé, de Creil. L'ouvrage est à peine achevé. Mais on s'en sert déjà pour débarquer le personnel et le matériel.

Cotonou n'est pas une rade. Les bateaux y roulent toute l'année bord sur bord, soulevés par de fortes lames de fond.

La station navale est composée, outre le *Mytho* (commandant de Percin), des bâtiments suivants :

1° *Talisman*, croiseur de 3e classe (commandant Marquer) ;

2° *Héron*, aviso à roues (commandant Rougemont) ;

3° *Brandon*, aviso à roues (commandant Jacquet) ;

4° *Ardent*, aviso à roues (commandant Le Moine des Mares) ;

5° *Mésange*, aviso à roues (commandant Le Bris)[1].

On nous met dans un grand canot que remorque une chaloupe à vapeur. Nous accostons au wharf. Nous nous accrochons à une échelle de corde et nous nous hissons sur le tablier, à 280 mètres du rivage. Sous nos pieds, d'immenses volutes d'eau salée passent avec une rapidité qui donne le vertige. Des montagnes de mer se brisent avec éclat entre les piliers de l'appontement, s'étalent sur la grève et se retirent en laissant une nappe écumeuse qui bruit sans discontinuer. En quelques secondes cependant nous touchons le sol dahoméen sans aucune avarie. La construction du wharf a rendu faciles et rapides les débarquements, autrefois lents et dangereux.

Deux ans auparavant on risquait sa vie chaque fois qu'on allait à terre ou qu'on se rendait en rade, à cause de la *barre*, phénomène naturel et constant qui étonne le voyageur dès qu'il arrive sur la côte du Bénin.

Le *courant de Guinée* est un contre-courant équatorial. Les eaux, poussées au fond du golfe de Biafra par les deux courants de la Guinée septentrionale de l'ouest à l'est, et de la Guinée méridionale du sud au nord, viennent s'amortir l'un contre l'autre, en remous, sans direction fixe, autour des îles de Fernando-Po et du Prince, pour reprendre leur course équatoriale de l'est à l'ouest, à une soixantaine de milles au sud-ouest de San Thomé. Vers le 12e degré de longitude ouest, les remous équatoriaux, se détachant vers le nord, viennent se diviser sur le cap des Palmes ; une partie, très faible, remonte vers le nord-ouest le long de la côte de Libéria, mais la plus grosse masse prend la direction de l'est et court le long de la côte de Guinée avec une vitesse qui atteint jusqu'à 2 nœuds à l'heure et rend impraticable pour les voiliers le louvoyage de l'est à l'ouest pour remonter cette côte.

Ce courant ne paraît pas avoir d'influence sur la *barre* qui s'étend le long des plages. Cet état de la mer est causé par la houle du sud-ouest ; qu'occasionne le vent frais soufflant tous les jours de cette direction moyenne entre l'équateur et la côte, généralement à partir de midi. Ce vent lui-même est un contre-courant des alizés, qui va remplir le vide des régions échauffées où la rotation de la terre, de l'ouest vers l'est, engendre dans les régions supérieures un retour apparent des ondes atmosphériques de l'est vers l'ouest.

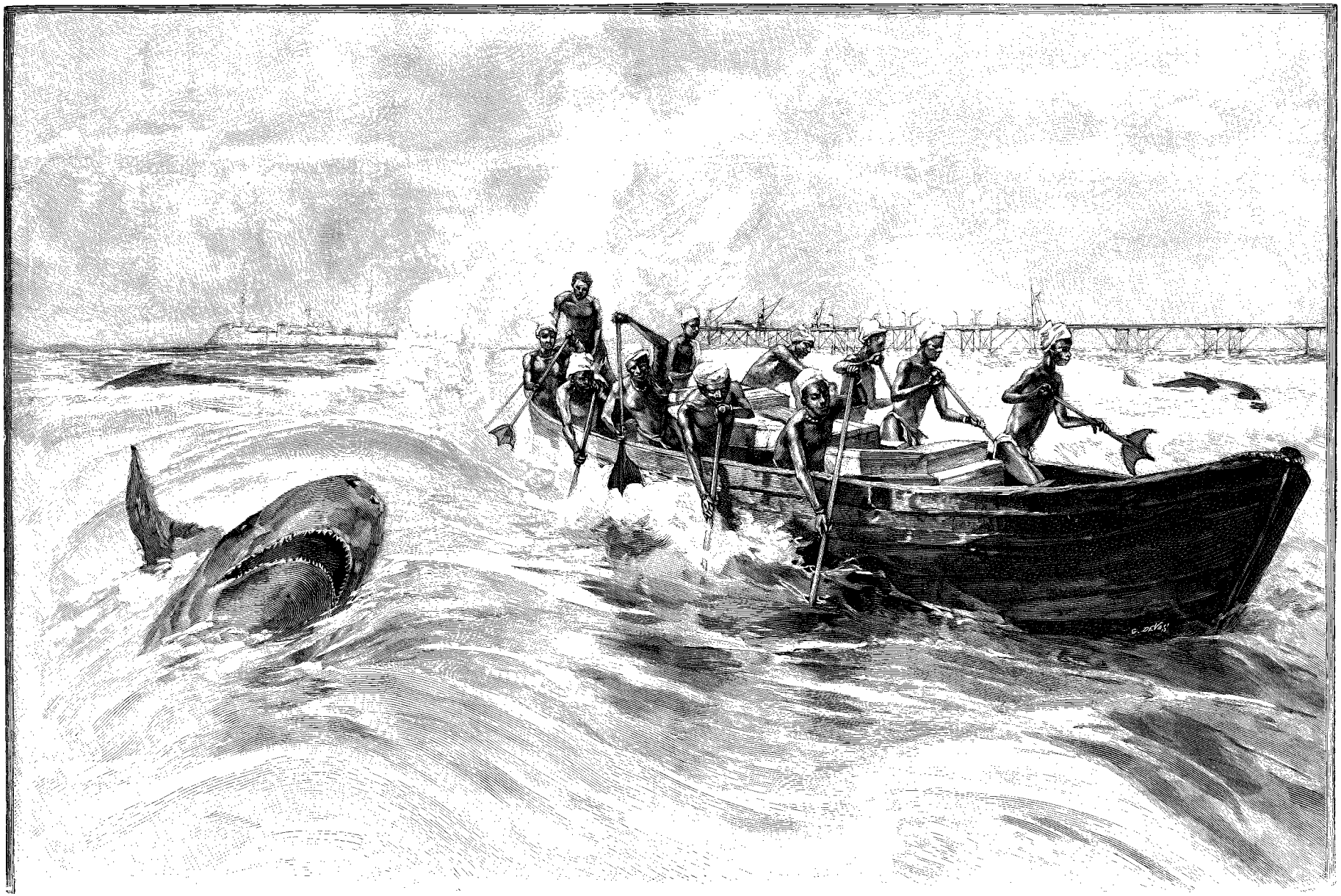
La barre est plus ou moins grosse suivant qu'elle frappe la terre plus normalement ou que les grands fonds sont plus ou moins voisins du littoral. Ainsi du cap Saint-Paul à Elmina-Chica, la côte court presque nord-nord-est, et la houle du sud-ouest devant Quittah, dont la plage n'est battue que par des ondes en retour, laisse une barre très faible, un seul brisant peu élevé, que les indigènes traversent en pirogues légères pour porter aux paquebots des chargements de volailles et de fruits. A partir de la Volta et jusqu'au cap Formose la barre devient très difficile, parce que la terre est frappée perpendiculairement par des vagues gigantesques suivant l'impulsion acquise. La base de la masse d'eau se heurte contre l'accore, tandis que la partie supérieure continue la marche en avant, rebondit comme du haut d'une cascade en rouleaux de sable et de sel. Le mouvement de translation continue avec rapidité jusqu'au rivage. Les trois lignes de brisants ainsi formées sont séparées par des vallées ondulées, peuplées de requins.

J'ai souvent franchi la barre à Ouidah, à Grand-Popo et à Cotonou. J'ai éprouvé chaque fois une émotion incompréhensible, indéfinissable. Le courage individuel et la confiance en l'habileté des rameurs sont paralysés par l'appréhension du requin. La crainte de l'accident est instinctive lorsqu'on a vu, après que l'embarcation a chaviré, de malheureux Minas s'échouer mourants sur la plage, complètement défigurés, horriblement mutilés par les squales voraces.

Pour passer la barre on emploie de grands canots, *surf-boats*, que montent douze pagayeurs et un pilote. L'équipage ou « compagnie » laisse à terre son cuisinier et ses fétiches. Ce sont des noirs d'Accra ou de Cape-Coast qui font ce rude métier pour 30 francs par mois et la ration de riz. On leur distribue en outre du tafia de traite : une bouteille par homme et par jour, une bouteille par voyage pour tout le monde et une gratification d'une bouteille par trois voyages effectués sans accident, c'est-à-dire lorsqu'aucun colis n'est tombé à la mer. Seize voyages sont le maximum qu'on puisse atteindre en une journée de barre belle. Avant de lancer l'embarcation, on la roule sur le sable pour la placer sur le revers de la dune, droite à la lame. Le pilote, armé d'une godille en guise de gouvernail, se tient debout sur l'arrière et dirige la manœuvre. Immobile, il attend l'embellie. Lorsque la vague du dernier brisant va se former, pendant que le rouleau intermédiaire est en action, au moment précis où déferle la volute la plus rapprochée, le pilote crie, les fétiches poussent à la quille, les Minas entièrement nus se hissent sur les rebords et rament vigoureusement à peine assis. L'embarcation flotte. On franchit le deuxième brisant à coups répétés de palettes, pendant que la troisième volute est devant, énorme, prête à en-

1. La canonnière à hélice *Scorpion* n'arrivera que le 11 octobre. Le *Sané* a quitté Cotonou le 29 juillet 1892.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PASSAGE DE LA BARRE. — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gloutir tout. Le pilote doit saisir l'instant propice pour ne pas être étouffé entre deux rouleaux. Dès que l'on est en eau calme, les canotiers, humides, cessent de ramer vigoureusement. Ils se reposent, sourient et demandent au passager un petit cadeau, en montrant des dents blanches sous des gencives rouges qui éclairent joyeusement leurs faces d'ébène.

Pendant l'opération, les féticheurs sur la plage ont suivi la pirogue des yeux, poussant des hurlements, lançant des imprécations aux génies de la mer *Aïsan*, *Abbétayo*, *Avrékété*, Neptunes dahoméens. Quand le danger est écarté, ces braves ivrognes, marchands d'orviétan, se couchent à côté de leurs idoles et arrosent de gin et de tafia les emblèmes de la divinité, morceaux de bois et de fer fichés dans le sable, barbouillés de sang de coq et d'huile de palme. Pour atterrir, on cherche à atteindre le brisant du milieu d'abord, puis on s'élance sur la crête de la vague qui doit vous porter directement à terre, ou vous faire chavirer s'il y a eu fausse manœuvre. Dès que le canot s'est échoué sur le fond solide, les rameurs jettent avec frénésie leurs pagayes en l'air, se précipitent à l'eau; les féticheurs empoignent le passager dans leurs bras huileux et le déposent avec déférence sur un terrain plus hospitalier. On leur donne une pièce de monnaie, et tout le monde est heureux.

En considérant la barre, on se demande, non sans étonnement, comment les constructeurs du wharf ont pu en six mois mettre à terre leurs matériaux et installer cet ouvrage hardi, un appontement métallique sur des sables roulés par des vagues constamment en mouvement. En décembre 1891, les diverses pièces fixées à des flotteurs insubmersibles étaient halées du navire à la plage à l'aide d'amarres disposées en « va-et-vient ». Huit cents tonnes de matériel furent ainsi débarquées sans accident.

Pour la construction on a adopté le procédé suivant : l'extrémité des pieux de fondation en acier plein (14 centimètres de diamètre) était munie d'une large vis en fonte de fer. Au moyen d'une bigue s'appuyant sur la partie du travail déjà faite, on présentait le pieu en place et pour le visser on garnissait sa tête d'un tambour horizontal. Autour de ce tambour s'enroulait une corde qu'il suffisait de tirer à l'aide de treuils pour faire pivoter le pieu sur lui-même et le visser, jusqu'au *refus*, dans le sable compact et les bancs de coraux qui forment le fond de la mer en cet endroit. Une fois ces pieux placés, on les réunissait par des entretoises.

Le wharf se divise en deux parties : la passerelle, de 236 mètres de longueur sur 5 m. 30 de largeur; le débarcadère, 44 mètres de longueur sur 12 de largeur. Pour supporter la section de la passerelle la plus proche de la côte (136 mètres de longueur), on s'est contenté de palées simples formées de deux pieux, distants de 8 mètres les uns des autres; mais, à partir de cet endroit, on a dû employer un système de palées doubles, rappelant les piles de ponts métalliques, formées de quatre pieux entrelacés. Ces piles sont espacées de 16 mètres. Le plancher de la passerelle est muni de deux voies de chemin de fer de 80 centimètres d'écartement; celui du débarcadère a quatre voies et sera desservi par quatre grues tournantes. La barre ne se faisant sentir que jusqu'à 100 mètres au delà du rivage, l'extrémité du wharf n'éprouve pas d'agitation.

Destiné surtout au commerce, le wharf a été inauguré par la guerre. Le personnel et le matériel ont passé sans encombre par cette base d'opérations d'un nouveau genre.

Cotonou, en langue dahoméenne (*fon* ou *djedji*), signifie « bouche de la lagune morte » (*co to noum*). Ce nom indique que nous sommes à une embouchure de rivière. A 200 mètres à l'est du wharf se trouve l'isthme qui empêche les eaux du lac Nokoué (Denham) de communiquer avec l'océan. Cette langue de terre s'est ouverte en 1887. L'*Émeraude*, petite canonnière, a pu franchir le chenal à cette époque pour se rendre dans la lagune de Porto-Novo, au grand désappointement des féticheurs dahoméens[1]. Sous l'action des sables accumulés par le ressac, l'ouverture s'est refermée trois mois après. Le débit des eaux de l'intérieur n'est pas constant : on ne peut donc espérer pouvoir creuser dans la lagune un port capable d'abriter des navires d'un certain tonnage, comme à Lagos. L'emplacement sur lequel est bâti Cotonou est de formation géologique récente et peut encore être appelé à disparaître, étant soumis au caprice d'une inondation.

Nous ne sommes pas dans une ville, mais dans un campement, jeté dans les dunes de sable du cordon littoral, sorte de bourrelet solide qui s'est formé sur la Côte des Esclaves, entre l'océan et les lagunes courant parallèlement à la mer, alimentées par les rivières qui descendent des hauts plateaux sis entre les 7e et 8e degrés de latitude nord.

Deux constructions sérieuses : le blockhaus, ouvrage en maçonnerie, bâti par le capitaine Lebigot, de l'artillerie de marine, et l'hôtel du câble anglais. Les factoreries sont des cases en planches. On a jeté les fondements de l'hôpital et des baraques Moisant destinées à la troupe. De droite et de gauche, au hasard, sont des paillotes, des tentes Tollet, des cuisines en plein vent, des marchandes de pacotille, des échoppes au milieu du chemin, etc. La forêt qui entourait Cotonou d'une forte ceinture de brousse verte et qui a permis à l'armée de Behanzin de venir attaquer nos lignes le 4 mars 1890, à 5 heures du matin, a été émondée. Les canons du fort ont un champ de tir de plus de 1 kilomètre : la défense est assurée. Une ligne de palanques complète le système; elle va de la mer à la lagune, formant pour ainsi dire la base d'un triangle isocèle.

Je suis reçu au mess des officiers, paillote circulaire en forme de pagode. A défaut de confort et de

1. En novembre 1893, même phénomène. La bande de sable a été enlevée par les eaux subitement grossies à la suite de pluies exceptionnelles. La rupture ne s'est pas effectuée sans accident. La factorerie Cyprien Fabre, les magasins et l'appontement du service administratif ont été projetés dans la mer en même temps que le sol.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

luxe, la plus grande gaieté règne dans le « kiosque », comme nous disons. Nous assistons d'abord, sans nous déranger, en prenant l'apéritif, à la manœuvre du canon par des artilleurs improvisés dits *Haoussas*. La compagnie de débarquement du *Mytho* vient aussi faire l'exercice sur la place d'armes, enfin le commandant Villiers fait évoluer ses *Bachi-Bouzouks*, les spahis volontaires, mes compagnons de voyage.

Il règne partout une grande effervescence, provoquée par le ravitaillement de la colonne. Des noirs s'avancent processionnellement, à la file indienne, vers le wharf, y chargent sur leurs têtes crépues des caisses en zinc contenant les vivres du corps expéditionnaire, et les portent à la lagune, où des piroguiers les prendront pour les charrier vers l'Ouémé. Les Kroumans des factoreries remplacent la population indigène, qui fait totalement défaut.

Visite aux factoreries. Bien que la France fût officiellement installée à Cotonou depuis 1861, le développement commercial de ce point a été très lent. Aujourd'hui encore ce n'est qu'un entrepôt de marchandises destiné à ravitailler les comptoirs d'Abomey-Calavi et Porto-Novo, un lieu de transit pour les poncheons d'huile de palme et les sacs d'amandes expédiés en Europe. MM. Cyprien Fabre et Régis aîné de Marseille y ont seuls des établissements. Les autres marchands de Porto-Novo font leurs opérations par Lagos au moyen de vapeurs qui circulent dans la lagune de l'Ossa (Badagry). Les produits du cru sont achetés aux indigènes de l'intérieur contre espèces anglaises et contre tissus, alcools, faïences, fusils, poudres, sels, etc.

Des douaniers français se promènent lentement sur la plage et ont remplacé les anciens *décimères* du Dahomey, ainsi nommés parce que ces agents étaient en principe chargés de percevoir le dixième de la valeur sur les importations. Mais en réalité on payait des droits fixes peu importants.

Dans un avenir très rapproché, tout le commerce devra passer par Cotonou pour ne pas être taxé deux fois, à Lagos et à Porto-Novo. Les difficultés politiques cessant et le wharf ayant supprimé l'obstacle naturel, la barre, rien ne paraît devoir s'opposer désormais à la reprise des transactions, un peu ralenties pendant les hostilités.

II

Historique sommaire des événements antérieurs à l'année 1892. — Nos traités avec le Dahomey. — 1889. Mission Bayol. — Un couloir de vase dans un bosquet de verdure. — Un pantalon à bande d'or dans une mare de sang. — 1890. Colonne Terrillon. — Traité du 3 octobre. — 1891. Béhanzin se prépare à la guerre. — 1892. Attaque d'une canonnière. — Le colonel Dodds est nommé commandant supérieur.

Depuis le XIVe siècle la France était en relations suivies avec le Dahomey. La compagnie des Indes Occidentales avait été créée par un édit de Louis XIII, le 31 octobre 1626 ; Colbert en confirma la charte le 16 avril 1664. Une ambassade dahoméenne fut reçue au palais de Versailles le 16 décembre 1670, à la suite d'un voyage à Allada fait par d'Elbée, commissaire de la marine française. « Le monarque noir le reçut avec déférence, dit le chevalier des Marchais, et le fit boire dans son verre, témoignage de considération et d'amitié qui n'a rien d'égal dans la nation ! Depuis, le commerce fut ouvert et les Français eurent la liberté de traiter avec les sujets du roi. »

Nous possédions un établissement commercial très important, où nous avons entretenu des troupes jus-

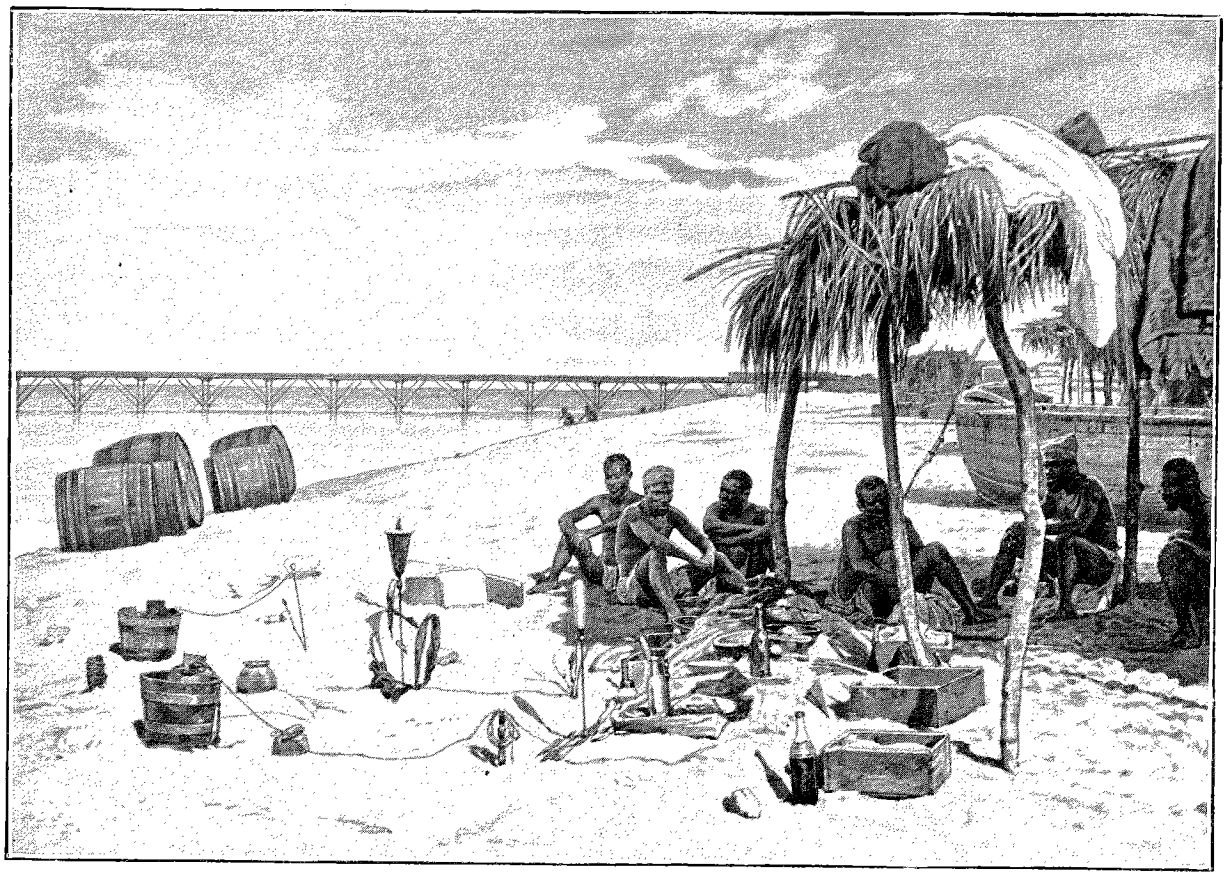
LE GÉNÉRAL DODDS [1].

qu'en 1797, le *Fort Royal Saint-Louis de Grégoy*, dans le royaume de Juda (Ouidah). Le directeur de ce comptoir tenait le premier rang dans les cérémonies officielles, marchant avant ses collègues anglais, portugais, danois, hollandais. Le fort français ayant cessé d'être occupé par une garnison, la jouissance et la garde en avaient été remises à des négociants français, qui entretinrent les meilleurs rapports avec les rois d'Abomey, et créèrent l'industrie des huiles de palme.

Le 1er juillet 1851, le lieutenant de vaisseau Bouët signa à Abomey un traité d'amitié et de commerce. Treize ans plus tard, le roi Glé-Lé nous cédait verba-

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie de Pirou, rue Royale.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



REPOS DES FÉTICHEURS [1] (PAGE 70).

lement à Cotonou une bande de plage de 6 kilomètres de profondeur. La cession de Cotonou fut confirmée par le traité écrit du 19 mai 1868, et la France, en vertu de cet acte, était autorisée à prendre possession de ce territoire.

En 1857, les Minas nous vendaient la plage de Pla, plus connue sous le nom de Grand-Popo, et, en 1868, Ajigo ou Agoué. Le 19 juillet 1883, le gouvernement affirma son protectorat sur ces contrées.

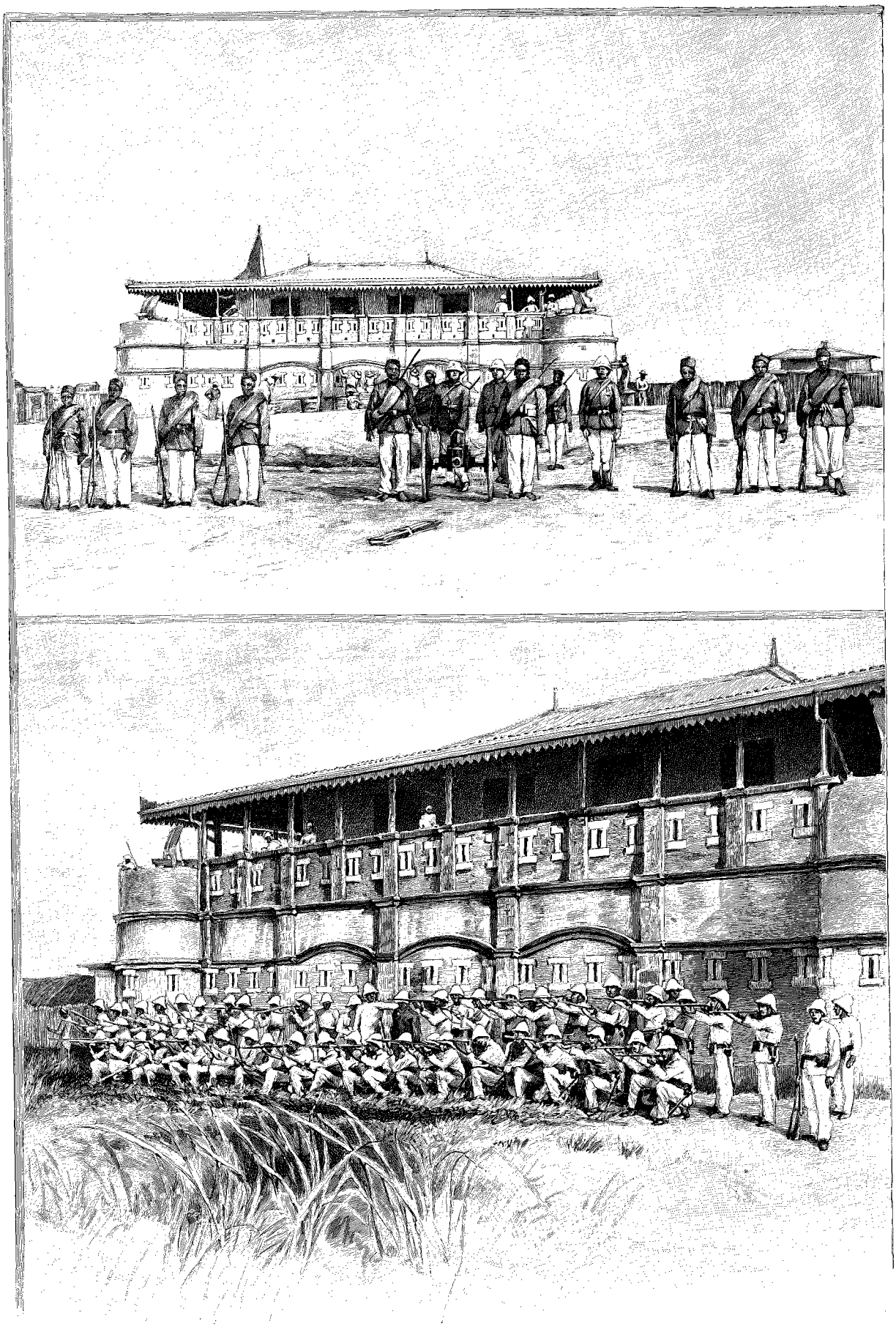
Le petit État nègre que l'on désigne sous le nom de royaume de Porto-Novo s'était constitué de la même manière que le Dahomey, comme on le verra plus loin. Les habitants, de famille *djedji*, avaient une origine commune. Les souverains étaient cousins, et un lien de vassalité subordonnait le roi d'*Adjaché* (Porto-Novo) au monarque d'Abomey. En 1863, le roi Mecpon, successeur de Soudji, fit alliance avec nous et se mit sous notre protectorat pour s'épargner la guerre avec les Anglais, qui, au mois de décembre, venaient de s'emparer de Lagos, à l'embouchure de l'Ogoun. Le traité de protectorat fut renouvelé sous Toffa, successeur de Mési, le 25 juillet 1883.

Dans l'intervalle, un conflit entre le Dahomey et l'Angleterre provoqua une intervention de notre part. Le gouvernement britannique avait infligé à Glé-Lé une forte amende pour l'obliger à respecter ses nationaux. Le roi refusa de payer. L'Angleterre ordonna le blocus de la côte, qui ne fut levé que le jour où les commerçants français de Ouidah eurent payé eux-mêmes l'amende, pour ne pas voir leurs transactions interrompues. M. Paul Serval, capitaine de frégate et chef d'état-major de l'amiral commandant en chef de la division navale de l'Atlantique Sud, reçut mission de négocier un nouveau traité avec le Dahomey. Ce fut la convention du 19 avril 1878. Elle stipulait la cession pleine et entière de Cotonou; le roi abandonnait même ses droits de douane. Pendant une dizaine d'années, aucune difficulté ne surgit quant à l'application des clauses de ce document. C'est sans opposition qu'en septembre 1885 on mettait une petite garnison à Cotonou, en même temps que l'on installait quelques miliciens à Porto-Novo avec un Résident, pour donner à nos nationaux un peu de confiance et de prestige. Cette prise de possession des pays soumis à notre protectorat était la conséquence de l'acte général de Berlin du 26 février 1885, qui, dans son article 35, stipule l'occupation effective des établissements de la côte d'Afrique. Jusqu'en 1887, aucun incident ne troubla le pays.

Toffa-Houénou-Baba-Dassy, dit « le Doux », n'avait pas la même morgue belliqueuse que son parent Glé-Lé. La fréquentation des civilisés, l'habitude du luxe, l'abus des alcools, l'excitaient de temps à autre à rompre en visière à son suzerain. En 1888 commence une période de tiraillements, d'intrigues, d'hostilités sourdes,

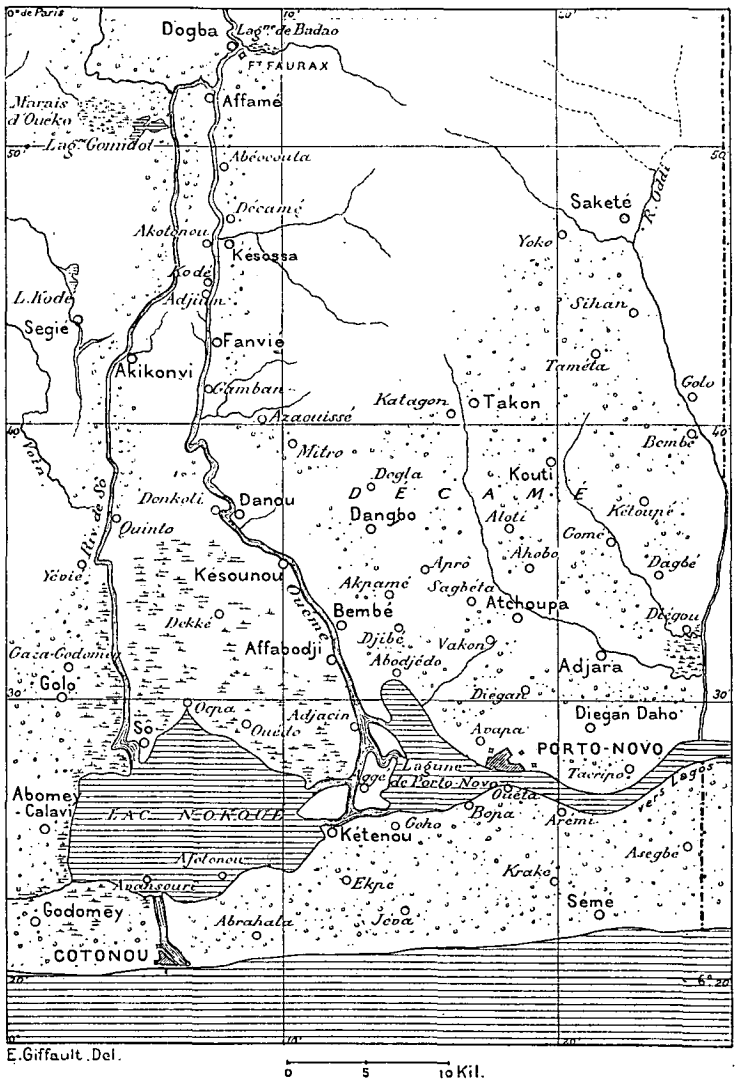
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie de M. Tanquerey, commandant de la « Ville de Maceio ».*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ARTILLEURS HAOUSSAS ET COMPAGNIE DE DÉBARQUEMENT DU « MYTHO » A COTONOU (PAGE 71). — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CARTE DU ROYAUME DE PORTO-NOVO [1].

de *palabres*. Glé-Lé devient vieux, subit l'influence de son fils Condo, que des traitants mulâtres de Ouidah poussent contre nous. Les relations déjà tendues entre les deux rois sont sur le point de se rompre. Glé-Lé cherche querelle à Toffa, et le 28 mars 1889 il envahit le territoire de Porto-Novo, coupe les palmiers, enlève les habitants, vend les uns, décapite les autres. Mais il recule devant la guerre avec la France, tout en déclarant qu'il ne reconnaît pas le traité de 1878. Il fait trancher la tête aux cabécères qui avaient apposé leurs croix au bas du document diplomatique apporté en France par le commandant Serval.

Au commencement d'octobre 1889, je me trouvais à Porto-Novo avec le docteur Bayol, qui avait été chargé par le gouvernement de tenter un accord pacifique et de mettre fin à un état de choses préjudiciable au développement économique de la colonie.

Natif d'Eyguières, près d'Arles, sous le bon et chaud soleil du Midi, poète provençal à ses heures, boulevardier, médecin de marine, explorateur, le gouverneur colonial Bayol fit tout pour éviter la guerre entre la France et le Dahomey. Il ne put, à son grand regret, briser l'entêtement de nègres ignares et vaniteux.

Le 16 novembre 1889, la mission Bayol quitte Cotonou pour gagner Abomey. Glé-Lé avait fait attendre trois semaines l'envoi de sa canne.

A la Côte des Esclaves, un bâton ostensiblement porté par un domestique ou *moulèque* représente l'envoyeur; on lui doit la même considération qu'à son propriétaire. Le souverain fait toujours communiquer ses ordres aux gens du littoral par un *cabécère* (chef), qui remplit les fonctions de *récadère* ou messager porteur de canne. Ce dernier est reçu avec solennité; les sujets se prosternent, mettent la tête dans la poussière, et les grands honneurs se rendent à la canne comme à Sa Majesté Dahoméenne.

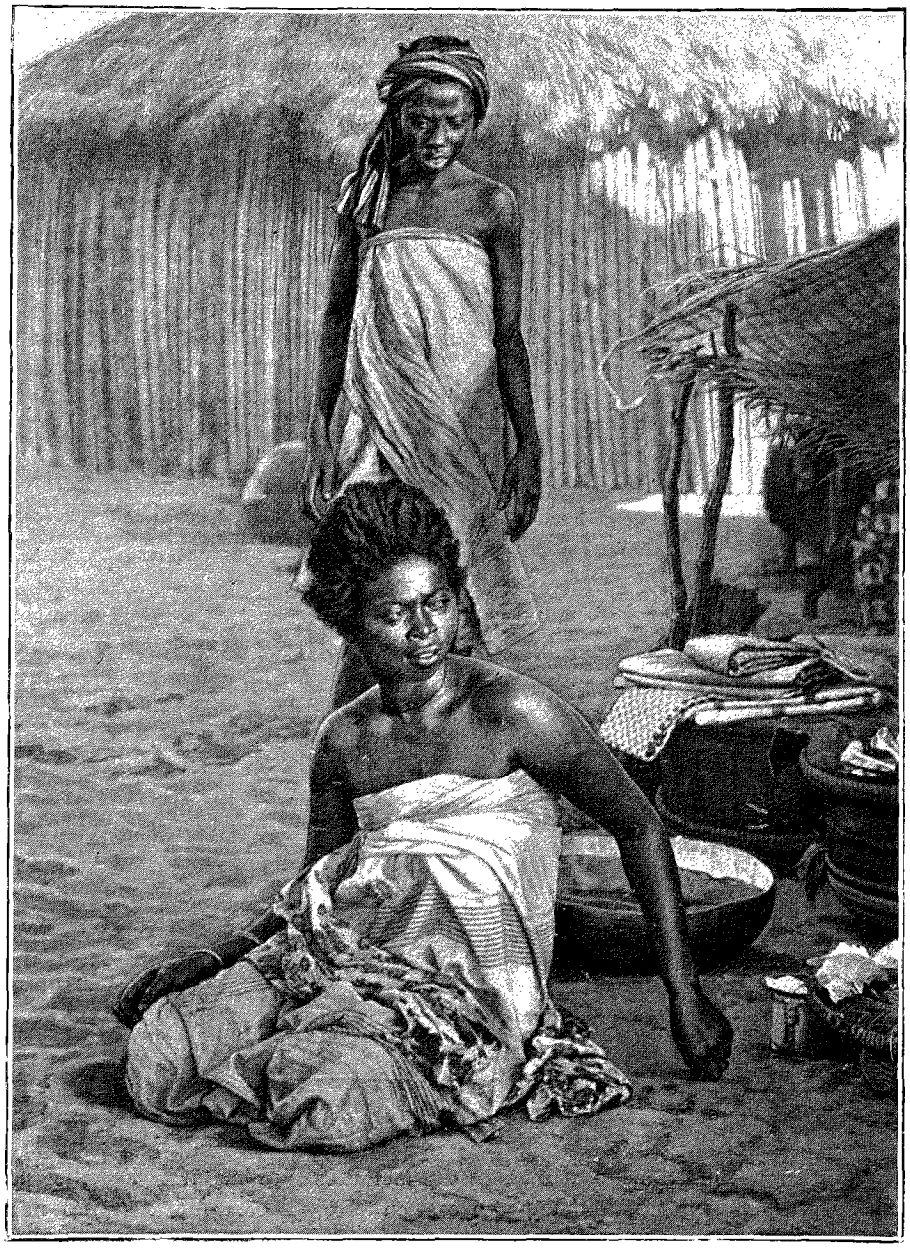
La canne représente la personne à laquelle elle appartient. Lui manquer de respect équivaut presque à une insulte faite à son propriétaire. En 1863, l'amiral Laffont de Ladébat a abandonné Porto-Novo parce que le roi de ce pays avait cassé le bâton du représentant de la France sur la tête du domestique porteur d'un message, le sieur Lawani-Kosoko. Lorsqu'on veut faire acte de déférence envers un notable sans l'aller voir, on envoie son domestique le saluer avec la canne. Cet objet remplace l'anneau du moyen âge : il atteste que le messager dit la vérité et vient bien de la part de son maître. Lorsqu'on passe dans une ville où il y a beaucoup de personnes à visiter et que le temps manque, le boy fait une tournée dans chaque maison, la canne à la main. Cela suffit. On vous rend la politesse par le même procédé, et les convenances sont respectées.

Secouée par ses hamaquaires, exposée aux rayons pernicieux du soleil, aux piqûres de myriades de moustiques, la caravane, composée, outre le lieutenant-gouverneur, d'un secrétaire, d'un interprète, d'un sergent et de quatre gardes civils, passe Godomey, Abomey-Callavi, Torricada, Allada, Ekpé, villages sans importance, suivant, à travers la grande forêt de palmiers à huile, des sentiers étroits et sinueux, encombrés de lianes et de troncs d'arbres, que le nègre paresseux laisse religieusement, malgré l'enchevêtrement, là où la dernière tornade les a jetés, se contentant de passer à côté et plus loin quand l'obstacle devient infranchissable. Derrière les hamacs des Européens courent à la file indienne, chantant des complaintes somnifères, tous les parasites qui, au Dahomey,

1. *D'après les travaux topographiques les plus récents.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

font cortège aux gens de qualité : autorités locales, *yévoghans*, *agorigans*, *apollogans*, *koussougans*, *chaudatons*, *moces*, fétiches, domestiques, esclaves et curieux. Tout ce monde suit, pieds nus, par habitude et par devoir. L'usage de la compagnie est dans les mœurs. Les représentants du roi honorent la marche du blanc de leur présence, mais aussi ils le surveillent, pour qu'il ne se serve d'aucun instrument, d'aucun appareil photographique. Les voyageurs qui montent à Abomey sont toujours prisonniers plus ou moins inconscients de leur escorte : de là manque absolu de renseignements topographiques ou autres.



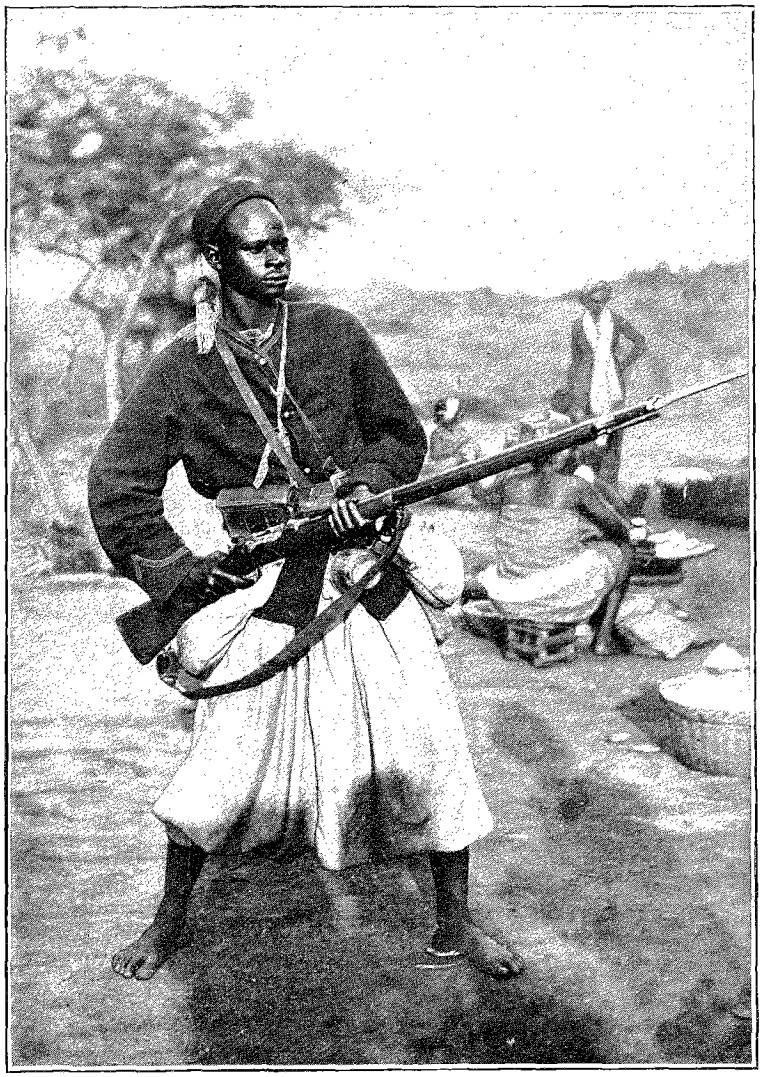
UNE MARCHANDE À COTONOU [1].

En avançant vers le nord, le pays s'ondule sensiblement, la population diminue, les habitants ont fui les vexations et les cruautés des gens du roi. Sous le bois profond, des singes et des perroquets, seuls propriétaires de ces vastes et mornes solitudes, se sauvent à l'approche des hommes. Le 19 novembre, on traverse la *lama*, marais réputé inextricable : un couloir de vase dans un bosquet de verdure. Le sol devient mou, les porteurs glissent, les paquets tombent, les Européens se fâchent, les nègres crient, mais on marche quand même pour arriver à Cana. La végétation est moins dense; çà et là quelques cultures, maïs, ignames, arachides, bananiers. Sol jaune pâle, argilo-ferrugineux, quelques cailloux, des effritements de roches; dans le lointain des collines, les premières terrasses des monts de Mahis, à peine entrevues en 1871 par l'Anglais Skertchly. L'*harmattan*, vent chaud imprégné d'électricité, souffle et dessèche les puits, l'eau devient rare; on l'achète à des femmes qui passent, portant sur la tête de grandes cruches en terre rouge.

Le 20 novembre, l'expédition est à Cana : des cases en pisé, des masures menaçant ruine. Une députation des grands du royaume, avec de larges chapeaux de feutre gris sur le sommet du crâne, des chaussettes de laine rouge aux pieds. Puis s'avancent lentement, hiératiques, grotesques, le *Migan*, chef de la justice et grand bourreau, le *Méhou*, chef des guerriers, le ministre Imavo, le *Mévo* Roublé, les cabécères Gonflé, Aladagmé, un millier de soldats. Ces dignitaires complimentent le *yévoghan* français, ou chef des blancs, qui entre dans la capitale le 21. Grand caravansérail, peuplé de fidèles du roi, esclaves et domestiques. Les tam-tams, les dents d'éléphant trouées qui servent de flûtes, les sons bizarres, les hurlements et les cris rauques que lancent les négresses accroupies, faisant la haie pour voir passer nos compatriotes, tout ce tintamarre d'instruments primitifs et de voix avinées produit un tohu-bohu, un charivari indicibles, et donne

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS [1].

aux voyageurs la migraine, seul bienfait des mélopées africaines. On loge la mission dans une case en terre, humide et sans lumière; on déploie autour du *salam* ou quartier plusieurs escouades de guerriers pour veiller sur les blancs et un peu aussi pour les garder à vue. Pendant trente-six jours, roi, prince héritier, chefs de tout rang, soldats, amazones, serviteurs, se procurent le plaisir — ineffable et inexprimable pour un nègre — de se moquer sans vergogne de nos amis, qui assistent, bon gré mal gré, à des danses furieuses, hurlantes, érotiques, à des libations copieuses et enfin à des sacrifices humains. En l'honneur de la France, pour saluer les mânes des ancêtres, pour apaiser les génies malfaisants, les *legbas* et les *mauns* de l'Olympe dahoméen, ces sauvages entassent cadavres sur cadavres dans les rues, places publiques et cours des maisons.

A tout instant, le roi Glé-Lé (*Quini-quini-quini*, « lion des lions »), un vieux rabougri au chef dénudé, au visage émacié, un débris de nègre, œil éteint, voix aphone, affublé d'un grand pagne de soie verte, constamment entouré de femmes nues qui essuient à tout instant son front pigmenté et luisant, Glé-Lé éprouve l'impérieux besoin de consulter le docteur; on vient le chercher dans sa chambre, dans son lit même; on exige qu'il ait son costume officiel et surtout son pantalon à bande d'or. De l'uniforme de gouverneur colonial — grande tenue des préfets, broderies or, épée à poignée de nacre, chapeau à plumes, écharpe tricolore, etc. — le pantalon à bande d'or produit seul un réel effet sur les esprits enfantins de ces prétoriens de bas étage. La bande les hypnotise. Ils la touchent, la palpent et en demandent la valeur au secrétaire. Les porteurs s'arrangent toujours, en se rendant au palais, pour que les Français aient à traverser soit une mare de sang, soit un groupe de corps en putréfaction étendus en travers des portes et des ruelles étroites. Une odeur fétide empeste l'air ambiant : cette odeur se mélange avec celle des bordelaises de rhum de traite éventrées, avec le parfum douteux de l'eau de Cologne frelatée.

Condo, aujourd'hui Behanzin, fait de la politique avec M. Bayol. Son père, absolument incapable de gouverner, lui laisse les affaires extérieures. Grand gaillard de quarante ans environ, le facies éraillé par des excès prématurés, l'héritier présomptif est notre ennemi. Il déclare tous traités nuls, repousse notre intervention et résiste aux patriotiques suggestions de l'ambassadeur français.

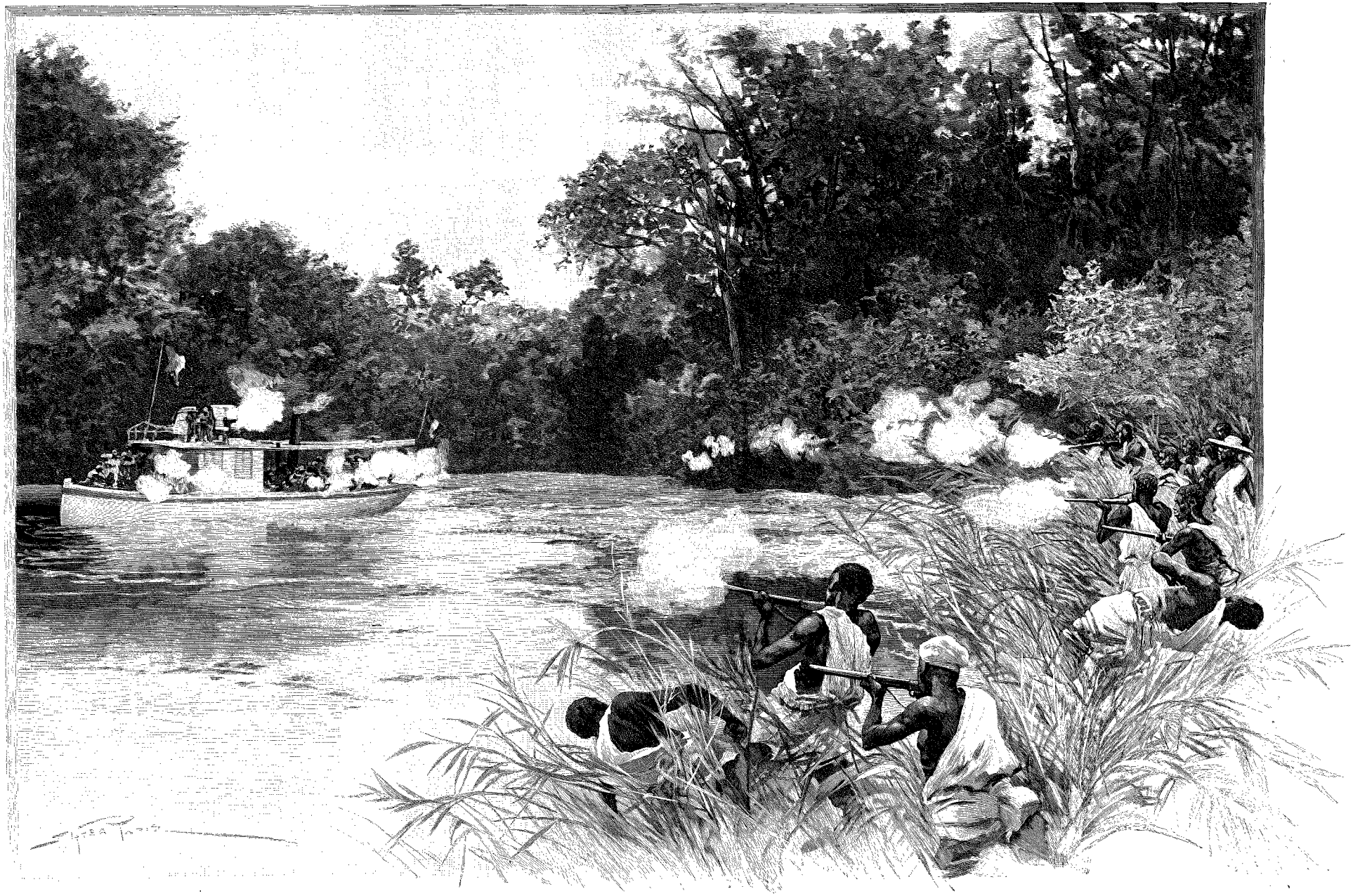
Les cadeaux de M. Étienne ne font aucune impression. C'était cependant une collection pittoresque d'échantillons de notre industrie nationale : un casque de dragon à crinière verte, une longue-vue marine, un stéréoscope qui faisait voir les merveilles de Paris en 1889, six pièces de soie et trois de velours, un yatagan avec fourreau grenat, un bonnet d'astracan semblable à celui du Shah de Perse, orné de pierreries précieusement fausses, une boîte à musique jouant plusieurs airs, entre autres *la Marseillaise*, *le Père la Victoire*, six douzaines de chaussettes de laine, douze parapluies, vingt caisses de liqueurs. Toutes ces belles choses trouvent des spectateurs froids et dédaigneux [1].

« Nous avons des armoires pleines de pareils bibe-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. Ces objets ont été retrouvés par le général Dodds en 1893.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

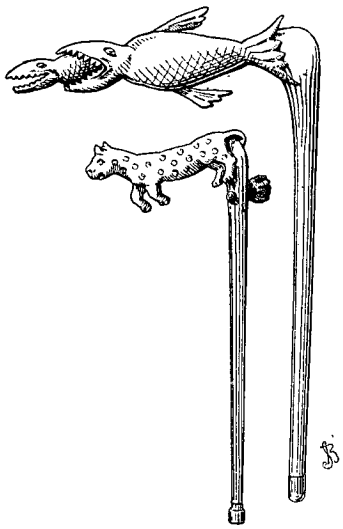


COMBAT DE LA « TOPAZE » (27 MARS 1892) (PAGE 80). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lots », répond Condo. Aucune détente ; on parle même de garder les envoyés comme otages, parce que les cadeaux sont insignifiants et les desiderata exorbitants. Condo ne comprenait pas que la France se laissât gouverner par une femme, la République, qu'on lui a montrée sur une pièce de 5 francs. M. Bayol essaye de lui expliquer le régime parlementaire. Un rire large et prolongé, des exclamations gutturales, des cris de paon affolé, accueillent cette courte dissertation de droit constitutionnel, qui écrase l'intellect du moricaud. Toute réflexion faite, il déclare préférer son système de gouvernement plus expéditif, plus macabre, plus original. Son Altesse engage les Français à revenir à l'empire, envoie ses hommages à son « cousin » Napoléon. On a beau lui affirmer que l'empereur est mort, il n'en croit rien et se fâche.

Le 27 décembre, départ d'Abomey. Il était temps. Glé-Lé meurt le 30 et l'on accuse le docteur de lui avoir jeté un sort. Le 31, la mission revoit la plage de Cotonou avec un légitime soulagement. Behanzin, surnommé *Hossu Bowélé* (« roi requin »), succède à son père *Bahadou* Glé-Lé.



CANNES ROYALES [1] (PAGE 74).

A son retour d'Abomey, M. Bayol, connaissant les intentions de Behanzin, télégraphie à Paris. Le gouvernement décide que l'on occupera le littoral et que l'on protégera nos nationaux. Des renforts sont envoyés. Le 16 février 1890, le *Sané*, commandant Léopold Fournier, arrive sur rade de Cotonou. Un corps expéditionnaire, composé de deux compagnies de tirailleurs sénégalais et d'un détachement d'artilleurs européens, quitte Dakar sur l'*Ariège* le 9 février, et arrive à Cotonou les 19 et 20, sous les ordres du chef de bataillon Terrillon, de l'infanterie de marine. Le débarquement s'effectue sans difficulté. Les douaniers dahoméens, assis sur le sable poreux, comptent silencieusement les hommes en alignant de petits coquillages.

Dans la matinée du 21 février, les agorigans, ou représentants du roi de Dahomey, s'étant montrés comme d'habitude insolents et ayant fait des remontrances au sujet de l'inhumation, sans leur autorisation, de deux soldats français morts de maladie, le lieutenant-gouverneur et le commandant des troupes procèdent à leur arrestation sommaire. Comme il est impossible de songer pour le moment à marcher sur Ouidah, il faut avant tout prendre solidement pied à Cotonou et s'y retrancher pour résister au choc de l'armée dahoméenne qui se concentre à Allada.

Le même jour, une reconnaissance, commandée par le lieutenant Compérat, est assaillie par des coups de fusil ; engagement très court : nous avons 4 blessés, les Dahoméens laissent 15 cadavres sur le terrain. Du 22 février au 3 mars nos troupes livrent tous les jours de petites batailles, de légères escarmouches ; nous sommes en présence des contingents du littoral, mal armés, mal commandés. Ces troupes se battent courageusement, mais sans ordre.

Les régiments réguliers ne devaient pas être loin.

4 mars 1890. — Dans la nuit du 3 au 4, profitant d'un orage très violent, une armée de 3 000 guerriers, formant deux masses d'attaque, prenait position dans les bois qui entourent Cotonou, en silence et en ordre, à quelques centaines de mètres de nos avant-postes, attendant, pour attaquer, l'heure propice, le premier chant du coq. En raison de la nature du terrain très fourré et de la manière de combattre des Dahoméens, qui rampent et se dissimulent avec beaucoup d'adresse, et aussi à cause de notre faible effectif, le commandant avait adopté pour la nuit un système de sûreté très simple : 4 petits postes d'une section, échelonnés au delà du village indigène ; pas de sentinelles avancées, trop faciles à enlever. Les gardes civils et deux pièces de canon en seconde ligne, près d'un gourbi, appelé par euphémisme *sanatorium*. Le gros dans les factoreries.

Comme les vigies des navires n'avaient rien signalé d'anormal la veille, tout le monde dormait dans les cantonnements, sauf quelques hommes de garde et le lieutenant Compérat, chef du petit poste le plus exposé, au nord de la place, dans un fortin en construction. A 4 h. 45 la tornade venait de s'apaiser ; la lune disparaissait au milieu des nuages. Compérat, ancien zouave — de la promotion de Saint-Maixent, 1884-1885, — entend des rumeurs sourdes, des chuchotements, des bruits étouffés par le sable humide. Il réveille sa troupe et se met en position de défense. Tout à coup des grelots, des hourras, des cris, des feux de mousqueterie, une foule immense se dresse à dix pas des palanques, entoure le bastion et veut y pénétrer à l'arme blanche. Compérat commande son premier feu, suivi de plusieurs salves tirées avec ensemble. Les Gabonnais sont calmes, malgré l'imminence du danger. L'officier reçoit trois balles dans le corps, dont l'une lui brise l'omoplate gauche. Les féticheurs, qui marchent en tête des contingents, sont sans armes ; une queue de cheval, qu'ils agitent à droite et à gauche, comme un chasse-mouches, leur sert d'épée de commandement pour entraîner leurs hommes à l'assaut et de *gri-gri* protecteur contre les projectiles des blancs.

Les guerriers combattent le sabre d'une main, le fusil de l'autre ; ils tirent au hasard sans viser ; des esclaves ramassent les armes et les rechargent. Les blessés sont achevés, les têtes emportées comme trophées.

Les amazones s'élancent sur les remparts, écartent les arbres à peine enfoncés et, à travers les interstices,

1. *Dessin de Barclay, d'après nature.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glissent les canons de leurs fusils. Nos hommes se trouvent dans une souricière; ils font une sortie pour dégager la gorge de l'ouvrage; 3 sont tués, 8 blessés. Le fort est enveloppé; les cadavres des ennemis hissés sur le sommet des palmiers et que l'on tue à bout portant, tombent à côté de nos blessés. Compérat, héroïque, rallie tout le monde, ne souffle mot de ses blessures, et se décide à mourir sur place plutôt que de lâcher la position. Il attend. Le secours était proche, heureusement. Le lieutenant Lagaspie, son camarade de promotion, arrive au pas de charge avec un peloton de tirailleurs, suivi bientôt de la 4e compagnie tout entière. Un mouvement d'hésitation se produit dans les hordes dahoméennes. Le jour apparaît. La petite section française est dégagée. A gauche de la ligne nos affaires sont un instant compromises. La colonne ennemie avait attaqué avec vigueur et enfoncé notre poste de garde en tuant 5 hommes. Elle poursuivait sa marche au milieu des ténèbres, et allait atteindre les factoreries, lorsqu'elle rencontra la compagnie Lemoine qui la fit reculer vers la forêt, où l'artillerie du *Sané* envoyait ses obus dès le début de l'affaire. Cette phase du combat dure deux heures. A 6 h. 15, les Dahoméens essayent un retour offensif, mais l'artillerie de terre a pris position et contribue au succès de la journée. De 6 h. 40 à 9 heures, l'ennemi, quoique vaincu désormais, essaye de se reformer et n'hésite pas à se découvrir. A 9 h. 30, les plus intrépides disparaissent en abandonnant leurs morts, 120 guerriers, 7 amazones. Les patrouilles volantes signalent que la plaine est jonchée de cadavres.

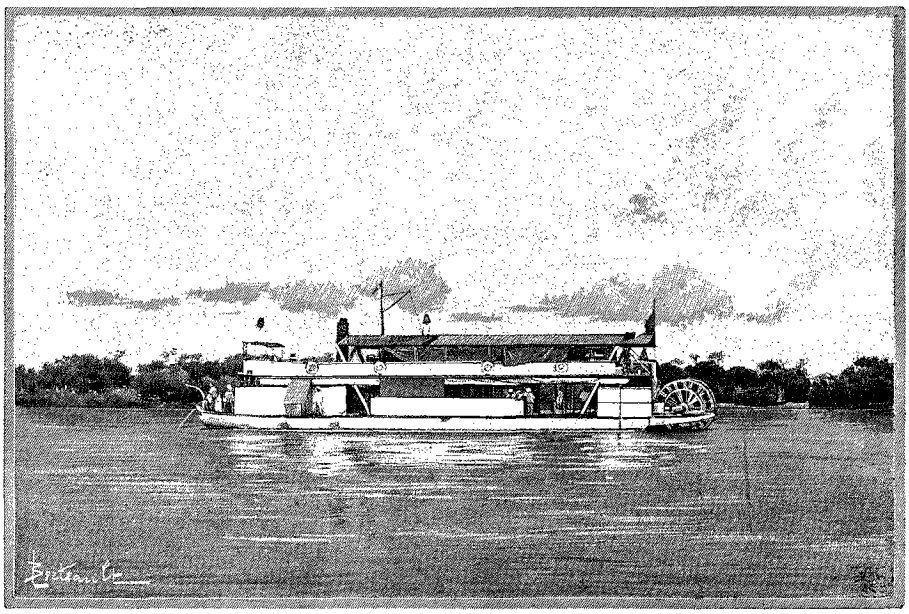
L'ennemi avait reculé, mais il avait montré une bravoure et un acharnement inouïs. Les abords du champ de bataille témoignaient de la rage avec laquelle on avait combattu des deux côtés. Il y avait un véritable amoncellement d'hommes et de femmes, les uns sur les autres, des mares de sang, des têtes tranchées, des figures grimaçantes, des mains crispées. Nous avions 8 tués, dont 2 Européens, et 26 blessés.

Du 5 au 30 mars commence pour la garnison une vie des plus pénibles. Tous les jours on est prêt à recevoir un ennemi qui ne se montre plus, qui fait répandre le bruit qu'il va s'avancer. L'armée ennemie est toujours à Allada. Le colonel Terrillon tente sur l'Ouémé une diversion qui a pour conséquence de décider Behanzin à marcher sur Porto-Novo dans les premiers jours d'avril. Le 20, à Atchoupa, à 7 kilomètres nord-est de Porto-Novo, nous avons un engagement sérieux. Les Dahoméens étaient 7000 en présence de 750 hommes et 3 canons. Devant une démonstration enveloppante de l'ennemi, après avoir résisté à des assauts répétés, notre petite colonne dut revenir à Porto-Novo, marchant en carré face en arrière; nos pertes étaient infimes, mais la situation très grave.

L'affaire d'Atchoupa fut le dernier fait d'armes de la campagne de 1890. En sept engagements nous avions eu 2 officiers tués, 5 blessés, 1 mort des suites de ses blessures, 21 soldats tués, 8 morts des suites; 101 blessés, plus 9 hommes décédés par maladies pernicieuses, total 147 hors de combat.

Le 22 avril, le capitaine de vaisseau Fournier, qui avait remplacé dans les fonctions de gouverneur M. Bayol, rappelé en France, demande des renforts, non pour aller en avant, mais pour repousser l'ennemi, qui semble vouloir s'emparer de Porto-Novo. Il ajoute : « Il faudra expédition sérieuse. Programme : marche sur Abomey par Porto-Novo. Moyen : 1500 tirailleurs sénégalais, 1500 hommes troupes blanches avec artillerie; nombreux porteurs indigènes; service organisé d'approvisionnements, ambulances, gîtes d'étapes fortifiés pour renvoi en arrière malades et blessés, un transport-hôpital à Cotonou, un transport-aviso avec division navale (les troupes d'occupation renforcées sont en dehors des 3000 hommes nécessaires); blocus continué; occupation de plage Ouidah, prise de ville par troupes détachées de colonne de marche. »

En même temps, le *Sané* bombarde Ouidah et obtient la mise en liberté des Français emmenés en cap-



L' « OPALE » DANS LA LAGUNE DE COTONOU[1] (PAGE 80).

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tivité à Abomey le 24 février, MM. Dorgère, Chaudouin, Heuzé, Bontemps, Piétri, etc.

Pour des considérations qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici, le Gouvernement n'est pas favorable à une expédition sur Abomey, et prescrit d'engager des négociations. M. le contre-amiral de Cuverville, remplaçant le commandant Fournier, arrive en rade de Cotonou le 8 juin 1890 et termine l'incident franco-dahoméen d'une manière transactionnelle. Un arrangement est signé à Ouidah le 3 octobre, par lequel sont définitivement reconnus nos droits sur Cotonou et le protectorat de la France sur le royaume de Porto-Novo.

Pendant l'année 1891, Behanzin se prépare à la guerre, achète des armes à tir rapide, fait subir de nombreuses vexations aux commerçants français de Godomey et de Ouidah. De notre côté nous fortifions Porto-Novo et Cotonou.

Dans le courant de novembre 1891, les Dahoméens envahissent le protectorat de Grand-Popo et pillent Ouatchikomé, région fort riche et très peuplée, située entre le cours inférieur de la rivière Mono et la lagune Ahémé, dite rivière de Péda.

Le chef de bataillon Audéoud, commandant des troupes, rend compte au Ministre de la Marine qu'il y a lieu de détruire le Dahomey pour rétablir le calme à la côte et permettre la reprise des transactions commerciales absolument interrompues.

En mars 1892, Behanzin déclare de nouveau la guerre à Toffa et, au mépris de l'arrangement du 3 octobre 1890, pénètre sur le territoire du royaume de Porto-Novo.

Le 27 mars la chaloupe *Topaze*, ayant à son bord le lieutenant-gouverneur M. Ballot et le chef de bataillon Riou, est attaquée sans aucune provocation dans l'Ouémé par 400 Dahoméens postés derrière les hautes herbes de Dongoli. Un tirailleur et deux matelots sont grièvement blessés par des balles de fusil à tir rapide. Dans la nuit du 29 au 30, les Dahoméens occupent Késounou.

Après les premières mesures de défense prises par M. Ballay, gouverneur, le Ministère de la Marine est chargé de la direction des opérations, et le 30 avril, le colonel Dodds, de l'infanterie de marine, est désigné pour remplir les fonctions de commandant supérieur du Bénin.

L'arrivée du colonel Dodds sur la *Ville de Maceio* le 28 mai, celle des navires de guerre et des troupes de renfort, rassurent les populations et éloignent l'armée dahoméenne, qui se retire à Allada.

Nous entrons dans la période de préparation.

Le colonel établit le quartier général à Porto-Novo, où est concentrée la plus grande partie des troupes.

Le corps d'occupation comptait au 1er juin un effectif de 940 combattants, tirailleurs sénégalais, haoussas et artilleurs; au 7 août il était de 2 186 hommes; avec le bataillon de la légion étrangère et les spahis, il atteignait le 1er septembre un total de 3 451.

Dans les lagunes et dans l'Ouémé circulait la flottille, composée de :

Chaloupe canonnière *Corail* (commandant de Fésigny);

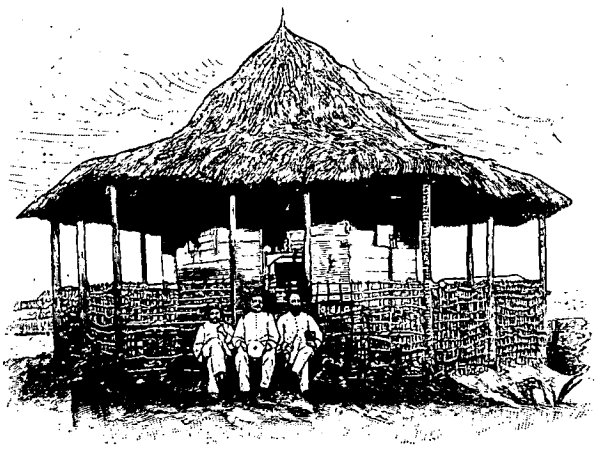
Canonnière à roues *Opale* (La Tourette, enseigne de vaisseau). *Ambre*, *Émeraude* et *Topaze* (commandées par des premiers-maîtres).

Les chemins étaient fermés partout. Le service des renseignements fonctionnait difficilement. Malgré ces difficultés d'ordre matériel, l'époque des tergiversations avait cessé. Nous marchions en avant.

A.-L. D'ALBÉCA.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

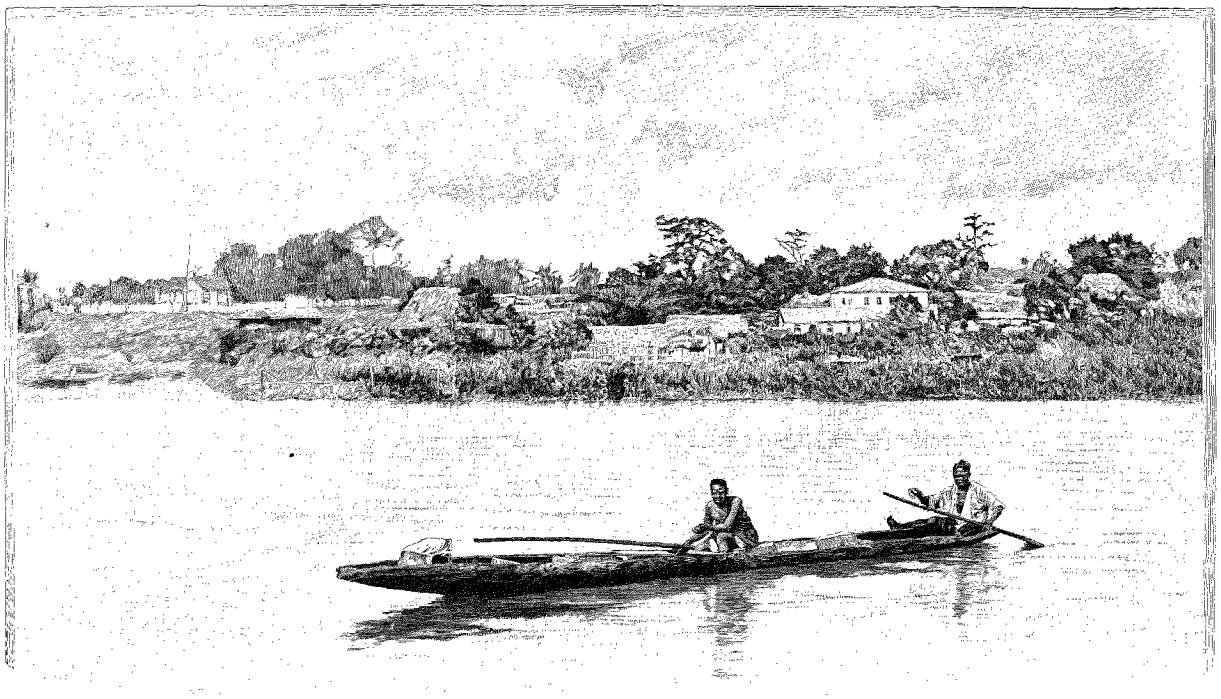
(*La suite à la prochaine livraison*)



LE MESS DES OFFICIERS A COTONOU [1] (PAGE 70).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORTO-NOVO [1] (PAGE 83).

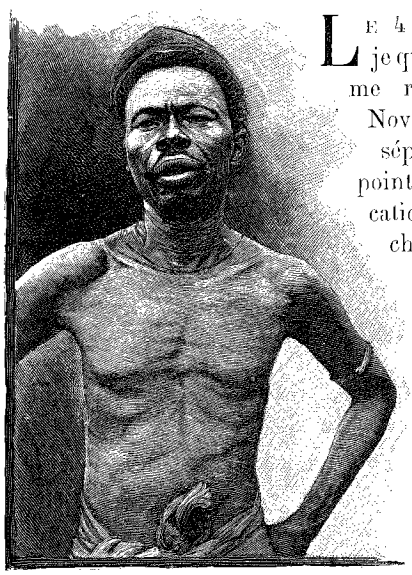
AU DAHOMEY [2],

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

III

En pirogue sur le lac Nokoué. — Les empalés d'Aouansori. — Villages lacustres. — L'Ouémé. — Porto-Novo. — Le roi Toffa. Le Tout Porto-Novo. — Recrutement des porteurs. (Du 5 au 10 septembre 1892.)



UN TOFFANI (PAGE 88) [3].

Le 4 septembre 1892, je quitte Cotonou pour me rendre à Porto-Novo; 33 kilomètres séparent ces deux points. Les communications se font par chaloupes à vapeur. Malheureusement mes camarades et moi, nous manquons la canonnière de service. Nous sommes obligés de prendre une pirogue du pays creusée dans un tronc d'arbre et servant habituellement au transport des poncheons d'huile de palme. Trois tonnes peuvent être chargées dans une embarcation que les indigènes mettent six mois à confectionner. L'ouvrier travaille dans l'intérieur des forêts, seul, lentement et à son aise, avec le plus grand dédain du temps et de sa valeur, qu'il ignore. Pour les Européens, ce mode de locomotion est moins que confortable. Couchés sur des planches nues que recouvrent de grosses nattes du pays, dites *chachas*, nous entendons le clapotis de l'eau pénétrant à travers la carcasse fibreuse du baobab mal raboté qui nous porte. Un nègre tenant à la main une calebasse, ornée de dessins burlesques, enlève cette eau qui menace de couler notre esquif, et la rejette dans la rivière. Au-dessus de nos têtes, une toiture primitive, formée de feuilles de palmier et de bananier entremêlées, nous abrite du soleil ardent. La chaleur est suffocante, la navigation mortellement ennuyeuse. Nous ne pouvons regarder que devant nous ou en arrière, à travers les jambes des canotiers qui se tiennent debout deux par deux, sur les caillebotis, enfonçant paresseusement leurs longs bambous dans la vase, et les en retirant imprégnés d'une boue noirâtre qui dégage des miasmes peu odoriférants. Nous passons alternativement d'une rive à l'autre, sans gouvernail, suivant les fonds bas pour

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p. 65.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éviter de prendre les pagayes. La lagune de Cotonou est large de 80 à 100 mètres, profonde de 80 centimètres à 1 mètre. Les bords sont déterminés par des palétuviers qui prolongent la grève. Quelques palmiers se profilent au-dessus de terres meubles au sol alluvionnaire, fait d'immondices et de détritus, riche en matières organiques. Nous écartons les branches pour avancer, non sans déranger des caïmans qui se prélassaient sur le sable, et qui plongent précipitamment à notre approche, effrayés de ce vacarme qui trouble leur sieste.

Au bout de deux heures d'une marche lente et pénible nous entrons dans un vaste entonnoir de forme elliptique, le grand lac Nokoué ou Denham, du nom d'un marin anglais qui en a fait la première carte en 1845. La vue s'étend à 10 kilomètres au large. De tous côtés, de l'eau. Dans le fond, vers Abomey-Calavi, Ganvié et Sô, quelques grands arbres, des manguiers. C'est le déversoir des eaux de l'Ouémé et de la rivière de Sô. A droite un îlot d'herbes piqué d'aigrettes blanches dont les silhouettes mélancoliques égayent le paysage. Des poteaux fichés dans l'eau, des *coquères* ou demi-rôniers supportent les squelettes en décomposition de deux noirs que le roi Toffa, dit le Doux, a fait empaler récemment pour avoir volé les sacs et le canot de la poste. Des charognards gris foncé sont en train d'achever ces infidèles facteurs. A gauche, Aouansori, village sur pilotis. Ces constructions préhistoriques sont pittoresques, quoique le séjour en soit des plus malsains.

Le lac Nokoué mesure 31 kilomètres de la rive d'Abomey-Calavi à la crique de Kéténou et 18 kilomètres d'Aouansori à Sô. La profondeur varie avec les saisons. Les chaloupes à vapeur calant 60 à 90 centimètres y peuvent naviguer toute l'année.

Çà et là autour de nous, des pêcheurs jettent leurs filets ou attendent patiemment la récolte. Le poisson, d'un excellent goût, est la principale nourriture des indigènes, qui le préfèrent avarié et légèrement fumé. Nous croisons des pirogues; nos gens en profitent pour échanger des politesses. *Okou! okou! okou déou! okou kaka! okou baba!* etc. « Bonjour! bonjour! Comment vas-tu? Comment va ton père, ta sœur, ton frère, ton bœuf, ton cochon, ta poule? », etc. Toute la famille y passe. Les formules de salutations sont longues et dites sur un rythme doux, presque plaintif. *Okou, yévo*, « Bonjour, blanc », *Tafia! tafia!* Cri de ralliement de tous les nègres quand ils voient passer un Européen : « Donne-nous du tafia! »

Tout a une légende et un fétiche au Dahomey. *Nokoué* signifie « case de la mère », *no* « mère », *koué* « maison ». Le lac n'existait pas il y a trois cents ans, paraît-il. C'était un bois touffu. Une féticheuse ayant donné le jour à un enfant difforme qu'elle ne voulut pas reconnaître, pria le *Legba* (priape mâle) de détruire les palmiers et la case de la véritable mère du monstre. Le fétiche exauça le vœu de sa prêtresse, incendia la forêt et la transforma en lagune.

Les noirs, très superstitieux, ont une grande crainte de voyager la nuit sur le lac. Leur ignorance de la navigation et la défectuosité de leurs bateaux sont les véritables causes des nombreux accidents qui ont fait au Nokoué une mauvaise réputation.

La lagune, qui vers l'ouest paraît conduire à Ouidah, communiquait autrefois avec le grand lac, et l'on pouvait se rendre en pirogue de Lagos à Porto-Seguro. L'isthme qui s'est formé entre Zobbo et Godomey rend indispensable aujourd'hui le transbordement lorsqu'on veut pénétrer dans le Bas-Dahomey sans toucher à Cotonou. Couper cette langue de terre et entretenir le chenal au moyen d'une drague paraît facile, et semble devoir être un travail d'utilité publique très profitable au commerce de nos comptoirs.

Les canotiers ne poussent plus la pirogue au bambou. Pour profiter de la brise de mer qui s'est élevée vers midi, ils ont mis à la voile. Deux pagnes de coton, teints en bleu, noués bout à bout et fixés à une gaule formant vergue, et nous voguons rapidement le cap sur Afotonou, autre village lacustre situé à l'est.

Vers trois heures du soir nous sommes dans le canal du Toché, laissant sur la droite Kéténou, que l'Angleterre nous a cédé le 1er mars 1890, en échange de Pocrah et de la rivière Addo. Le lac Nokoué communique avec la lagune de Porto-Novo par de petits bras de l'Ouémé, le Zoumé, le Toché, canaux peu profonds bordés de villages sur pilotis[1].

Les rivières torrentueuses dans le nord n'ont pas dans la région inférieure des berges bien nettes. Elles déposent sur le fond les matières qu'elles ont charriées, coulant souvent à un niveau presque plus élevé que la contrée environnante. Pendant la période des inondations les eaux s'épanouissent dans une plaine basse comprise entre le plateau d'Allada et celui de Porto-Novo, et forment un vrai delta. Dans leur marche vers le sud, les arbres et les plantes qui bordent les rives s'arrachent et viennent obstruer l'entrée des canaux.

Nous circulons difficilement. Les piroguiers se mettent à l'eau, après avoir agité les bambous et poussé des cris lugubres pour chasser quelque caïman endormi; ils portent presque la pirogue à travers les joncs et les herbes marécageuses remplies de nids de gendarmes, peuplées de moustiques, de papillons multicolores et de passereaux bruyants, parmi lesquels se distingue le martin-pêcheur au ravissant plumage de turquoise. Nous heurtons des îlots de nénuphars jaune pâle.

Après le poste du Toché, occupé par des gardes civils, le canal s'élargit, on aperçoit Porto-Novo, la maison Régis, la mission, la Résidence, et en face, à

1. A signaler à Kéténou, dont le territoire avoisine l'Océan, des salines. Les habitants mettent de l'eau de mer dans un tonneau posé verticalement sur une couche de sable d'environ 25 centimètres d'épaisseur. Au moyen d'un trou pratiqué à la partie inférieure et d'un bambou, l'eau plus ou moins filtrée s'écoule dans des jarres que les indigènes placent ensuite sur des foyers très actifs. Après l'évaporation complète de l'eau, ils recueillent le sel qui s'est déposé à l'intérieur des récipients.

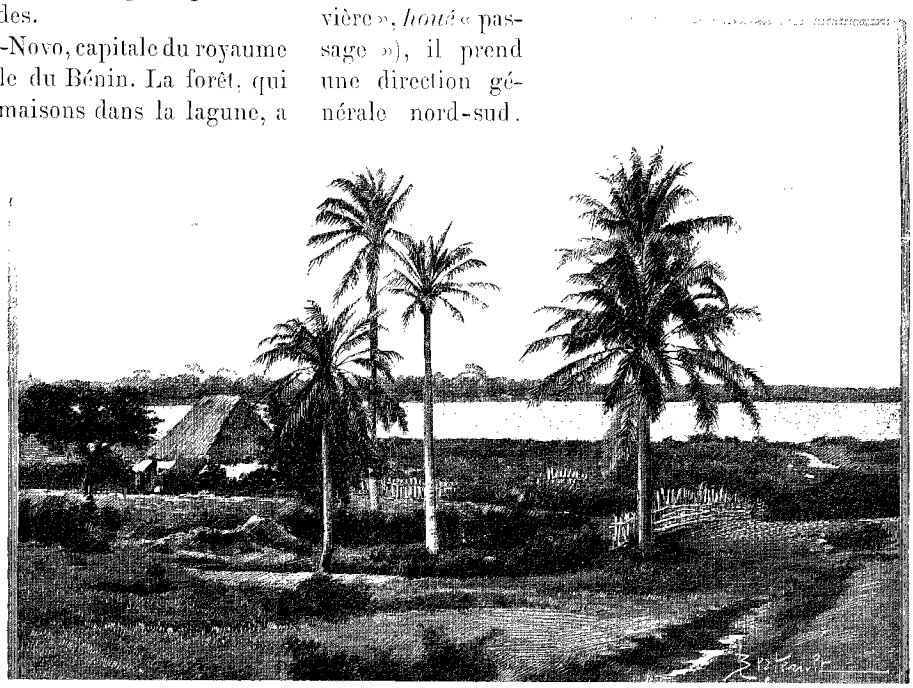
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

800 mètres, le petit village d'Ouéta, caché sous un joli bois de cocotiers et de palmiers. La nuit est arrivée. Des millions de mouches lumineuses se promènent partout et nous éclairent. Nous longeons le bord du plateau, légèrement incliné vers la lagune, sur lequel est bâtie la ville. Pour fouler un terrain solide il faut pénétrer dans de petits fossés perpendiculaires dits *bouthés*, creusés dans la vase par chaque propriétaire de terrain situé sur le bord de l'eau. Ces bouthés sont utiles, mais comme ils servent de dépotoirs à 30 000 habitants, ils entretiennent un cordon infectieux. La brise du soir, que chacun attend avec impatience pour se rafraîchir, arrive imprégnée de principes morbides et d'odeurs nauséabondes.

5 septembre 1892. — Porto-Novo, capitale du royaume de ce nom, est la seule ville du Bénin. La forêt, qui autrefois semblait jeter les maisons dans la lagune, a été défrichée. Des rues, des places publiques ont été tracées un peu partout : l'avenue Gabrielle, la place Bayol, la place Guverville, le boulevard Toffa. L'hôtel du gouverneur est en construction sur la crête d'un plateau situé à l'ouest, en avant des casernements de la troupe. A l'est de la Résidence (ancienne factorerie Daumas-Béraud) commence la ville indigène, dont les cases sont bâties en *barre* et recouvertes en paille. On donne le nom de *barre* à l'argile rougeâtre que les nègres pétrissent comme du mortier en la foulant avec les pieds. Cette terre durcit sous l'action du soleil et acquiert une grande fermeté. Pour construire une case, on établit une première couche de barre, puis une tranche horizontale de 60 à 80 centimètres de hauteur et de 60 centimètres d'épaisseur. Dès qu'elle est séchée, on remet une deuxième couche sur la première, et ainsi de suite. Des maisons très habitables atteignent jusqu'à dix et quinze couches. Pour les rendre plus solides on y entremêle quelques briques et des coquères.

Le royaume de Porto-Novo est composé de plateaux élevés de 30 à 40 mètres, séparés par des dépressions ou bas-fonds qui sont la continuation de la *Lama*, le grand marais du Dahomey. Il faut remonter à Dogba pour trouver des cailloux. La terre est durcie et rongée par du peroxyde de fer. Le premier plateau va jusqu'au marigot de Badao; il est sillonné par des cours d'eau sans importance, et des lagunes boisées sans courant défini, l'*Addi*, l'*Aguidi*, la lagune de *Couti*, et enfin la lagune d'*Adjara*, marais sous forêt de 600 à 800 mètres de largeur, dont le fond vaseux rend impossible le passage à gué. Ces trois lagunes convergent au village de Diégou et forment la *rivière d'Adjara*, qui sert de frontière entre les possessions françaises et la colonie de Lagos (convention du 10 août 1889).

Dans sa marche sur Abomey, la colonne expéditionnaire suivra les rives de l'Ouémé, la grande route commerciale du Bénin, la voie de pénétration naturelle. L'Ouémé ou Ouo (*Ouo*, nom propre de la rivière, *mé* « dans ») prend sa source vers le 9e degré de latitude nord; on ne connaît encore rien de précis sur son bassin supérieur. Mais dans son cours moyen, en aval des gués de Tohoué-Adégon, Tohoué-Gbédé, Aouangi-Tohoué (*To* « rivière », *houé* « passage »), il prend une direction générale nord-sud.



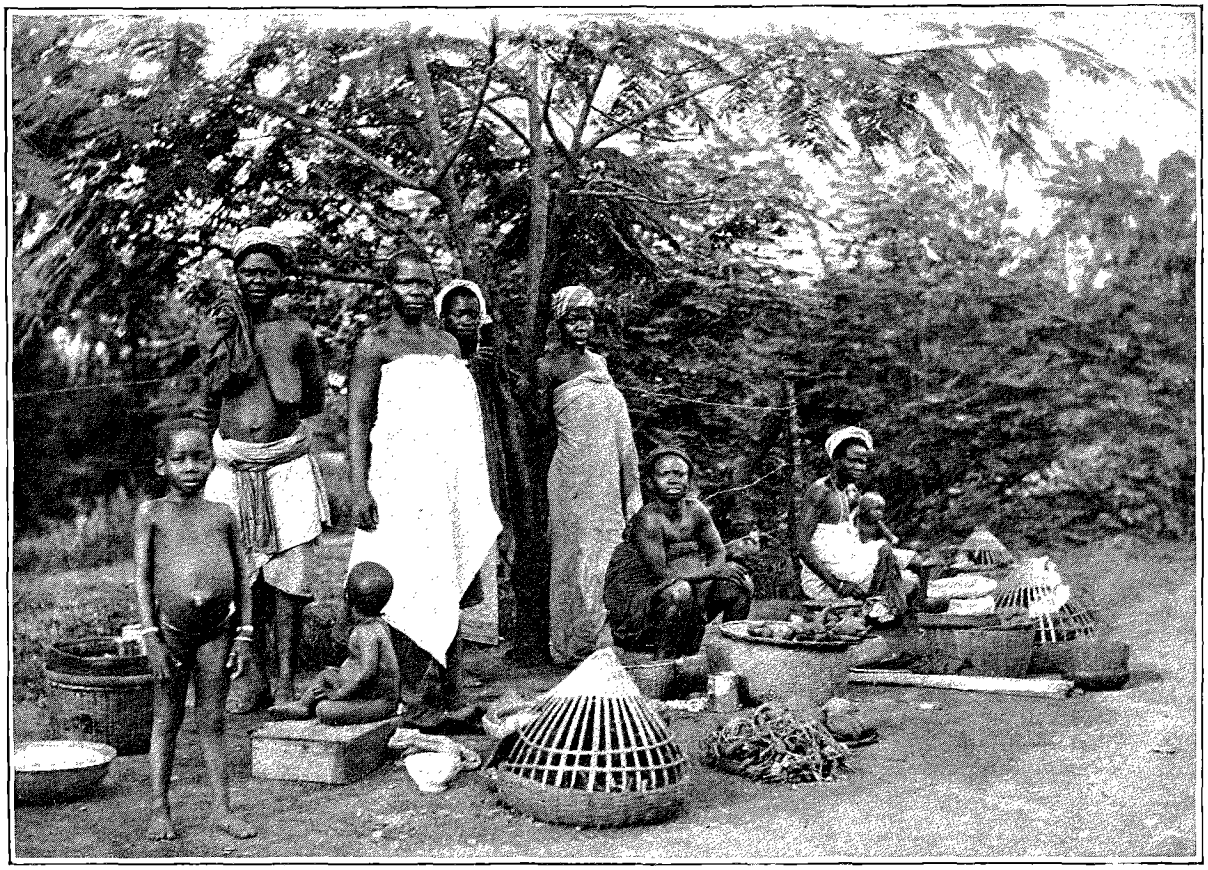
OUÉTA [1] (PAGE 82).

qu'il conserve jusqu'à son embouchure dans la lagune côtière, à Aguégué. Les pirogues pouvant partir de la base d'opérations chargées de vivres et remonter le fleuve, l'Ouémé devait constituer la ligne de ravitaillement la plus importante, surtout aux hautes eaux. La route de terre est parallèle à la rivière et suit la rive gauche jusqu'à Adégon, mais elle est très boisée et souvent impraticable. Comme tous les cours d'eau des régions intertropicales, l'Ouémé est sujet chaque année à des crues produites par la saison pluvieuse et qui ont lieu généralement au mois de septembre. A toute époque de l'année, les canonnières peuvent arriver jusqu'au seuil de Danou; les difficultés de la navigation commencent à partir de Dogba; des barrages sont formés par les arbres qui tombent des berges effondrées.

En aval d'Adégon, l'Ouémé reçoit sur sa rive gauche le Zounou, qui descend du versant méridional du plateau de Kétou et qui traverse la dépression maréca-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PETIT MARCHÉ, AVENUE GABRIELLE, À PORTO-NOVO [1] (PAGE 83).

geuse séparant ce plateau de celui de Porto-Novo. Après avoir reçu plusieurs affluents peu importants qui arrosent le pays des Hollis, il se jette dans l'Ouémé, en face du village de Zounou. Ses rives sont basses et marécageuses; à l'époque des crues, les eaux couvrent la vallée sur une largeur de plus de 1 kilomètre.

De Zounou jusqu'à son confluent avec la lagune de Porto-Novo, l'Ouémé reçoit quelques cours d'eau sans importance dans la saison sèche, mais qui, au moment des pluies, grossissent d'une manière extraordinaire et se transforment en lagunes dont la largeur atteint jusqu'à 300 mètres, comme la lagune de Tové.

Les principaux sont : 1° la lagune de Bougoudou; 2° le marigot de Badao; 3° la lagune de Tové; 4° la rivière de Niakpo ou lagune de Gocon. Quelques-uns de ces cours d'eau présenteront un obstacle sérieux à la marche du corps expéditionnaire.

La rivière de Sô double l'Ouémé, elle s'en détache à Dogba; l'accès en est interdit aux blancs, des troncs d'arbres encombrent son lit généralement vaseux.

Le royaume de Porto-Novo est divisé en dix cantons portant le nom de leur principal village. A la tête de chacun de ces cantons est placé un chef sur qui Toffa a une autorité plus ou moins grande.

Les opérations du mois d'août 1892 dans le Décamé et à Sakété, la destruction du camp de Békandji, la prise de Tacon, ont raffermi le prestige de notre protégé.

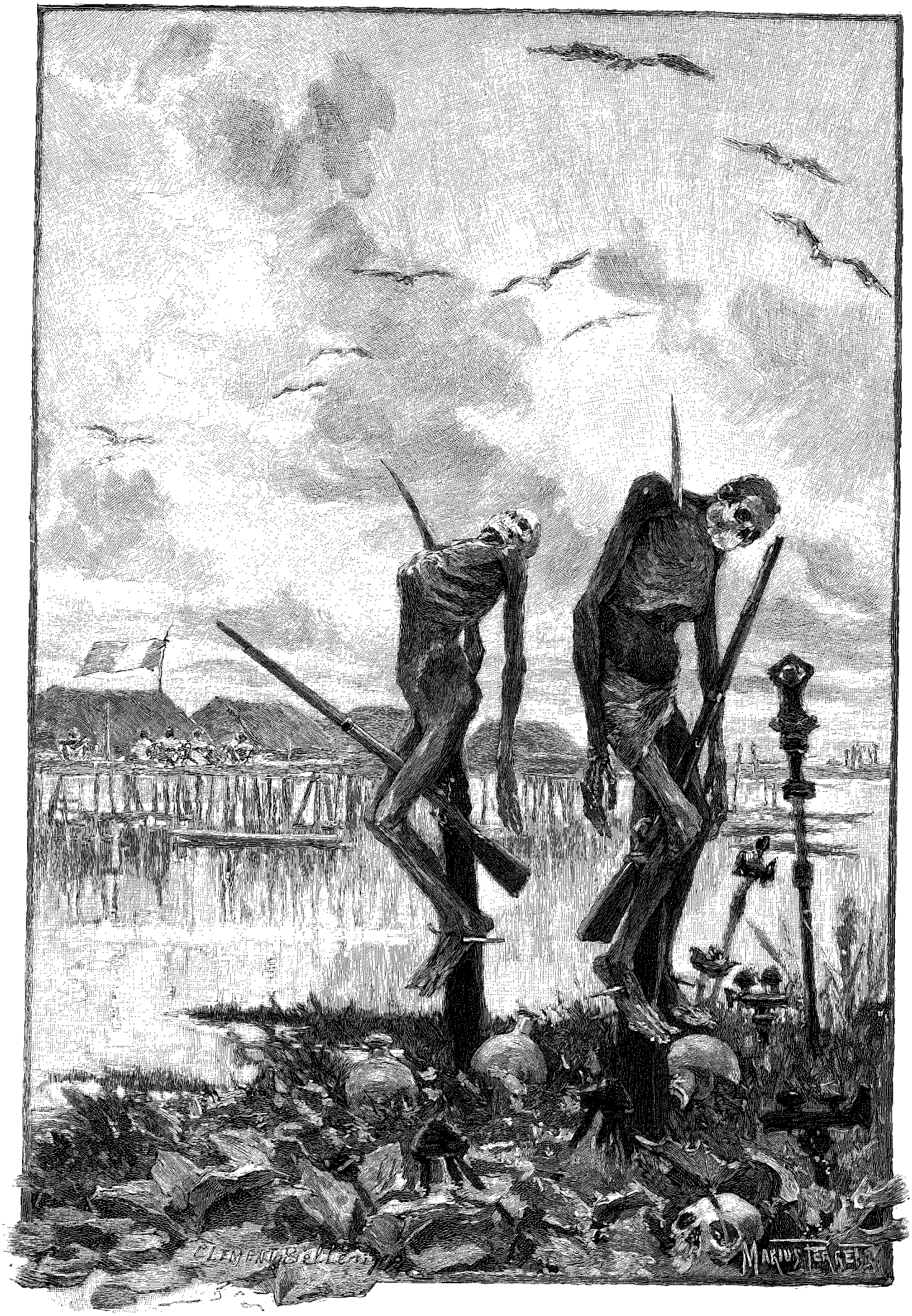
Les habitants sont des Nagots, mais les princes et les principaux notables appartiennent au noyau *djedji* et parlent *fongbé*, ou langue dahoméenne proprement dite. Ils sont originaires d'Allada ou *Ardres*, berceau de la famille royale qui a conquis le pays entre Mono et Addo, du littoral aux montagnes des Mahis. Rien de précis, *rien de régulier*, *rien d'historique*. Pas de chroniques. Des légendes, des chansons, des complaintes symboliques. Les souvenirs du passé se transmettent verbalement de père en fils, et il n'est guère possible, sans tomber dans le domaine de la fable, de remonter au delà des temps modernes. Il n'existe nulle part de centre intellectuel semblable à ceux du nord de l'Afrique et des régions musulmanes; partout des gens absolument illettrés. Pas même de ruines pouvant guider le voyageur.

Le dernier souverain d'Ardres mourut en 1610 : ses trois fils, ne pouvant s'entendre pour le gouvernement de la contrée, se séparèrent. Pendant que Tacodonou allait au nord de la Lama fonder Abomey, et que Méji, l'aîné, était laissé près de la source de Tégoudou [1] pour garder le terrain fétiche, l'*Adja*, et y continuer les sacrifices quotidiens de poules et de canards, Atéagbalin traversa la rivière de Sô et l'Ouémé. Il fonda *Adja-ché*

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. A 1 kilomètre du palais d'Allada.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES EMPALÉS D'AOUANSORI (PAGE 82). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR CLÉMENT BELLENGER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre Ekpé et Bécon ou Aklou, faubourgs actuels de Porto-Novo. Ayant obtenu le droit de faire des cultures, il aida les aborigènes de ses conseils et de son expérience. Grâce à son activité, le pays se développa rapidement. Il eut six fils, dont cinq régnèrent successivement après lui. Tous firent la guerre aux peuples voisins, agrandissant leur domaine, vendant leurs esclaves à Badagry, comptoir de traite très fréquenté, situé à l'embouchure de l'Addo.

Le dernier descendant d'Atéagbalin, Soudji, mourut le 3 février 1864. Son fils, Dassy, ne fut pas élu, à cause de sa sympathie pour la France. Les chefs, séduits par les gratifications des traitants de Lagos, pous-

M. BALLOT [1].

sèrent au pouvoir un Nagot, le prince Mecpon, ennemi de notre influence. Mési succéda à Mecpon le 4 juin 1872. Mais comme ce roi ne sortait jamais de son palais, où il vivait dans un état d'ivresse continuelle, les négociants français, parmi lesquels il convient de citer M. Colonna de Lecca, directeur de la maison Régis, réussirent à faire monter sur le trône, en février 1875, Dassy, qui prit le nom de Toffa et signa le 25 juillet 1883 un traité de protectorat rétablissant d'une manière définitive les relations diplomatiques interrompues depuis le départ de l'amiral Laffon de Ladébat.

L'islamisme a pris depuis une dizaine d'années un grand développement à Porto-Novo. Les *Halloufas* (nom sous lequel on désigne les adeptes du Coran) sont très estimés; ils ont une mosquée et font de la propagande. Cette infiltration va sans cesse en grossissant. Elle a été favorisée par le recrutement du bataillon de tirailleurs haoussas, presque tous originaires de l'Ibadan, du Yorouba et du Niger. Les José Marcos, Ignatio Paraiso, Lopez, Bakary, sont des notables : ils possèdent des factoreries, font un commerce sérieux. La loi du Prophète ne supprime ni la polygamie, ni la circoncision. Les imams n'interdisent pas l'usage des alcools : ils donnent les premiers l'exemple de l'intempérance. La couleur du professeur étant la même que celle de l'élève, les concrètes prescriptions du Coran exercent beaucoup d'attraction sur des esprits simples, dont l'intelligence est éveillée jusqu'à quatorze ou quinze ans. On compte à Porto-Novo près de 10 000 musulmans, qui vivent en très bonne intelligence avec les fétichistes. Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût des querelles religieuses.

Porto-Novo est un centre commercial important. Tous les produits de l'Ouémé, du Décamé et de l'Adjara y arrivent et sont expédiés en Europe par Lagos et Cotonou. A côté de nos deux grandes factoreries françaises Régis et Fabre, se sont installés de nombreux concurrents étrangers : les Voigt and C°, les Holt et Welsh, les Kœnigsdorf, etc., et près de deux cents traitants métis, d'origine brésilienne. Le marché indigène a lieu tous les jours sur la place du palais de Toffa. Mais au coin des rues on trouve des boutiques, où se vend la nourriture du jour, les *akassas*, les *akras*, les sauces au piment et les poissons frits. Le maïs réduit en farine, cuit à l'eau, puis condensé en boules, forme l'akassa, le pain du noir. On le remplace par des patates, des ignames et de la farine de manioc. L'huile de palme est aussi un aliment de première nécessité. On l'emploie surtout pour la préparation du *canalou*, ragoût de poulet ou de poisson dans lequel on mélange des herbes aromatiques et des gombos, malvacées qui poussent autour des villages, moitié cultivées, moitié sauvages, et dont noirs et créoles sont très friands [1].

Les musulmans ont installé des boucheries, et débitent chèvres et moutons. Les Nagots fétichistes tuent les cochons qui ont été élevés dans les cours des maisons et dans les rues de la ville, sur les tas d'immondices.

Le bœuf vendu à la troupe par Tovalo Quénou, le grand entrepreneur des substances militaires, vient du bas Ouémé. C'est une petite race sans grande consistance, semblable aux veaux de la Camargue. Leur robe est noire et tachetée de blanc. Les noirs ne s'occupent pas de leurs animaux domestiques, qui croissent comme ils peuvent et mangent ce qu'ils trouvent. Tout le long de l'Ouémé jusqu'à Danou, on voit des bœufs paître dans les prairies après l'inondation. Pendant les hautes eaux, les habitants les recueillent dans les cases sur pilotis et leur font quelques rares distributions de paille de maïs sèche.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie de M. Peyclit.*

1. *Hibiscus esculentus* L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme liquides, on trouve au marché du vin de palme, boisson fermentée, tirée par excision des cellules intérieures du tronc d'un palmier. Mais le tafia, le gin, l'anisado, l'absinthe, toutes sortes de liqueurs fines à six sous le litre, dominent. Les noirs s'enivrent facilement et fréquemment. Ils ne travaillent le jour que dans l'espoir de se griser dès que la nuit est arrivée. J'ai été à même de constater que les progrès de l'alcoolisme étaient une des causes principales de leur état d'âme, pour ainsi dire adynamique.

Il n'y a pas de monument à Porto-Novo. Seul le palais du roi Toffa, maison en pisé, badigeonnée à la chaux, mérite la visite du voyageur, à cause des nombreux fétiches qui en garnissent la cour principale, où se tiennent les assemblées de justice, les *palabres*. Toffa, entouré de ses femmes, assis sur un trône ou couché sur un lit en cuivre doré, accueille tout le monde. C'est un homme de cinquante ans passés; les indigènes ne connaissent pas leur âge et il est difficile d'établir leur état civil. Haut de taille, dolichocéphale, les yeux éteints, la figure glabre, le roi d'*Adjaché* (nom indigène de Porto-Novo) se distingue de ses sujets par ses costumes bariolés. Il se drape dans un grand pagne de soie coloriée, porte sur son crâne une large casquette verte le matin, un gibus de livrée à cocarde d'argent l'après-midi, un chapeau de général de division le soir. Il met des chaussettes et des pantoufles en velours vert, sur lesquelles on lit, brodés en or, les deux mots *King-Toffa*; au demeurant, un bon nègre, très conciliant, peu belliqueux, presque toujours entre deux vins, dégrisé subitement lorsqu'on lui annonce que les Dahoméens s'approchent. Il ne craint que le Dahomey.

Très décoratif, Toffa ne sort qu'en hamac ou en voiture. A défaut de chevaux, il attelle ses ministres ou *laris*, qui le tirent dans la ville pour les réceptions solennelles. L'usage veut que le peuple se prosterne sur le passage du roi; tous ses sujets mettent genou en terre et poussent des exclamations de joie. Sa puissance est problématique : le concours de nos gardes civils lui est souvent utile. Les laris, parmi lesquels il convient de citer Rhazoumé, premier ministre, sont ses représentants : solides gaillards, véritables académies noires, torse nu, cheveux finement lissés sur le sommet du crâne en tronc de cône, signe de leur haute fonction. On peut manquer de respect verbalement à un lari, mais il est très grave de lui toucher les cheveux; cela occasionne des palabres interminables. Ces personnages perçoivent fréquemment des impôts pour leur propre compte, mais Toffa craint les intrigues de palais et se voit obligé de fermer les yeux sur les irrégularités administratives de ses favoris, qui se disputent ses bonnes grâces, en lui tenant le parasol, en lui présentant le crachoir. La salive royale ne doit pas aller jusqu'au sol foulé par les simples prolétaires. Lorsque Sa Majesté va boire, les laris et tous les noirs de la suite se précipitent à terre, automatiquement, comme des clowns, et mettent la tête dans la poussière. Elle-même se cache derrière son pagne et vide son calice d'un seul trait. Dès que le roi a bu, tout le monde doit manifester son bonheur en sifflant des soupirs de satisfaction.

LE ROI TOFFA [1].

La cour de Toffa et la personne même du roi de Porto-Novo frisent quelquefois l'opéra-bouffe. Tout ce que peut contenir un magasin de bric-à-brac de Paris est réuni à Porto-Novo ou à Bécon, palais situé en dehors de la ville : casques de carabiniers, pendules, lames, cuirasses, panoplies moyen âge, images d'Épinal, vaisselle plate et en porcelaine, vases de toutes dimensions. Le roi de Porto-Novo distribue une décoration, l'*Étoile noire*, ordre civil et militaire, créé à l'occasion de la campagne de 1890. Le nombre des chevaliers est illimité. Le brevet de commandeur représente une belle femme blanche (la France), aux pieds de laquelle se prosterne un nègre habillé de cotonnades fabriquées à Manchester. Dans le lointain, des palmiers, une vaste nappe d'eau bleuâtre où circule une longue pirogue. Au centre, une étoile et un cachet à sec. Dans un coin à gauche, on lit, non sans surprise : *Imprimerie du roi à Porto-Novo*. On a même constitué un blason à Sa Majesté Toffanienne : léopard d'argent sur un fond de gueules rampant sous un palmier de sinople écartelé d'une étoile de sable sous fond d'azur. Cet écu est surmonté d'une couronne royale à cinq étoiles de sable terminée par un globe.

J'ai présenté mes devoirs à Toffa le 6 septembre. Il y avait palabre. Tous les chefs de la banlieue, chargés de rassembler des porteurs pour la colonne, venaient rendre compte de leur mission. Dans un pays sans bêtes de somme, sans routes praticables, le seul mode de transport usité est le porteur. De toutes les opérations préliminaires, celle du recrutement des Toffanis a été la plus importante et la plus difficile. M. Ballot, lieutenant-gouverneur, a eu en cette occurrence un rôle délicat. La marche sur Abomey eût été probablement impossible, si l'on n'avait pas réuni les 5 000 indigènes nécessaires au corps expéditionnaire. Le roi Toffa a suivi les errements de ses voisins les Dahoméens. Il a obligé ses sujets à s'engager volontairement. Les jours de grand marché, des souricières étaient établies à Adjara, dans les centres peuplés de la banlieue et même aux portes de la ville. Les habitants pouvaient rentrer, mais ne sortaient que pour s'embarquer à destination de l'Ouémé ou pour suivre les fractions de troupes ralliant le quartier général. Les chefs de village étaient en outre chargés de re-

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cruter directement leurs contingents. Ils procédaient sur leurs territoires comme le roi aux environs de Porto-Novo, par réquisition. Pendant trois mois, dans tout le royaume, ce n'était qu'une chasse à l'homme, le noir se montrant peu enthousiaste pour le métier de coolie.

L'œuvre des racoleurs et la garde des Toffanis ont été facilitées par la réfection de l'enceinte et des fossés de Porto-Novo. Sur un périmètre de 3 kilomètres, les indigènes, dirigés par nos artilleurs, ont coupé lianes et arbres et élevé quatre ouvrages de fortification passagère, le fort des Amazones, le fort Oudard, le fort Mousset et le fort Toffa.

Une avenue fait le tour de la ville. Le Tout Porto-Novo des dimanches s'y donne rendez-vous après vêpres. On y voit des nègres de toute nuance, affublés de chapeaux de dimensions et de formes majestueuses, vêtus de redingotes noires, longues lévites de mode juive, voire même d'habits fripés à la française, défroques antédiluviennes, vendues au prix du neuf par les pacotilleurs. Pour se donner du *chic* — le mot est prononcé en français. — les gentlemen noirs tiennent à la main le parasol qui doit protéger leur teint basané contre les ardeurs du soleil, portent des breloques fantastiques, des chaînes de montre larges comme des câbles, des bracelets, des boucles d'oreilles, et des lorgnons à verres fumés. Le monocle est inconnu, mais il fera son apparition dès que les indigènes l'apercevront dans l'œil de quelque Européen. Les mulâtresses indolentes promènent nonchalamment leurs toilettes bigarrées, mélange hétéroclite de confections imparfaites taillées comme à Sierra-Leone, corsage très court, jupe longue qui laisse une traînée de poussière et dégage une odeur *sui generis* et des parfums d'Europe frelatés, mélangés d'*atiké*[1].

Leur attitude embarrassée prouve qu'elles sont habituées à marcher sans chaussures. Elles savent mal se servir des petits bateaux de cuir qui emprisonnent leurs larges pieds. Ce petit monde, sauvage hier encore, parle, rit, crie, potine, en un mot se civilise. Nos marsouins et nos légionnaires, qui pour des raisons de service ne sont pas encore à la colonne, profitent de leur passage en ville pour circuler au milieu des groupes.

Lorsqu'il fait clair de lune, les dames de Porto-Novo organisent des sauteries, séances de chorégraphie indigène vulgairement appelées tams-tams. On se trémousse furieusement. Les bras, les mains, la tête, le corps, les yeux, les lèvres, tout danse ou plutôt se remue, se

OFFICIERS DE LA COLONNE DE 1892[1].

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. Composition exotique dont les femmes et les jeunes filles se poudrent les épaules et la poitrine. Formule de l'*atiké* selon le P. Ménager, ancien préfet apostolique du Dahomey : clous de girofle, graines d'anis, eau de lavande; une espèce de résine odorante (le courbaril); semences d'*Hibiscus abelmoscatus*, quelques feuilles odorantes inconnues dont l'une vient de la côte de Krou, le musc d'un chat-tigre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UN PALABRE CHEZ TOFFA (PAGE 87). — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA CHALOUPE L' « AMBRE » SUR L'OUÉMÉ [1].

déhanche. Le salon est une cour en plein air. Les violons sont remplacés par des voix avinées qui chantent des mélopées d'un rythme uniforme, accompagnées de battements de mains et de tambours grossiers. Quelques maisons créoles ont reçu des pianos devenus douteux à force d'être manipulés par des mains inhabiles. Et cependant il ne faut pas dire très haut que ces virtuoses jouent comme des savates; on se ferait des ennemis mortels. Le métis brésilien du Dahomey n'admet pas la plaisanterie sur le chapitre de ses mérites; il croit les avoir tous. Il a une haute opinion de son individualité et se sent appelé, dans son ignorance, à vivifier le monde africain sans le concours du blanc.

IV

Marche sur Abomey. — Le coupe-coupe d'une main, le fusil de l'autre. — A travers la forêt. — L'armée dahoméenne. — Combat de Dogba. — Passage de l'Ouémé. — Poguessa. — Adégon-la-Mort. (Du 11 septembre au 5 octobre 1892.)

Le 11 septembre, le colonel Dodds quitte Porto-Novo sur l'*Opale* avec son état-major et arrive au bivouac de Késossa. Après avoir dégagé le Décamé, assuré sa base d'opération et sa ligne de ravitaillement, le commandant supérieur rabattait vers l'ouest les différentes fractions de la colonne, et avec les renforts débarqués du *Mytho* commençait la marche sur Abomey par la rive gauche de l'Ouémé. Le Dahomey proprement dit est sur le côté opposé; la route la moins rude et la plus directe, d'après les renseignements du roi Toffa et de quelques esclaves évadés, va de Tohoué vers le nord-ouest. La concentration s'opère lentement. Il faut constamment débroussailler pour traverser des pays peu propices aux évolutions d'un corps d'armée, un enchevêtrement de grands végétaux et de lianes tortueuses, sur des sentiers à peine indiqués. Les tentes ne suffisant pas pour abriter des ardeurs du soleil, dont les rayons pernicieux peuvent provoquer des insolations, la construction rapide d'abris de feuillage est prescrite à l'arrivée à l'étape. Le cantonnement chez l'habitant n'est guère possible; quelques villages éparpillés à flanc de coteau sous bois de haute futaie sont des repaires de brigands plutôt que des maisons. Pour traverser les ruisseaux et les marécages et faire passer les canons et les voitures Lefèvre, il faut construire des ponts. Les berges de l'Ouémé s'escarpent au fur et à mesure qu'on s'élève vers le nord. Pour faciliter le débarquement des vivres et du matériel, le génie doit aménager des rampes d'accès à chaque point de rassemblement. Le « convoi flottant », composé de 20 chalands et de 100 grandes pirogues, suit les mouvements, remorqué par les canonnières entourées de plaques de blindage.

Le 12 septembre, la colonne se concentre tout entière à Késossa.

Du 13 au 14, les groupes s'avancent par échelons et successivement occupent Fanvié, Affamé et Dogba. La lagune de Badao est difficile à traverser, il faut un pont sur chevalets. On bivouaque en carré et l'on commence les travaux d'un fort. Des reconnaissances sont lancées de droite et de gauche. Aucune trace de l'ennemi. Behanzin semble vouloir rester inactif et nous laisser pénétrer chez lui sans opposer de résistance. La nuit, alertes continuelles provenant de mouvements désordonnés dans les palmiers, exécutés par de gros singes, étonnés de voir des visiteurs. Le colonel met au rapport que quiconque tirerait sans motif coucherait aux avant-postes sans armes. Le remède est énergique et la guérison radicale. Les nuits sont claires. On dort d'un bon sommeil après le service de la journée. Seules les sentinelles veillent, le fusil chargé, l'œil cherchant à pénétrer la brousse.

D'après les derniers renseignements, l'armée daho-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

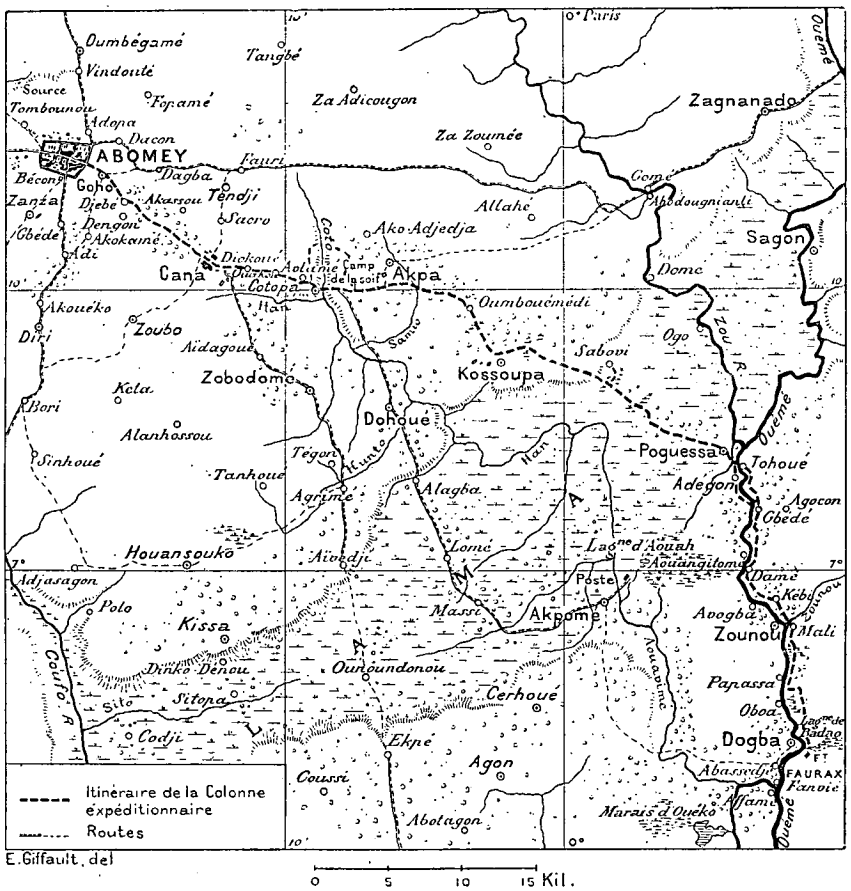
méenne se compose de 12 000 guerriers, divisés en trois groupes de 4 000 fusils environ. Les positions occupées sont les suivantes : le premier groupe, auprès d'Allada, sous le commandement de Behanzin lui-même, avec sa garde particulière et les amazones, le *Migan* Nigla (premier ministre et bourreau), et le *Méhou* Akladaten (ministre des affaires extérieures); le deuxième groupe, au camp de Mahon entre Godomey et Abomey-Calavi et le long du Denham; le troisième, sur la rive gauche de l'Ouémé, à Zagnanado, Tohoué et Poguessa, sous le commandement du *Bigo* (1er chef de guerre) Lahasaoupamazé et du *Possou* (2e chef de guerre) Charagacha.

Combat de Dogba, 19 septembre. — Le 18, la marche en avant avait été reprise, le groupe Riou était porté sur Zounou, à 12 kilomètres en avant. Les autres fractions bivouaquaient sur le plateau qui domine l'Ouémé à l'ouest, couvert au nord par la lagune de Badao, à l'est par une épaisse forêt dont on avait débroussaillé une centaine de mètres pour rendre le champ de tir moins fourré. L'*Opale* mouillait au bas de la berge, sous pression.

A 5 heures du matin, à la faveur d'une obscurité complète, sans feu, sans bruit, les Dahoméens pénètrent dans le carré jusqu'à la garde de police. Le petit poste d'infanterie de marine, placé à la cosaque en avant du front de bandière et commandé par le caporal Wurmser, signale l'ennemi et riposte aux feux des guerriers.

Le capitaine Roulland, ne voyant pas venir son officier, M. Badaire, l'envoie chercher; on le trouve mort sur son lit de camp, frappé d'une balle qui, entrée par le sommet de la tête, avait dû l'atteindre au moment où il se baissait pour attacher ses brodequins ou prendre son revolver; il était retombé à la renverse, foudroyé. Le chef de bataillon Faurax, s'avançant derrière une de ses compagnies en ligne, tombe comme une masse, blessé d'une balle au côté gauche. Deux livrets individuels qui étaient dans sa poche avaient un peu ralenti la vitesse du projectile. Le commandant, relevé par ses hommes, est porté près du colonel, qui le questionne sur son état; Faurax répond d'une voix sourde : « Je souffre ». A l'ambulance il reprend vite sa présence d'esprit. On l'embarque sur l'*Opale*; un peloton de légion rend les honneurs militaires. En prenant congé du colonel Dodds, le dernier mot du commandant Faurax fut : « Êtes-vous content de mes légionnaires? »

Pendant que l'infanterie de marine soutenait vaillamment le premier choc, sous la direction du capitaine Roulland, fumeur énergique qui, malgré la pluie de balles tombant autour de lui, avait son cigare à la bouche, la Légion (compagnie Jouvelet) prenait position et exécutait des feux de salve Lebel avec la précision du terrain de manœuvre ordinaire. Un cordon de plomb et de mitraille est dessiné en avant du front. Les gerbes déterminent les premières hésitations de



ITINÉRAIRE DE DOGBA A ABOMEY.

l'ennemi qui commençait à reculer. Le *Bigo* hurle en agitant sa queue de cheval, gri-gri protecteur et insigne de commandement : « Est-ce donc cela que vous avez promis au roi? En avant, en avant! *Koia! Koia! Dahomé!* » Mais les guerriers sont découragés; ils tentent vainement quelques retours offensifs pour enlever les morts, le colonel fait pousser les troupes en avant par échelons. Les Dahoméens quittent la crête et se sauvent sous les palmiers. La compagnie Roulland poursuit de ses feux les fuyards, qui abandonnent leurs morts, indice précis de la défaite complète chez les peuples indigènes. 105 cadavres sont réunis en deux charniers sur des bûchers de pétrole, feuilles de palmier et bois mort. Le lieutenant Mouneyres est chargé de la crémation.

Les pertes étaient : 2 officiers tués (le commandant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

INCINÉRATION DES DAHOMÉENS MORTS APRÈS LA BATAILLE DE DOGBA [1].

Faurax mourut le lendemain à Porto-Novo), 3 hommes tués et 12 blessés. Mais l'ennemi était repoussé. Le champ de bataille, jonché d'armes à tir rapide et à silex, de bonnets, de besaces et de cartouchières d'amazones, est visité par les amateurs de curiosités.

Le groupe Riou, à quelques kilomètres de là, n'entendait rien et n'était pas inquiété. L'ennemi croyait réussir un mouvement tournant et ne trouver à Dogba que le convoi et l'ambulance.

22 septembre 1892. — Fête nationale. Revue des troupes, champagne chez le colonel après dîner. Les clairons, tambours et fifres de la légion, conduits par le caporal tambour-major (qui avait sa canne), jouent des airs variés, la *Retraite de Crimée*, *le Père la Victoire*, *la Charge et la Marche : Tiens! voilà du boudin! Voilà du boudin!* L'*Opale* tire des salves d'artillerie et lance des projections électriques, sous un beau ciel étoilé. Les fusées lumineuses effrayent les lucioles et les chauves-souris. Peu à peu le silence se fait, on se couche sur des feuilles sèches qui laissent passer des puces, des chiques, des rats et des fourmis-cadavre, pendant que l'obscurité est traversée par le cri macabre des hyènes qui achèvent les Dahoméens tombés au delà des lignes, par le coassement des grenouilles de l'Ouémé et par les chants des grillons dans la forêt.

Le 23, la cavalerie arrive à Zounou. Toujours fiers, toujours beaux, les spahis rouges! Les intempéries, la poussière et la boue, les fatigues, ne les démontent pas. Le climat n'agit que sur le physique des chevaux, qui commencent à disparaître.

Le 27, marche sur Aouangitohoué. Arrivée au bivouac à 11 heures. Aucun incident. Les Toffanis sont employés au débroussaillement de la route vers Gbédé.

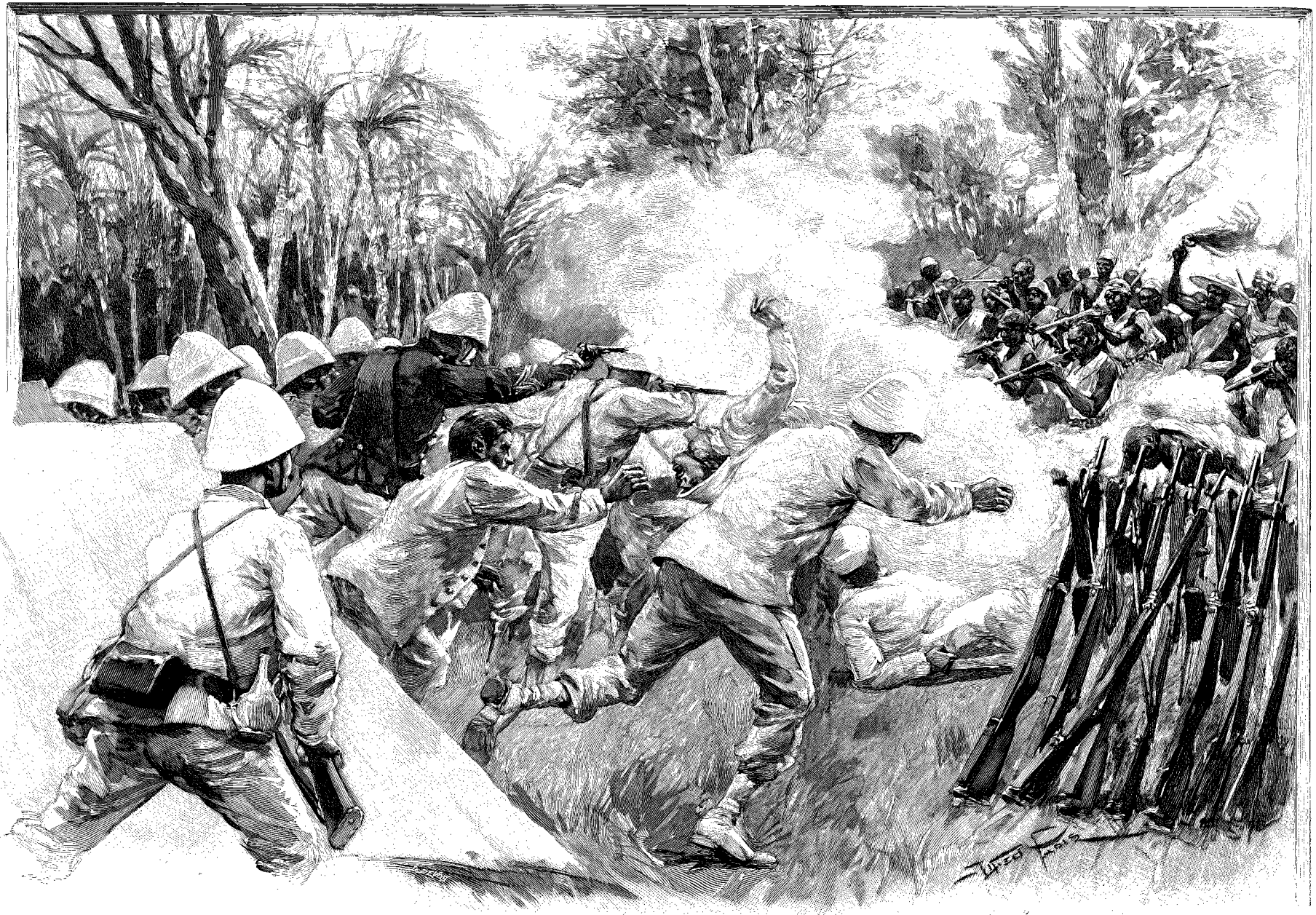
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie de M. le lieutenant Ferradini.*

28 septembre. — Combat des canonnières. Le lieutenant de vaisseau de Fésigny avec le *Corail* et l'*Opale* (commandée par M. Latourette), ayant à bord le capitaine Lombard de l'état-major et une section de légion, remonte l'Ouémé pour reconnaître les gués et le point où la colonne pourra effectuer le passage. Les bateaux s'avancent en ligne de file à petite vitesse entre les berges escarpées, à 300 mètres de distance environ l'un de l'autre. Devant Gbédé une première salve part de la rive droite, suivie d'un feu nourri. Les équipages étaient au poste de combat. La riposte fut immédiate. L'ennemi, rangé sur un espace de 1 kilomètre, tirait bien et avait de l'artillerie. Le long de son bord, le *Corail* signale quatre renfoncements provenant d'obus d'un calibre sensiblement pareil à celui de quatre. Au coude de Tohoué, M. de Fésigny fait virer de bord et, pour rentrer au mouillage, doit repasser devant la ligne des feux ennemis. A Gbédé, un légionnaire est frappé d'une balle dans le crâne. Il veut absolument continuer le tir. Il meurt le fusil à la main. Il y a eu tout quatre blessés. Le but de la reconnaissance était atteint. Les Dahoméens attendaient les Français au passage des gués.

Le chef de Zounou, qui s'est rallié à notre cause, donne des renseignements précis. Behanzin a fait monter sur le plateau d'Abomey et à Cotopa les troupes d'Allada et de Mahon, et échelonné des détachements entre Tohoué et Agony. Derrière les arbres, des tranchées-abris ont été creusées. Toutes les routes sont gardées. Le Dahoméen, qui avait toujours attaqué le premier son adversaire, va se tenir dans une défensive opiniâtre, pour résister à outrance et disputer sa terre pied à pied à l'invasion européenne.

30 septembre. — La colonne se porte sur Gbédé par deux routes parallèles. Dans la nuit, vers une heure, réveil subit. Un coup de canon, qui semble avoir été tiré de très loin, puis un second. Les obus éclatent sur la rive opposée. Le *Corail* lance sa lumière électrique. L'ennemi règle son tir d'une façon remarquable et envoie sur chacune des faces du carré un projectile qui tombe à peu de distance des hommes. La flottille répond avec les hotchkiss. Le feu cesse, c'est la première fois que le canon ennemi donne sur la colonne. Le sifflement des obus dans la nuit au-dessus du bivouac, joint à l'appréhension d'entendre des cris de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COMBAT DE DOGBA, 19 SEPTEMBRE 1892. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douleur, produisait une impression pénible. Heureusement personne ne fut touché.

1er octobre. — Pour éviter des pertes nombreuses au passage de la rivière, si l'ennemi voulait le défendre, le colonel garde le silence le plus absolu sur ses intentions, et fait ouvrir une route en avant de Gbédé. Des reconnaissances se portent vers Adégon avec ordre de s'engager pour attirer l'attention des Dahoméens.

On commence un petit blockhaus pour constituer un poste de ravitaillement. Le bivouac est à 100 mètres au-dessus du fleuve, qui forme un saillant à cet endroit. Le capitaine Roques entaille la berge sous prétexte d'améliorer les abords des abreuvoirs et faciliter l'embarquement des malades. La rive droite est à 100 mètres de distance en pente douce et sablonneuse.

M. VILLIERS, CHEF D'ESCADRONS [1].

2 octobre, dimanche. — De grand matin, l'abbé Vathelet, aumônier de la marine, dit la messe en plein air; le lieutenant de cavalerie de Tavernost fait office d'enfant de chœur.

A 6 heures, par un brouillard épais, commence la traversée de l'Ouémé. Le *Corail* détache un quartier-maître et un laptot sur le côté ennemi. Ces deux hommes *seuls* plantent le piquet auquel doit s'attacher l'aussière qui reliera les deux rives en passant par l'arrière de la canonnière et permettra le va-et-vient des pirogues. A 6 h. 10, le détachement du génie débarque, suivi de la compagnie Battreau. Le mouvement se continue avec un ordre parfait. Les troupes viennent successivement prendre leur place de bataille à côté des premiers éléments placés sur la terre dahoméenne.

Le soleil se lève éblouissant de lumière blanche et chasse la brume. Sur la rive gauche, chacun fouille d'un œil anxieux le terrain en avant, s'attendant à voir les amazones bondir d'un instant à l'autre, décidées à empêcher en désespérées la violation de leur sol vierge et fétiche, que l'homme blanc foule pour la première fois. Mais les mouvements de la veille et les reconnaissansces poussées le jour même ont trompé les Dahoméens et assuré le succès de l'opération, qui fut exécutée sans coup férir, sans perdre un homme.

Un immense tronc d'arbre, poussé par le courant violent, s'était, à un moment, accroché à l'aussière. Un laptot sénégalais se détache en canot pour dégager le filin. A peine est-il monté sur le tronc, que ce dernier s'enfonce et file à grande vitesse, emmenant son homme qui debout, les bras croisés, regarde en riant les troupiers ahuris. On envoie à sa recherche et il rentre à son bord, calme et riant encore; il n'avait pas même eu conscience qu'il avait couru un danger quelconque.

A deux heures du soir, reconnaissance dans la direction de Poguessa, forte d'un peloton de légion (lieutenant D'Urbal), d'une compagnie de tirailleurs haoussas (capitaine Sauvage) et d'un peloton de cavalerie (lieutenant Basset). A 1 kilomètre en amont du bivouac, une vive fusillade éclate; le maréchal des logis Samba N'Diaye veut s'emparer d'un canon ennemi, il est tué. Malgré toutes les recherches, le corps ne peut être enlevé. La forêt très dense empêche de voir les Dahoméens très nombreux. Des amazones, que l'on reconnaît à leur bonnet de coton blanc, orné de lézards et de caïmans bleus, se terrent dans des trous creusés en arrière des palmiers à huile. Le lendemain on retrouvait le cadavre du malheureux Samba N'Diaye horriblement mutilé, mains coupées, tête arrachée du tronc et plantée sur un piquet, au milieu du sentier conduisant à Poguessa. Le soir, toute la colonne bivouaque sur la rive droite du fleuve, après s'être retranchée très fortement.

« Vous voyez que mon fétiche a été meilleur que celui de Behanzin », disait le père Vathelet en se frottant les mains.

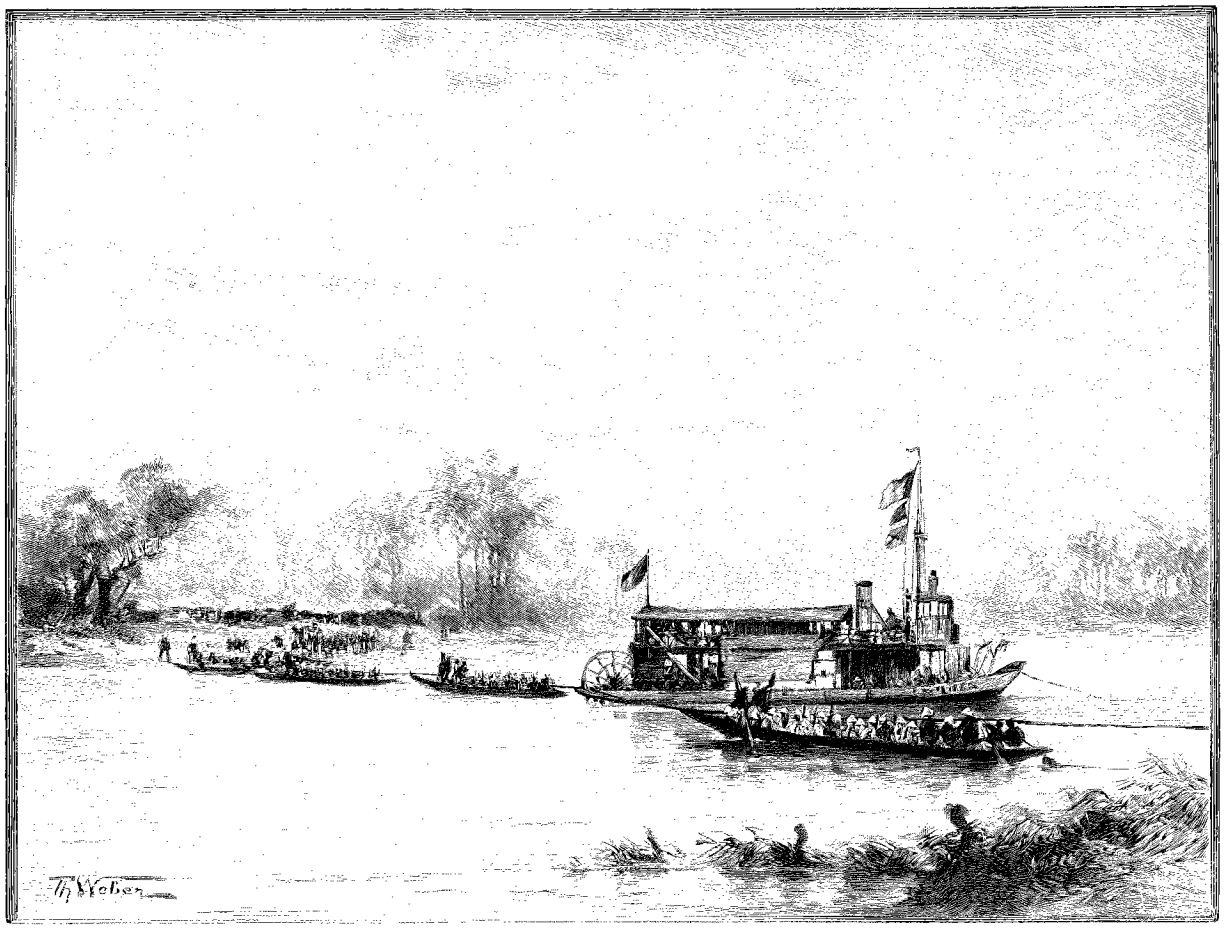
Le 3 octobre, le chef d'état-major Gonard ouvre une route praticable aux voitures; l'ennemi est là en masse, prêt à barrer le chemin direct de l'Ouémé à Abomey.

Le 4 octobre, on se met en marche sur deux colonnes. En tête, le génie et les Toffanis qui débroussaillent. La boussole Peigné sert de guide. On s'avance péniblement de six heures à neuf heures du matin sous un ciel de plomb, le fusil d'une main, le coupe-coupe de l'autre. Les artilleurs rencontrent à chaque instant des obstacles et font des prodiges d'adresse et de force pour faire passer mulets, caissons et voitures dans des chemins à peine praticables pour les bêtes fauves.

A 9 h. 10, le colonel et son état-major, le groupe Lasserre, se heurtent en pleine brousse au campement des Dahoméens, pendant que le commandant Riou suit le sentier longeant la rivière. On se fusille à 15 mètres à peine avec une violence inouïe; les unités se forment aussi rapidement que le terrain le permet; on reçoit des coups, on ne voit rien, mais on entend des cris, des commandements. On est au corps à corps. Les mots *Dahomé! Dahomé!* reviennent fréquemment s'entremêler au crépitement des balles, à travers les

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie de Pirou, rue Royale.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.airay@free.fr



PASSAGE DE L'OUÉMÉ, 2 OCTOBRE 1892 [1].

arbres. Le lieutenant Amelot, le capitaine Bellamy, le sous-lieutenant Bosano tombent mortellement frappés.

Le lieutenant Passaga a un projectile dans son casque; le commandant Lasserre s'affaisse, une balle dans le ventre. On le couche sur une civière, les yeux fixes, les mains croisées sur la poitrine. Des chasseurs postés au haut des arbres visent particulièrement les officiers.

Le lieutenant Vuillemot, de l'état-major, est envoyé à l'arrière pour chercher une compagnie de tirailleurs et la section d'artillerie Jacquin.

L'ennemi étant très près, et ne sachant utiliser la hausse, tire mal. Le point de chute des balles est éloigné du premier rang, mais les officiers qui portent les ordres et les réserves courent les plus grands dangers. En revenant près du colonel, Vuillemot aperçoit un être à figure informe, complètement ensanglanté, se tenant la mâchoire dans la main gauche et lui disant : Adieu! adieu! C'était le brave Ferradini, notre plus gai compagnon d'armes, notre photographe. Ce bon camarade, en allant communiquer des ordres, était tombé la mâchoire fracassée, et la langue traversée. Evanoui, Ferradini allait mourir, isolé dans ce coin de brousse sauvage, lorsqu'un tirailleur sénégalais, passant au pas de course, le reconnaît et sans aucun ménagement, sans ombre de respect, le jette sur ses épaules, la tête en bas. Dans sa précipitation et à son insu, le soldat avait sauvé la vie à l'officier, qui pouvait expirer d'un moment à l'autre, étouffé par le sang aggloméré dans ses poumons. Une abondante hémorragie détermina un mieux sensible et permit son transport à l'ambulance.

Vers 10 heures, l'ennemi menaçant de déborder la gauche de la colonne, une section de légion s'y porte et l'artillerie entre en ligne. Les canonnières remontent l'Ouémé en amont de Tohoué-Gbédé [1], et flanquent le champ de bataille au nord-est; leurs obus vont frapper les guerriers dans une clairière qui se trouve en avant des positions occupées par nos troupes. Ces dispositions arrêtent l'élan impétueux des Dahoméens, qui se retirent en laissant 150 cadavres sur le terrain, dont 17 amazones. On trouve 200 fusils à tir rapide. Un légionnaire achève une amazone blessée; c'est le dernier coup de fusil de la journée. La tête s'ouvre en deux, chacune des moitiés retombant à droite et à gauche comme une pomme coupée au couteau par le milieu.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*

1. Sous le nom de Tohoué, *To*, « rivière », *Houé*, « passage », les indigènes désignent toute la partie comprise entre Aouandji et le confluent du Zou et de l'Ouémé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A 11 h. 30, repos; on déjeune sur la position. Bœuf bouilli et eau saumâtre. Le *Corail* transporte à Porto-Novo les morts et les blessés, au nombre de 43.

5 octobre. — Bivouac d'Adégon. Une reconnaissance prend le contact de l'ennemi. Le lieutenant Legrand, des spahis, a deux chevaux tués. On trouve un ruisseau, le *Zouga*, large de 25 à 30 mètres, que la carte n'indiquait pas.

L'ignorance complète dans laquelle on se trouvait au point de vue géographique devait occasionner des surprises.

L'Ouémé se dirige vers le nord-est, contrairement à ce que l'on croyait, d'après les renseignements des voyageurs ou prétendus tels. Adégon n'est qu'une vaste plaine marécageuse, située dans une dépression de terrain formée par le Zou, affluent de l'Ouémé. Les hauteurs qui dominent les rives de l'Ouémé et du Zou s'écartent du lit de ces fleuves à leur confluent.

On bivouaque dans une vallée couverte de hautes herbes qui arrêtent la vue. A l'ouest, les vedettes signalent un pont fait par les Dahoméens. Tous les détachements envoyés pour tâter l'ennemi essuient des coups de feu. La tête de pont est fortement gardée. Il faut s'attendre à une résistance sérieuse.

Les guides, le vieil Adeschouma lui-même, déclarent qu'il y a beaucoup de marigots. On réapprovisionne tous les groupes en munitions et en vivres. On continue le débroussaillement et on se tient prêt à toute éventualité.

La tête d'étape de guerre est transportée de Gbédé à Adégon, où les canonnières peuvent monter facilement. Avec des voitures Lefèvre démontées on construit un petit fort. Une réserve de douze jours de vivres y est constituée. Le lieutenant de vaisseau de Fésigny prend le commandement des services de l'arrière de Porto-Novo à Adégon.

Le colonel se rendait très bien compte que les difficultés de ravitaillement allaient augmenter à mesure que la colonne s'avancerait dans l'intérieur. Jusqu'à ce jour, la ligne de l'Ouémé avait suffi; tout allait dorénavant se faire par terre et à dos d'homme. Il fallait un point fixe pour recevoir les convois de vivres venant du sud, et servir de lieu d'évacuation pour les malades et blessés. Malheureusement l'inondation envahit la plaine d'Adégon. Les nombreux cadavres de la dernière affaire, et les Toffanis, qui meurent par centaines, exhalent des miasmes occasionnant des fièvres nombreuses. Le triste nom d'*Adégon-la-Mort* est donné à ce point par les troupiers philosophes.

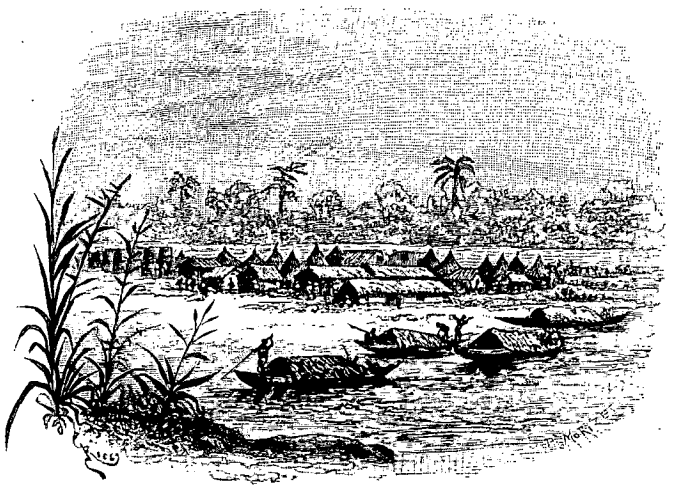
La gaieté cependant ne perd pas toujours ses droits. Un matelot ayant été attaqué par un caïman en voulant se baigner dans l'Ouémé, ses camarades lui chantèrent une complainte qui est restée légendaire, et que chacun disait quand on s'ennuyait, le soir après dîner, avec plus ou moins de précision musicale, sur un air de *Lakmé* :

Voici le caïman charmant,
Parfumé de musc et de vase,
Qui chaque soir béatement
Vient contempler la *Topaze*.

A.-L. D'ALBÉCA.

1. *Dessin de Riou, gravé par Morizet.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)



ADÉGON [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ABOMEY : PALAIS DE SIMBODJI[1] (PAGE 111).

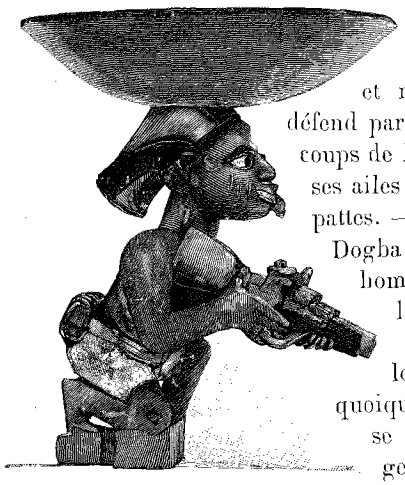
AU DAHOMEY[2],

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

V

Enlèvement du pont d'Adégon. — Camp de Poguessa. — Pas d'eau. — Marche sur Oumbouémédi. — Les Dahoméens en campagne. Akpa. — Le Coto. — Camp de la Soif. — Dévouement des légionnaires. — Retraite sur Akpa. — Premiers parlementaires. (Du 6 au 25 octobre 1892.)



GUERRIER DAHOMÉEN[3].

Les blancs sont comme un grand et méchant oiseau qui se défend par devant en donnant des coups de bec de chaque côté avec ses ailes et par derrière avec ses pattes. — Après les combats de Dogba et de Poguessa, les Dahoméens définissaient ainsi la vieille formation en carré, très usitée dans les guerres d'outre-mer, quoique insuffisante quand on se trouve en présence de gens tenaces, qui, décidés à se défendre à outrance, s'enfouissent sous la terre et sous les herbes pour riposter avec calme aux salves de l'infanterie.

Le 6 octobre, à 7 heures du matin, des éclaireurs qui protégeaient les travailleurs sur la droite du bivouac d'Adégon signalent des traces de roues de canons. L'ennemi s'est retiré par là. Le chef de bataillon Gonard, qui avait pris à midi le commandement du groupe Lasserre, part à 1 heure pour ouvrir la route et l'améliorer. Les flanqueurs sont reçus à coups de fusil. Tout le monde est bientôt en ligne. M. Gonard demande l'autorisation de pousser de l'avant; il reçoit une compagnie de légionnaires et une de tirailleurs. Avec un entrain, un sang-froid et une méthode absolument remarquables, comme s'il dictait des notes dans l'étroit et malsain bureau de Porto-Novo, notre chef d'état-major enlève le pont du Zouga, construit en brousses, à la mode du pays, paillotes et roseaux, long de 25 mètres, large de 2 m. 50, rampes d'accès inclinées à 45 degrés et taillées dans les berges. Jusqu'à l'arrivée de la tête d'avant-garde, l'ennemi reste silencieux. Dès que cette fraction s'est engagée sur le pont, un feu violent la repousse. On la renforce vivement. Les Dahoméens sont échelonnés sur un espace de 200 mètres et la fusillade est vive d'une rive à l'autre. Le lieutenant Doué, de l'infanterie de marine, et Farail, de la Légion, tombent grièvement blessés; Doué expire sur-le-champ.

Le docteur Thomas court de tous côtés pour pansements, opérations et évacuations. Tout le groupe Gonard se déploie, et la compagnie Drude (Légion), arrivant au pas de course, prolonge la ligne d'attaque à droite. Malgré une série de feux rasants, les Dahoméens

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*
2. *Suite.* — *Voyez p. 65 et 81.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne bougent pas. Ils sont retranchés et ont deux pièces de canon dont les obus viennent éclater au milieu du bivouac, n'écrasant que quelques Toffanis.

Le colonel Dodds donne l'ordre de passer coûte que coûte. Après un feu rapide sur toute la ligne, le commandant Gonard dit au capitaine Drude : « C'est votre minute ». On entend les sonneries de : « Cessez le feu! Baïonnette au canon! En avant! » La Légion, entraînée par Drude, franchit le pont. Les Dahoméens, étonnés, se sauvent de tous côtés. Les compagnies Jouvelet et Gallenon, passant après le capitaine Drude, chargent vigoureusement à droite et à gauche du pont. Le lieutenant Jacquin met une pièce en batterie et exécute les feux de poursuite. On se forme en demi-cercle devant le pont, en halte gardée. Il est six heures du soir.

Nous avons 1 officier, 3 légionnaires et 2 volontaires tués; blessés, le commandant Gonard (légèrement), le capitaine Manet, 12 Européens, 18 Sénégalais. Cette affaire a son importance au point de vue tactique parce que l'on inaugurait la charge à la baïonnette. Le corps à corps, si dangereux avec les indigènes, fut une trouvaille. Les noirs redoutaient le contact de l'arme blanche, ne voulant pas tomber en nos mains de peur d'être mis à mort, comme le commandent les lois de la guerre africaine; ils ne savaient pas que nos idées ne nous permettent plus de passer par les armes les prisonniers de guerre.

Le combat, très dur à cause des hautes herbes et de la vase, avec un passage de pont, donnait au corps expéditionnaire une forte position stratégique, le pied sur le plateau d'Abomey qui s'étend du Zou au Coufo. La vallée du Zou, ignorée des voyageurs et des cartographes, était là ouverte désormais à la colonne. Le guide Adechouma, longtemps captif au Dahomey, qui avait un peu perdu la mémoire, retrouve sa route et manifeste bruyamment sa joie. Des reconnaissances de cavalerie signalent des cases en pisé à 2 kilomètres. Partout des cadavres, des armes, des munitions abandonnées. Tout le monde vient camper à 500 mètres du village bâti en barre rouge, peuplé de moutons, de canards et de poules que les légionnaires pourchassent et savourent le soir en devisant sur les incidents tristes ou gais de la journée.

On stationne le 9 octobre. Repos, ravitaillement, enterrements, évacuations. La cavalerie reconnaît le camp de guerre dahoméen. Tout y indiquait que le roi lui-même s'y trouvait avec sa garde particulière.

Lorsque Behanzin se déplaçait, on installait au moyen de bambous, de feuilles de palmier et de nattes un *palais* de fortune. L'endroit où dort même une nuit Sa Majesté s'appelle palais. Il y a dans les habitations royales des dispositions particulières. Le peuple ne doit pas voir le roi en dehors des cérémonies publiques; on le cache à la vue de ses sujets lorsqu'il mange, lorsqu'il boit, lorsqu'il se repose. Même en rase campagne, son *logement* doit avoir un mur d'enceinte, un atrium, une cour intérieure et trois pièces, une pour les repas, une pour le sommeil, une pour les audiences, une série de ruelles et de chemins tortueux formant un dédale inextricable autour des appartements. Les femmes qui accompagnaient Behanzin logeaient aussi dans des huttes particulières. Le goût du *home* est très développé chez le Dahoméen, prince, cabécère, traitant ou cultivateur. Dans la vie privée, chacun se cache aux voisins. C'est une observation que j'ai eu l'occasion de faire souvent sur toute la côte. Cette habitude de soustraire son intimité aux yeux des profanes est poussée à l'extrême et on la retrouvait toutes les fois que l'on rencontrait des campements abandonnés. Comme le temps et notre marche en avant ne permettaient pas aux serviteurs du roi de construire des cases confortables, ils se contentaient de figurer les séparations obligatoires, imposées par le protocole de la cour. Malheur, à l'imprudent qui eût franchi ces lignes presque conventionnelles!

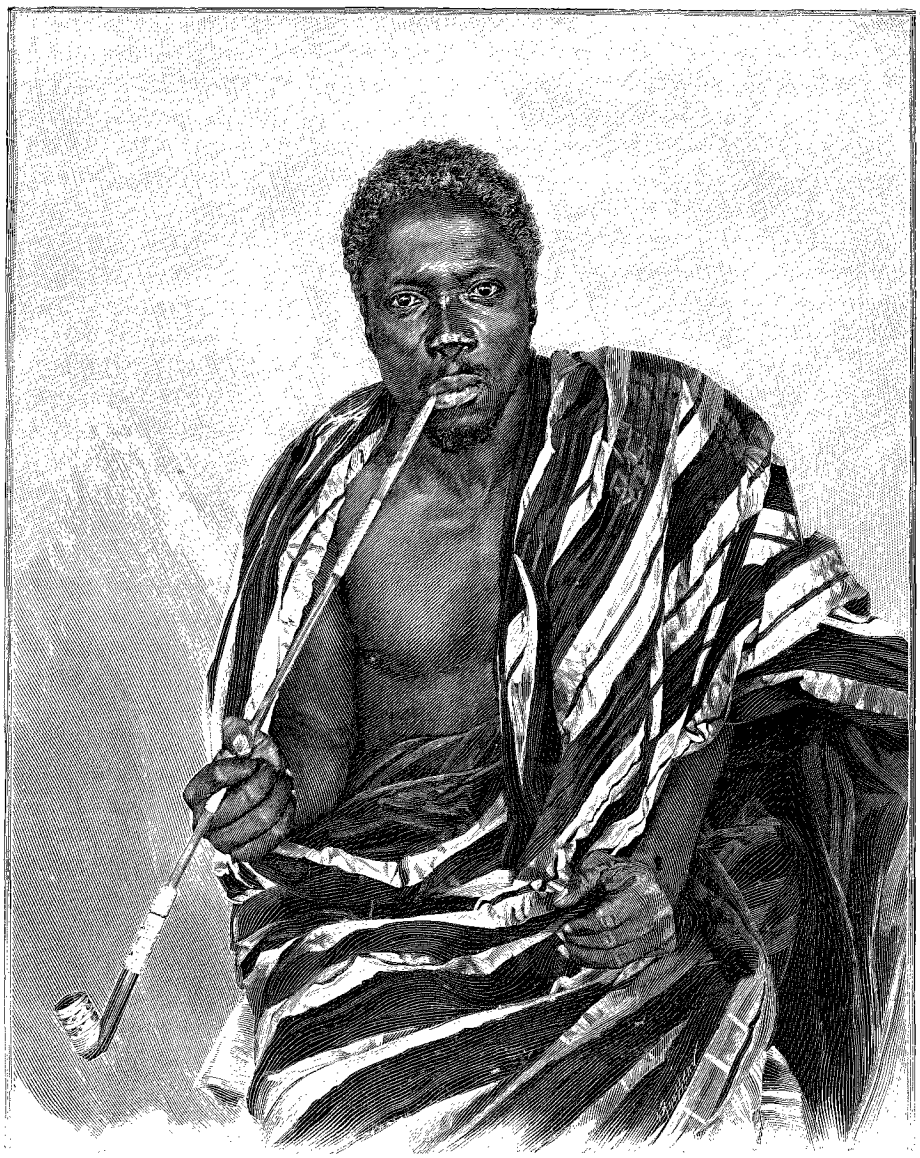
On reproduisait en paillotes et à la hâte les palais de Cana et d'Abomey, un peu par besoin de décorum et de représentation et surtout pour entourer le monarque de mystère.

Le 10 octobre, marche sur Sabovi de toute la colonne. On suit une direction nord-ouest et l'on passe avec beaucoup de peine une cuvette boueuse. En avant, de fortes tranchées nouvellement faites et récemment évacuées. On ne voit rien. Les bois d'alentour sont fouillés par des feux de salve. Le long du sentier on traverse des camps de guerre abandonnés. Petites cases pouvant loger deux ou trois hommes avec une entrée basse. Les Dahoméens n'ayant ni train de combat, ni convoi administratif, chaque guerrier formait une unité de marche. Le combattant, comme nos chevaliers d'autrefois, était suivi de ses serviteurs. L'un portait le fusil de rechange, l'autre chargeait les armes, un troisième avait les vivres, un quatrième le petit panier en osier, tressé en forme de brancard, pour emporter un mort ou un blessé. De là, une grande facilité de mobilisation chez l'ennemi. Au moment de l'appel des contingents, chacun vient, avec sa petite maison militaire, à l'endroit indiqué pour « faire la guerre ». Ces trois mots désignaient tout pour le Dahoméen du Sud comme pour le guerrier permanent. Quitter son domicile, marcher, se battre, reculer, vivre sans travailler, c'est faire la guerre : un art militaire rudimentaire. Pas d'évolutions de ligne, pas de formations de rassemblement. Lorsque la résistance était reconnue impossible, les guerriers se débandaient et se sauvaient isolément à travers la brousse, marchant jusqu'à un autre point en arrière, fixé à l'avance, où ils savaient pouvoir trouver de l'eau et des vivres et où ils recommençaient les mêmes tranchées, en attendant nos mouvements. Ils espéraient toujours que nous renoncerions à la lutte. Sur les chemins, des milliers de petits piquets peints en rouge étaient plantés en quinconces. Les fétiches avaient affirmé que l'*Agbo* (enceinte, nom historique du plateau d'Abomey) ne serait jamais violé par un ennemi. Les fétiches mentaient, car les Soffimatas s'épar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pillaient par petits paquets et allaient se concentrer derrière des abris naturels dont nous ignorions l'existence. Ils reculaient toujours et nous avancions sans cesse, lentement, il est vrai, mais sûrement.

Le Dahomey est un pays de surprises et de mystères, dira le général Dodds à sa rentrée en France. La première et la plus désagréable des surprises fit son apparition à Kossoupa : pas d'eau. Dans des régions essentiellement marécageuses, cet élément devait être un auxiliaire plutôt qu'un obstacle. Subitement, à l'arrivée à l'étape, l'eau vient à manquer à un contingent de 2 000 hommes de troupe, 3 000 porteurs et 300 animaux marchant et combattant sous un soleil ardent. L'état-major, ne pouvant prévoir une pareille impossibilité, n'avait pas d'équipage d'eau, comme en Algérie. Il y avait là une lacune, dont personne n'était responsable, car on manquait de renseignements précis. En pleine saison des pluies, au milieu de marigots, à quelques mètres du Zou et de l'Ouémé, il n'y avait ni puits ni sources, il est vrai, mais une colonne en expédition dans des pays exotiques doit toujours avoir sous la main un équipage d'eau ou bien des récipients suffisants pour en improviser un dès que le besoin s'en fait sentir. Pendant l'insurrection du Sud-Oranais, nos chefs ont attribué à cette organisation la moitié de leurs succès.



BEHANZIN [1].

La nuit vient : pas d'eau. Après avoir débroussaillé pour établir des abris, les hommes s'endorment péniblement, fiévreusement, pendant que les bêtes attendent impatiemment l'heure de l'abreuvoir, le pied à la corde, arrachant les piquets....

Le 11, départ de Kossoupa par un temps épouvantable. De grand matin, une tornade vient améliorer la situation parce que l'on peut boire et approvisionner les bidons. Mais la pluie rend la marche très pénible à travers des fondrières, dans un sol argileux, mélangé d'une espèce de tourbe noirâtre faisant glisser les porteurs pieds nus. Les voitures se renversent, les roues des canons s'embourbent.

On arrive à Oumbouémédi sans avoir vu l'ennemi. Les guides parlaient d'un ruisseau. Il est à sec. Pas d'eau, c'est le mot lugubre qui circule vite dans cette agglomération d'êtres humains que la fatigue de la marche et la chaleur du soleil commencent à irriter. Le bivouac est placé à 50 mètres du cours d'eau, de l'*Oued Secco*, disent les légionnaires, qui se rappellent leurs courses à travers le Sahara. Un mirador est construit au haut d'un baobab pour observer la plaine. Les hautes herbes entravent complètement la surveillance des faces par les sentinelles les plus avancées. On signale à 1 kilomètre une ligne de fumée, et dans le nord-ouest des cases. Un guide moins ignorant ou plus

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prétentieux que ses camarades affirme que nous sommes en présence de l'armée royale et que le village entrevu est Cotopa ou Cotonou, au bord d'un cours d'eau, le Coto (*Co*, « boue », *To*, « rivière »).

La cavalerie se répand de tous côtés à la recherche de l'eau. Un tirailleur haoussa découvre une source d'un faible débit dans un coin très fourré près du camp. On peut enfin abreuver les animaux et faire le café. Le convoi, qui s'était enlizé, arrive péniblement à 10 heures du soir.

Du 12 au 19 octobre, série de combats meurtriers, période de souffrances physiques, incidents de toute nature qu'il est impossible de détailler; il faudrait un volume, il faudrait le génie d'Alfred de Vigny ou le talent de Paul de Molènes.

Départ de Oumbouémédi le 12 à 6 heures du matin en trois colonnes distinctes, formées d'un groupe avec son train particulier et un tiers du convoi administratif; les voitures et la cavalerie suivent la route. A 8 heures le lieutenant de spahis Tavernost se trouve subitement aux prises avec une bande de Dahoméens qui ont réussi à s'approcher en rampant et sont trahis par leurs hurlements et leurs cris de guerre. Les cavaliers ne peuvent charger, le peloton Varennes les dégage. Bientôt l'action est générale, le feu ennemi très nourri, très régulier. Les tireurs ne se voient plus; les hautes herbes cachent même la fumée des coups; la formation de combat du corps expéditionnaire est très serrée; les groupes se développent sur une ligne de 400 mètres, les fantassins exécutant des feux de salve sur deux rangs, et l'artillerie tire à mitraille. Les Dahoméens tentent une attaque de flanc à gauche et en arrière. Ils sont reçus par les feux des spahis, qui ont mis pied à terre sur l'ordre du commandant Villiers, pendant que la compagnie Rilba exécute une contre-attaque qui déroute l'ennemi. La colonne se porte en avant, le fanion de la légion au centre indiquant la direction pendant que les clairons sonnent la marche. On s'avance par bonds, une série de feux, une poussée de 500 mètres. On aborde une ligne de tranchées que l'ennemi vient d'évacuer. A 11 heures, le feu cesse des deux côtés pour reprendre à 1 heure. Une reconnaissance de cavalerie ayant été attaquée sur le chemin, on reprend la marche en avant par bonds de 200 mètres, et à 3 heures seulement le colonel donne l'ordre de bivouaquer derrière une clairière. Pas d'eau. On envoie au camp de la veille. Nous avons 4 Européens et 3 indigènes tués; 18 Européens, 11 tirailleurs blessés.

13. — Combats matin et soir. Arrivée à 3 heures à Akpa : 9 tués, 31 blessés. Mais on est devant le Coto, le Jourdain de ces hommes, qui depuis le 9 n'ont presque point d'eau, pas même pour faire le café deux fois par jour.

14. — D'après les renseignements recueillis et confirmés par les officiers montés dans les arbres, la position du Coto présentait trois lignes successives de tranchées creusées à cheval sur le chemin qui traverse à gué le cours d'eau. En attaquant directement, on eût éprouvé de grosses pertes. Le colonel Dodds décide que l'on tournera les défenses en se portant à 3 kilomètres vers le nord, pendant que l'artillerie engagera du bivouac même un combat à grande distance qui trompera l'ennemi sur nos intentions. Départ du bivouac d'Akpa en trois colonnes pour prendre le Coto en amont. L'ennemi s'aperçoit à 10 heures qu'il est tourné. Il se précipite vers le passage et commence le feu. L'artillerie laissée au bivouac est obligée de cesser le sien; le tir est impossible à régler; le terrain est tellement fourré qu'on n'aperçoit même pas le point d'éclatement des projectiles. A 10 h. 30 nous sommes à 800 mètres du lieu que nous voulons atteindre. Quelques spahis avec Greppo, adjudant de cavalerie, partent en avant. Ils sont reçus par des coups de fusil que leur envoient des nègres dissimulés derrière des termitières hautes de 5 à 6 mètres. Les canons dahoméens tirent de Cotopa. Un obus éclate en plein camp et tue trois Toffanis. Les misérables porteurs se tenaient constamment couchés par terre; la peur paralysait tous leurs mouvements; la mort achevait leurs souffrances; ceux qui étaient chargés de transporter les munitions sur la ligne de feu regrettaient presque le sort de leurs camarades affectés au convoi, quoique ces derniers fussent particulièrement atteints par les projectiles. Le capitaine d'état-major Roget, Méridional joyeux, à la mine toujours épanouie au milieu des plus tristes circonstances, dit le mot juste sur les Toffanis : « Ces gens-là regrettent bien vivement d'avoir embrassé cette profession ».

La colonne est au bord du Coto. On s'arrête pour déjeuner. L'ennemi profite de cette pause pour abandonner complètement Cotopa, se rapprocher de nous et se poster sur la rive droite du Coto et sur nos deux flancs. De 11 h. 50 à 4 heures du soir il ne cesse de tirer. La brousse devant nous est impénétrable; on doit renoncer à la franchir. Le colonel fait former le carré sur un plateau peu élevé, situé à 1000 mètres en arrière. Les Dahoméens se sont avancés au corps à corps et ont réussi à enlever un Haoussa et un conducteur sénégalais. Il y a 13 blessés, dont le capitaine Battréau, de la Légion. A midi, par 40 degrés de chaleur, on n'a pas une seule goutte d'eau. Vers 1 heure, le capitaine Montanet, qui était placé sur un arbre pour donner des indications au capitaine d'artillerie Delestre, aperçoit des Dahoméens nombreux qui arrivent en poussant des cris et cherchent à s'emparer d'une pièce de canon. Ils tourbillonnent sous une vive décharge de mitraille. Et l'on peut se rendre compte *de visu* de leur manière d'opérer. Un chef à grand chapeau[1] au milieu d'un petit groupe de 4 à 5 hommes pour un fusil. Le tireur ayant été tué, un deuxième prit son arme, et les autres emportèrent le blessé.

1. Le chapeau est au Dahomey réservé aux grands du royaume, c'est le signe distinctif du cabécérat. Le gibus est particulièrement estimé. Lorsque les directeurs de la Compagnie des Indes portaient à Abomey leurs cadeaux annuels, ils ne manquaient pas de glisser parmi les soieries et les cotonnades un chapeau à point d'Espagne et à plumet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ENLÈVEMENT DU PONT D'ADÉGON (PAGE 98). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE COMMANDANT AUDÉOUD [1] (PAGE 106).

Journée du 15 octobre. — Pas d'eau. On envoie une corvée au Coto sous le commandement du capitaine Sauvage; elle est repoussée. Les brancardiers se couchent et refusent de marcher, les docteurs sont obligés de les menacer du revolver, les infirmiers les forcent à se relever à coups de bâton. En présence de la force d'inertie opposée par les auxiliaires indigènes, la trique va désormais devenir l'arme de commandement, l'argument qui forcera l'obéissance. Les Dahoméens à l'affût comprennent nos difficultés et deviennent plus audacieux. Un peloton de Légion arrivé au bord du cours d'eau est obligé d'engager un véritable combat à la baïonnette. Le mouvement offensif de l'ennemi est arrêté. Au centre du bivouac, le capitaine Marmet, officier d'ordonnance du commandant supérieur, tombe mortellement frappé. Déjà, dans la matinée, ce brillant officier, que tous aimaient, avait paru triste et fatigué. A 10 heures, il s'était retiré dans sa tente et couché près de son lit. A 11 heures, une balle l'atteignit au ventre. « A moi! je suis perdu; que l'on vienne prendre mes dernières volontés pour ma femme! » On le porta à l'ambulance; ses dernières pensées furent pour sa fillette et sa femme. L'abbé Vathelet lui donna l'extrême-onction pendant qu'à son chevet pleurait son ordonnance européen. De 2 à 5 heures, il resta immobile, les mains croisées sur la poitrine. On l'enterra sur les bords de ce Coto qu'on ne pouvait passer. Pour pouvoir le reconnaître plus tard, on laissa à son doigt son alliance en or. Cette mort impressionna particulièrement le corps expéditionnaire.

La journée du 15 coûte cher. Outre Marmet, le commandant Stéfani, le lieutenant d'Urbal sont blessés; il y a huit tués. Le soir on change de bivouac, on se porte à 2 500 mètres en arrière du Coto, qui coule au milieu d'un taillis de verdure caché par des lianes, des dracænas, des orchidées, des euphorbes, au-dessus desquels s'entrelacent des palmiers sveltes et des fromagers ombreux, des tamariniers géants.

Manque absolu d'eau. Le nom de « Camp de la Soif » est donné par les troupiers à cette étape inoubliable. Les sondages ne produisent rien. La souffrance est intense, les officiers eux-mêmes ne sont plus soutenus que par leur esprit militaire, par leur amour-propre. Les Toffanis s'éparpillent dans les brousses, et meurent les uns après les autres, moins durs à la fatigue et à la soif que les soldats européens.

A 9 heures du soir le capitaine de spahis Fitz-James, qui vient de rentrer d'Adégon, où il était allé chercher un convoi de vivres, propose au colonel d'aller faire de l'eau à Oumbouémédi. Il part, emportant 1100 petits bidons. Il rentre au camp à 4 heures du matin. Une heure après, une violente tornade éclate sur le bivouac. Le même cri de joie et de soulagement s'élève de tous côtés. Les tentes sont abattues et transformées en baquets, en rigoles; tous les récipients sont exposés à la pluie; on creuse des trous pour les bêtes. Les Toffanis, tout nus, la bouche grande ouverte, boivent à même l'eau du ciel.

Un vieil adjudant de la Légion, le nez rougi par des libations copieuses, ne cherche pas à dissimuler son bonheur : « On ne croira jamais, dit-il, à Bel-Abbès, où il y a tant d'absinthe, que l'eau soit si bonne au Dahomey. » La pluie tombe pendant une heure, et la colonne peut s'approvisionner largement.

La situation cependant est critique. La résistance trouvée sur les rives du Coto indique que l'ennemi n'est pas à bout de forces. Il défend la route directe vers Abomey et le seul point d'eau de ce plateau ferrugineux qui s'élève jusqu'à 80 mètres de hauteur à partir de Cotopa.

Le corps expéditionnaire était réduit par le feu et la maladie. Il ne compte plus le 16 octobre que 63 officiers et 1700 hommes de troupe, 2000 porteurs, 160 chevaux et 47 mulets. Les ravitaillements devenaient de plus en plus difficiles, la ligne d'étape s'allongeait, les porteurs fondaient à vue d'œil. Il était nécessaire de reconstituer la colonne, fatiguée par les marches et combats, et de l'alléger en dirigeant sur l'arrière les malades et les blessés, très nombreux.

Le colonel Dodds n'hésite pas. Le rapport du 16 est succinct : « Aujourd'hui à 8 heures, enterrement des morts. A midi la colonne se reportera sur Akpa, pour procéder à l'évacuation des blessés et malades, se réapprovisionner et se reposer. Elle reprendra le plus tôt possible la marche en avant. »

A 11 h. 30 le premier groupe s'ébranle. Il y a 164 blessés et malades; les porteurs, éreintés, surchargés, les abandonnent. Les tirailleurs sénégalais reçoivent l'ordre de prendre les civières. Ils s'écroulent sous le poids de leurs camarades mourants, qui sont de nouveau jetés par terre. A ce moment difficile, les légionnaires, sans attendre des ordres, se mettent quatre par brancard et chargent les blessés sous un soleil de feu d'abord, sous une tornade épouvantable ensuite.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie de Frank.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ce mouvement les soldats européens transportaient non seulement les blancs, mais aussi des tirailleurs sénégalais et des paquets de Toffanis. Les chemins glissaient, les hommes tombaient dans des trous, les blessés criaient. Mais la Légion étrangère, ce régiment d'élite, dernier vestige de nos vieilles armées, montrait une fois de plus ses qualités, endurance, courage et confiance dans le chef. Ces hommes, des mercenaires, venus de tous les points du monde, sans foyer et sans patrie, s'engageant soit pour un morceau de pain, soit par mépris de la vie, subissant fréquemment des souffrances peu connues, accomplissant sans arrière-pensée, sans espoir de récompense, des actes d'héroïsme, donnaient aux indigènes ignorants et veules, à une race

LAGUNE AHÉMÉ-COUFO DEVANT BOPA [1] (PAGE 106).

inférieure d'esclaves, l'exemple de l'abnégation et de la servitude volontaire, supportées avec dignité.

On marche ainsi jusqu'à 6 heures du soir. Le commandant Gonard, l'homme froid par excellence, habituellement sobre de paroles, ne tarissant pas d'éloges pour la Légion, prescrit de distribuer une double ration de tafia : « Nous n'avons pas besoin de tafia pour porter nos camarades », répondent les hommes. Le lieutenant Gélas, de l'infanterie de marine, qui mourut d'épuisement et d'inanition à Adégon quelques jours après, circule péniblement, pâle et gelé ; la fièvre achève de le miner. Un légionnaire blessé d'une balle à la poitrine passe sur une civière : « Tenez, mon lieutenant, dit-il, prenez, cela vous fera du bien ». Et se soulevant sur son coude, il tira de sa musette un citron qui calma pour une seconde la souffrance de l'officier.

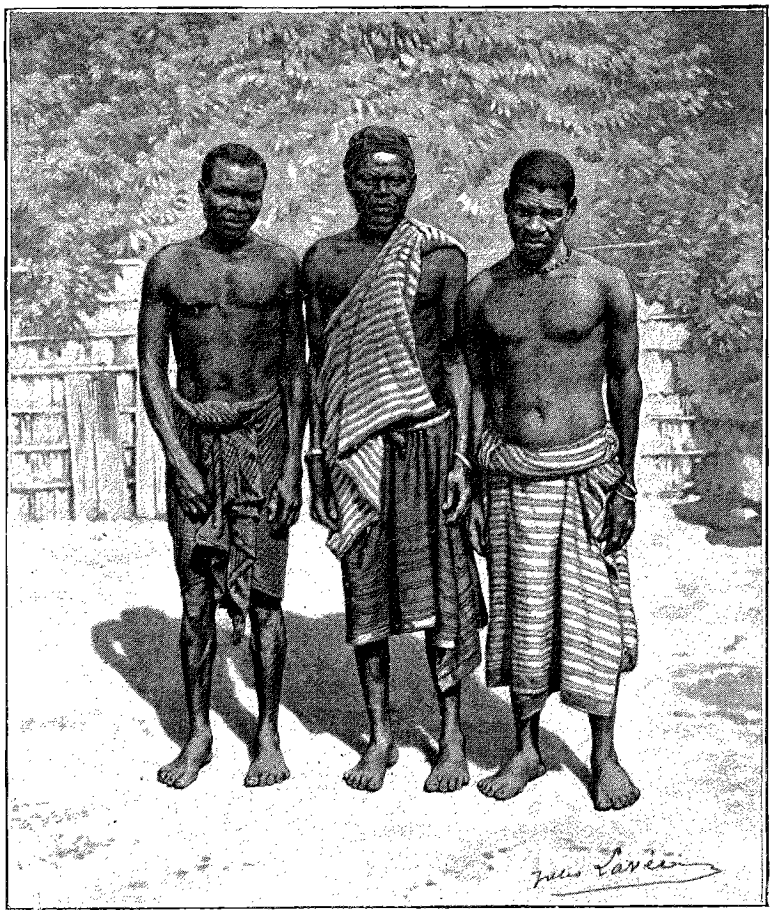
Le bivouac occupé du 16 au 19 ne permettait pas d'avoir des vues suffisantes sur la position ennemie de Cotopa, dite très fortifiée. On détache un officier, M. Vuillemot, pour chercher un autre emplacement. Il jalonne un carré sur un terrain plus sec et en arrière d'une crête qui doit empêcher l'ennemi de régler son tir. Le 19, des coups de feu sont tirés sur les faces. Au moment où l'on s'apprête au combat, un spahi sort du fourré. Envoyé en mission à Kossoupa par son capitaine, ce cavalier se trompait de chemin, et tombait chez l'ennemi, qui le poursuivait. Les Dahoméens n'étaient donc pas éloignés, quoiqu'ils parussent vouloir ne plus s'occuper de la colonne.

Le changement de bivouac commence le 20 à 10 heures du matin. Le mouvement s'effectue avec ordre. A 2 heures et demie, le lieutenant Vuillemot, qui se trouvait à l'autre camp avec quelques isolés retardataires et des Toffanis, accourt rendre compte au colonel que de nombreux guerriers se sont avancés en criant : *Dahomé! Dahomé!* et en tiraillant. Deux légionnaires en quête d'eau avaient disparu. En voyant des bonnets rouges, qu'ils prirent pour des chechias, ils se jetèrent dans les rangs ennemis. Blessés tous deux, ils moururent vite, l'un en route, l'autre plus tard à Abomey.

On cesse les travaux de débroussaillement et de fortification passagère auxquels tout le monde était employé depuis le matin. L'ennemi débouche d'abord par l'est, puis par l'ouest. L'attaque est bientôt générale. Le feu devient de plus en plus violent. Le tir de l'artillerie dahoméenne est bien réglé, mais heureusement beaucoup d'obus n'éclatent plus, ces canonniers improvisés ne sachant armer les fusées. Un tirailleur en reçoit un sur la clavicule droite; il subit un choc sérieux, sans blessure apparente; c'est un calibre 58 millimètres, modèle Krupp. Le lieutenant Michel tombe.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE CHEF DES OUATCHIS [1] (PAGE 106).

Toulouse, de l'infanterie de marine, mon excellent ami, mon camarade de promotion, adossé à un arbre, est percé de part en part; il meurt victime de sa bravoure, car il ne tenait jamais en place et dédaignait toute précaution, toujours debout devant ses hommes.

L'interprète du quartier général, Ignatio Chagas, a la jambe traversée. Le colonel Dodds est particulièrement visé et a son cheval blessé. Le guide Adechouma se met devant le commandant supérieur pour le garantir des balles; il a le bras droit perforé en deux endroits. Les tentes sont trouées par les projectiles, qui labourent le terrain. La position devient intenable. Le capitaine Drude est parti en avant pour dégager un peloton de tirailleurs qui surveillait la route par laquelle on attendait un convoi de vivres et que l'on savait entouré. Le lieutenant Valabrègue arrive à 4 heures du soir rendre compte qu'il a arrêté les mulets et les porteurs à une heure d'Akpa et qu'on se défend bien.

Le combat ne cesse qu'à 6 heures du soir. L'attaque fut acharnée, l'ennemi nombreux. Nous avions 8 tués, 27 blessés. On apprend par un prisonnier que Behanzin est à Cotopa.

Le roi du Dahomey sent sa confiance diminuer. Les cohortes d'amazones et de Soflimatas ont reculé. Les défaites successives les ont démoralisées. Pendant l'action, nos lignes sont entourées de cordons de plomb; on tue beaucoup de monde. Sur les conseils des ministres, gens rusés, craignant la chute définitive qui entraînera la perte de leur situation, Behanzin se décide à envoyer des parlementaires.

Le 23 au matin, on aperçoit des drapeaux blancs en avant des petits postes. Le capitaine Lombard et le lieutenant Vuillemot s'avancent pour questionner les indigènes, deux gaillards hauts de 2 mètres avec des têtes aux cheveux crépus en broussailles épaisses, à rendre jaloux les Mérovingiens. « Le chef de guerre du camp voisin adresse le bonjour au colonel. » Et c'est tout. On les renvoie sans réponse. Une heure après, les mêmes messagers se représentent et annoncent qu'une recade du roi s'avance. La lettre arrive à 5 heures et demie, et l'on introduit les Dahoméens les yeux bandés. Leur physionomie franche, leurs sourires font bonne impression. Behanzin demande la paix, « il n'en veut plus », c'est l'objet de la conversation des soldats.

Le colonel Dodds craignait une ruse : sans décliner les propositions du roi il demande l'évacuation immédiate de Cotopa comme gage de franchise. L'armée dahoméenne ne se retire pas. Nous saurons plus tard, par le journal de Candido Rodriguès, qu'à la même date un ordre du roi avait été lu à Ouidah et à Godomey et que les derniers contingents du sud étaient rappelés à la guerre dans le nord. Le roi comprenait que l'objectif de la colonne était Abomey, et, en entamant des négociations, il ne cherchait qu'à gagner du temps.

Dans l'après-midi un groupe de Nagots se présente au camp avec de petits drapeaux blancs et des feuilles de palmier au cou, en signe de soumission. Ils demandaient la protection des Français. On leur donna immédiatement la liberté. La désagrégation commençait; les derniers combats vont la rendre définitive.

VI

Reconstitution de la colonne expéditionnaire. — Le commandant Audéoud. — Pobiry et les Ouatchis. — Passage du Coto. — Cotopa. — Cana. — Négociations. — Incendie et occupation d'Abomey. (Du 25 octobre au 17 novembre 1892.)

Le corps expéditionnaire, après s'être reposé quelques jours, se trouvait reconstitué à 69 officiers et 2 000 hommes, par suite de l'arrivée à Akpa du commandant Audéoud. Cet officier supérieur avait été envoyé au début de la colonne à Grand-Popo pour

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE CAMP DE LA SOIF : LA TORNADE (PAGE 102). — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

opérer dans la vallée du Mono et s'avancer vers Abomey par l'ouest. Mais les effectifs de cette petite colonne étaient trop restreints pour permettre une action sérieuse. Pobiry, chef des Ouatchis de Sahoué, sur le concours duquel on comptait beaucoup, se montra pusillanime. Les Minas et les Éoués forment entre Mono et Coufo une agglomération de familles sans organisation politique, sans intérêts généraux. Les individus vivent de leurs cultures et de leur chasse, et n'ont aucune influence les uns sur les autres. Très disposés au pillage, très hâbleurs, ils ne cherchèrent même pas à accompagner la colonne comme porteurs, dès que le commandant Audéoud commença son mouvement sur Dobo et Maggiri, à 30 kilomètres sud-ouest d'Abomey. Ce voyage présenta cependant un intérêt géographique : on reconnut la lagune Ahémé et le Coufo, à peine indiqués sur les cartes antérieures et dont l'accès était rigoureusement interdit aux blancs. L'Ahémé est un lac de 15 kilomètres de longueur sur 4 kilomètres de largeur; il sépare la région d'Allada du pays des Éoués, improprement appelés Ouatchis[1]. Le Coufo est un petit ruisseau qui vient des monts de Mahis, coule du nord au sud, au milieu de forêts inextricables, qui le rendent impropre à la navigation.

Le 26, à 6 h. 30, levée du bivouac. On laisse à Akpa le capitaine Crémieu-Foa pour commander le réduit avec une section d'infanterie, les malingres, les bagages, la demi-batterie Delestre et le sous-commissaire Noguès. Un brouillard épais couvre le plateau d'Akpa. Il se dissipe vers 7 heures. A 300 mètres en avant des sentinelles, des drapeaux blancs. Les Dahoméens s'étaient habitués à ce jeu, croyant que nous considérions ces emblèmes de paix comme des fétiches inviolables. Le capitaine Lombard les invite à se retirer, car nous allons commencer le feu. On aperçoit distinctement derrière les tranchées de nombreux guerriers, le fusil sous le bras. Le lieutenant Jacquin tire un coup de canon à mitraille; une fusillade intense répond. On riposte et 5 minutes après on s'élance en avant à la baïonnette, le commandant Audéoud en tête avec la 12e Sénégalaise. Deux lignes de tranchées sont enlevées tambour battant. Le capitaine du génie Roques est contusionné, le capitaine Combette a une balle dans le pied droit. Les Dahoméens tentent d'attaquer le réduit. Le groupe Riou, qui suit en deuxième ligne, fait demi-tour et repousse les assaillants. On reprend la marche sur Cotopa, où l'on déjeune à l'ombre de tamariniers et d'orangers en fleur, qui sont vite dépouillés de leurs fruits et même de leurs fleurs, dont chacun orne sa boutonnière. Menu frugal : endaubage ou bœuf de conserve, de fabrication américaine (*boiled beef*, Chicago), biscuit avarié, oranges.

A 3 heures le colonel dirige sa colonne vers le sud-ouest pour éviter le passage de vive force du Coto, où l'ennemi a accumulé tous ses moyens de défense. On circule avec peine au milieu d'arbustes épineux. Le groupe Audéoud, toujours en avant, pousse sur la rive droite de la rivière et se forme sur un plateau situé à 1 800 mètres du Coto. Dîner, on n'y songe pas. A l'état-major on fait un brûlot pour se réchauffer, car il pleut à verse et tout le monde est trempé. Huit jours avant on manquait d'eau au bord de ce même Coto : cette fois on en avait trop. Le brave et digne abbé Vathelet est furieux. « On a mouillé le bon Dieu, dit-il, et l'on m'a volé mon vin de messe. » Plaisanterie de légionnaires, ou paresse des Toffanis qui, ne se doutant pas qu'ils portaient des objets sacrés, avaient abandonné les bagages de l'aumônier dans un trou d'eau.

Le 27 au matin, toutes les troupes passent sur la rive droite du Coto, mais les guides déclarent qu'on s'est trompé, que l'on n'a pas passé le Coto, mais le Han, son affluent. Toutes les difficultés dans la conduite de cette expédition provenaient de la pénurie de renseignements. Les rares prisonniers ne parlaient pas; les guides ne savaient rien. A ce moment, des parlementaires apparaissent et disent : « Le roi vous attend à Avlamé, où il a envoyé des ministres pour traiter. Vous pouvez franchir le Coto, sans crainte, il ne sera pas défendu. » On reprend la marche en arrière, on repasse par Cotopa; on admire les belles cultures de maïs, manioc et haricots, un immense palais aux murailles hautes et épaisses. A 3 h. 50 on approche du Coto. La route est large, mais des deux côtés est un bois très fourré. L'ennemi devait s'être retiré; le colonel ordonne cependant de prendre des précautions. Une patrouille envoyée en avant est reçue à coups de fusil, et bientôt de tous côtés on tire sur la colonne, mais trop haut. Les soldats pénètrent dans la rivière et ont de l'eau jusqu'à la ceinture. Le commandant Audéoud, le monocle à l'œil, conduit tout le monde à grande allure; il refoule l'ennemi sur la route de Cana et brûle le village d'Avlamé. Les ministres de Behanzin n'y étaient pas et Sa Majesté avait tendu une embuscade. Mais on tenait enfin le fameux Coto qui avait arrêté le corps expéditionnaire les 14 et 15. L'armée française était au cœur du Dahomey, malgré tous les efforts du roi.

Les 28, 29 et 30, repos. On se prépare des deux côtés à l'assaut définitif.

Le 1er novembre, une reconnaissance de cavalerie soutenue par un peloton de spahis à pied va reconnaître le terrain que nous devons parcourir le lendemain. Elle tombe sur des tranchées d'où partent quelques coups de feu. Le peloton à pied y répond. La compagnie Roulland et le peloton Varennes enlèvent les tranchées sur une longueur de 300 mètres et chassent l'ennemi.

2 novembre. — Marche sur Cana en carré. De 6 à 9 heures, des coups de feu sur la gauche. A 10 heures, halte. A 3 heures, reprise du mouvement. Au moment où la colonne arrive devant Ouakon, que l'on cherche à tourner par le nord, la fusillade recommence. On y répond en continuant le mouvement latéral, puis on bombarde le palais de Ouakon jusqu'à 6 heures du

1. *Ouatchi* signifie « homme de la brousse », synonyme de *Bushman*.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soir. L'ennemi, bien abrité, nous fait éprouver des pertes sérieuses. Après un tir à mitraille très nourri de notre artillerie, il évacue sa position en emmenant une mitrailleuse sous le feu de nos quatre pièces. Il se retire, puis s'arrête à 2 kilomètres, met une pièce en batterie et envoie un boulet en plein bivouac. Tués, le lieutenant Mercier, 1 soldat européen, 2 indigènes, 25 blessés.

Les Dahoméens recommencent l'attaque le 3 à 5 heures du matin sur toutes les faces avec une violence inouïe. Tous les réguliers donnent; ils poussent devant eux les prisonniers que Behanzin a libérés, après les avoir enivrés de gin. Les fétiches les dirigent et les entraînent; c'est en désespérés que ces malheureux, presque des squelettes, viennent mourir devant nos salves; leurs cadavres roulent pêle-mêle dans les tranchées, au milieu des herbes foulées. Nous perdons le docteur Rouch; le lieutenant Cany est blessé. Mon ancien camarade de la légion Jacquot a une balle dans l'épaule. Le capitaine Roget tombe atteint d'un projectile dans l'omoplate gauche. La souffrance aiguë n'entame pas sa belle gaieté et c'est le sourire aux lèvres qu'il s'en va vers Adégon, étendu sur une civière, exposé à la chaleur du soleil, porté par quatre Toffanis qui ont soin de leur ancien yévoghan et l'éventent à chaque halte. Les noirs ont l'esprit simple et la mémoire tenace. Roget s'était toujours montré bienveillant envers ses administrés; il reçut ce jour-là la récompense de ses bontés envers les misérables.

CANA : LE TEMPLE DES CRÂNES [1] (PAGE 108).

Le 4, on s'avance vers Diokoué, le marché de Cana. On manque de porteurs. Les Toffanis redoutent l'entrée sur les terrains fétiches et s'égrènent de tous côtés. Le commandant Audéoud et trois compagnies sont laissés à Ouakon. Allégée, la colonne se porte à 10 heures sur un plateau peu boisé. A droite, un palais. En avant, une plaine. Çà et là, des cultures. Des lignes de tirailleurs ennemis se prolongent vers le palais. Les deux partis se voyaient distinctement. On se serait cru aux grandes manœuvres. Le champ de bataille offrait un coup d'œil très pittoresque. Le lieutenant Gay reçoit une balle qui lui traverse le poumon droit. A 3 heures, l'ennemi, qui attend dans un pli de terrain, bondit sur nous. La compagnie de volontaires sénégalais Robard part en chantant; les hommes se débandent comme à la guerre du Cayor ou du Djolof; ils font de la fantasia et tiennent leurs armes au-dessus de leur tête. Le carré se trouve un moment ouvert. A coups de canne, le capitaine Robard ramène son monde et rétablit l'ordre. L'ennemi se retire lentement. On pousse vers Diokoué; les brousses recommencent. Le groupe Drude est en tête; il s'élance avec deux compagnies dans le village incendié. La colonne suit et passe entre des maisons enflammées. La chaleur devient intolérable; on débouche enfin sur la magnifique place du marché. Mais les Dahoméens tirent toujours, car nous sommes tout à fait découverts et exposés à leurs coups. La section Delestre a cinq hommes par terre et deux officiers blessés, MM. Maron et Menou; elle ne peut plus continuer le feu. Le capitaine Drude dépasse le village et à la baïonnette enlève les lignes ennemies; il n'y a pas un homme touché. Seul Mérienne-Lucas a une balle dans l'humérus. Crémieu-Foa perd son casque et a une contusion à la tête. On est obligé de l'évacuer sur Porto-Novo, car il divague. Une forte insolation, non soignée, détermine la typho-malarienne dont il meurt en arrivant à Cotonou.

C'est la dernière affaire. Le Dahomey est vaincu. Avec ce qui restait de guerriers réguliers, Behanzin a fait donner ses chasseurs d'éléphants, et ses gardes du corps, au nombre de 500, les plus beaux hommes du royaume, qui n'avaient jamais quitté la personne du roi. On les a reconnus à leurs bonnets rouges, ornés de colimaçons dorés. Ils portaient des pantalons courts dont les jambes droites étaient vertes et les jambes gauches noires. Des casaques jaunes, sans manches, recouvraient leur buste et se terminaient par une queue tressée en coton, teinte en bleu ou en rouge. Le lende-

1. *Dessin de Mme Paule Crampel, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main, 5 novembre, Behanzin envoie des parlementaires et offre l'entrée dans Cana, que les débris de l'armée dahoméenne ont évacuée. La colonne entre le 6 dans cette ville réputée sainte, dont le nom juif éveillait une foule de souvenirs dans l'esprit de nos soldats harassés, qui depuis trois jours marchaient comme dans un rêve et se battaient presque automatiquement, par habitude plutôt que par devoir, comme s'ils faisaient un exercice régulier. Il n'y avait plus d'anecdotes, plus de gaieté, c'était la lutte âpre pour atteindre le but final; chacun savait que l'occupation de Cana et d'Abomey entraînerait le retour à la côte, solution après laquelle tous aspiraient.

Nos pertes pendant les affaires qui précèdent s'élevaient à 10 officiers tués, 25 blessés, 67 hommes tués, 436 blessés, soit 538 hommes hors de combat. Décédés par suite de maladies, 173 Européens, 32 indigènes. Je ne compte pas les obscurs et les humbles, les Toffanis, qui disparurent par milliers. La dépopulation des villages riverains de l'Ouémé, le manque de bras signalé dans le royaume de Porto-Novo n'ont d'autre cause que la mort de ceux qui étaient partis comme porteurs avec la colonne.

Les Dahoméens, d'après les renseignements fournis plus tard par Candido Rodriguès, avaient perdu près de 2 000 hommes. Le chiffre des blessés dépassait 3 000.

Cana, ancienne capitale du Dahomey à l'époque où les rois payaient tribut aux Nagots, n'est plus qu'une agglomération de cases en pisé au milieu de jardins, de cultures et d'arbres fruitiers. Les rois y avaient une résidence entourée de hautes murailles, et les ministres leurs maisons de campagne, inoccupées pendant une grande partie de l'année, parce que la cour n'y séjournait qu'au retour de quelque guerre, pour célébrer les funérailles des aïeux.

Cet endroit avait ses jours de marché, que les féticheurs plaçaient sous la protection de *Bossi*, idole reproduite en terre rouge dans le quartier appelé *Adogouin*. Cette foire, la plus importante du Dahomey, alternait avec celle de *Mihahi*, avec celle de *Zobodo* ou *Bédaba* qui se tenait à Djébé et celle d'*Adjahi*, qui avait lieu à Goho. Ces marchés, qui existent dans le sud, à Tori, à Savi, à Nasoumé, à Ouidah, se recommandaient tous aux voyageurs et aux marchands des demi-dieux qui les patronnaient et les défendaient contre les *Legbas*.

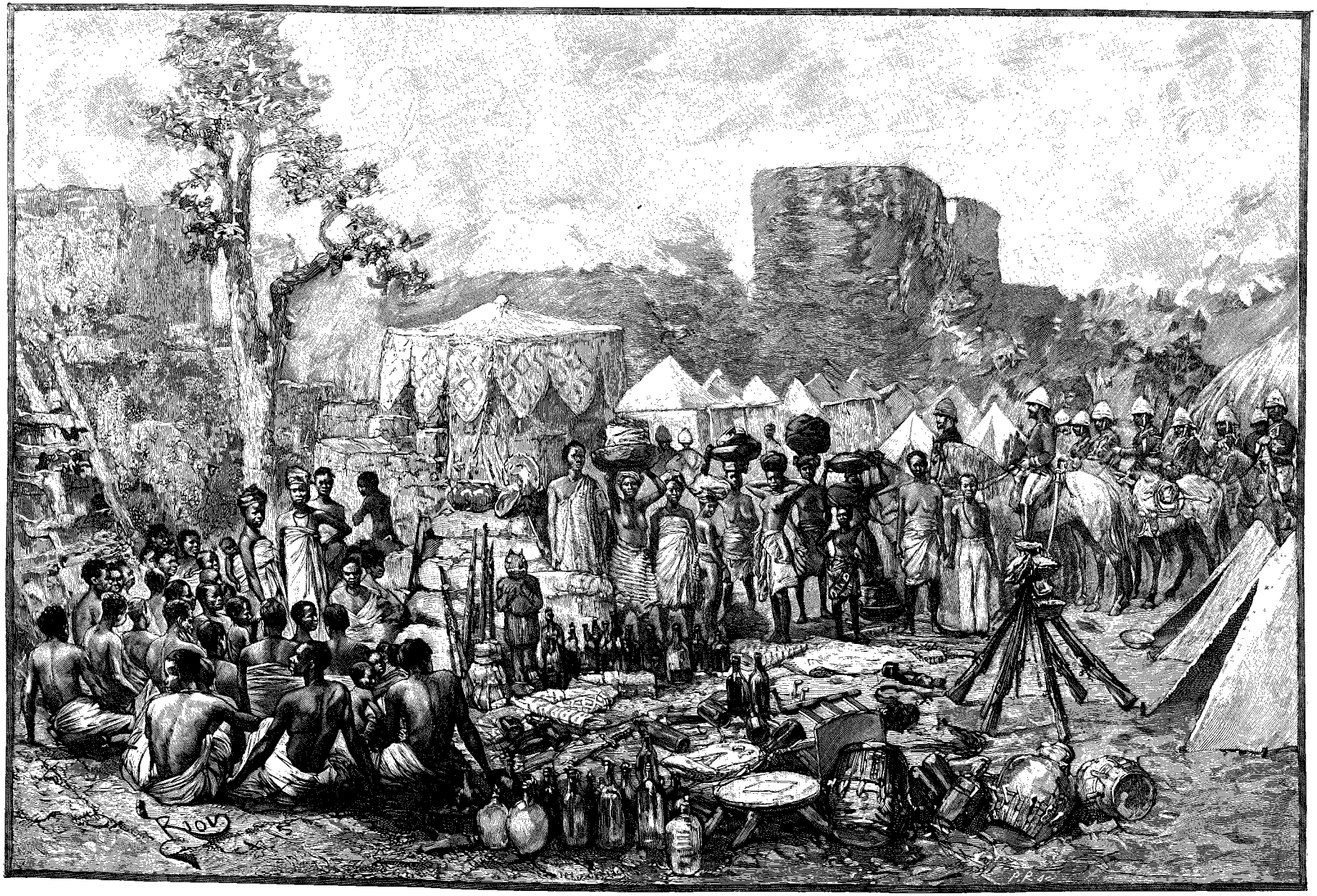
Les habitants permanents de Cana étaient des Nagots, chargés des plantations qui s'étendaient jusqu'à Zobodomé. On remarque, comme monuments curieux à visiter, la case des Crânes, où le Migan rassemblait les têtes des esclaves sacrifiés en l'honneur des ancêtres, un véritable charnier. On y déposait aussi les têtes des gens qui avaient été tués par la foudre. De grands fromagers remplis de chauves-souris dominent Cana, qui possède un point d'eau important situé à 2 kilomètres au sud du bivouac. Nous campons sur la route d'Abomey. Les spahis, toujours grands seigneurs, se sont installés dans une grande cour du palais sur le chemin de Cotopa, et observent le plateau. Le paysage est uniforme et triste. Sous le sol formé de petits conglomérats ferrugineux, on trouve des cailloux et du gravier.

Les parlementaires de Behanzin se présentèrent au camp dès le 6 au soir. Le lendemain on voit apparaître Guédou, le Koussougan de Ouidah, percepteur des douanes. Il avait été rappelé à la cour le 28 octobre

ABOMEY : LE CHARNIER [1].

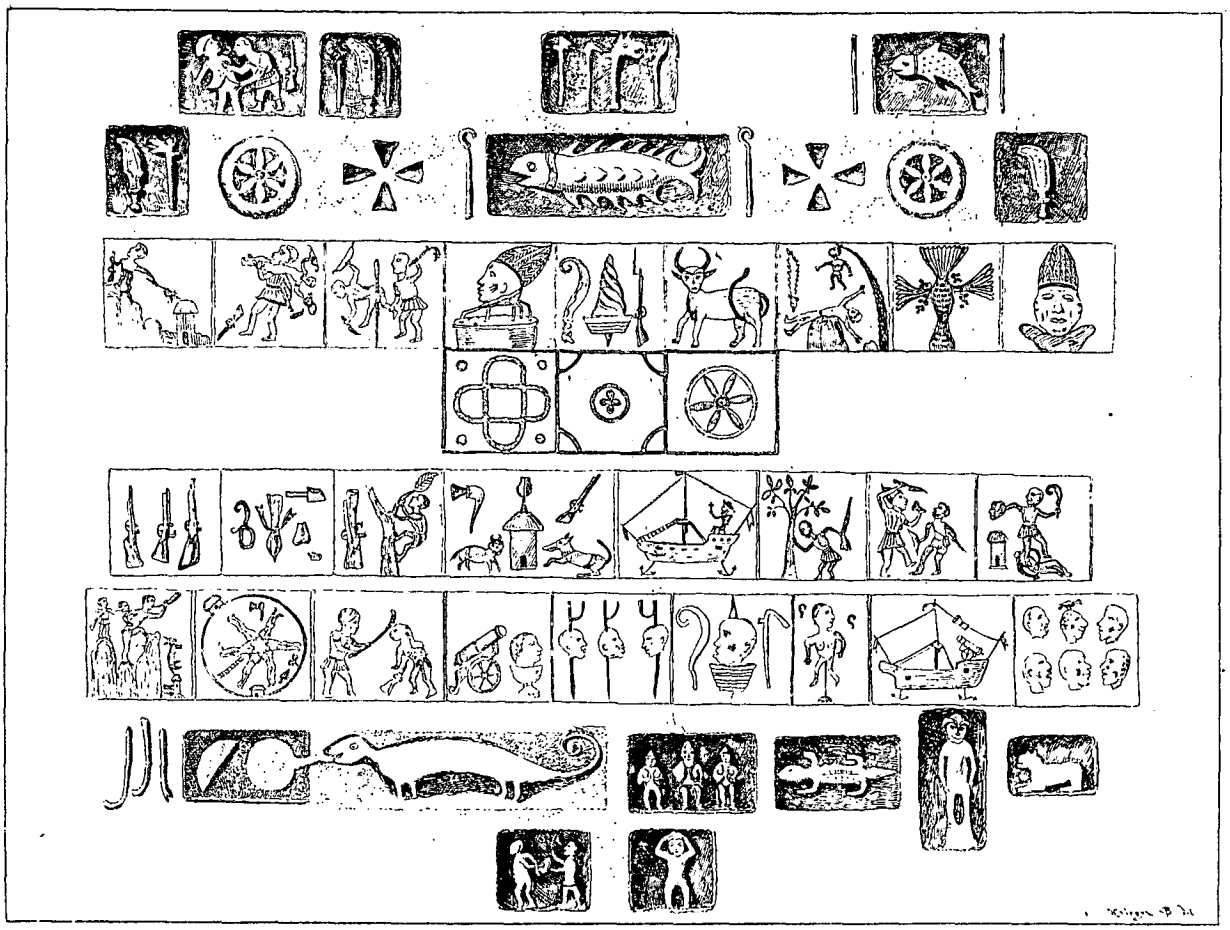
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BIVOUAC SUR LA PLACE D'ABOMEY (PAGE 111). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BAS-RELIEFS ET FRESQUES DES PALAIS D'ABOMEY [1].

avec Candido Rodriguès, le signataire du traité d'octobre 1890. Ces deux hommes étaient partisans résolus de la paix. Guédou, œil intelligent, barbe grise, sourire fin, n'était qu'un esclave affranchi; mais il avait su gagner la confiance de Behanzin, par son habileté plutôt commerciale que politique. Il voyait très bien que la situation était perdue. Il essaya par d'interminables palabres d'enrayer la chute définitive d'une organisation administrative qui le faisait vivre. Il parlait peu, laissait causer, n'offrait rien : le parfait type du traitant djedji, gros, gras, calme en affaires, rusé, un Normand en ce coin d'Afrique.

Les palabres eurent lieu jusqu'au 14 novembre dans une grande case située en dehors du camp. Un peloton d'infanterie rendait les honneurs au général Dodds à son arrivée [2]. Les ministres conseillers du roi, Ihomé, Imavo, qui accompagnaient Guédou, se tenaient assis sur des tabourets de cabécères, abrités par de vastes parasols, semblables à ceux des marchands d'oranges et de berlingots dans nos fêtes foraines. Évitant toujours le véritable sujet de la conversation, ils ne cessaient de s'informer de la santé du général, affectant la plus grande politesse, pour gagner du temps, et lasser la patience de l'Européen. La caractéristique de ces indigènes était une grande souplesse et une confiance absolue en eux-mêmes. Mais leur mauvaise foi, ou plutôt celle de Behanzin, était trop apparente. A une demande de remise de mille fusils et huit canons le roi répondit par l'envoi d'une centaine de carabines et de deux pièces Krupp. Le général les refusa. Le 10 novembre, un traité de paix est envoyé à Abomey pour être signé dans les vingt-quatre heures. On exigeait le protectorat sur le Dahomey, une cession de territoire, une indemnité de guerre et l'entrée des troupes dans la capitale. Sans donner de réponse précise, le roi du Dahomey semble vouloir accepter les propositions françaises, mais refuse l'entrée de la ville. Les pourparlers sont rompus.

Le 16 au matin, la colonne reprenait la marche en avant. On se dirige vers Abomey, mais on ne suit pas la route ordinaire, pour éviter les embuscades. On couche à Djébé, premier palais. Une patrouille de cavalerie pousse jusqu'à Goho et à l'entrée d'Abomey. Behanzin s'est enfui sur Vindouté avec sa famille et ses trésors. Le soir une immense lueur éclaire l'horizon. Avant d'abandonner la demeure de ses pères, le roi a mis le feu à ses palais pour ne livrer à l'ennemi que des murailles calcinées.

Le 17 la colonne se porte sur Bécon, deuxième

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

2. Le colonel Dodds a été promu général de brigade le 9 novembre 1892.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

palais, et vers 3 heures entre dans Abomey même; le général Dodds, malade, est porté en hamac. Bivouac sur la place de Simbodji en face du palais de Glé-Lé. A l'angle oriental de cet immense caravansérail rempli de toitures fumantes, peuplé d'animaux domestiques qui courent effarés de tous côtés, on distingue une maison à étage : c'est la terrasse d'où l'on précipitait pendant la fête des Coutumes, ou sacrifices humains, les victimes égorgées en l'honneur des aïeux.

Abomey (*Agbo-mé*, « dans l'enceinte »), terrain fétiche où la famille royale d'Allada avait établi sa puissance, était entre nos mains. C'est une grande ville, entourée de fossés, pouvant contenir 20 000 habitants.

Bécon avait été construit du vivant de Guéso, que les indigènes nommaient *Dada*, le grand. En face de l'entrée on voit encore un arbre, bombax gigantesque, sous lequel le roi donnait ses audiences solennelles, et où furent reçus en 1855 l'amiral Vallon et le Dr Répin. A peu de distance à l'est se trouve une espèce de tribune couverte en chaume, entourée de tous les fétiches royaux, statues en bois grandeur naturelle, grossièrement sculptées.

LE P. VATHELET [1] (PAGE 106).

Simbodji était le palais préféré de Glé-Lé. Dans sa précipitation, Behanzin n'a pu emporter le corps de son père, comme l'exige la coutume. Au Dahomey il n'y a pas de cimetière. On enterre dans les maisons; l'usage veut que la fosse soit creusée dans la chambre occupée habituellement par le défunt. Les légionnaires, qui fouillent de tous côtés, découvrent un cercueil en bois dans lequel achève de se putréfier un squelette : c'est la dépouille de Glé-Lé.

Les divers voyageurs qui ont étudié le Dahomey ont donné des listes de rois. Il est difficile de les suivre, car les noms ne concordent pas avec les renseignements que nous fournissent les indigènes.

Tacodonou, fils du roi d'Allada, se réfugia au nord de la Lama et obtint un terrain pour bâtir une ville nouvelle, de 1610 à 1625. La population augmentant tous les jours, Tacodonou demanda au roi Dan de lui donner d'autres terrains pour loger ses partisans. Le roi lui répondit : « Vous bâtissez partout des maisons : quand donc vous arrêterez-vous? Vous ne voulez pas, je pense, bâtir sur mon ventre. » Tacodonou fit préparer beaucoup de barre, rassembla ses guerriers, attaqua son bienfaiteur, le battit et le fit prisonnier. Il traça l'enceinte d'un grand palais et dans les fondements fit enfouir tout vivant le roi Dan. La contrée s'appela depuis *Danhomé* (« ventre de Dan »).

Adandozan fut le premier roi qui assista aux batailles, ses ancêtres se contentant d'y envoyer ses sujets. Il gouverna très mal le pays, vu qu'il était toujours saoul, m'a dit un jour un vieux cabécère de Ouidah, de qui je tiens quelques documents historiques. Le roi tuait beaucoup d'innocents sans raison. Le peuple, mécontent, résolut de le déposer, et une ère d'intrigues et de conspirations commença pour le Dahomey. Guéso, frère du roi, aidé par un métis brésilien, Don Francisco Félix da Souza [1], se prépara à renverser son frère. Au bout de sept ans il réussit à prendre le trône par un coup de main. Adandozan fut jeté en prison et « l'on n'en entendit plus parler ». De 1818 à 1858 régna Guéso. Ce fut une période prospère pour le Dahomey. Ouidah devint un grand centre commercial.

Glé-Lé s'attacha particulièrement à débarrasser le Dahomey de ses liens de vassalité envers les Nagots, il fit la guerre aux Egbas, ne paya plus le tribut, mais ne réussit pas à enlever Abéokouta.

Il battit et emmena en captivité les habitants de Kétou, Savé, Hollis. Il régna trente et un ans. Il détruisit quelques tribus Mahis, mais il fut la cause première des événements qui se produisirent. Il refusa de reconnaître le traité de 1878, préparant ainsi la ruine de son pays. Il voulut, avant de mourir, laisser le trône à Sassé, son premier fils; ce prince fut empoisonné et Condo se fit reconnaître prince héritier. La rumeur publique accusa ce dernier d'avoir assassiné son frère, et tous les vieux déclarent aujourd'hui que Glé-Lé a été achevé par son fils, qui lui succéda sous le nom de Behanzin-Ahidjéri-Hossubowélé (« le monde a fait un œuf et la terre l'a fait voir, roi requin »). Pendant l'occupation d'Abomey on procéda à des fouilles pour découvrir les trésors, les armes et les objets d'art de ce pays. Hélas ! tout n'était qu'une légende, colportée par les gens intéressés à faire croire à la richesse du Dahomey ou par des voyageurs honteux de n'avoir rien vu, et n'osant pas avouer la vérité à leurs contemporains. Çà et là, quelques armes, des tromblons, des fusils à pierre marqués sur la crosse d'un soleil doré comme au temps de Louis XIV, mais de fabrication anglaise, quelques bijoux. On trouvait partout de

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. Guéso créa pour lui la dignité de Cha-cha (*Xa-xa*), gouverneur de Ouidah.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petits ballots où chacun avait déposé son bien, faute de moyens de transport. Les caves du roi contenaient des milliers de bouteilles d'alcools divers. Le genièvre de Hambourg dominait. Les négociants ayant payé longtemps leurs droits et coutumes en tissus, on recueillit de grandes quantités d'étoffes, soieries, calicots, lyménéas, corydons. Le général fit faire des distributions aux hommes, qui se taillèrent des pantalons bigarrés. Au bout de quelques jours, devant la tente du général, on a un véritable bazar. On trouva sous terre deux canons Krupp. En quittant Abomey, Behanzin n'avait pu emmener avec lui qu'une faible partie de son matériel de guerre; tout le reste avait été précipitamment enfoui dans les champs de maïs. En dehors de l'artillerie achetée aux maisons allemandes de Ouidah et qui était traînée à la bricole, les Dahoméens possédaient encore un grand nombre de canons ou mortiers en bronze ou en fonte, mais en si mauvais état qu'il eût été difficile de les utiliser pour un tir quelconque. On s'en servit pour orner l'entrée du poste de Goho que devait occuper la garnison laissée sous les ordres du lieutenant-colonel Grégoire.

Car il fallait songer à s'en aller. La saison sèche arrivait. L'harmattan, vent sec et froid, commençait à souffler et desséchait les mares. A Abomey il n'y avait plus d'eau. L'Ouémé baissait, les canonnières ne dépassaient plus Dogba, et les pirogues mettaient quarante-huit heures pour remonter à Adégon.

Les opérations militaires sont terminées. Le 2 décembre, une petite colonne est envoyée à Ouidah et réoccupe sans difficulté notre ancien fort. Les autorités dahoméennes s'étant retirées depuis longtemps, on ne rencontre aucune résistance. La population, composée de métis brésiliens et de 5 000 femmes, abandonnées par leurs maris, vient au-devant des troupes, qui s'installent dans les factoreries. La confiance renaît bientôt. La population mâle, très clairsemée d'ailleurs, qui s'était retirée dans les bois, reprend vite les travaux de culture.

En résumé, du 12 septembre au 17 novembre, la colonne Dodds a parcouru la route d'Abomey en livrant dix-sept combats. Au début les troupes marchaient isolément, se dispersant pour évoluer et vivre, se concentrant pour combattre. A Dogba, surprise de l'ennemi; on était divisé en deux tronçons. De Poguessa à Abomey, on ne forme qu'une unité; les fractions laissées quelquefois en arrière gardaient des réduits ou des dépôts de bagages, mais n'opéraient pas; elles attendaient le succès du gros pour rejoindre.

Dans cette marche en avant, lente, serpentine, on a pu voir à nu le cœur humain, du premier chef au dernier soldat. Toutes les qualités et tous les défauts de notre race ont pu se faire jour. L'officier jeune, inconstant, héroïque, fier de se battre, désespérant quelquefois du succès, demandant la retraite à Akpa, la paix à Cana, mais reprenant son élan dès que l'on entendait les cris : *Koia! koia! Dahomé.* La troupe, admirable de patience et d'énergie, buvant de la boue et même ne buvant pas.

Le chef marche toujours, ayant pour lui la ténacité, poursuivant un but, préférant quatre journées sans pertes à un combat heureux avec tués et blessés, ne désespérant jamais du succès final.

La médaille commémorative du Dahomey, instituée le 24 novembre 1892 par le gouvernement de la République, assigne à cette expédition exotique une place toute spéciale dans l'histoire de notre expansion coloniale, à côté des autres campagnes d'outre-mer, Tonkin, Soudan, Madagascar.

A.-L. D'ALBÉCA.

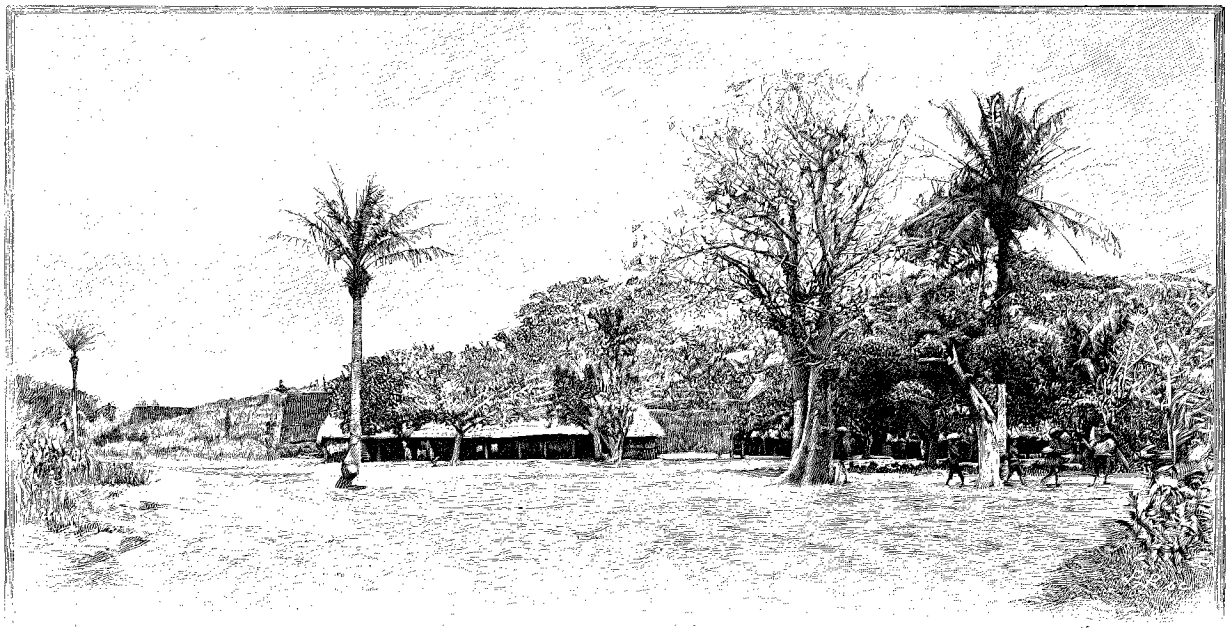
1. *Gravure de Mme Bazin, d'après une photographie.*

(*La fin à la prochaine livraison.*)

MÉDAILLE DU DAHOMEY [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PLACE DU PALAIS DE ZAGNANADO[1] (PAGE 118).

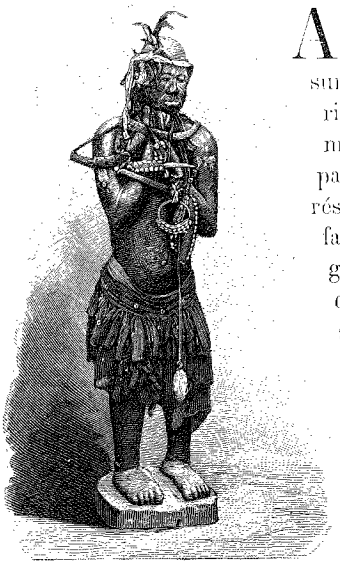
AU DAHOMEY[2],

PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA,

ADMINISTRATEUR COLONIAL.

VII

Behanzin à Atchéribé. — Intrigues des féticheurs. — Récades et proverbes. — Marche sur Agony. — Le Haut-Ouémé. — Zagnanado — Le Zou. — Bivouac de Zoutenou. — Remise des armes à tir rapide. — Soumission des princes et des ministres. — Fuite et poursuite de Behanzin. — Le colonel Dumas à Savalou.



FÉTICHE[3].

Après l'incendie de sa capitale, Behanzin s'était retiré sur les bords du Zou, à Atchéribé, village situé à 50 kilomètres au nord d'Abomey. Un palais de moyenne grandeur, résidence de passage où la cour faisait étape au retour des guerres contre les Mahis, quelques cases en pisé, enfouies sous de grands fromagers, au milieu de champs de maïs et de taillis épineux, c'est tout ce qui restait au roi de ses anciens domaines. Les serviteurs demeurés fidèles et les guerriers, parmi lesquels de nombreux blessés revenus à la santé, avaient construit à la hâte des cases en bambou, à 2 kilomètres au nord-est d'Atchéribé, sur la rive gauche du Zou, au pied du mont Ghaoulé ou Bowelé (montagne du Requin), au milieu d'un plateau dénudé, désigné par les indigènes sous le nom de Zounvei-Hono.

Une proclamation affichée le 3 décembre 1892 à Ouidah et à Allada avait fait connaître à la population la déchéance du souverain du Dahomey et l'annexion au nom de la France des territoires compris entre l'Ouémé et l'Abémé.

« Mais, disait le bon abbé Vathelet en prenant le frais, à l'heure de l'apéritif, sur le balcon du fort français de Ouidah, où le commandant supérieur du Dahomey avait établi son quartier général le 23 février 1893, la monarchie dahoméenne est un ténia : il ne suffit pas d'en disperser les anneaux, il faut, pour la détruire complètement, pour l'empêcher de renaître, prendre la tête. »

La colonie était pacifiée jusqu'à la Lama et l'on y circulait sans escorte. Dans le Haut Dahomey, au contraire, des escarmouches se produisaient toutes les semaines. Une guerre d'embuscades, une ère de piraterie, commençaient pour nos petites garnisons de Goho, de Cana, de Cotopa et d'Adégon. De janvier à juin 1893, du camp de Zounvei-Hono où s'étaient rassemblés les débris de l'armée, 4 000 à 5 000 faméliques, groupés autour du maître parce qu'ils ne savaient où aller, se détachaient chaque jour de petites patrouilles qui venaient attaquer les reconnaissances et les convois.

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*
2. *Suite. — Voyez p. 65, 81 et 97.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Autour d'Abomey, à Dan, Tendji, Oumbégamé, Vindouté, des chasseurs embusqués dans les arbres signalaient nos mouvements, fermaient les chemins, arrêtaient les déserteurs. Pour laisser les populations voisines dans l'incertitude sur ses moyens d'action, pour se donner encore l'illusion de la puissance, l'exroi s'entourait de mystère et cherchait à nous empêcher de nouer des relations avec les Mahis de Savalou, avec les Anas d'Atakpamé et de Pessi, avec les Nagots de Savé et de Ouessé, avec les habitants d'Agony, qui hésitaient à venir à nous, craignant encore leur ancien ennemi, trop rapproché. La fin brusque des opérations militaires avait amoindri leur confiance.

Le Dahomey tirait des éléments de vie de ses succès militaires, du courage de ses soldats réputés invincibles, de l'ignorance des habitants, cultivateurs paisibles, d'une organisation administrative unique en ces contrées, basée sur la terreur. Le pouvoir central, le roi, seul maître de tout et de tous, était secondé par une police secrète merveilleuse, par une féodalité de princes (*Ahovi*) et de chefs (*Bonougans*[1]) vivant des largesses du souverain, par les mystérieuses pratiques d'une religion naturelle que l'on avait longtemps considérée comme un panthéisme grossier basé sur une adoration vague des objets matériels et dans laquelle on a été obligé de reconnaître, après examen, un système complet avec son dogme et ses doctrines, un polythéisme s'inspirant des principes spiritualistes, dont les desservants savaient user avec opportunité pour interpréter les événements au gré des nécessités politiques, pour diriger la conscience des sujets, pour faire l'opinion des hésitants.

Malgré les défaites de Dogba, Poguessa, Akpa, Ouakon, malgré l'occupation d'Abomey, les fétiches ne s'avouaient pas vaincus. Le *Bocono Nugbozoumé* (fétiche qui est sur le chemin de la vérité), gardien des idoles, sorte de chapelain de la maison royale, et *Sossou Dococétou*, dit *Papa* (surveillant du rite, rang de ministre), avaient transporté sur le plateau de Zounvei-Hono les dieux lares et les principaux fétiches des quartiers d'Abomey. Par des sacrifices où l'on immola quelques vieillards inutiles et des enfants originaires des pays Nagots, ces ministres du culte avaient consulté les génies malfaisants, les *Legbas*, divinités androgynes. Les invisibles (*Vodou*) s'étaient déclarés satisfaits et avaient prédit le départ prochain du blanc et la rentrée à Abomey du roi de Dahomey. De là, chez Behanzin et dans l'esprit de ses conseillers intimes, Imavo, Ihomé, Chettigan, une forte dose d'espérance qui explique la résistance, plutôt morale que matérielle, qui nous fut opposée en 1893.

Des fidèles traversaient clandestinement nos lignes, que la multiplicité des sentiers ne permettait pas de surveiller efficacement, et déposaient pendant la nuit dans l'intérieur des villages, sur les places publiques, des calebasses contenant des objets de toute nature, farine de manioc, akassa, cauris. Au fond de ces récipients se trouvaient des emblèmes symboliques constituant des messages ou *récades*. N'ayant pas d'écriture leur permettant de traduire toutes leurs pensées, les féticheurs gravaient sur des écorces des traits et des points à peu près semblables à ceux employés dans la télégraphie Morse. Ces missives étaient lues par leurs correspondants du littoral, qui faisaient connaître aux habitants la volonté du roi. Pour mieux cacher leur jeu, ils avaient recours à un certain nombre de proverbes connus d'avance. Chacun de ces proverbes portait le nom de celui qui l'avait inventé et était représenté par un signe spécial. Ce procédé d'écriture était imparfait. Comme les paraboles du Christ, les récades devaient être accompagnées de commentaires oraux, que seuls les féticheurs instruits ou ceux qui avaient été mêlés aux affaires de l'État pouvaient interpréter convenablement, et la traduction, exacte ou inventée, se rapportait toujours à un incident d'ordre politique. Malgré leur caractère enfantin, ces manœuvres secrètes gênèrent beaucoup la pacification, la conquête morale. On ne rencontrait pas de résistance effective, mais on sentait une certaine force d'inertie, toutes les fois que l'on s'adressait aux habitants pour obtenir par la douceur des résultats matériels et particulièrement des transports de vivres à nos camarades d'avant-garde, qui manquaient souvent du nécessaire, l'ennemi ayant fait le vide autour des postes et inspirant encore une certaine crainte.

Dans les premiers jours de janvier, étant administrateur de Ouidah, j'eus l'occasion de trouver un message de Behanzin sur un tumulus du grand marché. Le fidèle Apotossou, chef du principal quartier de la ville, et Kinifo, le fétiche, qui s'étaient franchement ralliés à nous, me traduisirent la récade, dissimulée sous un pot en terre contenant un ragoût de poulet à l'huile de palme, au-dessus duquel surnageaient des herbes qui ne poussaient qu'en pays Mahi et qui avaient la réputation d'empoisonner ceux qui les absorbaient. L'ensemble signifiait :

« Condo fait savoir qu'il est toujours avec son peuple ; pour le moment, les gens de Ouidah n'ont qu'un moyen de prouver leur respect pour le roi : ils doivent allumer de temps en temps des incendies, la nuit. Comme les blancs ont l'habitude de se porter au secours des habitants pour éteindre le feu, les Fons (Dahoméens) doivent profiter de la circonstance pour tuer les soldats à coups de bâton. »

Décon, chef fétiche de Décamé[1] et ancien acheteur du roi, que le général Dodds fut obligé de déporter au Gabon, était le principal intermédiaire de Behanzin, auquel il faisait tenir des vivres. Une perquisition opérée dans sa maison amena la découverte de cinq fragments de calebasse, sur lesquels étaient gravés un certain nombre de traits verticaux ; ces récades avaient

1. Sorte de *missi dominici*, qui parcouraient le pays, surveillaient les agissements des cabécères placés à poste fixe, et contrôlaient les perceptions en deniers ou en nature.

1. Grand marché d'huile de palme au nord-nord-ouest de Ouidah, sur les bords de la lagune Ahémé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait plusieurs fois le voyage de Ouidah au camp du roi. En voici la traduction, à laquelle les initiés apportaient les variantes qu'il leur convenait, selon les courants d'idées qu'ils voulaient créer.

1° *Samedji-toufé-toufé.* « Celui qui a mis le piège doit le retirer. »

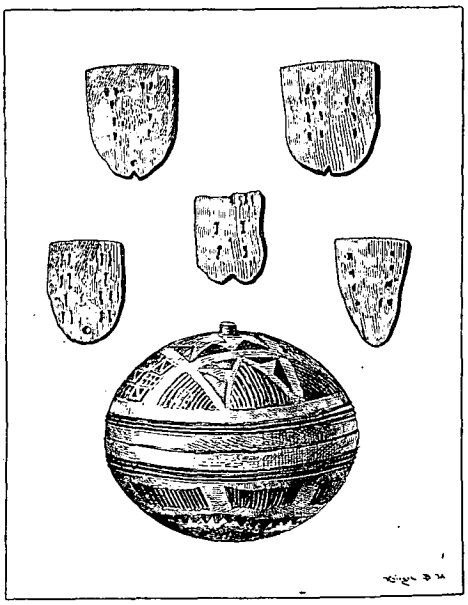
2° *Toulaka.* « Une calebasse déjà usée par la teinture ne peut être usée par une autre teinture. »

3° *Katroupen.* « Le loup ne se perd jamais dans un grand bois. »

4° *Gondaſtigbé.* « Le voleur encouragé n'a pas peur. »

5° *Edaoun, Konokon.* « La femme morte chez son mari ressuscite chez son amant. — La femme qui a trompé son mari doit être reprise par son amant, si son mari l'abandonne. »

Le service des affaires indigènes prenait des mesures pour entraver l'influence occulte des féticheurs, dont les menées pouvaient devenir redoutables dans un pays où les cérémonies du culte sont intimement liées aux usages domestiques. La découverte de ces pratiques mystérieuses permit de gouverner un peuple superstitieux habitué à l'obéissance passive et sur lequel il fallait agir par la persuasion autant que par la force.



MESSAGE DES FÉTICHEURS [1].

Le 28 avril 1893, Candido Rodriguès, métis brésilien qui avait joué un rôle douteux pendant la campagne de 1890, et que Behanzin gardait en captivité à Atchéribé, arrivait à Ouidah avec le Chettingan, porteur de propositions de paix. Les pourparlers n'ayant pas abouti, Candido refusa de remonter au camp de Zounvei-Hono et se rangea sous la protection de la France. Intelligent, devenu sincère par nécessité, ce *vestido*, nom sous lequel on désigne au Dahomey les nègres habillés, nous fournit des documents précieux. Dans l'entourage du roi on constatait une grande lassitude. De nombreuses désertions se produisaient malgré toutes les précautions, malgré les châtiments les plus sévères. Un incendie avait détruit la moitié des armes à tir rapide et une grande partie des approvisionnements. La famine faisait son apparition. La variole, maladie endémique au Bénin, sévissait sur les guerriers, sur les femmes et les enfants. Les membres de la famille royale commençaient à s'agiter et semblaient prêts à abandonner le maître. La solution, la fin de la guerre, était proche, mais il fallait aller à Atchéribé.

Le commandant supérieur reconnaissant la nécessité d'une nouvelle expédition, les opérations recommencèrent au mois d'octobre.

On décida de reprendre la voie de l'Ouémé qui conduisait directement au plateau d'Agony, d'où Behanzin tirait encore ses ressources en vivres et où l'on pouvait établir une excellente base de ravitaillement. La saison des pluies battait son plein, l'inondation était exceptionnelle comme époque et comme importance. A Aouandji-Tohoué, sur l'Ouémé, le poste fut complètement envahi par les eaux; officiers et soldats durent se réfugier dans les arbres.

Le 13 octobre, le général Dodds quitte Porto-Novo à bord de l'*Opale*, escorté par toute la flottille. Du 14 au 15, séjour à Dogba, où l'on prend le premier groupe. Chaque canonnière avait à la remorque une vingtaine de pirogues. Les cris des canotiers, les jurons des troupiers, les mille petits accidents inhérents à un embarquement précipité, égayent la traversée, qui s'accomplit sans coup férir, l'ennemi n'existant plus que de nom. L'herbe a poussé, haute et drue, sur le champ de bataille de Dogba et sur la route de terre suivie en 1892, que l'on avait eu tant de peine à tracer. Le point de débarquement choisi et reconnu à l'avance était Ouéméton, sur la rive droite de l'Ouémé, vis-à-vis d'Agombo. Nous savons aujourd'hui que l'Ouémé (*Ouo*, nom propre, *mé*, « dans ») ne s'incline pas au nord-ouest. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes situées par 8° 30′ de latitude nord et coule d'abord au sud-est; à partir de 8° 20′ il suit une direction nord-sud qu'il conserve jusqu'à Aguégué. Devant Ouessé il a 100 mètres de largeur et un débit d'eau considérable, surtout à l'époque des pluies, qui dure trois mois. Dans sa partie supérieure il coule au milieu d'un plateau élevé de 180 mètres avec un courant de six nœuds; les berges sont escarpées; le fond est formé d'énormes blocs de granit ou de quartz amoncelés sur certains points et constituant barrage. A Diahanou se trouve un seuil qui arrête la navigation des vapeurs; mais les pirogues peuvent remonter jusqu'à Savé.

Nous débarquons le 16 octobre à Ouéméton, au milieu de hautes herbes. Il y a 500 mètres de marécages à traverser. Malgré les difficultés matérielles, notre arrivée par la rivière avec cinq bateaux (*congos*) produit une grande impression sur l'imagination des riverains. Nous devons avoir « un très bon fétiche », disent-ils, puisque les dieux des eaux nous laissent passer là où jamais blanc n'avait osé venir.

Le *Bonougan* Houngan, représentant officiel de

1. *Dessin de Krieger, d'après nature.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Behanzin à Zagnanado, s'enfuit précipitamment et retire les derniers postes dahoméens. La population, féticheurs en tête[1], se présente avec des moutons, des poules et des chèvres et fait sa soumission.

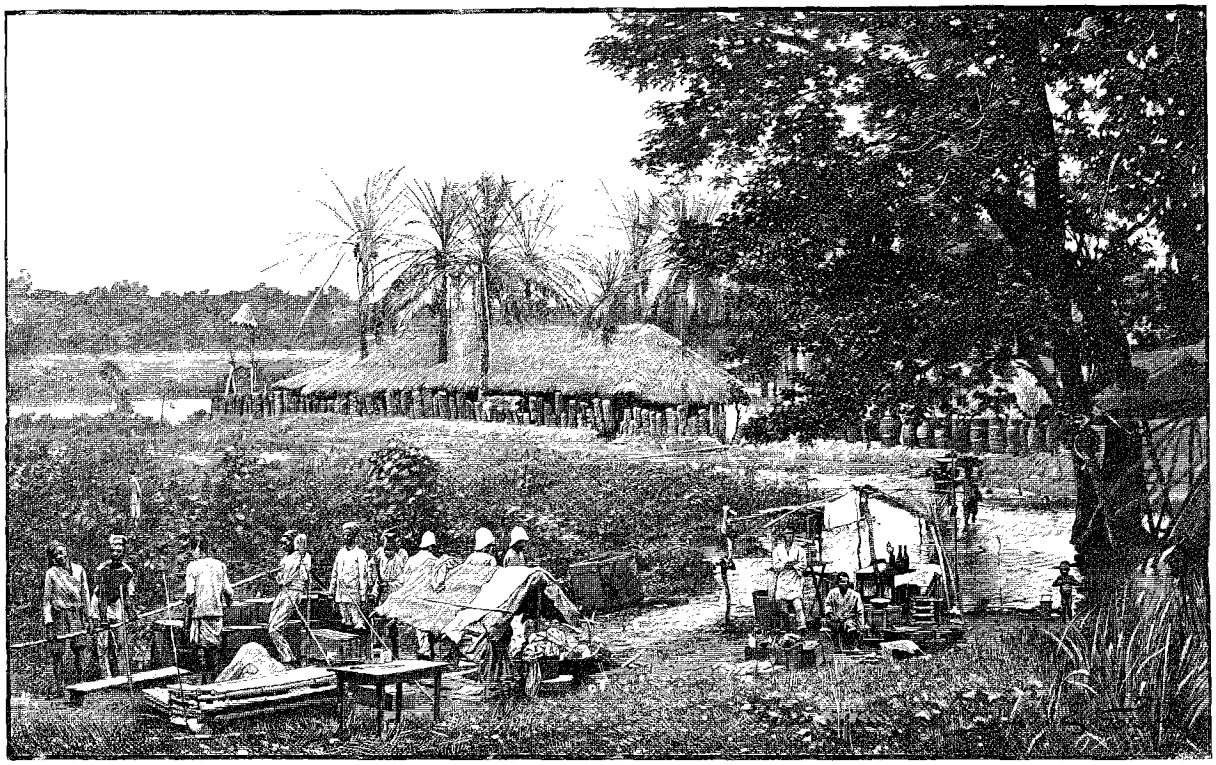
« Venez-vous franchement à moi? demande le général Dodds au Zouno de Cové, le vieil Ahaloupé, et au Zouno de Québo, Avoundéba.

— Oui, *Maou* (Dieu) t'envoie pour nous délivrer.

— Si Behanzin revenait, que feriez-vous?

— Il ne reviendra plus. Les fétiches dahoméens avaient déclaré que jamais bateau de blanc ne pénétrerait dans la rivière : les fétiches ont menti.

— Alors vous avez confiance dans la France?



LE POSTE D'AOUANDJI-TOHOUÉ[2] (PAGE 115).

— Quand on veut dormir tranquille, on met sa tête du côté le plus élevé et le plus solide. »

Accueillis avec bienveillance, les habitants prennent avec un certain recueillement le pavillon français, et offrent leurs services comme porteurs. Les opérations de déchargement, de transport de matériel, sont menées rapidement, et le 20 octobre le quartier général est porté à Zagnanado, ancienne résidence du roi Glé-Lé. Nous prenons pied sur le plateau d'Agony, entre Zou et Ouémé.

La région portée sur les cartes antérieures par une simple désignation de nom de village comprend plus de 60 centres habités, très peuplés, bien cultivés. Elle se divise en quatre cantons : Agony-Cové, Agony-Québo, Agony-Dovi, Agony-Aguégadji. Quoiqu'il y ait moins de palmiers qu'aux environs d'Allada et de Porto-Novo, la contrée est riche et propre aux plantations de café et de cacao. Le sol, argilo-ferrugineux, contient moins de matières organiques que les terrains du sud, où pullulent des myriades de vers et d'insectes qui dévorent les racines et les semailles. Les grands arbres abondent. Les champs sont défrichés presque partout et plantés de maïs, manioc, citrouilles et tomates. On rencontre des sources d'eau vive. Sur la route de Ouéméton à Zagnanado on jouit d'un panorama magnifique. Au nord se profilent les monts de Loussa et de Gbaoulé. Au nord-est et au sud, tout autour du plateau, l'Ouémé se déverse rapidement et coule dans une vaste plaine marécageuse qui se continue jusqu'au royaume de Porto-Novo.

Le Dahomey considérait Agony comme un protectorat. Les rois ménageaient cette famille de cultivateurs, qui jouissaient d'une liberté relative, et nommaient eux-mêmes leurs chefs, que le Bonougan présentait à la cour pour l'investiture. Le tribut payé tous les ans se composait de céréales et d'animaux domestiques.

Le palais de Zagnanado, où avaient été reçus en 1890 nos compatriotes Dorgère, Chaudouin, Heuzey, Piétri, les casernes des amazones, vastes hangars situés sur la grande place de la ville, sont transformés en magasins. La salle des fêtes va servir désormais de bureau au commissaire de la colonne, qui distribuera

1. Les fétiches du pays d'Agony portent le nom de *Zounos*. Ce sont des chefs autant que des prêtres. Leur religion diffère de celle des Fons d'Abomey. On n'y pratique pas de sacrifices humains.

2. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BEHANZIN ARRIVANT AU POSTE DE GOHO (PAGE 126). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAHIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son riz et son tafia sous la protection de bas-reliefs fantastiques, sculptés sur les murailles, rappelant les événements du passé, les souvenirs de l'époque héroïque, fétiches, singes qui font la grimace, esclaves que l'on décapite, couteaux, chevaux, haches. C'est l'histoire militaire du roi Glé-Lé, qui a pris mille villages, me dit le Zouno-Dasso, chef de Zagnanado; ce noir affirme pénétrer pour la première fois dans cette enceinte, réservée à l'aristocratie dahoméenne ou aux condamnés à mort.

La concentration s'achève le 26 octobre. Elle a été rendue difficile par le débordement des rivières pour les troupes qui ont suivi la voie de terre, Tori, Ouagbo, Cotopa, Allahé, et qui ont traversé le Zou à Aboudougnanli, au moyen de pirogues fournies par les indigènes enthousiasmés.

Le 31 octobre, tout le monde bivouaque devant Zagnanado, au milieu d'un champ de haricots appartenant à Houngan. A proximité du camp se trouve une grande mare où l'eau jaillit abondamment d'une source cachée derrière un bosquet de dracénas. Trois gros fétiches en terre rouge, avec des cauris en remplacement d'yeux, semblent regarder d'un air goguenard tous ces étrangers, hommes et animaux, qui viennent à l'abreuvoir et circulent sans les remarquer, sans déposer quelque cadeau.

Départ le 1er novembre. Le chemin commence à l'angle ouest du palais de Zagnanado et bifurque vers le nord-ouest à partir de Naogon. Le mouvement est lent; il faut ouvrir des routes pour les voitures Lefèvre dans des sentiers rocheux coupés de nombreux ruisseaux, le Zoumon, l'Ellély, le Paco, dont les vallées sont à versants très raides. Le terrain est solide et mélangé de cailloux ferrugineux. Nous sommes à 4 kilomètres du Zou. Cette rivière, navigable pour les canonnières jusqu'à Bégohonou, descend d'un plateau appelé Tsara [1], situé à cinq jours de marche au nord-ouest de Savalou. Elle coule d'abord nord-sud, puis ouest-est à hauteur de Zounvei-Hono, et enfin sud-est jusqu'à son confluent avec l'Ouémé, en amont d'Adégon, devant Sagon. Le régime de ses eaux est le même que celui de l'Ouémé : un fort courant, des coudes brusques, des seuils de rochers. Les pirogues ne dépassent pas Atchéribé. A la saison chaude, le lit est presque à sec, rocheux et sablonneux à certains endroits, contenant

OUÉMÉTON [1] (PAGE 115).

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

1. Probablement le fameux pic de *Tcharaïah* porté sur les cartes antérieures avec une altitude de 3500 mètres, ce qui nous paraît très exagéré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIVOUAC DEVANT ZAGNANADO[1] (PAGE 118).

une forte proportion de quartz et de mica. Pendant les pluies, grosses inondations; après une baisse de 6 à 7 mètres, le Zou se déverse à l'est et à l'ouest dans des dépressions souvent plus difficiles à passer que le cours d'eau principal.

D'Atchéribé à Abodougnianli, la vallée a une largeur d'environ 6 kilomètres. Le sol qui la forme est marneux, le granit y affleure par places; d'une façon générale elle est marécageuse et presque entièrement submergée.

Le 6 novembre, le quartier général, les 1er et 2e groupes sont à Zoutenou. La végétation change. Il n'y a plus de villages. Quelques abris de chasseurs. De rares cultures. Plus de palmiers à huile. Des essences tinctoriales, principalement le dragonnier, des karités (arbre à beurre) rabougris. Peu d'ombre. La chaleur est très forte. Mais l'état sanitaire est satisfaisant. Il n'y a plus d'émanations palustres. Le commandement est d'ailleurs brillamment secondé par les médecins des colonies. Chaque groupe a son docteur. Sous la direction de M. Henry, médecin de première classe, on a installé une ambulance d'évacuation à Zagnanado, d'où les rares malades sont transportés en canonnières à Cotonou directement, soit par le Zou, soit par l'Ouémé. Tous les matins, on fait des distributions de quinquina et de quinine préventive; on boit de l'eau bouillie, mélangée de thé; les nuits étant fraîches, le veston de molleton bleu est pris au coucher du soleil. L'air est plus sec; la température, très chaude pendant le jour, s'abaisse pendant la nuit et varie quelquefois de 20 degrés centigrades en vingt-quatre heures. Le matin, des brouillards épais entourent le bivouac et nous cachent la vue des paysages.

Le commandant Drude se porte sur Zounvei-Hono, pendant que le colonel Dumas atteint Paouignan et ferme les routes de l'est, qui conduisent au Yorouba et à Lagos. L'approche des colonnes jette le désarroi dans le camp de Behanzin, qui envoie des messagers. Le vieux Capo, l'éternel Capo, récadaire officiel de la cour, après avoir débité son speech habituel : « Le roi salue le général et les officiers », ajoute que son maître est fatigué, agité, inquiet. Il voudrait bien se rendre, mais demande qu'on attende le retour des cabécères partis pour l'Europe. « Tu diras à Condo, répond le général Dodds, que le gouvernement lui accorde la vie sauve, s'il rend ses armes et s'il vient faire sa soumission sans conditions. Il peut compter sur la générosité de la France. »

Capo s'en va tout guilleret, le bâton du roi à la main, disant tout bas au commandant Taverna : « Je vais lui répéter tout ce que j'ai entendu. Et, ma foi, s'il ne comprend pas, moi je reviens ici. Vous seriez bien aimable de me réserver un petit emploi : je sais très bien faire les commissions. »

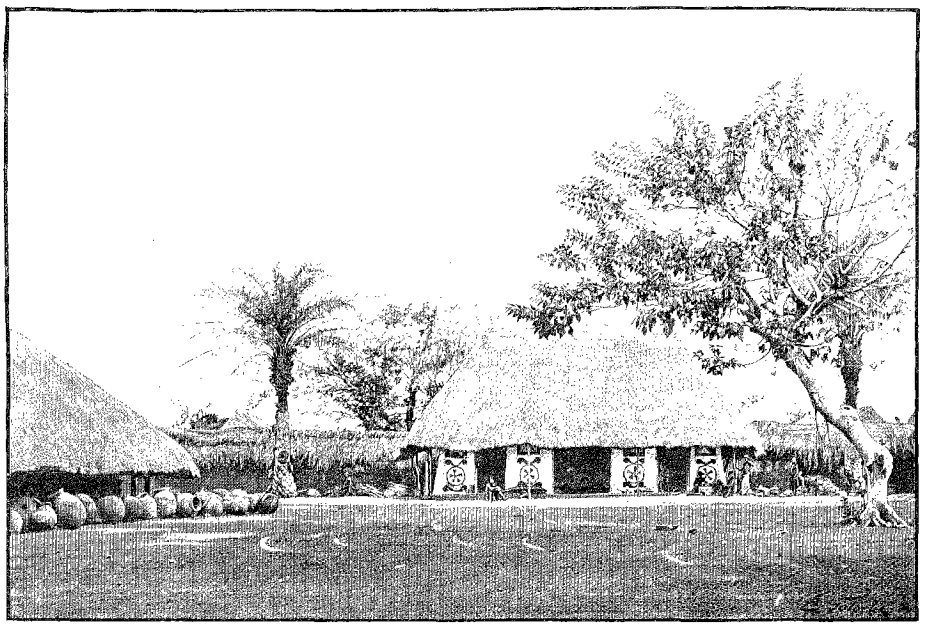
Le 6 au soir une centaine de Dahoméens sales et déguenillés, l'air rébarbatif, cheveux longs et bouclés, s'approchent des avant-postes. Les uns sont chargés de paquets d'armes, winchesters, peabodys, snyders, chassepots, les autres roulent des canons : c'est le commencement de la capitulation. Nous comptons, non sans quelque satisfaction, 481 fusils de fabrication européenne, une pièce de huit avec avant-train (marques *Carlsruhe* 1872, n° 2725), deux krupps de six (*Cassel*, 1872), une mitrailleuse (*le Général Levas-*

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seur, *Meudon* 1867). D'après le relevé que j'avais établi en janvier 1893, à Ouidah, Behanzin s'était procuré, par l'intermédiaire des maisons allemandes, 5 canons et 3 mitrailleuses et 1 750 fusils. En 1892, on a retrouvé dans les cachettes d'Abomey et sur les divers champs de bataille 2 canons, 2 mitrailleuses et 1 millier de fusils : l'arsenal dahoméen devait être vide.

Le 9 novembre nous voyons arriver les princes, les ministres, les cabécères et les serviteurs de tout rang. Ces gens ont bonne allure, se présentent fièrement et déclarent renoncer à la lutte. Nous faisons connaissance. Chacun décline ses titres et qualités. Nous pénétrons enfin cette mystérieuse administration nègre qui faisait la force des rois d'Abomey et sur laquelle



INTÉRIEUR DU PALAIS DE ZAGNANADO [1] (PAGE 118).

on a tant écrit, non sans quelque exagération. Nous voyons :

Imavo, fils d'Andijan, conseiller intime, premier ami du roi; Ihomé, conseiller et médecin; Alladahé, trésorier et surveillant des contributions; Fiogbé, chargé de la politique avec les Mahis et les Nagots; Nigla, *Migan*, bourreau et affaires intérieures; Akladaten, *Méhou* et *Méro* à la fois : relations avec les blancs et les traitants, chargé des approvisionnements en temps de guerre;

Les chefs militaires : le *Gaou* Béléhoumé, le *Posson*, Charagacha, le *Bigo* qui commandait à Dogba, Lahasaoupamazé, le *Sogan* (chef des chevaux) Agahagléto;

Quatre fils du roi Guéso, oncles de Condo, Alladaponougan Hahinquenou, Bosékou, Bientohento;

Sept fils de Glé-Lé, frères de l'ex-roi, qui tenait les membres de sa famille à l'écart de toute fonction active et ne gouvernait qu'avec ses favoris et ses féticheurs.

Dans un palabre qui a lieu en présence de tous les officiers, le général Dodds les rassure sur leur sort et ordonne qu'ils soient l'objet de bons traitements. Comme ce sont des combattants vaincus qui ont fait preuve d'énergie et d'une certaine crânerie, nous sympathisons vite. Ces braves gens sont enchantés de nous voir, de boire, de manger et surtout de fumer : le tabac est un important facteur en matière de politique indigène; on doit toujours en avoir un stock en réserve, quand on voyage.

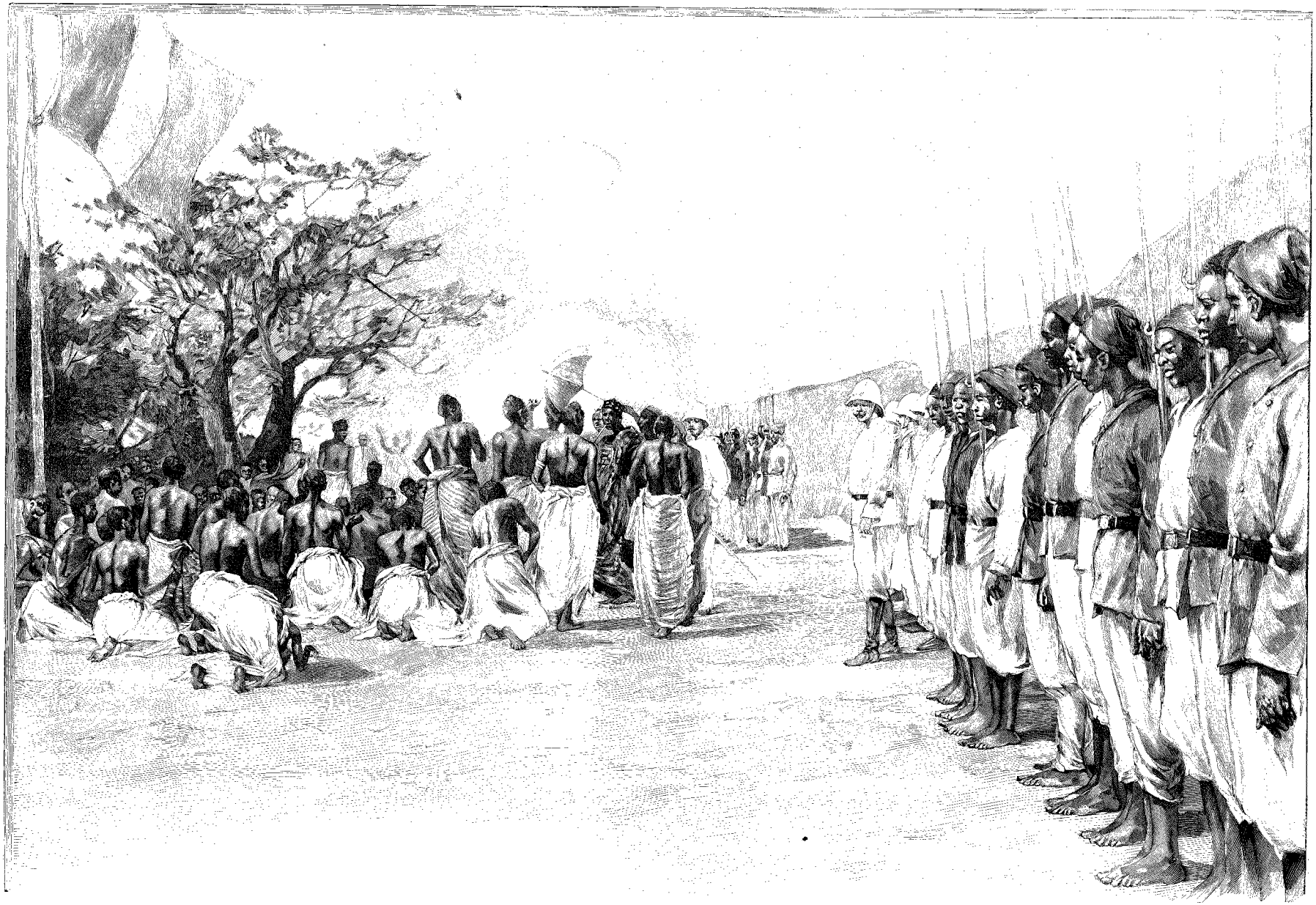
Behanzin cependant ne se rend pas. Il n'a plus de cour. Des déserteurs se présentent tous les jours. On ne voit pas très bien ce qu'il peut espérer encore. Pendant que ses parents sont installés au milieu de nous, il incendie le camp de Zounvei-Hono, et s'enfuit précipitamment vers le nord par la route de Bédavo à Logozohé, chassant devant lui ses femmes et ses enfants, semant partout des gens épuisés par la *fatigue* et la *faim*. Il est le 12 novembre à Bédavo; le 15, entre la Louto et l'Agbado, à 7 kilomètres environ au sud de Logozohé.

La poursuite commence. La livraison des armes permettant de penser qu'on ne rencontrera plus de résistance armée comparable à celle de 1892, pour faciliter la marche et augmenter les moyens de transport la composition du corps expéditionnaire est modifiée. Chaque groupe forme une colonne volante, composée d'une section blanche et de deux pelotons indigènes, à peu près sans bagages et n'emportant que des cartouches et des vivres. L'artillerie est supprimée. Les animaux sont affectés au convoi; les mulets meurent d'ailleurs les uns après les autres, par excès de fatigue ou par suite de blessures occasionnées par le sol constamment caillouteux. On nous distribue quelquefois un morceau de mulet, que nous savourons avec plaisir. La question des subsistances est un problème de chaque jour, et la viande fraîche un objet de curiosité.

Toutes les colonnes volantes se livrent à une véritable chasse à courre, de jour et de nuit, cherchant un ennemi qui se dérobe constamment, qui ne s'arrête jamais. Le colonel Dumas, lancé dans la même direction que Behanzin, le force à se rabattre vers l'ouest. L'ex-roi tente une démarche auprès du chef de Savalou pour obtenir asile. Devant l'insuccès de ses proposi-

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COURONNEMENT DU ROI AGOLIAGBO (PAGE 127). — DESSIN DE Mme PAUL CRAMPEL, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions, il se décide à continuer sa fuite vers le sud-ouest, vers Djalloukou. Il aurait à ce moment l'intention de revenir au sud pour mourir, dit-on, à Abomey.

Le colonel Dumas pousse un *raid* sur Savalou, et le 19 novembre campe près de ce village, point extrême des régions explorées par les Européens. Seul le voyageur anglais Skertchly affirme avoir visité le pays en 1871; mais il a été impossible de retrouver les noms cités dans son livre *Dahome as it is*.

Savalou est un assez gros village, d'environ 200 cases, bâties presque toutes en terre de barre. Il est situé au fond d'un hémicycle faisant face au sud de la montagne qui le domine de 130 mètres. C'est le lieu de résidence de Baguidi, chef de la confédération des Mahis, qui comprend : Losi, Cantago, Medji, Agona, Ouagoudou, Aclampa, Dagbalo, Bobé[1]. Tous ces villages vivent dans une indépendance relative. Peu de rapports entre les indigènes, dont le nombre est très restreint. Le pays produit des ignames, du mil, du maïs et du manioc. Pas de palmiers; des gommiers, des ficus et des karités, dont on emploie le beurre pour la préparation des aliments. Quatre routes partent de Savalou. L'une, au nord, vers Losi, suit le flanc oriental de la chaîne qui sépare l'Agbado du Zou. La seconde, la *route du Dahomey*, va directement à Abomey, par Badagba. La troisième se dirige vers l'est et conduit au pays des Dassas, par Logozohé. La quatrième conduit au Tado par Djalloukou et Agouna. Les deux premières constituent la voie de communication la plus directe entre la côte et l'*Hinterland*. Pour se rendre au moyen Niger, l'itinéraire semble devoir être Ouidah-Abomey, Savalou, Losi, Bobé, Diagbalo, Dadjo, Ouessé, Begbéra et Liki, chez les Baribas. Les caravanes qui vont de Salaga au Sokoto passent par ce dernier point, où règne le sultan Mouza.

Les relations entre les Mahis et leurs voisins du nord et de l'est paraissent peu suivies actuellement. Les routes sont peu sûres et parcourues par des bandes de pillards. Néanmoins beaucoup de noirs connaissent très bien Liki et Tchaki, où ils sont allés.

L'expédition de 1893, entre autres résultats, aura permis de faire une véritable exploration, très intéressante pour la géographie.

VIII

Montagnes des Mahis. — Mont Fita. — Le Coufo supérieur. — Behanzin revient sur le plateau d'Abomey. — Démembrement du Dahomey. — Couronnement d'Agoliagbo. — Soumission de Behanzin.

Le 18 novembre, le général Dodds se porte sur Paouignan avec le troisième groupe, la direction des affaires politiques et son état-major. Le 21, nous campons au pied du mont Fita, dont je fais l'ascension le 22 avec le commandant Taverna. Ce massif est situé dans la plaine de l'Agbado, à 7 kilomètres environ au nord de Bédavo. Sur le sommet sont construits les villages de Guéna et de Fita, cachés au milieu de champs de maïs et de rochers granitiques. A 320 mètres au-dessus du niveau de la mer, on trouve une grande vasque de pierre remplie constamment d'une eau claire recouverte d'un tapis vert de plantes aquatiques qui arrêtent l'évaporation pendant la saison sèche. Le panorama est très beau. Tout autour de l'horizon apparaissent des lignes continues de hauteurs boisées : ce sont les collines qui forment la ligne de partage des eaux entre le bassin du moyen Niger et les cours d'eau qui vont se jeter dans le golfe de Bénin. Çà et là émergent des massifs rocheux isolés, énormes blocs de granit taillés presque à pic, que l'on prend de loin pour des châteaux forts[1]. Complètement dénudés, ils ont été noircis par les rayons du soleil. Les rares habitants des vallées ravinées, formées de débris de rochers désagrégés qui ont été entraînés là par les pluies diluviennes, se réfugiaient sur les sommets lorsque les Dahoméens venaient leur faire la guerre et exécuter les razzias qui alimentaient leur commerce de chair humaine. Ce sont les monts de Gbaoulé, Paouignan, Loussa, Achani, Ouohongo, dans les grottes desquels Behanzin avait caché ses *richesses*, des stocks de tissus et de liquides, et les 40 pics sur lesquels sont bâtis les 40 villages qui forment la confédération des Dassas, famille indigène qui parle une langue différente de celle des Mahis. Zoumon, leur chef, qui réside à Dassa-Poing, vient saluer le général. Les habitants de Savé et de Ouessé envoient aussi des délégués. Ils sont tous déclarés indépendants du Dahomey et placés sous le protectorat de la France.

Djalloukou, résidence du roi Noukoumoké, chef d'une confédération indépendante de Savalou et de Paouignan, est un gros village de 300 à 400 cases en terre de barre. Malgré les fréquents pillages dont ils ont été victimes, les habitants sont riches. Ils cultivent le mil, dont ils tirent une bière légère très rafraîchissante. Les autres localités dépendant de Djalloukou sont : Dialouma, Chetti, Canaou et Doumé. Ce dernier centre est gouverné par une femme, la féticheuse Nabohoué, qui jouit dans la contrée d'une grosse influence.

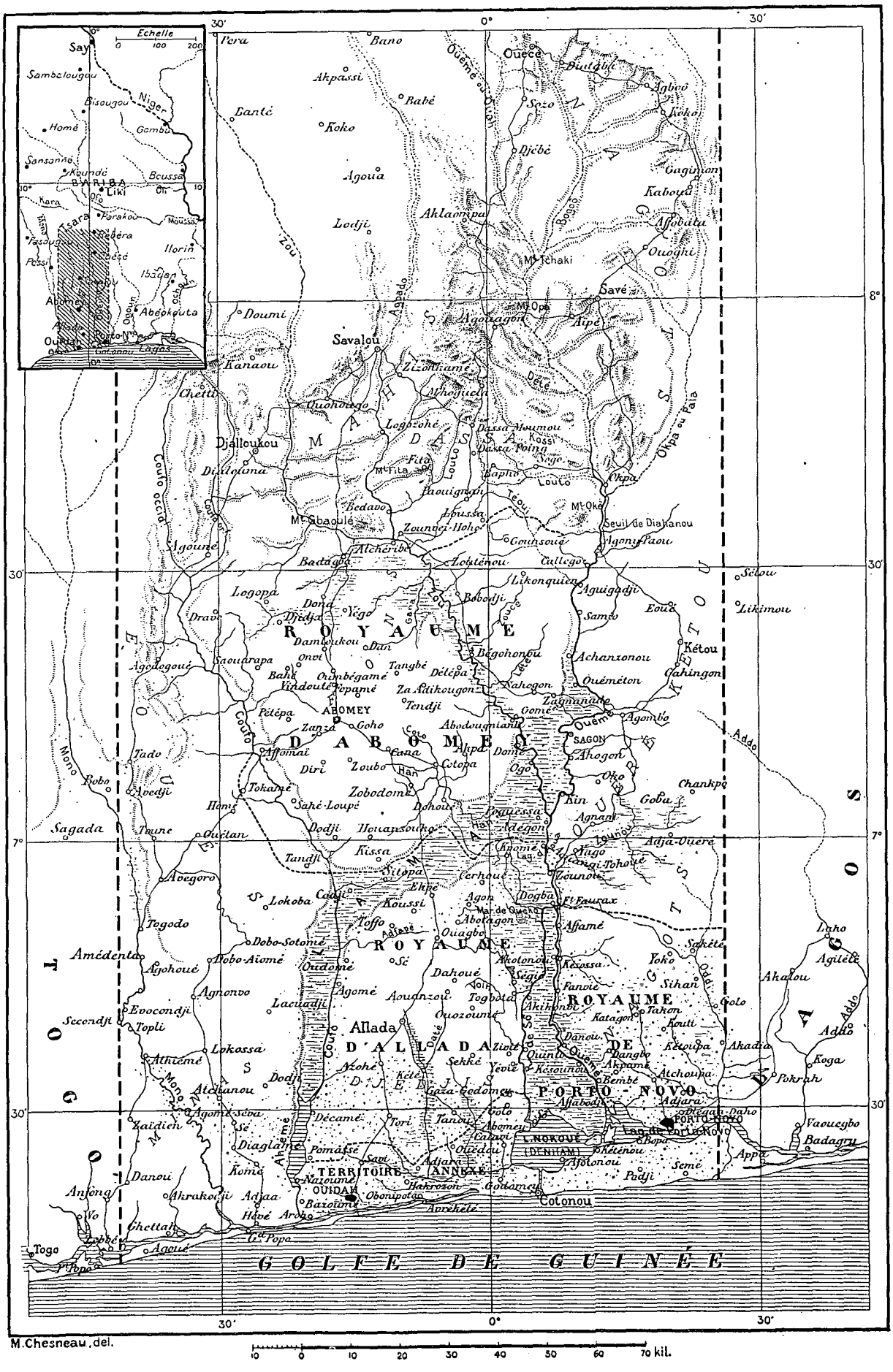
Paouignan constitue aussi une petite confédération avec Iko, Assanti, Baffo, Agoagon, Thio. Quelques palmiers à Assanti. Partout des ruines que les habitants sont en train de relever. Les rois de Dahomey avaient transformé ces confins en un vaste champ de combat et de pillage; les populations, effrayées, s'étaient dispersées et vivaient sans cohésion, dans un état social rudimentaire.

Les Nagots occupent à l'est le royaume de Savé et le pays de Ouessé; les villages sont échelonnés sur la route de Savé à Liki par Baoua et Agbo, et s'étendent

1. Ce point est marqué sur l'itinéraire de Duncan, voyageur anglais qui en 1845 s'est rendu d'Abomey à Adafoudia (?).

1. Roches granitiques à grains très variables, veinées de nombreux filons de quartz blanc ou légèrement teinté de jaune. Au-dessus du granit on trouve presque partout des assises de quartz jaunes, cristallisées, surmontées très souvent de bancs de grès rougeâtre. L'Ocpa, affluent de l'Ouémé, roule ses eaux sur un fond de schiste ardoisé analogue à celui qui avoisine les terrains carbonifères. Il n'y a nulle part d'exploitation minière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CARTE DU DAHOMEY, D'APRES LES TRAVAUX TOPOGRAPHIQUES LES PLUS RÉCENTS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans cette direction jusqu'à la frontière du Bariba. Ils sont plus civilisés que leurs congénères Mahis, ayant subi l'influence des musulmans, qui abondent et qui occupent les principales fonctions. Le roi de Savé est musulman et s'entoure de marabouts connaissant l'écriture arabe. Sur la rive gauche de l'Ouémé, tous les villages Mahis sont groupés sous l'autorité du roi de Ouessé. Ils ont été ravagés il y a quatre ans par Behanzin, et les habitants, qui étaient installés plus près de l'Ouémé, se sont retirés vers le nord-est, où ils ont commencé de belles cultures.

Au point de vue anthropologique, toutes ces familles

LE HAUT OUÉMÉ : VUE PRISE DU PLATEAU D'AGONY [1].

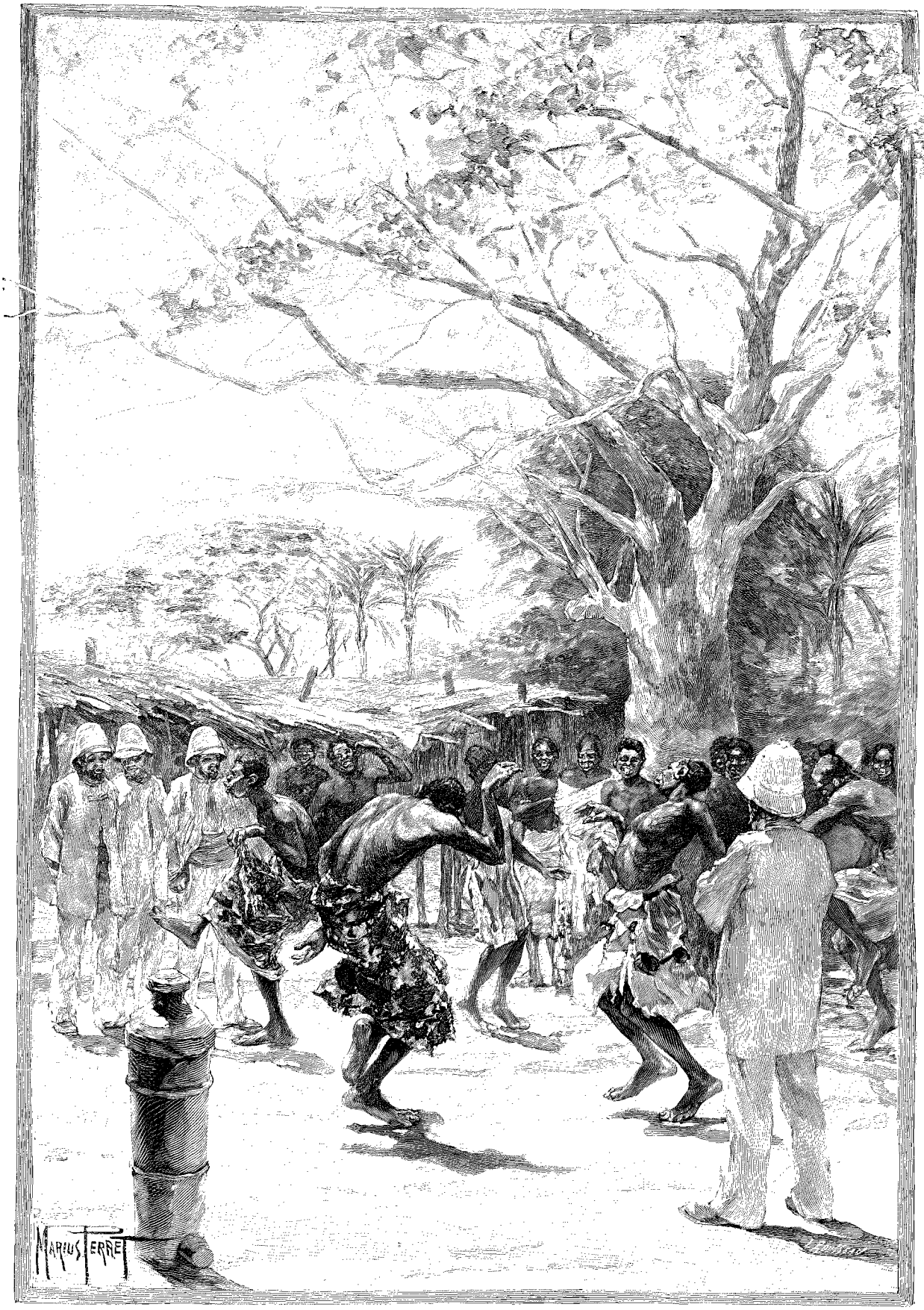
se rattachent à un type uniforme : Peau noire, généralement chaude et luisante. Crâne comprimé, front fuyant légèrement en arrière, nez large et épaté, narines dilatées, haute stature, 1 m. 70 et 1 m. 80. Hommes et femmes sont grands, vigoureux, bien musclés. Ils ont les cheveux crépus, laineux, la voix gutturale. Ils parlent des idiomes qui ont de nombreuses affinités avec les dialectes que l'on rencontre de la Volta à l'Ogoun, le *Nago*, le *Djedji*, le *Mina*, l'*Anlo*, l'*Ana*, langues agglutinantes et monosyllabiques. Les verbes-racines expriment des idées. Quelquefois des monosyllabes réunis forment un mot qui devient lui-même racine. Mais les mots formés de deux ou trois monosyllabes sont moins fondus et moins agrégés que dans les langues européennes. Les indigènes du nord ont le verbe haut, le ton dur, rempli d'aspirations gutturales; en parlant, ils s'accompagnent de gestes expressifs et énergiques. Leur bagage littéraire se compose de chansons et de complaintes dans lesquelles reviennent surtout leurs démêlés avec le Dahomey, et les coutumes sanguinaires de ce pays.

Toute cette région du nord ne forme en ce moment qu'un immense terrain presque inhabité, zone de chasse où vivent des éléphants, toutes les variétés de cerfs et d'antilopes, des panthères et des hyènes, de grands singes à poil noir. On trouve des bœufs de petite race, robe noire tachetée de blanc. Il y a quelques chevaux, également de petite race : robe rouanne, taille 1 m. 10 au garrot, panards du devant et du derrière. Au cours de la colonne on en a pris une vingtaine. Il n'y en avait guère plus dans tout le Dahomey, où l'indigène est piéton. Le roi seul allait en hamac; les chevaux servaient à quelques cabécères, qui ne les montaient qu'avec infiniment de précautions, sans étriers; un homme menait le cheval par la bride; un autre à droite, un autre à gauche, soutenaient le cavalier pour prévenir les chutes. L'usage du hamac était réservé aux blancs, toléré pour les *vestidos* employés dans les factoreries. Les Dahoméens sont particulièrement aptes à ce mode de transport.

Les lignes de soulèvement de la région montagneuse située au dessus des plateaux d'Abomey et d'Agony,

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TAM-TAM DES CABÉCÈRES (PAGE 128). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE COLONEL MAUDUIT, COMMANDANT LE RÉGIMENT DE MARCHE DE LA GUERRE [1].

région qui diffère complètement par le climat, la flore, la faune et les habitants des plaines basses et tristes du littoral, sont au nombre de quatre. Le centre paraît devoir se trouver vers le 9° 30′ de latitude nord. De formation ignée, toutes les chaînes présentent les mêmes caractères : pitons d'une altitude moyenne de 300 mètres, recouverts d'herbes desséchées et d'arbustes rachitiques.

De l'est à l'ouest, on trouve d'abord la ligne qui sépare l'Ouémé de l'Agbado, puis du Zou : monts de Dassa et de Paouignan. Une deuxième chaîne sépare l'Agbado du Zou; le chemin direct d'Abomey à Savalou le serpente. La troisième sépare le Zou du Coufo, déterminée par les monts de Canaou et Djalloukou. Le ruisseau prend sa source en deux endroits, à l'ouest et à l'est du massif de Chetti, coule du nord au sud jusqu'à l'Ahémé, qui se déverse dans le Mono, à la Boca de Rio, près de Grand-Popo. Le quatrième soulèvement sépare le bassin du Coufo de celui du Mono; les chemins conduisent vers le nord au Chantjo, visité par le voyageur allemand Wolff en 1889.

Du nord au sud, une série de gradins dont le niveau va en s'abaissant insensiblement vers la mer. Les sommets diminuent d'altitude, l'inclinaison des pentes s'adoucit, les vallées s'élargissent, les terrasses s'arrêtent brusquement, forment muraille et laissent tomber les eaux sur un sol uni, en pente douce, sous un angle de 15 degrés à 0. Le plateau d'Abomey, qui sépare le pays accidenté de la plaine marécageuse et alluvionnaire, s'étend uniformément plat, dans sa partie occidentale, le long du Coufo; on rencontre des vallées sillonnées de torrents limpides, cachés sous la verdure. Les villages, centres de grandes cultures (*gleta*), sont construits sur des collines de faible hauteur; on les reconnaît de loin aux bouquets de palmiers plantés au bord de l'eau.

Le 25 novembre, le quartier général est porté à Atchéribé. Repoussé par toutes les populations, n'ayant plus auprès de lui que ses femmes et deux ou trois serviteurs, Behanzin est revenu sur le plateau, entre Coufo et Zou, dans la partie relativement fertile et populeuse du Dahomey. Il passe près d'Oumbégamé, de Djidja, de Bagbavodou, de Sahéloupé, villages habités par les fermiers de la cour. A défaut de sa personne, les trois colonnes volantes qui le poursuivent s'emparent des personnages qui n'avaient pas pu se présenter à Zouténou, les princes Goutchili, Séfolelé, Aidama, Topa-Mélé, le docteur Pinocondéou, la princesse Videcalo, quelques vieilles femmes se disant amazones. O Antiope! ô Thomyris! ô Penthésilée! quelle déchéance! De nombreux prisonniers et esclaves sont rendus à la liberté. Les derniers partisans armés disparaissent. Le 4 décembre, le colonel Dumas atteint la smala près du ruisseau Dravo; un féticheur s'avance vers l'officier qui commandait la pointe, et fait perdre la piste pendant la conversation. Fuyant toujours, Behanzin tâche de s'esquiver par le sud-est et en dessous d'Abomey. Une colonne de police détachée à Houansouko lui barre la route et ramasse un millier d'esclaves, qui sont dirigés sur Goho, devenu un vaste caravansérail, où s'agglomèrent des gens venus de tous côtés, la plus grande masse du peuple dahoméen. Le 30 décembre, le roi est à Coufo-Goudo, près de Sahéloupé. C'est l'anniversaire de la mort de Glé-Lé. Il se fait couper les cheveux [1] et ordonne l'exécution des créoles Georges da Souza, Africa, José Quénou, qui sont décapités en l'honneur du feu roi. Coudo espérait se rendre les fétiches plus favorables. Du 1er au 15 janvier 1894 il se terre, se sauve, s'isole. Bocono Nugbozoume l'abandonne. La famille royale lui désigne un successeur. On le poursuit, on le traque comme une bête fauve. Tout le monde le tient, tout le monde le manque. Cela devient de l'obsession. Enfin, le 25 janvier, après avoir échappé de quelques secondes à une reconnaissance de la colonne Drude, ayant appris l'avènement d'Agoliagbo, Béhanzin se livre sans conditions. Un officier est envoyé à sa rencontre, guidé par les chasseurs du nouveau roi, et le trouve au village d'Acachacpa, près d'Yégo. Le 26, il arrive au poste de Goho, où il est reçu en présence de deux ou trois officiers. L'aide-commissaire Michel le photographie. L'ex-roi s'intéresse beaucoup à cette opération. Entre Agoliagbo son frère et les Français ses ennemis, il n'a pas hésité. Il a préféré un sort inconnu à la certitude de trouver une mort prochaine, s'il demeurait isolé au milieu des siens, en qualité de prétendant.

La capture du principal acteur du drame, du dernier chef dahoméen réfractaire à notre appel, produisit une grande impression sur l'esprit des indigènes, quoiqu'elle n'eût plus d'intérêt politique, la désagrégation de l'État dahoméen étant achevée depuis longtemps. Mais il fallait un dénouement concret, et tant que Behanzin n'était pas entre nos mains, on ne pouvait pas considérer la victoire comme définitive.

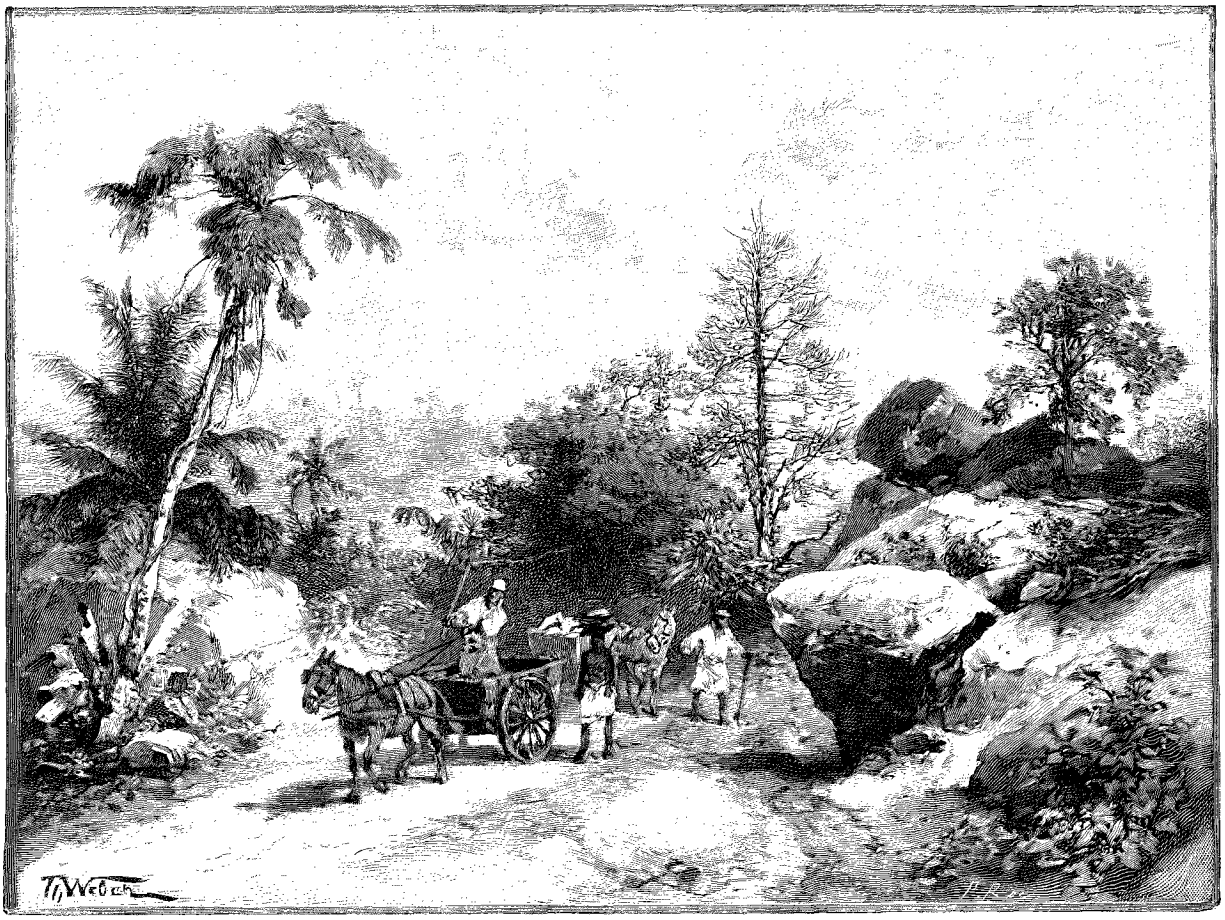
Quelques jours après, devenu notre commensal, Behanzin nous fit à sa manière l'histoire des derniers événements, se plaignant d'avoir été trompé par ses conseillers. Il fut dirigé sur Cotonou, d'où on l'embarqua sur le *Segond* à destination de la Martinique. *Sic transit gloria....*

La famille fon ou dahoméenne proprement dite

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie de Vidal, à Oran.*

1. Les cheveux longs sont un signe de deuil pour les gens de qualité, qui ne doivent se raser la tête qu'après avoir célébré les funérailles de leurs parents.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PAYSAGE MAHI [1].

n'occupait qu'une assez faible partie du pays que nous venions de parcourir. Son habitat était très limité. Une proclamation du général Dodds a divisé l'ancien Dahomey en deux Etats indépendants, Abomey et Allada. Pour éviter une reconstitution de l'ancien agrégat hétérogène qui entravait leur développement économique et social, on a reporté les indigènes à leur situation de l'année 1610; nous retrouvons cette division dans la carte du seigneur d'Anville, insérée dans les *Voyages en Guinée du Chevalier des Marchais*.

La reconnaissance du roi d'Abomey, prince Goutchili, a eu lieu avec solennité, le 15 janvier, sur la place du palais de Simbodji, en présence des princes, cabécères, chefs et habitants accourus de tous côtés et d'après le cérémonial en usage à l'ancienne cour. A six heures du matin les troupes du corps expéditionnaire prirent les armes et se formèrent en ligne déployée, adossées aux murailles incendiées par Behanzin le 17 novembre 1892 et sur lesquelles s'étaient enroulées des plantes grimpantes et parasites de tout genre. Malgré ces ruines, Simbodji avait un aspect riant; la persistance de la verdure faisait oublier à tous que la ville était abandonnée depuis plus d'un an.

Devant la porte d'entrée, pavoisée et décorée au moyen de tissus de prise, cotonnades aux dessins variés, un grand mât avait été érigé. Un artilleur de marine, le mousqueton à la bretelle, se tenait prêt à arborer le pavillon tricolore.

A huit heures le général Dodds fait son apparition suivi de ses officiers, ayant à sa droite Goutchili. Selon l'usage antique, le nouveau roi est accompagné : de Géonéda, gardien du parasol, qui tient respectueusement au-dessus de la tête du monarque une ombrelle de soie; du chambellan Kalan-Kan-Klozan, qui porte le crachoir d'argent rempli de sable poreux, destiné à recueillir la salive royale.

Goutchili, drapé dans un grand pagne de soie, le sein droit découvert, un sabre en argent sous le bras gauche, un long fume-cigare dans la bouche, une calotte de velours jonquille et noir sur la tête, s'avance lentement, se dandinant comme il convient à un roi dahoméen qui ne doit effleurer la terre que dans les grandes circonstances. C'est un beau noir, de trente-huit ans environ.

Tous les membres de la famille, ministres, cabécères et féticheurs se prosternent, mettent la tête dans la poussière, et avec force gestes et contorsions se lavent littéralement le corps dans de la terre rouge, en criant : *Hossou! hossou!* (Le roi! le roi!). Le peuple, 2 000 à 3 000 êtres humains demi-nus, sont couchés par terre, n'osant bouger, ni même regarder le monarque.

1. *Dessin de Weber, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le pavillon national est hissé au haut du mât, et l'artillerie tire 21 coups de canon.

« Princes, chefs et peuple dahoméens, dit le général Dodds, au nom du gouvernement de la République Française, je reconnais comme roi d'Abomey votre candidat, le prince Goutchili, fils de Glé-Lé. »

Le crieur public Fibidji-Hountogan-Sarano, principal chef de quartier à Abomey, s'écrie :

« J'ai vu Guéso, j'ai vu Glé-Lé, vive le nouveau roi! Il s'appellera Agoliagbo. » Et Fibidgi, frappe en cadence sur la double cloche en fonte qu'il tient à la main, comme le veut le protocole.

« Ago-li-agbo, dit-il trois fois d'une voix nasillarde. *Allada Klen-afo-majaï. Francé Oniouegnimo....* Dahomey (*Agbo*), prends garde (*ago*), la maison royale (*Allada*) trébuche (*klen*) sans (*afo*) tomber (*majaï*), les Français (*Francé*) la soutiennent (*oniouegnimo*). »

Agoliagbo est une devise, la phrase qui suit la complète. Agbo par rapport à Dahomey est comme Gaule à France. Allada s'emploie dans le même sens que Capétiens, Bourbons, Napoléons.

A l'appel de son nom, souligné par les hourras des princes agenouillés, Agoliagbo se dresse fièrement et d'une voix de stentor demande à tous les dignitaires présents s'ils sont décidés à lui obéir. « Vous avez entendu la parole du blanc? dit-il — Oui, oui! » et tous de nouveau se roulent dans la poussière. « Eh bien, qu'on se le dise, des Mahis jusqu'à la mer, de l'Ashanti jusqu'aux pays musulmans. »

Le nouveau roi s'exagérait quelque peu les limites de ses futurs domaines, car le traité signé le 29 janvier 1894 ne lui laissait que le pays situé entre le Coufo à l'ouest, la région des Mahis au nord, l'Ouémé à l'est, la Lama au sud.

Agoliagbo rendit visite au général Dodds le jour même du couronnement. Avant d'entrer dans le poste, les princes et cabécères de la suite firent trois fois le tour des remparts en courant après le hamac royal et en exécutant une série de danses, et des pas plus ou moins pittoresques. On distribue des dames-jeannes de tafia pour mettre la nouvelle cour en joie. « Il y a si longtemps que nous n'avons bu! » disait Topa-Mélé. Des libations copieuses entretiennent la cordialité qui doit régner désormais entre les conquérants et les vaincus.

Agoliagbo manifeste le désir de porter la santé de la France. On lui prépare une coupe de champagne. Immédiatement Topa-Mélé se met à hurler : *Hossou pong! poong! po ooong!...* (Le roi va boire! Le roi va boire.) Tous les spectateurs se précipitent à terre et se voilent la figure. Le roi boit en se cachant derrière son pagne. Le même Topa informe la population que Sa Majesté n'a plus soif. Tout le monde se relève et exprime par des soupirs et des exclamations son contentement.

L'évacuation des diverses fractions du corps expéditionnaire s'effectua sans incident. La saison avancée et déjà mauvaise, le manque d'eau résultant du desséchement presque complet des rivières, enfin les fatigues d'une expédition qui durait depuis cinq mois, rendaient désirable le rapatriement rapide des troupes.

Le 1er mars tout le monde était concentré à Porto-Novo, où Toffa nous offrait banquets sur banquets en témoignage de sa reconnaissance.

En deux ans, notre autorité autrefois problématique, s'est affirmée sur cette Côte des Esclaves, tristement célèbre. Notre influence s'étend désormais librement jusqu'au 9e degré de latitude. Il appartient aux voyageurs et aux commerçants de continuer l'œuvre commencée par nos soldats, auxquels le Dieu des batailles avait réservé le rare et périlleux privilège de démolir l'État dahoméen qui était fatalement appelé à disparaître de la carte africaine, n'ayant jamais eu d'homogénéité ethnographique.

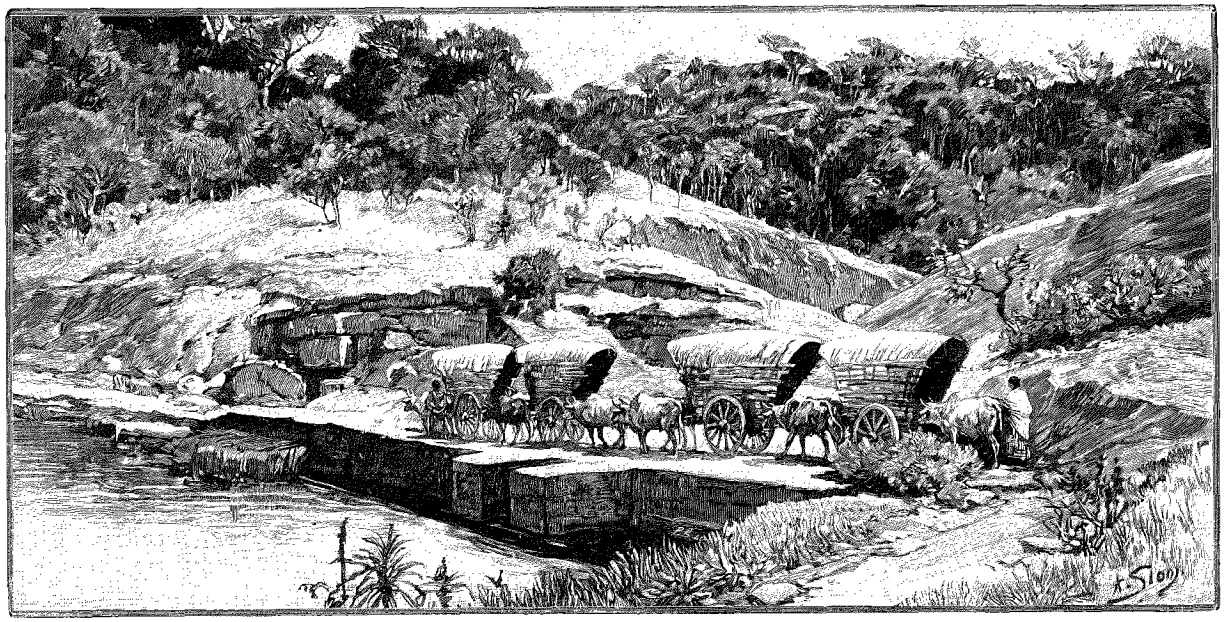
A.-L. D'ALBÉCA.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

FÉTICHES A ZAGNANADO[1] (PAGE 118).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PAYSAGE PRÈS DE NOUVERA-ELIA[1] (PAGE 132).

SIX MOIS DANS L'INDE[2]

(SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE CHASSE),

PAR M. E. VON LEIPZIGER.

I

BOMBAY[3]

LANCIER[4].

Accueillis à Bombay, où nous avait amenés le *Poseidon*, par le consul allemand, notre première visite fut pour le Yacht-Club, construction bizarre, mélange de style suisse et de style hindou, et nous y savourâmes un verre de champagne glacé. Nous souvenant de tout ce que l'on nous avait enseigné sur la modération à observer dans les pays tropicaux, nous ne succombâmes qu'avec un certain malaise à cette première tentation. Mais on s'habitue vite à ces choses-là; peu de jours suffirent à nous faire perdre toute crainte à l'endroit des spiritueux, comme des serpents et de bien d'autres choses dont on nous avait épouvantés.

Pour aller du club à notre hôtel, nous eûmes à traverser les zones les plus diverses de cette ville bigarrée : d'abord des rues bordées de bâtiments officiels, solennels et vides : le soleil brûlait sans merci la large surface de la rue, et l'on ne voyait que quelques kavas habillés de blanc, et quelques clercs indigènes glisser silencieusement entre les bureaux des différentes autorités. Mais la scène s'anime lorsqu'on arrive dans le quartier du commerce et de l'industrie : c'est la vie de la Cité de Londres transposée sur le mode oriental : on voit se presser les Hindous aux vêtements de couleurs brillantes, les Zanzibarites, entièrement nus, les Persans ornés de perles, les fils, assez pauvrement vêtus, du Céleste Empire, les fakirs à l'expression sauvage, les Parsis à l'embonpoint respectable. De même on voit se croiser et se heurter dans les rues étroites les chars à bœufs nationaux à deux roues et les voitures des tramways, les palanquins ornés de tapis et les *dogcarts* et *boggies* modernes. Tous les artisans travaillent dans la rue, même le maître d'école enseigne en plein air, à gorge déployée, les devises sanscrites aux bruns enfants des brahmanes. Aveuglés, assourdis,

1. *Dessin de Slom, gravé par Privat.*

2. Extrait du volume *Sechs Monate in Indien*, Leipzig, Adalbert Fischer, 1894, in-4. — Ce volume contient le récit d'un voyage dans l'Inde exécuté en 1887 et 1888 par le duc Ernest Gonthier de Schleswig-Holstein, frère de l'impératrice d'Allemagne actuelle. Le texte et les illustrations sont de ses deux compagnons E. von Leipziger et Woldemar Friedrich. — Les dessins de ces livraisons ont été faits d'après les illustrations de l'édition allemande.

3. Nous supprimons entièrement les chapitres du voyage sur la traversée, et, plus loin, sur Bidjapour et Tandjor, que *le Tour du Monde* a déjà décrits. Voy. t. XX, p. 54 et suiv., et XLIX, p. 248 et suiv.

4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous sortîmes de ces vagues humaines pour atteindre notre hôtel, en longeant la route de voiture de la Back Bay.

Cette auberge originale portait le nom d'Hôtel Cumballa; on y trouve plus de lézards, d'insectes, de rats, que d'êtres vivants; les « hôtels » hindous ne se distinguent des logements entretenus par des fondations pieuses pour les pèlerins de Bénarès et de la Mecque, qu'en un seul point : on y cuit quelque part du riz, du mouton ou des poulets. Il n'est pas question de service; le Parsi qui écrit au rez-de-chaussée les notes les plus incompréhensibles est généralement le seul employé de l'hôtel que l'on aperçoive. Qui n'a pas avec lui son propre domestique peut appeler avec autant de bruit qu'il voudra, il ne dérangera personne. C'est pour cela que notre première transaction fut l'acquisition de trois domestiques de voyage.

Après une nuit très inconfortable, le soleil levant nous montra le plus curieux tableau que l'imagination puisse rêver. Sur nos fenêtres avaient pris place une masse de grands vautours, au col gris. Ils venaient des fameuses « Tours du Silence », ces lieux d'ensevelissement des Parsis, où les cadavres leur servent de pâture. Ces oiseaux formaient un contraste étonnant avec la splendeur du tableau, aux couleurs fondues, qui nous entourait. La mer brillante s'unissait, dans les vapeurs roses du matin, au ciel étincelant. Çà et là surgissaient de petites voiles.

Mais nous étions impatients de visiter Bombay, et, sans attendre davantage, nous nous dirigeâmes vers la ville dans une voiture couverte de toile, le fiacre hindou. Nous visitâmes d'abord les docks et les constructions du port, qui se prolongent presque sur cinq milles. Au loin, dans la baie, s'étendent de nombreuses îles, dont la plus pittoresque est celle de Mallangarh, aux falaises à pic couronnées d'une forteresse. Des vaisseaux innombrables animaient la scène. Bigarrée comme leurs pavillons est l'humanité qui se presse dans les docks. Aucun port dans le monde n'offre sans doute une plus grande variété de costumes. Les Hindous vêtus de blanc donnent le ton principal au tableau; puis on voit scintiller le turban vert et or des Musulmans de Mascate, la large coiffure rouge et blanche des Mahrattes, le ruban rouge pointu des Goudjératis et le chapeau noir et sans ornements des Parsis.

Loin des bruits assourdissants des quartiers du commerce et de l'industrie, on trouve les habitations particulières des Européens, qui se mêlent à celles des Parsis et de l'aristocratie. Les faubourgs fashionables séparent la cité de l'interminable ville noire, qui s'étend bien loin dans l'intérieur, avec ses huttes, ses bosquets de palmiers et ses vergers. Même le bengalow ordinaire des Européens est généralement entouré d'un grand jardin. Quoique le style n'en soit pas de premier ordre, ces demeures s'approprient bien au climat, et ont une beauté pratique à elles. Autrefois les Européens habitaient de préférence le faubourg du nord, le *Parel*, où fut, pendant un siècle, la résidence officielle du gouverneur. Aujourd'hui on aime mieux Malabar Hill et la crête de Collaba, parce qu'on jouit de là d'une vue ravissante sur la ville et la mer. Sur le Malabar Point, qui tombe à pic dans les flots, se dresse le fier palais du gouverneur, dominant le tumulte des vagues. Pendant la saison chaude, Son Excellence se réfugie dans le district montagneux de Mahablechvar; en outre elle passe la saison des pluies à Pounah.

Après un dîner confortable au Yacht-Club, nous allâmes passer la soirée à l'Opéra. Le bâtiment est tout en bois, et fait l'effet d'un de nos théâtres d'été. L'installation en est très simple : au centre du balcon, à l'endroit où se trouvent en Allemagne les loges royales, une loge grillée pour les femmes. Ici non plus elles ne doivent pas s'exposer aux regards profanes de la foule, elles sont amenées et reconduites, comme partout, dans un grand drap blanc, porté par quatre hommes. Au lever du rideau, la scène était occupée par quelques jeunes filles, qui chantèrent une sorte d'ouverture, aussi incompréhensible pour nous qu'ennuyeuse. Vint ensuite un conte, avec des princes, des châteaux, un clair de lune, tandis qu'un personnage comique se tenait à la rampe, et disait des choses excessivement spirituelles, à en juger par les rires des auditeurs. Comme la représentation était fort longue — chaque pièce se joue en trois ou quatre soirées qui durent de quatre à six heures — nous n'attendîmes pas jusqu'à la fin.

Après trois jours passés à Bombay, nous nous rendîmes, sur l'invitation du duc de Connaught, à sa résidence d'été de Pounah. Un trajet de six heures de chemin de fer nous fait passer à travers un magnifique pays de montagnes, les Ghâtes de la côte de Malabar, et nous rappelle les plus belles parties de la ligne du Gothard. A la gare de Pounah, nous fûmes reçus par le duc et les grands dignitaires de la ville et nous nous rendîmes au galop à l'ensemble de villas qui constitue la résidence ducale. Un bengalow était affecté à notre usage particulier. Tous les bengalows sont à un étage avec de charmantes vérandas, très saillantes, donnant sur des jardins ravissants.

Le pays qui entoure Pounah est un plateau ondulé. Vers l'ouest, les monts Sahyâdri forment une barrière qui n'est franchie que par quelques cols. Sur les terrasses des parois à pic, on trouve beaucoup de temples taillés dans le roc. Plusieurs sommets sont couronnés par les ruines pittoresques de vieilles forteresses hindoues, qui donnent au paysage un caractère « héroïque ». Là se trouvent aussi les tombeaux de la famille royale, aujourd'hui éteinte, qui a régné sur Pounah pendant plusieurs générations.

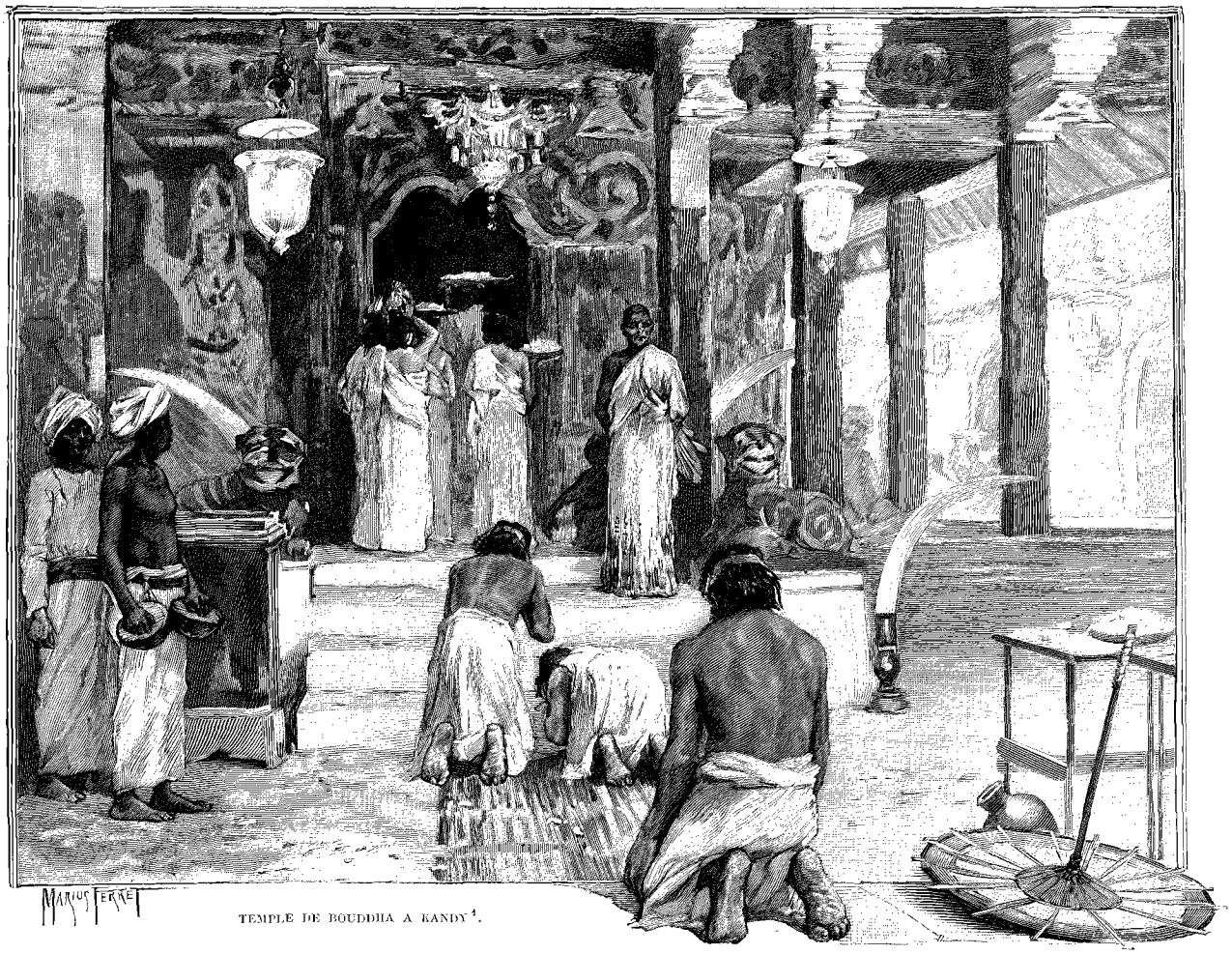
Après deux jours passés dans le *home* hospitalier de la famille ducale, nous allâmes faire une visite au gouverneur de Bombay, lord Reay, dans sa résidence de Mahablechvar. Il faut six heures de voiture pour s'y rendre. Elle s'élève sur un haut plateau boisé. Le paysage ressemble à ceux de la Haute-Bavière, mais dans des proportions beaucoup plus grandes. A cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hauteur de 1 800 mètres, où l'on ne trouve en Europe que des plantes rampantes, nous sommes tout surpris de trouver les routes encadrées de rosiers et de haies de myosotis. La résidence du gouverneur consiste en trois grandes constructions en bois, qui s'élèvent au milieu d'arbres feuillus, aux teintes vert foncé.

Le lendemain, nous pûmes savourer, au milieu d'un panorama de montagnes grandioses, la sensation, depuis longtemps oubliée, de la fraîcheur du matin.

Ce jour-là nous fîmes l'ascension d'un sommet conique, qui offre une vue circulaire comparable à celle du Rigi, embrassant un monde immense de montagnes et s'étendant jusqu'à l'océan Indien. Sur ce sommet s'élevait autrefois la forteresse imprenable des Mahrattes, la dernière qui ait résisté à l'invasion des Mongols. On raconte qu'un jour Chivagi, le chef des Mahrattes, et le général musulman Djaï-Singh se rencontrèrent devant la porte de la forteresse, pour parlementer. Ils étaient sans armes, mais Chivagi avait dissimulé une griffe de panthère dans les plis de sa robe, et pendant que s'échangeaient les salutations, il l'enfonça dans le cœur de son adversaire. A partir de la mort du général, le meilleur qu'eussent les Musulmans, la grande vague d'invasion commença à reculer rapidement. Aujourd'hui le Nizam est le dernier grand prince dans les veines duquel on trouve quelques traces du sang des conquérants. Un temple hindou en ruine, au milieu des débris de l'ancienne forteresse, renferme le tombeau de Djaï-Singh.



TEMPLE DE BOUDDHA A KANDY[1].

II

CEYLAN

La lumière grise du matin n'embellissait pas le trou désolé de Touticorin, où nous devions nous embarquer pour Ceylan. Un homme d'aspect aussi triste que son village nous prépara notre déjeuner, consistant, comme d'ordinaire, en riz assaisonné d'un currie véhément; puis nous nous rendîmes par une grosse mer dans une petite pinasse, sur le vapeur ancré dans la rade. Ce vapeur n'avait, en fait de chargement, que du poisson salé et des coulis engagés pour les plantations de thé; une pareille cargaison ne purifie pas l'atmosphère. Aussi attendions-nous avec d'autant plus de désir ces parfums promis, qui, dit-on, doivent annoncer à la distance de plusieurs milles le paradis qu'est Ceylan.

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce fut en vain que nous aspirâmes l'air marin, cherchant à y trouver ces doux parfums de fleurs. Néanmoins notre joie fut grande lorsque, le lendemain à midi, nous vîmes émerger devant nous le vert rivage de l'île charmante. Les montagnes étaient enveloppées de nuages, car la saison des pluies répandait encore ses dernières averses sur Ceylan. Le consul Freudenberg, dont la demeure hospitalière éveille chez tous les Allemands qui ont passé à Colombo un souvenir reconnaissant, vint nous chercher, sous le pavillon national. L'hôtel modèle du *Grand-Oriental* nous offrit une installation vraiment idéale. Une visite très cérémonieuse au gouverneur ne nous procura qu'un plaisir médiocre; nous en eûmes d'autant plus à passer la soirée dans les bengalows du consulat, en buvant de la bière de Munich.

Le lendemain matin, nous entreprîmes déjà une excursion dans l'intérieur de l'île. Ma plume est impuissante à décrire les beautés de ce trajet, la richesse oppressante et enivrante de la végétation, la succession admirable des vues lointaines qui se transforment complètement à chaque contour et après chaque tunnel. Ceylan est vraiment un paradis dans le sens le plus exact du mot. Je n'avais jamais pensé qu'il pût exister sur la terre un si beau coin de pays.

A Kandy, résidence des anciens rois de l'île, nous visitâmes le célèbre temple de Bouddha. Un crépuscule mystérieux régnait dans le sanctuaire : l'éclat adouci des vases d'or, le feu des innombrables rubis, semblaient la seule lumière du lieu. Deux prêtres, aux cheveux d'argent, vêtus de robes flottantes de soie jaune, desservaient l'image antique du divin réformateur Bouddha. Au murmure léger d'un monotone chant religieux, les croyants apportaient des roses, des jasmins, des fleurs d'oranger, qui se répandaient en torrents dans des vases d'or. Culte poétique, enivrant pour les sens; il me semblait dans ce lieu à demi éclairé, et rempli de parfums, au murmure de cette foule, devant l'éclat de ces trésors, vivre un conte de fées.... Un dîner excellent dans la villa tout à fait paradisiaque du juge supérieur, une promenade au clair de lune, autour du lac de Kandy, toute pleine de parfums des fleurs et des chants du rossignol, terminèrent cette journée délicieuse.

. . . . . .

Elle était derrière nous, l'idyllique vallée des roses et des palmes. Le chemin de fer nous conduisait plus haut dans les montagnes, jusqu'à Nouvera-Elia, haute vallée, d'un caractère tout alpestre. Nous y arrivâmes dans un épais brouillard et sous une pluie qui ruisselait en gouttes fines. Le fond de la vallée est couvert de prairies, les maisons sont bâties en bois, dans le style des chalets, une fraîche verdure recouvre les pentes des montagnes. L'air et le paysage poussent à l'activité physique, à la chasse, aux ascensions.

On nous dit que dans les gorges boisées à l'est de Nouvera-Elia habitait un éléphant séparé des paisibles troupeaux de ses congénères, et devenu ce que l'on appelle un *rogue*; c'est un trait assez laid du caractère d'ailleurs aimable de ces animaux, qu'ils expulsent de leurs familles les éléphants mâles devenus vieux, et notoirement incapables de reproduire leur race. Le vieux seigneur erre alors solitaire à travers la jungle. Or méditer solitairement sur les institutions sociales ne développe jamais l'amour des hommes; aussi ces anachorètes involontaires détruisent-ils tous les ouvrages humains qu'ils rencontrent, cabanes et plantations, clôtures et ponts; c'est pourquoi les hommes les appellent *rogues*, c'est-à-dire « coquins », et cherchent à les supprimer dès qu'ils le peuvent.

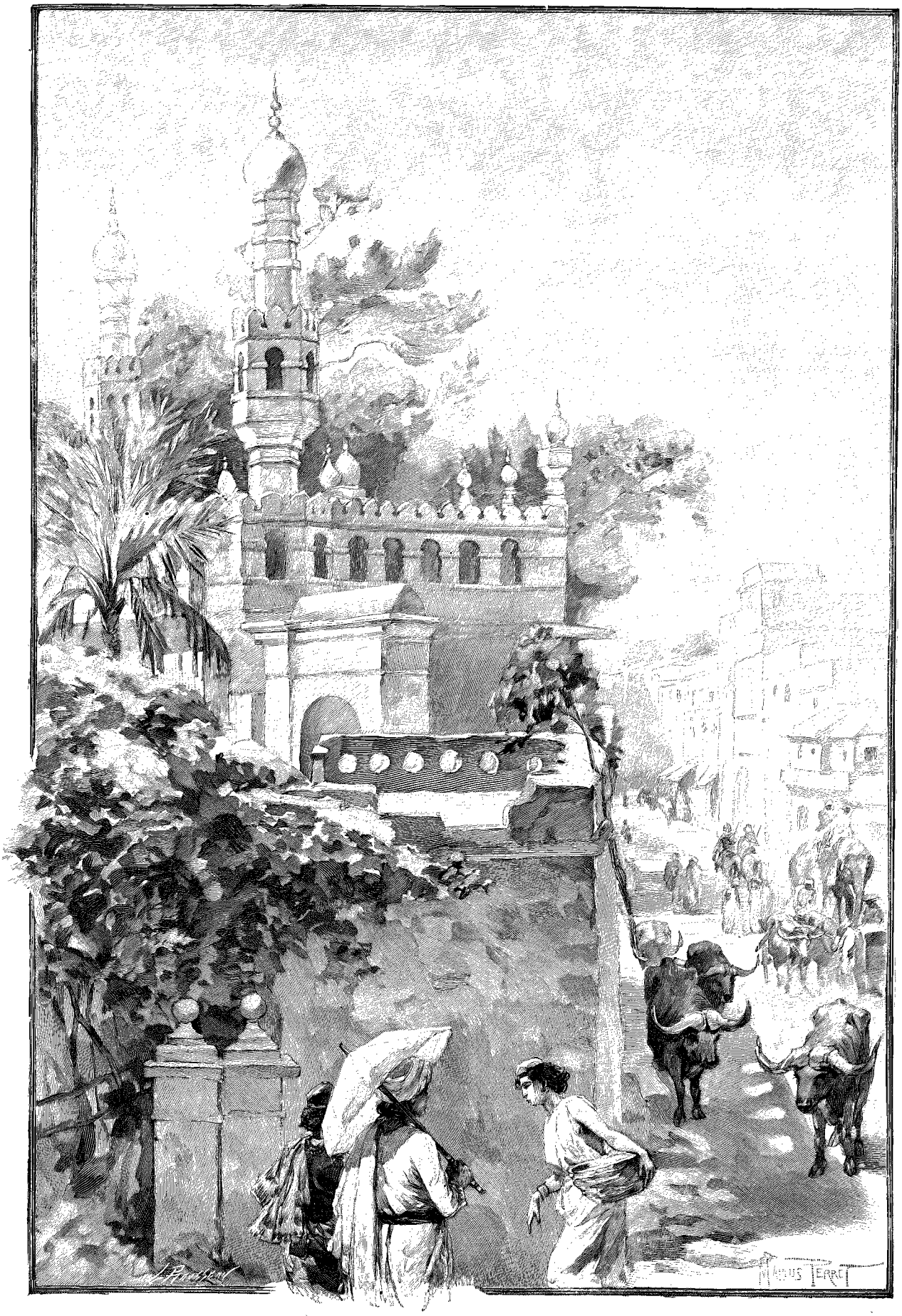
Après une rude escalade sur un sentier de couli qui n'était qu'à demi tracé, nous arrivâmes à une ferme-à thé, et plus loin à la forêt vierge; puis vinrent des heures de grimpée pénible, le bâton de montagnes dans une main, la hache dans l'autre. C'étaient des pentes de cent pieds, abruptes comme les murs d'une maison, à monter et à descendre, à travers des torrents bruyants, sur des troncs géants renversés, et dans la jungle la plus sauvage, la plus inaccessible, et tout cela avec un énorme fusil à éléphant (de calibre 12) sur le dos!

Une piste d'éléphant à peine reconnaissable, effacée par une pluie soudaine et violente, qui tombait tous les quarts d'heure à travers le fouillis des feuilles, nous conduisit, jusque dans l'après-midi, toujours plus profond en forêt vierge. J'ai beaucoup de durs travaux derrière moi, mais point qui puissent se comparer, et de loin, à ce que j'ai fait ce jour-là. A 2 heures nous étions à vingt pas de l'éléphant poursuivi : il nous avait méchamment attendus au plus épais du fourré, mais au dernier moment le courage lui manqua, il fit entendre un furieux son de trompette, qui résonna à travers la forêt, sur des blocs de rochers, jusqu'au fond de la vallée. Ce signal de la retraite semblait le son d'une force géante de la nature et faisait passer un frisson jusque dans les moelles. Comme la jungle était, en cet endroit, aussi haute, aussi épaisse qu'une haie d'ifs, nous ne pûmes mettre le monstre en joue, et nous dûmes nous en aller sans avoir rien fait.

Le retour ne fut ni plus facile ni plus court que l'aller; comme le ciel était couvert, et que l'obscurité ne tarda pas à venir, nos guides malais eux-mêmes, qui ont d'ordinaire un sens de l'orientation vraiment fabuleux, perdirent leur chemin, et nous ne fûmes sauvés de la nécessité, dangereuse en cette saison, de bivouaquer, que par le bruit lointain d'un torrent. A minuit, nous atteignîmes, mortellement fatigués, la ferme à thé où nous avions passé le matin. Le jovial planteur ranima nos esprits vitaux fortement déprimés avec du thé propre cru et de l'*old Scotch whisky*. On n'avait pas sonné l'hallali de l'éléphant, mais bien le nôtre, et l'hallali est en somme la fin de toute bonne chasse.

Nous transportâmes notre quartier général du pied du Tallegalla à celui du pic d'Adam, de ce sommet enveloppé de légendes, sur lequel le grimpeur va chercher,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RUE DE HAÏDERABAD (PAGE 138). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivant sa religion, les empreintes des pieds d'Adam, de Bouddha ou de Mahomet. A Kintyre Estate, ferme confortablement installée dans la meilleure partie des régions à thé, nous trouvâmes un accueil hospitalier. Nous commençâmes notre ascension à la tombée de la nuit; nous montâmes d'abord quelques heures, par un brillant clair de lune, à travers les plantations de thé et de café; puis, de 2 à 5 heures, en pleine obscurité, il nous fallut grimper, par des pentes abruptes, au plus épais de la forêt vierge, sur des éboulis et des gradins de rochers d'un mètre de hauteur. La lune se couchait, et des torches rouges, qu'on avait dû allumer, éclairaient notre sentier à travers les avenues de la forêt. Des parois rocheuses, d'aspect sauvage, des arbres géants renversés, semblaient à notre imagination excitée autant de visions fantastiques.

La forêt devenait plus claire, et les pentes de la montagne toujours plus raides; étroitement serrés contre le rocher, nous nous halions sur des chaînes en haut de la paroi presque verticale.

Vers 5 heures du matin, nous étions arrivés, les genoux tremblants, au sommet du pic légendaire. Un petit temple bouddhiste recouvre la trace de ces pas dont l'origine est discutée. Nos guides bouddhistes n'hésitèrent en aucune façon à allumer un feu joyeux dans le sanctuaire, et à y bouillir un thé, qui était extrêmement bienfaisant dans cet air froid de la montagne.

Nous sortîmes, et, nous tenant sur la crête étroite, nous attendîmes le changement de lumière qui allait se produire. Nous étions sur cette hauteur isolée, bien au-dessus des nuages; de loin, de très loin, un bruit de tonnerre sourd et continu résonnait à nos oreilles : c'était la houle de l'océan Indien. Comme des masses de neige, les nuages blancs s'étendaient au-dessous de nous; des coupoles et des pics noirs émergeaient seuls de cette mer comme des îles éparses. Le ciel était d'un bleu profond, les étoiles d'une clarté merveilleuse, tout était blanc et bleu autour de nous.

Alors des rayons rouges et brûlants jaillissent de l'horizon oriental, les étoiles disparaissent comme éteintes par un enchantement subit, les masses de brouillards se meuvent en bouillonnant, tout s'éclaire, en haut et en bas. L'île verte sort de ses draperies blanches, dans toute la fraîcheur du matin; les contours doucement ondulés des montagnes boisées qui nous avoisinent apparaissent en pleine lumière. La venue subite du jour des tropiques s'est accomplie dans sa forme la plus surprenante. Et en même temps que le globe ardent du soleil à l'orient nous voyons monter à l'occident, là où les îles et l'océan se séparent, l'ombre conique du pic d'Adam, merveilleusement bleue et droite comme un flambeau : on dirait une autre montagne, exactement semblable à celle où nous sommes; c'est la plus frappante illusion d'optique que j'aie jamais vue.

Trois journées de voyage en voiture à la côte, dans de légers attelages de zébus, nous permirent d'apprendre à connaître mieux encore le caractère infiniment varié des paysages de Ceylan. A travers les gorges sauvages et romantiques d'un grandiose massif boisé, nous descendîmes dans la plaine, où fleurit la plus luxuriante végétation des tropiques. Chaque bout de chemin, chaque passage de rivière, chaque village offrait des images nouvelles et séduisantes et la succession d'aspects la plus variée.

Ces tableaux charmants et divers, dont chacun eût demandé qu'on l'étudiât, qu'on le savourât à loisir, passèrent trop rapidement sous nos yeux, et ce ne fut qu'avec un sentiment de regret que nous vîmes, le 10 décembre, au soleil couchant, la blanche Colombo s'étaler sous nos yeux dans ses vertes forêts de palmiers. Ils s'étaient envolés, les jours où il nous avait été permis d'admirer ce que l'opulente nature a créé de plus beau sur cette planète.

III

MADRAS ET HAÏDERABAD

De Colombo à Madras nous eûmes une mer très rude. Les derniers souffles d'un cyclone qui avait fait de grands ravages dans les eaux malaises remuaient le golfe du Bengale.

Devant Madras une jetée défectueuse offre aux navires qui abordent le seul refuge existant sur cette côte dépourvue de ports. La mer était très agitée à l'intérieur de ce brise-lames, et, pour passer de l'escalier du bateau dans le canot terriblement secoué du gouverneur, il fallait faire un vrai saut d'antilope.

Madras est une ville grande, austère, aux maisons plates, aux rues étroites, étendue longuement sur la côte unie et dénudée de Coromandel. La résidence du gouverneur, qui s'élève au milieu d'un parc magnifique, est une véritable oasis dans cette plaine sans ombre. L'hospitalier représentant de Sa Majesté nous offrit, au second étage de son palais, un appartement spacieux, haut de plafond, frais et bien aéré. Abrités dans l'ombre d'une belle véranda de marbre, nous pouvions voir, par-dessus les cimes vertes des arbres, le golfe du Bengale rayonnant et bleu. Autour de nous les bâtiments blancs de la résidence brillaient à travers l'obscurité du parc; au dehors, sous l'implacable soleil de midi, flambait et étincelait la mer jaune des maisons de Madras. Nous avions passablement de peine à nous représenter, au milieu de cette atmosphère embrasée, qu'au même moment, en Allemagne, les tempêtes glacées de l'hiver balayaient les coteaux nus.

La seule ressemblance entre notre existence actuelle et celle de notre pays, c'étaient les bals, qui précisément étaient à l'ordre du jour à Madras. Et cependant, combien ils offraient une image différente des nôtres! Le soir même de notre arrivée, « Son Excellence le gouverneur et Lady Connemara avaient l'honneur d'inviter à un bal dans la salle des banquets ». On dansait dans une salle ouverte et sur de larges ter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rasses. Après les danses, on se promenait dans les jardins enchantés avec les dames en brillantes toilettes de bal, qui dédaignaient la protection d'un châle; ou bien on cherchait quelque coin pour « flirter », sous l'abri du feuillage, près des fontaines bruyantes, que la lune inondait de ses clartés. Du haut des terrasses, aux lumières multicolores, on découvrait les masses noires des bouquets de bananiers. Comme un château de féerie, le palais de marbre illuminé se détachait dans le bleu sombre du ciel; symphonie en bleu et blanc, accompagnée par le murmure lointain et léger de la mer.

PAGODE AU SOMMET DU PIC D'ADAM [1].

Pendant notre séjour au palais du gouverneur de Madras, nous passions tour à tour des plaisirs raffinés de la civilisation européenne aux impressions étranges de la nature de l'Inde méridionale. En même temps que la retraite, sonnée chaque soir par les cors, les chacals hurlaient leurs sinistres mélodies, et des faucons et des vautours planaient sans cesse en cercle autour du palais. Ils happaient, au vol, avec beaucoup d'adresse, les morceaux de pain qu'on leur jetait des vérandas; ils aimaient aussi à s'abattre et à se laisser bercer par les *pankhas* balancés mollement.

Il y a des pankhas dans tous les appartements de l'Inde centrale et du Bengale. Chaque salle à manger, chaque hall, chaque chambre à coucher montre son éventail, soutenu par une poutrelle branlante, et s'étendant comme un tapis sur toute la largeur de la pièce. Et je ne puis même me représenter un corridor de bengalow indien sans les formes affaissées des serviteurs préposés aux pankhas qui, le jour comme la nuit, tirent, dans un demi-sommeil, et semblables à des automates, la corde qui balance ces grands éventails et fait errer de-ci de-là, comme en un tourbillon, tous les petits objets mobiles de la pièce.

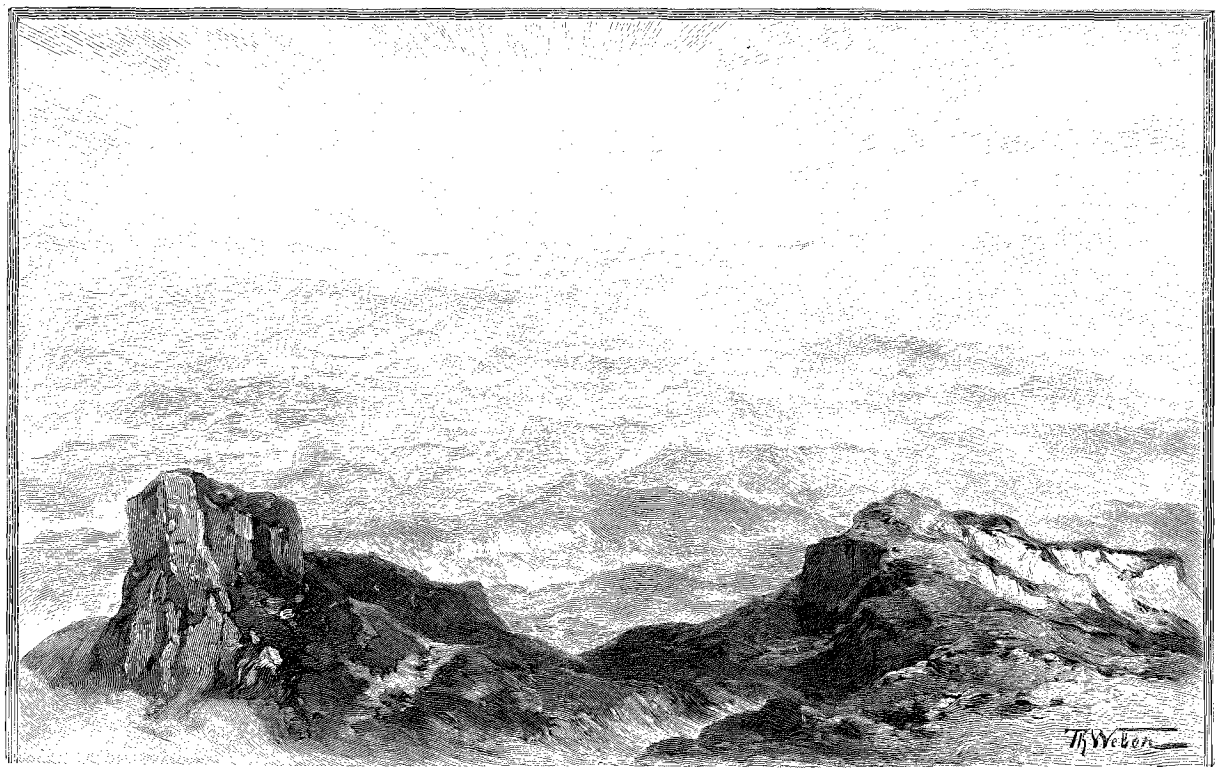
Dans les grands dîners des hauts dignitaires et des princes indigènes, toute une série de serviteurs, en uniforme irréprochable, se tiennent derrière les chaises des convives, et balancent, avec un sérieux solennel, en observant une mesure des plus régulières, de petits pankhas très gracieux et peints de couleurs variées. Cette pompeuse domesticité, comme d'ailleurs tout le personnel domestique tenu pour élégant, est toujours nu-pieds, cela va de soi.

Le vaste parc du gouverneur renferme une quantité d'animaux. Abstraction faite du gibier à plumes, des espèces indiennes les plus variées, qui peuplait les fourrés, les lacs et les prairies, on voyait, dans l'enceinte, de grandes bandes d'antilopes et de daims.

L'antilope (*Capra bezoartica*, en hindoustani *harna*) est le gibier principal des plaines indiennes. Dans la littérature sanscrite, on la cite souvent sous le nom de *mrig*, comme un animal sacré, en rapport avec la lune. Aujourd'hui encore, elle est domestiquée et tenue pour sacrée par les brahmines et les fakirs. Elle erre, en troupeaux innombrables, de préférence dans les steppes ou les régions herbeuses. Le docteur Jerdon, zoologiste et chasseur fameux, dit en avoir vu des hardes de plusieurs milliers. La moyenne des têtes par troupeau doit être, d'après mes observations, de 10 à 50. La petite harde ordinaire consiste principalement en femelles, avec deux ou trois petits mâles; elle est commandée par un vieux mâle noir, qui la protège avec la dernière énergie contre ses confrères. Aussi les mâles de force moyenne se réunissent-ils en troupeaux, qui consistent parfois jusqu'à 30 têtes, et qui errent

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'OMBRE DU PIC D'ADAM [1] (PAGE 134).

inquiets à travers de grandes étendues de terrain, tandis que les hardes de sexes mélangés opèrent très tranquillement leurs changements de résidence, et, même chassées et traquées, reviennent toujours à leur ancienne place.

Par leur type et leur taille, les mâles forment un intermédiaire entre le broquart et le chevreuil, les femelles entre le faon et la chevrette. La robe varie du brun clair, couleur sable, au brun le plus foncé, la croupe des mâles robustes est presque noire. La gorge, le poitrail, la poitrine et le ventre sont d'un blanc de neige, qui contraste fortement, sur les flancs, avec le brun du reste du corps. Les pieds sont fins et gracieux, le cou fièrement planté, la queue rappelle celle des fauves. La tête, d'une forme élégante, est ornée de deux yeux brun foncé et d'oreilles pointues. Le mâle a deux cornes en spirales, entourées d'anneaux, qui font quatre à six tours complets, et sont hautes de 50 à 65 centimètres.

L'observation d'une harde d'antilopes, naturellement en liberté, et non dans un parc, est pour l'amateur d'animaux des plus intéressantes. Quand les femelles qui font sentinelle signalent l'approche d'un danger, toute la harde tend le cou et les oreilles, puis, avec des grognements continus, se livre à des sauts sur place, jusqu'à ce qu'elle prenne la fuite. Le spectacle d'un troupeau bondissant et s'enfuyant ainsi est fort curieux et amusant.

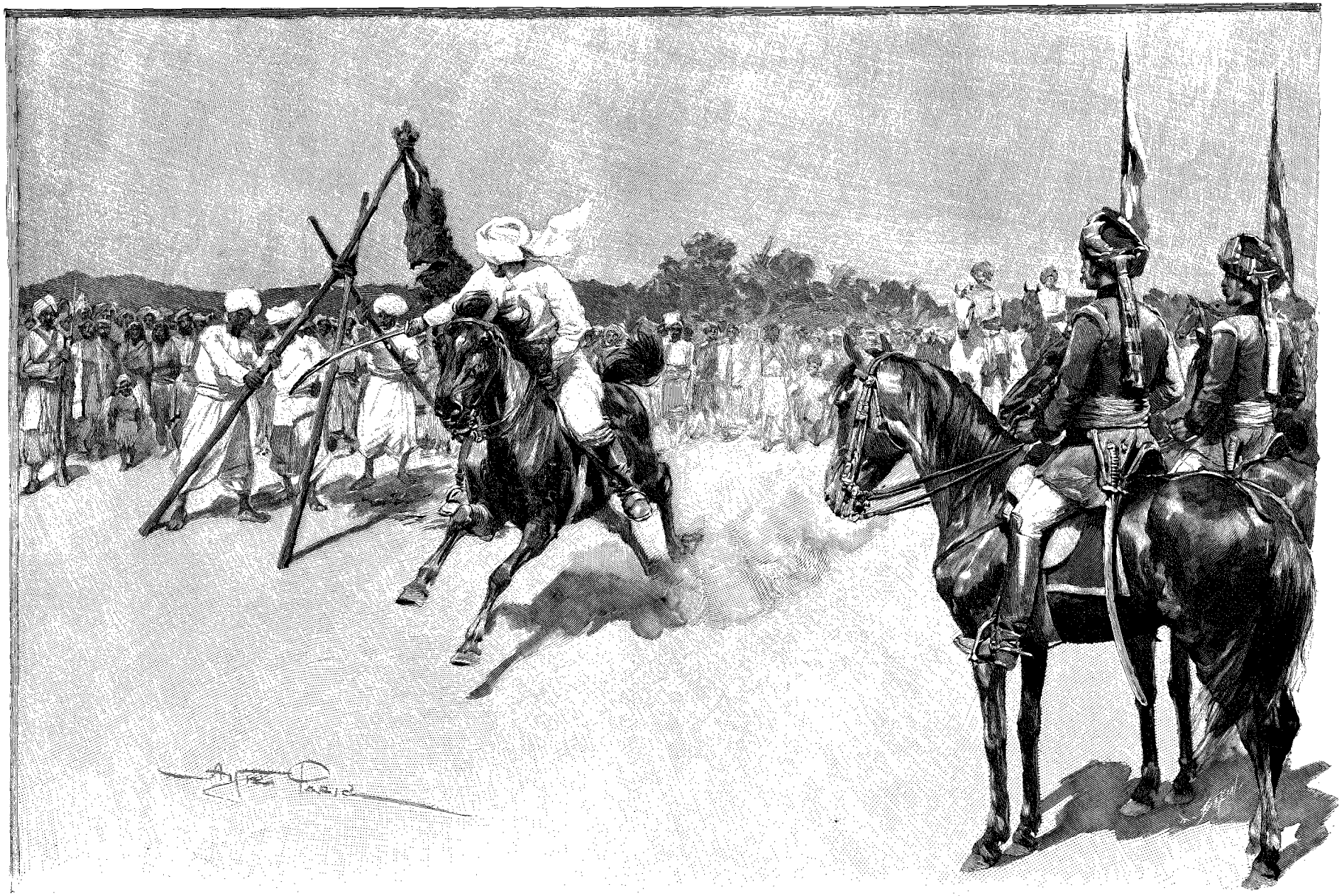
Quand, dans la fuite, des femelles s'avisent de rester en arrière, derrière le troupeau, le mâle revient, et, en sévère surveillant, les ramène à coups de cornes à leur devoir. Une chose touchante aussi, c'est, dans le danger, le soin qu'on a des petits, trop lents pour suivre le troupeau. Boucs et chèvres restent en arrière près du chevreau, souvent sans prendre garde au danger qu'ils courent, le jettent par terre, et cherchent, de diverses façons, à le presser contre le sol, pour le dérober au chasseur. Souvent aussi de vieux animaux, serrés de près, suivent eux-mêmes cette tactique. Ils ont une adresse presque miraculeuse à s'aplatir ainsi contre le sol, et peuvent se dissimuler dans le plus petit fourré. A l'occasion, ils savent s'effacer de la même manière dans des étangs ou de l'eau courante, de sorte que la bouche émerge seule, et ainsi ils se laissent tranquillement piétiner par les fauves, les chiens et les hommes.

L'axis, ou *spotted deer* (*Axis maculatus*, en hindoustani *tchital*), ressemble, par la grandeur, la taille et la couleur de la robe, à notre daim, mais il est plus vigoureux et plus élégant. A la place des andouillers, il porte des ramures d'environ 75 centimètres de longueur, généralement à six pointes. Les branches sont gracieusement recourbées en arrière, les bois se dressent tout droit comme chez les gazelles. L'axis se rencontre, en troupeaux de 5 à 20 individus, de préférence dans les bois de bambous bien ombragés, près des eaux courantes, et c'est le plus bel animal que l'on puisse imaginer pour orner une forêt des tropiques.

Ces deux espèces de gibier nous donnaient des

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« SHEEP-CUTTING » (PAGE 143). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chasses excellentes, peu pénibles, il est vrai, dans ce parc, et assez peu glorieuses. Néanmoins la poursuite était assez chaude, et le thé qui suivait nous paraissait particulièrement savoureux, dans l'air du soir, sur la terrasse du jardin de Gundy Park.

Très amusant aussi était le jeu du polo, pratiqué avec une grande passion par tous les gentlemen de Madras. On élève spécialement pour ce jeu une race arabo-indienne de poneys, extraordinairement agile et résistante. Ces poneys se vendent assez cher, et comme il arrive fréquemment que leurs tendons soient blessés dans leurs rapides évolutions, ils doivent être souvent remplacés. Naturellement le service de chaque poney — comme tout autre service, si petit qu'il soit — demande un domestique spécial, car les préceptes religieux et sociaux ne permettent à l'Hindou de remplir qu'une fonction déterminée.

On joue le polo dans un espace gazonné, délimité par des drapeaux, et divisé en deux camps, dont les occupants se distinguent par deux couleurs différentes. Armés de maillets à longs manches, les joueurs de l'un des camps cherchent, tout en observant un certain nombre de règles, à lancer une balle en bois dans le camp ennemi, qui se défend. Le jeu demande beaucoup d'adresse et d'entraînement, et offre certains dangers, à cause des mouvements précipités, des détours brusques, des fréquents carambolages. La statistique des bras, des jambes et des têtes cassés chaque année au polo en Angleterre et dans les colonies en donne un témoignage éloquent. Dans l'Inde, le jeu attire chaque fois une grande masse de spectateurs; les indigènes y apportent une passion sauvage.

De Madras, nous organisâmes, par l'intermédiaire du capitaine Wyudham-Quin's, adjudant du gouverneur, une partie de chasse de plusieurs semaines dans les montagnes sauvages du Travancore, en compagnie de quelques planteurs, connus comme chasseurs distingués. Mais comme un échange de correspondances avec ces régions éloignées demande des semaines, chaque lettre devant être portée pendant plusieurs jours à partir de la station la plus proche, nous résolûmes d'employer notre temps, en attendant la réponse, à faire une excursion à Haïderabad.

C'était une excursion qui demandait trente heures de chemin de fer à l'aller et autant au retour. La route nous conduisait à travers des pays connus, et, dans nos wagons confortables, elle n'était point déplaisante, d'autant que la température devenait plus modérée dans ces hautes régions du Dekkan; c'était celle de nos journées de juin en Allemagne, avec des nuits fraîches.

A Haïderabad, capitale d'un royaume musulman indépendant, qui n'est uni que par une convention à l'empire des Indes, nous demeurâmes chez le résident britannique. M. C. était un célibataire aimable, très amateur des plaisirs de cette vie. Sa principale occupation était de s'écrier, d'une voix plaintive, *Koi hay*, ce qui veut dire à peu près : « Y a-t-il quelqu'un qui m'entende, qu'il vienne », et lorsque le serviteur brun, toujours à sa disposition, se présentait sans bruit, de lui demander une absinthe — breuvage que son tempérament semblait réclamer d'une façon continue. Deux familles anglaises fort aimables, qui s'étaient installées, comme convives de Noël, dans la confortable demeure de M. C., partageaient notre corps de logis.

La résidence britannique est très grandement bâtie, avec un large escalier extérieur, des sphinx, des statues, des colonnes, à peu près le style que l'on appréciait en Europe au commencement de ce siècle. Le grand jardin fait aussi une impression entièrement européenne, et il fallait l'étalage des gardes et des serviteurs indigènes pour nous représenter que nous étions réellement dans l'Inde.

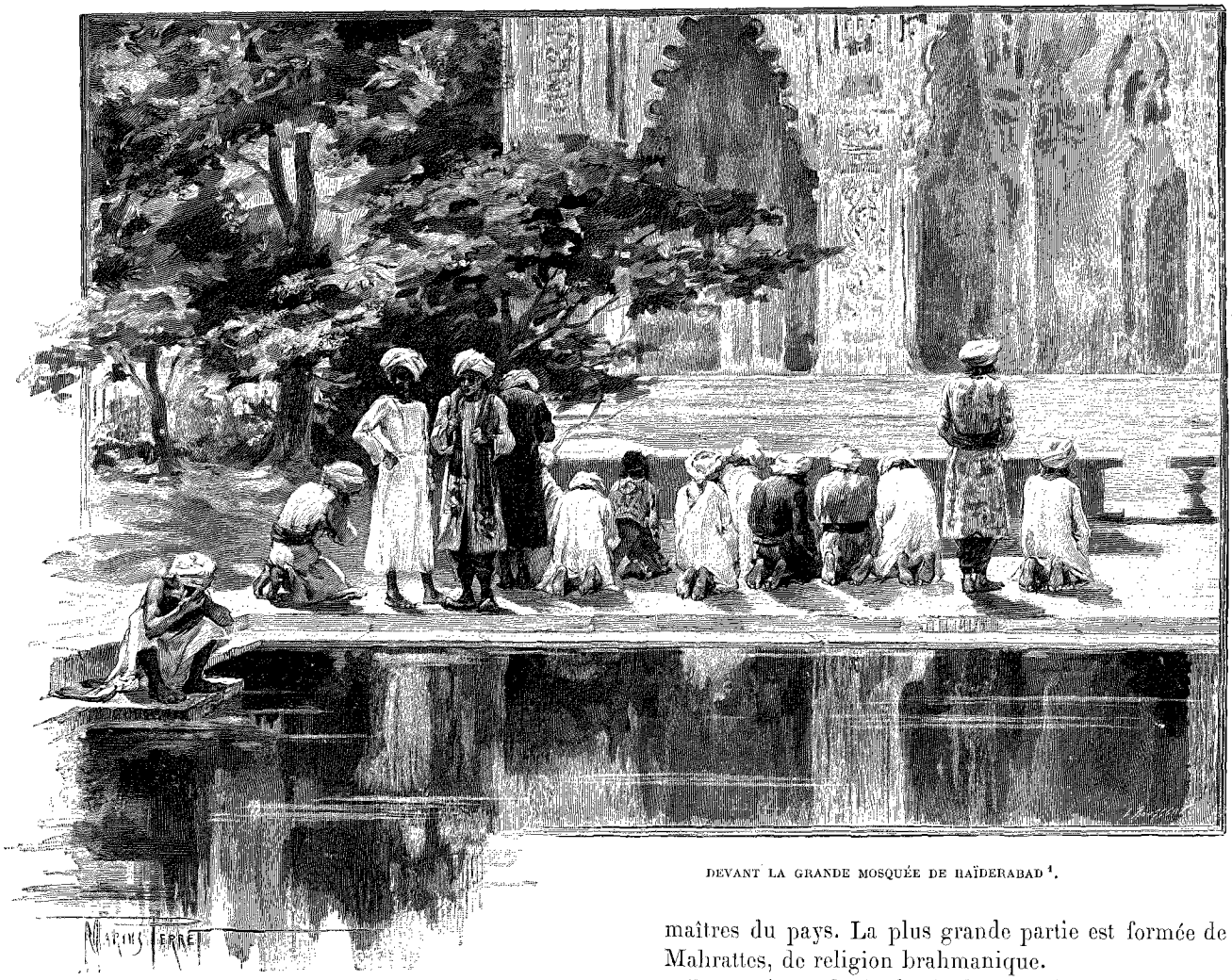
Mais comme nous nous trouvâmes tout d'un coup transportés dans le monde le plus bigarré de l'Islam, lorsque, le jour suivant, nous allâmes, pour la première fois, dans la ville, avec un interprète et deux serviteurs armés ! Dans les rues étroites et sur les places, c'était un frôlement, un bruit, plus merveilleux, plus enivrant qu'aucun conte de fées n'eût pu le décrire. Quelles bizarres figures ne voit-on pas se presser et se pousser dans les rues de Haïderabad ! Et avec quels cris, quelles gesticulations se meut tout ce monde!

L'étranger qui n'a vu encore que les formes élancées des timides Hindous est tout de suite surpris par la démarche imposante, confiante en elle-même, des hommes de Haïderabad, resplendissants avec leurs superbes armes. Aucun homme libre n'est sans armes, — c'est un privilège dont ne jouissent dans l'Inde que les sujets de Son Altesse le Nizam — et celui qui est soldat est vraiment armé jusqu'aux dents. Le sens guerrier, la passion pour le métier des armes se traduit aussi à Haïderabad par les exercices athlétiques et chevaleresques, que tout le monde cultive avec ardeur. Comme l'armée permanente, qui consiste en 16 000 hommes de troupes régulières et en d'innombrables irréguliers, est bien exercée et équipée, l'appui du Nizam serait pour l'Angleterre, en cas de guerre extérieure, d'une importance décisive.

Mais revenons à notre promenade à travers les rues. Nous rencontrons des chars à bœufs de forme bizarre. Les roues sont des disques de bois massifs. Nous nous rappelons les chars de guerre des héros devant Troie. Peut-être le roi Porus alla-t-il en guerre contre Alexandre sur de semblables véhicules. Derrière un char de nabab est assis un drôle tout noir, qui fait un bruit d'enfer avec une trompette, sans doute pour frayer un passage à son noble maître à travers tout ce fourmillement.

Les éléphants et les chameaux s'y prennent plus simplement; ils renversent tout ce qu'ils rencontrent sur leur route. Au milieu de tout ce monde se faufilent des porteurs de palanquins; je n'aurais pas voulu y être assis moi-même, car, avec les zigzags des porteurs, les doux fardeaux qu'ils renferment sont sans cesse en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DEVANT LA GRANDE MOSQUÉE DE HAÏDERABAD [1].

danger d'être jetés par terre. Dans les bazars nous admirâmes les précieuses étoffes de soie brochées d'or. Mais notre désir d'acquérir ne se réveilla vraiment que devant les superbes produits de l'armurerie, qui atteint à Haïderabad son plus haut point de perfection.

Haïderabad n'est pas une vieille ville, pour l'Inde. Elle a été fondée en 1589 par le Mogol Koutab Chah Mohammed Kouli Bahadour, pour remplacer l'ancienne résidence de Golconde, qui, étant dans une situation élevée, avait un climat trop rude et souffrait constamment du manque d'eau. Mohammed Kouli bâtit en conséquence sa nouvelle capitale dans la plaine du Mousi, qui a là une largeur d'environ 150 mètres, et l'appela d'abord Baghnazar, « ville heureuse », d'après sa bien-aimée Baghnati, « l'heureuse ». Mais, l'heureuse étant morte, il lui donna sur-le-champ le nouveau nom de Haïderabad, c'est-à-dire « la ville du lion ».

Aujourd'hui la ville compte environ 360 000 habitants, presque tous musulmans. La population du royaume, qui, avec l'État vassal de Bérar, atteint presque la superficie de la Prusse, est d'environ 10 millions, dont un dixième de musulmans, qui sont les maîtres du pays. La plus grande partie est formée de Mahrattes, de religion brahmanique.

Les environs de Haïderabad offrent l'aspect d'un plateau peu cultivé et maigrement boisé, sur lequel s'élèvent isolés de nombreux blocs de granit.

La ville elle-même, avec son océan de maisons, les mosquées et les palais qui s'élèvent au-dessus, les créneaux et les bastions des remparts, et les grands camps de tentes des caravanes tout autour, est très pittoresque. La coupole de la mosquée principale, et ses minarets qui s'élèvent à une hauteur fabuleuse, dominent de beaucoup tous les autres bâtiments.

La résidence du souverain de Haïderabad est très étendue, et bâtie avec luxe. Mais plusieurs des palais de ses cousins et des plus élevés de ses sujets, les nababs, ou navabs, la dépassent encore par leur puissance féodale et leur aspect formidable.

Ces vieilles forteresses de famille me rappelaient involontairement les palazzos, en forme de forteresses, des grands nobles italiens, ou les châteaux puissants des starostes polonais. Lorsque, dans les fêtes de nuit, on passait, par de sombres portails, dans ces cours éclairées aux flambeaux, et que les gardes du corps, resplendissants dans leurs armures, nous faisaient les honneurs, on se croyait transporté de plusieurs siècles en arrière, à l'époque de la féodalité.

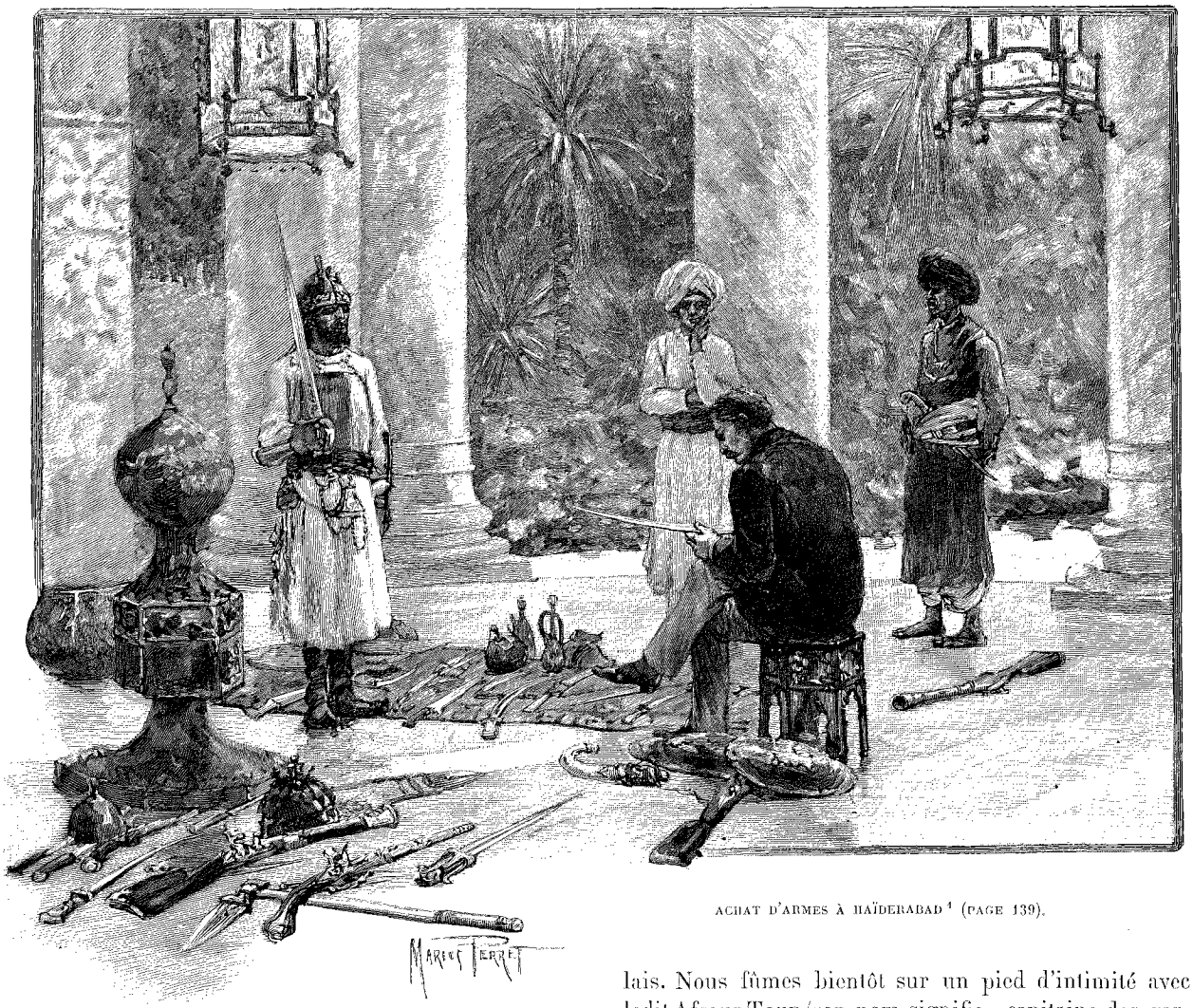
Les journées de notre séjour à Haïderabad étaient

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remplies par les plaisirs du sport et de la société. La série des fêtes commença par un déjeuner chez Son Altesse le Nizam. On vint nous chercher dans un carrosse vitré et doré, qui ressemblait à la voiture de gala d'un petit prince de l'époque rococo. Le déjeuner eut lieu dans un pavillon ouvert du palais, d'où l'on voyait d'un coup d'œil toute une série de bassins de marbre, avec de superbes fontaines. La livrée des laquais bruns, les tapis et la nappe étaient en soie jaune et en damas. Le *Nizam-ul-Mulk* (c'est-à-dire le conducteur de l'Etat) du siècle dernier par Asaf Djah, le capitaine du Grand Mogol Aurang-Zeb. Nommé vice-roi du Dekkan, l'énergique Asaf Djah profita de l'état de dissolution dans lequel se trouvait l'empire de Delhi et de la faiblesse de son souverain, pour se proclamer roi indépendant.

L'adjudant Afsour-Toun-Ali-Beg, commandant des gardes du corps, donnait l'impression d'un homme d'énergie et d'initiative. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux rois mérovingiens et à leurs maires du pa-



ACHAT D'ARMES À HAÏDERABAD [1] (PAGE 139).

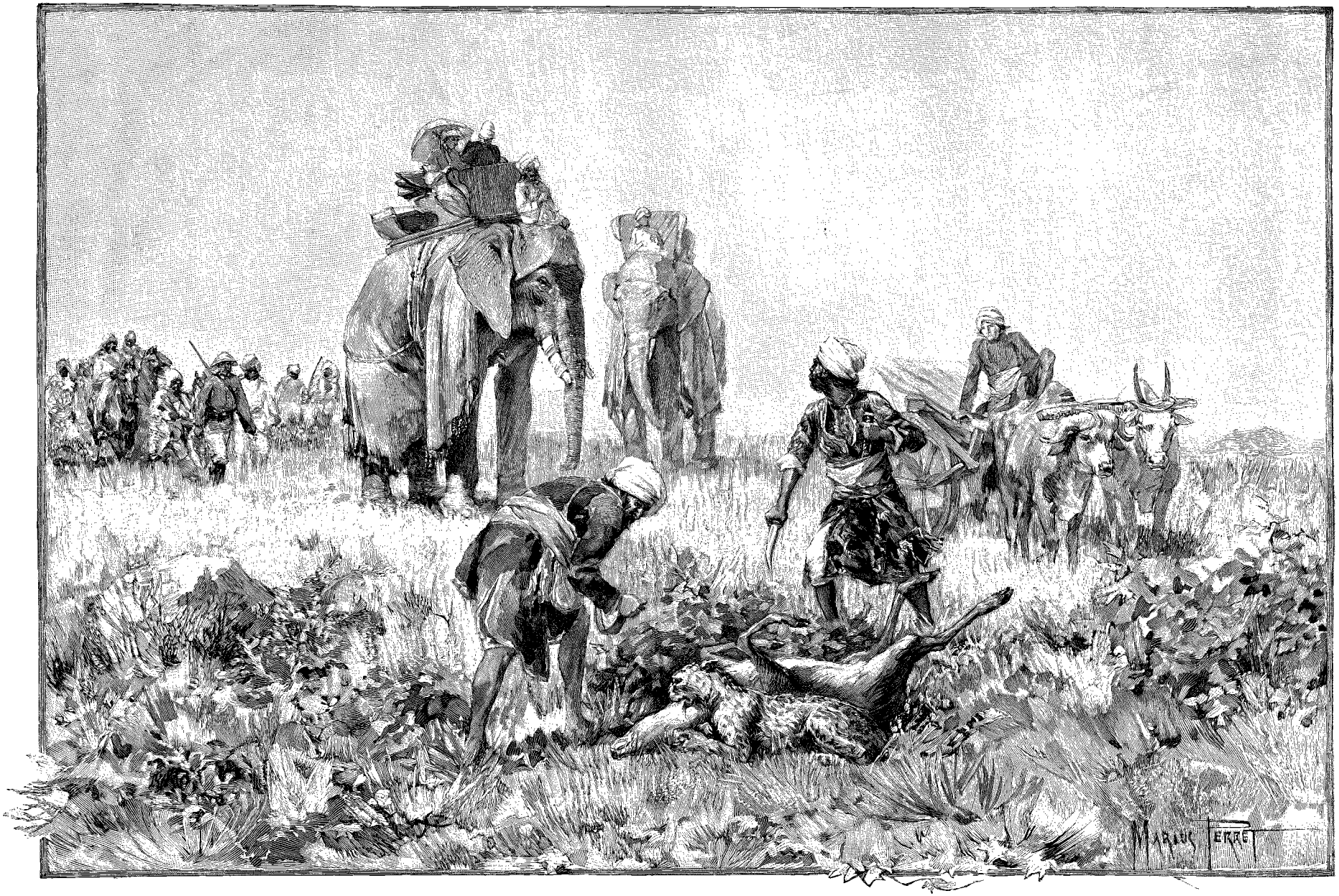
est un homme petit et actif, au visage fatigué — il a, dit-on, un millier de femmes. — Il était vêtu d'une redingote noire irréprochable, et, comme seul signe de sa nationalité, il portait un fez rouge. Son apparence n'avait en rien le caractère imposant des conquérants ses prédécesseurs, non plus que l'éclat poétique et fabuleux d'un Haroun-al-Raschid.

Nizam-Mir-Mahboub-Ali est né en 1866. La dynastie à laquelle il appartient a été fondée au commencement

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Ruffe.*

lais. Nous fûmes bientôt sur un pied d'intimité avec ledit Afsour Toun (son nom signifie « capitaine des gardes »), et, grâce à ses bienveillantes avances, nous eûmes l'occasion de voir une foule de choses intéressantes et remarquables. Il nous mena d'abord aux manœuvres de la division de Haïderabad des troupes indo-britanniques, laquelle est, d'après une convention, en garnison à Sicondrabad. Le grand écuyer du Nizam nous procura des montures. J'eus pour moi un petit poney rouge et blanc, qui allait à la moitié de ma taille, mais qui me porta tout un jour, et presque constamment au galop, à travers le terrain rocailleux le plus pénible. Ces chevaux ne connaissent que le trot et le galop, et ils n'ont pas la moindre idée d'obéir à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHASSE À L'ANTILOPE (PAGE 136). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bride ou à la pression des jambes. On doit au contraire leur mettre la bride sur le cou, et ne s'en servir que pour leur donner la direction; un appel, un léger coup, ou quelque autre signe, dont on peut convenir avec eux, servent à accélérer leur allure. Mais ils portent leur cavalier en toute sécurité, en descendant une pente de rochers presque à pic, et escaladent comme des chamois les murs et les abatis d'arbres.

Nous eûmes une excellente impression d'un combat de tirailleurs, exécuté par un régiment d'infanterie venu des montagnes du nord-ouest de l'Inde. Les soldats révélaient leur parenté de race avec les Afghans, par leur manière de ramper, comme de vrais serpents, jusqu'aux positions ennemies. Les Sikhs aussi sont de magnifiques soldats, d'apparence très guerrière, et excellemment exercés. Les mouvements et les attaques des lanciers du Bengale étaient un peu lâchés, et donnaient plutôt l'impression d'une fantasia que celle d'un choc sérieux contre un ennemi d'égale force. Mais chaque homme en particulier chevauchait sur les blocs de rochers et les haies d'aloès, avec une adresse et un sang-froid comme je n'en ai jamais vu, même chez les Arabes et les Maures, si renommés pour leur talent d'équitation.

Les batteries d'éléphants nous intéressèrent tout spécialement. Les batteries de campagne de 12 livres sont attelées chacune de deux éléphants. Pour les batteries de montagne, chacune de ces bêtes géantes en portait une de 7 livres; les roues, l'affût, le canon, étaient assujettis sur son dos. Avec ce poids énorme, ces éléphants vont si rapidement qu'on doit trotter à côté d'eux, grimpant d'étroits sentiers de montagnes, traversant des cailloux roulants et des jungles épaisses et enchevêtrées, où il ne serait pas possible de traîner des pièces attelées. Arrivés à la position, les éléphants s'agenouillent, sur un signe de leurs conducteurs; en quelques minutes, la batterie est montée, sur un point qui sans cela eût été inaccessible, et prête à faire feu, tandis que les bêtes trouvent sans peine un abri. Pour porter les canons Hotchkiss et Nordenfeld, on se sert de mulets.

. . . . . .

Un autre jour nous fîmes une excursion d'une beauté inoubliable, à Golconde, la capitale, abandonnée aujourd'hui et tombant lentement en ruines, qui avait été fondée, lors de la première invasion des Mongols, comme leur poste avancé dans l'Inde centrale. Le bâtisseur de la ville fut Kouli-Koutabchah, l'ancêtre du fondateur de Haïderabad, et, durant cinq générations, les Mongols gouvernèrent le Dekkan, appuyés sur Golconde.

La vieille ville royale s'élève sur un haut rocher de granit isolé. C'est dans cette montagne qu'étaient enfouis autrefois les trésors fabuleux de Golconde, nom qui éveille dans bien des cœurs le souvenir des vieux contes merveilleux de leur jeunesse. Aujourd'hui ces richesses sont dispersées dans les trésors du Nizam et des nababs; la Tour de Londres, qui a englouti sans cela une grande partie des pierres précieuses de l'Inde, n'en renferme que très peu, grâce à l'indépendance politique de Haïderabad.

Des créneaux de la forteresse, nous jouissions d'un superbe panorama; autour de nous, dans la plaine vaste et ondulée, s'élevaient des châteaux et des villes, en partie ruinés, et dorés par le soleil couchant. Des voiles de vapeurs du soir sortaient mystérieusement les coupoles et les minarets des mosquées.

Nous descendîmes par d'étroites marches de pierre à travers les jardins du sérail. Jadis des pieds mignons se posaient sur ces degrés, lorsque la fraîcheur du soir attirait au dehors les charmantes maîtresses de céans; aujourd'hui des lézards et des salamandres passent à travers les pierres émiettées, et des chiens volants — une grosse espèce de chauves-souris — s'envolent effrayés, lorsque nous frôlons le feuillage des allées. Les ombres de la nuit se posent sur les bois de cyprès mélancoliques à travers lesquels nous errons; au milieu du fourré épais brillent çà et là des mausolées, dans lesquels reposent des générations entières de Mongols et de nababs.

. . . . . .

Encore pénétrés de la mélancolie des grandeurs déchues, nous atteignîmes la voiture moderne dans laquelle Ali-Beg nous avait conduits aux ruines de la forteresse la plus fière de son peuple.

Nous rentrâmes, par une obscurité profonde, dans les rues bruyantes de la ville, où bourdonnait une cohue humaine; d'une main sûre notre ami dirigeait son équipage à travers la foule, qui saluait son favori, le *sportsman* populaire, de bienveillantes apostrophes.

En nous approchant de la résidence britannique, nous vîmes un feu allumé devant un arbre touffu, orné de guirlandes et de lumières. Il éclairait un cercle d'hommes agenouillés, dans l'attitude d'un profond respect. C'étaient des brahmanes qui avaient découvert dans cet arbre la résidence d'un serpent sacré, un cobra. Ce cobra, malgré la sainteté qu'on venait de lui octroyer, ne devait pas se trouver trop bien de ces lumières et de cette fumée. D'ailleurs la canonisation est très profitable à l'espèce. Le gouvernement anglais, afin d'empêcher les morts nombreuses qu'occasionne la morsure de ce reptile, offre une prime pour chaque cobra qu'on lui apporte vivant. Mais lorsqu'un pauvre paysan arrive en ville avec un cobra dans son sac, pour le livrer aux autorités des districts, sa capture lui est généralement rachetée, pour un prix plus élevé que la prime, par quelque riche Hindou, et il la laisse de nouveau s'échapper, pour le plus grand détriment de ses frères de race. Ainsi en est-il dans l'Inde des sages lois édictées pour le bien public; ailleurs aussi, je n'en doute pas.

Chaque jour Ali-Beg nous offrait quelque divertissement nouveau. Nous vîmes des combats de coqs et de béliers; les premiers ne valent pas ceux d'Andalousie; mais les larges et forts béliers se précipitaient l'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LÉOPARD DE CHASSE[1].

contre l'autre comme deux locomotives, et lorsque leurs deux têtes se heurtaient, on entendait un craquement sourd. Puis vinrent la haute école sur des étalons blancs de race arabe, et des prouesses de saut tout à fait incroyables, exécutées par de petits poneys sans cavaliers.

Après quoi, nous assistâmes au sport national arabe du *sheep cutting*. Woldemar Friedrich l'a mieux dessiné que je ne puis le décrire. Mais je veux accompagner son dessin de quelques explications. Au milieu d'une place gazonnée on suspend un mouton noir, qu'un cavalier passant au galop doit couper en deux d'un coup de sabre. C'est un divertissement particulièrement goûté des officiers indigènes, qui procèdent à cette section avec beaucoup de force et d'élégance. A ce jeu-là nous cueillîmes aussi peu de lauriers qu'au *tent pegging* qui suivait. Voici en quoi cet autre sport consiste : un piquet long d'à peu près 1 mètre est planté dans la terre jusqu'à mi-hauteur. On passe à côté à cheval, au triple galop, et, penché par-dessus sa monture, on tient la lance à bras étendu, le plus près possible du sol, de façon à enlever le piquet avec la lance, d'un coup dont la force est décuplée par la rapidité de la course.

Mais le spectacle le plus excitant et le plus intéressant qu'on nous offrit fut une chasse à l'antilope, qui eut lieu le matin du 24 décembre dans la steppe au nord de Haïderabad. C'était une chasse au *tchitah*; le tchitah est un léopard domestiqué et élevé spécialement pour la chasse. Il est amené sur un char à bœufs plat, lié, avec des liens d'acier et des chaînes au cou et aux pattes, et il a, comme les faucons au moyen âge, une visière de cuir rabattue sur les yeux. Nous suivions le char montés sur des éléphants. Lorsqu'un troupeau d'antilopes est en vue, le tchitah est délié, sa visière est enlevée; il rampe, avec des mouvements légers et agiles, jusque tout près du troupeau, et, dès que sa présence est signalée par le cri effrayé d'un animal, il bondit droit sur lui; les antilopes attendent, hypnotisées par l'épouvante, jusqu'au dernier moment, puis s'enfuient dans une fuite éperdue.

Il est très intéressant d'observer alors comment le tchitah choisit, d'un œil de connaisseur, le plus fort mâle du troupeau, le presse, l'isole, de façon à rendre sa fuite incertaine et hésitante. Il l'atteint en quelques bonds puissants, lui saute à la gorge, l'étend à terre, et lui suce le sang comme un vampire. Pendant qu'il se livre à cette occupation, on lui remet sa visière, et on le ramène sur le char, pour son prochain *run*. A la chasse où nous assistâmes il exécuta trois hallalis très rapides. Il ne serait pas prudent de lui en accorder davantage, car trop d'ardeur à la chasse risquerait de lui gâter de nouveau un tempérament adouci par l'art.

Le soir de ce jour une fête grandiose nous réunit chez le nabab Salah Young, cousin du roi, avec toute la vieille noblesse de Haïderabad. Le père de notre noble amphitryon fut autrefois le tout-puissant premier ministre du Nizam; il passait pour le plus riche des nababs. Mais, déjà pendant sa vie, il perdit beaucoup de son pouvoir et de ses immenses richesses. Néanmoins le luxe de cette fête surpassa tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

Lorsque notre lourd carrosse de gala, avec ses heiduques et son escorte de cavaliers, entra dans la cour intérieure, tout illuminée, du vieux palais, nous fûmes reçus par un salut retentissant; les gardes du corps habillés de rouge et d'or présentèrent les armes, et l'orchestre du nabab entonna ce qui devait être le chant allemand : *Heil dir im Siegeskranz*, mais ce qui aurait pu tout aussi bien être *la Marseillaise*. Le maître de la maison nous reçut, en véritable grand seigneur, sur la plus haute marche de l'escalier; pour le Nizam il serait descendu jusqu'à la dernière. Il portait un superbe costume blanc, de soie jaune et violette; des rangées des plus belles perles entouraient son cou et son turban. Nous dûmes subir ensuite la désagréable cérémonie d'être inondés d'huile de santal; comme compensation nous reçûmes chacun, au départ, deux charmants flacons d'essence de rose.

La société était, pour autant qu'elle se composait de nababs indigènes, revêtue des costumes les plus fabuleux, composés d'ailleurs avec beaucoup de goût, et surchargés d'ornements. Je ne pense pas qu'on ait

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jamais vu, à la cour de Louis XIV ou à celle de Napoléon III, un étalage aussi éblouissant de rubis, de saphirs et d'émeraudes.

Au dîner, les musulmans n'avaient devant eux qu'un verre d'eau, tandis qu'on nous servait du champagne.

Nous nous rendîmes ensuite, pour savourer les sorbets et des *chiroot* (cigares indiens), dans une cour entourée de colonnades. Dans un puissant bassin de marbre bruissait une fontaine en forme de cloche, dans laquelle les lumières de la cour se réfléchissaient multipliées.

De l'autre côté de la fontaine étaient groupées une trentaine de *nautch girls*, que nous appelons en Europe bayadères, et elles commencèrent une danse qui n'en finit plus. La musique qui l'accompagnait était monotone. La danse ne consistait, à proprement parler, qu'en des mouvements gracieux des mains et des pieds, et les formes élégantes des danseuses étaient masquées par une masse de lourds vêtements.

Vers minuit nous étions de nouveau dans notre *home*, et nous pûmes fêter au moins en chrétiens et en Germains la dernière heure de ce jour de fête chrétienne, que nous avions passé dans des plaisirs musulmans.

Veille de Noël! Aimables souvenirs d'enfant, qui remontez à l'esprit à ce mot magique! Nos cœurs d'Allemands étaient un peu mélancoliques, en pensant, après l'éclat de cette fête de nabab, aux arbres de Noël de la patrie. Pour remplacer le sapin aimé, nous avions orné un petit cèdre, et nous avions placé au-dessous, sur un tapis à prière, quelques présents que nous nous étions achetés à l'insu les uns des autres. Une partie de nos voisins anglais s'étaient joints à nous, pour cette fête spécialement allemande. Nous réussîmes à confectionner un punch, avec des ingrédients assez hétéroclites, et nous nous mîmes, pour nous délivrer de notre mal du pays, à chanter des chants de Noël. Notre répertoire n'étant pas très long, nous continuâmes par des chants d'étudiants, et peu à peu notre humeur joyeuse atteignit un niveau tout à fait patriotique. L'heure était déjà très avancée, lorsque nous accompagnâmes solennellement nos hôtes, à travers les halls de la résidence, jusqu'aux appartements où depuis longtemps déjà les attendaient leurs épouses.

Le jour de Noël, nous assistâmes au service dans la petite chapelle des Eurasiens anglicans (ce mot affreux d'*Eurasiens* est formé, d'après une méthode de contraction que les Anglais aiment beaucoup, de ceux d'*Europe* et d'*Asie*, et désigne les métis indiens, quand le sang asiatique domine chez eux). Je fus fort dérangé dans mes dévotions par un pankha qui se balançait au-dessus de ma tête, et qu'invinciblement je suivais des yeux. D'ailleurs je ne me sentais pas dans mon assiette : le punch n'est vraiment pas une boisson faite pour l'Inde centrale.

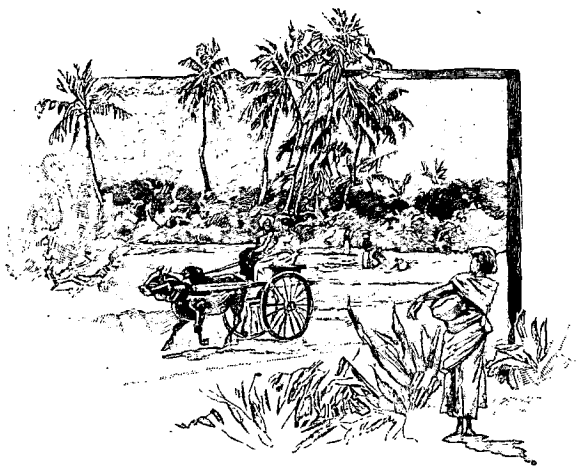
. . . . . .

Deux jours après, nous quittions la métropole de l'Islam hindou, après avoir pris cordialement congé de nos amis anglais et du fameux Ali-Beg. Je suis curieux de savoir si l'histoire parlera encore de lui. Il a tout ce qu'il faut pour être le conducteur de son peuple ; s'il est, dans un certain sens, un « parvenu » — il n'appartient pas aux grandes familles des nababs, — son horoscope me semble présager un homme « arrivé ».

E. VON LEIPZIGER.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Bazin.*

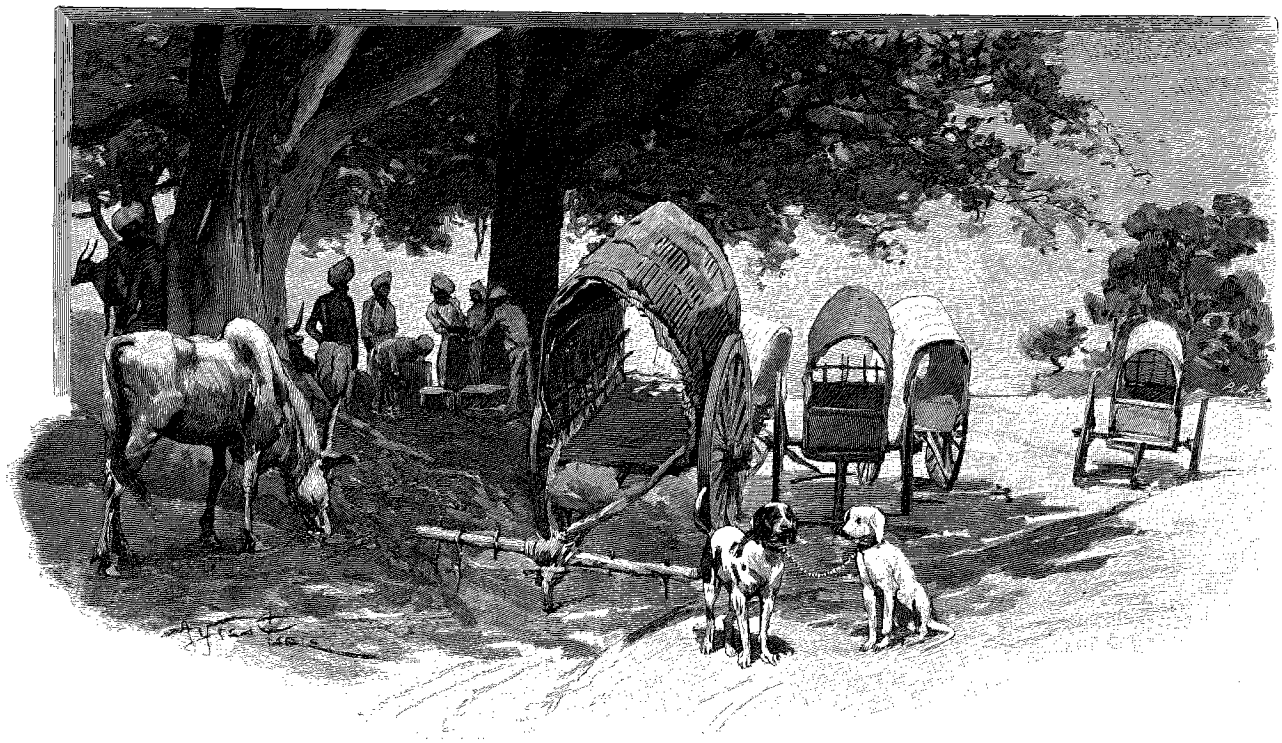
(*La fin à la prochaine livraison.*)



ATTELAGE DE ZÉBUS À CEYLAN[1] (PAGE 134).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT [1].

SIX MOIS DANS L'INDE [2]

(SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE CHASSE),

PAR M. E. VON LEIPZIGER.

IV

Chasses dans le Travankôr.

LYNX DE CHASSE [3] (PAGE 160).

A la Saint-Sylvestre, nous étions de nouveau à Madras. Nous y employâmes nos derniers jours à préparer notre voyage de chasse dans le Travankôr. Le 3 janvier, nous fîmes nos adieux à l'hospitalier lord Connemarra, et nous partîmes, par chemin de fer, pour le sud. Nos bagages s'étaient considérablement augmentés : nous n'avions pas moins de soixante charges de coulis en riz, gâteaux, whisky et conserves.

Notre première étape fut Madoura, où nous admirâmes la grande pagode. De là un court trajet en chemin de fer nous amena à notre station terminale, qui porte le nom compliqué d'Amayanaykanour. Nous allions dire adieu pour de longs mois aux chemins de fer et aux autres agréments de la civilisation. Mais nous le faisions bien volontiers, car nous allions commencer une libre existence de chasse dans les montagnes du Travankôr. Déjà les voitures qui devaient nous conduire, nous et nos bagages, sur le terrain, étaient d'une nature fort primitive. Elles consistent en une sorte de tonneau allongé, sans couvercle, qui repose obliquement sur un axe : on est secoué là dedans comme des pains dans un four. Le timon immobile porte à son extrémité antérieure une pièce de bois transversale, à laquelle les bêtes de trait sont attachées par leurs cornes, d'une façon assez lâche. Et les zébus, poussant de leurs bosses sur la pièce de bois, font ainsi avancer l'équipage. Ces chariots nationaux à deux roues s'appellent des *bandies*. Comme chacun de nous trois en avait un en propre, muni de coussins, de livres et de cigares, cela était supportable, au moins pour un moment, d'autant plus que nous nous arrêtions fréquemment et faisions quelques pas à pied. Mais pour nos malheureux serviteurs, qui, encaqués à trois dans un bandy, comme des harengs, ne le quittaient, vu leur indolence, que sur les instances les plus vives, le voyage n'a pas dû être agréable. Suivaient les bandies numéros 5 à 10, qui convoyaient nos bagages, nos tentes, nos provisions et nos munitions. Les zébus

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Privat.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 129.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allaient constamment au trot, grâce aux cris et aux coups répétés du conducteur tamoul, assis à l'ouverture antérieure du tonneau, presque sur notre tête.

Nos bêtes de trait étaient changées de quatre à six fois par jour, et le changement se faisait en un instant, un messager à pied, qui nous précédait d'un jour, ayant organisé nos relais. Le même homme faisait installer à l'avance, pour notre halte de chaque nuit, des *dahk bengalows* échelonnés sur la route; ce sont des sortes d'auberges, établies par le gouvernement, pour les Européens, sur les principales routes de l'intérieur. Ils ne contiennent d'ordinaire que deux ou trois chambres, avec une cuisine primitive, quelques cadres de lit et quelques tables. Pour le reste, service et entretien, le touriste dans l'Inde est habitué à tout faire lui-même, et, avec les moyens dont disposait notre expédition, nous arrivions toujours à nous installer confortablement.

Notre route passait à travers une région de collines bien cultivées; elle était encadrée de banians au large feuillage. L'animation y était grande, mais sans rien qui ressemblât à ce qu'on voit sur nos routes civilisées. Le Travankôr est à peine touché par la civilisation nationale des villes voisines du sud de l'Inde. Les Tamouls qui habitent ces régions se rapprochent toujours davantage de l'état de nature à mesure qu'on s'avance dans la montagne. Dans les Cardamum Hills, vers lesquelles nous nous dirigions, on dit qu'il existe encore des tribus sauvages, ne vivant que dans la jungle.

Les villages que nous rencontrions sur la route ne consistaient qu'en huttes d'argile recouvertes de roseaux. Les hommes n'étaient généralement vêtus que d'une ceinture autour des hanches, et les femmes ne portaient, au lieu des blouses habituelles aux Hindoues des villes, qu'un drap enroulé négligemment autour du buste. Le costume des enfants ne consistait guère qu'en une amulette. Dans un village nous rencontrâmes un enterrement, mais nous ne pûmes nous en rendre compte d'abord, car il n'avait rien qui ressemblât aux nôtres. Au milieu d'un groupe aux vêtements éclatants, on portait un brancard bariolé, orné de fleurs et de grandes feuilles; au milieu était une jeune fille, assise à demi, vêtue de rouge, richement ornée et portant une fleur dans sa main tendue. Nous crûmes d'abord à une procession solennelle, dans laquelle la jeune fille figurait le symbole d'une divinité; mais elle était morte, et on l'avait mise dans cette position pour donner une impression gaie. La musique elle-même contribuait à rendre cette idée que c'est un bonheur de mourir jeune. L'impression que nous ressentîmes de ce convoi en fut doublement douloureuse.

Très gai en revanche était le spectacle des nombreux singes accroupis sur la route ou se livrant à des exercices de gymnastique dans les branches des banians, tandis que des quantités de perroquets, installés dans les cimes des arbres, accompagnaient leurs mouvements de cris admiratifs.

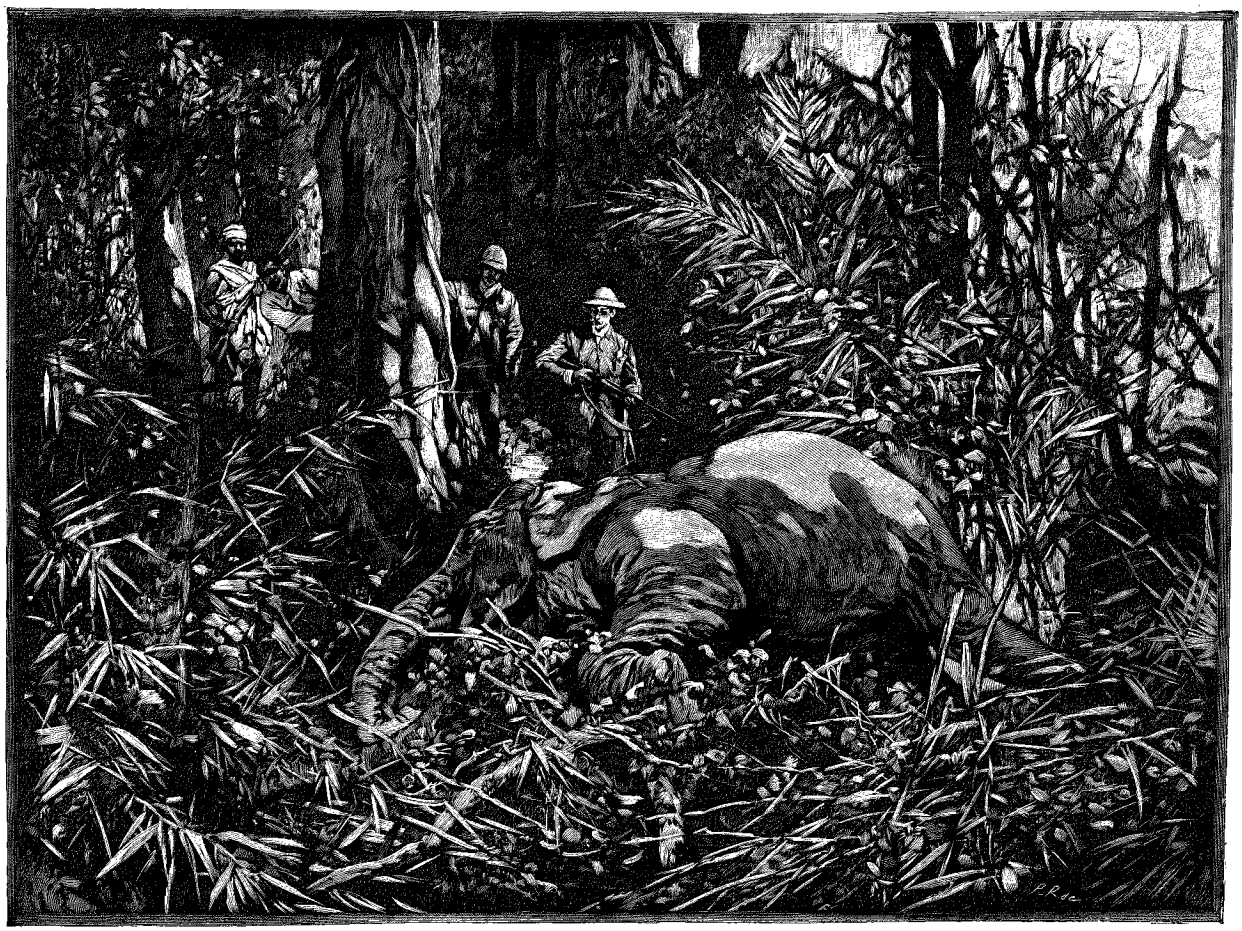
Le soir du troisième jour après notre départ d'Amayanaykanour, nous atteignîmes le dahk bengalow d'Outamanpolliam, où nous attendait M. Maltby, qui voulait bien être notre guide pour quelques semaines. M. Maltby est un planteur de thé fort riche, qui exerce en outre les fonctions de capitaine de gendarmerie et de surveillant des plantations de cardamome du sultan de Travankôr. Les moustiques et toutes sortes de vermine nous empêchèrent de dormir, et le lendemain matin, avant même le lever du soleil, nous partions pour les montagnes. En deux heures de marche nous avions atteint l'extrémité de la route. Le contenu de nos six voitures de bagages fut divisé en soixante charges, qu'on empila sur une place gazonnée, au milieu des coulis.

Maintenant il s'agissait de monter; le sentier était raide et le soleil chaud. Encore un regard sur le pays ondulé que nous avions sous les yeux, du sommet du col, haut d'environ 4 000 mètres, et au soleil ardent succédèrent les couverts ombreux de la forêt vierge, et le beau pays montagneux des Cardamum Hills. A travers une forêt d'arbres élevés, ce qui est rare dans l'Inde, nous chevauchâmes et marchâmes presque sans interruption jusqu'au soir. Au coucher du soleil nous étions arrivés à Outamanchola, notre base d'opération pour les semaines suivantes. C'est un coin de forêt idyllique, le plus charmant séjour que puisse désirer un ami de la nature. Le petit blockhaus, dont la seule pièce devait nous servir de salle à manger et de chambre à coucher commune, s'élève sur un promontoire montagneux. De là le regard erre sur des vallées profondes, sur des crêtes élancées, et les yeux se rafraîchissent sur le vert foncé des forêts et le vert clair des prairies. C'est dans cette belle nature que nous allions jouir des plaisirs de la vie de chasseur.

Nous nous installâmes commodément. Les coulis élevèrent pour nous, autour du blockhaus, avec beaucoup de rapidité et d'adresse, de petites huttes en jeunes troncs d'arbres, en roseau et en feuillage. Sur les cadres en osier tressé ils entassèrent de l'herbe, puis étendirent une couverture, ce qui fit le plus beau lit du monde. Une table, facilement fabriquée, compléta notre installation. Le climat était excellent, l'air frais et fortifiant, mais assez chaud pour permettre de camper dehors. Et ce séjour continu en plein air était si reposant, ce contact intime avec la nature d'un charme si puissant! Les matinées baignées de rosée, les chaudes couleurs du crépuscule dans la forêt, étaient d'une beauté si enivrante qu'elle nous surprenait de nouveau chaque jour.

Avec nos 60 coulis et leurs familles nous formions la colonie la plus populeuse de bien loin à la ronde. Les Tamouls de ces montagnes vivent d'ordinaire, par petit nombre de familles, dans des cabanes de roseaux bien cachées, parfois même blotties au sommet des arbres. Ils ne se livrent que peu à la chasse, parce que les armes leur manquent; il n'y a que quelques *chikaris*, ou chasseurs professionnels, qui servent de guides aux fermiers établis dans la région. La plupart trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ÉLÉPHANT MORT [1].

vent à travailler dans les plantations de cardamome du sultan, qui sont établies d'ordinaire à l'ombre des arbres, partout où il s'en trouve de hauts. Le cardamome est une épice très recherchée dans tout l'Orient; on l'expédie du sud de l'Inde et de Ceylan. Les tiges de la plante atteignent la hauteur d'un homme; les petites gousses et les bourgeons sont au ras du sol. La plante demande de l'humidité et de l'ombre; aussi est-ce dans la haute forêt qu'elle réussit le mieux, après que l'on a arraché le sous-bois et les mauvaises herbes. Là où cet arrachement n'a pas eu lieu, le sol est couvert de lianes épaisses ou de luxuriantes fougères, qui, dans les endroits humides, ont la taille de petits arbres. Autour des troncs des vieux géants de la forêt s'enroule le poivre sauvage. Les hautes branches des arbres sont à ce point enchevêtrées, que même à l'heure de midi on est sous un dôme d'ombre.

La faune de la forêt est très variée. Le gros gibier (*big game*) a la plupart du temps ses repaires dans les jungles épaisses et dans les terrains herbeux. Mais les arbres de la forêt abritent d'innombrables espèces de singes, de martres, d'écureuils. Ces animaux de haute naissance se meuvent sur les sentiers infinis des branches entrelacées avec une agilité qui rend fort difficile la tâche de les poursuivre d'en bas. En fait d'espèces de singes, nous avons trouvé principalement dans les montagnes du Travankôr le singe olivâtre de Madras (*Macacus radiatus*) et le singe-lion noir à barbe rouge (*Inuus silenus*). Ces deux espèces à longue queue vivent en familles innombrables sur les grands arbres, et nos chikaris ou porteurs, très friands de ce gibier comme tous les Tamouls, nous engageaient toujours à leur donner la chasse. Mais les gestes de ces singes, blessés ou sur le point de mourir, étaient si macabrement semblables à ceux de l'homme, que nous en avions une impression fort désagréable, et que nous abandonnâmes promptement ce sport. Le langour gris (*Presbytis*), au visage noir, qui peuple ou plutôt qui dévaste les régions cultivées de l'Inde entière, et qui est tenu pour sacré, au grand détriment du pauvre paysan, n'est presque pas représenté dans ces forêts.

Les espèces de martres et de belettes du Travankôr se distinguent à peine, autant que j'ai pu en juger, des espèces semblables d'Europe, et nous les trouvions rarement sur nos terrains de chasse. Un genre très nombreux et très caractéristique des forêts du sud de l'Inde, ce sont les écureuils (*Sciurus*). Ils ressemblent aux nôtres, mais plusieurs espèces ont le double ou le triple de leur grosseur.

Le nombre des hôtes ailés de la forêt vierge est

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

légion. C'était toujours une jouissance particulière d'écouter leurs concerts du soir dans la forêt qui s'assombrissait. Le roucoulement des pigeons, le gloussement du *djungl cock*, les plaintes du *rain piper*, le flûtet doux et léger des petits oiseaux chanteurs, se mêlaient pour former une harmonie d'un charme tout particulier. Mais la nuit, lorsque nous étions couchés dans nos huttes de roseau, et qu'au dehors, avec l'obscurité, un profond silence s'était établi dans la nature, on entendait de temps à autre résonner dans la forêt le sourd *hou, hou, hou* des singes, ou bien le craquement lointain des jungles annonçait qu'un troupeau d'éléphants les traversait pour aller boire.

Outamanchola était donc notre station centrale pour les semaines qui allaient suivre. Un service réglé d'étapes nous y apportait du monde civilisé nos provisions et notre courrier, et nous en partions pour entreprendre des excursions de chasse d'un ou de plusieurs jours.

Nous avions, comme je l'ai dit, du gibier tant que nous en voulions, mais le difficile c'était de l'approcher. Dans ces forêts énormes, dans ce fouillis d'arbres renversés, de lianes recouvrant tout, et spécialement sur les pentes des montagnes, revêtues d'une herbe fabuleusement haute, on passait souvent des heures, des demi-journées, à se rapprocher du gibier épié, et déjà observé exactement avec la lunette. Qui n'a pas chassé lui-même dans la jungle ou dans la pampa ne peut se faire une idée de la difficulté qu'il y a simplement à tirer. Les détours, les retours continuels dans la jungle, le manque de toute orientation dans les plaines herbeuses, font que le plus habile des sportsmen peut se trouver parfois dans une position exactement opposée à celle qu'il voulait atteindre. Et quand on arrive à tirer, après un labeur de plusieurs heures, on ne peut retrouver que le gibier qui a été tué sur le coup; un animal qui peut encore fuir, ne fût-ce que de quelques pas, est irrémissiblement perdu.

Nous n'entrâmes pas tout d'abord en contact avec les animaux féroces, car le tigre et la panthère, dont l'espèce noire, qui est rare, se trouve aussi dans le Travankôr, se tiennent très cachés, et notre fantaisie de chasseurs ne put s'échauffer que sur leurs pistes. En revanche, il n'y eut pas de jour où nous ne vîmes des éléphants. C'est à eux et aux bisons, encore nombreux dans le Travankôr, que s'adressèrent nos premières entreprises.

Les éléphants sauvages du Travankôr se rencontrent d'ordinaire en troupeaux de cinq à quinze individus; je n'en ai jamais vu de trente, comme en mentionne le fameux chasseur Sanderson. Chacun de ces groupes doit représenter une famille; plusieurs de ces familles forment parfois une sorte de tribu, dont les membres sont souvent séparés par une distance de plusieurs milles, mais opèrent toujours d'après les mêmes principes et suivent la même direction générale. Ces grands troupeaux sont flanqués de mâles isolés; c'est toujours une femelle qui les conduit. La raison de cet ordre, c'est sans doute que les femelles savent mesurer la longueur et la rapidité des marches, déterminer les gués et les haltes d'après les capacités et les besoins des petits. Le souci des petits est toujours pour un troupeau la considération principale.

Il est fort amusant d'observer avec une lunette les jeux des éléphants dans la jungle. Ils se pourchassent, se jettent de la terre ou des bottes d'herbe, se culbutent réciproquement. Leur humeur joviale est spécialement excitée par les huttes de chasseurs abandonnées; nous n'avons jamais rencontré d'anciens campements sans y voir les traces visibles de leurs amusements. Mais autant un troupeau qu'on laisse tranquille est inoffensif, autant il peut devenir dangereux lorsqu'il est attaqué subitement. Je considère l'éléphant, spécialement le *rogue* isolé, ou une vieille femelle avec un petit, comme l'animal le plus dangereux de l'Inde, après le rhinocéros. Il est spécialement dangereux pour la persistance de son attaque; il peut poursuivre un chasseur d'arbre en arbre des heures durant, quand celui-ci ne parvient pas à lui envoyer de côté une bonne décharge dans l'oreille, d'où un large canal conduit directement au cerveau. On peut lui tirer toutes les balles qu'on veut sur le devant du crâne, à moins d'atteindre l'attache de la trompe ou les tout petits yeux, sans déterminer autre chose qu'un léger ébranlement du cerveau. J'ai vu des crânes d'éléphants dans les os desquels on voyait l'empreinte de nombreuses balles : aucune, après avoir traversé l'épaisse couche de cuir et de graisse qui les enveloppe, n'avait pénétré jusqu'à la moitié de l'épaisseur des os. Heureusement que l'éléphant n'a qu'une vue et une ouïe mauvaises; c'est son odorat seul qui en fait un adversaire si dangereux. Lorsqu'il a saisi son ennemi, il a coutume de se rouler ou de s'agenouiller sur lui, de façon à lui couper la respiration pour toujours. Ce n'est que très rarement qu'il emploie pour combattre, comme on l'a représenté si souvent, sa trompe ou ses défenses. Beaucoup de chasseurs indiens traitent même ces dires de pure fable. En tout cas, il est fort périlleux de tirer sur un éléphant dans un grand troupeau, sans avoir un refuge assuré, car le troupeau tout entier se jette sur l'ennemi, ou tout au moins se précipite çà et là dans une mêlée si confuse qu'on court grand risque d'être foulé aux pieds.

Un jour, le duc réussit à approcher de tout près un vieil éléphant et à lui envoyer une balle dans l'oreille. Le géant se pencha lentement de côté, et s'effondra avec un bruit sourd.

Si la haute végétation de la jungle rendait déjà la chasse à l'éléphant si pénible, elle rendait presque impossible celle du bison, cet animal dont les cornes brillantes sont, avec celles du bouquetin de l'Himalaya, le trophée le plus désiré du chasseur de l'Inde. L'herbe dépassait partout la hauteur d'un homme, et les troupeaux de bisons ne se tenaient presque que dans les pampas. Ces troupeaux doivent compter fréquemment jusqu'à vingt têtes, mais je n'en ai jamais vu plus de cinq. Les vieux mâles ont, comme chez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DANSE DANS LES MONTAGNES (PAGE 150). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presque tous les animaux sauvages, l'amour de la solitude. Le bison de l'Inde (proprement *gaur*, *Gavæus gaurus*) est plus grand et plus fort que celui d'Amérique. La ligne des épaules est très basse, les pas sont courts, l'arrière-train retombe d'une façon frappante. La hauteur de l'animal jusqu'à l'épaule est de 6 à 7 pieds, sa longueur du nez à la queue de 9 à 10 pieds. Il a une robe à longs poils, d'un brun rouge, sur laquelle se détachent très bien les jambes blanches. Le mâle a une bosse massive, recouverte d'une crinière épaisse, et des cornes recourbées l'une contre l'autre, avec des attaches grandes comme deux fois le poing et se terminant en pointes. Elles sont noires par le bas, tandis que les pointes sont blanches, et ont un éclat magnifique; on dirait qu'elles ont été soigneusement polies. Les cornes des femelles sont plus courtes et moins recourbées.

Le bison se rencontre dans toutes les régions montagneuses de l'Inde, du pied de l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, mais l'ambition des chasseurs anglais a beaucoup éclairci ses rangs, quoiqu'il soit plus sauvage, et doué d'organes des sens plus fins que son congénère d'Amérique. Il est aussi rapide et grimpe des pentes abruptes avec une agilité fabuleuse pour sa lourde masse. Il arrive qu'il se retourne contre celui qui le poursuit et l'attaque avec fureur. On dit que le tigre évite volontiers de se rencontrer avec le bison mâle, et ne se jette que sur des animaux déjà blessés; mais même en ce cas la rencontre peut être fatale pour lui. Sterndale dit que la chasse du bison réunit les particularités de celles du bouquetin, du cerf et du tigre. Ce sont des particularités que nous n'avons malheureusement pas eu l'occasion de réunir.

Après être resté deux semaines dans la région d'Outamanchola, nous partîmes pour un voyage de plusieurs jours vers le nord, afin d'atteindre le High Range. C'est le massif central, et le plus élevé, des montagnes du Travankôr. Son sommet culminant est l'*Animoudi* (en français « Tête d'éléphant »), avec ses 2 693 mètres, le plus haut de l'Inde au sud de l'Himalaya. Les coupoles, les pics, les crêtes du High Range se dressent bien au-dessus de la zone des forêts, et ses pentes ne sont recouvertes que d'herbes rases et de fourrés rampants.

Nous eûmes pendant ce voyage à savourer tous les plaisirs et toutes les peines de la vie de trappeur indien, et c'était amusant d'observer sur nous-mêmes comme on s'habitue facilement à une pareille existence, et comme un homme sain jetant tout le lest des conventions revient facilement à l'état de nature.

Un soir nous atteignîmes le haut plateau de Deviacolum, célèbre par sa richesse en ibex.

Nous trouvâmes une aimable hospitalité dans la ferme de M. Turner, un des meilleurs chasseurs de ce monde. Le rez-de-chaussée tout entier était occupé par un hall assez bas, dont les parois étaient recouvertes des plus beaux spécimens de cornes d'ibex, de défenses d'éléphants, de cornes de buffles.

Les chasses que nous fîmes dans le district furent très fructueuses. Le duc, en particulier, tua quelques bouquetins. L'ibex de Madras (ou mieux *neilgherry wild goat*, *Capra hylocria*) ne doit pas être confondu avec le bouquetin proprement dit (ibex himalayen, *Capra sibirica*), de corps plus robuste et de bois plus forts. Son plus proche parent est peut-être le *tahr* (*himalayan wild goat*), avec lequel il a une grande ressemblance d'habitudes et de caractère. Tous deux se tiennent en général au-dessus de la zone des forêts, de préférence dans des pâturages et sur des crêtes déboisées, tandis que l'ibex himalayen a ses quartiers beaucoup plus haut, tout près de la limite des neiges. L'ibex de Madras habite toute la chaîne des Ghâtes Occidentales, de Mahablechvar jusque dans la région de Calicut et de Cochin. On le rencontre spécialement dans les Nilghiris. Il forme des hardes de six à dix têtes; plusieurs hardes peuvent se réunir à l'occasion en troupeaux comptant soixante têtes.

. . . . . .

Les jours de chasse dans les montagnes étaient derrière nous; nos provisions de cartouches, de whisky et de conserves tiraient à leur fin, nos vêtements de chasse ne tenaient plus, nos chaussures étaient usées. Nous battions en retraite sur la côte de Malabar, « laissant derrière nous le meurtre et l'incendie »; car, abstraction faite des chasses que nous continuions, nous dévastions par le feu les pays que nous venions de traverser. Cela a un air tout à fait vandale, mais en réalité on agit ainsi dans l'intérêt de la végétation et de la faune sauvages. Les fermiers européens brûlent, avant le commencement de la saison des pluies, toutes les hautes herbes qui subsistent encore, pour engraisser le sol par la cendre, et faire place à la nouvelle végétation. L'herbe brûle en formant des lignes de feu qui s'agrandissent sans cesse.

Un soir les chikaris et les hommes des jungles nous donnèrent une représentation de la danse du diable, qui est une cérémonie à demi religieuse, à demi profane. La scène était une place libre devant nos cabanes. C'était d'un pittoresque achevé. La nouvelle lune répandait à travers de légers nuages une vague lumière d'argent; tout autour les forêts s'enveloppaient d'un noir foncé; devant nous, dans la lumière du feu de camp et des flambeaux, étaient les fantastiques danseurs du diable. Neuf hommes y figuraient, tandis que deux autres accompagnaient leurs sauts grotesques sur des zithers et des chalumeaux très primitifs, et que la masse des porteurs, accroupis dans des attitudes recueillies, faisaient entendre sans discontinuer un chant monotone.

Le héros de la danse portait, comme signe de sa descendance demi-divine, une haute casquette rouge et une jaquette de toile; le visage de l'héroïne, représentée également par un homme, était brillamment peint en rouge et en blanc. Elle avait un vêtement rouge, et était surchargée de guirlandes de fleurs jaune orange. Il y avait encore un méchant démon qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trahissait d'emblée son vilain caractère par la noirceur de son visage et son air diabolique d'espion, un plaisantin à ailes bariolées qui figurait le bon principe, et un certain nombre de diables affreusement accoutrés, qui s'étaient fait des barbes en peaux d'animaux et sautaient comme des possédés autour du mauvais démon, dont ils formaient la suite. Naturellement nous ne comprîmes pas un mot, mais avec un peu d'imagination il était facile de saisir le sens du spectacle.

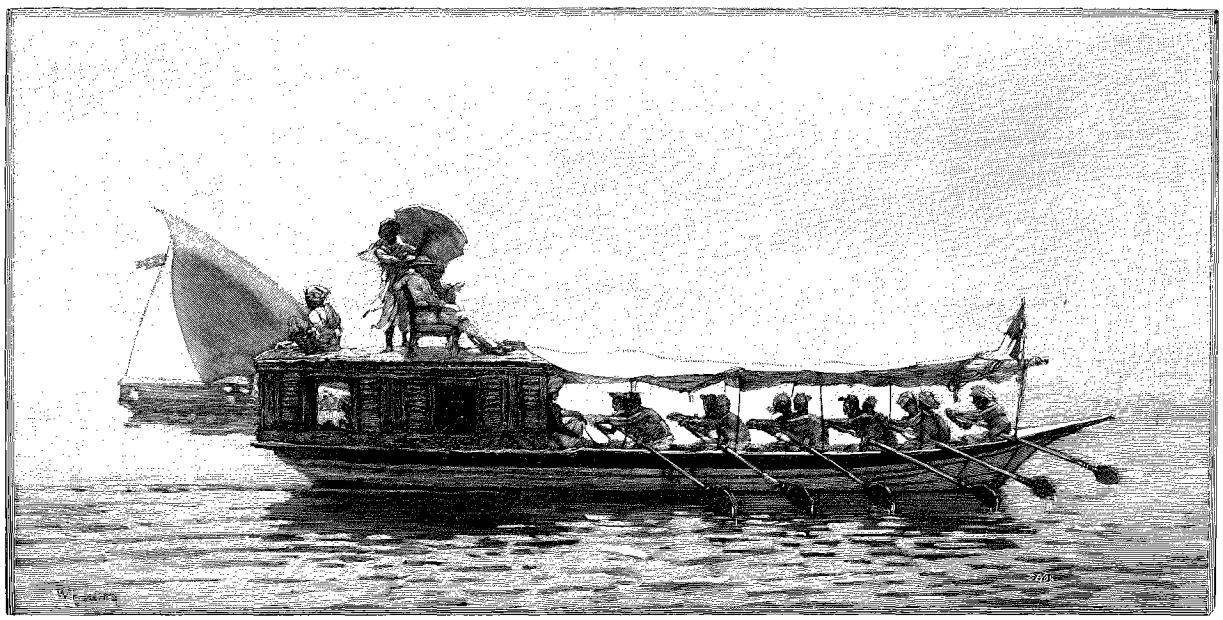
Le lendemain et les jours suivants nous descendîmes de terrasse en terrasse de nos belles montagnes à la côte. Nous chevauchâmes sur des poneys au lieu de marcher dans nos chaussures usées, et des chars à bœufs prirent les charges des coulis. Le caractère du paysage redevenait peu à peu tropical.

Le 10 février nous avions atteint la dépression marécageuse de Cottayam et nous marchions de nouveau sous les palmiers.

De Cottayam, riche localité située dans une plaine fertile, une lagune (*Backwater*) longue d'environ 40 milles s'étend parallèlement à la mer, dont elle n'est séparée que par un mince cordon littoral, jusqu'à Cochin, où elle s'y unit.

Le lendemain nous nous embarquâmes avec armes et bagages sur quatre grands bateaux, dont chacun était monté par seize rameurs et un pilote, qui jouait en même temps le rôle de chef de chœur de la bande. La force d'endurance des rameurs était extraordinaire : non seulement ils pouvaient ramer quinze heures presque sans interruption, mais encore ils s'accompagnaient, dans cette pénible occupation, d'un chant continu, monotone et plaintif.

Sur le pont du premier bateau on avait attaché un banc et une table, et nous pouvions y passer tout le jour dans le *dolce farniente*. Nous naviguâmes tout d'abord à travers d'étroits canaux, entre des champs de riz et des plantations de cocotiers, jusqu'à ce que nous eussions atteint le grand bassin du Backwater. Vers midi nous fîmes une courte halte près d'un village à demi caché dans les palmiers. On y célébrait une fête religieuse, qu'annonçaient déjà de loin des coups de canon et des feux d'artifice. Des danses avaient lieu près du temple; une nombreuse assemblée était réunie tout autour. La grande attraction était une pantomime dansée très gracieusement et avec beaucoup d'expression par un très beau jeune homme dont la tête était recouverte d'une immense coiffure en bois peint de diverses couleurs.



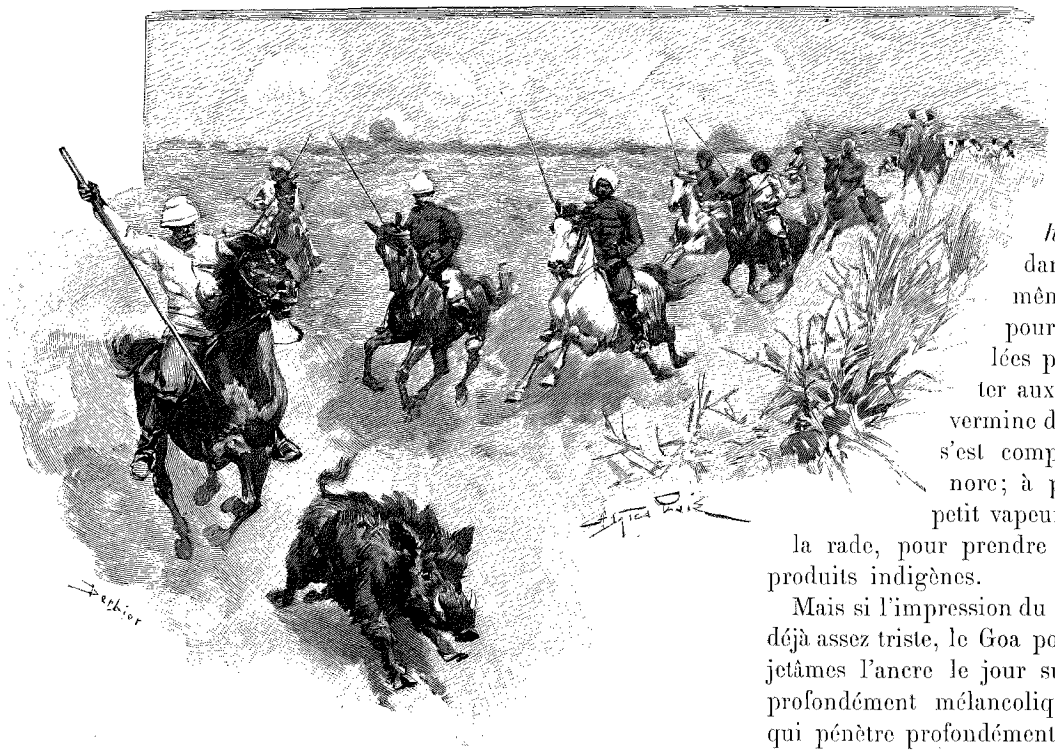
BATEAU SUR LE BACKWATER [1].

Le lendemain nous arrivâmes en bateau à voiles à la très ancienne ville de Cochin, celle où le Vénitien Marco Polo, le premier Européen qui la vit, aborda en venant dans l'Inde. Des églises portugaises et hollandaises, toutes grises de vétusté, de belles maisons de commerçants, construites à l'européenne, donnent à la ville un cachet tout particulier. La construction de la plus ancienne église est attribuée à Vasco de Gama.

Cochin, comme toutes les villes de la côte sud de Malabar, n'a pas de port. Les bateaux ancrent à un mille et demi au large dans une rade ouverte. Aussi dûmes-nous nous embarquer un soir dans un petit canot du maître des postes pour atteindre la *Bancora*, vapeur côtier de la Compagnie British India. La *Bancora* ne transportait que des produits du cocotier, de l'huile de coco, des fibres de coco, et des noix fraîches. Elle marchait assez bien, mais s'arrêtait à tous les petits ports, de sorte que nous mîmes neuf jours à atteindre Bombay. Nous eûmes donc tout le temps et

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHASSE AU SANGLIER [1] (PAGE 156).

toutes les occasions nécessaires pour aller chaque après-midi au rivage. Mais comme il y a, sur toute la côte du Malabar, des barres formidables, que les bateaux doivent souvent ancrer à plusieurs milles au large, et que les canots des indigènes sont des plus primitifs, ces parties de plaisir étaient souvent assez dangereuses.

Nous avions chaque jour les tableaux les plus variés de genre et de couleur : un jour, c'était la petite colonie française de Mahé, avec ses gracieuses maisons blanches, dans la large et verte vallée d'un fleuve côtier. Presque dans chaque maison se trouve le siège d'une autorité, et le drapeau tricolore flotte sur tous les toits. On voit des soldats bruns, dans un uniforme de zouave approprié aux tropiques, un grand pont en bois peint soigneusement en bleu, blanc et rouge : tout cela coquet, propre, bien entretenu, comme dans une petite ville du sud de la France. Un autre jour nous visitâmes Tellitcheri, de nouveau sur territoire anglais, une des places de commerce les plus ravissantes du monde; un pays ondulé, autour d'une petite baie, avec des jardins, des parcs et de florissantes plantations d'arbres; des villas et des fermes dispersées, et sur la mer un club bien aéré.

Cannanore, où nous nous rendîmes le jour suivant, offre un contraste complet avec le gai et florissant Tellitcheri. Jusqu'à une époque assez récente, elle fut possession hollandaise; elle avait un commerce considérable et une forte garnison. Elle est maintenant vouée à la décadence; le fort, qui trône très haut au-dessus de la mer, est en ruines, et nous pouvions admirer tout seuls, du bastion suprême, un magnifique coucher de soleil sur la mer. Les maisons abandonnées des *mynheers* s'élèvent mélancoliques dans les parcs laissés à eux-mêmes; des devantures de bois pourries, des barres de fer rouillées peuvent à peine encore résister aux tempêtes, à la pluie et à la vermine de toute espèce. Le commerce s'est complètement retiré de Cannanore; à peine, de temps à autre, un petit vapeur côtier vient-il ancrer dans la rade, pour prendre comme cargaison quelques produits indigènes.

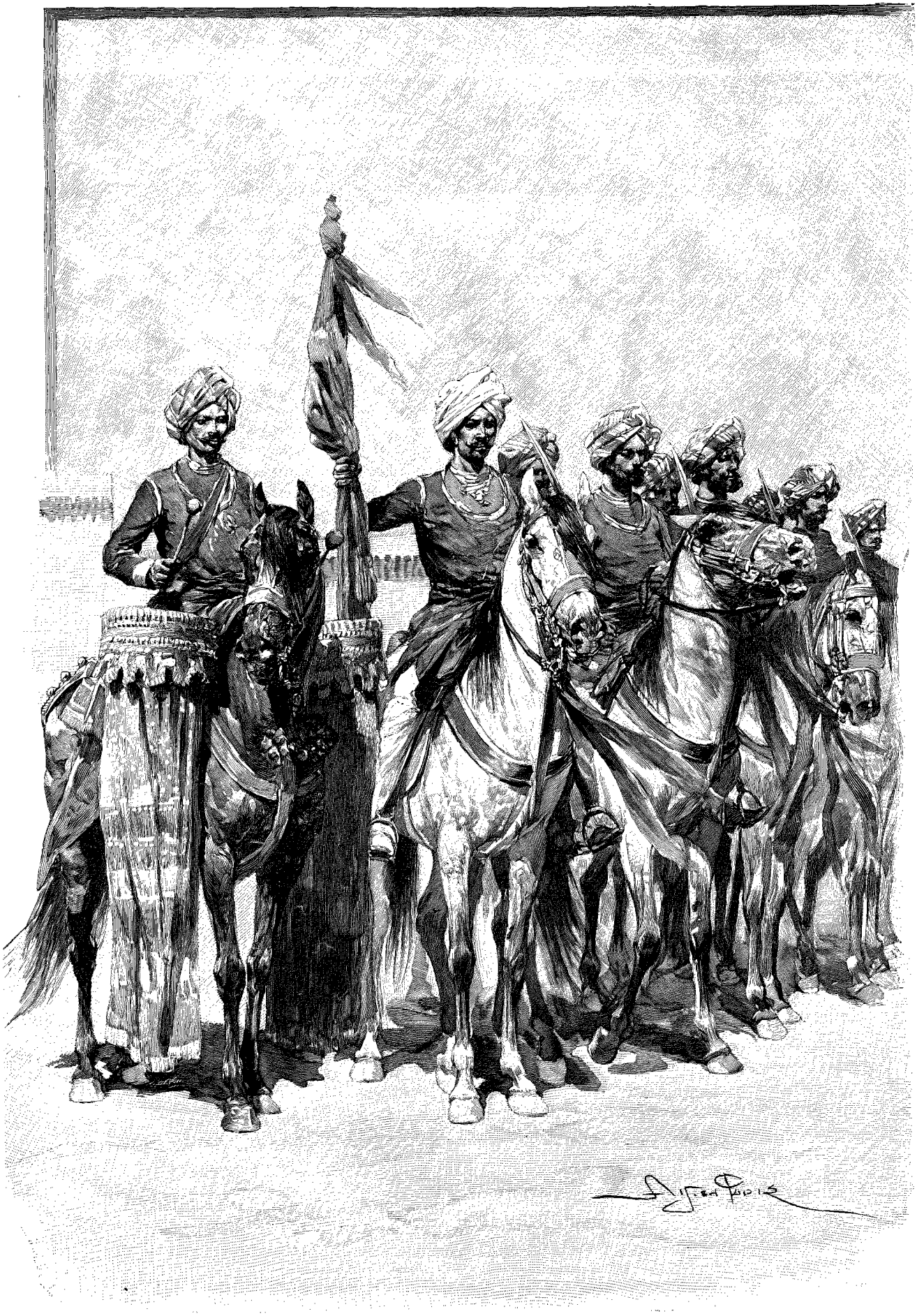
Mais si l'impression du Cannanore d'aujourd'hui est déjà assez triste, le Goa portugais, devant lequel nous jetâmes l'ancre le jour suivant, respire un abandon profondément mélancolique. Avec sa baie superbe, qui pénètre profondément dans les terres, et le riche pays qui s'étend à l'intérieur, Goa semble une place créée par la nature pour un commerce qui aurait dominé le monde. Jadis, lorsque les Portugais appartenaient encore aux premières nations maritimes, Goa remplissait sa destination naturelle. Mais aujourd'hui l'esprit d'entreprise a disparu, et l'état actuel de Goa témoigne encore plus éloquemment de la décadence de la puissance coloniale portugaise, que Cannanore de celle de la puissance hollandaise. Dans le nouveau Goa on trouve encore un petit nombre de maisons de commerce, mais la vie publique s'y concentre de plus en plus autour des églises catholiques et des écoles de Jésuites. La mission catholique a obtenu, il est vrai, des résultats énormes chez les indigènes du littoral et de l'intérieur, et les Jésuites sont les seuls Européens de Goa qui travaillent vraiment avec énergie et succès.

Dans une légère *tonga* nous naviguons sur la baie, qui va se rétrécissant à mesure qu'elle pénètre dans les terres, et nous atteignons le vieux Goa. La tranquillité du tombeau nous environne. La vallée, florissante et charmante, n'est plus que le témoin muet de l'instabilité de toute grandeur terrestre. On voit dans d'immenses parcs des palais, des maisons de plaisance ruinés, dont les débris laissent encore deviner la splendeur passée. Aux murs d'enceinte il y a de grosses brèches; des écussons vermoulus ornent des portails hardiment voûtés, des urnes et des statues couvertes de mousse se dressent entre les vieux arbres des cours et des jardins. Les salles et les vestibules montrent encore des traces de stuc et d'ornements dorés, mais ce sont des métis paresseux et sales qui vivent aujourd'hui dans ces demeures qu'un amour raffiné du luxe avait fait élever.

Chose caractéristique, il n'y a de bien conservé que les églises et les cloîtres; on en compte à peu près

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Derbier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DEVANT DJOUNAGARH (PAGE 158). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vingt dans cette triste cité. Nous entrâmes dans une église à haute nef, de style gothique; nous y trouvâmes une fraîcheur délicieuse, un vrai bienfait après des heures passées à pied ou en voiture en plein soleil. Le parfum mystique de l'encens, la lumière tamisée par les verrières coloriées, nous donnèrent un instant l'impression que nous étions dans une cathédrale de notre pays. Mais ce rêve se dissipa à l'examen des détails et des quelques fidèles présents. C'est un coup d'œil bizarre qu'un homme brun, à demi nu, agenouillé devant un autel orné d'une croix, et dans l'exercice, au moins extérieur, d'un culte chrétien. Les métis chrétiens et les indigènes baptisés ont dans l'Inde une détestable réputation.

La décoration intérieure de l'église est un mélange curieux de goût européen et de goût hindou; des madones au teint brun foncé, des saints qui paraissent tous des frères de Bouddha, ornent les autels et les chapelles; au milieu sont de vieilles pierres tombales grises, avec les images de raides hidalgos et de pieuses senhoras. Sur les murs et sur les piliers on voit des tableaux de couleur criarde; le sarcophage de François-Xavier, l'apôtre de Goa, nous montre ses miracles, d'après la conception hindoue; sur les autels on voit une foule d'ustensiles du culte en argent, ornés de pierres précieuses dans le style des trésors des temples de Madoura et de Kandy.

Le lendemain soir nous étions à Bombay.

V

Le Catch et le Kattyawar.

Nous repartîmes de Bombay, pour une région inconnue du *globe trotter* ordinaire et très rarement visitée par le sportsman de l'Inde : la côte nord-ouest et le pays du grand désert hindou. Nous passâmes à Baroda, puis à Ahmedabad; de là nous traversâmes une région plate et sablonneuse, interrompue par de petits palmiers et des oasis avec citernes, où se rafraîchissent les caravanes et les troupeaux. Le soir du second jour de voyage nous atteignîmes Morvi, la capitale d'un chef indépendant, et nous fûmes fort bien reçus par l'unique Européen de la ville.

Le lendemain parut le chef lui-même, un sportsman élégant, mais à la physionomie de bandit. Il nous offrit pour continuer notre route deux équipages à quatre chevaux. Chaque voiture était suivie de deux personnages, accoutrés comme Abd-el-Kader, et paraissant de vrai gibier de potence; ils étaient montés sur de petits chevaux arabes aux cous de cerf, au poil broussailleux; nous parcourûmes au galop, en changeant de chevaux tous les dix milles, une prairie sans fin, presque sans herbe, qui se transforme peu à peu en un désert salin.

Les caravanes et les citernes, le désert infini, les mirages merveilleux de lacs et de bois de palmiers sur le sable, éveillaient en nous des images semblables à celles qu'enfants nous nous faisions de la Terre Sainte. C'étaient surtout les cavaliers ou les chameaux, émergeant subitement dans l'atmosphère voilée, tremblante, pénétrée d'un ardent soleil, particulière au désert salin, qui nous faisaient penser aux apparitions surnaturelles de la *Bible* de Gustave Doré. Les chameaux remplaçaient les éléphants, et les tentes blanches les huttes de roseaux, et ces traits contribuaient à donner au paysage un caractère plutôt arabe qu'hindou.

Lorsque nous nous approchâmes de la grande mer marécageuse que l'on nomme le *Ran de Catch*, les habitations humaines devinrent plus nombreuses. Nous atteignîmes le Ran assez tôt pour pouvoir encore effectuer, dans la même journée, notre traversée jusqu'à l'île de Catch, car ces eaux larges et peu profondes se dessèchent complètement à marée basse. Une petite *dhaou* nous y porta; nous ne perdîmes que peu de temps la terre de vue, et nous arrivâmes à l'embouchure d'un large fleuve côtier, que l'on nous fit remonter pendant plusieurs heures. Sur les rives s'élevaient des dunes plates et de vastes étendues de roseaux. Des milliers de grues, de cigognes-marabouts, de hérons, d'ibis et de bécasses peuplaient des bancs de sable : c'était un vrai et grandiose fleuve des tropiques.

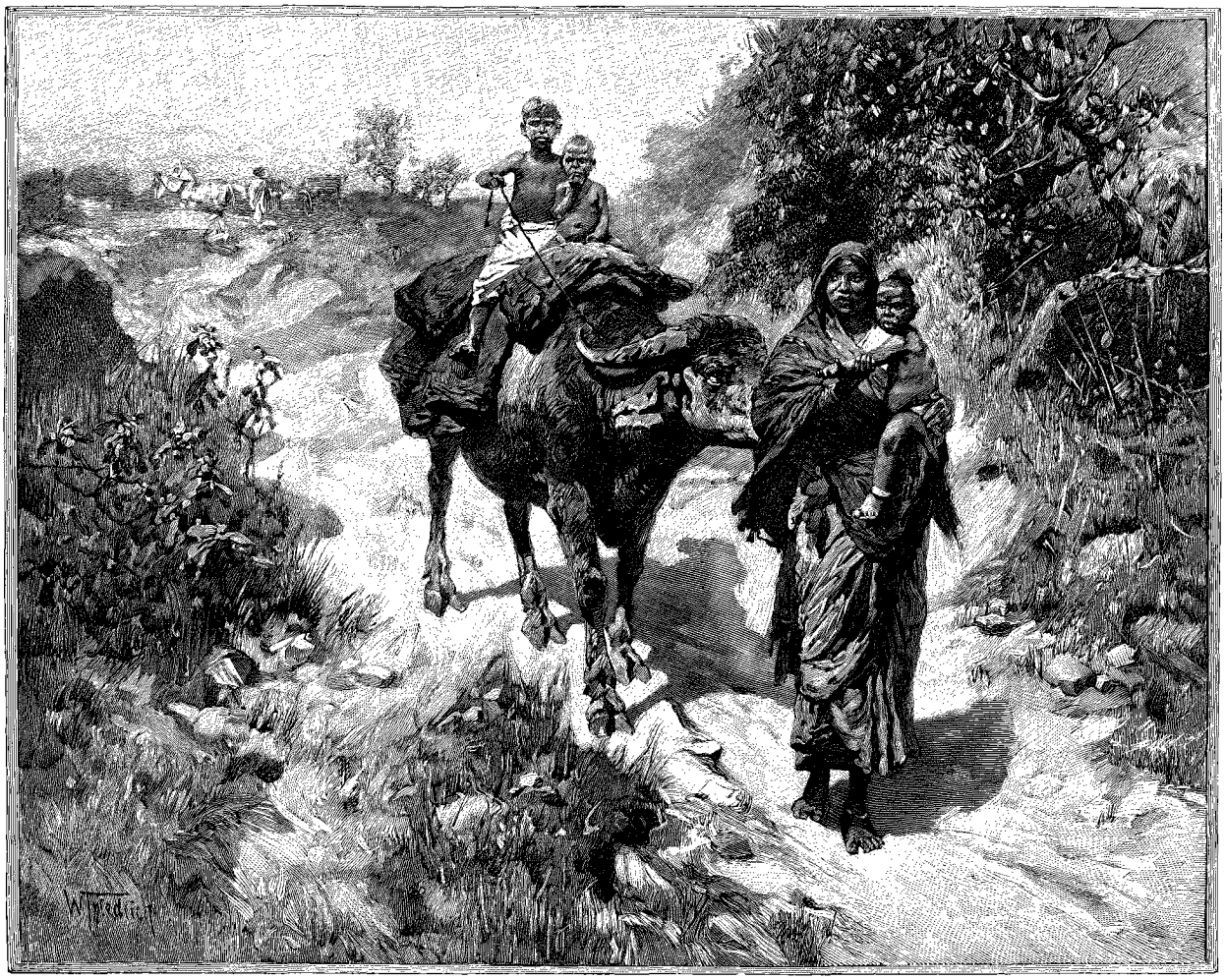
A notre débarquement, le soir, nous fûmes reçus par le maître des cérémonies et les serviteurs du rao; un repas de Lucullus et un repos bien mérité nous attendaient dans un bengalow.

Le lendemain, après un court trajet en voiture à travers une contrée pierreuse et brûlée du soleil, nous entrâmes à Bhoudj, la résidence du rao descendant de Jara, qui tua ses sept filles pour ne pas les donner en mariage à des chefs musulmans de basse naissance. Une brillante cavalcade sort à notre rencontre des portes des vieux remparts de la ville. Ce sont les *housouris*, c'est-à-dire les « fils du palais », les frères et cousins du rao qui ne jouissent pas d'égalité de droit avec lui. Ils sont presque tous de beaux hommes, à l'air courageux et énergique. Ils chevauchent sur des étalons arabes superbement harnachés, et sont habillés avec une élégance irréprochable. A leur tête est le prince Kalouba, le seul frère légitime du souverain. Il a une expression douloureuse sur son visage, d'une coupe toute classique, et les yeux noirs les plus beaux et les plus tristes que j'aie jamais vus chez un homme. Lorsqu'il se rendit à Londres pour le Jubilé de la reine, on dit qu'il eut beaucoup de succès dans le *high life* anglais.

Entourées de cette escorte bariolée, nos voitures roulent sur le pont et sous la porte obscure de la forteresse; nous allons au galop jusqu'à la résidence britannique, où nos quartiers ont été préparés chez l'agent diplomatique, le colonel Goodfellow; le séjour du palais nous est interdit, pour des motifs religieux.

Le lendemain matin, nous parcourûmes les rues étroites de la ville; on nous offrait dans les bazars de superbes étoffes de soie brodées d'or. La principale industrie de Bhoudj est l'orfèvrerie en argent. On y fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« BAKCHICH, SAHIB ! »[1] (PAGE 158).

surtout de jolies figurines d'animaux, des clefs, des coupes et des carafes très ornées.

Puis nous arrivâmes au palais du souverain. Le rao nous accueillit sur la plus haute marche d'un escalier de marbre qui conduisait à ses appartements particuliers. C'est un robuste jeune homme, à l'expression ouverte et aimable, aux beaux traits masculins. Il portait un ample vêtement de soie verte, retenu par un châle rouge brodé d'or. Un collier des plus beaux diamants, d'un éclat vraiment éblouissant, auquel était suspendue une émeraude unique et géante, resplendissait à son cou; il nous accueillit avec une amabilité sans prétention, et nous fit lui-même les honneurs de son palais. Ce qu'on y voit de plus remarquable, au moins d'après ses notions à lui et celles de ses dignitaires, c'est une salle tout en verre : planches, parois, colonnes, plafond, sont recouverts d'épaisses plaques de cristal. C'est là qu'ont lieu les *durbars*, c'est-à-dire les assemblées d'états, les réceptions des ambassades étrangères, et toutes les autres cérémonies officielles.

Dans une salle voisine, aux boiseries dorées, étaient accroupis, nombreux, des hommes d'un certain âge, qui travaillaient activement sur des feuilles et des rouleaux de papyrus. C'était là le divan, c'est-à-dire le ministère d'État. Le rao s'écarta de cette pièce d'un air effaré; c'est d'ailleurs un bon souverain, dit-on, et, chose plus rare encore chez les princes hindous, il est très doux et très bon. Il fit tout pour rendre agréable notre court séjour dans son pays.

Accompagnés du rao et du prince Kalouba, nous transportâmes ensuite notre quartier général à Mandir, le port de Catch, pour y chasser la gazelle et le sanglier. Mandir est une ville ouverte, de date récente. Quelques temples hindous, où se mélangent heureusement les styles de l'Inde et de l'Arabie, en sont les principales curiosités. Ici l'hindouisme l'emporte sur le mahométisme.

Le lendemain de notre arrivée, nous étions réunis sur une hauteur dominant la ville, pour nous livrer à l'espèce de chasse au sanglier dite *pig-sticking*. Il y avait avec nous une vingtaine d'indigènes, avec des housouris et des adjudants du rao. Ils étaient montés sur de petits chevaux persans et arabes, qui, au moins à notre point de vue, n'étaient pas dressés du tout, mais qui en revanche semblaient très familiers avec le genre de chasse que nous allions entreprendre.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chacun de nous prit une grande lance de bambou, longue d'environ 5 mètres, avec une pointe en fer, et nous partîmes au galop, jusqu'à un petit fourré où se tenait, nous avaient dit nos batteurs, une bande de sangliers.

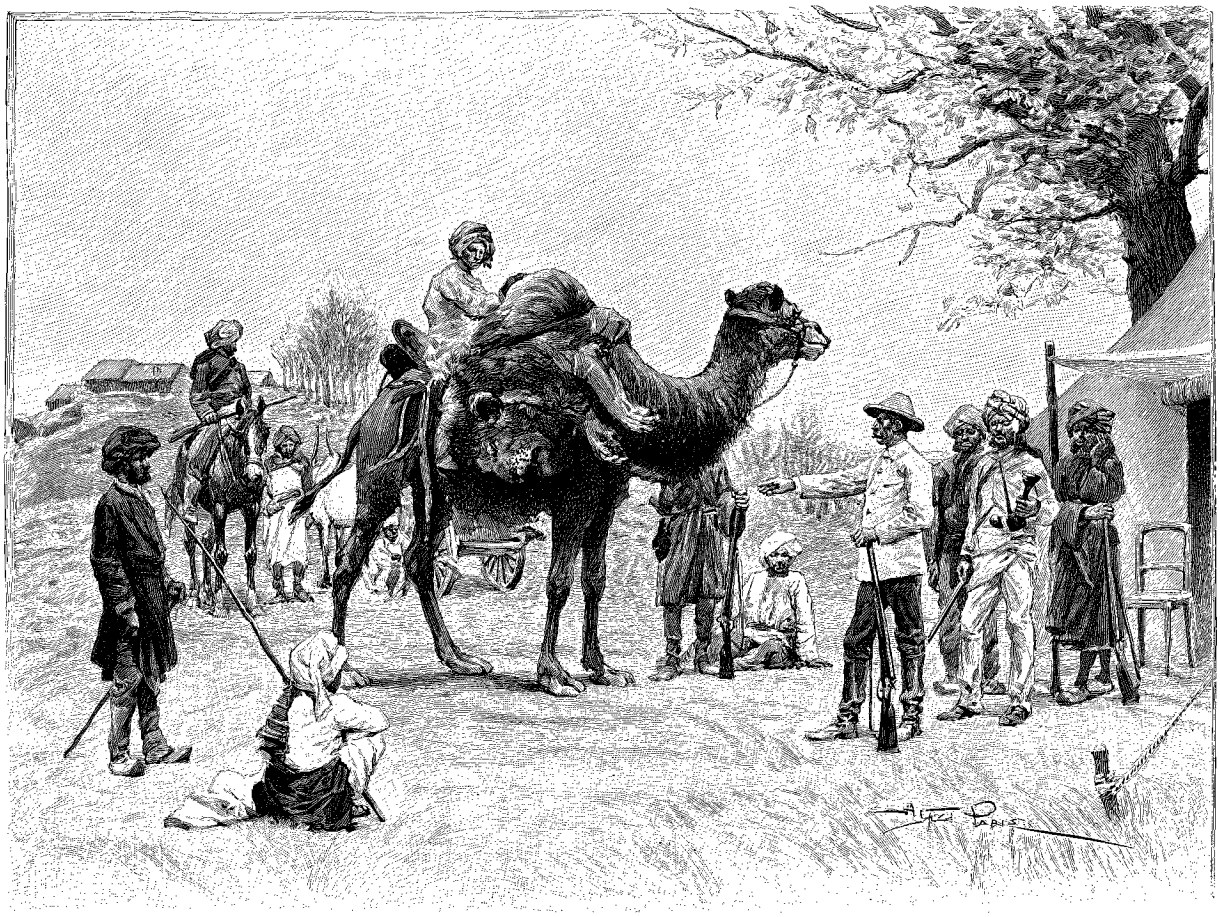
Le sanglier de l'Inde est moins lourdement bâti et, par conséquent, plus rapide et plus adroit que celui d'Europe; il passe pour l'animal le plus courageux du pays. Un proverbe mahratte dit : « Un sanglier va boire entre deux tigres ». De fait, un tigre n'attaque jamais un sanglier adulte; les jeunes tigres inexpérimentés qui s'y hasardent sont, dit-on, souvent tués.

Notre troupe s'approchait palpitante du fourré. On commença la battue, et nous vîmes sortir une bande de sangliers. Le plus fort mâle s'en sépara sur-le-champ, et prit sa route droit vers un village, par-dessus quelques accidents de terrain. Les piquants de cactus des jardins lui opposaient un terrible obstacle; il les franchit néanmoins en repliant ses pattes, puis il prit à travers une *nallah* rocheuse, c'est-à-dire un lit de rivière profond et desséché, et y courut avec une fabuleuse rapidité; nous dûmes chevaucher dans ce terrain de casse-cou; les premiers de notre troupe l'atteignirent au bout d'une demi-heure; mais l'animal réussit encore assez longtemps à se soustraire à nos lances, en donnant des coups de crocs, et en exécutant des attaques de flanc dans les jambes de nos chevaux. Pour frapper le sanglier, on doit se recourber le plus possible, comme pour le *tent-pegging*, tenir sa lance horizontale, et se laisser conduire par la vitesse du cheval. Les sportsmen de Calcutta se servent de lances courtes et fortes, avec lesquelles ils frappent verticalement.

Enfin la bête fut atteinte; mais, avouons-le à notre honte, il fallut pour la tuer une douzaine de coups de lance mal administrés. Elle avait 4 pieds de haut et des défenses magnifiques. La chasse avait duré presque une heure.

Après avoir fait encore une chasse à la gazelle, nous prîmes cordialement congé, le 4 mars, du rao et du prince Kalouba, et nous nous embarquâmes, de la longue jetée de Mendir, à bord du *B. J. S. Henzada*. Le lendemain nous étions devant Verawal, sur la côte sud de la presqu'île de Kattyawar, où nous fûmes reçus par quelques hauts dignitaires du royaume.

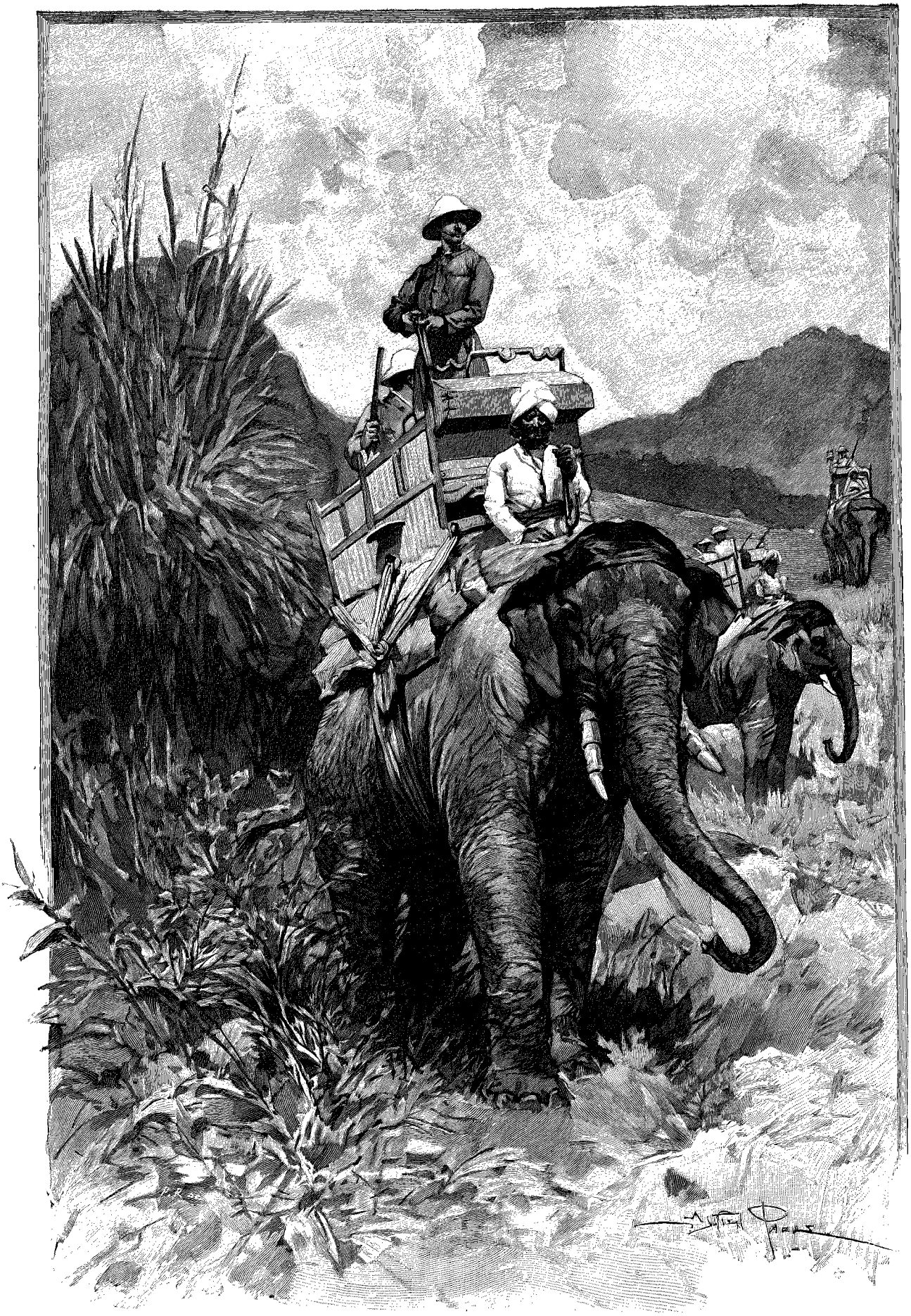
Une route qui semblait sans fin, à travers une plaine enveloppée de nuages de poussière, nous conduisit à notre destination, l'immense forêt qui occupe le centre



APRÈS LA CHASSE AU LION[1] (PAGE 158).

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DANS L'ATTENTE (PAGE 159). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la presqu'île. Elle a environ 100 kilomètres de longueur, 50 de largeur, et c'est la seule partie de l'Inde où l'on trouve des lions. Le « surintendant de la forêt », un gentleman à l'air distingué, était notre muet compagnon, l'hindoustani nous étant malheureusement aussi incompréhensible qu'à lui l'anglais. Avec deux cavaliers armés derrière notre voiture, nous roulâmes à travers des steppes uniformes traversées de rivières, et nous arrivâmes enfin à la forêt, qui fait une certaine impression par son étendue : les arbres nus se dressent, gris et jaunes, sans interruption, au-dessus d'un maigre sous-bois et d'herbes desséchées; tout autour règne le silence du désert. Les seuls êtres vivants que nous rencontrâmes sur notre route étaient une femme et trois enfants, qui retournaient probablement à quelque village. La mère portait le plus petit sur sa hanche; les deux autres étaient à cheval sur un buffle. Timide, ramenant à demi son vêtement sur son visage, la femme nous tendit la main du petit, qui nous commenta ce geste en murmurant l'ordinaire : *Bakchich, Sahib.*

Peu avant la tombée de la nuit nous étions au camp Sassunes, qui consiste en quelques huttes, dans le voisinage desquelles on nous dressa des tentes confortables.

Nous y passâmes deux jours de la vie la plus intensément paisible : dans les tentes régnait une chaleur étouffante; au-dessus, deux grands banyans étendaient largement leurs branches, dont les racines pendaient jusqu'à terre; leur ombre offrait une place tout à fait agréable pour y observer les écureuils, qui sautaient gaiement dans les branches et sur le toit de la tente. Entre eux se tenaient des corneilles, au bec largement ouvert, comme si elles souffraient de l'asthme; au dehors, dans le soleil, des voitures, des bœufs ruminant et des serviteurs dormant au milieu des bagages : c'était une chaleur et un ennui à devenir fou. Comme les chikaris envoyés à la recherche des lions ne revenaient pas, il fut résolu de chasser les sangliers, qui devaient se trouver dans le voisinage. Mais rien!

Enfin, le troisième jour, on constate la présence des lions. Le roi du désert s'est signalé à quelques milles du camp par des rugissements continuels. Le fourré où il doit se trouver est entouré et fouillé. Les tireurs se postent dans les branches de quelques arbres qui se trouvent près de là. La lionne apparaît d'abord, puis son seigneur barbu. Tous les deux prennent la fuite dès qu'ils se voient au grand air. La balle du duc atteint le lion à la tête, et il roule comme un lièvre bien touché.

Lorsque la caravane rentre avec cette proie, le paisible camp est vivement excité; des huttes du village, tout le monde se précipite pour voir de près le tueur des buffles et des veaux.

Le jour suivant, nous nous rendîmes en voiture, jusqu'à Djounagarh. Nous fûmes éveillés de l'état léthargique dans lequel nous avaient mis le soleil et la poussière par une musique retentissante : les musiciens étaient à notre gauche, tandis qu'à droite la garde du corps du nabab, en uniforme rouge et orange, se tenait sur des chevaux gris pommelés, et nous rendait les honneurs militaires avec un drapeau et des cymbales.

Nous fûmes reçus aimablement par le nabab Mahabat Khan; puis un dîner excellent, servi dans notre bengalow, nous remit des fatigues de la route. A 3 heures du matin nous étions de nouveau en voiture, et nous trouvions, au bout d'environ vingt milles, à Djetpour, le chemin de fer qui devait nous ramener par Ahmedabad à Bombay. De là, traversant obliquement la péninsule, nous nous rendîmes, sans nous arrêter, à Calcutta. C'est un trajet qui dans les trains les plus rapides ne demande pas moins de trois jours et quatre nuits[1].

VI

Le Radjpoutana. — Dernières chasses.

Entre la plaine du Gange et le golfe de Catch s'étend une vaste région ondulée, en grande partie steppe sablonneuse : c'est le Radjpoutana. Quelques chaînes, généralement dénudées et fort ravinées, la parcourent du sud-ouest au nord-est. La partie nord-ouest, la plus grande, est prise presque entièrement par des déserts sans fin; la partie sud-est, de l'autre côté des chaînes, est aussi stérile dans presque toute son étendue, et couverte seulement de sable, de rochers et d'une maigre jungle. La superficie de ce grand désert est d'environ 360000 kilomètres carrés anglais; sa population, d'environ 10 millions d'habitants, pour la plupart hindous de race et de religion.

Politiquement le Radjpoutana est divisé en vingt et une principautés presque indépendantes. Son nom lui vient de la caste guerrière des Radjpoutes, qui y domine, et qui compte environ un demi-million d'individus.

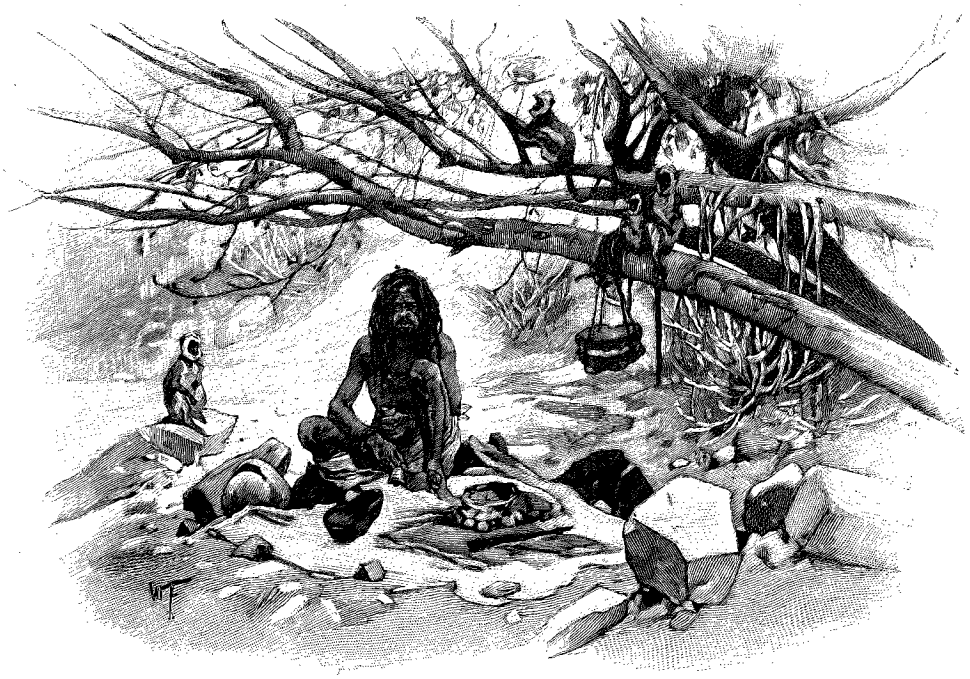
En retournant à Bombay, nous eûmes l'occasion de visiter, très rapidement, trois de ces États radjpoutes : l'Alwar, le Djaïpour et l'Adjmir.

Mougal Singh, le souverain d'Alwar, nous invita à une chasse au tigre. Nous quittâmes la ville un matin avec lui, son ancien précepteur le major Creagh, et son agent politique, le colonel Peacock, dans trois brillants *four in hands*. Le vent du désert, qui souffle fréquemment sur les plaines du Radjpoutana, remplissait l'atmosphère d'une poussière fine et tourbillonnante. Le soleil était enveloppé d'un voile épais de nuages, et les pentes dénudées de la vallée paraissaient, sous cette lumière pâle, plus tristes, plus inhospitalières encore. Nous changions de chevaux tous les six milles; à

1. Nous supprimons entièrement, faute de place, la partie de l'ouvrage qui se rapporte à la plaine du Gange et à l'Himalaya. Les courtes descriptions qui s'y trouvent de Calcutta, Bénarès, Agra, Dardjiling, etc., n'apprendraient certainement rien de nouveau à nos lecteurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'endroit où finissait la route carrossable, trois éléphants, sellés d'une espèce de matelas, nous prirent deux par deux sur leur dos; le bagage suivait sur des chameaux. Escortés par des lanciers aux uniformes fantastiques, nous nous avançâmes encore d'environ 10 milles, puis nous atteignîmes notre camp, situé dans un fond de vallée sauvage.



FAKIR [1].

C'est là que nous nous installons pour quelques jours. Tous les soirs, dans les gorges qui nous entourent, on lie dans la jungle de jeunes buffles, destinés à servir de victimes aux tigres. Un chikari se poste sur un arbre voisin. Le tigre, attiré par les gémissements pleins d'angoisse de l'animal, se glisse dans l'ombre et saisit sa proie, tandis que du haut de son arbre le chikari observe paisiblement le spectacle. Puis le tigre opère sa retraite, dans la direction de son domicile, et le chikari descend de l'arbre, et le suit à distance. D'ordinaire le tigre, rassasié, n'est pas disposé à faire de longues marches, et bientôt il va s'abriter dans un fourré. Le chikari le dépasse, grimpe de nouveau sur un arbre, et frappe deux cailloux l'un contre l'autre, pour l'empêcher, avec ce bruit, d'aller plus loin. Quand il pense qu'il a atteint son but, il redescend, et vers le matin il rejoint le cavalier envoyé en éclaireur. Celui-ci revient au camp ventre à terre; on sonne le branle-bas; chasseurs, éléphants et valets se préparent à partir, un cavalier enrôle comme rabatteurs les habitants du village hindou le plus rapproché; en un instant on a cerné la vallée où le tigre s'abrite, toutes les gorges sont garnies de tireurs, et la battue commence. Des paons effarés s'envolent avec bruit dans la jungle, qui couvre le fond de la vallée; çà et là, une hyène, un sambar s'échappent du cercle des rabatteurs. Mais pas un coup ne part : personne ne veut compromettre l'issue de la chasse. Tout d'un coup, un rugissement sonore, irrité, domine pour un moment le tapage infernal des castagnettes et des tam-tams. Du fond de la vallée il monte, à peine distinct, jusqu'au bord de la gorge, où je suis à mon poste, dans ma *houda*, sur mon éléphant. Néanmoins un tremblement nerveux agite le corps gigantesque de ma monture; l'éléphant, excité, bat ses flancs de sa trompe, et, pour rafraîchir ses nerfs, dirige sur son ventre et sur sa croupe des jets d'eau et de salive. Le *mahou* tourmente convulsivement la tête du pachyderme, avec sa *houka* en fer, et de ses pieds il lui frappe les oreilles, pour l'empêcher de se retourner.

Soudain le premier coup part du promontoire rocheux où se tient le maharajah. Un rugissement furieux, et qui vous pénètre jusqu'à la moelle, y répond. Puis de nouveau une minute d'absolu silence; la vallée, qui résonnait tout à l'heure du bruit de la chasse, semble morte. Un arbre craque; immédiatement après j'entends deux coups brefs et aigus, le bruit de blocs de rochers qui s'écroulent, puis un gémissement profond et douloureux : le tigre était mort. Les balles du maharajah l'avaient atteint, au moment où il s'apprêtait à grimper, pour sortir de la jungle, le lit rocailleux d'un torrent tombant en cascade. Le superbe animal était là, étendu entre deux rochers, comme le lion de Lucerne. Ses pattes puissantes pendaient; quelques rayons de soleil, pénétrant à travers la gorge étroite, étincelaient sur sa robe, superbement rayée. C'était un tigre de cinq ans, un spécimen particulièrement vigoureux.

Les jours suivants, les tigres cernés parvinrent à sortir du cercle des rabatteurs, ou plutôt disparurent dans la jungle, sans qu'on s'expliquât comment. Vinrent ensuite deux jours où les tigres, inquiets, ne se montrèrent pas. Nous cherchâmes à égayer ce repos forcé par la pêche, la chasse au chacal avec les chiens sauvages, la chasse aux oiseaux avec le lynx, toutes occupations fort agréables en d'autres circonstances; mais ce fut en vain. Aussi résolûmes-nous de consacrer au guet du tigre la nuit qui précédait notre départ.

Au coucher du soleil nous partîmes, Lord Reginald Fitzwilliam, qui venait d'arriver au camp, et moi, accompagnés de deux chikaris, pour une région boisée

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à quatre milles au sud de notre station. A l'entrée de la vallée où nous devions nous installer, se trouvait, dans la solitude la plus profonde, la cellule d'un anachorète brahmane. Nous y laissâmes les éléphants, et nous nous frayâmes dans l'obscurité notre chemin à travers la jungle, jusqu'à une clairière au milieu de laquelle était une mare. Les chikaris lièrent à un bouquet d'arbres le malheureux veau du sacrifice, nous recommandèrent, pour y passer la nuit, un arbre aux larges branches d'où l'on pouvait, disaient-ils, dominer toute la clairière, et disparurent. Nous nous assîmes sur notre arbre, n'ayant d'autre pensée que de ne pas nous jeter par terre. Jusqu'à minuit il régna une obscurité plus épaisse que la poix; des éléphants auraient pu prendre leurs ébats sous notre arbre sans que nous les vissions, et notre situation était la plus incommode qui se puisse imaginer. Il faisait chaud comme dans un four, aucun souffle n'agitait l'air. Nous ne sentions plus nos jambes, et chaque nouvelle position que nous prenions devenait insupportable au bout de quelques minutes. Le veau ne donnait pas signe de vie, de sorte que nous soupçonnions que nos chikaris l'avaient repris avec eux. Quand la lune se fut levée, après minuit, nous pûmes au moins sortir de ce doute, car la pauvre bête s'était couchée, résignée, au pied de son bouquet d'arbres et semblait dormir. Les tourments de la soif devenaient tout à fait douloureux; les mouches et les moustiques nous piquaient atrocement. Au point du jour, un cerf sambar sortit de la jungle pour boire; ce fut le seul être vivant que nous pûmes voir ou entendre. Quand le jour se fut fait, et que, le visage enflé, nous descendîmes de l'arbre de torture, nous avions nos palais et nos bouches transformés en cuir par la sécheresse, et je ne pouvais en tirer aucun son.

. . . . . .

Pour revenir à Bombay nous passâmes par Djaïpour et Adjmir.

D'Adjmir nous fîmes une excursion au lieu de pèlerinage bien connu de Pokhar, oasis dans un désert de sable.

A l'abri du seul arbre qui se trouvât sur la route, nous vîmes un fakir, qui nous demanda l'aumône, en marmottant des prières. Quelques singes tenaient compagnie au pauvre diable, et il partageait fraternellement avec eux ses maigres provisions.

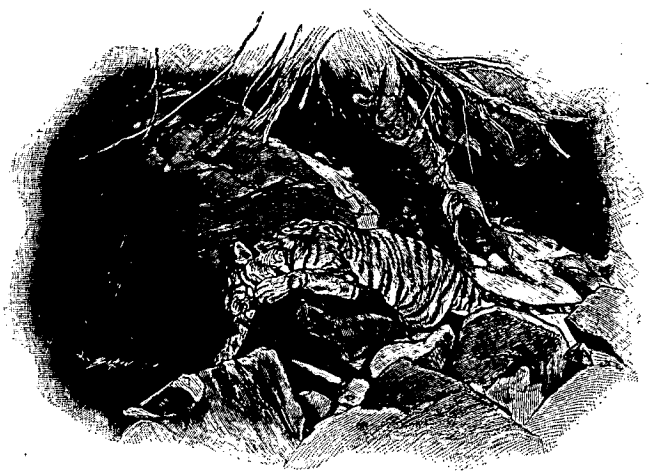
Nous atteignîmes l'oasis, exténués par la chaleur. Un certain nombre de temples et de palais sont groupés au bord d'un lac sans charme, entre des palmiers et des arbres à tek assez maigres. Parmi les temples il s'en trouve un consacré à Brahma. C'est le seul que ce grand dieu possède dans l'Inde entière, si riche en sanctuaires pour toutes les divinités de l'Olympe brahmanique. L'endroit en est d'autant plus sacré, et les pèlerins y sont très nombreux. On est lavé des plus grands péchés en prenant un bain dans le lac de Pokhar, et c'est un sûr moyen de gagner directement le paradis. Aussi toutes les familles princières radjpoutes ont-elles un palais au bord du lac, pour pouvoir s'y baigner fréquemment.

. . . . . .

Adjmir fut la dernière station de notre voyage. Nous retournâmes à Bombay, pour la quatrième fois dans ces six mois, et le 15 avril nous nous embarquions pour l'Europe, disant adieu, ou plutôt au revoir, à cette Inde si incomparable et si merveilleuse.

E. VON LEIPZIGER.

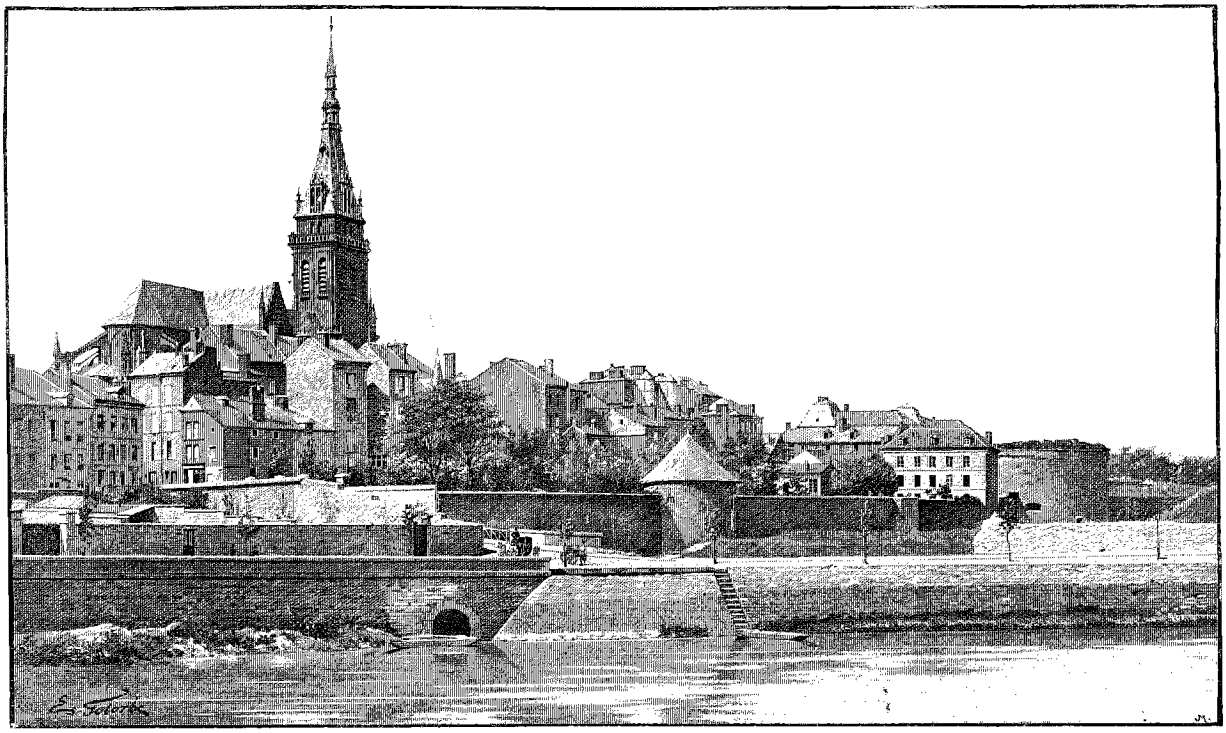
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



TIGRE ABATTU [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE MÉZIÈRES[1] (PAGE 162).

A TRAVERS L'ARDENNE FRANÇAISE[2],

PAR M. L.-A. RAYEUR,

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, PROFESSEUR AU LYCÉE DE CHARLEVILLE.

Ce qui se voit du plateau de Bertaucourt.

STATUE DE BAYARD[3] (PAGE 164).

Qui va de Reims à Mézières, la rivière de l'Aisne semble annoncer la fin des plaines champenoises. C'est vers Rethel en effet que l'on quitte, et sans regret, la nudité blafarde des campagnes crétacées. Relations et sympathies font de Rethel une ville champenoise, que les attaches administratives seules ont incorporée à la région dont Mézières est le chef-lieu.

L'Ardenne, toutefois, est encore éloignée : on n'y arrive qu'après avoir vu les coteaux calcaires succéder aux plaines crayeuses, les collines prendre par degrés un air de montagnes, les arbres fruitiers faire place au chêne et au bouleau.

C'est seulement après avoir franchi les trois crêtes de l'oolithe que l'on débouche sur la dépression qui sépare les terrains secondaires des terrains ardoisiers. La Meuse de Sedan à Mézières, et la rivière de Sormonne depuis Mézières jusqu'au gros bourg de Rimogne, drainent un bassin allongé qui fut golfe marin, et devint plus tard nappe lacustre, à l'époque où la Meuse ne s'échappait pas encore vers le nord par la sinueuse fissure qu'elle a incisée dans les schistes.

Ici vraiment finit la Champagne. La limite de la Meuse, que le traité de Verdun imposait à la France de Charles le Chauve, avait, sur ce point du moins, sa raison d'être géographique. D'une rive à l'autre de l'ancien golfe, le contraste est complet : en arrière, des crêtes qui courent, parallèles, sous leurs bois de hêtres; des fonds de vallées fertiles; des habitations qu'égaie la pierre de taille grise ou jaune; devant nous, par delà la Meuse, un plateau plus élevé, des forêts plus épaisses où le chêne domine; une terre froide à végétation maigre; des maisons noires qu'assombrit la pierre schisteuse. Et entre les deux régions l'opposition est plus marquée encore, car ce ne sont, de part et d'autre, ni le même soleil ni la même race.

C'est de la colline qui domine Mézières qu'il faut voir la très curieuse dépression que nous signalons, et le contraste des deux mondes qu'elle sépare. Prenez à

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté en avril* 1893.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la gare l'unique omnibus desservant la petite ville; n'essayez point de saisir au passage la physionomie de la vieille place forte; dites-vous seulement que vous traversez l'une de nos cités les plus héroïques, et faites-vous transporter au pied du plateau de Bertaucourt. Gravissez, sans vous retourner, le sentier qui conduit au sommet, et si vous avez réussi à avoir sur votre curiosité plus d'empire que la femme de Loth, arrêtez-vous alors et voyez !

L'atmosphère est-elle limpide, et la promenade se fait-elle à ces heures de la journée où, le soleil inclinant sur l'horizon, le détail des choses, grâce aux jeux de l'ombre, s'accuse en un relief plus marqué, le charme pénétrant qui monte de la vallée vous fixera un long temps sur l'arête du plateau qui, en cet endroit, s'écroule en falaise.

L'ornement et la vie du paysage, c'est le ruban sinueux de la Meuse. Tordant ses eaux bleues ou vertes, elle paraît, disparaît, reparaît, enveloppant des presqu'îles, mettant un méandre entre chacune de ces agglomérations : Mézières, ses faubourgs, Warcq, Charleville, le Mont-Olympe, les deux Montcy. Car dans ce fond de vallée il n'y a pas moins d'une trentaine de mille âmes, le dixième de la population des Ardennes.

Sur notre gauche, c'est Mézières aux maisons pressées montant à l'assaut de l'église si fort éprouvée par les bombes de 1815 et de 1870. De la flèche hardie qui la termine, observatoire vénéré, providence et sécurité de la place, est partie bien souvent la voix lugubre de la cloche qui annonçait l'ennemi. Par delà ce pont jeté au-dessus d'une prairie, c'est Charleville, bâtie sur un plan rectangulaire, alignant ses rues à angles droits, une façon de ville américaine. A côté de Mézières, sombre, tassée derrière l'ancienne ligne de remparts et qui se recueille dans le souvenir d'un passé glorieux, Charleville, gaie par la combinaison de la pierre blanche avec l'ardoise et la brique, vivante par son peuple d'industriels et de commerçants, est, aux portes mêmes du moyen âge, l'image des temps modernes. Peu de monuments dans cette ville née d'hier, et sortie de terre par un caprice de prince. Seule la tour carrée de l'hôtel de ville émerge de cet océan d'ardoises aux teintes violacées, et lance à cent pieds du sol la logette du guetteur, que nous distinguons à son poste sur la plate-forme.

Encore la Meuse à franchir. Cette protubérance à la cime chauve, que la rivière enferme dans une élégante boucle, c'est le Mont-Olympe, la citadelle de Charleville à l'époque des Gonzague. Enjambons une fois de plus la Meuse : voici, dans un dernier méandre, Montcy-Notre-Dame, dont les archéologues du cru n'ont pas manqué de faire un *mont de Cythère*! Avec la même intrépidité n'ont-ils pas travesti en Aiglemont le village d'*Ès-le-mont*, qui, tout à fait à notre droite, accroche ses maisons blanches aux flancs du plateau!

A ce fond de cuvette meusienne, pôle attractif de la région ardennaise où confluent les hommes et les eaux, des collines rangées en cercle font un cadre varié. La ligne rigide qui sur notre gauche barre l'horizon marque la chute du plateau de Rocroi.

L'éloignement et la buée qui monte de la Sormonne jettent sur ce coin du paysage un embrun qui repose l'œil fatigué par les détails du premier plan. En tirant vers l'est, les hauteurs se mamelonnent. Un taillis épais revêt toutes les croupes, uniformise leurs contours, accompagne leurs pentes, descend jusqu'au plus creux des vallons. C'est déjà la grande forêt d'Ardenne.

Tout en subissant les séductions de ce coin de terre française trop ignoré de nos touristes, nous étions frappé de l'excellence de sa position et de son importance stratégique. Sur une grande rivière navigable, au débouché de toutes les routes de la forêt, et au seuil de la Champagne, dont les vastes plaines plongent au cœur même du bassin parisien, il y a eu de tout temps incontestablement place pour une agglomération considérable. Une situation aussi privilégiée explique les progrès continus de Charleville, l'importance militaire de l'ancien Mézières et la création sur ce point, à l'époque gallo-romaine, d'une cité puissante qui s'appelait *Castricum*.

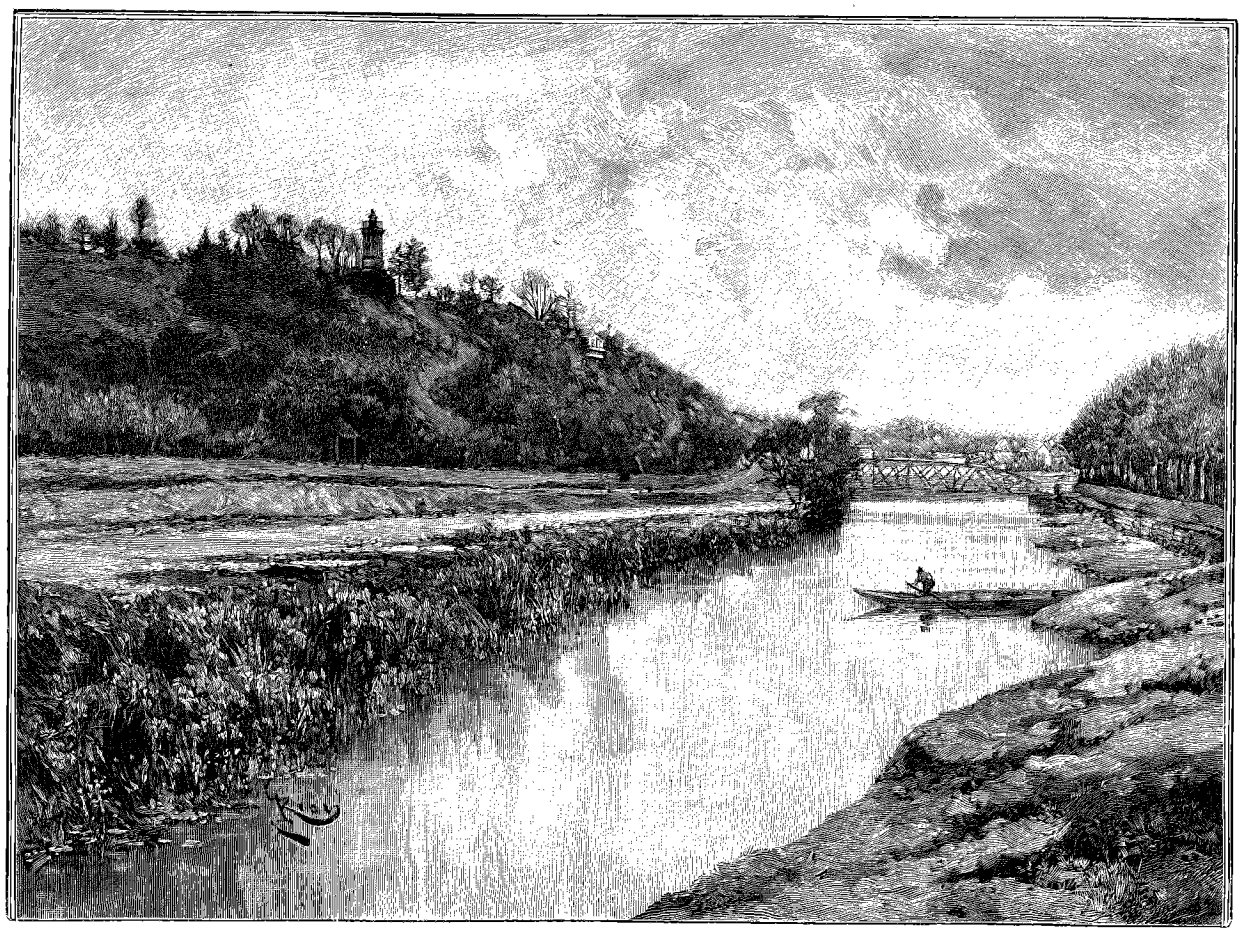
Il est vrai que l'on ne saurait dire au juste où fut Castricum; mais on ne peut le chercher autre part que sur l'une des collines qui entourent Charleville. Le Mont-Olympe et le plateau de Bertaucourt se disputent l'honneur d'avoir porté sur leur cime les splendeurs de la ville romaine. Et ce problème archéologique n'a jamais été bien résolu. Car il y a dans les Ardennes une question de Castricum, comme il y a dans le Loiret celle de Genabum, et dans le Lot celle d'Uxellodunum.

Et à ce sujet, ne semble-t-il pas que les plaisanteries décochées aux savants de province par les érudits de profession sont déplacées? Ce qui nous frappe surtout dans ces discussions archéologiques, c'est l'amour des ancêtres, le sentiment de gloire que l'on attache à la possession de tout ce qui les rappelle, le point d'honneur que l'on met à les continuer. Les hypothèses qui remplissent les bulletins de nos sociétés provinciales peuvent témoigner d'une naïve ignorance, elles ne nous en plaisent pas moins parce qu'elles nous attestent le culte profond de tout ce qui fut la patrie.

Une ville héroïque.

Mézières ne nous offrira que des souvenirs militaires. Tout ici rappelle que la frontière est à deux pas. La place, déclassée, a perdu, il est vrai, l'enceinte fortifiée qui faisait son malheur et sa gloire; mais du système de défenses élevé par Vauban il subsiste encore un vestige imposant qui est la citadelle. Les rues étroites, irrégulières, les maisons à trois et quatre étages, ont la physionomie commune à toutes les places d'autrefois. Rien qu'à voir ce groupement, cette préoccupation de tenir sur le plus petit espace, on se sent tout de suite dans une ville fortifiée : l'enceinte a beau avoir disparu, on la devine au bout de chaque rue, on la reconstruit par la pensée, on s'attend à chaque pas à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE MONT-OLYMPE [1] (PAGE 162).

voir se dresser sa masse noire, et c'est finalement une déception que de ne plus la trouver nulle part.

Il n'est pas douteux que les vieux Macériens n'aient amèrement déploré la disparition de ces murs héroïques qui mettaient au front de leur cité une couronne de gloire. Depuis un siècle, ils assistent impuissants à l'anéantissement de tout ce qui fit leur grandeur.

La déchéance avait commencé du jour où l'on enleva à Mézières sa brillante École du génie. Et déjà qui se souvient de cette institution originale qui a servi de modèle à l'École polytechnique, où des élèves tels que Carnot eurent des maîtres tels que Monge, et dont les professeurs éminents firent accomplir à la science des projections de si admirables progrès? A leur tour les oublieuses générations qui nous suivent ne perdront-elles pas la mémoire des longs services rendus par Mézières à la patrie française, du moment où auront disparu ces vaillantes murailles qui en avaient si souvent été les témoins et qui en parlaient avec tant d'éloquence?

Il n'est pas jusqu'à Notre-Dame de Mézières qui ne réveille des souvenirs glorieux. L'église a été en communion de souffrances avec la cité. Aux mutilations des deux portails latéraux on reconnaît que les bombes et les shrapnels prussiens ont passé par là. Un de ces engins de destruction se voit encore au-dessus de la chapelle consacrée à la Vierge Noire : c'est une bombe tombée en 1815 et qui s'est arrêtée, sans éclater, dans la maçonnerie de la voûte. Sous le portail de gauche, en face d'une inscription relatant la célébration du mariage de Charles IX avec Élisabeth d'Autriche (rappelons, en passant, que, d'après une tradition locale, à ces noces fut mangé le premier dindon importé du Mexique), en a été gravée une autre, en commémoration de la défense de Mézières par Bayard.

Dans ce pays de France où le Chevalier sans peur et sans reproche compte autant d'admirateurs que de Français, il n'est pas de ville où son souvenir soit plus présent qu'il ne l'est ici.

Le siège de 1521 est resté la grande date des annales macériennes. On connaît par la chronique du Loyal Serviteur la ruse de guerre dont Bayard se servit pour faire lever le siège aux Impériaux. Deux lieutenants de Charles-Quint, le comte de Nassau et le comte de Sickingen, avaient investi la place de Mézières. Ils avaient sous leurs ordres une armée d'une trentaine de mille hommes, tandis que la garnison était réduite à deux corps d'infanterie de mille hommes chacun.

Les Impériaux s'étaient divisés en deux corps d'attaque : Nassau avait assis son camp au delà de la Meuse,

1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Sickingen s'était établi en deçà de l'eau. En quatre jours, la ville reçut plus de 5000 bombes. Les assiégés étaient surtout incommodés par le feu de Sickingen, dont les batteries, plongeant de haut dans la place, lui faisaient éprouver de cruels dommages. C'est alors que Bayard s'avisa d'une ruse excellente : il dépêcha à Sedan, vers le prince de la Marck, dont il connaissait les relations d'amitié avec le comte de Nassau, un paysan porteur d'une lettre par laquelle il engageait le prince à faire rentrer Nassau dans le parti du roi de France. Au surplus, Nassau n'avait qu'à se hâter, car l'armée de François Ier approchait et devait, le lendemain, assaillir le camp de Sickingen.

Comme l'avait prévu Bayard, le paysan et la lettre tombèrent aux mains de Sickingen, qui, se croyant trahi par son collègue, se hâta de repasser la Meuse. L'explication qu'il eut à ce sujet avec Nassau faillit même tourner en collision sanglante. Cependant le Bon Chevalier s'était empressé de faire entrer des troupes fraîches et des vivres. La place, copieusement ravitaillée, se trouvait dès lors en état de soutenir un nouveau siège. Les deux chefs de l'armée ennemie, réconciliés, mais trop tard, se hâtèrent de « trousser leurs quilles ».

Le souvenir de Bayard, conservé par la reconnaissance pieuse des habitants de Mézières, a grandi jusqu'à se transformer en un culte touchant. En parcourant les archives municipales, nous avons été frappé de la persistance et de la vivacité de ce sentiment de gratitude à l'endroit du chevalier. Dans les comptes de la ville on relève en grand nombre des dépenses comme celles-ci : en 1523, 25 livres 11 sous affectées à « un service avec vigiles et haute messe pour feu monseigneur le capitaine Bayart, qui avait eu la garde de la ville durant le siège d'icelle ». Jusqu'à la fin du siècle dernier, la générosité macérienne ne se dément pas : en 1757, 50 livres pour un « tableau représentant Mézières assiégé par Nassau et défendu par Bayard ». Vers la même époque, « 82 livres 14 sous à Pierre Noiret, traiteur, pour le repas donné au prédicateur qui a prononcé le panégyrique du chevalier Bayard ». En 1767, « 255 livres au sieur Fagnot, orfèvre, pour une cafetière commandée par la ville et offerte à M. Cosson, professeur à l'université de Paris, au collège Mazarin, auteur de l'éloge de Pierre du Terrail, dit le chevalier Bayard ».

Pendant très longtemps et encore au début de ce siècle, les habitants de Mézières célébraient chaque année l'anniversaire de leur délivrance, le 27 septembre. La cérémonie consistait en une procession solennelle à laquelle assistaient toutes les autorités. Après l'évangile, un prédicateur prononçait l'éloge de Bayard.

Quelques-uns de ces panégyriques sont d'une forme singulièrement naïve. « Mes chers auditeurs, disait l'un d'entre eux, un franciscain du couvent de Bethléem près Charleville, vous êtes tous des Bayards, vos femmes sont des Bayardes, et vos enfants des Bayardeaux. » Les particuliers témoignaient aussi de leur admiration pour l'illustre défenseur de leur ville. On conserve encore aux archives de Mézières un monument de ce culte privé à la mémoire de Bayard. C'est une coupe en vermeil, du poids de 36 onces, et richement ciselée. On y voit représentés en relief la ville, ses environs et l'armée assiégeante.

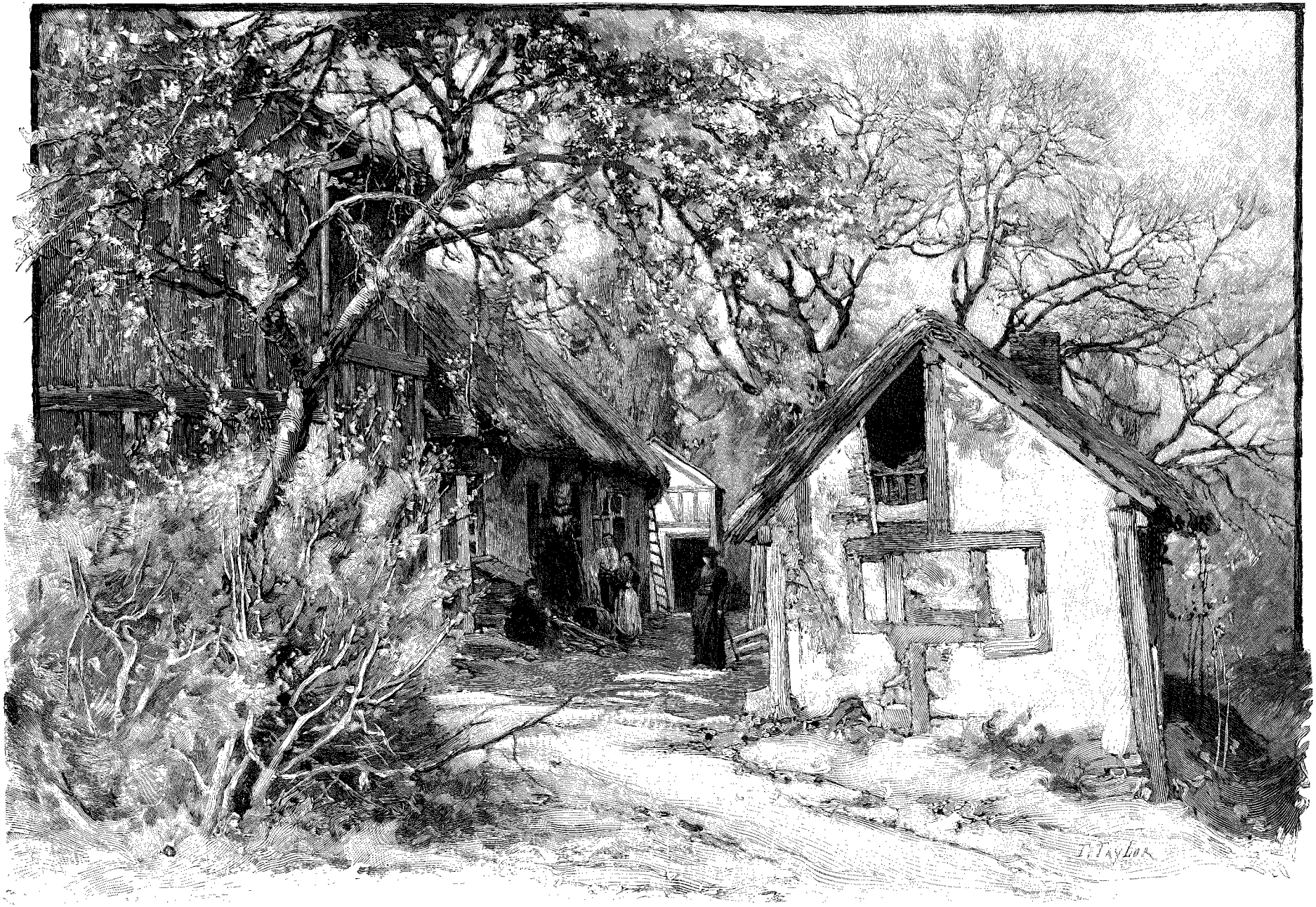
Au moment même où nous écrivons, la population macérienne est en effervescence à l'occasion d'un projet de statue que la municipalité a votée à son héros national. Le statuaire, M. Croisy, un Ardennais, a représenté Bayard, ainsi qu'on le fait généralement, le visage imberbe, doux et allongé. C'est ainsi, en effet, que l'ont figuré les trois portraits qui paraissent contemporains de leur modèle : le buste en marbre de l'église de Saint-André, à Grenoble, le dessin au crayon du musée de la même ville, et une peinture sur bois du château d'Uriage. Mais ce Bayard de M. Croisy, les habitants de Mézières se refusent à le reconnaître, car une tradition locale fait du chevalier un guerrier fort barbu. Ils réclament à hauts cris le Bayard formidable dont leur imagination a toujours été bercée. Ils ne veulent pas admettre que le preux incomparable qui entra le premier dans Gênes, enleva Brescia d'assaut et fut l'un des héros d'Agnadel, de Ravenne et de Marignan, ait pu cacher ces trésors de vaillance sous la physionomie douce et juvénile que M. Croisy veut lui restituer. La ferveur du culte des Macériens pour Bayard fait que nous leur pardonnons cette faiblesse de leur esthétique.

Et que ne pardonnerait-on pas à cette vaillante population dont les annales sont un cours vivant d'héroïsme? Qu'est-il utile d'ajouter au souvenir de ce qui se passait dans la terrible nuit du 31 décembre 1870? La ville brûle; les maisons s'écroulent; Mézières n'est plus qu'une ruine fumante qu'enveloppe une effroyable odeur de chair roussie, et lorsque le conseil de défense, sortant de ses casemates, en présence de cette apparition lamentable, passe au vote sur l'urgence de la capitulation, une seule voix se lève qui proteste : la voix agonisante de Mézières par la bouche de son premier magistrat, M. de Béthune. Elle est restée jusqu'au bout la petite ville au grand cœur de sa devise : *Urbs parva sed virtuosa.*

Depuis que Mézières a été découronnée de sa glorieuse enceinte, la ville prend une physionomie nouvelle. En même temps que ses murailles tombent, ses rues s'élargissent et s'alignent. Dans les faubourgs, de nouveaux quartiers se dessinent et les constructions sortent de terre. Si la fièvre de transformation qui s'est emparée de sa municipalité persiste encore quelque temps, avant un quart de siècle Mézières sera devenue méconnaissable. Lorsque la massive citadelle s'en sera allée, pierre par pierre, sous la pioche des démolisseurs, de tout ce qui fut le vieux Mézières il ne restera plus que Notre-Dame.

Et encore la vénérable église aura-t-elle eu sa large part dans cette œuvre de destruction générale. Ses vitraux du XVe siècle, au style un peu lourd et aux chairs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE FERME DES ARDENNES. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. LETELLIER.

© 2007 Lyon © Éditions « les passerelles du temps » éditions.ainay@free.fr

bistrées, mais brillants de couleur, ont été anéantis au cours des différents sièges. Ses voûtes élancées et ses quatre nefs latérales n'ont pas échappé à la souillure obligée du badigeon; le clocher primitif a disparu; la façade moderne est un contresens; le portail latéral et son porche en forme de dais — un échantillon de la plus magnifique architecture du XVe siècle — est affreusement mutilé.

La transformation de la cité ne nous semble pas jusqu'ici s'être étendue à ses habitants. Le Macérien a conservé sa figure calme et sérieuse, le sérieux des populations de frontières. L'allure s'y maintient bonhomme : une persistance peut-être du sang liégeois. Mézières fut en effet une fille de Liège. Par deux fois, sous Philippe Auguste et sous Louis XI, des colonies liégeoises cherchant ici un refuge contre les menaces de l'empereur Otton et de Charles le Téméraire y trouvèrent une nouvelle patrie. Aux portes de la grande industrie, entre Sedan et Charleville, Mézières reste la petite ville d'autrefois. L'existence doit s'y écouler calme. Cela se lit au visage des habitants et à la manière de vivre sur le pas de sa porte. L'absence de tout journal — c'est peut-être le seul de nos chefs-lieux qui n'en possède pas — n'est-elle pas encore un indice de cette peu commune sérénité d'âme?

Il n'y a pas ici de grosses fortunes. La population vit d'un petit commerce local. La présence d'un corps nombreux de fonctionnaires et la possession d'un régiment donnent à la ville du mouvement et quelque prospérité. Cet élément étranger entre pour plus d'un quart dans la population totale. Cela seul suffirait à expliquer l'ardeur des Macériens à repousser tout projet de fusion avec Charleville. Les vieilles haines qui, aux temps passés, mettaient aux prises dans la prairie d'Arches les Boyaux Rouges et les Boyaux Blancs — c'est le nom peu distingué que se donnaient Macériens et Carolopolitains — ont perdu de leur violence sans s'effacer complètement. Le courant niveleur de notre civilisation est cependant trop irrésistible pour que ces antipathies historiques puissent longtemps subsister. Avec son enceinte, Mézières a vraiment perdu sa barrière isolante et son individualité. Dès maintenant, les sœurs ennemies ne sont qu'une même cité. Aussi l'administration des chemins de fer, tenue à moins de ménagements que l'État vis-à-vis des susceptibilités locales, a-t-elle pu donner à la station commune le nom de Mézières-Charleville. Sur les murs de la gare nouvelle, leurs armes rapprochées font présager l'alliance définitive. Les râteaux des comtes de Rethel s'y unissent déjà au soleil d'or des Gonzague.

La fortune d'un lieu d'asile.

Ainsi que le fait remarquer l'un de ses annalistes, on n'a pas la satisfaction de commencer l'histoire de Charleville par la phrase sacramentelle : « L'origine de la ville se perd dans la nuit des temps ». A l'opposé de toutes les genèses, celle-ci ne présente rien d'obscur.

Le sixième jour de mai 1620, un prince qui avait le goût du grand, Charles de Gonzague, duc du Nivernais et du Rethelois, prince du Saint-Empire et souverain d'Arches, publiait de curieuses lettres patentes accordant le droit de bourgeoisie à toutes les personnes qui viendraient s'établir dans la ville qu'il fondait « sur la navigable rivière de Meuse, proche Mézières ». Les habitants ne pouvaient faire défaut à la nouvelle cité, car il était établi par les lettres patentes que ceux qui se présenteraient, après avoir déposé « requête expositive des raisons et faits qui les y auront amenés, ne pourraient être recherchés ni molestés pour dettes, obligations et crimes qu'ils auraient faits hors de notre souveraineté ».

La population qui vint ainsi à la ville des Gonzague n'était pas une élite. Rien de plus curieux que la longue série des requêtes présentées alors à l'effet d'obtenir le droit de bourgeoisie. Les banqueroutes et les meurtres occupent une trop large place dans cette nomenclature. Pourvu que la tare soit atténuée par certains artifices de langage, les agents du prince sont singulièrement indulgents aux nouveaux venus. C'est ainsi que le banqueroutier déclare uniquement « qu'il était dans l'impuissance de payer toutes ses dettes », ou bien « qu'il se voyait sur le point d'être poursuivi par des créanciers exigeants », ou encore « que, le commerce n'allant pas dans son pays, il désirait venir à Charleville dans l'espoir d'y mieux réussir ». Les meurtriers n'oublient pas de faire valoir devant les officiers du prince les circonstances atténuant leur crime. Ce malheur leur est arrivé « par hasard, involontairement, dans une rixe ».

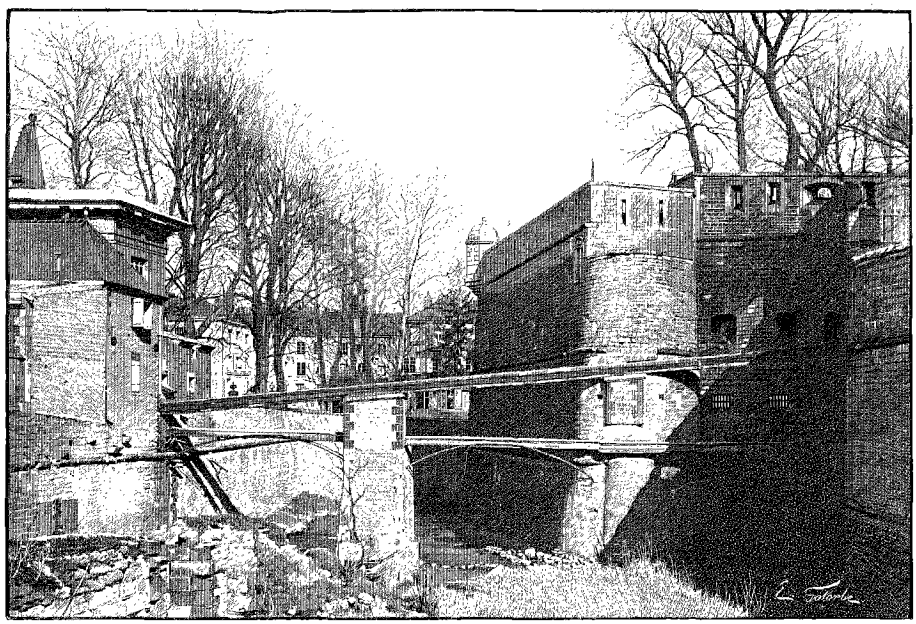
Il n'est pas impossible que l'humilité de cette origine entre pour beaucoup dans l'ignorance dédaigneuse que les Carolopolitains professent à l'endroit de leurs annales locales. A l'encontre de Mézières, qui se complaît dans le souvenir de son passé, Charleville est toute aux jouissances du présent ou aux combinaisons de l'avenir. Et l'on ne peut que sourire de l'embarras de son véridique historien, s'excusant de ne pas écrire en toutes lettres le nom des pétitionnaires, dont la plupart subsistent toujours[1]!

Pour assurer l'ordre dans une ville dont les éléments étaient si mélangés, le nouveau Romulus — nous voulons dire Charles de Gonzague — avait établi une police fort rigoureuse. Quand sonnait l'*Ave Maria*, à midi et le soir, toute personne du culte catholique devait se mettre à genoux, sous peine de cinq sous d'amende. Afin d'assurer la tranquillité publique, deux personnes aux gages de la ville devaient « sonner avec un cor toutes les nuits, à chaque heure qui sonnera, depuis neuf heures du soir jusqu'au jour, dans toutes

1. « Nos lecteurs comprendront pourquoi nous n'écrivons pas ici en toutes lettres le nom des pétitionnaires, et pourquoi nous nous abstenons de citer un plus grand nombre de pièces de ce genre, bien que nous en possédions beaucoup et de fort curieuses. Mais la plupart des noms qui les ont signées subsistent encore à Charleville, et nous ne voulons pas qu'on nous accuse de malignité. » (Hubert, *Histoire de Charleville*, p. 65.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les rues et places ». Les dispositions du règlement de 1621, quelque draconiennes qu'elles fussent, se trouvèrent souvent impuissantes contre la violence native des premiers colons. Aussi restèrent-elles en vigueur un siècle et demi. Mais ce qui fut plus efficace dans cette lutte contre la rudesse de certains penchants, ce furent le goût du travail et l'amour du gain. A ces déshérités vint, avec la fortune, l'apaisement des passions originelles.



CITADELLE DE MÉZIÈRES [1].

Presque au même moment où Charles de Gonzague ajoutait à sa souveraineté d'Arches — à peu près fictive puisque Arches n'était qu'un village obscur et sans importance — la souveraineté plus réelle de Charleville, il se voyait investi du Mantouan et du Montferrat par le testament du duc Vincent II. La guerre qu'il dut soutenir pour faire triompher ses droits sur les duchés le réduisit à une si grande pauvreté qu'il était obligé de confier la garde de Mantoue et de Casal à des garnisons vénitienne et française. Tandis qu'en France où il était sujet, il s'était, disait-on, toujours conduit en souverain magnifique : en Italie, où il était souverain, il n'avait que les manières d'un sujet. M. de Nevers, comme on l'appelait à la cour, avec des qualités rares, manquait en effet de prudence : la fin de sa vie fut besogneuse parce que les commencements en avaient été trop splendides.

Cette maison de Gonzague avec le goût du faste eut celui du libertinage. Elle fut trop longtemps fameuse pour la licence de ses mœurs. Charles II, le fils du fondateur de Charleville, scandalisa par ses débauches ses principautés italiennes et en mourut. La conduite de sa femme ne fut guère plus exemplaire. Leur fils, Ferdinand-Charles, toujours à court d'argent, vendant à l'enchère les titres de marquis et de comte, amassait par les expédients les plus indignes les sommes qu'il allait ensuite dépenser au carnaval de Venise. En lui s'éteignit épuisée la race des Gonzague.

L'action directe de ces deux derniers princes sur leur souveraineté de Charleville fut à peu près nulle, et ne se traduisit que par des demandes d'argent. Si, pendant cette période, la ville continua à se développer, ce fut à sa propre initiative qu'elle le dut, bien plus qu'à l'influence singulièrement amoindrie de ses souverains. Il faut d'ailleurs convenir que cette souveraineté fut toujours précaire et menacée. La politique de nos rois et surtout de Richelieu ne s'était prêtée à la création de cette principauté indépendante, assise sur la frontière et sur un fleuve d'une haute importance stratégique, qu'avec l'arrière-pensée d'en confisquer tôt ou tard le développement. Les hautes visées de Gonzague n'étaient point, du reste, de nature à effrayer le pouvoir royal. Mézières et sa citadelle n'étaient qu'à deux pas. Il est vrai que le duc avait fortifié le Mont-Olympe ; mais à la première occasion, les soldats du roi délogèrent ceux du prince souverain de Charleville : ce fut en 1637, lorsque Louis XIII devint propriétaire de la principauté de Château-Regnault. Le Mont-Olympe, qui en dépendait, reçut alors un gouverneur du roi. Dès lors, la ville de Gonzague, prise entre le canon de Mézières et celui du Mont-Olympe, dut renoncer à son indépendance. Son individualité se perdit ainsi dans la grande unité nationale. Elle fut longtemps à se consoler d'avoir été dépouillée de ses prérogatives les plus chères. Et ce dépit s'accrut encore lorsque, sous la Constituante, les électeurs du département eurent à choisir leur chef-lieu. Charleville fut écartée comme étant une cité trop jeune, et depuis trop peu de temps française.

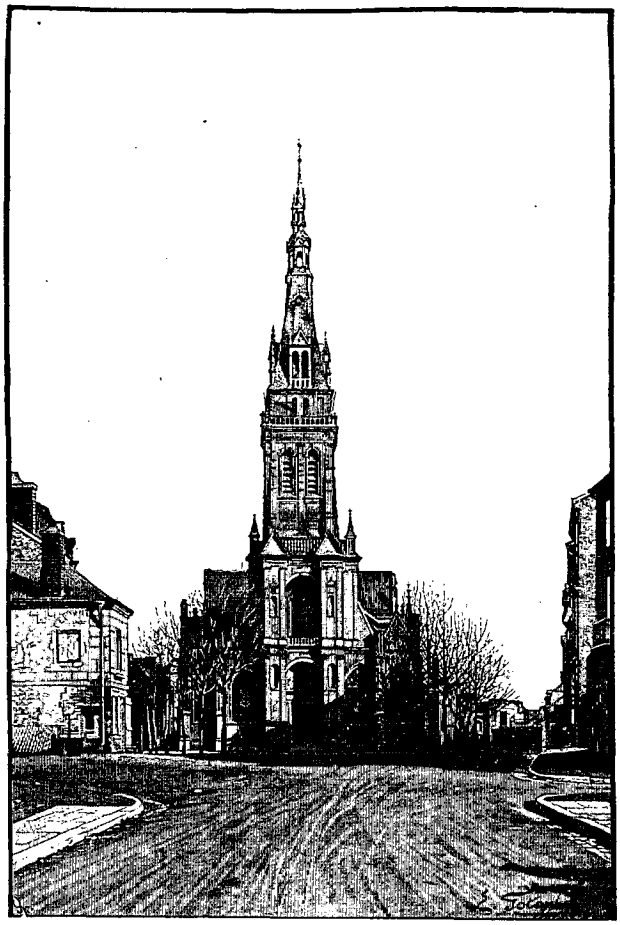
Elle est restée simple chef-lieu de canton et n'en a pas moins fait son chemin. Les progrès de son industrie, joints à la proximité de Mézières, ont même eu cette conséquence inattendue d'en faire le vrai centre du département. La tradition industrielle qui remonte aux origines de Charleville a été soigneusement conservée. Il est vrai que sa manufacture d'armes, qui, avant la Révolution, fournissait tous les ans vingt-cinq mille fusils, est depuis longtemps supprimée ; mais la clouterie s'est maintenue prospère, la ferronnerie s'y est installée, le moulage de la fonte y a pris un développement qu'on ne pouvait prévoir. Charleville possède encore une verrerie, construit les gros bateaux,

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fabrique des brosses, et nul doute qu'en cherchant bien on ne découvrît encore une foule d'autres industries.

C'est qu'en effet Charleville n'a pas l'aspect ordinaire des villes industrielles. Rien qui laisse entrevoir son activité productive. Les usines sont habilement dissimulées et passent inaperçues. Pour se faire une juste idée de la mise en œuvre du fer et de la fonte, il faut avoir vu passer les lourds camions où s'entassent clous, espagnolettes, verrous, pelles, appareils de chauffage, machines de toute sorte. Il est vrai aussi de dire qu'une grande partie du travail se fait au dehors. La clouterie, par exemple, se retrouve dans tous les villages de la région, organisée par des *facteurs*, ce qui fait deux intermédiaires pour le moins entre le producteur et le consommateur. Dans chaque village, les facteurs livrent le fer aux ouvriers et reçoivent les clous en échange. Cette dissémination du travail achève d'expliquer l'allure bourgeoise de Charleville, et pourquoi ce grand centre de production n'a pas la physionomie sombre de nos enfers industriels.



ÉGLISE DE MÉZIÈRES [1].

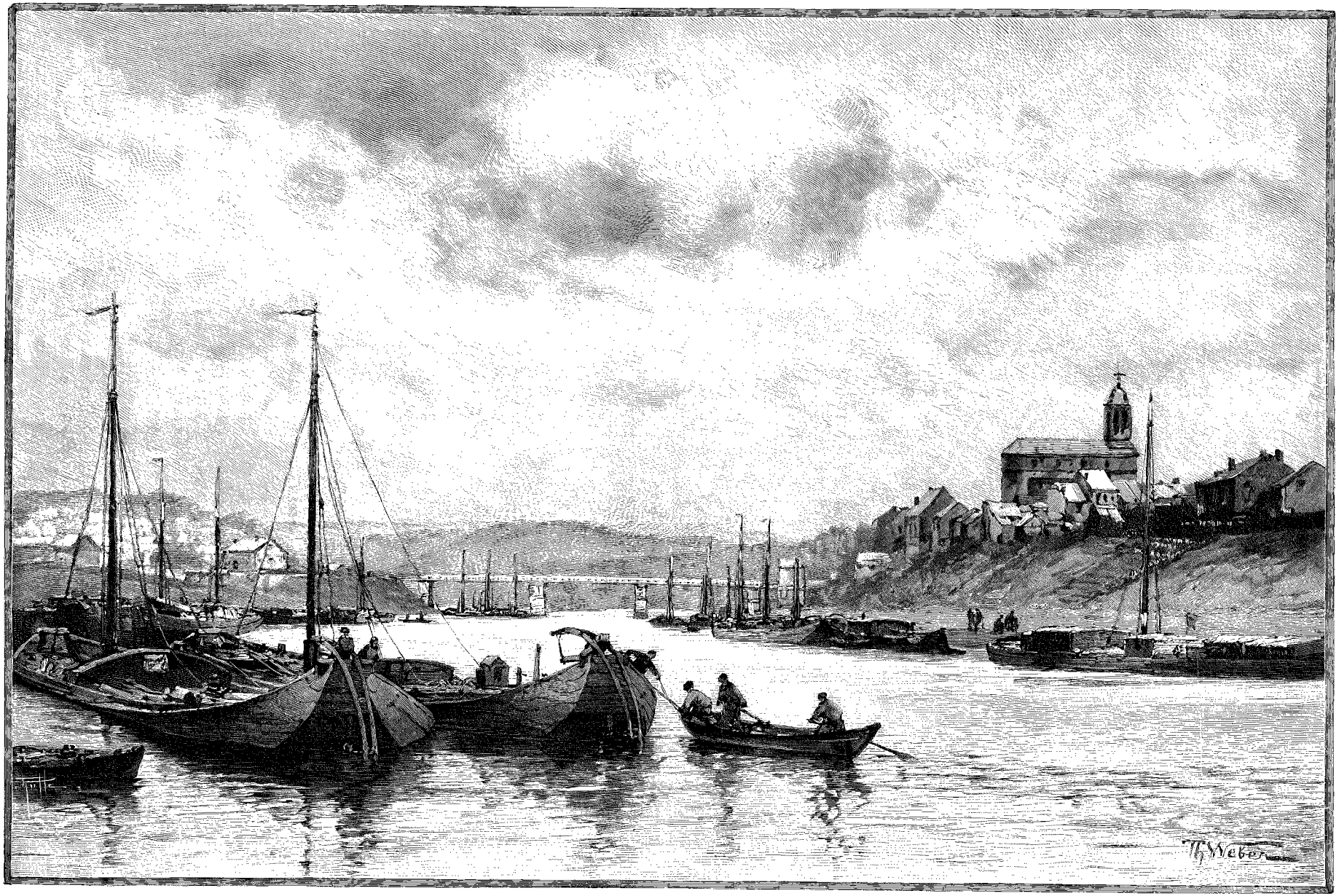
La ville est régulière et bien bâtie; mais, à l'opposé de ce qui a lieu pour la plupart de nos cités, le vieux Charleville est mieux ordonné que le nouveau. Tandis qu'à l'ordinaire le chaos, le dédale de petites rues, se trouvent au noyau primitif de l'agglomération, et que les maisons capricieuses et grimpantes se sont groupées au hasard tout autour de l'église ou du château, les plus vieilles rues sont ici les plus régulières. Elles se coupent à angle droit; on les devine tracées d'après un plan d'ensemble, comme les villes américaines qui ont figuré sur le papier avant de sortir de terre. Au contraire, les nouveaux quartiers s'en sont allés un peu à l'aventure, et les municipalités qui se succèdent ont depuis longtemps perdu de vue les plans du fondateur.

Les relations du temps disent merveilles de la cité de Gonzague, et ces éloges étaient assez mérités, à en juger par ce qui en reste. La place Ducale, bâtie sur le modèle de la place Royale, est une des plus belles du nord de la France. Quant au Vieux Moulin, si fièrement assis sur la rivière en face de l'Olympe, c'est un morceau d'architecture fort agréable, mais qui par malheur va s'émiettant, et brique par brique tombe à la Meuse. Les Carolopolitains feraient preuve de goût à en décider la conservation. D'autant plus que les monuments sont rares à Charleville et que le beau y est généralement sacrifié à l'utile. L'ensemble donne surtout l'idée d'une ville cossue et qui apprécie le confort.

La manière d'être des habitants est-elle en harmonie avec la gaieté du cadre? Dans un passage de *la Débâcle*, Charleville est appelée une cité de plaisir. Les états d'âme d'une ville que l'on ne fait que traverser se laissent difficilement deviner. Nous en connaissons dont l'air est très négatif, et qui dissimulent une gaieté intense. Question de tempérament ou d'hypocrisie. M. Zola, qui, croyons-nous, a passé quelques heures à Charleville, est-il arrivé par lui-même à cette appréciation? Ou bien a-t-il cédé à l'antithèse facile en opposant la ville de Gonzague à la forteresse des La Marck, la catholique Charleville à la protestante Sedan? Nous pensons qu'il a reçu l'idée toute faite. Nous ignorons jusqu'à quel point Sedan s'ennuie; mais il est hors de doute que Charleville n'a aucunement l'apparence d'une cité jouisseuse. Les étrangers qui s'y mettraient à la recherche de distractions, en reviendraient désabusés. A part le théâtre, où l'une de ces troupes de passage qui de ville en ville promènent le char de Thespis, distribue quelquefois une qualité inférieure d'art dramatique, nous cherchons où peuvent bien se dérober les plaisirs du lieu. Et cependant il est hors de doute, pour qui connaît les Carolopolitains, que l'on s'amuse ici, que l'on y trouve la vie bonne et valant la peine d'être vécue. Comme à Tarascon, à l'occasion on se laisse aller à faire *del brut*. A ceux qui voudraient être édifiés sur cette gaieté de primitifs, nous conseillerions de suivre la retraite les soirs d'été. De la place Ducale jusqu'à la Couronne de Champagne, à l'autre extrémité de Mézières, la foule accompagne la musique du régiment avec un emballement irrésis-

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MONTCY ET LA MEUSE. — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. LETELLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tible. C'est un fleuve humain qui, entre les maisons, roule à pleins bords sur un parcours de 2 kilomètres. La Grande-Rue, un jour de mardi gras, offre également un spectacle étonnant. On a ici la rage du déguisement: on y est certainement en retard sur notre goût blasé de peuple vieux.

Une petite ville et un grand nom.

La riche plaine d'alluvions qui s'allonge à l'ouest de Mézières sépare, avons-nous dit, les terrains secondaires du terrain ardoisier. La voie ferrée de Mézières à Hirson en marque la limite précise. La vallée, où la Sormonne pousse ses eaux souvent jaunies par les orages, met au sein des plateaux une trouée riante, gai rayon de soleil entre deux nuages. Nous ne ferons cependant que passer. Au confluent de la Sormonne, Warcq, où l'on venait d'Anvers et même d'Amsterdam étalonner les mesures, n'a rien à nous offrir de son importance, qui autrefois fut réelle. La visite aux ardoisières de Rimogne est, dit-on, intéressante; mais la descente en est pénible et l'ouverture oblique pratiquée sur le mur du banc peu engageante. Seul le village vaut que l'on s'y arrête plus longuement. La tour ruinée qui surgit d'un étranglement de la vallée, l'ombre qui voile le fond du ravin et l'aspect tourmenté du relief se combinent en un effet énergique. Un peu sur notre droite, Montcornet montre encore d'imposants débris. Bâti sur la pente orientale d'un ravin, il passait pour imprenable avant l'emploi de la poudre. Il était depuis longtemps en ruines lorsque parut le décret du 1er février 1794 qui ordonnait la démolition des châteaux forts. La solidité de ses murs, qui atteignent parfois 18 pieds d'épaisseur, le préserva alors d'une destruction complète. Il reste, suivant l'expression de Michelet, un Colisée féodal. Après avoir laissé derrière nous la Sormonne, nous faisons notre entrée dans les terrains primaires : nous touchons enfin à l'Ardenne.

Étrange élasticité de certains noms géographiques! A celui d'Ardenne nous connaissons trois acceptions différentes. Car il y a l'Ardenne historique, l'Ardenne des géologues, l'Ardenne administrative. La région boisée à laquelle César applique ce nom s'étendait du Rhin à l'Escaut et à l'Aisne. Les clairières pratiquées dans la forêt finirent par la morceler, et du temps de Grégoire de Tours on distinguait déjà la forêt Buconia, dans la direction du Rhin, et la forêt Carbonaria, qui s'étendait vers le Hainaut. La fondation de monastères et leurs défrichements achevèrent d'élargir et de multiplier ces trouées. Ainsi fut préparée l'extrême division en forêts distinctes, qui plus tard servirent de parcs à autant de villas royales.

Bien réduite et ne correspondant qu'à une faible partie de l'ancienne Ardenne[1], est l'Ardenne des géologues. Celle-ci n'est plus que la région élevée, de forme semi-lunaire, qui d'Hirson va au delà d'Aix-la-Chapelle, et de Charleville s'étend jusqu'à Liège et Namur. La composition schisteuse du sol lui donne un aspect sauvage; c'est un pays de tourbières et de brouillards. Beaucoup plus circonscrite encore, la division administrative que l'on appelle le département des Ardennes n'est qu'une réduction insignifiante de l'être géographique dont elle rappelle le nom.

Cette forêt, la forêt par excellence, *ar dean*, avait été personnifiée en une déesse que les Romains assimilèrent à leur Diane. L'Ardenne étant un grand pays de chasse, ce culte avait là sa raison d'être, comme plus tard celui de saint Hubert. Les ténèbres que la forêt répandait, le silence qui y régnait, avaient fait naître dans l'esprit des premiers habitants un sentiment profond d'effroi et de vénération. Comme toutes les grandes forêts, l'Ardenne abrita ses proscrits et ses brigands : ainsi les forêts d'Angleterre eurent leurs *outlaws*, les bois des Cévennes leurs camisards, et les maquis corses leurs bandits. Au témoignage de Strabon, lors de la conquête romaine, les Gaulois de cette région rassemblaient les rameaux des arbres les plus touffus et les disposaient habilement pour dissimuler les passages. Puis ils se cachaient dans les profondeurs de la forêt, où ils habitaient de petits îlots au milieu des marais. Au temps de la révolte du Trévire Florus contre Tibère, l'Ardenne abrita les défenseurs de l'indépendance gauloise. La forêt devint plus tard le repaire des brigands, car c'est en cette qualité que s'y retirèrent les quatre fils Aymon. Elle fut mêlée à toutes les fictions des trouvères. La Chanson de Roland la peuple de bêtes féroces : « Devers Ardene vit venir uns leupar ». Dans le roman de *Parthenope de Blois*, elle est traitée de « hisdouse et faée ». « Elle est si grande que les gens qui viennent par mer n'osent y aborder à cause des éléphants, des lions, des serpents et des dragons. »

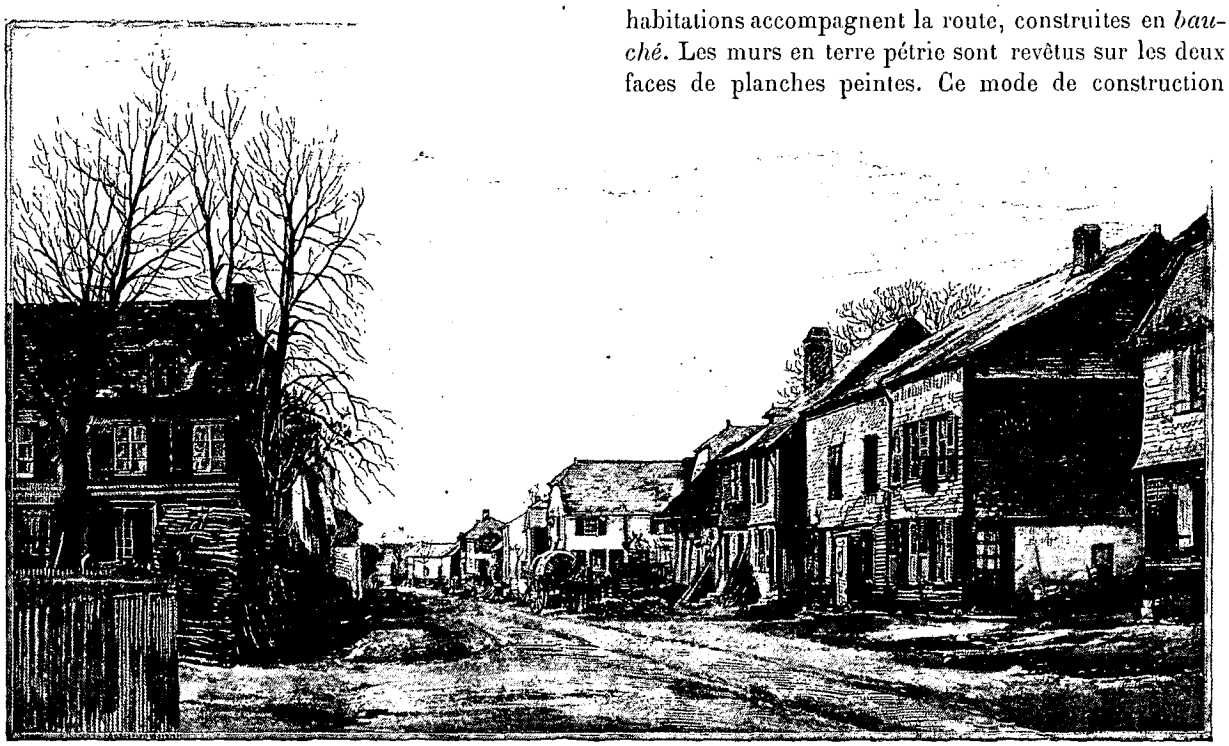
Le christianisme, qui n'y pénétra qu'à grand'peine et très tard, la dota de son grand thaumaturge, saint Hubert, le patron des chasseurs, le guérisseur de la rage. Notre-Seigneur, voulant en faire une des lumières les plus brillantes de son Église, le retira des embarras du siècle en lui apparaissant crucifié entre les bois d'un cerf. Le culte de Diane y persista jusqu'au Ve siècle, et il fallut les efforts de saint Hubert et de saint Bérégise, au siècle suivant, pour déraciner les dernières croyances païennes. Et même quelques-unes des superstitions anciennes eurent-elles la vie plus dure. Il n'y a pas longtemps que, la nuit, dans les sombres clairières, les habitants entendaient encore le cor et la meute : le chasseur nocturne n'était autre que saint Hubert, devenu l'apôtre de l'Ardenne et continuant à se livrer à son plaisir favori.

C'est en évoquant ces vieux souvenirs que nous pénétrons dans le bois des Potées, sur la route du Tremblois à Rocroi; mais la déception survient aussitôt, et elle doit nous accompagner jusqu'au bout, la sainte

1. Le livre si complet d'Alfred Maury sur *les Forêts de la France*, chapitre II, et la carte géologique qui se trouve à la fin de *l'Ardenne* de M. Gosselet, en montrent bien la différence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

horreur dont nous attendions le saisissement au seuil même de la forêt nous ayant sans doute épargné. En bien des endroits, la végétation forestière a disparu complètement. Les 10 kilomètres que l'on parcourt de Maubert-Fontaine à Rocroi en sont dépourvus. Un limon, provenant de la décomposition des schistes et profond de plusieurs mètres, recouvre le plateau d'un manteau jaunâtre. Ce sol sans consistance et sans pente se ravine facilement sous l'action des pluies, et le moindre orage suffit à modifier le régime hydrographique d'une centaine d'hectares. Ces surfaces dénudées, ou *rièzes*, sont d'une tristesse indicible.



MAISONS EN « BAUCHÉ »[1].

Sur d'autres points, la disparition de la forêt n'est que temporaire. Dans certaines clairières on aperçoit des champs peu étendus, dont la terre noire porte une vigoureuse moisson de seigle : ce sont autant de conquêtes de la culture sur la forêt. A distance des souches, on arrache à coups de hoyau, puis on brûle après desséchement le gazon, les bruyères et les broussailles des coupes exploitées. De ces sillons calcinés sortent de merveilleuses récoltes. Ce procédé de *sartage* est de pratique très ancienne. Les monastères qui, ici comme partout, furent des colonies agricoles, le mirent en usage, parce qu'il offrait le double avantage de reculer la forêt alors si envahissante et de substituer au labourage une culture plus aisée. Le sartage, cause de ruine pour nos forêts, souvent interdit, est toujours toléré. Les populations ne veulent pas renoncer aux jouissances éphémères qu'il procure, et se refusent à comprendre le grand dommage qui en résulte pour les communes propriétaires[1].

Ainsi s'en est allée la grande forêt, entamée par les rièzes, émiettée par les champs sartés. Et cette transformation n'a pas embelli le plateau ardennais. Nous l'avons escaladé par la pente qui du Tremblois monte à Rocroi, et nous en avons rapporté une impression peu enthousiaste. La route qui file rectiligne sur Rocroi à travers le bois des Potées ne laisse rien voir que le clocher de la petite ville. Pendant les trois lieues qu'elle se déroule, tirée au cordeau, rien ne se découvre, si ce n'est cette flèche aiguë, qui pointe ou s'enfonce suivant l'ondulation du terrain. De très rares habitations accompagnent la route, construites en *bauché*. Les murs en terre pétrie sont revêtus sur les deux faces de planches peintes. Ce mode de construction lutte, à ce qu'il paraît, contre l'humidité plus avantageusement que la pierre.

Si le limon des rièzes est en effet relativement sec, le sous-sol que constitue une couche imperméable de schistes et de phyllades empêche l'absorption complète des eaux pluviales. Il s'ensuit qu'à la base du limon il se forme une abondante nappe d'eau qui suinte ou ruisselle aux divers affleurements et à la tête des vallées. La décomposition des végétaux et en particulier des mousses au sein de ces nappes souterraines donne naissance à des dépôts tourbeux qui atteignent parfois un mètre d'épaisseur. Ces tourbières étaient assez activement exploitées il y a un demi-siècle. Leurs produits servaient au chauffage des machines et à certains usages

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

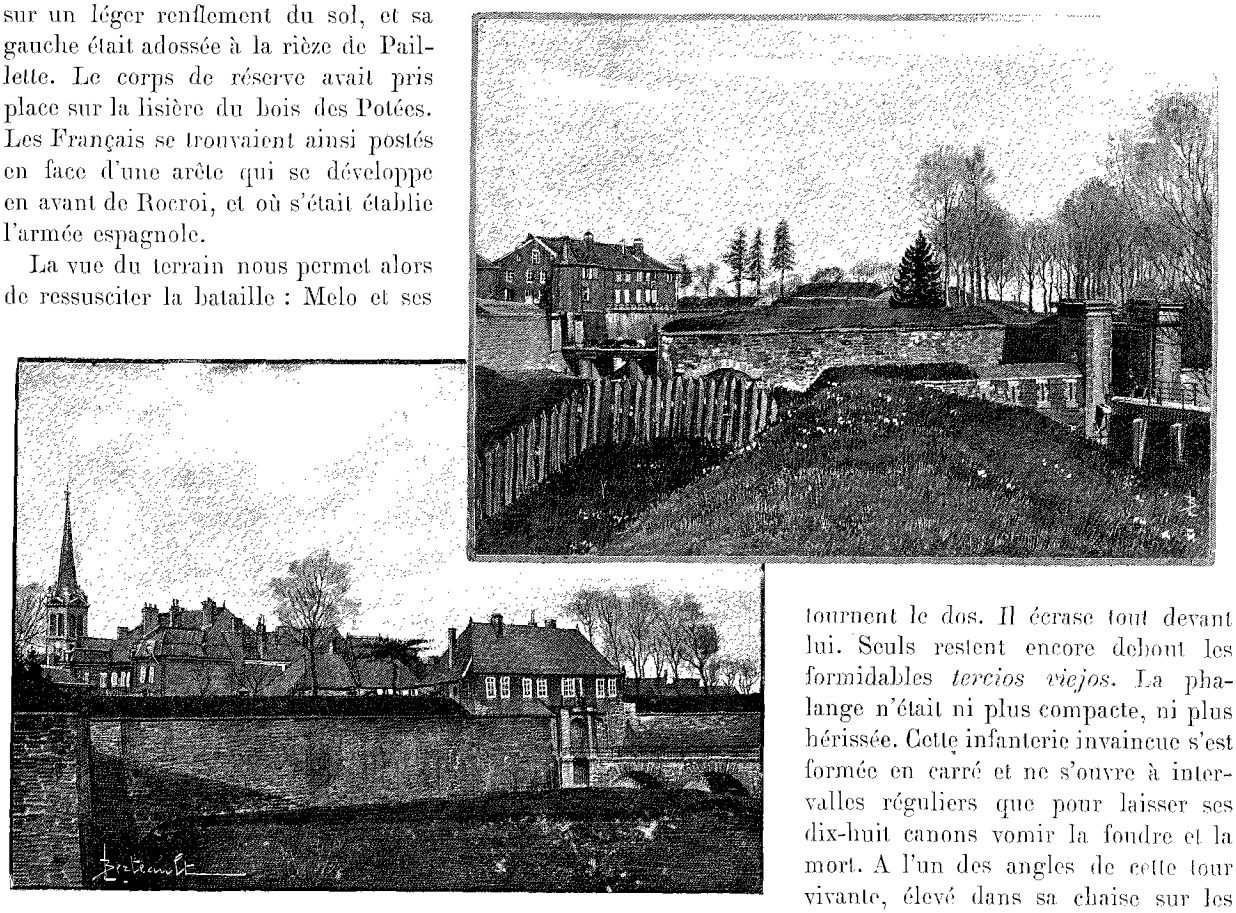
1. L'hectare de taillis sarté rapporte 20 francs par an, et celui du taillis sous futaie 30 francs. Comme le sartage revient tous les vingt ans sur un même point, l'hectare de taillis sarté ne rapporte donc, y compris la récolte en céréales, que 21 fr. 50 par an, ce qui équivaut à une perte de 8 fr. 50 pour la commune propriétaire de la forêt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

domestiques; mais dans ces dernières années, le bon marché de la houille a diminué la valeur de la tourbe et en a même arrêté l'exploitation.

Au sortir du bois des Potées, l'horizon se découvre, mais conserve son air de tristesse. A 2 000 mètres devant nous, au centre d'une clairière que les progrès de l'agriculture font plus grande chaque jour, la place de Rocroi barre la route. On n'en voit rien, d'ailleurs, que les remparts verts et l'église grise. A gauche, quelques maisons : c'est Rouge-Fontaine. Il existait là autrefois un bois; le duc d'Anguien y avait appuyé son aile droite. Son centre avait pris place sur un léger renflement du sol, et sa gauche était adossée à la rièze de Paillette. Le corps de réserve avait pris place sur la lisière du bois des Potées. Les Français se trouvaient ainsi postés en face d'une arête qui se développe en avant de Rocroi, et où s'était établie l'armée espagnole.

La vue du terrain nous permet alors de ressusciter la bataille : Melo et ses



VUE DE ROCROI [1].

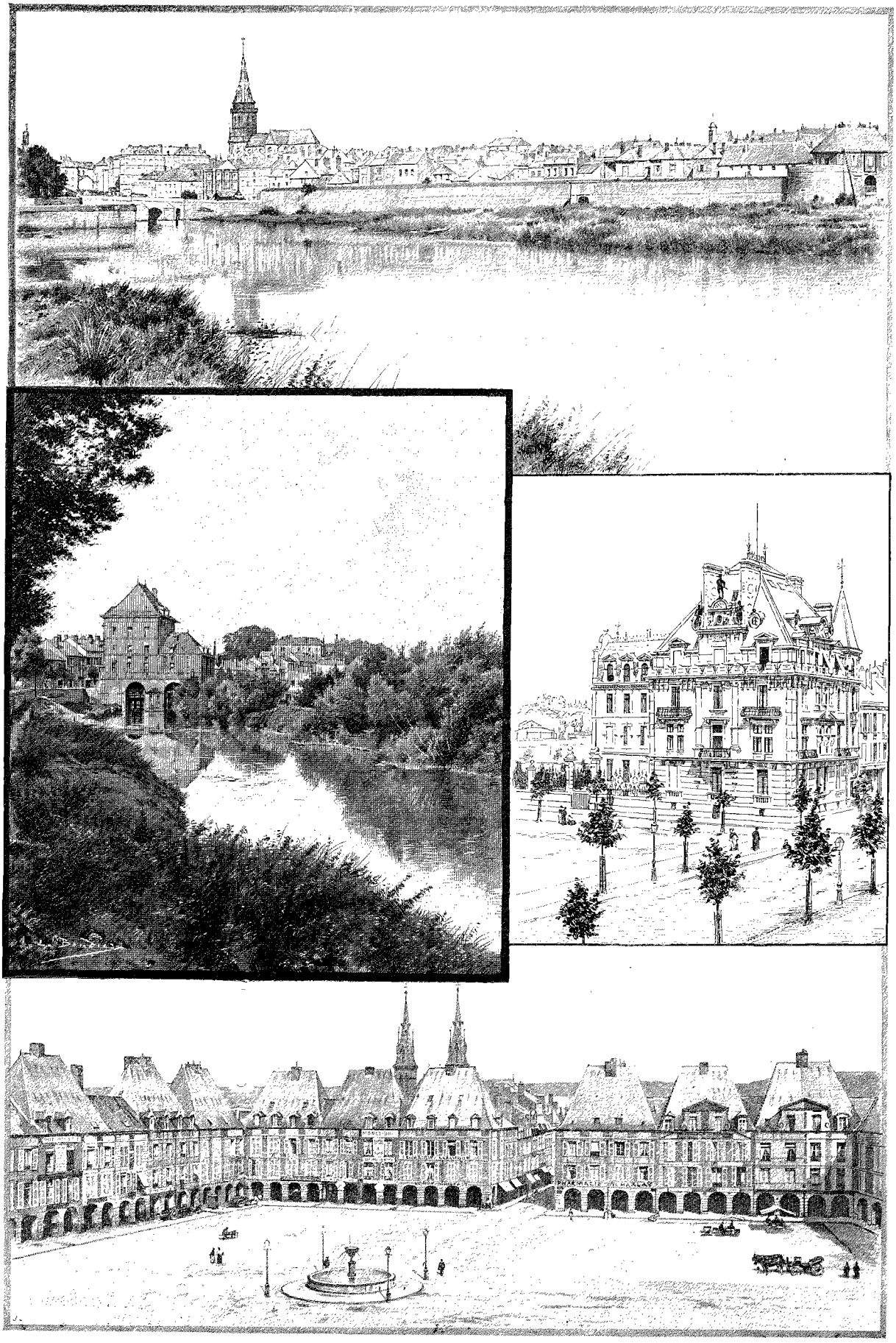
Espagnols investissant Rocroi, Anguien débouchant du sud par les défilés des Potées, les deux armées appuyées à un bois et à une rièze, et séparées par un petit vallon, dans le lointain la place de Rocroi qui doit être le prix de la victoire. L'action se déroule sous nos yeux. Le duc d'Anguien est sur pied dans la nuit du 18 au 19 mai, car c'est en pleine nuit, et non pas le matin « à l'heure marquée », qu'il fallut réveiller cet autre Alexandre. Il vient en effet d'apprendre que les Espagnols n'attendent que les renforts de Beck pour attaquer, et Beck doit arriver dans la matinée. Il engage le combat, bien qu'il ne soit encore que 3 heures du matin. Notre aile droite, commandée par Gassion et conduite par le prince en personne, culbute l'aile gauche de l'armée espagnole et se met à sa poursuite. Mais La Ferté, qui commande notre gauche, compromet la victoire jusque-là assurée. Sa cavalerie est culbutée et il faut que Sirot avec sa réserve arrête l'ennemi. Cependant notre centre, placé sous les ordres d'Espanan, voyant la gauche en fuite et la droite disparue, recule. Heureusement qu'Anguien, du haut d'un monticule, voit cette hésitation. Il confie à Gassion le soin de poursuivre l'ennemi, et ramène ses colonnes en ligne oblique sur les Espagnols qui lui tournent le dos. Il écrase tout devant lui. Seuls restent encore debout les formidables *tercios viejos*. La phalange n'était ni plus compacte, ni plus hérissée. Cette infanterie invaincue s'est formée en carré et ne s'ouvre à intervalles réguliers que pour laisser ses dix-huit canons vomir la foudre et la mort. A l'un des angles de cette tour vivante, élevé dans sa chaise sur les épaules de quatre porteurs et reconnaissable de loin à sa longue barbe blanche, le comte de Fuentès, plus qu'octogénaire, ne cherche plus dans sa défaite que des funérailles glorieuses. Il tombe et avec lui les *tercios viejos*.

Le théâtre du combat de Rocroi est si banalement triste qu'il faut un effort d'imagination et un entraînement d'érudition pour recomposer sur place la victoire qui fit le grand Condé, et qui déplaça l'hégémonie sur les champs de bataille en consacrant, avec la chute des bandes espagnoles, l'avènement de l'infanterie française.

Rien ici qui rappelle cette grande date. La seule relique de ce souvenir, la chaise du comte de Fuentès, donnée par le duc d'Anguien au major de la place, a disparu pour aller orner le Musée d'artillerie. Et les populations simples du plateau n'ont point encore

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie de Haumé.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MÉZIÈRES : LES REMPARTS. — CHARLEVILLE : LE VIEUX MOULIN, MAISON DITE DE BAYARD ET PLACE DUCALE.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

songé à exploiter le pèlerinage au champ de bataille de Rocroi. On ne peut que leur en savoir gré.

Depuis notre entrée dans le département, ces théâtres de combats anciens et modernes se succèdent avec une telle fréquence qu'ils deviennent, à la longue, une véritable obsession. Notre route en est jalonnée au point d'en être lugubre. De Rethel, où Turenne, égaré dans les rangs de l'armée espagnole, se laissait battre par Duplessis-Praslin, jusqu'à Rocroi, où le duc d'Anguien écrasait cette même armée, que de champs de bataille à traverser! La Marfée, où la politique de Richelieu éprouvait un échec; Beaumont, Bazeilles, Sedan, où sombra la fortune du second empire! Et à cette liste déjà bien longue manquent cependant encore les sièges meurtriers de Mouzon, de Sedan, de Mézières, de Charlemont et de Givet. Sur cette frontière héroïque, où se vidèrent si souvent les haines de deux races, bien peu de ruisseaux qui n'aient, à un moment, roulé du sang! bien peu de mottes de terre qui n'aient été rougies par quelque combat au nom plus ou moins retentissant!

Rocroi, qui date, comme ville, du XIVe siècle, a dû ses progrès à l'importance de sa situation militaire. François Ier en fit une place forte pour protéger contre les Impériaux notre frontière ouverte, sur ce point, entre la Capelle et Mézières. La position en parut très heureuse, car « l'assiette est stérile, à plus de deux lieues au plus près estant tous bois de haultes futayes, marescageux et pleins de mortes; et aux lieux défrichés n'y croist que des bruyères, ronces, genestes et menus tailliz, à cause que le terroir est argilleux et morveux.... Ainsi il est impossible d'y pouvoir camper en grand nombre pour l'assiéger plus de vingt-quatre heures au plus, encore en y portant des vivres[1] ». La place commande, il est vrai, le plateau et les vallées profondes qui y conduisent; mais elle est trop petite, ce qui ne lui a jamais permis de faire une bien longue résistance. Aussi est-elle prise par les calvinistes, reprise sur eux par les ligueurs, enlevée au roi de France par le prince de Condé conduisant ces mêmes Espagnols dans ces mêmes lieux où, dix ans auparavant, il les avait vaincus; elle capitule en 1815 après un bombardement de deux heures; elle ouvre trop vite ses portes, en 1871, à une colonne prussienne.

Dans les premiers jours de janvier, cinq bataillons, deux escadrons et six batteries étaient venus s'assurer de la possibilité de s'emparer par surprise de cette place, petite en vérité, mais qui gênait l'ennemi en servant de point d'appui aux corps francs de la région. Après un bombardement de quatre heures par les pièces de campagne, le général prussien estimait que l'entreprise ne pouvait réussir, et donnait déjà l'ordre de rentrer à Mézières, lorsque le commandant de la place se décida à capituler. Rocroi avait cependant sur ses remparts 53 canons, rayés pour la plupart, et des approvisionnements considérables.

1. Rabutin.

Le plan de Rocroi est aussi simple que possible. Ville et place, se trouvant être de création moderne, jouissent de la régularité des constructions qui ont tout d'abord figuré sur le papier. A peu près pentagonale, l'enceinte, qui met au front de Rocroi une double couronne de verdure, à peine franchie, on débouche en quelques pas sur la place d'armes. Une dizaine de rues en rayonnent et aboutissent aux remparts. C'est une miniature de ville avec des miniatures de rues, où vivent, d'un air d'ennui, les 834 habitants, dont une bonne partie de fonctionnaires, puisque Rocroi est à la fois place de guerre, sous-préfecture et tribunal de première instance. Dans une aussi petite ville, ce bataillon de salariés est l'élément important. Qu'on le supprime et Rocroi ne sera plus qu'un village. C'est par ce groupe de fonctionnaires qu'il se rattache à la vie nationale. Leur va-et-vient active la circulation des idées, dont le courant, livré à lui-même, n'aurait jamais franchi les pentes qui conduisent à Rocroi. Parmi les petites villes qui furent menacées naguère de perdre leur sous-préfecture, il n'en est pas qui eussent plus souffert de cette suppression. Éloigné de tout cours d'eau, oublié dans la distribution de nos voies ferrées, et sans espérance qu'une industrie quelconque vienne accroître ses ressources, Rocroi serait aussitôt tombé au rang de gros bourg.

En considération de la pauvreté des habitants, l'ancienne monarchie leur accorda constamment l'exemption de l'impôt. Ce privilège leur fut confirmé par tous nos rois jusqu'à Louis XVI. « La ville, disait la supplique des Rocroyens à ce prince, n'offre à ses habitants qu'un terrain ingrat et stérile, duquel la main de l'homme n'a pu tirer jusqu'ici aucune espèce de produit.... Il a été impossible d'y établir aucun commerce ni manufacture.... Cependant les rois ont reconnu que si cette ville était inhabitée, l'ennemi aurait, dans des temps de guerre, un passage libre et assuré, et l'on aurait vu, nombre de fois, la Champagne et les provinces qui l'avoisinent ravagées par des partis... si le courage et la fermeté des habitants de cette ville ne les eussent arrêtés dans leurs courses. Bien convaincus de cette idée, nos rois ont voulu se rendre maîtres du passage de cette frontière, en accordant à ceux qui demeurent à Rocroi nombre de franchises et d'exemptions, proportionnées à la nature du sol qui avoisine leur domicile. »

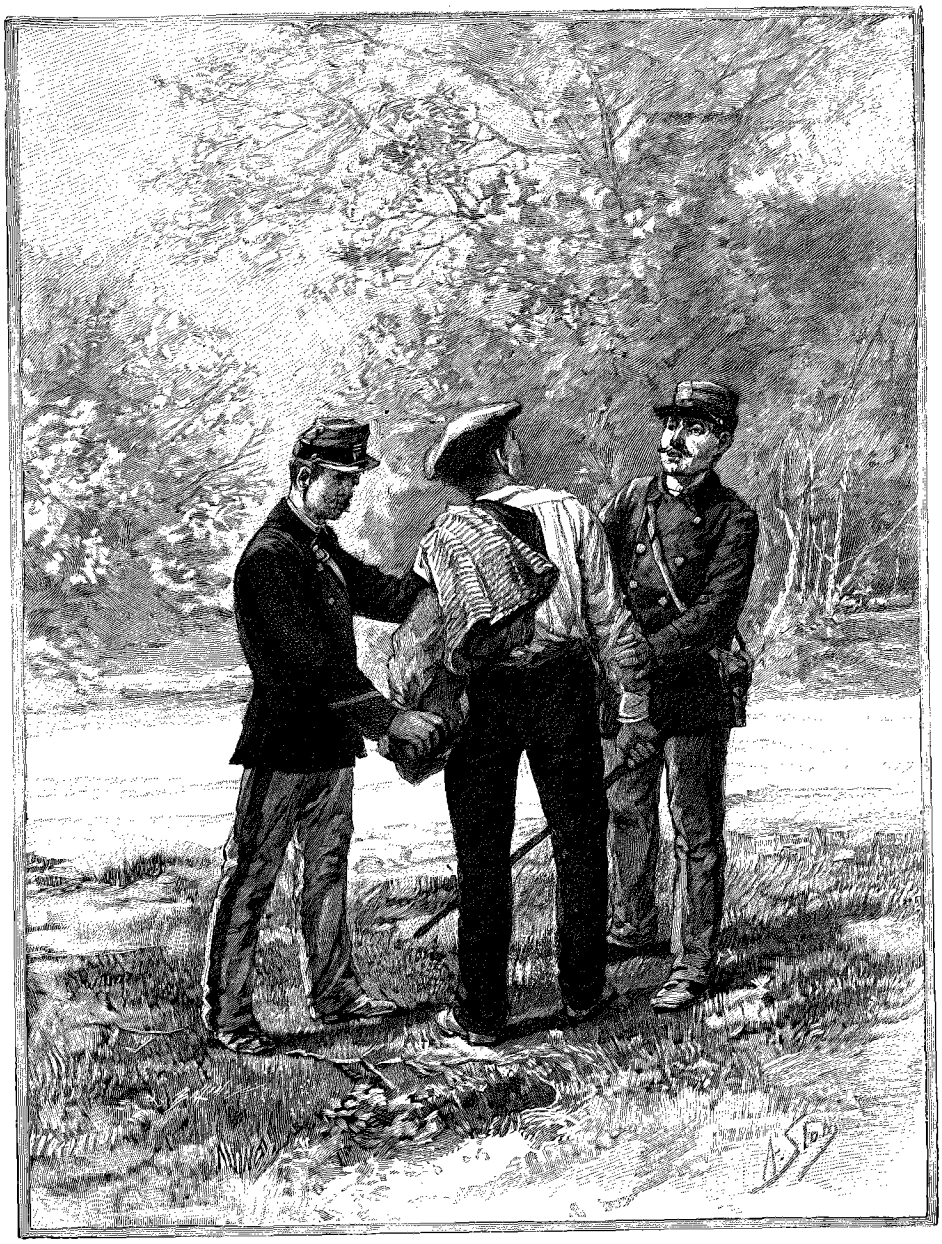
A un siècle de distance, la situation ne nous paraît guère améliorée. La population du canton, exclusivement agricole, est très clairsemée et reste stationnaire[1], et celle de l'arrondissement s'est vue réduite par les traités de 1815, qui lui ont enlevé une notable portion de territoire. L'importance administrative de Rocroi fut alors particulièrement éprouvée par la perte de Philippeville et de Marienbourg, ainsi que par la formation de cet *entrant* qui nous impose la limite tortueuse de Maubeuge à Givet, laisse ces deux localités sans com-

1. 35 habitants au kilomètre carré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

munications, isole et rend inutiles Avesnes et Rocroi.

A la pointe orientale de la place, le plateau se creuse pour donner naissance à un vallon étroit que l'on a baptisé « la vallée de misère ». Cette dénomination répulsive est précisément ce qui lui attire quelques visiteurs. Le ruisseau du Moulin, dont les premières gouttes perlent au pied des remparts de Rocroi, blanchit le fond de ce sillon qui va s'enténébrant jusqu'à Revin, où il débouche brusquement dans la pleine lumière de la Meuse élargie. Rien sur la route, si ce n'est quelques douaniers et leurs chiens; nul bruit que celui du torrent qui au fond écume sur le feuilletage des schistes; aux deux côtés du ravin, les taillis sombres de chênes, que le bouleau raye d'une ligne argentée; et, dans le fond, des chutes de croupes barrant l'horizon, bleuies par l'éloignement.



DOUANIERS ET CONTREBANDIER [1].

La vallée va s'encaissant, et l'austérité du paysage s'en accroît. Aux heures douteuses de l'aube et du crépuscule, il monte du ruisseau et il tombe des cimes un brouillard de tristesse auquel on a hâte d'échapper. Le saisissement mystérieux nous envahit ici, que nous avions vainement cherché sur le plateau dans les clairières.

On se trouve là, d'ailleurs, en plein pays de légendes. Le « Mahwot », cet animal amphibie qui court sous les eaux d'un bout du fleuve à l'autre, depuis Revin jusqu'à Liège, suit certainement cette vallée pour gagner le plateau de Rocroi, où il change de nom et de figure, devient le « Karnabo », avec une trompe et des yeux de basilic. Chooz n'est pas loin, où, le soir des Rois, il est peut-être encore des filles qui se lèvent au premier coup de minuit pour connaître l'époux que le ciel leur destine. Un pied sur le lit, et l'autre sur le plancher, elles récitent avec ferveur trois *Ave Maria*. Leur miroir alors s'anime. Heureuses celles dont la glace renvoie l'image d'un jeune homme souriant! Mais, hélas! si c'est un cercueil qui apparaît, c'est signe de mort au printemps de la vie. L'absence de toute image est pour la jeune fille la certitude qu'elle mourra sans avoir trouvé de mari[2].

Les Dames de Meuse sont aussi dans le voisinage, témoignage éternel de l'adultère puni. Les « anciens » vous raconteront encore que les trois fils du seigneur d'Hierges, après avoir épousé les trois filles du seigneur de Rethel, Hodierne, Berthe, Ige, partirent pour la croisade, et comment Dieu pour punir leurs épouses infidèles les changea en trois gros rochers, le jour

1. *Dessin de Slom, gravé par Bazin, d'après une photographie de M. Mincy.*

2. Cette coutume est aussi très répandue dans le département de la Meuse. On peut lire à ce sujet le *Chérie* de J. de Goncourt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même où Jérusalem fut prise d'assaut. C'est dans les environs, à Oignies, aujourd'hui commune belge, à moins que ce ne fût à Château-Regnault, qu'à certaines époques on entendait dans les airs : « Ceux de Renwez, ceux de Juniville, ceux de Bourg-Fidèle, sont-ils arrivés? — Oui. — Eh bien, que la danse commence! » C'était le sabbat des sorciers ardennais.

Et les « Annequins » devaient aussi avoir établi par là leur résidence. Ces serviteurs des sorciers, qui s'en servaient comme d'exécuteurs de leurs hautes œuvres, avaient pour mission de harceler les passants attardés. Ils leur apparaissaient sous forme de feux follets et cherchaient à les entraîner dans les marais. Il fallait, pour s'en préserver, se cacher vivement dès qu'on les apercevait. Si l'on portait le sac, qui autrefois était employé dans les Ardennes à garantir de la pluie tout le haut du corps, on devait s'y enfermer en entier. « Une nuit qu'un batteur en grange revenant de son travail avait, tout proche d'un marais, rencontré un Annequin, il se crut suffisamment caché en se dissimulant derrière son van. Mais il laissait voir ses pieds, sur lesquels l'Annequin vint se poser; une lutte terrible s'engagea entre le lutin et sa victime, et la victoire resta définitivement à l'homme, qui ne fut pas noyé, mais qui jusqu'à sa mort souffrit presque journellement des pieds[1]. »

Un amateur du *Folk-lore* se trouverait à l'aise dans ce milieu de superstition, où les grandes puissances étaient naguère encore le sorcier, le rebouteur et la sagneuse[2]. Nous ne jurerions même pas qu'ils aient à l'heure actuelle entièrement disparu. Un instituteur du département ne communiquait-il pas, il y a quelques années, un autographe de la sagneuse de Balan, sorte d'autorisation qu'elle lui donnait d'exercer la médecine en son lieu et place? Et un docteur du pays de Gespunsart n'était-il pas appelé à soigner une sorcière qu'un client féroce avait fort malmenée dans la persuasion qu'en la violentant il la forcerait à le guérir de façon plus efficace? En tout cas, si ces croyances malfaisantes existent encore quelque part dans les Ardennes, la *vallée de misère*, si lugubre et si dépeuplée, est bien digne de leur offrir un dernier asile.

Aux approches de Revin, les habitants reparaissent; mais quelque chose disparaît : ce sont les démonstrations de politesse. Le phénomène n'est point d'ailleurs particulier au pays, et nous le constatons toutes les fois que nous passons d'une région agricole de richesse moyenne à un centre industriel. Le paysan, surtout dans les pays pauvres, est resté serf par bien des côtés; il en a gardé les allures craintives, la politesse humble, le respect du *monsieur* qui passe. Il ne le connaît pas; mais c'est peut-être une autorité quelconque, un dépositaire de cette force publique qui a si longtemps pesé sur les campagnes, et il salue parce qu'il juge prudent de saluer. Bien plus fort sur le chapitre de ses droits, le paysan suburbain a retiré du frottement journalier avec les citadins plus de sans-gêne et moins de circonspection.

Ce trait de mœurs nous revenait en l'esprit pour la millième fois, comme nous passions devant la cité ouvrière de Saint-Nicolas et ses hauts-fourneaux qui ont eu la malencontreuse idée de venir s'installer à l'entrée de la *vallée de misère* pour nous en gâter le pittoresque.

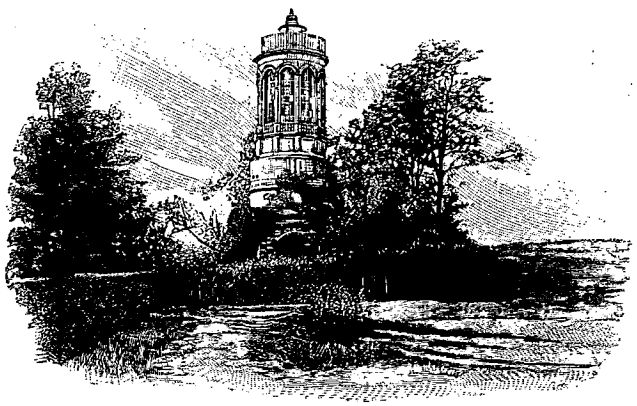
I.-A. RAYEUR.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. *Traditions des Ardennes*, par Albert Meyrac. Charleville, 1890, 1 vol. Nous renvoyons à ce livre si complet et si curieux les traditionnistes désireux de connaître le *Folk-lore* du département.

2. « La sagneuse est la personne qui guérit à l'aide de signes de croix. Elle ne peut, d'après ses rites, car il y en a pour elle encore, même en l'an de grâce 1890, transmettre la connaissance de ses secrets qu'à son fils ou à son neveu. Le sagneux, lui, transmettra ses pouvoirs et ses talents à sa fille ou à sa nièce. » (Meyrac, *ouvrage cité.*)

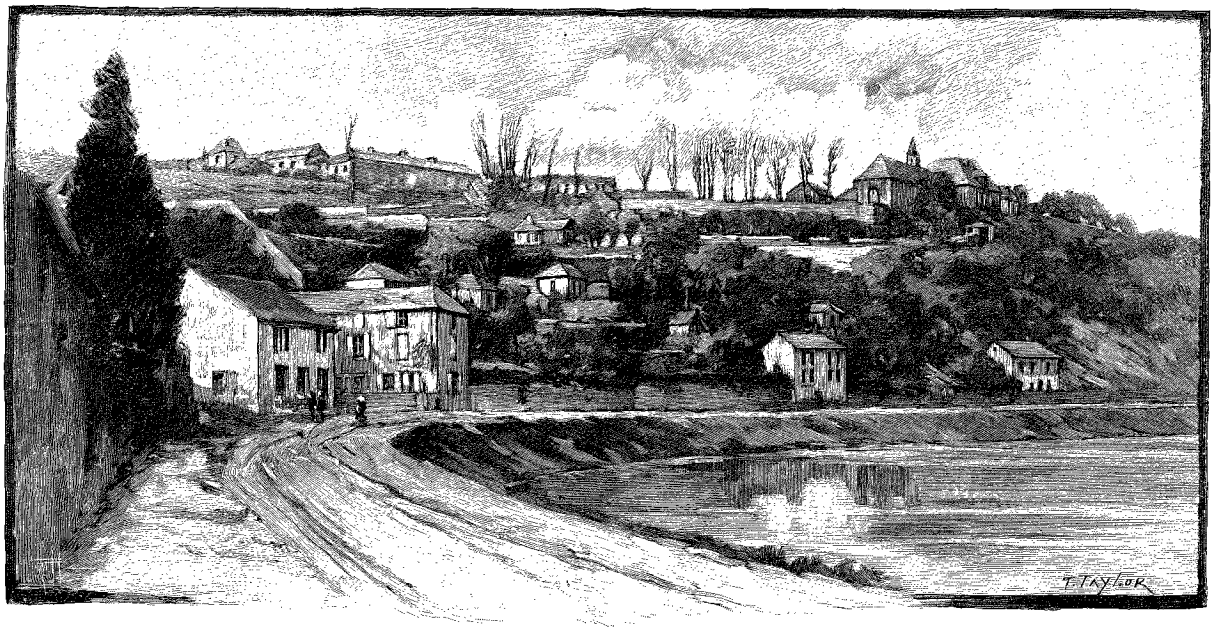
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Letellier.*



LA TOUR BOUGON[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



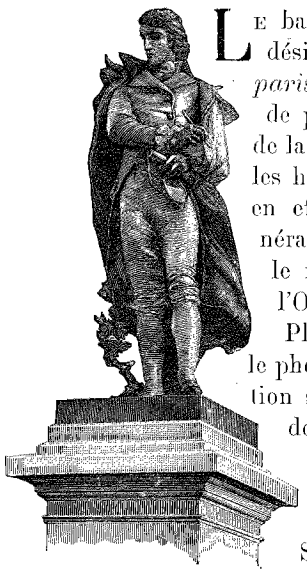
BEL-AIR, PRÈS DE CHARLEVILLE [1].

A TRAVERS L'ARDENNE FRANÇAISE [2],

PAR M. L.-A. RAYEUR,

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, PROFESSEUR AU LYCÉE DE CHARLEVILLE.

Une rue industrielle de 100 kilomètres : le couloir de la Meuse.



STATUE DE MÉHUL [3], À GIVET (PAGE 187).

Le bassin naturel que les géologues désignent sous le nom de *bassin parisien*, ne s'arrête pas à la ligne de partage des eaux de la Seine et de la Meuse. Cette ligne, formée par les hauteurs de l'Argonne, appartient en effet au grand plan de pente générale qui de l'Ardenne incline vers le fond de cuvette où convergent l'Oise, l'Aisne, la Marne et la Seine. Plateaux, collines et vallées offrent le phénomène constant d'une diminution successive de hauteur. Pourquoi donc la Meuse, résistant à la pente générale, et alors que de faibles coteaux et des cols surbaissés la séparent du bassin de la Seine, a-t-elle renversé de formidables obstacles pour s'échapper vers le nord ?

Il fut un temps où ses eaux, trouant l'Argonne au défilé du Chesne-Populeux, se rendaient à la Seine par la vallée de l'Aisne. Les graviers diluviens qui se voient aux environs du Chesne sont les indices d'un ancien courant. Cette trouée, qui sert de passage au canal des Ardennes, est d'ailleurs de niveau avec la Meuse à Stenay [4]; en sorte que jeter, même avec une forte pente, la Meuse dans l'Aisne, serait loin d'être une entreprise gigantesque. La direction qu'on lui voit actuellement lui fut imprimée à l'époque où les mouvements du sol, émergeant complètement le bassin parisien, donnèrent aux collines jurassiques d'entre Aisne et Meuse leur relief définitif. Et cette direction surprend d'autant plus que la rivière n'a pas emprunté à travers les plateaux schisteux de l'Ardenne un chemin tout fait. L'hypothèse d'une faille doit être écartée, puisque les couches se prolongent sans déviation d'une rive à l'autre. La vallée est bien certainement le fait de l'érosion.

La présence de la faune quaternaire dans les cavernes qui s'ouvrent à une faible hauteur au-dessus de la vallée donne la date de la fin du travail accompli par le fleuve. A cette époque, le couloir de la Meuse servait de passage aux troglodytes qui allaient dans la Champagne faire leurs provisions de silex. Plus tard commença à se former le dépôt d'alluvions qui, à certains endroits, s'élèvent jusqu'à 30 mètres au-dessus du niveau de la rivière, cachant le pied de la falaise schisteuse sous une terrasse diluvienne. Mais ces dépôts sont rares, le courant resserré entre les roches primaires ayant été assez puissant pour empêcher même la formation des cônes de déjection au confluent des vallées secondaires avec la vallée principale [5].

Le sillon sinueux dont nous venons de raconter la

1. *Dessin de Taylor, gravé par Ruffe.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 161.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
4. 176 mètres.
5. La Meuse a perdu de sa largeur par la canalisation. Avant les derniers travaux, on l'estimait, en temps d'étiage, à 66 mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formation a son ouverture aux portes mêmes de Charleville. Étroit comme les cañons du Tarn et du Lot, il en a les profondeurs sombres, les plis et replis, mais il en diffère par ses pentes boisées et surtout par des couleurs moins nuancées. Avec ses teintes jaunes ou rouges, et ses falaises en surplomb dont les lèvres torturées laissent apercevoir le ciel bleu, le cañon de nos rivières caussatières nous paraît l'emporter sur le couloir de la Meuse en sauvage grandeur.

La vallée de cette dernière est en effet incomparablement plus peuplée, la densité de la population s'élevant au chiffre de 700 habitants au kilomètre carré. De Charleville à la frontière belge, dans chacune des boucles de la Meuse, au confluent de chaque ruisseau, se pressent les cités ouvrières et les hauts fourneaux. L'industrie est la seule raison d'être de ces agglomérations, qui se succèdent serrées comme les grains d'un immense chapelet. Nouzon est la première station de ce pèlerinage dont Givet doit être pour nous la dernière étape.

Le modeste hameau de Nouzon n'a pas mis un siècle à se transformer en petite ville[1]. L'industrie de la ferronnerie et l'établissement d'une manufacture d'armes ont brusquement grandi cette ruche active jusqu'à lui inspirer l'émancipation administrative : Nouzon est en train de rêver son autonomie cantonale. Nous la lui souhaitons volontiers en même temps qu'un peu plus de souci de sa propreté. C'est pour échapper à ses alluvions de poussière que nous avons fait l'ascension du ravin qui débouche à Nouzon, et, comme ce coin d'Ardenne nous a paru mériter d'être fouillé, nous avons remonté le torrent jusqu'à sa source en pays belge.

Comme les grands fleuves de l'Afrique dont le nom change au gré des peuplades riveraines, l'humble Goutelle, dont le développement total n'excède pas 13 kilomètres, roule ses eaux sous quatre appellations différentes. Elle emprunte tout d'abord le nom du village belge de Pussemange, troue la frontière par un beau vallon au bout duquel se dessine Gespunsart. Elle devient alors la Goutelle, sert de collecteur à quelques torrents, dont l'un, la Lutinière, lui impose un moment son nom. Elle devient enfin le Nosassay, après avoir reçu le ruisseau du Maidimont. Cette complication de noms se trouve répondre à l'enchevêtrement des anciennes divisions territoriales. Les communes de Cons-la-Grandville et de Neufmanil que la Goutelle traverse étaient en effet des enclaves de l'Empire dans le royaume de France. Elles furent réunies au domaine de la couronne à la suite d'un échange avec Marie-Thérèse.

La vallée de la Goutelle n'est point sans charmes. Les collines n'y ont pas une grande élévation, mais leurs pentes converties en prairies et leurs sommets boisés ont un air riant; les brusques détours de la rivière font le paysage varié. Sous ces dehors agréables se dissimule toutefois un fléau terrible. Les rives marécageuses donnent naissance à des vapeurs malsaines. Il n'y a pas encore bien longtemps que la fièvre était là endémique. On n'y vivait guère au delà de la cinquantaine, et c'était un phénomène rare qu'un septuagénaire. La mise en culture de la vallée et l'aménagement des bois ont produit ici leurs effets accoutumés sur la santé publique.

En même temps que les fièvres, s'en vont aussi les superstitions. Et cependant les Gros Bois, jadis hantés par les esprits malfaisants et si longtemps le théâtre d'histoires effrayantes, n'ont pas dépouillé entièrement la mystérieuse horreur dont les enveloppait l'imagination populaire. Dans le pays de Gespunsart, les vieilles légendes trouvent encore du crédit. L'*ouyen*[1] des Gros Bois fait toujours la terreur des esprits simples. Au siècle dernier, le couvent de la Val-Dieu comptait parmi ses membres un chasseur déterminé, le frère Gauthier. Un dimanche, il sort au matin avant l'office, dans l'intention de battre le bois. Une fois sur la piste, il cède à l'entraînement et n'entend pas le son des cloches. Pendant que les religieux, qui attendent son retour pour commencer *Prime*, regardent avec effroi sa stalle vide, frère Gauthier continue à s'enfoncer dans la forêt. Il s'arrête, examine le pied : « Que le diable m'emporte, s'écrie-t-il, si ce n'est un loup! » Quelques pas plus loin il tue la bête : ce n'était qu'un méchant renardeau. Gauthier pâlit d'effroi; mais il est déjà trop tard. Satan est là, un petit vieux, noir, les pieds fourchus, le front cornu. Gauthier cherche son chapelet : hélas! il ne l'a plus. Et le diable lui présente une cédule où est écrite la donation que le moine fait de son âme. Comme il n'a pas d'encre, Satan l'engage à se piquer la veine. « Signe seulement et je renonce à ton corps; je me contente de ton âme; mais, en souvenir de la grâce que je te fais, tu viendras, chaque nuit, faire treize fois le tour des Gros Bois, en excitant tes chiens comme font les chasseurs. » Depuis, le moine quitte chaque nuit sa cellule, criant à ses chiens : « Ouh! ouh! tayau! tayau! » Dans la contrée on l'appelle l'*ouyen*. Personne ne l'a vu; mais les bonnes femmes l'ont entendu cent fois, et les enfants craignent de le rencontrer le soir dans le bois.

Ce pays perdu vit de l'industrie des clous à la main, qui y a survécu à l'apparition des grandes usines. Tous les villages, aux environs de Charleville, avaient encore leurs petites forges il y a un quart de siècle. C'étaient des ateliers de famille où tout le monde frappait sur l'enclume. Il n'y avait pas jusqu'au petit chien

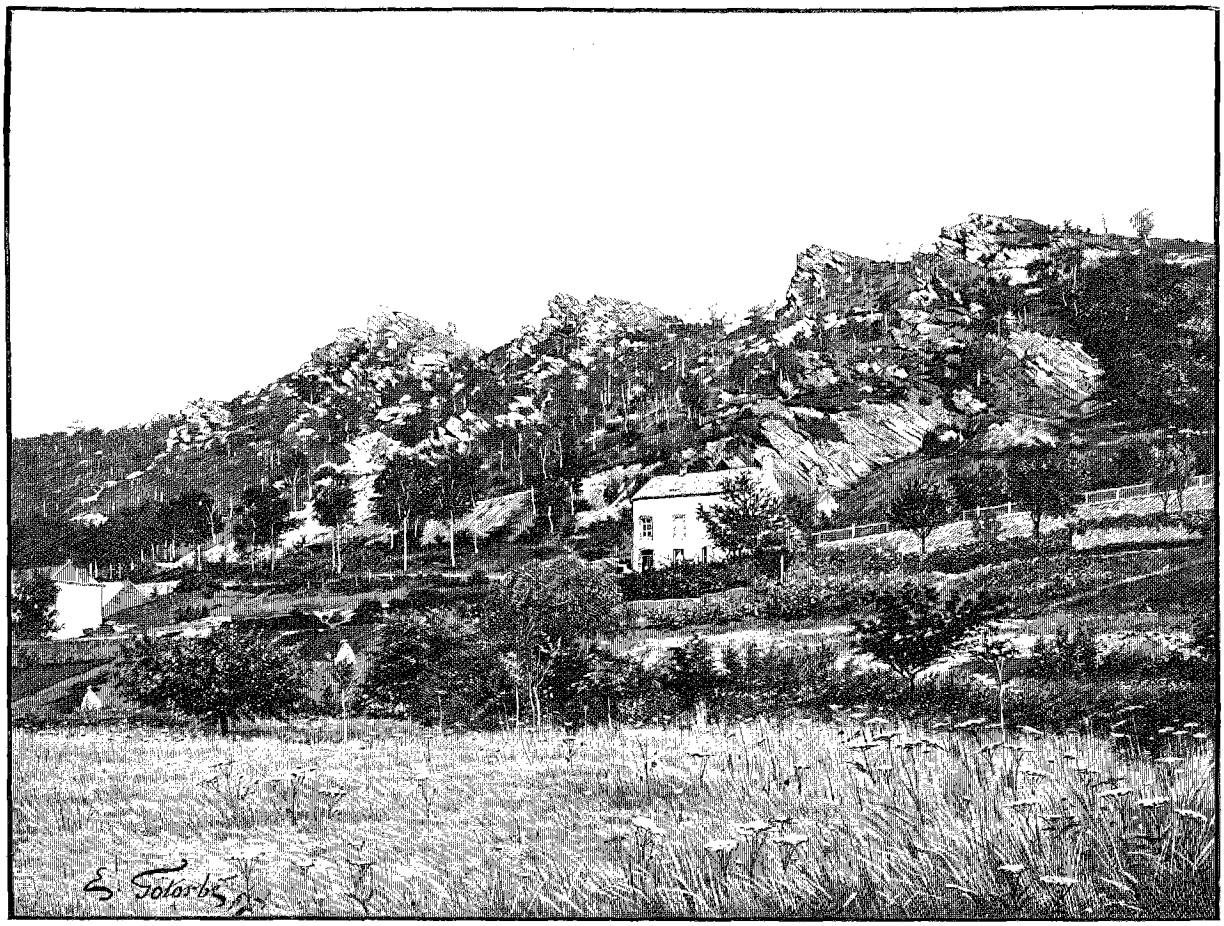
à Sedan, 70 mètres à Mézières, 85 mètres à Monthermé, 100 à Givet. La profondeur moyenne était de 2 mètres à Sedan, 1 m. 32 à Mézières, 1 m. 46 à Monthermé, 1 m. 60 à Givet. La pente moyenne était estimée à 0 m. 00 019 entre Sedan et Mézières, 0 m. 00 024 entre Mézières et Monthermé, 0 m. 00 049 entre Monthermé et Givet. La moyenne de la vitesse était de 0 m. 70 par seconde.

Le débit en temps d'étiage est de 8 mètres cubes par seconde à Sedan, de 11 à Mézières, 18 à Monthermé, 19 à Givet. Dans les grandes eaux ordinaires, il passe 600 mètres cubes à Givet.

1. 7 069 habitants.

1. C'est-à-dire « le crieur ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES QUATRE-FILS-AYMON[1] (PAGE 180).

de la maison qui ne prît part au travail. Engagé dans un tambour et s'y donnant l'illusion d'une course furieuse, il mettait en mouvement le soufflet de la forge. L'établissement de la grande métallurgie fut la mort des petits fourneaux, qui s'éteignirent. Les moteurs hydrauliques et les petits chiens ne se rencontrent plus guère aujourd'hui que dans le bassin de la Goutelle et dans quelques villages de la Semoy.

Au-dessous de Nouzon commencent les méandres de la Meuse, simples replis ou boucles presque fermées qu'un mince pédoncule rattache au plateau. Le rebroussement du fleuve vers le sud est toujours provoqué par la direction des couches et par le degré de résistance qu'elles opposent au courant[2]. Chaque boucle abrite sa petite agglomération : Joigny, Braux, Levrezy ; mais il suffit de passer pour avoir tout vu. C'est tout au plus s'il vaut la peine de jeter un coup d'œil sur l'église de Braux. Son territoire n'était qu'une affreuse solitude, lorsque Hincmar y fonda une collégiale dont l'heureuse influence commença la transformation de ce pays sauvage. Les rapides accroissements de l'église de Braux encouragèrent les fondations ecclésiastiques dans la vallée de la Meuse. Les populations accouraient alors se grouper autour des abbayes, comme elles le font aujourd'hui autour des hauts fourneaux. S'échelonnant tout le long du défilé de la Meuse, églises et monastères faisaient au voyageur la route facile et sûre. Tout à côté de Charleville, c'était à Belair le couvent des Hiéronymites, qu'il retrouvait un peu plus bas à Fumay ; puis se succédaient à la Val-Dieu les religieux de l'observance de Prémontré, à Revin les Dominicains, les Recollets à Givet, les Templiers à Foisches. Au cœur de cette terre de païens et de sangliers, il se sentait, tant que se déroulait devant lui le ruban de la Meuse, en pays de christianisme et de civilisation.

En passant devant Levrezy, nous avons vainement cherché sur la berge les chiens savants qu'y avait vus Théophile Gautier. Au cours d'un voyage aux bords de la Meuse, il avait été frappé du curieux manège de ces animaux. De temps en temps sortait d'une maison un chien haletant. Ce chien en éveillait un autre, qui, l'air résigné et la queue basse, se dirigeait vers la maisonnette d'où le premier s'était élancé. Ces chiens appartenaient à une clouterie dont ils mettaient le soufflet en mouvement. Chaque animal courait dans le tambour pendant un temps déterminé et, son travail

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

2. Dans son savant ouvrage sur l'Ardenne, M. Gosselet a formulé la loi de ces changements de direction. Ils correspondent, dit-il, « à une courbure des strates, et la courbe des rives est inverse de la courbe stratigraphique », p. 846.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fini, allait susciter son remplaçant avec une régularité que l'horloge la mieux réglée ne surpassait pas.

C'est après avoir franchi Levrezy que l'on entre dans le grandiose. Le couloir meusien s'étrangle, et la paroi crénelée des Quatre-Fils-Aymon en constitue la porte formidable. La montagne doit ce nom à quatre mamelons serrés comme des cavaliers enfourchant la même monture. Ce sont les quatre preux montés à la file sur le bon cheval Bayard, tels qu'ils se voient sur la couverture de la *Bibliothèque bleue*. La vieille légende qui des poèmes du XIIe siècle a passé dans toutes les littératures européennes, se retrouve ici. On y voyait encore, il y a quelques années, une grande pierre carrée : c'était la table de Maugis. A Château-Regnault, au pied de la montagne dentelée, persiste le souvenir du bon chevalier Regnault qui joua plus d'un tour à Charlemagne, se fit de chevalier maçon et porta sur son dos les blocs énormes dont fut faite la cathédrale de Cologne. Les quatre dentelures de la crête sont dues à l'inégalité de la désagrégation des roches qui la constituent. Les quartzites, présentant plus de résistance, se sont maintenues sous forme de pointes saillantes, tandis que les parties intermédiaires, formées d'un schiste tendre, ont été profondément entamées par les érosions.

Un peu à gauche des Quatre-Fils-Aymon, un autre bloc de quartzite noir se dresse au-dessus de Château-Regnault. Sur ce rocher était construite une forteresse qui contribua pour une grande part au succès du duc d'Anguien à Rocroi. Beck rejoignant au jour fixé Melo, l'issue du combat n'en eût-elle pas été modifiée, et notre victoire ne devenait-elle pas douteuse? Mais Beck s'acharna contre Château-Regnault. Une misérable bicoque, en arrêtant pendant un jour une partie de l'armée espagnole, permit ainsi à Condé d'en écraser l'autre partie. Déjà l'éternelle histoire du général attendu et qui n'arrive pas!

La forteresse qui avait donné son nom au village de Château-Regnault était la capitale d'une principauté, à laquelle ressortissaient une trentaine de communautés. La vallée de la Meuse, de Nouzon à Monthermé, et la vallée de la Semoy, de la Val-Dieu aux Hautes-Rivières, relevaient de cette principauté souveraine dont le titulaire pouvait « se dire et nommer roi ou empereur desdites terres, y ayant autorité d'y porter couronne d'or ou d'acier; reconnaissant icelle tenir de Dieu seul et non d'hommes ou supérieurs quelconques[1] ». La principauté, bien que soumise pour le spirituel à la crosse des archevêques de Reims, se trouvait en effet être « Terre d'Empire », par suite de sa position même sur la rive droite du fleuve. Après avoir passé de la maison de Rethel dans celles de Flandre et de Bourgogne, de celles-ci dans les maisons de Clèves et de Nevers, puis dans celle de Guise, elle avait été portée dans la maison de Conti par le mariage de Marguerite de Lorraine avec François de Bourbon, prince de Conti.

1. Sentence générale des terres souveraines de Château-Regnault, rendue par le duc de Guise, en 1575.

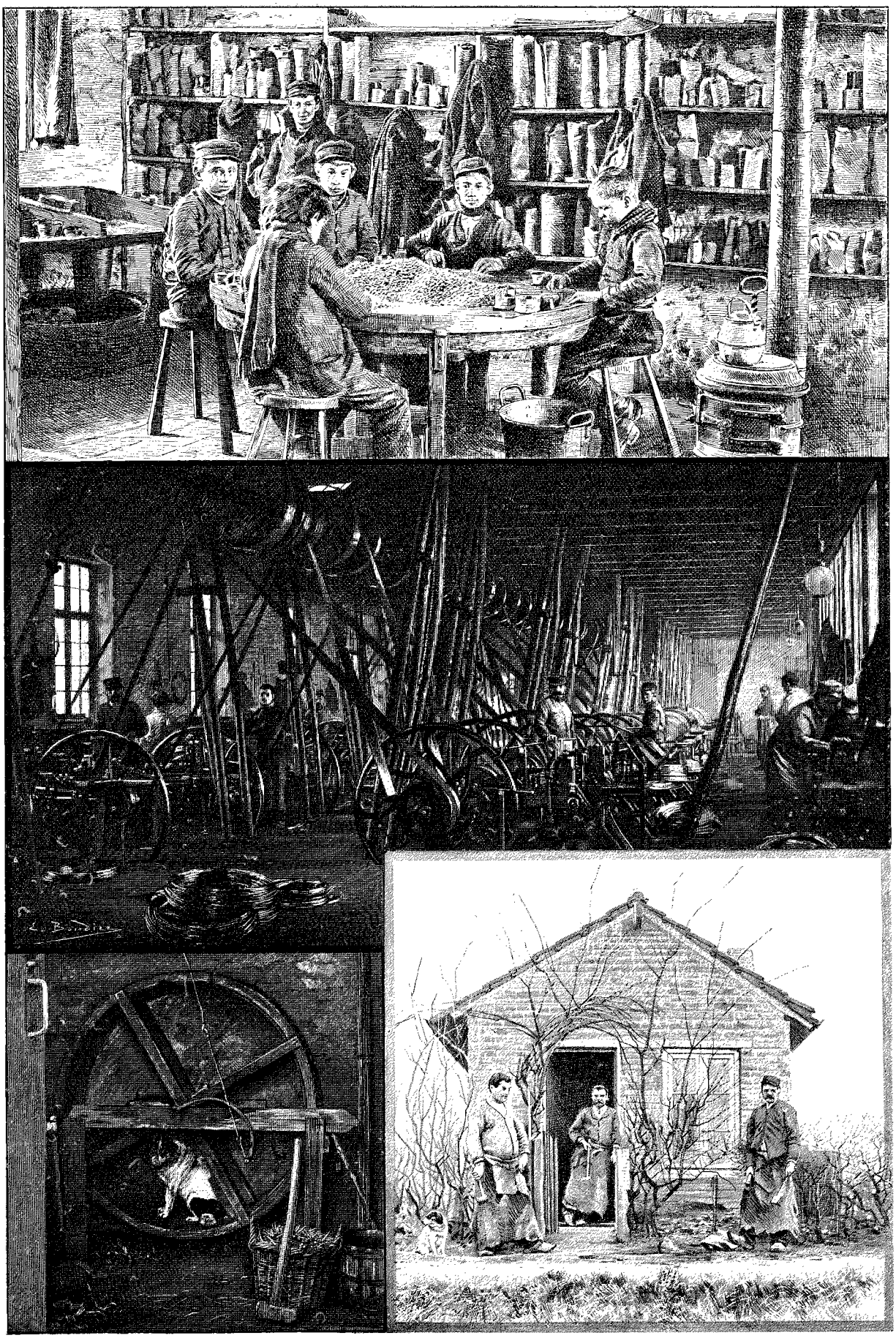
La princesse de Conti étant devenue douairière, Richelieu, qui attachait une grande importance à la possession d'une principauté limitrophe, entama une négociation dont le résultat fut la réunion au domaine de toutes les terres souveraines de Château-Regnault.

Cette incorporation au royaume de France inaugura pour la principauté une ère de prospérité qu'elle n'avait pas jusque-là connue. Elle ne fut plus dès lors exposée aux dévastations périodiques qu'attirait sur elle sa situation de terre frontière entre deux puissants États, souveraine il est vrai, mais que cette indépendance même laissait sans protection. Avec la sécurité, et à la suite de l'industrie, lui vint plus tard l'aisance. Le travail du fer donna aux habitants de cette gorge ravinée un bien-être que ne leur avaient jamais procuré la petite culture et l'exploitation des bois. Aussi l'enclume résonne-t-elle au fond du moindre village. A Château-Regnault, le minerai se transforme en boulons; il devient rails, tôles, fers marchands à Phades et à la Val-Dieu; clous et machines à Monthermé. Si, depuis les récents traités de commerce, la plupart des hauts fourneaux se sont éteints, la production industrielle n'en a pas été ralentie pour cela. La vallée de la Meuse ne produit plus la fonte en première fusion, mais les riches gisements de la Moselle la lui envoient sous forme de gueuses, que l'industrie ardennaise affine, martèle et façonne pour les usages les plus variés.

Les cheminées qui crachent fumée et vapeur, les marteaux qui frappent et écrasent, les machines qui rugissent, vous ébranlent le cerveau d'une secousse si formidable que la beauté de la nature environnante passe inaperçue. C'est à peine si les très rares monuments que l'on découvre dans ces enfers industriels obtiennent un coup d'œil distrait. A la Val-Dieu, les boiseries de l'église valent cependant qu'on les visite. Les Prémontrés y avaient autrefois une abbaye, où Méhul reçut ses premières leçons d'un organiste habile, Guillaume Hauser. Auprès de l'orgue de l'église, un petit tableau rappelle encore ce souvenir. On y lit : *Méhul a touché sur cet orgue, sous le père Hauser, moine et organiste à la Val-Dieu.* La pêcherie de saumons de l'abbaye jouissait encore, au siècle dernier, d'une réputation méritée. Mais comme tout cela est loin et oublié! Les saumons eux-mêmes ont désappris à remonter les rapides de la Meuse. Disparus, comme l'esturgeon qui se pêchait autrefois jusqu'au delà de Sedan, comme l'écrevisse, si abondante et si grasse, et qui n'existe pour ainsi dire plus depuis que les lois organiques de la pêche ont cessé de veiller à sa conservation.

A Monthermé, où conflue la Semoy dont les eaux pâles hésitent longtemps à se mêler au courant plus sombre de la Meuse, l'église présente un intérêt particulier. Étant donnée la pauvreté archéologique de l'Ardenne, ce monument du XVe siècle mérite quelque attention. Tandis que dans la partie champenoise du département, le ciseau du moyen âge a laissé des œu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES CLOUTIERS. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vres remarquables à Mouzon, à Mézières, à Rethel, à Attigny, le rude plateau d'Ardenne en est entièrement dépourvu. Les délicatesses de l'art ogival n'ont-elles pas osé s'aventurer dans cette contrée sauvage? La proximité de la frontière, la série des invasions franques, northmannes, hongroises, germaniques, la faiblesse de la résistance dans un pays émietté en une poussière de souverainetés, ont-elles contribué à l'anéantissement des richesses artistiques? L'une et l'autre cause peuvent sans doute servir à expliquer la rareté des édifices religieux dans la région ardennaise. Les quelques églises de date ancienne sont moins églises que forteresses; presque partout le portail ogival et la fenêtre à lancettes sont accompagnés de créneaux et de mâchicoulis. Beaucoup étaient construites sur une motte, avaient des remparts en terre et des fossés. A Tournes, une des nefs latérales recouvre un puits; celle de Machault avait en outre des souterrains fort étendus; quelques-unes possédaient des fours. Une des églises les plus remarquables en ce genre était celle de Saint-Juvin. Tourelles à demi encorbellées aux angles, mâchicoulis au-dessus de chaque ouverture, meurtrières à chaque étage, rien ne lui manquait de ce qui constituait la forteresse. De l'escalier on pouvait battre l'intérieur et l'extérieur de l'église[1]. Celle de Monthermé, tout en étant moins complète à cet égard, rappelle les mêmes préoccupations de défense.

A partir de Monthermé, l'industrie dominante est l'exploitation de l'ardoise. On sait que les schistes durs, désignés par les géologues sous le nom de *phyllades*, se distinguent des autres roches schisteuses par la propriété de se fendre en feuillets minces et résistants, que l'on emploie comme ardoises. L'Ardenne française est coupée, de l'est à l'ouest, par quatre assises de phyllades perpendiculaires au cours de la Meuse. Deux d'entre elles sont très activement exploitées : l'assise de Deville-Monthermé et l'assise de Fumay-Haybes. Cette industrie est installée dans le pays depuis fort longtemps, puisqu'une charte de 1222 mentionne les *escaillères* de Fumay et la redevance qu'elles sont tenues de payer au seigneur du lieu. Mais c'est depuis la création des voies ferrées que l'exploitation a pris un développement inattendu. Comme avec ses qualités d'élégance, de légèreté et de résistance, l'ardoise reste encore, malgré les progrès de la science, ce qu'on a trouvé de mieux pour la couverture des bâtiments, les carrières de l'Ardenne, dans un temps ami du confort, ont à approvisionner la Belgique et le nord de la France. Elles n'ont chez nous, d'ailleurs, d'autre concurrence que celle des ardoisières d'Angers.

Une question rebattue est la supériorité de l'ardoise ardennaise sur l'ardoise angevine. On ne nie pas que cette dernière n'ait un grain plus fin, quelque chose de plus velouté à l'œil; mais on l'accuse de ne pas aller à un demi-siècle, alors que celle de Fumay a une durée moyenne de quatre-vingt-dix ans. Si l'ardoise d'Angers est plus estimée sur le marché parisien, cette préférence tiendrait, paraît-il, uniquement à ce que les couvreurs qui, d'un seul coup de pointe, la percent facilement, ne réussissent pas à percer sans déchet l'ardoise plus dure de Fumay.

Les couches de Monthermé-Deville sont constituées par un schiste vert ou gris-verdâtre, criblé de petits cristaux qui donnent à l'ardoise une structure grenue. Ces carrières, de beaucoup moins productives, puisqu'elles ne donnent que vingt millions d'ardoises par an, sont exploitées par galeries souterraines. Une seule, celle de l'Enveloppe, l'est à ciel ouvert. On y fabrique des tables et des appuis de croisée. La pierre, enlevée par grandes lames, est coupée au ciseau, rabotée et nivelée par le frottement avec du sable fin.

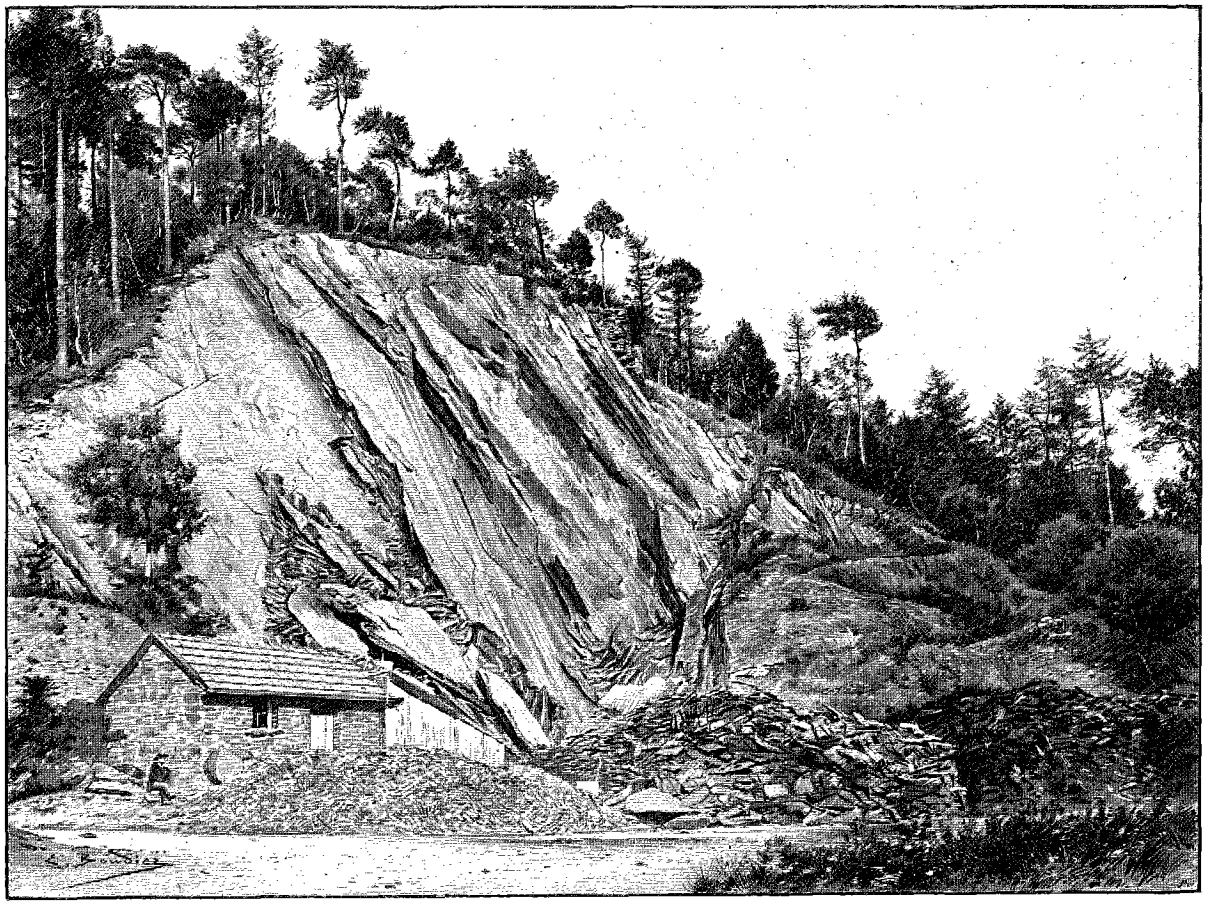
Les ardoisières sont la vraie richesse du pays; elles l'ont transformé en moins d'un quart de siècle. Les familles n'y sont plus entassées dans d'étroites chambres mal aérées; les lits ont été tirés de la cage en menuiserie où l'on avait coutume de les enfermer; la paillasse de fougère et le matelas de *noppe*, fait avec les bouts de laine provenant de la tonte des draps, ont fait place à une literie plus confortable. Les conditions nouvelles d'aisance et de bien-être auront aussi leur influence heureuse sur la race. Bien que travailleurs opiniâtres, les gens de la vallée ne donnent pas l'apparence d'une population vigoureuse. Alors que les habitants du plateau, bûcherons ou agriculteurs, en tout temps peuple de bons soldats, portent sur leur visage coloré le reflet d'une constitution robuste, les ouvriers de la vallée, soumis dès leur enfance aux travaux de la forge ou de la carrière, sont petits et faibles, ont la face pâle, les traits altérés, les membres débiles. Nous leur conseillerions volontiers une cure à leur source de Laifour : ils y trouveraient la régénération de leur sang appauvri.

Les sites sauvages continuent à alterner avec les centres ouvriers. La gorge où nous pénétrons, connue depuis qu'elle a tenté le crayon fantastique de Gustave Doré, mérite de l'être encore davantage; 6 kilomètres durant, la Meuse se tord au fond d'un couloir triste. A droite, les rochers de Laifour dressent à 300 mètres au-dessus du fleuve leur crête boisée dont l'arête vive se bande en croissant. La hauteur de cette paroi nuit à l'effet de la source qui jaillit à sa base. Ces eaux ferrugineuses s'échappent d'une grotte formée par un contournement des schistes. Sous l'effort du mouvement, une portion de la matière schisteuse a été broyée, ses débris les plus ténus ont été entraînés par l'eau de la source; les autres ont été ressoudés et agglomérés par le précipité chimique en une brèche ferrugineuse. Nous restons étonnés que l'eau minérale de Laifour, qui possède les propriétés de celles de Pougues, de Forges et de Vichy, n'ait jamais été exploitée. Le site grandiose, bien qu'un peu triste, ferait un beau cadre à l'établissement qui s'y fonderait.

1. Voir L.-A. Rayeur, *la Trouée des Ardennes*, Charleville. 1 vol., 1894.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le fleuve tourne et baigne le pied des Dames-de-Meuse. D'énormes rochers précipitent leurs pentes abruptes. Leurs flancs et leurs cimes mamelonnées sont veloutés de feuillage. L'impression subie est faite de saisissement et de tristesse. Mais ce recoin de la Meuse ne doit pas se voir en toute saison et à tout moment du jour. Le pittoresque dépend surtout des effets et des jeux de lumière. C'est un dimanche, alors qu'un calme de mort pèse sur la vallée et que les hauts fourneaux ne salissent pas le paysage de leur haleine, et c'est au matin ou le soir, à l'ombre descendante ou montante, qu'il faut passer devant les Dames-de-Meuse.



ARDOISIÈRE [1].

Deux boucles plus loin, la scène change. Sur l'isthme d'une presqu'île, au pied du Malgrétout qui l'écrase de ses 300 mètres, Revin est dans une situation à la fois pittoresque et gaie. Des rues pas trop tortueuses et propres, des jardins et des maisons qui dégringolent gracieusement à la Meuse, lui constituent une physionomie riante à laquelle nous n'étions plus habitué. La petite ville, l'une des plus riches du département en revenus communaux, doit son aisance à la prospérité de ses établissements métallurgiques. Elle a conservé son église des Frères-Prêcheurs, dont la vaste nef et les riches lambris présentent quelque intérêt. On y voit aussi la statue du théologien Billuart. Controversiste éminent, adversaire redouté des ministres protestants, il est surtout connu pour avoir adapté la doctrine de saint Thomas aux exigences modernes de la science théologique. On a pu dire de lui que « si l'on venait à perdre la *Somme*, c'est dans sa tête qu'on pourrait la retrouver ». Les illustrations de ce rude pays d'Ardenne, qui n'a produit ni poètes ni orateurs, sont admirablement appropriées à sa situation. Terre d'avant-garde, champ de bataille de deux nationalités et de deux religions — Sedan est tout près, qui fut une autre Genève, — elle n'a donné le jour qu'à des soldats; elle fut de tout temps une pépinière inépuisable d'hommes de guerre et de théologiens. Robert de Sorbon, Gerson, Billuart, sont les chefs de file de cette armée de la foi.

Auprès de Revin, à une cinquantaine de pas de l'endroit où le ru de Falière tombe dans la Meuse, se voient encore sur le ruisseau les ruines d'un moulin fameux dans le pays. Le meunier, un certain Quewet — dont les descendants existent encore à Dinant, — était un homme simple, craignant Dieu et le diable plus encore, riche et qui eût été parfaitement heureux

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

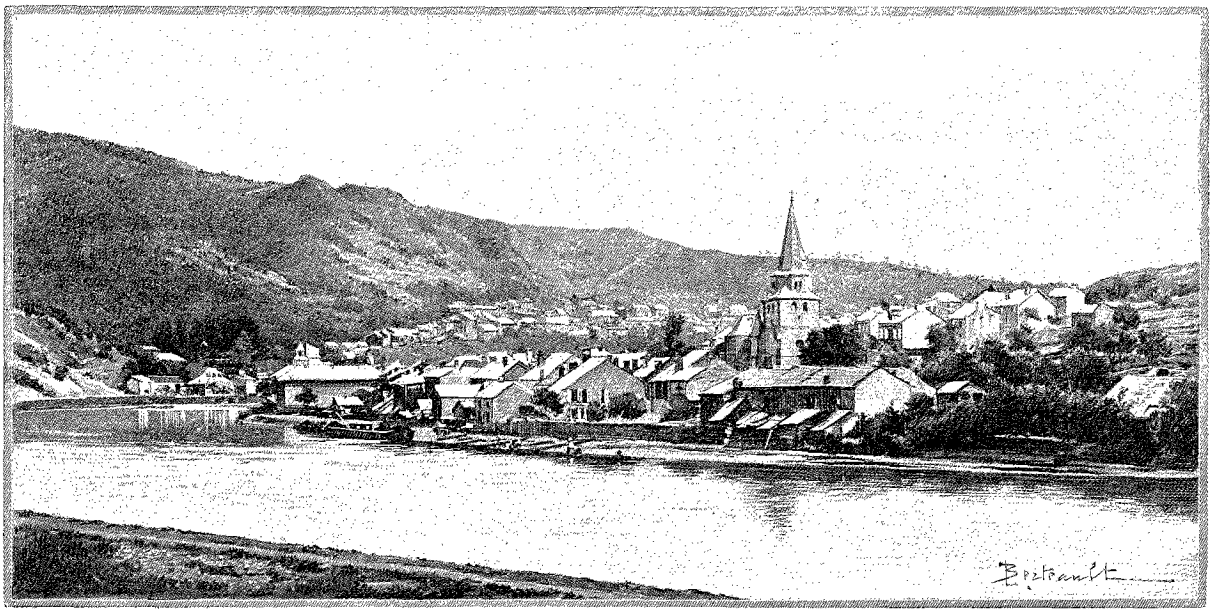
sans un gros souci : la stérilité de sa femme. Pourtant, à la suite d'un pèlerinage à Matagne-la-Grande, où elle était allée invoquer le célèbre saint Agrapaud, la meunière avait pu donner un fils à son mari. Le saint n'avait pas fait les choses à moitié, et, par surcroît de faveur, il avait promis que l'enfant ferait trois miracles, à la condition de l'invoquer quand il se trouverait en péril.

A la mort de ses parents, Lambert Quewet se trouva d'autant plus triste d'être seul, qu'avec le désir de se marier, il était d'une timidité à ne pas lever les yeux sur les belles filles de Revin lorsqu'il allait livrer ses *monnées* aux bourgeois. L'une d'elles cependant, Renaudette, fort délurée et qui souriait à l'idée de s'installer dans le moulin de Falière, faisait force avances à notre enfariné. Un soir, s'entendant appeler, Lambert sortit et vit de l'autre côté du pont Renaudette qui lui riait de ses trente-deux dents toutes blanches, et se disposait à franchir la passerelle. Tout décontenancé, Lambert ne put se retenir d'invoquer saint Agrapaud. Et aussitôt la passerelle de se relever avec un bruit de tonnerre, dont Renaudette se trouva tellement effrayée qu'elle se mit à courir jusqu'à Revin. Ce fut le premier miracle de saint Agrapaud.

Bientôt remise de sa frayeur, Renaudette revint à l'idée d'enlever d'assaut le cœur du meunier et son moulin. Certain jour que Lambert s'était rendu à Revin, elle pénètre chez lui, trouve la marmite au feu, lui donne ses soins, met le couvert. Force fut bien au jeune meunier, à son retour, d'inviter Renaudette. La soupe mangée, Renaudette ayant brusquement rapproché son couvert de celui de Lambert Quewet, notre meunier en perdit contenance au point de s'oublier jusqu'à invoquer saint Agrapaud. Là-dessus, bruit terrible de la marmite, qui vole en éclats, et nouvelle frayeur de Renaudette, qui s'ensauve jusqu'à Revin sans avoir le courage de se retourner. Ce fut le second miracle du saint.

Mais cette fois, la fillette raconta l'aventure. Mayeur et conseil des bourgeois décidèrent que l'on se rendrait le lendemain à Falière pour mettre fin à ces sorcelleries. Ils avaient eu soin d'emmener avec eux Monstuclau, un vieux soudard qui avait pris part à toutes les batailles entre seigneurs de Couvin et princes de Chimay. Heureusement pour Lambert, que Renaudette, très inquiète d'avoir trop parlé, se mit à courir de toutes ses jambes dans la direction du moulin, afin de prévenir le malheur que son indiscrétion allait occasionner. Il n'était que temps, car comme elle entrait chez Lambert Quewet, Monstuclau et sa troupe apparaissaient. Saint Agrapaud invoqué encore une fois ne refusa pas sa puissante intercession. Le caillou que Lambert lança contre les miliciens de Revin, grossissant dans son trajet, devint une roche colossale qui avec un fracas assourdissant tomba dans la Meuse, où les jeunes filles — car Lambert épousa Renaudette — continuent à vénérer la *Roche au Cé*[1].

De nouveau, la Meuse se fait déserte et rien ne vient animer le paysage, si ce n'est le passage de quelques chalands. Le bateau, enfoncé jusqu'au bord, apporte la houille de Charleroi aux usines riveraines. Les nichées d'enfants qui s'ébattent nu-pieds sur le pont ciré, les voix rudes des mariniers, le pas cadencé des chevaux sur le chemin de halage, éveillent seuls les échos de la vallée redevenue étroite. Aux abords de Fumay, la vie reparaît. Voici la ville de l'ardoise, point du tout ba-

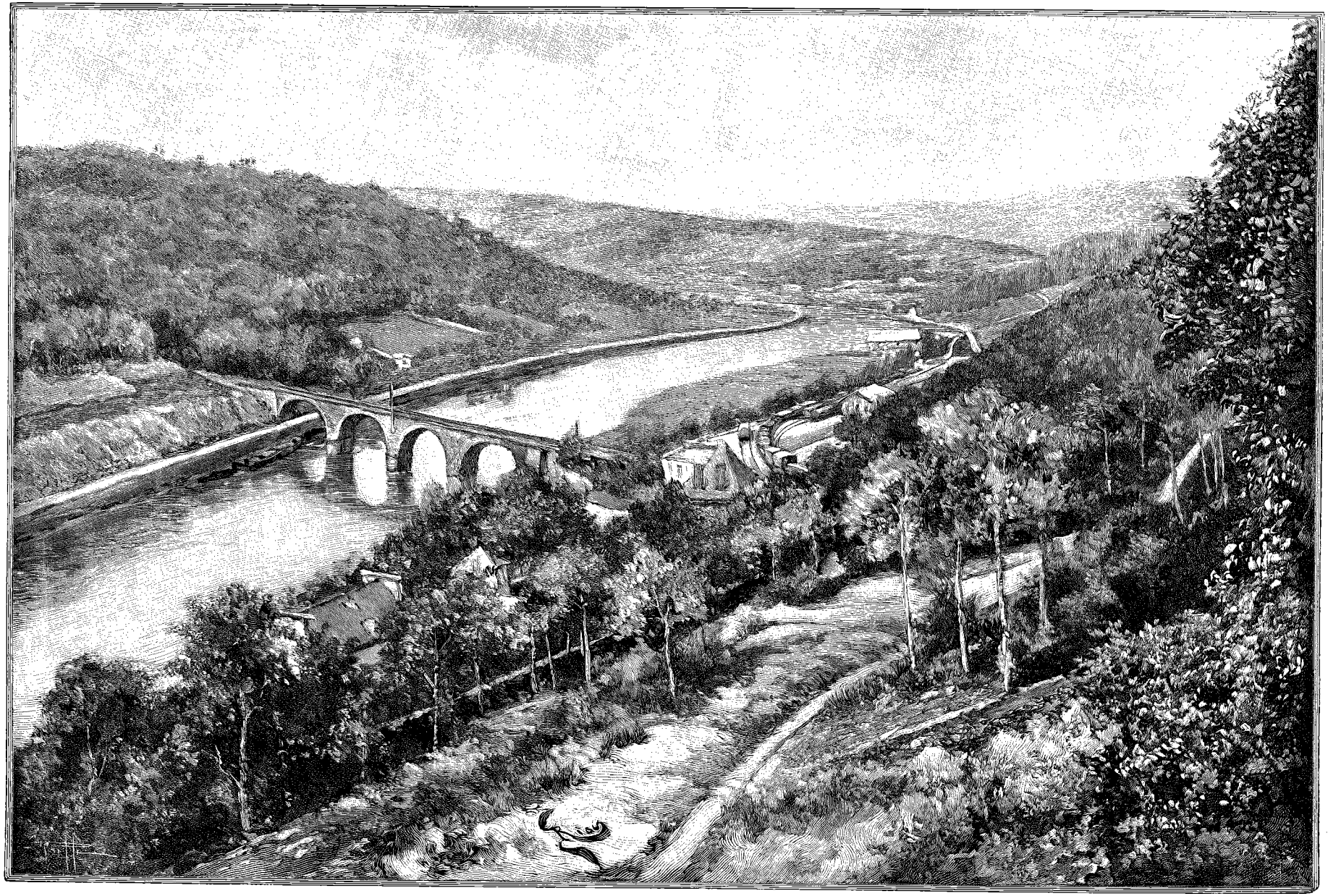


MONTHERMÉ[1] (PAGE 180).

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

1. D'après les *Légendes et traditions*, de M. Meyrac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA MEUSE ENTRE CHÂTEAU-REGNAULT ET MONTHERMÉ. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LETELLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nale, avec son église blanche, dont le clocher svelte s'enlève vigoureusement sur le fond sombre. La courbe de la Meuse et le sentier qui l'accompagne font à Fumay une ceinture ravissante. De la promenade du Bâtis, qu'ombragent plusieurs rangées de tilleuls, on jouit d'une vue qui ferait la fortune d'une ville d'eaux. A l'extrémité de l'avenue, une chapelle est dédiée à saint Roch. Un des clous de la serrure brille comme une pierre précieuse. Cet éclat lui vient du baiser que lui apportent les jeunes filles dès que leur taille leur permet d'atteindre à cette hauteur. Cette dévotion est infaillible à leur procurer un mari.

Fumay est français depuis le règne de Louis XIV. D'abord sous la mouvance et souveraineté des comtes de Hainaut, la ville passa successivement aux maisons de Bourgogne, d'Arschot et de Chimay. En 1675, Louis XIV s'étant emparé de Dinant, de Huy et de Limbourg, Fumay et Revin, enclavés dans ces conquêtes, furent occupés par une garnison française. L'archevêque de Cambrai, le principal créancier du prince de Chimay, ayant fait saisir les deux villes, le tribunal de Tournay hésitait à procéder à la vente de ces terres, parce qu'elles appartenaient à des sujets du roi d'Espagne. Louis XIV, informé de ces scrupules, adressa au parlement de Tournay une lettre de cachet lui ordonnant de procéder à la vente « nonobstant que ces terres appartinssent à des sujets de Sa Majesté Catholique ». Les prétentions de la cour d'Espagne ne prirent fin qu'en 1714. Le traité des Limites stipula la cession à la France des deux localités en litige. C'est ainsi que Fumay devint français.

Depuis cette époque, sa communauté des *mineurs escailleurs* n'a cessé de se développer. A l'heure actuelle, ses ardoisières produisent cent millions d'ardoises, d'une valeur de trois millions. Un chiffre d'affaires si considérable pour une petite ville s'est traduit pour elle en une aisance générale et en une somme de bien-être, qui se lisent sur chaque habitation et éclatent sur tous les visages. La ville a une physionomie rieuse; son aspect serait même fort coquet, n'étaient les déblais qui l'envahissent et l'encombrent. Elle les rejette le plus loin possible, elle en fait les murs de ses jardins, les fondations de ses maisons, mais elle ne réussit pas à les dissimuler, et la masse formidable croît, s'étend, s'élève, tache sombre à ce gai tableau. Fumay semble en souffrir comme un parvenu qui chercherait, sans y réussir, à cacher l'origine de sa fortune.

Comme il est admis que, jusqu'à une profondeur de 30 mètres, le schiste est trop altéré par les agents atmosphériques pour servir à la fabrication de l'ardoise, la pratique ordinaire consiste à attaquer le gisement par une galerie. La couche étant inclinée vers le sud magnétique d'environ 28 degrés — les ouvriers disent qu'elle plonge vers le soleil de 11 heures — la galerie suit l'inclinaison de la couche. Des chantiers sont pratiqués sur les deux côtés de la galerie d'extraction, à laquelle ils versent leurs produits. On soutient le toit en ménageant des piliers qui sont perpendiculaires à la couche. On pratique généralement aujourd'hui la *méthode d'exploitation en rehaussant*, c'est-à-dire que l'on attaque d'abord la partie inférieure de la couche, et que l'on exploite le schiste ardoisier en remontant jusqu'à ce que l'on ait atteint la partie inexploitable du toit.

L'abatage de la pierre-ardoise se fait en pratiquant dans le toit des entailles qui circonscrivent le bloc à détacher. Si par son propre poids il n'arrive pas à tomber, quelques coups de mine déterminent sa chute.

Le bloc est alors débité en fragments de transport commode. Outre le plan du feuillet, il existe dans le schiste ardoisier un autre plan suivant lequel la pierre se coupe plus facilement que suivant tout autre. Il est perpendiculaire à la couche et on l'appelle le *longrain*. C'est suivant ce plan que le bloc se casse facilement en fragments de transport commode, que l'on amène au jour pour les livrer aux ouvriers fendeurs. A l'aide d'un long couteau qu'ils glissent entre les joints de stratification, ceux-ci divisent les fragments en feuillets à l'épaisseur voulue. La dernière opération consiste à tailler le feuillet suivant l'échantillon que l'on veut obtenir. On se sert, à cet effet, d'une machine fort simple qui permet à un enfant de fabriquer jusqu'à 800 ardoises à l'heure.

Le premier village que l'on rencontre au delà de Fumay, Haybes, est également renommé pour ses belles ardoisières : c'est de là que viennent les ardoises d'écolier. Les agglomérations qui se succèdent le long de la Meuse continuent à vivre de l'industrie. Cette race des Ardennes, énergique et laborieuse, sait vraiment tirer parti de toutes les ressources, si modestes soient-elles, que la nature a mises à sa disposition. Fépin et Montigny taillent dans leurs bancs de grès bleu des moellons et des pavés; à Vireux-Molhain, les hauts fourneaux reparaissent; sur l'autre rive, Vireux-Wallerand exploite ses bois; Chooz, le jardin du canton, alimente de ses légumes le marché de Givet.

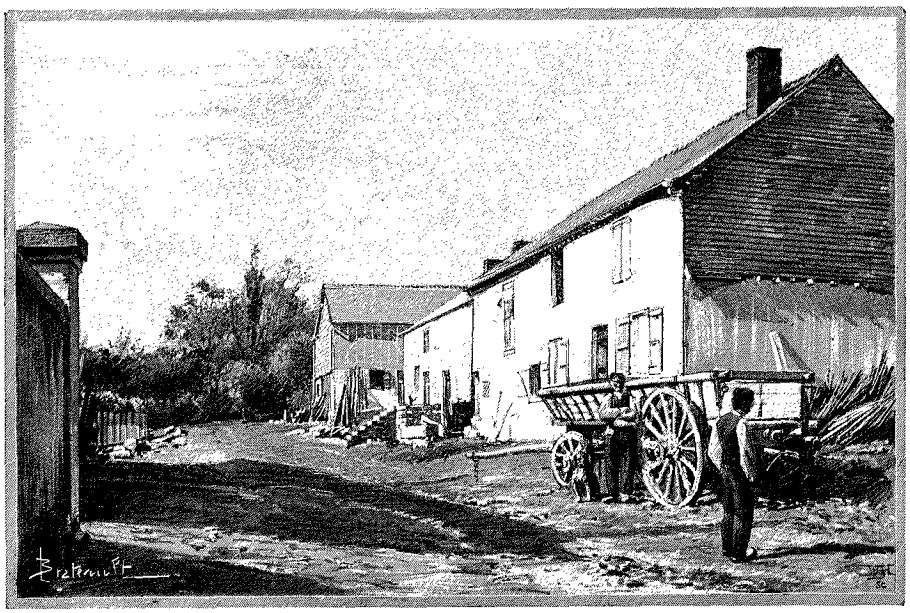
L'apparition de la culture maraîchère coïncide avec l'élargissement de la vallée et l'affaissement des terrasses bordières. En même temps, le plateau, qui jusque-là était incliné au sud, tourne sa pente générale vers la Belgique. Cette transformation de la vallée et du plateau a son contre-coup dans la constitution des habitants. Ils ont une autre mine que les chétifs cloutiers du canton de Charleville ou que les ardoisiers anémiés de Fumay. Il semble que le développement physique de la race accompagne le développement de la vallée. De tout temps, la vie matérielle fut ici plus facile et le goût du bien-être plus répandu. Cela éclate dans les très anciens statuts du chapitre de Vireux-Molhain. Lors de son entrée dans le collège, le nouveau chanoine payait à chacun des autres bénéficiaires un demi-setier de vin, et le troisième jour de sa réception il était tenu de payer à ses confrères du vin en abondance, en guise de joyeuse arrivée.

A côté de Vireux et sur la même rive, le château d'Hierges, incendié pendant la Révolution, dresse un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reste de sa façade. Deux tours, quelques fenêtres avec meneaux et traverses, lui conservent un aspect imposant. Le voyageur qui l'entrevoit par la fenêtre de son compartiment ne se doute pas que de là partit l'étincelle dont l'Europe fut embrasée, et que ces ruines furent le prétexte d'une guerre qui dura trente-huit ans et coûta la vie à deux millions d'hommes.

Le prince de Chimay et le seigneur d'Aymeries s'étant pris de querelle au sujet du château d'Hierges, Robert de la Marck, prince de Sedan et duc de Bouillon, s'était porté médiateur et avait adjugé le château en litige au prince de Chimay. Le baron d'Aymeries, créancier de Charles-Quint pour une somme considérable que l'empereur n'aurait pu lui rendre alors sans s'incommoder extrêmement, obtint que le conseil impérial revît le procès. Il fut reçu appelant à la chancellerie de Brabant, qui le mit en possession du château d'Hierges. Robert de la Marck, surnommé le *grand sanglier des Ardennes*, et dont la devise : *Si Dieu ne me veut aider, le diable ne me saurait manquer*, dit assez la fierté violente, blessé de cette atteinte portée à la justice de sa petite souveraineté, envoya son héraut d'armes porter à Charles-Quint un cartel de défi, en pleine diète de Worms. Les ravages qu'il exerça sur les terres de l'empire furent le prélude de la grande guerre que François Ier, son allié et son protecteur, inaugura alors contre la maison d'Autriche.



UNE FERME [1].

Une sentinelle perdue. — Givet-Charlemont.

Les deux Givet, qu'un pont relie, mettent comme un tréma au grand I de la Meuse. L'horizon de montagnes s'est encore abaissé, et le paysage élargi se développe en pleine lumière. C'est un soulagement que de se trouver enfin hors du couloir étranglé où nous cheminions depuis Charleville. La forêt a disparu; les cultures escaladent les sommets; de sauvage la vallée s'est faite humaine. Pour la première fois, la Meuse quitte son air austère : près d'abandonner la terre française, elle lui envoie son adieu dans un sourire.

Depuis que Givet a jeté bas ses fortifications, elle a commencé à se transformer. Elle est en train de se donner les grandes places qui lui manquaient. Sur la première qui se rencontre au sortir de la gare, se dresse la statue de Méhul. La place est sans doute destinée à devenir le centre des beaux quartiers, mais pour le moment il n'y a rien absolument que Méhul, ce qui produit un effet désastreux, la statue paraissant faire le vide.

La pauvreté du pays en grands hommes explique l'enthousiasme des Givetois pour l'auteur de *Joseph* et d'*Ariodant*. Il y a la place Méhul, la statue de Méhul, la salle Méhul, la rue Méhul. La salle de spectacle porte l'inscription :

Comédie. — SALLE MÉHUL. — *Drame.*

Cela détonne un peu; mais enfin, il faut le reconnaître, Givet ne pouvait pas se donner le luxe d'une troupe d'opéra.

Méhul fut un enfant précoce : il n'avait que dix ans, lorsqu'on lui confia l'orgue de l'église des Récollets. Son premier maître fut un organiste éminent, Hauser, qui avait fondé à la Val-Dieu une école de musique pour huit élèves. Plus tard, Gluck l'initia à la partie philosophique et poétique de l'art musical. Méhul nous a laissé le récit charmant de sa première entrevue avec le grand artiste [2]. « J'arrivai à Paris en 1779, ne possédant rien que mes seize ans, ma vielle et l'espérance. J'avais une lettre de recommandation pour Gluck, c'était mon trésor : voir Gluck, l'entendre, lui parler, tel était mon unique désir en entrant dans la capitale, et cette idée me faisait tressaillir de joie.

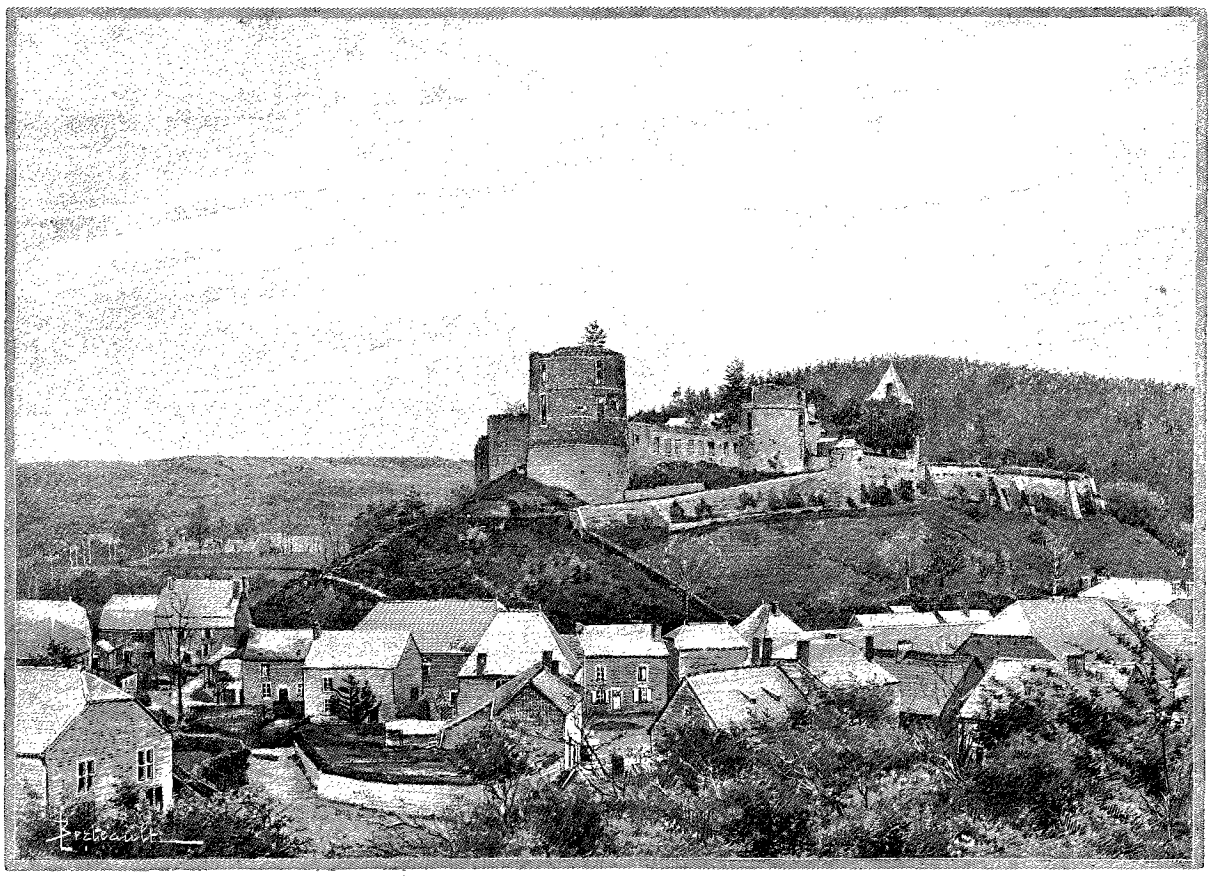
« En sonnant à la porte, je respirais à peine. Sa femme m'ouvrit, et me dit que M. Gluck était au travail, et qu'elle ne pouvait le déranger. Mon désappointement donna sans doute à mes traits un air chagrin qui toucha la bonne dame : elle s'informa du sujet de ma visite.

1. *Gravure de Berteault, d'après une photographie.*
2. *Éphémérides universelles*, t. X, p. 318-320.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La lettre dont j'étais porteur venait d'un ami. Je la rassurai, parlai avec feu de mon admiration pour les ouvrages de son mari, du bonheur que j'aurais en apercevant seulement le grand homme, et Mme Gluck s'attendrit tout à fait. En souriant, elle me proposa de voir travailler son mari, mais sans lui parler, sans faire aucun bruit.

« Alors elle me conduisit à la porte du cabinet d'où s'échappaient les sons d'un clavecin sur lequel Gluck tapait de toutes ses forces. Le cabinet s'ouvrit donc et se referma sans que l'illustre artiste se doutât qu'un



CHATEAU D'HIERGES[1] (PAGE 187).

profane approchait du sanctuaire : et me voilà derrière un paravent, heureusement percé par-ci par-là pour que mon œil pût se régaler du moindre mouvement, de la plus petite grimace de mon Orphée.

« Sa tête était couverte d'un bonnet de velours noir, à la mode allemande; il était en pantoufles, ses bas étaient négligemment tirés par un caleçon, et pour tout autre vêtement il avait une sorte de camisole d'indienne à grands ramages qui descendait à peine à la ceinture. Sous ces accoutrements je le trouvai superbe. Toute la pompe de la toilette de Louis XIV ne m'aurait pas émerveillé comme le négligé de Gluck.

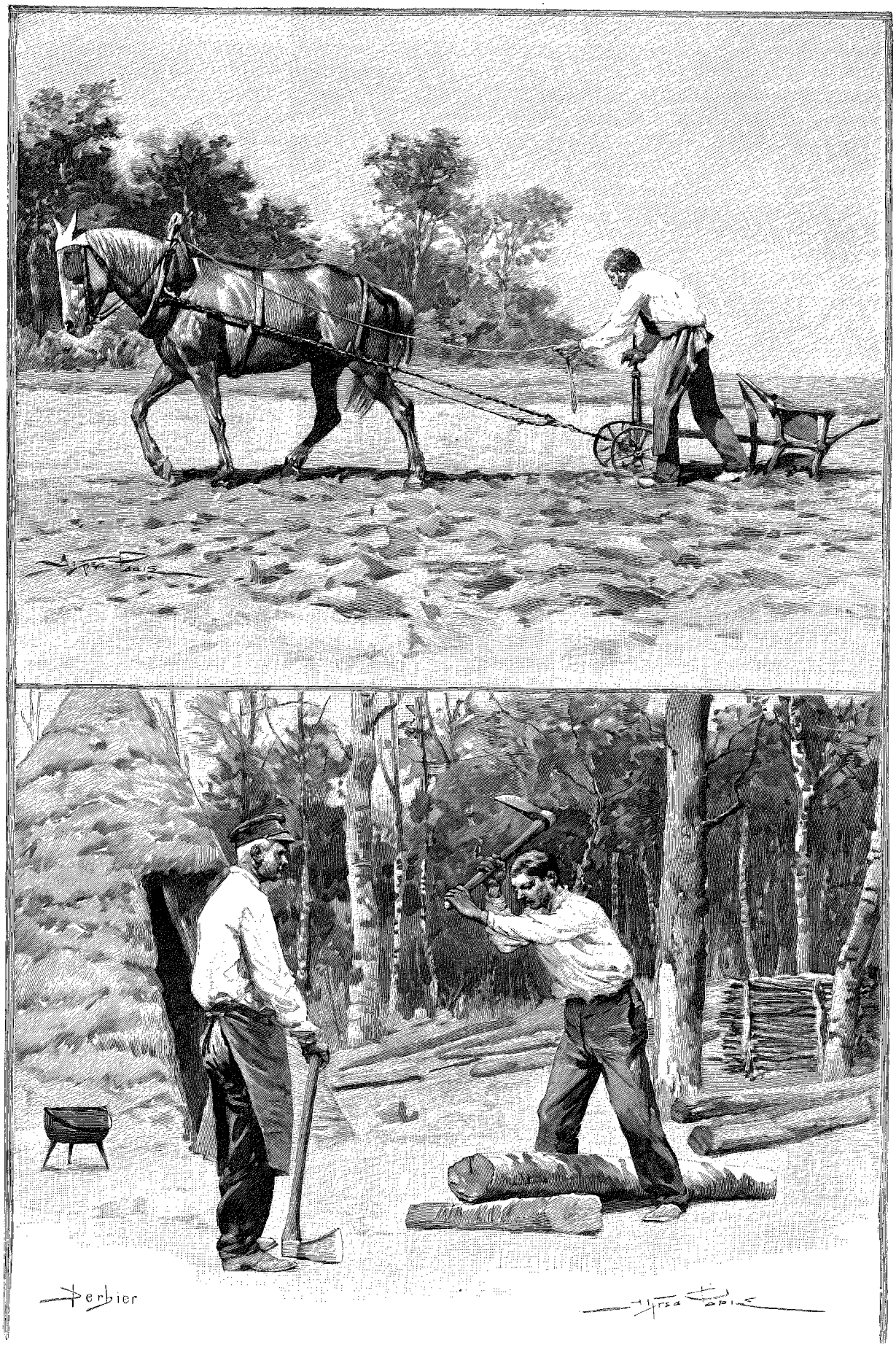
« Tout à coup, je le vois bondir de son siège, saisir des chaises, des fauteuils, les ranger autour de la chambre en guise de coulisses, retourner à son clavecin pour prendre le ton, et voilà mon homme tenant de chaque main un coin de sa camisole, fredonnant un air de ballet, faisant la révérence comme une jeune danseuse, des glissades autour de sa chaise, des tricotets et des entrechats, et figurant enfin les poses, les passes et toutes les allures mignardes d'une nymphe de l'Opéra. Ensuite, il lui prit sans doute envie de faire manœuvrer le corps de ballet, car, l'espace lui manquant, il voulut agrandir son théâtre, et à cet effet il donna un grand coup de poing à la première feuille du paravent, qui se déplia brusquement, et je fus découvert. »

Après une explication et à la suite de quelques visites, le jeune Méhul devint l'ami et le protégé de Gluck. La grande gloire de Méhul fut, on le sait, d'avoir substitué la peinture de la passion dans la vie réelle à la peinture de la passion dans le drame héroïque ou fabuleux. Cette poétique nouvelle introduite dans le domaine de l'opéra-comique n'était que l'écho des doctrines implantées par Gluck sur la scène de l'Opéra.

Le grand Givet est la ville officielle : elle possède les autorités et les édifices publics. L'église, qui en est le monument le plus remarquable, n'en a pas moins été fort maltraitée par Victor Hugo. Le clocher surtout

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LABOUREUR ET BÛCHERONS ARDENNAIS. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DERBIER

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'avait étonné par son architecture compliquée. Son auteur lui semblait l'avoir composé de la façon suivante : il aurait pris un bonnet carré de prêtre ou d'avocat; sur ce bonnet carré il aurait échafaudé un saladier renversé; sur le fond de ce saladier devenu plate-forme il aurait posé un sucrier; sur le sucrier une bouteille; sur la bouteille un soleil emmanché dans le goulot par le rayon inférieur; et enfin sur le soleil un coq embroché dans le rayon vertical. En supposant qu'il eût mis un jour à trouver chacune de ces six idées, le brave architecte se serait reposé le septième jour[1]. Hugo ignorait certainement que l'église était l'ouvrage de Vauban lui-même. En dressant le plan de Saint-Hilaire, le grand bâtisseur de forteresses a dû avoir un moment d'oubli, car l'église est, elle aussi, une forteresse.

Givet est, en somme, une ville agréable, bien bâtie, aux rues bien percées. Le déclassement de la place et les relations amicales qui existent entre la France et la Belgique ont, un instant, menacé sa prospérité. Elle était en effet accoutumée depuis longtemps à trouver dans une garnison nombreuse un dédommagement aux inconvénients qui résultaient, pour son commerce, de sa situation isolée à l'extrême frontière.

Mais le danger a été conjuré par l'esprit industrieux des Givetois. A côté du tannage des cuirs forts, dont les progrès continus depuis deux siècles s'expliquent par la proximité des forêts et le bon marché d'écorces excellentes, s'est développée une autre industrie qui en utilise les résidus : c'est la préparation de la colle-forte. L'activité des Givetois ne traite que des matières premières tirées de l'étranger. C'est ainsi que, pour la fabrication des crayons Gilbert, on emploie la plombagine de Bohême et les bois de cèdre de la Floride, et que l'argile réfractaire dont on se sert pour faire les pipes vient d'Andenne, en Belgique.

A ces divers établissements industriels, le Petit-Givet, plus peuplé aujourd'hui que le Grand-Givet, a dû son rapide accroissement. La seule fabrication des pipes de terre occupe plus de six cents ouvriers. Rien d'intéressant comme d'assister aux transformations successives de la boule d'argile. Par la cuisson, cette argile blanchit et donne une pâte poreuse absorbant les matières empyreumatiques de la fumée de tabac. Cette pâte, corroyée avec soin, est confiée à des enfants. Ils la roulent à la main : c'est le tuyau; ils ajoutent au bout une petite boule : ce sera le fourneau. A l'aide d'une tige de fer huilée, un ouvrier perce alors le tuyau et met le tout dans un moule. Il creuse ensuite le fourneau avec un refouloir qu'il enfonce dans la partie correspondante du moule. La pipe est construite; mais il faut encore la débarrasser des bavures, la faire sécher au four, la polir avec une agate, la vernir dans un mélange de savon, de cire et de gomme. L'agilité de toutes les mains par lesquelles passe cette pipe d'un sou est surprenante : on en livre au commerce jusqu'à 2200 grosses par jour.

L'ensemble des deux Givet, vu du Mont-d'Haur, est d'un effet ravissant. Cette hauteur domine la ville industrielle de la même façon que, sur l'autre rive, le rocher de Charlemont écrase la ville administrative. A mi-côte, sur une arête de calcaire bleu, une tour fièrement perchée qui, suivant les temps, surveilla ou protégea le Petit-Givet; plus haut, la double cime du Mont-d'Haur, notre étape terminale. Un raidillon, vrai sentier de chèvres, en permet l'ascension. De ce belvédère adossé au plateau de l'Ardenne et d'où la vue s'étend sur la plaine belge, le coup d'œil est inoubliable. Dans le fond, les Givet; entre les deux, la coulée de la Meuse aux reflets de métal. Le ton gris domine depuis le calcaire des escarpements voisins jusqu'à l'ardoise bleutée des maisons givetaines; le badigeon dont on les habille de la tête au pied accentue encore cette note de pâleur générale. Une seule tache sombre dans ce paysage gai : la forteresse de Charlemont. Le formidable éperon de rochers inexpugnables couvre la vallée de son ombre. Vu à distance, il a un aspect terrible : rien de vivant, si ce n'est le drapeau qui flotte, fouetté d'un vent éternel. On dirait un monstre accroupi qui veille sur cette porte de France.

La forteresse porte le nom de Charles-Quint, son fondateur. Louis XIV, qui l'obtint au traité de Nimègue, fit compléter par Vauban son système de défense. La citadelle était réputée imprenable et ne fut jamais prise. Le maréchal de la Meilleraye, qui en fit le siège sous le règne de Louis XIII, se vit réduit à le lever piteusement. Et Tallemant des Réaux conte que dans l'antichambre du roi, qui ne l'aimait pas, le maréchal, désespéré de ne pas rapporter les clefs de la forteresse, en mangea de rage une chandelle. C'est en cet état que le surprit Richelieu : « Mon cousin, lui dit-il, est-ce pour que la lumière ne se fasse pas sur votre campagne que vous en agissez ainsi? »

Après le désastre de Waterloo, le corps d'armée de Grouchy avait fait sa rentrée en France par le cours de la Meuse. En quittant Givet, le 22 juin 1815, le maréchal y avait laissé 4000 hommes et le lieutenant général comte Bourck. Dans la prévision d'un siège prochain, le général mit Charlemont et le Mont-d'Haur en état de résister aux alliés.

Ceux-ci firent leur apparition le 26 juin. C'était le corps d'armée prussien du prince Auguste. Bourck fut invité à rendre Givet et Charlemont; la garnison était laissée libre de rejoindre l'armée d'au delà la Loire. Bien que le commandant de la place eût été avisé de l'abdication de Napoléon et eût reçu du ministre de la guerre le conseil de traiter avec l'armée prussienne, il n'en accueillit pas moins d'un refus formel les propositions du prince Auguste.

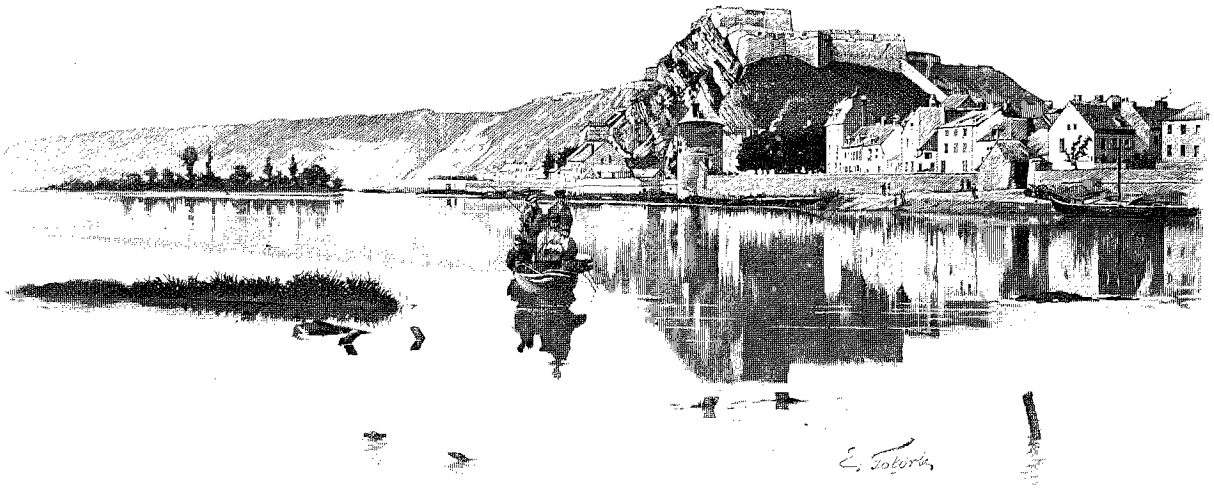
Un peu plus tard cependant, considérant le développement énorme des ouvrages, la ruine certaine dont Givet était menacé, l'épuisement de la garnison qui, pour éviter une surprise, était soumise à un service

1. *Le Rhin*, lettre V

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très fatigant, le général Bourck se décida à entrer en pourparlers avec l'ennemi. La chapelle de Walcourt, sous le canon de Charlemont, avait été désignée pour l'échange de la convention. Au moment de se séparer, le prince Auguste insista pour que Bourck livrât Charlemont. Il s'oublia même jusqu'à faire mine de le retenir prisonnier. Le général français tirant alors sa montre qui marquait 5 heures moins 5 minutes : « Vous le pouvez, monseigneur, dit-il ; mais j'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai donné l'ordre au commandant de mon artillerie de brûler la chapelle, si je ne suis pas rentré à 5 heures. » Le prince se retira précipitamment.

A la suite de longs débats, on arrêta les termes d'une convention honorable pour les armes françaises. La garnison obtint de se retirer dans la forteresse de Charlemont. Durant les premiers jours, l'ennemi ne fit aucune démonstration. Il travaillait à l'installation de huit batteries sur le Mont-d'Haur ou dans les Deux-Givet. Bourck, ne pouvant considérer la construction



CHARLEMONT [1].

de batteries à cent toises de la place autrement que comme une rupture d'armistice, fit déclarer au prince Auguste que si le 20, à 8 heures du matin, les travaux n'avaient point cessé, Charlemont ouvrirait le feu. Les Prussiens suspendirent leurs opérations.

Le traité de Paris du 20 novembre ayant décidé que la place serait remise dans les dix jours aux commissaires nommés par le gouvernement et par le duc de Wellington, le chef de l'armée prussienne demanda que ses soldats pussent relever les factionnaires français. Le général Bourck refusa de traiter avec l'armée assiégeante, et ce ne fut que le 17 décembre que la place fut remise aux Russes, à titre de dépôt. Ceux-ci surent si bien se concilier l'estime des Givétois que la ville crut devoir reconnaître les bons services de leur chef, le baron de Loewenstein, en lui remettant à son départ une épée d'honneur.

Les mêmes sentiments de sympathie se manifestaient à Rocroi, dans le même temps. « En général, écrit un Rocroyen, les officiers russes sont pleins d'honneur et de bravoure ; ils sont modestes, leur éducation est soignée ; ils sont polis, affables et sans jactance. » Un tel langage, et venant des vaincus, honore singulièrement le vainqueur.

Ce siège de 1815 est le seul événement d'importance dans l'histoire des Givet-Charlemont. Depuis cette grande date, la *forteresse vierge* est tombée dans l'oubli La seule mention que nous en ayons trouvée appartient à l'histoire anecdotique. Elle a fourni à Louis XVIII son dernier mot d'ordre, en même temps que son dernier calembour : *Saint-Denis, Givet.*

On y raconte aussi qu'en 1811, Napoléon, revenant de Belgique, arriva à Givet par un temps affreux. La Meuse avait rompu et emporté le pont. Le passage en bateau présentant de grands dangers, aucun batelier ne voulut le tenter. Se souvenant qu'il y avait à Givet un dépôt de prisonniers anglais, l'empereur en fit venir quelques-uns. Il en choisit vingt, et, se confiant en leur habileté, parvint heureusement à l'autre rive. Les Anglais reçurent, avec la liberté, une forte récompense. On assure que les Givetois n'étaient pas étrangers à la rupture du vieux pont en bois, et que partout, sur le passage de l'empereur, ils avaient placardé ces mots : *Un pont !*

A l'extrémité de cette pointe que la terre française fait en territoire belge, les pensées ne sauraient être que sérieuses : la frontière est si près ! Et une frontière si constamment foulée depuis quatorze siècles ! Luttes des rois de France et des empereurs d'Allemagne qui se disputent cette contrée indécise aux confins de deux nationalités ; conflits entre les deux églises de Liège et de Reims ; pillages des Anglais pendant la guerre de Cent Ans ; rivalité de Charles-Quint et de François Ier ; passages d'armées, sièges de villes, batailles rangées, simples escarmouches, guerres entre ligueurs lorrains et calvinistes sedanais, entre mazarins et frondeurs, se succèdent sur cette terre d'invasion dont les peuples n'ont guère connu les bienfaits de la paix et où règne l'âge de fer.

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et ce rôle héroïque de la trouée des Ardennes peut-être ne touche pas à sa fin. Il semble même qu'elle se trouve désormais plus ouverte à l'envahisseur. Dix-huit siècles de civilisation et de culture sont venus à bout de la formidable barrière que la forêt d'Ardenne mettait entre les heurts de peuples. Les tourbières ont disparu ; les marécages ont reculé devant les progrès de l'agriculture ; les habitations sont moins clairsemées ; les routes sont plus nombreuses et mieux entretenues : la frontière est plus menacée que jamais. Il est vrai que la ceinture de fer élevée par Vauban l'avait longtemps mise à l'abri. Au sommet du plateau ardennais, Rocroi s'était entouré d'une enceinte ; Givet, déjà protégé par le canon de Charlemont, barrait l'entrée du couloir mosan, dont le Mont-Olympe, Charleville et Mézières commandaient l'issue ; mais les places fortes du siècle de Louis XIV étaient, il y a beau temps déjà, devenues impuissantes. L'expérience de 1870 permit d'en constater l'inefficacité.

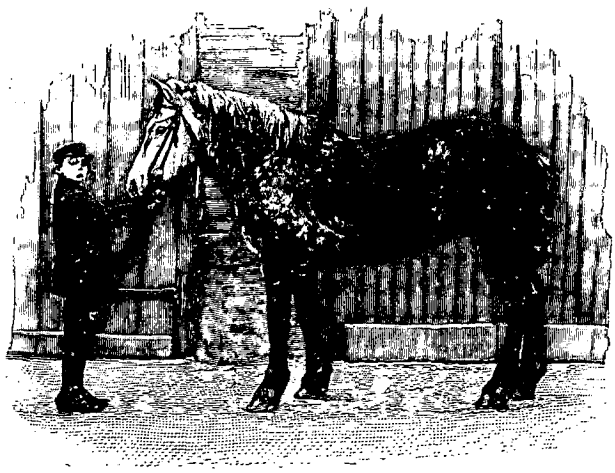
Au lendemain de l'évacuation, la première pensée de nos ingénieurs militaires avait été d'organiser plus solidement cette frontière. D'après un nouveau système qui renonçait aux places isolées, leur substituait des forts d'arrêt et des camps retranchés, leur donnait des garnisons qui n'avaient plus à compter sur les ménagements que l'on accordait parfois à la population civile, la frontière ardennaise subit un remaniement complet. Rocroi, les deux Givet et Mézières furent alors déclassés. Charlemont fut conservé et, en arrière de Mézières, le fort des Ayvelles construit sur un éperon montagneux qui commande à la fois la vallée de la Meuse et celle de la Vence.

Hélas ! tous ces travaux étaient à peine terminés qu'ils devenaient inutiles. L'accroissement de portée et de justesse de l'artillerie, la puissance des obus-torpilles et l'usage de la poudre sans fumée compromettaient le nouveau système de défense, et nous enlevaient sur ce point de la frontière la sécurité que nous avions un moment retrouvée. Car la neutralité de la Belgique et du grand-duché de Luxembourg, bien que reposant sur des instruments diplomatiques, ne constituent pas pour notre frontière une protection suffisamment assurée. Étant donné que les défenses formidables dont nous avons doté les Côtes de Meuse (c'est-à-dire la ligne de défense qui va de Toul à Verdun), rendent difficile à l'ennemi l'accès de cette voie d'invasion, la tentation ne s'impose-t-elle pas désormais à notre adversaire de les tourner en violant la neutralité belge ? Le chemin le plus rapide, pour une armée partie de l'Allemagne du nord et marchant sur Paris, emprunte le cours de l'Oise. Dans cette éventualité, la frontière ardennaise reprend son ancienne importance. Une armée française dont la gauche s'appuierait à la Sambre et la droite au plateau boisé de Rocroi aurait en effet une forte position contre un adversaire venant de Namur et s'avançant entre Sambre et Meuse. Charlemont, dont le canon peut balayer l'embranchement de la voie Paris-Hirson et de Mézières-Liège, serait pareillement appelé à rendre de grands services. La *forteresse vierge* dont, tout en notant ces réflexions nous contemplions les sombres escarpements, après être restée jusqu'ici une sentinelle perdue, est appelée à devenir une place d'offensive[1].

I.-A. RAYEUR.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

1. Voir notre livre *la Trouée des Ardennes*. 1894, Charleville, 1 vol. in-8°



CHEVAL ARDENNAIS[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PALAIS BOUTINE A NERTCHINSK [1] (PAGE 198).

DE PÉKIN A PARIS [2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

XVII

Stretinsk.

DIVINITÉ RELIGIEUSE BOURIATE [3] (PAGE 206).

Il y a une jetée à Stretinsk, la foule s'y presse. Au premier rang se trouve le colonel qui commande la garnison, entouré de ses officiers. A peine avons-nous établi les communications avec la terre qu'il monte à bord, et vient très aimablement m'annoncer que par ordre du gouverneur général de la Transbaïkalie il nous a fait préparer des chambres au Vauxhall; il ajoute que l'ataman des cosaques, qu'il me présente, a ordre de rester jour et nuit à ma disposition; puis il me remet un ordre du gouverneur général à tous les maîtres de poste d'avoir à me fournir des chevaux sans le moindre retard, en réquisitionnant, s'il en est besoin, ceux des paysans.

Au Vauxhall nous sommes aussi bien installés qu'on peut l'être dans un hôtel, si l'on n'a pas la luxueuse habitude de coucher dans un lit et de se servir de draps. Un monsieur s'avance et me dit : « Permettez à un compatriote de vous souhaiter la bienvenue ». Fort surpris de trouver un Français à Stretinsk, j'apprends qu'il se nomme X..., qu'il est en Sibérie depuis une vingtaine d'années, et au service du gouvernement russe. Sa résidence est Tchita, mais, profitant d'un congé, il est venu voir des amis à Stretinsk.

Puis M. Mikoulitch, exilé polonais, propriétaire de l'hôtel, qui parle très convenablement notre langue, me présente M. Choustof, l'agent de M. Cheveleff, qui m'annonce qu'il m'a acheté pour la somme de 325 roubles le plus beau tarantass qui ait jamais paru à Stretinsk, fabriqué à Kazan, absolument neuf, ni trop grand, ni trop petit : juste ce qu'il nous faut.

Allons voir cette merveille : elle est dans la rue, à la porte de l'hôtel, avec une douzaine d'autres qui attendent des acquéreurs.

Je dois dire que notre tarantass brille en effet d'un rare éclat au milieu des horreurs qui l'entourent. On n'a rien exagéré, et les Kapoustine, qui m'avaient tant parlé de l'importance d'un bon et solide véhicule, ne cessent de pousser des cris d'admiration : « *Sehr gut, ganz gut!* » Leur enthousiasme me fait plaisir, et ce qui me rassure le plus, c'est de voir dans quel équipage ils se disposent à partir pour Tomsk. Leurs roues sont gondolées, deux ou trois d'entre elles ont été raccommodées avec des attaches. Ils ont trem-

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*
2. *Suite. — Voyez t. LXVII, p.* 177, 193, 209, 225, 241 *et* 257.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blé pour nous, nous tremblons maintenant pour eux.

Hane définit ainsi le tarantass : un gros tonneau coupé en deux dans le sens de la longueur, avec une capote par derrière, et un siège par devant, placé sur un chariot à quatre roues. Il y a beaucoup de vrai dans cette description.

Le chariot se compose de huit perches d'environ 3 m. 25 de long, fixées à l'arrière sur l'essieu et à l'avant sur une pièce de bois que traverse la cheville ouvrière, perches dont la longueur fait l'élasticité. C'est sur elles que se pose le demi-tonneau, comme dit Hane, dont, à l'inverse de ce qui se voit dans les navires, l'armature est placée en dehors. Un tablier qui vient s'attacher à la capote permet de fermer assez hermétiquement la voiture quand il pleut ou quand on veut dormir. Un sabot, destiné à enrayer une des roues de derrière, est fixé à l'avant par un long câble. Derrière est une fourche en fer qu'on doit laisser traîner aux montées pour empêcher l'équipage de reculer aux pentes trop rudes quand les chevaux sont impuissants à le retenir. Cette dernière pièce est plutôt un embarras : elle aurait pu nous servir une fois, mais naturellement elle était à ce moment attachée la pointe en l'air.

La caisse de la voiture, longue de 2 mètres et large de 1 m. 30, ne contient aucun siège. On y range ses bagages comme des paquets dans une valise, et l'on se met par-dessus. Il est évident que nos belles et solides malles, commandées à Paris pour la circonstance, seraient on ne peut plus incommodes dans le tarantass. D'un autre côté, tout le monde n'a cessé de nous répéter que ce que l'on place derrière la voiture, attaché avec des cordes, est volé. Nous avons vu plus tard cependant beaucoup de tarantass portant des malles ainsi placées par derrière : mais elles étaient attachées par tout un système de chaînes de fer.

Nous nous résolvons à réexpédier une caisse par Nikolaïevsk et les Indes. Nous la chargerons des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité, les plaques photographiques déjà employées, le renard noir, etc. La seconde malle vide sera placée derrière la voiture. Si on la vole..., on sera volé et nous en serons quittes pour en racheter une autre à Tomsk. Si elle arrive à bon port, nous serons très heureux de l'avoir. J'ai vu souvent aux stations des gens à mine louche jeter sur cette malle des regards suspects. J'avais grand soin de dire assez haut aux cochers, qui avant de monter sur le siège doivent faire le tour de l'équipage pour s'assurer que tout est bien en ordre, de ne pas s'inquiéter de la malle, qu'elle était vide. N'ai-je pas vu à plusieurs reprises des gens dans les villages, pendant que nous changions de chevaux, venir essayer de la soupeser?

Les Sibériens se servent de valises en cuir mou, très larges, très longues, très plates, sans autre fermeture que des boucles. Ces valises, fort chères, ne nous seraient d'aucune utilité à partir de Tomsk. Nous nous contenterons donc de faire deux ou trois ballots que nous entourerons de feutre mongol et d'une simple corde. Un panier japonais composé de deux parties dont l'une rentre dans l'autre contiendra les effets qui craignent d'être froissés, la robe de cérémonie de Madame et l'habit noir de Monsieur. Deux sacs en toile à voile compléteront les bagages.

Je vais faire une visite au colonel, qui m'assure que des ordres ont été donnés à toutes les stations de tenir toujours trois chevaux prêts jusqu'à mon passage. Je n'aurai qu'à prévenir l'ataman des cosaques de l'heure à laquelle je désire partir.

Vendredi. — Nous faisons les paquets. Le garçon de l'hôtel va m'acheter pour 3 roubles un carré de feutre et une certaine quantité de cordes. Il revient en me disant qu'il s'est bien gardé d'aller prendre ces choses chez un juif, « les juifs sont, dit-il, trop voleurs ». Je ne fais nulle réflexion.

Le général et Mme Kapoustine viennent nous dire adieu. Ils sont accompagnés d'une bonne. Nous les voyons monter en deux voitures tous les onze, je pourrais dire douze d'après les confidences qui me sont faites et qui devraient nous rassurer sur le voyage en tarantass, que Mme Kapoustine affirme du reste préférer au voyage en chemin de fer : à la vitesse près, nous sommes maintenant de son avis..., quand les routes sont bonnes.

Stretinsk, tête de ligne de navigation, est plus grand qu'un bourg. Il s'étend sur la rive droite de la Chilka, sur une longueur de plus de deux verstes. A l'extrémité Nord est un camp assez important dans lequel se trouve la prison où l'on enferme les forçats jusqu'à leur départ en barge pour le bas Amour. Nous en voyons justement passer une chaîne devant nos fenêtres. La décrire, c'est décrire toutes celles que nous avons rencontrées entre Tomsk et Stretinsk. Celle-ci cependant est particulièrement importante comme nombre. On y voit des types de toutes les races qui composent l'immense empire russe. Les uns ont le visage pâle et les cheveux blonds des hommes du nord, d'autres le teint cuivré des Asiatiques, la figure énergique des habitants du Caucase, le nez crochu des Israélites, etc. Presque tous ont encore le costume de leur pays. Je reconnais entre autres deux Persans. Ils sont à pied, avec des chaînes aux jambes qui ne les empêchent cependant pas de marcher d'un pas rapide. Des télégas suivent, dans lesquelles sont entassés un certain nombre de femmes, d'enfants et de condamnés malades ou infirmes. Devant, sur les côtés et derrière, marchent une douzaine de Cosaques, fusil sur l'épaule. Très peu d'ordre du reste dans le cortège; les deux ou trois premiers rangs seuls un peu serrés. Tout ce monde, détenus et escorte, cause, rit et a plutôt l'air gai. Hane a surtout le don de les mettre en joie, et il vaut peut-être mieux pour nous ne pas comprendre très bien toutes les remarques que lui adressent certaines jeunes personnes qui font partie de la chaîne, bien que libres de leurs mouvements.

L'ataman prend son rôle un peu trop au sérieux. Il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est vêtu de noir de la tête aux pieds et, à la chaîne au cou près, ressemble assez à un huissier. Je ne puis sortir de ma chambre sans voir paraître sa longue silhouette. Il cherche à deviner mes désirs et en est parfois gênant. Il ne s'éloigne que quand il voit qu'il ne peut nous être utile en rien; mais il veille!

Il y a un établissement de bains froids dans la Chilka, à une cinquantaine de mètres du Vauxhall, construit sur le modèle de ceux de Paris, mais sans cabines, et ayant à peu près 3 mètres dans tous les sens. C'est suffisant pour se tremper. Ces bains doivent surtout servir aux dames, car je n'en vois pas se baigner sur le rivage, où en revanche les hommes sont nombreux, dans le costume d'Adam, cela va sans dire. Plongeons-nous une dernière fois dans les eaux du fleuve du Dragon Noir!

M. X... est descendu de Tchita par la rivière, dans un bateau du pays qu'il avait payé trois roubles. Si l'eau avait été trop basse aux Péchés Capitaux pour permettre à la *Zéa* de passer, c'est dans un bateau semblable que nous aurions eu à remonter la Chilka pendant plusieurs centaines de kilomètres.

On nous a assez dit qu'en dehors des grandes villes nous ne trouverons rien à acheter. Nous nous munissons donc ici de traits de rechange, qui ne sont du reste que de simples cordes, et de quelques clous; Hane a apporté de Pékin un marteau et des tenailles. Chacun nous répète qu'ayant un bon tarantass nous n'avons pas besoin de nous encombrer de matériaux pour le réparer. « Vous verserez cinq ou six fois avant de rien casser d'important », ajoute-t-on.

Ce n'est pas la première fois qu'on nous avertit de la fréquence de ces accidents. Le chargé d'affaires de Russie à Pékin nous avait bien recommandé de ne pas oublier d'attacher solidement, au moyen de cordes, nos bagages dans le fond du tarantass, « parce que, dit-il, répondant à un pourquoi bien naturel, lorsque vous verserez, vous ne serez pas alors écrasés par vos caisses ». Verser serait-il donc une aventure quotidienne?

Toutes les cinquante verstes à peu près il est indispensable de graisser les roues si l'on ne veut s'exposer à les voir prendre feu dans une de ces courses vertigineuses auxquelles il faut nous attendre. Je fais donc mettre six livres de graisse dans un coffre fermé à cadenas, car on me dit que la graisse est une chose qui s'évapore facilement dans les stations.

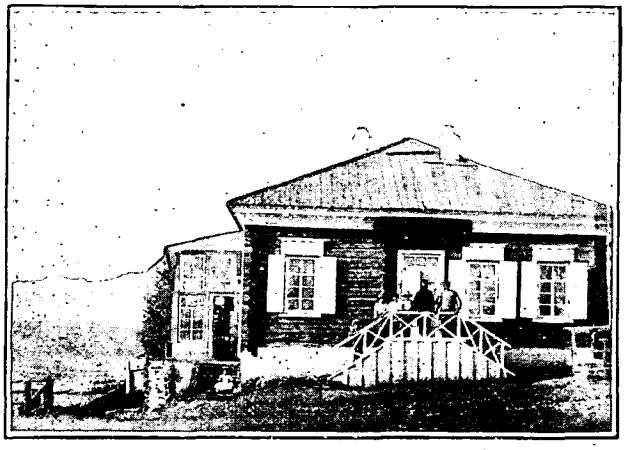
Sur la recommandation de M. Ninaud, je me suis procuré vingt roubles de pièces de cuivre et d'argent, de un, deux, dix et vingt kopeks. Cette précaution est nécessaire, car jamais vous ne trouvez nulle part de monnaie pour faire l'appoint lorsque vous payez, et vous êtes obligé d'abandonner chaque fois une vingtaine et souvent plus de kopeks, ce qui finit par faire une somme.

8 juillet. — Il nous faut encore un carré de feutre et une corde pour attacher la caisse qui doit partir par mer. M. Mikoulitch les fait acheter, mais j'ai à payer un rouble de plus qu'hier pour la même quantité et la même qualité de marchandise. La raison en est assez amusante. C'est aujourd'hui samedi, jour du sabbat, et toutes les boutiques de ces juifs que l'on méprise sont fermées. Les honnêtes chrétiens en profitent pour vendre plus cher ce jour-là. C'est un fait reconnu, et chacun ici fait ses provisions le vendredi. Mais il me semble qu'ils ont du bon, les juifs, et que

Le plus juif des deux....

J'ai prévenu l'ataman que je désire partir aujourd'hui à deux heures. Après le déjeuner, nous rangeons nos paquets dans le fond du tarantass. Nos matelas de voyage sont étendus par-dessus, en plan incliné, de façon à nous permettre de voir le paysage, et nos oreillers nous soulèvent encore les épaules et la tête. Je remets à l'agent de M. Cheveleff la caisse qu'il doit m'expédier par mer, et qui par parenthèse m'est arrivée à Paris dans la première semaine de janvier 1893, soit exactement six mois après notre départ de Stretinsk. M. X...., qui retourne à Tchita, ne partira que cette nuit. Il nous donne rendez-vous à Nertchinsk.

Le maître de poste est exact. A 2 heures le yemchtchik est sur son siège, et nos trois chevaux partent au trot. Ils s'arrêtent au bout de 200 mètres devant le bac qui doit nous transporter de l'autre côté de la Chilka. Le fidèle ataman commande la manœuvre. Bientôt il nous fait ses adieux, nous sommes sur la rive gauche de la rivière, et nos chevaux gravissent lentement la côte qui se trouve devant nous. Hane est sur le siège à côté du yemchtchik.



HÔTEL DE STRETINSK [1] (PAGE 193).

XVIII

De Stretinsk à Tchita.

Quelque prévenu que l'on puisse être de l'allure à laquelle vont les cochers sibériens, il est impossible de ne pas ressentir un peu d'émotion pendant la pre-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mière heure que l'on passe en tarantass, surtout dans la Transbaïkalie. D'abord, pas de frein pour ce lourd véhicule. Il y a bien le sabot, mais on s'en sert rarement : si l'on voulait le mettre et l'enlever toutes les fois qu'il serait prudent de le faire, le voyage serait alors deux fois plus long.

Ce ne sont que montées et descentes, que ravins dans lesquels on s'enfonce pour en ressortir immédiatement. La route suit toutes les ondulations du sol, bien rarement atténuées, et il faut que les pentes soient véritablement infranchissables pour que l'on condescende à faire un léger détour.

Au rebours de ce que nous faisons en Europe, où l'on serre les freins et où l'on modère l'allure à la descente, dès que la moindre inclinaison vient en aide aux chevaux la vitesse s'accentue, le galop commence et devient souvent quelque chose de fantastique.

Debout sur son siège, joignant l'action à la parole, le yemchtchik crie et fouaille à tour de bras, et l'on arrive au bas de la côte avec une vitesse de train express. Ce n'est quelquefois, lorsque la route devient plate, qu'un ou deux kilomètres plus loin qu'il est possible d'arrêter les chevaux emportés. Mais si, comme c'est le plus souvent le cas, une nouvelle côte se présente, la vitesse acquise en fait remonter une bonne partie, puis on va au pas.

Souvent au fond d'un ravin ou entre deux collines se trouve un torrent, une rivière qu'un pont en bois traverse, auquel on n'arrive presque jamais que par une courbe, je ne sais trop pourquoi. C'est toujours avec la rapidité de la foudre qu'on le franchit.

Nous avons remarqué bien des fois que plus la route était accidentée, plus nous faisions de verstes à l'heure.

Notre yemchtchik n'a garde de manquer aux traditions sibériennes, et souvent aux descentes, emportés dans un galop frénétique, nous éprouvons les mêmes sensations que lorsque, étant enfants, dans une balançoire arrivée au haut de sa course, nous nous sentions précipités dans le vide avec une vitesse toujours croissante : seulement les mouvements n'ont pas la même mollesse.

Il est de règle, pour tout yemchtchik qui se respecte, de partir d'une station ou d'y arriver ventre à terre, à moins qu'il ne faille traverser une rivière à peu de distance de la maison de poste. Les chevaux, qui sont habitués à la manœuvre, une fois attelés ont l'air inquiets; ils dressent les oreilles, tournent la tête, cherchant à saisir le moment précis où le fouet va s'abattre sur eux. Deux et quelquefois trois hommes les maintiennent par la bride. Cependant le yemchtchik, sans se presser, fait une dernière fois le tour du tarantass, met tranquillement ses gants, s'il en a, puis, rassemblant dans la main gauche les cordes épaisses qui lui servent de rênes (il y en a quatre pour une troïka), il s'élance d'un bond sur son siège, brandissant son fouet à manche court. Les hommes qui sont à la tête des chevaux n'ont que le temps de s'écarter pour laisser passer l'ouragan qu'aucune force humaine ne pourrait arrêter pendant les premières minutes.

Dans tout attelage russe est une pièce de bois semi-circulaire, placée au-dessus du collier du cheval qui est dans les brancards. Cette pièce de bois est très importante. Elle sert d'abord à maintenir l'écartement des brancards. En outre, à sa partie supérieure est fixé un bridon qui met l'animal dans l'impossibilité de baisser la tête et de prendre le mors aux dents. Le yemchtchik a donc toujours un cheval bien en mains. Tout en haut sont attachées trois sonnettes dont le tintement doit annoncer de loin l'arrivée de l'équipage et indiquer au maître de poste qu'il faut préparer au plus vite des chevaux. Mais cela, c'est de pure théorie quand il ne s'agit pas du service des dépêches ou de voyageurs annoncés par les autorités. Ce dernier cas est le nôtre, et quand nos chevaux ruisselants de sueur s'arrêtent devant la station, nous en trouvons trois autres tout harnachés, attachés à des piquets. Trois palefreniers se précipitent sur notre attelage, en deux minutes notre troïka est changée, j'ai payé le tarif fixé pour les trente verstes de la nouvelle étape, et nous dévorons de nouveau l'espace.

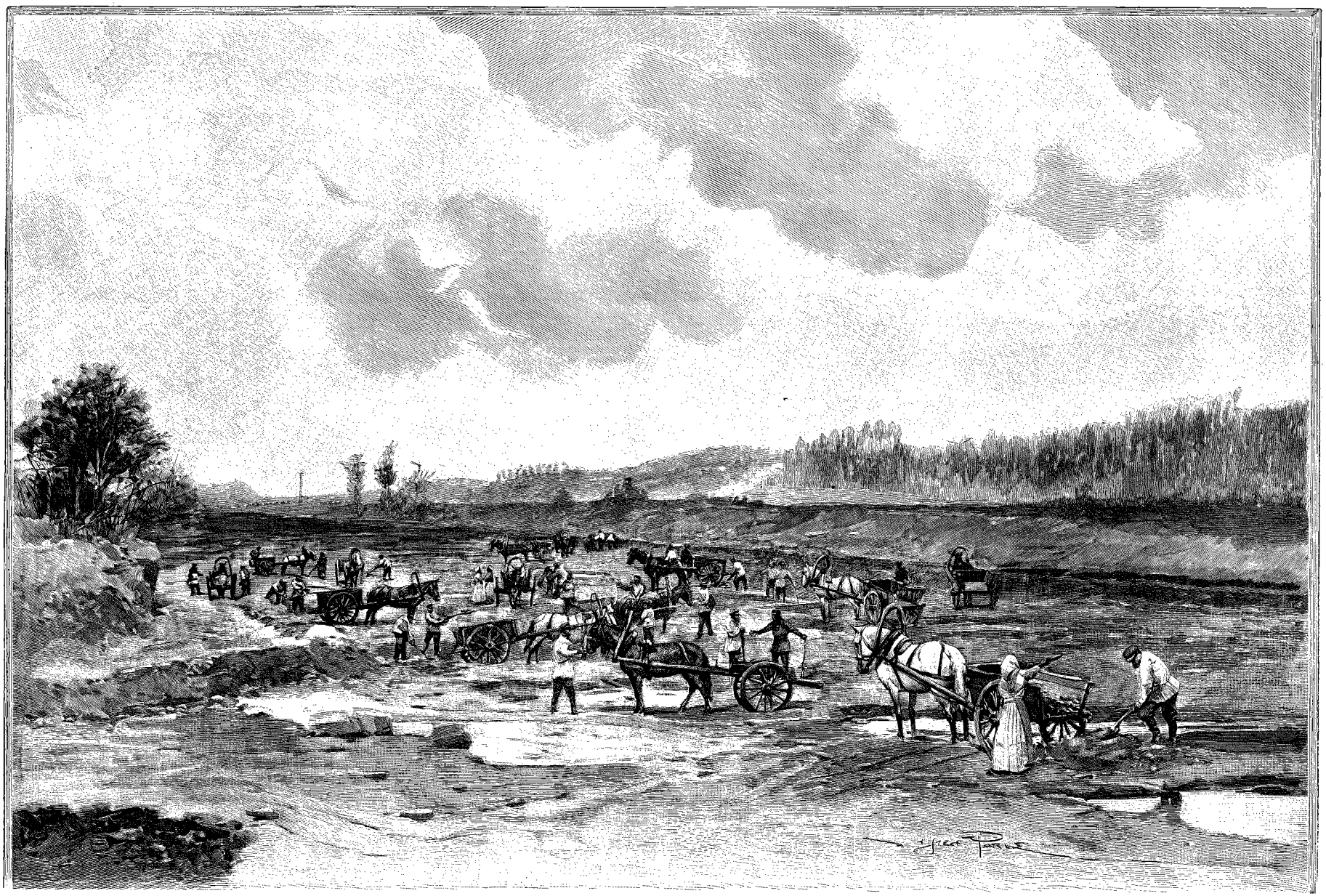
Même cérémonie aux stations suivantes. Nous nous mettons dès le premier jour au régime des voyageurs sibériens, c'est-à-dire que nous ne perdons pas notre temps à manger dans les stations. Le pays n'a rien de bien remarquable, et n'offre aux regards que des collines presque entièrement dénudées. La nuit est particulièrement froide, et les flaques d'eau sont recouvertes d'une mince couche de glace. Il fait presque aussi clair qu'avant le coucher du soleil, la lune est splendide, et ces premières cent verstes en tarantass nous ravissent d'aise. Il faut dire que notre mince bagage a été très bien arrimé; nos petits matelas amortissent suffisamment les chocs, et nos oreillers sont une bonne protection pour la tête. La position semi-horizontale est évidemment la seule qui convienne pour les longs voyages en voiture, car nous ne ressentons pas la moindre fatigue. Nous augurons donc bien sous ce rapport des milliers de kilomètres qu'il nous reste à parcourir, et c'est avec une sorte de satisfaction triomphale que nous entrons dans Nertchinsk.

Nous suivons d'abord une rue ressemblant à toutes les rues de toutes les villes sibériennes, bordée des mêmes maisons en bois, avec les mêmes fenêtres encadrées de blanc; puis, tout à coup, nous débouchons sur une grande place et nous croyons rêver.

En face de nous se dresse un immense palais dont les murailles d'un blanc de lait éclairées par une lune resplendissante se découpent dans l'azur du ciel. L'architecture en est bizarre, tous les styles s'y rencontrent. C'est un splendide décor de féerie.

Qui se serait jamais attendu à trouver au fond de la Sibérie un édifice aussi imposant, et quel peut être cet édifice? Tout d'un coup l'idée me vint que nous avions devant nous la célèbre maison de M. Boutine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AUX MINES D'OR (PAGE 202) — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le grand marchand sibérien, chez lequel on nous avait prévenus qu'une chambre nous était préparée, et le yemchtchik se mit à chercher la porte d'entrée.

En nous approchant, nous remarquons que tout semble abandonné : aucun bruit, aucune lumière dans l'intérieur, pas de rideaux aux fenêtres. Nous allons de porte en porte sans parvenir à nous faire entendre. C'est le palais de la Belle au bois dormant.

De guerre lasse nous allons à l'hôtel ou *gastinitsa*, où l'on nous donne deux chambres très propres, presque élégantes, convenablement meublées et ornées de belles plantes vertes des tropiques. Je me souviens surtout d'un superbe caoutchouc qui atteignait le plafond. Toutes les fenêtres sont condamnées : les plantes s'en trouvent, paraît-il, fort bien, mais un peu plus d'air serait désirable pour les humains.

9 juillet. — A mon réveil, je trouve dans la cour un agent de police en uniforme qui m'explique en allemand qu'il est originaire des provinces baltiques et qu'il a reçu l'ordre de se mettre à ma disposition pendant tout mon séjour à Nertchinsk.

M. X... arrive vers 9 heures, et nous accompagne dans la ville. Nous allons d'abord visiter le musée; le directeur nous en fait les honneurs et met beaucoup d'empressement à me donner tous les renseignements que je lui demande sur le pays; il m'offre, sur l'histoire de la Sibérie, un tableau résumé des principaux épisodes de la conquête. Le musée est très riche en échantillons minéralogiques, et surtout en échantillons aurifères. On nous montre un morceau de granit contenant des pépites du précieux métal, ce qui est, paraît-il, d'une extrême rareté.

A la suite de la visite de Son Altesse Impériale le Tsarévitch, il y a un an, le directeur a eu l'idée de prier les visiteurs de mettre leur signature sur un livre d'or préparé à cet effet. Il regrette que la première signature ne soit pas celle du futur Empereur de toutes les Russies, et se console en pensant que ce sera la mienne. Je ne puis que partager ses regrets de ne pas voir mon nom à la suite de celui d'un si auguste personnage, et me décide à noircir le premier la première page du registre.

Quelques minutes après, nous sommes dans la maison hospitalière de M. Boutine, le frère de celui qui a construit le magnifique palais dont j'ai parlé plus haut, dans un immense salon, situé au premier étage, rempli de plantes tropicales, et où 150 personnes pourraient danser à l'aise. A l'une des extrémités du salon se trouve une estrade pour l'orchestre. Après le déjeuner nous allons visiter la chambre dans laquelle le Tsarévitch a couché. Rien n'y a été changé : on a simplement mis des housses sur les fauteuils.

Tout respire ici le plus grand luxe : les serres, les jardins sont à l'avenant.

Nous demandons cependant à visiter le palais, et nous l'obtenons avec quelque peine, car il est sous scellés. La maison Boutine a été mise en faillite, contre toute espèce de justice, nous ont affirmé dans la suite des gens bien informés. Le procès de liquidation est loin d'être terminé, et tout porte à croire qu'il le sera en faveur du malheureux négociant.

La photographie de l'extérieur donne une idée de l'intérieur de cette immense maison de commerce : escaliers, chambres, salons, salles de fêtes, etc., rappellent par leurs dimensions ceux de certains palais princiers. On y voit des meubles de grand prix, des tableaux de maîtres, un grand portrait de Mme Boutine en costume russe, par Markovski, des porcelaines de Sèvres, une énorme glace de Saint-Gobain qui a figuré à l'Exposition de 1867, et dont le prix de transport a triplé ou quadruplé le prix d'achat, etc. On se demande en parcourant ces immenses salles pour qui elles ont été faites. A-t-on jamais pu trouver dans la ville de Nertchinsk, même au temps de sa plus grande splendeur, assez de gens à inviter pour qu'elles ne paraissent pas vides?

Les comptoirs, les bureaux, sont dans les mêmes proportions. Ils égalent en dimensions, je ne dirai pas ceux des plus grands, mais ceux des grands magasins de Paris. C'est que la maison Boutine tenait entre ses mains tout le commerce de la province, toutes les affaires de banque, et possédait de nombreuses mines d'or.

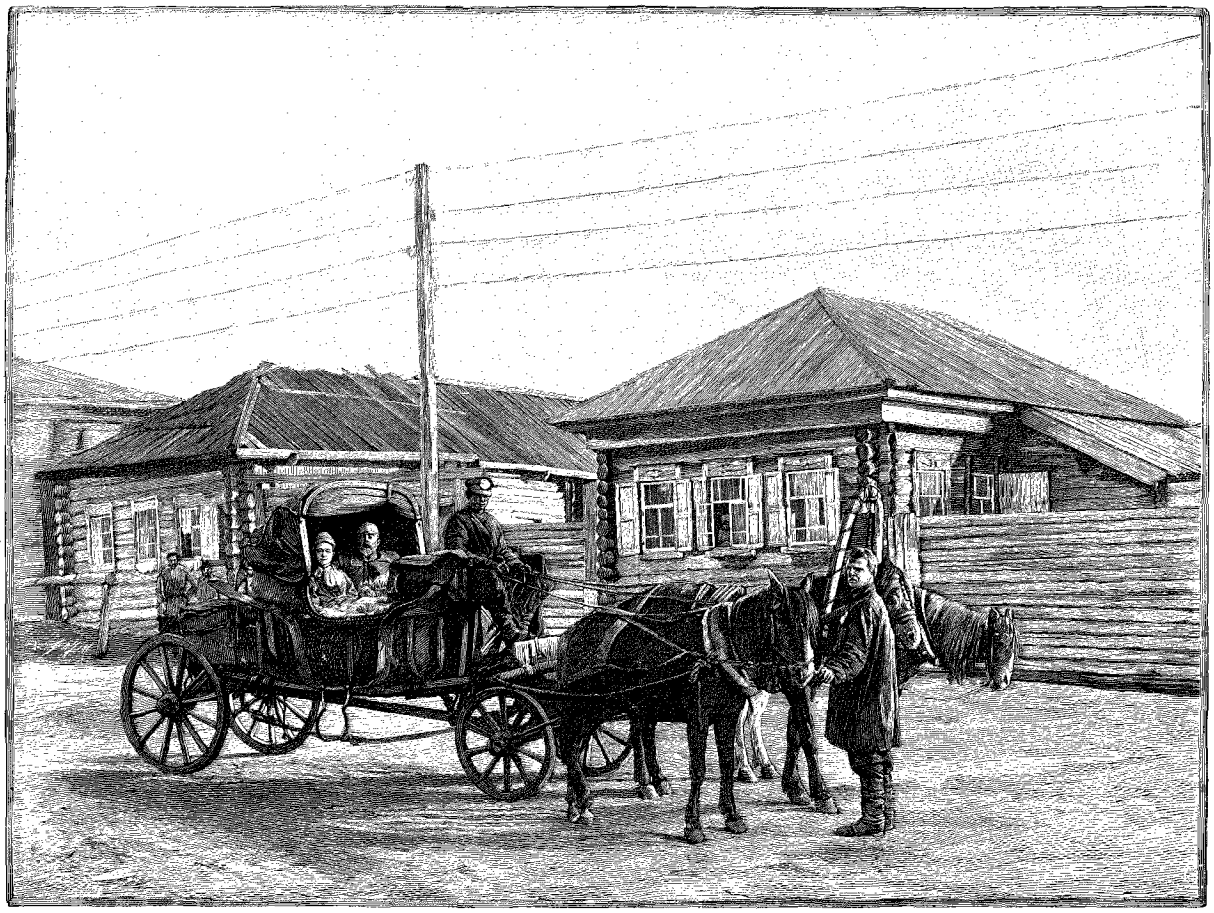
Nertchinsk, fondée en 1654, est la plus ancienne ville de la Sibérie orientale. C'est là que fut conclu en 1689, avec la Chine, le traité qui excluait les Russes du bassin de l'Amour et d'Albasine dont ils s'étaient emparés en 1648. La découverte de mines d'or dans tous ses environs lui donna presque aussitôt une importance énorme qui ne fit qu'augmenter par suite de son choix comme lieu de déportation.

Nertchinsk nous a un peu rappelé Nikolaïevsk : c'est une ville qui se meurt. La faillite Boutine est-elle la cause ou le résultat de cette décadence? La population varie suivant les saisons, comme celle de toutes les villes dans le voisinage desquelles sont des mines d'or. L'hiver, les mines sont abandonnées et les mineurs vont dans les grands centres.

10 juillet. — A 5 heures du matin nous quittons Nertchinsk. Au bout d'un quart d'heure de galop, à travers une large plaine unie, nous arrivons au bord de la Nertcha, que nous passons en bac. Les papiers dont je suis porteur me donnent la franchise sur les ponts et les bacs, et comme les rivières sont très nombreuses en Sibérie cette franchise n'a pas laissé de me faire économiser un nombre respectable de roubles pendant le voyage. La Nertcha n'a pas plus de 100 mètres de large, et nous perdons cependant un grand quart d'heure à la traverser. A 7 heures nous arrivons à la première station, Mirsanova : nous avons fait 30 verstes.

Des chevaux nous attendent. Pendant qu'on les attelle, un des nombreux curieux qui nous entourent vient causer avec Hane, en chinois. J'apprends que cet homme, que nous avions pris d'abord pour un Cosaque, n'est autre chose qu'un Coréen établi dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NOTRE TARANTASS[1] (PAGE 194).

le pays depuis quelques années. Son étonnement n'est pas petit de m'entendre, après avoir causé avec lui en chinois, lui adresser la parole dans sa langue maternelle. Il me dit que maintenant il est Russe, et fixé pour toujours à Mirsanova.

La route est plate, ou plutôt il n'y a pas de route. On va droit devant soi au milieu d'immenses plaines. Un tarantass venant dans l'autre sens passe à plus de 100 mètres de nous. Bientôt nous ne sommes plus qu'à 5 ou 6 verstes de Kazanova, la prochaine station. Tout à coup nous voyons arriver sur notre gauche, à une cinquantaine de mètres, la voiture de M. X... qui cherche à nous dépasser. Notre yemchtchik se dresse sur son siège, et alors commence entre nos deux attelages une lutte de vitesse difficile à décrire. Les chevaux deviennent aussi fous que les cochers, l'épuisement seul aura raison des uns et des autres, si toutefois aucun accident ne vient mettre un terme à cette course. Des chevaux paissent non loin de là : entraînés par notre exemple, ils se mettent de la partie et galopent autour de nos voitures, ce qui affole encore davantage nos bêtes. Mais tout a une limite, même la force des chevaux sibériens ; les nôtres s'arrêtent d'eux-mêmes devant la station de poste, plus qu'à moitié fourbus.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

Nous sommes en plein pays aurifère. Nous résolvons de faire un détour pour aller visiter les mines, bien qu'il soit dangereux d'abandonner la route de poste et de s'enfoncer dans les montagnes.

Nous partons après un déjeuner sommaire. Le chemin suit une étroite vallée, au milieu de laquelle coule un torrent. C'est à peine si nos quatre chevaux, attelés de front comme d'habitude, ont, en certains endroits, assez de place pour passer. Un faux pas, et nous serions précipités dans l'eau. Ils galopent cependant avec ardeur, conduits habilement par un excellent yemchtchik qui ne ralentit même pas leur allure quand il faut passer d'un bord à l'autre du torrent, sur des ponts étroits, sans parapets, composés de troncs de sapins placés côte à côte sur deux ou trois plus gros qui servent de solives, et nous arrivons, après avoir franchi 19 verstes en 70 minutes, devant le placer ou prise de M. Jan Bujwid. Nos chevaux, fatigués, ont peine à gravir la pente au haut de laquelle se trouve la maison. A 10 mètres du sommet ils s'arrêtent et sont entraînés en arrière par le poids de notre lourd véhicule. C'est ici que la fourche aurait pu nous servir. Le yemchtchik, Hane et moi sommes à terre en un clin d'œil, des gens accourent, on pousse aux roues, et M. Bujwid aide Marie à descendre.

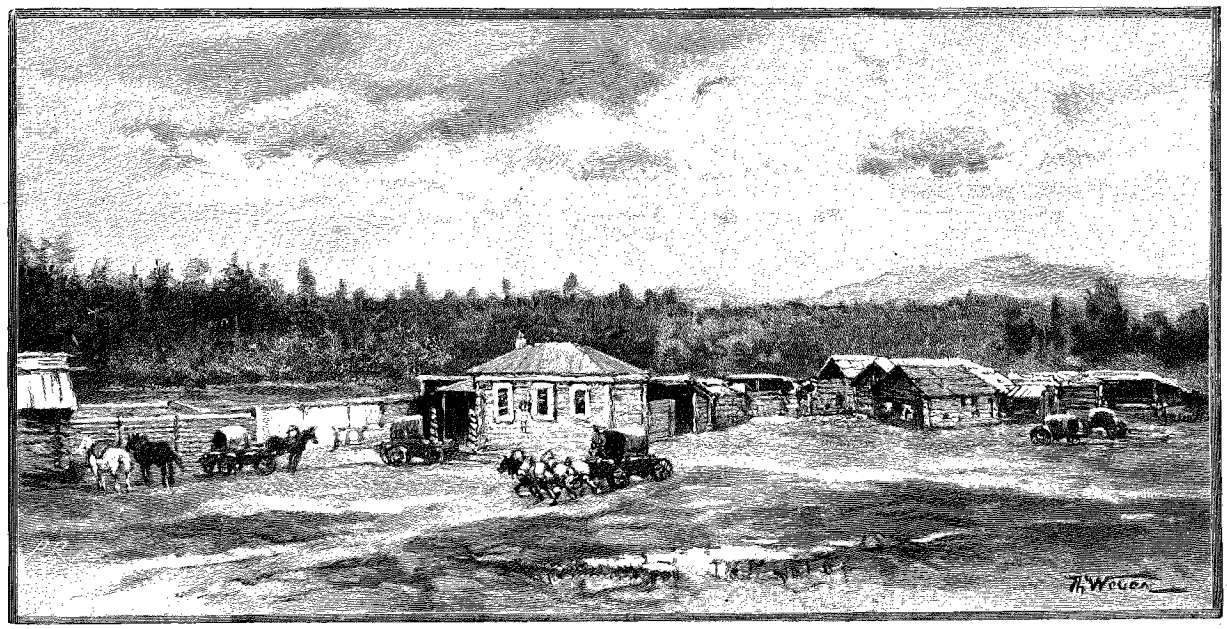
Nous n'avons pas de chance. C'est aujourd'hui la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fête des saints Pierre et Paul et l'on ne travaille pas. Notre hôte nous montre des échantillons d'or et m'offre un morceau de granit contenant des pépites, cette rareté du musée de Nertchinsk. Sa maison est petite, mais très propre. M. Bujwid est un homme jeune, instruit, à la figure énergique et distinguée. Grand chasseur, il possède des chiens de race et des armes de prix, nécessaires également pour sa défense contre les bandits dont le pays pullule. A 3 heures et demie, nous prenons congé de lui, conduits par un yemchtchik superbe, dans sa livrée de drap noir, grand, carré d'épaules, barbu, tout le physique de l'emploi.

Les chemins sont abominables, étroits, pierreux, remplis d'ornières. Notre cocher n'en a cure. Nous cherchons à modérer son allure, il l'accélère. Marie lui dit d'aller doucement, il lui répond : « Ici, il faut aller vite ». Un petit pont se présente, jeté sur un fossé heureusement peu profond, nous le passons au galop, deux roues sur le pont, deux roues dans le fossé ; la vitesse nous empêche de verser. Plus de doute, notre automédon se nomme ou Pierre ou Paul et a trop fêté son saint. Il commence en effet à s'agiter sur son siège en se balançant le corps, et se retournant continuellement pour voir si la seconde voiture nous suit. Car dans ces pays sauvages il est prudent de marcher de conserve. Bientôt il accroche un arbre ; je lui dis d'arrêter, il presse le pas, passe sur une énorme pierre qu'il ne voulait pas se donner la peine d'éviter, et patatras ! notre voiture verse et nous nous trouvons ensevelis sous nos bagages, qui heureusement sont mous. Me relever et administrer une correction à notre automédon fut l'affaire d'un instant. Pendant la correction il montrait le poing à la pierre en lui adressant toutes les injures que le vocabulaire russe pouvait lui fournir, tout en faisant signes de croix sur signes de croix. Il nous fallut près d'une heure pour relever notre tarantass et nous remettre en route. A peu près dégrisé par l'incident, notre yemchtchik se montra plus maniable.

Enfin, après avoir franchi deux montagnes assez élevées, traversé plusieurs rivières et torrents, nous arrivons en vue de la prise ou placer Andrewski, but de notre excursion. Nous côtoyons une ligne de huttes de travailleurs : elles sont faites en écorce d'arbres. Des gens nous crient de nous arrêter, que nous sommes dans un mauvais chemin. Notre cocher, qui, malgré la nuit, aperçoit au loin les lumières du village, continue sa route. Nous nous arrêtons au bord d'un précipice et revenons dans le bon chemin à travers champs. C'est le dernier incident. Dix minutes après, nous arrivons devant la porte du propriétaire de la mine, qui nous invite gracieusement à entrer. Nous sommes chez des israélites.



UNE STATION DE POSTE EN SIBÉRIE [1] (PAGE 196).

Ici encore, l'allemand m'est d'un grand secours, et c'est en cette langue que notre hôte, M. Kaplounof, m'adressera toujours la parole. Bientôt tous nos paquets sont transportés dans la maison et le dîner est servi. Tout est propre et bon. Quand vient le moment de fumer, on ne veut pas que je me serve de mes cigarettes. Tout ce qui est ici est à ma disposition : me servir de mes affaires serait faire offense à l'hospitalité juive. M. et Mme Kaplounof ont abandonné leur propre chambre pour nous l'offrir. Nous avons des lits et des draps ! Je remarque que les couvertures sont un peu légères et je vais chercher les nôtres. On me les prend des mains et l'on en apporte de nouvelles, toujours d'après le même principe d'hospitalité. Nos objets de toilette obtiennent cependant droit de cité.

1. *Gravure de Th. Weber, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PRÊTRES-MUSICIENS BOURIATES (PAGE 206). — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NINAUD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

11 juillet. — Dans le milieu de la vallée, près de deux cents hommes et femmes, armés de pelles et de pioches, sont occupés à charger une cinquantaine de tombereaux avec tout ce qui compose le sol, terre, sable, pierres, depuis la surface jusqu'à une profondeur qui ici dépasse rarement deux mètres. Cette profondeur, de même que la largeur du terrain à enlever, est indiquée par des laveurs au plat qui accompagnent les travailleurs. Voici en quoi consiste leur occupation : ils prennent dans la partie à essayer une pelletée de terre qu'ils mettent dans un grand plat creux en bois, au bord du ruisseau qui traverse l'exploitation. Avec une sorte de griffe en fer, ils délayent cette terre en plongeant une partie du plat dans l'eau courante. Il se forme d'abord une bouillie qui peu à peu s'éclaircit, la terre étant emportée par le courant. Il ne reste plus au fond du plat que les matières lourdes, c'est-à-dire les cailloux et l'or. Le précieux métal, ayant une densité beaucoup plus grande que la pierre, se trouve au-dessous. Il suffit alors d'incliner le plat en l'agitant légèrement pour en faire tomber les cailloux. Bientôt il ne reste plus que les pépites, dont le nombre indique la richesse du terrain que l'on veut essayer.

Le principe du lavage au plat, basé sur la densité de l'or, est appliqué au lavage en grand. Il est tout d'abord nécessaire d'avoir une chute d'eau d'au moins six mètres, et, pour l'obtenir, on est généralement obligé de détourner le cours d'un ruisseau que l'on amène par un aqueduc en bois, long quelquefois d'un ou deux kilomètres, jusqu'au point où l'on veut établir cette chute, en plan incliné d'une vingtaine de mètres de longueur. Ce plan incliné est muni d'un bout à l'autre d'un plancher en fer parfaitement uni, sur lequel viennent s'appliquer des grilles en fer à raies carrées, destinées à arrêter les pépites et les cailloux. Au-dessus est une plaque en tôle percée d'innombrables gros trous permettant aux pépites de passer, mais faisant glisser les gros cailloux dans les tombereaux placés en bas, qui les emportent au loin.

D'autres tombereaux apportent la terre aurifère au sommet du plan incliné. Cette terre est emportée par les eaux, et l'or est retenu dans les grilles dans lesquelles son poids l'a entraîné. Un simple lavage à la main deux fois par jour permet de le séparer des sables qui l'ont accompagné. Un Cosaque représentant l'autorité est toujours présent à l'opération. L'or est immédiatement desséché au feu sous ses yeux et il en inscrit scrupuleusement le poids.

La mine Andrewski doit en recueillir au moins 700 grammes par jour pour couvrir tous ses frais, qui sont considérables. M. Kaplounof eut l'amabilité d'offrir à Marie quelques pépites récoltées sous nos yeux, en souvenir de notre visite.

L'établissement d'une mine est entouré de formalités sans nombre et ne se fait pas sans une première mise de fonds qui ne laisse pas d'être relativement considérable.

Le premier venu ne peut errer dans les montagnes à la recherche de placers. Il faut, tout d'abord, obtenir du gouverneur général de la province une autorisation spéciale pour soi-même et pour les ouvriers que l'on emploie, dont on est responsable et dont il faut présenter les papiers aux autorités ; on doit désigner les districts que l'on a l'intention d'explorer, afin d'être toujours sous la surveillance de la police.

Si l'on a le bonheur de découvrir un terrain riche en or, il faut demander l'autorisation de l'exploiter, en dresser un plan détaillé, avec indications précises de l'endroit où il se trouve, faire des fouilles dont le nombre est fixé par la loi, en donner les résultats, planter des poteaux pour marquer les limites de la mine, remettre tous les documents au bureau de police le plus voisin et attendre.

Ce n'est qu'au bout de deux ou trois ans que l'on est déclaré propriétaire du placer. Un géomètre du gouvernement vient en dresser le plan, puis fait son rapport au bureau des Mines, qui, au bout d'un certain temps, délivre un plan exact et officiel des terrains que l'on a le droit d'exploiter. Il reste alors à établir l'aqueduc, le plan incliné de lavages, à acheter les chevaux, les voitures, etc.

Le gouvernement prélève sur la production un droit qui va de 5 à 10 pour 100. Toute pépite doit être pesée et inscrite sur un livre de contrôle. La moindre infraction peut être punie d'une forte amende et même de deux ou trois ans de prison. La totalité de l'or extrait doit être envoyée à la fonderie impériale à Irkoutsk, mais ce n'est qu'au bout de six mois qu'on le rend, monnayé, en pièces de cinq roubles.

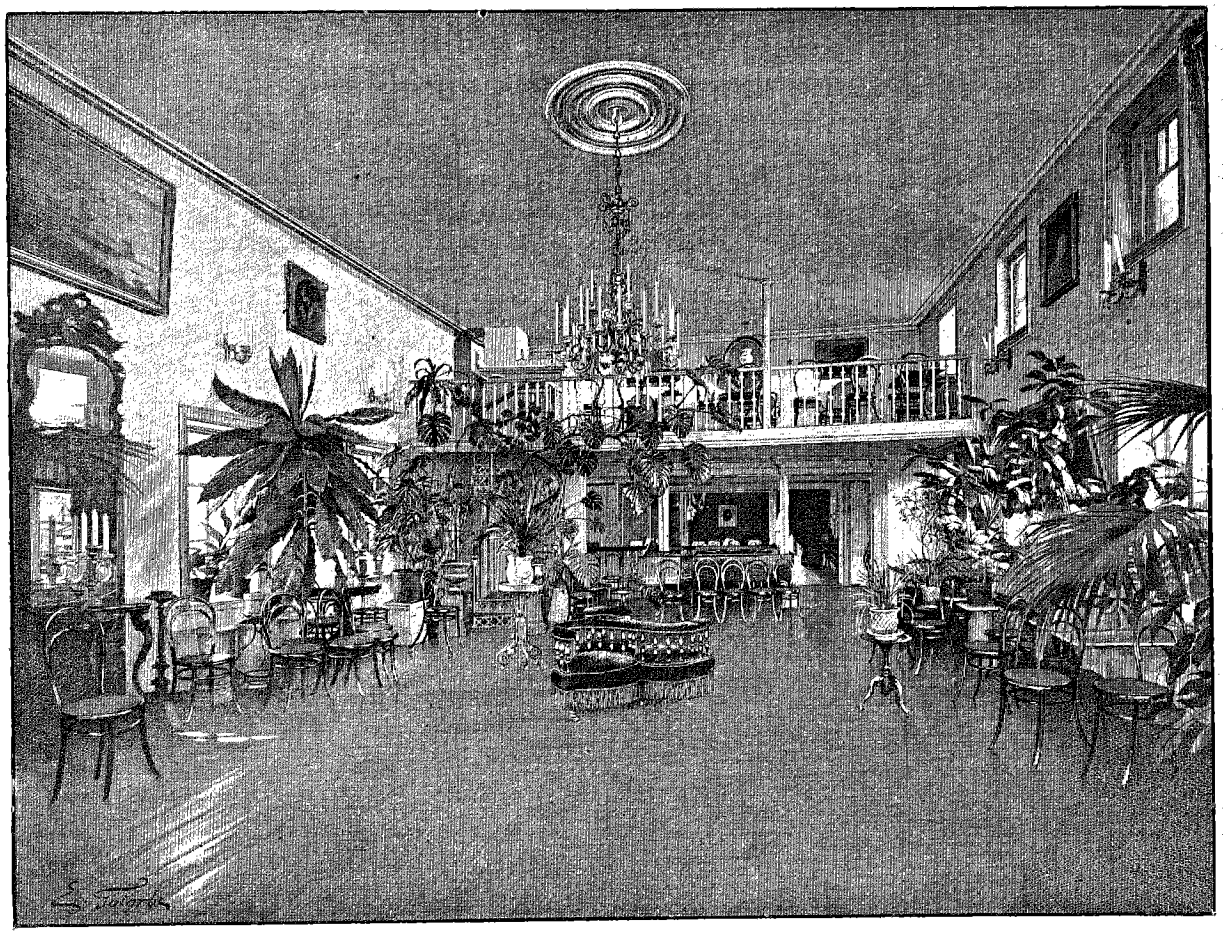
La prise Andrewski paraît prospère, si l'on en juge par le nombre des travailleurs et par l'aspect du village qui entoure la maison de M. Kaplounof. Je remarque beaucoup de cultures maraîchères.

Cependant il faut songer au départ. J'offre à nos hôtes une boîte d'un thé parfumé qu'ils ont paru trouver exquis. Ils ne veulent l'accepter que si je consens moi-même à emporter un peu d'excellent tabac qui vient de Moscou. L'échange se fait, et prenant enfin congé de ces aimables gens, nous partons, sous la conduite de leur fils qui nous accompagne à cheval.

La forêt commence à la sortie du village et c'est à peine si un chemin y est tracé. Mais nos conducteurs se reconnaissent très bien au milieu des arbres, car c'est par ici qu'ils vont trois ou quatre fois par mois à la station de poste porter leur or. Les chevaux sont bons et nous marchons vite. Tout à coup Hane se rappelle qu'il a oublié de graisser les essieux. C'est une grave faute et nous sommes obligés de nous arrêter pour le faire. N'ayant aucun levier pour soulever le tarantass pendant l'opération, nous ne retirons les roues qu'à moitié. C'est un graissage insuffisant, mais espérons que nous arriverons au relais prochain sans que nos roues prennent feu.

La forêt est superbe, les arbres beaux et vigoureux. La moindre clairière est un parterre de fleurs. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN SALON SIBÉRIEN [1] (PAGE 198).

passons devant d'anciennes prises abandonnées. Dans un ravin absolument désert, nous rencontrons deux hommes suspects, mais nous sommes en nombre et n'avons par conséquent rien à redouter d'eux. Une rivière se présente et nous ne parvenons pas à trouver le gué. Le passage se fait au petit bonheur et est assez émouvant ; nous arrivons cependant sans encombre de l'autre côté.

Nous sommes devant une assez haute montagne qu'il faut franchir. Des ornières indiquent un chemin, mais ce chemin fait, paraît-il, un long détour. Un des yemchtchiks propose de couper à travers bois. Après un court conciliabule où nous n'avons naturellement pas voix au chapitre, l'escalade commence. Nous serpentons au milieu des arbres, dans une herbe très haute émaillée de fleurs, qui malheureusement couvre un terrain assez peu uni. Il faut toute la vigueur des excellentes bêtes qui nous traînent pour sortir à notre honneur de cette aventure. Nous nous attendons à chaque minute à verser, à casser un trait, un essieu, une roue, que sais-je? et ce n'est pas sans étonnement que nous arrivons intacts au sommet, où nous retrouvons le chemin tracé, qui maintenant est excellent. Après quelques minutes d'un repos bien gagné, nous repartons à l'allure habituelle, c'est-à-dire au galop, et bientôt après nous sommes au pied de la montagne dans un village où l'on nous donne des chevaux frais.

La route de poste n'est plus qu'à 40 verstes. M. Kaplounof fils nous dit adieu et nous descendons rapidement la petite pente au haut de laquelle se trouve le hameau. Un de nos chevaux de côté cependant est récalcitrant, il cherche à se dérober. Notre yemchtchik n'est pas à la hauteur; au lieu de le fouailler d'importance, il cherche à le maintenir avec la bride. L'animal tire de plus en plus de côté, le yemchtchik perd un peu la tête et notre tarantass finit par s'arrêter tout à coup, moitié sur une sorte de mur écroulé et moitié sur la route. Je me demande encore comment nous n'avons pas versé. On accourt, on nous aide à sortir de ce mauvais pas, et nous continuons notre route. Mais notre automédon ne nous inspire aucune confiance. Nous mettons quatre heures à faire les quarante verstes, et c'est avec un profond soupir de soulagement que Marie se retrouve sur la route de poste.

Notre arrivée à la station de Galkina est un événement. On était, paraît-il, fort inquiet à notre sujet. On avait été informé de notre départ de Nertchinsk; nous aurions dû arriver ici hier au soir, nos chevaux étaient préparés, et tout à coup on apprit que nous avions

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

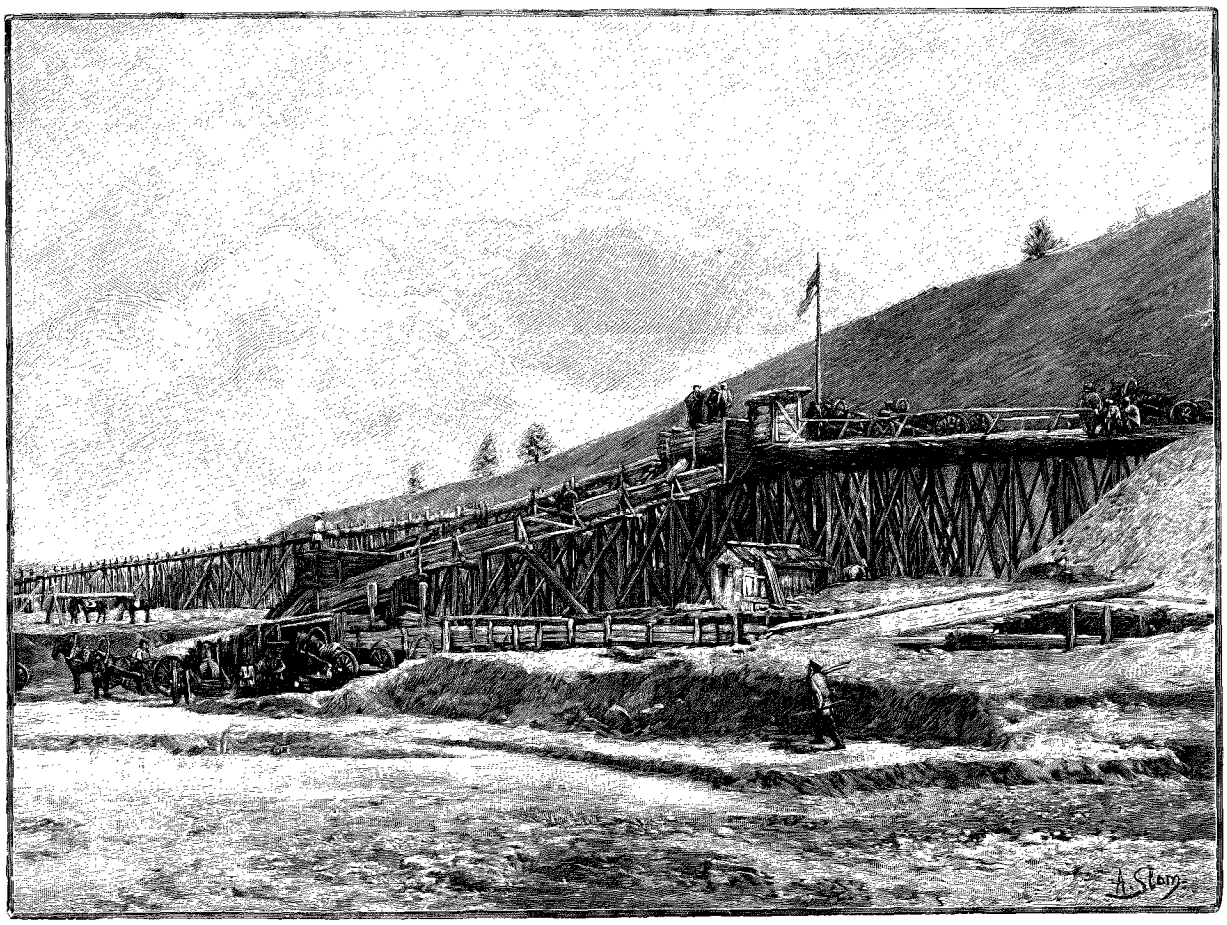
disparu après la station de Kazanova. Il est tout particulièrement recommandé de nous donner de bons chevaux et un bon cocher, et depuis hier on garde à la station le yemchtchik qui a eu l'honneur de conduire le Tsarévitch. C'est un vieux Cosaque barbu, à la figure sérieuse, aux mouvements lents. Il monte sur son siège avec majesté et nous partons à une allure modérée.

Dans chaque maison de poste est un tableau indiquant la route et tous ses accidents. « De... à..., tant de verstes. A la Xme verste, une rivière que l'on passe en... Aux Xme, Xme, Xme verstes, une montagne où il est nécessaire de mettre le sabot. Terrain de telle et telle nature », etc.

Le tableau indiquait pour les 30 verstes que nous avons à faire quatre montagnes où il fallait mettre le sabot; la première presque au départ. Arrivé au sommet, le yemchtchik descend tranquillement de son siège, entrave la roue et repart à un pas de tortue. Même manœuvre à la seconde. Ni l'une ni l'autre ne nécessitaient pareille précaution, et le regard de notre Cosaque indiquait une commisération dédaigneuse. A la troisième, il se prépare à remettre le sabot. Je lui crie : « Pas besoin de sabot! » Il me regarde surpris et me montre la descente qui serpente pendant 2 verstes sur le flanc de la montagne. « *Nitchévo*, cela ne fait rien », lui dis-je. Son regard brille. Il remonte sur son siège et part bon train. De temps en temps il tourne la tête pour nous examiner, et à chaque fois, nous trouvant parfaitement calmes, il presse l'allure de ses chevaux. Nous remontons évidemment dans son estime, et lui dans la nôtre.

La dernière montagne est la plus élevée. Du sommet on a une vue splendide sur toutes celles qui nous environnent et qui sont couvertes de forêts, sur la plaine remplie de pâturages dans laquelle il nous faut descendre par une rampe de plus de 4 verstes, sinueuse et assez dénudée. Notre yemchtchik, après avoir accordé à ses chevaux un repos bien mérité de quelques minutes, remonte sur son siège, et la descente commence. C'est ce que nous avons vu de plus fantastique dans tout notre voyage, comme course folle sur une rampe bordée de précipices avec des coudes brusques franchis à bride abattue. Le yemchtchik sait que nous n'avons pas peur; nous lui sommes particulièrement recommandés, il tient à montrer comment on conduit quatre chevaux en Sibérie.

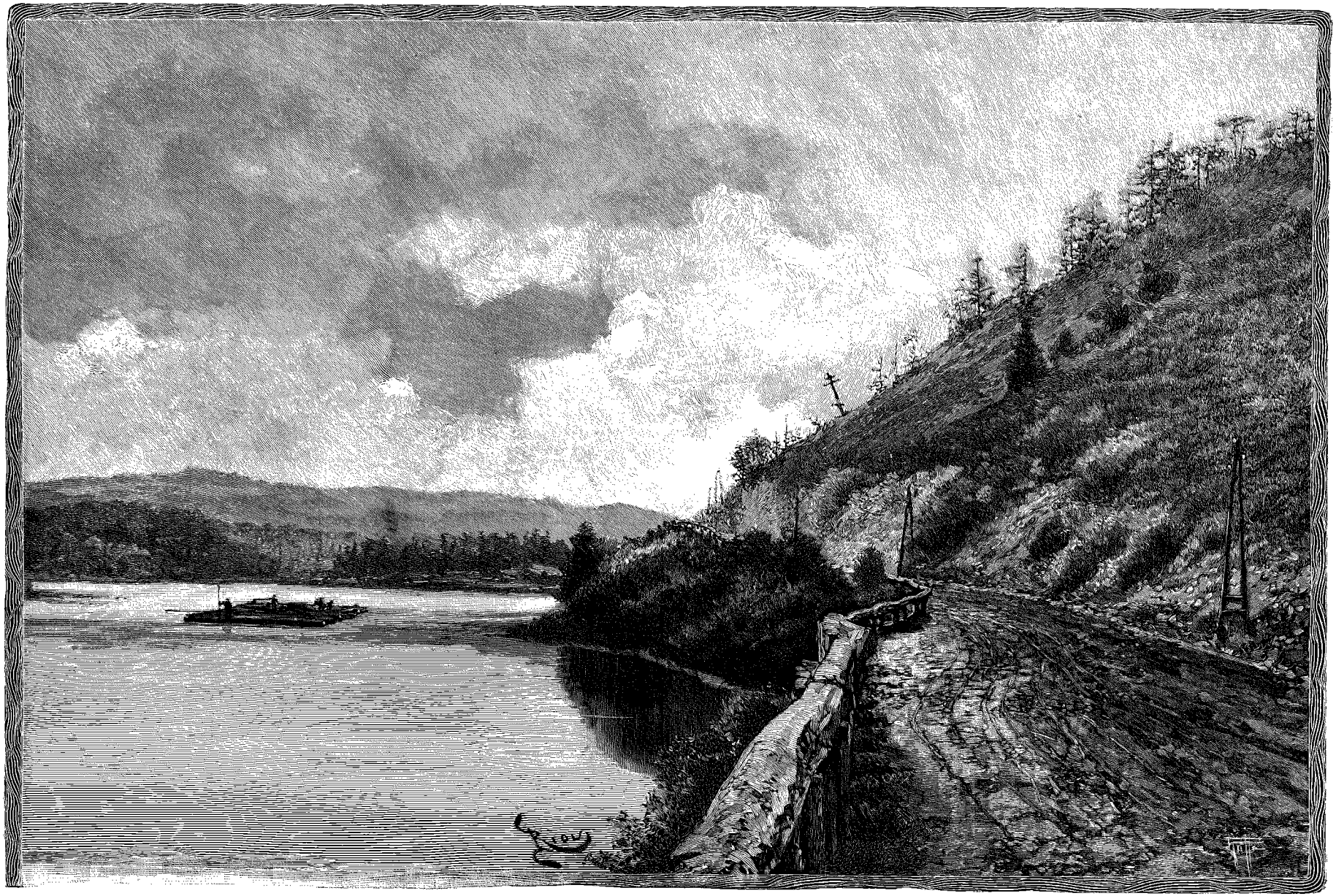
A 1 verste de la station nous passons sur la



AUX MINES D'OR [1] (PAGE 202).

1. *Dessin de Slom, gravé par Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BORDS DE L'INGODA (PAGE 206). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

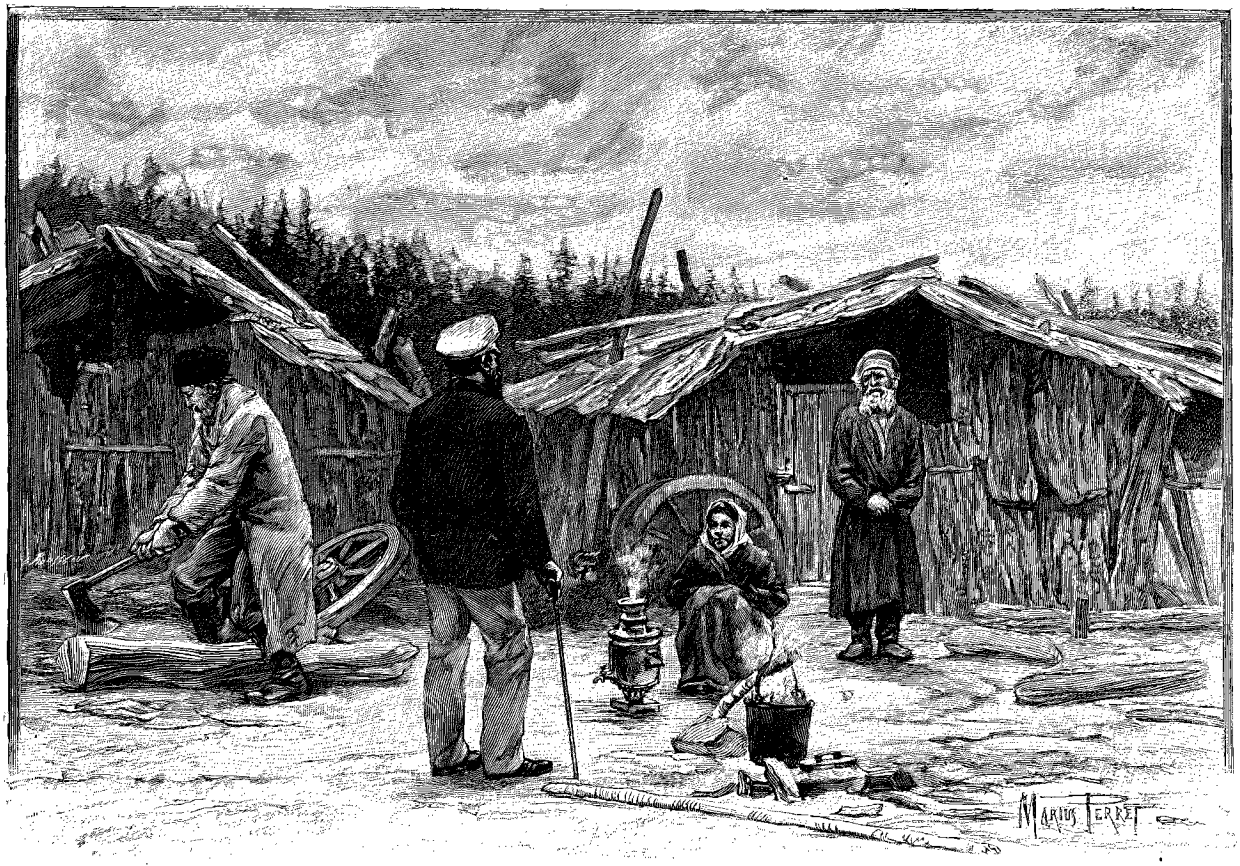
route devant un hameau bouriate composé de quatre tentes.

Les Bouriates sont soumis aux Russes depuis 1644. On évalue leur nombre à 300 000. Grands éleveurs de bétail et surtout de chevaux, ils habitent la Transbaïkalie. Le gouvernement russe n'intervient pas dans leur administration. C'est le type pur de la race mongole : ils en parlent les divers idiomes.

Ils sont presque tous bouddhistes et leurs pratiques sont les mêmes que celles des Mongols de Chine. Ils ont des lamas, des processions, des fêtes musicales.

demander de gratification, et ils ne le font jamais. Ils ne s'approchent même pas de vous d'un air significatif. Il y a, à ce sujet, des règlements très sévères qu'ils n'osent enfreindre. Il faut aller à eux ou les appeler pour leur remettre leur pourboire.

La route est toujours pittoresque, même quand on traverse les plaines et les pâturages, car les montagnes ne sont pas éloignées. Souvent, le matin et le soir, au fond des vallées, on a l'illusion de la mer. On aperçoit comme un grand navire, dont toutes les voiles seraient déployées. C'est l'église de quelque village : peinte en



HUTTES DE MINEURS [1].

A la station je donne un bon pourboire à notre yemchtchik, et M. X... l'entend dire à celui qui doit lui succéder : « Ils n'ont pas peur, vas-y carrément ».

Nous avons en somme toujours été très vite dans notre voyage, et cela tient au pourboire. Il y a économie à se montrer généreux. Plus vous donnez au yemchtchik qui vous quitte, plus celui que vous prenez vous mènera rondement. Quelques personnes ne donnent que 5 ou 10 kopeks : c'est trop peu pour marcher rapidement. De 20 à 40 vous assurent la bonne volonté du prochain cocher.

Les yemchtchiks ne doivent en aucun cas vous

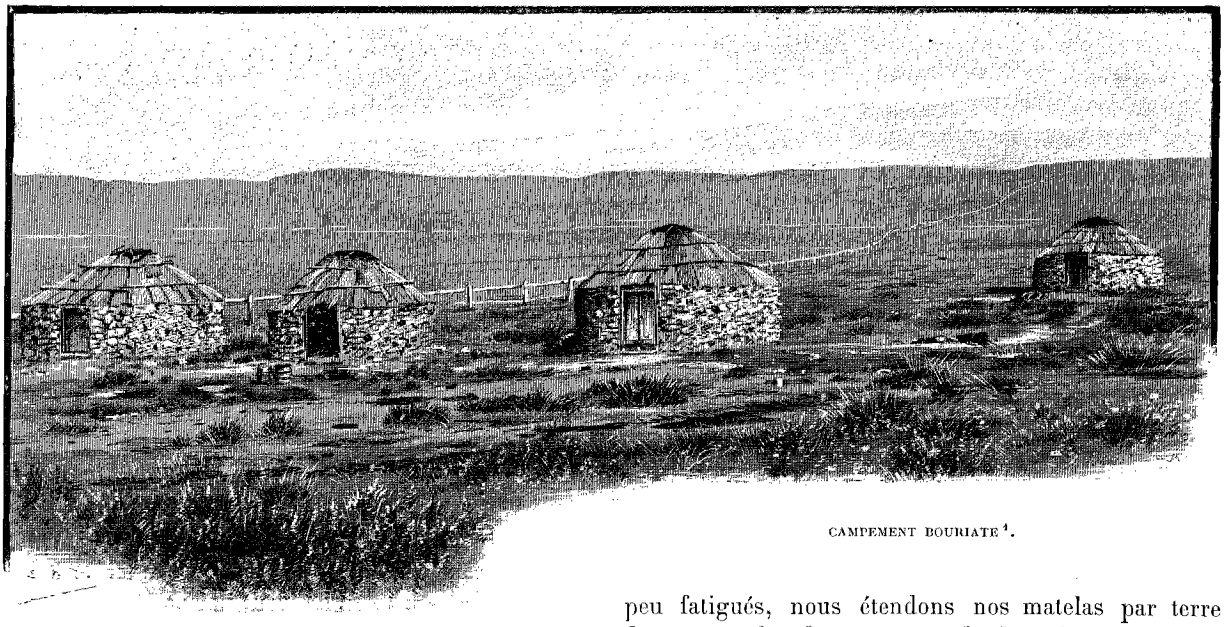
blanc, elle se découpe seule sur les teintes sombres de l'horizon.

Après Tourino Povorotnoï, nous côtoyons l'Ingoda, ayant à notre droite la montagne dans laquelle la route a été percée. Dans les endroits dangereux on a placé un parapet, protection insuffisante en cas de choc : il a surtout pour objet d'indiquer la route aux chevaux. De temps en temps une croix solitaire vient vous rappeler qu'il est nécessaire de ne pas trop s'endormir, car cette croix est toujours un signe qu'un assassinat a été commis à l'endroit où elle est élevée.

A Oust Gloubokaya, la dernière station avant Tchita, nous trouvons le maître de poste tout atterré. Il nous attendait depuis hier, et il y a deux heures un officier lui ayant affirmé que nous n'arriverions que demain,

1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT BOURIATE [1].

il lui a donné nos chevaux. Pour le moment il n'a plus que ceux nécessaires pour la poste, qui doit arriver dans une heure. Il ordonne, après quelques hésitations, de les préparer à mon intention. Son employé lui fait remarquer qu'il sera puni s'il n'a pas de chevaux pour le service des dépêches. Il lui répond qu'il ne le serait pas moins s'il n'en avait pas conservé pour moi, mais que je consentirai peut-être à intercéder en sa faveur auprès des autorités de Tchita. 10 minutes après, nous partions. Nous n'avions pas fait deux kilomètres que nous croisions les voitures de la poste. Il était temps!

Au bout de 2 ou 3 verstes d'une ascension difficile, nous suivons la crête d'une montagne élevée, d'où nous dominons toutes celles qui nous entourent. La route est splendide, percée au milieu de forêts superbes où les beaux arbres sont nombreux. C'est entre deux futaies de sapins séculaires que s'opère la descente par une route unie. Mais tout à coup, à deux ou trois reprises, on se trouve en présence d'une sorte d'escalier des plus dangereux qu'on ne peut franchir qu'au galop, car les chevaux ne pourraient retenir le tarantass. On frissonne, des cahots secs et brefs se succèdent pendant une minute; on est passé. Il faudrait pourtant bien peu de travail pour supprimer ces passages où se jouent la vie des animaux et celle des voyageurs.

Le jour baisse. Au moment d'entrer dans la ville, notre cocher attache le battant des sonnettes pour les empêcher de tinter : les voitures qui portent la poste ont seules droit dans les villes à ce gai carillon, qui annonce aux habitants l'arrivée du courrier.

Nous n'avons pas à chercher un hôtel, une chambre nous ayant été gracieusement offerte. Il est 8 heures et demie quand nous arrivons. Un dîner est bien vite improvisé; nous avons des conserves, c'est le cas de nous en servir. Puis, comme nous sommes un peu fatigués, nous étendons nos matelas par terre dans une chambre, à côté de la salle à manger, et nous nous couchons.

Hélas! il faut bien l'avouer, jamais, même sous la tente chez les Mongols, nous n'avons passé plus mauvaise nuit. Jamais nous n'avons eu à nous défendre en si peu de temps contre une pareille nuée de plats ennemis. Nous avons beau dans l'obscurité faire des hécatombes faciles, des troupes fraîches remplacent immédiatement les bataillons anéantis. Nous devons céder devant le nombre, c'est-à-dire allumer une bougie pour attendre le jour, et nous cherchons un prétexte honnête pour éviter par la fuite, sans offenser nos hôtes, que cette nuit ait une seconde édition.

14 juillet. — Tchita, située au confluent de la rivière de ce nom avec l'Ingoda, est à 767 mètres au-dessus du niveau de la mer. Fondée en 1851 seulement, elle est la capitale de la Transbaïkalie. La température, très élevée en été, y est très basse en hiver. Les habitants se plaignent beaucoup de la sécheresse de la saison froide. Il ne neige presque jamais. Le traînage y est donc impossible et le climat fort énervant, quoique sain.

Le général Hahochkine, gouverneur général, ne comprend pas le français, me dit-on, mais le général Koubé, gouverneur civil, le parle aussi bien que le russe. C'est donc pour ce dernier que sera ma première visite. Il me reçoit de la façon la plus aimable, et m'offre immédiatement de m'accompagner chez Son Excellence le gouverneur général.

Le général Hahochkine s'informe gracieusement de la façon dont s'est effectuée la première partie de notre voyage, et me gronde doucement d'avoir abandonné la route de poste. Il me dit qu'il a déjà donné des ordres pour que je ne manque pas de chevaux jusqu'au Baïkal. « Je ne veux pas, ajoute-t-il, que vous puissiez

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conserver le plus léger mauvais souvenir de mon gouvernement de la Transbaïkalie, je vais vous trouver un officier parlant le français, qui vous escortera jusqu'au lac Baïkal; je regrette de ne pouvoir l'envoyer plus loin, mais je vais télégraphier au gouverneur général d'Irkoutsk pour lui annoncer votre arrivée. »

Comment ne pas être sensible à tant de marques de bienveillance? Je me confonds en remerciements et je prends congé du général, qui, peu de temps après, vient, accompagné de sa fille comme interprète, rendre visite à Marie. Il lui dit que, Mme Hahochkine étant malheureusement malade, il ne peut nous offrir l'hospitalité, mais que sa voiture est à notre disposition, et que nous n'avons qu'à formuler un désir pour qu'il s'empresse de le satisfaire.

Non certes, je ne dirai pas de mal de la Transbaïkalie, car c'est en Transbaïkalie que nous avons trouvé, outre le plus gracieux accueil et la bienveillance des autorités grandes et petites, les stations de poste les mieux tenues, les chevaux les plus vifs, les cochers les plus habiles, les routes les mieux entretenues et les paysages les plus beaux de notre longue pérégrination en tarantass.

A l'hôtel, qui est fort propre, et où l'on nous donne une chambre suffisamment meublée, le premier soin de Hane est de battre soigneusement toutes nos affaires.

A peine étions-nous installés qu'un officier vient nous annoncer qu'il est chargé de nous accompagner jusqu'au lac Baïkal et qu'il se tient à notre disposition. Nous sommes enchantés du choix fait par le gouverneur général, car notre aide de camp a l'air tout à fait charmant; de plus je connais son père, M. Chichmareff, consul général de Russie à Ourga. Nous devons déjeuner demain chez le général-Koubé, nous partirons immédiatement après notre retour de chez lui. M. Chichmareff nous promet que les chevaux seront attelés à 3 heures.

A l'hôtel se trouve un certain M. Arnold. Arrivé à Tchita comme architecte, il commençait à faire de brillantes affaires, quand à la suite d'un accident il dut subir l'amputation d'une jambe. Obligé de renoncer à son métier, il se fit avocat. Il me raconte qu'il doit plaider demain devant le conseil de guerre. Il est chargé de la défense de quatorze Cosaques qui ont — comment dirai-je? — brutalisé une femme : c'est la déportation. Mais il espère qu'en insistant sur la moralité douteuse de la victime et en rejetant la responsabilité du crime sur les fumées de la vodka, il apitoiera les juges sur le sort de ses intéressants clients. Il se met à ma disposition, non comme avocat, mais comme interprète. Je le remercie, car pour le moment nous n'avons qu'à commander notre dîner et à nous faire rôtir un gros filet de bœuf pour emporter demain, et pour cela notre connaissance du russe est amplement suffisante.

Aujourd'hui la France entière est en fête, c'est le 14 juillet. Nous n'avons garde de l'oublier et nous buvons à la prospérité de la patrie.

Cependant nos yeux se ferment, mais nous n'osons nous étendre sur nos matelas : les assauts de la nuit dernière nous ont rendus craintifs. Hane jure ses grands dieux qu'il n'a rien vu de suspect dans la chambre, et que nous pouvons dormir sans inquiétude. Il nous quitte, et nous prenons notre courage à deux mains : je souffle la bougie.

15 juillet. — Rien n'est venu troubler notre sommeil.

Charles VAPEREAU.

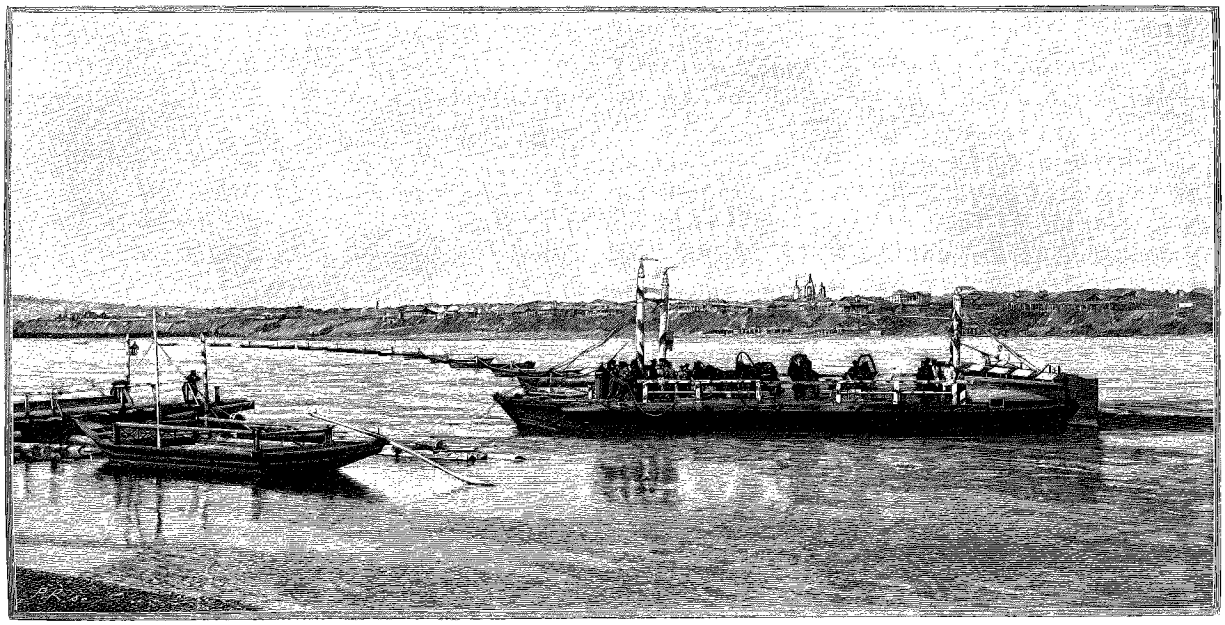
1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

BATEAU SUR LA CHILKA PRÈS DE STRETINSK [1] (PAGE 195).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PASSAGE DU IÉNISSÉI A KRASNOÏARSK [1] (PAGE 222).

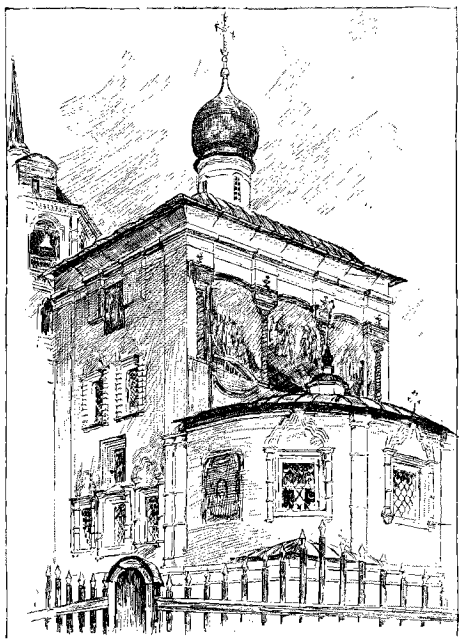
DE PÉKIN A PARIS[2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE,

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

XIX

De Tchita à Irkoutsk.



ÉGLISE D'IRKOUTSK [3] (PAGE 216).

Il est 3 heures, le yemchtchik monte sur le siège, fouette ses bêtes et... nous ne bougeons pas. Le cheval de droite refuse d'avancer et rue sur place, tandis que les autres tirent. On nous crie de descendre, qu'il va nous arriver un malheur, qu'il faut envoyer chercher une autre troïka. Alors le yemchtchik, qui sent son honneur engagé, dételle le cheval du milieu et met le récalcitrant à sa place. On lui dit que le cheval qui doit trotter va prendre le galop, que celui qui doit galoper va prendre le trot : il répond l'éternel *nitchévo*, « cela ne fait rien », et au milieu des exclamations, des cris des assistants, il tape à tour de bras sur ses bêtes, qui finissent par partir ventre à terre. Au bout de la rue nous tournons à angle droit, puis nous traversons le pont sur la Tchita, sans accroc, Dieu sait comment! Enfin nous passons les dernières maisons, nous avons l'espace devant nous : *nitchévo*!

La route commence immédiatement à monter; elle domine la ville, qui paraît maintenant à son avantage.

La Tchita et l'Ingoda, dont le confluent est sous nos yeux, et que nous voyons disparaître dans le sud-est, sont les derniers cours d'eau, non seulement du bassin de l'Amour, mais du versant de l'océan Pacifique.

A 8 heures, nous sommes à 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, au sommet de la chaîne des monts Yablonovoï ou des Pommiers, et nous entrons dans le bassin de l'océan Glacial arctique : nous n'en sortirons que de l'autre côté des monts Ourals.

M. Chichmareff n'a pas de tarantass à lui. Dans toutes les maisons de poste il y a des voitures à capotes fixes, d'aspect misérable, construites sur le modèle réduit du tarantass, que le *smotritiel*, maître de la station, est tenu de mettre à la disposition des voyageurs. On ne paye que pour les chevaux. Le *péri-*

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*
2. *Suite. — Voyez t. LXVII, p.* 177, 193, 209, 225, 241 *et* 257; *t. LXVIII, p.* 193.
3. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

clodnoï, tel est le nom de ce véhicule peu agréable, a un grand inconvénient : il faut en changer à chaque station. C'est au moyen des périclodnoïs que se fait le service des dépêches. M. Chichmareff a pris avec lui Hane, qui peut donc se reposer et dormir; nous, nous faisons l'économie du prix d'un cheval. Que l'on soit seul ou deux dans une voiture, il faut payer pour deux chevaux, mais pour deux chevaux seulement, quel que soit le nombre de ceux qui vous traînent. Jamais nous n'en avons eu moins de trois, mais nous en avons eu jusqu'à cinq. C'est au smotritiel à juger de ce qui est nécessaire d'après l'état des routes et la vigueur de ses bêtes. Si l'on est trois, on paye pour trois chevaux.

Quand les chevaux de poste arrivent à la station, ils retournent aussitôt à vide à leur point de départ : s'il a un périclodnoï, le yemchtchik s'y couche et s'endort, sinon il dort à cheval. Les animaux, qui connaissent fort bien la route, s'en vont au petit pas et mettent six ou huit heures à refaire la distance qu'ils viennent de franchir en deux. Arrivés à l'écurie, on leur donne à manger. Mais on ne peut obliger le smotritiel à les atteler que trois heures au moins après leur retour. Sur un registre spécial que chacun peut consulter sont indiqués, avec la plus scrupuleuse exactitude, le nombre de chevaux dont dispose la station, et les heures de départ et de rentrée de chacun d'eux.

Scellé à la cire rouge, sur une table, dans un coin de la salle commune, est le cahier de réclamations, qu'un inspecteur vient de temps en temps examiner. Sur un registre à double souche on inscrit : un numéro d'ordre, le nom et la profession du voyageur, l'heure de son départ, le nombre des chevaux qu'on lui donne, le prix payé, et le nom du yemchtchik qui le conduit. Ce dernier, de même que le voyageur, reçoit de ce document une copie détachée de la souche, qu'il doit remettre au smotritiel de la station suivante. C'est pour le fisc un moyen de contrôle, et pour la police celui de surveiller les voyageurs et les cochers.

M. Chichmareff s'est chargé de tous les détails. Habitués déjà au mouvement de la voiture, nous nous endormons d'un sommeil profond, et nous passons plusieurs stations sans nous en apercevoir. Réveillé à un moment, je n'entends aucun bruit et je regarde dehors. Il n'y a pas de lune, mais la nuit est claire. Nous sommes arrêtés au sommet d'une montagne, au milieu des bois. Le cocher fait reposer ses chevaux. Mes yeux se faisant peu à peu à l'obscurité, je distingue devant nous comme une large caverne qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre : c'est la route, bordée d'arbres élevés, dont les cimes semblent se rejoindre ; la pente paraît effroyable. Le yemchtchik remonte sur son siège, et nous nous enfonçons au galop dans le trou béant. Marie dort inconsciente; ce que j'ai de mieux à faire, c'est de l'imiter. J'avoue qu'il me fut impossible de reprendre mon sommeil interrompu, jusqu'au moment où une allure moins échevelée m'apprit que cette longue descente avait pris fin.

Vingt-quatre heures après notre départ de Tchita, nous avions fait près de 300 verstes. Nous ne nous sommes arrêtés que trois fois, pour le thé. Marie, pour qui c'est un régal, a pris, pendant que nous changions de chevaux, quelques tasses d'un lait qu'elle a déclaré délicieux. C'est du reste le seul genre de provision qu'il soit possible de trouver sur la route.

Nous avons maintenant des yemchtchiks bouriates. Quelques-uns se montrent aussi habiles cochers que les Cosaques. Ils sont plus démonstratifs, crient, gesticulent et se servent davantage du fouet.

Le pays est très beau, très accidenté. Nous traversons de superbes forêts de pins, les plus belles de tout notre voyage. Dans beaucoup d'endroits le feu en a détruit d'énormes surfaces, ne laissant que des troncs noirs aux formes fantastiques, qui émergent au milieu des fleurs.

Les fleurs! Comment donner une idée de leur profusion qui ne cesse de nous émerveiller? J'ai parlé des lis, des pivoines, des muguets sur l'Amour. En Transbaïkalie ce sont de nouvelles espèces. Ici les prairies semblent disparaître sous la neige : les pâquerettes, la reine-des-prés causent cette illusion; là des spirées aux couleurs éclatantes, hautes de plus d'un mètre; plus loin, de véritables champs d'aconit.

Vers 5 heures du soir, après un galop échevelé, nous nous arrêtons pour laisser souffler les chevaux. Passant derrière la voiture, je m'aperçois que le boulon en fer qui, à l'arrière, fixe la pièce de bois dans laquelle passe la cheville ouvrière, est à moitié cassé. L'accident s'est probablement produit lorsque nous avons versé. Si le boulon se casse tout à fait, les roues de devant partiront avec les chevaux, laissant le train de derrière sur la route. Nous consolidons la chose de notre mieux avec des cordes. On changera le boulon à Verkné-Oudinsk, où nous devons nous arrêter quelques heures chez Mme Goldobine, veuve d'un des plus grands marchands de Sibérie, à qui le gouverneur de Tchita a télégraphié pour annoncer notre arrivée.

Nous marchons bien jusqu'au matin. Mais la pluie s'étant mise à tomber, nos roues enfoncent dans le sol détrempé et nous n'avançons plus qu'avec peine. Pour comble de malheur, à la dernière station nous tombons sur de mauvais chevaux, un mauvais yemchtchik bouriate, et cela avec 34 verstes à faire par de mauvais chemins; cette étape nous prend cinq heures.

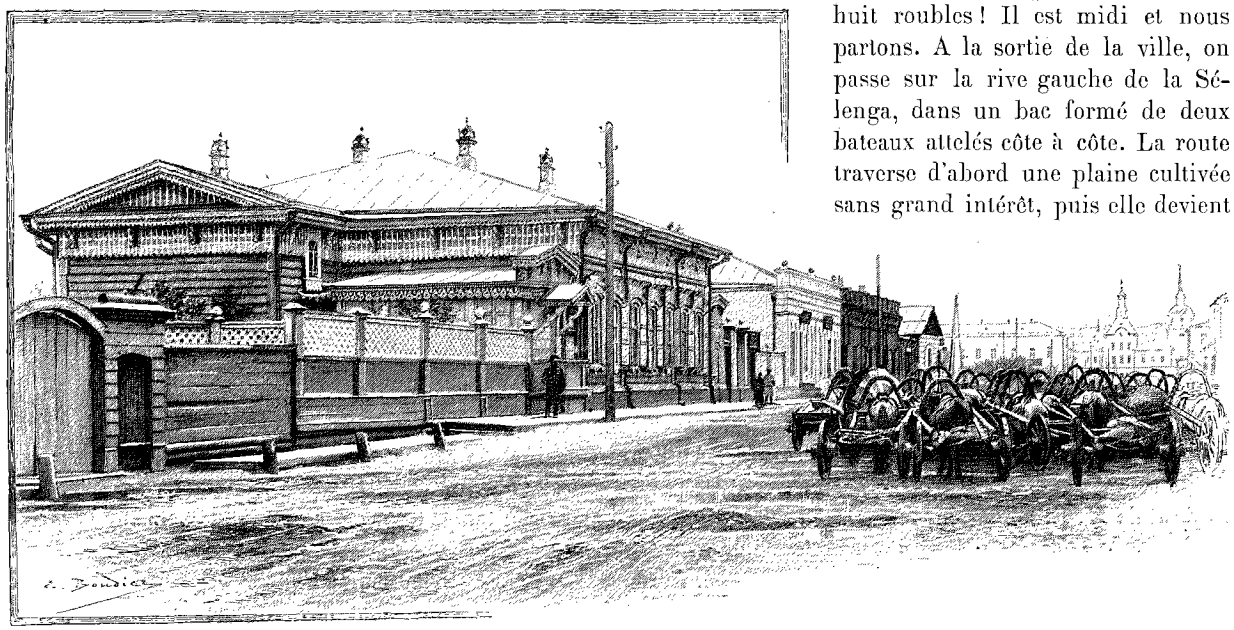
Il est 3 heures quand nous arrivons chez Mme Goldobine. On nous conduit dans la chambre qui a abrité le Tsarévitch. Après un bout de toilette, nous passons dans la salle à manger, où une zakouska a été servie pour attendre le dîner. Mme Goldobine est aux eaux pour sa santé, à plusieurs centaines de verstes d'ici. Elle a télégraphié à son représentant de nous recevoir selon les règles de l'hospitalité sibérienne.

Sur une immense table, dans la salle à manger, nous voyons, disposé sur deux rangs, tout ce qu'il est possible de servir comme hors-d'œuvre : caviar frais et salé, harengs et sardines de plusieurs espèces, saucissons, viandes froides, cèpes au sel, etc., et enfin un poisson

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

délicieux, l'*omoule*, charnu et gras, qui ne se trouve que dans le lac Baïkal et les rivières qui communiquent avec lui. Derrière toutes ces victuailles appétissantes est une rangée de treize bouteilles, toutes pleines et toutes débouchées, afin de bien indiquer qu'elles ne sont pas là pour la montre. Les étiquettes portent les noms les plus estimés des gourmets. Les vins, venant de France et d'Espagne, sont de première qualité. Ils sont si chers en Sibérie qu'il serait ridicule de payer de gros prix pour des produits inférieurs.

M. Galoutsine, chef de la police, est présent au dîner. Il avait reçu l'ordre de renvoyer M. Chichmareff à Tchita s'il pouvait le remplacer auprès de nous par un autre officier parlant le français. Il y en a bien un, mais c'est un Russe des provinces baltiques, un Russe allemand, nous dit-on, et, par une extrême délicatesse, on décide que M. Chichmareff nous accompagnera jusqu'au Baïkal. Nous aurions été désolés qu'il en fût autrement.



RUE DE VERKNE-OUDINSK [1].

Verkné-Oudinsk, fondé en 1668, doit sa prospérité aux mines d'or découvertes dans ses environs, et à sa situation au confluent de la rivière Ouda avec la Sélenga, qui se jette dans le lac Baïkal. Toute cette partie de la Transbaïkalie est très peuplée, surtout au sud. C'est ici, de l'autre côté de la Sélenga, que vient s'embrancher la grande route qui, passant par Kiakhta, traverse le grand désert de Gobi, la Mongolie et conduit à Pékin. L'établissement du commerce par caravane, entre la Russie et la Chine, par cette route, remonte à l'année 1698 : Kiakhta ne fut fondé qu'en 1728. Verkné-Oudinsk est à 600 mètres d'altitude.

C'est dans les mines d'or que M. Goldobine a fait son énorme fortune. Il s'est occupé également d'industrie. Il avait établi dans les environs une verrerie, dont les produits furent immédiatement très demandés, et qui ne tarda pas à être une source de gros bénéfices, malgré la modicité des prix, les objets en verre étant fort rares et chers dans la contrée, par suite de la difficulté des transports. On nous montre des verres à boire à dix kopeks, des carafes, des vases qui suffisent amplement aux habitants de ce pays.

Ici, comme à Nertchinsk, chez Mme Boutine, nous trouvons des journaux français, entre autres *l'Illustration*. La censure russe en a noirci, à l'encre d'imprimerie, des paragraphes entiers.

On a remplacé le boulon cassé du tarantass et redressé le marchepied faussé : total, huit roubles ! Il est midi et nous partons. A la sortie de la ville, on passe sur la rive gauche de la Sélenga, dans un bac formé de deux bateaux attelés côte à côte. La route traverse d'abord une plaine cultivée sans grand intérêt, puis elle devient plus pittoresque ; à gauche est la montagne dont nous suivons le pied, et à droite, la Sélenga, que nous perdrons bien rarement de vue pendant une centaine de verstes. Vers 2 heures, nous arrivons à la jolie station de Polovinnaya.

Trois ou quatre maisons au plus avec leurs dépendances, écuries, étables, composent tout le hameau. Elles sont adossées à la montagne, qui est ici presque à pic et couverte d'arbres jusqu'au sommet ; devant sont des taillis épais. La route passe entre la montagne et les taillis, puis, faisant un coude brusque, vient regagner les bords de la Sélenga. Pendant qu'on change les chevaux, je ne puis résister au désir de prendre une vue de ce joli endroit, et je choisis le moment où notre tarantass descend au galop la pente légère qui conduit hors du hameau. Deux vaches paissent tranquillement sur le chemin, sous la surveillance d'un chien que nos mouvements paraissent étonner.

La route n'est pas bonne. Souvent taillée dans le roc, trop étroite pour livrer passage à deux voitures, elle domine de dix ou quinze mètres le fleuve qui coule

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec rapidité au pied de la falaise sur laquelle nous passons au galop, protégés contre une chute dont il vaut mieux ne pas entrevoir la possibilité, par un simple parapet en bois. Chevaux et yemchtchik sont excellents, nous volons plutôt que nous ne courons, et quand nous arrivons à la station, une roue du périclodnoï de M. Chichmareff est en feu. On l'arrose copieusement. Cet accident n'est d'aucune importance pour nous, puisque M. Chichmareff change de voiture à chaque étape. Un généreux pourboire donné au précédent yemchtchik a stimulé son successeur, qui marche d'un train désordonné. Partis de Polovinnaya à 2 heures 15, nous arrivons à Tara-Kanovskaya à 5 heures 50, après nous être arrêtés 15 minutes à moitié chemin pour changer de chevaux. Nous avons fait 51 verstes, c'est-à-dire 54 672 mètres, en 3 heures 20 minutes. Soit une moyenne de 16 kilomètres et demi par heure.

A Kabanskaya, on nous apporte des fraises. On nous dit encore une fois que ce sont les premières de l'année : elles sont à peine mûres.

Comme le bateau le *Platon*, qui doit nous emporter de l'autre côté du Baïkal, ne quittera qu'après-demain Moïssovaya, dont nous ne sommes plus qu'à 78 verstes, rien ne nous presse, et nous décidons de passer la nuit à Kabanskaya. Au moment du dîner, Hane exhibe une foule de provisions que nos aimables hôtes de Verkné-Oudinsk lui avaient remises à notre insu.

La route devient très accidentée ; ce ne sont que montées et descentes, courtes, mais escarpées. Au bas d'une rampe fort raide, terminée par un pont, le périclodnoï de M. Chichmareff, lancé à fond de train, rase de trop près le parapet, long d'une centaine de mètres, qui borde la route. Le cheval de gauche, affolé, franchit ce parapet d'un bond et continue dans le fossé sa course folle. Comment le yemchtchik parvint-il à arrêter ses bêtes, sans verser, sans accrocher, sans rien casser ? C'est ce que ni M. Chichmareff ni Hane n'ont jamais pu comprendre.

A 6 verstes de Boïarskaya, nous nous arrêtons à quelques mètres du lac Baïkal. Nous éprouvons la même impression qu'au bord du lac Michigan. C'est une véritable mer. De petites vagues viennent l'une après l'autre couvrir les galets du rivage. A l'ouest, les côtes se dessinent vaguement ; au nord, on ne voit que de l'eau et toujours de l'eau. Des pêcheurs sont à 100 mètres de nous, ils tirent un filet.

Est-ce dû à l'altitude à laquelle il se trouve (534 m.) ou à l'absence de senteurs salines, ou simplement à la sensation étrange de me voir dans ces pays éloignés, j'éprouve sur les bords du lac Baïkal une impression bizarre, différente de celle que me produit la mer, et que je ne puis définir. Nous cueillons sur la rive de magnifiques myosotis : ne m'oubliez pas ! Comment oublierions-nous ce lac majestueux ?

Au moment où nous passons devant la prison de Boïarskaya, un convoi de galériens en sort ; il va dans la même direction que nous. Ce sont, paraît-il, des forçats qui ont fini leur temps en Sibérie orientale et qui seront internés à Irkoutsk ou à Krasnoyarsk.

Boïarskaya était autrefois le port d'embarquement et de débarquement. Maintenant les bateaux à vapeur s'arrêtent à 30 verstes d'ici, à Moïssovaya, qui a une rade plus profonde ; nous y arrivons à 2 heures. Cette dernière étape est la plus belle depuis Polovinnaya.

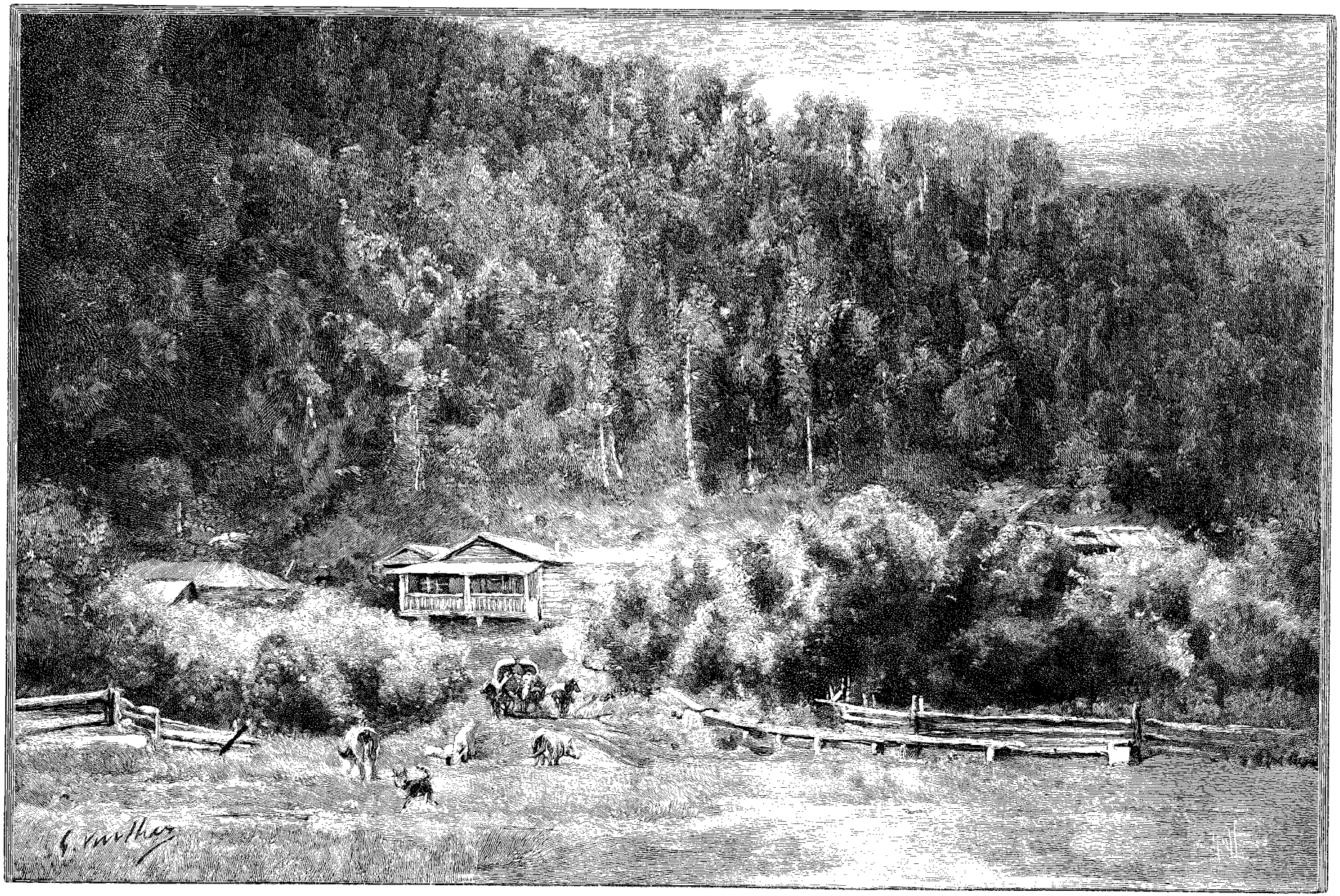
En somme, dans la Transbaïkalie, nous avons, depuis Stretinsk, fait 1037 verstes, changé 41 fois de chevaux sans éprouver une seule minute de retard. Nous n'avons eu qu'à nous louer de la politesse et de l'empressement des smotritiels, de l'habileté des yemchtchiks et de la rapidité des chevaux. Il s'est trouvé un cocher ivre, mais c'était en dehors de la route de poste.

Le Baïkal est le plus grand lac d'eau douce de la Sibérie. Il a 660 kilomètres de longueur sur une largeur qui varie de 40 à 100 kilomètres. Sa plus grande profondeur est de 1 200 mètres, mais les Sibériens prétendent qu'on n'a jamais pu en trouver le fond. Il ne possède qu'une île importante, l'île Olchone, qui a 54 verstes de longueur. On y pêche des poissons qui, tels que l'omoule, lui sont particuliers. Il y a également des phoques. Un certain nombre de rivières lui apportent le tribut de leurs eaux ; quelques-unes ont un assez gros volume. La plus importante est la Sélenga, qui prend sa source au nord de la Mongolie, à plus de 1 200 kilomètres de son embouchure.

Des vapeurs transportent les voyageurs, trois fois par semaine, de Moïssovaya à Listvinitchnaya, sur la côte ouest. C'est une distance de 75 verstes, que l'on met par beau temps 6 heures à franchir ; mais sur le Baïkal s'élèvent quelquefois des tempêtes terribles. L'hiver on passe en traîneau sur la glace. Comme les mêmes chevaux ne pourraient faire un aussi long trajet, on installe une station à moitié chemin. Au moment où le lac commence à geler, ainsi qu'au moment où la glace devient trop faible pour supporter le poids des voitures, il arrive souvent des accidents. L'établissement de la navigation à vapeur sur le lac Baïkal remonte à l'année 1844.

Il n'est pas indispensable de traverser le lac Baïkal pour aller à Irkoutsk. On peut en contourner l'extrémité sud. La route existe, mais elle est peu fréquentée et par conséquent peu sûre. Dans les stations, les chevaux sont à paître dans la montagne, il faut aller les prendre : il y a donc perte de temps. Un jour, sur la *Zéa*, Poutiatitski, assis à table à côté de moi, me vantait les beautés de cette route : « Vous la connaissez donc ? lui dis-je. — Si je la connais, mais c'est moi qui l'ai faite ! J'y ai travaillé pendant mes premières années de bagne. » On a beau savoir que le pays est rempli de déportés, on n'en éprouve pas moins une impression bizarre, en entendant son voisin de table parler à brûle-pourpoint du temps où il était forçat. J'appris que Poutiatitski avait pris part à l'insurrection de la Pologne : il avait alors dix-sept ans, et qu'il appartenait à une famille fort riche. Il fut envoyé en Sibérie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



POLOVINNAYA (PAGE 214). — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les fers aux pieds, et resta au bagne pendant onze années.

20 juillet. — Le *Platon*, retardé par une tempête, n'arrive que le soir à 7 heures. A peine est-il possible de sauter à terre que tous les passagers se précipitent vers la maison de poste; le premier arrivé partira le premier et aura partout les premiers chevaux. La même chose se passera lorsque nous serons de l'autre côté du lac. Mais je ne ferai pas la course. Car, ou le gouverneur d'Irkoutsk, sur les recommandations du comte Cassini qui lui a écrit, et du général Hahochkine qui lui a télégraphié, m'aura fait préparer des chevaux, comme l'assure M. Chichmareff, et alors inutile de me presser, ou il n'aura rien fait préparer du tout, et je m'exprime trop mal en russe pour pouvoir lutter avec les Russes.

Nous disons adieu à cet excellent Chichmareff, qui depuis Tchita ne nous a pas quittés d'une semelle, sanglé dans son uniforme, sabre au côté et revolver à la ceinture, et nous montons à bord.

Le Baïkal, large et profond comme une mer, en a toutes les allures. Le vent est tombé, mais il reste de la houle, et le *Platon* est un peu secoué. Heureusement il y a à bord un assez bon cuisinier et nous faisons un dîner passable. Parmi les passagers se trouve une jeune fille en costume de bicycliste. Elle parle très bien français. Elle est avec son père, riche marchand de Tomsk, propriétaire de mines d'or, qu'il vient de visiter, en Transbaïkalie.

Il n'y a pas ici de cabines, mais le salon des dames est très convenable. Chacun s'étend comme il lui plaît sur les banquettes. Hane va dormir dans le tarantass.

21 juillet. — Il est cinq heures quand nous abordons enfin à Listvinitchnaya. La population est tout en émoi. Le feu s'est déclaré pendant la nuit dans une maison située au centre même du village : en un clin d'œil ce n'a été qu'un immense brasier. Le calme de l'air a empêché le sinistre de s'étendre; le moindre souffle aurait suffi pour ne laisser ici que des ruines.

Il n'est arrivé aucun ordre pour nous. Le service des dépêches a pris tous les chevaux de poste; les autres voyageurs sont partis avec des chevaux appartenant à des particuliers; nous aurons à faire de même, mais rien ne nous presse encore : nous ne sommes qu'à 61 verstes d'Irkoutsk. Allons à la station et tâchons d'y trouver quelque chose à nous mettre sous la dent. Le smotritiel me dit d'abord que je n'aurai pas de chevaux avant 9 heures du soir. Je lui montre ma liste blanche du gouverneur de Tchita, il me dit avec mépris qu'elle n'a aucune valeur dans le gouvernement d'Irkoutsk, que je n'ai qu'à attendre jusqu'à ce soir, et il me tourne le dos.

Un jeune garçon est à côté de nous : il ne demanderait pas mieux que de gagner une petite pièce blanche. Je le prie de me trouver des œufs et du lait pour Marie, avec du pain blanc ou noir. Il revient au bout d'une demi-heure, me rapportant mon argent. A Listvinitchnaya, point de départ des bateaux, village qui a une verste de longueur, on ne trouve à acheter ni un œuf, ni un pain, ni une tasse de lait. Nous demandons le samovar et trempons ce qui nous reste de biscuits dans de nombreuses tasses de thé. Puis nous allons faire nos ablutions dans le lac. L'eau est à 11° centigrades. J'ignore si M. Pasteur y découvrirait des microbes, mais rien ne peut donner une idée de sa limpidité, et c'est avec délices que, penchés au-dessus de l'immense cuvette, nous procédons en plein air à notre toilette du matin.

L'idée me vient de demander au bureau du télégraphe s'il n'y a rien pour moi. L'employé, auquel je montre la liste blanche, est surpris du peu d'empressement du maître de poste. Il va lui représenter que des gens porteurs de pareils papiers ne sont certainement pas des voyageurs ordinaires, et au bout de quelques instants le smotritiel vient annoncer que dans un quart d'heure nous partirons.

Listvinitchnaya est un long village, composé d'une seule rangée de maisons adossées à la montagne et séparées du lac par la route. Au bout d'une verste au plus, les maisons cessent; on se trouve à l'entrée de l'Angara, large d'un millier de mètres, l'unique déversoir du Baïkal, dans lequel les eaux se précipitent avec furie, pour aller, après un parcours de 1528 kilomètres, grossir celles du Iénisséi. Les Sibériens prétendent que l'Angara est le prolongement de la Sélenga.

Nous partons enfin, et à 200 mètres du village nous trouvons la route barrée dans toute sa longueur par une énorme poutre placée à trois pieds de terre, et auprès de laquelle se tiennent deux soldats. Nous sommes devant la douane. On va réveiller le directeur qui dormait et à qui je montre passeport, liste blanche, enfin tout ce que je possède en fait de papiers. Il me demande si ma femme a des robes, je réponds que oui; si elles sont neuves, je réponds que non; si nous avons du thé, combien nous en avons. Il demande à le voir, le flaire, le déclare exquis, s'enquiert si nous n'en possédons pas davantage, pousse un soupir à ma réponse négative, et donne l'ordre de nous laisser passer. La poutre, munie d'un contrepoids à une extrémité, se soulève et nous partons au galop.

La route s'écarte peu des bords de l'Angara, traversant d'abord des forêts assez belles, puis de vastes plaines fort bien cultivées dans lesquelles une moisson qui s'annonce comme devant être très riche indique l'extrême fertilité du sol.

Ici, parmi les fleurs sauvages, ce sont les roses qui dominent. On en voit partout d'énormes buissons. Les prairies sont couvertes de reines-des-prés. A mesure que l'on approche de la ville, la route est mieux entretenue. Des tas de cailloux attestent que l'on pense à combler les ornières. Enfin, nous apercevons les clochers qui dominent les maisons d'Irkoutsk, et à 5 heures nous descendons de voiture dans la cour de l'hôtel Déko. Est-ce une gracieuseté des autorités? à toutes les stations les chevaux étaient tout harnachés : nous n'avons donc éprouvé de ce fait aucun retard.

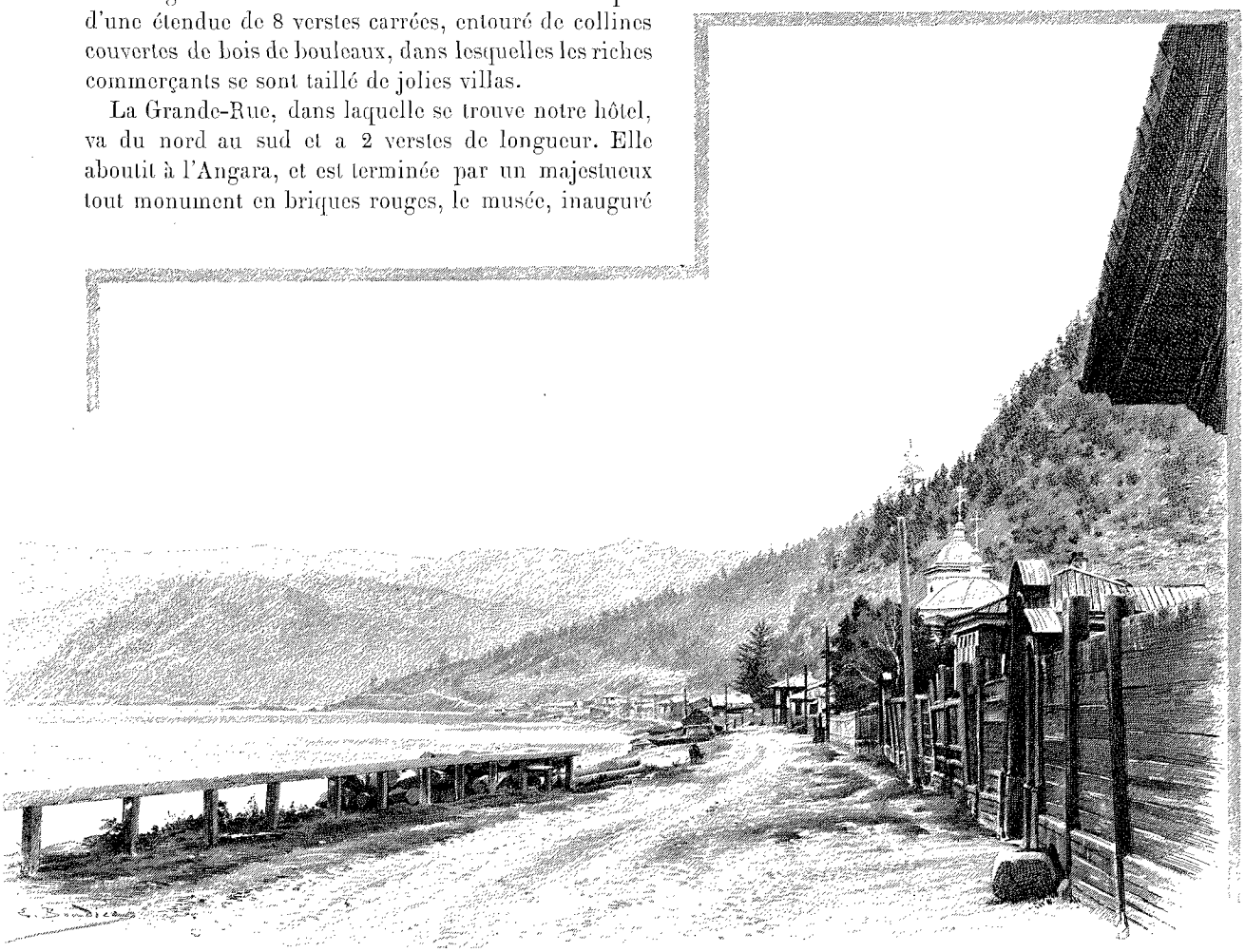
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XX

Irkoutsk.

Fondée en 1652 sur la rive droite de l'Angara, la ville d'Irkoutsk tire son nom de la rivière Irkoute, devant l'embouchure de laquelle elle a été construite. Son altitude est de 500 mètres, soit 34 mètres de moins que le Baïkal, ce qui explique l'extrême rapidité de l'Angara. Le centre de la ville est un terrain plat d'une étendue de 8 verstes carrées, entouré de collines couvertes de bois de bouleaux, dans lesquelles les riches commerçants se sont taillé de jolies villas.

La Grande-Rue, dans laquelle se trouve notre hôtel, va du nord au sud et a 2 verstes de longueur. Elle aboutit à l'Angara, et est terminée par un majestueux tout monument en briques rouges, le musée, inauguré récemment. A quelques pas plus loin, sur le quai, est le palais du gouverneur.



BORDS OUEST DU LAC BAÏKAL : LISTVINITCHNAYA [1].

Irkoutsk a été en partie détruit, le 7 juillet 1879, par un incendie qui, dit M. Cotteau, « dévora 3 600 maisons, 10 églises, 5 bazars, la douane et un grand marché, les deux tiers de la ville et tous ses plus beaux quartiers, causant en 24 heures une perte de 30 millions de roubles ». Malgré ce terrible exemple, la ville est encore, à l'heure actuelle, exposée à un sinistre analogue, car presque toutes les maisons ont été reconstruites en bois de sapin. Elles offrent au feu un aliment tout aussi puissant que par le passé. Les puits creusés sur les sept grandes places, en vue d'un sinistre, seraient d'un secours bien insuffisant. N'a-t-on pas cependant sous la main, à 61 verstes seulement, cet énorme volume d'eau qui domine la ville de 34 mètres, et dont on ne songe pas à se servir? Pour l'alimentation, les habitants d'Irkoutsk n'ont que l'eau de l'Angara, que l'on va puiser dans des tonneaux, et que des industriels colportent de maison en maison.

La crainte des incendies hante cependant les autorités à un tel point qu'en ce pays de fumeurs il est interdit de fumer dans les rues.

Irkoutsk est de fait la capitale de la Sibérie orientale. C'est le grand centre du commerce; ses importations s'élèvent à la somme de 12 millions de roubles, sans compter le thé qui, venant de Chine à travers le désert de Gobi, se centralise ici pour être dirigé sur les différents marchés de l'empire. C'est la résidence d'un archevêque. Outre deux cathédrales, dont l'une n'est pas encore terminée, il y a une trentaine d'églises orthodoxes. On y trouve également une église catholique, un temple protestant et une synagogue juive, un couvent de femmes situé dans un des faubourgs, de l'autre côté de la rivière Ouchakovka qui se jette dans l'Angara, et un monastère. Dans le faubourg, dit des

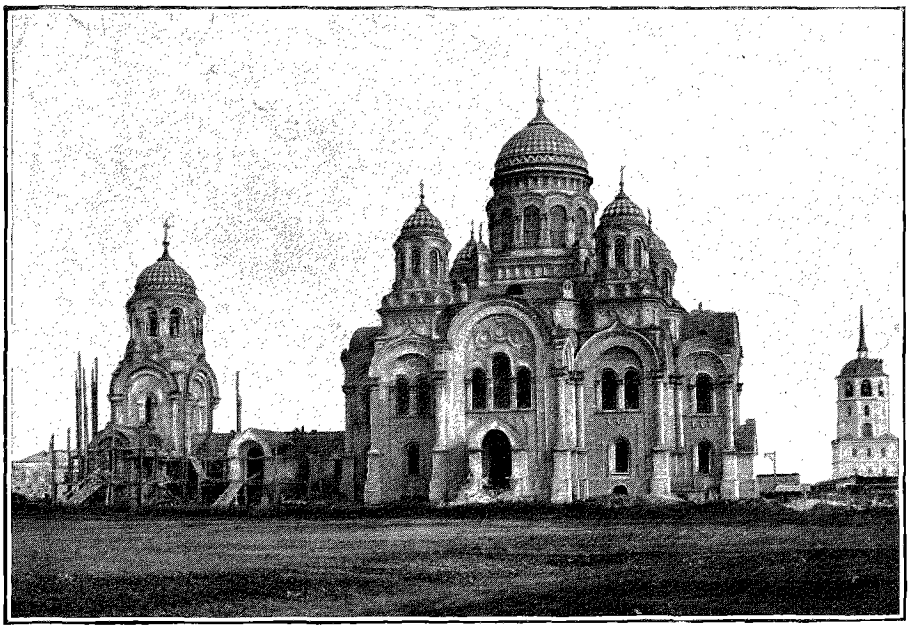
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Artisans, est la prison centrale de la Sibérie orientale, qui renferme plus de mille prisonniers ordinaires, et qui contient en outre de nombreux forçats, qu'elle dirige sur les pénitenciers de l'Est. La fondation de la première école à Irkoutsk remonte à l'année 1718; le Collège national a lui-même plus de cent ans d'existence : il fut ouvert en 1789, quatre années après l'établissement d'une imprimerie officielle.

La chambre que nous occupons à l'hôtel est très élevée d'étage. Une cloison en planches, de 2 mètres de haut, forme une sorte de cabine où se trouvent un divan et une table surmontée d'une cuvette en cuivre : ce sera notre chambre à coucher. On mettra le matelas de Marie sur le divan, et le mien par terre.

On nous avait beaucoup vanté les hôtels d'Irkoutsk et surtout l'hôtel Déko. Nous ne nous y trouvons pas



CATHÉDRALE D'IRKOUTSK [1].

mieux qu'à Strelinsk, à Nertchinsk, à Tchita, mais notre chambre est plus spacieuse. Nous avons deux fenêtres sur la rue; j'ai toutes les peines du monde à les faire ouvrir pour changer l'air. La cuisine est assez bonne. Bien que la chasse ne soit pas encore ouverte, on nous sert de jeunes coqs de bruyère fort délicats. Le poisson de l'Angara est également très fin.

Ma première visite fut pour le gouverneur général, le général Gorémékine. Il était en conférence avec le gouverneur de Iakoutsk et je ne pus le voir; mais il me fit remettre dans la journée une nouvelle liste blanche. Muni de ce document avec lequel j'étais désormais certain de ne pas manquer de chevaux aux prochaines cinquante-quatre stations, c'est-à-dire jusqu'à notre entrée dans le gouvernement de Tomsk, je me sentis le cœur plus léger, et j'eus plus de plaisir à me promener dans la ville. Un photographe français, M. Bogdanovitch, voulut bien nous servir de guide. C'est à lui que je dois une bonne partie des renseignements obtenus sur le pays et sur l'exploitation des mines d'or.

Sur la place de la cathédrale, la plus importante d'Irkoutsk, se dresse l'église catholique, élégante construction en briques rouges dont l'unique clocher élancé fait contraste avec les sanctuaires orthodoxes aux multiples clochetons semi-sphériques. Le curé est un vieux Polonais de quatre-vingt-dix ans. Il compte bien que nous viendrons à la grand'messe dimanche, c'est-à-dire après-demain, mais, apprenant que nous serons partis, il nous promet de l'avancer d'un jour en notre honneur.

A quelques mètres seulement se trouve une église, que l'on me dit être la plus ancienne de la Sibérie. Elle est peinte en blanc, avec de curieuses fresques extérieures. Les intempéries ne semblent pas avoir par trop abîmé les peintures. Ces fresques extérieures ne sont pas rares en Sibérie. Nous en verrons encore dans plusieurs grandes villes.

Mme Gorémékine, chez qui nous allons dans l'après-midi, est une grande dame un peu perdue dans ces pays lointains. Elle nous reçoit d'une façon polie, aimable même. Elle a l'air de trouver qu'au point de vue social Irkoutsk est une ville de peu de ressources, et est surprise d'apprendre qu'à Pékin, où nous ne sommes cependant qu'une poignée d'Européens, la vie est non seulement très supportable, mais gaie et animée. A Irkoutsk il y a 35 000 âmes et l'on s'ennuie.

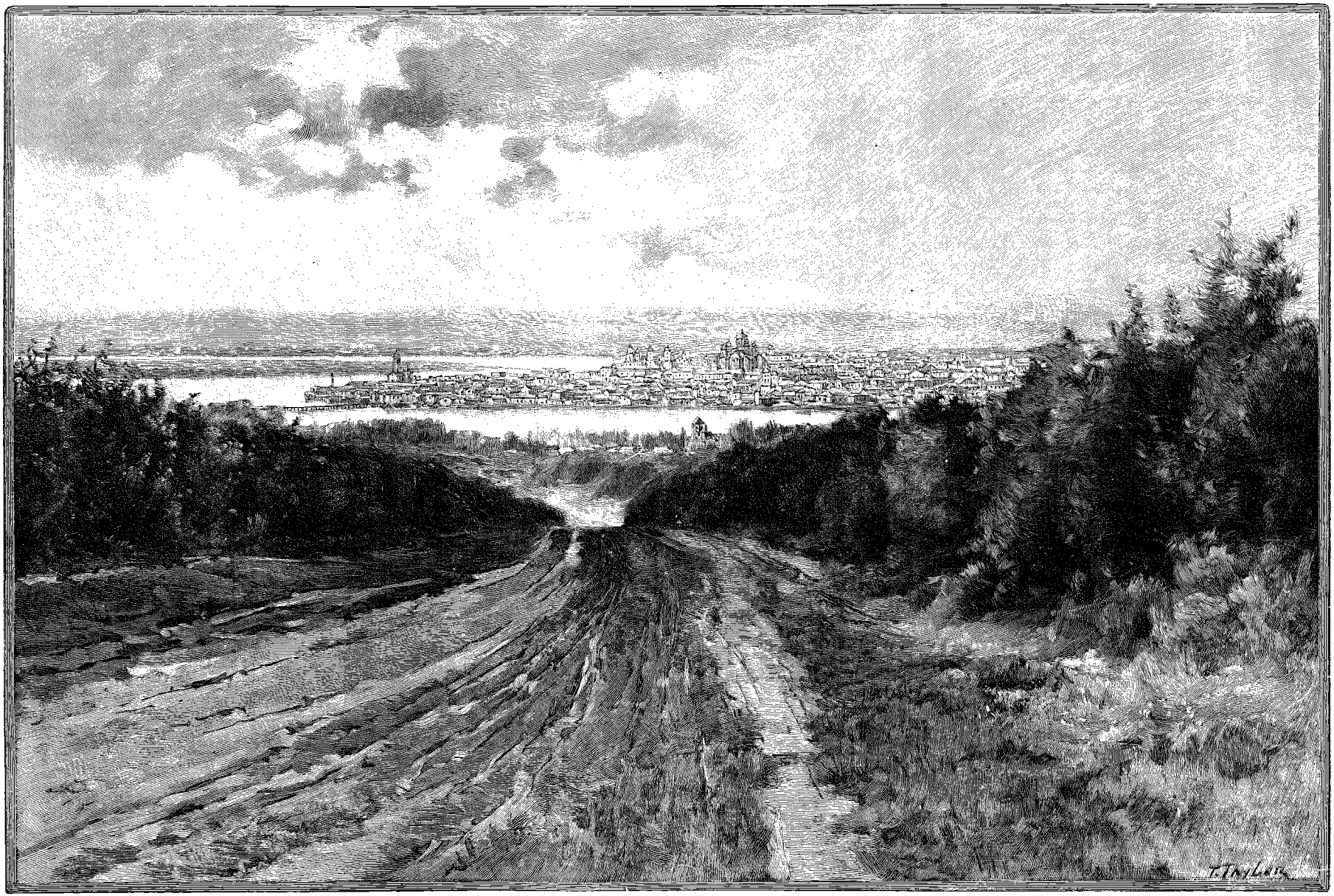
On traversait autrefois l'Angara en bac, mais, pour le passage du Tsarévitch, on se décida à construire un pont. Il est en bois, a 636 mètres de long et a coûté fort cher. Or le Tsarévitch, étant parti d'Irkoutsk en bateau à vapeur, n'est jamais passé dessus. Nous le franchissons, et, suivant la route qui contourne le lac Baïkal, nous escaladons la montagne qui domine la ville. La vue est superbe : à gauche et à droite de la chaussée qui descend, des taillis de bouleau; au fond de la vallée, la ville, autour de laquelle serpente l'Angara, avec ses nombreuses églises, presque toutes blanches, qui se découpent sur le fond plus noir des collines situées au nord. Des rayons de soleil percent de temps à autre les nuages et vont se projeter sur les toits des monuments.

Nous trouvons à l'hôtel la carte du gouverneur.

23 juillet. — Le marché me paraît bien approvi-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



IRKOUTSK. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sionné. On y vend non seulement de la viande, du poisson, du gibier, des légumes, mais aussi du pain.

Nous allons à l'église. Le sacristain nous attendait à la porte : il nous conduit à nos places et va prévenir M. le curé. La paroisse n'est pas riche et les objets du culte sont plus que modestes. La cloche qui doit appeler les fidèles au saint lieu est fendue ; la fabrique est trop pauvre pour la remplacer, et une église catholique ne peut guère compter sur l'appui du gouvernement. Les fidèles sont presque tous des Polonais exilés, anciens forçats internés à Irkoutsk. Des livres de messe sont sur les bancs, ils sont tous écrits en langue polonaise.

Dans l'après-midi nous allons visiter la fonderie d'or, et nous assistons à toutes les opérations successives : ouverture des petits sacs qui contiennent les précieuses pépites, constatation du poids, mise au creuset, fonte, coulage des lingots. Dans une chambre aux murailles épaisses, dont la porte cerclée de fer est garnie de traverses multiples, on nous montre une rangée de lingots préparés en vue d'un départ prochain : il y en a pour des millions.

La Sibérie orientale, d'après les statistiques officielles, produit chaque année environ 1 300 pouds d'or, soit, en mettant le poud, qui est de 16 380 grammes, à 14 104 roubles, 25 387 200 roubles, un peu plus de cent millions de francs. Tout cet or, transformé en lingots à Irkoutsk, est expédié à Saint-Pétersbourg. Il y a quatre transports par an, deux en hiver par traîneaux et deux en été par voitures : chaque voiture, attelée de quatre chevaux, porte trente pouds au maximum. Le trajet se fait en trente ou quarante jours. Chaque convoi est escorté par plusieurs Cosaques ; mais ce qui le protège le mieux, c'est la sévérité avec laquelle toute attaque est réprimée.

L'assassinat d'un voyageur est peu de chose, et les brigands le savent bien : c'est la déportation, et voilà tout. La peine de mort n'existe pas pour ce genre de délit, elle est réservée pour les crimes politiques et pour l'attaque des convois d'or ou de la voiture qui porte la poste. Autant on met de mollesse dans la recherche des assassins dans le premier cas, autant on déploie d'activité dans le second, même quand il ne s'agit que d'un commencement d'exécution.

XXI

D'Irkoutsk à Krasnoïarsk.

24 juillet. — Il est 6 heures : le tarantass est chargé. Nous avons renouvelé notre provision de graisse pour les roues, de roubles pour les smotritiels, de kopeks pour les yemchtchiks. Nous emportons du pain pour dix jours, et un filet de bœuf rôti.

Nous partons de l'hôtel Déko par une pluie battante. Le pays est peu intéressant. A 6 verstes de la ville nous traversons un village long de 2 000 mètres, dans lequel se trouve le grand monastère de l'Ascension. Il est entièrement peint en rose extérieurement : je le trouve de forme plus svelte et moins lourd que la cathédrale d'Irkoutsk.

Jusqu'à quelques verstes de Krasnoïarsk, c'est-à-dire pendant plus de 1 000 kilomètres, nous allons nous maintenir à une hauteur variant entre 1 200 et 1 800 pieds. Les villages sont plus importants qu'en Transbaïkalie. A l'entrée et à la sortie de chacun d'eux est un poteau qui indique le nombre d'hommes, de femmes, de chevaux, de bestiaux qu'il possède, et dans plusieurs nous avons remarqué que les femmes étaient en extrême minorité. Ce qui n'empêche pas qu'on en voie beaucoup se livrer à des travaux d'hommes. A Toulounovskaya, on construit une grande maison en briques : ce sont des femmes qui portent le mortier et les matériaux. Nous en avons vu également qui fauchaient les récoltes. Maintenant à presque toutes les stations on nous offre des myrtilles, dont les baies noires sont de la grosseur et de la forme d'un petit grain de raisin. Dans les environs des grands centres, nous rencontrons des voitures qui en sont chargées ; cette baie n'a pas grand goût, mais elle est fraîche, et je m'en régale.

A une cinquantaine de verstes d'Irkoutsk nous commençons à voir dans les plaines un petit rat à longue queue touffue au bout : c'est une sorte de gerboise. Il est gris cendré, avec une double raie noire qui suit la colonne vertébrale dans toute sa longueur. A certains endroits c'est par centaines qu'on le rencontre. Rien n'est gracieux comme ce petit animal, une vieille connaissance pour nous, car la terre des herbes en Mongolie en fourmille : nous en avons même conservé un apprivoisé à Pékin, pendant quelques semaines : il est mort d'indigestion. Au moindre bruit, ces petites bêtes se dressent sur leurs pattes de derrière, et conservent une telle immobilité qu'on les prend d'abord pour des bâtons fichés en terre, puis, effrayés, ils disparaissent dans un trou. Nous voyons également des moutons : ils sont blancs avec la tête noire, leur queue est allongée comme en France. En Chine la queue des moutons est très courte, mais elle est entourée d'un volumineux paquet de graisse, et pèse parfois jusqu'à sept ou huit livres.

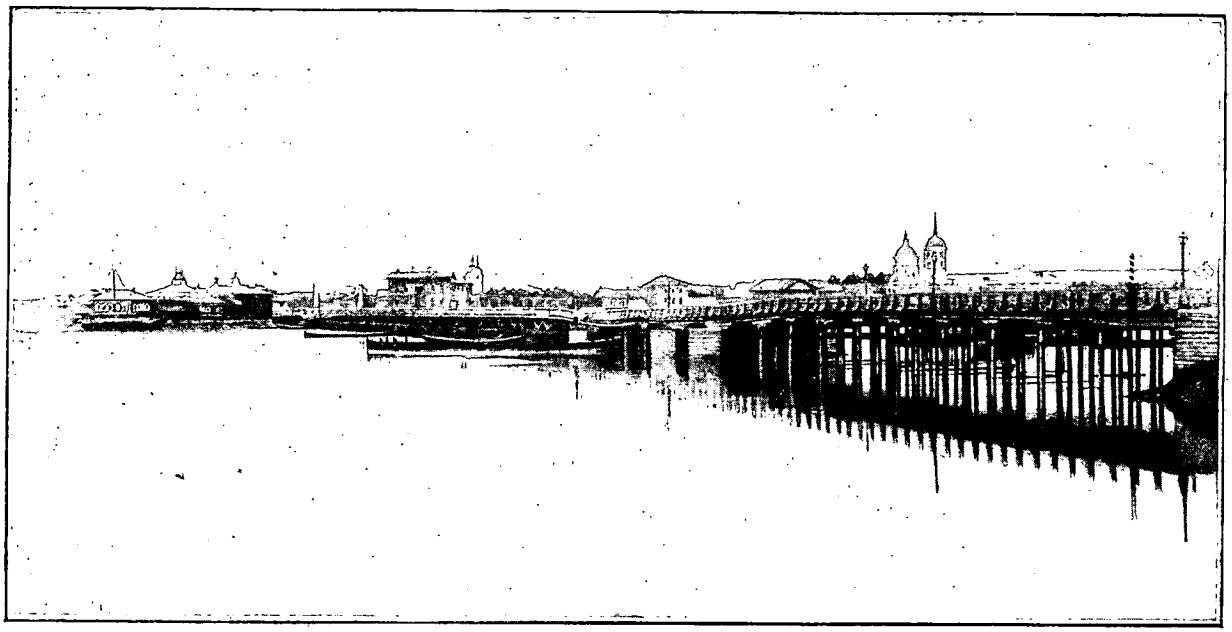
Les cochons, dont nous rencontrons de nombreux spécimens dans les rues, méritent une mention particulière. Petits, trapus, avec des oreilles de loups, quelques uns ont une robe gris-perle, d'autres café au lait, semée de larges taches noires.

Chaque village est entouré d'une barrière : aux deux extrémités est une porte qu'un vieillard ou un homme estropié est chargé d'ouvrir. Il est d'usage de donner un ou deux kopeks à ce vieillard.

Autour de presque tous les hameaux nous voyons des champs cultivés : du seigle surtout et du blé noir. Ce dernier est en fleur, mais au lieu de présenter aux yeux comme en France l'aspect d'une belle nappe blanche, il est d'un rose tendre du plus bel effet.

L'allure est ici moins rapide qu'en Transbaïkalie : les chevaux sont moins sauvages. Plusieurs de nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PONT D'IRKOUTSK [1] (PAGE 216).

yemchtchiks sont des gens contrefaits, malingres, incapables de faire autre chose que de conduire. On se demande quel service ils pourraient rendre en cas d'accident?

Une fois, je me rappelle que nous eûmes pour cocher un enfant ne paraissant pas avoir plus de dix à douze ans. On prétendit qu'il en avait dix-sept : c'était un mensonge évident. Les 23 verstes qui composaient l'étape se terminaient par une très longue descente sur laquelle il fut impossible au gamin de retenir ses chevaux emballés. La station se trouvait sur le versant opposé, à l'autre bout du village, que nous traversâmes comme la foudre, heureusement sans écraser personne et sans rien accrocher. A la montée les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

Détrempée par la pluie qui n'a pas cessé de tomber depuis notre départ d'Irkoutsk, la route est mauvaise. A la onzième étape nous sommes dans un terrain marécageux, la boue est profonde, notre tarantass enfonce jusqu'au moyeu. Les 5 chevaux qui le traînent ont toutes les peines du monde à avancer. Ils s'arrêtent tous les 10 mètres, et l'élan qu'ils prennent à chaque départ me fait craindre que quelque chose ne casse. C'est ici surtout que nous nous sommes félicités d'avoir un tarantass de premier ordre. Ce mauvais pas n'a qu'une verste au plus, nous mettons cependant plus d'une heure à le franchir. Plus loin nous passerons encore de nombreux terrains marécageux. On a eu recours pour les franchir à un dallage en bois que je ne recommande ni pour les voyageurs, ni pour les voitures. Des troncs d'arbres ont été placés bout à bout sur toute la longueur de la route, puis on a simplement rangé sur eux, côte à côte, d'autres troncs de sapins, sans même se donner la peine de les équarrir. Quand on passe à fond de train sur les routes ainsi faites, je me demande comment voitures et voyageurs ne se désagrègent pas complètement. Nous sommes très mollement installés dans notre tarantass, cependant le passage de ces chaussées, qui ont parfois des kilomètres de longueur, nous paraît un supplice oublié par Dante dans son enfer.

Je dois dire qu'on est en train de remplacer ce pavage primitif par une belle chaussée en macadam, bordée de fossés comme nos grandes routes. Nous avons rencontré de nombreuses équipes de forçats affectées à ce travail, et d'ici peu, j'espère, les routes en troncs d'arbres non équarris ne se trouveront plus que dans les récits des voyageurs.

Nous croisons et nous dépassons tous les jours de nombreuses caravanes. Quelques-unes se composent d'une cinquantaine de voitures. Ce sont les messageries. En l'absence de voie ferrée et de communication par eau, elles ont une grande importance. Les voitures sont des plus rudimentaires. Chacune est attelée d'un seul cheval qui doit fournir plusieurs milliers de kilomètres, et par conséquent ne peut faire plus d'une quarantaine de verstes par jour. Toutes les caravanes sont escortées par une douzaine de conducteurs armés. Mais les conducteurs dorment la plupart du temps sur les voitures, et pour empêcher les chevaux de s'arrêter ou de s'écarter pendant leur sommeil, ils ont imaginé de mettre une mangeoire avec un peu de foin ou d'herbe derrière chaque véhicule.

Quand arrive la nuit, ils s'arrêtent au bord de quelques cours d'eau dans une clairière, réunissant toutes les voitures en un cercle au milieu duquel ils placent les chevaux, sous la garde d'un ou deux chiens.

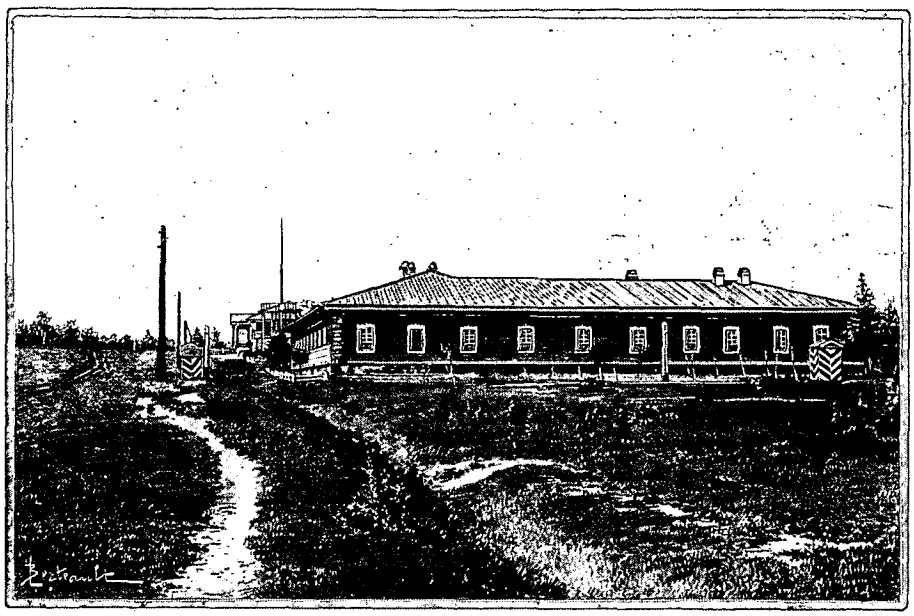
Chaque caravane emporte des roues et des essieux de rechange. Un jour nous voyons à une centaine de mètres de nous une voiture perdre le cercle en fer d'une

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses roues, sans que le conducteur s'en aperçoive. Notre yemchtchik s'arrête, le ramasse et repart au galop. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger à rendre le cercle à son propriétaire, qui se confondit en remerciements. « Si le cercle était à vous, me disait le yemchtchik, et si cet individu l'avait trouvé, il ne vous le rendrait pas. Pourquoi en user autrement avec lui? »

Tous les jours nous croisons de longs convois d'émigrants. Chacun se compose de plusieurs centaines d'individus. Les charrettes qui les transportent, attelées de deux chevaux, sont recouvertes d'une tente en nattes, sous laquelle on aperçoit des femmes et des enfants vêtus souvent de haillons. La charrette contient tout ce qu'ils possèdent au monde, c'est-à-dire bien peu de chose. Ce sont de malheureux paysans chassés de



PRISON DE VILLAGE [1].

leur village par la disette, qui s'en vont coloniser dans les provinces de l'Amour.

Ils n'ont eu qu'à se pourvoir d'un attelage et à justifier de la possession de quelques roubles. Le gouvernement se charge de remplacer les chevaux qui succombent pendant le voyage. On alloue à chaque famille une certaine quantité de pain par jour. Quand ils arriveront au terme de leur voyage, on leur donnera un terrain sur lequel ils se construiront une maison avec les arbres d'alentour, et eux qui ont travaillé à la terre toute leur vie deviendront, plus que probablement, des paresseux comme les Cosaques que nous avons vus sur l'Amour, vivant des produits faciles du fleuve, jusqu'au jour où les habitants, trop nombreux pour ce pays encore si riche, seront obligés de lutter pour l'existence. Le prince Grégoire Galitzin, chargé par l'Empereur des détails de l'émigration, m'a dit qu'au mois de juin 65 000 paysans avaient été dirigés, par ses soins, sur les provinces de l'Amour.

Tous les deux villages, c'est-à-dire à peu près toutes les 50 verstes, se trouve une grande prison, facilement reconnaissable aux barreaux en fer des fenêtres et aux guérites bariolées de blanc et de noir qui se trouvent aux quatre angles. Ces prisons sont très propres, tout aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, et ressemblent comme distribution aux dortoirs que j'ai vus à Saghaline. On y renferme les convois de forçats pour la nuit et pour le repos du milieu du jour. Quand elles sont habitées, le drapeau flotte au-dessus de la porte, et devant chaque guérite est une sentinelle.

A Houdoslanskaya nous nous arrêtons pour changer de chevaux, juste devant la prison. Cinq musiciens ambulants, quatre cuivres et une clarinette, s'arrêtent à quelques pas de nous et jouent plusieurs airs connus. Immédiatement derrière les barreaux des fenêtres apparaissent quelques figures de forçats. Dans la cour de la prison, les Cosaques de l'escorte se pressent à la balustrade extérieure. Juste à ce moment arrive une caravane d'émigrants. Je me demande si ces musiciens font fortune à voyager ainsi dans la Sibérie et à donner des aubades aux Cosaques.

Le soir nous traversons Nijné-Oudinsk, petite ville de 3000 habitants, sur la rivière Ouda, que l'on passe en bac, et nous renouvelons notre provision de pain blanc. Nous sommes à 484 verstes d'Irkoutsk.

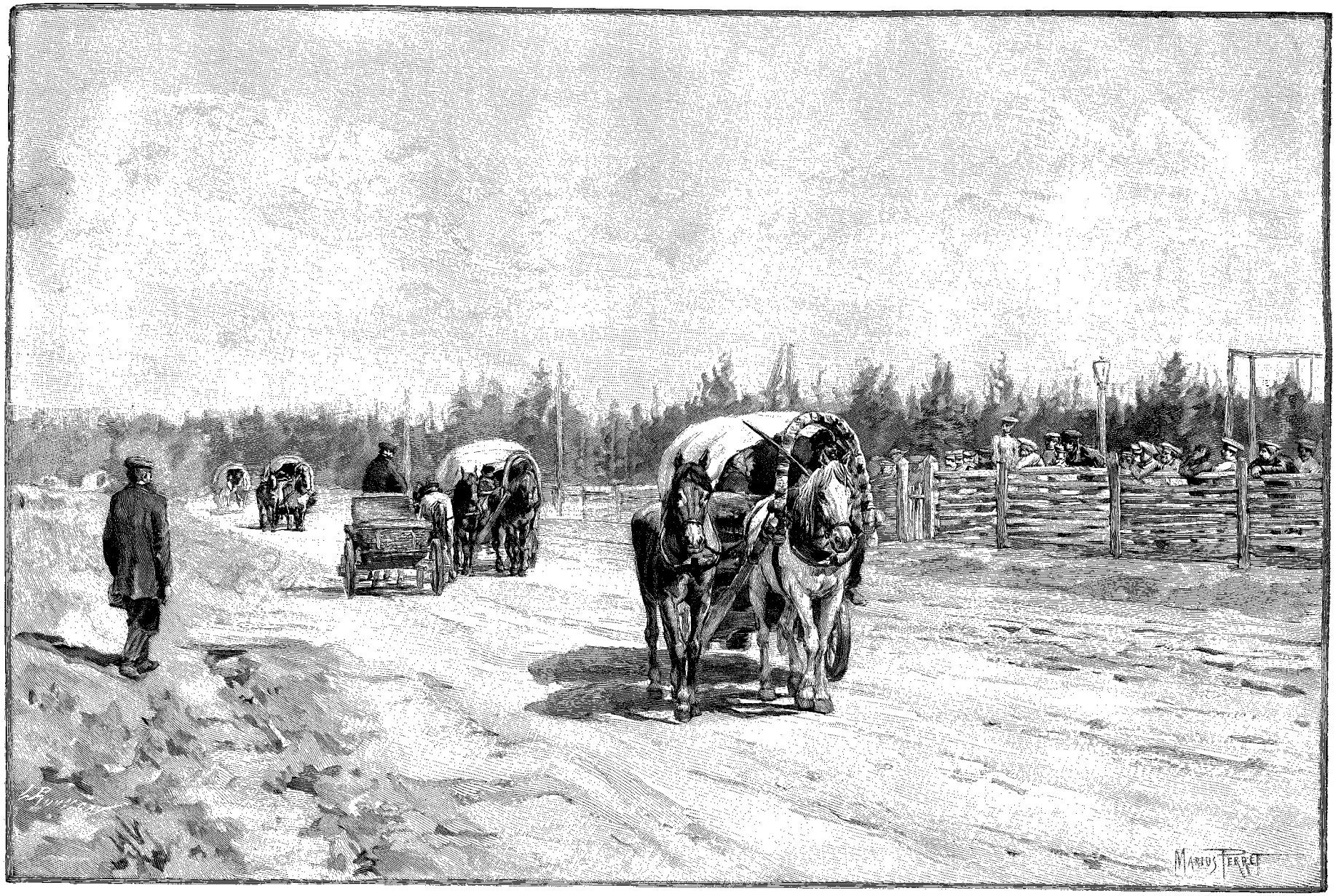
27 juillet. — Le jour commence à poindre, il fait un brouillard intense, on ne voit pas à deux pas devant soi; nous comptons sur nos clochettes pour avertir les gens de notre arrivée, et nous partons au galop.

Quelques stations plus loin, un de nos chevaux est absolument sauvage, il faut deux hommes pour le maintenir; on le lâche, il rue dans toutes les directions; le yemchtchik le roue de coups et parvient à le dompter. Il m'avoue, en arrivant à l'étape, que ce cheval était attelé pour la première fois.

Au moment où je descends de voiture, j'aperçois un prêtre lama dans de superbes habits jaunes. Il est accompagné de trois domestiques, dont un Russe. J'entends le smotritiel lui dire qu'il n'y aura de chevaux que dans sept ou huit heures, qu'il vient de donner les derniers à un monsieur et une dame qui sont en train de monter en voiture. Je lui en demande à mon tour, il me répond que je n'en aurai que demain matin.

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CONVOI D'ÉMIGRANTS. — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ajnay@free.fr

C'est le moment de montrer ma liste blanche : à peine l'a-t-il lue qu'il se précipite dans la cour. Le yemchtchik allait sauter sur son siège et partir avec le tarantass dans lequel les deux voyageurs étaient déjà installés. Il lui donne l'ordre de dételer les chevaux et de les atteler à ma voiture. Quelques instants après, nous quittions la station sans que les malheureux voyageurs, ainsi dépouillés, eussent proféré une seule parole. La chose leur paraissait toute naturelle, bien que fort désagréable.

Les moustiques et les taons, peu gênants sur la route quand on galope, sont insupportables pour ceux dont les chevaux marchent au pas, et surtout pour les gens qui vont dans les bois chercher des champignons et des myrtilles. On fabrique une sorte de sac en toile qui couvre toute la tête, et vient se nouer au cou sur le collet de la blouse. Devant la figure est pratiquée une ouverture carrée munie d'un morceau de gaze. Ce masque peu dispendieux est à la portée de toutes les bourses : villageois, émigrants et même forçats en sont également ornés.

Le 19 juillet, à 2 heures, nons arrivons à Kansk, petite ville de la même importance que Nijné-Oudinsk, après avoir couru un très sérieux danger. La ville est dans une vallée : on y arrive par une descente assez raide de plus d'une verste, et la route raboteuse est bordée de larges fossés peu profonds. Au plus fort de la pente nous étions au galop, mais le cocher n'avait pas encore rendu la main aux chevaux, lorsque celui de gauche s'abattit. La pauvre bête fut traînée pendant plus de 50 mètres. Notre tarantass s'arrêta enfin : une roue de derrière et une de devant étaient dans le fossé avec le cheval tombé, les deux autres sur le talus avec les chevaux restés debout. Comment n'avons-nous pas roulé jusqu'au bas de la montagne? Comment n'avons-nous pas versé? Comment le yemchtchik est-il parvenu à arrêter en si peu de temps notre lourd véhicule, en l'absence de frein, et lorsque les chevaux étaient lancés au galop sur cette pente rapide? Nous nous le demandons encore. L'animal lui-même en est quitte pour quelques écorchures. Kansk contient quelques jolies maisons et des magasins qui ont fort bon air. En dehors de la ville nous longeons une grande construction isolée. On nous dit que c'est un hôpital.

Les yemchtchiks de la poste portent à leur chapeau et au bras gauche une large plaque, emblème de leurs fonctions. Quand un de leurs collègues vient en sens inverse, ils daignent se déranger, mais juste assez pour que, lancés à fond de train, les deux tarantass ne s'accrochent pas. Tout attelage qui n'a pas l'honneur d'appartenir à la poste doit leur céder le pas. Ils ont les règlements pour eux et s'en réclament avec insolence. Un jour, descendant une côte par un chemin de traverse, nous rencontrâmes un convoi d'émigrants, et cette insolence faillit avoir des conséquences graves, notre yemchtchik voulant obliger deux cents à trois cents voitures à passer dans le fossé, lorsque la route était bien assez large pour tous. Il dut céder devant une levée de manches de fouet. Un autre règlement interdit de dépasser sur la route les voitures qui portent les dépêches à moins qu'elles ne soient arrêtées par suite d'un accident. Or à sept stations de Krasnoïarsk, dans un village où nous nous étions arrêtés pour la nuit, au moment où nous prenions tranquillement le thé, l'agent des postes arriva et prit la tête avec deux périclodnoïs, suivant la même direction que nous. Pendant cinq étapes il nous fut impossible de le dépasser. Mais, sachant que nous avions une liste blanche, il prévenait en arrivant les smotritiels et nous trouvions des chevaux tout prêts.

Vers 9 heures, nous arrivons à Onyarskaya, grand village construit autrefois sur deux coteaux entre lesquels coule une rivière que traversait un superbe pont en bois. Il y a quinze jours, le feu s'est déclaré dans la dernière maison à l'est ; poussé par le vent, il détruisit la majeure partie des habitations. Le pont lui servit de trait d'union entre les deux collines maintenant couvertes de débris noirs. Nous traversons la rivière sur un pont rudimentaire construit à la hâte.

Cependant entre deux stations il est arrivé un accident à l'une des voitures de la poste, nous sommes dans notre droit, et nous passons.

Nous arrivons enfin à l'extrémité ouest de la partie montagneuse de la route. Devant nous est un panorama splendide, nous nous arrêtons pour l'admirer. A nos pieds commence la plaine; le chemin qui va nous y conduire est effrayant de pente. Au nord on dirait la steppe ; c'est à peine si quelques collines nous cachent l'horizon. Le Iénisséi serpente majestueux au milieu des terres dénudées, couvertes autrefois de superbes forêts. Krasnoïarsk est devant nous à 40 kilomètres. La descente commence à l'allure habituelle : nos chevaux ont le pied sûr, le yemchtchik est habile; elle se termine bien. Il est midi, nous n'avons plus que 30 verstes à faire, nous demandons le samovar.

Pendant que nous déjeunions, arrive l'agent des postes. Il a été si aimable que je lui offre de prendre une tasse de thé : il accepte. Il accepte également un morceau de pain. Je lui sers une tranche de viande : il la trouve délicieuse, et me demande ce que c'est. Je lui dis que c'est du jambon. Notre homme devient sérieux, repousse son assiette, balbutie un compliment et disparaît. C'était un Israélite!

C'était bien la peine de nous donner tant de mal pour tirer de notre vocabulaire restreint les explications dont nous étions si fiers, et apprendre à un juif avec lequel nous voulions nous montrer aimables que nous lui faisions manger du cochon!

Deux heures après, nous arrivons au bord du Iénisséi, qui se divise ici en deux bras, dont le second a 900 mètres de large. Krasnoïarsk est devant nous, de l'autre côté du fleuve, que nous traversons en bac.

La façon dont ces bacs sont manœuvrés est très ingénieuse. Le bac lui-même est composé de deux chalands accouplés et surmontés d'une plate-forme. A l'avant est fixée une chaîne, longue de près d'un kilomètre, dont l'autre extrémité est munie d'une ancre mouillée à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

égale distance des deux rives et qui est maintenue au-dessus de l'eau par un nombre variable d'embarcations. Ici il y en a quinze. Le bac, détaché de l'embarcadère, est entraîné, la chaîne se tend lorsqu'on est au milieu du fleuve, le courant, agissant sur le gouvernail, fait décrire à l'appareil un arc de cercle et l'on arrive mathématiquement au débarcadère.

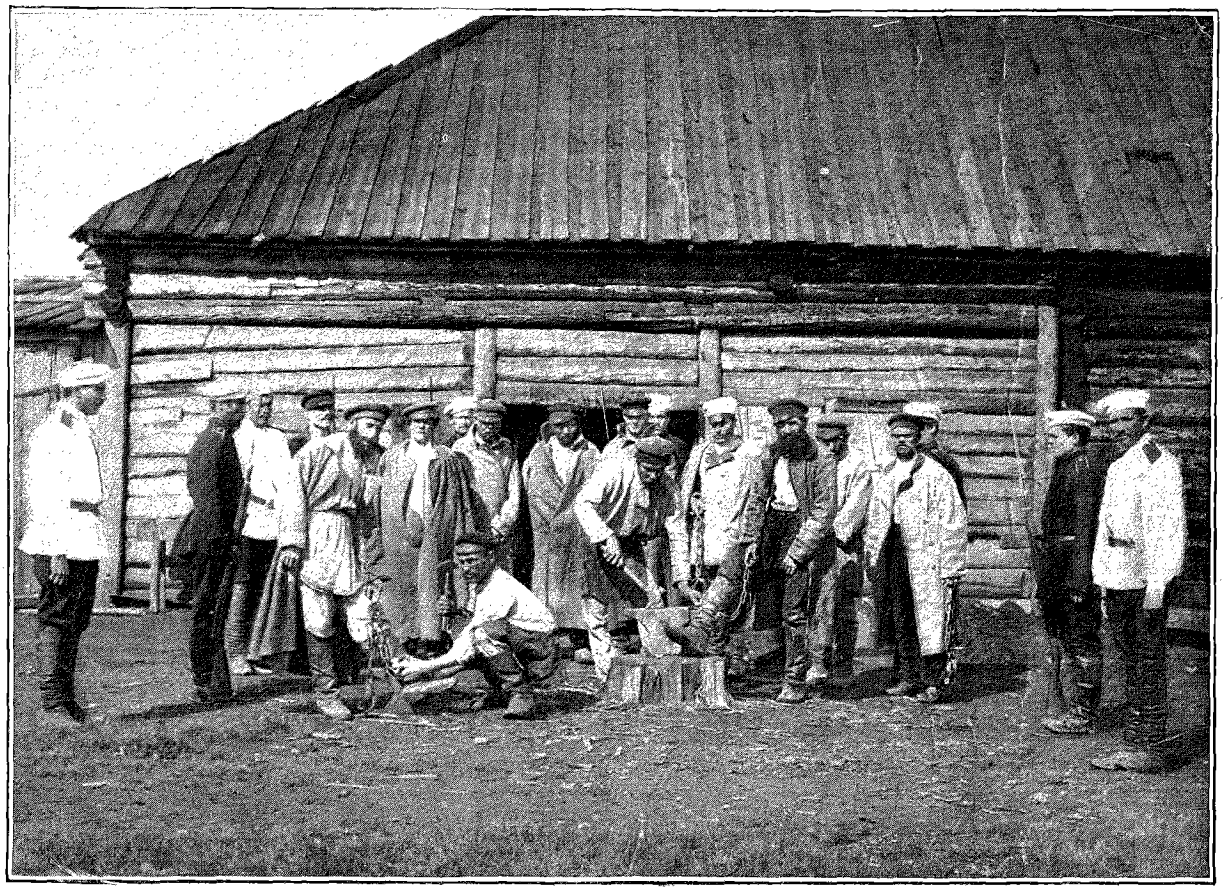
Dans la cour de la station de poste se trouve un hôtel : nous nous y installons faute de mieux.

Krasnoïarsk date de 1626 et compte 18 000 habitants; son altitude est de 152 mètres. En partie détruite par le feu en 1881, beaucoup de ses édifices ont été reconstruits en pierre. Les rues sont larges. Sa cathédrale, assez élégante, élevée par les soins et aux frais d'un riche colon, est l'œuvre d'un architecte français.

31 juillet. — On me dit que nous avons ici un compatriote, M. Regamey, professeur au gymnase. Je m'empresse d'aller le voir, malgré l'heure matinale. Je le trouve en train de faire des paquets : il vient d'être nommé à Vilna et doit partir mardi avec sa femme. Il nous propose de les attendre, et nous offre l'hospitalité. Sa maison est très propre, très bien tenue, j'accepte.

M. Regamey est Suisse de naissance, sa femme est Russe; elle ne parle pas le français, mais elle le comprend. Avec notre léger bagage de russe, la conversation peut encore se soutenir. Ils ont deux domestiques, qui sont, comme partout en Sibérie, deux condamnés à la déportation : l'un pour vingt ans, le cocher, valet de chambre, qui répond au nom de Cidor, compromis dans une affaire de viol; l'autre à perpétuité, la cuisinière, pour infanticide. Ce qui me surprend, ce n'est pas qu'elle ait tué son enfant, mais c'est qu'elle ait eu l'occasion de commettre un semblable crime : elle est laide à faire peur. Il paraît que Mme Regamey n'a jamais eu de servante plus dévouée, plus attentive et soignant mieux les enfants. Nous en avons tellement vu de ces déportés que cela ne nous semble plus étrange. On en trouve même, paraît-il, beaucoup dans la société qui ne font nullement mystère des causes qui les ont amenés dans le pays. On dirait qu'ils s'imaginent qu'ayant passé les monts Oural, ils ont payé leur dette à la société. N'est-ce pas plutôt qu'ils savent que la plus grande partie de ceux qui les entourent sont dans la même situation qu'eux? Krasnoïarsk possède un avocat qui ne cache pas qu'il est ici pour avoir fait un faux testament, et qui ajoute que son châtiment mérité prouve que la justice est bien faite en Russie.

Je vais chez le gouverneur, le général Teliakovski. Il me reçoit très bien, me donne une nouvelle liste blanche et un ordre de réquisition pour les chevaux



FORÇATS [1].

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie russe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des paysans : il me promet de télégraphier au gouverneur de Tomsk, et me présente à sa femme et à ses filles, à qui nous allons, dans l'après-midi, rendre visite avec Marie. Là encore, comme à Habarovka, chez le général Arsenieff, nous aurions pu nous croire à Paris. Tout le monde parle le français le plus pur. Nos visites nous sont rendues presque immédiatement et nous sommes invités à dîner pour le lendemain.

Nous avons vite fait le tour de la ville, puis nous allons au jardin public où se réunit le soir le beau monde, et où nous prenons d'excellente bière fabriquée ici. On dit qu'il serait dangereux de se promener la nuit après 10 heures dans ce jardin public, qui n'est qu'un taillis percé d'allées, car il est rempli de gens sans aveu. Pourquoi ne pas faire des rafles? On trouverait des gens fort intéressants pour la police, des évadés du bagne, et l'on préserverait peut-être ainsi la vie de nombreux voyageurs. Nous avons remarqué sur la route que plus on approche des grandes villes, plus les croix se multiplient. Elles sont particulièrement nombreuses dans les environs de Krasnoïarsk. Mais, encore une fois, qu'importent les brigands et les quelques infortunés qu'ils peuvent assassiner? Les déportés politiques, voilà ceux qu'il faut surveiller.

Les nihilistes sont nombreux, paraît-il, dans le pays, et l'an dernier, lors du passage du Tsarévitch, on dut prendre ici encore plus de précautions que dans les autres gouvernements. Au jardin public, nous rencontrons beaucoup d'élèves de M. Regamey. Ils lui font tous le salut militaire. Trois fois par an, les élèves, sac au dos, comme les soldats, font dans la campagne une promenade d'une dizaine de verstes. Ils sont précédés de la musique militaire et les professeurs les accompagnent sur le côté, comme des officiers.

Je remarque que les gens qui, pour nous saluer, soulèvent leurs chapeaux, au lieu de le prendre, comme nous, par le bord au-dessus du front, le saisissent à pleine main par derrière au-dessus de la nuque. Est-ce parce que j'y suis habitué, je trouve notre méthode plus élégante.

Cependant les nouvelles sont mauvaises, des télégrammes annoncent que le choléra sévit en Europe; qu'il est particulièrement violent de ce côté-ci de l'Oural et que plusieurs cas ont été observés à Tomsk. Pendant le dîner, Mme Teliakovski nous dit qu'elle devait partir pour Saint-Pétersbourg avec ses filles, mais qu'il n'y faut plus songer, que nous allons nous trouver en pleine épidémie et qu'elle se demande si nous pourrons passer. Nous répondons que nous nous sommes trouvés en Chine, en Corée, au Japon, au milieu d'épidémies terribles de choléra; que, sans le rechercher, nous n'en sommes pas plus effrayés qu'il ne faut; et puis, du reste, que faire? Retourner à Changhaï prendre la malle française, attendre ici six mois peut-être la fin du fléau ou le braver; il n'y a pas d'autre alternative.

Le lendemain à 1 heure, notre tarantass passe sous les fenêtres du palais du gouverneur, qui, prévenu de notre passage, est sur son balcon, entouré de sa famille, pour nous souhaiter une dernière fois un bon voyage. Que de dettes de reconnaissance nous avons contractées en Sibérie!

Les adieux ont été touchants entre Hane et la servante infanticide, et j'ai surpris un baiser furtif, donné par elle, naturellement, puisque le baiser est inconnu des Chinois, lorsqu'elle apportait le dernier paquet à mettre dans la voiture. C'est un volcan que cette femme : gare la récidive!

Charles VAPEREAU.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(La fin à la prochaine livraison.)

PÊCHEURS DU LAC BAÏKAL [1] (PAGE 212).

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ABANDONNÉS SUR LA BERGE [1] (PAGE 238).

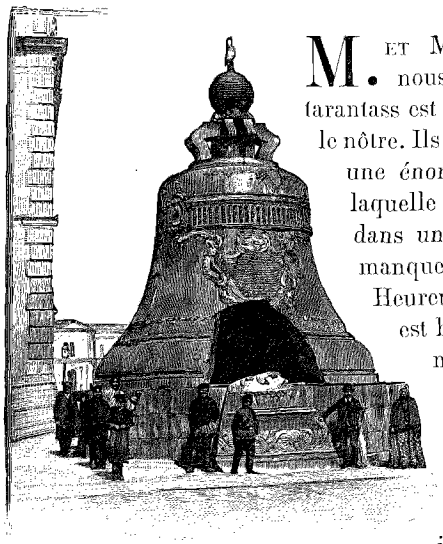
DE PÉKIN A PARIS [2],

LA CORÉE — L'AMOUR ET LA SIBÉRIE.

PAR M. CHARLES VAPEREAU.

XXII

De Krasnoïarsk à Tomsk.



LA GROSSE CLOCHE DE MOSCOU [3].

M. et Mme Regamey nous suivent. Leur tarantass est plus petit que le nôtre. Ils ont mis dedans une énorme malle, sur laquelle ils sont juchés, dans une position qui manque de sécurité. Heureusement la route est bonne, les côtes moins nombreuses et moins raides. Les villages sont plus rapprochés et plus importants. Le premier que nous traversons se compose d'une unique rue, qui a 7 verstes de longueur.

La province du Iénisséi est très fertile; le gouverneur nous dit que dans le district de Minousinsk, à 200 verstes au sud, le seigle coûte 5 kopeks le poud, et qu'on vend pour le moment la récolte de 1889. Faute de pouvoir écouler les produits, une faible partie du territoire seulement est mise en culture. S'il y avait des moyens de communication, ce pays serait le grenier de la Sibérie. Tandis qu'ici on ne trouve pas à vendre les grains, il y a disette et famine à 1 000 verstes à l'ouest et les paysans affamés sont obligés d'émigrer.

En contemplant les merveilleuses récoltes qui se préparent çà et là, Hane est surpris de voir si peu de terrain mis en culture, et ne peut s'empêcher d'en exprimer son étonnement : il explique la chose par la paresse manifeste des habitants.

J'ai eu souvent l'occasion de voir l'ingénieux appareil que les Sibériennes ont imaginé pour bercer les enfants sans interrompre un travail de couture. Qu'on se figure un cadre en bois muni d'une toile : c'est le berceau. Il est suspendu par quatre cordes à une longue perche flexible; au-dessous pend un anneau au moyen duquel on imprime avec le pied un mouvement de haut en bas. Quelquefois cet anneau n'existe pas, et l'on se contente de faire balancer le berceau. Hane m'affirme que cette méthode est également chinoise et très usitée dans les campagnes.

Dans toutes les maisons de poste, généralement dans un des angles faisant face à la porte d'entrée, est une grande icone encadrée, devant laquelle une veilleuse

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez t. LXVII, p.* 177, 193, 209, 225, 241 *et* 257; *t. LXVIII, p.* 193 *et* 209.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brûle perpétuellement; puis, vers le milieu d'un panneau, la photographie du tsarévitch.

A quelques verstes au delà d'Atchinsk, nous remarquons deux colonnes en briques rouges. Elles indiquent la limite du gouvernement du Iénisséi. Nous quittons la Sibérie orientale pour entrer dans le gouvernement de Tomsk et la Sibérie occidentale.

Jusqu'ici, à part de rares exceptions, nous avons trouvé les routes de poste bonnes ou assez bonnes. Maintenant elles deviennent abominables. Rien ne peut donner une idée des fondrières au milieu desquelles il faut passer par moments : je me demande comment notre tarantass y résiste. Or il faut remarquer que nous sommes favorisés par le temps, et que s'il pleuvait, les routes seraient encore plus mauvaises. Certains villages sont des nids de boue et d'ordures; on marche dans le fumier jusqu'à la porte des stations de poste, qui sont sales et mal tenues. Il y a ici une incurie évidente. Le Sibérien est paresseux et apathique, mais il a au plus haut point le sentiment du respect et de l'obéissance. S'il est bien dirigé, on obtient de lui ce que l'on veut. C'est malheureusement le laisser-aller qui domine dans le gouvernement de Tomsk, et, nous sommes heureux d'ajouter : dans le gouvernement de Tomsk seul !

A toutes les stations M. Regamey demande des nouvelles du choléra, et plus nous avançons, plus ces nouvelles sont mauvaises. On nous parle d'abord d'un, puis de deux, puis de quatre décès par jour à Tomsk. Enfin un voyageur allant à Irkoutsk nous affirme que sur le *Kosakovski* il est mort cinq personnes, que sur la barge qu'il avait à la traîne il est mort quarante-six forçats, que la navigation est interrompue par ordre supérieur, et que nous ne pourrons quitter Tomsk. Il nous conseille fortement de retourner à Krasnoïarsk. Notre ami, qui s'impressionne facilement, le ferait pour bien peu. Je lui conseille de ne plus rien demander à personne.

Ma liste blanche n'a plus ici aucune valeur. A une station, ne trouvant pas de chevaux, nous nous adressons à un paysan qui veut bien nous conduire pour le même prix que la poste et qui, arrivé à l'étape suivante, nous propose, de lui-même, de nous trouver des chevaux de particuliers, dans les mêmes conditions. Nous avons fait ainsi huit des dix-neuf étapes du gouvernement de Tomsk, sans aucun ennui, et sans autre accident que la chute, sans conséquence, d'un des chevaux du tarantass de M. Regamey. Par contre, entre deux stations, dans des chemins impossibles, nous dépassons six voitures de la poste arrêtées; l'une d'elles a une roue cassée. C'est merveille que pareil accident n'arrive pas à tous les véhicules.

A Haldieva, petit village pittoresque, on arrive par une descente très dangereuse dallée du haut en bas avec des troncs d'arbres non équarris. Le yemchtchik n'ose la descendre sans mettre le sabot, dont nous nous servons pour la dernière fois.

6 août. — Il est 10 heures; nous arrivons à Cemilijnaya. C'est la dernière station avant Tomsk, dont nous ne sommes plus qu'à 31 verstes. Encore trois heures, et nous serons au bout de nos peines. Il n'y a pas de chevaux à la poste, mais les chevaux *volnés* (c'est-à-dire appartenant à des particuliers) sont là. On nous demande un rouble de plus que le prix ordinaire : va pour le rouble, et nous partons au galop de quatre bêtes fougueuses. A moitié chemin est une descente. Je fais arrêter le tarantass, je prends mon appareil et je cours installer Hane, à qui je donne mes instructions; puis, remontant en voiture, ordre est donné au yemchtchik de se lancer à fond de train sur la pente rapide. Hane presse la poire : quel sera le résultat? Notre gravure le fait connaître.

Bientôt les dômes des églises de Tomsk apparaissent au loin, éclairés par un brillant soleil. La partie du voyage qui nous effrayait le plus sera terminée dans moins d'une heure, et nous ne pouvons que nous féliciter de la façon dont elle s'est effectuée.

On nous avait beaucoup parlé de l'ivrognerie en Sibérie : nous avons eu rarement à en souffrir. Un cocher ivre nous a versés en Transbaïkalie, mais ce n'était pas un cocher de la poste. Une fois, à je ne me rappelle plus quelle station du gouvernement de Tomsk, nous avons trouvé absolument tout le personnel dans l'impossibilité de parler ou même de se mouvoir : smotritiel, yemchtchiks, garçons d'écurie, femmes des uns et des autres. Tout le village semblait du reste à l'unisson. Nous désespérions de pouvoir partir, quand par bonheur vint à passer un paysan en assez bon état, qui consentit à nous conduire. C'était un jour de fête, de *Praznik*.

En dépit des croix qui émaillent le paysage, jamais nous n'avons eu d'alerte sérieuse.

On nous avait prévenus que ce serait autour du lac Baïkal et dans les environs des villes qu'il serait le plus nécessaire de ne dormir que d'un œil. Il est certain que c'est entre Irkoutsk et Tomsk que nous avons rencontré le plus de gens à mine suspecte, forçats évadés, nous disait-on, mais qui ne sont dangereux que quand ils sont en nombre. Pour rendre les embuscades moins faciles, de chaque côté de la chaussée, qui est déjà large par elle-même, la forêt a été abattue, presque partout, sur une largeur de 15 à 20 mètres, ce qui permet de surveiller la route, et de se préparer à la bataille en cas d'attaque. J'ai remarqué que la nuit on rencontrait bien rarement un attelage voyageant seul. Le jour, c'est différent.

Nous savions qu'il ne faut pas compter pour la nourriture sur ce qu'on peut se procurer dans les villages, et nous avions des provisions. Le samovar, c'est tout ce qu'on doit s'attendre à trouver dans les maisons de poste. Toutefois, outre le thé, dont on fait une incroyable consommation, les habitants boivent une sorte de bière fabriquée avec le pain de seigle et parfumée aux fruits, qu'ils nomment *kvass*. C'est une bière de ménage, à laquelle on s'habitue très bien. On en trouve assez souvent dans les maisons de poste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA ROUTE [1].

Une seule fois dans tout le voyage, on nous a proposé du bouillon de mouton. Nous avons accepté avec empressement et nous nous sommes mis à table. On apporta une soupière fumante. Elle était pleine d'un liquide absolument blanc sur lequel nageaient des morceaux de graisse de mouton, sans la moindre parcelle de chair. On dit que les Cosaques mangent de la chandelle : ce n'était pas de la chandelle, mais peu s'en fallait. Ce que c'est que la famine! nous avons bu ce bouillon.

A une heure nous entrons dans la cour de l'hôtel de l'Europe, à Tomsk, où nous trouvons, dans une bonne chambre, deux sofas sur lesquels nous placerons nos matelas. Nous voyons sur une pancarte qu'on peut, pour une trentaine de kopeks, obtenir un drap et une taie d'oreiller. Qui se serait attendu à pareil luxe dans un pays où les routes sont en si mauvais état?

En somme, de Stretinsk à Tomsk, en comptant le petit détour pour aller visiter les mines d'or, nous avons franchi dans notre tarantass 2813 verstes, soit 3015 kilomètres, changé 115 fois de yemchtchik, et employé 410 chevaux environ.

A une altitude de 92 mètres, Tomsk a été fondé en 1604, sur le flanc de la colline qui domine la rive droite de la rivière Tom. Les rues y sont moins larges que dans les villes plus nouvelles de la Sibérie, mais les maisons y ont un aspect plus européen. On y voit moins de constructions simplement en bois.

Notre premier soin est d'envoyer un garçon de l'hôtel à la poste chercher nos lettres; il revient bientôt, nous disant qu'il n'y en a pas. L'absence de nouvelles, quelque pénible qu'elle soit, est un mécompte auquel il faut s'attendre en voyage, sans s'inquiéter outre mesure.

A deux pas du télégraphe, où, par parenthèse, je ne puis me faire comprendre qu'en allemand ou en russe, est l'établissement de bains. Nous y allons, suivis de Hane, auquel une opération de ce genre ne fera pas moins de bien qu'à nous. Les bains russes ont été trop souvent décrits pour que j'entre ici dans des détails. Qu'il me suffise de dire que l'établissement dans lequel nous entrons est propre et bien tenu. Il y a plusieurs chambres séparées, munies d'une seule baignoire, mais dans laquelle on ne peut, comme chez nous, renouveler l'eau à volonté. J'ai quelque peine à faire admettre qu'une seule chambre est insuffisante pour nous trois.

La malle que nous avions attachée derrière le tarantass n'a pas été volée, mais elle a besoin de réparations aux charnières. Nous sommes heureux de la retrouver, elle suffit amplement à notre garde-robe bien modeste maintenant. Un des grands ennuis en voyage, c'est le blanchissage ; mais nous avons trouvé le moyen de nous en

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passer. Nous conservons soigneusement notre vieux linge, qui peut toujours servir encore une fois, et nous le semons sur la route. Toutefois, avant d'imiter ainsi le Petit Poucet, Marie a le soin de le démarquer. A-t-elle peur qu'on le lui rapporte? Plus nous allons et moins nous avons de bagages.

Il existe à Tomsk une société de secours aux émigrants. Nous nous empressons de faire un paquet pour cette société, de toutes les choses qui nous sont désormais inutiles, habits chauds, chapeaux, théière et assiettes en fer émaillé, etc. Ce n'est pas un grand cadeau, mais cela peut encore faire plaisir à ces malheureux.

De retour à l'hôtel, nous trouvons M. Regamey qui nous remet une lettre de mon père, qu'il a trouvée lui-même à la poste en cherchant les siennes. L'adresse de celle-ci, qui porte une douzaine de cachets, est ainsi conçue :

M. Vapereau, venant de Pékin,
à Tomsk,
Poste restante.

Cette lettre est allée à Pékin et en est revenue avec la traduction de « Poste restante » en russe. Il en a été de même de toutes celles envoyées par ma famille en Sibérie : toutes sont allées à Pékin, je les ai reçues à Paris trois mois après mon arrivée. Les connaissances en français des agents en Sibérie ne vont pas jusqu'à « Poste restante ».

Il n'est question ici que du choléra. Les nouvelles qui nous arrivent de Tobolsk et de Tiumen sont navrantes : la mortalité y est effrayante. Il y a bien eu plusieurs décès parmi les forçats amenés par le *Kosakovski*, sur lequel nous nous embarquerons dans deux jours, mais pas quarante-six, comme on nous l'avait dit. Il y a bien eu quatre décès à Tomsk hier, mais deux d'entre eux sont au moins dus à des imprudences. Un Cosaque ayant mangé six harengs salés est mort au bout de quelques heures. Un marchand de concombres ne pouvant se consoler de la mévente de sa marchandise et ne voulant pas la remporter l'avait dévorée. Il avait succombé après l'ingestion de la vingt et unième de ces cucurbitacées. En somme, il est certain que le choléra existe et que les autorités font tout ce qu'elles peuvent pour en cacher les ravages.

Tomsk est rempli de monuments; le plus laid est certainement la cathédrale. Nous avons pris pour nous conduire un cocher qui, voyant la difficulté que nous avions à nous exprimer en russe, s'avise de nous parler allemand. Nous sommes sauvés! Je le prie de nous montrer les points les plus curieux de la ville. Il nous conduit immédiatement dans le quartier juif, nous disant avec complaisance que les juifs sont les gens les plus industrieux, les plus travailleurs, bref les seules gens de valeur de Tomsk, et m'avoue modestement qu'il est israélite, ce dont je me doutais. Une erreur judiciaire le condamne à vivre désormais dans ce pays où les criminels fourmillent : je m'en doutais également. Tomsk possède une église catholique, petite, mais très bien située, d'où l'on a une très belle vue. A côté est la tour au sommet de laquelle deux veilleurs tournent sans cesse, prêts à sonner le tocsin, en cas d'incendie.

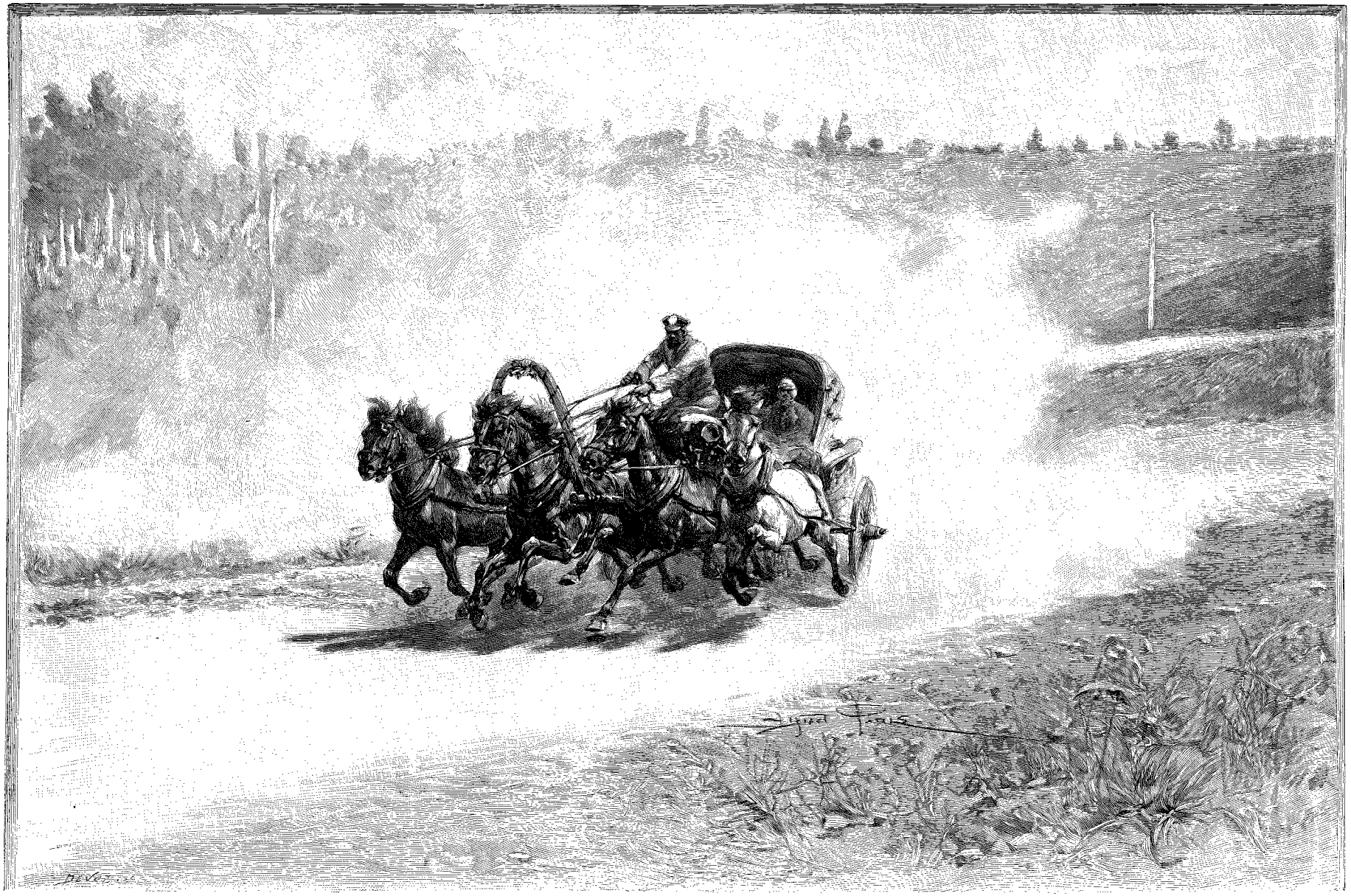
A l'hôtel, je trouve un Allemand, juif évidemment, qui m'offre 100 roubles de mon tarantass. Je refuse de le vendre pour une somme si minime, préférant le laisser à l'agent de M. Cheveleff, qui en trouvera peut-être un prix supérieur après mon départ.

Le surveillant de l'hôtel est un homme de très bonnes manières, parlant français et se montrant fort empressé. J'ai appris dans la suite que c'est un ancien officier de cavalerie, qu'une gestion fantaisiste des fonds de son régiment a conduit à Tomsk. Mais les gens victimes d'accidents de cette sorte sont si nombreux en Sibérie, que nous y faisons à peine attention.

8 août. — La ville de Tomsk est traversée dans sa largeur par un torrent, dont le lit est presque à sec pour le moment, sorte de déversoir où viennent se réunir les eaux de la ville pendant les averses, pour aller se jeter ensuite dans la rivière Tom. La rue principale le coupe dans un des nombreux zigzags qu'il décrit, et en longe la rive gauche, formant un magnifique quai circulaire bordé de belles maisons. Sur la rive droite est le marché : on nomme ainsi une construction carrée, longue de 200 à 300 mètres, composée d'une galerie couverte au fond de laquelle sont de nombreux magasins, étroits mais très profonds. A l'angle nord s'élève, dans un jardinet entouré d'une balustrade, une chapelle très renommée. Il paraît qu'aujourd'hui il y aura dans cette chapelle une importante cérémonie, dont la terreur qu'inspire le choléra est la cause. On croit généralement que l'apparition du fléau est due à la sécheresse, et pour le faire cesser on vient prier le ciel d'ouvrir ses cataractes. Le ban et l'arrière-ban du clergé de Tomsk et des environs va se réunir et faire une grande procession en habits sacerdotaux, portant les objets du culte, jusqu'à la petite chapelle où seront faites des prières publiques. Toute la population, si religieuse dans l'empire russe, est invitée à se joindre au clergé. Vers dix heures, la procession passe devant les fenêtres de l'hôtel, et je réussis à en prendre une photographie. C'est un imposant spectacle : riches et pauvres, tête nue, accompagnent les dignitaires ecclésiastiques dans leur resplendissant costume.

A midi nous allons déjeuner chez M. Y..., une des plus hautes autorités de Tomsk, qui, dans une visite que je lui ai faite hier, a bien voulu nous inviter pour aujourd'hui. Mme Y... est l'amabilité même et nous fait seule les honneurs de sa table. Notre hôte a une telle crainte du choléra, qu'il ne veut toucher à aucun mets : il voit des microbes partout. Par deux fois, il vient s'asseoir à côté de nous et se laisse servir, mais, au moment de porter la fourchette à sa bouche, le cœur lui manque et il abandonne la table, après avoir trempé un biscuit anglais dans un doigt de vin. Il a une mine affreuse et meurt littéralement de faim. C'est cependant un homme très instruit et fort distingué. La terreur lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



EN TARANTASS, UNE DESCENTE (PAGE 226). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donne des idées rétrogrades. Il gémit de voir que Tomsk devient un grand centre de commerce. Car, nous dit-il, ce sont les voyageurs qui apportent toutes ces épidémies, et il se réjouit à la pensée que, d'après les projets, le chemin de fer passera à 50 verstes au sud. Tomsk deviendra alors une ville morte et restera seulement un centre d'études.

Un des monuments les plus imposants est l'Université, dont le recteur, le docteur Vasili, voulut bien nous faire les honneurs.

Je connais peu d'installations scolaires qui puissent l'emporter sur celle de Tomsk. Les salles sont très vastes, bien éclairées, munies de pupitres, de tables, de tableaux de grandes dimensions; rien n'a été épargné pour assurer le confort et l'hygiène des élèves. Les laboratoires, avec leurs instruments et leurs collections, feraient honneur à beaucoup de villes d'Europe. Le recteur nous montre avec amour la planche à vivisection, qui fait pousser des cris d'horreur aux dames. Enfin il nous conduit à la bibliothèque, dont la ville de Tomsk est très fière. C'est parmi les nombreux livres français que je trouvai la relation de voyage de Lesseps.

L'université de Tomsk est de fondation récente. Elle ne date que de 1880, et c'est seulement en 1888 qu'elle a été inaugurée. Cependant grande est sa réputation, car les étudiants y viennent de tous les points de la Sibérie, bien qu'il y ait des gymnases dans beaucoup de villes. N'avons-nous pas vu le général Kapoustine envoyer ses enfants faire leurs études à Tomsk, à la grande indignation de l'archiprêtre directeur du séminaire de Blagovechtchensk? Il y a ici également une école militaire.

Hane a découvert qu'il avait ici des compatriotes, des marchands de thé, et me demande la permission d'aller les voir. Comme notre provision de thé est épuisée, c'est une bonne occasion de la renouveler, et je le conduis. Ma connaissance de la langue mandarine me fait obtenir un accueil chaleureux.

Le Chinois, en dehors de la Chine, est toujours le Chinois. Il conserve non seulement son costume, mais aussi ses coutumes et ses habitudes, à de bien rares exceptions près. On m'invite à entrer dans les appartements privés. Il ne faut pas s'attendre à ce que je parle des femmes de mes hôtes : ils n'en ont pas ici. Ceux qui sont mariés ont laissé les leurs en Chine. Et pourtant, il y a bien dans le petit magasin une dizaine d'employés qui viennent passer ici trois ans dans le célibat. Je pourrais me croire dans une arrière-boutique à Pékin. Des malles chinoises sont empilées de tous côtés, des livres de compte pendus aux murs, les couvertures pour la nuit rangées dans les coins, et dans le fond le petit autel et l'image sacrée du dieu de la fortune, devant lequel est un brûle-parfums : les cendres accumulées prouvent que ce dieu ne chôme pas pour être déporté. On sert le thé avec du sucre, ce qui est une concession aux coutumes des barbares. Le patron de l'établissement en servant Hane lui dit ces paroles aimables : « Ce que c'est que l'exil! Vous n'êtes qu'un domestique; en Chine nous ne voudrions même pas vous regarder : ici cela fait plaisir de vous voir, et nous vous traitons en égal. » Hane grimace un sourire qui peut être de remerciement à ce compliment douteux.

Les Chinois ont une peur atroce du choléra. Ils me demandent ce qu'il faut faire pour ne pas en être atteint. L'un d'eux, fataliste comme la plupart de ses compatriotes, cite d'un ton sentencieux ce vieux proverbe de son pays : « Si tu dois mourir pendu, ne crains pas de tomber à l'eau, tu ne pourras jamais te noyer! — C'est vrai », répondent tous les autres en chœur. Nous les quittons sur ces paroles consolantes et nous regagnons l'hôtel. Ils nous ont vendu du thé exquis à raison d'un rouble la livre. Ils ont également cédé à Hane une paire de souliers, car les siens commencent à ne plus être de mise.

Dans la salle à manger de l'hôtel est un magnifique orchestrion. Il a presque des dimensions d'orgue d'église. Le maître de l'établissement nous affirme que c'est le plus beau de la Sibérie. Il vient de Suisse et a coûté 15 000 francs. Je n'aime pas beaucoup, en général, la musique des orgues de Barbarie; je dois avouer toutefois que nous eûmes plaisir à entendre l'ouverture de *Guillaume Tell*, des morceaux d'*Aïda* et différents autres opéras célèbres, sur cet instrument perfectionné.

XXIII

De Tomsk à Tobolsk.

La route qui, passant par Omsk, va de Tomsk à Tiumen, n'a qu'une longueur de 1 525 verstes, soit 1 635 kilomètres. En été, il est plus agréable de faire le trajet par bateau à vapeur, mais la distance est à peu près doublée. On descend d'abord la rivière Tom, puis le grand fleuve Ob; on remonte ensuite successivement l'Irtich, le Tobol et la Toura. Ce trajet est de neuf à dix jours. Lorsque les eaux sont suffisamment hautes, on va directement des deux points extrêmes, sans transbordement. Ce n'est malheureusement pas le cas en ce moment. Non seulement le *Kosakovski*, sur lequel nous devons faire le voyage, n'a pas pu remonter la rivière Tom, et est resté sur l'Ob, c'est-à-dire à 60 verstes, mais la petite annexe qui doit nous conduire à lui a été obligée de mouiller à 6 verstes de Tomsk. C'est là qu'il faut aller la chercher.

9 août. — A neuf heures notre cocher juif vient nous prendre pour nous conduire à bord. On nous prévient, en nous donnant nos billets, que, s'il ne survient pas de crue dans la rivière Toura, le *Kosakovski* ne pourra remonter jusqu'à Tiumen; que nous aurons à descendre à Yévliévo, à peu de distance de Tobolsk, et à gagner Tiumen par voie de terre. C'est avec cette perspective peu séduisante que nous nous embarquons.

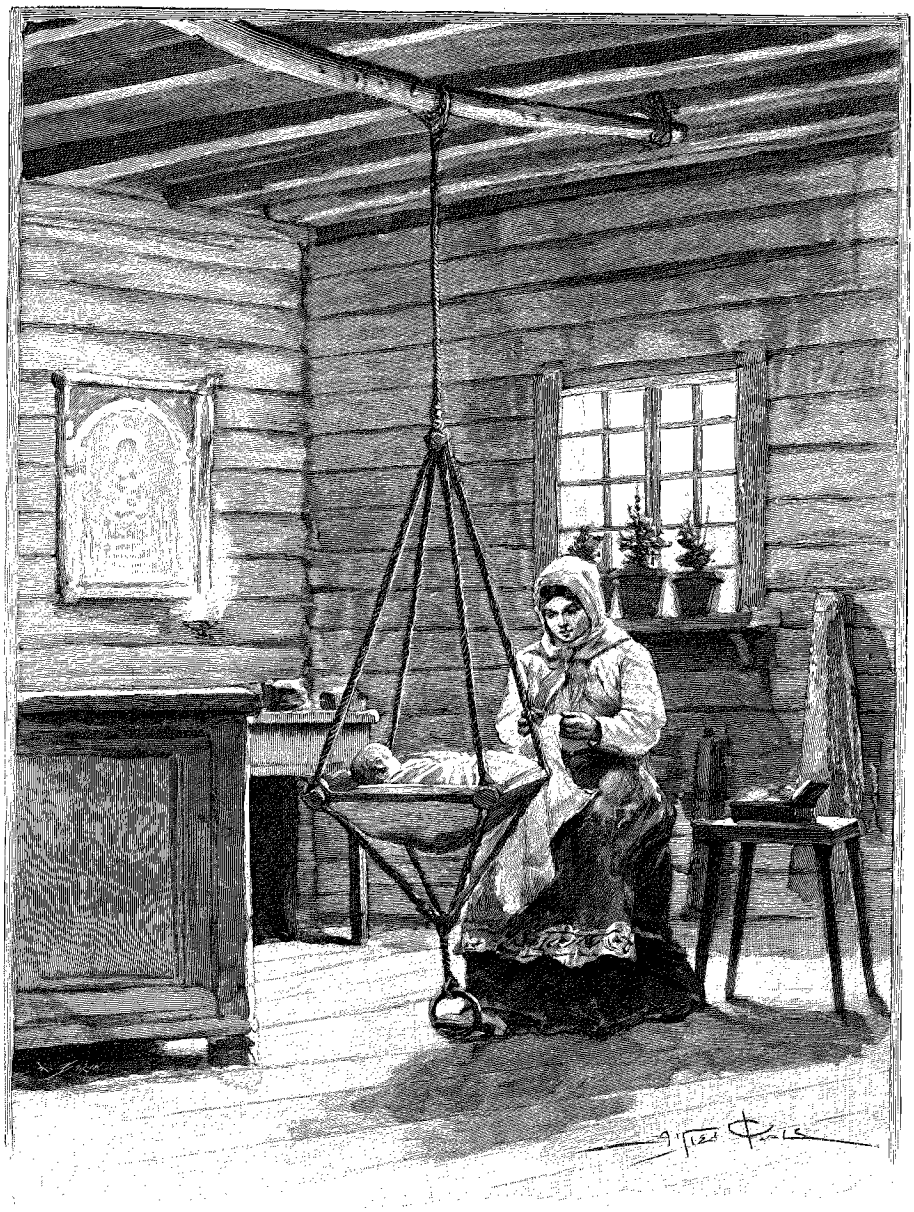
Vers midi nous voyons arriver de nombreux uni-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formes. Les autorités de Tomsk, gouverneur en tête, viennent conduire à bord un très haut et très influent personnage, M. Boutovski, sénateur, procureur général à Saint-Pétersbourg, en mission spéciale, chargé de l'inspection des cours et tribunaux dans les gouvernements de Tomsk et de Tobolsk; il est accompagné de trois autres magistrats et d'un secrétaire particulier.

Tous les cinq parlent admirablement le français. Ils vont pour le moment à Tobolsk, où ils doivent rester quelques jours, ce qui ne laisse pas de les effrayer.

La rivière Tom, qui peut avoir 200 mètres de large, roule des eaux presque aussi limpides que l'Angara. A une grande profondeur on peut voir les poissons se jouer sur le sable. Les rives manquent d'intérêt et le pays est peu accidenté. La navigation paraît difficile, car à plusieurs reprises nous modérons notre allure, passant d'une rive à l'autre. En peu d'heures nous arrivons à l'Ob et nous prenons possession de notre cabine sur le *Kosakovski*.



BERCEAU SIBÉRIEN [1] (PAGE 225).

Ce vapeur ressemble beaucoup au *Mouravief*, mais il est plus grand : même entassement de passagers sur l'arrière, même promiscuité qui nous paraît si étrange.

Aux premières il n'y a que les magistrats et nous. Nos cabines sont dans la cale. Il est impossible de se faire une idée de l'humidité qui y règne : humidité singulière, car les cabines sont spacieuses.

Le service est bien fait, et la cuisine bonne. Les repas sont servis à heure fixe, et quand ils sont terminés on vous apporte l'addition, comme dans un restaurant.

Nous fournissons notre thé et notre sucre : nous n'avons droit qu'à l'eau bouillante. Nous mangeons d'excellent poisson. Le sterlet surtout est délicieux, bien meilleur, à notre avis, que celui de la Volga, pourtant si renommé.

Il y a à bord une blanchisseuse : il y en avait une également sur le *Yermak*; mais, n'ayant plus de linge, nous n'avons pas besoin de ses services.

Que dire de la navigation sur l'Ob, sur cet énorme fleuve, large parfois de plusieurs kilomètres, dont les rives basses souvent inondées, couvertes d'une herbe maigre, donnent l'idée d'un immense marais? Nous sommes dans la partie la moins intéressante du voyage, qui nous paraît d'autant plus triste et monotone que nous avons encore présent à l'esprit le souvenir de ces merveilleux paysages de l'Amour, toujours si variés, si pittoresques.

Nous marchons vers le nord et nous voyons peu à peu la végétation devenir plus maigre, les arbres de plus en

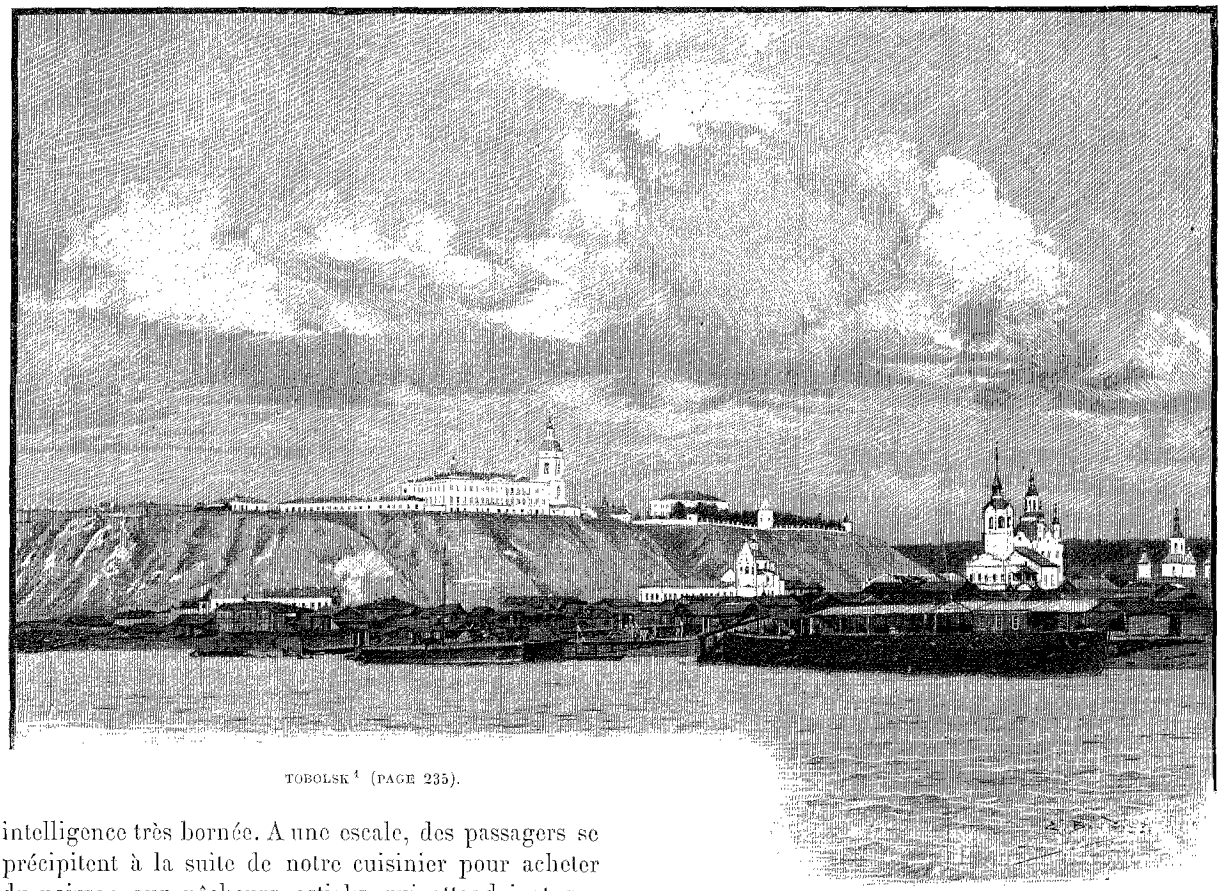
1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin, d'après un croquis.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus petits, et quand nous avons dépassé le 60e degré de latitude nous ne trouvons plus que des forêts vierges impénétrables de saules serrés les uns contre les autres comme des roseaux dont le plus gros n'a pas plus de *quelques centimètres de diamètre*. C'est le pays de la désolation. Et cependant on y trouve des habitants, des Ostiaks, misérables humains à la figure hébétée, population douce et tranquille lentement refoulée vers le nord par les Russes. Ils vivent de pêche et de chasse. Nous en voyons de nombreux spécimens aux escales; ils me rappellent les Ghiliaks, mais sont peut-être encore plus repoussants de saleté. On les dit d'une intelligence très bornée. A une escale, des passagers se précipitent à la suite de notre cuisinier pour acheter du poisson aux pêcheurs ostiaks qui attendaient sur la berge. L'un d'eux avait à lui seul une centaine, au moins, de livres de sterlets vivants, dans une longue bourriche en branches de saule. Je l'entendis demander un rouble de tout le lot. Notre maître-queux eut assez peu de pudeur pour rabattre quelques kopeks. Le misérable indigène accepta sans murmurer la somme offerte, il avait même un air de résignation qui faisait de la peine. Quelques minutes après, le maître d'hôtel entrait dans le salon, portant un superbe sterlet vivant, pouvant peser 3 livres. On devait nous le préparer pour le déjeuner et il venait nous le montrer. Ce sterlet, sur l'addition, représentait deux fois le prix du lot tout entier.

Nous sommes revenus aux longs crépuscules, cependant les nuits sont très noires pendant deux ou trois heures. Il ne faut pas oublier que nous sommes au milieu du mois d'août. On m'affirme que dans ces latitudes le soleil ne disparaît pas de l'horizon le 21 juin.

Par un curieux hasard, c'est la nuit que nous arrivons aux trois points les plus connus de la route : le premier est Narym, centre de déportation. Le procureur général, y faisant son inspection, reçut la visite d'un escroc des plus célèbres qui venait lui demander de faire changer le lieu de son internement : « Que voulez-vous que fasse ici un raffiné comme moi, habitué au luxe, un homme d'une intelligence supérieure et qui peut se vanter d'avoir été un moment recherché par toutes les polices du monde ! »

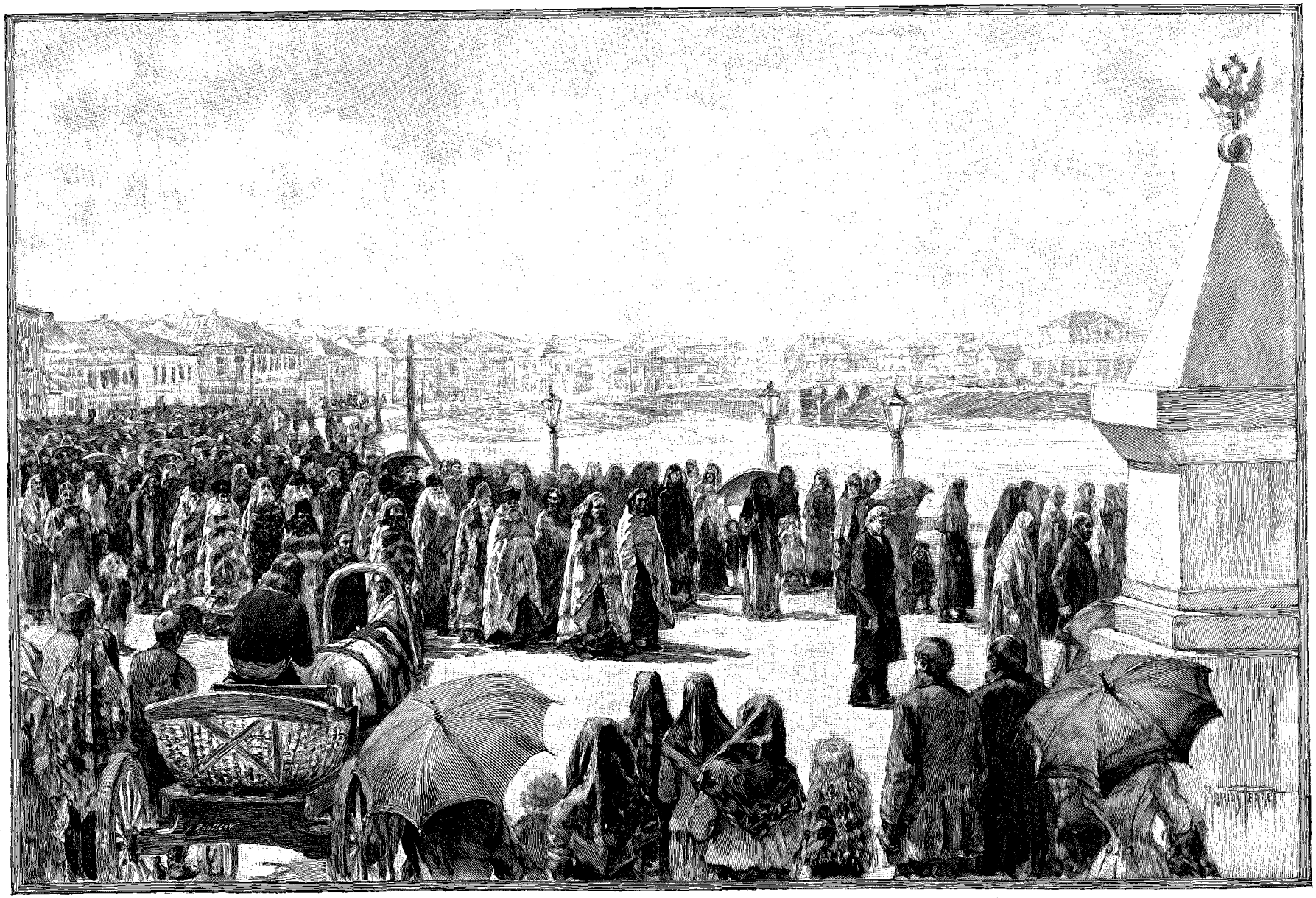


TOBOLSK[1] (PAGE 235).

Sourgout est un gros village sans aucun autre intérêt que celui-ci : c'est le point le plus nord que nous atteignions pendant tout notre voyage, 61° 20′. Dans la nuit il y a eu deux incidents. D'abord, une superbe aurore boréale. Tous les passagers sont furieux contre le capitaine, qui ne les a pas réveillés. L'autre incident est plus grave. Un passager avait été pris d'une attaque de choléra dans la matinée d'hier, on l'avait transporté sur la barge, et il y est mort. Pour n'effrayer personne, on a voulu le débarquer la nuit; les gens ou les autorités du pays voulaient s'y opposer. Les discussions vives qui s'ensuivirent portèrent la terreur à bord du

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PROCESSION A TOMSK (PAGE 228). — DESSIN DE MARIUS PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kosakovski, car elles confirmaient ce que nous savions déjà, que le bateau était contaminé. On n'entend plus parler que du choléra, et naturellement les nouvelles deviennent terrifiantes en passant de bouche en bouche. Il y a un médecin aux secondes. Il conseille de ne manger ni légumes, ni poissons surtout, ni viande qui ne soit fraîchement abattue. Or la seule viande que l'on mange à bord vient de Tomsk, et elle a déjà cinq jours de date. Je conseille à l'impressionnable M. Regamey de faire son *vint* en paix, sans penser au choléra, comme nous faisons le nôtre, les magistrats et moi, mangeant ce que l'on nous sert, légumes, poisson, qui est délicieux, et viande de Tomsk.

Samarova : autre centre de déportation, à l'embouchure de l'Irtich, énorme affluent qui prend sa source aux frontières de Chine dans les monts Altaï, traverse Sémipalatinsk, Omsk, Tobolsk, et vient après un cours de 4 500 kilomètres, quatre fois celui de la Loire, se jeter dans l'Ob, qu'il égale presque en largeur.

CIMETIÈRE TATAR[1] (PAGE 239).

Il est 10 heures du soir quand nous y arrivons, après avoir admiré un superbe coucher de soleil, qui a ce grand avantage sur ceux que l'on peut voir sous les tropiques, d'avoir une durée incomparablement plus longue.

Nous remontons maintenant l'Irtich, allant directement au sud. Nous avons vu la navigation se ralentir et les arbres diminuer de grosseur à mesure que nous avancions vers le nord en descendant l'Ob. Nous voyons maintenant la transformation s'opérer dans l'autre sens et la végétation devenir plus luxuriante. Dans les environs de Sourgout et de Samarova, l'été, qui n'a peut-être qu'un mois d'existence, est déjà terminé; les feuilles ont pris les teintes rouillées de l'automne. C'est avec une sorte de soulagement que nous abandonnons ces tristes pays.

Les bords de l'Irtich sont beaucoup plus accidentés que ceux de l'Ob. La plupart du temps on longe de hautes falaises de terre rongées par le fleuve et surmontées de forêts impénétrables. Des arbres renversés, retenus encore par quelques racines, pendent la tête en bas, n'attendant qu'un léger désagrégement du sol pour être précipités dans les eaux.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin, d'après un croquis.*

14 août. — Nous avons débarqué dans la nuit un autre passager ou... son cadavre.

Le second du *Kosakovski* vient me trouver. M. Regamey lui a dit qu'entre Krasnoïarsk et Tomsk il avait été très indisposé, et que je lui avais administré un remède qui l'avait guéri presque immédiatement. Notre pilote est très souffrant et l'on me demande si je puis le soulager. Après avoir décliné toute espèce de responsabilité, n'étant pas médecin, je lui fais prendre 40 gouttes de chlorodyne, cette excellente médecine si peu connue en Europe, mais dont aucun Européen ne se sépare en Extrême-Orient. L'effet en fut si merveilleux que le second vint le lendemain m'en demander pour lui-même. Ai-je préservé ces deux hommes d'une attaque de choléra, je l'ignore, mais ils l'ont cru et m'en ont témoigné de la reconnaissance.

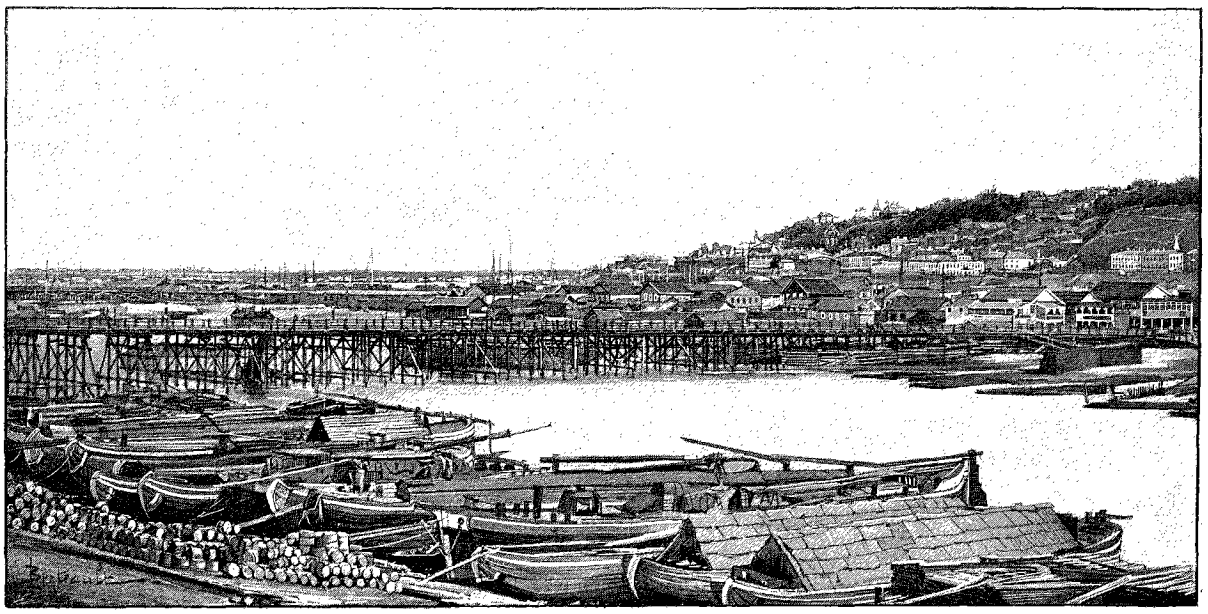
Dans la soirée nous croisons un vapeur qui remorque une barge contenant des forçats. Au centre est une longue coupée grillée où sont réunis tous les prisonniers. On me dit qu'il y en a plusieurs centaines derrière ces barreaux.

Ce spectacle nous émeut toujours, mais il laisse absolument froids nos magistrats, qui, à ce sujet, nous parlent des criminels en Sibérie, dont ils déplorent, au point de vue de l'art, le peu d'ingéniosité. Ce sont presque tous des échappés du bagne, qui assassinent bêtement, sans passion, pour voler quelques kopeks ou des habits. Ils savent qu'ils ne risquent que d'être renvoyés là d'où ils viennent, et se laissent prendre les mains rouges de sang, sans avoir pensé à se les laver. Il n'y a pas, pour le magistrat, de chasse contre un gibier rusé dont on perd et retrouve la piste : c'est une chasse dans une basse-cour. Jamais il ne se présente d'affaire comme celle d'Eyraud et Gabrielle Bompard où l'habileté d'un juge d'instruction puisse trouver à se manifester.

Les crimes sont nombreux en Sibérie et les constatations difficiles. Celles-ci doivent être faites en présence de trois personnes : le chef de police du district, un médecin et un pope. Or il est quelquefois peu commode de réunir ces trois fonctionnaires, dont un ou deux ont souvent à venir de 700 ou 800 verstes ; l'absence d'un seul rend les constatations impossibles. C'est partie remise, et pendant ce temps-là, la décomposition fait son œuvre. Il faut donc pouvoir conserver les cadavres. A cet effet, il y a, dans chaque village, des glacières ou morgues très bien installées. Ces détails ne nous surprennent nullement. Le médecin de Nertchinsk n'était-il pas allé avec le chef de la police de Stretinsk faire une constatation à Outesnaïa, c'est-à-dire à 652 verstes de chez lui !

16 août. — Vers 11 heures, Tobolsk est en vue. Nous apercevons sur la berge de la rive gauche, qui est basse, de grands hangars en planches : c'est le lazaret; la croix rouge y brille partout. En face, sur une haute falaise, de grandes constructions blanches : c'est Tobolsk, l'ancienne capitale de la Sibérie, ou du moins c'est le Kremlin qui renferme le palais du gouverneur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NIJNI-NOVGOROD [1] (PAGE 240).

la cathédrale, des casernes, la prison, etc., dominant la ville de près de 80 mètres.

Sur le ponton auquel nous devons nous amarrer est le chef de la police, flanqué de ses agents : il nous intime l'ordre de rester à 10 mètres, et d'attendre la visite du médecin. On veut savoir si nous n'avons pas à bord de cholériques, pour les diriger sur le lazaret. Cette cérémonie dure plus d'une heure. Suivi du chef de la police, le docteur fait le tour du bateau. Hommes d'équipage, passagers placés en rang doivent lui montrer leur langue et se laisser tâter la main, la gorge et le front. Toutes ces formalités impressionnent vivement nombre de personnes. Le pouls d'un de nos magistrats bat 106 pulsations. Les autres sont plus calmes, mais au fond la perspective de rester une huitaine de jours à Tobolsk n'a rien qui les enchante, d'autant mieux qu'on vient de leur crier du rivage qu'un de leurs amis, le procureur de la ville, est mort dans la matinée.

Enfin, nous sommes libres et nous pouvons descendre à terre. Nos compagnons de voyage nous quittent et nous sommes désolés de les voir partir, car, depuis huit jours que nous vivons avec eux, ils n'ont jamais cessé de nous montrer la plus grande amabilité. L'heure du déjeuner étant arrivée, nous nous mettons à table, Marie et moi, pour ne pas descendre à terre à jeun.

La fondation de Tobolsk date de 1586, c'est-à-dire quatre années seulement après la réunion à la Russie de la Sibérie, dont ce fut longtemps la capitale. La ville a beaucoup perdu de son importance depuis qu'elle ne se trouve plus sur la grande route des caravanes. Marchandises et voyageurs à destination de Tomsk, Irkoutsk, la Transbaïkalie, et thés de Chine passent à plus de 200 verstes au sud, allant directement de Tiumen à Omsk. Il ne reste plus à Tobolsk que le commerce des fourrures, que fournissent les forêts du nord, et du poisson, extraordinairement abondant dans l'Irtich. C'est aussi toujours le point où se centralise la déportation.

Un Français, l'abbé Chappe d'Auteroche, fit à Tobolsk un assez long séjour, au siècle dernier. Il y avait été envoyé par l'Académie des sciences pour observer le passage de Vénus sur le Soleil, le 6 juin 1671. Le récit de son voyage et de son séjour dans cette partie de la Sibérie, publié sept années plus tard, fit beaucoup de bruit en Russie.

Nous visitons Tobolsk dans de fâcheuses circonstances. Nous ne voyons d'animation qu'autour du débarcadère, où de nombreux petits marchands ont étalé des provisions pour les passagers du *Kosakovski* ; la crainte de la contagion empêche beaucoup de gens de faire des achats.

La seule chose qui distingue Tobolsk de toutes les villes que nous avons vues en Sibérie, c'est le dallage ou plutôt le parquetage des rues. Perpendiculairement aux trottoirs on a placé, tous les 4 mètres environ, de grosses traverses ou lambourdes sur lesquelles on a cloué, côte à côte, parallèlement à l'axe de la voie, des troncs d'arbres sciés en deux, ce qui, à l'origine, devait constituer une chaussée idéale, mais ce qui manque, je crois, de solidité et de durée. Ces chaussées sont dans un état abominable, et il faut toute l'habileté des yemchtchiks pour faire éviter aux pieds des chevaux et aux roues des voitures les trous béants dont elles sont émaillées. Sur plusieurs points de la ville on est en train de remplacer les lames pourries de ce parquet. Il faut avoir habité Pékin pour se faire une idée des cloaques que l'on met à découvert et des miasmes fétides qu'ils dégagent. N'eût-il pas été préférable d'exécuter

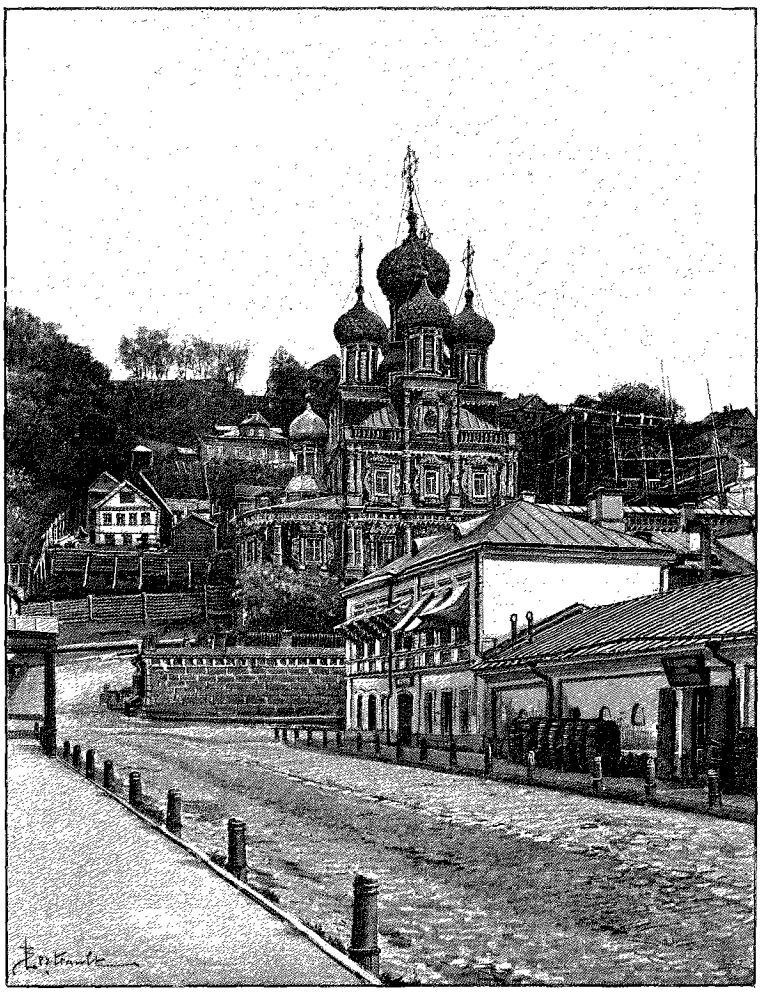
1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces travaux pendant la saison froide? Car s'ils ne sont pas la cause de la terrible épidémie qui sévit dans le pays, ils ne peuvent que contribuer à l'entretenir.

A la coupée du *Kosakovski* on a placé un agent de police qui empêche de monter à bord tous ceux qui ne sont pas reconnus comme faisant partie de l'équipage ou des passagers. C'est probablement pour prévenir les tentatives d'évasion.

Nous voyons bientôt arriver nos magistrats : ils ont



ÉGLISE A NIJNI-NOVGOROD[1] (PAGE 240).

la mine soucieuse. Tout le monde est affolé dans la ville. Chacun pense à soi et se calfeutre dans sa maison. On leur a bien préparé des logements à terre, mais ils ne peuvent trouver à s'y nourrir, même à peu près convenablement. Pas la moindre bouteille de vin à acheter! Il est deux heures et ils n'ont pas déjeuné. Ils veulent faire encore un bon repas et sont revenus pour cela sur le *Kosakovski*, dont le maître d'hôtel leur prépare un panier de provisions. Ils se rendent parfaitement compte du danger qu'ils courent en restant à Tobolsk, mais, obligés de donner le bon exemple, ils sauvent les apparences et font tous assez bonne figure, à l'exception d'un seul qui paraît anéanti et refuse de prendre part au déjeuner. Il se promène mélancoliquement sur le pont. A ce moment une barque quitte la rive un peu au-dessus de nous, et se dirige vers le lazaret, de l'autre côté de l'Irtich. Elle est couverte et sur ses côtés nous voyons une grande croix rouge. A l'arrière, flotte un drapeau sur lequel sont peintes une pelle et une pioche. Il n'y a pas besoin de faire un grand effort d'imagination pour découvrir la signification de ces emblèmes et l'usage de cette barque. Notre ami ne peut supporter cette vue, et descend dans le salon. Nous le plaignons, ce pauvre homme, car on prétend que, dans ces sortes d'épidémies, la terreur aide beaucoup à la contagion.

L'heure du départ est arrivée : la police est à son poste, examinant d'un œil scrutateur tous ceux qui montent à bord. Deux de nos Cosaques sont absolument ivres. L'un d'eux échappe aux regards des officiers : il s'est caché la tête dans sa houppelande et fait semblant de dormir. L'autre, moins heureux, est renvoyé à terre cuver son vin. On lui passe ses hardes. Il regarde faire l'appareillage sans souffler mot, mais au moment où nous démarrons, certain d'être à l'abri des représailles, il vomit un torrent d'injures contre les officiers.

XXIV

De Tobolsk à Paris.

Cependant le ciel s'est couvert de nuages, et un orage se prépare au-dessus du Kremlin. La ville se déroule sous nos yeux dans une sorte de cirque; ses nombreuses églises, blanches pour la plupart, se détachent sur le fond sombre de la colline qui entoure Tobolsk. Le panorama est splendide. Nous remontons l'Irtich, puis presque immédiatement nous pénétrons dans la rivière Tobol, qui a donné son nom à la ville.

17 août. — Les eaux sont très basses. Il n'y a plus de doute à avoir : notre bateau cale trop pour pouvoir aller jusqu'à Tiumen. Dès l'aube, nous faisons nos préparatifs, non seulement pour quitter le *Kosakovski*, mais pour rouler encore sur les grands chemins, pendant au moins deux jours, dans un pays décimé par la maladie.

En nous embarquant à Tomsk, nous pensions être au terme de nos misères, n'avoir plus qu'à sauter des bateaux dans les chemins de fer jusqu'à Paris, et voilà qu'on va nous déposer à Yévliévo, c'est-à-dire à 128 verstes de la gare! Notre désappointement est grand. Main-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PERSONNEL D'UNE FERME (PAGE 239). — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenant, plus de bon et confortable tarantass ; il va falloir nous contenter d'un misérable périclodnoï. Plus de liste blanche pour les chevaux, dans un pays où, nous le savons, il n'y a que deux troïkas à chaque station, ce qui est à peine suffisant pour les voitures de la poste.

Vers dix heures, on annonce que nous sommes à Yévliévo, et nous accostons devant une berge élevée, au pied de laquelle on ne parvient qu'après avoir barboté dans la boue pendant 20 mètres. Arrivé au sommet, je cherche des yeux la ville, le village, le hameau! Rien de tout cela n'existe. A 200 mètres est la maison de poste, et 200 mètres plus loin j'aperçois trois ou quatre maisons d'aspect misérable : voilà Yévliévo!

Cependant on a descendu les bagages des passagers et on les a déposés sur la berge. Le temps est très menaçant, une pluie fine commence déjà à tomber, et en attendant les voitures et les chevaux de paysans qu'on est allé chercher pour les Regamey et nous, je photographie la scène, afin de montrer aux gens civilisés qui seraient tentés de faire ce voyage, la façon barbare dont on est exposé à être traité par les grandes compagnies subventionnées de navigation, en Sibérie.

Or ce qui se passe aujourd'hui n'est pas un accident imprévu. A peu près tous les ans à pareille époque, le manque d'eau oblige les grands vapeurs à déposer leurs passagers à Yévliévo. Il serait pourtant bien facile de les transborder sur un petit steamer à fond plat, qui, lui, pourrait remonter jusqu'à Tiumen. Mais c'est une attention dont les compagnies n'ont aucun souci, parce que l'opinion publique ne se soulève pas contre elles et que les passagers supportent tout sans faire entendre la moindre protestation. Au fond, il y a dans le caractère russe beaucoup du fatalisme des Orientaux : heureuses gens!

Au bout d'une heure d'attente, nous voyons arriver deux télégas, sorte de grosses corbeilles dans lesquelles nous empilons tant bien que mal nos bagages, puis nous nous juchons par-dessus et nous voilà partis. Il n'est plus maintenant question de s'étendre mollement sur nos matelas étalés. L'important est de se tenir solidement et de ne pas être jetés hors de la corbeille dans les cahots violents qui se succèdent sans interruption. La route est abominable, par moments c'est un véritable marais dans lequel nous pataugeons au petit bonheur, verste après verste. Pour la première fois depuis notre départ de Pékin, le caractère de ma femme semble s'être modifié. Elle est franchement de mauvaise humeur et peste à haute voix contre le temps toujours menaçant, les télégas, la route, la Sibérie, les Russes et son mari. Laissons passer cet unique orage après cent jours de calme et de sérénité.

Les Regamey, eux aussi, sont trois dans leur téléga. Ils ont offert l'hospitalité à une jeune Sibérienne qui vient de Tchita et qui va à Paris étudier la médecine. Elle ne sait du reste pas un mot de français. Ses études finies, elle compte retourner s'établir dans la Transbaïkalie.

Au bout de 25 verstes, nous changeons de chevaux et de voiture. Nous tombons cette fois sur une téléga encore plus petite que la précédente, et cette seconde étape est peut-être plus pénible que la première. Enfin, vers dix heures du soir, nous arrivons dans un grand village. Il fait nuit noire. Notre yemchtchik nous conduit chez un de ses amis, qui met volontiers une chambre à la disposition des voyageurs, et qui certainement nous trouvera des chevaux pour demain. Arrivés devant sa maison, nous avons quelque peine à nous faire entendre. Au bout de plusieurs minutes, il paraît enfin, une lanterne à la main. Il nous dit, d'un air triste, qu'il lui serait bien difficile de nous recevoir chez lui ce soir, car son fils est mourant : il a été atteint du choléra ce matin. Nous n'insistons pas. Un paysan qui assistait au colloque nous dit que le choléra avait fait plusieurs victimes dans le village, mais que sa maison était indemne, qu'il avait une belle chambre bien propre à notre disposition, et des chevaux et des voitures pour demain. Il n'y a qu'à accepter.

Dans la cour de sa maison, on est obligé de placer des planches pour nous permettre de franchir le fumier qui la remplit et qui va jusqu'à la première marche de l'escalier. Il a en effet une chambre assez propre avec une sorte de cloison en planches au milieu.

Nous n'avons rien mangé depuis notre départ de Yévliévo, et il est près de minuit. Six œufs, voilà tout ce que nous trouvons à nous procurer comme provision dans ce village. Nous sommes six, le partage est facile. De nombreuses tasses de thé prennent la place d'une nourriture solide. Nous procédons à notre installation pour la nuit, et il est près d'une heure quand nous éteignons les bougies.

Il n'y avait pas dix minutes que l'obscurité régnait dans nos appartements, qu'un colloque à voix basse s'établissait dans la chambre des Regamey, de même que dans la nôtre. On sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal, et que nous étions tous sous la même impression désagréable. A une heure un quart les bougies étaient rallumées. Nous cédions devant l'attaque d'ennemis trop nombreux et nous redemandions le samovar, pour passer le temps pendant qu'on préparerait les voitures et les chevaux.

Toute une journée en voiture découverte non suspendue, dans des chemins abominables, par un temps pluvieux, rien à manger, privation de sommeil, voilà de l'hygiène dans un pays contaminé!

18 août. — Ce n'est qu'à six heures que nous partons dans des télégas encore plus rustiques que les premières, et qu'on a dû mettre en état pour la circonstance. Nous longeons un joli étang, long et peu large, bordé de saules et de roseaux, que nous prenons d'abord pour une rivière. De nombreux canards sauvages y élèvent leur petite famille. Ce serait à photographier; mais si je parlais de m'arrêter, je serais honni. Nous traversons de magnifiques plaines bien cultivées, et qui font un contraste frappant avec les déserts incultes des bords de l'Ob et du bas Irtich. Partout la moisson se prépare

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

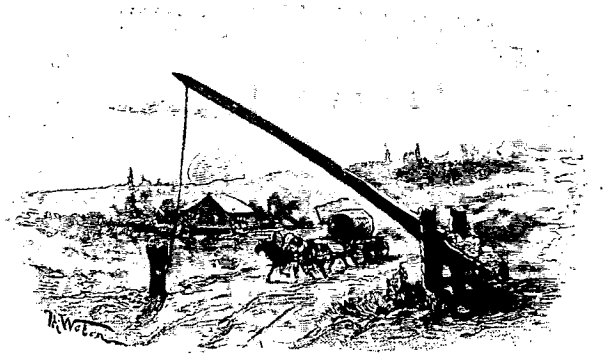
abondante, et cependant on dit que la disette règne dans cette partie de la Sibérie : c'est à n'y rien comprendre.

Vers dix heures nous entrons dans l'immense cour d'une riche ferme, et l'on nous sert en peu de temps de quoi réparer nos forces. Nous y trouvons de plus des chevaux et un périclodnoï dans lequel nous serons au moins à l'abri s'il pleut.

Le fermier est un homme superbe. Il n'a pas moins de quarante personnes sous ses ordres. Sa fille, une jeune femme aux traits réguliers, est plus grande que lui de la moitié de la tête ; c'est le plus beau type qu'il soit possible de voir de la race sibérienne.

Je vais prendre une vue de la petite église du village qui est devant la porte, puis je propose au fermier qui m'a suivi de le photographier avec tout son personnel. Il me demande en hésitant ce que cela lui coûtera, et, sur ma promesse de ne rien lui faire payer, se prête assez volontiers à mon désir.

Nous partons conduits par un yemchtchik tatar, et traversons des plaines fertiles et bien cultivées. Les villages paraissent de plus en plus riches et de plus en plus habités. Quelques-uns d'entre eux nous frappent par la propreté qui y règne, et le bon entretien des cours. Les maisons ont un aspect plus gai. De loin nous apercevons les églises; elles sont peintes en blanc ou en vert comme partout, et ont un clocher élancé. En approchant, nous remarquons que ce ne sont pas des croix qui surmontent ces édifices, mais le croissant : ce ne sont pas des églises, mais des mosquées. Les habitants ont, de plus, un costume particulier : ce sont des villages tatars.



BARRIÈRE DE ROUTE [1].

A la sortie de l'un d'eux est un bois épais, entouré d'une barrière. Il longe la route, qui décrit ici un demi-cercle : c'est le cimetière. Sous la verdure des arbres nous voyons des cercueils rangés, se touchant presque. Ils sont un peu soulevés, de façon à ne pas toucher la terre, et un petit auvent, supporté par quatre montants, les protège contre les intempéries. Quelques-uns sont en mauvais état, et leur délabrement prouve leur vétusté.

Marie, ayant déjeuné, étant assez confortablement installée dans son périclodnoï, jouissant du beau soleil qui nous est revenu, a retrouvé sa bonne humeur. Elle se félicite maintenant de cette sécheresse qui nous a permis d'ajouter à nos souvenirs la téléga, le périclodnoï, de nouvelles punaises, la famine et enfin les villages tatars. Car Tiumen se dessine dans le lointain, nous longeons la rive gauche de la Toura et nous pouvons même distinguer les wagons de marchandises rangés sur la rive droite, où se trouve la ville. Un galop nous amène aux faubourgs, et notre joie tombe instantanément devant le lugubre aspect qu'offre cette ville, pourtant jolie. Presque personne dans les rues, toutes les maisons fermées, les fenêtres condamnées, on sent qu'il n'y a plus dans Tiumen que ceux qui n'ont pu fuir. Ce n'est pas le délabrement de Nikolaïevsk, c'est l'abandon précipité à l'approche d'un danger. J'ai su dans la suite, de très bonne source, qu'au 18 août il était déjà mort 1 800 personnes du choléra depuis le commencement de l'épidémie.

La Toùra coule encaissée entre deux berges élevées de près de 20 mètres. Nous la traversons sur un pont presque à fleur d'eau, auquel on accède des deux côtés par une rampe fantastique. Comment dans cette ville de plus de 15 000 âmes, où se trouvent plus de cent fabriques, tête de ligne du chemin de fer et des bateaux à vapeur de Tomsk et de Sémipalatinsk, où des foires importantes produisent un mouvement énorme de marchandises et des échanges pour des sommes considérables, ne fait-on rien pour améliorer ce dangereux passage que l'on s'est contenté de daller en bois?

Nous passons sans encombre, et bientôt nous arrivons devant une sorte de jardin public que contourne la route, derrière laquelle se dresse un gracieux monument en briques rouges : c'est la gare.

Il est 2 heures, et le train ne part que ce soir à 10 heures. A côté du buffet, qui, par parenthèse, est excellent, sont deux salons de toilette, d'où nous sortons au bout d'une trentaine de minutes avec des vêtements bien brossés, aussi frais que peuvent l'être des habits portés pour ainsi dire nuit et jour depuis trois mois.

Le prince Grégoire Galitzin part ce soir par le même train que nous. J'ai pour lui une lettre du comte Cassini, je la lui remettrai demain. On me montre au buffet un des secrétaires du prince en train de dîner. Je le prie de vouloir bien demander pour moi une audience. Il est probable que mon costume me nuit dans l'esprit de cet officier, car je ne rencontre pas chez lui la civilité à laquelle les Russes m'ont habitué. Il prend néanmoins ma carte. Vers onze heures, un autre officier, des plus courtois, vient me prévenir que le prince me recevra volontiers demain vers neuf heures, dans son wagon-salon.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous, et je

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

restai avec le prince Galitzin pendant deux stations. C'est un des hommes les plus aimables que je connaisse.

A Yékatérinbourg le prince doit rester vingt-quatre heures, nous le voyons quitter la gare, puis, pendant que nous déjeunons, un bijoutier vient de sa part nous montrer des alexandrites, cette curieuse pierre précieuse qui est verte pendant le jour, ressemblant à une émeraude, et rouge la nuit, comme un rubis. Le prince sait que je veux emporter ce souvenir de notre passage dans les monts Oural et nous adresse un bijoutier de confiance avec quelques mots sur une de ses cartes. J'eus à Saint-Pétersbourg occasion de le remercier et de lui montrer la jolie alexandrite achetée par son entremise.

Que dire du reste du voyage? Nous sommes maintenant dans des pays trop connus et trop souvent décrits pour que j'y insiste beaucoup.

A Perm nous montons sur un excellent steamer qui en trois jours nous amène à Nijnii-Novgorod : excellente cuisine, lumière électrique dans les cabines, mais toujours pas de draps ni même de lit.

A Kazan, nous stoppons devant le lazaret; il est 9 heures du matin, et tout le monde est sur le pont. Un infirmier et une infirmière viennent à bord et aident un passager atteint du choléra à descendre. A peine arrivé à terre, nous voyons ce malheureux s'affaisser. On est obligé de le transporter à l'hôpital. Cette lugubre scène nous impressionne péniblement tous, et terrifie plusieurs passagers.

A Nijnii-Novgorod, beaucoup de monde dans les rues. On nous dit cependant que la foire est bien moins animée que les autres années, à cause de l'épidémie. Nous faisons quelques achats dans le grand pavillon central, qui ressemble, en petit, à notre palais de l'Industrie, valises en cuir de Russie, châles d'Orenbourg, ces merveilles de patience et de travail. Un de ceux achetés par nous mesure 11 mètres de superficie. Il est carré, et en le prenant par un angle, il passe, tout entier, sans difficulté aucune, dans la bague de Marie qui a 1 centimètre de diamètre.

Le caviar à Nijnii est exquis.

Malgré le vent violent qui souffle, nous allons visiter la ville en voiture découverte. Elle est des plus pittoresques. D'un côté de la rivière, les vieux quartiers, le Kremlin, les anciennes églises, en amphithéâtre sur le flanc de la colline, du sommet de laquelle la vue est superbe. Elle embrasse de l'autre côté de la rivière toute la plaine, sur laquelle se trouve la nouvelle ville avec la foire et ses magasins : au loin, la Volga serpente à perte de vue.

Le lendemain, à Moscou, nous disons adieu aux Regamey, qui vont directement à Vilna. Il y a près d'un mois que nous vivons ensemble, ce sont des amis que nous quittons.

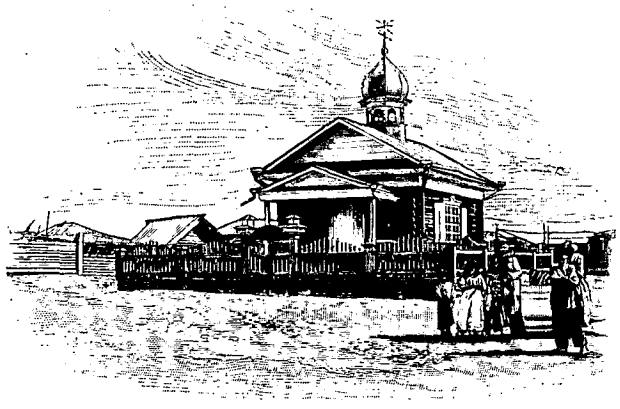
5 septembre. — Enfin, après être restés quatre jours à Moscou, quatre à Saint-Pétersbourg, et un à Vienne, nous rentrons en France par le Tirol. Malgré le choléra qui nous suit et nous cause des tracas sans nombre à toutes les frontières, nous jouissons d'une parfaite santé.

Nous traversons l'ancien continent dans toute sa largeur. Nous rapportons de notre voyage 150 clichés 18 × 24 qui, grâce à l'excellence des appareils choisis par M. Paul Nadar lui-même, m'ont donné des résultats fort satisfaisants. Et s'il y a eu parfois des moments pénibles pendant notre longue pérégrination, nous nous les rappelons avec plaisir maintenant, car ce sont autant de souvenirs pour le reste de notre vie.

Il y a cent douze jours que nous avons quitté Pékin.

Charles VAPEREAU.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



ÉGLISE DE VILLAGE[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE MARTYRE DE SAINT AGASIUS, PAR BACCHIACCA (MUSÉE DES OFFICES)[1] (PAGE 250).

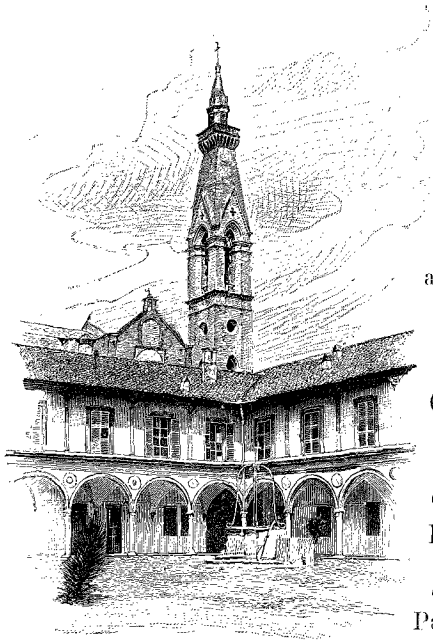
A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE.

XXXVII

Le Palais des Offices.



COIN DU CLOÎTRE DE SANTA CROCE[3].

L'EXPLORATION des quartiers qui s'étendent à gauche de la grande artère par laquelle Florence est coupée en deux parties à peu près égales — la via Cavour, la via dei Martelli et la via Calzajoli — a de quoi effrayer l'amateur le plus intrépide, le plus insatiable. En dehors de la cathédrale et du Palais Vieux, que nous avons étudiés dans nos précédentes livraisons, nous y rencontrons une série interminable de monuments célèbres, des églises et des couvents tels que Santa Croce, la *Badia*, l'*Annunziata*, San Marco ; des collections telles que le Musée des Offices, le Musée national, le Musée archéologique, le Musée des tapisseries, l'Académie des Beaux-Arts, sans parler d'oratoires, de loges, d'hospices, de palais sans nombre. Armons-nous de courage avant d'entreprendre cette expédition et surtout sachons négliger tout souvenir historique ou toute œuvre d'art qui n'est pas de premier ordre, sans quoi nous serions débordés.

Le palais des Offices (*degli Uffizi*; nous dirions en français, les Bureaux), par lequel s'ouvre notre campagne, est le chef-d'œuvre de Vasari, célèbre de son temps comme peintre et architecte, mais plus apprécié de la postérité pour son recueil de biographies d'artistes. Ce maître, qui en dirigea la construction de 1560 à 1574 (les travaux furent continués après sa mort par Alfonso Parigi et Buontalenti), devait à la fois tenir compte des constructions antérieures, faire simple et faire grand. Il s'est acquitté honorablement de sa triple tâche : quelque ingrat qu'ait été le plan qui lui fut imposé (deux galeries, extraordinairement longues, reliées à leur extrémité, du côté de l'Arno, par un corps de bâtiment, ne comptant que trois travées), Vasari a su donner de l'élégance à cette vaste ruche, dans laquelle Cosme de Médicis entendait centraliser l'administration de la Toscane entière. Sur un portique aux proportions amples, il a développé une rangée de fenêtres mezzanines, séparées par les consoles allongées, qui lui étaient si chères; puis un étage monumental, avec des fenêtres ornées, dans le bas de balustrades, dans le haut de frontons ; enfin une sorte de loge vitrée (c'était primitivement une terrasse), inondée de lumière, malgré la saillie énorme de la toiture qui la recouvre. Le problème, on le voit, a été résolu avec goût et avec talent. N'importe : je ne puis m'empêcher de trouver que la science, les formules, le souci de la correction, y ont remplacé l'inspiration, qui éclate dans un si grand nombre d'édifices antérieurs, ce don de fixer la pensée, posément, avec amour, et celui, non moins enviable, d'exprimer un sentiment : la grâce, la fierté, le recueillement, ou encore la confiance d'une génération en elle-même. On a hâte désormais de courir au but, et

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

2. *Suite.* — *Voyez t. XLIII, p.* 321 *et* 337; *t. XLV, p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321; *t. XLVI, p.* 161, 177 *et* 193; *t. LI, p.* 305, 321 *et* 337; *t. LXIII, p.* 129, 145 *et* 161; *t. LXIV, p.* 129 *et* 145; *t. LXVI, p.* 369, 385 *et* 401; *t. LXVII, p.* 289, 305 *et* 321.

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis, par la force des choses, grâce aux efforts des grands architectes du XVe et du XVIe siècle, grâce à la connaissance de plus en plus complète du Traité des Ordres de Vitruve, il devient si facile de faire correct! Plus de tâtonnements, mais une solution rigoureuse, scientifique, plutôt qu'artistique. Du moment où la logique fait son apparition, adieu la poésie. Le palais des Offices, malgré ses très réels mérites, est la constatation du changement qui s'était effectué, non seulement dans l'esprit des artistes, mais encore dans l'état d'âme de la société italienne tout entière.

De nos jours, entre 1842 et 1856, la décoration du palais des Offices a été complétée au moyen de vingt-huit statues plus grandes que nature. Ces effigies honnêtes, mais peu inspirées, qui occupent les niches pratiquées dans les piliers du portique, en belle pierre bleutée, rappellent les gloires de la Toscane, militaires, scientifiques, littéraires, artistiques, depuis Guy d'Arezzo, l'inventeur de la notation musicale moderne, depuis Nicolas Pisano, le rénovateur de la sculpture italienne au XIIIe siècle, et Accurse, le grand jurisconsulte, jusqu'à Dante, Pétrarque, Boccace, Machiavel, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Galilée. Peu de grands États, certes, peuvent s'enorgueillir d'une galerie d'ancêtres d'une telle volée.

L'idée de ranger cette garde d'honneur en marbre autour de l'édifice qui conserve les titres historiques, littéraires et artistiques de Florence, ses archives, sa bibliothèque, sa galerie de peintures, n'est pas des moins heureuses; ce n'était que justice de placer ainsi les hommes en regard des œuvres et de rappeler que, sans le génie d'un seul, l'effort commun de toute une génération peut demeurer stérile.

Je ne soulèverai d'ailleurs pas à ce sujet une question embarrassante : celle de savoir dans quelle mesure il convient, lorsqu'il s'agit de glorifications historiques, de donner place à des figures de fantaisie à côté d'effigies absolument authentiques. Aucun portrait de Guy d'Arezzo ou de Nicolas de Pise — est-il nécessaire de l'apprendre au lecteur! — n'est parvenu jusqu'à nous. Les auteurs de leurs statues ont donc été réduits, tout comme ceux des statues d'Étienne Marcel ou de Jeanne d'Arc, à créer de toutes pièces les types qui leur paraissent incarner tel ou tel caractère. Mais à chaque jour suffit sa peine : j'ai mission, pour le quart d'heure, de servir de cicerone à travers le palais des Offices; ma tâche est assez ardue : je ne me chargerai pas d'attributions surérogatoires.

XXXVIII

Le musée des Offices : histoire et organisation.

Florence n'a ni Vatican, ni Louvre, ni Prado, mais elle compte une dizaine de collections qui, fondues en une seule, pourraient rivaliser avec n'importe lequel de ces musées. Cette dispersion de forces reflète l'histoire de la capitale de la Toscane : les Médicis, même après l'établissement d'une monarchie héréditaire, faisaient montre de libéralisme et de mansuétude; ils évitaient de contrarier les habitudes de leurs sujets, j'allais dire de leurs concitoyens. Fidèles à la doctrine du vieux Cosme, Père de la Patrie, ils s'appliquaient à gagner les esprits par la douceur, au lieu de les subjuguer par la force. Loin d'eux la pensée de toucher aux œuvres d'art consacrées par l'admiration publique, ces œuvres d'art qui, dans une capitale telle que la leur, formaient comme un palladium national; ils les laissaient autant que possible à l'endroit qu'elles occupaient dès l'origine.

Une esquisse de l'histoire des séries formées par les Médicis ne sera pas hors de propos ici; je cède d'autant plus facilement à la tentation de la tracer, que je puis entreprendre cette tâche avec des éléments d'information nouveaux, inconnus à mes prédécesseurs du XVIIIe et du XIXe siècle, Pelli et M. Gotti.

Les collections des Médicis du XVe siècle garnissaient le palais Riccardi et les jardins avoisinants. Confisquées ou pillées à diverses reprises, notamment en 1494, elles n'ont fourni qu'un faible appoint au musée des Offices. A peine si deux ou trois des statues antiques conservées dans ce dépôt peuvent se ramener au noyau primitif. Parmi les sculptures modernes qui en faisaient partie, la *Judith* de Donatello, l'*Enfant au Dauphin* de Verrocchio, jadis conservé à Careggi, sont les plus marquantes; parmi les tableaux, ce sont les *Travaux d'Hercule* de Pollajuolo. Quant au richissime cabinet des pierres gravées antiques et des médailles, il devint la propriété des Farnèse par le mariage de la veuve d'Alexandre de Médicis avec un des princes de cette famille; puis, de leur succession, il tomba entre les mains des Bourbons de Naples. C'est dans cette ville, au « Museo Borbonico », qu'il faut aujourd'hui chercher les principales des gemmes sur lesquelles Laurent le Magnifique avait fait graver l'inscription LAVR. MED. (*Laurentius Medices*), qui en double la valeur.

Les collections des Offices et du palais Pitti peuvent donc être considérées comme une fondation propre aux Médicis du XVIe siècle, et tout d'abord à cet amateur ardent, chez qui l'organisateur était supérieur encore au connaisseur : Cosme Ier (1537-1574). C'est sous son règne que la collection grand-ducale s'enrichit, entre autres, des trois plus beaux bronzes de Florence, la *Chimère étrusque*, l'*Orateur étrusque*, la *Pallas*.

Les deux fils de Cosme, François Ier (1574-1587) et Ferdinand Ier, poursuivirent avec un zèle pieux l'œuvre de leur père. Le premier, l'époux de Bianca Capello, installa au palais des Offices une partie des collections jusqu'alors exposées, les unes au Palais Vieux, les autres au palais Pitti.

De tout temps les Médicis avaient mené l'encouragement des sciences de front avec celui des arts et des lettres. Laurent le Magnifique déjà entretenait une ménagerie, des jardins botaniques. Cosme Ier donnait des soins particuliers à la construction d'instruments

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'astronomie et réunissait dans ce but d'importantes collections[1]. Plus encore, François Ier se signala par sa passion pour ces études. Notre Montaigne, qui visita Florence en 1580-1581, nous le montre « prenant plaisir à besongner luimesmes à contrefaire des pierres orientales et à labourer le cristal, car il est prince souingneux un peu de l'archemie et des arts méchaniques et surtout grand architecte ». Ailleurs l'auteur des *Essais* admire son « cabinet des distiloirs et son ouvroir de tour et austres instrumans ». Dès lors, la *Fonderia* des Médicis, c'est-à-dire la distillerie des parfums, des baumes, des quintessences (et aussi des poisons, si l'on en croit la légende), était célèbre dans l'Europe entière. Elle se trouvait à côté de la galerie des Offices, où elle existait encore à la fin du XVIIe siècle. Rappelons ici, pour faire suite à ces témoignages de sympathie accordés aux sciences physiques, mathématiques ou naturelles, la tendre amitié professée par un autre Médicis, Ferdinand II, pour Galilée.

LE PALAIS DES OFFICES VU DE L'ARNO[1].

Mais revenons au musée des Offices. Le cardinal Ferdinand Ier (1587-1609), qui déposa la pourpre pour monter sur le trône de la Toscane, s'est acquis des titres imprescriptibles à la gratitude de la postérité par la création du musée de marbres de la villa Médicis à Rome : cette série inappréciable, après avoir longtemps fait l'ornement du Cœlius (notre Académie de France, la nouvelle propriétaire de la villa, en conserve encore un choix fort intéressant), a émigré peu à peu sur les bords de l'Arno, fournissant entre autres, aux collections florentines, le *Rémouleur*, les *Niobides*, les *Lutteurs*, etc.

Les Médicis du XVIIe siècle se passionnèrent, comme leurs ancêtres du XVIe et du XVe siècle, pour les reliques du passé, pour les manifestations du beau sous toutes ses formes. Le cardinal Léopold fonda la galerie des portraits de peintres peints par eux-mêmes. Le grand-duc Ferdinand II (1621-1670) fit plus encore pour augmenter l'inappréciable patrimoine que lui avaient légué dix générations d'amateurs enthousiastes. Écoutons l'historiographe de la galerie, le brave Zacchiroli ; pour ampoulés que soient ses éloges, ils n'en sont pas moins au-dessous de la réalité : « Cinquante ans de ce règne furent marqués par autant de bienfaits répandus sur la galerie, sur les artistes et les gens de lettres. Fondateur de l'académie du Cimento, qui, bannissant le babil inintelligible et les rêves systématiques de l'ancienne philosophie, Ferdinand hâta peut-être le développement des Newton, des Swammerdam et des S'Gravesande ; lié, bien plus par une amitié raisonnée que par la nature, avec le cardinal Léopold son frère, amateur instruit des beaux-arts ; appauvrissant Bologne, Rome et jusqu'à l'ancienne Maurétanie Tingitane de tout ce qu'il y avait de

1. Lastri, *l'Osservatore fiorentino*, t. III, p. 10.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaux monuments soit en peinture, soit en sculpture, soit en inscriptions curieuses et savantes, il porta la magnificence et la réputation de la galerie au plus haut degré ». — Pendant le même règne l'extinction de la famille des della Rovere, dont une héritière avait épousé un Médicis, valut aux collections florentines la riche série réunie au palais ducal d'Urbin.

La maison de Lorraine à son tour, tant au siècle dernier que dans celui-ci, travailla activement à l'enrichissement des musées florentins. La suppression des couvents, à l'époque de la Révolution aussi bien qu'en 1866, ajouta de nouveaux trésors à tous ceux dont regorgeaient déjà les Offices.

A une époque où il n'existait encore aucun musée public de ce côté-ci des Alpes (le Louvre ne fut ouvert qu'en 1793), la galerie royale de Florence était depuis longtemps accessible aux artistes ou amateurs de tous pays. Dès 1783 l'abbé François Zacchiroli de Ferrare pouvait publier une Description, en trois volumes, des trésors si variés qui la composaient. A la différence du musée de sculpture du Vatican, la collection florentine formait un tout bien complet, comprenant, en une trentaine de salles, les sculptures antiques et modernes, les médailles et les pierres gravées, les peintures, les dessins.

Dans les deux corridors, qui affectent la forme d'un Π grec, étaient exposés des statues, des bustes, des tableaux d'histoire et des portraits peints. Plus loin se développaient le cabinet des miniatures, la tribune, avec les statues de la *Vénus de Médicis*, du *Rémouleur*, du *Faune* jouant des crotales, de l'*Apolline*, et le groupe de *Lutteurs*. Parmi les vingt-six tableaux qui ornaient ce sanctuaire, se trouvaient divers panneaux ou toiles de Fra Bartolommeo, de Michel-Ange, de Raphaël, d'Andrea del Sarto, du Corrège, du Parmesan, de Daniel de Volterra, du Titien, de Rubens; mais les Carrache, le Guide, le Guerchin, Lanfranc, l'Albane, Dolci et le Bassan avaient été associés, quoique indignes, à ces gloires si éclatantes. Un cabinet spécial renfermait les ouvrages en terre cuite; un autre, les dessins; trois étaient exclusivement consacrés aux tableaux flamands. Les gemmes, les médailles antiques, les portraits des peintres, les inscriptions, l'*Hermaphrodite*, les *Niobides*, les bronzes antiques et les bronzes modernes, les inscriptions antiques, le muséum étrusque, occupaient chacun respectivement un cabinet. Enfin, le corridor conduisant au palais Pitti avait reçu une collection de portraits des membres de la famille de Médicis.

Combien de générations de nos compatriotes — sculpteurs, peintres, graveurs, artistes ou amateurs de toute nature — n'ont pas fait leur éducation dans ces galeries si libéralement ouvertes! C'était, pour les privilégiés, la préparation aux fortes études classiques représentées par l'École de Rome; pour les autres, l'initiation à toutes les conquêtes de l'art moderne. Il y a une vingtaine d'années, profitant de quelques loisirs, je m'amusai à copier, dans les archives du Musée, obligeamment mises à ma disposition par l'aimable chevalier Campani, les lettres ou billets échangés avec l'administration par les débutants, avides de connaissances nouvelles, ou par les maîtres déjà arrivés éprouvant le besoin de rafraîchir leurs souvenirs. Cette correspondance, dans laquelle figurent les signatures de bien des maîtres depuis célèbres, nous initie à tout un côté de la vie artiste du XVIIe au XIXe siècle. D'ordinaire les conservateurs du musée florentin faisaient à leurs hôtes l'accueil le plus empressé; mais parfois aussi, devant les exigences de certains d'entre eux, tel Wicar, qui entreprit de faire reproduire en gravure la galerie entière, la patience leur échappa et les épithètes les moins flatteuses venaient s'accoler à leurs noms sur les rapports confidentiels.

Aujourd'hui, outre la galerie de tableaux, le musée des Offices renferme les marbres antiques, les collections de portraits, le cabinet des gemmes, la collection de dessins et la collection d'estampes, pour ne point parler de quelques séries secondaires. Et sans cesse le zèle éclairé de ses administrateurs, à la tête desquels il convient de citer le surintendant, M. Enrico Ridolfi, l'éminent historien d'art lucquois, y fixe de nouveaux trésors. C'est dire que le Musée étouffe dans l'espace, relativement si restreint, qui lui est assigné : aussi la tentation est-elle grande de déverser le trop-plein de ses richesses dans d'autres établissements. Depuis longtemps déjà la collection de sculptures du moyen âge et de la Renaissance a été transportée au Musée National ou Bargello; les bronzes antiques et les tapisseries, au palais della Crocetta. Un jour ou l'autre les sculptures antiques émigreront infailliblement à leur tour[1].

XXXIX

Le musée des Offices (suite). — Les Antiques.

L'auteur auquel nous devons la description de la galerie royale de Florence, publiée en 1783, vante la beauté de l'escalier, « à deux rampes, magnifique et très éclairé », que le grand-duc Léopold (plus tard empereur d'Allemagne) y avait fait établir en 1780 d'après les dessins de Vasari. Beau si l'on veut, cet escalier, avec ses cent vingt marches ou peu s'en faut, est d'une raideur à nulle autre pareille; il exige une véritable ascension; aussi bien l'administration, plus charitable que celle de certains autres musées, a-t-elle fini par y établir un ascenseur, qui, moyennant une taxe d'un franc, vous transporte à l'étage supérieur — l'ancienne terrasse convertie en loge vitrée, — où s'étalent les inestimables séries.

Les bustes des Médicis et de leurs successeurs, les princes de la maison de Lorraine, les statues de toute nature qui décorent la cage de l'escalier, les superbes bas-reliefs antiques représentant un *Sacrifice*,

1. A l'heure même où paraissent ces lignes, on procède à une réorganisation des Offices (voy. l'article de M. Arsène Alexandre dans *l'Éclair* du 11 octobre 1894).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VERROCCHIO. PIERRE DE MÉDICIS LE JEUNE. CARLO DOLCI. JULES ROMAIN.

ALBERT DÜRER. SALVATOR ROSA. CATHERINE CORNARO. HOLBEIN.

JACQUES CALLOT. ERNEST LIOTARD. HYACINTHE RIGAUD. H. FLANDRIN.

ALFIERI. COMTESSE D'ALBANY. Mme VIGÉE-LEBRUN. ANGELICA KAUFFMANN.

QUELQUES PORTRAITS DE LA GALERIE DES OFFICES (PAGE 252).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne nous arrêteront pas : il faut courir au plus pressé.

Le corridor ou vestibule interminable, qui se développe au second étage du palais et en occupe toute la longueur, n'a rien à envier pour l'étendue à notre fameuse galerie du bord de l'eau : il a sur elle l'avantage, s'il ne l'égale pas pour la richesse de la décoration, d'avoir l'éclairage le plus abondant, qualité inappréciable dans un musée. Les ornements peints sur le plafond dans une cinquantaine de compartiments remontent en partie au XVIe siècle (l'un d'eux porte la date 1581) ; ce sont des scènes mythologiques et des grotesques, d'un dessin parfois encore élégant, mais d'une grande dureté de ton. Plusieurs d'entre eux sortent du pinceau brillant et facile de Bern. Poccetti. D'un bout à l'autre du corridor les tableaux alternent avec les statues, les bustes, les sarcophages, au lieu de se succéder sans interruption, plaqués les uns contre les autres, comme au Louvre ; c'est là, à mes yeux, un avantage inappréciable.

Le corridor, qui fait le tour du palais, est flanqué sur une partie de son étendue d'une trentaine de salles, les unes s'ouvrant directement sur lui, les autres communiquant entre elles.

La première qui s'offre au visiteur est le fameux octogone connu sous le nom de *Tribune*, édifié au début du XVIIe siècle sur les plans de Buontalenti. C'est là que sont réunis les joyaux de la galerie, ses marbres et ses tableaux les plus précieux, sans distinction d'époques ni d'écoles. Ce choix, cette sélection, pour employer un néologisme en faveur, peut paraître aujourd'hui discutable à beaucoup de critiques, qui préfèrent ranger les œuvres dans l'ordre chronologique ou régional, abstraction faite de leur valeur intrinsèque. Quoi qu'il en soit, l'idée a fait fortune : de nombreux musées ont copié la Tribune des Offices, entre autres le Louvre, dans son salon carré, quatre fois plus grand : ici comme là nous trouvons une salle formant le résumé et donnant la quintessence de la galerie entière.

Quelques mots ici sur l'aménagement même du musée des Offices : les salles d'exposition y sont, la plupart, de petites dimensions, ce qui est l'idéal pour toute collection destinée à l'étude. Bon nombre d'entre elles sont éclairées par le haut. En dehors de la Tribune, qui est tendue de brocart de soie rouge, les murs sont en général recouverts d'un badigeon couleur vert d'eau, qui sert de repoussoir aux tableaux ; sur les plafonds ou les voûtes, sont des peintures à petits personnages, sobres et d'un caractère décoratif (batailles, vues de villes, etc.) ; elles égayent les salles sans nuire aux œuvres d'art qu'elles ont pour mission d'encadrer.

Terminons, avant de nous attaquer aux tableaux, cette trop rapide exploration des richesses archéologiques contenues au musée des Offices.

La série de marbres antiques est la plus riche de l'Italie, après celles du Vatican et du Capitole, s'entend. On n'y compte pas moins de cinq cent cinquante-deux statues, bas-reliefs, bustes, fragments de toute nature. Il en existe un excellent catalogue, dressé par les soins d'un archéologue allemand, M. Dütschke.

La Tribune abrite des morceaux trop célèbres pour qu'il soit nécessaire de les analyser ici : la *Vénus de Médicis*, le *Rémouleur*, les *Lutteurs*, le *Faune dansant*, l'*Appolline*, ont été répandus à l'envi par le moulage ou la photographie. Mais si les mérites de ces chefs-d'œuvre sont connus de tous, il s'en faut que l'histoire de leur découverte soit élucidée. D'après M. le docteur Marcotti, l'auteur de l'excellent *Guide Souvenir de Florence*, la *Vénus* aurait été trouvée à Tivoli en 1580 et transportée de Rome à Florence en 1677 ; d'après M. Michaelis, elle aurait été connue dès le début du XVIe siècle. J'ai essayé, pour ma part, de démontrer qu'elle se trouvait en Toscane dès le XIVe siècle, époque à laquelle Jean de Pise la copia dans sa fameuse chaire. Le *Rémouleur* (*Arrotino*) ou *Scythe écorcheur* a donné lieu à plus de controverses encore : n'a-t-on pas essayé, il y a quelques années, de prouver que c'était un ouvrage du XVIe siècle, exécuté par quelque imitateur de Michel-Ange ! Voici enfin les *Lutteurs* : d'après les historiens les plus autorisés, ils n'ont été découverts qu'en 1583, en même temps que les *Niobides* : or, dès 1504 ou 1505, Michel-Ange, dans son carton de la *Guerre de Pise*, donnait à deux de ses acteurs une attitude qui se rapproche singulièrement de celle des deux athlètes antiques : ici comme là nous voyons un homme à genoux, le torse formant un demi-cercle, la tête en bas, s'appuyant sur une main comme pour s'arc-bouter. Mais ce qui est plus frappant encore, ce sont les analogies de style : ce modelé puissant, ces paquets de muscles, ces épaules herculéennes.

Parmi les autres marbres du musée des Offices, les *Niobides*, que je viens de mentionner, ont eu longtemps le privilège d'émouvoir toutes les âmes sensibles. Corinne encore, l'héroïne de Mme de Staël, « fut frappée de ce calme, de cette dignité à travers la plus profonde douleur. Sans doute », ajoute-t-elle, « dans une semblable situation, la figure d'une véritable mère serait entièrement bouleversée ; mais l'idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir ; et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'âme conserve sur ce malheur ».

La critique moderne ne partage pas l'enthousiasme de Mme de Staël : à ses yeux, la douleur de Niobé et les souffrances de sa progéniture ont quelque chose de trop théâtral, pour ne pas dire de trop mélodramatique ; c'est de l'art de la décadence, le produit d'une école qui n'a rien à envier aux Bolonais pour l'afféterie, l'absence de tempérament et le manque de vie.

Aux séries antiques se rattachent l'inappréciable collection de pierres gravées, camées et intailles, le médaillier, ainsi qu'une foule d'œuvres décoratives de toute nature, parmi lesquelles le vase Médicis, avec ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bas-reliefs représentant le *Sacrifice d'Iphigénie*, tient le premier rang. On sait d'autre part que diverses séries, naguère exposées aux Offices, les bronzes, les vases peints, etc., ont été transportées au Musée archéologique.

XL

Le musée des Offices (suite). — Les Peintures des Écoles italiennes.

L'existence, dans la même ville, de deux musées offrant autant de points de contact que les Offices et le palais Pitti, ne laisse pas de surprendre. Il y aurait évidemment intérêt à les fondre l'un dans l'autre. En intercalant dans les séries des Offices, qui forment un ensemble historique plus complet, les chefs-d'œuvre du palais Pitti, qui, considérés en eux-mêmes, ont, pour la majeure partie, plus de prix que ceux de la collection rivale, on formerait un ensemble qui pourrait sans désavantage se mesurer avec les deux plus grandes galeries de peinture du monde, le musée du Louvre et le musée du Prado, et qui éclipserait à coup sûr les musées de Londres, de Dresde, de Munich et de Berlin. Tels quels, les Offices ressemblent plutôt à une collection publique, formée en vue de l'étude, et le palais Pitti à une collection privée, dont le possesseur s'est surtout attaché à la qualité.

LA CIRCONCISION, PAR ANDREA MANTEGNA (MUSÉE DES OFFICES)[1].

Où commencer et où s'arrêter devant une telle accumulation de morceaux célèbres ou de chefs-d'œuvre! Au risque de sacrifier plus d'une page consacrée par l'admiration des générations de touristes qui se succèdent depuis bientôt trois cents ans dans les galeries des Offices, je m'attacherai à un petit nombre de compositions propres à marquer les évolutions de la peinture entre le moyen âge et les temps modernes.

Voici d'abord l'*Annonciation*, peinte en 1333 par Simone Memmi ou Simone di Martino, l'un des fondateurs de l'École de Sienne, en collaboration avec son frère Lippo Memmi. Séparée de l'ange par un intervalle assez grand, dans lequel le vase contenant le lis traditionnel se profile sur un fond d'or, la Vierge semble se détourner comme pour décliner la mission que lui annonce le messager céleste; son attitude et sa physionomie expriment le dépit plutôt que l'allégresse; mais la beauté de ses traits rachète ce défaut. C'est le type de l'École de Sienne, dans toute sa pureté et toute sa poésie : yeux allongés, en amande, nez mince, aux narines serrées, bouche mignonne. Un des volets de l'*Annonciation* est enrichi d'un saint Ansanus, figure juvénile, au visage imberbe, pleine de noblesse et de poésie, comme les saints guerriers si chers au moyen âge. Le second volet contient une sainte Juliette, remarquable par le port de son vêtement, par sa main effilée. Le coloris est d'une clarté et d'une transparence rares, mais, sans parti pris, sans gamme.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'*Annonciation* de Simone di Martino fait pendant le chef-d'œuvre de Giottino, le disciple favori de Giotto : les *Saintes Femmes pleurant le Christ mort*. Le style est ici à la hauteur de l'expression, le coloris — d'une rare chaleur — au niveau du dessin. Il faut admirer l'art avec lequel Giottino a fondu ses couleurs : seules peut-être ses carnations sont trop montées ; dans les joues notamment, on remarque quelques touches trop vives. (Voy. à ce sujet le *Traité de peinture* de Cennino Cennini, ch. LXVII.) Les personnages, à la

L'ADORATION DES MAGES, PAR FILIPPINO LIPPI (MUSÉE DES OFFICES) [1].

fois amples, beaux, nobles et nettement individualisés, sont en proie à la douleur la plus vive ; rien de plus pathétique que le geste de la Vierge soulevant la tête de son fils mort. C'est une page digne de Giotto, et qui a peut-être en plus la finesse et la distinction que ce puissant génie sacrifiait parfois trop facilement.

Au siècle suivant, plusieurs peintres de talent, des religieux principalement, le camaldule dom Lorenzo Monaco (mort vers 1425), et surtout le dominicain Fra Angelico (mort en 1455), suivirent la tradition mystique du moyen âge. Mais à quoi bon nous le dissimuler, désormais c'est du côté du réalisme que souffle le vent. Avant de passer en revue les novateurs — la plupart des Florentins — jetons un coup d'œil sur les deux pages radieuses par lesquelles l'angélique peintre de Fiesole est représenté au Musée des Offices : le *Couronnement de la Vierge* et la *Vierge glorieuse*.

Aujourd'hui — ce n'est un secret pour personne — il ne manque pas d'esprits chagrins pour regretter que l'art ne soit pas resté stationnaire, qu'il ne s'en soit pas tenu aux modèles stéréotypés de Cimabue, de Duccio, de Giotto. Depuis le XIIIe siècle, affirment-ils, aucun progrès n'a été réalisé ; tout, dès lors, était pour le mieux des mieux dans le meilleur des styles.

Les novateurs du XVe siècle, ces réalistes parfois trop acharnés, n'ont d'ailleurs fait que continuer la révolution inaugurée par Giotto : ils ont essayé de se rapprocher de plus en plus de la nature, à l'aide de la perspective, de l'anatomie, de la physionomie. Il y avait là pour l'art italien une nécessité inéluctable : si, au moyen âge, la jeunesse et la fantaisie avaient su créer un style nouveau, ces qualités n'étaient plus assez vivaces au XVe siècle pour agir par elles seules : il fallait leur associer la réflexion, et avec elle la critique et la science.

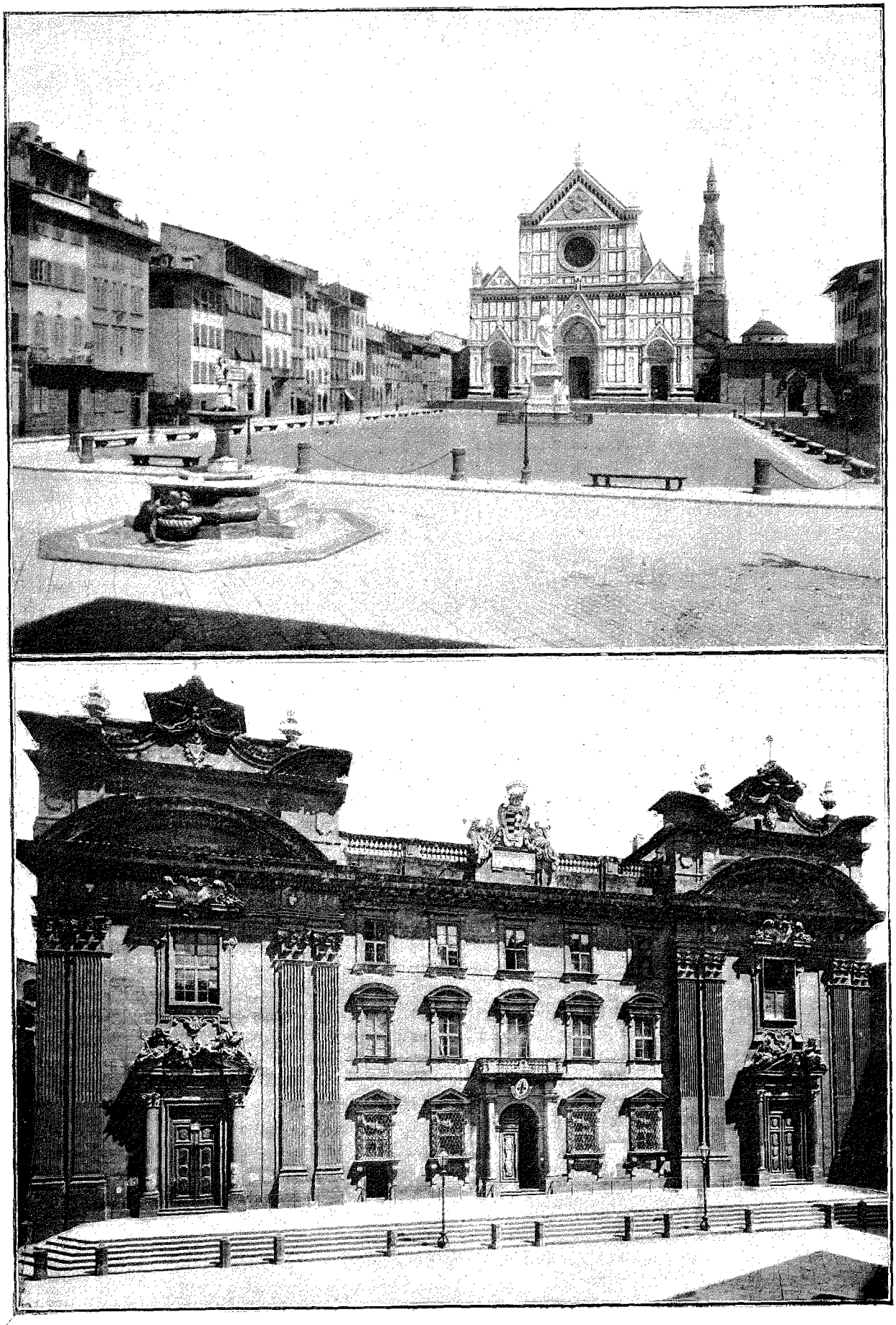
Parmi ces réalistes, bien peu manquent ici à l'appel : Paolo Uccello, Piero della Francesca, les deux Lippi, Baldovinetti, Botticelli, Domenico Ghirlandajo, Signorelli, Pollajuolo, se pressent devant nous en rangs serrés. Quant aux absents, Masolino, Masaccio, Andrea del Castagno, Verrocchio, nous les retrouverons ailleurs sans quitter les musées florentins.

Analysons du moins quelques-unes de ces compositions si curieuses qui, pour la plupart, forment une date dans les annales de l'art.

Paolo Uccello (1397-1473), l'un des fondateurs de la perspective, compte au musée des Offices une grande machine, le pendant de celles du Louvre et de la National Gallery de Londres : un *Combat de cavalerie*. La perspective, par une contradiction qui mérite d'être signalée, n'y brille que par son absence : aussi avons-nous affaire à un fouillis inextricable, non seulement sans harmonie, mais sans netteté, quelque chose

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA PLACE DE SANTA CROCE ET L'ÉGLISE SAN FIRENZE (PAGE 256).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un fragment de tapisserie gothique. La boursouflure et l'enflure se font jour, malgré l'affectation du réalisme. Uccello, qui vise à la puissance, a donné à ses chevaux une croupe et une encolure gigantesques, pareilles à celles que les peintres du roi-soleil adopteront plus tard pour leurs coursiers. Le contraste entre ces aspirations et les mouvements de certaines de ces montures n'en est que plus comique : est-il rien de moins pittoresque que le cheval à poil roux qui lance une ruade !

Au groupe des réalistes se rattache Piero della Francesca, de Borgo San Sepolcro († 1492), observateur d'une sincérité, d'une impassibilité, à toute épreuve, et le plus fin des coloristes de la primitive École toscane. Ses deux portraits, le duc Frédéric d'Urbin et son épouse, Baptiste Sforza, s'imposent par la transparence du coloris non moins que par la netteté de la caractéristique. On se demande, en présence de ces deux merveilles, exécutées *a tempera*, quelle nécessité il y avait de recourir à la peinture à l'huile, qui a causé la ruine de tant de tableaux signés de noms fameux.

Aucun Primitif n'est plus à la mode aujourd'hui que Sandro Botticelli (1447-1510) et aucun tableau de ce maître vif, suave, exquis, n'a autant contribué à sa réputation que sa *Vierge chantant le Magnificat* et sa *Naissance de Vénus*, deux des perles des Offices.

Filippino Lippi († 1504), le disciple de Botticelli, compte à son tour aux Offices un de ses chefs-d'œuvre, l'*Adoration des Mages*. Il y montre, à côté de types empruntés aux statues des arcs de triomphe (le prisonnier barbare) et des type orientaux (turbans, etc.), des figures créées de toutes pièces, et une extrême variété dans les attitudes, par exemple ce jeune homme agenouillé, s'appuyant des deux mains sur le sol.

Les Primitifs ont les défauts de leurs qualités et les qualités de leurs défauts. Gracieux, tendres, parfois fiers et vibrants, ils manquent encore, sauf Donatello et Masaccio, d'ampleur et de puissance, de verve et de fougue. L'art ne pouvait pas s'arrêter là, malgré cette fraîcheur printanière, malgré cette émotion communicative. Il devait tenter un nouvel effort pour atteindre aux suprêmes triomphes, à la pleine possession de tous les secrets de la technique et du style, à l'interprétation libre et puissante des mouvements de l'âme. On ne concevrait pas la Renaissance sans ces maîtres grands entre tous : Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël.

Peut-être, si au début de l'ère nouvelle n'avait pas paru un génie aussi puissant que Michel-Ange, les créations de la Première Renaissance auraient-elles indéfiniment satisfait l'humanité : elles offraient tour à tour la grâce et la fierté, la tendresse et le piquant, la fraîcheur et la suavité. Mais notre esprit est ainsi fait qu'une fois l'idée de la grandeur éveillée en nous, toutes les autres qualités nous semblent d'un ordre inférieur. Et quel maître ancien ou moderne a jamais réalisé cette idée au même point que Michel-Ange ! Quel sculpteur, quel peintre a prêté à la souffrance des accents plus pathétiques ! L'ombre de Michel-Ange pèse donc rétrospectivement sur l'art de la Première Renaissance et nous empêche de le savourer pleinement, sans arrière-pensée.

Les collections italiennes offrent trop rarement l'occasion d'admirer une œuvre authentique du grand Léonard de Vinci pour que nous ne nous arrêtions pas devant son *Adoration des Mages*. Tout imparfaite qu'elle est, cette ébauche force l'admiration par la richesse des motifs et par la chaleur de l'expression.

Désormais les noms célèbres et les chefs-d'œuvre se pressent devant nous : ici, ce sont deux incomparables Mantegna, qui visita Florence en 1466 : une *Madone* et un triptyque représentant l'*Adoration des Rois*, la *Circoncision*, l'*Ascension* ; là, c'est la *Vierge de Doni*, un des rares tableaux de chevalet de Michel-Ange, plein d'imprévu et de fierté ; puis, des Fra Bartolommeo, des Albertinelli, des Andrea del Sarto, des Titien, des Corrège, des Sebastiano del Piombo, des Bronzino, de tout premier ordre.

Si les monuments publics de Florence ne contiennent pas la moindre fresque signée du nom de Raphaël, en revanche le musée des Offices et la galerie Pitti nous offrent un ample choix de tableaux de chevalet, qui se réclament, et à juste titre, de ce nom illustre. Il ne pouvait en être autrement : pendant les quatre années qu'il avait passées sur les bords de l'Arno, Raphaël avait contracté trop d'obligations envers la vieille métropole toscane et lui avait, d'autre part, rendu trop de services pour qu'un lien indissoluble ne s'établît pas entre eux.

Ne quittons pas les œuvres en qui s'incarnent les suprêmes triomphes de la Renaissance sans accorder un coup d'œil au *Saint Sébastien*, si suave et si touchant, de Sodoma : cet hommage est d'autant plus justifié que nous n'aurons plus l'occasion de rencontrer à Florence même une autre composition de ce maître, qui a peuplé Sienne de ses chefs-d'œuvre.

Un des plus séduisants parmi les « petits maîtres » florentins de la Renaissance, Francesco Ubertini, surnommé il Bacchiacca, mérite également de nous arrêter : il est l'auteur du *Martyre de saint Acasius*, reproduit en tête de cette livraison, composition attachante, quoique déjà un peu molle.

Nous pouvons, sans trop d'inconvénients, borner ici notre revue des peintres italiens du XVIe siècle, car nous les retrouvons presque tous au palais Pitti, où ils sont encore mieux représentés qu'au musée des Offices.

Étant donnée la date à laquelle la galerie des Offices a été formée, il ne faut pas s'étonner de voir les peintres de la décadence y tenir une très large place. Une salle — pour ne citer qu'un exemple — y a reçu le nom de « Sala del Baroccio », en l'honneur du Baroche (1528-1612), le compatriote, mais nullement le disciple de Raphaël d'Urbin, pinceau facile et brillant, mais terriblement maniéré. Assurément le groupe des artistes toscans de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe, les Santi di Tito (1536-1603), les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Poccetti (1542-1612), les Jacopo Chimenti d'Empoli (1554-1640), les Giovanni di San Giovanni (1599-1636), les Pierre de Cortone (1596-1669), ne manquent ni de savoir, ni de talent; mais est-il une qualité au monde qui compense l'absence de sincérité! Plaignons ces maîtres, envers lesquels la nature s'est montrée prodigue, mais que le destin a fait naître dans un temps où la science avait étouffé l'inspiration, où les formules d'atelier avaient remplacé toute observation ingénue, tout effort indépendant.

XLI

Le musée des Offices (suite). — La Peinture : les Écoles étrangères.

Ce serait une erreur grossière que de s'imaginer que la galerie des Offices n'est riche qu'en œuvres italiennes : un tel exclusivisme n'eût été ni dans les idées de la Renaissance (Vasari encore, le fondateur de l'histoire de l'art, ne fait-il pas preuve de la plus large tolérance!), ni dans celles de l'Italie du XVIIe et du XVIIIe siècle, qui n'a cessé d'offrir l'hospitalité à tant de maîtres français, flamands ou allemands. Aussi les anciennes Écoles, tant des Pays-Bas que de l'Allemagne, sont-elles brillamment représentées, par Rogier van der Weyden et Memling, Nicolas Froment, l'auteur du *Buisson ardent* de la cathédrale d'Aix, Albert Dürer, Holbein, Schœufelein et bien d'autres. Rubens et Van Dyck ne font pas moins bonne figure, sinon aux Offices, du moins au palais Pitti, et ils ont pour voisins les Clouet, les Rigaud, les Boucher. Seuls les Hollandais ont été négligés. Avouons que leur esthétique jurait véritablement trop avec celle de l'Italie.

La série si importante des peintures flamandes du XVe siècle, réunie soit aux Offices, soit à l'hospice de Santa Maria Nuova, soit dans les galeries particulières, telles que la galerie Corsini, témoigne de l'éclectisme des premiers Médicis et de leurs contemporains. Séduits par la précision du rendu et la chaleur du coloris, que les Van Eyck, les Rogier van der Weyden, les Memling, les Hugo van der Goës, savaient donner à leurs tableaux de chevalet, ils les recherchaient à l'égal des plus précieuses d'entre les productions italiennes du temps. L'inventaire de Laurent le Magnifique en enregistre un choix des plus variés.

Particulièrement fine et délicate, toute pénétrée déjà du charme de la Renaissance, est la Vierge de Memling, trônant au milieu de festons.

Un autre représentant des Écoles du Nord, Albert Dürer, a mérité de son côté de prendre place dans la Tribune. Reconnaissons que son *Adoration des Mages* — peinte en 1506 — tient dignement son rang à côté de tant de pages fameuses. Je me hâte d'ajouter qu'elle

L'ADORATION DES MAGES, PAR ALBERT DÜRER (TRIBUNE DU MUSÉE DES OFFICES)[1].

a été peinte en Italie même, en des jours fortunés, où le grand artiste allemand oubliait et les traditions surannées de sa ville natale et les préoccupations mesquines de son ménage, et où il se réchauffait aux rayons du soleil de Venise.

Dürer compte aux Offices quelques autres morceaux précieux — la *Vierge à la poire*, des têtes d'apôtres et le superbe portrait de son père (1490) — où le réalisme l'emporte sur le souci du style.

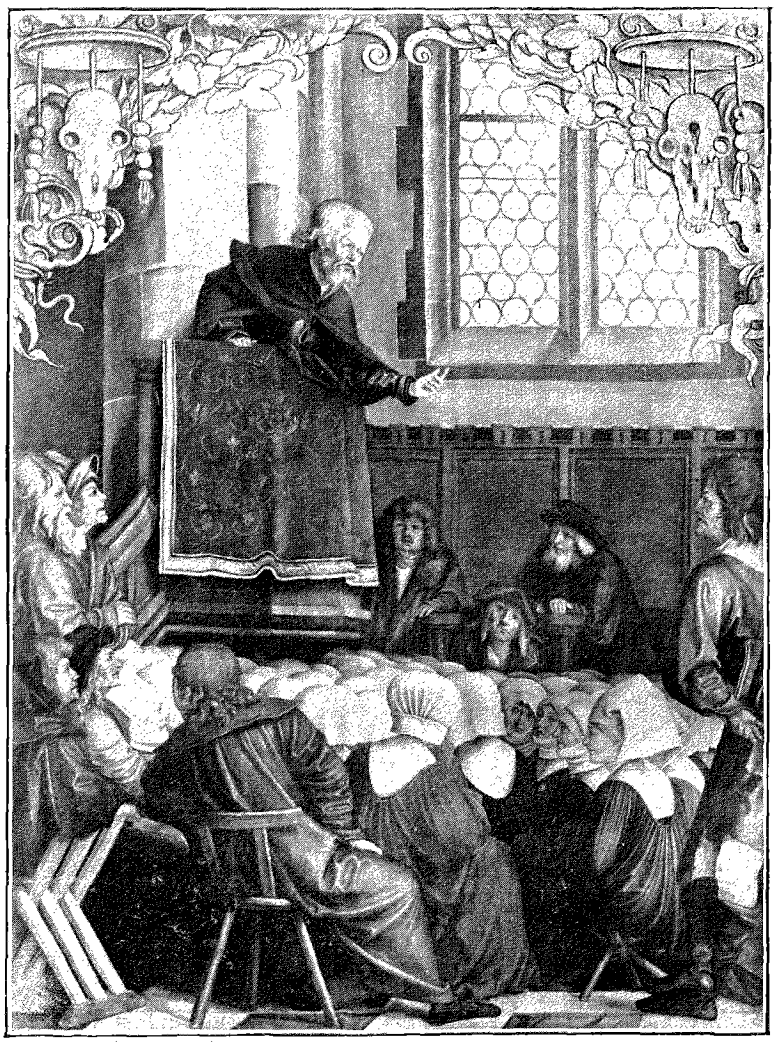
Notre École française, qui s'est affirmée la dernière, mais pour conquérir presque immédiatement le premier rang, qu'elle n'a plus perdu dès lors, s'enorgueillit, aux Offices, de quelques pages tout à fait importantes.

Le premier en date parmi nos compatriotes est un artiste du XVe siècle qui, en raison de son nom, Nicolaus Frumenti, a passé pour un Allemand ou un Flamand jusqu'au jour où M. Paul Mantz, en rapprochant la forme latinisée de la forme française, a découvert que

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avions en réalité affaire à Nicolas Froment d'Avignon, un des peintres favoris du bon roi René, et l'auteur du célèbre *Buisson ardent* de la cathédrale d'Aix en Provence. Arrêtons-nous un instant devant son triptyque, qui représente : au centre, la *Résurrection de Lazare*; sur l'intérieur des volets, *Marthe prosternée devant le Christ* et *Madeleine lavant les pieds du Christ*; sur l'extérieur, la *Vierge et les donateurs*. L'œuvre, conçue dans les données les plus réalistes (on distingue les vers qui rongent le cadavre de Lazare!), révèle de solides qualités de coloriste.



LA PRÉDICATION DE SAINT PIERRE, PAR SCHÆUFFELEIN (MUSÉE DES OFFICES[1]).

Le XVIe siècle français compte à son actif le portrait de François Ier à cheval, peint par un des maîtres les plus rares et exquis de notre Renaissance, François Clouet : le tableau, de petites dimensions, a toute la finesse d'une miniature, mais en même temps la chaleur d'une peinture à l'huile.

Je ne saurais quitter la salle consacrée à nos compatriotes (on y trouve réunies des toiles du Poussin, de Mignard, de Le Brun, de Bourguignon, de Watteau, etc.) sans accorder un souvenir à l'auteur des deux portraits d'Alfieri, le grand poète tragique, et de son amie, la comtesse d'Albany, la veuve du prétendant Charles-Édouard. Aujourd'hui François-Xavier Fabre (1766-1837) est moins connu comme peintre que comme fondateur du musée de Montpellier, sa ville natale, et comme interlocuteur de Paul-Louis Courier dans la spirituelle série de paradoxes intitulée *Conversation chez la comtesse d'Albany*. C'était cependant un artiste de mérite, ainsi que le prouvent les deux portraits, d'une caractéristique très précise, quoique d'un ton froid, dans lesquels il a fixé la physionomie du poète et de la charmante femme du monde qu'il épousa secrètement, affirme-t-on, après la mort d'Alfieri.

XLII

Les Portraits d'artistes peints par eux-mêmes.

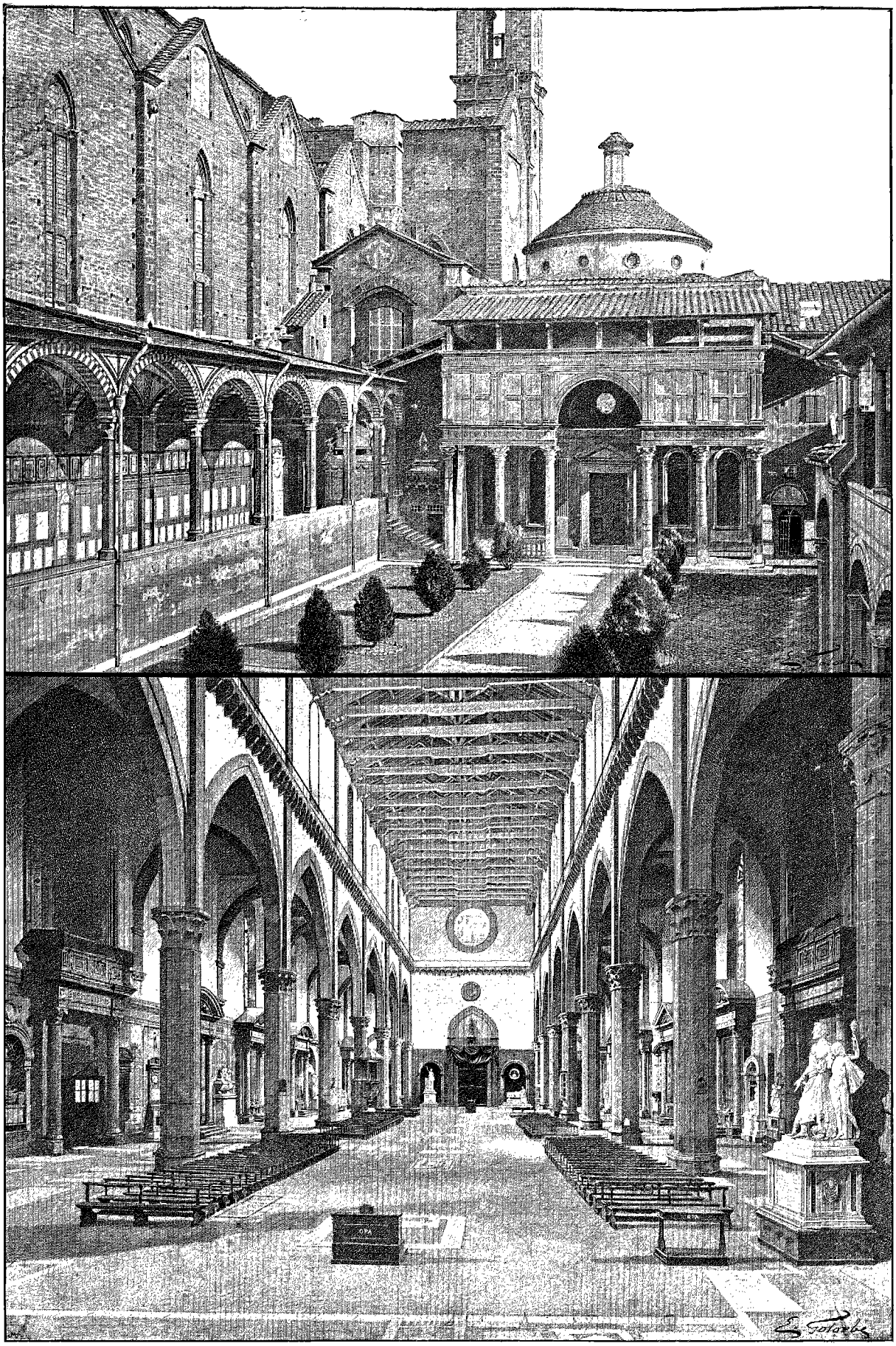
Le cardinal Léopold de Médicis (1617-1675) imprima une impulsion nouvelle aux collections déjà si riches de sa famille : grâce à son ardente initiative, statues, tableaux, médailles, gemmes, dessins de maîtres, vinrent s'ajouter par milliers au noyau primitif. Mais ce prélat s'immortalisa surtout par la fondation de la collection des portraits des peintres peints par eux-mêmes, collection qui fut placée vers 1681 dans une salle spéciale, par ordre du grand-duc Cosme II.

Ce fut une pensée généreuse que celle qui présida à la formation de cette série, destinée à unir, dans la fraternité de l'art et dans le Panthéon de la gloire, les artistes de tous pays. Après bien des voyages à Florence, j'avoue ne pouvoir aujourd'hui encore me défendre d'une certaine émotion lorsque je vois tant d'effigies d'artistes français, tant de visages amis — contemporains de Louis XIV, au maintien solennel; vifs et spirituels champions du rococo; romantiques à la mine tour à tour mélancolique ou patibulaire; réalistes cyniques — recevoir l'hospitalité dans ce sanctuaire international et coudoyer les gloires les plus incontestées de l'Italie d'autrefois.

Si rien n'est plus monotone et plus fastidieux que les effigies officielles, exécutées après la mort des originaux par des artistes qui, le plus souvent, n'ont pas connu leur héros — nous en avons un exemple mémorable dans la collection de bustes exposée à l'Institut! — rien, d'autre part, ne devait être plus piquant que de demander aux artistes célèbres de fixer eux-mêmes

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'INTÉRIEUR DE SANTA CROCE ET LA CHAPELLE DES PAZZI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur physionomie, d'analyser eux-mêmes leur caractère. Problème psychologique des plus délicats, tâche singulièrement épineuse et féconde en échecs; combien ont pu éviter l'écueil et se peindre sans se flatter; combien ont su se montrer simples, naturels, sans fard et sans pose! C'est à de telles enseignes, ce me semble, que l'on reconnaît les hommes à caractère et les tempéraments véritables, assez courageux pour paraître tels qu'ils sont, avec leurs imperfections et dans leur laideur, s'il le faut; croyant en eux-mêmes, sans cependant pousser l'infatuation jusqu'à prétendre ériger leurs défauts en qualités.

Les statues et les bustes ont été exclus de la collection, sans doute parce que la médiocrité est plus

LE PORTRAIT DE FRANÇOIS Ier, PAR CLOUET (MUSÉE DES OFFICES)[1] (PAGE 252).

insupportable dans cet art que dans la peinture; que la personnalité a plus de peine à s'y faire jour; que la mise en scène y est réduite à sa plus simple expression. Autant les bustes de Donatello, de Cellini, de Goysevox, de Pajou ou de Houdon, ciselés par eux-mêmes, auraient piqué la curiosité, autant une galerie iconographique en marbre eût été monotone.

A côté de bon nombre de portraits apocryphes (entre autres celui de Léonard de Vinci), la collection, qui gagnerait à être soumise à un examen rigoureux au point de vue iconographique, renferme une longue série d'effigies d'une incontestable authenticité : Raphaël, Jules Romain, Andrea del Sarto, Beccafumi, Sodoma, Vasari, Fed. Zuccheri, Pordenone, Paul Véronèse, le Tintoret. Une infinité d'autres maîtres du XVIe siècle, jusqu'à Albert Dürer et Holbein, y sont représentés par des tableaux peints de leur main ou du moins par des copies anciennes.

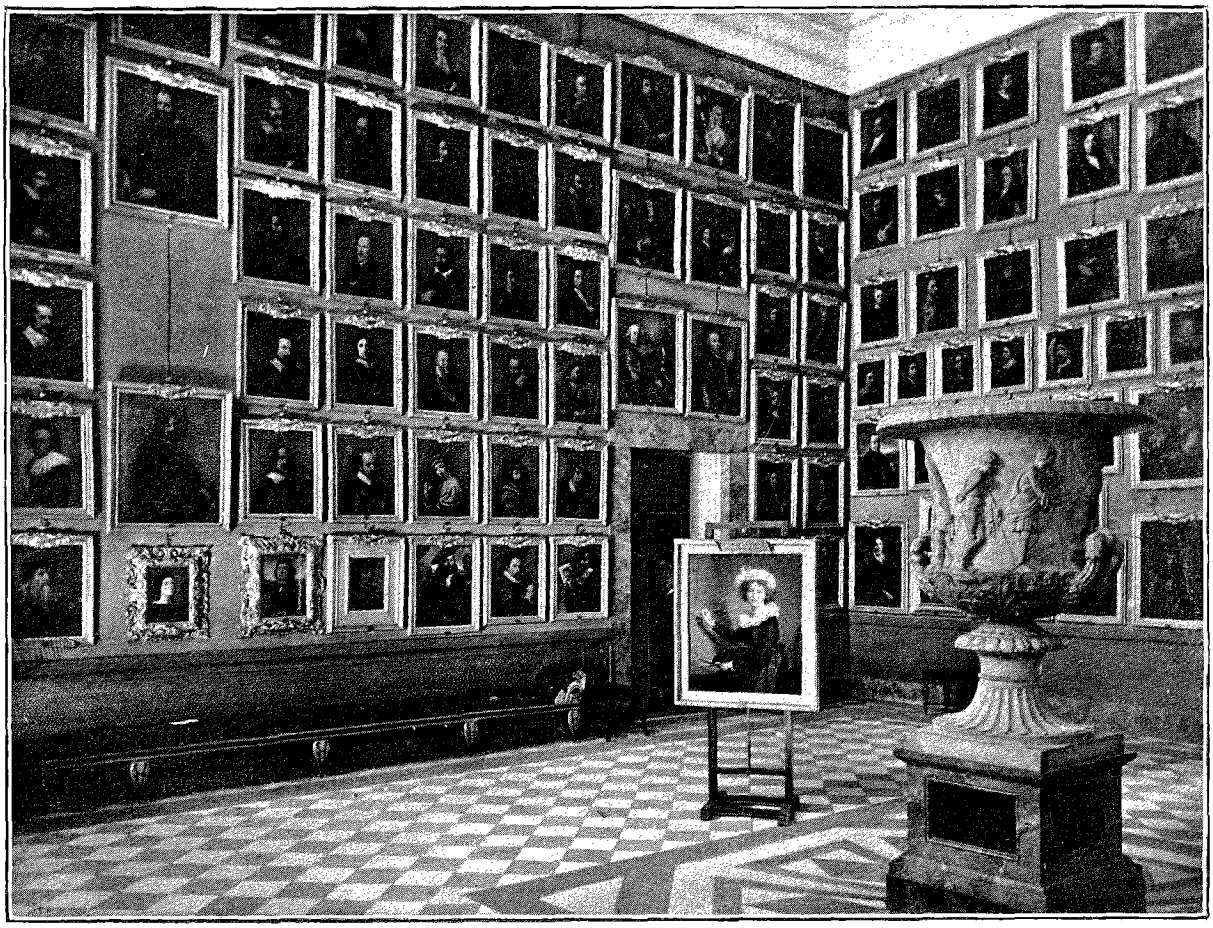
Parmi les portraits du XVIIe siècle, je citerai, comme intéressant plus particulièrement le lecteur français, ceux de Jacques Callot et d'Hyacinthe Rigaud. Celui-ci, en envoyant sa toile au grand-duc, l'accompagna de cette lettre que j'ai copiée jadis aux archives du Musée et que je reproduis ici pour montrer quel parfait courtisan s'alliait, en Rigaud, au peintre si brillant : « Monseigneur, quoique M. le marquis de Salviati m'eût asseuré, il y a quelques années, que Votre Altesse Sérénissime seroit bien aise d'avoir mon portrait pour le mettre dans sa gallerie à la compagnie des plus grands hommes des temps passés et à venir, je me suis creu si indigne de recevoir un tel honneur que je n'aurois jamais osé entreprendre de me peindre pour ce sujet, si M. le marquis de Forey ne m'eût promis, pour dissiper ma crainte, qu'il ne déplairoit pas à Votre Altesse Sérénissime. C'est dans cette confiance, Monseigneur, que j'ai travaillé ce portrait avec l'exactitude deüe aux ouvrages qui lui doivent appartenir. Il tirera pourtant son plus parfait mérite de ce qu'il sera présenté à Votre Altesse Sérénissime par Son Éminence monseigneur le cardinal Gualtierio, qui me fait l'insigne honneur de s'en charger. Il ne manque à ma bonne fortune en cecy que d'avoir le très parfait honneur de le présenter moy-même à Votre Altesse Sérénissime avec les plus humbles, les plus sousmis et les plus profonds respects de celuy qui ose se dire, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et le très obéissant serviteur. Rigaud. — A Paris, ce 29 aoust 1706. »

Un autre portrait du XVIIe siècle qui m'a toujours frappé par son expression de mélancolie, est celui de Carlo Dolci, tout ridé et renfrogné, tenant à la main le croquis qu'il avait fait de lui quand il était un beau jeune homme. Le contraste est dramatique, et l'artiste a créé là, avec une sincérité touchante, une véritable page d'histoire.

Le XVIIIe siècle à son tour compte une série de portraits tour à tour spirituels, tendres ou piquants, depuis celui de Liotard, surnommé le peintre turc, à cause de sa barbe, jusqu'à celui de Mme Vigée-Le Brun. Ici encore je ne résiste pas à la tentation de reproduire la lettre d'envoi que cette charmante femme et cette artiste d'un très réel talent a jointe à sa toile : « Monseigneur, — Ayant eu le bonheur d'admirer la réunion des rares chefs-d'œuvre qui composent la gallerie de Votre Altesse Roiale, et sachant qu'il étoit permis aux artistes d'en témoigner le souvenir par l'admission de leurs portraits, fait par eux-mêmes, j'ai pris la liberté de jouïr de ce privilège, en offrant à Votre Altesse Roiale celui que j'ai adressé au Directeur de son Académie, pour lui être présenté de ma part comme un faible homage rendu à l'amour qu'ont eu pour les arts ses illustres prédécesseurs et qu'elle cultive avec autant

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE DES SALLES DES PORTRAITS AU MUSÉE DES OFFICES[1].

de distinction. Ce noble sentiment ne peut qu'ajouter à celui du profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, de Votre Altesse Roiale, la très humble et très obéissante servante, L.-E. Vigée-Le Brun, peintre du Roi. — Rome, 30 aoust 1791. »

De nos jours la série s'alimente à l'aide d'invitations adressées à tous les peintres de quelque renom : bien peu, on le comprend, dédaignent l'honneur de figurer dans cette assemblée d'élite, dans ce temple de la gloire. Quelle tentation que d'assister ainsi, plein de vie et de santé, à sa propre apothéose ! L'administration du musée des Offices doit être plutôt embarrassée, je le suppose, de résister à toutes sortes d'offres spontanés émanant de personnalités moins en vue.

Notre École française du XIXe siècle est brillamment représentée dans ce cénacle : Ingres et Flandrin, Corot, Cabanel et Lehmann, MM. Bonnat, Hébert, Henner, J.-P. Laurens, Puvis de Chavannes et bien d'autres ont tenu à honneur de l'enrichir de toiles, qui ne sont pas seulement des effigies d'une ressemblance parfaite, mais encore de véritables études de caractère.

Parmi les portraits anglais, je citerai celui de Sir Frederick Leighton, le président de la Royal Academy, plein de poésie et de solennité. L'Allemagne est moins bien partagée : Overbeck, le chef de l'École nazaréenne, ressemble — la comparaison n'est pas de moi — à un lapin qui ronge un chou. Ailleurs nous trouvons la note comique, grotesque : l'air provocateur, des moustaches cirées, un plastron disparaissant sous les décorations.

En revenant sur nos pas pour redescendre au rez-de-chaussée et pour nous diriger vers l'Arno, nous rencontrons, sous l'ample portique de Vasari, un second escalier moins monumental, mais tout aussi raide, qui conduit à la Bibliothèque nationale, située au premier étage des Offices, et aux Archives d'État, situées au second. Malgré toutes les séductions, il faut savoir résister au désir de pénétrer dans ces deux sanctuaires de la science. Aussi bien y ai-je passé trop de semaines et trop de mois pour en parler avec la liberté d'esprit nécessaire : je risquerais, à force de les avoir fréquentés, de me perdre dans le détail, tandis qu'une visite sommaire m'eût permis d'en embrasser l'ensemble.

Bornons-nous à déclarer que par leur richesse, non moins que par leur organisation, ces dépôts sont de tout point dignes d'une capitale telle que Florence. Je tiens toutefois, avant de m'en séparer, à rendre hommage aux deux derniers surintendants de l'« Archivio » : le regretté Cesare Guasti, érudit profond, écrivain supé-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rieur, homme de « *moltissimo garbo* », et son successeur, mon vénéré maître Gaetano Milanesi, le docte commentateur de Vasari, le Nestor des historiens d'art italiens, et le plus parfait « *galantuomo* » du monde.

XLIII

L'Église Santa Croce. — Le Panthéon florentin.

En quittant le palais des Offices, nous contournons le Palais Vieux pour nous engager dans le Borgo dei Greci, qui nous conduira en peu de minutes à la place de Santa Croce (la Sainte-Croix), notre plus prochain objectif.

Arrêtons-nous, chemin faisant, sur la place San Firenze (Saint-Florent), qu'ornent, à gauche une église du XVIIe siècle dédiée à saint Philippe Neri, le fondateur de l'Ordre de l'Oratoire, au centre le couvent, transformé de nos jours en tribunal civil et correctionnel, à droite un monument élevé en 1775 en l'honneur de l'archevêque florentin saint Antoinin et décoré de figures allégoriques, de Renommées sonnant de la trompette, d'Anges.

Au Borgo de' Greci, je salue au passage l'hospitalier palais des Peruzzi, où j'ai passé tant d'exquises soirées dans la plus sympathique des sociétés.

Après la place de la Seigneurie, il n'en est pas à Florence qui ait autant de caractère que celle de Santa Croce. Si la partie centrale, couverte de gravier et garnie de bancs de pierre, n'a pour ornement qu'une fontaine de marbre et le monument de Dante (par Pazzi, 1865; l'attitude est déclamatoire; l'aigle placé à côté du poète le fait ressembler à saint Jean l'Evangéliste; les lions ont l'air de singes); si le côté gauche n'est occupé que par des bâtisses de petites dimensions et sans apparence, le côté droit, avec ses vieilles maisons, à la façade ornée de peintures, aux étages soutenus par d'énormes consoles en bois, a véritablement grande tournure. Les fresques du palais de l'Antella, exécutées en vingt jours, à la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe, par treize peintres de talent, déroulent, dans un style brillant, des allégories ou des motifs d'ornementation.

Tout, sur la place de Santa Croce, parle du passé, quoique bien peu de vestiges du temps jadis y aient survécu. De combien de fêtes, de tournois, de réjouissances, n'a-t-elle pas été le théâtre! Ici l'éloquent prédicateur populaire saint Bernardin de Sienne a tenu Florence entière suspendue à ses lèvres; ici Julien et Laurent de Médicis sont sortis vainqueurs du tournoi de 1468, la *Giostra* (la joute), qui a été immortalisé par Politien, ou plutôt qui lui a inspiré un admirable poème, où il nous entretient de tout, sauf de ses héros. Ici de longues générations de joueurs de ballon (*il guoco del calcio*) ont fait assaut d'adresse. Plusieurs des maisons qui bordent la place évoquent également des souvenirs intéressants : l'une a servi de berceau à un écrivain et artiste célèbre du XVIe siècle, Raffaello Borghini, l'ami de Michel-Ange, de Vasari, et l'auteur du *Riposo*; une autre à un poète qui monta sur le trône pontifical, Urbain VIII (Maffeo Barberini). Combien est-il de villes qui aient ce privilège que chaque pas y foule ainsi une page d'histoire!

De même que l'église Santa Maria Novella proclame la magnificence de l'ordre de Saint-Dominique, de même l'église Santa Croce proclame celle de l'ordre rival, les Franciscains. Commencée en 1294, sur les plans d'Arnolfo del Cambio, l'église fut consacrée en 1442.

Eugène MÜNTZ.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA VISITATION (FRAGMENT), PAR MARIOTTO ALBERTINELLI (MUSÉE DES OFFICES)[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA PLACE DE L'ANNONCIATION[1] (PAGE 268).

A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE.

XLIV

Santa Croce (suite)

PORTRAIT DE DANTE, PAR GIOTTO[3].

Comme tant d'autres sanctuaires italiens, Santa Croce manquait d'une façade : il y a quelque trente-cinq ou quarante ans, un Anglais dont le nom mérite d'être conservé, Sloane, donna un demi-million pour que cette lacune fût comblée. Commencée en 1857, sur les plans de Matas, terminée en 1863, la façade — simple, digne, un peu froide, relevée par quelques incrustations en marbre rouge ou en vert de Prato — offre la disposition « tricuspidale » (trois frontons triangulaires), que beaucoup d'architectes eussent désiré voir adopter pour la cathédrale. De même que dans les églises de Pise et de Lucques, ou encore dans les églises du style jésuite, toute une partie de ce mur gigantesque dépasse la toiture, et par conséquent ne s'appuie contre rien et ne répond à rien.

L'intérieur de Santa Croce est vaste et léger, plein d'air et de lumière : pour toute polychromie l'alternance des pierres, d'un beau gris bleuté, avec le crépi blanc qui recouvre les parois, avec les briques rouges du carrelage, les vitraux signés de noms célèbres, et les fresques du chœur. Les arcades, qui reposent sur des piliers octogonaux, ont une ouverture énorme, presque effrayante, qui ne contribue pas peu à faire paraître l'église moins massive. Cette impression est encore augmentée par la suppression de la voûte en

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

2. *Suite.* — *Voyez t. XLIII, p.* 321 *et* 337; *t. XLV, p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321; *t. XLVI, p.* 161, 177 *et* 193; *t. LI, p.* 305, 321 *et* 337; *t. LXIII, p.* 129, 145 *et* 161; *t. LXIV, p.* 129 *et* 145; *t. LXVI, p.* 369, 385 *et* 401; *t. LXVII, p.* 289, 305 *et* 321; *t. LXVIII, p.* 241.

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierre, qui est remplacée par un faîtage en bois. Voilà donc la différence fondamentale entre le gothique italien et le gothique français, c'est-à-dire le vrai gothique, accentuée une fois de plus! L'arc ogival a été inventé — qui l'ignore! — pour donner plus d'élévation et d'ampleur aux voûtes de la nef; c'est sa principale, presque son unique raison d'être. Eh bien, en Italie, à tout instant l'on supprime ces voûtes, pour les remplacer par de simples faîtages, analogues à ceux des basiliques chrétiennes primitives. Dès lors, l'ogive n'est plus qu'un motif de décoration, non un élément constructif. Tel est le système que nous trouvons employé à Santa Croce, aussi bien que dans la cathédrale d'Orvieto et dans bien d'autres édifices.

L'extrémité orientale de l'église offre, comme Renouvier déjà l'a constaté, une disposition toute particulière : le transept, plus prononcé qu'à l'ordinaire, y a son mur oriental percé de sept arches, correspondant à autant de chapelles, celle du milieu, constituant l'arc triomphal et plus grande que les autres, forme une abside ronde avec voûte à nervures en écusson.

Santa Croce, le Panthéon florentin, contient peut-être — c'est Mme de Staël qui parle ainsi — la plus brillante assemblée de morts qui soit en Europe. Ici c'est Galilée, « qui fut persécuté par les hommes pour avoir découvert les secrets du ciel; plus loin, Machiavel, qui révéla l'art du crime, plutôt en observateur qu'en criminel, mais dont les leçons profitent plus aux oppresseurs qu'aux opprimés; l'Arétin, cet homme qui a consacré ses jours à la plaisanterie, et n'a rien éprouvé sur la terre de sérieux que la mort[1]; Boccace, dont l'imagination riante a résisté aux fléaux réunis de la guerre civile et de la peste; un tableau en l'honneur du Dante, comme si les Florentins, qui l'ont laissé périr dans le supplice de l'exil, pouvaient encore se vanter de sa gloire ».

A ces noms, grands entre tous, Mme de Staël a oublié d'ajouter celui de Michel-Ange, dont le mausolée, terminé en 1570, sur les plans de Vasari, est une œuvre d'art digne d'estime, en même temps qu'un éloquent témoignage de l'admiration professée pour le Buonarroti par ses compatriotes florentins.

Quant aux morts, qui, s'ils n'appartiennent pas, comme Dante, Machiavel et Michel-Ange, à l'humanité entière, comptent du moins parmi les plus éclatantes manifestations du génie italien, la liste en est interminable : ici reposent Ghiberti, Vasari et Bartolini, ailleurs Filicaja († 1707), l'auteur de l'admirable sonnet : « *Italia, Italia, o tu cui feo la sorte....* »

Le XIXe siècle n'a pas trop à rougir devant ses aînés : les poètes ou les artistes ensevelis à Santa Croce, Alfieri, Ugo Foscolo, Niccolini, Cherubini et Rossini, feraient bonne figure dans n'importe quel temple de la gloire; pour ne point parler de tant d'autres illustrations : les historiens Gino Capponi et Botta, l'abbé Lanzi, qui a le premier débrouillé le chaos de la peinture italienne, le graveur Raphaël Morghen, etc.

Une pensée pieuse a fait associer à ces mausolées ou à ces cénotaphes, qui éternisent, par des figures de marbre ou de bronze, soit les traits des défunts, soit le souvenir de leurs vertus ou de leurs talents, des inscriptions qui rappellent tous ceux qui ont bien mérité de la grande patrie italienne ou de la petite patrie florentine : Victor-Emmanuel, Napoléon III, Mazzini, Cavour, Garibaldi, Ricasoli, Manin, ont leur plaque commémorative à Santa Croce, tout comme l'annaliste Benedetto Varchi ou l'architecte-archéologue Canina.

Quelque respectable que soit l'intention, le résultat n'a pas toujours répondu aux efforts : rien de plus médiocre que le mausolée élevé de notre temps à Léon-Baptiste Alberti, l'illustre humaniste et architecte du XVe siècle; les deux génies, avec leurs cheveux bouclés en tire-bouchon, qui accostent la statue du défunt, sont d'un goût déplorable.

Autrefois le mausolée de rigueur pour les morts enterrés à Santa Croce, qu'ils fussent célèbres ou obscurs, se composait d'une dalle en marbre plus ou moins ornée, incrustée dans le pavement (au moment de la publication du *Guide Souvenir de Florence* de M. Marcotti, l'église ne comptait pas moins de 276 de ces dalles, comprises entre le XIVe et le XIXe siècle). Il y avait dans ce mode de commémoration une singulière inconséquence : ou bien le défunt, allant jusqu'au bout dans ses sentiments d'humilité, aurait dû se contenter de faire graver sur la plaque son nom tout au plus; ou bien il avait le désir de voir son image passer à la postérité, et dans ce cas il était véritablement irrationnel de placer la dalle sur le sol, où elle devait être rapidement usée sous les pas des fidèles. C'est en effet ce qui est arrivé : aujourd'hui la plupart des dalles anciennes ont perdu les inscriptions ou les ornements en relief dont elles étaient enrichies; on ignore jusqu'au nom des morts qu'elles recouvrent : *sine nomine corpus*.

Cependant la gloriole livrait de rudes assauts à la contrition et à l'humilité qui avaient distingué le moyen âge : dès le XVe siècle, Santa Croce reçut un certain nombre de mausolées, qui, loin de se développer humblement sur le sol, se dressèrent orgueilleusement contre les parois. Composés, au début, de la statue du défunt, et de statuettes d'anges ou de génies, dans un encadrement plus ou moins richement décoré, ces monuments furent enrichis, une centaine d'années plus tard, de figures allégoriques : c'est ainsi que les personnifications de l'Architecture, de la Sculpture et de la Peinture prirent place sur le tombeau de Michel-Ange. Depuis, cette adjonction est devenue la règle.

Aujourd'hui les mausolées alternent, dans les bas-côtés, avec les autels à frontons triangulaires ou semi-circulaires, plus lourds qu'imposants, élevés par Vasari.

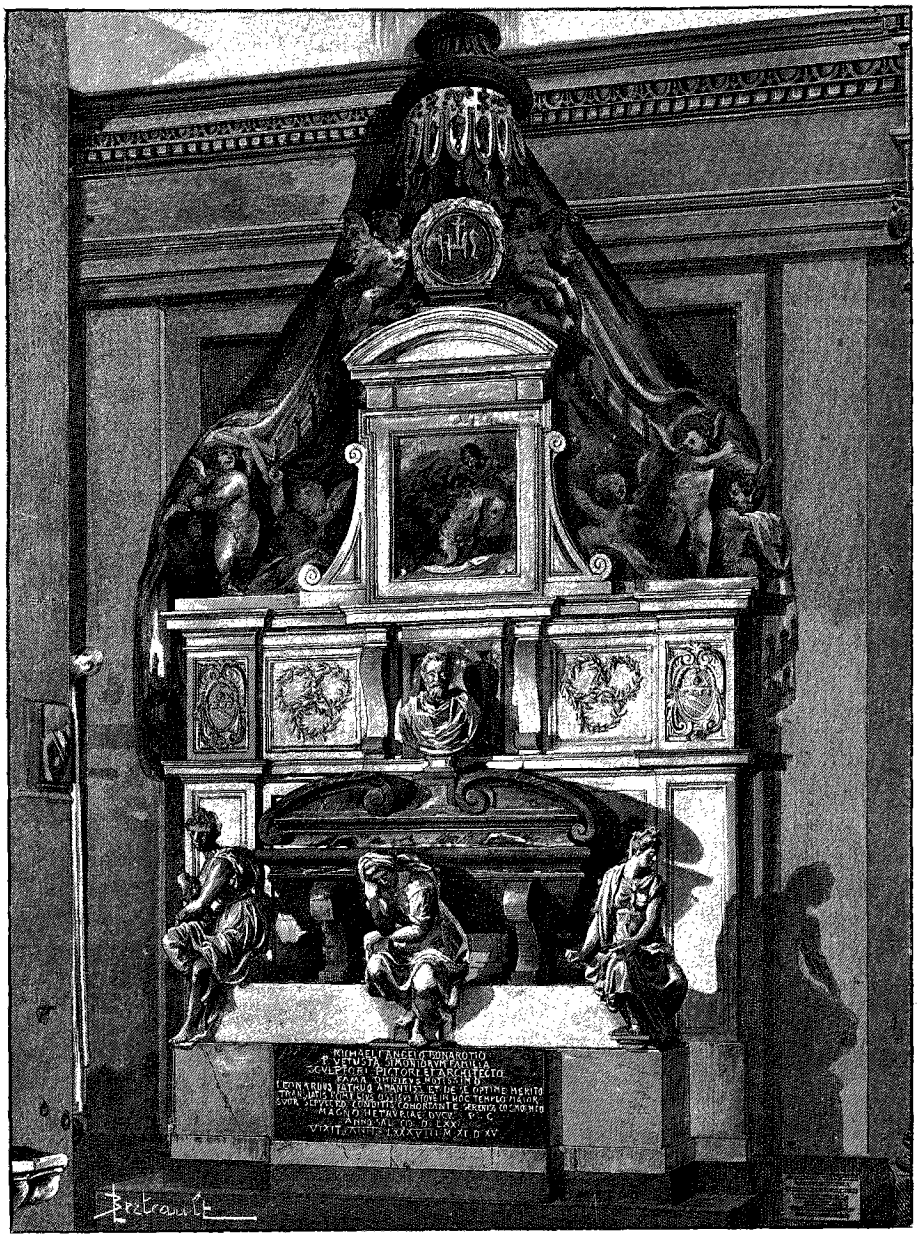
1. L'auteur de *Corinne* a confondu Léonard Bruni d'Arezzo, surnommé lui aussi l'Arétin, avec son compatriote le fameux pamphlétaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Signalons, à gauche, les monuments de Galilée, de l'archéologue Lami (statue debout), de Tavani, du ministre Fossombroni, de Marsuppini, d'Antonio Cocchi, de Raphaël Morghen (un haut-relief représentant le défunt étendu sur un sarcophage); à droite, ceux de Dante, d'Alfieri, de Machiavel (une femme assise sur un sarcophage et tenant le médaillon du défunt), de l'abbé Lanzi, de Bruni, de Leonardo Nobili.

Contre la façade ont pris place les mausolées de Gino Capponi (un buste, puis, près du sarcophage, une femme tenant une couronne), de Giovanni Targioni Tozzetti et d'Antonio Targioni Tozzetti, de Niccolini (une femme gigantesque tenant une chaîne brisée).

A diverses reprises j'ai dû signaler l'intérêt des inscriptions — latines ou italiennes, — dont nos voisins n'ont cessé jusqu'à nos jours d'orner les tombes même les plus humbles : Santa Croce nous fournirait l'occasion d'esquisser un cours d'épigraphie funéraire des plus curieux. Ici, comme toujours en pareille matière, la palme appartient à la concision : rien de plus éloquent que l'épitaphe tracée sur le mausolée élevé, en 1787, à Machiavel sur l'initiative de lord Cowper (de nouveau un Anglais mêlé à l'embellissement du sanctuaire florentin!) : *Tanto nomini nullum par elogium*, « nul éloge n'arrive à la hauteur d'un tel nom ».



LE TOMBEAU DE MICHEL-ANGE (ÉGLISE SANTA CROCE)[1].

A la suite de cette énumération des monuments funéraires de Santa Croce, se place tout naturellement l'analyse des sculptures qui les complètent. Les plus belles d'entre elles appartiennent au XVe siècle.

Voici tout d'abord trois pages célèbres du grand Donatello : *l'Annonciation*, dont la distinction touche à l'afféterie et qui, séduisante à distance, frappe, examinée de près, par la maigreur et la dureté; puis le fameux *Crucifix* de bois auquel Brunellesco déjà a reproché son réalisme, et la statue en bronze de *Saint Louis*.

Bernardo Rossellino est représenté par le mausolée de Leonardo Bruni, chancelier de la République florentine et humaniste célèbre († 1444). C'est un chef-d'œuvre, rien qu'à considérer l'ordonnance architecturale, qui est à elle seule une merveille. Pour soubassement, une frise de génies supportant des guirlandes, avec une tête de lion au centre; plus haut, posée sur des griffes de lion, la base du sarcophage, avec la face ornée de deux génies drapés volant, d'une pureté de contours et d'une noblesse d'attitude indicibles; plus haut encore, le sarcophage recouvert d'un riche drap de brocart, sur lequel est étendu le défunt, légèrement

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

incliné vers le spectateur, figure grave et sublime, telle que la sculpture n'en avait plus créé depuis Donatello. Deux aigles, les ailes éployées, se tiennent devant le sarcophage; leur tournure superbe rappelle les plus beaux modèles antiques. Rossellino s'est égalé ici aux maîtres les plus grands.

Non moins célèbre est le mausolée d'un autre chancelier de la République florentine, Carlo Marsuppini († 1455). Son auteur, le jeune Desiderio da Settignano, y brille par la vivacité et l'ingénuité, autant que Rossellino s'était signalé par la gravité.

Un autre quattrocentiste, Benedetto da Majano, s'est efforcé, dans ses bas-reliefs de la chaire, retraçant l'*Histoire de saint François d'Assise*, de rivaliser avec la peinture : il nous offre des tableaux à la fois sobres et mouvementés, et surtout bien en cadre. Le regretté Perkins déjà a constaté que l'un d'eux, la *Mort de saint François*, diffère peu du même sujet peint par Domenico Ghirlandajo pour la chapelle Sassetti, dans l'église de la Trinité, à Florence. Ce fait, ajoute-t-il, témoigne à quel degré les deux arts se confondirent entre les mains des sculpteurs du xve siècle. « Benedetto, dans son bas-relief, comme Ghirlandajo dans son tableau, représente le saint couché sur un brancard au milieu de l'église d'Assise; autour de lui, le clergé debout ou agenouillé et des enfants tenant des cierges et des encensoirs; derrière eux, la nef de l'église avec ses colonnes en perspective; tout au fond, l'autel, et au-dessus de l'arc qui sépare la nef du chœur, l'apothéose du saint, que deux anges transportent au paradis. »

Le tabernacle de Mino da Fiesole, exposé dans une sacristie, nous initie par contre à toutes les lacunes de ce talent inégal; Mino y montre une fois de plus qu'il ignore l'art de pondérer les masses, de faire harmonieusement alterner les pleins avec les vides; comme expression ses anges sont bien effacés, et comme exécution bien indécis.

Je passe sous silence une série d'autres statues ou bas-reliefs auxquels sont attachés les noms de Ghiberti, des della Robbia, de Michelozzo, de Pollajuolo : il faut savoir se borner, même quand il s'agit de maîtres de cette valeur.

XLV

Santa Croce (suite). — Les fresques de Giotto et de son école.

Pour la première fois depuis que nous parcourons Florence, le glorieux nom de Giotto di Bondone, le rénovateur de la peinture, s'offre à nous. Ce fut après son retour de Padoue, où il venait d'achever les fresques de l'église de la Madonna dell' Arena (ainsi vers 1305), que le maître accepta de décorer les chapelles appartenant à plusieurs familles de riches banquiers florentins, les Bardi et les Peruzzi (dont le dernier représentant, Ubaldino Peruzzi, l'ancien syndic de Florence, mort en 1891, vient de trouver un asile au pied de ces chefs-d'œuvre). Ses compositions, cachées sous le badigeon pendant plus d'un siècle (1714-1841), puis pieusement remises en lumière, retracent la *Vie de saint Jean-Baptiste*, de *saint Jean l'Évangéliste* et de *saint François d'Assise*.

Parmi les scènes de la vie de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste, deux surtout méritent d'être signalées : *le Festin d'Hérode* et *Saint Jean l'Évangéliste montant au ciel*. Sous un riche portique, dont l'ordonnance rappelle les monuments de l'antiquité, Hérode est assis à table avec deux autres convives; devant lui, un guerrier qui lui présente la tête de saint Jean-Baptiste; un peu plus loin, à droite, Salomé dansant; à gauche, un joueur de violon. Ce dernier est une de ces figures coulées d'un jet, une de ces inspirations de génie, telles qu'on en rencontre en si grand nombre dans l'œuvre de Giotto. Par la liberté de son attitude, par sa suavité, sa grâce inimitables, il annonce le joueur de guitare de Bernardino Luini, au Musée de Milan.

Saint Jean l'Évangéliste montant au ciel frappe par sa rare hardiesse, par son invention profondément originale. Du milieu d'un édifice soutenu par des colonnes, le saint s'élance dans les airs; le Christ vient à sa rencontre, suivi de onze apôtres émergeant à mi-corps d'une nuée; à l'approche de l'essaim divin, tout s'inonde de lumière. Dans le bas, des spectateurs étonnés ou ravis : l'un, un vieillard, à la physionomie sceptique, se penche sur la tombe vide; un autre, comme ébloui, se fait une visière de sa main; d'autres encore lèvent les mains au ciel en signe d'étonnement, ou les croisent sur la poitrine pour exprimer leur vénération.

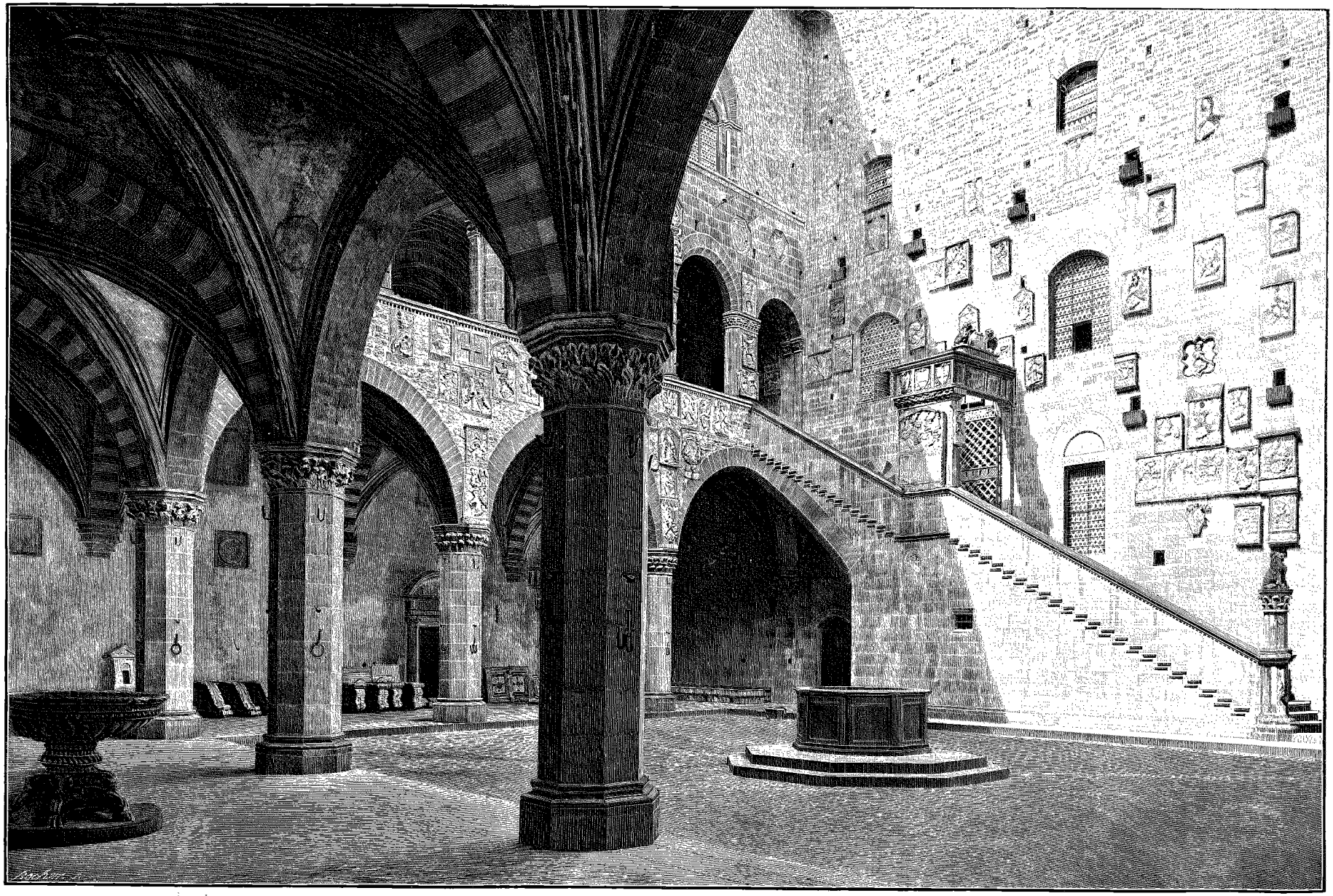
Dans la Vie de saint Francois, je relèverai la scène de *l'Épreuve du feu en présence du soudan d'Égypte*. Au centre, sur un trône élevé de plusieurs marches, le monarque faisant un geste pour ordonner à ses docteurs ou à ses magiciens d'entrer dans le bûcher allumé à ses pieds. Près de lui deux esclaves nubiens, au type et au costume d'une exactitude absolument irréprochables, les pendants des Tartares que l'on voit dans une autre fresque de Giotto, *l'Adoration des Mages* d'Assise. A l'extrême gauche, les faux docteurs, refusant d'accepter l'épreuve que leur propose leur adversaire saint François. Celui-ci, debout, du côté opposé, lève la droite vers le ciel, comme pour proclamer la toute-puissance du Dieu qu'il adore, et, transporté d'enthousiasme, se prépare à poser le pied dans les flammes. A côté de lui, un de ses compagnons joint les mains, comme partagé entre l'effroi et l'admiration.

Rien n'égale cette scène, où Giotto, avec une demi-douzaine de figures, a composé le drame le plus vivant, le plus éloquent.

Il est intéressant de comparer la fresque de Giotto au bas-relief sculpté sur la chaire de la même église, cent cinquante ans plus tard, par Benedetto da Majano. Le statuaire y est, de tout point, resté inférieur au peintre; sa composition est tourmentée et confuse.

Je ne citerai une autre scène de la même suite, *Saint François ressuscitant*, que pour signaler et la majesté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COUR DU BARGELLO (PAGE 266). — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des figures de vieillards que Giotto y a prodiguées, et l'ampleur, le jet puissant de ses draperies. C'est là un des progrès dont on fait d'ordinaire honneur à Masaccio : en réalité, celui-ci, dans les fresques du Carmine, n'a fait que compléter les modèles laissés par Giotto en se servant des ressources nouvelles que lui offraient les perfectionnements de la perspective.

A Santa Croce également, Giotto est représenté par un retable, dont les figures, des bienheureux ou des anges faisant de la musique, sont très pures et très belles, véritablement séraphiques.

Les fresques de Santa Croce sont précieuses en ce sens qu'elles nous permettent de mesurer l'abîme qui sépare l'élève du maître, Taddeo Gaddi de Giotto. Gaddi a une manière dure, sèche et guindée; ses figures semblent le plus souvent être en bois; leurs mouvements sont raides, leurs expressions prétentieuses. Le sentiment si vif de la réalité qui distinguait Giotto a disparu. Dans la *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne*, le saint, malgré sa barbe blanche, a la physionomie d'un jeune homme; il est mal posé sur le sol, comme tous les acteurs de la scène. Chez les figures principales on chercherait en vain l'animation, si vraie et si noble, que Giotto a mise dans la scène correspondante de la Madonna dell' Arena, à Padoue; quant aux figures accessoires : le serviteur qui suit Joachim en tenant d'une main un panier, de l'autre un bâton, au bout duquel est accroché un agneau, puis les trois compagnes de sainte Anne, elles sont empreintes de trivialité ou de banalité.

Non moins prosaïque est *l'Adoration des bergers*. Un des acteurs, aux traits vulgaires, est couché sur le sol; il se retourne sans se déranger vers l'ange qui lui annonce la bonne nouvelle. Impossible d'imaginer une conception plus mesquine.

Les fresques peintes par Giovanni da Milano, dans une autre partie de l'église, la chapelle Rinuccini (1365 et années suivantes), pèchent, autant que celles de Taddeo Gaddi, par la dureté du coloris, l'imperfection des types. Mais ces défauts sont rachetés par la recherche de la vie et parfois par un réel sentiment de la grandeur.

L'*Expulsion de saint Joachim* est une scène vraiment imposante : dans une basilique à cinq nefs se presse la foule des fidèles; au centre, le grand prêtre repoussant l'offrande de saint Joachim; à droite, des vieillards prosternés; puis, dans le bas-côté, des femmes — à la tournure fière — debout avec des agneaux sur les bras; à gauche, des hommes présentant d'autres agneaux; enfin, plus loin, faisant face aux femmes, des hommes debout, attendant leur tour avec recueillement.

C'est une page pleine de ce que l'on pourrait appeler des intentions rythmiques; les différents actes de la solennité sont habilement opposés les uns aux autres.

La *Présentation de la Vierge au temple* renferme également quelques traits indiquant un talent distingué : l'attitude inspirée de la jeune fille montant les degrés du temple, puis de belles figures d'hommes et de femmes.

Giovanni da Milano se sent mieux à l'aise dans les scènes nombreuses et mouvementées que dans les scènes ne comportant qu'un petit nombre de personnages et une action qui n'a rien de violent ou de pathétique. Cette circonstance, jointe à tant d'autres, nous autorise à affirmer que l'École de Giotto était surtout une école de dramaturges, tandis que l'École de Sienne était une école de lyriques.

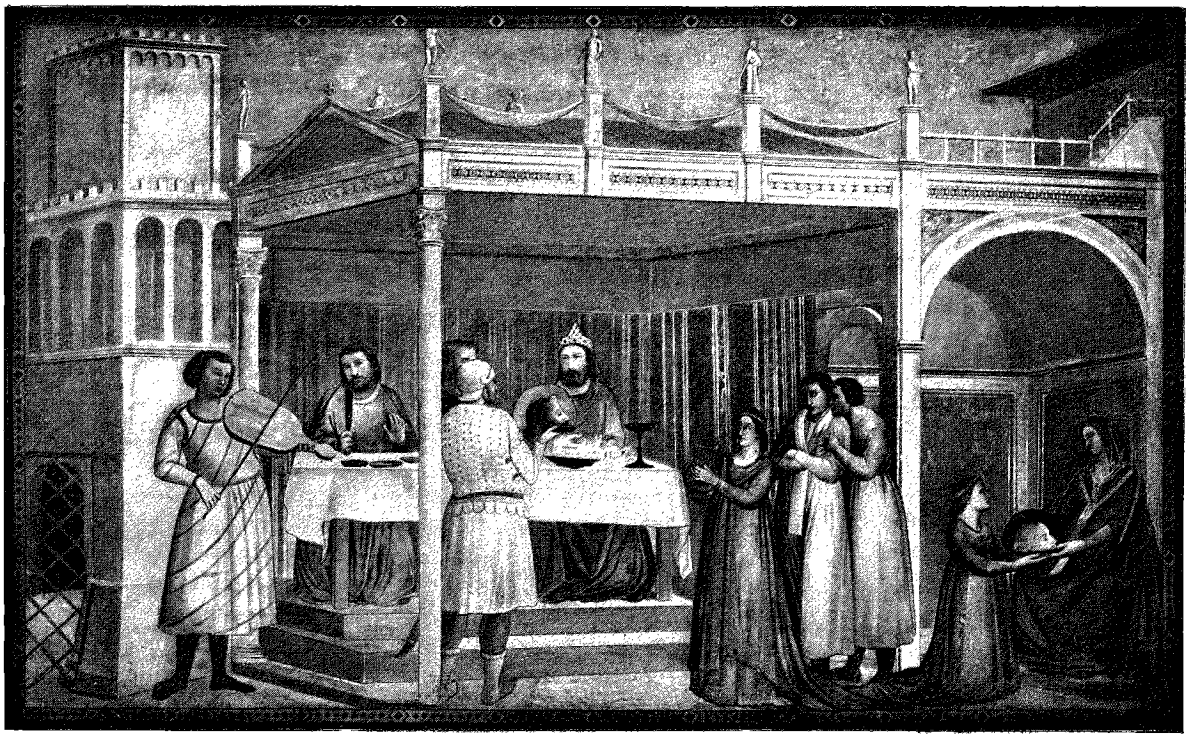
La *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne*, la *Naissance de la Vierge*, *la Madeleine aux pieds du Christ*, révèlent l'embarras de l'artiste toutes les fois qu'il s'agit de remplir un cadre déterminé avec un petit nombre de figures. Les personnages paraissent gênés dans leurs mouvements; ils sont ce que l'on appelle mal en cadre. Enfin la composition et les types redeviennent archaïques comme ils l'étaient avant Giotto.

Des journées, que dis-je! des semaines, seraient nécessaires pour étudier, pour méditer, comme elles le mériteraient, tant de compositions célèbres; inappréciables, les unes comme documents historiques, les autres comme manifestations d'un art parvenu à son apogée. Mon vénéré ami, le baron de Liphart, qui passa à Florence quelque vingt ans, s'était proposé de rédiger un inventaire raisonné de toutes les richesses de Santa Croce : malgré un labeur assidu, il est mort avant d'avoir mené à fin l'entreprise. Aussi bien voulait-il éclaircir tous les doutes, déterminer la part qui revenait à chaque maître dans ce vaste travail d'embellissement. Mon ambition va moins loin : il me suffira d'avoir suscité chez mes lecteurs le désir de faire une station prolongée dans l'antique église franciscaine, qui est un musée en même temps qu'un sanctuaire. Libre à chacun de s'attacher ensuite, selon ses préférences, aux trécentistes, aux quattrocentistes ou aux champions de l'Age d'Or, aux sculpteurs, aux peintres, ou aux décorateurs. La matière est infinie, et chacun est assuré de pouvoir y satisfaire pleinement ses aspirations.

Nous ne pouvons pas ne pas nous arrêter devant le mausolée en marbre blanc qui s'élève près de la chapelle des Médicis : il provient du ciseau d'une artiste française très distinguée, Mlle de Fauveau[1]. La donnée est élégante, un peu prétentieuse, pour ne pas dire coquette; mais il ne nous déplaît pas de voir une jeune fille, qui rend hommage à la mémoire d'une autre jeune fille, déployer toutes les grâces féminines. Dans le bas, un sarcophage; au-dessus, une sorte de baldaquin gothique, au fond duquel la défunte, sculptée en

1. Voyez sur Mlle de Fauveau l'article publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* (juin 1887), ainsi que *les Peintres provinciaux de l'ancienne France*, du marquis de Chennevières (t. I), et la *Revue de l'Art chrétien*, de 1857, p. 558.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE FESTIN D'HÉRODE, PAR GIOTTO (ÉGLISE SANTA CROCE)[1] (PAGE 260).

haut relief, et presque de grandeur nature, s'élance vers les cieux. Sous ses pieds se développe, sculpté en bas relief, l'incomparable panorama de Florence. L'inscription porte bien avec elle sa date : « Louise Favreau, née à la Guadeloupe en MDCCCXXXIII. Elle avait XVII ans. A leur fille chérie, Pierre et Emma Favreau. — Frater et soror H. et F. de Fauveau sculpserunt Florentiæ anno domini MDCCCLVI. »

XLVI

Santa Croce (suite). — Le cloître. — La chapelle des Pazzi.

Les dépendances de Santa Croce, la sacristie, la chapelle des Médicis, celle des Rinuccini, le cloître, la chapelle des Pazzi, ne sont pas moins riches en œuvres d'art que le sanctuaire lui-même : terres cuites des della Robbia, grilles en fer forgé, avec un couronnement à jour composé de feuillages, élégantes marqueteries en bois, peintures de l'École de Giotto, s'y succèdent sans interruption et s'y font valoir.

Le cloître, avec ses pelouses émaillées de fleurs et ses cyprès nains taillés en buisson, mêle une note verte, d'une fraîcheur délicieuse, à tant de souvenirs du passé, à tant de hautes conceptions. Dans ce cadre aussi riant que l'autre — je parle de l'intérieur de la basilique — est sévère et solennel, la mort perd quelque chose de son horreur. Et cependant c'est par légions que se comptent ici ses victimes : partout, dans les galeries, contre les murs de l'église, se dressent d'innombrables plaques ou cippes ornés de bustes, de médaillons, de bas-reliefs allégoriques, proclamant les vertus des défunts ou exprimant les regrets des survivants. Les tombeaux d'artistes dominent ; mais chacun ici se croit en droit de prétendre à la gloire, à l'immortalité. Une épitaphe latine, en latin cicéronien, ne proclame-t-elle pas les titres d'un apothicaire, qui ne fit pas œuvre de charlatan (*pharmakeion fecit non circumfoream*), mais cultiva la haute médecine (*sapientioris medicinæ sequax*) ! L'auteur de l'épitaphe, cédant au besoin de dramatiser, qui est propre à un si grand nombre de ses confrères, représente son héros comme une victime de la méchanceté humaine : « ayant été persécuté injustement (*immerita expertus*), il en ressentit, ajoute-t-il, tant de douleur, qu'il ne put supporter plus longtemps la vie ».

Au fond du cloître se dresse un édifice qui n'est pas seulement le chef-d'œuvre d'un grand artiste, mais qui forme en même temps une date dans l'histoire de l'art : c'est là, dans cette célèbre chapelle des Pazzi, que Brunellesco a déployé tout ensemble la noblesse des lignes et la richesse d'ornementation dont il avait dérobé le secret aux anciens Romains.

On a longtemps cru que la chapelle des Pazzi avait été commencée en 1420, ce qui eût encore ajouté au mérite de Brunellesco ; mais il résulte des recherches de M. de Fabriczy que le début des travaux ne remonte qu'à 1429 ou 1430 ; si le gros œuvre était achevé en 1442, la décoration ne fut entreprise que pendant les années suivantes, principalement sous la direction de Giuliano da Majano ; ce fut vers 1469 seulement que ce

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

joyau de l'architecture de la Première Renaissance put être livré à l'admiration du monde artiste.

Tout, dans ce noble monument, rappelle l'antiquité, rien le moyen âge; on dirait que Brunellesco y a entendu faire table rase de toutes les traditions que lui avaient léguées ses prédécesseurs immédiats. Ce beau portique, avec ses colonnes monolithes (peut-être encore un peu grêles) en *pietra di macigno*, ses caissons à rosaces, sa frise à chérubins (sculptée, affirme-t-on, par Donatello), ses pilastres, ses oves, ses pectens, ferait bonne figure à Rome, à côté des plus riches et des plus pures créations du Haut Empire. La coupole, par contre, d'un galbe simple et élégant, nous reporte aux modèles laissés par le Bas Empire.

L'intérieur, aux proportions amples, à la décoration sobre plutôt que riche, a pour principal ornement les médaillons en terre cuite émaillée de la coupole — *les Évangélistes* — modelés par Luca della Robbia. Ce sont des figures austères, solennelles, concentrées sur elles-mêmes, presque byzantines par la gravité de l'expression et de l'attitude. On sent une inspiration soutenue, un vrai tempérament de sculpteur, une pensée forte et généreuse, développant sans effort le thème donné. L'artiste n'y a pas reculé devant les attitudes les plus compliquées : telle est celle de saint Mathieu, assis, un pied nu posé sur le sol, l'autre pied placé dessous, tournant la plante du côté du spectateur. Et voilà que tout à coup aux côtés du même saint paraît un ange d'une rare élégance, de même qu'aux côtés de saint Jean on découvre un aigle d'une tournure superbe.

PORTRAIT DE MICHEL-ANGE DANS L'EXTRÊME VIEILLESSE, D'APRÈS LE CROQUIS DE FRANCESCO DA OLANDA [1].

XLVII

Le Bargello, Palais du Podestat ou Musée national.

A l'intersection de la via Ghibellina et de la via del Proconsolo s'élève le Bargello ou Musée national.

Ce sombre monument remonte, quant à son plan, au XIIIe siècle; mais il n'a reçu sa forme actuelle que plus tard et n'a été achevé qu'en 1345, par les architectes Benci di Cione et Neri di Fioravante. Occupé pendant de longues générations — de 1261 à 1502 — par le Podestat, il devint au XVIe siècle la résidence du *Bargello* (en français : *barigel*), c'est-à-dire du chef des sbires, et fut transformé en prison. Barigel, sbires, geôliers, tortionnaires, ont disparu depuis longtemps, mais le nom est resté. Grâce à d'ingénieux travaux d'appropriation, commencés en 1857 et menés à fin en 1865, un musée — le plus pittoresque, à coup sûr, de Florence — a pris place dans les salles et les cachots qui ont abrité jadis tant de misères et de souffrances.

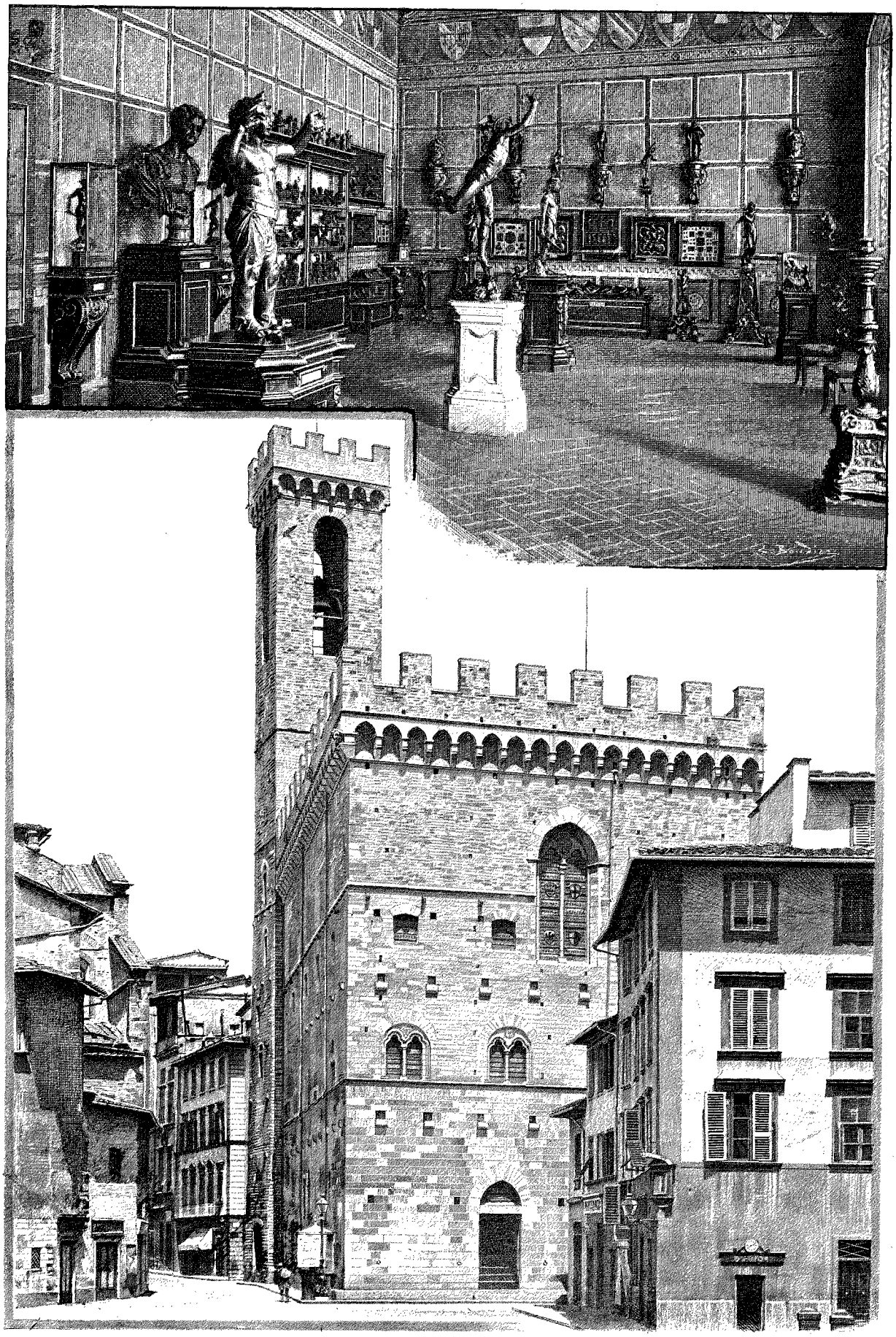
Le Bargello, isolé de toutes parts, n'est percé, à l'extérieur, que de rares ouvertures, assez irrégulièrement disposées du côté de la Via del Proconsolo, plus symétriques du côté de la Via Ghibellina, où elles dessinent deux étages. Les murs, tout mouchetés par les restaurations, sont couronnés par des mâchicoulis. Une tour élevée, dont la cloche donnait autrefois la réplique à celle du Palais Vieux, rappelle la destination de l'édifice, qui était avant tout une forteresse.

Pendant que je prends ce léger croquis, en attendant que le musée s'ouvre, le clocher du campanile sonne 10 heures; la porte bardée de fer gémit sur ses gonds, et, après avoir acquité, bien entendu, le tribut que l'administration des musées florentins impose à tous les visiteurs, je pénètre dans une première salle, voûtée en ogive, vaste et cependant sombre : la salle d'armes. Dès les premiers pas on s'aperçoit que les très habiles décorateurs à qui est échue la mission de faire un musée de l'antique Bargello, ont tenté de mettre le contenant en harmonie avec le contenu. De même qu'au Musée germanique de Nuremberg, ce modèle si remarquable, le cadre fait revivre l'époque à laquelle appartiennent les séries exposées dans chaque salle, avec cette différence qu'au Bargello la sobriété et la sévérité dominent invariablement.

La salle d'entrée est consacrée, je l'ai dit, aux armes : toutes les formes des engins de destruction y sont représentées; mais ce qui vaut mieux, beaucoup d'entre elles constituent en même temps des chefs-d'œuvre de goût ou de fini. Avec les massifs boulets de pierre, avec les lances ou les hallebardes, dont la trempe fait le principal prix, alternent les cuirasses gravées par les armuriers de Milan, les haches d'armes aux fines ciselures, les arquebuses damasquinées ou incrustées de nacre, les épées à la poignée d'acier fouillée comme un bas-relief d'ivoire, les casques surmontés de chimères, pour ne point parler du gigantesque canon aux riches ornements, chef-d'œuvre de ces fondeurs du XVIe ou du XVIIe siècle, qui, à l'instar des Keller, s'entendaient également à jeter une bombarde ou une statue, ni des trophées et des écussons suspendus aux murs, en compagnie d'une vieille peinture représentant une Madone.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE BARGELLO. — LA SALLE DES BRONZES. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une salle plus petite, située à côté de la précédente, renferme des selles brodées, des drapeaux et des armes ou ornements analogues.

La cour, dans laquelle nous pénétrons en sortant de la salle d'armes, forme le décor le plus fier et le plus original qui soit à Florence : ses arcades, ses piliers massifs, son pavement en briques posées de champ et recouvertes de mousse, ses fenêtres bilobées, sa loge ouverte, son escalier si raide et si monumental, composent un cadre dans lequel les ornements proprement dits ne peuvent qu'acquérir une rare intensité d'effet : ils relient et harmonisent, malgré la diversité de leur origine, et la margelle du puits, et les énormes baignoires, l'une en vert antique, l'autre en porphyre, et les lions de pierre (sur le dos d'un desquels se prélasse pour le quart d'heure un magnifique chat noir, qui semble tout fier de sa parenté avec le roi des animaux), et les écussons sculptés et coloriés incrustés sur les parois, sur les voussures, souvenirs des plus illustres familles florentines, pierres parlantes.

Si la peinture règne sans partage à Florence dans trois grands musées — les Offices (qui n'ont conservé en fait de sculptures que des antiques), le palais Pitti, l'Académie des Beaux-Arts — la sculpture, moins envahissante, s'est contentée d'un seul asile : le Musée national; mais elle y brille d'un éclat exceptionnel. De même que l'oratoire d'Or San Michele, et avec plus de prodigalité encore, le Musée national nous fournit une série d'anneaux destinés à compléter cette vaste chaîne qui correspond aux évolutions de la sculpture florentine. Les plus grands des quattrocentistes et des cinquecentistes y comptent chacun quelque page maîtresse.

Depuis mon dernier voyage à Florence, la collection a été remaniée de fond en comble : aussi, loin de pouvoir servir de cicérone à mes lecteurs, suis-je forcé de me livrer à toutes sortes d'investigations pour découvrir des morceaux classiques, que j'aurais autrefois trouvés les yeux fermés.

Tout a-t-il été bénéfice dans ce remaniement? Il est permis d'en douter. Autrefois le rapprochement de certaines sculptures offrait des contrastes piquants. C'est ainsi qu'en plaçant l'un près de l'autre le *David* de Donatello et le *David* de Verrocchio, on avait obtenu une antithèse caractéristique pour l'étude des deux maîtres. Autant le premier paraissait large et souple, exubérant de jeunesse et de poésie, autant le second paraissait serré et anguleux; on aurait dit un berger de Virgile en face d'un méchant gamin de Florence. Aujourd'hui le chef-d'œuvre de Donatello orne la salle consacrée à ce maître, tandis que son ancien voisin est resté à l'étage supérieur, dans la salle des bronzes.

Les arcades qui communiquent avec la cour et les deux salles adjacentes du rez-de-chaussée sont consacrées aux sculptures des XIVe, XVe et XVIe siècles, sans distinction de maître. Ici Michel-Ange compte une série de morceaux trop connus pour qu'il soit nécessaire de les apprécier : le *Masque de Satyre*, qui attira sur lui l'attention de Laurent le Magnifique, le médaillon avec *la Vierge, l'enfant Jésus et le petit Saint Jean-Baptiste*, un des rares ouvrages où il se soit attaqué au bas-relief et où il ait réussi à marier harmonieusement ses lignes; puis la statue de *Bacchus*, inspirée d'un antique autrefois conservée à Rome; le buste inachevé de *Brutus*, d'une si fière tournure; et le groupe, également inachevé, du *Génie victorieux*, une des épaves du mausolée de Jules II.

A signaler encore, au rez-de-chaussée, la cheminée sculptée par Benedetto da Rovezzano pour le palais Rosselli del Turco, et diverses autres productions de ce ciseau édulcoré; puis l'*Adam et Ève* de Bandinelli, la *Fiorenza* de Jean Bologne.

L'escalier extérieur donne sur la loge ouverte où ont pris place plusieurs cloches, et sur la salle, haute et vaste comme une nef d'église, où règne Donatello.

Jadis les bas-reliefs sculptés par ce maître et par Luca della Robbia pour la tribune des orgues du Dôme se trouvaient ici, avec plusieurs des sculptures actuellement exposées au rez-de-chaussée; depuis elles ont été transportées au *Museo dell' opera del Duomo*. Mais il reste dans la salle assez de chefs-d'œuvre pour proclamer le génie du grand artiste qui a été, avec Brunellesco, le vrai fondateur de la Renaissance. Voici, pour choisir entre vingt autres, le buste, en terre cuite polychrome, de Niccolo da Uzzano, le célèbre homme d'État florentin. Il est criant de vérité; on dirait un moulage pris sur nature, si le moulage pouvait rendre l'animation, la fougue, la passion. Le *Saint Georges* d'Or San Michele a également pris place ici (il a été remplacé dans la niche de cet oratoire par une copie).

Les deux salles suivantes rappellent un épisode douloureux pour un visiteur français : elles nous obligent à évoquer le souvenir d'un de nos compatriotes assez ennemi de son pays pour le déshériter au profit de l'étranger. Comme on ne doit aux morts que la vérité, je raconterai sans ambages que le Lyonnais Carrand († 1889), moitié marchand, moitié amateur, avait formé une collection des plus importantes, dont beaucoup de pièces, et tout particulièrement le *flabellum* de Tournus (IXe siècle), jouissaient d'une célébrité européenne.

Froissé par les événements politiques, qui n'avaient pas tourné à son gré, il se retira en Italie (à Pise d'abord, à Florence ensuite), emportant avec lui ses séries. Il y a quelque dix ans, Frédéric Spitzer, qui n'apportait pas moins d'ardeur, mais plus de libéralité, dans la conquête des œuvres d'art, réussit à lui arracher, à prix d'or, les plus belles épées de sa collection. Le reste, c'est-à-dire les ivoires, les bronzes, les majoliques, etc., a été légué par Carrand au Musée national de Florence. Quelque affligeante que sa détermination soit pour notre pays, elle n'a du moins pas été préjudiciable aux intérêts de la science; les Italiens et étrangers peuvent étudier commodément, au Musée national, ces suites incomparables.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si je voulais décrire les trésors du Musée national, vitrine par vitrine ou même salle par salle, il me faudrait un volume et je risquerais fort de négliger plus d'une pièce curieuse. Mon rôle est de mettre en lumière quelques types, non de les inventorier tous.

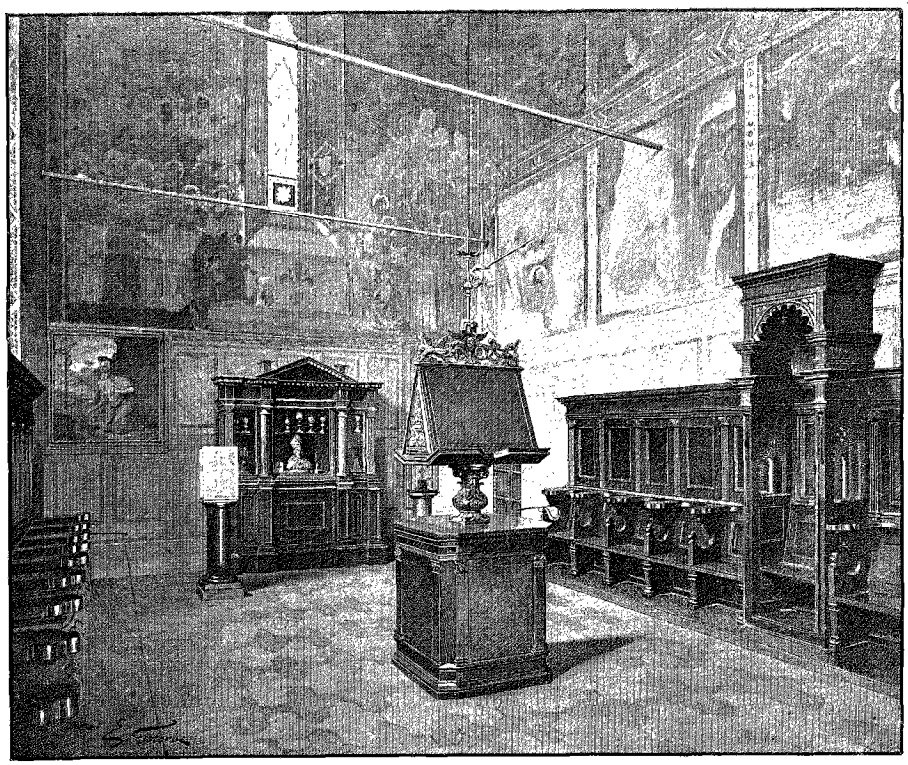
Le bon grain et l'ivraie sont d'ailleurs mêlés ici comme dans tous les musées où le point de vue historique l'emporte sur l'esthétique : dans le voisinage de superbes, d'inappréciables cristaux de roche, se prélassent d'horribles sculptures en ambre. A cette dernière catégorie se rattachent les trois hauts reliefs en cire de Zumbo, représentant des *Scènes de la peste*, avec des cadavres en décomposition et des détails dégoûtants.

Laissant de côté la collection des ivoires, avec la précieuse selle du XIVe siècle, et une foule d'autres morceaux merveilleux, les coffres de mariage (*cassoni*) ornés de peintures par des maîtres célèbres, ou couverts de riches sculptures, les cristaux de roche, les émaux, les broderies et les étoffes, les fers forgés, le visiteur devra se recueillir dans la chapelle d'abord, ensuite dans les deux salles consacrées aux bronzes.

La chapelle s'honore d'un cycle de peintures auquel, malgré toutes les controverses, le nom de Giotto est et demeurera attaché. Ce fut probablement vers 1302, après son retour de Padoue, que l'illustre rénovateur de la peinture mit la main à ces compositions, dont plusieurs ont été très certainement terminées par ses élèves, et peut-être même après sa mort. Les sujets dont il fit choix ou qui lui furent indiqués sont : les *Scènes de la vie du Christ*, de la *vie de sainte Marie-Madeleine* et de *sainte Marie d'Égypte*, *l'Enfer* et *le Paradis*. Celle de ces fresques qui représente le Paradis doit sa célébrité à la présence de Dante, que Giotto a représenté parmi la foule des élus, debout à côté de son maître Brunetto Latini. C'est, autant que l'on en peut juger à travers les retouches modernes, une figure juvénile, d'une beauté, d'une noblesse admirables, au nez aquilin, au front haut et pensif, au regard à la fois fier et doux.

Les deux salles des bronzes contiennent la plus extraordinaire réunion de statues, de bustes, de bas-reliefs, de médailles, d'ornements de toute sorte, qu'ait produite l'art de la Renaissance : Brunellesco, Ghiberti et Donatello, Bertoldo, Pollajuolo, Vecchietta, Benvenuto Cellini et Jean Bologne, sont représentés par des œuvres hors ligne, parmi lesquelles brillent d'un éclat incomparable les deux bas-reliefs avec le *Sacrifice d'Isaac*, exécutés en 1403, pour les portes du Baptistère, et le *David* de Verrocchio.

Le second étage ne renferme pas moins de merveilles : deux salles y sont consacrées aux sculptures en marbre ; et, pour faire saisir toute l'importance des séries qui y sont réunies, je me bornerai à énumérer les noms de leurs auteurs : Luca della Robbia, Benedetto da Majano, Mino da Fiesole, Antonio Rossellino,



LA CHAPELLE DU BARCELLO [1].

Civitali, Desiderio da Settignano, Verrocchio, Michel-Ange, Jacopo Sansovino, bref, l'élite des maîtres qui ont assuré la supériorité à la sculpture florentine des quattrocento et cinquecento.

Dans la salle des sceaux, je signalerai les *Chasses de Louis XV*, exécutées aux Gobelins, d'après les cartons d'Oudry, série d'une finesse et d'une fraîcheur incomparables, telle qu'aucun des exemplaires conservés en France n'en approche ; puis les salles consacrées aux terres cuites émaillées et aux faïences. On se fatigue de regarder, on ne se lasse pas d'admirer.

A deux pas du Bargello, dans la via Ghibellina, une œuvre d'art, que nous n'avons pas le droit de négliger, réclame notre visite. C'est l'*Expulsion du duc d'Athènes*, peinte, en 1343, par Giottino. Arrivé devant la

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte du local de la *Società filarmonica*, qui abrite cette peinture, je commence par préparer une longue explication pour faire comprendre le but de ma visite au marchand de fleurs qui se tient à l'entrée de la maison; mais, dès les premiers mots, sans sourciller, le *fiojaro* quitte la couronne qu'il est en train de tresser, prend une clef, me fait monter quelques marches d'un bel escalier moderne, et introduit la clef dans la serrure d'une porte cintrée. Je m'attends

LA NAISSANCE DE LA VIERGE, PAR ANDREA DEL SARTO (ÉGLISE DE L'ANNONCIATION) [1] (PAGE 270).

à pénétrer dans quelque caveau des anciennes prisons pour dettes, les *Stinche*, autrefois installées dans l'édifice même que la Société philharmonique fait aujourd'hui retentir d'accords joyeux. Erreur! déception! Cette porte n'est autre chose en réalité que le volet destiné à protéger la fresque, qui est peinte sur le mur même de l'escalier. Si la composition est excessivement ruinée, elle est du moins, ce semble, pure de toute retouche. Mais l'art n'y gagne rien : Giottino ne s'est montré satirique que par l'intention, non par le résultat; en tant que caricaturiste, il ne s'est même pas élevé au-dessus des rudiments de cet art.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

XLVIII

La place et l'église de l'Annonciation.

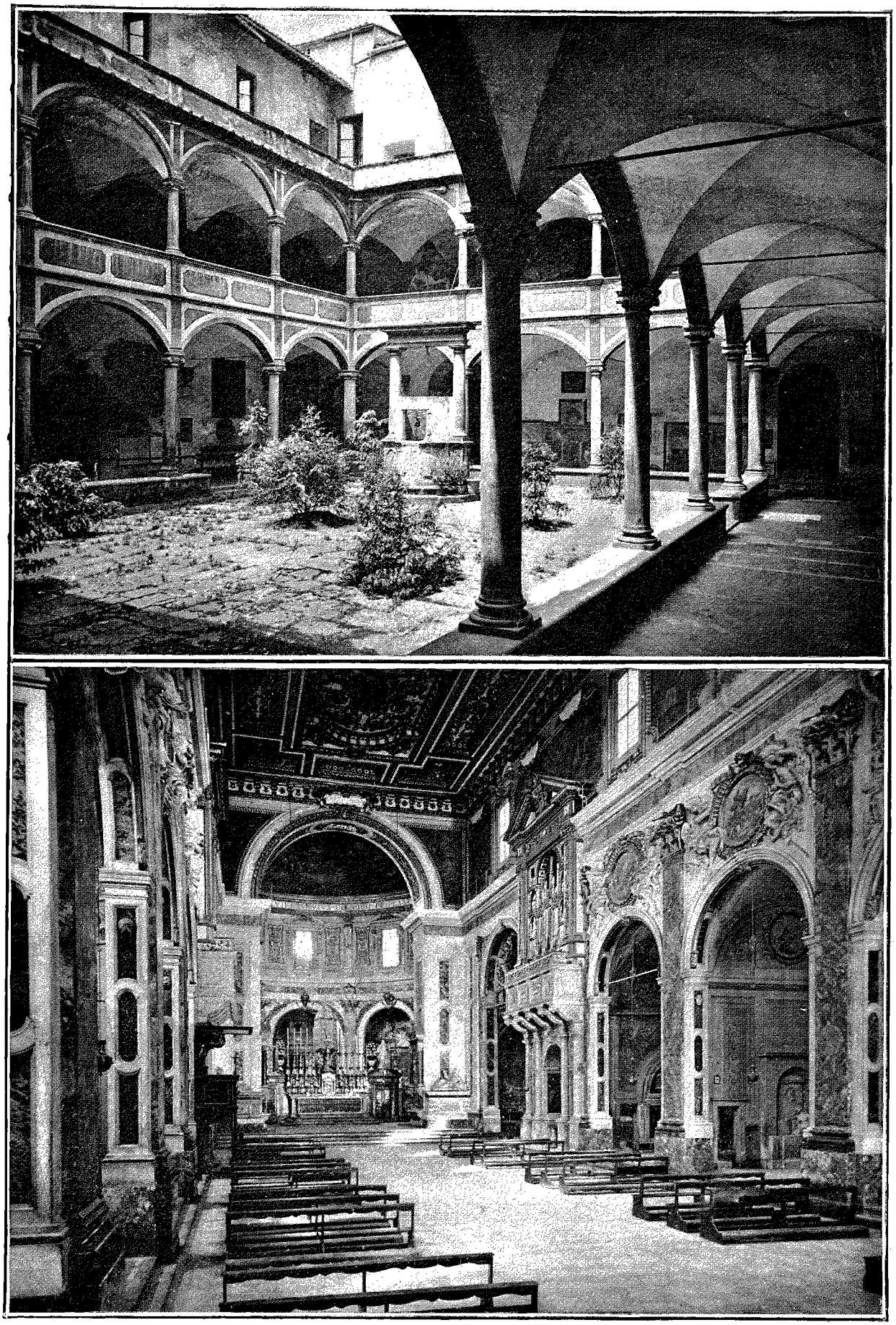
La place de l'Annonciation, une des plus spacieuses de Florence, a de la tournure, presque de la grandeur. Au centre, la statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier, par Jean Bologne; plus loin, deux fontaines, avec des figures de Tacca; à droite, l'hôpital des Enfants trouvés, dont le plan se rattache à Brunellesco; à gauche, un portique composé par Antonio da San Gallo; au fond, l'église qui a donné son nom à la place.

On affirme que l'hospice des *Innocenti* (les Enfants trouvés) est le plus ancien établissement de ce genre créé en Europe (la construction fut décrétée en 1421). Ce qui est certain, c'est que l'édifice (que nous avons déjà mentionné à propos de la loge de Saint-Paul) doit à son architecte, le grand Brunellesco, une illustration non moins haute. La construction est des plus simples : sur un soubassement se développe un portique ouvert, léger, clair, gai; au premier étage, des fenêtres reposant directement sur le bandeau qui règne sur toute la longueur de l'édifice; au-dessus de ces fenêtres, des frontons triangulaires. Ce qu'Orcagna avait confusément entrevu dans la Loge des Lanzi, Brunellesco l'a réalisé avec une incomparable sûreté dans cette Loge, qui a servi de type pour une infinité de constructions similaires.

L'hospice ne doit pas moins de célébrité aux terres cuites vernissées d'Andrea della Robbia : des Enfants emmaillotés. Aucun maître n'a aussi bien représenté l'enfant, naïf, embarrassé de ses mouvements, avec ses formes encore un peu indéterminées.

Il sera difficile à un artiste, à un amateur, de renoncer à pénétrer dans l'intérieur : une page précieuse entre beaucoup d'autres l'y attire : l'*Adoration des Mages* avec le *Massacre des Innocents*, peinte en 1488

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ÉGLISE DE L'ANNONCIATION ET CLOÎTRE DE LA « BADIA ». — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par Domenico Ghirlandajo : le maître y a uni à la précision du dessin la recherche et l'entente des effets pittoresques.

L'église de l'Annonciation — *l'Annunziata*, tout court, comme on dit à Florence, — ou encore l'église des Servites, — date, dans ses parties principales, du XVe siècle et rappelle le talent des habiles architectes Michelozzo, Manetti et Léon-Baptiste Alberti. Malheureusement de prétendus embellissements, entrepris au XVIIe siècle, ont terriblement défiguré l'œuvre des quattrocentistes. On trouvera l'analyse de celle-ci dans une série de publications spéciales. Ici je n'insisterai que sur le principal des ornements de

PORTRAIT D'ANDREA DEL SARTO PAR LUI-MÊME (MUSÉE DES OFFICES) [1].

l'Annunziata : les fresques d'Andrea del Sarto. De 1509 à 1514, le maître, qui en était à ses débuts, peignit dans le petit cloître, à côté des compositions de Cosimo Rosselli et de Baldovinetti, diverses scènes destinées à illustrer la vie de saint Philippe Benizzi, le fondateur de l'ordre des Servites (XIIIe siècle), à savoir : *Saint Philippe donnant sa chemise à un lépreux*, *les Blasphémateurs foudroyés*, *Saint Philippe guérissant une femme possédée*, *Saint Philippe guérissant deux enfants*, *l'Adoration des reliques du saint*, auxquelles il donna pour complément *l'Adoration des Mages* et *la Naissance de la Vierge*. Ai-je besoin de rappeler combien il a mis de grâce, de vivacité ou de langueur dans ces compositions, qui sont, tout bien pesé, son chef-d'œuvre !

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

XLIX

Le palais d'un conspirateur. — Hospices et théâtres.

Les souvenirs historiques abondent dans ce coin de Florence : ici s'élevaient ou s'élèvent encore les palais des Albizzi, des Pazzi, des Altoviti, qui ont joué un rôle si brillant dans les annales de la République florentine, surtout comme adversaires des Médicis. Plus d'une de ces demeures forme en même temps, est-il nécessaire de l'ajouter, une œuvre d'art dans la plus haute acception du terme. Voici, au numéro 12, le superbe *Palazzo non finito*, commencé en 1592 par Buontalenti, pour un Strozzi, qui ne réussit pas à mener à fin les travaux ; il est aujourd'hui occupé par l'administration centrale du télégraphe ; à côté s'élève le palais Pazzi ou Quaratesi, un des plus nobles édifices de Florence, dont le plan a été attribué jusqu'à ces dernières années à Brunellesco (la construction est en réalité postérieure à la mort du maître). Un rez-de-chaussée en rustique, deux étages, comprenant chacun neuf fenêtres de façade, puis, au-dessus, une rangée d'ouvertures circulaires (*oculi*), un soupçon de corniche, dominé, je devrais dire écrasé, par un toit qui surplombe : voilà pour l'ordonnance générale. Mais que de motifs intéressants, pour ne point parler des formules d'art ! Ici, au rez-de-chaussée, les fenêtres grillées, semblables aux jours d'une prison, les anneaux destinés à supporter les torches, puis la cantine, où le propriétaire débitait le vin et l'huile ; là les belles rangées de fenêtres bilobées, avec les dauphins, qui figurent dans l'écu des Pazzi, et qui forment comme le thème, le *Leitmotiv*, de l'ornementation du palais. Le *cortile* produit, malgré ses arcades murées, une grande impression de noblesse et d'harmonie : la proportion de ses colonnes et de ses pilastres, l'élégance de ses chapiteaux, sur lesquels sont sculptés des dauphins, le choix, si original, de niches circulaires destinées à contenir des bustes, révèlent l'intervention d'un architecte éminent : Giuliano da Majano, à ce que l'on affirme.

De sinistres souvenirs s'attachent à cette demeure : c'est là qu'habitait Jacopo de Pazzi, le fauteur de la conspiration qui porte son nom (1478) et qui coûta la vie à Julien de Médicis. « C'était, affirme Politien, un joueur, un blasphémateur, d'un orgueil insupportable, se distinguant à la fois par son extrême avarice et par le désir non moins vif de gaspiller tous les biens paternels. « Il ruina de fond en comble, ajoute Politien, le beau palais que lui avait laissé son père, en essayant de le refaire à nouveau (peut-être ces travaux se bornèrent-ils à l'intérieur ?) : à tout instant il faisait venir des ouvriers, mais sans jamais les payer intégralement, allant jusqu'à tromper les malheureux qui vivaient du travail de leurs bras, leur donnant en payement de la viande sèche et gâtée. » On sait comment la foule, indignée du meurtre de Julien de Médicis, lyncha Jacopo di Pazzi, avec ses complices, et comment elle traîna son cadavre devant son palais pour lui briser la tête contre la porte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aujourd'hui le palais des Pazzi est bien déchu de sa grandeur : lors de mon dernier voyage à Florence, il était occupé par un couturier, un lithographe et une compagnie d'assurances!

En continuant de suivre la via del Proconsolo, nous débouchons sur la place du Dôme, d'où nous pouvons gagner, en peu de minutes, la via Sant' Egidio, qui contient l'archihôpital de Sainte-Marie la Neuve, l'*arcispedale di Santa Maria Nuova*. Celui-ci nous intéresse médiocrement; mais il n'en est pas de même de la petite galerie située en face et qu'ornent plusieurs peintures célèbres : le triptyque de Hugo van der Goes, le *Jugement dernier* de Fra Bartolommeo, etc. J'ajouterai que longtemps toutes ces peintures ont été à vendre, mais le prix demandé était si élevé qu'aucun amateur ne se présenta (le triptyque de Hugo van der Goes, pour ne citer qu'un exemple, était estimé 300 000 francs!). Si je suis bien renseigné, une convention conclue avec l'administration des Musées assure à Florence la possession de ces trésors.

Accordons un coup d'œil à la plus importante des compositions conservées dans ce musée en miniature : je veux parler du *Jugement dernier*, commencé en 1498 par Fra Bartolommeo della Porta. Malgré ses dimensions réduites, la peinture forme un essai de synthèse véritablement remarquable. L'artiste dominicain a essayé d'y résumer en un petit nombre de figures les principaux épisodes de cette scène complexe : le moment choisi est celui où saint Michel archange, brandissant l'épée et montrant à un pécheur nu agenouillé devant lui la partie droite de la composition, lui annonce qu'il est damné. Tout à l'entour, d'un côté les élus qui se réjouissent, de l'autre les damnés qui pleurent. L'œuvre est sage, très bien conçue, très bien groupée, mais sans le souffle qu'exigent de tels sujets.

En quittant l'hôpital de Santa Maria Nuova, jetons un regard sur le théâtre de la Pergola, situé quelques pas plus loin, dans la rue du même nom (un lieu de plaisir si près d'un lieu de souffrances!). Cet édifice, bâti en bois, en 1652, par l'Académie des *Immobili*, reconstruit en 1738, réorganisé en 1828 (j'emprunte ces renseignements à M. Marcotti), peut contenir 2 500 spectateurs.

Le touriste qui aime à marcher à l'aventure trouvera plus d'un souvenir ou plus d'une impression d'art à glaner dans ces parages, entre autres la maison habitée par Benvenuto Cellini, dans la Via della Pergola.

Le même quartier renferme le célèbre couvent des Anges, Santa Maria degli Angeli. Fondé au XIIIe siècle, ce sanctuaire jeta son éclat le plus vif au XVe siècle : à ce moment les camaldules en firent un foyer de lumières; tandis que le miniaturiste dom Lorenzo Monaco († 1425) y peignait ses pieux retables, le célèbre humaniste Ambrogio Traversari ou Ambroise le camaldule, le général de l'ordre, y rédigeait ses savantes dissertations sur les auteurs grecs qu'il avait exhumés des bibliothèques italiennes.

LES TRAVAUX DES MOIS : TAPISSERIE FLORENTINE DU XVIe SIÈCLE, EXÉCUTÉE D'APRÈS LES CARTONS DE BACCHIACCA (MUSÉE DES TAPISSERIES) (PAGE 272).

L'oratoire polygonal, inachevé et en ruines, si célèbre sous le nom de Santa Maria degli Angeli, se réclame à la fois du souvenir de Brunellesco, qui en fournit les plans, et de celui du fameux aventurier florentin Filippo degli Scolari, surnommé Pippo Spano, qui en ordonna la construction. Pippo Spano toutefois ne fut que l'exécuteur des volontés de ses deux frères, qui, en mourant, avaient légué une somme considérable pour cette fondation. L'édifice joua de malheur : Pippo venait à peine de faire adopter son projet, qu'il mourut à son tour (1426). De là de nouvelles difficultés, qui ne furent aplanies qu'en 1434. Les travaux, dirigés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par Brunellesco, semblaient en bonne voie lorsque le gouvernement florentin mit la main sur les 5 000 florins constituant le legs. Telle quelle, cette ébauche proclame une fois de plus la variété et la grandeur du génie de Brunellesco.

L

Le Musée archéologique. — Le Musée des tapisseries.

Le Musée égyptien et le Musée étrusque, autrefois installés via Faenza, occupent depuis une dizaine d'années le palais della Crocetta, construit au XVIIe siècle par les Médicis. C'est un immense bâtiment dépourvu de tout caractère, mais dont un jardin superbe devait faire une résidence d'été des plus agréables. La sobriété de la décoration intérieure répond à la nudité de l'extérieur : vestibules, escaliers, corridors, sont recouverts d'un simple badigeon, de couleur violacée.

Pour se faire une idée exacte de la principale des collections de la Crocetta, il faut se rappeler que les Florentins se sont de tout temps considérés comme les héritiers des anciens Étrusques et que, jusque dans la pensée de Napoléon Ier, le terme d'Étrurie était synonyme de Toscane. La collection en question est donc consacrée aux antiquités nationales de toute nature, tant à celles qui proviennent des primitives populations italiques qu'à celles qui appartiennent à la domination romaine. Les terres cuites, les bronzes, les bijoux, les monnaies d'Arezzo, de Vetulonia, de Chiusi, de Cortone, d'Orvieto, y alternent avec des vases de la Grande Grèce ou de la Grèce propre, avec des bronzes grecs ou romains.

Aux précieuses séries égyptiennes, rapportées en majeure partie par Rossellini, l'auteur des *Monumenti dell' Egitto e della Nubbia* (1832-1844), aux statues monumentales en bronze telles que la *Chimère*, la *Minerve* et l'*Orateur*, fait suite la richissime collection de tapisseries du XVe au XVIIIe siècle (autrefois exposées dans le corridor qui conduit du musée des Offices au palais Pitti).

Florence s'est honorée en consacrant un musée spécial à cette branche de la peinture longtemps si dédaignée : les tentures qui se succèdent sur les parois du palais della Crocetta complètent les notions que nous possédons sur l'œuvre d'une foule de peintres célèbres : Salviati, Bacchiacca, le dessinateur des charmants cartons illustrant les travaux correspondant à chaque mois, et bien d'autres. Les Écoles du Nord y tiennent dignement leur place à côté des Écoles d'Italie. Les *Fêtes de la cour de Henri II et de Catherine de Médicis*, tissées à Bruxelles, sur des cartons français, déroulent une incomparable galerie iconographique, tandis que les *Scènes de la Genèse* nous montrent l'art flamand inspiré, rajeuni et ennobli par les leçons de Raphaël. Ici les Bruxellois Rost et Karcher, les directeurs de la manufacture florentine du XVIe siècle, comptent leurs tentures les plus fines et les plus serrées, de même que leur successeur du XVIIe siècle, le Parisien Pierre Fèvre, qui eut l'honneur de travailler pour la cour de France et dont le fils fut un des premiers directeurs de la manufacture des Gobelins. Puis ce sont de précieuses hautes lisses tissées sur les bords de la Bièvre, une réplique de l'*Histoire d'Esther* par de Troy, et bien d'autres chefs-d'œuvre de composition ou de fini. Il était impossible de donner aux austères reliques de l'art égypto-étrusque, qui garnissent une partie du palais della Crocetta, un pendant plus piquant que ces productions de l'art textile, si somptueuses, si profanes et si modernes.

Eugène MÜNTZ.

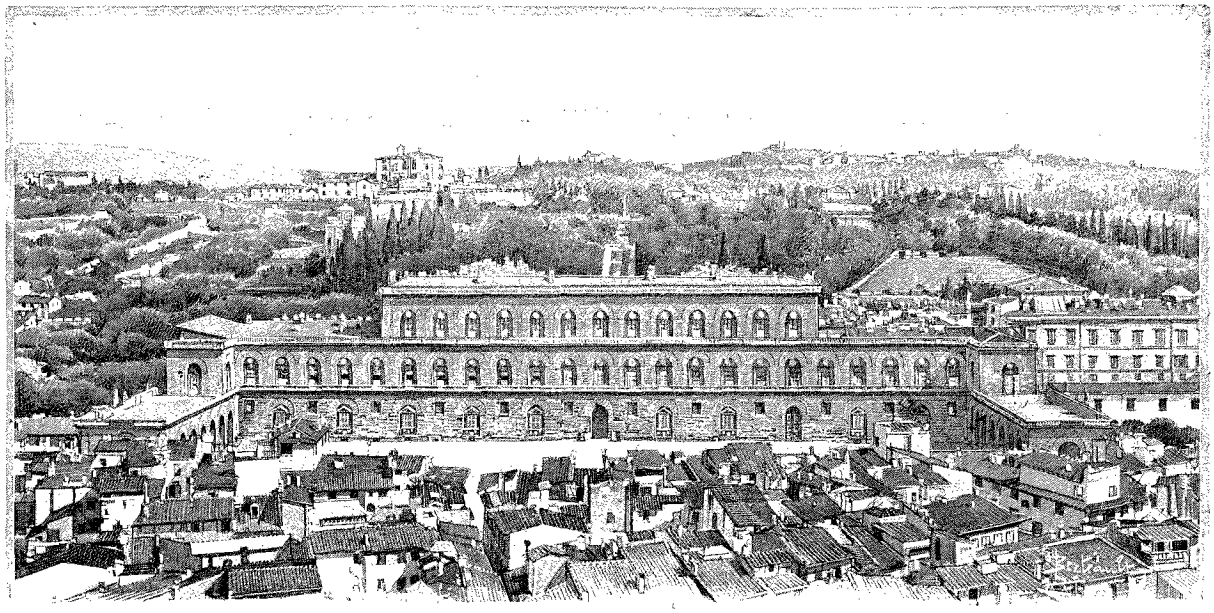
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La fin à la prochaine livraison.*)

MÉDAILLON DE SAINT MATHIEU, PAR LUCA DELLA ROBBIA (CHAPELLE DES PAZZI)[1] (PAGE 264).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PALAIS PITTI [1] (PAGE 282).

A TRAVERS LA TOSCANE [2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE.

LI

La « Casa Buonarroti ». — Santa Maria Maddalena dei Pazzi.

PORTRAIT D'UN INCONNU, ATTRIBUÉ A A. DEL CASTAGNO [3] (PALAIS PITTI).

Le quartier qui s'étend entre l'Annunziata et Santa Croce est pauvre en monuments ou en collections. Ni le théâtre Alfieri, ni la synagogue (qui proclame la richesse de la colonie juive de Florence), ni l'église Sant' Ambrogio, ne sont faits pour nous arrêter longtemps. Mais je serais inexcusable si je ne proposais à mes lecteurs de faire halte à la *Casa Buonarroti* d'abord, dans la *Via Ghibellina*, puis à l'oratoire de *Santa Maria Maddalena dei Pazzi*.

La Casa Buonarroti, consacrée aux reliques de Michel-Ange, renferme, outre plusieurs bas-reliefs importants de la première manière du maître (*le Combat des Centaures et des Lapithes*, une *Madone*, inspirée de Donatello, les maquettes en cire du *David*), outre de nombreux dessins, les riches archives d'une famille qui a si glorieusement débuté et si tristement fini : on y voit les originaux de la majeure partie des lettres écrites par Michel-Ange et ceux des réponses d'une foule d'artistes ou d'amateurs célèbres. Par une disposition des moins libérales, le comte Cosimo Buonarroti, en léguant la maison et son contenu à la ville de Florence (1858), a interdit de publier les manuscrits ou autographes compris dans le legs. Il a fallu recourir à toutes sortes d'artifices pour permettre à MM. Guasti et Milanesi de nous donner, en 1875, lors des fêtes du Centenaire, l'un, l'édition des poésies de Michel-Ange revue sur les originaux, l'autre, la correspondance du maître, le *Carteggio*, comme on dit en Italie. Depuis, M. Milanesi a encore pu livrer à la publicité les lettres écrites à Michel-Ange par Sebastiano del Piombo. Mais, si j'en juge par certaine missive officielle qui m'a été adressée, toute publication ultérieure est de nouveau interdite.

Plusieurs générations d'admirateurs ont tenu à embellir cette demeure, qui, si elle n'a pas été habitée par Michel-Ange, a du moins été achetée par lui pour son neveu Léonard : ils y ont accumulé les portraits du

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez t. XLIII, p.* 321 *et* 337; *t. XLV, p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321; *t. XLVI, p.* 161, 177 *et* 193; *t. LI, p.* 305, 321 *et* 337; *t. LXIII, p.* 129, 145 *et* 161; *t. LXIV, p.* 129 *et* 145; *t. LXVI, p.* 369, 385 *et* 401; *t. LXVII, p.* 289, 305 *et* 321; *t. LXVIII, p.* 241 *et* 257.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maître (entre autres un très beau buste en bronze du XVIe siècle), des peintures illustrant sa vie, et différents autres ouvrages, témoignages de piété en même temps que de talent.

En suivant la Via de' Pinti, étroite et passablement insignifiante, le touriste risque fort de passer devant l'église et le couvent de Santa Maria Maddalena dei Pazzi sans y prêter la moindre attention. Construite sur le même alignement que les maisons, bordée par un trottoir qui ne mesure qu'un demi-pas de large, elle n'a rien à l'extérieur qui attire le regard. J'avoue que, lors d'une première excursion, je me suis laissé distraire par les bouts de jardins que l'on découvre au fond des cours, et par le campanile de Fiesole, qui, malgré l'éloignement, semble se dresser en face de vous. Mais à Florence moins que partout ailleurs il faut se garder de juger les monuments sur l'apparence.

Pour façade, l'église a un grand mur percé de quelques fenêtres irrégulières; la partie latérale qui donne sur la via della Colonna n'a pas plus de caractère : il n'y a de monumental que l'inscription tracée sur l'horloge et qui rappelle qu'en 1628, le pape Urbain VIII a installé les Carmélites, les anciens hôtes de ce couvent, dans un local plus spacieux.

Pour visiter le sanctuaire, on pénètre dans un cortile ou plutôt un cloître, dont les entre-colonnements sont murés sur trois côtés; seules les colonnes ioniques qui forment le portique sont encore dégagées : elles se font remarquer par leurs chapiteaux lourds et disgracieux. N'en faisons pas un crime à l'architecte, le célèbre Giuliano da San Gallo, qui éleva ce cloître dans les dernières années du XVe siècle : il s'y est appliqué à copier des marbres antiques découverts quelques années auparavant à Fiesole. Un tronc, pourvu d'une inscription rédigée en français, sollicite une aumône « pour l'entretien de cette église qui manque aujourd'hui de toute rente ».

Une fois le seuil de l'église franchi, nous nous trouvons dans un musée, et encore Santa Maria Maddalena dei Pazzi a-t-elle perdu, à la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe, quelques-uns de ses trésors les plus précieux : *la Visitation*, de Ghirlandajo, *la Vierge*, de Lorenzo di Credi, *la Vierge et les Saints*, de Cosimo Rosselli, qui font tous trois aujourd'hui l'ornement du Louvre. La nef, fort large, et les chapelles latérales, dont San Gallo la flanqua au XVe siècle, abritent tout un monde d'œuvres d'art. Ici, c'est une belle tribune en marbre partiellement dorée, pour les chanteurs; là, des vitraux du XVIe siècle, représentant des saints; ailleurs, des stucs et autres ornements où le style baroque se livre à tous les excès. Les fresques et les tableaux surtout abondent, dans les corridors, dans les chapelles, sur le plafond; depuis les laborieuses productions des Primitifs jusqu'aux faciles et brillantes inspirations de Bernardino Poccetti (1612), l'habile décorateur qui a doté le sanctuaire d'une *Histoire des saints Nérée et Achillée*, de *Saint Philippe Neri*, de *Saint Bernard*, ou aux peintures du plafond, qui, par leur brio, rappellent le fameux salon du palais Barberini à Rome, le chef-d'œuvre de Pierre de Cortone.

Malgré l'expropriation, au profit du Louvre, d'une partie des richesses de Santa Maria Maddalena dei Pazzi, les Primitifs sont encore fort bien représentés dans ce sanctuaire. Cosimo Rosselli, qui fut le peintre attitré des premiers occupants du couvent, y compte un important *Couronnement de la Vierge* (1505), dans lequel il faut toutefois critiquer la pauvreté des expressions et la dureté du coloris, encore accentuée par le bleu que l'artiste a choisi pour son fond.

Plus célèbre, et à juste titre, est la grande fresque — la *Crucifixion* — dont le Pérugin a orné la salle du chapitre, où l'on entre par la Via della Colonna.

La salle elle-même, avec ses boiseries peintes et ses bancs, a un cachet furieusement moderne. Mais faisons abstraction de ces détails mesquins, pour nous attacher à la contemplation du chef-d'œuvre qui se développe au fond, dans trois lunettes séparées par des pilastres.

Constatons, en passant, que cette division en trois arcades a profité à l'artiste ombrien, qui ne brillait pas précisément dans l'art de l'ordonnance : elle lui a permis de distribuer harmonieusement ses figures. Pour cadre il a choisi un beau paysage frais, simple et vaporeux, parsemé d'arbres au tronc élancé, et bordé par des montagnes dont la gamme, d'un gris verdâtre (sans adjonction de bleu), paraît toute moderne. Quant à la scène, elle est grave et recueillie. Le Christ, à l'expression résignée, aux carnations ambrées, annonce celui que Raphaël placera, à peu d'années de là, dans le tableau qui a longtemps fait l'ornement de la galerie Ward-Dudley. La Madeleine, malgré son visage un peu rouge et ses mains recroquevillées, le saint Bernard, malgré sa tête un peu trop petite, sont des créations touchantes, émues. Pour sauvegarder les droits de la critique, je signalerai une particularité propre au Pérugin : ses personnages se tiennent presque invariablement sur un pied, tandis que l'autre est levé, comme chez les cigognes.

LII

L'Académie des Beaux-Arts (Galerie ancienne et moderne).

Aujourd'hui encore, quoique ici, comme dans les autres capitales, la population tende à se porter vers les faubourgs, le quartier situé au nord de l'*Annunziata* est des plus tranquilles.

Sur la place de Saint-Marc, régulière et vaste, mais sans caractère, deux édifices, à la façade banale, attirent comme en pèlerinage tous les admirateurs — et ils sont légion aujourd'hui — de la primitive Ecole de peinture florentine.

L'Académie des Beaux-Arts, — l'*Accademia del*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Disegno, — la plus ancienne institution de ce genre qui soit en Europe, du moins en tant que corps enseignant, a été fondée en 1563 sous les auspices de Cosme de Médicis. Elle avait pour mission de dégager l'art des entraves dans lesquelles la retenaient les corporations, d'affirmer l'indépendance de l'artiste et de répandre chez la jeunesse le goût des études transcendantes et la connaissance des meilleurs modèles. L'organisation des funérailles de Michel-Ange (1564) la mit en lumière une année à peine après sa fondation. Bientôt, malgré la dégénérescence rapide de l'École florentine, elle devint le modèle sur lequel se réglèrent tant l'Italie que l'étranger. Elle se recrutait de près et de loin parmi toutes les sommités : le Titien, Paul Véronèse, le Tintoret, les sculpteurs Alessandro Vittoria et Cattaneo Danese, le grand architecte Palladio, comptèrent presque dès le début au nombre de ses membres d'honneur.

Laissant là, pour aujourd'hui, l'histoire de cette institution plus de trois fois séculaire, qui a rendu de si éminents services, je m'attacherai aux collections formées par ses soins : sous le titre de Galerie ancienne et moderne, qui a remplacé celui de Musée de l'Académie des Beaux-Arts, le palais de l'Académie renferme, outre le *David* colossal de Michel-Ange, qui est exposé dans une salle spéciale, un choix de peintures des plus précieuses. De même que la galerie Pitti vient renforcer le musée des Offices pour le XVIe siècle, de même la collection de l'Académie vient fournir un appoint pour les XIVe et XVe siècles.

C'est dans les productions des trécentistes que réside avant tout sa force : Cimabué, Giotto et ses élèves, Ambrogio Lorenzetti, l'éminent peintre siennois, et une foule d'autres maîtres comptent ici chacun quelque page curieuse ou vénérable : Madones encore impersonnelles, à la façon de celles des Byzantins, scènes de la Passion empreintes de réalisme, ornements inspirés de l'antiquité. Selon les genres, la tradition domine ou le progrès s'affirme : dans l'œuvre même de Giotto, les tableaux de dévotion proprement dits, la Vierge tenant son fils dans ses bras, conservent quelque chose d'hiératique; les figures ont déjà le geste, elles n'ont pas encore l'expression. Dans *la Présentation au temple* de Lorenzetti (1342), les velléités archéologiques se font au contraire jour : l'édifice central est orné de génies tenant des festons, imitation très marquée des modèles classiques.

La transition entre le moyen âge et la Renaissance est représentée par une série d'œuvres d'une importance capitale : *l'Adoration des Mages* de Gentile da Fabriano (1423), à la fois si fraîche, si vivante et si solennelle; le *Couronnement de la Vierge* de Fra Filippo Lippi, peinture malheureusement déparée par les restaurations; puis *la Déposition de croix* et *le Jugement dernier* de Fra Angelico. Faisons halte devant ces deux peintures : la *Déposition* se distingue à la fois par la fermeté de la facture et le pathétique. Une fois, une seule fois, le maître sacrifie au réalisme : un du moins de ses personnages est un portrait, et ses costumes sont ceux du temps. Quant au *Jugement*, il

LA DÉPOSITION DE CROIX, PAR FILIPPINO LIPPI ET LE PÉRUGIN (ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS)[1] (PAGE 276).

nous montre le peintre mystique s'attaquant, mais sans succès, à un thème qui n'était pas fait pour son pinceau : célébrer la joie des élus, leurs extases, leur ravissement, c'est à quoi nul ne s'entendait mieux que lui; mais son style n'avait pas assez d'ampleur, assez de puissance, pour nous donner la contre-partie, la peinture des souffrances des damnés.

Un autre religieux florentin, d'une conduite beaucoup moins exemplaire que Fra Angelico, Fra Filippo Lippi, contribua infiniment plus au progrès de la peinture. Cet artiste, né vers 1406, était d'une extraction

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des plus humbles : son père était boucher ; orphelin de bonne heure, il fut placé, à peine âgé de huit ans, chez les Carmes. Réfractaire à toute culture littéraire, il avait la vocation, le génie de la peinture. Il n'avait pas moins d'agitation dans le caractère que dans l'esprit : de même que sa curiosité ardente lui fit suivre de bonne heure la bannière des naturalistes, de même l'instabilité de son humeur lui fit entreprendre des voyages et tenter des aventures sans nombre. Pris par des corsaires, lors d'une promenade en mer, il connut pendant dix-huit mois toutes les horreurs de l'esclavage entre les mains des musulmans. Après son retour en Italie, sa conduite donna lieu à toutes sortes de scandales, sur lesquels je n'insisterai pas ici. On en trouvera le détail chez Vasari, dont le récit a été confirmé par les documents que M. Gaetano Milanesi a récemment découverts.

Comme peintre, et je n'ai pas à le juger qu'à ce point de vue, le Frère Philippe se distinguait, à défaut d'onction, par la netteté et la précision de sa caractéristique (ses types, saisis sur le vif, ont une sûreté rare), par des combinaisons ingénieuses, piquantes. Comme ses profils de Vierges sont fins et ressentis ! comme ses agencements sont déliés, inattendus, originaux ! Personne ne fut moins que lui l'homme des règles et de la convention. Tantôt, dans ses fresques de la cathédrale de Prato, il se plaît, comme jadis son maître Masaccio, à dérouler d'imposantes assemblées composées de ses amis ou patrons, tantôt, comme dans son *Couronnement de la Vierge*, à la cathédrale de Spolète, il évoque des chœurs d'anges radieux à côté desquels il place des patriarches, des prophètes, aux mines émaciées ou farouches.

LE BAPTÊME DU CHRIST, PAR VERROCCHIO (FRAGMENT) (ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS) [1].

Sandro Botticelli à son tour se présente devant nous avec une de ses créations les plus séduisantes, son *Printemps*, si frais, si primesautier. Que de qualités exquises, quel rare et piquant mélange de naïveté et de hardiesse, de grâce mutine et de mélancolie ! On oublie les nombreuses traces d'archaïsme : ces personnages à peine d'aplomb, ces formes maigres, anguleuses, ce coloris parfois trop dur et trop sec, tant il y a de jeunesse et de charme pénétrant.

Une autre composition célèbre, le *Baptême du Christ*, a réuni dans un effort commun Verrocchio et Léonard de Vinci, le maître et l'élève, mais un élève qui ne devait pas tarder à en remontrer au maître. Je ne sais si l'anecdote rapportée par Vasari est vraie ; elle est en tout cas bien trouvée : Verrocchio, en voyant l'ange que le jeune Léonard avait ajouté à son tableau, jeta les pinceaux, découragé par cette grâce inimitable ; il était impossible en effet d'opposer création plus radieuse à des figures plus dures, plus sèches, plus prosaïques.

Avec *la Déposition de Croix*, commencée par Filippino Lippi, terminée par le Pérugin, et l'*Apparition de la Vierge à saint Bernard*, de Fra Bartolommeo, nous touchons au XVIe siècle, qui s'enorgueillit, lui aussi, de plus d'un chef-d'œuvre dans les galeries de l'Académie. Aux coryphées de l'École florentine, aux Lorenzo di Credi, aux Andrea del Sarto, aux Granacci, aux Bronzino, on a associé les représentants des Écoles voisines : le Pérugin, pour ses deux superbes portraits de moines de Vallombreuse, Pacchiarotti, de Sienne, pour sa *Visitation*, un peu dure et archaïque, et une nuée d'autres maîtres fameux.

LIII

Le couvent de Saint-Marc. — Fra Angelico et Savonarole.

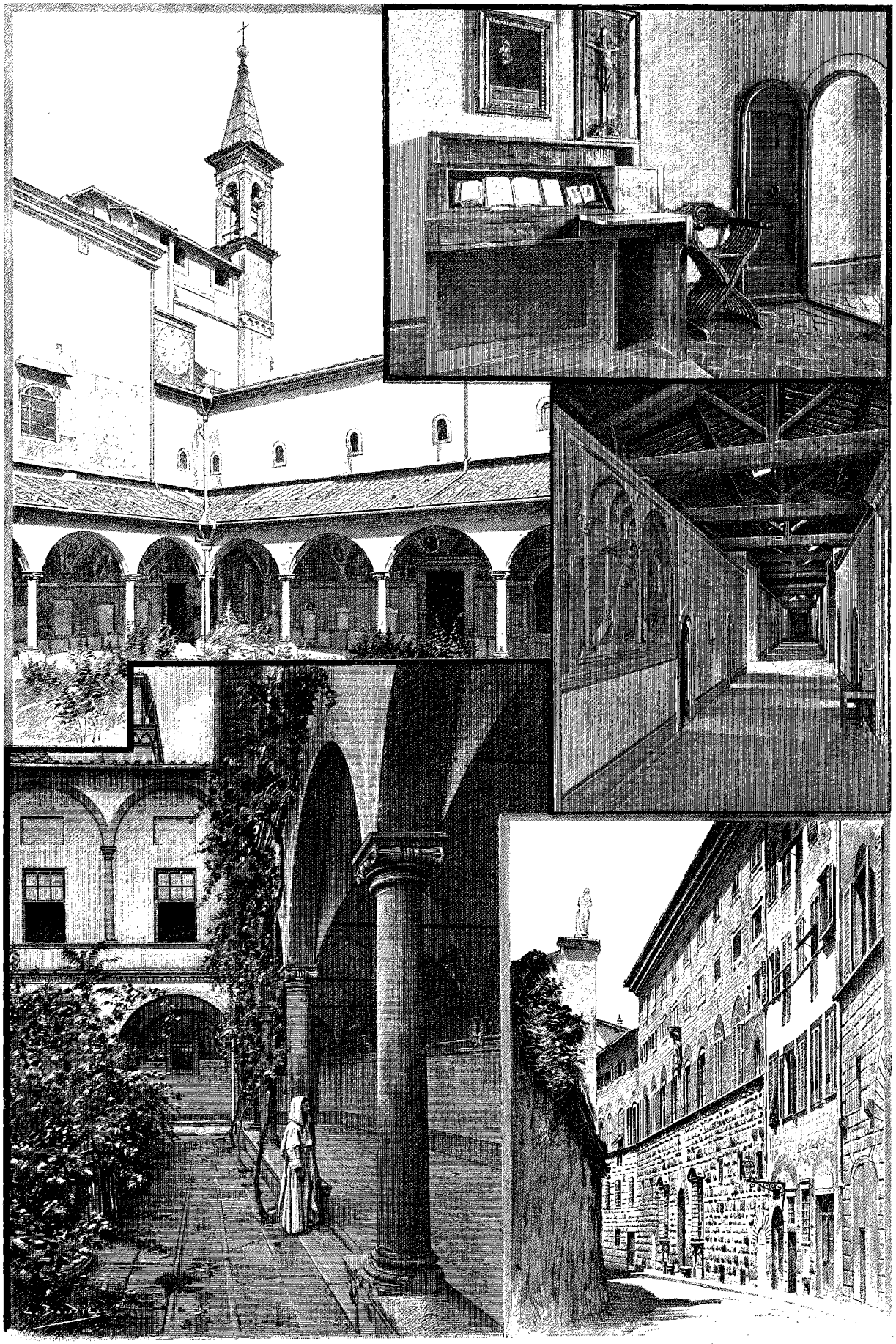
Le couvent de Saint-Marc n'a pas le caractère monumental de ceux de la Vernia, d'Assise, du Mont-Cassin. Situé dans une plaine, à l'intérieur d'une ville, il lui eût été difficile d'affecter la forme d'une forteresse. Tout y respire la grâce plutôt que la puissance ; aussi n'a-t-il pas été difficile de le transformer en musée : il ne s'agissait que de rendre accessibles au public les chefs-d'œuvre dont l'a peuplé Fra Angelico. Neuf années de la vie du pieux peintre dominicain se sont écoulées là, et pendant cet espace de temps son pinceau — ses fresques ou tableaux de chevalet sont encore là pour le témoigner — ne s'est pas reposé un instant.

De l'édifice même, quoiqu'il ait pour fondateur un Mécène tel que Cosme de Médicis, et pour architecte un maître de la valeur de Michelozzo, je dirai peu de chose : cloîtres, salles et chapelles nous offrent les formes légères et gracieuses auxquelles nous a habitués la Première Renaissance. Rien de sévère ni d'ascétique : c'était bien la demeure qui convenait à des religieux, à la fois pieux et laborieux, appelés à vivre, non dans un désert, mais au milieu d'une vaste cité affairée. La dévotion et le recueillement ne devaient pas y perdre leurs droits.

Saint-Marc se réclame, devant la postérité, de deux noms célèbres : un grand artiste et un réformateur aussi candide que violent, Fra Angelico et Fra Girolamo Savonarola. Tous deux ont honoré l'ordre des domini-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COUVENT DE SAINT-MARC (LE PREMIER ET LE SECOND CLOÎTRE. — UN DES DORTOIRS. — LA CELLULE DE SAVONAROLE). — LE PALAIS CAPPONI, DANS LA VIA DE' BARDI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cains, l'ordre des frères prêcheurs, par leur talent non moins que par leurs vertus; mais autant le premier a fixé sur ces murs d'images tendres et mystiques, de visions radieuses, autant le second y a attaché de souvenirs tragiques : c'est qu'au fond il y avait en lui, voilé sous les formes les plus humbles, un orgueil incommensurable; il se considérait comme un vase d'élection, un juste parmi les justes.

Je ne rappellerai pas ses débuts, son hostilité contre les Médicis, qui avaient construit le couvent dans lequel il recevait l'hospitalité, ses attaques contre les mœurs de ses concitoyens florentins et contre la cour de Rome, son attitude vis-à-vis de Charles VIII de France, sa fin lamentable : ce sont souvenirs familiers à tous ceux qui ont feuilleté l'histoire de la république florentine. Du moins, au point de vue de l'art, — et dans une ville telle que Florence, ce point de vue ne doit-il pas dominer! — son action a été plus durable que l'on ne croit. La peinture mystique, compromise par le rationalisme des Médicis, reprit racine grâce à ses efforts. Le réformateur eut le bonheur de grouper autour de lui une série d'artistes d'un grand talent, les della Robbia, Lorenzo di Credi, le Pérugin, Fra Bartolommeo, et une infinité d'autres, qui restèrent fidèles à l'inspiration religieuse.

LA VISITATION, PAR PACCHIAROTTI (ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS) [1] (PAGE 276).

Le couvent de Saint-Marc ne se releva jamais du coup qu'il avait reçu; son histoire, aussi courte que brillante, prend fin avec la mort de Savonarole. Mal vu des Médicis du XVIe siècle, qui y devinaient de sourdes rancunes, il ne fit plus que végéter. Un voyageur de la fin du XVIIe siècle, Misson, nous montre les religieux excellant dans la fabrication des baumes et des parfums. « Nous en avons fait provision chez eux, ajoute-t-il, et nous avons quelquefois eu le plaisir de nous promener dans leurs cloîtres et dans leurs jardins, où tout est parfumé dans cette saison : on n'y respire qu'orange et que jasmin. » — Que nous voilà loin de Savonarole et de Fra Angelico!

De nos jours, un religieux, le R. P. Marchese, a jeté quelque lustre sur le couvent dominicain par ses belles publications sur les artistes appartenant à son ordre — et leur nombre est légion. L'élégance de son style, non moins que la richesse de ses informations, lui ont valu le surnom de « Vasari du XIXe siècle ». J'ai eu l'honneur de correspondre avec ce savant aussi bienveillant que distingué, et j'ai passé des heures charmantes dans sa cellule du couvent de Santa Maria di Castello, à Gênes, où il s'était retiré et où il est mort il y a quelques années. Il avait conservé sa mémoire et son affabilité, mais l'affaiblissement de sa vue ne lui permettait plus de se livrer au travail, et c'est un de ses collègues, le R. P. Bonhora, supérieur du couvent de Bologne, qui revisa sous sa direction la quatrième édition de son livre classique : les *Mémoires sur la vie des plus célèbres Artistes dominicains*.

Supprimé en 1866, en tant que couvent, Saint-Marc a été rattaché à la direction des Musées florentins : il a suffi de le laisser tel quel pour en faire un sanctuaire de l'art.

Nulle barrière ici entre le monde extérieur et la vie de détachement que suppose toute claustration. A peine le seuil franchi, nous nous trouvons dans le cloître principal, dit de Saint-Antonin : un simple mur le sépare de la place Saint-Marc.

L'impression première n'est pas favorable. Si les fresques peintes par Poccetti dans les lunettes du cloître témoignent encore d'un certain sentiment décoratif et abondent en motifs curieux, sinon édifiants, les affreux portraits du XVIIe ou du XVIIIe siècle, peints à la retombée des voûtes, déshonorent à la lettre un sanctuaire où il ne devrait y avoir place que pour les productions des belles époques de l'art. Heureusement, de loin en loin, à travers ces notes discordantes, éclate le chant suave de Fra Angelico : ici, au-dessus d'une porte, il a peint saint Dominique, à mi-corps, tenant le livre de la règle et la discipline; ailleurs saint Dominique au pied de la croix, ou encore le Christ en

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pèlerin. Un délicieux bout de jardin, avec un mélèze, des rosiers, des myrtes, des iris, des trèfles en désordre et des herbes folles, répond aux nobles créations du pinceau mystique.

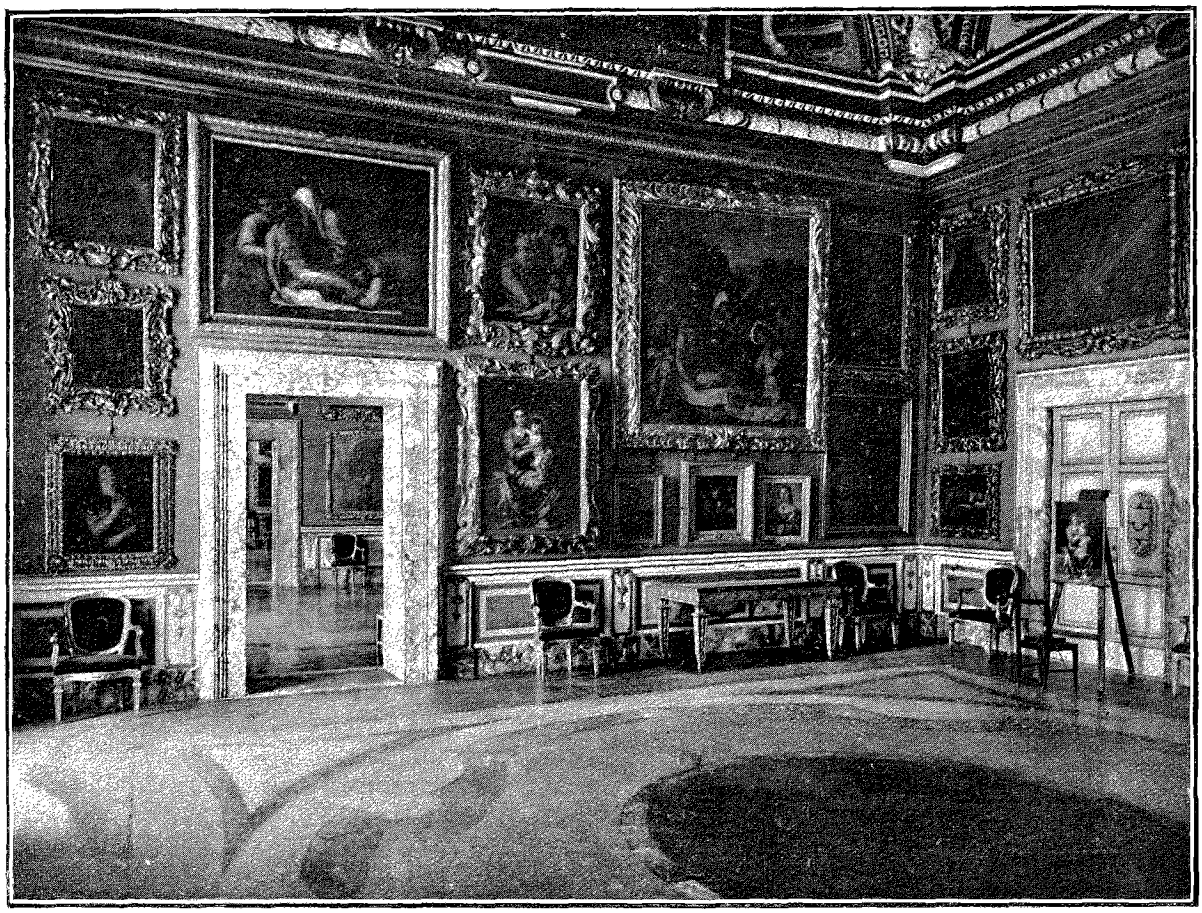
Le cloître de Saint-Antonin communique directement ou au moyen de vestibules avec la salle capitulaire, le grand réfectoire (*Cenacolo*) et le petit réfectoire.

La salle capitulaire tire sa gloire d'une fresque de Fra Angelico, la plus monumentale à coup sûr d'entre les compositions du pieux peintre dominicain : *la Crucifixion*. Il y a réuni aux acteurs et spectateurs de ce grand drame tous ceux que la ferveur de leur foi a mis en quelque sorte en contact avec le martyr du Golgotha. Saint Dominique, saint François et divers autres saints témoignent de leur vénération, de leur douleur, par les attitudes les plus émues.

C'est ici le moment, devant ce chef-d'œuvre, de retracer la vie et de définir le rôle de son auteur, artiste véritablement supérieur. Entré à vingt ans dans l'ordre de Saint-Dominique, Fra Angelico résida de 1409 à 1418 à Cortone, qui conserve encore plusieurs de ses productions; de 1418 à 1436 il habita Fiesole; de 1436 à 1445, Florence; de 1445 à 1455, Rome, où il mourut à l'âge de soixante-huit ans.

Dans l'évolution de la peinture italienne, Fra Angelico, ou Fiesole, tout court, comme on l'appelle à cause de son long séjour dans cette ville, ne joue qu'un rôle secondaire. Mêlant les pratiques de la miniature, je veux dire l'emploi de l'or et de couleurs crues, à celles de la peinture de chevalet, il rappelle le passé plutôt qu'il ne prépare l'avenir[1]. La note dominante, c'est un doux mysticisme; ses personnages, détachés des choses du monde, vivent dans une atmosphère idéale. Cependant Fra Angelico sait également exprimer la tendresse maternelle, la douleur des Saintes Femmes au pied du crucifix, leur saisissement quand elles voient le tombeau vide et quand l'ange leur dit : « Celui que vous cherchez n'est pas ici; il est ressuscité ». Certaines de ses attitudes, certains de ses gestes, rappellent par leur éloquence Giotto, le grand dramaturge du XIVe siècle.

L'inspiration aussi chez lui est celle d'un artiste attardé : son doux mysticisme, ses élans de tendresse, ses visions radieuses, sont un dernier reflet du moyen âge. Rien ne lui est plus étranger que les tendances



LA SALLE D'APOLLON AU PALAIS PITTI[1] (PAGE 282).

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

1. Léonard de Vinci, dans son *Traité de Peinture* (ch. LXXIV), s'élève formellement contre cette pratique et traite fort durement les artistes qui prodiguent l'or et l'azur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réalistes, qui dominaient dès lors dans la peinture florentine : il ne s'est permis qu'une seule fois, dans sa *Déposition de croix* de l'Académie des Beaux-Arts, d'introduire parmi les acteurs de l'histoire sainte le portrait d'un de ses contemporains, l'architecte Michelozzo.

Mais reprenons notre exploration. Dans le voisinage de la salle capitulaire, un vestibule tout nu nous fait pénétrer dans le grand réfectoire. Il a, lui aussi, sa fresque, mais elle n'est pas de Fra Angelico, hélas!

LA MISE AU TOMBEAU, PAR LE PÉRUGIN (PALAIS PITTI)[1].

L'artiste qui l'a exécutée, Sogliani (1536), n'avait évidemment pas assez de talent pour triompher de la tâche qui lui était assignée : peindre *Saint Dominique et ses frères servis par des anges*. Il n'a pas réussi à fondre dans une commune harmonie les costumes blancs et les costumes noirs des acteurs; mais, ce qui est pis, il n'a su donner ni grandeur ni caractère aux physionomies, qui cependant semblent procéder de portraits. La décoration de cette salle, qui est fort longue, est complétée par une *Crucifixion* de Fra Bartolommeo, et par une chaire qui servait au frère chargé de lire des prières ou des exhortations pendant les repas.

De même que le grand réfectoire, le petit n'a pour ornement qu'une fresque, d'ailleurs signée d'un nom célèbre : *la Cène* de Domenico Ghirlandajo. C'est une composition grave, d'un coloris nourri, mais lourd et sans grand effet : l'artiste a voulu rendre la surprise des disciples au moment où leur maître prononce les mots : « L'un de vous me trahira ». Mais le problème était terriblement ardu pour un quattrocentiste! Tandis qu'un des apôtres joint les mains avec douleur et qu'un second découvre sa poitrine, la plupart des autres — des figures maussades — restent impassibles. Telle quelle, la composition sert à mesurer l'abîme qui sépare Léonard de Vinci de ses devanciers. Relevons quelques traits qui sentent bien leur quattrocento : les nimbes d'or mobiles, les cerises semées sur la table, le chat qui se prélasse à côté de Judas, le paon qui fait la roue, le bois d'orangers qui tapisse le fond.

Au premier étage du couvent se développent trois vastes dortoirs, dont deux sont bordés par une double rangée de cellules — une quarantaine en tout. Celles-ci sont voûtées, et chacune d'elles forme une demeure distincte; mais un faîtage en bois les recouvre toutes comme sous une commune égide. Ce sont des pièces de dimensions exiguës, aussi pauvres qu'étroites (cinq pas de long sur quatre de large). La lumière, qui y pénètre par une petite fenêtre cintrée, ne sert qu'à en dévoiler toute la nudité. Pour unique ornement, mais c'est là un joyau hors de prix, quelque fresque de Fra Angelico, telle que le *Christ en croix*.

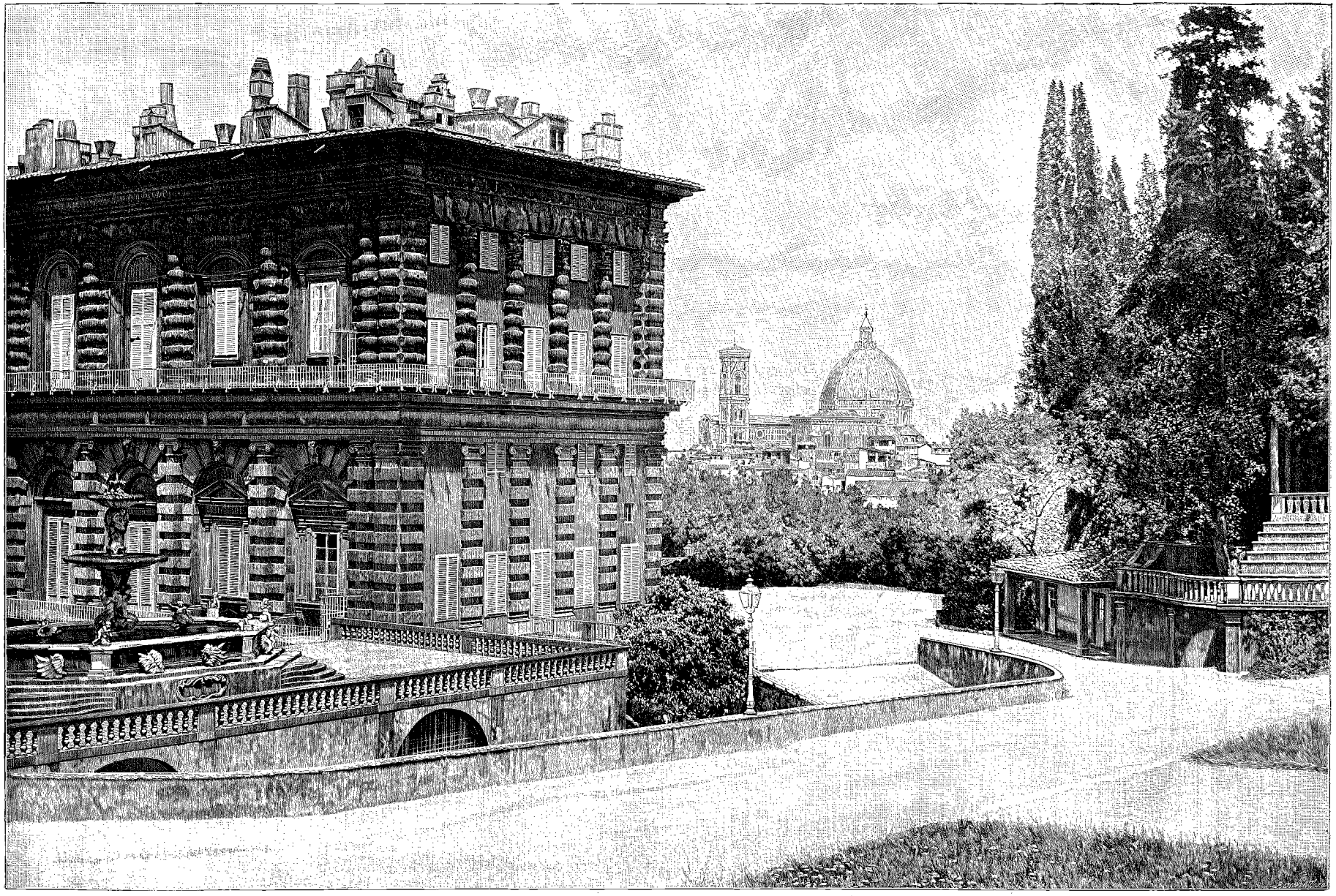
L'extrémité du second dortoir est occupée par les trois cellules qui ont servi de demeure à Savonarole. La piété de la postérité y a accumulé les reliques du martyr : des livres lui ayant appartenu, un chapelet à gros grains, des étoffes, etc. Comme œuvres d'art, des Madones, assez sommaires et banales, peintes à fresque par Fra Bartolommeo, et un bas-relief moderne (1873) représentant Savonarole prêchant.

Un moulage accompagné d'une inscription rappelle un épisode de l'histoire de nos musées nationaux, qui a fait grand bruit jadis : l'acquisition d'une terre cuite que l'on croyait dater de la Renaissance et qui n'était qu'un pastiche moderne. Je traduis textuellement : « Ce moulage a été exécuté par Giovanni Bastianini, mort à Florence le 29 juin 1868; il est destiné à rappeler son buste de Girolamo Benivieni, ouvrage si excellent qu'on l'a attribué à des maîtres du XVIe siècle ».

Sur un de ces dortoirs s'ouvre la bibliothèque conventuelle, la *libreria*, jadis si riche, aujourd'hui dépouillée d'une partie de ses manuscrits au profit de la

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA FAÇADE POSTÉRIEURE DU PALAIS PITTI. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Laurentienne. Sur la porte sont sculptées les armoiries des Médicis. La salle même, assez longue, est coupée en trois par deux rangées de colonnes, et éclairée, d'une manière insuffisante, par des oculi. Aucun parti pris n'a présidé à la décoration. Des armoires peintes en brun renferment de précieuses productions des miniaturistes florentins du XVe siècle. Ici, dans un *Graduel* (n° P), enluminé par Fra Benedetto da Mugello, on admire un *David* agenouillé; ailleurs, dans un *Psautier*, dont on fait honneur à Monte di Giovanni, *la Remise des clefs à saint Pierre*. C'est la note mystique, chère à Fra Angelico, qui se fait jour à travers le luxe de l'illustration, et qui domine les initiales brillantes d'or, les rinceaux enrichis d'azur.

LIV

La rive gauche de l'Arno. — Le palais Pitti.

Le vénérable Ponte Vecchio, que nous suivons pour traverser l'Arno, se relie à un quartier plus irrégulier que pittoresque, dans lequel émergent, sinon beaucoup de monuments imposants, du moins quelques demeures historiques : tels sont la maison de Machiavel, le palais de Guichardin, et, un peu plus haut, la maison de Galilée. Mais si nous gravissons les hauteurs qui couronnent de ce côté Florence, que d'échappées délicieuses, que de panoramas grandioses! La *Via della costa San Giorgio*, avec sa pente raide et ses rangées de maisons si étoffées, la forteresse du Belvédère, le *Piazzale* de Michel-Ange, San Miniato, les *Viale dei Colli*, *Bellosguardo*! Bref, si, sur la droite, les impressions d'art dominent, ici il y a plus de place pour la rêverie. Il fait si bon flâner dans ce dédale de vieux murs, de cyprès ou de chênes verts! Le tour seul des remparts, depuis la vénérable porte de Saint-Nicolas jusqu'à la barrière de Bellosguardo, réserve d'infinies jouissances; je ne désespère pas d'en faire un jour les honneurs aux lecteurs du *Tour du Monde*.

Trois monuments sur la rive gauche réclament à des titres divers nos hommages : le palais Pitti, l'église du Saint-Esprit et l'église des Carmes, pour ne point parler d'une foule d'édifices secondaires dont chacun a comme son palladium et mêle sa note à ce vaste concert.

L'histoire du palais Pitti est toute une épopée : Luca Pitti, plus téméraire que son contemporain Cosme de Médicis, résolut, en 1440, d'élever une demeure qui éclipserait toutes celles d'Italie, ou, pour employer les expressions de Machiavel, « un palais plus grand que n'importe quel autre élevé jusqu'à ce jour par un particulier ». Il fut servi à souhait par Brunellesco, qui lui fournit les plans, mais abandonna la direction des travaux à son élève Luca Fancelli, l'habile architecte des marquis de Mantoue. Ils avancèrent assez rapidement pour qu'en 1466 Luca pût inaugurer le corps de bâtiment principal. Le palais ne comprenait à ce moment que sept fenêtres de façade.

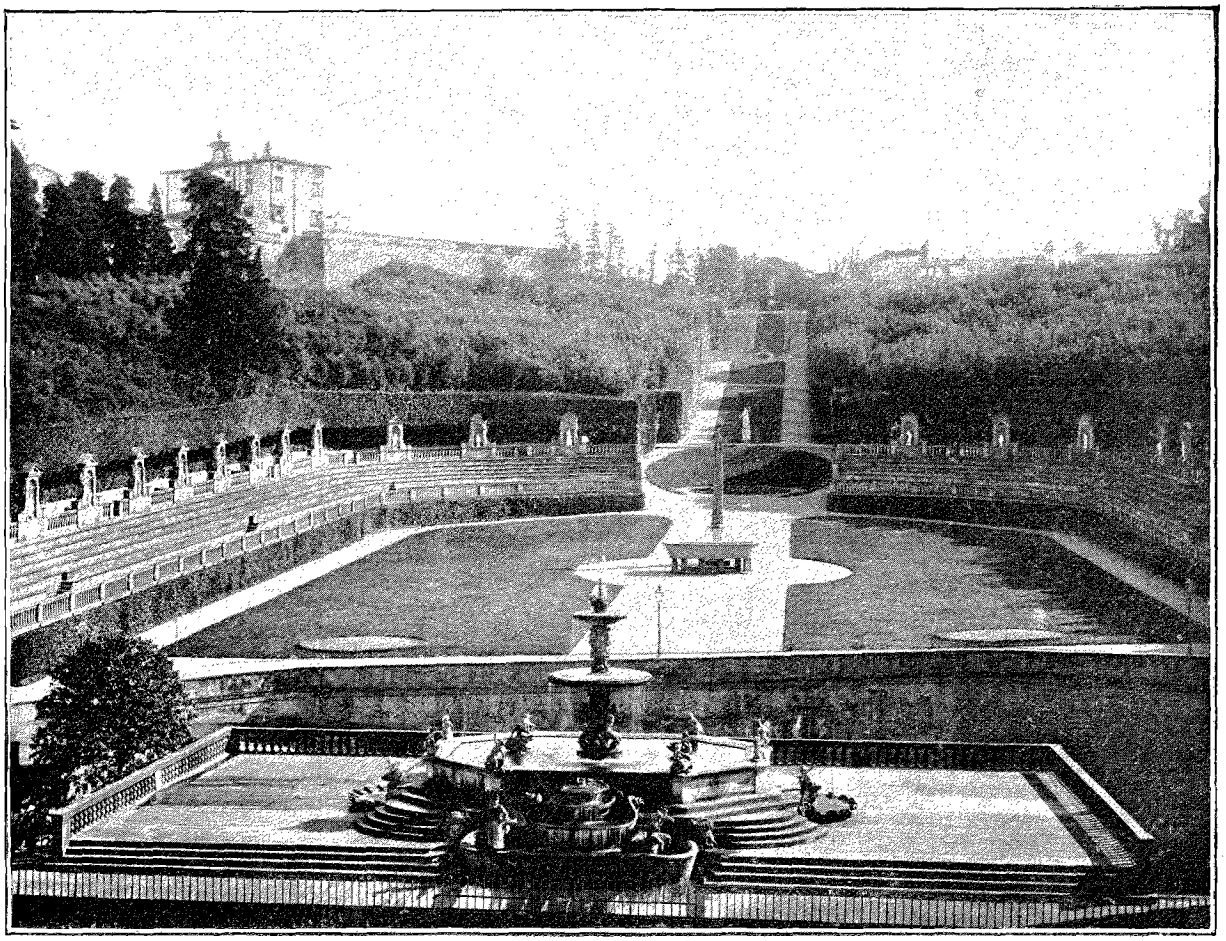
Les Pitti cependant s'étaient épuisés par cette construction gigantesque. En 1549, ils durent céder le palais à Cosme Ier, qui s'y installa dès l'année suivante. Ce prince chargea en même temps Ammanati d'aménager l'intérieur et de construire la partie postérieure, celle qui donne sur le jardin Boboli (1550-1560). Mais là ne s'arrêtèrent pas les travaux d'appropriation et d'agrandissement : au XVIIe siècle, les Parigi triplèrent la longueur du rez-de-chaussée et du premier étage, en se contentant d'ajouter six fenêtres à l'étage supérieur, qui se trouve ainsi en retraite; puis, de 1763 à 1839, Ruggieri et Poccianti bâtirent les deux ailes qui avancent sur la place.

Impossible de mieux développer et compléter l'œuvre de Brunellesco que ne l'ont fait ces maîtres; impossible d'entrer plus avant dans la pensée de l'initiateur. Les substructions gigantesques qui supportent les ailes et qui ont à elles seules la hauteur d'une maison, conservent la simplicité, la rudesse de lignes de l'édifice qu'elles encadrent, sa grandeur sauvage. Il n'est pas jusqu'à la nudité de la place, semée de mauvais cailloux, qui ne concoure à rehausser l'effet.

A l'intérieur du palais, tout respire une magnificence véritablement royale; sur les voûtes, des peintures éclatantes se marient à des cariatides en stuc exubérantes de mouvement; sur les murs se développent de riches tentures en soie rouge-cerise ou verte, qui, bien différentes des papiers peints, ne font pas concurrence aux tableaux, parce que les étoffes absorbent la lumière au lieu de la réfléchir. Devant les chefs-d'œuvre ou dans les angles, de belles chaises dorées, sur lesquelles il est permis aux plus humbles visiteurs de s'asseoir. Si le titre d'*Uffizi*, qui sonne comme un nom plébéien, explique l'installation sobre et quelque peu démocratique de ce musée, le souvenir de Pitti, ce patricien orgueilleux, imposait à ses successeurs l'obligation de faire véritablement grand.

La galerie Pitti n'est pas, il s'en faut, une doublure du musée des Offices. Des principes tout différents ont présidé à sa formation. En l'organisant, les Médicis ont consulté plutôt leur agrément personnel que l'intérêt général : après avoir tant fait pour la chose publique, ils avaient bien le droit d'arranger à leur guise leurs appartements privés! Il en résulta que la galerie Pitti n'offre pas le caractère méthodique du musée des Offices; mais si les séries y sont moins complètes, si l'ensemble en est moins instructif, les chefs-d'œuvre y sont plus nombreux. Aux Offices, plus d'une peinture n'a d'intérêt qu'autant qu'elle constitue un document pour l'histoire de l'art; à Pitti, l'on ne s'est attaché qu'à la valeur propre. Nul souci de la chronologie; on a exilé, comme de propos délibéré, les trécentistes et l'École de Giotto. Par contre, l'effort — et un effort tel que savaient le donner les Médicis — a porté sur la période où la peinture italienne est parvenue à son épanouissement complet, sur la période qui correspond à l'Age d'Or et à la Fin de la Renaissance. Le Pérugin, Raphaël, Fra Bartolommeo, Andrea del

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE JARDIN BOBOLI [1] (PAGE 286).

Sarto, Bronzino, Giorgione, le Titien, Paul Véronèse, tels sont les maîtres de céans. Pour le siècle suivant, Rubens et van Dyck y font bonne figure, l'un avec le portrait des *Quatre Philosophes* et différentes autres toiles, l'autre avec celui du cardinal Bentivoglio. Murillo compte deux belles Madones, Velasquez trois portraits, dont celui de Philippe IV à cheval; Rembrandt, également deux portraits, dont l'un le représente drapé dans un manteau de velours, le cou garni d'un faux-col en acier et d'une chaîne d'or.

Chacune des douze grandes salles tire son nom des peintures qui en forment la décoration : salle de l'Iliade, salles de Saturne, de Jupiter, de Mars, d'Apollon, de Vénus, de l'Éducation de Jupiter, d'Ulysse, de Prométhée, de la Justice, de Flore et des « Putti ».

Les Primitifs ne comptent au palais Pitti qu'un petit nombre de pages, mais ce sont des chefs-d'œuvre. La *Lamentation autour du cadavre du Christ*, peinte en 1495, est la plus éloquente des compositions du Pérugin.

Le portrait, telle était alors une des gloires de l'École florentine. Rien de plus vrai à la fois et de plus distingué que ces effigies, de profil ou de face, de buste, dans lesquelles toute la société florentine, Mécènes et marchands, dames nobles et bourgeoises, défile devant nous. Cette époque ignorait les portraits en pied et, d'une manière plus générale, les portraits dramatisés, avec des attitudes mouvementées, une mise en scène intéressante. Elle concentrait toute son attention sur le visage, et il faut dire qu'à cet égard elle a opéré des miracles. La photographie ne ferait pas mieux.

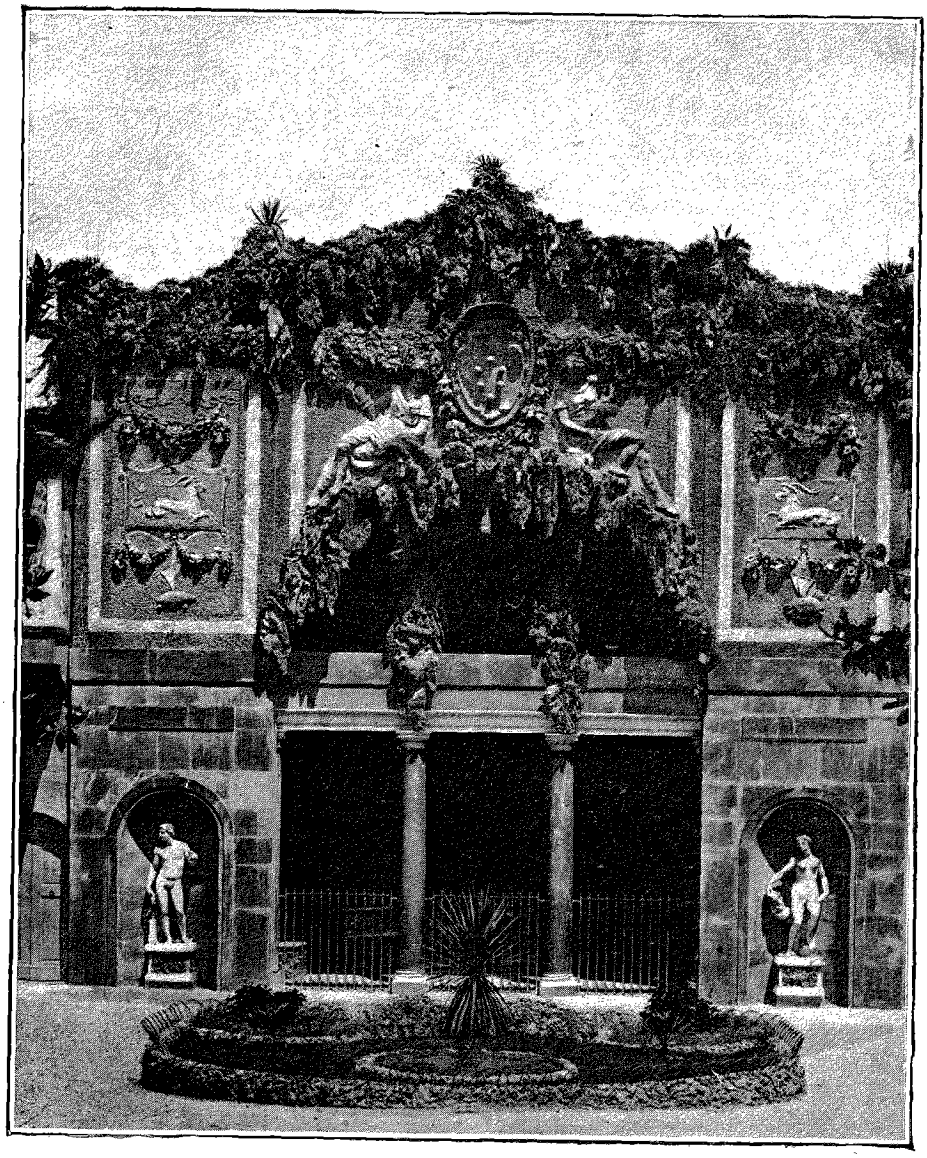
Le palais Pitti renferme quelques-unes de ces effigies d'une sincérité absolue et d'un implacable réalisme : telle est la prétendue Simonetta, de Botticelli, avec son cou qui n'en finit pas, son long nez, ses cheveux mal arrangés et son regard terne.

Un portrait de jeune homme, attribué à Andrea del Castagno, a de la grandeur, à force d'avoir du caractère. Un autre, peint par Lorenzo Costa de Ferrare, se rapproche des Flamands par sa sincérité.

Les portraitistes du siècle suivant s'efforceront de donner à leurs modèles plus de poésie, de compléter leur physionomie au moyen d'une mise en scène. Si Ridolo Ghirlandajo est réellement l'auteur des deux portraits dont on lui fait honneur aujourd'hui, le *Jeune Orfèvre* et la *Nonne* (la *Monaca*), celle-ci longtemps exposée sous le nom de Léonard de Vinci, il faut avouer qu'il a ajouté un élément à l'art des Primitifs : autant

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA GROTTE DU JARDIN BOBOLI [1] (PAGE 287).

il a mis de vivacité dans le premier, autant il a mis de noblesse et de poésie dans le second.

La galerie ne possède pas moins d'une dizaine de Raphaëls, presque tous de premier ordre : la *Vierge du Grand-Duc*, la *Vierge au baldaquin*, la *Vierge à la chaise*, la *Madonna dell' Impannata*, la *Vision d'Ezéchiel*, les portraits, encore si timorés, de *Doni* et de *sa femme*, ceux, si fermes et si hardis, d'*Inghirami*, de *Jules II*, de *Léon X*, ou encore celui de la prétendue *Fornarine* (*la Donna velata*). Analysons rapidement quelques-unes de ces toiles fameuses.

En arrivant à Florence, Raphaël, quoique singulièrement affranchi sous bien d'autres rapports, était encore habitué à représenter la Vierge dans l'attitude timide et recueillie chère aux Ombriens. C'est ainsi que nous la voyons dans un dessin de l'université d'Oxford. Peu à peu il lui donna plus de liberté, en même temps qu'il renonçait à ce type un peu archaïque et conventionnel pour emprunter les traits de quelque belle Florentine de son entourage. La plus ancienne probablement de ces Vierges conçues sous l'empire d'aspirations nouvelles est la *Vierge du Grand-Duc*, du palais Pitti (ce titre lui vient de ce que l'un des souverains de la Toscane l'admirait tellement qu'il l'emportait partout en voyage). L'attitude est encore assez timide : c'est une toute jeune mère debout, les yeux baissés, pleine de recueillement, tenant sur ses bras l'enfant à peine vêtu : celui-ci nous offre déjà le type cher à Raphaël; c'est un gros garçon, joufflu, le nez un peu court, les yeux pétillants de vie, les mains potelées, regardant devant lui avec plus de surprise peut-être que de crainte. En un mot, la conception du sujet est réaliste, mais dans le bon sens du mot : une mère très sympathique, avec son fils; non la Reine des cieux et le Sauveur du monde.

Remarquons à ce sujet la souplesse du génie de Raphaël et son tact exquis : il peint pour les Ombriens, c'est-à-dire pour de braves provinciaux, ignorant les licences de l'art florentin, ou, s'ils ne les ignorent pas, pleins d'aversion pour cette peinture profane qui froissait leurs sentiments dans ce qu'ils avaient de plus intime et de plus respectable. Eh bien, lui qui a peint déjà plusieurs de ses Vierges florentines les plus séduisantes, revient ici à la sévère tradition de l'École ombrienne. La Vierge, la tête couverte d'un pan de son manteau, les pieds dissimulés sous sa robe ou du moins voilés, le maintien grave, presque austère, est aussi éloignée de *la Vierge au chardonneret*, du Musée des Offices, que l'art ombrien lui-même était éloigné de l'art byzantin.

On aime à se figurer le jeune artiste d'Urbin parcourant Florence, par quelque belle soirée d'été, s'inspirant de cette nature si riche et si accidentée, de ce ciel d'une transparence merveilleuse où les ombres se résolvent en des torrents de lumière, de tous ces souvenirs historiques. *La Vierge au chardonneret* résume

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA VIERGE ET L'ENFANT, PAR MURILLO.

LA NOURRICE DES MÉDICIS,
PAR PARIS BORDONE.

PORTRAIT D'HOMME,
PAR LOR. COSTA.

PORTRAIT D'ORFÈVRE, ATTRIBUÉ
A RID. CHIRLANDAJO.

PORTRAIT DE FEMME,
PAR DOMENICO MORONE.

LE CARDINAL BENTIVOGLIO, PAR VAN DYCK.

LES QUATRE PHILOSOPHES, PAR RUBENS.

CHOIX DE TABLEAUX DU PALAIS PITTI. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces aspirations si calmes, si sereines, pour lesquelles le jeune maître trouvera une formule encore plus parfaite dans *la Belle Jardinière* du Louvre.

IV

Le jardin Boboli.

Le palais Pitti a pour complément un jardin, le plus vaste et le plus magnifique de Florence, le jardin

PLACE ET ÉGLISE DE SAN SPIRITO [1] (PAGE 288).

Boboli (ce nom lui vient de la colline sur laquelle il a été aménagé). Si ailleurs la Renaissance a mis son cachet sur les monuments en pierre, ici elle a façonné, sans la violenter d'ailleurs, la nature elle-même — arbres, haies, plates-bandes, pelouses — et lui a donné le caractère qu'elle garde depuis plus de trois siècles.

En pénétrant dans le jardin Boboli du côté de la Porta Romana (porte sans caractère, flanquée de deux lions couchés), nous apercevons d'abord les dépendances du palais, couronnées par une forêt de cheminées. Sur un tapis vert, picore un essaim de poules. Il est trois heures; les cloches des églises voisines, des cloches au son aigrelet, sonnent les vêpres; puis se fait entendre la voix plus grave du campanile. Une *salite* nous conduit vers le palais, devant lequel s'étend une vaste cour nue, ayant pour principal ornement une gigantesque baignoire en marbre à têtes de lion, dans laquelle une famille entière tiendrait aisément. A signaler également quelques statues et un *Pégase*. Tout, jusqu'ici, est d'une extrême sévérité.

Les allées, semées de gravier, s'étendent à perte de vue, entre de hautes haies de lauriers, de vraies forêts (quelques-unes mesurent jusqu'à 5 ou 6 mètres), taillées et égalisées comme les haies d'ifs du grand roi; plus loin elles ont pour bordure des cyprès ou encore des chênes verts formant berceau; ou enfin de simples broussailles; parfois aussi elles longent des murs tapissés de lierre. L'air est embaumé de mille senteurs. De nombreuses statues, dans lesquelles on admirera la beauté du marbre plus que l'élégance des formes, alternent avec des becs de gaz d'un effet douteux. Le terrain est des plus accidentés et l'arrangement plein d'imprévu. Rien ici qui rappelle Le Nôtre; nulle recherche de l'uniformité ni même de la symétrie. Les grands-ducs de Toscane ignoraient l'humeur despotique qui poussait leur cousin Louis XIV à faire niveler les monticules et à combler les vallons. Dans la partie supérieure du jardin, les allées suivent docilement la ligne des remparts, qui domine la forteresse du Belvédère, et ces remparts à leur tour se règlent avec une complaisance parfaite sur les sinuosités de la colline. Une pente des plus raides aboutit à un pâté de maisons occupé par les gardes; près de là, le *bosco* traditionnel. En reprenant à gauche, nous rencontrons un nouveau mur, plus modeste, qui s'ouvre enfin à droite pour livrer passage à de longues et superbes avenues. De ce point la vue est superbe : à gauche, des

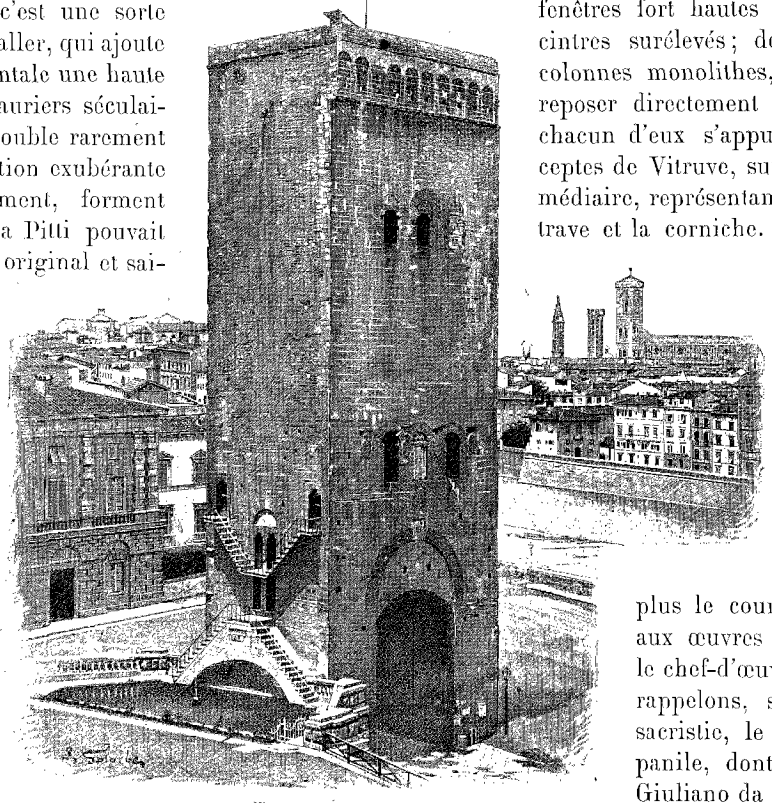
1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

villas; en face, sur la hauteur, Bellosguardo, et, dans le bas, la torre Torrigiani; à droite, l'incomparable panorama de Florence. Plus loin, à travers les branches — de véritables forêts vierges — on découvre le campanile, le beffroi du Palais Vieux et un bout de Fiesole.

On le voit, le jardin Boboli n'est point le jardin italien à combinaisons savantes, le jardin à rampes et à terrasses, le jardin architectural en un mot, tel que ses rivaux de Tivoli ou de Frascati; ce n'est pas non plus le jardin français ni le jardin anglais : les parterres de fleurs et même les pelouses de gazon n'y brillent que par leur absence. Ce qui le distingue, c'est une sorte de fantaisie, de laisser-aller, qui ajoute à la tournure monumentale une haute poésie. Ces haies de lauriers séculaires, dont le passant trouble rarement le silence, cette végétation exubérante qui s'épanouit librement, forment bien le fond que Luca Pitti pouvait rêver pour son palais, original et saisissant entre tous. L'inspiration toutefois est différente : autant il y a de calcul dans l'œuvre de Brunellesco, autant il y a ici d'indépendance.

Les splendeurs de la nature font oublier au jardin Boboli les merveilles de l'art. Celles-ci cependant y tiennent la place qui leur revenait de droit dans toute création faite par les Médicis : grotte monumentale ornée des ébauches d'*Esclaves* que Michel-Ange destinait au tombeau de Jules II, bassins, vasques, colonnes, obélisque égyptien, provenant de la villa des Médicis à Rome, groupes et statues de Jean Bologne, etc.



LA PORTE SAINT-NICOLAS[1] (PAGE 282).

LVI

San Spirito et le Carmine. — Coup d'œil rétrospectif.

Les deux églises qui nous restent à visiter sur la rive gauche nous reportent à des préoccupations d'art transcendant. Chacune incarne un de ces efforts qui ont renouvelé pour une longue suite de générations la manière de comprendre et d'interpréter soit la nature vivante, soit les éléments abstraits dont se compose l'architecture.

Si l'église de San Spirito, telle que nous la voyons, n'a pris naissance que de longues années après la mort de Brunellesco (1471-1481; l'église antérieure fut détruite par un incendie), le plan de cette construction aussi hardie que grandiose a du moins été élaboré par le grand architecte florentin : ses successeurs n'ont fait qu'y introduire un certain nombre d'erreurs dont on ne saurait, en justice, le rendre responsable.

La façade, comme de raison, est restée inachevée. L'intérieur frappe, dès l'abord, par l'originalité du plan et la majesté des formes : nous avons affaire à la véritable église Renaissance, s'éloignant de la basilique chrétienne primitive par le développement donné au transept et à l'abside. A des fenêtres fort hautes font pendants des cintres surélevés; des arcs relient les colonnes monolithes, mais, au lieu de reposer directement sur le chapiteau, chacun d'eux s'appuie, selon les préceptes de Vitruve, sur un tronçon intermédiaire, représentant la frise, l'architrave et la corniche. La coupole, relativement petite, est simple et hardie. Une série d'absidioles, chacune enrichie d'un autel, flanquent les deux dernières travées de la nef.

Si près du terme de mon exploration, je n'ai plus le courage de m'attaquer aux œuvres d'art dont regorge le chef-d'œuvre de Brunellesco : rappelons, sans y insister, la sacristie, le vestibule, le campanile, dont l'ont enrichi les Giuliano da San Gallo, les Andrea Sansovino, les Baccio d'Agnolo, puis les retables signés de noms célèbres, les sculptures, les vitraux, les ornements de toute nature.

Ne quittons du moins pas la place sans accorder un coup d'œil au superbe palais Guadagni, si fier et si imposant : son auteur Cronaca y a maintenu, à l'extrême limite du XVe siècle, la tradition nationale florentine, mais en y mêlant je ne sais quel élément de finesse et de légèreté inconnu à ses devanciers.

Dans l'église des Carmes, ou *Carmine* comme on dit à Florence, la peinture, longtemps en retard sur ses sœurs l'architecture et la sculpture, s'inspire à son tour des principes nouveaux : en créant les fresques de la chapelle des Brancacci (la seule partie du sanctuaire qui ait été épargnée par l'incendie de 1771),

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le grand et malheureux Masaccio reprit l'œuvre de Giotto au point où celui-ci l'avait laissée, la développant avec une telle sûreté et une telle ampleur que seuls Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël réussirent à lui faire faire un pas de plus. Il ne fallut rien moins que ce puissant effort, ce que j'appellerais un accès de réalisme, s'il n'y était entré en même temps une telle dose de simplicité et de noblesse, pour tirer de l'ornière la peinture, qui était comme figée dans l'imitation de formes surannées[1]. Si grande fut l'avance prise par le peintre de la chapelle des Brancacci, que ses successeurs directs furent incapables de le suivre : pendant tout le XVe siècle, l'École florentine sacrifia au goût du pittoresque plutôt qu'à celui de la grandeur; aussi, sans les maîtres illustres que je viens d'invoquer, l'héritage de Masaccio serait tombé en déshérence.

De la genèse et du contenu du cycle de fresques — *Adam et Ève*, l'*Histoire de saint Pierre*, qui orne la chapelle Brancacci, — je ne dirai rien ici : le lecteur me permettra de le renvoyer à l'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, où ces matières ont été, je crois, suffisamment élucidées. Il me suffira de rappeler que l'œuvre commencée par Masolino, continuée par Masaccio en 1426-1427, fut complétée par Filippino Lippi avec talent non moins qu'avec piété.

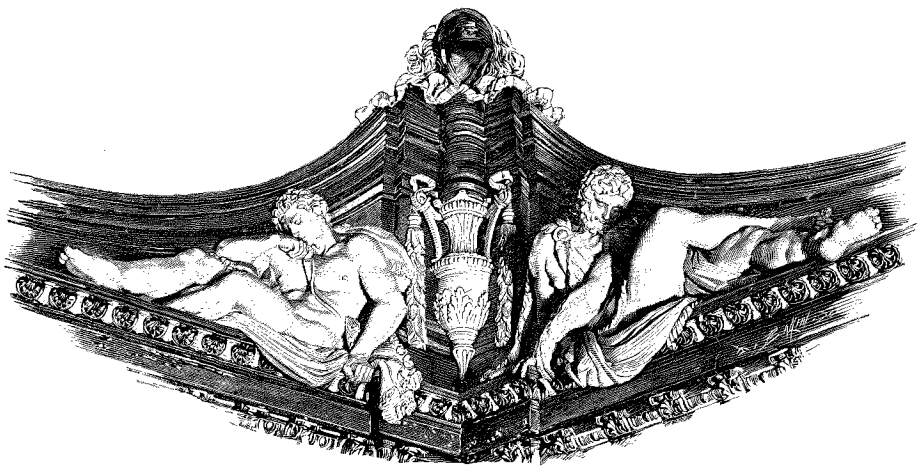
1. Un exemple entre vingt : avant Masaccio, les peintres avaient l'habitude invariable de placer leurs personnages sur la pointe des pieds : Masaccio, ainsi que le constate Vasari, corrigea cette erreur et donna aux figures leur assiette véritable. Il ne fit pas moins pour substituer aux formes anguleuses des Giottesques des formes plus enveloppées et surtout pour augmenter l'impression du relief.

2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

Parvenu au terme de cette longue et cependant si incomplète description de la Toscane, j'éprouve le besoin de formuler ce que je serais tenté d'appeler la moralité de mon sujet.

Notre visite aux sanctuaires vénérés de Monte Oliveto, de Vallombreuse, de Camaldoli et de la Vernia, nous a initié à l'expansion des ordres monastiques pendant le moyen âge et a fait revivre les noms de saint Gualbert, de saint Romuald, de saint François d'Assise. Ailleurs nous avons vu l'Assistance publique ou l'enseignement populaire s'organiser par les soins des municipalités toscanes, tandis que les Médicis favorisaient la haute culture intellectuelle. Parfois, dans nos zigzags, nous avons pu nous attacher aux pas de Dante, parfois évoquer le souvenir des grands événements historiques dont la Toscane a été le théâtre. Puis nous avons assisté aux prodromes de la Renaissance, à ses premières manifestations, à son essor et malheureusement aussi à son déclin. Pise, Sienne et Florence nous ont permis de marquer trois étapes capitales dans le développement de l'art : Pise a servi de berceau à cette première Renaissance romane qui s'est affirmée avec tant d'éclat au XIe et au XIIe siècle dans l'architecture, au XIIIe siècle dans la sculpture; Sienne représente les aspirations du moyen âge gothique, avec son mysticisme et ses formes fouillées; Florence enfin a eu la gloire d'accomplir la grande révolution qui s'appelle la Renaissance; elle a renouvelé la littérature, la science, l'art, et préparé l'avénement de la civilisation moderne. C'est plus qu'une série de chefs-d'œuvre, c'est une page des annales de l'humanité, qui se déroule dans ce coin de terre devant tout être pensant.

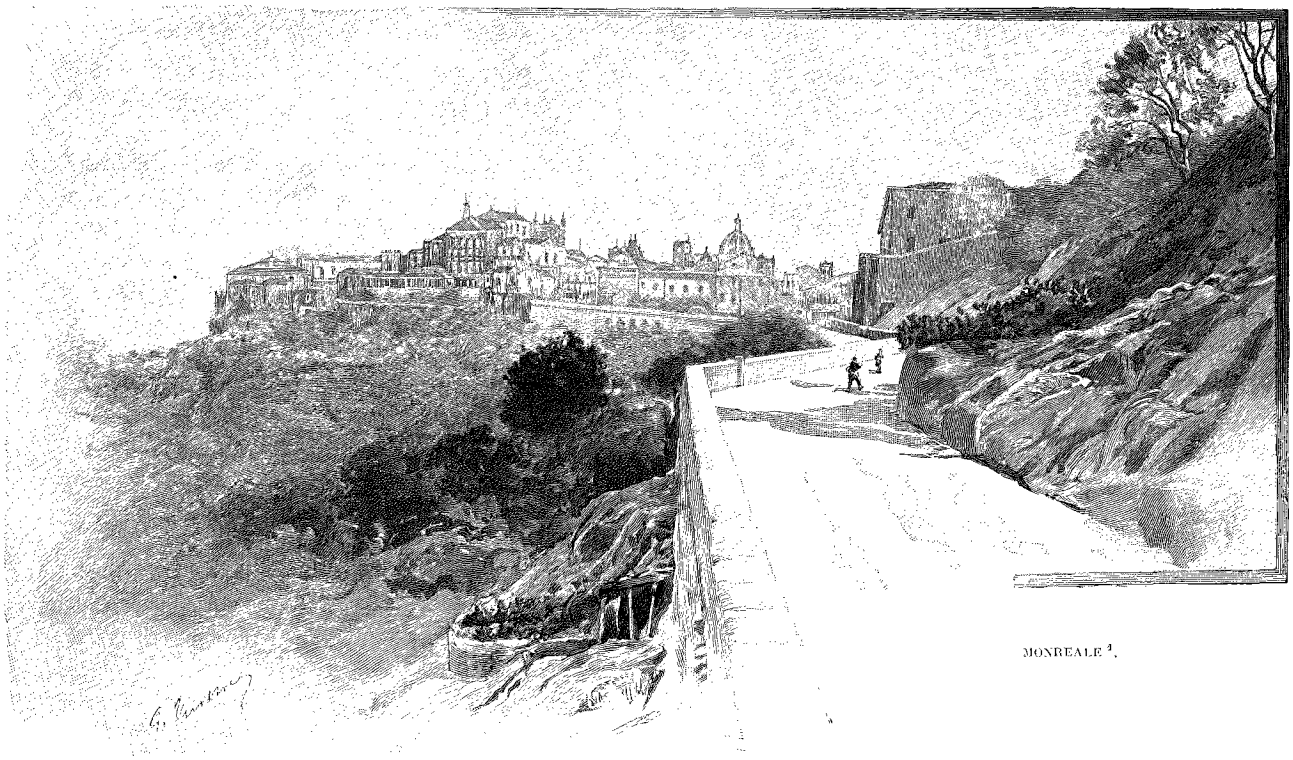
Eugène MÜNTZ.



DÉTAIL D'UNE DES VOÛTES DE LA GALERIE PITTI[2].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



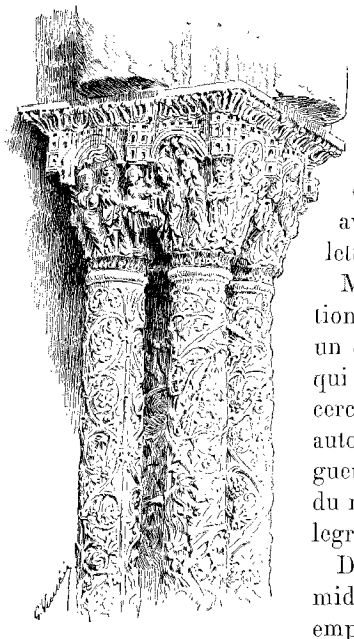
MONREALE [3].

LA SICILE [2],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

La basilique de Monreale et le cloître. — A propos de bandits. — Les ruines de Solunte.



CHAPITEAUX ET COLONNES DU CLOÎTRE DE MONREALE [3].

Un aimable Sicilien, le *cavaliere* Saverio, m'avait offert de m'accompagner à Monreale. J'avais accepté avec empressement, charmé de faire l'excursion avec un homme du pays très lettré et distingué de manières.

Monreale est dans une situation admirable; il se dresse sur un contrefort du *monte Cuccio*, qui occupe le centre du demi-cercle montagneux s'étendant autour de Palerme sur une longueur d'environ 75 kilomètres, du mont Catalfano au mont Pellegrino.

Donc, par un bel après-midi de mai, une calèche nous emporta vers la petite ville. On l'aperçoit de Palerme, couronnée de dômes et de clochers normands, adossée aux pentes sauvages, dominant la plaine, les rivages et l'espace infini. A la base des monts, c'est-à-dire au pied de Monreale, ondulent les houles verdoyantes de la *Conca d'Oro*. Dès le printemps se déroulent dans l'immense plaine, pareilles à l'écume des vagues, d'épaisses guirlandes de blanches fleurs, et, à l'automne, les orangers la couvrent de scintillements d'or.

Les brises marines arrivent à Monreale tout imprégnées de parfums : elles montent comme un encens vers la vieille basilique, apportant de la profondeur des bois comme des murmures de prières et des échos de chants sacrés.

Le ciel était d'un bleu doux et profond. Nous allions, et la lumière ruisselait sur les monts et la plaine, pétillant dans les branches, éclaboussant les murailles des demeures qui bordaient le chemin. On eût dit parfois qu'une pluie de diamants fouettait les feuilles. Les fonds se noyaient en un azur lumineux et transparent; ils apparaissaient par delà les brutalités de la lumière et de l'ombre, tremblants et frêles comme des visions, ils étaient comme vaguement irisés de frissons de nacre.

Les ardeurs du soleil sicilien sont tempérées d'habitude, en la saison printanière, par des brises descendant des monts ou soufflant de la mer : douces brises

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit.* — *Suite. Voy t. LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49.
3. *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous frôlaient comme des caresses ce jour-là et nous apportaient de vagues rumeurs de flots lointains, des chants d'oiseaux, des froissements de palmes, en même temps que des exhalaisons moites de roses et d'orangers en fleur!...

« La magnifique journée, dis-je à mon compagnon, et quelle joie de vivre toujours sous ce ciel! Jamais je n'ai respiré une atmosphère ainsi embaumée, jamais je n'ai vu une telle transparence chatoyanté de l'air. Voyez l'harmonie de ces lointains légers comme des souffles, les éclaboussements de soleil, là, sur la route aveuglante, et, sur la pente, là-haut, Monreale, dont la lumière colore la superbe silhouette!... »

Nous quittions le Corso Calatafimi lorsqu'un coup de vent subit nous enveloppa de poussière. Le cavaliere me toucha du coude et me montra du coin de l'œil notre cocher qui se signait. « Il est sûrement originaire de Montevago, me dit-il; le voilà invoquant les saints et retenant son souffle pour ne pas respirer ce vent, le *macinga*, peuplé d'esprits malins qui se glissent en nous, d'après la croyance populaire. On croit aussi, à Montevago, que les esprits endiablés ont une préférence marquée pour les femmes. Essayez de parler à Girolamo et vous verrez comme il se gardera de vous répondre vite. Ces rafales de vent qui soulèvent des tourbillons sur les routes et dans les carrefours sont d'un mauvais augure pour les gens de Syracuse. Elles nous surprennent fréquemment au printemps, et lorsque vous contempliez la beauté de l'espace et les ruissellements du soleil je m'y attendais, les pâleurs des horizons l'annonçaient.

« Consultez Pitré, et il vous apprendra sur le vent de bien étranges superstitions. Il vous dira que si quelquefois le peuple sicilien désire son souffle et l'invoque même, sa violence lui inspire la terreur, car c'est alors un démon déchaîné capable de mauvaises choses. Lorsqu'il se change en ouragan, c'est qu'un assassinat a été commis et que *Mazzamarieddu*, le démon déchaîné, après avoir excité au meurtre, se réjouit de son succès en soufflant avec violence. Le dicton de Modica l'indique bien : *Ventu forti, amazzatini*, « vents forts, assassinats ». A Noto, l'ouragan célèbre la mort d'un usurier ou d'un voleur.

« Les vents, d'après la croyance populaire, fourmillent d'âmes errantes que les conditions de leur existence sur la terre ou de leur mort ont condamnées à rester vagabondes. A Chiaramonte et à Vittoria, par exemple, l'âme du moribond auquel on a lié les pieds ne pouvant plus, dès lors, faire le voyage de Saint-Jacques de Galice, vaguera éternellement par les airs comme celle de Judas. A Modica, pour hâter la fin d'un agonisant, les parents qui entourent le chevet invoquent les quatre vents cardinaux, et la mort arrive.

« Le peuple a chargé saint Marc de le protéger contre les vents, il les a personnifiés même en l'évangéliste, faisant de lui, à sa manière, une sorte d'Éole chrétien. Lorsque le vent est propice, on adresse au saint de caressantes prières; mais s'il fait mine de tourner à la tempête et de compromettre les récoltes, ces prières se changent en menaces, en injures même et en imprécations. »

.... Cependant le vent soufflait sur la route de Monreale et la poussière nous enveloppait. Les silhouettes lointaines avaient disparu en même temps que les parfums et les fleurs, et nous courions à travers un épais brouillard qui nous incommodait. Subitement cette poussière s'anima et les temps fabuleux de la chevalerie se prirent à revivre à côté de nous dans le blanc mystère de la route. Les preux allaient rigides, la tête haute; leurs casques un instant miroitaient, leurs cuirasses scintillaient, puis tout disparaissait et il en survenait d'autres continuellement. On s'étreignait corps à corps sous des murailles crénelées; je voyais briller les glaives, les épées, les boucliers, et j'entendais comme des rugissements de douleur et de colère dans un tintement ininterrompu de grelots, dans des sonorités de ferraille. Et les panaches ondoyants, les pompons aux vives couleurs, les monstres, les étoiles, les amours au regard angélique, souriants et tout roses, se trouvaient mêlés à la cohue guerrière. Par instants, un rayon de soleil traversant la poussière scintillait sur les arabesques d'un poitrail, sur un panache vermeil, sur de riches harnais, éclaboussant le casque ou la cuirasse d'un chevalier; puis tout retombait dans une pâleur d'aube, et la légende brumeuse des paladins se reprenait à passer....

Ah! je les reconnaissais tous maintenant, ces héros aux brillantes armures surgissant du crépuscule poudreux soit en lumineuses apparitions, soit pâles comme des fantômes. Je saluais Roland, le héros préféré des Siciliens, toujours en noble attitude, et il me semblait entendre le cor de Roncevaux dans le brouhaha des charrettes, car c'était une file de charrettes historiées que nous croisions.

Je revoyais les glorieux Normands toujours acharnés contre les infidèles, et toujours aussi, dominant la scène, le roi Roger, tant aimé du peuple de Sicile. Des pages de la Bible, gracieuses ou sereines, s'évoquèrent ainsi, et notre premier empereur avec sa redingote grise et son chapeau légendaire parut un instant au milieu de ses grenadiers. Et j'oubliais que j'étais sur une grande route, souillé par la poussière, que le soleil flambait sur les monts et la plaine, et je suivais du regard les visions flottantes, craignant de voir s'évanouir l'étrange évocation des âges disparus qui me charmait. Un moment les fragments d'une mélopée (que n'ai-je pu la noter!) vinrent à mon oreille : on eût dit un lointain écho de ces peuples ressuscités. Qui la chanta? Je l'ignore.... Sans doute les soldats de Robert Guiscard ou de Roger l'apportèrent autrefois des rivages brumeux, et cette ballade du moyen âge accompagna de son étrange rythme le passage des paladins.

Je me retournai vers Saverio, demeuré silencieux et dont j'avais un peu oublié la présence; il tenait son mouchoir sur sa bouche, et ses yeux étaient clos. « Mais vous ne voulez donc pas voir cette magnifique légende

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ondoyant comme un songe à travers la poussière! » m'écriai-je. Il ouvrit des yeux effarés et se prit à éternuer violemment à plusieurs reprises. « Je dormais presque, dit-il; cette poussière est détestable; voyez, nous en sommes couverts. » Et, prenant son chapeau poudré à blanc, il le secoua, il tapa ensuite prudemment avec sa canne sur son paletot, et enfin essuya avec soin ses beaux souliers jaunes.

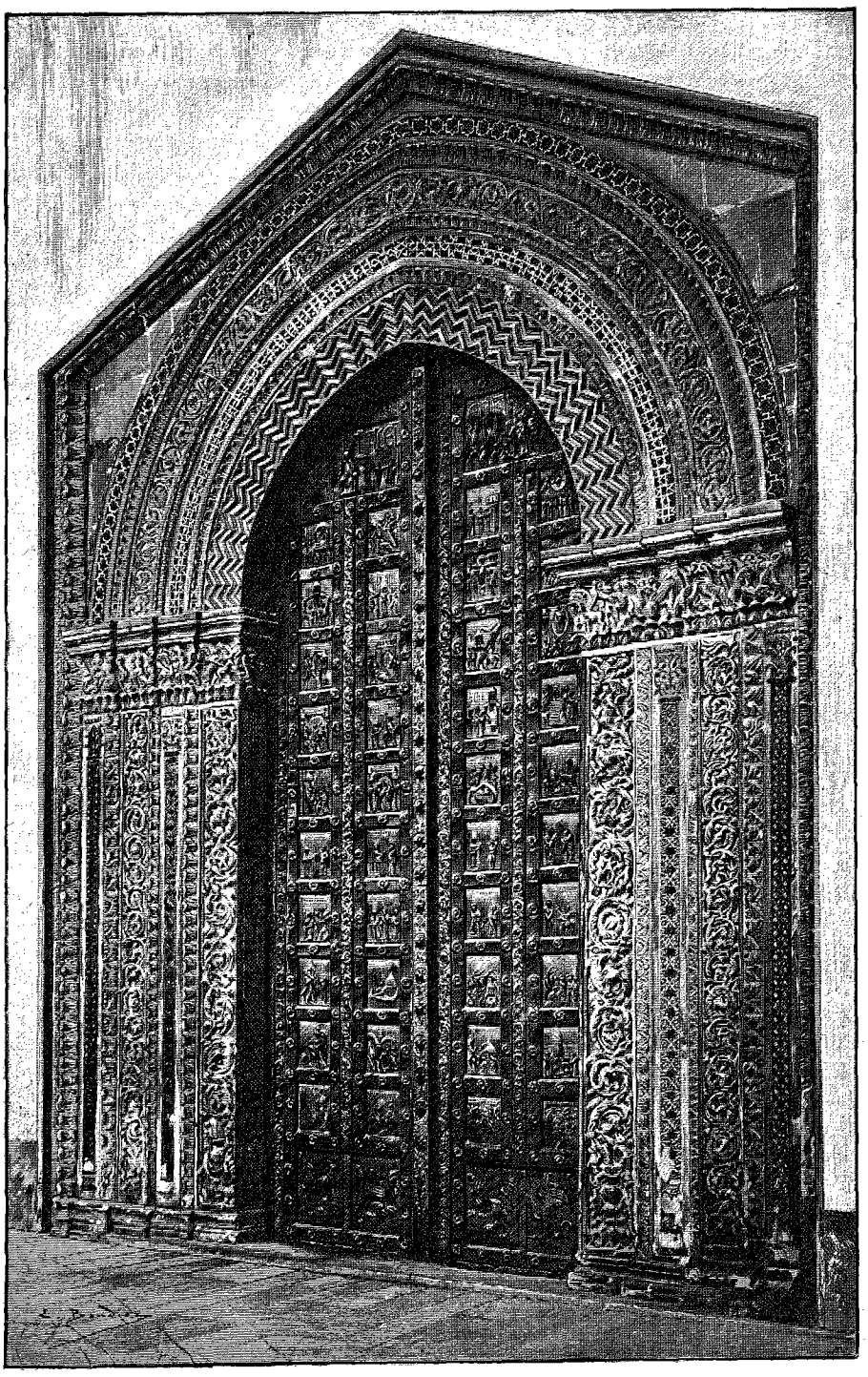
« Les belles légendes ont disparu maintenant, lui dis-je, un peu piqué par son indifférence, je vous plains, car vous ne reverrez jamais une si étrange et aussi poétique évocation.

— Mais je ne les ai vus que trop de fois à travers la poussière, vos paladins de charrettes, me répondit-il avec un peu d'humeur, et, soyez tranquille, je les retrouverai encore, sur cette route; j'y viens quelquefois. Chaque jour, si le vent souffle, vous pourriez, si cela ne vous suffisait pas, revoir vous-même l'épopée poudreuse, car Monreale approvisionne Palerme des meilleurs fruits et l'alimente de ses pâtes. C'est vous dire que le chemin est constamment suivi par les paladins. Dès le matin, les marchands descendent vers la capitale et vont étaler sur les trottoirs de la via Macqueda leurs figues, *freschi come sorbetti*, leurs poires *come burro*, leurs raisins *come oro*.

« Remarquez comme ces Monrealais qui cheminent près de nous sont gracieux avec le béret noir et la veste chasseur; leurs paniers sont toujours propres, et leurs balances, jetées en travers de l'épaule, ne les quittent pas.

« Le pain fabriqué à Monreale est recherché par les Palermitains.

« Aujourd'hui, de même qu'autrefois, cette ville est renommée pour son *pane caldo*, pain chaud, et pour ses *mortorii*, c'est-à-dire son glas, son carillon funèbre. Il faut vous dire qu'ici la mort d'un riche ou d'un pauvre est également annoncée par un superbe et égal tintement. »



LE PORTAIL DE LA BASILIQUE DE MONREALE[1] (PAGE 292).

Nous venions de quitter la plaine et nous gravissions une pente rapide. Maintenant notre voiture

1. *D'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allait au pas et nous étions depuis un instant abrités du vent. Derrière nous, au loin, la poussière tournoyait toujours sur la route blanche, enveloppant les charrettes populaires, et la ballade normande nous arrivait encore, par instants, comme un écho perdu. L'ornementation des charrettes que nous rencontrions était toujours intéressante, mais la couleur violente des peintures me choquait un peu, et les scènes, aussi bien que les attitudes des personnages, me semblaient gauches, le charme s'était évanoui avec le mystère : n'en est-il pas ainsi toutes les fois que nous avons approché de choses qui de loin nous attiraient?...

Mon compagnon avait mis bon ordre à sa toilette très lentement et il était aussi flambant que lorsqu'il sortait de chez lui. Fort coquet, il veillait avec un soin jaloux à sa mise, en véritable citadin de Palerme; ne manquant jamais, deux fois par jour, de passer au jardin pour renouveler la fleur de sa boutonnière.

Cette horreur de la poussière ne l'empêchait pas d'être charmant et d'aimer avec passion les choses de la nature et de l'art.

Nous contournions le flanc rocheux d'une colline, lorsqu'il étendit le bras, me montrant la *Conca d'Oro* étalée tout entière sous nos yeux.

« Regardez », me dit-il avec une pointe d'orgueil.... Un océan de verdure descendait tout bouillonnant la pente que nous gravissions et s'étalait dans la plaine jusqu'au rivage lointain où Palerme scintillait dans un poudroiement lumineux. Des bois, près de nous, jaillissaient des feux d'émeraude, et les facettes luisantes des feuilles étincelaient; les oranges d'or et les citrons jaunes, car il en restait encore de l'hiver, pétillaient à travers les branches, et, s'enfuyant dans l'espace, les masses verdoyantes se dégradaient en nuances d'une délicatesse infinie. Des villas parsemées dans la plaine piquaient la verdure de blancheurs de marbre, et les orangers en fleur allongeaient au loin comme d'immenses écharpes brodées d'argent. Palerme sommeillait là-bas près du Pellegrino monstrueux aux cassures sanglantes. La vieille cité souveraine était belle ainsi, étalée sous un soleil d'or, devant les flots murmurants, ceinte de fleurs et couronnée d'édifices, avec la basilique du roi Roger dressant dans l'air enflammé ses flèches ardentes.

Et de cette mer frissonnante de verdure monta encore, dans le rayonnement de lumière, un dernier écho de la mélopée normande. « N'entendez-vous pas, Saverio, m'écriai-je, la ballade qui nous poursuit? » Elle s'élevait de la poussière lorsque les paladins passaient, elle chantait sur la route tandis que nous gravissions la montée, et voici qu'elle bruit encore à mon oreille comme un murmure très lointain venu des bois. Il prêta l'oreille, mais la ballade avait cessé....

« Ce paysage est merveilleux, lui dis-je après un long silence, on n'en peut détacher les regards. Combien elle doit être belle aussi, cette Conca d'Oro, lorsque, vers l'automne, tous ces orangers, en fleur maintenant, sont couverts de fruits d'or! Quelle puissante terre!... Voyez ces oliviers monstrueux, ils me rappellent ceux de Majorque que les Arabes plantèrent il y a huit ou neuf siècles.

— Mais ceux-ci ont la même origine, me répondit le cavalier. Tout vieil olivier atteignant ces proportions porte ici le nom de *Saracinu* ou *Saracinisca*. Dans la région de Borgetto il en est un énorme, baptisé du nom de *Capitanu*. Les gens du pays prétendent que par certaines nuits on aperçoit au pied de cet arbre le corps d'un guerrier éclairé de torches, couché dans un linceul.

« L'olivier, de quel respect on l'entoure! Et l'huile!... Si vous pénétriez dans un moulin, vous en verriez les murs tapissés d'images saintes. L'encens ne cesse d'y brûler pour chasser le mauvais œil. »

Monreale était devant nous, les dômes et les clochers de la basilique s'enlevaient en silhouette sur le ciel, tandis que, par delà les bois et la plaine ensoleillée, la mer rayait l'espace d'un long trait éblouissant.

On est frappé de l'aspect pauvre de cette petite ville, qu'on a vue de loin toute rayonnante. Les rues malpropres et les maisons lépreuses contrastent singulièrement avec la splendeur de la basilique. Des mendiants, des loqueteux, accroupis au soleil sur la petite place où se dresse le monument, nous ont implorés de leurs voix larmoyantes. « Remarquez, me dit Saverio, cette vieille immobile là-bas au soleil; elle ne demande rien à personne, vivant on ne sait de quoi : on dirait que ses regards, dédaignant les choses réelles, plongent toujours dans le passé. Je vous raconterai son histoire. »

Le grand portail en bronze de la *Matrici*, — c'est ainsi que les gens du pays désignent l'église, — est merveilleux. L'artiste pisan qui le conçut et le décora de sujets empruntés à l'histoire sainte eut conscience de son œuvre, comme en témoigne la signature qu'il cisela sur le métal : *A. D. M. C. L. XXXVI. IND. III. Bonnanus civis Pisanus me fecit.*

Le même sculpteur avait exécuté le superbe portail de la cathédrale de Pise, qu'un incendie détruisit.

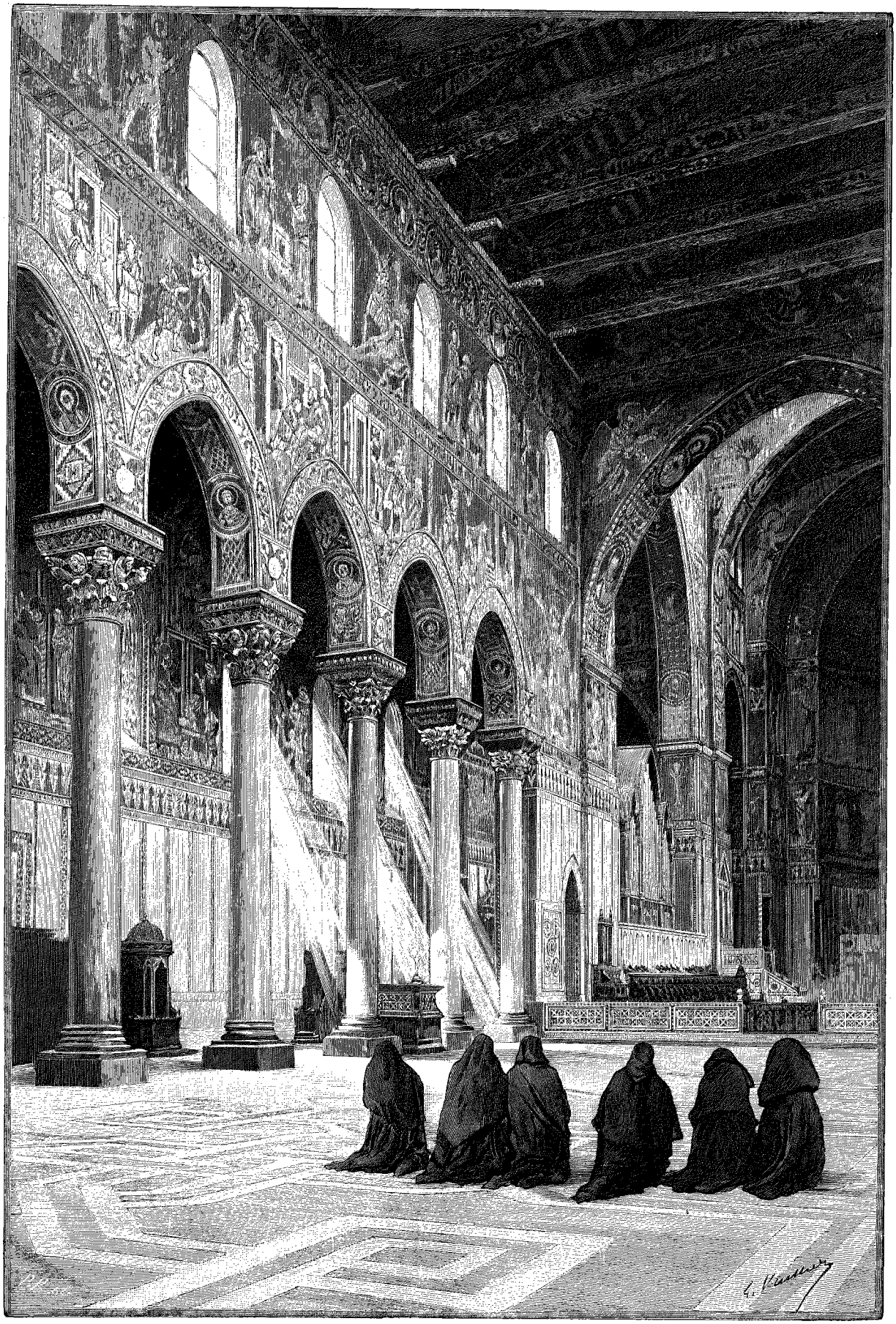
L'ancien portique, surmonté de l'écusson normand, qui encadre le chef-d'œuvre de Bonnano, est d'un beau caractère. La pierre a pris là, sous le ciseau d'un maître inconnu, des légèretés de dentelle.

Les portes latérales, fort belles également, sont l'œuvre de Barisano de Bari.

Deux tours carrées flanquent l'entrée principale du dôme. L'une d'elles fut décapitée autrefois par la foudre, et l'autre, qui menaçait ruine, a été en partie tronquée par le pic et la pioche.

Lorsque les deux battants du portail se furent ouverts devant nous, je demeurai un instant sur le seuil, frappé par la grandeur du monument, émerveillé de sa richesse. Des rayons filtrant à travers les vitraux éclairaient vivement les fûts et les socles d'une rangée de colonnes et allongeaient sur le parvis des traînées de lumière. Les reflets de ces nappes éblouissantes miroitaient sur les murailles et faisaient scintiller le fond d'or des mosaïques byzantines qui décorent la basi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE MONREALE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lique. Tout au fond de l'abside, dominant la nef agrandie par un rayonnement qui devenait en quelque sorte immatériel, un Christ de proportions démesurées, au visage sévère, regardait. Ce n'était point là le fils de Dieu dont on m'avait jusqu'ici montré l'image, mais un juge étrange dont le regard persistant et fixe saisissait.

Cette figure du Rédempteur, Jésus-Christ l'omnipotent, comme porte l'inscription grecque, bénit de la main droite et tient à la main gauche un livre ouvert sur lequel on peut lire la légende (grecque et latine) suivante : « Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne va pas dans les ténèbres ».

Au-dessous de la gigantesque figure, la Vierge, assise sur son trône, montre l'enfant Jésus. Dans un nimbe entourant sa tête court en grec cette légende : « Toute immaculée ».

La chapelle palatine, à Palerme, est un magnifique joyau éblouissant et charmeur à la fois : le dôme de Monreale est une œuvre imposante, majestueuse, d'une richesse inouïe.

L'intérieur de la basilique, en forme de croix latine, mesure 102 mètres de longueur sur 40 mètres de largeur. Il est divisé en trois nefs par deux rangées de colonnes. Ces colonnes, au nombre de dix-huit, à peu près toutes monolithes, proviennent pour la plupart de temples antiques. Elles sont de beau granit oriental ; l'une d'elles seulement est en marbre des monts Madonie de Sicile. Des arcs lancéolés, de style mauresque, retombent sur ces colonnes. Les parois intérieures de la basilique sont entièrement revêtues de mosaïques, et ces mosaïques couvrent une superficie de 6340 mètres carrés !... C'est un prodigieux et merveilleux ouvrage. La magnificence décorative fait oublier tout d'abord, dans les monuments siciliens de cette époque, le caractère architectural. L'œuvre, soit par ses lignes, soit par l'ornementation, participe à la fois des Sarrasins, des Byzantins et de l'art grec du Bas-Empire.

Les sujets des mosaïques, empreints de la naïveté mystique qui caractérise les créations du moyen âge, sont tirés de l'Ancien Testament, de la Vie de Jésus et enfin des Actes des apôtres.

Saverio m'expliquait les légendes, appelait mon attention sur les parties les plus intéressantes ; il m'instruisait en me faisant admirer en détail les beautés de toute nature, lentement et avec mesure, car tout me sollicitait.

Il me fit lever les yeux vers la voûte en bois sculpté, décorée de fresques et d'or, que je n'avais pas remarquée. Un incendie l'ayant en partie détruite en 1811, l'archevêque Farnèse la fit restaurer.

Il n'oublia pas le maître-autel en argent, le petit autel perpétuant le souvenir de la sépulture provisoire de saint Louis, roi de France, mort de la peste à Tunis, au cours de la dernière croisade.

Il me fit remarquer les belles sculptures des portes de la sacristie, où sont conservés un ciboire et un vase émaillé qu'on dit normands. Je le suivis dans les chapelles. Celles *del crocefisso* et de l'archevêque nous arrêtèrent. La chapelle de S. *Benedetto* dépare la basilique. Elle est ornée d'assez belles sculptures de Marabitti, datant du siècle dernier, mais son style composite est peu en harmonie avec la splendeur du monument.

Et je suivais mon guide, dont la parole lumineuse, colorée et toujours caressante, résonnait dans les profondeurs de la nef. Il m'amena devant des tombeaux adossés à la muraille. C'étaient ceux de Marguerite, épouse de Guillaume Ier, et de Roger et Henri ses fils. « Voici, me dit ensuite le cavaliere en m'entraînant dans la nef de droite, le tombeau de Guillaume II qui éleva cette basilique. Le sépulcre en porphyre rouge placé à côté renferme les restes de Guillaume Ier. La légende qui se rattache aux origines du dôme est assez intéressante pour vous être racontée. Elle est répétée dans toute la province de Palerme aussi bien qu'à Monreale, comme si le fait qui en est l'objet datait d'hier.

« Un jour Guillaume II, qu'il m'est agréable de qualifier le Bon, comme le qualifie le peuple, ajouta-t-il en souriant, chassait aux alentours de Monreale. A cette époque, tout le territoire ne formait qu'une vaste forêt.

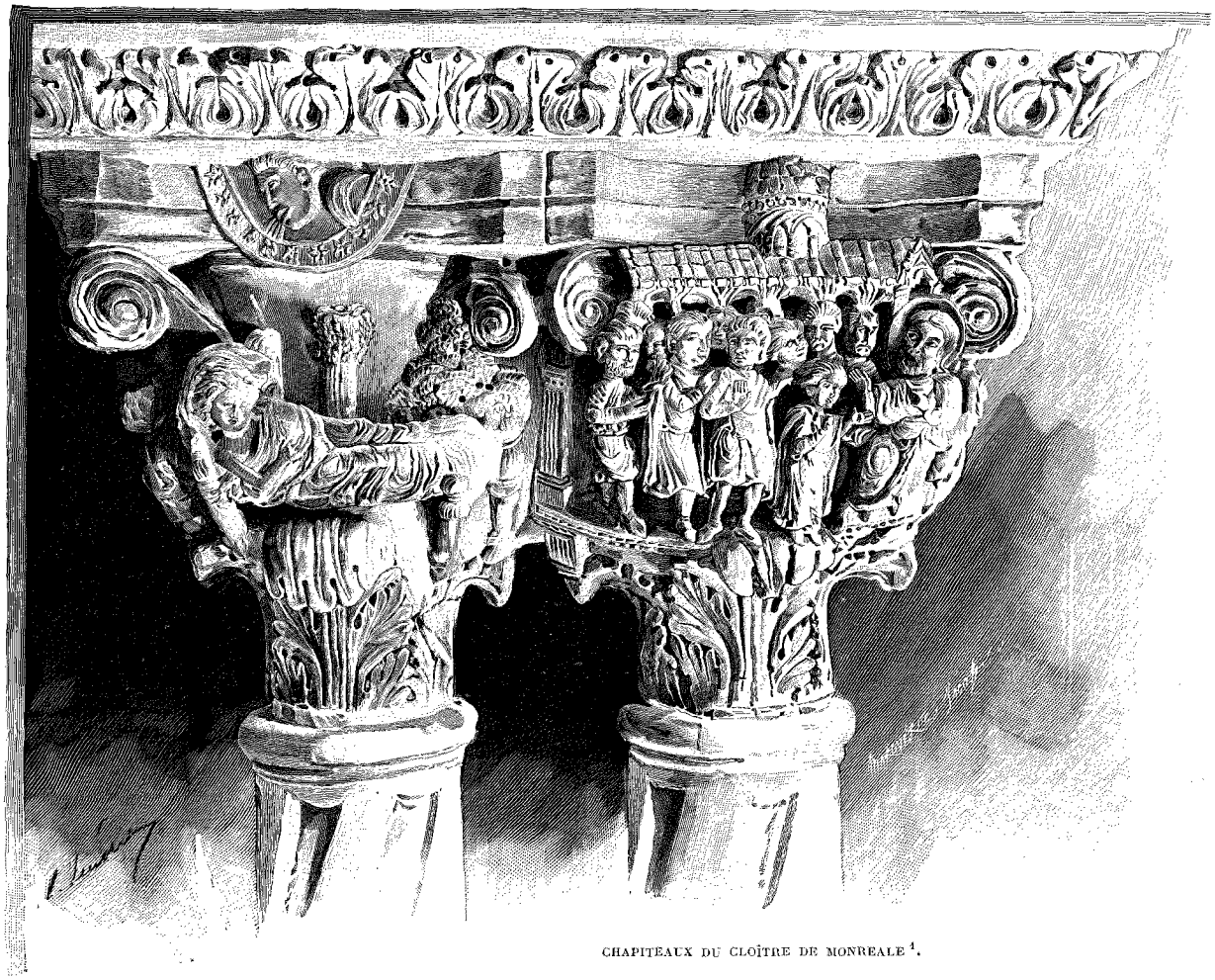
« Fatigué de sa longue course, il s'assied sur une pierre à l'ombre d'un grand caroubier et s'endort. La Vierge lui apparaît en songe et lui montre un trésor au pied même de l'arbre sous lequel il repose. Guillaume se réveille, la vision du trésor l'obsède ; il fait fouiller le pied de l'arbre et trouve dans ses racines mêmes le trésor vu en songe. Jamais des yeux humains n'en avaient contemplé de pareil. Il appelle aussitôt à lui les maîtres les plus célèbres de son temps et fait construire l'église actuelle, qu'il dédie à la Vierge.

« Le peintre Giuseppe Velasquez, auquel on doit la renaissance de la peinture en Sicile dans le cours du siècle passé et dans les premières années du présent, a pris pour sujet cette légende dans une grandiose fresque, qui décore l'escalier du monastère des Bénédictins, que nous visiterons tout à l'heure.

« Si l'imagination populaire a poétisé en Sicile et dans l'Italie méridionale le souvenir des Normands, dis-je à Saverio, si à la Ziza ils s'en vont par les belles nuits errer sous les bois d'orangers, recouverts de leurs armures ou drapés de manteaux d'or, dans les Pouilles ou en Calabre, je ne sais plus exactement, Robert Guiscard fut le héros d'une aventure merveilleuse. D'après la légende il s'avançait vers le sud avec son armée, sans ressources, presque affamée, lorsqu'il découvrit inopinément une statue. La couronne dorée qui ceignait sa tête portait l'inscription suivante : *Kalendis maii oriente sole, aureum caput habeo.* Un prisonnier devina le sens de l'inscription, et au jour désigné l'ombre projetée par la statue indiqua précisément la place d'un trésor, dont Robert Guiscard s'empara. »

Le cavaliere reprit : « L'église de Monreale demeure toujours, dans la tradition sicilienne, comme la plus belle œuvre que l'on connaisse. Les ouvriers et les cul-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHAPITEAUX DU CLOÎTRE DE MONREALE [1].

tivateurs de la Conca d'Oro répètent la chanson suivante faisant l'apologie de cette cathédrale :

Binidittu lu mastru chi la fici,
Lu'mperaturi chi la fici fari!
Di quantu è ricca'un si cunta e'un si dici.
Nun cc'è oru, nè argentu, nè dinari.
Maria, ch'è di li Celi'mperatrici,
Dissi : « Lu tronu meu mi vogghiu fari »,
L'ancili manna a fari la matrici,
E firmaru lu volu a Murriali.

Béni soit le maître qui l'édifia,
Et l'empereur qui la fit édifier! somptueuse.]
On ne peut ni raconter, ni dire combien elle est
Il n'est ni or, ni argent, ni cuivre qui l'égalent.
Marie, impératrice du Ciel,
Dit : « Je vais me faire un trône »,
Et voilà qu'elle envoie des anges
Qui dans leur vol s'arrêtèrent à Monreale.

« Il n'est donc pas surprenant que le proverbe sicilien méprise ceux qui vont à Palerme sans se rendre à Monreale.

Cu va n'Palermu e'un vidi Murriali,
Si pparti asinu, si nni torna armali.

Qui va à Palerme sans voir Monreale
Est parti âne et revient animal.

« Il est singulier qu'une cité qui compte seulement 20 000 habitants ait pu donner le jour à tant d'esprits éminents. Un grand peintre, un des plus grands peintres de la Sicile, Pietro Novelli, *il Divino*, en même temps architecte de grande valeur, était de Monreale; Monrealais aussi son contemporain Francesco Baronio, historien et érudit; Monrealais le grand philosophe Vincenzo Miceli; Monrealais le plus grand poète sicilien antérieur à Meli, Antonio Veneziano.

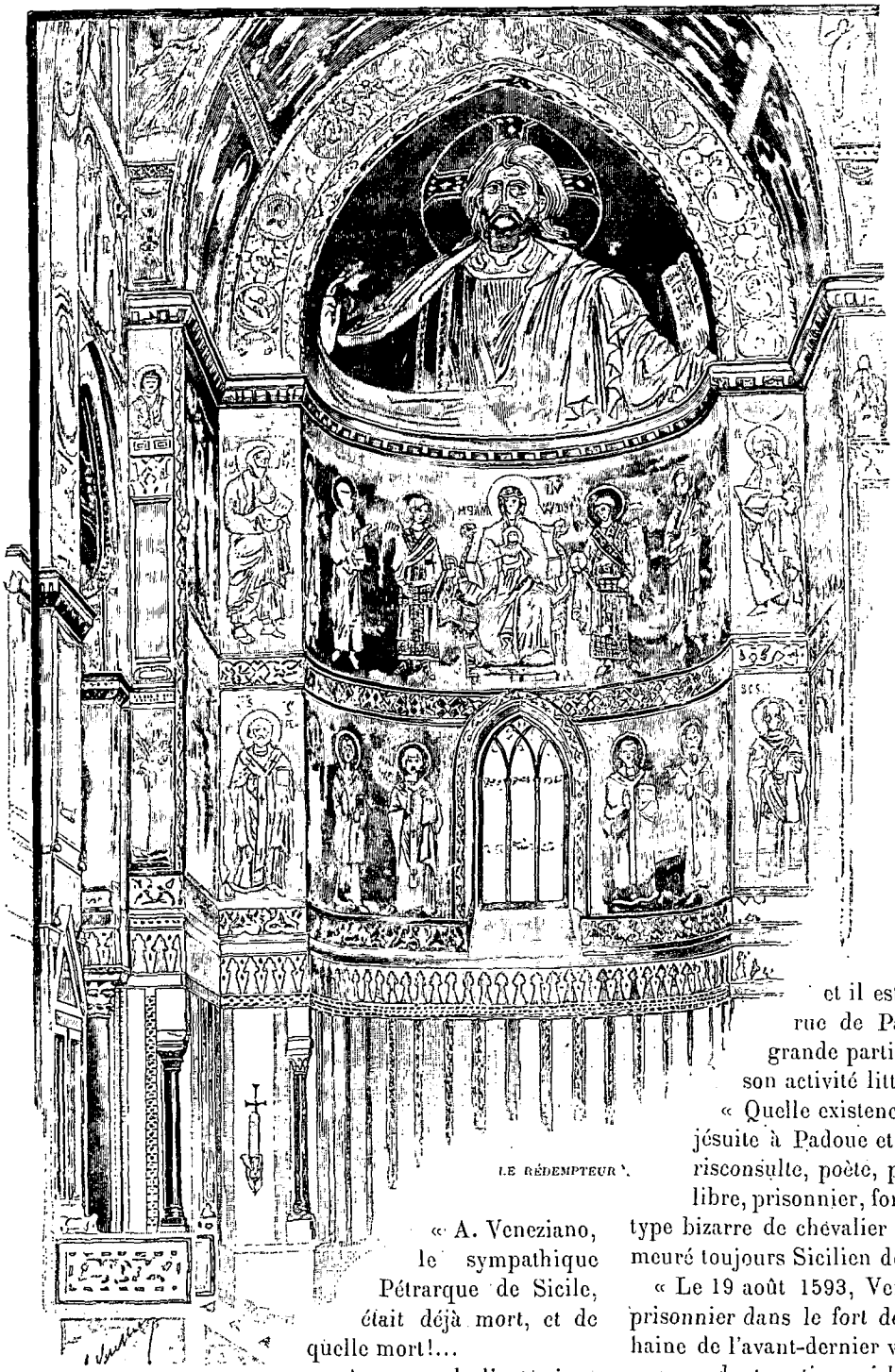
« Si l'on en croit Miceli, la vie de ces hommes illustres fut agitée et leur mort tragique, ce qui n'a pas été souvent le cas pour d'autres hommes éminents de l'île.

« Pendant la révolution palermitaine de 1647, Novelli, accompagnant le chef de l'émeute, fut atteint au bras droit par une balle de mousquet. L'amputation était nécessaire. Mais Novelli s'y refusa, ne sachant plus que faire de sa vie sans le bras qui exécutait ses compositions artistiques. Il mourut dans d'atroces douleurs....

« Baronio, auteur de la belle œuvre : *De maestate Panormitana*, quoique prêtre et de mœurs graves, fut accusé, durant cette même révolution, d'avoir excité au tumulte. Enfermé dans les cachots de l'Inquisition, il fut relégué ensuite à Pantelleria et finalement dans la forteresse de Gaëte, où il mourut en 1654.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Mme Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE RÉDEMPTEUR [1].

« A. Veneziano, le sympathique Pétrarque de Sicile, était déjà mort, et de quelle mort!...

« Avez-vous lu l'autre jour dans le *Giornale di Sicilia* la belle lettre de notre cher et illustre Pitré? Il rappelait que le 19 août de cette année tombait le troisième centenaire de la mort de Veneziano et qu'il fallait songer à le célébrer, qu'il serait digne de la ville de Palerme de donner le nom du poète à une de ses belles rues. La presse s'est emparée aussitôt de la proposition du docteur, et la Société sicilienne de *Storia patria*, la royale académie des sciences, des lettres et des arts de Palerme, se sont réunies aujourd'hui en séance solennelle en vue d'honorer le grand homme.

« On ne va pas à Monreale sans songer à Veneziano, une des plus grandes illustrations de ce pays. Les lettrés le tiennent en honneur pour sa décoration de la fontaine Pretoria, pour les dessins de ses arcs triomphaux à l'entrée des vice-rois à Palerme. Le peuple porte aux nues, et non sans raison, sa *Celia*, ses proverbes siciliens et ses chansons. Veneziano fut le génie de la poésie populaire sicilienne. Il dut certainement s'inspirer beaucoup des chants du peuple, de même que le peuple s'imprégna à son tour de ses poésies.

« Combien Pitré a raison de rappeler cette belle figure!

« Il est surprenant de voir, après trois siècles, ce poète vivant encore dans l'âme des Siciliens, et il est vraiment étrange qu'aucune rue de Palerme, où il passa la plus grande partie de sa vie et où il développa son activité littéraire, ne porte son nom.

« Quelle existence agitée fut la sienne! Il fut jésuite à Padoue et à Rome, homme d'épée, jurisconsulte, poète, pauvre et pourtant généreux, libre, prisonnier, forçat, esclave des Barbaresques, type bizarre de chevalier audacieux du XVIe siècle demeuré toujours Sicilien de tempérament et de cœur.

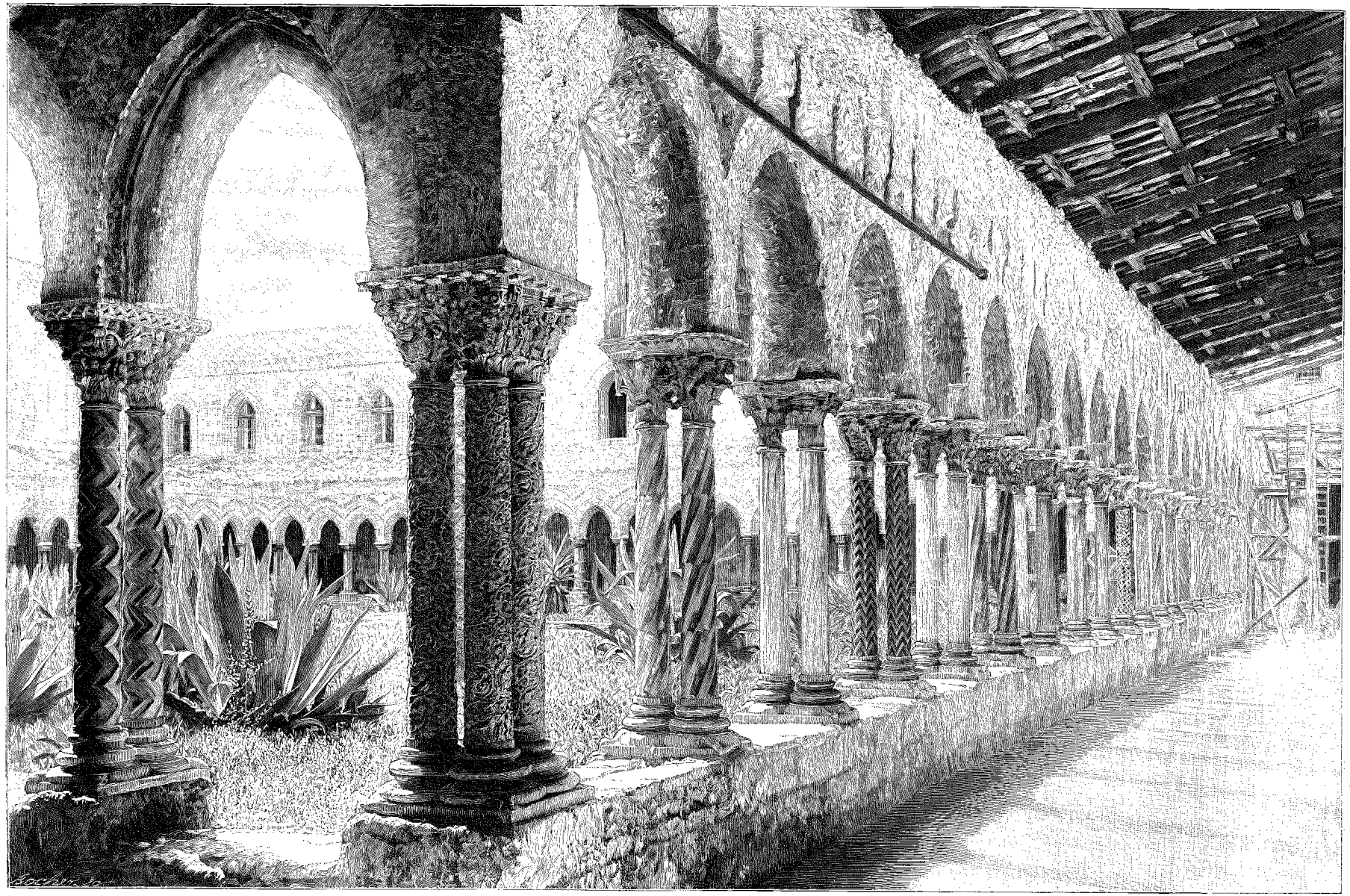
« Le 19 août 1593, Veneziano était enfermé comme prisonnier dans le fort de Castellamare, victime de la haine de l'avant-dernier vice-roi, contre lequel courait une mordante satire qui lui était attribuée.

« Plusieurs hommes distingués partageaient sa captivité, lorsqu'une explosion fit sauter la poudrière. On n'a pu jusqu'à ce jour déterminer si le désastre fut causé par la négligence des gardiens, s'il fut produit par les chaleurs de l'été ou s'il fut provoqué par le gouvernement, qui avait un intérêt évident à se débarrasser du fougueux poète de Monreale.

« Le lendemain, 20 août, le cadavre défiguré de Veneziano fut transporté solennellement ici. Ses ennemis acharnés, et il en avait, se réjouirent de sa mort, mais le peuple le pleura, et, jusqu'au siècle passé, son crâne,

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE CLOÎTRE DE MONREALE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR BOCHER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couronné de lauriers, fut adoré comme celui d'un saint dans l'église de *San Vito*.

« Pour bien des gens du peuple, Veneziano est un mage. Son souvenir nous est aussi cher que celui de Virgile est cher aux Napolitains, celui d'Ovide aux gens des Abruzzes et celui de Boccace à Certabolo. »

Le soleil déclinait à l'horizon, la basilique, toute scintillante à l'heure où nous y étions entrés, s'assombrissait, les mosaïques byzantines miroitaient vaguement dans les profondeurs de la nef, et, dans le mystère qui tombait, la grande image du Christ regardait toujours, avec sa fixité étrange, comme perdue dans l'éternité. Quelques femmes vêtues de noir, qui priaient silencieusement, accroupies sur les dalles, avaient disparu. Le gardien se tenait discrètement près du portail ouvert, attendant qu'il plût au cavaliere, auquel il témoignait beaucoup d'égards, de quitter la basilique.

Je suivis Saverio lentement, comme à regret, et, arrivé sur le seuil, je plongeai encore un instant mes yeux dans les splendeurs discrètes de la nef profonde. Le ciel était clair, les rayons obliques éclairaient de bandes de feu les murailles de Monreale. Je ne sais quels parfums flottaient dans l'air, mais on eût dit que la basilique, les murailles incendiées et le sol lui-même s'exhalaient en aromes.

Nous étions bientôt dans un large vestibule qu'ornaient deux tableaux : la *Benedizione dei pani di S. Benedetto* de Pietro Novelli et *il Rinvenimento di un tesoro*, du peintre palermitain Velasquez, représentant l'origine légendaire de la basilique.

Un étroit couloir nous conduisit au cloître des Bénédictins. Du couvent bâti par Guillaume II et du palais archiépiscopal il ne reste plus que quelques murs et ce cloître dont l'élégance, la légèreté, la pompe orientale et voluptueuse, font songer au palais des Zegris et des Abencérages plutôt qu'à l'asile pieux de moines voués à la prière et à la méditation.

Il est formé de portiques à jour liés par des ogives d'une courbe gracieuse, dont les retombées s'appuient sur des colonnes accouplées au nombre de cent seize, toutes décorées de torsades, de rosaces, de losanges d'une étonnante variété, et incrustées par endroits de pierres précieuses et de marbres rares. La colonnade est d'un fini et d'un art incomparables. Les chapiteaux sont exécutés avec un soin et une recherche surprenants; ils se composent d'animaux, de fleurs et de fruits, et tous les chapiteaux, toutes les colonnes, sont d'une ornementation différente : tantôt ils sont sobres et simples, tantôt compliqués; des feuillages grimpent et s'enroulent autour d'un chêne, des figures bizarres s'associent, hommes, animaux et monstres. Le monument est, dans son ensemble, une grandiose conception, une association magnifique du nord et de l'orient, des génies normand et arabe.

A l'angle de l'entrée se dresse une fontaine entourée d'une colonnade; elle est formée d'une vasque d'où s'élève, au centre, un fût de colonne à chapiteau sphérique orné de personnages et de curieuses têtes qui laissent échapper l'eau de leur bouche. Ces minces jets, retombant en pluie de perles, bercent d'une éternelle et vague harmonie le silence du cloître abandonné. On prétend que c'étaient autrefois les fonts baptismaux.

Quel fut le maître qui conçut cette œuvre merveilleuse et quels furent les maîtres qui l'exécutèrent? Nul ne sait. Cependant celui qui regarde le neuvième chapiteau de la colonnade du nord-est, où Guillaume II est représenté offrant la cathédrale à la Vierge, trouvera sur l'entablement l'inscription suivante, presque illisible : *Ego Romanus, filius Constantinus marmoraius*. Et c'est tout.

Nous nous étions assis sur la base de la colonnade : au-dessus de nos têtes, des ornements capricieux s'entrelaçaient et l'ogive d'un arceau s'élançait, décrivant une élégante courbe. Dans l'ombre qui envahissait le cloître, les longues files des colonnettes, les chapiteaux et les ogives fuyaient en s'amincissant pour s'effacer à demi dans le mystère. Les mosaïques jetaient par places comme des feux de pierreries, reflets du ciel clair encore, et de ces rayons du couchant qui ourlaient les murailles de lumière ardente. Un profond silence régnait : seules les gouttelettes de la fontaine tombaient comme un gazouillement d'oiseaux endormis, dans la paix du soir.

Une sorte d'émotion religieuse nous avait pénétrés, nous demeurions silencieux et songeurs.

Remontant le cours des âges, ma pensée allait aux Normands, à cette famille des Hauteville qui édifia cette merveille.

Ce fut la seule dynastie vraiment nationale qui régna sur une île condamnée par la fatalité de sa situation géographique à changer tant de fois de maîtres. Ils eurent donc un grand sentiment de l'art, ces guerriers du Nord au bouclier rouge, au casque conique, à l'écu d'azur à fleurs de lis sans nombre dont l'écusson portait le lion léopardé des ducs de Normandie et qui allaient à l'ennemi au nom de Dieu : *Dex aïe*, Dieu aide! Dans les monuments qu'ils élevèrent domina une splendeur de rêve, comme s'ils avaient tenté de fixer sur la terre le rayonnement du ciel.

Les origines de ces illustres chevaliers ne sont pas ignorées.

Il y a peu d'années encore, on apercevait au fond d'un vallon des environs de Marigny, ancien bourg du Cotentin, les restes d'un manoir féodal couverts de ronces et de bruyères. C'est là qu'habitait au commencement du XIe siècle un vieux gentilhomme normand du nom de Tancrède. *En la terre de Normandie*, dit une vieille chronique, *non loing de la cité de Constance, un chevalier liquel se clamait Tancrède, liquel était noble et aorné de bonne coustume.*

Il était pauvre, et sa famille était nombreuse; il avait eu cinq fils d'un premier lit et sept fils et trois filles d'une seconde union.

Les jeunes gentilshommes, de haute stature et de bel aspect, occupaient leur jeunesse aux exercices des armes et du cheval et à la chasse au faucon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'aîné de tous, Serlon, disgracié par les ducs de Normandie pour avoir tué un des seigneurs de la cour, fut exilé en Angleterre.

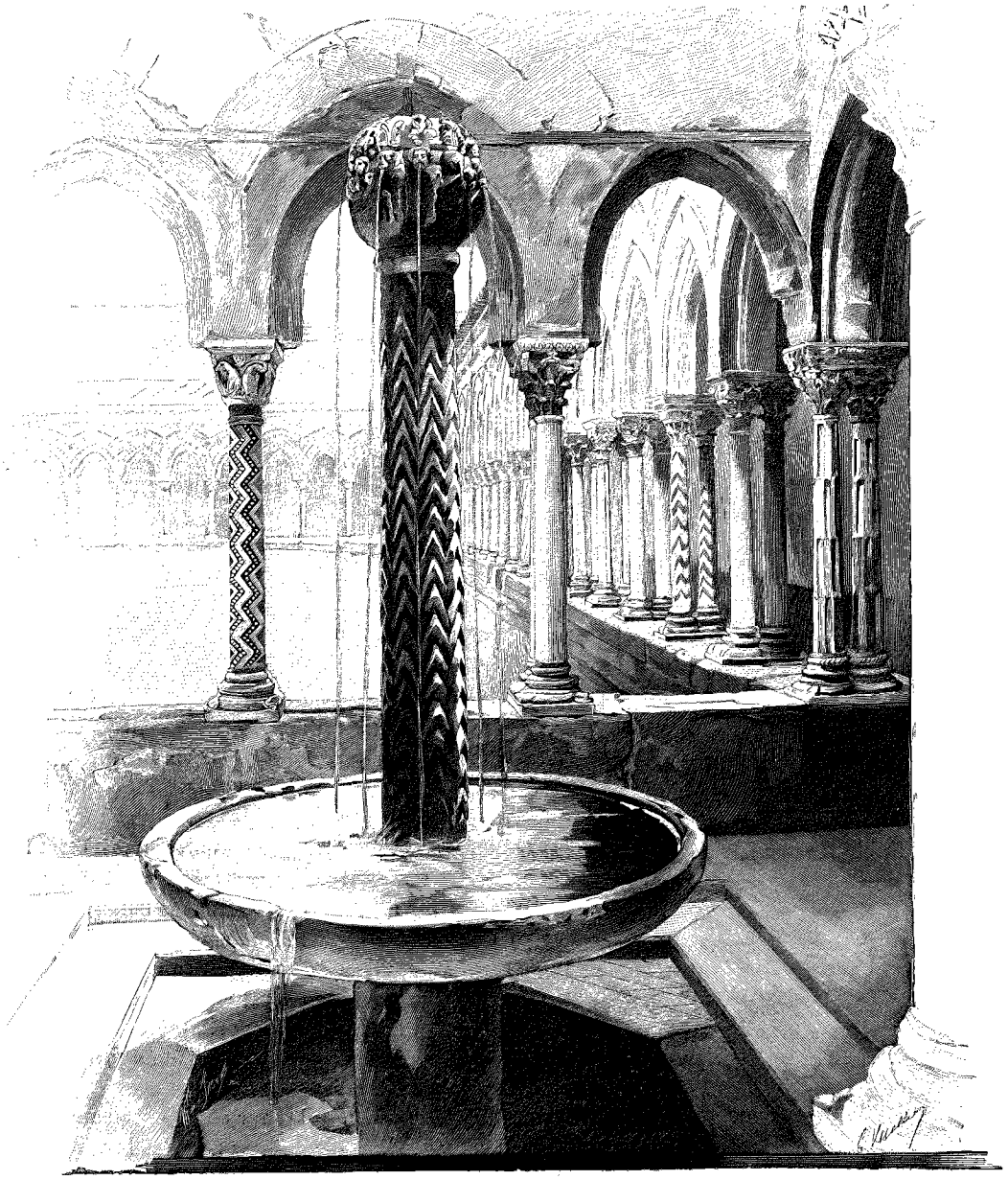
Mais il revient pour provoquer au siège de Tillières un redoutable chevalier, qu'il étend mort à ses pieds. Cela fait, il lui tranche la tête, et, toujours inconnu, il traverse en silence, la visière baissée, les rangs de ses compatriotes enthousiasmés, avec ce hideux et sanglant trophée.

Robert, témoin de ce fait d'armes, veut connaître le vainqueur qui se dérobe. Il l'embrasse avec effusion, lui rend sa liberté et le retient à sa cour.

La valeur du frère aîné excite l'émulation des jeunes fils de Tancrède, et, la Normandie ne leur offrant plus l'occasion d'exercer leur courage, ils quittent le toit paternel, prennent la route de l'Italie, qu'ils étonnent par leur valeur et par leurs exploits.

Maniacès, en lutte avec les émirs siciliens, réclame l'assistance des illustres aventuriers normands qui servent alors ou combattent les petits princes divisés de la Pouille et du royaume de Naples.

Robert Guiscard et Tancrède obtiennent du pape l'investiture du royaume de Sicile. Avec ce titre donné au nom du ciel, une armure à toute épreuve, une épée bien trempée, ils mettent en pièce les Sarrasins et s'emparent de la Sicile, toute hérissée de châteaux forts. Temps singuliers et sans doute mal connus!...



LA VASQUE DU CLOÎTRE [1].

Cependant la nuit tombait, les ténèbres obscurcissaient le cloître où nous nous étions oubliés, et, avec l'ombre, des parfums plus intenses s'exhalaient. Au dehors, des bouffées arrivaient par intervalles, odorantes et chaudes. Il montait de la plaine assombrie comme une ivresse; les champs de fleurs de la Conca d'Oro, les immenses bois d'orangers fleuris que l'ardent soleil avait chauffés tout le jour se volatilisaient maintenant, et leurs aromes affluaient vers Monreale.

« Sentez-vous, me dit Saverio, ces parfums? Ils troublent la tête et nous assoupiraient facilement. Par certains soirs, les habitants de Monreale sont obligés de fermer les fenêtres qui donnent sur la plaine, tant ces émanations sont intenses. Après les chaudes journées printanières il ne serait pas prudent pour un étranger de s'exposer à la violence de ces parfums. »

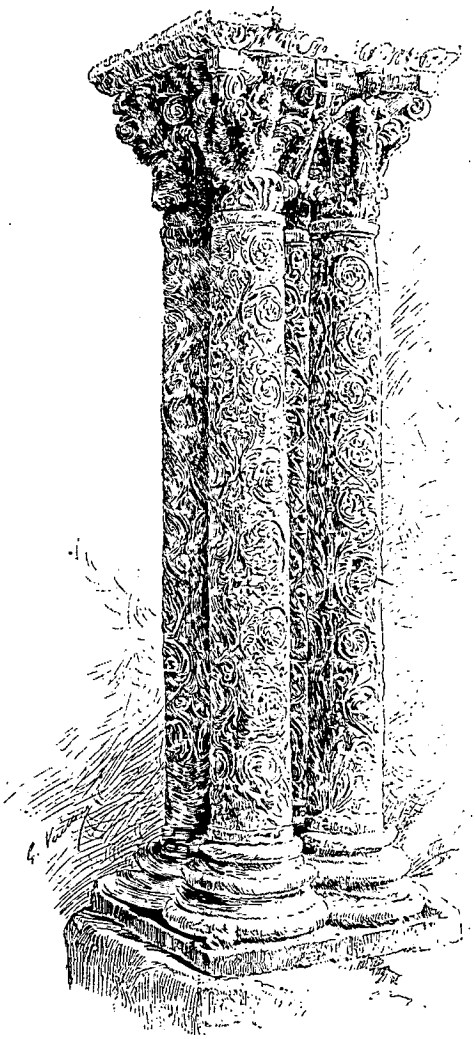
Nous reprenions à travers la puissante exhalaison des fleurs la route de Palerme. On m'avait dit qu'elle était peu sûre le soir; dans la journée même les diligences

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Mme Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui la suivent sont escortées par les carabiniers, ce qui n'est pas un signe de sécurité. Mais, comme je lui exprimais mes craintes, Saverio m'avait rassuré : « Nous rentrerons à pied, m'avait-il dit, si vous y consentez; les nuits sont belles, nous ne serons pas inquiétés et vous ne regretterez pas la promenade.

« Prétendre que le brigandage domine en Sicile, me disait le cavaliere, tandis que nous reprenions le chemin solitaire, c'est peu connaître ce pays. Si quelques malfaiteurs, dont on s'est emparé, ont prétendu faire partie de la bande Maurina, la sécurité n'en a pas été compromise pour cela. Que quelques repris de justice, quelques conscrits réfractaires ou des meurtriers prennent la campagne pour échapper à la justice, cela n'est pas d'une gravité extrême, il en a toujours été ainsi, et le nombre de ces malheureux n'est guère supérieur à ce qu'il est à Rome, en Sardaigne ou en Corse.



COLONNES DU CLOÎTRE [1].

« Le brigandage historique de Sicile offre, il est vrai, en dehors du crime vulgaire, la *grassazione* et le rançonnement, mais il présente en même temps une caractéristique singulière, un je ne sais quoi de chevaleresque qu'il est difficile d'exprimer. Le véritable bandit sicilien est pour moi une sorte de chevalier errant égaré dans le monde moderne. Il offre un amalgame bizarre de vices et de vertus, de férocité et de tendresse. Il sait rendre par les campagnes une étrange justice. Fier et sauvage, courageux de nature, féroce par besoin, il vole sans cesse au secours de l'opprimé. S'il fait une guerre ouverte au riche avare et au puissant, c'est toujours pour défendre le pauvre ou pour lui venir en aide. Que d'exemples je pourrais vous citer! Plusieurs d'entre eux se sont révoltés contre la société, souvent injuste et cruelle, nous devons le reconnaître, et se sont mis hors la loi précisément parce qu'ils étaient bons, loyaux et généreux. On croirait, à un certain point de vue, qu'ils sont une émanation de la société secrète des *Beati Paoli*, qui dérive elle-même de la société plus antique des *Vendicativi*. Cependant la différence entre le bandit et le Beato Paolo est bien tranchée, mais l'un et l'autre ont un point commun : l'horreur de tout abus de pouvoir, de toute oppression.

« Antonino Catinella, surnommé *Salta-le-viti*, *Antonio di Blasi*, dit *Testalonga*, *Pasquale Bruno*, les *Fra Diavolo* et autres semblables sont les types des brigands classiques qui, disparus avec *Leone*, pourraient, en Sicile, reparaître n'importe quand sous la même forme et avec la même caractéristique.

« Je vous ai fait remarquer sur la place du Duomo, à notre arrivée, une vieille en haillons, morte à la vie, et je vous ai dit que je vous raconterais son histoire. Je m'en souviens fort à propos. Cette femme en sait plus long sur les bandits que nous tous en Sicile : elle fut la maîtresse de l'un d'eux jusqu'à l'heure où sonna pour lui l'expiation suprême. Ce ne fut pas sans honte tout d'abord : ces amours sont rares, nos campagnardes ont l'horreur des *sbannuti*, ou bandits. On n'a même pas d'exemple qu'une jeune fille se soit donnée volontairement à un de ces hommes.

« Enfin celle-ci fut belle; cet œil atone qui sommeille aujourd'hui sous un orbite ravagé, eut de longs regards veloutés, et des éclairs de bonheur traversèrent sa noire prunelle. Mais que de larmes en jaillirent aussi!... Séduite, ne connaissant rien de la vie de son amant, elle l'adora comme son Dieu. Lorsqu'elle apprit ses forfaits, possédée d'un amour infernal elle le suivit comme un chien dans la montagne, tremblant toujours, non pour elle, mais pour celui auquel elle avait voué sa vie. Le chien aime-t-il moins son maître, parce qu'il est indigne!... On la surprenait souvent aux aguets, et des jours et des nuits entières elle courut les bois comme une louve, les pieds meurtris, affamée, veillant toujours à la sécurité du maître qui l'avait conquise. Elle ne voyait plus en lui qu'un chevalier persécuté, un ami du pauvre, un protecteur des opprimés. Et lui la caressait, les mains encore ensanglantées, tout fier du fol amour qu'il avait inspiré.

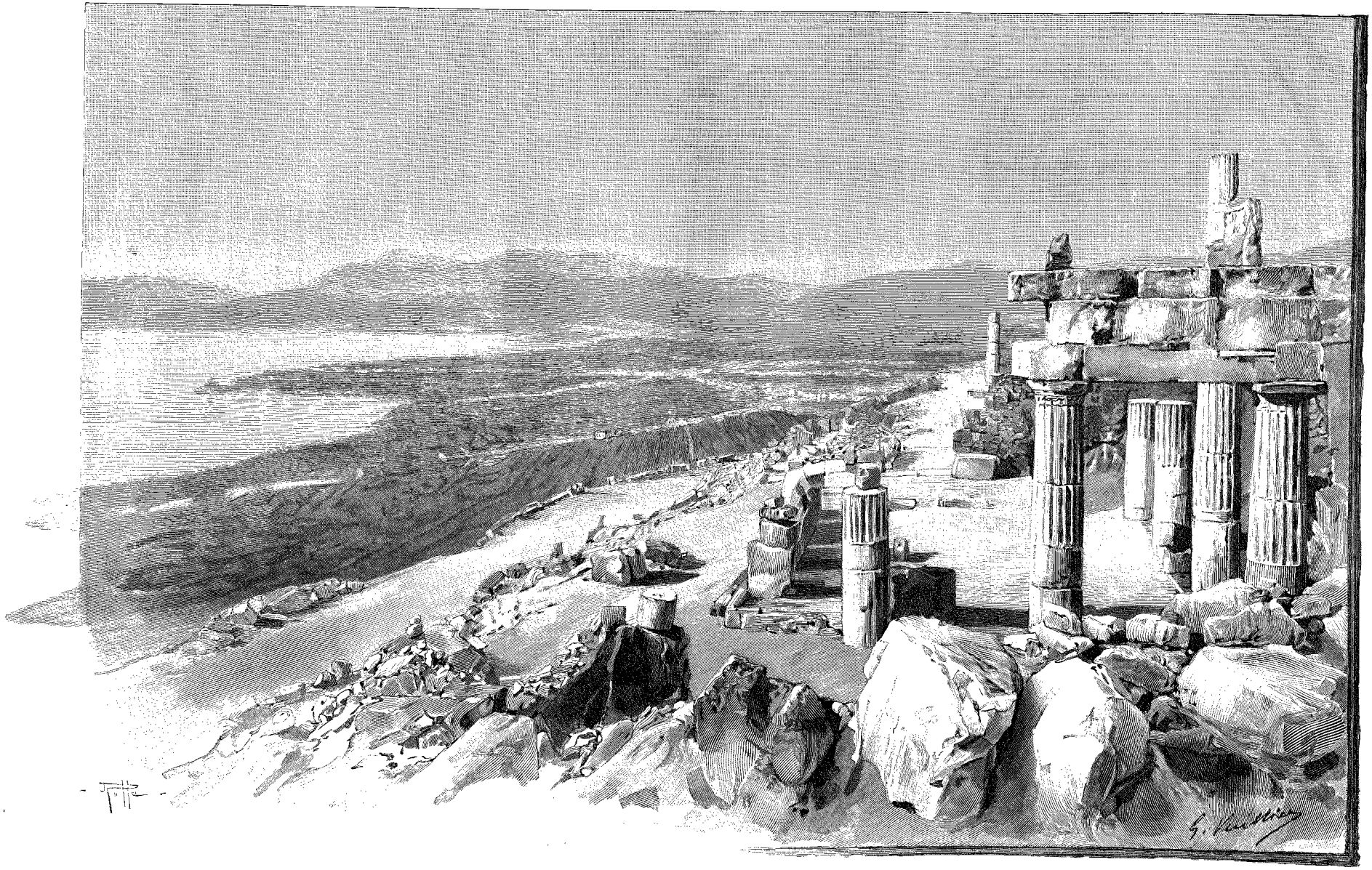
« Le bandit mourut avec courage. Elle devint folle le jour où elle vit son noble amant enchaîné marcher au supplice. Et la voilà depuis, traînant par les routes son désespoir muet et sa misère, mais conservant dans son vieux cœur le souvenir de son amour et le culte d'autrefois. »

Saverio s'était tu. Nous descendions vers la plaine, que l'ombre enveloppait. On n'apercevait plus la silhouette de Monreale; seule Palerme allongeait au loin dans la nuit comme une grande lueur phosphorescente.

Et dans la paix des choses, sous un ciel plein d'étoiles, devant l'espace silencieux, je songeais à l'éternel désespoir de la misérable créature dont je venais d'entendre les malheurs. Que reste-t-il dans la

1. *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SOLUNTE : LE GYMNASIUM (PAGE 304). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR RIEFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vie, me disais-je, sans la nature toujours belle et toujours rajeunie? Là est le véritable refuge des cœurs blessés et des âmes meurtries. Alors, des bois endormis montèrent comme un souffle consolateur les vers d'un

LA COMPAGNE DU BANDIT[1] (PAGE 300).

grand poète; mais, hélas! il n'est pas donné à tous de comprendre et d'aimer la nature et l'infini :

Soupirs majestueux des ondes apaisées,
Murmurez plus profonds en nos cœurs soucieux!
Répandez, ô forêts, vos urnes de rosées!
Ruisselle en nous, silence étincelant des cieux!
Consolez-nous enfin des espérances vaines :
La route infructueuse a blessé nos pieds nus,
Du sommet des grands caps, loin des douleurs humaines,
O vents! emportez-nous vers les dieux inconnus!
. . . . . .

Le cavalcre reprenait : « On connaît peu la Sicile, et pourtant quel vaste champ elle offre aux investigations des savants et aux rêveries des poètes! Elle a traversé, comme vous savez, l'histoire de la Grèce, de Carthage, de Rome, des Arabes, des Normands, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, et enfin de l'Italie. Et tous ces éléments du nord et du midi, de l'orient et de l'occident, s'y heurtent encore sans s'être confondus, les caractères ethniques ont conservé leur intégrité. La Sicile orientale n'est pas la Sicile occidentale, Messine n'est pas Trapani et Palerme ne ressemble pas à Girgenti. Palerme cependant, comme grand centre et antique capitale, participe un peu des coutumes de toute l'île.

« Il serait vraiment très difficile d'établir en quoi le Sicilien de Palerme diffère exactement du Sicilien de Modica, de Caltanisetta, de Marsala. Mais cette différence se fait pourtant sentir dans le type, dans le dialecte, dans l'état d'esprit même, dans le vêtement, et particulièrement dans les formes données aux pratiques extérieures du culte.

« Dans la province de Syracuse, la civilisation grecque a laissé au milieu des populations des traces notables, mais dans l'intérieur de l'île sont des usages extrêmement curieux qu'on rechercherait en vain dans la province de Palerme. A Modica le costume est catalan. Le comté de Modica, du reste, est la terre promise du *Folk-lore*. Catane aussi offre des affinités grecques. Trapani, à l'égal de Palerme, se ressent davantage des Sarrasins. »

Nous arrivions à la ville. Devant la porte du *Rebecchino*, je pressai vivement les mains du cavalcre, je le remerciai et je lui dis adieu. « Au revoir, me dit-il en me quittant, au revoir! » Je devais le retrouver en effet un jour dans l'intérieur de la Sicile.

Le lendemain je reprenais de bonne heure la route de Monreale, le vent ne soufflait plus, les paladins des charrettes passaient encore, mais ils n'étaient pas grandis par le mystère qui les enveloppait la veille. Je quittai la voiture devant le Duomo, et, suivant un sentier escarpé, je gravis le mont Caputo. La montée est longue et pénible pour atteindre l'ancienne forteresse de Castellaccio, qui servit longtemps de repaire aux bandits. Mais le panorama qui se déroule sous les yeux là-haut me récompensa de ma peine. De tous côtés, des montagnes s'entassaient, et dans l'espace l'Etna monstrueux couvert de neige m'apparut dans le ciel.

L'ancien couvent de *San Martino delle Scale*, où je me rendais, est une magnifique résidence élevée sur

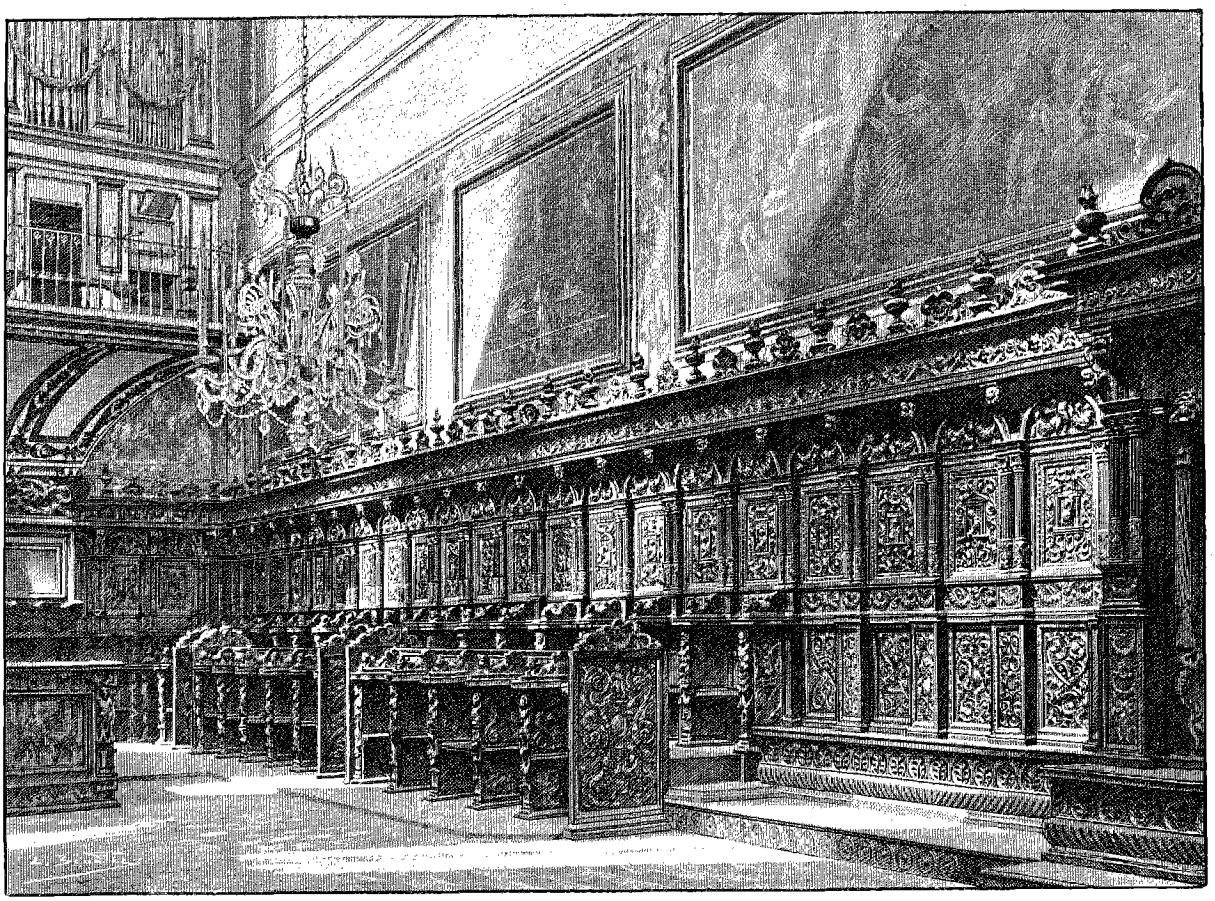
1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Pannemaker.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'emplacement d'un ancien monastère fondé, dit-on, en 581, par Grégoire le Grand, qui, d'après la tradition, était fils de Sylvie, noble dame palermitaine sanctifiée comme lui.

Il ne reste plus de vestiges des constructions d'autrefois, et la destination du couvent est changée : c'est aujourd'hui une colonie agricole, une sorte de pénitencier.

L'église contient quelques belles toiles de Novelli, de Zoppo di Grangi, de Paladino, de Spagnoletto. Le chœur en bois sculpté du XVIe siècle est magnifique. Des



LE CHŒUR DU MONASTÈRE DE SAN MARTINO[1].

plantes exotiques et de belles variétés d'orchidées sont cultivées dans le jardin du couvent. Tout auprès s'ouvre un vallon charmant ombragé de pins parasols et de noyers où murmurent des ruisseaux.

Je suis parti pour Solunte par la grande avenue qui borde la mer et j'ai suivi la route toute blanche, toute poudreuse, côtoyant le rivage assez longtemps. J'ai traversé des villages, dont les maisons s'alignent interminablement le long du chemin ; tout un peuple affairé travaille et s'y démène. Par les portes grandes ouvertes, mes regards plongent dans les intérieurs. Et toujours veille la Madone, âme du foyer, dans son entourage de verres coloriés et de fleurs artificielles, devant laquelle des cierges à la flamme jaune et fumeuse, sans cesse renouvelés, se consument lentement.

A Bagheria, la noblesse palermitaine rivalisa de mauvais goût dans les résidences d'été dont elle le peupla au siècle dernier. La villa Palagonia et la chartreuse du palais Butera en témoignent suffisamment. Les jardins feraient oublier ces horreurs, mais j'ai tellement vu de jardins merveilleux à la flore exotique, tant de forêts de citronniers et d'orangers, que je suis un peu indifférent à ces beautés tant de fois répétées....

Nous voici au pied d'un mont, une grille s'ouvre devant nous et le *custode* de Solunte nous accompagne. La voiture roule dans un sentier bordé de haies vives de roses et de géraniums dont les parfums embaument l'air. Le géranium, dont l'odeur est violente d'habitude, exhale ici des senteurs d'une délicatesse extrême. Le sentier suit des bois d'oliviers ; à travers les éclaircies la mer d'un bleu profond s'enfuit. Elle est calme, polie comme un miroir ; quelques voiles blanches pareilles à des mouettes glissent à sa surface ; le reflet de la voile moire la nappe azurée, et un petit sillage bleu court à la suite comme un ruban qui se déroule. Sur la côte, autour de la baie, dont nous embrassons parfois l'ensemble, des villages scintillent et de grands monts s'élèvent. Une cime neigeuse les domine, cime dont les ravines sont blanches ou azurées. Ces appa-

1. *D'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ritions de villages lointains, de montagnes, de bois, se succèdent. Et qu'il est beau, ici, cet avril plein de soleil, de parfums et de fleurs!...

La voiture ne peut aller plus loin, il faut gravir à pied le sommet où s'éleva Solunte. On monte à travers les oliviers sur les pentes, par un sentier pierreux, jusqu'à la voie romaine dallée de pierre dure et admirablement conservée. Nous atteignons un temple aux colonnes et aux chapiteaux d'une belle couleur d'or bruni. Là il faut s'arrêter, le coup d'œil est superbe sur la vaste baie dont les lignes courbes des rivages vont s'évanouir dans les teintes lumineuses du ciel. Et par delà les monts qui bordent la baie, la masse de l'Etna, ce monstre de la Sicile, blanchit vaguement dans l'espace lointain.

Solaeis ou *Soluntum*, fondée, dit-on, par les Sicanes quatorze siècles avant l'ère chrétienne, fut occupée ensuite par les Phéniciens sous le nom de *Saphana*. C'était, d'après Thucydide, une des trois places que les Phéniciens conservèrent en Sicile après l'invasion de l'île par les colonies grecques. Au temps de Denys elle était alliée aux Carthaginois, mais dans la première guerre punique elle embrassa le parti des Romains, qui la rebâtirent. Après avoir traversé bien des vicissitudes, Soluntum fut saccagée et détruite par les Sarrasins.

Les fouilles, commencées en 1826 et poursuivies depuis lors, ont mis à découvert l'antique ville. Sa forme était régulière, les maisons formaient des carrés d'égale étendue que les rues bien pavées divisaient. On voit nettement les rigoles destinées à faciliter l'écoulement des eaux. On peut même, par endroits, se rendre compte de l'aménagement intérieur des demeures. Quelques parties des ruines sont ornées de peintures et de stucs. Les enduits, les ornements décoratifs, rappellent ce qu'on voit de mieux à Pompéi. On a découvert à Solunte des richesses au point de vue de l'art et de l'histoire : une statue colossale, en marbre, de Jupiter assis, une statue d'Isis assise entre deux sphinx (au musée de Palerme), des autels, deux inscriptions, l'une grecque, l'autre latine, des objets mobiliers, des verreries phéniciennes, des monnaies de bronze ou d'argent à légende phénicienne ou grecque; enfin, dans une assez vaste nécropole, des urnes cinéraires, des *loculi* destinés aux morts (que les Phéniciens ne brûlaient pas), de charmantes statuettes dorées ou peintes et comparables aux plus élégantes figurines de Tanagra.

Les ruines de Solunte ont été attentivement étudiées par le professeur Cavallari, qui a tenté de reconstituer un vaste édifice orné de colonnades, qu'il a appelé *gymnasium*.

Du sommet de la colline qui porte ces ruines, la vue est admirable. Le regard plane sur le golfe où Palerme sommeille au pied du Pellegrino. Il va de la Conca d'Oro et de Monreale à la mer infinie où les îles Eoliennes fumantes bleuissent vaguement. Aux pieds du spectateur l'étrange cap Zaffarano, sorte de monstre de pierre, s'aplatit sur le rivage. Le golfe de Termini s'étale comme un immense lac avec sa ceinture de sables d'or où scintillent les maisons blanches de Porticello et Solanto, ses monts aux teintes ardentes dominés toujours par le prodigieux Etna blanchissant de neige et couronné de fumées.

GASTON VUILLIER.

1. *Dessin de G. Vuillier.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

UN CHAPITEAU DU CLOÎTRE DE MONREALE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

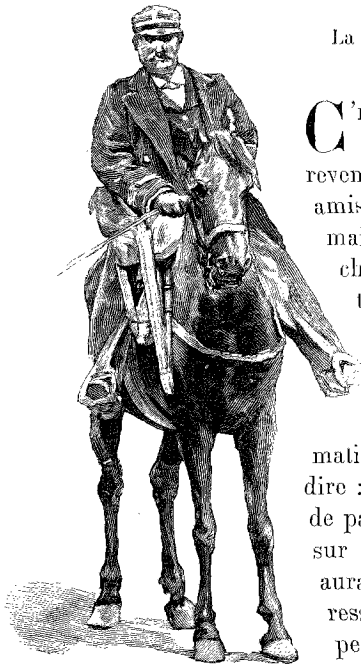
A LA FONTAINE DE PIANA DEI GRECI[1] (PAGE 311)

LA SICILE[2],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

PAR M. GASTON VUILLIER.

La nuit de l'Ascension en Sicile. — Piana dei Greci : splendeur et misère des Siculo-Albanais. — Le Zucco.



UN CAMPIERE DE ZUCCO[3] (PAGE 319).

C'ÉTAIT la veille de l'Ascension, à Palerme, où j'étais revenu. Nous étions, quelques amis, accoudés au balcon d'une maison de la via Lincoln. Le cher Pitré n'était pas des nôtres : depuis plusieurs jours, le docteur, fort souffrant, ne pouvait sortir. J'allais m'asseoir quelques instants à son chevet chaque matin et il ne cessait de me dire : « *Caro mio*, n'oubliez pas de passer la nuit de l'Ascension sur la plage, à la *Marina* : il y aura pour vous des scènes intéressantes. Vous verrez notre peuple, fidèle aux traditions du passé, conduire ses troupeaux à la mer, où le clergé les bénira. Vous verrez tout cela et bien d'autres choses, *caro mio*, et vous l'aimerez encore davantage, le cher peuple. Ah! combien je regrette de ne pouvoir vous suivre! tous les ans je vais là en amoureux des antiques coutumes et mon cœur se serre à la pensée d'y manquer cette fois. »

Pitré m'entretenait longuement des particularités de cette nuit merveilleuse, malgré sa fièvre dévorante, car la fièvre ne le quittait plus. Ma main gardait tout le jour comme une impression de brûlure d'avoir pressé la sienne, et son pâle visage, où se peignait une grande souffrance, me suivait comme une pénible obsession.

Chez l'ingénieur Gounot, où nous étions réunis entre compatriotes, notre première pensée fut pour l'illustre maître. Chacun déplorait son absence, nous l'aimions tous.

.... La nuit était pure, la ville dormait. De la grande avenue Lincoln que nous dominions de nos fenêtres, nos regards allaient se perdre dans les formes incertaines de la nuit.

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*
2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit.* — *Suite. Voy. t. LXVII, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVIII*, p. 289.
3. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces nuits de Sicile, qui nous les dira ! Nuits passionnées où, dans un ciel transparent, les étoiles se rapprochant de nous dardent comme des regards, où les parfums de la terre ardente s'exaltent à un degré inouï !

La vie des choses se manifeste surtout la nuit en Sicile. Au soleil, là-bas, tout s'alanguit en une enivrante floraison.

.... On entendait comme la respiration de la terre, on sentait son souffle parfumé. On eût dit qu'elle se soulevait et s'abaissait en un rythme profond et lent. On devinait de muettes étreintes dans les secrets de l'ombre. Des fécondations prodigieuses peuplaient la nuit. Il s'élevait de la plaine des chuchotements insaisissables et de vagués murmures : bouillonnements obscurs de sèves, gonflement de germes, éclosion de semences, frôlements d'ailes d'insectes ou de fleurs, frissons de champs de roses, de haies de géraniums, de bois d'orangers, souffles de brises éphémères qu'on devinait à de subtiles fraîcheurs.

Les fleurs virginales qui forment dans la Conca d'Oro de grands sillages comme en laissent les vaisseaux, la nuit, sur la mer, balançaient lentement leurs tiges comme pour encenser les étoiles; et, sous le firmament, nef immense, de grandes écharpes de parfums volatilisés et d'exhalaisons moites montaient en ondoyant.

De loin en loin, étoilant la plaine, vacillaient quelques lueurs, demeures des pasteurs ou des cultivateurs, car aucune famille des moissons, des fruits ou des fleurs ne dormait cette nuit-là, non seulement dans la Conca d'Oro, mais sur les monts et sur les rivages de Sicile.

Et tandis que la plaine, les champs et les bois, pleins de tressaillements et de soupirs, s'exhalaient en parfums comme si la nuit tout entière fleurissait, sous le ciel rempli d'étincelles la ville semblait morte. Pas une lumière ne luisait dans les avenues désertes, et par delà les masses noires des maisons, les édifices dressaient vaguement leurs silhouettes obscures.

Plusieurs de nous, lassés de l'attente, se laissaient emporter en des rêves inconscients, les yeux vers les monts d'où les grands troupeaux allaient dévaler et dont on distinguait au loin les formes indécises.

Un alanguissement plein de charme nous avait envahis, nous demeurions depuis longtemps silencieux, lorsque minuit tomba des clochers, en vibrations lentes et graves. Aussitôt une rumeur lointaine s'éleva : c'était comme un grand bruit d'écluses, un grondement de marée haute, qu'un bourdonnement continu et des chants très doux d'allégresse accompagnaient.

Voici l'instant miraculeux où les Siciliens tressaillent de joie ou d'espoir, car cette nuit de l'Ascension, à partir de l'heure qui vient de sonner jusqu'à l'aube, restera surnaturelle.

La rumeur grandissait toujours; nous entendions, par instants, des sons de flûte, des coups sourds de tambours de basque et comme des voix célestes : telles, dans les églises, montent en tremblant, à travers les ronflements de l'orgue, les chants de cristal des maîtrises.

La rumeur emplissait maintenant la nuit entière, elle montait jusqu'aux étoiles, et des troupeaux débouchaient par toutes les grandes voies de la ville en énorme coulée vivante. Devant nous passaient ceux de Monreale, de Zucco, de Terrasini. La via Lincoln retentissait du tumulte de leurs pas, de leurs bêlements et du tintement de leurs sonnailles, d'un nombre incalculable de sonnailles en branle. On eût dit les clameurs de la mer, sur les grèves, par la tempête. Maintenant, plus rapprochées, des musiques vives et joyeuses se mêlent aux mugissements de ce flot monstrueux de bêtes qui déferle....

Les troupeaux fuient toujours, sous nos yeux; ils sont précédés de joueurs de flûte, de guitare et d'accordéon, de bandes joyeuses qui dansent, de jeunes filles chantant. Partout des chèvres, des moutons, des bœufs, des mules et des ânes, qu'accompagnent les chevriers, les bergers, les pâtres et les muletiers. Il en est qui portent, suspendus à leur ceinture, des couteaux à lame recourbée fabriqués à Solaparuta. Parfois, à travers leurs vêtements on voit des amulettes battre des poitrines velues : étoiles en laine rouge, sachets pleins de sel, clef *mascolina*, c'est-à-dire sans trou, fer à cheval qu'on a usé avec un coin cassé et que retient un ruban rouge, cornes de corail contre la *jettatura*, dents de sanglier, pinces d'écrevisse qui chassent les sorcelleries, petits poissons de nacre destinés à préserver des maladies indéfinies. Et, en suspendant pour la première fois ces objets au cou, on a récité des formules exorcistes qui doivent en accroître l'efficacité.

Les *cacazzi di luna* tombés de la lune flottent dans le dos, ils guérissent les maux de gorge. Le cheval de mer, *cavadduzzu di vennari* ou *marinu*, est un puissant talisman contre les maléfices; la couleur du ruban auquel il est attaché joue un grand rôle dans sa puissance. Le *lanapinnula*, poisson spécial pêché le vendredi, est souverain contre les maux d'oreille.

Le *lazzu di la schinancia*, ou « lacet de l'esquinancie », est un sachet contenant une tête de vipère prise vivante et mise à mort un vendredi.

Les chiens en serre-file des troupeaux vont et viennent fort affairés. Oh ! ces chiens qui sont de la fête et qui comprennent !...

Des *cuddara*, larges colliers historiés supportant les sonnailles et sur lesquels sont représentés d'un côté *San Pasquale*, protecteur des bêtes à cornes, et de l'autre un crucifix, entourent le cou des boucs et des béliers. D'autres portent d'une part saint François de Paule et de l'autre des ornements ou des figures : ostensoirs, madones, combats singuliers, ceux-ci sculptés à Syracuse; des épisodes de la révolution sicilienne de 1860 ciselés à Trapani, à la pointe du couteau [1].

Des miroirs sont incrustés dans le bois de ces colliers que les peintres populaires ont enluminés avec

1. Voyez Pitré, *Usi e costumi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amour. Les moutons, les chèvres, sont ornés de bandelettes aux vives couleurs, de fleurs artificielles en papier doré ou argenté; des foulards de soie flottent à leurs cornes comme des étendards. Et ces miroirs, ces fleurs, ces ornements, s'irisent de reflets de lune, allument des lueurs de braise dans la nuit, ils la peuplent d'étincelles : on dirait que des constellations errantes accompagnent les troupeaux.

De temps à autre, quelque berger, saluant l'arrivée à la mer, danse en avant de son troupeau, comme aux temps antiques, au son d'une flûte primitive, le *friscalettu*, sculpté au couteau dans les monts de Pietraperzia.

Et ces torrents de bêtes dévalent toujours des monts pour s'étaler sur la plage, devant la mer mystérieuse et grande, battant les sombres murailles de la ville dressées dans la nuit comme un gigantesque écueil.

Lorsque enfin tous les troupeaux se furent écoulés, que leur rumeur fut allée s'éteindre sur le rivage, mêlant ses derniers échos au bruit régulier du ressac, les charrettes arrivèrent avec les fiers paladins sur leurs panneaux. Et la légende déjà vue éclatante au grand soleil par les rues et à travers la poussière de Monreale, je la revoyais encore dans cette étrange nuit. Paladins et guerriers sont tant aimés du peuple de Sicile, qu'ils l'accompagnent dans toutes ses fêtes aussi bien que dans son labeur journalier. Je revis, dans la brume poudreuse soulevée par les troupeaux, sous la pâle lueur des étoiles, Charlemagne et Roland, Napoléon, et, hélas! encore et toujours le sombre Sedan.

Et ces images éclairaient vaguement l'ombre nocturne de leurs reflets de légende. Il nous sembla voir passer toute l'histoire sous nos yeux, en vagues esquisses, depuis les temps reculés jusqu'à nos jours. Et c'était une confusion charmante. Les familles des bergers étaient entassées dans les charrettes, femmes, enfants à la mamelle, vieillards, avec les chevreaux, les agneaux qui venaient de naître, tout couverts de rubans et de fleurs. Tous les faibles enfin étaient là. Il y avait des centenaires qui avaient voulu voir bénir encore une fois les troupeaux qu'ils accompagnèrent autrefois de leurs danses et de leurs chants.

La fraîche églogue de Virgile s'y mêlait au moyen âge légendaire, aux derniers combats de notre siècle. Les bergers et les bergères enrubannés, les troupeaux, les guerriers, les bandits, les scènes chevaleresques, les grenadiers du premier empereur, nos soldats de 1870 luttant corps à corps avec les Prussiens, tout cela descendait pêle-mêle et grondant vers la mer à la lueur de lanternes sous un ciel constellé, par une nuit tiède, embaumée de parfums, au son de flûtes primitives, au pas cadencé de danses antiques.

Et je songeais que la poésie pastorale, la plus ancienne de toutes les poésies, est née en Sicile. L'intervention de Diane ayant calmé, d'après la tradition, une émeute à Syracuse, le peuple, reconnaissant, couvrit aussitôt ses autels de fleurs et célébra ses louanges en vers : ce furent les premières bucoliques. Théocrite, que Virgile considérait comme son maître, était né à Syracuse.

Et ce que nous appelons les civilisations, qui sont, je crois, d'autres formes de barbarie, ont battu sans trêve ces rivages.

COSTUME JOURNALIER DES FEMMES DE PIANA[1] (PAGE 311).

La Grèce, Rome, les Arabes, les Normands, les Angevins, les Espagnols, s'y sont succédé, mais les montagnards surtout, retirés sur les cimes, échappant à l'envahisseur, ont conservé les traditions des premiers âges. Que vous parcouriez la Sicile, la Corse, la Sardaigne et les îles de l'Archipel grec ou le plateau central de notre France, vous retrouverez éparses les mêmes traditions, les mêmes coutumes et des restes dénaturés de religions, comme si les peuples avaient eu une origine commune. N'ai-je pas entendu l'autre jour, en Limousin, le cri lugubre qui traversait les nuits d'Ibiza et n'ai-je point trouvé dans la haute Corrèze les superstitions des « Iles oubliées »?

.... Nous avons suivi les troupeaux et nous voici au beau rivage du *foro Italico*. Le flot vient en longs soupirs caresser le bord. Devant nous s'enfonce l'espace, le ciel et la mer enveloppés d'ombre; à gauche se dresse sur le ciel la haute et massive silhouette du Pellegrino, quelques lueurs tremblent à ses pieds dans le port obscur. C'est la solitude, le silence; la mer

2. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seule doucement respire. Mais du foro, large et perdu tout au loin, montent toujours l'écho d'une foule joyeuse, le tintement continu des sonnailles, des sons de flûte, des airs de guitare, des coups sourds de tambour de basque.

Tandis que nous suivons le rivage, tout ce que Pitré m'avait dévoilé, la veille encore, sur cette étrange nuit me revient à la mémoire. Les guérisons s'y succèdent sans interruption jusqu'à l'aube. Au premier tintement de minuit, les goitreux se mettent à mordre l'écorce d'un pêcher. D'après la croyance populaire, le sang vicié du malade se mêle ainsi à la sève de l'arbre, dont les feuilles vont se flétrir et se dessécher à mesure qu'il reprendra la santé.

La condition essentielle pour la réussite est que le malade commence à mordre l'écorce à minuit précis, c'est l'instant psychologique : un peu avant ou un peu après, l'opération serait inutile.

Et sur cette plage où nous sommes, de même que sur tous les rivages de Sicile, un prodige s'accomplit à minuit sonnant : l'eau de la mer devient subitement douce et bénie.

Les prodiges, d'ailleurs, continuent sans nombre. Les personnes atteintes d'affections cutanées, enthousiastes et pleines de foi, se précipitent vers le rivage et se plongent dans les flots. Beaucoup y trouvent leur guérison.

L'eau des fontaines exposée au dehors durant cette nuit divine acquiert des vertus miraculeuses, elle relève les forces de ceux qui en boivent, et redonne la santé aux malades. Il faut voir les ménagères faisant infuser des feuilles de roses, du girofle, du romarin, de la rue, de la menthe et diverses autres herbes aromatiques, emplissant ensuite de cette tisane des cruches qu'elles exposent au dehors. Et dès le matin les gens se laveront le visage avec cette infusion, et le visage de chacun sera pour l'année entière préservé de tout mal.

A *Ragusa inferiore*, beaucoup courent emplir leurs cruches à une source voisine, qui ne jaillit que cette nuit-là, selon leur dire. Ils conservent précieusement le liquide, dont ils feront usage dans les maladies graves.

Toute la Sicile veille en cette nuit miraculeuse de l'Ascension. A Trapani les femmes exposent les hardes à la brise nocturne, persuadées que Dieu, qui bénit les eaux des sources et de la mer, l'atmosphère et le feu, les arbres, les buissons et les fleurs, toute la nature enfin, donnera également sa bénédiction aux vêtements de la famille.

Des feux allumés comme à la Saint-Jean éclairent aussi, durant cette nuit, le ciel de Sicile. A Catane on les nomme *di vamparigghi*, et les gens jettent dans le brasier de vieux ustensiles.

— Nous commencions à nous mêler à la foule qui grouillait joyeuse et bruyante devant la mer.

Le tapage était assourdissant : les marchands allaient et venaient, annonçant leurs produits d'une voix perçante; d'autres, qui avaient installé de petites boutiques volantes, faisaient appel au public; çà et là des mets inconnus mijotaient, et c'étaient des crépitements de fritures dont l'odeur âcre nous prenait à la gorge. Des groupes d'hommes mangeaient et buvaient, d'autres dansaient au son des guitares, des tambours de basque, des accordéons ou de la flûte; des couples d'enfants formaient des rondes, et des théories de jeunes filles passaient en chantant. Mais jamais les sexes n'étaient mêlés : les hommes, les femmes, les enfants formaient toujours des groupes distincts. L'inévitable *siminzaru* et les marchands de biscuits et de *cacciotti* circulaient, des lanternes fixées à leurs paniers éclairaient leurs produits. On voyait courir entre les arbres l'*acquaiuolu* qui criait de temps à autre : *Acqua!... acqua!... â.... â!...* et sa voix dominait les clameurs de la multitude. Des musiciens exécutant des marches passaient suivis d'une bande d'hommes, et leur passage laissait dans la foule houleuse comme un grand sillage.

Par instants, la rumeur qui nous avait signalé l'arrivée des troupeaux dans la via Lincoln se faisait entendre. C'étaient les animaux parqués qui s'agitaient tous à la fois le long des murs du foro Italico, et les bêlements, les mugissements recommençaient, et les grosses sonnailles se remettaient en branle. Puis le bruit s'apaisait et l'on n'entendait plus que les cris grêles des marchands, le crépitement des fritures, les chants, les sons des flûtes et des guitares et le glapissement des voix. Un moment la fête s'arrêta : les bergers, s'éclairant de lanternes rouges, rassemblaient leurs troupeaux et les conduisaient sur le rivage vers une sorte de ravine près d'une construction massive, irrégulière, avançant dans la mer comme une forteresse.

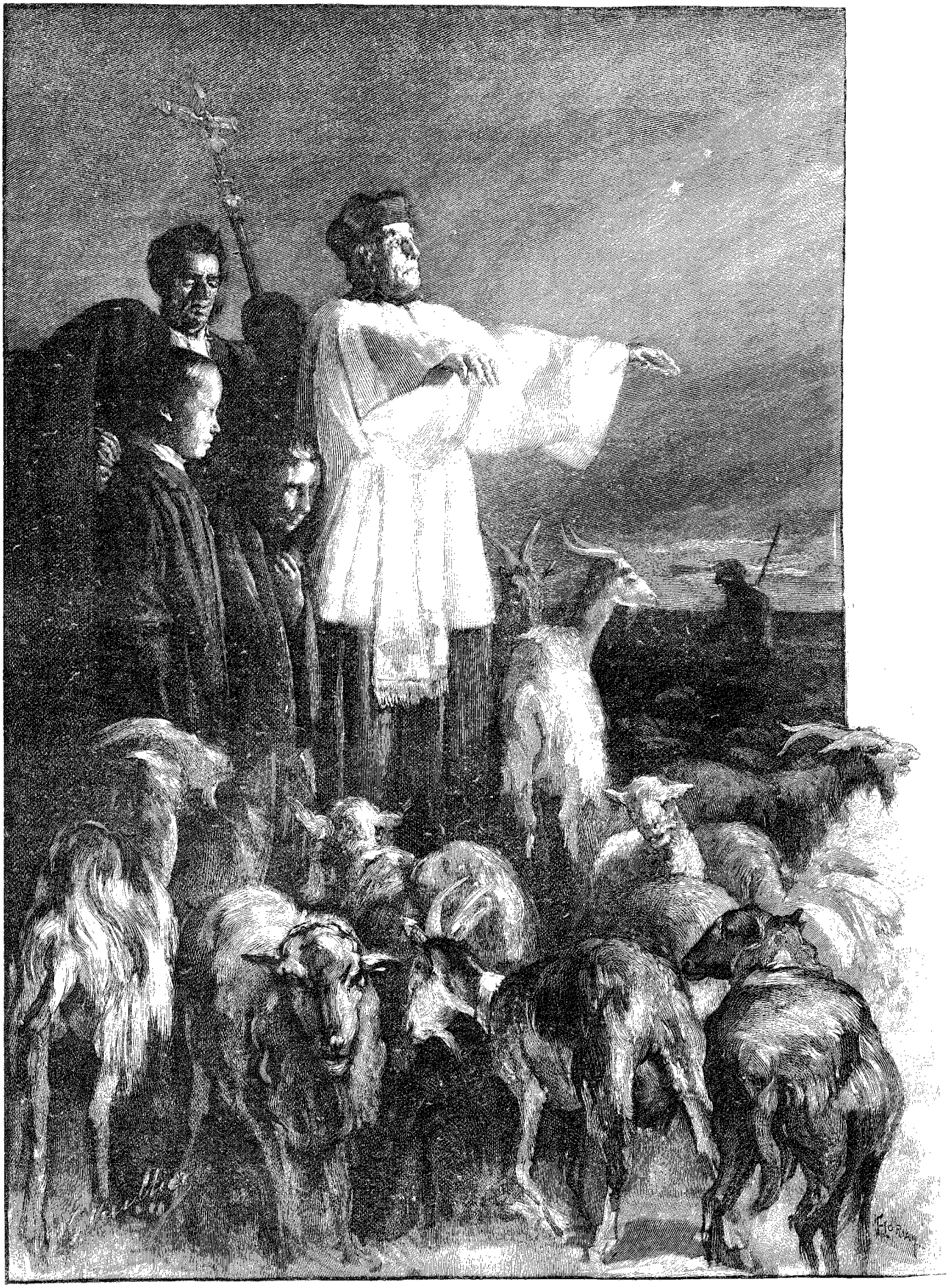
Là, sur un talus rocheux, un vieux prêtre en blanc surplis est apparu devant le firmament où scintillaient quelques étoiles; il a, d'un grand geste biblique, béni les troupeaux, qu'il a ensuite aspergés avec l'eau de la mer. La lune brillait doucement dans l'espace un peu voilé, ses pâles rayons éclairaient le visage du vénérable prêtre, que des bergers entouraient. On devinait vaguement les grands troupeaux aux miroitements jetés par les colliers jusques au loin, à perte de vue, sur le rivage obscur. Les sonnailles continuaient à s'agiter; et leur bruit étrange et assourdissant montait dans la nuit. La cérémonie terminée, le prêtre a disparu, les bergers ont continué l'aspersion sacrée avec des seaux qu'ils remplissent d'eau de mer, ils ont ensuite parqué leurs bêtes, et la fête, interrompue par cette cérémonie, a repris son entrain.

. . . . . .

Le sirocco soufflait depuis trois longs jours, et d'habitude il est suivi de la pluie après cette période.

A mon réveil, ce matin, des brumes couvrent les montagnes; les dalles du Corso Vittorio, humides encore de la pluie nocturne, luisent sous la clarté matinale. La cathédrale, l'*Assunta*, qui, chaque matin, lorsque j'ouvre mes fenêtres, éblouit mes yeux, est ternie, la lumière ne scintille plus sur les palmiers du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA NUIT DE L'ASCENSION SUR LA PLAGE DE TORRE ITALICO (PAGE 366). — DESSIN DE G. NUEBLER, GRAVÉ PAR FLORIAN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parvis. Enfin, grâce à cette pluie, les Siciliens seront moins attristés, et les saints, jetés dans les cachots, relégués dans les jardins, humiliés et fustigés même, rentreront peut-être triomphalement dans leurs paroisses. Cette pluie arrive cependant trop tard; elle n'est pas suffisante; les récoltes sont compromises, et la misère augmente dans cet admirable pays, si digne d'un meilleur sort.

Mon cocher habituel, Girolamo, est à la porte de l'*Albergo Rebecchino*; il va me conduire au village albanais de *Piana dei Greci*. Intéressante histoire que celle des colonies siculo-albanaises. Lorsque l'empire byzantin tomba sous la domination musulmane, l'Albanie seule, soutenue par l'ardent patriotisme de Scanderbeg, lutta quelques années. En 1488, voyant leur perte inévitable, les Albanais résolurent d'abandonner leur patrie et leurs biens plutôt que de subir la loi du vainqueur. Ils demandèrent asile à Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, qui les accueillit avec faveur et les fit passer en Sicile, où ils fondèrent les colonies de *Piana dei Greci*, *Palazzo-Adriano*, *Contessa* et *Mezzojuso*. Ils ont vécu là depuis, isolés, en pleine montagne, se transmettant pieusement, de père en fils, les coutumes de leur ancienne patrie et les superbes costumes de leurs ancêtres.

Girolamo a orné de grands panaches en plumes de paon la tête de ses chevaux; il les a enguirlandés de rubans et couverts de pompons et de grelots, dont les tintements emplissent la rue d'une musique joyeuse.

Son fouet claque comme un tonnerre, et nous roulons à grand fracas sur le pavé du Corso. Je prends au passage l'ingénieur Gounot, qui m'accompagne au village albanais.

La matinée est fraîche, le ciel encore brumeux. Après le sirocco brûlant des jours derniers, c'est un charme de s'en aller ainsi dans la fraîcheur, à travers la Conca d'Oro, par des chemins bordés d'orangers, de citronniers et de rosiers en fleur.

Nous traversons le *fiume* Oreto, nous apercevons le pont normand de l'*Amiraglio*, qui fut construit, dit-on, par Georges d'Antioche, grand amiral du comte Roger. Bientôt nous quittons la plaine. Des jardins bordent toujours la route. Ces jardins, au bas de la montagne, sont relativement épargnés par la sécheresse. Par-dessus les murailles basses, à travers les grilles, je n'aperçois que des orangers et des citronniers dont les ors rouges percent le mystère des bois. Les raquettes des opuntias aux fruits naissants, ornées de grandes épines menaçantes, escaladent les murs, des massifs de rosiers couvrent les clôtures d'épaisses toisons et viennent retomber lourdement, en guirlandes fleuries, jusque dans les ornières. L'air est embaumé du parfum capiteux des roses et des orangers.

Nous contournons lentement le flanc d'une montagne. Le ciel s'est nettoyé, les grandes brumes qui, ce matin, roulaient leurs masses blafardes dans la plaine, flottent en lambeaux épars dans le sombre azur des monts. Quelques rayons de soleil filtrant à travers ces flocons errants ont allumé déjà comme des feux furtifs dans les profondeurs indécises de la plaine.

Nous voici au village de Parco, où les rois de Sicile eurent des chasses : nous sommes obligés de nous arrêter sur la place publique, car l'attelage n'en peut plus. Tandis que les chevaux se reposent, nous pénétrons dans l'église. C'est dimanche, la grand'messe n'a pas encore sonné, mais beaucoup de fidèles y sont déjà assemblés. La pauvre église est peu intéressante. Comme nous nous disposons à en sortir, une vieille femme accroupie dans un coin quitte son chapelet et s'approche de nous : « Excellences, voyez cette Madone ». Elle nous montrait du doigt un tableau accroché au mur. Quelques cierges brûlaient devant la sainte image. « On l'a descendue de la chapelle, là-haut, sur la montagne où elle est d'habitude, pour la placer ici; elle est ainsi plus près de nous, nous ne la quittons guère et nous la prions avec ferveur afin d'obtenir la pluie.

— Mais il y en a eu, de la pluie, cette nuit, dit M. Gounot.

— Excellence, c'est trop peu : quelques gouttes à peine, déjà séchées.

— Vous la rendrez bientôt à sa chapelle, continue M. Gounot, car la pluie ne peut tarder, et elle sera plus abondante certainement.

— Oh! Excellence, la Madone restera là, loin de son oratoire préféré, tant que nos récoltes n'auront pas été arrosées. Si elle voulait, nous l'aurions bientôt, cette eau dont nous avons tant besoin, et nous serions ainsi délivrés de la misère! »

Elle disait cela d'une voix tremblante, la vieille, et sa foi était vraiment touchante.

« Espérez, pauvre femme », avons-nous dit en la quittant.

Nous reprenons la route. Au-dessus de nos têtes, très haut, s'élève un mont conique qui porte la chapelle de la Madone. Un petit sentier serpente sur ses flancs.

La pente est de plus en plus raide; la Conca d'Oro s'étale sous nos yeux jusqu'au rivage où Palerme s'éveille aux premières caresses du soleil, et, en face de nous, la basilique normande de Monreale se dresse, toute blonde, sur le flanc d'une montagne.

« Voyez, me dit M. Gounot, le soleil dore la basilique en même temps que le palais normand du vieux roi Roger! Vous avez vu la chapelle palatine enfermée dans ce palais comme dans un écrin; quel art glorieux avaient créé ces Normands qui, à vrai dire, étaient des Français mêlés de Scandinaves!

« Du palais normand, aujourd'hui résidence du roi d'Italie lorsqu'il vient à Palerme, il ne reste plus que les murailles extérieures et la salle de Roger. »

M. Gounot regarde au loin avec sa lorgnette et me la remet aussitôt.

« Distinguez-vous une diligence escortée par les carabiniers, qui passe là-bas, sur la route de Monreale, au delà du palais?

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Sur la route, très blanche; je l'aperçois en effet, soulevant un nuage de poussière.

— Les environs de Palerme ne sont donc pas sûrs, que les diligences soient ainsi escortées! Pourtant je l'ai suivie le soir avec le cavaliere Saverio, cette route que vous dites peu sûre.

— Oui, une fois, deux fois peut-être,... mais ne vous exposez pas ainsi souvent.

— Ah! me fit-il comme en aparté, la misère talonne ces braves gens. Pauvre Sicile!... »

Notre landau suivait une côte; nous n'échangions plus une parole et je considérais Monreale, la route ardente et le palais normand.

Je me disais : Ce roi ne peut penser à une guerre fratricide lorsque, des fenêtres de ce palais là-bas, il contemple la plaine merveilleuse étalée sous ses yeux dans un éblouissement de lumière, et que ses regards s'égarent dans cet océan d'orangers dont les grandes vagues vertes vont mourir aux pentes qui supportent Monreale, la vieille basilique et son admirable cloître!

Mais la diligence que je viens de voir quitte chaque jour la capitale avec son escorte de carabiniers, et, chaque jour, comme une obsession, le roi retrouve devant ses yeux cette marque d'insécurité, conséquence de la misère de son peuple.

Sous ce ciel superbe, sur cette terre opulente, convoitée par tant de races depuis l'antiquité, la misère règne, la sécurité est absente; elle existait cependant au temps de Roger. De ce palais magnifique, de ces basiliques d'or léguées par des conquérants lointains, un roi, aujourd'hui, comme à des siècles reculés de terreur et de misère, ne peut contempler un coin de ses États sans que son front soit assombri.

Étrange progrès que le nôtre!...

Nous avons quitté les spectacles de la plaine et de la mer; les visions lumineuses de Monreale, de la Conca d'Oro et de Palerme sont évanouies : nous traversons une région désolée, un véritable paysage de pierre. De toutes parts fuient des pentes rapides hérissées de roches verticales. L'air est devenu très vif sur ces hauteurs. Au milieu de cette nature sévère, voici que des fleurs égaient pourtant nos yeux. Les bords du chemin sont tapissés de boutons-d'or, d'asphodèles, de cyclamens, d'euphorbes, de silènes, d'orties roses, de néfliers, d'églantiers et de corbeilles-d'or, flore charmante d'une étrange intensité de couleurs. Sur les pentes pierreuses, des champs de sumacs grêles verdoient par places. Ce sont les seules cultures de cette contrée. Mais bientôt, au pied de cimes désolées, s'enfonce un frais vallon rempli de cerisiers en fleur et de noyers dont les feuilles, d'un vert très tendre, s'entr'ouvrent à peine. Il y a trois heures, nous avons quitté un climat rayonnant, la chaleur, la sécheresse, les palmiers et les orangers, et nous jouissons, dans ces montagnes, des premiers sourires du printemps.

L'horizon s'élargit tout à coup, des espaces montueux s'étalent jusqu'à l'infini, et, au tournant du chemin, une pente rapide nous entraîne à travers les rues cahoteuses de Piana dei Greci.

UNE FILLETTE DE PIANA [1].

Quelques ménagères sont à la fontaine. La foule encombre les rues; devant les portes, aux fenêtres, partout je vois des femmes et des jeunes filles au beau visage, vêtues d'un costume très original. Nous ne sommes plus maintenant en Sicile, mais en Albanie, et cette journée, qui s'annonçait maussade et pluvieuse, est rayonnante. Par les longues enfilades de rues en pente, par-dessus le grouillement humain, les vêtements caractéristiques, mes regards vont se perdre dans l'immensité. Piana s'accroche aux flancs d'un mont, dans un hémicycle rocheux : il plane, en quelque sorte, dans l'espace.

Au moment où nous mettons pied à terre devant l'*albergo d'Italia*, une noce passe. C'est un scintillement lumineux de pourpre et d'or, une évocation d'époques lointaines aussitôt disparue.

Je me souviendrai longtemps de la bonne hôtesse, souriante, empressée, qui nous accueille, du déjeuner charmant près de ce balcon où je me penchais souvent sur la rue vivante au fond de laquelle s'enfuyait la

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaine, que bordaient des silhouettes lointaines d'un bleu très pâle et très aérien.

Ah! ce bleu diaphane des lointains de Sicile, quelle palette pourra le rendre!...

Nous n'avions pas quitté Palerme sans recommandations pour des

IL Y AVAIT DES RANGÉES D'HOMMES [1]... (PAGE 314).

notables de ce pays, et pendant le déjeuner nous avions fait remettre nos lettres aux destinataires. Notre frugal repas est à peine terminé que des visites nous arrivent. On vient avec empressement se mettre à notre disposition. Nous désirons voir la noce entrevue tout à l'heure, et justement, tandis que nous gravissons la rue qui mène à l'église, le cortège nuptial en sort. L'épousée est très belle dans son costume ancien, c'est une reine magnifique qui s'avance.

« *Signore*, me dit le docteur auquel nous sommes recommandés et qui s'est institué mon cicerone, il est regrettable que vous n'ayez point assisté à la cérémonie religieuse, elle vous aurait fort intéressé, je crois. Vous auriez vu l'époux entrer à l'église sans se découvrir. En signe d'autorité et pour marquer son rôle de nouveau chef de famille, il garde sur la tête son long bonnet qui rappelle le bonnet phrygien.

« Le prêtre, ici comme ailleurs, s'assure du consentement mutuel des époux, puis il fait l'échange des deux anneaux : celui de l'homme est en or, et celui de la femme, être inférieur d'après notre croyance, est en argent. Le prêtre soutient assez longtemps des couronnes sur la tête des fiancés, les témoins le remplacent ensuite, et sur ces couronnes un grand voile blanc est jeté.

« Puis le prêtre prend un verre de vin, et par trois fois fait manger aux époux du pain trempé dans ce verre, qu'il brise ensuite en le laissant tomber à terre.

« La cérémonie se termine par trois tours de danse, qu'exécutent les époux, guidés par le prêtre.

— Mais ces costumes magnifiques sont d'un grand prix : comment se peut-il, lui dis-je, que dans un pays qu'on dit très pauvre, des gens de condition modeste fassent de pareilles dépenses?

— Rares sont ceux qui font exécuter aujourd'hui ces costumes : on est trop malheureux; la plupart de ces vêtements ont été transmis de père en fils, ils sont religieusement conservés dans les familles; il en est qui ont déjà servi à bien des générations.

« Ce costume est assez compliqué. La veste, très élégante, en soie rouge brodée d'or, que vous avez admirée chez l'épousée tout à l'heure, se nomme la *zilona*; les manches de soie, également brodées d'or, d'où s'échappent les manchettes de la chemise, sont les *mënghëtë*.

« Il y a ensuite le corset de soie, brodé d'or, l'*éraxëtë*; la chemise garnie de dentelle, la *lignë*; les rubans brodés d'or et d'argent, *scocatë di Mbëliet*; le *plevatori*, ruban qu'on tresse avec les cheveux; le *schepi*, le voile; la *checza*, calotte brodée d'or, marque distinctive de la fiancée au moment des noces;

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Pannemaker.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SICULO-ALBANAISES EN VÊTEMENT NUPTIAL ET EN COSTUME DE FÊTE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR PANNEMAKER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfin le *brezo* ou *bresi*, grande ceinture dont la boucle est en argent massif, ciselée et dorée par endroits. Ces boucles ont une grande valeur, tant par le métal qui les compose que par la beauté de la ciselure. Elles représentent, généralement en haut-relief, la Vierge ou *San Nicolo*, patrons des colonies albanaises; *San Giorgio* ou la Madone de l'*Odigitria*, protectrice de la Piana. »

Nous étions arrivés, avec nos excellents compagnons albanais, dans un quartier élevé où quelques maisons solitaires s'élèvent sur un rocher. De cette hauteur, la vue est superbe, le village s'écrase à nos pieds, et par delà l'entassement des toitures que les rues entaillent comme des sillons, s'enfuit la plaine déclive bordée de vagues et lointaines silhouettes. Tandis que nous contemplons, silencieux, la beauté sereine de l'infini, une sourde rumeur monte des profondeurs d'un ravin entr'ouvert devant nous. Je n'y prête guère attention et je demande au docteur, qui ne me quittait pas, de descendre avec moi le sentier qui contourne les flancs rocheux, afin de pouvoir visiter le quartier pittoresque que nous dominons.

« Mais le sentier est très mauvais, me répond-il avec vivacité; ne nous aventurons point par là, je vous en prie. »

La rumeur augmentait; on eût dit, par instants, un grondement de tonnerre.

Tout au loin, j'aperçus alors une fourmilière humaine qui s'agitait, houleuse et sombre.

« Venez, signore, me dit le docteur dont la voix était devenue tremblante, il est dangereux d'aller se mêler à cette foule : ne descendez pas davantage.

— Mais que se passe-t-il donc là-bas? Toute la population semble ameutée, n'entendez-vous pas ces éclats de voix, ce tumulte, ces rugissements? » lui dis-je.

Il prend mon bras, me ramène sur la terrasse formée par un ressaut de la montagne. Le soleil brillait sur les monts lointains, sur l'énorme cirque aux pentes dénudées; quelques lourds nuages flottaient dans le ciel et projetaient de grandes ombres bleuâtres qui gravissaient lentement les cimes ou descendaient dans les fonds.

Des oiseaux chantaient, blottis dans les buissons, et, toujours, comme un lointain roulement de tonnerre, la rumeur humaine semblait ou grandir ou s'apaiser aux souffles irréguliers du vent.

Le docteur est soucieux, il regarde comme sans voir la grande plaine étalée. Je n'ose renouveler ma demande.

Il rompt enfin le silence.

« Il y a là-bas, *signore*, une grave menace : le peuple souffre, il revendique le droit de vivre. Avez-vous observé que les rues du village sont désertes?

— En effet, quelques femmes passent seulement, de temps à autre.

— Avez-vous remarqué aussi, à votre arrivée, le concours de peuple qui se pressait par les rues? Vous avez eu, je crois, quelque peine à traverser la ville?

— En effet, lui dis-je, j'en ai été frappé : les rues étaient encombrées, il y avait des rangées d'hommes assis le long des murailles.

— Eh bien, ajouta-t-il, il n'y en a plus un dans le village maintenant : ils attendaient l'heure, et les voilà tous là-bas, à la réunion du *fascio dei lavoratori* (faisceau des travailleurs), société socialiste révolutionnaire redoutable, qui compte plus de trois cent mille adhérents en Sicile. Ces *fasci* sont admirablement organisés, leurs membres sont résolus, parfaitement armés, et vous entendrez parler d'eux bientôt peut-être.

— Mais pourquoi cette association de combat, docteur? Il y a partout un peu de misère, ici moins qu'ailleurs, sans doute, puisque les vêtements sont brodés d'or?

— *Signore*, vous avez vu Palerme, ville superbe, séduisante : elle a toutes les apparences de la richesse, mais les apparences seulement. Enfin on y vit.... Mais savez-vous qu'ici, par exemple, les malheureux *contadini* (paysans) sont sans travail, sans productions, sans débouchés? La propriété n'est pas morcelée, le territoire est tout entier dans les mains de quelques notables de la ville, qui vivent paresseusement de notre misère. Et la misère de ce peuple est telle, que les femmes de Piana ont résolu de faire une manifestation dans les rues de Palerme. Un foulard rouge, qu'elles mettront en évidence, les distinguera. Là-bas, dans le Corso Vittorio, dans la Via Macquedda, sur le seuil des palais, devant les magasins luxueux et les grands cercles de l'aristocratie, elles mangeront, accroupies sur le trottoir, leur nourriture habituelle, du *fenoco* (fenouil) sauvage cuit à l'eau.

« Ces pauvres femmes, dans la naïveté de leur cœur, espèrent ainsi humilier la richesse, faire honte à ceux qui habitent les palais et qui les laissent mourir de faim.

« Ce *popolino*, *signore*, est courageux, vaillant et sobre. J'ajouterai qu'il est patriarcal et chevaleresque.

« Le paysan, ici, donnera asile au voyageur inconnu, il partagera avec lui sa triste nourriture.

« Mais il deviendra violent à la fin; le voici qui gronde: sa douceur, sa résignation habituelles se transformeront en férocité, n'en doutez pas. Le mal est fait maintenant, notre Sicile sera bientôt bouleversée, et Dieu sait quelles seront ses destinées!

— Mais ils ne pourront lutter, m'écriai-je, ils auront des troupes devant eux, car il en viendra!

— Les soldats! » il haussa les épaules. « Mais les femmes et les enfants feront un rempart de leur corps à leurs maris et à leurs pères : elles se feront tuer. Les femmes de Sicile sont vaillantes aussi : les petits sont affamés, elles se feront louves. »

Le soleil baissait à l'horizon; dans l'ombre allongée des montagnes, la réunion des travailleurs se continuait, des rumeurs et des rugissements montaient toujours des profondeurs de la ravine.

Comme nous revenions vers le village, le docteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrêta une femme qui lentement passait. Elle était fort pâle et son visage exprimait une angoisse infinie. « Demandez-lui quel est son mal », me dit-il. La malheureuse créature répondait d'une voix faible : « *Ho fame!...* » Mon cœur se serra, je fus pris d'une pitié infinie et je glissai une pièce blanche dans sa main. Elle me regarda avec surprise, son œil s'éclaira un instant, et, silencieuse, elle reprit sa route....

Nous disons bientôt adieu à nos amis d'un jour, et à l'heure où le crépuscule descend lentement du ciel nous quittons cette ville étrange, où les costumes d'or cachent une noire misère.

Quelques jours après, le 13 mai, à une heure du matin, le docteur Nicolo Barbato, président du Fascio dei Lavoratori de Piana dei Greci, dormait paisiblement dans sa demeure, lorsque les carabiniers le mirent en état d'arrestation.

Et il fut, dit le *Giornale di Sicilia*, traîné à la grande prison de Palerme comme un vulgaire malfaiteur.

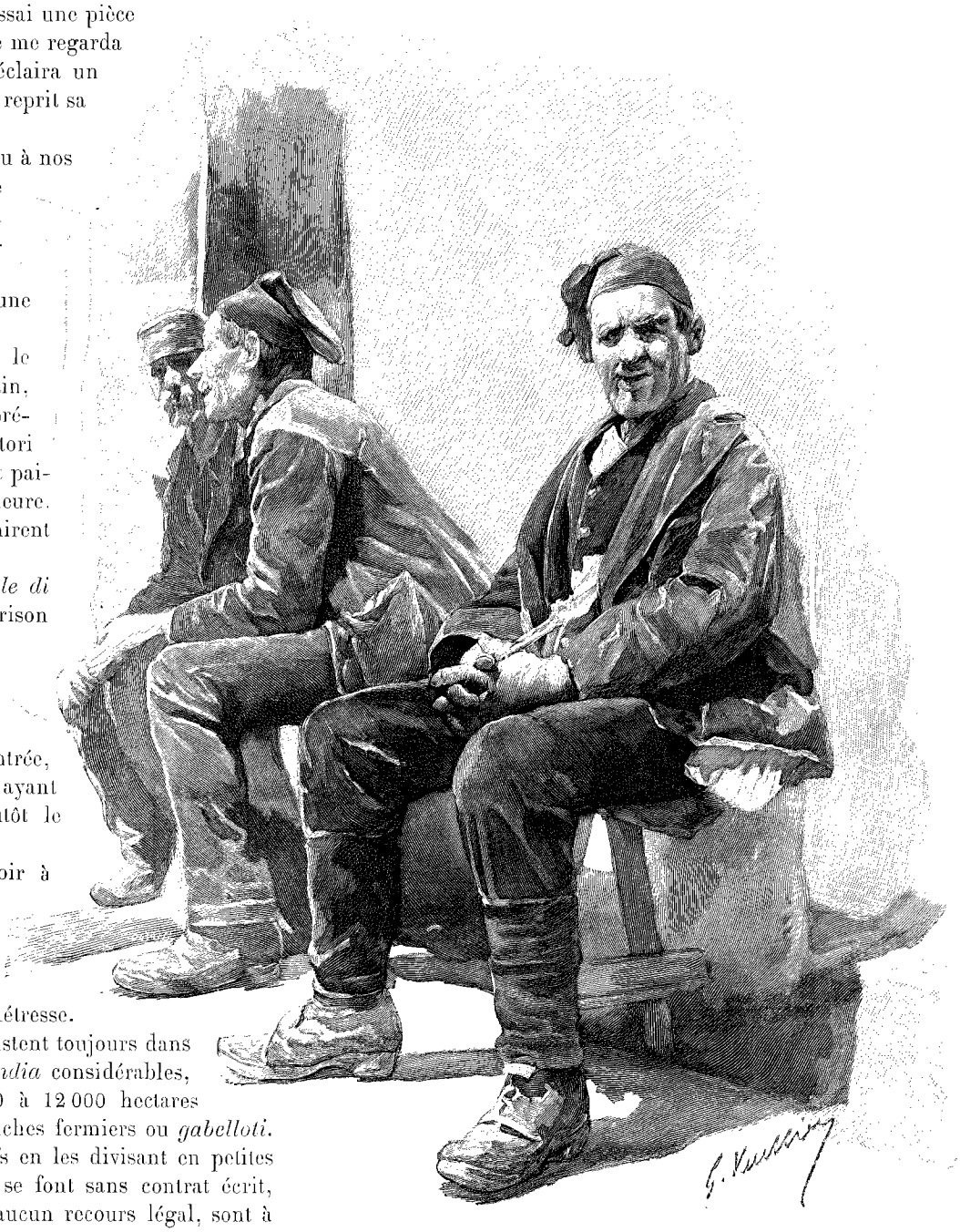
Ce fait, ajoute le journal, a produit une très pénible impression dans la contrée, le docteur Nicolo Barbato ayant toujours été l'ami ou plutôt le père des pauvres.

Ce que je venais de voir à Piana dei Greci n'était que le prélude d'un mouvement menaçant, qui gagnait toute la Sicile, en proie à une effroyable détresse.

Les fiefs seigneuriaux existent toujours dans l'île, et ce sont des *latifundia* considérables, d'une superficie de 10 000 à 12 000 hectares souvent, affermés par de riches fermiers ou *gabelloti*. Ceux-ci sous-louent les fiefs en les divisant en petites fermes. Ces sous-locations se font sans contrat écrit, et les tenanciers, n'ayant aucun recours légal, sont à la merci du gabelloto.

Au printemps de chaque année a lieu un tirage au sort des parcelles du terrain cultivable. Rarement le paysan tombe sur un lot voisin de son village : ces lots sont réservés aux favoris de l'intendant. Alors, tous les lundis, il est obligé de faire dix et quelquefois vingt kilomètres pour gagner le lieu de son travail. Il emporte sa nourriture et ne revient à sa maison, où il a laissé sa femme et ses enfants, que le samedi soir.

Le paysan ne peut jamais satisfaire aux conditions oppressives du fermage. Il doit contribuer aux frais de culture et de semence : mais ces semences, il faut qu'il les emprunte à son gabelloto, qui lui fait payer un intérêt de 15 pour 100 minimum et exige en outre les deux tiers du produit des récoltes. Il faut joindre à cela les redevances, les corvées et les prestations de tout ordre, et ainsi l'on concevra la misère du paysan sicilien. De plus, le journalier agricole chôme environ cent vingt-cinq jours par an. Là encore, il trouve comme usurier son gabelloto, qui lui prête à



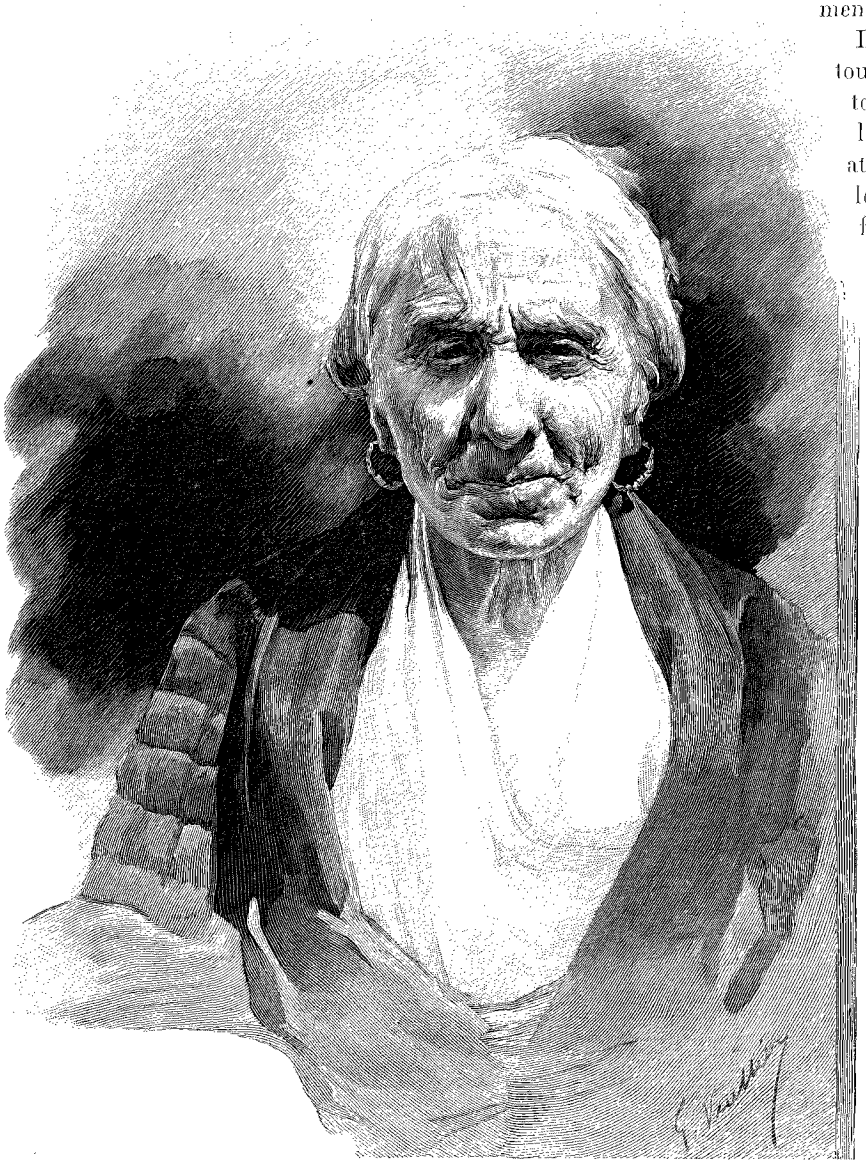
ILS ATTENDAIENT L'HEURE DU « FASCIO »[1]....

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

50 pour 100, *quand ce n'est pas* à 100 pour 100 par mois[1].

Le paysan, en général, ne dispose pas du moindre lopin de terre : la cabane qui l'abrite, le sol sur lequel il couche, sont à celui dont il cultive le champ. Ce propriétaire, il ne le connaît pas ; il n'a vu et ne verra



UNE FEMME DE PIANA[2].

jamais que son représentant : le gabelloto âpre au gain et féroce.

Déjà depuis longtemps des socialistes parcouraient les campagnes, haranguant les foules dans les jours de fête et de foire. Le terrain était tout préparé pour l'organisation des *fasci dei lavoratori* chez le misérable paysan religieux et fanatique, ayant la terreur et la haine de l'Etat. On lui prouvait que le Christ fut le premier des socialistes, et dans maintes salles de réunion le portrait du Christ figurait à côté de Carl Marx, de Mazzini, de Garibaldi. A Girgenti, une de ces sociétés s'intitulait *Madonna Addolorata*. Et l'on voyait, à l'arrivée d'un orateur, toute la population d'une bourgade se porter à sa rencontre et les femmes semer sur son passage des feuilles et des fleurs comme aux jours de procession, lorsque les saints aimés sont promenés par les rues.

Les *fasci dei lavoratori* se développaient tous les jours. Les femmes entrèrent à leur tour dans le mouvement. Elles montrèrent le poing aux soldats et les insultèrent, en attendant de les lapider. Elles obligèrent leurs maris à réclamer la propriété du sol fécondé de leurs sueurs.

Bientôt des luttes sanglantes se produisaient entre les agents de l'autorité et les ruraux affamés, les édifices municipaux étaient incendiés, les gendarmes tués, les troupes assiégées ; les femmes et les enfants faisaient un rempart de leur corps à leurs maris et à leurs pères. Les soldats, poussés à bout, obligés à la fin de se défendre, fusillaient la foule hurlante, qui s'enfuyait alors en abandonnant ses blessés et ses morts.

Ces incidents n'avaient pourtant pas l'allure socialiste qu'on était tenté de leur attribuer, c'est au cri de : « Vive le roi ! » que ces malheureux se précipitaient sur les agents du fisc et allaient au-devant des troupes. La faim seule mettait dans leurs mains le fusil ou la faux.

Partout ce sont les privations et la faim qui allument la révolte. Dans la ville de Chiaramonte, de la province de Syracuse, une ville qui compte 10000 âmes, on vendait aux enchères l'avoir de 129 débiteurs du fisc. Or, sur ces 129 exécutés, 7 devaient moins de 10 francs, 58 moins de 20 francs, 16 moins de 30 francs et 11 moins de 40 francs.

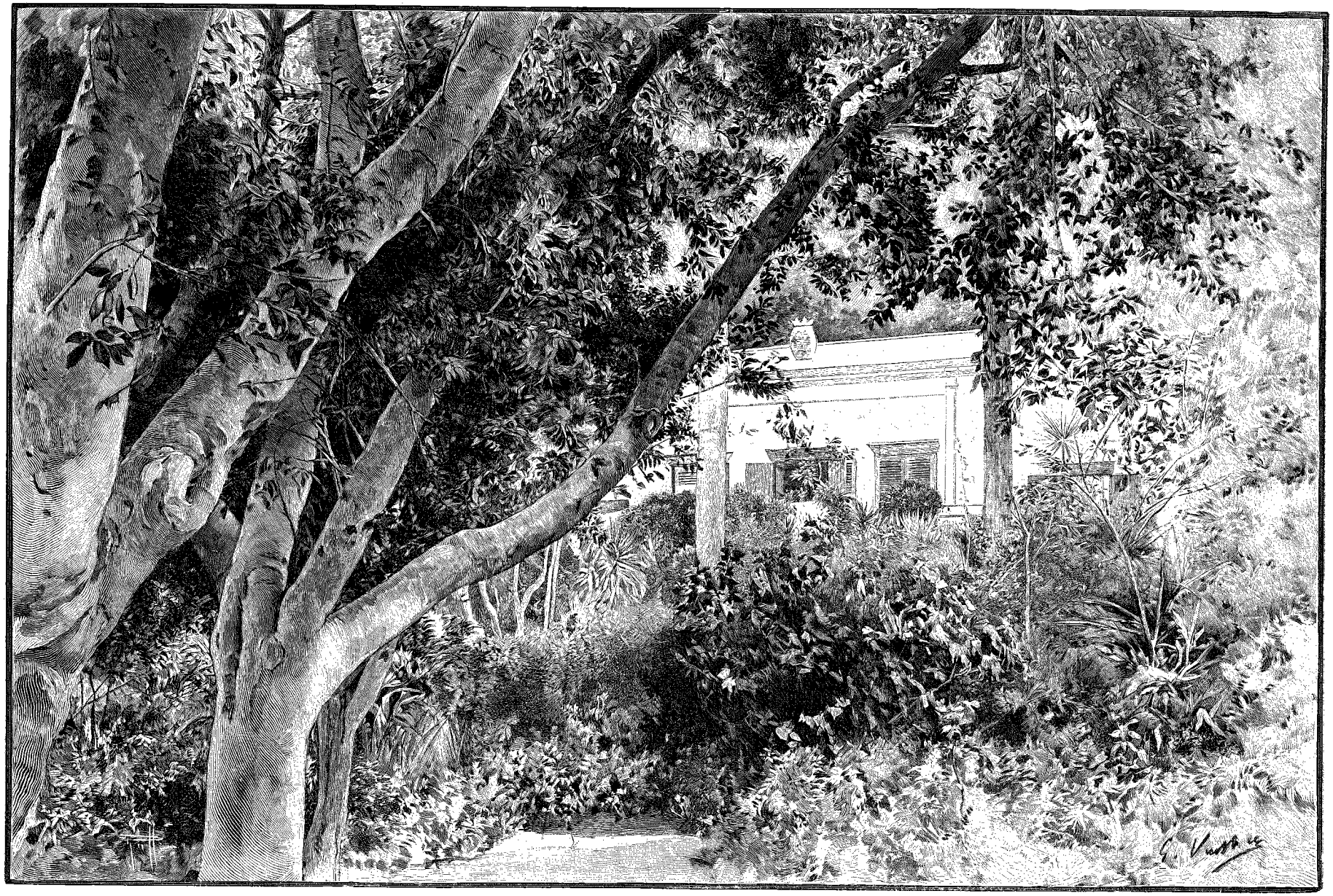
Il se produisait des épisodes inouïs.

Parmi les soldats du 38e régiment d'infanterie envoyés dans le village de Marinco pour maintenir l'ordre, se trouvait un nommé Bonafede, natif de cette localité. Bonafede faisait partie du détachement qui, sous le commandement du commandant Merli, défendait l'hôtel de ville de Marinco.

Ce détachement ayant été attaqué par la foule avec beaucoup de fureur (le nombre des soldats blessés dans cette affaire fut, paraît-il, assez considérable), le commandant ordonna de faire feu. Bonafede, bien entendu, déchargea son fusil en même temps que ses camarades.

1. Voir *le Figaro* du 3 janvier 1894.
2. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Pannemaker.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE ZUCCO (PAGE 320). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Or, détail horrible, parmi les personnes tuées par les balles à cette occasion se trouva sa propre mère.

L'origine des troubles qui ensanglantèrent Lercara pendant la journée de Noël est significative. Dans cette commune, trois hommes et deux femmes furent tués et trente hommes blessés pour une pièce de *cinq centimes*.

Lercara est une petite bourgade de 3 000 habitants, et le pouvoir municipal s'y trouvait depuis onze ans entre les mains de la famille Sartorio Scarlata. Cette

« HO FAME! »[1]... (PAGE 315).

famille, qui possède de grandes propriétés, sut garder sous sa dépendance la plupart des électeurs, et, forte de sa situation, elle dissipait l'argent de la caisse communale et nommait une foule d'agents chargés surtout de faire rentrer les impôts; en outre, elle éleva les taxes d'octroi à un niveau invraisemblable. Le maire vendait des comestibles; les conseillers jouissaient de certaines exemptions d'octroi, dont le reste de la population était exclu.

Le conseil, enhardi par une impunité de dix ans, décréta une surélévation de droits sur la paille et le foin. Ces nouvelles charges, qui frappaient précisément les contribuables exclus du droit de vote, augmentèrent encore l'indignation générale, et une étincelle suffit pour mettre le feu aux poudres. Un pauvre paysan qui voulait introduire un kilogramme de farine se trouva ne posséder que 30 centimes au lieu de 35 que lui réclamait le percepteur. Celui-ci lui confisqua alors son foulard. Le paysan proteste, l'altercation s'envenime, la foule prend aussitôt fait et cause pour le pauvre diable, les habitants quittent leurs maisons, déploient des bannières sur la place publique et se rendent à l'hôtel de ville, qu'ils incendient. Les carabiniers et les agents fiscaux sont reçus à coups de pierres, finalement les soldats tirent dans le tas, blessent 30 manifestants et en tuent cinq.

On connaît les mesures que prit le gouvernement italien pour arrêter les désastres : l'état de siège proclamé, les députés arrêtés, toute l'armée disponible transportée en Sicile, la terreur installée dans l'île. Le mouvement était paralysé, mais les plaies étaient-elles guéries, la misère soulagée? Les malheureux demandaient du pain, on leur envoya du plomb. On peut se demander dès lors ce que l'avenir réserve encore à la Sicile.

Lorsque cette triste situation fut connue, des souscriptions s'ouvrirent dans toute l'Italie pour venir en aide aux paysans : mais que pouvaient quelques milliers de francs répartis entre tant de malheureux! Et d'ailleurs les envoyés qui portaient ces secours se heurtaient souvent à une fierté indomptable. A Piana dei Greci, la dignité du caractère s'affirma d'une manière caractéristique.

Ainsi, au commencement de février, l'avocat Vittorio Palmieri, accompagné du docteur Giovanni Salemi, correspondant du *Secolo* de Milan, se rendit à Piana pour distribuer aux pauvres une somme de 500 francs recueillie par le *Corriere della Sera*.

Ils avaient à soulager avec cette somme la misère de deux cents personnes.

La détresse d'une famille composée de sept membres leur fut particulièrement signalée. Souffrant de la faim depuis plusieurs jours, elle avait refusé tout subside.

Voici le compte rendu de cette visite, que j'extrais du *Giornale di Sicilia*, de Palerme.

« Ces messieurs se rendent à cette maison, où ils trouvent la mère et la fille.

« La mère, excessivement pâle, se lève pour recevoir les visiteurs. Comme ils lui offrent un secours, elle refuse :

« — Non, messieurs, dit-elle, nous n'avons pas be-« soin d'aumône. Mon mari et mon fils travaillent, et « Dieu nous aidera à avoir du pain.

« — Mais comprenez donc, excellente femme, lui « est-il observé, ceci n'est pas une aumône, c'est un petit « cadeau pour vos enfants : il y a si longtemps que vos « hommes ne travaillent pas! nous a-t-on dit.

« — On vous a trompés, messieurs, nos hommes tra-« vaillent. »

« Et tout ceci est dit avec un calme sourire. Les visiteurs sont stupéfaits, et tandis qu'ils quittent la maison,

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Florian.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette femme les remercie de leur pensée charitable en paroles courtoises, et ajoute :

« — Pardonnez-nous, *signori*, nous ne refusons pas; « mais nous disons que nous n'avons pas besoin. »

Ce fait, d'ailleurs assez commun à Piana, donne la mesure de la fierté de cette population.

Et pourtant ce peuple si misérable et si fier paye à la criminalité un tribut absolument minime, ce qui prouve qu'il est honnête et essentiellement bon. Ces pauvres gens se contentent de peu, ils travailleraient heureux et tranquilles, si leur labeur journalier leur assurait le pain et si ceux qui les gouvernent les traitaient avec douceur.

Écoutons encore le *Siciliano* du 22 janvier dernier :

« L'honorable Farina, Plebano et moi, dit Comandini, avons été entourés, dans le café de Piana, d'une foule de paysans qui faisaient peur et pitié à la fois.

« Cent voix criaient : « Nous mourons de faim! » Il y avait là des hommes de trente-cinq, quarante et quarante-cinq ans ayant l'aspect défait de vieillards, nous avons vu des paysans que leurs camarades nous signalaient comme n'ayant pas mangé depuis trois et quatre jours. Nous avons vu clairement qu'*on meurt de faim* à Piana! On y meurt de faim parce qu'il n'y a rien, on y meurt de faim parce que les bourgeois, irrités par une démonstration faite par les fasci contre les taxes, le 11 septembre, ont fermé leurs maisons et n'ont pas donné le *gettito*.

LE SECOND CAMPIERE DE ZUCCO[1].

« Tous les ans, dans les mois les plus durs, quand la neige couvre le pays, les propriétaires les plus riches envoyaient par le passé, de Palerme, quelque peu d'argent, que les paysans les plus besoigneux se partageaient avec l'obligation de le restituer l'année suivante, *sans intérêt* : voilà le gettito.

« Ici à Piana on ne nous a pas dit : « Je vous baise « les mains! » ni : « Votre Excellence soit bénie! » Ces pauvres affamés nous ont serré la main, et avec des yeux très vifs, pénétrants, regardant en face. »

— Quittons un attristant sujet, que nous sommes loin d'avoir épuisé pourtant; il est des parties de la Sicile, rares il faut l'avouer, où le soleil rayonne sur des visages moins pâles et sur des terres prospères.

J'eus le plaisir de dîner, chez l'ingénieur Gounot, avec un ancien officier français, M. Bucan, intendant général des propriétés du duc d'Aumale en Sicile. Je lui manifestai le désir que j'avais de visiter le Zucco, dont les vins sont célèbres dans le monde entier, et il s'offrit, avec une obligeance extrême, de me guider lui-même dans le domaine, où justement il se rendait le surlendemain.

Je partais donc, au jour dit, de la gare de Lolli, pour le rejoindre. La voie longe le mont Pellegrino, traverse une région montueuse et se rapproche de la mer. On aperçoit un instant l'*isola delle Femmine* et l'île d'*Ustica*, où les Carthaginois abandonnèrent, dit-on, six mille mercenaires qui réclamaient la solde de leur sang. Ils périrent tous de faim et de misère, et leurs ossements sans sépulture blanchirent sur ce rocher.

L'île vit finir, en 1660, d'un cruel supplice, Marco Tullio Cotisone, aventurier calabrais qui se faisait passer pour Dom Sébastien, roi de Portugal.

Plus loin, Carini montre son pittoresque château. C'est l'ancienne *Hiccara*, patrie de la célèbre Laïs. Nicias détruisait la ville trois cents ans avant Jésus-Christ et sacrifiait tous les habitants, à la réserve de quatre cents esclaves. La fille d'Épimandre, encore enfant, fut de ce nombre. On sait que son esprit, sa beauté, sa grâce voluptueuse, mirent à ses pieds non seulement Corinthe, mais la Grèce entière, et qu'après avoir été aimée par le philosophe Aristippe, recherchée par Démosthène et avoir troublé le cynique Diogène, elle fut assassinée dans le temple de Vénus par les femmes de Thessalie, jalouses de sa beauté. Elle avait alors cinquante ans.

Mais nous voici à la station de Zucco, où M. Bucan m'attend avec une voiture qu'escortent deux *campieri* en vareuse bleue à passepoil rouge, dont les boutons de métal portent la couronne ducale. Leur casquette est galonnée, ils sont à cheval et armés de carabines. Nous sommes en pleine campagne sicilienne, au milieu des vignes, suivant, sous un soleil ardent, la route à pente douce bordée de cactus qui conduit à la factorerie.

J'étais frappé par l'étendue des vignobles étalés devant nous et par le soin dont ils me paraissaient être l'objet. M. Bucan m'expliquait les origines et les transformations de ces terres : « Lorsque Mgr le duc d'Aumale se rendit acquéreur de cette propriété, me dit-il, il n'y avait là que des terrains de pâture, qu'il transforma bientôt en plantations de sumac, d'agrumes, de pistachiers et de caroubiers. Pour assainir la région, qu'un torrent voisin rendait malsaine, il eut recours à l'eucalyptus. Plus tard il prolongea ses vignobles jusque sur les terres de Paterna, faisant des travaux considérables, déracinant tous les oliviers dont le terrain était couvert. Aujourd'hui le Zucco compte une étendue de 6 000 hectares. Les vignes sont formées de divers plants. Vous y trouvez, d'abord, le *Spagnuola*, le *Sauterne* et le *Reno*, venus du continent, et parmi les plants du pays le *Cateratte*, le *Vernacce* et le *N'zolü*. »

Tandis que M. Bucan m'entretenait de ces détails techniques, nous pénétrions dans une grande avenue

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ombreuse. A travers la feuillée, dans une sorte d'oasis dont la fraîcheur m'enchantait, les murailles de l'habitation de Mgr le duc d'Aumale blanchissaient, surmontées d'un écusson fleurdelisé.

Dans une salle bien simple, qu'ornaient les lithographies des ancêtres accrochées aux murs, nous goûtions la fraîcheur, les yeux vers la plaine brûlante où s'étalait, en immense jardin, la régularité des cultures. Et dans le bosquet touffu, aux végétations grasses, les oiseaux chantaient et un parfum très doux de roses flottait dans l'air.

Après un déjeuner charmant arrosé de quelques vins de la cave particulière du prince, je visitai les bâtiments d'exploitation, admirant l'ordre, la propreté, le soin extrême qui président partout. M. Bucan me confia ensuite à M. Fouju, un intendant, qui devait me conduire à Terrasini, où est l'entrepôt principal des vins de Zucco. M. Fouju est aimable; c'est aussi un ancien officier français; la loyauté et la droiture se peignent sur son visage. J'étais charmé de le suivre, et nous dévalions par les bois d'oliviers centenaires, avec les campieri toujours armés à notre suite. A travers le feuillage cendré dont les ombres légères, traversant le chemin, nous caressaient le visage, se dressaient des monts éblouissants, et parfois aussi la mer toute bleue s'allongeait dans un flamboiement de lumière. Par instants, l'arbre à manne, en fleur, frissonnait, blanc comme neige. Il ressemble au frêne, il est d'ailleurs de la même espèce. Au commencement d'août on entaille l'écorce près de la racine, et une liqueur s'échappe épaisse et blanchâtre qui durcit bientôt au soleil.

Puis les grands vignobles s'étalaient de nouveau dans la vaste plaine. « Ah! me disait M. Fouju, si vous saviez quelle belle fête nous avons ici aux vendanges! La fanfare de Montelepre vient réjouir les travailleurs, et ils sont nombreux, quatre cents d'ordinaire! On est gai, on chante, on danse, et la gaîté n'est pas commune en Sicile, surtout à l'heure présente ». Je lui racontais alors ma visite à Piana dei Greci. « Nous avons près de nous les bourgades de Partinico et Giardinello, me dit-il, où la population gronde aussi; que va-t-il advenir?... »

Nous arrivions à Terrasini. La succursale des établissements de Zucco est dans une situation magnifique. Les vents de mer entretiennent dans l'entrepôt une température relativement fraîche. Les vins y séjournent cinq années avant d'être livrés au commerce. Ces magasins peuvent contenir environ 30 000 hectolitres, ce qui représente la production annuelle du Zucco.

Le village, d'aspect arabe, sommeille dans une crique au bord de la mer, au milieu de roches claires; ses maisons blanches et ses voiles de pêcheurs se mirent dans l'eau. On croirait voir le reflet d'un paysage de nacre, tant la lumière et les colorations frissonnantes sont assoupies.

Aux environs, le rivage, coupé à pic sur la mer, est tout en lamelles et criblé de fissures. Dans une caverne ou plutôt un grand portique ouvert sur l'espace, les habitants de Terrasini, hommes et femmes, viennent tremper leurs jambes le jour de l'Ascension, après les vêpres, pour se préserver des maux d'yeux. La caverne est solitaire maintenant, la mer seule palpite le long du rivage, et par delà le grand arceau noir s'étend l'infini.

GASTON VUILLIER.

1. *Dessin de G. Vuillier.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

BOUCLE D'UNE CEINTURE DE FEMME DE PIANA DEI GRECI [1] (PAGE 314).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

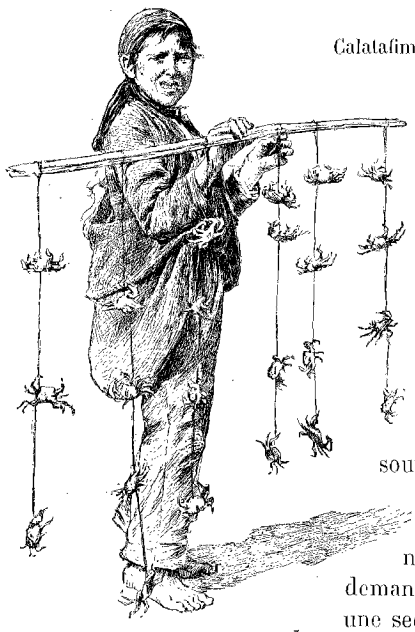
CES GENS TIRAIENT DES PRONOSTICS DE L'ASPECT DES ÉTOILES[1]. . (PAGE 335).

LA SICILE[2],

IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ,

PAR M. GASTON VUILLIER.

Calatafimi. — Le temple de Ségeste. — Les champs de ruines de Sélinonte. Un soir à Agrigente.



UN JEUNE MARCHAND DE CRABES[3] (PAGE 330).

ALLONS, adieu Palerme!... Je ne quitte pas sans regret cette ville radieuse, et je garde, en partant, le secret espoir d'y revenir un jour. Mais quoi! nos rêves sont à la merci du destin qui nous mène, ils s'envolent le plus souvent sans retour.

Réchauffons-nous aux rayons que le hasard nous donne, sans leur demander de luire pour nous une seconde fois. Le voyageur a étanché sa soif à une source, espère-t-il s'y désaltérer encore demain! Il ramasse son bâton et poursuit sa route....

Je m'en vais le cœur plein d'amitiés et les yeux éblouis, c'est un bonheur rare; de bons regards m'ont suivi, des mains cordiales ont pressé les miennes au moment de l'adieu, que désirer de plus aujourd'hui!

Le cher Pitré est toujours souffrant, mais son état n'inspire plus d'inquiétudes : mon départ ne se trouve donc pas assombri par la préoccupation de sa santé.

Du wagon qui m'emporte vers l'occident, je puis encore profiter des émanations embaumées de la Conca d'Oro, contempler ses forêts d'orangers pleines de chants d'oiseaux et de fleurs.

Je revois, à toute vapeur, le monte Pellegrino et le sépulcre de sainte Rosalie, l'*isola delle Femmine*, Terrasini, Carini, son vieux château et ses falaises d'or, Zucco où j'ai reçu naguère une si gracieuse hospitalité, le golfe enchanteur de Castellamare, et je m'arrête à la station d'Alcamo-Calatafimi. Les deux bourgades, Alcamo la Sarrasine, et Calatafimi, voisine de Ségeste, sont

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Clément Bellenger.*
2. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit.* — *Suite. Voy. t. LXVII, p.* 1, 17 *et* 49; *t. LXVIII, p.* 289 *et* 305.
3. *Dessin de G. Vuillier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans des directions opposées et à peu de chose près également distantes de la gare.

Alcamo a conservé l'allure mauresque. Elle fut fondée par un émir du nom d'Alcamah qui, s'étant emparé de Sélinonte, fit piler, dit-on, quelques-uns de ses habitants dans des mortiers de bronze.

Une carriole assure le service de la station à Calatafimi. Le véhicule manque de confort, les voyageurs y sont même d'habitude quelque peu entassés. Il est plus qu'au complet aujourd'hui, et sans la gracieuseté d'un Sicilien qui m'offre une place dans sa voiture, je me morfondrais jusqu'au soir en plein vent.

La route de Calatafimi est très montueuse. Nous suivions lentement les lacets sans fin qui contournent les croupes des montagnes. L'horizon s'agrandissait à mesure que nous nous élevions, et bientôt s'étalait devant nous comme un océan montagneux. Le ciel était voilé, une atmosphère lourde pesait sur la terre. Comme je considérais longuement l'aspect funèbre de la nature, mon Sicilien me disait :

« *Signore*, le ciel est inquiétant, le sirocco va souffler, car hier au soir le soleil, en se couchant, avait un halo blafard, le *tuornu*, comme nous l'appelons, et les étoiles ont ensuite jeté une lueur trouble. Il ventera fort dès aujourd'hui peut-être, et sûrement demain, croyez-moi. »

Mais l'étrangeté de l'espace me saisissait et je n'accordais qu'une attention distraite aux propos de l'excellent homme, qui alors se tut.

Là-bas, de l'horizon plombé, émergeaient vaguement des cimes perdues. Puis des crêtes, des croupes, des monts indécis surgissaient comme des apparitions, se développaient avec lenteur et s'enchaînaient.

Le grand paysage incohérent bientôt paraissait se mouvoir, ses lignes s'affirmaient et s'amollissaient tour à tour, de longues silhouettes serpentaient et s'effaçaient pour s'évanouir et renaître encore. Des houles de monts couraient d'un bout de l'horizon à l'autre, et le nombre des cimes, des crêtes, des ondulations, était infini. Tout à coup, l'immobilité prenant toutes choses, le tableau se figeait dans son incertitude et dans sa grandeur. Un moment la scène, éclairée davantage, nous montra le sol verdissant ; il était couvert du fin duvet des blés naissants à travers lequel la terre sanglante transparaissait par places. Alors, sous une ardente haleine, tout l'infini frissonna, il prit le lustre de la moire et chatoya vaguement. Au loin, sur une pente, une cité apparut dans une gaze tremblante, qui semblait s'être interposée entre l'espace et nous. Elle était immobile. On l'eût dite égarée au milieu du chaos mouvant qui de toutes parts l'entourait.

Je la désignai du doigt à mon compagnon de route : « Est-ce un mirage là-bas, ou une ville réelle, dites-moi, *signore*?

— Par les jours de sirocco, et vous venez de sentir son premier souffle, dit-il, l'air est tellement chargé de vapeurs, qu'il peut se produire des effets d'optique singuliers ; mais c'est bien une véritable bourgade d'un millier d'habitants, du nom de Salemi. Cette ville a été le théâtre d'un événement extraordinaire, que vous ignorez sans doute, puisque vous êtes étranger au pays. En 1740 le sol de Salemi s'affaissa tout à coup, et des maisons, des métairies, des quartiers entiers de la ville suivirent le mouvement. Chose surprenante, les murs restèrent intacts, il n'y eut pas même de lézardes, et cependant plusieurs demeures se trouvèrent transportées à plus de cent pieds au-dessous du lieu qu'elles occupaient primitivement. Cet affaissement subit, rien ne le faisait présager, ni tremblements de terre, ni secousses quelconques, ni vents souterrains, ni pluies, ni débordements de *fiummare*. Deux couvents seuls en éprouvèrent des dommages. Les autres bâtiments ne subirent qu'un simple changement de position. Tel qui occupait une hauteur se trouva dans une plaine, tel autre du niveau de la ville descendit au fond d'un précipice. Ils y sont restés depuis. »

La vision de Salemi s'était effacée tandis que j'écoutais la relation de ce phénomène, dont j'ai depuis vérifié l'authenticité.

Là-haut, accroché à la pente dénudée que nous gravissions, un grand pin se dressait solitaire. Il semblait pris de frayeur devant l'immensité funèbre étalée et, d'un mouvement instinctif, s'adosser à la montagne. La carriole suivait le dernier lacet de la route, elle tourna, et ce paysage d'Apocalypse disparut.

Nous ne montions plus, le vent chaud commençait à souffler avec force. Le conducteur descendit de son siège, cueillit une branchée de géraniums roses qui formaient une haie vive le long du chemin, et jeta sur mes genoux ces fleurs embaumées. Quelle façon gracieuse de souhaiter la bienvenue à un étranger, n'est-ce pas?

Nous arrivions bientôt à Calatafimi. Nous venions de quitter la voiture, que l'aimable Sicilien avait remisée à l'entrée de la ville, et, pour gagner l'auberge, où il me conduisait, nous descendions une rue en pente. Le village semblait désert, les demeures abandonnées, de temps à autre seulement des prunelles noires luisaient vaguement à travers des volets entrebâillés et quelques hommes enveloppés de sombres manteaux passaient.

Une musique joyeuse vint tout à coup frapper nos oreilles, et un cortège bizarre s'avança. Il était précédé d'un individu vêtu de vert, portant sur la tête, en la soutenant de ses deux mains, une petite caisse en forme de cercueil qu'une draperie recouvrait. A sa suite venaient des musiciens jouant avec ardeur une polka. Tandis que nous les suivions des yeux, le porteur chamarré, les musiciens et l'escorte, s'engouffrèrent sous le portail d'une église voisine.

C'était un enfant qu'on allait mettre en terre, et je n'y pouvais croire, tant avait de gaieté la musique qui accompagnait la sépulture. L'orphéon de Calatafimi faisait de la sorte honneur au fils d'un de ses membres, il le menait au cimetière en costume de gala, au son d'un air de danse. Et sous ce ciel très bleu maintenant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CATALAFIMI [1].

car les vapeurs s'étaient dissipées, dans ces rues solitaires et poudreuses, devant ces murailles où la lumière éclatait, ce cortège paraissait plus étrange encore.

.... Le silence s'est fait, la paix mystique de l'église convient mieux au pauvre petit mort et à la douleur de ceux qui l'aimaient.

Nous continuons à dévaler par la rue en pente, et les habitants de cette ville à l'aspect désert commencent à se montrer. Le sang sarrasin coule encore dans leurs veines; on a l'illusion de l'Espagne, ce sont les mêmes visages et le même sombre regard. On porte, comme là-bas, la veste de velours, la calotte et les grègues de laine. On dirait des hidalgos, ceux-là qui passent drapés dans un manteau noir dont un pan est fièrement rejeté sur l'épaule. En rêvant de choses d'Espagne, on en voit ainsi rasant les murailles le soir avec la mandoline sous le coude et le poignard à la ceinture.

Les femmes de Calatafimi, de même que les femmes turques de Syrie, enveloppent leur tête d'une mante noire, qu'elles retiennent de la main sous le menton. Des jeunes filles reviennent de la fontaine : un bras encadre à demi leur visage et va soutenir l'amphore sur l'épaule opposée. Le geste est fort gracieux.

Nous étions arrivés à l'auberge; mon compagnon de voyage m'avait quitté, ses affaires l'appelaient ailleurs. En attendant les préparatifs du déjeuner — car ici rarement les voyageurs séjournent et chacun doit à l'avance faire son menu, dont les articles ne sont pas variés, je vous jure — je restai sur le seuil de la porte.

Une vieille, toute ridée, vêtue d'étoffes éclatantes, cheminait au soleil, portant, appuyée sur sa hanche, une sorte de châsse vitrée. Elle promenait ainsi les saintes reliques de la patronne de Calatafimi, qui disparaissaient à demi sous des bijoux anciens. Les passants s'arrêtaient, touchaient du doigt le reliquaire, se signaient aussitôt très dévotement et baisaient ensuite l'extrémité de leurs doigts. Aucun n'y manquait. Les enfants, pour l'atteindre, se dressaient sur la pointe de leurs pieds nus et appliquaient leurs lèvres sur la vitre bénie.

Et elle, la vieille, avec sa mine rusée et un peu cafarde, essuyait à chaque fois avec un linge le verre protecteur du reliquaire. Et n'allez pas croire qu'elle obéissait à un sentiment de propreté en enlevant les souillures, c'était tout simplement pour laisser mieux voir les objets sacrés et surtout les bijoux dont elle paraissait fière. Je supposai qu'elle quêtait au bénéfice de l'église, et non pour son propre compte.

Les passants ne sont pas nombreux cependant. On travaille aux champs en cette saison, et le soir seulement, tout le peuple monte se réfugier dans les mai-

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sons pour échapper aux miasmes qui s'exhalent des bas-fonds.

J'étais toujours devant la porte de l'auberge, lorsqu'un gamin approcha, tirant un pauvre diable par la manche. Il me le montrait du doigt en faisant une affreuse grimace qui prétendait exprimer une profonde pitié et il s'écriait avec des larmes dans la voix : « *Muóre di fame! signorino, muóre di fame!* » « Il meurt de faim, monsieur, il meurt de faim! » Je donnai volontiers quelque monnaie au pauvre diable. Peu d'instants après, ce même enfant, qui avait disparu, revenait traînant à sa suite un estropié; reprenant sa larmoyante prière, il me le montrait aussi. Je m'exécutai une seconde fois.

Mais bientôt un tas de gamins surgissaient, menant par la main des aveugles, soutenant des infirmes, des estropiés, poussant devant eux des culs-de-jatte. Tous ces malheureux de loin déjà m'imploraient, criant avec des intonations à fendre l'âme : « *La carità, signorino, muóro di fame!* »

L'un d'eux, qui était en train de dévorer un énorme morceau de pain, se dressa devant moi disant : « Mais vous ne voyez donc pas, *signore*, que je meurs de faim!... » Il avait oublié qu'il mangeait.

Le bruit de mes largesses s'était vite répandu, et les malheureux accouraient. Je pris en hâte toute la monnaie que contenaient mes poches, je l'envoyai à la volée sur cette cour des Miracles, et je me réfugiai dans une chambre de l'auberge. Il me sembla voir, en tournant la tête, quelques estropiés quittant leurs béquilles pour mieux courir après les sous!... Le concert lamentable, que vinrent compléter des hurlements de chiens, continua encore sous les fenêtres, mais il ne dura pas longtemps.

Un maigre déjeuner, que je tonifiai avec un petit verre d'elixir *dei vespri siciliani* (!), me démontra combien les Siciliens, en dehors des villes, négligent leur alimentation et celle des voyageurs.

Une voiture, si l'on peut donner ce nom à l'étrange véhicule que les bons soins de l'aubergiste avaient amené devant la porte, m'emporta ensuite en cahotant vers les ruines de Ségeste, par la route à pente rapide de Castellamare.

Derrière moi, Calatafimi prenait un grand caractère. Il s'accroupissait sur des échines rocheuses aux mouvements désordonnés; souvent même, la confusion entre les roches et les demeures était extrême. L'aspect de la ville est pauvre, le paysage qui l'environne est aride, désolé, il est brûlé par le soleil et battu par le vent.

UN MENDIANT DE CALATAFIMI [1].

Nous trottions depuis un moment lorsque le conducteur me désigna, de son fouet, le côté opposé de la route. On côtoyait un ravin boisé au fond duquel coule un torrent, et, dominant ces profondeurs, le temple de Ségeste, dressé au loin dans un paysage sévère, apparaissait. On eût dit un reliquaire d'or, tant ses colonnades s'enlevaient radieuses sur le ciel bleu.

Après quelques instants d'admiration nous reprenons la route, le temple disparaît, il s'enfonce derrière une falaise pour reparaître une fois encore, de profil, dans une gorge.

Nous suivions la vallée, qui s'était élargie, lorsque l'attelage s'arrêta au bord de la route. Il faut maintenant gagner à pied le temple de Ségeste, qu'on ne voit plus; des enfants qui vaguent par là s'offrent à me guider.

Je marche à leur suite dans un sentier, tandis que la voiture repart pour Calatafimi; elle reviendra me prendre ce soir.

Nous traversons un ruisseau, le *fiume Caldo* ou *Gaggera*, en sautant de pierre en pierre. Les pieux exilés de la malheureuse Troie, en souvenir de la patrie absente, l'avaient appelé le Simoïs, de même qu'ils donnèrent le nom de Scamandre à un petit cours d'eau voisin, aujourd'hui le *fiume Freddo*. Ruisseaux tristes et maigres qui traînent la fièvre à travers les cailloux de leurs lits fangeux.

Le sentier s'élève dans la pierraille sur le flanc du *monte Barbaro*. De toutes parts s'étend une solitude où quelques pâtres mélancoliques gardent des troupeaux de bœufs aux cornes démesurées.

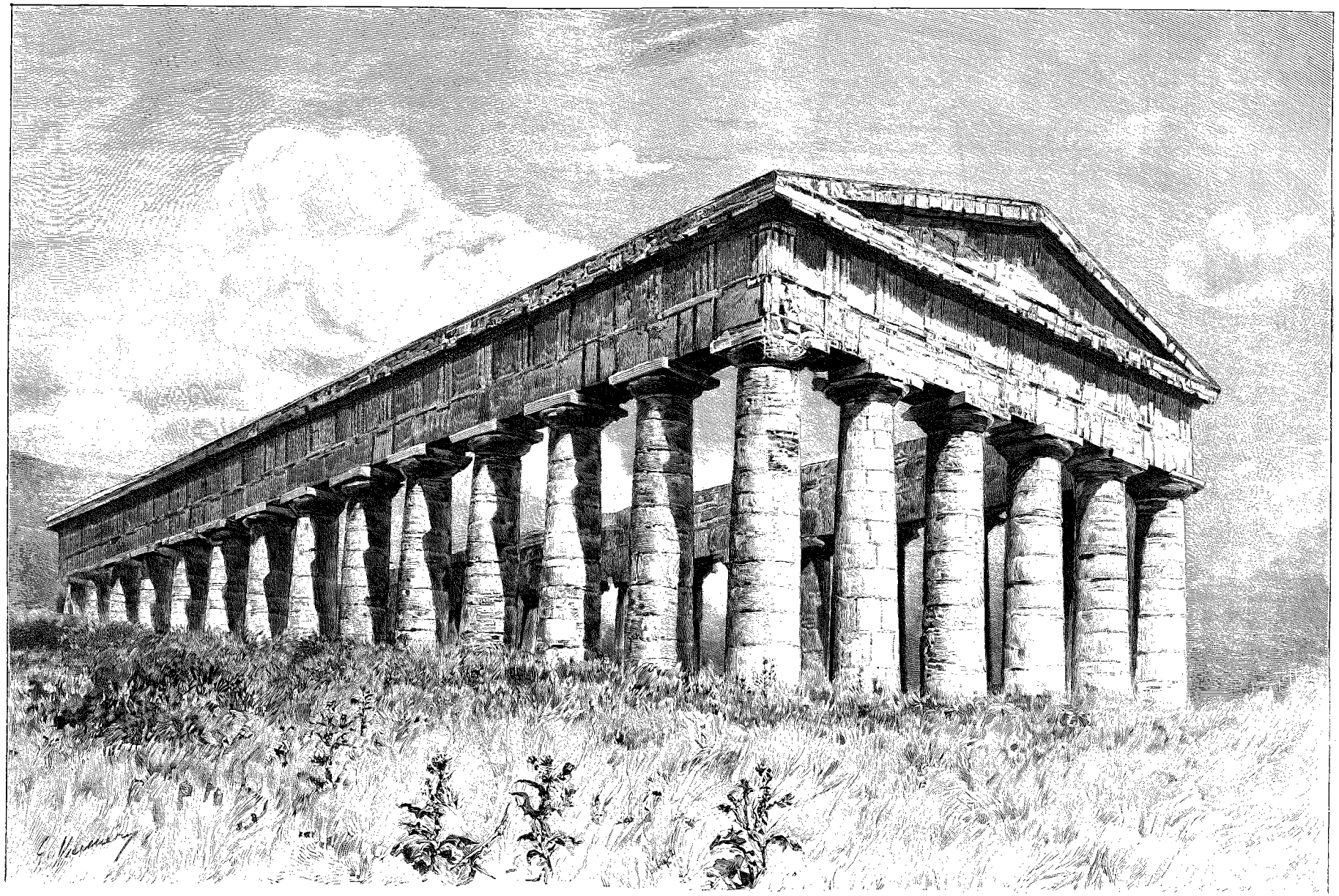
Le temple se montre enfin dans ce désert. On prétend que sa forme un peu massive le rend inférieur à d'autres monuments helléniques. Ce qui me frappe, au contraire, c'est l'harmonie qui règne entre le paysage et le monument. L'adaptation est parfaite, il ne pouvait être conçu autrement.

On sait combien les Grecs avaient souci du caractère décoratif de leurs édifices : les lignes environnantes, les masses rocheuses, les perspectives lointaines, tout devait pour eux ajouter à la grandeur des sanctuaires qui, de leur côté, décoraient et ennoblissaient les lieux.

Ce temple austère alignant ses fauves colonnades

1. *Dessin de G. Vuiltier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TEMPLE DE SÉGESTE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le paysage désolé me produisit une forte impression.

Il a résisté aux siècles, aux luttes, aux invasions. Le sanctuaire de Ségeste, abandonné des hommes, dont il abrita longtemps les divinités, est superbe dans son isolement. De la ville les ruines même ont disparu. Seul le théâtre, taillé dans le roc, au sommet du monte Barbaro, a un peu survécu.

Ségeste, bâtie par Énée lorsqu'il avait fui Troie, devint une des villes les plus riches et les plus florissantes de la Sicile. Ses habitants élevèrent un temple au fondateur et lui accordèrent les honneurs divins. Longtemps elle fut rivale de Sélinonte. Alliée aux Grecs, Athènes lui vint en aide lors de l'expédition malheureuse de Nicias. Plus tard elle devint la proie des Carthaginois. L'histoire dit que cette ville a été ravagée par Agathocle, contre qui elle s'était insurgée. Cette rébellion lui fit perdre temporairement son nom, remplacé par celui de *Diceapolis*. Du temps de Cicéron, c'était une magnifique cité. Le proconsul Verrès ayant fait enlever à un de ses sanctuaires la statue de Diane, qui passait pour un immortel chef-d'œuvre, les Ségestains, en deuil et tout en larmes, accompagnèrent hors des murailles de la ville leur Diane aimée, que les femmes et les enfants avaient parfumée d'huiles odoriférantes et couronnée de fleurs. La statue avait orné longtemps Carthage, où elle avait été transportée; mais au cours de la troisième guerre punique, Scipion le Second Africain l'avait prise et renvoyée à Ségeste.

Maintenant il ne reste plus rien de cette ville : partout le silence, l'aridité, un sol où frissonnent, à travers la pierraille, quelques champs de blé, des pentes sauvages, un plateau battu par les vents.

Assis sous un rocher, abrité de l'ardent soleil et du sirocco qui soufflait avec violence, j'avais devant mes yeux le temple solitaire. Des oiseaux de proie planaient sur l'antique édifice, qui se détachait vivement sur un fond de montagnes ravinées. Le vent résonnait sourdement à travers ses colonnades, on eût dit les rumeurs étouffées de l'ancien peuple agonisant. Cependant des échos de la vie montaient du lointain : c'était le son grêle des clochettes des troupeaux, le chant de quelque pâtre, m'arrivant par lambeaux. Les pasteurs viennent quelquefois s'abriter dans le sanctuaire et la fumée de leur feu monte comme un encens, en spirales légères, entourant le vieux fronton d'ondoyantes écharpes d'azur.

De beaux instants s'écoulaient pour moi dans la solitude, devant ce grandiose monument du passé. Tandis que je tentais de fixer sur un album ses belles lignes et ses chaudes colorations, les enfants qui m'avaient guidé fouillaient les roches et venaient m'offrir des herbes sauvages qu'ils m'engageaient à manger. Eux les dévoraient avec avidité. Ils faisaient ensuite la chasse à de beaux lézards couleur d'émeraude qui se chauffaient au soleil.

Mais le silence fut troublé : des bruits de voix me firent détourner la tête. Plusieurs personnes s'entretenaient devant la maison voisine, habitée par le custode du monument, et bientôt elles prenaient, à travers la brousse, la direction de mon refuge. Arrivé à une petite distance, le groupe fit halte. Il y eut un conciliabule. Puis un carabinier se détacha du groupe et vint à moi. Me prenait-on pour un espion? « Monsieur, me dit-il en me saluant, y aurait-il de l'indiscrétion à causer un peu avec vous? » Il me parlait en français. « Mais non, dis-je, veuillez me dire ce que vous désirez. »

« Nous sommes venus d'Alcamo, ma fiancée et sa famille, ainsi que mes parents, en partie de plaisir. Les enfants qui vous ont guidé nous ont dit que vous étiez seul et nous ont appris aussi votre qualité d'étranger. Alors nous avons désiré vous voir pour vous souhaiter la bienvenue dans notre pays et vous offrir de partager avec nous une bouteille de vieux vin d'Alcamo que nous avons apportée. » Il me tendait en même temps un verre, et ses parents, qui nous avaient observés en silence, approchaient.

Je me levai, le remerciant de tant de courtoisie, et j'en étais vraiment touché. On but ensemble dans le même verre, debout, ce vin d'or dans lequel le soleil frissonnait. Il était délicieux.

Nous voilà tous assis à l'ombre de mon rocher. La fiancée était gracieuse et belle, ses yeux noirs avaient une douceur extrême. Lui était un bel homme au teint d'une pâleur chaude, au type maure.

Les gamins couraient toujours à travers la rocaille, sous le soleil de feu. L'éternelle chasse au lézard à laquelle ils se livraient avec tant d'ardeur m'intriguait beaucoup et j'en demandai l'explication.

Le carabinier, de jovial qu'il était, devint subitement grave :

« Connaissez-vous la *lucertola* à deux queues? me dit-il.

— Mais je n'ai jamais eu connaissance qu'il y eût de pareils lézards! dis-je.

— Monsieur, il y en a, et ces enfants les cherchent. Je dois vous dire cependant qu'ils peuvent courir longtemps ainsi, des années même, toute leur vie peut-être, sans rencontrer cet animal excessivement rare! Mais celui qui parvient à l'attraper vivant a fait du coup sa fortune. Sachez que, mis dans un sac avec les quatre-vingt-dix numéros du *lotto* inscrits sur autant de petits papiers, le lézard prendra dans sa gueule les cinq nombres qui sortiront dans le prochain tirage. »

Le carabinier ne riait pas, ses voisins et ses voisines écoutaient en hochant la tête en signe d'approbation. Je me gardai du plus léger sourire.

« Le lézard est donc un animal doué de facultés extraordinaires? dis-je; je ne le savais pas aussi intéressant.

— Il y a en Sicile, ajouta le carabinier, encouragé par l'intérêt que je prenais à son discours, une lucertola appelée *San Giuvanni*. Celle-ci est étrange, et c'est un sacrilège de la mettre à mort. Si l'on écrase sa tête, ce lézard se transforme aussitôt en reptile gigan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tesque et terrible. Le San Giuvanni est plus gros que les autres, sa couleur est verdâtre. J'en ai vu souvent, il n'en manque point par ici aussi bien qu'à Alcamo. Les enfants le respectent et le considèrent, parce que, selon leur croyance : *adduma la cannila a lu Signiruzzu*, « il allume la chandelle au Seigneur ».

« Quant aux petits lézards, continua le carabinier, on ne les tue jamais, ils portent bonheur, et les enfants les prennent pour les apprivoiser. Celui qui en tuerait un perdrait bientôt quelque parent. A Aci-Reale on prétend que lorsque ces animaux sont mordus par une vipère ils vont frotter leur blessure sur un calament et se guérissent ainsi eux-mêmes.

« Le lézard a une grande puissance quand on s'en empare un vendredi de mars. On le tient par le ventre de manière qu'en tournant la tête il lèche la partie charnue du bout des doigts entre lesquels il se trouve : il communique ainsi la merveilleuse vertu de calmer le mal aux dents. Mais il est essentiel que les doigts ne soient pas lavés de trois ou quatre jours, afin que la bave du lézard s'y incorpore.

« Aux vendredis de mars, les gens du peuple croient voir sur sa tête la forme d'une croix. Enfermé vivant dans un tuyau de roseau, il guérit des fièvres intermittentes si on le suspend par une ficelle au cou du malade[1]. »

Cette conversation, qui tout d'abord m'aurait fait sourire, si je l'avais osé, m'intéressa ensuite, car elle me dévoilait de nouvelles superstitions chez ce peuple qui vit entouré d'un monde chimérique. On but encore ensemble un verre du vieux vin d'Alcamo, et ces braves gens reprirent le chemin de leur pays après force poignées de main et mille cordiales protestations de part et d'autre.

Le soleil déclinait lorsque je quittai le temple de Ségeste. J'avais congédié mes jeunes guides, je connaissais maintenant le chemin et je préférais être seul. Le vent s'était un peu calmé, une lumière pâle comme un reflet de lune enveloppait l'espace silencieux. Vers l'horizon, dans une échappée entre des monts arides, la mer de Castellamare, telle qu'un lointain mirage, vaguement bleuissait.

Ces ruines abandonnées, évoquant tant de grandes choses mortes, m'avaient pénétré de je ne sais quelle

1. Voyez Pitrè, *Usi e costumi*.

LA PORTEUSE DE RELIQUES [1]
(PAGE 323).

sensation profonde d'isolement. Je crus un moment errer à travers un monde éteint, sur une terre dépeuplée perdue dans l'infini.

La voiture, que j'avais retrouvée, gravissait lentement la pente de Calatafimi. Aux approches du village, sur le talus, deux enfants se querellent, leurs cris aigus retentissent. A l'instant où nous tournons le chemin, la lame d'un coutelas luit soudain, comme un sanglant éclair, sous un rayon du couchant. Qu'est-il advenu? Hélas!... la main est prompte ici, nous avons aisément compris le drame :

« Avez-vous vu, conducteur? Il l'a peut-être tué!... Arrêtez donc....

— Les affaires des autres ne nous regardent pas, dit sèchement cet homme,... tenez, voyez fuir l'un d'eux, là-bas, à travers la rocaille; il n'a plus besoin de notre aide celui-là, que pourrions-nous faire pour lui?

— Comment! notre aide au meurtrier?... »

Il haussa les épaules sans me répondre.

Je ne songeais pas au proverbe sicilien : *Quannu ec' è lu mortu bisogna pinsari a lu vivu.*

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Quand quelqu'un est mort, il faut penser à aider le vivant. »

Je ne détournai plus la tête.

A l'entrée du village le rossignol chante dans les arbres en fleur. La route est charmante avec sa bordure d'absinthes pâles, d'aubépins fleuris, d'églantiers, et ses toisons de trèfle incarnat. Le fond de la vallée est couvert d'orangers et de citronniers, mais il ne faut pas s'attarder par ici : ces profondeurs distillent la fièvre et c'est l'heure à laquelle montent les buées malsaines. Je revois le temple dans l'échancrure de la gorge maintenant baignée d'ombre, superbe vision sur le ciel pâli du soir.

De l'enfant poignardé auquel je songeais toujours, je n'eus plus aucune nouvelle.

... J'étais descendu de voiture devant l'auberge. Le soleil venait de se coucher, mais il faisait clair encore. Je pris le sentier scabreux de l'ancienne citadelle de Calatafimi. Du haut des remparts, mes regards s'égaraient sur un pays bouleversé. Des ravines profondes couturaient de toutes parts les monts; on eût dit que les masses rocheuses secouées par quelque monstrueuse convulsion s'étaient détachées des faîtes et, roulant sur les pentes, avaient partout défoncé le sol. La scène était sauvage et le crépuscule lui donnait je ne sais quel mystère et quelle effrayante grandeur. Au loin, sur une cime, se profilait un monument élevé en mémoire du glorieux combat des Mille après leur débarquement à Marsala, et je distinguais le *pianto dei Romani* où l'armée des Bourbons fut mise en déroute par Garibaldi. C'était un combat décisif, les Napolitains étaient condamnés désormais.... Quelle tyrannie odieuse ils exerçaient, ces Napolitains, et que de forfaits commettaient les soldats du roi : des vieillards étaient égorgés, des femmes éventrées, des enfants écrasés contre les murs!

UN HOMME AU MANTEAU A CASTELVETRANO[1] (PAGE 330).

Comme le paysage que j'ai sous les yeux se prête à l'évocation de ces lugubres choses!...

Les Napolitains mettaient tout en œuvre pour se faire haïr. Il faut admirer le peuple sicilien à cause de la résignation dont il donna toujours tant de preuves et aussi à cause de son courage. Pauvre peuple enfant, à la piété naïve, adorant alors ses saints comme il les adore aujourd'hui. Les Napolitains les leur arrachaient des églises, choisissant les plus vénérés, et les décapitaient en place publique. Un jour même ils fusillaient l'enfant Jésus!...

Mais aussi quelle joie à l'arrivée de Garibaldi! On s'embrassait dans les rues, on pleurait, c'était la délivrance enfin. On avait tant souffert et tant maudit, on avait eu tant de haine au cœur!...

En ce temps d'enthousiasme on allait gaiement au combat. Aujourd'hui c'est la misère qui armera la révolte et non la fière indépendance, et la misère est sombre.

Des bandes de villageois, curé en tête, rejoignaient la petite troupe du condottiere avec des armes de hasard ; ils emmanchaient au besoin leurs couteaux à des bâtons et se battaient bravement.

A Alcamo, après la première déroute les fuyards étaient massacrés par les femmes, et, dans leur marche sur Palerme, les Mille trouvèrent les routes pleines de soldats napolitains que les chiens avaient dévorés!

Les femmes..., elles furent héroïques. Ici, dans le premier combat, sur ces pentes que l'ombre obscurcit, deux jeunes filles déguisées se faisaient remarquer à l'avant-garde par leur bravoure. Dans la mêlée, leurs coiffures tombèrent et l'on vit alors une chevelure d'or et une chevelure d'ébène flotter un instant dans la lumière sur les hauteurs du *pianto dei Romani*. La petite armée se crut reportée aux temps héroïques où les déesses présidaient aux batailles.

Maintenant, un reflet du couchant, comme un souvenir de gloire lointaine, colore vaguement ces sommets. La lueur s'éteint, et du sol chaotique je ne vois plus surgir que le temple éternel de Ségeste, avec ses lignes d'une pureté classique, impassible témoin des luttes humaines. On dirait à cette heure un sanctuaire de rêve, une grande vision sereine d'art et d'idéal, planant sur le monde assombri.

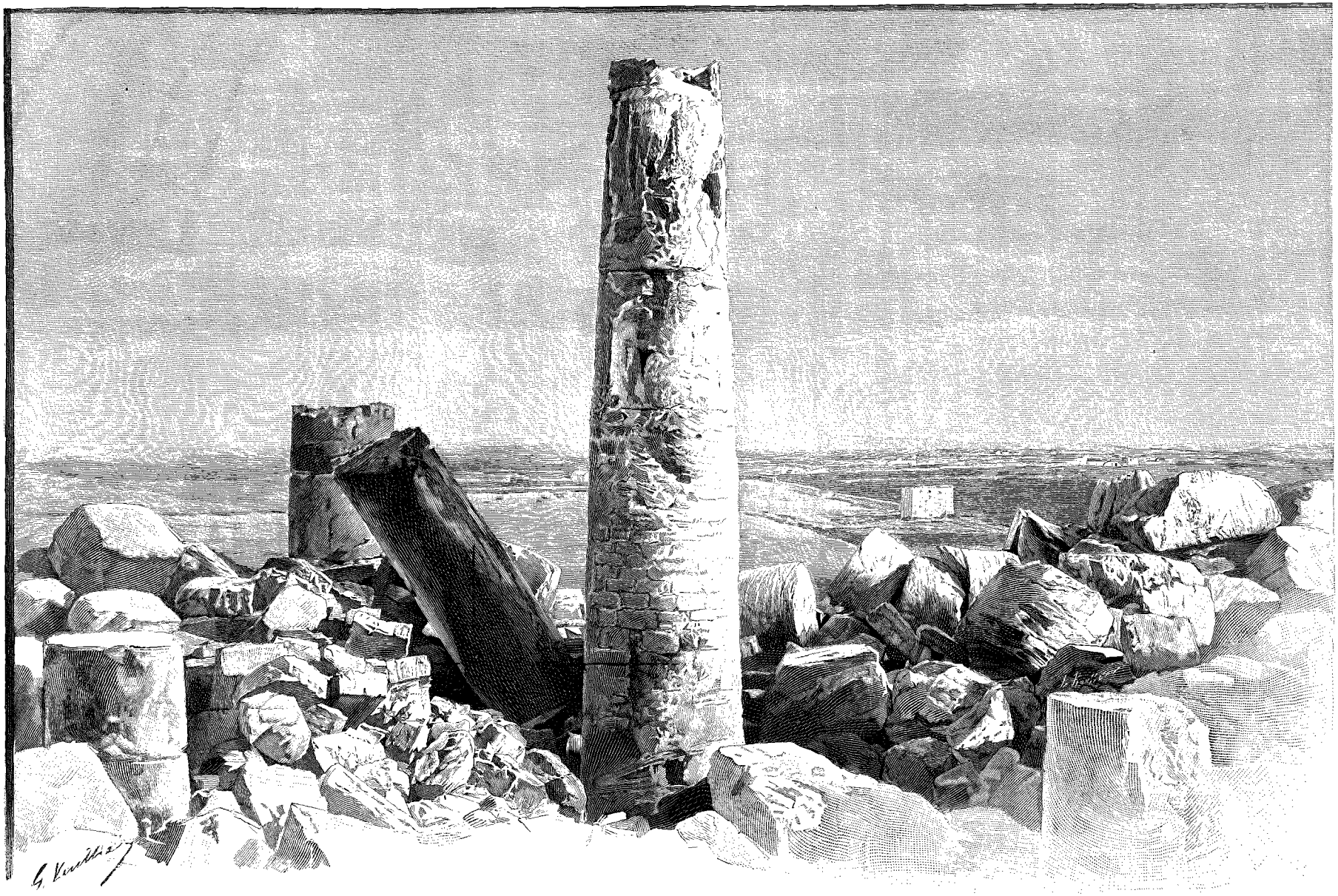
Le crépuscule fit place à la nuit, elle tomba lentement sur la mer lointaine et apaisa le sol convulsé ; seul le sanctuaire s'élevait encore comme une apparition diaphane dans les ombres du soir. C'est la dernière image qui me resta du temple de Ségeste. Il s'évanouit pour toujours à mes yeux, tandis que les étoiles une à une s'allumaient au ciel.

Le lendemain j'étais à Castelvetrano, l'antique *Entella*, qui devrait son origine à un compagnon d'Énée. C'est aujourd'hui une ville banale, poudreuse, une sorte d'amas de pierres grises ou jaunes calcinées par la chaleur.

Les rayons du soleil avaient péniblement traversé les

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TEMPLE D'APOLLON A SÉLINONTE (PAGE 332). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voiles qui obscurcissaient le ciel, le sirocco soufflait avec une violence extrême. La pluie ne tardera pas à tomber; dès que le vent aura cessé, elle abreuvera enfin ce sol altéré où, de toutes parts, s'ouvrent des crevasses. Un tintement de cloches se fait entendre et aussitôt des gens du peuple, des femmes surtout en grand nombre, se dirigent vers la cathédrale San Giovanni. J'ai suivi la foule. Le chœur de l'église est encombré de statues de saints. Notre-Dame des Sept Douleurs, vêtue de noir, comme il convient, lève les yeux au ciel, un gros poignard d'argent est plongé dans son sein, une de ses mains tient deux mouchoirs brodés. *San Ovido*, en page, conduit deux chiens en laisse; *San Vito*, qui passe pour guérir les personnes atteintes d'hydrophobie, mène deux molosses enchaînés; enfin tous les saints et toutes les saintes, dont beaucoup m'étaient inconnus, étaient rangés dans les attitudes qu'il avait plu aux artistes de leur donner et avec l'expression de béatitude la mieux réussie.

Ils étaient là en pénitence, on les avait arrachés à leurs paroisses et réunis dans cette église. Ils ne seront rapportés chez eux qu'après la pluie. S'ils s'obstinent, s'ils ne veulent pas entendre les prières de ce peuple qui les implore, leur châtiment se prolongera.

Les femmes, voilées de grands châles, approchaient religieusement des images saintes, touchaient les pieds des statues par deux fois et portaient aussitôt l'extrémité de leurs doigts à leurs lèvres. D'autres se prosternaient, baisant la terre. Les enfants et les fillettes les imitaient. Et dans la pénombre de la nef ces théories de femmes en vêtements de deuil étaient lugubres. Plusieurs s'abîmaient contre le sol en muettes prières ou se tenaient les yeux levés au ciel, comme en extase; d'autres, accroupies, marmottaient des prières à voix basse, en égrenant leur chapelet; d'autres enfin touchaient avec humilité les saints et les reliques. Et toutes se mouvaient silencieuses, comme rampantes, sous le jour diffus, ou, immobiles, se dressaient comme des apparitions. L'une d'elles vint à moi, elle prit ma main et sans mot dire m'entraîna à sa suite. On passa derrière l'autel, elle ouvrit une porte basse et monta quelques marches, me précédant toujours. Arrivée vers le centre du retable, elle souleva un voile et me montra une statue de saint Jean, par le sculpteur Gaggini.

Pourquoi cette statue voilée? Était-ce aussi en vue d'obtenir la pluie qu'on lui infligeait cet affront? je l'ignore; la vieille ne me parlait pas, je n'osais troubler le silence par mes paroles, mais je comprenais bien que cette femme voulait faire les honneurs de ce saint, dont la ville est fière, à l'étranger qui passait.

Au dehors, des rayons de feu tombaient sur la rue aveuglante. Le sirocco brûlant soufflait par rafales; il soulevait la poussière, qui s'engouffrait et roulait toute blanche par les rues.

Des enfants allaient de porte en porte, tenant à la main un roseau, dans le sens transversal. A ce roseau pendaient des ficelles où des crabes attachés par les pattes se démenaient. On eût dit d'énormes araignées tramant leur toile. Cette façon de mettre en vente les crabes n'est certes pas banale.

Par les rues, quelques hommes passaient, roulés dans de grands manteaux sombres, d'une forme singulière. Je ne pouvais comprendre dans quel but ils se couvraient comme en hiver par l'atroce chaleur qu'il faisait. J'appris que c'étaient des fiévreux; au stade de froid ils se réchauffaient ainsi au soleil, au vent brûlant, sous d'épais manteaux. Cette malaria, ils l'avaient rapportée sans doute des plages. La situation de Castelvetrano met, je pense, ses habitants à l'abri des fièvres paludéennes. De même qu'à Calatafimi, les femmes se voilent d'un sombre châle sous lequel on n'aperçoit souvent que leurs yeux. Sous le soleil de feu, dans les rues éblouissantes de lumière, il était étrange de voir des passants en sombre costume.

En dépit du sirocco et de l'accablante chaleur, je prends le chemin de Sélinonte. Mauvaise journée pour une pareille excursion. Le ciel est de plomb et l'horizon voilé par d'épaisses vapeurs. La descente que nous suivons est rapide, mais la voiture va bon train dans la route, qu'on voit à peine, car nous courons à travers des tourbillons de poussière.

Par moments, sous un souffle plus fort, la route semble se réduire en poudre et s'envoler de toutes parts. Des rares passants, charretiers, âniers et piétons, on n'entrevoit que les silhouettes, et la plupart du temps on ne distingue pas les bords du chemin. Dans les accalmies, un paysage singulier s'offre à nos yeux. Les oliviers sont entièrement gris et comme échevelés, les aubépines hérissent des crins blanchis, les cactus monstrueux dressent de larges raquettes pâles et menaçantes, les figuiers tordent des branches qu'on dirait de pierre; leurs feuilles, de même que celles des vignes, pendent lamentablement, inertes et fanées.

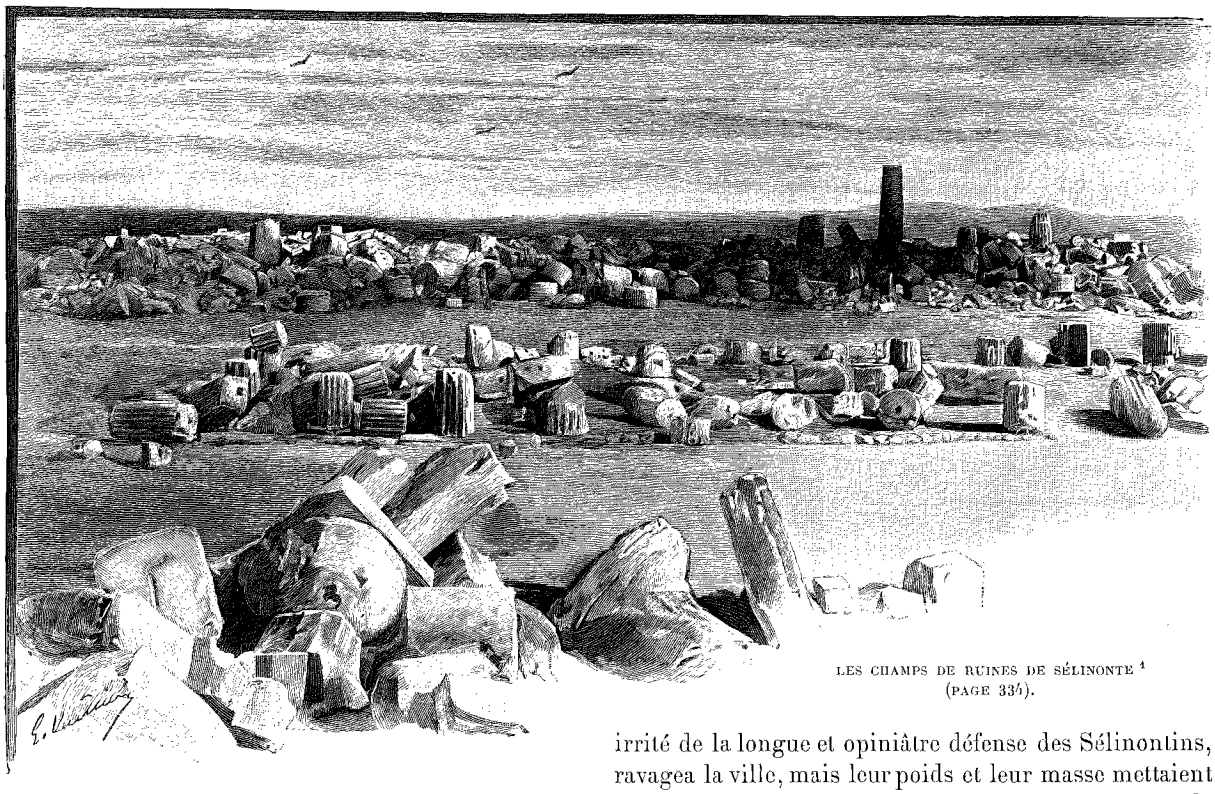
Tout souffre, gémit, se tord, craque ou se fend sous l'haleine brûlante du vent maudit. Et au loin, à travers une éclaircie, j'entrevois comme un pays de cendre une grande terre morte d'une uniforme pâleur.

Nous arrivons à Sélinonte blancs comme des fantômes. Ici la poussière est absente, le vent soufflant du large a tout balayé, et d'ailleurs le sol disparaît sous les épis verdoyants.

On s'abrita dans une ferme voisine des ruines, où de pauvres gens nous accueillirent de leur mieux. Ils portaient sur leur visage la pâleur fatale de la malaria. Un enfant, les yeux brillants, les lèvres luisantes et rouges, la face congestionnée, était en proie à un accès de fièvre; d'une voix suppliante il ne cessait de demander à boire. Du portail de la ferme, en considérant les plages désertes, couvertes d'amoncellements de ruines, j'entendais toujours à travers les clameurs du vent la petite voix plaintive du malade. Et cette plainte constante qui semblait s'élever d'une terre désolée serrait le cœur.

Je n'avais pas à compter sur le custode de Sélinonte, qui guide d'habitude les voyageurs : il accompagnait ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES CHAMPS DE RUINES DE SÉLINONTE [1]
(PAGE 334).

jour-là M. Salinas, directeur du musée de Palerme, qui faisait les honneurs de l'antique cité au peintre Hébert, venu de Rome.

J'allai donc seul à travers les ruines, sous l'ardente chaleur, fouetté par le sirocco, dont la violence augmentait toujours. Un sentier me conduisit dans le vallon de *Gorgo di Cottone* et, longeant le rivage, près des anciens ports, je montai vers l'Acropole. Les ports ont disparu sous les sables. Parfois, dit-on, la tempête les déblaie pour un instant, laissant entrevoir des quais, des colonnes, des anneaux que la fureur des vagues ensevelit aussitôt sous le gravier. Autour de l'Acropole ruinée on peut observer les débris de constructions privées et quelques restes de portes qui donnaient probablement accès au faubourg. Là-haut, dans l'enceinte, c'étaient partout, le long des voies antiques, des temples, des murailles et des ruines coupées par les tranchées de fouilles récentes. C'est dans le temple consacré à Hercule ou à Apollon que les architectes anglais Angell et Harris découvrirent, au commencement du siècle, trois métopes sculptées que j'avais examinées au musée de Palerme. Les savants font remonter la fondation de ce monument au VIIe siècle avant J.-C. Ce serait le plus ancien temple dorique de la Sicile. La régularité avec laquelle les ruines sont disposées sur le sol témoigne que les monuments ont dû être renversés par un tremblement de terre agissant dans la direction du sud au nord. Les colonnes, dans leur chute, ont conservé des directions parallèles, et des parties d'entablement sont tombées à pic. Hannibal, irrité de la longue et opiniâtre défense des Sélinontins, ravagea la ville, mais leur poids et leur masse mettaient les temples à l'abri de sa colère. Les tremblements de terre complétèrent l'œuvre des Carthaginois. La tradition sicilienne viendrait, en un sens, corroborer cette opinion : les gens du pays racontent que les temples furent renversés par une violente secousse qui se produisit au moment où Jésus-Christ rendait le dernier soupir. Au nord de l'Acropole s'étendait la ville proprement dite ; on voit encore quelques restes de ses murs. Vers le nord est la plus ancienne des deux nécropoles de Sélinonte ; la seconde s'étend à l'ouest.

Le vent était infernal, et accablante la chaleur. La poussière ne m'incommodait pas comme sur la route, mais le sable, arraché aux antiques murailles, me cinglait le visage et emplissait mes yeux.

Les ruines de Sélinonte par elles-mêmes ne me produisaient pas l'impression que j'en attendais : aucun monument n'est debout, ce ne sont de toutes parts que des champs de ruines d'où émergent quelques fûts de colonnes dressés sur l'horizon. Je repris vers l'est le chemin des plages désertes et je m'égarai à travers les amoncellements des temples voisins de la ferme où je m'étais abrité à mon arrivée. Ces temples hexastyles et périptères sont au nombre de trois et disposés parallèlement. Ils avaient été construits dans la direction de l'orient à l'occident, comme tous les temples antiques. Le plus rapproché de la mer appartenait à la belle époque de l'art grec, à en juger par les sculptures des métopes trouvées en 1831 et qui sont conservées au musée de Palerme. Il était dédié à Junon.

Un second temple voisin est d'une époque plus reculée.

Le dernier, que l'on croyait avoir été consacré à Jupiter Olympien, mais que la découverte d'une inscrip-

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion permet aujourd'hui d'attribuer à Apollon, fut un des plus grandioses

UNE CANÉPHORE DE GIRGENTI[1].

sanctuaires de l'antiquité. Ses dimensions colossales lui ont fait donner par les paysans siciliens le nom de *i pilieri dei Giganti*. L'édifice ne fut point achevé. On observe que deux de ses colonnes, dont la plupart sont monolithes, étaient cannelées; d'autres, taillées à facettes, devaient recevoir les cannelures; certaines enfin étaient rondes et unies. Dans les carrières voisines de *Campo Bello*, d'où furent tirés les matériaux employés à la construction des monuments de Sélinonte, on peut voir encore, tenant au roc même, des tronçons entiers qui devaient former les fûts des colonnes. Cette pierre est sonore comme le métal, et la carrière se prolonge dans toute l'étendue de la plaine.

On suppose que la construction du temple d'Apollon fut interrompue lors de la destruction de la ville. Les ruines forment un amas dont la confusion contraste avec l'arrangement plus régulier des fragments des autres temples.

La ville de Sélinonte fut fondée entre 628 et 650 avant notre ère par une colonie mégaro-hybléenne. Son nom viendrait du grec σέλινον, « ache ou persil », plante fort commune, dit-on, sur son territoire. Ce qui confirmerait cette étymologie, c'est qu'on retrouve la feuille du persil représentée au revers de beaucoup de ses médailles. Virgile l'appelait *Palmosa Selinus*; si les grands palmiers ont disparu, le *chamærops humilis* ou palmier nain couvre encore une grande partie des terrains avoisinants.

Sélinonte fut la première victime de la vengeance que les Carthaginois tirèrent de la perte de la bataille d'Himère et de la mort d'Hamilcar. Hannibal, fils de Giscon et petit-fils d'Hamilcar, à la tête d'une armée formidable vint, soixante-dix ans après, mettre le siège devant la ville. D'après Diodore il battit les murailles et les monuments de Sélinonte avec des machines montées sur six énormes tours et mit la ville à feu et à sang 409 ans avant J.-C. Les Syracusains, voulant lui porter secours, arrivèrent trop tard : Sélinonte avait succombé. Seize mille de ses habitants furent passés au fil de l'épée, deux ou trois mille s'enfuirent, les autres furent déportés en Afrique et réduits en esclavage.

Sélinonte se releva pourtant, mais, 150 ans après, les Carthaginois la détruisirent de nouveau et transportèrent ses habitants à Lilybée.

Du temps de Strabon, ce n'était plus qu'un monceau de ruines, et c'est ainsi qu'on la retrouve aujourd'hui sur cette plage déserte, rendue malsaine par l'ensablement du port et l'extension des marais à l'embouchure du Selinus. Sous les Sarrasins, Sélinonte porta le nom de *Rahl-el-Asnâm*, le « village des idoles ».

.... J'avais, sous l'ardente chaleur et dans le vent, parcouru l'Acropole et les grands débris des sept temples de Sélinonte. Je m'étais réfugié, pour me reposer, dans un abri que m'offrait un monceau de ruines et j'apercevais l'antique citadelle planant au loin sur la mer écumante dont les mugissements emplissaient la solitude. Devant moi, à perte de vue, des champs verts interminables d'orge et de jeune blé s'étendaient; un mouvement régulier et continu les agitait comme les flots du large dont les longues bandes d'écume couraient avec une prodigieuse vitesse.

Les cultures, sous les puissantes haleines du vent, continuaient, en vagues sombres, les vagues de la mer infinie, et d'un bord de l'horizon à l'autre les houles parallèles des champs et des flots se succédaient sans trêve.

De regarder longuement ces étendues convulsives, mes yeux devenaient troubles et ma tête vacillait.

Sous un ciel mort, au milieu des espaces animés, se dressaient immobiles les amoncellements des sanctuaires écroulés. C'étaient des chaos de colonnes brisées, de chapiteaux, de frontons, de socles et d'entablements d'où émergeaient quelques fûts solitaires, restes grandioses d'humanités éteintes depuis des siècles et encore des siècles.

Quelques rayons, perçant par instants les couches brumeuses qui noyaient le ciel, s'égaraient sur les

1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GIRGENTI, ANCIENNE ACROPOLE D'AGRIGENTE (PAGE 336). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

champs de ruines et les illuminaient, par endroits, de tragiques lueurs.

On eût dit les restes blanchis d'une immense nécropole de monuments abandonnés dans un désert; tels, dans les sables africains, blanchissent des ossements sur les voies incertaines des caravanes.

De temps à autre, quelques oiseaux de mer venaient lentement tournoyer sur les ruines et reprenaient ensuite la direction du large.

Que de fois, dans la succession des siècles, le vent de Libye, de son souffle ardent, est venu les balayer! Éternellement elles furent la proie du soleil et de l'orage, et le vent marin, à travers les colonnes brisées, élève aujourd'hui, comme aux âges lointains, son éternelle lamentation.

Secouée par la tempête, la vieille cité se réveille, ses entrailles de pierre retentissent parfois encore de clameurs de batailles, et par les beaux soirs ses échos balbutient doucement le chant berceur du flot clapotant sur la grève. Puis un silence d'éternité endort la plaine brûlante comme si plus rien ne vivait et ne pensait sur la terre, et des poisons mortels s'exhalent du sol. On dirait que la grande cité morte veut éloigner ainsi les hommes de sa sépulture séculaire qu'ils ont déjà maintes fois violée.

Il fallait partir, l'heure était venue, je quittai mon refuge et je revins à la ferme, où l'enfant fiévreux gémissait toujours.

Lentement on regagna Castelvetrano; la voiture mit deux grandes heures pour y arriver; les chevaux, incommodés par la poussière et fatigués par le sirocco, se refusaient presque à nous mener. Vers la nuit le vent se calma, et par les fenêtres ouvertes je ne sentais plus que de chaudes haleines flottant dans l'air assoupi. La ville lasse s'endormit de bonne heure sur son coteau desséché. De temps à autre seulement quelques bouffées de vent nocturne firent gémir les volets, et dans le linceul qui semblait recouvrir le ciel, des éclaircies laissèrent scintiller quelques étoiles.

Le vent maudit m'avait enfiévré, j'étais gâté par le sirocco, comme disent les Siciliens, et toute la nuit je m'agitai, brûlant, sur ma couche, sans trouver le repos. Ah! ce vent, que de choses il raconte en Sicile et quels pouvoirs lui prête le peuple! D'après la croyance populaire, le sirocco occasionne l'urticaire, et les démons qui le peuplent réapparaissent à certains jours de l'année. Le 1er mai, le vent de sirocco tourbillonnant est déchaîné de l'abîme, il assaille avec fureur tout ce qui se trouve devant lui, personnes et choses. L'air, plein de sifflements et de rumeurs, devient un véritable enfer où des démons s'agitent, bouleversant les éléments. Ceci vient de l'aversion qu'ont pour les diables *Saint Philippe* et *San Giacomo*, dont la fête tombe ce jour-là.

Dès que les paysans s'aperçoivent que la journée prend mauvaise tournure ils donnent l'alarme en criant : *Li diavuli pri l'aria eci su!* « les diables sont dans les airs! » et ils courent se prémunir en mangeant de l'ail cru. Les émanations violentes de l'ail se répandant dans l'air font fuir les démons au loin et en telle hâte, que le paysan peut en toute tranquillité jouir de la belle journée de mai et s'abandonner aux fêtes qui l'accompagnent.

Que dire du sentier qui me conduit de Castelvetrano à Sciacca et du paysage qu'on a sous les yeux? Cette côte sud de la Sicile est d'une tristesse infinie, c'est un désert pierreux plein de nuées de sauterelles, où le palmier nain, le cactus grimaçant, quelques mimosas et quelques lentisques desséchés tremblent au vent de mer.

On traverse l'ancien *Hypsa* aux bords marécageux dont les eaux mortes empoisonnent l'air, où glisse vivement un serpent noir et luisant, puis quelques ruisseaux altérés, aux lits encombrés de cailloux. On aperçoit un pauvre hameau de pêcheurs, un bourg que le soleil calcine sur une hauteur aride, et presque toujours la mer s'étale bordant ce rivage désolé.

Sciacca est une ville d'aspect misérable, mais extrêmement pittoresque, avec son dédale de ruelles sur un rocher escarpé dominant la mer. C'est une des premières et des plus anciennes villes de Sicile.

Ses vases d'argile étaient célèbres dans l'antiquité, et aujourd'hui encore ses alcarazas, d'une terre légère et poreuse, ont la réputation de rafraîchir les liquides à l'égal de ceux d'Espagne. Beaucoup de vases étrusques sont sortis des fabriques de cette ville et de Gela. Sciacca vit naître Agathocle; son père était potier, il devint, lui, roi de Syracuse.

Sur un mont voisin, le mont *San Calogero*, étaient les *Thermæ Selinuntinæ*, sources thermales sulfureuses fort connues des anciens et très fréquentées aujourd'hui encore. On prétend que ces bains furent découverts et construits par Dédale. Vers la mer est une caverne où l'on entend, dit-on, un bruit souterrain que l'on compare aux souffles d'un vent violent mêlés de bruits lointains d'écluses.

Je n'osai affronter la rude ascension de ce mont de 390 mètres par la chaleur accablante qu'il faisait, et d'ailleurs j'allais m'embarquer à bord d'un petit vapeur pour Porto Empedocle, où j'arrivai le soir.

Un débarquement nocturne, une montée en wagon, un voyage de quelques kilomètres, et me voici à Girgenti, l'antique Agrigente, l'Acragas des Grecs, fondée vers la cinquantième olympiade, c'est-à-dire environ 600 ans avant J.-C., par les habitants de Gela. Agrigente fut, après Syracuse, la ville la plus grande, la plus riche et la plus peuplée de la Sicile. La ville actuelle occupe l'ancienne acropole; elle est assise sur un haut rocher dominant la mer.

Les rues, dans lesquelles je m'égarai, sont tortueuses, à pente rapide et peu praticables la nuit. Je renonçai vite à cette promenade nocturne, qui d'habitude est partout pour moi pleine d'attraits. Au moment où je me disposais à rentrer à l'hôtel, dans lequel je n'avais fait que prendre pied en arrivant, j'aperçus des gens chargés de cruches qui s'étaient arrêtés près d'une fon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taine et considéraient attentivement le ciel. Il était criblé d'étoiles qui couraient en fusées, éclataient en étincelles ou tombaient comme précipitées vers la terre. On eût dit une pluie de feu. D'après les croyances siciliennes, les étoiles filantes (*stiddi chi currinu*) présagent des assassinats ou des morts, car les étoiles s'éteignent en même temps que les vies humaines. Souvent l'étoile qui file et va disparaissant est l'âme d'un assassiné s'acheminant vers un lieu où elle est attendue. On se garde de la montrer au doigt : ce serait un sacrilège; on se contente de lui souhaiter en passant un heureux destin. Les étoiles innombrables dans le ciel limpide sont un signe de pluie ou de sirocco; si elles courent, elles indiquent de la sécheresse ou des tremblements de terre[1].

Ces gens arrêtés tiraient des pronostics de l'aspect des étoiles, et les femmes étaient affligées : il y en avait tant et tant dans ce ciel de ces étoiles qui filaient ou tombaient!

J'interrogeai un vieux au visage avenant, cas assez rare dans cette population d'aspect rude; il me dit : *Nasci omu e nasci stidda*, « une étoile naît à la naissance d'un homme ». Il ajouta : « Elle s'éteint aussi lorsqu'il meurt. Voyez, *signore forestiere*, monsieur l'étranger : chacune de ces étoiles filantes indique au moment même une mort. Nous assistons sans doute de loin à un carnage, on doit livrer quelque grande bataille. Nous l'apprendrons bientôt, vous verrez....

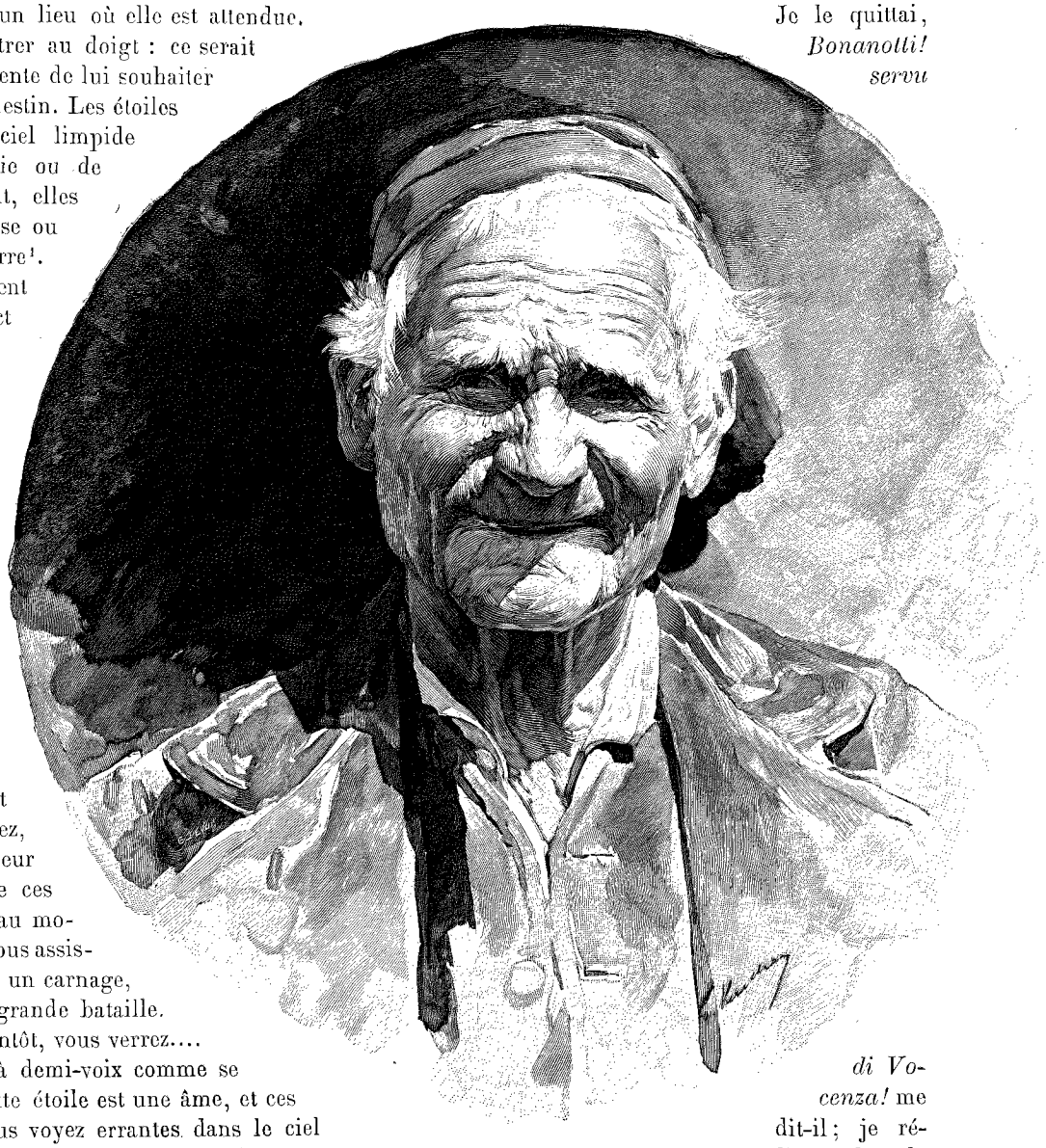
« Oui, continua-t-il à demi-voix comme se parlant à lui-même, toute étoile est une âme, et ces millions d'âmes que vous voyez errantes dans le ciel communiquent entre elles. N'ont-elles pas leur langage de lueurs comme les vaisseaux sur la mer? Quand une douleur les afflige, elles se voilent, elles tremblent, on dirait même qu'elles pleurent, tandis que par certaines nuits elles scintillent joyeusement.

« Les étoiles veillent sur nous; et tenez, fit-il en me prenant le bras, ma maison est là-bas, vous ne pouvez guère l'apercevoir dans la nuit, mais cette étoile qui brille au-dessus d'elle, vous la voyez bien, est l'âme d'un de mes parents disparu.

1. Voyez Pitré, *Usi e costumi*, vol. III.

« Nous savons aussi qu'un ange est dans chaque étoile, c'est pourquoi elles sont si *angileddi* (angéliques). Cependant, toutes ne sont pas bonnes, vous avez vu tout à l'heure les étoiles malignes porteuses de mauvaises nouvelles ou présageant les disgrâces futures, et en voici encore qui courent dans le ciel affolées. Il ne faut pas rester longtemps sous leur influence.

Je le quittai, *Bonanotti! servu di Vocenza!* me dit-il; je répondis, selon la coutume sicilienne : *Vi lassu cu la santa paci!...*



LE VIEUX DE GIRGENTI[1].

Le brave homme à la bonne figure! Des mèches blanches légères s'échappaient du bonnet qu'il portait en arrière et un peu sur l'oreille, et voltigeaient sur ses tempes. Son visage dégageait comme un souvenir des Grecs ses ancêtres. Je le retrouvai le lendemain ruisselant de soleil, il me reconnut et vint à moi. Je l'avais presque oublié.

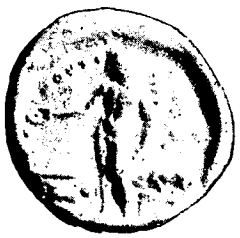
1. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La nuit était très douce, je m'attardai sur le balcon de l'hôtel adossé à la ville. De cette hauteur je planais en quelque sorte dans l'espace; quelques étoiles filaient encore dans le ciel, où la lune brillait. Elle éclairait l'immense plaine déclive qui s'étalait jusqu'à la mer, ses rayons tombaient en fine pluie d'argent dans l'azur assombri. La plaine dormait dans un transparent mystère, et au loin, à travers les oliviers pâles et les caroubiers noirs, j'entrevoyais comme en un rêve les colonnades des temples antiques.

Le paysage était plein de grandeur.

L'étendue considérable occupée par Agrigente, qui, au temps de sa splendeur, compta jusqu'à huit cent mille habitants, se développait sous mes yeux, et le voile nocturne l'agrandissait encore. Quelques sillons capricieux, pareils à de minces coulées d'argent liquide, luisaient sur la pente obscure. C'étaient les deux fleuves qui entouraient la vaste cité : l'*Hypsas* et l'*Acragas*.



MÉDAILLE DE SÉLINONTE [1].

J'entrevoyais un large plateau couvert des débris du temple des géants, des tombeaux et des tombeaux encore, car ici, sur ce rivage silencieux maintenant, Rome et Carthage grondantes se disputèrent avec âpreté l'empire du monde ancien.

Le *Campo romano*, monticule isolé où les Romains avaient établi leur camp lorsqu'ils firent le siège d'Agrigente, et le *monte Toro*, qu'occupa l'armée carthaginoise qui vint secourir la ville menacée, se levaient dans la pente. La *Rupe Athenæa*, où fut un temple de Minerve, aujourd'hui disparu, allongeait sur la gauche une longue crête aride. A droite, sur le rivage, les lueurs de *Porto Empedocle*, l'ancien *Emporium Agrigentinorum*, tremblotaient comme des étoiles.

Les grands souvenirs du passé, la solitude, le calme profond de cette nuit sereine, m'enchantaient.

Au-dessous de moi, mais bien bas, dans la plaine étalée, quelques souffles murmuraient de temps à autre comme des chuchotements de nymphées, dans les rameaux des bois, et le chant sonore du rossignol montait dans la silencieuse nuit.

Oh! ce chant sous le ciel argenté, cette pluie de perles sur la mer, ces brises tièdes qui me frôlaient comme des caresses!...

MÉDAILLE DE SÉLINONTE [1].

Tout se taisait ensuite, l'espace s'endormait, et toujours la lune lentement montait dans le ciel, versant sur les flots sa bruine lumineuse.

Le silence..., mais ce n'est pas le silence, maintenant que j'écoute mieux la nuit. L'espace a comme une harmonie, un frissonnement musical léger,... si léger que l'oreille le devine plus qu'il ne l'entend. C'est peut-être l'écho du chant des grillons dans la plaine, ou la lointaine rumeur de la mer....

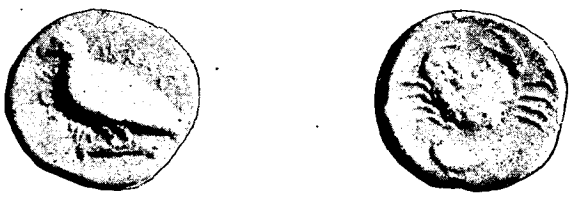
Je croirais plutôt que les bois ont gardé comme les vibrations dernières d'instruments antiques oubliés là-bas dans ces temples entrevus....

Le chant du rossignol, dans la grande poésie de la nuit, montait encore par intervalles de la plaine lorsque le sommeil appesantit mes yeux.

GASTON VUILLIER.

1. *Collection du cav. Virzi, de Palerme.*

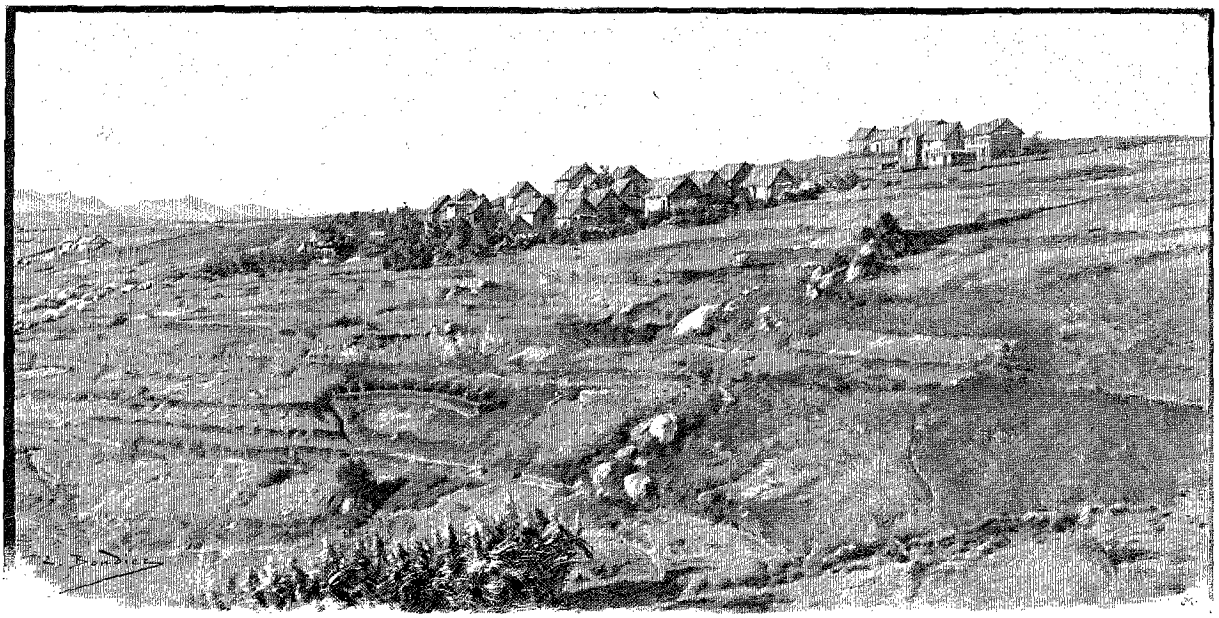
(*La suite à une autre livraison.*)



MÉDAILLE AGRIGENTE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE D'ALAKAMISY [1] (PAGE 339).

VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT [3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

XVII

Départ de Tananarive. — La plaine de Mahamasina. — Soanierana et le palais royal de Radama. — Traversée de l'Ikopa. — Antanjombato. — Le marché de Sabotsy. — Traversée de l'Andromba. — Au village de Behenzy. — Ambohimanjaka. — Ankisatra. — Ambodifiakarana. — Traversée du Mania. — Alarobia. — Ambositra. — Je rejoins Maistre. — Pierres levées betsileo. — Ambohinamboarina. — Les *vala* betsileo. — Arrivée à Fianarantsoa.

COIFFURE BETSILEO [4].

Le samedi 22 mars au matin, je quitte la capitale des Antimerina, faisant route vers le sud. Maistre est déjà parti depuis quatre jours, emmenant avec lui le plus gros de notre matériel, ainsi que le cheval et le mulet, sur lesquels nous avons fondé de grandes espérances pour nos voyages ultérieurs.

Nous descendons sur la plaine de Mahamasina, que nous traversons dans toute sa longueur, puis nous passons dans le défilé qui sépare la montagne sainte du *rova* royal de la colline d'Ambohizanahary. Au sud de cette colline, sur une terrasse construite sous le règne de Radama Ier, s'élève le palais de Soanierana. Cette vaste construction en bois servait naguère de résidence d'été aux souverains antimerina. Mon convoi a déjà dépassé les faubourgs de la capitale, nous marchons maintenant dans les rizières et les plaines cultivées qui s'étendent en pentes douces de ce côté de Tananarive jusqu'au bord de l'Ikopa. Le fleuve, qui, en cet endroit et à cette époque de l'année, mesure environ 70 mètres de large, roule des eaux rapides qui viennent se briser devant nous contre les piles en pierres sèches d'un pont jeté là sous un règne précédent. Faute d'entretien, les arches se sont écroulées et l'on a posé tout simplement sur les piles, qui résistent encore, par un miracle d'équilibre ou par la force de l'habitude, des poutres branlantes et des branches mal assemblées, sur lesquelles il nous faut passer en faisant force gymnastique.

De l'autre côté du fleuve est un gros village de 200 cases, Antanjombato, vaste agglomération de maisons rouges en pisé ou en briques crues semblables, d'ailleurs, à toutes celles qui environnent la capitale.

Au delà du village, nous retrouvons de suite l'aspect général de la province des Antimerina. Aupara-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voy. t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVII, p.* 337, 353, 369 *et* 385.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant nous avions, en quittant les faubourgs de Tananarive, traversé des champs cultivés et des jardins qui environnent de toute part la capitale. Après Antanjombato nous ne trouvons plus que quelques rizières au fond des vallées ou de petits champs de manioc sur les bords de la route; partout ailleurs et aussi loin que la vue peut s'étendre, c'est toujours la désolation de la zone dénudée des Antimerina, toujours le même paysage : une succession sans fin de mamelons et de collines aux croupes arrondies dont le sol rougeâtre n'est pas toujours caché par un maigre gazon qui commence déjà à se dessécher. Sur la gauche et loin devant nous se profile le massif de l'Ankaratra; sur la droite est une chaîne beaucoup plus éloignée dont les sommets s'estompent dans la brume; elle sépare le bassin de l'Ikopa des grands bassins côtiers de l'est.

Nous voici maintenant à l'entrée d'une large vallée. Devant nous, une scène vive et animée : c'est le marché de Sabotsy. Nous traversons la foule et passons près des étalages des marchands, qui veulent nous offrir tous les produits de la province. Ce marché de Sabotsy est un des plus animés de l'Imerina; c'est là que l'on porte tous les objets et toutes les marchandises qui n'ont pu être vendus au Zoma, le grand marché de Tananarive; au marché de Sabotsy les cours sont beaucoup plus bas, car si les marchandises ne s'écoulaient, elles risqueraient fort d'être perdues, surtout celles qui sont d'une difficile conservation [1].

Dans le fond de cette vallée (1 410 mètres) nous traversons deux petits ruisseaux, affluents de gauche de l'Ikopa, et nous laissons sur la gauche le village d'Amboanzobe. Maintenant la route est très mauvaise. Nous sommes dans les rizières, et pour assurer la fructification du riz, on a laissé depuis plus d'un mois l'eau envahir les champs. Le terrain est détrempé. Nous marchons, nous enfonçons dans l'argile ramollie; il nous est impossible de suivre les levées de terre qui séparent les champs : ces petites digues ont été coupées en maints endroits par la violence des eaux.

C'est maintenant une rivière au cours rapide qui barre la route : le Fisahoa; heureusement nous trouvons une pirogue qui nous facilite la traversée.

Au sud du Fisahoa, nous nous élevons davantage et nous cheminons maintenant sur un terrain parsemé de gros blocs de gneiss et de granit. Nous longeons ainsi pendant un temps assez considérable le versant est de la vallée de l'Andromba. En face de nous, de l'autre côté de la vallée, vers l'ouest, s'élève la masse imposante du mont Iaranandriana; en quelques heures nous sommes sur les rives de l'Andromba.

Après la traversée du fleuve, reprenant notre route au sud de l'Andromba, nous dépassons Amboasary et nous arrivons bientôt après au village de Behenzy, où l'on s'arrête pour passer la nuit.

Le dimanche 23 mars, je continue ma route dès sept heures du matin dans cette contrée de l'Imerina. Deux heures après, ayant traversé deux petits ruisseaux (1520 mètres d'altitude), nous arrivons au village d'Ambohimanjaka. Dès ce moment je retrouve tout à fait l'aspect désolé de cette province des Antimerina, qui m'avait si vivement frappé lors de mon premier voyage au mois d'avril de l'année dernière. Entre Ambohimanjaka et Tananarive, nous avions traversé cette zone tout aussi dénudée, tout aussi infertile que celle qui s'étend devant nous bien loin dans le sud, mais qui, située dans le voisinage immédiat de la capitale, nourrit une population relativement dense, dont l'industrie et le travail, à force de patience et de soins, ont pu donner à cette région un aspect moins pauvre que celui du reste de la province. Dans cette sorte de banlieue de la capitale, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes les parcelles de terrain susceptibles d'une culture quelconque ont été utilisées; maintenant il n'en sera plus de même, et, à part les profondes vallées dans les fonds desquelles se sont déposées des alluvions riches formées d'un humus noirâtre et disposées en rizières, l'œil ne se reposera sur rien, pas même sur un arbuste rabougri. Les mamelons se succèdent devant nous. Ces croupes arrondies disposées sans ordre nous sembleront toujours les ondes puissantes d'une mer sans fin, miraculeusement solidifiées.

Au sud d'Ambohimanjaka nous traversons plusieurs ruisseaux, dont le plus important est l'Andriambilano, puis, vers le milieu du jour, nous nous arrêtons à Ambatolampy.

Dans l'étape du soir nous trouvons, à une heure de marche de ce dernier village, Iazolava, et en sortant de ce hameau nous traversons en pirogue la rivière du même nom; là nous sommes par 1700 mètres d'altitude. Nous cheminons ensuite sur un vaste plateau, sur lequel, à quelques kilomètres à notre gauche, viennent mourir les derniers contreforts du massif de l'Ankaratra; puis il nous faut encore traverser en pirogues deux autres rivières, le Kelilalina et l'Ankajomenahanvahata. Sur les bords de ce dernier cours d'eau se trouve le hameau de Maromoka, et un peu plus loin il nous faut encore traverser l'Ankisatra, avant d'arriver à la nuit au village du même nom. Nous sommes ici en pays connu, et nous avons passé deux journées entières dans ce même village, au commencement de l'année dernière (4 mai), dans notre voyage à travers la province de l'Imerina.

Le lundi 25 mars, une heure après le départ d'Ankisatra, nous passons à Begoaka, puis, au sortir du village, nous traversons en pirogues la rivière l'Onibe, principal affluent de droite du Mangoro; sur l'autre bord sont édifiées quelques cases qui forment le village d'Antanety; au sud de ce hameau c'est encore une rivière importante, le Tanifotsy, qu'il nous faut traverser en pirogues. Plus loin nous suivons pour un instant une ligne de faîtes. Elle est très sinueuse, et comme notre route se dirige presque en ligne droite vers le sud, nous descendons constamment dans de

1. Le Zoma de Tananarive a lieu le vendredi; le marché de Sabotsy, le samedi. Les marchands du Zoma portent à Sabotsy leurs marchandises non écoulées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

profondes vallées, nous remontons ensuite leurs flancs rapides pour nous hisser péniblement sur un nouveau sommet. Au fond de chacune de ces vallées, nous traversons à gué des ruisseaux souvent considérables dont les uns vont à droite, grossir un fleuve du canal de Mozambique, et dont les autres, à gauche, sont tributaires d'un cours d'eau qui se jette dans l'océan Indien. Chemin faisant, nous avons trouvé plusieurs villages : Ambatomainty (12 cases), Betampona (9 cases), Ambatomena (18 cases). Au coucher du soleil, nous nous arrêtons à Soandrarina, où je retrouve encore le même gîte que j'avais occupé quelques mois auparavant. Soandrarina est le dernier village déjà visité dans mes voyages antérieurs que je vais retrouver sur ce chemin du sud. Demain, en continuant ma route, je serai en pays nouveau pour moi, et je m'approcherai de plus en plus de la province des Betsileo. Soandrarina est en effet situé sur les confins méridionaux du pays des Antimerina. Le jour suivant, une heure après avoir quitté Soandrarina, nous passons au village de Talikiatsaka : nous sommes à 1 970 mètres d'altitude.

Nous commençons à descendre. La route est belle, nous faisons beaucoup de chemin. Nous arrivons en une demi-heure à Ambodifiakarana; ce village, qui compte 80 cases environ, est la première agglomération betsileo que nous rencontrions. A la limite méridionale du plateau supérieur nous avons quitté le pays des Antimerina, et en 22 minutes nous sommes descendus de 530 mètres; il est juste de dire que mes porteurs, pressés d'arriver au village, ont dévalé la côte avec une allure inquiétante.

Le village d'Ambodifiakarana, qui compte une cinquantaine de cases environ, est le centre le plus important que nous ayons rencontré depuis notre départ de Tananarive. Il faut aussi remarquer que les environs de ce premier village betsileo qui se présente à nous sont bien cultivés. J'y trouve presque toutes les cultures de l'Imerina et de fort belles rizières.

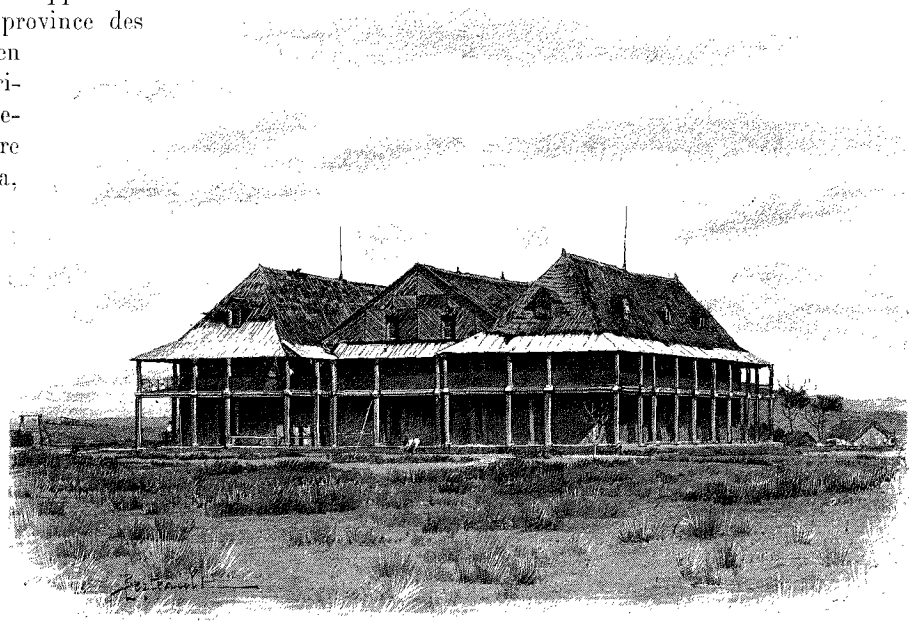
Le village d'Ambodifiakarana est absolument comparable, semblable même aux villages antimerina. Ses habitants, des Betsileo, dont je parlerai plus longuement dans les pages suivantes, n'offrent d'ailleurs que des différences très minimes avec leurs voisins du nord, les Antimerina.

Dans l'après-midi, une étape moyenne nous conduit au village d'Alakamisy. La route suit pendant la dernière partie du jour le côté ouest d'une rivière que nous avons traversée en sortant d'Ambodifiakarana et nommée Mahazina.

Alakamisy est le nom donné à un village composé de deux agglomérations de maisons situées à deux kilomètres environ l'une de l'autre; elles sont d'ailleurs séparées par un contrefort élevé du mont Kiroha que nous voyons dans l'est. Nous traversons sans nous y arrêter la première agglomération de maisons, qui a reçu le nom d'Alakamisy-Avaratra, et nous poussons jusqu'à Alakamisy-Atsimo, où nous allons passer la nuit.

Le mercredi 27 mars, une heure après avoir quitté Alakamisy-Atsimo, nous traversons à gué une rivière assez importante, l'Ambohimatiaty, puis, continuant notre chemin, nous traversons un pauvre hameau d'une dizaine de cases : c'est Inaha. A quelque distance au sud de ce petit village nous arrivons au bord d'un cours d'eau considérable : le Mania. Nous sommes ici par 1330 mètres d'altitude. Il y a déjà longtemps que, pour un voyage d'un souverain des Antimerina dans le sud, on a construit à cet endroit un pont sur le fleuve : ce sont des tas de pierres assez rapprochés, jetés dans le courant, et sur lesquels reposent des madriers grossièrement équarris. Ce pont tout rudimentaire nous est néanmoins d'une grande utilité. Le Mania, qui plus à l'ouest porte le nom de Betsiriry, devient un des plus grands fleuves de Madagascar; il se jette dans le canal de Mozambique par plusieurs embouchures, et porte, dans les régions littorales, le nom de Tsiribihina lorsqu'il a reçu son grand affluent de droite, le Kitsamby ou Mahajilo (dont nous avons traversé le cours supérieur dans notre voyage de l'Imerina non loin de Betafo).

Quelques minutes après avoir franchi le Mania, nous



PALAIS DE SOANIERANA [1] (PAGE 337).

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passons au village d'Amoramania. Plus au sud nous traversons encore à gué un affluent du Mania, le Sandrandra. Puis, suivant une belle vallée, la route serpente sur les levées étroites d'innombrables rizières. C'est encore un passage délicat. A onze heures nous arrivons à un assez beau village, Alarobia-Sandrandra, où nous nous arrêtons quelques instants. Au sud d'Alarobia, le chemin devient caillouteux, ce sont toujours des mamelons gazonnés, toujours des montées et des descentes. Nous traversons de nombreux ruisseaux, des rivières même assez fortes. A deux heures, nous laissons à 200 mètres sur notre droite le village d'Iary.

Du sommet sur lequel nous sommes maintenant, nous voyons, au milieu d'une grande vallée qui s'ouvre devant nos yeux, la ville d'Ambositra; encore une dernière descente et nous y faisons notre entrée.

Le gros village d'Ambositra, véritable ville pour Madagascar, compte plus de 200 cases. On y trouve des maisons assez belles, et il convient de citer parmi celles-ci le *rova*, demeure du gouverneur de la province, entouré d'une enceinte palissadée, et un établissement, tout récent d'ailleurs, des Frères de la doctrine chrétienne et des R. P. Jésuites, qui ont, à Ambositra comme dans plusieurs autres points de la province des Betsileo, des missions importantes.

Le jeudi 27 mars, nous quittons Ambositra vers onze heures du matin. J'y ai prolongé mon séjour parce que cette ville m'offrait un vaste champ d'observations, nouveau pour moi et des plus intéressants.

Au sud d'Ambositra, la route est toujours aussi belle, les montées et les descentes sont moins rapides, le sol argileux est ferme, les gros blocs de rochers sont plus rares. A mesure que j'entre plus avant dans cette province des Betsileo, je remarque que les pierres levées, les *vatolsangana*, les *vatolahy*, comme les appellent plus communément les Betsileo, sont très fréquentes, plus nombreuses peut-être encore que dans la province des Antimerina.

Deux heures après notre départ d'Ambositra, nous traversons sur un tronc d'arbre la rivière d'Ivato. A trois ou quatre kilomètres sur notre gauche apparaît une contrée boisée; ce n'est pas la forêt proprement dite, cette contrée correspond plus exactement à cette zone de défrichements que nous avons rencontrée avant d'arriver à Mandritsara. Il y a de petits bouquets de bois, isolés d'abord par de grands espaces de terrains découverts. Dans l'est ces espaces découverts diminuent insensiblement, les bouquets de bois se rapprochent peu à peu, ils se touchent bientôt et forment plus loin la grande forêt que nous voyons au levant recouvrir d'un rideau sombre les premiers contreforts occidentaux de la ligne de partage des eaux sur laquelle s'appuie le plateau central et qui, à cette hauteur, sépare le pays des Tanala du pays des Betsileo. A mesure que nous allons vers le sud — et c'est une observation que je ferai jusqu'à notre arrivée à Fort-Dauphin, — la zone dénudée dans laquelle nous marchons se resserre de plus en plus; à mesure que nous nous éloignons de Tananarive, où elle atteint sa plus grande largeur, à mesure que nous fuyons le pays soumis aux Antimerina, cette zone artificielle de déboisements complets disparaît peu à peu, et au sud d'Ihosy, le poste militaire antimerina le plus méridional, la zone dénudée n'existera plus; au contraire, la zone des brousses, que nous devinons vers l'ouest, et celle des forêts, que nous voyons dans l'est, feront leur jonction. Nous descendons peu à peu, et, au coucher du soleil, par 1 470 mètres d'altitude, nous arrivons au village de Zoma, qui compte une cinquantaine de cases.

Là, je retrouve Maistre. Mon compagnon a fait depuis Tananarive, en me précédant de quelques jours, un très heureux voyage. Il s'est rendu compte par lui-même et par une longue expérience que les bêtes de somme dont nous nous étions munis à Tananarive ne pourront nous être d'aucune utilité dans nos voyages ultérieurs. En effet ces pauvres animaux, malgré la bonne volonté dont ils faisaient certainement preuve, étaient harassés de fatigue; ils avaient fait de nombreuses chutes sur les roches de granit; mais les plus graves difficultés pour eux étaient sans contredit les rizières et tous les passages boueux où, dans l'argile visqueuse, ils enfonçaient profondément; il leur fallait alors l'aide de plusieurs porteurs pour les tirer des fondrières. Ainsi l'expérience était concluante : sur cette route fréquentée de Tananarive à Fianarantsoa, qui est relativement la plus belle parmi toutes les pistes que l'on rencontre à Madagascar, il ne fallait pas songer à vouloir économiser du temps et de l'argent en remplaçant les *borizana* par des animaux de charge. Il nous faudra donc quitter ces peu utiles auxiliaires et nous procurer à tout prix des hommes pour nous conduire dans le sud.

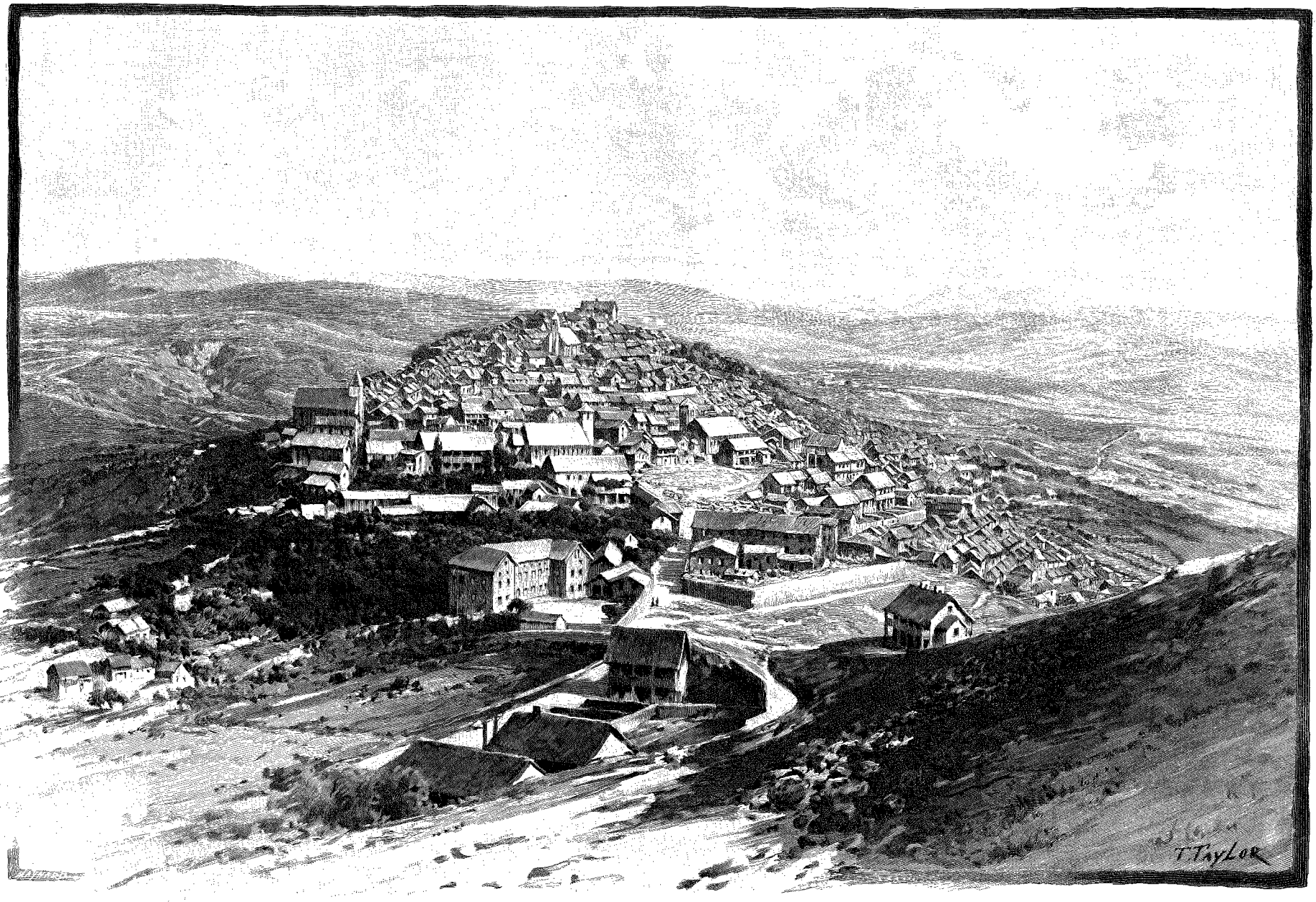
Le vendredi 28 mars, nous quittons Zoma pour faire étape jusqu'à Sabotsy-Kely et Ikiangara. Jusqu'à présent, depuis mon départ de Tananarive, j'avais marché avec une vitesse moyenne de 5,5 kilomètres à l'heure; maintenant nous n'irons plus qu'à une vitesse réduite à 4,2 kilomètres à l'heure.

A peu de distance de Sabotsy-Kely et Ikiangara, nous trouvons au bord de la route de magnifiques pierres levées, dont je m'empresse de faire la photographie.

Ces *vatolahy* betsileo ne sont pas simplement des pierres dressées à l'état brut comme chez les Antimerina. Ces monolithes, qui atteignent le plus souvent des dimensions considérables, sont polis, bien dressés et le plus souvent contenus dans un cadre en bois dur très finement sculpté; souvent même, à côté de la *vatolahy*, on dresse un madrier sculpté; ces monuments ont ici, comme partout ailleurs à Madagascar, la même signification que dans la province de l'Imerina.

Le monument commémoratif que nous avons sous les yeux se compose de deux pierres levées, entre lesquelles se dresse un fort madrier. La pierre qui est du côté du nord et qui est la plus élevée, car elle mesure plus de 2 mètres au-dessus du sol, est lisse et polie, sa forme est parfaitement régulière, les angles supé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE GÉNÉRALE DE FIANARANTSOA (PAGE 343). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rieurs sont seulement un peu écornés; on a plaqué sur ses deux grandes faces, vers l'est et vers l'ouest, une sorte de cadre en bois finement sculpté, avec assez de symétrie, ce que je remarque d'autant mieux que cette qualité manque le plus souvent dans tous les ouvrages manuels des populations malgaches. Posé sur ces deux cadres est et ouest du monolithe, est un autre encadrement, entourant le sommet de la pierre levée et portant, encastré dans les madriers qui le forment, de longues chevilles pointues sur lesquelles on vient fixer des offrandes. La pierre du sud, sensiblement plus petite, n'est revêtue d'aucun ornement; elle est moins bien travaillée, et la date de sa pose est sans aucun doute beaucoup moins ancienne. Ces deux pierres sont en granit. Le madrier qui s'élève entre les deux monolithes est encore plus élevé; il mesure plus de 3 mètres de haut sur 45 centimètres d'équarrissage; une coupe perpendiculaire à l'axe et jusqu'à une certaine distance de son sommet a la forme d'un carré parfait. Son extrémité est légèrement tronconique, et la partie conique se raccorde avec la partie quadrangulaire par un étranglement bien prononcé. Le madrier est sculpté sur toutes ses faces; ce sont les mêmes dessins qui s'étagent en quatre séries.

Ce madrier levé est de la même époque que le gros monolithe. Comme celui-ci d'ailleurs, son pied repose au centre d'un espace rectangulaire formé de dalles de gneiss grisâtre qui ont dû être apportées de fort loin, car il n'en existe pas dans la contrée environnante.

Dans l'après-midi, nous marchons toujours sur l'argile rouge, qui disparaît maintenant sous une épaisse couche de *vero*. Plus loin ce sont des *fanoro* dans lesquels il faut nous frayer péniblement un passage. Ce petit arbuste à fleurs jaunes (*Gomphocarpus fructicosus*), dont les baies cotonneuses servent aux indigènes à se fabriquer des matelas, se trouve ici en grande quantité.

A cinq heures nous arrivons à Ambohinamboarina.

Ce village, qui compte une centaine de cases et qui est donc pour Madagascar une agglomération importante, se trouve situé de part et d'autre de la route, qui est en cet endroit fort belle, sur le versant occidental d'une colline élevée dont le *rova*, poste militaire proprement dit, occupe le sommet.

Les environs du village sont particulièrement bien cultivés. A côté de toutes les cultures ordinaires du plateau central je remarque des champs que je n'avais encore vus nulle part, et qui, je crois, sont spéciaux à la province des Betsileo; on en rencontre depuis Ambohinamboarina, et ils s'étendent sans interruption jusqu'à la partie méridionale de la province. C'est dans les environs d'Ambohimandroso que l'on en trouve le plus. Ces champs sont couverts d'un arbrisseau de la famille des légumineuses, qui porte de petites fleurs jaunes, et dont les graines forment de petits haricots aplatis (c'est le *Cajanus indicus* ou *ambrevade*).

Les Malgaches mangent ces petits haricots, nommés *ambatry*, lorsqu'ils sont arrivés à maturité, mais ils ne se livrent pas à cette culture dans ce seul but : le feuillage des ambrevades sert aussi à nourrir un ver à soie indigène nommé *landinamberivatry* (*Borocera madagascariensis*), qui leur donne des cocons avec lesquels ils font une soie lustrée et de belle apparence. Ce n'est que dans le Betsileo que l'on se sert de cette soie malgache pour faire des *lamba*, généralement rouge-brun, et destinés à envelopper les morts. Les Antimerina, comme nous l'avons vu précédemment, emploient pour faire leurs lamba de soie de la matière première qui leur vient de l'étranger.

Le samedi 29 mars, dans la première partie de l'étape, la route reste toujours assez belle, mais elle devient fortement caillouteuse, les blocs de rochers sont plus fréquents, des émergences de gneiss et de granit soulèvent et percent en maints endroits la couche superficielle rougeâtre de l'argile plastique. L'herbe est toujours rare; en revanche on rencontre beaucoup de petits arbrisseaux à fleurs jaunes, nommés par les indigènes *tsilotsokola*. Dans ces contrées rocheuses les pierres levées sont très fréquentes. A 9 heures nous passons à gué la rivière Ankona. Elle coule en rapides; son lit est très large et ses bords disparaissent sous une épaisse végétation : ce sont des fourrés inextricables de *bararata* (*Phragmites communis*), ce roseau aux feuilles acérées et que nous avons vu si souvent sur les rives des fleuves de l'ouest. Nous sommes ici à 1170 mètres d'altitude. Quelques minutes après notre passage de l'Ankona nous arrivons à Talata-Inkiala. Nous faisons arrêt dans ce petit village et continuons notre route vers le sud. Nous traversons encore de nombreux ruisseaux, en suivant une route sinueuse qui par monts et par vaux nous fait descendre insensiblement à 1130 mètres d'altitude, au village d'Alarobia, où nous nous arrêtons pour passer la nuit; il compte une cinquantaine de cases.

Le dimanche 30 mars, une demi-heure après notre départ d'Alarobia, nous arrivons sur les bords du Matsiatra, formant lui aussi, comme le Mania, que nous avons traversé plus au nord, un des grands fleuves du versant occidental de Madagascar, le Mangoky. Nous passons le Matsiatra en pirogue. Le passage est à 1090 mètres d'altitude, et, à cette époque de l'année, le fleuve mesure 80 mètres de largeur sur 2 m. 50 de profondeur. Après la traversée du Matsiatra nous passons encore à gué un de ses affluents, l'Ibita. Nous marchons ensuite dans de belles rizières. Les cultures deviennent abondantes; des *vala* couronnent chaque colline. A une heure nous entrons à Fianarantsoa, la capitale du sud de Madagascar.

XVIII

La ville de Fianarantsoa. — Les environs. — Au pays des Betsileo. — Mœurs et coutumes. — Sculpture betsileo. — Division de la province. — Industrie des *lamba*. — Excursions à Ifandana.

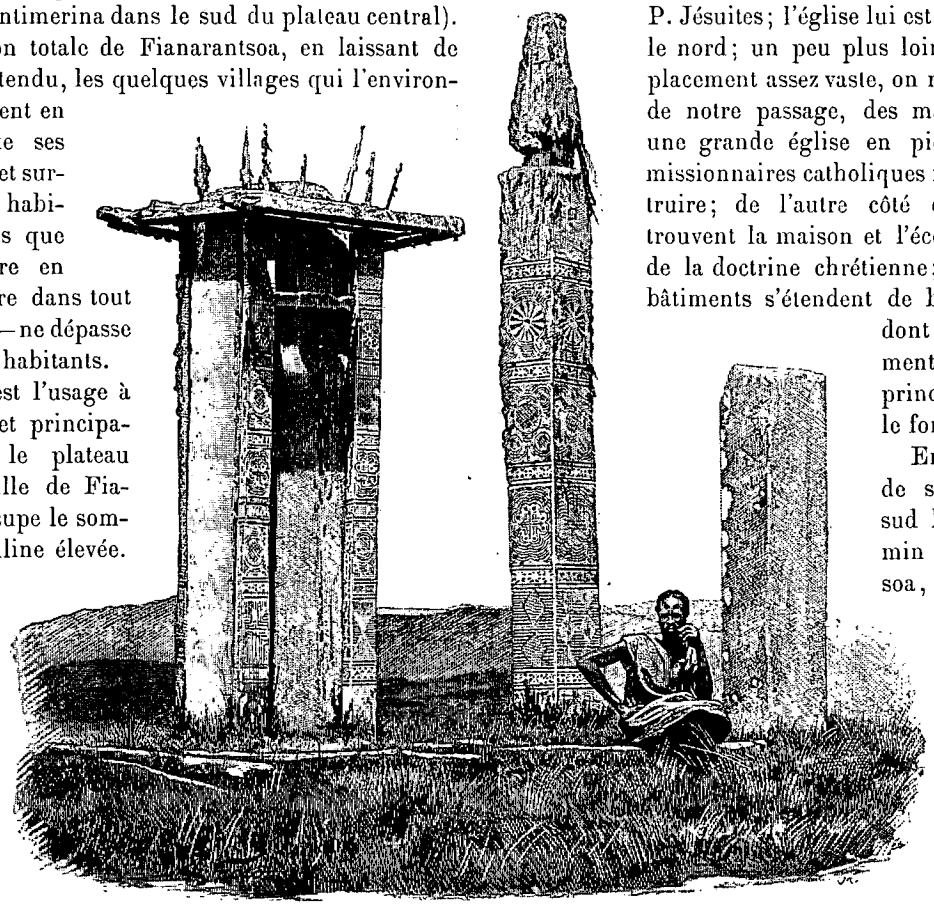
Sans aucun doute, Fianarantsoa n'occupe pas le deuxième rang parmi les villes de Madagascar au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point de vue du nombre des habitants. Sous ce rapport, Tamatave viendrait avant elle; néanmoins on a l'habitude de désigner Fianarantsoa comme la deuxième cité de l'île, tant au point de vue de l'importance politique (elle est en effet la capitale des Betsileo, la tribu la plus anciennement soumise aux Antimerina et celle qui a accepté, toléré et souffert le mieux les mœurs, les usages, les lois des vainqueurs), qu'au point de vue géographique (sa position en fait le centre de la domination des Antimerina dans le sud du plateau central). La population totale de Fianarantsoa, en laissant de côté, bien entendu, les quelques villages qui l'environnent et forment en quelque sorte ses faubourgs — et surtout les *vala*, habitations isolées que l'on rencontre en grand nombre dans tout le voisinage, — ne dépasse pas six mille habitants.

Comme c'est l'usage à Madagascar et principalement sur le plateau central, la ville de Fianarantsoa occupe le sommet d'une colline élevée. Le point culminant de ce mamelon est pris par l'emplacement du rova antimerina; c'est là qu'est construite en briques la maison assez spacieuse du gouverneur Rainiketabao 14e honneur, le père du médecin malgache qui nous avait loué sa maison à Tananarive. Les flancs de cette colline, de forme conique et à pente douce, sont couverts partout de maisons pressées les unes contre les autres et qui ne laissent entre elles que des ruelles étroites, dont les sinuosités et les escaliers de granit nous rappelaient très exactement d'ailleurs l'aspect de certains quartiers de Tananarive. Le chemin le plus praticable est celui qui, partant du pied de la colline du côté nord, monte en suivant une direction sensiblement droite jusqu'aux portes du palais du gouverneur. Cette rue n'est que le prolongement direct de la route de Tananarive.

Lorsque, venant du nord, on approche de la capitale des Betsileo et que l'on peut distinguer bien nettement toutes les maisons qui se présentent aux regards, on est tout de suite frappé du nombre considérable d'édifices religieux, d'églises et de temples qui se trouvent bâtis sur ce côté nord de la ville. Lorsqu'on a dépassé et laissé sur la gauche les bâtiments de la vice-résidence de France, qui sont à la limite des premières maisons de la ville, on arrive à l'emplacement de la Mission catholique, que le chemin principal coupe en deux parties à peu près égales : à droite, dans l'ouest par conséquent, se trouve le bâtiment occupé par les P. Jésuites; l'église lui est contiguë dans le nord; un peu plus loin, sur un emplacement assez vaste, on ramassait, lors de notre passage, des matériaux pour une grande église en pierres que les missionnaires catholiques faisaient construire; de l'autre côté de la rue se trouvent la maison et l'école des Frères de la doctrine chrétienne; derrière ces bâtiments s'étendent de beaux jardins, dont malheureusement la partie principale occupe le fond d'un ravin.



PIERRES LEVÉES AU SUD DE SABOTSY [1] (PAGE 340).

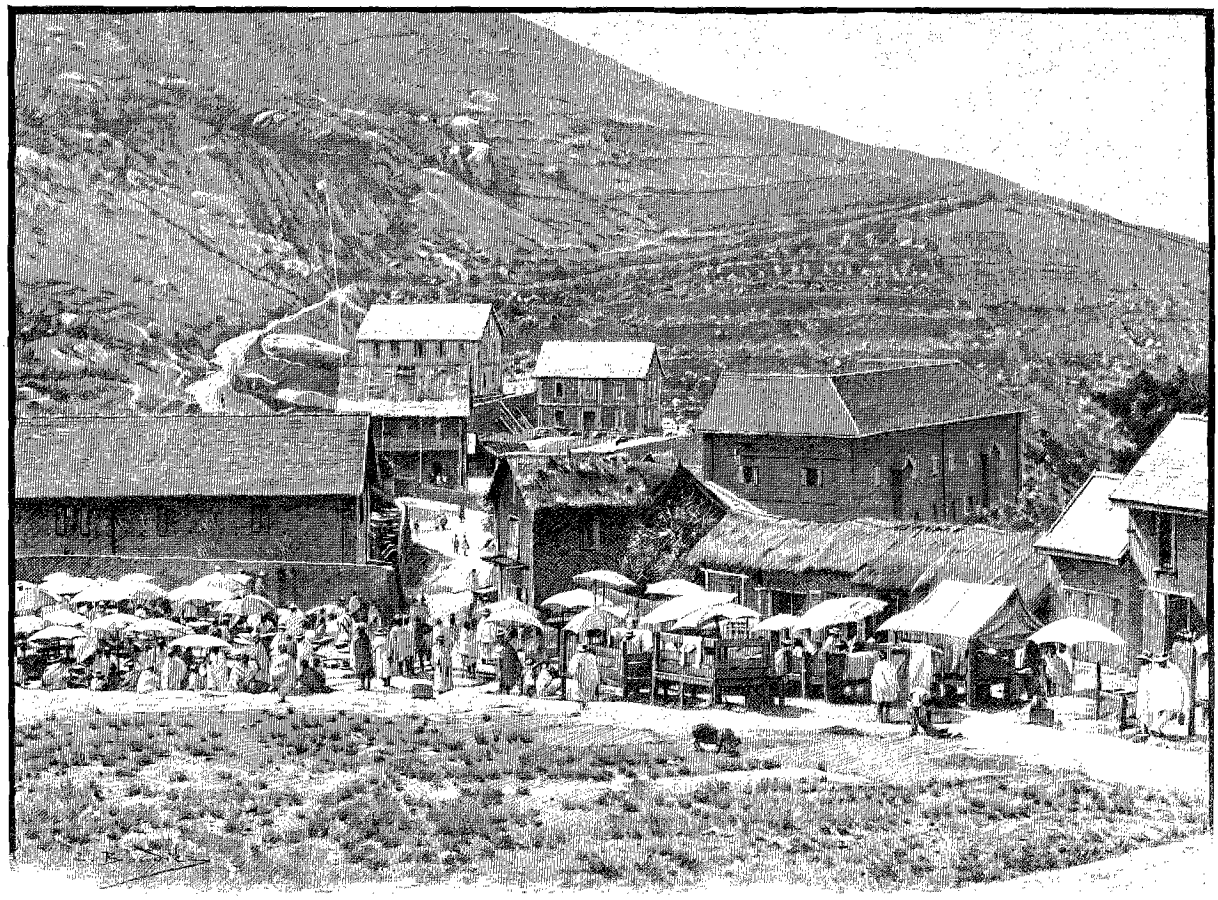
En continuant de suivre vers le sud le grand chemin de Fianarantsoa, qui s'élève bientôt sur les flancs de la colline, on rencontre à droite l'emplacement du grand marché, puis ce sont successivement les terrains et les bâtiments des Missionnaires norvégiens, dont l'église aux tons rougeâtres se dresse à notre gauche avec son clocheton aux quatre faces égales. Une église anglaise de je ne sais quelle secte lui fait face; il s'en trouve encore une demi-douzaine dans les quartiers hauts de la ville.

Les environs immédiats de Fianarantsoa sont encore plus mouvementés que ceux de Tananarive : ce sont des collines élevées, de gros monticules aux pentes rapides, aux sommets rocheux. La végétation semble plus vigoureuse, les rizières sont plus jolies et mieux travaillées. C'est toujours la zone dénudée des hauts plateaux, mais, malgré la densité de la population chez les Betsileo, le défrichement de la contrée est moins complet que chez leurs voisins du nord. Dans les environs immédiats de Fianarantsoa on observe quelques bouquets de bois qui ont été respectés et qui couronnent plusieurs des monticules entourant la ville. A 4 kilomètres dans l'est se tient une fois par semaine, le

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vendredi, un grand marché. C'est quelque chose d'analogue au Zoma de Tananarive. Des vieillards m'ont affirmé que l'emplacement de ce Zoma était boisé dans leur jeunesse; maintenant les premiers arbres de la forêt de l'est sont à plus de 60 kilomètres de Fianarantsoa. Chez les Betsileo donc, comme chez les autres Malgaches et principalement chez les Antimerina, nous assistons, à l'époque contemporaine, à un défrichement lent mais continu de toutes les parties de l'île; ce défrichement est d'ailleurs en raison directe de la densité de la population. Quoi qu'il en soit, ces vestiges de végétation, que nous voyons déjà aux environs de Fianarantsoa, nous annoncent la zone des brousses, dans laquelle nous entrerons en trois journées de marche vers le sud et qui est plus rapprochée encore du côté de l'ouest; à l'est c'est la zone forestière, le pays des Tanala.



MARCHÉ DE FIANARANTSOA [1].

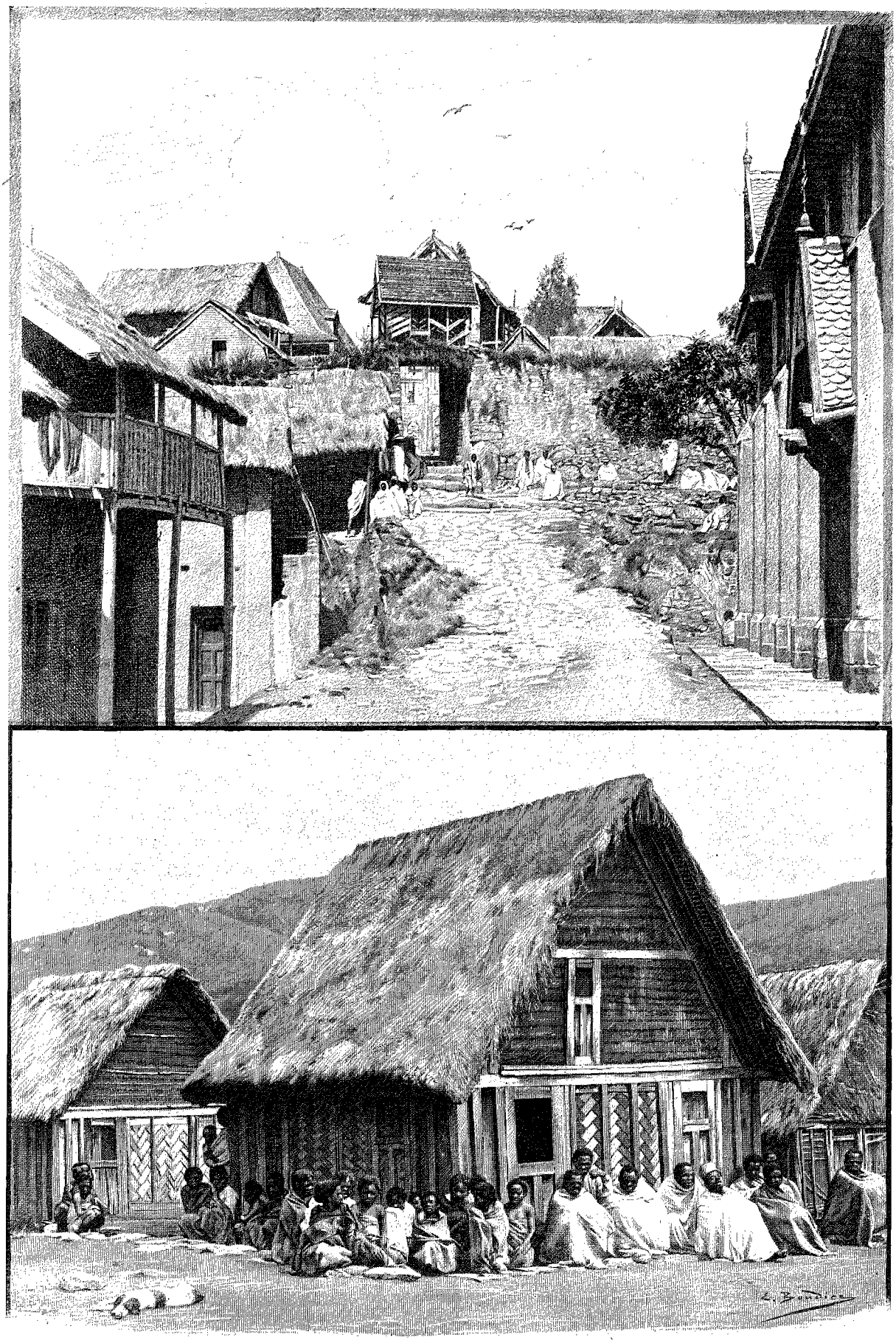
Dès notre arrivée, nous avions reçu de la part de M. le docteur Besson, vice-résident de France à Fianarantsoa, un accueil des plus bienveillants, dont je ne saurais trop le remercier. Le docteur Besson habite en famille une maison spacieuse, construite il y a quelques années sur les ordres du Résident général de Tananarive. Malheureusement l'emplacement a été mal choisi; peut-être est-il plus juste de dire que le gouvernement français a dû se contenter de ce que les Antimerina ont bien voulu lui vendre à poids d'or. La résidence de Fianarantsoa est édifiée au nord de la ville, près du chemin qui vient de Tananarive; le terrain au milieu duquel s'élève la maison est sur le versant oriental d'une colline élevée. La déclivité de ce terrain est tellement prononcée qu'il est impossible de s'y tenir debout. Il a donc fallu à grands frais y aménager des terrasses et faire, en un mot, tout le nécessaire pour rendre cette portion de terrain habitable.

Grâce au docteur Besson, nous trouvons à louer en dehors de la ville, et non loin de la résidence, au lieu dit Ambatolahikisoa, une maison assez spacieuse et très suffisamment confortable. C'est là que nous allons séjourner quelques semaines pour attendre le retour des beaux jours, étudier le peuple betsileo et surtout nous préparer à notre prochain voyage dans le sud.

Parmi nos nouveaux amis betsileo, Rainimanana, qui me semble le plus instruit, nous met rapidement au courant des mœurs de ses compatriotes. D'esprit beaucoup moins borné que la plupart de nos éphémères connaissances, ses renseignements sont très précieux. Son âge avancé ne lui ôte rien de ses facultés;

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MAISON D'UN VALA ET PORTE DU ROVA A FIANARANTSOA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

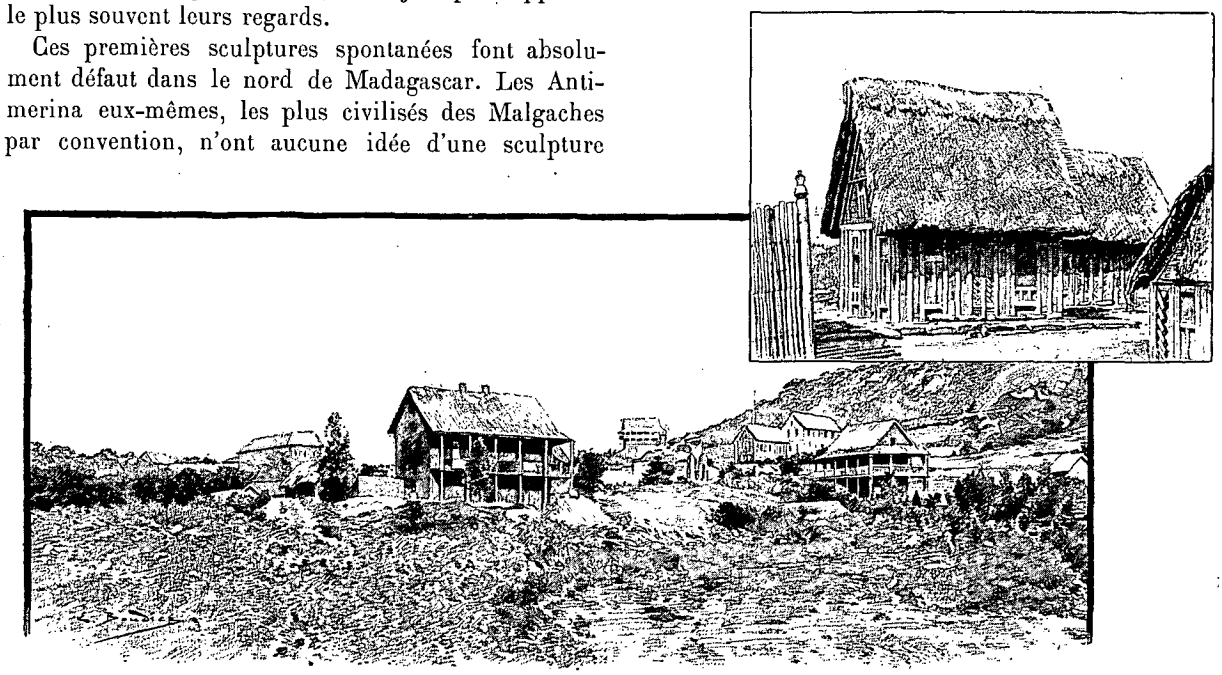
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses souvenirs sont très précis, et, grâce à lui, nous allons connaître à fond la peuplade des Betsileo. Rainimanana nous raconte un soir des légendes et de vieilles histoires; nous les trouvons d'autant plus remarquables que, jusqu'à présent, nous avions eu une peine énorme à en réunir quelques-unes sur le peuple malgache.

Si nous trouvons à ce point de vue une certaine supériorité des tribus du sud sur les tribus du nord, cette supériorité devient encore plus évidente sous le rapport de la sculpture. En effet, on sait que depuis les temps les plus reculés presque toutes les races humaines ont reproduit sur une matière quelconque, cornes, os, bois, pierres, etc., les objets qui frappaient le plus souvent leurs regards.

Ces premières sculptures spontanées font absolument défaut dans le nord de Madagascar. Les Antimerina eux-mêmes, les plus civilisés des Malgaches par convention, n'ont aucune idée d'une sculpture quelconque. Sans doute certains de leurs ouvriers à Tananarive ont pu copier plusieurs figurines importées tout récemment d'Europe, mais ils n'ont jamais trouvé dans leur tête un motif quelconque d'ornementation. Leurs idoles les plus renommées n'étaient que des morceaux de bois informes ou des cailloux bruts roulés dans des chiffons. Ici, dès notre première étape dans le sud, nous rencontrons de véritables sculptures; ce sont encore, il est vrai, des essais grossiers et naïfs. Je remarque d'abord, sur les planches qui ferment les fenêtres et les portes des cases, des dessins géométriques aux contours plus ou moins réguliers, qui entaillent profondément le bois dur; ces mêmes dessins sont reproduits encore sur des pierres levées, sur des madriers dressés, comme ceux que nous avons vus au sud de Sabotsy; ils sont également retracés sur les palissades qui entourent les tombeaux, ou sur les mégalithes qui s'élèvent dans leur voisinage. Le plus beau spécimen que nous ayons rencontré dans ce genre est l'entourage en bois sculpté du tombeau de Ramaharo, un des descendants des anciens rois betsileo de Lalangina, tombeau construit non loin des rives du Matsiatra, et près du village d'Ialananindro.

Au-dessus de cette sculpture géométrique je trouve encore des essais plus compliqués, dont le Betsileo est l'auteur, sur ses principaux ustensiles de ménage. Ce sont des mortiers à riz, des mortiers à piments, des cuillers, des plats, des salières. Tous ces objets en bois sont souvent très finement sculptés. On y trouve déjà des figures plus compliquées. Ce sont quelquefois des formes animales, le plus souvent un bœuf. Les artistes se sont donné aussi libre carrière pour l'ornementation de leurs cases en bois. Dans cette tribu des Betsileo comme dans celle des Tanala plus à l'est, non seulement les volets qui ferment les ouvertures sont sculptés, mais encore les piliers principaux de la maison sont artistement gravés; il en est de même des deux pignons, qui, le plus souvent, sont surmontés d'un oiseau figurant assez bien un pigeon au repos. La forme humaine est très rarement représentée, si ce n'est pour des *ody*, des talismans ou des amulettes.



AMBATOLAHIKISOA ET TYPE DES MAISONS BETSILEO[1] (PAGE 344).

La province des Betsileo comprend deux parties principales : l'une au nord du Matsiatra, l'autre au sud. Dans la première, située sur les confins de l'Imerina, on est frappé plus vivement encore que je ne le suis à Fianarantsoa de la ressemblance, je dirai même de l'identité, qui existe entre ces Betsileo du nord et les Antimerina leurs voisins. Dans la partie sud au contraire, que les indigènes appellent plus généralement *Andafy Atsimony Matsiatra*, les différences entre les deux tribus voisines sont plus marquées. Dans le sud, en effet, les Betsileo ont échappé davantage à

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps ». editions.ainay@free.fr

l'influence antimerina. C'est donc là qu'il faut se placer pour les mieux connaître. Le mot Betsileo est très peu employé par les indigènes. Cette appellation a sans doute pris naissance après la conquête du pays. C'est Radama Ier, roi des Antimerina, qui a soumis vers 1812 la province des Betsileo. Ses prédécesseurs avaient déjà fait quelques expéditions dans ce pays du sud, mais des révoltes continuelles des Betsileo venaient toujours menacer la domination antimerina. Radama Ier voulut étouffer ces révoltes dans le sang, et il y réussit. La ville d'Ambositra, dans le Betsileo nord, qui n'avait pas voulu reconnaître son autorité, fut prise par les Antimerina.

« Toutes les maisons d'Ambositra furent détruites, ses défenseurs mis à mort, les femmes et les enfants emmenés en captivité dans l'Imerina. Défense fut faite aux habitants du pays de songer jamais à s'établir sur les ruines de cette cité rebelle [1]. »

Beaucoup de villages importants du Betsileo subirent le sort d'Ambositra, et l'on ne peut guère marcher quelques heures dans cette province sans rencontrer des traces de la férocité des Antimerina.

J'ai dit que le Betsileo était surtout un agriculteur; plus encore que l'Antimerina, il sait travailler ses champs, faire produire ses rizières; il possède aussi de nombreux troupeaux de bœufs; mais, chose rare à Madagascar, le Betsileo n'est pas seulement agriculteur et pasteur, il est aussi très habile pour fabriquer des lamba. Dans l'île entière, les lamba de l'Arindrano jouissent d'une juste renommée. Les Betsileo du sud principalement font aussi, avec une soie indigène, des lamba bien tissés, qui atteignent souvent des prix fort élevés; ces lamba sont surtout réservés pour l'ensevelissement des morts. Enfin les Betsileo de l'est fabriquent avec une écorce d'arbre des lamba rayés de couleurs vives, connus sous le nom de *sarimbo*.

MENDIANT BETSILEO [2].

L'une des principales excursions, et sans contredit la plus intéressante que nous fassions aux environs de Fianarantsoa en compagnie du docteur Besson, est celle d'Ifandana.

Le lundi 7 avril, nous partons de Fianarantsoa dès l'aube et nous allons coucher à Anbohimandrevo. Le lendemain et le jour suivant nous arrivons à Ambohimandroso, village important du Betsileo méridional, où nous espérons trouver des renseignements, et peut-être des hommes, pour notre prochaine campagne du sud.

D'Ambohimandroso, nous nous rendons à Ifandana.

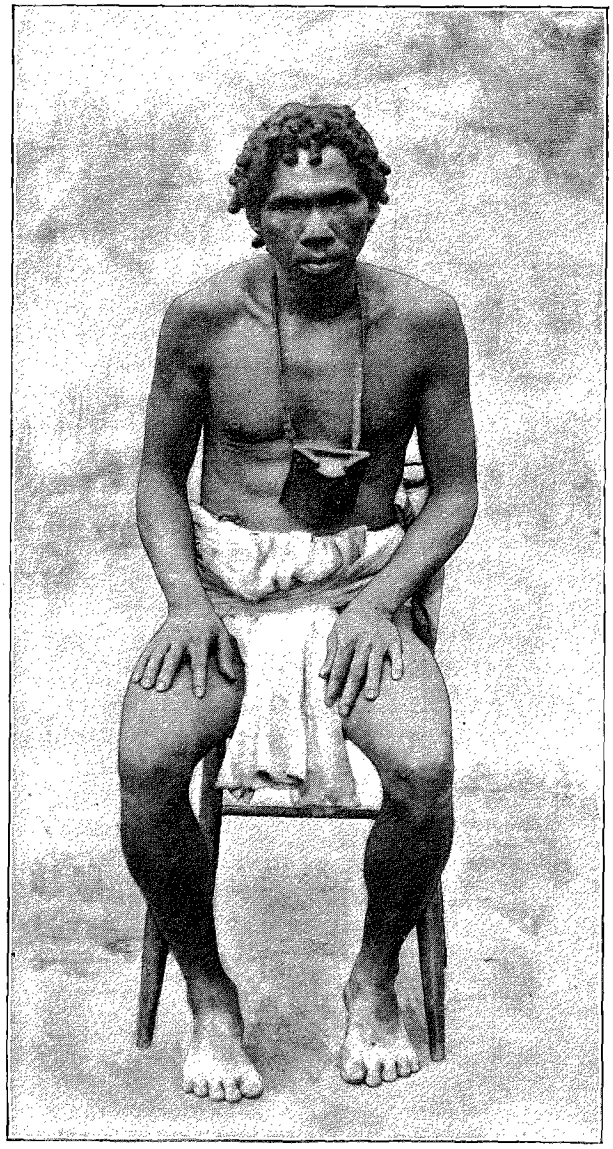
Ifandana est un ancien village betsileo, situé, comme c'est la coutume à Madagascar, sur le sommet d'une colline élevée. La colline d'Ifandana est orientée est et ouest; son point culminant est à environ 980 mètres d'altitude, mais ne domine que de 530 mètres le plateau environnant. La colline a été formée par une poussée gigantesque de roches éruptives. Son sommet, qui a une disposition analogue à la forme générale du mamelon, peut avoir avoir 200 ou 300 mètres en allant de l'est vers l'ouest, et 50 mètres en moyenne du nord au sud. La colline d'Ifandana peut se diviser en deux parties principales, quant à la nature des matériaux qui la forment ou plutôt qui la recouvrent. La partie occidentale est entièrement rocheuse, et ses flancs, à pentes très accusées, sont inaccessibles; la partie orientale, recouverte d'argile en maints endroits, surtout à sa base, soutient sur son sommet deux blocs de rochers d'une taille gigantesque. Ses flancs ont une déclivité moins prononcée que la partie rocheuse : on peut donc monter au sommet. Mais là les deux blocs qui couvrent toute sa surface rendent fort difficile l'accès du sommet aplati de la partie rocheuse qui se trouve derrière eux. Comme ces blocs ont une forme sensiblement cubique, aux angles arrondis, et qu'ils reposent par une large base sur une surface sensiblement plate et malheureusement pas plus large qu'eux, on peut, en rampant sur cette surface, et en s'engageant dans l'espace que laissent les angles, parvenir de l'autre côté du bloc. Mais c'est une opération fort difficile. Voici comment il faut s'y prendre : on engage la tête et la partie supérieure du corps dans cette espèce de couloir. Le ventre repose sur le sommet rocheux de la colline, le dos s'appuie contre l'angle arrondi de la paroi inférieure du cube, les jambes pendent dans le vide. En rampant ainsi latéralement, on peut contourner d'abord la face nord du cube occidental, puis sa face est, et l'on arrive enfin sur le sommet rocheux de la colline où était bâti le village d'Ifandana. Je n'ai pas besoin de dire que cet exercice gymnastique n'a rien d'attrayant. Cet affreux passage que nous avons suivi a dû servir avant nous à bien des générations, comme en témoigne la roche, qui en cet endroit a le poli de l'ivoire.

Le moindre faux mouvement nous précipiterait à 500 mètres en bas, dans un massif de cactus aux

1. R.-P. Abinal, *Vingt Ans à Madagascar*.
2. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épines menaçantes. Mais enfin je ne regrette pas mon excursion, car, en visitant le sommet d'Ifandana, je trouve dans une anfractuosité de la roche un riche gisement de crânes et d'ossements betsileo, nous faisons



TYPE TANALA [1].

une belle récolte et je suis heureux de ma journée au delà de toute expression.

XIX

Excursions dans le pays Tanala et à Ambondrombe. — Peuplades Tanala. — Les nains de Madagascar. — Ville d'Ikongo. — Départ d'Amboasary. — Préparatifs de voyage dans le sud. — Recrutement des porteurs, leur solde. — Départ de Fianarantsoa.

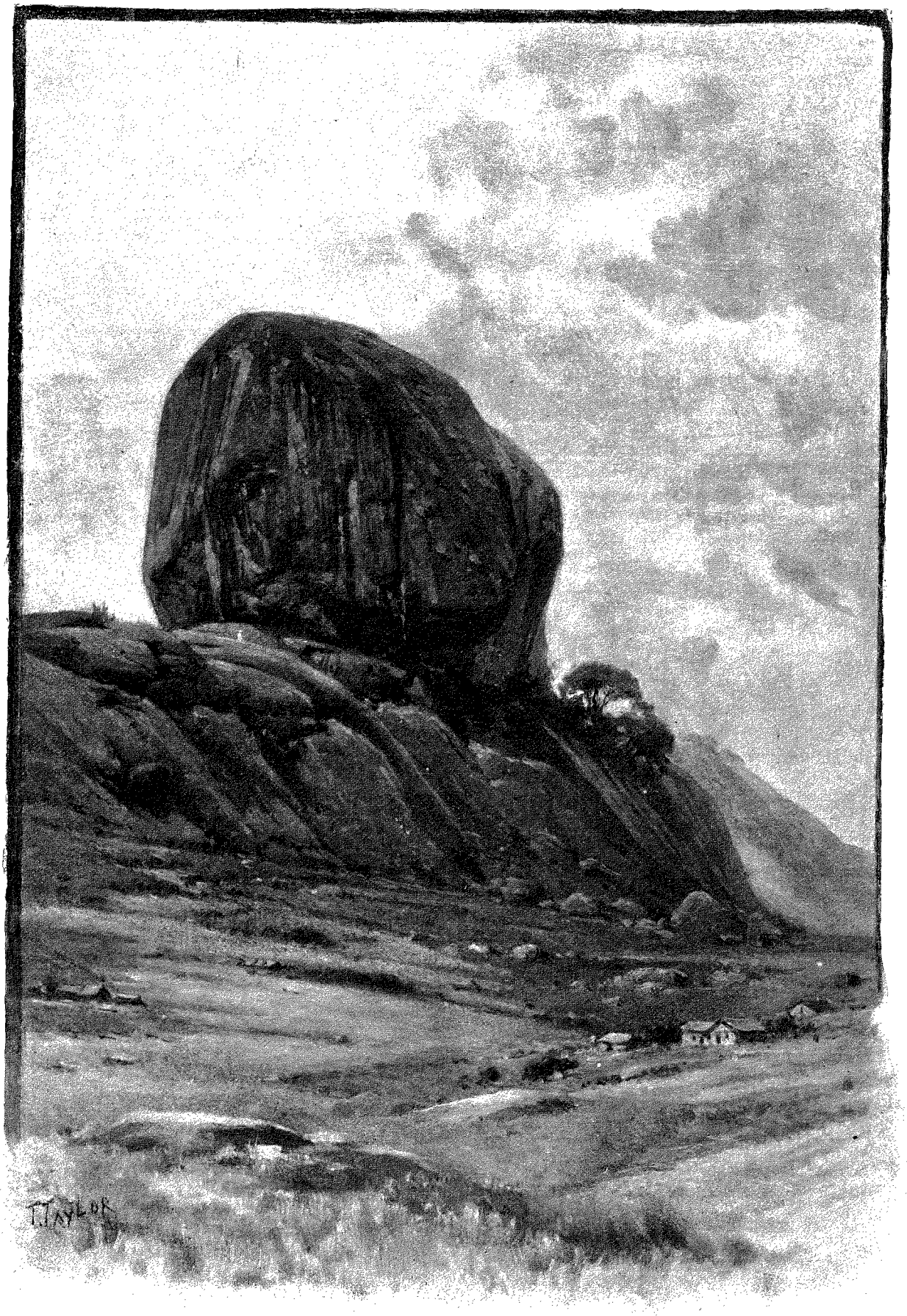
Ce voyage à Ifandana et dans les villages voisins, à Ivohidahy, à Ambohimandroso et à Ambalavao, nous avait fait connaître, en partie du moins et dans ce qu'elle a de plus intéressant, la région sud du Betsileo : nous ne voulions pas quitter Fianarantsoa sans faire une excursion dans l'est, du côté des Tanala. L'ouest tentait moins notre curiosité : Maistre et moi avions parcouru de vastes territoires de ces pays sakalava, en allant à Majunga et à Ankavandra ; d'ailleurs, dans notre voyage du sud, nous devions traverser des pays absolument analogues, entre Isalo et Ihosy.

Cette deuxième excursion, dans laquelle le docteur Besson veut bien encore une fois nous accompagner, nous mène de Fianarantsoa aux confins de la forêt de l'est, au village d'Amboasary. Nous nous y arrêtons quelque peu. Nous sommes là en face de la haute montagne d'Ambondrombe, sur la limite orientale du pays des Tanala. Cette montagne d'Ambondrombe est célèbre partout à Madagascar ; son accès est *fady*. C'est le séjour des ombres, et aucun Malgache ne voudrait essayer d'y monter dans la crainte de s'aliéner quelques mauvais esprits. Maistre et moi aurions bien voulu, en dépit de la superstition des indigènes, gravir la montagne sacrée, mais nous nous exposions à mécontenter probablement la population et je n'en avais garde ; nous avions trop grand besoin des indigènes pour notre campagne future, dont je ne voulais pas compromettre le succès en gravissant une montagne qui, en somme, ne diffère en rien de beaucoup d'autres sommets de Madagascar sur lesquels nous nous sommes élevés. J'ai appris d'ailleurs, depuis mon retour de notre campagne du sud, que le docteur Besson, plus libre que nous, avait pu, avec un missionnaire, et malgré la superstition et le mauvais vouloir des indigènes, gravir la montagne d'Ambondrombe. Cette montagne, qui s'élève à environ 1 750 mètres, est couverte de broussailles ; son sommet dénudé laisse apercevoir de gros massifs de rochers, ses flancs ne sont pas très rapides, si ce n'est du côté du sud, et l'accès en est rendu difficile surtout par les broussailles et les fourrés épineux qui couvrent ses flancs.

Les Tanala, qui se trouvent non loin d'ici et qui sont par conséquent voisins des Betsileo, en diffèrent cependant quelque peu au point de vue ethnique. Leurs caractères anthropologiques se rapprochent beaucoup plus des Betsimisaraka, et d'une manière très logique et très naturelle on doit les faire rentrer dans la grande famille des tribus de l'est de Madagascar, dont le Betsimisaraka est le type. Beaucoup plus que le Betsileo, le Tanala présente certains caractères africains : comme le Betsimisaraka, il a le teint noir, les lèvres épaisses, le nez écrasé, et les cheveux crépus et laineux. Quoi qu'il en soit, on peut trouver dans cette tribu beaucoup de variétés individuelles. Pas plus que les autres tribus de Madagascar, les Tanala n'ont pu échapper aux influences de voisinage ; les métis sont par conséquent très nombreux, et les alliances entre les Tanala et les autres tribus de l'île, les Betsileo principalement, ont altéré chez beaucoup d'individus le type primitif ; il n'en est pas moins vrai que l'on peut trouver souvent les vrais caractères de cette tribu.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



JEANDANA : ROCHE DU SOMMET. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR BERG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi toutes les peuplades de Madagascar, les Tanala forment un petit peuple des plus intéressants à connaître. Leur pays est tout à fait particulier : ce sont les hommes de la forêt. La tribu des Tanala est en effet confinée entre la partie méridionale du plateau Central, à l'ouest, habitée par les Betsileo, et la zone littorale, à l'est, habitée par les Betsimisaraka et les tribus Antaimoro du nord; au sud, le pays des Tanala ne va pas plus loin que le Mananara; au nord, il n'a pas de limites précises; dans cette partie, le pays des Tanala, très peu large, est resserré entre l'Imerina et la province des Betsimisaraka proprement dite; il semble cependant atteindre les confins du pays bezanozano.

On raconte beaucoup de légendes sur ces Tanala, que les Antimerina et les Betsileo connaissent peu. Eux aussi sont traités de *babakoto*, et les tribus du plateau Central aiment à donner ce lémurien malgache comme ancêtre aux Tanala.

Ces indigènes, réunis en agglomérations peu importantes, demeurent dans des maisons en bois analogues à celles que nous voyons dans le Betsileo; ils vivent surtout de chasse et de pêche; ils défrichent cependant autour de leurs villages quelques espaces, dans les fonds des vallées principalement, qui produisent des graines et des légumes en quantité suffisante pour leur alimentation.

C'est dans cette tribu forestière que l'on rencontre le plus d'individus de petite taille à Madagascar. J'ai vu quelques adultes dont la hauteur totale ne dépassait pas 1 m. 15. Peut-être sont-ce de semblables observations faites par mes prédécesseurs à Madagascar qui ont pu donner naissance à la légende des Kimos, ces peuples nains qui habitaient sur les arbres et que certains voyageurs aiment à placer dans les centres inconnus. A ce sujet de peuples nains, je m'empresse de dire qu'il n'en existe pas à Madagascar, à ma connaissance du moins.

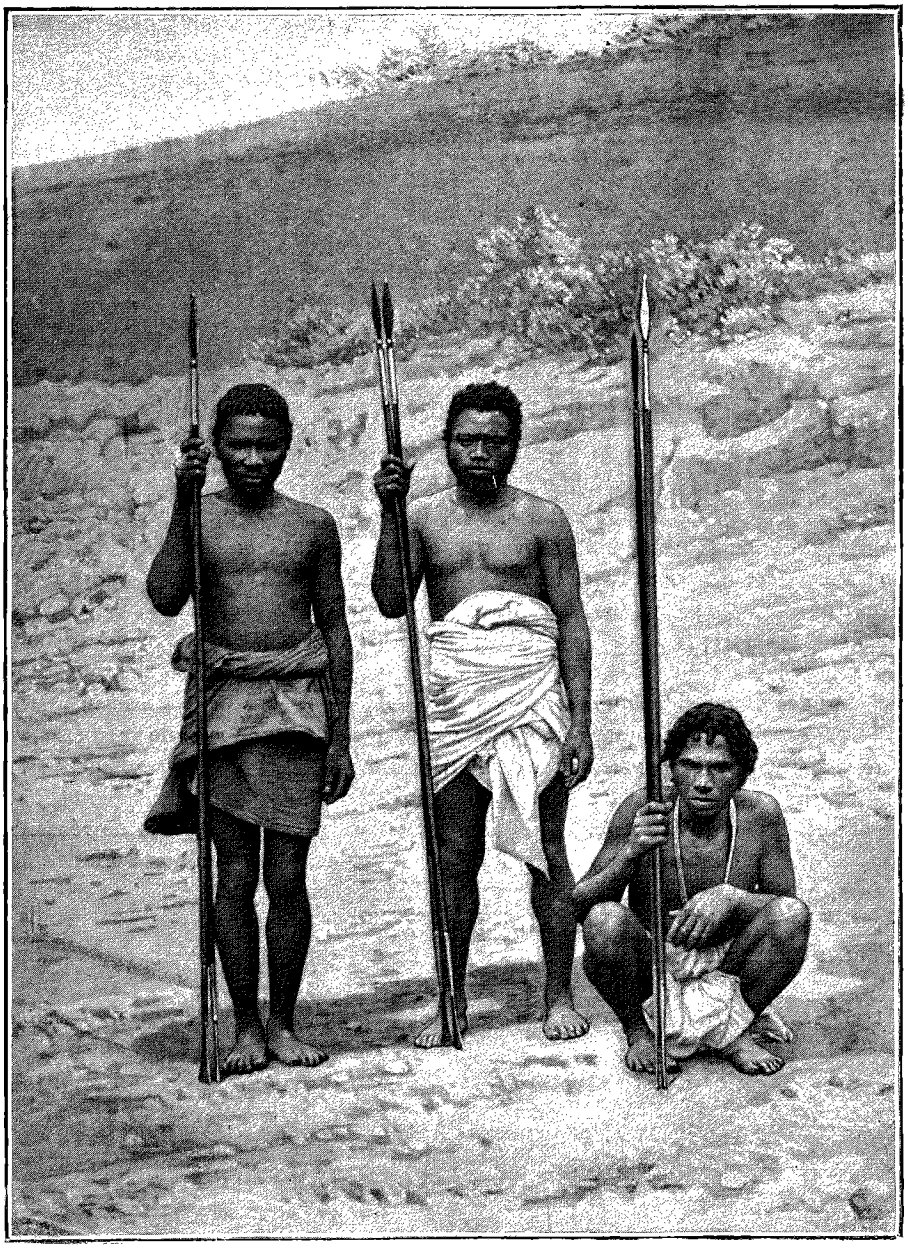
Lors de la conquête du Betsileo par Radama Ier, et de l'établissement de la domination antimerina dans le sud du plateau Central, beaucoup d'indigènes conquis, mais non soumis aux vainqueurs, quittèrent leur pays et se réfugièrent dans l'est, dans les forêts du Tanala, qui leur offraient un asile inviolable. C'est surtout dans la province d'Arindrano que se recrutèrent avec le plus de facilité ces insoumis à la domination antimerina. Ils se rendirent nombreux chez les Tanala, et dans une vallée profonde qu'ils découvrirent au milieu de la forêt ils vinrent fonder la ville d'Ikongo.

En quittant le village d'Amboasary, nous faisons nos adieux aux Tanala, que nous ne devons plus revoir, et nous arrivons vite au village d'Antandrokazo. Nous sommes revenus là en pays betsileo, dans cette zone dénudée, d'une manière moins absolue cependant que celle de l'Imerina. Autour des villages betsileo, du moins dans cette partie, on peut voir dans des enclos assez bien entretenus : pêchers, bibassiers, manguiers, caféiers, citronniers, goyaviers, bananiers; à côté de ces arbres à fruits, on trouve, disséminés dans la campagne et principalement groupés sur les hauts sommets, des arbustes tels que le *voandelaka*, lilas de Perse (*Melia Azederach*); le *zahamborozano*, jambose ou jam-rosa (*Jambosa Eugenia*); l'*amontana*, qui atteint quelquefois 8 mètres de hauteur et qui sert de bois à brûler (*Ficus Baroni*); le *seva*, arbuste (*Beddleia Madagascariensis*); le *tsiafakomby*, arbuste épineux que nous avons déjà rencontré dans l'ouest et dans le nord, sappan de Bourbon (*Cæsalpinia sappan*); le *dingadingana*, arbuste (*Psiadia dodonæfolia*), et le *dingadingambasaha*, autre arbuste (*Justicia gendarussa*); l'*amberana* (*Urera amberana*), arbuste à feuilles urticantes, très employé pour les clôtures, ainsi que le *roingiry*; l'*ampaly* (*Ficus soroceoides*), dont les feuilles sont employées par les indigènes en guise de papier de verre; le *zahana*, arbre dont le bois dur sert à faire des manches d'outils ou de zagaies (*Phyllarthron bojerianum*); le *hasina* (*Dracæna angustifolia*), cet arbuste, que l'on suppose aimé des Vazimba, est employé par les Betsileo pour fabriquer des instruments de musique; le *tainakoho*, arbuste à fleurs jaunes, en betsileo *sanatry* (*Cassia lævigata*); le *falahidambo* (*Dichrostachys tenuifolia*); le *roibe*, arbuste à piquants qui donne de grandes fleurs et dont l'écorce rugueuse sert aux enfants à faire des frondes (espèce d'hibiscus); le *roibevavy*, la grande espèce (*Hibiscus diversifolius*), et le *roimainty* (*Rubus fructicosus*), dont le fruit mûr rappelle assez bien nos framboises de France; le *fandramanana* ou *voafotsy*, arbuste dont les feuilles servent à faire une boisson comme celle du thé (*Aphloia theæformis*).

Cependant nous voici maintenant au milieu de mai. La température se maintient toujours fraîche, principalement pendant les heures qui précèdent le lever du soleil; mais les pluies fines, les brouillards, ont cessé complètement; nous sommes entrés tout à fait dans la saison sèche des Betsileo. Nous n'avons pas de temps à perdre et je hâte de tout mon pouvoir nos préparatifs de voyage vers le sud. A force de patientes recherches, nous trouvons à Fianarantsoa et dans les environs quelques hommes qui consentent à nous suivre dans le sud et qui, ajoutés à nos fidèles de Tananarive, vont former le noyau de notre convoi. Bien entendu, dans le sud ils vont se dire Betsileo : il ne faut pas que dans les tribus insoumises que nous allons traverser on nous voie accompagnés d'Antimerina. Cette compagnie pourrait compromettre totalement le succès de notre entreprise, et, dans tous les cas, nous recommanderait fort mal aux tribus rebelles chez lesquelles nous allons passer. Notre ami Rainimanana a fait dans sa jeunesse quelques excursions chez les Bara, et sur ses conseils nous allons dans l'extrême Sud Betsileo, chercher de ses anciens compagnons, qui fort probablement consentiront à nous suivre. Les avis de Rainimanana sont bons, car à Ambohimandroso nous trouvons un esclave betsileo qui veut bien voyager avec nous. Rainizanaka, c'est son nom, a été faire du commerce chez les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bara; il connaît un peu le nord du territoire de cette tribu, en parle le dialecte, et nous sera certainement fort utile. Rainizanaka, qui doit être le commandeur de notre caravane, nous trouve rapidement les hommes qui nous sont nécessaires pour compléter notre convoi. Je suis heureux d'avoir terminé le recrutement de notre personnel. Nous avons, en dehors des Malgaches proprement dits, un créole de la Réunion nommé Mitra et un natif de Sainte-Marie, Barthélemy Douai, qui s'occupe plus spécialement de nos armes, de nos instruments et des collections d'histoire naturelle — j'avais jugé que la santé de notre fidèle Jean Boto ne lui permettait pas de nous accompagner dans le sud, et, à son grand regret, j'avais dû le laisser à Tananarive, — un commandeur indigène, Rainizanaka, avec trente-deux hommes, seize porteurs de bagages et seize porteurs de filanzana. Comme on voit, j'avais renoncé aux bêtes de somme, qui ne pouvaient pas nous être d'un grand service, et j'avais conservé comme moyen de locomotion, rapide et commode, le filanzana, cette chaise à porteurs malgache, qui restera, quoi qu'on en dise, l'unique véhicule de la grande île, tant qu'une nation européenne n'y aura pas fait construire des voies de communication.



TYPE TANALA [1].

Notre personnel était complet et c'était là le plus important; je le payais fort cher, il est vrai, un *kirobo* par jour et par homme (25 sous de notre monnaie). Ce salaire, relativement très élevé pour Madagascar, était néanmoins acceptable, vu les circonstances et les pays difficiles que nous allions traverser, et surtout les termes de notre *fanekena* (marché, convention), car il était expressément stipulé, avec nos porteurs, que leurs salaires leur seraient payés en argent coupé à Fianarantsoa, si Maistre et moi n'étions pas morts, tués en cours de voyage.

Pour le matériel, le problème était moins difficile à résoudre. Nous étions d'ailleurs équipés depuis longtemps pour de telles expéditions, et d'un autre côté le nombre de nos porteurs de bagages nous interdisait absolument toutes provisions superflues. Nous n'avions donc que le strict nécessaire, mais en quantité suffisante. Nous n'avions en somme trouvé dans les préparatifs de notre voyage du sud qu'une seule difficulté, mais elle était aussi grande qu'imprévue. En effet, dans les provinces méridionales que nous nous proposions d'explorer, l'argent ne passait plus sous aucune forme. Tandis que toutes les autres tribus de Madagascar que nous avions rencontrées jusqu'à ce jour admettaient au moins la pièce de 5 francs, entière ou fractionnée en petits morceaux, les tribus méridionales, qui vivent

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à Madagascar dans un isolement presque complet, ne connaissent aucun métal précieux, exigent pour leur transaction des perles, de la verroterie, en un mot des marchandises d'échange. Nous étions fort embarrassés, d'abord parce que nous n'avions aucune idée des objets qu'il nous fallait emporter, et ensuite à cause du poids fort lourd que cela nous obligeait à traîner avec nous. Dans cette circonstance, Rainizanaka nous fut d'un grand secours, et nous n'avons eu qu'à nous louer dans la suite de ses indications. Dans les tribus du sud de Madagascar, comme autrefois dans tout l'ouest, abstraction faite des étoffes de cotonnade et d'indienne qui même maintenant ont cours un peu partout, la marchandise d'échange la plus appréciée est sans contredit la perle de verroterie. Nous en faisons donc une certaine provision sur le marché d'Ambalavao, village connu pour cela dans tout le Sud Betsileo et réputé pour ses *ody* ou talismans. Je ne veux pas donner ici une nomenclature détaillée et une description minutieuse des différentes perles dont nous faisons provision pour le sud; les modes changent, et avec une perle dans le goût du jour on obtiendra une mesure de riz chez des Bara, alors qu'avec deux perles démodées on n'en aurait pas une poignée. Qu'il me suffise de dire que ces perles de verroterie, de fabrication allemande, sont très répandues dans tout le sud de Madagascar. Elles se divisent en deux types principaux. Les unes sont de petites perles sphériques blanches, bleues, rouges, noires, toujours opaques. Les petites perles bleues, qui ont environ 5 millimètres de diamètre, s'obtiennent aisément chez les marchands du Betsileo à raison de 18 sous le 100, et, avec quatre d'entre elles on achète une poule dans toutes les tribus du sud. L'autre type de perles est de forme cylindrique : elles sont beaucoup plus grosses que les perles sphériques; les cylindres sont tantôt à facette plane, tantôt tordus sur leur grand axe. Avec une perle cylindrique à facettes de 10 centimètres de long sur 2 d'épaisseur, de couleur rougeâtre, que je peux me procurer à Ambalavao pour 2 fr. 50, j'achèterais chez les Bara et chez les Antaisaka un bœuf de fort belle taille. Mais, je le répète, telle perle qui représente une valeur réelle à un moment donné chez certaines tribus du sud, peut la perdre complètement quelques mois plus tard. Donc, pour l'achat des perles de verroterie, on ne saurait trop s'entourer de renseignements minutieux, exacts et récents. En plus de nos perles de verroterie et toujours sur les conseils de notre commandeur Rainizanaka, nous augmentons notre pacotille d'échange de petits miroirs ronds, d'aiguilles, de couteaux, de pinces à effiler, de quelques coupons d'étoffe. J'ai même au fond d'une malle deux petites boîtes à musique qui viennent de France, et qui, chez ces peuplades sauvages, atteindront, je n'en doute pas, une grande valeur.

Maintenant tous nos préparatifs sont terminés. Nous présentons nos adieux à M. le docteur Besson, et, munis des souhaits de réussite des deux ou trois Européens qui habitent Fianarantsoa, nous quittons la capitale des Betsileo le samedi 24 mai 1890.

Docteur CATAT.

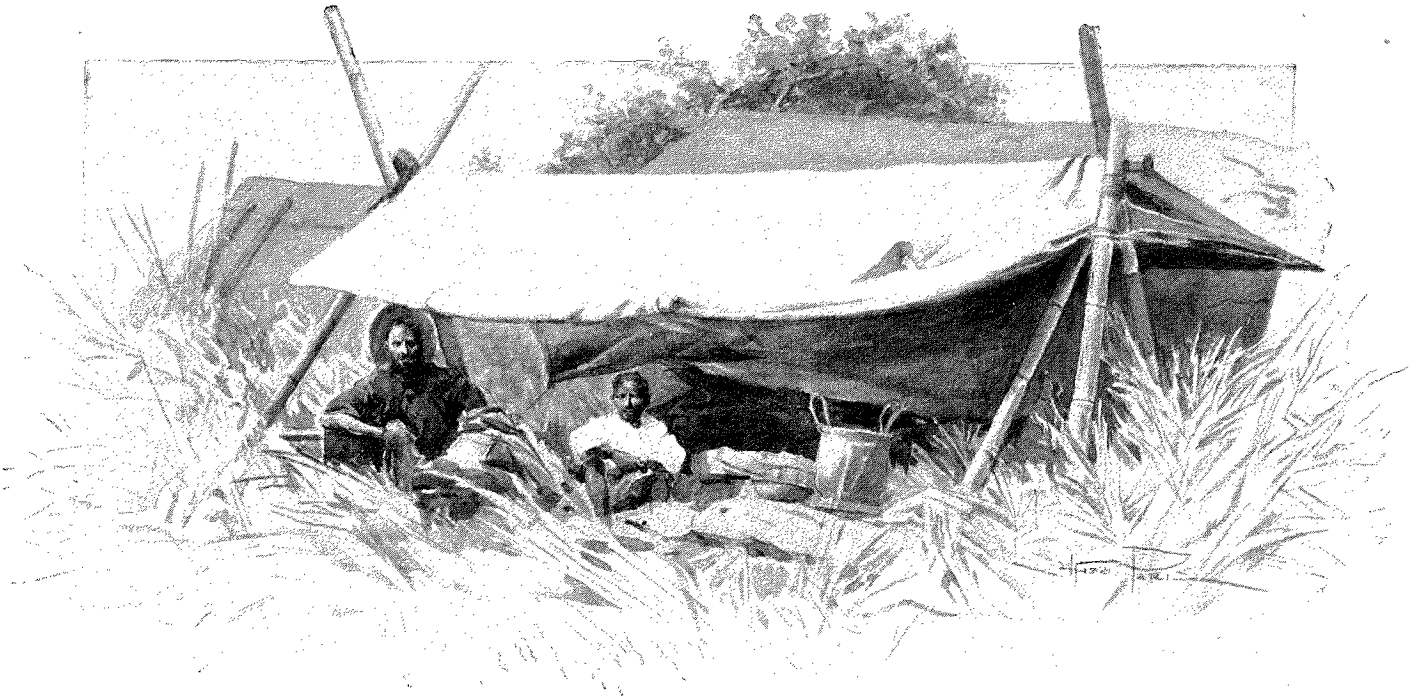
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)

IFANDANA [1] (PAGE 347).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NOTRE MAISON DANS L'HOROMBE [1] (PAGE 366).

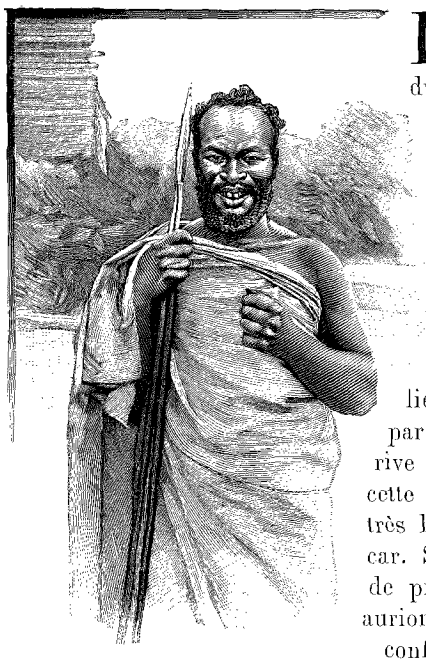
VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT [3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

XX

Difficultés pour se mettre en route. — Départ de Fianarantsoa. — Arrivée à Ambohimandroso. — *Kabary* des Borizana. — Dans la plaine du Mananantanana. — Les monts dénudés du Betsileo. — Champs de sorgho. — Massifs de l'Andraingitra et chaîne des Lohatrafo. — Les termites à Madagascar. — Village d'Ankaramena. — Anciens types betsileo. — Vallée du Tsimandao. — Les sauterelles à Madagascar. — Leur préparation culinaire. — Sur le territoire Bara. — Dans la brousse. — Le plateau des Lamboany. — Les *mpanjaka* bara. — Le roi de Zazafotsy devient notre ami. — Au village d'Ambararata.



LE FRÈRE DU ROI D'AMBARARATA [4] (PAGE 360).

DANS presque tous les pays du monde, lorsqu'on commence un grand voyage avec un personnel nombreux, il est rare que dès la première heure tout le monde soit prêt en temps et lieu. Nous voyons par ce qui nous arrive aujourd'hui que cette règle s'applique très bien à Madagascar. S'il était besoin de preuves, nous en aurions ce matin une confirmation éclatante.

Dès les premières heures du jour, quelques zélés sont venus faire acte de présence, mais le gros de la troupe ne vient qu'à 10 heures du matin. Selon une habitude bien malgache, les hommes aident à empaqueter notre matériel. On lie les charges, que je distribue avec le plus d'impartialité possible. Puis, chacun soupèse son paquet, vérifie les cordelettes, trouve, bien entendu, les poids exagérés, se décide enfin à poser le bambouchage sur ses épaules, et alors... on ne part pas. Oh! je suis bien habitué à cette façon d'agir des porteurs; il faut en passer par là. Beaucoup d'entre eux me demandent à aller faire leurs adieux à leurs familles ou à prendre dans leur case quelques objets indispensables qu'ils ont oubliés. Voilà huit jours qu'ils sont prévenus que nous partirions ce matin, et leurs dispositions ne sont pas prises. Point n'est besoin de raisonner avec ces nègres. Je sais qu'ils poursuivent un but : ils veulent obtenir quelque avance sur leur salaire du voyage. Si cette avance était forte, il est bien entendu que je ne les reverrais plus, et, n'ayant pas la force pour moi, il me faut employer la ruse. Je leur donne donc quelque argent, et surtout je me pro-

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Berg.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVII, p.* 337, 353, 369 *et* 385; *t. LXVIII, p.* 337.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pose d'aller très lentement au début de mon voyage dans le Betsileo méridional, contrée relativement très sûre. Je ne m'engagerai sur le territoire Bara que lorsque je devrai à chacun de mes porteurs une somme assez importante. Comme je connais les Malgaches, dès ce moment ils me suivront partout, j'en ai la quasi-certitude; il ne s'agit maintenant que de les amuser jusqu'à Ihosy, le dernier poste antimerina dans le Sud Betsileo.

Après les *kabary* d'usage, et de nouvelles répartitions des charges, nous partons enfin pour le sud à 1 heure de l'après-midi.

Nous suivons la route que nous avons prise il y a quelques jours pour aller à Ifandana. Vers 5 heures nous faisons halte au village d'Ambalafeta.

Le dimanche 25 mai, nous marchons trois heures pour nous rendre à Ambohimandroso.

C'est un important village, construit, comme c'est la règle, sur un mamelon assez élevé qui domine la plaine de Mananantanana. On compte à Ambohimandroso environ 150 cases; c'est donc une agglomération assez importante, la dernière du reste que nous allons trouver sur notre route jusqu'à Ihosy. Nous ne verrons plus que de pauvres villages betsileo, dont les habitants ont conservé plus qu'ailleurs les mœurs et les coutumes de leurs pères.

Le jour suivant, nous restons encore à Ambohimandroso; nos hommes ont de nouveau des adieux à faire à certains de leurs compatriotes, et, sur les observations des porteurs de bagages — ils réclament toujours, c'est la règle, — il me faut prendre des porteurs supplémentaires pour diminuer les charges, qui sont déjà bien légères. Heureusement je trouve à Ambohimandroso, le pays de Rainizanaka, des hommes de bonne volonté; ils s'engagent au même prix que les autres, et je dois augmenter les charges de plusieurs ballots de sel. Ce jour perdu à Ambohimandroso favorise mes projets, je laisse donc faire mes porteurs, et, faisant appel à une patience rare, je partirai quand ils voudront.

Le 27 mai, de très bonne heure, nous sommes heureusement surpris de trouver tous nos hommes réunis à la porte de la case que le R. P. Fabre, chargé de la mission catholique d'Ambohimandroso, avait mise fort gracieusement à notre disposition. Nos porteurs, qui viennent prendre leurs charges, ont presque tous acheté des zagaies pour se défendre contre les nombreux fahavalos qui, disent-ils, infestent le pays. Nous augurons bien de ces achats, qui valent certainement mieux que les bouteilles de rhum dont se sont munis certains hommes. Nous partons à 8 heures et demie, après avoir recommandé à nos hommes de rester groupés et de ne pas s'éloigner trop de nos filanzana. Nous prenons notre ordre de marche habituel, ordre que nous ne quitterons plus durant toute cette campagne du sud. En tête, Douai et Mitra, les deux hommes en lesquels nous avons le plus de confiance et qui seront chargés éventuellement de surveiller les guides; puis derrière eux, à la file indienne, tous nos porteurs de bagages. Maistre et moi formons l'arrière-garde et veillons à ce qu'aucun homme ne reste en arrière de la troupe.

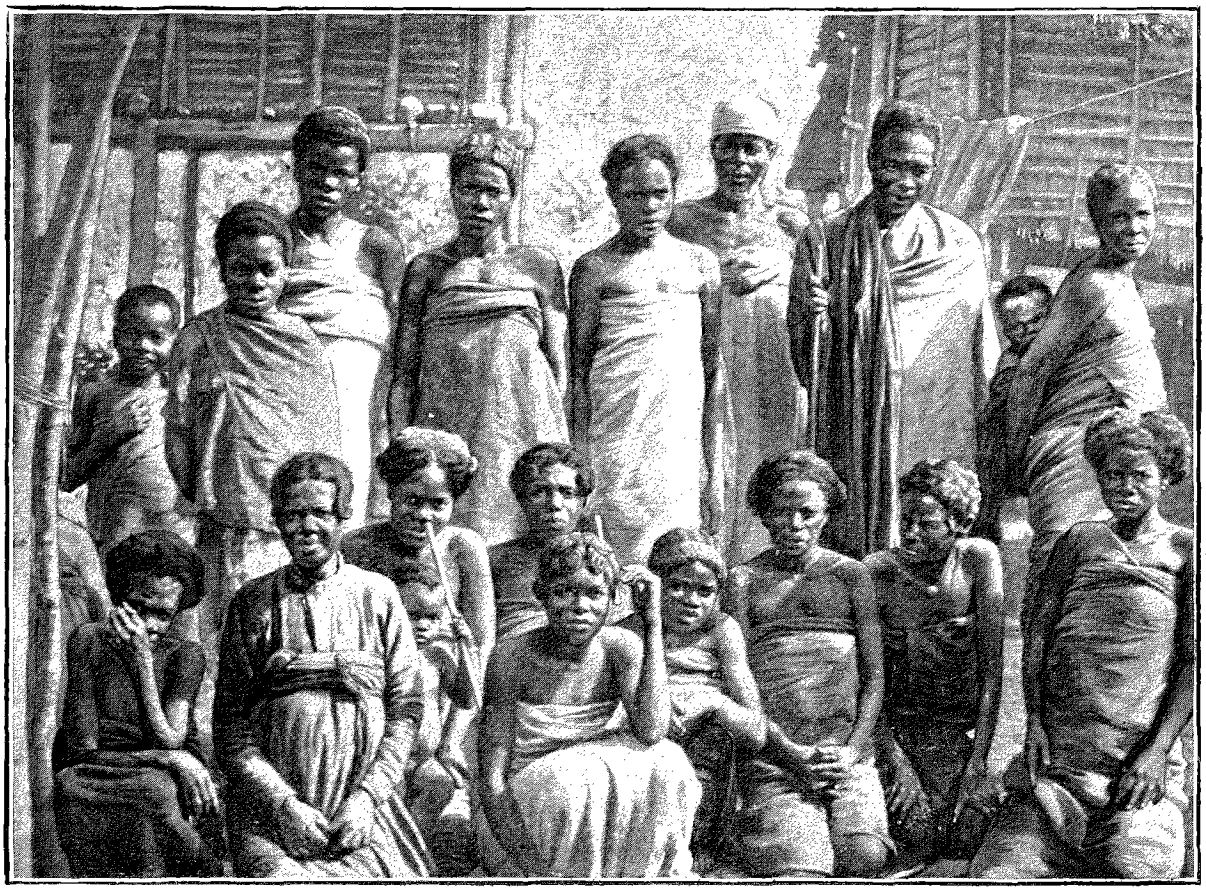
A notre sortie d'Ambohimandroso, de nombreux indigènes nous accompagnent jusqu'aux dernières maisons de la ville; ce sont, pour la plupart, des femmes qui viennent dire adieu à nos porteurs, leurs maris. Il est étonnant de remarquer à Madagascar combien les porteurs de filanzana ou de bagages ont de femmes; ces épouses, légitimes ou non, se trouvent dans chaque village que les borizana traversent d'habitude. Rainizanaka m'explique que pour eux c'est fort utile. Tandis qu'ils font leur rude métier, ils sont assurés de trouver, dans n'importe quel village où les amèneront les hasards de leurs courses aventureuses, bon gîte, bon souper, et autres choses encore. C'est évidemment très pratique. Il est à remarquer que tous les porteurs, en général, qui se trouvent dans le sud comme dans toutes les provinces autres que l'Imerina, comprennent une notable proportion d'hommes libres. Dans l'Imerina, au contraire, presque tous les porteurs sont des esclaves. C'est là aussi, dans l'Ankova, que d'une manière absolue la proportion des esclaves est la plus forte; faible ailleurs, elle devient presque nulle dans les territoires insoumis.

En quittant Ambohimandroso, nous entrons dans la grande plaine de Mananantanana. Cette plaine est en grande partie inculte, couverte de hautes herbes, *vero* (*Andropogon hirtus*), *horona* (*Aristida adscensionis*). On remarque cependant autour des *vala* disséminés çà et là quelques champs d'ambrevades, des rizières, des plantations de canne à sucre, de manioc et de patates. Les arbres sont très rares. Ce sont les mêmes variétés que j'ai signalées aux environs de Fianarantsoa.

La plaine est entourée de montagnes élevées. Au sud, c'est le pic d'Adraintonga, terminé par un cône de granit; au nord et au nord-ouest l'Isomahy, l'énorme massif de l'Ivohibe, le sommet pointu du Vohitafia, surmonté d'un tombeau, l'Ansahaviro; enfin, loin dans l'ouest, les grandes roches arides des Manampy découpent sur le ciel leurs formes bizarres.

Nous avons vu dans nos voyages précédents, et principalement dans l'Imerina et dans le nord du plateau Central, de nombreuses montagnes ou collines élevées. Ces hauts sommets du nord se présentent toujours sous la même forme invariable. Ils sont constitués par de puissantes assises rocheuses recouvertes d'une épaisse couche rougeâtre; le plus souvent un maigre gazon revêt leurs flancs aux pentes douces. Très rarement des émergences rocheuses apparaissent au sommet, quelques blocs de roches primitives sont accrochés à leurs flancs. Nulle part on ne voit d'arêtes vives; l'argile, résultat de la décomposition pendant de longs siècles des roches sous-jacentes, a comblé toutes les anfractuosités. De loin en loin, l'œil ne découvre sur ces croupes arrondies que de petits ravins creusés dans l'argile par les eaux sauvages. En somme, dans les provinces du nord, dans les plaines comme sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BETSILEO D'ANKARAMENA [1] (PAGE 358).

sommets, l'argile rougeâtre recouvre la roche fondamentale. Dans le sud au contraire on observe le plus souvent une disposition toute différente. Là en effet, tandis que les plaines et les vallées offrent comme ailleurs un sol argileux, les sommets, les montagnes comme les collines, les mamelons comme les monticules, sont d'énormes masses rocheuses. Comme nous l'avons vu à Ifandana, comme nous le voyons aux Manampy, comme nous le verrons plus tard sur notre route du sud jusqu'aux monts Beampingaratra qui enserrent la vallée d'Ambolo, tous les hauts sommets sont des roches, le plus souvent massives, déchirées, bizarrement contournées; les arêtes sont vives, les parois abruptes, les anfractuosités fréquentes. Cette différence entre les sommets du nord et les sommets du sud est vraiment frappante à Madagascar.

Au milieu de la plaine du Mananantanana nous traversons un petit ruisseau près de son confluent avec cette rivière; puis c'est un marais qui disparaît sous une végétation épaisse de *bararata* et de *herana*. Nous y faisons une chasse fructueuse de *vorompotsy* (*Ardea bubulcus*) et de *takatra*. Nous croisons de nombreux indigènes, qui nous souhaitent en passant un heureux voyage. Ces hommes portent des paquets suivant un système que je n'avais pas encore vu employer jusqu'à ce jour à Madagascar. Ils ont en effet sur le dos un grand panier, sorte de hotte, maintenu sur les épaules par des lanières de cuir.

La plaine devient plus étroite, resserrée qu'elle est dans l'ouest par les premiers contreforts de l'Andraingitra et les assises inférieures des Manampy.

Sur ces derniers contreforts se trouve construit le petit village de Manambolo, où nous nous arrêtons pour déjeuner. Ce petit hameau de 25 cases environ est entouré d'une épaisse haie de cactus. A côté des cases, qui sont encore en terre, on remarque plusieurs greniers à riz; ce sont de petites constructions cylindriques faites en bois et en torchis et recouvertes d'un toit de chaume. Lorsque nous reprenons notre route après avoir quitté le village de Manambolo, nous traversons à gué une petite rivière du même nom. En cet endroit, le Manambolo mesure 10 mètres de large sur 40 centimètres de profondeur moyenne. Ce cours d'eau se dirige vers le nord, et à peu de distance d'ici il va se jeter dans le Mananantanana.

A l'ouest du Manambolo, le sentier que nous suivons quitte la plaine du Mananantanana et commence à gravir les premiers contreforts des Manampy et du Vatotsitondroina; la direction générale de ces collines rocheuses est nord et sud. Jusqu'à présent le chemin a été assez bon dans cette plaine qui environne Ambohimandroso, mais maintenant il devient mauvais, il nous faut

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contourner les émergences rocheuses qui percent l'argile en maints endroits, et nous faufiler entre des blocs énormes de gneiss et de granit, qui le plus souvent ne laissent entre eux que d'étroits passages. Nous arrivons enfin au sommet du Vatotsitondroina, à 1150 mètres d'altitude. De l'autre côté de ce point culminant où nous nous sommes arrêtés quelques instants pour nos observations, s'étend un plateau légèrement ondulé couvert de cultures d'ambrevades. Il s'y trouve aussi des champs d'*ampembe* (*Holcus sorgho*), graminées que je n'avais pas encore vues jusqu'à ce jour à Madagascar.

Le sorgho, presque inconnu sur le plateau Central et dans l'est de la grande île, est au contraire assez commun dans le sud et dans les territoires sakalava.

Tandis que de l'endroit où nous sommes, la vue peut s'étendre très loin vers l'ouest, où nous reconnaissons sans peine la zone des brousses, vers le nord et vers l'est l'horizon, beaucoup moins vaste, est fermé par les hauts sommets du Sud Betsileo; vers le midi ce sont de hautes montagnes où scintillent des blocs de quartz; ces montagnes, très hautes et très déchiquetées, barrières naturelles entre les Bara et les Betsileo et soutenant le plateau Central vers le sud, forment le massif de l'Andraingitra et la chaîne des Lohatrafo.

A 4 heures et demie nous faisons halte à Andranovoronloha. C'est un misérable village, qui compte 18 maisons plus malpropres les unes que les autres. L'enceinte de cactus qui environne le village sert aussi de parc à bœufs, et le troupeau, qui vient de revenir du pâturage, a envahi le village. Ces animaux nous bloquent dans la case que nous avons choisie, et comme ils sont d'humeur belliqueuse, nous ne pouvons pas en sortir.

Nous passons donc dans ce pauvre endroit la journée du 28 mai en tête-à-tête avec nos bœufs. Vers le milieu du jour nous tentons une sortie vigoureuse, couronnée de succès d'ailleurs, pour aller gravir le mont Ifaha, qui se trouve non loin d'ici et dont le sommet sera pour nous une bonne station topographique. Aux alentours du village l'immense majorité des terres est inculte. Les Betsileo mettent le feu dans les herbes à cette époque de l'année, afin qu'à la prochaine saison des pluies elles repoussent plus tendres et plus vivaces pour servir à la nourriture de leurs troupeaux de bœufs. Le mont Ifaha, qui a environ 1 810 mètres d'altitude, est isolé au milieu de ce plateau. Son sommet est formé de deux immenses rochers à pic de tous les côtés, et nous sommes obligés de rester à leur pied pour prendre nos observations.

Le jeudi 29 mai, nous quittons dès l'aube Andranovoronloha, et peu d'instants après nous traversons le village de Targay. Dans la contrée où nous sommes, qui appartient encore à la zone dénudée, mais qui est très voisine de la zone des brousses, apparaissent devant nous de nombreux nids de termites. Le termite à Madagascar, *vitsykazo*, est absolument confiné dans la zone des brousses ou sur les parties des autres territoires qui touchent de très près cette zone; c'est dire que notamment il est très commun sur tous les territoires sakalava. Maintenant que nous sortons à peine du Betsileo, nous en trouvons déjà vers le sud. A Madagascar les termites se construisent des nids coniques, répandus en grand nombre dans toutes ces campagnes argileuses. Ces cônes atteignent en moyenne 60 centimètres de hauteur sur 50 de diamètre inférieur.

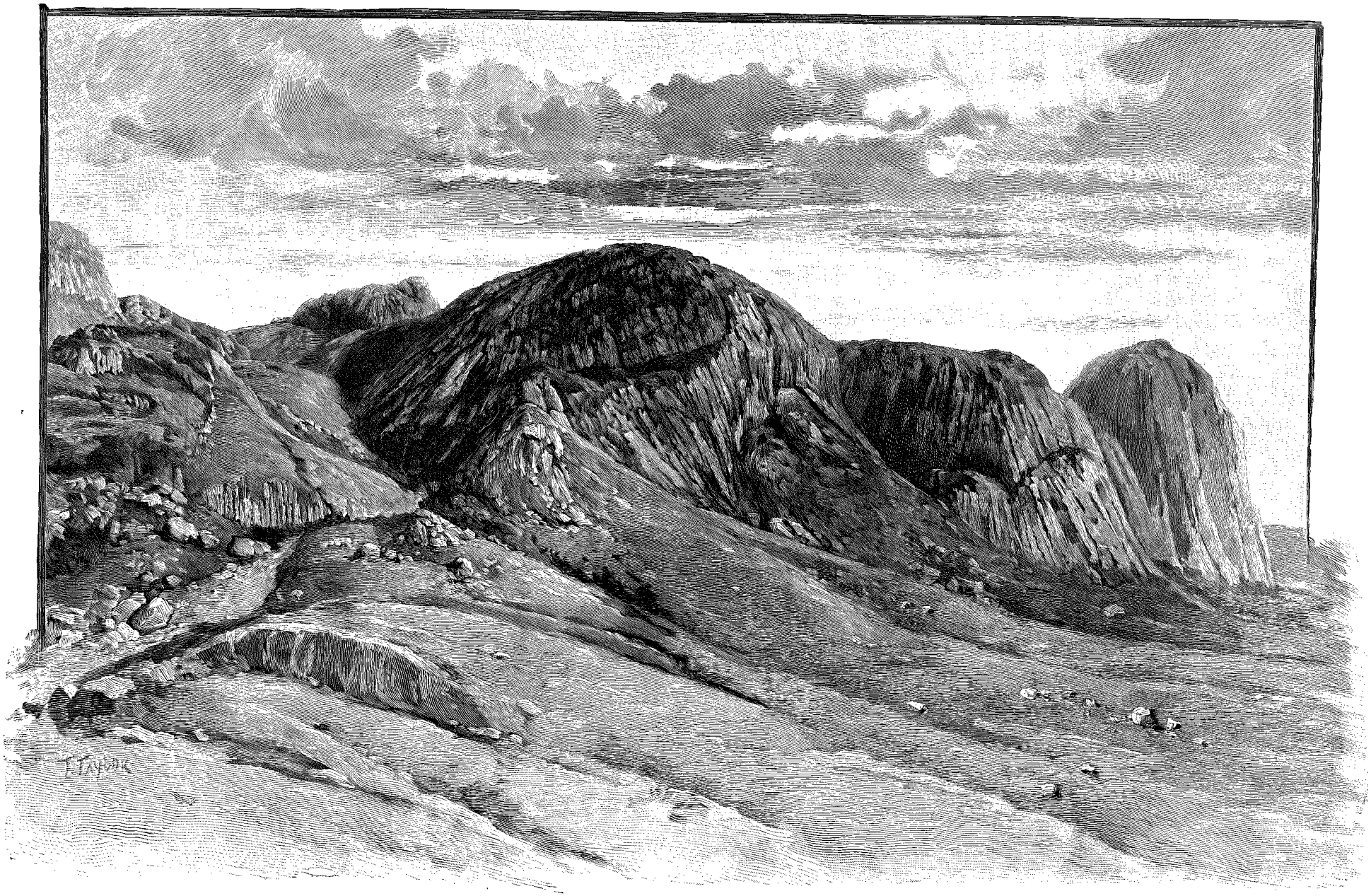
Dans toutes les contrées où se trouve le termite existent en plus ou moins grand nombre des compagnies de pintades sauvages, *akanga* (*Numida mitrata*). Nous passons ensuite près d'une montagne, c'est le Vintalala. Dans cette partie de la route, la roche est à nu, plus loin l'argile rouge réapparaît, couverte comme toujours de grandes herbes de *vero* et de *horona*. Çà et là commencent à sortir des herbes de petits buissons, plus loin encore ce sont des arbres. Avant la fin du jour nous entrerons dans la zone des brousses. Ces arbres isolés et qui commencent à couvrir la plaine sont surtout des *sakoa*, arbre de Cythère ou Evi (*Spondias Cytherœa*) et des *nonoka* (*Ficus melleri*). Il y a aussi beaucoup d'euphorbes à fleurs jaunes, de *songosongo* (*Euphorbia splendida*), comme disent les indigènes.

Ici nous arrivons à un col, et à partir de ce point nous allons descendre brusquement jusqu'au village d'Ankaramena. Au sommet du col, à 1 310 mètres d'altitude, nous avons une très belle vue vers l'ouest sur la vallée du Tsimandao et sur la plaine d'Ankaramena. Le pays change d'aspect, la plaine est sillonnée de nombreux ruisseaux dont les bords sont couverts d'une belle végétation formant des lignes de verdure qui vont se perdre loin dans l'ouest. On remarque surtout beaucoup de petits arbustes qui ont des feuilles comme nos pins d'Europe; ce sont des espèces de *hosana* (*Xerophyta pectinata* et *Xerophyta sessiliflora*).

De ce col, le Tsimandao semble venir du nord, puis, à partir du village d'Ankaramena, il se dirige vers l'ouest et passe près d'un autre village betsileo, Mafaitra; ensuite il prend une direction générale nord-ouest. Nous sommes descendus dans la vallée d'Ankaramena, à 810 mètres d'altitude. Le sol est d'argile rouge couverte partout de hautes herbes; les arbres isolés sont en grand nombre. De distance en distance on aperçoit, semblables à de petites huttes, d'énormes nids de termites. Ces nids sont quelquefois si rapprochés que l'on croirait se trouver en présence d'un village en miniature.

A midi nous passons à Vohibola. Une pierre levée est à l'entrée de ce village; non loin de là, à l'ombre d'un arbre au feuillage épais, un groupe de femmes travaillant à piler du riz. Nous passons sans nous arrêter. A l'ouest du village nous traversons à gué le Tsimandao. Cette rivière, large d'une vingtaine de mètres, n'a pas à cette époque de l'année plus de 30 centimètres de profondeur; elle coule sur un lit de sable blanc auquel des paillettes de mica donnent çà et là des reflets métalliques. Puis nous arrivons au village d'Ankaramena, où nous nous arrêtons vingt-quatre heures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MONTAGNES ROCHEUSES DU SUD BETSILEO. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ankaramena est la seule agglomération importante que nous ayons rencontrée depuis notre départ d'Ambohimandroso. Il compte environ 60 cases, construites presque toutes sur le même modèle. Sur une charpente en bois sont appliquées des cloisons de bararata tressé ou des claies de vero. Ankaramena, comme presque tous les villages betsileo, est enfermé dans une enceinte de cactus de plus de 50 mètres d'épaisseur, absolument impénétrable par conséquent; on accède au village par un couloir sinueux ménagé dans l'enceinte et coupé par quatre portes que l'on ferme chaque soir. Ces mesures de précautions, générales à Madagascar, se retrouvent plus ou moins partout; elles ne manquent totalement que dans les villages antimerina construits récemment. Par contre, le village d'Ankaramena est bâti dans la plaine; cette disposition, contraire à celle que nous avons vue partout sur le plateau Central, chez les Betsileo comme chez les Antimerina, se rencontre dans tous les territoires insoumis. Ankaramena est encore divisé en quatre villages distincts par des haies intérieures de cactus. Les bœufs, qui sont ici très nombreux, ont une enceinte réservée; ils constituent d'ailleurs la principale richesse des indigènes, et dans ces contrées se vendent plus cher que dans le nord (6 piastres environ, 30 francs). Il y a dans le village beaucoup de poules et quelques moutons, mais pas de porcs. On voit que les Antimerina n'ont pas encore pénétré dans ces régions. A côté de presque toutes les cases du village, dans une enceinte particulière faite de bararata ou de grands roseaux, se trouvent des greniers à riz, élevés de 2 mètres environ au-dessus du sol et semblables à ceux des Betsimisaraka. Les habitants d'Ankaramena sont encore des Betsileo, mais, très éloignés du centre de la province, ils ont gardé presque intactes les coutumes de leurs pères. C'est ainsi que, contrairement à ce que nous avons vu à Fianarantsoa, les hommes portent les cheveux tressés et savamment disposés, comme les femmes. C'est la vieille coutume malgache.

Le samedi 31 mai, nous continuons notre route dans la vallée du Tsimandao, large de plus d'un kilomètre à la hauteur d'Ankaramena, mais qui se rétrécit à mesure que l'on s'avance vers l'ouest. Comme végétation, le pays présente le même aspect que celui traversé le 29 mai à partir du col de Vintanala. Ce sont toujours de grandes herbes et des sakoa, sur lesquels voltigent d'innombrables petites perruches vertes. Une fois de plus, l'aspect de ce pays desséché et cependant couvert d'arbres vient me prouver encore, s'il en était besoin, que le déboisement complet du plateau Central, de toutes ces contrées si riches en eaux vives et relativement des plus fertiles de Madagascar, n'est pas un fait naturel. A 9 heures nous traversons un petit ruisseau qui se jette dans le Tsimandao, dont nous côtoyons presque les rives. Le sol est couvert de petits cailloux de quartz aux arêtes vives et tranchantes, mais tous nos porteurs ont des *kapa*, sandales indigènes, qui préservent leurs pieds des coupures dangereuses. Un immense vol de sauterelles qui remonte vers le nord vient nous envelopper; il mesure trois ou quatre mètres de hauteur, et s'étend sur une largeur de plusieurs kilomètres. Nous voyons le long de la route quelques indigènes qui s'occupent à défendre leurs rizières contre ces terribles adversaires. Leurs efforts ne sont pas toujours couronnés de succès. Malgré les cris qu'ils poussent et les branches d'arbres qu'ils agitent, les foyers qu'ils entretiennent et qui répandent dans l'air des nuages d'une fumée âcre et épaisse, les criquets dévastateurs, poussés par la masse des autres insectes qui volent derrière eux, ne peuvent se détourner. Les indigènes se vengent en mettant dans des sacs de roseaux les nombreux cadavres étendus sur le sol. Presque tous les Malgaches mangent les sauterelles sans répugnance. Cuites à l'eau et frites, elles forment même un mets très apprécié.

Nous arrivons au village de Mafaitra et les sauterelles passent encore au-dessus de nos têtes. Nous sommes ici à la limite de la province des Betsileo : Mafaitra est en effet le dernier village de notre route qui soit habité par des indigènes de cette tribu; plus petit qu'Ankaramena, il ne compte qu'une quarantaine de cases, mais il est absolument analogue au village que nous avons quitté ce matin. Même situation dans la plaine, enceinte de cactus identique; nous y retrouvons le couloir sinueux, les quatre portes, et dans l'enceinte les greniers à riz, et le parc à bœufs. A notre arrivée, toute la population, hommes, femmes et enfants, se bourre de sauterelles que l'on vient de prendre. Ces indigènes doivent avoir des estomacs fort robustes pour digérer cette quantité d'acridiens.

Les *valala*, sauterelles, sont mises dans une grande marmite avec une très petite quantité d'eau. Après avoir fermé hermétiquement le vaisseau de terre, on le place sur le feu, et les insectes sont longuement cuits à l'étuvée. On étend ensuite les sauterelles sur une natte que l'on expose au soleil. Ainsi préparées et séchées, elles peuvent se conserver très longtemps. Pour les manger, on les fait griller ou frire. J'ai voulu essayer de goûter à ce mets indigène, et malgré une répugnance que tout Européen éprouverait, je crois, j'ai goûté à deux ou trois valala ainsi préparés. La vérité m'oblige à dire que ces insectes, débarrassés, selon la coutume, de leurs pattes et de leurs ailes, ne sont pas trop mauvais; il y a même dans cet aliment un arrière-goût de noisette pas trop désagréable; mais, je le confesse, je me suis vite arrêté dans cette dégustation, aimant mieux donner à Rainizanaka la pleine assiette qu'il m'avait apportée.

Nous passons le reste de la journée à recueillir quelques provisions, toutes différentes, je m'empresse de le dire. Pendant deux ou trois journées de marche environ nous ne rencontrerons pas de village, et par suite nous ne pourrons pas nous ravitailler.

Sur ce plateau des Lamboany, plus un arbre, plus un arbuste. Par contre, les émergences rocheuses sont très fréquentes; chose rare à Madagascar, le terrain

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est caillouteux, ses pierres sont pour la plupart des quartzites aux angles vifs. Cependant la contrée était peuplée autrefois, nous y voyons des restes d'un ancien village, Ambalamaty. Dans l'après-midi nous nous arrêtons pour camper sur les bords d'un ruisseau, l'Akazomsidika, affluent du Menarahaka.

Dimanche, 2 juin. — Cette nuit a été fraîche et humide, et quelque temps avant le lever du soleil nous avons dû tous nous réunir autour des feux que nos porteurs n'avaient cessé d'entretenir pendant la nuit entière. Trois heures après notre départ des bords de l'Akazomsidika nous passons au village de Zazafotsy.

Il est construit en plaine comme les agglomérations précédentes. Les cases sont également faites au moyen de claies de bararata appliquées sur une charpente en bois. Ici nous sommes chez les Bara. Zazafotsy, qui compte cinq ou six cases environ, possède dix à douze habitants; l'un d'entre eux, qui se trouve près de la porte lors de notre passage, nous invite à entrer voir le roi.

COIFFURE BETSILEO D'ANKARAMENA [1].

Le roi de Zazafotsy est un solide gaillard d'une quarantaine d'années. En dehors de son fusil un peu plus orné, aucun insigne ne le distingue de ses sujets. Son lamba est aussi crasseux, son odeur *sui generis* aussi désagréable. Il nous reçoit dans sa case et nous offre une corbeille de riz. Nous le remercions et nous lui offrons en retour quelques petits cadeaux, qui semblent lui faire grand plaisir. Quoique ce roi ne me paraisse pas jouir d'une grande notoriété parmi ses compatriotes, puisqu'il n'a que neuf sujets, je ne laisse pas passer l'occasion de lui dire que nous voulons aller jusqu'au territoire Antandroy, bien loin dans le sud. Il est d'abord quelque peu défiant, mais de nouveaux présents viennent vite le rassurer; il se montre surtout plein de confiance à notre égard lorsque nous lui avons affirmé, très chaleureusement du reste, que nous n'avons aucun rapport avec les Antimerina; nous venons de leur pays c'est vrai, mais ce n'est nullement pour eux que nous voyageons à Madagascar. Notre petit discours le touche profondément, il nous assure que dès que nous aurons dépassé Ihosy et que nous entrerons dans les territoires complètement insoumis, nous trouverons partout bon accueil; des émissaires qu'il va envoyer tout de suite vont aller dire dans le sud — à Madagascar les nouvelles se répandent vite — qu'on ait à nous laisser librement passer, du moment que nous semblons être de braves gens, étrangers soucieux de respecter les coutumes du pays, et surtout n'ayant rien de commun avec les Antimerina. Sur cette bonne promesse nous nous quittons bons amis avec le roi de Zazafotsy.

Je dois dire que le chef obscur de ce pauvre village bara n'a pas oublié sa promesse : nous avons toujours, comme je l'ai vu depuis, été précédés dans le sud d'une bonne réputation. Grâce à cela, nous n'avons jamais été attaqués par les indigènes, et, sauf les petits kabary sans importance que nous ont valus plusieurs fois certaines maladresses de nos porteurs, nous avons marché dans le sud presque avec la même facilité que dans l'Imerina. Et pourtant ces tribus sont jalouses du droit de passage; un étranger n'est pas toujours en sûreté au milieu d'elles; elles sont très superstitieuses; les indigènes sont rapaces et cruels : nous en avons eu bien souvent la preuve par les ennuis fréquents que nous avons rencontrés dans beaucoup de villages bara, manambia, antanosy et antaisaka, mais qui se sont toujours résolus au mieux de nos intérêts, bien que nous nous soyons trouvés parfois dans des positions fort délicates. Aussi puis-je affirmer, sans crainte d'être démenti par l'expérience, que tout voyageur qui ne disposerait pas d'une véritable force armée et qui voudrait traverser ce sud de Madagascar avec la protection des Antimerina, courrait les plus grands dangers. Il est juste d'ajouter que notre réputation enlevait toute gêne et toute défiance aux indigènes, sujets des rois que nous interrogions. Personne ne songeait à dissimuler devant nous, et chacun disait le plus grand mal des Antimerina. Pour rester dans notre rôle, il nous fallait, bien entendu, acquiescer le plus souvent, mais, cela n'étant pas en contradiction avec nos propres pensées, nous n'en étions que plus sincères.

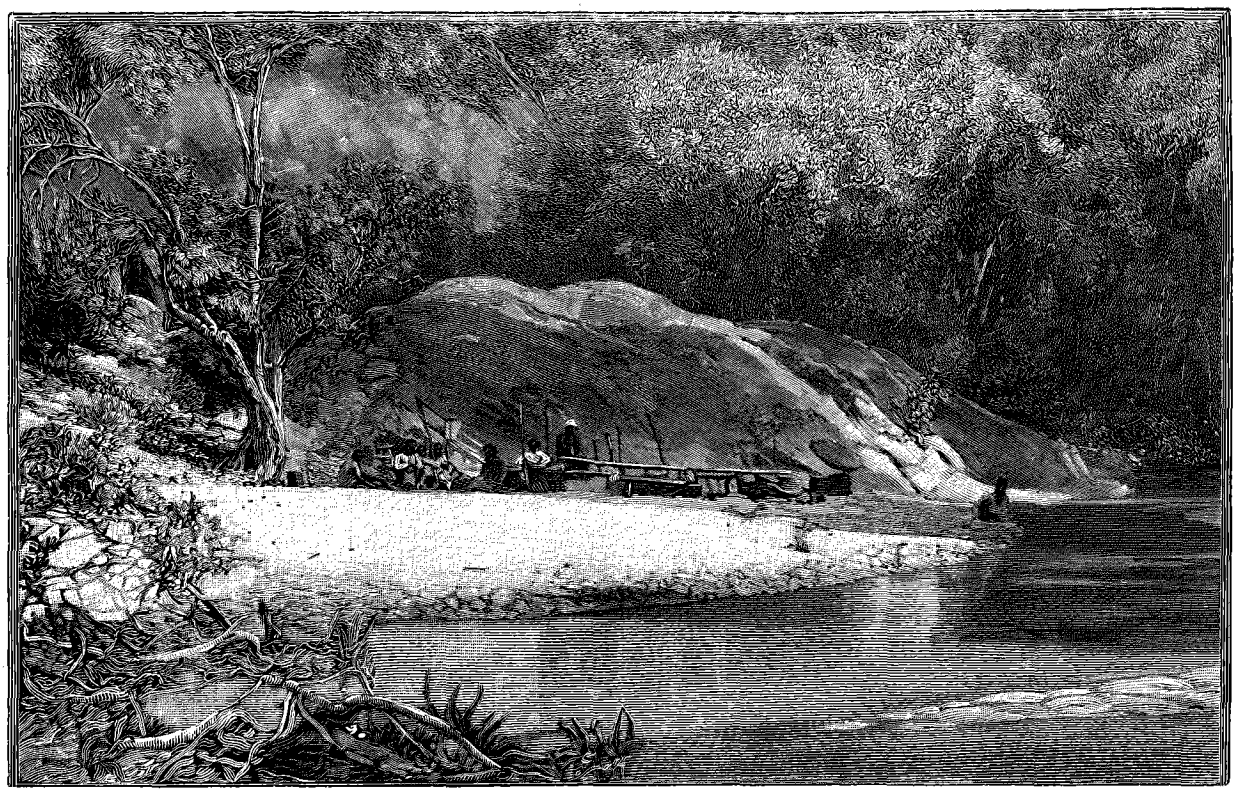
Zazafotsy est le premier village bara que nous rencontrons sur notre route. Comme nous devons encore parcourir pendant une ou deux semaines le territoire de cette tribu, je ne prends ici que quelques notes, que je me propose de compléter dans la suite. En sortant de ce village, qui ne peut d'ailleurs nous offrir aucune ressource, et où il est par conséquent inutile de nous arrêter, nous traversons à gué un grand ruisseau et nous continuons sur le plateau. Jusqu'au village d'Ambararata, où nous arrivons vers 4 heures du soir, la contrée reste sensiblement la même : c'est la brousse. Grande plaine très boisée, un arbre en moyenne tous

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les dix mètres, des *sakoa* principalement, dont les fruits, acides et bons à manger, nous font oublier la soif. Les arbres forment de petits bouquets de bois près des ruisseaux. La végétation serait encore plus active si les indigènes n'incendiaient constamment la prairie. Ambararata nous semble tout différent des villages que nous avons traversés les jours précédents. Les maisons du même modèle sont disposées sans aucun ordre au milieu d'un grand espace défriché de la brousse, et, chose rare, on ne voit que des enclos de bararata; la formidable haie de cactus qui entoure d'habitude tous les villages n'existe pas ici.

Les cases, au nombre de quarante environ, sont construites en bararata. L'intérieur est enduit d'une couche de bouse de vache pétrie avec de l'argile rouge. Nous sommes logés dans la demeure d'un *mpanjaka*. Un plancher recouvre une moitié du sol. La case possède deux ouvertures : une porte sur la face ouest et du côté du nord, c'est l'entrée principale, et une autre porte plus petite sur la face nord, du côté est, donnant accès dans un enclos où sont disposés les greniers à riz, formés dans ces tribus du sud par des nattes en forme de gros cylindres recouverts d'un toit de chaume enduit d'argile plastique. L'aménagement intérieur d'une case bara ne diffère pas sensiblement de celui que l'on trouve chez les autres tribus, si ce n'est par le lit. Ce lit, élevé de 1 mètre environ au-dessus du sol, est formé d'un cadre rectangulaire en bois qui repose sur quatre pieds massifs. Le cadre rectangulaire est constitué soit par une claie de bararata, soit par des lanières de cuir entrelacées. Il est entouré et recouvert de toute part par des nattes qui ne laissent qu'une petite ouverture du côté opposé à la cloison ouest contre laquelle ce meuble essentiel est appliqué. Le foyer est au centre de la maison. Ce n'est qu'une masse d'argile maintenue par des piquets et quelques petits madriers. Au milieu du carré que forme cette masse argileuse on retrouve d'ailleurs les trois pierres réglementaires de tout foyer madécasse. Contre les cloisons de la case sont suspendus de nombreux *ody*; il y en a tout un assortiment. Chaque habitation est entourée d'une clôture de bararata.

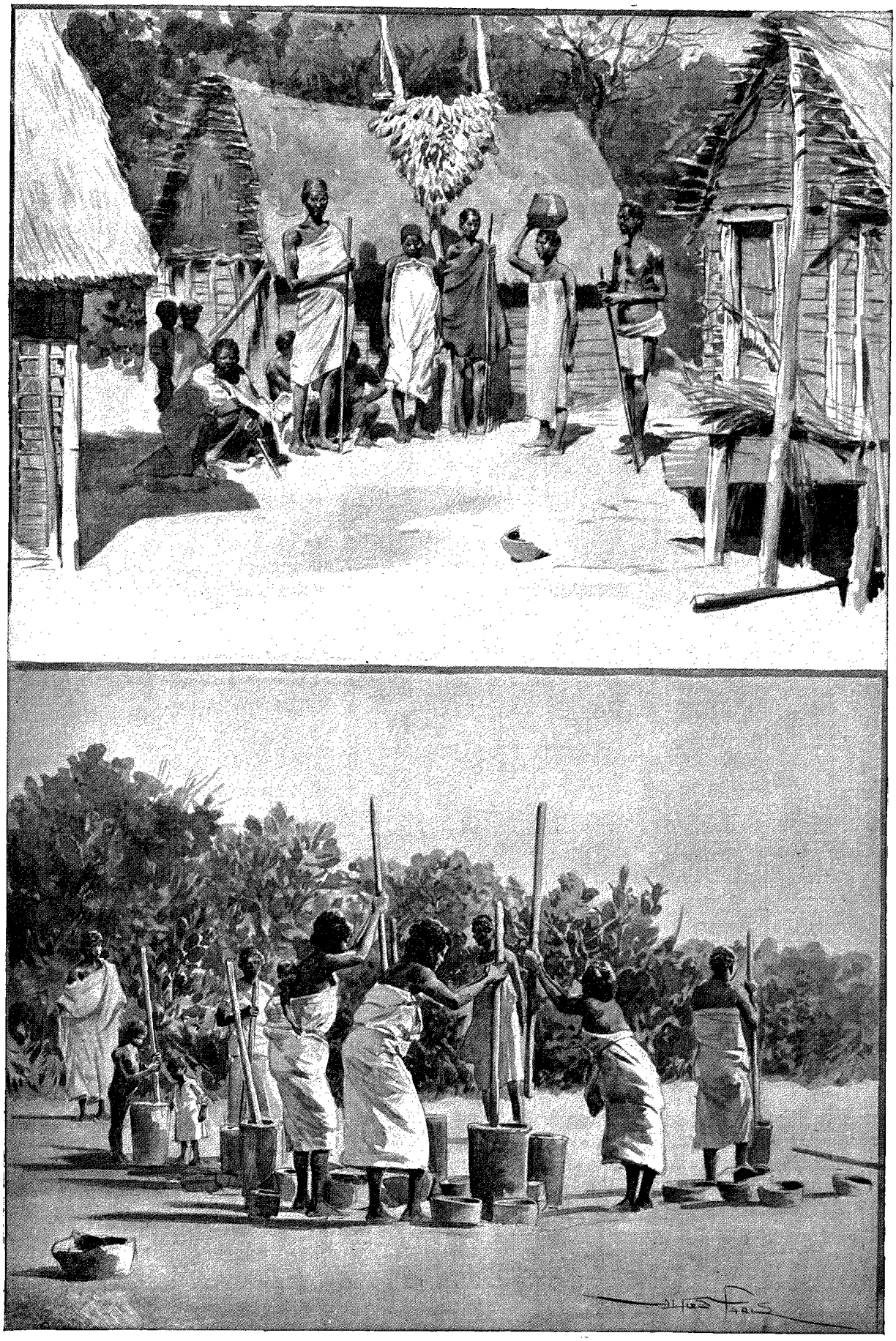


SUR LES BORDS DU LALANA [1] (PAGE 367).

En arrivant au village, Tsiaviry, roi d'Ambararata, vient à notre rencontre accompagné de ses deux frères. Remarquant l'attention que nous mettons à examiner sa coiffure, il est pris aussitôt d'un fou rire; il appelle tous les gens du village pour nous les faire admirer. Il nous faut les regarder tous les uns après les autres; ce n'est qu'après cette revue de détail que nous pouvons entrer dans la case qui nous est destinée. Le roi nous fait alors les compliments d'usage, et nous offre un peu de riz. Tsiaviry est un homme qui frise la cinquantaine, de taille moyenne, mais très fort et bien proportionné; au menton il porte une petite barbiche, le reste de son visage est rasé. Un salaka et un lamba rouge en landy composent son vêtement. Autour du

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AU VILLAGE D'ANKARAMENA. PILEUSES DE RIZ (PAGE 358). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BERG.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cou, il porte un collier de perles auquel est suspendu un petit morceau de bois travaillé, un ody certainement.

Son frère aîné, Tandrosa, est un grand diable de 1 mètre 80; le plus jeune, Rainibanaka, très grand lui aussi et bedonnant passablement, est un personnage très gai et très bavard, poussant à chaque instant d'immenses éclats de rire qui n'en finissent plus.

DEUX CHEFS DE BETROKY [1] (PAGE 368).

C'est contagieux, dit-on, et nous sommes pris à notre tour d'un rire convulsif. Nos hôtes royaux et Rainibanaka en particulier ont des étonnements d'enfants. Leurs questions sont des plus embarrassantes; ils palpent nos habits et s'étonnent de la laxité de ce qu'ils croient être notre enveloppe cutanée; les clous de nos souliers provoquent chez eux un grand étonnement; ils ont appris notre arrivée par leurs cousins de Zazafotsy, mais ne comprennent pas tout de même ce que nous sommes venus faire dans leur pays. La vue de nos collections d'histoire naturelle devient le signal d'une folle gaieté. Dieu me pardonne! Rainibanaka nous tape sur le ventre en nous appelant gros farceurs. Il est devenu très familier. Nous sommes longtemps à expliquer à nos visiteurs, qui commencent à devenir incommodants, le fonctionnement de certains de nos instruments. Tout le monde est très gai et nous sommes vite populaires chez les Bara d'Ambararata.

Le mercredi 4 juin, nous quittons le village, faisant route sur Ihosy, dont nous ne sommes pas très éloignés maintenant. Nous cheminons tout d'abord sur un plateau à fond marécageux, où l'on trouve quelques rizières, quelques cultures de manioc et de patates; puis nous nous élevons sur les flancs d'une haute colline qui se prolonge dans le nord-est et le sud-est par des chaînons assez importants. Cette chaîne de collines est celle de l'Analatelo. Nous franchissons la chaîne par un col de 870 mètres d'altitude, puis nous descendons rapidement de 150 mètres environ pour atteindre le niveau inférieur de la vallée de l'Ihosy, affluent de gauche du Tsimandao. A deux heures et demie nous gravissions les pentes rapides d'un mamelon isolé au milieu de cette plaine, au sommet duquel sont construits le fort et le village antimerina d'Ihosy.

XXI

Ihosy. — Kabary des porteurs. — Départ pour le sud. — Au village d'Antanambao. — Chez les Bara. — Sur le plateau de l'Horombe. — Sur les rives du Lalana. — Attaque des Bara. — Un sanglier bienvenu. — Village de Betroky. — Fortifications bara. — Ivahona.

Le village d'Ihosy comprend environ 400 habitants, dont la grande majorité se compose d'Antimerina, de leurs esclaves et de leurs métis.

La ville est bâtie sur une colline qui se raccorde vers l'est, par un petit contrefort, à la chaîne d'Analatelo. Les maisons, une centaine environ, en bois ou en roseau, sont presque toutes enduites d'un mélange de bouse de vache et d'argile plastique. Il y a une triple enceinte de cactus épineux, et le rova bâti tout au sommet du mamelon a lui-même une enceinte palissadée. En bas de la ville, nous voyons une maison un peu mieux construite que les autres. C'est là qu'habitait le missionnaire norvégien qui vient de mourir après un séjour de quinze mois à Ihosy. Le village fortifié d'Ihosy est entouré de tous côtés, surtout dans l'ouest, de marais très grands et très profonds dans la saison des pluies. Ce village est très malsain. C'est

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

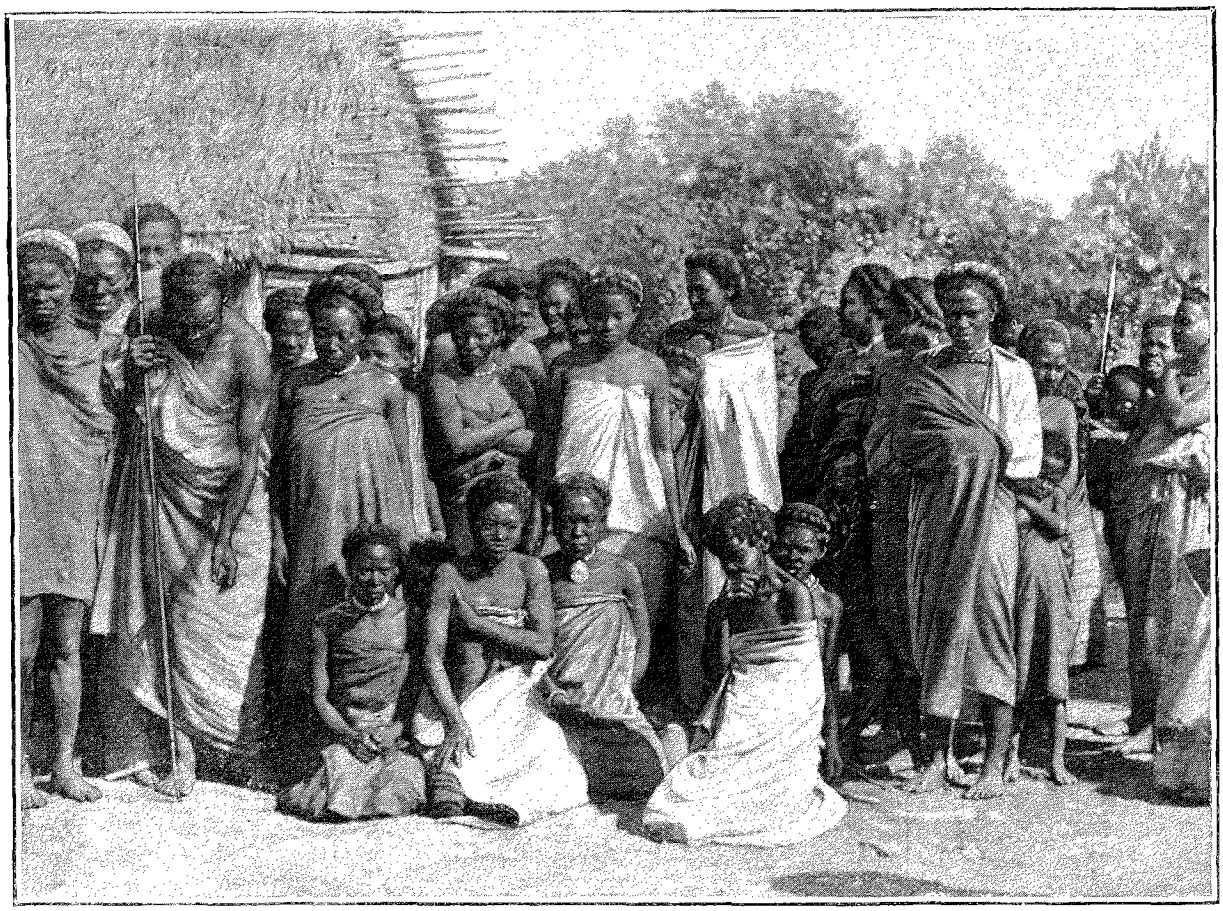
peut-être pour cela que le premier ministre des Antimerina envoie comme gouverneur à Ihosy les personnes de son entourage qui lui portent ombrage et dont il veut se débarrasser.

Le gouverneur actuel, que nous allons voir, Ramaniraka 14ème, est un Antimerina qui semble fort intelligent; il parle couramment l'anglais et dit quelques mots de français. Il y a quelques années, il a été envoyé comme ambassadeur en Europe par son gouvernement. A sa rentrée dans son pays, comme, par ses connaissances étendues et par sa manière d'agir, il s'était fait une certaine popularité à Tananarive, Rainilaiarivony, toujours jaloux et soupçonneux, l'envoya en exil à Ihosy. C'est là que ce malheureux Ramaniraka, entouré des soins d'une fille dévouée, attend philosophiquement la mort. Si les fièvres des marais ne le font pas disparaître assez vite, un *tsimandoa* envoyé par Rainilaiarivony viendra certainement hâter l'issue fatale. Quoique Ramaniraka ne se fasse pas d'illusion sur le sort qui l'attend, il remplit de son mieux les fonctions dont il est chargé. Son rova est assez bien tenu, et ses soldats, des Betsileo pour la plupart, sont toujours en éveil. Je me hâte d'ajouter que la vigilance de Ramaniraka n'en est pas la seule cause : les incursions des Bara causent souvent ici de vives alertes, et les Antimerina ne sont pas toujours en sûreté.

A l'ouest de la ville coule la rivière Ihosy, dans une plaine marécageuse large de plusieurs kilomètres, au milieu de laquelle elle décrit de nombreux circuits ; à l'est, cette vallée est limitée par la chaîne d'Analatelo, et, à l'ouest, par le contrefort rocheux qui soutient le plateau désert de l'Horombe.

Comme Ihosy était le dernier village antimerina que nous devions rencontrer sur cette route du sud, nos porteurs, selon toute probabilité, allaient encore essayer de nous faire renoncer à nos projets de courses aventureuses. C'est en effet ce qui arriva.

Le samedi 7 juin, j'avais prévenu les porteurs dès le grand matin de se tenir prêts à partir au plus tôt. Mais nos hommes, réunis en troupe compacte près de notre case, voulurent tenter de commencer un kabary ; je les laissai faire, sachant où ils voulaient en venir et bien résolu d'ailleurs à continuer à tout prix ma route vers le sud. D'ailleurs j'avais bon espoir : le gouverneur d'Ihosy, Ramaniraka, m'avait assuré ne vouloir se mêler en rien de mes affaires. Si j'avais obtenu la neutralité du gouverneur antimerina, comme explorateur fran-

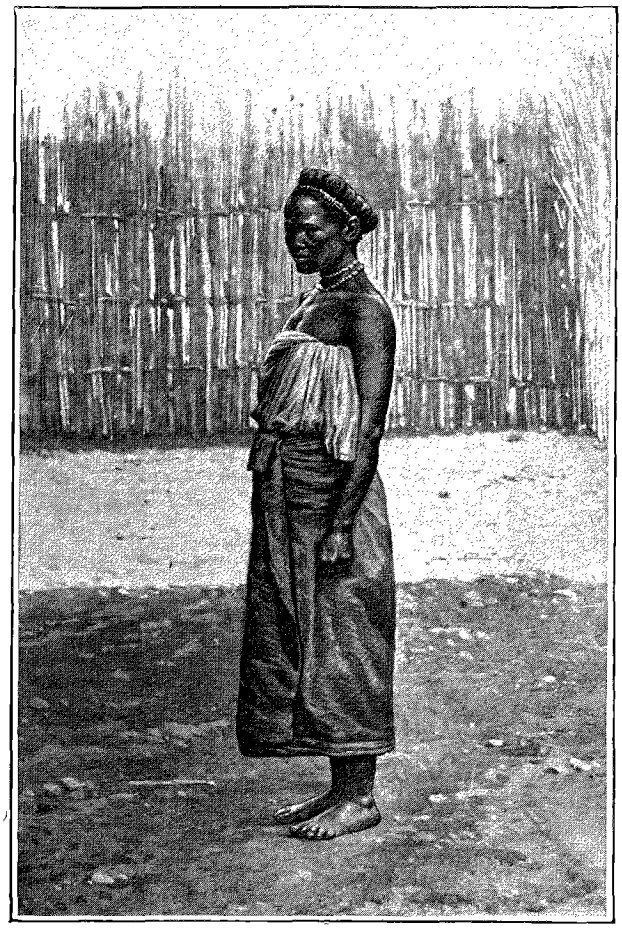


BARA DE BETROKY [1].

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çais, je devais m'en estimer très heureux; dans la plupart des cas, un Français ne doit attendre que de l'hostilité de la part d'un semblable fonctionnaire. De plus je devais à chacun de mes porteurs une quinzaine de francs environ; je me trouvais donc dans d'excellentes conditions pour résister à leurs exigences. Je les laissai dire et les écoutai patiemment pendant plusieurs heures. Le discours qu'ils me firent ne fut qu'une répétition de ce qu'ils m'avaient dit déjà dans mon précédent voyage du nord. C'est toujours la même chose : l'éternelle histoire de l'homme primitif qui veut tromper l'Européen. Ce thème invariable à Madagascar est le suivant : un Malgache traite d'une façon quelconque avec un Européen; si celui-ci accepte, le Malgache se dit qu'évidemment il a été trompé, et qu'il n'a pas demandé assez cher; donc il invente une histoire invraisemblable pour rompre le marché conclu.



FEMME BARA [1].

On conçoit combien un pareil système facilite les transactions dans ce pays sauvage. Il fallait établir notre solde de porteurs sur de nouvelles bases, ou ils menaçaient de nous quitter. Je leur répondis tout simplement que puisqu'ils annulaient notre contrat, je ne leur devais rien, et qu'ils pouvaient retourner chez eux. Maistre et moi, nous étions d'ailleurs parfaitement résolus à marcher seuls dans le sud; quatre ou cinq fidèles nous auraient suivis, c'était assez pour un bagage indispensable à l'existence. Je laisse mes porteurs discuter, et je vais à quelques kilomètres d'Ihosy sur les monts Analatelo continuer la triangulation; mes porteurs ont rendez-vous pour demain matin, et, malgré ma tranquillité apparente, ce n'est pas sans quelques appréhensions que je vois l'aube du dimanche 8 juin, date irrévocablement fixée pour notre départ dans le sud. Je suis donc très agréablement surpris de trouver tous mes hommes prêts à partir à cette heure matinale. Ils n'ont pas voulu perdre les trois piastres que je leur devais à chacun d'eux, ni retourner dans le Betsileo seuls à travers le désert du Lamboany, où ils auraient pu rencontrer le roi bara de Zazafotsy, qui n'aurait pas manqué de leur demander de nos nouvelles.

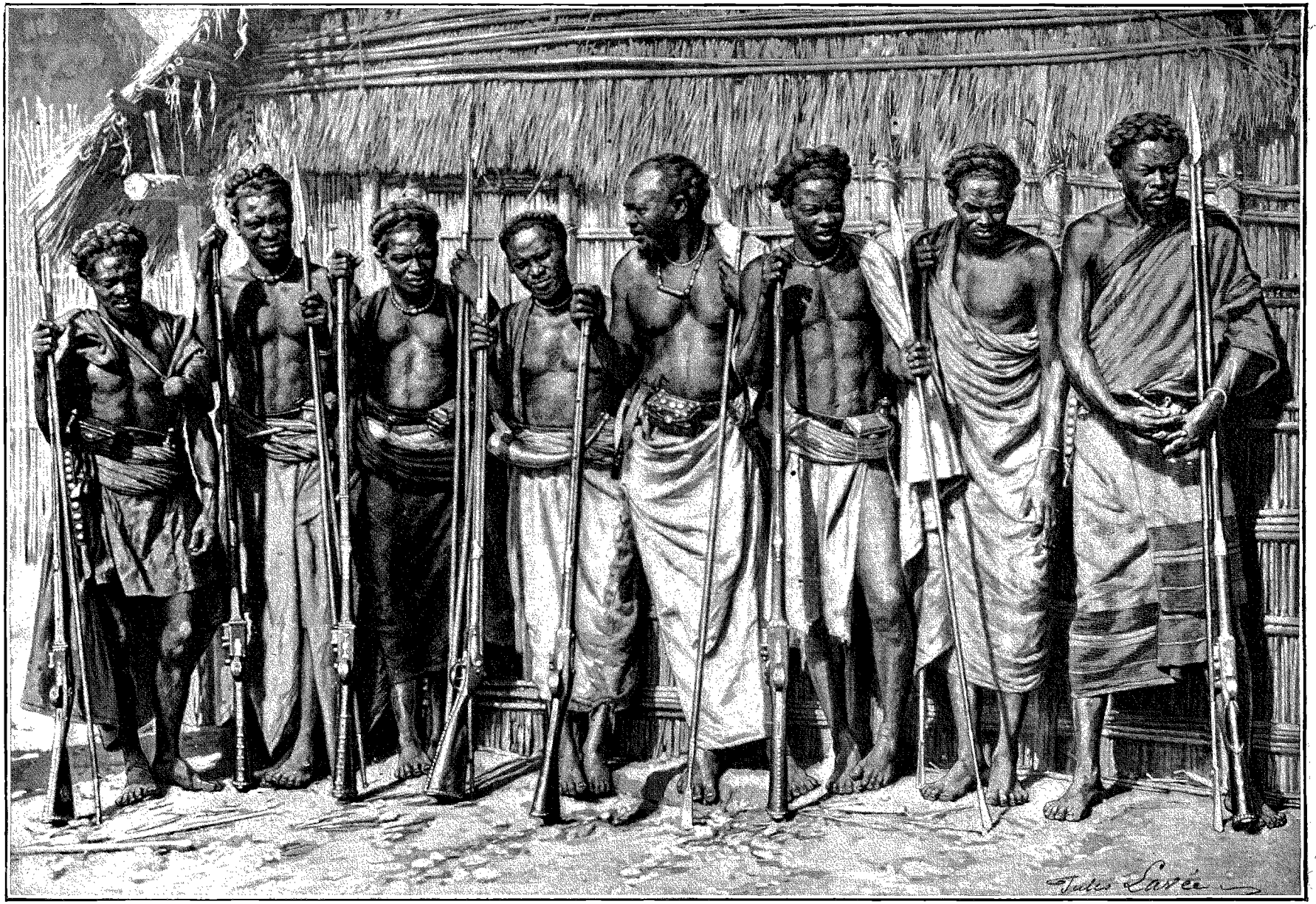
Pour les explorateurs, on dit qu'il y a d'heureux hasards : c'est parfaitement exact, et dans cette occurrence ce fut une circonstance tout à fait fortuite qui vint faire pencher la balance en notre faveur. On se rappelle que nos porteurs étaient en grande majorité des hommes libres, et que, comme tels, ils étaient susceptibles d'être réquisitionnés pour le service militaire. Or le gouvernement antimerina rencontre toujours les plus grandes difficultés lorsqu'il veut lever des soldats pour les forts frontières; il faut prendre des hommes, les enchaîner et les pousser de force jusqu'au poste militaire. Faute d'employer ces moyens, les Betsileo, sur qui tombent généralement ces corvées peu agréables, refusent tout service et désertent en masse. Ramaniraka, qui justement avait besoin d'hommes pour compléter les effectifs de sa garnison, avait fait dire à tous mes porteurs hommes libres que, s'ils ne restaient pas avec moi, ils seraient pris par lui pour le service de la reine. Mes hommes n'hésitèrent pas entre ces deux alternatives. Tous voulurent quitter Ihosy au plus vite et se sauver bien loin de toute autorité antimerina. Je profite sans tarder de leurs bonnes dispositions, et, ayant donné aux porteurs de filanzana les charges du riz blanc que j'avais acheté hier en prévision de la traversée de l'Horombe, nous quittons Ihosy aujourd'hui dimanche à 8 heures du matin.

La ville d'Ihosy est à 870 mètres au-dessus du niveau de la mer, et très rapidement nous descendons de 190 mètres au fond de la vallée, où le convoi passe à gué la rivière Ihosy. Puis nous continuons dans la brousse, et nous traversons deux villages bara, Antsambilo et Ivoka. Enfin nous nous élevons peu à peu sur les premiers contreforts qui soutiennent vers l'est le plateau de l'Horombe.

Là nous nous arrêtons à Antanambao. C'est un petit village bara, d'une trentaine de cases environ, entouré comme toujours d'une enceinte de cactus. C'est la

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE ROI DE BETROKY ET SES GUERRIERS (PAGE 368). — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernière agglomération des Bara proprement dits; plus au sud nous rencontrerons probablement encore quelques Bara nommés Manambia ou Antaivondro, qui présentent avec les Bara que nous quittons quelques différences ethniques. Je remarque ici que le nom de cette tribu devrait correctement s'écrire *Bahara*. Comme je le montrerai plus tard, les Bara viennent de l'est, et leur nom, qui signifie « sauvages », leur a été donné par les populations betsimisaraka.

Les Bara sont divisés en plusieurs tribus : 1° Les Bara de l'Ouest, dont les centres principaux sont : Ihosy, Ranokira, Betanimena, etc. Ce sont ceux qui supportent le plus difficilement le voisinage des Antimerina. Cependant leur grand roi Votra, qui habite tantôt Ranokira, tantôt Betanimena, a été acheté par les Antimerina et a reçu d'eux le titre de 10e honneur. 2° Les Bara de l'Est, qui ont pour principal centre Ivohibe; le roi Sambo est complètement indépendant. 3° Les Antaivondro, qui habitent au sud des deux tribus précédentes, à la hauteur de Vaingaindrano. Ils sont nombreux et mélangés en partie avec les Antaisaka. 4° Au sud des Antaivondro on rencontre des populations métisses de Bara et d'Antandroy, qui s'appellent Bara Manambia.

C'est au village d'Antanambao que commence véritablement notre voyage du sud de Madagascar. Comme le premier jour, nous voulons aller à Fort-Dauphin, et de l'endroit où nous sommes, trois routes se présentent pour gagner le pays de Tonalara. L'une, à l'ouest, nous ferait gagner la baie de Saint-Augustin; elle a été faite en 1871 par Richardson, missionnaire protestant. Nous n'aurions donc comme pays nouveaux à traverser que les grandes plaines du sud, et les territoires des Masikora et des Antandroy, pour aller de Saint-Augustin à Fort-Dauphin. Cette route est très longue, elle n'a pas l'attrait de la nouveauté : nous l'abandonnons donc, et notre choix se fixe définitivement sur les deux autres; l'une droit au sud, par le centre de l'île pour l'aller, l'autre dans l'est, le long de la côte, pour le retour. Notre route d'aller, qui se maintiendra sensiblement jusqu'au tropique par 43 degrés 40 minutes de longitude est, nous fera traverser le pays désert de l'Horombe et plus au sud des territoires également inexplorés. Lorsque nous aurons dépassé le 24e degré de latitude sud, nous inclinerons vers l'est pour gagner la vallée d'Ambolo et de là le pays de Tolanara. Je ne doute pas que nous ne puissions réussir, maintenant que nous avons quitté définitivement des territoires soumis aux Antimerina. Nos porteurs vont nous suivre partout, et, à moins de mauvaises rencontres, nous devons arriver à Fort-Dauphin dans un mois.

Le lundi 9 juin, nous quittons Antanambao dans la matinée. Au sortir du village, la végétation arborescente est très fournie, mais bientôt nous commençons à monter et les arbres disparaissent peu à peu. Enfin nous arrivons sur le plateau de l'Horombe, à 1 130 mètres d'altitude. Après une heure d'arrêt pour notre déjeuner nous reprenons notre marche vers le sud et nous ne nous arrêtons que le soir sur le bord d'un ruisseau, près de roches élevées contre lesquelles nous dressons notre tente.

Au point de vue géographique on peut considérer ce plateau de l'Horombe comme une sorte de prolongement vers le sud du grand massif central, avec cette différence que cette contrée élevée, au lieu d'être, comme l'Imerina et le Betsileo, parsemée de montagnes et de hautes collines, est absolument plate. On ne remarque que quelques ondulations très légères vers l'est; de ce côté, la vue s'arrête sur la haute chaîne de partage des eaux qui limite dans cette direction la zone forestière et le long de laquelle coule l'Ongaivo. Dans l'ouest on distingue fort loin les chaînes de Salobe et les massifs du Bemarana; vers le nord le Lamboany et l'Andringitra; vers le sud, au contraire, rien n'arrête l'œil : c'est une plaine immense qui se déroule à perte de vue. C'est dans l'Horombe que prennent naissance les nombreux ruisseaux qui, suivant une pente assez douce, vont constituer les affluents de droite de l'Onilahy. Nous devions quelques jours plus tard, et non loin du village bara de Betroky, découvrir la source même de ce fleuve important du versant du canal de Mozambique qui va se jeter dans la baie de Saint-Augustin.

L'Horombe est couvert de hautes herbes; c'est une enclave de la zone dénudée dans la zone des brousses. Pas un arbre, pas un arbuste, et même ces hautes herbes ne se trouvent qu'en certains endroits. Dans d'autres, le sol aride et rocailleux est absolument stérile. Aucune trace d'habitation; à l'horizon, la fumée produite par l'incendie des grandes herbes indique quelquefois la présence de l'homme; çà et là, des ossements blanchis, des crânes de bœufs jalonnent le sentier.

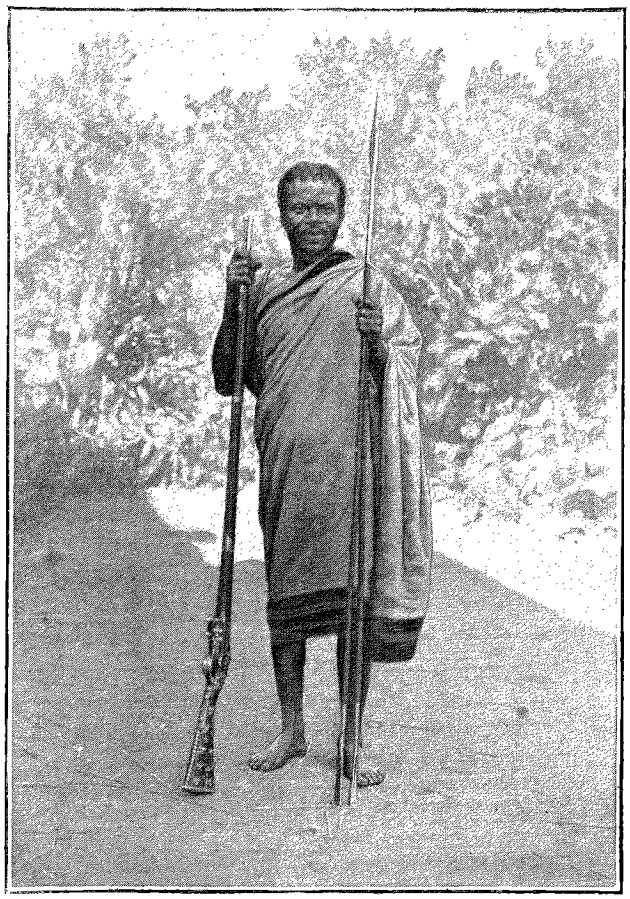
Nos étapes étaient longues, je pressais les hommes, craignant le manque de vivres. A la tombée du jour, nous campions sur les bords d'un ruisseau, pour nous remettre en marche le lendemain, au lever du soleil.

Au point de vue géologique, le plateau de l'Horombe présente des particularités intéressantes. L'assise fondamentale paraît consister, non pas en gneiss et en granits comme nous en avons vu dans le sud du Betsileo, et comme nous en verrons encore près des monts Ampingaratra, mais bien en roches micaschisteuses, quelquefois même en véritables schistes cristallins. On trouve encore des gisements considérables de jaspe jaune et beaucoup de magnétite. Mais ce qui constitue une anomalie plus grande encore dans l'histoire géologique de Madagascar, c'est que dans l'Horombe la roche fondamentale n'est pas partout recouverte d'une puissante couche argileuse; le plus souvent, au contraire, la roche est enfouie bien profondément sous des couches épaisses de petits graviers. Plus loin c'est du sable blanc mélangé de paillettes de mica et de quelque peu d'argile.

La nuit du 9 juin est particulièrement fraîche. Le 10 juin nous suivons le Lalanana presque depuis sa source. Il y a quelques végétations sur ses bords, l'argile et les grandes herbes se montrent de nouveau;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sable a disparu. Nous campons le soir sur les bords de la rivière, et le lendemain matin, quelques minutes après avoir repris notre route, traversant les grandes herbes, nous sommes tout à coup environnés par un fort parti de guerriers bara. Notre caravane s'arrête; je m'attends à une attaque et je prends mes dispositions en conséquence. Malgré l'attitude belliqueuse des guerriers qui nous environnent, mes hommes, à ma grande surprise, ne manifestent aucune crainte. Cependant les Bara, qui s'étaient peu à peu rapprochés de nos bagages, s'arrêtent tout à coup. Celui qui paraît être leur chef, un grand diable drapé dans un lamba rouge et portant tout un arsenal, leur fait sans doute un discours éloquent, car ses gestes sont expressifs. Il désigne successivement de la main Maistre et moi, puis il montre le sud, et semble indiquer que nous allons bien loin. Les paroles n'arrivent pas jusqu'à nous, mais nous percevons cependant un bruit confus de voix humaines, lorsque les guerriers bara soulignent quelques passages importants du discours de leur chef (c'est probablement le *marina izay! marina izay!* des Antimerina). Des deux côtés on s'observait curieusement. Comme cette situation pouvait durer très longtemps, comme d'autre part je ne voulais à aucun prix commencer les hostilités, j'ordonnai à nos hommes de se remettre en route; Maistre et moi, prêts à tout événement, nous protégions l'arrière-garde. Les Bara nous suivirent toute la journée; vers le soir ils disparurent derrière un pli de terrain. En somme, ce n'était qu'une simple alerte. Les Bara indépendants avaient voulu pousser une reconnaissance et j'étais fermement convaincu que devant notre attitude ils se tiendraient pour satisfaits. Mais pendant la marche j'eus bien soin de manifester quelques inquiétudes en présence de mes porteurs, et je les rassemblai même pour leur dire que la position était critique, et qu'il ne fallait sous aucun prétexte s'écarter de notre route. Mes paroles furent très bien prises, et c'était un heureux résultat; ce que je leur faisais voir comme une attaque de Bara nous fermait la route de retour vers le nord. Dès lors mes porteurs me suivirent aveuglément.



NOTRE GUIDE BARA [1].

Pendant l'étape d'aujourd'hui, nous nous sommes dirigés vers un pic remarquable, le mont Ambohitrakaholahy. Cette montagne termine vers l'ouest le petit chaînon de monticules qui se trouve à notre gauche, depuis que nous avons quitté la vallée du Lalanana. Dans les grandes herbes où nous avons rencontré ce matin les guerriers bara, se trouvaient en assez grand nombre des sangliers gros et petits. Je puis heureusement en tuer un. Ce bel échantillon du sanglier de Madagascar est reçu avec un vif sentiment de satisfaction par nos cuisiniers, qui depuis le départ d'Ihosy étaient embarrassés pour la confection de nos repas. L'animal que j'ai tué pèse plus de 100 kilogrammes; c'est une très belle bête, de couleur fauve avec une raie grise sur le dos. Sur la tête il porte deux petites excroissances de chair ressemblant à des cornes minuscules; sa mâchoire inférieure est armée de grosses défenses.

Le jeudi 12 juin, à notre sortie du petit bouquet de bois où nous venons de passer la nuit, et lorsque le soleil a dissipé la brume du matin, nous apercevons dans l'ouest, à 5 ou 6 kilomètres, le village bara de Mandrehenana, puis, par 970 mètres d'altitude, nous traversons un marécage avec beaucoup de difficultés, dans une contrée basse relativement au plateau environnant. Deux ou trois heures après avoir été retardée quelque peu par un vol important de sauterelles, la caravane entrait dans le village de Betroky; l'Horombe était traversé.

Le village de Betroky est une agglomération absolument identique à celle que nous rencontrerons les jours suivants, jusqu'aux pays des Antanosy émigrés. C'est le type du village bara. Dans cette tribu, tout village est bâti en terrain plat, à proximité d'un grand ruisseau ou d'une petite rivière. Nous avons vu précédemment qu'à Madagascar, en particulier sur le plateau Central, un village se compose essentiellement d'un nombre plus ou moins considérable de cases,

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entourées à l'ordinaire d'une enceinte de haies de cactus. Chez les Bara on trouve bien la même disposition générale, mais avec des modifications importantes. Ainsi Betroky, qui compte une cinquantaine de cases, semble très grand. Cela tient à ce que les cases sont disposées par groupes de 5 ou 6 unités. Chaque groupe comporte pour lui seul une enceinte spéciale, haie de cactus, large, fournie et épaisse. En somme, le village bara ne semble pas être une seule agglomération de cases; il est plutôt la juxtaposition d'un certain nombre de petits hameaux. Cette disposition, très utile pour la défense des villages bara — elle nécessite en effet, non pas l'effraction d'une seule haie, mais bien le passage de plusieurs enceintes successives — est très désagréable pour nous; il faut, pour rentrer chez soi, se faire ouvrir un grand nombre de portes, et ce n'est pas toujours chose facile de retrouver son chemin dans ces labyrinthes épineux. Chacune de ces enceintes comprend ses portes, ses cases, son parc à bœufs. Le plus souvent elles ne communiquent pas entre elles. Ce sont autant de petits villages juxtaposés et formant un tout qui porte le nom général. Ce tout est toujours susceptible d'agrandissement par un nouvel enclos de cactus qui vient s'appuyer contre le précédent.

Betroky est assez propre; dans son ensemble il compte 150 à 200 habitants. L'enclos où nous sommes est vaste; il contient, en plus de ses six cases, de ses deux parcs à bœufs spéciaux, et de son petit réduit pour piler le riz, un assez large espace découvert où nous pouvons faire à l'aise nos cinquante pas, chose rare dans un village malgache. Si j'ai pris Betroky comme type d'un village bara, je puis prendre la maison où nous sommes logés comme le type général des cases de cette tribu.

Nous séjournons dans le village le samedi 14 juin et nous passons un bon moment à faire des visites aux rois du pays, qui sont décidément très nombreux. En effet, Betroky n'a pas un chef unique; chaque petit enclos, chaque division dont est formé le village a un roi, des ministres, des personnages importants, qu'il nous faut voir et combler de cadeaux. Le roi de notre quartier nous procure un guide, Andrianevo, qui doit nous conduire demain au prochain village. Comme chez les Sakalava, je retrouve ici beaucoup de fady plus ennuyeux les uns que les autres. Il faut me cacher pour préparer la peau du sanglier que j'ai tué hier. Comme nous ne sommes plus en pays antimerina, le sanglier est mis en interdit au même titre que le porc. Enfin, il y a partout des accommodements avec les croyances. Grâce à quelques petits miroirs, des aiguilles, un lot de perles, on me laisse relativement libre, mais ma réputation en souffre; à ma grande satisfaction, on s'éloigne de moi pendant que je me livre à cette opération sacrilège. Maistre, que n'absorbent pas ces soins de collections zoologiques, et qui s'occupe à dresser notre itinéraire, est en butte à la curiosité indiscrète des hommes et des femmes du village. On lui fait toutes sortes de petites misères : son encrier est renversé deux ou trois fois sur sa planchette, des indigènes s'épilent avec ses compas, une femme a pris ses tire-lignes pour s'en servir d'épingles à chignon; un gros roi d'un quartier voisin est tout joyeux parce qu'il a saisi les jumelles de mon compagnon, et que, regardant par l'objectif, il nous a tous vus dans des proportions minuscules. Maistre est très importuné et, pour le délivrer des curieux, je suis obligé d'aller porter ma peau de sanglier à ses côtés. Aussitôt tout le monde se retire et fait place nette.

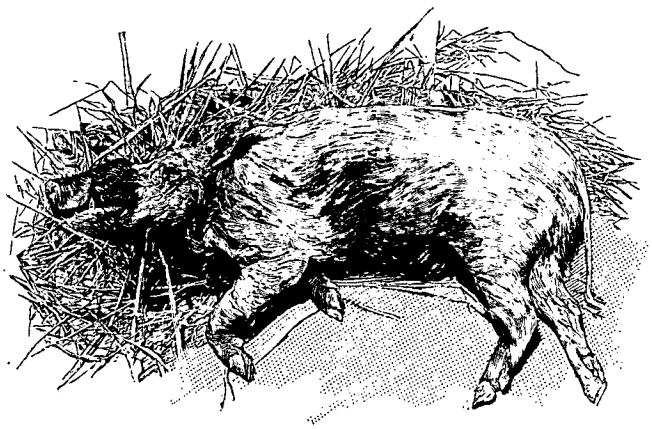
Le dimanche 15 juin, nous quittons Betroky sous la conduite du guide que le *mpanjaka* de l'enclos où nous avons logé hier soir veut bien nous donner, et une bonne étape nous conduit au village bara d'Ivahona.

Toute la journée nous avons marché dans la brousse, et nous avons passé près de deux villages, Ambalatany et Analafisaka.

Docteur CATAT.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

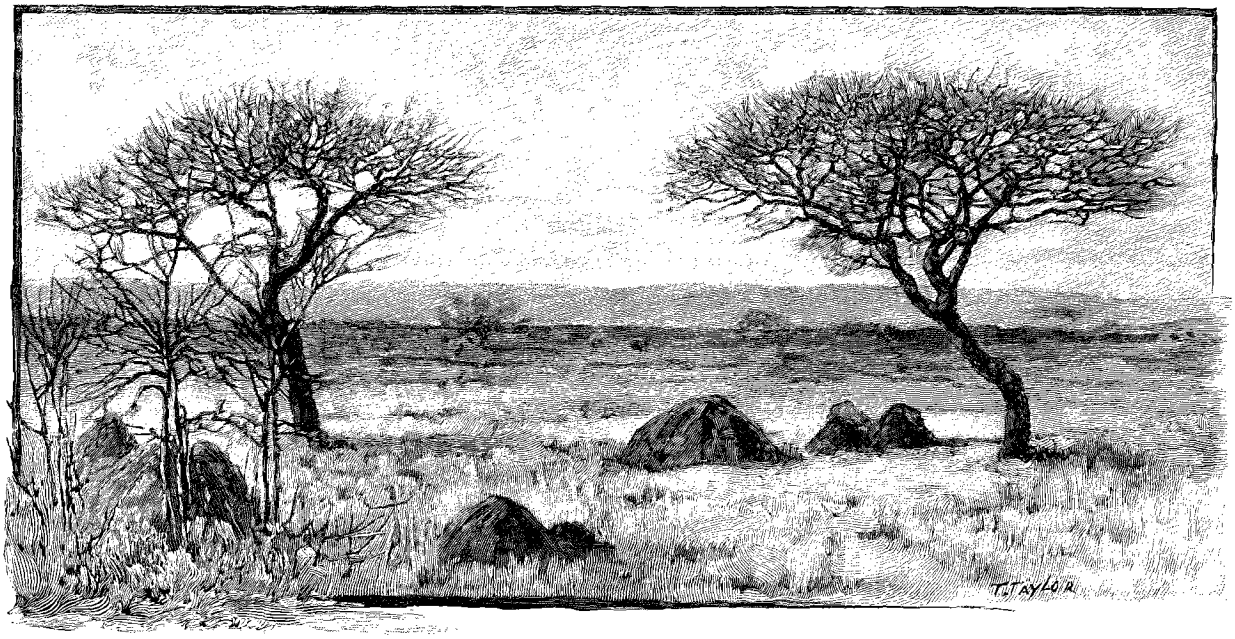
(*La suite à la prochaine livraison.*)



UN SANGLIER DE L'HOROMBE [1] (PAGE 367).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« SAKOA » ET NIDS DE TERMITES DANS LA BROUSSE (PAGE 378).

VOYAGE A MADAGASCAR[2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT[3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

XXII

Renseignements et noms géographiques à Madagascar. — Village d'Ivahona. — Mangoky ou Onilahy, sa vallée, ses sources. — Iaborano. Tamotamo. — Au pays des Antanosy émigrés. — Le mont Tsiombivositra. — Tsivory. — De Tamotamo à Tsivory.

JEUNE FILLE CHEZ LES ANTANOSY ÉMIGRÉS[4].

PENDANT la marche d'aujourd'hui, le guide bara a été très précieux pour nous, par les renseignements qu'il n'a cessé de nous donner. Cet homme, qui paraît intelligent, a banni toute crainte et il parle devant nous sans défiance; grâce à lui, nous pouvons rectifier notre itinéraire et surtout obtenir les vrais noms des villages, pics, montagnes et points remarquables que nous ne cessons de relever sur la route.

Le village bara d'Ivahona compte à peu près soixante cases; il est absolument disposé comme Betroky.

Au sortir du village, nous longeons, pendant quelques instants, des lacs et des étangs, qui environnent complètement Ivahona, excepté du côté de l'est; puis, nous passons près de deux hameaux bara, Betanimena et Mandisoa. Vers 10 heures, nous traversons un ruisseau, le Sokoarohy, qui donne son nom à un village situé non loin d'ici. Tous ces ruisseaux se rendent à un cours d'eau qui prend sa source dans le sud. C'est le Mangoky. Il y a quelques années, le Mangoky était dénommé Onilahy, nom qu'il porte encore dans la partie basse de son cours. En remontant ce cours d'eau, nous trouverons sa source sur notre route, et nous aurons découvert un fait géographique des plus importants. Jusqu'ici on supposait en effet que l'Onilahy ou rivière de Saint-Augustin prenait sa source par le travers d'Ihosy, sur le versant occidental de la chaîne d'Isalo; que le fleuve descendait ensuite directement vers le sud, puis, vers le 23° 30′ de latitude, s'infléchissant brusquement, coulait droit vers l'ouest et enfin se jetait dans la baie de Saint-Augustin.

Cette vallée du Mangoky[5] est très peuplée. Il y a partout de nombreux villages. Et cependant, sur les cartes existantes, cette contrée est marquée pays désert. A mesure que nous remontons la vallée de l'Onilahy, le

1. *Dessin de Taylor, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voy. t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVII, p.* 337, 353, 369 *et* 385; *t. LXVIII, p.* 337 *et* 353.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie*
5. Un grand fleuve de la côte occidentale, qui se jette dans la mer au nord de la baie de Saint-Augustin, est aussi appelé Mangoky par les Sakalava.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours de ce fleuve et celui de ses affluents, nombreux petits ruisseaux qu'il nous faut traverser à chaque instant, deviennent de plus en plus lents. Leurs rives disparaissent sous d'épais fourrés de barárata.

Cela va continuer ainsi les jours suivants jusqu'à ce que nous trouvions la source avant d'arriver à Tamotamo. Dans cette région montagneuse, le Mangoky et les ruisseaux ses affluents deviennent torrentueux. Nous franchissons une petite chaîne de collines nommée Iandrotsy, qui limite, dans l'est, la vallée de l'Onilahy ou Mangoky. Nous nous arrêtons, vers 5 heures, au village d'Iaborano. Ce village est disposé comme les précédents; mais on remarque au nord-est, compris dans la haie de cactus, une sorte de blockhaus élevé sur pilotis.

Iaborano compte environ cinquante cases. Ce village est situé au milieu d'une plaine assez belle, dans la vallée du Mangoky, qui coule à 200 ou 300 mètres de là, dans l'ouest.

Le mardi 17 juin, nous traversons un cours d'eau nommé Irina. Cette rivière, qui vient de l'est et qui passe à quelques centaines de mètres dans le sud du village que nous venons de quitter, va grossir l'Onilahy à 1 kilomètre d'ici. Nous traversons ensuite les villages d'Imiarina et d'Andriamdapy. Pendant toute cette étape nous avons remonté les rives de l'Onilahy, qui est ici un grand ruisseau. Sa vallée se resserre de plus en plus, elle compte à peine 6 kilomètres de large. De chaque côté de cette vallée s'élèvent d'assez hautes montagnes; en face de nous surgit un pic remarquable, le Tanienomby. Avec les contreforts qui la prolongent dans l'est et dans l'ouest, cette montagne limite au sud la vallée de l'Onilahy; c'est sur son flanc méridional que l'Onilahy ou Mangoky prend sa source.

Nous sommes encore ici dans le bassin du canal de Mozambique, mais demain, lorsque nous aurons franchi le mont Tanienomby, nous rentrerons de nouveau sur le versant de la mer des Indes. Nous serons alors dans le bassin du Mandrare, grand fleuve qui se jette dans le sud, à 60 kilomètres environ à l'ouest de Fort-Dauphin. Le soir, nous arrivons à Tanimalaza, dernier village bara que nous devons trouver sur notre route.

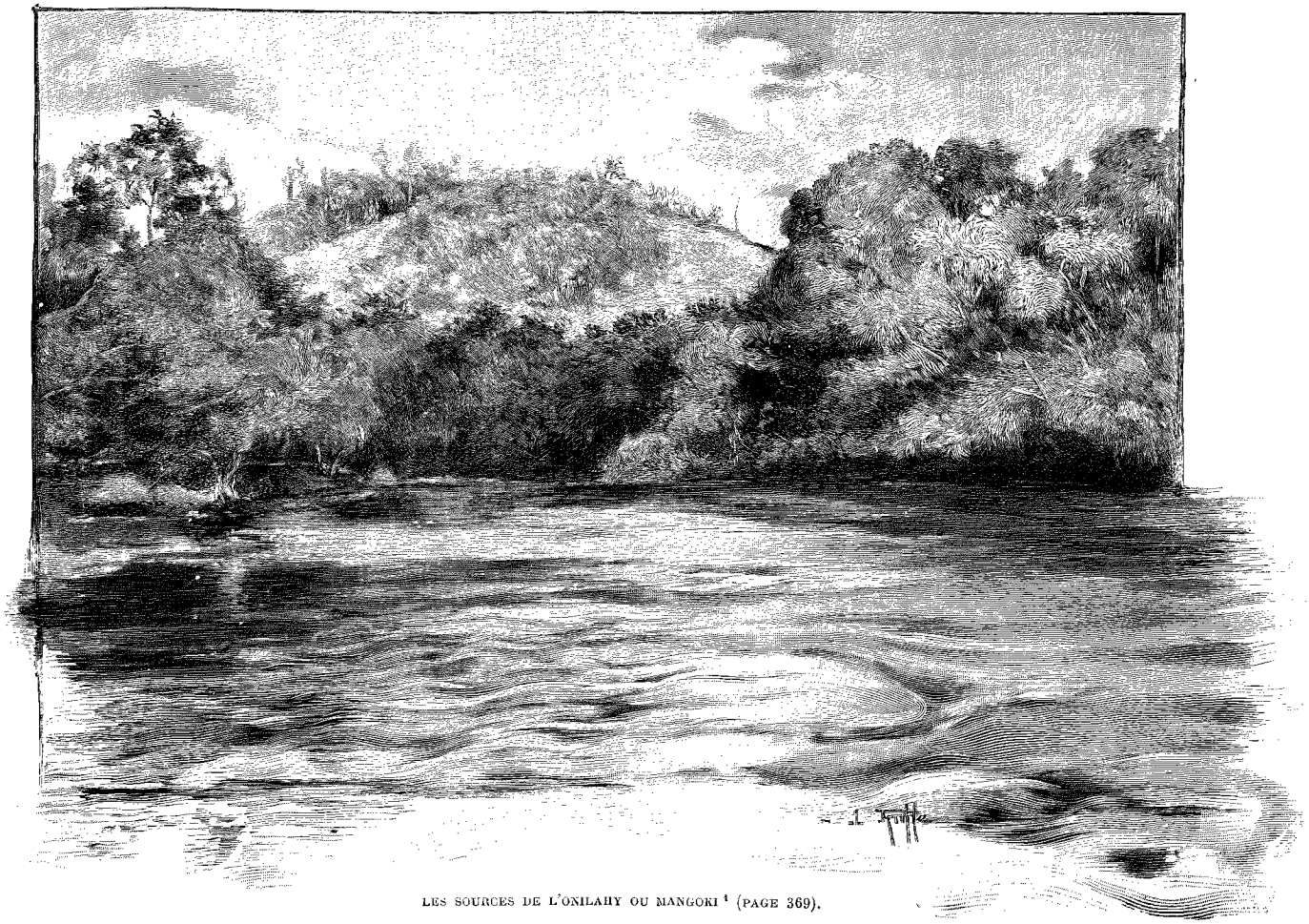
Le mont Tanienomby est considéré par les Bara Antaivondro, que nous venons de traverser, comme la limite de leur territoire vers le sud. Au delà, c'est dans le pays des Antanosy émigrés que nous allons entrer. Plus au sud encore, nous traverserons une nouvelle tribu bara, celle des Manambia. Poursuivant notre chemin, nous rentrerons chez les Antanosy, cette fois pour ne plus les quitter jusqu'à la mer. Quelques heures avant Tanimalaza, nous avons eu à traverser un passage vraiment fort difficile. C'était dans un bas-fond, au milieu d'un marais où l'on voyait une sorte de prairie naturelle, dans laquelle serpentait la route. Mais, en s'engageant sur ce tapis de verdure, on s'apercevait que le sol cédait sous les pas. Puis les pieds enfoncèrent peu à peu; la position devint grave. Quelques hommes, restés en arrière, purent jeter à l'avant-garde des paquets de fascines, grâce auxquels leurs compagnons réussirent à sortir de ce marais dangereux.

Dans les marches à travers la grande île africaine, je ne saurais trop recommander de se méfier de tous ces lagons recouverts de cette couche de feutrage, d'herbe et de joncs. D'ailleurs on est toujours prévenu du danger, parce que, dès les premiers instants, le sol cède sous les pas.

Le mercredi 18 juin, nous suivons de très près la rive droite du Mangoky, et vers 2 heures de l'après-midi nous sommes aux sources du fleuve. A 5 heures, après avoir passé au col du Tsiombivositra, par 1 250 mètres d'altitude, nous descendons dans le bassin du Mandrare et nous sommes bientôt à Tamotamo.

C'est un grand village qui compte environ quatre-vingts cases; son plan général est d'ailleurs le même que celui des villages que nous venons de traverser. Mais, par sa population, il mérite une mention spéciale; ce qui frappe tout d'abord, c'est la diversité des types que l'on rencontre. Il existe certainement une majorité d'Antanosy, mais, à côté de ces derniers, habitent beaucoup de Bara Antevondro et Manambia. Je remarque même quelques Betsileo, et, chose plus bizarre encore, je vois dans le village de nombreuses familles antimerina, que je ne m'attendais certes pas à rencontrer dans ces parages. Ces indigènes me racontent leur histoire; elle est presque toujours la même : ce sont des esclaves qui ont quitté la maison d'un maître trop exigeant ou trop brutal; or, comme dans les tribus insoumises l'esclavage n'existe pour ainsi dire pas, elles ont trouvé, dans ces contrées, la tranquillité et le repos. Une autre fraction de cette population, qui est descendue des hauts plateaux, est moins intéressante et moins nombreuse; ce sont des gens qui ont quelques peccadilles à faire oublier, de vulgaires criminels, et surtout des réfractaires au recrutement ou aux corvées du gouvernement antimerina. Parmi les renseignements que l'on me donne, il en est un que nous ne pouvons contrôler complètement, mais que nous avons reconnu comme parfaitement exact dans la contrée traversée avant et après Tamotamo : je veux parler de la densité de la population. D'une manière générale, presque tous les auteurs qui ont écrit sur Madagascar ont pensé et affirmé que la population de l'île était formée en très grande majorité par les Antimerina, auxquels s'ajoutaient un certain nombre de Betsileo, les autres tribus n'existant qu'en quantités insignifiantes. Il n'en est rien. Je crois pouvoir affirmer, par les calculs minutieux auxquels nous nous sommes livrés, que la population totale de Madagascar dépasse 8 millions d'habitants, et je suis persuadé que les Antimerina et les Betsileo ne forment pas le cinquième de ce chiffre total. Les peuplades insoumises ou tributaires des Antimerina représentent à elles seules les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES SOURCES DE L'ONILAHY OU MANGOKI [1] (PAGE 369).

quatre cinquièmes des habitants de Madagascar. Sans aucun doute, les environs de Tananarive sont occupés par une population très dense; nous verrons cependant plus tard qu'un territoire presque inconnu, la contrée des Antaisaka, est plus peuplé encore; mais presque tous les Européens qui vont à Madagascar débarquent à Tamatave, et vont passer quelques jours à Tananarive : ils ne voient donc que les Antimerina, et s'empressent, lorsqu'ils sont rentrés en France, de parler exclusivement de la population qu'ils ont vue. Les tribus indépendantes, celles du sud en particulier, sont laissées complètement dans l'oubli, et on ne les mentionne que pour dire qu'elles comptent très peu d'individus, et que dans un temps très court elles seront absorbées par les Antimerina. C'est complètement faux.

Le mont Tsiombivositra, dans une gorge duquel nous venons de passer pour atteindre Tamotamo, est un point des plus importants pour la géographie de ces régions. Il se trouve en effet à l'endroit précis où les eaux se partagent et se rendent dans trois bassins différents. Les eaux vont grossir : à l'est, le Mananara; à l'ouest, l'Onilahy; au sud, le Mandrare. La rivière que nous passerons, à une demi-heure d'ici, dans l'ouest de Tamotamo, pour nous rendre à Tsivory, est le Tamotamo. Celle qui se trouve près du village (Tamotamo) se nomme Ianakaomby. Elles se rejoignent à un jour d'ici au sud-sud-est; nous passerons d'ailleurs près de ce confluent. Après le confluent, la rivière, ainsi grossie, conserve le nom de Tamotamo. Elle se jette ensuite dans le Vorokasy; ce cours d'eau naît dans le nord et se jette dans le Sahanony, affluent principal du Mandrare, qui arrose une grande contrée nommée Manombo. La source du Mandrare est à Ifanantera, montagne située dans le sud, à deux jours de marche de Tamotamo. Outre le Sahanony, le Mandrare reçoit un autre grand affluent, qui prend sa source également près de Tamotamo, au mont Pisopiso, à deux jours d'ici dans le sud-est. On voit donc que le système hydrographique des environs de Tamotamo est très compliqué. Mais ce n'est pas tout, car à trois jours de marche au sud prend naissance un autre bassin, celui du Manambovo, qui se jette au sud, un peu à l'est du village de Tsifanihy, non loin du cap Sainte-Marie, dans la baie Caramboules. Le Manambovo prend sa source à deux jours de marche au sud de Tsivory, aux monts Ihoka et Vohipary; il se dirige ensuite droit au sud. Le Mandrare est un grand fleuve, qui a de l'eau en toute saison, contrairement à ce qu'indiquent les cartes existantes; le Manambovo, un peu moins considérable, n'est également jamais à sec. Ce cours d'eau,

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu-connu, arrose d'abord les grandes plaines Antandroy, puis il passe au sud-ouest chez les Mahafaly, et plus à l'ouest encore chez les Masikora. Aux sources de ce fleuve, et quelque temps en suivant son cours, c'est la zone des brousses, où l'on remarque de beaux *satrana*. Puis, plus loin, c'est une contrée où ne poussent que des cactus *raketa*.

Comme je le disais précédemment, ces plaines de Tamotamo sont très nombreuses; il y a beaucoup de villages sur chaque hauteur; des cases en assez grand nombre et sur chaque monticule. Les deux plus belles agglomérations de ce pays sont Tamotamo, où nous venons d'arriver, et Tsivory, autre gros village à 10 kilomètres dans l'ouest. Il est à remarquer que ce n'est qu'à Tamotamo et à Tsivory que l'on rencontre des Antimerina. Nous sommes bien installés à Tamotamo, chez la mère du roi. Vonanara est une bonne vieille, à la physionomie réjouie, coiffée d'un énorme bonnet de jonc. Elle met sa case à notre disposition. Son fils, Zoromanana, roi du pays, est absent; il est parti guerroyer dans l'est. En attendant son retour, qui, nous dit-on, ne peut tarder, nous irons demain à Tsivory, passer les quelques jours qui vont précéder son arrivée.

Tsivory est un village plus considérable encore que Tamotamo; c'est aussi la résidence habituelle d'un roi Tanosy, nommé Rainitonjy, très influent dans le pays.

En sortant de Tamotamo, qui est à 430 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous traversons la rivière du même nom. Puis nous cheminons à travers une belle plaine, presque entièrement convertie en rizières. Nous n'en avions pas vu depuis notre départ d'Ambohimandroso, dans le Sud Betsileo.

Nous sommes encore assaillis, au sortir de cette plaine, en traversant de petites collines, par un vol épais de sauterelles.

Enfin nous arrivons à Tsivory. Ce chemin que nous avons parcouru, de Tamotamo à Tsivory, suit sensiblement une ligne droite dirigée vers l'ouest. On traverse un chaînon qui sépare incomplètement les deux plaines. Il y a en effet vers le sud une trouée par où le ruisseau de Tsivory va se jeter dans la rivière de Tamotamo. Dans ce chaînon, le chemin est difficile et rocailleux, et je le trouve deux ou trois fois coupé par des chaussées basaltiques.

A Tamotamo, pas plus qu'à Tsivory où nous venons d'arriver, la population ne se montre hostile. Les indigènes sont plutôt importuns; toutes nos actions sont surveillées, ce qui n'est pas sans nous gêner beaucoup dans certaines circonstances. Les Bara Manambia ou Antaivondro sont plus craintifs et plus sauvages que les autres; les Antanosy émigrés sont plus dociles et semblent infiniment plus intelligents. Les Antimerina et les Betsileo réfugiés dans ces villages sont, en revanche, insupportables. Eux, qui ont sans doute vu des blancs dans leur pays d'origine, nous assaillent constamment de leurs demandes; pour la plus petite chose dont nous avons besoin, ils exigent un prix exorbitant, et, comme nous nous adressons de préférence aux Antanosy, pour lesquels, je ne sais pourquoi, j'éprouve déjà un commencement de sympathie, ils essayent toujours de se mettre en travers de nos marchés, ou, tout au moins, de s'entremettre pour toucher quelque argent. Tandis que les indigènes insoumis s'occupent surtout de la culture de leurs champs, les réfugiés antimerina ont pris tout le commerce de la région; quelques-uns d'entre eux, qui ont fait, semble-t-il, de brillantes affaires, ont, par les quelques piastres qu'ils ont gagnées, su prendre une réelle influence dans le pays.

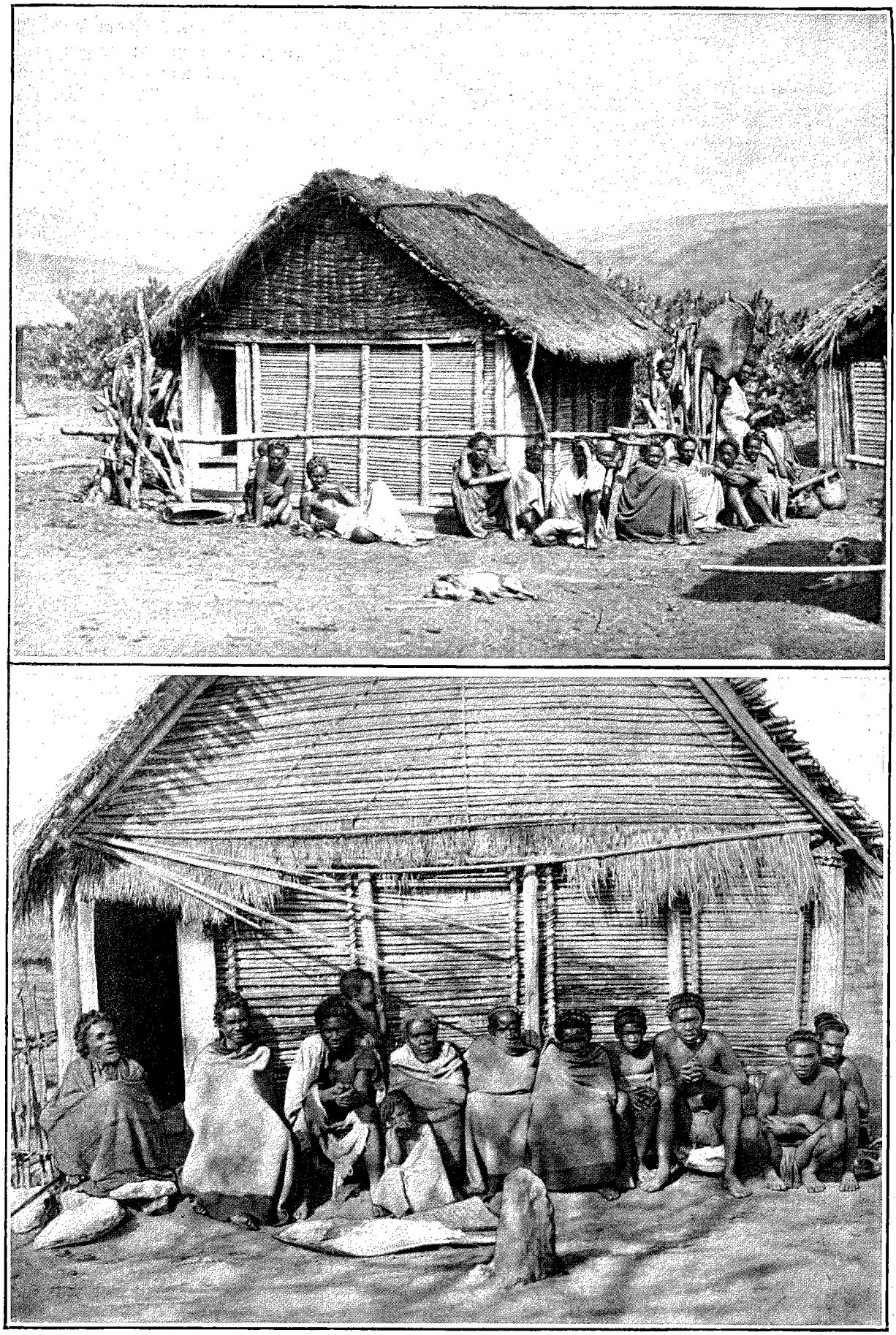
Le village de Tsivory est, comme celui de Tamotamo, enserré dans une enceinte de cactus, mais il n'y a plus de ces divisions intérieures, si fréquentes dans les villages bara que nous avons traversés ces jours derniers. La population, comme à Tamotamo, présente beaucoup de variétés dans les types individuels. Les Antimerina sont en plus grand nombre encore, et, grâce à la force numérique qu'ils possèdent à Tsivory, ils ont nommé pour chef un Betsileo esclave qui s'était enfui de chez son maître antimerina après avoir subi une grave mutilation.

Rainitavy, c'est son nom, nous reçoit fort bien, après s'être assuré cependant que dans nos porteurs il n'y a pas d'Antimerina; il les déteste, car, dit-il, « ils m'ont volé ma qualité d'homme ».

Tandis qu'à Tamotamo les Bara Manambia étaient en majorité, ayant à côté d'eux des Antanosy émigrés, des Bara Antaivondro, des Antimerina et des Betsileo, ici, à Tsivory, ce sont les Antanosy émigrés qui prédominent. On trouve bien à côté d'eux quelques Bara Antaivondro, mais ils sont peu nombreux; il y a aussi beaucoup d'Antimerina et de Betsileo. Au milieu de tous ces représentants de tribus différentes, je remarque un certain nombre d'individus, représentant une peuplade que je ne m'attendais guère à trouver dans ces parages. Ce sont des Tanala. De même qu'il y a dans ces régions des Antanosy émigrés, qui ont quitté leur pays d'origine pour fuir la tyrannie des Antimerina, de même on y rencontre des Tanala émigrés qui ont quitté leurs forêts de l'est, poussés par le même mobile.

Je parlerai dans le chapitre suivant des Antanosy émigrés; l'importance de cette tribu, le vaste territoire qu'elle occupe, ses caractères ethniques, méritent une mention particulière. Quant aux Tanala émigrés, leur importance est beaucoup moins grande. D'après tous les renseignements que je prends, cette population de Tanala ne dépasserait pas ici quelques milliers d'individus. Cependant ce fait, assez important, ces exodes successifs, ces populations qui préfèrent quitter leurs pays plutôt que de subir la tyrannie antimerina, toutes ces choses montrent que, malgré l'appui intéressé ou aveugle que prêtent aux Antimerina certaines nations européennes, ceux-ci n'ont pas encore fini de conquérir Madagascar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CASE ET INDIGÈNES BARA MANAMBIA, A TAMOTAMO. — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXIII

Séjour à Tsivory. — Les Antanosy. — Visite au roi de Tsivory. — Un cadeau malencontreux. — Retour à Tamotamo. — Visite à Zoromanana. — Nous reprenons la route du sud. — Un commerce d'*ody*. — Fabrication d'une amulette. — Dans la brousse, nids de termites. — Chez les Bara Manambia. — Tsiesetra. — La patrie des plantes grasses. — Au pays des Antandroy. — Arrêtés par les cactus. — Nouvelle direction dans l'est. — La grande plaine du sud. — Au village d'Imitray. — Pierres levées des Antanosy émigrés.

Nous restons trois jours à Tsivory. Nous sommes ici dans une contrée habitée par des Antanosy émigrés. Ce qualificatif d'émigrés leur vient du fait qu'ils ont quitté le pays d'Anosy, pour se soustraire à la domination des Antimerina. Il est assez difficile de donner le récit exact de cette migration qui s'est faite de l'est vers l'ouest. Les documents font complètement défaut. Quant aux légendes des indigènes, toujours fantaisistes, elles sont souvent contradictoires.

Quoi qu'il en soit, les Antanosy qui, pendant près de deux siècles, avaient vécu dans les environs de Fort-Dauphin à l'ombre de notre drapeau, et qui, pendant ce grand nombre d'années, restaient le plus souvent fort paisibles, sur leurs vastes territoires du sud-est, le quittèrent en foule, lorsque, après notre abandon de Fort-Dauphin, les Antimerina vinrent s'établir dans les lieux si longtemps occupés par nos troupes.

Vers 1845, les Antanosy, affaiblis, comme toutes les tribus indépendantes, par les rivalités de leurs trop nombreux chefs, firent alliance avec un grand roi des Bara Manambia, qui les appela près de lui. Beaucoup d'Antanosy sont donc venus à cette époque se fixer au sud de l'Horombé, dans les environs de Tamotamo et de Tsivory. Depuis, leur puissance s'est accrue; ils vivent en bonne intelligence avec leurs voisins; le territoire qu'ils occupent est peu large dans le sens nord et sud, mais très long dans le sens est et ouest. Ils ne pouvaient s'étendre en effet au nord et au midi, enclavés qu'ils étaient entre les Bara Antaivondro et les Bara Manambia. A l'est, ils se heurtaient à de hautes montagnes, qui soutiennent un grand plateau désert allant jusqu'à la zone forestière. A l'ouest, au contraire, la vallée de l'Onilahy s'ouvrait devant eux avec ses plaines fertiles. Les Antanosy se sont donc peu à peu avancés dans cette direction, jusqu'à quelques kilomètres de l'embouchure du fleuve. Les Antanosy émigrés vivent en très bonne intelligence avec les différentes tribus bara, dont ils ont adopté, peu à peu, presque toutes les coutumes. Au point de vue technique, l'Antanosy diffère sensiblement du Bara ; son teint est cependant plus foncé, et sous ce rapport il se rapprocherait davantage des gens de la côte orientale. Son nez est moins épaté, ses lèvres sont moins grosses, et, caractère tout à fait distinctif, l'Antanosy de race pure a les cheveux lisses ou légèrement ondulés. C'est la seule tribu de Madagascar qui, avec les Antimerina, présente de telles chevelures. L'Antanosy est bien musclé, souvent de forte corpulence, il atteint des tailles élevées. Au point de vue des qualités intellectuelles, il se montre, pour peu qu'on le fréquente, bien supérieur à tous ses voisins. Je ne saurais mieux le comparer qu'à l'Antimerina, avec cette restriction que s'il est plus superstitieux et s'il possède plus de *fady*, en revanche il n'a pas tous les vices que l'habitant de l'Ankova présente à un si haut degré. Ils sont donc bien supérieurs à l'Antimerina et plus intéressants, ces hommes du sud-est, dont une partie a été si longtemps sous notre domination, et que nous avons abandonnés si légèrement.

En dehors des coutumes générales que l'on trouve partout à Madagascar et qu'il est inutile de décrire de nouveau, les Antanosy présentent à l'observateur des usages spéciaux que j'aurai soin de montrer à l'occasion et au fur et à mesure que nous cheminerons dans leur pays. D'ores et déjà je dois dire qu'ils sont surtout intéressants à observer dans les territoires du sud-est, c'est-à-dire dans le pays d'origine de ces peuplades. Les Antanosy émigrés ont bien conservé, jusqu'à un certain point, les coutumes de leurs pères, mais elles ne se dégagent pas évidentes, au milieu d'une foule de pratiques bara ou mahafaly que les Antanosy émigrés ont adoptées. Pendant notre séjour à Tsivory je vais rendre visite au roi des Antanosy émigrés; Rainitonjy habite à 2 kilomètres d'ici; il est aveugle et très âgé. Mon commandeur Rainizanaka m'a fortement engagé à faire cette démarche, car il prétend que Rainitonjy, malgré son grand âge et son infirmité, a beaucoup d'autorité, non seulement sur ses sujets de Tsivory, mais encore sur les autres Antanosy, que nous devons rencontrer dans le sud en allant à Fort-Dauphin. Je me rends d'autant plus volontiers aux excellentes raisons que me donne Rainizanaka, que je suis très désireux de voir le vieux monarque antanosy et son entourage.

Un après-midi, accompagné de Rainizanaka et de quelques-uns de nos hommes, suivi d'une nombreuse troupe d'habitants de Tsivory, je me rends à la résidence du vieux Rainitonjy. Nous arrivons vite au village. Une case, un peu plus grande peut-être que les autres, se trouve devant nous : c'est le palais. Sur la façade nord est ménagée une petite ouverture. Je distingue dans l'ombre un vieillard accroupi : c'est Rainitonjy. Devant la case royale s'étend un large espace. J'en occupe le centre. Rangés en cercle, à gauche sont des guerriers armés; à droite, des femmes et des enfants. Mes hommes se groupent à mes côtés. Des Antanosy armés de zagaies exécutent des danses guerrières, pendant que, probablement pour soutenir leur ardeur, les femmes et les enfants psalmodient des chants sur un rythme plaintif. Ces divertissements et ces jeux madécasses sont toujours les mêmes : on s'en fatigue vite.

Cependant les sièges manquent sur ce champ de manœuvres. Au risque de ne pas suivre l'étiquette, j'envoie deux de mes hommes me chercher un mortier à riz, sur lequel je puis m'asseoir. Quelques Antanosy ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien manifesté un certain étonnement de voir l'étranger prendre un siège en présence de leur souverain, mais, comme tout Malgache, ils n'ont rien dit devant le fait acquis, et je reste assis, le plus paisiblement du monde, plus heureux en cela que le Résident Général de France qui, chez les Antimerina, à dû user de tant de diplomatie pour obtenir un modeste tabouret au *fandroana* de Tananarive. Je profite d'un moment de répit que me laissent les danseurs et les chanteurs pour présenter au vieux Rainitonjy mes cadeaux de bienvenue. J'ai sorti ce que j'avais de mieux : une boîte à musique, qui répandra probablement pour la première fois les airs de *la Mascotte* sur les rives de l'Onilahy, puis quelques mètres de cotonnade, des perles, de la poudre et quelques aiguilles. Un vieillard qui se tient près de Rainitonjy, me remercie. C'est sans doute un ministre, puisque chacun des souverains de Madagascar en a au moins une demi-douzaine. Cet homme respectable m'a parlé en antanosy. J'ai fort bien compris, mais je ne saisis pas un mot du discours que m'adresse un de ses collègues. Il emploie le créole de la Réunion, je le perçois vaguement, mais je ne puis saisir et comprendre un traître mot de cette langue nègre et malgache, où quelques mots français, fort mal prononcés, sont disséminés çà et là. Enfin la cérémonie est terminée, et je puis retourner à Tsivory, convaincu que Rainitonjy ne mettra pas d'obstacles à mes projets de marche vers le sud.

Le monarque antanosy fait bien les choses; les airs de *la Mascotte* ont été agréables à son oreille puisque, ce soir, je reçois de sa part un petit troupeau de bœufs. Ce cadeau royal n'est pas sans me gêner quelque peu; je n'ose le refuser, et je suis très embarrassé pour le loger. Je suis en quête d'un expédient quelconque, car je ne puis raisonnablement songer à faire entrer les bœufs dans ma case, lorsqu'un messager royal, à mine renfrognée, vient me les reprendre de la part de Rainitonjy. Ce procédé me laisse rêveur. Tout s'explique néanmoins, lorsque mes porteurs viennent se ranger autour de moi, en m'assurant que nous allons être attaqués par les Antanosy émigrés; ils m'expliquent que ce revirement soudain de Rainitonjy a été causé par une grave insulte de ma part. Parmi les cadeaux que je lui ai faits, se trouvaient des aiguilles; il y en avait *sept* : ce chiffre sept est fady à Madagascar, et porte malheur en toutes circonstances. Je suis donc un sorcier qui veut du mal à Rainitonjy. Il me faut, pour me disculper de cette accusation, retourner près du vieillard et lui expliquer que je n'avais même pas compté les aiguilles avant de les donner; c'était tout simplement un oubli de ma part, une simple ignorance des coutumes du pays. Il me faut causer longtemps, dire beaucoup de choses, et surtout faire pas mal de cadeaux, pour obtenir qu'il ne soit plus question de ces malheureuses aiguilles. Vers 2 heures du matin j'obtiens gain de cause, mais ce n'est pas sans peine. Je dois abandonner à Rainitonjy une partie de nos effets de couchage. Cette privation me parut pénible dans la suite, et je regrettai longtemps de n'avoir pas donné une aiguille de plus ou de moins au roi des Antanosy émigrés.

Harassé de fatigue, je quitte Rainitonjy et je rentre dans ma maison de Tsivory. A quelque chose malheur est bon : je suis débarrassé de mon troupeau de bœufs.

FEMME DE ZOROMANANA : FACE ET PROFIL [1] (PAGE 376).

Le 24 juin, nous revenons à Tamotamo. Cette fois Maistre est chargé d'aller voir le grand chef. Ce roi est un Manambia; il habite, non loin d'ici, un petit village qui porte aussi le nom de Tamotamo. La visite de Maistre fut absolument réglée comme l'avait été la mienne lors de mon voyage à Tsivory. Je dois dire, à la louange des Bara Manambia, que leur accueil fut beaucoup plus bienveillant que ne l'avait été celui des Antanosy. Maistre, après avoir remis nos cadeaux à Zoromanana, prit congé du monarque Manambia, et les guerriers de la tribu le reconduisirent en armes jusqu'à notre village, tirant des coups de fusil en son honneur.

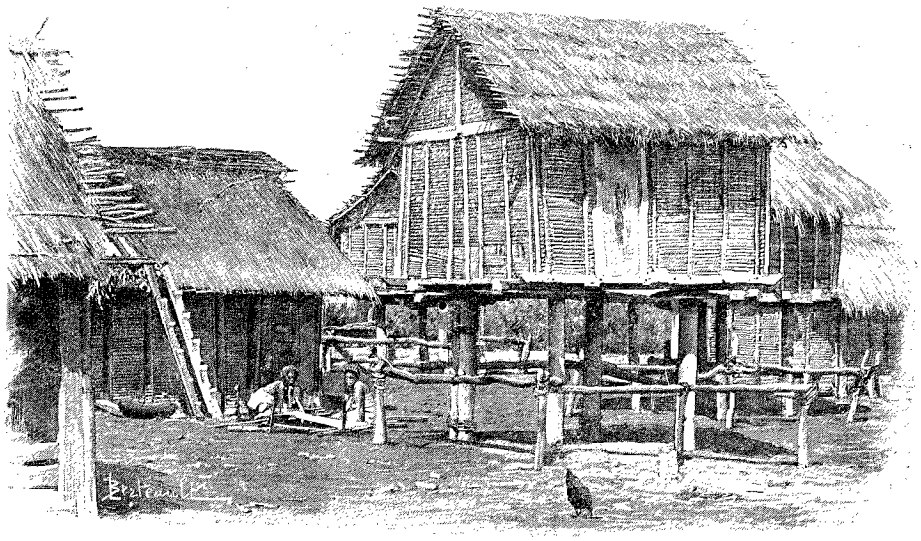
Pendant ce temps je travaillais à Tamotamo. Je sors vivement en entendant cette fusillade. Je suis rassuré lorsque le cortège triomphal de mon ami se présente aux portes du village. Maistre a très bon air

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au milieu de tous ces guerriers manambia; il est précédé par une longue file de femmes, portant chacune sur la tête une petite *sobika* de riz blanc qui nous est destinée. C'est un cadeau de Zoromanana. Ce n'est pas tout : deux bœufs arrivent ensuite, et des guides, pour nous conduire dans le sud, ce qui nous fait encore un plus grand plaisir.

Ce n'est pas sans quelque difficulté que nous reprenons la route du sud; nos hommes, effrayés par les kabary des jours précédents, hésitent à nous suivre dans la direction de Fort-Dauphin. Ils craignent les Antandroy, le manque de vivres, la privation d'eau, les fatigues du chemin, qui, disait-on, était très mauvais et presque impraticable. A les entendre, il faut marcher sur Tulear, par la vallée de l'Onilahy, qui offre



CASE ET GRENIER À RIZ CHEZ LES ANTANOSY ÉMIGRÉS [1].

une route moins périlleuse. La distance est la même; ils trouveraient toujours de l'eau, ne seraient pas astreints au régime des baies de cactus, et enfin ils ne rencontreraient pas d'Antandroy.

Ces bonnes raisons ne pouvaient me convaincre; moitié par force, moitié par persuasion, j'obligeai les porteurs à reprendre encore une fois la route du sud; je voulais aller jusqu'au bout. D'ailleurs j'avais quelque confiance, d'après le rapport de Maistre, en Zoromanana, roi manambia de Tamotamo, lequel, beaucoup moins susceptible que son voisin de Tsivory, nous faisait très bon accueil. Jusqu'à présent, à Madagascar, nous avions trouvé les *ody* faits d'une corne de bœuf remplie de terre pétrie avec du miel et des huiles végétales, le tout renfermant de menus objets qui jouissent d'une propriété magique.

Chez les Manambia, ainsi que plus au sud, chez les Antandroy et les Antanosy, les *ody* représentent d'ordinaire un ou plusieurs personnages grossièrement sculptés, hommes ou femmes selon la destination spéciale du précieux talisman.

Souvent leur aspect n'offre rien de caractéristique, et une longue explication est absolument nécessaire pour connaître leur vertu. D'autres fois, au contraire, l'artiste a représenté très naïvement des attributs qui ne peuvent laisser aucun doute sur les aspirations de l'heureux possesseur de l'ody.

C'est ainsi que l'homme qui désire posséder de nombreux troupeaux portera, fixée au bras, une plaque de bois sur laquelle sont figurés plusieurs zébus ou bœufs à bosse de Madagascar. Il est difficile de se procurer ces porte-bonheur; leurs propriétaires y tiennent beaucoup et consentent rarement à s'en dessaisir; ils les gardent continuellement sur eux. Un indigène bien posé en possède environ dix à douze; chaque fétiche doit répondre à un besoin de la vie.

L'ody le plus répandu est celui qui donne le pouvoir de tirer juste, d'atteindre son ennemi à de grandes distances et de se protéger en même temps des balles de l'adversaire.

J'avais remarqué un de ces fétiches, qui présentait un grand intérêt ethnographique, et je désirais vivement l'acheter. Malgré des offres séduisantes, le propriétaire, un sieur Rainimamona, fut intraitable et refusa catégoriquement toutes mes propositions.

Dans la soirée pourtant, il vint nous voir et nous fit entendre qu'il voulait, non pas vendre son talisman pour des perles ou de la toile, mais l'échanger contre un ody d'origine étrangère.

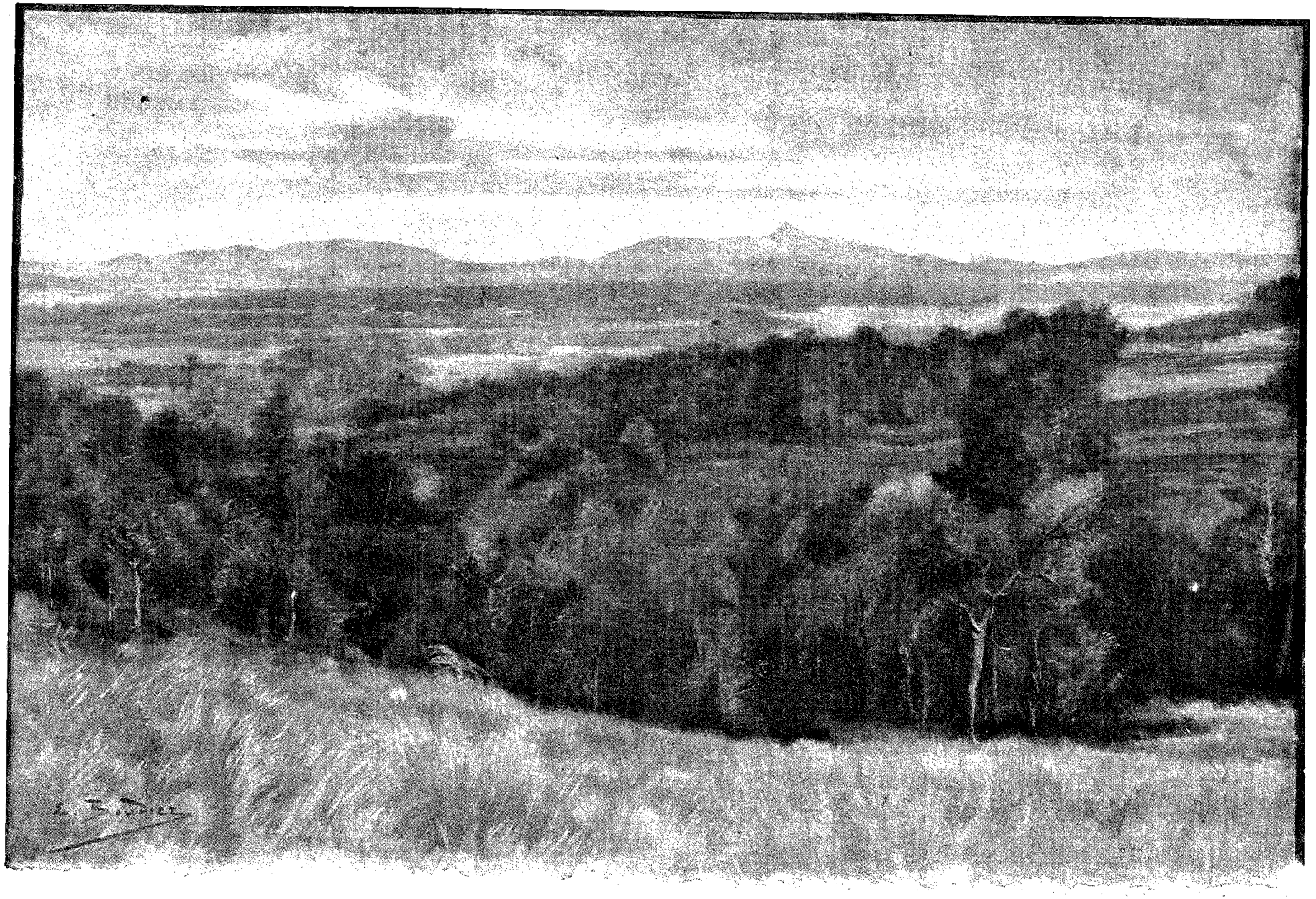
Je cachai ma surprise et lui demandai des explications.

« Toi, étranger, dit-il, tu as de bons fusils; cela ne m'étonne pas, car tu possèdes un ody qui vient de loin et qui est bien supérieur aux nôtres; donne-le-moi, je te céderai le mien et je te conduirai jusqu'à Fort-Dauphin. »

J'acceptai avec empressement, lui disant de revenir le lendemain, car la nuit m'était nécessaire pour préparer le génie de mon talisman à me quitter. A peine Rainimamona fut-il parti que je confectionnai un fétiche à la hâte : quelques chiffons ornés de perles, enveloppant de l'ail pilé, de l'iodoforme, de petits

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PAYS DE TAMOTAMO (PAGE 372). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cailloux de quartz, suffirent à lui donner une forme et une odeur convenables.

Le lendemain, nous faisions l'échange; je lui certifiai que j'y perdais probablement, car je ne connaissais pas encore son ody; pour le mien, j'en répondais. Seulement il devait le porter continuellement sur sa poitrine, et surtout ne pas faire usage de son fusil avant un mois. Il est superflu d'expliquer les motifs pour lesquels je lui imposais ce délai.

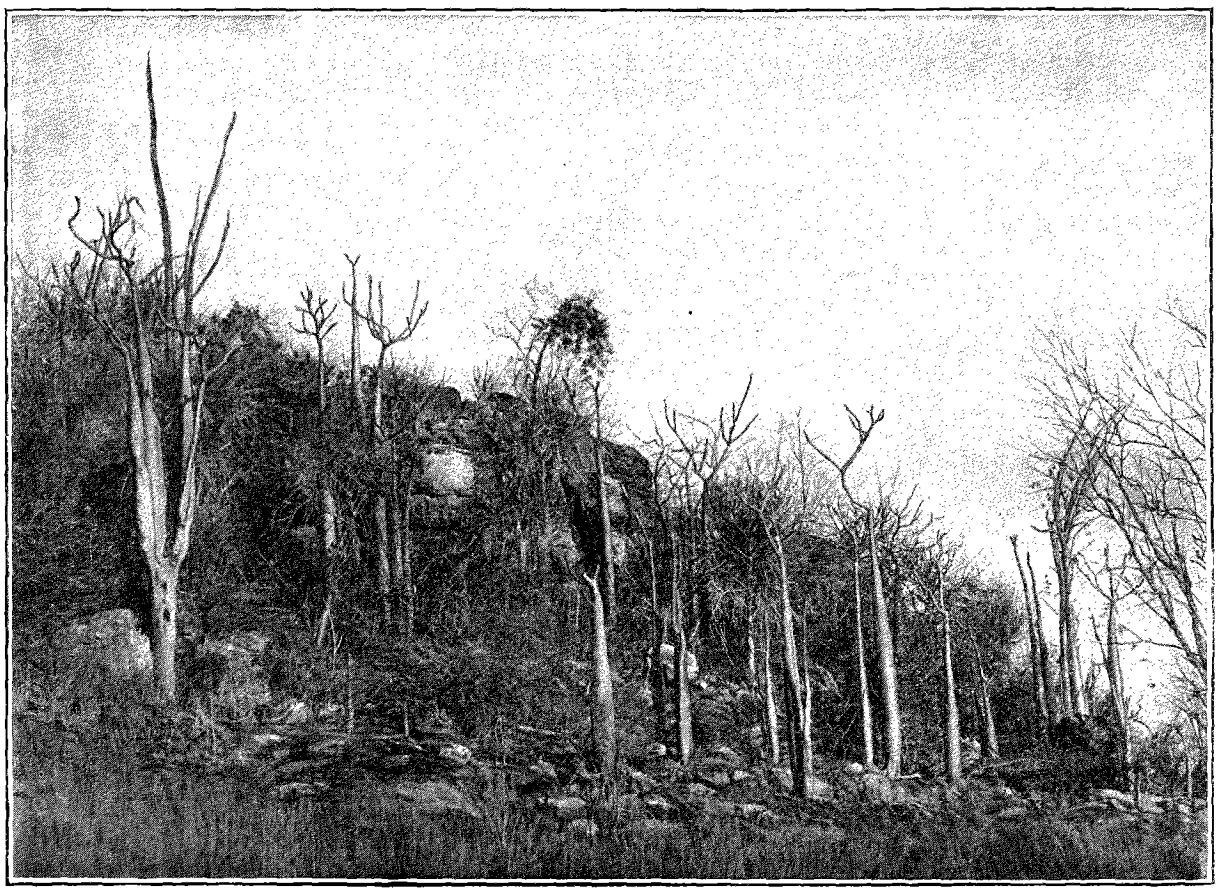
Conformément à l'usage malgache, qui exige que, pour qu'un talisman jouisse de toute son efficacité, il faut que son propriétaire s'impose une privation quelconque, j'ajoutai à ces conditions l'obligation de ne jamais manger de volailles.

Ayant congédié Rainimamona trois semaines après ce marché, je ne saurais dire si son ody européen lui a donné toutes les satisfactions qu'il en attendait.

Ayant fait quelques approvisionnements à Tamotamo sur les instances de Rainizanaka, qui est décidément un homme précieux et avisé, nous quittons le village le jeudi 26 juin, à midi, accompagnés de Rainimamona.

Quelques minutes après être sortis de Tamotamo, nous passons au hameau d'Ambalamarina, puis nous traversons le village d'Andrianaboatsa.

Dans la brousse, où nous marchons, les *sakoa* sont très communs, et les nids de termites, les *votry*, comme les appellent les indigènes, sont élevés et très nombreux. Par 330 mètres d'altitude, nous traversons à gué une petite rivière. C'est l'Ianakaomby, qui va non loin d'ici se jeter dans le Tamotamo; nous suivons pendant quelque temps la rive gauche de ce cours d'eau. Le pays devient plus boisé. Aux arbres isolés de la brousse succèdent des bouquets d'arbres. Ces petits bois, espacés d'abord, se rapprochent peu à peu, ils couvrent complètement les fonds des profondes vallées et les sommets des monticules. Nous traversons le



AU PAYS DES PLANTES GRASSES [1] (PAGE 380).

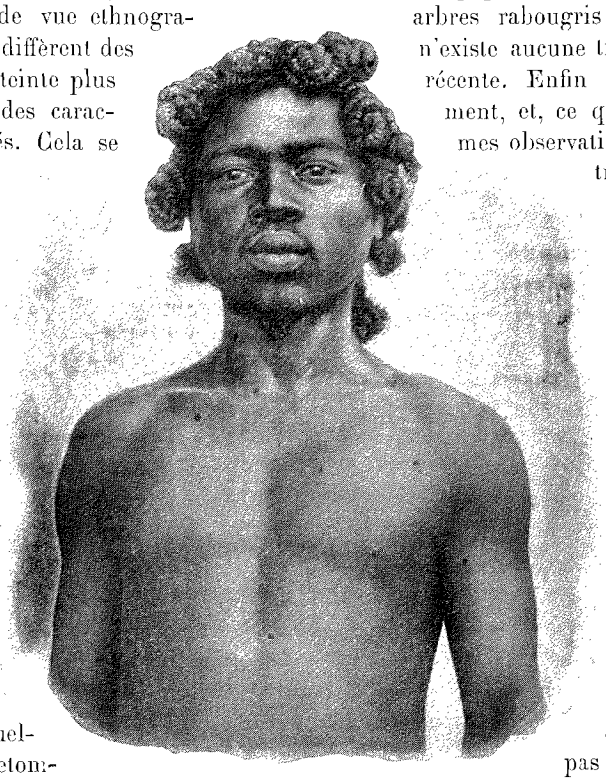
Tamotamo, qui s'en va vers le sud-est. En cet endroit il mesure 10 mètres de large sur 50 centimètres de profondeur. Peu après nous arrivons à Tsiesetra. C'est un village manambia qui compte une soixantaine de cases.

Ces Manambia forment une subdivision importante de la tribu des Bara. Ils offrent d'ailleurs, sous tous les rapports, une certaine ressemblance avec leurs voisins du nord et de l'est, les Bara Antaivondro. Il est même assez difficile de reconnaître un Bara Manambia d'un Bara Antaivondro. Cependant on peut y arriver en faisant énumérer à ces indigènes les quatre points cardinaux; le Bara Antaivondro commencera toujours

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par l'est, tandis que le Manambia indiquera ses préférences pour le nord. De plus, et cela est encore plus caractéristique, toutes les peuplades manambia ont un fady particulier pour le nord. C'est ainsi que si, en cours de voyage, et pressé par un besoin naturel, on s'écarte un peu de la route, il ne faut jamais faire face au nord et se tenir debout ; sans cela on risquerait fort de mécontenter vivement les indigènes manambia, qui ne manqueraient pas de dire que cet oubli des convenances est impardonnable, et qu'il va sûrement attirer sur toute la contrée des pluies, des orages et des inondations. Au contraire, il faut avoir soin de regarder dans une autre direction et de s'accroupir selon l'habitude malgache. Au point de vue ethnographique, les Bara Manambia diffèrent des Bara Antaivondro par une teinte plus foncée de la peau et par des caractères africains plus accusés. Cela se conçoit aisément, car si les Bara Antaivondro sont surtout mélangés avec des Betsileo et des Betsimisaraka, qui présentent quelques traits asiatiques, les Bara Manambia sont mélangés dans une forte proportion avec les peuplades antandroy, qui, parmi toutes les tribus madécasses, sont africaines au plus haut point.



UN ANTANDROY : FACE.

Le village de Tsiesetra est construit sur le même modèle que Betroky ; notre venue a bien causé un peu d'étonnement aux habitants, mais après quelques heures ils étaient retombés dans leur apathique indifférence.

Le vendredi 27 juin, nous poursuivons notre route vers le sud, et, presque aussitôt, la contrée présente quelques petits changements dans sa configuration générale et surtout dans sa végétation. A Madagascar les changements sont rarement brusques lorsqu'on passe d'un territoire sur un autre ; il y a toujours, sur les confins de ces contrées différentes, une sorte de zone de transition. C'est ainsi que nous avons vu maintes fois cette zone de transition s'étendre sur de larges espaces, entre les contrées complètement dénudées et les grandes forêts épaisses. Tout dernièrement, en quittant Ambohimandroso, nous avons traversé cette zone qui nous a menés, de l'Arindrano, où l'on ne voit pas un arbre, aux plaines d'Ambararata, dont les *sakoa* touffus et rapprochés font songer quelque peu aux campagnes normandes. Je me prépare donc, dès maintenant, à voir et à observer un pays nouveau. A mesure que nous marchons, mon étonnement grandit. J'avais songé tout d'abord à un angle rentrant de la ceinture forestière de l'île, mais j'abandonne vite cette idée. Tout d'abord les ruisseaux et les rivières deviennent rares ; les petits cours d'eau, qui annoncent toujours la zone forestière, n'existent pas ; signe encore plus certain, les arbres, espacés dans la brousse, qui hier étaient réunis en bouquets, s'isolent les uns des autres ; relativement à une surface donnée, leur nombre diminue beaucoup. Ce n'est donc pas la forêt que nous allons voir devant nous. Est-ce une contrée complètement dénudée ? Je ne le crois pas D'abord la population diminue ; sur les troncs des arbres rabougris qui nous environnent il n'existe aucune trace d'incendie, ancienne ou récente. Enfin nous descendons sensiblement, et, ce qui serait contraire à toutes mes observations à Madagascar, nous ne trouverons pas de contrée complètement dénudée à 200 ou 300 mètres d'altitude. Or, devant nous, nous découvrons le pays, fort loin vers le sud ; la brume seule limite notre horizon. Il n'existe aucun sommet, aucun exhaussement du sol, qui puisse nous annoncer une chaîne de montagnes. Devant nous, c'est une immense plaine, et cependant nous allons quitter la brousse, j'en suis sûr.

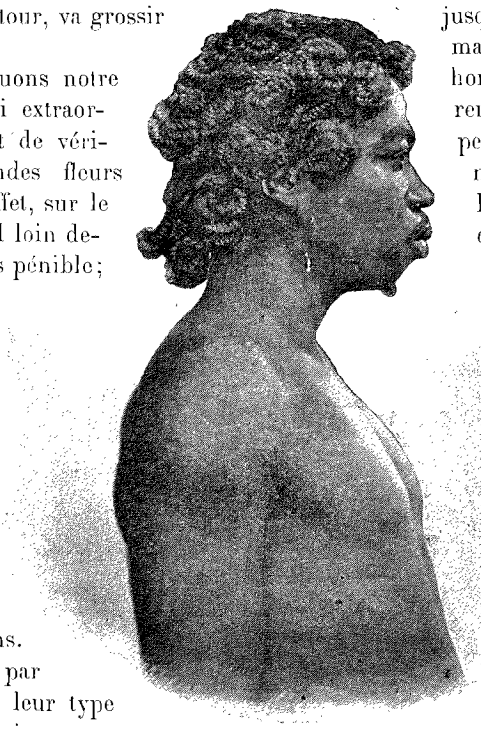
Au bout de quelques heures, mon étonnement augmente encore, et ce n'est pas sans quelques inquiétudes que j'envisage l'avenir. Les arbres, et les sakoa notamment, ont complètement disparu. Il y a encore quelques buissons, surtout des arbustes à caoutchouc ; mais la végétation, en général, a complètement changé. Nous voyons des plantes bizarres, que je n'avais jamais rencontrées ailleurs. Nous voici maintenant dans un pays nouveau pour moi à Madagascar. Nous sommes environnés de plantes épineuses, de ces végétaux nommés vulgairement plantes grasses. Tous les genres et toutes les espèces y sont représentés. Il y a surtout les raketa (*Cactus opuntia* ou cactus nopal), et beaucoup d'euphorbes. Il y a aussi de véritables petits bois formés par des végétaux qui ressemblent à des cierges, hérissés, sur toute leur surface, de pointes longues et acérées. Par terre, ce sont des boules, réunies les unes aux autres. Ces sphères épineuses ont jusqu'à 50 centimètres de diamètre ; lorsqu'elles atteignent ce volume, elles sont couvertes de boules plus petites soudées sur elles. Ce sont encore des câbles épineux, bizarrement

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contournés; ils portent, de distance en distance, des étranglements, d'où partent de jeunes tiges, cordes plus petites, qui, à leur tour, donnent naissance à des rameaux minuscules. Nous sommes donc dans le pays des épines. Tout ce que l'on peut rêver en fait de plantes grasses se trouve réuni autour de nous, et mes porteurs, nus jusqu'à la ceinture, marchent dans ces fourrés d'un nouveau genre. La situation se complique vraiment; aussi nous arrêtons-nous à midi, et campons-nous sur les bords d'un cours d'eau, que nous venons de traverser. C'est le Vorokasy, dont la source est à une journée d'ici dans le nord-est; cette rivière va se jeter dans le sud, dans le Sahanona. Nous sommes à environ 30 kilomètres de ce confluent. Le Sahanona, à son tour, va grossir le Mandrare.

Le 28 juin nous continuons notre chemin dans cette contrée si extraordinaire. Les cactus forment de véritables fourrés; leurs grandes fleurs jaunes sont du plus joli effet, sur le tapis de verdure qui s'étend loin devant nous. La marche est très pénible; nous allons dans des couloirs, que nos guides nous ont fait découvrir. Ces sentes, au milieu des cactus, ont été frayées par les troupeaux de bœufs des indigènes. Dans l'après-midi nous arrivons au village d'Iaramamy. Ce village est absolument misérable. Il n'y a pas une goutte d'eau dans les environs. Le hameau est encore habité par des Bara Manambia, mais leur type général est différent de celui que nous avons observé dans le nord. Ce fait s'explique aisément : Iaramamy est la dernière agglomération manambia vers le sud. Tout près d'ici commencent les territoires habités par les Antandroy, et ces indigènes se sont mélangés fortement avec les Manambia.



UN ANTANDROY — PROFIL[1].

Nous recevons assez bon accueil des habitants d'Iaramamy. Le chef du village nous donne de nouveaux guides, que je m'empresse d'interroger sur le pays du sud.

D'après eux, immédiatement au sud du village où nous sommes, commencent les territoires antandroy. C'est une vaste contrée, absolument plate et qui s'étend jusqu'à la mer; là elle se termine brusquement par des falaises peu élevées. Le territoire antandroy confine à l'est au pays des Antanosy; à l'ouest, il s'étend très loin jusqu'à celui des Mahafaly et des Masikora. Cette contrée, absolument plate, est très pauvre en eau vive; on n'y trouve, d'espace en espace, que de l'eau croupissante, qui s'amasse dans des creux de terrain après la saison des pluies, très courte sous ces latitudes. Le sol disparaît entièrement sous d'épais fourrés de cactus; la marche y est excessivement difficile, sinon impossible. Nos guides antandroy sont très affirmatifs sur ce point, et, d'après eux, il me faut prendre à l'est pour gagner Fort-Dauphin, en suivant le pays des Antanosy, ou remonter dans l'ouest, pour arriver à Tulear. Je l'avoue, ces déclarations ne sont pas sans me faire éprouver un moment de découragement. Tous nos efforts, toutes nos marches vont donc être inutiles; nous voici arrêtés dans notre itinéraire vers le sud, par une végétation que je maudis de grand cœur. Si jusqu'à présent rien n'avait pu arrêter notre marche au midi; si les protestations de nos hommes nous étaient demeurées indifférentes; si les coutumes superstitieuses des peuplades traversées, les kabary interminables, n'avaient pu nous faire dévier de la direction que nous avions choisie et qui devait nous mener jusqu'au cap Sainte-Marie, pour aller ensuite vers l'est, à Andrahombe et à Fort-Dauphin, des cactus nopal allaient nous arrêter d'une manière absolue.

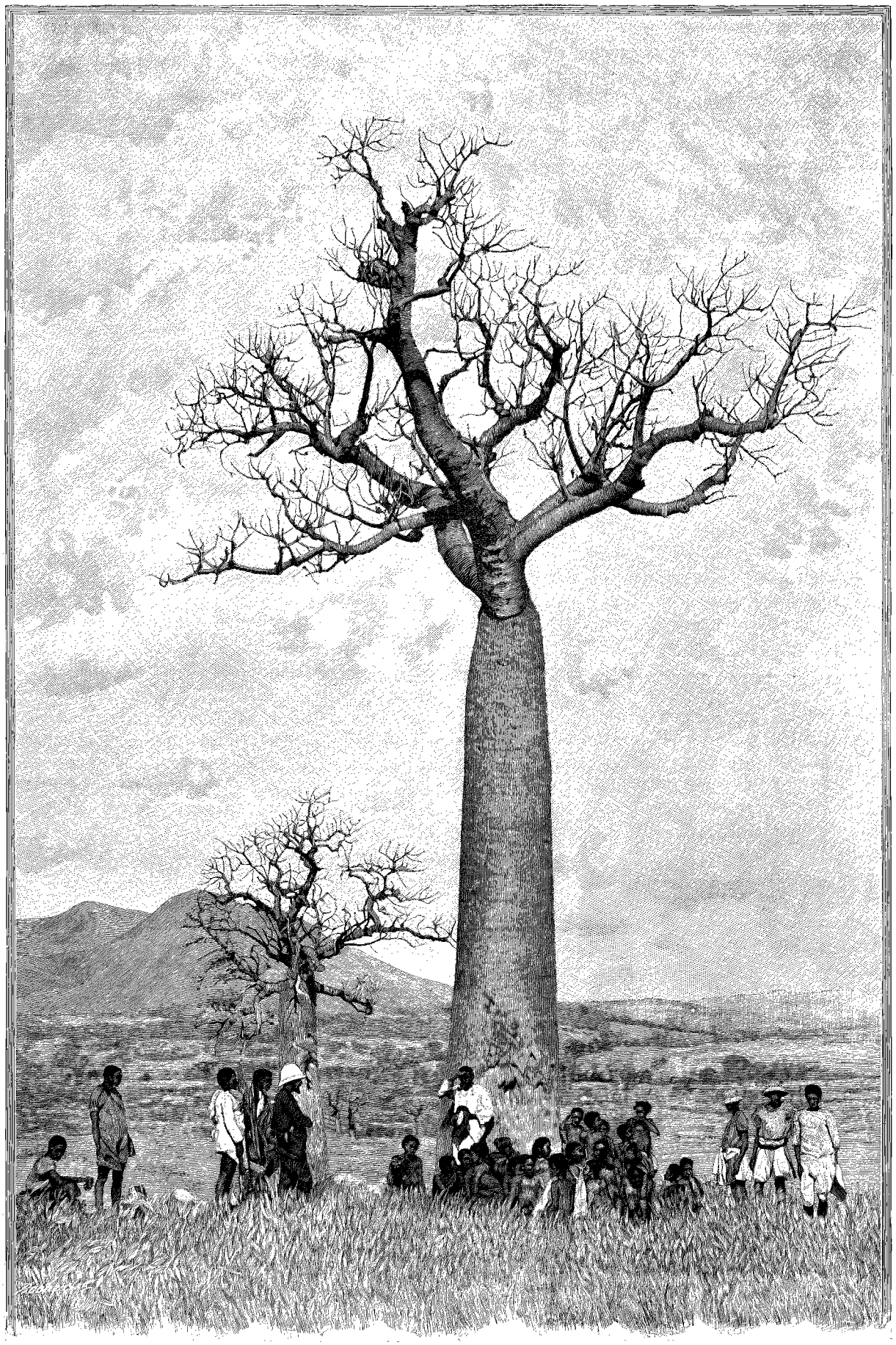
Voilà donc cette contrée différente que j'avais devinée les jours précédents. Je pensais bien devoir me trouver en présence d'un pays nouveau, mais jamais je ne me serais figuré un si vaste territoire couvert entièrement de ocactus nopal. Sans aucun doute, on purra m'objecter que, n'ayant pas poussé plus avant dans cette plaine, je ne puis affirmer l'existence des cactus sur une aussi vaste étendue. Cela est certain; quoi qu'il en soit, d'après ce que nous voyons, à l'aide de fortes jumelles, d'après ce que les Antandroy nous affirment, en parfait accord avec ce que mes porteurs ont déjà appris des Bara Manambia; enfin, d'après ce que nous avons vu dans l'étape d'aujourd'hui, et d'après ce que nous voyons dans notre voisinage immédiat, il est excessivement probable que l'existence de ce vaste territoire couvert de cactus est une réalité.

Nous prenons donc la résolution d'obliquer vers l'est et de suivre, jusqu'à Fort-Dauphin, les confins des territoires antandroy, en nous maintenant toujours en dehors de cette végétation épineuse. Au village d'Iaramamy on trouve beaucoup d'Antandroy de pure race; je m'empresse d'entrer en rapport avec eux.

Cette peuplade des Antandroy doit être très intéressante à étudier. Malheureusement, je ne puis obtenir que des renseignements fort vagues, que je recueille à

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN « BONTONA » CHEZ LES BARA MANAMBIA (PAGE 382). — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la hâte pendant la première partie de la nuit. Il résulterait de mes conversations avec les Antandroy d'Iaramamy que ces indigènes ont pour seule nourriture, sur leur territoire désolé, les baies de cactus, qu'ils ont débarrassées de leurs téguments épineux. On me dit aussi qu'ils se servent de la sève des raketa comme de boisson ordinaire. Ils recueillent aussi la rosée du matin sur les feuilles charnues de ces plantes épineuses.

Plus au sud, les Antandroy possèdent quelques troupeaux de bœufs. La fiente de ces animaux est leur seul combustible. Pour beaucoup d'usages, ils se rapprochent sensiblement des Bara Manambia, mais ils sont encore plus superstitieux, ce que je n'aurais jamais cru possible. En somme, cette tribu des Antandroy est, sous tous les rapports, la dernière de Madagascar; ces indigènes semblent même constituer, dans la grande île, une peuplade exceptionnelle; ils sont superstitieux au plus haut point, ont une religion africaine faite de croyances bizarres aux fétiches et aux amulettes. Leurs traits sont africains; leurs cheveux, très crépus, sont portés en broussailles; leur nez est plus large que long; leur peau est du plus beau noir.

Nous n'avons pas trouvé de vivres dans ce misérable village d'Iaramamy. Aussi avons-nous hâte de le quitter et de rentrer en territoire tanosy.

Le 29 juin, nous partons dans l'est du village et je suis heureux de constater que les cactus diminuent peu à peu; ce sont d'abord des espaces où l'argile rougeâtre se montre à nu. Les grandes herbes poussent quelquefois.

Le pays, absolument plat vers le sud, se relève peu à peu vers l'est; nous franchissons quelques ondulations. Plus loin, ce sont de petits monticules; plus loin encore, des mamelons, des collines. Le fond de ces accidents de terrain, les thalwegs de ces vallées, deviennent humides. Bientôt quelques filets d'eau se montrent: aussitôt la végétation arborescente réapparaît; nous laissons les épines loin à notre droite. Vers le milieu du jour, nous sommes de nouveau en pleine brousse; le pays est montagneux, le terrain accidenté, le sol rocailleux. A côté des sakoa, nos anciennes connaissances, se montre un végétal nouveau pour ces pays, mais que j'ai déjà vu à Majunga : c'est un arbre caractéristique de la côte ouest, le *bontona*, ce baobab malgache (*Adansonia digitata*); j'en mesure quelques-uns de vraiment très gros; la pulpe farineuse de leurs gros fruits (pain de singes) est acidulée et étanche fort bien la soif.

Après avoir traversé l'Iatranatrana, affluent du Manambolo, et gravi une dernière montée raide et rocailleuse, nous entrons dans le village d'Imitray.

Pendant notre étape d'aujourd'hui, nous nous sommes élevés insensiblement; laissant la grande plaine Antandroy à notre droite, nous avons gravi d'abord une chaîne de petites collines, puis nous sommes entrés dans une contrée assez accidentée. Ce système de monticules, très rapprochés les uns des autres, forme les premiers contreforts, dans l'ouest, de la chaîne de partage des eaux, dont nous nous rapprochons très rapidement.

Le village d'Imitray, qui compte 35 cases, est habité par des Antanosy mélangés avec quelques Antandroy. Au moment où nous arrivons, il ne reste que cinq ou six hommes, presque tous des vieillards; tous les autres sont partis pour guerroyer dans les environs, contre une tribu d'Antandroy qui est venue voler, à Imitray, des femmes et des bœufs. Dans la soirée nous assistons à un spectacle intéressant : c'est une prière ou une invocation en faveur des guerriers absents. Toutes les femmes dont les maris sont à la guerre se sont réunies près de la maison du chef du village; quelques-unes sont très jeunes, d'autres ont les cheveux blancs.

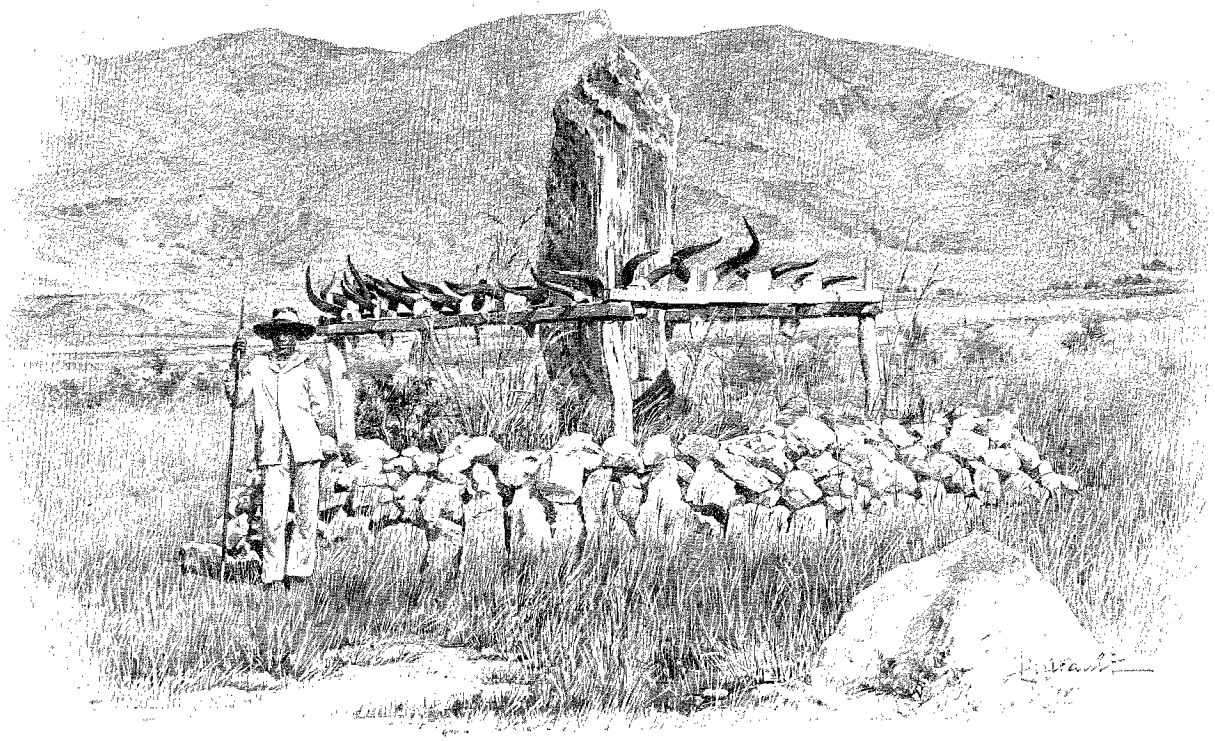
Elles portent comme vêtement une pièce d'étoffe ou une natte attachée à la ceinture, et chacune d'elles tient à la main un long bâton, qui est censé représenter le fusil ou les zagaies du guerrier bien-aimé. Leur front est couvert d'une couche de peinture blanche; des feuilles vertes ou des plumes d'oiseaux sont piquées dans leur chevelure; elles se groupent autour de l'une d'entre elles, qui joue du tambour, puis, au son du tam-tam, elles se mettent à danser, toujours groupées, et, la face tournée vers l'est, elles avancent en rangs serrés dans cette direction; leurs chants sont lents et plaintifs, mais bientôt le rythme s'accélère, et pendant qu'elles prient le *zanahary* et les mauvais génies de rendre leurs époux vainqueurs, et de tuer ceux qu'ils combattent, elles s'avancent rapidement vers l'est, reculent pour s'avancer de nouveau en brandissant leurs bâtons. Elles répètent le même exercice devant la case de chaque absent. Ce manège dure très longtemps, et la soirée est déjà fort avancée lorsqu'elles ont fini. Malheureusement pour notre sommeil, ce n'est pas tout. Les épouses éplorées se réunissent sur la place du village, et se mettent à pleurer, par anticipation, ceux qui ne reviendront pas; elles poussent des cris stridents, qu'elles modulent en saccades, suivant la coutume de presque tous les peuples primitifs.

Lorsque nous partîmes, le lendemain, nous n'avions pu goûter qu'un sommeil très court.

Le village d'Imitray est situé dans une sorte de petite plaine circulaire, entourée de hautes montagnes. Le fond de ce cirque, c'est-à-dire les environs du village, sont assez bien cultivés en rizières. Après les avoir franchies, et avant de monter sur les flancs des montagnes qui environnent le cirque, nous rencontrons, près de la route, une pierre levée.

Ce mégalithe est le premier que nous voyons depuis notre départ du Betsileo. Ces monuments commémoratifs sont absolument inconnus chez les Bara Manambia, et je n'en ai pas rencontré chez les Bara Antaivondro; cependant il en existe, en très petit nombre, chez les Antanosy émigrés. Ici nous sommes chez des Antanosy qui n'ont jamais quitté leur pays, et à mesure que nous avancerons vers le sud, c'est-à-dire que nous pénétrerons davantage dans le Tanosy, nous verrons ces monuments mégali-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PIERRES LEVÉES CHEZ LES ANTANOSY ÉMIGRÉS [1].

thiques très nombreux, plus grands, plus beaux et mieux disposés que chez les Antimerina et même chez les Betsileo. Jusqu'à présent ces derniers nous avaient cependant paru une des tribus les plus intéressantes de Madagascar, une des rares peuplades de la grande île qui par leurs monuments pouvaient débrouiller quelque peu l'histoire de ces peuples étranges. Comme le lecteur le verra dans la suite, la tribu des Antanosy, qui se révèle déjà à nous par des signes extérieurs de religiosité, est, sous beaucoup d'autres rapports encore, bien supérieure, plus sympathique, j'oserai dire, que les autres tribus de la grande île africaine, y compris, bien entendu, celle des Antimerina. Le monument que nous voyons au sortir d'Imitray se compose d'un carré construit en pierres sèches, qui peut avoir 3 mètres de côté. A chacun des angles de ce carré est enfoncé verticalement un fort pieu qui supporte deux madriers, grossièrement équarris. Ces quatre madriers, réunis ainsi deux à deux par les quatre pieux verticaux sur lesquels ils sont fixés, forment un entourage, balustrade assez large, sur laquelle on a posé, à côté les uns des autres, et faisant face au dehors, des crânes de bœufs ornés de leurs cornes. Au centre de ce carré ainsi délimité se dresse une pierre levée, haute de 3 mèt. 80, large de 1 mètre, sur 50 centimètres d'épaisseur. Ce bloc énorme est en granit rose, roche que je ne trouve pas dans les environs; il a certainement fallu un travail énorme pour élever un pareil monument. Le mégalithe sert à rappeler la mémoire d'un chef célèbre d'Imitray, mort en guerroyant contre les Antandroy.

Pendant que nous examinions ce monument, un indigène antanosy, qui nous regardait avec intérêt depuis quelque temps, se jette au cou d'un de mes porteurs. Le Betsileo Ramasy, c'est son nom, que j'ai engagé à Fianarantsoa, sur la recommandation du docteur Besson, Ramasy, dis-je, objet de cette sympathique démonstration, reste d'abord quelque peu ahuri; cependant il finit par reconnaître son jeune frère, qu'il croyait soldat à Fort-Dauphin, au service de Ranavalomanjaka. Tout s'explique. Le frère de Ramasy, un ci-devant Betsileo, a été pris, il y a quelques années, par les Antimerina, pour aller grossir la garnison de Fort-Dauphin. Mais mon Betsileo, qui, comme ses compatriotes, craint les Antimerina, et ne les aime pas du tout, s'est échappé du pays de Tolonara, soumis aux Antimerina, et est venu ensuite à Imitray, où il vit paisible et heureux, s'étant fait Antanosy.

La plaine circulaire dont j'ai parlé mesure à peu près 8 kilomètres de diamètre. A côté d'Imitray sont les villages de Simieba, Sesela et Ambatomasina. Nous commençons à gravir une chaîne de montagnes; la montée est ardue, le sentier difficile; nous passons par un col à 1190 mètres d'altitude, puis nous descen-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dons très rapidement sur l'autre versant; nous arrivons à Imanevy, au fond de la vallée, par 560 mètres d'altitude.

Cette étape a été très rude; pendant la première partie de la route, nous avons véritablement escaladé le flanc abrupt d'une montagne, pour redescendre de l'autre côté, suivant une pente aussi raide; au village d'Imitray, que nous avons quitté ce matin, nous étions dans le bassin du Manambolo, affluent du Mandrare; maintenant nous voici descendus dans la vallée même du Mandrare. Ce fleuve coule tout près d'ici; nous le traverserons demain matin au sortir du village. Les montagnes que nous venons de franchir forment une chaîne nommée monts Isira; elle est constituée presque entièrement de roches micaschisteuses, et est dirigée du nord-est au sud-ouest. Devant nous s'étend une autre chaîne de montagnes, beaucoup plus haute, et qui paraît plus longue encore que celle que nous venons de franchir; c'est la chaîne de Maroampingaratra ou Beampingaratra. Les monts Isira au nord-ouest et les monts Beampingaratra au sud-est limitent donc cette vallée du Mandrare, au fond de laquelle nous sommes. Il faut remarquer aussi que les monts Isira séparent le bassin d'un affluent du Mandrare du fleuve principal; plus au sud, ces monts Isira se termineront brusquement, pour permettre la jonction des deux cours d'eau. Les monts Beampingaratra, au contraire, continuent la ligne de partage des eaux; sur le versant oriental, nous trouverons le Mananjara, qui va se jeter dans la mer des Indes après avoir arrosé le pays d'Ambolo. La végétation, qui croît autour de nous, devient de plus en plus belle; une épaisse couche d'humus noirâtre couvre le sol; les arbres sont touffus, ils se réunissent maintenant par bouquets; je reconnais beaucoup de plantes que j'avais déjà vues en pays betsimisaraka. La population est très dense. Il y a de nombreux villages.

Le mardi 1er juillet nous quittons Imanevy, et, bientôt après, nous traversons à gué le Mandrare, qui, en cet endroit et en cette saison, mesure 10 mètres de large sur 50 centimètres de profondeur. La vallée est étroite, et bientôt nous nous élevons sur les flancs des monts Beampingaratra. Le sentier s'engage dans une gorge, il longe un torrent qui bouillonne en cascade à nos pieds; c'est l'Andrevoroka, affluent du Mandrare. Nous sommes dans une brousse très épaisse, et, quelques instants après, nous voici dans une forêt touffue, qui, accrochée aux flancs des Beampingaratra, en couronne les cimes. Nous marchons rapidement, mais la nuit nous surprend sous les hautes futaies; nos guides nous conduisent pour camper dans une caverne qu'ils connaissent dans les fourrés. Notre logis est très pittoresque, et les feux de nos hommes ne peuvent dissiper les ténèbres qui emplissent ces salles souterraines. Mon compagnon et moi devons, pendant une bonne partie de la nuit, donner une chasse vigoureuse aux *fanihy*, chauves-souris, petites et grosses, que notre venue a mises en émoi.

Le matin, nous nous remettons en marche dès la première heure. Cette forêt du pays des Antanosy est beaucoup plus jolie que toutes celles que nous avons vues précédemment à Madagascar. C'est une vraie forêt tropicale, avec sa végétation vigoureuse, ses arbres magnifiques, son enchevêtrement de lianes. Le spectacle est tout nouveau pour nous. Par instants, nous pensons être bien loin de Madagascar. Vers 10 heures, nous commençons à voir quelques clairières. Des *longoza* et des *ravenala* se montrent çà et là, avec des fourrés de bambous; ils nous annoncent la végétation d'une contrée maritime. Puis, ce sont des défrichements. A 11 heures et demie, nous arrivons au village d'Izama. Nous sommes là dans la vallée d'Ambolo, le plus beau pays de Madagascar.

Docteur CATAT.

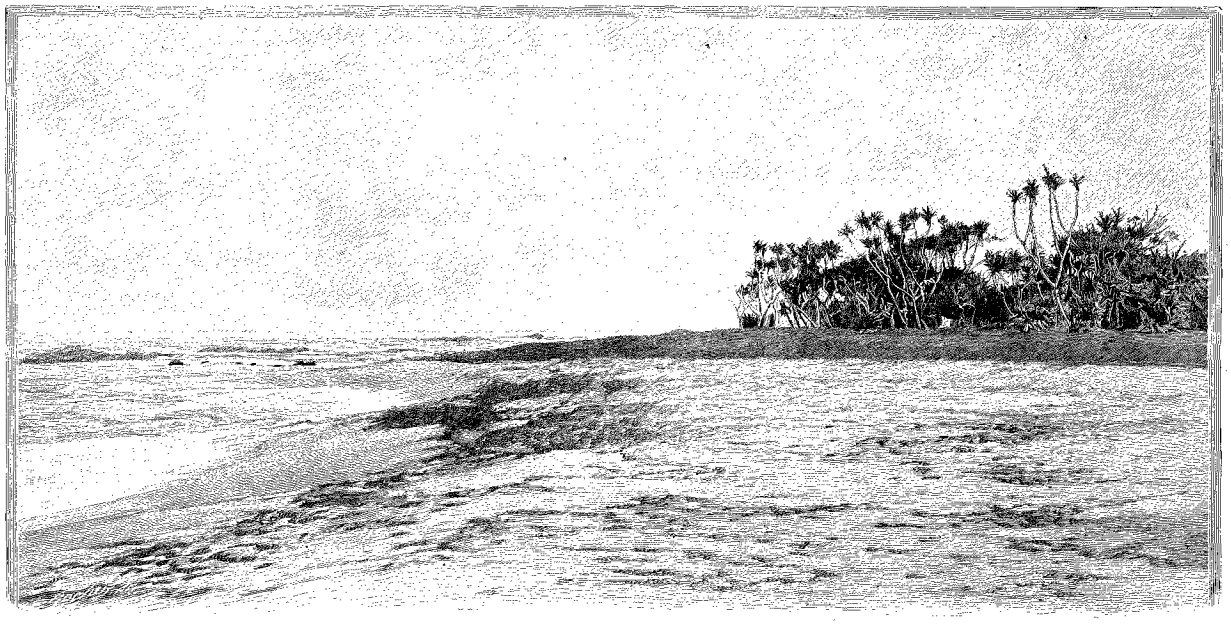
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VILLAGE D'IARAMAMY [1] (PAGE 380).

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA CÔTE, PRÈS D'AMBALAFANDRANA [1] (PAGE 395).

VOYAGE A MADAGASCAR[2],

PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT[3],

ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

XXIV

Nous arrivons dans la vallée d'Ambolo. — Izama. — Coutumes arabes. — Pays des Antanosy. — Les monts Beampingaratra. — Tsiarony et Belavena. — Arrivée à Fort-Dauphin. — Le pays de Tolanara. — La presqu'île de Fort-Dauphin. — Description de la ville. — Visite au gouverneur antimerina. — Séjour à Fort-Dauphin. — Établissements de M. Marschall. — Mœurs et coutumes des Antanosy. — Départ de Fort-Dauphin. — Sur les bords de la mer. — Evatra et Lokaro. — Sainte-Luce ou Manafiafa. — Pieux et pierres dressés antanosy. — Village et rivière d'Ambaniaza. — Peuplades antanosy de la côte, Antaiavibola et Antaifasy. — Village de Manambato. — Les défrichements de la côte sud-est. — Cultures et rizières. — Manantena. — Le grand fleuve de la vallée d'Ambolo.

JEUNE FILLE ANTANOSY DE FORT-DAUPHIN [4].

Avec sa superficie plus grande que celle de la France, on conçoit très bien que l'île de Madagascar présente des pays d'aspect tout différent. Les uns sont très fertiles, la végétation y est magnifique; d'autres, au contraire, sont arides. En somme, à côté de terrains propices aux cultures, de grandes forêts, de beaux plateaux que l'homme pourrait rendre aisément productifs, il existe de nombreuses régions stériles, des districts rocailleux, des sols ingrats, qui contribuent à donner à la grande île un aspect peu séduisant.

Quoi qu'il en soit, tout n'est que relatif ici-bas, et ces contrées fertiles, nombreuses et étendues, quoi qu'on en dise, à Madagascar, suffisent largement à compenser en quelque sorte les mauvais territoires. De manière que la grande île africaine se présente, avec ses bons et ses mauvais côtés, comme équivalente en somme à nos meilleures colonies.

Revenons au pays d'Ambolo. Il me faudrait de longues pages pour décrire cette magnifique vallée, avec ses forêts d'ébéniers et de palissandres, ses bois d'orangers, ses cultures, sa terre noire et fertile, ses ruisseaux innombrables, ses rivières, ses sources chaudes.

Dans nos explorations, nous nous étions surtout attachés à parcourir les territoires relativement inconnus de Madagascar, et par conséquent des pays peu peuplés, arides, montagneux, le plus souvent éloignés des sentiers de communication. Nous avions donc commencé par voir, en quelque sorte, Madagascar sous ses

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voy. t. LXV, p.* 1, 17, 33 *et* 49; *t. LXVII, p.* 337, 353, 369 *et* 385; *t. LXVIII, p.* 337, 353 *et* 369.
4. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mauvais côtés. Par suite, la richesse de cette belle vallée nous impressionnait d'autant plus que jusqu'à présent, dans le cours de nos voyages antérieurs, nous n'avions jamais été frappés d'une façon bien vive par la beauté du pays.

Izama, le petit village dans lequel nous venons d'entrer, est habité par des Antanosy, qui prennent plus spécialement ici le nom d'Antambolo. Avant d'arriver dans le village, nous avons traversé pendant quelques instants des fourrés de *longoza*, ces roseaux à odeur de cannelle que nous avons rencontrés en si grand nombre dans les défrichements de la côte est. Puis ce sont des massifs de citronniers, de *voavotaka*, des cultures nombreuses de canne à sucre, des champs de café, des goyaviers, des *bibasy*, néfliers du Japon (*Eriobotrya japonica*). Nous sommes fort bien reçus par les chefs du village. Ces chefs et leurs familles sont, nous dit-on, originaires du pays des Antaimoro. Leur tête est enveloppée d'un mouchoir de soie de couleur rouge; ils ont conservé presque intactes une foule de coutumes arabes, réminiscences curieuses d'invasions musulmanes sur la côte orientale, leur pays d'origine. Autour d'Izama, sur chaque monticule, disséminés dans la vallée, nous voyons des villages. Les Antanosy qui habitent ce pays d'Ambolo forment donc une population très dense.

Ici nous sommes dans le pays de Tolanara, patrie d'origine des Antanosy. Nous voyons donc ces indigènes chez eux, avec leurs usages et leurs coutumes particulières. En somme, les Antanosy se rapprochent beaucoup des Betsimisaraka; ce sont des peuples de la côte orientale de Madagascar. Nous retrouvons chez eux les usages betsimisaraka. La maison, faite d'une charpente de rofia, est élevée sur pilotis; le toit et les cloisons sont en feuilles de ravenala. Chez ces indigènes, peu de poterie, leur réservoir d'eau est celui que l'on rencontre sur toute la côte orientale : un long morceau de bambou, dont l'intérieur creux emmagasine une certaine quantité d'eau. En partant de ce village, nous marchons dans la vallée, en suivant la rive gauche de l'Amandroaka, affluent de gauche du Mananjara, le grand fleuve de la vallée d'Ambolo. Sur notre route, aucune émergence rocheuse, pas de pierres, si ce n'est quelques cailloux roulés qui, descendus des montagnes voisines, encombrent le lit des ruisseaux. Sous nos pieds, plus d'argile rouge, un humus noirâtre très épais.

La vallée d'Ambolo se trouve comprise dans un dédoublement de la zone forestière, les grands bois l'environnent de toute part. Sous ces hautes futaies, les débris végétaux s'amassent en chaque saison, les eaux sauvages les poussent dans la vallée: là ils s'amoncellent depuis des siècles et ont formé cette terre végétale qui a plusieurs mètres d'épaisseur, autant qu'on en peut juger par des fosses, des tranchées et les berges des ruisseaux. Nous nous arrêtons à Tarafasy.

Le jeudi 3 juillet, nous continuons dans la vallée. Toute la journée, l'altitude moyenne du pays est de 110 mètres. Le soir nous nous arrêtons au village d'Ambolo.

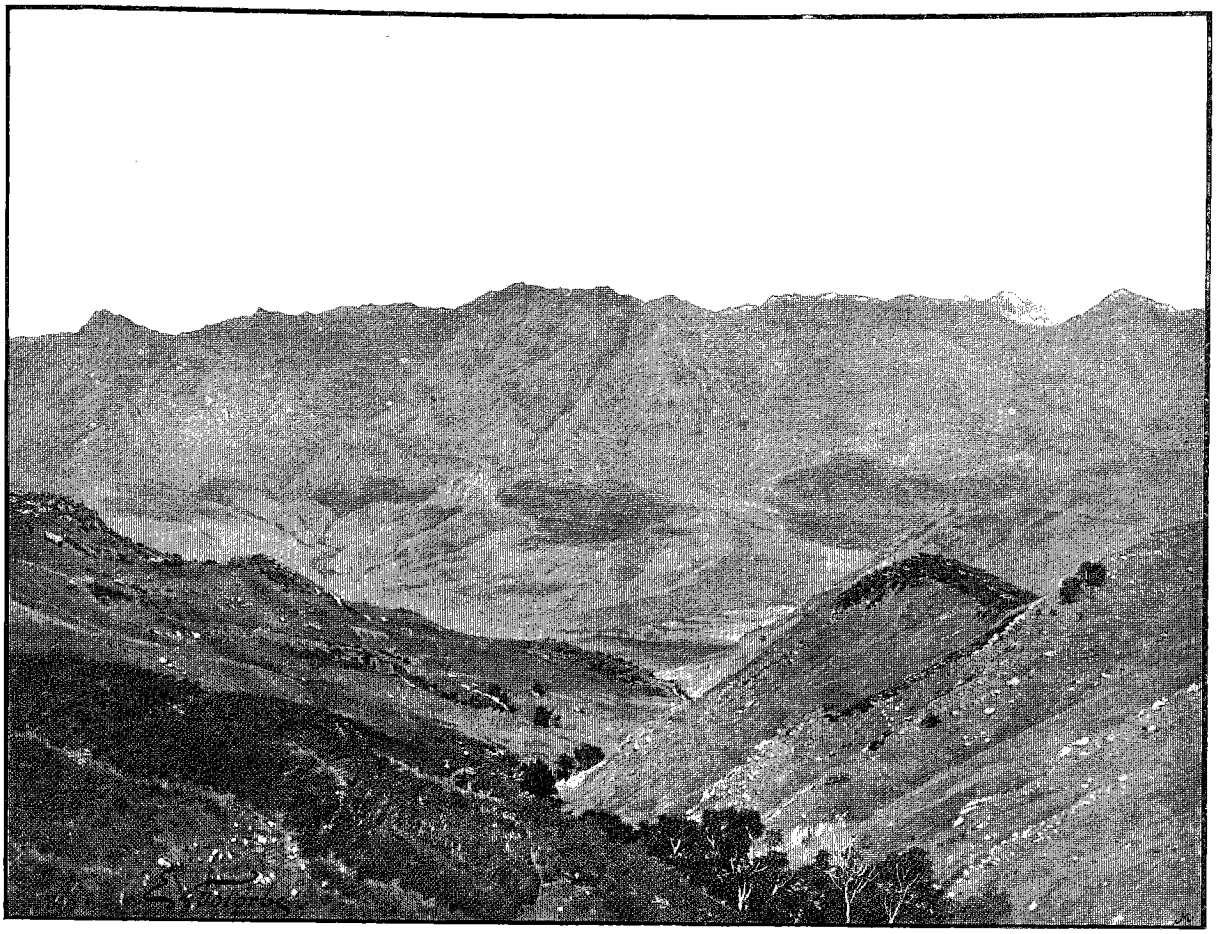
Le lendemain, 4 juillet, nous commencons à gravir les montagnes qui limitent la vallée d'Ambolo vers le sud-est. Ces montagnes ne sont qu'un contrefort élevé des monts Beampingaratra; leur cime est couverte d'une forêt que nous traversons en deux heures; nous rentrons ensuite dans la brousse, formée cette fois de la végétation côtière que nous connaissons déjà. Nous nous arrêtons au village d'Andramanakana, puis, continuant notre route, nous arrivons sur un terrain sablonneux, nous sommes en vue de la mer. Nous marchons entre l'Océan et des lagunes. Cette contrée est absolument comparable, identique je devrais dire, à celle que j'ai décrite de Tamatave à Andovoranto. Les villages y sont nombreux. Les habitants antanosy, absolument analogues aux Betsimisaraka, auxquels je renvoie le lecteur, rendent plus frappante encore cette ressemblance.

Le soir nous passons à Tsiarony et à Belavena, où nous nous arrêtons pour passer la nuit. Ce petit village est situé au pied d'un pic remarquable, le Barabe, que nous voyons depuis quelques jours.

Le samedi 5 juillet, nous arrivons à Fort-Dauphin.

Lorsqu'on approche de Fort-Dauphin, on remarque vite que cette contrée littorale du sud-est est tout à fait différente des autres contrées maritimes que l'on a pu voir à Madagascar. En effet, au lieu de présenter des côtes basses et sablonneuses où l'on ne trouve que quelques dunes recouvertes souvent de plantes herbacées, toujours les mêmes sur la côte est, les rives sont formées, à Fort-Dauphin et dans les environs, de puissantes assises calcaires, qui disparaissent sous un épais manteau de verdure. Ces côtes rocheuses du sud-est sont encore plus jolies que les falaises granitiques du nord-ouest de l'île. Dans les parages de Tolanara, la première zone forestière que nous avons quittée, avant de passer près du pic Barabe, descend jusqu'à la mer. Nous avons vu qu'elle en était assez éloignée, au contraire, à la hauteur de Fort-Dauphin. Là s'étend une zone littorale assez large, couverte de brousse et de bouquets de bois: c'est la région des lagunes. En quittant Fort-Dauphin et en remontant vers le nord, nous retrouverons cette contrée des lagunes, mais ce sera toujours la forêt. Dans ce sud-est privilégié, les arbres poussent jusqu'au bord de la mer. Ainsi, sous le rapport de la végétation et de la disposition physique du terrain, on trouve une certaine analogie entre le sud-est et le nord-ouest de l'île; entre Nosy-Bé et la baie de Pasandava d'une part et d'autre part entre Fort-Dauphin et les rades qui l'avoisinent. Cette analogie est encore plus grande lorsqu'on examine la constitution géologique du terrain. Nous avons trouvé à Majunga un terrain calcaire, mais malheureusement infertile, par suite du manque d'eau. Dans le sud-est, les terrains calcaires ont commencé à la vallée d'Ambolo, mais depuis là jusqu'à la mer nous les avons vus fertiles au plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES MONTS BEAMPINGARATRA [1].

haut point, parce qu'ils étaient merveilleusement arrosés. Le voyageur qui a parcouru Madagascar est, à la longue, fatigué de cette tonalité rougeâtre que présente partout le sol, sur les hauts plateaux et dans les plaines; il est agréablement surpris si ses pas le conduisent dans le sud-est. Il y verra, au lieu de l'éternelle terre à briques de Madagascar, une terre végétale noire à laquelle on n'est pas accoutumé. J'aurai fini d'esquisser à grands traits la supériorité de ce territoire des Antanosy sur tout le reste de l'île lorsque j'aurai dit que nous ne sommes plus ici en terre tropicale. Fort-Dauphin, qui se trouve par 25 degrés de latitude sud, jouit d'un climat tempéré. Les pluies n'y sont pas continuelles en certains mois, mais intermittentes toute l'année; l'été y est très supportable. Les cyclones y sont inconnus, mais de grands vents du large, du sud principalement, y viennent dans certaines saisons abaisser sensiblement la température.

Fort-Dauphin consiste en une presqu'île comprise entre deux baies : au nord la rade de Fort-Dauphin, au sud la fausse baie des Galions dans laquelle débarquaient il y a quelques siècles des navigateurs portugais, venant fonder des établissements sur ces côtes.

Lorsqu'on entre dans Fort-Dauphin, on est tout de suite envahi par un immense sentiment de tristesse. A chaque pas, presque derrière chaque case, on découvre un souvenir navrant de notre domination d'autrefois.

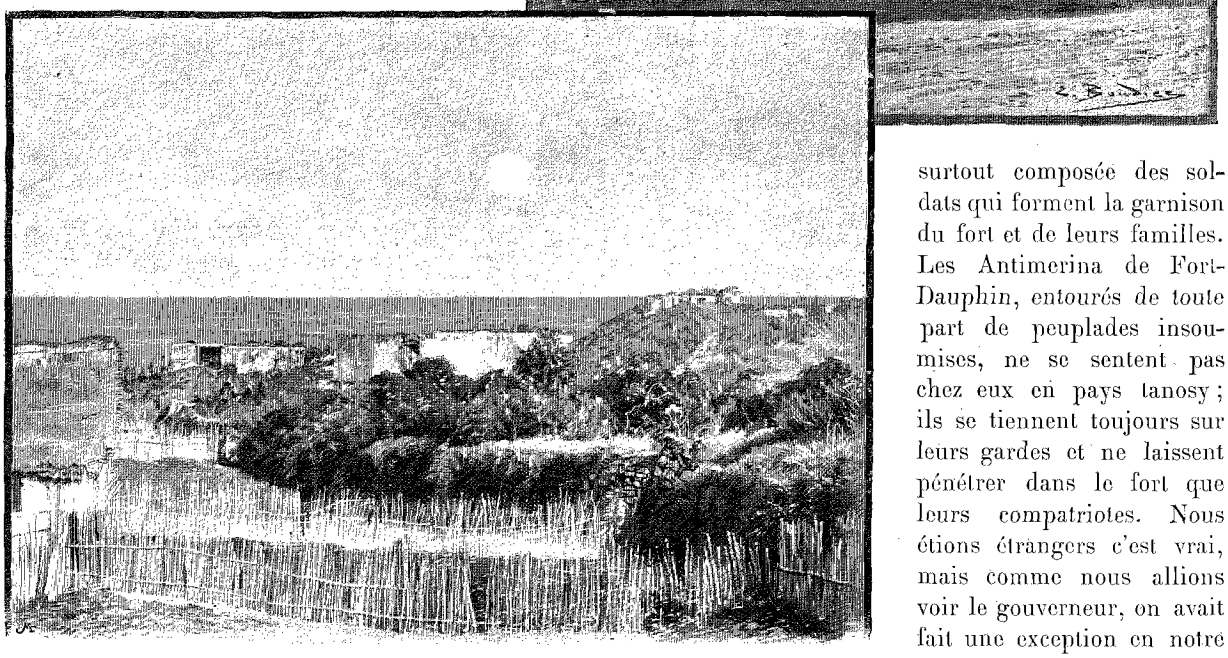
Je vais prier le lecteur de m'accompagner dans ma première visite à la ville. Nous partirons de notre point d'arrivée d'hier, c'est-à-dire de la grève au nord de la localité, à l'endroit où la presqu'île de Fort-Dauphin se rattache à la grande île.

Par un sentier de chèvres, on parvient non sans peine sur le sommet du plateau. Ce plateau, formé de puissantes assises calcaires, est recouvert par les sables qu'y ont déposés les tempêtes. Son niveau moyen, qui est de 28 mètres au-dessus de la mer, est quelque peu plus élevé que la contrée du nord, à laquelle il se rattache par une lande sablonneuse. Le plateau a 2 kilom. 500 dans sa plus grande longueur, sur une largeur moyenne de 600 mètres. Dans sa partie nord, situé en dehors de nos anciennes limites, s'élève le village antanosy de Fort-Dauphin, agglomération importante, qui compte plus de 200 cases. Les habitants, paisibles et curieux, se pressent en foule sur notre passage. Le village antanosy ne présente rien de particulier; les maisons sont groupées sans ordre, les ruelles sinueuses rendent toute orientation difficile. Après des détours sans nombre nous arrivons enfin à l'ancien mur d'enceinte; nous le longeons quel-

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que peu, et nous voilà devant la porte d'entrée. Cette porte monumentale, en maçonnerie, est très bien conservée. Sur le fronton sont plaquées les armes de France. On pénètre ensuite dans un couloir long de 4 mètres : c'est l'épaisseur du mur en pierres sèches, puis on tourne à angle droit dans un autre passage couvert, et l'on décrit de la sorte deux autres angles droits avant de se trouver en face de l'ancien corps de garde. Cette maison carrée tombe en ruines. Les trois fleurs de lis appliquées à gauche de la porte ont été grattées par les Antimerina. Nous sommes arrivés maintenant dans l'intérieur de Fort-Dauphin. Sur ce vaste emplacement s'élèvent les cases du village antimerina; elles sont alignées en partie de chaque côté d'une large avenue qui conduit à l'ancienne citadelle. Si, avant de nous engager dans cette longue avenue, nous jetons un regard en arrière, nous voyons, de chaque côté de la porte et des couloirs fortifiés que nous venons de traverser, s'étendre à droite et à gauche

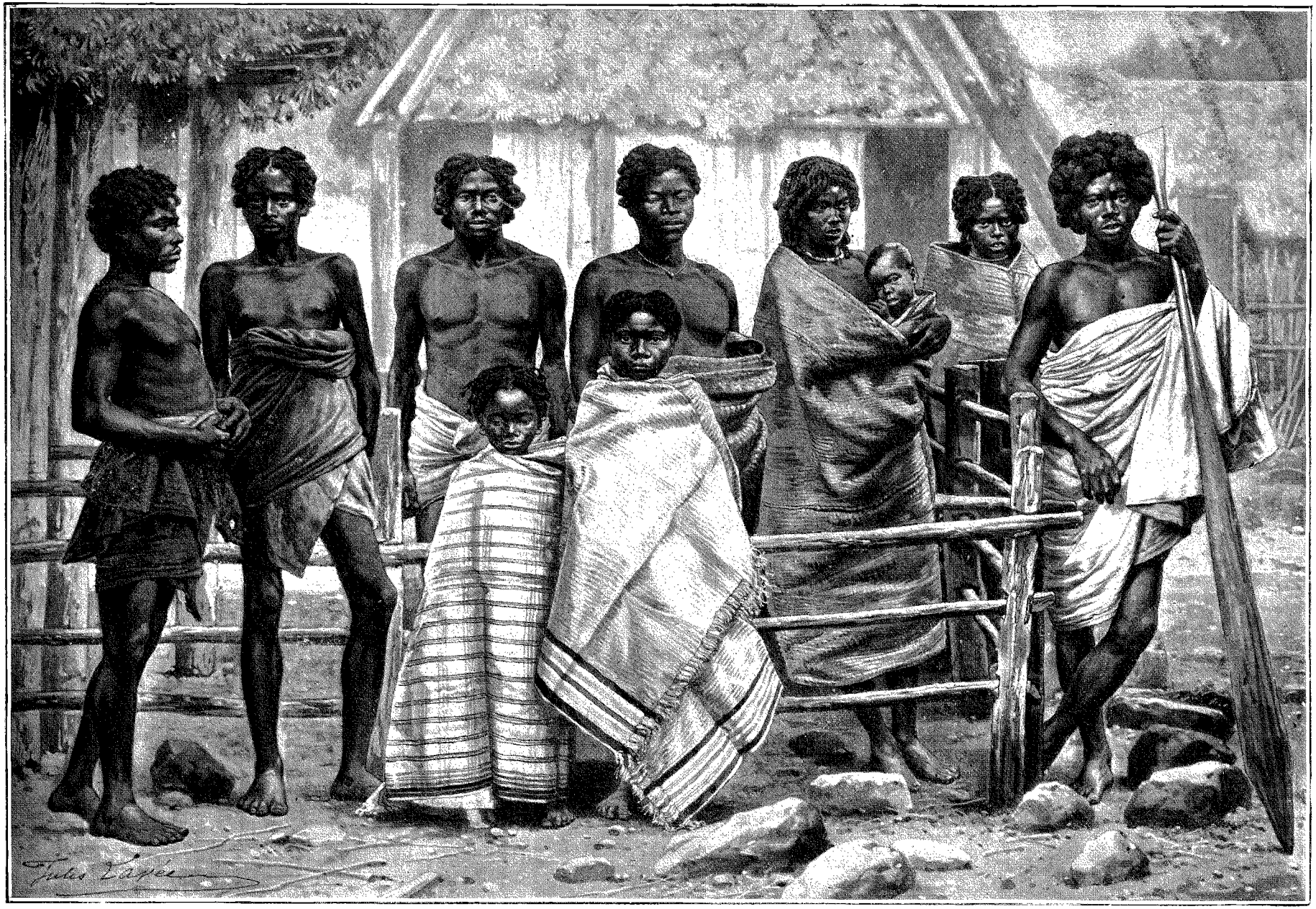


LES REMPARTS ET L'AVENUE DE FORT-DAUPHIN [1].

les restes des anciens murs. Ces murailles, épaisses de plusieurs mètres et faites d'assises de pierres sèches, ont peu souffert des injures du temps; elles disparaissent cependant par places sous l'épaisse végétation qui a pris naissance sur ces anciens remparts. Un fossé est en avant; ses accotements sont soutenus par des murs de pierres; plus loin ce sont des épaulements de terre. De distance en distance sur l'ancien mur se trouve ménagée une sorte de plate-forme, sur laquelle étaient construites des batteries circulaires en pierres cimentées. Ces constructions, qui sont en assez grand nombre, commandaient l'isthme pour défendre le fort contre toute attaque par terre; elles se trouvaient également disséminées sur le sommet des falaises qui soutiennent le fort pour le défendre de toute attaque maritime. Chacune de ces batteries comprenait cinq canons. Les embrasures sont intactes, on voit encore sur les parois de ses réduits les crocs et les manilles des anciennes caronades. La population antimerina, assez nombreuse, qui occupe le Fort-Dauphin, est surtout composée des soldats qui forment la garnison du fort et de leurs familles. Les Antimerina de Fort-Dauphin, entourés de toute part de peuplades insoumises, ne se sentent pas chez eux en pays tanosy; ils se tiennent toujours sur leurs gardes et ne laissent pénétrer dans le fort que leurs compatriotes. Nous étions étrangers c'est vrai, mais comme nous allions voir le gouverneur, on avait fait une exception en notre faveur. Malgré toutes ces mesures de précaution, beaucoup d'Antimerina avaient été massacrés par les Antanosy en 1883, lors de la malheureuse expédition franco-malgache; les Antanosy avaient cru alors être débarrassés des Antimerina; grâce au concours de la France, ils les ont vus revenir depuis, plus arrogants et plus cruels que jamais, soutenus par ce même pays, qui n'est pas toujours logique dans ses entreprises coloniales. Le gouverneur Rainijaobelina, 11e honneur, nous attendait. Les portes sont ouvertes et nous pouvons pénétrer dans l'ancienne citadelle. Au milieu des ruines s'élèvent les cases des officiers et du gouverneur antimerina. L'habitation de celui-ci, plus grande que les autres, se trouve immédiatement en entrant à gau-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

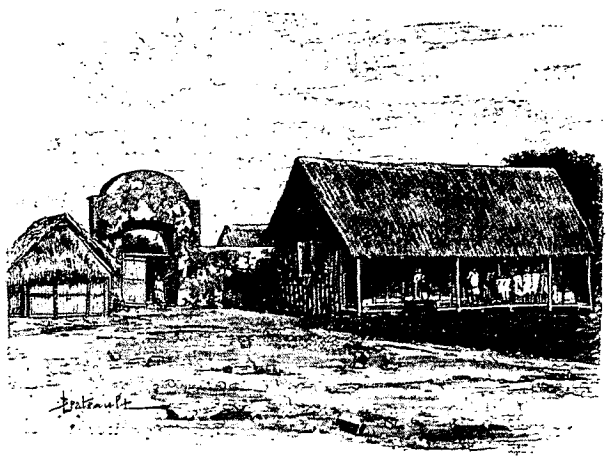


TYPES ANTANOSY DU SUD-EST. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che de la porte. Je profite des bonnes dispositions dans lesquelles il semble se trouver en ce moment pour aller visiter les ruines de la maison de Flacourt. C'est un véritable pèlerinage. Tout près des falaises, à la pointe extrême de la presqu'île du côté du sud, s'élèvent les quatre murs en maçonnerie de la maison carrée de Flacourt; à côté, le jardin, au milieu duquel se trouve le puits qui alimentait d'eau douce tous les habitants du fort. C'est encore une tour ronde, ancienne prison dont les murs intérieurs cimentés sont couverts d'inscriptions. Au-dessus de cette tour ronde était une construction légère servant d'abri au guetteur.

Nous avons élu domicile au milieu des Antanosy. Nous restons à Fort-Dauphin plus de trois semaines, ayant bien gagné ce repos par nos fatigues antérieures; d'ailleurs ce temps n'est pas perdu et nous travaillons toujours à augmenter nos collections scientifiques. Nous



MAISON DU GOUVERNEUR ANTIMERINA A FORT-DAUPHIN [1].

visitons également les environs de Fort-Dauphin, sans oublier la lagune de Fanjahira et la petite île d'Anosy, qui s'élève au milieu et qui offre encore les restes de la maison de campagne de Flacourt. Tous ces environs de Fort-Dauphin sont véritablement charmants. On entre tout à coup dans de hautes forêts, puis ce sont des prairies, des mamelons boisés, les rivages de l'océan, facilement accessibles, présentant au pied des falaises calcaires de larges plages sablonneuses. Sur ce coin de terre privilégié se trouvent donc réunies toutes les zones de Madagascar. Le pays est très giboyeux : on peut y faire de véritables massacres de sangliers; on y trouve tous les oiseaux de l'île; les grands flamants roses pullulent sur l'étang de Fanjahira. Il n'y a pas d'Européens à Fort-Dauphin; on y trouve l'établissement important d'un Mauricien qui, avec quelques employés, est établi ici depuis plus de vingt ans. M. Marschall a d'importantes concessions de bois, et, au milieu de ses nombreuses occupations, il ne peut suffire à tous les besoins commerciaux de la contrée.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Quoique Anglais, M. Marschall, qui est un excellent homme, nous a rendu les plus grands services pendant tout notre séjour à Fort-Dauphin. Dans ses vastes entrepôts, il nous a fait choisir de très beaux échantillons de tous les bois du pays d'Anosy; il expédie presque mensuellement, à Maurice ou à la Réunion, des chargements entiers d'ébène et de palissandre et d'autres bois précieux, que les Antanosy lui apportent journellement en échange de quelques brasses d'indienne et de cotonnade.

M. Marschall me fait voir une grande propriété qu'il possède dans le nord de Fort-Dauphin. C'est une sorte de maison de campagne, entourée de grandes plantations de café (sp. Liberia) et de beaux jardins, qui valent certes la peine d'être mentionnés dans mon récit. On y trouve en abondance tous les légumes d'Europe, ainsi que les principaux arbres de nos jardins. Tout cela pousse et rapporte admirablement.

Le mercredi 30 juillet, après avoir présenté nos adieux et nos remerciements à M. Marschall et à M. Joseph Clozel, son principal employé, nous quittons Fort-Dauphin, faisant route vers le nord. C'est la route du retour.

En sortant de la ville, nous marchons sur le rivage de la mer et contournons ainsi la rade de Fort-Dauphin. Près de la pointe qui la termine vers le nord, nous passons en pirogues la rivière Evatra.

Après avoir traversé cette embouchure de l'Evatra, nous arrivons au village du même nom; puis, après une autre petite marche le long de la mer, nous faisons de même pour la rivière de Lokaro. Notre étape d'aujourd'hui se termine au village d'Itaperina, petite agglomération antanosy groupée sur le cap qui porte ce nom. Le lendemain, une bonne marche dans la matinée nous conduit à Iandranana. Dans la soirée, nous gagnons le village de Manafiafa, sur l'emplacement duquel se trouvait autrefois un établissement français. Devant nous, des rochers en ceinture, de petites îles disposées les unes au bout des autres, circonscrivent un large espace : c'est la baie de Sainte-Luce, de Maudave et de Flacourt. Maintenant ces lieux historiques sont complètement oubliés. A Manafiafa, des parents et des employés de M. Marschall recueillent des bois que les indigènes apportent de la forêt voisine; celle-ci, très belle et très touffue, arrive presque jusqu'au bord de la mer.

Nous avions vu dans le nord la première zone forestière, séparée de la mer par un assez large espace. Cet espace est couvert de brousse d'une végétation spéciale, coupé de marais et de lagunes, relevé, près du rivage de la mer, en hautes dunes de sable.

Le lundi 1er août, nous marchons sur la plage autour de la baie de Sainte-Luce, et nous passons la rivière de Manahana. Dans la soirée, avant d'arriver au village d'Ambaniaza, grosse agglomération antanosy, nous voyons, dans un fourré de la brousse, des pierres levées, qui ont été dressées par des Antanosy, et qui sont vraiment remarquables. Celles que nous voyons devant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous sont disposées sur une même ligne; celle qui occupe le centre est très élevée. Devant une autre plus petite se dresse un madrier sculpté. Ce pieu, à section carrée dans sa partie inférieure, devient tronconique plus haut; il est alors marqué d'entailles régulières; sur son sommet est placée une figurine de bois : un oiseau au repos.

Le village d'Ambaniaza est construit sur une hauteur et entouré d'une haie de cactus, ce que nous n'avions pas vu depuis longtemps.

Le samedi 2 août, quelques minutes après notre sortie du village, nous continuons notre route vers le nord, et nous passons en pirogues la rivière d'Ambaniaza. Là nous sommes à environ 5 kilomètres de la mer, et pendant longtemps nous nous maintenons sensiblement à cette distance de la côte; nous nous arrêtons au gros village de Manambato. Nous sommes ici à la limite que l'on est convenu d'assigner au territoire antanosy; cette limite est absolument fictive et ne repose sur aucune donnée scientifique. Il est vrai que les gens que nous trouverons dans les villages du nord vont s'appeler Antaiavibola, parce qu'ils habitent les bords de la rivière Iavibola. Plus au nord, ce seront les Antaifasy. En réalité, toutes ces peuplades sont antanosy. Nous avons vu qu'il était dans l'habitude des gens de cette tribu de prendre le nom de la contrée qu'ils habitent. C'est ainsi que nous avons vu les Antanosy de la vallée d'Ambolo s'appeler Antambolo, de même que les Antanosy qui habitent les bords de la rivière Iavibola s'appellent Antaiavibola. D'ailleurs tous les Antanosy, à quelque tribu qu'ils appartiennent, lorsqu'ils se trouvent loin de leur pays d'origine, aiment à s'appeler Antatsimo (gens du sud). Les gens instruits et les vieillards que j'ai interrogés à Fort-Dauphin, et auxquels je demandais l'origine du nom de leur tribu, m'ont toujours répondu que leurs pères habitaient, il y a bien longtemps, les petites îles (*anosy*) de l'étang de Fanjahira; depuis, toute la tribu avait conservé le nom qui signifie : habitants des îles (*ant*, *anosy*).

Le dimanche 3 août, après avoir, au sortir du village de Manambato, traversé la rivière du même nom, nous arrivons à Ifotaka. Ce village, d'une trentaine de cases environ, présente cette particularité d'être situé dans un espace carré, clos par des palissades. Le lendemain nous marchons d'abord dans des marais, puis nous entrons de suite dans une contrée qui est actuellement la brousse, et qui faisait autrefois partie intégrante de la grande forêt littorale. Cette contrée est tout à fait caractéristique des déboisements qu'opèrent dans la forêt voisine les populations denses à Madagascar. Je prends plusieurs photographies de ces défrichements récents, qui, comme documents, auront une grande valeur et pourront remplacer avec avantage les meilleures descriptions. En sortant de ces espaces où des arbres morts se dressent çà et là, où des troncs et des branches à demi carbonisés jonchent le sol, nous entrons dans une contrée bien défrichée cette fois, et qui commence à être envahie par une vigoureuse végétation de ravenala. Ces Antanosy de la côte sud-est

DÉFRICHEMENT PRÈS DE MANAMBONDRO[1] (PAGE 395).

cultivent le riz exactement comme les peuplades betsimisaraka. Ils n'ont pas de rizières proprement dites, aménagées comme on en trouve dans les tribus qui habitent le plateau Central. Selon leurs besoins, ils se contentent chaque année de défricher dans la forêt voisine un terrain de contenance suffisante; ces terres vierges leur rapportent beaucoup; l'année suivante ils défricheront un autre terrain à côté, et ils continueront ainsi, de manière à avoir chaque année un terrain nouveau. De cette façon, si le travail est beaucoup plus pénible, le rendement est plus considérable.

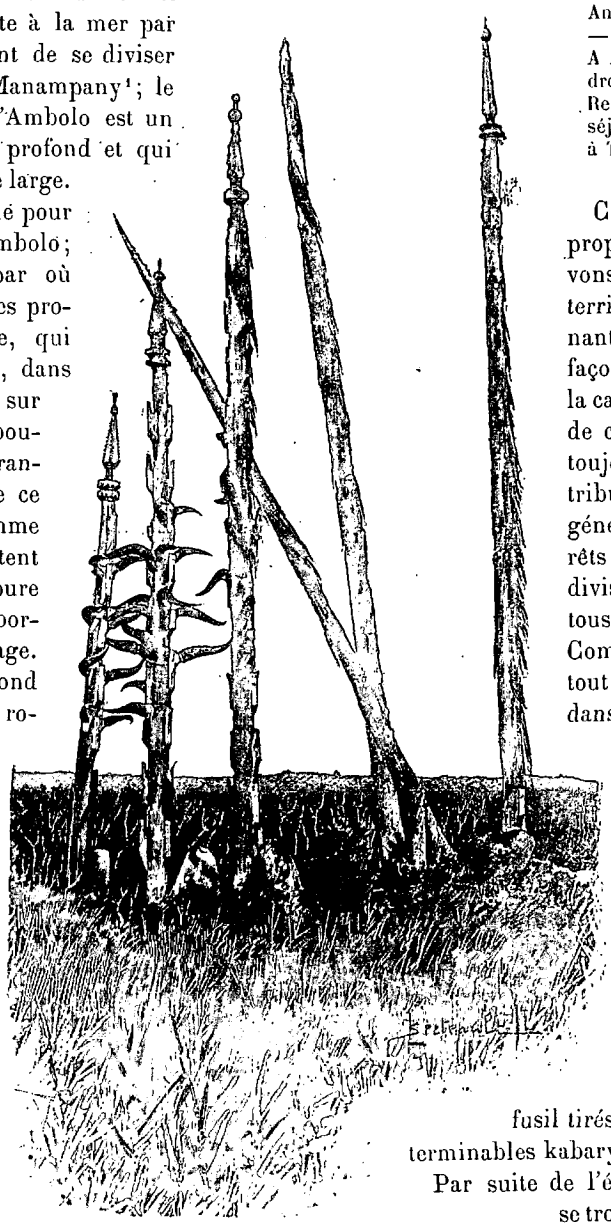
Nous passons près du village de Marahao, et nous nous arrêtons à Manantena. Avant d'aborder cette agglomération nous avons traversé une sorte de plateau qui domine l'Océan d'une vingtaine de mètres; sur notre route nous rencontrons de l'argile rouge. La contrée où nous sommes me semble très fertile. L'argile

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouge ne s'est montrée que pendant quelques centaines de mètres, puis on voit de nouveau réapparaître un humus noirâtre et profond. Cette fertilité apparente, et qui doit être aussi très réelle, de la contrée que nous traversons; se conçoit aisément; nous sommes en effet, à cette hauteur, sur la côte à l'entrée de la vallée d'Ambolo. Devant nous se montre maintenant un grand fleuve, qui se jette à la mer par plusieurs embouchures, avant de se diviser en un delta compliqué, le Manampany[1]; le grand fleuve de la vallée d'Ambolo est un cours d'eau puissant, très profond et qui mesure plus de 450 mètres de large. C'est donc une voie naturelle pour entrer dans la vallée d'Ambolo; c'est le canal tout fait par où s'écouleront dans l'avenir les produits de cette riche contrée, qui viendront se concentrer ici, dans un port établi sans doute sur une des branches de l'embouchure du Manampany. La branche la plus considérable de ce delta est au sud, et se nomme Ambatobe. Les eaux se jettent à la mer, dans une découpure des falaises rocheuses qui bordent en cet endroit le rivage. Le seuil de la rivière et le fond de ce canal sont également rocheux, ce qui est un avantage; en effet, on constate ici un phénomène contraire à celui qui se produit partout sur cette côte orientale où l'on voit, par suite de circonstances fortuites, les déversoirs des lagunes et des grands fleuves changer de lit et se frayer à chaque saison un nouveau cours à travers les sables du rivage; à l'embouchure du Manampany, le seuil rocheux de l'Ambatobe semble indiquer qu'on a affaire à un estuaire définitif, très avantageux pour pénétrer de l'océan dans le Manampany et de là dans la vallée d'Ambolo. Avant de traverser le Manampany nous nous arrêtons au village de Manantena, établi à côté du Sarota, petit affluent de droite du grand fleuve de la vallée d'Ambolo.

A Manantena ou Vohitrarivo, nous sommes sur le territoire des Antanosy Antaiavibola.



PIEUX DRESSÉS ANTANOSY PRÈS DE MANAMBONDRO[2] (PAGE 396).

1. Le Manampany est nommé plus souvent Mananjara dans la partie supérieure de son cours.
2. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

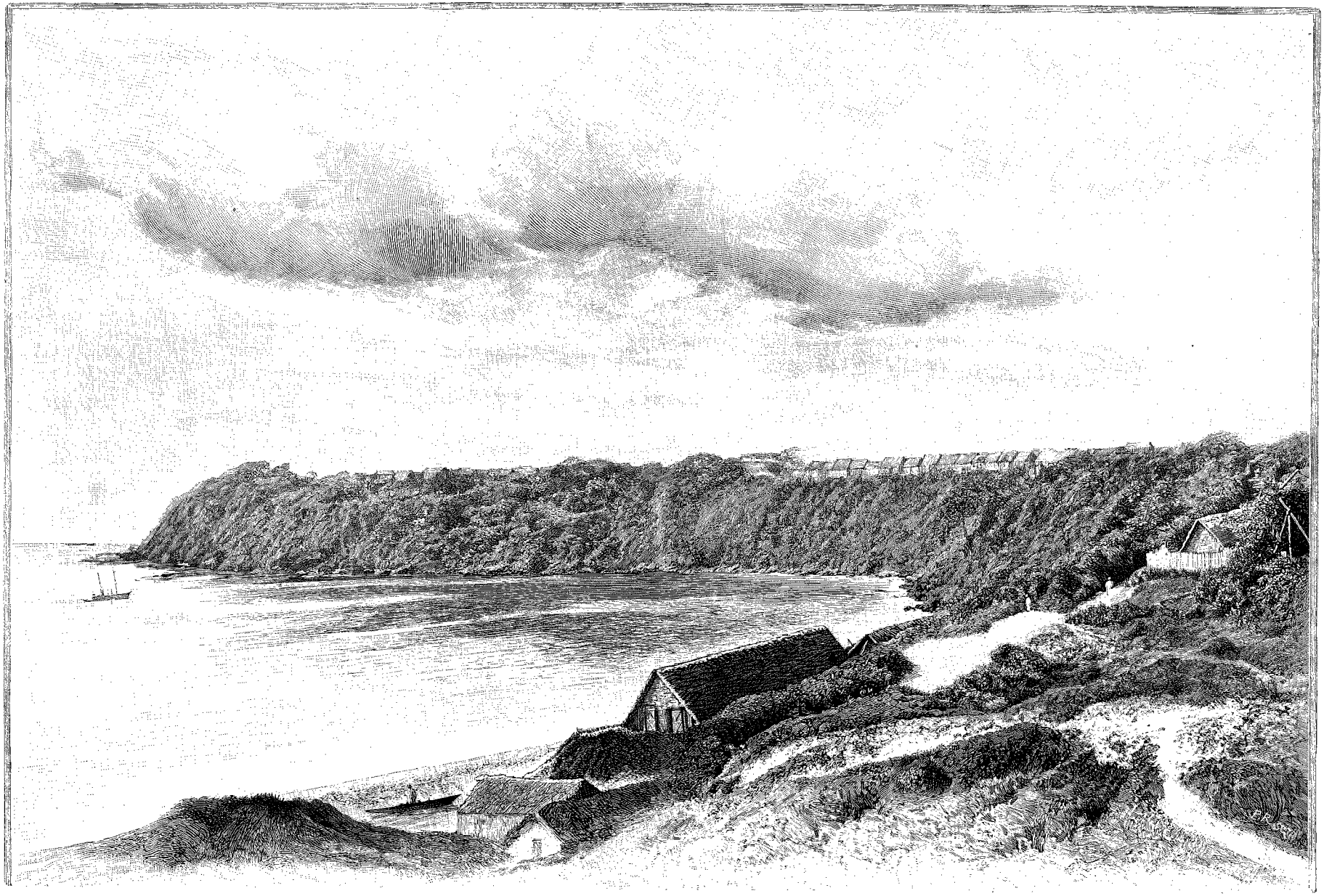
XXV

Rivalités et guerre des tribus indépendantes. — Mur d'enceinte de Manantena. — Traversée du Manampany. — Imatio et son lac. — Sandravinany. — Naufrage dans la rivière. — Centre populeux de Manambondro. — Cimetières et pieux levés antanosy. — Arrivée à Vangaindrano. — Végétation littorale. — Le long des rives du Mangidy. — Au pays des Antaisaka. — Tangirika et Mahafasy. — Ratsimiola, roi des Antaisaka. — A Mahalava, chez les Bara Antaivondro. — La coupure du Mananara. — Retour à Fianarantsoa. — Quatrième séjour à Tananarive. — De la capitale à Tamatave. — Retour en France.

Comme chez les Antanosy proprement dits, nous nous trouvons chez les Antaiavibola en territoires indépendants, et à Manantena nous allons voir d'une façon plus apparente que jamais la cause qui fait que la puissance de ces tribus indépendantes est toujours tenue en échec par la tribu des Antimerina. Cette cause générale, si favorable aux intérêts de l'Imerina, est l'état de division extrême où se trouvent tous ces territoires insoumis. Comme nous l'avons vu dans tout le sud, comme cela existe dans l'Ouest Sakalava, chaque village de cette côte antanosy constitue une petite principauté ayant à sa tête un chef absolu, le plus souvent indépendant de ses voisins. Ces États minuscules sont toujours en guerre les uns contre les autres. Il est vrai que cette lutte fratricide se borne à quelques vols de bœufs, à des coups de fusil tirés en l'air, et surtout à d'interminables kabary.

Par suite de l'état de guerre continuel où se trouve la région de Manantena, tous les villages, petits et grands, de la contrée, sont entourés de défenses, pieux, palissades, haies de cactus ou d'autres plantes piquantes, fossés et murs de terre. Nous remarquons à Manantena un genre de fortifications que nous n'avions pas encore vu à Madagascar : des pieux dressés verticalement à 50 centimètres l'un de l'autre et maintenus par des traverses supportant des planches d'écorces de ravenala; entre ces planches on a foulé des herbes et de l'argile rouge, formant ainsi un mur qui entoure complètement le village. De distance en distance, on a ménagé le long de cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

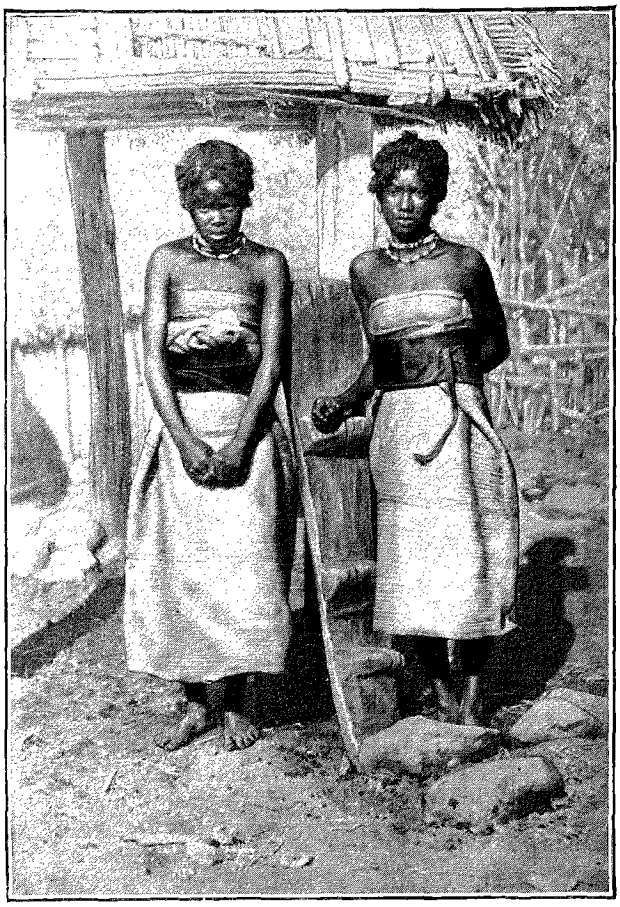


FORT-DAUPHIN (PAGE 387). — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enceinte des sortes de réduits ou de blockhaus, dans lesquels peuvent se tenir à l'abri des coups de l'ennemi des sentinelles ou des guerriers.

Le mardi 5 août, en sortant de Manantena, nous obliquons un peu vers l'ouest, pour aller chercher, le long du Manampany, un endroit où l'on puisse aisément effectuer sa traversée. Dans cette marche, nous avons devant les yeux et à 30 ou 40 kilomètres au plus la silhouette de la chaîne de partage des eaux. Comme partout, ses flancs sont couverts de forêts, mais ici ses sommets déchiquetés et rocheux, les mornes de ses pics se montrent arides et pelés. Les cimes des faîtes émergent donc des grands bois, qui ne peuvent empiéter sur ces masses rocheuses, impropres à toute végétation. Mais bientôt nous arrivons à un gros village de 200 cases. C'est Moramanga, où nous prenons des pirogues pour traverser le Manampany. Nous partons de l'autre rive, et en quelques minutes nous arrivons à un village plus grand encore, Imatio. Avant d'y pénétrer, nous avons de nouveau traversé en pirogues le fleuve Iavibola. Ce cours d'eau, qui mesure, à l'endroit où nous venons de le traverser, 250 mètres de large, s'élargit beaucoup en aval d'Imatio et forme une sorte de lac dont la surface est parsemée de petits îlots boisés, véritables bouquets de verdure qui, posés çà et là sur cette grande nappe liquide, sont du plus agréable aspect. Les rives du lac sont des collines de faible hauteur, boisées partout. Le site est un des plus jolis que j'aie jamais vus à Madagascar. Du reste je n'en suis plus à compter mes agréables surprises de voyageur dans ce pays du sud-est.



JEUNES FILLES ANTANOSY DE LA CÔTE SUD-EST [1].

Imatio est fortifié comme Manantena. Le roi du village, un vénérable Antanosy, nous fait l'honneur de venir nous voir, et nous raconte, comme son cousin de Manantena, mille prouesses de ses guerriers, plus insignifiantes les unes que les autres. J'ai dit que dans toutes ces populations antanosy on trouvait de nombreux usages betsimisaraka. L'architecture notamment est absolument analogue. Tout le long de cette côte, ce sont des cases élevées sur pilotis, de tous points semblables à celles des Betsimisaraka. La seule différence que l'on puisse observer après un examen attentif est que dans ces maisons antanosy du sud-est, le faîte est peut-être un peu plus élevé, la pente du toit un peu plus rapide.

Le mercredi 6 août, dès notre départ, nous entrons de suite dans ces défrichements récents dont j'ai déjà parlé. Nous cheminons quelque temps dans une forêt de grands arbres morts aux troncs carbonisés ou pelés, nous passons ensuite, près de son embouchure, la petite rivière d'Andengitana, et nous arrivons sur les bords de la rivière de Sandravinany. Nous passons un premier cours d'eau d'une cinquantaine de mètres de large, nous abordons dans une première île, au sortir de laquelle il nous faut traverser un deuxième cours d'eau. Cela se répète encore une fois avant d'arriver devant une île plus élevée, mais moins étendue que les autres et qui est couverte de maisons, le village de Sandravinany. Nous allions y aborder enfin, lorsque nos pirogues, peut-être trop chargées ou mal conduites, chavirent avec ensemble, et nous voilà tous à barboter à qui mieux mieux dans la rivière de Sandravinany à la recherche de nos bagages. Nous sommes aidés et secourus par des Antanosy, braves gens qui viennent nous prêter assistance. Mouillés et dans un triste équipage, nous abordons enfin au pied du village de Sandravinany. Ce village, qui compte plus de 200 cases, n'est pas fortifié : sa situation sur un îlot au milieu de l'estuaire de la rivière Sandravinany rendait superflu tout autre moyen de défense. L'estuaire de la rivière Sandravinany mesure plus de 2 kilomètres de large ; il est vrai que, après s'être élargie de la sorte, la rivière ne communique plus avec la mer que par de petits déversoirs qui ont coupé les roches calcaires du rivage. Le bain forcé que nous venions de prendre en arrivant à Sandravinany s'est répété plusieurs fois en cours de voyage sur cette côte sud-est. Une telle route dans cette zone littorale n'est pas sans présenter quelques difficultés ; on rencontre

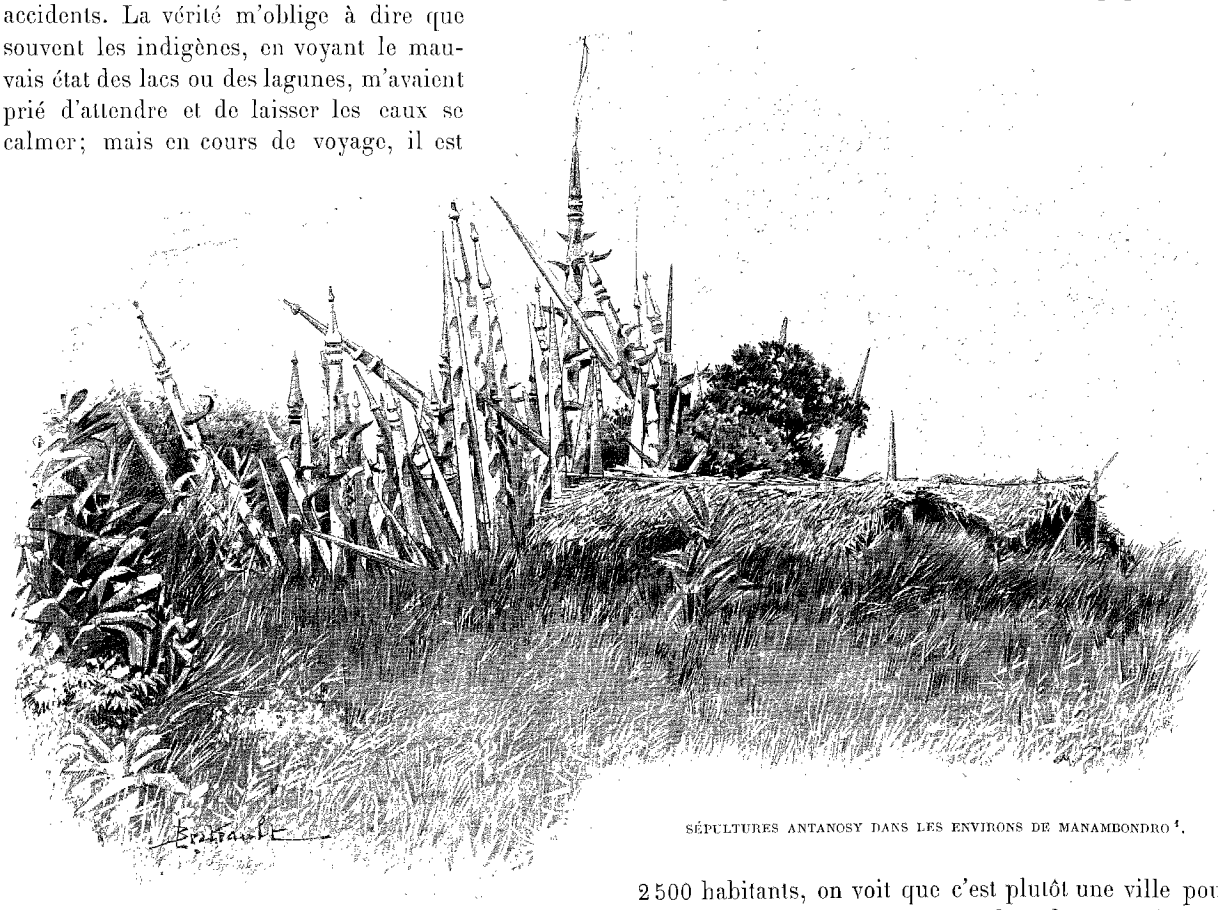
1. *Gravure de Berg, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à chaque instant de puissantes rivières, qui descendent des montagnes de l'est; ces rivières, empêchées dans leur cours, forment près de leur estuaire de véritables lacs, nappes tranquilles, il est vrai, mais étendues. Il faut les traverser dans les mauvaises pirogues du pays. Les Antanosy se servent, comme les Betsimisaraka, de pirogues (*lakana*) petites et grandes, taillées dans un seul tronc d'arbre, et sans balancier. Les indigènes manœuvrent très bien ces pirogues; mais, lorsqu'elles sont chargées ou lorsque des lames trop fortes agitent les eaux, ils ne peuvent pas toujours empêcher les accidents. La vérité m'oblige à dire que souvent les indigènes, en voyant le mauvais état des lacs ou des lagunes, m'avaient prié d'attendre et de laisser les eaux se calmer; mais en cours de voyage, il est très désagréable, sinon impossible, d'attendre deux ou trois jours sur les bords de chaque lagune la réunion des circonstances les plus favorables. Tous les voyageurs feraient comme moi et, au risque d'un bain, voudraient tenter le passage. Dans ces moments-là, ce qui me faisait le plus de peine était certainement le triste état dans lequel je voyais réduits nos bagages. Nos herbiers, nos papiers divers, offraient un aspect lamentable.

Le 7 août, une petite étape dans les défrichements nous conduit à Ambalafandrana. Nous marchons au bord de la mer pendant quelques instants. A cette hauteur sur la côte sud-est, les falaises de roches calcaires ont disparu et nous sommes rentrés dans le terrain primitif; je m'en suis aperçu hier aux émergences rocheuses trouvées sur la route. Le littoral se ressent de ce changement géologique : il est bas, et la plage sablonneuse, où se montrent de temps en temps des roches micaschisteuses décomposées, s'appuie du côté de la terre sur un bourrelet argileux et porte une pauvre végétation, des vakoas, des pandanus, quelques ravenala.

Le vendredi 8 août, nous arrivons en une bonne étape au gros village de Manambondro, établi sur une petite île, comme Sandravinany. L'îlot est situé dans une lagune formée par l'élargissement de la rivière Manambondro avant son embouchure. Ce village compte plus de 500 cases. En estimant la population à 2 500 habitants, on voit que c'est plutôt une ville pour Madagascar. Dans ce centre populeux de Manambondro est venu s'établir, il y a quelques années, un missionnaire norvégien; malheureusement, comme il est accompagné d'un instituteur antimerina, son protégé, il est détesté par tous les habitants de Manambondro. C'est ce que me raconte le chef du village qui est venu avec moi partager notre repas du soir dans la belle case où nous sommes installés. Sa conversation est des plus intéressantes. Cet Antanosy, qui, comme tous les chefs, vient du pays de Matitanana, écoute avec intérêt le récit de nos excursions précédentes, et perd bientôt toute méfiance. Il regrette même que dans la dernière guerre que nous avons faite aux Antimerina on n'ait pas songé à lui demander, sinon des guerriers, du moins des porteurs. Je ne m'exagère pas l'importance de ces offres, et je ne pense pas que la France



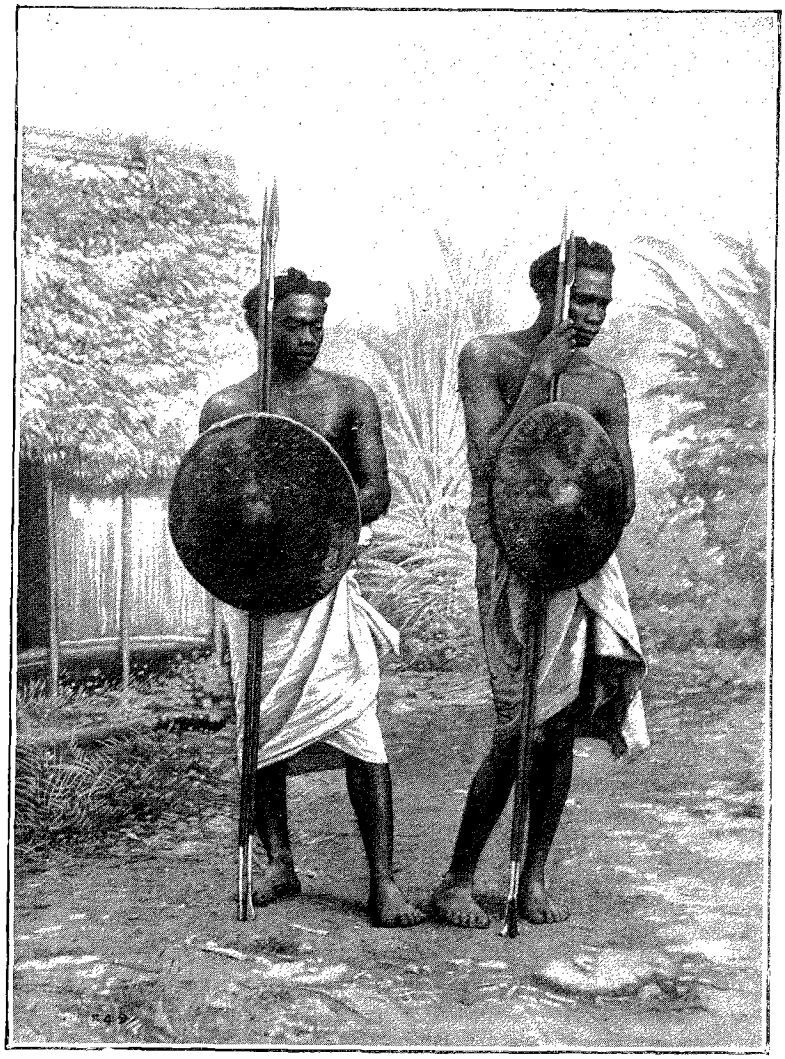
SÉPULTURES ANTANOSY DANS LES ENVIRONS DE MANAMBONDRO [1].

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eût trouvé dans ces Antanosy de la côte sud-est des alliés bien précieux.

Dans les environs de Manambondro je vois des tombeaux antanosy. Les Antanosy ont des rites funéraires analogues aux Betsimisaraka; le corps du défunt est placé dans un cercueil composé de deux troncs d'arbres grossièrement évidés. Ces troncs d'arbres sont posés dans la brousse à un endroit quelconque et



GUERRIERS ANTAISAKA DE MANGIDY [1] (PAGE 398).

on les recouvre d'un petit toit de ravenala, en forme de livre ouvert, qui les cache complètement. Au bord de ces tombeaux, qui sont en plus ou moins grand nombre à côté les uns des autres, on dresse des madriers sculptés, effilés et le plus souvent ornés de cornes de bœuf. Des pieux analogues, mais d'une plus grande hauteur, remplacent souvent, chez ces Antanosy du nord, les pierres levées des autres tribus. Je pus encore faire à Manambondro une remarque intéressante. Tandis que, chez toutes les autres tribus de Madagascar, les jeunes filles à peine nubiles sont absolument libres d'elles-mêmes et qu'elles s'empressent alors de mener une existence peu compatible avec nos principes de morale, il en est le plus souvent tout autrement chez les Antanosy. Ici, en effet, il n'est pas rare de rencontrer des jeunes filles qui restent chastes jusqu'à leur mariage.

J'ai déjà dit quelques mots sur les vêtements les plus généralement adoptés par ces Antanosy et presque par toutes les autres tribus du sud. Tous ces indigènes, et ils sont nombreux, qui ne demanderaient pas mieux que d'acheter aux traitants européens ou créoles des toiles et des cotonnades nécessaires pour s'habiller, n'en trouvent pas et sont obligés de se couvrir plus ou moins avec des nattes faites des joncs des lagunes tressés. Le plus généralement, les hommes ont un lamba crasseux de cotonnade ou d'indienne, qu'ils vont chercher fort loin, puisque les commerçants ne se décident pas à aller dans leur pays. Les femmes, qui ne peuvent pas faire d'aussi longs voyages, sont moins bien partagées. Elles portent le plus souvent un *simbo* en nattes de roseaux, maintenu sur les reins par une large ceinture en peau de bœuf; sur la poitrine et pour cacher les seins elles portent une large bandelette de nattes tressées, maintenue derrière le dos par des cordelettes de rofia. Nous avons vu employer ces vêtements en nattes, non seulement chez les Antanosy, mais encore chez les Antambolo, chez les Antandroy, chez les différentes tribus bara, chez les Tanala, et même dans le Sud Betsileo, partout enfin où les traitants européens ou créoles n'ont pas, contrairement à leurs intérêts, établi des comptoirs ou des factoreries.

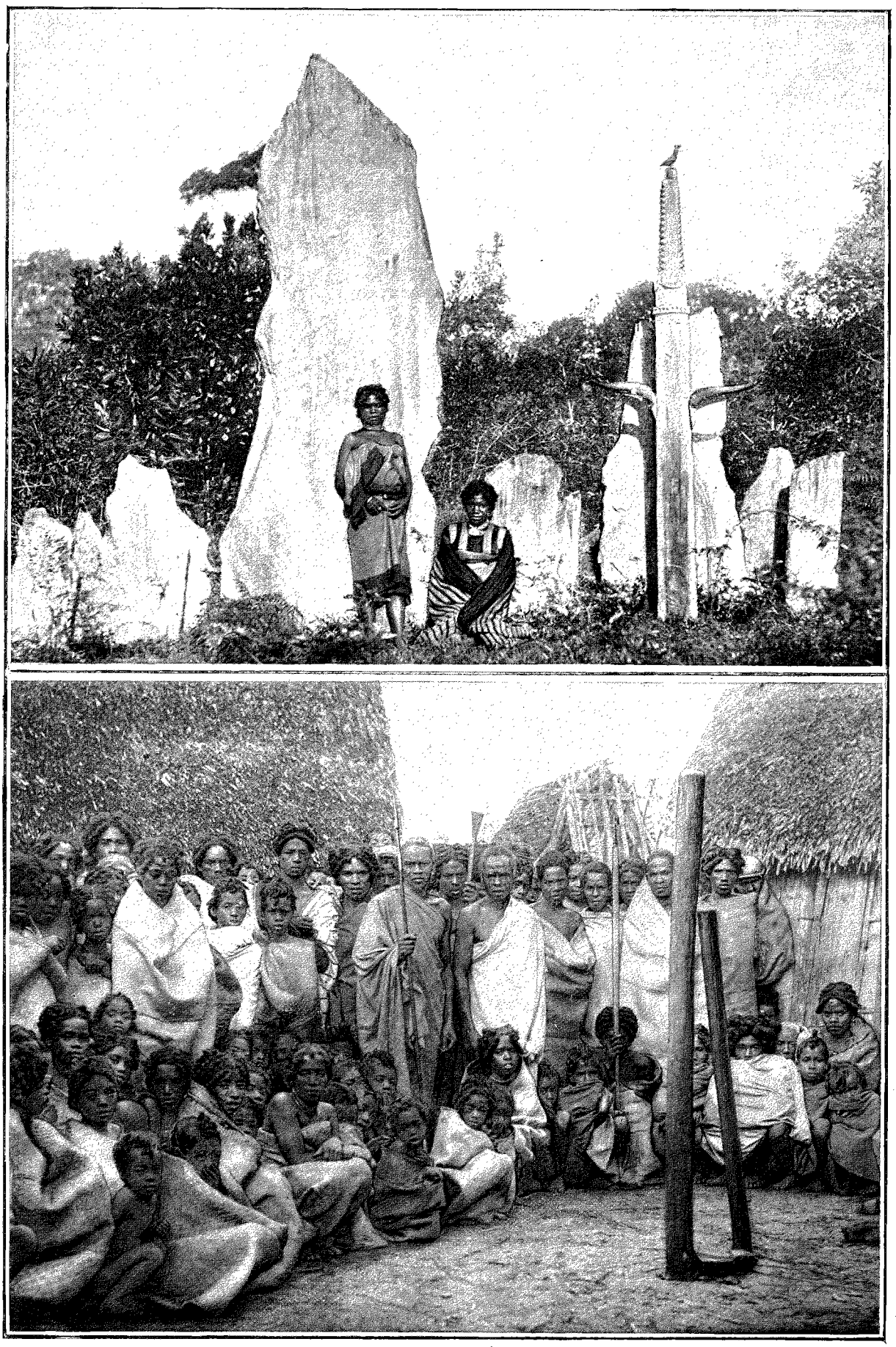
Le lundi, 11 août, en longeant la côte, nous arrivons à Vangaindrano, premier poste militaire antimerina que l'on trouve après Fort-Dauphin. Là nous séjournons deux jours; nous allons maintenant marcher dans l'est pour retourner à Fianarantsoa.

Le mercredi 13 août, nous quittons Vangaindrano et nous marchons le long du Mananara. Nous allons autant que possible suivre les rives de ce fleuve tant que nous serons dans le pays des Antaisaka; puis, arrivés sur les territoires bara, nous remonterons vers le nord-ouest pour gagner Ambohimandroso et Fianarantsoa.

Vangaindrano, comme tous les forts antimerina de la côte, n'est pas placé au bord de la mer, il est à quelques kilomètres dans l'intérieur des terres. Ce poste militaire de Vangaindrano se compose d'un

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ANTANOSY À MANAMBONDRO ET PIERRES LEVÉES D'AMBANIAZA (PAGE 390). — GRAVURE DE BERG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rova palissadé et d'un village habité par les soldats du rova et leurs familles, et par quelques colons antimerina. A plus de 20 kilomètres autour du fort, on ne trouve pas un seul indigène antanosy. Les Antimerina vivent à Vangaindrano dans un isolement complet. Les indigènes ne se battent pas, ne sont pas hostiles et agressifs vis-à-vis de ces envahisseurs, mais ils font le vide autour d'eux, et ils fuient comme des pestiférés.

Au sortir de Vangaindrano nous retrouvons l'argile rouge et la brousse des Betsimisaraka. On voit que nous avons quitté définitivement ce sud-est si fertile, la patrie des Antanosy. A mesure que nous marchons, nous entrons dans une contrée excessivement peuplée. Nous rencontrons la rive droite du Mananara. Nous passons successivement les villages d'Ifonoloza et de Tsienfana. A midi, nous nous arrêtons au village de Nosy-Ambo.

Nous sommes entrés ici sur le territoire d'une autre tribu, encore bien indépendante, celle-là. Nous sommes chez les Antaisaka, les guerriers par excellence de Madagascar. Depuis Nosy-Ambo, les mille petites tracasseries, les kabary interminables, vont recommencer de plus belle, comme chez les Bara, les Antaivondro et les Manambia. Nous en avions presque perdu l'habitude. Depuis longtemps, en effet, nous traversions le vaste territoire des Antanosy, chez lesquels nous n'avons jamais eu d'ennuis. Bien au contraire, nous n'avons rencontré que de la sympathie au milieu de ces peuplades antanosy, douces et intelligentes.

Dès Nosy-Ambo, la végétation littorale cesse tout à fait, les arbres apparaissent bien loin devant nous, et nous sommes au milieu d'un îlot de zone dénudée. Ce fait n'a rien d'étonnant, étant donnée la très grande densité relative de la population antaisaka. Autour du village, les cultures sont nombreuses; ce sont de belles rizières, de beaux champs de manioc et de patates. Près de là, nous montons sur une colline. La vue s'étend très loin vers l'ouest et nous découvrons le plateau Central, le mont Ivohibe (Bara), et cependant nous ne sommes qu'à une faible distance de la mer, à moins de 150 mètres d'altitude. La ligne de partage des eaux ne nous cache pas ces détails. Elle s'abaisse en effet sensiblement à cette hauteur, et nos regards peuvent pénétrer en suivant la trouée faite dans ces montagnes par le Mananara. Ce relèvement du mont Ivohibe (Bara) nous est très précieux : il nous permet de déterminer exactement la direction que nous devons suivre.

Le jeudi 14 août, nous continuons à remonter la rive droite du Mananara, où nous voyons des chutes et des rapides. Jusqu'ici, en aval de ce point, ce grand fleuve roulait des eaux paisibles, sa largeur moyenne était supérieure à 100 mètres. Ici les rives s'encaissent, des émergences rocheuses viennent encombrer son lit; il doit les franchir et contourner également des promontoires rocheux qui festonnent sa vallée déjà si étroite. Nous traversons à gué la rivière d'Andohanosiambo, qui, à 60 mètres de la route, se jette dans le Mananara. Près du village d'Ambalaomby, le Mananara a son lit parsemé d'îlots.

Cette contrée au milieu de laquelle nous marchons est absolument dénudée, partout couverte de cultures. Ce n'est qu'un accident dans la zone des brousses que nous pouvons distinguer à quelques kilomètres autour de nous. Au milieu du jour nous arrivons au village de Mangidy, village qui occupe le sommet d'une colline boisée.

Les indigènes de Mangidy, qui de loin nous ont aperçus, nous ont pris pour une troupe antimerina, et après avoir appelé tous les habitants des hameaux voisins, ils nous attendent à l'entrée de leur village. Ils sont en costume de guerre, vêtus seulement d'un *salaka* en écorce, ou d'un morceau de natte, mais armés chacun de deux zagaies, d'un fusil et d'un bouclier en bois recouvert de peau de bœuf. C'est la première fois que nous voyons des naturels de Madagascar armés de boucliers. Ces indigènes sont très effrayés. Les femmes et les enfants vont se cacher dans les taillis de bambous qui couvrent les flancs de la colline; les hommes se réunissent en armes auprès de la case du roi. Nous envoyons Rainizanaka en avant pour expliquer que nous ne sommes pas des ennemis; enfin, après un kabary assez long, on nous donne une case; peu à peu tout le monde se rassure, et les femmes ne tardent pas à rentrer dans le village et à venir nous vendre des poules, des œufs, des bananes, etc. Au-dessus de notre porte est suspendue une toute petite corbeille en jonc contenant quelques grains de riz. On nous dit que c'est une offrande à *Zanahary*.

Parmi tous les auteurs qui ont écrit sur Madagascar, bien peu, pour ne pas dire aucun, se sont occupés de cette peuplade antaisaka. Cependant on aurait tort de la négliger, vu sa population qui, très dense et très serrée, compte certainement, sur quelques centaines de kilomètres carrés, plus de 200 000 habitants. Dans tout Madagascar, ce territoire que nous traversons est celui qui nourrit le plus d'habitants par kilomètre carré. En en mettant 60, je suis certainement au-dessous de la vérité. On voit donc combien il se distingue des grands territoires du nord et de l'ouest que nous avons traversés précédemment, et qui ne comptaient certainement pas plus d'une dizaine d'habitants au kilomètre carré. Pour préciser davantage, je dirai que ce pays des Antaisaka est plus peuplé que les environs immédiats de Tananarive, qui comptent pourtant de si nombreux et de si importants villages.

Les Antaisaka, qui font certainement partie de la grande tribu bara, ont pour voisins, au nord les Tanala, à l'est et au sud les Antanosy, à l'ouest les Bara Antaivondro. Ces indigènes sont généralement de taille peu élevée; ils ont la peau très noire, le nez écrasé, les lèvres charnues. Plus que les Bara, ils présentent des caractères africains. Comme ces derniers, ils se coiffent de grosses boules, au nombre de sept environ; l'une se dresse en petites masses relevées sur le vertex.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme beaucoup d'Antanosy du sud-est, les vêtements en toile et en cotonnade sont très rares chez eux ; aucune marchandise ne pénètre dans leur pays, et cependant ils ne demanderaient pas mieux que d'en acheter. Les femmes, généralement fort petites, s'habillent toujours d'une natte cousue en sac, le *simbo* malgache, maintenu à la ceinture par une bande de toile ; sur la poitrine elles portent une bande de natte attachée derrière le dos. Ces primitifs sont très avides d'ornements. Ce sont surtout des colliers et des perles de différents échantillons enfilés sur une ficelle. Les pauvres portent de petits morceaux de bois travaillés en guise de perles. Ces indigènes ont aussi des bracelets en cuivre ou en étain aux poignets et aux chevilles, des boucles d'oreilles, le plus souvent faites d'un anneau métallique (argent). Les Antaisaka sont divisés en un grand nombre de tribus ; leurs maisons, bâties comme celles des Antanosy, sont réunies en villages, le plus souvent situées sur le haut des collines et des mamelons ; les Antaisaka forment une des tribus les plus guerrières de Madagascar ; ils sont extrêmement jaloux de leur indépendance. Tandis que certains Antimerina qui se plaisent, non sans quelque raison, à faire aux Bara une réputation de sauvagerie et de brigandage, se hasardent quelquefois à traverser les territoires de cette tribu sous prétexte de commerce, les indigènes antimerina se risquent beaucoup moins souvent en territoire antanosy, bien plus rarement encore, si ce n'est jamais, sur les terres des Antaisaka.

FEMME ANTAISAKA DE MANGIDY [1].

Dans la soirée, continuant notre route, nous traversons plusieurs villages ; le soir nous nous arrêtons à Tangirika.

Le vendredi 15 août, une bonne étape nous conduit à Mahafasy, résidence du roi antaisaka, Ratsimiola. Ce chef nous reçoit assez bien ; dans son kabary, il a bien soin de nous dire qu'il a plus de 2 000 villages sous ses ordres et qu'il commande à plus de 6 000 guerriers ; s'il le veut, nous serons toujours bien reçus sur notre route ; sinon il peut nous créer partout de graves embarras : ses paroles ne sont rien moins que rassurantes.

Le samedi 16 août, nous reprenons notre route. La contrée change peu à peu ; nous sommes toujours dans la région des brousses, il est vrai, mais les arbres plus rapprochés, les buissons plus touffus et qui se réunissent en fourrés, tout cela nous indique que bientôt nous allons rentrer dans la zone forestière. Le sol est devenu maintenant argileux, en même temps qu'il se soulève en maints endroits en monticules, en mamelons, voire même en collines élevées. Nous approchons des hautes montagnes de la ligne générale de partage des eaux, nous sommes même sur leur premier contrefort. C'en est fait aussi de la fertilité générale du pays, qui nous avait si vivement frappés sur les territoires antanosy. Loin de moi la pensée de dire que ces terres sont complètement stériles. Mais nous ne sommes plus en présence de cette végétation exubérante, nous ne sommes plus émerveillés par les produits du sol, comme nous l'avions été dans la vallée d'Ambolo, dans tout le Tanosy, en un mot. Nous rentrons à Madagascar, si j'ose m'exprimer ainsi.

Vers 10 heures, nous nous rapprochons des rives du fleuve et nous le passons dans de mauvaises pirogues par 230 mètres d'altitude. En cet endroit, le Mananara a 60 mètres de large sur 3 mètres de profondeur. Le fleuve précipite ses eaux en aval du passage et surtout en amont.

Dans la soirée, nous nous arrêtons au village de Mahalava. Là les maisons sur pilotis des Antanosy ont fait place aux maisons de roseaux et de *bararata* des gens du Centre. A Mahalava, nous sommes chez les Bara Antaivondro.

Le lendemain, nous passons, avec le Mananara, une haute chaîne de montagnes.

Le Mananara, ce grand fleuve de la côte orientale, peut être comparé, à tous les points de vue, au Man-

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

goro du pays Betsimisaraka. Comme le Mangoro, dont il a le volume d'eau, si ce n'est davantage, le Mananara traverse la haute chaîne côtière par une tranchée profonde, et les sources de son principal affluent, le Menarahaka, se trouvent non loin d'Ihosy, au sud des monts Analatelo, que nous avons franchis près de ce poste militaire antimerina. Cette coupée du Mananara à travers la grande chaîne côtière est particulièrement curieuse; sur un longueur de 30 kilomètres environ, la section a la forme d'un grand V. Le fleuve coule au fond; c'est une immense torrent qui précipite ses eaux mugissantes sur les roches dont son lit étroit et resserré est encombré. Les deux parties de la trouée sont presque lisses, elles sont taillées dans de puissantes assises de schiste cristallin.

Pendant deux jours, nous cheminons sur le flanc septentrional de la coupure; il nous faut nous accrocher aux parois rocheuses, utiliser les plus petites saillies pour avancer, car nous ne pouvons nous élever et gagner les sommets. Ceux-ci, en effet, des deux côtés du fleuve, sont recouverts d'une impénétrable forêt. Souvent il nous faut descendre au contraire, et côtoyer de très près le torrent furieux. Pendant deux jours, nous marchons, je ne sais comment, sur cette route épouvantablement difficile, et, lorsque, le 18 août, nous arrivons à Imanity, nous sommes sortis de la forêt. Près de ce village, le Mananara coule à 690 mètres d'altitude; il a donc une chute de près de 500 mètres, dans ce couloir de 30 kilomètres.

Au village, nous retrouvons une population de Bara Antaivondro, mélangée dans une forte proportion avec des Tanala. Au sortir d'Imanity, le 18 août, nous marchons d'abord dans cette zone de défrichements qui se remarque souvent à Madagascar, de chaque côté des grands bois. Puis, vers midi, c'est la brousse, comme dans les environs d'Ankaramena; nous traversons beaucoup de villages. Nous marchons ainsi pendant plusieurs jours jusqu'au village bara d'Ivohibe, où nous retrouvons d'anciennes connaissances. Enfin c'est la zone dénudée, nous sommes dans le Betsileo méridional, et, le 25 août, nous faisons notre entrée à Ambohimandroso.

Les nouvelles se propagent vite à Madagascar. On était déjà avisé de notre retour. Toutes les femmes de nos porteurs les attendent aux premières maisons du village. Deux jours après, nous étions à Fianarantsoa, et j'allai présenter nos compliments au docteur Besson, qui, depuis un mois ou deux, était avisé de notre mort. C'est un fait absolument régulier dans la vie de l'explorateur. Depuis que je voyage, que de fois ne m'a-t-on pas cru décédé!

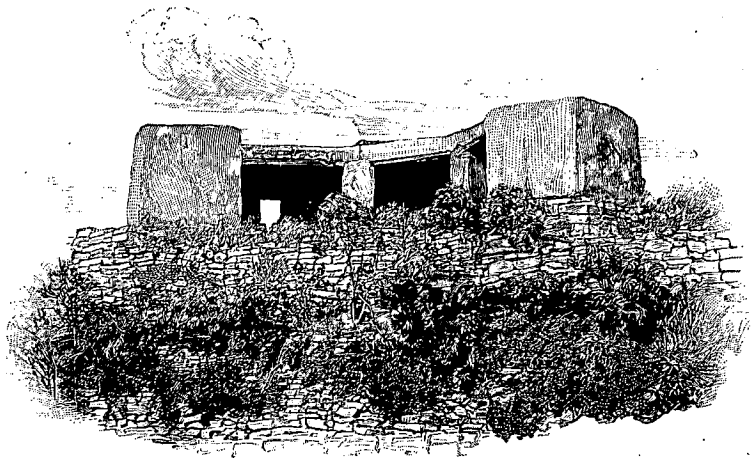
Après avoir payé nos porteurs du sud, Maistre et moi nous retournons à Tananarive. Fidèles à nos anciennes habitudes, nous retrouvons Rainimananabe, qui, de nouveau, nous loue sa maison pour un prix exorbitant. Pendant notre absence, Tananarive n'a pas beaucoup changé. Cependant la nouvelle maison du résident général de France est presque terminée. Ce beau travail a été fait sous les ordres et sous la direction de M. A. July, jeune architecte de grand talent.

A Tananarive, nous avons beaucoup d'ouvrage. Il nous faut mettre en ordre tous nos documents et nos collections. Mais, à la rigueur, je pouvais faire cette besogne tout seul et je renvoyai Maistre en France, au moment de la fête du Bain. Mon compagnon avait bien gagné un peu de repos. Les fatigues et les privations l'avaient complètement surmené.

Pour moi, mon travail terminé, je me rendis à Tamatave, où je pris le paquebot pour la France. Le 22 janvier 1891, je débarquai à Marseille de l'*Amazone*, ce même paquebot de la côte orientale d'Afrique qui m'avait emmené deux ans auparavant.

Docteur CATAT.

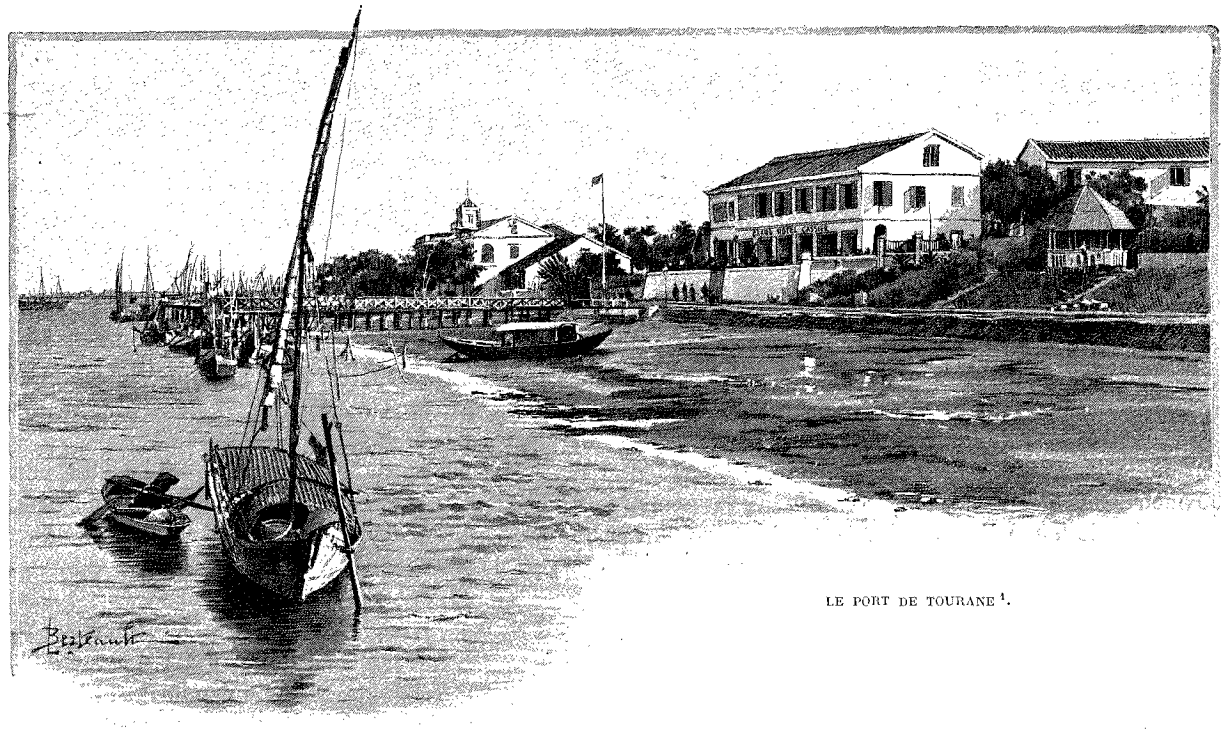
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



ANCIENNE BATTERIE FRANÇAISE À FORT-DAUPHIN [1] (PAGE 388).

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



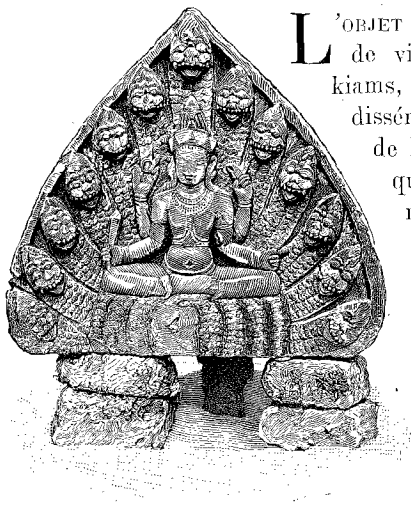
LE PORT DE TOURANE [1].

AUX MONUMENTS ANCIENS DES KIAMS

(EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE EN ANNAM),

PAR M. CHARLES LEMIRE [2].

Le port de Tourane. — Sculptures kiams des grottes de Thuy Son. — Monuments de Thap Binh. — Ruines importantes à Trakêu. — Monuments kiams d'Andon et de Kuong My. — Les nombreuses tours de la province de Binh Dinh. — Bonzerie de Thap Moi. — Ruines à Hué. — Les inscriptions de Chua Nghé. — Mesures à prendre pour leur conservation.



SIVA [3].

L'OBJET de notre voyage étant de visiter les monuments kiams, dont les ruines sont disséminées dans le centre de l'Annam, nous débarquons à Tourane, d'où nous pourrons rayonner au nord, au sud et à l'ouest, tantôt par terre, tantôt par mer.

On a longtemps appelé la ville : « Tourane les Sables », et Pierre Loti n'y a vu que des « monstres de cauchemar ». Si l'on veut se donner la peine de prendre, en débarquant, un pousse-pousse et se faire conduire au bout du quai, on y trouvera un joli bois destiné à servir de parc public. Les allées ombreuses et le rond-point central sont ornés de cinquante pièces d'archéologie kiam provenant de divers points de la province.

Nous prenons un léger sampan qui nous mène en une heure et demie aux montagnes de Ngu Hanh Son, sur la rive droite du fleuve. Ce soulèvement calcaire comprend cinq montagnes de marbre blanc, gris et rose. La principale, celle de Thuy Son, renferme des grottes très pittoresques, des temples et une bonzerie. On y accède par des escaliers de marbre, coupés de paliers avec portiques tombant en ruines. Ces constructions datent de la visite que le roi Minh Mang fit à ces grottes vers 1827. Elles ont été souvent visitées, mais on va rarement voir un autel isolé dans une excavation derrière la demeure du bonze gardien de ces temples et de ces grottes, hantées, disent les mandarins annamites, par de bienfaisants génies, protecteurs de la contrée. Cependant on y remarque des sculptures provenant des Kiams : c'est un autel formé de quatre blocs de grès superposés. Deux de ces blocs sont d'anciens chapiteaux; les deux autres sont des médaillons en ogive encadrant un guerrier kiam, revêtu de son armure et brandissant une épée, dans l'attitude du combat.

C'est ainsi que les Annamites tantôt détruisent systématiquement les vestiges du peuple conquis, tantôt les font servir à des constructions ou au culte bouddhique. Existait-il dans les grottes ou dans les rochers de la montagne un édifice kiam, ou sont-ce les Annamites qui ont transporté ces blocs à cette hauteur ? C'est une question qu'on pourrait peut-être élucider en dé-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*
2. *Texte et dessins inédits.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

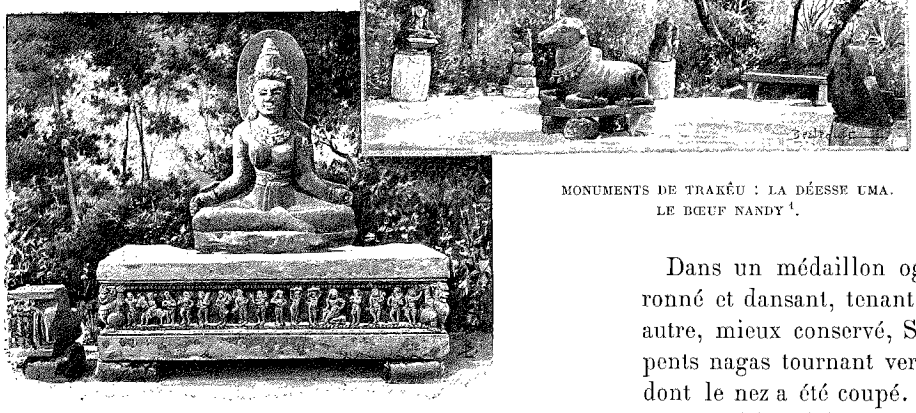
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouillant les archives conservées dans la bonzerie. Les bonzes qui y habitent s'en préoccupent fort peu, et il faudrait secouer leur torpeur pour les tirer un moment de la béatitude d'un nirvana anticipé dans lequel ils paraissent plongés.

Du sommet d'une plate-forme saillante où se dresse la stèle commémorative du roi, on aperçoit la ville chinoise de Faifo, où la Résidence de France a été transférée en décembre 1892.

Nous remontons en trois heures jusqu'à Quang Nam, chef-lieu de la province, où résident le Tongdoc (gouverneur) et les autorités annamites.

A une demi-heure de barque en amont et à 400 mètres de la rive gauche nous visitons les tours octogonales de Thap Binh. Elles sont gardées par un rhinocéros en pierre de facture kiam et par un animal analogue, gauchement imité par les Annamites, qui ont dressé dans l'intérieur des tours de petits autels bouddhiques. Ces tours sont en briques plates très résistantes, ayant subi, peut-être sur place, une cuisson intense. Nous continuons notre route vers Trakêu, où nous arrivons dans la nuit.



MONUMENTS DE TRAKÊU : LA DÉESSE UMA. LE BŒUF NANDY [1].

Une importante mission catholique est établie à 3 kilomètres du point de débarquement ; un beau sentier longeant le fleuve va nous y conduire. Elle comprend une belle église et un presbytère. Plus loin sont un couvent indigène où l'on fabrique des étoffes de soie, et un orphelinat entouré d'un joli verger et de verdoyantes rizières. Les principales constructions sont élevées sur les talus d'une immense enceinte de citadelle kiam, flanquée de tours en briques dont l'une est encore debout. Les matériaux employés par les Annamites proviennent des Kiams. A moitié chemin se dresse une colline appelée Beuou Chân, entourée de petits contreforts. C'est là que s'élevait le palais des rois kiams.

Des terrasses et des escaliers conduisaient au sommet de la colline ; ces escaliers étaient garnis d'animaux en pierre : sphinx, lions, éléphants, etc. Le bœuf nandy, au poitrail orné de colliers et de grelots, est au repos dans une pose inclinée. Il a les oreilles et les cornes brisées. Sur la plate-forme, un plein relief représente des théories de bayadères. Elles ont le ventre et la poitrine enlevés à coups de coupe-coupe et ce bloc intéressant reste à demi enfoui dans la terre et les herbes.

Un autre nous montre un cortège royal composé d'un personnage à cheval, d'un autre assis, avec une suite de guerriers et de femmes. Les angles sont soutenus par des sphinx (*kruts*).

Sur ce bloc de 1 900 kilogrammes trônait la statue, plus grande que nature, d'Uma ou Parvati, femme de Siva, de 1 m. 30 de hauteur. Elle est accroupie, les jambes croisées, le buste nu, coiffée de la tiare, portant un collier, une ceinture, des anneaux aux bras et aux jambes. La tige de lotus ou l'emblème qu'elle tenait dans chaque main a été brisé. Cette statue a été transportée à Tourane, ainsi que deux socles ronds en grès fin, de 1 m. 30 de diamètre, sculptés avec art et autrefois recouverts d'un vernis spécial. Des tympans de fronton ont été également sauvés de la destruction.

Dans un médaillon ogival on voit Vichnou, couronné et dansant, tenant une fleur de lotus. Dans un autre, mieux conservé, Siva est entouré de treize serpents nagas tournant vers lui leur gueule menaçante, dont le nez a été coupé.

Des sphinx debout, des charmeurs de serpents agitant d'une main une banderole et de l'autre un serpent, des chapiteaux figurant des lions, des linteaux à filets grecs ou au feuillage entrelacé, des femmes en prière, de fines têtes de jeunes hommes à la fine moustache droite, au type aryen, des anges ailés les mains jointes, un grand linteau composé de neuf femmes sur des socles flanqués chacun d'un animal différent, constituent un ensemble curieux de spécimens de l'art des Kiams.

Nous poursuivons notre voyage tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt en palanquin, en suivant la route mandarine du sud.

Dans le territoire de la préfecture de Thanh Binh, nous avons à franchir une plaine de sable blanc de 6 kilomètres de longueur. Le paysage ressemble à une campagne plate couverte de neige que le soleil rend éblouissante et qui nous brûle les yeux. Bientôt après, nous apercevons sur notre droite, dans un bouquet d'arbres, les trois tours d'Andon.

Un éléphant de pierre culbuté dans une rizière en faisait pressentir l'approche.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

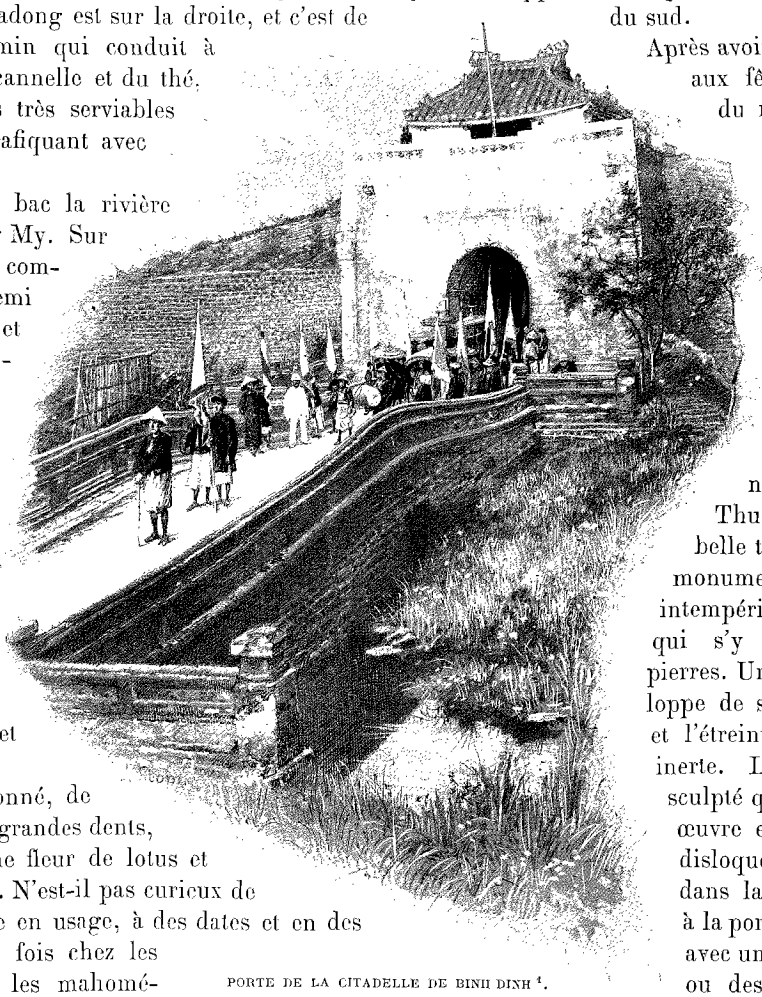
Elles sont à ciel ouvert. Le plafond de la principale tour est entouré d'une corniche de seize moulures. La porte du milieu est formée d'énormes monolithes de grès. En avant, parmi des débris de sculpture, un gros bloc brisé en trois morceaux est couvert d'inscriptions kiams. Il s'enfonce peu à peu dans le sol humide.

Le lendemain nous arrivons à l'ancien fort et au marché de Tamky, où aboutit la lagune navigable qui relie ce point à Faifo et à Tourane. Le siège de la sous-préfecture de Hadong est sur la droite, et c'est de là que part le chemin qui conduit à Tramy, pays de la cannelle et du thé, habité par des Moïs très serviables aux Européens et trafiquant avec les Chinois.

Nous passons en bac la rivière très large de Kuong My. Sur le territoire de cette commune s'élèvent, à demi cachés par les haies et les arbres, des monuments à faces multiples en saillie, entourés de débris de toute sorte.

A Trakêu les effets décoratifs semblent empruntés au règne animal ; à Kuong My ce sont surtout des personnages à demi mutilés qu'on a retrouvés, et ramenés à Tourane.

Un guerrier couronné, de 1 m. 50 de haut, aux grandes dents, porte d'une main une fleur de lotus et de l'autre un chapelet. N'est-il pas curieux de voir cet objet du culte en usage, à des dates et en des lieux si divers, à la fois chez les Chinois, les Kiams, les mahométans et les chrétiens?



PORTE DE LA CITADELLE DE BINH DINH [1].

Un autre guerrier aux grands yeux ronds, au visage menaçant, aux muscles puissants, a le bras levé et tient un large poignard pour combattre un ennemi. Autour de sa poitrine s'enroule en bandoulière un serpent tournant vers lui sa tête. A l'origine des théogonies, nous retrouvons encore ce serpent, l'ennemi du genre humain, mais obéissant à la divinité.

Un troisième personnage a également une attitude menaçante. Autour d'eux se dressent une statue de Siva debout tenant un lotus, et des statues de ses adorateurs, les mains jointes, la tête couronnée.

Des pierres en grès noir, d'un grain très fin, sont couvertes d'inscriptions très finement gravées. Malheureusement elles sont brisées, et les Annamites en font disparaître les morceaux, craignant qu'au moyen de ces anciennes inscriptions, qu'ils ne peuvent déchiffrer, on ne vienne leur disputer la possession du sol conquis par leurs ancêtres sur les Kiams.

Depuis Kuong My, où les rois kiams devaient avoir un palais, on ne trouve plus trace des Kiams. Nous traversons la province de Quang Ngai, et cinq jours après nous arrivons à la grande citadelle de Binh Dinh, qu'on a appelée la capitale stratégique et littéraire du sud.

Après avoir assisté le lendemain aux fêtes de l'anniversaire du roi d'Annam, et remonté le large fleuve qui arrose Binh Dinh et toute la région au moyen de grandes roues élévatrices en bambou, nous nous dirigeons sur la préfecture d'An Nhon.

C'est de là que le lendemain au jour nous nous rendons à Thu Tien pour y voir une belle tour kiam. Cet antique monument est dévasté par les intempéries et par les voisins, qui s'y approvisionnent de pierres. Un gros banian l'enveloppe de ses puissantes racines et l'étreint comme une proie inerte. Les pierres en grès sculpté qui recouvrent le gros œuvre en briques rouges se disloquent et disparaissent dans la broussaille. Il reste à la porte des pierres ogivales avec un personnage accroupi ou des bustes de femmes à l'opulente poitrine. Dans le fond, au-dessus de l'autel démoli et disparu, une arcade nous montre douze personnages en prière, rappelant les douze apôtres. Cette arcade repose sur un soubassement en grès terminé par deux têtes de dragons la gueule ouverte, entre les dents desquels une femme est couchée. Je sauvai de la destruction deux statues de Brahma ayant la tiare, la barbe et le type des Hindous; mais tous ces personnages ont le nez et les oreilles mutilés. Le dôme de la tour disparaît déjà sous le feuillage touffu du géant qui l'enlace comme un serpent et qui la domine de son verdoyant panache.

Nous reprenons la route le long du fleuve; nous laissons à gauche la jolie maison commune de Lainhi. Des champs de mûriers s'étendent à perte de vue, al-

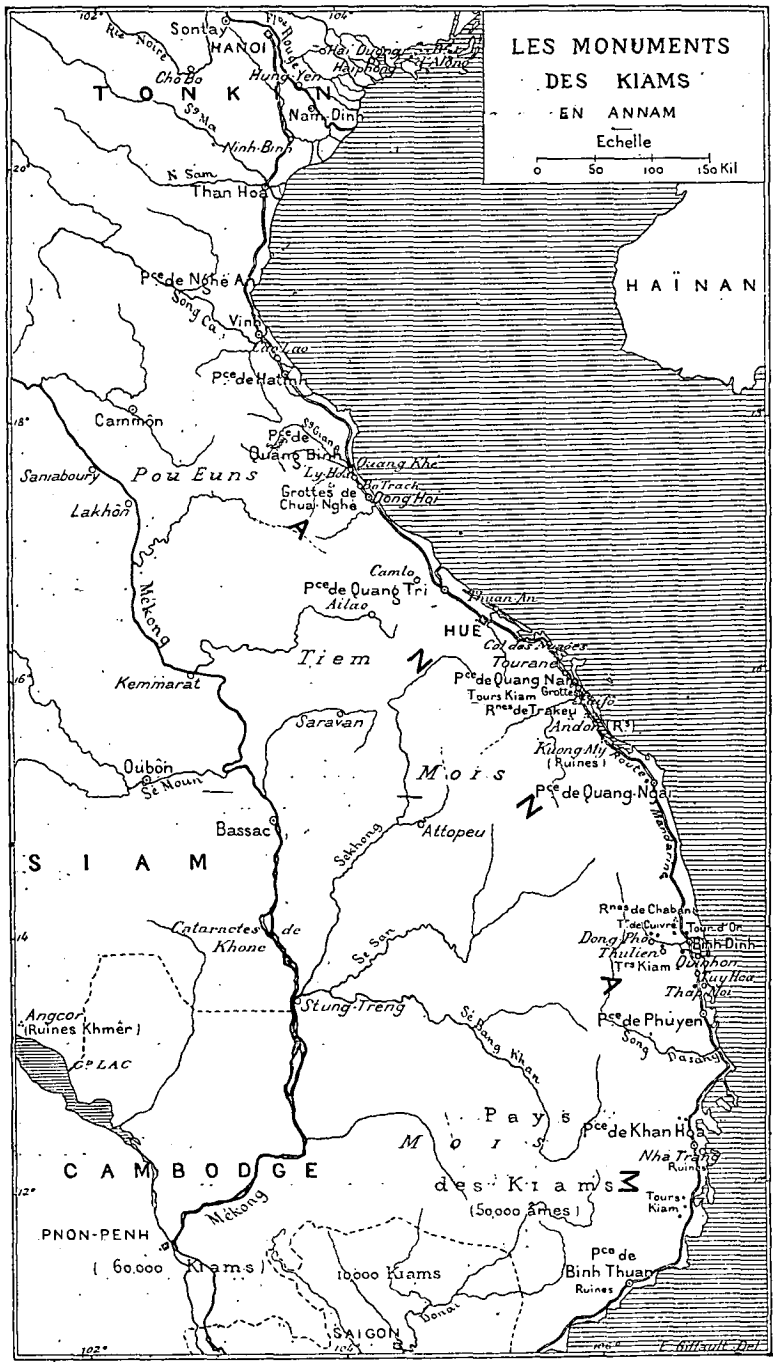
1. *Dessin de Slom, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ternant avec les champs de maïs, de patates, de cannes, de mûriers, d'indigo, de haricots, et les rizières. Des troupeaux de buffles nous regardent, en allongeant leur tête ornée d'une paire de belles cornes en croissant.

Après deux heures de marche, nous quittons momentanément la route. Nous passons à gué un affluent du fleuve de Dong Pho pour nous rapprocher des trois tours kiams, près de Cho Dinh, appelées par les Français « Tours d'Ivoire » et par les Annamites *Duong Lang*.

Elles s'élèvent sur une colline, dans une forêt de superbes manguiers et jaquiers. D'énormes et majestueux banians attaquent les tours latérales. Je fis dégager les broussailles pour pouvoir contourner les monuments. Ils sont beaucoup plus hauts, plus ouvragés et mieux conservés que les deux tours de Thi Nai. Celle du milieu est plus grande et plus ornée que les deux autres. Le gros œuvre est en briques rouges, mais elles sont richement rehaussées d'ornements de granit représentant des éléphants et des dragons; au-dessus des portes court une série de bas-reliefs représentant des danseuses, des lions debout, des monstres, des animaux, des femmes, des éléphants. Les angles sont formés d'énormes têtes de dragons et d'animaux à la figure grimaçante, qui se succèdent en se rapetissant, ce qui est d'un effet fantastique. Ces tours sont encore entourées de moulures et de frises taillées dans le granit. Les portes sont formées de quatre gros monolithes; elles sont un peu au-dessus du sol.



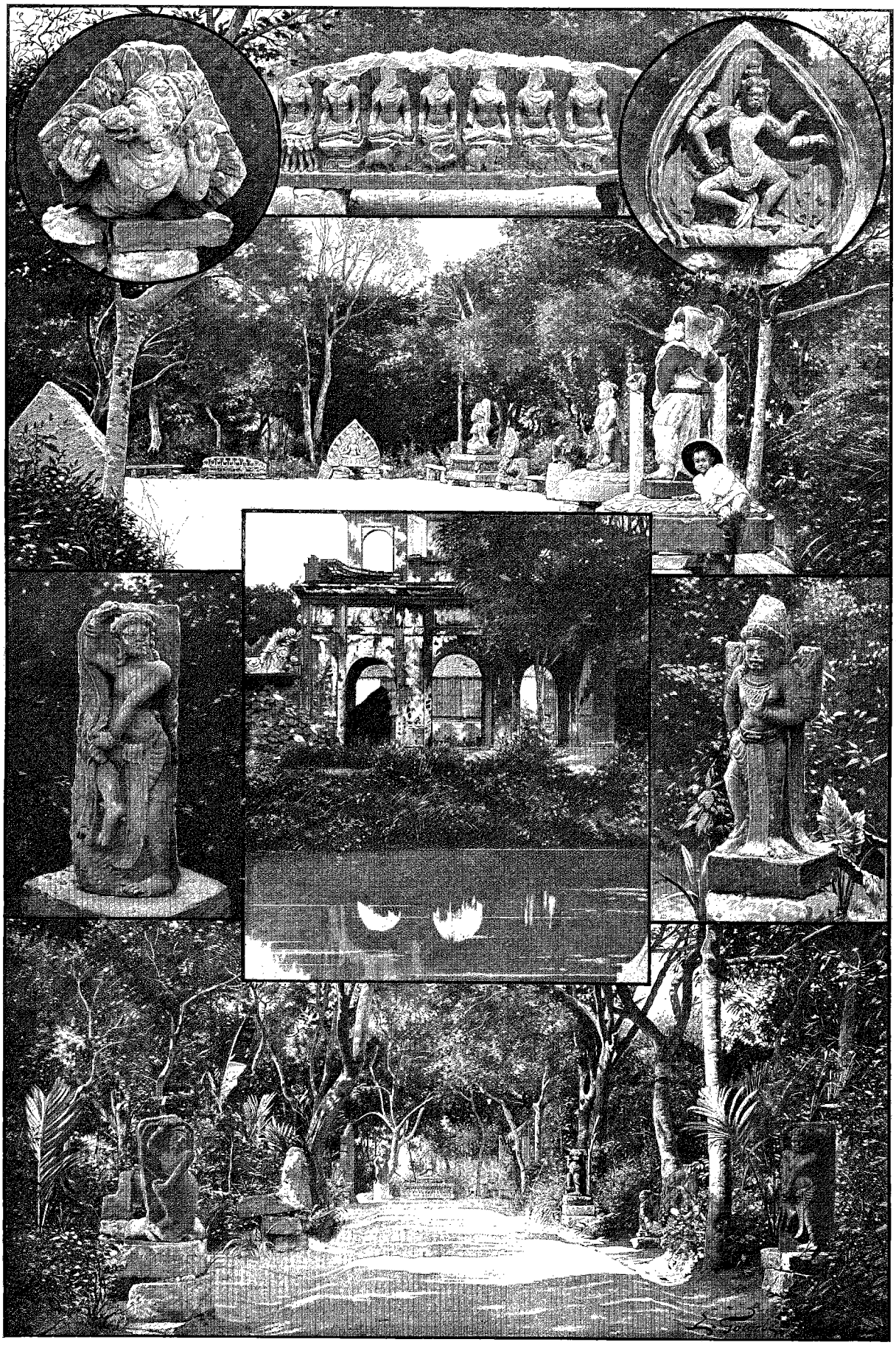
Le lettré annamite, dépourvu de tout idéal, ne connaît que le culte des ancêtres et de la tombe. Ses yeux restent fixés sur la terre, tandis que le Khmer élève ses regards, sa pensée, vers le sommet des tours et vers les cieux multiples où les jouissances s'accroissent en s'immatérialisant. L'Annamite ne célèbre que la beauté matérielle des monuments: le Khmer Pang se reporte dans ses chants poétiques sur les temples d'Angkor à l' « auguste perfection ».

« Dans sa ferveur enthousiaste, baissant la tête, il adore avec extase les statues du maître qu'il n'a pu contempler vivant et il s'inspire de la vue de ces monuments pour diriger ses aspirations vers le bien, la science, la pureté, la charité et l'éloquence[1] ! »

Il est curieux de rapprocher les sculptures des tours de Duong Long de celles d'Angkor, dont nous empruntons au Khmer Pang la description partielle. En effet, ici comme à Angkor, « les lions à l'aspect terrible, la gueule béante, les crocs aigus, paraissent vivants. Les cariatides sont formées de monstres debout ou campés. Le sommet se profile effilé, orné de miroirs étincelants qui jettent au loin dans les airs des reflets de lumière. Les toits étagés se relèvent en pointes avec des ornements d'argent, d'ivoire ou de cuivre (de là leur surnom). Des calices de lotus sortent ou des fleurs nouvelles ou des danseurs les bras étendus. Les Brahmas

1. *L'Édification d'Angcor*, traduction Aymonier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MONUMENTS DU PARC DES KIAMS A TOURANE (PAGE 401). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux quatre faces, sereines et fortes, regardent les quatre points cardinaux. »

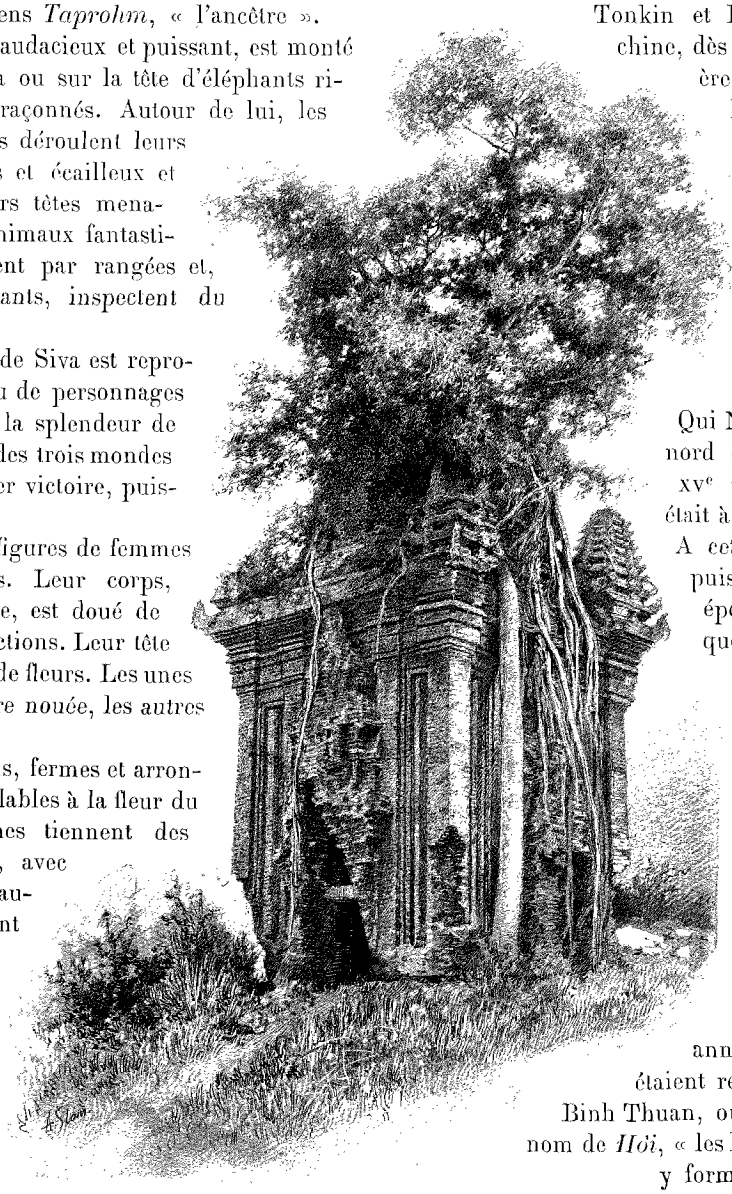
Les bouddhistes admettent que dans le monde de Maha Brahma il y a de nombreux êtres sacrés qu'ils appellent des Brahmas, tandis que les brahmanes ne reconnaissent qu'un seul et éternel Brahma, appelé par les Laotiens *Taprohm*, « l'ancêtre ».

« Vichnou, audacieux et puissant, est monté sur le garouda ou sur la tête d'éléphants richement caparaçonnés. Autour de lui, les serpents nagas déroulent leurs corps allongés et écailleux et redressent leurs têtes menaçantes. Des animaux fantastiques se suivent par rangées et, gardiens vigilants, inspectent du regard.

« La figure de Siva est reproduite au milieu de personnages venant adorer la splendeur de cette Lumière des trois mondes et lui demander victoire, puissance et vie.

« Enfin les figures de femmes sont agréables. Leur corps, souple et svelte, est doué de toutes les perfections. Leur tête est couronnée de fleurs. Les unes ont la chevelure nouée, les autres l'ont coupée[1].

« Leurs seins, fermes et arrondis, sont semblables à la fleur du lotus. Les unes tiennent des fleurs célestes, avec leurs tiges; d'autres se regardent mutuellement en s'inclinant, ou se saisissent les épaules en se disputant les tiges des fleurs. D'autres sourient gaiement comme si elles étaient livrées à une causerie charmante: on croirait les voir faire un aveu doux et voilé, puis baisser la tête, partagées entre l'amour et la pudeur. Couvertes de colliers, de bracelets, d'anneaux, elles se penchent, se tournent, se renversent, souriantes, flexibles et ondoyantes. »



TOUR KIAM DE THU TIEN[2] (PAGE 403).

Toutes proportions gardées, les mêmes sujets d'ornementation se rencontrent dans les monuments kiams. Aussi avons-nous été amené à appliquer les descriptions faites par un Khmer, d'œuvres plus grandioses, aux œuvres plus modestes, mais de même style, édifiées en Annam par un peuple si différent des Annamites.

Ce peuple kiam occupait le pays avant les Annamites, qui se sont substitués à lui par droit de conquête. Le royaume des Kiams était compris entre Caobang au Tonkin et Baria, frontière de la Cochinchine, dès les premiers siècles de notre ère.

Il y a environ 800 ans, le roi Po-Klong, repoussé vers le sud par les empiètements des Annamites, se construisait une capitale appelée « la ville des Sapins », à l'endroit même où est Hué, la capitale actuelle.

Plus tard, le royaume de Tsiampa[1] eut pour capitale Qui Nhon, à quelques kilomètres au nord du Binh Dinh actuel. Enfin au XVe siècle leur dernière forteresse était à Phan Ry, port du Binh Thuan. A cette époque, ils étaient encore puissants, puisqu'un roi de Java épousa la fille d'un roi kiam et que leurs princes obtenaient la main de princesses annamites.

Leurs temples étaient ornés d'énormes statues d'or et d'argent, avec des yeux en diamants et des dents en rubis. Les statues en bronze doré, les coffrets, les plateaux d'or, les colliers et parures ornés de pierres précieuses, les perles, l'ivoire, se rencontraient chez eux en abondance.

Alors commença l'invasion annamite, et vers 1658 les Kiams étaient refoulés dans les montagnes du Binh Thuan, où ils vivent aujourd'hui sous le nom de *Hoï*, « les barbares ». Ainsi dispersés, ils y forment encore une population de 50 000 âmes, répartie en 80 villages. Ils sont 10 000 en Cochinchine, 60 000 au Cambodge et 10 000 au Siam, en tout 120 000 à 130 000 âmes.

Opprimés à outrance par les Annamites, ils ont vu en nous des libérateurs. Ils sont les uns mahométans, les autres brahmanistes et bouddhistes tout à la fois. Ils connaissent l'existence de la Mecque et ont une mosquée.

Ils pratiquent un mélange de rites brahmaniques et bouddhiques. Ainsi ils n'ont pas de bœufs. Ils ont une sorte de vénération craintive et religieuse pour les ani-

1. Ce qui indique que les unes sont filles et les autres sont femmes, les filles cambodgiennes portant, à partir de leur mariage, les cheveux coupés en brosse.

2. *Dessin de Slom, d'après une photographie.*

1. Ou *Chams*, ou *Tjams*, ou *Tsiampois*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maux qui doivent les porter dans l'autre monde. C'est une tradition hindoue.

Chez la plupart des Kiams du Binh Thuan, ce sont les filles qui font les demandes en mariage et non les garçons. Elles n'ont pas les yeux bridés. Elles portent une robe blanche et verte. Leur type est supérieur à celui des Annamites.

« Ce peuple, dit M. Aymonier, eut un grand passé. C'est une race à part, intéressante entre toutes, dans notre empire colonial. Sa langue, son écriture, ses religions, ses coutumes, diffèrent totalement de celles des Annamites.

« Moins importants que ceux des Cambodgiens, leurs monuments indiquent du goût et une civilisation analogue. Les conquérants n'ont été que des barbares dévastateurs, qui ont systématiquement détruit une grande quantité d'inscriptions sanscrites ou kiam, et mutilé les plus belles pièces de sculpture antique. »

Au Cambodge, les Siamois, quoique bouddhistes également, furent des destructeurs acharnés.

Les monuments kiams de l'Annam sont principalement des tours carrées, rectangulaires ou octogonales. Elles sont ordinairement réunies par trois, en souvenir de la trimourti brahmanique. Les unes sont sur les hauteurs, d'autres à l'entrée des vallées; mais des signaux sont visibles de l'une à l'autre, et nous les avons utilisées en 1887 pour la télégraphie optique militaire.

FEMMES EN PRIÈRES [1].

Nous avons visité les Tours d'Ivoire et de Thu Tien, les Tours d'Argent (*Bang It*), les Tours d'Or (*Troc Loc* et *Go Sat*), les Tours de Cuivre (*Canh Tien*), celle de Binh Lam et celles de Qui Nhon.

Elles sont à la fois en granit, en grès et en briques rouges. Le principe d'architecture est le même qu'au Cambodge : c'est le monolithe taillé et juxtaposé sans ciment. L'ornementation est la même; mais les tours sont isolées et ne sont pas superposées aux intersections de galeries ou de nefs en forme de croix comme à Angkor.

Comment et d'où ces énormes blocs de grès furent-ils amenés? On l'ignore. Comment a-t-on pu les élever pour les mettre en place? Elles ne portent que des groupes de trous de 3 centimètres de profondeur.

Cette pratique, qui est générale dans ces monuments comme dans ceux du Cambodge, ne pouvait, malgré ce que disent les habitants, avoir pour but de relier les pierres par des crampons en fer et encore moins de recouvrir l'édifice d'un placage métallique ou autre. M. de Lagrée, décrivant les carrières des mêmes pierres au Cambodge, dit qu'aucune pierre ne présentait dans les carrières la trace de trous. Ceux-ci ne servaient donc pas au transport, mais à l'élévation des blocs et à leur mise en place, qu'on s'aidât de griffes, de leviers ou d'instruments qu'on ignore.

Il y avait autrefois trois tours à Qui Nhon. Les débris sculptés de l'une ont servi aux soubassements des colonnes de l'ancien magasin royal.

Les deux tours qui subsistent encore se voient de loin. Leurs parois sont tapissées de verdure, et des arbustes croissent sur leurs dômes dégradés. On dirait deux noirs géants penchés l'un contre l'autre, et leur aspect rappelle les vers de Victor Hugo :

Vieilles tours que le temps l'une [vers l'autre incline
Et qui semblez de loin, sur la [verte colline,
Deux noirs géants prêts à lutter.

Et de fait les tours kiams situées sur les collines servirent en 1887 et 1888 à notre lutte contre les rebelles. On installa à l'intérieur des postes franco-annamites et à l'extérieur un télégraphe optique.

Ces tours sont à ciel ouvert, ce dont on ne se douterait pas en les voyant de l'extérieur. La voûte a dû s'écrouler. Un socle en pierre finement ouvragé et brisé a dû supporter une grande statue. Il n'y a pas de corniches; mais des trous carrés sur deux faces, et ronds sur les deux autres faces, devaient recevoir des traverses en bois supportant un plafond, en bois sculpté. Les portes de bois étaient à deux battants, massives et encastrées dans des crapaudines pratiquées dans les monolithes de grès de 1 m. 60 formant encadrement.

Chacune de ces tours n'a qu'une porte carrée, s'ouvrant au soleil levant. Le peuple n'y entrait donc pas. Sur chacune des trois autres faces font saillie de fausses portes avec tympan de fronton. Elles sont pleines, et leur quadruple ogive est encadrée de quatre rampes concentriques de moulures de feuillage.

La tour du nord a 7 m. 60 de côté et 4 mètres sur chaque face intérieure. Huit étages, répartis du fût des colonnes jusqu'au sommet, forment un dôme à base carrée de 25 mètres de hauteur et rappellent les huit parts des ossements du Bouddha qu'on renferma dans huit urnes pour être placées dans des tours à huit étages.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur chaque face, les briques imitent cinq hautes colonnes carrées, au-dessus desquelles s'étagent les pierres de grès, se rapprochant par assises horizontales pour former dôme jusqu'au sommet, qui se terminait, suivant la tradition, par une boule et une flèche verticale dorées. Les vieillards rapportent que l'intérieur était lamé d'or et qu'il y a deux cents ans l'équipage d'un navire européen, qui avait déjà visité la côte et le port, revint enlever cette boule et les ornements et les emporta dans une embarcation.

A côté du puits voisin des tours de Qui Nhon il existe un de ces blocs rectangulaires de 3 m. 50 de long, 2 mètres de large et 0 m. 80 d'épaisseur. Ces granits ne pouvaient être sculptés.

Les monolithes sculptés sont en grès gris, pareil à celui d'Angkor, d'un grain fin et susceptible d'un poli parfait. Cette pierre est tendre à la taille en carrière et durcit à l'air, mais pas assez pour résister à la pluie et au soleil. C'est cette même pierre que les Cambodgiens appellent « pierre de boue », *thma pok*. Les sculptures

BRAHMA, GANEÇA, VICHNOU .

en sont si délicates, si fouillées, si finies, que, suivant une tradition répandue dans le peuple et chez les grands au Cambodge, les matériaux des monuments khmers étaient façonnés de toutes pièces avec de la terre et de l'eau et moulés à l'état liquide suivant les formes assignées par le Grand Architecte de l'univers, Prea Pus Nuka, délégué de Prea En Indra, roi des génies.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que les socles et les chapiteaux des colonnes, qu'ils soient en pierre ou en briques, rappellent à s'y méprendre le mode grec des plus beaux temps : c'est le même dessin général, ce sont les mêmes moulures, les mêmes ornements travaillés avec une perfection presque égale.

Le linteau qui relie les colonnes offre une série de danseurs des deux sexes, à la façon cambodgienne, les jambes écartées, les bras en l'air. Le long des encadrements se déroulent des serpents nagas à tête humaine et à deux bras. Ces serpents, nous les retrouvons à l'origine de toutes les cosmogonies comme les ennemis du genre humain, mais soumis aux divinités supérieures.

Les étages, ou plutôt les huit bandes doubles de pierres en saillie, forment le couronnement de ces édifices. Le milieu de chacune des bandes est occupé par un personnage, dieu ou roi, portant le sceptre ou l'épée. Des lions à crinière sont accroupis à ses côtés, le regardant, ainsi que des griffons à la queue en panache et des femmes tenant une tige de lotus. Dans les bandes supérieures, la figure du milieu est flanquée de petites niches ogivales symétriques qui vont en diminuant de grandeur à chaque étage.

Aux angles se détachent les kruts ou garoudas. Ces êtres fantastiques ont le buste, les jambes et les bras d'une femme, une tête et un bec de chouette, ou de chien couronné, des griffes et des ailes par lesquelles ils se rattachent aux murs, comme les gargouilles de nos anciens édifices. Le garouda est la monture dont se sert Vichnou pour traverser les airs. On le voit, dans la première bande, à cheval sur le cou d'un de ces animaux, qui sont les ennemis des nagas, rappelant ainsi les combats des bons et des mauvais anges.

Les nagas ou serpents à tête de monstre résident sous les rochers servant de base à la montagne (Méru) qui supporte le monde, et dans les eaux qui l'entourent. Ils sont les protecteurs de Bouddha et terribles pour les pauvres humains.

Les *yaks* occupent une place intermédiaire entre les démons et les anges. Ils gardent le deuxième ciel, où ils se livrent avec des femmes à des chants et des danses; mais ils peuvent changer de forme et venir errer sur la terre et les eaux. Une autre espèce de yaks, les *rahas*, qui habitent les forêts des monts Himalaya, gardent au contraire leur forme primitive. On croit que ce nom désigne les autochtones.

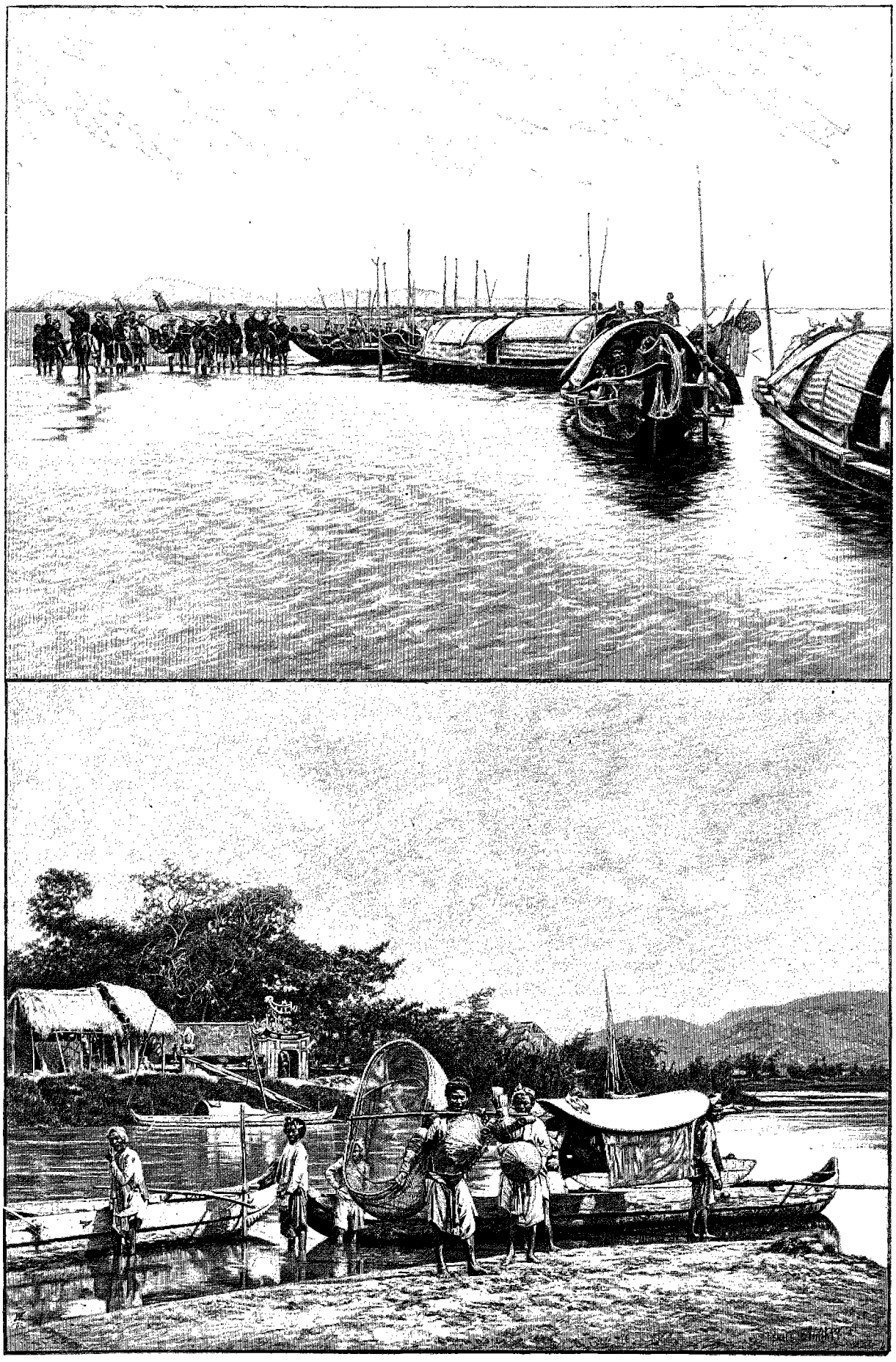
A la Tour d'Argent, les angles des murs sont soutenus par des yaks à la bouche fendue, à la face grimaçante, les yeux en saillie. A la Tour d'Or, ce sont des *ganeças*, hommes à tête d'élephant portant la tiare et des colliers, tenant en main un sceptre, et dont la trompe repose dans l'autre main. C'est le symbole de la puissance et de l'intelligence.

On sait que Bouddha est mort dans l'Inde en 543 avant J.-C. C'est 78 ans après l'ère chrétienne que le bouddhisme fut introduit en Indo-Chine. Il eut des luttes à soutenir; mais il rallia les masses et se substitua ou se superposa au culte de Brahma, dont l'empreinte domine dans l'architecture et le culte des Kiams et des Khmers. Les bouddhistes n'ont jamais manifesté d'aversion pour les figures brahmaniques, mais ils ont soin, dit M. Feer, « de subalterniser tout à leur Bouddha, de telle sorte que Brahma et les dieux de son panthéon semblent rendre hommage au Bouddha et n'être que les premiers des bouddhistes ».

Ce rapprochement et cette association des figures brahmaniques et bouddhiques étaient à signaler. On croyait d'origine khmer les tours en ruine de l'Annam : elles sont d'origine kiam. Les Kiams, les Malais, les Cambodgiens, les Hindous, ont eu entre eux des relations constantes, avant l'apparition des Annamites dans le

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

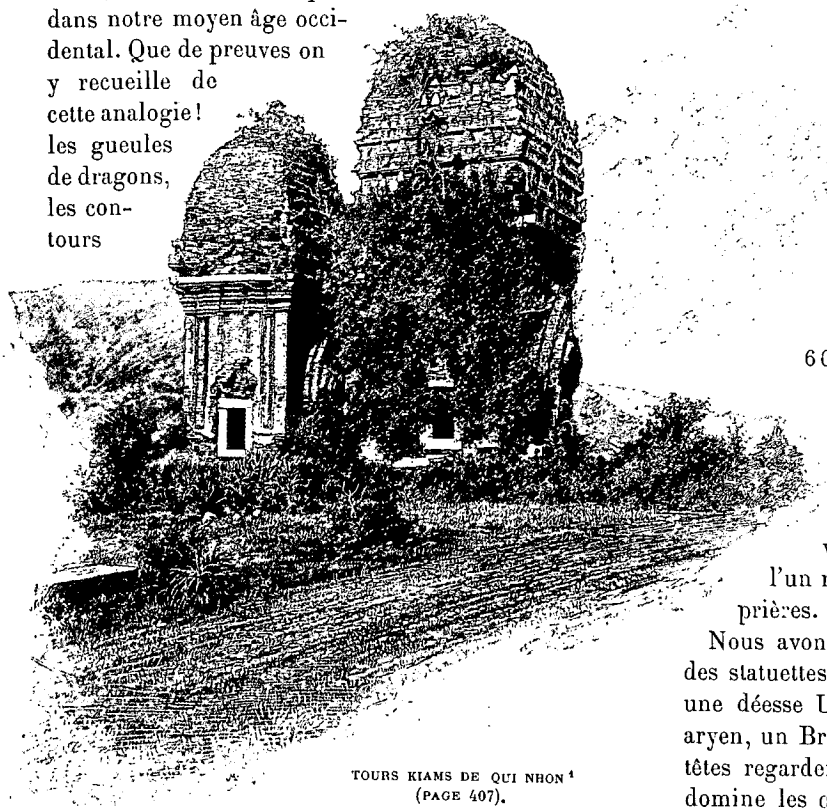


UN BAC. FLOTTILLE DE SAMPANS. — DESSIN DE BOGAERT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays. Aussi, quoique différant entre eux, les caractères de leur architecture ont de nombreux points d'analogie. Il est hors de doute que ces édicules avaient un but religieux, stratégique et national. Leur mode d'ornementation rappelle non seulement le style grec, mais aussi le genre de nos sculptures du moyen âge.

« Si l'on élève les yeux, dit M. de Lagrée, vers les voûtes ogivales de ces tours, si, laissant de côté les entrelacements réguliers de tiges, de fleurs et de feuillage, on regarde la foule grimaçante des monstres de la mythologie bouddhique, les naïves figures d'anges et de saints en prière, sur les corniches fouillées en haut relief, on se sent transporté dans notre moyen âge occidental. Que de preuves on y recueille de cette analogie! les gueules de dragons, les contours diaboliques, les longues griffes alternant avec de pieuses figures agenouillées dans la candeur et le recueillement, ne sont pas surpassés dans nos vieilles cathédrales. »



TOURS KIAMS DE QUI NHON[1] (PAGE 407).

Nous faisons l'ascension de la colline rocailleuse de Thap Ba Manthien, ou colline des Trois Tours. Nous y voyons ouvertes des carrières de pierre de Bien Hoa, dédaignées par les architectes kiams. Les voûtes sont basses et ogivales, et celle d'un remarquable édicule voisin est cylindrique. Ces voûtes sont construites comme au Cambodge. Les pierres, superposées de chaque côté par assises horizontales, se rapprochaient, se correspondaient, chacune dépassant celle du dessous. On abattait les extrémités intérieures depuis la naissance jusqu'au sommet, et l'on obtenait la coupe cylindrique ou ogivale. La surface était ensuite polie et quelquefois peinte.

La grande tour a quatre portes, se coupant selon les points cardinaux, comme un dôme ou un arc de triomphe. L'édicule voisin en a deux, orientées nord et sud.

Dans cette tour trônait un Siva avec dix bras, coiffé de la tiare, simplement vêtu du caleçon kiam, les jambes croisées sur un lotus épanoui. Sur sa poitrine nue se déroulait un serpent relevant la tête vers celle du dieu. La statue est taillée dans un granit noir à grain très fin dont il n'existe pas d'échantillon dans les environs. La tradition rapporte que tous ces matériaux ont été apportés de l'extérieur. Or entre Qui Nhon et les Tours d'Argent on rencontre une vingtaine de blocs de grès rectangulaires mesurant près de 6 mètres de long sur 0 m. 80 d'équarrissage. Ils sont oubliés sur la route. Comment a-t-on pu, à cette époque, transporter sur terre, sur mer, sur les fleuves, hisser au sommet des collines et monter à 20 ou 25 mètres de haut des blocs de 6000 kilogrammes?

Le Siva dont nous parlons a été envoyé en France en 1884. D'importants envois précédemment faits pour Lyon, en 1877, ont été perdus dans un naufrage dans la mer Rouge. On peut voir, à Qui Nhon, deux de ces blocs, dont l'un représente deux rangées de religieuses en prières.

Nous avons découvert, enfouies dans la montagne, des statuettes de bronze, un ganeça à tête d'éléphant, une déesse Uma, femme de Siva, du plus pur type aryen, un Brahma à cinq têtes et à dix bras. Quatre têtes regardent les points cardinaux, et la cinquième domine les quatre autres. Ce Brahma en bronze vert est de la plus haute antiquité et pourrait bien remonter au IVe siècle.

Les tours renfermaient des statues en métal précieux. Elles ont disparu les premières depuis un ou deux siècles. Celles en pierre ont été enlevées plus récemment. On a creusé les murs pour en arracher celles qui y étaient adhérentes. Au-dessus de chaque porte intérieure se trouve une niche ogivale où reposait en demi-relief une femme au buste nu, portant une haute coiffure très ornementée et tenant à la main une fleur de nénuphar.

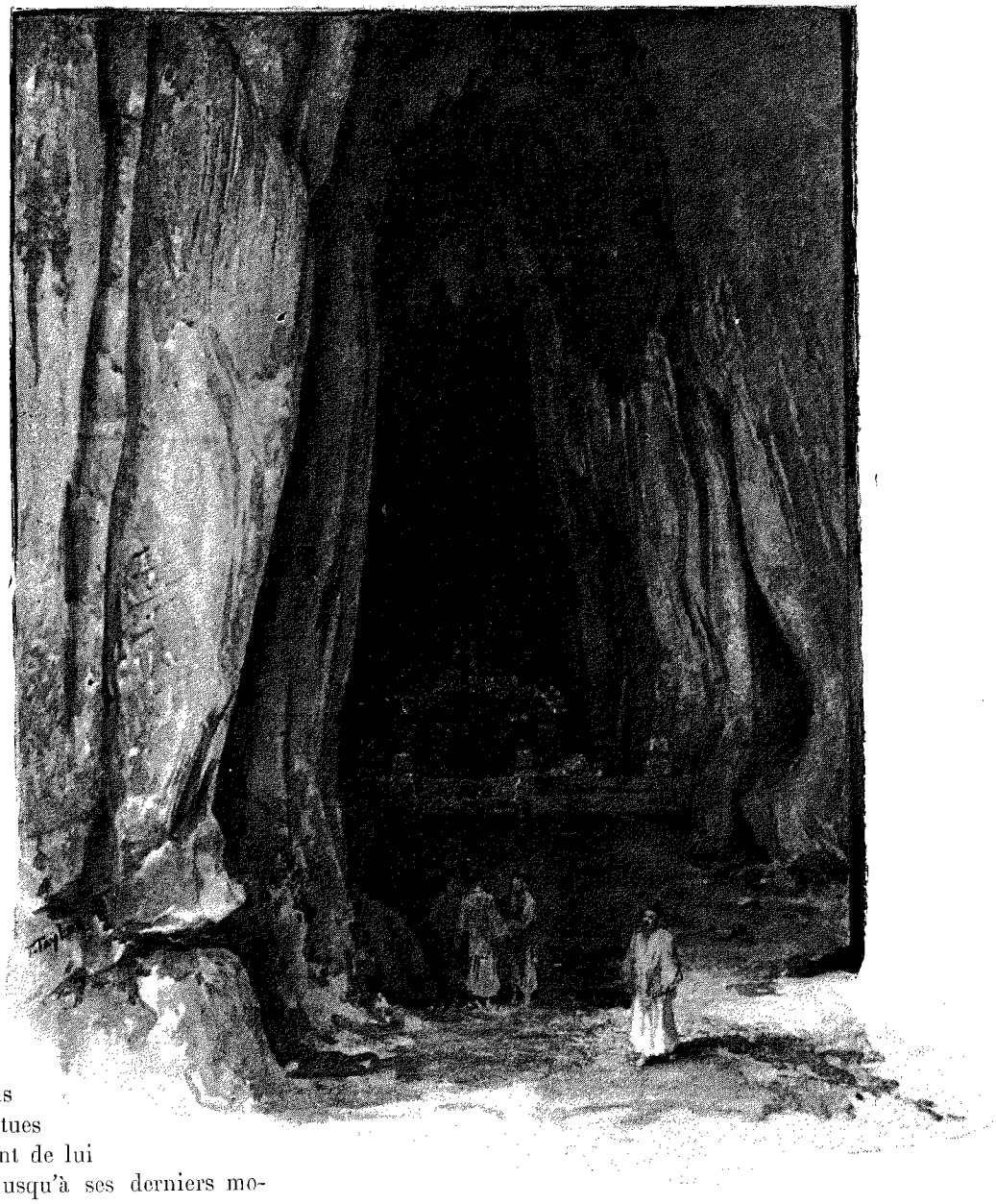
La plupart des statues, soit en métal, soit même en pierre, étaient dorées. « A cet effet, dit M. de Lagrée, la statue était recouverte d'une peinture noire résineuse, semblable à celle encore employée par les Cambodgiens et appelée *marak*. Par-dessus on appliquait le vermillon et la dorure. Pour les grandes statues à exposer à l'air, on mélangeait le marak à une pâte de cendres formant un enduit de 4 à 5 millimètres d'épaisseur. La

1. *Dessin de Slom, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dorure disparaît très difficilement et ce vernis est inaltérable, comme on peut le constater sur les statues que j'ai pieusement recueillies et qui datent de plusieurs siècles. »

Ces tours, analogues à celles qu'au Cambodge on appelle les Prea Sat, servaient sans doute au dépôt des restes des grands personnages. Les Kiams brûlaient les corps. Ils envoyaient sur le même bûcher les épouses des rois défunts. Les cendres étaient recueillies dans des vases précieux ou entourées d'objets de grand prix. L'usage d'enfermer les cendres dans des pyramides s'est continué jusqu'à nos jours. Les habitants du pays, au temps des luttes, et les vainqueurs après l'extermination des Kiams, ont recherché et emporté les richesses que contenaient ces édifices. Les annales annamites racontent même qu'en 436 un général s'était attribué pour sa part de butin, après une défaite des Kiams (ou Lamap), cent mille livres d'or, et avait brisé leurs statues précieuses. Rentré dans la retraite, les spectres des statues qu'il avait brisées ne cessèrent de lui apparaître et le harcelèrent jusqu'à ses derniers moments.



INTÉRIEUR DES GROTTES [1] (PAGE 415).

Les Kiams avaient envoyé contre ce général un nombre considérable d'éléphants, qui jetaient la panique parmi ses troupes. Le Chinois fit fabriquer des éléphants, des tigres, des lions, des licornes de grandes dimensions en bambous, très bien imités, les fit remplir de fusées et de poudre et ranger en bataille. Quand les éléphants des Kiams revinrent au combat, terrifiés à la vue des animaux qui vomissaient le feu et la flamme avec fracas, ils prirent la fuite, et l'armée des Kiams fut mise en déroute. C'était l'époque des guerres homériques, bien longtemps avant que la poudre fût connue en France.

La nature des inscriptions relevées sur ces monuments par M. Aymonier nous a été révélée par M. Bergaigne. Elles indiquent l'âge des édifices et leur but. Elles établissent qu'ils étaient consacrés au culte de Vichnou, de Siva, de son épouse Uma (ou Parvati). Elles donnent la désignation des rois kiams. Elles nous fixent sur cette civilisation, naguère ignorée.

Les inscriptions et les règnes des souverains s'étendent du IIIe au XVe siècle de notre ère. Ces inscriptions sont les unes en sanscrit, les autres en kiam ancien. Les plus anciennes en sanscrit sont en vers. Celles postérieures au IXe siècle sont en partie en prose et en partie en vers.

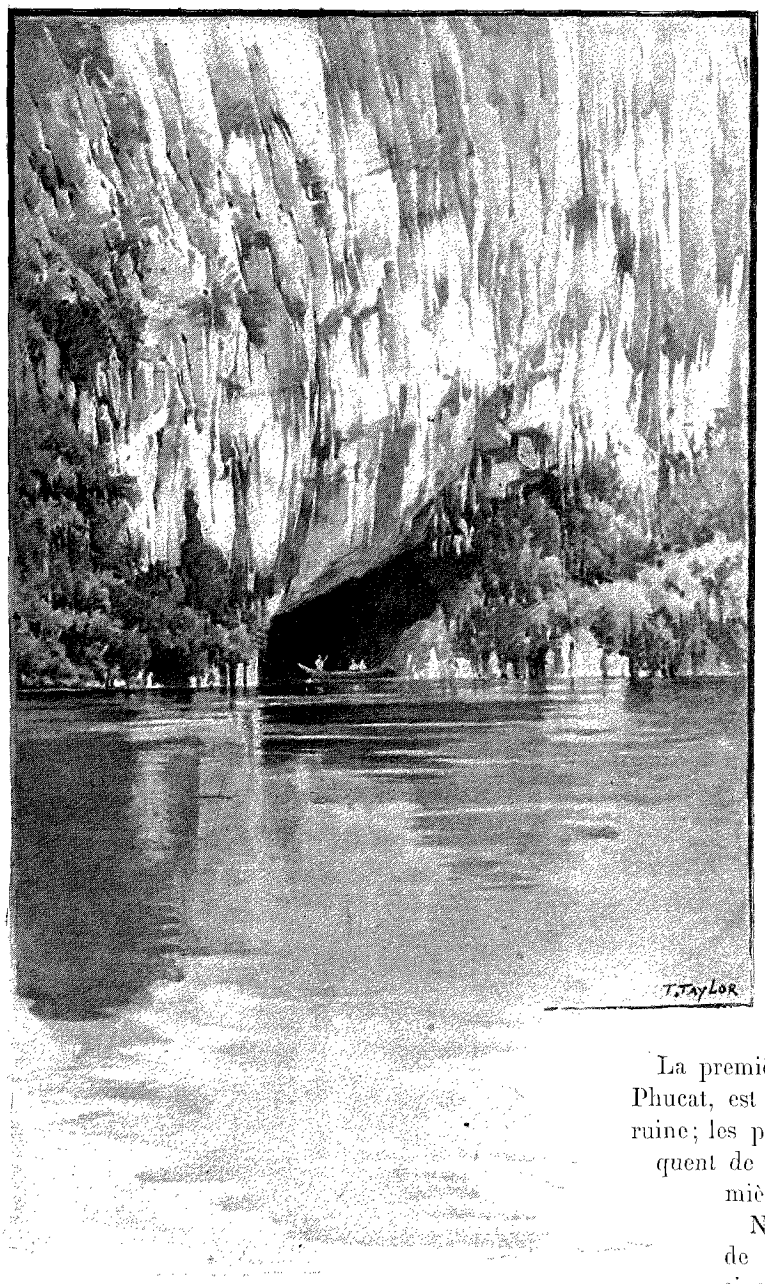
L'alphabet est originaire de l'Inde du sud et date de plus de 1500 ans, époque où la civilisation indienne florissait sur la côte orientale de l'Indo-Chine, où Marco Polo l'a vue dans sa splendeur au XIIIe siècle.

Les dates, qui partent de l'an 78 de l'ère chrétienne, ont servi à fixer la chronologie des rois kiams.

1. *Dessin de Taylor, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les inscriptions font l'éloge des rois, des princesses, des personnes pieuses dont elles relatent les libéralités. Elles perpétuent le souvenir de l'érection des temples et des statues. Elles nous indiquent que ces temples étaient dédiés à Siva, à son épouse et au linga de Siva.



ENTRÉE DES GROTTES [1] (PAGE 414).

On lui élevait des statues d'or, et les Khmers vinrent en enlever jusqu'à Nha Trang en 965. C'est dans cette partie de l'Annam que subsistent les plus beaux temples kiams, entre autres celui de Pô Nagar, décrit par M. Aymonier.

Le destructeur était le roi khmer Rajendra Varman, portant le même titre de *Varman* que les rois kiams. Ceux-ci prenaient souvent la qualification de *Vrah-Pada*, les pieds sacrés, *Prea-Bat*, comme le font les rois actuels du Cambodge. Les rois kiams s'appelaient Indra et Sinha et prenaient le titre de *Raja*, roi des rois.

Le nom de *Ciampa* est celui d'une ville et du royaume; on disait *Ciampa-Pura* comme on dit *Sinha-Pura*, Singapour, *Nagara-Ciampa*, comme on dit *Nokor-Khmer*. On voit encore l'analogie entre les deux peuples. Les Kiams appelaient les Cambodgiens *Kur* et les Annamites, en 1142, *Yvan*, comme aujourd'hui.

Il existe des inscriptions kiams du 10e au 18e degré de latitude nord. L'inscription du roi le plus moderne est du XIVe siècle et a été trouvée dans la province de Binh Dinh où l'on en a recueilli du XIIe siècle. Ce sont des invocations à Vichnou incarné dans l'homme-lion, à Siva et à son épouse Uma, à Vichnou réuni à Siva en un seul corps. Siva était adoré sous des vocables empruntés au nom des rois qui lui érigeaient des temples ou contribuaient à rehausser l'éclat de son culte. Les rois étaient ainsi des personnages hiératiques dont la personne était sacrée et associée à celle de la divinité, comme dans tout l'Extrême-Orient, aussi bien en Indo-Chine qu'en Annam et en Chine. Mais à toutes les époques, c'est le sivaïsme qui domine au Ciampa, avec un mélange de bouddhisme laissé à l'état d'infériorité.

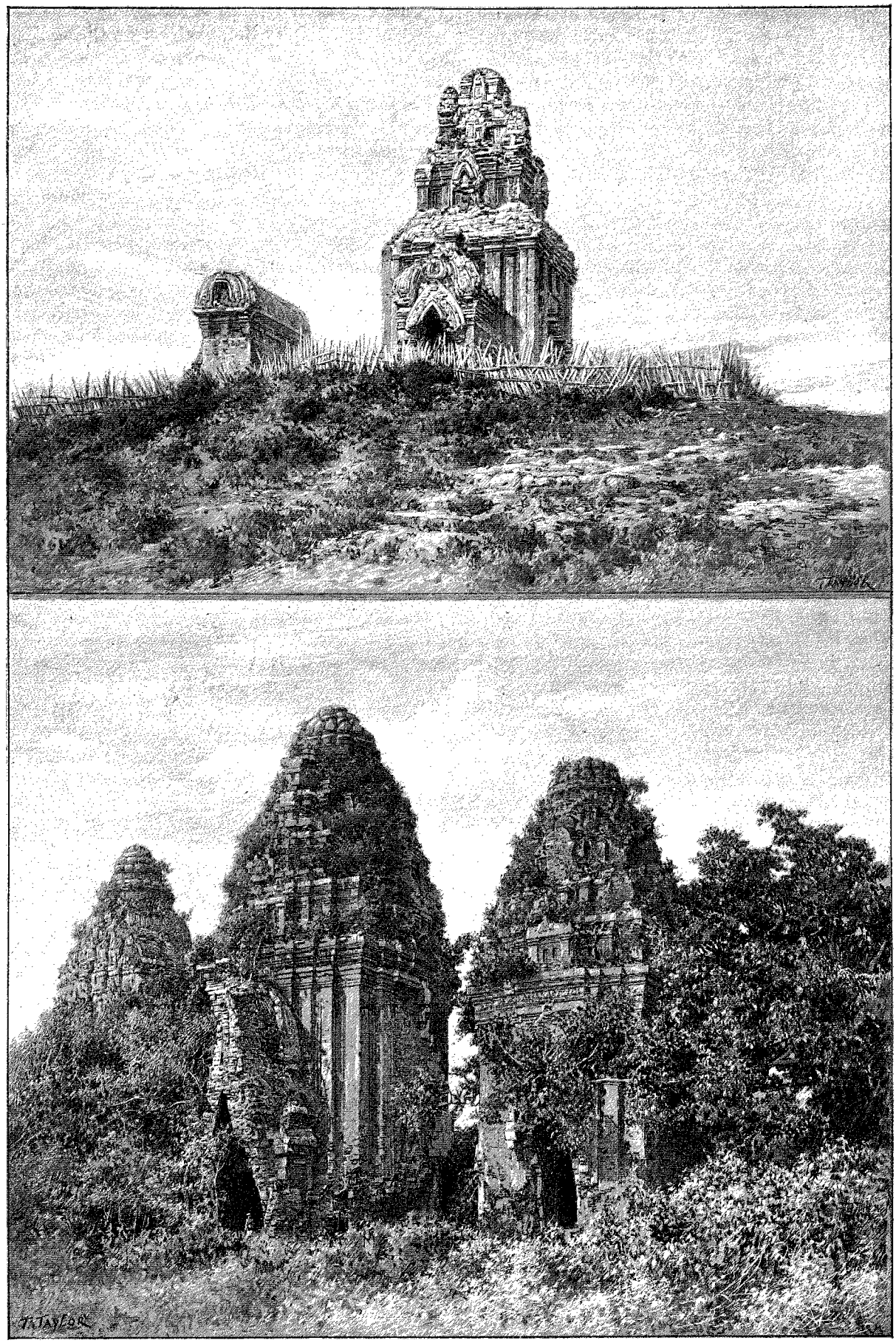
Nous prenons la route mandarine du nord pour aller visiter la bonzerie de Thap Moi et les monuments kiams en ruine dans cette région.

La première partie de la route, entre Binh Dinh et Phucat, est mauvaise : les ponts en pierre sont en ruine; les ponts en bois n'ont plus de tablier et manquent de piliers. Nos chevaux passent les trois premières rivières à gué.

Nous apercevons sur la gauche la tour kiam de Canh Tien. C'est l'emplacement de l'ancienne ville kiam de Bang Xa et de leur grande citadelle de Chaban, qui avait 12 kilomètres de tour. On en reconnaît encore l'entrée parce qu'elle est flanquée de deux animaux fantastiques en pierre et de deux éléphants en grès de 2 m. 20 de hauteur, se faisant face. L'un porte une couronne et un collier. Ces deux monolithes ont été, disent les Annamites, amenés de Quang Nam par les Kiams fuyant devant les conquérants. Ce fait prouverait qu'à cette époque il devait exister des ponts voûtés, des chaussées en pierres de Bien Hoa et des moyens de

1. *Dessin de Taylor, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps ». editions.ainay@free.fr



MONUMENTS KIAMS DE BINH DINH (PAGE 403). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

transport aujourd'hui inconnus. Malgré le courage de ses 70 000 défenseurs, dont 40 000 furent massacrés et 30 000 emmenés prisonniers à Hué, la citadelle de Chaban tomba définitivement au pouvoir des Annamites en 1458, et fut détruite il y a à peine un siècle par l'empereur Gia-Long, qui construisit plus loin la citadelle actuelle de Binh Dinh.

La cité et la forteresse des Kiams étaient défendues par un ensemble de postes avancés, marqués par des tours, entre lesquels devaient être établis des signaux optiques, comme nous l'avons fait en 1887.

Ce sont les Tours de Cuivre, la Tour d'Or, les Tours d'Argent, les Tours de Qui Nhon, de Keson, de Binh Lam, et les Tours d'Ivoire. Les Kiams commandaient ainsi l'estuaire de la baie actuelle de Qui Nhon à l'est, et les massifs montagneux de l'ouest et du sud.

L'une d'elles, la Tour de Cuivre, est surmontée de petites tourelles détachées, aux angles desquelles se dressent des pierres sculptées en feuilles d'acanthe recourbées, se découpant sur le ciel bleu. Ces pierres, superposées l'une à l'autre dans le même plan, en diminuant de grandeur, donnent au sommet massif de la tour un aspect plus léger et un peu fantastique.

Les quatre angles de la tour, de la base au sommet, consistent en colonnes carrées en grès sculpté. La voûte est pleine ; le dôme est carré ; les quatre faces se rejoignent au sommet, qui devait être surmonté d'une boule ou d'une pointe de cuivre.

Continuant notre route, nous arrivons bientôt à la principale bonzerie de la région, appelée Thap Moi, « Tour Neuve ». Une chaussée empierrée traversant la rivière et percée d'aqueducs en granit nous y conduit.

Derrière le temple sont les habitations des bonzes, de leurs élèves et des serviteurs, leurs chapelles particulières et un joli jardin de manguiers, à l'ombre desquels on a recueilli quelques sculptures curieuses provenant des monuments kiams du voisinage.

Le paquebot nous ramène à Tourane, et nous nous rendons à Hué par le col des Nuages. Nous y passons quelques jours à visiter les nécropoles des rois d'Annam, qui représentent chacune un Trianon et sont véritablement les Champs Élysées des mânes royales.

Les seuls vestiges des Kiams qu'on y retrouve, c'est l'enceinte ruinée de la capitale qu'y construisit, il y a huit siècles, le roi Poklong. Elle s'appelait la « capitale des Sapins », et c'est peut-être en souvenir des luttes avec les Kiams que les princes d'Annam sont tenus de planter de leurs mains un sapin sur cet emplacement situé au delà de la rivière de Phucam et sur la rive droite. C'est ainsi que se sont formés les quinconces qui entourent l'Esplanade des sacrifices impériaux, où, tous les trois ans, le roi célèbre une importante cérémonie de jour et de nuit en présence de tous les mandarins et des délégués des communes.

On voit aussi sur la rive droite de la rivière de Hué une montagne en forme de trapèze garnie d'une dentelure de sapins et placée en face de la porte du palais royal. On l'appelle l' « écran du roi ».

Un petit vapeur français se rendant de Thuan An, port de Hué, à Dong Hoï, chef-lieu du Quang Binh, nous en profitons pour aller constater les vestiges que les Kiams ont laissés dans cette province. Pendant notre séjour à Dong Hoï nous avons d'abord fait une excursion jusqu'à la préfecture de Quang Ninh et au temple provincial de la littérature (Van Miêu).

Nous ne faisons que toucher à Dong Hoï, car nous nous proposons d'aller étudier les fameuses grottes, très peu connues, presque jamais visitées, de Chua Nghé ou de Culac. C'est tout un voyage pour s'y rendre.

En partant du chef-lieu (Dong Hoï), nous continuons à suivre à cheval la route mandarine en franchissant la porte monumentale de l'enceinte de pierres. Nous laissons à droite la belle église catholique à deux tours carrées, construites par le P. Bonin, entre le fleuve et la mer, et nous gagnons, à travers des sables arides et brûlants, le marché et la sous-préfecture de Bô Trach.

Nous visitons, en passant, le port de pêche de Ly Hoâ et sa pittoresque pagode étagée sur le fleuve. Puis nous prenons à travers les sables et les rochers pittoresques de la plage jusqu'au marché de Quang Khé, à l'embouchure du Song Giang, qui a près de 900 mètres de large.

Nous louons dans ce port trois sampans, dont un pour servir aux provisions et à la cuisine, et nous remontons la branche nord, appelée le Song Nay. Arrivés en face du poste de milice de Minh Cam, on aperçoit sur la rive droite l'étroite entrée d'une grotte très élevée et très profonde, dont on ne saurait du dehors soupçonner l'existence.

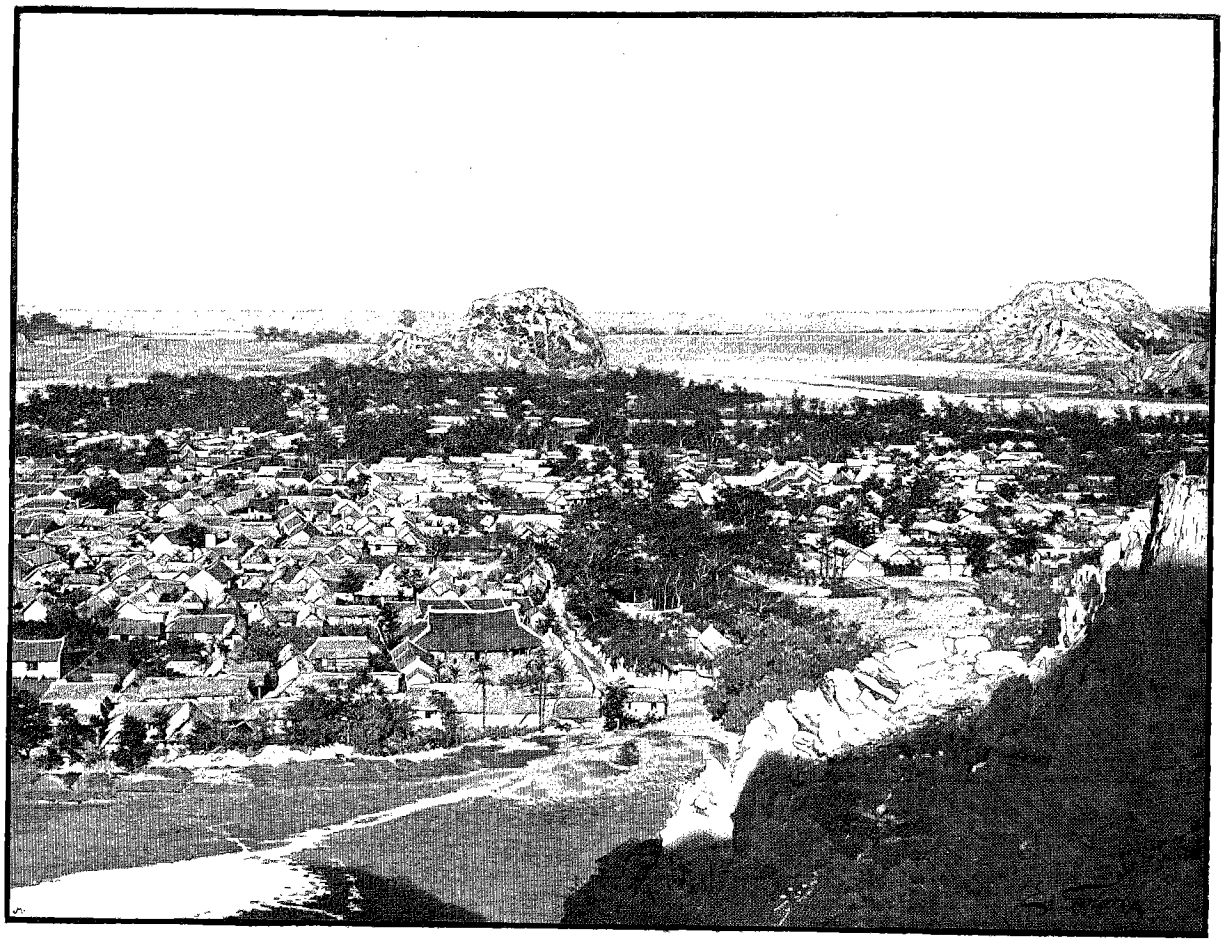
Dans l'intérieur on a placé sur des roches, comme sur des autels naturels, des pierres ayant l'aspect de statues informes ou d'animaux fantastiques. De profondes crevasses rendent la marche difficile. Les chauves-souris sortent de leurs trous et l'on entend des glapissements qui proviennent, disent les Annamites, du chien de Bouddha, blotti au fond invisible de la caverne.

Sur la rive gauche, un joli sentier nous conduit à la résidence du sous-préfet de Tuyen Hoa ; les plantations sont bordées de lataniers, d'aréquiers, de pamplemoussiers et de jaquiers.

Nous redescendons le Nay en une nuit et nous prenons la branche sud, le Son, jusqu'au territoire de Culac et aux cultures du village chrétien de Phong Gia. La rivière est très profonde et encaissée. Devant nous se dresse l'énorme muraille de rochers à pic. Un étroit orifice, en forme de trapèze, livre passage à nos pirogues, et nous entrons dans un bassin circulaire dont la voûte a 15 mètres de haut. Sur la droite s'étagent des roches plates sur lesquelles sont disposés de petits autels dédiés au génie du Chua Nghé.

Dans le fond s'ouvre la porte noire d'une cave qu'on croirait à fleur d'eau. Un pilote muni d'une gaffe, et un porteur de torche nous font l'effet de Caron, le nautonier des enfers. Nous naviguons entre des parois tantôt blanches, tantôt noires, d'où se détachent des stalactites et des stalagmites reliées au plafond.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE DE SAI SON [1].

Après une demi-heure de navigation dans un dédale pittoresque de bassins, de couloirs, on atteint une plage de sable dont le niveau se relève, tandis que la rivière disparaît sans bruit, sans tourbillon, bien que la marée la pousse. Le Song Non, branche du milieu, s'engouffre avec fracas sous une montagne pendant 3 kilomètres et reparaît ensuite. Le Song Son, branche du sud, s'arrête subitement sans diminuer ni de largeur ni de profondeur et sans qu'on en retrouve la trace.

Nous débarquons sur cette plage et nous foulons le sol calcaire de la galerie de l'Achéron jusqu'à une salle en fer à cheval soutenue, de la base au sommet, par des colonnes de stalagmites. D'autres piliers brisés se dressent comme les ruines d'un temple antique. Des tas de briques larges et anciennes sont disséminés çà et là.

Dans les murailles rocheuses se succèdent des inscriptions kiams de forme irrégulière, grossièrement gravées par les survivants des vaincus, bloqués par les conquérants sans espoir d'échapper à la mort par le massacre, la faim ou la crue des eaux. Ces vestiges peuvent être antérieurs au XVe siècle.

L'existence des Kiams en ces parages n'est pas douteuse, car on trouve des ruines de constructions kiams près de Ké Sen et l'on a découvert à Cao Lao, dans le bas de la vallée du Song Giang, des statuettes kiams en bronze doré et niellé de la déesse Uma, de Laksmy, de divinités à deux faces, de dragons, d'un roi kiam dans une pose gracieuse. La femme de Siva porte l'image de son époux dans sa coiffure, maintenue par une triple tiare. Sa tête est entourée d'une auréole ovale, flamboyante, coupée d'une croix. Les cheveux sont tressés en longues boucles ; les bras, les poignets, les chevilles, sont ornés de bracelets ; un collier au cou, le buste, les bras, les pieds nus, le pagne serré aux reins par une ceinture avec boucle diamantée. La taille est svelte et inclinée et le visage a la pureté du type aryen. Un bonze enseignant est admirablement drapé dans sa robe, qui plaque les formes du corps.

En poursuivant notre marche, nous sommes arrivés à un point où de grandes crevasses du sol offrent quelque difficulté. Le sol sonne creux et indique des substructures, des souterrains superposés se prolongeant et s'enchevêtrant les uns sous les autres.

Les torches de roseaux ne suffisent pas à éclairer les galeries, tant celles-ci sont hautes, larges, tourmentées. Les torches de cire n'éclairent pas et sont trop fumeuses.

Au moment de nous rembarquer, je fis suspendre dans l'ombre aux stalactites des chapelets de pétards chinois, par un indigène qui devait y mettre le feu et

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

regagner aussitôt la pirogue; car on pouvait craindre quelque éboulement ou ébranlement des voûtes ou des parois par la raréfaction de l'air ou l'effet de la poudre. Soudain le crépitement des pétards fit retentir de toutes parts des échos qui se croisaient dans les galeries brusquement illuminées. Les indigènes, effrayés, se blottirent au fond des pirogues, muets et tremblants, invoquant le Chua Nghé, le génie qui écoute.

On ravive les torches et nous nous enfonçons dans la deuxième galerie, celle du Styx, plus étroite, mais plus haute et plus accidentée que la première. D'énormes blocs de stalactites rappellent les fontaines de la Concorde sous les neiges congelées de l'hiver, et les stalagmites ont l'aspect de ces mêmes fontaines en été. Nous revenons sur nos pas. Quand nous sortîmes, la nuit se faisait à l'extérieur. On entendait le cri des paons, des singes et des perruches se cachant de branche en branche dans les anfractuosités des roches.

Tout en montrant du mépris pour ces peuples conquis, moïs, kiams, thos, tiêm, qu'ils confondent tous sous l'épithète de *Hôi*, « les barbares », les Annamites sont toujours terrifiés par le souvenir de la puissance des Kiams. Après cinq siècles d'occupation, ils s'inquiètent encore de ce que sont devenus les esprits des anciens possesseurs du sol. Selon eux, ces esprits doivent errer affamés, puisque leurs descendants ont péri et ne leur offrent plus de sacrifices.

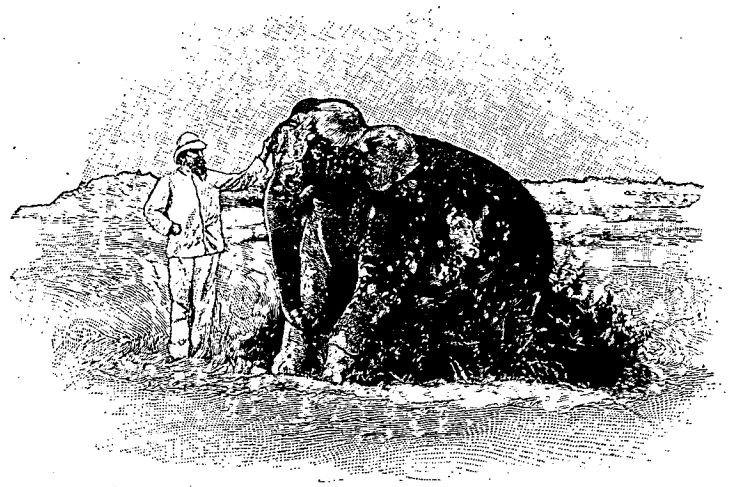
Si le cultivateur subit une épidémie, un fléau, tel que la variole, il voit dans l'ombre des nuits des apparitions des Hôi dépossédés. Il appelle le sorcier, qui lui confirme qu'en effet l'ancien possesseur du sol est irrité et qu'il faut l'apaiser en lui louant ou en lui achetant sa terre.

On voit donc les motifs qui ont porté les conquérants à faire disparaître toute trace des anciens habitants. Il appartient aux Français, les nouveaux dominateurs de cette région, de faire cesser ces mutilations et ces destructions et de conserver les débris des monuments kiams.

L'historique de la nation kiam, de ce peuple qui a précédé en Annam les habitants actuels, se reconstitue peu à peu et par fragments. Il est curieux de retrouver au milieu d'une population de civilisation chinoise les traces d'une nation de civilisation indienne fort intéressante. On a pu croire d'abord que l'étendue du royaume kiam était fort restreinte; que ce peuple était peu nombreux, sa domination peu importante et son degré de culture peu avancé. Les travaux de MM. Aymonier et Bergaigne ont jeté un jour nouveau sur ce passé, qui remonterait, d'après les annales, à près de 3000 ans avant notre ère et qui ne s'est éteint qu'au XVe siècle. Chacun de ces fragments reconstituera l'édifice et nous démontrera la nécessité de conserver précieusement les témoignages de cette civilisation si ancienne et si différente de celle que nous trouvons aujourd'hui sur le même sol, où, nous aussi, nous nous sommes installés en conquérants, mais non en destructeurs ou en oppresseurs. Des collections de statues de pierre et de bronze ont été rapportées en France en 1890. Elles ont même attiré l'attention du public lettré, lors d'une exposition indo-chinoise en province où elles ont figuré pour la première fois. Elles sont destinées à compléter le musée khmer du Trocadéro, dont l'art est analogue et dont les origines hindoues sont identiques. Les uns et les autres ont leur place toute marquée au Musée Guimet. Les orientalistes se plaisent à croire que le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts se préoccupera de doter cet établissement d'une acquisition aussi intéressante pour l'histoire du vaste pays sur lequel nous avons établi notre protectorat.

Ch. LEMIRE.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



ÉLÉPHANTS [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
BANGKOK. — Débarcadère du palais royal à Bangkok	(Photographie sur bois).	1
Talapoin	Id	1
L'église de l'Assomption	Boudier	4
Pagode de Pak-Nam	Taylor	5
Consulat de France	Gotorbe	6
Oriental Hotel	Id	7
Princesse siamoise	(Photographie sur bois).	8
Maisons flottantes et marché sur le Mé-Nam	Berteault	9
Facteur	(Photographie sur bois).	11
Le Vât-Cheng	Boudier	12
Vues de la New Road	(Photographie sur bois).	13
Panorama de Bangkok	Berteault	14
Panorama de Bangkok	Id	15
Le tramway de Bangkok, sur la New Road	(Photographie sur bois).	16
Joueurs de dés	Id	17
Un Phi	Id	17
Place des casernes et entrée du palais	Berteault	19
Enceinte de la ville royale et défilé de la milice	Gotorbe	21
Le roi de Siam	(Photographie sur bois).	23
Entrée de la pagode royale	Id	24
Le palais royal et la salle du trône	Boudier	25
Galerie du Vât-Phra-Kéo	(Photographie sur bois).	27
Intérieur du Vât-Phra-Kéo	Id	28
Les éléphants promenant les enfants du roi	Taylor	29
Bouddha de cristal	(Photographie sur bois).	30
Hymne national siamois		31
Tribune royale	(Photographie sur bois).	32
Les corvéables	Id	33
Prince siamois	Id	33
Le roi en costume de cérémonie religieuse	Id	35
Fête du Thôt-Kâthin : embarcadère royal	Boudier	37
La première reine	(Photographie sur bois).	39
Princesse siamoise	Id	40
Les barques dans le canal de Bang-Luang	Id	41
Un phénomène montré dans une fête siamoise	Id	43
Pagode	Id	44
La fête du Thet-Maha-Xat	Gotorbe	45
La barque du roi	(Photographie sur bois).	47
Suivantes	Id	48
Le mont Méru	Id	49
Selle de l'éléphant royal	Id	49
Le prince héritier	Id	51

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Procession devant la tribune royale	Boudier	53
La tribune royale	(Photographie sur bois).	55
Le prince recevant les eaux lustrales	Jouas	56
Procession devant les casernes	(Photographie sur bois).	57
Crémation	Boudier	60
Crémation royale	(Photographie sur bois).	61
Crémation	Boudier	63
Vât-Saket	(Photographie sur bois).	64
AU DAHOMEY. — Wharf de Cotonou	Riou	65
Spahi volontaire	(Photographie sur bois).	65
Le pont de la « Ville de Céara »	A. Paris	67
Passage de la barre	Paule Crampel.	69
Le général Dodds	(Photographie sur bois).	71
Repos des féticheurs	Id	72
Artilleurs haoussas et compagnie de débarquement du « Mytho » à Cotonou	Paule Crampel.	73
Une marchande à Cotonou	(Photographie sur bois).	75
Tirailleur sénégalais	Id	76
Combat de la « Topaze » (27 mars 1892)	A. Paris	77
Cannes royales	Barclay	78
L' « Opale » dans la lagune de Cotonou	Berteault	79
Le mess des officiers à Cotonou	(Photographie sur bois).	80
Porto-Novo	Id	81
Un Toffani	Id	81
Ouéta	Berteault	83
Petit marché, avenue Gabrielle, à Porto-Novo	(Photographie sur bois).	84
Les empalés d'Aouansori	Marius Perret	85
M. Ballot	(Photographie sur bois).	86
Le roi Toffa	Id	87
Officiers de la colonne de 1892	Id	88
Un palabre chez Toffa	Id	89
La chaloupe l'« Ambre » sur l'Ouémé	Id	90
Incinération des Dahoméens morts après la bataille de Dogba	Id	92
Combat de Dogba, 19 septembre 1892	A. Paris	93
M. Villiers, chef d'escadrons	(Photographie sur bois).	94
Passage de l'Ouémé, 2 octobre 1892	Th. Weber	95
Adégon	Riou	96
Abomey : le palais de Simbodji	Th. Weber	97
Guerrier dahoméen	(Photographie sur bois).	97
Behanzin	Id	99
Enlèvement du pont d'Adégon	A. Paris	101
Le commandant Audéoud	(Photographie sur bois).	102
Lagune Ahémé-Coufo devant Bopa	Th. Weber	103
Le chef des Ouatchis	(Photographie sur bois).	104
Le Camp de la Soif : la tornade	Paule Crampel.	105
Cana : le temple des crânes	Id	107
Abomey : le charnier	(Photographie sur bois).	108
Bivouac sur la place d'Abomey	Riou	109
Bas-reliefs et fresques des palais d'Abomey	Krieger	110
Le P. Vathelet	(Photographie sur bois).	111
Médaille du Dahomey	Id	112
Place du palais de Zagnanado	Id	113
Fétiche	Id	113
Message des féticheurs	Krieger	115
Le poste d'Aouandji-Tohoué	Gotorbe	116
Behanzin arrivant au poste de Goho	A. Paris	117
Ouéméton	Gotorbe	118

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
BIVOUAC DEVANT ZAGNANADO	(Photographie sur bois).	119
INTÉRIEUR DU PALAIS DE ZAGNANADO	GOTORBE	120
COURONNEMENT DU ROI AGOLIAGBO	PAULE CRAMPEL.	121
LE HAUT OUÉMÉ : VUE PRISE DU PLATEAU D'AGONY	(Photographie sur bois).	124
LE TAM-TAM DES CABÉCÈRES	MARIUS PERRET.	125
LE COLONEL MAUDUIT, COMMANDANT LE RÉGIMENT DE MARCHE DE LA GUERRE	(Photographie sur bois).	126
PAYSAGE MAHI	TH. WEBER	127
FÉTICHES À ZAGNANADO	(Photographie sur bois).	128
SIX MOIS DANS L'INDE. — PAYSAGE PRÈS DE NOUVERA-ELIA	SLOM	129
LANCIER	(Photographie sur bois).	129
TEMPLE DE BOUDDHA À KANDY	MARIUS PERRET.	131
RUE DE HAÏDERABAD	ID	133
PAGODE AU SOMMET DU PIC D'ADAM	A. PARIS	135
L'OMBRE DU PIC D'ADAM	TH. WEBER	136
« SHEEP-CUTTING »	A. PARIS	137
DEVANT LA GRANDE MOSQUÉE DE HAÏDERABAD	MARIUS PERRET.	139
ACHAT D'ARMES À HAÏDERABAD	ID	140
CHASSE À L'ANTILOPE	ID	141
LÉOPARD DE CHASSE	ID	143
ATTELAGE DE ZÉBUS À CEYLAN	G. VUILLIER	144
CAMPEMENT	A. PARIS	145
LYNX DE CHASSE	(Photographie sur bois).	145
ÉLÉPHANT MORT	ID	147
DANSE DANS LES MONTAGNES	JOUAS	149
BATEAU SUR LE BACKWATER	(Photographie sur bois).	151
CHASSE AU SANGLIER	A. PARIS	152
DEVANT DJOUNAGARH	ID	153
« BAKCHICH, SAHIB ! »	(Photographie sur bois).	155
APRÈS LA CHASSE AU LION	A. PARIS	156
DANS L'ATTENTE	ID	157
FAKIR	(Photographie sur bois).	159
TIGRE ABATTU	ID	160
A TRAVERS L'ARDENNE FRANÇAISE. — VUE DE MÉZIÈRES	GOTORBE	161
STATUE DE BAYARD	(Photographie sur bois).	161
LE MONT-OLYMPE	RIOU	163
UNE FERME DES ARDENNES	TAYLOR	165
CITADELLE DE MÉZIÈRES	GOTORBE	167
ÉGLISE DE MÉZIÈRES	ID	168
MONTCY ET LA MEUSE	TH. WEBER	169
MAISONS EN « BAUCHÉ »	BERTEAULT	171
VUE DE ROCROI	ID	172
MÉZIÈRES : LES REMPARTS. — CHARLEVILLE : LE VIEUX MOULIN, MAISON DITE DE BAYARD ET PLACE DUCALE	BOUDIER	173
DOUANIERS ET CONTREBANDIER	SLOM	175
LA TOUR BOUGON	(Photographie sur bois).	176
BEL-AIR, PRÈS DE CHARLEVILLE	TAYLOR	177
STATUE DE MÉHUL, À GIVET	(Photographie sur bois).	177
LES QUATRE-FILS-AYMON	GOTORBE	179
LES CLOUTIERS	BOUDIER	181
ARDOISIÈRE	ID	183
MONTHERMÉ	BERTEAULT	184
LA MEUSE ENTRE CHÂTEAU-REGNAULT ET MONTHERMÉ	RIOU	185
UNE FERME	(Photographie sur bois).	187
CHÂTEAU D'HIERGES	BERTEAULT	188
LABOUREUR ET BÛCHERONS ARDENNAIS	A. PARIS	189
CHARLEMONT	GOTORBE	191

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Cheval ardennais	(Photographie sur bois).	192
DE PÉKIN A PARIS. — Palais Boutine à Nertchinsk	Taylor	193
Divinité religieuse bouriate	(Photographie sur bois).	193
Hôtel de Stretinsk	Id	195
Aux mines d'or	A. Paris	197
Notre tarantass	(Photographie sur bois).	199
Une station de poste en Sibérie	Id	200
Prêtres-musiciens bouriates	Id	201
Un salon sibérien	Gotorbe	203
Aux mines d'or	Slom	204
Bords de l'Ingoda	Riou	205
Huttes de mineurs	Marius Perret	206
Campement bouriate	Boudier	207
Bateau sur la Chilka près de Stretinsk	Th. Weber	208
Passage du Iénisséi à Krasnoïarsk	(Photographie sur bois).	209
Église d'Irkoutsk	Vogel	209
Rue de Verkne-Oudinsk	Boudier	211
Polovinnaya	G. Vuillier	213
Bords ouest du lac Baïkal : Listvinitchnaya	Boudier	215
Cathédrale d'Irkoutsk	(Photographie sur bois).	216
Irkoutsk	Taylor	217
Pont d'Irkoutsk	(Photographie sur bois).	219
Prison de village	Gotorbe	220
Convoi d'émigrants	Marius Perret	221
Forçats	(Photographie sur bois).	223
Pêcheurs du lac Baïkal	Id	224
Abandonnés sur la berge	Id	225
La grosse cloche de Moscou	Id	225
La route	Boudier	227
En tarantass : une descente	A. Paris	229
Berceau sibérien	Id	231
Tobolsk	Boudier	232
Procession à Tomsk	Marius Perret	233
Cimetière tatar	Th. Weber	234
Nijni-Novgorod	Berteault	235
Église à Nijni-Novgorod	Id	236
Personnel d'une ferme	(Photographie sur bois).	237
Barrière de route	Th. Weber	239
Église de village	(Photographie sur bois).	240
A TRAVERS LA TOSCANE. — Le martyre de saint Acasius, par Bacchiacca (musée des Offices)	Id.	241
Coin du cloître de Santa Croce	Id	241
Le palais des Offices, vu de l'Arno	Id	243
Quelques portraits de la galerie des Offices		245
La Circoncision, par Andrea Mantegna (musée des Offices)	Id	247
L'Adoration des Mages, par Filippino Lippi (musée des Offices)	Id	248
La Place de Santa Croce et l'église San Firenze		249
L'Adoration des Mages, par Albert Dürer (tribune du musée des Offices)	Id	251
La Prédication de saint Pierre, par Schæuffelein (musée des Offices)	Id	252
L'intérieur de Santa Croce et la chapelle des Pazzi		253
Le portrait de François Ier, par Clouet (musée des Offices)	Id	254
Une des salles des portraits au musée des Offices	Id	255
La Visitation (Fragment), par Mariotto Albertinelli (musée des Offices)	Id	256
La place de l'Annonciation	Gotorbe	257
Portrait de Dante, par Giotto	(Photographie sur bois).	257

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le tombeau de Michel-Ange (église Santa Croce)	Berteault . . .	259
Cour du Bargello	(Photographie sur bois).	261
Le Festin d'Hérode, par Giotto (église Santa Croce)	Id	263
Portrait de Michel-Ange dans l'extrême vieillesse, d'après le croquis de Francesco da Olanda	Id	264
Le Bargello : la Salle des Bronzes	Boudier	265
La chapelle du Bargello	Gotorbe.	267
La Naissance de la Vierge, par Andrea del Sarto (église de l'Annonciation)	(Photographie sur bois).	268
Église de l'Annonciation et cloître de la « Badia »	Id	269
Portrait d'Andrea del Sarto par lui-même (musée des Offices)	Id	270
Les Travaux des Mois : tapisserie florentine du XVIe siècle, exécutée d'après les cartons de Bacchiacca (musée des Tapisseries)	Id	271
Médaillon de saint Mathieu, par Luca della Robbia (chapelle des Pazzi)	Id	272
Le palais Pitti	Berteault . . .	273
Portrait d'un inconnu, attribué à A. del Castagno (palais Pitti)	(Photographie sur bois).	273
La Déposition de Croix, par Filippino Lippi et le Pérugin (Académie des Beaux-Arts)	Id	275
Le Baptême du Christ, par Verrocchio (fragment) (Académie des Beaux-Arts)	Id	276
Couvent de Saint-Marc (le premier et le second cloître. — Un des dortoirs. — la cellule de Savonarole). — Le palais Capponi. — Dans la via de' Bardi	Boudier	277
La Visitation, par Pacchiarotti (Académie des Beaux-Arts)	(Photographie sur bois).	278
La salle d'Apollon au palais Pitti	Id	279
La Mise au Tombeau, par le Pérugin	Id	280
La façade postérieure du palais Pitti	Id	281
Le jardin Boboli	Id	283
La grotte du jardin Boboli	Id	284
Choix de tableaux du palais Pitti	Id	285
Place et église de San Spirito	Berteault . . .	286
La Porte Saint-Nicolas	Gotorbe.	287
Détail d'une des voûtes de la galerie Pitti	(Photographie sur bois).	288
LA SICILE. — Monreale	G. Vuillier. . .	289
Chapiteaux et colonnes du cloître de Monreale	Id	289
Le portail de la basilique de Monreale	(Photographie sur bois).	291
L'intérieur de la basilique de Monreale	G. Vuillier. . .	293
Chapiteaux du cloître de Monreale	Id	295
Le Rédempteur	Id	296
Le cloître de Monreale	Id	297
La vasque du cloître	Id	299
Colonnes du cloître	Id	300
Solunte : le Gymnasium	Id	301
La compagne du bandit	Id	302
Le chœur du monastère de San Martino	(Photographie sur bois).	303
Un chapiteau du cloître de Monreale	G. Vuillier. . .	304
A la fontaine de Piana dei Greci	Id	305
Un campiere de Zucco	Id	305
Costume journalier des femmes de Piana	Id	307
La nuit de l'Ascension sur la plage du Foro Italico	Id	309
Une fillette de Piana	Id	311
Il y avait des rangées d'hommes	Id	312
Siculo-Albanaises en vêtement nuptial et en costume de fête	Id	313
Ils attendaient l'heure du « fascio »	Id	315
Une femme de Piana	Id	316
Le Zucco	Id	317
« Ho fame! »	Id	318

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le second campiere de Zucco	G. Vuillier	319
Boucle d'une ceinture de femme de Piana dei Greci	Id	320
Ces gens tiraient des pronostics de l'aspect des étoiles	Id	321
Un jeune marchand de crabes	Id	321
Catalafimi	Id	323
Un mendiant de Calatafimi	Id	324
Le temple de Ségeste	Id	325
La porteuse de reliques	Id	327
Un homme au manteau à Castelvetrano	Id	328
Le temple d'Apollon à Sélinonte	Id	329
Les champs de ruines de Sélinonte	Id	331
Une canéphore de Girgenti	Id	332
Girgenti, ancienne acropole d'Agrigente	Id	333
Le vieux de Girgenti	Id	335
Médaille de Sélinonte		336
Médaille d'Agrigente		336
VOYAGE A MADAGASCAR. — Village d'Alakamisy	Boudier	337
Coiffure betsileo	(Photographie sur bois).	337
Palais de Soanierana	Berteault	339
Vue générale de Fianarantsoa	Taylor	341
Pierres levées au sud de Sabotsy	Gotorbe	343
Marché de Fianarantsoa	Boudier	344
Maison d'un « vala » et porte du « rova » à Fianarantsoa	Id	345
Ambatolahikisoa et type des maisons betsileo	Id	346
Mendiant betsileo	(Photographie sur bois).	347
Type tanala	Id	348
Ifandana : roche du sommet	Taylor	349
Type tanala	(Photographie sur bois).	351
Ifandana	Id	352
Notre maison dans l'Horombe	A. Paris	353
Le frère du roi d'Ambaratata	(Photographie sur bois).	353
Betsileo d'Ankaramena	Id	355
Montagnes rocheuses du Sud Betsileo	Taylor	357
Coiffure betsileo d'Ankaramena	(Photographie sur bois).	359
Sur les bords du Lalana	Id	360
Au village d'Ankaramena : pileuses de riz	A. Paris	361
Deux chefs de Betroky	(Photographie sur bois).	362
Bara de Betroky	Id	363
Femme bara	Id	364
Le roi de Betroky et ses guerriers	Id	365
Notre guide bara	Id	367
Un sanglier de l'Horombe	Id	368
« Sakoa » et nids de termites dans la brousse	Taylor	369
Jeune fille chez les Antanosy émigrés	(Photographie sur bois).	369
Les sources de l'Onilahy ou Mangoky	Id	371
Case et indigènes Bara Manambia, à Tamotamo	Id	373
Femme de Zoromanama : face et profil	Id	375
Case et grenier à riz chez les Antanosy émigrés	Berteault	376
Le pays de Tamotamo	Boudier	377
Au pays des plantes grasses	(Photographie sur bois).	378
Un Antondroy : face	Id	379
Un Antandroy : profil	Id	380
Un « Bontona » chez les Bara Manambia	Id	381
Pierres levées chez les Antanosy émigrés	Berteault	383
Village d'Iaramamy	(Photographie sur bois).	384
La côte, près d'Ambalafandrana	Id	385
Jeune fille antanosy de Fort-Dauphin	Id	385

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Les monts Beampingaratra	Gotorbe	387
Les remparts et l'avenue de Fort-Dauphin	Boudier	388
Types antanosy du sud-est	(Photographie sur bois).	389
Maison du gouverneur antimerina à Fort-Dauphin	Berteault	390
Défrichement près de Manambondro	Id	391
Pierres dressées antanosy près de Manambondro	Id	392
Fort-Dauphin	(Photographie sur bois).	393
Jeunes filles antanosy de la côte sud-est	Id	394
Sépultures antanosy dans les environs de Manambondro	Berteault	395
Guerriers antaisaka de Mangidy	(Photographie sur bois).	396
Antanosy à Manambondro et pierres levées d'Ambaniaza	Id.	397
Femmes antaisaka de Mangidy	Id.	399
Ancienne batterie française à Fort-Dauphin	Id.	400
AUX MONUMENTS ANCIENS DES KIAMS (excursion archéologique en Annam). — Le port de Tourane	Berteault	401
Çiva	(Photographie sur bois).	401
Monuments de Trakêu	Berteault	402
Porte de la citadelle de Binh Dinh	Slom	403
Monuments du parc des Kiams à Tourane	Gotorbe	405
Tour kiam de Thu-Tien	Slom	406
Femmes en prières	(Photographie sur bois).	407
Brahma, Ganeça, Vichnou	Id.	408
Flottille de sampans	Bogaert	409
Tours kiams de Qui Nhon	Slom	410
Intérieur des grottes	Taylor	411
Entrée des grottes	Id.	412
Monuments kiams de Binh Dinh	Id.	413
Village de Sai Son	Gotorbe	415
Éléphants	(Photographie sur bois).	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES.

Carte de Bangkok... 3
Carte du royaume de Porto-Novo. 74
Itinéraire de Dogba à Abomey. 91
Carte du Dahomey, d'après les travaux topographiques les plus récents 123
Les monuments des kiams en Annam 404

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

BANGKOK, PAR M. LUCIEN FOURNEREAU. — 1891 à 1892. Texte et dessins inédits. 1

Aperçu géographique sur le Siam. 1

Le Mé-Nam. 2

Pak-Nam. 4

Bangkok. — L'arrivée. 6

Le fleuve à Bangkok. 7

Les maisons flottantes. 10

Les distractions de Bangkok 12

Les voies. 12

La New Road. 14

Quelques types de la New Road. 15

Les voitures 17

La journée à Bangkok. 18

La nuit à Bangkok. 19

Les Talats. 20

La ville royale. 22

Le palais. 22

La salle du trône. 26

Les pagodes. — Le Vât-Maha-That. 27

Le Vât-Phra-Kéo. 30

Les dépendances de Vât-Phra-Kéo. 31

La musique. 32

Le roi. 33

Les reines et les femmes du roi 34

La féodalité siamoise. 36

Les esclaves. 38

L'industrie. 39

Le commerce. 40

Les fêtes civiles et religieuses. — Ères siamoises. 42

Fête du Thôt-Kathin. — Visites aux pagodes. 43

La fête sur l'eau. 44

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Thet-Maha-Xat. — Naissance antérieure de Bouddha. 47
Anniversaire de la naissance de S. M. Chula-Longkorn. 49
Cérémonie du Thû-Nâm (prestation du serment de fidélité). 50
Le Sokan. — Tonte du toupet de l'héritier présomptif du Siam. — Cérémonies qui eurent lieu à cette occasion. 50
Entrée du prince héritier de Siam à la Pagode. 52
Décès et cérémonies funèbres. 58
Funérailles royales 62
L'avenir du Siam. 64

AU DAHOMEY, PAR M. ALEXANDRE L. D'ALBÉCA, ADMINISTRATEUR COLONIAL. — 1892-1894. Texte et dessins inédits. 65

I. Départ de Bordeaux. — En vue de Ténériffe. — Dakar. — La *Ville de Céara* transformée en écurie. — La Côte des Esclaves. — Cotonou. — Le wharf, débarquement. — La barre. — Les féticheurs de la mer. — Le blockhaus et la ligne de défense. — Au mess des officiers. — Visite aux factoreries. (10 août au 3 septembre 1892.) 65

II. Historique sommaire des événements antérieurs à l'année 1892. — Nos traités avec le Dahomey. — 1889. Mission Bayol. — Un couloir de vase dans un bosquet de verdure. — Un pantalon à bande d'or dans une mare de sang. — 1890. Colonne Terrillon. — Traité du 3 octobre. — 1891. Behanzin se prépare à la guerre. — 1892. Attaque d'une canonnière. — Le colonel Dodds est nommé commandant supérieur. 71

III. En pirogue sur le lac Nokoué. — Les empalés d'Aouansori. — Villages lacustres. — L'Ouémé. — Porto-Novo. — Le roi Toffa. — Le Tout Porto-Novo. — Recrutement des porteurs. (Du 5 au 10 septembre 1892.) 81

IV. Marche sur Abomey. — Le coupe-coupe d'une main, le fusil de l'autre. — A travers la forêt. — L'armée dahoméenne. — Combat de Dogba. — Passage de l'Ouémé. — Poguessa. — Adégon-la-Mort. (Du 11 septembre au 5 octobre 1892.) 90

V. Enlèvement du pont d'Adégon. — Camp de Poguessa. — Pas d'eau. — Marche sur Oumbouémédi. — Les Dahoméens en campagne. — Akpa. — Le Coto. — Camp de la Soif. — Dévouement des légionnaires. — Retraite sur Akpa. — Premiers parlementaires. (Du 6 au 25 octobre 1892.) 97

VI. Reconstitution de la colonne expéditionnaire. — Le commandant Audéoud. — Pobiry et les Ouatchis. — Passage du Coto. — Cotopa. — Cana. — Négociations. — Incendie et occupation d'Abomey. (Du 25 octobre au 17 novembre 1892.) 104

VII. Behanzin à Atchéribé. — Intrigues des féticheurs. — Récades et proverbes. — Marche sur Agony. — Le Haut-Ouémé. — Zagnanado. — Le Zou. — Bivouac de Zoutenou. — Remise des armes à tir rapide. — Soumission des princes et des ministres. — Fuite et poursuite de Behanzin. — Le colonel Dumas à Savalou. . 113

VIII. Montagnes des Mahis. — Mont Fita. — Le Coufo supérieur. — Behanzin revient sur le plateau d'Abomey. — Démembrement du Dahomey. — Couronnement d'Agoliagbo. — Soumission de Behanzin. 122

SIX MOIS DANS L'INDE (SOUVENIRS DE VOYAGE ET DE CHASSE), PAR M. E. VON LEIPZIGER. — 1887-1888. 129

I. Bombay. 129
II. Ceylan. 134
III. Madras et Haïderabad. 135
IV. Chasses dans le Travankor. 145
V. Le Catch et le Kattyawar. 154
VI. Le Radjpoutana. — Dernières chasses. 158

A TRAVERS L'ARDENNE FRANÇAISE, PAR M. L.-A. RAYEUR, AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, PROFESSEUR AU LYCÉE DE CHARLEVILLE. — 1893. — Texte et dessins inédits. 261

Ce qui se voit du plateau de Bertaucourt. 161
Une ville héroïque. 162
La fortune d'un lieu d'asile. 166
Une petite ville et un grand nom. 170

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une rue industrielle de 100 kilomètres : le couloir de la Meuse. . . . 177
Une sentinelle perdue. — Givet-Charlemont 187

DE PÉKIN A PARIS : LA CORÉE, L'AMOUR ET LA SIBÉRIE, PAR M. CHARLES VAPEREAU. — Texte et dessins inédits. 193

XVII. Stretinsk. . . . 193
XVIII. De Stretinsk à Tchita. . . . 195
XIX. De Tchita à Irkoutsk. . . . 209
XX. Irkoutsk. . . . 215
XXI. D'Irkoutsk à Krasnoïarsk. . . . 218
XXII. De Krasnoïarsk à Tomsk. . . . 225
XXIII. De Tomsk à Tobolsk. . . . 230
XXIV. De Tobolsk à Paris. . . . 236

A TRAVERS LA TOSCANE, PAR M. EUGÈNE MÜNTZ. — FLORENCE. — Texte et dessins inédits 241

XXXVII. Le palais des Offices. . . . 241
XXXVIII. Le musée des Offices : histoire et organisation. . . . 242
XXXIX. Le musée des Offices (suite). — Les Antiques. . . . 244
XL. Le musée des Offices (suite). — Les peintures des Écoles italiennes. . . . 247
XLI. Le musée des Offices (fin). — La peinture : les Écoles étrangères 251
XLII. Les portraits d'artistes peints par eux-mêmes. . . . 252
XLIII. L'Église Santa Croce. — Le Panthéon florentin. . . . 256
XLIV. Santa Croce (suite). . . . 257
XLV. Santa Croce (suite). — Les fresques de Giotto et de son école. . . . 260
XLVI. Santa Croce (fin). — Le cloître. — La chapelle des Pazzi. . . . 263
XLVII. Le Bargello, palais du Podestat ou Musée national. . . . 264
XLVIII. La place et l'église de l'Annonciation. . . . 268
XLIX. Le palais d'un conspirateur. — Hospices et théâtres. . . . 270
L. Le Musée archéologique. — Le Musée des tapisseries. . . . 272
LI. La « Casa Buonarotti ». — Santa Maria Maddalena dei Pazzi. . . . 273
LII. L'Académie des Beaux-Arts (Galerie ancienne et moderne). . . . 274
LIII. Le couvent de Saint-Marc. — Fra Angelico et Savonarole. . . . 276
LIV. La rive gauche de l'Arno. — Le palais Pitti. . . . 282
LV. Le jardin Boboli. . . . 286
LVI. San Spirito et le Carmine. — Coup d'œil rétrospectif. . . . 287

LA SICILE, IMPRESSIONS DU PRÉSENT ET DU PASSÉ, PAR M. GASTON VUILLIER. — 1893. — Texte et dessins inédits. 289

La basilique de Monreale et le cloître. — A propos de bandits. — Les ruines de Solunte. . . . 289
La nuit de l'Ascension en Sicile. — Piana dei Greci : splendeur et misère des Siculo-Albanais. — Le Zucco. . 305
Calatafimi. — Le temple de Ségeste. — Les champs de ruines de Sélinonte. — Un soir à Agrigente . . . 321

VOYAGE A MADAGASCAR, PAR M. LE DOCTEUR LOUIS CATAT, ANCIEN VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — 1889 à 1891. — Texte et dessins inédits. . . . 337

XVII. Départ de Tananarive. — La plaine de Mahamasina. — Soanierana et le palais royal de Radama. — Traversée de l'Ikopa. — Antanjombato. — Le marché de Sabotsy. — Traversée de l'Andromba. — Au village de Behenzy. — Ambohimanjaka. — Ankisatra. — Ambodifiakarana. — Traversée du Mania. — Alarobia. — Ambositra. — Je rejoins Maistre. — Pierres levées betsileo. — Ambohinamboarina. — Les *vala* betsileo. — Arrivée à Fianarantsoa. . . . 337

XVIII. La ville de Fianarantsoa. — Les environs. — Au pays des Betsileo. — Mœurs et coutumes. — Sculpture betsileo. — Division de la province. — Industrie des *lamba*. — Excursions à Ifandana. . . . 342

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIX. Excursions dans le pays Tanala et à Ambondrombe. — Peuplades Tanala. — Les nains de Madagascar. — Ville d'Ikongo. — Départ d'Amboasary. — Préparatifs de voyage dans le sud. — Recrutement des porteurs, leur solde. — Départ de Fianarantsoa 348

XX. Difficultés pour se mettre en route. — Départ de Fianarantsoa. — Arrivée à Ambohimandroso. — Kabary des borizana. — Dans la plaine du Mananantanana. — Les monts dénudés du Betsileo. — Champs de sorgho. — Massifs de l'Andringitra et chaîne des Lohatrofo. — Les termites à Madagascar. — Village d'Ankaramena. — Anciens types betsileo. — Vallée du Tsimandao. — Les sauterelles à Madagascar. — Leur préparation culinaire. — Sur le territoire Bara. — Dans la brousse. — Le plateau des Lamboany. — Les mpanjaka bara. — Le roi de Zazafotsy devient notre ami. — Au village d'Ambararata. 353

XXI. Ihosy. — Kabary des porteurs. — Départ pour le sud. — Au village d'Antanambao. — Chez les Bara. — Sur le plateau de l'Horombe. — Sur les rives du Lalana. — Attaque des Bara. — Un sanglier bienvenu. — Village de Betroky. — Fortifications bara. — Ivahona. 362

XXII. Renseignements et noms géographiques à Madagascar. — Village d'Ivahona. — Mangoky ou Onilahy, sa vallée, ses sources. — Iaborano. — Tamotamo. — Au pays des Antanosy émigrés. — De mont Tsiombivositra. — Tsivory. — Le Tamotamo à Tsivory. 369

XXIII. Séjour à Tsivory. — Les Antanosy. — Visite au roi de Tsivory. — Un cadeau malencontreux. — Retour à Tamotamo. — Visite à Zoromanana. — Nous reprenons la route du sud. — Un commerce d'*ody*. — Fabrication d'une amulette. — Dans la brousse, nids de termites. — Chez les Bara Manambia. — Tsiesetra. — La patrie des plantes grasses. — Au pays des Antandroy. — Arrêtés par les cactus. — Nouvelle direction dans l'est. — La grande plaine du sud. — Au village d'Imitray. — Pierres levées des Antanosy émigrés. . . 374

XXIV. Nous arrivons dans la vallée d'Ambolo. — Izama. — Coutumes arabes. — Pays des Antanosy. — Les monts Beampingaratra. — Tsiarony et Belavena. — Arrivée à Fort-Dauphin. — Le pays de Tolanara. — La presqu'île de Fort-Dauphin. — Description de la ville. — Visite au gouverneur antimerina. — Séjour à Fort-Dauphin. — Établissements de M. Marschall. — Mœurs et coutumes des Antanosy. — Départ de Fort-Dauphin. — Sur les bords de la mer — Evatra et Lokaro. — Sainte-Luce ou Manafiafy. — Pieux et pierres dressés antanosy. — Village et rivière d'Ambaniaza. — Peuplades antanosy de la côte, Antaivibola et Antaifasy. — Village de Manambato. — Les défrichements de la côte sud-est. — Cultures et rizières. — Menantena. — Le grand fleuve de la vallée d'Ambolo. 385

XXV. Rivalités et guerre des tribus indépendantes. — Mur d'enceinte de Manantena. — Traversée du Manampany. — Imatio et son lac. — Sandravinany. — Naufrage dans la rivière. — Centre populeux de Manambondro. — Cimetières et pieux levés antanosy. — Arrivée à Vangaindrano. — Végétation littorale. — Le long des rives du Mangidy. — Au pays des Antaisaka. — Tangirika et Mahafasy. — Ratsimiola, roi des Antaisaka. — A Mahalava, chez les Bara Antaivondro. — La coupure du Mananara. — Retour à Fianarantsoa. — Quatrième séjour à Tananarive. — De la capitale à Tamatave. — Retour en France. 392

AUX MONUMENTS ANCIENS DES KIAMS (EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE EN ANNAM), PAR M. CHARLES LEMIRE. 401

Le port de Tourane. — Sculptures kiams des grottes de Thuy Son. — Monuments de Thap Binh. — Ruines importantes à Trakêu. — Monuments kiams d'Andon et de Kuong My. — Les nombreuses tours de la province de Binh Dinh. — Bonzerie de Thap Moi. — Ruines à Hué. — Les inscriptions de Chua Nghê. — Mesures à prendre pour leur conservation. 401

TABLE DES GRAVURES. 417

TABLE DES CARTES. 424

Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr